LE

# TOUR DU MONDE

## NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

---

1ER SEMESTRE DE 1860

---

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1860

Droits de propriété et de traduction réservés.

# PRÉFACE.

Le TOUR DU MONDE a pour but de faire connaître les voyages de notre temps, soit français, soit étrangers, les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à la curiosité ou à l'étude.

Il admet de préférence les relations inédites, mais il a place aussi pour celles qui, déjà publiées, ne sauraient être omises dans un tableau complet des explorations contemporaines de notre globe.

Le TOUR DU MONDE n'est, du reste, destiné à aucune classe spéciale de lecteurs. Il répondrait mal à l'intention de ses fondateurs s'il n'était aussi varié et aussi universel que son objet même qui est le spectacle vrai et animé de la nature et de la vie humaine sur toute la surface de la terre.

Parmi les voyageurs, les uns représentent la science, les autres l'art, d'autres le commerce ou l'industrie; ceux-ci s'exposent à mille périls pour propager leur foi, ceux-là sont simplement des observateurs, des moralistes, ou ne recherchent que les émotions d'une existence errante et aventureuse. Toutes ces préoccupations diverses, même les plus frivoles en apparence, ont leur intérêt et leur part d'utilité : le TOUR DU MONDE n'en veut exclure aucune : il n'a d'indifférence que pour les récits sans valeur ou sans sincérité.

Le choix des relations contenues dans notre premier volume, bien que nous aspirions à mieux encore, sera considéré, nous l'espérons, comme une garantie de nos promesses et de notre désir sérieux de mériter un succès durable. Les voyages de Kane à la mer Polaire, de Mac-Clintock à la recherche de sir John Franklin, de M. le marquis de Moges en Chine et au Japon, de M. Guillaume Lejean dans le Monténégro et l'Herzégovine, de M. Moynet à la mer Caspienne et au Caucase, de Mac Donald à la grande Viti, de M. Élisée Reclus à la Nouvelle-Orléans, de Pargachefski au fleuve Amour, de Mölhausen entre le Mississipi et les côtes de l'océan Pacifique, de M. Bida à Jérusalem, et

plusieurs autres, n'auront pas été lus sans doute avec indifférence : ce sont des récits qui méritent d'être relus et conservés. Parmi les relations de premier ordre qui entreront dans notre deuxième volume, nous pouvons annoncer, dès à présent, le grand voyage du docteur Barth au centre de l'Afrique, la relation de la découverte des lacs de l'Afrique orientale par Burton et Speke, le voyage au royaume d'Ava par Henri Yule, le journal de M. Guillaume Lejean qui remonte en ce moment le Nil, celui de Hadji Iskander (baron de Krapt) qui parcourt le pays des Tibbous, le voyage inédit de Mme Ida Pfeiffer à Madagascar, un voyage au mont Athos, etc., etc.

Nous avons insisté sur ce programme de notre rédaction, parce que nous ne voulons pas nous laisser atteindre par le préjugé qui porte quelquefois à négliger la lecture des recueils « illustrés, » pour ne prêter d'attention qu'à leurs gravures. Notre ambition est qu'on trouve à nous lire plaisir et profit.

Il paraîtra naturel toutefois que nos efforts tendent à donner aux gravures du TOUR DU MONDE une importance égale à celle du texte même. Si dans les œuvres poétiques ou romanesques les gravures ne sont qu'un ornement, dans les relations de voyage elles sont une nécessité. Beaucoup de choses, soit inanimées, soit animées, échappent à toute description : les plus rares habiletés du style ne parviennent à en communiquer à l'esprit des lecteurs qu'un sentiment vague et fugitif. Mais que le voyageur laisse la plume, saisisse le crayon, et aussitôt, en quelques traits, il fait apparaître aux yeux la réalité elle-même qui ne s'effacera plus du souvenir.

De tout temps, les éditeurs de voyages ont compris cette incontestable utilité des « illustrations. » Mais presque toujours leur bonne volonté a été mal servie. Les peintres du moyen âge, trompés par les fantaisies de leur imagination ignorante, mêlaient d'incroyables extravagances aux récits déjà exagérés et obscurs des voyageurs. La méfiance et l'incrédulité dont furent si longtemps à triompher les narrations de l'illustre Vénitien Marco Polo et de quelques autres voyageurs très-estimables des douzième et treizième siècles, eurent certainement en grande partie pour cause les divertissantes, mais folles inventions des miniaturistes chargés de les interpréter. Aux quinzième et seizième siècles, on trouve, dans les dessins de voyages, beaucoup d'art et plus de vraisemblance, mais encore assez peu de fidélité : les planches de la précieuse collection des « grands et petits voyages, » si souvent réimprimées, ne reproduisent pour la plupart que des types de pure imagination. Au dix-huitième siècle, les artistes qui avaient accompagné Cook dans ses trois voyages donnèrent, à leur retour, des imitations le plus souvent inexactes des indigènes qu'ils avaient eus sous les yeux. Il ne faudrait pas même remonter si haut pour montrer combien de fois les auteurs de dessins joints à d'excellents textes ont encouru trop justement le reproche ou d'inhabileté à bien voir, ou d'insouciance de la vérité.

Aujourd'hui, l'art d'observer simplement, sans idée préconçue, sans tout rapporter à des types de convention, anciens ou modernes, a pénétré dans la plupart des esprits. Les voyageurs qui savent assez bien dessiner pour se passer de l'aide des artistes de profession, sont de plus en plus nombreux. La photographie enfin qui se répand dans toutes les contrées du globe, est un miroir dont le témoignage matériel ne saurait être suspect et doit être préféré même à des dessins d'un grand mérite dès qu'ils peuvent inspirer le moindre doute.

Dans les vingt-six premières livraisons que nous venons de terminer, plusieurs de nos gravures les plus remarquables ont été faites d'après des photographies. On peut avoir aussi toute confiance dans les dessins faits d'après nature par MM. Bida, de Trévise, Moynet, G. Lejean, de Bérard, de Bar, etc. Nos autres dessins ont été empruntés à des ouvrages d'une autorité incontestée et dont nous avons toujours eu le soin d'indiquer les titres.

Un de nos vœux était de nous concilier la sympathie des hommes sincères. Nous sommes heureux d'avoir à constater l'empressement des voyageurs les plus honorables à nous aider de leurs conseils et à nous communiquer les documents qui peuvent nous être utiles. Ce concours qui nous était indispensable, l'accueil bienveillant que le public a fait à nos débuts, les encouragements de la presse française et étrangère nous permettent d'espérer que le Tour du monde est venu à son heure et qu'il est dès à présent en mesure de mériter que l'on ne doute pas de son avenir. Il s'offre, comme un moyen de publicité facilement accessible aux voyageurs que décourageait souvent la rareté des éditeurs ou l'espace trop restreint dont pouvaient disposer en leur faveur les journaux et les revues. Nous n'attendrons pas, d'ailleurs, que l'on vienne à nous. Désireux de nous créer des relations actives et régulières avec les centres d'informations les plus importants si éloignés qu'ils soient, attentifs à ce que l'on signale d'explorations nouvelles dans toutes les contrées du globe, bien résolus à ne négliger aucun effort pour nous avancer dans toute voie raisonnable d'amélioration et de progrès, nous avons confiance que nous arriverons à satisfaire, aussi complétement qu'il est possible, les lecteurs éclairés qui cherchent dans des voyages des éléments variés tout à la fois de distraction agréable et d'instruction solide.

Notre champ est vaste; nous pouvons dire qu'il est illimité. Non-seulement la Terre n'est pas entièrement connue, et chaque jour nous révèle des découvertes importantes en Afrique, en Asie, dans l'Océanie ou aux pôles, mais encore la plus grande partie des régions qu'on pouvait croire les mieux explorées ne l'ont été qu'imparfaitement. Presque tout le globe, modifié de siècle en siècle par les révolutions des sociétés et celles de la nature, est à étudier incessamment sous des aspects nouveaux. Combien de descriptions vraies jadis ont cessé de l'être! Combien de choses effacées de l'Asie, de

l'Afrique et de l'Europe, depuis Hérodote, Posidonius et Strabon, ou même des deux Amériques depuis Colomb et Cortez! Combien, au contraire, de scènes nouvelles dévoilées seulement d'hier ou qui le seront demain : cimes réputées inaccessibles où le pied humain se pose pour la première fois; lacs, fleuves, sources dont d'intrépides voyageurs cherchent, assiégent, cernent de toutes parts les mystères; déserts immenses fertilisés par la conquête; champs d'incultes richesses qui s'ouvrent à l'espoir des émigrations; trésors des mines qui groupent les aventuriers en nations; empires endormis entre leurs murailles depuis les temps les plus reculés de l'histoire et qui s'éveillent enfin à l'approche de la civilisation! De tous côtés, que de spectacles singuliers, curieux, solennels, émouvants! Et, sous la surface même des phénomènes extérieurs, que d'observations morales à recueillir encore sur les habitudes, les mœurs, les institutions, les traditions, les arts, les caractères différents des races! Que d'aventures, de péripéties, de surprises, tour à tour sérieuses ou riantes, et aussi, trop certainement, que de tableaux de misères et de déplorables oppressions à dénoncer à l'indignation et aux sollicitudes du monde chrétien!

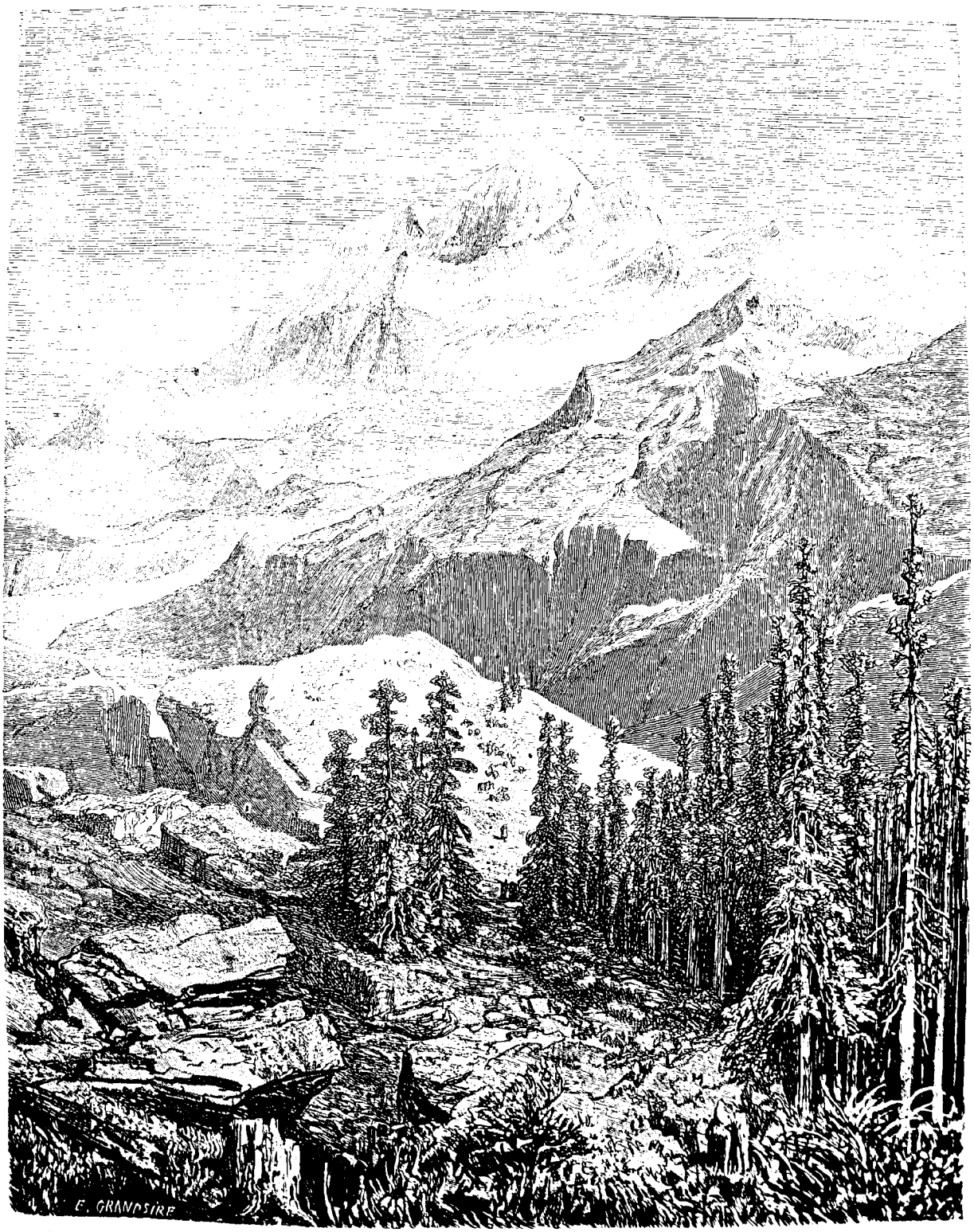
Nous regardons, nous écoutons. A toute heure, quelques voyageurs partent des différents points de l'Europe pour les régions lointaines : quel que soit leur itinéraire, notre tâche désormais est de les suivre. Ce ne sera jamais le sol qui manquera sous nos pas : ce ne sera pas non plus le zèle qui nous fera défaut. Le jour où nous avons commencé ce recueil, nous avons bien compris que nous entreprenions la course du « Juif-Errant. » Plus libres seulement de notre destinée que ce type légendaire du voyageur, lorsque la fatigue nous conseillera le repos, nous appellerons vers nous un homme de bonne volonté, nous mettrons notre bâton dans sa main, et, jusqu'à ce que lui-même ait besoin d'un successeur, il continuera le TOUR DU MONDE.

ÉD. CH.

30 juin 1860.

# LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.


Le Gaurisankar (Himalaya), la plus haute montagne du globe connue (8840 mètres). — Dessin de Grandsire d'après H. Schlagintweit.

# MORT DU VOYAGEUR AD. SCHLAGINTWEIT

## DANS LE TURKESTAN (1857)[1].

Au mois d'avril 1859, trois frères, nés en Bavière, MM. Adolphe, Hermann et Robert Schlagintweit, ont obtenu le prix décerné par la Société de géographie de Paris pour la découverte géographique la plus importante pendant l'année 1856[2].

A cette époque, on savait déjà que l'un des trois frères, Adolphe, avait été assassiné à Kashgar, dans le Turkestan chinois, mais on n'avait aucun détail sur ce tragique événement : on croit en connaître aujourd'hui les principales circonstances : c'est la pieuse sollicitude de MM. Robert et Hermann qui, à l'aide de nombreuses correspondances, a recueilli ces renseignements dans le fond de l'Asie, et nous croyons qu'on les lira avec intérêt, non-seulement à cause de la sympathie qui s'attache naturellement à la mémoire de la victime, mais encore parce qu'ils constatent l'état d'anarchie barbare et permanent des provinces frontières du Turkestan et de la Chine.

A la fin de l'année 1856, les trois frères étaient dans le Pendjab[3]. Ce fut là que MM. Robert et Hermann, résolus à rentrer en Europe, virent pour la dernière fois leur frère Adolphe, qui se proposait de séjourner encore une année en Asie afin d'explorer plusieurs parties inconnues du Turkestan et du Tibet.

Le 13 décembre 1856, Adolphe Schlagintweit quitta Rawoull-Poundi. Le 16, il était à Attack, et le 30 janvier 1857, à Peshawer, où il engagea divers individus à son service. Il traversa ensuite successivement Kohat, Kalabagh, Mousakehl, Dera-Ismaël-Khan.

En mars, il séjourna du 9 au 20 à Lahore, et il s'y pourvut d'une partie des choses nécessaires à son voyage. De là il se rendit à Kangra, et le 5 mai à Soultampour où il avait donné rendez-vous au chef de ses guides. Du 15 au 26 mai, il séjourna à Kardong (Lahore) ; il y acheta soixante chevaux et des provisions.

Ce fut alors que commença réellement son voyage.

Le 31 mai 1857, il passa de l'Inde au Tibet par le col de Bara-Lacha, entre Dorché dans le Lahore et Roupchou dans le Ladak.

Il était déguisé en marchand indien. Il avait avec lui plusieurs guides, de nombreux domestiques, quelques-uns armés, et, outre les chevaux, des yaks chargés des provisions, des tentes et des marchandises, soieries, tapis, vêtements, destinés à servir aux échanges ou à être donnés en présent ; enfin un troupeau de bétail, moutons, chèvres, etc. : précautions nécessaires pour la traversée des contrées désertes et sans route tracée où allait s'engager la caravane.

Le chef des guides était un vieux Turkistani, nommé Mohammed-Amin que les frères Schlagintweit avaient déjà employé dans leur exploration du Turkestan. Ils n'avaient eu qu'à se louer de son intelligence et de sa probité.

Un homme né à Yarkand, Mourad, surnommé Youdi, c'est-à-dire le Juif, était attaché particulièrement à la personne de Mohammed-Amin. Parmi les autres serviteurs, les plus intelligents étaient une sorte de secrétaire, Mohammed-Hassan, et un khansama ou maître d'hôtel, nommé Ghost-Mohammed.

Arrivé à Roupchou, au delà du col de Bara-Lacha, Adolphe Schlagintweit avait eu à choisir entre deux directions, l'une au nord-ouest vers Leh, l'autre au nord vers Aksae-Chin. Le voyageur préféra la direction du nord.

Il s'arrêta quelque temps à Changchemmo, situé à l'extrémité nord-est du Ladak. La dernière lettre que l'on ait reçue de lui est datée de cet endroit : il écrivait le 24 juin (1857) : « Je suis tout à fait bien : maintenant toutes choses, j'espère, vont aller à souhait. »

La caravane passa, le 9 juillet, non sans beaucoup souffrir de la fatigue et du froid, la chaîne du Karakorum qu'Adolphe Schlagintweit connaissait déjà en partie. Il l'avait explorée avec ses frères. Ces voyageurs sont les premiers qui aient déterminé exactement la position, la direction et les dimensions des deux chaînes du Karakorum et du Kuen-Lun. Avant eux on les confondait en une seule. Le Kuen-Lun, qui est de beaucoup le moins étendu, forme une ligne presque droite au nord du Karakorum.

Aksae-Chin est situé à trois marches au sud-est du col de Karakorum ; aucune route n'y conduit : la caravane ne traversa que des solitudes.

Le 20 juillet, on passa le Kuen-Lun près de Karongotak, et l'on marcha ensuite dans la direction d'Elchi qui est sur le bord du Khotan.

Pendant ce voyage pénible, il survint diverses mésaventures.

Mohammed-Hassan prit la fuite avec un cheval, quelque argent et des livres de compte. On envoya à sa poursuite deux tchaprassis ou tchouprassys (serviteurs armés), qui lui reprirent les objets volés, mais ne purent le détermi-

1. *Rapport officiel sur les derniers voyages et sur la mort d'Adolphe Schlagintweit dans le Turkestan* (en anglais) (mai 1859). — On s'est servi aussi de notes manuscrites de M. H. Schlagintweit, dont la communication est due à l'obligeance de M. de La Roquette.

2. Voy. le rapport de M. de La Roquette, vice-président de la Société de géographie de Paris, dans le Bulletin publié par cette Société (avril 1859).

3. Voici un conseil que nous prenons la liberté de donner, une fois pour toutes. Lorsqu'on lit une relation de voyage, même sans y chercher rien de plus qu'une distraction, on double l'intérêt que l'on peut y trouver en plaçant devant soi une carte de la contrée que parcourt le voyageur, afin de le suivre en quelque sorte du regard et de bien comprendre son itinéraire. Nous nous proposons du reste de joindre souvent aux récits que nous publierons, des cartes spéciales exécutées, avec grand soin, d'après les meilleures et les plus récentes autorités.

ner à revenir. Plus tard, il y eut encore d'autres désertions et d'autres vols.

Adolphe Schlagintweit, au lieu de poursuivre son voyage vers le nord ou le nord-est, paraît avoir été obligé de redescendre pendant plusieurs journées au sud-est.

Du 1er au 5 août, il séjourna à Shaidoulla-Khoja d'où l'on peut se rendre en cinq jours à la ville de Yarkand, et en vingt jours à Osh, non loin de Kokand, par Tashkorgan.

Mohammed-Amin conseilla au voyageur de choisir cette seconde route, malgré sa longueur, parce que, d'après les rumeurs du pays, il y avait des troupes armées qui se combattaient du côté de Yarkand et de Kashgar.

Adolphe Schlagintweit prit le parti d'envoyer Mourad le juif à Yarkand pour s'y assurer par lui-même de la vérité de ces bruits.

Mourad revint huit jours après, en compagnie de plusieurs caravanes. Il apportait de mauvaises nouvelles. On guerroyait en effet à Yarkand et à Kashgar.

Ces deux villes et leurs territoires, à l'est et au nord, font partie de l'empire chinois. Leur conquête date d'environ un siècle. Les descendants des anciens maîtres de ces provinces ne se sont pas encore résignés à leur défaite. On appelle ces petits chefs turks les bara-sahibs (grands hommes ou seigneurs) du Kokand. Ils enrôlent de temps à autre des bandes d'aventuriers, excitent le fanatisme religieux des uns, la cupidité des autres, et les mènent à l'assaut de Kashgar et de Yarkand. S'ils sont vainqueurs, ils dépossèdent les gouverneurs chinois, les chassent et occupent leurs résidences jusqu'au jour où des forces armées supérieures, venues du centre de la Chine, les renvoient sur les terres du Kokand.

Or, dans l'été de 1857, Kashgar était au pouvoir d'un chef nommé Woulhi ou Veli, qui venait de réussir à s'emparer du trône de Kokand à la suite d'une guerre religieuse : car si ces chefs ont en haine les Chinois, ils ne se détestent pas moins les uns les autres par suite de leurs divisions en sectes irréconciliables.

Veli-Khan n'était maître que de Kashgar. Une troupe chinoise, campée près de la ville, assiégeait un petit fort voisin. La garnison musulmane faisait de fréquentes sorties. Tout le pays était en armes.

Ces renseignements ne découragèrent pas Adolphe Schlagintweit. Il résolut malheureusement de s'avancer vers Yarkand et Kashgar. Peut-être même la guerre lui semblait-elle une occasion favorable pour pénétrer sur cette partie du territoire chinois où un étranger a presque toujours en perspective d'être sûrement reconnu, arrêté et décapité en temps de paix, à cause de la rareté des voyageurs dans ces pays peu habités. Peut-être aussi se confiait-il dans les promesses d'hospitalité et de protection que lui avait faites à Lahore un individu nommé Shâzadah, qui habitait ordinairement à Andishan, grande ville située à l'est de Kokand.

Toutefois, dans la prévoyance des périls qu'il allait affronter, le voyageur chargea Ghost-Mohammed de porter à Kangrah, dans le Lahore, ses manuscrits, ses dessins et ses collections. Il recommanda cet homme au chef d'une caravane qui se dirigeait vers Lahore, et lui donna un beau cheval, deux cents roupies et un billet à ordre de trois cents roupies sur un riche négociant de Kangrah.

Ensuite il se mit en route résolûment avec le reste de son escorte, et, peu de temps après, il arriva devant Yarkand. Selon l'un des récits, il fut bien accueilli par les habitants ; ils lui procurèrent des provisions, et, en retour, il leur fit des présents selon leur rang ou leurs services. Une autre correspondance semble indiquer que l'on se battait autour de la ville et qu'il dut s'en éloigner immédiatement.

De là il se dirigea, avec sa suite, vers Kashgar. On était à la fin d'août (1857). Au moment où il arriva devant cette ville, la garnison des musulmans faisait une sortie contre les Chinois.

Que se passa-t-il alors ?

Mohammed-Amin, dont le caractère peut être diversement apprécié d'après les rapports venus de l'Inde, raconte ainsi les faits :

« Les musulmans nous demandèrent qui nous étions. M. Schlagintweit répondit qu'il était envoyé vers le roi de Kokand par l'honorable Compagnie des Indes orientales. Sur ce, ils entrèrent en fureur et ordonnèrent de décapiter M. Schlagintweit et de nous jeter en prison, moi et ceux qui nous suivaient, après nous avoir dépouillés de tout ce que nous possédions. Pendant les trente-cinq jours que dura notre captivité, deux de mes domestiques moururent. Mais l'armée des Chinois ayant obtenu des renforts de la Grande-Chine (Maha-Chin), le koja, battu, fut forcé de fuir. J'obtins alors la liberté, je confiai les restes de M. Schlagintweit à Mourad, et je me rendis, en avant, à Kokand. »

Le Cachemirien Abdoullah a donné quelques détails différents. Selon lui, le voyageur, en arrivant à Kashgar aurait demandé une audience à Veli-Khan. Celui-ci, pour toute réponse, l'aurait fait arrêter et conduire en sa présence avec son escorte. Puis, sans vouloir entendre aucune explication, sur-le-champ il lui aurait fait trancher la tête hors de la ville. Un homme charitable de Yarkand, nommé Atta-Bae, aurait recueilli les restes du voyageur, privés de sépulture, et plus tard les aurait remis à Mohammed-Amin.

On cite aussi une autre version d'après laquelle le voyageur aurait péri pour avoir voulu prendre la défense de quelques bhol-radjpouts, sujets anglais de l'Himalaya oriental, que l'on voulait mettre à mort ou vendre comme esclaves.

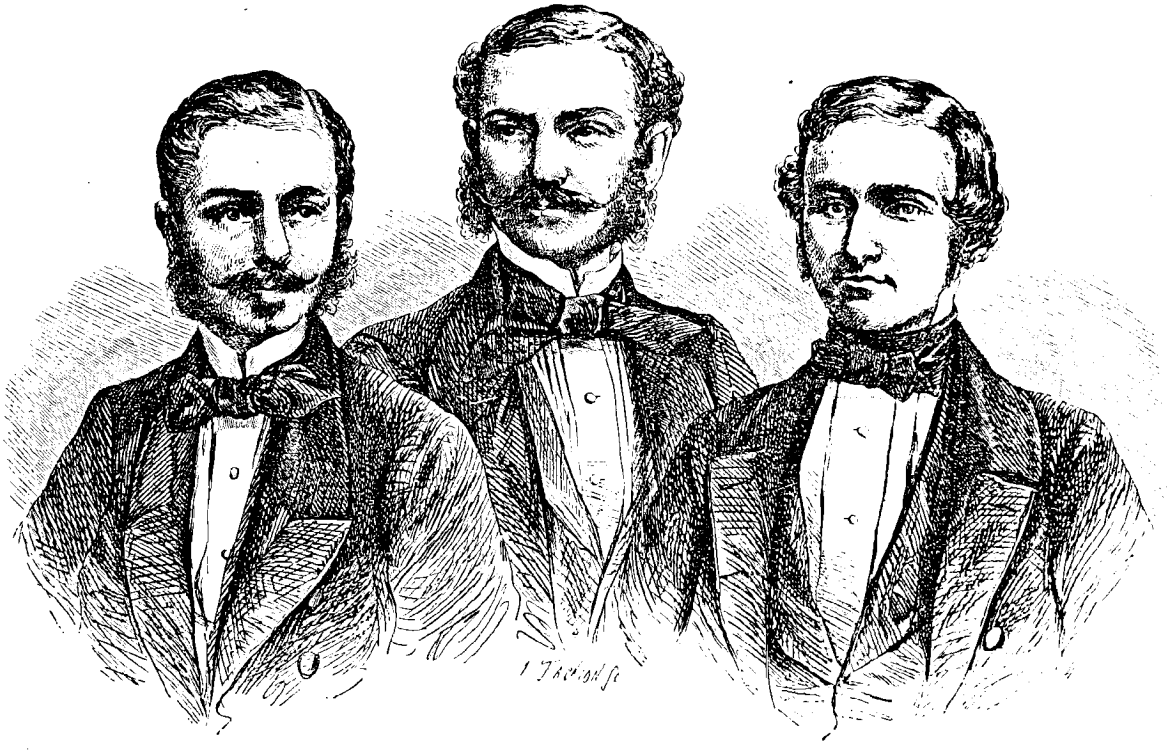
Adolphe Schlagintweit fut-il soupçonné de n'être qu'un espion, ou était-ce assez de son titre d'Européen ou *Franghi* pour exciter la fureur de ces fanatiques ? Son titre d'envoyé de la Compagnie des Indes, au lieu de le recommander, fut-il la cause même de sa perte ? On l'ignore. Ces contrées de la haute Asie sont autant en dehors de la civilisation que les îles les plus sauvages de l'Océanie, et il est même moins aisé d'aller y donner des leçons d'humanité et de justice. L'Angleterre sera très-probablement sans pouvoir pour atteindre jamais l'auteur de ce crime odieux.

« Si quelque réflexion peut adoucir la douleur des

amis de M. Schlagintweit (dit noblement le lieutenant-colonel Edwards, dans une lettre datée de Peshawer), c'est assurément la pensée qui naît du contraste entre le zèle éclairé, le généreux dévouement à la science qui avait conduit ce malheureux jeune homme, confiant et désarmé, dans ces contrées sauvages, et la frénésie de ces ignorants barbares acharnés à la propagation de l'erreur et prodigues de sang humain. »

Nous ferons connaître les travaux des trois frères Schlagintweit qui ajoutent beaucoup à ceux de Victor Jacquemont et de Hooker, leurs explorations dans le Tibet et le Turkestan oriental, et leurs découvertes dans les parties ouest-nord et de l'Himalaya. La relation de leur voyage et leurs dessins n'ont pas encore été publiés. L'ouvrage sera très-considérable et de nature à exciter vivement l'intérêt de tous ceux qui aiment les études géographiques et ethnographiques. Mais le prix en sera si élevé qu'il en viendra peu d'exemplaires en France. Il se composera d'un texte étendu (on compte quarante-trois volumes manuscrits pour la géographie seulement), de cartes et de gravures nombreuses, d'après des aquarelles et des photographies.

MM. Hermann et Robert Schlagintweit ont bien voulu nous autoriser à reproduire, dès à présent, un de leurs plus beaux dessins, l'aquarelle qui représente le mont *Gaurisankar*, désigné déjà par le colonel Waugh sous le nom de mont *Everest*. Ce fut de la crête Singalila, qui sépare le Népaul du Sikkim, que M. Hermann mesura et



Robert. Hermann. Adolphe.

LES FRÈRES SCHLAGINTWEIT.

dessina ce pic, dont l'élévation est évaluée à huit mille huit cent quarante mètres (quatre mille trente mètres de plus que le Mont-Blanc). A peu de distance, il a également mesuré, dans le Sikkim, parmi un grand nombre d'autres cimes gigantesques, le Kanchanjunga, haut de huit mille cinq cent quatre-vingt-deux mètres. Ce sont les deux pics les plus élevés que l'on ait encore mesurés sur la surface du globe [1].

1. Voici la hauteur comparée de quelques-uns des principaux sommets dans différentes parties du globe :

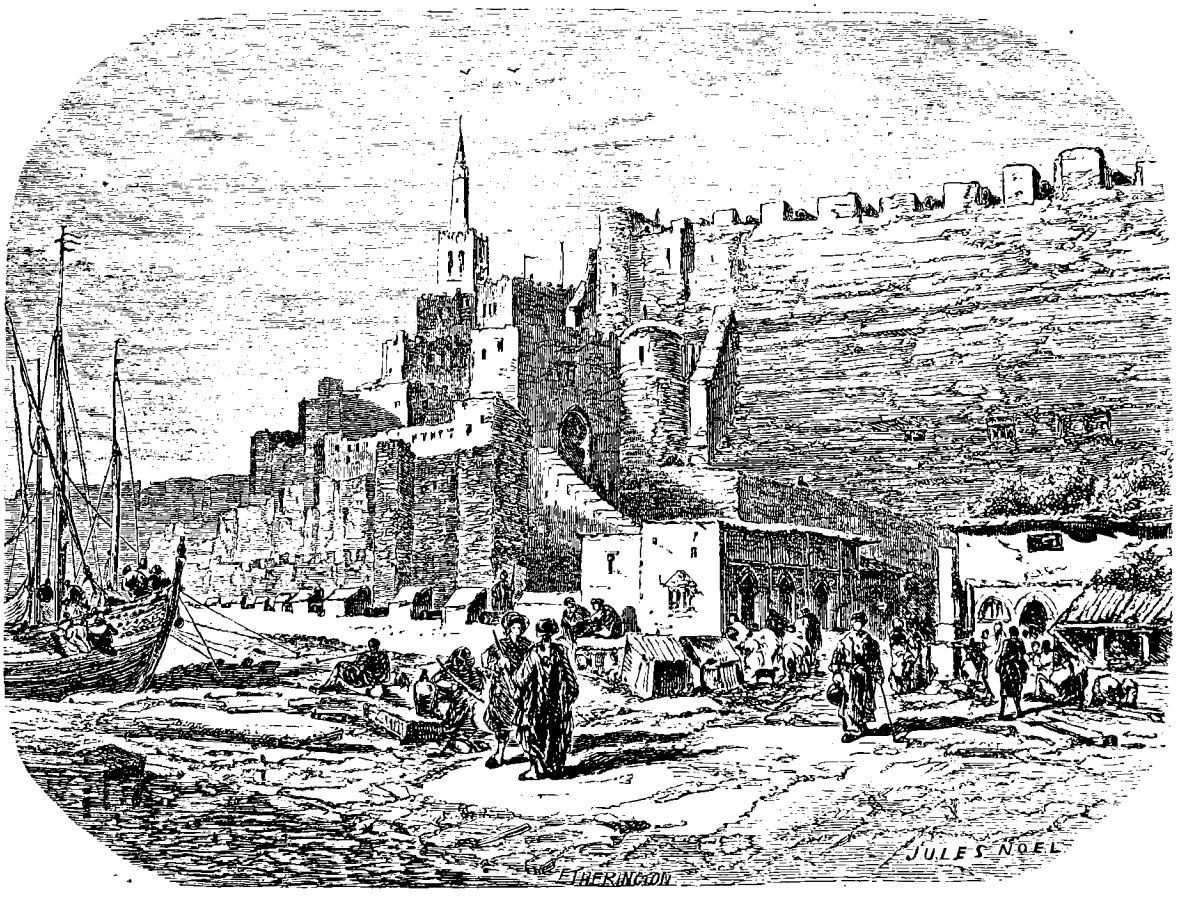
| | mètres. |
|---|---|
| Gaurisankar (Himalaya, Tibet) | 8840 |
| Kanchanjunga (id., Sikkim) | 8582 |
| Dhawalagiri (id., Népaul) | 8187 |
| Jawahir (id.) | 7848 |
| Ibi-Gamin (Gorkwal) | 7700 |
| Tchoumalari (Boutan) | 7250 |
| Elbourz (Caucase) | 5646 |
| Aconcagua, V. (Andes du Chili) | 6834 |
| Chaborazo (Andes de l'Équateur) | 6549 |
| Nevada de Sorata (Andes de la Bolivie) | 6488 |
| Illimani | 6456 |
| Sierra Nevada de Santa Marta (Nouvelle-Grenade) | 6006 |
| Cayambe, V. (Andes du Pérou) | 5954 |
| Antisana, V. (id) | 5833 |
| Cotopaxi, V. (Andes) | 5773 |
| Aréquipa, V. (Andes, Pérou) | 5600 |
| Popocatepetl, V. (Mexique) | 5400 |
| Mauna-Roa, V. (Hawaï, îles Sandwich) | 4838 |
| Mont-Kenia (Afrique équatoriale) *au moins* | 5000 |
| Le pic des Cameronnes | 3870 |
| Mont-Blanc (Alpes) | 4810 |
| Mont-Rose (id.) | 4638 |

# QUELQUES JOURS AU MAROC,

NOTES DE VOYAGE, PAR M. F. SCHICKLER [1].

(Inédit.)

Par une belle et chaude matinée du mois de novembre, je traversai dans toute sa longueur le détroit de Gibraltar. La barque à deux voiles sur laquelle je me trouvais sert de courrier hebdomadaire entre l'Espagne et le Maroc. Favorisés par la brise qui enflait nos voiles, nous avancions rapidement, nous rapprochant, selon les courants, tantôt des rives de l'Europe, tantôt des bords africains. Étendus sur les marchandises dont la petite embarcation était chargée, les trois matelots, juifs de Tanger, se livraient aux douceurs d'une demi-sieste ; les trois passagers marocains, enveloppés d'énormes burnous blancs rayés de noir, et la tête protégée par de volu-




Une vue du port de Tanger, d'après une photographie communiquée par M. F. Schickler.

mineux turbans, restaient flegmatiquement accroupis en méditation ou roulaient entre leurs doigts les grains de leur chapelet d'ébène.

Nous dépassions, en Afrique, Ceuta, située au pied d'une montagne peu élevée et *presidio* espagnol ; en Europe, Tarifa, pittoresquement bâtie en terrasse à la pointe même de la péninsule ; puis, nous éloignant de plus en plus de l'Espagne, nous longions les côtes escarpées du Maroc. Les monts s'y étagent les uns sur les autres, sombres, gris, dénués de végétation ; quelques petites tours ruinées, restes d'anciennes défenses portugaises, dominent parfois un port désert : peu à peu le détroit s'élargit, l'Europe semble toujours reculer davantage ; elle n'est plus bientôt qu'une ligne à l'horizon, et, doublant un dernier cap, nous pénétrons dans une petite baie au fond de laquelle s'étend la ville de Tanger.

1. M. F. Schickler, qui veut bien nous permettre de publier son journal de voyage, n'a visité que Tanger. Nous donnerons prochainement le récit d'une excursion plus étendue dans le Maroc. Ce pays, dont la superficie dépasse celle de la France, est encore très-peu connu. On n'en trouve que des descriptions très-incomplètes dans les ouvrages de MM. Jakson, Graber de Hemso, le capitaine Washington, Wilshire, Taylor, Renou, Richardson, etc.

### MERCREDI.

A l'arrivée, le coup d'œil est charmant ; bâtie en amphithéâtre et se détachant sur le bleu du ciel et de l'O-

céan, la ville déroule à la vue ses nombreuses maisons blanches à terrasses plates, ses deux minarets, l'un rose et l'autre vert, ses vieilles murailles crénelées et la citadelle à droite dominant le tout.

Le port, peu profond, ne permet pas l'entrée de notre embarcation, mais une nuée de canots nous entourent et les rameurs s'apprêtent à nous disputer entre eux. Un des passagers m'offre sa propre barque venue à sa rencontre; elle s'arrête à vingt pas du rivage, et la lutte recommence, cette fois entre une multitude de porteurs nous présentant leur dos comme unique moyen de transport. Débarqué sur la plage sablonneuse, je subis mille plaintes sur la prétendue insuffisance du payement; le serviable passager s'emporte encore plus que les autres sur la lésinerie du *caballero;* la foule m'entoure : ce sont des Maures cachés sous leurs burnous, des nègres à demi nus, des soldats du pacha, et la sensation est curieuse de se voir, pour la première fois, complétement environné et serré par un triple rang de figures brunes ou noires; tout porte un cachet nouveau, et la largeur du détroit a suffi pour changer entièrement l'aspect de tout ce qui frappe les yeux.

Le rivage est encombré de caisses, de bois de construction jetés en désordre; quelques vieux canons garnissent les meurtrières à demi démantelées, où veille cependant une sentinelle; à la première enceinte se tient un aga chargé de la police; il est revêtu d'une robe rouge et d'un pyramidal turban bleu; enfin, par une rampe escarpée et trois portes en fer à cheval, nous pénétrons dans l'intérieur de la ville. Mais ici quel bruit! quelle confusion! De quel effet indescriptible est cette rue longue et étroite, montante, encombrée d'ânes, de chameaux, d'hommes criant à tue-tête : *Balak! Balak!* Les uns vêtus de burnous blancs et noirs, bleus ou brun foncé, d'autres portant la longue tunique brodée, les bas de soie, les pantoufles et la calotte noire des enfants d'Israël, quelques-uns en simple chemise de grosse toile, ou drapés dans leurs manteaux et coiffés du turban, auquel d'autres encore ont substitué un fez éclatant; tous, les juifs exceptés, ayant bras nus et jambes nues au moins jusqu'au genou et agitant avec force cris ces membres bruns et noirs. Enfin, je rencontre un guide, c'est Hamet, Maure, servant de guide et de domestique aux étrangers tentés de visiter ces parages; il est attaché à la maison d'une vieille veuve écossaise qui loue des chambres aux Européens.

A peine parvenu au gîte et entré dans le petit salon dont la vue embrasse le haut de quelques terrasses avoisinantes, je suis persécuté par un juif qui veut me montrer ses marchandises, roule ses grands et magnifiques yeux noirs, fend sa bouche en cœur, baisse la voix, s'incline, sourit, proteste et supplie que je lui promette de ne pas voir d'autres objets avant d'examiner les siens.

Il me faut attendre Hamet occupé à aider l'unique étranger dans la maison, un voyageur anglais, dans la fustigation d'un domestique juif dont il a été mécontent et dont il paye en même temps les bons et les mauvais services par le salaire convenu et de formidables coups de bâton. Pendant notre promenade, Hamet communique ce fait, avec des cris de transport, à tous ses amis : Dans cette promenade, à chaque pas se révèle à moi la physionomie vraiment orientale de la ville. Les rues sont étroites, la plupart non pavées; les maisons dépourvues presque toutes de fenêtres, recouvertes de terrasses plates, n'atteignent pas la hauteur d'un premier étage en France. Les portes forment l'ogive mauresque en fer à cheval et sont ordinairement surmontées de la représentation peinte, blanche ou noire et grossière, d'une main ouverte : c'est un talisman que l'on retrouve fréquemment en Orient. Souvent une arche lie un côté de la ruelle à l'autre.

Nous sortons de la ville par la porte méridionale, nous suivons les murs vieux et délabrés, assez dépourvus de canons, et rencontrons un des cent-gardes à cheval du pacha : drapés dans de grands burnous blancs qui recouvrent leur chemise blanche brodée, les jambes garnies de guêtres bleues, sur la tête un fez pointu rouge autour duquel, en le laissant dépasser, s'enroule le turban; assis sur de grandes selles turques rouges et armées, leur long fusil croisé devant eux, ces gardes ont une tenue pittoresque et soignée. Un sabre, une poire à poudre qu'ils portent sur le dos complètent leur armement; les fusils ont une crosse très-large garnie de cuivre ouvragé, et la housse en cuir rouge est suspendue à la selle. Les chevaux sont maigres; Hamet en donne pour cause la cherté de l'avoine que les gardes, assez mal payés, doivent se fournir eux-mêmes.

Par une porte véritablement mauresque nous rentrons dans la ville du côté de la hauteur, et bientôt un intéressant spectacle attire nos regards, celui d'un tribunal marocain. La scène se passe sur une petite place irrégulière fermée à droite par un vaste bâtiment plus élevé que de coutume, et dont l'aspect indique aisément l'emploi, c'est la prison; auprès est le corps de garde, dont le péristyle repose sur quelques marches et offre une succession de petites colonnettes mauresques qui se prolongent encore dans l'intérieur; un peu à l'arrière-plan, le palais du pacha; on ne distingue que la porte d'entrée et la coupole de la mosquée.

Sur le devant à gauche se trouve un portique à trois arches, le fond est fermé et les deux ouvertures secondaires de droite et de gauche sont palissadées : des colonnes sculptées séparent les arches et soutiennent le toit plat.

Autour de ce portique sont rangés six soldats; sous l'arche du milieu est étendu le pacha, derrière lui un soldat, à côté un juif chargé des comptes. Le pacha fait un signe, un garde se rend à la prison et en ramène un malheureux trébuchant à chaque pas, embarrassé des grosses chaînes qui entourent ses jambes. Il s'incline le front contre la terre, puis s'accroupit devant son juge; c'est un voleur saisi dans la campagne; il mourait de faim, n'a dérobé que peu de chose et ne possède plus rien qu'on puisse lui reprendre; aussi le pacha est-il clément : d'ordinaire le coupable, après un court interrogatoire, est fustigé, décapité ou empalé séance tenante; on ramène celui-ci en prison; d'autres lui succèdent. Plusieurs de ces infortunés subissent leur détention enfermés

dans de petites niches grillées pratiquées à l'extérieur des murs de la prison; ils y sont accroupis comme des bêtes fauves.

Le pacha est déjà vieux, sa physionomie respire la cruauté; son fils passe près de nous, les jambes nues comme les autres habitants; il ne se distingue d'eux que par la finesse de son burnous.

A quelques pas de la place du tribunal où se trouve l'*Alcazaba* (palais), on jouit d'un beau panorama sur la ville, la baie qu'elle entoure, les côtes d'Espagne à l'horizon et le point noir qui indique au loin le rocher de Gibraltar. On risque à tout moment de heurter un Arabe enveloppé dans son burnous blanc sale, et difficile dans son immobilité à reconnaître pour une créature vivante.

Nous visitons ensuite un caravansérail, vaste cour entourée d'arcades dont chacune communique à un petit réduit, en même temps habitation et dépôt de marchandises. La cour est remplie de chameaux dans toutes les attitudes, les uns attendant leurs fardeaux, les autres chargés et prêts à partir. Ces animaux sont d'une extrême douceur; ils s'agenouillent au moindre signe, souffrent que nous nous promenions au milieu d'eux sans témoigner la moindre impatience, sollicitant même quelquefois une caresse et paraissant la recevoir avec plaisir. Les Arabes sont étendus près de leurs bêtes, et Hamet me fait remarquer le riche pistolet de l'un d'eux; celui-ci le saisit avec méfiance et, en murmurant, le cache sous les plis de son burnous.

Du caravansérail nous allons à l'hôtel maure : la cour y est entourée d'un double rang d'arcades, l'une au rez-de-chaussée, et l'autre à l'unique étage du bâtiment; la cour et les arcades du bas sont encombrées de ballots; les arcades du haut forment une galerie, et chaque arcade correspond par une petite porte à un cabinet étroit, logement des différents voyageurs. Par cette porte basse, peu large et nécessairement laissée ouverte, entrent l'air et la lumière et s'échappe la fumée.

Chaque voyageur s'occupe de son aménagement; on loue le réduit, mais on ne fournit rien aux hôtes; aussi l'animation est-elle extrême.

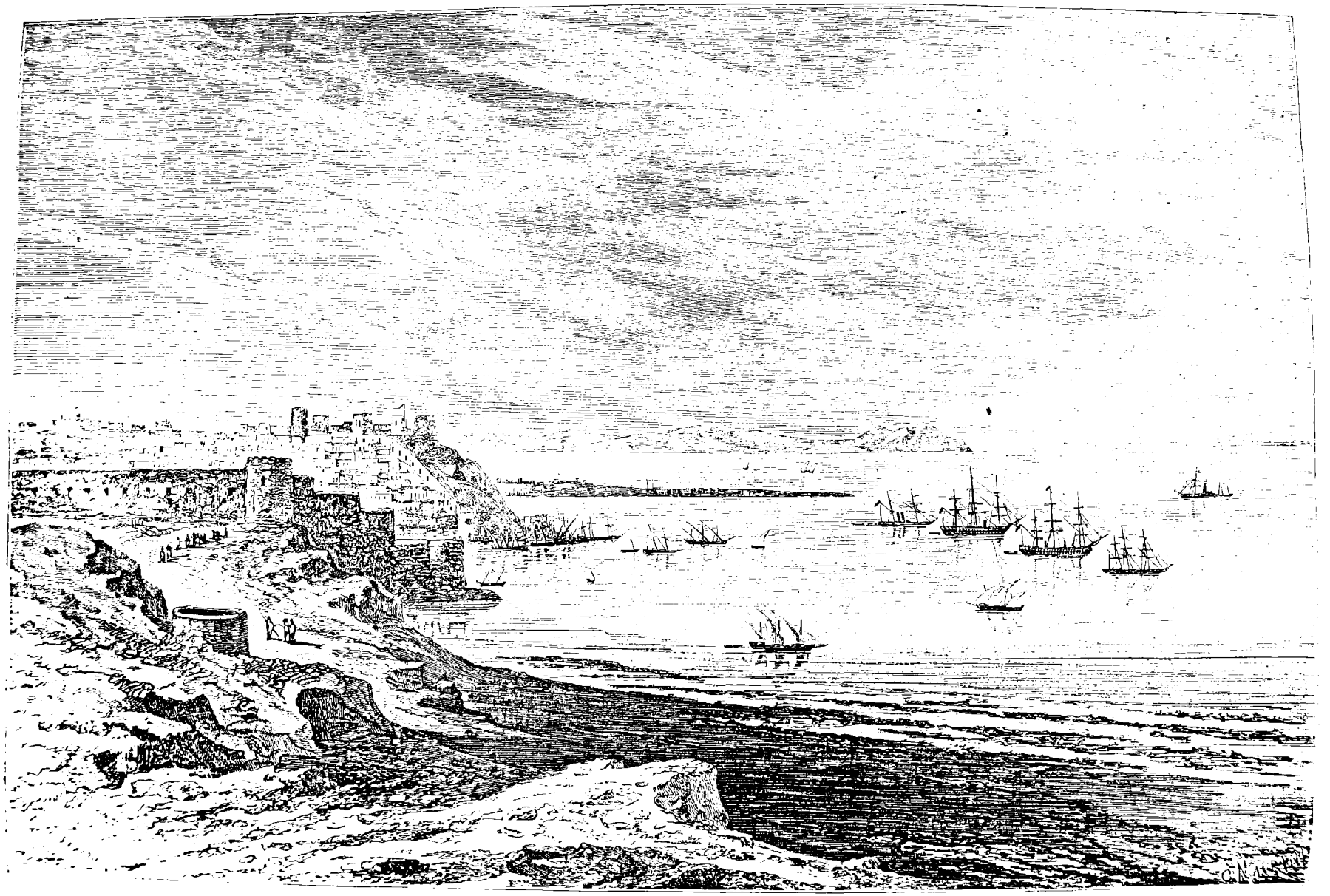
Ici on cuit des mets, qu'on apprête un peu plus loin, et que l'on mange dans le cabinet à côté; là, sur une natte que viennent d'étendre deux esclaves, causent avec gravité deux personnages importants; en face, des nègres font les derniers préparatifs du départ près de Maures qui ouvrent leurs ballots, afin de s'installer dans l'espace qui leur est échu en partage : en un mot, partout l'occupation, le bruit, et tout cela en même temps voilé de la fumée qui sort par toutes ces portes et inondé des rayons de ce soleil d'Orient qui projette sur les murs les ombres fantastiques des personnages. C'est un poëme que cette cour, que cette réunion d'hommes si différents de nos mœurs, de notre civilisation, de nos usages!

Après le café, où l'on fume en jouant aux tarots, j'ai visité l'habitation d'un riche marchand juif : une petite cour carrée, de grandes chambres, de nombreux petits miroirs ornés de cuivre doré, une école juive près de la maison, où les enfants récitent leur leçon en chantant en chœur, et une impression générale de propreté et de fraîcheur, sont les souvenirs que j'en ai emportés.

A ma rentrée, seconde et fort importune visite du marchand de tantôt, qui me persécute de coussins, de pantoufles et d'eau de rose.

Vers sept heures et demie environ du soir, j'entends des sons discordants mêlés de coups de fusil. « Est-ce une émeute? — Oh! non, répond Hamet, c'est une fête, venez vite voir; » et, saisissant sa lanterne, il me prend le bras et m'entraîne, à travers un dédale de rues obscures, du côté de la musique. Nous atteignons bientôt une troupe de vingt-cinq à trente hommes; l'un d'eux joue du fifre et cinq jouent de tambours que d'autres accompagnent de la voix : c'est une musique vraiment sépulcrale; les grands burnous des assistants, qui marchent trois à trois se donnant le bras, prêtent à l'ensemble un aspect fort lugubre. A la lueur tremblante des lanternes, nous voyons de grandes figures arabes se dresser le long du chemin et dans l'embrasure des portes. A mesure que nous approchons du but, tous les assistants, les musiciens exceptés, s'étreignent et, dansant en rond, se poussent mutuellement contre les murs, se pressent les uns les autres en luttant, à travers les nombreuses portes, sous les différentes arches étroites et basses qu'il nous faut traverser. Nous parvenons enfin à une petite cour de cinq mètres carrés environ : au milieu s'élève un magnifique figuier dont les branches étendues frôlent les murs qui l'entourent; on y suspend trois des lanternes apportées. Après des salutations échangées avec le maître de la maison, venu quelques pas au-devant du cortége, la musique reprend de plus belle et douze danseurs, en rond, se tenant par la taille, exécutent pendant près d'une demi-heure une danse nationale fort curieuse. La mesure change à plusieurs reprises, elle s'accélère, se ralentit et finit par une grande rapidité : les danseurs tantôt sautent alternativement sur chaque jambe, tantôt se penchent en avant par secousses toujours de plus en plus violentes. Au milieu du cercle se tiennent deux danseurs qui cèdent ensuite la place à deux autres, et de tous les amis, c'est encore l'hôte qui s'agite le plus. Cette danse a beaucoup de caractère; malgré la singularité des mouvements, elle n'offre rien de disgracieux. La cour est remplie de monde; j'y figure pour ma part comme seul étranger.

Les danseurs se reposent de leurs fatigues en mangeant du bœuf et du biscuit. Nous sommes chez un riche marchand marocain qui se marie demain, et se réjouit ce soir avec ses amis en prévision de cet heureux événement. Après le souper on étend des nattes sur le sol de la cour, qui se remplit de nouveau de monde; les trois principales pièces du logis sont occupées par les plus distingués des invités; dans l'une d'elles se tient le fiancé revêtu d'une robe rouge, d'un burnous et d'un turban blancs. Des esclaves, laissant soigneusement leurs babouches à la porte, et entrant pieds nus dans l'appartement, présentent les rafraîchissements, surtout du thé et du biscuit; l'usage du lait est inconnu, mais le sucre abonde. Une nouvelle musique a commencé dans la cour, produite par deux joueurs de mandoline arabe que l'on racle avec



Vue de Tanger. — Dessin de M. de Berard.

un archet en forme d'arc, un tambourin et des chants accompagnés de battements de mains en cadence. Les chants sont graves, mâles, énergiques ; ils forment une énergie indéfinissable qu'il faudrait entendre souvent pour pouvoir l'apprécier à sa juste valeur, mais qui, j'en suis convaincu, ne laisse pas d'avoir son mérite, sauf lorsque des voix plus juvéniles y joignent un cri perçant comme le sifflet d'une locomotive. J'admire les poumons de ces musiciens qui poursuivent, pendant trois quarts d'heure, la même complainte aux interminables strophes, et qui en ont sans doute bien souvent charmé les ennuis de la caravane, dans sa marche à travers le grand désert marocain.

Ces fêtes sont rares ; le Maure n'aime pas à sortir de sa routine de chaque jour, il vit dans son harem loin des yeux profanes et ne se mêle à ses amis qu'au dehors, dans la rue, au marché. C'étaient ici les adieux de la jeunesse, et demain, la maison, close aux amis, deviendra l'asile inviolable de la jeune épouse.

Les frais sont du reste peu considérables : les vivres sont à bon marché ; il y a huit jours, la viande se vendait à Battoun deux sous la livre et l'on se plaignait de cherté ; les musiciens sont payés au moyen d'une offrande envoyée le surlendemain par les invités. A dix heures le divertissement dure encore, mais déjà quelques-uns des assistants ont rallumé leurs lanternes au fanal placé à l'entrée, et se sont silencieusement éloignés. Nous suivons

Costumes du Maroc. — Une caravane.

des cavaliers à cet exemple ; la lanterne est fort utile, car, sauf de rares lumignons sous les arcades des maisons juives, tout est plongé dans l'obscurité la plus profonde. Au bruit de nos pas s'élèvent à nos côtés de sourds murmures ; et nous distinguons des masses encapuchonnées ramassées contre les maisons : nous importunons leur sommeil : bientôt nous arrivons à notre gîte ; je suis fatigué, mais ravi de cette première journée.

JEUDI.

Le marché du jeudi est le plus considérable de toute la semaine ; aussi quelle affluence ! quelle animation ! Derrière la ville, hors la porte méridionale, s'étend une vaste plaine, irrégulièrement tracée ; elle est bordée d'un côté par les murs de la ville et le beau jardin du consulat de Suède, où s'épanouissent les orangers et les célestinas ; de l'autre, elle va se perdre sur les premières hauteurs de la campagne, et elle est séparée par de gigantesques roseaux des plaines de sable du désert. Tout cet espace est noir de monde, masse compacte d'où s'échappent mille cris confus : laboureurs et femmes de la campagne, accroupis au centre de leurs provisions, nègres courant çà et là pour faire les commissions de leurs maîtres, Maures achetant avec force vociférations, et juifs tenant leur longue bourse à la main et n'en sortant qu'avec peine la moindre pièce. Au milieu de tout cela, circulent chevaux ou ânes, dont les charges volumineuses débordent des deux côtés et causent d'aussi grands rava-

ges dans les rangs de la foule que les pieds des quadrupèdes au milieu des provisions; rien ne les gêne, ils ne se détournent pour quoi que ce soit.

Le haut du marché est rempli de tentes de toutes formes : les unes hautes et pointues, se reliant à une perche qui en occupe le milieu; d'autres carrées; d'autres enfin ne se composant que d'une grande toile jetée sur deux morceaux de bois parallèles. Ces tentes sont recouvertes en étoffes brunes, blanches et rayées; plusieurs sont encombrées de marchandises, quelques-unes habitées provisoirement par des pèlerins récemment revenus de la Mecque, et qui reprennent des forces pour le grand trajet qui leur reste à parcourir. Auprès des tentes, les chameaux glanent le maigre herbage qui peut croître dans cette plaine sablonneuse. Au loin, l'on voit se perdre dans les sentiers du désert une caravane, dont la course, ce matin commencée, doit durer au moins un mois.

Les provisions exposées en vente consistent en légumes, volailles vivantes, chevaux, ânes, et grossiers ustensiles de ménage; aujourd'hui les esclaves manquent. Les femmes de la campagne ont le visage soigneusement voilé, non, comme en Algérie, par de légers tissus de mousseline qui laissent aisément deviner les traits qu'ils recouvrent, mais par une grosse toile blanche au-dessus de laquelle brillent deux yeux noirs. Aucune femme maure de la ville ne paraît au marché; les hommes peuvent seuls sortir et font tous les achats; et c'est ici l'occasion de remarquer, dans la variété de costumes et d'attitudes qui m'environnent, combien il est de manières différentes et caractéristiques de draper et de porter un burnous. Du haut de la colline, avec la ville dans le fond, et la mer formant l'horizon, le tableau est digne de nos meilleurs peintres; le soleil, le plus grand artiste de tous, y prodigue les splendeurs de son étincelant coloris!

L'argent du pays, que les Marocains gardent d'ordinaire dans leur ceinture, se compose de petites pièces rondes assez informes appelées *rrhani;* elles valent chacune quinze *flous;* le flou est un liard, dont trois forment le gros sou, ou *mouzourah,* qui vaut deux cuartos de Gibraltar.

Hamet achète, après beaucoup de négociations, de pourparlers, et même de dégustations, une petite terrine de beurre fondu, et, prenant grand soin de me déguiser son intention, s'engage dans des rues détournées vers une maison écartée; il frappe à la porte; on ouvre, il entre en me priant de l'attendre. Je feins de ne pas le comprendre, et je le suis. Il se retourne alors, et, me voyant déjà au delà du seuil, d'un air vexé qui se change bientôt en demi-sourire : « Eh bien! entrez, me dit-il, seulement ne le racontez pas! »

F. SCHICKLER.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# TRADITIONS RELIGIEUSES DE LA POLYNÉSIE.

## COSMOGONIE TAHITIENNE.

(Document inédit.)

Avant de mourir, un vieux Tahitien, nommé Maré, a raconté, sur la demande de M. le contre-amiral et gouverneur Lavaud, tout ce qu'il savait de la croyance religieuse de ses ancêtres. C'était un homme très-intelligent : la vivacité de son esprit et son élocution facile l'avaient fait élever à la fonction « d'orateur du gouvernement de Tahiti[1]. » Son manuscrit, rédigé par lui en langue indigène, est aujourd'hui conservé dans la bibliothèque du Dépôt de la marine, à Paris. Il nous a paru qu'il serait utile d'en publier une traduction. Ce document unique, ne fût-il considéré que sous le rapport littéraire, serait déjà d'un grand intérêt; mais il mérite surtout l'attention à titre d'élément nouveau pour l'étude comparée des traditions religieuses de la Polynésie. Notre célèbre orientaliste, M. Eugène Burnouf, conseillait aux voyageurs de consigner avec soin dans leurs relations tout ce qu'ils pourraient apprendre sur les légendes cosmogoniques de cette partie du monde, isolée et inconnue de toutes les nations civilisées pendant une si longue suite de siècles. Il faisait observer que ces traditions qui, à l'époque des premières découvertes, formaient encore un faisceau commun, étaient exposées à s'éteindre et à disparaître avec les générations nouvelles, et qu'il fallait par conséquent se hâter d'en recueillir les débris déjà trop dispersés. A l'époque où M. E. Burnouf exprimait ce vœu, quelques recherches remarquables venaient d'être faites par l'Anglais W. Ellis et le Belge Mœrenhout dans la direction particulière indiquée par notre grand philologue; depuis lors a paru le recueil des traditions nouveau-zélandaises publié par le gouverneur sir Georges Gray[1]. Il est satisfaisant d'être en mesure de prouver que l'occupation française à Tahiti n'aura pas eu lieu sans apporter sa part au travail commun. Le manuscrit de Maré comptera certainement parmi les relations les plus curieuses qui soient encore sorties de la bouche

1. L'orateur était dans l'assemblée des chefs de Tahiti ce que sont dans nos assemblées représentatives les commissaires du gouvernement.

Nous donnerons le portrait de Maré, dessiné d'après nature à Tahiti, par un peintre habile, M. Charles Giraud, qui a longtemps habité cette île.

1. *Polynesian mythology and tradition on ancient history of the New-Zealand race.*

trop discrète ou trop ignorante des modernes Polynésiens. Nous devons avertir toutefois que Maré ne nous a peut-être pas transmis les traditions de sa race dans toute leur pureté primitive : lorsqu'il les a écrites, il était depuis longues années converti au christianisme, et il se peut que, volontairement ou non, il ait fait quelque mélange des croyances nationales de Tahiti avec les idées nouvelles apportées par les missionnaires anglais. Il n'était plus assez ingénu pour être complétement sincère. Pour lui, les anciens dieux de son pays sont des démons, des *varua ino*, de mauvais esprits, comme il les appelle. Son style n'est pas uniforme; quelques endroits, ceux qui semblent faire partie d'un chant liturgique, ne peuvent être traduits littéralement et paraissent bien avoir conservé le caractère de l'originalité primitive. Ailleurs, au contraire, il est visible que Maré raconte la tradition à sa manière; il emploie les formes modernes de la langue, et alors la traduction ne présente aucune difficulté. De cette confusion de fragments épars, d'anciens chants et de narrations interpolées, il résulte des contradictions évidentes dont la critique pourra, du reste, tirer parti pour rétablir le sens général de l'ancienne croyance.

Ajoutons que si notre traduction est nouvelle, nous avons cependant consulté avec quelque profit la version anglaise qui a été faite à Tahiti, par ordre de M. le gouverneur Lavaud, et qui est restée manuscrite. Nous nous sommes toujours tenu aussi près du texte qu'il était possible, afin de ne pas effacer le double caractère de grandeur et de naïveté dont il est empreint. La modification la plus considérable que nous nous soyons permise a été de compléter la ponctuation imparfaite de Maré, et d'indiquer par des points les principales lacunes du texte et aussi quelques suppressions honnêtement nécessaires.

## GENÈSE TAHITIENNE[1].

### DIEU. — CRÉATION DE LA TERRE, DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

O gouverneur ! ô Lavaud !

Salut en Dieu !

Voici les paroles que tu m'as demandées :

TAAROA NUI TUHI MAITE, Taaroa[2], le grand ordonnateur, est la cause de la terre. Taaroa est toïvi, il n'a point de père, point de mère, point de postérité.

Taaroa restait dans le néant : il n'y avait alors ni terre, ni ciel, ni mer. La terre flottait sans direction, agitée comme l'eau au souffle du vent : elle n'était point fixée. Taaroa dit alors : « Voici que le ciel erre dans l'espace, que la terre informe flotte et vacille dans les profondeurs de l'abîme. Elle est haletante comme le plongeur au fond de la mer; elle attend, informe, vacillant dans les profondeurs de l'abîme. » Taaroa mit la tête en dehors de son enveloppe et son enveloppe s'évanouit et devint la terre. Taaroa vit alors que la terre était devenue terre, que la mer était devenue mer et que le ciel était devenu ciel.

Taaroa restait Dieu et contemplait son œuvre, lorsque la terre fut emportée au loin. Il dit alors[1] :

« O Tronc ! viens ici. » Mais le tronc lui répondit : « Je n'irai pas, je suis le tronc de la terre. — O Base ! viens ici. — Je n'irai pas, je suis la base ou le fondement de la terre. — O Rejetons ! venez ici. — Nous n'irons pas, nous sommes les rejetons de la terre. — O Racine mère ! viens ici. — Je n'irai pas, je suis la racine mère de la terre. — O Radicules ! venez ici. — Nous n'irons pas, nous sommes les radicules de la terre. — O Racines chevelues ! venez ici. - Nous n'irons pas, nous sommes les racines chevelues de la terre. »

Alors Taaroa secoua la terre, mais la terre ne fut pas ébranlée.

Taaroa cria à longue voix : « Qui est sur la terre ? » Et la voix de Taaroa fit écho dans les vallées, et il lui fut répondu : « C'est moi la terre stable, c'est moi la montagne inébranlable, c'est moi le sable[2].... »

Taaroa demanda ensuite : « Qui est vers la mer? » Et il lui fut répondu : « C'est moi les rochers de la haute mer, les récifs qui croissent dans la mer, le corail de la mer.... »

Taaroa demanda encore : « Qui est au-dessus? » Il lui fut répondu : « C'est moi le jour éclatant, c'est moi la nue éclatante, c'est moi le ciel éclatant.... »

Enfin, Taaroa demanda : « Qui est au-dessous? » Et il lui fut répondu : « C'est moi la caverne (l'enfer), la caverne dans le tronc, la caverne dans la base.... »

L'âme de Taaroa resta Dieu : son nom est *Teharuru*[3] *papa*, c'est-à-dire le murmure de la base de la terre.

Alors Taaroa vit qu'il n'y avait pas d'homme sur la terre, et en bas il aperçut *Tepaparaharaha* (déesse à la chevelure flottant sur l'épaule) : elle leva les yeux vers Taaroa et lui sourit.

.... Voici le germe de Taaroa ! regardez l'origine, regardez ! observez l'origine, observez ! considérez l'origine, considérez ! veillez l'origine, veillez !... Teapoirai de Taaroa (la partie courbe du ciel) s'étendit vers Tepaparaharaha. ..

1. Les personnes qui ont lu le *Voyage aux îles du Grand océan*, publié il y a une vingtaine d'années par Mœrenhout, reconnaîtront facilement dans le texte suivant quelques passages rappelant des fragments cosmogoniques que ce voyageur eut le bonheur de recueillir de la bouche du dernier prêtre indigène de Tahiti, mais qu'il paraphrasa dans la forme classique de l'antiquité grecque, faute de bien connaître la langue polynésienne.

2. Tangaroa, Tanaloa, Takaoa, etc., dans les autres archipels. (Voy. sur les dieux tahitiens le tome IV des *Voyageurs anciens et modernes*, note 1 de la page 315.)

1. Pour comprendre le passage suivant il faut se figurer la terre comme un arbre dont l'ensemble des rameaux forme la surface terrestre. Ces rameaux sont supportés par un tronc qui a ses rejetons et ses racines fixés dans une base inébranlable, fondement du monde.

2. Il nous est impossible de traduire littéralement quelques lignes de ce passage qui vraisemblablement faisait partie d'un chant liturgique dans lequel l'officiant, après avoir rappelé le dialogue grandiose de la création, interpellait directement le dieu de la terre, le dieu du ciel, le dieu de la mer et le dieu des cavernes ou des enfers. Peut-être aussi l'officiant donnait il des ordres à l'un des aides de la cérémonie à laquelle il présidait.

3. *u* doit être prononcé *ou*.

La femme est l'os de l'épaule de Taaroa....

Un autre nom de la femme est Tefaimairaro,... de même que Taaroa est appelé aussi Tefaimainia....

D'eux naquit Oneura (le sable rouge), vint ensuite Onemea (le sable blanc) : ce furent les sables de la terre. Puis naquit Oro, qui est devenu dieu et demeure au-dessus de la voûte du ciel.

Vint ensuite Tane, vint ensuite Teiri, vint ensuite Tefatu, vint ensuite Moe, vint ensuite Ruanuu, vint ensuite Tu, vint ensuite Toahiti, vint ensuite Tauutu, vint ensuite Temeharo, vint ensuite Punua te Fatutiri, et ce sont les seuls qui naquirent dieux.

Puis naquit une femme dont le nom fut Hina tutupo (Hina qui bat l'écorce pendant la nuit)[1] : sa fonction était de battre l'écorce de l'Auté pour la cohorte des dieux.

.... Voici le *pehe* ou chant de Taaroa lorsqu'il étendit *Havaï*[2], comme on étend de l'herbe sur le sol, lorsqu'il étendit la *Terre :* « Étendez-vous, sables rouges ! étendez-vous, sables blancs ! Fleurs du cocotier, épanouissez-vous ! Oh ! les gémissements, les cris de douleur de la terre dans le travail de sa création !... Tane-nui-mana-ore, en disposant tout en ordre, arrange le sable pour ma petite pirogue, étends-le pour ma grande pirogue ! Étends, étends, jusqu'à ce que tout soit fini ! Vtie, à l'œuvre ! à l'œuvre ! à l'œuvre ! jusqu'à ce que tout soit fini. » C'est ainsi que Tetumu (la cause, l'origine) étendit *Havaï*, comme on étend de l'herbe sur le sol.

LÉGENDE DE HINA.

.... Taaroa but alors de l'ava[1] et s'enivra. Il appela Pani, qui était son ami. Pani lui dit : « O Tupuaitu, qu'y-a-t-il ? Les feux de Maurai sont éteints ; le coq de Raroata, le chien d'Arava et le cochon de Fetuna se sont tus. On n'entend plus que le Tutua[2] de Mauoro où *Hina tutupo* bat l'écorce de l'Auté pour les vêtements des dieux et de Taaroa. » Mais Taaroa se mit à gronder, et dit à Pani : « Ce Tutua me bourdonne dans les oreilles. » Pani lui répondit : « C'est Hina qui bat l'écorce de l'Auté. — Va la trouver et dis-lui de cesser, qu'elle trouble l'ava du Tupuaitu. » Pani alla trouver Hina et lui dit de cesser, qu'elle troublait l'ava du Tupuaitu. Hina lui répondit : « Je ne cesserai pas, je bats l'écorce de l'Auté pour les vêtements des dieux, pour Taaroa, pour Oro, pour Tane, pour Teiri, pour Tefatu, pour Moe, pour Ruanuu, pour Tu, pour Toahiti, pour Tauutu, pour Temeharo, pour Punua te Fatutiri. » Pani revint et fit savoir au Tupuaitu que Hina ne voulait pas cesser. Taaroa ordonna de nouveau à Pani d'aller parler à Hina. Par trois fois, Pani se rendit vers Hina. La colère le gagna parce qu'elle ne voulait pas écouter sa parole. Il prit le Ie et la frappa sur la nuque : elle mourut. L'âme de Hina s'envola dans le ciel. Elle reçut le nom de Hina-nui-aia-i-te-marama, c'est-à-dire la grande Hina prenant possession de la lune, et depuis Hina demeura dans la lune.

Traduit du tahitien par M. L. GAUSSIN.

*(La suite à une autre livraison.)*

1. Les anciens vêtements étaient en écorce battue.
2. Havaïki, Savaïki ; cette tradition, suivant nous, se rapporte à Savaii, du groupe Samoa ou des Navigateurs.

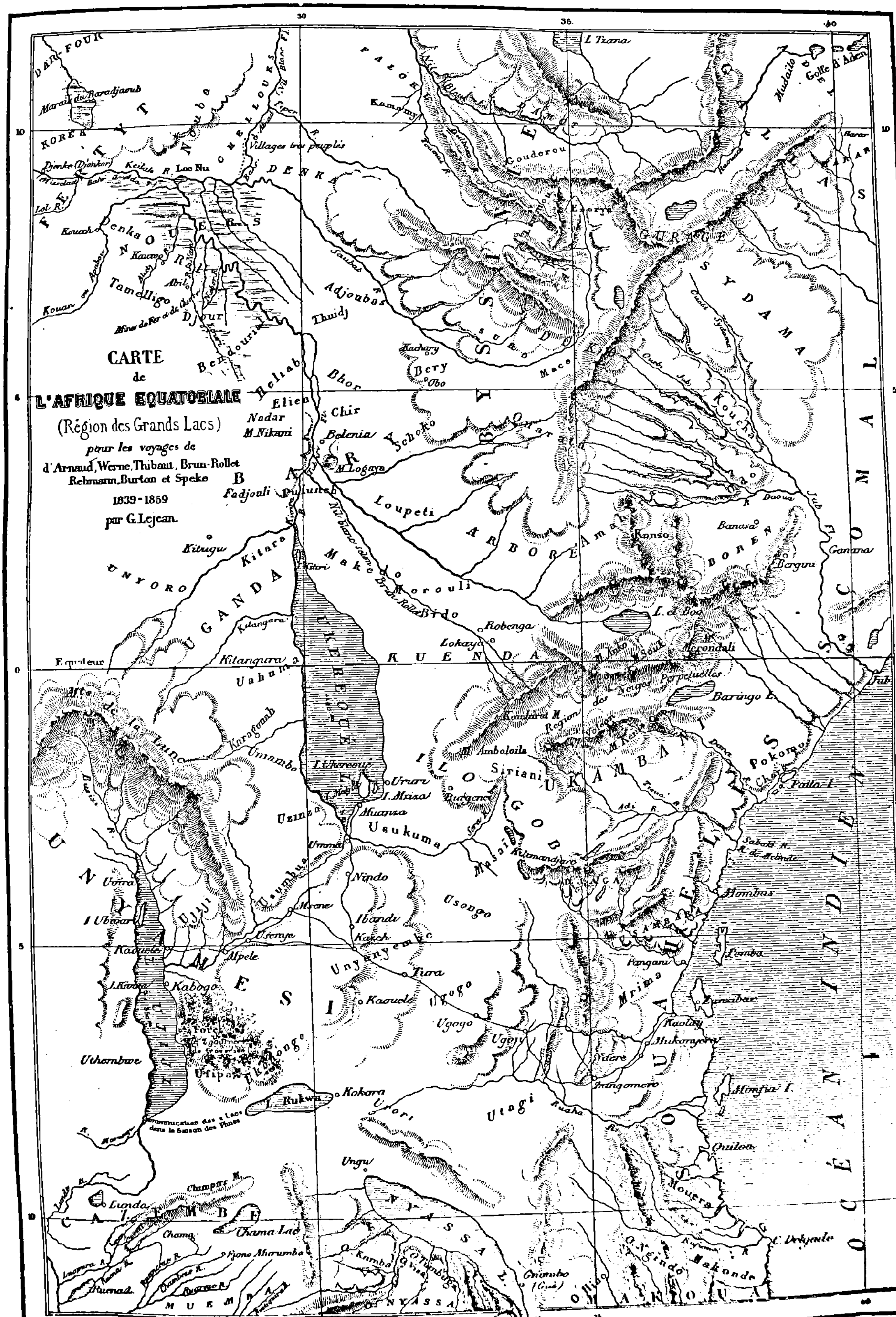
1. Kava dans d'autres archipels, liqueur enivrante.
2. Tutu signifie battre (l'écorce) ; le *tutua* est le morceau de bois sur lequel on bat l'écorce, le *je* est le battoir.

## DÉCOUVERTE DE GRANDS LACS AFRICAINS.

(Voyage de MM. Burton et Speke, 1858-59.)

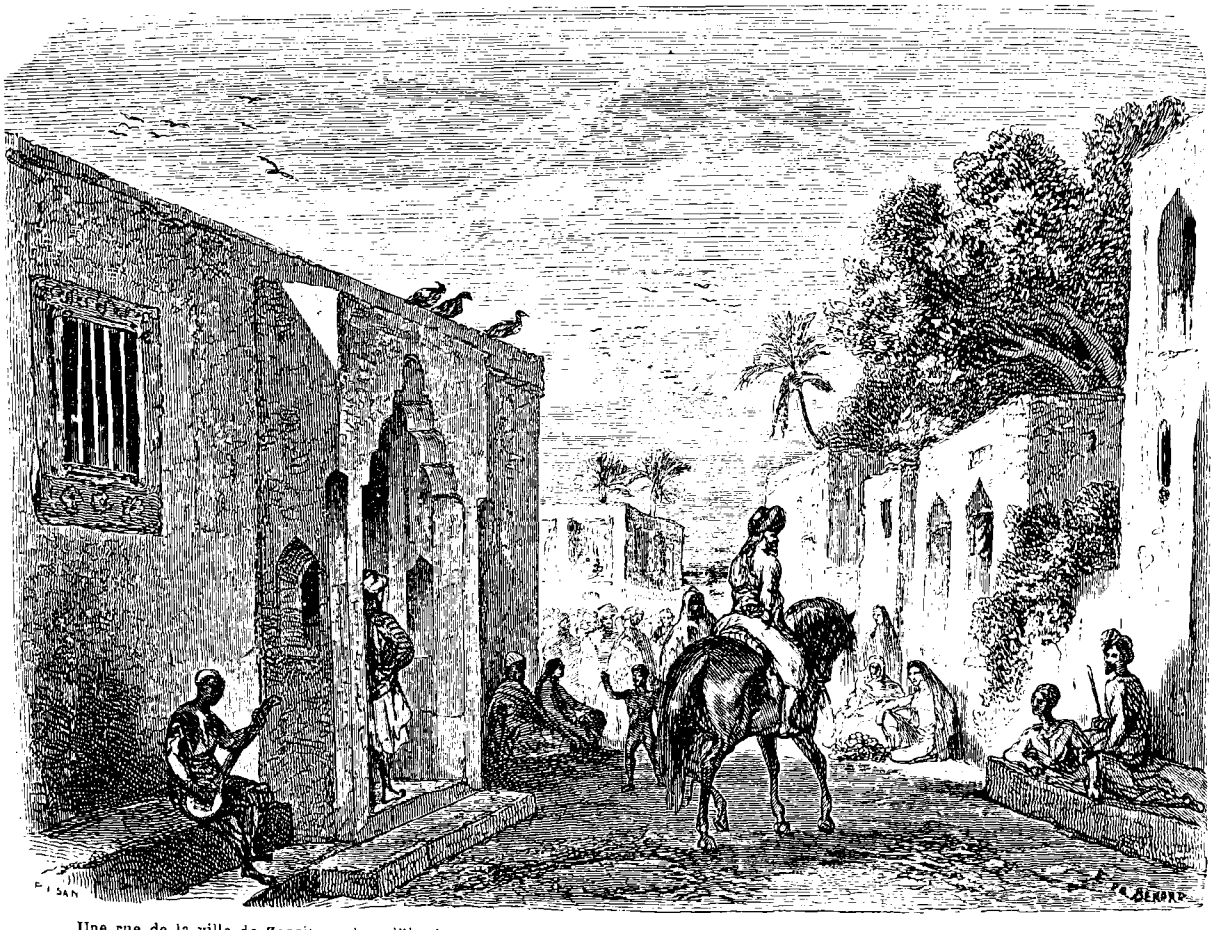
Il y a trois ans, le public qui s'intéresse aux découvertes géographiques apprit avec un grand étonnement que des missionnaires protestants, établis non loin de Zanzibar, avaient découvert, à dix degrés de la côte, une immense mer intérieure de plus de 400 lieues de long, sur une largeur indéterminée. Ils ne l'avaient pas vue, mais voici ce qui les avait menés à cette combinaison. Les ports de Pangain, à l'embouchure de la rivière de ce nom, de Bagamoyo, juste en face de Zanzibar, de Quiloa et de Kisango, jadis possessions portugaises, sont les quatre principales stations de la côte de Zanguebar et de celle de Mozambique, du 5° au 14° de latitude sud. Or, toutes les caravanes qui partent de ces quatre points aboutissent, après un voyage plus ou moins long, à des masses d'eau énormes : de quoi les savants missionnaires de Rabat Mpia conclurent assez logiquement que toutes ces masses d'eau n'en faisaient qu'une, et ils la nommèrent Uniamesi. La nouvelle mer prit possession de toutes nos nouvelles cartes. Cependant quelques géographes protestèrent, et déjà l'année précédente un voyageur, dont les connaissances scientifiques n'étaient pas égales au courage, mais qui a rendu à la science des services trop vite oubliés, feu M. Brun-Rollet, avait deviné sur sa carte de l'Afrique orientale, d'après des renseignements recueillis dans le pays, et même d'après les premières informations des mêmes missionnaires, *trois lacs distincts*, dont le plus septentrional était coupé par l'équateur ; mais, ébranlé sans doute par la contradiction, il supprima la partie inférieure de sa carte, et on va voir s'il eut raison.

L'an dernier, deux vaillants voyageurs, qui avaient déjà fait leurs preuves en matière d'excursions africaines et autres, MM. Burton et Speke, officiers de l'armée de l'Inde, se mettaient en route sous les auspices de la Société géographique de Londres et sous la protection du sultan de Zanzibar, prince arabe de Maskate qui donne un fort heureux démenti à ceux qui prétendent que le génie arabe est antipathique à la marine. Ils s'arrêtèrent à peine à Zanzibar, qui eût pu, s'ils n'avaient pas été sous l'empire d'une préoccupation absorbante, mériter un examen plus approfondi. C'est une ville à peu près




Gravé chez Erhard, r. Bonaparte 42

arabe, et qui se présente fort gracieusement du côté de la mer, ses constructions les plus importantes, palais, consulats, etc., s'élevant de ce côté : elle est bâtie sur une grande île basse, boisée, avec quelques villages souchelis bordant le rivage. Nos Européens partirent du petit port de Kaolay, remontèrent la rive gauche du petit fleuve Kingani, et passèrent, sinistre augure ! à Ndeje, où avait péri, en 1843, le brave officier français Maisan, parti comme eux à la recherche de la mer intérieure. Ce n'est pas sans émotion que l'auteur de cette notice a lu à Londres, sur l'esquisse originale de nos voyageurs, l'annotation qui accompagne ce nom Ndeje, *où le pauvre Maisan fut assassiné*. En quittant la vallée de Kingani, ils montèrent un plateau coupé de nombreux ruisseaux, et, après une marche de plusieurs semaines, ils purent descendre le bassin de la rivière Malagarazi jusqu'à la ville de Kaouélé, capitale du pays d'Oujiji dont elle porte quelquefois le nom. Ils avaient trouvé partout un pays parcouru et commercialement exploité par les Arabes zanzibariens sujets du sultan, et l'influence de ce souverain leur ménagea partout un accueil amical de la part de ses sujets. Une embarcation que leur prêta (en les rançonnant audacieusement) un petit chef du pays, leur permit d'explorer le lac, et de se convaincre qu'il était bien distinct de deux petites caspiennes qui l'avoisinaient au nord-est et au sud-est. Ainsi



Une rue de la ville de Zanzibar, dans l'île de ce nom (côte orientale de l'Afrique). — Dessin d'après nature, par M. de Berard.

Brun-Rollet avait entrevu la vérité. Il y a mieux : l'immense forêt que les voyageurs anglais figurent, sans la nommer, au sud-est du lac d'Oujiji, existe dans la carte du voyageur sarde sous le nom de Meileilimi, et avec l'indication de sept journées de marche.

M. Speke visita en détail un petit archipel situé presque en face de Kabogo, et composé de trois îles, Kabiza, Kasenge, Kivira, formant un royaume microscopique dont le souverain reçut la visite de notre voyageur. La première des trois est l'île marchande, et a un marché au poisson très-fréquenté : la population se livre surtout à la pêche, mais l'agriculture semble dominer dans la partie nord. Kasenge est la plus grande, et la résidence du roi : un étroit canal la sépare seul de la terre ferme. L'horizon est formé à l'ouest par un rideau de collines.

La fameuse île Kavogo dont parle la relation d'Erhardt (1865), où réside l'*Esprit du lac* auquel on fait des sacrifices, est évidemment une de ces trois îles, qui sont, nous l'avons dit, en face de Kabogo. Speke vérifia par lui-même l'exactitude de ce que disaient les indigènes à Erhardt sur les tempêtes du lac, car à la hauteur du petit pont Mgiti, il en essuya une qui le força à se réfugier dans cette rade. Il trouva du reste partout un pays d'une fertilité exubérante, de belles forêts, des cultures et une richesse prodigieuse du règne animal.

Cela fait, MM. Burton et Speke retournèrent sur leurs

esthétique, ne bornant pas sa tâche à recueillir des faits isolés, ou à esquisser des tableaux sans corrélation entre eux, mais s'efforçant partout et toujours de mettre en relief les rapports intimes qui existent entre les grandes bases de l'ordre physique et de l'ordre moral, et qui relient en un faisceau indivisible la terre, la science et l'homme. C'est surtout grâce à ce grand mérite d'unité, de plan et de composition, que l'œuvre capitale de Ritter (celle dont nous venons d'indiquer le titre) devra, bien qu'inachevée, servir d'exemple et de modèle à quiconque voudra tenter d'élever à la planète que nous habitons un monument digne d'elle.

Ritter, né en 1779, à Quedlinbourg, professa successivement la science où il était maître, à Schnepenfthal, à Francfort-sur-le-Mein, et enfin à l'Université royale de Berlin. C'est là qu'il forma pour les découvertes quelques-uns de ces voyageurs héroïques qui ont illustré, les uns par leurs succès, les autres par leur martyre, tous par leur ardent dévouement, l'Allemagne qui leur donna le jour, et l'Angleterre qui les a employés. Ritter, et ce n'est

Karl Ritter, célèbre géographe, mort à Berlin le 28 septembre 1859.

pas son moindre titre de gloire, a eu pour élèves Barth, Overweg, Vogel et les trois frères Schlagintweit.

D'après le souvenir d'un de nos collaborateurs, qui s'honore aussi d'avoir reçu des leçons de cet illustre savant, « il était de haute et forte taille, son front était vaste, sa figure puissamment sculptée comme celle de Gœthe, mais il avait de plus une extrême douceur dans le regard et dans le sourire. Il marchait d'un pas lent et inégal et parfois s'arrêtait pour réfléchir; ses yeux, dirigés au loin comme s'ils rêvaient à l'Asie ou à l'Afrique lointaines, s'abaissaient rarement sur ceux auxquels il parlait; sa voix, retenue brusquement par une pensée, s'interrompait de temps en temps; on voyait dans chacun de ses mouvements qu'il était, pour ainsi dire, possédé par le démon de la science, et, tout vieux et cassé qu'il fût, on sentait que pour l'étude il était jeune [1].

1. M. Élisée Reclus (*Revue germanique*).

pas jusqu'à Kazeh, ville en partie arabe d'où partent plusieurs routes de caravanes dans diverses directions : et comme M. Burton était très-souffrant malgré sa constitution athlétique, son compagnon se dirigea seul vers le nord, à la recherche du lac Ukéréoué, d'où il supposait que sortait le Nil. Il traversa un pays ondulé, arriva au bord d'une rivière qu'il descendit, puis d'une baie en forme de gaîne de poignard, semée de petites îles qu'en souvenir de sa carrière militaire il appela provisoirement Archipel du Bengale : enfin il longea les rives méridionales du lac en se dirigeant au levant et remonta successivement une ville (Mbanza) et quelques villages. Malheureusement il ne put se procurer d'embarcation, et dut renoncer à voir de ses yeux l'extrémité nord du lac : il y suppléa tant bien que mal au moyen de notes recueillies de la bouche des caravanistes, car les marchands arabes vont, en tournant le lac au nord-ouest, jusqu'à une ville de Kibuyu, au nord de l'équateur, en traversant deux grosses rivières qui viennent s'y jeter. Il apprit donc de ces gens que le lac se rétrécit au nord et forme un canal par où s'échappe une rivière appelée Kivira, qui coule vers le pays des Baris à travers une contrée fort inégale. Or, d'autre part, les voyageurs qui ont remonté le Fleuve-Blanc sont arrivés jusqu'à Garbo, sous le 4° de latitude nord. D'après les dimensions que les indigènes donnent au lac Ukéréoué, sa pointe nord serait à peu près sous la 2e parallèle : il n'y aurait donc que deux degrés (55 lieues) à parcourir entre le lac et Garbo pour résoudre ce problème si cherché des sources du Nil, recherche qui était chez les anciens le synonyme proverbial de l'impossible : *Fontes Nili quærere !*

Nous donnerons plus tard le récit de ce beau voyage envisagé par ses côtés dramatiques et pittoresques, nous bornant aujourd'hui à mettre sous les yeux du lecteur les résultats généraux d'une découverte qui change à fond la géographie d'une partie de l'Afrique équatoriale.

Un missionnaire sarde, qui est établi chez les Gellas au sud du fleuve Jub, le P. Léon des Avanchers, nous a donné d'après les dires des indigènes des lumières précieuses sur un autre lac jusqu'ici inconnu et qui pourrait bien être la source tant cherchée du grand fleuve.

Dans le pays des Borren est une haute montagne appelée Tertale, aux environs de laquelle sont des puits de sel natron, que les gens du pays mélangent avec du tabac. Le plus important paraît être celui de Magad, à l'est et au pied du mont.

A une journée du Tertale, on arrive à un plateau cerné par de hautes montagnes, de manière à former un bassin en forme de cratère, dont le fond est occupé par le lac Bôô. « J'ai vu, dit M. des Avanchers, des Sanchelis qui se sont rendus plusieurs fois en cet endroit. Hadji-Abd-el-Nour m'a dit qu'il fallait cinq jours pour le contourner. Il en sort un grand cours d'eau qui va se jeter dans le Nil, *et les habitants affirment que l'on peut aller de là en bateau jusqu'à Masser* (Masr-l'Égypte).

« Les environs du lac sont habités par les Rendile Gallas, qui sont de couleur rougeâtre, portent de longs cheveux et ont de nombreux troupeaux.... Le lac Bôô est entouré par de très-hautes montagnes coniques dont les pics sont couverts par des neiges. Elles portent les noms d'Anko, Souk, Abaio-Dertou, Ferlito-Mérélé, Meroudadi et Soukou : ces trois dernières n'ont pas de neiges. »

M. des Avanchers suppose que le lac Bôô est le lac Abbola des autres voyageurs ; mais la confusion n'est pas possible, l'Abbola était le lac figuré sur notre carte à l'est du pays de Kaffas bien plus au nord. Sa position précise est difficile à déterminer; on a les distances de ce point à plusieurs points également vagues, sauf un ou deux, comme Ganassa sur le Jub, dont la situation est connue et qui est à vingt journées du Bôô. Maintenant, si la navigation du Tubire devient si difficile à quelques journées au sud de Belevia, comme on peut le voir dans Brun-Rollet; si d'autre part on peut aller en bateau du Bôô jusqu'en Égypte, comme l'affirment les noirs, ne peut-on en conclure qu'il y a là une nouvelle direction à étudier ?

G. Lejean.

# BIOGRAPHIE.

## KARL RITTER.

L'année 1859 a vu mourir, à Berlin, les deux hommes dont les écrits ont exercé, depuis le commencement du siècle, la plus légitime et la plus heureuse influence sur les études qui ont pour but la connaissance de notre globe. Le 28 septembre dernier, Karl Ritter a suivi Alexandre de Humboldt, mort le 6 mai précédent. Personne n'ignore quelle a été la carrière scientifique de M. de Humboldt. Ses travaux ont laissé des traces profondes, non-seulement dans la géographie et dans les sciences naturelles, mais même dans la littérature du vieux et du nouveau monde. Pour être moins vulgarisées que celles de son illustre compatriote, les œuvres de Karl Ritter ne sont pas moins dignes du respect de ses contemporains. Si la simple qualification de géographe reste, dans l'avenir, attachée à son nom, ce sera du moins avec un lustre philosophique et littéraire qu'elle n'avait pas eu depuis les jours de Strabon. Tous les écrits de Ritter, depuis le moindre de ses mémoires à l'Académie de Berlin jusqu'aux vingt volumes ayant pour titre : *Étude de la terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire*[1], portent l'empreinte vigoureuse d'un génie

1. *Die Erdkunde im Verhältniss zur Natur und Geschichte des Menschen.*

# SIR JOHN FRANKLIN ET SES COMPAGNONS.

(D'après les rapports officiels du capitaine Mac-Clintock.)

Grâce à l'énergique dévouement d'une femme que nul désastre n'a pu abattre, nul obstacle décourager; qui n'a jamais faibli, ni hésité, même quand les hommes les plus forts doutaient ou succombaient à la fatigue, le mystère funèbre que le génie du pôle a célé dix ans dans ses sombres solitudes, est enfin dévoilé. On sait de la destinée des marins de *l'Érèbe* et de *la Terror*, partis d'Angleterre le 26 mai 1845 sous le commandement de sir John Franklin, tout ce qu'on pouvait espérer d'en savoir. On peut désormais suivre sur la carte des régions arctiques la route qu'ils ont suivie, depuis l'instant où les brumes de la soirée du 26 juillet 1845 les dérobèrent à la vue des baleiniers de la mer de Baffin, jusqu'au jour où, décimés par trois hivers polaires, en proie à la défaillance et au scorbut, et portant déjà le deuil de leur glorieux chef, ils abandonnèrent leurs navires démantelés et soudés dans la mer congelée, pour s'acheminer vers les établissements de la baie d'Hudson et succomber un à un, jusqu'au dernier, sur une route, dont quinze ans auparavant le capitaine Back avait fait connaître les misères et les périls.

Lady Franklin a fait ce que le gouvernement britannique, après huit ans de recherches vaines, après dix-neuf expéditions sans résultat, huit vaisseaux perdus, et vingt millions dépensés, avait jugé impossible. L'attachement indomptable et sans espoir d'une épouse, s'est montré une fois de plus à la face du monde plus puissant que les administrations et les conseils des souverains. Chargé par la noble veuve d'aller arracher aux glaces des mers arctiques, à leurs plages désolées, le secret de la destinée fatale de l'amiral Franklin et de ses compagnons, le capitaine Mac-Clintock vient de remplir dignement cette mission de confiance.

En attendant la relation complète de son voyage, dont la publication ne peut se faire attendre, nous sommes heureux de pouvoir insérer dans un même cadre la traduction complète de ses rapports à l'Amirauté et à la Société royale de géographie de Londres.

« Partis d'Aberdeen le 1er juillet 1857, nous étions le 6 août suivant à Uppernavik, le plus septentrional des établissements danois dans le Groënland. Je m'y procurai trente-cinq chiens de trait et deux conducteurs esquimaux, auxiliaires indispensables de nos futures recherches. En effet, l'espace de terre et de mer, laissé inexploré à l'ouest de Boothia, entre les découvertes de James Ross, Austin et Belcher au nord, celles de Collinson et de Mac-Clure à l'ouest, et enfin les excursions de Rae et d'Anderson au sud, espace que j'avais le projet de sillonner en tous sens, ne pouvait guère, comme la suite me le prouva, être parcouru qu'en traîneau.

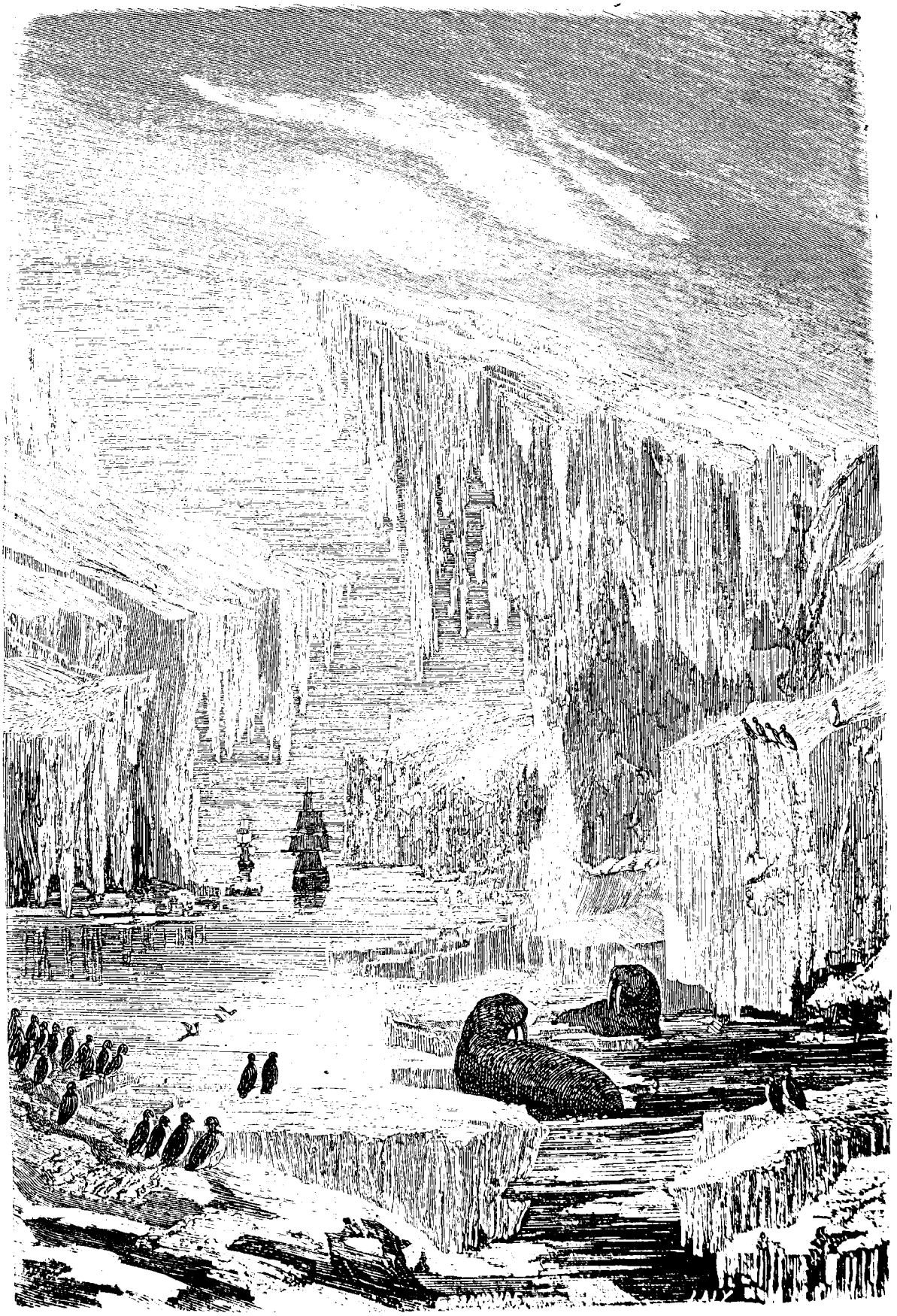
« Le 18 août, nous nous trouvions à mi-chemin de la baie de Melville au détroit de Lancast.., quand tout à coup, cernés par une immense accumulation de glaces en dérive, nous nous vîmes condamnés à passer l'hiver au milieu du plus vaste champ de glaces flottantes dont j'aie entendu parler dans ma carrière de marin. Incapable de gagner un rivage quelconque ou d'établir un observatoire fixe sur la surface instable de l'immense radeau qui nous entraînait, nous fûmes réduits à l'étude des vents et des courants dont nous étions les jouets. Contrairement à une théorie récente (celle du lieutenant Maury), nous reconnûmes que l'influence atmosphérique était plus forte que celle de la mer sur les mouvements des glaces, et nous ne pûmes saisir le moindre indice du contre-courant sous-marin qui devrait porter au nord. Au contraire, de hautes montagnes de glace qui, suivant cette théorie, auraient dû marcher en sens inverse du *Fox*, dérivèrent en lui tenant une compagnie plus fidèle que rassurante, depuis le 75° 30′ jusqu'au cercle arctique.

« Pendant l'hiver, les forces élastiques des couches marines ouvrirent souvent de longues crevasses ou chenaux dans la voûte solidifiée qui les recouvrait, et ces solutions de continuité dans la glace se produisaient si violemment, que parfois de longues files de glaçons étaient projetées, comme par l'effet d'une mine, à plusieurs pieds en l'air, et formaient de véritables chaussées de chaque côté des crevasses d'où elles étaient sorties. Heureusement pour *le Fox*, qu'il ne se trouva jamais dans l'axe même d'un de ces soulèvements, bien que quelques-uns d'entre eux eussent lieu à une cinquantaine de mètres de nous. Pendant notre hivernage, nous nous procurâmes, dans ces sortes de chenals d'eau ouverte, environ 70 phoques qui nous fournirent de la nourriture pour nos chiens et de l'huile pour nos lampes.

« Nous ne retrouvâmes notre liberté que le 25 avril seulement, par 63° 30′ de latitude, et au milieu de circonstances dont tous les hommes du bord garderont longtemps la mémoire. Une violente tempête s'éleva au sud-est : l'océan, soulevé dans ses profondeurs, brisa sa voûte flottante, et, lançant dans un chaotique désordre les masses désagrégées du champ de glace, menaça vingt fois de broyer *le Fox* dans quelque choc inévitable. Nous ne fûmes redevables de notre salut qu'à la Providence d'abord, puis à l'excellence de notre machine motrice et de la forme de notre étrave, taillée en coin.

« Redevenus maîtres de nos mouvements, nous n'eûmes rien de plus pressé que de revenir vers les établissements du Groënland, dans l'espoir de nous y procurer des provisions fraîches. Mais la pénurie qui règne à cette époque de l'année dans ces petites colonies, obligées de compter sur la mère patrie pour leur propre approvisionnement, ne nous permit pas d'en tirer de grandes ressources, malgré toute la bonne volonté et les prévenances des résidants danois.

« Après avoir visité successivement Holsteinbourg,



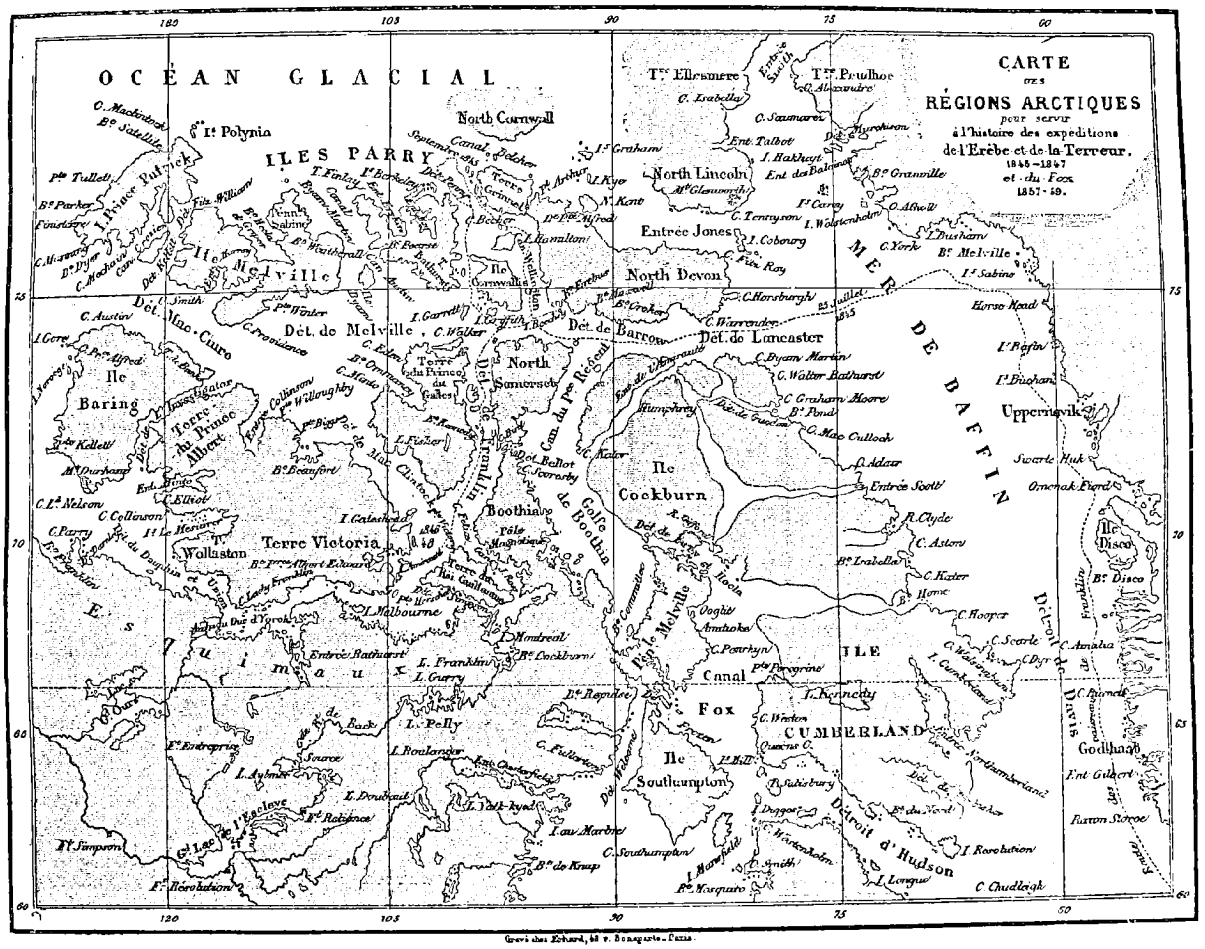
Sir John Franklin. — *L'Erebe* et *la Terror* dans les glaces. — Dessin de M. Grandsire.

Godhaven et Uppernavick, nous entrâmes dans la baie de Melville au commencement de juin, et nous doublâmes le cap York le 26; et là, nous nous mîmes en communication avec les indigènes. Ils reconnurent immédiatement M. Petersen, notre interprète, dont ils avaient fait la connaissance lors du passage de *l'Advance*, expédiée par M. Grinnel, sous les ordres du docteur Kane.

« En réponse à nos questions sur Hans (l'Esquimau conducteur de chiens, dont parle la relation du docteur Kane et qui déserta *l'Advance* en 1854, par un caprice d'amour) ils nous dirent qu'il résidait au Whale-Sound. S'il eût été là, je l'aurais embarqué avec un grand plaisir, attendu que, depuis fort longtemps, dit-on, son désir est de revenir dans le Groënland méridional.

« Le 12 juillet, je communiquai avec les indigènes du cap Warrander, près du cap Horsbugh; ils n'avaient vu aucun vaisseau depuis la visite du *Phœnix* en 1854; aucun naufrage n'avait eu lieu sur leurs côtes.

« Nous ne pûmes arriver à l'entrée du Pond avant le 27 juillet, par suite de la quantité extraordinaire de glaces accumulées dans la partie nord de la baie de Baffin, et qui, depuis notre départ d'Holsteinbourg, gênait considérablement notre marche. Sans l'aide de la vapeur, nous n'aurions pu nous en dégager. Nous ne trouvâmes là qu'une vieille femme et un jeune garçon,




qui nous servirent de pilotes jusqu'à leur village situé à 25 milles dans l'intérieur du passage. Là, sur la mousse humide d'une profonde ravine entourée de tous côtés par des escarpements de rochers ou de glaciers à pic, s'élevait un groupe de ces tentes de peaux de phoques, qui forment les habitations d'été des Esquimaux.

« Pendant une semaine, nous fûmes continuellement en rapports amicaux avec la population hospitalière de ce point reculé du globe qui porte le nom, peu euphonique pour une oreille européenne, de Kapawroklulik, et qui n'est accessible que par mer. Ce petit clan nomade n'avait aucune notion de l'expédition de Franklin et gardait pourtant un souvenir distinct de trois vaisseaux naufragés à une époque bien antérieure : deux de ces bâtiments me paraissent devoir être *la Dexterity* et *l'Aurora*, qui se perdirent en août 1821, à environ 70 et 80 milles de la passe de Pond. Le troisième vaisseau, maintenant complétement enseveli dans le sable, se trouve à quelques milles à l'est du cap Hay.

« Ces populations communiquent par terre, chaque hiver, avec les tribus de la péninsule Melville. Elles savaient toutes que les vaisseaux de Parry y avaient passé l'hiver de 1822-23, et elles avaient entendu parler de la visite du docteur Rae à Repulse-Bay; elles faisaient la description de son bateau, semblable à notre baleinière, et de son équipage, qui, vivant sous des tentes dans des

maisons de neige, fumant la pipe, chassant les rennes, etc., avait passé un hiver dans ces régions et n'avait perdu personne.

« Leurs parages, abondants en grands cétacés, sont fréquentés par les baleiniers, chaque fois que l'état de la glace le permet, et nous trouvâmes chez les indigènes une quantité considérable de côtes de baleines et de cornes de narvals, qu'ils étaient fort désireux d'échanger contre des couteaux, du fil, des scies, des carabines et de la laine. Ils nous tracèrent des cartes grossières de l'entrée de Pond, nous montrant qu'elle conduisait à un large détroit situé à l'ouest du passage du Prince-Régent.

« Nous ne pûmes que regretter qu'aucun de nos amis baleiniers, de qui nous avions récemment reçu tant de preuves d'amitié, ne se trouvât pas là pour profiter d'une occasion aussi favorable. Laissant Pond's Inlet le 6 août nous arrivâmes au mouillage de l'île de Beechey le 11, et nous déposâmes à terre, et tout auprès de la stèle funéraire élevée à la mémoire du noble Français Bellot par les soins de sir John Barrow, la belle table de marbre, envoyée dans ce but par lady Franklin, et portant, à la mémoire des équipages de *l'Érèbe* et *la Terror*, une inscription que nous reproduisons textuellement :

A LA MÉMOIRE DE

FRANKLIN,

CROZIER, FITZJAMES

ET DE TOUS LEURS VAILLANTS FRÈRES,

OFFICIERS ET FIDÈLES COMPAGNONS, QUI ONT SOUFFERT ET PÉRI POUR LA CAUSE DE LA SCIENCE ET POUR LA GLOIRE DE LEUR PATRIE.

CETTE PIERRE

EST ÉRIGÉE PRÈS DU LIEU OU ILS ONT PASSÉ

LEUR PREMIER HIVER ARCTIQUE

ET D'OU ILS SONT PARTIS POUR TRIOMPHER DES OBSTACLES

OU POUR MOURIR.

ELLE CONSACRE LE SOUVENIR DE LEURS COMPATRIOTES ET AMIS

QUI LES ADMIRENT,

ET DE L'ANGOISSE MAITRISÉE PAR LA FOI,

DE CELLE QUI A PERDU DANS LE CHEF DE L'EXPÉDITION

LE PLUS DÉVOUÉ ET LE PLUS AFFECTIONNÉ DES ÉPOUX.

—

C'EST AINSI QU'IL LES CONDUISIT

AU PORT SUPRÊME OU ILS REPOSENT

1855.

« Les provisions et magasins laissés sur l'île par les expéditions précédentes nous semblèrent en bon état ; seul un petit bateau, retourné et jeté à la côte par un orage, avait souffert quelques dégâts. Nous fîmes aux toits des maisons les réparations nécessaires ; puis après avoir embarqué du charbon et des provisions dont nous avions besoin, nous gagnâmes, le 17 août et par une bonne traversée de 25 milles, le détroit de Peel ; mais le trouvant entièrement obstrué de glaces encore solides, je résolus de me diriger vers le détroit de Bellot. En chemin j'examinai les provisions qui restaient au Port-Léopold, et j'y laissai un bateau baleinier que j'avais amené, dans ce but, du cap Hotham, pour aider à notre retraite, dans le cas où je serais plus tard dans la nécessité d'abandonner *le Fox*. Nous trouvâmes le canal du Prince-Régent sans aucune glace, et nous n'en aperçûmes que très peu durant notre traversée pour nous rendre à la baie de Brentfort, où nous arrivâmes le 20 août.

« Le détroit de Bellot, qui communique avec la mer de l'Ouest, a une largeur moyenne d'un mille sur dix-sept ou dix-huit de long. A cette époque, il était rempli de glaçons en dérive ; mais à mesure que la saison avança il devint plus navigable. En plusieurs endroits, ses rives sont bordées de rochers escarpés et de blocs de granit, et quelques-unes des montagnes voisines s'élèvent à la hauteur de 1600 pieds. Les marées y sont très-fortes en été, courant six à sept nœuds à l'heure.

« Le 6 septembre, ayant franchi le détroit de Bellot sans encombrement, nous assurâmes le navire au milieu des glaces fixes. Là, et jusqu'au 27, jour où je crus nécessaire de gagner nos quartiers d'hiver, nous avons constamment observé les mouvements de la glace dans les eaux qui nous entouraient. Au milieu du détroit, elle flottait en fragments épars.

« Peu à peu, l'eau augmenta, et il ne resta plus devant nous qu'une zone de glace de trois ou quatre milles d'étendue seulement ; mais qui, soutenue par les petits îlots, résista à l'action dissolvante des pluies et à la violence des vents d'automne. Attendre de jour en jour que le passage fût libre pour nous remettre à flot et ne pouvoir y parvenir, bien que les vagues vinssent baigner le pied des rochers qui se trouvaient à quelques milles de nous, au midi, était un vrai supplice de Tantale.

« Pendant l'automne et tant que la lumière du jour nous le permit, nous nous efforçâmes de transporter des dépôts de provisions du côté du pôle magnétique, dans le but de faciliter d'autant nos opérations projetées pour le printemps. Mais nous ne pûmes réussir, par suite de la rupture des glaces dans cette direction. Le lieutenant Hobson et ses hommes revinrent en traîneau au mois de novembre, après avoir beaucoup souffert du mauvais temps et couru les plus grands dangers, car la glace sur laquelle ils étaient campés se détacha une fois du rivage, et les entraîna au large avec elle.

« Ainsi l'hiver nous surprit à l'entrée est du détroit de Bellot, dans un petit port abrité que j'ai nommé port Kennedy, d'après le digne officier anglais qui explora ces parages en 1851, en compagnie du lieutenant français. Il se trouve presque au point de jonction du calcaire des basses plages septentrionales de la baie Brentford, avec les hautes chaînes granitiques qui forment la charpente de l'intérieur ainsi que les falaises escarpées des rivages occidentaux de Boothia et du North-Somerset.

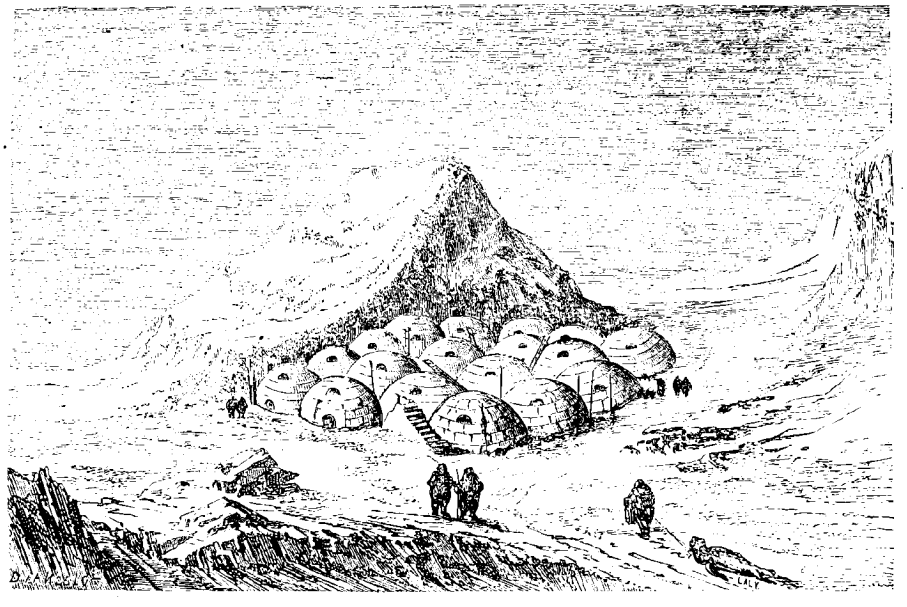
« Quoique la végétation des bords du détroit soit relativement abondante, et que nos deux chasseurs esquimaux et plusieurs autres aient toujours été en quête ou sur le *qui-vive*, néanmoins les ressources que nous avons retirées du pays, pendant onze mois et demi, n'ont formé qu'un total de huit rennes, deux ours, dix-huit veaux marins et quelques poules d'eau, les fréquentes tempêtes qui balayent ces parages en écartant sans doute les êtres animés.

« L'hiver fut le plus froid et le plus rude que j'aie éprouvé dans ces régions. Pendant sa durée, nous fîmes nos préparatifs pour mettre à exécution notre plan de recherches. Je pensai qu'il était de mon devoir de visiter personnellement l'île Matty, et de compléter le circuit de l'île du Roi-Guillaume, pendant que le lieutenant Hobson se chargerait de faire des recherches sur les côtes extérieures de Boothia jusqu'au pôle magnétique, et à l'est, depuis l'île de Gateshead jusqu'à celle de Wynniatt. Je confiai au capitaine Allen Young, excellent marin, le soin d'explorer les bords de la terre du Prince-de-Galles; en outre, il devait inspecter la côte du North-Somerset, depuis le nord du détroit de Bellot jusqu'aux dernières limites atteintes, en 1849, par sir James Ross.

« Nos premières recherches du printemps commencèrent le 17 février 1859. Le capitaine Young transporta son dépôt à travers la terre du Prince-de-Galles, pendant que je me dirigeais au midi, vers le pôle magnétique, dans l'espoir de communiquer avec les Esquimaux, et d'en obtenir des informations propres à conduire à bonne fin nos recherches.

« J'étais accompagné par MM. Petersen, notre interprète, et Alexandre Thompson, notre quartier-maître. Nous avions avec nous deux traîneaux tirés par des chiens. Le 28 février, près du cap Victoria, nous eûmes le bonheur de rencontrer quelques indigènes, dont le nombre s'éleva bientôt à quarante-cinq individus.

« Pendant quatre jours nous demeurâmes en relations avec ces bonnes gens. Nous en obtînmes plusieurs reliques et la certitude que, plusieurs années auparavant, un navire avait été pris par les glaces, au nord de l'île du Roi-Guillaume, mais que tout l'équipage, parvenu à descendre à terre sans danger, s'était dirigé vers la rivière du Grand-Poisson, où il avait péri jusqu'au dernier homme. Ces Esquimaux étaient bien fournis de



Village de neige, habitation d'hiver des Esquimaux. — D'après la relation de John Ross.

bois, tiré, dirent-ils, d'un bateau abandonné par les hommes blancs sur la Grande-Rivière.

« Nous retournâmes à notre navire après vingt-cinq jours d'absence, en bonne santé, mais exténués par de longues marches et par les rigueurs du froid auquel nous avions été exposés. Pendant les premiers jours de cette excursion, le mercure était resté constamment gelé.

« Le 2 avril commencèrent nos recherches finales. Le lieutenant Hobson m'accompagna jusqu'au cap Victoria; nous avions chacun, outre un traîneau tiré par quatre hommes, un traîneau auxiliaire tiré par six chiens. C'était là toute la force que nous pouvions réunir.

« Avant de nous séparer nous rencontrâmes deux familles d'Esquimaux, vivant sur la glace dans des cabanes faites de neige. Elles nous informèrent qu'un second navire avait été vu près de l'île du Roi-Guillaume, et que, dans le courant de la même année, il avait été jeté et brisé sur la côte. Ce navire avait été pour eux une mine féconde de bois et de fer.

« D'après le plan arrêté pendant l'hiver pour ces recherches, le lieutenant Hobson était chargé de relier le long de la terre Victoria les dernières découvertes de Collinson à celles de Wynniatt; mais, par suite des renseignements obtenus des Esquimaux, je lui donnai l'ordre de faire des recherches sur le naufrage et de suivre toutes les traces qu'il trouverait au nord et à l'ouest de l'île du Roi-Guillaume,

« Accompagné de ma petite troupe je marchai le long des côtes est de cette même île, visitant les cabanes de neige abandonnées, mais sans rencontrer d'indigènes jusqu'au 8 mai, où, près du cap Norton, nous arrivâmes à un village de neige contenant 30 habitants. Ils vinrent à nous sans la moindre apparence de crainte, quoique aucun d'eux n'eût vu des hommes blancs en vie auparavant.

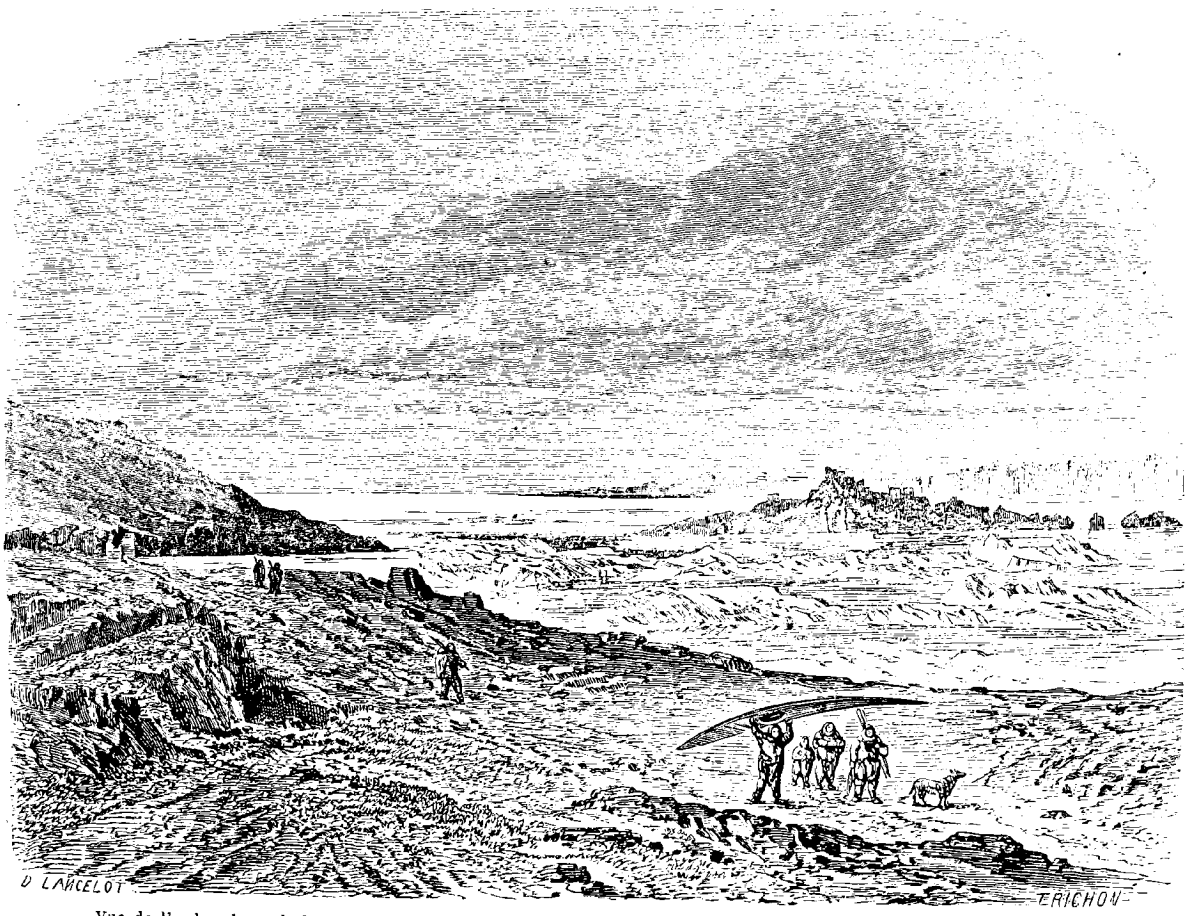
« Ils mirent beaucoup d'empressement à nous com-

muniquer tout leur savoir et à échanger leurs produits, mais ils nous auraient dérobé tout ce que nous possédions si nous n'y eussions pris garde. Nous avons obtenu d'eux beaucoup de reliques de nos compatriotes, et nous aurions pu en acheter beaucoup plus encore si j'avais eu des moyens suffisants de transport. En indiquant le nord-nord-est, ils nous ont dit qu'à cinq jours de marche dans cette direction, dont un sur la mer glacée, on arrivait au lieu du naufrage.

« Aucun d'eux n'y était allé depuis 1857-58, époque à laquelle il ne restait plus rien à récolter, dirent-ils, leurs compatriotes ayant emporté presque tout.

« La plupart de nos informations nous ont été données par une vieille femme très-intelligente, qui n'hésita jamais devant les questions de Petersen, et dont tous les dires furent confirmés par un de ses compatriotes témoin de ses interrogatoires. Elle nous dit que le bâtiment avait été jeté à la côte, et que plusieurs des hommes blancs avaient succombé sur la route de la Grande-Rivière ; mais ce ne fut que pendant l'hiver suivant que leurs cadavres, découverts par les Esquimaux, instruisirent ceux-ci de la destinée des *kablounas*.

« Ils nous assurèrent tous que nous trouverions des indigènes sur la rive méridionale de la Grande-Rivière, et peut-être aussi au lieu du naufrage ; mais malheureusement il n'en fut pas ainsi : nous ne trouvâmes qu'une seule famille au-dessous de la Pointe-Booth, et personne à l'île Montréal ou en aucun des lieux visités plus tard.




Vue de l'embouchure de la Grande-Rivière de Back, prise de l'île de Montréal. — Dessiné par Lancelot d'après Back.

« Nous parcourûmes successivement la Pointe-Ogle, l'île Montréal et l'entrée de Barrow ; mais nous n'y trouvâmes rien, excepté quelques morceaux de cuivre et de fer dans une cachette des Esquimaux. Nous avions alors atteint les limites du champ des recherches exécutées en 1855 par MM. Anderson et Stawart ; et n'ayant pas l'espérance de rencontrer de nouveaux indigènes dans cette direction, nous repassâmes sur l'île du Roi-Guillaume, et nous continuâmes d'explorer ses rives sud sans succès, lorsque le 24 mai, à environ 10 milles à l'est du cap Herschell, nous découvrîmes un squelette blanchi autour duquel étaient quelques fragments de vêtements européens.

« Après avoir avec soin écarté la neige, nous trouvâmes aussi un petit portefeuille contenant quelques lettres qui, bien que détériorées, peuvent encore néanmoins se déchiffrer. Nous avons jugé, par le reste de ses vêtements, que cet infortuné jeune homme était un garçon d'hôtel ou un domestique d'officier, et sa position confirmait le dire des Esquimaux, que les *kablounas* avaient succombé, l'un après l'autre, sur le chemin qu'ils avaient pris.

« Le jour suivant, nous arrivâmes au cap Herschell, et nous examinâmes le cairn élevé par Simpson (en 1839), ou plutôt ce qu'il en reste, car il n'a plus que quatre pieds de haut, et les pierres centrales ont été déplacées, comme si l'on eût mis quelque chose au-dessous. Mon opinion, for-

mée dès le premier abord, est que les équipages y avaient déposé quelques objets, enlevés plus tard par les naturels.

« Je dois revenir maintenant au lieutenant Hobson, qui, après s'être séparé de moi au cap Victoria le 28 avril, s'était dirigé sur le cap Félix. A une très-petite distance, il trouva des traces non douteuses de l'expédition Franklin : un très-large cairn de pierres, et, tout près, une petite tente avec des couvertures, des habits et d'autres effets. Un morceau de papier blanc a été trouvé dans le cairn, ainsi que deux bouteilles cassées qui gisaient au milieu des pierres, mais rien de plus; bien qu'on fouillât le cairn et la terre qui le portait à plus de dix pieds de distance tout autour, le lieutenant n'y trouva aucun document écrit.

« A environ deux milles plus loin, au sud, étaient deux autres petits cairns qui ne contenaient ni traces ni reliques, à l'exception d'une pioche cassée et d'une boîte à thé encore pleine. »

On lit dans la relation du second voyage exécuté par sir John Ross à la recherche du passage nord-ouest, que son neveu, aujourd'hui sir James Ross, parvint à la Pointe-Victory le 29 mai 1839. Ce fut le terme extrême de ses explorations vers le sud-ouest. « Prêt à m'en éloigner, dit-il, j'élevai sur ce promontoire un amas de pierres de six pieds de hauteur, dans l'intérieur duquel je déposai une courte relation de ce que nous avions fait depuis notre départ d'Angleterre. Telle est la coutume, et je m'y conformai, bien qu'il n'y eût pas la moindre apparence que notre petite histoire tombât jamais sous les yeux d'un Européen.... Si cependant une mission de découvertes en conduit un en cet endroit, et qu'il y trouve la preuve de la visite que nous y avons faite, je sais quel prix le voyageur errant dans ces solitudes attache au moindre vestige qui lui rappelle sa patrie et ses amis, et je pourrais presque lui envier ce bonheur imaginaire. »

Dix-neuf ans plus tard, sir James Ross, envoyé à la recherche de Franklin, s'efforçait en vain de parvenir jusqu'à cette même Pointe-Victory, et dix ans encore s'écoulèrent (6 mai 1859) avant que le lieutenant Hobson vînt y dresser sa tente, en face du cairn élevé par le premier découvreur.

.... « Il s'empressa de faire fouiller ce monument, et parmi les pierres du sommet il trouva une boîte de fer-blanc contenant un court rapport, le rapport même de l'expédition perdue.

« Ce document, écrit sur parchemin, nous apprit que le 28 mai 1847 *tout allait bien* à bord de *l'Érèbe* et de *la Terror*; que dans le courant de la même année 1845, qui avait vu leur départ d'Angleterre, ces deux navires avaient remonté le chenal de Wellington jusqu'à la latitude de 77°, et qu'ils étaient revenus par l'ouest de l'île Cornwallis prendre leurs quartiers d'hiver à l'île Beechey. Le 12 septembre de l'année suivante (1846), ils étaient bloqués dans les glaces par 60° 05′ de latitude et 98° 23′ de longitude ouest (de Greenwich), à environ quinze milles des rivages nord-ouest de l'île du Roi-Guillaume. Ce fut là le théâtre de leur second hivernage. Le lieutenant Gore et M. des Veaux, avec un parti de six hommes, vinrent déposer à terre ce précieux document, ainsi qu'un autre exactement semblable qui fut trouvé sous un petit cairn, à une journée de marche plus au sud.

« Autour des marges du premier de ces parchemins, on remarque plusieurs observations additionnelles ajoutées onze mois plus tard (25 avril 1845). Les navires n'ayant

fait en vingt mois qu'une vingtaine de milles vers le sud, avaient été abandonnés trois jours auparavant. Sir John Franklin était mort depuis le 11 juin 1847, et neuf officiers et quinze hommes l'avaient déjà précédé ou suivi.

« Les survivants de l'expédition, au nombre de cent cinq, avaient abordé sur ce point, sous le commandement du capitaine Crozier, et reconstruit sur l'emplacement du cairn de James Ross, détruit probablement par les Esquimaux, le cairn existant aujourd'hui. Leur intention était de partir le lendemain au matin pour la Grande-Rivière de Back, et ce rapport était signé par Crozier comme capitaine de *la Terror* et principal officier de l'expédition, et par Fitzjames, capitaine de *l'Érèbe*. Il semble que les trois jours de marche écoulés entre l'abandon des navires et la date de cet écrit avaient déjà épuisé les forces de ces malheureux, et il paraît qu'en se mettant en marche vers le sud, ils abandonnèrent en cet endroit une grande quantité d'habits, d'effets et de provisions de toutes sortes, comme s'ils avaient eu l'intention de se débarrasser de tous les objets qui pouvaient ne leur être d'aucune utilité. Après dix ans écoulés, des pioches, des pelles, des ustensiles de cuisine, des cordages, du bois, de la toile, et même un sextant portant le nom gravé de Frédéric Hornby, R. N., étaient encore épars sur le sol ou incrustés dans la glace.

« Le lieutenant Hobson continua ses recherches jusqu'à quelques jours de marche du cap Herschell sans trouver aucune trace des naufragés ou des Indigènes. I laissa pour moi un mémoire détaillé de ce qu'il avait découvert, de manière que, revenant par l'ouest de l'île de King-William, j'eus l'avantage d'être mis au courant de tout ce que l'on avait trouvé.

« Bientôt après avoir laissé le cap Herschell, les traces des indigènes devinrent moins nombreuses et moins récentes, et, plus à l'ouest, elles cessèrent complétement. Cette partie de la terre du Roi-Guillaume est

Découverte du cairn où était déposé le document reproduit page 25.

extrêmement basse et dénuée de toute espèce de végétation. De nombreuses petites îles s'étendent en avant, et au delà, le détroit Victoria est couvert d'énormes et impénétrables monceaux de glace.

« Parvenus au 69° 09′ de latitude nord, et au 90° 27′ de longitude, nous nous dirigeâmes vers un grand bateau que le lieutenant Hobson avait découvert quelques jours auparavant, ainsi qu'il m'en avait informé. Il paraît que ce bateau, destiné dans le principe, par nos infortunés compatriotes, à remonter la rivière du Grand-Poisson, avait dû être abandonné ensuite. Il mesurait 28 pieds de long sur 7 1/2 de large. Sa construction était très-légère, mais le traîneau sur lequel il était placé était fait de chêne brut solide, et pesait autant que le bateau lui-même.

« Une grande quantité d'effets fut trouvée en cet endroit ; un squelette même était à l'arrière du bateau, desséché et tapi sous un monceau de vêtements ; un autre, plus endommagé, probablement par les animaux, gisait non loin de l'embarcation. Cinq montres de poche, une quantité considérable de cuillers et de fourchettes en argent et plusieurs livres de religion furent recueillis en cet endroit ; mais nous n'y pûmes découvrir ni journaux de bord, ni portefeuilles, ni aucun effet portant le nom de son propriétaire.

« Deux fusils à deux coups, chargés et amorcés, étaient appuyés sur les côtés du bateau, probablement à la place même où les deux marins dont nous voyions les déplorables restes les avaient déposés onze ans auparavant. Il y avait aussi tout autour des munitions en abondance, trente à quarante livres de chocolat, du thé et du tabac.

« Beaucoup de reliques intéressantes ont été recueillies par le lieutenant Hobson, et quelques-unes par moi même. Le 5 juin, j'arrivai à Pointe-Victory sans avoir découvert rien de plus. Nous fouillâmes de nouveau avec le plus grand soin les habits et les carnets, dans l'espoir d'obtenir d'autres renseignements, mais cela sans aucun succès.

H. M. S. hips Erebus and Terror

28 of May 1847 } Wintered in the Ice in Lat. 70°.5′ N Long. 98°.23′ W

Having wintered in 1846 — 7 at Beechey Island in Lat 74° 43′.28″ N. Long 91°.39′.15″ W after having ascended Wellington Channel to Lat 77° and returned by the West side of Cornwallis Island.

Sir John Franklin commanding the Expedition

All well

WHOEVER finds this paper is requested to forward it to the Secretary of the Admiralty, London, *with a note of the time and place at which it was found*, or, if more convenient, to deliver it for that purpose to the British Consul at the nearest Port.

QUICONQUE trouvera ce papier est prié d'y marquer le temps et le lieu où il l'aura trouvé, et de le faire parvenir au plus tôt au secrétaire de l'Amirauté britannique à Londres.

CUALQUIERA que hallare este Papel, se le suplica de enviarlo al Secretario del Almirantazgo, en Londrés, con una nota del tiempo y del lugar en donde se kalló.

FEN ieder die dit Papier mogt vinden, wordt hiermede verzogt, om het zelve, ten spoedigste, te willen zenden aan den Heer Minister van de Marine der Nederlanden in 's Gravenhage, of wel aan den Secretaris den Britsche Admiraliteit, te London, en daar by te voegen eene Nota, inhoudende de tyd en de plaats alwaar dit Papier is gevonden geworden.

FINDEREN af dette Papiir ombedes, naar Leilighed gives, at sende samme til Admiralitets Secretairen i London, eller nærmeste Embedsmand i Danmark, Norge, eller Sverrig. Tiden og Stædit hvor dette er fundet önskes venskabeligt paategnet.

WER diesen Zettel findet, wird hier-durch ersucht denselben an den Secretair des Admiralitets in London einzusenden, mit gefälliger angabe an welchen ort und zu welcher zeit er gefunden worden ist.

Party consisting of 2 Officers and 6 men left the Ships on Sunday 24th May 1847

G. M. Gore Lieut

Chas F. Des Vœux Mate

« Il ne m'arriva rien autre de remarquable jusqu'à mon retour au vaisseau, que j'atteignis le 19 juin, cinq jours après le lieutenant Hobson. Nous nous sommes assurés que les côtes de la terre du Roi-Guillaume, entre ses deux extrémités nord et sud et les caps Félix et Crozier, n'ont pas été visités par les Esquimaux depuis l'abandon de *l'Érèbe* et de *la Terror*, puisque les cabanes et les articles laissés n'ont pas été touchés.

« Si d'autres vestiges de grand naufrage sont encore visibles, il est probable qu'ils doivent se trouver auprès des petites îles situées entre les caps Crozier et Herschell.

« Le 28 juin, le capitaine Young et ceux qui l'accompagnaient revinrent, après avoir fait leur part de la tâche commune et s'être assurés que la terre du Prince-de-Galles est une île séparée de la terre Victoria par un détroit, dont ils ont tracé les lignes de côtes entre les deux points extrêmes atteints en 1851 par les lieu-

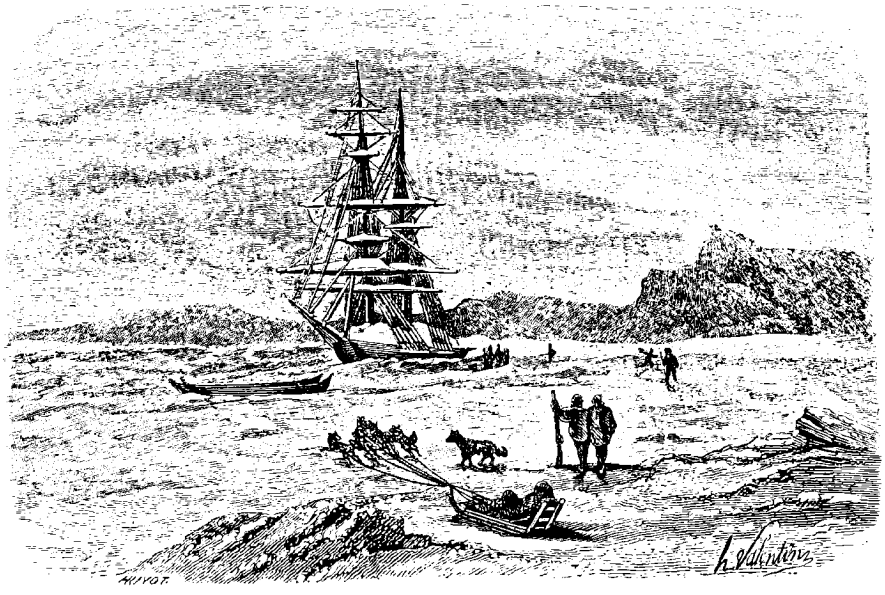
tenants Osborne et Browne. Ils ont aussi fait la géographie des côtes comprises entre le détroit de Bellot et la baie des Quatre-Rivières.

« Dans la crainte de n'avoir pas assez de provisions, le capitaine Young renvoya quatre de ses hommes, et pendant quarante jours il marcha à travers les brouillards et les tempêtes de neige, accompagné d'un seul homme et de ses chiens, et bâtissant chaque nuit une cabane de neige; mais il ne put supporter tant de privations et de fatigues sans altérer profondément ses forces et sa santé.

« Le lieutenant Hobson, à son retour à bord, était également dans un triste état. Dès le début du voyage il était loin de se bien porter, et à la suite de ses fatigues, il eut une violente attaque de scorbut. Néanmoins il accomplit courageusement et habilement sa tâche, et de tels faits prouvent de quel espoir nous étions animés dans les recherches particulières que chacun de nous eut à faire.

« Enfin, nous nous retrouvâmes tous à bord. Comme plusieurs cas de scorbut s'étaient présentés, toutes nos précieuses provisions de jus de citron, d'ale de Burton, etc., furent employées, et grâce à ces préservatifs, il ne nous fallut qu'un court espace de temps pour nous remettre tous en bonne santé.

« Pendant notre séjour à Port-Kennedy, nous avons été appelés deux fois à conduire un des nôtres dans la

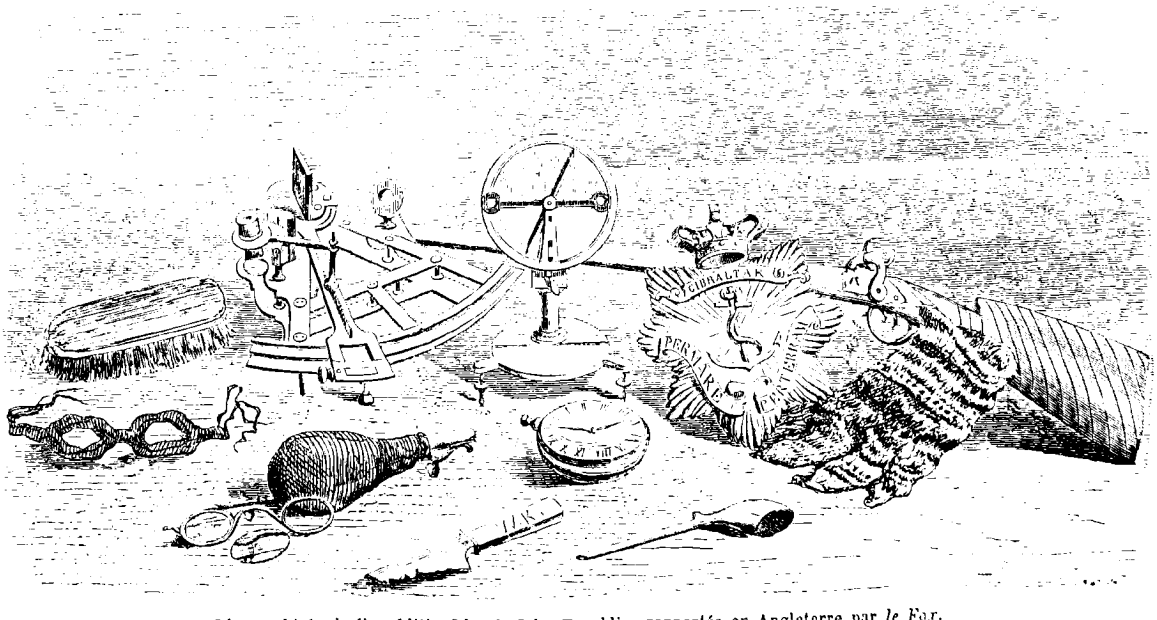


*Le Fox* hivernant dans le détroit de Bellot. — Dessin de M. Valentin.

tombe. M. Georges Brands, ingénieur, mourut d'une attaque d'apoplexie le 6 novembre 1858. Le matin de ce même jour il paraissait en bonne santé et s'était livré pendant plusieurs heures à la chasse aux rennes.

Le 14 juin 1859, Thomas Blackwell, maître d'hôtel, mourut du scorbut. Cet homme avait servi dans deux précédentes campagnes arctiques.

« L'été ayant été très-chaud, la mer était parfaite-



Divers objets de l'expédition de sir John Franklin, rapportés en Angleterre par *le Fox*.

ment libre au nord ; en conséquence, le 9 août nous étions prêts à reprendre le chemin de notre patrie, et quoique la mort du mécanicien, en 1857, et celle de l'ingénieur, en 1858, nous eussent laissé avec deux chauffeurs seulement, néanmoins, avec leur aide, je parvins à conduire le steamer à la pointe de la Fury.

Nous restâmes là pendant quelques jours, jusqu'à ce que le vent ayant changé et poussé les glaces, nous pûmes continuer notre voyage, sans aucune autre interruption, jusqu'à Godhaven, où nous arrivâmes le 27 août, et où nous fûmes reçus avec la plus grande cordialité par M. Olick, inspecteur du Groënland du nord, et par les

autorités locales, qui eurent l'obligeance de nous faire fournir tout ce dont nous avions besoin.

« Là nous congédiâmes nos deux Esquimaux conducteurs de chiens, et le 1er septembre nous reprîmes la mer pour revenir en Angleterre.

« Ce rapport serait incomplet si je ne parlais pas des obligations que j'ai contractées envers tous mes compagnons de voyage, officiers et marins, pour le zèle qu'ils ont déployé et l'aide efficace qu'ils m'ont constamment donnée. Un sentiment d'entier dévouement à la cause que lady Franklin a si noblement défendue, et une ferme détermination de faire tout ce qu'il est possible à l'homme, sont les deux mobiles qui nous ont guidés et qui nous ont fait surmonter toutes les difficultés. Avec moins d'enthousiasme et d'obéissance dévouée au commandement, un si petit nombre d'hommes — vingt-trois en tout — n'aurait jamais suffi pour conduire à bonne fin une tâche aussi grande et aussi difficile. »

# QUELQUES JOURS AU MAROC.

NOTES DE VOYAGES, PAR M. F. SCHICKLER.

(Suite et fin.)

Dans une petite cour basse, étroite et garnie, au premier et unique étage, d'une galerie en bois, se tiennent la femme de Hamet et ses deux filles, Aïstra et Fatima. La femme est petite, grosse, ornée d'un turban rouge se terminant en pointe élevée et d'une robe bleue; Aïstra est tout à fait charmante, drapée avec un goût remarquable dans de transparentes mousselines blanches, et les bras nus et bien formés ornés de pesants bracelets d'argent; Fatima, moins jolie que son aînée et coiffée d'un bonnet pointu rouge, me donne avec répugnance la poignée de main que son père commande de m'offrir, puis se réfugie dans la galerie et s'y livre à la vive hilarité que ma visite lui inspire.

De la cour on pénètre dans trois pièces plus longues que larges, dont chacune occupe un côté de la maison; c'est l'ordre généralement observé dans les habitations mauresques, où le quatrième côté, réservé à l'entrée, est pourvu de doubles portes et de guetteurs grillagés; les chambres sont garnies de tapis turcs et d'étagères du Maroc; certes ce n'est pas là une bien riche résidence, mais avec l'impossibilité où l'on se trouve de pénétrer dans ces demeures mauresques, je dois m'estimer heureux d'avoir jeté ce coup d'œil à la dérobée. Hamet, en en ressortant, me dit qu'il a eu plaisir à me montrer sa famille, mais me recommande le secret; il craint, dit-il, ses coreligionnaires d'une part, et de l'autre les demandes indiscrètes d'autres étrangers; mais j'imagine que je ne suis pas le premier Européen qu'il ait honoré de cette faveur.

Désirant connaître un peu les environs de la ville, j'envoie Hamet chercher des chevaux; il m'amène bientôt un poney gris, et nous nous mettons en quête d'un coursier pour lui-même; c'est alors que j'apprécie à sa juste valeur le pavé de Tanger, avec ses rocs, ses profondeurs, ses marches plus roides qu'un sentier montagneux. Enfin Hamet découvre un cheval, porteur d'une haute selle à marchandises, sur laquelle se perche mon guide, les deux jambes pendantes du même côté, le caban bien négligemment jeté sur les épaules, les replis de son turban menaçant de se dérouler au vent et ramenés sur la tête dans une pittoresque irrégularité, le fusil croisé devant lui. Près de la ville s'étendent d'abord de vastes plaines, parsemées de bouquets d'aloès, à gauche un fond de montagnes, à droite au loin l'océan. C'est une charmante promenade qui sert aux divertissements équestres des familles consulaires. Nous nous enfonçons ensuite dans un sentier bordé et dominé par les haies de gigantesques aloès et dégénérant bientôt en véritable ravin. Comment décrire cette promenade où le sentier souvent interrompu court sur des pierres, sur des rochers, descend les pentes rocailleuses, passe les ruisseaux à gué? Les chevaux glissent, mais Hamet n'en répète pas moins que les coursiers berbères aiment précisément les routes de ce genre et s'ennuieraient si le chemin était aisé. La nature compense cependant par sa nouveauté les peines de la route. Ces lignes de collines et de montagnes arides, ces vastes ravins au fond desquels coulent de petits torrents, ces touffes d'aloès d'où jaillit parfois la belle fleur funeste à la plante qui l'a produite, ces immenses haies de roseaux de dix à douze pieds de hauteur, ces horizons aux tons violacés, ces premières plaines du désert, tout cela c'est l'Afrique dans sa sauvage immensité, et Hamet, se retournant souvent vers moi, s'écrie avec orgueil : « Comme c'est beau la Barbarie! N'est-ce pas que c'est un des plus beaux pays du monde? N'est-ce pas que c'est mieux que l'Espagne? »

Dans notre longue promenade, nous passons près de Maures lavant leur linge dans un ruisseau à demi ensablé; non loin d'eux une femme garde les effets qui sèchent vite au soleil d'Orient, mais à notre approche elle se voile précipitamment; des troupeaux de bœufs paissent en liberté, essayant de brouter quelques restes d'une récolte depuis longtemps terminée, car le terrain encore assez fertile aux approches de Tanger n'est cependant cultivé qu'une fois par an. Sur une petite colline, quinze bâtons dans un tas de pierres, portant chacun un lambeau de toile blanche, annoncent l'entrée d'un village. Au détour d'un monticule de sable, nous l'apercevons; il se compose de cabanes très-basses, couvertes de chaume; il y en a quinze, nombre correspondant à celui des tri-

tons de l'entrée : quelques Marocains sont accroupis à terre, les jambes croisées, devant leurs petits enclos, laissant aux femmes le soin de cuire le pain hors de la hutte. L'aspect général est sale et misérable.

Non loin de là, nous rencontrons deux caravanes dont le voyage commence; les chameaux se suivent en longue file, le cou en avant, la tête un peu en arrière, un vrai tableau de Decamps, ou de ce pauvre Marilhat. Il ne manque que les palmiers, fort rares de ce côté de l'Afrique. Après quatre heures de promenade, nous revenons par les bords de la mer, fort sablonneux sur cette partie du littoral où la marée se fait sentir.

Nous rencontrons beaucoup de Maures qui reviennent du marché; parmi ceux-ci quelques femmes de la campagne, portant sur leur dos un enfant enveloppé dans leur burnous, et si bien enveloppé qu'on n'aperçoit que la tête ou une extrémité de jambe ou de bras. La ville est toujours d'une excessive animation, surtout la rue menant au marché; des deux côtés sont construites de petites baraques en bois, basses et adossées aux maisons; le marchand est couché au fond, les jambes croisées, au milieu de ses marchandises. La rue est le lieu de réunion générale, on s'y cherche, on s'y visite, on s'y raconte les événements, on discute sur le marché du matin, sur les voleurs pris la veille, et au milieu de tout cela passent les bêtes de somme chargées de ballots, et les juifs écoutant tout, souriant à tout, offrant sans cesse leurs services et ne se rebutant pas d'un refus répété.

Le dialecte parlé au Maroc est dur, et m'a semblé plus rauque que l'arabe avec lequel il offre cependant beaucoup de ressemblance. A propos de juifs, j'oublie de mentionner qu'à ma rentrée, à ma sortie, à toute heure enfin je retrouve mon marchand à ma porte; il me quitte avec force saluts, l'instant après il revient en m'apportant un nouvel objet; je ne puis m'en défaire, et ma visite chez un de ses confrères lui tient fort à cœur. Ce confrère était un fils d'Israël qui m'a vendu quelques poteries de Fez; les couleurs sont vives, les formes gracieuses, les prix minimes, mais les défauts nombreux. « C'est ce qui en fait la valeur, me dit assez spirituellement le marchand, s'ils n'avaient pas de défauts ils ne seraient pas arabes ! »

De leur côté, les Arabes montrent le poing aux juifs et les rançonnent quand ils le peuvent : c'est l'éternel dissentiment entre Isaac et Ismaël[1].

Quand le soir est venu, des détonations, qui se succèdent, annoncent la continuation de la fête du mariage maure. Avant de rejoindre le cortége de mon hôte d'hier, j'en rencontre un autre plus modeste; la noce du pauvre passe: quelques musiciens, quelques lanternes, les assistants marchant l'un après l'autre, puis le mari conduisant la mule sur laquelle est huchée la femme, immobile et voilée. Quelques amis ferment la marche et le tout a bientôt disparu. Il n'en est pas de même de la noce du riche, le bruit augmente, se rapproche, et nous nous joignons au cortége. Ici la mariée est encore absente, on va la chercher en cérémonie. Sur une mule, monture consacrée en pareille circonstance, est placé un grand panier carré garni en toile blanche, d'où sort un mannequin féminin, recouvert d'un grand manteau rouge et d'un turban en pointe blanc et rouge; les hommes soutiennent des deux côtés le volumineux échafaudage, qui dépasse de beaucoup le dos de la mule et atteint presque la hauteur des maisons mauresques. Les fifres et les tambours suivent la bête, devant laquelle on tire des coups de fusil qui font à tout moment arrêter le cortége. La lune éclaire cette singulière procession, qui serpente à travers les méandres de la ville, afin de la faire participer tout entière à la réjouissance; enfin l'on arrive chez la fiancée; les amis, après quelques pourparlers, la reçoivent; confiée à leur garde, elle est soigneusement voilée; ils la placent sur la mule enveloppée des ornements qu'ils ont apportés et la conduisent chez son futur époux. Il la fait entrer chez lui, et la voit alors pour la première fois de sa vie. On assure cependant que, si elle lui déplaît trop, il peut la rendre à son père, en payant une forte indemnité; ce moyen est rarement employé, parce qu'il en rejaillit toujours une sorte de déshonneur sur la famille de la répudiée.

J'ai terminé ma journée en passant une demi-heure au petit théâtre organisé par les riches juifs de Tanger : il est fort simple; on a recouvert de toile une cour garnie de bancs; les galeries du premier étage forment les loges qu'occupent les consuls et huit ou dix juives, dont la parure fait encore ressortir la beauté. Des Maures, jambes nues, arrangent la scène, ce qui ne laisse pas de produire un singulier effet. On joue une comédie espagnole suivie de danses; peu de Marocains assistent au spectacle.

Quelques gardes sillonnent les rues de la ville en criant et en s'éclairant d'une lanterne, double moyen de prévenir les voleurs de leur passage. Hamet admire beaucoup cette organisation et m'assure qu'elle est égale à celle de Gibraltar. Mais ce matin, quand j'ai cru avoir perdu ma bourse au marché, il s'arrachait le turban, criait, gémissait et m'avouait que les vols sont bien nombreux à Tanger.

### VENDREDI.

Chez les musulmans, c'est le jour du repos; ils vont prier dans les mosquées, dont l'extérieur est orné d'une tour quadrangulaire surmontée d'un belvédère et d'une longue perche : deux fois par jour le muezzin convoque du haut de cette tour les fidèles. Je ne vois que le parvis de la mosquée, l'entrée étant formellement interdite aux *infidèles*. Je m'en console par une promenade hors les murs, non loin desquels se trouve un de ces puits tels que les patriarches ont dû les creuser pour abreuver leurs troupeaux. A l'ombre des grands roseaux, entourée d'aloès et de cactus sauvages, s'ouvre la citerne; grimpés sur le rebord, les jambes pendantes, la tête au-dessus de l'orifice, des enfants suivent la descente de leurs cruches,

1. Toutefois les juifs du Maroc paraissent jouir d'une entière liberté religieuse. On ajoute que certaines tribus juives, très-anciennement établies sur les montagnes, y vivent sur le pied d'une parfaite égalité avec les familles berbères.

ou la remontent à grand'peine; c'est le tableau de Decamps; des vieillards à barbe blanche, quelques femmes même, toujours voilées, attendent leur tour de puiser. Elles arrivent, la cruche couchée en travers sur l'épaule, ou s'en retournent la tenant, les unes debout sur l'épaule, et la cruche soutenue par la main, les autres sur la main ouverte appuyée contre la tête. Poussin, dans son beau tableau d'Éliézer et de Rébecca, n'a rien inventé de plus noble et de plus gracieux que ces poses diverses avec lesquelles s'harmonisent si bien les longs plis des vêtements mauresques.

J'ai conclu aujourd'hui plusieurs achats, indépendamment de mes poteries, entre autres un turban formé, comme ils le sont tous, d'une immense pièce d'étoffe blanche que l'on roule en corde, laquelle corde à son tour se roule à volonté autour du fez; le tout est fort lourd, ce qui est moins sensible aux Maures qu'à nous qui ne portons pas les cheveux rasés. Un turban bien fait s'enlève de la tête comme un bonnet, sans que les plis se dérangent.

Le juif m'a jusqu'ici persécuté sans trêve ni merci; il m'apporte, entre autres objets, les beaux bijoux des riches dames juives : ils se composent de bracelets et de pendants d'oreilles en or, enrichis de pierres fines. Ces pendants d'oreilles ont la forme et la pesanteur d'un gros bracelet dont les deux bouts restent écartés; l'une des extrémités se passe dans un petit anneau traversant l'oreille; l'autre extrémité, plus large et ornée de fleurs en rubis et émeraudes, est reliée par une chaîne d'or à une broche de dessin semblable placée dans les cheveux au-dessous de la tempe. Ces bijoux sont excessivement lourds à porter; ils valent deux mille cinq cents francs. Les Mauresques y ajoutent des anneaux entr'ouverts en argent ciselé que l'on met au bas de la jambe; les Mauresques pauvres ont des anneaux plus simples et une seule boucle d'oreille en argent, formant également cercle entr'ouvert, d'où tombent quatre ou cinq breloques d'argent et de verre colorié.

Après de longues discussions sur les prix, et les hésitations du juif, qui me jure sur le salut de son âme qu'il ne gagne presque rien et n'a d'autre but que de me satisfaire, je conclus et paye; aussitôt son ton change, ce sont des transports de reconnaissance, des poignées de main, de tendres adieux, avec l'assurance d'un éternel attachement. Cet intéressant personnage a nom Jose-Ben-Saken. Il avait hâte d'en finir, car à la première étoile le sabbat commence, et les juifs, ce jour sacré, s'interdisent scrupuleusement tout négoce.

Tanger même est pauvre en manufactures, tous les produits viennent de Rabat, de Tétuan ou de Fez; on y fabrique des étoffes très-remarquables dont le dessin et la couleur rivalisent de perfection, des pièces de soie, de belles toiles, des colliers d'ambre jaune et, comme de raison, beaucoup d'objets en maroquin. Parmi la poterie, on retrouve des formes tout à fait anciennes et quelquefois la coloration des vases étrusques. Du reste, quant aux formes, les ouvriers sont très-habiles et livrent sur commande, d'après dessin, les objets voulus. Tout cela est fort bien; mais ce qu'ils font là ils le faisaient il y a déjà quelques siècles et le feront sans doute, sans y rien changer, pendant plusieurs siècles encore; c'est l'absence complète du progrès. D'après les détails qu'on me donne, Fez doit être une ville fort intéressante à visiter; elle renferme des écoles, de beaux palais enrichis, dit-on, de peintures; mais le voyage est fatigant et coûteux : avant de l'entreprendre, il faut d'abord obtenir une permission de l'empereur; on la reçoit contre l'envoi d'un cadeau valant de cinq à six cents douros; il faut ensuite quarante gardes qui se font chèrement rétribuer. Le voyage en lui-même dure plusieurs semaines; on part à l'aube, et, sauf une heure de repos, on marche tout le jour à travers le désert. Les Européens fréquentent peu Battoun et Rabat. A Rabat, on voit la belle tour dite *Sina-Hassan*, contemporaine de la Giralda de Séville, et de la même architecture. Dans cette ville, trois fois grande comme Tanger, se confectionne une partie considérable des produits de l'empire; chaque après-midi ont lieu les ventes, qui se font toutes aux enchères et dans la principale rue : il en résulte une grande animation; mais il est nécessaire d'ajouter, pour être narrateur fidèle, qu'à chaque pas on trouve des chevaux morts dont les cadavres infectent la voie publique et pourrissent à moitié rongés par les chiens : cela contribue, certes, en grande partie, aux dangereuses fièvres sévissant si fortement pendant les chaleurs.

### SAMEDI.

Je causais avec mon compagnon d'auberge, le jeune voyageur anglais, lorsque entre dans la chambre un Marocain âgé qui se jette à ses pieds, embrasse la terre, puis se précipite sur ses mains, et, les yeux petillants de joie, les couvre de baisers à plusieurs reprises. S'approchant ensuite de moi, il embrasse la terre et me donne sur la main deux solennels baisers. Ceci me rappelle la profusion de gestes généralement employés ici dans les moindres salutations : deux amis se rencontrent dans la rue, ils portent la main à la bouche et au cœur, en murmurant quelques mots consacrés.

Ce vieillard est un capitaine de chasseurs de sangliers; il demeure à Midiah, charmant site avec vieux château entre deux montagnes, à six lieues de Tanger; il jouit d'une grande influence parmi les siens et commande à soixante hommes. Comme tout Oriental il est tout dévoué à ses amis, et compte l'Anglais dans ce nombre, ayant chassé en sa compagnie.

Je me promène dans la prairie hors la ville; on y voit trois canons envoyés jadis à l'empereur du Maroc par la reine Victoria et qui se rouillent abandonnés dans l'herbe. Assis sur la hauteur, dirigeant ses regards sur l'océan, à ses pieds, l'on se représente le passage en Espagne des premiers conquérants musulmans, à travers ce même détroit, sous ce même ciel : tandis qu'ils renversaient le faible trône des Visigoths, qu'ils y étendaient leur empire et faisaient naître les sciences et les arts, rien n'était changé de ce côté-ci du détroit; plus tard, leur

puissance s'affaiblit de jour en jour, le croissant céda pied à pied le terrain à la croix; une heure vint où par ce même chemin que sillonnèrent les barques des conquérants, quelques faibles esquifs ramenèrent le dernier calife; il aborda non loin de Tanger; la vieille civilisation était restée immuable sur ce vieux sol africain, et depuis la mort de Boabdil jusqu'à nos jours de révolution et de progrès, tout est encore de même. Ainsi l'un de ces événements qui suffisent pour bouleverser un monde a pris naissance sur ces rives et est venu s'y terminer sans rien changer à la physionomie du pays, aux mœurs des habitants; une seule différence est remarquable, c'est qu'à mesure que le temps s'écoule, la population diminue, le rôle s'efface [1].

L'empereur [2] est venu quatre fois à Tanger; il est vieux, fort gros, et père de nombreux enfants [3]; il réside à Maroc; son fils aîné règne à Fez, et, lors du bombardement par les Français, il vint à Tanger. — « Jamais, dit naïvement Hamet, les étrangers n'eussent osé débarquer: il les eût tous taillés en pièces ! »

Le gouvernement se déshonore par une incroyable avidité, qui du trône descend jusqu'aux plus humbles fonctionnaires. L'empereur dépouille les pachas, qui s'en vengent sur leurs administrés. A Tanger, dès que meurt un habitant riche, la famille est convoquée par le pacha, qui l'oblige, même au moyen de la torture, à révéler l'étendue de la fortune et à lui en montrer le dépôt, dont il s'empare. Souvent on n'attend pas la mort de celui dont la renommée exalte les grands biens; aussi les habitants les plus influents cherchent-ils à se placer sous la protection d'un consul européen.

Le fils aîné du pacha est fort cruel; c'est lui qui préside aux exécutions, et l'autre jour, pour un mince délit, il a fait expirer un malheureux sous le bâton. Par suite les révoltes sont fréquentes; en général les Marocains de l'intérieur valent mieux que ceux des côtes, qui sont tentés, par le voisinage de la mer, de se livrer à la piraterie. Une population que l'on retrouve partout où il y a quelque commerce à entreprendre, prospère à Tanger; c'est celle des juifs; presque tous se font protéger par les consuls et parlent entre eux la langue espagnole. Comme c'est aujourd'hui samedi, les femmes sont en habits de fête sur le seuil de leurs portes, les enfants, sales et déguenillés d'ordinaire, sont revêtus de riches tissus.

Une des plus opulentes familles célèbre le mariage d'un de ses membres, et, grâce à l'hospitalité orientale, je suis parfaitement reçu au milieu des invités. Déjà à la porte extérieure se tiennent quatre belles jeunes filles couvertes de pierreries et des plus éclatants costumes, mais le seuil de la cour franchi, c'est un rêve féerique qui s'offre aux regards. La cour, aux formes mauresques, est remplie de dames juives dans leur plus somptueux costume, surchargées de magnifiques bijoux et portant sur la tête cette charmante coiffure que les juives d'Alger n'ont pas et que je n'ai vue qu'au Maroc. Elle est formée de deux fichus de couleurs, de rayures et d'ornements différents, dont l'un forme turban sur la tête, l'autre passe sous le menton et retombe derrière sur les épaules. Le soleil ici de nouveau ne manque pas à son rôle brillant; il se joue sur ces étoffes éclatantes, sur ces pierreries, sur ces rayures d'argent, sur ces corsages de drap d'or, et ne s'arrête qu'au seuil de la salle étroite et longue où sont assis à l'ombre les plus vénérables des invités. Les hommes dînent ensemble dans une autre salle. Toutes les pièces sont blanchies à la craie, mais garnies jusqu'à la hauteur de cinq pieds d'une natte jaune et rouge se terminant par une corniche peinte et découpée; ces corniches sont faites à Tétuan.

Le soir, j'ai fait une nouvelle visite aux juifs; j'y ai trouvé la cour encombrée de curieux et de musiciens maures, et, dans la salle principale, une réunion de dames juives dont la parure, plus splendide encore s'il se peut que le matin, fait bien ressortir les véritables beautés. L'une d'elle, coiffée d'un turban bleu et or, porte une veste bleue et or sur une longue jupe rouge; une autre est tout en rouge couvert d'or; une autre en violet et fichu bleu foncé cachant entièrement les cheveux. Leurs bijoux sont splendides, surtout les pendants d'oreilles et les agrafes des cheveux; autour de leurs tailles flexibles se nouent de longues et brillantes ceintures. De temps à autre, à force de prières, on obtient qu'une des jeunes filles danse; c'est un pas lent et grave; une main posée sur la hanche, fortement agitée, et les deux mains retournant entre elles un mouchoir, elle tourne lentement sur elle-même plusieurs fois, et la danse finit par un salut. A l'une des extrémités de la salle, étendus sur un lit de repos, les nouveaux mariés reçoivent les félicitations de leurs amis; à l'autre extrémité on sert les rafraîchissements. Vers dix heures, beaucoup de dames se font envelopper dans leurs légers bournous et retournent chez elles suivies d'un esclave : ces fêtes se prolongent cependant fort tard dans la nuit.

Les solennités d'un mariage juif durent quinze jours environ; les cérémonies sont diverses; l'une d'elles consiste à placer la mariée sur une table, et sur sa tête une couronne de carton doré à plusieurs étages, offrant une certaine analogie avec la tiare papale. Elle reste là immobile, les yeux fermés, jusqu'à ce que chacun l'ait considérée à loisir; puis on la descend, on lui prend la main, et, entourée de ses plus proches parents, on la promène par les principales rues de la ville. Cette promenade a lieu le soir, à la lueur des flambeaux. La mariée doit toujours fermer ses yeux; le tout offre un coup d'œil fort curieux.

Notons ici la différence profonde entre les fêtes du mariage maure et celles du mariage juif : de l'un, les femmes sont entièrement exclues; dans l'autre, elles

1. La population du Maroc est estimée par quelques voyageurs à 15 millions et par d'autres à 4 millions seulement; celle de Fez à 300 000 par les uns, à 30 000 seulement par les autres. Nous reviendrons sur ce sujet à l'occasion d'un voyage au Maroc plus étendu que celui-ci.

2. Abd-er-Rahman, mort en 1859. Son fils Mohammed lui a succédé.

3. Le harem de l'empereur du Maroc se compose ordinairement de 700 à 800 femmes, dont une partie a été choisie, dans un intérêt politique, parmi les familles les plus influentes de l'empire.

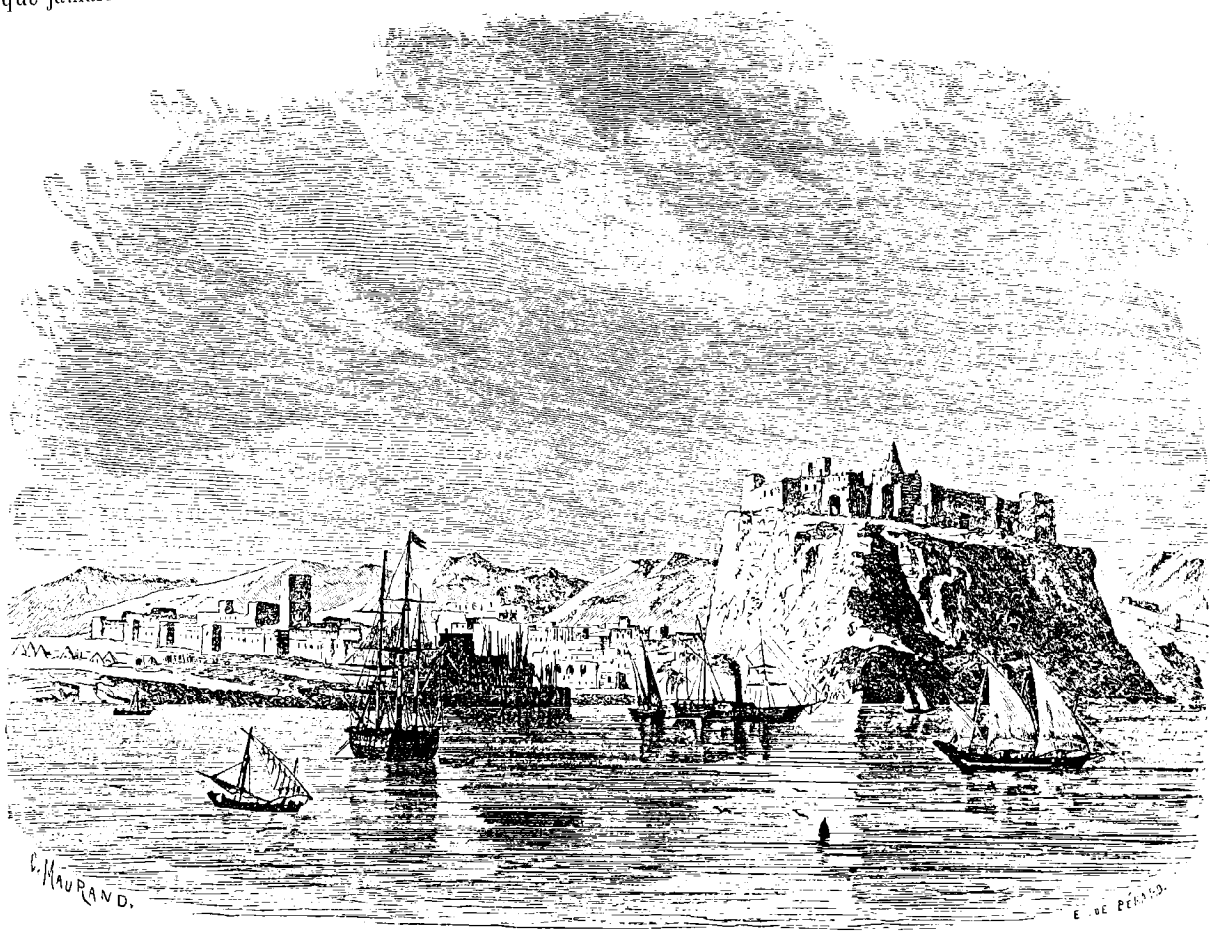
jouent le rôle principal, et ces deux civilisations si différentes vivent porte à porte.

Je m'éloigne à regret de ces splendeurs.

DIMANCHE.

Les Maures aujourd'hui tiennent un de leurs grands marchés, et les juifs rouvrent leur bazar, où l'on trouve peu de chose à des prix exorbitants. Les consuls, de leur côté, en l'honneur du dimanche, hissent sur leurs maisons les couleurs de leur patrie. Là se borne tout souvenir de la fête chrétienne, et l'activité est plus vive que jamais dans les rues de la ville.

Les consuls sont les seuls dont les maisons diffèrent un peu, par leur élévation, des résidences marocaines : de ces petites terrasses plates on voit les cours voisines, toutes semblables à celle de Hamet, ce qui me console de n'avoir pu en visiter qu'une seule. Mon regard, plongeant aux alentours, offense vivement une juive debout sur une terrasse voisine ; elle me fait d'abord des gestes de colère, puis m'injurie, et finit par vouloir me jeter des pierres. Dès que j'observe un peu attentivement les êtres et les habitants, toute image féminine se cache, et les enfants pleurent. Lors de ma tentative pour esquisser le pacha, son tribunal et son entourage, un




Vue de Rabat-Salé [1]. — Dessin de M. de Bérard.

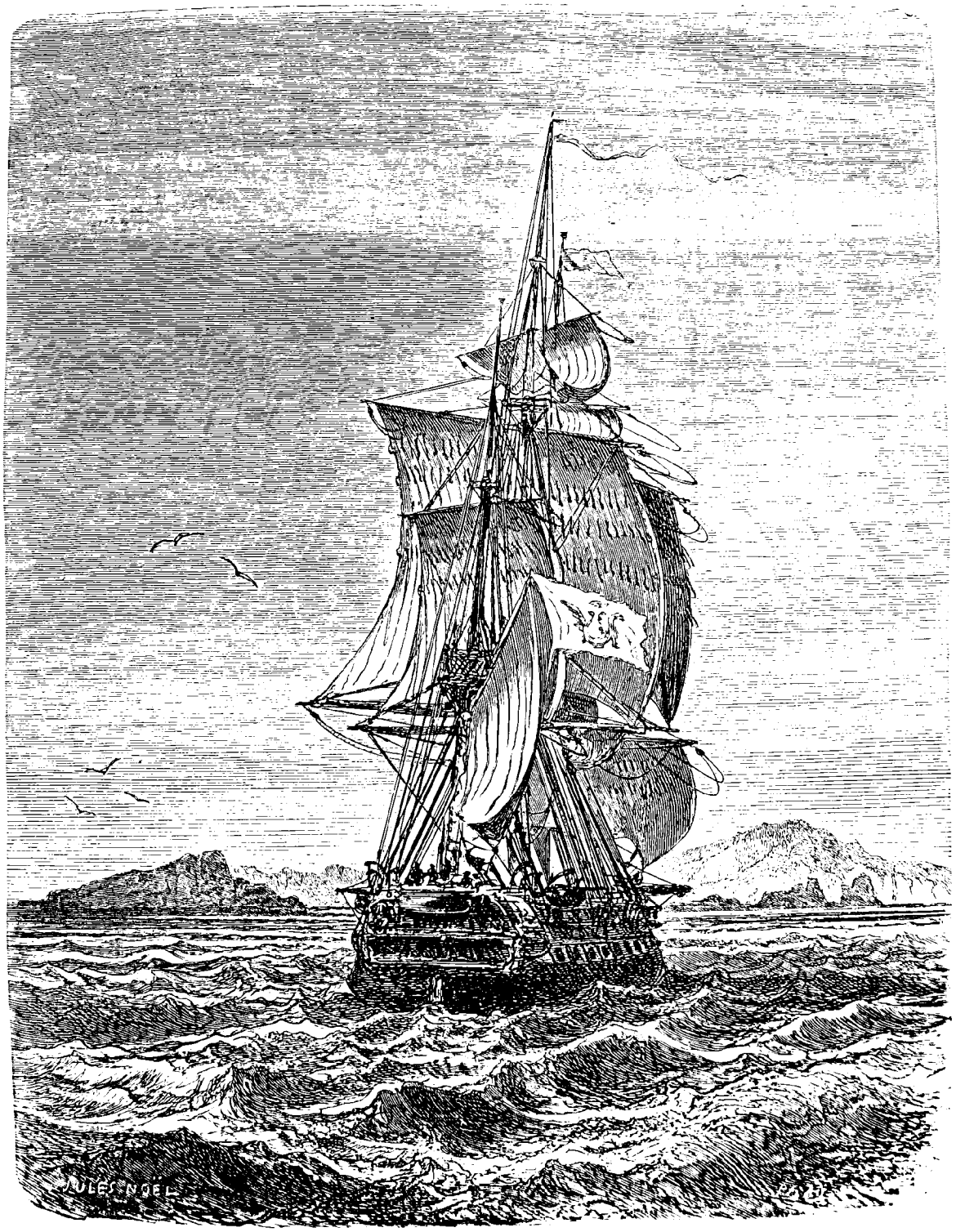
garde me fut dépêché, qui me surveilla pendant tout le temps de mon croquis, s'assurant que mon travail n'avait rien que d'inoffensif. Il en a été de même quand, au moment de quitter Tanger, j'ai voulu en dessiner l'entrée du côté du port [2] : un des gardes s'est assis à côté de moi, et ne m'a quitté qu'à la fin du croquis.

Le moment est venu de m'éloigner. Un bateau à vapeur français a paru en rade et ne s'arrête que deux heures. Sur le port m'attendent les marchands auxquels j'ai acheté, les matelots de la barque qui m'amena ; l'un d'eux essaye en vain, par ses prières et ses promesses de bon service, de m'engager à l'emmener avec moi. De nouveau, l'on se dispute à qui me portera jusqu'au canot : cris, gestes, coups jusqu'à l'arrivée de Hamet, qui tranche la discussion en m'enlevant lui-même sur ses vigoureuses épaules. Il m'accompagne jusqu'au navire, m'offre tous ses vœux, me baise les mains, et quand, obligé de regagner sa barque, il m'a envoyé ses derniers adieux et ses derniers souhaits de longue vie et de parfait bonheur, *le Tartare* s'est déjà ébranlé, et quelques tours de roue nous font bientôt perdre de vue la petite mais intéressante ville de Tanger.

F. SCHICKLER.

1. Notre gravure représente à la fois le vieux Salé, autrefois repaire de pirates, et Rabat, ou le nouveau Salé. Les deux villes sont séparées par le Bouregreb.

2. Voy. la gravure pays 5.




Voyage de circumnavigation. — La frégate *la Novara* devant l'île Saint-Paul (océan Indien).

# VOYAGE DE CIRCUMNAVIGATION
# DE LA FRÉGATE AUTRICHIENNE LA NOVARA.

(1857-1859.)

La frégate autrichienne *la Novara* est le dernier navire qui ait fait un voyage scientifique autour du monde. Partie de Trieste le 30 avril 1857, elle est rentrée dans ce port au mois d'août 1859. Construite dans les chantiers de Venise, il y a une dizaine d'années, c'est un des plus beaux des dix bâtiments de cette classe que possède l'Autriche. Elle peut être armée de quarante-quatre canons, mais elle n'en portait que trente-deux pendant son voyage autour du monde : on avait ainsi allégé le navire et augmenté l'espace réservé aux collections que devait recueillir l'expédition.

Cette grande exploration, conçue d'abord, puis organisée par l'archiduc Maximilien, commandant en chef de la marine autrichienne, avait pour but principal de fournir aux jeunes officiers de marine l'occasion de se familiariser avec la navigation de différentes mers, d'arborer le pavillon autrichien dans des lieux où il n'a pas encore été vu, et de donner aux professeurs de sciences naturelles les moyens d'acquérir des connaissances plus étendues et plus variées.

La direction en chef de l'expédition avait été confiée au capitaine de vaisseau Wullerstorf Urtair, marin érudit et habile. C'est lui qui a présidé aux études et aux recherches de la commission scientifique, de même qu'aux divers travaux astronomiques, météorologiques, magnétiques et géodésiques, exécutés par les officiers de marine. La frégate était commandée par le capitaine baron de Pock, qui avait sous ses ordres un état-major d'une trentaine d'officiers, y compris trois médecins et un aumônier. L'équipage comptait 310 hommes. Au nombre des membres de la commission se trouvaient un géologue, deux zoologistes, un botaniste, un collectionneur de botanique, un ethnographe, un économiste et un dessinateur.

La relation officielle du voyage de *la Novara* ne doit être publiée qu'au printemps prochain : mais nous pouvons, dès aujourd'hui, indiquer son itinéraire, et donner une idée générale de ses travaux en faisant quelques emprunts aux publications périodiques allemandes et à la correspondance d'officiers ou de savants attachés à l'expédition, notamment aux lettres du docteur Scherzer, naturaliste, chargé des études ethnographiques.

D'après un rapport particulier adressé par M. Scherzer à la Société de géographie de Paris, l'expédition entière a duré deux ans trois mois et vingt-huit jours. De ce temps, deux cent quatre-vingt-dix-huit jours ont été employés en relâches et en explorations à terre, et cinq cent cinquante et un jours sous voiles. La frégate a mouillé dans vingt-cinq ports différents, et a parcouru dans son voyage de circumnavigation 51 686 milles marins, ou 95 722 kilomètres[1].

Les premières relâches de *la Novara*, à Rio-Janeiro et ensuite au cap de Bonne-Espérance, ne nous apprenant aucun détail bien nouveau, nous passons immédiatement à l'arrivée de la frégate à l'île Saint-Paul, dans la mer des Indes.

## SAINT-PAUL.

Il nous tardait d'aborder enfin à un endroit dont l'exploration nous fit quelque honneur près de Petermann[2] et de l'Institut géographique de Gotha[3]. — Ce ne fut donc pas sans émotion qu'après vingt-quatre jours d'une pénible navigation, employés (du 26 octobre au 19 novembre) à traverser 2770 milles marins, nous vîmes se dégager, du milieu des vapeurs lointaines, les deux îles volcaniques de Saint-Paul et d'Amsterdam qu'Alexandre de Humboldt nous avait recommandé de visiter, et qui devaient être le théâtre de nos premiers exploits[4].

Nous avions à peine jeté l'ancre à 1 mille et demi du bord, que la population tout entière de l'île, composée de deux mulâtres et d'un vieux Français à longue barbe grise, vint à notre rencontre. Le Français, M. Viot, nous offrit ses services avec une politesse exquise, et mit tout le pays à notre disposition. Il nous raconta qu'en vertu du droit de premier occupant, l'île était d'abord devenue la propriété d'un négociant français de l'île Bourbon ou de la Réunion, M. Camin, qui en avait cédé l'exploitation à un certain Polonais, M. Adam, son associé. Celui-ci avait acheté de malheureux nègres de Mozambique, et les avait forcés à lui construire quelques habitations, à faire sauter des quartiers de roche pour améliorer l'abordage, et à cultiver quelques carrés de choux et de pommes de terre. Depuis une dizaine d'années, la possession de l'île a été transférée à un M. Otovan, fournisseur des navires à Saint-Denis (île de la Réunion). Deux fois par an, ce nouveau souverain de l'île expédie une goëlette d'une quarantaine de tonnes pour pêcher dans

1. Rappelons que le mille commun marin est de 60 au degré, soit 1852 mètres, et le mille allemand de 15 au degré ou de 7 kilomètres 408 mètres. Le narrateur se sert ici du mille commun.

2. Le docteur A. Petermann est le directeur d'un recueil géographique très-estimé publié à Gotha par M. Jules Perthes : *Mittheilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt uber wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie.*

3. L'Institut géographique de Gotha est l'œuvre et la propriété du même savant éditeur M. Jules Perthes. Il a pour but spécial la publication de travaux géographiques de toute nature.

4. Humboldt désirait sans doute faire vérifier si les îlots de Saint-Paul et d'Amsterdam sont réellement volcaniques. Il s'exprime dubitativement à ce sujet dans le *Cosmos* (traduction française, t. IV, p. 430 et 431.) L'îlot de Saint Paul est situé par 38° 38'.

les eaux poissonneuses de Saint-Paul le cheilodactylus, ou, selon son faux nom, la morue de mer. A 50 centimes par poisson, chacune de ces expéditions lui rapporte 25 000 francs. Les trois habitants de l'île surveillent ces pêcheries pour son compte, gardent les magasins, et cultivent une soixantaine de quintaux de pommes de terre, qu'ils échangent avec les baleiniers pour du riz, du tabac, des biscuits et du salé.

L'île Saint-Paul n'est qu'un sommet de cratère qui s'élève du fond de l'Océan jusqu'à une hauteur de cent soixante mètres. Elle n'est abordable que du côté du sud-ouest, où le cratère effondré forme un port magnifique, ovale, avec une ouverture large de cent mètres, aux côtés de laquelle s'élèvent deux barres, longues, l'une de deux cents et l'autre de trois cent quarante mètres, qui viennent se rattacher aux flancs escarpés de la montagne. Les côtés intérieurs du cratère tapissés de gazons offrent aux yeux un ravissant amphithéâtre de verdure.

Nous nous hâtâmes d'installer divers instruments pour nos observations astronomiques, magnétiques, géodésiques, météorologiques et hydrographiques; puis, chacun, suivant son goût, fit de la botanique, de la géologie, de l'entomologie, de la zoologie ou de la minéralogie. Quelques naturalistes zélés semèrent à la hâte des graines apportées d'Europe, avec l'espérance de les voir germer et sortir du sol. Mais bientôt un vent à écorner des bœufs, des pluies battantes et persistantes, vinrent nous assaillir dans nos huttes pendant plusieurs jours de suite et calmèrent beaucoup notre ardeur. Heureusement nous découvrîmes dans la cabane du propriétaire de l'île une collection de livres choisis avec goût, des histoires de voyages, et les œuvres de Charles Bonnet. Quelques pingoins vinrent nous rendre visite. Claudiculant comme des invalides sur leurs jambes de bois, ils se promenaient dans notre cabane, lourds, gauches, naïfs, agitant leurs petites ailes informes, ouvrant de leur mieux leurs yeux ronds et leur bec, comme pour exprimer la surprise que leur causait notre présence. Ces pauvres palmipèdes vivent par milliers sur l'île Saint-Paul. Ils se sont construit une sorte d'immense cité où, le soir, au retour de la pêche, ils montent en longues files par de petits sentiers en zigzag. La nuit, ils font un vacarme assourdissant.

Nous visitâmes avec intérêt deux sources thermales, qui sortent du cratère presqu'au niveau de la mer; elles marquent 96° c. Quelques-uns d'entre nous se donnèrent la satisfaction d'y faire bouillir, au bout de leur ligne, des poissons qu'ils venaient de pêcher dans la mer, à quelques mètres de là.

Le 6 décembre (1857), nous fîmes nos adieux à M. Viot et à ses deux camarades, leur laissant en souvenir une collection d'outils.

Saint-Paul, dont nous avons levé la carte avec soin, pourrait devenir une excellente station pour les navires qui, arrivant de la Chine, du Cap, des Indes ou de l'Australie, auraient besoin de réparations ou d'approvisionnements. Elle dépend du gouvernement de l'île de France.

### ÎLE D'AMSTERDAM [1].

Le 7 décembre, notre chaloupe aborda par deux fois à l'île d'Amsterdam, et non sans peine. Nous y vîmes des gazons, des roseaux, quelques herbes arborescentes, mais le vent nous força, vers le milieu de la nuit, à renoncer à l'abordage et à tourner cap sur Ceylan.

### CEYLAN [2].

Nous parcourûmes la distance de l'île d'Amsterdam à Ceylan, soit 3110 milles marins en 31 jours, et, le 8 janvier, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Pointe-de-Galles, en vue d'une côte très-unie, couverte de cocotiers, et d'un ravissant panorama de montagnes, dont les sommets se cachaient dans les nuages.

*Pointe-de-Galles* est un endroit encore peu important; il consiste en une Pettah (ou ville noire des indigènes), un fort et un quartier européen, dont les maisons blanches, les rues propres, et les avenues ombragées offrent un aspect agréable.

Le bouddhisme qui semble reculer devant l'islam dans l'Inde et les îles de la Sonde, est en pleine prospérité à Ceylan. Cette île est, pour ainsi dire, la Rome des adorateurs de Sakya-Mouni. Aussi les temples et les chapelles s'y comptent-ils par milliers. Les prêtres cingalais jouissent d'une assez grande autorité à la fois religieuse et politique. Ils s'obstinent à affecter l'ignorance du moindre mot anglais : c'est une manière de protester contre les hérétiques conquérants de l'île sainte. Ils sont d'ailleurs fort polis vis-à-vis des Européens, et préoccupés uniquement, en apparence, de leurs fonctions religieuses.

A peine débarqués, nous nous mîmes en route pour le grand temple de Dadalla-Panzela, dans le voisinage de Galles. C'est là que réside le grand prêtre de Ceylan, entouré d'un conclave d'Hamadourous. Nous eûmes l'honneur de lui être présentés. C'est un vieillard de soixante-dix ans, décoré du nom redoutable de Nanalangara-Sirisoumana-Mahadama-Radjiourong-Ganatchari-Naïkoumangi. Il voulut bien nous informer par interprète qu'il avait longtemps vécu dans le pays de Siam, et que l'empereur de ce royaume (avec lequel il correspond fréquemment), venait de lui envoyer un vaste parasol d'honneur. Il nous fit voir ce riche présent. Ensuite, il daigna nous demander nos noms, notre patrie, et le but de notre voyage, toutes choses auxquelles il parut s'intéresser; il ordonna même à un jeune lévite de prendre note de tous ces détails, avec une plume d'oie, sur un papier probablement réservé aux usages profanes, car, dans le vestibule, un étudiant transcrivait religieusement quelques saintes Écritures sur une feuille de talipotier.

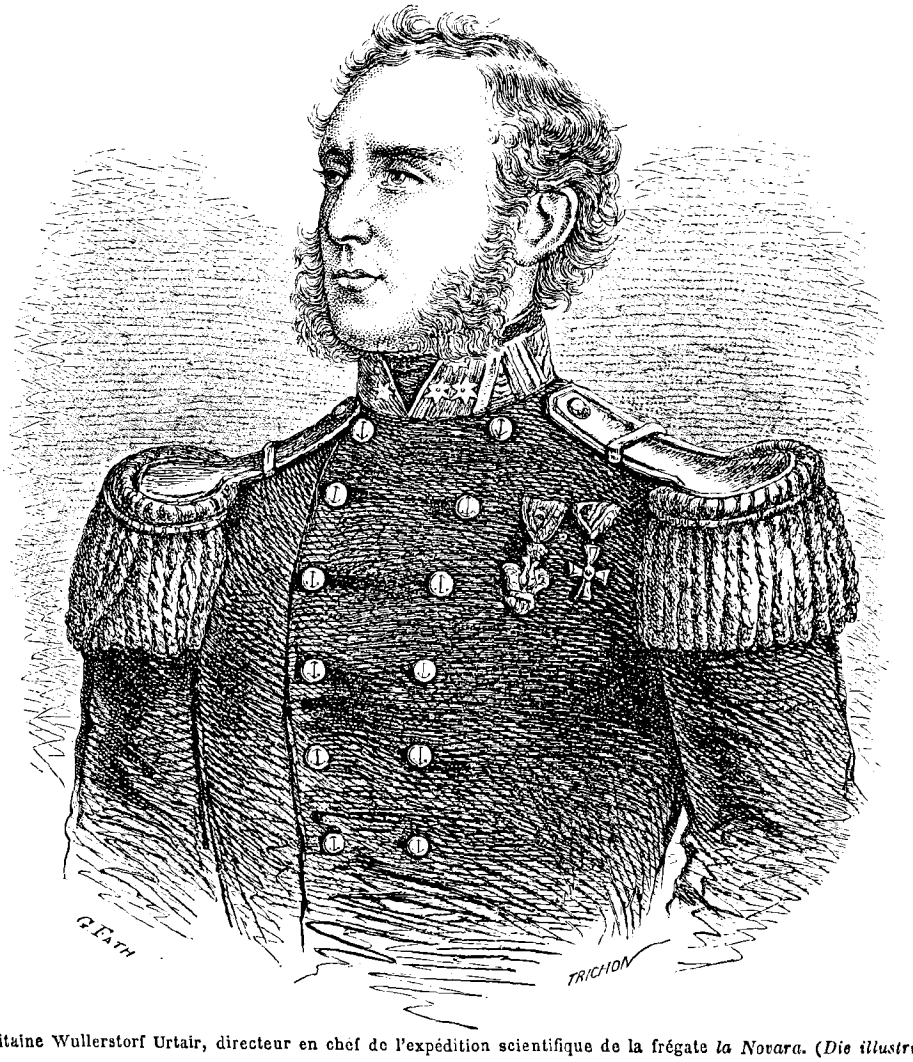
De Galles à Colombo, 130 kilomètres. Nous louâmes pour faire le trajet une voiture et un cocher. Pendant les

1. Cet îlot inhabité, situé par 38° 30′ de lat., et celui de Saint-Paul ont été découverts en décembre 1696 par le Hollandais Willem Van Vlaming. L'un et l'autre ont été dessinés, à cette époque, par Valentyn.

2. Parmi les voyageurs qui ont étudié Ceylan, on peut surtout recommander John Davy, Ward, et Emerson Tennent (*Ceylon, an account of the island, physical, historical, and topographical*, etc. 2 vol. avec cartes, plans, etc.).

premiers 30 kilomètres, tout alla à merveille, et nous entrâmes dans le caravansérail de Bentotte, qui est en même temps une station télégraphique. Les bâtiments ont quelque analogie avec les salles d'attente de nos chemins de fer; ils ont été construits aux frais du gouvernement. On trouve un abri commode et une bonne nourriture au prix d'un tarif affiché contre la muraille. Pour un déjeuner à la fourchette, on paye 1 fr. 80 c., et pour un dîner, 3 fr. 60 c.

Pendant notre déjeuner, le cocher qu'au départ on nous avait fort vanté, s'enivra de manière à ne plus pouvoir se tenir sur ses jambes. Un sergent de police à qui nous demandâmes un nouveau conducteur ne voulut ou ne put accéder à nos désirs. Il fallut donc nous contenter de notre homme, qui, à la distance d'un kilomètre, tomba sous la roue, mais sans se faire grand mal. Le cheval profita de l'occasion pour ne plus avancer d'un seul pas; c'est la coutume du pays de n'atteler aux voitures des voyageurs, quelle que soit leur pesanteur, qu'un seul cheval maigre, efflanqué, piteux. De plus, on ne relaye que tous les 10 ou 15 kilomètres; aussi, pour faire marcher le pauvre animal, a-t-on recours à des expédients de bourreau. On lui tord les oreilles avec des ficelles, on introduit une barre sous la queue, et dès que la bête,

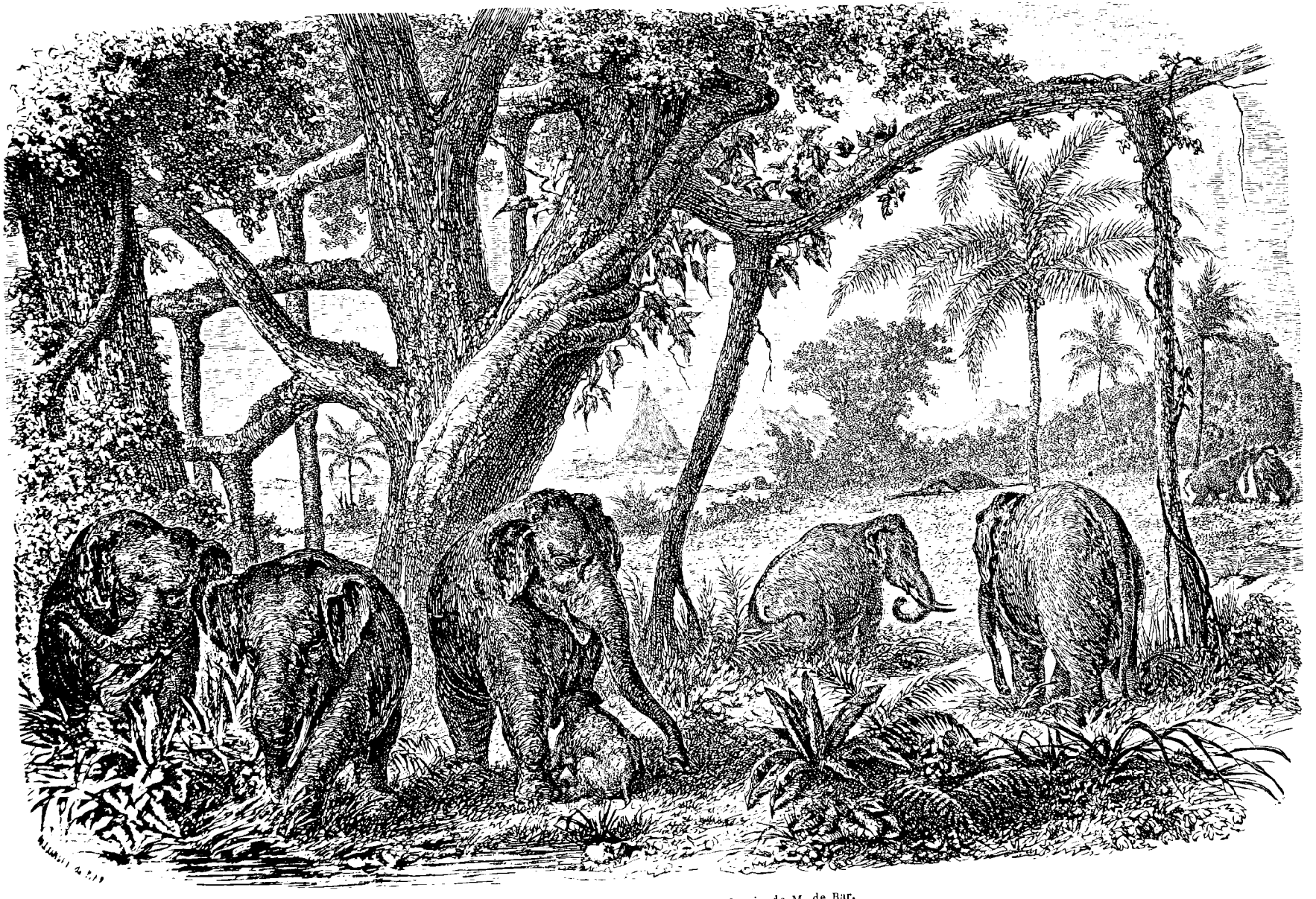



**Portrait du capitaine Wullerstorf Urtair, directeur en chef de l'expédition scientifique de la frégate *la Novara*. (*Die illustrirte Zeitung.*)**

exaspérée, prend un temps de galop, le cocher crie, jure, fouette, rosse pour maintenir le pas de course. On pourrait s'attendre à plus d'humanité sur cette terre sacrée de la foi aux transmigrations.

Nous n'arrivâmes qu'après des peines inouïes à une mission catholique où nous trouvâmes un nouveau cheval et un nouveau cocher, qui nous conduisirent à une seconde mission. Le père Miliani insista pour nous y faire accepter une tasse de café et une invitation à déjeuner avec lui lors de notre retour de Colombo. On se remit en marche par la nuit noire; heureusement la route était éclairée çà et là par les indigènes qui s'en allaient à leurs gîtes avec des flambeaux de bois de palmier, jetant de vives étincelles et répandant au loin les plus suaves odeurs. Minuit sonnait quand nous entrâmes dans Colombo.

Comme presque toutes les villes de l'Inde, Colombo se compose de deux quartiers, la ville blanche avec le fort, où se concentre la population européenne qui a seule le droit d'y ouvrir boutique, et la ville noire, où les Anglais n'entrent que bien rarement, mais qui est incontestablement la plus active et la plus industrielle, la plus intéressante des deux. Toutefois Colombo, ville de 36,000 ha-



Troupeau d'éléphants à Ceylan. — Dessin de M. de Bar.

bitants, capitale de Ceylan, siége du gouvernement politique, ne nous a pas laissé d'agréables souvenirs. La ville soi-disant blanche y est fort grise et fort sale; elle tend à décroître, peut-être parce que l'anse qui lui tient lieu de port n'est accessible que par le mousson du nord-ouest. Le commerce s'éloigne et se groupe à Pointe-de-Galles, dont le port, abordable en toute saison, est déjà le rendez-vous de plusieurs lignes de steamers.

Je fus agréablement surpris de lire sur une enseigne : « Ice shop; » et j'entrai immédiatement dans la maison pour y déguster une glace provenant des États-Unis; les blocs de glace expédiés à travers l'Atlantique et l'océan Indien reviennent dans l'île Ceylan à bien meilleur marché que ceux qu'on tirerait des montagnes de l'Inde. L'Amérique du Nord, et la ville de Boston en particulier, pourvoient abondamment de ce rafraîchissement délicieux Bombay, Madras et Calcutta, par convois réguliers de quinze en quinze jours. Ce commerce de nouvelle date paraît fort avantageux; on paye la tonne de glace 300 fr. à Colombo, et on en consomme 500 kilog. par jour.

L'inspecteur des pêcheries de perles nous a appris que les quatorze pêcheries dont l'affermage rapportait naguère au gouvernement de 1 million à 1 million 800 000 fr. avaient été ruinées par les fautes d'une exploitation avide et inintelligente, et finalement abandonnées en 1838. On a cependant essayé de reprendre cette industrie en 1855; et aujourd'hui la pêche est affermée pour quelques mois de l'année, moyennant 250 000 fr.

La plupart des éléphants dont on se servait jadis dans les armées du Deccan ou dans les chantiers maritimes du Coromandel provenaient de Ceylan. Moins grands, moins forts que leurs congénères des Ghauts occidentaux ou des vallées de l'Araccan, les éléphants cingalais passent pour être plus faciles à élever, à dresser et à conserver dans la servitude. Malgré les chasses multipliées et les massacres inintelligents qui les ont décimés, ces grands et puissants pachydermes sont encore aujourd'hui très-nombreux dans les djungles qui couvrent le sud-est de l'île, et dans les grandes forêts qui s'étendent au bas des pentes nord du plateau de Kandy. Là il n'est pas rare d'en rencontrer encore de grands troupeaux vaguant sans souci de l'étable et du rifle.

Le consul autrichien, M. Wilson, nous fit traverser de magnifiques plantations de laurier cinnamome; on exporte tous les ans des cargaisons de ce précieux végétal pour une valeur de 20 millions de francs. C'est un véritable monopole dont la nature a fait présent à l'île de Ceylan. M. Wilson nous conduisit ensuite à la grande fabrique d'huile de coco dont il est le principal actionnaire. Dans ces magasins, nous vîmes de véritables collines de cowries, coquilles recueillies, comme l'on sait, aux Maldives, et entreposées à Ceylan pour Londres, d'où elles sont expédiées dans l'intérieur de l'Afrique comme monnaie en échange de poudre d'or, d'huile de palmier, et surtout, hélas! de nègres et de négresses. La tonne de ces porcelaines revient à Colombo à dix-huit cents francs environ; on échange la chair vivante du nègre contre un poids égal de coquilles.

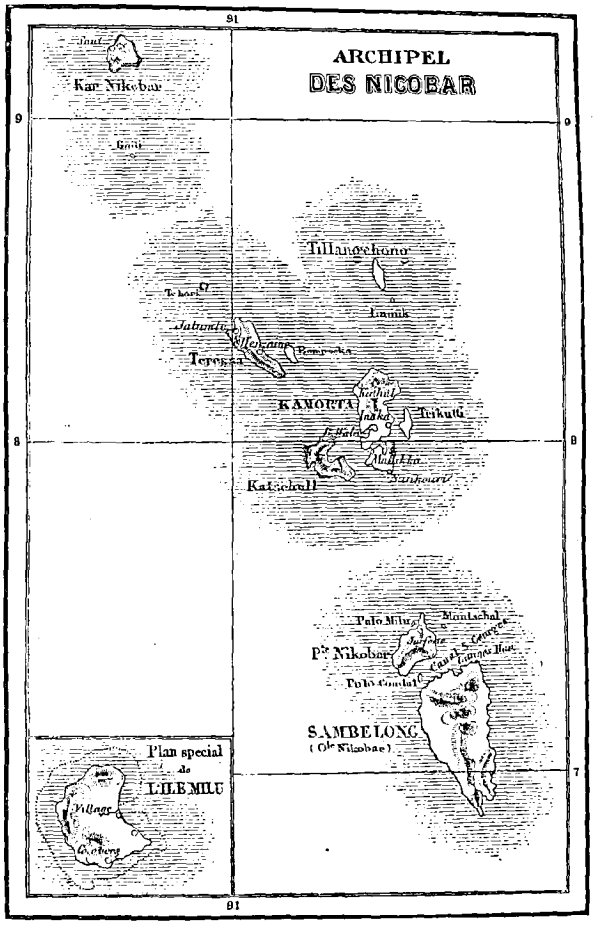
Dans l'établissement de M. Wilson, on fabrique en outre des bougies, des savons et des parfumeries.

Nous remarquâmes dans l'élégante villa du fabricant, des punkas, gigantesques éventails ou cadres légers recouverts de mousseline que des domestiques cachés derrière quelque paravent agitent sans cesse. Dans les maisons des riches Anglais, il y a des punkas dans chaque chambre et au-dessus de chaque tête, et le mouvement qu'on leur imprime est si vif qu'il occasionne souvent des migraines aux étrangers. Ces ventilateurs jouent aussi leur rôle dans les hôtels, dans les tribunaux et même à l'église. Pendant la nuit ils rafraîchissent les banquiers endormis et leurs songes dorés.

A notre retour de Colombo à Pointe-de-Galles, nous trouvâmes à Caltura le missionnaire catholique, M. Miliani, qui nous attendait avec une élégante calèche pour nous mener à son presbytère de Saint-Sébastien Macoun, éloigné d'une douzaine de kilomètres. Sur la route, tous les indigènes qui nous rencontraient se renversaient de tout leur long et attendaient, la figure voilée, la bénédiction de leur pasteur. Le révérend père, qui tenait d'une main les rênes, et de l'autre un fouet assez lourd, se penchait légèrement hors de son break et distribuait ses bénédictions moitié avec les doigts, moitié avec son fouet. Quand nous arrivâmes près de la cure, deux Cingalais s'élancèrent sur notre chemin; l'un supplia le père de l'accompagner chez sa femme mourante, et l'autre tenait déjà les vases sacrés employés en cette triste circonstance; il avait été les chercher au presbytère. Surpris, M. Miliani remit les rênes à M. le commodore de Wullerstorf, le commandant de l'expédition, et, s'excusant avec une politesse parfaite, disparut dans la forêt qui bordait le chemin. Mais à peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées que nous revîmes à notre grande satisfaction la figure réjouie de notre hôte; la malade n'était pas sans doute à l'extrémité. Au moindre symptôme de maladie les indigènes se font administrer les sacrements, à la fois par prudence religieuse et par trop de confiance dans la vertu de la sainte huile pour la guérison de leurs maux physiques. Un temps de galop nous conduisit au village, suivis par un long Indien désossé courant à perdre haleine pour obtenir un supplément de bénédiction. La congrégation tout entière des fidèles nous attendait pour nous escorter à travers un bosquet de palmiers, vrai décors d'opéra, jusqu'au presbytère, dont les colonnes étaient ornées de guirlandes, de feuillage, de fleurs des tropiques, et d'admirables corbeilles de fruits au-dessus desquelles semblaient voltiger de charmants oiseaux bariolés que nos Cingalais avaient artistement découpés dans des feuilles de cocotier. Au-dessus de l'entrée, on voyait une ancre, symbole de la foi, et on lisait en lettres de verdure des paroles tirées des Épîtres de l'apôtre saint Paul : « Mon espérance ne sera pas déçue, » allusion délicate à la promesse faite par M. le commodore d'accepter à son retour de Colombo le déjeuner du révérend père. Dans l'intérieur du pavillon on avait dressé une grande table; elle s'affaissait

sous le poids des viandes; des fauteuils étaient rangés tout alentour, et le sol était jonché de feuilles de ficus religiosa au vert éclatant et tendre. Dès que M. de Wullerstorf eut pris place, quelques centaines de paroissiens se rangèrent en groupes et exécutèrent des danses nationales au son de pipes et de tambourins. Le repas aurait eu l'approbation des convives les plus difficiles même en Europe.

La paroisse de Saint-Sébastien compte environ neuf mille fidèles; c'est une des plus importantes d'entre les cinquante stations du diocèse de Colombo, qui a pour chef Mgr Brava. Le commodore laissa un présent considérable pour l'église du P. Miliani, et pour les domestiques; puis nous remontâmes en voiture, accompagnés jusqu'au relais suivant par notre hôte, par une bande de musiciens, tapant, sifflant, soufflant et cornant, et aussi par une foule de paroissiens, figures noires et presque nues, à longs cheveux plats tombant au-dessous des épaules, criant, gesticulant, gambadant et dansant : c'était évidemment pour eux une fête extraordinaire. Ces pauvres Cingalais, étonnés d'un si magnifique accueil, donnaient au commodore le titre de *Roi de la mer*.




LES ILES NICOBAR[1].

Du 30 janvier 1853 au 10 du mois suivant, l'expédition séjourna à Madras et visita les sept temples monolithes des sept pagodes à Vellore. Le 10 février on fit voile de la côte de Coromandel aux îles Nicobar dans le golfe de Bengale, et le 23 février la frégate jeta l'ancre devant l'île de Car-Nicobar.

Quelques-uns d'entre nous descendirent et s'avancèrent vers l'intérieur. Bientôt nous fûmes hélés par un bataillon d'une cinquantaine de naturels qui venaient à notre rencontre, à peu près nus, mais armés de grandes lames de coutelas sans manche, de javelots et de longs bâtons : « Good friends? Good friends?» (êtes-vous des amis?) nous demandaient-ils.

Rassurés sur nos bonnes intentions, leurs chefs, qui s'intitulaient capitaines et s'ornaient de noms européens, capitaine Nelson, capitaine Byron, capitaine Wellington, docteur Crisp et autres, remirent leurs armes à des suivants et nous tendirent une main huileuse et malpropre que nous nous hâtâmes d'accepter. Chacun d'eux produisit alors quelque certificat à lui délivré par un capitaine de passage, attestant sa loyauté dans le commerce des noix de coco. Plusieurs de ces certificats contenaient certaines prescriptions d'un code de civilité puérile et honnête à l'usage des matelots nouveaux venus, tels que : « Pour rester ami des sauvages, ne voler ni leurs cochons, ni leurs femmes. »

La plupart de ces certificats portaient les prix courants en noix de coco des principaux objets importés d'Europe. Ainsi, une lame de sabre se paye trois cents noix, autant qu'un sac de riz; une cuillère à soupe cent cinquante et un fichu cent noix. Chaque guenille a son prix. Le pain, les outils, les vareuses rouges, le poivre et divers médicaments, entre autres l'huile de ricin, le camphre et le sel de magnésie, sont des objets fort recherchés, mais non pas autant que les habits et les chapeaux-feutres. Il n'est pas d'habit en loques qui ne se vende d'enthousiasme; les feutres les plus piteux sont payés deux mille cinq cents noix, autant qu'un fusil double, qu'une barrique de rhum ou qu'une pièce de calicot longue de vingt mètres (ils se servent de calicot pour enrouler leurs morts). Certainement, le spéculateur qui enverrait aux îles Nicobar une cargaison de vieux feutres, réaliserait un bénéfice considérable. On suppose qu'en voyant la plupart des capitaines munis de ce chapeau, les insulaires ont imaginé qu'il était l'insigne de leur grade, comme la couronne celui de la royauté, et que le feutre faisait le capitaine.

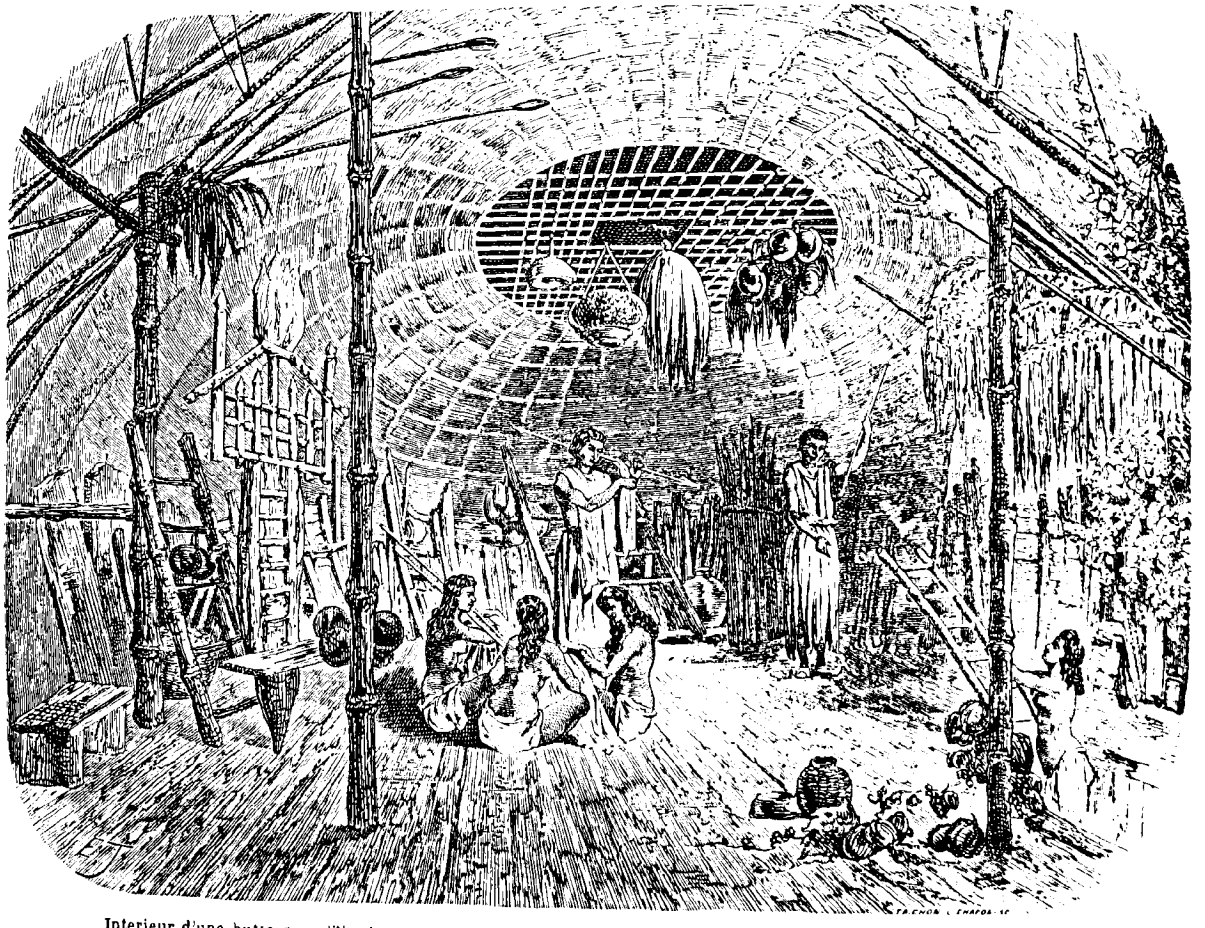
Le « capitaine Dixon » me remit le certificat suivant dont il ne tirait pas peu de vanité : « Malgré son air crasseux, le capitaine Dixon est un homme solide. » C'est un fort bel homme, nu comme la main et à teint bronzé; sa chevelure fine, luisante, longue et flottante est retenue par un diadème en écorce. Parmi ses compagnons, l'un portait une simple chemise, l'autre un frac, un autre des bottes éculées et béantes; çà et là on voyait une paire de culottes. A eux tous ils auraient peut-être pu fournir un habillement complet. Un grand nombre de ces insulaires portaient autour des reins une bandelette fort mince,

1. L'archipel de Nicobar est situé au S. S. E. des îles Andaman, à 200 kilomètres N. O. de Sumatra.

retombant en forme de queue. Leur tournure n'aurait pas été, en somme, déplaisante, si l'on n'eût souffert à voir leurs bouches larges ouvertes, avec des mâchoires cariées et noires. Dents et gencives ont souvent disparu, pour faire place à une masse informe et maladive entre une paire de lippes bouffies et enflammées. Ils ont en outre pris la disgracieuse habitude de s'étirer les oreilles, en y perçant des trous où ils glissent leurs pipes, des cigares, et autres objets, ou bien des morceaux de bois garnis de pièces de cuivre ou d'argent; je vis par exemple un naturel, fort satisfait d'un petit flacon dont je venais de lui faire cadeau, le passer à son oreille en guise d'ornement.

J'invitai Dixon et ses amis à me suivre à bord en leur assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal, et que nous étions de bons amis. « Non, pas amis, s'écria-t-il, non pas bons amis, mais bons frères! un père, une mère, tous frères! » Explosion de fraternité humaine qui m'a basourdit de la part de ce pauvre sauvage hideux et nu! Il est vrai qu'il n'oublia pas de me demander ensuite si, à bord, je ne lui donnerais pas à fumer, à boire et à manger? Tout sur notre navire excitait leur admiration, et principalement nos gros canons sortis de la fonderie de Marienzell, notre saint lieu de grâce et de pèlerinage. Comme je questionnais ces barbares au sujet des punitions qu'ils infligeaient à leurs malfaiteurs, un d'eux me répondit naïvement: « Nous pas méchants, nous tous bons. Mais chez vous, grands méchants, puisque gros canons! »

A part les ravages que l'abus du bétel cause dans leur



Interieur d'une hutte dans l'île de Car-Nicobar, dessiné par M. Therond d'après Steiger. (*Die illustrirte Zeitung.*)

bouche, les habitants de Nicobar sont bien faits et sains. Nous n'avons rencontré parmi eux que deux cas pathologiques, celui d'un bras paralysé et celui d'un petit homme gras et court, ayant de tout petits doigts, particularité qui lui avait valu le sobriquet de *Kiouta-Kounty*. Comme je demandais, à ce propos, qui prenait soin du pauvre Kiouta-Kounty? « Moi! nous! eux tous! » me répondit le capitaine Charley, avec une certaine surprise de ma question. Je pensai à nos dépôts de mendicité, à nos hôpitaux, à nos maisons de travail, aux spectres affamés de l'Irlande, de Lille et de l'Erzegebirge. Le capitaine Charley était un petit homme maigre, très-sec, vêtu simplement d'une casquette.

Ces Nicobariens ont conservé un très-fâcheux souvenir des Danois qui ont envoyé, en 1835, une corvette chargée par le cabinet de Copenhague de faire acte de possession sur leurs îles où ils étaient déjà venus en 1756.

« Danois, mauvaises gens! s'écrièrent-ils les yeux flamboyants. Voulaient prendre notre île! Si nous vouloir prendre votre île à vous, nous être méchants! Danois pas bons, pas bons! » Je me rappelai les glorieuses histoires de Victoires et Conquêtes dont s'enorgueillissent tous les peuples civilisés de l'Europe.

Le capitaine John nous invita à visiter sa cabane, élevée sur une douzaine de pieux et couverte de feuilles de palmier; on y montait par une échelle de bambous. La

Forêt vierge à Car-Nicobar. — Dessin de M. de Bar d'après l'amiral danois Steen-Bille.

hutte était à peu près vide; on voyait seulement dans un coin deux ou trois coffres renfermant toutes les richesses du capitaine ; quelques javelots fixés contre la paroi, une chaise effondrée qu'il nous offrit, et une planche retenue au plafond par une corde, sorte de balançoire sur laquelle notre hôte s'était hissé et se dandinait gravement, avec un profond sentiment de sa haute importance politique.

Nous avions déjà fait acheter au gras docteur Crisp, pour la somme de quatre francs, un porc grillé que nous offrîmes à nos nouveaux amis; mais aucune de leurs femmes ni aucun de leurs enfants n'apparurent au festin: « Elles se sont enfuies dans la forêt, nous dirent-ils, nous ne savons où, et tant que vous resterez, elles y demeureront cachées, au risque de mourir de faim. » Évidemment ces braves gens, instruits par de désagréables incidents, usaient avec nous de précaution. Dans les relations des Européens avec les sauvages, ce sont rarement ces derniers qui ont les premiers torts.

On peut affirmer que les Nicobariens ont un sentiment naturel très-développé de moralité et de justice ; ils sont serviables, hospitaliers, et ne paraissent ni envieux ni jaloux. Si leur idéal social est bien moins élevé que le nôtre, il n'est pas toutefois sans valeur, et ils semblent l'avoir à peu près réalisé. Leur pratique n'est pas, comme il arrive trop souvent chez nous, en raison inverse de leur théorie.

Les missionnaires protestants et catholiques n'ont pas encore eu le moindre succès auprès de ces insulaires, qui les ont fort bien accueillis, les ont regardés avec curiosité, les ont écoutés sans les comprendre, et ne savent pas encore ce qu'ils sont venus faire.

Cependant le capitaine John alla chercher dans son coffre une petite Bible anglaise, et nous dit avec un naïf orgueil: « Voici Jésus-Christ. Quand moi être malade, moi le mettre sous ma tête, et moi guérir! »

On m'a nommé, dans l'île de Car-Nicobar, treize villages renfermant ensemble une centaine de cabanes, avec une population totale de huit à neuf cents habitants.

La noix de coco est le seul produit marchand de l'île, mais on pourrait y cultiver avec succès la canne à sucre, le tabac, le coton et le riz. On évalue à 4 à 5 millions par an la quantité de noix exportées, dont la plupart prennent la route de Poulo-Penang. Le cocotier, haut de soixante à cent pieds, et d'un diamètre de deux pieds, se couronne d'un véritable toit de feuilles toujours vertes et se balançant mollement dans l'air. Qui ne sait les mille usages de cet arbre précieux, de ses feuilles, de ses racines, de son tronc, de sa séve, de son eau, de son huile, de son vin, de son lait et de ses fibres?

La plus grande fête que célèbrent les indigènes de Car-Nicobar dure une quinzaine de jours : elle s'ouvre à l'entrée de la saison pluvieuse, lorsque le mousson du sud-ouest commence à souffler.

A la fin de l'époque de sécheresse, ils célèbrent une autre fête, par une course assez grotesque. Des porcs sauvages sont lancés dans une arène, les jeunes gens du pays s'y précipitent à leur suite, armés de bâtons et de lances, en criant et faisant vacarme; puis, sous les regards de leurs belles, de leurs rivaux et du peuple assemblé, ils piquent et houspillent les malheureux porcs qui se défendent assez bravement et font plus d'une blessure, mais qui, après une lutte intrépide, succombent, sont grillés et mangés.

A leur fête des Morts, les Nicobariens exhument les corps de leurs parents et de leurs amis qui ont passé une année sous terre, les portent dans une cabane, et s'accroupissent autour d'eux en criant, sanglotant, et se lamentant. Entre les mâchoires de chaque squelette brûle un cigare, dont la fumée est sans doute l'image du souffle humain. Les crânes sont ensuite enterrés dans le cimetière, ou kouïoukoupa; mais les ossements sont jetés dans la forêt, et de préférence dans la mer. Serait-ce qu'ils considèrent comme nous la tête comme le siége de l'intelligence et de la personnalité? Et croient-ils devoir rendre à la terre ou à la grande mer les éléments de la vie simplement végétale ou animale? En même temps, on abat quelques cocotiers, qu'on jette avec les cadavres, et l'on disperse à tous les vents des noix de coco, qui devront donner naissance à de nouveaux cocotiers. Les Indiens, les Germains immolaient aussi, sur la tombe de leurs morts, des chevaux et des buffles pour leur servir de coursier ou de nourriture dans l'autre monde. Serait-ce dans la même intention qu'aux îles Nicobar on leur immole des palmiers? ou plutôt serait-ce quelque symbole instinctif de la vie renaissante et des régénérations toujours nouvelles dans le sein de la nature?

Les naturels de Car-Nicobar dansent, mais tristement; ils chantent, c'est-à-dire, se lamentent en musique. Leur figure est si élégiaque, qu'irrésistiblement il me venait à l'idée que cette population est le débris d'une race autochtone primitive, peut-être antérieure à la nôtre, qui sent qu'elle n'a plus de place dans la série actuelle des êtres et qu'il ne lui restera bientôt qu'à mourir.

Le 28 février, nous quittâmes Car-Nicobar pour nous rendre à Battelmave, île inhabitée à 21 milles de là, et où nos géographes désiraient faire quelques observations.

Le 6 mars, nous passâmes devant Trincut et abordâmes le soir même au port commode, mais malsain, de Mancaouri, bien connu du monde religieux par le nombre de missionnaires allemands et danois, moraves et luthériens qui sont venus y mourir de la fièvre.

Nous visitâmes d'abord le village d'Itoë. Tous les habitants étaient en fuite: ils n'avaient laissé derrière eux que quelques chiens hurlants. Devant les huttes nous vîmes beaucoup de pieux dressés au-dessus de l'eau et où étaient attachés quelques branchages pour éloigner les mauvais esprits. A l'intérieur nous remarquâmes aux toits, aux parois, une multitude de figurines de bois grossièrement, bizarrement et diversement taillées, représentant des Iwis, c'est-à-dire de méchants esprits perdus par la patte, ainsi que jadis on dressait aux portes de nos villes des gibets et des potences pour décourager les malfaiteurs. Cependant, afin de prendre aussi ces Iwis par de bons procédés, on attache, à leur intention, aux différents endroits de la hutte, et surtout à l'échelle de bambou, des comestibles et quelques douceurs, par exemple du tabac et des feuilles de bétel. Le cimetière d'Itoë

de même que celui de Camourta, où nous nous rendîmes ensuite, est planté de pieux auxquels on suspend les haches, limes, couteaux et divers instruments du défunt. Au sommet des pieux on cloue quelques figures bien grossières, peinturlurées en noir ou en rouge, dont le ventre est garni de nombreux rubans blancs, rouges, bleus, de toutes les couleurs, ou plus simplement, de longues feuilles de palmier flottant au souffle de l'air; toujours pour effrayer les mauvais esprits.

Nous parcourûmes les collines de Moughata, les villages d'Enuang, de Calaba et de Coumat où les luthériens, herrnhuters et catholiques, ont essayé à diverses reprises de fonder des stations missionnaires. Aujourd'hui on a peine à trouver un indice de leur passage. La vallée où moururent, les uns après les autres, onze herrnhuters sur treize, s'est transformée de nouveau en une forêt vierge, majestueuse et sombre.

Malgré la proximité de leurs îles, les habitants de Car-Nicobar, d'Enuang et de Malacca ne parlent pas la même langue. Ils donnent aux objets les plus usuels des noms complétement différents. Peut-être faut-il attribuer à la difformité de leur bouche l'imperfection de leur langage, qui est plutôt bégayé que prononcé.

Le 11 mars, nous remîmes à la voile et passâmes trois jours à louvoyer entre Katchal, Nancauri et Camourta, où *la Novara*, simple navire à voiles, ne pouvait aborder.

Le 17, nous vîmes poindre à l'horizon les îles Meroë, puis Treis et Track, la longue chaîne montagneuse de la Petite Nicobar et Poulo Milou, île petite, mais dont le paysage et la végétation sont admirables. On y trouve dans toute sa beauté le pandanus, qui donne aux forêts de l'Asie méridionale un aspect si différent de celles de l'Amérique centrale. Un naturaliste suédois, Rink, nous y avait précédés et avait employé une quarantaine d'ouvriers chinois à ouvrir les routes dans plusieurs directions. Nous vîmes encore dans cette île les perches avec les guenilles flottantes, épouvantails des méchants Iwis. Ce sont les Maulouenas, ou pourchasseurs de diables, qui les érigent. En exploitant la terreur des mauvais esprits, ils asservissent complétement les populations, ainsi que font ailleurs leurs confrères, les *Achits* du Guatémala, les Medicine-men des Indiens de l'Amérique du Nord, les faiseurs de pluie chez les Cafres, etc.

Avec la plus grande difficulté, et en prodiguant beaucoup de tabac, de verroteries et de mauvais couteaux, je déterminai trois naturels à me vendre un squelette. Tout tremblants, ils me conduisirent sous des palmiers et baringtoniers où était enfoui le cadavre d'un jeune homme; mais dès qu'ils me virent fouiller la terre avec un couteau, ils s'enfuirent pâles et consternés : « le crâne, pensaient-ils, allait se venger de leur trahison ! »

Le 19 mars, nous traversâmes le Canal Saint-Georges, longeâmes l'île Mousial, et le lendemain nous touchâmes à la charmante petite île de Condoue où nous admirâmes des forêts imposantes et une végétation splendide. Nous trouvâmes des naturels qui se prêtèrent complaisamment à se laisser peser et toiser, opération qui, ne durant pas moins de 20 minutes et ne comportant pas moins de 68 mesures par individu, est assez fatigante pour le patient et l'opérateur.

Je prétextai une douleur rhumatismale au bras gauche et j'engageai un docteur indigène à entreprendre ma guérison. Aussitôt il se saisit du membre prétendu malade, le pinça, le pressa, le comprima, le massa de toutes façons, et souffla dessus, en criant et sautant, pour forcer le mauvais esprit qui hantait mon bras à en sortir; enfin, il fit un geste expressif pour le forcer à couler peu à peu jusqu'à l'extrémité des doigts; mais, fort peu rassuré lui-même sur la vertu de son procédé, il s'enfuit à toutes jambes, dès que je lui eus jeté une pièce de cinq sous.

A l'île de la Grande Nicobar (Sambelong), où nous touchâmes un instant, s'est terminée notre expédition dans cet archipel peu connu. Elle a duré un peu plus d'un mois.

## SINGAPORE [1].

Notre traversée de la Grande Nicobar à la petite île de Singapore a duré vingt jours. Nous avons débarqué au magnifique hôtel Esperanza, où l'on est assez bien traité pour une somme de 3 1/2 dollars d'Espagne (19 fr.) par jour.

La moderne Alexandrie, Singapore (de *Sing*, lion, et *Poure*, ville), n'était en 1819 qu'une plaine marécageuse, parsemée d'arbres et de cabanes, repaire de pirates qui infestaient l'archipel de la Sonde et les mers de Chine. Lorsque les Anglais, en 1814, restituèrent à la Hollande ses colonies dans cet archipel, ils voulaient détrôner Batavia, et Stamford Raffles proposa d'élever Singapore. Mais ce fut seulement en 1824 que la Hollande abandonna toute prétention sur cette île, et que le sultan de Djohore fut désintéressé dans la question, grâce à 60 000 dollars d'Espagne (325 000 fr.) et à une rente de 24 000 dollars (130 000 fr.). En même temps on affranchit les esclaves, on abolit l'esclavage, et l'île fut déclarée port libre. Aujourd'hui Singapore renferme plus de 100 000 habitants, dont plus de 60 000 sont domiciliés au port. Les éléments de cette population sont des plus hétérogènes; ce sont des Malais au nombre de 15 000, des natifs du Bengale, de la côte de Coromandel, des Macassars, des Javanais, une masse de Chinois, des Arabes, des Persans, des Anglais, des Allemands, des Hollandais. On ne compte dans ce chiffre que 300 Européens, en n'y comprenant pas les matelots de passage; mais ce petit groupe domine par l'intelligence tout le reste et est à la tête des affaires.

De toutes les langues qui se heurtent dans cette Babel, le malai est la plus usuelle; c'est celle qu'on parle dans les transactions générales.

A Singapore, on ne compte, en moyenne, qu'une femme contre sept hommes et qu'une Chinoise contre dix-huit Chinois; disproportion monstrueuse qu'on retrouve dans les ports de Sydney, Melbourne et San Francisco, aux placers et aux diggings, peuplés par des émigrations récentes d'aventuriers. On n'arrive à l'équilibre de population entre les sexes qu'avec un équilibre de civilisation, avec un groupement définitif des éléments

1. Singapour, Singapour, entre la côte S. E. de Malacca et l'île de Sumatra.

sociaux, et à la faveur de certaines garanties de repos et de bien-être matériels.

Pas d'agriculture à Singapore. En dehors du commerce, on s'occupe tout au plus de la préparation du sagou, importé de Sumatra. On peut admettre que tout le sagou du commerce, 80 000 tonnes environ, d'une valeur de 360 fl. (770 fr.) chacune, vient de Singapore.

Le commerce de Singapore se fait surtout avec la Grande-Bretagne, les Indes anglaises, la Nouvelle-Hollande, l'archipel de la Sonde, la Chine et la Cochinchine.

En 1854, on a constaté l'existence de 4719 comptoirs, magasins et entrepôts, représentant une valeur immobilière d'une vingtaine de millions de francs.

En 1855, 892 vaisseaux européens et 2513 barques indoues et jonques chinoises étaient entrés dans le port.

Les importations d'Europe consistent en tissus de laine et cotons, quincailleries diverses. — Les possessions anglaises livrent à la Chine l'opium et les cotonnades. — De la Chine arrivent en retour des porcelaines, de la soie, du thé, du camphre : de Malacca et des Philippines, du sucre, du café, du poivre, du riz, de l'étain, de l'antimoine, de l'écaille, de l'or et de la houille.

Singapore est un port libre dans toute l'acception du mot, ouvert aux drapeaux de toutes les nations, sans aucune distinction, et ses maisons de commerce appartiennent à des négociants professant les religions les plus diverses. Cette liberté illimitée a imprimé à Singapore une activité prodigieuse qui lui donne le caractère plutôt d'une colonie américaine que d'une ville de l'Asie.

La liberté de la presse est aussi étendue qu'on peut le désirer, et par suite le développement intellectuel est rapide. Les deux principaux journaux de Singapore seraient remarqués en Europe; l'un est un journal hebdomadaire, *Singapore free press*, et l'autre une excellente revue mensuelle : *Journal of the Indian Archipelago*.

Le *Singapore institute* contient un musée d'histoire naturelle, avec bibliothèque et salon de lecture, et l'on y trouve les principaux journaux d'Europe.

Les monuments et les curiosités sont rares à Singapore. On y remarque toutefois un temple que les fidèles boudhistes ont orné avec une rare magnificence.

Nous avons fait une charmante excursion à la Butte d'Étain (Boukit Timah), le plus haut sommet de l'île, situé à 175 mètres au-dessus de la mer, au milieu de collines ondulées et surmontées pour la plupart de villas dont les propriétaires sont Européens ; de ces sommets on jouit de très-belles vues sur la plaine. Cette promenade est du reste assez dangereuse pour les piétons isolés : d'un moment à l'autre ils peuvent y être assaillis par les tigres. Il y a six ou sept ans à peine on évaluait à 360 environ par an, les hommes dévorés : depuis, ce nombre s'est réduit d'une centaine. On est obligé de supposer que les tigres traversent à la nage le détroit entre l'île et le continent, large d'un demi-mille seulement. Pour les tuer, on attache une chèvre sur quelques roseaux recouvrant une fosse : une fois tombée dans le piége, la bête féroce est tuée à coups de fusil.

Nous avons visité la colonie pénitentiaire où se trouvent actuellement plus de deux mille forçats, hommes et femmes, déportés de tous les points de l'Inde anglaise. On les occupe à des travaux de bâtiment ou à la fabrication de câbles et de tissages divers. Ce sont eux qui ont construit tous les édifices publics de Singapore, églises, casernes, hôpitaux, bourse, dépôts de mendicité. Les prisonniers qui, pendant une captivité de seize années, se sont conduits de manière à contenter les geôliers et les chapelains, reçoivent un billet de congé, qui leur permet de séjourner dans l'île et de vaquer à leurs affaires, sous la seule condition de se présenter une fois par mois à la geôle.

Pour mon édification d'ethnologue, le gouverneur de la prison, le capitaine Mac Nair, eut l'obligeance de faire défiler devant moi, rangés par nationalité, une foule de ces malheureux; et ce fut avec le plus vif intérêt que je passai en revue tous ces corps musculeux et ces figures énergiques de Chinois, Malabariens, Hindous, Lascars et métis, gens de tout poil et de toute couleur. Dans l'intérieur de la prison, ils sont répartis par catégories de crimes; on traverse ainsi la division des voleurs, les salles des meurtriers, les dortoirs des pirates, etc.; distribution fort curieuse pour un phrénologue. M. le gouverneur et M. le geôlier sont des fonctionnaires européens, nommés directement par le gouvernement, mais la presque totalité des agents subalternes sont des forçats promus aux grades d'argousins et de surveillants. Dans cette visite nécessairement superficielle, le bagne de Singapore m'apparut comme une cité dont les conditions hygiéniques sont excellentes, où vit une population active, énergique et industrieuse, soumise à des habitudes d'ordre et de régularité, administrée par un gouvernement très-fort et très-respecté, et offrant toutes les garanties qu'on cherche encore ailleurs.

J'eus l'occasion de faire l'agréable connaissance du grand négociant chinois Whampoa, qui s'occupe de l'approvisionnement des navires à Singapore, et qui nous a fourni immédiatement tout ce qui nous était nécessaire, mieux que nous n'aurions pu le faire en huit jours, dans tout autre port. M. Whampoa nous fit la politesse d'inviter quelques officiers de notre frégate à visiter sa maison de campagne, qui réunit le comfort anglais à l'élégance chinoise. Aux parois de son charmant salon étaient appendus des rouleaux de poésies chinoises, en petits cartons, jouant comme des plaques de persiennes. Les portes étaient rondes ou ovales, d'un délicieux effet. Je dois faire le plus grand éloge des vins d'Espagne, de Bourgogne et de Champagne qu'il nous servit à son excellent dîner. Son fils étudie à l'université d'Edimbourg, mais il garde sa queue chinoise sous son chapeau. La soirée que nous avons passée avec cet aimable Chinois ne sera pas un des moins intéressants épisodes de notre voyage.

## JAVA [1].

Après un séjour d'une semaine à Singapore, nous partîmes pour Java, le paradis malais, et le 5 mai, une

1. Île de la Sonde, située par 5° 32' — 8° 45' lat. S. et par 105° 48' — 112° long. E.

année après notre départ de Trieste, nous jetions l'ancre dans le port de Batavia.

Du port à la ville il faut se faire haler en canal pendant une heure et demie fort ennuyeuse ; il semble en vérité que ce soit uniquement pour se passer la fantaisie d'un canal que les Hollandais ont bâti leur ville si loin de la mer.

Il s'en faut de beaucoup que le port de Batavia ait une activité comparable à celle du port tout récemment ouvert de Singapore, malgré la prééminence qu'auraient dû lui assurer son ancienneté, son importance et sa situation exceptionnelle. Je n'y ai vu que 65 vaisseaux européens et 120 à 150 lougres montés par des Chinois et des Malais. La cause de cette infériorité est d'abord la protection exorbitante dont jouit Batavia. Ensuite les moyens de transport sont trop coûteux. Le petit bateau qui nous mena du navire au port de débarquement se fit payer de 4 à 5 fl. (10 fr.), et la voiture, jusqu'à Molenvliet ou Weltvreden, 3 fl. et demi, soit en tout 16 fr. 50 c. De plus, il faut absolument transporter tous les objets encombrants, caisses, malles, etc., jusqu'à la ville, attendu qu'au port il n'y a personne pour s'en charger : on n'y trouve ni ouvriers, ni marchands, ni marchandises.

Avec ses 86 500 habitants (8370 Européens, 800 Hindous et Arabes, 18 400 Chinois, et le reste Javanais), Batavia recouvre une superficie égale à celle de Paris, ses maisons étant fort éloignées les unes des autres, et entourées de vastes jardins, de champs, de prairies et de parcs. L'ancienne ville, bâtie sur un terrain marécageux et malsain, qui lui avait valu le nom du Grand Cimetière, n'est plus habitée par les Européens. Ses beaux bâtiments, ses vastes hôtels sont transformés en bureaux, en magasins et en comptoirs, qu'on se hâte d'abandonner avant la fin du jour, pour se rendre à Weltvreden, devenu depuis dix ans une charmante ville.

Paysage dans l'intérieur de Java. — Dessin de M. de Bar. (*Die illustrirte Zeitung*.

M. Pahud, le gouverneur de l'île, avait chargé un de ses aides de camp de nous accompagner dans les différentes régences ; le docteur Bleeker, un des naturalistes les plus distingués de Java, s'offrit pour être notre guide ; on dressa un itinéraire pour nous montrer, en peu de temps, le plus de choses possible ; on expédia des messagers pour annoncer notre arrivée et préparer nos repas et nos logements.

Le 13 mai, trois calèches transportaient notre société de la capitale à Buitenzorf (Sans-Souci), la résidence du gouverneur général. En trois heures et demie nous avions parcouru plus de 67 kilomètres, soit 20 kilomètres à l'heure ; à chaque demi-heure on prenait des chevaux frais qui ne cessaient de galoper. Jamais chevaux ne m'ont mené si vite, même en Hongrie. Le travail humain, c'est-à-dire le travail d'esclaves, coûte si peu à Java, qu'au lieu de munir les voitures de sabots, on emploie aux descentes une douzaine de pauvres diables

qui s'accrochent aux roues ou les retiennent par des cordes.

Buitenzorg possède un des plus beaux jardins botaniques du monde ; sa disposition devrait servir de modèle à nos Jardins des plantes. Chaque famille étant cultivée avec toutes ses espèces dans un carré spécial, on peut apprécier d'un regard tous les caractères du groupe. Le jardin est surtout riche en palmiers, mais il n'est guère de plante importante de l'Inde ou de l'Australie qui manque à la collection. Le directeur de l'établissement s'est fait une très-belle fortune grâce à la culture de la vanille, dont la livre se vend encore 40 fl. hollandais, soit 173 fr. le kilogramme[1].

A Sans-Souci je fus mis en relation avec un jeune nègre, Acouasie Boachi, fils d'un prince de Coumasi, capitale des Achantis, sur la Côte d'Or. Un Hollandais, voulant prouver à ses compatriotes que les nègres sont capables d'un développement égal à celui de la race blanche, détermina les parents d'Acouasie, qui n'avait alors que neuf ans, à lui confier cet enfant et son frère pour leur donner une éducation européenne. L'expérience a réussi parfaitement; Acouasie a appris avec succès le hollandais, l'anglais, le français et l'allemand; il a étudié la minéralogie à Freiberg, en Saxe, sous la direction du célèbre Bernh. Cotta. Il s'est converti au christianisme. Son frère voulut retourner à la Côte d'Or, où il espérait introduire quelque civilisation : il y fut assassiné comme coupable de tendances révolutionnaires; les livres qu'il avait apportés d'Europe passèrent pour des grimoires, et il acheva de soulever contre lui les passions rétrogrades en essayant de faire adopter par ses compatriotes une machine à tisser.

Le gouvernement hollandais a nommé Acouasie ingénieur des mines à Java.

On nous présenta aussi un artiste indigène, Raden-Saleh, dont l'aptitude pour la peinture avait été remarquée de bonne heure. Le gouvernement l'envoya étudier en Europe, où il est resté vingt-trois ans. Depuis son retour à Batavia, il reçoit une pension annuelle d'une douzaine de mille francs, avec la seule obligation de peindre de temps à autre quelque tableau pour le roi des Pays-Bas. C'est un peintre de paysage; il a beaucoup de mérite, mais peut-être n'a-t-il pas surmonté toutes les difficultés matérielles de son art; aussi regrette-t-il beaucoup les séjours de Dresde et de Paris.

Nous visitâmes Pondok Jedeh, Gadok, Tijpanat, Megauandoeng (ou la montagne dans les nuages), élevée de 1500 mètres au-dessus de la mer. Sur notre route les autorités nous faisaient la conduite de village en village; derrière notre voiture galopaient 10 à 20 cavaliers revêtus de leurs plus beaux uniformes, et de shakos en papier. Plus de 40 esclaves ou domestiques nous précédaient d'une étape. Les natifs et même les fonctionnaires indigènes nous regardaient passer en se prosternant et en s'agenouillant. A Tjian Javar certain chef suivait à cheval notre voiture par une pluie battante; il portait un uniforme tout doré, et le nom pompeux de Roahen-Rangga-Patma-Nagara.

Dans l'espérance d'en tirer d'énormes profits, le gouvernement a fait planter à Tijpoda un grand nombre d'arbres à quinquina qui ont prospéré. Plusieurs de ces arbres ont déjà donné des graines parfaitement mûres. Mais on ne peut être encore assuré que les éléments chimiques de l'écorce auront toute la vertu de ceux de l'arbre du Pérou. C'est une question d'une extrême importance pour l'île et pour toutes ces contrées tropicales si malsaines.

Après Tijpoda nous passâmes devant plusieurs Pasangraham's, ou lieux de refuge destinés aux voyageurs surpris par l'orage. — Un étroit sentier entre de minces garde-fous nous conduisit au-dessus d'un ravin à pic entouré de vapeurs brûlantes (105°); elles s'élèvent d'une source d'eau bouillante qui se précipite d'une profondeur de quelques centaines de pieds.

A trois heures de l'après-midi nous atteignîmes le sommet du Pondjak-Pangerango. Le thermomètre marquait 8 degrés et demi seulement. Depuis longtemps nous avions laissé derrière nous la grande végétation, les massifs d'arbres avec leurs rameaux monstrueux, les dômes épais de feuillage, les fourrés obscurs, enchevêtrés d'énormes fougères, de plantes grasses, d'herbes arborescentes, de troncs et de branchages en décomposition, les lianes gigantesques entortillées autour des branches comme des serpents, ou suspendues dans les airs comme des hamacs de feuillage pleins de nids. Peu à peu les taillis, avec leurs branches couvertes de longues mousses pendantes d'un verdâtre argenté, s'étaient à leur tour éclaircis pour faire place à des bouquets isolés de basse futaie, puis à quelques arbrisseaux rabougris, dont les troncs et les branches rampaient çà et là sur le sol ou se contordaient dans les anfractuosités du rocher pour mieux s'abriter du vent et du froid et trouver encore quelque reste de chaleur terrestre. Après ces chétifs arbrisseaux, nous vîmes pendant longtemps une herbe courte et rude sur les pentes méridionales, puis rien, rien sinon le roc stérile et nu, couvert d'un brouillard humide. Nous étions nous-mêmes dans un nuage froid, qui bientôt s'épaissit au point de nous empêcher de distinguer un homme à cent pas. Nous approchions du sommet.

Nous fûmes heureux de pouvoir nous abriter sur le vaste plateau dans deux cabanes en bois où nous attendaient un poêle allumé et tout ce qui nous était nécessaire.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous étions tous sur pied, interrogeant avec anxiété le ciel. A sept heures les nuages s'éclaircirent en partie, et nous aperçûmes en face de nous le cratère du Gedeh, long de près de 2 kilomètres, avec ses parois escarpées de 600 à 700 pieds de haut, et si rapproché en apparence qu'une pierre lancée du Pangerango nous semblait devoir tomber dans l'abîme ignié. Le temps persista, par malheur, à nous être défavorable, et nous ne pûmes que deviner la splendide nature qui se dérobait à nous sous ses voiles de brouillards

1. On trouve des détails intéressants sur les industries de Java dans une notice de M. Renard, qui a été publiée par la Société de Géographie de Paris (*Bulletin*, mai 1854.)

Je m'isolai de l'expédition et je me dirigeai avec un compagnon vers Bandong, où j'arrivai à minuit. J'y fus conduit dans la maison du régent Radhen-Delhipati-Wira-Natou-Keuseuma, qui nous reçut splendidement, avec le confortable européen le plus recherché; on eût hésité à se croire les hôtes d'un seigneur javanais, sans les costumes orientaux et la multitude d'esclaves qui rampaient à plat ventre en nous offrant des pipes ou du bétel.

Le lendemain, le géologue Junghuhn, inspecteur des plantations de Quina, aux appointements de 13 200 flor. (28 000 francs par an), eut la complaisance de nous faire visiter le grand entrepôt où les planteurs de la régence doivent livrer tous leurs cafés ainsi que la plupart de leurs autres produits au gouvernement, qui les revend aux prix qu'il lui plaît de fixer.

En ce moment, le monopole des cafés est affermé à un sieur X.... Or, cet habile homme, non content de ses autres bénéfices, fait absorber au café, au moyen d'une humectation prolongée, 14 pour 100 d'eau, en sus des 4 pour 100 qu'il contient naturellement; de sorte que sur 100 000 quintaux qu'expédie annuellement M. X..., les consommateurs payent 14 000 quintaux de protoxyde d'hydrogène au poids du café, sans compter la détérioration déplorable des autres 82 000 quintaux. Il n'est donc pas étonnant que le café de Java perde de jour en jour de son ancienne célébrité. On a prétendu (peut-être les agents du sieur X....) que le sol de Java n'a plus les mêmes qualités productrices qu'autrefois. En conséquence, au lieu d'annuler la clause du contrat qui permet à son fermier de tremper ses cafés dans une mare d'eau, le gouvernement a expédié, à grands frais, de Leyde à Java, un professeur pour étudier les causes d'un appauvrissement du sol si inquiétant. Les honoraires de ce savant sont de 12 000 flor. (25 500 fr.) par an, sans compter les frais de déplacement. Il étudie le sol, et messire X.... continue à abreuver son café.

La régence de Bandong produit annuellement 100 000 quintaux de café, celle de Préang 200 000, et l'île de Java tout entière 1 million de quintaux environ.

Le gouvernement paye aux producteurs de Bandong 2 fl. 80 (5 fr. 95 c.) le quintal, rendu à l'entrepôt; mais à Batavia, il le paye un peu plus de 7 flor. (14 fr. 88 c.). Ce même café est revendu de 23 à 24 flor. (50 francs) par quintal à la Compagnie hollandaise Matschapie, qui seule, à son tour, a le droit d'embarquer, et, par suite, d'acheter cette marchandise pour le grand marché d'Europe. Monopoles sur monopoles! Enrichissement de quelques individus, accroissement de la multitude, complication inextricable!

De Lembang à Tjangoer, où nous rejoignîmes l'expédition, nous parcourûmes 128 kilomètres en 6 heures, toujours au galop, montées et descentes. De ce train, il nous fut aisé d'arriver avant le soir à la fête du premier de l'an que donnait le régent de la province. Un concours immense de population remplissait les abords et les cours du palais. Les plus proches parents de ce dignitaire avaient été installés dans la veranda ou galerie couverte devant la maison. A voir les démonstrations d'humilité servile qu'ils prodiguaient à Son Excellence, jamais nous n'aurions deviné qu'ils fussent de sa famille. Dans les salons n'entraient que les Européens spécialement invités; la seule Javanaise présente était Mme la régente, femme courte, grasse et noirâtre. Autour de nous grouillaient des masses noires; c'étaient des esclaves qui offraient à la société des tabatières, du bétel et des rafraîchissements en se traînant sur le ventre et en rampant sur les genoux; tous ces avilissements de la nature humaine nous impressionnèrent d'une façon désagréable [1]. On conversait comme on pouvait, l'oreille assourdie par le vacarme incessant du gamelong ou orchestre de cloches. Des bayadères fort peu vêtues, mais d'une laideur repoussante, exécutaient des danses sentimentales, religieuses et ennuyeuses au superlatif. Lentes, roides et maigres, elles sautillaient comme des fourches, en s'accompagnant de gestes télégraphiques. Le gouverneur voulut bien nous expliquer que cette danse devait représenter la touchante histoire de quatre sœurs, qui, égarées dans une forêt, imploraient de la divinité le retour de leur mère. Toujours l'étourdissant gamelong. Danse guerrière par huit chenapans brandissant leurs armes. Encore l'effroyable gamelong.

Dans la cour, même musique. Des masques hideux, à pied et à cheval, circulent dans la foule. Un prêtre musulman se met à pousser des hurlements lamentables sur des cendres brûlantes, près d'une masse de charbons ardents; quelques malheureux y sautent à pieds joints, et y dansent en rond. Enfin le prêtre se lance dans le brasier, et tous de danser et gesticuler furieusement. Cette représentation avait probablement quelque signification religieuse d'expiation; elle équivalait à tel ou tel de nos anciens mystères. Nous voyons ensuite des jongleries à faire dresser les cheveux sur la tête. De jeunes hommes, portant des toupies armées de pointes de fer fort aiguës, feignent de se transpercer le ventre, le sein, le front, les joues, les yeux. Ils tournent en cercle, le corps penché en avant, et poussent des cris effrayants, avec des mouvements toujours plus sauvages et convulsifs, et l'on respire enfin en les voyant tomber dans un coin, épuisés et sanglants. Et l'infernal gamelong recommence.

On lance une infinité de fusées et de raquettes, on enflamme des roues tournantes; mais le bouquet de la fête est un affreux serpent de feu de plus de 20 pieds de long, que des mains invisibles font glisser et tourbillonner çà et là, en imitant, avec une précision effrayante, les mouvements, les sifflements et les ondulations de la bête.

Enfin, le gamelong cesse son vacarme.

Le lendemain, nous étions de retour à Buitenzorg, chez le gouverneur.

M. Pahud vit fort retiré, et ne converse guère qu'avec ses aides de camp et sa fille, dont le mari avait été

1. On sait qu'on a eu récemment à déplorer d'affreux massacres d'Européens dans les îles de la Sonde; l'esclavage a dû être aboli d'urgence dans l'île de Java, à partir du 1er octobre dernier.

naguère assassiné sous ses yeux par quelques Malais. Ce deuil sincère contraste péniblement avec une étiquette officielle dont la roideur et la minutie ne sont comparables qu'à celle de la cour d'Espagne aux derniers siècles. A quoi sert-elle ?

Nous employâmes quelques jours à mesurer un grand

Un volcan à Java [1], d'après J. Selleny. (*Die illustrirte Zeitung.*)

nombre d'individus dans les casernes, les prisons et les hôpitaux. On nous a fait cadeau d'une collection de cinquante-quatre crânes appartenant aux races les plus diverses.

De Java, *la Novara* se dirigea vers les îles Philippines, notre projet étant de visiter Manille et une partie de l'île de Luçon.

(*La suite à une autre livraison.*)

## PRIX PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

### PRIX ANNUEL POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE.

La Société offre sa grande médaille d'or au voyageur qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1867, la découverte jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance; il recevra, en outre, le titre de correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découvertes proprement dites, des médailles d'argent ou de bronze seront décernées aux voyageurs qui auront adressé, pendant le même temps, à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Ils seront portés de droit, s'ils sont étrangers, sur la liste de candidats pour les places de correspondant.

### PRIX SPÉCIAL POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

La Société rappelle le sujet de prix qu'elle a proposé en 1855 :

Un prix de 600 francs, susceptible d'accroissement par la souscription qui demeure ouverte au local de la Société [1], est offert au voyageur qui se sera rendu, le premier, de l'Algérie à la colonie du Sénégal, ou réciproquement de la colonie du Sénégal à l'Algérie, en passant par Tombouctou. Le voyageur devra recueillir sur sa route des notions exactes et neuves sur les caravanes qui traversent l'espace dont il s'agit, leurs directions, leur importance et les époques de leurs voyages. La Société de géographie n'a pas l'intention de confier à personne, en particulier, une mission spéciale à ce sujet; la récompense sera décernée à celui qui aurait atteint le but indiqué [2].

1. Java renferme plus de quarante-cinq volcans, dont vingt ou vingt-trois sont en activité. Humboldt les a décrits dans le *Cosmos* (t. IV, p. 324 et suiv.).

1. On souscrit, à Paris, chez M. Meignein, notaire et trésorier de la Société, rue Saint-Honoré, 370, et au bureau de la Société, rue Christine, 3.

2. « La France possède en Afrique, depuis plusieurs siècles, une grande colonie (le Sénégal); le pavillon français peut flotter de l'océan à la Falemé; les royaumes voisins sont en bonne intelligence avec nous. D'un autre côté, depuis bientôt trente ans, nous possédons l'Algérie et déjà même plusieurs oasis du Sahara. Comment se fait-il que ces deux colonies n'aient pas encore essayé de se donner la main, en s'envoyant réciproquement des missionnaires scientifiques, des pionniers de découvertes, des voyageurs courageux, des observateurs capables, même simplement des négociants intelligents et instruits, s'associant aux caravanes qui circulent sans cesse à travers le grand désert? » (M. Jomard, *Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1854.)

LA COCHINCHINE. — Portraits et costumes de l'empereur et de ses ministres. — Dessin de Therond d'après des dessins communiqués.

# LA COCHINCHINE

## EN 1859.

NOTES EXTRAITES D'UNE CORRESPONDANCE INÉDITE.

.... Vous voulez avoir une idée de ce pays, du peuple qui l'habite, et de son gouvernement? Eh bien, figurez-vous la Chine en petit, un peu plus étriquée, un peu plus étranglée, réduite à 360 000 kilomètres carrés, à 20, ou peut-être à 25 millions d'habitants, une Chine dont les principaux cours d'eau coulent parallèlement au méridien, du nord au sud, au lieu de couler en latitude, de l'ouest à l'est, et vous aurez, sauf le climat, une idée assez exacte de la Cochinchine. Les îles Philippines lui tiennent lieu de Japon. La frontière septentrionale est limitrophe de la Chine, comme la Chine l'est de la Russie. L'Annam est tributaire de la Chine; la Chine ne l'est pas encore de la Russie, mais à la manière dont s'y prend le général Mouravieff, cela ne peut certainement beaucoup tarder.

L'empire annamite se compose de trois parties principales, le Tonkin au nord, le Cambodje au sud, la Cochinchine entre les deux. Autrefois le Cambodje était indépendant et formait même un État assez puissant. Les Cochinchinois lui ont enlevé la meilleure partie de ses provinces maritimes, à peu près comme les Anglais ont fait à la Birmanie. Pour ce qui lui reste, le roi de ce petit État est tributaire des souverains de Siam.

Le gouvernement de l'empire d'Annam paraît calqué sur le gouvernement chinois; à ce titre, il avait quelque droit aux sympathies de certains sinologues qui, soit dit en passant, autant que je les connais, sont bien capables de prendre fait et cause pour l'empereur Tu-Duc contre nous, comme ils le font sans vergogne pour l'empereur Hien-Foung contre MM. Bruce et de Bourboulon. Un seul voyage en Chine les guérirait bientôt de tout leur enthousiasme.

L'empereur d'Annam est le père de ses sujets, mais le père comme l'entendaient les anciens lorsqu'ils recommandaient au citoyen d'aimer énergiquement ses enfants, *amare fortiter liberos*. La sollicitude du monarque se traduit le plus souvent par des coups de fouet et de rotin, de rotin surtout, l'instrument essentiel de la politique asiatique. Cela commence par le premier ministre, qui, bâtonné, bâtonne à son tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier échelon de l'échelle sociale. Il serait difficile de calculer combien un instant de mauvaise humeur impériale peut représenter de coups de bâton.

Comme, avant tout, les enfants se doivent à leur père, rien d'étonnant à ce qu'ils fournissent à ses besoins et même à ses caprices. En conséquence, S. M. Annamite puise assez largement dans l'escarcelle de son bon peuple. C'est d'ailleurs un honnête et saint homme, un disciple fervent de Confucius et de Fo, qui connaît par cœur toutes les maximes de l'antiquité, et qui, lorsqu'il coupe des têtes, ce qui lui arrive assez souvent, coupe de préférence celle des chrétiens.

Au-dessous de l'empereur, on trouve les mandarins, qui passent une moitié de leur vie à apprendre à lire, pour arriver aux emplois, et une autre moitié à rançonner leurs subalternes, pour tirer quelque fruit de leurs études. Néanmoins tous ne font pas fortune, car s'ils rançonnent, ils sont rançonnés, et à côté des coups de bâton qui descendent l'échelle sociale, il y a la corruption qui la monte. Avec ce système, aucune réclamation n'est possible, malgré les lois protectrices dont on parle toujours, sauf à n'en jamais tenir compte. Vous le voyez, c'est à s'y tromper: on se croirait dans l'empire du milieu. Enfin quant aux dimensions, aux traditions, aux mœurs publiques, aux habitudes privées et à la religion d'État, la Cochinchine est à la Chine ce que la Belgique est à la France.

Le climat est loin d'être sain, notamment sur les côtes et pendant la saison des pluies. J'en sais quelque chose. Mais il convient merveilleusement à une foule de petits animaux qui s'y développent avec une rapidité incroyable et qui font preuve d'une activité peu commune. Les moustiques surtout sont dévorants. J'ai souvent vu de mes camarades se réveiller méconnaissables, les yeux hors de la tête, horriblement boursouflés. Ils se fussent rencontrés sans se reconnaître. Nos cousins ne sauraient vous donner une idée de ce fléau; c'est quelque chose d'impossible et d'inimaginable, qui vous poursuit, qui vous tourmente, qui ne vous laisse ni repos ni trêve. Pour fermer l'œil pendant la nuit, il faut absolument des moustiquaires; et encore!... Dans certains villages, m'a-t-on dit, il n'y a pas jusqu'aux porcs qui n'aient la leur. Autrement ils périraient en une nuit.

### COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF.

.... C'est au XVIII[e] siècle qu'ont commencé nos rapports avec le royaume d'Annam. M. Poivre, homme d'un grand talent, l'ami et le protecteur de Bernardin de Saint-Pierre, aborda vers 1749 en Cochinchine, où il était envoyé par la Compagnie des Indes. Il devait essayer d'entrer en rapport avec l'empereur d'alors, qui montra d'abord une bienveillance qui ne fut pas de longue durée, et, en somme, il résulta de la mission de M. Poivre la découverte de quelques plantes utiles, qu'il naturalisa dans nos colonies.

Peu de temps après, l'Annam fut troublé par une grande insurrection, assez semblable, sauf l'esprit moderne, à celle qui, depuis dix ans, met la Chine en feu. Cette insurrection se développa très-rapidement et par-

vint à détrôner Nguyen-Anh, plus tard l'empereur Gia-Long; c'était vers 1786. Louis XVI, comprenant l'intérêt que la France avait à se créer un point d'appui dans les mers de Chine, prit fait et cause pour le souverain déchu, comme, il y a quelques années, nous aurions dû prendre fait et cause pour la grande insurrection chinoise contre la dynastie Mantchoue, qui nous joue de si mauvais tours. Un traité fut conclu, le 28 novembre 1787, entre Gia-Long et la France. Aux termes de ce traité, dont vous serez peut-être bien aise de connaître les stipulations principales, on devait mettre à la disposition du monarque cochinchinois sept régiments français, vingt bâtiments de guerre et cinq millions, dont cinq cent mille francs en espèces, le reste en artillerie, mousquets, etc. En revanche, le port et le territoire de Tourane (Han-San), les îles adjacentes de Faï-Fo au midi, et de Haï-Wen au nord, étaient cédés à la France. Dans le cas où quelque puissance eût attaqué le nouvel établissement, le roi de Cochinchine devait fournir au moins soixante mille hommes de troupes, habillés et entretenus à ses frais, pour coopérer à la défense du territoire concédé.

La Révolution qui couvait en France paralysa tous les projets de Louis XVI. On ne put envoyer les forces qui devaient agir en faveur de Gia-Long, mais plusieurs officiers français partirent pour la Cochinchine; dans le nombre étaient MM. Chaigneau, Dayot, Vannier et Olivier. Un fils de M. Chaigneau habite Paris en ce moment, et même il a élucidé dans les journaux la question cochinchinoise par plusieurs articles pleins de détails intéressants sur les hommes de cœur qui nous ont devancés dans ces mers lointaines. Toujours est-il qu'ils furent parfaitement reçus par le souverain légitime, qu'ils disciplinèrent son armée, et qu'ils le replacèrent sur son trône.

La forteresse de Saïgon, dont je vous envoie le plan (voy. p. 55), est l'œuvre de ces intelligents officiers.

Gia-Long mourut le 25 janvier 1820. Son fils Minh-Mang lui succéda, aussi intraitable, aussi hostile aux Européens que Gia-Long avait été bienveillant. Son règne fut celui de la vieille barbarie asiatique, le triomphe de tous les mauvais instincts particuliers aux dynasties chinoises. Cela dura jusqu'en 1841, époque de la mort de Minh-Mang. Une chute de cheval en débarrassa le monde. Thien-Tri, monté sur le trône après lui, fut un peu moins cruel que son père, un peu moins persécuteur, ce qui n'empêcha pas le guet-apens dont la frégate *la Gloire* et la corvette *la Capricieuse*, qui se trouvaient dans la baie de Tourane, faillirent être victimes en 1847. Le commandant Lapierre et son état-major avaient été invités à dîner à terre; ils se disposaient à s'y rendre, quand une lettre interceptée leur apprit qu'on ne projetait rien moins que de les massacrer. Thien-Tri y perdit sa flotte, qui fut immédiatement attaquée et coulée bas, sans compter mille ou douze cents hommes. De notre côté, nous n'eûmes qu'un matelot tué. A cette nouvelle, telle fut la colère de l'empereur qu'il en étouffa, paraît-il, car il mourut très-peu de temps après, laissant à Tu-Duc, son fils cadet, le bonnet qui, en ces régions, tient lieu de sceptre et de couronne.

Tu-Duc règne aujourd'hui. Un missionnaire qui a long-temps séjourné à Hué m'a communiqué le portrait de ce souverain et des principaux personnages de sa cour. C'est un homme de trente-six ans, de la trempe de Minh-Mang, son grand-père et de Hien-Foung, son suzerain. Il hait les Européens et a étendu sur nos missionnaires la plus sanglante persécution dont les annales de la Cochinchine aient conservé le souvenir.

Dans le courant d'une seule année, l'année dernière, il y a eu dans ses États, pour faits de religion : soixante et un blocus de villes et de villages, accompagnés de destructions de couvents et d'églises, de pillage souvent et de confiscation toujours; six cent soixante-cinq arrestations de missionnaires, de religieuses ou de néophytes; trois cents condamnations à la prison ou à l'exil, et enfin quatre-vingts suppliciés, parmi lesquels douze prêtres indigènes et deux évêques européens.

Si cet échantillon de la manière dont Tu-Duc entend la liberté de conscience ne vous aide pas à comprendre comment il entend la liberté commerciale, vous le comprendrez mieux peut-être par ce fragment d'édit publié en 1845, et qui a toujours force de loi.

« .... Il convient d'apprendre aux habitants du royaume de France, s'il y en a qui veulent trafiquer ici, qu'ils ne peuvent aborder qu'au port de Tourane. Faire le commerce, vendre, acheter, tout cela leur est permis, mais ils ne peuvent venir de Macao pour parcourir toutes les provinces, se répandre parmi le peuple, le tromper et violer les lois. Le mandarin devrait en ce cas recourir aux plus sévères pénalités, et, en cas de récidive, il serait impossible de faire grâce. »

Malgré les avantages géographiques et autres qu'offrait le port de Tourane, les tracasseries humiliantes auxquelles les navires étrangers étaient soumis formaient un obstacle invincible aux transactions commerciales.

Tout navire européen venant en ce pays ne pouvait vendre sa cargaison qu'au roi; car la population est ou se dit trop pauvre pour rien acheter; redoutant l'avidité des mandarins, tous les indigènes se font pauvres ou enfouissent leur argent, s'ils en ont. Ensuite, pour traiter avec le roi, seul trafiquant de son royaume, le capitaine ne pouvait aller à Hué-fou, l'édit royal, ci-dessus relaté, lui interdisant, sous peine de mort, de pénétrer dans l'intérieur des terres. Il lui fallait donc accepter comme intermédiaires les mandarins, qui le rançonnaient sans conscience et sans merci. Lorsqu'enfin, à force de peines et d'humiliations, il avait fini par placer sa cargaison, venaient des contestations sans fin pour le payement, puis d'autres difficultés pour le chargement de son navire. Sous ce rapport, en effet, il lui fallait encore traiter avec le roi, seul vendeur comme seul acquéreur possible, et toujours passer par le médium de ses honnêtes agents. En cas de dol ou d'erreurs, à quoi lui servait de réclamer? Rebuté par tant d'obstacles, le commerce européen avait cessé de paraître à Tourane.

M. de Montigny, lors de sa mission de Siam, voulut

essayer une dernière réclamation diplomatique auprès de Tu-Duc et échoua complétement dans cette tentative. De là l'expédition que nous venons de faire de concert avec l'Espagne.

### LA DERNIÈRE EXPÉDITION.

Les forts de Tourane, des ouvrages construits à l'européenne, qui défendaient la baie et qui de loin paraissaient quelque chose, furent enlevés le 1er septembre de l'année dernière (1858), en un tour de main, par moins de deux mille hommes, dont moitié Français, moitié officiers espagnols et soldats Tagals de Luçon.

En entrant dans le fort de l'Observatoire, nous fûmes très-surpris de trouver les artilleurs annamites assis sur leurs canons, tranquillement, les bras croisés. S'ils se fussent enfuis, on leur eût tout bonnement coupé la tête; s'ils eussent prolongé la défense, ils se fussent inutilement fatigués; dans le doute, ils s'abstenaient, se laissant d'ailleurs sabrer avec la plus incroyable insouciance. C'est la consigne comme l'entendent les soldats de Tu-Duc, et, sous ce rapport, ils n'ont de pareils que leurs amis les Chinois. Beaucoup de ces braves gens n'avaient pas d'uniforme; ils étaient en haillons, comme tous les habitants du pays. La plupart étaient armés de fusils à pierre, de la fabrique de Saint-Étienne, ce qui nous a fort étonnés. J'ai trouvé sur le terrain plusieurs petites poires à poudre en bois, mais je n'affirmerais pas que cet engin fût réglementaire dans l'armée cochinchinoise. Pendant ce temps, le fort de l'est sautait; le lendemain le fort de l'ouest sauta de même. Si les ouvrages étaient assez médiocrement défendus, ils étaient en revanche merveilleusement armés. J'y ai vu des pièces de bronze magnifiques, pourvues de hausses seulement appliquées. Le fort de l'ouest contenait en outre un parc d'artillerie de campagne, de jolies pièces du 6 et de 9, presque semblables aux nôtres, seulement montées sur d'immenses roues, comme les *buggy* américains. Le même jour, nous étions définitivement établis à terre, en mesure d'attendre l'armée annamite, si l'envie lui prenait de paraître. Mais elle ne vint pas. Il faisait une chaleur accablante, comme j'en ai rarement vue de ma vie. C'était une fournaise. Deux ou trois de mes hommes succombèrent à l'action du soleil et de la fatigue. Rien de beau du reste comme cette baie de Tourane échancrée en croissant, avec ses deux caps montagneux prolongés sur l'Océan, tandis que nos deux escadres à l'ancre, le va-et-vient des embarcations, le mouvement des hommes à terre, les uniformes si variés de notre infanterie, de nos marins, des troupes coloniales des Philippines, et les pavillons des deux nations flottant au-dessus des forts éteints, rappellent l'activité de l'Europe, venant enfin secouer la léthargie séculaire du vieil Orient.

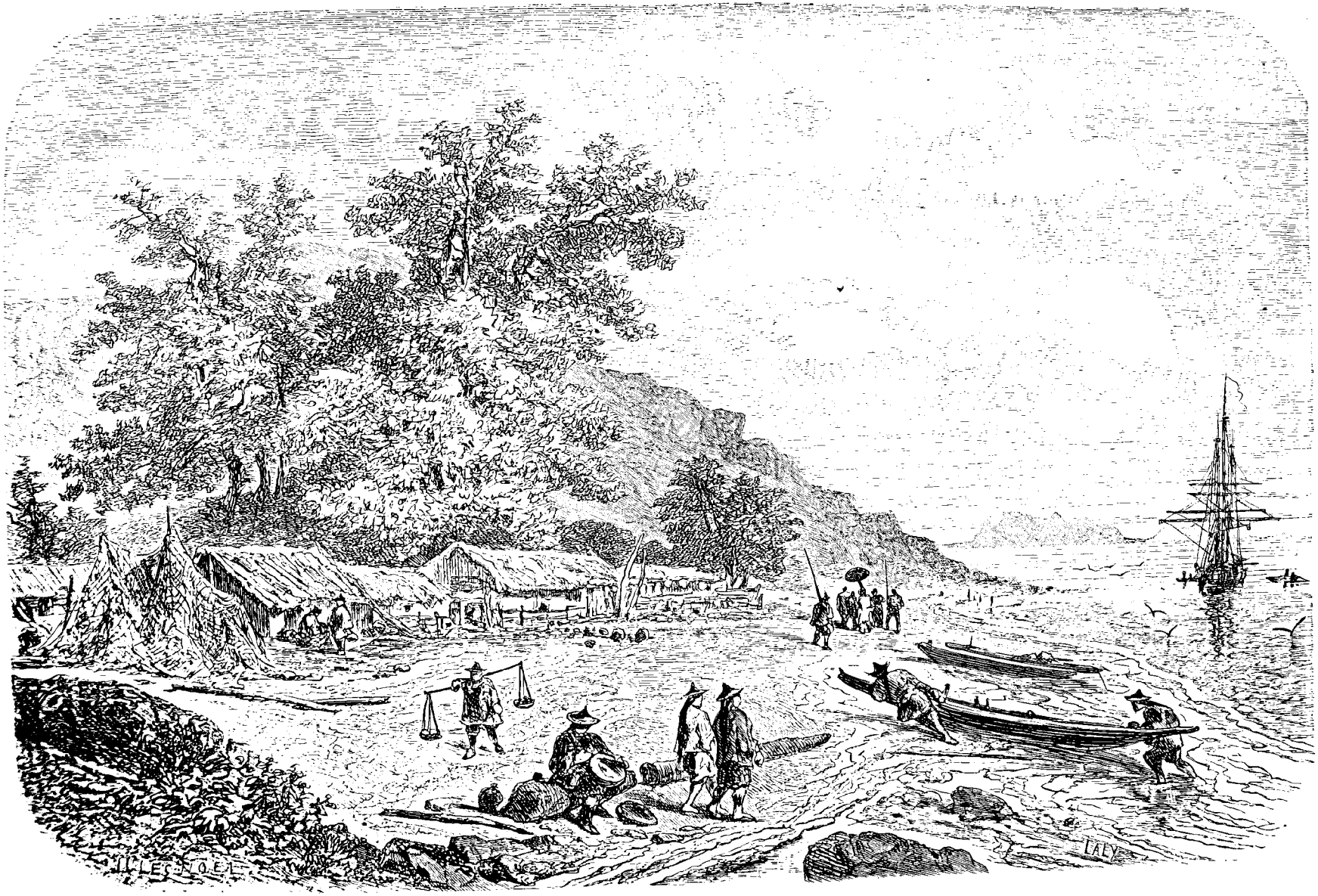
Je vous épargne le récit de nos menus combats quotidiens, de nos prodiges d'installation, de nos plaisirs et de nos misères, le plus souvent sous une pluie battante, car la saison sèche ne commence qu'en décembre, pour vous parler de notre expédition de Saïgon, à quelque deux cents lieues vers le sud.

Si vous jetez les yeux sur la carte et que vous suiviez le cours du fleuve Cambodje, qui là-bas s'appelle le Mé-Khom, vous remarquerez à son embouchure une multitude de bras, se faisant jour au travers d'un nombre infini d'atterrissements de toute grandeur, quelque chose que je ne saurais comparer qu'au delta du Gange, ou à la Zélande hollandaise. De ces atterrissements, les uns sont fournis par ce fleuve immense, l'un des plus considérables de l'Asie, les autres par un autre cours d'eau très-important qui se jette dans la mer à quelque distance, comme l'Escaut par rapport à la Meuse. En continuant ma comparaison, Saïgon serait à peu près dans la position d'Anvers. Figurez-vous un pays parfaitement plat, coupé de magnifiques rivières, extrêmement boisé, mais boisé de ficus, de tecks, de palmiers et de bananiers entre-croisant de toutes les manières possibles leurs branches et leurs feuillages; placez de loin en loin, sous ces berceaux de verdure, des cases de clayonnage et de bambous, aux abords desquels circulent, grouillent ou pataugent, en bonne intelligence les uns avec les autres, d'abord des échantillons tous plus ou moins sales et laids, de la race d'Adam, puis des buffles noirs et doux, des cochons dont le ventre balaye la terre, et enfin des poules de cette variété que l'Exposition de 1855 a popularisée en Europe, et vous connaîtrez aussi bien que moi cette partie de la basse Cochinchine. Les vues (p. 53 et 56), dont l'une est prise d'une des embouchures de la rivière de Saïgon, vous représenteront l'aspect général de ce pays mieux que ne le ferait une description détaillée.

### PRISE DE SAÏGON.

Nous étions le 9 février dernier à l'embouchure du fleuve de Saïgon, avec *le Phlégéton*, portant le pavillon du vice-amiral Rigault de Genouilly, *le Primauguet*, trois canonières, autant de transports mixtes et un aviso à vapeur espagnol, *l'El Cano*, si je me souviens bien. Nous nous avançons résolûment au milieu de ce dédale de rivières, enchevêtrées de la manière la plus bizarre, trouvant d'ailleurs partout 5 ou 6 brasses de profondeur, le beaupré dans les arbres. Le bras principal n'avait guère moins de cent mètres de largeur. Il était défendu par une douzaine de forts en bois, bien armés, et par trois estacades. Tout cela fut enlevé assez rapidement; les deux derniers, ceux qui se trouvaient le plus rapproché de la ville, tinrent seuls assez longtemps. Ils nous prenaient d'écharpe, et nos canonnières, serrées les unes contre les autres, ne pouvaient riposter que des deux pièces de l'avant. Il ne nous fallut cependant pas plus d'une heure pour en venir à bout. Nous étions à Saïgon.

Tâchez maintenant de vous représenter, je ne dis pas une ville comme nous l'entendons en Europe, mais une forêt tropicale du sein de laquelle surgiraient de distance en distance des habitations presque confortables; tout cela vert, tout cela frais, tout cela coupé de ruisseaux qui vont, qui viennent, qui se croisent, et qui se perdent dans le fourré; au milieu de cette végétation, masqué par les arbres, un grand fort, carré, bastionné, en belles pierres de taille : voilà Saïgon et sa citadelle. La pre-



Une plage de la baie de Tourane. — Dessin de Jules Noë

mière était à nous, la seconde le fut bientôt, quoiqu'on ne la vît pas de la rivière et que nous fussions obligés de tirer au jugé. Après avoir éteint son feu, nous l'escaladâmes avec de grandes échelles de bambou, nous attendant à trouver les canonniers à cheval sur leurs pièces, comme à Tourane; mais, cette fois-ci, ils avaient disparu.

Nous y trouvâmes en revanche un matériel immense, un arsenal complet, 85 000 kilogrammes de poudre en caisses ou en baril, du salpêtre, du soufre, du plomb, des équipements militaires, du riz pour nourrir 8 000 hommes et 130 000 fr. en monnaie du pays, c'est-à-dire en sapèques. Il en faut 3000 pour faire 5 fr., ce qui porte à 78 millions le nombre des petits morceaux de zinc qui composaient la caisse militaire.

Je m'installai dans une pagode pour y passer la nuit, et j'en ai rarement passé de meilleure. La pagode, c'est l'hôtellerie de la Chine et de l'Indo-Chine; on y mange, on y boit, on y dort quand on peut, on y signe même des traités comme à Tien-Tsin, sans aucune profanation; le bouddhisme est tolérant. C'est un peu comme les églises grecques du Caire, où le prêtre vit en famille, avec ses enfants qui jouent devant l'autel et sa femme qui fait la cuisine dans une chapelle. En somme, on y est infiniment mieux que dans certains hôtels de ma connaissance, l'hôtel *du prince de Galles*, à Aden, par exemple, tout anglais qu'il soit. Et je m'endormis, en pensant à cette carrière d'aventures qui me conduisait si loin de la France, quoique dans un pays tout plein de la France, dans ce fort construit par des Français et que des Français venaient de prendre; tant il est vrai que nous sommes partout et que l'Asie n'est plus chez elle.

Le lendemain, je m'éveillai avec cette nature merveilleuse qui nous entourait comme un océan de verdure. Sur les 7 heures du matin, je vis venir deux de mes hommes qui m'amenaient un pauvre diable assez bizarrement accoutré. La veille, pendant l'action, il s'était réfugié sur un figuier; il y était resté toute la nuit, et ce n'est qu'aux premières lueurs du jour que nos marins l'avaient aperçu. Ce fut une affaire que de le décider à descendre. Jugez de mon étonnement, quand je l'entendis s'écrier du ton le plus piteux, mais aussi avec une élégance que Cicéron n'eût pas démentie : *Parce, Domine! Non hostis sum, christianus Cambodjanus!* A ma honte, je dois l'avouer, mon prisonnier en savait plus long que moi; mais le bon docteur D*** vint à mon aide, et bientôt nous nous entendîmes.

Il s'appelait Li-Kouan. C'était un garçon de 27 à 28 ans, petit, le nez court et écrasé, les pommettes saillantes, la figure plate, les cheveux noirs, le teint d'un blanc sale tirant sur le jaune, d'un embonpoint prématuré. Il portait un large pantalon, un peu avarié par son ascension, et une espèce de petite blouse qui lui descendait jusqu'aux genoux. Comme il me l'avait si bien dit, il était chrétien et établi au Cambodje, quoique d'origine chinoise. Deux jours auparavant, il avait vainement tenté de rejoindre l'escadre, dans la rivière, avec l'évêque de Saïgon, Mgr Lefebvre, et le lendemain il avait vu massacrer un missionnaire.

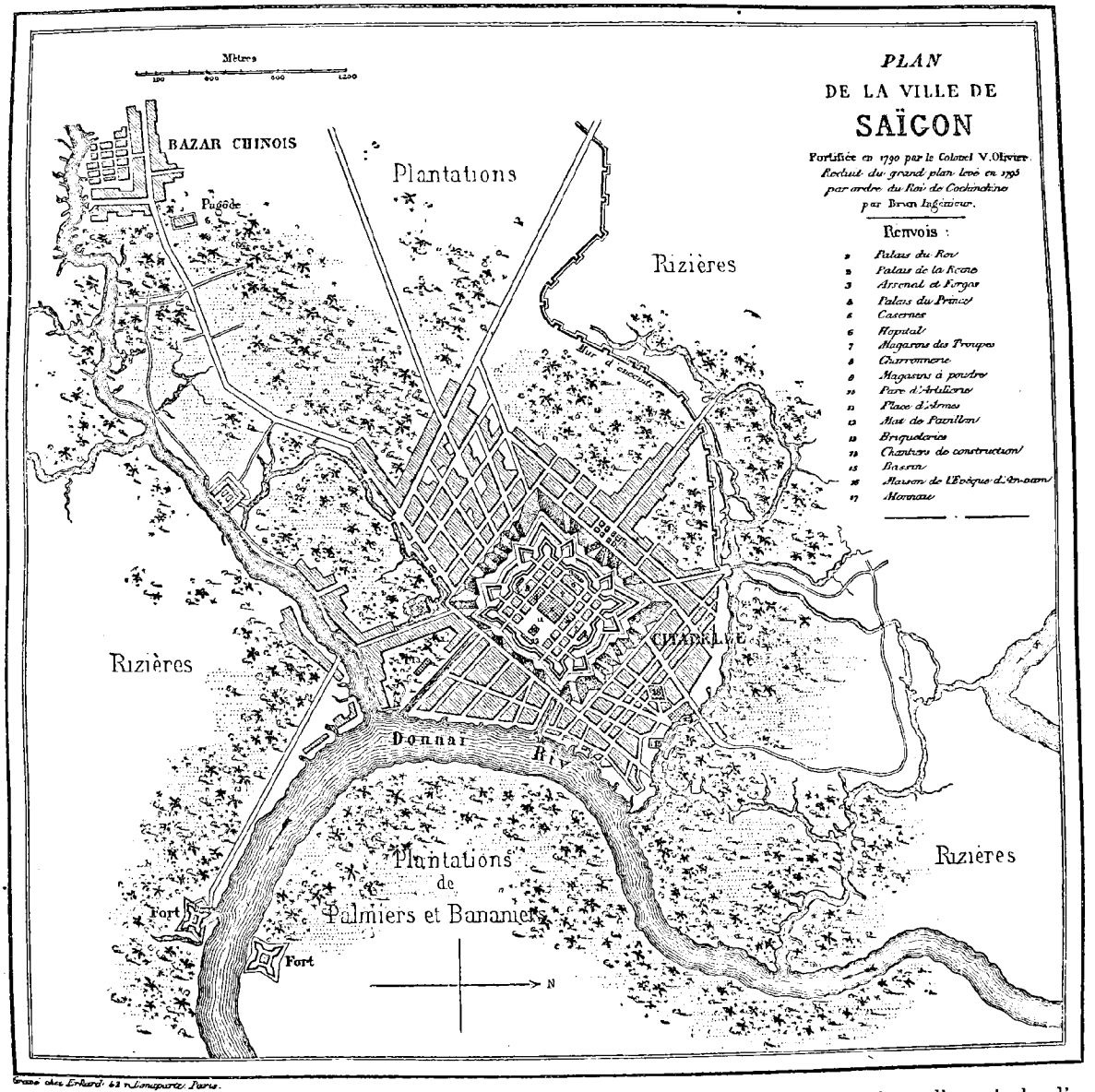
Li-Kouan et moi, nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. Il m'apprit qu'il y avait environ 500 000 chrétiens en Cochinchine, et me donna d'assez curieux détails sur le petit royaume de Cambodje. Je vous ai dit que les provinces maritimes seules avaient été conquises par les Annamites. La frontière est à une vingtaine de lieues de Saïgon, tout au plus. Au delà commence la juridiction de l'illustre roi Duong, *illustris rex Duong*, comme l'appelait mon néophyte, un souverain qui a connu l'adversité. Longtemps prisonnier des Siamois, il fut obligé, pour vivre, de se faire horloger. On le dit petit et gros, très-marqué de la petite vérole, fanatique des Européens. Il se pique aussi de latinité, s'il faut en croire Li-Kouan, et il aurait décoré sa salle à manger d'inscriptions dans le genre de celle-ci : *domus manducare bibere que*. Son premier eunuque est aussi son premier cuisinier, et j'imagine que le grand maître de l'artillerie cambodjienne, dont mon prisonnier ne me parlait qu'avec le plus profond respect, doit remplir, en dehors de sa charge, quelques fonctions domestiques du même genre. Duong n'a de la royauté qu'un jupon en soie jaune, attaché par une ceinture d'or; pour le reste c'est un bon bourgeois de Paris ou de Londres, égaré dans les plaines de l'Asie, vous donnant de cordiales poignées de mains et vous offrant de l'eau de Cologne à la fin des repas, faute de pouvoir vous servir du vin de Champagne.

Que pensez-vous de Li-Kouan et de son souverain? J'avoue, que le premier compte aujourd'hui dans mes souvenirs et que le second a fort égayé mes loisirs de Saïgon. Quel singulier pays que l'Asie, où l'on trouve de pareils contrastes! Allez donc aux extrémités de l'Orient, au bivouac, sur la brèche de Saïgon, pour y entendre parler latin, et pour retrouver des souvenirs de collége dans ces mystérieuses et lointaines régions! Quelle action bizarre de notre jeune Europe sur ces vieux mondes, et que de révolutions en perspective, aujourd'hui que la vapeur a supprimé les distances, semblable à un pont mobile qui relierait les extrémités du globe!

Saïgon offre d'ailleurs d'immenses avantages commerciaux; sous ce rapport, c'est le point le plus important de la Cochinchine. La rivière est navigable pour les plus grands navires, même pour les vaisseaux, et nulle part je n'ai rencontré un fleuve aussi sûr et aussi facile. Il suffit d'une marée — elles sont ici de douze heures — pour remonter jusqu'à la ville, avec une petite brise favorable. Le pays est plat, le riz abondant, beaucoup plus beau que celui de Siam. J'ai vu de fort joli sucre terré presque blanc, ainsi qu'une espèce de sucre candi. Les bois de teinture abondent, la cire est magnifique et, quant à la cannelle, elle m'a paru d'une qualité bien supérieure à celle de la Chine et du reste de la Cochinchine. Je ne doute pas, en un mot, qu'avec un peu de persévérance et d'esprit de suite, nous ne fassions de ce port privilégié, l'un des plus beaux établissements du monde. La population est indo-chinoise et, quoique peu sympathique, elle est certainement moins hostile que celle de Canton. D'ailleurs, quelques lieues à peine séparent Saïgon du Cambodje proprement dit, et là se trouve une

race toute différente, très-facile à assimiler. Vous en jugerez par ce que je vous ai raconté du roi Duong. Si singuliers qu'ils puissent paraître, tous ces détails sont très-exacts. Ils m'ont été confirmés depuis par un missionnaire, qui a passé trois ans dans le pays. Ajoutez, enfin, qu'au point de vue militaire, la position peut être considérée comme absolument inexpugnable. En établissant quelques batteries le long de cette rivière contournée, je ne connais pas de flotte qui puisse songer à y pénétrer, pour peu qu'elle ait affaire à des Européens.

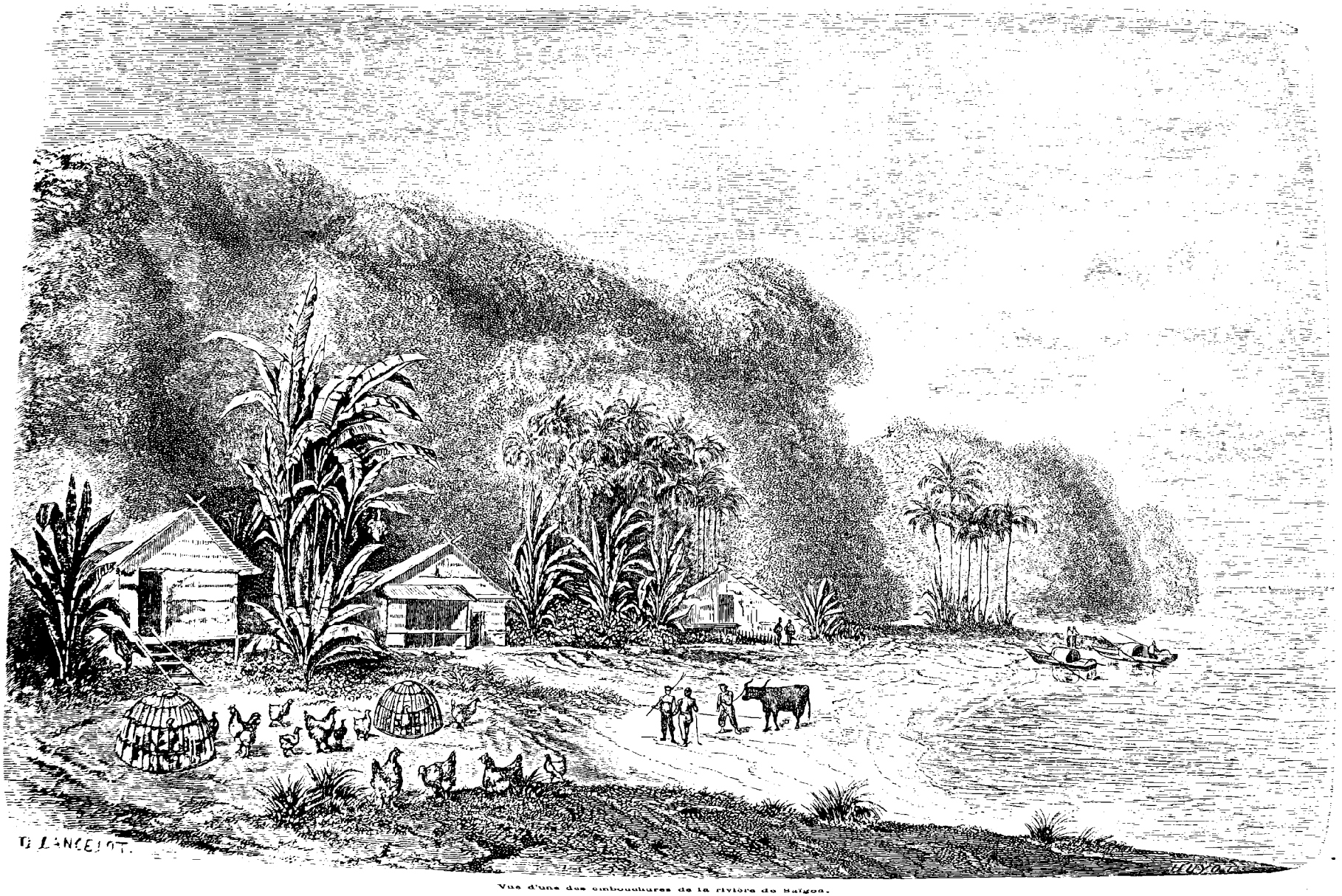
Li-Kouan est reparti pour Phnompenk, en cochinchinois Namwang, sa résidence habituelle, à quelques lieues d'Udong, la capitale du Cambodje. Il devait remonter le fleuve Mé-Khom, caché dans la jonque d'un chrétien de ses amis. La citadelle de Saïgon, bâtie pour Gialong par un colonel de génie français, n'existe plus ; on l'a fait sauter. Nous n'avons conservé que les forts voisins de la




Gravé chez Erhard 42 r. Bonaparte Paris.

rivière, qui restent confiés à la garde du commandant Jaurreguiberry. Ils sont entre bonnes mains. Soyez certain que le *joyau de l'Annam*, comme on appelle ici Saïgon et sa province, doué comme il l'est, par le sol, le climat et les eaux, pourrait être appelé à un grand avenir sous la domination française. Déjà les catholiques, très-nombreux dans le voisinage, accourent à nous de toutes parts. Grâce à leur concours dévoué, M. Lefebvre, évêque d'Isaroopolis et premier vicaire apostolique de ces régions, vient de jeter les fondations d'une école, d'un hôpital et même d'une église qui sera, sans doute, de longtemps encore, la plus belle de l'Indo-Chine

J'oubliais de vous dire qu'au moment où nos navires furent signalés sur les côtes du Cambodje, une division de la marine annamite qui y stationnait comme jadis la flotte romaine au cap Misène, se réfugia dans un des mille chenaux qui découpent le double delta des fleuves Mé-Khom et Saïgon. Nous ne pûmes l'y suivre faute de




Vue d'une des embouchures de la rivière de Saïgon.

Temple bouddhiste souterrain dans les rochers de marbre près Tourane (voy. p. 60). — Dessin de Therond d'après l'atlas de [illegible]

fond, mais le canal fut bloqué et les navires cochinchinois, après un blocus de trois mois, furent réduits à une telle extrémité que le mandarin Kiemsin, qui les commandait, les fit brûler et congédia les matelots. Ces malheureux, après avoir erré pendant plus de dix jours, arrivèrent, dans un dénûment affreux, à Saïgon, où, comme de pauvres diables qu'ils étaient, ils furent recueillis et secourus par nous, à leur grande joie et à leur grand étonnement.

La flotte ainsi détruite se composait de huit jonques de guerre de premier rang et de cinq jonques de second rang. L'amiral cochinchinois s'est réfugié d'abord à Campot, sur le golfe de Siam. Mais là, craignant la colère de l'empereur, il s'est ouvert le ventre en présence des officiers de son état-major, comme n'eût pas manqué de faire, en pareil cas, et pour la plus grande gloire de Néron ou de Domitien, l'amiral romain du cap Misène.

Ne croyez cependant pas que tous les fonctionnaires annamites soient ainsi décidés à se sacrifier classiquement sur l'autel de l'héroïsme ou plutôt de la peur. Quelques semaines après j'ai été assez heureux pour voir, de mes propres yeux, arriver à Saïgon un mandarin de terre doué de plus de philosophie pratique que son collègue maritime. Ce n'était pas moins que le préfet indigène de la province. L'époque des semailles approchant, ce digne homme, en vrai disciple de Triptolème, avait saisi le prétexte des intérêts agricoles pour entrer en pourparler avec nous et s'assurer par lui-même de l'état des choses et de la physionomie des hommes qui tenaient sa place dans son ancienne résidence.

Conduit en présence de notre commandant, il se prosterna devant lui, ni plus ni moins que s'il eût eu affaire à une idole et lui adressa un discours que notre interprète a rendu à peu près en ces termes caractéristiques :

« Vous n'êtes pas de ces pirates comme il en vient « trop souvent dans nos rivières pour piller les villes et « insulter les femmes : vous êtes sages, puisque vous êtes « sortis de cette grande nation de l'Occident qui, sous le « règne de Nguyen-Anh, lui envoya un homme vertueux « qui fut son ami, et vous êtes forts, puisque vous êtes « du même pays que ceux qui lui ont rendu le trône de « son père, dont l'avait dépouillé Tayson. Nul ne saurait « vous résister quand vous combattez, mais vous êtes « désarmés devant le faible. Laissez-nous donc ensemencer nos terres, et donnez-nous l'assurance que vous « ne nous retirerez pas votre protection à l'époque de « la récolte. »

Qu'il fût sincère ou non dans sa requête, elle lui fut accordée, et il fut reconduit aux avant-postes avec des honneurs militaires dont il paraissait aussi étonné que reconnaissant.

Vêtu d'une longue robe de damas broché et d'un pantalon de soie rouge, qui ne couvrait pas ses pieds noirs fort imparfaitement chaussés de babouches, cet auguste dignitaire était coiffé d'une calotte noire, décorée sur le devant, comme un chapeau de cantonnier, d'un large écusson de métal, au nom et aux armes de S. M. Tu-Duc, et munie sur les côtés de deux appendices en gaze noire, ne figurant pas mal deux ailes de papillon de nuit, de neuf pouces de longueur. Cet étrange couvre-chef est l'insigne distinctif des mandarins civils ; à lui seul il eût mérité les honneurs du burin, lors même qu'il n'eût pas surmonté la tête et le corps les plus typiques qu'un heureux hasard m'ait offerts : visage carré, teint jaune, œil injecté et clignotant sous des paupières évidemment trop grandes pour l'organe qu'elles recouvrent, bouche trop fendue, lèvres pendantes, dents noires et corrodées par le bétel, un corps tout à la fois maigre et trapu, puis enfin des membres grêles, tel est le signalement de l'ex-mandarin de Saïgon, et avec quelques variantes il peut convenir à tous ses compatriotes. Il faut seulement remplacer, quand il s'agit du peuple, par un air d'abattement et de tristesse, l'expression de fausseté et de ruse qui domine en général chez les grands.

Il est donc bien entendu que les Cochinchinois ne sont pas beaux ; s'ils sont les frères cadets des Chinois, ils sont bien dégénérés de leurs aînés, qui, sans être des Apollons, ont en général en partage cette force physique qui dérive de la carrure de la taille et des membres. Ils ont, de plus, une qualité que leurs voisins du sud ignorent complétement, la propreté.

Ce que nous appelons chez nous le beau sexe ne fait pas exception ici à la règle générale. En dépit d'un regard doux et bienveillant, d'un buste assez bien modelé dans la jeunesse, de pieds et de mains qu'envierait une Parisienne et de longs cheveux noirs toujours mal peignés et relevés avec peu de soin sur le derrière de la tête, la femme cochinchinoise ne laisse pas d'elle, au premier regard, une impression plus agréable que son seigneur et maître. Chez l'une comme chez l'autre, ce sont les mêmes traits de figure, la même forme de vêtements, la même denture détériorée, la même bouche suintant constamment la salive sanguinolente que provoque le bétel, et enfin, partout et toujours, la même malpropreté de corps et de vêtements. On assure même que ceux-ci, qui doivent toujours tomber de vétusté avant d'être remplacés, entrent dans les calculs gastronomiques de leurs propriétaires, grands ou petits, riches ou pauvres, pour les myriades d'insectes auxquels ils donnent asile et dont les femmes ne sont pas moins avides que les hommes.

A part ce goût extraordinaire, commun à toutes les classes de la société, même celles du plus haut parage, le peuple de l'Annam me paraît plus sobre encore que celui du Céleste-Empire. Il ignore toutes les délicatesses culinaires. Il mange peu, ne se nourrit que de poisson, de riz, d'ignames, d'une espèce de pois particulière à ce pays, et ce n'est guère qu'à la fête du renouvellement de l'année, fête à la fois religieuse et civile en Cochinchine, que la tempérance ordinaire est mise de côté, et que, suivant une expression locale, mais facile à comprendre dans tous les foyers gaulois, chaque famille *fait son cochon*, c'est-à-dire égorge un porc gras, tue ses canards, met au pillage ses provisions d'œufs couveux et fermentés (on Cochinchine on a horreur des œufs frais), et dévore en un ou deux repas ses économies de

toute l'année. Mais, même dans cette débauche annuelle, au milieu des vapeurs passagères du vin et de l'eau-de-vie de riz (*camchou* et *rack*), le Cochinchinois ne se départ pas d'une sorte de tristesse qui lui est habituelle. Ses plus grands écarts de gaieté ne l'entraînent jamais jusqu'à danser, et je ne crois pas en avoir jamais entendu chanter un seul. Peu bruyant, peu verbeux dans la conversation, qu'il maintient, en toute occasion, sur une sorte de mode cadencé et nazillard, si un tel peuple possède des chants nationaux, ils doivent être de ceux que, nous autres occidentaux, nous choisirions pour porter le diable en terre. Somme toute, l'impression générale que nous font les Cochinchinois de tout sexe et de tout âge, est qu'ils forment avant tout une réunion d'êtres mélancoliques; peut-être est-ce parce que de génération en génération ils ont vieilli sans jamais connaître la liberté.

### RETOUR A TOURANE.

Prince siamois. — Un typhon. — Combat du 15 septembre 1859.

Notre retour au quartier général a été marqué par deux événements de genres très-différents; le premier, qui nous a tous très-vivement intéressés a été la rencontre d'une jonque de guerre siamoise qui a croisé notre steamer dans le bas de la rivière de Saïgon et l'a salué de onze coups de canon, salut que nous nous sommes empressés de lui rendre. Nous n'avons pas tardé à apprendre qu'un neveu du premier roi de Siam se trouvait à bord et qu'il faisait un voyage d'instruction. Ce jeune homme passe dans le pays pour un savant distingué.

Notre commandant a été à son bord lui rendre une visite; le prince a paru très-sensible à cette attention. Il est venu ensuite visiter notre bâtiment, l'a examiné avec beaucoup de soin, surtout la machine à vapeur, et a fait avec nous une promenade de deux heures qui a paru avoir pour lui un intérêt tout nouveau.

Le lendemain, la jonque a levé l'ancre et s'est dirigée vers Saïgon. Les rapports entre le Cambodje et le golfe de Siam étaient autrefois très-fréquents, et ils ne tarderont sans doute pas à se rétablir comme par le passé.

La seconde rencontre de notre traversée, moins agréable que la première, a été celle d'un typhon, ou dragon de mer, comme on appelle ici les perturbations atmosphériques qui règnent dans les mers de la Chine lors des changements de moussons. Or, les parages qui s'étendent entre Saïgon et Tourane se trouvant sur la limite même de deux régions climatologiques, qui éprouvent alternativement et en sens inverse l'une de l'autre le chaud et le froid, le sec et l'humide, ces parages, dis-je, sont spécialement hantés par ces phénomènes redoutés des marins. Sur les proportions, la puissance et les effets d'un *typhon*, je vous renvoie d'abord au témoignage d'un voyageur moderne qui a résidé pendant de longues années dans l'Asie. « Un tremblement de terre, ou l'éruption d'un volcan, dit le révérend docteur Gutzlaff, cause peut-être de plus grands désastres; cependant, si quelqu'un voulait contempler l'image du dernier jour où le ciel et la terre passeront, c'est au milieu d'un typhon qu'il devrait l'aller chercher. On dirait, lors de ces terribles phénomènes, que tout est voué à la destruction, et que le monde va être de nouveau replongé dans le chaos. Nulle parole humaine ne peut peindre cette crise affreuse, ni la violence de la tempête, dans laquelle l'homme n'est qu'un atome. »

Maintenant, cette citation étant bien gravée dans votre imagination effrayée, je me hâte de vous dire, et sans vouloir accuser le révérend Gutzlaff de n'avoir pas le pied marin, que le typhon qui s'abattit sur nous à la hauteur du cap Saint-James, n'était probablement pas de la pire espèce; car il se contenta, après nous avoir rudement secoués, de nous jeter hors de notre route jusque dans les eaux de Bornéo.

Cet écart démesuré ne nous empêcha pas d'arriver à Tourane assez à temps pour prendre part à une nouvelle et brillante affaire contre les Cochinchinois.

A vrai dire, un succès un peu marqué était devenu indispensable à la sûreté même de notre position à Tourane; car pendant que des négociations de paix, sollicitées par le gouvernement annamite, s'échangeaient ostensiblement entre notre quartier général et la cour de Hué, celle-ci faisait sournoisement circuler parmi ses sujets le bruit que les barbares de l'Occident, vaincus et chassés, allaient purger de leur présence le sol sacré de l'Annam; puis subsidiairement elle appuyait ces rumeurs en fortifiant d'hommes, de canons et de retranchements les lignes occupées par son armée en face de nous.

Grâce aux milliers de bras dont peut disposer un gouvernement absolu, toujours muni du rotin, de la hache, et de tous les capitaux du pays, les positions de l'armée annamite, de défensives qu'elles étaient d'abord, étaient peu à peu devenues agressives, et, vers la fin de l'été dernier, bloquaient hermétiquement les nôtres, du côté de la terre du moins.

Jetez un coup d'œil sur le plan de la baie que je vous ai envoyé (voy. p. 61) : depuis le premier jour nous sommes maîtres de la presqu'île du sud, celle de Thien-Tcha, à laquelle l'intérieur de la baie doit surtout l'excellence de son mouillage. Là sont nos établissements militaires, nos magasins, nos ambulances et nos promenades incontestées. Nous pouvons aller et venir sur l'isthme étroit et sablonneux qui descend de la presqu'île vers la rivière de Tourane; nous occupons les deux forts qui commandent l'entrée de ce cours d'eau, et nos avant-postes couvrent et protégent l'amas de chétives cases de terre et de paille dont il a emprunté le nom. Au delà et sur tout le reste du pourtour de la baie, jusqu'à l'extrémité, nos possessions se bornent à la bande étroite du littoral que nos canonnières toujours croisant, toujours alertes, comme des sentinelles aux aguets, peuvent couvrir de leurs boulets.

Reportons-nous ensuite au nord de la baie. Là es encore une presqu'île, mais formée d'un entassement d montagnes dont les sommets aigus et les flancs boisés, inaccessibles à tous autres visiteurs qu'aux bêtes fauves, se perdent dans les nuages une partie de l'année. Un

éperon avancé de la grande chaîne qui parcourt du sud au nord toute la Cochinchine, vient rejoindre ce massif gigantesque à trois lieues au plus du village de Tourane, et, projetant ses contre-forts en arrière de celui-ci jusque sur les bords du fleuve, présente à qui veut pénétrer dans l'intérieur un obstacle infranchissable partout ailleurs que par la grande route de Tourane à Hué. Or, cette route, qui suit le bord de la mer et pénètre ensuite dans un ravin que vous pouvez apercevoir au point d'attache des montagnes de l'intérieur avec la presqu'île de Callao, était fermée, dès avant notre venue, dans sa partie la plus élevée, par une forte muraille gardée de nombreux soldats, et que nul indigène même ne pouvait franchir sans un bon passe-port. En outre, si cette route pouvait être balayée par les boulets de nos croiseurs depuis Tourane jusqu'au ravin, elle l'était aussi journellement depuis le ravin jusqu'à Tourane par les batteries que les Cochinchinois avaient installées à force de bras et de ténacité sur la ligne de hauteurs parallèles au rivage.

C'est cet état de choses que l'amiral Rigault de Genouilly et son brave lieutenant, le commandant Saint-Elme Reynaud (aujourd'hui contre-amiral), voulurent faire cesser avant de rentrer en France.

Dans la nuit du 14 au 15 septembre, l'amiral fit ses dispositions, divisa en trois colonnes d'attaque les faibles forces dont il pouvait disposer, plaça les Français sur les ailes, les troupes des Philippines au centre, et nous mena, au point du jour, à l'attaque des montagnes parallèles à la route de Bué. En dépit des obstacles accumulés de longue date par la main de l'homme sur un sol qui déjà se défendait de lui-même; en dépit des fossés multipliés avec un incroyable luxe au milieu d'escarpements à pic et de pentes hérissées de bambous dont la hache avait fait autant de chevaux de frise; en dépit, enfin, du feu assez bien nourri de l'ennemi, notre petite troupe ne tarda pas à couronner les hauteurs, et vers le milieu du jour, une ligne de retranchements d'une demi-lieue de longueur, s'appuyant sur huit forts, armés de 46 bouches à feu et défendus par 8000 hommes, était enlevée à la baïonnette par moins de 1500 Européens ou Tagals. La réserve de l'ennemi, massée sur les bords du fameux ravin, fit mine un instant de vouloir recommencer la lutte, mais toutes réflexions faites, se contenta de faire parader quelques éléphants de guerre, puis se replia avec eux le haut de la route de Hué, nous laissant incendier et détruire les ouvrages conquis, raser les retranchements et faire éclater les canons cochinchinois en les chargeant jusqu'à la gueule avec des éclisses; parmi ces pièces, sorties des fonderies de Hué, il y en avait de magnifiques. Toutes étaient très-régulièrement établies et d'un fort bon métal.

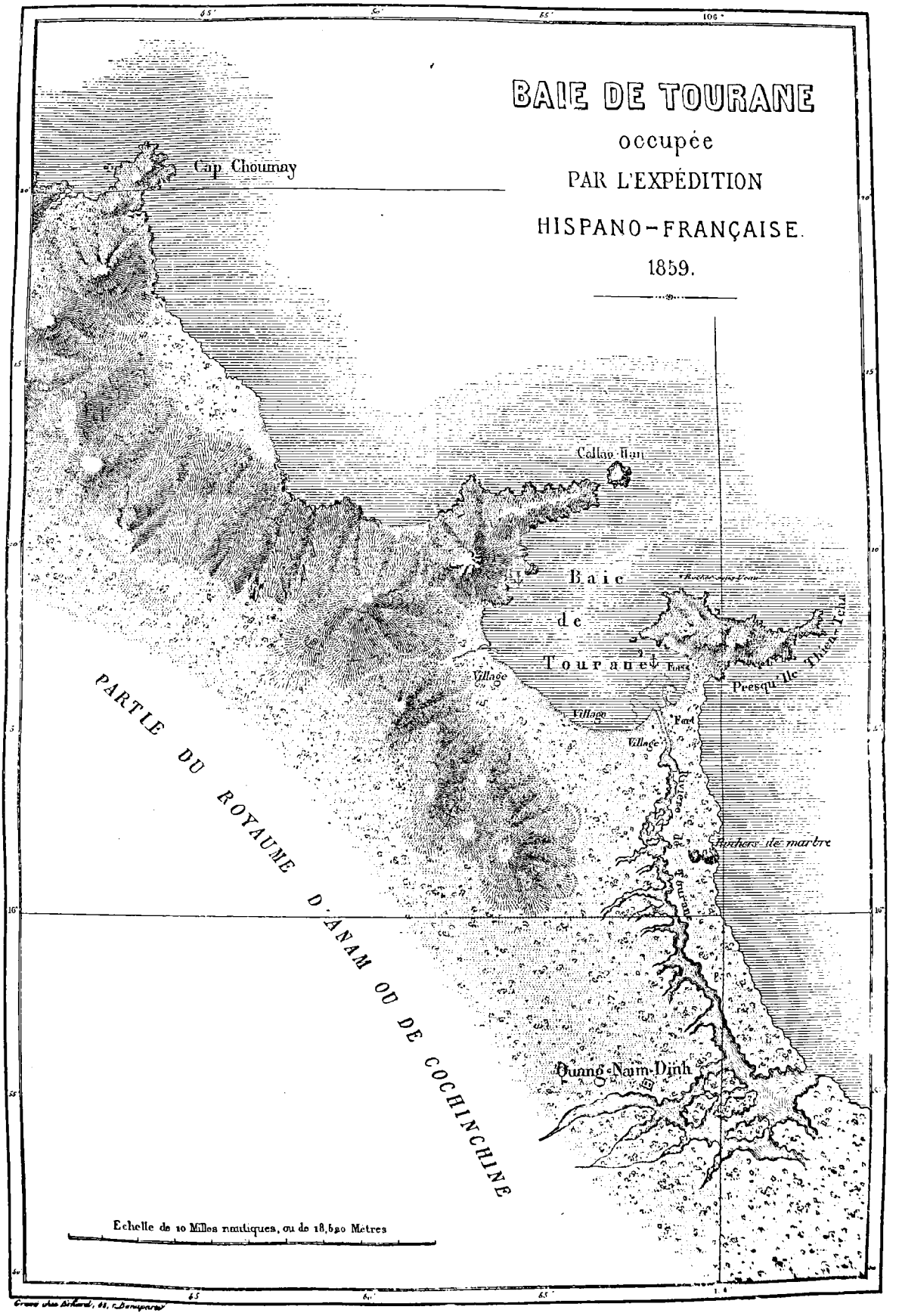
Le lendemain, il ne restait de ces lignes formidables, qu'une longue traînée de ruines fumantes, témoignant une fois de plus de l'éternelle suprématie de l'Europe sur les peuples dégénérés de l'extrême Orient.

A défaut de la route de Hué dont nous avons encore à conquérir les crêtes, cette journée nous a valu du moins la possession incontestable de la plaine de Tourane. Plusieurs de nous, moins prudents qu'impatients, en ont profité pour étendre le cercle de leurs excursions et visiter, en chasseurs, en artistes, en naturalistes ou même en simples curieux, l'espace compris entre Tourane et les montagnes, et la bande de dunes et de sable qui court entre le fleuve et la mer. Quelques-uns ont poussé dans cette direction jusqu'aux *Montagnes de marbre*, ces rochers consacrés par la superstition locale et dont le gouvernement, dans ces derniers temps, interdisait l'abord, même aux indigènes. On se rappelle encore ici ce qu'il en coûta, voilà bientôt trente ans, au mandarin de Tourane, pour s'être laissé entraîner par les fumées du champagne, à y conduire les officiers de *la Favorite*. Cinquante coups de bambou bien et dûment reçus par lui en présence de son auguste et débonnaire souverain, lui imprimèrent profondément dans le derme, le respect des ordonnances impériales.

Du reste, la description et le dessin que l'amiral Laplace a pu nous donner des Montagnes de marbre et de leurs temples souterrains, étant les plus complets que nous possédions en ce moment, les amateurs du pittoresque et les artistes (ces gens sont sans pitié) ne trouveront peut-être pas qu'ils étaient trop payés par le châtiment du magistrat cochinchinois.

Les Montagnes de marbre sont au milieu des sables, et à deux heures de Tourane; elles ont le fleuve au nord, au midi l'Océan. A mesure qu'on en approche, on remarque de pauvres cabanes accroupies sous ces rochers et de petites pagodes construites dans de jolies grottes dont le courant vient baigner l'entrée. Les cinq rochers de marbre, qui semblent des sommets de montagnes englouties dans les sables, ou des cathédrales effondrées, sont séparés les uns des autres par des passages couverts d'arbrisseaux, de plantes grimpantes, ou obstrués de blocs noircis par les pluies et le vent de la mer.... Un de ces sentiers, que des arbustes voilent de leur épais feuillage, aboutit à un long couloir taillé dans le roc et dont quelques marches largement espacées adoucissent la déclivité. Après quelques secondes passées au milieu de l'obscurité la plus complète, ce couloir conduit devant un souterrain dont l'aspect saisissant est d'un effet magique.

Cette excavation, à laquelle la main de l'homme semble avoir fait éprouver de grands changements, peut avoir cinquante pieds de long sur quarante de large, et à peu près quarante cinq de hauteur. De la porte, que flanquent de chaque côté deux statues de pierre colossales, représentant un être humain au costume bizarre et un animal fabuleux, on descend par un escalier rapide au fond de la grotte qui reçoit le jour par une ouverture naturelle placée au milieu de la voûte, d'où pendent en festons des lianes couvertes de feuilles et de fleurs, dont l'éclat contraste admirablement avec les teintes variées et brillantes des rochers. Vis-à-vis l'entrée et dans un enfoncement élevé, auquel mène un petit chemin de brique terminé par quelques marches, est placé le grand autel orné de chandeliers rouges et de cierges de même couleur. Quelques autres ornements


BAIE DE TOURANE
occupée
PAR L'EXPÉDITION
HISPANO-FRANÇAISE.
1859.
Cap Choumay
Callao Han
Baie
de
Tourane
Fort
Presqu'Ile Thien-Tcha
Village
Village
Village
Fort
Rivière de Tourane
Rochers de marbre
Quang-Naim-Dinh
PARTIE DU ROYAUME D'ANAM OU DE COCHINCHINE
Echelle de 10 Milles nautiques, ou de 18,520 Mètres

aussi simples entourent une statue de bois de trois pieds de haut et représentant un homme assis. Ses traits, ses vêtements qui n'ont rien du style chinois, ses pieds joints et posés à plat, ses mains étendues le désignent assez pour une idole du culte de Bouddha, culte qui a fourni aux Cochinchinois une grande partie de leurs superstitions et dont on retrouve dans toute leur contrée des monuments d'une antiquité fort reculée (voy. p. 57).

On ne sait si cette religion est venue en ce pays de la Chine, ou s'il n'y a pas été déposé par des missionnaires indous ou cingalais, à l'époque de la grande prédication bouddhiste. Toujours est-il que les dogmes moraux de Sakhia-Mouni ne sont connus dans l'Annam que d'une minorité imperceptible, et que la plupart des grands de l'État, aussi ignorants que la masse populaire, croient aux sorciers, au diable, aux bons et aux mauvais génies des quatre éléments. Pour un Cochinchinois, les os de tigre réduits en poudre, la cendre de cornes de cerf, et la cervelle d'éléphant sont doués d'admirables propriétés. Celle-là rend léger à la course le lourdaud le plus épais, celle-ci donne du cœur au plus lâche gredin, enfin la dernière, plus précieuse encore, peut faire d'un imbécile un mandarin lettré. Bien d'autres recettes aussi infaillibles ont cours parmi les pauvres Annamites; ils les tiennent sans doute de leurs voisins les Chinois, qui pourraient très-bien les avoir transmises à des populations moins éloignées de la Seine et de la Tamise.

Au moment de fermer mon courrier, j'ai à vous rendre compte d'un succès significatif pour nos armes. Depuis l'affaire du 15 septembre, les Cochinchinois, repliés au nord du ravin, concentraient leurs forces et élevaient de nouveaux retranchements sur un mont élevé qui domine à la fois la route de Hué à son entrée dans les montagnes, et les abords de la presqu'île de Callao. Cette position leur permettait de se maintenir en face de nous dans une situation toujours menaçante, de recevoir des vivres, des munitions et des renforts de toute sorte. Le contre-amiral Page comprit qu'avant de reporter la majeure partie des forces dont il dispose dans le nord de la Chine, il lui fallait rejeter les Cochinchinois au delà de la ligne de faite des montagnes; en conséquence, le 18, à quatre heures du matin, la frégate *Némésis*, *le Phlégéton*, deux canonnières, un transport et une corvette espagnole quittaient le mouillage, se rendaient de l'autre côté de la baie de Tourane, à trois lieues environ, et s'embossaient devant des fortifications de l'ennemi, qui ouvrit immédiatement un feu aussi soutenu que meurtrier. La frégate *Némésis*, portant le pavillon de l'amiral, fut particulièrement le point de mire des pièces ennemies, et a eu fort à souffrir durant les premiers moments de l'attaque : un timonnier a eu la tête emportée aux côtés de l'amiral; quelques moments après, un chef de bataillon du génie, auquel il donnait un ordre, a été coupé en deux; le commandant de la frégate recevait en même temps une blessure à la tête; un enseigne de vaisseau, M. de Fitzjames, était atteint par un éclat de bois; un élève était blessé au bras. Cependant le feu plus précis de nos marins ne tarda pas à prendre le dessus ; une immense colonne de feu et de fumée s'élevant dans les airs, nous apprit qu'un de nos boulets avait donné en plein dans un magasin à poudre, et l'amiral chargea son chef d'état-major, M. de Saulx, d'opérer la descente à terre et de s'emparer du fort principal. A la tête d'une colonne de 300 hommes, cet officier exécuta cet ordre avec entrain et promptitude, et, malgré la vive résistance des Annamites et les difficultés du terrain, enleva son détachement avec vigueur, pénétra le premier dans l'ouvrage, et bientôt de tous les points de la baie on put voir le pavillon français flotter sur le point culminant. L'affaire avait duré trois quarts d'heure, nous avait coûté des pertes sensibles, mais avait amené un important résultat en nous rendant maîtres de la route de Hué, la seule voie ouverte à nos ennemis, et par où ils tiraient toutes leurs ressources. Désormais toutes les pentes extérieures et les crêtes des montagnes qui entourent la baie sont à nous, et nous pourrons descendre sur les revers opposés dès que nos chefs le jugeront opportun.

X.

(Toute la partie descriptive de cet article paraît très-exacte : mais peut-être convient-il de n'admettre qu'avec réserve quelques-unes des appréciations relatives à la population cochinchinoise et aux conséquences de notre expédition : nous reviendrons sur ce sujet.)

## NOUVELLES DÉCOUVERTES DU DOCTEUR LIVINGSTONE.

Le nom de ce voyageur est célèbre à juste titre. Plus de cinquante mille exemplaires de la relation de ses voyages dans l'Afrique australe [1], l'ont popularisé dans les deux mondes. Peu d'existences humaines renferment de plus salutaires exemples et de plus hautes leçons que celle de cet enfant du peuple, qui, enchaîné à dix ans, et dix heures par jour, au mécanisme d'une filature de coton, trouve le temps pendant la nuit d'étudier les langues anciennes, les lettres, les sciences naturelles, conquiert successivement les grades de docteur en médecine et en théologie, et, missionnaire à vingt-cinq ans, court se placer tout d'abord à l'avant-garde de ces pionniers dévoués de la civilisation et de la foi chrétienne, que les sociétés des missions de Paris et de Londres entretiennent depuis le commencement du siècle au nord de la colonie du Cap. Là, Livingtone, prenant comme but l'extirpation de la traite des noirs, et comme moyen l'exploration complète des régions exploitées par cette monstrueuse iniquité, se dévoue, tout entier à cette œuvre, sous la griffe des lions, comme sous les flèches des sauvages; découvre successivement le lac Ngami, les affluents supérieurs

1. *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe, et voyages à travers ce continent*, etc., etc., de 1840 à 1856. London, Murray, 1858. — Paris, Hachette, 1859.

du Zambèse, pénètre jusqu'à la colonie portugaise de Loanda[1], et enfin, après seize années d'efforts incessants, opère, le premier entre tous les hommes de la race blanche, la traversée complète de l'Afrique de l'occident à l'orient!...

Accueilli dans sa patrie comme une des gloires du siècle, enrichi par la publication de ses voyages et par les souscriptions de ses concitoyens, il pouvait désormais jouir d'un repos que nul n'aurait pu lui reprocher; mais il est de ces hommes pour lesquels rien n'est fait tant qu'il leur reste quelque chose à faire, et David Livingstone, après quelques mois de séjour en Europe, est rentré sur le théâtre de ses luttes et de ses succès, par le fleuve Zambèse, cours d'eau dont il veut faire avec raison la grande route de la civilisation et du commerce dans l'Afrique australe.

Les extraits suivants de sa correspondance mettront le lecteur à même d'apprécier les idées et l'activité de cet infatigable voyageur.

.... « Je crois que nous avons maintenant démontré que les Européens peuvent remonter ce fleuve en toute sécurité. Nous avons eu la fièvre, il est vrai, mais d'une manière peu dangereuse, et elle cesse dès qu'on parvient à la région des montagnes.

« Nous avons également prouvé que le Zambèse est navigable pendant la plus grande partie de l'année. A l'époque des plus basses eaux, nous avons pu remonter jusqu'à Tété avec une embarcation calant deux pieds et demi. Depuis, le niveau de l'eau est monté de dix pieds au moins, et il se conservera ainsi jusqu'à la fin de mai.

« Nous avons aussi prouvé qu'il était inutile d'apporter ici de la graine de coton; celle du coton indigène donne un produit au moins égal à celui que l'on récolte en Amérique et même en Égypte. Il est remarquablement fort et crépu comme la chevelure des nègres. Dans ces régions, les tiges herbacées du cotonnier, brûlées chaque année par le soleil, reprennent aux premières pluies et poussent avec une incroyable vigueur; elles couvrent des espaces immenses. Toute la partie supérieure du vaste bassin du Zambèse est un sol à coton et à sucre.

« Tandis qu'à Bourbon et à Maurice on ne peut faire pousser une seule canne sans guano, ce pays-ci se couvre tout naturellement, sans culture, de cannes saccharifères magnifiques. Les indigènes fabriquent du sucre qu'ils vendent à raison de deux yards de calicot (1m,83) pour une cruche de vingt-cinq livres. Les travailleurs importés de l'Afrique aux colonies, ces prétendus engagés libres que je vois diriger vers la côte, pieds et mains chargés de fers, ni plus ni moins que les anciens esclaves, sont donc condamnés à travailler sur un terrain bien moins favorable à ces différentes cultures que celui de leur patrie.

« Quant à l'indigo, d'excellente qualité aussi, la nature le produit ici si abondamment, que je pourrais remplir plusieurs charrettes à fourrage avec celui qui pousse dans les rues de Tété et tout autour de son enceinte; et je puis affirmer avec certitude qu'il est d'excellente qualité.... Lorsqu'à mon passage à Manchester, on m'interrogea sur les huiles de l'Afrique australe, je parlai de celle qu'on extrait d'une sorte de concombre, ce qui m'attira les railleries des journaux de la localité. « Pourquoi, « écrivait l'un d'eux, ne pas extraire des rayons de soleil « de cet intéressant végétal? » Eh bien! je puis affirmer aujourd'hui qu'il n'existe point d'huile de table meilleure que celle dont je parlais alors, et qu'on la tire non-seulement d'un concombre ovale et jaune fort abondant dans l'intérieur du continent, mais aussi des graines d'une variété de melon. Ces deux cucurbitacés sont précisément en maturité, dans ce moment et je me promets bien de mettre de côté un flacon de leur huile pour l'expédier à Manchester.

.... « Afin de montrer aux gens de ce pays ce que l'on peut faire à l'aide de la mécanique, je leur ai taillé la charpente d'une usine à sucre, et je leur ai monté une petite machine. Le commandant du fort, homme éclairé et ami très-chaud des Anglais, pense comme moi que cet essai aura de bons effets. Mais en voyant renaître, sous un nom nouveau, la traite des noirs, dont la répression nous a coûté tant de temps, de peines et de frais, je suis venu à penser que la colonisation des hautes terres de ce pays par nos compatriotes serait le meilleur moyen de tourner la difficulté et d'étouffer cette hydre hideuse.

.... « Je vous aurais écrit tout ceci depuis longtemps, si, pendant toutes nos courses sur le fleuve, je n'avais pas été contraint de me faire patron de navire, notre officier de marine ayant donné sa démission, dans la pensée charitable que sans lui nous ne pourrions mouvoir ni bras ni jambes. Eh bien! j'ai rectifié ses idées en montant moi-même le tambour du bateau et en dirigeant l'embarcation sur un parcours de 1600 milles géographiques.

.... « Depuis mes dernières lettres, nous avons exploré la rivière Shiré, affluent de la rive droite du Zambèse. En remontant cet affluent avec notre petit steamer, pendant environ 100 milles, puis en le longeant à pied pendant 50 autres milles, nous avons découvert un magnifique lac nommé Shirwa, en comparaison duquel le lac Négami n'est qu'un étang, et d'autant plus intéressant qu'au dire des indigènes, il ne serait séparé que par une isthme de 5 ou 6 milles d'un autre lac encore plus grand, le N'yinyési ou lac des Étoiles[1], celui-là même que Burton est allé explorer. Le lac Shirwa qui n'a aucune issue et dont les eaux sont trop amères pour être potables, abonde cependant en poissons, en alligators, en sangsues et en hippopotames. Des montagnes très-élevées et couvertes de végétation l'entourent et lui font un cadre de verdure. Le Zomba, l'une d'elles, n'a pas moins de 6000 pieds et rappelle par sa forme la mon-

1. Saint-Paul de Loanda, chef-lieu des établissements portugais sur la côte occidentale d'Afrique, est situé par 8° 50′ de latitude sud, à 650 lieues en ligne droite du cap de Bonne-Espérance.

1. Il y a ici une erreur du docteur Livingstone; le lac visité par l'expédition Speeke et Burton est à près de 400 kilomètres au nord-est du lac dit des Étoiles. Voir la carte accompagnant le n° 1 de ce recueil, p. 13.

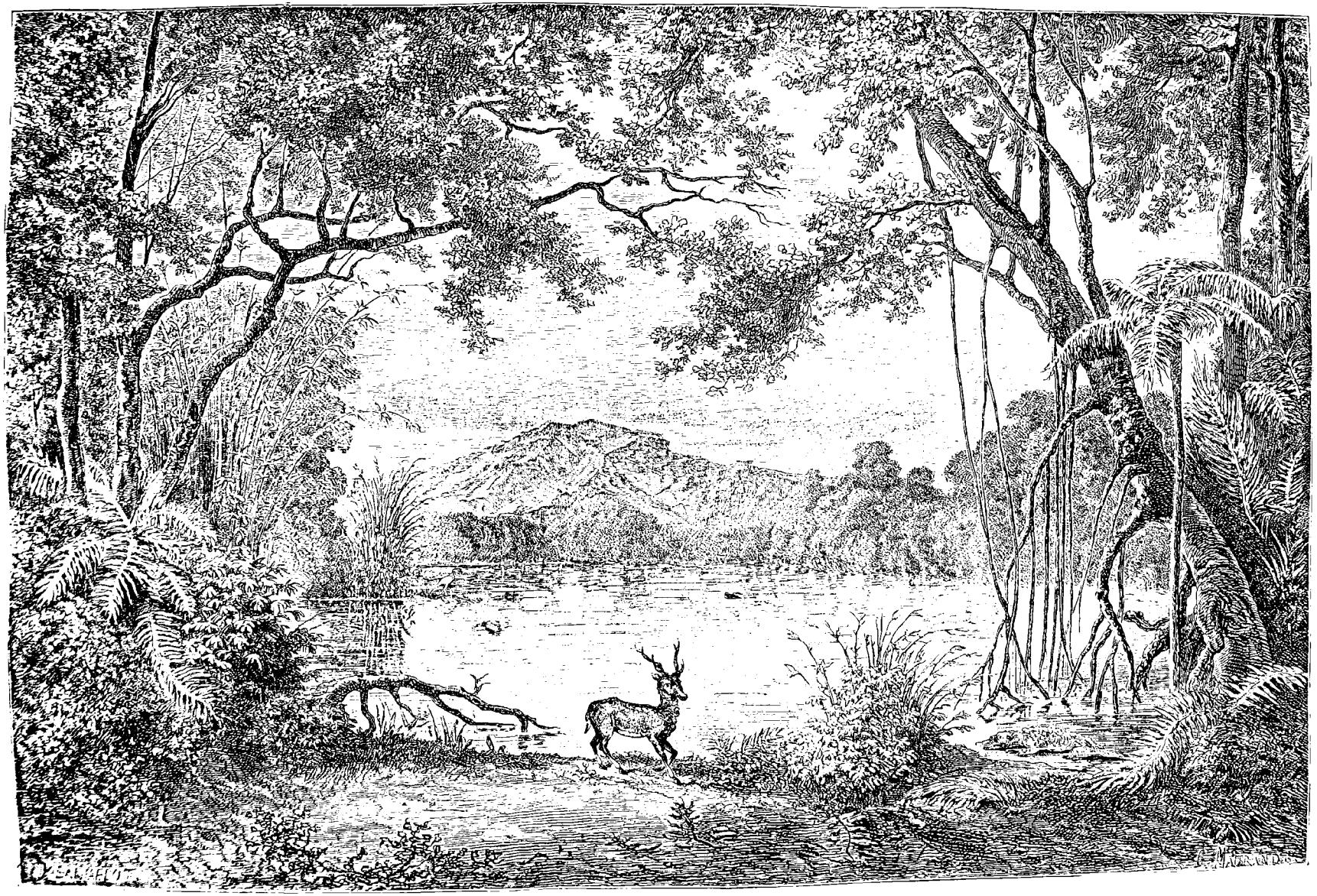
tagne de la Table (cap de Bonne-Espérance) ; mais son sommet plantureux est habité et cultivé. D'autres, également hautes, paraissent inaccessibles. Le plateau tout entier est très-élevé, puisque le niveau du lac est à 2000 pieds au moins au-dessus de celui de l'Océan. Cette belle nappe d'eau n'a pas moins de 20 à 30 milles de large (7 à 10 lieues), sur 50 à 60 de long (17 à 20 lieues). Elle a la forme d'une poire dont la pointe serait tournée vers le sud. Les Portugais ignoraient entièrement son existence.

.... « Du sommet d'une éminence rapprochée du bord, nous vîmes dans le lointain deux cimes paraissant sortir du sein des eaux ; ce sont sans doute des îles. Plus près de nous, il y en avait une assez grande qui est habitée. La rive orientale du Shirwa est occupée par des tribus de Magenja ; l'occidentale par les Maravis. Toute cette population, ainsi que celle qui habite le long du Sirhé, ne s'occupe qu'à filer et à tisser le coton. Au retour, j'achetai des indigènes plusieurs paquets de cette denrée ; ils nous en donnaient gros comme la tête pour un pied

Portrait du docteur Livingstone.

de notre calicot, c'est-à-dire pour moins de deux sous. »

Des lettres du Cap nous apprennent, d'un autre côté, qu'un détachement de missionnaires et d'évangélistes est parti des bords de l'Orange pour aller s'établir sur le Zambèse supérieur, à 200 lieues au nord des stations de mission les plus avancées, parmi les Makololos, ces indigènes qui se *font gloire de n'avoir pas d'esclaves*. Le docteur Moffat, beau-père de David Livingstone, et lui-même glorieux vétéran des explorateurs africains, conduit et dirige la jeune colonie. Il a été remplacé de sa station de Kuruman par un évangéliste indigène, dont les talents, soit comme prédicateur, soit comme guide spirituel, sont, suivant l'expression de M. Moffat, « d'un ordre supérieur et donnent ainsi un démenti de plus aux préjugés qui ont si longtemps représenté les Africains comme une race inférieure sous le rapport des capacités intellectuelles. »



VOYAGE DE LA NOVARA. — La lagune enchantée, dans l'île de Luçon (archipel des Philippines). — Dessin de Lancelot.

# VOYAGE DE CIRCUMNAVIGATION

# DE LA FRÉGATE AUTRICHIENNE LA NOVARA.

(1857-1859).

## LES ÎLES PHILIPPINES[2].

*La Novara* jeta l'ancre à Cavite, petite ville de l'île de Luçon : puis une chaloupe nous conduisit à Manille, située à 13 kilomètres plus loin dans la baie qui porte son nom.

Avec ses lourdes murailles grises, ses larges cloîtres s'étalant pesamment sur le sol, et ses grosses églises de mauvais goût, Manille ressemble plutôt à une « mission » qu'à une ville de commerce. Nous ne vîmes dans le port que 16 navires marchands. Nous en avions compté 60 à Batavia et 165 à Singapore, qui n'était, il y a quarante ans à peine, qu'un nid de pirates. Assurément ce n'est pas dans la capitale de Luçon que nos économistes auront à étudier les bienfaits du libre échange. On a peu de droits à Manille, mais on y jouit de beaucoup de priviléges. Le commerce y est à peu près nul, mais le monopole y fleurit. On tient à grand honneur d'y maintenir toutes sortes d'orthodoxies, mais on y abandonne volontiers la population à tous les fléaux du vice et de la misère. Rien de plus hideux et de plus attristant que la vue de l'amas confus de cabanes de bambou enchevêtrées les unes dans les autres, où pullulent les pauvres et sales habitants du port. Il est vrai que l'on remarque dans le quartier élégant de Manille, l'Ecolta, des maisons hautes d'un étage, mais elles s'ouvrent sur des rues presque aussi malpropres et infectes que celles du port.

Cette ville, où l'on compte plus de 100 000 habitants, n'a que deux petits hôtels à offrir aux étrangers. Chacune de leurs cinq à six chambres, rarement occupées, est louée au prix de 6 à 10 piastres par jour[3], et l'on y est dévoré par les moustiques, les cancrelats et tout ce que l'on peut imaginer d'autres vermines.

Il serait toutefois injuste de ne pas remarquer la Plaza de Gobierno et tous les monuments qui la décorent, cloîtres, églises, casernes, hôpitaux, la cathédrale, le tribunal, le palais du gouverneur et celui de l'archevêque. Ajoutons que si la vue est offensée par les immondices de la ville, elle peut de temps à autre se reposer agréablement sur de nombreuses et vastes pelouses d'où s'élance une luxuriante végétation tropicale jusque dans les profondeurs d'un magnifique ciel bleu.

La population offre aussi un spectacle varié et amusant. Les *padres* en longues soutanes noires, coiffés de feutres en forme de gouttières, circulent à l'ombre des palmiers; des frères ignorantins vont, viennent, parmi des congrégationnistes de la Vierge (*Virgo beata*) qui coudoient les pères de la Conception ou de la Nativité. Ils sont vêtus de frocs gris, jaunes, bruns ou d'un blanc sale, et armés de disciplines et de fouets de corde. Çà et là des galériens enchaînés deux à deux portent tranquillement des seaux d'eau : leur physionomie a toute la sérénité des plus honnêtes gens : ce sont les Auvergnats, les Gallegos ou les Irlandais de la capitale de Luçon; les robes de soie des señoritas qui passent les caressent sans frissonner. Elles sont charmantes, ces señoritas, métisses espagnoles pour la plupart, avec leur mantille descendant en cascade de dentelles noires et mates le long de leurs cheveux noirs et brillants, où s'entremêlent des fleurs rouges et des feuilles vertes. Elles ont la démarche indolente des créoles, de grands sourcils arqués, des yeux en amandes, d'un oblique adorable, qui vous transpercent à la dérobée ; leur éventail flamboyant et pailleté voltige devant leur cou fier, bien attaché, et leurs blanches épaules. Après les métisses, viennent les Tagales indigènes, de sang pur, de sang mêlé, les Chinoises, les négrillonnes qui vendent des fruits, assortissent en bouquets des faisceaux de fleurs éclatantes, ou se promènent en fumant la cigarette. A travers tout ce monde, des freluquets exhibent leurs précieuses petites personnes, et les modes les plus nouvelles : chapeaux noirs en tuyau de poêle à haute forme, longues chemises empesées flottant jusqu'aux genoux, boucles d'oreilles pendant le long des joues d'un brun olivâtre : ajoutez à chacun de ces agréables personnages un cigare vrai manille entre le pouce et l'index de sa main gauche, et de l'autre côté, entre l'annulaire et l'auriculaire de sa main droite, un stick de soie enroulé, avec lequel il vergète agréablement ses mollets et sa bouche en cœur. Ces jeunes beaux sourient aux métisses qui semblent leur répondre des yeux, de l'éventail et de la fumée de leurs cigarettes, et aux Tagales ou Chinoises dont les cheveux ornés de quelques fleurs de jasmin et de grenadier, tombent en larges boucles sur des seins à demi couverts de breloques pieuses, de médailles et d'amulettes bénies.

La plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée; les tremblements de terre trop fréquents rendent les étages supérieurs dangereux. C'est aussi par prudence

1. Suite et fin. — Voy. page 33.

2. Archipel de la Malaisie qui se compose de plus de cent îles. Il a été découvert par Magellan en 1521, et il appartient en partie à l'Espagne. Luçon est la plus grande de ces îles, et Manille en est la ville principale. Les relations de voyage aux Philippines sont nombreuses. (Voy. la notice bibliographique, p. 356 du III[e] volume des *Voyages anciens et modernes*.) Parmi les plus récentes on remarque *les Aventures d'un gentilhomme breton aux îles Philippines*, par P. de La Gironière (1855), et *a Visit to the Philippine Isles in* 1858-59, par sir John Bowring, gouverneur de Hong-Kong.

3. La piastre espagnole est de 5 fr. 30 c.

que, même dans les habitations riches, les vitres sont remplacées par les coquilles usées et polies de la Placuna placenta, qui, d'ailleurs, tamisent plus doucement la violente lumière des tropiques et la transforment en un clair-obscur rafraîchissant.

Le plus curieux établissement de Manille est sans contredit la fabrique de cigares; on y occupe de six à huit mille ouvriers et ouvrières; les femmes confectionnent les cigares, les hommes les cigarettes. C'est merveille de voir l'activité de ces femmes rassemblées jusqu'au nombre de huit cents ou mille par salle. Assises devant une petite table, les unes frappent à coups redoublés avec une pierre ovale sur les feuilles de tabac pour les assouplir. D'autres roulent ces feuilles, et les yeux peuvent à peine suivre l'agilité de leurs mains; chacune d'elles peut fabriquer, dit-on, jusqu'à trois ou quatre mille cigares par jour. Le bruit du travail et des voix est étourdissant, et des miasmes infects s'exhalent de ces ateliers fiévreux où la chaleur est intolérable.

Les principaux districts où l'on cultive le tabac sont Cagayan et Bisaya au nord de Luçon; ils produisent environ dix-huit mille tonneaux, dont huit mille sont expédiés en Espagne seulement en feuilles, et dix mille vendus aux enchères de Manille à raison de huit à dix piastres par mille pièces.

La manufacture de Cavite emploie quatre mille ouvriers, celle de Malabon cinq mille. Si l'on ajoute au personnel des fabriques deux mille individus occupés à des préparations diverses et enfin les cultivateurs, on arrive à un total de dix-neuf mille hommes et femmes, produisant annuellement de 11 à 12 millions de cigares.

Jusqu'en mars 1858, l'île de Luçon ne communiquait avec l'Europe que par l'intermédiaire très-irrégulier de navires à voiles qui faisaient la traversée de Manille à Cadix en trois ou quatre mois. C'est un vapeur du gouvernement qui maintenant porte, de quinze en quinze jours, les dépêches à Hong-Kong, où la malle anglaise les reçoit et les fait parvenir à Alexandrie par Singapore et la Pointe de Galles.

Les relations entre les différentes îles des Philippines, et entre les Philippines et les Mariannes, sont tout à fait irrégulières. De temps à autre, le gouverneur loue quelque petit voilier, va d'île en île, et y recueille les dépêches et les produits en destination pour Manille. On n'aurait pas recours à un procédé plus primitif dans un groupe des îles les plus sauvages; or notez qu'il s'agit d'un archipel dont les richesses naturelles sont incomparables et qui appartiennent à un peuple très-fier de son histoire et de ses institutions.

La culture intellectuelle est, aujourd'hui, comme on l'imagine, l'un des moindres soucis des habitants de Manille. Pour toute bibliothèque ils ont un cabinet qui renferme quelques ouvrages de stratégie du temps de Cohorn ou de Montecuculli. L'archipel tout entier ne possède qu'un seul journal le *Boletin Oficial* et quelques almanachs imprimés par le gouvernement : n'oublions pas que les dominicains impriment aussi quelques petits livres religieux. Le seul ouvrage scientifique qui ait paru dans l'archipel depuis trois siècles de domination espagnole, est une très-faible monographie de botanique : le *Flora de las Islas filipinas*, par Fray Manoel Blanco.

Si nuls que soient, à Manille, les efforts de la pensée, on en surveille les velléités possibles avec une extrême rigueur. Une commission de douze censeurs nommés par le gouverneur et par l'archevêque a grand soin d'empêcher que les Manillais ne viennent jamais à soupçonner qu'il pourrait y avoir au monde d'autres sujets de préoccupation qu'un peu de commerce d'épicerie, beaucoup de galanterie et plus ou moins de vraie ou fausse dévotion.

Le commerce même ne semble toléré que parce que, dans une certaine proportion, il est en effet assez utile pour qu'on ne meure pas absolument de faim. Quant aux grandes spéculations, elles auraient garde de naître : une forte législation douanière, bien protectrice, des règlements, des prohibitions, des restrictions de toute sorte y mettent bon ordre.

A notre passage à Manille, il faisait une chaleur de 29 à 31° cent. nuit et jour; des pluies tropicales nous inondaient chaque soir; les chemins étaient à peu près impraticables. Il fallut donc renoncer aux excursions pédestres. Nous louâmes une *lorcha*, espèce de bateau chaland, large et lourd, dans le genre de nos bacs, et nous entreprîmes une expédition sur le Passig, qui est la grande artère de Luçon, jusqu'au lac intérieur dit Laguna de Bay. La navigation sur ce canal, à travers une magnifique végétation tropicale de palmiers, bananiers, cannes et bambous gigantesques, est admirable. Le village du Pato, ou du Canard, s'étend le long du Passig sur une longueur de 8 kilomètres, et n'est habité que par des éleveurs de canards et d'oies. Devant chacune de leurs cabanes, on voit une aire fort propre, balayée tous les matins, où les canards viennent après leurs ébats aquatiques se chauffer au soleil et recevoir leur pitance journalière, qui consiste en moules pêchées à leur intention dans la lagune voisine. On élève ainsi dans ce Patero plusieurs millions de canards par an. On nous assura que le mets favori des Tagals est un plat de poussins ou canetons à peine éclos.

Nous avons admiré la lagune de Bay, vaste bassin d'environ 50 kilomètres en diamètre, et fort renommé dans tout l'archipel pour la qualité et la quantité des poissons qu'elle nourrit. Ses rivages fertiles sont couverts de nombreux villages qui prospéreraient s'ils pouvaient seulement communiquer avec la capitale à l'aide d'un bateau à vapeur. On parle depuis longtemps de cette grande innovation. Il est même aussi question d'ouvrir un canal du lac à l'Océan, ce qui épargnerait au commerce une longue, pénible et coûteuse circumnavigation. L'entreprise serait très-praticable; des capitalistes et des entrepreneurs se sont présentés; il paraît aussi qu'à la fin le gouvernement s'est ému : c'est pourquoi il a nommé des commissaires qui, depuis quatorze ans et plus, écrivent de longs et éloquents rapports pour démontrer que le projet est excellent et digne de toute l'approbation souveraine : tout le monde en est persuadé.

Comme nous n'avancions sur le Passig qu'en nous poussant péniblement avec des gaffes, force nous fut de

passer la nuit sur notre bateau, assez désagréablement du reste. Le lendemain seulement, nous atteignîmes le village de Los Baños, dont les sources thermales ont une température de 85°. De nombreux bains de vapeur sont situés au pied de la montagne boisée de Maquilino.

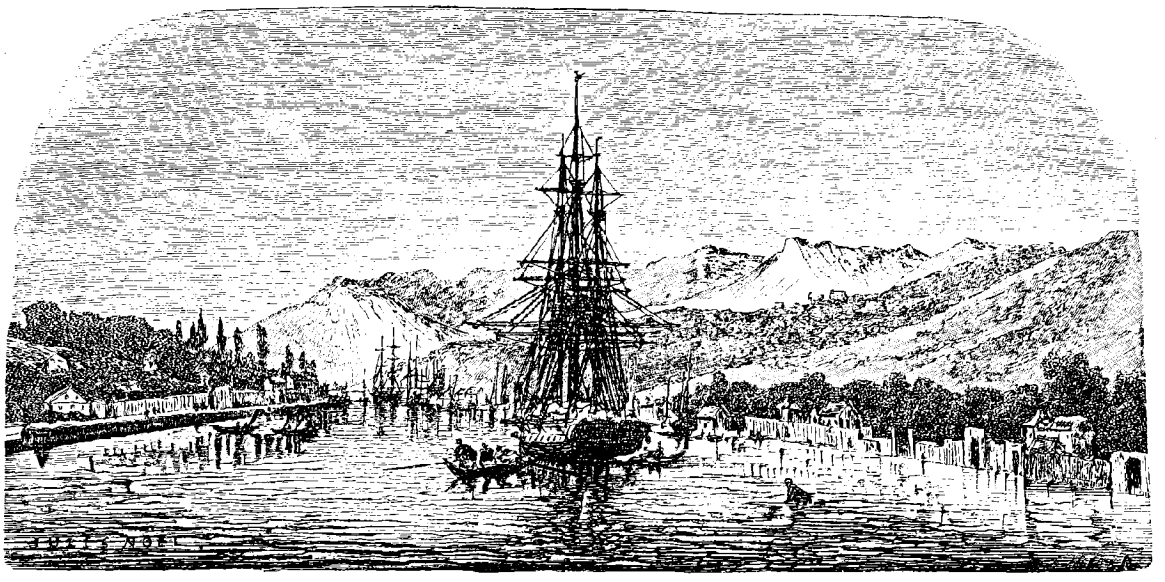
A quelques kilomètres de Los Baños nous atteignîmes la « Laguna Encantada. » Ce « lac enchanté » est une petite saline séparée de la grande lagune de Bay par une crête montagneuse fort étroite. N'y arrive pas qui veut! Les abords en sont défendus par des rochers escarpés, et, de plus, non-seulement par un fouillis inextricable de troncs, de racines, de lianes, de fougères, de buissons, de cannes, d'arbustes épineux, mais encore par un sol mouvant et perfide. C'est un bassin circulaire, qu'aura formé sans doute l'affaissement d'un cratère, car il est entouré de murailles de laves. Comme beaucoup d'autres enchantements, il est fort dangereux. Ses belles eaux servent de refuge à d'affreux alligators très-féroces, si bien qu'on n'ose y naviguer que sur des troncs extrêmement lourds attachés les uns aux autres. Des embarcations plus légères seraient infailliblement culbutées. Apparemment, le jour de notre visite à cet Éden des Philippines, le temps était trop mauvais, même pour les crocodiles, car nous n'aperçûmes aucun de ces monstres, et si le dessinateur en a figuré un, c'est qu'il n'a pas pu résister à son imagination. A la vérité, nous n'avions pas à bord un seul chien pour les éveiller par ses aboiements; on se passe souvent le caprice barbare de jeter quelques-unes de ces pauvres bêtes domestiques à l'eau, afin de jouir du spectacle de l'avidité furieuse des alligators. Nous vîmes avec surprise des chiens volants (pteropus, roussette) se jouer au-dessus du lac en jetant des cris drolatiques et s'abattre par milliers sur les arbres, en se suspendant par énormes grappes aux rameaux.

Le lecteur aura remarqué que jusqu'ici nous n'avons pas prodigué nos louanges à la civilisation de Manille. Citons toutefois un fait qui l'honore. Le préjugé de race en est presque entièrement banni. Le chef de l'administration actuelle de Manille est un métis, et des Tagals pur sang siégent dans le conseil du gouvernement au même titre que les plus nobles hidalgos et les plus vieux chrétiens. Quelle tolérance, et que nous voilà loin des Pizarre et des Fernand Cortès! oui, certes! et presque aussi loin que de New-York, de Washington ou de Batavia! On a déjà constaté d'ailleurs que c'est surtout dans les contrées espagnoles que la réconciliation et la fusion des races s'opèrent avec le plus de facilité et de rapidité.

Les Tagals que j'ai vus à Manille étaient petits et faibles de corps, mais on dit qu'ils sont d'une constitution plus vigoureuse dans les autres parties de l'archipel. Leur figure n'est nullement désagréable, leur couleur est un peu plus claire que celle des autres Malais et leurs cheveux sont noirs sans être laineux. Les combinaisons de la race tagale avec les nègres et les Chinois sont des plus intéressantes. Il est vivement à regretter qu'il n'y ait pas eu de photographe à bord de *la Novara;* nous aurions enrichi les collections de l'Europe d'une centaine de ces types si mal connus. L'ethnographie, base de l'histoire et point culminant de toute l'histoire naturelle, a été, parmi les sciences, l'une des dernières à naître; et même quelques hommes habiles prétendent qu'elle n'est pas encore fondée sur des faits assez positifs; raison de plus pour recueillir un très-grand nombre de sujets d'études.

Les Tagals qui habitent Manille parlent l'espagnol, langue fort peu répandue dans l'intérieur du pays, où l'on ne connaît que le tagala et le bisaya. Dans les montagnes de Luçon, l'on rencontre des tribus entièrement sauvages, entre autres celle des Igolotes. Elles ont un idiome tout particulier dont M. W. Wood, négociant anglais, a bien voulu me donner un petit vocabulaire, rédigé par un curé de leur voisinage. De plus, j'ai eu la bonne chance de rencontrer un vocabulaire des mots les plus usités par une certaine peuplade nègre, celle des Aetas ou Negritos, qui habitent quelques-unes des îles avoisinant Luçon.

Après l'île de Luçon, *la Novara* a touché aux côtes de la Chine. Elle aborda ensuite à la Nouvelle-Zélande, où elle visita successivement Auckland et l'île Blanche, à Tahiti, à Valparaiso, à Lima, aux îles Falkland, à Montevideo, à Buenos-Ayres et à Rio. Lisbonne fut sa dernière étape avant de rentrer à Trieste. Nous n'avons voulu appeler l'attention que sur quelques points de son itinéraire. Le rapport officiel de la commission nous permettra sans doute de donner, avant peu de mois, une idée plus précise des avantages que la science a retirés de cette grande expédition. Il est impossible que tout voyage de circumnavigation bien dirigé n'augmente pas la somme des connaissances humaines et ne profite pas à la civilisation du monde entier.



La rade de Gravosa, en Dalmatie. — D'après un dessin de M. G. Lejean.

# VOYAGE EN ALBANIE ET AU MONTÉNÉGRO,

1858

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

INÉDIT.

Les côtes de Dalmatie. — Gravosa. — Raguse. — Gendarmerie et chauvinisme.

Le voyageur qui s'embarque à Trieste à bord du paquebot *l'Albania* pour visiter les provinces occidentales de la Turquie doit s'attendre à se voir épargner la surprise ou l'ennui (comme on voudra l'entendre) des contrastes brusques et inopinés. Nos anciens coches d'eau, dont on a tant ri, n'étaient pas plus lents que cette espèce de cabotage à vapeur qu'on appelle le service du Lloyd autrichien de Trieste à Corfou Le touriste impatient maugrée de s'arrêter douze heures en face d'un gros village fort irrégulièrement bâti entre la mer et un monceau de roches grisâtres, le tout pour la plus grande commodité de quelques marchands indolents qui reçoivent alors leur correspondance, soupent sans se presser et font leur courrier avant le départ du paquebot. Mais en voyage, et surtout dans un voyage en Orient, le plus sage est d'accepter la perte de temps comme un accident nécessaire qu'il faut faire tourner à son profit ; ces haltes un peu trop prolongées peuvent être employées à récolter une ample moisson d'impressions et de souvenirs. Si la longue chaîne des montagnes de Dalmatie, qu'un écrivain indigène compare assez plaisamment à des monceaux de cendres solidifiés par la pluie et le soleil, finit par fatiguer et impatienter le regard, les arêtes vigoureuses des longues îles Illyriennes avec leur végétation sombre et rase et leurs petites capitales aux vieux remparts vénitiens, Lossini, avec sa jolie rade en miniature, Zara avec ses souvenirs historiques, Spalatro avec sa superbe cathédrale, et surtout le fameux palais de Dioclétien qu'on va visiter à Salone, à une heure de là : Sebenico avec son aspect tout oriental, dédommagent amplement de l'ennui de quatre longs jours d'une navigation fort douce d'ailleurs.

J'avoue cependant que j'éprouvai un vif soulagement quand, le soir du quatrième jour, j'entendis crier : *Gravosa !* Je montai sur le pont pour saisir d'un coup d'œil l'aspect de cette mignonne petite rade, autant que pouvait me le permettre la nuit qui tombait rapidement. Je vis une sorte de lac qui semblait fermé du côté de la pleine mer par la pointe aiguë de l'île Daxa et qui se partageait en deux bras, l'un se dirigeant vers l'Ombla, l'autre vers Raguse. *L'Albania* entra dans ce dernier, que cerne sur tout son développement la longue ligne de magasins et de villas qui porte le nom de Gravosa, et qui domine à droite une colline couverte de bois et de jardins, pendant que se développe sur la gauche une chaîne rugueuse et pelée, semée de maigres oliviers. Au fond, on voit monter au flanc d'un coteau bien ombragé la belle route qui mène à Raguse, à trois kilomètres à peine. L'ensemble était d'un charme indicible, et très-inattendu pour le voyageur qui, du large, n'a vu qu'une

masse grise plutôt attristée que vivifiée par quelques taches d'un vert sombre et poudreux.

Nous dépassâmes le mouillage de l'escadre française qui, sous le commandement du contre-amiral Jurien de La Gravière, était en observation à Gravosa par suite des derniers événements du Monténégro, et nous débarquâmes presque au fond de la rade. Une heure après, j'étais à Raguse, et je m'installais à l'hôtel de la place Pille, que les guides du voyageur appellent le plus confortable de la ville. Il y a pour cela une assez bonne raison, c'est qu'il est le seul. Ce petit détail peut donner une idée de ce qu'est devenue, depuis la perte de son indépendance si iniquement sacrifiée par les traités de 1815, la fière république qui, au seizième siècle, perdait en une seule journée 80 navires de guerre sans ployer sous ce désastre inouï.

Raguse est une de ces villes dont il est difficile de parler à demi. Si l'on y séjourne plus de douze heures, il faut y passer six grands mois, qu'on trouvera largement à utiliser, soit qu'on cherche les souvenirs historiques ou simplement les beaux paysages. On la nommait jadis la *Venise slave*, et les paysans illyriens jouent encore sur son nom slave *Dubrovnik*, en l'appelant Dobra Venedig, la bonne Venise. Elle avait primitivement des canaux pour rues, comme sa poétique et superbe rivale : mais le tremblement de terre de 1667 combla les canaux avec les ruines des palais, et à leur place s'étendent aujourd'hui des rues à angles droits, pavées de dalles massives. La rue principale est une belle voie qui coupe la ville en deux parties assez égales, et mène de la porte Pille au palais des anciens doges ragusains, aujourd'hui occupé par le *capitano-circolare* ou sous-préfet du cercle de Raguse. C'est un fort beau monument du quinzième siècle, dont il me prit fantaisie de faire un dessin, au grand scandale de la sentinelle, qui me constitua prisonnier. Il fallut prévenir le *capitano-circolare*, qui descendit et s'informa de l'incident. Le soldat, très-ému, lui expliqua qu'un Anglais était venu précédemment *copiare la casa*, et qu'une consigne avait été donnée pour éviter des tentatives suspectes. Le capitaine lui expliqua que la consigne ne regardait que les fortifications, et, venant à moi, me pria fort gracieusement de n'attacher aucune importance à ces excès de zèle d'agents interprétant les consignes avec plus d'ardeur que de lumières.

Je dois rendre d'ailleurs à l'administration autrichienne cette justice, qu'elle est aussi bienveillante et aussi courtoise en haut que tracassière en bas, ce qui n'est pas peu dire. Si j'ai toujours eu à me louer des officiers autrichiens, j'ai conservé des gendarmes impériaux des souvenirs d'un autre genre et qui ont des côtés comiques. Le capitaine du cercle m'avait engagé à monter sur le mont Malastitza, à une heure et demie de Raguse, sur le territoire ottoman, m'assurant que de ce sommet je jouirais d'une vue admirable sur une portion de l'Herzégovine. J'y étais donc allé un beau matin et je touchais au pied de la montagne, quand un petit gendarme imberbe et joufflu m'atteignit après une course effrénée et me demanda où j'allais. — Sur la montagne que voilà. — Pourquoi faire ? — *Per vedere lo paese* (pour voir le pays turc). — C'est inutile : *non e paese quà* (il n'y a pas de pays par là). Pour ce soldat modèle, il n'existait rien du tout au delà de la frontière des États de l'empereur et roi.

Départ pour l'Albanie. — Spitza. — Rade d'Antivari : Un han albanais : types arnautes. — Antivari et ses environs. — Scutari : panorama du lac et de la plaine. — Un souvenir de Tite Live.

Mes affaires terminées à Raguse, je pris passage à bord du vapeur du Lloyd qui fait le service d'Albanie, dans l'intention de débarquer à Antivari et de me diriger à l'est vers les montagnes des tribus autonomes. Nous rangeâmes pendant deux jours les côtes ragusaines et cattarines, admirable décor dont la splendeur ne s'affaiblit pas un instant. Après Lastua et derrière le mont Ostrovitza commence le territoire ottoman. Quatre ou cinq petits hameaux nommés Zagrad, Gelibul, German, Bertza, forment le petit port de Spitza, dont il a été souvent question dans les débats de l'an dernier, à propos du Monténégro. Celui-ci alléguait avec assez de raison, d'abord, que Spitza avait appartenu aux princes de Zetta, dont le Monténégro est le dernier héritier ; ensuite, que la principauté, cernée par deux États plus ou moins hostiles, avait besoin d'un port qui lui servît de débouché, sous peine d'être rejeté par la misère dans cet état de guerre perpétuelle qu'on lui reprochait. Spitza, donné aux Monténégrins, serait devenu en petit pour eux ce qu'est Fiume pour la Hongrie, c'est-à-dire un des ports commerçants de l'Adriatique. A cela la Turquie n'a guère à répondre qu'une chose, c'est que Spitza est à elle depuis deux ou trois cents ans, et qu'elle n'a aucun intérêt, tant s'en faut, à empêcher le Monténégro de mourir de faim. En vertu du principe de l'intégrité de l'empire ottoman, il a fallu laisser Spitza aux Turcs, avec la conviction bien arrêtée qu'ils n'en feraient jamais rien. C'est l'éternelle histoire du chien de Robinson, qui ne mange pas, faute d'appétit, mais qui ne veut pas que les autres mangent.

« Les Turcs sont campés en Europe, » a écrit Chateaubriand. Je n'ai jamais trouvé d'expression plus juste pour peindre l'insouciance avec laquelle ce peuple étrange laisse s'accumuler les ruines et les incommodités de toute espèce dans l'immense empire dont il est le locataire. Au premier abord, cela paraît pittoresque, et on s'amuse : puis on y trouve quelque chose d'ingénu, de résigné, et on en est touché : on finit par l'impatience et l'irritation. Un voyageur allemand, en arrivant à Sophia, voit de grands jeunes gens de trente ans, accroupis au milieu de la rue et s'occupant gravement à établir de petits moulins sur le ruisseau. Le peuple turc est ce grand enfant, et de la civilisation occidentale il n'a guère pris que ce que les enfants aiment par-dessus tout : faire l'exercice et battre du tambour.

Je réfléchissais un peu à tout cela, en débarquant de *l'Albania* à l'*échelle* turque d'Antivari. C'était le soir. Antivari est une station fort importante : c'est le port de Scutari et de toute la haute Albanie, la tête de la ligne télégraphique qui va relier dans quelques mois tout

l'occident de l'empire avec Constantinople. Ce qui m'intriguait le plus, c'est que j'avais beau fouiller du regard la charmante baie qui s'ouvre au pied du mont Roumia, je ne voyais pas trace de village ou de ville. Le paquebot avait stoppé à quatre cents mètres de la côte, vu le peu de profondeur des eaux, calmes et unies comme un étang. Un caïque vint prendre le long du bord les quatre ou cinq passagers à destination de Scutari : nous débarquâmes sur une mauvaise jetée en pilotis au bout de laquelle se présentait un vaste bâtiment qu'on pouvait prendre à volonté pour une douane ou un *han* (caravansérail) et qui cumulait ces deux destinations. Une maison d'apparence plus confortable, située sur la droite et à cinq minutes de la douane, complétait le port d'Antivari : c'était le consulat d'Autriche.

Nous nous hâtâmes de monter au premier étage du *han*, que nous trouvâmes aussi délabré qu'un palais de pacha, et tous ceux qui auront passé huit jours en Orient saisiront la portée de la comparaison. Il y avait, en outre d'une vaste antichambre, deux chambres de voyageurs, un *Selamlik*, sorte de salon d'honneur où le *handji* (maître de l'hôtel) passait ses journées majestueusement accroupi comme une divinité hindoue, offrant la pipe et le café aux voyageurs *croyants* qui venaient achalander sa maison. L'une des deux chambres était occupée par un Albanais musulman, qui y avait installé ce qu'il appelait son *harem*, c'est-à-dire sa femme. Je m'établis dans l'autre avec deux Albanais catholiques de Scutari, négociants notables qui revenaient de faire leurs achats à Trieste, et qui, parlant italien, m'avaient courtoisement offert leurs bons offices comme *ciceroni* jusqu'à Scutari, notre destination commune. Leur compagnie m'était d'autant plus précieuse que le peu de turc dont je pouvais disposer m'était parfaitement inutile dans un pays où tous, chrétiens et musulmans, semblent se faire un point d'honneur d'ignorer la langue du peuple qui les a conquis et les gouverne.

Un peu avant le souper, deux hommes se présentèrent. Le premier portait le beau costume des Palikares, auquel nous sommes accoutumés depuis les voyages de Pouqueville : à la cocarde tricolore qui décorait son fez, je reconnus un *kavas* albanais du consulat de France, qui venait se mettre à ma disposition pour le voyage du lendemain. Le second n'était ni moins armé, ni moins brillant, ni moins serré à la ceinture que son compatriote : je le pris pour un bey ou au moins pour un aga. Un de mes compagnons entra en conférence avec lui, et m'expliqua ensuite qu'il venait de traiter *con questo vetturino* pour les chevaux que nous devions prendre jusqu'à Scutari. Mon officier Skipetar était un simple *kiradji*, un entrepreneur de transports.

Le lendemain matin, en montant à cheval, j'eus le loisir de donner un coup d'œil à la station que j'allais quitter. C'était une gracieuse petite rade, fermée de tous côtés par des montagnes un peu moins grises que la plupart des massifs monténégrins. Le détail d'une douceur intime et pénétrante échappait encore à mes regards, sollicités par les arêtes vigoureuses des monts Rumia et Sutturman, et les lignes fières et dures des masses crayeuses qui forment le cap Volvitza. Un rocher voisin de cette pointe frappe les yeux par ses escarpements : c'est le *gour Vaïza* « la roche de la Vierge » tant célébrée par les poésies albanaises. Il y a trois siècles, quand le sultan Selim vint attaquer Antivari, que possédaient les Vénitiens, une jeune Serbe de noble maison, Franka Mediminovich, aperçut la première l'armée turque et voulut s'enfuir vers la ville pour avertir ses compatriotes. Mais les musulmans lui coupèrent la retraite, et quand elle se vit au moment de tomber entre leurs mains, elle n'hésita pas entre la mort ou la honte : elle courut au sommet de la falaise, se précipita dans la mer, et son héroïsme a donné son nom à ce rocher.

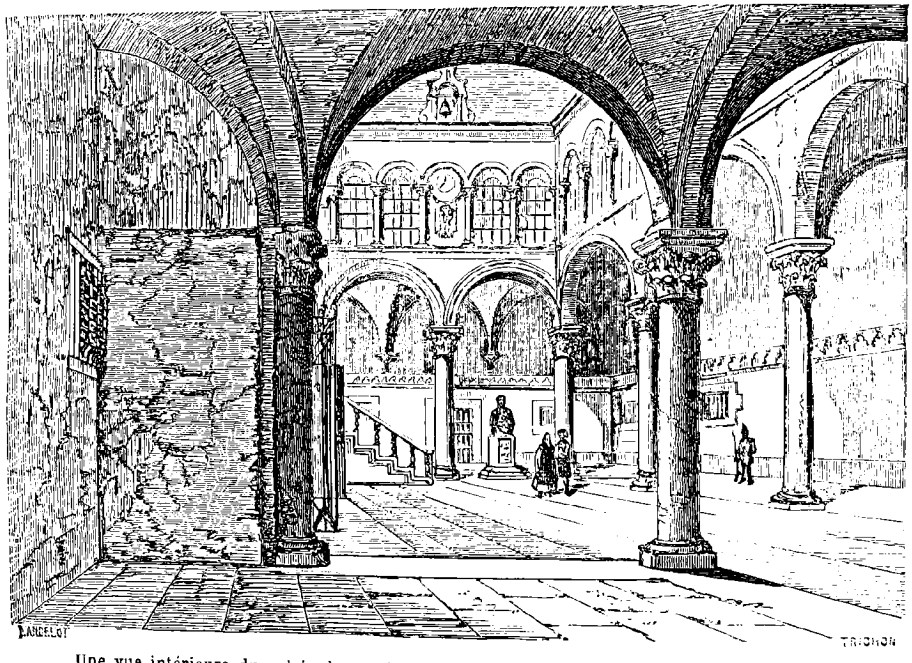
A six heures, nous étions tous à cheval, et nous défilions à la turque, c'est-à-dire en file indienne, à travers une plaine inculte, que des pluies récentes avaient semée de larges flaques d'eau. Une petite rivière nommée, je crois, *Rikavetz* (la Mugissante), montrait à travers les éclaircies des buissons ses eaux grises et paresseuses. Une échappée entre deux montagnes nous permit de voir une jolie ville aux toits rougeâtres, petite et ramassée sur elle-même comme toutes les vieilles places de guerre : c'était Antivari.

La vieille ville vénitienne est depuis près de trois cents ans une ville turque, c'est-à-dire une ruine. De son pont de marbre il n'est resté debout que quelques piles. La ville close n'a pas plus de 50 maisons ; les quelques centaines d'habitations qui forment les faubourgs sont, dit M. Hecquard, « presque toutes basses et d'un aspect misérable : sur quelques-unes d'entre elles, on voit encore gravées les armes des patriciens de Venise.... De l'antique château, il ne reste plus que quelques tours crénelées tombant en ruines, et quelques bastions dans lesquels sont une vingtaine de magnifiques canons de bronze ayant appartenu à la république de Saint-Marc, qui, privés d'affûts, sont jetés à terre comme objets inutiles. Au milieu de la place s'élève l'ancienne cathédrale, transformée en mosquée : elle était placée autrefois sous l'invocation de saint Georges ; il existe encore sur le portail un bas-relief en marbre, mutilé par les Turcs, représentant l'image de ce saint. » Sur l'antique prospérité d'Antivari, un seul fait dira tout : au temps des empereurs byzantins, elle avait trente monastères.

A mesure que nous avançions, des vergers et des champs de maïs remplaçaient peu à peu la lande infertile : quelques *Tchiftiks* (fermes turques) d'aussi belle apparence que nos fermes de Normandie, s'élevaient parmi les arbres, des deux côtés d'une chaussée horriblement délabrée, que nous évitions quand nous le pouvions, en prenant à travers champs, au risque de glisser dans les fondrières. Arrivés au bout de la plaine, nous commençâmes à gravir un formidable sentier aux mille pointes calcaires où les malheureux chevaux butaient à chaque minute : il fallut mettre pied à terre et gravir en sautillant ce sentier auquel succéda un escalier moins fatigant pour les piétons, mais beaucoup plus inquiétant pour une cavalcade. *Cosi sono le strade di Parigi?* me demandait un de mes com-

pagnons en riant. Un brave capitaine du nizam soupirait à côté de moi, et me disait : *Tchoq tach* (beaucoup de pierres)! — *Evet*, lui répondis-je, *iol fenan* (oui, c'est une triste route). Le digne homme semblait aussi dépaysé que moi parmi ces Albanais, et je regrettais cordialement de ne pas être plus fort en langue osmanli pour lui venir un peu en aide.

Le débouché au sommet du plateau nous reposa amplement et nous dédommagea de nos fatigues. Du préau d'une petite mosquée appelée, je crois, Bartsla, où nous nous arrêtâmes pour faire souffler nos chevaux, nous avions une vue éclatante sur l'Adriatique, dont le bleu intense comme celui des lacs de Suisse justifie bien le nom de « mer bleue, » *sine more*, que lui donnent les Slaves. Ce n'est que le long du rivage, sur une largeur d'un demi-kilomètre au plus, que les eaux prennent le vert glauque de l'Océan. Une légère brise neutralise les effets d'une chaleur déjà assez vive et de l'absence complète de tout ombrage. Nous étions au point culminant d'un col qui rattache le massif des monts Lésignia, voisins de la mer, à la chaîne qui part du Monténégro pour venir mourir en face de Scutari, ligne de montagnes d'un gris rougeâtre, nues, aux arêtes brisées, au pied desquelles une plaine fertile développe ses massifs d'oliviers et ses villages florissants. La route que nous allions suivre longe ces deux zones parallèles, et touche à la seconde par instants : on croit, au début n'avoir qu'à descendre sur la vallée de la Boïana en tournant autour de quelques basses collines, et on a encore pour cinq heures à piétiner dans la craie. A voir ces steppes pierreux, on croit longer les abords d'une gigantesque carrière. Au tiers du chemin, l'œil ennuyé s'arrête avec quelque plaisir sur un torrent qui roule bruyamment ses eaux laiteuses le long d'une berge escarpée, couronnée de chênes

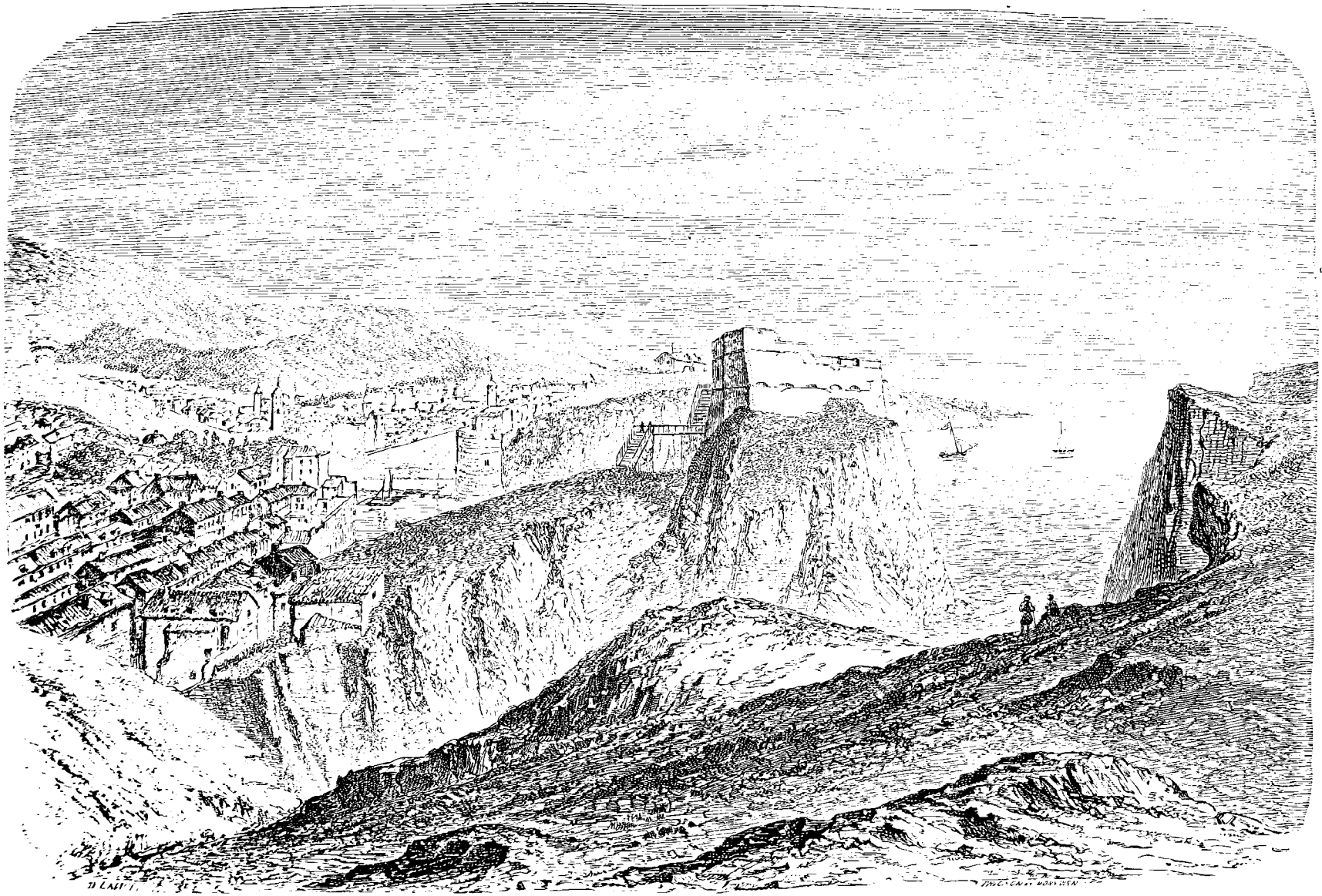


Une vue intérieure du palais des anciens doges de Raguse. — Dessin de M. G. Lejean.

nains et se détachant vigoureusement sur l'azur implacable d'un ciel brûlant. Les roches délitées affectent les formes les plus bizarres : un archéologue aventureux, comme il y en a encore au fond de nos provinces, tomberait ici en extase devant des *menhirs* et même des *dolmens* qui ne sont malheureusement pas plus druidiques que ce pavé, rencontré de loin en loin, n'est romain, malgré l'apparence.

Notre supplice finit au *han* de Coderkol, où nous nous arrêtons pour dîner. Cette fois, nous sommes bien en plaine, dans une plaine argileuse et détrempée où la vue se repose avec bonheur sur une fraîche verdure et des chênes énormes, à la place du gazon brûlé et des éternels oliviers poudreux de la matinée. Des deux côtés de la route, de gros buissons de grenadiers sauvages, parmi lesquels apparaît de loin la mine espiègle et effarouchée d'un petit berger au crâne rasé. Par-dessus quelques bouquets d'arbres, un massif escarpé s'estompe dans le lointain : ce sont les montagnes où les Mirdites abritent leur liberté orageuse et leur homérique sauvagerie.

A un détour de la chaussée antique, nous débouchons sur le bord d'un beau lac aux eaux limoneuses, que nous longeons avec précaution, car des portions de la route se sont effondrées dans l'eau. Tout en admirant les ombrages touffus de la rive opposée à celle que nous suivons, je remarque un léger courant, et quelques mots de mes guides mettent fin à mon horreur : ce que j'ai pris pour un lac allongé est un repli de la Baïna, qui sert de dégorgement au lac et aux eaux du Monténégro. Ce fleuve, car c'en est un, est en effet navigable jusqu'à deux lieues en aval de Scutari : malheureusement, en face du village d'Hoboti, une barre où il n'y a jamais plus de trois mètres d'eau obstrue à peu près toute navigation, et il ne faut pas compter de longtemps sur l'activité des Turcs ou des indigènes pour faire cesser cet obstacle et donner un dé-



Vue de Raguse, en Dalmatie. — Dessin de Lancelot d'après une esquisse de M. G. Lejean.

bouché maritime à une ville de 40 000 âmes. Jusqu'ici, la Boïana n'a guère porté, outre les *londras* albanaises, que des canonnières destinées à agir contre le Monténégro.

En dépit du flegme oriental, l'impatience commence à nous gagner tous, quand tout à coup nous voyons se dresser devant nous un mamelon isolé, couronné d'une vaste forteresse vénitienne, et que je reconnais aisément sans l'avoir jamais vue. C'est la poétique Rosapha, la forteresse historique de Scutari. Encore une bonne demi-heure passée à trébucher dans un sentier qui tourne autour du mont Tiroboch, et nous entrons dans un faubourg d'une saleté fort pittoresque, appelé (par dérision probablement) Galata : nous enfilons le long pont de bois d'*Ouzoun keupru* et nous entrons dans la ville marchande appelée plus spécialement le bazar et massée au pied du château. Je quitte là mes compagnons et je me rends, en traversant un grand terrain vague, au consulat de France, situé dans la ville neuve et où m'attend la gracieuse hospitalité du drogman, M. Robert, qui remplit les fonctions consulaires en l'absence de M. Hecquard.

Le lendemain matin, je me rends avec M. Robert à la colline de Kodra, fort bel observatoire qui me permet de saisir d'un coup d'œil l'ensemble de la contrée. Autour de nous s'étend une plaine de 27 lieues de longueur et d'une largeur fort inégale, qui suit en général le cours de la rivière Moratcha, le lac et la Boïana jusqu'à la mer. Les buttes de Kodra et celle de Rosapha forment dans cette plaine un petit chapelet de hauteurs schisteuses parfaitement isolées. En regardant le nord-est, on a devant soi l'admirable panorama du lac qui va finir en fuseau vers le Monténégro, dont les montagnes lointaines flottent dans les brouillards du matin. Sur la droite, une chaîne plus rapprochée, et partant plus visible, montre ses escarpements couverts de forêts, où habitent les tribus pastorales et à demi indépendantes que l'on appelle les sept bannières. Le mont Tzoukali, le plus méridional de ces sommets, laisse apercevoir la fente profonde où coule le Drin, qui se sépare du massif déchiré et noirâtre des Mirdites. « La liberté, a dit Chateaubriand, a toujours habité les montagnes. » Je me demande ce que pense le pacha de Scutari, s'il lui arrive de jeter les yeux du haut de sa citadelle, sur ces citadelles bien autrement formidables que la nature a données aux Albanais, libres en vertu de conventions et de priviléges, et aux Monténégrins, libres par leur fusil. « Concevez-vous ces bandits de Monténégro? me disait de très-bonne foi un consul ottoman. Ils meurent de faim dans leurs abominables cavernes : pourtant ils ne demandent qu'à travailler : comme laboureurs, comme jardiniers, comme marins même, ils sont incomparables : hé bien, nous leur proposons de descendre dans la plaine : nous leur offrons la Zetta, oui, monsieur, la plus belle plaine qu'il y ait à cinquante lieues à la ronde, à la seule condition de se reconnaître sujets turcs : savez-vous, monsieur, ce qu'ils répondent, ces meurt-de-faim? Ils prétendent que cela les déshonorerait! »

Le lac que les Slaves appellent le Blato et les Albanais le Likieni, est une belle nappe limpide encadrée au couchant par une arête grise dont les derniers contre-forts viennent y mirer leurs roches rugueuses où s'étagent quelques villages de pêcheurs. Au levant, la plaine qu'habitent les Busahuit et les Hotti vient s'y terminer en pente si insensible qu'entre la terre et l'eau règne une lisière indécise, prairie en été, marais en hiver. Nous rencontrons ici l'éternelle tradition des bords des lacs dans l'ancienne Grèce et dans les modernes pays celtiques. Les indigènes affirment que le lac n'a pas toujours été aussi vaste qu'aujourd'hui, et que sur la rive orientale existait une plaine couverte de villages et appelée la plaine des torrents, *fuscha proneve*. A la suite d'un tremblement de terre qui bouleversa la contrée, la plaine disparut sous les eaux, et les vieillards indigènes ne manquent pas d'ajouter que quand elles sont bien calmes, on peut voir les ruines des maisons et l'extrémité des arbres ensevelis dans leurs profondeurs.

Pendant que j'esquissais à la hâte un plan sommaire du pays compris dans mon horizon, une circonstance fortuite, ou du moins temporaire attira mon attention en ce qu'elle me donna la clef d'un passage de Tite Live qui a bien embarrassé les commentateurs. Je me trompe : les commentateurs ne restent jamais dans l'embarras, et ceux de Tite Live, plutôt que d'avancer qu'ils ne le comprenaient pas, ont décidé qu'il avait commis une lourde erreur géographique. Le grand historien, en traçant les traits généraux de l'aspect de l'Illyrie, a dit que le Drin déchargeait dans la mer les eaux du lac de Scodra. Le Drin, comme on sait, se dirige en effet droit vers le lac, mais arrivé à deux lieues environ de Scutari, il tourne brusquement au sud et va finir près d'Alessio. En étudiant la belle plaine dite des spahis, qui s'étend du fleuve jusqu'au pied de la hauteur qui me servait d'observatoire, je vis une rivière aux eaux limoneuses qui partait du coude du Drin et venait se dégorger dans le Kiri, qui se rend lui-même dans le lac tout près des pêcheries. Cette rivière n'est marquée sur aucune carte, et j'appris qu'elle est à sec en été, mais que tous les hivers elle sert de décharge au fleuve, la partie basse de la plaine formant delta et étant parfois inondée. Dans ce cas, un voyageur qui longe la rive droite en venant de la Macédoine est porté à prendre pour le bras principal celui qui continue sans déviation vers le lac plutôt que celui qui fléchit vers le sud, et Tite Live n'a pas commis d'erreur. Se fût-il réellement trompé, il ne faut pas oublier que l'Illyrie barbare n'était pas plus connue de son temps que le Maroc ne l'est aujourd'hui : car, quand saura-t-on au juste si le Draa, qui est le plus grand fleuve du Maroc, se perd dans la mer ou bien dans un marais à 200 lieues de la mer?

Excursion dans les Sept-Montagnes. — *Crau* de Scutari. — La terre promise du brigandage. — Poésie albanaise. — Le *Torrent-Sec*. — Un mot sur les Guègues. — Un clergé belliqueux. — Tribus de Skrœll et des Klementi. — Pont de Berzela et lacs écoulés : Boga : retour à Scutari par Zogara. — Légendes pastorales et homériques : les Kastrati. — La femme en Orient : un point d'honneur monténégrin.

Je ne restai à Scutari que le temps nécessaire pour faire mes préparatifs d'excursion à l'intérieur. Un contre-

temps m'empêcha de profiter des lettres que le pacha m'avait données pour Prisrend; mais comme j'avais requis des chevaux de poste et un *sowar* d'escorte, je voulus pour me consoler de cette déception faire une excursion parmi les tribus libres des Sept Montagnes. Mes amis scutarins m'accompagnèrent jusqu'à l'arbre énorme qui marque au nord la limite de la ville, et quand j'eus pris congé d'eux, nos trois chevaux, sur un cri bizarre, poussé par le *suroudji*, se lancèrent au galop à travers une bruyère assez semblable aux vastes landes de l'ouest de la France, et où se montraient quelques groupes de maisons offrant cette apparence de bien-être qui m'a paru général en Albanie. De loin en loin, nous rencontrions de longs troupeaux escortés par des bergers à tournure superbe, aux moustaches pointues, balançant en guise de houlette l'inévitable fusil albanais, que vous voyez sur les épaules du moindre pâtre de treize ans. Des chiens à poil rude vous regardent de l'air le moins amical: les moutons eux-mêmes semblent presque menaçants sous leur masque stupide. On voit, dès les premiers pas, qu'on est entré chez les vrais Albanais, la race aux muscles et au cœur de fer.

Le sol lui-même s'harmonise bientôt avec la race. Nous avons passé le ruisseau de Vraca, un clair et beau ruisseau où nos chevaux se sont plongés avec délices. Les malheureux semblent se douter que pendant deux grands jours l'eau n'existera pour eux qu'à l'état de souvenir. Cette plaine, si verte et si unie de loin, est une *crau* albanaise où nos chevaux luttent à chaque pas : les lits de torrent que nous rencontrons ne nous offrent que leurs vagues de sable d'un blanc aveuglant, dont les riverains se servent pour brunir les armes. Au bout de trois heures, on entre dans un sentier ombreux et on fait halte au village de Kopilik, chef-lieu d'une tribu de 4500 âmes jadis entièrement catholique, mais dont la moitié environ a embrassé l'islamisme. Ce sont, il est vrai, des musulmans peu orthodoxes, car ils ont conservé une grande dévotion pour saint Nicolas et saint Georges et brûlent force cierges en leur honneur.

Kopilik a encore une petite particularité : c'est le rendez-vous des brigands du pays, que la gendarmerie scutarine se ferait scrupule de troubler dans leur industrie malhonnête. Beaucoup de pachas me semblent convaincus qu'un mois de brigandage bien employé forme mieux un fantassin que trois ans d'exercice à l'européenne, et je dois rendre cette justice aux brigands serbes ou albanais qu'ils se rendent fidèlement, en temps de guerre, sous le drapeau de leur tribu, ce qu'ils ne feraient certes pas, si la justice s'avisait de choisir ce moment pour leur demander des comptes. Un mille avant Kopilik, la route est coupée à angle droit par un sentier qui mène du lac à Rioli. Comme nous approchions du carrefour, cinq hommes qui venaient de l'est y prirent position. Leur costume, leurs armes, leur attitude surtout formaient un ensemble sculptural que je ne me lassais pas d'admirer. Mon sowar regardait aussi, mais il admirait moins : tout d'un coup il nous fit un signe, à moi et au suroudji, et se lança au galop dans la direction du village : je crus qu'il avait hâte d'arriver au gîte, c'est-à-dire au dîner : mais au bout de deux ou trois minutes il retomba, par un crochet à droite, sur la route : il avait simplement voulu rester hors de la portée des cinq fusils. Je fus assez mortifié d'avoir joué le rôle du poltron sans le savoir, d'autant plus que, selon toutes les apparences, les cinq hommes étaient tout au plus des chercheurs de vendetta qui n'auraient pas molesté un voyageur. Ils n'eurent pas l'air de s'offenser des soupçons que manifestait l'escapade du gendarme, et continuèrent leur chemin comme de braves gens qu'ils étaient peut-être.

Mon sowar, rendu à des idées moins sinistres, se mit à tromper son ennui en lançant aux échos sonores des collines de Kastrati, de sa voix la plus éclatante, une jolie chanson albanaise de la tribu de Dibre, où sans doute il était né. Une traduction de quelques couplets peut donner une idée de la poésie amoureuse des Guègues : si elle ne peut rendre l'allure joyeuse, alerte et passionnée de ces petites strophes, le lecteur conviendra que je n'y puis pas grand'chose :

Giroflée dans le pré
Tu m'as donné ta foi,
O petite pomme mignonne!

Giroflée dans les cheveux
Sors et viens me parler,
O petite pomme mignonne!

Giroflée sur la pierre,
Mon cœur, tu l'as brisé,
O petite pomme mignonne!

Giroflée éclatante
Sein plus blanc que la neige,
O petite pomme mignonne!

Giroflée sur le mûrier
C'est moi qui suis ton amant,
O petite pomme mignonne!

Je vais faire la moisson,
Et l'oncle que je ne puis éviter,
O petite pomme mignonne!

. . . . . .

Après Kopilik, la Crau continue pendant une grande heure. Comme nous nous dirigions vers des masses de rochers du plus bel effet, nous arrivâmes sans transition au bord d'un magnifique précipice de quatre pas de large et de six à huit lieues de longueur : une de ces belles horreurs qui font vite oublier au touriste toutes les fatigues qu'elles lui coûtent. Qu'on se figure dans un plateau de craie recouvert de quatre pouces de terre végétale et d'une véritable pluie de pierres, une rainure que l'on n'aperçoit qu'au moment d'y arriver, et qui va se prolongeant dans les montagnes à l'est, jusqu'à la racine du mont Maudit (*Bieskat e namune*). Le lit desséché du torrent qui a creusé cette ravine montre, tout au fond, à une profondeur de trente pieds (qui, dans le cœur de la montagne, ne semble pas moindre de cent cinquante), un ruban de sable blanc serpentant à travers le feuillage touffu des arbres qui tapissent les parois du ravin et élèvent leurs cimes d'un vert éclatant au niveau de la plaine desséchée.

La déception qu'éprouve le voyageur à qui les traits généraux du paysage ont fait espérer de trouver une jolie rivière limpide sous ces beaux arbres, et qui, en se penchant sur le précipice, ne voit au fond que les petites vagues de sable et les blocs de rochers entraînés par les eaux, lui fait sentir encore plus vivement l'aridité de ce paysage pétrifié. C'est le fameux torrent sec, *Proneu-Saad*, avec lequel j'avais tout le temps de faire intime connaissance, car je devais le remonter jusqu'à Boga.

Nous le quittâmes un instant pour entrer dans la vallée de Dedaï, où j'espérais, sur une indication de M. Viquesnel, trouver une vraie carrière de fossiles; mais mon ignorance de la langue albanaise me fit manquer cette aubaine que peut-être les villageois eussent pu m'indiquer. Je m'en dédommageai en levant un plan détaillé de la vallée et de l'impasse nord de la plaine, entouré des gens de Dedaï qu'émerveillaient mes instruments. Je fus moi-même fort surpris de voir que ma longue-vue était pour ces paysans une chose connue, et qu'ils la maniaient et la mettaient au point aussi aisément que moi. J'eus plus tard l'explication de ce détail. Quand un Albanais se trouve obligé, par suite d'un coup de fusil malheureux, de se sauver dans la montagne, il emporte ses armes, un pain, et une longue-vue qui aide ses yeux de faucon à distinguer de loin, soit les gendarmes, qui, du reste, se dérangent rarement pour si peu, soit les parents de la victime acharnés à sa poursuite. Mme F. de Scutari avait pris pour aller chez les Mirdites un guide qui était dans ce cas, sans qu'elle s'en fût doutée : aussi éprouva-t-elle force tribulations du fait de son guide, qui la promena par d'affreux sentiers, peu fréquentés par la gendarmerie. A chaque point noir qui remuait à l'horizon, il se jetait à plat ventre, braquait sa longue-vue, et armait son fusil jusqu'à reconnaissance de l'objet suspect. L'expérience avait appris à ce gentleman en fustanelle la tactique de nos francs tireurs en Crimée.

On me demandera si les *vendette* sont fréquentes en Albanie : je répondrai par un seul fait. J'ai sous les yeux un état, village par village, des meurtres commis dans le Poulati de 1854 à 1856. La proportion générale est d'un mort par dix maisons; dans la commune de Niksai, elle représente un homme par famille, au bout de treize ans. Ajoutez-y la liste assez longue des tentatives non suivies de mort, et vous comprendrez qu'un Albanais guègue qui, à trente ans, n'a pas tué son homme, est à peu près dans la situation d'un habitué de certains salons de Paris, qui est arrivé au même âge sans avoir écrit son article dans une *Revue* bien posée.

J'eus à Dedaï le loisir d'étudier le type des Guègues montagnards, que des conditions d'existence et de climat ont rendu un peu différent de celui des villes. C'est une population plus pastorale qu'agricole, grande, élancée, avec ce maigre et fier profil bien connu de ceux qui ont voyagé dans la Grèce, où le sang albanais s'est tant mêlé à celui des Hellènes. Le costume traditionnel, veste rouge et fustanelle, est une tenue d'apparat remplacée habituellement par le long surtout en laine, avec le fusil annelé passé en bandoulière. Le fusil fait en quelque sorte, comme je l'ai dit, partie intégrante de l'Albanais indépendant. Le port de cette arme a été, par des conciles dont on peut lire le texte dans le livre de M. de Hahn, formellement interdit aux prêtres catholiques indigènes, qui n'ont pas tenu compte de la prohibition. On voit d'ici un bon pasteur allant porter les consolations suprêmes à un mourant, et, au retour, envoyant une balle infaillible à un Turc à mine suspecte qui n'a pas répondu à son qui-vive! Quant aux femmes, si le travail et une maternité hâtive les brisent de bonne heure, la vie tout intérieure et un bien-être relatif conservent aux jeunes filles une beauté qui s'épanouit avec tout l'éclat d'un sang jeune, pur et vigoureux

Je venais d'entrer dans la tribu de Skræll, l'une des plus importantes de la montagne, car elle compte 2500 âmes et fournit aisément 600 fusils. Nous passâmes une bruyère en pente et nous descendîmes au Proneu-Saad, franchissable sur ce point seulement. Un homme d'une quarantaine d'années, de près de six pieds de haut et d'une très-belle mine, qui gardait son troupeau sur la bruyère, m'adressa la parole en fort bon italien, et je profitai de cette heureuse circonstance pour prendre quelques informations utiles. Mon interlocuteur était un paysan aisé du village de Zagora et de la tribu de Skræll: il se nommait Tchouka, et chaque année, au printemps, il allait sur les bords de la mer à Medua, où sa tribu avait à ferme des pâturages concédés par Osman, pacha de Scutari. Il avait appris l'italien pour pouvoir servir de drogman aux capitaines marchands italiens ou autrichiens qui abordaient à Medua, et qui faisaient des affaires en laine brute et en articles divers avec les montagnards. Il invita courtoisement Ma Seigneurie à passer au retour par Zagora pour lui rendre visite, m'assurant qu'il m'aurait accompagné jusqu'à Boga s'il avait eu quelqu'un pour prévenir sa famille de ne pas l'attendre. Je lui fis quelques questions sur le Proneu-Saad : il me dit que ce torrent coulait à peu près une fois tous les dix ans, pendant un jour ou deux, quand il y avait eu dans le mont Maudit des pluies exceptionnelles. On ne peut guère attribuer qu'au déboisement partiel des montagnes, la siccité actuelle du Proneu, car il est impossible d'admettre qu'une pareille ravine ait été creusée par un torrent temporaire coulant à peine tous les dix ans.

Pendant près de deux heures, nous suivîmes à la file un effroyable sentier situé presque sur l'escarpement qui longe le Proneu au nord. Les gorges les plus âpres des Pyrénées ne peuvent donner une idée d'un sol pareil où le calcaire, délité par l'action atmosphérique, se dresse sous les pieds en forme de pointes ou d'arêtes tranchantes où les chevaux les plus solides bronchent de dix en dix pas. L'exaspération qui me gagnait s'accroissait de la vue du ruban argenté du Proneu, que j'avais sans cesse sous les yeux, et je me demandais pourquoi nous ne descendions pas rejoindre ce chemin uni, sablé et moelleux autant que les allées les mieux ratissées d'un

Gravé chez Erhard R.Bonaparte 62

parc royal. Je fis sagement de ne pas communiquer cette belle réflexion à mes hommes, qui m'auraient pris simplement pour un idiot. Tout au plus se seraient-ils donné la peine de m'expliquer cette règle élémentaire de la stratégie, à savoir, que, quand on tient une hauteur, c'est le comble de la folie de descendre dans un coupe-gorge, surtout dans celui-ci où le rouge éclatant de nos fez, tranchant sur le blanc vif du sable, aurait été un très-beau point de mire pour la première carabine venue. Or, sans calomnier les Albanais, je dirai une fois pour toutes qu'il est imprudent d'exposer leur vertu à la tentation d'un coup de main trop facile.

La nuit approchait, quand nous vîmes devant nous s'ouvrir un cirque d'une demi-lieue carrée de surface, formé par deux ou trois ravins qui viennent y déboucher dans le Proneu et y versent, tous les hivers, les furieux torrents produits par les orages et la fonte des neiges. Ces eaux, aisément absorbées par le sol calcaire et poreux, ont accumulé dans ce bas-fond l'humus enlevé au flanc des montagnes, et développé une fertilité qui se manifeste par une abondance inusitée de cultures, d'arbres fruitiers, de grenadiers et de vignes sauvages. Au fond du cirque sont éparpillées les maisons blanches du village de Berzela, chef-lieu de la tribu, et appelé pour cette raison Skræll dans toutes les cartes. Rien de plus doux à voir que ce vallon de Berzela, surtout au mois de mai, quand les neiges couvrent encore les hauteurs voisines et que le sombre feuillage des forêts qui tapissent toutes les pentes tranche à la fois sur les blancs sommets et sur la verdure plus tendre de la végétation qui s'éveille dans la vallée.

Pendant que j'admirais ce beau paysage, mes hommes étaient devenus un peu soucieux. Ils échangèrent quelques mots, descendirent de cheval, et je les imitai. Nous rasions tout à fait les bords perpendiculaires du précipice, à une hauteur formidable. Cinq minutes après se présenta, sur le Proneu, le pont de Berzela, grossier pont de pierres, sans parapet, large de moins de deux mètres sur quatre de long. Le ravin n'était plus ici qu'une rainure dont la profondeur vertigineuse était masquée par une végétation assez touffue et plus encore par les ombres du soir qui descendaient rapidement. Les belles horreurs de ce genre sont si communes en Albanie, qu'on ne les cite même pas.

De là à Boga, la route qui suit la rive gauche du ravin passe à travers un pays plus cultivé, malgré un climat plus froid qui se manifeste par l'absence de quelques plantes, comme la vigne sauvage, commune dans le territoire de Berzela. Au bout de deux grandes heures, et non de cinq comme le dit M. Boué (dont le livre est pour cette route comme pour tout le reste d'une admirable exactitude, sauf deux ou trois détails peu importants), nous atteignîmes le village de Boga, appartenant aux Klementi, selon M. Boué, aux Schialla, selon M. Jubany. Ce dernier a écrit sur renseignements officiels, et si le doute était possible, mon amour-propre de voyageur aurait été plus satisfait de l'assertion de M. Boué, et de l'idée que j'avais visité un coin du pays de ces fameux Klementi, qui ont été pendant deux siècles l'orgueil de l'Albanie catholique et la terreur de tout l'ouest de l'empire ottoman, depuis la Dalmatie jusqu'au pachalik d'Andrinople. Ces montagnards qui avaient résisté à des armées de cent mille hommes, sont devenus victimes de leurs dissensions intestines : déportés en masse en Serbie, le mal du pays les prit un jour et ils revinrent à leurs anciennes demeures, écrasant tout ce qui voulut les arrêter La lassitude des Turcs leur a permis d'y rester, mais à l'état de souvenir plutôt qu'à celui de tribu, car ils ne comptent que quatre villages et 4000 âmes.

Je trouvai à Boga, grâce à la recommandation consulaire et à l'esprit hospitalier des Guègues, un accueil empressé, dont je n'abusai pas, car je n'y passai que le temps nécessaire à mes travaux topographiques. Boga occupe, comme Berzela, la place d'un ancien lac écoulé par la faille du Proneu : la vallée présente même une disposition très-curieuse, une succession de couches horizontales étagées indiquant autant de desséchements successifs. Le village est éparpillé sur la rive droite du torrent; une église isolée s'élève sur l'autre bord. Cette disposition par étages du sol diluvial est bien plus frappante encore dans la vallée de Piatra en Moldavie, l'un des sujets d'étude les plus intéressants qui puissent s'offrir à un géologue. J'étais arrivé à une heure et demie environ de la *tête* du Proneu (je ne puis appeler source le point de départ d'une rivière sans eau). J'eusse bien voulu pénétrer dans les gorges du mont Maudit et voir, ne fût-ce que de loin, le ravissant bassin où se cachent Gouzinié et ce petit saphir qu'on appelle le lac de Plava : mais le temps me pressait, et je repris, à contre-cœur, la route déjà faite la veille.

Un peu après Dedaï nous passâmes le Proneu sur un pont de bois vermoulu d'une solidité si inquiétante que nous le franchîmes à pied, l'un après l'autre, laissant généreusement nos montures s'en tirer à la grâce de Dieu. Le pont ne s'écroula pas, et, remontant à cheval, nous gagnâmes, à travers des cultures qui témoignent de l'activité laborieuse des Albanais, le village de Zagora, où m'attendait l'hospitalité empressée de mon géant guègue, le brave Tchouka. Je ne veux pas ennuyer mes lecteurs des détails connus d'une hospitalité villageoise en Orient: je dirai seulement pour l'édification des voyageurs sybarites, que mon lit fut dressé dans le verger et que je couchai à la belle étoile, expression qui se trouva être, cette nuit-là, littéralement exacte.

Zagora est un village albanais, mais le nom, qui est slave et veut dire « au pied de la montagne, » semble indiquer un de ces lieux d'où les Guègues ont chassé les Serbes, à une époque indéterminée qu'on peut rapporter vaguement au temps qui a immédiatement suivi la conquête turque. Ce pays appartenait dans l'origine à trois tribus serbes, les Petrovich, les Tutovich et les Pelaï, qui formaient un groupe de cent maisons autour du mont Veletsik. Un jour arriva dans leur voisinage un jeune Albanais nommé Dedali, qui, servant comme berger chez un homme riche de la tribu des Koutchi, s'était fait aimer de Kata, sa fille, contre le gré du père. Celui-ci la

lui avait accordée, mais en chassant le jeune couple de sa maison, sans autres ressources que quelques provisions et une mule pour les porter. Ils arrivèrent de nuit dans le Veletsik, marchant à pied, Dedali soutenant sa jeune femme enceinte et épuisée de fatigue. La mule s'échappa, et Dedali faillit s'égarer complétement en se mettant à sa recherche : il la retrouva à l'entrée d'une caverne spacieuse dont la découverte le transporta de joie, car elle le mettait à l'abri des intempéries de l'hiver. Il s'y installa avec sa femme, et cette caverne, aujourd'hui célèbre parmi les Guègues sous le nom de Caverne des Troupeaux (*Spella e Baktive*), devint le berceau de l'une des grandes tribus d'Albanie.

Un jour arriva où les Petrovich et leurs voisins s'alarmèrent de la présence au milieu d'eux d'une famille déjà grande et redoutable. Ils allèrent consulter un vieillard centenaire qui avait cessé depuis longtemps d'assister aux conseils de la tribu où il avait laissé un grand renom de sagesse. « Mes enfants, leur dit le vieillard, voici l'épreuve à laquelle il faut soumettre les fils de Dedali pour savoir à quel point ils sont à craindre. Invitez-les à un repas d'honneur, et quand ils seront assis, placez la table devant eux, mais hors de la portée de leurs mains. S'ils s'en approchent, tuez-les à l'instant, car ce seront des gens pacifiques et timides. Si, au contraire, ils se lèvent et prennent la table pour la mettre au milieu d'eux sans se préoccuper de vous, ce sera signe que ce sont des hommes violents, et vous ferez prudemment de quitter la contrée la nuit suivante avec vos troupeaux et vos effets précieux, sans quoi ils finiront par vous tuer ou vous réduire en servitude. » L'expérience fut faite, et les Slaves virent avec consternation les fils de Dedali se lever impétueusement, saisir la table et la placer devant leur père. La nuit même ils émigrèrent tous, à l'exception d'une partie des Petrovich qui forme aujourd'hui un groupe de trente-huit familles. La race de Dedali est devenue la tribu de Kastrati, comptant environ 2600 âmes. Attaqués par les Turcs que commandait Tahir-Bey, les Kastrati taillèrent en pièces les envahisseurs, qui ne purent se reformer que derrière le Proneu-Saad, limite actuelle de la tribu.

Quatre heures après avoir repassé le Proneu sur un pont de pierre en bon état, je rentrais à Scutari, où je m'occupais sérieusement de mon excursion au Monténégro. J'obtins sans peine les lettres nécessaires, et le pacha mit à ma disposition une *londra* albanaise à six rameurs, qui devait me débarquer au bout de dix heures à Rjeka, au cœur même de la Tsernagore. On agita au consulat la question de sécurité, car un *statu quo* hostile régnait encore entre le Monténégro et la Turquie, et sur la frontière les passions étaient très-surexcitées. M. Jubany m'engagea à prendre à mon bord, comme sauvegarde, quelque Monténégrine, s'il s'en trouvait alors à Scutari, qui attendit une occasion pour s'en retourner aux montagnes. La précaution fut trouvée bonne, mais nullement indispensable, et fut finalement écartée. Ce n'est pas qu'il en coûtât le moins du monde à ma dignité de me faire protéger en cette circonstance par ce qu'on veut bien appeler le sexe faible, mais je n'avais pas de temps à perdre. Cette protection féminine est plus efficace que tous les firmans du monde, car pour les Monténégrins comme pour tous les peuples chevaleresques, le respect de la femme est le devoir le plus absolu de l'homme d'honneur, et le guerrier qui aura fait feu sur un groupe où il y a une femme, cesse d'être candidat au titre de *ïounak* (héros). Il doit plutôt recevoir toutes les balles sans les rendre, et c'est une loi si sacrée dans la montagne, que les Koutchi, quand ils sont en guerre avec les Monténégrins, s'embusquent derrière leurs femmes (disent les mauvaises langues), pour fusiller l'ennemi sans danger.

Il y a en Albanie un proverbe dialogué qui peint assez fidèlement la condition des femmes dans l'Orient européen. La scène se passe dans un café polyglotte.

« Qu'est-ce qu'une femme ?

Un Turc. — Une captive.

Un Albanais. — Une esclave.

Un Serbe. — Une servante.

Un Bulgare. — Une compagne.

Un Juif. — Une associée.

Un Grec. — Une souveraine. »

Le mot grec est encore plus expressif : *vasiliki*. Je désire que ce joli madrigal réconcilie mes amis les Hellènes avec les belles lectrices françaises qui auront accepté comme articles de foi les méchancetés spirituelles de M. Edmond About. Mais il ne faut pas prendre un proverbe au pied de la lettre, celui-ci n'exprime guère que la surface des choses. Le Turc, qui méprise prodigieusement la femme, est encore le mari le plus doux à mener, et le Serbe monténégrin, qui appelle sa femme une servante et même pis, a la plus profonde affection pour la compagne dévouée qui vient, au milieu des balles, lui apporter une poignée de cartouches ou lui charger son fusil.

### Départ pour le Monténégro. — Le lac. — Les îles Vranina et Lessendra.

Je montai à bord de ma *londra* par une belle matinée d'août. Pendant les premières heures, j'avais sous les yeux le paysage d'une douceur un peu monotone que j'ai indiqué plus haut : à ma droite, la Crau de Scutari dominée par les Sept-Montagnes qui s'estompaient dans la brume; à gauche, les escarpements de la chaîne de Roumia, dont les pointes les plus aiguës venaient plonger dans le lac et y former des caps et des îles d'un fort bel effet. Des villages albanais se cachent dans les plis de cette chaîne, et forment le district appelé Kraïna, qui semble signifier en slave frontière, et surtout frontière montagneuse. Après cinq lieues de canotage, nous vîmes successivement Vranina et Lessendra, deux îles jumelles qui sont en quelque sorte les portières du lac, dans la partie supérieure. La première se présente fort heureusement avec son double sommet et ses misérables fortifications : quant à la seconde, ce n'est qu'un rocher aride dominé de toutes parts et je n'ai jamais pu comprendre que les Turcs en aient fait leur place d'armes de ce côté.

L'histoire de ces deux îles est assez curieuse. En 1832, Rechid-Pacha, qui commandait à Scutari, eut la fantaisie de faire saisir huit insulaires de Vranina venus pour affaire dans cette ville, et sans forme de procès, ou peu s'en faut, il les fit décapiter comme espions. Les insulaires, exaspérés de cette barbarie gratuite, se donnèrent au Vladika ou prince évêque du Monténégro, Pierre III, qui fortifia à la hâte, mais incomplétement, les deux îles, et devint maître absolu de la navigation du lac. Ce fut une fort triste époque pour les Scutarins, qui voyaient sans pouvoir s'y opposer les *londras* effilées des Tsernagortses venir braver les canons de la citadelle, surtout pendant les nuits obscures et les jours brumeux, et rentrer insolemment à Rjeka avec une ample provision de têtes coupées. Osman, pacha de Scutari, fit donc une chose très-populaire quand, en 1843, il attaqua les îles, en chassa les habitants, et s'y fortifia, en faisant appuyer ses travaux improvisés d'une flottille composée d'un brick et de deux canonnières. Bien lui en prit, car le Vladika lança 3000 hommes résolus sur Vranina; mais repoussés par le feu croisé des deux

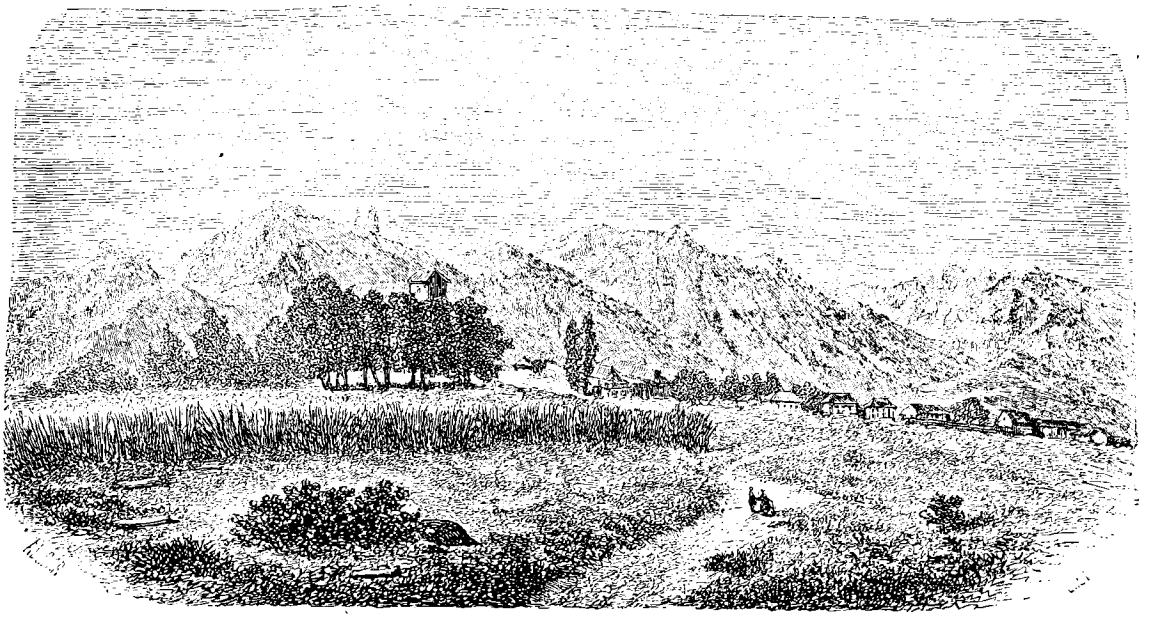
Costumes monténégrins.

garnisons, les Monténégrins se retirèrent, et n'ont plus inquiété les îles.

J'avais dépassé Lessendra, montré de loin mon firman à un officier d'irréguliers qui m'avait hélé en italien, et joui pendant quelques minutes de la vue d'un groupe de bachi-bozouks de la plus fière mine que l'imagination de Decamps ou de Bida ait pu rêver. Je laissais vers ma gauche une petite rade où semblaient dormir paresseusement sur leurs ancres deux canonnières turques qui avaient plus l'air de jonques chinoises que de navires européens. Mon regard pouvait embrasser sans obstacle le sévère panorama des côtes de la Tzernitza, avant-garde du Monténégro.

G. LEJEAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Tsettinie, capitale du Monténégro. — D'après un dessin de M. G. Lejean.

# VOYAGE EN ALBANIE ET AU MONTÉNÉGRO,

1858

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

INÉDIT.

Jabliak : épisode de guerre contemporaine. — Récoltes bien gagnées. — La Tsernovich : arrivée à Rjeka. — Une imprimerie monténégrine en 1492. — Vue magnifique. — Arrivée à Tsettinie.

C'est avec une émotion facile à comprendre que je me trouvais en face de ce glorieux coin de terre qui tient en échec depuis quatre siècles la fortune et toute la puissance de l'empire ottoman. J'étais encore sous l'impression de la journée de Grahovo, toute récente alors. Des troupes qui avaient vaincu les Russes sur le Danube étaient venues se faire écraser par la bravoure indisciplinée d'une poignée de paysans héroïques. En ce moment même quatre grandes puissances étaient occupées à intervenir entre la Porte humiliée et les Monténégrins prêts à conquérir l'Herzegovine où les appelaient les populations chrétiennes agitées et frémissantes. Ce nom de Monténégro, ignoré de l'Europe il y a dix ans, venait de se révéler dans des événements qui menaçaient de réveiller les complications de la question d'Orient; et quoique familiarisé par divers voyages avec l'histoire et la physionomie de ces étranges contrées, j'éprouvais une curiosité avide à étudier de près cette race indomptable, et sur laquelle, comme il arrive à tous les peuples qu'un événement inattendu met subitement en lumière, tant de vérités et surtout tant de fables avaient été publiées.

Le paysage que j'avais sous les yeux produit, au premier abord, une impression bizarre et que je ne peux rendre que par une comparaison. Dans l'une des histoires les plus fantastiques d'Edgard Poe, un homme resté seul à bord d'un navire en perdition voit tout à coup arriver droit sur lui, dans la nuit et dans la tempête, la masse noire et silencieuse d'un vaisseau géant emporté à la dérive. Je ne sais ce que peut être le Monténégro vu par une belle matinée d'été; mais le ciel s'était voilé au moment où je passais à la hauteur de Vranina, et les montagnes de la Tzernitza m'apparaissaient brusquement, dessinant leurs lignes sévères d'un vert sombre sur un ciel plombé, et se reflétant dans des eaux dormantes, lourdes et d'un noir d'encre. Pas un village, pas une hutte de berger, pas une chèvre sur les coteaux : une immobilité et un silence formidables pour qui savait comme moi qu'au premier coup parti d'une de ces canonnières, ces coteaux allaient se couvrir de combattants sortis en quelque sorte de dessous terre, et se couronner d'éclairs et de fumée.

Une échappée qui s'ouvrait sur la droite indiquait les

1. Suite et fin. — Voy. p. 69.

bouches de la Moratcha, qui alimente presque seule le lac et baigne les plaines si fécondes de la Zetta et de Leschkopolie. Un monticule isolé, qui s'apercevait difficilement dans la brume, portait une forteresse ottomane, celle de Jabliak, sentinelle perdue de la Turquie sur cette frontière. Perdue est le mot, car les Monténégrins ont pris Jabliak toutes les fois qu'ils s'en sont donné la peine.

Bâtie vers 1423 par Étienne Tsernagora, prise par les Turcs, puis reprise, elle fut quelque temps la capitale du héros des légendes, Ivan Tsernoievich. Vers 1432, les Turcs la lui ayant enlevée, il se retira dans les montagnes et y fonda le petit État qui a bravé depuis tous les efforts des pachas de Bosnie et d'Albanie. En 1835, douze Monténegrins déterminés surprirent une nuit la forteresse de Jabliak et s'y défendirent contre les forces turques du voisinage, commandées par un certain Dervich-Aga. Au bruit de la fusillade, les Monténégrins du district du Rjeka accoururent en foule et on se battit pendant trois jours avec fureur : mais à l'approche du pacha de Scutari suivi de forces imposantes, les assiégés se retirèrent sans être fort inquiétés, chargés de butin, et incendièrent en partant la ville et la citadelle.

En 1852, ce fut plus sérieux : Danilo, nouvellement élu et tenant peut-être à donner à ceux qui contestaient sa nomination la preuve qu'il était, malgré ses vingt-deux ans, un Monténégrin de bonne race, chercha et trouva l'occasion de satisfaire aux instincts favoris de son peuple. Il avait appris que Jabliak n'était gardé que par vingt-cinq hommes, bien que les états fournis à la Porte en portassent cent : le pacha touchait la solde des soixante-quinze autres et la faisait entrer dans sa caisse. Tout eût été pour le mieux, sans le caprice de Danilo. Sur son ordre, quinze montagnards escaladèrent la forteresse, y firent la récolte de têtes d'usage qu'ils expédièrent à Tsettinie, tournèrent les canons du fort contre la ville, jetèrent les bourgeois musulmans à la porte, et appelèrent cent cinquante des leurs dans la citadelle qu'ils fortifièrent. Le pacha de Scutari se hâta, comme on le pense bien, d'essayer de réparer cette conséquence de sa comptabilité trop ingénieuse : il amena contre Jabliak les soldats qu'il eût dû y mettre plus tôt, donna l'assaut à la faveur d'un épais brouillard, et perdit trois cents hommes à la première attaque, qui fut suivie d'autres moins sanglantes et tout aussi infructueuses. Il se borna alors à un blocus qui aurait pu durer aussi longtemps que celui de Missolonghi; mais Danilo, obéissant à la pression de l'Autriche, évacua la place et la fit démanteler. Le pacha ordonna de reconstruire la forteresse sur un plan tout moderne, et il ne reste de l'ancienne que quelques casemates voûtées.

En face de Jabliak s'élève sur une colline le bourg monténégrin de Dodoch, dont l'histoire ne manque pas d'originalité. Quelques montagnards intrépides s'étaient, pendant la petite guerre de 1832, emparés de l'île de Salkovina, que les Turcs leur avaient d'abord affermée, et pour défendre leur conquête, ils élevèrent une *koulé* (sorte de blockaus) au village de Dodoch : puis ils se partagèrent la plaine en simulant des actes de vente et des reçus, et se mirent à la cultiver, en désignant à tour de rôle ceux qui garderaient en armes cette acquisition d'un nouveau genre. Les Turcs dépossédés n'avaient qu'un recours, et en usaient bruyamment : de temps à autre, les boulets de Jabliak renversaient un travailleur sur son sillon et donnaient aux autres des distractions fort excusables. Il fut alors convenu que tout homme qui, sous le feu de l'ennemi, abandonnerait le travail, payerait une amende de vingt talaris et porterait un tablier de femme. En 1839, quelques préliminaires de paix ayant eu lieu, le refus des gens de Dodoch de rendre la Salkovina fit recommencer la guerre : et depuis, une sorte de prescription s'est établie en leur faveur. C'est, du reste, en petit l'histoire des Monténégrins : chaque pied de maigre terrain qu'ils cultivent n'est fécondé de leur sueur qu'après l'avoir été de leur sang.

J'étais entré dans le large et sinueux canal où se décharge la Tsernovich, et j'avais commencé à lever à vue les massifs qui la surplombent, quand un effroyable orage qui creva sur nous presque à la sortie du lac, fit une diversion désagréable au plaisir que j'éprouvais dans la contemplation des sauvages magnificences du pays. Je cherchai inutilement sur la crête ou sur le flanc des montagnes quelque trace de fortifications, une *koulé* ou du moins une de ces redoutes qui pouvaient abriter les tirailleurs contre le feu des canonnières. Il eût été intéressant pour moi de sonder de distance en distance le chenal qui serpentait entre deux belles nappes de plantes aquatiques; mais les torrents de pluie qui m'inondaient chassaient de mon esprit toute préoccupation scientifique. Le premier village que je rencontrai était celui de Prevlaka; c'était un groupe de huttes dont la rivière baignait presque le pied, et qui semblait désert. Ma première impression ne fut pas précisément favorable. Je venais de visiter les villages albanais, avec leurs petites maisons blanches, propres, aérées, leurs toits rouges encadrés de haies vives et ombragés de pommiers, animées de tous les bruits qui indiquent la vie et je me trouvais sans transition en face d'une sorte de bourgade kabyle, triste et morose à voir. On a dit que la pauvreté n'est pas vice, mais il est certain qu'elle produit généralement une prévention mauvaise, que la réflexion dissipe aussitôt chez les esprits sincèrement désireux de s'éclairer. Je compris vite que dans ce monde oriental où la force brutale a presque toujours le dernier mot, la liberté a de terribles exigences, et que la première condition pour être un peuple est de savoir vivre dans ces huttes misérables que je ne regardai plus qu'avec respect.

Après deux grandes heures de canotage, l'onde noire et immobile de la rivière fit place à un courant assez rapide et à des eaux d'une transparence parfaite courant entre de riantes prairies: la vallée s'évasait et le paysage prenait un caractère plus doux. La profondeur de la rivière diminuait si vite que malgré le très-faible tirant d'eau de la londra, nos rameurs durent se mettre dans l'eau jusqu'à mi-jambe et pousser vivement la barque qui grinçait sur les cailloux. Je commençais à m'inquié-

ter sérieusement de ce mode bizarre de navigation, quand une petite escale bordée de maisons d'apparence confortable, se montra à un angle de la vallée. Nous étions arrivés à Rjeka. Nous accotâmes en face du quai où je n'arrivai qu'en grimpant sur les épaules de mes arnautes, et c'est dans cette attitude peu héroïque que je débarquai dans les États de Daniel Ier.

Je ne passai qu'une nuit dans cet endroit, mais je recommanderai au voyageur qui pourra disposer de plus de loisirs que moi d'y passer au moins deux jours, pour visiter la ville elle-même et surtout ses admirables environs. Rjeka se compose de deux bourgs bien distincts : la ville proprement dite, groupée sur un coteau autour du monastère, et l'escale, qui ressemble assez à la première station venue de mariniers sur les bords de la Loire. Les habitations qui bordent le quai ont un aspect un peu européen, qui disparaît dès qu'on quitte la rive : la maison où une famille aisée du lieu donne l'hospitalité aux touristes, moyennant un petit présent fort modeste, l'escale et le pont de forme antique jeté sur la rivière semblent ne dater que de Danilo, comme tout ce qui a dans ce pays quelque apparence de travail d'utilité publique.

Le monastère a une histoire autrement riche. Il a été la capitale du Monténégro après la perte de Jabliak, quand Tsettinie n'existait pas encore. En 1492, il renfermait une imprimerie slavonne, et le métropolitain Nikanor m'a montré, chez lui, à Tsettinie, un missel imprimé à cette date à Rjeka. Ainsi, dans cette peuplade traitée de barbare, l'imprimerie existait à une époque où elle était inconnue aux deux tiers de l'Europe civilisée, près d'un demi-siècle avant le temps où elle était chez nous l'objet des rigueurs draconiennes de François Ier ! Cette imprimerie disparut on ne sait trop quand : de nos jours, le vladika Pierre III, obéissant à une de ces inspirations intelligentes qui lui étaient familières, installa une imprimerie slave dans les bâtiments de son évêché et y fit imprimer divers livres traitant de sujets religieux ou nationaux, le recueil de ses propres poésies, et le précieux annuaire monténégrin connu sous le nom de *Grlitza*. Mais à peine fut-il mort, qu'eut lieu en plein hiver la guerre de 1852 et l'invasion d'Omer-Pacha : les munitions vinrent à manquer, les caractères de l'imprimerie furent fondus pour faire des balles et n'ont pas été remplacés depuis.

A Rjeka, je louai pour mon bagage un maigre et vigoureux cheval de montagne et je pris à pied, sous une pluie battante, le sentier qui mène à Tsettinie. Danilo, qui a beaucoup tenté pour faire profiter sa nation de divers progrès matériels et moraux, n'a jamais songé, et pour cause, à améliorer les routes de la principauté : une bonne route stratégique serait assez facile à exécuter, mais elle serait surtout utile à une armée ennemie en cas d'invasion. Je passai, en conséquence, quelques heures à sautiller sur les arêtes coupantes de la roche calcaire, suivant d'abord un sentier passable qui remonte la vallée de la Tsernovich jusqu'au coude très-brusque qu'elle fait en tournant au midi. Je continuai à gravir la montagne, et arrivé au sommet, je me retournai vivement pour embrasser d'un coup d'œil la vaste région que je laissais derrière moi.

Il ne faut pas chercher d'analogies entre le Monténégro et tous les pays de montagnes dont la contexture, plus ou moins compliquée, se réduit toujours à une certaine ramure de chaînes correspondant avec un système régulier de rivières et de fleuves. La montagne Noire et une partie de l'Herzégovine forment un pâté calcaire qu'on peut comparer à un énorme gâteau de cire aux mille alvéoles. Ici, les alvéoles sont des vallées (*dolinas*), dont le diamètre varie d'une lieue à dix pas : quand elles sont très-petites, elles se nomment *roudinas* ou prairies. Ce mot de prairies semblerait supposer de l'eau, et c'est justement ce qui manque le plus au Monténégro : à part deux ou trois ruisseaux insignifiants, quelques puits et fontaines, la principauté n'a pas d'autres cours d'eau que des torrents dans la saison pluviale, vite absorbés par les pores du calcaire où s'ouvrent des gouffres (*ponor*), analogues aux *katavothra* de la Grèce. Les rivières permanentes n'existent que derrière le versant oriental, et vont déboucher dans la Moratcha ou dans le lac qui en est le prolongement.

Un dicton monténégrin rend assez bien cette structure étrange et presque sans analogies connues :

« Quand Dieu créait le monde, il passait dans l'espace tenant un sac où étaient les montagnes, et les semant à poignées là où il le jugeait à propos. Mais le sac vint à crever et il s'en échappa une masse effroyable de montagnes, qui sont venues tomber ici : et voilà ce que c'est que la Tsernagora. »

Après avoir franchi la montagne, je descendis dans un bas-fond où s'étendait le long village de Dobersko-Sélo. Je crus avoir un peu de répit, en voyant une sorte de chemin battu : mais il avait plu, et une partie du chemin était justement le lit d'un torrent rapide, aux eaux blanches et troubles, qui ne fit que varier mon supplice. Pour abréger, je dirai qu'après quelques heures de cet effroyable sentier, j'arrivai à un tournant de la route d'où ma vue plongea subitement sur une plaine d'une heure et demie de parcours, en partie cultivée, qui me parut un Éden après tout ce que je venais de traverser. Un village terminé par une belle habitation moderne s'élevait au pied d'une pointe de rochers qui formait une sorte d'étranglement de la plaine : c'était Tsettinie. Je congédiai mon guide et j'allai droit à l'évêché où je trouvai fort à point, pour me faire oublier l'ouragan et les grands chemins montagneux, l'accueil cordial de M. Henri Delarue, secrétaire français du prince, qui m'installa chez lui et alla immédiatement transmettre à Danilo les lettres dont j'étais chargé pour lui et ma demande d'audience. Il se faisait tard, et je ne devais guère espérer être reçu que le lendemain : mais M. Delarue revint et m'annonça que le prince m'invitait à souper le soir même, à neuf heures.

En attendant l'heure, je sortis avec M. Delarue afin de faire une reconnaissance préliminaire de Tsettinie et des environs.

Tsettinie, capitale du Monténégro. — Ses habitants. — Le palais. — Le prince Danilo. — La belle Darinka, souveraine des Monténégrins. — Une auberge. — La vallée de Niegosch. — Cattaro.

La capitale du Monténégro ne paye pas de mine : c'est probablement le plus petit village qui existe dans la principauté. Ce ne fut longtemps qu'un monastère, résidence préférée des vladikas qui avaient l'avantage d'y être fort loin des Turcs et à l'abri d'une surprise. Peu à peu, sept ou huit maisons se groupèrent autour de l'évêché : aujourd'hui, il y en a seize en tout, encore si l'on en défalque les édifices publics, le monastère, le palais, l'arsenal, l'hôtel des Voyageurs, la maison du ministre, il n'en reste pas une douzaine pour les constructions privées.

Si la ville n'est pas grande, elle est du moins régulièrement bâtie. Elle forme une sorte de T et se compose de deux rues se joignant à angle droit : au point de jonction est une place triangulaire, au milieu de cette place un arbre, sous l'arbre un puits qui représente assez bien le *forum* de Tsettinie. Le seul édifice notable qui décore cette place est l'hôtel des Voyageurs, maison construite en style européen, et qui date seulement de ces dernières années, depuis que quelques touristes ont eu l'heureuse idée d'aller chercher au Monténégro ce pittoresque qui devient rare en Occident. L'hôtel est confortable, et l'hôte est un Serbe dalmate à figure réjouie, fort peu polyglotte, mais avec lequel les voyageurs peuvent se donner l'agrément d'une conversation vive et animée, par signes. On ne saurait s'imaginer à quel point, en semblable occurrence, un peu de dessin peut être utile.

Quand on a du temps de reste, on a la ressource de se mettre à la croisée et de regarder — tout est relatif — le boulevard de Tsettinie. Autour du puits, quelques jeunes filles à la beauté un peu masculine, à la taille souple et robuste à la fois, viennent puiser de l'eau, et surtout échanger ces petits commérages dont une gracieuse moitié de l'espèce humaine ne se fait pas plus faute à Tsettinie que dans toute petite ville de France. Je ne jurerais pas que bien des œillades ne s'échangent pas entre ce groupe et celui qui, à quatre pas de là, cause politique sous prétexte de suivre les émouvantes péripéties du jeu de boules. Autour des joueurs en petite tenue, les élégants du lieu, beaux jeunes gens formidablement armés, fument la tchibouque, discutent les coups, et, incidemment, causent de la question d'Orient, de la révolte de la Bosnie, des dispositions de la France, du nouveau pacha de Scutari et du massacre de Kolachim. Sur une belle pelouse qui s'étend au coin de la rue, des guerriers d'un âge plus mûr sont assis en rond : de loin, on croirait voir un banquet; de près, on reconnnaît que ces pères de la patrie, sénateurs, *périanites* (gardes du prince), ou simples paysans, se livrent aux douceurs d'un lansquenet indigène.

Un dernier groupe, rangé le long du banc qui règne à l'extérieur de l'hôtel, attire les yeux par son costume étranger, son attitude sculpturale et une certaine tristesse fière qui fait penser aux grands exilés de l'antiquité. Ce sont, en effet, des suppliants, des députés des villages chrétiens de l'Herzegovine, Piva, Skoranzi ou Drobniak, qui sont venus implorer la protection de Danilo contre leurs tyrans. Prestiges merveilleux d'un héroïsme heureux ! Ce chef de quelques montagnes presque désertes est aujourd'hui l'arbitre de la paix et de la guerre dans la Turquie occidentale, et l'inaction à laquelle la diplomatie européenne l'a obligé après sa victoire n'a point affaibli les espérances ardentes que les chrétiens d'Orient ont fondées sur lui.

Je rentrai tard à l'évêché, un peu inquiet de la façon dont je me présenterais à Leurs Altesses, et non sans cause. Deux jours du voyage que j'ai dit avaient fait de moi le touriste le moins présentable qu'on puisse imaginer. Mon meilleur habit avait perdu trois boutons, sans compter une manche un peu effrangée ; et quand j'avais voulu chercher un Humann à Tsettinie, on m'avait un peu dédaigneusement répondu que les Tsernogortses avaient mieux à faire que de coudre des vestes, que c'était bon pour des *Schwabi* (Allemands), et que quand un Monténégrin avait besoin d'un habit, il allait l'acheter à Cattaro. Il y avait évidemment un peu de *pose* dans cette profession de foi héroïque ; mais il fallait m'en contenter. Puis, mon chapeau menaçait de ressembler beaucoup trop à une coiffure devenue populaire chez nous sous le crayon de Daumier ; et pour comble mon excursion à Boga m'avait valu, grâce à mon fez, un coup de soleil qui avait suivi sa marche régulière : j'étais au moment de la *mue*, et sans moyen de la hâter. Il fallait me présenter dans une tenue de chef de claque, le front *feuilleté*, devant un prince souverain et une jeune femme élégante, peut-être rieuse ! Je pris mon courage à deux mains, et je suivis M. Delarue au palais. Nous traversâmes une cour où reposaient, sur leurs affûts, les canons turcs pris à Grahovo, et nous entrâmes. Deux superbes *périanites*, accroupis sans façon au bas de l'escalier, se levèrent prestement pour nous présenter les armes, et nous entrâmes au salon de réception, où, après quelques minutes d'attente, je vis entrer le prince, la princesse et un grand jeune homme portant l'uniforme du collége Louis-le-Grand : c'était leur neveu Nikitza Mirkowich, l'un des jeunes Monténégrins envoyés en France pour y faire leur éducation.

Le prince m'adressa, en bon français, quelques paroles de bienveillante courtoisie, et me déclara que j'étais son hôte et son convive pendant tout le temps que je passerais à Tsettinie ; puis nous passâmes dans la salle à manger, servie à la française. Je crains bien que la gracieuse souveraine des sept-*nahiés* ne se soit aperçue, à ce souper, d'une préoccupation fort innocente à coup sûr, mais fort inattendue chez un chargé de mission de l'Institut de France : celle de dérober à ses regards une manche d'habit qui n'était pas précisément dans les conditions d'une réception officielle. Je retrouve quelques lignes que j'écrivais, à peu près à cette date, sur le jeune successeur de Pierre II :

« Danilo Petrovich Niegosch a aujourd'hui vingt-sept ans. C'est un jeune homme de petite taille, bien fait, blond, d'une physionomie mobile assez difficile à saisir,

comme on s'en aperçoit trop en comparant les divers portraits de lui publiés depuis cinq ans. Au repos, cette physionomie calme, froide, énigmatique ne reflète que l'attitude défiante et en quelque sorte *défensive*, de presque tous les princes d'Orient, entourés de périls et de trahisons. Chez eux la ruse se voile sous l'indolence, et je dirais presque la somnolence officielle; chez Danilo, sous la bonhomie. Il a la parole facile, familière et colorée; à la moindre contradiction ou sous l'empire d'une émotion quelconque, ses yeux d'un bleu grisâtre lancent un éclair rapide, et, sous le jeune disciple de Pierre le Grand, reparaît le vieux sang tsernogortse.

« Jusqu'à Danilo le gouvernement était héréditaire dans la famille Niegosch; mais l'hérédité était en quelque sorte latérale. La constitution de l'Église grecque interdisant le mariage aux évêques, les vladikas ne pouvaient avoir pour successeurs que leurs neveux. Il y avait dans chaque génération un héritier présomptif destiné d'avance à l'Église, au trône ou au célibat. Pierre II avait deux neveux, Mirko et Danilo. Celui-ci était chétif et semblait peu propre à la vie militaire : ce fut lui que le vladika destina au pontificat, et il fut élevé en conséquence. Mirko fut désigné pour le commandement de l'armée.

« Le futur évêque vécut dans sa première jeunesse de la vie rude, pastorale et fortifiante des Monténégrins de toutes les classes. Les gens de Cattaro, depuis que Danilo a pris rang parmi les têtes couronnées, rappellent volontiers qu'ils le voyaient jadis venir au marché en poussant devant lui ses mulets chargés des produits rustiques de la montagne Noire. A la mort du vladika, il avait vingt ans; il accourut à Tsettinie, réunit l'assemblée populaire où un parti important s'était formé contre lui, et confondit en un instant toutes les tentatives d'opposition. En cette circonstance, son extérieur même tourna en sa faveur : tous ces hommes de bronze et d'acier, accoutumés à obéir à des géants, augurèrent heureusement de la puissante énergie cachée sous cette frêle enveloppe. Ses pouvoirs légaux étaient assez limités, mais la faveur publique l'investit d'une dictature morale que ses actes postérieurs ont régularisée et affermie. »

Dans un voyage à Trieste, Danilo fut reçu chez un de ses compatriotes, un négociant serbe, père de deux charmantes filles, dont l'une produisit sur le chef des Tsernogortses une profonde impression. Malheureusement le titre de vladika condamnait le jeune Pierre au célibat perpétuel. Mais l'amour a souvent triomphé de difficultés plus grandes : Danilo tourna celle-ci en dédoublant son pouvoir. Il donna le vladika à son cousin, et resta laïque et prince séculier, sous le titre de *kniaz*, déjà inauguré avant lui par les princes de Serbie. Rien ne s'opposa dès lors à son mariage avec la belle Darinka K..., aujourd'hui bien-aimée souveraine des Monténégrins.

J'avais entendu parler à Paris et à Raguse de la beauté de la princesse Darinka, et j'avoue que ma première impression fut loin d'être, ce qui arrive souvent en pareil cas, une déception. La princesse paraît avoir vingt-cinq ans. Sa taille bien prise, souple, élancée, son teint éclatant, ses lignes correctes qui impriment un caractère un peu froid à une beauté que rehausse le contraste des yeux bruns et d'une opulente chevelure châtain, réalisent bien l'idée qu'on se fait du beau type illyrien ou plutôt oriental. Élevée à Trieste, la princesse est toute Française d'éducation, de langage, de lectures et d'habitudes, je dirai même de costume, car ce splendide costume monténégrin, sous lequel elle a posé pour quelques-uns de ses portraits, n'est pour elle que la tenue d'apparat et de quelques rares occasions. Cela se comprend assez, car ces vêtements de madone byzantine écrasent en quelque sorte une taille svelte et onduleuse, mais dans les solennités officielles ils ont un charme d'étrangeté et surtout une majesté dont il est impossible de ne pas être frappé.

Le prince porte avec beaucoup de grâce le beau costume monténégrin que Paris a admiré il y a trois ans, lors du voyage qu'il y fit : il n'y ajoute qu'une cravate, qui dérange un peu l'harmonie pittoresque de l'ensemble. De tous les Monténégrins que j'ai vus, il est peut-être le seul qui ne porte pas de moustaches; elles sont remplacées chez lui par de légers favoris blonds.

Je passai peu de jours à Tsettinie : le très-gracieux accueil de Danilo me faisait une loi de ne pas abuser de son hospitalité, et je ne restai près de lui que le temps nécessaire pour faire quelques recherches dans les archives de l'État (archives qui, par parenthèse, tiennent toutes dans une bibliothèque de grandeur fort ordinaire), un peu de topographie, et prendre une vue de Tsettinie. Ce dernier point avait une certaine importance aux yeux de Son Altesse. Il se plaignit vivement à moi d'un artiste allemand qu'il avait bien reçu et qui avait abusé de l'hospitalité en publiant dans l'*Illustrirte Zeitung* (l'*Illustration* de Leipzig) des dessins inexacts et diffamatoires. J'avais vu ces dessins, et je n'osais pas lui dire ma pensée, à savoir qu'ils étaient fort bien faits et surtout exacts. Je lui demandai ce qui avait pu le blesser. « Mais, dit-il, vous n'avez donc pas remarqué qu'il a figuré plusieurs têtes exposées sur la Tour aux Turcs? l'Europe, si elle prend ces choses-là au sérieux, aura le droit de croire que nous sommes encore des barbares, comme les diplomates turcs et les journaux autrichiens le répètent sur tous les tons. L'artiste aurait pourtant dû savoir que depuis trois ou quatre ans j'ai supprimé cet usage ! »

C'était vrai. Le dessinateur, pour ajouter à *l'effet*, avait commis un petit mensonge, et le prince était fondé à se dire calomnié. C'est, à ce qu'on m'a dit, une des réformes obtenues par la douce influence de la princesse. Au début de son séjour à Tsettinie, elle ne pouvait se mettre à sa croisée sans avoir sous les yeux ces têtes brunies et desséchées par le soleil, qui ne disparaissaient que pour faire place à d'autres; et elle obtint que cette sinistre exposition disparût. On coupe toujours des têtes, mais on ne les affiche plus que sur quelques points de la frontière où la *tcheta* est en permanence.

J'eus la curiosité de grimper au rocher dominé par cette tour qui aurait tant de tragédies à nous raconter, si les monuments pouvaient parler. Je vis une construction assez grossière, ronde, et qui n'a jamais pu être évidem-

ment qu'une vigie et une tour destinée aux expositions dont j'ai parlé. La pluie a lavé toutes les traces sanglantes, et je n'y remarquai qu'un écoulement laiteux partant d'un rocher de la base, vers le sud-ouest, je crois, et que l'on constate sur divers monuments de ce genre bâtis sur la même nature de rocher, notamment à la Rosapha de Scutari. La légende est partout la même, avec quelques variantes.

Pendant qu'on bâtit la tour, un mauvais génie renverse chaque nuit le travail fait la veille. Les ouvriers se réunissent en conseil, et décident que, pour faire cesser le maléfice, on enterrera vivante dans les fondations la première femme qui passera. La victime se trouve être précisément l'épouse jeune et bien-aimée du chef des ouvriers, qui, engagé par un serment terrible, est obligé de travailler lui-même à l'effroyable tâche. La jeune femme ne se plaint pas, mais elle demande seulement qu'on laisse à la hauteur du sein une ouverture imperceptible qui lui permette d'allaiter son enfant. Depuis, le lait coule sans cesse.... La forteresse, sanctifiée par un sacrifice humain, s'élève alors triomphante et se rira des efforts du démon et des hommes.

Ce ne sont pas seulement des têtes turques qui ont orné la tour grise: tous les ennemis du Monténégro y ont fourni leur contingent. En 1807, c'étaient les Français possesseurs de la Dalmatie et protecteurs incommodes de Raguse: lancés contre nous par la Russie, les Monténégrins attaquèrent nos troupes près de Bergato et les refoulèrent dans la place. La réputation de bravoure des Français était telle, que le chant composé à cette occasion a été pendant près de cinquante ans le plus national des Tsernogortses: ce fut une véritable ivresse, comme celle des soldats romains après une victoire insignifiante sur nos aïeux: *Mille Francos.... semel occidimus*. Les Monténégrins, gens pratiques, utilisèrent des têtes coupées de nos soldats.... pour jouer à la boule. « On a raison de dire que les têtes françaises sont légères, disaient-ils avec de gros éclats de rire: il est certain qu'elles roulent bien! » Aujourd'hui, je n'ai pas besoin de le dire, les rapports sont plus aimables, et les Tsernogortses nous aiment autant qu'ils nous ont haïs autrefois. Les Autrichiens ont eu leur tour il y a vingt ans. Le vladika leur avait vendu, de sa propre autorité, quelques terres de son domaine épiscopal; quand les arpenteurs se présentèrent, ils furent reçus à coups de fusil: il fallut envoyer contre les montagnards de vieux régiments qui éprouvèrent de sanglants échecs, et la tour eut sa guirlande de têtes de grenadiers tudesques.

Mes affaires me rappelaient à Raguse: je pris congé du prince qui me réitéra avec effusion ses protestations de sympathie pour la France et les Français, et ses assurances de bienveillant accueil. « Je dois beaucoup à la France, me dit-il plusieurs fois; je puis dire que son intervention m'a sauvé dans la guerre actuelle.

—Votre Altesse, lui dis-je, s'exagère obligeamment des services qui ont pu lui être rendus: un peuple comme le vôtre ne doit son salut qu'à lui-même. La France, en tête des peuples civilisés, a salué de ses sympathies l'héroïsme du Monténégro se défendant contre une agression perfide: mais Grahovo a plus avancé la solution que tous les diplomates du monde. La nation tsernogortse est vaillante, et on sait qu'il faut compter avec elle.

—Sans doute, me répondit-il, nos hommes sont braves; mais ce n'est pas assez. Entourés de haines et de malveillance, privés de communications avec la mer, nous avons vu le moment où les armes allaient nous manquer. Nous serions morts avec honneur, mais enfin nous serions morts; si nous vivons, je vous le répète, c'est à la France que nous le devons, et je ne l'oublierai jamais. Je vous ai reçu comme un frère, parce que vous êtes Français; dites bien à vos compatriotes quels sentiments on a ici pour eux. »

Je quittai avec une véritable émotion ce glorieux coin de terre où tout un peuple pratiquait, sans jactance et sans effort, les fortes et fières vertus qui fondent les nations sur des bases inébranlables. J'avais vu de près le jeune chef qui excitait en Europe tant de curiosité et de sympathie. J'aurais voulu avoir le loisir d'étudier plus à fond la transformation qu'il fait subir à son pays, et juger par moi-même une crise qui a ses détracteurs comme ses approbateurs. Le résultat le plus visible des réformes de Daniel Ier a été une centralisation du pouvoir qui lui permet d'éviter ou d'atténuer ces interminables petites guerres de frontières, luttes dont la diplomatie turque se faisait un prétexte pour se réserver le droit permanent d'agression contre le Monténégro. A cette autonomie de fait qui la maintenait dans la situation toujours inquiète d'une sentinelle perdue, la principauté a joint une sorte d'existence légalisée par les États européens parmi lesquels elle a pris rang: garantie précieuse d'une sécurité qui lui permettra de développer dans la paix ses forces productives et ses éléments de bien-être.

Mais ce nouvel ordre de choses a un danger: l'affermissement d'une dictature temporaire au début et féconde entre les mains d'un homme aussi pénétré que Danilo de la hauteur de sa mission, serait un malheur, du jour où le pouvoir passerait à un souverain d'un caractère ou d'un patriotisme douteux. Reste à savoir, il est vrai, si la nation continuerait sa confiance illimitée à une médiocrité stérile ou malfaisante: il est permis d'en douter, quand on a vu ces homériques figures de *vitèzes* et de *iounaks* qui ont gardé au fond de l'Illyrie l'esprit et les mœurs des croisades. La garantie de l'avenir est là; et malgré les sinistres prédictions de la presse turque et autrichienne, on n'aura pas à reprocher à Daniel Ier d'avoir spéculé sur l'altération du caractère national.

Je quittai Tsettinie sur un cheval que m'avait courtoisement prêté le prince, et escorté d'un robuste *perianik*, je pris le sentier tortueux, mais assez bien tracé, qui mène à Cattaro et aux terres d'Autriche. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut des admirables aspects des montagnes que je traversai. Je fis une courte halte à l'auberge d'un joli petit village qui borde le sentier. L'aubergiste, vieillo moustache du meilleur air et qui avait dû, il y a quarante ans, laisser de rudes souvenirs dans maint village musulman du nord, fabriquait des

cartouches en prenant le soleil sur le pas de sa porte. Rien de plus commun dans la montagne Noire que ce paysan qui, son tchibouk allumé entre les dents, emplit ses cartouches sans trop se soucier de l'étincelle égarée qui peut faire sauter sa poudrière, lui-même et sa maison. Du reste, son vin n'était pas trop mauvais; j'en offris au perianik, mais le sobre guerrier se contenta de tremper dans une pinte d'eau un morceau de pain noir qu'il tira de sa ceinture, garde-manger du Monténégrin.

La vallée de Niegosch, qui a donné son nom à la dynastie régnante, me parut l'une des plus belles du Monténégro: des arbres, des cultures, des villages d'aspect assez confortable, y surprennent agréablement le voyageur qu'attriste l'aridité générale du pays. Je passai près des villages de Niegosch et de Dujido, situés des deux côtés de la route. Des montagnes de moyenne hauteur fermaient l'horizon au nord et au midi; à l'ouest, l'horizon se terminait par une de ces lignes brusques qui font deviner au touriste habitué aux perspectives des pays accidentés qu'il approche d'un escarpement. En effet, arrivé au bord du plateau, je vis s'ouvrir devant moi le précipice le plus vertigineux que j'aie vu de ma vie. Au fond d'un entonnoir que dominaient les arêtes tranchantes d'un calcaire sombre, étincelait comme un diamant bleu ciel une sorte de petit lac grand comme la main. C'était le fond de la baie de Cattaro: la ville restait masquée par les angles saillants des rochers, et du point où je me trouvais, je la surplombais tellement qu'à première vue il me semblait qu'un galet déplacé par le pied de mon cheval devait rebondir jusque dans les rues de la place avec une effrayante progression de vitesse.

Je ne me supposais pas à plus d'un quart d'heure de la ville: je descendis de cheval et je m'engageai dans un sentier dont les zigzags sans fin (j'en pus compter, je crois, plus de quatre-vingts) me permirent au bout d'une heure et demie d'arriver sur les bords d'une abondante rivière qui sort du milieu des galets à dix minutes de son embouchure: c'est encore un dégorgeoir des eaux souterraines du Monténégro. Cet incomparable casse-cou est très-fréquenté par les Monténégrins qui viennent au marché de Cattaro, et qui, lorsqu'ils n'ont pas de mules, chargent leurs denrées sur le dos de leurs robustes et infatigables compagnes: les unes ont le pied aussi sûr que les autres. Aux deux tiers de la descente, une belle route impériale succède au chantier raviné et marque la limite où commence l'Autriche.

J'étais le soir à Cattaro, attablé devant le souper confortable de l'hôtel *Marie-Thérèse*, et j'oubliais mes fatigues de la journée dans la compagnie agréable et inattendue de MM. Delarue, Matteo, Massieu de Clerval et Nicot, qui venaient visiter le champ de bataille de Grahovo. Le lendemain soir, j'étais de retour à Raguse.

G. LEJEAN.

# FRAGMENTS D'UN VOYAGE EN ORIENT.

## ÉLÉPHANT DE LABOUR A CEYLAN. — SCÈNE FUNÉRAIRE A CALCUTTA.

(Extrait.)

M. le comte Andrasy raconte qu'en 1849, alors que la Hongrie était agitée par la révolution, il lui prit fantaisie, en lisant un numéro de journal, d'aller visiter les pays du soleil et le berceau de l'humanité, l'Orient. Trois jours après, il était à Vienne, et à un mois de là, il s'embarquait à Londres sur un steamer pour les Indes (prix : 110 liv. sterl.). M. Andrasy est un touriste grand seigneur; la chasse est surtout ce qu'il aime, la chasse mouvementée et périlleuse; aussi les aventures de ce genre abondent-elles dans ses récits. On y trouve mille détails sur les éléphants, par exemple; mais il aime aussi les scènes plus calmes, et, dans ce cas, il tient aussi bien le crayon que tout à l'heure le fusil. C'est ainsi que dans l'île Ceylan, le premier pays qu'il visite, il parcourt le district montagneux de Neuerra-Ellia, et là, à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il voit, pour la première fois, un éléphant employé au labour.

« Le soleil[1], dit-il, était sur son déclin, et dans la plaine on apercevait quelques indigènes poussant leurs bœufs fatigués du travail du jour. Je descendis de cheval pour mieux examiner cette scène et la *croquer* sur mon album. Les mottes de terre, couvertes d'herbes, se retournaient, et l'animal allait si vite dans cette besogne, que son guide, un Malabare crépu, avait peine à le retenir. Deux hommes étaient occupés à la charrue, et ils avaient assez à faire pour qu'elle ne sortît pas du sillon.

« Je m'étonne, dit à ce propos le comte Andrasy, que les émigrants allemands et irlandais aillent en Amérique et au cap de Bonne-Espérance, tandis que Neuerra-Ellia, avec son atmosphère pure et son sol favorisé où tiendrait la moitié de l'Irlande, présente un lieu de colonisation très-fertile et beaucoup plus agréable. »

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce livre des révélations nouvelles sur des pays bien des fois déjà parcourus; cependant, voici un tableau curieux et très-bien esquissé de Calcutta d'après nature :

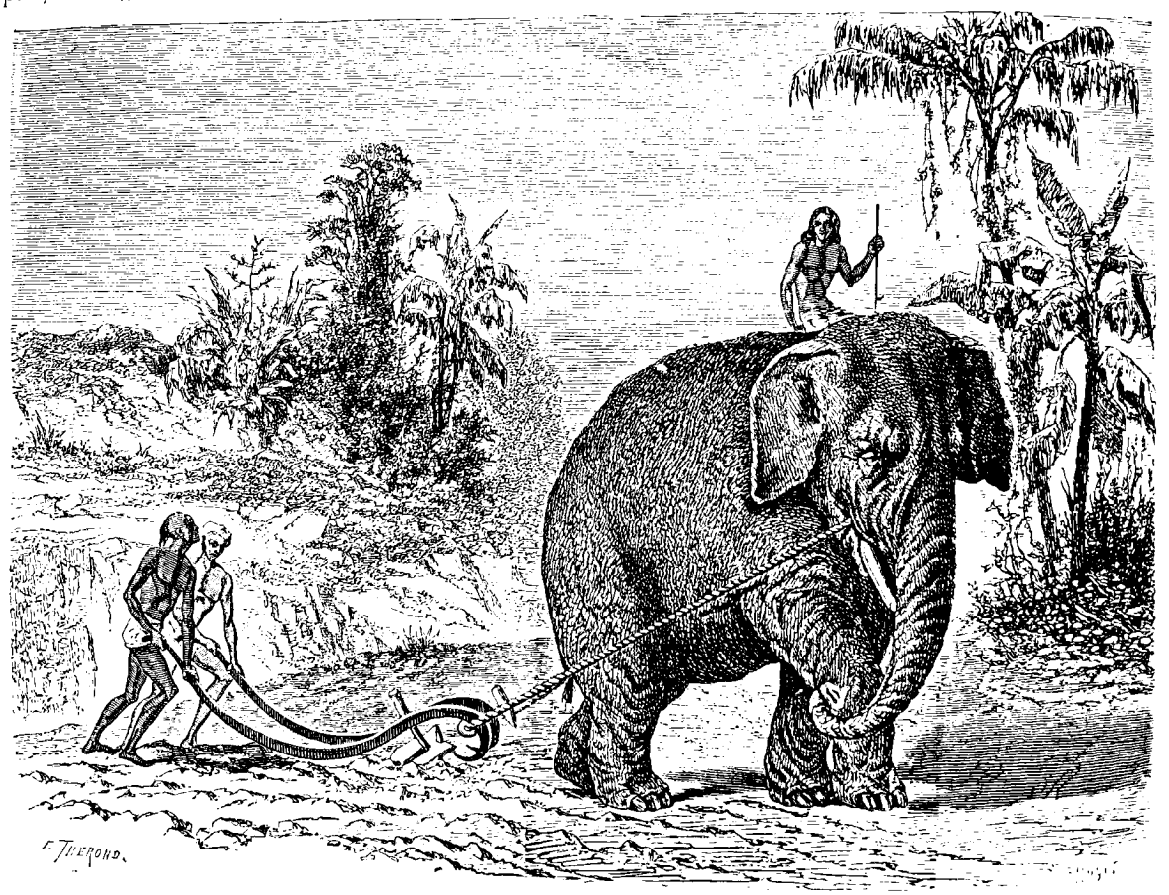
« Le troisième jour de mon arrivée à Calcutta, je sortis dès six heures du matin pour aller faire une excursion hors de la ville. En suivant les bords de l'Ougli, je trouvai déjà toute la population sur pied; l'activité régnait partout : les marchands étaient à leur boutique, les artisans à leur besogne. Les classes mêmes qui ne vivent pas

1. *Voyage dans les Indes orientales, à Ceylan, Java, à la Chine et au Japon*, par le comte Emmanuel ANDRASY. (En hongrois et en allemand.) Pesth, 1859, in-fol. maximo.

du produit de leur travail étaient en l'air, les uns à cheval, les autres en voiture, pour respirer la brise du matin. En dehors de la ville, même animation; la route était encombrée d'allants et de venants, au milieu desquels on ne pouvait passer qu'avec peine.

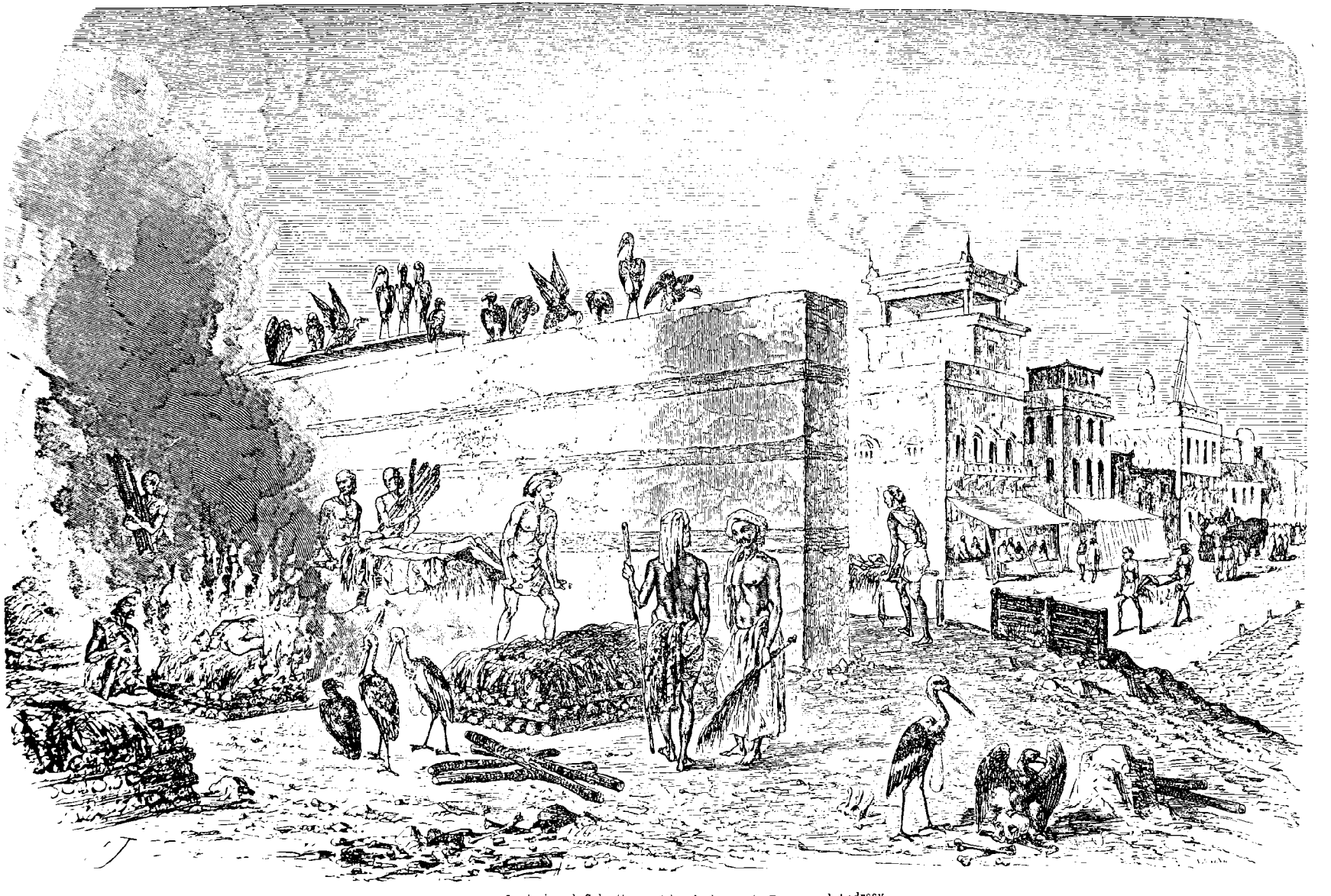
« J'avais déjà parcouru un mille et demi en amont du fleuve, quand une odeur singulière vint m'affecter douloureusement l'odorat; derrière un mur d'un aspect repoussant, s'élevait un nuage épais de fumée qui empestait l'air aux alentours; mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que, sur la crête de ce mur, étaient perchés quantité de ces oiseaux de proie qui se nourrissent d'ordures et de charogne : des vautours au cou pelé, des aigles noirs, des faucons de couleur et de grosseur différentes, jusqu'à de petits vautours, tous gras et sales, comme ils sont d'ordinaire après s'être repus; aussi j'en détournai les yeux avec dégoût. Quelques-uns avaient tant mangé, qu'ils ne pouvaient plus se tenir perchés sur le mur : ils gisaient là, couchés sans mouvement; d'autres battaient des ailes, soufflaient de chaleur; d'autres nettoyaient leur plumage terne et sale.

« Ces oiseaux ne s'inquiétaient guère des passants, et n'en continuaient pas moins à dormir et à se laver les plumes. Je fis arrêter ma voiture pour tâcher de deviner l'énigme de cette scène, et savoir quelle était cette fumée qui s'élevait derrière le mur. Il me fut répondu que c'était là qu'on brûlait les morts; de là provenaient et la fumée et la présence des oiseaux de proie.



Un éléphant de labour, à Ceylan. — D'après le comte Emmanuel Andrasy.

« En effet, c'est dans cet endroit que tous les cadavres du quartier occupé par les indigènes sont brûlés, ou plutôt roussis; car, à peine le corps est-il légèrement noirci par la flamme, qu'il est retiré du feu et jeté dans les ondes sacrées de l'Ougli. Les oiseaux qui sont sur la rive n'attendent que ce moment, en sorte que les parents du défunt peuvent voir commodément de la rive par quel membre les rapaces volatiles commencent leur besogne et débarrassent le mort de son enveloppe charnelle. La lutte était justement engagée autour d'un cadavre exposé sur la rive; je voulus m'approcher, afin de mieux considérer cet étrange spectacle, et, passant par-dessus des amas d'os humains éparpillés çà et là, je me trouvai à deux pas de l'endroit même où se faisait l'opération anatomique; je voulais constater quelle espèce d'oiseaux était la plus habile à déchiqueter les cadavres : je vis que c'était, sans contredit, une cigogne munie d'un long jabot. Cet excellent anatomiste est, sous beaucoup de rapports, semblable à la cigogne d'Europe, mais il est plus fort et plus grand (quatre pieds de hauteur). Son bec seul a un pied de long; il est dur comme la pierre, et par conséquent très-propre à broyer son butin : du reste l'animal ne fait pas grandes façons, et peut avaler un chat en une seule fois. La proie dévorée descend dans la poche pendue sous son cou, et ce n'est qu'après être restée là et s'y être amollie qu'elle est mâchée de nouveau et entraînée dans l'estomac



Une scène funéraire, à Calcutta. — D'après le comte Emmanuel Andrasy.

« Grâce à ces particularités l'oiseau fait, pour ainsi dire, partie des castes privilégiées; car il peut marcher fièrement dans les rues, au milieu des groupes, sans que personne lui fasse du mal : il y a, en effet, une amende de cinquante roupies contre celui qui se permettrait une telle injure ; le tuer serait un crime. Au reste, la ville de Calcutta ne saurait être trop reconnaissante envers ces oiseaux : ce sont eux qui ramassent, au milieu des ordures, les débris d'animaux et de volaille; sans eux, ces immondices, eu égard à la paresse et à l'insouciance des habitants, risqueraient fort d'encombrer les rues et d'empoisonner l'atmosphère jusqu'au jour du jugement dernier.

« Mais ces balayeurs à deux pattes ont la conscience de leur importance et de leur utilité : le palais du gouverneur est leur résidence favorite. De ma fenêtre, située vis-à-vis, combien de fois ai-je été témoin des inconvenances que ces hôtes sacrés se permettaient sur la tête du lion britannique, quand, le matin, ils garnissaient la terrasse du palais ! Ces oiseaux funèbres et irrévérencieux sont au nombre de 5000 à 6000! Le gouverneur lui-même a le plus profond respect pour cette garde d'honneur; car il n'ose pas une seule fois mettre le nez à la fenêtre pour voir ce qui se passe au faîte de sa demeure.

« Je fus tiré de ma contemplation par un bruit qui ressemblait assez à un pétillement; derrière moi un cadavre venait d'être placé sur le feu. Deux autres étaient déjà exposés aux flammes; et le brasier était attisé par un couple d'hommes noirs comme l'ébène; alentour, sur des claies de paille ou sur le sol, gisaient les cadavres attendant leur tour; ils étaient complétement déshabillés, quoique les classes aisées seules fassent brûler les corps de leurs proches, tandis que les autres se contentent de les jeter à l'eau. Mais n'allez pas croire que cette crémation ait le moindre rapport avec la cérémonie usitée à Rome en pareille occasion! Là c'était une coutume pieuse ; les enfants, les frères, les parents, les amis, les serviteurs, en un mot tous ceux que des liens de parenté ou d'affection attachaient au défunt, se pressaient autour du corps, en deuil et en larmes, les cendres étaient soigneusement recueillies; une pierre recouvrait l'urne qui renfermait ces restes.

« Mais dans l'Inde personne ne paraît s'inquiéter du mort, sauf ceux qui sont occupés de la crémation même; car, ainsi que j'ai pu l'observer, on n'y voit que rarement un parent du défunt. D'ailleurs, nulle part dans l'Inde, les cadavres ne sont respectés ; on cherche à s'en débarrasser le plus vite possible; on y va même avec tant de promptitude que souvent on dépose sur la rive des personnes qui ne sont pas tout à fait mortes. Si, ce qui arrive quelquefois, elles reviennent à la vie, elles ne peuvent pourtant pas rentrer dans l'enceinte de la ville; il leur faut émigrer dans un district lointain situé sur les bords du Gange, où des villages entiers sont formés à l'aide de ces ressuscités; les Hindous méprisent et fuient les endroits ainsi peuplés. Autrefois, on pouvait brûler les corps en n'importe quel endroit de l'Ougli ; mais aujourd'hui les ordonnances de police interdisent l'accomplissement de cette cérémonie sur un point autre que l'endroit spécial dont j'ai parlé.

« C'est seulement quand je quittai ce triste lieu et que je me trouvai au milieu d'une atmosphère plus pure, que je sentis de quelle odeur infecte mes vêtements avaient été imprégnés. »

G. Depping.

# LES ILES ANDAMANS,

## OCÉAN INDIEN,

D'après des documents nouveaux[1].

### AVANT-PROPOS.

Il y a des peuples dont le nom seul excite l'effroi et qui gagneraient assurément à être connus. Ce n'est certes pas la réputation que les anciens géographes ont faite aux pauvres Andamans qui a dû décider le gouvernement de la Grande-Bretagne à choisir leur île pour en faire un lieu de déportation où l'agriculture pourrait fleurir. Si l'on justifie le renom d'implacables anthropophages qu'on leur a fait, l'établissement qu'on veut fonder parmi eux peut devenir un pénitencier bien sévère! A la suite des derniers événements, nombre d'Hindous pris les armes à la main durent être transportés, il y a deux ans, hors de leur pays : on voulait non-seulement les éloigner des lieux où s'était manifestée la révolte, mais il fallait, disait-on, les traiter avec rigueur et faire sur eux un exemple. Dans ce but, et sur une renommée de sauvagerie redoutable, le séjour inexploré de ces peuples noirs des Andamans, dont la race contraste avec celle des Hindous, a été désigné pour recevoir les soldats révoltés. Si l'on en croit Balbi, qui n'a fait que compulser d'antiques relations, les îles Andamans servent de refuge à une race cruelle, incapable de se laisser toucher par la pitié et immolant sans hésitation pour les faire servir à leurs festins de cannibales, les hôtes malheureux que la tempête leur envoie. Nous allons voir ce qu'il y a de vrai dans de pareils récits. Ce qui paraît certain, c'est que les Andamans prétendent conserver leur indépendance et ne se soucient nullement de devenir les geôliers d'un peuple envahissant.

1. Nous devons ces indications précieuses et les photographies qui les accompagnent à M. O. Mallitte; quelques passages seulement de ce récit, traduits en anglais d'après le manuscrit, ont déjà été insérés dans l'*Illustrated London News*.

### LE GRAND-ANDAMAN.

Dans le golfe du Bengale et pour ainsi dire en face de Tenasserim se montre un groupe d'îles, rarement explorées, qui gît à peu de distance de la côte. Les Andamans sont compris entre 10° 32′ de latitude sud et 13° 40′ de latitude nord. L'île la plus considérable, qu'on désigne sous le nom du Grand-Andaman, peut avoir environ 140 milles anglais de longueur. Sa largeur est de 20 milles.

C'est à tort que l'on a considéré cette longue bande de terre comme une seule île; des canaux fort distincts la divisent en trois sections et en font trois îles différentes. Une montagne d'aspect pittoresque, que les Anglais ont appelée Saddle-Peack et qui n'a pas moins de 2400 pieds de haut, signale de loin cette terre aux navigateurs. On a la certitude qu'elle est d'origine volcanique et que des volcans y sont encore en état d'ignition, car on possède à Paris des échantillons de lave envoyés récemment par le jeune voyageur auquel nous devons les photographies reproduites dans ce recueil.

L'île qui gît plus au sud et que l'on appelle le Petit-Andaman, n'a guère plus de 28 milles de long sur 17 milles de large. Une absence complète de cours d'eau la rend bien moins importante aux yeux des Anglais que la terre voisine où l'on en rencontre plusieurs.

Comme toutes les autres îles des mers de l'Inde, les îles Andamans sont couvertes d'une végétation luxuriante. On y distingue, entre autres espèces de bois précieux, l'ébène, le *Pterocarpus Dahlbergioides* ou bois rouge, des bambousiers, et des rotins de diverses espèces donnant une singulière élégance aux forêts qui parent la côte.

Ces bois, néanmoins, ne renferment qu'un petit nombre d'oiseaux à plumage éclatant, parmi lesquels on remarque un ramier d'une beauté remarquable; mais à l'exception du sanglier et peut-être du cerf, il y a absence pour ainsi dire absolue de quadrupèdes. Ce qui aux yeux des Chinois pouvait rendre les Andamans un groupe précieux pour le commerce, c'est l'abondance de la jolie salangane, qui multiplie son vol gracieux autour des roches dont la rive est couverte, et qui construit dans les cavernes avec une mucosité ces fameux nids d'hirondelles réservés, dans le Céleste-Empire, à la table du riche.

### EXPÉDITION ANGLAISE DE 1857.

Il y a tout au plus deux ans, une expédition semi-scientifique, semi-militaire, fut envoyée du Bengale pour explorer les Andamans, si complétement négligés jusqu'alors. La commission, que présidait le docteur F. J. Mouat, savant médecin attaché à l'armée du Bengale, se composait de deux autres membres, et s'était fait accompagner par un de nos jeunes compatriotes, M. Mallitte, qui, en outre de ses connaissances en chimie, possède au plus haut dégré le tact artistique, qui fait de la photographie un si précieux auxiliaire de la science. La commission avait pour but de choisir, dans les îles qu'on allait explorer, un lieu convenable pour y déposer ceux des révoltés auxquels le gouvernement de la compagnie, qui n'avait pas encore cédé ses droits à la reine, voulait bien faire grâce.

Le steamer *le Pluto*, bâtiment à vapeur de 400 tonneaux commandé par le capitaine Baker, avait été désigné pour faire ce voyage d'exploration; la commission s'embarqua afin de le rejoindre et quitta Calcutta le 23 novembre 1857. Le navire choisi pour ce voyage aventureux était bien armé et d'un tirant d'eau très-faible; il appartenait à cet ordre de petits bâtiments de guerre qui ont déjà rendu de si bons services en Chine, et que l'on a employés surtout avec tant de succès contre les pirates malais; mais ce ne fut en réalité que du 20 décembre qu'on put dater le départ définitif de l'expédition, qui avait suivi d'abord les côtes de la Birmanie, et était restée pendant plusieurs jours mouillée à Moulmhein. Dès le 11, à huit heures et demie, elle entrait dans le port Cornwallis, au nord des îles Andamans.

Une première reconnaissance du pays eut lieu sans aucune opposition de la part des indigènes. Partout on rencontrait des forêts vierges, partout se montrait une exubérance de végétation. Le 12, après une nouvelle exploration de la baie, M. Mallitte commença ses opérations difficiles sous ces climats, et elles eurent un plus heureux résultat qu'on n'osait d'abord espérer; mais bientôt le steamer chauffa et se porta sur un autre point de l'archipel. Pour la première fois, on aperçut des traces récentes du passage des naturels; quelques-uns parurent, mais, en dépit des signes d'amitié qui leur furent adressés et des cadeaux qu'on leur laissa dans une de leurs embarcations solitaires, ils poussèrent des vociférations belliqueuses lorsqu'ils virent les blancs se rembarquer. Le 14, on changea de position; l'eau manquait dans ces parages; les naturels ne se montraient plus. Pendant cinq à six jours, l'expédition fit l'hydrographie de ces parages si peu connus; on descendit fréquemment à terre, on chassa; une échauffourée assez vive eut même lieu entre les Andamans et les Européens. Ce ne fut que le 21 qu'on trouva le lieu propre à la fondation du pénitencier, que l'on persistait à vouloir établir. Le 26, les fêtes de Noël avaient été célébrées gaiement: mais, dès le lendemain, on avait prolongé la côte en continuant d'utiles explorations; on allait doubler l'extrémité de la grande île, et *le Pluto* se trouvait entre un îlot et la terre, dans un bras de mer qui n'avait guère plus de largeur que la Seine, lorsque les Andamans, armés en guerre, se montrèrent dans leurs canots et se dirigèrent vers le bateau à vapeur. On résolut d'accepter le combat; il était environ dix heures. Le docteur Mouat montant dans le premier canot se fit suivre du docteur Playfer et du lieutenant Headcote, auxquels s'adjoignit M. O. Mallitte : douze hommes bien armés montaient également l'embarcation. Dans le second canot venait M. Tobgrave, midshipman de la flotte des Indes, le chirurgien du *Pluto*, et huit autres Européens. Les mouvements des blancs n'échappèrent pas aux naturels. Entassés dans sept pirogues, ils se dirigèrent, en employant la pagaye seulement, de South reef Island vers Interview Island. Les Anglais n'hésitèrent pas, ils cachèrent soigneusement leurs armes, mais ils se dirigèrent du côté des sauvages. On avait fait provision de force bagatelles pour les leur offrir en cadeau, et les

mouchoirs des Européens s'agitaient en signe d'amitié, lorsque malgré ces démonstrations les Andamans prirent de plus en plus une attitude hostile; une grêle de flèches commença à pleuvoir sur les embarcations montées par les Anglais. Ceux-ci se virent alors contraints de faire usage de leurs armes; dans ce conflit regrettable plusieurs sauvages furent tués ou blessés, et l'un des guerriers agresseurs tomba au pouvoir des Européens.

Ce combat inégal devait être cependant funeste à quelques personnes de l'expédition; un des officiers anglais reçut une flèche, un matelot fut blessé, et l'habile photographe, M. Mallitte, fut atteint d'une balle égarée durant l'engagement, qui lui causa une blessure assez sérieuse, mais ne l'empêcha pas de reprendre bientôt ses utiles fonctions.

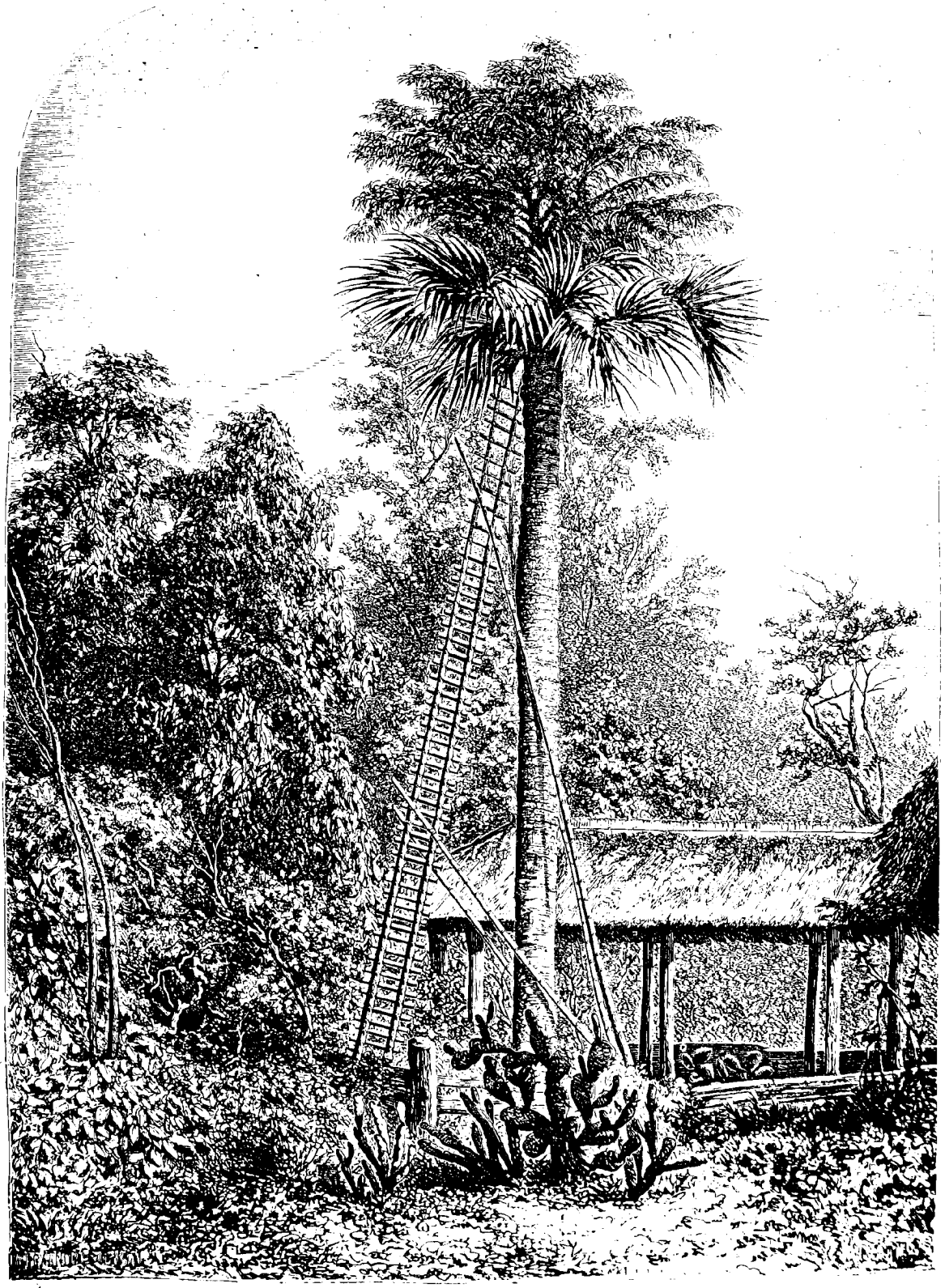
Du reste, la lutte fut de courte durée : les Andamans

Type indigène andaman. — D'après une photographie de M. Octave Mallitte.

se retirèrent, et les Anglais purent continuer leur route. Après s'être assurés de leur prisonnier, ils retournèrent immédiatement à Calcutta.

### HABITATIONS, MŒURS, COUTUMES ET LANGAGE DES ANDAMANS.

Les habitations des Andamans appartiennent à la forme la plus rudimentaire. Quatre poteaux couverts d'un toit de feuilles de palmier font tous les frais de ces constructions primitives qui ne peuvent être acceptées comme abri que sous ces doux climats. Ces huttes, en effet, sont ouvertes à tous les vents; elles sont ornées à l'intérieur, si l'on peut se servir d'un terme pareil, d'os de cochons, de carapaces de tortues et de grands poissons liés en forme de grappes. On y chercha inutilement quelques indices de la prétendue anthropophagie des habitants. Toutes les perquisitions que l'on fit sur



Latanier de l'île du Grand-Andaman. — D'après une photographie de M. O. Mallitte.

ce point furent heureusement inutiles, et nul ossement humain ne vint témoigner d'une coutume horrible, trop souvent reprochée aux noirs Océaniens.

Les Andamans appartiennent en effet à cette race noire que l'on désigne sous les noms divers de Papouas, d'Alfourous, d'Endamènes, d'Aetas ou de Negritos; ils sont même d'un noir très-foncé. Rarement leur taille excède cinq pieds, ils ont la tête large et enfoncée dans les épaules, leur chevelure est lanugineuse comme celle des noirs Africains; chez un grand nombre d'individus le ventre est protubérant et les membres inférieurs sont grêles. Ils vont dans une nudité absolue, à moins qu'on ne veuille considérer comme une sorte de vêtement la couche d'ocre jaune ou d'argile dont ils se couvrent le corps, et qui a au moins l'avantage de les protéger contre la piqûre des insectes. Ils réservent l'ocre rouge que leur fournit leur terre pour en saupoudrer leur chevelure et pour en peindre leur visage. Selon les derniers calculs, la population totale des Andamans ne s'élèverait pas à plus de 2500 individus.

On a épuisé à l'égard de ces sauvages toutes les formules du dédain le plus méprisant. Nous les trouvons, pour notre part, beaucoup moins hideux que certains Australiens. Est-il bien vrai, d'ailleurs, que les Andamans « soient les derniers dans l'échelle des races humaines, » et les Birmans, qui vont couper du bois dans leur île, ou bien y chercher des nids de salanganes, n'ont-ils pas exagéré à Helfer et à Lowe la cruauté de ces insulaires. Le prisonnier que l'on conduisit à Calcutta, où il mourut de consomption, ne se montra nullement farouche; mais il était triste et sa mélancolie se traduisait par de l'abattement. Grâce à ce pauvre sauvage, on put acquérir la certitude que la langue des Andamans n'avait nulle affinité avec celle qu'on parle à Tenasserim, pas plus qu'elle n'en a avec l'idiome en usage aux îles Nicobar.

Pour connaître enfin l'origine première de ces peuples qui semblent égarés sur les mers de l'Inde, peut-être suffirait-il d'étudier, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, les idiomes barbares de l'île de Waigiou, au centre de la Nouvelle-Guinée, ou bien (tout corrompus qu'ils sont) ceux des Papouas noirs, qui errent sur les plages du havre de Dorery, et dont le savant Lesson a recueilli un vocabulaire, limité sans doute, mais bien précieux pour l'ethnographie. Chose remarquable, ces noirs Océaniens dont tant de voyageurs considèrent l'intelligence comme étant voisine de celle de la brute, ces êtres que nous regardons comme déshérités de presque toutes les prérogatives qui appartiennent à la race humaine, ont un système de numération infiniment plus complet que celui de certains sauvages de l'Amérique ou de la Polynésie, qui forment encore des tribus considérables auxquelles on est dans l'usage d'accorder un certain degré de civilisation [1].

L'exploration à main armée que l'on fit de quelques habitations d'Andamans répandus sur les rivages de la grande île, donna sur ces peuples des renseignements ethnographiques dont on était jusqu'à ce jour à peu près dépourvu. On acquit, par exemple, la certitude que leurs armes de guerre et de chasse étaient fabriquées avec une habileté rare. Les arcs des Andamans qui offrent la plus forte résistance, sont faits d'une sorte de bois de fer et affectent la forme la plus gracieuse; les flèches qu'ils décochent avec habileté ont quatre pieds de longueur et présentent trois variétés; fabriquées en bois très-dur; elles sont toutes armées de pointes très-fines; il y en a de simples et de barbelées, et la plus compliquée de ces trois espèces présente une sorte de harpon à pointe mobile, dont on se sert sans doute à la pêche. Les pagayes que les Andamans manient avec prestesse sont courtes et marquées d'ocre rouge; la hache avec laquelle ils creusent leurs embarcations est un assez grossier instrument; elle consiste en une sorte de patte arrondie, fabriquée avec une pierre dure et tranchante, liée à un manche par une forte corde de fibres végétales.

Les Andamans ne sont cependant pas un peuple agricole, c'est un peuple ichthyophage dans l'étendue du mot, comme le dit avec raison Adrien Balbi. Les mers qui baignent leurs îles sont heureusement abondantes en excellent poisson : les soles, les mulets, les huitres forment leur principale ressource alimentaire. Mais parfois, durant les gros temps, le poisson vient à manquer, et alors ils s'arrangent sans dégoût des lézards, des rats et des souris qui pullulent dans leurs bois. Un peu plus d'industrie leur ferait trouver, dit-on, dans leurs forêts une nourriture végétale abondante. La grande *Encyclopédie d'Édimbourg* affirme que leurs bois renferment le *nicoban* ou arbre à pain; et le même ouvrage, qui base ses renseignements sur des documents sérieux [1], affirme que ces hommes, placés aujourd'hui si bas dans l'échelle des peuples, auraient dans l'intérieur de leur sol montueux un moyen productif d'échanges; ils possèdent à leur insu, dit-on, plusieurs mines de vif-argent, jusqu'à présent inexploitées.

### NOTIONS HISTORIQUES.

Les paroles implacables qui poursuivent ces peuples et qui les accusent d'anthropophagie sont déjà bien anciennes, car elles datent du neuvième siècle. Lorsque les voyageurs mahométans, dont Renaudot a donné la relation, décrivent les mers de l'Inde, ils insistent sur les îles de Ramni, peuplées d'anthropophages qui séparent la mer de *Herkend* de celle de *Chelaet;* ils en citent d'autres qu'ils appellent les *Negebalous*, puis ils arrivent aux *Endamans*, et l'on peut juger, par l'exagération qu'ils mettent dans la peinture du physique de ces races malheureuses, de la foi qu'on peut accorder à leur appréciation dès qu'il s'agit du moral. « Les peuplades qui habitent la coste, disent-ils, mangent de la chair humaine toute crüe. Ils sont noirs; ils ont les cheveux crespus, le visage et les yeux affreux, les pieds fort grands *et presque longs d'une coudée*, et ils vont tout nuds. Ils n'ont point de lar-

1. Voy. *Histoire naturelle de l'homme* dans le complément des œuvres complètes de Buffon, par R. P. Lesson.

1. *Asiatics researches*, in-4, vol. IV, p. 385. — Syme's *Journey* — Hamilton's *New accounts of the East Indies*, etc.

ques, et s'ils en avoient, ils ne mangeroient pas tous les paysans qu'ils peuvent attraper[1]. »

On voit clairement, par ce curieux passage, qu'au temps d'Aroun-al-Raschid, le sultan des légendes merveilleuses, les féroces Andamans, *aux pieds d'une coudée*, devaient infester la côte de Malacca; depuis ils ont demandé un asile au groupe qui a pris leur nom. Malheureusement pour ceux qui songeraient à exploiter les mines de vif-argent qu'on place au sein de ces îles, nous avons grande peur que l'existence de ces mines ne repose pas sur un document plus sûr que le premier récit des vieux voyageurs mahométans. Car ils parlent d'une île au sein de laquelle se dresse la montagne de *Chachenaï*, d'où l'embrasement de certaines forêts fait couler des ruisseaux brillants d'argent pur, voilà n'en doutons pas la source des mines abondantes de mercure! Convenons que si toute l'histoire de ce groupe se base sur des documents de pareille nature, il doit être permis tout au moins de garder certains doutes touchant la férocité native des Andamans.

En 1791, les Anglais prirent la résolution d'utiliser le sol fertile de la plus grande de ces îles. Le gouvernement songea à en faire un lieu de déportation pour y établir un certain nombre de convicts, et l'on fit choix, pour y former cette colonie pénitentiaire, du port Cornwallis. L'aspect des campagnes environnantes charma les Anglais. Néanmoins, soit que les nouveaux colons fussent imbus des préjugés séculaires qu'a répandus principalement l'ouvrage de Renaudot (et il est remarquable qu'en adoucissant plus ou moins les expressions tout le monde l'a copié), soit que des émanations paludéennes aient répandu parmi les Européens des fièvres pernicieuses, on se contenta de construire en pierre et en briques un bâtiment dont les vestiges se voient encore, et l'on abandonna la colonie naissante.

Un grand mystère de la science ethnographique se lie pour nous à l'existence de ces noirs Océaniens qui, en conservant tous les caractères de la race africaine, se fait voir aux portes de l'Inde et se propage en se modifiant à Bornéo, à Madagascar, aux Philippines, à la Nouvelle-Guinée, et dans tant d'autres îles du grand Océan que les géographes nommeront sans hésiter. Presque partout vaincue, cette race déshéritée, jadis nombreuse plutôt qu'elle ne fut puissante, s'allie insensiblement à la race victorieuse et donne naissance à des métis que la science de l'anthropologie ne sait encore comment caractériser.

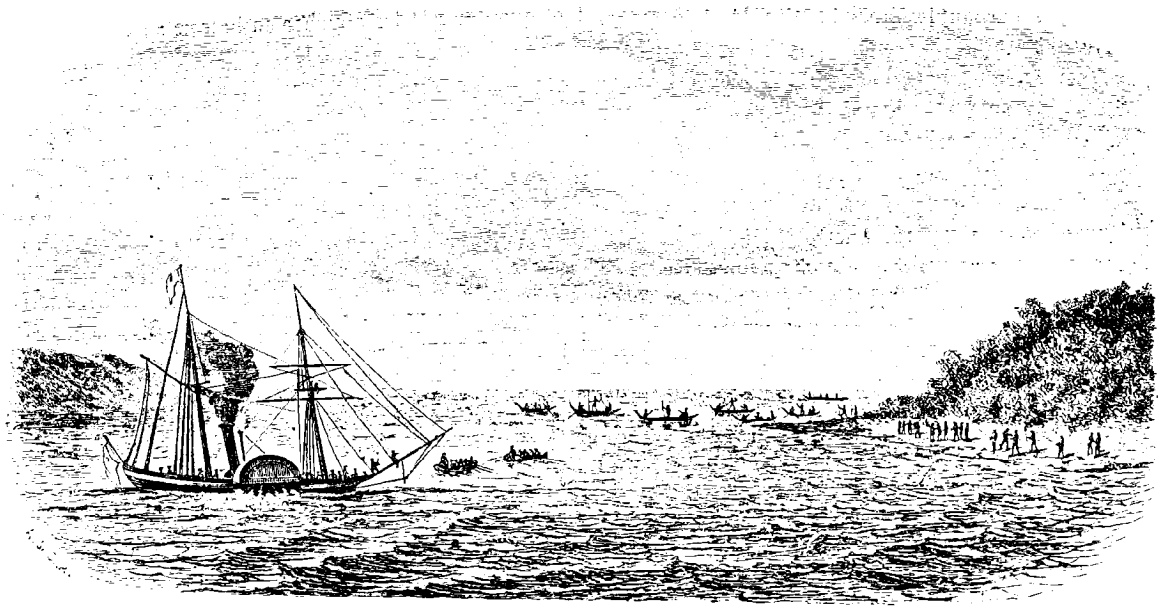
Ces noirs Asiatiques, ces Papouas si on l'aime mieux, au nombre des plus laids des hommes, mais parfois aussi des chasseurs les plus industrieux, sont aujourd'hui les pourvoyeurs du monde élégant de Paris et de Londres, pour un genre de parure que nos dames reprennent toujours à d'assez courts intervalles; ce sont eux qui envoient à nos brillants magasins de plumes ces merveilleux oiseaux de paradis, dont la variété étonne autant que la vivacité de leurs couleurs charme les yeux. Ce fut surtout en 1823, lorsque la corvette *la Coquille* aborda à la Nouvelle-Guinée, que les noirs habitants de ces régions comprirent quels trésors recélaient, pour les blancs qui les visitaient, leurs forêts séculaires. Des milliers d'oiseaux de paradis tombèrent sous leurs coups pour être offerts aux étrangers qui, pour unique récompense, leur donnèrent sans regrets, on le suppose, les plaques de fer-blanc dont se composaient leurs boîtes d'histoire naturelle, et même certains objets d'un usage encore plus vulgaire. Nous n'avons jamais pu oublier avec quelle bonhomie le savant et spirituel Lesson nous racontait combien il se trouva heureux le jour où il imagina de tenter l'avidité des Papouas, en leur prodiguant cette monnaie peu coûteuse. Malheureusement les matelots et les mousses de *la Coquille* surprirent ce secret économique et surent aussi se procurer les plus beaux oiseaux de paradis. On se mit à fourbir de toutes parts les plus vulgaires ustensiles de cuisine, pourvu qu'ils fussent quelque peu luisants, et que l'on pût les courber en bracelets : les noirs sauvages s'en accommodaient. Durant quelques semaines, on obtint ainsi les plus beaux paradisiers connus. Mais, hélas! le fer-blanc perdit son éclat, et, dès qu'il se fut terni, les profits de ce beau commerce s'évanouirent. Les Papouas exigèrent des ustensiles d'argent, et, plus tard, ils demandèrent fort bien des piastres, dont ils finirent par connaître on ne peut mieux l'empreinte, les deux colonnes et même la fameuse devise. Ce n'était pas toutefois pour trafiquer dans leurs sombres forêts qu'ils les accumulaient, c'était pour les fondre et en fabriquer de grossiers bracelets, à demi ouverts, dont leurs tristes compagnes, abruties par les exigences de la vie sauvage, se montrent tout aussi fières que nos beautés aristocratiques se montrent heureuses de posséder un oiseau de paradis.

Il faut appartenir à cette race agile; il faut être familier avec les bruits légers qui se multiplient et se confondent dans les sombres forêts de Dorery pour se procurer les oiseaux de paradis, qui perchent souvent à l'extrémité d'arbres gigantesques et que la flèche doit frapper sans les endommager. Ces noirs chasseurs, la tête couverte de poussière d'ocre unie à de la graisse, ce qui leur fait à peu de frais, on le voit, une excellente casquette de chasse, parfois les épaules revêtues des belles feuilles satinées du pandanus que leurs femmes tressent en nattes, s'en vont à la tombée du jour dans leurs humides forêts, armés de leur arc classique en beau bois rouge et de petites flèches fort aiguës fabriquées avec le spadice des palmiers. Le lieu où ils se rendent en silence est vraiment digne, par sa splendeur, des oiseaux magnifiques qu'ils y viennent chercher. « La végétation la plus active couvre ce point du globe, dit Lesson; elle est ce qu'on doit en attendre sous l'équateur..., c'est-à-dire grande, majestueuse et imposante. La surface du sol ne présente qu'une forêt sans fin où la plupart des végétaux des Moluques se retrouvent et dont les arbres, immenses par la circonférence de leurs troncs, ont jusqu'à cent cinquante pieds d'élévation. Dans ces profondes forêts, ne croissent point d'herbes humiles : les plantes y revêtent de préférence

1. Nous reproduisons ici textuellement le passage emprunté à la relation publiée par Renaudot en 1718.

des formes robustes et ligneuses, les lianes serpentent et s'entrelacent jusqu'au sommet des rameaux et retombent en unissant leur verdure à celle des grands arbres qui les supportent. La fécondité d'une terre sans cesse humectée par d'abondantes vapeurs et par des pluies de six mois, vivifiée par des chaleurs d'autant plus fortes que le soleil ne s'en éloigne jamais, est prodigieuse; aussi le voyageur éprouve-t-il un étonnement qui n'a rien d'analogue avec celui qu'imprime dans l'âme la vue des magnifiques monuments des hommes, et ne peut se lasser d'admirer ces forêts vierges, mélangées de teintes vertes les plus diverses sur lesquelles tranchent les fleurs les plus larges et les plus bizarres, les fruits les plus singuliers, et ce mélange d'arbres ou de palmiers soutenant des parures étrangères, au point que leur feuillage disparaît sous les festons qui les voilent de la manière la plus agreste et la plus splendide. A des mimeuses gigantesques se joignent des aroïdes à larges feuilles, des orchidées, et surtout des épidendres parasites. Des arecs à choux, des bambous, des fougères en arbres, des lataniers, des teck, des muscadiers, des spondias, sont les espèces les plus communes dans ces forêts. »

Sous ces voûtes magnifiques, l'astucieux Papoua ne se contente pas de guetter en silence le calao à plumage noir et à queue blanche, dont le vol bruyant imite à s'y méprendre le souffle précurseur de l'ouragan, le cacatoès à huppe jaune, le lori à la voix babillarde et au plumage vermeil, le cassican, qui rivalise par son éclat avec les plus beaux oiseaux; il les attire et sait merveilleusement imiter leur cri. Arrivé sous un teck, il est à peu près sûr d'y faire venir le brillant manucode qu'il nomme *saya*. Mais ce magnifique oiseau n'est pas le seul hôte qui fasse son séjour sur ce bel arbre : son congénère, que recherchent surtout les dames euro-



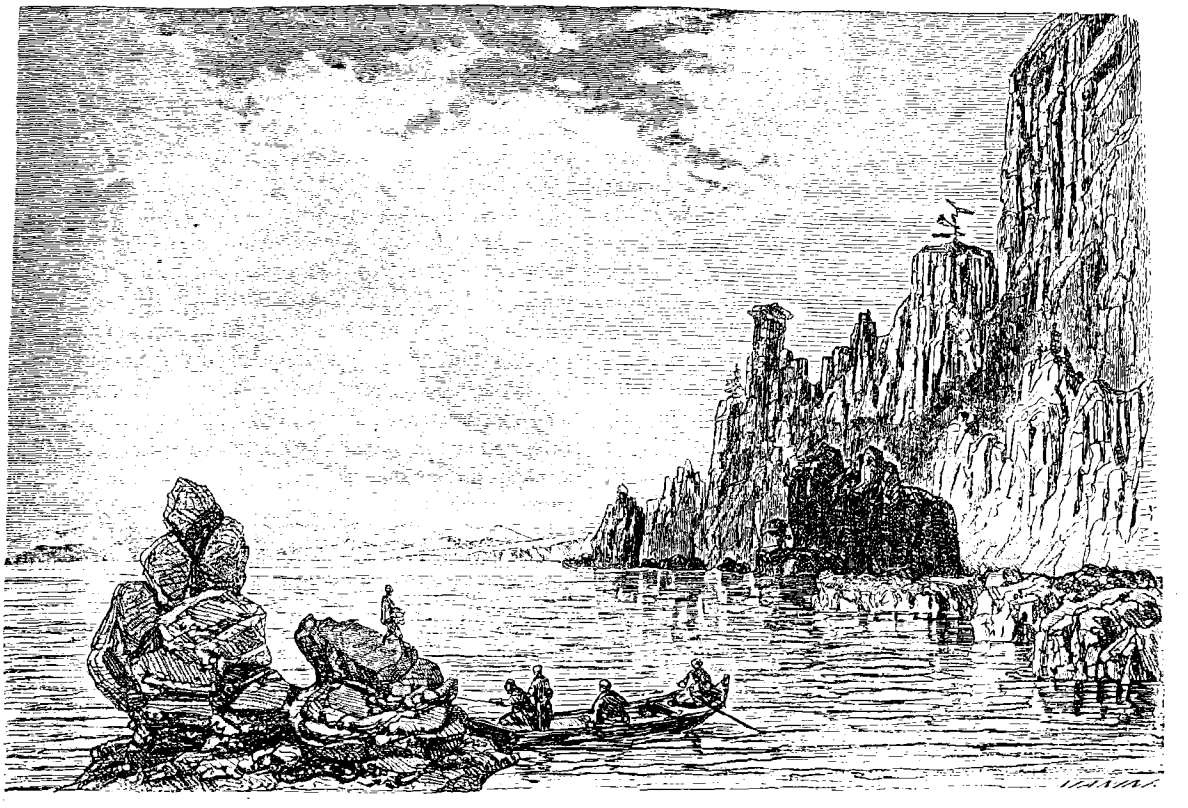
Attaque d'un steamer par les sauvages du Grand-Andaman (1857). — D'après un dessin de M. O. Mallitte.

péennes, se nourrit des mêmes fruits que lui. « Les oiseaux de paradis, petites émeraudes, volent avec grâce et par ondulations; les plumes des flancs retombent négligemment pour former un panache gracieux et aérien qui brille dans l'air comme une étoile filante. »

Pas plus que les chasseurs des autres régions du globe, le Papoua ne se laisse séduire par la contemplation de cet oiseau charmant : la flèche part, *le Mambé fore*[1] tombe sur un lit de verdure, le sauvage s'en empare, le place d'abord dans le creux d'un bambou et plus tard sèche sa peau avec soin pour en faire un objet d'échange : c'est cependant privée d'une partie de son éclat qu'on la reçoit ici, et d'ailleurs les plus belles de ces dépouilles sont encore destinées aux radjahs malais et aux princes musulmans de l'Inde, qui de tout temps en ont orné la coiffure qu'ils portent dans les grandes solennités. Le *paradisæa apoda*, avec ses reflets verts, le *manucode*, le *magnifique*, le *paradisier rouge*, sont dans cette famille les oiseaux précieux que rencontrent plus fréquemment les Papouas et les Alfourous-Endamènes, leurs sauvages voisins, avec lesquels ils sont perpétuellement en guerre. Nous venons de prononcer le nom d'une race misérable, qui, plus que les Papouas encore, a de l'analogie avec nos Andamans, dont ils sont séparés par un espace assez considérable. Mais cette analogie de nom n'est pas le produit d'un pur hasard; et lorsqu'il parle des noirs Océaniens dont on compte une si grande variété, Lesson a soin d'indiquer les chroniques de Malacca comme étant la source primitive où l'on peut étudier leur histoire.

Ferdinand Denis.

1. C'est le nom papoua du *paradisæa apoda*.



Le lac Baïkal. — Dessin de Sabatier d'après Atkinson.

# LE FLEUVE AMOUR.

## I

### EXPLORATION DE CE FLEUVE DEPUIS SES SOURCES JUSQU'A SON EMBOUCHURE.

Le fleuve Amour ou Saghalien est formé par la réunion de deux puissants cours d'eau, l'Onon et l'Argoun, qui prennent naissance non loin l'un de l'autre sur les flancs opposés d'une même chaîne de montagnes, en pleine Mongolie, entre le 48e et le 49e degré de latitude, et sous le 107e méridien à l'est de Paris. Le premier, grossi des eaux de l'Ingola, de la Chilka, dont il prend le nom, et d'autres tributaires que lui envoient les monts Stavanois, qui séparent son bassin de celui du lac Baïkal, est déjà navigable pour de grandes embarcations devant la ville de Nertschinsk, célèbre par ses mines et ses usines métallurgiques. Le second, qui n'a pas moins de quatre cents lieues de longueur quand il se réunit à l'Onon devant Ust-Strelka, parcourt les plus riches pâturages de la Mongolie. Des traditions vénérées nourries de génération en génération parmi les nomades de l'Asie centrale font de l'Argoun la rivière sainte des Mongols. C'est dans les forts qui ombragent ses sources, dans les rochers qui les entourent, que Tchengis-Khan naquit, grandit et reçut des dieux la mission de guider ses compatriotes au pillage du monde. Jamais un chef khalkhas, amené dans le voisinage de ces lieux vénérés par un caprice ou un besoin de son existence errante, ne s'en éloigne sans murmurer quelque incantation rhythmique, que nous, Français, nous traduirions exactement par ces vers depuis longtemps célèbres :

> .... J'ai d'un géant vu le fantôme immense
> Sur nos bivacs fixer son œil ardent;
> Il s'écriait : « Mon règne recommence.... »

On assure que ces nomades, voyant se démanteler autour d'eux l'empire chinois et grandir d'autant la puis-

sance russe, ont transporté à celle-ci un serment d'allégeance qu'ils n'avaient jamais prêté qu'à regret à la dynastie mantchoue qui trône encore à Pékin. Il est plus que probable que les empiétements journaliers des Russes en Mantchourie n'ont pas été sans influer sur cette grave détermination des tribus khalkas. La manière dont se sont opérés ces empiétements ne laisse pas que d'être caractéristique.

Le traité de Nertschinsk, conclu en 1733 entre la Chine et la Russie, désignait la chaîne des monts Yablonoïs, qui donne naissance aux affluents septentrionaux de l'Amour, comme la frontière naturelle des deux empires. Or, en 1845, un voyageur de Saint-Pétersbourg, M. Middendorff, découvrit le long d'un de ces affluents et bien au sud de la ligne de faîte des Yablonoïs, une borne dressée à l'époque du susdit traité par les commissaires chinois, trop paresseux sans doute pour aller l'ériger au sommet des montagnes. Aussitôt acte fut pris de cette trouvaille, les cartes russes furent corrigées, et peu à peu la limite des possessions moscovites descendit jusqu'au thalweg du grand fleuve. Nicolaïevsk, une place forte, fut fondée à l'embouchure même de l'Amour, et quand un envoyé de Pékin s'y rendit pour intimer aux Russes, selon le formulaire du Céleste-Empire, l'ordre de purger de leur présence le sol chinois, on se contenta de lui montrer les batteries de quelques vaisseaux de guerre et de lui demander « si cela ne suffisait pas pour légitimer et maintenir les faits accomplis. » C'était, on le voit, la réponse même que la lice fait à sa compagne dans un apologue bien connu; la Chine dut s'en contenter en cette occasion, et, à en juger par ce qui a suivi, dans beaucoup d'autres encore.

En 1854, le gouvernement russe chargea une commission d'aller étudier ses nouvelles acquisitions. Rendus à Irkoustk dans le courant de l'hiver, les membres qui la composaient s'acheminèrent, le printemps venu, vers les vallées supérieures de l'Amour, les uns par Kiachta, rendez-vous connu des caravanes chinoises, les autres par le lac Baïkal, ce grand *emporium* des relations futures de la Sibérie avec les mers orientales; après avoir franchi par des routes carrossables les cols faciles et peu élevés des monts Stavonoïs, ils étaient tous réunis à la fin de mars 1854 sur les rives de la Chilka, dans la ville d'Ust-Strelka, où les attendait le steamer destiné à les porter jusqu'à l'océan Pacifique. Nous allons les suivre sur le grand fleuve, en nous aidant principalement de la relation de M. Pirmikin, géologue et naturaliste de l'expédition.

Aspect du fleuve. — Les ruines d'Albasin. — Indigènes. — Un de leurs temples. — Végétation et culture.

Partis le 30 mai, nous rencontrâmes sur la rive gauche une tribu d'Orotsches, branche de la grande famille des Tougouses. Ces peuplades sont tributaires de la Russie et tributaires si bénévoles que pendant tout le siècle et demi écoulé entre le traité de 1689, qui enleva ces régions à la Russie, et celui de 1842 qui les lui rendit, ces bonnes gens n'ont pas manqué une seule fois d'adresser incognito leur impôt annuel de fourrures au grand Khan blanc de l'occident. Plus loin, nous rencontrâmes des Tougouses dans des bateaux faits en écorce de bouleau. Ils appartenaient à la tribu de la Mauri et ils payent, à ce qu'il paraît, une faible taxe aux receveurs chinois. Nous leur offrîmes un peu d'eau-de-vie, et nous leur donnâmes quelques petits objets d'ornements. L'un d'eux parlait, outre sa langue naturelle, le russe, le chinois et le mandchou.

Ce jour-là nous fîmes 130 verstes[1], et le 1er juin, nous arrivâmes à l'endroit où se trouvait autrefois Albasin, le chef-lieu des établissements que les cosaques, premiers explorateurs du bassin de l'Amour, avaient fondé le long de ce fleuve. Attaqués dans ce poste, sous le règne de l'empereur Kam-hi, par une armée de près de cent mille Chinois, peut-être n'auraient-ils pas été débusqués de cette forteresse sans le concours que les jésuites missionnaires, qui résidaient alors à Pékin, prêtèrent aux assaillants. La chute d'Albasin mit un terme aux expéditions que ces hardis pionniers de la puissance russe faisaient sur cette grande route de l'Océan oriental, et les remparts carrés de cette forteresse portent encore aujourd'hui les traces de ce combat. Cette petite poignée de héros, ramenée en Europe, fut conduite à la résidence de l'empereur qui, pour honorer leur courage, les institua les gardes du corps de sa race, honneur qui s'est transmis à leurs descendants, lesquels forment encore aujourd'hui une petite famille d'Albasinskis.

En amont des ruines, l'Emuri (Albasicha) se jette dans l'Amour sur la rive droite. Avant d'arriver au confluent, nous reconnûmes sur une île basse qui a deux verstes de longueur, les traces des batteries élevées par les Chinois-Mandchoux lorsqu'ils s'emparèrent d'Albasin. Ici aussi le caractère de la végétation change : sur les pentes sud des montagnes, le larix est remplacé par le chêne et par le bouleau noir, et à leur pied on voit l'ormeau et le noisetier avec une bordure de saules, de frênes et de rosiers sauvages. Cependant la végétation qui couvre le sol porte encore le cachet de la flore daourienne.

Les Manégriens, dont nous aperçûmes quelques hameaux dans cet endroit, nous regardèrent passer avec une parfaite indifférence, quoique bien certainement ils n'eussent jamais vu de bâtiment à vapeur remorquant une longue file d'embarcations. La musique que nous faisions à bord ne les dérangea seulement pas de leurs occupations.

Le 4 juillet, nous commençâmes à apercevoir dans l'Amour quelques îles couvertes de peupliers, de frênes et de saules. Le soir, à huit heures, nous stoppâmes sur la rive gauche; nous étions devant un des plus jolis endroits que nous eussions encore rencontrés. Les rivières Toro et Augan entourent une riche vallée ouverte; quelques Manégriens rôdaient sur leurs rives, où ils faisaient paître de jolis troupeaux de chevaux, parmi lesquels nous remarquâmes quelques bêtes blanches vra-

1. La verste est égale à 1067 mètres.

ment magnifiques; tout le territoire que nous aperçûmes ce jour-là, était très-propre à l'agriculture et à l'élève du bétail; les vallées qui commencent à la rive sont entourées par des collines qui s'élèvent en amphithéâtre, et qui, dans quelques endroits, viennent expirer aux bords du fleuve, où elles se terminent par des falaises à pic.

A 40 verstes plus loin, à l'embouchure du petit Onon, un clan de Manégriens habitait sept hameaux disséminés sur un court espace. Un de ces nomades nous raconta une singulière légende sur une montagne de sable nommée Zagajon qui s'élève au fond d'une échancrure de la rive gauche du fleuve; aussitôt qu'un homme s'en approche, elle vomit de la fumée, mais quand il s'éloigne, la montagne cesse de fumer. Les populations de cette rivière, qui sont d'origine toungouse, et toutes adonnées au schamanisme, ont une grande vénération pour cette montagne miraculeuse, et elles sont convaincues qu'elle est habitée par un esprit infernal. Elle a une étendue de 30 verstes, mais ne pouvant l'explorer de très-près, nous supposâmes que la fumée qui s'en exhale pouvait provenir de la combustion de quelques couches de charbon de terre, ou bien que la montagne renfermait des excavations, comme il y en a fréquemment dans les montagnes de chaux de la Sibérie orientale, et que lorsque l'air extérieur se refroidissait, l'air chaud de l'intérieur sortait de ces excavations sous forme de vapeurs.

Plus bas les bords du fleuve changent encore de caractère. Les larges vallées qui bordent les rives du fleuve s'agrandissent, les montagnes à pic s'éloignent de plus en plus, les prairies sont couvertes de gras pâturages. Le nombre des îles augmente; le fleuve coule avec rapidité vers le sud, formant des coudes si brusques de l'est à l'ouest, qu'il semble quelquefois que l'on est ramené en arrière; nous passons devant de larges vallées, nous doublons des îles basses; partout des peupliers, des frênes, des pommiers sauvages (*pyrus spectabilis*), se succèdent alternativement avec des buissons de sureau à graine rouge et des saules. Sur les montagnes, croît une petite variété de chêne à côté du bouleau noir. Les larix et les pins deviennent plus rares. Les prairies sont couvertes d'herbes excellentes. Dans les immenses vallées, on pourrait élever de nombreux troupeaux de bétail, mais jusqu'à présent il n'y a de vivant, dans ces solitudes, que la puissante activité imprimée à la végétation par la nature.

A l'endroit où l'Amour reçoit la Kamara, sur sa rive droite, le premier conquérant russe de ces régions, Chaborof, avait fondé un poste militaire en 1651. Abandonné en même temps qu'Albasin, il vient d'être rétabli. Nous aperçûmes deux barques en écorce de bouleau dans une petite crique, mais nous ne vîmes personne.

A 76 verstes plus bas, il y a, sur la rive gauche de l'Amour, un autre poste militaire composé de trois huttes construites en bois et couvertes de joncs, et un peu en amont de celles-ci, s'élève une maison dédiée au culte. Devant elle, et plus près du fleuve fumaient de grossiers encensoirs, fixés dans le sol. D'après le sinologue Sytschewski, qui accompagnait l'expédition, cet humble temple en troncs d'arbres mal équarris serait dédié au dieu de la guerre [1].

A 117 verstes plus loin, sur la rive droite de l'Amour, vingt-trois maisons, nombre considérable pour ces régions, composent le village d'Amba-Sachalgan. Profitant de la halte de la nuit, nous allâmes le visiter. Quatre vieillards, deux vieilles femmes et trois jeunes enfants s'y trouvaient seuls dans le moment, tout le reste des habitants était parti à la chasse ou à la pêche. Les maisons disséminées étaient mal construites en bois, joncs et argile. Il y avait du papier huilé aux fenêtres à la place des vitres. Les chambres étaient ornées de peintures sur toile représentant des divinités du culte de Bouddha ou de Fo. Sur les murs, il y avait quelques ouvrages chinois, entre lesquels on voyait des armoires servant à serrer les ustensiles de ménage. Des massifs de bouleaux, d'ormeaux, d'érables, d'acacias et de l'incomparable *pyrus spectabilis*, ombragent chacune de ces humbles demeures, qui toutes possèdent un jardin cultivé avec le plus grand soin; j'y ai remarqué différentes espèces de millet et du blé de l'Inde; puis, dans de petits carrés, des radis gris, des poireaux, de l'ail, du poivre d'Espagne, des haricots et des légumes.

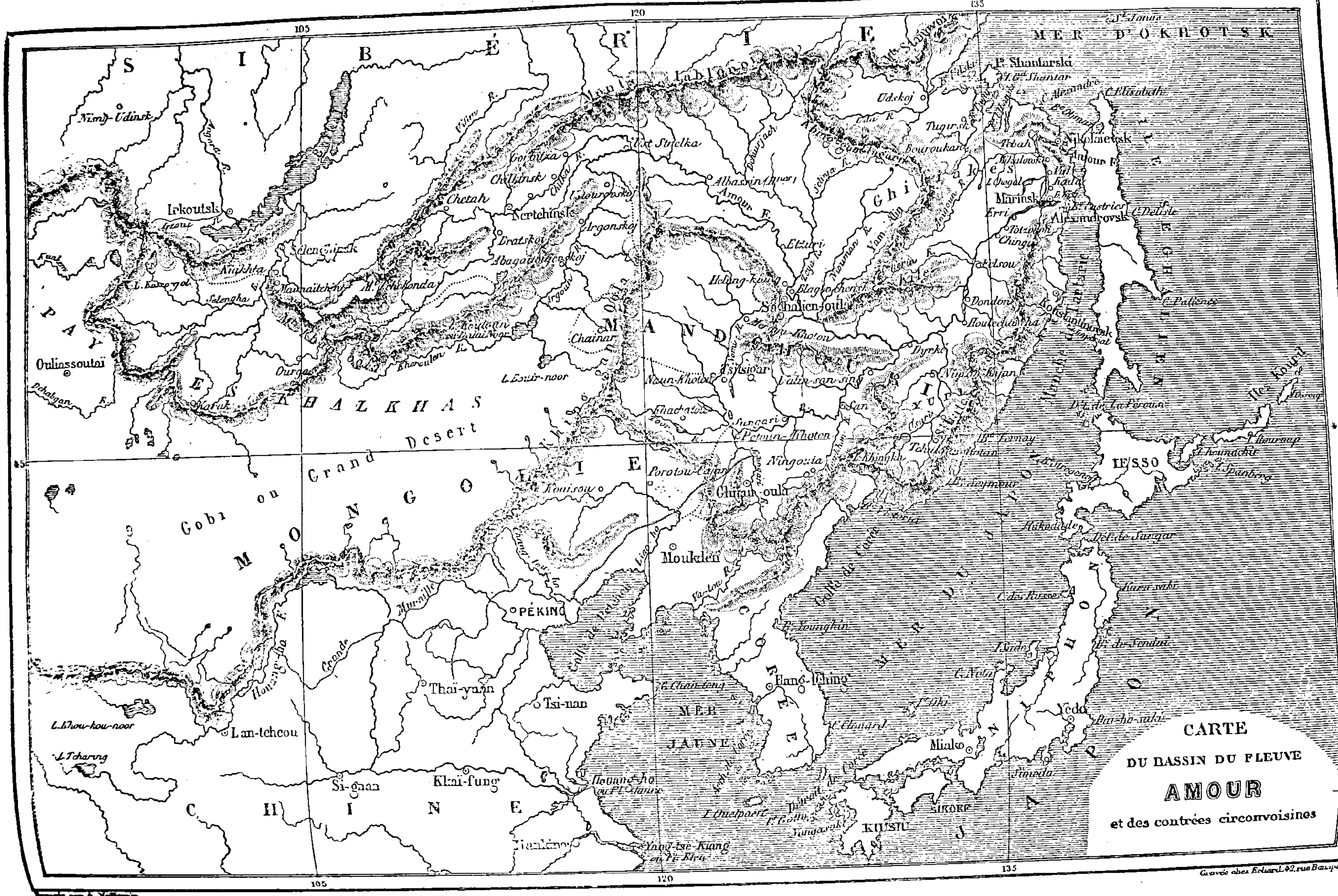
En vrais Russes, nous avons surtout admiré deux nouvelles variétés de choux. Ces indigènes possédaient peu de bétail et de chevaux, mais beaucoup de cochons et une espèce particulière de poules.

Le jour suivant, au détour d'un cap qui se dressait sur notre gauche, s'ouvrit devant nous l'immense vallée de la Séja ou Zéya, dont les bords s'étendent à perte de vue, et qui vient se jeter sur la rive gauche de l'Amour par une vaste embouchure. Ses eaux coulent comme un large ruban dans le fond de la vallée. Cet endroit est d'une beauté incomparable; je n'ai jamais rien vu de semblable. La largeur et la profondeur de l'Amour sont considérablement augmentées par cette masse additionnelle d'eau. Si le pays qui entoure Albasin, les embouchures de la Kamara et de l'Argoun sont propres à créer des établissements, la vallée de la Séja est très-préférable sous d'autres rapports. D'après un rapport daté de 1681, on aurait trouvé du minerai de fer dans les *montagnes blanches*, à mi-distance entre l'embouchure de la Séja et de la Selinga, un de ses affluents.

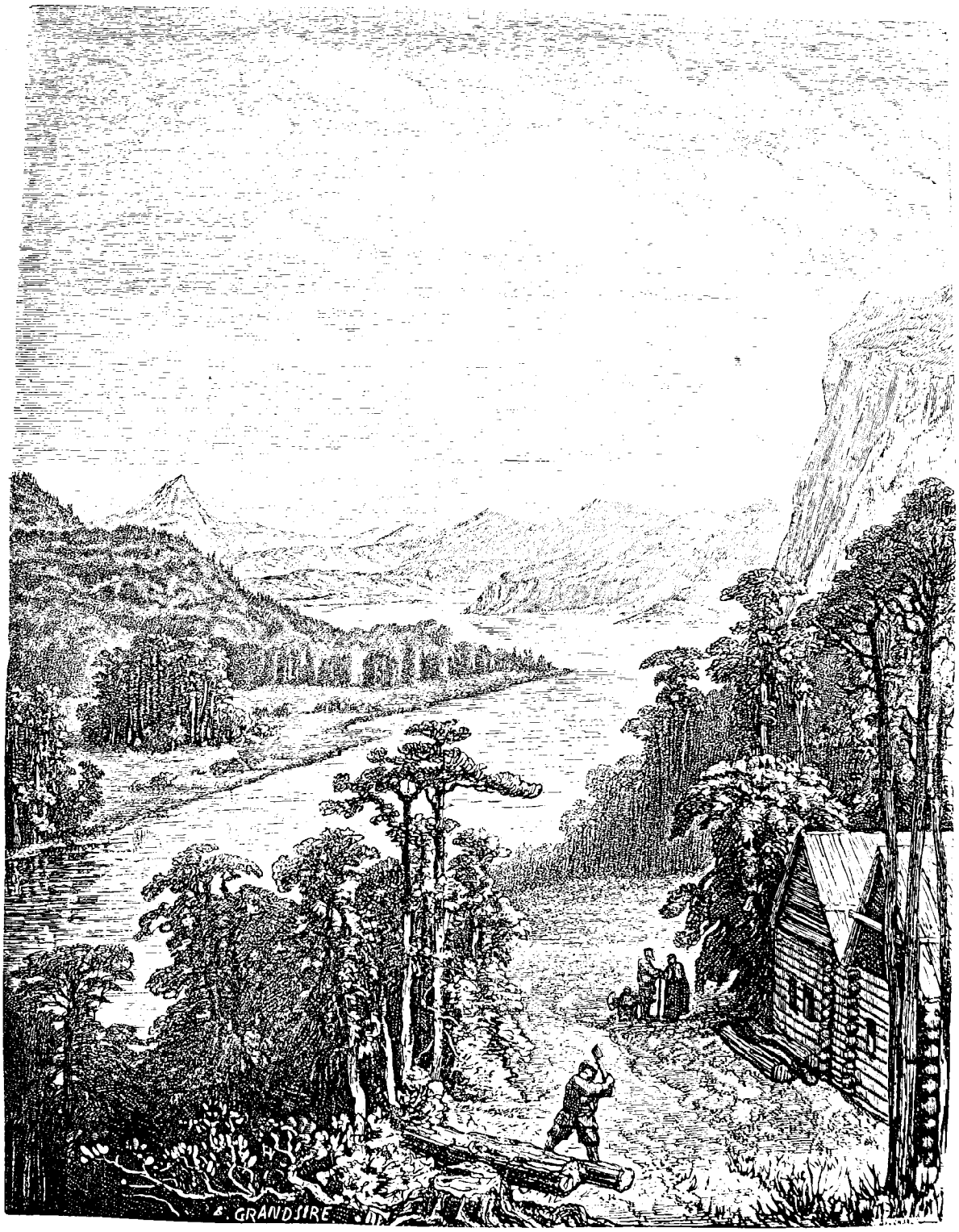
Une ville chinoise. — Les forêts vierges de l'Hing-Gan. — Mœurs et coutumes des tribus riveraines de l'Amour. — Monuments chinois à l'embouchure du fleuve.

A 30 verstes de l'embouchure de la Séja, gît la ville de Sagalien-Ula-Khoton. Tout le trajet intermédiaire est semé de petits villages composés de quelques huttes si espacées que l'un d'eux occupe une étendue de cinq verstes le long de la rive. Dans le voisinage des maisons on apercevait quelques champs cultivés. Le port, qui est un peu au-dessous de la ville, renfermait trente-cinq grandes barques pouvant porter chacune trois cents *puds* (environ

1. Voy. la gravure page 104


CARTE
DU BASSIN DU FLEUVE
AMOUR
et des contrées circonvoisines
MER D'OKHOTSK
SIBÉRIE
MANDCHOURIE
KHALKHAS
Gobi ou Grand Desert
MONGOLIE
CHINE
CORÉE
MER JAUNE
MER DU JAPON
JAPON
IESSO
KIUSIU
SIKOKF
Irkoutsk
Oulïassoutaï
PÉKING
Moukden
Thaï-yuan
Tsi-nan
Lan-tcheou
Si-ngan
Khaï-fung
Nertchinsk
Nikolaievsk
Golfe de Corée
Gravé chez Erhard, 42, rue Bonaparte

dix mille kilogrammes). Quelques membres de l'expédition ayant manifesté le désir de visiter cette ville chinoise, furent reçus au débarcadère par l'amban ou gouverneur mandchou et par trois officiers, qui les invitèrent




Vue du fleuve Amour, prise dans les monts Hing-Gan. — Dessin de Grandsire d'après M. Radde.

à entrer sous une tente devant laquelle il y avait deux bancs. Pour cette réception, on avait dû réunir certainement tous les soldats de la place, car il y en avait bien un millier. Ils étaient armés de longs bâtons auxquels

une pointe aiguë, quelquefois noircie, donnait assez l'aspect de nos piques. Quelques-uns d'entre eux avaient des sabres lourds et grossiers; d'autres, mais en petit nombre, étaient armés de petites carabines; presque tous tenaient à la main de petits arcs et avaient sur l'épaule un carquois garni de flèches; à une petite distance de la tente, se prélassaient dix canons montés sur affûts, avec de grandes roues assez grossièrement faites; chaque canon était couvert d'un petit toit ou abri d'écorce de bouleau; le tout peint en rouge ainsi que les affûts. Auprès de chaque canon, se tenait un homme avec un petit bâton à la main, mais nous ne pûmes pas voir si le bâton servait de manche à une mèche. L'amban nous refusa la permission de pénétrer dans la ville. Pendant l'entrevue, les soldats entrèrent en si grand nombre dans la tente, que l'on fut obligé, à deux fois, de les repousser avec des bâtons. En face de la ville basse, il y a une île sur laquelle on peut voir les débris d'un mur en terre, derniers vestiges de la forteresse que les Chinois-Mandchoux avaient construite sur cette île pour s'opposer aux excursions que les cosaques du dix-septième siècle faisaient sur la rivière.

A 5 verstes au-dessous de Sagalien, sur la rive gauche de l'Amour, gisent les restes d'Aigunt, qui, au dix-septième siècle, avait toute l'importance que l'autre cité a acquise aujourd'hui. Lorsque les cosaques apparurent sur le fleuve, cet endroit fut abandonné peu à peu, et après la prise de Nertschinsk, on construisit la ville de Sagalien sur un ordre venu de Pékin.

Après l'embouchure de la Séja, les vallées s'élargissent des deux côtés de l'Amour; les rives s'abaissent, et les montagnes bleuâtres disparaissent à l'horizon. Les parties basses sont couvertes de marais, au milieu desquels se trouvent de petits lacs entourés de beaux joncs. Nous sommes dans la grande courbe méridionale du bassin du fleuve. La flore daourienne, qui domine à l'embouchure de la Séja, est remplacée ici par la végétation européenne, que l'on rencontre jusqu'au confluent de la Sungari. On trouve maintenant le tilleul, le peuplier, le *cornus mascula*, le *bryonia alba* et plusieurs autres espèces, parmi lesquels croissent le noisetier, le chêne, le bouleau blanc. Il est à remarquer que, sur les rives du fleuve, on ne voit guère que des essences basses, mais, dans les villages et dans les jardins des Mandchoux, on trouve l'ormeau et le peuplier, qui sont plantés par l'homme, et que l'on ne rencontre à l'état sauvage que très-loin dans l'intérieur des vallées.

Toute cette contrée rappelle les meilleures parties du centre de la Russie d'Europe. Elle pourrait contenir une population considérable qui y trouverait toute facilité pour y élever de nombreux troupeaux et cultiver d'immenses champs propres à l'agriculture. En outre des ressources que des colons actifs retireraient d'un sol vierge, couvert de prairies naturelles admirables et d'une magnifique végétation forestière, l'Amour leur fournirait une quantité inépuisable de poisson.

Ce n'est qu'au confluent de la Burija que se termine cette suite de grandes vallées qui attendent l'agriculteur et le pâtre, et que le bassin de l'Amour est de nouveau resserré entre les montagnes.

La chaîne des monts Hing-gan, qui limite à l'ouest le bassin de la Sungari, franchit ici l'Amour pour aller croiser au nord les monts Yablonoïs et projeter de lointaines ramifications jusqu'aux extrémités nord-est du continent Asiatique. Dans cette partie resserrée de son lit, qui n'excède guère deux cents à deux cent cinquante mètres de largeur, l'Amour n'offre aucune de ces nombreuses îles qui le caractérisent en amont comme en aval; mais ses eaux plus profondes, plus rapides et plus claires que partout ailleurs, réfléchissent, comme un limpide miroir, l'admirable végétation de ses bords. A droite, à gauche du navigateur, croît, verdoie, grandit et s'échelonne jusqu'aux sommets des montagnes, jusqu'aux extrémités de l'horizon, la forêt primitive, la forêt vierge aux puissantes futaies, à l'impénétrable sous-bois. Tandis qu'à trente mètres du sol le cèdre sibérien, le juglans, le pin cimbro et le chêne de Mongolie forment de leur puissante ramure une voûte rigide, d'un vert sombre, qu'émaillent çà et là, de teintes blanchâtres et mobiles, les folioles argentées du tremble et du bouleau, au pied de ces géants du règne végétal, d'innombrables arbustes, d'innombrables plantes, spécimens variés de cette flore daourienne si chère au botaniste et à l'horticulteur, se pressent dans un pêle-mêle indescriptible, dont la confusion est encore augmentée par les inextricables liens de la vigne sauvage et des *trohastigma*, étendant leurs tiges sarmenteuses du tronc gisant et vermoulu, où plongent leurs racines, au faîte de l'arbre plein de sève qui leur sert d'échelon vers la lumière et le soleil.

Dans ces épais fourrés, les seuls sentiers frayés sont ceux que les ours des montagnes se sont ouverts entre leurs repaires, et en 1854, ni la hache du bûcheron, ni le fusil du chasseur n'avaient encore averti la faune de ces profondes solitudes que les hommes de l'Occident tenaient pour elle en réserve des bruits plus redoutables que les rauquements du tigre, son roi jusqu'alors incontesté.

Au delà de l'embouchure de la Burija, les montagnes de la rive gauche commencent à s'éloigner du fleuve et à se diriger directement au nord. Presque aussitôt après, celles de la rive droite tournent également au sud-ouest. Le fleuve lui-même, après qu'il a été débarrassé du voisinage des montagnes, se dirige graduellement à l'est. Après un espace montagneux d'environ 220 verstes d'étendue, on voit de larges vallées reparaître des deux côtés de l'Amour, et la nature y reprend le même aspect grandiose que l'expédition avait admiré dans les plaines précédentes. On y voit les mêmes espèces de bois et les mêmes prairies luxuriantes, et l'on ne peut que souhaiter que l'homme puisse profiter bientôt de tous ces dons de la nature.

Le 15 juin, nous atteignîmes l'embouchure de la Sungari. Comme elle forme un delta, il est difficile de reconnaître le bras principal, et la rapidité avec laquelle nous descendions ne me permit que de prendre quelques notes sur ce puissant cours d'eau, qui apporte les eaux de la

Mandchourie centrale. L'immense vallée circulaire, qui s'ouvre derrière les collines de la rive, a une largeur de 185 verstes et sa profondeur est inconnue. Quand on voit, après la jonction des deux fleuves, l'Amour couler en une seule branche dans un nouvel étranglement de montagnes, on ne peut pas croire que ses eaux seules aient pu se frayer un passage dans ces gigantesques contre-forts de pierre et la pensée s'arrête sur les commotions et les cataclysmes qui lui ont creusé son lit actuel.

Le pays entre la Sungari et l'Usuri n'offre de remarquable que des rives d'un sable glaiseux couvert de saules, d'arbrisseaux, de groseilliers et d'acacias, et dans les vallées, de chênes pittoresques, d'ormeaux, d'érables, de peupliers et de frênes. Ce n'est qu'en approchant de l'embouchure de l'Usuri que les montagnes qui bordent la rive droite se rapprochent du fleuve, la rive gauche continuant à rester basse. Tout ce pays, quoique complétement inhabité maintenant, offre des deux côtés de larges espaces propres à la colonisation, à l'agriculture et à l'élève du bétail. Le paysage conserve ce caractère jusqu'au point où la chaîne de montagnes qui sépare le bassin de l'Usuri des côtes de l'Océan, repousse vers le Nord le cours de l'Amour.

Le 19 juin, un courant rapide sépara le bateau sur lequel j'étais du reste de l'expédition ; après avoir longé sous un violent orage, une île longue de 50 verstes au moins, je vins demander l'hospitalité dans un village de Goldiens. Quelques cadeaux m'y firent accueillir très-amicalement, et furent les précurseurs d'un commerce très-animé entre eux et nous. Ces bonnes gens troquèrent des peaux de martres zibelines et d'ours contre nos marchandises. Des peuplades de cette partie du fleuve, les Goldiens sont les plus occidentaux, les Manguntsiens viennent ensuite et s'étendent entre les Goldiens et les peuplades de la côte. Ces derniers, les Gilyaks, chassent les bêtes sauvages, surtout les ours, qu'ils gardent et engraissent dans des cages, ainsi que des voyageurs précédents l'avaient déjà affirmé.

Au cap Saint-Kirile, l'aspect du pays change complétement. Des montagnes couvertes de bois touffus s'élèvent tout à coup, les vallées qui viennent jusqu'au fleuve deviennent de plus en plus étroites, et enfin, le navigateur se trouve entre quatre chaînes de montagnes qui bordent les deux côtés du fleuve en courant parallèlement les unes aux autres. Les dernières sont les plus élevées et paraissent complétement déboisées.

Tout ce haut pays est particulièrement remarquable par la prodigieuse quantité de grandes et de petites rivières qui descendent des hauteurs environnantes et grossissent le fleuve des deux côtés. Quoique celui-ci soit profondément encaissé il renferme cependant une grande quantité d'îles couvertes d'arbrisseaux. Les vallées qui descendent jusqu'à la rive, quoique peu larges, contiennent d'excellentes prairies.

Toute cette contrée est habitée par des tribus de Manguntsiens, dont les villages sont petits, mais nombreux. Ces indigènes ressemblent assez aux Goldiens pour la manière de vivre, de se loger et de se vêtir. Ils tirent leur principale ressource de l'Amour, qui, en s'approchant de l'Océan, devient de plus en plus riche en variétés de poissons de mer et de rivière.

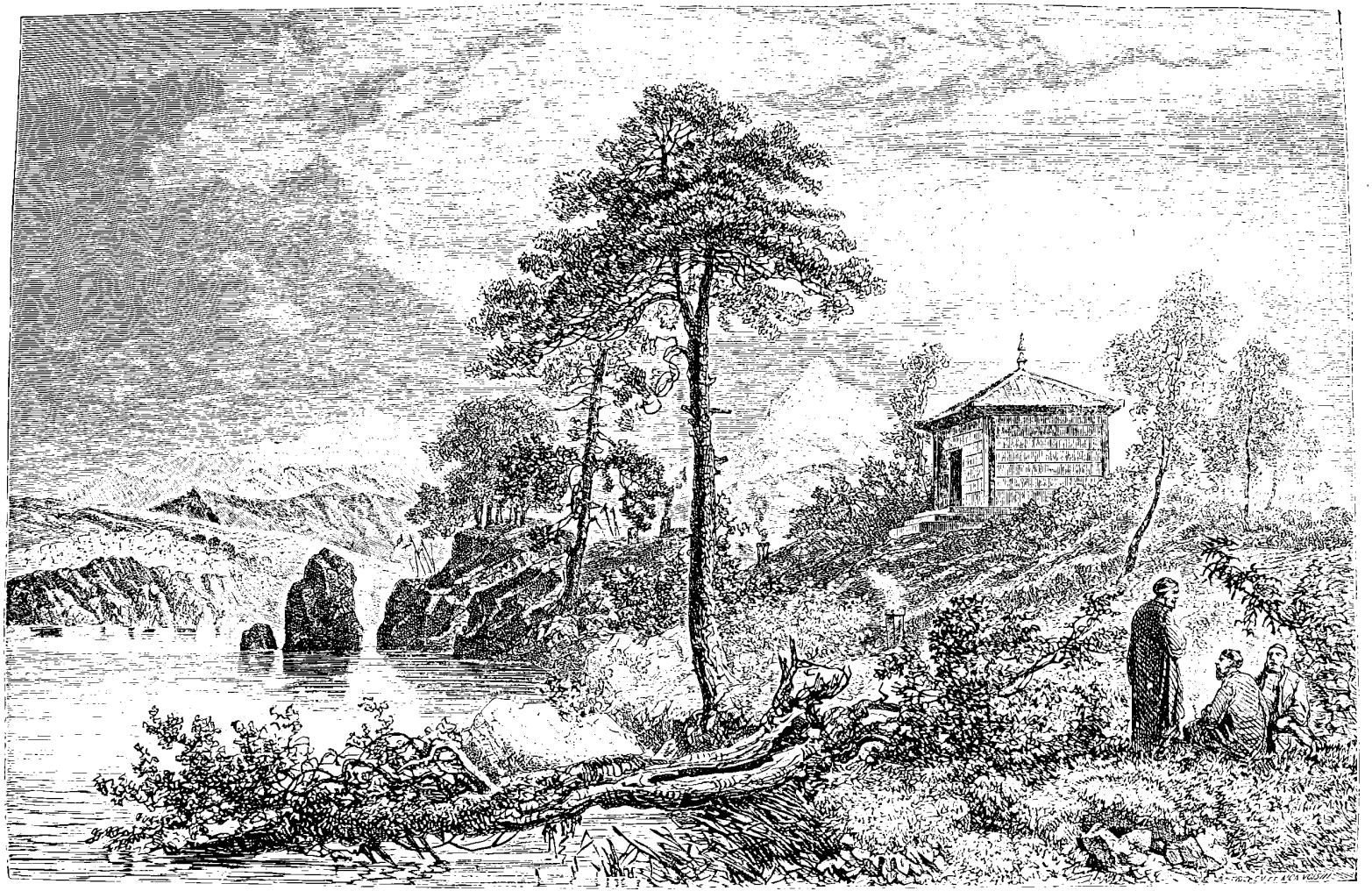
Je n'en avais jamais vu autant de ma vie. Les truites saumonées et les carpes sautaient hors de l'eau de tous les côtés, au milieu de bancs mouvants d'esturgeons, d'husos et d'aloses, qui couvraient la surface du fleuve et faisaient bouillonner ses eaux avec un bruit étourdissant. L'Amour ressemblait à un vivier artificiel.

Les Manguntsiens qui vivent sur ses rives sont comme les Goldiens, des descendants des Toungouses. Ils ne se coiffent pas comme eux, mais ils portent leurs cheveux tressés en queue. Quant à leur costume et à leur logement, ils ont pris évidemment une grande partie des coutumes des Mandchoux. Leurs vêtements sont faits avec des étoffes chinoises, mais ils sont plus larges, et quelques-uns portent encore des vêtements de peaux de poisson, qu'ils tirent de deux espèces de saumons. Ces vêtements sont solides et durent longtemps. Ces peuples ne vivent que de poissons, et donnent à l'Amour le nom de Mambu.

Le 27 juin, nous atteignîmes Mariinsk auprès du lac Kisi qui communique avec l'Amour par deux larges canaux. Il est évident que ce bassin intérieur, entouré de montagnes, se remplit graduellement à l'époque des inondations de l'Amour, et que pendant la sécheresse, il rend au fleuve le trop-plein qu'il en a reçu. Le lac Kisi a environ 40 verstes de longueur ; sa largeur comme sa profondeur varie selon les saisons, mais à l'époque de notre passage l'une et l'autre étaient considérables. Il n'est séparé de la baie de Castries, dans le golfe de Tartarie, que par un isthme peu élevé, de 15 verstes de largeur. Ses bords sont habités par les Manguntsiens, qui sont principalement occupés à la chasse du gibier et des zibelines. Ces derniers animaux fourmillent dans les bois épais qui entourent le lac, mais leur pelage est d'une qualité peu recherchée.

En avant de Mariinsk, les deux rives de l'Amour sont couvertes par les nombreux et petits hameaux des Gilyaks, qui ont moins subi l'influence des Mandchoux que les tribus de l'intérieur. Ils sont adonnés au culte grossier du schamanisme. La coutume de venger le sang répandu existe parmi eux et l'infidélité de la femme est punie de mort.

Auprès d'un de leurs villages, tous disséminés au milieu des bois, s'élèvent des constructions d'un autre ordre et dont les voyageurs qui nous ont précédés ont beaucoup parlé. Ils sont situés sur le sommet d'un gros rocher qui domine à pic le courant du fleuve. Le premier de ces monuments, construit à deux pas du bord du rocher, n'a que quelques mètres d'élévation. Il se compose d'une base de granit, surmontée d'un cube irrégulier, un peu arrondi au sommet et en marbre gris d'un grain très-fin. Ce monument porte des inscriptions que l'archimandrite Aovakum explique ainsi : « Il y avait autrefois un temple dédié à Bouddha en cet endroit ; » sur la face la plus large on lisait cette inscription chinoise :



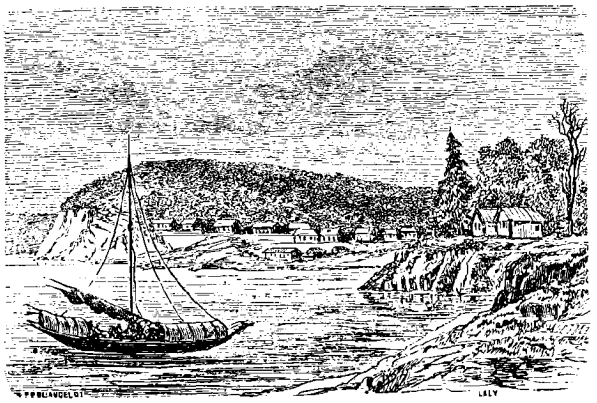
Temple toungouse sur les rives de l'Amour. — Dessin de Sabatier d'après Atkinson.

*Tszi-jun-ninsy*, écrite probablement par un lama peu instruit, car, d'après la construction grammaticale chinoise, elle devrait être écrite ainsi : *Tun-nin-sy-tszy*, c'est-à-dire : « Inscription sur le cloître de l'éternelle paix. » Le côté gauche portait d'abord en lettres thibétaines la phrase sacramentelle sanscrite : *Om Mani Padmi om !* dont le sens littéral : « Oh ! diamant nénufar ! » n'a jamais rien signifié en aucune langue ; puis au-dessous et en chinois : *Dai juan-schout-schohiligunbu*, soit : « Le grand Tuan étend les mains de sa force partout. » Sur une deuxième ligne parallèle, à gauche, on retrouvait encore : *Om-Mani-Padmi-om*, en chinois et en nigurien. Les inscriptions du côté droit étaient les mêmes. Le second monument, situé à quatre pas du premier et sur la même ligne, est formé d'une colonne qui repose sur une base octogone. A cinq pas plus loin, il y en a une autre semblable, et enfin une beaucoup plus grande s'élève à 150 brasses plus loin, sur un cap à pic qui se projette dans la rivière. Les Russes connaissaient déjà ces monuments au dix-septième siècle. Il y avait alors, dans cet endroit, une chapelle avec une cloche, et la section de la Sibérie à Saint-Pétersbourg possède un manuscrit daté de 1678, dans lequel il est dit : « que les habitants de cet endroit assurent que, à une époque reculée, un tzar de la Chine vint par mer dans l'Amour, et, en souvenir de son voyage, fit élever en ce lieu ces monuments et une cloche. »

De la plate-forme naturelle qui porte ces constructions on a une vue magnifique. Vers le sud s'étend un sombre océan de bois, d'où surgissent, de loin en loin, de noirs blocs de rochers ; tandis que droit au nord, sur la rive opposée de l'Amour, se déploie une large vallée dans laquelle l'Aemgun[1] roule ses eaux, et forme à son débouché un delta couvert d'un tapis épais d'arbres et d'arbrisseaux.

Après avoir suivi le grand coude que l'Amour forme dans cette partie de son cours ; après avoir exploré le vaste lac d'Orel, creusé dans un amphithéâtre de montagnes boisées, à l'angle le plus rentrant de ce coude, l'expédition que nous venons de suivre pendant plus de trois mille kilomètres arriva à Nicolaïevsk, où elle s'embarqua pour Ayan, port de la mer d'Okhotsk ; de là elle regagna Irkoutsk par la route de terre.

La relation suivante, postérieure de deux années seulement à celle qu'on vient de lire, peut donner une idée de la rapidité des progrès accomplis par la Russie dans le bassin de l'Amour.



Vue d'Alexandrovsk, dans la baie de Castries.

## II

### VOYAGE D'HIVER LE LONG DE L'AMOUR, DE L'EMBOUCHURE DU FLEUVE AU CONFLUENT DE LA CHILKA ET DE L'ARGOUN, EXÉCUTÉ EN 1856-57 PAR M. PARGACHEFSKI.

Indigènes du bas Amour et Mandchoux. — Tourmentes de neige. — Attelages précieux. — Respect des indigènes pour le tigre. — Fonctionnaires chinois et mandchoux. — Retour à Ust-Strelka.

Je partis de Nicolaïevsk le 19 octobre 1856, dans un traîneau tiré par des chiens. Ces animaux, d'une vigueur et d'une vélocité incroyables, volent plutôt qu'ils ne courent sur la neige, et peuvent faire jusqu'à quinze verstes (près de 16 kilomètres) à l'heure. Aussi, une petite traite de onze verstes pour une première étape n'était pas un tour de force. Mais comme je comptais sur le même attelage pour me conduire jusqu'à la station russe qui se trouve à l'embouchure de la Sungari, je jugeai prudent de lui accorder une longue nuit de repos, et je fis halte à Kaki, village gilyak.

18 *novembre*. — Malgré l'ardeur de mes chiens, nous n'avançons que lentement ; nous avons essuyé une terrible tempête de neige. Près du village de Mago, j'ai rencontré sur ma route une bande de Gilyahs conduisant des traîneaux chargés de poisson. C'est une espèce de carpe qu'ils prennent sous la glace. A Tyr, les eaux de l'Amour se réunissent dans un même lit, et à cet endroit le fleuve n'a pas moins de trois verstes (3180) de large.

19 *novembre*. — On ne peut être plus récent que Novo-Michaïlovsk. C'est un embryon de village. La co-

1. Cet affluent de la rive gauche de l'Amour porte aussi les noms de Omogun et de Kingan.

lonie n'a encore que quatre maisons construites. J'entrai dans une de ces habitations, et tout en me chauffant et en prenant le thé, je questionnai mes hôtes sur leur genre de vie. Ils se félicitent hautement d'être venus s'établir dans le pays. Les terres qu'on leur a concédées sont fertiles. Ils cultivent avec succès les céréales et les légumes. La dernière récolte a été très-abondante. Les rivières leur fournissent assez de poisson pour qu'ils puissent approvisionner les marchés voisins. Enfin à ces sources d'aisance viennent s'ajouter les bénéfices que leur promet la navigation du fleuve Amour et le transport des voyageurs de Nicolaïevsk à Kizi. Les autorités russes ont traité avec eux pour le bois nécessaire aux steamers, et la poste leur paye 150 roubles par paire de chevaux pour cinq mois d'hiver. De pareils éléments de prospérité les autorisent à envisager l'avenir avec confiance.

A Michaïlovsk, les progrès de la colonisation sont déjà plus sensibles. L'on y compte bien jusqu'à quinze maisons. Les moindres détails de la vie prouvent que les mœurs russes s'imposent graduellement mais avec rapidité dans ces régions. Les colons de Michaïlovsk spéculent sur l'élève du cheval, du bœuf et du mouton. Ils ont trouvé derrière la côte qui borde la rivière un vaste steppe couvert de pâturages où leurs troupeaux acquièrent en peu de temps une chair grasse et savoureuse.

Entre Michaïlovsk et Bagoradski, je rencontrai trois paysans qui revenaient de la chasse. J'appris par eux qu'en ce pays l'élan n'erre pas par couples, comme en Sibérie, mais marche presque toujours en troupes nombreuses.

Au village de Pul, les Gilyaks me reçurent à bras ouverts. Les commerçants mandchoux viennent jusque chez eux, apportant des liqueurs chinoises, du tabac et du millet qu'ils échangent contre des peaux de martre et de renard. Trois frères gilyaks, qui vivaient sous le même toit, m'invitèrent à entrer dans leur hutte. J'y trouvai réunies une soixantaine de personnes; c'étaient pour la plupart des voyageurs comme moi, des Samagirs et des Nagidals de l'Amegun. Les habitants de cette région acceptent avec empressement l'influence russe. Doués du meilleur naturel, ils donneraient bientôt l'exemple de toutes les vertus sociales, si leurs qualités n'étaient obscurcies par un vice déplorable : l'ivrognerie. Les négociants mandchoux, auxquels ils en sont redevables, alimentent activement ce fléau. Pendant l'année qui vient de s'écouler, ces empoisonneurs ont importé dans le pays 700 boîtes de liqueurs chinoises, représentant 4000 vedros russes[1]. A défaut de considérations d'un ordre plus élevé, les intérêts commerciaux de la Russie lui conseillent, sinon d'interdire absolument, dans ses nouvelles provinces, du moins d'y restreindre l'entrée des liqueurs chinoises. Car les bénéfices que cette branche de commerce rapporte aux Mandchoux leur permet d'accaparer toute la fourrure. C'est à peine si j'ai pu trouver à acheter de première main quarante peaux de castor, tandis qu'un seul commerçant mandchou m'en a livré 400 le même jour. Ces Mandchoux ruinent le pays. De Pul jusqu'à la Sungari, ce n'est qu'un cri de malédiction contre eux. Les habitants de ce pays qui voient leurs frères du bas Amour s'enrichir sous la protection de la Russie, tendent vers elle des bras suppliants. Pour gagner ses bonnes grâces, ils promettent de se convertir au christianisme. Chez certains d'entre eux, les sympathies russes se témoignent par des sacrifices dont on ne peut s'empêcher de tenir compte quand l'on sait combien le corps est attaché à ses habitudes. Ainsi l'un des trois frères chez qui je logeais, pour se conformer plus complétement aux mœurs russes, a renoncé à manger du chien. « Je suis bon Russe, moi, me disait-il, je ne suis pas un mangeur de chien comme ces autres. » Puisse cette concession aux préjugés de ses maîtres être appréciée comme elle le mérite!

Si la conduite de la Russie à l'égard des Gilyaks les rattache étroitement à sa cause, elle est en même temps pour la plupart d'entre eux un sujet de profond étonnement. Je les ai, plus d'une fois, entendus demander: « Comment se fait-il que les Russes d'aujourd'hui ne nous oppriment ni nous tuent? » Pour comprendre ces paroles, il faut savoir que la tradition a conservé parmi les Gilyaks le souvenir des déprédations et des violences que les premiers cosaques russes ont exercées sur leurs ancêtres.

Désirant arriver à Mariinsk avant le départ du gouverneur de la province qui s'y rendait aussi, je louai deux traîneaux pour la somme de 19 thalers à la condition que l'on me ferait faire le voyage dans le temps voulu. Ce marché conclu, je dis adieu à mes hôtes, et après leur avoir laissé une bonne provision de tabac et de thé, dont ils sont très-friands, je montai dans mon traîneau. Mes chiens se comportèrent si bravement que je ne tardai pas à atteindre un petit établissement du nom d'Irkustk. J'avais en route rencontré le gouverneur qui voyageait avec les chevaux de la poste, et mon attelage n'avait pas eu de peine à le laisser en arrière. N'ayant plus de motifs de me presser, je mis un moment pied à terre et j'allai me chauffer au feu d'une hutte russe. Je fis une plus longue halte à Aür pour ménager mon attelage. Aür est renommé pour ses chiens. Ces animaux, qui ressemblent à nos chiens courants, ont le poil gris, sont grands, bien découplés, et ont le pied léger. Là aussi j'entendis les habitants se plaindre amèrement des Mandchoux qui les dépouillent avec le plus odieux cynisme.

Je brûlai les étapes de Mada et de Pulza, villages situés, comme tous ceux que j'ai rencontrés depuis Nicolaïevsk, sur la rive droite de l'Amour; je saluai avec joie le village de Sutch, habité par des cosaques russes, et vers le soir j'arrivai à Mariinsk. Quand on y apprit que je comptais remonter l'Amour, on traita mon projet de folie. Les gens les plus expérimentés prétendaient que je ne pourrais jamais me procurer la nourriture de mes quarante chiens; que le poisson manquait dans plusieurs endroits de la rivière; que si je ne mourais pas de faim, je serais infailliblement gelé; et enfin que si je résistais

1. **Le vedro**, mesure de capacité fort variable, semble valoir aujourd'hui un peu plus de 12 litres.

au froid des nuits d'hiver, les tempêtes de neige me puniraient de ma témérité, etc.

Mais mon parti était bien pris, et aucune objection n'était capable d'ébranler ma résolution. Je soupçonnais d'ailleurs les Mandchoux d'avoir singulièrement exagéré les dangers de la route pour décourager les explorations des étrangers. Leur cupidité s'alarme des conquêtes de la civilisation; ils voudraient échapper au bras de la Russie qui s'avance incessamment vers eux et qui bientôt les forcera de renoncer à l'exploitation éhontée qu'ils font des peuplades de l'Amour. Tout voyageur qui pénètre dans la Mandchourie est une sentinelle avancée dont ils redoutent la clairvoyance.

30 *novembre.* — Le mauvais temps m'a retenu à Mariinsk pendant dix mortels jours. Depuis le 21, les tourmentes de neige font rage, et au moment de notre départ, le temps qui, le matin, paraissait vouloir se mettre au beau, tourne de nouveau à l'ouragan. Mais je ne veux pas reculer, et je pars avec quatre traîneaux et quatre mois de provisions. C'est à grand'peine que j'ai pu atteindre Golni, où j'ai passé la nuit. Entre Kizi et Gyrin, distance de huit étapes ordinaires, la neige était tombée en si grande quantité qu'elle nous engloutissait à moitié; mais mes chiens étaient habitués à triompher de ces obstacles. Je voyais quelquefois disparaître dans la neige l'attelage tout entier, mais bientôt un bond le ramenait à la surface, où il reprenait haleine, et en même temps un vigoureux coup de collier enlevait le traîneau. Cette habile manœuvre rappelle celle des nageurs qui sont habitués à nager entre deux eaux. Il fallut, pour m'empêcher de rebrousser chemin, toute l'intrépidité des braves animaux auxquels je m'étais confié. Chaque fois qu'ils émergeaient au-dessus de la neige, leur regard brillait, leur queue frétillante semblait à la fois témoigner de leur ardeur et du noble orgueil que ces amis de l'homme éprouvaient à le servir.

1*er décembre.* — Djaï est un village assez populeux, mais à notre arrivée tous les hommes étaient à la chasse au castor. Il n'était resté dans les maisons que les femmes, les enfants et quelques notables Mandchoux. J'eus en cet endroit une preuve de la surveillance dont nous étions l'objet.

Un émissaire était parti dès le matin pour annoncer notre voyage, dont la nouvelle lui avait été transmise de Golni par un de ses compatriotes. Les Goldiens m'apprirent plus tard qu'à chaque halte que nous avions faite il en avait été de même, et que les autorités de l'Usuri et de la Sungari étaient prévenues de notre approche longtemps avant notre arrivée.

Le dernier établissement des Gilyaks en remontant l'Amour est Addi ou Adza, village composé de quinze huttes, dans chacune desquelles logent au moins vingt personnes. C'est le centre commercial des Mandchoux pour leurs transactions avec les Gilyaks et les Goldiens. C'est aussi là que leur âpreté au gain se manifeste dans toute sa hideur. Mais ils ne spéculent pas sur les étrangers, ils s'entendent trop bien aux affaires pour traiter avec eux. Leur seul but est de les éloigner du champ qu'ils exploitent et de se soustraire à leurs investigations. Quand je leur marchandai le poisson dont j'avais besoin pour mes chiens, ils me firent des prix impossibles pour me forcer à discontinuer mon voyage. Heureusement j'avais pénétré leurs intentions. J'avais la bourse bien garnie, et j'adhérai sans sourciller à leurs dures conditions. Ils étaient tout ébahis de la bonne grâce avec laquelle je me laissais écorcher. A Addi, comme dans tous les villages précédemment traversés, les Gilyaks nous offrirent l'hospitalité la plus empressée. Nous étions pour eux les éclaireurs de la civilisation qui doit les délivrer des Mandchoux.

A partir d'Addi, j'entrai dans le pays des Goldiens, peuplade d'origine toungouse. Je n'ai vu qu'en courant Kalga et Niaugi infestés de Mandchoux qu'y attire le commerce des peaux de castor; après eux il n'y a plus qu'à glaner. Après avoir passé l'embouchure du Goryn, je suis arrivé à Keurmi où régnait une fièvre pernicieuse qui étendait ses ravages jusqu'à l'embouchure de la Sungari. Les villages placés sur ce parcours renferment cependant une nombreuse population, et s'élèvent au milieu d'un pays extrêmement fertile.

Je m'arrêtai deux jours dans un village situé par 50° à peu près de latitude, à l'embouchure du Chungari. J'ai obtenu sur ce cours d'eau des renseignements précieux. Pendant l'hiver, on peut, en le remontant avec des chiens, atteindre en sept jours Port-Impérial[1]. J'en conclus que le Chungari coule sur une étendue de 300 v. (360 kil.). Pendant l'été la rapidité du courant rendrait la navigation beaucoup plus longue et beaucoup plus difficile. J'ai rencontré à cette halte, un négociant chinois, qui m'a étonné par son aptitude pour les langues et surtout par la volonté tenace et par l'esprit ingénieux que révèle sa manière d'étudier. Il épie le passage des commerçants russes, va à eux, les salue, et par des gestes, quand il ne peut faire autrement, il engage résolûment la conversation, leur demande une leçon de grammaire ou l'explication de quelques mots et prend à mesure ses notes sur un carnet.

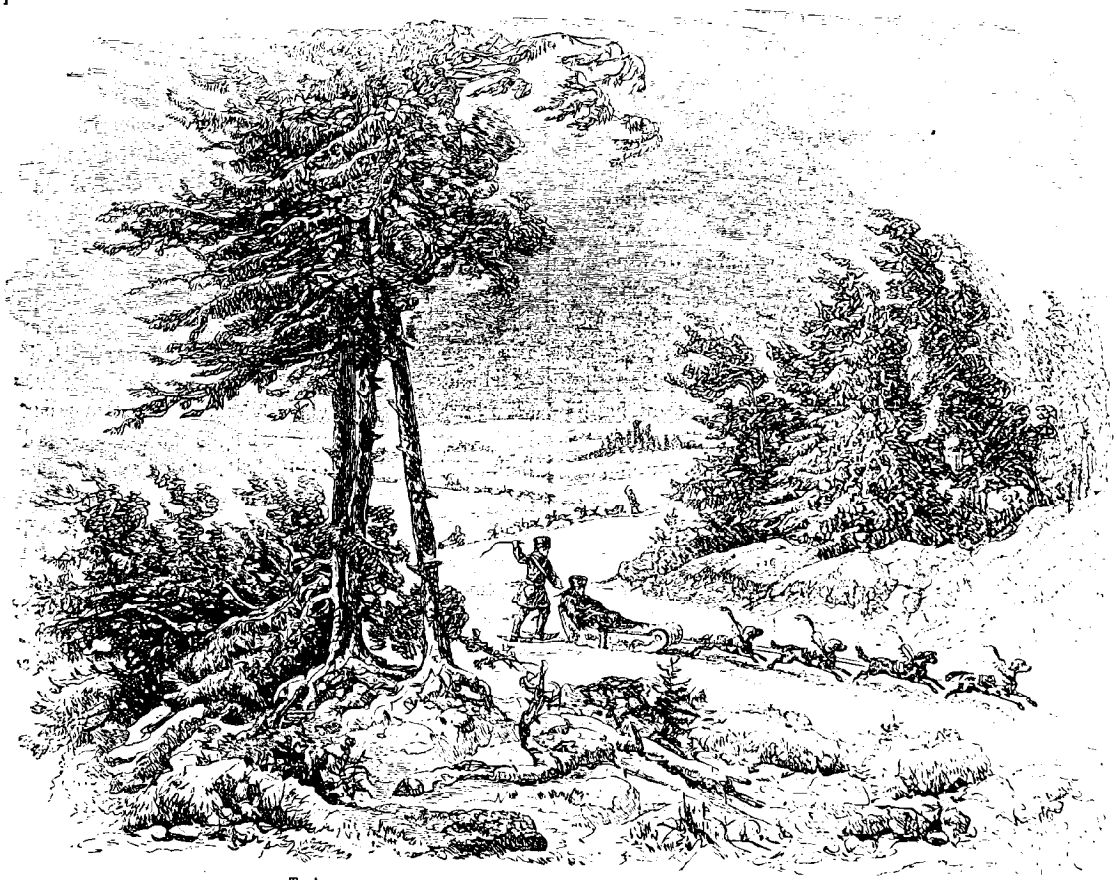
25 *décembre.* — Le village de Maï est situé dans une position des plus pittoresques, au bas d'une falaise et en regard d'un grand lac semé d'îles habitées par des Goldiens. Aux approches du village, la route était devenue presque impraticable; il fallait passer sur une berge étroite et rapide, au bas de laquelle s'amoncelaient d'énormes bancs de glace. En arrivant à Dalen, je trouvai le village désert. Les habitants fuyant la fièvre s'étaient disséminés dans les bois; leurs huttes éloignées les unes des autres indiquent combien la maladie est contagieuse. Les émigrations se renouvellent assez souvent chez les tribus de l'Amour.

La rivière Dondon-Bira se jette dans le fleuve Amour par la rive droite, devant un village bâti en partie sur la terre ferme et en partie sur des îles. Je pris le thé dans une pauvre hutte pendant qu'un Cosaque allait chercher du poisson pour mes chiens. Ce brave homme s'était

1. Havre Baracouta des Anglais, par 49° de latitude, sur la côte orientale de la Mandchourie. Les Russes s'en sont déjà emparés et y ont fondé une ville baptisée du nom de Constantinovsk.

spontanément offert à me rendre ce service. Un peu plus loin, à Kurem, petite station composée seulement de deux huttes, les Goldiens accoururent à ma rencontre sur la glace et aidèrent mes chiens à gravir la berge de l'île, qui, en cet endroit, était fort escarpée. Ils semblaient heureux de pouvoir nous être de quelque utilité. Nous n'avions plus affaire à des Mandchoux. Nous approchions cependant de leurs frontières, où je trouvai, du reste, meilleur accueil que je ne m'y serais attendu.

Le village de Siza est la résidence d'un officier mandchou préposé à la garde de la frontière. Il me reçut avec politesse et me donna un excellent repas pendant lequel il fit briller les connaissances et les bonnes manières d'un Chinois bien élevé. Son personnel se compose d'un secrétaire, de deux *boskos* ou caporaux et de cinq serviteurs. Cet estimable fonctionnaire se délasse de ses travaux administratifs en se livrant aux douceurs du commerce. Il échange avec les habitants de son district du tabac et des liqueurs chinoises contre de précieuses fourrures de castor. Pour tout ce qui est du ressort de sa magistrature, il peut se montrer facile et indulgent; mais aussitôt qu'il s'agit de son commerce, il devient impitoyable. Malheur au pauvre Goldien qui serait en retard pour la livraison de la commande, ou qui oserait seulement lui présenter une pelleterie douteuse! Les Goldiens



Traîneaux de chiens. — Dessin de Sabatier d'après M. Pargachefski.

de Syza cultivent avec succès le choux chinois, la fève, la courge, l'oignon et l'ail. Dans leurs champs du moins ils sont à l'abri de la cupidité vexatoire des Mandchoux.

Continuant de côtoyer l'Amour, je passai par les villages goldiens de Metsur et de Ketsyr, et j'atteignis Turmi à l'embouchure de l'Uri. La chaîne de montagnes qui court le long de l'Usuri est couverte de forêts de chênes, de mélèzes et de cèdres, peuplées de bêtes féroces et surtout de tigres. Ce terrible félin, que l'on a regardé longtemps comme un hôte exclusif des chaudes régions du midi de l'Asie, exerce ses déprédations jusque dans les gorges des monts Altaïs et Stavanoïs, au delà du 50e degré de latitude, ainsi que l'ont établi Humboldt dans son *Asie centrale*, et Atkinson dans son beau volume intitulé : *Oriental and Western Siberia*. La population des bords de l'Usuri est formée principalement de réfugiés chinois. Les terres qu'ils cultivent sont d'un excellent rapport, mais ils n'ont de bétail que ce qu'il leur en faut pour le labour. Les fréquentes attaques des tigres les empêchent d'élever des troupeaux.

29 *décembre*. — Au delà de Dyrki, je trouvai abandonnée la station que les Cosaques-Russes ont établie en face du village de Sulvi. Ils l'avaient quittée à l'automne, mais ils y avaient laissé leurs chevaux, qui n'auraient pu traverser les marais de la rive gauche. J'étais forcé de me séparer de mes chiens avec lesquels j'avais fait

1500 verstes (1600 kilomètres) en dix-neuf jours, les haltes comprises. Je n'aurais pas mieux demandé que de continuer le même mode de voyage, mais je ne devais plus trouver en quantité suffisante le poisson dont mon attelage était habitué à se nourrir. Je tâchai donc de me procurer des chevaux pour mes Cosaques et pour moi. Avant d'obtenir l'autorisation de les acheter, il me fallut triompher du mauvais vouloir des autorités mandchoues de la Sungari. Pendant que je négociais cette affaire qui ne me retint pas moins de douze jours à Sulvi, un Goldien apporta dans la hutte où je m'étais logé un énorme tigre qu'il avait tué dans son repaire. Il dressa la bête contre la muraille, et tous les habitants du village vinrent accomplir devant elle une cérémonie moitié burlesque, moitié sérieuse, mais en tout cas fortement empreinte de superstition ; ils saluèrent profondément le tigre, l'appelant Monseigneur et le priant d'agréer leurs hommages respectueux.

Entre l'Usuri et le Sungari, la rive droite de l'Amour s'exhausse et offre un terrain éminemment favorable à la culture. La rive gauche, au contraire, est envahie par les eaux du fleuve, qui, en serpentant à travers les terres, forme des ruisseaux, des lagunes, des lacs, des criques et des marais.

28 *janvier* 1857. — Au-dessus de Sulvi, le Bidjan, qui prend sa source dans les monts Hing-Gan, se jette dans

Types mandchoux et toungouses. — Dessin de Marchal de Lunéville et Timbowski.

le fleuve Amour par la rive gauche. Un des affluents de cette rivière, le Djujur, mérite, au point de vue de la métallurgie, une attention toute spéciale. Suivant le rapport des Goldiens, l'on trouverait sur ses rives des lamelles d'argent qui, d'après la description qu'on m'en a faite, doivent être de même formation que l'argent tellure des montagnes de l'Oural et de l'Altaï. Les Goldiens dédaignent ce trésor, ou, pour mieux dire, il leur inspire une terreur superstitieuse dont le sens moral n'échappera à personne. Ils prétendent que l'homme qui a le malheur de rencontrer les lamelles d'argent du Djujur est poursuivi pendant tout le reste de sa vie par les mauvais esprits. Je ne pouvais pas remonter à l'origine de cette croyance, je pouvais encore moins vérifier jusqu'à quel point l'existence des richesses dont on me parlait n'est pas fabuleuse ; car le ruisseau sur les bords duquel on doit les trouver coule à 200 milles de ma route. Les Goldiens me donnèrent cependant un autre renseignement, qui, s'il est exact, pourra déterminer les voyageurs à tenter une exploration. Si, comme ils me l'ont assuré, le Djujur coule de l'ouest à l'est, la distance se trouverait réduite à 63 milles. Pour moi, qui n'allais pas à la recherche d'une nouvelle Californie, j'écartai cette vision séduisante. J'avais besoin de ne pas me laisser amollir, car j'allais affronter le redoutable défilé rocheux du Hing-Gan. Ce défilé, au fond duquel coule l'Amour, se

prolonge sur une étendue de 150 verstes, ou 40 lieues françaises, de neige et de mauvais chemin. Pour franchir ce pas, je n'eus pas trop de tout mon courage et de toute ma patience. Nous n'étions guidés à travers les fondrières que par les vagues traces des chasseurs que mon guide avait beaucoup de peine à discerner. La neige était profonde et nous enfoncions souvent, les hommes jusqu'aux épaules et les chevaux jusqu'au poitrail. La nuit surtout était affreuse et je faisais tout éveillé de bien tristes rêves quand j'entendais dans le lointain le hurlement des loups et le rauquement des tigres affamés, dont j'apercevais à la faveur du clair de lune, les terribles empreintes gravées sur la neige. Enfin, le 21, c'est-à-dire après quatre jours de fatigues et d'angoisses, nous revînmes à la vie en débouchant dans la plaine où je me reposai pendant un jour. Je n'avais perdu qu'un cheval, mort de faim plus que de fatigue. Je ne trouvai, en poursuivant ma route, à différentes huttes où j'entrai, que des femmes et des enfants, les hommes étant partis pour chasser la martre. Dans l'espoir de me procurer des vivres, je passai sur la rive gauche du fleuve où résidait un officier mandchou. Il nous fit assez bon accueil, mais il n'avait à nous offrir qu'un peu d'orge dont il n'avait pas trop pour lui-même. Heureusement que je pus me traîner jusqu'à une hutte habitée par des Manégriens qui partagèrent avec moi une chèvre sauvage, reste de leurs provisions. Ce secours me permit d'atteindre les villages mandchoux du district encore chinois de Saghalien-Ula-Khoton.

Du 25 au 28 janvier je m'écartai du fleuve, pour remonter la belle vallée de la Buriya. Je rejoignis en route des Daouriens et des Salons qui allaient vers l'Hing-Gan avec leurs chevaux, chargés de liqueurs, de gruau et de froment, produits contre lesquels les Manégriens échangent leurs martres. Je passai trois nuits avec les compagnons que la Providence m'avait envoyés. Ils me prodiguèrent leurs provisions, et, ce qui me toucha bien plus, leurs sympathies. A chaque hutte ils me forçaient à prendre la place d'honneur auprès du feu du bivouac, et tout en fumant et en buvant le thé, je leur payais leurs attentions par le récit de mes voyages. Ils me témoignèrent autant de déférence que si j'avais été le chef de leur peuplade, et en me quittant ils me jurèrent amitié, serment qu'ils accompagnèrent d'énergiques poignées de main. La vallée de la Buriya ou de la Niomanbira, comme quelques cartes désignent cette rivière, offre de vastes plaines d'un terreau vierge qui payera largement les peines du laboureur ou de l'éleveur de troupeaux. Suivant les récits des indigènes il n'y a point de contrées sur la rive gauche du fleuve comparables à celle-ci et les parties hautes de la vallée, entourées de montagnes et de forêts, abondent d'animaux à fourrure, d'espèces aussi variées que recherchées.

3 *février*. — Un commissaire de Saghalien-Ula avait été envoyé à ma rencontre; il m'attendait depuis longtemps au premier village. Il me dit qu'il avait ordre d'accompagner ma seigneurie jusqu'à la ville; il se trouvait on ne peut plus honoré d'une pareille mission, etc. Les dispositions des Mandchoux à notre égard étaient en apparence changées, mais leur tactique restait la même. N'ayant pu m'empêcher de pénétrer au cœur de leur pays, ils voulaient que je n'emportasse pas trop mauvaise opinion de leur caractère. Aussi fus-je accablé de soins et de prévenances, et même d'hommages. Après quelques heures de repos, on me fit monter dans un traîneau attelé de deux bœufs qui me menèrent au pas aussi solennellement qu'un roi fainéant. Mon traîneau offrait une particularité de construction que je tiens à signaler : le timon et le chariot ne formaient qu'une seule pièce. J'avais pensé qu'il était inutile de me faire suivre de mes chevaux; mais l'on voulait que j'arrivasse à la ville au grand complet, et l'on attacha mes chevaux par la bride à l'un des traîneaux de l'escorte. Le commissaire allait en avant pour préparer les relais. Ces haltes se multiplièrent bientôt d'une manière vraiment particulière; nous nous arrêtions toutes les cinq ou sept verstes pour changer de bœufs. Je regrettais mon attelage de chiens, qui n'était ni si cérémonieux ni si nonchalant. J'essayais de me distraire de ces lenteurs, en questionnant les habitants sur leurs mœurs et sur les ressources du pays. Mais aussitôt que je leur adressais la parole, ils prenaient un air énigmatique, regardaient avec inquiétude autour d'eux, et, s'ils apercevaient le commissaire, ils ne me répondaient que par monosyllabes, et cherchaient à éluder mes questions; et si, pour conquérir leurs bonnes grâces, je me hasardais à leur offrir quelque présent en indemnité de leurs services, ils le repoussaient avec horreur. Il est vrai qu'aussitôt que le terrible commissaire avait disparu, ils s'empressaient de m'ouvrir leur cœur et leur main. Enfin, après une journée qui me semblait ne devoir jamais finir, nous arrivâmes. Je dois faire remarquer que dans la dernière moitié de mon voyage le froid avait été très-supportable, n'étant jamais descendu à plus 10° sous zéro. Il n'y avait alors sur le chemin qu'une mince couche de neige. Je fis mon entrée solennelle dans la ville chinoise de Saghalien-Ula à cinq heures de l'après-midi. Le commissaire me fit comparaître devant l'Amban, qui, après avoir examiné mes papiers et mon passe-port, me laissa libre de continuer mon voyage; mais, malgré mes instances et mes remontrances, il ne voulut jamais consentir à ce que je passasse la nuit dans la ville, et je dus aller coucher dans un village voisin.

10 *février*. — Amba-Sahali, sur la rive droite de l'Amour est le dernier village mandchou que l'on trouve en remontant le fleuve. L'intendant de cette station chinoise m'accompagna jusqu'au poste russe d'Ust-Zeysk où il me remit entre les mains du chef cosaque. Je me reposai trois jours en attendant la malle, et quand elle passa je la suivis à cheval escorté par quatre Cosaques.

Le lendemain, comme nous passions devant une des îles de l'Amour, un de ces hommes poussa son cheval à côté du mien et me montra l'île du doigt, en me disant qu'elle renfermait une riche mine de charbon. Un peu plus loin je remarquai une espèce de redoute carrée, entourée de fossés, et en avançant je découvris successi

vement sur les bords du fleuve, une dizaine de semblables travaux de fortification. Je serai, à ma connaissance, le premier voyageur qui aura parlé de ces ruines. Je suis porté à croire que ce sont les vestiges d'un camp que les Chinois auront abandonné en 1688, après la prise d'Albasin et la conclusion du traité de Nertschinsk. En poursuivant ma route, je rencontre, de distance en distance, des chasseurs manégriens. Ils semblent ne pas soupçonner les destinées futures de leur pays. L'un d'eux me demanda : « Pourquoi les Russes passent-ils si souvent par ici? » La réponse à cette question naïve, les prochains événements politiques se chargeront de la faire, et elle ne se fera probablement pas longtemps attendre.

25. — Nous avions atteint, en quatre jours, la station russe de Kamara, sur la rive gauche de l'Amour, où nous changeâmes de chevaux. Kamara est un grand centre commercial. La foire, qui s'y tient au mois de novembre dans une grande plaine, attire chaque année 5000 marchands. Ce sont nos voisins les Daouriens, les Salons, les Manégriens. Par leurs fréquentes relations avec les Cosaques, ils ont déjà pris leurs mœurs et vivent en bonne harmonie avec eux. Les Daouriens et les Salons apportent sur le marché des céréales, et les Manégriens des pelleteries, du bétail et de la colle de poisson.

J'étais pressé d'arriver au terme de ma course hâtive; pendant les dix jours que je mis à parcourir la distance qui sépare Kamara de Kutoman, je ne m'arrêtai que pour prendre quelques heures de repos. Le pays que j'ai traversé ne m'a pas laissé de souvenirs dignes d'être conservés, et les mœurs des habitants n'avaient, pour ma curiosité, rien de bien attrayant. C'étaient, ou les mœurs russes, avec lesquelles je suis familiarisé, ou ce que j'avais déjà vu depuis le dernier village mandchou. Seulement, à mesure que je m'avançais vers l'ouest, je remarquais combien les stations russes sur l'Amour sont encore espacées. Je suis plus que qui que ce soit en droit de le regretter, et les fatigues que j'ai endurées me font désirer vivement que le gouvernement russe se hâte de placer la route de Nicolaïevsk à Irkoutsk dans les conditions de confort et de sécurité que l'on s'attend à trouver sur une des grandes artères de l'empire. Ce résultat pourra être obtenu en deux ans si l'on pousse les travaux avec la même activité que pendant l'automne dernier.

Ces observations faites, il ne me reste plus pour terminer le récit de mon voyage, qu'à constater qu'après avoir changé de chevaux une seconde et dernière fois à Kutoman, j'arrivai trois jours plus tard à Ust-Strelka. J'avais franchi 3000 verstes, ou 800 lieues de France, en trois mois. Si ce temps paraît long pour la distance parcourue, je rappellerai les difficultés de la route et les stations prolongées, par suite de l'intempérie des saisons, de la rareté des vivres et du mauvais vouloir des Mandchoux.

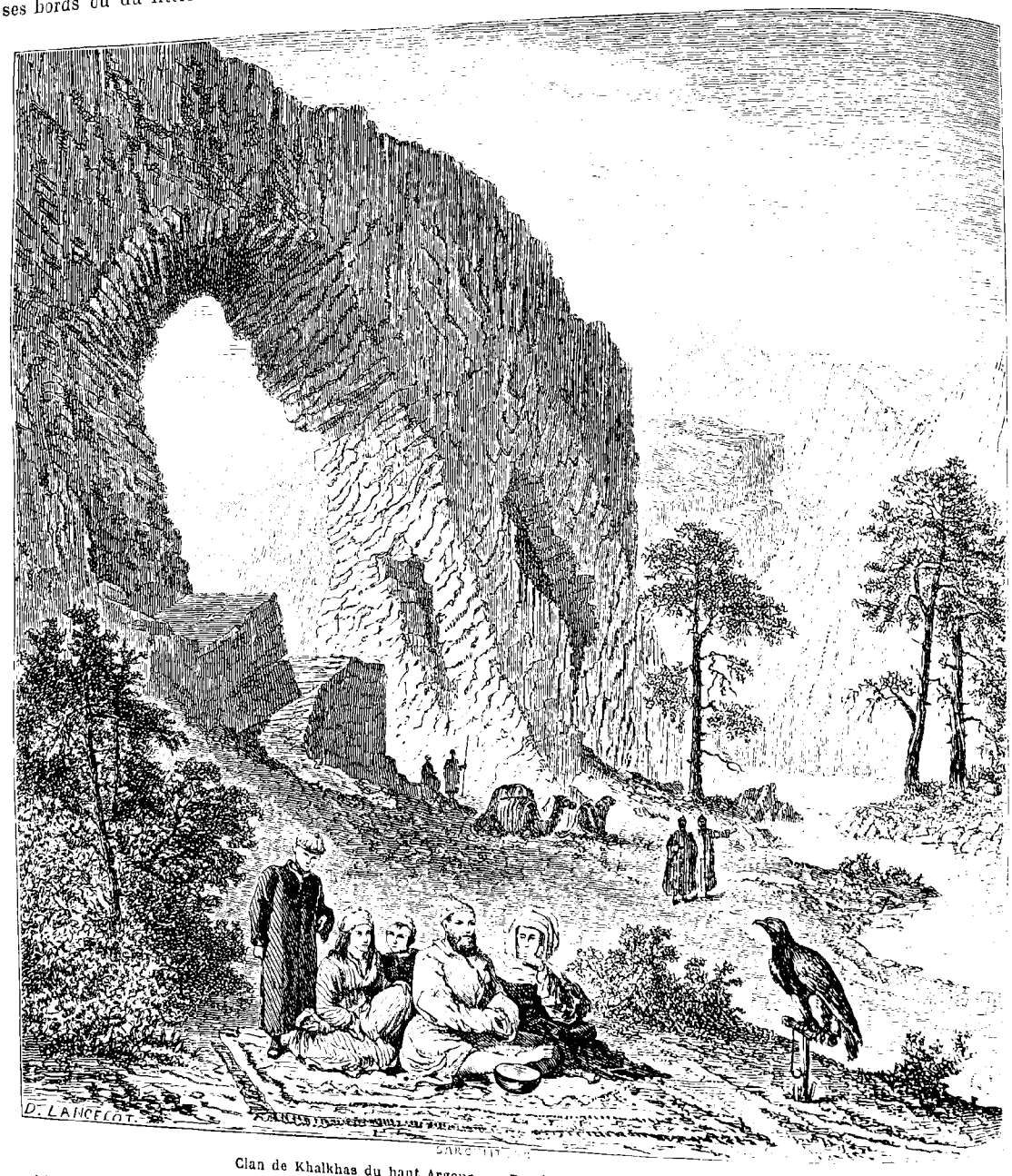
Les quatre années qui se sont écoulées depuis le voyage de M. Pargachefski ont suffi pour accomplir, et au delà, les vœux qui terminent sa relation.

Depuis lors ce que nos voisins d'outre-Manche appellent le flot du Nord (*the wave from the north*), n'a cessé de monter et de s'étendre. Il y a peu de mois il vient d'envahir et de couvrir l'île de Saghalien tout entière; et la manière dont s'est opérée cette nouvelle acquisition de l'empire russe vaut la peine d'être rappelée ici. Le général Mouravieff, gouverneur général de la Sibérie orientale, étant venu à Yédo, avec une escadre, pour ratifier quelque traité de commerce ou de frontières, un homme de sa suite fut assassiné dans un des faubourgs de cette capitale. Un général diplomate, appuyé par six ou sept vaisseaux de guerre, n'était pas homme à essuyer un tel outrage sans le porter sur son compte de négociations, au débet du gouvernement japonais; et par suite celui-ci céda, comme balance ou indemnité, la partie méridionale de l'île Saghalien, dont la Russie s'était déjà fait donner par la Chine la moitié septentrionale. Ici elle avait trouvé des tribus gilyaks, toutes disposées, comme celles du continent voisin, à accepter son joug. Plus au sud, elle a rencontré les Aynos, anciens aborigènes des grandes îles de Nyphon et de Jesso, d'où ils ont été expulsés par les Japonais. La haine séculaire qu'ils portent à leurs anciens maîtres fera de ces sauvages d'utiles éclaireurs des avant-postes russes sur les frontières du Japon.

La possession de l'île Saghalien complète parfaitement les territoires de l'Amour. Prolongeant au sud la ligne formée par le Kamtschatka et les îles Kouriles, commandant à l'est l'embouchure du grand fleuve; couvrant, comme une digue, de plus de 600 milles géographiques de longueur, les côtes de la Mandchourie contre les lames et les orages du grand Océan, elle est aussi utile, aussi indispensable aux établissements créés, ou médités par la Russie dans ces parages, que l'île de Wight l'est à l'Angleterre. Parallèlement à elle, ces rivages du continent asiatique, que notre Lapeyrouse explora le premier et qu'il baptisa d'appellations françaises, voient leurs ports se peupler de colons russes, se garnir de vaisseaux, de retranchements et de batteries russes. Dans la baie de Castries, l'établissement militaire et maritime d'*Alexandrovsk* commande le plus bel ancrage du monde et communique déjà, par deux bonnes routes, en attendant deux voies ferrées, d'un côté avec Nicolaïewsk, de l'autre avec le lac de Kisi. A 280 kilomètres plus au sud, la cité de *Konstantinovsk* s'élève au fond du *Port-Impérial*, et ces importantes créations, dont les noms seuls sont significatifs, doivent être suivies de beaucoup d'autres qui étendront la colonisation russe jusqu'au 43e degré de latitude, parallèle qui marque aujourd'hui, avec ou sans le consentement de la Chine, l'extrémité méridionale des frontières maritimes de l'empire des tsars.

A l'heure où nous écrivons des centaines d'officiers, appartenant à la marine impériale, à l'artillerie et au génie, ont été expédiés des ports de la mer Noire vers ces parages lointains. Un pouvoir, que rien n'arrête ou ne contrôle, pousse incessamment dans la même direction des milliers de colons des confins européens et des mil-

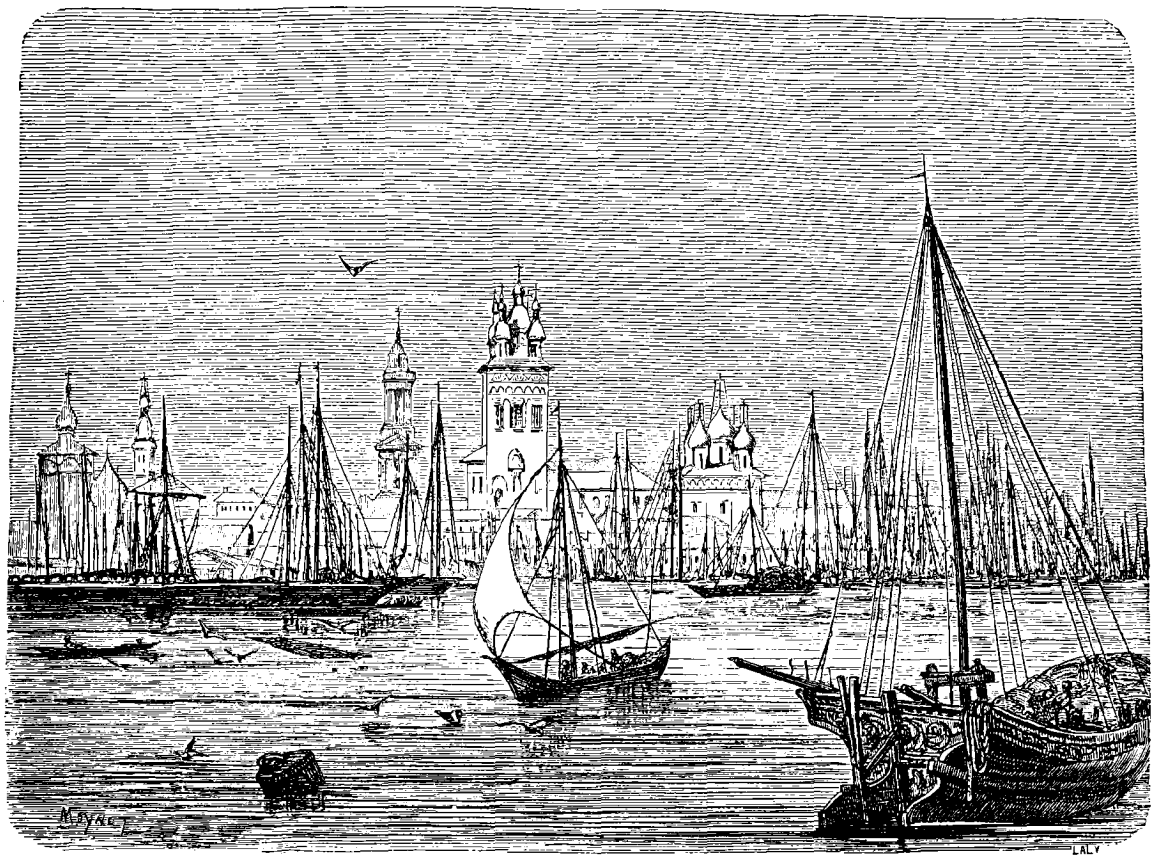
liers d'exilés tirés des différentes provinces de la Sibérie. Six steamers construits à Hambourg, et destinés à renforcer ceux qui font déjà le service du fleuve Amour, doivent transporter dans les divers établissements de ses bords ou du littoral maritime, des métiers et des machines. Enfin, dans la ville récente de Blagovschenk, fondée comme une menace en face de la cité chinoise de Saghalien-Ula, une banque puissante a été établie pour venir en aide au commerce nouveau, à la navigation, aux manufactures et à l'agriculture naissante.




Clan de Khalkhas du haut Argoun. — Dessin de Lancelot d'après Atkinson.

Ainsi se vérifient les prédictions accréditées parmi les Khalkhas; ainsi se justifient les espérances propagées de siècle en siècle sur la *terre des herbes*. Les arrière-petits-fils de Tchengis-Khan reviennent des confins de l'Occident au berceau de leur race; ils y rentrent enrichis non-seulement du pillage des nations vaincues, mais ils y rapportent des trophées plus précieux que toutes les dépouilles opimes: — les arts, l'industrie et les armes de la civilisation.

F. DE LANOYE.



Vue d'Astrakhan (Russie d'Europe). — Dessin de M. Moynet.

# VOYAGE AU LITTORAL DE LA MER CASPIENNE.

## I

## D'ASTRAKHAN A BAKOU.

Octobre 1858.

NÉDIT. — TEXTE ET DESSINS DE M. MOYNET[1].

Départ d'Astrakhan. — Le Volga. — Les steppes. — Une caravane kalmoucke. — Chasse aux outardes. — Lacs de sel. — Chevaux sauvages. — Mers de sable. — Hospitalité dans une kibitka. — Un prince kalmouck; sa tente; costume des dames kalmouckes; fabrication de l'eau-de-vie de jument; le tabounn; courses de chevaux et chameaux. — Moutons sans queue.

L'heure est venue de quitter Astrakhan. Depuis plusieurs jours nous avons été tout occupés de nos préparatifs de départ. Il nous a fallu acheter une des lourdes voitures de poste que l'on nomme tarantasses, et compléter notre mobilier ainsi que nos provisions de cuisine; nous ne trouverons rien, de longtemps, sur la route; c'est dans le désert que nous allons continuer notre voyage.

1. M. Moynet a fait ce voyage en compagnie de M. Alexandre Dumas. Il insiste sur la nécessité d'avertir les lecteurs qu'il n'a aucune prétention aux titres de géographe et de littérateur. « Je suis artiste, nous dit-il, et mon moyen de conserver le souvenir des choses que j'ai vues est de les représenter avec le pinceau ou le crayon, non de les décrire avec la plume. » Tout en accédant au désir modeste de M. Moynet, nous publions les pages qu'il veut bien joindre à ses dessins, avec la persuasion qu'on ne les lira point sans intérêt : elles ont surtout le grand mérite d'être simples et sincères. Nous les livrons à l'impression sans les modifier autrement qu'à l'aide de quelques notes qui nous paraissent utiles pour compléter ou éclaircir certains passages. Nous souhaitons, du reste, rencontrer souvent, dans la carrière où nous nous sommes engagé, des voyageurs qui sachent à la fois dessiner et écrire aussi habilement que M. Moynet.

Au lever du soleil, notre équipage nous précède et traverse le Volga sans accident. Nous nous embarquons à notre tour. — Trois quarts d'heure de traversée. — Le Volga est le plus grand fleuve d'Europe; son cours est de plus de six cents lieues, et notez que nous sommes sur le rivage de l'une de ses embouchures dont la largeur, devant la ville, est de plus de deux mille mètres; on dirait une mer. C'est cette étendue qui a dû faire croire à plusieurs géographes anciens que la mer Caspienne communiquait par un détroit avec l'Océan [1].

Arrivés à l'autre bord, nous montons à cheval. Nous jetons un dernier regard sur la ville, si commerçante et si prospère avant la découverte de la route de mer par le cap de Bonne-Espérance; nous admirons encore une fois sa belle cathédrale, ses coupoles, ses tours crénelées, le grand canal qui la traverse, ses nombreux vaisseaux. C'est vraiment un beau panorama. Astrakhan est situé dans un grand îlot qu'entoure le Volga, en partie sur une colline que l'on appelle « le Monticule du lièvre » (en russe Zaïetchy-Bongor); son port est large, bien abrité, mais trop ensablé pour donner l'hospitalité aux navires d'un fort tonnage [2].

« Ah! nous dit un passager qui voit sur notre figure quelque émotion, c'est au printemps qu'il faudrait voir Astrakhan, lorsque viennent toutes les caravanes de l'Inde ou de la Chine, et que les cargaisons de thé destinées à la consommation de la Russie couvrent le rivage. »

Les amis qui nous ont accompagnés nous embrassent. — Adieu, et sans doute pour toujours. — Ils s'embarquent, et nous, au galop! Nous nous lançons dans le steppe.

Une demi-heure de course, et déjà tout change d'aspect. Nous avons laissé derrière nous les dernières maisons qui servent de relai et de magasins. Maintenant autour de nous la solitude, aucun arbre, aucune culture; toute la vaste étendue du sol jusqu'à l'horizon, est couverte de bruyères roses. Le spectacle est le même toute la journée. Il nous avait intéressés pendant une heure ou deux; mais l'effet, curieux d'abord, nous est devenu peu à peu indifférent : on se lasse vite de la monotonie.

Nous couchons dans une maison isolée, sur un petit monticule. Le lendemain avant le jour nous sommes sur pied; nous voulons voir de haut le steppe immense. Mais un brouillard épais nous cerne et voile les horizons. En attendant, nous prenons plaisir à voir cheminer dans cette épaisse vapeur, une petite caravane composée d'une demi-douzaine de cavaliers kalmoucks, et de quatre chameaux portant une kibitka (tente), des meubles et des ustensiles de ménage. C'est une famille kalmoucke qui change de résidence. Hommes et femmes sont à cheval, et il est fort difficile de distinguer les uns des autres. Tout le groupe, entrevu dans la brume, a un aspect particulier; ce n'est pas encore l'Orient, c'est la transition; nous comprenons déjà mieux que nous commençons à quitter la Russie d'occident, et qu'en suivant le bord de la mer Caspienne nous nous acheminons vers les terres du soleil.

On nous appelle; les voitures sont attelées, les chevaux sellés, de beaux rayons d'or dissipent les nuages, le ciel resplendit. En route! en route pour Derbent! la ville aux portes de fer! la limite de l'Asie!

Que voyons-nous s'agiter dans la bruyère, puis s'élever à tire-d'ailes? Des bandes d'outardes. Nous saisissons nos fusils, mais malgré un galop furieux, nous restons à trop de distance. On nous avait promis des faucons, il paraît que nous n'en trouverons qu'à Derbent [1]. Malgré tout, il nous faut des outardes. Nous employons toutes les ruses imaginables pour approcher des bandes qui fuient toujours avant que nous arrivions à la portée du fusil. On nous conseille de nous tenir cachés dans les voitures; le moyen réussit : nous ne manquerons pas de gibier.

Vers le milieu de la journée nous commmençons à apercevoir de petits lacs salés; de loin, ils ressemblent à des coquilles d'huitre qui auraient une demi-lieue de longueur. Les bruyères qui croissent sur leurs bords sont du plus beau pourpre, ce qui leur fait des ceintures éclatantes.

Nous approchons : point d'eau. Les lacs sont complétement desséchés. On se promène sur des masses de sels qui, étincelantes sous le soleil, miroitent comme la nacre.

Richesses perdues, ou à peu près. Dans les environs d'Astrakhan, entre l'Oural et le Volga, on exploite des lacs semblables, ceux que nous rencontrons sont abandonnés [2].

De temps en temps, à droite et à gauche galopent ou paissent des centaines de chevaux sauvages, mais depuis longtemps les beaux moutons d'Astrakhan ont disparu. Quant à des humains, nous n'en voyons qu'aux relais de poste où nous changeons de chevaux, et ils ne sont pas toujours très-aimables; cependant, grâce à notre padarogné de couronne, et aussi à quelques coups de fouet distribués à propos, tout s'arrange.

1. Voyez plus loin la note 1 de la page 122.

2. Astrakhan, chef-lieu du gouvernement d'Astrakhan (Russie d'Europe), a d'abord fait partie de l'empire de Kaptschak, fondé par Batou-Khan. Au quinzième siècle, c'était une ville indépendante. En 1554, Ivan IV s'en rendit maître et prit le titre de roi de Casan et d'Astrakhan. En 1670, son gouverneur, Stenko-Razin, se mit à la tête d'une formidable insurrection, mais il fut vaincu par son oncle Jacolof, qui était resté fidèle à la Russie. La population, russe, kalmouke et tatare, est d'environ 46 000 âmes. On y trouve aussi des Arméniens, des Juifs, quelques Indiens, des Métis (nés des Indiens et des femmes kalmoukes). Les Russes sont marchands, les Arméniens font les métiers des Juifs, les Tatares sont jardiniers et gardiens de troupeaux. Les rues sont sablonneuses. C'est le soir seulement que la ville semble s'éveiller : alors commencent les affaires, les plaisirs; et la variété des costumes, les contrastes des types, les curieuses oppositions de style dans les édifices, l'animation générale, donnent à Astrakhan une physionomie singulière qui la distingue de toutes les autres cités russes.

1. Un officier tatar, qui fit ce même voyage avec M. Hommaire de Hell et ses compagnons, avait un faucon dont il se servit de manière à fournir abondamment la caravane d'oies et de canards sauvages. Les hérons seuls déjouèrent toutes les ruses de l'oiseau chasseur.

2. « Le nombre des lacs (salines) actuellement en exploitation dans le gouvernement d'Astrakhan s'élève à 32, et leur produit annuel est de 175 151 943 kilogrammes; si les circonstances le rendaient nécessaire, il serait on ne peut plus facile de donner une plus grande activité à cette branche d'industrie; car, outre les 32 lacs ci-dessus mentionnés, on en connaît encore 97 autres entièrement vierges. » — Hommaire de Hell.

La journée du lendemain ressemble trait pour trait à celle de la veille : ce sont deux sœurs jumelles. A la fin de la troisième, tout à coup, sans le moindre avertissement, plus de bruyères; du sable, rien que du sable : le Sahara! Ce passage, ainsi que beaucoup d'autres qui lui ressemblent, sont désignés sous le nom de « mers de sable. » Le vent, aux heures de tempêtes, en agite la surface comme celle de l'Océan, il soulève le sable et le fait onduler ainsi que de grandes vagues[1]. Inutile de dire qu'il ne faut pas songer à trouver là dedans un chemin frayé. Si l'on est en voiture, on est absolument à la discrétion du thiemchik (cocher) qui conduit son attelage toujours au galop, jusqu'à ce qu'il verse; si vous avez affaire à un thiemchik russe, il vient vous relever en disant : « Nicevo.... Nicevo.... Ce n'est rien, ce n'est rien. » Il caresse un peu ses chevaux et repart avec une rapidité égale à sa placidité.

Nous arrivons à la station de Koudoutzkaïa, elle est entourée d'une douzaine de kibitka. Les femmes kalmouckes y font la cuisine, ce qui nous invite à nous occuper immédiatement de la nôtre. Après le dîner nous rôdons autour des kibitka. On nous offre du thé kalmouck confectionné avec les feuilles et les tiges assaisonnées de beurre, de lait et de sel. De plus, on nous donne à boire de l'eau-de-vie de lait de jument. Il faut être arrivé insensiblement à une déviation complète du sens du goût pour absorber les mélanges dont ces braves gens se régalent. Quant aux palais européens ils ont beau se cuirasser d'un triple courage pour s'y habituer, c'est la chose impossible. En échange de si bons procédés nous offrons aux honnêtes Kalmoucks du vodka (eau-de-vie russe) et du cognac français, et nous avons le plaisir de voir nos produits occidentaux accueillis par des hourras de satisfaction, où la politesse n'entre pour rien du tout; après quoi nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Le lendemain notre route change d'aspect; nous cheminons dans le lit d'une rivière large au moins de deux kilomètres. Le sol est tapissé de cailloux; çà et là, seulement, quelques petits îlots et un ou deux ruisseaux.

Alexandre Dumas, qui a pris à l'avance ses informations, nous prie de ne pas nous moquer de cette pauvre rivière; elle perd, nous dit-il, ses eaux dans le sable, au-dessus de l'endroit où nous sommes, et ce n'est qu'au printemps que la fonte des neiges lui en fournit d'assez abondantes pour lui permettre d'aller porter majestueusement son tribut à la mer Caspienne[2]. — Nous promettons d'être plus respectueux à l'avenir, d'autant plus que nous approchons du fleuve le plus célèbre de ces contrées, du fameux Téreck, qui a des airs de torrent.

Par moments, nous chassons encore les outardes et les pluviers.

Nous arrivons près d'un camp de tentes kalmouckes semblables à celles que nous avions visitées près d'Astrakhan. Un prince stationne là depuis plusieurs jours avec une centaine de ses vassaux. Sa tente, dont je visite l'intérieur, est plus riche mais exactement de la même forme que toutes celles qui l'entourent comme pour la défendre de leur ceinture. En voici la description sommaire : au fond un grand lit recouvert de soie rose; rideaux de même étoffe; le devant du baldaquin en soie blanche et bleue. Près du lit un divan recouvert d'un riche tapis persan. A droite une espèce d'autel composé d'un riche coffre en laque aux couleurs éclatantes surchargé de petites coupes pleines de grains de blé et de riz, de sonnettes, de deux espèces de poupées revêtues de morceaux de drap découpés en pointe et affectant les formes chinoises. Derrière ce coffre une très-belle étoffe de satin blanc, brodée d'or, et au milieu, dans la partie supérieure, une petite statuette représentant le Bouddha, enveloppée soigneusement d'une écharpe de mousseline; en face, plusieurs coffres posés les uns sur les autres et recouverts d'un magnifique tapis, de même que le sol.

Cette kibitka princière, ainsi que les autres, est éclairée par le haut; point de cheminées; c'est par la porte d'entrée que la fumée s'échappe comme elle peut. Le prince a le privilége d'une seconde tente où l'on s'occupe des soins culinaires, ce qui fait que son magnifique intérieur n'est pas enfumé.

Nous avons l'honneur d'être présentés à la princesse, qui nous reçoit assise sur le divan et entourée de six de ses dames d'honneur.

Le costume de ces dames se compose d'une robe descendant jusqu'aux pieds, ouverte par le haut, et laissant voir une chemise ressemblant beaucoup aux chemises d'homme en France; le col en est rabattu et attaché par deux boutons de diamants. La robe de soie, de couleur très-vive, est ouverte du haut au bas comme un peignoir. Les cheveux sont tressés en nattes; les femmes mariées enveloppent ces nattes, tombant de chaque côté, de fourreaux de soie noire. Quant à la coiffure, invariable pour toutes les dames kalmouckes, elle consiste en un bonnet dont la partie supérieure est carrée, et dont la partie inférieure est relevée d'un côté, ce qui donne à leur figure un aspect assez étrange.

Nous allons visiter une autre kibitka qui appartient à un simple Kalmouck. Nous étions attendus, et la femme de notre hôte a tout préparé pour nous faire assister à la confection de l'eau-de-vie de lait de jument.

Une énorme marmite pleine de lait est suspendue, dans le milieu de la tente, au-dessus d'un feu assez vif. A la place du couvercle est un appareil qui a beaucoup d'analogie avec une cornue, et dont l'extrémité du goulot aboutit à un vase placé à côté du feu. Pour que l'air extérieur ne s'introduise pas dans cet appareil,

(1) Un voyageur contemporain a écrit un chapitre curieux sur les mers de sables de l'Arabie. Elles s'étendent approximativement en ligne droite, dit-il, depuis le territoire des Beni-Nozab, à 16° de latitude septentrionale, jusqu'à moitié chemin des 18° et 19° degrés, et peuvent avoir, dans leur plus grande largeur, de 30 à 35 lieues. Ces immenses étendues de sables se meuvent sous la pression du vent, on ne peut y trouver aucune route et l'on y est exposé à être englouti dans des espèces d'entonnoirs qui donnent lieu de supposer que des feux souterrains ont autrefois bouleversé ces contrées. (*Les mystères du désert*, par Hadj-abd-'el-hamid Bey.)

2. Il s'agit sans aucun doute de la Kouma, qui descend du Caucase, entre le Kouban et le Térek (voy. une explication de la perte de ses eaux, note 1, p. 123). Elle est sur la frontière des deux gouvernements d'Astrakhan et du Caucase. C'est là que cessent les solitudes arides des steppes.

les deux parties sont soudées avec une terre humide et grasse.

A notre arrivée, une partie de l'opération étant terminée, l'eau-de-vie kalmoucke est déjà dans le récipient. Malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons avaler ce qu'on nous sert de ce liquide avec trop de générosité.

On nous conduit devant un grand nombre de chevaux réunis qui forment ce qu'on appelle un « tabounn » ou haras. Des cavaliers, armés de fouets, les entourent et font constamment le même service que celui de nos chiens de berger autour d'un troupeau. Il y a bien là six mille chevaux sauvages que l'on conduit à des pâturages plus méridionaux.

On nous donne le spectacle d'une course. Ensuite les cavaliers vont dans le tabounn avec des lassos, puis les jettent sur de jeunes chevaux qu'on amène ainsi de force, et sur lesquels de jeunes garçons s'élancent. Ces chevaux qui n'ont jamais été montés entrent dans une sorte de frénésie, se cabrent furieusement, se roulent à terre, mais sans que les jeunes cavaliers impassibles se laissent démonter; cet exercice très-violent et qui inspire un véritable effroi dure quelques minutes qui nous paraissent très longues; heureusement deux Kalmoucks, montés sur deux chevaux dressés, accourent vers ces jeunes garçons, et, passant vivement à côté d'eux, les enlèvent lestement de leurs chevaux sauvages et les prennent en croupe. Quant aux chevaux libres, ils rentrent dans le tabounn. Deux ou trois seulement s'échappent dans le steppe : quelques cavaliers s'élancent après eux pour les ramener[1].

Intérieur de la kibitka (tente) d'une princesse kalmoucke. — Dessin de M. Moynet.

Nous assistons encore à quelques autres expériences dignes de Franconi. Certains cavaliers ramassent, en passant au galop, des pièces d'argent posées sur le sol. Notons que c'est l'exercice auquel les Kalmoucks se livrent avec le plus d'entrain, attendu que les roubles qui servent à la fois de but et de prix sont fournis par le prince et par nous.

On nous donne aussi le spectacle original d'une course sur des chameaux. J'avais vu des chameaux dans bien d'autres pays; ceux du bord de la mer Caspienne sont les plus beaux que j'aie rencontrés, et, quant à leur course, jamais, je crois, il n'y en eut de plus rapide. Nous n'avons que le temps de les voir partir; ils s'élancent aussitôt dans un nuage de poussière, disparaissent au loin, et quelques minutes après ils reviennent comme un ouragan au point de départ. Nous n'avons pas de chronomètre pour mesurer en combien de minutes et de

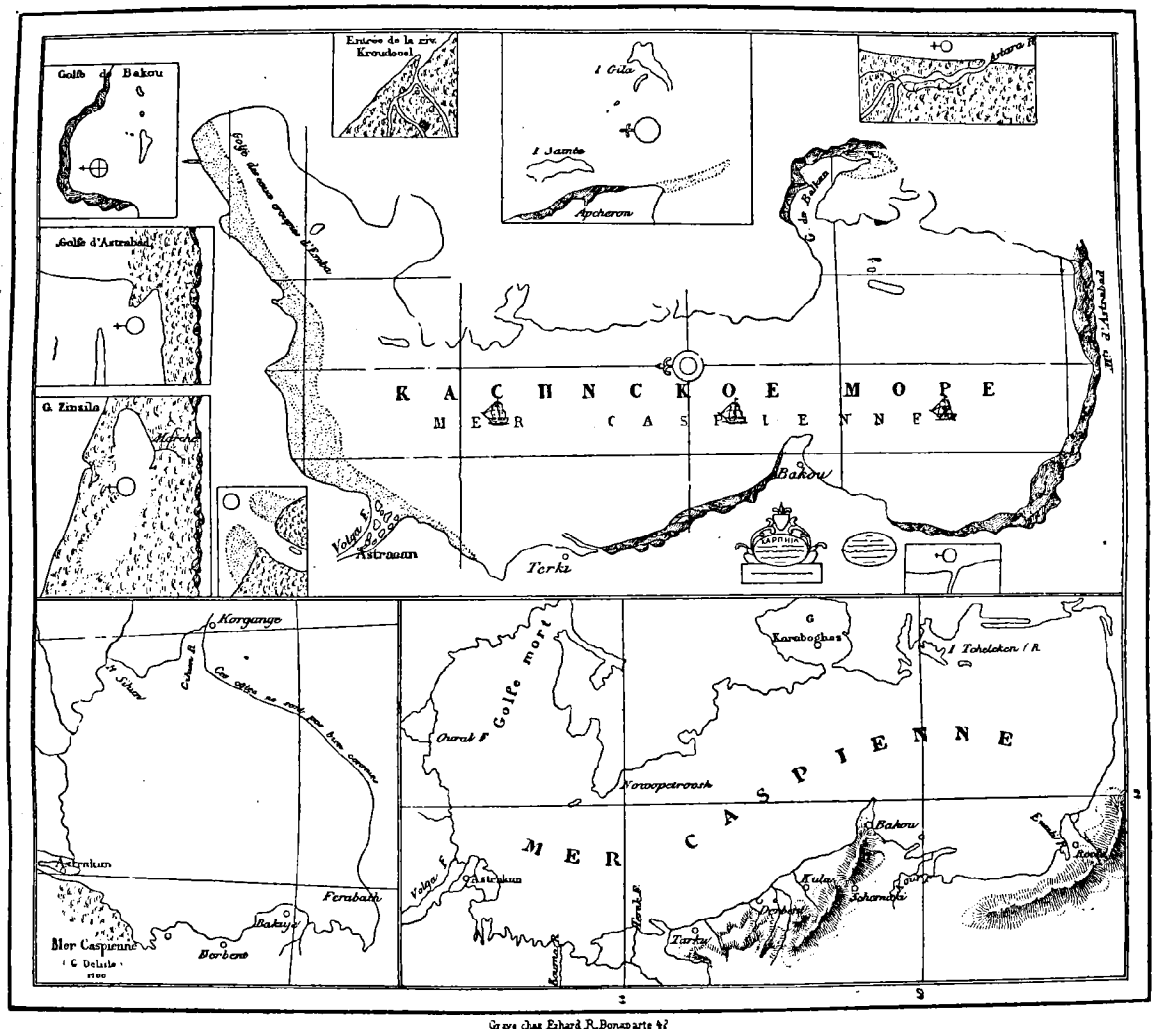
1. Voyez une description plus détaillée d'une scène semblable dans Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne*, t. I, p. 433.

secondes ils ont parcouru un espace indéterminé; mais je puis dire que de ma vie course de chevaux ne m'a paru si extraordinaire.

Nous allons ensuite visiter les troupeaux du prince: ce n'est qu'une très-faible partie de ceux qu'il possède; on nous assure qu'il en a deux millions. — Ce sont de ces beaux moutons qui commencent à apparaître dans la province d'Astrakhan, et dont l'espèce est répandue dans tout le Caucase et toute la Perse. Dans cette espèce, la queue n'existe pas; elle est remplacée par deux appendices d'un volume assez considérable, et qui produisent à peu près l'effet des crinolines que portent nos dames.

A une station dont j'oublie le nom, on nous donne un cosaque pour nous escorter, puis deux, puis quatre; ensuite le chef d'un poste examine nos armes en nous recommandant de les tenir en état. Le désert, peu à peu, cède la place à la civilisation. Voici quelques individus,

Carte de la mer Caspienne, dessinée par Pierre le Grand, d'après celle de Van-Verden levée en 1701. — Don du czar à la Bibliothèque du roi.




Carte de la mer Caspienne, dessinée par G. Delisle, en 1700.

Carte moderne, sans l'orientation.

puis des troupeaux. Au lieu de nez aplatis, de lèvres épaisses et d'yeux placés obliquement, caractère éminemment distinctif de la race kalmoucke, nous observons avec plaisir les nez droits, les yeux en ligne horizontale et les bouches fines de la race tatare[1].

Plus nous avançons, plus nous rencontrons d'hommes armés. A la dernière station on nous annonce la ville de Kisliar; aussitôt nous envoyons devant nous un des cosaques de l'escorte pour nous annoncer et nous trouver un logement.

1. Les diverses populations nomades des deux gouvernements d'Astrakhan et du Caucase paraissent pouvoir se diviser de la manière suivante : Kalmoucks (descendants des Éleuthes), 15 000 familles; Kirguises (tribus musulmanes), 8000; Tatares de Koundrof (originaires de la grande tribu du Kouban), 1100; Tatares de Sertof, 112; Nogais noirs (musulmans), 8432; Turcomans, 3838. Klaproth a donné, particulièrement sur les Tatares nogais que M. Moynet a eu l'occasion de voir, quelques notes intéressantes dans le tome XXI[e] des *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, par Malte-Brun :

« De toutes les tribus tatares, dit-il, les Nogais ressemblent le plus aux Mongols par leur physionomie et la forme de leur tête; d'où l'on pourrait sans doute conclure que les Mongols se sont mélangés avec les Nogais. Il est néanmoins faux que la langue mongole se

Kisliar; les rues; fermez vos volets! — Le Térek. — Poste de cosaques. — Villages fortifiés. — Le Caucase. — Schoukovaïa. — Kasafiourte; le prince Mirsky; le régiment de Kabarda; la danse lesghienne.

Kisliar est une ville demi-tatare demi-russe. Elle est entourée de jardins charmants, très-bien cultivés par les Arméniens. On y trouve la vigne encore plus belle que celle d'Astrakhan : elle produit un vin délicieux, dont on fait, en le travaillant, et surtout en le détériorant, une grande partie des prétendus vins français qu'on vend dans la Russie méridionale.

Nous entrons dans la ville. Singulières rues! Au milieu s'élève à la hauteur d'un mètre et demi, un petit chemin praticable pour les piétons, avec un talus de chaque côté. Une assez grande quantité de chameaux chargés de marchandises, leurs conducteurs et la foule des habitants circulent sur cette étroite chaussée. A droite et à gauche, en bas, sont des mares où s'ébattent toutes sortes de volatiles. Le tableau est pittoresque, et je doute qu'on rencontre rien de pareil ailleurs.

Tous les habitants sont armés. Ce n'est point affaire de fantaisie; les Tatares insoumis viennent parfois jusque dans la ville pour voler, tuer ou faire des prisonniers. On nous avertit de nous tenir sur nos gardes; notre qualité d'étrangers est une séduction de plus pour ces messieurs qui ne comprennent pas qu'on puisse voyager pour autre chose que pour le commerce : donc, dans leur conviction, tous les voyageurs doivent être porteurs de sommes considérables. D'où il suit que nous ne sortons plus sans avoir tout notre arsenal au côté. Ainsi enferraillés, nous allons en soirée chez le gouverneur qui, vers l'heure de la retraite, nous fait reconduire par des cosaques armés jusqu'aux dents; du reste, on prend la même précaution en faveur de tous les autres invités.

« Fermez bien vos volets, » nous dit notre hôte.

En effet, vers minuit, deux ou trois coups de feu tirés assez près nous éveillent en sursaut. Séjour agréable!

Le lendemain nous sortons de Kisliar en étalant de notre mieux aux regards de la foule qui nous entoure nos excellentes armes, afin que les espions des Tatares sachent bien que s'ils veulent nous prendre, ce ne sera pas sans quelque peine.

A quelques pas de Kisliar, on nous raconte, qu'en 1831, le 1er novembre, Kasi-Moullah, le prédécesseur de Schamyl, descendit de la montagne, fondit sur la ville, la saccagea et coupa six mille têtes. Je ne sais si nos chevaux comprennent ce récit, mais ils partent à toute vitesse et nous lancent en pays ennemi. Nous allons de ce train jusqu'au Térek, que nous passons sur un bac établi par le gouvernement russe. En général le gouvernement russe a droit à la reconnaissance des voyageurs; si son administration le secondait avec seulement un vingtième de sa bonne volonté, on peut assurer que le pays serait doté d'une grande quantité de routes qu'il n'a pas. Dans les trop grands empires, le chef suprême, tout absolu qu'il soit, n'est pas autant le maître qu'on le suppose. — Sujets d'un pays gouverné par un autocrate, voulez-vous jouir de la civilisation? allez habiter sous les murs de son palais. Préférez-vous être libres? à vos risques et périls, allez aux frontières.

Après avoir passé le Térek [1] en bac, nous le retrouvons un peu plus loin, mais cette fois nous le passons à gué. Une caravane qui passe est fort embarrassée : les chameaux chargés des marchandises prétendent ne pas se mouiller les pieds : les chevaux, qui ont de l'eau jusqu'au poitrail, prennent la chose bien plus philosophiquement.

Poursuivant notre route, nous arrivons au premier poste de cosaques, qui indique ce que l'on appelle la ligne.

Le poste est entouré d'une enceinte fortifiée dont la porte s'ouvre sous une espèce de guérite, construite de la façon suivante. Quatre sapins sont placés perpendiculairement aux quatre angles d'un carré, à une hauteur déterminée, selon le plus ou moins d'étendue de pays qu'on veut observer d'un seul coup d'œil. Au sommet on place un plancher et, à deux mètres, plus haut une toiture; une échelle conduit à ce plancher, et là un cosaque se tient en faction jour et nuit. A l'un des quatre poteaux est ajustée une perche à laquelle pend une botte de paille goudronnée. Dès qu'une alerte est donnée, la sentinelle allume sa botte de paille, et comme les postes ne sont éloignés que de cinq verstes les uns des autres, l'alarme se répand avec rapidité, et les renforts ne tardent pas à arriver.

Nous traversons les deux villages fortifiés de Kargatenkaïa et de Scherbakoskaïa; tous leurs habitants sont soldats depuis douze ans jusqu'à cinquante; toutes les maisons sont des forteresses percées de meurtrières entourées de fossés. Nous approchons de la montagne, c'est-à-dire de l'ennemi.

Nous arrivons à la station de Soukoïposh. Les vapeurs du matin se dissipent; derrière elles des teintes bleues, que nous prenons d'abord pour des nuages, apparaissent, prennent insensiblement des formes plus arrêtées, puis la lumière solaire arrive à nous dans toute sa puissance, et nous saluons avec émotion, devant la chaîne gigantesque du Caucase, le Kasbeck et l'Elbrouz [2] qui la domi-

soit conservée parmi eux, ainsi qu'ont voulu le prétendre certains écrivains modernes. Leur langue doit plutôt être considérée comme un reste de l'ancien dialecte tartare. Plusieurs familles de Nogais vivent ordinairement ensemble. Cette société, nommée *aul*, campe tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Le nombre de familles composant un aul, se détermine par le nombre de chaudrons qui existent dans la société; car chaque famille doit avoir son chaudron.

« Le lait forme leur nourriture ordinaire. Ils font aussi diverses sortes de fromages. Comme ils aiment beaucoup le lait des chevaux, ils ont une grande quantité de juments. Ils préparent aussi de l'eau-de-vie de lait (kumiss), dont ils s'enivrent fréquemment. Les femmes des Nogais sont assez belles; leurs dames de qualité sont très-blanches et d'un tempérament vif et animé; ce qui les fait distinguer de leurs voisines, les Mongoles.

« Les Nogais sont des mahométans de la secte des Sunnites. Leurs prêtres ou mulas doivent faire leurs études en Turquie pendant cinq ou six ans. Cependant la plupart d'entre eux sont très-ignorants; tout au plus sont-ils en état de lire le Coran, et de savoir chanter par cœur quelques prières. »

1. Le Térek descend du mont Kasbeck, en Circassie. Il se divise à Kisliar, et se jette, par plusieurs bouches, dans la mer Caspienne.

2. D'après les traditions, c'est au sommet de l'Elbroux, la montagne la plus élevée du Caucase, que la colombe de Noé cueillit le rameau vert.

nent. Aucun dessin ne saurait donner une idée de ce magnifique panorama; l'imagination la plus hardie est ici dépassée par la réalité.

Le soir nous arrivons à la station de Schoukovaïa, transformée en poste militaire. Le service de la poste est interrompu; nous ne pouvons plus compter pour trouver des chevaux que sur la bienveillance des officiers supérieurs commandant les postes de la ligne que nous allons suivre.

Le colonel commandant la place de Schoukovaïa, nous fait donner deux chambres dans une maison déjà occupée par deux jeunes officiers russes. Un de ces jeunes gens attend une occasion pour poursuivre son voyage vers Derbent. On appelle « occasion » une réunion de plusieurs personnes se dirigeant vers le même point, en nombre suffisant pour qu'un chef de corps prenne sur lui de la faire accompagner. Voyager sans escorte, c'est vouloir se faire assassiner. On juge si notre officier est enchanté de notre arrivée qui lui permet de profiter du pouvoir que nous avons de nous faire escorter sur tous les points de notre route.

Après deux jours passés à Schoukovaïa, nous voici de nouveau en campagne. Nous rencontrons encore le Térek, qu'il nous faut traverser cette fois sur un pont fortifié. Lorsqu'on a franchi ce pont, on avance à la grâce de Dieu: les postes ne protégent plus les voyageurs. Si l'on est attaqué, on se tire d'affaire comme on peut; au reste, comme depuis quelques jours nous n'entendons parler que de dangers, nous recevons cet avertissement avec assez d'indifférence : on s'habitue à tout.

Nous sommes en plein sur le versant occidental du Caucase; le gibier abonde et ne se presse pas de fuir; il vit en parfaite sécurité, comme s'il savait bien qu'il n'est pas prudent de s'arrêter pour s'amuser à la chasse. Nous abattons quelques pièces malgré notre escorte, dont le chef nous recommande d'être plus prudents. Enfin, nous arrivons à Kasafiourte, où nous sommes admirablement accueillis.

Kasafiourte est une place militaire importante; il est commandé par le prince Mirsky. C'est là que se trouve le fameux régiment de Kabarda, fondé par le prince Bariatinsky; ce régiment est composé d'hommes choisis, qui font depuis longtemps la guerre aux Tatares, aux Lesghiens, dont ils connaissent la langue et les habitudes. Les jours d'expéditions, les soldats de ce régiment quittent leur costume d'ordonnance pour prendre le costume tatare; la nuit venue, ils partent, et, bien informés par des espions, ils se mêlent aux ennemis, épient l'occasion, choisissent le moment favorable, et ne reviennent jamais sans ramener quelques prisonniers ou quelques têtes d'ennemis. Le prince donne une prime de dix roubles (40 francs) pour chaque tête; la prime est portée à la masse et sert au rachat de ceux des soldats tombés entre les mains des Tatares, et dont on n'a pas coupé la tête, ce qui est rare.

Les officiers nous donnent une soirée et font danser devant nous la lesghienne par les soldats de Kabarda; c'est une danse étrange! D'abord, on dirait plutôt une promenade militaire; une jeune fille de Vladicavkas (petite ville du Caucase) s'avance ensuite avec un des soldats, puis la danse prend un nouveau caractère, triste plutôt que gai : c'est l'effet de toutes les danses de l'Orient, où les jambes restent presque immobiles et où les bras seuls s'agitent en cadence.

Le lendemain, nous entrons dans la plaine de Koumich avec cent hommes d'escorte; cinquante autres doivent nous rejoindre à l'Andrev-Aoul; nous passerons près de Schamyl. A notre droite, on aperçoit çà et là, sur les hauteurs, les vedettes de ce terrible adversaire de la Russie [1].

Andrev-Aoul; la maison d'un prince tatare; salon de réception; repas.— Thiriourth.— Une montagne de sable mouvant.— Unter-Kalé. — La ville de Temirkhan. — Chouran. — La station de Helly; une escarmouche; le champ de bataille. — La mer Caspienne.

Arrivés à Andrev-Aoul, village tatare soumis aux Russes, nous sommes reçus par le prince Ali-Sultan, et nous déjeunons chez lui.

C'est le premier Aoul (village) véritablement tatare que nous ayons encore vu. Comme les postes de cosaques, il est fortifié et palissadé avec des travaux en terre et des fossés; pour ressembler à un poste, il ne lui manque que des canons. Chaque maison est crénelée et les toits en terrasse aident aussi à la défense. La maison du prince a elle-même un aspect formidable; elle est entourée de grands murs et flanquée de tours carrées dont le sommet est couvert d'un toit supporté par de petites pièces de bois formant une série de créneaux qui servent de poste d'observation et facilitent le tir des soldats. Quand on a franchi la porte d'entrée, on se trouve dans une cour remplie de chevaux tout sellés; car il faut être toujours prêt au moindre signal : les attaques sont fréquentes et promptes comme l'éclair. Des hommes placés en haut des tours restent en observation à toute heure.

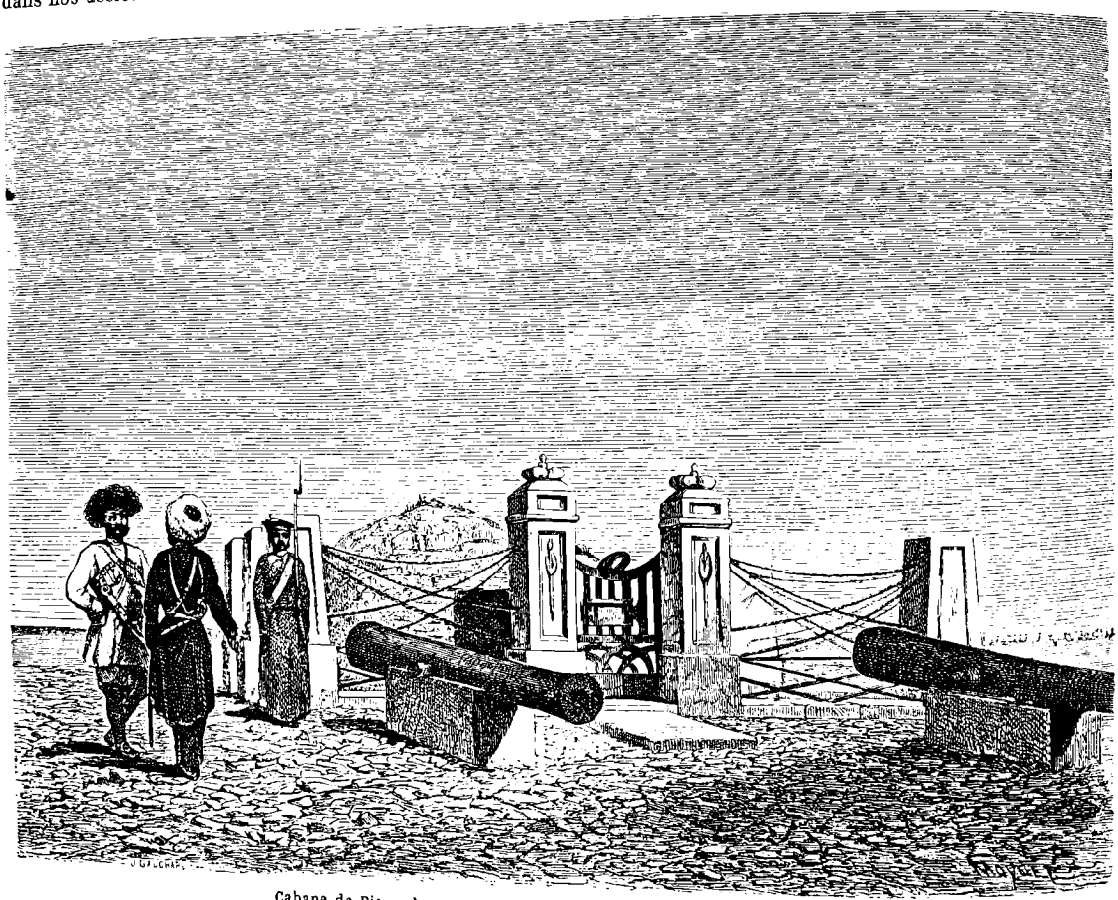
Après être descendus de cheval et avoir quitté nos armes (ce qui dans le Caucase est une grande marque de confiance et de politesse), nous entrons dans une salle longue dont les solives, au plafond, sont couvertes d'arabesques d'or sur des fonds d'azur et de vermillon. Du côté de cette salle opposé aux fenêtres, sont roulés six lits avec leurs couvertures de soie. Ils sont placés régulièrement dans des niches pratiquées le long du mur et servent à la décoration; le soir, on les déroule sur les tapis qui couvrent le sol, afin qu'ils soient tout prêts à recevoir les hôtes qui pourraient arriver. Des armes magnifiques sont suspendues entre les niches. Depuis le sol jusqu'à hauteur d'homme la muraille est revêtue de tapis. En face de la porte d'entrée sont deux glaces encadrées par un grand nombre d'autres petites glaces à facettes disposées à la manière persane. Des étagères en bois peint de couleurs vives et harmonieuses supportent une grande quantité de tasses

1. Schamyl, né en 1797, a été fait prisonnier par les Russes, en septembre 1859, dans la forteresse de Dorzi (ou Gounib).

de porcelaines et d'autres menus objets d'origine chinoise et persane. Enfin, çà et là sont de magnifiques harnais et deux ou trois selles brodées avec un art et une patience infinis. En somme, à Paris cet intérieur formerait un salon de fantaisie des plus curieux. Et toutefois nous n'avons là qu'une idée imparfaite de l'intérieur du palais, le luxe étant réservé pour l'appartement des femmes dont l'entrée nous est interdite.

Le déjeuner est servi sur une table dressée à l'européenne; mais les mets sont tous tatares : côtelettes, poisson, miel, sel et confitures, tout cela se confond dans nos assiettes. Ensuite arrive le mets national de l'Orient, le pilau, c'est-à-dire simplement, comme on sait, du riz et une poule cuits à l'eau.

Le village d'Andrev est l'endroit où l'on fabrique le mieux les lames de kangiars ou poignards; elles ont une réputation qui s'étend dans tout le Caucase. Il n'y a pas longtemps que l'Aoul d'Andrev est soumis à la Russie; c'est pourquoi il est si fortifié, car il a tout à craindre du ressentiment des Tatares dont il a abandonné la cause. Le prince Ali-Sultan, transformé en officier de l'armée russe, est devenu un auxiliaire dévoué de l'empereur, qui a su se l'attacher par des bienfaits; c'est pour la Russie l'un de plus sûrs moyens d'étendre peu à peu ses conquêtes.



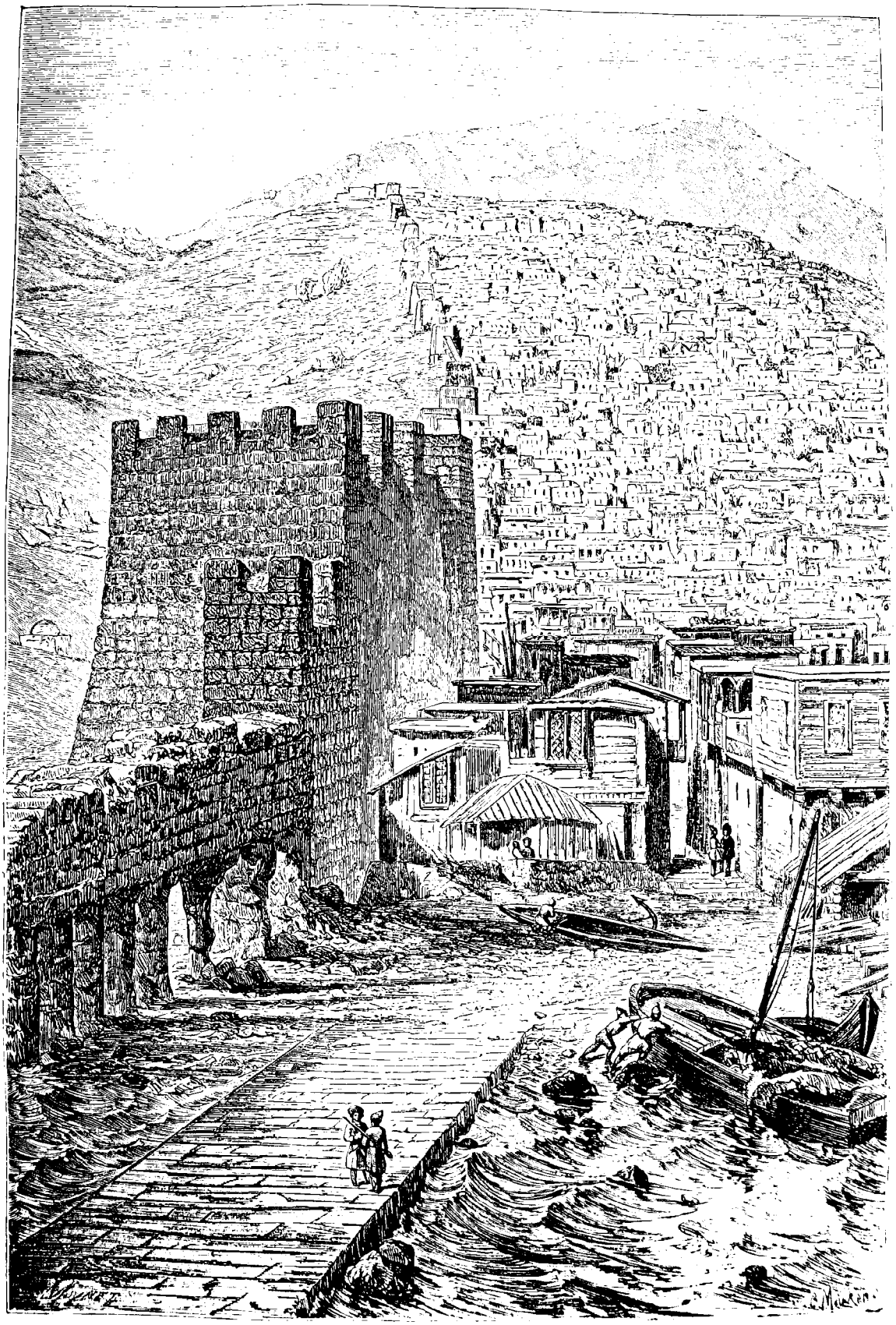
Cabane de Pierre le Grand, près de Derbent. — Dessin de M. Moynet.

Nous partons pour Thiriourth, poste militaire encore plus rapproché de la guerre que Kasafiourte et Andrev : ici défense de sortir. Avec de bons yeux nous découvrons les sentinelles ennemies tout autour de nous. Dans la ville haute comme dans la ville basse, ce ne sont que casernes et batteries; on ne rencontre que soldats armés. Les montagnes semblent surplomber les maisons; le tableau est grandiose.

Le lendemain, après avoir pris congé du prince Doudoukoff Korsakoff et du comte Noltitz, colonel commandant et excellent photographe, nous partons avec une bonne escorte.

Avant d'arriver à Unter-Kalé, nous nous arrêtons pour examiner de près une curiosité naturelle. Dans une plaine immense où l'on ne trouverait pas, en cherchant bien, un seul grain de sable, s'élève une montagne de six cents mètres, composée tout entière d'un sable du plus beau jaune d'or. Comme ce sable est fin et mouvant, la montagne change incessamment de forme sans jamais se répandre dans la plaine. On attribue ce phénomène aux éruptions volcaniques : nous arrivons, en effet, dans une région où l'on sent à chaque pas des signes de feux souterrains.

Unter-Kalé est bâti sur une montagne coupée à pic; nous nous reposons près d'un ruisseau qui coule à ses pieds en attendant les chevaux qu'on est allé chercher dans



Vue de Derbent (Russie méridionale). — Dessin de M. Moynet.

la ville Des femmes tatares viennent, les visages voilés, puiser de l'eau qu'elles emportent sur leur dos ou sur leurs épaules, dans des amphores d'une forme charmante. Ce n'a pas été sans peine que notre interprète et notre jeune officier russe ont obtenu des chevaux. Nous reparjtons au milieu de gorges étroites, à travers des lits de torrents ; à la nuit sombre, nous nous abritons dans un taudis qui sert de poste aux soldats et de demeure habituelle à tous les insectes de la création.

Nous arrivons à Choura; quatre verstes avant cette ville, nous avons passé à côté d'un rocher gigantesque au sommet duquel le Chamkal-Tarkovsky a établi son domicile. Son Aoul est en bas; l'ensemble offre un aspect très-pittoresque.

Choura ou, pour être plus complet, Temirkhan-Choura, est le quartier général de l'armée russe dans le Daguestan; c'est une ville russe toute moderne, qui n'a de curieux que sa situation au milieu des montagnes. Depuis deux jours, il y est tombé plus d'un mètre de neige. En descendant de Choura, nos voitures et nos chevaux glissent rapidement sur les pentes du Caucase, vers la pointe de l'Apcheron; trois heures après avoir quitté la ville, nous retrouvons l'été avec sa végétation et une chaleur étouffante.

Nous traversons la station d'Helly, où toute la population est en grande rumeur. Les Tatares de la montagne sont venus pendant la nuit et ont enlevé des troupeaux; ce matin, les Tatares d'Helly et les soldats des postes sont partis à la poursuite des voleurs ; on a entendu des coups de feu, mais on n'a pas encore de nouvelles. Comme l'engagement aura lieu sur le chemin que nous devons suivre, nous partons rapidement; notre escorte brûle d'arriver à temps pour prendre part à la fête.

Il est trop tard : après une heure de marche, nous rencontrons les combattants de l'Aoul ; ils ont repris les troupeaux et tué quinze hommes, dont ils rapportent les armes et les dépouilles. Un d'eux s'offre à nous faire voir le champ de bataille, ce que nous acceptons immédiatement. Nous gravissons une colline, et, arrivés à son sommet, nous descendons dans un ravin où sont couchés à terre les quinze hommes inanimés, nus ou à peu près, et couverts de blessures. On s'est battu à l'arme blanche ; les coups de feu que nous avions entendus, tirés de loin avant la rencontre, n'avaient point porté.

Nous nous hâtons de céder la place à une vingtaine d'oiseaux de proie qui décrivent de grands cercles au-dessus de nos têtes; puis, après avoir acheté quelques-unes des armes prises aux vaincus, nous recommençons à descendre les rampes du Caucase. Enfin, à un détour, nous découvrons subitement la mer !... la mer Caspienne[1] !

1. Le premier explorateur moderne de la mer Caspienne fut un Anglais, Antoine Jenkinson. Il s'embarqua le 6 août 1558 à Astrakhan et alla visiter les côtes de la Turcomanie. Un autre Anglais, Christope Burrough, longea les côtes occidentales en 1580.

Hérodote savait que la mer Caspienne était isolée (liv. Ier, §§ 202-204). Aristote énonce le même fait. « Le lac situé sous le Caucase, dit-il, et que ceux du pays appellent mer, est remarquable. Car, comme plusieurs grands fleuves y déversent leurs eaux et qu'il n'a point d'issue apparente, il va se jeter par une voie souterraine chez les Caraxos, dans un endroit du pont (Euxin) appelé Βαθεα (les profondeurs). En cet endroit, la mer est d'une profondeur immense » (Météorologiques). Toutefois, on lit dans les historiens d'Alexandre que ce disciple d'Aristote, au retour de la conquête de l'Inde, avait envoyé des ingénieurs pour examiner si la mer Caspienne ou Hyrcanienne était en communication avec le Pont-Euxin, ou si, de même que le golfe Persique, elle n'était qu'un épanchement de l'océan Indien; Strabon, Pomponius Méla, et Pline croient que la mer Caspienne n'est qu'un golfe de l'océan Boréal. Arrien et Quinte-Curce supposent qu'elle est en communication avec le Pont-Euxin. Ptolémée revient à la vérité proclamée par Hérodote; il dit en termes précis : « La mer Hyrcanienne, qu'on a aussi appelée mer Caspienne, est entourée de tous les côtés par la terre, et ressemble à une île, par rapport au continent. » On n'en continua pas moins à croire généralement que la mer Caspienne était un golfe de l'Océan; les géographes arabes Edrisi et Ebn-al-Ouardi ne partagent pas cette erreur. Rubrequis et Marco Polo publient aussi que la mer Caspienne est sans communication avec l'Océan.

(1) Ce phénomène avait causé aux anciens géographes la même surprise qu'à M. Moynet. C'est pourquoi l'on avait supposé qu'il devait exister au fond de cette mer un gouffre par lequel le trop-plein des eaux s'en allait rejoindre un autre bassin (voyez la note précédente), soit le Pont-Euxin, soit le golfe Persique où l'on prétendait même trouver des débris de plantes qui venaient nécessairement des bords de la mer Caspienne. On a cru aux gouffres jusqu'à la fin du dix-septième siècle. C'est au commencement du siècle suivant que le capitaine Jean Perry, ingénieur de Pierre le Grand, démontra scientifiquement 1° qu'aucune communication souterraine n'existe entre la mer Caspienne et une autre mer; 2° que l'évaporation suffit pour expliquer comment le déversement de tant de fleuves ne modifie pas le niveau de la mer Caspienne.

La voici devant nous, cette mer mystérieuse qui absorbe tant de grands fleuves : l'Embla, l'Oural, le Volga, la Kouma, le Térek, le Kour, etc., et dont le niveau n'augmente jamais[1] !

Tout en regardant la mer à notre gauche, nous montons et descendons tour à tour des collines que le souvenir des hautes montagnes d'où nous sortons rapetisse encore.

Vers la fin du troisième jour, nous rencontrons un cimetière tatare; peu après, derrière un dernier pli de terrain, apparaît Derbent!

Derbent. — La cabane de Pierre le Grand. — La grande muraille du Caucase. — Un caravansérail persan. — Kouba. — Chasse aux gazelles. — Bakou. — Le Naphte. — Les Guèbres. — Atesh-Gah. — Le Temple du Feu. — Cérémonies religieuses des Guebres. — Les feux de mer.

Derbent s'offre à nous sous la forme d'une immense muraille crénelée, montant de la mer au sommet de la montagne. Nous arrivons à une très-belle porte persane flanquée de deux tours énormes : à la droite, est une fontaine entourée de grands platanes; des femmes voilées causent à leur ombre; des cavaliers entrent et sortent. Le paysage est tranquille; cette scène a une grandeur qui rappelle les compositions bibliques.

Une cabane que Pierre le Grand avait habitée, en 1722, à Derbent, sur le bord de la mer, est pieusement conservée par les Russes qui, en 1848, l'ont entourée et décorée de pilastres, de chaînes et de canons. On lit sur la porte cette inscription :

ПЕРВОЕ ОТДОХНОВНІЕ ВЕЛІІКАГО ПЕТРА.

Ce qui signifie : *Premier repos du grand Pierre.*

A l'intérieur, la ville de Derbent est toute orientale; le costume persan y domine. Le mouvement de la population

dans la grande rue indique un centre de commerce assez animé; le grand bazar est à droite; à gauche, une rue descend vers le quai où sont les magasins de la Russie. Observé de haut en bas, Derbent est un grand parallélogramme qui s'étend depuis la mer jusqu'à une forteresse construite sur la première montagne. La muraille, après avoir fait le tour de la ville, s'élève et se prolonge en serpentant du côté de l'Orient, de ravins en ravins, et, je crois, sur toute la longueur de la chaîne caucasienne.

Cette muraille est, dit-on, contestée par les érudits; mais nous pouvons affirmer que nous en avons rencontré les traces jusqu'à vingt-sept verstes de Derbent. La tradition dit qu'elle s'étendait de la mer Caspienne au Pont-Euxin sans interruption, et qu'il ne fallait que six heures pour porter des nouvelles d'une de ses extrémités à l'autre [1].

En 1832, un officier russe, poëte et romancier, nommé Bestucheff Marlinsky, exilé depuis en Sibérie, visita la grande muraille du Caucase dans toute l'étendue qu'elle a dû occuper et, à son retour, écrivit à son colonel une lettre dont voici quelques extraits : (la traduction, comme on le verra bien, est d'Alexandre Dumas) :

« .... Je viens de voir les restes de cette grande muraille qui séparait l'ancien monde du monde encore incivilisé à cette époque, c'est-à-dire de l'Europe.

« Elle a été bâtie par les Perses ou par les Mèdes, pour les garantir des invasions des barbares.

« Les barbares, c'était nous, mon cher colonel.

« Pardon, je me trompe : vos aïeux, princes géorgiens, faisaient partie du monde civilisé.

« Quel changement d'idées! quelle succession d'événements!

« Si vous aimez aspirer, toucher et rejeter la poussière des vieux livres, ce dont toutefois vous me permettrez de douter, je vous conseille d'apprendre le tatar, — bon! j'oublie que vous le parlez comme votre langue maternelle, — de lire *Derbent namé*, de vous rappeler votre plus vieux latin, de lire *de Muro Caucasio*, de Baer; de feuilleter un peu Gmélius (Samuel Théophile), celui qui, après avoir été prisonnier du kan des Kirghis, est venu mourir au Caucase. Je vous conseille de regretter que Klaproth n'en ait rien écrit, et que le chevalier Gamba en ait écrit quelque chose comme une niaiserie, j'en ai grand'peur. Enfin, comparez encore les uns aux autres une douzaine d'auteurs dont j'ai oublié jusqu'aux noms, ou que je ne connais pas, mais qui, eux, connaissaient la muraille du Caucase et qui en parlaient; puis alors, vous appuyant sur les preuves les plus authentiques, vous avouerez :

« 1° Que l'époque de la construction de cette muraille vous est parfaitement inconnue;

« 2° Qu'elle est bâtie, ou par Isfendiar, ou Iskender, — les deux mots veulent dire Alexandre le Grand, — ou par Chosroès, ou par Nouchirvan.

« Et votre témoignage, ajouté à tous ceux que nous avons déjà, rendra la chose claire comme le soleil au moment extrême d'une éclipse.

« Mais ce qu'il y aura de prouvé, si cela toutefois ne reste pas douteux, c'est que cette muraille commençait à la Caspienne et finissait au Pont-Euxin.

(1) On n'a point dit à M. Moynet le secret de cette mystérieuse rapidité. Il est question aujourd'hui d'un moyen de communication plus réel : on parle d'établir un canal maritime entre la mer Caspienne et la mer Noire. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Gustave Cazavan, d'après le *Journal des Économistes*.

« La dépression de terrain par laquelle la mer Caspienne communiquait, au dire des anciens auteurs, avec la mer Noire, au commencement des temps historiques, a été retrouvée (?). Cette dépression n'a cessé de contenir un cours d'eau considérable, qui peut être rendu aujourd'hui, par la volonté de l'homme, à la destination que les circonstances locales lui avaient assignée jadis. Il est constaté aujourd'hui que le Manytch, qui à l'ouest se jette dans le Don, à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve dans la mer d'Azof, a une branche orientale qui se prolonge jusqu'à la mer Caspienne, et forme un cours d'eau continu de l'une à l'autre mer. Ce double fleuve contient toujours de l'eau, et pendant une partie de l'année, en grande abondance; il a été parcouru aux mois d'avril et de mai 1859, presque d'une extrémité à l'autre, par une flottille russe composée d'un côtre à voile et d'un autre petit bâtiment.

« Ces bâtiments, équipés aux frais du gouvernement russe, furent transportés par terre à Modschar, parce que le Volga n'était pas encore débarrassé de ses glaces et qu'il était urgent de profiter des hautes eaux du printemps. On emporta du bois à brûler, des briques pour établir des fours de campagne, pour quatre mois de vivres, etc. L'expédition, conduite par M. Sitnikow, et composée de géomètres qui avaient été chargés d'un premier travail topographique, partit le 5 avril 1859 de Modschar, les embarcations ayant été mises à flot sur le Maschtuk-Gol, parce que le débordement des eaux et la force du courant n'avaient pas permis d'amener les voitures sur un point plus rapproché de la mer Caspienne. Non-seulement tous les canaux étaient remplis d'eau, mais la plaine était inondée au loin. Ce fut même là un obstacle pour l'expédition, qui perdit beaucoup de temps à trouver son chemin.

« Cependant, dès le 24 avril, on avait dépassé le lac de Sasta, et on se trouvait à proximité de la bifurcation. On était au point de partage des eaux, et, en effet, le fleuve avait si peu de profondeur, qu'on eut peine à avancer, d'autant plus qu'il ne recevait que très-peu d'eau d'un de ses affluents, le Kala-Uss, qui est à la vérité large et profond, mais qui déborde et verse ses eaux dans la plaine peu avant d'arriver au Manitch. M. Sitnikow suivit donc le conseil d'un prêtre kalmouk, et remonta le Kala-Uss, qui, pendant une dizaine de kilomètres, coule presque parallèlement au cours d'eau principal. On quitta cette rivière au point où elle tourne au sud, et l'expédition tout entière, hommes et bâtiments, rejoignit par terre le Manytch, qu'elle retrouva à 4 kilomètres de distance, au point où passe la route d'Astrakhan à Stauropol. A partir de là, on trouva de l'eau en abondance, et la flottille parvint sans difficulté dans le Liman Manytch, où malheureusement une violente tempête détruisit la plus petite des embarcations, dont néanmoins l'équipage fut sauvé. On arriva enfin le 24 mai, sans autre accident, à Rostow sur le Don.

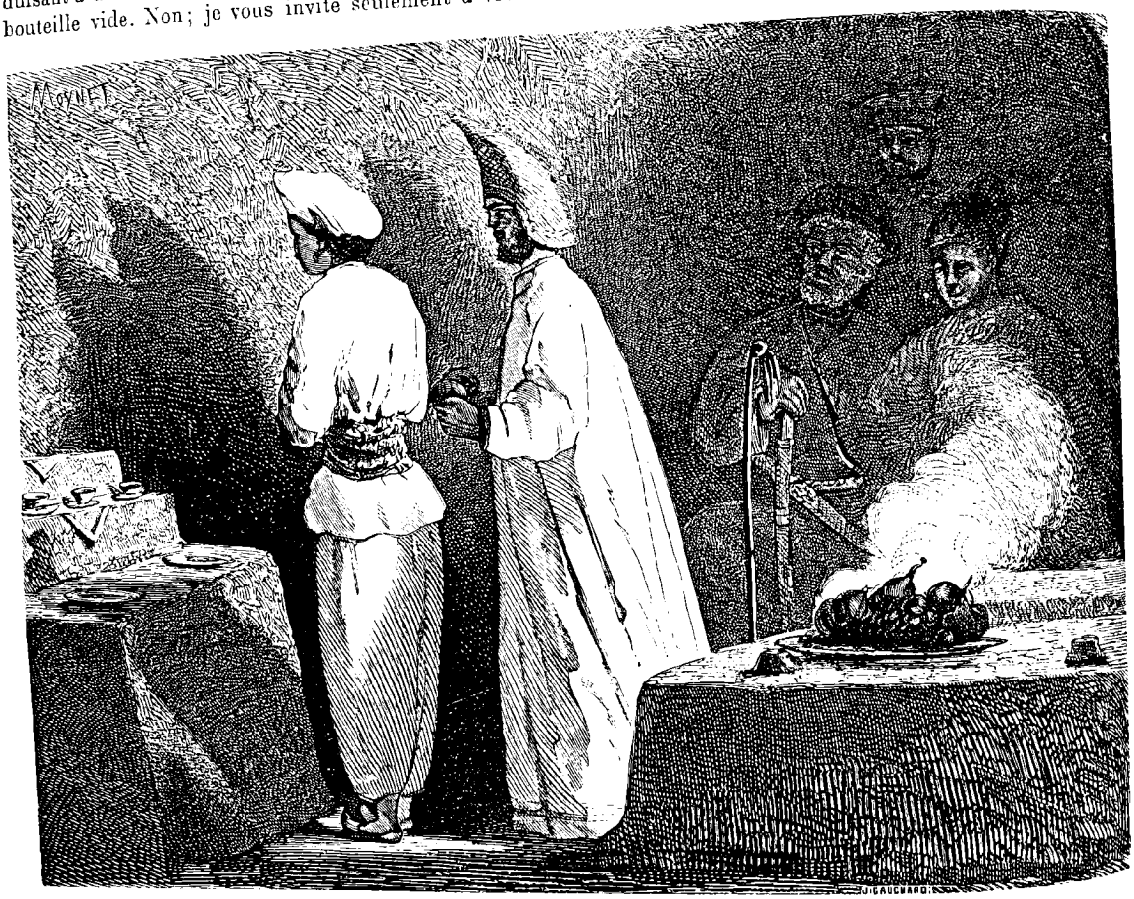
« Pendant la durée de l'expédition, les inspecteurs des entrepôts de Modschar et de Huyduk avaient dû mesurer à courts intervalles la hauteur de l'eau dans les canaux et lacs de leurs arrondissements, depuis la mer Caspienne jusqu'aux lacs Kœkœ-Ussun et de Sasta. L'inspecteur de Modschar, après avoir constaté, le 19 avril, que le pays était inondé partout au loin, remarqua un commencement de baisse dès le 26 du même mois, et quelques jours après, cette baisse avait fait de si grands progrès, que la plupart des terrains étaient à sec, et que les canaux ne contenaient plus que fort peu d'eau. S'étant informé des causes de ce phénomène, qui lui paraissait inexplicable, il apprit que depuis quelques années le cours du Manytch avait considérablement diminué, et que cela provenait de ce que les Turcomans qui occupaient les vastes plaines de la rive droite de la Kouma avaient établi des barrages non-seulement sur ce fleuve, mais encore sur les divers canaux du Manytch, pour inonder leurs prairies et irriguer leurs champs. C'est pour ce motif que ni la Kouma, ni le Manytch, n'arrivent aujourd'hui jusqu'à la mer Noire. Tels sont les résultats géographiques, connus jusqu'ici, de cette expédition, et ces résultats ne peuvent laisser aucun doute sur la possibilité d'établir un canal navigable entre les deux mers. »

« L'affaire en est là, mon cher colonel, et, j'en ai bien peur, en restera là, malgré vous, malgré moi et malgré tous les archéologues, tous les savants, et même tous les ignorants à venir.

« La vérité pure, la vérité vraie, la vérité incontestable, c'est qu'elle existe; mais que ses fondateurs, ses constructeurs, ses défenseurs, autrefois célèbres, sont aujourd'hui couchés sans nom dans des tombeaux sans épitaphe, ne s'inquiétant guère de ce que l'on dit et même de ce que l'on rêve d'eux. Je ne troublerai donc ni leurs cendres, ni votre repos, en vous conduisant à travers l'aride antiquité à la recherche d'une bouteille vide. Non; je vous invite seulement à vous promener avec moi un beau matin du mois de juin, afin de voir les vénérables restes de cette muraille du Caucase.

« Les *portes de fer* de Derbent, aujourd'hui des portes de toile, s'ouvrent pour nous au point du jour, et nous quittons la ville. Mes compagnons, dans ce voyage pittoresque, sont, outre vous, mon cher colonel, le commandant de Derbent, major Cristnikoff. Nous avions encore avec nous un capitaine du régiment de Kourinsky, et là se borne le nombre des Russes curieux.

« Depuis le règne de Pierre le Grand, savez-vous combien de fois les Russes ont visité cette huitième



Cérémonie guèbre au temple d'Atesh-Gah. — Dessin de M. Moynet.

merveille du monde que l'on appelle la muraille du Caucase?

« Trois fois; et encore je n'aurais pas dû dire depuis Pierre le Grand, mais Pierre le Grand compris.

« La première fois, c'était Pierre le Grand, 1722.

« La seconde fois, c'était le colonel Werkowsky, qui finit si tragiquement de la main d'Ammulat-Bey, 1819.

« Et la troisième fois, nous, 1832.

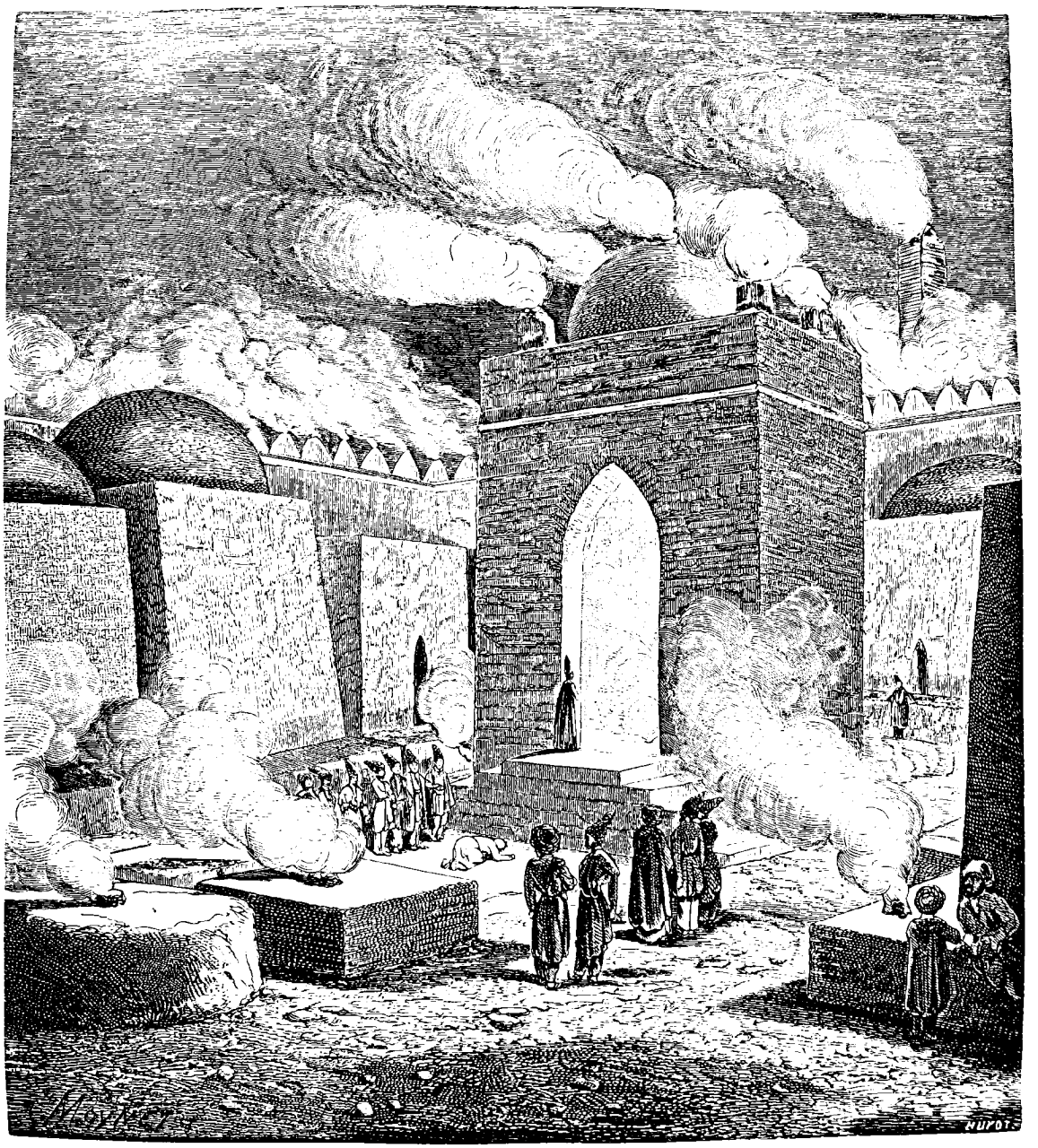
« Peut-être penserez-vous que le voyage est difficile, lointain, dangereux. Rien de tout cela, mon cher colonel : ayez donc l'esprit en repos sur nous; il s'agit seulement de prendre une dizaine de Tatares armés, de monter sur son cheval de gauche à droite, ou même de droite à gauche, comme font les Kalmoucks, et de partir comme nous l'avons fait.

« Le matin était très-beau, quoiqu'il étendît sur nous ses brouillards comme un voile. Mais on sentait que ce voile allait se lever et nous montrer le visage resplendissant du soleil. Le chemin capricieux grimpait tantôt sur la montagne, et tantôt s'enfonçait dans les vides du terrain, rides profondes qui sillonnent le front soucieux du Caucase. Les physionomies sombres des Tatares, avec leurs énormes papacks, leurs armes brillantes d'or et d'argent, leurs beaux chevaux de montagnes, les rochers au-dessus de notre tête, la mer sous nos pieds, tout cela

était si nouveau, si sauvage, si pittoresque, qu'il fallait arrêter à chaque pas, admirer ou s'étonner.

« Le commandant voulait, avec assez de raison et avant tout, visiter les curiosités des environs. Nous commençâmes donc notre investigation par la caverne des Dives ou des Géants, située à cinq verstes de Derbent au fond d'un précipice appelé Kogne-Kafe, c'est-à-dire le précipice des Esprits.

« Non loin du village Dach-Kessène les eaux des montagnes se sont réunies et ont creusé un chemin à leur guise.



Le temple du Feu à Atesh-Gah, près de Bakou [1]. — Dessin de M. Moynet.

Au fond de ce chemin coule un charmant petit ruisseau qui conduit à la caverne où l'imagination des montagnards a placé les Dives, c'est-à-dire les géants de la Bible, fils des hommes et des anges. Un précipice et le lit même du ruisseau est le seul chemin qui conduise à la grotte des Dives, ou autrement dit à la tombe du vizir,

1. Les anciens temples du Feu sont rares. On en voit deux, en Perse, à Nacht-i-Roustan. « Sur un rocher qui s'avance en s'élevant un peu au-dessus de la plaine, se trouvent, sculptés dans sa masse, deux autels du Feu exactement semblables. Aux quatre angles sont figurées des espèces de petites colonnes engagées, entre lesquelles sont évidées quatre niches. A la partie supérieure règne, sur les quatre côtés, une corniche surmontée d'une denture en forme de créneaux. » (E. Flandin, *Voyage en Perse.*)

un vizir ayant, à ce qu'il paraît, été tué ici dans une des invasions persanes. Nous marchions sur des pierres moussues sous un berceau de branches. Tout à coup nous nous trouvâmes en face de la caverne. Devant la caverne le ruisseau s'élargit, et un énorme bloc de rocher, tombé du sommet de la montagne, en garde l'entrée comme une sentinelle.

« Cette entrée, qui peut avoir quinze ou dix-huit pieds d'ouverture sur six pieds de haut, est toute noircie par la fumée. A l'intérieur, la caverne s'élargit. En dehors est creusé un abri pour les chevaux. Le sol de la caverne est couvert d'ossements, ce lieu étant un refuge de brigands et de bêtes féroces, races qui, presque toujours, laissent un certain nombre d'os aux endroits qu'elles fréquentent. Un de nos Tatars nous raconta y avoir tué l'an passé une hyène. Du reste, la caverne des Esprits trompa complétement notre attente; les faibles mortels ne peuvent y respirer, tant l'atmosphère en est étouffante. La seule entrée, ornée d'arbres auxquels s'enlacent des ceps de vigne, est digne d'attirer une attention déjà distraite par toutes les beautés de la nature qui seront offertes aux voyageurs avant d'en arriver là.

« Nous continuâmes donc notre course.

« Non loin de la caverne des Dives, et près du village Dgaglani, est la grotte d'Emdjekler-Pir ou des Saintes-Mamelles.

« Mais, pour arriver là, il nous fallut de nouveau quitter nos montures, et descendre, en nous accrochant aux buissons, jusqu'au fond d'une profonde vallée où l'on nous montra une petite voûte de cinq ou six pieds de diamètre, du plafond de laquelle pendaient des stalactites ressemblant en effet à des mamelles, et de l'extrémité de chacune de ces mamelles tombaient des gouttes d'eau. Les femmes des villages voisins estiment fort la vertu de cette eau. Lorsqu'une nourrice perd son lait, elle vient dans cette caverne, égorge un mouton, délaye un peu de terre avec l'eau des saintes mamelles, et la boit en grande confiance. La foi est si grande, que si elle n'est pas guérie tout à fait, elle sera du moins soulagée. Nous bûmes de cette eau, mais pure; puis ayant remonté jusqu'à la cime du rocher, nous nous dirigeâmes vers l'occident pour voir l'opposé de ce que nous venions de voir, c'est-à-dire une source sortant de terre au lieu de tomber du plafond.

« Ah! celle-là, nous dit notre conducteur en se dressant sur ses étriers et en soulevant son papack, elle a rafraîchi un des plus puissants rois et un des plus grands hommes qui aient jamais existé, double qualité rarement réunie : le padishah russe Pierre le Grand y a bu lorsqu'il a pris Derbent. »

« Nous sautâmes à bas de nos chevaux, et nous bûmes respectueusement un large coup à ce ruisseau sacré.

« Il coule toujours par la même ouverture; mais depuis cent ans nul buveur ne s'est incliné sur sa rive qui ait fait oublier le premier.

« Nous nous étions rapprochés de la muraille du Caucase, qui s'accroche au rocher même duquel sort cette source. Il est curieux de comparer l'œuvre de la nature avec celle de l'art, le travail du temps et celui de l'homme.

« La lutte de la destruction contre la matière était visible, et parfois avait l'air d'être intelligente : une graine de hêtre était tombée dans une gerçure de la pierre où elle avait rencontré un peu de terre végétale, et alors la graine avait poussé et était devenue un grand arbre, dont la racine avait fini par disjoindre et faire éclater la muraille. Le vent, en s'engouffrant dans les ouvertures commencées, avait fait le reste. Seul, le lierre, compatissant comme les chantres et les troubadours qui recueillaient et réunissaient les débris du Tasse, seul le lierre rattachait les pierres déjà tombées aux ruines prêtes à tomber de la muraille.

« Cette muraille se dirigeait en droite ligne de la forteresse Narine-Kale à l'occident, sans s'interrompre ni aux montagnes, ni aux précipices; elle était flanquée de petites tours placées à des distances inégales les unes des autres et de grandeurs inégales elles-mêmes. Elles servaient probablement de postes principaux; on y renfermait des armes et des vivres; les commandants y habitaient, et l'on y rassemblait, en cas de guerre, les troupes qui, par le sommet de la muraille, communiquaient d'une tour à l'autre.

« Cette muraille, quoique s'éloignant de Derbent, conserve le même caractère qu'à Derbent : sa hauteur change selon la situation du terrain, et dans les descentes rapides, elle s'abaisse en forme d'escalier. L'intérieur, c'est-à-dire la moelle de la muraille, si l'on peut s'exprimer ainsi, est composé de petites pierres réunies avec de la glaise et du ciment. Les tours dépassent les murailles, mais d'une archine à peine. C'est, au reste, le caractère des forteresses asiatiques, en opposition avec celui des forteresses gothiques de l'Occident, où les tours s'élevaient de beaucoup au-dessus des remparts. Elles sont vides et presque toutes coupées longitudinalement par des meurtrières; mais ce qu'il y a de plus curieux, ce qui constate la haute antiquité de cette muraille, c'est que la même chose que Denon remarque dans les pyramides des pharaons, je le remarquerai ici : absence complète d'arches.

« Je suis descendu dans tous les passages souterrains de ces tours conduisant à des sources ou à des réservoirs; nulle part je n'ai retrouvé l'arche. Ma conviction est que les constructeurs de ce gigantesque ouvrage ne la connaissaient pas.

« Maintenant, comment se prolongeait la muraille? de quel côté se dirigeait-elle? jusqu'où allait-elle? s'étendait-elle bien au delà des restes que l'on trouve encore aujourd'hui? Voilà une question qui, selon toute probabilité, restera éternellement obscure. »

Cette citation a pu paraître un peu longue, mais elle nous dispense de raconter l'excursion que nous fîmes nous-mêmes avec deux officiers russes et notre interprète. Nous avons vu ce que Bestucheff Martinsky a décrit, et nos impressions ont été les mêmes que les siennes; seulement nous ne les aurions pas exprimées aussi vivement.

Que l'on sorte de Derbent du côté de l'Europe ou du côté de l'Asie, on rencontre partout une quantité considérable de pierres tumulaires avec des inscriptions tatares, persanes, arméniennes. On ne détruit jamais ces monuments funèbres : la population de Derbent n'approche pas du dixième de celle dont les tombes couvrent le sol.

Nous passons trois jours à Derbent.

En sortant de Derbent, on s'avance entre la mer à gauche et les montagnes du Daghestan à droite. La route est à peine tracée, et, faute de voyageurs, elle manque un peu d'animation; en revanche, elle n'est que trop pittoresque, comme nous nous en apercevons en arrivant près d'un torrent, sur lequel on a négligé de jeter un pont. Heureusement nous avions fort avancé notre éducation de voyageurs : un torrent, si rapide qu'il soit, ne nous effraye plus; celui-ci, après avoir été sondé par un cavalier, est assez aisément franchi au grand galop. Nous arrivons le soir à Kouba.

Kouba est perché sur une hauteur. A ses pieds coule la Koudioul-Tchay. Cette rivière sépare la ville d'un faubourg habité par les juifs, qui, au lieu d'être commerçants, comme partout ailleurs, se sont faits cultivateurs et industriels. On attribue cette particularité à la présence des Arméniens, contre lesquels les juifs ne peuvent lutter de finesse. Selon un proverbe très-usité dans le Caucase, il faut six juifs des plus rusés pour tromper un Arménien.

A Kouba on fabrique des tapis, des broderies et des lames de kangiars.

Le lendemain, nous reprenons notre route, en nous dirigeant vers la pointe du cap l'Apchéron.

Le soir, nous apercevons dans le désert un grand monument en ruines : c'est un ancien caravansérail persan; nous y faisons allumer du feu. Kalino, notre interprète, m'avertit qu'avant le lever du jour nous irons nous mettre en embuscade pour tirer les gazelles qui descendent de la montagne et viennent boire à un ruisseau voisin; je n'ai garde de manquer une si belle occasion. A l'heure dite, nous allons tous attendre, à plat ventre dans l'herbe, le moment où il plaira à ces gentilles créatures de paraître. On les aperçoit enfin : elles ont un moment d'hésitation, mais ne voyant rien remuer, elles avancent avec confiance; nous leur envoyons chacun notre coup de fusil. En un instant, elles s'élancent et remontent vers les hauteurs, laissant deux d'entre elles sur le terrain. J'avoue que je me suis senti un remords : aucun visage sur terre n'exprime plus de douceur que celui de la gazelle; en conscience, j'aime mieux chasser tout autre animal, le scorpion, par exemple. De plus, celui-là, nous n'avons pas la peine de le chercher ni de l'attendre : il vient à nous plus souvent que nous ne le désirons.

Nous nous éloignons de la mer pour traverser le cap l'Apchéron, et nous recommençons à monter et à descendre, toujours au galop. La mer reparaît, et à nos pieds, au bas de la colline (car nous sommes sur l'extrémité de la chaîne du Caucase), nous découvrons Bakou! Bakou, la ville des Guèbres, des Parsis! Nous voyons à droite et à gauche des couches de naphte à ciel découvert et en pleine exploitation.

On sait que le naphte est une espèce de bitume liquide, très-inflammable. Le sol sur lequel est bâti Bakou en est plein; si on introduit assez profondément, en quelque endroit que ce soit, un bâton dans la terre et qu'on approche une lumière de l'orifice du trou que l'on a fait, on a immédiatement un bec de gaz.

La végétation autour de Bakou est à peu près nulle, non que le sol ne puisse être fertile; il est chauffé surabondamment par les feux souterrains, mais l'eau manque; ce qui fait qu'un jardin est, à Bakou, un luxe princier.

La journée est magnifique. La triple enceinte des murailles noires et crénelées de la ville persane, le palais du khan, la tour de la Demoiselle et les minarets se détachent en teinte sombre sur les bâtiments de la ville, tous plus modernes et badigeonnés à la chaux.

Bakou a conservé sa physionomie persane, malgré la domination russe, qui, du reste, y est toute récente. Les monuments de la vieille civilisation sont encore debout. Les sculptures du palais des khans sont dans un état parfait de conservation. La porte principale de cet édifice est un chef-d'œuvre. Dans le bazar on trouve un ancien caravansérail en ruine, dont les chapiteaux sont d'un dessin admirable. Les minarets et la vieille mosquée sont couverts d'un luxe d'arabesques plein d'élégance. A côté de la vieille cité, il s'en est élevé une autre toute composée de cabanes en bois.

Bakou est le meilleur port de la mer Caspienne.

En tout temps la ville de Bakou a été considérée comme une ville sainte par les Guèbres.

M. Pigoulevsky, qui nous a donné l'hospitalité, nous conduit le soir même au couvent des Parsis, situé à vingt-deux verstes de Bakou; c'est le fameux sanctuaire Atesh-Gah, où brûle le feu éternel.

Les prêtres, nous dit notre hôte, sont au nombre de trois seulement : ils sont venus de Delhi; ils ont un autre couvent à Bombay. Persécutés par les mahométans depuis l'an 655, les Parsis sont proscrits et dispersés : ils ne mangent jamais rien de ce qui a vécu; ils ne doivent jamais verser le sang. Ces pauvres gens sont les plus doux et les plus inoffensifs des hommes; ceux qui sont à Atesh-Gah y vivent paisiblement sous la protection de la Russie.

Nous arrivons dans une vaste plaine : des feux s'échappent d'ouvertures irrégulièrement placées; au milieu, s'élève un édifice crénelé; de chaque créneau sort une gerbe de flamme; un foyer plus intense, composé de cinq feux, couronne la plus haute coupole.

A l'intérieur, le spectacle est imposant : partout le feu sort de terre; sous la coupole centrale, l'autel est couvert de flammes.

Nous assistons à une cérémonie religieuse; les prêtres chantent sur un ton fort doux, et leurs voix sont quelquefois accompagnées par les sons clairs de petites cymbales. L'office terminé, on nous offre un morceau de candi et des fruits.

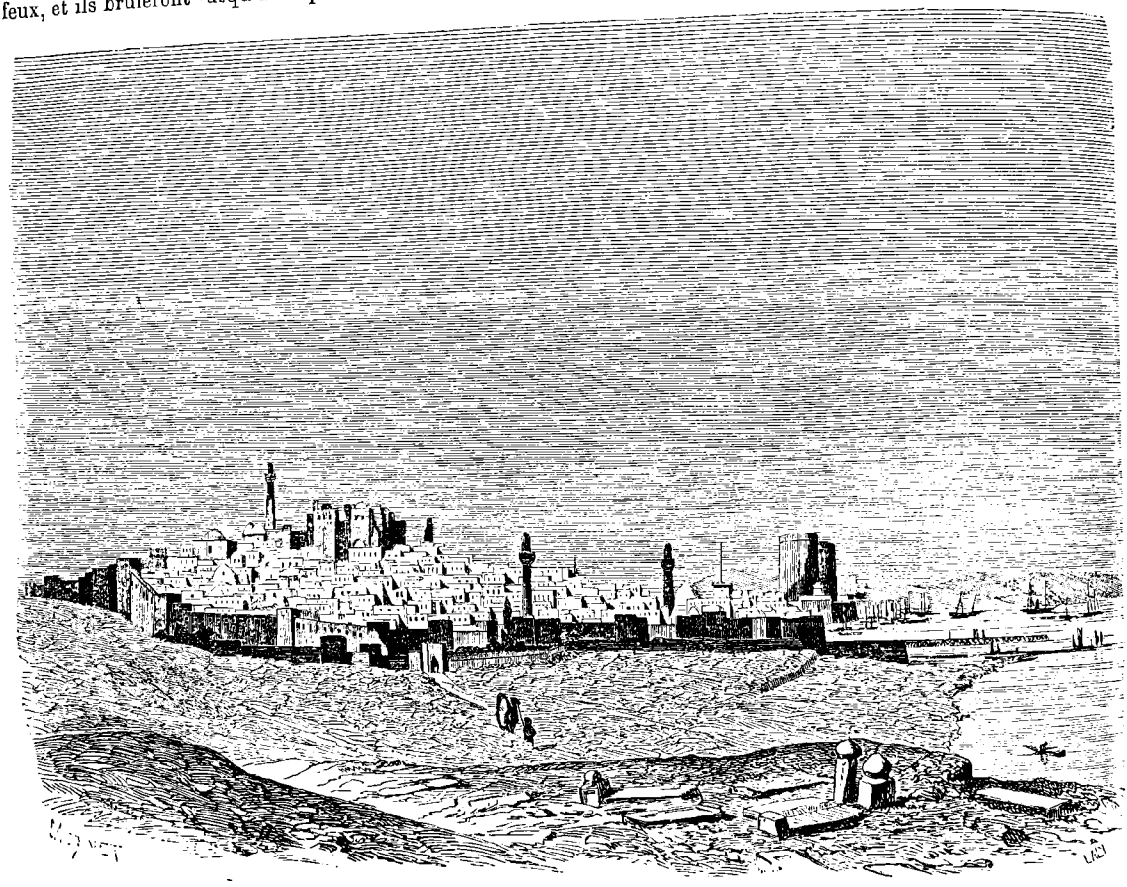
Il nous reste à voir les feux de mer. Le lendemain, un capitaine, M. Freygang, nous fait gréer un canot, et nous

nous dirigions, par une belle nuit, jusqu'aux émanations de naphte qu'on devine de suite à leur odeur. Un des matelots, muni de bon nombre d'étoupes, en allume quelques-unes et les jette à la mer, à un endroit où elle semble bouillonner; à l'instant même, toute la surface de la mer s'enflamme sur une étendue d'une quarantaine de mètres. Nous allons plus loin répéter la même expérience, et l'incendie se propage, nous nous promenons sur un océan de feu. Quels décors! quelle féerie! il faut enfin nous éloigner; derrière nous brillent toujours les feux, et ils brûleront jusqu'à ce qu'un vent impétueux vienne les éteindre, ce qui peut se faire attendre quinze jours et même un mois.

Après les feux, nous avons encore à admirer l'ancien palais des kans, belle ruine persane dont les portes sont plus ouvragées que nos plus riches dentelles; c'est une page des *Mille et une Nuits*.

A l'extrémité du cap de l'Apchéron, se trouve une île appelée Sviatoï (île sainte), parce que, comme Bakou, elle a des puits de naphte.

Autour de la ville, sur le bord de la mer, on a creusé des puits dont la profondeur varie de cinq à vingt mètres,



Vue de Bakou (Russie d'Asie). — Dessin de M. Moynet.

à travers une marne argileuse, imbibée de naphte. La plus grande quantité donne un naphte noir, quinze donnent du naphte blanc.

On n'approche jamais de feu de ces puits en exploitation; ils s'enflammeraient, et on ne pourrait les éteindre.

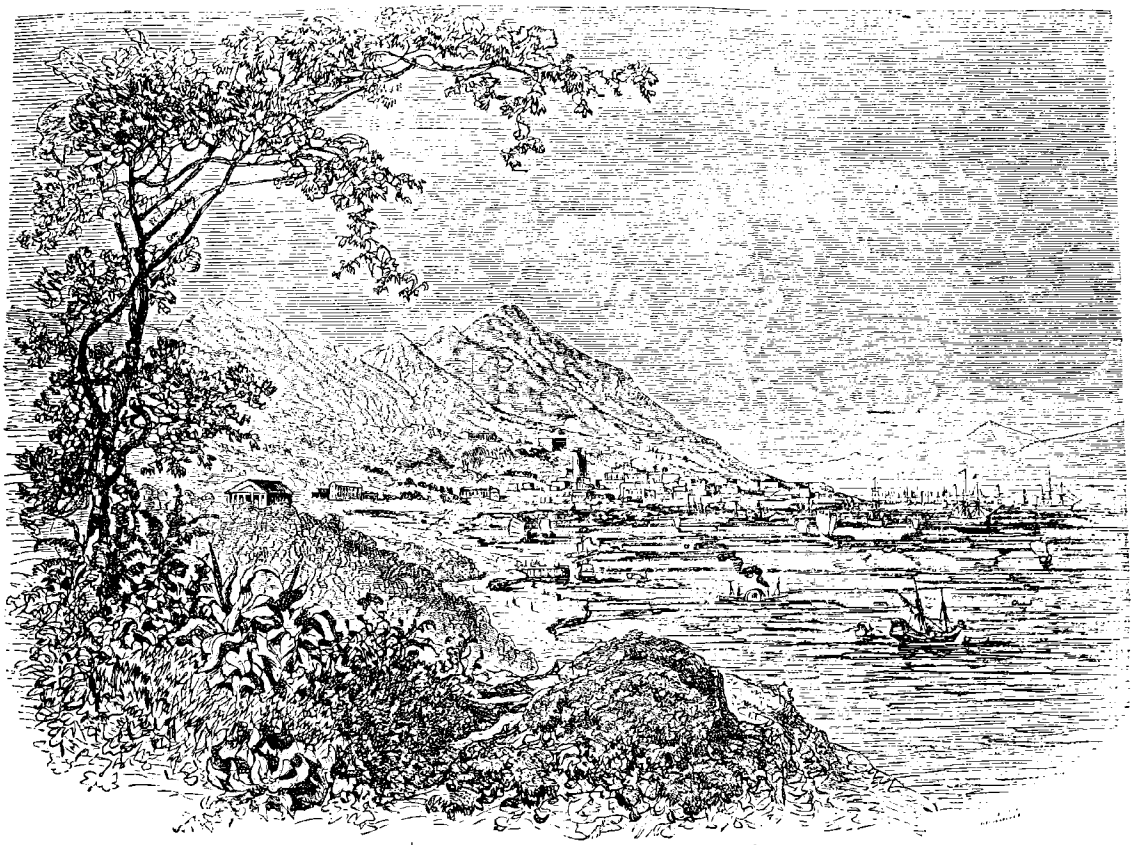
J'en ai vu un immense, qu'un accident a enflammé au commencement de ce siècle; il brûle encore.

Plusieurs se sont enflammés sans cause connue.

Le naphte est léger et transparent quand on l'épure; les outres qui servent à transporter le vin en sont enduites; les Tatares, qui ont horreur de la graisse de porc, se servent aussi du naphte pour graisser les roues de leurs chariots. C'est un progrès. Autrefois les Tatares étaient tout fiers de l'insupportable bruit que faisaient les deux roues de leur charrette (arba). « On nous entend de loin, disaient-ils, nous sommes d'honnêtes gens: nous n'avons pas besoin de silence, et nous ne voulons pas glisser sur les routes comme des voleurs[1]. »

E. MOYNET.

1. Klaproth.



Vue de Hong-Kong. — Dessin de Sabatier d'après une aquarelle de M. de Trévise.

# VOYAGE EN CHINE ET AU JAPON,

1857-1858.

TEXTE PAR M. DE MOGES. — DESSINS D'APRÈS M. DE TRÉVISE[1].

## LA CHINE.

Arrivée en Chine. — L'île de Hong-Kong. — Dîner chez le gouverneur. — Un théâtre chinois. — M. Jardine. — Le collége des missionnaires. — La vallée Heureuse.

.... Nous quittons Singapore le 8 octobre 1857, et nous saluons en passant Pedra-Branca et Poulo-Condore. Malgré quelques craintes de typhon, nous remontons heureusement cette partie de la mer de Chine, et, le 13 octobre, le Céleste-Empire s'offre à nos yeux.

Nous traversons toute une flottille de jonques, rangées en ligne, qui traînent chacune un large filet. L'horizon en est couvert, et c'est par centaines qu'on peut les compter. Rien sur les côtes de France ne peut donner l'idée d'un mouvement pareil. Nous passons au milieu d'elles, en prenant garde d'en écraser. Toute une famille, entassée pêle-mêle, se presse sur le frêle esquif. C'est tout leur avoir, c'est leur habitation, leur demeure. La Chine possède dans ces hardis pêcheurs une vaste pépinière d'excellents matelots. Nous mouillons, au coucher du soleil, à l'embouchure de la rivière de Canton, près de l'île de Lema. Le lendemain, nous remontons le

1. M. le marquis de Moges et M. le marquis de Trévise, petit-fils du maréchal Mortier, ont été attachés à l'ambassade française qui, envoyée au printemps de 1857 en Chine et au Japon, était de retour en France au commencement de 1859. Tous deux ont mis à profit leur séjour dans ces contrées, dont nous parlons si souvent et que nous connaissons encore si peu, pour les bien étudier. Ils ont

fleuve, large, en cet endroit, de près de vingt lieues, et nous naviguons à travers les groupes d'îles qui encombrent son embouchure. Nous atteignons bientôt Castle-Peak-Bay, petit port situé entre Macao et Hong-Kong, et, après quatre mois et demi de mer et six mille lieues parcourues, *l'Audacieuse* jette l'ancre au milieu de l'escadre française.

L'île de Hong-Kong a été cédée à la Grande-Bretagne par le traité de Nankin. Ce n'était, en 1842, qu'un rocher aride, habité par quelques pêcheurs ; aujourd'hui, c'est une grande ville, ornée de somptueux édifices et peuplée de près de soixante-dix mille habitants. Là où quelques misérables jonques échappaient avec peine à la rapacité des pirates, les bâtiments de guerre et de commerce de toutes les nations, pressés les uns contre les autres, viennent chaque jour jeter l'ancre. Là où de pauvres pêcheurs entassaient quelques rares sapèques dans l'année, l'on entend aujourd'hui le bruit incessant des dollars. Quinze années ont suffi au génie colonisateur de la Grande-Bretagne pour opérer cette merveille et pour faire de ce lieu, inconnu jusque-là, le port le plus fréquenté de ces mers. Des docks, des hôpitaux, des magasins pour l'armée et pour la marine ont été établis ; une belle cathédrale gothique a été construite ; et chacun des riches négociants européens en Chine a tenu à honneur de fixer son domicile et de se bâtir un palais sur cette terre devenue anglaise. Aujourd'hui, une large rue macadamisée, plantée d'arbres et bordée de trottoirs, longe, durant plus d'une lieue, la rade entre deux lignes non interrompues de maisons européennes ou chinoises, et de vastes capitaux sont chaque jour employés à de nouvelles constructions. Toute la partie qui borde le quai est occupée par les entrepôts et les marchandises, et les nouveaux arrivants sont obligés de gravir la montagne.

L'hôtel du gouverneur, *government house*, s'élève au-dessus de la ville. De la promenade qui l'entoure, on domine la rade, sans cesse sillonnée par de légers steamers, ou retentissante du bruit du salut d'un bâtiment de guerre qui jette l'ancre.

Le dîner que nous y donne sir John Bowring, le lendemain de notre arrivée, ne manque pas d'un certain intérêt. Nous quittons le bord à sept heures, et nous trouvons au débarcadère huit palanquins qui nous attendent. Le baron Gros[1], porté par quatre Chinois, passe le premier, puis le commandant d'Aboville et nous autres. Les coolies du consul, tenant des lanternes chinoises, éclairent notre marche à travers la montagne. Sir John nous reçoit le plus gracieusement du monde, nous présente à sa famille, aux autorités de la colonie et aux chefs des principales maisons anglaises. On se met à table, et nous ne tardons pas à faire une fâcheuse découverte. Il est d'usage à Hong-Kong, lorsque l'on est invité quelque part, d'amener avec soi son *boy*. Celui qui, comme nous, n'a pas derrière lui un jeune Chinois fraîchement rasé, avec une queue élégamment entrelacée et une longue robe blanche, risque de mourir de soif et de faim à côté d'une table somptueusement servie. C'est ce qui nous serait à la lettre arrivé, sans l'obligeance de nos voisins, qui, voyant notre embarras et souriant à notre inexpérience, s'empressèrent de mettre leurs *boys* à notre disposition. A minuit l'on se retire, et nous avons peine à retrouver nos chaises et nos coolies au milieu de soixante palanquins entremêlés et de cent cinquante Chinois criant et cherchant à se faire reconnaître. En revenant, nous songions à ce que la situation avait réellement d'extraordinaire : tous ces Anglais, servis uniquement par des Chinois et des Hindous avec qui la Grande-Bretagne est en guerre ; sir John Bowring, dont la tête est mise à prix, calme et tranquille, quoique tout environné de Chinois ; lord Elgin, qui doit décider des grands coups à porter à la Chine, retournant à son bord, la nuit, sans escorte, porté par quatre coolies. Ce sont de ces choses, on en conviendra, que l'on ne voit guère ailleurs que dans l'extrême Orient, et certainement de nature à impressionner de nouveaux arrivants de France.

Nous faisons connaissance avec nos collègues de l'ambassade anglaise, et des rapports de la plus cordiale intimité s'établissent promptement entre nous. Nous allons visiter ensemble les magasins des marchands de curiosités et les ateliers des principaux peintres indigènes. Nous assistons à un grand *singsong*, ou représentation théâtrale donnée gratuitement à leurs concitoyens par quelques riches négociants chinois, qui ont fait les frais d'une troupe de comédiens et d'un vaste hangar en bambou. D'une estrade réservée, nous voyons la foule qui ondule et se renouvelle sans cesse ; car le spectacle commence à huit heures du matin et dure jusqu'à huit heures du soir, sans que jamais la scène reste vide un seul instant. Des héros de toutes sortes, des génies, des dieux y prennent place, et s'y livrent aux combats les plus fabuleux. Rien n'égale la pantomime des acteurs chinois et le luxe des costumes, tous éclatants d'or et de soie. Les femmes ne montent jamais sur la scène dans l'Empire du Milieu ; les rites s'y opposent, et leurs rôles sont joués par de jeunes Chinois. Le ton de ces acteurs est tellement aigu et criard, la musique est tellement bruyante, qu'au bout d'une demi-heure, le pauvre Européen égaré en ces lieux demande grâce et s'enfuit.

Il y a quatre mille catholiques à Hong-Kong et une

observé avec attention la nature et les hommes, les paysages, les monuments, les physionomies, les mœurs, et ils ont noté leurs souvenirs, M. de Moges dans une narration, M. de Trévise dans un album : ce que le premier décrivait d'un style élégant et rapide, le second, aux mêmes heures de loisir, le figurait avec esprit et goût dans une suite d'aquarelles que l'on pourrait attribuer à nos meilleurs artistes. Le livre et l'album s'éclairent et se complètent ainsi l'un l'autre ; mais l'album n'est pas publié et probablement ne le sera jamais : nous considérons donc comme une bonne fortune d'être autorisé à en détacher quelques pages et à les encadrer ici avec le texte même de M. de Moges. Cette union de deux témoignages sincères, semblables sous des formes différentes, nous paraît intéressante, instructive, et tout à fait digne d'être recommandée comme exemple à ceux de nos jeunes compatriotes que leurs fonctions ou le seul amour des voyages conduit de même loin de la France.

Voici le titre du livre de M. de Moges : *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon en* 1857 *et* 1858. 1 vol. in-18. Hachette et Cie. 1860.

1. Commissaire extraordinaire, chef de l'ambassade française.

belle église desservie par les Pères italiens. Près de là se trouve la procure des Missions étrangères en Chine.

Nous assistons, à la procure, au départ de trois courriers chinois se rendant dans les provinces du Nord, et l'un jusqu'aux frontières du Thibet. Ils seront trois mois dans leur voyage, naviguant presque toujours sur les fleuves et sur les canaux. A la sortie de Canton, il y a une énorme montagne à franchir. Tous les transports s'y font à dos d'homme, et on trouve des maisons de roulage très-bien organisées pour ce service. Qu'on juge de l'immense activité de ce transport, en songeant que toutes les matières premières fabriquées à Canton ou destinées à l'exportation passent par cette route. De l'autre côté de la montagne coulent des rivières dans toutes les directions. Avec l'argent destiné aux missions, les courriers achètent à Canton des toiles et autres marchandises indigènes, dans lesquelles ils enveloppent avec soin les objets européens et religieux qu'ils portent aux chrétientés. Arrivés à leur destination, ils font le commerce, ils vendent les marchandises achetées à Canton, rendent l'argent aux Pères, et le surplus est pour eux et devient leur profit légitime.

Nous prenons avec le P. Rousseille un *chinese boat*, et nous allons avec lui, au fond de la baie, visiter le collége des missionnaires. Nous descendons au débarcadère de Jardine, nom d'un riche négociant, qui tient à Hong-Kong le premier rang. Il a bâti sur un mamelon une charmante villa, puis, à ses pieds, au bord de la mer, les bureaux de sa maison. C'est une construction magnifique, en belles pierres de taille ; on dirait un ministère. On entend, à une lieue, remuer les livres sterling, les piastres mexicaines et les lingots. M. Jardine a une garde avec lui, ses cipayes qu'il paye et qu'il emprunte au gouvernement ; il a son pavillon, le pavillon de la maison Jardine Matheson, et des canons. Nous en voyons un, somptueusement fondu, et nous reconnaissons avec surprise les fleurs de lis et le soleil de Louis XIV. Quel caprice du sort a amené le canon du grand roi chez ce roi de la finance? Il commerce de tout et remue les millions à la pelle. Il a tout un arsenal et répare lui-même ses vaisseaux, qui vont répandre l'opium et échanger le thé et la soie dans toutes les parties de la Chine. C'est l'opium qui a fait la fortune de cette maison, comme de toutes les grandes maisons de Hong-Kong.

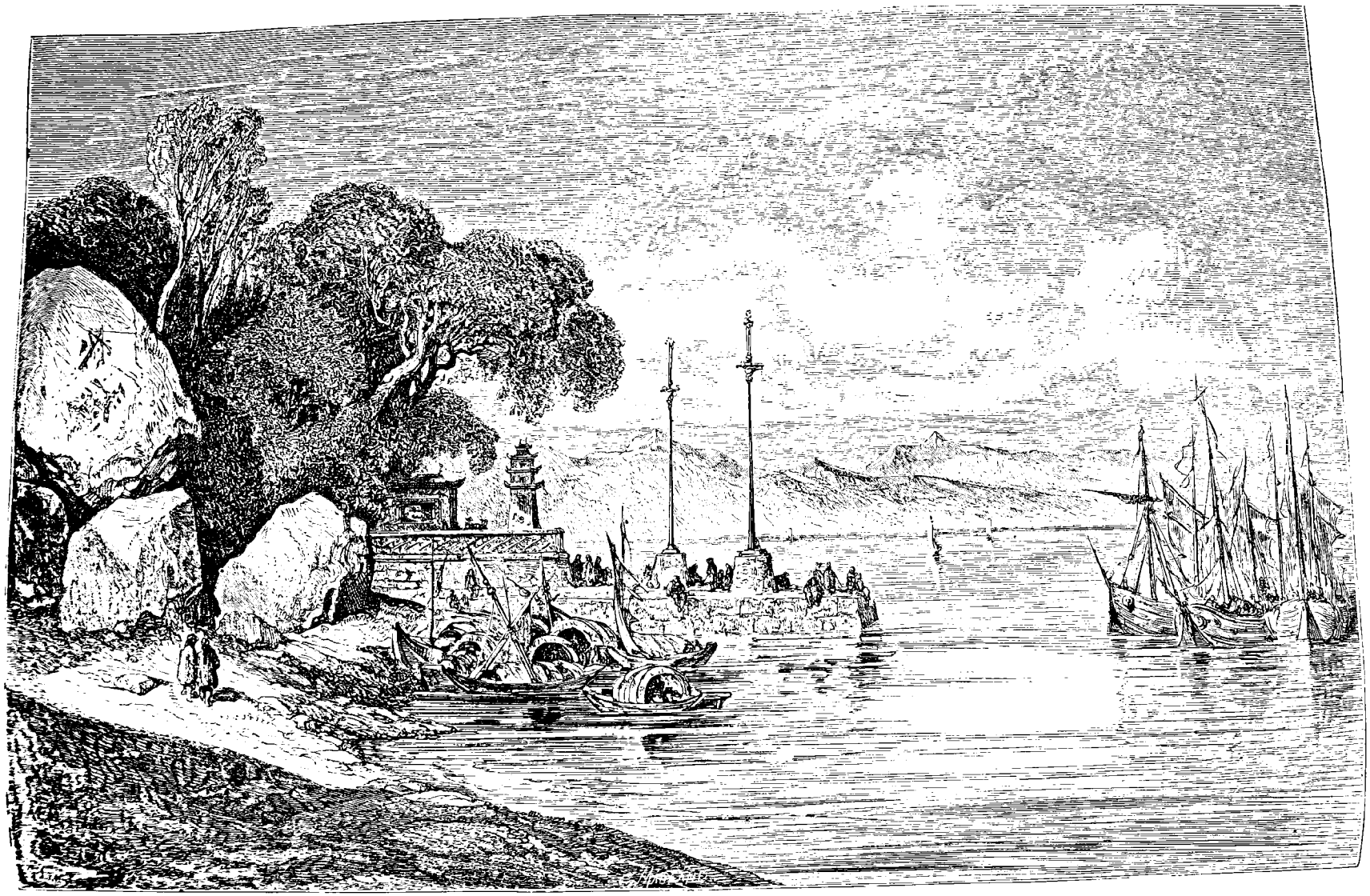
Nous nous rendons, en gravissant la colline, au collége des missionnaires, isolé au milieu de la montagne. Leur pauvreté les sauve de toute visite des forbans. Ces pirates sont venus, cependant, une fois au nombre de huit ; mais ils n'ont rien trouvé de précieux à emporter, et ils sont partis, non sans avoir menacé de leurs sabres l'un des missionnaires. Les Pères ont maintenant des piques, des fusils et de gros chiens qui font bonne garde. Nous recevons d'eux le plus affectueux accueil. Nous revoyons le P. Leturdu et le P. Fontaine, venus à bord de la frégate. Nous prenons avec eux du thé et des gâteaux secs apportés de Canton. Nous allons ensuite dans la salle d'études, où de jeunes Chinois, en longue robe bleue, apprennent le latin et leur langue maternelle. Nous nous faisons écrire nos noms en chinois, et nous assistons à la classe du maître indigène, où tous les élèves répètent à la fois leur leçon : ce qui produit un bruit assez discordant, mais ordonné par les rites.

Nous redescendons la colline en faisant un détour pour voir *la Vallée heureuse*, où les Anglais ont établi un *turf*, une superbe prairie pour les courses et les promenades à cheval. Un rouleau y vient chaque jour épaissir le gazon comme dans les parcs anglais. Le nom d'*Happy valley* donné à cet endroit vient des cimetières qui l'entourent. On en compte trois, un anglican, un catholique, et un zoroastrien où l'on brûle les corps. De l'autre côté, à même la montagne, sans enclos, et çà et là au milieu des pins et des rochers, on voit une multitude de tombeaux chinois, avec une pierre de granit debout, indiquant le nom du défunt, l'année et le jour de son décès. Tout alentour, les parents ont soin de ménager un banc circulaire pour que l'esprit puisse se reposer ; et le long de la route, nous trouvons des papiers argentés, destinés à retenir le diable et à l'empêcher de dévorer l'âme du défunt que l'on porte à sa dernière demeure. Le diable, croyant voir de l'argent, s'arrête pour le ramasser, et donne à l'esprit le temps d'être installé dans son tombeau. C'est ainsi que les Chinois, non contents d'attraper les Européens, cherchent à duper même le diable, et, en vérité, je me demande si, le plus souvent, ils ne peuvent pas lutter avec avantage !

Nous revenons, à la voile, à l'hôtel du Club.

Sir John Bowring est le troisième gouverneur de Hong-Kong. Sous lui, la colonie a pris une extension rapide ; de nouvelles rues se sont ouvertes ; de vastes quartiers se sont bâtis, et la population de l'île a presque doublé de nombre. On compte aujourd'hui à Hong-Kong six mille Européens et soixante mille Chinois. Malheureusement, sir John tient plus à la quantité qu'à la qualité, et la colonie anglaise est devenue le refuge de tous les bandits de la rivière de Canton. Ils viennent, sans crainte, s'y approvisionner, et le gouverneur nous avouait que, dans l'année, il avait été vendu quatre mille petits canons et pierriers aux pirates ou autres possesseurs de jonques dans la rivière. La police blanche et noire de sir John a, nuit et jour, le mousqueton sur l'épaule, et elle a fort grand'peine à empêcher les vols. Une aventure arrivée, l'été dernier, au commandant du *Catinat*, est assez caractéristique. Il n'avait point confiance dans l'honnêteté de la population de Hong-Kong, et ne descendait jamais à terre qu'avec ses pistolets dans ses poches. En plein jour, à deux heures de l'après-midi, à quelques pas de son canot, quatre hommes robustes le saisissent en arrière par les bras. Puis un petit Chinois vient tranquillement lui enlever sa bourse et lui décrocher sa montre. Après quoi, une violente secousse le jette par terre, et le tour est fait. Tous les Chinois ébahis regardent, sourient ; aucun ne lui vient en aide, et les voleurs se perdent dans la foule.

Entre les Européens et les Chinois se groupent, tant à Hong-Kong qu'à Macao, un assez grand nombre de Parsis, adorateurs du feu. Ils viennent de l'Inde, la plu-



Débarcadère de Macao (voy. p. 134). — Dessin de Grandsire d'après M. de Trévise.

part du temps, de Bombay, et sont de très-riches marchands d'opium. Ils forment une race distincte, bien supérieure aux Chinois et aux Hindous. Ils ont de très-belles figures, une grande robe blanche orientale, un bonnet noir assez singulier, qui rappelle celui des Perses modernes (voy. p. 124), et ils forment le principal ornement des promenades de Hong-Kong et de Macao. Généralement, on vante leur munificence et la loyauté de leurs transactions.

Le 21 novembre, l'escadre française reçoit l'ordre de quitter le mouillage de Castle-Peak-Bay, pour venir en rade de Macao.

La colonie portugaise de Macao. — Le jardin de Camoëns, la pagode des Rochers, le cimetière de Parsis. — Les escadres française et anglaise remontent la rivière de Canton. — Bocca Tigris ou le Bogue. — Mouillage de Wampoa.

Hong-Kong représente l'avenir et le mouvement commercial ; Macao est la ville du calme et du passé. Le

Une tankadère (batelière chinoise). — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

temps n'est plus où les intrépides navigateurs portugais étaient les dominateurs de ces mers. Aujourd'hui, leurs descendants dégénérés sont réduits, pour vivre, à chercher un emploi dans les grandes maisons anglaises ou américaines. Le voisinage de Hong-Kong ôte à Macao son importance de port franc, et sa rade s'envase chaque jour davantage, comme tout le côté droit de la rivière de Canton. Les gros navires sont obligés de mouiller à une lieue de terre, et les petites canonnières seules peuvent approcher du quai de la Praya-Grande. Cependant, malgré sa décadence, Macao ne manque point d'un certain charme, le charme des souvenirs. Cette ville a été longtemps l'unique centre de relations des Européens avec la Chine. Saint François-Xavier, le Camoëns, d'autres grands hommes y ont vécu. Ses églises, ses couvents, ses autres monuments publics, noircis par le temps, attestent une splendeur dès longtemps évanouie. Macao a, en outre, un autre avantage sur Hong-Kong, c'est

celui du climat. Tandis que cette dernière ville, adossée contre *Victoria-Hill*, reçoit difficilement le souffle bienfaisant de la mousson du nord-est, Macao, ouvert à la brise de mer, livre passage au vent du nord. Aussi les habitants de Hong-Kong viennent-ils souvent s'y reposer durant les mois de grande chaleur, et le gouvernement français y a-t-il établi son hôpital militaire dès le début de la campagne.

Les préparatifs de guerre donnent en ce moment à Macao une animation inusitée. Chaque jour de nombreux canots amènent à terre les officiers et les matelots de l'escadre française, ravis de secouer enfin la poussière de Castle-Peak-Bay et de voir autre chose qu'un rocher inhabité. Le soir, la gracieuse hospitalité du ministre de France et de Mme de Bourboulon nous réunit dans les salons de la légation. La promenade dans les rues, à la clarté des lanternes chinoises, a aussi son agrément, et l'on circule au milieu des maisons de jeu, des fumeries d'opium, des *sing-song* ou bruyants concerts que les riches marchands chinois se donnent souvent le plaisir d'entendre. Macao ne compte d'ordinaire que cinq mille Européens et trente mille Chinois : aujourd'hui, par suite des événements de Canton, le nombre de ces derniers est porté à soixante et dix mille.

Si la mer est belle, on peut aller en tanka à la pagode des Rochers, et revenir à pied par la route. Ce temple est mal tenu, dégradé ; il n'a pas l'aspect riche et imposant de la grande pagode de Singapore : mais sa situation est des plus pittoresques. A ses pieds se déroule le port intérieur avec sa légion de jonques et de tankas ; à son sommet s'élèvent de gros blocs de granit et des arbres séculaires dont les racines vigoureuses rampent entre les rochers ; à mi-côte s'étagent des kiosques et de petits oratoires en l'honneur des divinités inférieures, car le dieu principal reçoit les hommages des fidèles dans le sanctuaire de l'entrée. Ce doit être une divinité protectrice des matelots ; sur le portique se trouve une vaste jonque peinte en rouge, avec une inscription chinoise sur le rocher voisin (voy. p. 137).

Le jardin de Camoëns est aujourd'hui une propriété particulière. Il appartient à un Portugais, M. Marquès ; mais l'entrée en est ouverte à tous les étrangers. Nous nous promenons longtemps, sous ces frais ombrages, si rares en Chine. Nous admirons la grotte de Camoëns et l'endroit où ce grand homme aimait à se retirer, loin du bruit, pour composer ses *Lusiades*. Nous lisons différentes citations du poëte incrustées dans le marbre, puis, avec encore plus de plaisir, des vers français, composés par un admirateur du poëte et du jardin. Nous nous plaisons, du haut d'une petite terrasse, à contempler le port intérieur, éclairé par le soleil couchant. Nous écoutons les cris des tankadères (voy. p. 133), le bruit cadencé des avirons et l'affreux vacarme d'une jonque, prête à partir, qui invoque la divinité de la pagode, et s'efforce d'éloigner d'elle les génies malfaisants, en faisant retentir le ciel du bruit de ses gongs.

Le cimetière des Parsis qui s'élève en gradins au-dessus de la mer, les petits forts portugais bâtis en nids d'aigle, l'île Verte, la campagne chinoise, l'étroite langue de terre qui réunit Macao au Céleste-Empire, sont tour à tour visités par nous : ou bien, du haut du balcon de Duddel-hôtel, nous contemplons le mouvement de la rade, et nous jouissons du plaisir de respirer enfin la brise fraîche du nord.

Le 11 décembre, toute l'escadre française quitte la rade de Macao pour remonter la rivière de Canton. Nous partons dès l'aube, remorquant *la Némésis*, et, vers deux heures, nous mouillons à Bocca-Tigris, au milieu du gros de l'escadre anglaise. Jusqu'au Bogue, le voyage n'offre rien d'intéressant ; la rivière est trop large, c'est encore la mer ; mais, à cet endroit, elle se resserre brusquement, et l'on passe entre deux rives hérissées de petits forts chinois. Jadis, ils se présentaient avec orgueil aux navires étrangers ; mais les canons anglais en ont fait bonne justice, et maintenant ils jonchent le sol de leurs ruines.

Le lendemain, nous franchissons heureusement la première barre de la rivière, en profitant de la marée haute. Il y a eu un moment critique, où nous n'avions juste que notre tirant d'eau sous la quille. Nous avions porté notre artillerie sur l'avant et déchargé notre charbon sur les lorchas. Nous sommes venus mouiller à la pointe de l'île Danoise, en vue de l'île Française, attendant la grande marée du 19 décembre pour gagner Whampoa.

Nous sommes environnés de pauvres gens, dans une foule de mauvais bateaux, remplis de femmes et d'enfants. Ces derniers, montrant leur ventre, puis leur bouche, nous font signe qu'ils meurent de faim. A l'aide d'un filet attaché au bout d'un bambou, comme pour prendre des papillons, ces pauvres gens recueillent les morceaux de pain, le biscuit, les peaux d'oranges qui flottent le long du bord, et s'en repaissent. On ne saurait s'imaginer une pareille misère. Nous voyons, à chaque instant, passer des bandes d'oies et de canards sauvages. Les canonnières anglaises s'amusent à tirer dessus à mitraille, et en abattent chaque fois un certain nombre ; mais l'amiral Seymour leur interdit bientôt ce genre d'exercice. Le pays est riant : les villages entourés d'arbres s'élèvent au milieu des grands champs de riz ; une foule de canaux aboutissant à la rivière portent des jonques dont on ne voit que les voiles, et qui semblent naviguer au milieu de la campagne. Les canonnières anglaises vont et viennent sans cesse de Bocca-Tigris au fort Macao, devant Canton, pour maintenir libre le cours de la rivière. Nos compradors circulent d'une rive à l'autre, achetant sans trop de difficultés des vivres dans les villages.

Le 19 décembre, nous mettons sous vapeur pour changer de mouillage, ainsi que tous les bâtiments de l'escadre, se remorquant les uns les autres. Nous franchissons la seconde barre sans accident, grâce au célèbre pilote chinois de l'amiral Seymour, que nous avons à bord. Manœuvrer une masse comme *l'Audacieuse* dans un espace si étroit, au milieu d'un chenal variable et sinueux, n'était point chose facile. Le pilote s'en est tiré

à son grand honneur. Nous échangeons ainsi le mouillage de Blenheim-Reach contre celui d'American-Reach. Nous jetons l'ancre à la pointe Jardine, vis-à-vis l'île Danoise et l'île Française, devant Whampoa. Pour premier plan se trouvent un village sur pilotis, complétement abandonné de ses habitants, des champs de cannes à sucre, les deux pagodes de Whampoa-Island, d'où l'on aperçoit les forts de Canton; à l'horizon, une chaîne de collines, premiers échelons de la montagne du Nuage-Blanc; derrière nous, les contours de French-River, si gracieux qu'on les prendrait pour la conception d'un paysagiste, et une colline en gradins, peuplée de tombeaux. Nous sommes à une trentaine de lieues au nord de Macao, et à environ neuf milles de Canton.

Les populations semblent complétement indifférentes, et ne nous sont nullement hostiles. On nous reçoit même fort bien dans les villages, et l'on nous offre des bananes et du thé. Le sentiment général est celui de la curiosité chez les uns, de la peur chez les autres. Les enfants s'enfuient en criant à notre approche, les femmes nous ferment brusquement la porte au nez; mais lorsque nous nous promenons dans Whampoa, toute la population sort dans les rues pour nous voir. La ville est entourée d'un grand canal dont on a coupé tous les ponts, sauf un, de peur des barbares. Les mandarins et les soldats se sont retirés à Canton; et un Chinois nous dit que le peuple ne les laissera pas revenir, de peur que leur présence n'attire aux habitants quelques démêlés avec les étrangers.

Malgré les dispositions pacifiques de la population, l'amiral ne permet de descendre à terre que plusieurs à la fois et bien armés. A l'avant de chaque navire, on a placé un grand triangle en bambou destiné à écarter les brûlots; des embarcations armées sillonnent la rade, à partir du coucher du soleil; enfin des factionnaires sont placés à l'avant, à l'arrière, à droite et à gauche de chaque bâtiment. Leurs cris de *bon quart*, dans le silence de la nuit, ne manquent point d'une certaine solennité.

Canton. — Le lendemain du siége. — Le camp. — La salle des examens. — Mépris pour l'état militaire en Chine. — Les yamons et les pagodes. — Le faubourg de l'Ouest. — Le quartier tartare.

(Nous passons sous silence les faits de diplomatie et de guerre qui amenèrent la prise de la ville de Canton par les Français et les Anglais, pendant les journées des 28 et 29 décembre 1857. On pourra les lire dans le livre de M. de Moges. Nous nous transportons à Canton, après la victoire.)

A deux heures de l'après-midi, le 29 décembre, tout était fini; les alliés étaient maîtres de toutes les positions dominant la ville; aucun corps de soldats chinois ne résistait plus. Du haut des créneaux, on apercevait, au loin dans la plaine, les restes dispersés de l'armée chinoise, se composant de dix à quinze mille hommes, campés en longues files le long des chaussées des rivières. Ils étaient hors de la portée du canon, trop loin pour être poursuivis. On les laissa, se contentant d'observer leurs rouges bannières flottant au vent; et, le lendemain, personne ne les revit plus; soit qu'ils se fussent retirés dans l'intérieur, soit que soldats laboureurs, ils eussent abandonné leurs armes pour retourner à leurs charrues.

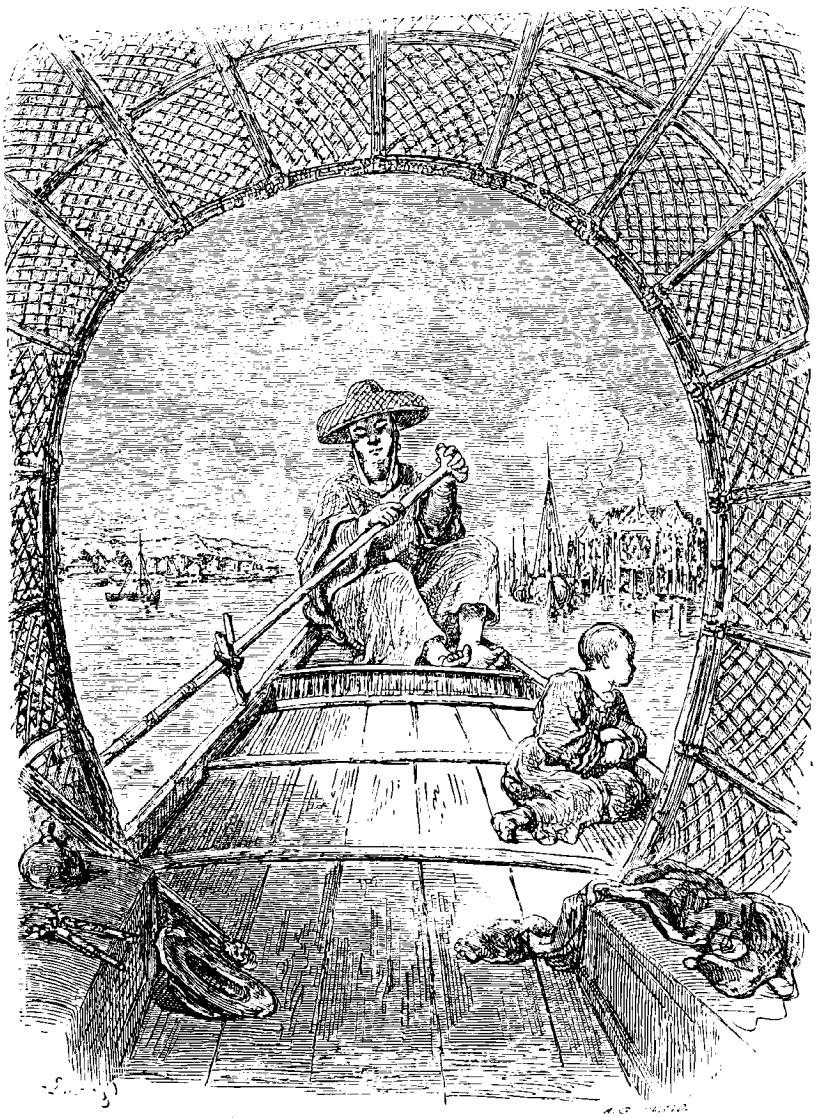
Ces fameux braves des quatre-vingt-seize villages, si longtemps l'effroi de l'Europe et l'espoir de la Chine, on ne les a point aperçus. Quant aux soldats tartares, montant à sept ou huit mille hommes, fils de Chinoises, et, depuis six ou sept générations établis à Canton, ils ont abjuré l'énergie et la vigueur de leurs ancêtres pour le manque de solidité et la légèreté à la course des troupes impériales chinoises. Rien, au reste, ne les distingue des soldats chinois : ils ont les mêmes armes datant des premiers siècles et vous rappelant le temps des Gengiskan et des Timour; ils ont le même chapeau rond, le même écusson sur la poitrine, une cartouchière dans le genre circassien, à la ceinture, le long fusil, les flèches, le même drapeau qu'ils agitent pour se donner du courage; seulement ils ont conservé de leurs ancêtres une plus grande force physique; ils sont grands, larges d'épaules, et moins foncés de couleur que les Chinois ordinaires.

Le lendemain de la prise, nous allons passer vingt-quatre heures au camp.

Je longe la salle des Examens, *Examination hall*, j'aperçois les loges ou cellules des lettrés. De larges avenues plantées de beaux arbres, et des portiques élégants donnent à ce monument un certain air de grandeur. Mais cet établissement, comme tout ce que nous voyons, atteste une fois de plus la décadence actuelle de la Chine et son ancienne splendeur. Les lettres ne sont plus certes en honneur et ne sont plus guère florissantes, si l'on en juge par les orties et les plantes parasites qui poussent de toutes parts, en pleine liberté, dans ce sanctuaire de la littérature. On s'est amusé à compter les cellules; il y avait de la place pour sept mille jeunes lettrés! O Confucius! que dirait ta grande âme de l'abandon où la Chine laisse aujourd'hui tes nobles doctrines! Les fils de la terre des fleurs, n'ont plus maintenant que le culte de l'or, la soif des intérêts matériels, et délaissent pour la sapèque le livre immortel du *Juste et de l'invariable Milieu*. En Chine, tout s'en va; cette grande machine administrative se détraque chaque jour davantage. Elle subsiste encore par la puissance des préjugés, par son antiquité même; mais tous ses rouages sont usés. L'argent, et non plus la science, vous fait obtenir le diplôme qui ouvre à tous la porte des honneurs. A quoi bon, après cela, venir se renfermer dans un trou de quatre pieds carrés, pour y faire sa composition? Mieux vaut donner de suite une somme un peu forte à l'avide et tout-puissant mandarin.

Les officiers des divers bâtiments nous font très-gracieusement les honneurs du camp et nous expliquent les principaux incidents de ces deux journées mémorables. En nous promenant au nord des remparts, en circulant sur cette muraille noircie par le temps et datant des jours glorieux de la Chine, en foulant cette herbe qui y pousse, je fais la réflexion qu'avant nous, aucun barbare n'avait foulé ce sol sacré, n'avait marché à cette même place, et, de ce nid d'aigle, souillé de son regard la cité sainte de Canton. J'aperçois encore une douzaine de cadavres tar-

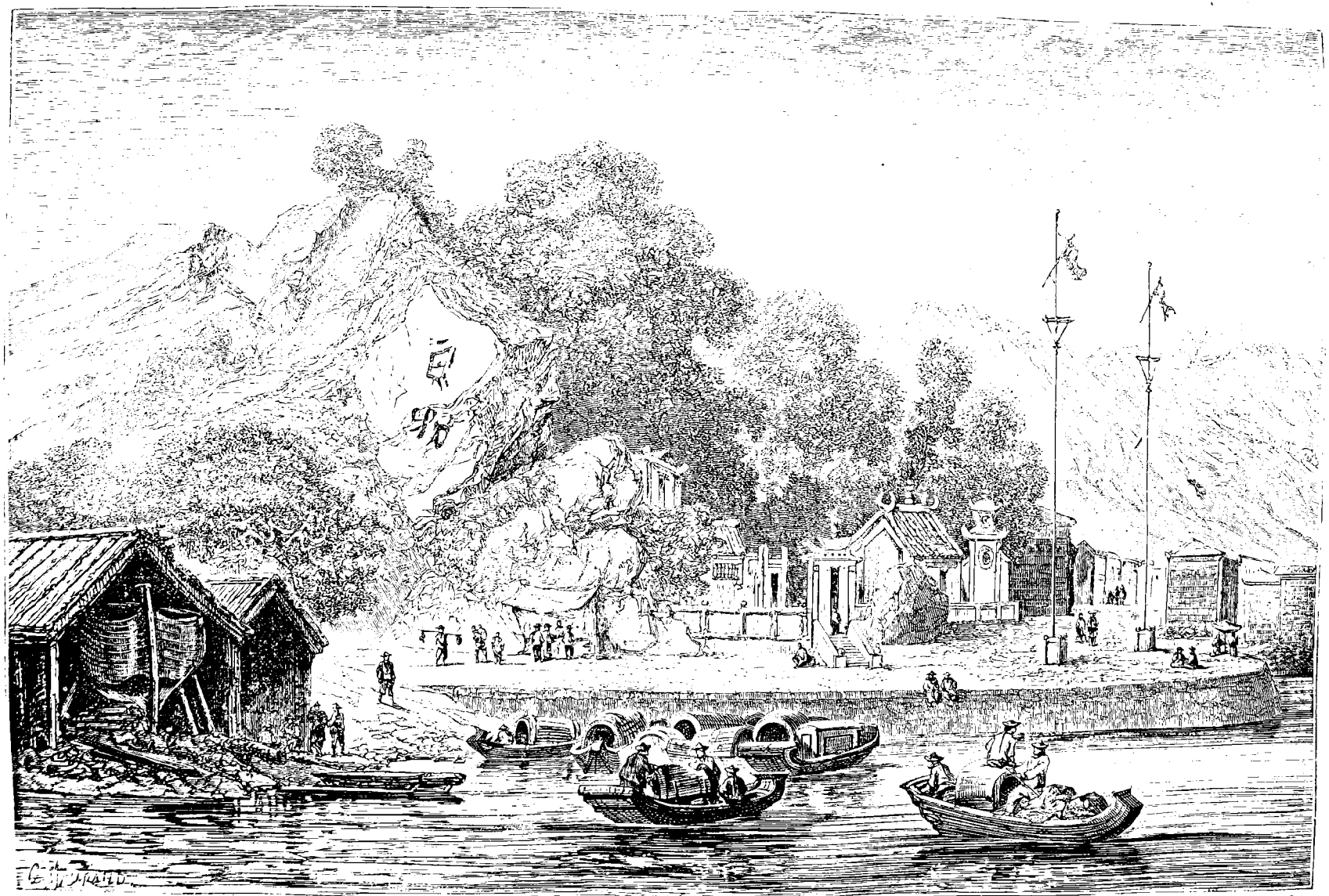
tares, grands, bruns, précipités à la baïonnette du haut des remparts, ou tombés en fuyant. Leurs armes gisent à terre autour d'eux. Ils ont des plaies affreuses, le crâne ouvert; l'un est à moitié brûlé par un obus. Nous nous dispersons dans les diverses pagodes pour y passer la nuit; les uns couchent sur des tables, les autres par terre, enveloppés d'une couverture, tous entourés d'une auréole de moustiques qui prohibe le sommeil. J'admire le silence de la nuit sur cette ville terrifiée, mais non soumise, et, dans son orgueil, n'avouant point encore sa défaite. On entend seulement, de temps à autre, le hurlement lointain des chiens tartares, le pétillement d'un incendie qui se rallume, ou bien le cri des sentinelles et la fusillade des postes avancés sur quelques Chinois maraudeurs. L'aspect du camp est des plus pittoresques, et tel qu'une guerre asiatique seule peut en fournir le spectacle. Ce ne sont partout que lances, flèches, bannières rouges ou jaunes. La garde-robe des mandarins a été largement



Bateau chinois. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

mise à contribution par nos marins. Les autels sont convertis en alcôves, et les pelisses des dames chinoises en robes de chambre. De tous côtés on voit une foule de bouddhas dorés mis à la porte de chez eux: ils servent d'oreiller à l'un, de lampadaire à l'autre. Beaucoup ont le ventre ouvert, ainsi que leurs chevaux, les soldats anglais se rappelant que, lors de la première guerre, plusieurs trésors ont été trouvés de cette manière. Tout le monde mange dans de la porcelaine chinoise; mais comme en Chine il n'y a presque uniquement que des tasses et des soucoupes, la soupe, le bœuf, le fromage, tout cela se prend dans des tasses. On consomme les provisions des mandarins, le dos appuyé contre un dragon à l'air redoutable, ou bien assis sur quelque belle maxime chinoise. Le comique partout se mêle au grotesque.

Près de la grande pagode à cinq étages, qui date, dit-



La pagode des Rochers, à Macao (voy. p. 134). — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

on, de douze cents ans, se trouve un petit fort intérieur, peint en blanc à la chaux, qui paraît tout neuf, fait à notre intention, et construit pour dominer la route par laquelle les Anglais débouchèrent au fort Gough en 1841 : les Chinois ne doutaient pas que les barbares ne dussent arriver encore cette fois par le même chemin. Or, ils sont arrivés juste par le côté opposé. L'artillerie le long de la muraille est pitoyable : les affûts ne sont point mobiles, de sorte qu'il faut avoir la mauvaise chance de passer juste devant la bouche des canons pour être atteint, et les barbares ont l'infamie de toujours attaquer les forts par derrière.

En Chine, la profession des armes n'est point estimée, n'est plus en honneur : personne ne s'occupe de son perfectionnement. Comme a dit un homme d'esprit, si les Chinois ont inventé la poudre, ils n'ont point appris le moyen de s'en servir. Ils sont encore bien loin de la carabine Minié. La guerre, pour eux, consiste surtout en *fantasia*, en mouvements en avant et en arrière, en cris de défis. Ils brandissent leurs sabres à deux mains, ils agitent leurs drapeaux, ils lancent leurs fusées et leurs flèches, mais ils ne s'abordent jamais à l'arme blanche. Jadis les Chinois étaient, jusqu'à un certain point, belliqueux; le métier de soldat ne répugnait point à leurs mœurs nationales. Mais les Tartares, se voyant si peu nombreux après la conquête (un million de nouveaux venus perdus dans 360 millions d'habitants), se sont efforcés avec persévérance d'ôter au peuple chinois le goût des armes et le sentiment de la guerre. Ils en ont fait un immense troupeau de travailleurs. La Chine est devenue une vaste officine où fleurissent tous les arts de la paix, et toute l'énergie nationale a été tournée en une lutte constante avec la matière. Que craindre d'un homme qui passe douze ou quinze ans de sa vie à polir un morceau de jade? Mais aussi qu'attendre de lui le jour où la patrie est en danger et réclame les bras de ses enfants? La politique de la dynastie tartare-mandchoue a eu pour conséquence immédiate de permettre à six mille Européens, pleins d'énergie, de conquérir en deux jours une ville d'un million et demi d'habitants, ceinte de hautes murailles et défendue par l'une des plus nombreuses garnisons de l'empire.

Le premier jour de l'an 1858, à bord de *la Durance*, en face de *Barrier-Fort* et de *Kuper-Island*, n'est point très-gai et passe un peu inaperçu pour nous. Quelle différence avec la joie et l'agitation de Paris dans ce jour! Ici, le service habituel du bord; un blessé de *l'Audacieuse* qui meurt et que l'on enterre contre le mur du fort; la messe sur le pont, messe dite par un missionnaire et servie par un Chinois chrétien. Dans la campagne, de longues files de Chinois allant vers la ville ou en sortant, les uns emportant leur fortune, les autres le produit de leur pillage; des bandes de femmes aux petits pieds, portées par leurs maris, ou appuyant l'une sur l'autre leur démarche vacillante; les braves des quatre-vingt-seize villages hésitant, s'interrogeant pour voir si, ceignant l'épée, ils ne viendront point en aide aux cohortes impériales; dans la rivière, de nombreuses canonnières, montant et descendant à toute heure, chargées de blessés, de poudres, de provisions de toutes sortes.

Le 2, aucun mandarin n'a encore paru, aucune soumission n'a été faite par le peuple. La ville est morne et silencieuse, mais ne s'avoue point vaincue : le quartier tartare demeure muet et hostile; Yeh continue à régner, et, pour montrer qu'il conserve encore le pouvoir, il a fait couper, dit-on, quatre cents têtes en un jour. Les amiraux sont d'avis d'un second bombardement de vingt-quatre heures. Lord Elgin s'y oppose par humanité.

Le 3, les notables et les principaux marchands de la ville viennent au quartier général faire leur soumission, ayant à leur tête Houqua, le millionnaire, le fils du fameux marchand Hong. De nombreuses pétitions sont adressées aux ambassadeurs, sollicitant un gouvernement qui mette fin au pillage et maintienne l'ordre dans la ville. Les habitants sont consternés; beaucoup meurent de faim; personne ne veut plus entendre parler de se battre, au dire de ces pétitions.

Le 4, les ambassadeurs reçoivent une dépêche du général tartare et du gouverneur de Canton, qui leur proposent de traiter avec eux et de résoudre de gré à gré les difficultés pendantes. Mais cette missive est encore arrogante, et le style et les formules employés sont ceux d'un supérieur vis-à-vis de fonctionnaires d'un rang inférieur au sien : tant est grand le ridicule aveuglement de ces despotes de bas étage. La réponse des hauts commissaires ne se fait pas longtemps attendre.

Le 5 janvier, au lever du soleil, une colonne de trois mille hommes avec des canons, descend des hauteurs de *City Hill* dans les rues de la ville. Pas un coup de fusil n'est tiré, la population se cache ou demeure immobile. On cerne le palais des mandarins : on les prend tous en même temps, comme dans une souricière. Le vice-roi Yeh, le général tartare Muh, Pih-Kwé, gouverneur de Canton, une foule de petits mandarins, fonctionnaires subalternes, sont amenés prisonniers au camp dans leurs chaises, au milieu de la population atterrée. On prend également et l'on apporte au quartier général les archives de Yeh, la caisse de l'État et les sceaux des hauts dignitaires.

Le 9 janvier, a lieu l'installation solennelle de Pih-Kwé comme gouverneur de Canton par les deux hauts commissaires des puissances alliées. A deux heures de l'après-midi nous partons sur le vapeur *le Lily*, la canonnière de lord Elgin nous précédant. Nous sommes en grand uniforme; les deux ambassadeurs sont seulement en habit noir, avec plaque; nuance délicate qui fut très-appréciée par la colonie anglaise de Hong-Kong. Nous trouvons rangées en bataille au débarcadère les troupes qui doivent nous servir d'escorte. Nous montons dans les chaises qui nous ont été préparées, accompagnés d'une brillante foule d'officiers, précédés de la musique, et éclairés d'un soleil étincelant: Nous longeons la muraille. A la porte de l'Est, nous entrons en ville; nous suivons, entre une haie de marins français et de soldats anglais, toute la rue de l'Est, étroite et sinueuse, encombrée de portes et d'enseignes, et que nos chai-

ses remplissent presque entièrement. La multitude chinoise est morne et ahurie. Nous arrivons au yamoun, (palais) où l'amiral nous reçoit, à la tête des 400 hommes préposés à la garde de la commission européenne. Les matelots occupent les cours et les avenues. Nous pénétrons jusqu'au prétoire du gouverneur, où doit avoir lieu la cérémonie. Au bout de près d'une heure d'attente, l'on s'étonne de ne pas voir arriver les deux hauts dignitaires : l'on apprend que la sentinelle anglaise ne veut pas laisser passer Muh et Pih-Kwé sans un ordre écrit du général Straubenzée, car telle est sa consigne. On envoie aussitôt la signature demandée, et trois coups de canons, salut à la chinoise, annoncent bientôt l'arrivée des captifs, rendus à la liberté et réintégrés dans leurs honneurs : MM. de Bellecourt et Bruce, les deux premiers secrétaires, vont les recevoir à la porte de la salle. Ils entrent, escortés d'une suite nombreuse de serviteurs et de mandarinaux, et nous adressent force tchin-tchin, et force salutations. Le hasard me place tout à côté de Pih-Kwé : j'examine le cygne qui orne son dos, la plume de paon et le globule rouge qui décorent son chapeau violet, et l'habileté artistique avec laquelle on a dissimulé la maigreur de sa queue; toutes choses encore nouvelles pour moi. Une salve de vingt et un coups de canon annonce la fin de la cérémonie et la sortie du cortége. A six heures, nous sommes de retour à bord du *Primauguet* et de *la Durance*.

.... Nous parcourons la ville, entrant dans les rares boutiques ouvertes, et examinant les dispositions des habitants à notre égard. La confiance ne renaît point encore; on continue à déménager. Vis-à-vis de la Trésorerie, il y a une assez belle rue, remplie d'élégantes boutiques; pas une n'est ouverte. Çà et là, dans cette rue, se trouvent des arcs de triomphe en pierre, ornés de sculptures d'assez bon goût et destinés à conserver la mémoire de citoyens riches ou illustres. Plus loin, nous pénétrons dans un vaste espace entièrement détruit et brûlé. C'est un immense emplacement livré aux ruines. Je vois encore plusieurs Chinois tués par les bombes et gisant à terre. Nous apercevons le baron Gros, avec une escorte d'officiers, sur la muraille. Nous le rejoignons et nous allons ensemble visiter le palais de Yeh. *Fuit Ilium et ingens gloria Teucrorum*.... Du yamoun il ne reste rien : les mâts de mandarin ont été coupés par les boulets, tous les portiques sont rasés, tous les arbres brûlés. On ne peut plus rien distinguer; c'est un immense amas de briques et de décombres.

Nous rentrons dans la vieille ville par la porte du Sud-Ouest, et nous revenons par la rue de l'Est. Les rues des villes chinoises forment un tel labyrinthe qu'on n'ose point trop sortir d'une ou deux rues principales, et que, dans certains quartiers, le secours d'une boussole est souvent nécessaire.

Nous rencontrons, au détour d'une rue, trois jeunes dames chinoises, fort bien fardées, fort élégantes, mais ayant de si petits pieds qu'elles avancent avec peine. En nous apercevant, elles poussent un cri, se collent contre le mur et mettent leurs mains sur leur figure, en nous tournant le dos de la manière la plus méprisante possible : ce qui fait beaucoup rire les *diables étrangers*.

Nous revenons dîner à bord, en passant devant Dutch-Folly, les anciennes factoreries, et Red-Fort, dans l'île d'Honan. Red-Fort appartient aux alliés. Les factoreries ont été brûlées, il y a un an, par le peuple. Dutch-Folly est un joli petit îlot, ou plutôt un rocher, planté d'arbres, situé au milieu de la rivière, vis-à-vis de la ville. De ce bouquet de verdure sort une batterie anglaise qui a remplacé le fort chinois, et un petit observatoire d'où une vigie attentive suivait, pendant le bombardement, la marche des obus et les ravages causés par les boulets.

De la porte du Nord, nous nous rendons un jour en ville avec les commandants Vrignaud, Reynaud et Lévêque. On peut maintenant circuler partout sans danger. Les boutiques ne se rouvrent point encore, beaucoup de rues sont encore désertes, beaucoup de maisons fermées; mais, dans la grande artère qui, traversant toute la ville, aboutit à la porte de l'Ouest, depuis peu rouverte, il y a une assez grande circulation. Les Chinois commencent à se rassurer et se rassemblent en grand nombre pour voir passer les diables étrangers. Seulement, au lieu de les bâtonner, comme ils faisaient naguère, ils leur font place et déroulent silencieusement leur queue sur leur passage, politesse toute nouvelle et qui date des obus. Nous ne trouvons encore que peu de choses à acheter; aucun magasin élégant n'est rétabli; les échoppes seules étalent aux passants leurs innombrables magots.

Nous visitons successivement le palais du général tartare, celui du gouverneur de Canton, la pagode des cinq cents divinités, le temple de Confucius, le palais du juge criminel, la trésorerie, divers autres établissements publics ou pagodes. Tous ces palais ont un certain air de grandeur et sont un immense assemblage de cours, d'avenues, de portiques, de prétoires, de salles de justice ou d'attente. Devant le palais, une place; deux grands mâts rouges, attributs des mandarins; un dragon gigantesque, destiné à inspirer l'effroi, peint en rouge ou en noir sur la muraille; sur chaque battant des portes, une énorme figure de mandarin, avec un cygne sur la poitrine, si c'est un mandarin civil, avec un lion, si c'est un mandarin militaire. Au-devant une large avenue dallée, plantée de banians séculaires; sur les côtés, des portiques, des cours intérieures; par derrière, de grands terrains en herbe où paissent quelques chevaux tartares, ou d'énormes espaces plantés d'arbres et de bambous. Nulle part la main intelligente d'un jardinier ne se montre; tout pousse comme il peut et là où il peut. Point de fleurs; quelques minces grenadiers, orangers, bambous, camélias, voire même des palmiers et des ormeaux dans des vases; végétation rabougrie, microscopique, si prisée des Chinois; des poissons rouges et argentés à deux queues dans les bassins; le tout négligé, dégradé, sans entretien. Il y a toute une portion du yamoun du général tartare abandonnée aux chauves-souris. Elles s'y pressent innombrables et remplissent de leurs cris la salle, où une épaisse couche de guano atteste une habita-

tion continue de plusieurs années : la chauve-souris, comme le crapaud, porte bonheur en Chine.

Le seul endroit vraiment élégant, meublé, confortable, de ces immenses demeures, c'est l'appartement des femmes, situé dans la partie la plus reculée de l'édifice, et aussi la salle qui en est toujours voisine, où le magistrat se montre à ses familiers. Chez Muh, il y avait là un mobilier somptueux, un grand nombre de montres et d'horloges, sans compter les hallebardes, les lances, toutes ces armes de parade que les Chinois, vrais guerriers de paravent, aiment à placer et à reproduire partout, comme pour se faire accroire à eux-mêmes qu'ils sont un peuple conquérant.

De même qu'à Paris tout le mouvement se concentre vers la rive droite de la Seine, de même à Canton toute la population et toute l'activité commerciale se portent vers le faubourg de l'Ouest. C'est ce faubourg qui pourra seul donner de l'embarras aux alliés ; c'est là le centre de la résistance morale. Aussi y fait-on, de temps à autre, circuler des colonnes. Le bruit des obusiers sur les dalles des rues produit un excellent effet. Le faubourg de l'Est est peu étendu et peu peuplé en comparaison. On y trouve le quartier de la petite vérole, les hospices, divers grands établissements de bienfaisance. Le quartier mandchou ou tartare, situé entre la rue du Nord et la muraille, coupé par la rue de l'Est et sous le feu de la porte de l'Ouest, est peu redoutable. Il en est de même de toute la vieille ville, totalement dominée par les batteries du quartier général, et renfermant des temples, des yamouns, de grands espaces inhabités. La ville neuve contient une population plus agglomérée, mais elle est aussi sous le feu de nos canonnières. Il en est de même du faubourg le long de la rivière : ni sa porte *de l'Éternelle joie*, ni celle *de l'Éternelle pureté* ne pourraient le sauver au jour de la révolte. Évidemment il n'y a que le faubourg de l'Ouest, regorgeant de population et n'étant point resserré par des murailles, qui doive préoccuper les commandants en chef.

Portrait d'une Chinoise.—Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

Curieux document trouvé dans les archives de Yeh. — Le premier jour de l'an chinois. — L'ambassade française quitte Hong-Kong pour se rendre à Shang-Haï. — Navigation de la mer en Chine, à contre-mousson. — Amoy, le canal Formose, les îles de Sadle, le Yang-Tzé-Kiang ou fleuve Bleu. — Arrivée à Shang-Haï.

Les alliés, peu de jours après la prise de Canton, s'étaient emparés, par un hasard heureux, des archives de Yeh, cachées dans un yamoun voisin du sien. On a découvert, parmi ces pièces diplomatiques, un curieux mémoire adressé, en 1845, à l'empereur Tao-Kouang par Ky-Ing, vice-roi de Canton, le signataire des cinq traités. Il est intitulé : *Mémoire supplémentaire, détaillant les particularités relatives à la réception des envoyés barbares de différentes nations;* il est revêtu de l'approbation autographe, en vermillon, donnée par l'empereur.

« Votre esclave Ky-Ing, humblement agenouillé, dépose ce mémoire supplémentaire aux pieds de Votre Majesté.

« .... Il a l'honneur de faire remarquer à Votre Majesté que c'est dans la 27e lune de la 22e année (août 1842) que les barbares anglais ont été pacifiés. Les Américains et les Français sont venus successivement pendant l'été et pendant l'automne de cette année (1845); et, durant cette période de trois années, la situation vis-à-vis des barbares a bien changé de face ; à mesure que le caractère de cette situation a varié, il est devenu nécessaire de modifier notre conduite envers eux, ainsi que les moyens à employer pour les maintenir en paix et les tenir en respect.

« Bien qu'il puisse être utile sans doute d'agir envers eux en employant de bons procédés, il est beaucoup plus prudent de les mener par la ruse. Dans quelques occasions, il faut leur faire connaître les motifs qui dirigent notre conduite; dans d'autres, au contraire, leur susceptibilité ne peut être radoucie que par des démonstrations de nature à faire évanouir leurs soupçons.

« Quelquefois il est bon de chercher à leur plaire et à exciter leur reconnaissance, en les traitant sur le pied d'une égalité parfaite; et, dans quelques cas, avant d'arriver aux résultats qu'il est possible d'obtenir, il faut faire semblant de ne pas apercevoir leur fourberie, et il est utile de ne pas pousser trop loin la juste appréciation de leurs actes.

« Nés et élevés dans les limites de leurs contrées lointaines, il y a beaucoup de choses dans les mœurs et dans les coutumes du Céleste-Empire que les barbares ne peuvent pas comprendre parfaitement, et ils font de continuelles observations sur des choses dont il est difficile de leur expliquer la véritable portée. Ainsi, par exemple, c'est aux membres du Grand Conseil qu'il appartient de rendre des décrets. Eh bien, ils respectent ces décrets comme s'ils émanaient de la main même de l'empereur ; et si on leur donne à entendre que ces décrets ne sont pas l'œuvre de Votre Majesté, alors, au lieu de les respecter, ils n'y attachent plus la moindre importance.

« Le repas que les barbares font en commun s'appelle le *ta-tsan*, le dîner ; ils aiment, à ce moment-là, à se réunir en grand nombre pour manger et boire ensemble.

« Lorsque votre esclave leur a fait l'honneur de les

inviter à dîner au Bogue ou à Macao, leurs chefs et les notables parmi eux sont venus au nombre de dix, de vingt ou de trente ; et quand, plus tard, votre esclave a eu l'occasion d'aller dans leurs résidences ou sur leurs navires, les barbares se sont assis autour de lui, et c'était à qui lui offrirait le premier des viandes et des vins. Pour gagner leurs bonnes grâces, votre esclave n'a pu faire autrement que de se servir avec eux de leurs verres et de leurs cuillers.

« Autre chose ! C'est l'usage chez les barbares d'être fiers de leurs femmes. Si la personne qui leur fait une visite appartient aux classes élevées de la société, la femme de celui qui reçoit cette visite ne manque jamais de venir au-devant de celui qui la fait. Lorsque le barbare américain Parker et le barbare français Lagrenée étaient ici, par exemple, ils avaient amené leurs femmes avec eux ; et lorsque votre esclave s'est rendu dans leur demeure pour y traiter les affaires, les femmes étrangères ont soudainement apparu et l'ont salué. Votre esclave en a été confondu, et s'est senti assurément bien mal à l'aise, tandis qu'elles, au contraire, étaient charmées de l'honneur que votre esclave leur faisait.

Portrait d'un marchand chinois. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

« Tous ces faits prouvent, en vérité, qu'il n'est pas possible de régler les coutumes des nations occidentales d'après les usages de la Chine ; et, si l'on voulait contraindre les barbares à s'y soumettre, on n'y gagnerait rien pour leur instruction, et on courrait grand risque, au contraire, d'éveiller leurs soupçons et de faire naître leur mauvais vouloir.

« Dans le temps où des relations amicales existaient entre les étrangers et la Chine, plusieurs barbares ont été reçus par nous sur le pied d'une certaine égalité ; mais, du moment où ces rapports ont cessé d'exister, c'est plus que jamais un devoir pour nous de repousser les barbares et de les tenir éloignés. Dans cette intention, toutes les fois que votre esclave a eu un traité à négocier avec un État barbare, il a envoyé Kwang-Hang-Tung, le commissaire des finances, pour prévenir l'envoyé barbare qu'un haut dignitaire chinois, chargé de l'administration des relations extérieures, n'était jamais libre de rien donner ni de rien recevoir pour son compte particulier, et que, si on lui offrait des présents, il serait forcé

de les refuser péremptoirement; que d'ailleurs, s'il en acceptait secrètement, les ordonnances de la Céleste Dynastie à ce sujet étaient fort sévères; et que, sans parler de l'affront que subirait la dignité du fonctionnaire qui en agirait ainsi, le coupable ne pourrait pas échapper aux peines prononcées par la loi. Les envoyés barbares ont eu le bon esprit de se conformer à cet usage; mais, dans leurs entrevues avec votre esclave, ils lui ont souvent offert des vins étrangers, des parfumeries et autres objets du même genre et de peu de valeur. Que leurs intentions fussent bonnes ou mauvaises en agissant ainsi, votre esclave n'a pu, en face d'eux, rejeter leurs présents, et il s'est borné à leur donner en échange des tabatières, des bourses parfumées et de ces petits objets que l'on porte sur soi, mettant toujours en pratique le principe chinois, qui veut que l'on donne beaucoup et que l'on ne reçoive que peu de chose. En outre, en ce qui concerne les Italiens (les Portugais), les Anglais, les Américains et les Français, votre esclave leur a offert une copie de son insignifiant portrait.

« Quant à leur gouvernement, ils ont à leur tête tantôt des hommes, tantôt des femmes, qui conservent le pouvoir, les uns pendant leur vie, les autres pendant un temps déterminé. Chez les barbares anglais, par exemple, le souverain est une femme; chez les Français et les Américains, c'est un homme; chez les Anglais et les Français, le chef de l'État est à vie; chez les Américains, il est élu par ses concitoyens et seulement pour quatre années, à l'expiration desquelles il descend du trône et redevient un simple citoyen (dans les classes non officielles). Chacune de ces nations a une manière différente de désigner ses chefs. En général, ils empruntent (littéralement, ils *volent*) des dénominations chinoises. Ils affectent avec orgueil d'employer un style qu'ils n'ont aucun droit de parler, et semblent vouloir se donner des airs de grande puissance. Qu'en cela ils cherchent à honorer leurs propres chefs, nous n'avons rien à y voir. Mais je crois que, si l'on exigeait d'eux de se soumettre aux règles observées par les pays tributaires de la Chine, ils refuseraient certainement d'obéir, car ils n'ont même pas adopté la manière dont nous comptons le temps, et ils ne veulent pas reconnaître l'investiture royale que Votre Majesté leur a donnée pour les placer au même rang que les îles Liou-Tchou et la Cochinchine.

« Avec des gens aussi peu civilisés qu'ils le sont, aussi stupides et inintelligents dans leur style et dans leur langage, et assez obstinément attachés à leurs formules, dans leur correspondance officielle, pour placer le supérieur au-dessus et l'inférieur au-dessous, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne donner aucune attention à leurs usages, de ne pas s'apercevoir de tout cela (littéralement, de se fendre la langue et de se cautériser les lèvres).... »

Les actes de petite piraterie deviennent plus fréquents, depuis quelques jours, dans la rivière : les jonques dévalisent les sempans, les sempans pillent les tankas, et les tankas les simples bateaux. C'est, nous assure-t-on, l'annonce de l'an chinois. Il en est de même chaque année à pareille époque. C'est le moment où chacun règle ses affaires, fait son bilan, exige le payement de ses créances ou se libère de ses dettes. Celui qui trouve un passif plus considérable que l'actif, au bout de son année commerciale, prend dans la poche de son voisin pour payer ses dettes. Il ne cesse point d'être honnête homme en prenant dans la poche de son voisin; il cesserait de l'être s'il ne soldait point ses dettes. A Hong-Kong, plusieurs chiens de garde sont empoisonnés pour faciliter les vols; huit maisons sont enfoncées en une seule nuit. On peut donc dire, sans trop d'exagération, qu'à cette époque de l'année la société chinoise se divise en deux grandes catégories, les dévaliseurs et les dévalisés.

Dès la matinée du 13 février, les pétards, les sing-song, les bateaux-fleurs, tout nous annonce la veille du jour de l'an chinois et le commencement de divertissements qui devront se prolonger plus de quinze jours. C'est le premier jour de la première lune de la huitième année de Hien-Foung qui s'ouvre pour la Chine. Il pleut, il fait un temps affreux : la terre des fleurs est devenue la terre des brouillards. Il a tonné le matin, ce qui, aux yeux des Chinois superstitieux, est de mauvais augure et ne présage rien de bon pour l'empire du Fils du Ciel. Les boutiques sont presque toutes fermées, ou enguirlandées de fleurs artificielles. De nombreuses chaises de mandarins sillonnent la foule; c'est aussi en Chine le jour des visites officielles. Tout bon Chinois se livre aux douceurs du sam-chou, de l'o ium, du sing-song et des pétards....

Notre occupation militaire paraissant parfaitement consolidée dans Canton, et le nouveau gouvernement étant accepté par la nombreuse population de la ville et des faubourgs, le blocus est levé dans la rivière. Les jonques recommencent à circuler, et les premiers steamers européens arrivent.

.... D'importants événements politiques se sont passés dans ces derniers jours. A la suite d'une visite de M. Reed et du comte Poutiatine au baron Gros et à lord Elgin, les quatre plénipotentiaires sont tombés d'accord d'adresser une note collective à la cour de Pékin pour lui demander l'envoi de commissaires impériaux à Shang-Haï le 31 mars au plus tard, dignitaires dûment autorisés à traiter avec les ambassadeurs des puissances alliées toutes les difficultés pendantes; faute de quoi ces ambassadeurs remonteront au nord et se rapprocheront encore plus de la capitale avec toutes leurs forces pour peser d'un plus grand poids sur les résolutions de la cour de Pékin.

Le 20 février, le baron Gros et les attachés reviennent s'établir sur *l'Audacieuse*.

Le mouvement de retour des bâtiments commence dans la rivière. Nous quittons le voisinage de Whampoa et nous nous dirigeons vers Bocca-Tigris, suivis du *Phlégéton*, de *la Némésis* et de *la Meurthe*. Nous franchissons très-heureusement les deux barres, grâce aux bateaux chinois échelonnés la veille pour marquer les passes, et

nous traversons le Bogue solitaire cette fois. Dans la nuit, *l'Audacieuse* mouille en rade de Hong-Kong.

12 mars 1858.

....Notre court séjour à Hong-Kong est terminé. Nous avons échangé les splendeurs de l'hôtel du Club contre nos petites cabines du bord. Il pleut, il vente, il fait grosse mer; c'est le coup de vent de l'équinoxe. Le baron Gros a néanmoins donné le signal du départ pour le nord. Nous comptons aller directement à Shang-Haï. Nous remorquons la canonnière *la Fusée*, qui est mise à la disposition de l'ambassadeur.

Jeudi, 18 mars.

Nous voulions aller directement à Shang-Haï, mais nous avions compté sans la violence du vent. Nous avons déjà relâché trois fois depuis notre départ. Tantôt c'est la brume qui nous empêche de distinguer la côte et les brisants, tantôt, c'est *la Fusée* qui embarque des lames, qui fatigue, qui casse ses remorques. Malgré nos six cents chevaux de vapeur, nous ne pouvons plus gagner contre le courant et le vent; nous choisissons un mouillage derrière les îles Rees, et nous attendons une embellie.

Il pleut, il fait froid, il fait une brise *carabinée*, les cloisons craquent, la frégate roule, les sabords sont fermés, les ancres fatiguent. La navigation de la mer de Chine, à contre-mousson, est décidément pleine de charme.

23 mars.

Notre charbon étant presque épuisé et le vent ayant un peu diminué, nous gagnons à la hâte Amoy, le meilleur abri du canal de Formose. Cette baie, encadrée de montagnes arides, est parfaitement fermée, et les plus gros navires peuvent y mouiller à toucher terre. La ville est sale et tortueuse, les rues y sont plus étroites encore qu'à Canton; le jour et l'air n'y peuvent pénétrer, et la petite vérole y sévit, dit-on, chaque année, avec violence. Nous admirons, néanmoins, les boutiques ornées de lanternes chinoises; et une foule de *sing-song* respectables en plein vent, excitent toute notre curiosité. De grandes jonques, couvertes de monde, font le service d'*omnibus* des deux côtés de la rade.

Au reste, tout, autour de nous, a un caractère particulier. Nous sommes dans la capitale du Fo-Kien, province montagneuse et maritime qui a conservé une physionomie à part et ne ressemble point aux autres parties de la Chine.

Les Fo-Kinois jouissent, dans le Céleste-Empire, d'une grande réputation de hardiesse, d'indépendance et de fierté, et la cour de Pékin les traite toujours avec certains égards, comme des gens qu'il faut éviter de mettre en colère. Avec leurs larges vêtements et leur coiffure en forme de turban, qui les font ressembler à des Turcs, nous les trouvons plus mâles, plus beaux que les Cantonnais. On dirait une autre race. Le dialecte du Fo-Kien, très-différent du mandarin et de l'idiome de la rivière de Canton, est incompréhensible pour les habitants des autres provinces. M. Marquès, notre interprète, ne peut s'entendre avec le pilote fo-kinois qui monte à bord; il est obligé de lui tracer des caractères sur le papier pour se faire comprendre de lui, la langue écrite étant la même. Cette circonstance vient souvent en aide à nos jeunes missionnaires perdus dans l'intérieur de la Chine.

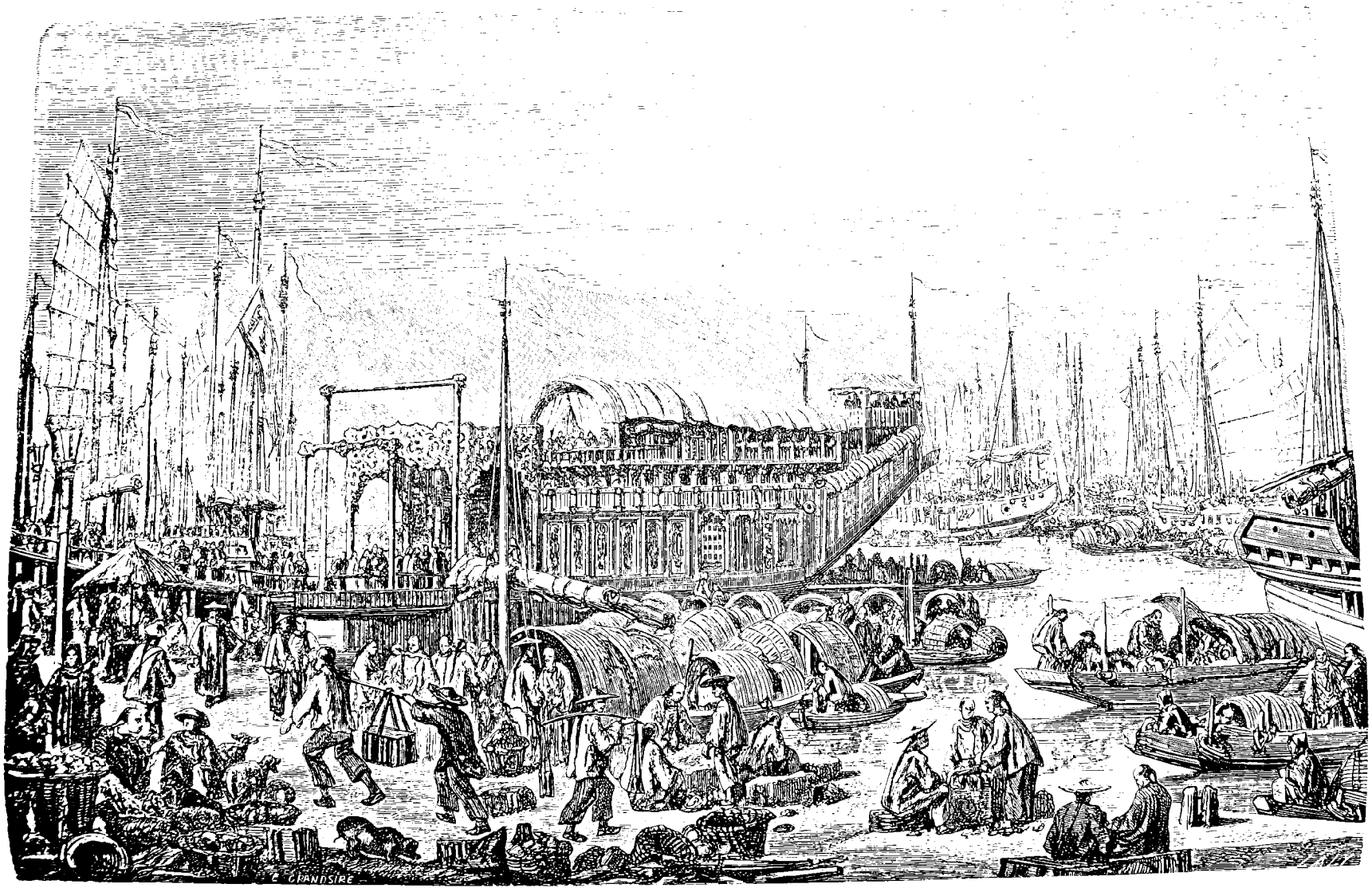
Lorsqu'ils ont épuisé tout ce qu'ils savent de chinois, et que leur ignorance de la langue va dévoiler leur origine étrangère, ils se disent habitants du Fo-Kien, et cette déclaration justifie pleinement leur prononciation vicieuse auprès des habitants.

Nous trouvons en sortant d'Amoy, le beau temps revenu, et nous franchissons heureusement le canal de Formose. Aux îles Saddle, nous quittons *l'Audacieuse* et nous montons sur *la Fusée*. Nos bagages couvrent le pont. Nous passons au milieu de nombreux îlots qu'un épais brouillard nous permet à peine de distinguer. Un pilote chinois nous guide à l'embouchure du Yang-Tzé-Kiang, le fleuve fils de l'Océan, le fleuve Bleu des Européens, le plus grand cours d'eau du globe après l'Amazone. C'est la grande artère commerciale du Céleste-Empire, et la grande route de toute la Chine centrale.

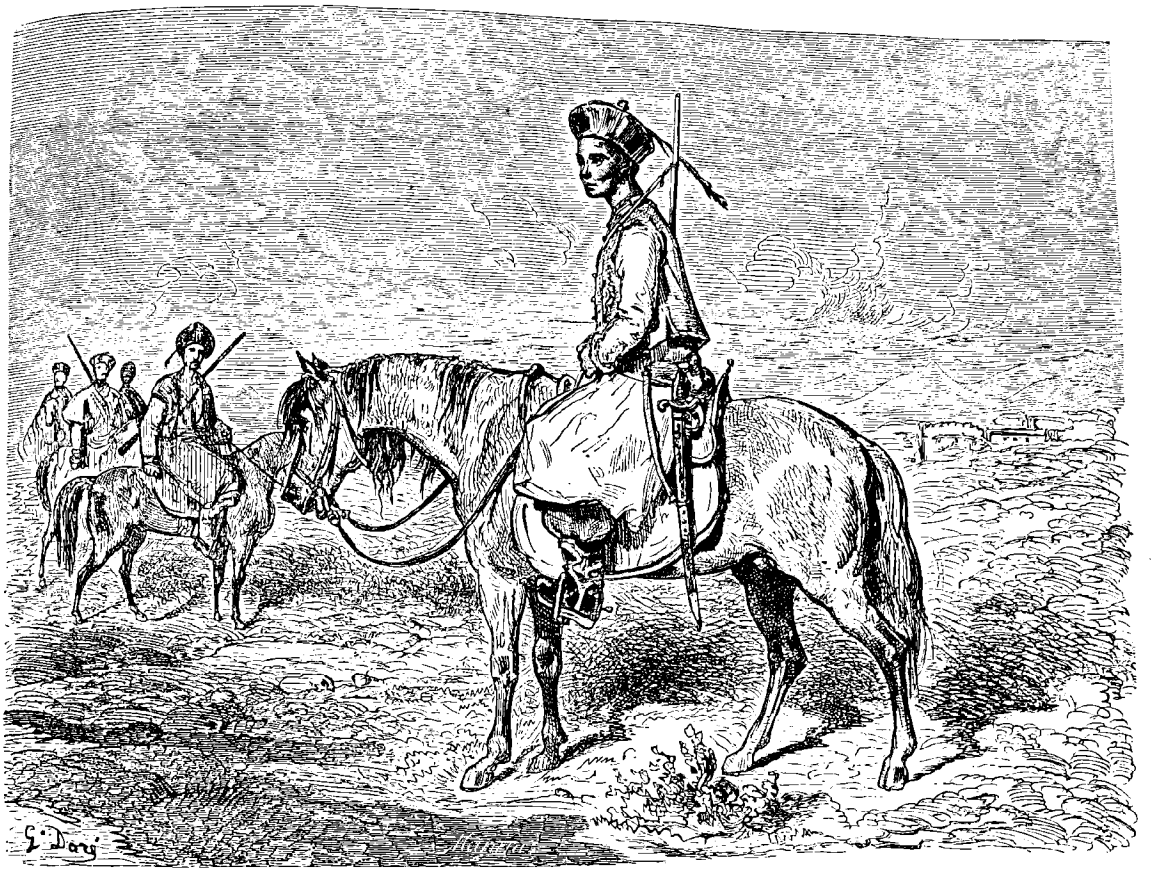
L'entrée de ce fleuve est difficile, pour les navires à voiles surtout; de nombreux bancs de sable obstruent son embouchure; et les terres sont tellement basses, elles s'élèvent si peu au-dessus de l'eau, que les points de relèvement font presque défaut de tous côtés. Heureusement pour les habitants, le fleuve Bleu est clément et n'imite point les fureurs du fleuve Jaune, son voisin, qui rompt à chaque instant ses digues, dévastant tout sur son passage.

A Woo-Sung, nous quittons le Yang-Tzé-Kiang, et nous entrons dans le Whampou, rivière de Shang-Haï. Le lit de la rivière est encombré d'un millier de jonques, chargées de provisions et de riz, qui attendent un vent favorable pour se rendre dans le nord et jusqu'à Tien-Tsin. Nous avons peine à nous frayer un passage parmi cette multitude de grosses jonques tranquillement mouillées au milieu du chenal, ou se laissant doucement dériver par le courant. Nous finissons enfin par sortir de ce labyrinthe, et, après avoir été salués par les Anglais, les Américains et les Russes, nous jetons l'ancre contre le quai de Shang-Haï.

*(La suite à la prochaine livraison.)*




Un bateau des fleurs (restaurant, lieu de plaisir), à Shang-Haï. — Dessin de Grandsire d'après M. de Trevise.



Cavaliers tartares (armée sino-tartare). — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

# VOYAGE EN CHINE ET AU JAPON,

1857-1858.

TEXTE PAR M. DE MOGES. — DESSINS D'APRÈS M. DE TRÉVISE.

## LA CHINE[1].

Shang-haï; la Douane. — La chasse. — La pêche au cormoran. — Le paysage. — L'agriculture. — Le dîner du tao-taï. — Les tigres du colonel tartare. — Le climat de Shang-haï. — Le quartier chinois. — Les jardins de thé. — Activité commerciale des Chinois.

Nous nous établissons à *Commercial hotel*, chez M. Barraud, ancien maître d'hôtel de *la Constantine*. Nous traversons la concession française, la moins bâtie mais la mieux placée des trois; et c'est avec un certain étonnement, que si loin du pays natal, nous rencontrons des agents de police avec un bâton tricolore, et que nous voyons des noms de rues écrits en français.

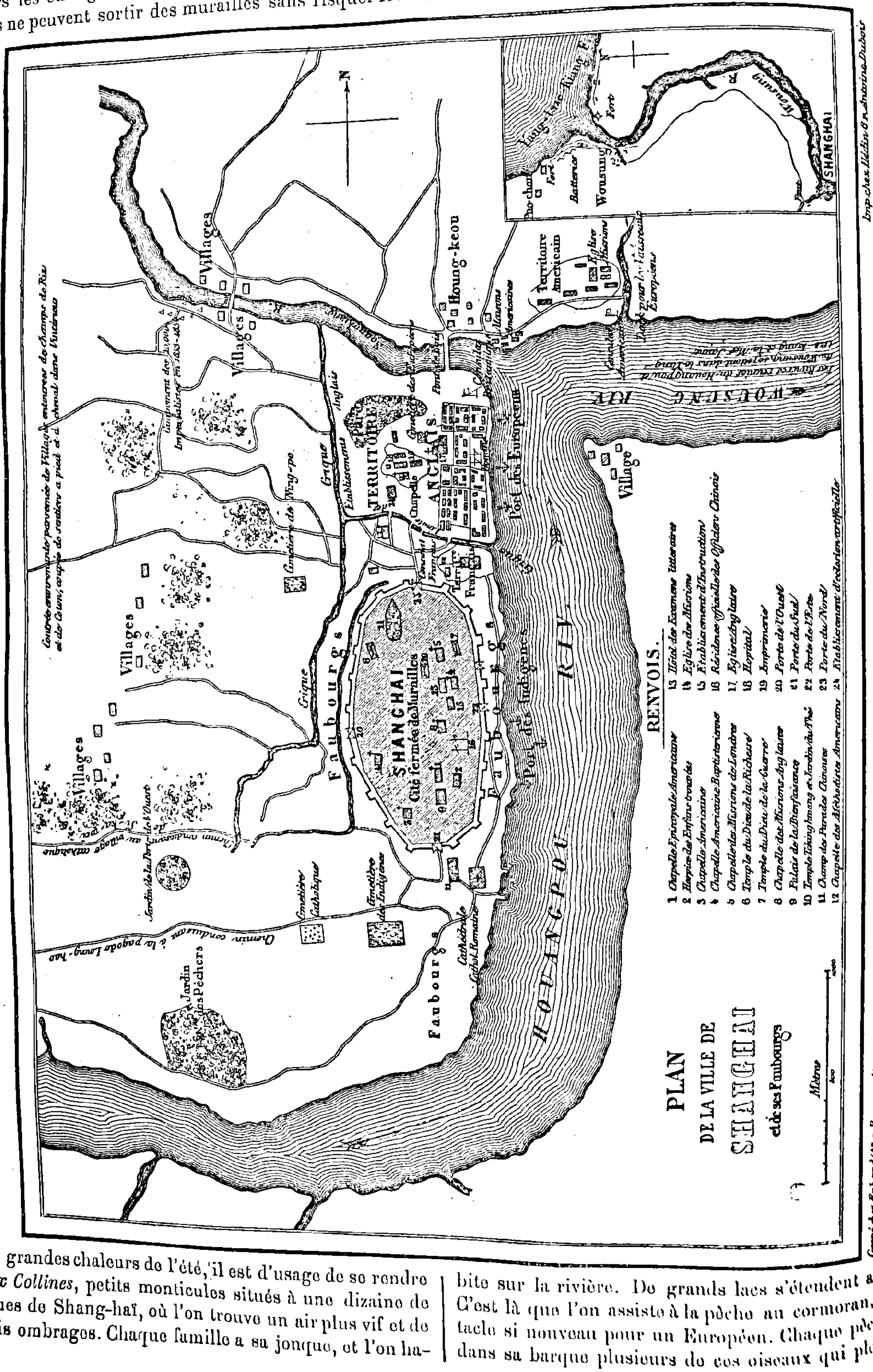
Les jonques, les tankas, les bateaux, les fleurs sont refoulés devant la ville chinoise; plus de cent navires de commerce sont à l'ancre devant la ville européenne; et une ligne imposante de somptueux édifices couvre le vaste coude que fait la rivière en cet endroit.

Nous admirons la Douane (voy. p. 148), charmant morceau d'architecture chinoise, et l'ordre parfait avec lequel des milliers de coolies apportent aux navires les ballots de thé et de soie. Ils font retentir le quai de leurs cris aigus et cadencés; l'un donne le ton, les autres répètent une sorte de refrain. Ce chant ne cesse qu'à la nuit et recommence au lever du soleil.

Shang-haï n'est qu'une ville de troisième ordre de la province de Kiang-nan; elle est peu importante dans la hiérarchie des villes chinoises, et doit sa prospérité ré-

1. Suite. — Voy. p. 129.

cente à l'ouverture de son port au commerce étranger. Les habitants du Kiang-nan sont doux et bienveillants envers les étrangers; et, tandis qu'à Canton les Européens ne peuvent sortir des murailles sans risquer leur tête, les négociants de Shang-haï circulent sans crainte dans un rayon de plusieurs lieues autour de la ville. La chasse est leur divertissement favori; il y a des lièvres, des bécassines et des faisans en grand nombre. Durant




les grandes chaleurs de l'été, il est d'usage de se rendre *aux Collines*, petits monticules situés à une dizaine de lieues de Shang-haï, où l'on trouve un air plus vif et de frais ombrages. Chaque famille a sa jonque, et l'on habite sur la rivière. De grands lacs s'étendent auprès. C'est là que l'on assiste à la pêche au cormoran, spectacle si nouveau pour un Européen. Chaque pêcheur a dans sa barque plusieurs de ces oiseaux qui plongent

pour saisir leur proie : mais le cormoran a au cou un anneau qui l'empêche d'avaler le poisson, et il le rapporte à son maître, en désespoir de cause.

La campagne autour de Shang-haï est d'une excessive fertilité : on obtient de la même terre deux ou trois récoltes par année. Mais le paysage est extrêmement monotone : de tous côtés s'étendent à perte de vue de vastes champs de riz ou de coton, sans que le moindre bouquet d'arbres vienne réjouir un instant les yeux. De petits canaux, affluents de la rivière, sillonnent la campagne en tous sens, et permettent de rapporter à la ferme la paille du riz ou la fleur précieuse du cotonnier. Il n'y a point, en général, en Chine, de chemins vicinaux ; tous les transports se font par barque et par eau. Les buffles sont les seuls animaux employés pour l'agriculture ; ils servent à labourer les rizières, et, dans les villes ouvertes aux Européens, les indigènes utilisent les femelles en place des vaches absentes. Les Chinois ne boivent jamais de lait : ils prétendent que c'est du sang blanc, et ils n'en font usage que comme palliatif contre la dyssenterie. Jamais ils n'en mettent dans leur thé, qu'ils boivent sans sucre ni crème.

Au milieu de ces populations paisiblement adonnées à l'agriculture et au commerce, les Cantonnais se font remarquer par leur caractère arrogant et turbulent. Ils ont, dans tout le Nord, la plus mauvaise réputation ; et, chaque fois qu'un meurtre ou un vol vient jeter l'émoi dans la cité, l'autorité est à peu près certaine de découvrir que le coupable est un Cantonnais. Durant notre séjour à Shang-haï, un brik anglais, allant à Bangkok et ayant une assez forte somme en lingots pour faire des achats dans cette capitale, est pillé et trouvé abandonné à l'entrée du Yang-tzé-kiang. Il y avait à bord plusieurs Cantonnais qui s'étaient entendus pour tuer le capitaine et ses deux lieutenants ; ils s'étaient ensuite emparés des lingots, et avaient laissé le bâtiment aller à la dérive. Nous autres, arrivant de la rivière de Canton, nous trouvons donc une grande différence dans la population, toute à l'avantage du Nord.

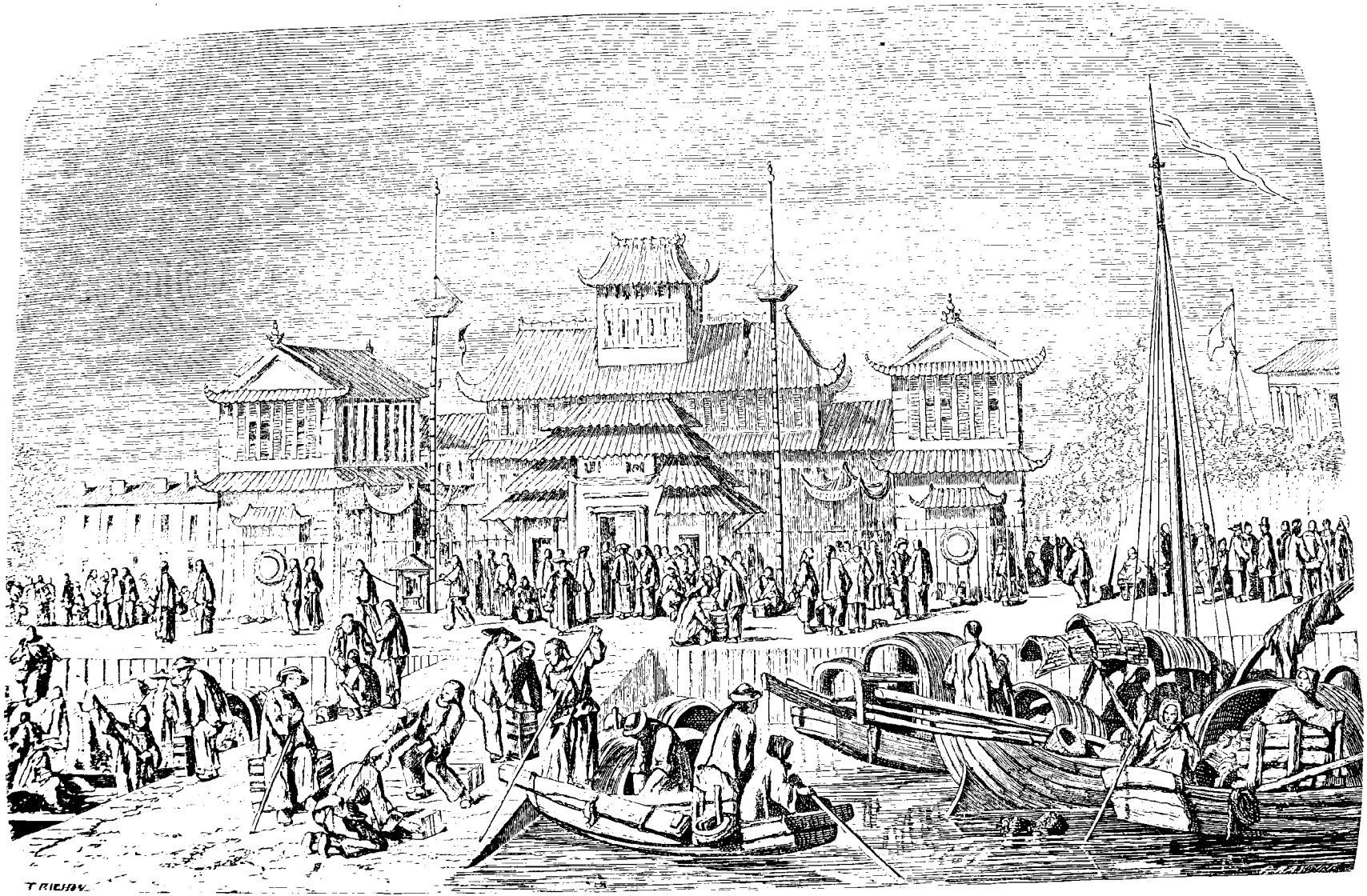
Tandis qu'à Hong-Kong et à Macao l'on vit en Chine sans jamais voir une autorité chinoise, à Shang-haï, les consuls ont de fréquents rapports avec les mandarins. De temps à autre, la ville européenne retentit du bruit du gong ; c'est un fonctionnaire, accompagné d'une nombreuse escorte, qui va voir un consul ou un amiral. Le gouverneur et les autres autorités de Shang-haï ayant témoigné le désir de faire une visite à l'ambassadeur, le rendez-vous est fixé à une heure. Du plus loin que nous apercevons ces nobles personnages, nous mettons nos chapeaux sur nos têtes, et nous allons les recevoir sur les marches du perron. Nous nous adressons de grandes salutations, nous nous donnons force poignées de main, puis chacun s'assied selon son rang. Le baron Gros déclare vouloir donner la gauche du canapé, la place d'honneur, au *tao-taï*, ou gouverneur.

On apporte le thé, les mandarins tirent quelques bouffées de leur pipe, et la conversation s'établit. Le temps que nous avons mis à venir de Hong-Kong, la belle taille du baron Gros, la forme de son oreille qui présage le bonheur, la supériorité des armes européennes sur les armes chinoises, la grande distance qui sépare l'Europe du Céleste-Empire, tels sont les sujets qui sont traités.

On se rend ensuite processionnellement dans la salle à manger, où une collation splendide est servie. L'ambassadeur met à sa gauche le tao-taï et le colonel tartare à sa droite. M. de Bellecourt place les deux autres mandarins près de lui. Chacun entasse les dragées, les gâteaux, les nougats, sur l'assiette de son voisin. On boit le champagne *rubis sur l'ongle*, en s'adressant mille souhaits de bonheur. La conversation se poursuit assez nulle et insignifiante. On apporte le café, l'inévitable thé, et l'on se lève, signal du départ. Mais auparavant le colonel tartare, par un raffinement de courtoisie, propose au baron Gros de faire manœuvrer devant lui ses *tigres* (voy. p. 153), ou soldats d'élite de l'armée impériale. La proposition est acceptée avec enthousiasme, et chaque guerrier revêt aussitôt une tunique jaune où sont reproduits l'épine dorsale, les yeux et les oreilles du monstre dont ils portent le nom. Durant une demi-heure, ils se livrent devant nous aux exercices les plus fantastiques, ils se défient du geste et de la voix, aux combats les plus acharnés, et ils dépensent une somme de bruit et d'activité telle que nous en sommes éblouis. Le mandarin militaire, voyant qu'il a produit son effet, ordonne aux tigres de rentrer dans le cortége, et nous prenons congé de nos étranges visiteurs, en leur promettant d'aller promptement, à notre tour, les voir dans leurs yamouns.

Nous acceptons, en effet, quelques jours après, un dîner du tao-taï, et nous nous rendons en chaises à sa demeure, située au milieu de la ville chinoise. Trois coups de canon annoncent notre arrivée, et le gouverneur, entouré des fonctionnaires, ses subalternes, nous reçoit à l'entrée de son prétoire. Il nous offre un dîner très-fin, très-délicat, au dire de notre consul et de notre chancelier, juges plus compétents en pareille matière. Mais nous n'y voyons qu'un affreux assemblage de nids d'hirondelle, d'ailerons de requin, d'holothuries ou vers de mers, d'œufs de vanneau, de lait d'amande, de vin chinois tiède et d'alcool de riz. Nous nous étonnons de manger les fruits au milieu du dîner et la soupe à la fin. L'absence d'eau et de pain se fait également sentir et contribue à nous faire moins apprécier cette multitude de plats de poisson et de volaille qu'une main libérale nous distribue à tout instant. Au surplus, le tao-taï est un homme de fort bonne compagnie, qui nous fait très-gracieusement les honneurs de son yamoun.

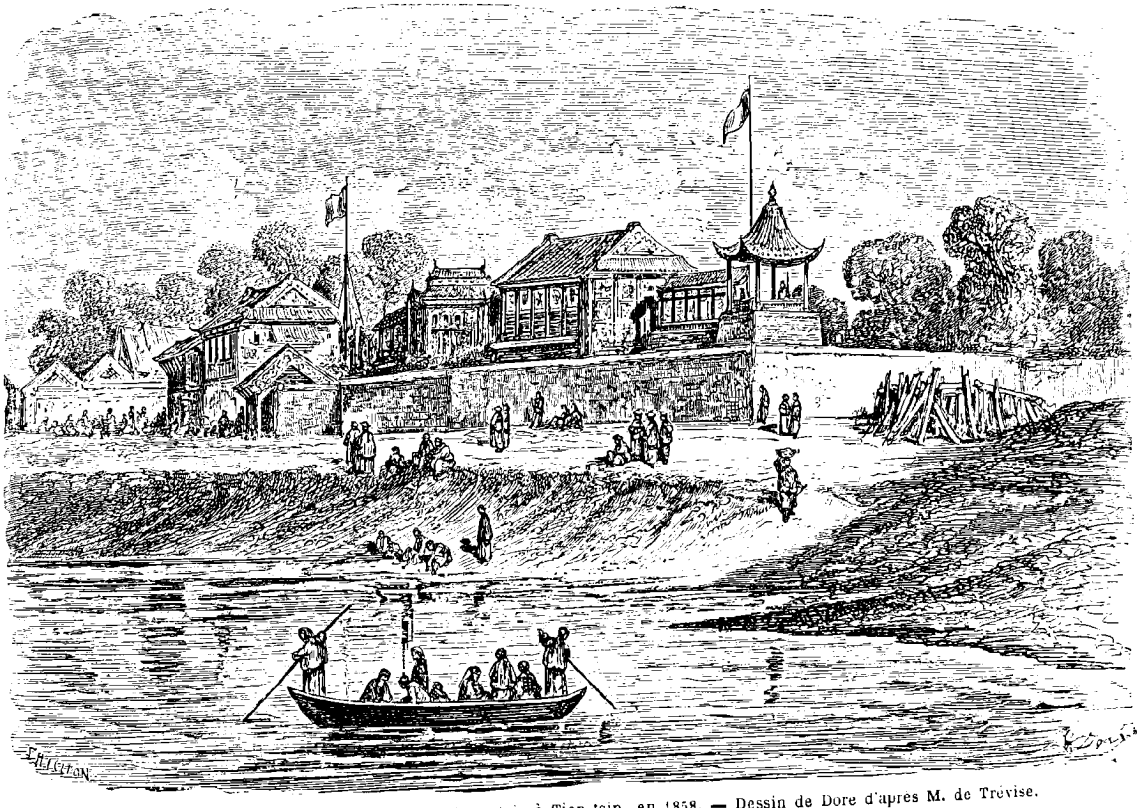
Le climat de Shang-haï, comme celui de toute la Chine, est malsain. Il est sujet aux émanations paludéennes et aux brusques changements de température. Durant la mousson de sud-ouest, il y fait une chaleur excessive. Pendant la mousson de nord-est, au contraire, il y fait aussi froid que dans le nord de la France, et la rivière gèle souvent, malgré la vitesse de son cours. Du 1er novembre au 1er avril, les Européens font du feu



Vue de la Douane de Shang-haï (voy. p. 146). — Dessin de Grandsire d'après M. de Trévise.

dans leurs maisons. Je ne parle pas des Chinois, car ils n'en connaissent point l'usage : plus le froid augmente, plus ils revêtent de plisses ouatées ou fourrées. Il n'a pas gelé cette année, et les résidents étrangers de Shang-haï ont affrété un navire pour aller chercher de la glace au Kamstchatka.

Malgré l'encombrement et le tumulte des rues, nous allons, de temps à autre, nous promener dans la ville chinoise; nous entrons dans les magasins et nous marchandons ces mille inutilités que le Céleste-Empire offre de toutes parts à la curiosité des étrangers. Nous parcourons la muraille crénelée qui entoure la ville; nous visitons le puits aux enfants, où l'on jette ces petits malheureux; et nous nous arrêtons au jardin de thé, *tea garden*, où les Chinois viennent prendre le thé, fumer l'opium et entendre de la musique. C'est leur lieu de divertissement; c'est aussi l'endroit qui présente le plus de couleur locale. Une montagne factice avec des rochers entassés les uns sur les autres, une rivière en miniature avec des petits ponts en zigzags, des pavillons aux toits recourbés, forment le principal ornement de ce jardin, où les diseurs de bonne aventure, les saltimbanques, les histrions ont élu domicile. Les Chinois, du reste, consacrent peu de temps à leurs plaisirs; le négoce absorbe tous leurs instants, et à Shang-haï cette activité commerciale est encore excitée par la présence des étrangers. Ils servent en général d'intermédiaires entre les grandes maisons européennes ou américaines et les provinces de l'intérieur; et ils vont faire sur les lieux de production des achats de thé et de soie.



Résidence des ambassadeurs français et anglais à Tien-tsin, en 1858. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

Départ de *l'Audacieuse* pour le golfe de Péchéli. — Le cap Chantoung. — Bombardement et prise des forts de Ta-kou. — Le village de Ta-kou. — Pointe des amiraux sur le Tien-tsin. — Le cours du Peï-ho; ses rivages. — Arrivée à Tien-tsin; curiosité des habitants. — Établissement des quatre ambassades dans cette ville. — Le pont de marbre. — Les rues de Tien-tsin; les magasins. — Caricatures chinoises contre les Européens. — Arrivée de nouveaux commissaires impériaux. — Leur entrevue avec l'ambassadeur de France. — Signature du traité de Tien-tsin. — Excursion à la Grande-Muraille de la Chine. — Singulier débarquement. — Cavaliers tartares. — Retour à Shang-haï.

Le mercredi 15 avril, à sept heures du matin, le commandant Vrignaud donne l'ordre d'appareiller, et par un temps humide et brumeux, nous mettons à la voile pour le golfe de Péchéli. Un sombre brouillard nous dérobe la vue de toute la terre, et les ondes jaunes du Jang-tzé-kiang disparaissent même à nos yeux. En sortant du fleuve, nous trouvons une mer tourmentée et une brise très-fraîche; nous nous croyons encore sous la funeste influence du début de la traversée. Mais, le lendemain, la mer tombe, le temps se remet au beau, et nous filons sans fatigue neuf et dix nœuds à toute vapeur.

L'hydrographie de ces côtes est encore à faire; les cartes sont défectueuses.

Au bout de quatre jours de traversée, par un soleil éclatant et par un froid superbe, nous doublons le cap Chan-toung ou cap Macartney, et nous entrons dans le golfe de Péchéli.

(Trois commissaires impériaux chinois annoncent leur arrivée et se déclarent prêts à écouter ce que les envoyés des nations de l'Occident ont à proposer à l'empereur. Les entrevues ne conduisent à aucun résultat sérieux. Les

deux hauts fonctionnaires français et anglais prennent la résolution de marcher plus avant et de frapper un grand coup dans le voisinage immédiat de la capitale. Malgré quelques nouvelles tentatives de conciliation, le jeudi 20 mai, on bombarde les forts et les batteries qui défendent l'embouchure de Peï-ho, et l'on s'en empare. Les obstacles ainsi écartés, les canonnières anglo-françaises commencent, sous la conduite des amiraux, leur marche vers Tien-tsin : les ambassadeurs restent au camp de Ta-kou.)

Nous dirigeons souvent nos promenades du côté du village de Ta-kou. L'espace qui le sépare du camp est couvert de chapeaux coniques que, dans leur précipitation, les guerriers chinois ont laissés choir sur le sol. Deux ou trois soldats nous apparaissent la tête coupée, les mains liées derrière le dos : ce sont des malheureux que les mandarins ont fait exécuter séance tenante, pour les punir de s'enfuir plus vite que leurs chefs. La plupart des rues sont désertes, et l'aspect du village est triste; toutes les maisons sont construites en boue. Une pagode s'élève au milieu; des nuées de pigeons ont fixé leur demeure dans les grands arbres qui l'entourent : à chaque coup de fusil ils s'éloignent, pour revenir aussitôt après; et les officiers anglais et français approvisionnent leur table de cette chasse d'un nouveau genre. D'immenses salines s'étendent à perte de vue, et de petits tumulus en terre, renfermant les restes de notables Chinois, viennent seuls rompre la monotonie du paysage. A l'horizon, du côté de la mer, s'étend la longue ligne noire des navires européens, à demi éclairés par le soleil couchant, et mouillés si loin de terre que les mandarins et leurs soldats devaient se croire bien à l'abri de leurs coups.

(Les amiraux européens avertissent qu'ils sont arrivés devant la ville de Tien-tsin. Les ambassadeurs partent aussitôt, et bientôt après le baron Gros donne ordre à ses secrétaires et à ses attachés de le rejoindre).

Le 1er juin, à six heures du soir, nous quittons le camp de Ta-kou. Notre voyage se fait le plus facilement du monde, et le lendemain matin, dès l'aube, nous apercevons le vieux donjon crénelé, autrefois fortifié, aujourd'hui en ruines, qui annonce l'entrée de Tien-tsin. A un coude du Peï-ho, sur le bord laissé à sec par le flot qui descend, le corps d'un Chinois gît dans la vase. Deux gros bouledogues, les pattes de devant appuyées sur le thorax de l'homme, se disputent à belles dents à qui seul aura la proie. Les premiers rayons du soleil levant illuminent les têtes de ces bêtes féroces et les restes de l'homme à moitié dévorés.

Il y a dix lieues, par terre, de Ta-kou à Tien-tsin, et vingt-deux lieues par le fleuve. Le Peï-ho fait d'énormes détours, et ses tournants sont si brusques que les plus longues des canonnières avaient la plus grande peine à les franchir.

Le pays est vert, admirablement cultivé, mais il est d'une platitude et d'une monotonie désespérantes. Les fermes et les villages sont construits en pisé, comme nos étables et nos pressoirs de Normandie. Les chevaux sont petis et laids, les ânes et les mulets sont superbes. Dans les villages, une foule de chiens à moitié sauvages montrent volontiers les dents aux étrangers. Tout le long de la route, les habitants, en longue file sur le rivage, nous regardent passer avec une curiosité mêlée de crainte.

Vers neuf heures du matin, nous arrivons devant Tien-tsin. D'immenses approvisionnements en sel, en riz et en grains, couverts de nattes, occupent la rive gauche du fleuve. Les faubourgs s'étendent sur la rive droite, et la foule se presse à toutes les issues des rues pour voir s'avancer notre canonnière. Beaucoup de toits sont envahis par les curieux. Les jonques amarrées au rivage et les ponts de bateaux nous obligent à de nombreux temps d'arrêt. Nous jetons enfin l'ancre au mouillage que nous signale l'amiral Seymour, au point de jonction du Grand-Canal Impérial et du Peï-ho.

C'est là que s'élève le yamoun que les deux ambassadeurs ont choisi pour leur résidence (voy. p. 149). Lord Elgin occupe le côté gauche, et le baron Gros l'autre moitié. Ce yamoun, assez dégradé, a été bâti par l'empereur Kien-Foung, l'un des ancêtres de l'empereur actuel, qui en avait fait sa résidence d'été, ainsi que l'attestent diverses inscriptions encore visibles. Par derrière s'étend un vaste cimetière qui nous envoie ses émanations fétides, puis un petit village et la campagne à perte de vue.

En attendant l'arrivée de deux hauts commissaires impériaux qui sont annoncés par un avis officiel du grand conseil, nous profitons de nos loisirs pour visiter la ville et ses environs. Le matin, avant le lever du soleil, nous allons nous promener à cheval, sur la route de Pékin, sorte de large chaussée assez élevée au-dessus du sol. Nous nous arrêtons au pont de marbre qui est construit sur le Peï-ho, et qui est à environ trois quarts de lieue de notre mât de pavillon. S'écarter davantage serait imprudent, car il n'y a pas mal de soldats chinois et de petits camps de cavalerie tartare dispersés dans la campagne. Nous traversons la ville dans tous les sens, et nous n'y découvrons rien de bien remarquable. Elle est entourée de hautes murailles, comme toutes les villes chinoises; seulement les rues sont plus larges que celles de Shang-haï et de Canton, à cause des lourds chariots que l'on rencontre, traînés par des mulets ou par des bœufs. Dans le sud de la Chine, tous les transports se font à dos d'hommes; dans le nord, il y a des routes et des attelages. Toute l'activité commerciale semble s'être concentrée dans les faubourgs, surtout dans celui qui longe le Grand-Canal. C'est là que l'on trouve les boutiques de pelleteries, de papiers peints, d'éventails, et les rares antiquités que Tien-tsin peut offrir à la curiosité de l'étranger. Nous constatons la présence en ville de nombreux produits européens, des draps russes légers et aux couleurs voyantes, des cotonnades de Manchester, des boîtes d'allumettes chimiques allemandes. Nous apercevons quelques caricatures à notre adresse, que les Chinois font disparaître avec précipitation sur notre passage; mais, voyant que nous ne faisons qu'en rire, ils nous les montrent ensuite et nous les laissent emporter. C'est un Européen grotes-

quement accoutré, qui marchande avec chaleur un hérisson et finit par l'acheter contre un gros sac de sapèques. Puis un officier anglais, à cheval, tenant son parapluie blanc d'une main, et ayant un cigare à la bouche, avec un chapeau et une tournure impossibles. Nous leurs donnons quelques dessins européens dont ils sont très-avides, et, le lendemain, nous trouvons ces dessins reproduits et ayant déjà pris une apparence grotesque.

Les deux commissaires impériaux arrivent à Tien-tsin. Le soir même, les deux nobles personnages, suivant l'usage chinois, envoient leurs grandes cartes de visite, en papier rouge, aux ambassadeurs, et le surlendemain, étant un jour heureux, est désigné pour leur première entrevue avec lord Elgin. On convint de se rencontrer dans une pagode située en dehors de la ville, à quatre ou cinq lis de la muraille. Bellecourt, Trévise et moi, nous y allons en curieux et nous traversons pour revenir, durant plus d'une heure, une foule compacte de Chinois, armés de nos seuls parasols, et avec une escorte de deux matelots. Nous ne remarquons aucune malveillance sur toutes ces figures, mais beaucoup d'ébahissement et de curiosité. Un grand nombre sont vêtus d'une longue robe blanche ou bleue; d'autres sont habillés en nankin, cette étoffe dont on a tant abusé en France. Tout le long de la route nous voyons des petites boutiques en plein vent, où l'on vend des pommes, des abricots, et où l'on boit de petites tasses de thé à la glace. La glace se trouve en très-grande abondance à Tien-tsin; on l'y conserve en larges blocs avec beaucoup de soin.

(On ouvre les conférences le 27 mai 1858. Après quinze jours de discussion, les traités de paix qui accordent des indemnités et les libertés religieuse et commerciale sont signés. L'empereur Hien-foung envoie, le 3 juillet, la ratification de ces traités. Les navires redescendent le Peï-ho).

Avant de quitter définitivement le golfe de Péchéli, M. le baron Gros a tenu à visiter la Grande-Muraille de la Chine, et à juger par lui-même de la véracité de l'opinion qui la fait commencer dans la mer, à l'entrée du golfe de Léo-toung. Le 11 juillet, à sept heures du matin, l'ambassadeur, suivi de ses secrétaires et attachés, s'est embarqué sur *le Prégent*, élégant aviso à vapeur récemment arrivé de France. Trente ou quarante lieues séparaient, croyait-on, la muraille du mouillage de *l'Audacieuse*. Mais, vers le soir, le temps n'étant pas bien clair et la terre ne faisant encore qu'apparaître à l'horizon, il a fallu mouiller au large. Le lendemain, au jour, on a appareillé de nouveau, et bientôt la Grande-Muraille est apparue : elle présentait l'aspect d'une suite d'édifices de même hauteur, crénelés et barrant la plaine depuis la mer jusqu'au pied de la chaîne de montagnes qui court parallèlement au rivage, mais à plus d'une lieue de distance. Une heure après, la Grande-Muraille avec ses créneaux, ses contre-forts, ses jetées arrivant dans la mer, et la pagode qui la termine vers le rivage, était parfaitement visible presque dans ses moindres détails, et nous avions devant nous le point de vue le plus pittoresque, le plus beau que l'on puisse rencontrer en Chine : le long de la mer, cette vaste plaine, couverte d'une végétation luxuriante et de pâturages, avec de nombreux villages au milieu des arbres; et, au second plan, un horizon de hautes montagnes, les unes abruptes et escarpées, les autres boisées et verdoyantes jusqu'à leur sommet, produisaient une scène que les Alpes seules peuvent rappeler, mais à laquelle la Grande-Muraille, sortant de la mer pour se couvrir de pagodes et de bastions, et grimper à pic sur les arêtes les plus hautes de la montagne, donnait un caractère bien fait pour impressionner les imaginations même les plus lentes.

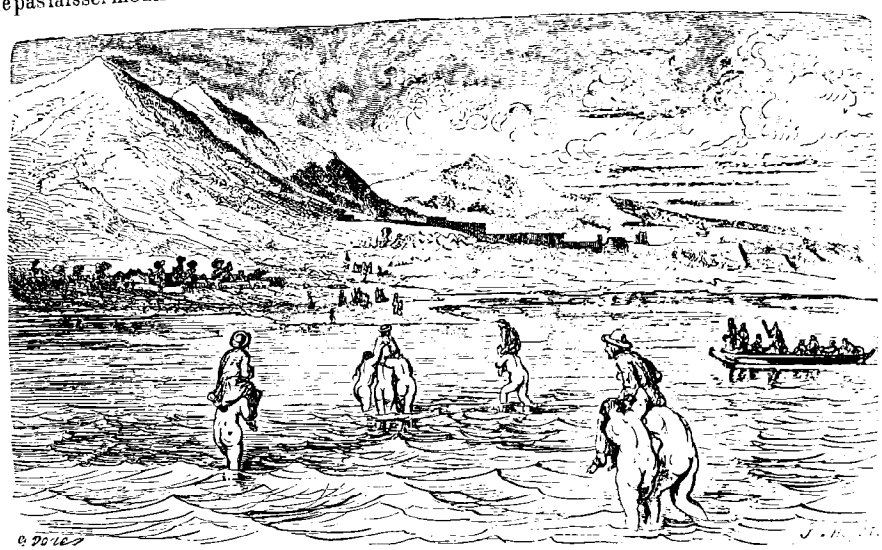
Au pied de la muraille, du côté de la Chine, se dessinaient les blanches tentes des deux camps tartares, laissant leurs chevaux paître en liberté les herbes d'alentour. Le paysage, doré par le soleil levant, était plein de charme, et faisait comprendre la vie pastorale des hordes mongoles; il nous donnait une idée exacte de cette Terre des herbes si bien décrite par l'abbé Huc.

Vue du côté chinois, la Grande-Muraille ressemble à un immense ouvrage en terre, couronné de créneaux en brique, mais en fort mauvais état et manquant en plusieurs endroits. Du côté de la Mandchourie, au contraire, la Grande-Muraille est construite en briques posant sur un soubassement de pierre. Elle est flanquée de tours carrées dans toute sa longueur, à la distance d'environ deux traits de flèche, afin que l'ennemi puisse être partout atteint. Elle descend dans la mer par deux jetées parallèles, qui suivent une pente assez douce pour permettre d'y monter en sortant du canal. Les plus gros navires peuvent en approcher à moins de deux milles, et c'est là le véritable endroit où de nouveaux touristes devront débarquer.

Malheureusement nous ne le savions pas alors, et nous avions jeté l'ancre dans les eaux de la Chine. La plage en cet endroit-là est unie; mais un violent ressac rendait le débarquement difficile et ne permettait point aux canots d'approcher, sous peine d'entrer dans le sable. Le rivage était couvert de Chinois venant des villages voisins. M. Marquès, interprète de la mission, et le comte d'Ozery, commandant du *Prégent*, étaient descendus les premiers à terre pour s'aboucher avec les autorités et voir si l'on ne s'opposerait point à notre débarquement. Un mandarin, monté sur un cheval blanc et suivi par deux cavaliers, était arrivé du camp pour savoir ce que demandaient ces hommes venus de ciels inconnus; et, sur les assurances pacifiques de notre interprète, il avait déclaré que rien ne s'opposerait à ce que nous descendissions à terre.

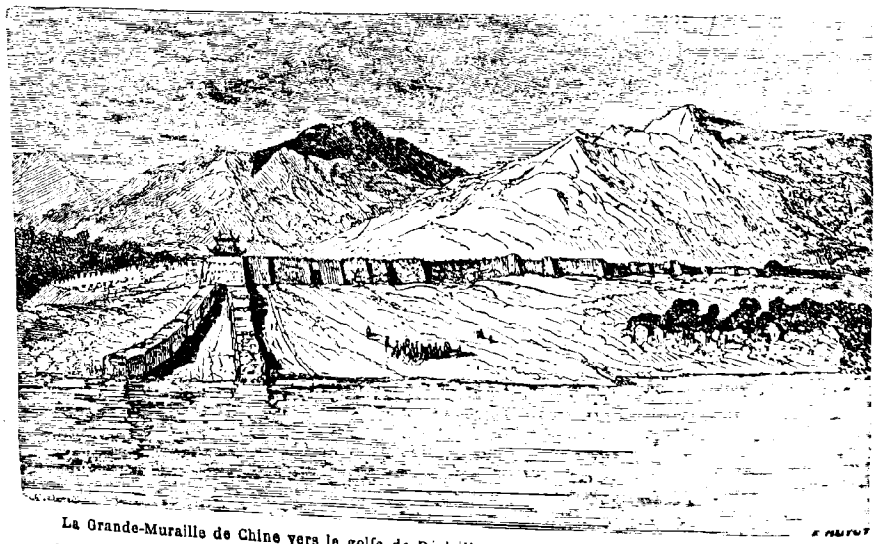
Nous débarquâmes donc, et ce ne fut pas le côté le moins piquant de notre expédition. Les canots ne pouvaient approcher, sous peine d'être roulés par les vagues. Le baron Gros descendit à terre, porté sur les épaules de trois matelots entièrement nus. M. le vicomte de Contades, ainsi que les attachés de l'ambassade, plusieurs officiers de *l'Audacieuse* et du *Prégent*, le sui-

vaient, les uns sur deux, les autres sur un seul homme. Plusieurs, poussés par les lames, chavirèrent avec leur porteur et burent l'onde amère. Enfin, au bout d'un quart d'heure, la réunion eut lieu sur le rivage, et l'on partit avec une escorte de douze baïonnettes qu'on avait eu le soin de ne pas laisser mouiller. Nous nous dirigeâmes droit sur la muraille. Il nous fallait d'abord traverser différents cours d'eau qui aboutissent à la mer, et nous éloigner un peu du rivage pour trouver un sol moins humide. Plus nous nous rapprochons de la muraille, cette nouvelle terre promise que nous ne devions pas toucher, plus on voyait les Tartares s'agiter, monter à



La Grande-Muraille de Chine vers le golfe de Péchéli. — Débarquement de l'ambassade française. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

cheval et dénoter par tous leurs gestes et par leurs manœuvres une émotion visible. Ils se séparèrent bientôt en trois corps : l'un resta à cheval devant le camp, nous coupant la route de la Grande-Muraille ; l'autre se porta à notre gauche et mit pied à terre dans les hautes herbes ; le troisième, composé de globules blancs et dorés, vint au petit galop à notre rencontre. Ils nous demandèrent d'où nous venions, où nous allions, et nous dirent qu'il leur était impossible de nous laisser aller plus loin ; que leur chef était absent, et qu'ils ne pouvaient prendre sur eux de nous permettre d'approcher, ajoutant, du reste, une foule de *tchin-tchin* à toutes



La Grande-Muraille de Chine vers le golfe de Péchéli. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

ces mauvaises raisons. Mais que l'on juge de notre étonnement, lorsque nous sûmes que ces gens-là, campaient point que leur pays eût été en guerre avec la France et l'Angleterre! La prise de Canton, le bombardement de Ta-kou, la paix conclue à Tien-tsin, ils ignoraient tout. Une seconde négociation semblait avoir réussi ; ils nous permettaient d'avancer encore ; mais, à trois ou quatre cents mètres de là de nouveaux cavaliers, s'étant approchés, nous prièrent instamment de ne pas aller plus loin.

Avec nos douze baïonnettes d'escorte et nos revolvers

nous aurions pu facilement tenir en respect ces trois cents cavaliers tartares, et monter, malgré eux, sur la muraille; mais l'ambassadeur devait éviter toute rixe, toute affaire de ce genre, et ne voulait point compro-

Soldats chinois Un *tigre de guerre* et un *brave* (voy. p. 149 et 169). — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

mettre sa position pour une simple partie de plaisir et de curiosité. Après avoir pris quelques croquis, avoir acheté quelques éventails aux cavaliers tartares et émerveillé la foule de Chinois qui nous environnait, en leur faisant boire de l'eau-de-vie, en leur montrant nos montres, ou les faisant regarder dans nos binocles, le baron

Brouette de voyage, en Chine. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

Gros reprit la route des canots, que plusieurs d'entre nous rejoignirent à la nage.

Ces cavaliers tartares (voy. p. 145) n'avaient ni arcs ni flèches, mais tous portaient le fusil à mèche en ban-

doulière. Leur poudre nous a semblé très-grossière, et, outre des balles, ils avaient dans leurs cartouchières de petits lingots de plomb. Leurs chevaux sont petits, généralement blancs ou pies, d'une race essentiellement primitive : ces cavaliers portent dans leurs grandes bottes leur pipe et leur éventail. Tous avaient l'anneau de jade pour bander l'arc.

Avant de quitter ces parages, nous sommes allés, avec *le Prégent*, faire une pointe de l'autre côté de la Grande-Muraille, vis-à-vis les plaines de Mandchourie, qui se présentait à nous avec cette verdure éclatante que l'on ne trouve que dans les pays longtemps couverts de neige et lorsque le soleil est venu les vivifier. La Grande-Muraille, avec ses noires assises, se détachait sur cette admirable végétation : on la voyait, sortant de la mer et appuyée sur ses contre-forts, gravir l'arête même de la montagne pour suivre, pendant plus de six cents lieues, les contrées à demi sauvages qui s'étendent jusqu'aux confins de la Mongolie et du Kou-kou-noor.

Après que nous eûmes longuement contemplé ce magnifique spectacle, le baron Gros donna le signal du départ, et *le Prégent* fit route pour les îles *Toki*, où nous attendait la frégate. Le lendemain matin, après quinze heures de route, nous nous retrouvions à bord, avec le souvenir d'une charmante course au lieu le plus pittoresque et le plus grandiose de la Chine.

(L'ambassade française se rendit ensuite à Shang-haï d'où elle partit le 6 septembre, pour aller accomplir au Japon la seconde partie de sa mission. Avant de s'éloigner de la Chine, M. de Moges résume ses observations sur le Céleste-Empire dans un chapitre d'où sont extraits les passages suivants.)

### Mœurs, coutumes, gouvernement de la Chine.

La Chine proprement dite se divise en dix-huit provinces ; mais l'Europe ne connaît guère que ses six provinces maritimes, le Kwang-toung, le Fo-kien, le Tché-kiang, le Kiang-sou, le Chan-toung et le Péchéli. Jadis tout l'intérêt politique se concentrait sur les rives de la rivière de Canton, dans le Kwang-toung ; aujourd'hui il s'est porté vers le nord, dans le Péchéli, et bientôt Tien-tsin et Ta-kou feront oublier Bocca-Tigris et Macao. Les trois provinces centrales, le Kwang-si, le Hou-nan et le Hou-pé, sont le principal théâtre de la grande insurrection. Le Kan-sou, le Chen-si et le Chan-si bordent au nord la Grande-Muraille. Le Su-tchouan et le Yun-nan confinent au Thibet. Le Kouei-tcheou, le Kiang-si, le Ngan-hoeï et le Honan complètent cette énumération des provinces chinoises.

L'Empire du Milieu se compose en outre de plusieurs pays ou royaumes tributaires, à savoir : la Mongolie, la Mandchourie, la Corée ; les îles Lioutchou, le Thibet, le Tonkin, le Cambodje et la Cochinchine. Les îles Liou-tchou et la Corée envoient à Pékin un tribut chaque année, d'autres pays tous les trois ans, d'autres enfin à des périodes encore plus éloignées, comme par exemple tous les dix ans. Quant aux royaumes de l'Europe séparés par le vaste Océan des pays soumis à la domination du Fils du Ciel, ils ne lui rendent hommage qu'à des époques déterminées et à de plus ou moins longs intervalles.

La Chine, depuis quatre mille ans, a été gouvernée par vingt-huit dynasties. Les trois dernières sont la dynastie mongole, la dynastie nationale des Ming, et la dynastie Ta-Tsing ou tartare Mandchoue. Le dernier empereur se nommait Tao-Kouang, *raison éclatante*. Son fils Hien-Foung lui a succédé en 1850, au plus fort de la grande insurrection, et son règne n'a été jusqu'ici qu'une longue suite de calamités pour la Chine.

L'empereur, dans l'organisme du gouvernement chinois, n'est qu'un nom, un emblème, le représentant de la nationalité. Ce sont les conseils qui gouvernent souverainement ; l'empereur est le rouage qu'on fait paraître. Tout se fait en son nom, mais sans sa coopération directe. Au reste, on ne saurait trop remarquer la belle centralisation, l'admirable organisation administrative de l'empire. Les institutions sont excellentes; ce sont les hommes qui manquent aux institutions.

Autant la Chine de Nankin est riche, autant la Chine de Pékin est pauvre et stérile. Aussi le gouvernement central prélève-t-il l'impôt en nature sur les fertiles provinces que baigne le Yang-tzé-kiang. Tous les ans, partent pour Tien-tsin des milliers de jonques chargées de riz et expédiées par les mandarins au commencement de la mousson du sud-ouest. C'est une corvée, une sorte d'inscription maritime qui est imposée à tous les possesseurs de jonques. Ils n'ont droit à aucune rémunération; mais, au retour, ils peuvent faire le commerce pour leur compte, et vendre dans la Chine centrale les fourrures, les fruits, les produits du Léo-tong.

Le nom de l'empereur actuel est *Hang-Foung* ou *Hien-Foung*, selon les divers dialectes, et signifie *Abondance universelle*. Le signe qui sert à l'exprimer est une montagne entre deux rois : ce qui, aux yeux des Chinois superstitieux, est de mauvais augure. En effet, une montagne entre deux rois, cela présage division, anarchie, guerre civile. N'est-ce pas un peu ce qui arrive dans ce moment? De ses trois capitales, Hien-Foung n'en possède plus qu'une : Nankin est aux rebelles, Canton est entre les mains des barbares. Toute une portion de l'empire est soulevée contre la dynastie actuelle. Le présage a eu raison.

La grande montagne qui s'élève près de Canton se nomme la *montagne du Nuage blanc*. Elle est peuplée de tombeaux, comme toutes les montagnes ou collines en Chine. Macao en est un exemple frappant. Toutes les hauteurs de l'île Danoise, de l'île Française, dans la rivière des Perles, de Canton derrière le fort Gough, offrent le même spectacle. On peut dire que la Chine n'est qu'un immense cimetière.

Un mandarin ne peut jamais exercer de fonctions dans la province où il est né. Pour plus d'impartialité, il doit toujours être étranger au pays qu'il régit. S'il est mandarin militaire, il ne doit pas amener sa mère avec lui : elle pourrait l'attendrir et chercher à le retenir au jour du combat, à l'heure du péril. S'il est mandarin civil, il

ne doit pas amener son père. Il pourrait être d'un avis contraire au sien dans un jugement, et il serait alors contraint d'agir contre la piété filiale. C'est par une faveur toute spéciale de l'empereur, et par une dérogation au droit commun, que Yeh a obtenu que son père habitât avec lui à Canton.

L'arbre à pagode ou banyan, *ficus religiosa*, arbre imposant et ayant en effet un caractère religieux et grave, se retrouve partout en Chine contre les murs des pagodes et dans les cours des mandarins. Dans la campagne, à ses pieds, on voit toujours de petits autels, des bâtonnets fumants, quelques images bouddhiques fixées aux racines. C'est, du reste, le plus bel arbre de la Chine; son feuillage est majestueux et toujours vert. De Macao à Shang-haï, de Tien-tsin à la Grande-Muraille, nous l'avons partout rencontré, accessoire obligé du yamoun ou du temple de Bouddha, et ombrageant de ses branches épaisses et la misère du bonze et la rapine du mandarin.

Il n'est point rare en Chine de voir des chefs de pirates devenir mandarins. On peut citer, entre autres, le fameux Apak, qui, dans ces dernières années, avait jusqu'à sept cents jonques de pirates sous ses ordres, et qui jouit aujourd'hui tranquillement, à Ning-po, de toutes les prérogatives du globule bleu. Le gouvernement chinois, désespérant de le réduire, a traité avec lui et en a fait un grand mandarin naval. Étrange pays que la Chine, où la piraterie conduit aux honneurs!

En Chine, l'aiguille aimantée marque le sud; il y a cinq points cardinaux; la gauche est la place d'honneur; le blanc est la couleur de deuil; la politesse exige que l'on demeure la tête couverte devant un supérieur ou devant une personne que l'on veut honorer; on lit un livre en commençant par la droite; on mange les fruits au début du dîner, et la soupe à la fin; dans les écoles, les enfants doivent apprendre tout haut leur leçon et la réciter tous à la fois, on y punit le silence comme une preuve de paresse; la noblesse, conférée à un homme pour un service éclatant rendu à l'État, ne s'étend point à ses descendants et n'anoblit que ses ancêtres, qui deviennent tous, par un effet rétroactif, ou ducs ou barons, tandis que ses enfants restent dans la foule. On pourrait remplir de nombreuses pages de ces étonnants contrastes entre la civilisation chinoise et celle de l'Occident.

La civilisation chinoise date de quatre mille ans. Sept cents ans avant Jésus-Christ, il y avait déjà une littérature chinoise. Plusieurs des principaux monuments littéraires de la Chine sont de cette époque. Quelle merveilleuse antiquité, et comme nos peuples de l'Europe doivent paraître jeunes aux habitants du Céleste-Empire! La langue mandarine est la seule savante; le cantonnais, le fo-kienois, divers dialectes composent la langue populaire. Le mandarin joue dans l'extrême Orient le rôle du latin dans l'Europe. Avec le mandarin l'on peut se faire entendre dans tout l'empire chinois, en Corée, au Tonkin, en Cochinchine et à Siam. A Pékin, le peuple parle le pur mandarin.

Il y a toute une population en Chine qui n'a point le droit d'habiter la terre, et qui vit et séjourne sur les fleuves et sur les canaux. C'est une race inférieure, vaincue, et maintenue dans cet état en vertu d'un vague souvenir historique se rapportant aux premiers temps de la Chine. De là cette foule de bateaux, de tankas, de jonques, de sempans, de cahutes construites sur pilotis le long des fleuves et des rivières, et que le flux et le reflux des bateaux à vapeur vient agiter et baigner. Tous les *compradors* qui approvisionnent les navires appartiennent à cette race des hommes de bateau. Il y en a de très-riches, qui possèdent sur la rivière de Canton des habitations magnifiques, très-élégantes et très-somptueusement meublées; mais telle est la force des traditions et des préjugés en Chine, que la possession à terre continue à leur être interdite.

Il paraît que, dans certaines parties de la Chine, il y a des brouettes à voiles. Lorsqu'il y a bonne brise vent arrière ou du travers, le travail de l'homme est singulièrement facilité. Ce fait qui pourrait paraître imaginaire, est tout ce qu'il y a de plus réel. Au reste la brouette (voy. p. 153) est, dans le Céleste-Empire, un mode ordinaire de locomotion. Les missionnaires par économie, le préfèrent souvent à tout autre, malgré la fatigue qu'il produit. Que de fois, durant notre séjour à Shang-haï et à Tien-tsin, n'avons-nous pas vu arriver de ces brouettes de voyage! La roue est au milieu, le patient est assis sur l'un des côtés, ayant vis-à-vis de lui ses bagages.

Il y a 757 lieues de Canton à Pékin.

La grande insurrection chinoise a aujourd'hui singulièrement perdu de son prestige. Elle est privée de ses chefs, les rois des quatre points cardinaux. Le fameux roi de l'Est, le plus capable de tous, l'âme de l'insurrection, qui rêvait la domination universelle, a été assassiné par les autres, jaloux de son influence. En outre, les rebelles se sont battus dans Nankin; la guerre civile a fait plus de ravages dans leurs rangs que les boulets des mandarins. Tsien-Kiang, le célèbre démagogue de Canton, est toujours grand juge dans leur camp; mais leur plus habile général a déserté leur cause pour celle des impériaux, par suite d'un événement tragique qui mérite d'être noté. Ce général, très-ambitieux, mécontent de n'être point nommé roi du cinquième point cardinal, du centre, avait reçu des chefs de l'insurrection la promesse de le devenir s'il leur faisait remporter une victoire éclatante sur un parti considérable d'impériaux. Il se rend donc dans le camp des mandarins, et feint d'abandonner la cause des rebelles, s'efforçant de gagner la confiance des impériaux, afin de mieux les trahir. Le vieux général de l'empereur, blanchi dans les camps et dans les ruses chinoises, se méfiant d'une conversion si soudaine et en devinant la cause, l'accueille avec enthousiasme, il l'adopte solennellement pour son fils et l'accable de prévenances; puis, sous main, il fait répandre aussitôt et avec persistance dans le camp des insurgés le bruit qu'il a réellement adopté le parti des mandarins. On le savait mécontent, aigri; la nouvelle des faveurs dont il est comblé augmente les soupçons; bref, les chefs rebelles ajoutent foi à ce bruit. On amène devant le camp son père, sa mère, sa femme et ses enfants, et

on leur coupe la tête au bruit des fanfares. Lui, furieux, jure de tirer une vengeance éclatante de cet acte barbare et devient le plus ferme appui du trône impérial. Il est nommé général en chef et, adoptant un nouveau plan de campagne, il brûle et saccage tout sur son passage, et fait un désert autour des rebelles. Il les affame et arrête ainsi leurs succès. De nombreux combats sont livrés autour de Yang-Tchéou, clef du canal impérial; la possession de cette place finit par rester aux mandarins. La grande insurrection chinoise est donc arrêtée dans sa marche vers la capitale; depuis plusieurs années, elle est stationnaire, et les autorités impériales sont revenues dans certaines provinces sur lesquelles naguère elle étendait sa domination. Elle possède Nankin, la capitale de la dynastie nationale des *Ming*; mais Pékin continue à être la résidence de la dynastie tartare mantchoue, et l'empereur Hien-Foung est plutôt secondé par le vœu des populations, une effroyable confusion de toutes choses devant être la suite inévitable du renversement de son gouvernement. Malheureusement, le trésor impérial est vide; la cour en est aux expédients et ne peut plus payer ses soldats qui pillent partout pour vivre. L'Empereur

Chinoise. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

ne peut appeler à son secours les hordes tartares, ce serait une tentative inutile et désespérée : les Mongols fondraient au soleil du Midi; et, quant aux Mandchoux, ce sont de misérables peuplades peu nombreuses, et armées seulement d'arcs et de piques. Les deux partis restent donc ainsi en présence, vivant aux dépens de malheureuses provinces complétement dépeuplées et ruinées pour des centaines d'années. De temps à autre, on apprend que de courts engagements ont eu lieu; les rives du Yang-tzé-kiang retentissent de quelques coups de canon : ce sont les mandarins qui ont senti le besoin d'envoyer un bulletin sonore à la cour de Pékin et d'appuyer par une victoire leurs nombreuses demandes d'argent. Mais ils se garderaient bien d'écraser entièrement l'insurrection : ce serait tuer la poule aux œufs d'or. Tout l'argent, en effet, que leur envoie le gouvernement pour solder l'armée, passe dans leur bourse et y reste. Il serait fâcheux, par excès de zèle, de mettre fin à un si lucratif métier. On peut expliquer ainsi le caractère religieux et chrétien de la rébellion dans l'origine. La grande insur-

rection nationale chinoise a pris naissance aux confins du Kwang-toung et du Kwang-si, dans les montagnes des Miao-tzé, tribus indépendantes que le gouvernement chinois n'a jamais pu soumettre. Or, il se trouvait jadis, parmi les Miao-tzé, beaucoup de chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, fuyant la domination tartare, et soutenant jusqu'à la fin la cause du fils du dernier empereur de la dynastie des Ming. Le général de l'armée du prétendant dans le Kwang-si était chrétien. Le prétendant lui-même était chrétien, ainsi que sa famille. Il fut battu et tué par trahison dans Kouei-lin, capitale de la province. De là des traditions, des souvenirs confus; de là le caractère vaguement chrétien de l'insurrection dans l'origine, caractère très-prononcé dans le début, mis bientôt de côté par le roi de l'Est, attaché à la polygamie.

Il se fait un commerce de bestiaux assez actif entre la Mongolie et la Chine proprement dite. Par la seule porte de la Grande-Muraille la plus voisine de Pékin, il entre annuellement vingt-cinq millions de moutons. On peut évaluer à soixante ou soixante-cinq millions le nombre des moutons entrant ainsi chaque année dans le Céleste-Empire. Aussi dans les provinces du Nord, sont-ils à un prix fabuleusement bon marché : mais ils ne pénètrent pas plus bas que Shang-haï et Ning-po; les provinces du Sud, couvertes de rizières, n'ont point de fourrages pour les nourrir.

La famille de Confucius existe encore, elle habite la

Fumeurs d'opium. — Dessin de Morin.

province du Chang-toung, et jouit d'énormes priviléges. C'est la seule noblesse héréditaire en Chine; Koung-Fou-Tseu, son fondateur, est mort l'année 479 avant Jésus-Christ. Certes, pour une famille, c'est une merveilleuse antiquité. Mais elle est dégénérée, et, depuis longtemps, elle n'a produit aucun homme remarquable.

A quatre-vingts ans, les Chinois ont le droit de porter des vêtements de couleur jaune, qui est la couleur de la famille impériale. C'est un honneur que la loi rend à la vieillesse.

La Corée forme un royaume tributaire de la Chine; elle envoie tous les ans un ambassadeur à Pékin. Mais l'autorité du Céleste-Empire sur ce peuple est purement nominale et honorifique. Aucun Chinois n'a le droit de résider en Corée, de même qu'aucun Coréen n'a le droit de résider sur le territoire chinois. Il y a si peu d'affinité entre les deux peuples, que l'amiral Poutiatine a sauvé une fois l'équipage d'une jonque chinoise naufragée, qui allait être massacrée par les Coréens. Les indigènes appellent leur pays *Korai*. Les rivières y roulent des paillettes d'or. On y connaît l'existence de trois mines d'or, dont deux sont inexploitées, parce qu'elles sont défendues par de mauvais génies, au dire des mandarins, encore peu versés dans l'économie politique, et redoutant de voir une trop grande quantité de ce métal circuler dans le pays. Les Russes sont maîtres depuis un an du

cours de l'*Ousouri* et de celui du *Soungari*, affluents de l'*Amour*. Ils sont terriblement voisins de la Corée, dont l'indépendance est sérieusement menacée (voy. la 7e livraison).

Tous les yamouns appartiennent à l'empereur; c'est une propriété inaliénable et imprescriptible. Les mandarins n'étant en fonctions que pour trois ans, pensent plus à arrondir leur trésor qu'à embellir leur demeure, ce qui explique l'état de dégradation où sont tombés tous les édifices publics dans toute la Chine.

La vénalité est à l'ordre du jour en Chine : avec plus ou moins de sapèques, on peut tout, on sait tout; c'est une affaire de nombre. Les riches marchands de Soutchou-fou avaient gagné les secrétaires des hauts commissaires impériaux, et ils savaient aussi bien que nous tout ce qui se passait à Tien-tsin. Nous n'étions point encore de retour du Péchéli, que déjà le tao-taï de Shang-haï avait entre ses mains le texte chinois du traité anglais, et le communiquait à M. de Montigny. Avec cet entourage de lettrés et de mandarinaux qui sans cesse environne les autorités chinoises, tout secret d'État est impossible à garder.

Il existe encore à Pékin une grande église, plus considérable que la cathédrale de Tong-ka-tou. Confisqué jadis aux missionnaires, cet édifice n'a point reçu de destination. Il y a cinq ou six ans, la croix en surmontait encore le dôme; mais on l'a enlevée à cette époque, sous le prétexte que ce signe portait malheur et attirait les rebelles. Si la cour de Pékin consentait à restituer cette église à nos missionnaires, ce serait une preuve éclatante de la franchise de ses intentions et de l'abandon de la vieille politique anti-européenne.

Il y a en Chine de riches mines d'or, d'argent et de vif argent. Mais le gouvernement en défend l'exploitation sous peine de mort, alléguant que ce serait enlever des bras à l'agriculture et que, dans un pays peuplé comme le Céleste-Empire, qui a tant de peine à nourrir ses habitants, tout doit être sacrifié à l'intérêt du labourage. Il y a un autre motif à cette prohibition absolue. Le gouvernement chinois concédait, il y a peu de temps encore, l'exploitation des mines à certaines personnes. Mais à peine les concessionnaires avaient-ils amassé un petit trésor qu'une troupe de bandits bien armés se précipitait sur eux. Il s'ensuivait des rixes, des batailles, et des vols à main armée. Cette tactique se renouvelant sans cesse, la cour de Pékin, pour couper court à ce désordre, a complétement prohibé l'exploitation des mines dans tout l'empire. Il n'y a plus maintenant qu'une exploitation frauduleuse et cachée, faite à l'insu du pouvoir. On cite à Ning-po un simple coolie qui s'est enrichi de cette manière : il travaillait de nuit avec une rare intelligence. Il y a de nombreuses mines de charbon de terre dans les environs de Pékin; mais elles sont exploitées comme au temps d'Abraham, sans aucun souci de l'avenir. Les mines de Formose, exploitées par des compagnies chinoises, commencent à fournir leur charbon aux vapeurs européens.

On rencontre partout dans la campagne chinoise des cercueils peints en rouge, placés au milieu des champs. Ce sont des morts qui attendent la sépulture. La famille n'est pas assez riche pour payer un terrain convenable et pour faire les frais d'un enterrement solennel; elle attend que plusieurs de ses membres soient défunts pour faire toutes ces dépenses à la fois. Si c'est le père qui est mort, on attend la mort de la mère, souvent celle du fils aîné : car un enterrement solennel, c'est une ruine, et la moitié de la fortune y passe souvent.

Le cabotage européen sur les côtes de la Chine a pris, depuis quelques années, un assez grand accroissement. Partout où un navire européen s'établit, quinze jonques au moins disparaissent, et cela pour trois raisons : le navire européen est vaste, il navigue en toute saison, il peut être assuré; la jonque au contraire est d'un faible tonnage, elle est obligée d'attendre les moussons, et les Chinois ne connaissent point le système des assurances maritimes. Le commerce de cabotage est celui qui aurait pour les Français le plus d'avenir en Chine. Notre pavillon y jouit déjà d'une très-grande considération. M. de Montigny a organisé tout un service de barques chinoises, portant pavillon français, ayant chacune un matelot français pour capitaine, et faisant le traversée entre Shang-haï et Ning-po. Ces barques portent les lettres, les passagers, les marchandises, et inspirent une si grande confiance aux Chinois, qu'ils les préfèrent à toutes les autres portant leur pavillon ou le pavillon portugais. Aussi les propriétaires font-ils d'excellents bénéfices.

Tous les Européens établis dans les ports ouverts se plaisent à reconnaître l'honorabilité du haut commerce chinois. Ils avouent même que les grandes maisons de banque chinoises sont souvent plus sûres que les grandes maisons européennes. Mais il n'en est point de même dans le commerce de détail.

En Mongolie, il y a huit ou dix mille chrétiens, mais ce sont tous des Chinois. Les Mongols sont refoulés peu à peu, chaque année, par cette invasion toute pacifique. Les Chinois passent la Grande-Muraille, achètent leurs terres et les cultivent. Les Mongols, ne voulant point renoncer à leur vie nomade et adopter la vie sédentaire, reculent plus au nord de la Terre des herbes, offrant ainsi quelque analogie avec les Indiens de l'Amérique du Nord, qui reculent et disparaissent devant la civilisation. Les Mandchoux sont aussi devenus complétement Chinois : rien ne les distingue plus des habitants du Céleste-Empire.

Les missionnaires nous ont souvent entretenus des affreux ravages que cause l'usage de l'opium en Chine, et des progrès rapides avec lesquels cette habitude délétère se répand chaque année dans l'empire. L'opium fut d'abord à l'usage exclusif des mandarins, qui le fumaient pour se donner du ton, pour prendre un excitant soit pour le travail, soit pour le plaisir. Ils en offraient à ceux qui venaient leur rendre visite, comme une curiosité, pour leur faire honneur, et ceux-ci n'osaient refuser. Peu à peu l'habitude s'en répandit ainsi dans les classes riches, parmi les lettrés, la noblesse, les gens approchant par leur position des mandarins, et parvint même sous le nom de *tabac d'honneur* à la connaissance du peuple, qui le

fuma d'abord par amour-propre, puis par goût. Aujourd'hui, il n'y a point un district de la Chine où il n'exerce son empire : il a pénétré dans le palais des souverains, aussi bien que dans la cabane du pauvre. Le gouvernement chinois est impuissant à remédier au mal, il a tout le monde contre lui. C'est en vain qu'il a décrété la peine de mort contre quiconque fumerait l'opium ; les femmes même de l'empereur Hien-Foung ne craignent point de violer cette défense dans son propre palais. C'est pour les mandarins une source abondante de revenus. En effet, les Chinois qui entretiennent des tabagies de ce genre se mettent à l'abri des poursuites en faisant des présents considérables à l'autorité, qui ferme les yeux. On prétend que le tao-taï de Shang-haï se fait ainsi près d'un million par année.

Le goût de l'opium est irrésistible, une fois qu'on s'y est adonné. Pour y renoncer, il faut une rare énergie, et de plus risquer sa vie, l'estomac, privé de cette substance, se contractant en d'horribles douleurs. Les Chinois commencent vers l'âge de vingt ans à fumer une pipe par jour. Les grands fumeurs arrivent à huit, mais alors ils succombent dans un délai de cinq à dix ans. Ceux qui fument de deux à quatre pipes par jour peuvent vivre vingt, quelquefois trente ans. On fume l'opium dans une pipe de terre rouge de vingt à vingt-cinq centimètres de long, percée à son extrémité d'un petit trou dans lequel on introduit la boulette d'opium, mélangée avec de l'essence de rose, dont on aspire la fumée en quatre ou cinq longues gorgées. Chaque pipe donne d'abord une sorte de vertige, puis une extase pleine de charme, à ce qu'il paraît. Les fumeurs sont ensuite déposés dans une grande salle de repos, et couchés côte à côte sur le dos et sur des nattes. Le sommeil provoqué par l'opium est de quatre ou cinq heures; après quoi le fumeur reste deux à trois heures dans l'abattement et l'énervation. L'usage de l'opium abrutit. Ceux qui s'y livrent sont reconnaissables à leur air hébété et à leur maigreur. On fume d'abord l'opium à l'insu de ses parents, de sa famille. On va pour cela dans des tabagies, qui sont en général tenues par des femmes de mœurs douteuses. Puis on rentre chez soi, mécontent, de mauvaise humeur. On met le désordre dans la maison. On devient incapable de tout commerce, de tout travail; on ne songe plus qu'à satisfaire sa condamnable passion, qu'à attiser le feu qui vous brûle. On hypothèque ses terres, on vend son mobilier, un coin de son toit, puis sa femme et ses enfants qui, au fond, n'en sont pas fâchés, ne pouvant plus tenir à un pareil tapage. On mange son dernier argent, avec l'aide des usuriers ; puis on devient un soldat, ou un suppôt des sociétés secrètes et des insurrections. Tel est le mal qui ronge et qui démoralise la Chine, et que lui cause sans scrupule l'humanitaire Angleterre, si vigilante et si susceptible lorsqu'il s'agit de négrophilie. L'on ne peut passer à Woosung et voir ces grands *receiving ships*, coulant bas d'opium et hérissés de canons, sans une secrète indignation. C'est le droit de la force, c'est le triomphe du lucre sans pudeur et sans principe!

D'un autre côté, voici des chiffres qui ont bien leur éloquence. Les Anglais importent dans le Céleste-Empire, selon M. Alcock, consul général de la Grande-Bretagne à Canton, et distribuent aux Chinois 70 000 caisses d'opium par année. Or la caisse d'opium valait, en août 1858, à Shang-haï, 480 taëls; ce qui fait pour 70 000 caisses d'opium, en mettant le taël à 7 francs 80 centimes, la somme énorme de 262 080 000 francs. Cette denrée ne s'échange que contre de l'argent *sycé* ou des lingots. L'opium retire donc du gouffre de la Chine plus de 262 millions d'argent par année, qui rentrent aussitôt dans la consommation générale du monde, d'où ils auraient été à jamais retirés. Ce commerce est un moyen de faire rendre à la Chine une partie de ses trésors qu'elle absorbe et enfouit. En échange de sa soie, de son thé, elle n'accepte qu'imperceptiblement de nos produits, et ne prend que de l'argent. L'opium est un moyen de maintenir jusqu'à un certain point l'équilibre des transactions, et de faire que le commerce avec l'Empire du Milieu ne soit pas trop au désavantage de l'Europe. La froide économie politique doit donc l'approuver. Voilà ce que peuvent dire, de leur côté, avec une apparence de haute raison commerciale, les Dent, les Jardine, les Russell, les chefs de toutes ces grandes maisons dont la splendeur est fondée sur ce trafic. D'ailleurs les Chinois n'ont qu'à renoncer à fumer l'opium, on ne pourra pas les forcer à en acheter malgré eux. Quoi qu'il en soit de la valeur de ces arguments, je crois que l'on ne peut que se réjouir que la France soit si complétement en dehors de ce commerce, et ne doive point une partie de sa richesse à la démoralisation et à l'abrutissement d'un peuple. L'âme noble et élevée de lord Elgin s'est indignée de ce mal. Mais que peut-on contre des habitudes commerciales si puissantes et si productives? Ne pouvant supprimer ce commerce, il a voulu le moraliser : et désormais l'opium, assujetti aux droits, et payant une somme fixe de taëls par caisse, ne sera plus considéré comme un objet de contrebande; il pourra être importé et vendu dans les ports ouverts, et l'équilibre sera rétabli entre les négociants étrangers. Les négociants honnêtes étaient, en effet, les seuls jusqu'ici à payer les droits, tandis que les marchands d'opium en étaient exempts.

Il y a une vingtaine de lieues de Tien-tsin à la capitale de l'empire. Pékin est située au milieu d'une plaine triste, aride, sablonneuse. Les hivers y sont glacials, les étés brûlants et poudreux. Le climat y est très-fatigant pour la poitrine : aussi les Russes qui habitent le collége ont-ils demandé à n'y plus rester que six ans au lieu de dix.

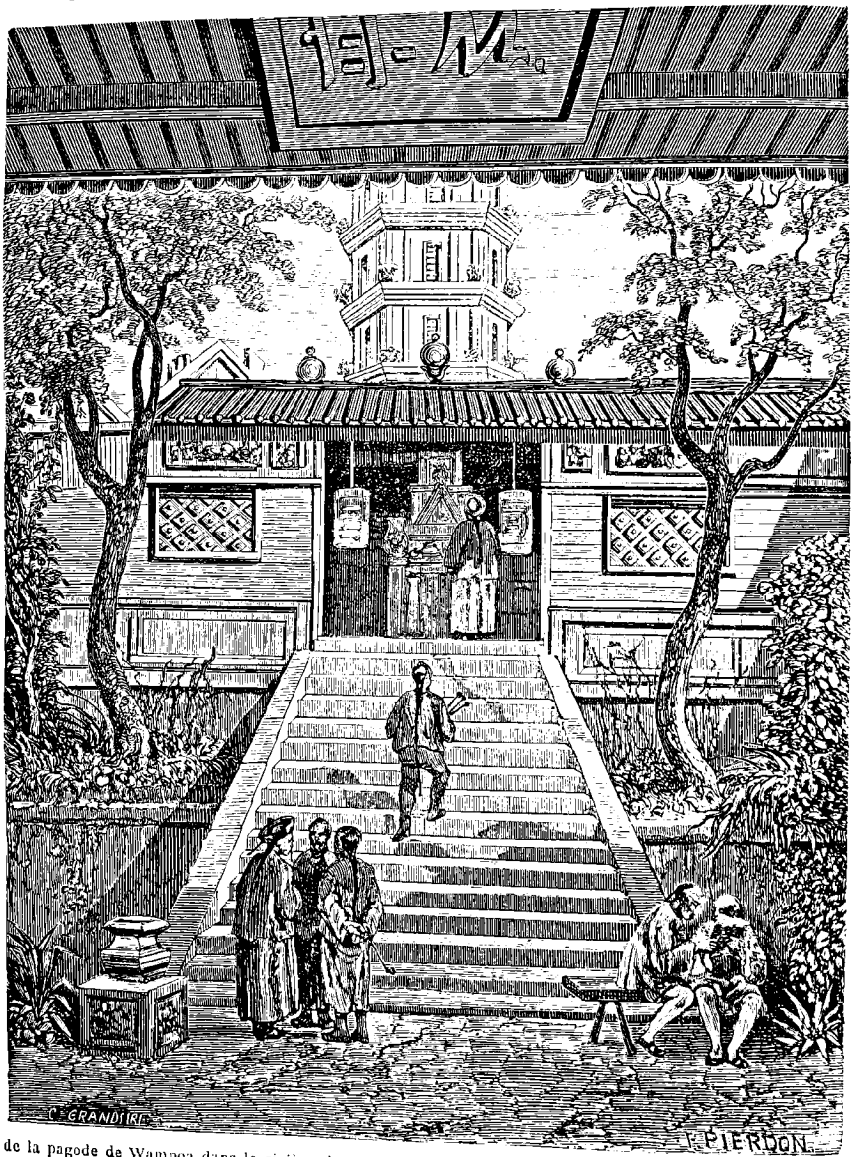
La célérité ordinaire des courriers de la cour de Pékin est de trois cents *lis*, ou trente lieues par jour ; quand ce sont des dépêches urgentes ou *dépêches de feu*, les courriers qui les portent doivent faire cinq cents lis ou cinquante lieues par jour.

Les sociétés secrètes existent depuis des siècles dans l'Empire du Milieu; elles y sont encore aujourd'hui nombreuses et redoutables. Les principales sont celles du Lis blanc, du Nénufar rouge, de la Raison céleste, de la

Triade (le ciel, la terre et l'homme), et celle du Nuage blanc. Le Kwang-toug, le Kwang-si, le Fo-kien en sont infestés; Hong-Kong, Manille, Singapore, Macao, en sont couverts.

On se plaint beaucoup en France de l'encombrement qui a lieu dans toutes les carrières libérales; cet encombrement, cependant, n'est rien en comparaison de celui qui existe dans l'Empire du Milieu. En 1821 on comptait plus de trente-deux mille docteurs ou licenciés sans emplois, terrible appoint pour les sociétés secrètes.

On ne trouve plus dans le nord de la Chine de tankas ni de tankadère. C'est un produit de la rivière de Canton. Aucun fils de tankadère ne peut devenir mandarin; et si, fraudant cette défense, quelqu'un d'eux passe les examens et parvient à gagner un globule, dès que la vérité se fait jour, il est aussitôt dégradé.

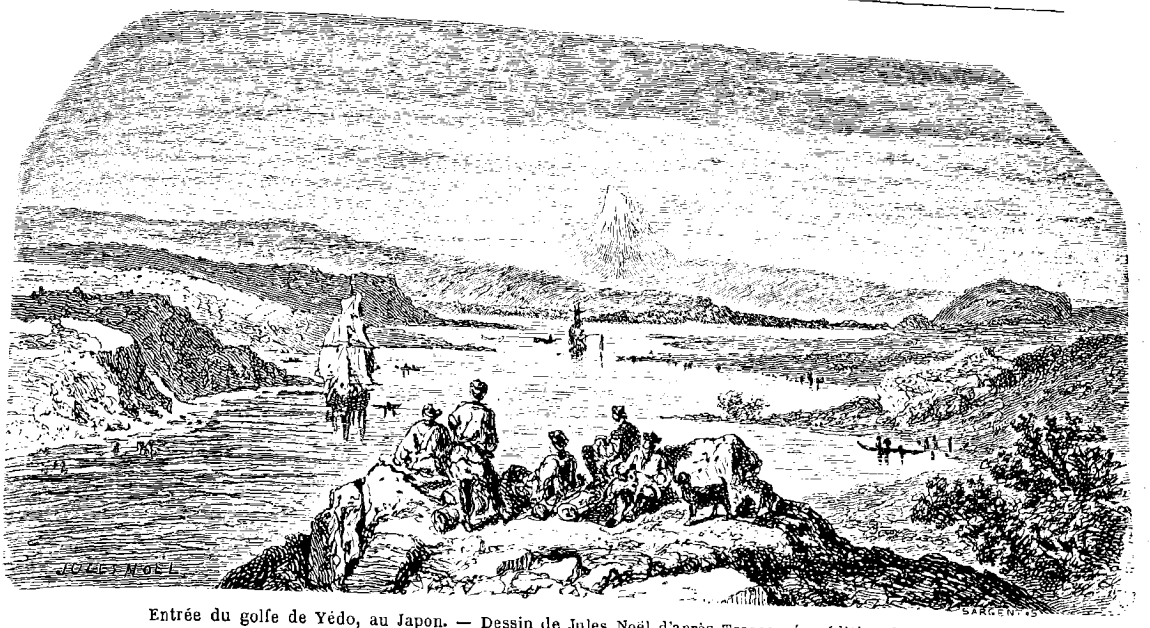



Entrée de la pagode de Wampoa dans la rivière de Canton (voy. p. 135). — Dessin de Grandsire d'après M. de Trevise.

L'armée chinoise se compose, dit-on, de six cent mille hommes, répandus sur toute la surface de l'empire : ce qui ne serait guère pour une aussi immense étendue. L'armée mandchoue comprend deux cent mille hommes, dont cent mille tiennent garnison dans la capitale et dans des villes du Nord.

L'armée sino-tartare n'est point une armée régulière. Les soldats ne sont point casernés, ils vivent chacun chez eux dans leurs ménages, et ne se réunissent que dans certaines occasions. Comme ils sont fort peu payés, ils joignent en général au métier de soldat quelque autre profession, et le plus ordinairement celle de laboureur.

Mis DE MOGES.



Entrée du golfe de Yédo, au Japon. — Dessin de Jules Noël d'après Tronson (expédition du *Barracouta*).

# VOYAGE EN CHINE ET AU JAPON,

1857-1858.

TEXTE PAR M. DE MOGES. — DESSINS D'APRÈS M. DE TRÉVISE.

## LE JAPON[1].

Le détroit de Van-Diémen. — Relâche à Simoda. — Le dîner de Namorano-Nedanwano-Kami. — Le bazar.

Le lundi 6 septembre 1858, à dix heures du matin, par un temps admirable, un ciel bleu et pur, une légère brise du nord, nous quittons les rives du Whampou. Chacun part, heureux d'échanger le bon air de la mer contre l'air suffocant et malsain de Shang-haï. Le capitaine du *Rémi*, ses deux officiers, le personnel de la machine, sont Européens; tout le reste de l'équipage se compose de Malais, d'Hindous, de nègres, de Chinois. Nous admirons le chant cadencé et mélancolique du Malais, levant l'ancre et hissant les voiles. Notre bâtiment appartient à la maison Rémi, Schmidt et Cie. Il est loué à raison de cinq mille cinq cents piastres par mois, soit plus de mille francs par jour, prix ordinaire pour ces parages.

Nos cabines sont petites, mais propres, et le carré est bien aéré; le bâtiment seulement est trop peuplé. Les rats, les fourmis blanches et rouges et les cancrelats se livrent nuit et jour, autour de nous, aux plus étranges ébats. Un grand clipper de la maison Jardine, allant directement à Londres en cent jours, avec un chargement de thé, quitte en même temps que nous les eaux jaunâtres du Yang-Tzé.

Notre machine est faible : *le Laplace* nous remorque pour ne pas nous laisser en arrière. Au bout de quelques jours, ennuyé de ce soin, il nous quitte; et, emmenant avec lui *le Prégent*, il nous indique le port de Simoda comme rendez-vous. Nous voguons lentement, mais sûrement, sur l'Océan solitaire. Nous avons vent *debout*, cependant le temps est toujours aussi beau : on se croirait au commencement d'octobre en France, tant le ciel est pur et l'horizon serein. Une assez forte houle de nord-est, que nous avons contre nous, arrête singulièrement notre marche. Nous franchissons néanmoins fort heureusement le détroit de Van-Diémen, en vue d'un grand nombre d'îles; et, le 9 septembre, nous quittons les mers de la Chine pour le Grand Océan. Le 14, à dix heures du matin, après une traversée de neuf jours, nous jetons l'ancre à Simoda. *Le Laplace* et *le Prégent* nous y attendaient depuis la veille.

Le port de Simoda est petit et étroit; il contiendrait avec peine plus de cinq ou six bâtiments à la fois, mais il

1. Suite et fin. — Voy. p. 129 et 145.

est très-sûr et très-abrité, sauf du côté du sud-ouest, où il est un peu ouvert. La ville n'est qu'un grand village, préservé des fortes marées par une jetée; le pays est le plus pittoresque et le plus accidenté du monde. Des pics brisés, une végétation luxuriante venant jusqu'à la mer, des pins sur les rochers, et, au milieu de cette nature sauvage, des rizières s'élevant çà et là en gradins; de délicieux vallons avec des ruisseaux, de ravissants effets de soleil sur ces différents plans de montagnes volcaniques et escarpées, excitent chaque jour parmi nous les transports de l'admiration la plus vive. Partout nous rencontrons des paysans gais et heureux, des maisonnettes d'une exquise propreté, un air d'aisance et de bonheur.

Si la propreté peut être considérée comme un critérium de bonheur chez les peuples, comme chez les individus, à ce compte, les Japonais doivent être bien heureux. Ils sont riants et enjoués, et se plaisent à notre approche; les femmes ne se sauvent pas à la vue des Européens comme en Chine, et l'on n'est point entouré d'une foule de coolies déguenillés. Le costume des hommes du peuple est des plus simples : il consiste en une sorte de large robe, avec une ceinture; mais toute leur personne respire une exquise propreté. On comprend ce qu'un pareil spectacle devait produire sur des gens venant de passer six semaines à Shang-haï, au milieu de cette hideuse fourmilière humaine qu'on appelle une ville chinoise, et sur les rives plates et monotones du Whampou.

Au fond de la rade flotte le pavillon des États-Unis : c'est la résidence de M. Towsend Harris, consul général de l'Union américaine, établi au Japon en vertu du traité de Kanagawa.

Durant notre séjour dans ce port, nous avons reçu des autorités japonaises l'accueil le plus cordial et le plus empressé. Le gouverneur de Simoda, S. Exc. Namorano-Nedanwano-Kami, vint, dès le premier jour, à bord du *Laplace*, rendre visite à l'ambassadeur.

Quand, le surlendemain à midi, nous descendîmes à terre pour lui faire, à notre tour, notre visite officielle, il vint nous recevoir avec une grâce parfaite sous le péristyle de son palais, entouré de ses principaux officiers. Une collation splendide était servie dans la vaste salle d'audience. Nous prîmes place à gauche sur des siéges, et le gouverneur et ses six officiers s'assirent sur leurs talons, de l'autre côté, vis-à-vis de nous. L'interprète japonais, à genoux, transmettait les paroles de M. l'abbé Mermet au gouverneur. Bientôt le thé et le saki, eau-de-vie de riz tiède et d'une force affreuse, circulèrent; on nous servit successivement dans des plats et des tasses de laque rouge, brune et noire, du cochon, des œufs sous quarante formes différentes. En général, la cuisine japonaise nous parut analogue à la cuisine chinoise, mais infiniment supérieure comme service, bonne mine et propreté. Les serviteurs eux-mêmes portaient deux sabres, et, à chaque nouveau service, il y avait une surprise, un petit raffinement de luxe et d'élégance que l'on ne trouve point à la table des mandarins chinois. Ce furent d'abord des arbres nains, taillés en forme de fleurs ou d'animaux; puis un énorme poisson dans un plat imitant la mer et les algues marines, et de ravissantes fleurs faites avec des écrevisses et des navets découpés. Le gouverneur nous dit avec un sourire d'orgueil que ces fleurs étaient l'œuvre de ses officiers : ce qui nous donna une haute idée de l'adresse de ces messieurs, mais une moins grande opinion de l'importance et de la gravité de leurs occupations. Heureux peuple que celui où tout est tellement bien ordonné, où la machine sociale fonctionne si simplement, que ses principaux fonctionnaires peuvent occuper leurs journées à composer d'élégants bouquets de fleurs avec des navets, des carottes et de la chair d'écrevisse! Au milieu de toutes ces nouveautés étranges, ce fut un grand étonnement pour nous de rencontrer un vrai gâteau de Savoie, en tranches d'une netteté admirable et d'une saveur parfaite : cette importation date du temps des Espagnols, c'est-à-dire de deux siècles, et a conservé au Japon un nom castillan.

Une fois quittes des réceptions officielles, nous donnons tous nos soins au bazar de Simoda, qui mérite ici une mention toute spéciale. On sait que, jusqu'à ce jour, il était interdit, sous peine de mort, aux Japonais de vendre quoi que ce fût aux étrangers; c'était un monopole que se réservait le gouvernement. Prévenues de l'arrivée des bâtiments de guerre des quatre nations, les autorités japonaises avaient donc établi, dans un immense hangar, tout ce qui, dans les produits du pays, pouvait exciter la curiosité des étrangers. Là on voyait la laque du Japon utilisée sous toutes les formes : de longues avenues d'encriers, de boîtes, de bahuts, de tables de toutes grandeurs et de toutes couleurs. Le prix fixe de chaque objet, en *itchibous*, monnaie du pays, était écrit en chiffres arabes, et une petite caisse en bois blanc, faite exprès pour chaque chose, permettait de l'emballer, à peine achetée, et de l'expédier à bord. Quels cris d'enthousiasme n'auraient pas poussés nos belles dames de Paris à la vue de tant de merveilles de bon goût et d'élégance! L'ambassadeur, ses secrétaires et attachés, les officiers, les simples matelots, pensèrent de même. Ce n'était, tout le long du jour, qu'un continuel va-et-vient de canots, pesamment chargés, allant de la terre aux navires; et, quand au bout de cinq jours nous partîmes, on calcula que les trois bâtiments avaient laissé pour près de trente mille francs, en achats de laques, à Simoda.

Nos relations avec les habitants étaient des plus familières : on descendait à terre, à toute heure du jour et de la soirée. Partout nous étions admirablement reçus: dans la journée, nous visitions les pagodes, qui sont fort curieuses; nous entrions prendre le thé dans les maisons; le soir, nous nous mêlions aux chœurs et aux danses en l'honneur de la lune. Souvent on nous donnait gratuitement des bateaux pour retourner à bord. Les Japonais nous disaient, en riant, que nous ne trouverions pas à Yédo les mêmes soins, les mêmes prévenances; que les habitants étaient plus rudes et moins aimables : nous avons reconnu plus tard la justesse de cette observation.

Après cinq jours de relâche dans ce charmant pays, l'ambassadeur donna le signal du départ. Jusqu'au dernier moment, le pont de nos navires fut encombré de Japonais venant boire du champagne et des liqueurs, visiter la machine et les diverses parties du bâtiment, puis prendre de longues notes sur leurs éventails. Durant tout mon séjour dans le Céleste-Empire, je n'ai point vu, au contraire, un seul Chinois venir à bord, sauf pour nous vendre des marchandises. Les Japonais cherchent à s'instruire; les Chinois dédaignent tout ce qui n'est pas dans les usages de la race aux cheveux noirs.

La baie de Yédo. — Mort de l'empereur civil. — Entrée dans la capitale. — Les *canabo mohi*. — Palais et jardins de l'empereur. — Promenades dans les rues. — Cortége des *Daïmio*. — La ville officielle; la ville marchande. — Lutteurs. — Conférence diplomatique. — L'espionnage. — Signature du traité. — Départ de Yédo.

Nous quittons, dans la nuit du 19 septembre, la baie de Simoda pour gagner Kanagawa et Yédo. La veille, le gouverneur avait envoyé deux de ses officiers en grande tenue, à l'ambassadeur, pour lui annoncer officiellement la mort de l'empereur civil du Japon : cette importante nouvelle était arrivée, le matin même, de la capitale.

A l'entrée de la baie de Yédo nous voyons une foule de barques, de jonques, de villages, de villes, au-dessus desquels s'élève le *Fusi-Yama*, le mont national, dans toute sa majesté. Un soleil admirable dore les coteaux d'alentour. A trois heures de l'après-midi, nous mouillons à quatre milles du fond de la baie, où est la capitale. Devant la partie de la ville qu'on nomme Sinagawa, nous apercevons cinq bâtiments de guerre de forme européenne, dont deux à vapeur, donnés par l'Angleterre et la Hollande.

L'empereur civil est mort, depuis plus de vingt jours, de la goutte dans l'estomac; il n'avait que trente-cinq ans. Le gouvernement a jugé prudent de cacher quelque temps sa mort, suivant en cela la politique traditionnelle de la cour de Yédo. Son successeur, qui est son fils adoptif, n'a que treize ans et n'est pas encore reconnu : c'est un conseil de régence qui gouverne. Durant quarante jours, les Japonais devront laisser pousser leur barbe en signe de deuil. On nous dit tout bas que le nouveau taïcoun est d'une humeur massacrante. Il commence ses grandes études et a peu de goût pour Confucius et ses commentaires. Les rites exigent qu'il étudie : son maître ne lui parle qu'à genoux, mais il lui parle assez durement.

*Le Laplace* est assiégé pendant quarante-huit heures par une foule d'officiers japonais, vêtus de riches étoffes de soie, avec une suite portant double sabre, allant, venant, circulant dans tout le bâtiment. Sept gouverneurs de Yédo viennent à la fois à bord. Mais la froide politesse de ce beau monde officiel nous fait regretter la franche bonhomie des habitants de Simoda. La volonté bien arrêtée du baron Gros de descendre à terre, d'habiter dans la cité même de Yédo et d'y négocier son traité, excite parmi ces hauts fonctionnaires les récriminations les plus vives, et donne lieu à d'interminables pourparlers. Enfin, après trois jours de ces fastidieuses visites, le séjour à terre, dans la cité même de Yédo, est accordé.

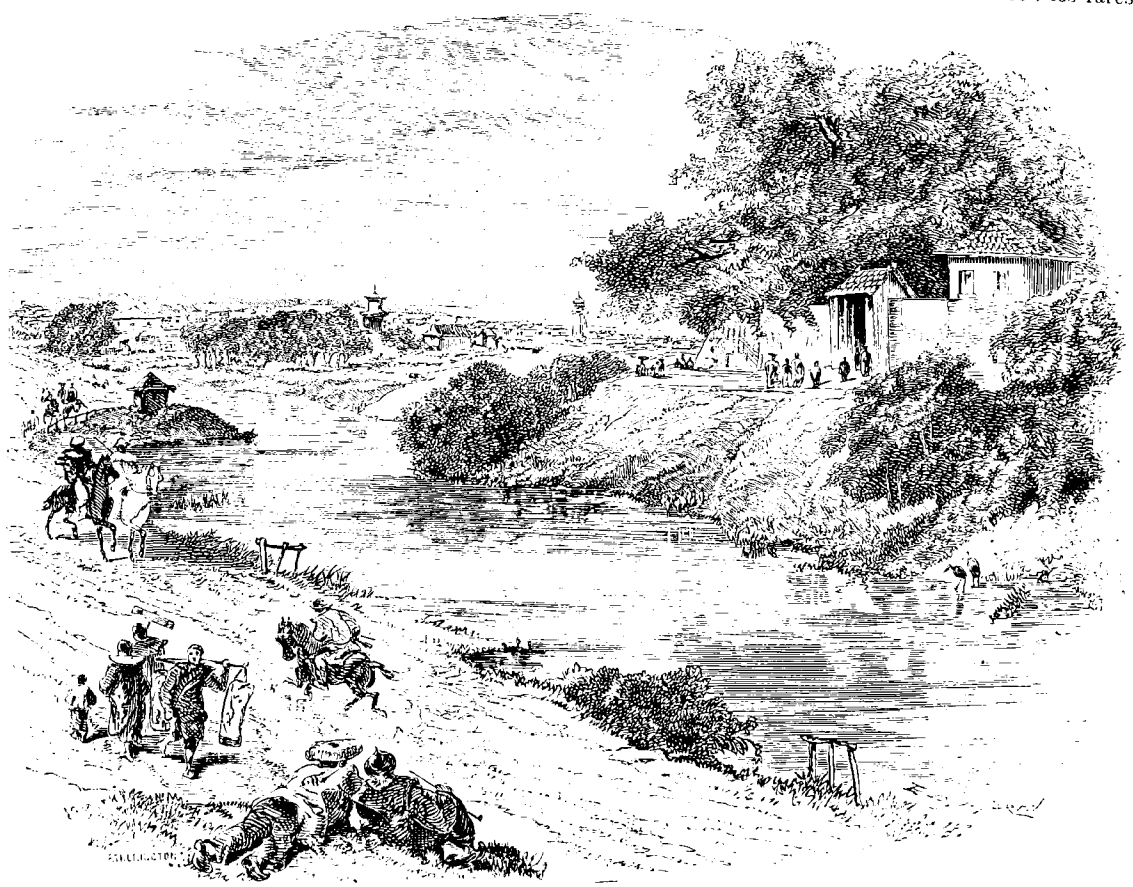
Le dimanche, 26 septembre, à onze heures du matin, nous partons dans trois embarcations pour fouler enfin le sol de la capitale du Japon. Il fait lourd et chaud : nous mettons une heure à gagner la terre. Nous passons devant cinq forts construits sur pilotis, entièrement à l'européenne, d'après les plans donnés jadis par les Portugais. Ils sont en fort bon état et couronnés de défenseurs. Nos bagages, partis le matin des bâtiments, ont été transportés à terre sur des jonques envoyées par les autorités japonaises. Nous approchons de terre avec difficulté; la marée commençant à baisser, nos canots ne peuvent gagner le débarcadère. L'ambassadeur est obligé de passer sur une barque de pêcheur pour aborder, et il escalade par une échelle la terre si longtemps ingrate et inhospitalière du Japon, comme pour représenter ainsi la civilisation de l'Occident venant enfin battre en brèche l'antique civilisation japonaise. Nous nous trouvons dans une enceinte fortifiée, où sont rangés une centaine d'hommes à deux sabres, destinés à nous escorter; à la porte nous rejoignons la chaise historique de l'ambassadeur et nos belles chaises à porteurs japonaises, ou *norimons*. Nous refusons de monter dans ces élégantes boîtes en laque, pour mieux voir, et nous marchons à la suite du baron Gros. Nous traversons durant quelques instants un quartier assez populeux; mais les fameux *canabo mohi*, ou porteurs de tringles, nous précèdent et nous ouvrent le passage. Ces personnages, si profondément empreints de couleur locale, se relayent à chaque porte, c'est-à-dire tous les cent pas. Leurs tuniques à raies jaunes, vertes, noires ou rouges, les font ressembler à des diables. Ils portent une énorme tringle en fer, couronnée d'anneaux également en fer, qu'ils font résonner sur le sol, et terminée par une pointe aiguë qu'ils laissent tomber sur les pieds du populaire. La foule, à leur approche, s'écarte et nous laisse passer. Nous arrivons bientôt dans la ville officielle, dans le quartier réservé aux sous-bouniô durant leur année de résidence à Yédo, à leur famille et à leur suite. Tout ce que la vie monacale peut avoir de plus lugubre, de plus sévère, de plus sombre, se rencontre ici. Le style d'architecture est ornementé, mais analogue à celui d'une prison; de grandes portes monumentales en chêne sont toujours fermées et ornées de larges serrures en fer; derrière des fenêtres grillées, toute une population d'hommes, de femmes, de jeunes filles, nous regardent passer avec curiosité. D'un côté de la rue habitent les sous-bouniô et leurs familles; de l'autre leurs domestiques. Du reste, tout est bien différent de la Chine : les rues sont larges, propres, aérées; elles sont même macadamisées et bordées de chaque côté d'un ruisseau limpide; les maisons ne sont point entassées les unes sur les autres, comme dans les villes chinoises. Partout on voit les traces d'une édilité active et vigilante. Au bout d'une

CARTE
du
JAPON
ET DES ILES QUI EN DÉPENDENT
Dressée par A. Vuillemin
Détroit de La Pérouse
MER DU JAPON
EMPIRE DU JAPON
MANDCHOURIE
COREE
YESO
Hakodadi
Matsmay
Dét. de Sangar
Awomori
Morioka
I. Sado
JEDO
NIPPON
Penin.le de Noto
Oki
Tsu-sima
I. Iki
Détroit de Corée
I.s Goto
Nagasaki
KIUSIU
SIKOKF
GOKINAI
Baie Brougillon
I. Ouroup
I. Itourup
I. Kouna-Siri
ILES KOURILES
I.s Bonin Sima

demi-heure de marche, nous arrivons à notre demeure, située au pied d'une colline boisée où se trouve un temple de Bouddha, qui domine la baie de toute la ville. A peine arrivés, nous recevons la visite de six *bounió* ou grands fonctionnaires, désignés comme plénipotentiaires, qui viennent complimenter l'ambassadeur et s'informer des nouvelles de sa santé. Puis survient tout un dîner envoyé par le taïcoun, dîner somptueux et copieux, semblable à celui de Simoda, et que nous sommes obligés d'avaler séance tenante. Le taïcoun nous a fait également la gracieuseté de nous envoyer d'immenses paniers de fruits, de poires, de marrons, de raisin; et il nous annonce son intention de nous en envoyer autant chaque matin, durant notre séjour dans sa capitale.

L'emplacement de la capitale du Japon occupe cent milles carrés, et sa population est de deux millions et demi d'habitants. Il y a dans Yédo une foule de petites hauteurs boisées, couvertes de bonzeries, et d'où l'on a une très-belle vue sur le reste de la ville. L'on rencontre à chaque instant de grands jardins, des parcs où se promènent les autorités japonaises avec leurs familles, car elles ne sortent jamais que pour affaires. Au Japon, comme en Chine, les autorités se montrent rarement au peuple, et toujours en costume de cérémonie et entourées d'un cortége.

Quand l'empereur du Japon sort, les rues doivent être vides, chacun doit s'enfermer chez soi, et la ville doit rentrer dans l'immobilité et le silence : les rares



Entrée des jardins de l'empereur du Japon, à Yédo. — Dessin de Morin d'après M. de Trévise.

spectateurs de la scène doivent demeurer le front courbé contre terre, et la moindre infraction à cette posture serait punie de mort. Au reste, les habitants de Yédo sont rarement troublés par la présence de leur souverain. Il ne sort plus de l'enceinte de son palais que cinq ou six fois par an, en norimon, pour aller adorer les images de ses ancêtres dans un temple situé à une lieue de la ville. Il est tellement circonscrit par l'étiquette, sa vie est tellement entrelacée dans les rites, qu'il devient de plus en plus un demi-dieu, invisible et trop élevé en dignité pour s'occuper des affaires de ce monde. Aussi, c'est le premier ministre, ou *gotaïro*, et les conseils qui gouvernent. On voit que l'institution n'a pas mal dévié de son but. Le taïcoun, lieutenant de l'empereur ecclésiastique, souverain absolu du Japon, établi pour décharger le *mikado* du poids des affaires, s'en décharge à son tour sur son premier ministre. De nos jours, le taïcoun devient insensiblement un second mikado.

Le lendemain de notre installation à Yédo, à six heures du matin, nous sommes sortis, M. Mermet, Maubourg et moi, pour faire une longue promenade du côté du palais de l'empereur. Nous n'avons eu pour le trouver qu'à toujours aller du côté opposé à celui que nos conducteurs voulaient nous faire prendre. Nous avons traversé deux vastes enceintes, avec de larges fossés pleins d'une eau

courante, et des talus fort élevés, fort bien tenus, couverts de verdure et d'une sorte d'arbre vert, dont les branches tombaient sur le gazon. De délicieuses cigognes ou aigrettes blanches se dessinaient sur la verdure. Nous rencontrions à chaque instant des corps de garde, tapissés en laque dans l'intérieur, et garnis d'hommes à deux sabres, assis sur leurs talons.

Le silence et la solitude de ces vastes rues officielles n'étaient troublés que par le passage d'une foule de *daïmio* ou princes japonais, se rendant à cheval ou en norimon à l'audience du taïcoun, tous en grands costumes, et accompagnés d'un nombreux cortége. Devant chacun marchaient fièrement, au milieu de la rue, une vingtaine d'hommes à deux sabres; puis venait le daïmio, avec son grand chapeau en laque de toutes couleurs, son costume gris perle, monté sur son cheval de cérémonie. Le harnachement de ces coursiers est encore féodal et rappelle le moyen âge. Au Japon, l'on ne ferre point les chevaux; ils ont des chaussures de paille comme les hommes. Ces chevaux sont beaucoup plus grands, plus vigoureux que ceux de Chine, nourris exclusivement de paille de riz, et rappellent beaucoup notre ancienne race limousine, que l'on a si peu intelligemment laissé perdre. Au reste, ils sont traités avec honneur et réservés uniquement pour la selle : les charrettes, à Yédo, sont traînées par des taureaux, et dans tout le Nipon il n'y a pas une seule voiture. N'a pas qui veut le droit de se promener à cheval dans la capitale du taïcoun; c'est un privilége réservé aux grands fonctionnaires.

Pour en revenir aux cortéges des daïmio, ces personnages ont derrière eux un certain nombre d'hommes à deux sabres, et de simples coolies portant au bout d'un bambou de larges malles en bois noir. Plus le daïmio est un grand personnage, plus le nombre des malles est considérable. On m'a dit qu'elles renfermaient des costumes pour tous les temps, pour toutes les saisons, pour le froid et pour le chaud, pour la pluie et pour le soleil, et que les daïmio se faisaient toujours ainsi suivre d'une partie de leur garde-robe. Quoi qu'il en soit, ces coolies, porteurs de malles, ajoutaient encore à l'étrangeté de ces cortéges. Nous les suivions depuis assez longtemps, et nous étions déjà sur le seuil de la troisième enceinte, lorsque nos trois officiers à deux sabres, nous barrant tout à coup la route, nous firent comprendre qu'on leur couperait la tête si nous allions plus avant. Nous insistâmes, ils supplièrent. Malgré toutes leurs protestations, nous ne craignions point pour leurs têtes; mais nous connaissions toute la sévérité du gouvernement japonais pour quiconque contrevient aux rites, et nous ne voulions pas être pour eux un sujet de réprimande.

La veille, en effet, le baron Gros avait fait son entrée en ville, dans sa somptueuse chaise de Tien-Tsin, porté par huit Japonais habillés en Chinois. Il paraît que s'habiller en Chinois est une chose insolite au Japon; que c'est une énormité, un violent oubli de toute convenance. A cette occasion, six cents employés Japonais, coupables de n'avoir point empêché le mal, ont été punis et condamnés à cent jours d'arrêt!... Total, soixante mille jours d'arrêt pour cette malheureuse chaise. On pense bien que l'ambassadeur s'indigna et fit relâcher, dès qu'il le sut, les prisonniers.

Yédo se divise en deux parties bien distinctes : l'une, tout officielle, autour du souverain, triste, calme et solennelle; l'autre, bruyante et populaire, pleine de mouvement et de cris. On dirait deux villes situées à cent lieues l'une de l'autre. La ville officielle est remplie des familles des *daïmio*, des *bounió*, des gouverneurs, de tous les fonctionnaires en général, retenues en otage par une politique défiante et ombrageuse, et du reste par le désir même de ces fonctionnaires, tout le temps qu'ils sont obligés de passer à Yédo. La promenade dans la ville officielle peut être monotone, mais elle est paisible. Au contraire dès que l'on a mis le pied dans la ville populaire, on doit s'attendre à voir les enfants crier, les hommes et les femmes accourir, toute la population perdre la tête; et l'on poursuit ainsi sa route au milieu d'une grande clameur, et suivi de cinq cents personnes. On comprend qu'une pareille promenade soit peu récréative, et qu'au bout de quelques heures passées de la sorte, l'on ne soit point fâché de rentrer au logis.

Notre établissement n'est point très-confortable; nous ne sommes séparés que par de simples cloisons en papier de riz de l'air extérieur, et, la nuit, il fait froid. Nos Japonais sont de très-bonnes gens; ils font ce qu'ils peuvent pour nous procurer l'agréable après le nécessaire, et leur intelligence s'exerce de mille façons. Beaucoup nous disent déjà bonjour et bonsoir en français, d'autres savent compter avec nos chiffres jusqu'à cent. Pour condescendre à leur désir de s'instruire, nous nous transformons en maîtres d'école et nous leur apprenons l'alphabet; et, si nous étions restés encore un mois à Yédo, dans toute la bonzerie on n'aurait plus entendu parler que le français.

Les soirées sont un peu longues : à partir de huit ou neuf heures du soir, toutes les portes qui séparent les divers quartiers de Yédo sont fermées, et la circulation est interrompue jusqu'au lendemain matin à six heures. Nous montons sur la terrasse de la bonzerie pour admirer la gigantesque comète, ou nous nous réunissons pour faire un whist chez les commandants de Kerjégu et d'Ozery.

Il y a dans Yédo cinq cents lutteurs, aux formes herculéennes, que l'on peut louer à volonté. Nous pensons d'abord à les faire venir un soir; mais on trouve le divertissement trop peu digne, et nous y renonçons sans peine.

Nos conférences se poursuivent avec une grande activité. Le baron Gros ayant bien voulu me désigner comme secrétaire, j'y assiste avec Son Excellence et l'abbé Mermet. L'ambassadeur préside, et les six plénipotentiaires Japonais se rangent hiérarchiquement devant lui, autour de la table. Chacun apporte sa somme d'arguments dans la discussion, et nous admirons plus d'une fois la finesse et l'habileté de ces hommes d'État de l'extrême Orient. Voici leurs noms, élégants sans nul doute

au Japon, mais un peu durs peut-être pour des oreilles françaises :

Midzounó Ikigougonó Kami,
Nagaï Hguembano Kami,
Ynouïé Schinanonó Kami,
Hori Oribenó Kami,
Iouaché Fingounó Kami,
Et Kamaï Sakio Kami.

Ce dernier plénipotentiaire est taciturne ; il ne prend jamais la parole, même au milieu des plus vives discussions. Il écoute, et ne parle point. Nous nous permettons de porter un jugement peu favorable sur son esprit. Mais nous sommes tout étonnés un jour d'apprendre la véritable nature et l'importance de ses fonctions. Nous voyons sur sa carte de visite qu'il prend le titre d'*espion impérial*, mot à mot, homme qui regarde de travers pour rendre compte à l'empereur.

L'espionnage, au Japon, est passé dans les mœurs, dans les habitudes ; il est légal et officiel, il fait partie des mœurs administratives, et est élevé à la hauteur d'un principe de politique intérieure. C'est pour la cour de Yédo un mode de gouvernement. Aussi peut-on dire sans exagération que la moitié du Japon espionne l'autre. Nos cent *iacounin*, ou hommes à deux sabres, étaient de fort braves gens à la vérité, mais ils écrivaient néanmoins sur leurs éventails tout ce que nous faisions dans nos promenades et dans nos chambres, pour en rendre compte sans doute à qui de droit : or on y ajouta bientôt six nouveaux personnages chargés de surveiller ces *iacounin*, et de voir comment ils se comportaient dans leurs rapports avec nous. C'était de l'espionnage au second degré

Le samedi, 9 octobre, a lieu la signature du traité ; et, rien ne nous retenant plus à Yédo, l'ambassadeur fixe au lendemain notre retour à bord. Nous disons adieu à nos six *bouniô*, qui nous donnent rendez-vous en France, et Nagaï Hguembano Kami, le deuxième plénipotentiaire, nous dit qu'il est déjà désigné comme ambassadeur près la cour des Tuileries. Le gouvernement japonais enverra, en outre, d'autres missions à Londres, à Saint-Pétersbourg et à Washington. Nous demandons à Nagaï comment il compte se rendre en France, si ce sera par Suez ou par le Cap, par les paquebots ou par un bâtiment de guerre français. Il nous répond que ce sera sur un navire de guerre japonais, avec un équipage japonais, et qu'il abordera au port de Toulon, avec son pavillon national au grand mât, c'est-à-dire un globe rouge sur un fond blanc. Comme nous faisions allusion à un article du traité qui prescrit aux interprètes japonais d'apprendre le français dans l'intervalle de cinq ans, Nagaï, en veine d'amabilité, dit en souriant à M. Mermet qu'il sait fort bien que le français est la langue la plus répandue en Europe, et que tous les gens comme il faut se piquent de la parler.

Nous nous quittons donc dans les meilleurs termes, et nous acceptons encore un dîner envoyé par le taïcoun : il fallait finir comme nous avions commencé. Chacun de nous reçoit, en outre, de l'empereur, un présent de rouleaux de soie de diverses couleurs, en souvenir de la paix. La soie japonaise est moins fine que celle de la Chine, mais elle ne le cède en rien à celle-ci pour le brillant et la vivacité des couleurs.

Le lundi 11 octobre, l'ambassade de France quitte Yédo pour retourner à bord. Dès le matin, une agitation inaccoutumée règne dans notre bonzerie : on emballe, on paye les derniers comptes. On déjeune à la hâte à huit heures, puis le grand déménagement commence. Cent coolies ont été commandés la veille avec tous les instruments nécessaires. Nous ne voyons pas sans inquiétude nos pauvres effets se perdre dans la foule, confiés à des inconnus. Le sous-bouniô, chef de la bonzerie, entouré de ses *iacounin*, vient, au départ, faire ses adieux à l'ambassadeur. Nous nous mettons en marche à la suite du baron Gros, à pied, dédaignant nos brillants norimons ; et le drapeau tricolore nous précède dans les rues de Yédo étonnées. On a fermé les portes, on a mis des cordes dans la traversée des rues, de sorte que nous ne sommes point gênés par la foule. Nous arrivons à notre débarcadère du premier jour, mieux organisé cette fois, et, à midi, nous sommes à bord de nos bâtiments.

Le lendemain, dès l'aube du jour, nous levons l'ancre et nous disons adieu à Yédo. En sortant de la baie, nous sommes accueillis en mer par de très-grandes brises et par un fort coup de vent qui nous mènent en quatre jours au détroit de Van-Diémen, et en cinq jours à Nangasaki.

La ville de Nangasaki. — Occupations des princes japonais. — Factorerie hollandaise de Désima. — Commerce avec la Chine.

Une foule d'embarcations japonaises sillonnent la rade de Nangasaki, les unes pour espionner, les autres pour porter des vivres aux bâtiments. Même après Simoda, nous admirons Nangasaki, et ce port nous paraît à la hauteur de sa grande réputation. Le paysage est moins pittoresque qu'à Simoda, mais il est bien plus large comme horizon. Dans les arbres, sur les hauteurs, on aperçoit des pièces de canon, et, çà et là, de grandes bandes de toile destinées à simuler de formidables batteries.

Il fait presque aussi chaud à Nangasaki qu'à Batavia durant les mois d'été ; mais, en hiver, il y a de la neige, et souvent de la glace. La table y est très-fastidieuse par le défaut presque absolu de viande.

Il n'y a ni mouton, ni chèvre, ni cochon au Japon. Les Japonais, comme les Chinois, vivent presque uniquement de riz, de poisson et de volaille. Les bœufs sont réservés pour l'agriculture, et les tuer serait considéré comme un sacrilége. En hiver, il y a du gibier, des cailles, du sanglier, du daim ; et, à cette époque de l'année, un faisan coûte six sous à Nangasaki.

Les princes japonais chassent sur leurs terres avec des fusils à mèche et des chiens, mais le plus souvent avec des flèches : l'exercice de l'arc passe pour le plus noble, comme demandant le plus d'adresse et d'agilité. Au reste, ils cultivent également les sciences, et l'un d'eux, le

prince de Satsouma, déconcerta un jour singulièrement les officiers hollandais en leur adressant une question à laquelle ils ne purent répondre. Il leur demanda quelle était l'application de la photographie aux observations barométriques. Les marins hollandais avaient oublié qu'à l'observatoire de Greenwich on se sert d'appareils photographiques pour mieux constater les variations barométriques, thermométriques, hygrométriques. Mais comment ce fait scientifique si nouveau était-il parvenu à la connaissance du prince de Satsouma, à sept mille lieues des bords de la Tamise?

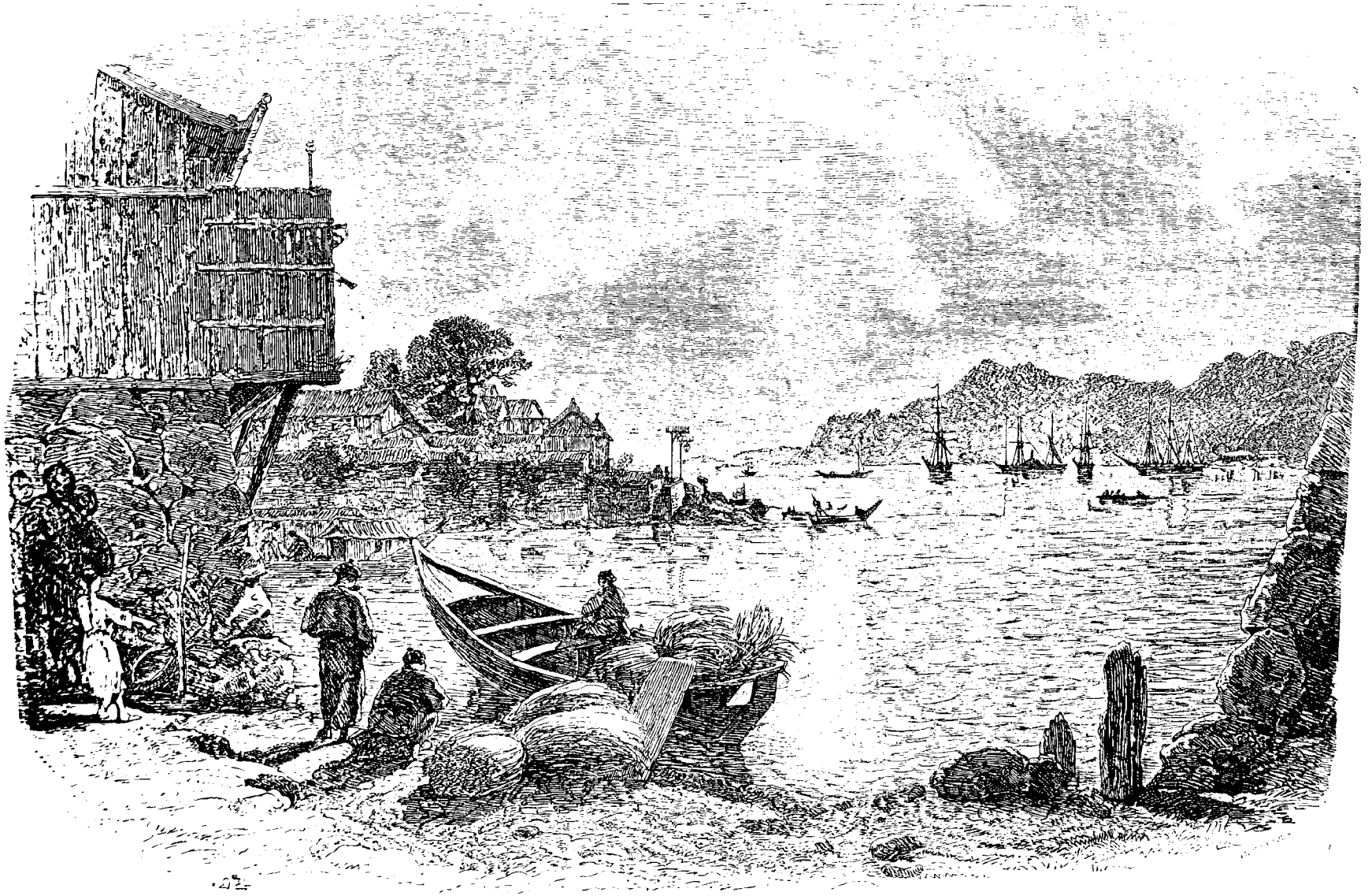
On jouit, à Nangasaki, de la plus grande liberté de circulation. On ne voit partout dans les rues que Français, Américains et Russes. Nous traversons, pour descendre à terre, le fameux îlot de Désima, îlot factice adossé à la mer, si célèbre par la longue captivité à laquelle les négociants hollandais se sont laissé soumettre pendant deux siècles, ne croyant point payer

Un sergent de ville japonais, à Yédo. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

par là trop cher le droit de commercer avec le Japon. Aujourd'hui les corps de garde sont vides, les barrières sont abaissées, et chacun se rend librement en ville.

On a beaucoup exagéré l'importance du commerce de la Chine avec le Japon. Ce commerce est presque nul. Les Japonais méprisent trop les Chinois pour avoir de fréquents rapports avec eux. Il ne vient guère par an, en moyenne, que quatre ou cinq jonques chinoises à Nangasaki. Les sujets de l'Empire du Milieu occupent dans cette ville un assez vaste terrain, à droit de Désima; mais il est enclos d'une forte palissade, et il ne leur est point permis d'en sortir. La plus grande partie de leurs importations se compose, dit-on, de marchandises européennes, et ils font ainsi concurrence aux Hollandais.

Le vendredi 22 octobre, notre départ est résolu. Le



Baie de Nangasaki. — Dessin de Français d'après M. de Trevise.

gouverneur de Nangasaki, dans une superbe jonque de plaisance, ornée de banderoles et de bannières, et remorquée par une douzaine de bateaux, vient à bord prendre congé de l'ambassadeur. Nous comptions trouver au large de très-grandes brises vent arrière, nous rencontrons le calme. Néanmoins, à la fin du troisième jour, nous revoyons Woosung et les rives du Whampou, et, après sept semaines d'absence, nous venons mouiller derechef devant la partie du quai de Shang-haï qui borde la concession française.

Mœurs, coutumes, gouvernement du Japon.

Les Japonais, aussi blancs que nous, repoussent toute communauté d'origine avec les Chinois. Leur civilisation, identique, en certains points, avec la civilisation chinoise, s'en éloigne grandement sur beaucoup d'autres. Sans doute, les caractères de l'écriture sont les mêmes; le culte de Bouddha et celui de Confucius existent également dans les deux pays; au Japon comme en Chine, les mêmes pagodes s'élèvent, desservies par les mêmes bonzes, à la tête rasée et à la longue robe grise; le système des jonques est analogue; le riz et le poisson, le thé et l'eau-de-vie de riz forment la principale nourriture du peuple à Yédo comme à Canton; les coolies japonais, portant leurs fardeaux, font retentir les rues de Nangasaki des mêmes cris aigus et cadencés que les coolies de Shang-haï, portant au bâtiment européen des balles de thé et de soie; la littérature de l'archipel n'est point nationale et est entièrement chinoise; la coiffure des Japonais rappelle celle des Chinois des anciennes dynasties, antérieure au port de la queue. Mais là s'arrêtent les ressemblances. La race japonaise, noble et fière, toute militaire et féodale, diffère essentiellement de la race chinoise, humble et rusée, dédaignant l'art de la guerre, et n'ayant d'attrait que pour le commerce. Le Japonais connaît le point d'honneur; lui enlever son sabre est une insulte, et, dans ce cas, il ne peut être remis dans le fourreau qu'après avoir été trempé dans le sang. Le Chinois se met à rire quand on lui reproche d'avoir fui devant l'ennemi, ou qu'on lui prouve qu'il a menti : ce sont pour lui choses indifférentes. La race chinoise est d'une saleté dégoûtante, la race japonaise est d'une merveilleuse propreté. Le Japonais est d'un naturel enjoué, intelligent, avide d'apprendre; le Chinois méprise tout ce qui n'est point de son pays. Tout dénote donc dans l'habitant du Nipon une race supérieure à celle qui peuple la Chine; et l'on peut raisonnablement admettre que les Japonais appartiennent à la grande famille mongole, et doivent leur origine à une émigration ancienne venue par la Corée.

Les Chinois considèrent le Japon comme un pays tributaire de l'Empire du Milieu. Cependant, à Nangasaki, ils ne peuvent pas sortir de l'enceinte de leur factorerie, close d'une forte palissade; et, à Yédo, nous avons été obligés de ne plus laisser nos domestiques chinois descendre à terre, tant, à cause de leur costume et de leur queue, ils étaient un objet de plaisanteries de la part des indigènes.

Les Japonais, dans le langage ordinaire, appellent leur pays *Nipon*, et, dans le langage poétique, *empire du soleil levant*. Leur archipel se compose de quatre grandes îles et d'une foule de petites. Les quatre grandes îles sont Yédo, Nipon, Sikok, et Kiousiou. Nipon, la plus considérable, renferme les trois grandes capitales politique, religieuse et commerciale du Japon, à savoir Yédo, résidence du taïcoun, Méako, résidence du mikado, et Oosaka, résidence du haut commerce. L'empire du taïcoun s'étend, en y comprenant le groupe des Bonin et celui des Liou-tchou, sur plus de trois mille huit cents îles ou îlots. Cet archipel est chaque année le théâtre de violents tremblements de terre; aussi, toutes les maisons sont-elles en bois et à un seul étage. Cependant, à Yédo, les murs des différentes enceintes et les portes sont de construction cyclopéenne, et se composent d'énormes blocs de pierres non taillées, et ajustées les unes dans les autres. Plusieurs volcans sont encore en ébullition. Le Fusi-Yama, la plus haute montagne du Japon, est élevé de trois mille sept cent quatre-vingt-treize mètres au-dessus du niveau de la mer. Il n'est pas, quoi qu'on en ait dit, couvert de neiges éternelles : car, quand nous l'avons vu, il n'en restait plus; les chaleurs de l'été les avaient fait fondre. De redoutables typhons viennent, chaque été, bouleverser ces mers, qui sont les plus orageuses du globe. Aussi, saint François-Xavier disait que, de son temps, sur trois navires allant au Japon, il était rare qu'on en vît revenir un. Le coup de vent de l'équinoxe d'automne se fait particulièrement sentir dans ces parages. Il est de règle, parmi les jonques japonaises, de rester au mouillage, dans toutes les criques de la côte, du 5 au 25 septembre. Le 26, on les voit toutes sortir à la fois; la baie de Yédo et toute la mer en sont couvertes. Nous avons été témoins de ce spectacle.

Le climat de la Chine, chaud et humide, est malsain; celui du Japon, froid au nord, chaud au midi, mais toujours sec, est au contraire très-sain. D'après les Hollandais, il ferait presque aussi chaud dans l'île de Kiousiou qu'à Java durant les chaleurs; mais, en hiver, il y a de la neige. Le port de Hakodadi, ouvert au commerce, sera salutaire pour nos équipages en station dans les mers de Chine : épuisés par les insupportables chaleurs de la mousson de sud-ouest, ils viendront se retremper et reprendre de nouvelles forces dans les glaces de l'île d'Yéso.

Il ne faut que trois jours, par un beau temps, pour aller de Shang-haï à Nangasaki, et huit jours pour se rendre de la côte de Chine à Yédo. Cependant le commerce actuel du Céleste-Empire avec le Japon est presque nul, l'archipel ayant été jusqu'ici aussi soigneusement fermé aux Chinois qu'aux autres peuples. C'est à peine si quatre ou cinq jonques de commerce viennent mouiller chaque année à Nangasaki. La soie japonaise, très-abondante, est moins fine que celle de la Chine; le thé, au Japon, est bien inférieur comme saveur, il a même un peu d'âcreté; mais l'amour-propre national le fait trouver bien supérieur à celui du continent. Il est donc peu importé. En revanche, les médicaments sont d'un prix

énorme dans tout le Nipon, et l'on prétend que l'un des principaux et des plus importants articles d'importation des jonques qui viennent ainsi tous les ans, consiste dans l'introduction de médecines chinoises.

Les Japonaises reçoivent une certaine éducation; elles ont des écoles, et, bien différentes en cela des dames chinoises, elles ne considèrent pas les étrangers comme des *diables*. Les femmes mariées se distinguent des jeunes filles en s'arrachant les sourcils et en se teignant les dents en noir avec une drogue composée de limaille de fer et de saki. Elles se promènent, du reste, en toute liberté dans les rues, et ne sont point reléguées au fond des yamouns, comme les habitantes du Céleste-Empire.

Il ne se publie pas la moindre gazette au Japon, toute publicité y est interdite; c'est encore pire qu'en Chine, où l'on a au moins la *Gazette de Pékin*, journal officiel, aux nombreuses colonnes, qui paraît tous les jours et se répand dans tout l'empire. L'histoire, au Japon, est ce qu'il y a au monde de plus fastidieux; c'est un récit presque jour par jour des faits et gestes du taïcoun : l'empereur est sorti, l'empereur a été malade, l'empereur est allé visiter les fleurs. La véritable histoire du Japon est celle du P. Charlevoix.

Les Japonais de toutes les classes ont la passion du bain chaud; le bain chaud fait partie de leurs mœurs nationales. Ils le disent préférable au sommeil pour rafraîchir le sang et reposer les membres. Aussi nos cent iacounin, dans la bonzerie de Yédo, se livraient chaque soir avec tant d'ardeur à cet exercice, que toute la première partie de notre nuit en était compromise. On dit que, durant l'été, tout cela se passe dans la rue, et que les dames elles-mêmes ne dédaignent pas de se plonger, devant leurs portes, dans l'onde salutaire. La première froidure de l'hiver, qui commençait à se faire sentir, avait mis fin à cette vie en plein air, et privé notre ambassade de ce souvenir de voyage.

Lorsque les Japonais veulent désigner le moi, leur personnalité, ils montrent leur nez : le bout du nez est chez eux le siége de l'individualité. Qu'y a-t-il d'étonnant? Nous autres, par nos gestes, nous désignons dans ce cas notre estomac.

L'unité monétaire au Japon est *l'itchibou*, jolie pièce d'argent en forme de domino. Trois itchibous valent une piastre mexicaine. Le *kobang*, monnaie d'or, vaut quatre itchibous. Les Hollandais de Nangasaki se servent, en outre, de *taëls* en papier, et le peuple de *sapèques*, ou monnaie de cuivre en usage pour les petites transactions.

La Chine est le pays de l'égalité : chacun, sauf les fils des tankadères ou femmes de bateau, peut, grâce aux examens, devenir mandarin et aspirer aux honneurs. Le Japon, au contraire, est un empire féodal gouverné par une aristocratie militaire. Les Japonais se divisent en neuf classes, et, sauf de rares exceptions, nul ne peut sortir de la classe où il est né. Toute tentative de ce genre est mal vue, et l'opinion publique y est contraire. C'est à l'absence de tout luxe et à ce manque d'ambition que l'on peut attribuer cet air de quiétude, de complète satisfaction, et cette gaieté expansive qui forment le fond du caractère japonais. Nulle part ailleurs l'on ne rencontre des gens si heureux et auxquels toute préoccupation fâcheuse paraît si étrangère. Les princes ou *daïmio*, les nobles, les prêtres, les militaires, forment les quatre premières classes de la nation, et ont le droit de porter deux sabres, les employés subalternes et les médecins forment la cinquième classe, et peuvent porter un sabre; les négociants et les marchands en gros, les marchands en détail et les artisans, les paysans et les coolies, les tanneurs et les corroyeurs forment les quatre dernières classes de la population, et ne peuvent, en aucun cas, porter de sabre. Tous ceux qui se livrent au commerce des peaux sont déclarés impurs; ils n'ont pas le droit de résider dans les villes, et ils habitent dans des villages à eux réservés au milieu de la campagne. C'est parmi eux que l'on choisit les bourreaux, et il est à présumer qu'ils ont fort à faire, car la loi pénale au Japon est d'une excessive rigueur et applique la peine de mort même aux simples délits. Quiconque tue son prochain par imprudence ou recèle un criminel est aussitôt décapité. Il serait à souhaiter que le contact de l'Europe fît apporter un sage tempérament à la sévérité de la législation japonaise.

Les seules sciences cultivées dans l'empire sont la médecine et l'astronomie. Il y a deux observatoires dans l'île de Nipon, l'un à Yédo, l'autre à Méako. Nous étions à Yédo durant la grande comète du commencement d'octobre 1858, et nous n'avons pas aperçu le moindre signe d'étonnement ou d'inquiétude sur les visages. A Shanghaï, cet été, durant une éclipse de lune, ce n'était point précisément la même tranquillité : les mandarins militaires lançaient des flèches pour tuer le dragon qui dévorait la lune; de toutes les jonques, de toutes les pagodes sortait un bruit assourdissant de gongs, destiné à effrayer le monstre; et, en effet, il eut peur, car, au bout d'une heure et demie, Phébé reparut plus radieuse et plus belle, sortie intacte d'une si redoutable épreuve. Les médecins japonais lisent les livres hollandais et s'occupent sérieusement de leur art. Deux d'entre eux venaient sans cesse dans notre bonzerie de Yédo consulter nos jeunes chirurgiens de marine sur le traitement du choléra, qui venait de faire son apparition dans la ville.

Les Japonais ont une grande tolérance, ou plutôt une grande indifférence en matière de religion. Plusieurs cultes coexistent en paix, depuis des siècles, dans l'archipel; et le bouddhisme et la religion de Confucius, importations étrangères, partagent avec le sinto, ou culte des Kamis, religion primitive du pays, les adorations de la foule. Grâce à cette tolérance, les missionnaires espagnols et portugais étaient à peine depuis quelques années au Japon, que déjà deux cent mille indigènes des plus hautes classes avaient reçu le baptême et s'étaient faits chrétiens. On n'avait point encore eu d'exemple d'un mouvement religieux pareil, et saint François-Xavier pouvait dire : « Je ne saurais finir lorsque je parle des Japonais; ce sont véritablement les délices de mon cœur! » Aujourd'hui les temps sont bien changés; il ne reste plus, depuis deux cents ans, un seul chrétien au Japon;

ils ont été exterminés jusqu'au dernier par les empereurs Taïko et Yéyas, et la fin de l'année 1640 en a vu périr trente-sept mille en un jour, enfermés dans le château de Simabara, et pris d'assaut après une résistance opiniâtre. De nos jours, trois ou quatre missionnaires français, jetés dans les îles Liou-tchou, archipel tout à fait tributaire du Japon et de la Chine, et sentinelles avancées du christianisme de l'extrême Orient, attendent avec une religieuse impatience le moment de marcher sur les traces du grand apôtre des Indes. Mais leur zèle, jusqu'ici, est bien infructueux.

Une armée de satellites est, nuit et jour, occupée à empêcher toute communication de leur part avec les insulaires. Leurs domestiques sont sans cesse renouvelés. Toutes les maisons qui ouvraient du côté de leur modeste demeure ont muré leurs fenêtres et leurs portes, et ont tourné leurs issues de l'autre côté. Lorsqu'ils sortent pour se promener dans la campagne, chacun a ordre de s'éloigner sur leur passage, et la réponse unique et invariable à toutes les questions est celle-ci : « Je ne comprends pas. » Pour quiconque n'a point vu à l'œuvre le gouvernement japonais, et ne s'est pas aperçu de l'indicible frayeur que lui inspirent les puissances européennes, une telle conduite est inexplicable. Aux yeux du taïcoun, le missionnaire est un agent de l'étranger, un espion chargé d'indiquer aux Européens les côtés faibles du Japon, et de faciliter une invasion.

Il n'y a point d'armée permanente au Japon. Tous

Dame japonaise. — Dessin de Morin d'après M. de Trévise.

les gens à deux sabres, qui forment la suite des princes et des gouverneurs en temps de paix, deviennent soldats en temps de guerre. Ils sont très-braves individuellement; mais avec leurs armes blanches, ils pourraient difficilement lutter contre la tactique européenne. On dit cependant que, se voyant débordés, ils lisent avec beaucoup d'attention, depuis quelque temps, les livres de stratégie. Le Japon se sent entamé par l'Europe, et il est dans ce moment en proie à une certaine anxiété. Il comprend qu'avec ses arcs et ses flèches il ne pourrait résister aux carabines Minié et aux obus, et il cherche à se mettre au courant de l'état actuel de la science navale et de l'art militaire. Pour avoir des soldats, il lui faudrait avant tout renoncer aux sandales, aux pantalons bouffants et aux longues robes traînantes; mais il est prêt, dans ce but, à faire tous les sacrifices. Les Japonais n'ont point, comme les Chinois, le sot préjugé de se croire et de se proclamer supérieurs à tous les autres peuples. Ils se mettent au-dessus des Chinois et des Coréens, mais ils estiment les puissances de l'Occident à leur juste valeur.

Au Japon, on se tranche l'artère carotide, ou l'on se la fait trancher par un ami; mais on ne fait plus que mine de s'ouvrir le ventre. Evidemment, c'est un ancien usage qui passe de mode. De même que nous avons, en Europe, des maîtres de danse et d'escrime, il y a néanmoins encore, au Japon, des maîtres dans l'art de s'ouvrir le ventre. Cette connaissance fait partie d'une belle éducation, et est fort prisée des jeunes nobles. C'est sou-

Toilette d'une dame japonaise. — Dessin de Morin d'après une peinture japonaise tirée de la relation de lord Elgin.

vent un moyen de se soustraire, soi et ses descendants, à l'infamie, en prévenant par une mort volontaire le dernier supplice. L'anecdote suivante, tant de fois citée, mais si caractéristique, doit remonter à un temps déjà éloigné. Deux gentilshommes de service se rencontrèrent dans l'escalier du palais; l'un descendait un plat vide, l'autre en portait un sur la table de l'empereur. Par hasard, leurs deux sabres se touchèrent. Celui qui descendait se regarda comme offensé, tira son sabre et s'ouvrit le ventre. L'autre monta à la hâte l'escalier, déposa le plat sur la table du souverain, puis revint, ravi de trouver son ennemi encore vivant. Il lui fit force excuses de s'être laissé prévenir, alléguant son service, et s'ouvrit le ventre à son tour. A notre départ de la bonzerie, à Yédo, Flavigny fit signe de s'ouvrir le ventre à un certain Kodamaya que nous n'aimions point, et que nous accusions de faire enchérir tous les objets de curiosité; mais le rusé iacounin ne tira point son sabre et se mit à rire, ainsi que la foule. Notre jeune collègue était en retard de vingt ans.

Le palais de l'empereur, à Yédo, est entouré d'un large fossé plein d'une magnifique eau courante, avec des talus admirablement soignés, couverts de gazon et de cèdres du Japon qui viennent y appuyer leurs branches (voy. p. 165). On croirait voir un parc anglais. Les deux commandants de Kerjégu et d'Ozery en ont fait un jour le tour. Ils ont été une heure quarante minutes dans leur promenade, et ils estiment la distance à dix kilomètres. Le palais du taïcoun aurait donc deux lieues et demie de tour.

Il y a, tant à Yédo qu'à Simoda, des nuées d'aigles pêcheurs et de noirs corbeaux, auxquels les Japonais ne font point de mal. L'un de nous ayant tiré sur un de ces derniers, à Simoda, un vieux bonze est aussitôt sorti avec un calumet allumé pour offrir un sacrifice à l'âme du corbeau, et a été ravi d'apprendre qu'il n'avait eu aucun mal.

La baie de Yédo est sillonnée en tous sens d'une foule de petites barques de pêcheurs qui draguent et rapportent dans leurs filets des monceaux de sardines et de magnifiques poissons. Le gouvernement japonais, fidèle à sa politique d'exclusion, a rigoureusement déterminé la forme et la grandeur des jonques, et les a rendues incapables de s'éloigner des côtes et de naviguer sûrement en pleine mer. Jadis, les Japonais naufragés sur les côtes de Chine, ou poussés par la tempête jusqu'à Formose et aux Philippines, ne pouvaient être ramenés au Japon que par des bâtiments hollandais, et encore restaient-ils en suspicion toute leur vie, et sous ce que nous appellerions la surveillance de la haute police. Aujourd'hui, la jurisprudence sur cette matière s'est singulièrement radoucie, mais c'est toujours une mauvaise note pour un Japonais d'avoir été recueilli en mer par un navire européen, et de rentrer de cette manière dans son pays.

Les Japonais savent parfaitement quels affreux ravages l'opium cause parmi les populations chinoises; aussi le gouvernement du taïcoun a-t-il exigé que l'importation de cette drogue au Japon demeurât prohibée, et qu'une clause formelle à ce sujet fût insérée dans les quatre traités.

Le gouvernement du Japon, comme celui du royaume de Siam, présente cette singulière particularité de deux souverains régnant à la fois d'une manière normale et en vertu de la constitution du pays. A Siam, il y a un premier et un second roi, qui exercent en même temps le pouvoir suprême; au Japon, il y a l'empereur civil et l'empereur ecclésiastique, le taïcoun et le mikado. Le taïcoun, que les Européens appellent à tort l'empereur du Japon, n'est que le délégué, le lieutenant du mikado, qui est le véritable souverain du Nipon, le représentant des anciennes dynasties, le descendant des dieux, et qui, trop élevé pour s'occuper des choses de ce monde et régler l'administration des affaires, se décharge de ce soin sur son subordonné. Les taïcouns n'étaient, dans l'origine, que des maires du palais, les premiers officiers d'une dynastie dégénérée, déchue de sa vigueur native, et qui, au lieu de jeter dans un cloître le dernier Mérovingien japonais, après lui avoir coupé sa chevelure, l'ont enfermé dans un temple somptueux et en ont fait une idole, en persuadant à ce demi-dieu et à la nation tout entière que cette situation était plus conforme à sa divine origine. La nouvelle dynastie s'est donc établie sur le trône et a usurpé le pouvoir, tout en protestant de son respect pour ses anciens maîtres et en continuant à reconnaître en eux les souverains absolus de l'archipel. C'est sur cette fiction que repose tout l'édifice de la constitution politique du Japon. Le mikado continue à résider à Méako, l'ancienne capitale des Fils du Soleil, environné d'une cour somptueuse, et l'objet des respects apparents de son tout-puissant vassal. Son oisive existence s'écoule dans l'enceinte de son vaste palais, dont une politique inflexible lui défend de sortir. Sa cour est le rendez-vous des poëtes, des musiciens, des artistes et des astronomes. On choisit, grain à grain, le riz qui lui sert de nourriture; il ne met jamais qu'une fois le même vêtement, il ne se sert jamais qu'une fois de la même coupe : elle est aussitôt brisée, de crainte que quelque téméraire n'ose y porter ses lèvres profanes. Jadis, il devait rester des heures entières sur son trône, assurant par son immobilité la stabilité de son empire; s'il s'agitait et tournait la tête, la partie du Japon qui se trouvait de ce côté était menacée des plus grands malheurs. Mais aucun mikado ne s'étant trouvé immobile à ce point, et trop de provinces du Nipon ayant été menacées de grands malheurs, on est convenu d'une transaction; et aujourd'hui la couronne posée sur le trône suffit pour assurer la stabilité de l'empire et fixer le calme dans le Nipon. En effet, depuis deux cents ans, le Japon jouit d'une paix profonde, et aucune guerre soit étrangère, soit intérieure, n'est venue troubler sa tranquillité.

Débarrassée du mikado, la dynastie nouvelle s'est retournée vers les princes ou *daïmio*, qui, remontant par leur origine jusqu'aux temps héroïques du Japon, possédaient le sol de l'empire, avaient chacun une petite cour dans leurs provinces, et commandaient à de nombreux vassaux. Leur humeur indépendante et belliqueuse devint le principal sujet des appréhensions de la cour de Yédo, et la politique la plus machiavélique et la plus

persévérante fut mise en œuvre pour les abaisser et annuler leur pouvoir. Louis XI fut dépassé par les hommes d'État de l'extrême Orient, et, après quelques siècles d'un travail incessant et perfide, les princes japonais se trouvèrent l'un après l'autre asservis; ils ne conservèrent plus que les apparences et les formes extérieures de la puissance, et devinrent, ce qu'ils sont aujourd'hui, les sujets soumis du taïcoun. On plaça auprès de chacun d'eux un agent de la cour, chargé de l'administration de leur province. On les obligea à passer une année sur deux à Yédo, et, durant ce temps, il n'est sorte de moyen qu'on n'invente pour les appauvrir. On ne permet point à des princes dont les fiefs se touchent de demeurer en même temps sur leurs terres, excepté s'ils sont ennemis, et, dans ce cas, l'on a soin d'attiser la discorde et de faire naître sans cesse de nouvelles causes de mésintelligence. Toute leur famille, leurs femmes, leurs filles, sont retenues en otage à Yédo, et répondent de leur obéissance aux ordres du taïcoun. Une armée d'espions les environne, et rend compte de leurs moindres actions à la cour. C'est ainsi que, peu à peu, et sans secousse, par l'effet d'une tradition persévéramment suivie, le Japon n'a plus conservé qu'une ombre de féodalité, et que la centralisation politique et administrative est en train de s'établir dans l'empire.

Mais toute chose en ce monde a une fin, et les dynasties vieillissent comme les empires. Ce fier lieutenant du mikado, ce tout-puissant taïcoun, chef des armées et modérateur énergique de l'archipel, s'est laissé circonvenir à son tour dans les filets inextricables de l'étiquette et de la vanité. A lui aussi on a persuadé que le gouvernement de l'empire était un lourd fardeau, et qu'une vie molle et oiseuse convenait mieux à la dignité de sa race. Aujourd'hui, il s'est déchargé de l'administration de son royaume sur le *gotaïro*, premier ministre héréditaire, qui depuis plusieurs générations s'est implanté près du trône. Son temps s'écoule dans la vaine observation des rites et dans de nombreuses audiences; il ne sort plus de l'enceinte de son palais de Yédo que trois ou quatre fois par année, pour aller adorer les images de ses ancêtres; et peut-être ne verra-t-il jamais le yacht, modèle de légèreté et d'élégance, que les Anglais, ignorants de l'état actuel de la politique japonaise, lui ont envoyé comme présent. Qui sait si le gotaïro, maire du palais héréditaire, ne réunira point un jour le titre à l'exercice du pouvoir, et n'est point destiné à fonder à son tour, à l'exclusion de Méako et de Yédo, une troisième dynastie à Oosaka?

Le lieutenant du mikado, ou l'empereur civil, est tout à la fois *taïcoun* et *siogoun : siogoun* en tant que chef militaire, commandant les armées; *taïcoun*, en tant que haut justicier, modérateur de l'empire. Tous les livres qui parlent du Japon le désignent par le titre de siogoun; mais l'élément actif et militaire ayant été peu à peu annulé en lui, grâce à l'habileté du premier ministre héréditaire, nous ne l'avons jamais entendu appeler que taïcoun, durant tout notre séjour au Japon. Le terme siogoun est donc désormais un mot vide de sens, répondant à une situation qui n'existe plus aujourd'hui.

Le nom du gotaïro ou premier ministre héréditaire actuel est *Hii-Camonno-Kami*.

Certaines villes, comme Simoda, Oosaka, Nangasaki, Hakodadi, ont été distraites du domaine des princes, et, sous le nom de villes impériales, sont administrées directement par la cour de Yédo, qui y envoie des gouverneurs. Il y a toujours deux gouverneurs pour chacune de ces villes. Ils résident alternativement dans la capitale, et passent à tour de rôle une année à Yédo, une année dans leur gouvernement. Ils sont assujettis, comme les princes, à une surveillance minutieuse, et leurs familles sont également retenues en otage. L'on ne s'étonnera point, après cela, que la ville officielle occupe à Yédo un si vaste espace. La vue de tous ces visages de femmes et de jeunes filles, condamnées par une politique ombrageuse à une perpétuelle captivité, et qui, durant nos promenades, nous regardaient passer avec curiosité, à demi cachées par les barreaux en bois, excitait dans nos âmes un singulier sentiment de tristesse. Nous devons dire cependant, pour être vrais, que, même sur toutes ces figures, on remarquait cet air de quiétude et d'imperturbable gaieté qui paraît inhérent au caractère japonais.

Le détroit de Van-Diémen est situé au sud de la province de Satsouma. Le prince de Satsouma est le plus puissant vassal de la cour de Yédo, le seul qui ait gardé quelque influence, et auquel les taïcouns témoignent encore quelque égard. Ils prennent même souvent leurs épouses dans sa famille. Les îles Liou-tchou sont un fief du prince de Satsouma. Lors de notre séjour à Yédo, le prince actuel passait pour un homme absolu et cruel. *Mieux vaut servir le diable que de servir le prince de Satsouma*, était un dicton populaire ; et à sa cour se conservait, disait-on, dans toute son énergie, la vieille coutume nationale de s'ouvrir le ventre. On exaltait le dernier taïcoun aux dépens de son vassal, et on le représentait comme un homme très-modéré. Les Hollandais de Nangasaki défendent chaudement, au contraire, le prince de Satsouma. Suivant eux, il est calomnié à Yédo, parce qu'il ne souffre aucun espion près de lui, et qu'il fait impitoyablement couper la tête à tous ceux qu'il découvre dans ses États. Il ne veut pas d'espion chez lui : ce n'est point, après tout, un si grand crime! Plusieurs officiers de la marine hollandaise ont rencontré le prince à Kagosima : il est venu à leur bord, il a tout examiné, a beaucoup causé, et s'est montré affable et plein de prévenance à leur égard. Il était vêtu d'une simple étoffe de coton, et rien ne le distinguait des gens de sa suite, que son exquise politesse et son savoir.

Le gouvernement central au Japon est d'une rare énergie, et il exerce aujourd'hui une autorité absolue dans toutes les parties de l'empire. Nous n'avons malheureusement pu recueillir que quelques renseignements fort incomplets à ce sujet, toute investigation de cette nature tendant à inspirer la défiance. Le premier ministre héréditaire ou gotaïro qui, comme nous l'avons dit, gouverne, sous le nom de l'empereur civil, est assisté d'un grand conseil, qui se compose de six membres, et d'un autre conseil, composé de quinze membres, et chargé de

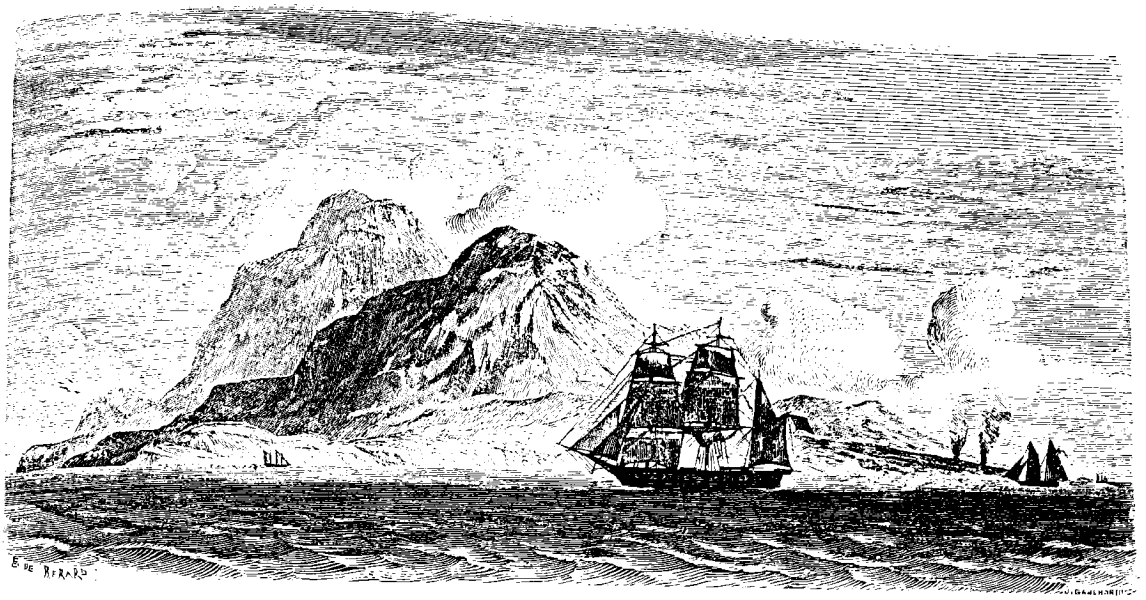
préparer les lois. Il y a, en outre, quatre ministères. Le ministère de la guerre ou de la défense du pays, le plus important de tous, comprend plus de cinquante membres, le soin de son indépendance étant un des principaux soucis du Japon. Le ministère des domaines impériaux a dans ses attributions les villes impériales, distraites du territoire des princes, et la province de Yédo. Le ministère des affaires étrangères, composé de six membres, est chargé des rapports jusqu'ici si restreints, du Japon avec les étrangers. Le ministère de la police vient en dernier; mais ce doit être le plus occupé, si ses membres sont obligés de lire les innombrables rapports que leur envoie une armée d'espions répandue sur toute la surface de l'empire. Nous-mêmes nous n'avons point dû leur donner un médiocre labeur, si on leur a porté tous les éventails chargés de notes à notre sujet, et relatant toutes nos actions depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Dans ces derniers temps, le gouverneur néerlandais s'est efforcé, à deux reprises différentes, de faire sortir la cour de Yédo de son système d'isolement et de lui faire abandonner sa vieille politique d'exclusion envers les étrangers. En 1845, un aide de camp du roi remettait notamment au taïcoun une lettre autographe de S. M. Guillaume II. Cette lettre appelait l'attention du gouverne-

Un jardin public (jardin de thé) (voy. p 147), au Japon. — Dessin de de Bar d'après Tronson (expédition du *Barracouta*).

ment japonais sur l'ouverture du Céleste-Empire au commerce étranger. Elle avertissait l'empereur du danger de vouloir maintenir une règle de strict isolement, lorsque la navigation semblait devoir s'étendre des eaux de la Chine à celles de son empire, lorsque la force de la vapeur effaçait de plus en plus les distances, lorsque enfin le développement de l'industrie et du commerce en Europe exigeait impérieusement de nouveaux débouchés. Elle lui recommandait de nouer des relations d'amitié et de commerce avec d'autres nations, comme le plus sûr moyen d'éviter des conflits. Mais la cour de Yédo resta sourde à cette amicale invitation. Le bruit du canon de Ta-kou devait avoir plus d'effet et faire taire les derniers scrupules du gouvernement du taïcoun. Toutefois l'on doit reconnaître que, si la crainte entra pour quelque chose dans la conclusion des traités signés alors, ils furent aussi en grande partie le résultat de cette rare intuition que possède le gouvernement japonais et qui le porte à accorder de bonne grâce et spontanément ce qu'il sent pouvoir un jour lui être enlevé par la force.

Mte DE MOGES.



L'île de Montserrat (Antilles anglaises). — Dessin de de Bérard d'après M. Reclus.

# FRAGMENT D'UN VOYAGE A LA NOUVELLE-ORLÉANS,

1855

PAR M. ÉLISÉE RECLUS.

(Inédit.)

## I

### MER DES ANTILLES.

La mer était calme et phosphorescente; à temps égaux le navire entr'ouvrait la vague en poussant un grondement sourd comme celui d'un énorme cétacé; les voiles enflées par la brise imprimaient aux mâts de suaves balancements : tout dans la nature semblait jouir d'un mystérieux bonheur.

J'étais étendu dans la chaloupe au-dessus du gouvernail et je regardais les étoiles. Dans cette position, mon être n'existait que pour jouir. Toutes les ondulations du navire et des vagues faisaient passer un frisson d'aise à travers mon corps; mon âme elle-même était comme supprimée; il ne me restait plus que la faculté de savourer à larges poumons l'air frais de la nuit. Balancé comme en un hamac dans la chaloupe suspendue, tantôt élevé à vingt pieds au-dessus de l'eau, tantôt ramené jusqu'à sa surface, j'entendais tour à tour la vague frapper les bordages de la chaloupe ou disparaître sous le gouvernail du navire avec un bruit caverneux; autour de moi la phosphorescence des méduses et des rotifères jetait une pâle et tremblotante lueur, et parfois la rencontre de deux ondes lumineuses faisait briller à mes yeux comme le reflet d'un éclair. Tout près, la mer semblait rouler du feu, tandis que dans le lointain elle répandait une vague lumière bleuâtre comme celle de l'alcool enflammé.

Je sentais toutes les beautés de la mer sans les voir, mon regard restait attaché sur les étoiles, et pour cesser de les contempler j'aurais dû me faire violence. Au milieu d'elles, les mâts inclinés et relevés tour à tour par le roulis paraissaient décrire avec leurs pointes des cercles énormes. Trompé par cette illusion qui nous fait voir le mouvement dans les corps en repos et la fixité dans les objets mobiles, je croyais vaguement que les étoiles étaient des myriades de lucioles voletant autour des mâts et dansant au milieu de la voilure; parfois je voyais aussi comme une neige de lumière tourbillonnant dans l'espace et descendant en vastes spirales. J'étais ébloui de la vive splendeur qui transforme le ciel des tropiques en un ciel tout différent du nôtre. Les étoiles brillent d'un éclat au moins quadruple en apparence, et, loin de paraître fixées sur une voûte solide, semblent suspendues à diverses hauteurs dans l'air bleu noir de la nuit; la voie lactée, si pâle dans nos régions du nord, se

déroule sur la mer des tropiques comme une vaste zone transparente de nuées lumineuses, et, par delà son infini, laisse deviner d'autres infinis. Sous ce beau ciel, si profond et si pur, je me demandais comment les astronomes de l'antiquité avaient pu inventer leur voûte de cristal : tout au plus comprend-on les Scandinaves qui voyaient dans leur ciel brumeux un énorme crâne où les nuages épars représentaient les flocons de la cervelle divine.

Peu à peu mes yeux se fermèrent et je tombai doucement dans un sommeil aussi agréable que la veille. En rêve je voyais encore les étoiles me scintiller du haut du ciel des promesses mystérieuses, quand je fus réveillé en sursaut par une voix partie du gaillard d'avant. Une grande masse noire se dressait devant nous à deux milles vers le nord-ouest : c'était l'île de Montserrat. A travers le bleu profond de l'air où flottaient çà et là comme des particules vaguement lumineuses on distinguait parfaitement au-dessus de l'horizon les profils aigus de deux montagnes jumelles.

C'était la première fois que je voyais une terre américaine et cependant je ne regrettai pas qu'il fût nuit. Ce pays de mon imagination ne m'apparaissait pas tout d'un coup dévoilé par la chaleur brutale du soleil, mais il se laissait deviner à la lueur des étoiles et m'offrait un cadre où je pouvais donner une vie à mes rêves. Dans cette masse noire je me figurais contempler toutes les splendeurs tropicales, les forêts impénétrables et pullulant de vie, les gorges profondes ruisselantes de cascades, les maisons blanches brillant à travers l'immense feuillage des manguiers, et des champs de cannes ou de plantains inclinés sous la brise.

Pendant que je croyais entrevoir toutes ces magnificences, le navire avançait rapidement et bientôt Montserrat ne fut plus à l'horizon qu'un nuage flottant et indécis. Je me laissai de nouveau tomber au fond de la chaloupe et rêvai de promenades sous les bosquets d'orangers. Ma promenade dura longtemps, car je dormais encore après le lever du soleil. Un violent jet d'eau me réveilla tout à coup; les matelots faisaient la toilette matinale du navire, et sans me voir, avaient dirigé leur tuyau de pompe justement sur moi. Vêtu légèrement comme je l'étais, je ne fus pas trop alarmé de cette douche improvisée qui s'abattait sur ma tête et je me laissai bravement baigner comme un triton.

On a écrit la physiologie de bien des flâneurs, mais on a oublié le flâneur rôdant çà et là à bord d'un navire; sa vie est bien plus agréable et variée qu'on ne le croit d'ordinaire : s'il aime la nature, il ne connaîtra jamais l'ennui. Quand le navire est encore dans le port, amarré par un câble à l'anneau du quai, le voyageur se demande avec un certain effroi si ce n'est pas folie de se hasarder dans une si petite maison flottante et de s'y emprisonner de gaieté de cœur pendant des mois entiers. Mais qu'il entre seulement : aussitôt cette étroite embarcation, cette simple planche que les poëtes disent séparer la vie de l'éternité, cette coque tremblante sur la mer, finit par devenir un monde. On y fait sans cesse de nouvelles découvertes et le plus souvent, quand arrive la fin du voyage, plusieurs régions du navire sont encore des terres inconnues pour le passager. Je ne parle pas seulement de la cale, des soutes, des cambuses et de tous ces mystères d'obscurité recouverts par le parquet luisant des cabines. Là se trouvent des étangs d'eau douce où les cris des noyés s'étoufferaient sans écho, les cachettes et les trous où les rats noirs et les rats bruns ont organisé leurs républiques ennemies, les hideux fonds de cale où l'eau de mer suintant à travers le bois de chêne et se mêlant à tous les détritus des cargaisons répand son odeur infecte et délétère. Un matelot lui-même sait à peine se retrouver dans ce malsain dédale; à plus forte raison un passager accoutumé à l'air libre et au grand soleil se perdrait-il misérablement dans ces ténèbres.

Le reste du navire est bien encore assez vaste pour qui sait observer, et les sujets d'étude ne manquent pas. Même en restant dans sa cabine, on est surpris par une foule de choses charmantes, car à bord tout est dans un mouvement perpétuel et les moindres objets semblent vivre d'une vie indépendante. C'est le baromètre qui danse et oscille suspendu par ses ligaments élastiques; c'est la boussole qui bondit sur la rose des vents à chaque mouvement de la barre du gouvernail; ce sont les tables, les chaises qui se penchent en gémissant, puis se relèvent, s'inclinent et s'entre-choquent; de tous les coins sortent des cris étranges, des plaintes mystérieuses; chaque planche fait entendre son craquement, chaque clou de métal son grincement criard, et sur le pont, les secousses violentes imprimées par la mer font rouler les chaînes avec un fracas terrible comme le galop d'un escadron. De temps en temps une vague plus forte que les autres vient heurter la joue du navire, et quand on la sent passer tout près de soi sur la surface extérieure des membrures, on ne peut réprimer un certain frisson de peur; en même temps les coups de roulis deviennent plus violents et tous les objets de la cabine se livrent à une gymnastique imprévue; les portes mal assujetties se ferment et se rouvrent avec fracas, les bouteilles et les verres s'élancent de la table et se brisent sur le parquet. Tout s'anime de mouvements joyeux, et cette danse vertigineuse, ces folles oscillations donnent une apparence de vie même aux poutrelles noircies du plafond. Mais rien n'est plus délicieux que le jeu des rayons du soleil pénétrant dans la chambre à travers la claire-voie. Ces rayons sautillent dans tous les coins, entrent furtivement dans les cabines, se cachent, se poursuivent, se réfléchissent un moment dans les glaces, puis s'envolent de nouveau comme des oiseaux effarouchés. Quand le navire est fortement agité, ils entrent, flamboient et disparaissent si rapidement que l'œil ne peut les suivre.

Si le passager va se promener sur le pont ou sur la dunette d'autres spectacles l'attendent. Il faut d'abord qu'il marche à petits pas pour éviter les chutes et qu'il sache maintenir son équilibre par des mouvements imprévus et compliqués; le sol ondule, tremble et se dérobe sous sa marche; en même temps les vagues viennent l'une après l'autre se dresser curieusement le long des bordages comme pour examiner sa manœuvre inhabile

Mais enfin il arrive, et sa promenade lui semble d'autant plus longue qu'il a fait en route plus de faux pas.

Une des retraites que j'affectionnais le plus dans le navire, c'était l'extrémité de la poupe, derrière les chaînes du gouvernail. Penché par-dessus le bord, je contemplais le sillage pendant des heures entières; les vagues venaient l'une après l'autre emporter mon regard dans leurs spirales, et pour le détacher je devais faire un violent effort sur moi-même. Les courbes, les rondes, les sarabandes, les remous des vaguelettes, les danses des traînées écumeuses, les luttes entre les flots qui se rejoignent derrière la quille, s'étreignent et se tordent, la formation des entonnoirs rapides entraînant dans leur vortex des groupes de bulles transparentes, tous ces petits drames de la goutte et de l'écume exerçaient sur mes yeux une irrésistible fascination. En dehors de la ligne rapide et tournoyante du sillage passent les larges surfaces d'écume rejetées à droite et à gauche par le taille-mer du navire : ce sont des îles, des archipels, des continents qui s'agrégent, se désagrégent, diminuent, se fondent et disparaissent. En réalité, il n'y a pas grande différence sous le rapport géologique entre ces continents d'écume et les continents terrestres sur lesquels nous habitons. Petits ou grands, tous les phénomènes se ressemblent : nos continents se fondront aussi pour se reformer ailleurs comme des flocons de bulles blanches entraînés par le sillage du vaisseau.

Quand on se penche de manière à voir la sombre masse du navire reflétée dans l'eau, on peut distinguer à d'énormes profondeurs des animaux étranges, des némertes enroulées comme des rubans noirs, des méduses épanouissant leur manteau transparent, jusqu'à le rendre invisible, et le reployant de nouveau en forme de boule jaune ou blanche, des stéphanomies semblables à de frissonnantes broderies de la plus fine dentelle, des encornets, des sépias aux vastes cordages de suçoirs, puis des êtres informes, indécis, presque dissous déjà par l'eau qui les contient. Au milieu de ces profondeurs toutes vivantes et pullulantes d'organismes, on voit passer quelquefois une énorme masse verte ou bleuâtre aux contours insaisissables : c'est peut-être un requin qui d'une simple vibration de sa queue puissante va s'élancer vers la surface à vingt mètres de distance, ou bien une famille de marsouins qui jouent à cache-cache sous la quille du navire.

Vers midi la chaleur accablante me forçait à chercher un abri et j'allais m'étendre sur des voiles à l'ombre d'un mât; là je lisais ou faisais ma sieste pendant quelques heures et quand l'atmosphère un peu rafraîchie me permettait de quitter ma retraite, tout me paraissait plus beau qu'auparavant, l'air était devenu plus lumineux, la vague plus joyeuse, le navire plus alerte à la course. Alors j'allais en vacillant chercher un observatoire quelconque, tel que la hune du grand mât ou celle du mât de misaine. Attaché aux cordes vibrantes des haubans je grimpais lentement sans tourner la tête de peur d'être saisi de vertige en voyant la mer sous mes pieds, et le cœur tout palpitant d'une émotion peu virile, je me soulevais à la force des bras à travers les barres de la hune et m'adossais solidement contre le mât. Là, véritable lâche jouissant des émotions du danger, j'aimais à me sentir balancer par le roulis et à décrire de vastes courbes dans l'atmosphère. Les matelots qui montaient dans les haubans ou se laissaient glisser le long des cordages avec une adresse de singe, ne se doutaient pas que j'avais une jouissance de plus qu'eux, celle du vertige et de la peur.

Du haut de cet observatoire puissamment balancé dans l'espace, je saisissais d'autant mieux la beauté de la mer que je la voyais d'une manière inusitée. D'abord, mon horizon s'agrandissait de plusieurs lieues, et la vaste circonférence qui vue du pont me paraissait hérissée de vagues était devenue calme comme un rivage de bronze; plus près, je voyais distinctement les flots se dérouler en ordre de bataille et quand sous l'influence de deux vents contraires deux systèmes de lames se croisaient à angles droits, je saisissais dans tous ses détails leur interférence harmonieuse et périodique : sur la surface mobile apparaissaient parfois des cachalots soufflant des jets de vapeur et d'eau par leurs évents et dressant dans l'air leurs énormes queues, ou bien encore des peuplades de marsouins traversant la mer par une série de bonds et de plongeons. Autour du navire flottaient de longues traînées de fucus ou raisins des tropiques, et les galères tricolores balançaient leurs grands bras au gré de chaque flot. Parfois une vergue brisée, reste de quelque naufrage, venait à notre rencontre; les dorades et les dauphins tournaient comme des loups autour de cette épave pour dévorer les petits poissons cachés sous son ombre : cette vergue flottante formait comme un monde à part au milieu de la mer et d'innombrables drames de meurtre se passaient incessamment autour d'elle.

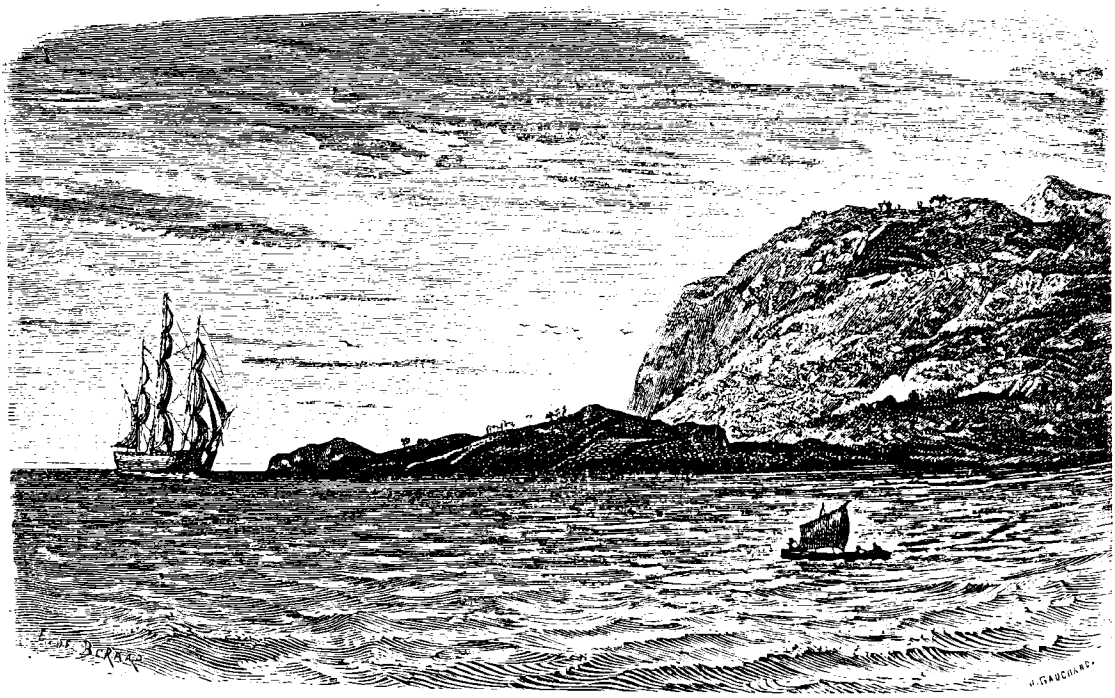
En ramenant mon regard au-dessous de moi, je trouvais le navire singulièrement amoindri et je me demandais comment le poids des voiles enflées ne faisait pas chavirer la coquille. La dunette, les chaloupes, les chaînes, les ancres me semblaient devenues d'une petitesse improbable, et le craquement des membrures, le choc des anneaux de fer, le cri des matelots se confondaient pour moi dans un gémissement plaintif. Autour de la carène, l'écume soulevée par la proue tournoyait en spirales blanches sur le fond vert bleu de la mer; vue d'en haut, elle avait la transparence et l'éclat d'une immense surface de porcelaine devenue liquide et bouillonnante.

Je me lassais difficilement quand je regardais la mer du haut de la hune du grand mât, et cependant j'avais encore un poste plus agréable, l'extrémité du mât de beaupré. Là, j'étais tout à fait en dehors du navire; en me retournant je le voyais derrière moi fendre la vague de son taille-mer, et je bravais cette masse énorme qui me poursuivait avec rage sans jamais pouvoir m'atteindre. A chaque coup de tangage je descendais presque au niveau de l'eau, puis j'étais lancé à une grande hauteur au-dessus d'elle, le mât se cabrait sous moi ou plongeait furieusement sans pouvoir me désarçonner. Enivré de mouvement, il me semblait presque commander au monstre qui me portait, et penché vers la mer, aspirant

l'espace par mon regard, je me figurais que les grandes ailes du navire étaient enflées non par le vent, mais par le souffle de ma volonté : en orgueil naïf je ne le cédais point à la mouche du coche.

C'est ainsi que j'errais sur le navire, trouvant sans cesse de beaux spectacles à contempler; mais surtout depuis que nous étions dans la mer des Antilles, j'aimais à voyager de mâts en mâts, scrutant l'horizon pour y découvrir la terre. Trente-six heures après avoir dépassé Montserrat nous vîmes la terre en effet, et la côte méridionale d'Haïti, vague d'abord, puis grandissante et hardie, se dressa vers le nord. La péninsule, qui se termine au cap Requin ou Tiburon, n'est qu'une étroite chaîne de montagnes jetée au milieu de la mer, et les pitons alignés sur sa crête ont un magnifique caractère de hardiesse. Le pic le plus élevé atteint une hauteur de 2800 mètres environ, et de cette pointe, le regard descend par une succession de terrasses et de pyramides jusqu'au cap Tiburon où l'arête de rochers plonge dans le bleu des eaux avec un jet fier et superbe. A sa vue, la comparaison établie par Alexandre Dumas entre un cap et un taureau montrant ses cornes aux vagues me renaît sans cesse à l'esprit.

Les montagnes vers lesquelles courait alors notre navire sont assez nues, et les grands arbres se montrent seulement dans les gorges et dans les cirques étroits ménagés de distance en distance entre la grève marine et le pied des escarpements. Les forêts de bois d'acajou, les magnifiques baobabs africains, les palétuviers même se trouvent en général plus à l'est sur les côtes de la république Dominicaine; mais ici le rivage de l'île est beaucoup trop abrupt pour donner prise à une belle

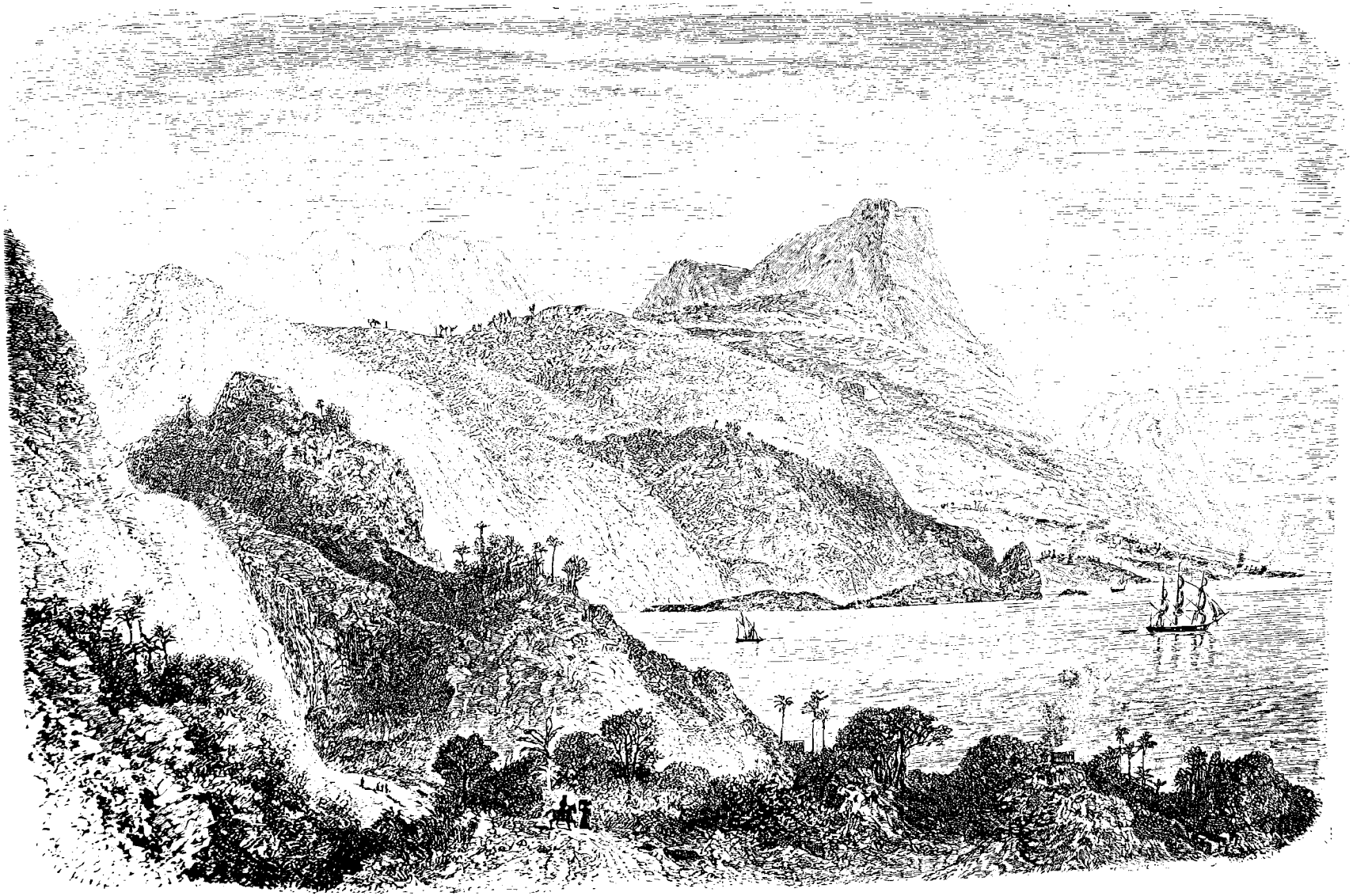


Le cap Tiburon (Haïti). — Dessin de de Bérard d'après le *Pilote des Antilles*.

végétation. En plusieurs endroits, des falaises luisantes comme du métal s'élèvent sur le bord de la mer, et les huttes des pêcheurs sont suspendues comme des chèvres sur le rebord des rochers. Couvée par un implacable soleil, cette côte presque tout entière a pris un aspect rougeâtre et sévère qui semblerait devoir mieux convenir à quelque promontoire de l'Arabie.

Plusieurs montagnes ont leurs escarpements interrompus par des terrasses horizontales qui sont évidemment d'anciennes plages marines. Ces terrasses espacées l'une au-dessus de l'autre à des hauteurs sensiblement égales, prouvent qu'il a fallu bien des périodes successives d'arrêt et d'ascension pour opérer le soulèvement de l'île entière. De distance en distance, les violentes pluies tropicales ont profité des moindres plissements du sol pour creuser de profondes ravines à travers les rebords parallèles des terrasses superposées : de loin on pourrait croire que toutes ces marches séparées l'une de l'autre par d'énormes fossés ont été taillées dans le roc par des peuples de géants. Les terrasses ne semblent manquer que dans les endroits où la roche est trop dure pour que la mer ait pu l'entailler profondément, mais presque partout ailleurs l'île est entourée d'une ceinture non interrompue de gradins superposés. Ces gradins ont souvent pris une forme singulière : ainsi près de la ville du môle Saint-Nicolas, une île soulevée dans un âge géologique assez récent, présente tout à fait la forme d'un môle; on dirait un grand ouvrage de fortification construit à force de siècles et de vies d'hommes.

Près du cap Tiburon, nous eûmes le plaisir d'observer la merveilleuse transparence de l'eau. A l'abri des montagnes de la côte, le navire ne ressentait plus que



Une vue de la côte de la Jamaïque (baie de Santa-Anna). — Dessin de de Bérard.

par bouffées le souffle des vents alizés, la mer devenait unie comme un miroir, et le calme commençait à étendre son manteau d'étain sur les eaux lointaines. J'étais étendu au fond de la cabine sur des voiles, et je passais ma tête à travers le sabord pour regarder le ridement harmonieux des flots. Depuis longtemps il me semblait voir au fond de l'eau des traînées noires semblables à des algues flottantes, mais je croyais ma vue trompée par le jeu des ombres et de la lumière, lorsque tout à coup je vis distinctement des rochers et des plantes marines. J'appelai le capitaine, un matelot jeta la sonde, elle indiquait 26 mètres de profondeur. L'eau était pure comme de l'air condensé; on eût dit que les poissons y volaient par secousses, et les requins si fréquents et si dangereux dans ces parages y semblaient suspendus au-dessus du vide; les prairies d'algues, les colonies de polypes, les bancs voyageurs de méduses défilaient tour à tour sous nos yeux, et sur le fond de la mer nous voyions ramper des assemblages confus et indécis de pattes énormes, de têtes monstrueuses. Enfin la brise du soir se leva et nous poussa dans la direction de la Jamaïque. Le lendemain matin nous étions en vue des Montagnes Bleues.

Dans ces parages, les hautes cimes des Antilles interrompent la régularité des vents alizés et les forcent souvent à tournoyer en remous aériens. Parfois un calme absolu succède à une brise furieuse, et la voilure, un moment auparavant tendue à se rompre, retombe lourdement le long des mâts. C'est là ce qui nous arriva sur les côtes de la Jamaïque : le vent cessa tout à coup, les lourdes vagues s'aplanirent peu à peu et prirent graduellement la teinte et l'apparence de l'huile. Bientôt le navire ne ressentit d'autre pression que celle du courant équatorial, et pendant deux jours entiers l'île déroula lentement devant nous son magnifique panorama de montagnes et de forêts, d'azur et de lumière.

Le soir du second jour surtout le spectacle fut éblouissant de splendeur. Le soleil allait se coucher et prenait déjà cette forme ovale qu'il a toujours dans les vapeurs de l'horizon; jusqu'au zénith le ciel occidental était inondé de lueurs du violet le plus intense, et la mer polie reflétait si bien ces lueurs que le soleil, rasant déjà la surface de l'eau, apparaissait comme la clef de voûte d'une immense coupole de lumière. Dans l'air tournoyaient de grands oiseaux pêcheurs, et parfois on voyait un aigle attendre en planant qu'un oiseau débonnaire eût fait une pêche heureuse pour le poursuivre, l'obliger à lâcher sa proie et la saisir avant qu'elle ne retombât dans l'eau. Près du rivage les pirogues des nègres glissaient comme des insectes patineurs, et plus loin, dans les baies de l'île, apparaissaient des navires à voiles blanches, semblables à des libellules posées sur une feuille au bord d'un étang. Sur le rivage même s'étendaient les champs de cannes parsemés de villages et couverts de la fumée traînante des usines. Plus loin se dressaient des hauteurs découpées et tailladées dans tous les sens par des ravines et portant d'épaisses forêts dans leurs vallons; derrière cette première rangée de collines vertes, le regard s'élevait à une autre rangée brunie par l'éloignement, puis à une chaîne dentelée de montagnes déjà bleues; enfin sur tout cet entassement de sommets, un grand pic dardait sa pointe jusqu'à 2400 mètres de hauteur et semblait vouloir étendre sur l'île tout entière comme un vaste manteau d'azur. Et la paix, le calme, la force contenue de la terre et de la mer, qui jamais pourra les décrire? On eût dit que la nature savait jouir de sa propre beauté et ne demandait pas l'admiration sympathique de l'homme. Dans les passages tropicaux, il n'y a rien de doux, de tendre, de plaintif et de familier comme dans les gazons, les ruisselets et les brumes de nos pays du nord; la nature y est dédaigneuse, impassible, implacable dans sa beauté; elle semble ignorer ses enfants.

Le jour suivant, vers quatre heures de l'après-midi, nous étions en face du Grand-Caïman, ancien repaire de brigands qui, pour mieux braver les frégates ennemies, avaient posé leur nid au milieu des écueils. Cette île n'a de remarquable que ses souvenirs et je l'aurais probablement oubliée si, en vue même de ses côtes, un grain violent n'avait assailli notre navire.

Aussi courageux qu'on soit, on ne peut s'empêcher d'être ému jusque dans sa dernière fibre, quand on voit une tempête s'amasser dans le ciel; mais quand le navire est assailli déjà et craque dans toutes ses membrures sous l'effort du vent et de la vague, alors on se fait une âme forte à la hauteur du danger et l'on ne ressent plus qu'une émotion virile en face de la rage de la mer. Telle est du moins l'impression générale de ceux qui se sont trouvés exposés à un coup de vent, et ce fut également celle que j'éprouvai comme le commun des mortels. Il y avait déjà longtemps qu'un petit nuage grisâtre planait au-dessus de l'île à l'horizon; vers le soir il grandit peu à peu et bientôt il recouvrit l'île entière, plage après plage, écueil après écueil, comme un immense voile tiré sur le ciel. Au-dessus de nos têtes, l'air était encore d'un bleu magnifique tout chatoyant d'un moelleux tissu de rayons, mais la lisière noire qui séparait le nuage du ciel bleu se rapprochait incessamment de notre zénith. Un arc-en-ciel brillant s'avançait, porté sur les vapeurs de la tempête et ses deux pieds vaguement estompés sur la mer continuaient sur l'écume des flots un autre demi-cercle presque invisible. Précédant la sombre masse, de petites vagues se redressaient comme éperonnées par une force sous-marine et leur crête s'éparpillait en jets de gouttelettes; en même temps, le vent grondait d'un bruit sourd et mugissant comme celui d'un tonnerre lointain. Les matelots résolus et calmes, agiles et forts, montent sur les vergues, glissent parmi les cordages, carguent les voiles en un clin d'œil, regardant du même œil intrépide les manœuvres du navire et la tempête qui s'avance. Se détachant par son timbre clair et sonore sur le bruissement lugubre, s'élève la voix du capitaine. A peine les voiles sont-elles carguées, que déjà le souffle de l'orage secoue le navire et l'incline sur la mer, les cordages se tendent en vibrant, les vergues craquent, et pour résister à la violence du vent, le pilote se fait attacher à la barre. En quelques minutes, la mer est devenue sauvage, chaque flot devient un bélier terrible lancé

contre les bordages et chaque nouveau coup de roulis embarque une lame. Les chaînes grincent sur le pont, les barils roulent de bâbord à tribord, les esparres viennent battre avec force contre les parois, le navire plonge et se cabre comme un cheval en furie, et de leur cabine, les passagers peuvent voir la crête des vagues se dresser au-dessus de la dunette. Mais n'importe ! Tout va pour le mieux quand les côtes sont éloignées, la carène solide et la tempête de courte durée. Notre navire se comporta bravement et doubla sans accident le cap San Antonio.

Notre voyage durait déjà depuis quarante-cinq jours, et malgré les voyages d'exploration que j'avais entrepris dans la cale, dans les chaloupes et sur les mâts du navire, il me tardait de toucher le sol ; quand je pensais aux promenades que je ferais bientôt sur les bords du Mississipi et dans les bois de la Louisiane, un frisson d'impatience me traversait le corps. Aussi vers le second jour de notre navigation dans le golfe du Mexique regardais-je avec anxiété vers le nord et ne trouvais-je aucun intérêt au livre sur lequel je jetais les yeux de temps en temps. Tout à coup il me sembla que la couleur de l'eau avait changé ; en effet, de bleu foncé elle était devenue jaune et je vis une ligne de séparation, droite et comme tirée au cordeau, s'étendre de l'est à l'ouest entre les deux zones diversement colorées ; au nord, une petite ligne noirâtre à demi cachée par le brouillard annonçait la terre ; nous étions dans les eaux du Mississipi. Bientôt après le navire ralentit sa marche, il n'avança plus que difficilement et puis s'arrêta tout à fait ; sa coque était engagée dans les vases. Ainsi le voyage était terminé : il ne nous restait plus qu'à patienter dans notre fondrière de boue liquide.

## II

### DELTA MISSISSIPIEN.

Pendant toute la nuit notre navire oscilla sur un fond de vase nauséabonde ; mais loin de me plaindre, je me félicitais au contraire de me sentir ainsi balancé sur cette boue, je venais de faire deux mille lieues pour la voir. Au point de vue géologique, quoi de plus intéressant que ces vastes alluvions dans un état encore semi-liquide ! Arrachés par la lente érosion des flots et des siècles à toutes les chaînes de montagnes de l'Amérique du Nord, ces sables et ces argiles forment, dans le golfe du Mexique, une puissante couche de deux ou trois cents mètres d'épaisseur qui, tôt ou tard, par le tassement et l'influence de la chaleur centrale, se transformera en vastes assises de rochers et servira de base à des régions fertiles et populeuses. Dans leur œuvre de création, ces particules ténues se tamisent dans la mer pour ajouter sans cesse des îles, des presqu'îles, des rivages au continent, ou bien, entraînées dans le courant des Florides, vont se déposer à mille lieues de là sur le banc de Terre-Neuve.

Vers le point du jour, le capitaine songea au moyen de nous faire sortir de notre lit de vase et envoya l'une de ses chaloupes à l'embouchure du fleuve pour y trouver un pilote. L'embarcation disparut bientôt dans la brume du matin et le bruit de ses rames, de plus en plus affaibli, finit par s'évanouir dans la direction du nord. Nous la suivions en vain du regard et de l'oreille sans pouvoir percer l'épaisse couche de brouillard qui nous en séparait, quand tout à coup, en levant les yeux, nous la revîmes suspendue en apparence au-dessus d'un rideau de nuages. La chaloupe, après avoir traversé la première traînée de vapeurs qui rampait sur la mer et fermait notre horizon à quelques encablures de distance, était parvenue dans un espace parfaitement dégagé d'humidité et, nous apparaissant ainsi par delà le brouillard, semblait voguer dans un air limpide. Ces zones parallèles de brumes et d'atmosphère transparente ne sont pas rares à l'embouchure du Mississipi, où se rencontrent et se mêlent des courants d'eau douce et d'eau salée à des températures différentes.

Deux heures d'attente s'écoulèrent pendant lesquelles nous pûmes observer à plaisir les souffleurs qui abondent dans ces parages. Ces animaux prennent toujours leurs ébats en famille et se divisent en groupes de deux ou trois individus qui ne se quittent jamais ; tous leurs mouvements sont rhythmiques et solidaires. Quand l'un après l'autre, plusieurs souffleurs se dressent hors de l'eau et replongent après avoir décrit dans l'air une vaste parabole, on croirait voir plusieurs roues dentées roulant lourdement sous la pression d'un même engrenage. Un groupe de souffleurs ne forme qu'un seul mécanisme.

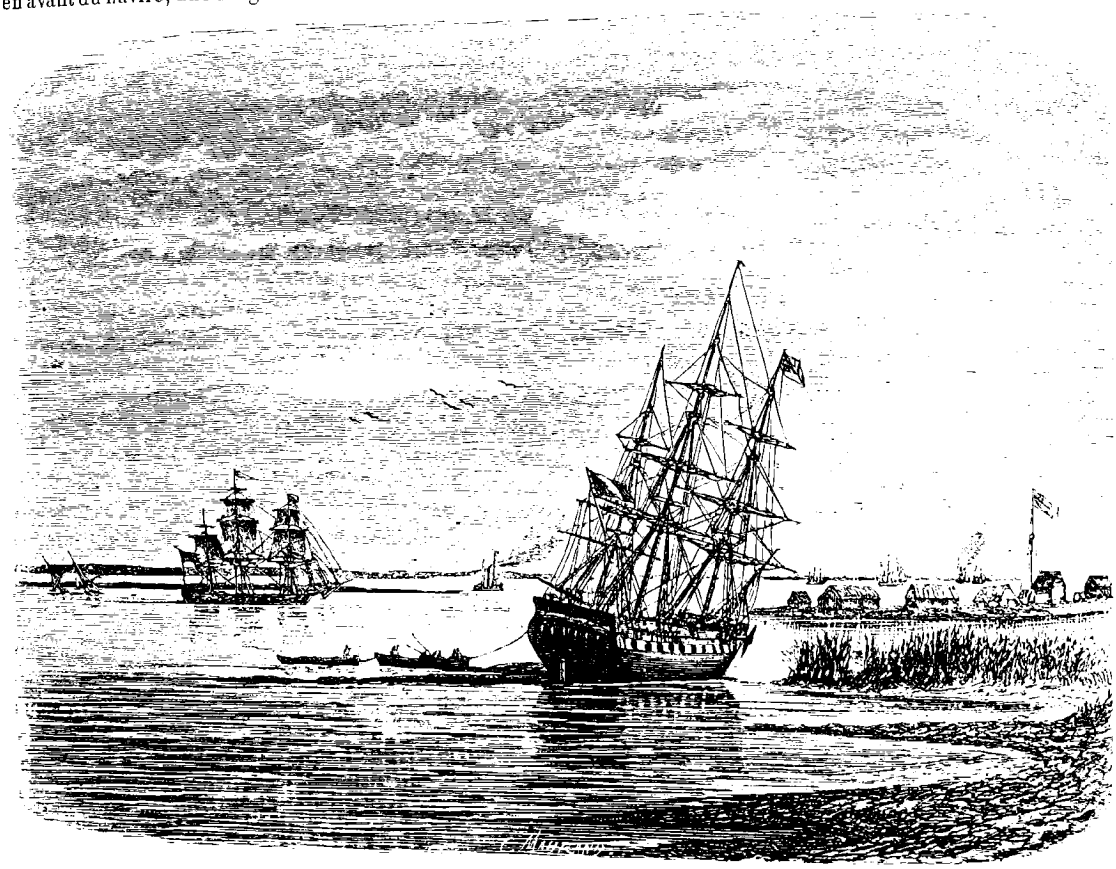
Enfin, nous vîmes un point noir sortir de la bouche du Mississipi et se diriger vers nous : c'était le remorqueur qui venait nous extraire de notre bourbier. Il augmenta peu à peu et bientôt je pus l'observer dans tous ses détails. Je n'avais pas encore vu de bateau à vapeur américain et j'avoue que celui-ci m'enchanta tout d'abord par sa coupe hardie, sa vitesse et son air délibéré ; je lui trouvais une jeunesse, un héroïsme d'allures qui me le faisait admirer comme s'il eût vécu d'une vie supérieure à celle de l'homme. Légèrement incliné d'un côté, agitant sur le pont les puissants leviers de sa machine comme de gigantesques bras, déroulant jusqu'à l'horizon ses épais replis de fumée, poussant à temps égaux des grondements sourds et prolongés, il m'apparaissait comme une réalisation par excellence de la force, et chaque tour de roue qui le rapprochait de nous me le faisait trouver plus superbe encore. Bientôt il est à côté de nous, il pirouette gracieusement, se saisit d'un câble que nous lui jetons et sans secousse vient s'attacher à notre navire bord contre bord.

Les deux joues se touchent à peine que déjà un jeune homme s'élance du tambour de la roue et bondit sur notre pont. Il garde son chapeau sur la tête et tout au plus marmotte entre les dents le mot de « capitaine » que l'on peut, si l'on veut, prendre pour un salut. En un moment il est sur la dunette, se saisit de la barre du gouvernail et donne des ordres aux matelots ébahis. Il n'est pas monté depuis trente secondes que déjà, sous la traction du vapeur, la quille de notre navire commence à fendre la vase ; en véritable Américain, le pilote n'avait pas daigné perdre un clin d'œil en politesse. Et moi,

plein de sympathie pour cet homme d'une autre race, je m'avançai vers lui; il ne me vit point; mais entendant mes pas qui s'approchaient, il sortit de sa poche un paquet de journaux et me les tendit sans me regarder, sans attendre de moi le moindre remercîment. En effet, je n'eus point l'insigne naïveté de le remercier, et j'allai aussi loin de lui que possible m'enfoncer dans la lecture du *New Orleans Daily Delta*.

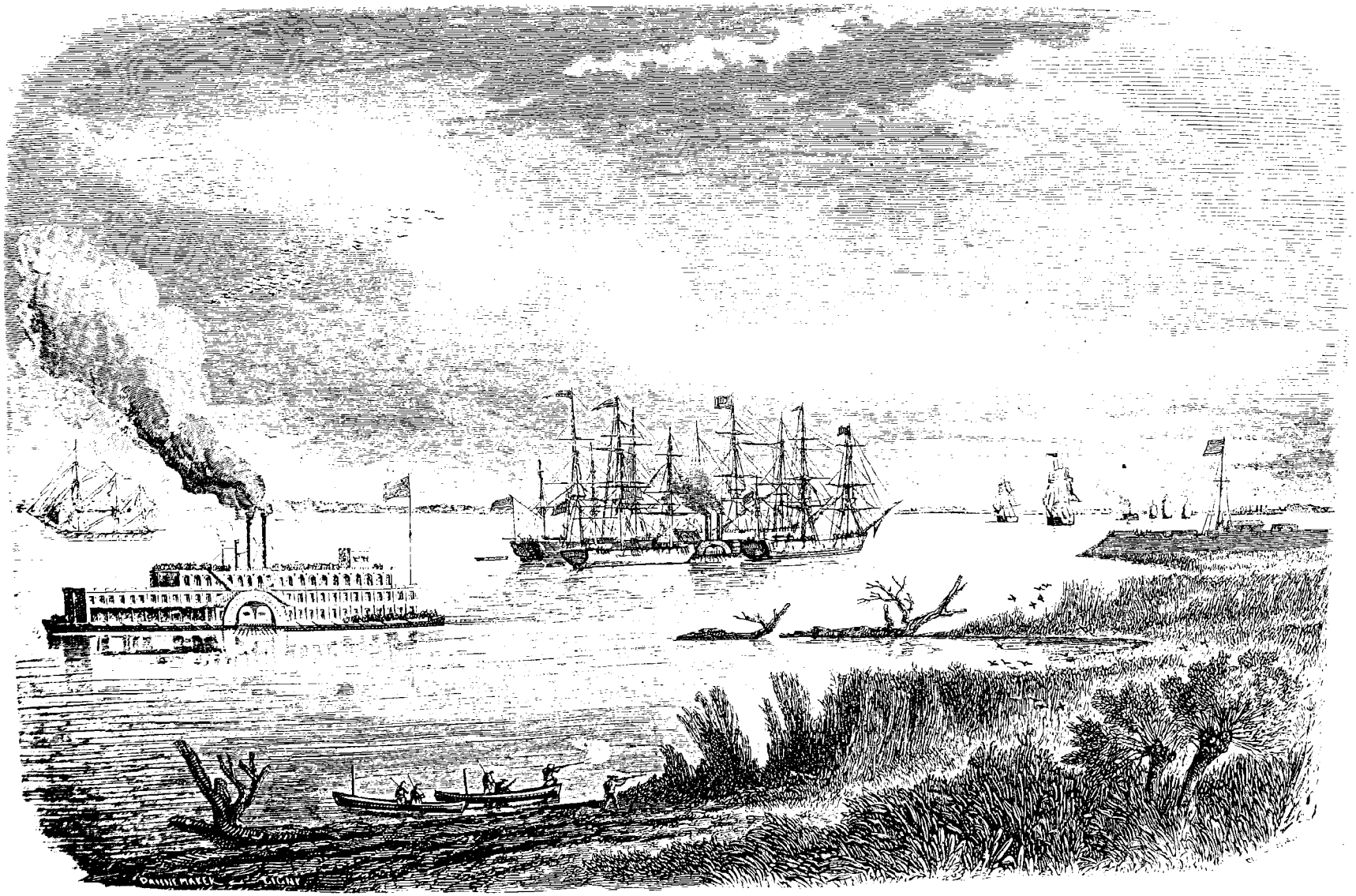
Grâce à la vitesse du remorqueur, nous avancions rapidement, et bientôt, repliant tous mes journaux, je cessai de m'occuper de Sébastopol pour observer dans tous ses détails l'aspect de la passe du sud-ouest, principale embouchure du Mississipi. A quelques milles de distance en avant du navire, une longue et mince ligne noire semblait jetée en travers de la mer comme un immense môle; par delà de cette ligne sombre, on distinguait le fleuve comme un grand ruban de soie blanche, puis venait une autre ligne noire parallèle à la première, et plus loin s'étendaient les eaux bleues de la mer jusqu'à la courbure grise de l'horizon. Le Mississipi nous apparaissait comme un canal avançant jusqu'à la haute mer entre deux longues jetées, et les quarante ou cinquante navires dont nous voyions les mâts effilés se dessiner vaguement sur le ciel, complétaient encore la ressemblance : c'est le spectacle qu'offrira un jour, sur une échelle bien réduite, le canal de Suez projeté dans les eaux de la Méditerranée.

Dès que nous fûmes arrivés à la hauteur de l'embouchure, le remorqueur ralentit un peu sa marche pour s'engager avec circonspection dans les passes balisées qui mènent à l'entrée du fleuve, car ces passes sont très-dangereuses, et tous les mouvements des courants et de la marée en font varier la profondeur. En temps ordinaire, les îles que les alluvions y forment s'élèvent insensiblement; mais, pendant les tempêtes, la configuration sous-marine de l'embouchure change complétement, et les navires ne peuvent se hasarder à tenter l'entrée qu'après avoir fait de nombreux sondages. Malgré son audace d'Américain, notre pilote lui-même fit plusieurs fois jeter le plomb.



Bouches du Mississipi. — Dessin de de Bérard d'après M. Reclus.

Enfin nous entrons dans le lit même du fleuve et nous sentons avec joie la pression de son courant contre les flancs du navire. Cependant nous ne voyons pas encore les rives du Mississipi sur lequel nous voguons; il nous apparaît comme un fleuve coulant miraculeusement au milieu de la mer. Seulement, à droite et à gauche, de légers renflements de vase étalent sur l'eau leurs contours indécis et marquent les parties élevées du rivage sous-marin qui s'élève entre l'eau douce et l'eau salée. A mesure qu'on avance, ces îlots de boue deviennent plus nombreux et plus allongés; bientôt ils se rapprochent l'un de l'autre, semblables à des vagues solidifiées, puis se réunissent bout à bout et finissent par former un rivage continu au-dessus du niveau du courant. C'est à cet



Paquebot et bateau remorqueur sur le Mississipi. — Dessin de de Bérard d'après M. Reclus.

endroit que la *barre* ou digue d'alluvions formée en travers de l'embouchure atteint sa plus grande hauteur.

Jusqu'ici, l'eau soulevée par la quille du navire et refoulée à gros bouillons dans le sillage est l'eau transparente et bleue du contre-courant sous-marin qui s'étale sous la surface jaune du fleuve; mais dès que la quille a touché la barre et que le navire est retardé dans son élan par la résistance de la vase, aussitôt la couleur du sillage passe au jaune sale, et, dans le courant déjà boueux, s'élèvent de nouveaux tourbillons de boue. C'est alors que le pilote doit tenir le gouvernail d'une main ferme et suivre la passe d'un œil sûr, car la barre a près d'un mille de long, et il suffit de dévier quelque peu à droite ou à gauche pour engager irrévocablement le corps du navire. Une fois la quille engagée dans la boue du fond, elle soulève par son tangage les particules de vase ténue et les fait remonter vers le courant superficiel qui les entraîne, tandis que les grains de sable pesant s'accumulent autour de la coque et, se massant autour d'elle, finissent par la retenir comme des murailles de rochers.

Ainsi, peu de chose suffit pour décider de la perte ou du salut d'un navire. On en a vu dont la quille était engagée de quatre pieds dans la vase ne pas hésiter à franchir la barre sans remorqueur, et arriver jusqu'à l'eau profonde, drapeau flottant, voiles déployées. D'un autre côté, bien des navires attachés à un remorqueur et passant au milieu du canal ont dû à un moment d'indécision d'être pris en travers par le courant et poussés vers le rivage. Nous passâmes à quelques mètres d'un magnifique trois-mâts qui s'était perdu de cette manière et qu'on avait inutilement essayé de renflouer. Autour de lui s'étaient déjà formés d'énormes bancs de sable pareils à de grandes masses de liége flottant sur la surface du fleuve.

Après nous avoir introduits dans l'eau profonde, le pilote prit son argent et nous quitta sans dire mot, sans faire simulacre de politesse; puis, son bateau à vapeur, laissant notre navire au milieu du fleuve, repartit pour aller chercher en mer un autre trois-mâts. Mais nous ne restâmes pas longtemps seuls, et bientôt des essaims de barques chargées d'oranges, de liqueurs, de sucre, de coquillages se détachèrent des pieux de la rive et vinrent nous offrir leurs marchandises.

Le village de Pilotsville, dont les baraques en planches s'élèvent sur la rive gauche, est généralement connu sous le nom de Balize. En réalité, ce nom appartient à un autre village fondé par les colons français sur la passe du sud-est, mais depuis que la passe du sud-ouest est devenue la principale embouchure du Mississipi, les pilotes y ont à la fois transporté leur industrie et le nom de leur misérable bourg. Il y a certainement bien peu d'endroits au monde ayant l'air aussi triste et désolé que la Balize. L'étroite bande de terre où sont groupées les maisons est en même temps le rivage du fleuve et celui de la mer; les vagues salées et les flots d'eau douce la recouvrent tour à tour et s'y rencontrent dans un dédale de fossés remplis d'un mélange visqueux et corrompu; partout où un renflement du terrain spongieux permet aux plantes de fixer leurs racines, des cannes sauvages et des roseaux y croissent en fourrés impénétrables. Les cabanes sont construites en planches aussi légères que possible afin qu'elles ne s'enfoncent pas dans le sol détrempé, et, pour que l'humidité puisse moins y pénétrer, elles sont juchées sur de hauts pilotis comme sur des perchoirs. Aussi, quand le vent d'orage souffle et que les vagues de la mer viennent l'une après l'autre s'écrouler dans le fleuve par-dessus le cordon littoral, les maisons de la Balize pourraient bien être emportées si elles n'étaient amarrées comme des navires : parfois même le village en vient à chasser sur ses ancres. Les fièvres et la mort se dégagent incessamment du manteau de miasmes étendu sur la Balize. Quatre cents Américains ont pourtant le courage de se percher dans ces baraques et d'y cuver leur fièvre, dans l'espérance de pouvoir rançonner les navires de passage.

Un léger vent soufflait du sud, et notre capitaine voulut en profiter pour remonter le courant à force de voiles; par malheur, les détours du fleuve sont très-nombreux, et les matelots étaient forcés de louvoyer sans cesse, de brasser et de carguer les voiles pour les brasser encore. Ils n'en pouvaient plus de travail, quand le navire leur rendit le service de venir s'enfoncer de plusieurs pieds dans la vase molle du rivage. Les matelots ne se plaignirent guère de ce contre-temps, et moi, tout heureux, je me hâtais de saisir la chaîne de l'ancre suspendue à l'avant, de me laisser glisser et de sauter sur la berge.

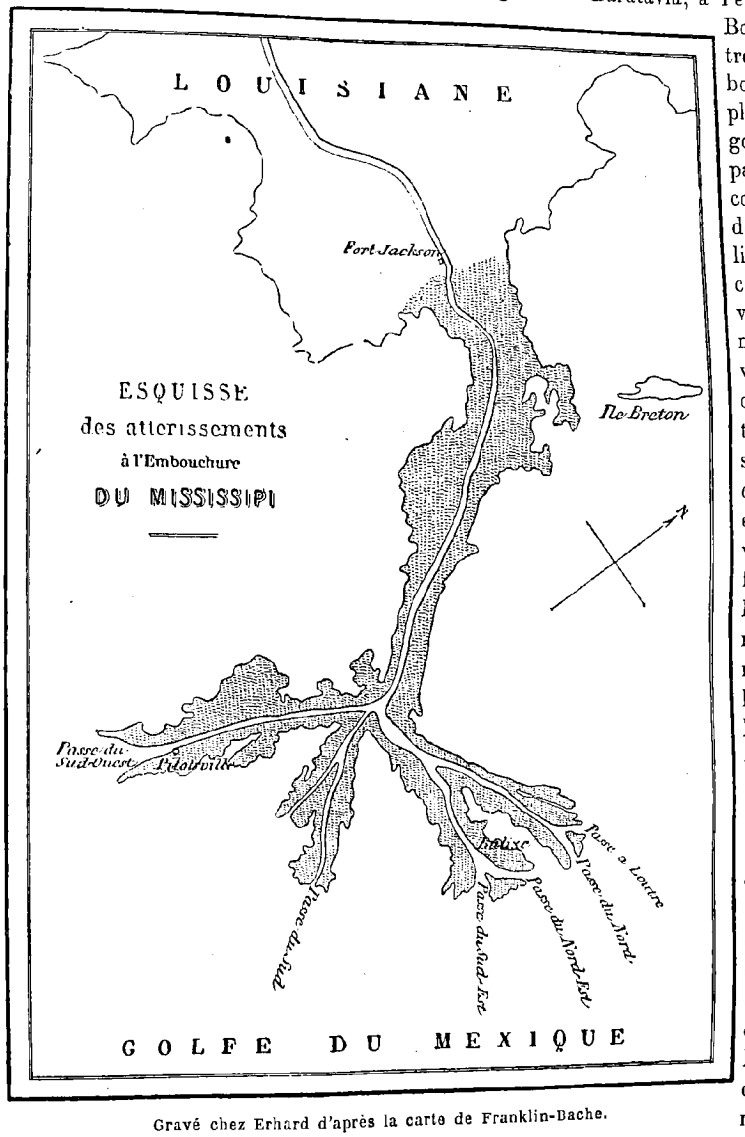
On éprouve une sensation étrange en touchant la terre solide après avoir foulé pendant de longues semaines le sol mobile et tremblant du navire. On sent le vertige comme le convalescent cherchant à marcher après une longue maladie; les pieds habitués à la mobilité de leur point d'appui ont fini par s'y habituer si bien que par contraste la terre leur semble devenue instable et qu'on la sent vibrer comme si elle était secouée par un frisson volcanique. Cette étrange sensation ne diminua pas le plaisir que j'éprouvai à fouler de nouveau la terre ferme et ce fut avec une joie de prisonnier recouvrant la liberté que je m'enfonçai dans le fourré de cannes sauvages. A peine étais-je parvenu à me glisser à quelques mètres de distance dans cette épaisse masse de végétation, que déjà je ne pouvais plus distinguer le navire à travers le nombre immense des tiges çà et là balancées. Chacun de mes pas faisait pétiller ou craquer les amas de roseaux desséchés qui jonchaient le sol, et j'avais presque peur en produisant tout ce fracas de réveiller quelque serpent enroulé autour d'une racine. Au-dessus de ma tête, les cannes s'élevaient à vingt pieds de hauteur et ne laissaient entrevoir qu'un étroit espace du ciel et.... le fil d'un télégraphe électrique.

Dans les solitudes de la Louisiane, la science ne semble pas être dans sa patrie, et ce fil qui transmet mystérieusement la pensée me paraissait d'autant plus étrange qu'il passe au-dessus des roseaux, loin de tous les champs cultivés, entre des marécages croupissants et un fleuve vaseux. Telle est la marche de la civilisation aux États-Unis : ici, sur une terre humide qui n'est pas encore franchement le continent, mais seulement un résidu des

flots, le télégraphe électrique est le premier travail de l'homme. Avant d'avoir touché cette terre de sa pioche ou de sa charrue, l'Américain y fait circuler déjà sa pensée ou du moins ses calculs ; dès qu'un navire arrive à la Balize, ce fil annonce aux négociants orléanais à combien de tonneaux de sel, de têtes d'émigrants, de pièces de cotonnade se monte la cargaison. Rarement un employé vient examiner si le fil est dans un état d'isolation suffisante ; il se balance au milieu des hautes tiges des cannes, et pourvu qu'un spéculateur ne le fasse pas couper, il transmet assez bien les nouvelles. Parfois des bœufs sauvages errant dans le fourré renversent à coups de cornes les poteaux du télégraphe, mais aussi longtemps que l'électricité suit docilement le fil, on ne songe pas à les relever. Ces bœufs égarés appartiennent aux Islingues, hommes à demi barbares qui descendent des Islenots ou Canariotes si nombreux à Cuba et dans les autres Antilles.

Vers le soir, un remorqueur vint retirer notre navire de sa position ridicule et lui faire commencer sa dernière étape en compagnie de trois autres voiliers. C'est un spectacle saisissant que celui de quatre navires pressés l'un contre l'autre et formant comme un gigantesque bâtiment avec ses douze mâts, ses vergues, ses voiles enflées, ses innombrables cordages tendus dans tous les sens, ses banderoles et ses drapeaux flottants. Du milieu de ces navires s'échappe une épaisse fumée qui, seule avec le mugissement de la vapeur s'échappant à temps égaux, révèle le puissant remorqueur caché derrière les hauts bordages des trois-mâts. Cette force du petit vapeur saisissant comme par des étaux quatre navires et les entraînant avec lui contre le courant du Mississipi qui descend vers la mer comme une autre mer en mouvement, a quelque chose d'effrayant et d'inexorable. Aussi les remorqueurs prennent-ils à bon droit les noms orgueilleux de Titan, Briarée, Hercule, Jupiter, Encelade.

Grâce à la puissante machine, nous arrivâmes en moins d'une heure au point où s'opère la ramification du fleuve en plusieurs embouchures. Pendant les cent cinquante derniers kilomètres de son cours le Mississipi ressemble à un gigantesque bras projeté dans la mer et tenant ses doigts étalés sur la surface des eaux. A l'ouest s'étend le golfe de Baratavia, à l'est le golfe ou lac Borgne, au sud, entre chacune des embouchures, la mer plonge aussi son petit golfe, de sorte que partout la terre se compose seulement de minces cordons littoraux de vase sans cesse démolis par les vagues, sans cesse renouvelés par les alluvions. En quelques endroits la levée de terre qui sépare l'eau salée du courant d'eau douce est tellement étroite que les lames viennent souvent déferler jusque dans le Mississipi, et si les racines traçantes des roseaux ne retenaient la terre de leurs mailles tenaces, il suffirait de quelques lames pour emporter la digue et creuser au fleuve une nouvelle embouchure.




Gravé chez Erhard d'après la carte de Franklin-Dache.

La seule végétation de ces plages étroites et saturées d'humidité est celle de la canne sauvage ; l'arbre ne peut pas encore y implanter ses racines. C'est à une quarantaine de kilomètres de l'embouchure seulement qu'il se trouve une motte de terre assez élevée pour qu'un pauvre saule tout rabougri ait osé s'y fixer. A quelques centaines de mètres plus loin, deux ou trois saules plus hardis s'aventurent à leur tour et font mine de se grouper ensemble ; plus loin encore, les bouquets de saules se rapprochent, entremêlent leur feuillage, forment un rideau continu de verdure pâle, et cachant la vue de la mer aux voyageurs qui remontent le courant, donnent au paysage une physionomie plus continentale.

A la région des saules succède une autre région, celle des cyprès de la Louisiane, ou plus simplement *cypres*. Ces arbres demandent un sol plus ferme que les saules? cependant le terrain dans lequels ils croissent est encore à demi caché sous des flaques d'eau croupissante et, pendant les inondations, disparaît complétement. Le cypre est un arbre superbe au tronc droit, lisse et dépourvu de branches jusqu'à la hauteur de 20 à 25 mètres; sa base s'appuie sur le sol par d'épaisses racines projetées dans tous les sens comme des contre-forts; à travers des flaques d'eau s'élèvent autour de lui des excroissances coniques semblables à des épines de plusieurs pieds de hauteur: ce sont de véritables aspirateurs chargés de porter aux racines souterraines du cypre l'air que la couche d'eau empêche d'arriver jusqu'à elles. Le feuillage de l'arbre est composé d'aiguilles beaucoup plus petites que celles des pins; souvent aussi les branches sont tellement nues qu'elles semblent avoir été dévastées par le feu et n'ont pour tout ornement que de grandes chevelures de mousse flottante appelée dans le pays *barbe espagnole*. L'aspect extraordinaire de tous ces arbres chamarrés de leurs immenses barbes grises donne au paysage un caractère tout particulier d'étrangeté. Les Parisiens peuvent s'en faire vaguement une idée en allant admirer les cypres acclimatés dans le parc de Rambouillet.

Entre la forêt de cypres qui longe le bord du Mississipi et la plage marine déjà plus éloignée, s'étendent parfois de grandes savanes où se réfugient des multitudes d'oiseaux. Pour leur faire quitter le nid et les tirer au vol, les chasseurs n'ont pas trouvé de moyen plus simple que de mettre le feu aux herbes des savanes; ce moyen barbare est défendu, parce que le feu peut se communiquer de proche en proche à travers les herbes jusqu'aux plantations; mais les chasseurs n'en ont pas moins recours à cette battue expéditive. Pendant le jour, c'est à peine si toutes ces prairies en feu jettent une lueur rougeâtre sur l'atmosphère, et l'on voit seulement une fumée noire s'étendre pesamment sur l'horizon; mais, pendant la nuit, un spectacle d'une splendide magnificence s'offre au voyageur Quand, après un incendie de plusieurs jours, la flamme finit par s'éteindre, la terre est couverte d'une épaisse couche de cendre sur un espace de plusieurs kilomètres carrés, et les herbes marécageuses qui forment le sol des prairies tremblantes ont été dévorées par l'incendie jusqu'à plusieurs pieds de profondeur. Les chasseurs ont atteint leur but, ils ont pu faire une magnifique chasse au vol.

Au-dessus de Fort Jackson, espèce de fortin en terre que les patriotes louisianais affectent de regarder comme imprenable, apparaissent les premières plantations. Elles se ressemblent toutes: sur la rive, des troncs d'arbres échoués, une levée de terre pour arrêter la crue; derrière, un chemin parallèle au fleuve, puis de hautes barrières en planches fendues à la hache, des champs de cannes semblables à d'énormes blocs de verdure, des magnolias isolés, des allées de pacaniers et d'azédarachs, des maisons en bois badigeonnées de rouge et de blanc et perchées sur des pilotis en maçonnerie à deux ou trois pieds au-dessus du sol toujours humide, des cases à nègres, semblables à des ruches d'abeilles à demi enfouies dans les hautes herbes d'un jardin; enfin, dans l'éloignement, l'immense muraille de cypres se contournant toujours parallélement au fleuve. Ce paysage garde éternellement son aspect uniforme, et c'est par son repos, sa majesté, la grandeur de ses lignes, et non par la grâce de ses détails qu'il impose. Pour bien aimer et comprendre la Louisiane, il faut chaque soir contempler l'horizon sévère de ses forêts, la solennelle beauté de ses campagnes, le courant silencieux de son fleuve.

Au milieu de l'une de ces plantations, située sur la rive gauche du Mississipi, s'élève une colonne commémorative en l'honneur de la bataille de la Nouvelle-Orléans. C'est là que les Anglais du général Pakenham ont été mis en déroute par le célèbre Andrew Jackson. Les Américains étaient admirablement postés et avaient utilisé le terrain de manière à s'enfermer comme dans une place forte. Ils avaient coupé par un fossé l'isthme étroit qui sépare le Mississipi des cyprières infranchissables du lac Borgne; puis, se faisant, avec des balles de coton entassées, un rempart à l'épreuve des balles et des boulets, les habiles tireurs de la Louisiane et du Kentucky abattaient comme gibier les Anglais qui marchaient au pas sur le sol détrempé, lents et impassibles comme en un jour de parade. La véritable histoire de cette bataille est encore à conter; d'après les récits populaires, l'armée anglaise aurait perdu 7000 hommes, plus qu'elle ne comptait de soldats dans ses rangs, tandis que les Américains n'auraient perdu que 7 combattants. Telle est la proportion: un contre mille.

Déjà nous avions reconnu depuis longtemps la proximité de la grande ville par l'atmosphère épaisse et noire qui pesait sur l'horizon lointain et par les hautes tours vaguement estompées dans la brume, quand tout à coup, au détour d'un méandre, les édifices de la métropole du sud commencèrent à poindre: à chaque tour de roue, un nouveau détail se révélait, clocher après clocher, maison après maison, navire après navire; enfin, quand le remorqueur nous abandonna, la ville tout entière étalait devant nous son immense croissant de deux kilomètres de longueur. Sur le fleuve, se croisaient en tous sens les énormes vapeurs de commerce, les petits remorqueurs attelés à de gros navires et les faisant pirouetter légèrement, les ponts volants circulant sans cesse entre la ville et son faubourg d'Alger, les esquifs nageant comme des insectes au milieu de tous ces monstres puissants. Attachés à la rive, se montraient en ordre les lougres et les goëlettes, ensuite les hauts bateaux à vapeur semblables à de gigantesques mastodontes au râtelier, puis les trois-mâts rangés le long de la rive en interminable avenue. Derrière ce vaste demi-cercle de mâts et de vergues, on entrevoyait les jetées en bois encombrées de marchandises de toute espèce, les voitures et les chars bondissant sur le pavé, enfin les maisons en briques, en bois, en pierre, les gigantesques affiches, la vapeur des usines, le tumulte des rues. Un beau soleil éclairait ce vaste horizon de mouvement et de bruit.

## III

### LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Le plan de la Nouvelle-Orléans est, comme celui de toutes les villes américaines, d'une extrême simplicité; cependant l'immense courbe du Mississipi, qui a valu à la métropole du Sud le nom poétique de cité du Croissant, a empêché de tracer des rues parfaitement droites d'une extrémité à l'autre de la ville; il a fallu disposer les quartiers en forme de trapèzes, séparés l'un de l'autre par de larges boulevards, et tournant leur petite base vers le fleuve. En revanche, les faubourgs de l'ouest, Lafayette, Jefferson, Carrolton, construits sur une presqu'île semi-annulaire du Mississipi, présentent au fleuve leur base la plus large, et les boulevards qui les limitent de chaque côté se réunissent en pointe sur la lisière de la forêt, au milieu de laquelle la ville a été bâtie. Grâce à l'adjonction récente de ces quartiers, la Nouvelle-Orléans a pris un nouvel aspect et les deux gracieuses courbes que le Mississipi décrit le long de ses quais, sur une étendue de sept milles environ, devraient lui faire donner le nom de *Double-Crescent-city*.

L'humidité du sol de la capitale de la Louisiane est passée en proverbe, et l'on a été souvent jusqu'à dire que la ville tout entière, avec ses édifices, ses entrepôts et ses boulevards, reposait sur un immense radeau porté par l'eau du fleuve. Des trous de sonde forés jusqu'à 250 mètres de profondeur ont suffisamment prouvé que cette assertion était erronée; mais ils ont aussi montré que le sol sur lequel est bâtie la ville se compose uniquement de lits de vase alternant avec des couches d'argile et des troncs d'arbres qui se transforment lentement en tourbe, puis en charbon, sous l'action des forces toujours à l'œuvre dans la grande usine de la nature. Il suffit de creuser de quelques centimètres, ou, pendant les saisons de grandes sécheresses, d'un ou deux mètres, pour rencontrer l'eau vaseuse; aussi la moindre pluie suffit-elle pour inonder les rues, et quand une trombe d'eau s'abat sur la ville, toutes les avenues et les places sont changées en rivières et en lagunes. Des machines à vapeur fonctionnent presque sans relâche pour débarrasser la Nouvelle-Orléans de ses eaux stagnantes et les déverser, au moyen d'un canal, dans le lac Pontchartrain, à quatre milles au nord du fleuve.

On sait que les bords du Mississipi, comme ceux de tous les cours d'eau qui arrosent les plaines alluviales, sont plus élevés que les campagnes riveraines. Nulle part on ne peut mieux observer ce fait qu'à la Nouvelle-Orléans, car il y a une différence de quatre mètres entre les parties de la ville situées loin du fleuve et celles qui bordent le quai. De ce côté, les constructions sont défendues contre les crues du Mississipi par une levée planchéyée de cent mètres de large; en outre le fleuve, dans ses inondations, apporte toujours une énorme quantité de sable et d'argile qui consolide la levée et forme une nouvelle *batture*, sur laquelle, depuis le commencement du siècle, on a déjà construit plusieurs rues. Les quartiers éloignés du Mississipi sont élevés de quelques centimètres seulement au-dessus du niveau de la mer, et les demeures des hommes n'y sont séparées des vasières à crocodiles que par des égouts d'eau stagnante et toujours irisée. Cependant un certain renflement du sol, appelé *colline* dans le pays, s'étend entre la ville et le lac Pontchartrain. Ce renflement, inappréciable à l'œil nu, peut avoir un mètre de hauteur absolue. On peut se faire une idée du niveau de la plaine, en apprenant qu'à l'étiage, les eaux n'ont qu'une pente de dix centimètres environ, sur un cours total de cent quatre-vingts kilomètres, de la ville au golfe du Mexique.

Le plus ancien quartier de la Nouvelle-Orléans, celui qu'on appelle par habitude le quartier français, est encore le plus élégant de la ville; mais les Français y sont en bien petite minorité, et ses maisons ont été pour la plupart achetées par des capitalistes américains: c'est là que se trouvent l'hôtel des postes, les principales banques, les magasins d'articles de Paris, la cathédrale et l'Opéra. Le nom même de ce dernier édifice est une preuve de la disparition graduelle de l'élément étranger ou créole. Autrefois, ce théâtre ne jouait que des pièces françaises, comédies ou vaudevilles; mais, pour continuer à faire des recettes, il a été obligé de changer ses affiches et son nom; maintenant, c'est le public américain qui lui accorde son patronage. Il est certain que la langue française disparaît de plus en plus. Sur la population de la Nouvelle-Orléans, qui s'élève, selon les saisons, de cent vingt mille à deux cent mille habitants, on ne compte guère que six à dix mille Français, c'est-à-dire un vingtième, et le même nombre de créoles non encore complétement américanisés. Bientôt l'idiome anglo-saxon dominera sans rival, et des Indiens aborigènes, des colons français et espagnols, qui s'étaient fixés dans le pays bien avant les émigrants d'origine anglaise, il ne restera que des noms de rues: Tchoupitoulas, Perdido, Bienville, etc. Le marché français (*french market*), que les étangers ne manquaient pas de visiter autrefois pour y entendre la confusion des langues, ne résonne plus guère que de conversations anglaises. Les Allemands, toujours honteux de leur patrie, cherchent à se prouver qu'ils sont devenus Yankees par des jurons bien articulés et des plaisanteries de tavernes; les nègres, à l'intarissable babil, ne condescendent à parler français qu'avec une sorte de commisération pour leur interlocuteur, et les rares chasseurs indiens, fiers et tristes comme des prisonniers, répondent aux questions par des monosyllabes anglais.

Le quartier américain, situé à l'ouest du quartier français, dont on sépare la large et belle rue du Canal, est habité principalement par des commerçants et des courtiers; c'est aussi le centre de la vie politique. Là se trouvent les hôtels, presque aussi beaux que ceux de New-York, les entrepôts des cotons; la plupart des églises et des théâtres, la principale maison de ville; là aussi se tient le grand marché des esclaves. Une foule immense se presse toujours dans l'enceinte de *Bank's arcade*, autour de laquelle règne un large comptoir abondamment garn

de verres et de bouteilles. Sur une estrade se tient l'encanteur, gros homme rouge et bouffi, à la voix retentissante : « Allons! Jim! monte sur la table. Combien pour le bon nègre Jim? Voyez, il est fort; il a de bonnes dents! Regardez les muscles de ses bras! Allons, danse, Jim! » Et il fait pirouetter l'esclave. « C'est un nègre qui sait tout faire, il est menuisier, charron, cordonnier. Il n'est pas insolent; on n'a jamais besoin de le frapper. » Et cependant, on voit le plus souvent de longues raies blanchâtres tracées par le fouet sur la peau noire. Ensuite vient le tour d'une négresse : « Voyez cette *wench* (femelle); elle a eu déjà deux *niggers*, et elle est jeune encore. Regardez-moi ces reins vigoureux, cette forte poitrine! Bonne nourrice, bonne négresse de travail! » Et l'enchère recommence au milieu des rires et des vociférations. Ainsi passent tour à tour sur cette table fatale tous les nègres de la Louisiane : les enfants qui viennent de terminer leur septième année et que la loi, dans sa sollicitude, juge assez âgés pour se passer de mère; les jeunes filles, offertes aux regards de deux mille spectateurs, et vendues à tant la livre; les mères qui viennent de se voir enlever leurs enfants, et qui doivent être gaies sous peine du fouet; les vieillards, si souvent déjà mis aux enchères, qui doivent paraître une dernière fois devant ces hommes à face pâle, qui les méprisent et rient de leurs cheveux blancs. La plus vile, la plus misérable des vanités, celle d'être vendus bien cher, leur fait à la fin défaut; adjugés pour quelques dollars, ils ne sont plus bons qu'à être enterrés comme des animaux dans la cyprière. Ainsi disent les esclavagistes, ainsi le veulent, suivant eux, la cause même du progrès, les doctrines de notre sainte religion, les lois les plus sacrées de la famille et de la propriété.

Longtemps, toutes les maisons de la Nouvelle-Orléans ont été construites en bois : c'étaient de simples baraques, et la cité tout entière, malgré son étendue, avait l'air d'un vaste champ de foire; aujourd'hui les maisons des deux grands quartiers sont, pour la plupart, bâties en briques et en pierres; on a même osé employer le granit dans la construction de la nouvelle douane. Il est vrai qu'en dépit des forts pilotis de trente mètres de longueur sur lesquels elle repose, ses murailles se sont déjà enfoncées d'un pied dans le sol.

Mais le principal agent de la transformation de la ville, ce n'est pas le sens esthétique des propriétaires : c'est le feu. J'eus bientôt l'occasion de m'en convaincre, car j'arrivai à la Nouvelle-Orléans au plus fort de la période annuelle des incendies. D'après les poëtes, le mois de mai est la saison du renouveau; dans la métropole de la Louisiane, c'est l'époque des conflagrations. « Cela se comprend, dira-t-on, car c'est alors que les chaleurs commencent et que les boiseries des maisons se dessèchent sous les rayons du soleil; c'est aussi la saison joyeuse pendant laquelle on a d'ordinaire le plus d'insouciance pour ses intérêts. » — « Tout cela est vrai, ajoutent les médisants, mais il ne faut pas oublier que le mois de mai précède immédiatement le terme d'avril et que l'incendie peut aider à régler bien des comptes. » Le fait est que pendant les deux ou trois dernières semaines de mai, il ne s'écoule pas une nuit que le tocsin n'appelle les citoyens de sa voix lente et profonde. Souvent les reflets pourpres de quatre ou cinq incendies colorent en même temps le ciel, et les pompiers éveillés en sursaut ne savent de quel côté leur présence est le plus nécessaire. On a calculé que dans la seule ville de New-York, les flammes dévorent chaque année autant d'immeubles que dans la France entière; à la Nouvelle-Orléans, ville de cinq à six fois moins peuplée que New-York, la part du feu est relativement plus forte encore, puisque la perte totale causée par les incendies équivaut à la moitié de la perte due aux sinistres de même nature dans toute l'étendue du territoire français.

Dès l'une des premières nuits de mon séjour dans la métropole du Sud, il arriva un de ces effroyables désastres, si fréquents aux États-Unis. Sept grands bateaux à vapeur brûlaient à la fois. C'était un spectacle magnifique. Les sept navires, amarrés à côté l'un de l'autre, formaient comme autant de foyers distincts, réunis à la base par une mer de flammes; les tourbillons de feu, jaillissant du fond des cales embrasées, se recourbaient gracieusement au-dessous des galeries et révélaient dans toute son éphémère beauté l'architecture élégante de ces palais étincelants de dorures et de glaces; mais bientôt les langues de feu pénétrèrent par jets successifs à travers le plancher des galeries, et de la base au sommet, les trois étages de cabines furent enveloppés dans un ouragan de flammes; au-dessus des navires, les noires cheminées, entourées des ondes tournoyantes de l'incendie, restèrent longtemps immobiles comme des spectres funèbres, et les drapeaux, hissés à l'extrémité des mâts, se montrèrent de temps en temps à travers la fumée, flottant joyeusement comme dans un jour de fête. L'une après l'autre, les galeries s'affaissèrent avec d'horribles craquements, les machines et les fourneaux, perdant leur centre de gravité, se penchèrent tout à coup, faisant osciller comme une banderole tout le vaste incendie. Les étages, les cheminées s'écroulèrent successivement, et le Mississipi, couvert de débris embrasés, charria tout un fleuve de feu. Les façades uniformes de la ville, les quais couverts de marchandises, la foule en désordre, les grands navires amarrés le long du rivage, et, sur la rive opposée, les maisons et la forêt d'Alger, tout semblait éclairé d'une lueur sanglante; par contraste, le ciel seul paraissait noir et les étoiles avaient disparu. Les cris que l'on entendit longtemps sortir des navires en feu augmentaient l'horreur de cette effroyable scène. Quarante-deux personnes furent brûlées vivantes avant qu'on n'eût organisé le sauvetage. On sait que sur le Mississipi, depuis la construction du premier bateau à vapeur jusqu'à nos jours, plus de quarante mille personnes ont été brûlées ou noyées par suite d'accidents de tout genre : explosions, collisions ou incendies : c'est une moyenne de mille victimes par an.

Les veilleurs de nuit sont beaucoup trop peu nombreux pour être d'une sérieuse utilité dans la prévention des sinistres. La ville, longue de près de sept milles, sur

une largeur moyenne d'un mille, n'a pour tous gardiens que 240 hommes, dont 120 sont de service pendant la nuit. Encore prennent-ils bien soin d'avertir les malfaiteurs de leur approche. Ils sont munis d'un grand bâton en bois de fer ou de chêne, et quand ils arrivent au coin d'une rue, ils frappent un coup retentissant sur l'angle du trottoir; les incendiaires, les voleurs et les meurtriers entendent ainsi venir l'ennemi et peuvent accomplir leurs exploits sans crainte de surprise. Les grands criminels ne se laissent guère arrêter que lorsque, enhardis par de longs succès, ils ont l'audace de tuer en plein jour. Chaque année, il se commet plusieurs centaines de meurtres complaisamment enregistrés par les journalistes, mais rarement poursuivis par les juges. Cependant le débordement d'iniquités est tel que, malgré l'insouciance de la justice, on opère de 25 000 à 30 000 arrestations par an; il est vrai que sur ce nombre considérable, égal au dixième de la population, on compte 4000 ou 5000 nègres coupables de s'être promenés sans billets de permission ou bien envoyés par leurs maitres au bourreau pour se faire donner vingt-cinq coups de fouet.

Plus de 2500 tavernes, toujours remplies de buveurs, offrent sous forme d'eau-de-vie et de rhum un aliment aux passions les plus violentes. On spécule si bien sur le vice national de l'ivrognerie, que tout le rez-de-chaussée des grands hôtels est mis librement à la disposition du public; au centre, se trouve une vaste rotonde, espèce de bourse où les négociants viennent lire les journaux et débattre leurs intérêts; à côté, s'ouvre la salle des jeux de hasard, où les fripons donnent rendez-vous aux dupes; ailleurs est la buvette où s'étend une table publique, très-richement et très-abondamment servie. Le repas est complétement gratuit et le premier venu peut s'attabler : il ne faut payer que pour l'eau-de-vie ou le rhum. Le picaillon (25 c.) qu'on donne par chaque petit verre suffit amplement à couvrir tous les frais de ces festins publics. D'ailleurs, la très-grande majorité des personnes qui entrent dans la salle ne touchent pas aux mets et se contentent de boire : c'est ainsi que des centaines de buveurs se cotisent sans le savoir pour payer un festin à quelques pauvres faméliques.

En temps d'élection surtout, les tavernes ne désemplissent pas. Il faut que le candidat fasse raison à tous ceux qui lui donnent leurs voix, car s'il ne savait prendre un *cocktail* avec élégance, il perdrait toute popularité et passerait pour un transfuge. Quand des adversaires politiques se rencontrent dans une buvette, avinés ou à jeun, il n'est pas rare que les paroles insultantes soient bientôt suivies de coups de poignard ou de *revolvers*, et plus d'une fois, on a vu le vainqueur boire sur le cadavre du vaincu. La loi défend, il est vrai, qu'on porte des armes cachées : aussi, pendant les élections, les citoyens les plus outre-cuidants éludent-ils la lettre du code en garnissant leur ceinture d'un véritable arsenal parfaitement à découvert; en général, on se contente de garder sous son habit un poignard ou un pistolet de poche.

« Est-il vrai que la loi défende expressément de porter des armes sur sa personne? » demandait-on à un magistrat célèbre de la Louisiane.

« Certainement! On ne peut trop féliciter nos législateurs d'avoir défendu le port d'armes cachées.

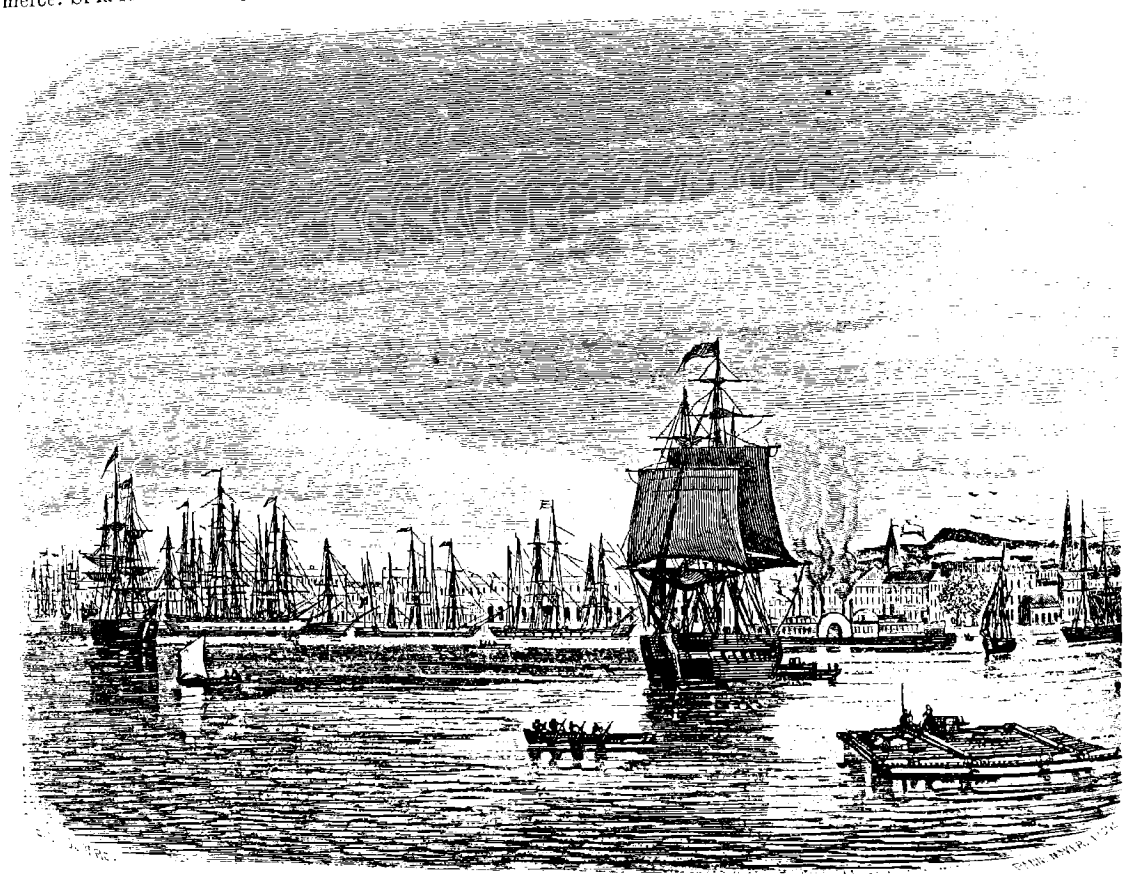
— Que feriez-vous donc si je vous insultais ou si je vous donnais un soufflet?

— Ce que je ferais! » et saisissant à sa ceinture un pistolet chargé, il le braqua sur la tête de son interlocuteur.

Un misanthrope pourrait comparer les vices de notre société européenne à un mal caché qui ronge l'individu sous ses vêtements, tandis que les vices de la société américaine apparaissent au dehors dans toute leur hideuse brutalité. La haine la plus violente sépare les partis et les races : l'esclavocrate abhorre l'abolitioniste, le blanc exècre le nègre, le natif déteste l'étranger, le riche planteur méprise largement le petit propriétaire, et la rivalité des intérêts crée même entre les familles alliées une barrière infranchissable de méfiances. Ce n'est pas dans une société de ce genre que l'art peut être sérieusement cultivé. En outre, les visites périodiques de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans rendent impossible toute préoccupation autre que celle du commerce, et aucun négociant ne tient à embellir la cité qu'il se propose de fuir quand il aura réalisé une fortune suffisante. Sous prétexte d'art, les riches particuliers se bornent à badigeonner à la chaux les arbres de leur jardin : ce luxe a le double avantage de plaire à leurs regards et d'être très-peu coûteux. On n'a pu traiter ainsi les promenades publiques, car il n'y en a pas : le seul arbre existant dans l'intérieur de la ville est un dattier solitaire, planté il y a soixante ans par un vieux moine. En revanche, la ville a tenu à honneur d'élever une statue de bronze à son sauveur Andrew Jackson, mais cette statue n'a d'autre mérite que d'être colossale et d'avoir coûté un million. L'artiste qui l'a modelée et fondue, M. Clarke Mills, n'a jamais été à Rome ni à Florence et n'a étudié que dans les ateliers de Washington-City : voilà ce qui fait sa réputation auprès des *natifs*, et ceux qui lui ont avancé les premiers fonds et procuré des travaux, lui ont posé la condition expresse de ne jamais voyager hors de sa patrie. Ses incontestables titres de gloire ne suffisent point cependant pour lui faire éclipser les statuaires de l'ancien monde. Ils consistent dans l'invention brevetée d'un procédé très-simple pour la fusion du métal et dans l'art d'équilibrer parfaitement les statues équestres sur les deux jambes de derrière, sans le secours d'une queue opulente ou d'un tronc d'arbre complaisant. La municipalité de la Nouvelle-Orléans a commandé à M. Mills une statue de Washington qui sera érigée dans le quartier américain.

Quant aux édifices publics, ils sont pour la plupart sans aucune valeur architecturale. Les gares sont d'ignobles hangars noircis de fumée; les théâtres sont pour la plupart des baraques à la merci des incendies; les églises, à l'exception d'une espèce de mosquée bâtie par les jésuites, sont toutes de grandes masures prétentieuses.

D'ailleurs, il n'est pas de monuments plus soumis que les églises aux diverses chances d'incendie ou de démolition. Les communautés qui s'y assemblent se forment, se séparent, se réunissent de nouveau pour se disperser encore comme des flocons d'écume ou des tourbillons de feuilles entraînées par le vent. Qu'un jeune homme soit doué d'une forte voix, qu'il ait eu des succès dans les salons, qu'il se soit fait remarquer par un zèle religieux vrai ou supposé, il peut émettre des actions pour la construction d'une église dont il deviendra le maître absolu : l'église sera sa chose, son capital, son fonds de commerce. Si la location des *pews* ne lui rapporte pas assez, si son éloquence n'est pas fructueuse, il en est quitte pour faire banqueroute, vendre, faire démolir ou brûler son église, et changer de secte. C'est un genre de spéculation qui peut très-bien s'allier à d'autres; rien n'empêche le ministre du saint Evangile d'être en même temps banquier, planteur ou marchand d'esclaves. L'Américain n'a jamais de carrière déterminée : il est sans cesse au guet des événements, attendant que la fortune passe pour lui sauter en croupe et se faire emporter vers le pays d'Eldorado. Hommes et choses, tout change, tout se déplace aux États-Unis avec une rapidité inconcevable pour nous qui sommes habitués à toujours suivre une



Port de la Nouvelle-Orléans (Louisiane). — Dessin de de Berard d'après une photographie américaine.

longue routine. En Europe, chaque pierre a son histoire ; l'église s'élève où s'éleva le dolmen, et depuis trente siècles, c'est au même lieu consacré que vont adorer les habitants du pays, Gaulois, Francks ou Français; nous obéissons plutôt à des traditions qu'à des hommes, et nous nous laissons gouverner par les morts encore plus que par les vivants. En Amérique, rien de semblable; aucune superstition ne s'attache au passé ni au sol natal, et les populations, toujours mobiles comme la surface d'un lac qui cherche son niveau, se distribuent sous l'influence des seules lois économiques; dans la jeune et grandissante république, on compte déjà bien des ruines comme dans nos vieux empires : la vie présente est trop active et trop fougueuse pour que les traditions du passé puissent dominer les âmes. L'amour instinctif de la patrie n'existe plus aux États-Unis dans sa naïve simplicité. Pour la masse, tous les sentiments se confondent de plus en plus avec l'intérêt pécuniaire; pour les hommes de cœur, si rares en Amérique comme dans tous les pays du monde, il n'est d'autre patrie que la liberté.

Elisée Reclus.

Thakombau, roi des îles Viti. — Dessin de Fath d'après un portrait publié par l'état-major du navire *le Herald*.

# VOYAGE A LA GRANDE VITI,

(GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL),

PAR JOHN DENIS MACDONALD [1].

1855

## I

L'archipel des Viti; ses explorateurs. — Mythologie des Vitiens. — Le roi Thakombau

Les îles Viti [2], situées entre le 174e et le 180e degré de longitude ouest, furent visitées pour la première fois en 1643 par le navigateur hollandais Tasman. Toutefois, pendant près de deux siècles, de même que la plupart des îles disséminées dans cette partie de l'océan Pacifique, elles sont restées à peu près ignorées. Dans le cours de ses voyages, le capitaine Cook toucha à l'extrémité orientale de l'archipel; après lui, le capitaine Bligh, en 1789, et le capitaine Wilson, en 1672, y passèrent successivement, mais sans s'y arrêter.

Aussi, jusqu'à ces dernières années, tout ce qu'on en savait n'allait pas au delà de vagues informations dues aux bâtiments de commerce qui s'y rendaient pour y charger le bois de santal, ne s'occupant du reste que fort peu d'en étudier les mœurs et les ressources.

1. Mémoire inséré dans le journal de la Société géographique de Londres en 1857 et intitulé : *Exploration de la rivière de Rewa et de ses principaux affluents, dans l'île de Na Viti bvu* (la grande Viti), par John Denis Macdonald, aide-chirurgien sur le vaisseau de Sa Majesté Britannique *le Herald*.

2. Appelées par les Anglais *Fiji*, d'après la prononciation en usage dans les flots orientaux de l'Archipel, et dans les îles *Tonga* qui en sont voisines.

C'est à un Français, à Dumont d'Urville, que l'on doit les premiers renseignements précis sur ce grand archipel. Le célèbre marin l'avait traversé dès 1828, sans que les tempêtes et le mauvais état de son navire lui permissent d'y séjourner; mais ayant été appelé de nouveau dans ces parages en 1838 pour y faire justice d'un acte de violence commis sur l'équipage d'un bâtiment de commerce français, il en profita pour entrer en relations avec un des chefs les plus influents de Viti-Levou et réunit de nombreuses et intéressantes informations sur le climat et sur les mœurs et le caractère des indigènes. Un an plus tard, le capitaine Wilkes, de la marine des États-Unis, et en 1853, le capitaine Erskine, de la marine anglaise, ont à leur tour visité les Viti. Plus récemment, enfin, en 1855, le capitaine Durham, commandant le navire de Sa Majesté Britannique *le Herald*, s'est rendu dans ces îles, sur lesquelles l'Angleterre songe à étendre un protectorat longuement préparé par les démarches moitié religieuses, moitié politiques de ses missionnaires. C'est aux communications adressées à la Société géographique de Londres, au sujet de cette dernière expédition, que nous empruntons le compte rendu d'une reconnaissance détaillée de la rivière Rewa, le cours d'eau le plus considérable de la grande île de Viti-Levou. Ce mémoire, ou plutôt ce journal, tenu pour ainsi dire pas à pas et au jour le jour, a dû, par sa nature même, négliger beaucoup de faits rapportés ailleurs; mais s'il n'y faut pas chercher une histoire circonstanciée des Viti, on y trouve, saisis dans toute leur réalité, les traits les plus saillants du paysage et des mœurs. C'est la vie de ces populations lointaines surprise, en quelque sorte, sur le fait, sans apprêt, et selon son cours habituel. Sans rien lui enlever de son caractère propre, nous l'avons complété, lorsque le sujet traité l'a exigé, par des renseignements puisés aux meilleures sources, et surtout dans les deux volumes publiés par les missionnaires Thomas Williams et James Calvert sous le titre de *Fiji and the Fijans*.

L'expédition détachée du *Herald* était composée de MM. John-Denis Macdonald, aide-chirurgien et auteur de ce récit; de Samuel Waterhouse, missionnaire wesleyen; Milne, botaniste, et Joseph Daywel, maître d'équipage.

« Nous partîmes, dit M. Macdonald, le 15 août 1856 du port de Keruka, petite île au nord-est de Viti-Levou, nous dirigeant par un bon vent sur Mbao, pour de là gagner l'embouchure de la Rewa. En donnant dans une de ces passes qui découpent les récifs côtiers de ces parages, nous fûmes arrêtés par l'examen d'un banc de corail qui, par sa structure aussi bien que par la tradition qui s'y rattache, attire tout d'abord l'attention. Il a l'apparence d'un immense gâteau de miel, perforé qu'il est par toute une population d'insectes marins; la surface, qu'une profonde fissure verticale partage en deux, se détruit lentement sous l'action combinée des eaux et de l'atmosphère. Débris d'un ancien récif élevé au-dessus du niveau de la mer, il est recouvert d'une maigre végétation dont deux chétifs cocotiers sont les spécimens les plus remarquables. Les Vitiens qui n'ont guère étudié encore les insectes corralligènes et les forces vulcaniennes dont le concours actif et incessant a élevé et élève encore au-dessus des eaux toutes les îles du grand Océan, expliquent par la légende suivante, l'origine de ce rocher.

« Ndengée, la divinité supérieure des Vitiens, avait envoyé Lando-Alewa, une déesse, et Lando-Tangam, un dieu, pour sceller au sein des eaux le Ndaveta-Leva; mais tous deux s'étant laissé surprendre dans l'exécution de ce travail par les premières clartés de l'aurore furent métamorphosés en rochers qui forment le récif même dont nous venons de parler. Il porte le nom de Vaka-Tangka-ni-sai-sai, littéralement : « le lieu où se déposent les harpons, » parce qu'on prétend que c'est là que Rambeuli, un dieu vitien, a l'habitude de placer son harpon (sai-sai) en revenant de la pêche, son occupation préférée.

« La divinisation de tout ce qui frappe l'imagination des Vitiens est une des formes les plus répandues de leurs traditions religieuses. Vaillants guerriers, amis regrettés, phénomènes de la nature, rochers ou pierres d'un aspect extraordinaire, tous les objets de leur admiration ou de leur terreur prennent facilement place dans leur Olympe. Toutefois, et c'est là ce qui sépare leurs croyances de la pure idolâtrie, ces consécrations accordées à des armes, à des plantes, à la mémoire de combattants renommés, paraissent relever plutôt d'un sentiment de respect ou de crainte que d'un hommage réellement religieux. Néanmoins la distinction est au moins fort incertaine, et si on peut contester le caractère fétichique de ces symboles matériels qu'on rencontre fréquemment aux Viti, on doit reconnaître que, au-dessous de l'Être suprême, invisible, tout-puissant sur l'ensemble des choses terrestres, dont ils admettent généralement l'existence, leur ciel est peuplé d'une rare quantité de divinités secondaires dont la nature et les attributs varient selon chaque île, selon chaque village, selon même les passions de chaque individu.

« La passe qui donne entrée dans les eaux de Mbao, était autrefois tenue en grande vénération par les indigènes. En la traversant, ils avaient l'habitude de se dépouiller du salu, pièce d'étoffe légère qui forme leur coiffure, et de pousser le cri de respect qu'on fait entendre à l'arrivée d'un chef. Et si on avait à déployer la voile dans ce lieu consacré, on devait le faire dans le plus profond silence.

« Ayant atteint Mbao vers le soir, nous fîmes dès le lendemain matin une visite au roi Thakombau, dont la protection nous était indispensable pour le voyage projeté. Le chef actuel de Mbao, petite île, rocher rattaché à Viti-Leva par un récif seulement accessible à marée basse, Thakombau, est la grande figure historique de l'archipel des Viti; c'est le Louis XI en raccourci, à la fois violent et rusé, de ces contrées lointaines. Par une politique souvent habile, toujours cruelle, mais dont les missionnaires anglais ont absous récemment les excès par le baptême, Thakombau a réussi à étendre sa souveraineté sur la presque totalité des trois cent soixante îles, îlots ou rochers qui composent l'archipel Vitien, et sur les 150000 insulaires qui le peuplent. Sans doute, parmi les tribus de l'intérieur des deux grandes îles de Viti et de Va-

noua-Levou, cette souveraineté est plus nominale qu'effective, et l'espèce de constitution féodale qui dominait aux Viti et faisait de chaque district, de chaque village une souveraineté indépendante, résiste encore dans les petits centres les plus éloignés de l'action politique du roi Thakombau ; néanmoins son influence y est reconnue et tend à s'y développer, tandis qu'elle est très-réelle dans les districts rapprochés de Mbao, domaine personnel de ce roi des rois. — Tanoa, père de Thakombau, avait tenté déjà cette œuvre d'unification, mais avec des chances très-diverses, et, dans ses dernières années, même, il avait été chassé par l'aristocratie de Mbao, qui le détestait à la fois pour son despotisme et pour les cruautés qui étaient son unique moyen de gouvernement. — Thakombau obtint de ne pas quitter Mbao ; et, après avoir longuement préparé son plan, dissimulant ses intrigues sous l'apparence la plus inoffensive, il réussit à former un parti avec lequel il surprit, pendant la nuit, les adversaires du vieux Tanoa ; les uns furent tués, les autres prirent la fuite et passèrent sur l'île de Viti-Levou. Mais on les livra bientôt au vainqueur, et le glorieux retour de Tanoa à Mbao fut célébré par un festin dans lequel ces malheureux furent mangés. — Thakombau a lui-même rencontré bien des obstacles dans ses projets d'unité monarchique ; il a eu à lutter plus d'une fois contre de dangereux soulèvements ; et s'il est permis de supposer que des intentions mondaines se mêlent à ses nouvelles croyances religieuses, on peut croire que l'appui des missionnaires et l'influence anglaise qui l'accompagne ne sont pas absolument étrangères à sa conversion. Il n'est pas tout à fait de l'avis de César, et pense probablement qu'il vaut mieux être le second dans toutes les Viti, que le premier dans Mbao. Les Anglais sont loin, et il compte vraisemblablement que, soutenu par leur protectorat, c'est en définitive lui qui retiendra la réalité du pouvoir.

« Nous fûmes reçus avec beaucoup de cérémonie à la résidence de Thakombau. Un passage nous ayant été ouvert à travers des paquets de tissus indigènes, d'énormes rouleaux de cordes et d'autres articles laissés en présents par une tribu vassale dans une récente visite, nous aperçûmes, assis dans une attitude pleine de dignité, le chef de Mbao lui-même, le plus puissant peut-être des souverains de la Polynésie, et sans contredit le plus énergique de tous. Il se leva cependant à notre entrée, devinant que nous nous attendions à cette marque de déférence, et rejetant une pièce d'étoffe blanche, longue de huit à dix yards (environ neuf à dix mètres), qui l'enveloppait jusqu'à la ceinture, il m'invita à m'asseoir sur l'unique chaise qu'il possédât. Les autres personnes qui m'accompagnaient se placèrent sur les balles de tissus, ou s'accroupirent les jambes croisées, comme les gens du pays. Il était impossible de ne pas admirer le fier maintien de ce chef : d'une taille puissante, presque gigantesque, il avait toutefois des membres bien formés et d'une heureuse proportion. Son apparence, qui s'éloignait du type nègre plus que celle des individus de rang inférieur, était agréable et intelligente. Avec sa chevelure soigneusement relevée, apprêtée selon la mode recherchée du pays et couverte d'une sorte de gaze de teinte brune, il avait tout à fait l'air d'un sultan de l'Orient. Aucun vêtement n'emprisonnait son cou ni sa large poitrine, et ne dissimulait la couleur naturelle d'une peau d'un noir transparent, mais prononcé. Malgré cette sobriété de parure, qui était une affaire de choix et non de nécessité, ainsi que l'attestaient les richesses nombreuses étalées autour de lui, il avait certainement quelque chose de *royal* dans son attitude. Non loin de lui se tenaient son épouse favorite, femme assez forte, aux traits souriants, et son fils et héritier, bel enfant de huit à neuf ans. — Thakombau était, en outre, environné, à une distance respectueuse, de la foule de ses courtisans humblement agenouillés.

« Le roi des Viti nous témoigna les meilleures dispositions pour seconder notre exploration, nous fournit un large canot doublé avec l'équipage de rameurs nécessaire, et, pour plus de sûreté, nous donna pour guides plusieurs personnages influents.

## II

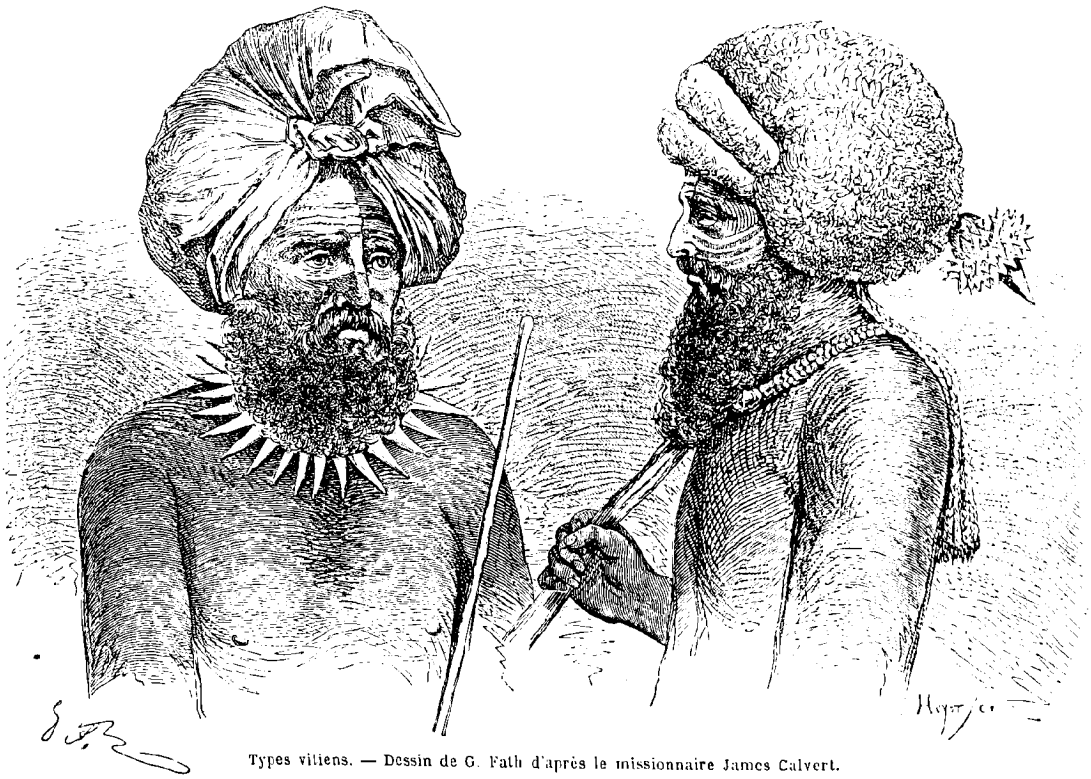
Remonte de la rivière Rewa. — Réception dans les villages du littoral. Éloquence et faconde des indigènes. — Requins d'eau douce.

« Tous nos préparatifs terminés, nous partîmes de Mbao dans la matinée du 16 août et bientôt nous entrions dans le Wai-ni-ki ou embouchure principale de la Rewa. Comme nous tournions la pointe extrême du Delta, au village de Kamba, Korai-Ravula, un chef de haut rang, nous fit remarquer ses terres en friche tandis que les champs voisins étaient plantés d'ignames, et il nous dit obligeamment que si notre course était terminée assez tôt, il se hâterait de mettre son terrain en culture, mais qu'autrement, il ne nous abandonnerait point pour un pareil motif.

« Sur la rive gauche du fleuve, les naturels nous signalèrent un canal étroit, passant à travers des bouquets de mangliers. Ce lieu est sacré ; chacun le traverse dans un silence religieux, et les branches mêmes des arbres suspendues au-dessus des eaux sont *tabou* : c'est-à-dire qu'il est défendu d'y toucher. La divinité qui règne en cet endroit possède un tambour de telle dimension, dit-on, qu'il faut huit personnes pour le battre, et lorsqu'on l'entend résonner, c'est un présage certain de guerre pour les tribus voisines. Dans les temps difficiles, le chef actuel de Mbao s'est rendu propice le dieu par des offrandes de tortues et de porcs. On nous montra sur la rive droite une petite anse, également entourée de mangliers, où demeurait une autre divinité d'humeur joyeuse, qui exigeait que les canots de Mbao vinssent déposer pour elle des vivres sur l'un des bords de la rivière, et ceux de Rewa sur l'autre : mais quoique les indigènes eussent pour cette espèce de naïade vitienne une certaine déférence, ses ordres étaient depuis longtemps fort négligés, soit avarice, soit refroidissement de dévotion. Enfin, dans le même lieu, se tenait encore un troisième dieu, dont le principal divertissement consiste,

assure-t-on, à assaillir de sarcasmes les individus qui s'approchent de son séjour.

« Le village de Navuso est placé au confluent du Wai-Levu et du Wai-Manu, dont la réunion forme la Rewa proprement dite. C'est le chef-lieu du district de Naitasiri. Le chef nous fit un accueil empressé et nous promit de nous procurer toute l'assistance qui serait en son pouvoir, pour l'exécution de notre entreprise. Korai Ravula, chargé de lui communiquer un message de Thakombau, par lequel celui-ci l'invitait à nous faire accompagner par des personnes de confiance auprès des chefs de l'intérieur qui relevaient de son autorité, remplit sa mission dans un discours très-éloquent, dont la conclusion fut l'offre de deux dents de cachalot et d'autres présents que nous avions emportés pour cette circonstance. Ko-Mai Naitarisi nous adressa ses remercîments dans un discours conforme à la rhétorique vitienne, au milieu d'un tonnerre d'acclamations et d'applaudissements que fit éclater l'assemblée de ses courtisans et de ses amis. Un repas composé de porc, d'ignames, de taro, servi dans des plats de bois, portés par des femmes, nous fut ensuite offert. Un coquillage d'eau douce, du genre des cyrènes, contenu dans des vases de terre, compléta le festin. Le bouillon que donnent ces bivalves est très-savoureux, mais leur chair forme un aliment assez fade. Dans la conversation qui suivit, nous pûmes nous convaincre que l'esprit de conversation est un don naturel des Vitiens; ils ont un tact particulier pour deviner le sujet sur lequel il vous plaît de parler, et celui sur lequel vous désirez garder le silence. Ils savent causer avec suite,



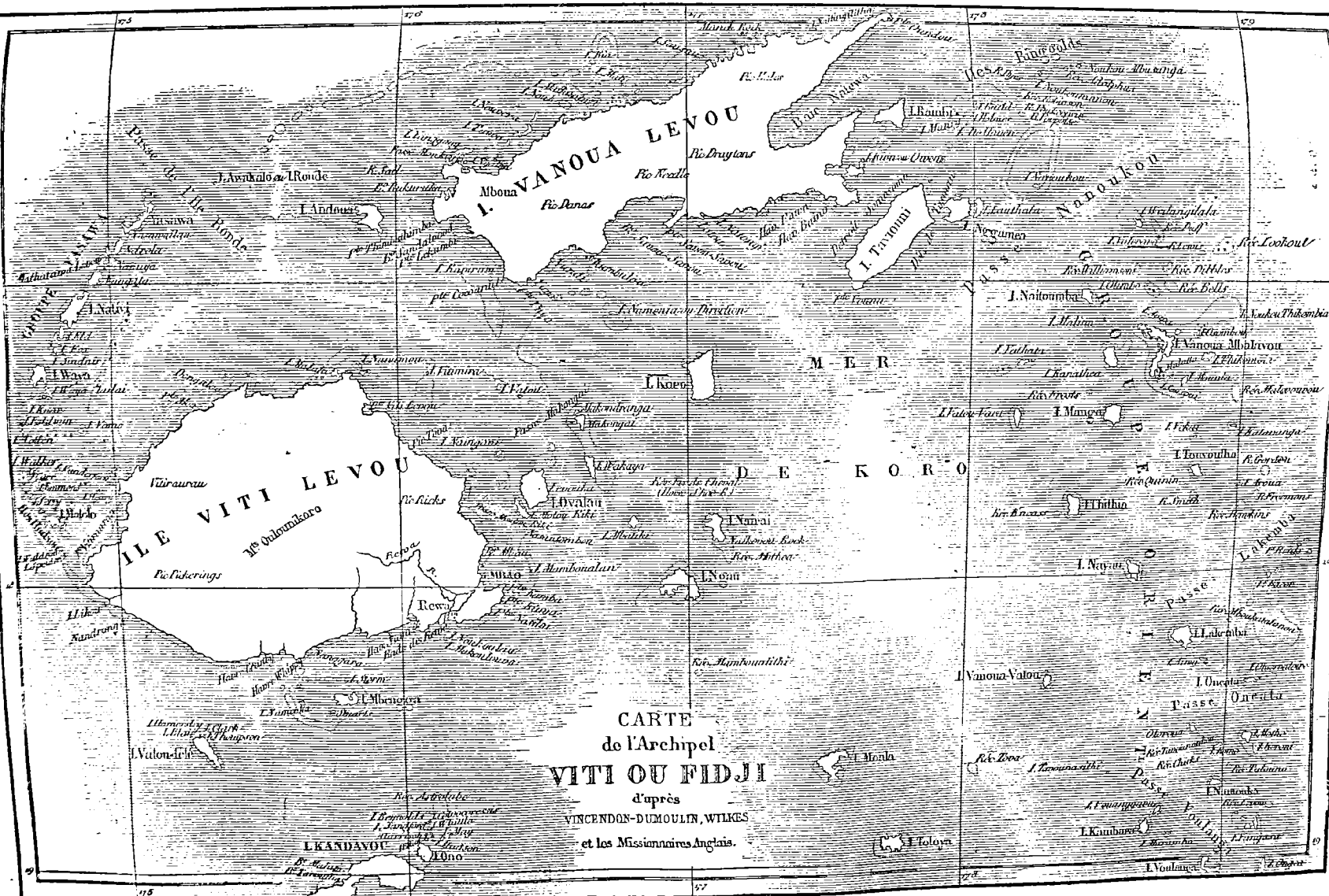
Types vitiens. — Dessin de G. Fath d'après le missionnaire James Calvert.

leur parole a du trait et de la vivacité, et, de même que les membres de l'expédition américaine de Wilkes, nous pouvons déclarer que de toutes les populations sauvages de la Polynésie, les Vitiens sont les seuls avec qui on puisse discuter raisonnablement et tenir une conversation suivie. Ils aiment la plaisanterie, manient habilement l'ironie, et dans les heures du soir ils se réunissent volontiers pour se dire les nouvelles locales ou se raconter d'anciennes légendes. Leur littérature, qui manque en général du feu de l'imagination, brille jusqu'à un certain point par l'esprit.

« Le lundi 19 août, nous quittâmes Navuso, avec Ko-Mai-Naitasiri, qui s'offrit à nous escorter. Il avait précédemment projeté de se rendre à un *salevu* ou assemblée vitienne, mais il nous dit cordialement qu'il renoncerait volontiers même à une affaire plus importante pour nous faire profiter directement de son influence.

« Notre petite troupe s'augmenta dans la journée de Ratu-Wakaruru, neveu de Ko-Mai-Naitasiri. Il nous accosta, étendu nonchalamment, comme un gentilhomme, dans un petit canot conduit par deux hommes. Il portait pour ornement une défense de sanglier suspendue à son cou par un collier de verroteries blanches, et avait autour des reins une pièce de calicot bleu. Ratu-Vakaruru me paraît un des plus beaux types de la race vitienne, et j'aurais souhaité qu'il fût possible d'en faire un dessin exact, ne fût-ce que pour rectifier les images incorrectes qu'on a publiées de ces insulaires.

« La rivière qui prend ici le nom de Wai-levou (*wai*, eau, *levou*, grande), est bordée à droite de berges escar-




Gravé chez Erhard R. Bonaparte 22.

pées qui se rattachent à un pays montagneux, tandis que la rive gauche, moins élevée, est parsemée de belles touffes d'une variété d'aréca; ses rives offrent à chaque pas des échappées de l'effet le plus pittoresque. On la dit infestée d'une sorte de requin d'eau douce. Ko-Mai-Naitasiri me raconta que quelques hommes étant venus d'une distance considérable dans cette partie de la rivière, afin de couper des arbres destinés à la construction d'un temple, l'un d'eux, au retour, sauta dans l'eau, je ne sais pour quel motif. Aussitôt un de ces requins d'eau douce le happa fortement au pied; l'un de ses compagnons, s'élançant à son secours, fut à son tour saisi à la main, et huit autres individus furent successivement mordus dans leur lutte pour dégager leurs camarades. L'homme dont la main avait été emportée mourut bientôt par la perte de son sang, mais les autres purent être guéris. On prétend que ces dangereux animaux n'attaquent jamais les gens de Mbao, et il n'était pas rare autrefois d'entendre ces soi-disant privilégiés s'écrier en abordant ce passage : « Mai Kumbuna, je suis de Kumbuna, » une des désignations de Mbao. Le village de Naitasiri se présenta à nous à un détour de la rivière qui porte ici le nom spécial de Waini-Kumi (littéralement : l'eau de la barbe). D'après une tradition du pays, en effet, les jeunes gens encore imberbes hâteraient la croissance de leur barbe en se lavant le menton dans une source qui découle d'une roche située à cet endroit, vers l'un des bords du Wai-Levu. Le petit ruisseau, en tombant du haut du rocher, dont la coupe est presque verticale, produit une faible cascade qui cependant, à l'époque des grosses pluies, prend un certain développement. C'est la seule chute d'eau que renferme le district de Naitasiri.

« A mesure que nous avancions, mes yeux découvraient de toutes parts un riche feuillage où se mêlaient des plantes grimpantes, de belles fougères et les tiges du *ninsawa;* entre les éclaircies que laissaient ces touffes de verdure s'étendaient çà et là, sur les bords du Wai-Levou, des espaces revêtus de hautes herbes ou des prairies d'une végétation plus modeste. La rivière se resserre graduellement de Wai-ni-Kumi à Naitasiri; mais là elle s'élargit de nouveau, et ses deux rives, particulièrement celle de gauche, prennent une hauteur considérable.

## III

### Les géants et les ogres des Viti.

« En arrivant à Naitasiri, nous amarrâmes nos canots, et gravissant une berge roide, couverte d'un gazon épais, nous suivîmes un sentier tracé à travers un bosquet de pamplemoutiers dont les fleurs épanouies chargeaient l'air de leur parfum. Il fut convenu que nous habiterions la maison du tala-tala ou instituteur, celle du chef résident, Na-Ulu-Matna, n'étant pas en suffisant état d'entretien. Josias, l'instituteur, homme de bonne mine, né aux îles Tonga, vint à notre rencontre; il était vêtu d'une chemise de coton rayé, d'une jaquette en calicot blanc, et ses reins étaient serrés par une pièce de masi, étoffe indigène faite de l'écorce du mûrier à papier, et pour la fabrication de laquelle les Vitiens sont renommés dans toute la Polynésie. Nous secouâmes amicalement la main de Josias, et bientôt après nous attendions l'arrivée de Na-Ulu-Matua, étendus sur les nattes qui couvraient confortablement le sol. Le chef, frère aîné de Ratu-Vakaruru, est si renommé pour sa taille gigantesque et sa corpulence, qu'il en a reçu les surnoms de Na-Nygari-Kau, *le Colosse*, et de Na-Ka-Bvu-Bvu, littéralement : *la Chose énorme.* Il fit bientôt son apparition, et sa présence justifia pleinement tout ce que nous en avions entendu dire. Vakaruru mesurait six pieds cinq pouces et demi (environ 1m,95) de hauteur; mais son frère était de beaucoup plus grand, et chargé d'un embonpoint qui était un véritable fardeau pour lui. Nous serrâmes la main à notre nouvelle et noble connaissance, qui s'accroupit à une distance respectueuse de son oncle Ko-Mai-Naitasiri, se risquant à peine à prendre part à la conversation autrement que par un murmure plein de réserve.

« Nous parcourûmes ensuite le village de Naitasiri, cherchant à y reconnaître les restes de l'ancien culte barbare; il n'en restait plus rien qu'un tertre revêtu de gazon et d'arbustes, sur l'emplacement du temple des esprits ou Mbure-Kalau. Nous remarquâmes cependant un arbre d'un port élevé, nommé Tavala, sur l'écorce duquel on apercevait une suite d'incisions verticales, s'étendant du tronc jusqu'à la naissance des plus petites branches; c'était une espèce de registre des corps morts (Mbukulas, en langue vitienne) amenés en ce lieu pour être consacrés dans le temple avant qu'on les fît cuire et qu'on les mangeât. Les incisions les plus basses étaient profondément marquées par suite de l'épaisseur de l'écorce, tandis que les plus élevées étaient à peine visibles. »

Les Vitiens sont encore loin d'avoir renoncé au cannibalisme; s'il disparaît partout où les missionnaires anglicans étendent leur influence, on en retrouve encore la détestable pratique dans les districts de l'intérieur. Mais là même, il se dissimule, il se cache et ne se fait pas gloire de ses appétits féroces; autrefois, au contraire, on tenait à honneur de constater le nombre des victimes dévorées; parfois c'était à l'aide d'incisions successives sur des arbres ou des poteaux, souvent aussi c'était en plaçant dans les environs de la demeure du chef une pierre commémorative de chaque corps qu'il avait mangé. Un missionnaire rapporte à ce sujet le fait suivant, à peine croyable, s'il n'en attestait sérieusement la véracité. Parmi les chefs les plus renommés pour leur anthropophagie, Ra-Undreundu fut le plus fameux de tous, sans contredit; il était un sujet d'étonnement et d'horreur pour les Vitiens eux-mêmes. La fourchette dont ce monstre se servait avait mérité un nom spécial : on l'appelait *undro-undro*, une expression par laquelle on désigne une personne ou un objet supportant un fardeau pesant. Ra-Vatu, le fils de ce cannibale, se promenant, avec le missionnaire anglican qui l'avait converti au christianisme, au milieu de ses domaines héréditaires, montra des rangées de pierres placées là pour indiquer le nombre de corps humains que Ra-Undreundu avait

dévorés. On eut la curiosité de les compter, et il s'en trouva huit cent vingt-deux; si quelques-unes n'avaient pas été enlevées, on serait arrivé à neuf cents. Ra Vatu affirma que son père avait seul mangé tous ces corps, sans jamais admettre aucun convive à ses affreux festins. Une autre rangée, disposée dans le même but par un nommé Naungavuli, présentait déjà une ligne de quarante-huit pierres; la collection s'était heureusement arrêtée là, le collectionneur étant devenu chrétien. — L'anthropophagie a, du reste, chez les Vitiens, un caractère d'autant plus révoltant qu'elle ne dérive pas seulement, comme chez la plupart des tribus sauvages, d'un sentiment de vengeance poussé à son extrême limite; c'est un goût spécial, une prédilection, un raffinement de gourmandise, si on peut le dire. La chair humaine est le mets par excellence, et, pour se le procurer, il n'est pas besoin du prétexte d'une offense à punir. C'est fréquemment l'unique cause et l'unique but des guerres de village à village. Comme le mets recherché n'est pas assez abondant pour suffire à tous les appétits, les chefs se le réservent exclusivement, et ce n'est que par une faveur spéciale qu'ils abandonnent à leurs inférieurs un morceau de cette nourriture délicate.

« Après avoir passé la nuit à Naitasiri, dans la demeure de l'instituteur et avoir fait les arrangements nécessaires, nous reprîmes notre navigation en canots, bien que le temps fût assez mauvais. Dans la journée, nous vîmes sur la rive droite l'emplacement d'un village dont les habitants avaient succombé à une maladie nommée *lila*, qui prend souvent un caractère épidémique et a une certaine analogie avec la fièvre typhoïde. De l'autre côté de la rivière on apercevait les ruines d'un autre village détruit par les gens de Rewa, sur le soupçon conçu par leur chef que Ko-Mai-Natasiri aurait courtisé la reine. Dans une première rencontre, il périt peu de monde, la plus grande partie des combattants de Naitasiri ayant pris une fuite prudente. A la suite d'explications, la paix fut conclue avec Rewa, et les habitants revinrent à leur village et reconstruisirent leurs maisons, se fiant à la bonne foi de leurs adversaires. Mais, à peu de temps de là, ceux-ci les attaquèrent à l'improviste pendant la nuit, et une centaine de femmes et d'enfants furent massacrés par cette trahison, le surplus de la population s'étant enfui de nouveau.

## IV

Hommages rendus aux chefs. — Les castes de l'archipel. — Temples de l'ancien culte et maisons des étrangers.

« Nous eûmes plus d'une fois occasion, en nous promenant avec Ko-Mai-Naitasiri d'entendre le *tama* ou acclamation respectueuse, proférée non-seulement à la vue du chef lui-même, mais encore lorsqu'on approche de sa demeure. Hommes et femmes se prosternaient et restaient immobiles jusqu'à ce que nous fussions passés; les individus qui conduisaient des canots s'arrêtaient également, appuyés sur leurs pagaies, en tournant vers le chef le flanc de leurs embarcations. Après le coucher du soleil, aux termes habituels de salut, on substituait ces mots : « su mbongi sakwa » il est nuit, seigneur ! L'expression du *tama* varie selon les districts : à Naitasiri, elle rappelle quelque peu le roucoulement de la colombe : les femmes le répètent d'une voix lente et continue : les hommes, au contraire, d'un ton plus ferme et plus élevé. »

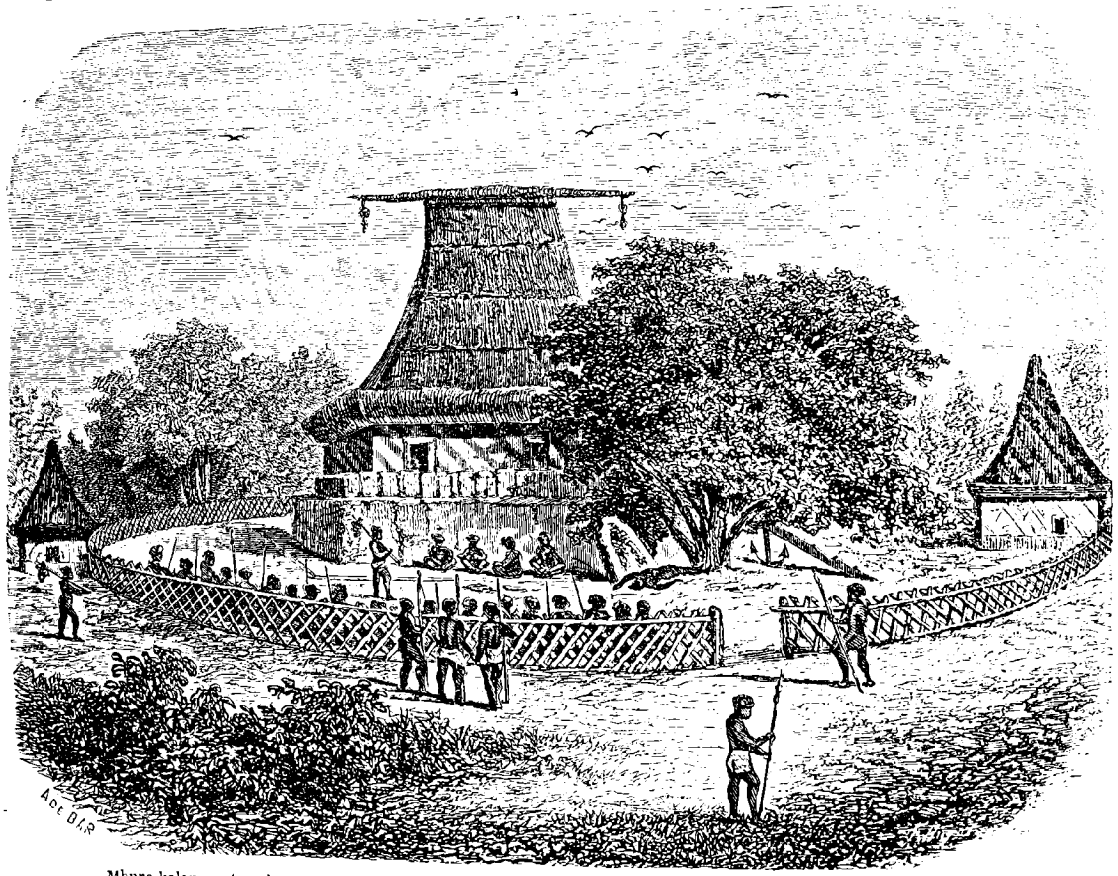
Il est curieux que le respect pour les chefs se soit toujours conservé inaltérable parmi cette population aux allures violentes, aux instincts pervers, à laquelle jusqu'ici le meurtre, le vol, le mensonge ont été familiers. Il serait difficile de trouver l'origine de cette aristocratie et de sa prépondérance autrement peut-être que dans le cours des immigrations anciennes; mais ce qui est incontestable, c'est son autorité devant laquelle on s'incline avec une profonde déférence. Aux Viti comme dans la Malaisie, il y a un dialecte purement aristocratique, notamment dans les îles de l'ouest, et on ne parle ni d'un membre de l'aristocratie, ni des actes les plus ordinaires de sa vie dans le langage usuel, mais uniquement dans un style figuré et hyperbolique. Cet hommage rendu à la supériorité des chefs se traduit à la fois par la parole et par l'action; les hommes abaissent leurs armes, prennent les bas côtés des sentiers et s'inclinent humblement au passage d'un chef, et, en sa présence, tous gardent constamment l'attitude de la soumission. Une des formes les plus bizarres de ce respect est certainement le *bale muri*, singulière coutume d'après laquelle tout inférieur qui voit son maître trébucher et tomber par hasard, se laisse choir à son tour, afin de prendre pour son propre compte le ridicule que la chute aurait pu attirer au chef. Un voyageur rapporte un exemple assez plaisant de cet usage pratiqué cette fois en son honneur. « J'avais, dit-il, à franchir une espèce de pont formé d'un tronc de cocotier jeté en travers d'un cours d'eau assez rapide; la rive que je voulais atteindre étant plus basse que celle que je quittais, ce pont avait une forte déclivité, d'autant plus difficile à suivre que le bois était humide et glissant. Comme je tentais cependant l'épreuve, un indigène s'écria avec animation : « Aujourd'hui j'aurai un fusil. » J'avais plus à faire attention à mes pas qu'à ses paroles et je ne répondis pas; mais ayant heureusement gagné le bord, je lui demandai ce qu'il avait voulu dire : « J'étais convaincu, reprit-il, que vous tomberiez en es- « sayant de passer, et je serais tombé après vous; comme « le pont est élevé, l'eau rapide et que vous êtes un « chef, vous n'auriez pu moins faire que de me donner « un fusil. »

« Nous ne terminerons pas cette digression sans indiquer les différentes classes, ou castes dont se compose la société vitienne, ce sont : 1° les souverains de plusieurs îles; 2° les chefs d'île ou de district; 3° les chefs de village et les prêtres; 4° les guerriers renommés, mais d'une naissance inférieure, les maîtres charpentiers et les chefs de pêcheurs de tortues; 5° les prolétaires; 6° enfin les esclaves capturés à la guerre : *gent corvéable et mangeable à merci.*

« A la fin de la journée nous descendîmes sur la rive

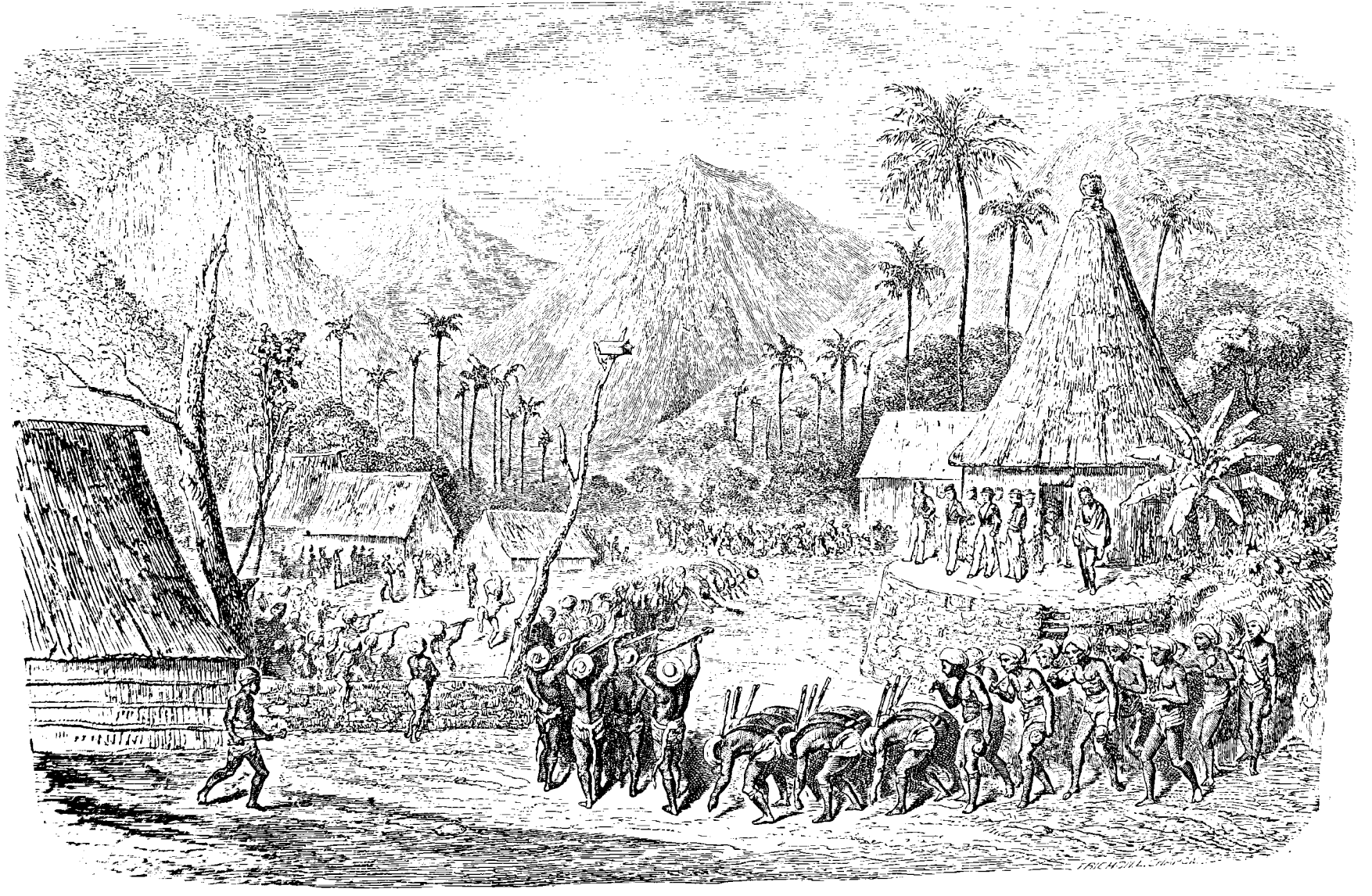
droite pour visiter le *mbure-kalou* (maison des esprits ou des dieux) et le *mbure-ni-sa* (maison des étrangers). Les deux édifices les plus importants de chaque village ont été parfois confondus et considérés comme une même construction affectée tour à tour à des usages différents. Le *mbure-kalou* est le temple, en même temps que le lieu des assemblées politiques, dont les décisions se prennent sous l'inspiration de la divinité locale et après qu'elle a été consultée par l'intermédiaire des prêtres.

Le *mbure-ni-sa*, comme son nom l'indique, est une sorte de caravansérail où l'on reçoit les étrangers et où les habitants se réunissent, mais sans aucun but d'intérêt public. — Chaque village a son temple pour la construction duquel on n'épargne aucun soin : les poutres sont recouvertes d'une espèce de cordelettes en passementerie faite avec l'écorce du cocotier, et de couleurs diverses, formant des dessins multipliés. On emploie, pour la garniture des portes et des fenêtres et pour dissimuler l'intervalle entre les solives, des roseaux rattachés entre eux avec ce même cordonnet dont on laisse les bouts pendre du plafond ; des lattes artistement travaillées supportent souvent le chaume de la toiture, dont le faîte se termine par une pièce transversale dont les extrémités dépassent de chaque côté et sont ornées de verroteries qui quelquefois descendent jusqu'à terre en longs chapelets. — Le *mbure-kalou* est ordinairement



Mbure-kalou ou temple, et scène de cannibalisme. — Dessin de A. de Bar d'après le missionnaire Thomas Williams.

placé sur un tertre qui varie en hauteur, et dont les faces extérieures sont revêtues d'une maçonnerie en pierres sèches ; on y monte à l'aide de planches épaisses profondément entaillées de façon à former des degrés. Autrefois, lorsqu'on posait les premiers piliers du temple et quand on terminait la construction, on tuait et on mangeait des corps humains. On plante autour du *mbure-kalou* des ignames, des arbres à pain, des yanggoua ou kava, dont les produits sont réservés pour les prêtres et les vieillards. L'édifice que nous visitâmes était de petite dimension, construit sur le plan accoutumé. La principale extrémité était tendue du sol aux combles d'une pièce de *masi* devant laquelle étaient posées quatre belles racines de yanggoua d'une longueur de quatorze pieds ; des troncs d'arbres, d'une circonférence de quatre à six pieds, formaient les piliers d'appui, et les murailles se composaient de roseaux ou bambous réunis par d'élégantes cordelettes habilement tissées ; les poutres du plafond étaient cachées par des roseaux également attachés par des cordages dont les lignes, alternativement noires et blanches, dessinaient de gracieuses arabesques. Les vases à l'usage des mbeti ou prêtres, ainsi que des lances et des harpons sculptés, de larges éventails et d'autres offrandes du même genre, étaient accrochés aux murs ; enfin, au centre du temple, on apercevait une longue pierre étroite dressée debout, souillée de taches rouges



Danse de guerriers vitiens. — Dessin de Doré d'après Wilkes.

évidemment laissées par des doigts ensanglantés, et autour de laquelle étaient suspendus des débris de yanggoua.

« Le mbure-ni-sa ou maison des étrangers, comptait environ cinquante pieds de long sur vingt et un de large. Un beau tronc de maks-oui, arbre d'un port droit et élevé, formait la poutre principale de la toiture. De chaque côté, à l'intérieur du mbure, étaient disposés, pour dormir, des emplacements garnis de nattes posées sur une couche de feuillage et d'herbes sèches. Les jeunes gens du village passent souvent la nuit dans cet édifice, mais ils sont toujours prêts à céder la place aux étrangers, politesse hospitalière fort appréciée de ceux qui ont à en profiter.

« De Viti, nous remontâmes à Notaika, localité de la rive gauche, naguère dévastée par un parti de la tribu de Naitasiri : mais elle venait d'être reconstruite. La population de cet endroit, autrefois considérable, venait d'être décimée par le lila qui avait éclaté avec un caractère épidémique parmi la tribu. Le chef, un homme jeune encore, parcourait incessamment toutes les localités environnantes afin de surveiller l'enlèvement des corps morts qui étaient immédiatement jetés dans la rivière. Comme cette opération s'accomplissait sans un examen bien scrupuleux, en leur passant une corde au cou pour les traîner dans l'eau, il y eut sans doute plus d'un moribond ainsi étranglé avant d'avoir rendu le dernier soupir..

« A mesure que nous avancions, le pays s'élevait, et, des courants formés par les sources des montagnes, rejoignaient fréquemment la rivière.

« En approchant de Matai-Mati, un grand nombre d'individus armés de massues et de lances apparurent sur les rives en poussant les cris les plus sauvages; sans la présence des femmes et des enfants qui est toujours un signe de paix, cette réunion, pour quiconque n'eût pas été familiarisé avec le caractère vitien, aurait eu un aspect des plus menaçants. Nous gagnâmes le village où Ko-mai-Naitasiri nous avait précédés et, tandis que nous nous reposions dans la maison des étrangers, il conférait avec le chef pour prendre rendez-vous vers un affluent du Wai-Levu, le Muna-Ndonu, où nous devions nous arrêter pendant la nuit. L'affaire réglée, et un rapide coup d'œil jeté sur le village, nous continuâmes notre voyage.

« Au village de T'an-Sa, situé à l'entrée du Muna-Ndonu, nous fîmes de nouveau une station dans le *mbure* afin d'attendre l'arrivée du chef de Virra à qui nous avions envoyé un messager.

« Les indigènes, cependant, se montraient successivement un à un et s'aventuraient, par degrés, à s'approcher de nous pour voir les *papalangis* ou étrangers. Une grosse racine de yanggoua fut alors offerte au chef qui nous accompagnait et reçue par lui selon l'étiquette des Viti, avec de singuliers témoignages de reconnaissance. Le chef remercia à peu près en ces termes :

« Je pose la main sur cette racine de yanggoua, en déclarant que la paix règne dans Viti et que l'Évangile s'étende sur cette terre. » La foule répondit par ce cri d'approbation : *E mana ndina, ndina!* expression équivalente à notre *amen!*

« Les jeunes gens du village réunis pour saluer l'arrivée des étrangers, se groupèrent en frappant des mains et répétant : « Salut au chef qui vient avec des intentions « pacifiques! » Le chef dit alors qui nous étions, quel était le but de notre mission, et fit un récit détaillé de notre voyage jusqu'à ce jour. Tandis qu'il parlait, un des assistants approuvait aux passages les plus intéressants du discours, par des : *io sakwa*, oui, monsieur!; *sa virakva sakwa*, très-bien, monsieur! Le discours par lequel on répliqua à cet exposé se composait d'une succession de sentences énergiques, commençant avec une sorte d'hésitation émue et se terminant brusquement par un éclat de voix. L'emphase longuement développée est la figure dominante de la rhétorique vitienne. Les habitants des Viti ont beaucoup de prétention à l'éloquence; mais ils y réussissent moins qu'à la conversation familière.

## V

Science géographique des Vitiens. — Musique et danse.

« Le chef du village de Viria fit son apparition dans la soirée, et à son arrivée on répéta tout le cérémonial dont nous avions été précédemment témoins. C'était un homme de nuance très-foncée, vigoureux, bien proportionné et de beaucoup supérieur à tous ceux qui l'entouraient. Pour tout costume, il portait une pièce de *masi* serrée autour des reins, et dont un pan, ramené par devant, pendait sur ses cuisses. Son épaisse chevelure, cette partie de leur toilette où les Vitiens étalent le plus volontiers leur coquetterie, et dont l'arrangement capricieux varie à l'infini, était relevée avec art et affectait la forme d'un turban naturel. Nous offrîmes du thé, du biscuit et du tabac aux chefs; mais n'en ayant apporté qu'un faible approvisionnement de Naitasiri, nous fûmes obligés d'en être plus économes qu'ils ne l'auraient peut-être désiré. Dans la conversation qui s'établit alors, nos convives exprimèrent toute leur satisfaction, par le rapprochement élogieux qu'ils firent entre les agréments que l'existence civilisée procure aux papalangis et le mode de vivre aux îles Viti; cependant, selon toute vraisemblance, il dut entrer plus de politesse envers nous que de sincérité dans cette flatteuse comparaison. La vanité nationale est, en effet, un des traits dominants du caractère des Vitiens; leur orgueil à cet égard ne le cède en rien à celui des Chinois, et comme eux, ils considèrent leur pays comme le centre du monde; aussi les vérités géographiques leur sont-elles particulièrement désagréables. Si on leur montre un globe terrestre, ils l'examinent d'abord avec un minutieux intérêt; mais aussitôt qu'ils ont remarqué la différence d'étendue entre leur archipel et les grands continents voisins, tels que l'Asie ou l'Amérique, leur plaisir s'évanouit et ils s'écrient avec un sourire forcé : « Ah! notre terre n'est pas plus large que le saut d'une « puce. » leur conviction n'en est d'ailleurs pas ébranlée, et en rejoignant leurs camarades ils déclarent bien vite que ce globe « n'est qu'une boule de mensonge. » Sentant qu'ils ne sauraient être sincères en pareille matière, ils se persuadent facilement, par forme de consolation,

que les hommes blancs ne le sont pas davantage en parlant de leur pays. On ne sera pas non plus surpris qu'un Vitien, qui a voyagé au loin, n'obtienne qu'une estime médiocre ; la supériorité de ses connaissances, blessante pour ses chefs, le rend insupportable à ses égaux. On rapporte à ce sujet qu'un homme de Rewa, ayant visité les États-Unis, reçut à son retour l'ordre de dire si le pays des blancs était préférable aux Viti, et en quoi. Il s'en défendit d'abord, prévoyant sans doute l'issue de cet interrogatoire ; on insista cependant, mais à peine avait-il commencé son récit, qu'un des auditeurs s'écria : « Voilà un impudent gaillard! » un autre ajouta aussitôt : « Allons donc ! c'est un insigne menteur. » Un troisième, plus exaspéré, réclamait la mort du fâcheux narrateur : « Il est naturel, dit-il, qu'un étranger parle « de la sorte, mais c'est impardonnable pour un homme « des Viti. » L'indigène désappointé, trouvant si peu de sympathies pour ses impressions de voyage, se hâta de battre prudemment en retraite, laissant ses vaniteux compatriotes se calmer à loisir.

« Comme la soirée avançait, je construisis une flûte grossière avec un bambou, et aux sons que j'en tirai, M. Milne exécuta la danse des sabres des Highlands, en s'enveloppant des amples plis d'une pièce d'étoffe indigène, qui, pour un instant, lui procura la douce illusion de se croire encore revêtu du plaid national. Deux tiges de cannes à sucre croisées à terre, figuraient les larges claymores. La rare agilité que M. Milne apporta à cet exercice excita le vif étonnement des naturels, en même temps qu'elle agissait si efficacement sur lui, que bientôt la transpiration ruissela en grosses gouttes sur son front. Les jeunes gens du village, excités par cet exemple, se livrèrent à toute une série de sauts gymnastiques qui prouvaient leur haute faculté d'imitation, et la fête se termina par une danse improvisée.

« La danse, ce plaisir également familier aux nations civilisées et aux tribus sauvages, est certainement un des passe-temps les plus populaires des îles Viti. Le chant sur lequel on la règle, habituellement d'un rhythme monotone, rappelle par ses paroles, soit un fait actuel, soit un événement historique ; les mouvements des danseurs sont d'abord lourds, puis animés, accompagnés de gestes des mains et d'inflexions du corps. Il y a toujours un chef de bande, et parfois on introduit dans le cercle un bouffon dont les grotesques contorsions provoquent de joyeux applaudissements. Dans les danses régulières des solennités vitiennes, on compte invariablement deux troupes, l'une de musiciens, l'autre de danseurs ; les premiers sont ordinairement au nombre de vingt ou de trente, et les seconds réunissent fréquemment cent ou deux cents individus. Ceux-ci, couverts de leurs plus riches ornements, portant en outre la massue ou la lance, accomplissent une suite d'évolutions diverses, marches, haltes, pas, qui feraient supposer aisément à un étranger qu'il s'agit plutôt d'un exercice militaire que d'une danse. A mesure que le divertissement approche de son terme, la rapidité s'accroît, les gestes prennent plus de vivacité et de violence, en même temps que les pieds frappent lourdement le sol, jusqu'à ce qu'enfin les danseurs hors d'haleine poussent le cri final : *Wa-oo*, et le mouvement s'arrête.

« Les jeux se prolongèrent ainsi une partie de la nuit, et ce n'est que fort tard qu'on songea au repos. Après avoir confié nos paquets à la garde de quelques indigènes, nous nous retirâmes dans le *mbure-ni-sa*, où nous nous étendîmes sur les couches revêtues de nattes, tandis que plusieurs résidants du village qui nous avaient suivis cherchaient çà et là un coin pour reposer. Aussi, en y comprenant notre propre escorte, j'estime que la maison des étrangers donna bien asile à une cinquantaine de personnes. Des feux entretenus dans les foyers établis à côté des lits de feuillage maintenaient une chaleur douce dans l'édifice.

« Le lendemain, malgré une pluie battante, nous nous remîmes en route pour Salaira, en saluant nos hôtes d'une décharge simultanée de pistolets revolvers, qui provoqua de bruyantes acclamations de surprise de la part des spectateurs de cette salve improvisée. En remontant la rivière, nous visitâmes sur la rive droite une manufacture de *turmeric* ou curcuma.

## VI

La rivière sanglante. — Paysages. — Triste sort des veuves. Traditions locales. — Sorcellerie.

« Un grand nombre de femmes étaient activement occupées de cette fabrication. Les fosses creusées dans la terre pour conserver la plante sont garnies d'herbes et de feuilles de bananier, de façon à préserver les parties juteuses. La racine, grillée, est ensuite placée dans le fond d'un canot où on la racle et où on la presse dans un panier revêtu de feuilles de fougères ; le résidu est recueilli dans des bambous et exposé à l'air durant plusieurs jours, jusqu'à ce que la partie liquide surnage et puisse être séparée du sédiment tombé au fond. La composition qu'on obtient ainsi sert quelquefois d'aliment, mais plus habituellement on l'emploie pour en enduire le corps des femmes en couches, ceux des amis décédés et enfin les veuves avant de les étrangler. Le safran est, assure-t-on, très-abondant dans ces districts et fort estimé dans tous les autres.

« La rivière que nous remontions, considérablement gonflée par suite des dernières pluies, a été le théâtre de luttes fameuses dans le pays, et auxquelles les tribus du district de Naitasiri se sont fréquemment mêlées ; le sang humain a été répandu avec une telle abondance dans ces lieux, que les naturels ont donné à la rivière le surnom expressif de Rivière de sang. Sur notre passage, le chef nous indiqua l'emplacement de plusieurs villages détruits durant les guerres précédentes, et à chacun d'eux se liait le récit de cruautés révoltantes. Aussi le pays, jadis très-peuplé, était-il maintenant presque désert par suite de ces luttes.

« La force du courant entravait souvent notre navigation, et le lit de la rivière, modifié incessamment par les crues, ne présentait qu'un chenal fort incertain. Tou-

tefois les pluies, incommodes à tant d'égards, eurent au moins cet avantage de nous permettre de remonter en canot plus loin qu'on ne le fait ordinairement; mais il fallut tous les efforts et toute l'agilité des jeunes gens qui dirigeaient nos embarcations pour surmonter la violence du flot, et plus d'une fois ils furent obligés de se mettre à la nage pour les remorquer avec une corde. Des arbres entiers étaient emportés par la masse des eaux, et d'autres, à moitié déracinés, surnageaient en se balançant au milieu de la rivière. A un demi-mille environ de ce passage, nous remarquâmes un petit *soro*, variété d'offrande dédicatoire placée pour se rendre propice le dieu de cette localité. Ce soro se composait de feuilles de makita disposées en cône et surmontées d'un morceau de bois; nous en vîmes d'autres consistant en légers paniers de bambous tissés pour la pêche. Nous rencontrâmes, à peu de distance, Vere-Malumu, frère du chef de Salaira, et présidant à la construction d'un *lavo*, sorte de four creusé dans la terre pour faire cuire l'igname, le porc et parfois des corps humains. Notre ami Ko-Mai-Naitasiri nous introduisit près de Vere-Malumu avec l'étiquette d'usage, et la présentation se termina par une distribution de pipes et de tabac, qui rendit bientôt plus faciles ces nouveaux rapports.

« D'une hauteur voisine où nous nous rendîmes, M. Watherouse et moi, nous aperçûmes, à trois milles d'éloignement à peu près, dans la direction ouest-nord-ouest, le pic élevé qu'on nomme *Mbuggi-Levou*, dont la cime atteint une hauteur de 1145 mètres; au nord-nord-ouest on nous signala un groupe de montagnes appelées Lutu distant d'environ trente milles, et d'où sort la rivière Wai-Ni-Mbuka pour se jeter dans le Vluna-Ndonu, qui arrose la région centrale de Viti-Levu.

« Poursuivant notre marche nous parvînmes à Wakandua, petit village construit sur une colline environnée de bois et d'eau vive, dans la plus agréable situation. Nous fûmes accueillis avec les démonstrations ordinaires : discours approprié à la circonstance, salut et offre de racines de yanggona. Le *calis* ou tambour retentit, comme remercîment pour le présent d'une hache faite au chef, et aussi pour nous rendre honneur. Des danses et des exercices gymnastiques remplirent la soirée, à la grande joie des indigènes, dont les exclamations admiratives aux choses les plus ordinaires prouvaient le peu de relations qu'ils avaient encore eues avec les Papalangis.

« Le jour suivant, à la suite d'une marche, fréquemment interrompue par de fortes averses, et par des passages difficiles, que formaient les nombreux détours de la rivière, et durant laquelle nous reconnûmes, sur la rive droite, un affluent qui descend de la base septentrionale de Mbuggi-Levou, dont il contourne le revers oriental pour se rendre au Wai-Sidina que nous suivions, nous atteignîmes enfin le district de Salaira et, non sans peine, la hauteur sur laquelle est situé le village de Vu-ni-Mbua, chef-lieu du district et résidence du chef. Les dernières pluies avaient rendu le terrain si humide que nous conservions à peine notre équilibre, même en nous aidant de « titakos » longs bâtons ou cannes dont les naturels de ce district font usage dans toutes leurs courses.

« Comme nous approchions du village, la population vint au-devant de nous pour nous offrir de l'eau fraîche contenue dans de longs bambous pour laver nos pieds; cette cérémonie préliminaire accomplie, on procéda à la présentation officielle, selon toutes les formes usitées; et c'est alors seulement qu'il nous fut permis de nous installer dans la maison des étrangers.

« C'était une construction oblongue, d'aspect bizarre, composée de deux bâtiments distincts juxtaposés et réunis au point de contact des deux toits, par un vieux canot qui semblait faire office de gouttière pour l'écoulement des eaux pluviales : à l'intérieur, les dispositions n'étaient pas différentes de celles que j'ai précédemment décrites; bientôt le tambour fut apporté et son roulement célébra notre arrivée; nous voulûmes répondre à cette politesse par l'offre que nous fîmes au chef de deux dents de baleine, de haches et de lanternes.

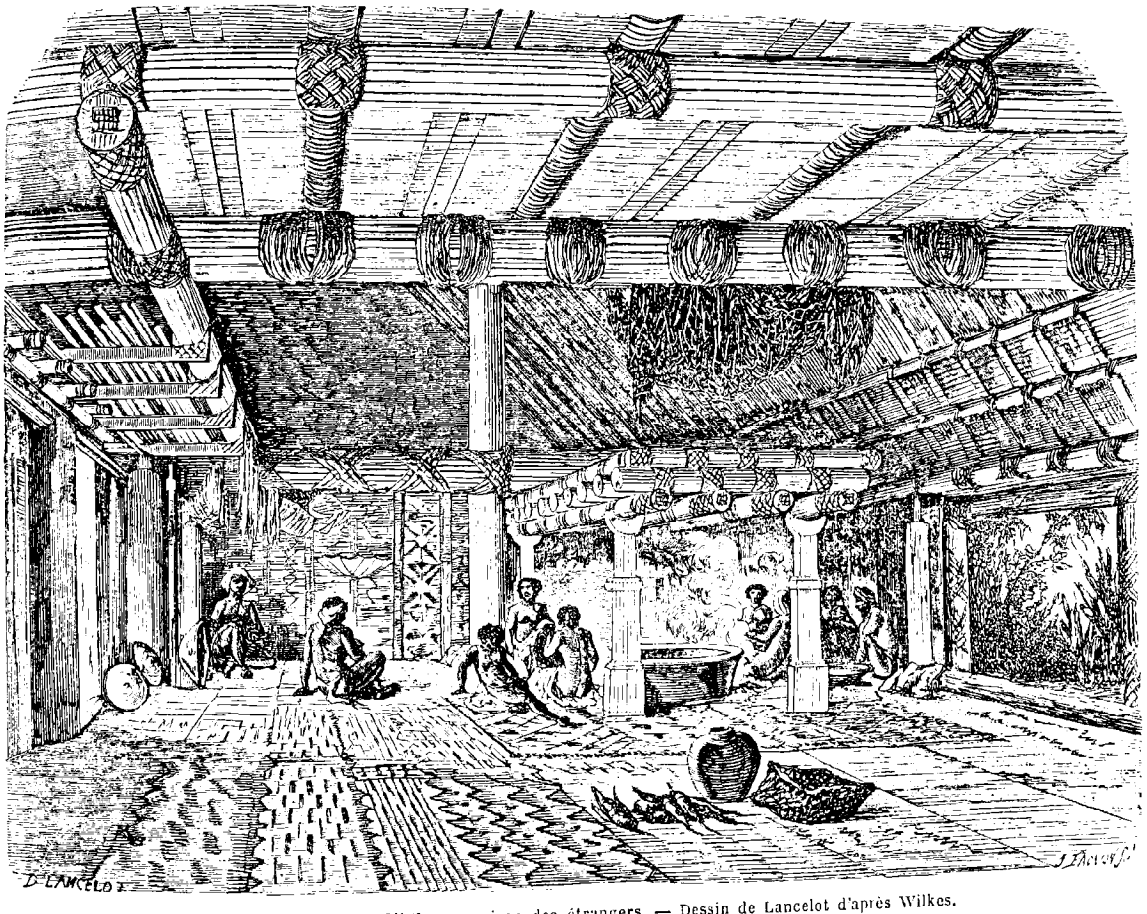
« Profitant d'une éclaircie, nous montâmes, pour prendre une vue d'ensemble de la contrée, sur une élévation voisine de la ville, et à deux milles du Mbuggi-Levou qui fermait l'horizon de ce côté. Le pays environnant présentait une vue extrêmement pittoresque, spécialement vers la région des montagnes : à gauche se dressent les pics élancés du Mbuggi-Levou, environnés d'un massif de montagnes à la cime dentelée. Sur la droite, on découvre au loin des chaînes s'échelonnant les unes au-dessus des autres, et se dégradant par teintes délicates sur le fond du ciel jusqu'à l'extrême limite de l'horizon. La rivière, enfin, qui serpente au fond du vallon, anime de son mouvement ce charmant tableau. Quand on embrasse du regard l'ensemble de ce paysage que l'inondation couvre de ses flots, à certaines époques de l'année, on comprend aisément que le lit de la rivière varie incessamment, et on s'explique ces rives changeant de physionomie et présentant alternativement une forte berge escarpée, tandis que l'autre rive, prenant un niveau bas, s'efface pour ainsi dire en une vaste pelouse presque entièrement privée d'arbres.

« Nous étant assis, par une agréable soirée, sur un banc de gazon, nous nous vîmes bientôt entourés de naturels qui nous accablaient de questions au sujet de Sa très-gracieuse Majesté la reine Victoria. Quand nous leur eûmes appris que nous avions un hymen spécial pour implorer les bénédictions du ciel en faveur de notre souveraine, ils exprimèrent un vif désir de le connaître, et cédant à leurs instances, nous entonnâmes le *God save the Queen* à leur grand applaudissement.

« Nous apprîmes que la coutume d'étrangler les veuves était encore en pleine vigueur dans le district de Salaira. Le chef, gentilhomme dont le nom ne renferme pas moins de quatorze syllabes, essaya d'abord de le nier, puis finit par en convenir, et il écouta avec faveur M. Waterhouse qui l'engagea fortement à renoncer à ce détestable usage. Dans la plupart des districts que nous avons traversés, aussi bien que dans le Salaira, nous avons trouvé les pratiques de la sorcellerie très-répandues. Ainsi lorsqu'un individu

désire la perte d'un ennemi, il s'adresse à un sorcier; celui-ci tout d'abord se fait remettre soit des débris d'aliment, soit des lambeaux de vêtements de la victime dévouée, et en les mettant en contact avec certaines feuilles vénéneuses, les indigènes pensent obtenir la mort de la personne contre qui se fait le sortilége : on désigne ces actes de sorcellerie, dans lesquels on a une rare confiance, du nom de : « Vaka-Ndrau-ni-Kau-Tacka, » ce qui peut se traduire exactement par « la conjuration pratiquée par les feuilles. » Les maîtres de cet art redouté inspirent un singulier effroi et obtiennent un respect profond dans les villages où pénètrent leur mystérieuse renommée. En certaines occasions, lorsque quelque objet a été dérobé et que le larron demeure inconnu, on a recours à ce moyen pour le découvrir et le punir.

« Un des hommes qui nous accompagnaient avait été témoin, à ce qu'il racontait, d'une épreuve de ce genre, à propos d'un vol de racines de yanggoua. L'épreuve avait été pratiquée en mettant en contact des débris de la précieuse racine, laissés sur le terrain avec une plante vénéneuse; aussitôt que le bruit de l'opération magique se fut répandu, deux individus furent frappés d'une maladie dont les suites leur devinrent fatales, et avant de mourir ils avouèrent qu'ils étaient les voleurs. Toutefois, le narrateur nous fit remarquer qu'on ne constata chez eux aucun mal caractérisé, et, dans son opinion, il attribuait leur mort à une crise nerveuse et aux terreurs superstitieuses dont ils avaient été saisis.



Intérieur d'un *Mbura-Ni-Sa* ou maison des étrangers. — Dessin de Lancelot d'après Wilkes.

« Le 28 août, dans la matinée, nous quittions le district de Salaira, montés dans nos canots, contenant chacun trois personnes, et nos provisions portées sur un bateau plus petit. Parvenus à Nondo-yavu-na-ta-thaki, village sur la rive droite du Wai-Ndina, nous fûmes bientôt tranquillement assis dans le Mbure-ni-sa. L'édifice vaste et confortablement aménagé était de beaucoup le plus spacieux et le plus commode de tous ceux que nous eussions vus. Deux vieillards, dont l'un avait été dans son temps un hardi combattant, représentèrent seuls d'abord la population auprès de nous. Ils nous adressèrent plusieurs questions sur le christianisme, en déclarant qu'ils ne l'adopteraient qu'autant que Ko-mai-vuni-mbua, le chef de la Salaira, leur en donnerait l'exemple.

## VII

Le Tabou. — Éclairage public et privé. — Croyances religieuses. Origine du feu. — Les *inculnérables*.

« Nous avions aperçu en dehors du mbure divers petits objets bizarres, consistant en pierres rondes, teintes en jaune avec du safran et posées sur de petits tas de feuilles de fougère. Nous supposâmes d'abord que c'était l'emblème de quelque divinité, et le chef Naitasiri, dans cette

opinion, plaça son pied avec mépris sur l'une d'elles, sans cependant les renverser. On nous apprit plus tard que les porcs de la localité étaient *tabou*, et ces pierres avaient été ainsi disposées afin d'en avertir les étrangers. Ceci me rappela un *tabou* sur les nattes, que j'avais remarqué dans la ville de Viti. Là l'interdiction était indiquée par des mâts au haut desquels on avait attaché quelques-uns des matériaux dont on tisse les nattes, et une coquille de triton couronnait le tout. Je fus frappé alors de l'analogie qu'offrait ce *tabou* avec ceux que nous avions remarqués sur les noix de cocos à l'île des Pins, qui fait partie de la Nouvelle-Calédonie.

« Le district où nous nous trouvions ne produisant pas d'huile de coco, on y supplée pour l'éclairage avec la gomme qui découle du dammara, arbre résineux. En langue figienne, cet arbre se nomme ndakua-ndina. On en distingue de deux sortes : le ndakua-leka (court) et le ndakua-mbulavu (haut). Le premier, d'une apparence ramassée et rabougrie, le second, d'un port remarquablement élancé. On attribue cette différence, dans le pays, aux circonstances d'exposition, de sol, etc. Lorsqu'on a recueilli la gomme qu'il livre en abondance, on la pétrit en pastilles d'environ 2 pouces (0,05 environ) de longueur, et on les brûle l'une après l'autre aussi longtemps qu'on désire de la lumière. On se sert également d'un autre moyen moins primitif, en construisant avec un éclat de bois entouré d'écorce une sorte de chandelle grossière. Souvent aussi, on enveloppe la gomme de feuilles, et reliant le tout avec un jonc ou toute autre matière fibreuse, on s'en sert comme d'une torche pour passer, durant la nuit, d'un lieu à un autre. Lorsqu'on brûle la gomme selon la méthode dont j'ai parlé en premier lieu, on la place dans des vases en terre afin d'empêcher la substance en ignition de se répandre et de mettre le feu aux matières sèches, ce qui entraînerait promptement l'incendie de toutes les maisons et du village. Nous nous rendîmes alors compte de l'usage d'une large pierre de forme conique, creusée à son sommet, que nous avions aperçue dans la maison des étrangers à Salaira, et dont l'emploi était resté jusque-là un problème pour nous. La gomme produite par l'arbre à pain diffère essentiellement de celle du dammara, et par sa nature et par son usage. Au moment où elle s'échappe de l'incision faite à l'arbre, elle est légère et limpide ; mais quand on l'a recueillie dans un vase, elle ne tarde pas à se séparer, comme le sang, en deux parties : l'une coagulée, solidifiée, tombe au fond du vase, et l'autre, complétement liquide, surnage. On jette cette dernière, et le résidu est mis dans l'eau froide pour qu'il prenne plus rapidement sa consistance, et on la conserve en pains arrondis pour en user comme d'un ciment, mais non pas sans lui faire encore subir quelque préparation. Lorsqu'on la pétrit pendant un certain temps, à un degré de chaleur déterminé, elle devient excessivement malléable et en même temps si tenace, qu'elle s'attache aux doigts au point de ne plus s'en enlever ; on remédie, du reste, à cet inconvénient, en s'imbibant les mains de l'huile extraite de la noix de coco.

« Nondo-yavu-na-ta-thaki est sur l'emplacement d'une ville autrefois très-peuplée, aujourd'hui disparue. Il ne nous fut pas possible d'obtenir de renseignements exacts sur la cause de sa destruction ; tout ce qu'on nous en apprit c'est que les habitants étaient renommés pour la fabrication des lances. On raconte qu'ils avaient l'habitude, en partant le matin pour le travail, de démonter leurs maisons et de les relever le soir à leur retour. Les chefs de la côte brûlaient si régulièrement en quelque sorte les demeures à peine construites de ces pauvres gens, qu'ils avaient reçu cette bizarre et longue dénomination : « Les gens dont l'occupation est de couper des « bois pour leurs maisons. » Les habitants actuels ayant abandonné un district voisin de la côte, par suite de guerres locales, avaient fixé leur séjour dans ce village ruiné, qu'ils avaient entièrement reconstruit.

« De toutes les informations prises par M. Waterhouse, il semble résulter que les seules divinités de ces tribus que nous parcourions, sont les esprits de leurs ancêtres. En d'autres parties des îles Viti, outre le culte des esprits des morts, on reconnaît encore l'existence d'autres dieux qui méritent plus justement ce nom. Dans les districts de la côte plus particulièrement les *Katoavous* ou dieux qui n'ont pas eu de naissance, sont les seuls qu'on adore. Plusieurs tribus de l'intérieur, bien que ne rendant aucun hommage à la divinité principale Ndengéi, en admettent cependant l'existence ; elles en ont reçu la tradition d'un district de l'ouest, appelé Ra-au-ruggi-ruggi. Ce fait porterait à penser, selon l'opinion de M. Waterhouse, que ce district a fourni le fonds commun des croyances de la race vitienne, ou du moins que les naturels des autres districts sont des immigrants dont les idées religieuses procèdent de cette souche primitive. C'est de ce district que vient, dit-on, la connaissance du feu et son usage, ainsi que l'art de l'obtenir par le frottement de deux morceaux de bois. La viande et toute la nourriture, d'abord mangées crues, d'après la tradition, semblaient désagréables au goût ; un des fils de Ndengéi ayant frotté deux pièces de bois l'une contre l'autre, produisit alors du feu et fit cuire ses aliments ; c'est ainsi que la notion de cette précieuse ressource se répandit. Les naturels de Tonga ont une tradition semblable à ce sujet.

« Quelques localités se vantent de posséder des prophètes ou devins, complétement distincts des prêtres, et qu'ils appellent « les hommes qui prédisent les événe- « ments futurs. » Un de ces personnages vint s'asseoir près de nous dans le mbure-ni-sa, et notre chef lui fit un accueil empressé, le complimentant d'un « sa-laluma » (à vous mon amitié).

« Nous primes congé de nos amis de Nondo-yavu-na-ta-thaki le 29 août, et ayant remonté la rivière sur un parcours d'environ dix milles, à travers le plus pittoresque pays de montagnes, rencontrant çà et là, tantôt des rapides, tantôt des hauts fonds, nous arrivâmes au village de Na-soivau, fameux pour ses sources chaudes. L'une d'elles tombait en bouillonnant du sommet d'une masse irrégulière de rochers, qui probablement avaient

autrefois formé un barrage naturel. La température de cette eau était d'environ 106° (41°,11 centigrades); elle s'amassait dans un large enfoncement au-dessous du rocher, où elle formait un délicieux bain naturel. A quelque distance de celle-ci, nous visitâmes une autre source dans laquelle le thermomètre monta de 2° plus haut, et qui se précipite, comme la première, du sommet d'une masse remarquable de roches de nature de brèche, dont la surface, richement nuancée, offrait le plus bel aspect. Les indigènes prétendent que les eaux exhalent parfois une odeur désagréable ; mais nous n'eûmes pas lieu de le remarquer pendant tout le temps de notre séjour.

« Na-seivau était autrefois renommé pour ses cocotiers; mais ils ont été détruits, aussi bien que l'arbre à pain et autres bois de première utilité par les guerriers ennemis, selon la coutume des Vitiens. La tribu de Naseivau était constamment en guerre avec les gens de Namasi, et les ossements très-soigneusement dépouillés de ceux de ces derniers qui succombaient, furent longtemps suspendus en signe de victoire aux arbres qui entourent la ville. Mais les Namasi surprirent le village dans une rencontre heureuse, et après avoir enlevé les restes de leurs frères pour les ensevelir, ruinèrent à demi Na-seivau. Du reste dans les districts de l'intérieur, on ne rencontre ni cocotier ni arbre à pain, et cela, dit-on, ne tient pas à l'indolence des habitants, mais à leur ignorance presque complète de l'emploi de ces arbres. L'igname n'y est pas non plus cultivée en aussi grande quantité que sur la côte.

« Il n'y avait pas plus de deux mois que Kura-Nduanda, le chef de Namasi, ayant réuni ses hommes, était venu pour attaquer une ville rebelle, et, pour cette expédition, il avait réclamé et obtenu l'alliance des gens de Salaira. L'armée alliée se porta à l'attaque de la ville; mais, sauf les *invulnérables* de Salaira, pas un des assaillants n'osa s'avancer à portée de la mousqueterie. Les invulnérables cependant marchèrent hardiment d'abord ; mais l'un d'eux ayant été frappé à la tête par une balle, toute l'armée, consistant en quelques centaines d'hommes, s'enfuit ignominieusement.

« Les invulnérables (*vaka-thuru-kalou-vatou*) dont je viens de parler, sont des individus qui, dans la conviction qu'ils sont inspirés par quelque divinité et rendus par son influence inaccessibles aux coups de la lance et à l'atteinte des balles, ont la réputation d'accomplir les actes les plus hardis et de ranger ainsi la victoire de leur côté. Avant l'introduction des armes à feu dans l'archipel, ces guerriers étaient en effet fameux par leur indomptable courage ; mais l'habile emploi du mousquet a singulièrement refroidi leur ardeur. Parmi les démentis qu'a ainsi reçus la superstition des Vitiens, nous citerons ce qui s'est passé à Kasuru. Les invulnérables dirigeaient l'assaut et marchaient bravement à la tête des guerriers, quand une balle traversant le large éventail qu'on porte en ces occasions comme une sorte de bouclier, frappa le premier invulnérable, et sept autres tombèrent morts successivement dans la tentative d'escalade. Les chefs furent tellement irrités de cette déconvenue, qu'ils voulaient assommer le prêtre qui, en désignant ces hommes comme invulnérables, avait trompé le peuple. La fuite heureusement sauva le malencontreux prophète.

« Les racines du kaili, sorte de plante rampante, sont employées comme articles d'alimentation par les gens de Sulaira. La racine est d'abord bouillie, puis pelée, raclée, écrasée, trempée dans l'eau et bouillie de nouveau. Elles renferment, assure-t-on, dans leur état primitif, un principe amer et probablement vénéneux qui exige ces préparations avant qu'on puisse en faire impunément usage.

## VIII

Encore le cannibalisme. — Arrivée à l'extrémité du bassin de la Rewa. — Retour vers la mer.

« Peu de jours avant notre passage, un grand canot de Navua, mis à l'eau pour la première fois, fut attaqué par une flottille d'embarcations de Serua; on lui tua un homme, qui tomba par-dessus bord. Les embarcations de Serua se dispersèrent ensuite, et le canot, à son retour, mit à terre un détachement qui devait chercher à surprendre l'ennemi : ce détachement tomba sur une bande de sept individus, deux s'échappèrent, on en tua quatre, et on fit un prisonnier. Ce malheureux fut presque aussitôt jeté, vivant, dans un immense chaudron, après que Koro-Nduandua lui eut adressé quelques paroles pour lui expliquer qu'ayant méchamment mis en pièces un de ses sujets, il devait être puni comme il le méritait. On mangea la plus grande partie des morts à Navua; on distribua cependant une partie de cette abominable nourriture aux sujets montagnards du chef.

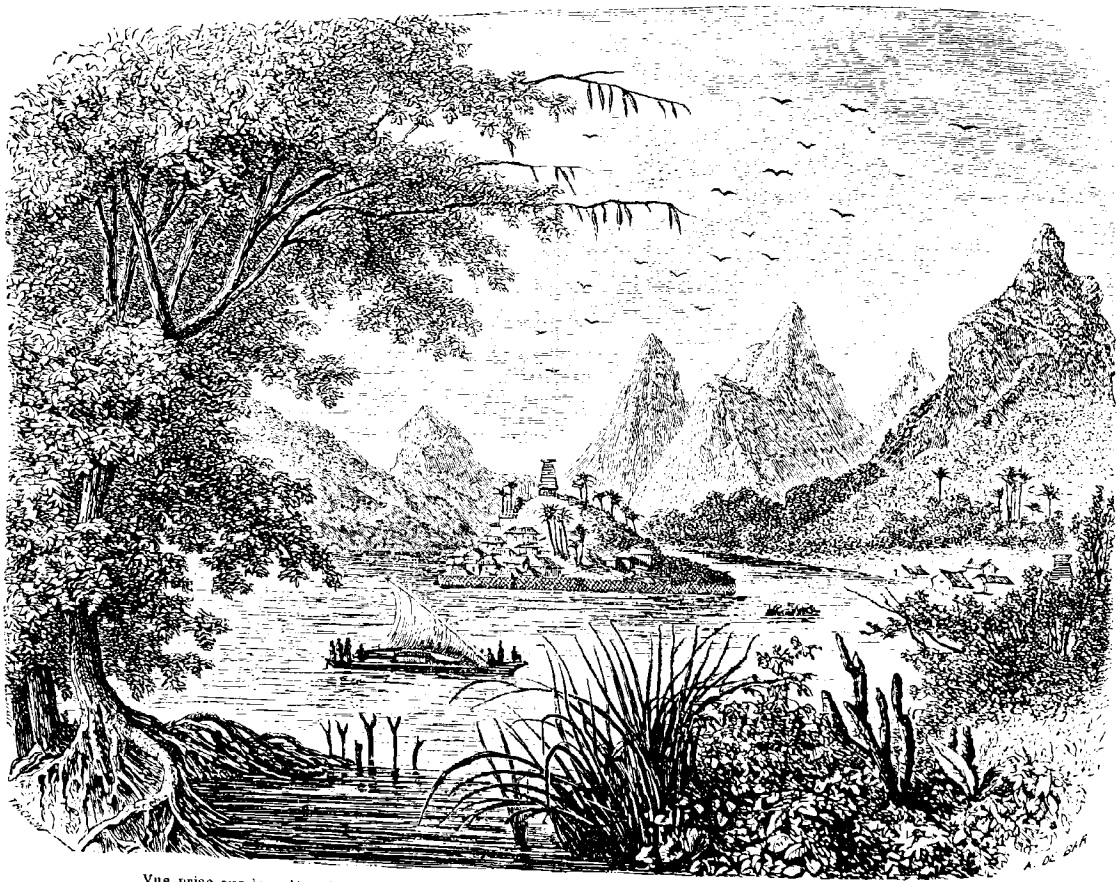
« Le 30 au matin, après quelques pourparlers avec le chef Na-Ulu-Matua, on apporta à notre *mbure* un genou humain, déjà cuit et provenant du cadavre dont nous venons de parler. Une incision pratiquée sur le côté avait permis d'enlever les os; le tout était soigneusement enveloppé dans des feuilles de bananes, de façon qu'on pût le faire réchauffer chaque jour, opération nécessaire à la conservation. C'est le seul, des six paquets de chair humaine envoyés à Namasi, que nous ayons pu voir.

« M. Waterhouse parla très-éloquemment au chef, en cette occasion, lui montrant tous les maux qui résultent du cannibalisme : le sauvage était fort honteux de lui-même, on ne pouvait en douter; mais ce que je vis tout aussi clairement, c'est que s'il désirait tâter de ce morceau friand, nous avions bien peu de chances de le lui voir manger; pour moi, je fus convaincu et ne désirai pas avoir d'autre preuve, *de visu*, du cannibalisme aux Vitis.

« Autre trait des mœurs locales. A notre arrivée à Namasi, nous apprîmes qu'un jeune homme encore imberbe s'était enfui avec sa tante, la femme d'un petit chef. Après avoir passé quelques jours dans les bois, ils se hasardèrent à entrer dans une ville près de Namasi; mais malheureusement pour eux, le frère de la femme se trouvait là; furieux, il lève sa massue pour assommer sa sœur, qui le prie de l'étrangler. Cette requête fut

promptement exécutée et notre jeune amoureux désirant aussi être étranglé, il partagea le sort de sa belle et mourut avec elle. Deux êtres humains furent ainsi lancés dans l'éternité par les mains de l'homme qui le matin même nous avait apporté notre nourriture. On nous affirma que si le jeune homme n'avait pas été étranglé, il eût été assommé par son propre frère, n'importe où celui-ci l'aurait rencontré. Tel est l'ordre et la loi dans ces contrées bénies du ciel, où l'homme seul fait tache par ses mœurs et ses cruautés.

« Le 2 septembre, nous atteignîmes enfin l'extrémité du bassin fluvial dont nous venions de suivre les détours pendant près de quatre-vingt-dix milles (cent cinquante kilomètres). Nous nous hâtâmes de faire une excursion au célèbre *Moti Vai Tula*, où se séparent les deux petits ruisseaux qui se jettent, l'un dans la Namasi, l'autre dans la Navua; Na-Ulu-Matua et Harry nous accompagnèrent, et notre promenade dans le vallon d'Ona-Mbaleanga fut charmante. Un riche vallon montueux situé sur la gauche de Na-Ndela-ni-Solia nous conduisit bientôt à un bruyant et limpide cours d'eau, qui, se bifurquant à angle aigu, envoie une partie de ses eaux à l'est par la rivière de Namasi, pendant que l'autre va se jeter avec la Navua sur la côte sud de Viti-Levou.



Vue prise sur les côtes de Vanoua-Levou. — Dessin de de Bar d'après le missionnaire Thomas Williams.

« Notre retour au navire, exécuté sans encombre, nous permit de revoir et d'étudier bien des points de vue, bien des beautés pittoresques que nous n'avions fait qu'entrevoir en allant. Chaque détour du fleuve, chaque ouverture de vallon débouchant sur ces rives nous mit à même de constater combien est fondée l'admiration que cet archipel favorisé entre toutes les terres océaniques a éveillée chez tous ses explorateurs, et plus d'une fois, pour ma part, je fus tenté de répéter l'exclamation que l'étude de ces îles arrachait, voilà près de quinze ans, à l'illustre navigateur américain Wilkes : « .... Devant ces plaines fertiles, ces lignes ondulées de collines, derrière lesquelles se dressent de hautes montagnes aux cimes escarpées ; à l'ombre de ces forêts épaisses coupées de riches cultures ; à l'aspect de ces vallons sinueux arrosés de ruisseaux, dont les eaux étincellent sous le ciel brillant des tropiques, comment admettre facilement que ces paysages, tels qu'en rêverait à peine l'imagination d'un artiste, n'aient été depuis des siècles, et ne soient encore en réalité, que les repaires d'une race de perfides sauvages et de féroces cannibales? »

L. Michelant.

Cimetière à Mogador. — Dessin de Grandsire d'après James Richardson.

# VOYAGES AU MAROC.

(1670-1789-1860)

La contrée que les Européens ont pris l'habitude de qualifier d'empire du Maroc, d'après le nom aussi mal orthographié que prononcé de l'une de ses capitales, *Marakesh*, est comprise entre le 28e et le 36e degré de latitude septentrionale, et entre le 3e et le 14e méridien à l'ouest par Paris. Baignée au couchant par l'océan Atlantique, au nord de la Méditerranée, confinée à l'est par l'Algérie, et enfin au sud par le grand désert, elle renferme dans ses limites une superficie de 577 500 kilomètres carrés, c'est-à-dire supérieure de 47 500 kilomètres à celle de la France actuelle. Mais tandis que le seul mot *France* résume, pour une population compacte de 37 millions d'hommes, l'œuvre d'unité élaborée par de longs siècles, l'idéal du devoir et du droit, le foyer où l'on naît, où l'on croît, où l'on aime, où flotte le drapeau pour lequel on meurt, et enfin cette chaîne électrique de solidarité traditionnelle qui remonte du berceau de l'enfant aux tombeaux vénérés de tous les héros, de tous les pères de la patrie, — la contrée dont nous parlons ne porte réellement aucun nom parmi les 6 ou 7 millions d'êtres humains d'origines diverses qu'elle nourrit. En Algérie, on l'appelle simplement El-Carb, *l'Occident;* pour les écrivains arabes, du temps où les Arabes écrivaient, c'était le Maugreb, *l'Occident éloigné;* pour l'habitant du Maroc, c'est simplement la *terre du maître;* le *Beled* de tel ou tel sultan : hier le *Beled* d'Abder-Rhaman, aujourd'hui celui de Moula-Abbas. Entre l'état de choses que ce seul fait révèle et les conditions sociales qu'impliquent nos idées modernes de patrie et de nationalité, il y a donc un abîme.

Si les populations du Maroc n'ont pu le franchir ou le combler, on ne peut l'attribuer ni au manque de

1. Voyez : *Quelques jours au Maroc*, pages 5 et 28 de ce volume.

temps, ni au défaut de communication avec le reste du monde. Déjà huit siècles avant notre ère, le Carthaginois Hannon les avait mises en rapport avec les foyers de la civilisation antique, et ces rapports ont continué sous l'empire romain et sous le khalifat. Bien plus, avant et depuis ces époques, presque aucun des grands courants de migrations qui ont remanié la face de la terre n'a fait défaut au Maroc. Ibères sortis de l'Espagne; Amazirques, Shellouhs ou Berbères, descendus à une date ignorée des plateaux de la haute Asie; Hébreux et Syriens, échappés par milliers des naufrages successifs de Tyr, de Samarie et de Sion; Vandales, venus des extrémités du septentrion; Arabes de l'Yemen, poussés par Mohammed à la conquête du monde; noirs du Soudan, achetés ou volés sur leur terre natale: toutes les branches de la race humaine ont déposé sur ce sol quelqu'un de leurs rameaux. Mais aucun n'a été assez puissant pour y remplacer par les habitudes stables et fécondantes de l'agriculture, cette première nourrice des citoyens et des États, les errements déprédateurs de la vie nomade et pour faire jaillir la cité d'un douar de pasteurs, d'un repaire de pirates ou d'une citadelle de tyran. Les villes du Maroc, si familiers que soient leurs noms aux oreilles européennes, ses métropoles, dont on a fait sonner si haut les richesses et la population, n'étaient naguère encore rien de plus que ce que nous venons de dire, et à mesure qu'elles ont cessé de l'être, elles se dépeuplent et s'écroulent, à l'image de tant d'autres dont les vestiges sans nom sur les bords des fleuves taris du Maroc, étonneront un jour l'archéologue et l'antiquaire. De Tanger à Taroudant, de Salé au Tafilet, il n'y a que des ruines, des opprimés soumis ou révoltés et un maître. De là l'agonie du Maroc et l'excuse de toute invasion européenne qui viendra y mettre un terme.

## LE MAROC AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

### RELATION DU SIEUR MOUETTE.

Sa captivité chez les pirates de Salé. — Mékinès. — L'empereur Muley-Ismaël.

Dans l'automne de 1670, un vaisseau destiné pour les îles Caraïbes partit de Dieppe, ayant à bord plusieurs passagers au nombre desquels un sieur Mouette. A la hauteur de Madère, ce bâtiment rencontra deux navires suspects qui s'en emparèrent en un instant et le conduisirent à Salé, le chef-lieu des pirates de Maroc. Bientôt les gens de l'équipage furent conduits au marché public et mis en vente. Les acheteurs examinaient surtout leurs mains, afin de connaître la qualité de l'esclave. Un chevalier de Malte et sa mère furent vendus 1500 écus. Après avoir longtemps marchandé, un certain Maraxchi en donna 360 de Mouette; il le conduisit ensuite chez lui, et le présenta à sa femme qui le traita avec bonté et lui offrit du pain, du beurre, des dattes et du miel. De son côté, Maraxchi le consola, l'engagea à prendre courage, le questionna sur sa famille et ses moyens de rançon. Mouette, dans l'espoir d'obtenir sa liberté à meilleur marché, déclara qu'il était sans fortune et dans l'impossibilité absolue de payer la moindre rançon. Alors Maraxchi lui conseilla d'écrire à sa famille, afin qu'elle obtînt la somme nécessaire par voie d'aumône: « car, si tu ne réussis pas, ajouta-t-il, je te fais enchaîner comme un chien et jeter dans un cachot. »

« Cette menace m'effraya, dit Mouette; j'écrivis sur-le-champ à mon frère, que je disais être un savetier, en le suppliant d'amasser, en demandant l'aumône, quatre ou cinq cents écus pour payer ma rançon.

« Je n'avais pas, du reste, à me plaindre de ma condition. La mouture du grain, au moyen du moulin à bras en usage dans le pays, était mon plus rude travail; et, comme cette occupation me déplaisait, j'obtins même d'en être dispensé, et n'eus plus rien à faire que de veiller sur l'enfant de la maison. Enfin, je captivai si bien ma maîtresse, qu'elle m'offrit en mariage sa nièce, riche et belle, si je voulais abjurer, et embrasser la religion musulmane. Je refusai cette proposition, en répondant, avec galanterie, que je n'aurais pas montré tant de fermeté, si elle-même eût été le prix de ma conversion. Malheureusement pour moi, je n'appartenais pas à mon maître seul; parmi ses associés, un certain Ben-Hamet commença à s'informer plus exactement des moyens pris pour tirer parti de la propriété commune, et sachant à quoi se bornait mon travail, il déclara qu'il saurait bien me rendre plus utile, si j'étais remis entre ses mains. Maraxchi accepta la proposition, et je sentis bientôt de fâcheux effets de ce changement; on me donnait du pain noir pour toute nourriture, et la nuit on me renfermait dans le *mazmorra* ou cachot, lieu si affreux que les plus tristes prisons de l'Europe eussent paru des palais en comparaison. C'étaient de vrais *silos*, creusés sous terre, de quatre ou cinq toises de diamètre; ils étaient de forme circulaire et recevaient l'air par une seule petite ouverture pratiquée au sommet et fermée par une trappe de fer. On faisait descendre les esclaves dans ce trou par une échelle de corde, puis on les rangeait en cercle, la tête au mur, les pieds au centre; lorsque le cachot s'échauffait et que l'humidité commençait à s'exhaler, l'atmosphère devenait intolérable. On nous occupait principalement à des travaux de maçonnerie, sans nous laisser un moment de repos, même pour manger; mais on nous forçait à travailler d'une main pendant que nous tenions notre pain noir de l'autre; le moindre instant de retard était puni d'une grêle de coups de bâton; et si nous nous plaignions de quelques douleurs, on nous administrait un remède aussi efficace qu'il était peu coûteux: on faisait rougir une barre de fer qu'on appliquait sur la partie malade. On devine aisément que la plupart de mes compagnons aimaient mieux, ainsi que moi, souffrir sans se plaindre.

« Une pareille situation me força à changer mes premières déclarations, ainsi qu'Hamet l'avait prévu. J'offris successivement pour ma rançon quatre cents, cinq cents et six cents dollars qui furent acceptés. J'écrivis donc, mais les communications avec l'Europe étaient si difficiles que je n'obtins pas de réponse. A cette époque, l'empereur Muley manda mon maître à Fez; celui-ci soupçonnant

que cet ordre ne lui présageait rien de bon, devint plus farouche encore, et déchargea sa colère sur ses esclaves, dont plusieurs, parmi lesquels je me trouvai, faillirent mourir sous ses coups. Il les emmena avec lui à Fez, et, quoique suspect de trahison, il obtint son pardon de l'empereur, ce qui ne l'empêcha pas, peu après, de s'engager dans la révolte de Muley-Hamed, qui fut vaincu. Après la défaite des rebelles, tous leurs esclaves furent confisqués au profit de l'empereur. Je suivis mes compagnons d'infortune à Mékinès, où ma condition devint pire que jamais. Le gardien de notre prison, noir d'une stature prodigieuse, d'un aspect effroyable, et dont la voix ressemblait aux hurlements de Cerbère, tenait un bâton proportionné à sa taille gigantesque, et dont il salua chacun de nous, à notre entrée en prison. A la moindre négligence, au moindre signe de fatigue, il nous accablait de coups, et s'il s'absentait, il laissait auprès des malheureux esclaves des gardiens qui, jaloux de prouver leur zèle, se montraient plus féroces que lui, et justifiaient, à son retour, leurs cruautés par des rapports toujours bien accueillis. A la voix du terrible noir les appelant au travail dès l'aube du jour, les esclaves, exténués de fatigue, retrouvaient de la force et se disputaient à qui paraîtrait le premier, sachant bien que le dernier venu sentirait le poids du terrible bâton.

« Un jour, voyant passer le sultan, nous nous précipitâmes à ses pieds, en lui montrant nos blessures toutes sanglantes. Le monarque laissa voir quelques signes de compassion, mais ne donna aucun ordre. Furieux de cette démarche, notre tyran redoubla ses mauvais traitements, et ne fit trêve à sa rage qu'après avoir fait périr une vingtaine de mes compagnons sous ses coups. Les survivants ne lui auraient pas échappé longtemps si la peste n'était venue à notre aide. Ce terrible fléau exerça d'abord ses ravages sur Mékinès, moissonna une partie des habitants et nous débarrassa de notre farouche gardien. Au milieu de la terreur et de la désorganisation générales, nous jouîmes d'un peu plus de liberté et nous en profitâmes pour fabriquer de l'eau-de-vie, des jeux de cartes et des dés, dont la vente profitait à nos malades. Enfin, des missionnaires, Pères de la Merci, arrivèrent de France en 1681, et payèrent notre rançon. »

Le sultan alors régnant était Muley-Ismaël, qui possédait le pouvoir depuis longtemps déjà, devait le conserver cinquante-trois ans et l'étendre bien au delà des frontières de ses prédécesseurs, au delà même du désert, jusqu'à Tombouctou, sur les bords du Niger.

Il n'était arrivé au trône des schérifs qu'en détrônant et mettant à mort son neveu Muley-Hamed. La cruauté de son caractère produisit des effets salutaires; les lois furent exécutées, les routes purgées des brigands, et le royaume jouit, sous sa domination, d'une tranquillité parfaite. Malheureusement, il s'abandonna à tous les caprices de sa cruauté; une garde de huit cents nègres dévoués à toutes ses volontés était les instruments de ses fureurs sanguinaires. Il éprouvait d'abord ces hommes par les plus cruels traitements; quelquefois il en faisait tomber à ses pieds quarante ou cinquante baignés dans leur sang; à la moindre plainte, à la moindre marque de douleur, on était déclaré indigne d'être attaché à la personne de l'empereur. Ces nègres, exécuteurs aveugles des cruautés du prince des schérifs, « ressemblaient à des démons acharnés au supplice des damnés. » L'empereur lui-même se plaisait à trancher d'un coup de sabre la tête des malheureux voués à son capricieux ressentiment; souvent il les tuait d'un seul coup de lance, arme qu'il maniait avec une adresse extraordinaire, laissant, à la vérité, rarement sa main sans exercice. Lorsqu'il paraissait en public on examinait avec inquiétude sa physionomie, ses gestes, et surtout la couleur de ses vêtements; le jaune annonçant presque toujours quelque meurtre. S'il tuait quelqu'un par méprise, il disait que son heure était venue, que telle était la volonté de Dieu. De terribles remords le poursuivaient cependant : souvent il s'éveillait en appelant ses victimes; quelquefois il voulait voir les personnes qu'il avait tuées la veille, et apprenant leur mort, demandait avec émotion qui les avait fait tuer. « Nous ne savons, c'est Dieu sans doute, » lui répondait-on. L'empereur ne poussait pas ses informations plus loin. La perte qui lui fut le plus sensible fut celle de Hameda, le fils du chef des esclaves. Ce jeune homme, courageux, gai, spirituel, était devenu cher à l'empereur; ce qui n'empêcha pas celui-ci, dans un moment de colère, de frapper l'infortuné Hameda avec tant de violence, qu'il mourut des suites de ses blessures. Muley-Ismaël se livra aux plus amers regrets, et souvent, quand il était seul, il répétait le nom d'Hameda.

Schérif des schérifs, il affichait naturellement une grande dévotion, et prétendait expliquer parfaitement la loi de Mahomet. Son plus grand plaisir était de faire construire et de faire démolir tour à tour.

Il justifiait ce goût singulier par la nécessité où il se trouvait d'occuper ses sujets pour s'assurer de leur soumission. « Des rats enfermés dans un sac, le perceraient bientôt, disait-il, si on ne les agitait sans cesse. »

Un épisode de la vie de ce terrible porte-couronne, épisode oublié sans doute aujourd'hui, est l'admiration poétique qu'il conçut, sur de simples ouï-dire, pour la beauté d'une fille de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, Mlle de Blois, qui devint plus tard princesse de Conti, admiration qui le poussa jusqu'à demander en mariage celle qui en était l'objet.

La demande ne fut pas agréée; mais le roi des rois chrétiens fit une réponse très-gracieuse à son collègue africain, alléguant la différence des religions comme le seul obstacle qui l'empêchait de condescendre au bonheur du schérif des schérifs.

## LE MAROC AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

### RELATION DE LEMPRIÈRE.

Taroudant. — Le prince impérial, son harem. — La ville de Maroc — Forêts d'argans, paysage. — L'empereur Yézid. — Intérieur de son palais. — Ses femmes.

Au mois de septembre 1789, Muley-Ab-Salem, fils chéri de l'empereur du Maroc, étant menacé de perdre

la vue, envoya à Gibraltar réclamer les soins d'un docteur chrétien. Le gouverneur de cette ville détermina le docteur Lemprière à faire ce voyage, moins par l'appât des magnifiques récompenses que par la promesse de remettre en liberté de malheureux captifs chrétiens.

« Mon malade, dit le docteur, se trouvait à Taroudant; c'est là que je me rendis par la voie de Mogador.

« Taroudant est situé dans une vaste plaine presque inculte, à vingt milles au sud de l'Atlas. La vieille muraille qui l'entourait est à moitié détruite; les maisons, qui n'occupent qu'une partie de son enceinte, sont en terre; elles ne s'élèvent qu'à la hauteur du rez-de-chaussée; chaque habitant a un jardin à sa maison; par ce moyen, elles sont assez éloignées les unes des autres; les palmiers et les dattiers qui, de tous côtés, frappent les regards, donnent à cette ville plutôt l'air d'un grand et beau village que d'une cité.

« A mon arrivée, on me conduisit tout d'abord au palais du prince, situé à un demi-mille de la ville; cette habitation, dont mon illustre malade était l'architecte, forme un séjour assez agréable, grâce surtout à un jardin dessiné par un Français. Je trouvai Muley-Ab-Salem, les jambes croisées, assis sur un coussin recouvert d'une toile blanche très-fine; il avait devant lui un long tapis assez étroit qui servait de siége à ses courtisans. C'était le seul meuble de son appartement.

« Ce prince n'avait guère plus de trente-cinq ans; mais une constitution ruinée avant le temps, une cataracte sur un œil, une goutte sereine sur l'autre, lui ôtaient presque l'usage de la vue, et me laissaient peu d'espoir de succès, d'autant plus que j'éprouvais continuellement des obstacles dans l'administration des remèdes. Au bout de quinze jours cependant, le prince éprouvait un mieux sensible; ces premiers symptômes de guérison fermèrent la bouche à la malveillance, et sa confiance en moi augmenta au point qu'il voulut me faire voir ses femmes, dont quelques-unes avaient besoin des secours de la médecine. Accompagné du chef des eunuques, je pénétrai dans le harem, qui renfermait des femmes de toutes couleurs et de toute origine. Presque toutes étaient d'un embonpoint extraordinaire, elles avaient les yeux gros et noirs, la figure ronde, le nez petit. J'ai vu aussi des blondes au teint pâle et de belles négresses.

« Lorsque je fus introduit chez la malade, dont l'état inquiétait le plus Muley-Ab-Salem, je trouvai, dans l'appartement où l'on me fit entrer, un grand rideau qui le séparait en deux. Une jeune esclave apporta un petit tabouret qu'elle plaça contre ce rideau, en me faisant signe que c'était pour m'asseoir. Un instant après, sa maîtresse, que je ne pouvais voir, me passa son bras en me priant de lui tâter le pouls, persuadée qu'à l'aide de ce symptôme seul je découvrirais sa maladie. Je m'impatientai, parce que ma curiosité n'était pas satisfaite; je crus avoir trouvé un moyen excellent de voir cette beauté : je lui dis qu'il fallait absolument qu'elle me montrât sa langue. Cette ruse échoua et je fus trompé dans mon attente; car elle fit, avec ses ciseaux, un trou au rideau qui la cachait, et y passa sa langue sans laisser voir aucune autre partie de sa personne.

« Je vis une autre femme attaquée d'humeurs scrofuleuses au cou : ancienne favorite de Muley, elle me promit les plus riches présents si je parvenais à la guérir. Elle fut très-étonnée quand je parus douter du succès; elle avait toujours pensé, me dit-elle, qu'un médecin européen guérissait toutes les maladies.

« Les femmes du sérail de Muley-Ab-Salem ne me parurent point de la première jeunesse; je ne crois pas en avoir vu une seule au-dessous de vingt-huit à trente ans. Toutes avaient beaucoup d'embonpoint, aucune ne savait marcher. Ces femmes, autant que j'ai pu en juger, sont sans esprit comme sans éducation. Elles demandèrent si je savais lire et écrire, et marquèrent beaucoup d'admiration pour les chrétiens, lorsqu'elles apprirent qu'ils étaient presque tous en état de lire les livres de leur religion. Aucune d'elles ne possèdent de talents d'agrément.

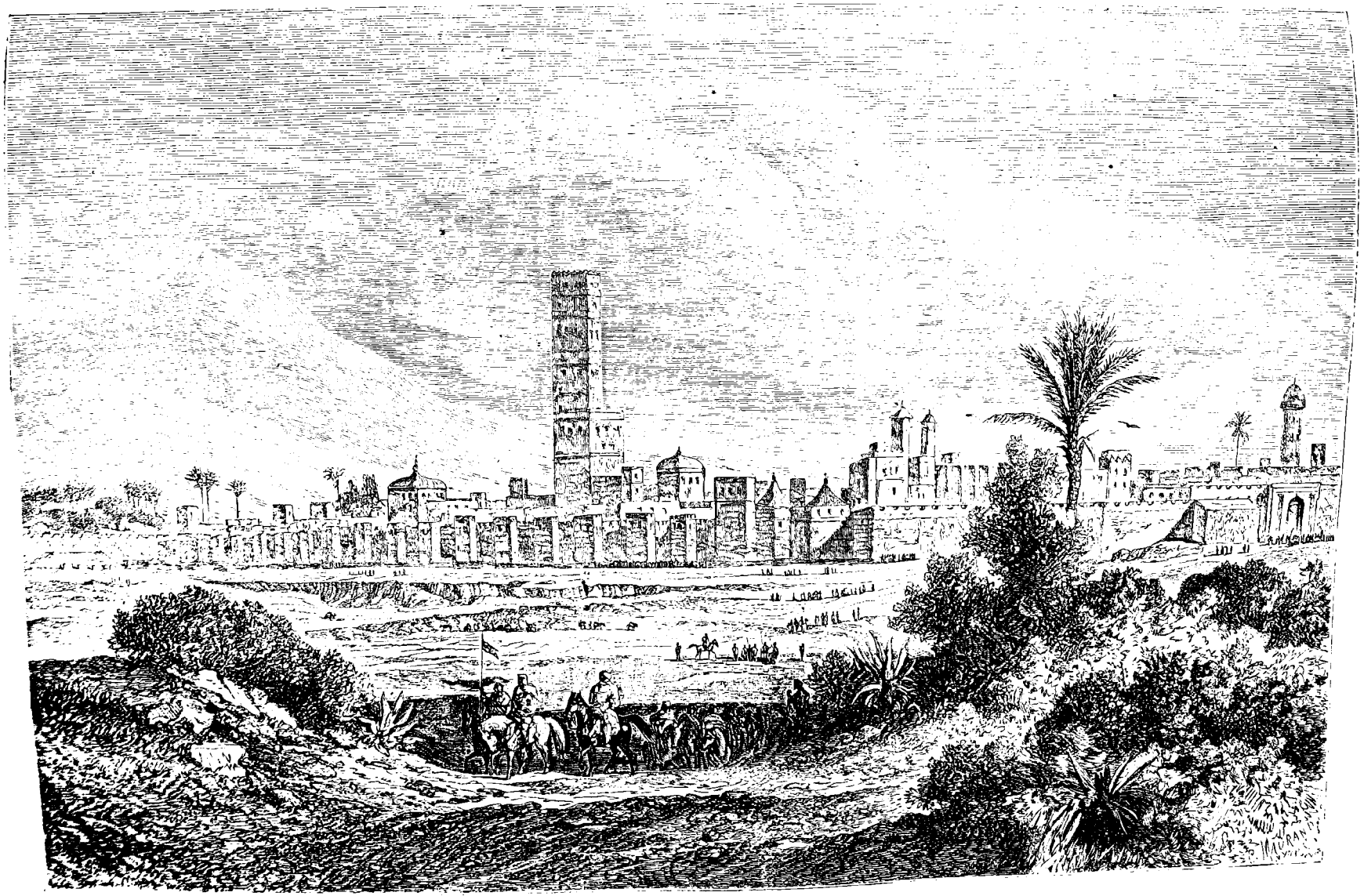
« Après trois semaines de traitement, Muley-Ab-Salem se trouvait mieux, quand je reçus l'ordre de me rendre sur-le-champ à Maroc; je ne pouvais concevoir pourquoi on me faisait quitter mon malade; il ne m'en fallut pas moins obéir.

Je quittai Taroudant le 30 novembre, à huit heures du matin, escorté d'un alcade et de deux cavaliers nègres qui étaient chargés de porter à l'empereur les présents que son fils lui faisait tous les ans : trois caisses d'argent et six chevaux de prix. J'arrivai de bonne heure au pied du mont Atlas, qui n'est qu'à 20 milles de Taroudant; ne voulant pas m'engager de nuit dans la montagne, je campai à côté de quelques chaumières habitées par de pauvres Maures.

« Le lendemain, je partis au point du jour; j'avais à peine fait un mille, que je me trouvai environné de précipices. Dans plusieurs endroits, la route, qui n'était qu'un étroit sentier à peine assez large pour laisser passer un mulet, avait à droite et à gauche des abîmes effrayants. Bien que parti avant le lever du soleil, je ne sortis de ces terribles montagnes qu'à six heures du soir, épuisé de fatigue et d'émotions. Le matin à mon réveil, quel ne fut pas mon ravissement en apercevant la belle vallée qui précède Maroc.

« Les forêts d'argans[1] qu'on traverse en voyageant dans l'Atlas, font grand plaisir à rencontrer, tant à cause de la variété des bois dont elles sont plantées, que parce qu'elles reposent l'œil fatigué de la stérilité du reste du pays. On y trouve des massifs de beaux arbres couverts de verdure, de fleurs et de fruits au mois de décembre. Lorsque j'y passai dans la saison la plus rigoureuse de l'année, la température était douce et agréable. Des cas-

1. *Elæondenron Argan*, ainsi appelé de son nom arabe, appartient à la famille des *Célastrinées*. Il produit un fruit qui ressemble à l'olive. Le noyau a la forme d'un œuf, brun et très-dur; il renferme une amande aplatie, blanche et d'un goût fort désagréable. De cette amande on extrait une huile rance qui remplace généralement l'huile d'olive. Cet arbre, élevé et touffu, atteint quelquefois la taille des grands chênes. Les environs de Mogador renferment plusieurs forêts de cet arbre dont l'industrie tirerait un si grand parti.



Vue de la ville de Maroc. — Dessin de A. de Bérard d'après Jackson.

cades d'eau limpide, tombant du haut des montagnes, venaient fertiliser la plaine. Je me souvenais à peine, dans ce séjour d'un printemps perpétuel, que peu auparavant j'avais traversé des déserts effroyables.

« Dans ces riantes et heureuses vallées se trouvent des villages habités par les Berbères, race robuste et vigoureuse qui occupe toute la chaîne de l'Atlas; ils se livrent avec ardeur à la chasse : ce sont d'excellents tireurs. Après la chasse leur principale occupation est de cultiver les vallées et de garder les bestiaux. Ils sont à peu près indépendants, et payent ou refusent les tributs qu'on leur impose, suivant qu'il leur plaît.

« Chaque village élit son cheik, conservant ainsi une trace du gouvernement républicain sous le pire des gouvernements despotiques.

« Il est assez difficile de décrire ce qu'on éprouve devant cette nature sauvage et grandiose : montagnes élevées, précipices dangereux, vallées profondes qui ressemblent à des abîmes, tout vous frappe d'un sentiment de crainte et de terreur, plus facile à concevoir qu'à dépeindre. Des troupeaux de chèvres et de moutons qui grimpent, pour chercher leur maigre nourriture le long de pentes âpres, stériles et désolées, des vallées fertiles, couvertes de moissons et de verdure, arrosées de ruisseaux d'eau vive, tel est le contraste que présente la partie de l'Atlas que j'ai visitée.

« Traversant la grande plaine où est située la ville de Maroc, j'arrivai le 8 décembre dans cette capitale.

« Préoccupé de graves intérêts, l'empereur m'avait totalement oublié. Les médecins maures, au désespoir de mes succès, travaillaient sourdement à me perdre : il n'y avait pas d'infamies qu'ils n'inventassent pour me rendre suspect. J'avais passé plus d'un mois à Maroc sans que l'empereur eût paru songer à moi; malgré tous mes efforts je ne pouvais arriver à obtenir une audience. Je me désolais de mon triste sort, quand je fus appelé à traiter une femme juive, protégée de l'empereur. Mes soins l'ayant rendue à la santé, son mari, qui jouissait d'un grand crédit, obtint sur-le-champ ce que je sollicitais depuis si longtemps.

« Peu de temps après, trois soldats nègres, armés de grandes massues, vinrent me chercher à midi pour me conduire au palais. Il leur était ordonné de m'amener à l'heure même. Je priai mes conducteurs de me donner un moment pour me préparer à rendre mes devoirs à leur souverain; ils n'y voulurent point consentir, me menaçant d'aller dire à leur maître le refus que je faisais de me conformer à ses ordres. Arrivé au palais, les soldats me remirent aux mains du maître des cérémonies, qui me dit d'attendre qu'on m'appelât, et j'eus tout le temps d'attendre, n'ayant été appelé à l'audience qu'à cinq heures du soir.

« Un esclave enfin m'introduisit dans une cour où se tenait l'empereur. Il était dans une espèce de fauteuil monté sur quatre roues et attelé d'un mulet, tenu à droite et à gauche par des Maures. Cette voiture était entourée par deux divisions de soldats qui formaient un demi-cercle; les uns armés de massues, les autres de fusils.

« L'empereur, après m'avoir regardé avec attention, mais sans aucun air de sévérité, demanda si j'étais le médecin de son fils; il me fit ensuite un nombre considérable de questions, et finit par causer très-familièrement avec moi, ce qui m'enhardit à lui demander justice des calomnies qu'on avait répandues sur moi; il me répondit que c'était inutile, qu'il avait fait examiner par son médecin les drogues que j'avais données à son fils; il me promit même de me renvoyer dans ma patrie avec une récompense proportionnée aux services que j'avais rendus à son fils.

« Aux attentions qu'on me marqua je reconnus que j'étais pleinement justifié; j'attendais donc chaque jour l'ordre de mon départ; mais l'empereur semblait m'avoir de nouveau oublié. L'arrivée de Muley-Ab-Salem, qui vint à Maroc, me donna grand espoir; mais ce prince ne me montra que la plus noire ingratitude.

« Je désespérais de jamais sortir du Maroc, quand, à ma grande joie, je reçus l'ordre de me rendre au palais sur-le-champ. Mes espérances se ranimèrent, je me voyais déjà à Gibraltar; cruelle illusion ! J'étais appelé à secourir une des sultanes qui était malade. Je suivis donc l'esclave qui portait l'ordre de me faire pénétrer dans le harem

« La première porte du harem était gardée par une escouade de dix soldats nègres : après l'avoir passée, on me mena à un grand corps de garde, où il pouvait y avoir une quinzaine d'eunuques, commandés par un alcade. Aucune personne ne pénétrait au delà de ce poste, à moins qu'elle ne fût employée au service des femmes.

« J'entrai ensuite dans une première cour où j'aperçus des odalisques assises sur le gazon et travaillant à des ouvrages à l'aiguille; tandis que leurs esclaves préparaient le kouskoussou. Ma subite apparition attira bientôt tous les regards, les unes prirent la fuite, les autres, plus courageuses, demandèrent en tremblant à l'eunuque qui j'étais. Aussitôt qu'il leur eut appris que j'étais le médecin, venu pour Alla-Zara, la cour se trouva pleine de femmes qui répétaient : *Seranio Tibid*, « un médecin chrétien. » Un instant après je fus si bien entouré par toutes ces belles prisonnières qu'il me fut impossible de faire un pas ni en avant ni en arrière. Elles étaient toutes fort empressées de me consulter, plus encore de voir ma figure.

« Loin de se conduire avec cette réserve que comportent nos idées de décence et de modestie, elles affectaient un *laisser aller* de gestes et de conversation qui eût révolté une Européenne. La faute de cette éducation est aux hommes, qui cherchent en elles moins des compagnes que des jouets.

« Pour me débarrasser d'elles, je fus obligé de m'adresser au chef des eunuques qui, usant de son autorité, m'enleva du milieu des femmes dont j'étais environné.

« J'arrivai enfin devant Alla-Zara, que je trouvai à moitié couchée sur une pile de carreaux couverts d'une superbe toile. Une douzaine de négresses ou d'autres femmes employées à la servir étaient debout ou assises à quelque distance de la sultane. On avait mis un coussin près de la malade, qui me fit signe de la main

de venir me placer à ses côtés. Douée d'une beauté extraordinaire quelques années auparavant, elle devint la favorite de l'empereur; ses rivales, enflammées par la jalousie, formèrent et exécutèrent le projet de l'empoisonner; la force de sa constitution lui sauva la vie, mais sa beauté avait entièrement disparu et avec elle toute son influence. J'hésitai à m'occuper de cette cure longue et difficile qui pouvait me retenir longtemps; mais l'état de souffrance de la malade m'y décida. Comme je sortais d'auprès d'elle, une esclave d'Alla-Batoum, la première sultane, me fit appeler chez celle-ci. Je ne savais pas si je devais satisfaire à ce désir; mais, emporté par la curiosité, je me rendis près d'Alla-Batoum, beauté mauresque parfaite, c'est-à-dire excessivement grasse. Ses grosses joues étaient peintes d'un rouge très-vif, ses yeux étaient petits, sa physionomie dépourvue d'expression; elle pouvait avoir de trente-six à quarante ans. La curiosité seule l'avait poussée à m'envoyer chercher; elle parla de son mal avec tant de gaieté que je crus me dispenser de lui proposer des remèdes. Elle était entourée d'une foule d'odalisques qui avaient eu envie de me voir et qui toutes voulurent une consultation : l'air doctoral que je pris pour leur recommander la sobriété leur donna une haute opinion de mes talents. La consultation finie, on passa à la critique de mes vêtements qui furent examinés avec soin. Toutes ces femmes me firent une foule de questions qui montraient leur profonde ignorance. Pour me retenir plus longtemps, Alla-Batoum me fit servir du thé.

« Après cette visite je me disposais à quitter le harem, quand je fus mandé par la sultane favorite Alla-Bouya. En entrant dans son appartement je fus tellement frappé de sa beauté qu'elle dut s'apercevoir du trouble qu'elle me causait. C'était une Génoise prise à l'âge de huit ans par un corsaire. Elle fut introduite dans le sérail de l'empereur qui la força d'embrasser la religion musulmane; sa beauté, son esprit, ses talents la firent monter au rang qu'elle occupait; elle pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans; comme elle savait lire et écrire, ses compagnes la regardaient comme un être supérieur. Elle conservait encore assez de ses premiers souvenirs pour remarquer : « qu'elle se trouvait au milieu d'un peuple ignorant et grossier. »

« Le harem de Sidi-Mohammed était composé de cent soixante femmes, sans compter toutes les esclaves qui servaient les sultanes.

« La première sultane a la direction du harem; c'est-à-dire qu'elle en a la police générale. La sultane favorite et elle jouissent seules du droit d'avoir deux pièces; les autres odalisques n'ont qu'une seule chambre. L'extérieur des appartements des femmes est sculpté avec beaucoup de goût; tapissés de beau damas, ils ont leurs planchers couverts de superbes tapis de Turquie, sur lesquels on jette des coussins et de petits matelas pour s'asseoir et dormir. Les plafonds sont peints et chargés de sculptures; les tentures sont de satin, souvent encadrées dans de larges bandes de velours noir brodées d'or. Il y a aussi un grand nombre de glaces magnifiques.

« Les générosités de l'empereur pour les femmes sont plus ou moins abondantes, suivant les sentiments qu'elles savent lui inspirer. En général, il leur alloue des sommes si mesquines, que la sultane favorite n'a guère plus d'une demi-couronne à dépenser par jour : n'étaient les cadeaux que leur font les Européens et les Maures pour qu'elles s'intéressent à leurs affaires, les sultanes seraient fort mal à leur aise.

« Désespérant d'obtenir la permission de retourner en Europe, je dus recourir à la ruse : je persuadai à mes belles malades qu'à Gibraltar seulement je pouvais composer les remèdes qui devaient achever leur guérison. Ce stratagème m'ouvrit les portes de l'empire et j'en profitai immédiatement. »

## LE MAROC A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

### RELATION DE JAMES RICHARDSON.

Arrivée à Mogador. — Les matelots maures. — Vénalité et corruption. Les procédés du fisc.

Feu James Richardson, qui mourut en 1851 sur les frontières du Bornou, où il se rendait chargé d'une mission du gouvernement anglais auprès des rois et chefs du Soudan, avait essayé, peu avant son départ pour l'Afrique centrale, de pénétrer à la cour de Maroc et de gagner le sultan Abd-er-Rhaman à la cause qui fut celle de toute sa vie, l'abolition de la traite des noirs, par la fermeture des marchés de la côte d'Afrique à toute caravane amenant des esclaves de l'intérieur du continent. Inutile de dire qu'il échoua et qu'il devait échouer dans cette tentative philanthropique. Mais les notes qu'il a laissées sur son excursion au Maroc viennent d'être réunies et publiées par sa veuve. Elles forment deux volumes dont nous extrayons les détails suivants :

« ... Il y a deux entrées au port de Mogador, l'une au sud, bien ouverte, l'autre au nord-ouest, passage étroit, à peine assez large pour un navire de guerre. C'est dans ce détroit, dont le fond est de roche, où les courants sont d'une violence extrême, que *le Suffren* s'embossa lors du bombardement de Mogador par le prince de Joinville.

« Un bateau maure vint me prendre à bord malgré le mauvais temps. Qu'est-ce qu'un bateau maure? une longue coquille de planches mal jointes, ayant autant forme de canot qu'un tronc d'arbre creusé au feu : pour aviron les matelots se servent d'un long bâton.

« L'empereur a tout au plus trois frégates mal armées, et pas un capitaine capable de conduire un navire de Mogador à Gibraltar. Voilà tout ce qu'il reste de ces audacieux pirates de Salé, qui poussèrent l'insolence, il n'y a que quelques siècles encore, jusqu'à venir défier la flotte anglaise dans la Manche.

« La manière de ramer vaut la peine d'être racontée : le raïs maure, à la barre, crie aux rameurs la première chose qui lui passe par la tête; les marins la répètent en chœur.

« Khobash! (un pain), crie le raïs.

— Un pain, répètent les rameurs.

— Vous aurez un pain à votre retour

— Nous aurons du pain à notre retour.

— Ferme, ferme, Dieu vous entend, Dieu vous voit.

— Ferme, ferme, Dieu nous voit, Dieu nous entend.

— Et des sucreries, de par Dieu! vous en aurez aussi; seulement ferme, tenez ferme sur les rames! vocifère le raïs.

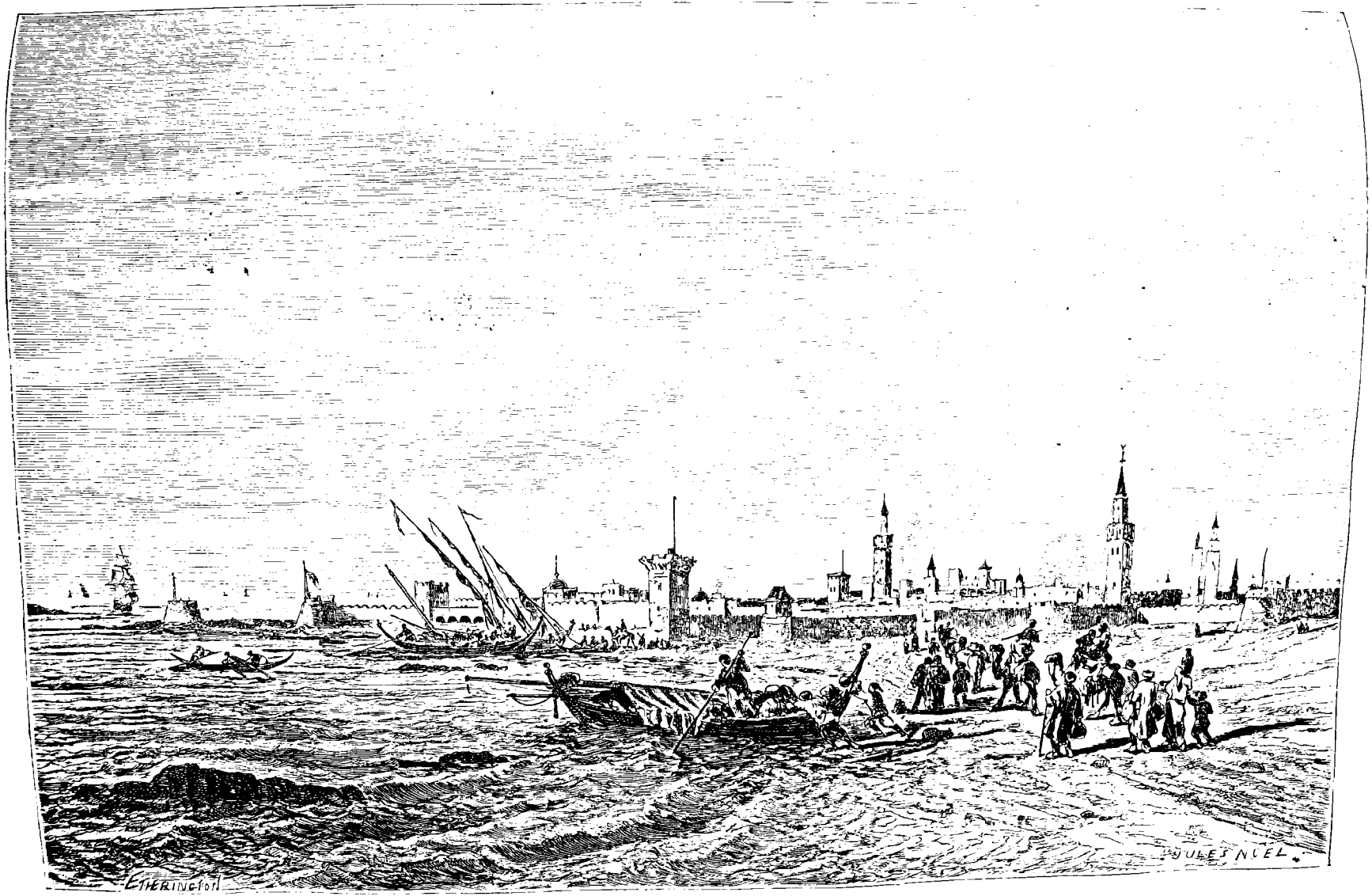
— Nous aurons des sucreries; Dieu merci, nous en aurons; merci à Dieu! » hurlent tous ensemble les matelots; et c'est avec l'accompagnement de ce chœur primitif, sinon antique, que nous mîmes trois heures à faire trois milles.

« C'est d'ailleurs la coutume des Maures, et surtout des nègres, de s'égosiller de la sorte pour s'encourager au travail.

« Il n'y a point de phare pour guider le navigateur qui cherche l'entrée du mouillage de Mogador. Les autorités du port n'hésitent jamais à déclarer que ce serait aller

contre les décrets de Dieu que d'en élever sur ces côtes dangereuses; et les impudents naufrageurs de ces rivages affirment effrontément qu'un naufrage est une *berkah*, bénédiction que leur envoie la Providence. Une fois cependant, par un temps épouvantable, le consul anglais, M. Willshire, put obtenir par d'énergiques réclamations que le gouverneur de Mogador envoyât des soldats pour protéger les navires et les équipages qui pourraient venir à la côte. Les naufrageurs maures, il faut l'avouer, avaient naguère encore des imitateurs en France et en Angleterre.

« Le nom européen de Mogador dérive, dit-on, d'un saint maure, Mugdul ou Modogul. Les habitants, qui sont très-fiers de leur ville, l'appellent Showerah, c'est-à-dire carrée; elle a pourtant la forme d'un triangle: c'est une cité toute moderne, car elle ne date que de 1760; elle fut construite par un ingénieur français, Cornut, sous le règne de Sidi-Mohammed




Vue de Mogador. — Dessin de Jules Noël d'après Jackson.

« Cette ville est bâtie sur une plage de sable à fond rocheux; ses maisons sont régulières, ses rues droites, très-commodes, bien qu'un peu étroites. Elle se divise en deux quartiers, l'un qui renferme la citadelle, les établissements publics, le palais du gouverneur et les résidences des consuls et des marchands européens; ce quartier est la propriété de l'empereur. L'autre partie de la ville est habitée par les Maures et les juifs qui ont un quartier spécial, *willah*, que la police ferme la nuit.

« Mogador a pour enceinte des murs qui ne sont ni élevés ni très-forts, mais suffisent pour la protéger contre les attaques des montagnards ou des Arabes de la plaine. La population est de 13 000 à 15 000 âmes, y compris 4000 juifs et 50 chrétiens. Le port est formé par une baie que ferme l'île de Mogador, éloignée de la terre d'environ deux milles; cette île renferme quelques fortins et une mosquée dont le minaret étincelle au soleil. On sait que les Français s'en emparèrent facilement le 15 août 1844.

« Mogador est entouré de dunes mobiles qui offrent un aspect étrange quand on arrive de l'intérieur : on dirait d'immenses batteries pyramidales construites pour défendre les approches de la ville. Une petite rivière alimente l'aqueduc qui fournit de l'eau aux habitants. Le climat est très-sain : pas de basses terres, pas de marais qui exhalent les fièvres avec leurs miasmes pestilentiels. Il pleut rarement; mais la chaîne de l'Atlas d'un côté et les brises de mer de l'autre, tempèrent beaucoup la sécheresse.

« Les environs ne sont que sables désolés; çà et là on voit des jardins, où croissent quelques légumes et de rares fleurs. Tout cela pousse au milieu du sable, et montre ce que peut faire le travail de l'homme même dans un pays aussi stérile.

« Mon arrivée ne tarda pas à faire du bruit en ville, et bientôt j'eus beaucoup de visiteurs maures, dont un grand nombre étaient officiers de l'armée impériale. Je fis connaissance de l'un d'eux, Sidi-Ali, avec lequel, dans une heure de confiance et d'intimité, j'eus la conversation suivante :

« MOI. Sidi-Ali, que puis-je faire pour disposer en ma faveur Muley-Abd-er-Rhaman?

SIDI. De l'argent!

— Est-ce que l'émir des schérifs recevrait de l'argent d'un chrétien?

— De l'argent, vous dis-je.

— Que faudra-t-il que je donne aussi au ministre Ben-Dris pour me le rendre favorable?

— De l'argent.

— Et pour voyager en sûreté dans le Maroc?

— De l'argent. »

« Il semble en vérité, qu'au Maroc, l'argent soit tout aussi puissant que dans notre nation de boutiquiers. L'empereur donne l'exemple, car il passe tout son temps à thésauriser à Mékinès.

« Voici ce que me dit à ce sujet un vieux Maure plus communicatif que la plupart de ses compatriotes.

« Que puis-je faire, me demanda-t-il, pour vous étranger, qui êtes si bon pour moi, et qui chaque fois que je viens vous voir, me donnez abondance de thé sucré. Que puis-je faire pour vous dans mon pays?

— Dites-moi comment je dois m'y prendre pour réussir dans ma mission : que faire pour arriver à être présenté à Muley-Abd-er-Rhaman?

— Je vais vous parler franchement. Prenez d'abord beaucoup d'argent : tout le monde ici aime l'argent; sans argent vous ne ferez rien. Muley-Abd-er-Rhaman aime l'argent, et il lui en faut. Le ministre aime l'argent, vous ne devez pas l'oublier. Le ministre est la porte par laquelle on arrive à l'empereur. Vous ne pouvez entrer dans la maison que par la porte. Hors des villes, l'empereur n'a aucun pouvoir; ainsi donc, quand vous voyagerez, n'oubliez pas de donner de l'argent. »

« Cet aveu de la vénalité du pouvoir suprême et de ses fonctionnaires, me rappela ce que j'avais été à même de constater à Tanger.

« Dans cette place si voisine de l'Europe, les capitaines qui commandent les petits navires servant à transporter le bétail à Gibraltar, racontent de singulières histoires à ce sujet. Le gouvernement ne permet l'exportation que d'un certain nombre de têtes de bétail qui sont frappées d'un droit minime. L'agent anglais vient à Tanger, et au moment de l'embarquement des animaux le dialogue suivant a généralement lieu.

L'AGENT. — Comptez le bétail.

LE CAPITAINE DE PORT. — Un, deux, trois, .... trente, .... quarante. Ah! arrêtez, arrêtez, il y en a trop.

L'AGENT. — Non, imbécile, il n'y en a que trente.

LE CAPITAINE DE PORT. — Vous mentez, il y en a quarante.

L'AGENT, mettant trois ou quatre dollars dans la main du capitaine de port : — Il n'y en a que trente, vous dis-je.

LE CAPITAINE DE PORT. — C'est vrai! vous avez raison! il n'y en a que trente! »

« Ainsi, au Maroc, tout est à l'encan, hommes et choses, positions et consciences, gouvernants et gouvernés.

« J'étais depuis peu de jours à Mogador, quand on vint m'apprendre que les provinces de Shedma et d'Hhaha, que je devais traverser, étaient en guerre ouverte. Ces districts entourent Mogador; la ville elle-même est dans le Hhaha. Shedma est tout entière composée de plaines et basses terres, et Hhaha, au contraire, n'a que de hautes terres et des montagnes; c'est un rameau de la chaîne sud-ouest de l'Atlas qui vient se terminer sur les bords de l'Océan, à Santa-Cruz. La seule cause des hostilités continuelles qui existent entre ces deux provinces semble ne tenir qu'à la nature du sol. Les légendes murmurent des vengeances; elles disent que sous le règne de Muley-Suleiman, les gens de Hhaha étant en prière à Mogador, les habitants du Shedma les attaquèrent; entrant dans les mosquées et pillant les maisons, ils les massacrèrent pendant qu'ils se livraient à cet acte de dévotion sacrée qui les rendait invulnérables.

violables. Telle est la cause de cette haine implacable qui durera sans doute pendant plusieurs générations. Je tiens cette histoire, il est vrai, d'un habitant du Hhaha, et je ne doute pas que les gens du Shedma ne m'eussent donné de fort plausibles raisons pour expliquer leur agression.

« Les tribus du Hhaha et du Shedma sont voisines, et se battent avec la férocité habituelle aux pays marches. L'empereur les laisse faire, les regardant d'un air superbe et serein ; mais, dès que les combattants sont épuisés et n'en peuvent plus, il intervient et inflige des amendes aux deux tribus. C'est ainsi que le sultan, au lieu de dépenser de l'argent à apaiser les querelles de ses sujets, en gagne en frappant d'impôts ceux qui sont en guerre. Il sait changer aussi en source de profits les différends qui s'élèvent fréquemment entre les consuls étrangers et ses propres sujets.

« A tant d'exemples de l'avidité et de l'inintelligente tyrannie du gouvernement marocain, qu'il me soit permis d'ajouter le témoignage de M. J. Drummond Hay qui, il y a peu années, fit un voyage à Tanger, sur les bords du Loucos (le Lixus des anciens), à la recherche d'un cheval barbe pur sang, digne d'être offert à la reine d'Angleterre. Il ne put remplir l'objet de sa mission, et cela à cause de ce même système régnant de concussion et de vénalité dont nous venons de crayonner tant de preuves.

« .... Le cheik de la tribu d'Ibdoua, auquel j'étais « adressé par le pacha de Larache, pouvait, dit M. Drum- « mond, me seconder mieux que personne dans le choix « et l'achat d'une monture pur sang, de la plus belle « race. Ce cheik était un homme âgé, vêtu d'un caftan « de belle étoffe et d'un kaïk de laine indigène d'une « éclatante blancheur. Assis à l'ombre de son toit de « chaume, qui dépassait de quelques pieds les murs de « sa demeure, il nous regardait approcher avec un sang- « froid tout musulman, sans s'émouvoir ou s'étonner de « notre visite. A quelque distance de lui, j'arrêtai mon « cheval, et le kaïd ou chef de notre escorte, prit les « devants. Ayant respectueusement salué le cheik, il « tira de son sein la dépêche du pacha, la baisa et la « lui remit.

« Le cheik en examina le sceau et, l'ayant portée préa- « lablement de ses lèvres à son front, il l'ouvrit. Il s'in- « terrompit plus d'une fois dans sa lecture pour jeter de « mon côté des regards scrutateurs, paraissant réfléchir « profondément et se demander quelle secrète interpré- « tation il pouvait donner à une pareille mission, et « quelles affaires de haute politique se cachaient sous « une si simple requête.

« Dès que je pus le croire au bout de sa lecture et de ses « commentaires, je mis pied à terre et l'accostai avec « force *salems*. Il se leva en s'écriant :

« Sois le bienvenu, ô Nazaréen ! Je jure, sur ma tête, « de te servir ! Les ordres du pacha mon maître m'y « obligent ; et puis les Anglais sont des hommes hono- « rables, amis des musulmans. Mais je crains bien, « jeune homme, que tu ne réussisses pas à trouver dans « tout le canton l'animal que tu cherches.

« — Et où le trouverai-je donc, ô le meilleur de mes « amis, répliquai-je, si ce n'est à Ibdoua?

» — Écoute et comprends, dit-il. Nous nous sommes « vantés de nourrir le plus pur sang de tout le pays. Les « soins que chaque homme de ma tribu avait pour sa ca- « vale égalaient ceux d'une mère pour son enfant : ja- « mais il ne la perdait de vue. Entendait-il parler d'un « étalon fameux, fût-il aux confins du désert de Sous, « il y conduisait sa jument. Mais le jour d'affliction nous « est venu ; les seuls témoins qui restent de notre an- « cienne gloire, sont quelques maigres juments hors « d'âge ; elles sont indignes de toi. Vois, dit-il, leur pro- « géniture dégénérée ; regarde ces poulains que mène « mon esclave, ce ne sont pas des chevaux, ce sont des « bêtes de somme.

« — Pourquoi cet abandon de vos intérêts, lui obser- « vai-je. »

« Le vieil éleveur regarda notre kaïd, et tous deux se- « couèrent la tête en soupirant.

« Il n'y a plus de garantie pour la propriété, me ré- « pondit-il. Si un Bedouin possède un beau cheval ; « que le sultan l'apprenne, l'animal est aussitôt saisi, « et son propriétaire ne reçoit ni payement ni récom- « pense.

« — Dure condition que la vôtre, lui dis-je.

« — Dure ! répondit le Bedouin. Vois ces cicatrices « profondes à mes chevilles ; vois où le fer est entré « dans les chairs. Pendant sept longues années j'ai été « en prison, et pourquoi? N'étais-je pas renommé pour « l'hospitalité dont je faisais preuve à Ibdoua? Ne fai- « sais-je pas de magnifiques présents au kaïd, au basha, « au sultan ; mais qu'importe tout cela ; j'étais riche, et « dans ce pays de tyrannie, c'est un crime ! Combien « d'autres que moi, hélas ! ont souffert pour la même « raison. »

« On a recours aux plus horribles tortures pour arracher « aux gens l'aveu de leurs richesses. Tantôt on met la « victime dans un four lentement chauffé, tantôt on la « tient debout des semaines entières dans d'étroites boî- « tes de bois ; on lui enfonce des chevilles sous les « ongles, ou bien on met des chats furieux dans ses « larges pantalons. On tord le sein des femmes avec des « tenailles ; souvent de jeunes enfants, serrés dans les « bras d'un homme vigoureux, ont été étouffés sous les « yeux de leurs parents.

« Un riche marchand de Tanger, que l'amour de l'or « avait fait résister à toutes les tortures, succomba de- « vant l'épreuve suivante. On le plaça dans le coin d'une « chambre avec un lion affamé, enchaîné de manière à « pouvoir le déchirer avec ses griffes, s'il ne se tenait « pas dans une position des plus difficiles et des plus pé- « nibles. »

Tels sont, au Maroc, les procédés du fisc. C'est à ce prix que s'est formé ce fameux trésor de Mékinès, sur lequel comptent les sultans schérifiens, pour régler, sans

perte de territoire, leurs comptes avec l'Espagne victorieuse. Mais revenons aux notes de Richardson.

*L'empereur négociant. — Voyage à Maroc. — État du pays. Les charmeurs de serpents. — Le cimetière.*

« L'empereur avant son avénement au trône était administrateur de la douane de Mogador; c'est là qu'il a acquis ces goûts de commerce et cette habitude des affaires, qu'il a montrés dès le commencement de son règne.

« Il reçoit les visites des marchands impériaux de Mogador, ces visites sont forcées surtout si les négociants sont ses débiteurs; elles ont lieu tous les trois ou quatre ans, ce qui est fort raisonnable quand on considère qu'elles coûtent à chaque marchand de 3000 à 4000 dollars, en échange desquels ils obtiennent des prolongations ou des augmentations de crédits.

« Le nombre des marchands impériaux est de vingt environ; trois sont Anglais, les autres sont pour la plupart des Juifs de Barbarie. Aucun négociant étranger ne peut lutter avec les marchands de cette corporation dont les arriérés s'accumulent d'une année sur l'autre. Quand ces arriérés s'accroissent de telle façon qu'il n'y a aucune chance d'en être payé, l'empereur, pour conserver sa bande de marchands esclaves, leur remettra la moitié ou plus de leurs dettes. Mais en échange d'une telle condescendance, il ne laisse pas échapper une si bonne occasion de se faire faire de beaux cadeaux. Les marchands de Mogador réunis doivent plus de quinze cent mille dollars à l'empereur...?

« Les marchands qui vont de Mogador à Maroc pour rendre visite à l'empereur s'arrêtent : 1° aux jardins de l'empereur, à cinq heures de Mogador : on y trouve de beaux figuiers et une source; 2° à Aïn Omar; 3° à Sishourra; 4° à Wad-Enfas.

« Le pays les deux premiers jours est magnifique, semé de superbes forêts d'argans. Le troisième et le quatrième jour on traverse un pays de plaines ouvertes, le second jour on voit distinctement la chaîne du grand Atlas qui s'étage derrière la ville de Maroc, tandis qu'on laisse derrière soi, sur la gauche, la chaîne pittoresque du Djebel-Hedid, dont quelques sommets atteignent et dépassent 700 mètres d'élévation. Cette chaîne, qui court de Mogador à Asfi, parallèlement à la côte, doit son nom (*Montagne de fer*) à la grande quantité de minerai qu'elle contient et qui fut, dit-on, exploitée à une époque où il y avait quelque industrie dans le pays. La plaine d'Akermout qui se déroule entre le Djebel-Hedid et l'Océan, est jonchée de débris de monuments. Là, disent les gens du pays, s'élevait, pas plus tard que dans le siècle dernier, une grande, riche et populeuse cité. Quel était son nom? comment a-t-elle péri? Nul ne peut le dire. Le Maroc est la terre des vestiges sans souvenirs. Le cinquième jour, aux approches de la capitale, la campagne se couvre de dattiers sauvages et de palmiers nains. L'Atlas se dessine plus imposant, plus grandiose à mesure qu'on avance; c'est le seul intérêt qu'offre le voyage et il suffit à captiver toute l'attention.

« A mi-route, au « Cou du Chameau, » on rencontre un puits situé au milieu d'un pays aride et désolé. Tous les ânes de la caravane des marchands y périrent de soif. D'après les dernières volontés du saint qui a creusé ce puits, il n'est pas permis de faire boire son eau aux animaux. On attacha les chevaux et les mulets à la margelle du puits, ils regardaient avec des yeux avides l'eau qu'on tirait pour les hommes, ils en aspiraient bruyamment l'odeur; mais on ne permit pas de leur en donner une seule goutte. Deux chevaux se débarrassèrent de leurs entraves, et, rendus plus furieux encore par la soif, se battirent avec acharnement. « Voyez, voyez, disaient les Maures, le saint est en colère parce que vous avez voulu donner à boire à vos chevaux. »

« Nos marchands cependant, malgré le saint, cet ennemi invisible des animaux, firent provision d'eau, et ils en abreuvèrent leurs chevaux pendant la nuit, et le jour suivant pendant la marche.

« Tout le long de la route l'installation est déplorable, ainsi que dans la capitale : la salle d'attente des chrétiens près du palais de l'empereur n'est qu'un misérable abri dont les murs sont défoncés. Dans la capitale, tout tombe en ruine. L'empereur ne répare point ses palais, pas même les jalousies qui ferment les fenêtres de son harem : son argent et sa fortune personnelle, voilà son seul souci.

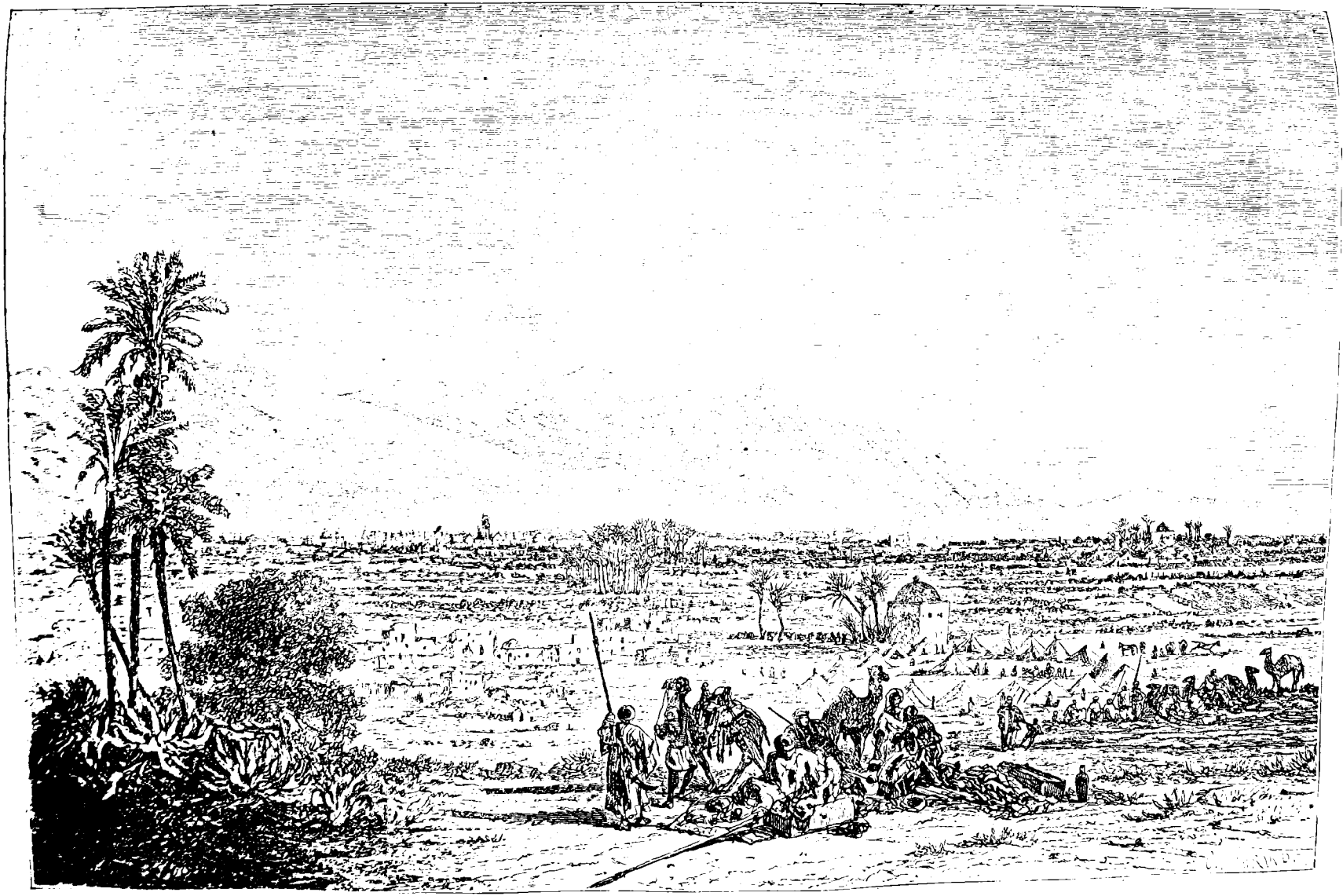
« La présentation des marchands à l'empereur eut lieu de la manière suivante : à neuf heures du matin on les introduisit dans un jardin où se trouvaient environ 2000 soldats en ligne, tous d'un aspect féroce. Après avoir passé devant ces guerriers barbares, ils arrivèrent dans une grande cour entourée de bâtiments où ils attendirent environ cinq minutes. Les portes du palais s'ouvrirent tout à coup et l'empereur apparut monté sur un magnifique cheval blanc, suivi d'une escorte de courtisans tous à pied. Sa Majesté Impériale était accompagnée du gouverneur de Mogador qui marchait à ses côtés.

« Le gouverneur présenta d'abord les fonctionnaires de Mogador, puis les principaux Maures, ensuite les chrétiens, et enfin les juifs; ces derniers, en passant devant l'empereur, ôtaient leurs chaussures. Ils défilaient un à un, suivis chacun de son cadeau porté par un domestique. L'empereur fut très-gracieux, il demanda les noms de tous et condescendit à les remercier particulièrement pour leurs présents.

« Chaque marchand portait un connaissement des présents qu'il offrait et remettait cette liste au gouverneur, car le sultan n'inspectait pas les cadeaux qu'on lui faisait; ouvrir un seul colis eût été de mauvais goût et eût fort blessé la délicatesse de Sa Majesté Impériale.

« La présentation de quinze marchands dura environ vingt minutes; la cérémonie finie, il leur fut permis de se promener dans les jardins de l'empereur et même d'y cueillir quelques fruits.

« Les négociants attendirent ensuite une quinzaine de jours avant de pouvoir présenter un cadeau au fils aîné de l'empereur.... Je tiens tous ces détails des marchands eux-mêmes. La valeur des présents qu'on fit dans cette



Vue des montagnes de Fer. — Dessin de Jules Noël d'après Jackson.

visite était d'environ 50 000 dollars, ce qui dédommage amplement le sultan des prêts qu'il fait, des crédits qu'il donne. C'étaient principalement des objets de manufacture européenne : Sa Majesté les vend à ses sujets pour son compte. Dans cette masse de présents, il va sans dire qu'il y a nombre de produits tels que thé, sucre, épices, essences, etc., qui, avec des vêtements et des articles de toilette et d'ornement, sont pour son usage personnel et pour celui de son harem.

« Pendant mon séjour à Mogador, M. Cohen arriva, venant de Maroc. M. Cohen est un juif anglais, très au courant des affaires du Maroc. Ses opinions diffèrent beaucoup de celles des marchands impériaux, qui sont trop engagés avec l'empereur pour pouvoir être indépendants.

— Les Marocains, me dit M. Cohen, sont fatigués de leur gouvernement, fatigués du pillage de leur propriété, fatigués du peu de sécurité et de l'incertitude dans laquelle ils vivent relativement à cette propriété restreinte, qui ne consiste qu'en un fort petit nombre de valeurs. »

« M. Cohen va plus loin. « Si un puissant pouvoir Européen s'établissait sur la côte, la population tout entière, dit-il, irait se mettre sous sa protection. »

« Voici un exemple qu'il me donna de la méthode qu'emploie l'empereur pour faire rendre gorge à ses gouverneurs de province.

« Il y a quelques années, le gouverneur de Mogador se présenta au sultan à Fez ; reçu avec tous les honneurs dus à son rang, il demanda à retourner à Maroc. On le congédia avec les démonstrations les plus amicales ; mais aussitôt arrivé à Maroc, le gouverneur de la ville lui fit savoir qu'il était prisonnier par ordre du sultan qui lui réclamait 40 000 dollars. La pauvre dupe finit par obtenir la permission de retourner à Mogador, où il fut obligé de vendre tout ce qu'il avait pour parfaire la somme que l'empereur exigeait de lui.

« Quant à la politique, dit encore M. Cohen, si le sultan se trouve dans l'embarras, il cède, mais traîne d'abord les affaires en longueur autant qu'il peut. Aussi longtemps qu'il ne se compromet pas, ou qu'il n'est pas découvert, il use et abuse de son pouvoir tant à l'égard de ses sujets que des étrangers. S'il lui arrive quelque désagrément, il en rejette toujours la responsabilité sur ses ministres, et si l'un d'eux lui a donné quelque conseil et que les affaires tournent à mal, malheur au pauvre fonctionnaire. »

« Le gouverneur actuel de Mogador se trouvait en même temps que M. Cohen à Maroc. En homme qui connaît à fond la politique de son gouvernement, il refuse de l'empereur tout salaire et des étrangers tout présent. Ce gouverneur n'est pas riche et trouve que cette méthode lui réussit parfaitement. Il ne veut pas s'enrichir pour qu'ensuite l'empereur lui fasse rendre gorge, selon la méthode employée envers ses prédécesseurs et collègues. Quand il fut nommé à son poste, il le laissa très-poliment entendre à l'empereur ; il a toujours nettement refusé les présents des marchands ; de cette manière, le sultan ne peut le saigner sous le prétexte qu'il s'est engraissé par ses exactions.

« J'avais souvent entendu parler des terribles serpents de la province de Sous, parmi lesquels, s'il faut en croire les Arabes, se trouvent encore des pythons, capables de fermer les routes aux caravanes, et dignes, par leur taille, de figurer non loin du fameux serpent de Bagrada, de classique mémoire. C'est de la même province que sortent presque tous les Eisowys, ou industriels possédant l'art de charmer les vipères les plus dangereuses.

« Un matin, sur la place du marché, nous rencontrâmes une bande de quatre de ces hommes ; trois d'entre eux étaient musiciens ; leurs instruments, longs et grossiers roseaux en forme de flûtes, percés aux deux bouts, produisaient des sons mélancoliques mais qui n'étaient pas dépourvus d'un certain charme.

« Les Eisowys, invités à nous montrer leurs serpents, s'y prêtèrent de bonne grâce. Élevant d'abord leurs mains, comme s'ils tenaient un livre, ils murmurèrent, à l'unisson, une prière adressée à la Divinité et invoquèrent Seedna-Eiser qui, dans le Maroc, est le patron des charmeurs de serpents. Il ne faut pas confondre Seedna-Eiser avec Seedna-Aïsa, qui est le nom par lequel les Arabes désignent le Christ qu'ils appellent aussi Rohallah (le souffle de Dieu). Leur invocation terminée, la musique commença, le charmeur de serpents se mit à danser en tournoyant avec vélocité autour d'un panier de jonc, recouvert d'une peau de chèvre sous laquelle se trouvaient les reptiles. Soudain, le charmeur de serpents s'arrête, il plonge son bras nu dans le panier et en retire un cobra capello, qu'il contourne comme si c'eût été son turban ; tout en dansant, il l'enroule autour de sa tête, le serpent paraissant obéir à ses désirs, conserve la position qu'il lui a donnée. Le cobra est ensuite placé à terre ; se dressant alors sur lui-même, il commence à balancer sa tête de droite à gauche : on dirait qu'il accompagne la mesure.

« Tournant plus rapidement encore, l'Eisowy plonge sa main dans le panier, dont il retire successivement deux serpents très-venimeux, de l'espèce que les habitants de la province de Sous désignent sous le nom de leffa. Ces reptiles, dont la robe marbrée est tachetée de noir, ont le corps assez gros ; leur longueur n'excède pas deux pieds et demi à trois pieds.

« Ces deux leffas étaient moins bien dressés et plus ardents que le cobra ; à demi roulés, la tête penchée, prêts à l'attaque, ils suivaient d'un œil étincelant les mouvements du charmeur de serpents ; quand il s'approchait d'eux, s'élançant sur lui, la mâchoire ouverte, ils dardaient leur corps avec une incroyable vitesse ; leur queue cependant semblait immobile : puis ils se repliaient sur eux mêmes. L'Eisowy avec son haïk repoussait les attaques dirigées contre ses jambes nues, et les leffas épuisaient leur poison sur le vêtement.

« Invoquant alors Seedna-Eiser, le charmeur saisit un des serpents par la nuque, en continuant toujours sa danse tournoyante : il ouvrit alors, à l'aide d'une ba-

guette, les mâchoires du reptile pour faire voir aux spectateurs les crochets qui laissaient suinter une matière blanche et huileuse. Il présenta ensuite son bras au leffa qui y enfonça immédiatement ses crochets, pendant que l'homme faisant de hideuses contorsions, tournoyait toujours rapidement en invoquant son saint patron. Le reptile continua de mordre jusqu'au moment où l'Eisowy, le retirant, nous montra le sang qui coulait de son bras.

« Déposant ensuite le leffa à terre, il porta sa blessure à sa bouche, et la pressant avec ses dents, il se mit à danser, la musique hâtant de plus en plus la mesure jusqu'à ce qu'enfin il s'arrêta épuisé de fatigue.

« Persuadé que ce n'était qu'une jonglerie, et qu'il avait enlevé le venin du leffa, je demandai à toucher le serpent.

— Êtes-vous un Eisowy, me dit l'homme de Sous, ou bien avez-vous une foi inébranlable dans le pouvoir de notre saint? »

« Je répondis négativement.

— Si le serpent vous mord, me dit-il, votre heure est venue : qu'on me donne une poule ou tout autre animal, je veux vous donner une preuve évidente de ce que j'avance, avant que vous ne touchicz un leffa. »

« On apporta une poule; le charmeur de serpents prit un de ses reptiles et lui laissa mordre l'oiseau. On mit la poule à terre, qui tourna pendant une minute comme si elle avait des convulsions, chancela et tomba morte. Peu après sa chair avait pris une teinte bleuâtre. Il va sans dire que je n'insistai pas pour toucher au leffa.

« Remettant ses reptiles dans le panier, notre charmeur en retira d'autres serpents connus dans les environs de Mogador; je remarquai entre autres le *boumenfaluk* (le père de l'enflure); la morsure de ces serpents n'est pas assez venimeuse pour mettre la vie en danger. L'Eisowy joua pendant quelque temps avec eux, et les laissait mordre son corps à demi nu qui ruisselait de sang pendant qu'il dansait; puis saisissant entre ses dents la queue d'un de ces serpents, pendant que les autres s'enroulaient autour de son corps, il commença à le manger ou plutôt à le mâcher; le reptile se tordant de douleur mordit le cou et les mains de l'Eisowy jusqu'à ce que celui-ci l'eût complétement dévoré : je n'ai jamais vu de plus dégoûtant spectacle.

« Dans mes courses, j'ai souvent rencontré des Eisowys, je les ai toujours vus manier les scorpions et d'autres reptiles venimeux sans en avoir jamais été blessés. Pendant mon séjour à Tanger, un jeune Maure assistant aux exploits d'un charmeur de serpents, le tourna en ridicule en lui disant que ce n'était que jongleries ; mis au défi par un des Eisowys, il entra dans le cercle magique, toucha un des leffas, fut mordu et expira en peu d'instants.

« Les Eisowys forment une secte nombreuse disséminée dans les villes de l'ouest de la Barbarie : ils rappellent sous certains rapports les Derviches tourneurs de l'Orient : comme eux ils s'assemblent les jours de fête dans des maisons consacrées à la célébration de leurs rites. Ils croient que leur amour et leur respect pour Seedna-Eiser, leur patron, doit arriver à leur faire dépasser les bornes de la raison humaine : cette idée les fait tomber, pendant qu'ils s'y livrent, dans une aberration d'esprit telle, qu'ils s'imaginent être transformés en bêtes sauvages, tigres ou lions, chiens, etc. Ils se mettent alors à hurler, à aboyer ou à crier à l'imitation des animaux qu'ils croient représenter. Cet état de folie tient soit à l'emploi d'une herbe enivrante, le haschisch, qu'ils prennent par petites quantités dans un verre d'eau, soit à ce qu'ils fument du kik, plante fort commune dans le Maroc ainsi que la précédente. Quand les Eisowys sont dans cet état, on les promène quelquefois dans les rues ; enchaînés deux à deux, leur chef (*Emkaden*), les précède, monté à cheval. Ils poussent des hurlements horribles, et font des bonds prodigieux. Les spectateurs leur jettent quelquefois un mouton vivant; il est aussitôt mis en pièces, et dévoré intestins et tout.

« S'ils parviennent à se débarrasser de leurs chaînes ces Eisowys se jettent sur les juifs et les chrétiens qu'ils rencontrent. Il y a quelques années, à Tanger, un enfant juif, m'a-t-on dit, fut mis en pièces par ces frénétiques.

« Je fus une fois attaqué par un de ces furieux qui avait réussi à se débarrasser de ses liens ; mais j'avais heureusement un énorme bâton que je lui appliquai vigoureusement sur le crâne; ce traitement sembla le rappeler à la raison, il me quitta pour aller dévorer des choux dans une boutique voisine.

Les Maures regardent ces sectaires d'un œil moins favorable que ne le font les Turcs : cependant au Maroc comme dans tout l'Orient musulman il n'y a de position sociale, inviolable et sûre, que celle de maniaque et d'insensé.

« Peut-être pour trouver l'origine de ces rites, contraires à la loi du Prophète, faut-il remonter jusqu'aux jours antiques où les phénomènes incompris de l'astronomie et les fureurs d'un fétichisme bestial se partageaient les croyances de l'humanité enfant.

« Un jour, je fis avec quelques amis, chrétiens et Maures, une excursion jusqu'aux *Sanceates-Sultan*, ou jardins de l'empereur, qu'on appelle aussi quelquefois Gharset-es-Sultan. C'est une promenade à cheval de quatre à cinq heures. Nous guéâmes avec difficulté la rivière Wad-el-Kesab; il était tombé beaucoup d'eau dans le haut pays, mais pas une goutte de pluie sur la côte. Comme dans tous les pays déboisés par l'insouciance des nomades et par la vaine pâture, les cours d'eau du Maroc sont très-trompeurs. Pour se servir de la métaphore de Job, « ils sont trompeurs comme un livre. » Aujourd'hui à sec, demain ils rouleront des eaux écumantes et fangeuses qui inonderont tout le pays environnant....

« La vallée qui conduit aux jardins de l'empereur n'offre rien de très-remarquable. Quelques broussailles couvrant des monticules de sable, de rares palmiers nains, ou quelques argans plus rares encore. Des tourterelles sauvages roucoulant et voletant au milieu de ces arbres, rompaient seuls la monotonie de ce pays inculte

et désert. Il n'y avait pas de terre cultivée; il me fut affirmé que la plus grande partie du Maroc présentait cet aspect désolé.

« Le principal but de notre pèlerinage en ce lieu était un argan, planté, dit-on, par le lieutenant du Prophète, le célèbre Okba.... C'est un vieil arbre chenu dont l'ombre garantirait encore cent personnes des ardeurs du soleil africain. Est-il rien de plus beau qu'un arbre majestueux, dont les branches et les feuilles variant sans cesse, multipliant leurs formes et les jeux de la lumière, semblent nous donner une idée de l'infini! Mais un bel arbre, dans le brûlant climat de l'Afrique, procure une sensation qu'on ne peut éprouver en Europe.

« Les jardins de l'empereur renferment un puits et quelques arbres fruitiers; l'un d'eux, un magnifique figuier, a le tronc tout ciselé des noms des Européens qui ont visité ces lieux. Comme nous étions à nous reposer sous le vénérable arbre d'Okba, le monarque de la forêt, un Maure vint nous raconter les légendes des esprits et des elfes de cette forêt déserte. Il fut un temps où ces bois étaient peuplés d'enchanteresses qui empêchaient les musulmans fidèles de faire leurs prières, dansant

Les charmeurs de serpents, au Maroc. — Dessin de J. Duveau d'après Richardson et Jackson.

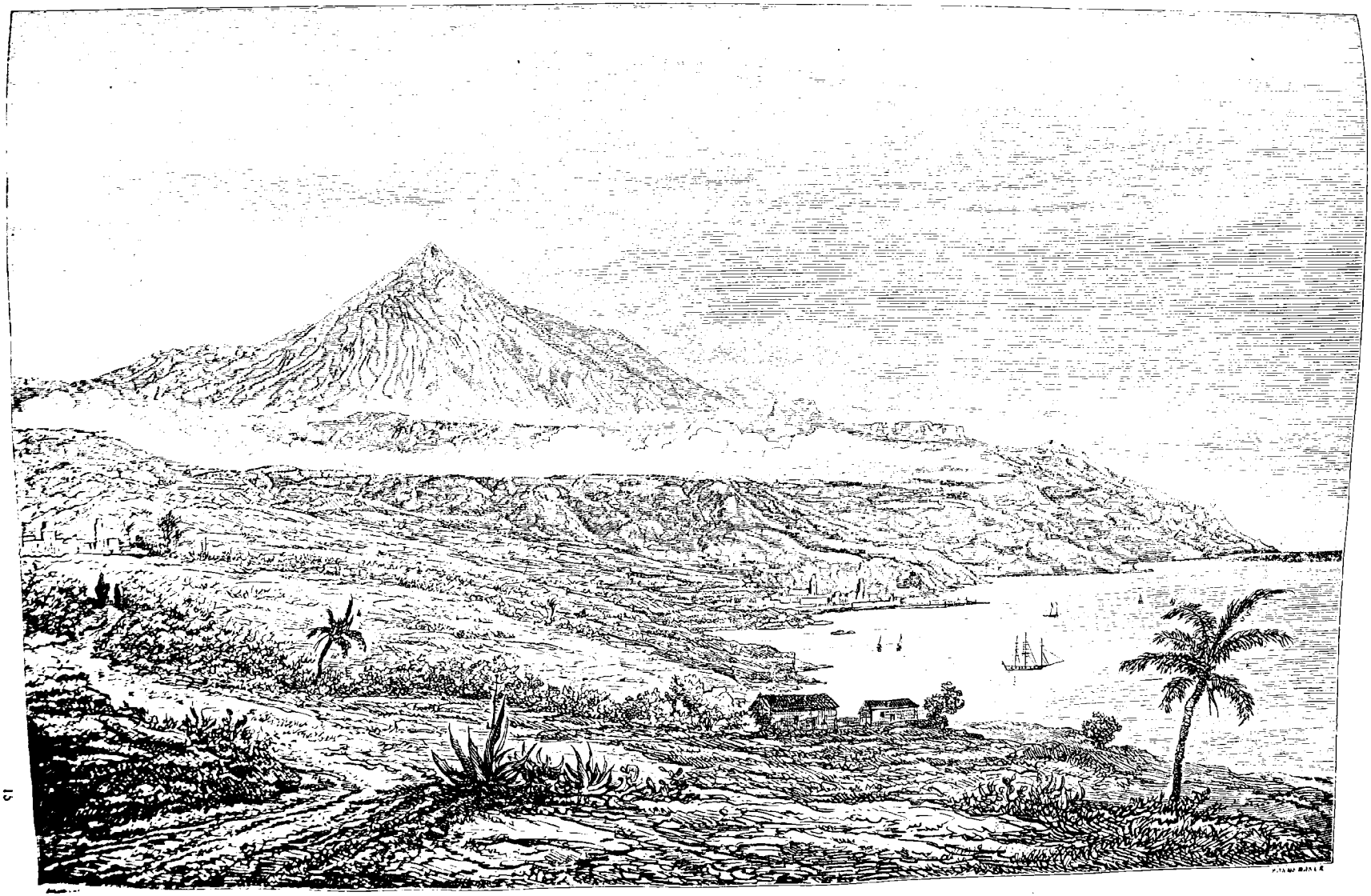
autour d'eux aux sons d'une musique voluptueuse, tout comme les nymphes des jardins d'Armide. Les malheureux enfants du Prophète étaient tourmentés sans relâche par ces astucieuses houris....

« Nous traversâmes, en rentrant en ville, les deux cimetières, chrétien et indigène. Le premier est le lieu de repos le plus triste que l'imagination la plus désolée puisse rêver. Pas de verts gazons, pas d'arbres, pas un seul cyprès projetant son ombre sur le malheureux qui vient pleurer sur une tombe aimée. C'est un lieu de désolation, une plaine de sable que balayent les vents furieux de cette plage solitaire de l'Océan.

« Je ne fis que traverser le cimetière maure. Quel spectacle de la corruption humaine! Le soleil était couché, la lune couvrait de ses pâles lueurs et de ses ombres étranges cette demeure des morts : il me fallait me hâter de retourner pour ne pas trouver les portes de la ville fermées; dans la pénombre j'entrevoyais se glisser au milieu des tombeaux, ces violateurs de cadavres, les hyènes. »

Le voyageur aurait pu voir dans ce lugubre tableau un emblème fidèle de l'empire du Maroc et de ses gouvernants.

F. DE LANOYE.



VOYAGE DE D. MASTAI. — Vue du pic de Ténériffe (voy. p. 230). — Dessin de Daubigny d'après une aquarelle de M. le marquis de Trévise.

# VOYAGE DE D. GIOVANNI MASTAI,

(AUJOURD'HUI S. S. LE PAPE PIE IX)

## DANS L'AMÉRIQUE DU SUD[1],

(DE GÊNES A SANTIAGO).

(1823-1824)

En 1823, l'Amérique du Sud avait déjà conquis son indépendance politique, mais elle n'avait pu encore obtenir la paix religieuse, ébranlée par les commotions dont elle sortait à peine. Sous la fin du pontificat de Pie VII, l'un des hommes influents du Chili, l'archidiacre D. Jozé Ignacio Cienfuegos, avait été envoyé à Rome par le pouvoir nouvellement constitué pour demander au saint-père l'institution d'une mission apostolique qui devait résider à Santiago. Il s'agissait d'aplanir les difficultés qui s'étaient élevées en plus d'une circonstance, entre le clergé chilien et le pouvoir suprême ; plusieurs membres des ordres religieux avaient demandé leur sécularisation.

L'envoi d'un vicaire apostolique était devenu d'une urgente nécessité.

La cour de Rome obtempéra au désir formulé par la chambre représentative du Chili, et pour faire le choix du vicaire apostolique elle assembla une congrégation toute spéciale, composée de six cardinaux, que présidait le cardinal della Genga. Le choix de cette religieuse assemblée tomba d'abord sur Mgr Ostini, ecclésiastique d'un mérite reconnu, et alors professeur de science sacrée au collége romain. Diverses circonstances firent décliner à ce savant théologien un honneur qu'il avait d'abord accepté, et, à sa place, la congrégation appela D. Giovanni Muzi, qui résidait alors auprès de la cour de Vienne, en qualité d'auditeur du nonce apostolique. Il quitta l'Allemagne immédiatement et se rendit à Rome, où Pie VII l'éleva à la dignité d'archevêque des Philippines *in partibus infidelium*. On adjoignit, à D. Giovanni Muzi, pour le seconder dans ses travaux, deux jeunes ecclésiastiques, D. Giovanni Maria Mastaï Ferretti des comtes Mastaï, simple chanoine alors[2], et l'abbé Giuseppe Sallusti, secrétaire de la légation, homme instruit auquel on doit le récit du voyage. Sur la demande réitérée d'un docte ecclésiastique des provinces Argentines, le docteur Pacheco, la congrégation que présidait le cardinal della Genga avait conféré les plus grandes facultés au nouveau vicaire apostolique ; non-seulement il fut mis à même de pourvoir aux besoins spirituels du Chili et des provinces composant l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres, mais il eut encore dans ses attributions le Pérou, la Colombie et les États du Mexique.

Départ de Gênes. — *L'Eloysa* et son équipage. — Navigation sur la Méditerranée. — Les côtes de la Catalogne.

La mission apostolique s'embarqua du port de Gênes, le 4 octobre 1823, sur un brick de construction française, nommée l'*Eloysa*. C'était un beau navire doublé en cuivre et d'une marche supérieure ; le capitaine, homme expérimenté, avait longtemps navigué dans les mers de l'Amérique du Sud et s'appelait Antonio Copello. On pouvait le regarder à la fois comme un marin instruit et comme un compagnon de voyage aimable : son second, ce que les Italiens appellent encore le pilote (*il piloto*), se nommait Campodonico : il avait l'expérience de la mer. On ne comptait pas moins de 34 hommes d'équipage, tous jeunes marins, mais gens de choix.

En même temps que Mgr Muzi et D. Giovanni Mastaï s'étaient embarqués deux Chiliens qui ne devaient plus quitter la mission jusqu'à son arrivée sur les rives de la Plata. L'un était le docteur Cienfuegos, dont nous avons déjà parlé, l'autre, un jeune religieux d'un rare mérite, le P. Raymondo Arce, qui appartenait à l'ordre des Dominicains réformés de la ville de Santiago.

Les premiers jours se passèrent à merveille, les vents étaient favorables ; on s'accommoda parfaitement des dispositions prises par le capitaine Copello pour la commodité de ses passagers, mais les voyageurs ne pouvaient encore s'entretenir que des sujets les plus graves. Si, d'une part, ils étaient pleins d'espérances, de l'autre, ils se sentaient remplis de tristes préoccupations. Grâce aux conversations du P. I. de Molina sur le Chili, ils avaient pu se faire une juste idée, à Bologne, des magnifiques régions qu'ils allaient visiter, mais une nouvelle dont on ne pouvait prévoir encore la portée avait précédé leur départ de Gênes; ils avaient appris que Pie VII, ayant fait une chute dans ses appartements le 19 août, ne laissait déjà plus d'espoir trois jours après ce cruel

1. Le récit que nous donnons est extrait d'une relation de la Mission apostolique envoyée dans l'Amérique du Sud, en 1823, et dont faisait partie D. Giovanni Mastaï. Cette relation a été publiée sous le titre suivant : *Storia delle Missioni apostoliche del Stato del Chile, colla descrizione del viaggio dal vecchio al nuovo mundo, fatto dal l'autore.* Opera di Giuseppe Sallusti. Roma, 1827, 4 vol. in-8° avec carte.

2. Né à Sinigaglia le 13 mai 1792, D. Giovanni Mastaï fut préconisé archevêque de Spolète en 1827, élu souverain pontife en 1846.

accident, et qu'aussitôt après sa mort, le conclave s'étant assemblé, Léon XII avait été élu.

Bientôt un calme plat arrêta le brick : on sait ce que signifie en mer cette expression, surtout à bord d'un bâtiment à voiles, mais lorsqu'on n'a jamais navigué, on en saisit mal la valeur. C'est le moment où le navire, n'avançant plus, mais ballottant en sens divers, excite le plus cruellement cet état d'indicible malaise, qui fait parfois plus souffrir qu'une dangereuse maladie ; de tous les membres de la mission, celui qui fut le plus vivement incommodé du mal de mer, fut D. Giovanni Mastaï. Cette douloureuse indisposition s'éleva pour lui à un degré d'intensité qui amena la prostration absolue des forces, et cet état dura plusieurs jours. Le vent avait fraîchi de nouveau ; le 7 octobre, on entra dans le golfe de Lion ; le 9, le navire donnait déjà des preuves de sa marche supérieure, il filait dix nœuds à l'heure. Bientôt on eut dépassé la petite île de Minorque et l'on vit se développer le mont Serrat, avec ses innombrables dentelures à pic, ses hauts rochers, au pied desquels se laissent voir tant d'humbles sanctuaires qui contrastent par la simplicité de leur structure avec les montagnes grandioses qui les abritent. On se récriait avec admiration devant ce spectacle imposant, lorsqu'un vent terrible du sud-ouest, ce *libeccio* si redouté sur les côtes d'Italie, commença à souffler. Entraîné par la tempête, le bâtiment eut bientôt dépassé les côtes de la Catalogne et bientôt aussi il devint le jouet des flots devant le port de Valence, où *l'Eloysa* eût été chercher volontiers un asile, si l'on n'eût redouté plus que le mauvais temps le mauvais vouloir des autorités espagnoles, à l'égard d'une mission que le saint-siége dirigeait vers des contrées considérées encore comme se trouvant en état de rébellion contre la métropole. Mais le libeccio ne s'était pas calmé, la tempête, au contraire, devenait terrible, il fallut chercher forcément un refuge dans les domaines de cette Espagne qu'on voulait d'abord éviter. On se trouvait à peu de distance de Mayorque, on résolut d'entrer dans le port de Palma, et l'on peut dire que ce fut là en réalité qu'on vit commencer, pour la mission, la série de luttes, de contrariétés, et souvent d'ennuis plus graves qui, durant trois mois, marquèrent son voyage.

Après avoir été de nouveau le jouet des vents, s'être vue portée de Valence à Ivica, triste groupe de rochers qui la menaçait du naufrage, *l'Eloysa* mouilla enfin le 14 octobre dans ce port si sûr, si calme de Palma, où jamais tempête ne fut redoutée et d'où les yeux des pieux voyageurs pouvaient déjà se porter avec admiration sur cette splendide cathédrale qui offre au loin à la vue l'agréable magnificence de son architecture.

### Palma. — Emprisonnement dans le Lazareth.

En voyant flotter le pavillon sarde sur le brick qui demandait asile, les autorités de l'île s'émurent ; la visite de santé vint immédiatement à bord, et sur une première invitation de l'autorité locale, Mgr Muzi se vit contraint de se rendre à terre. Il fit choix pour l'accompagner de D. Giovanni Mastaï, à peine remis de ses souffrances, et laissa à bord l'abbé Sallusti.

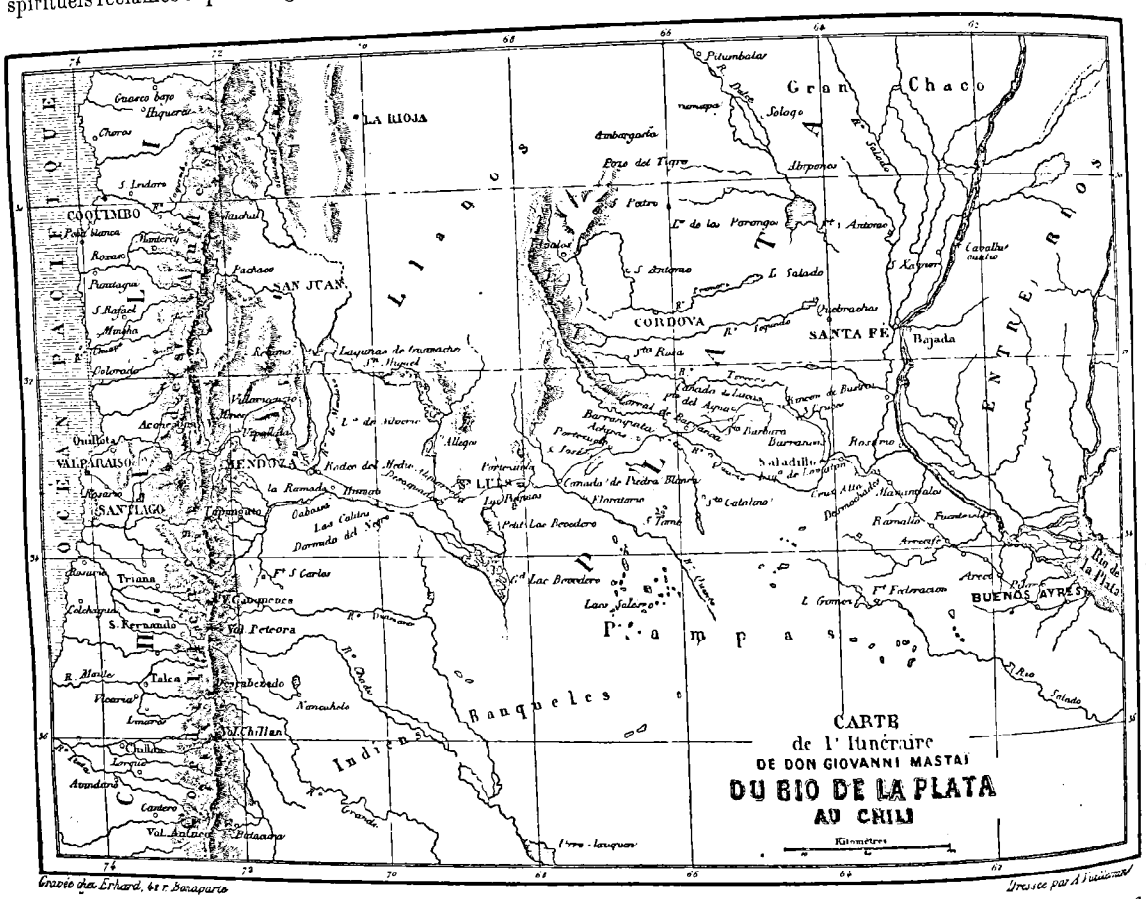
Le prélat descendit dans l'embarcation qui lui était destinée ; on se dirigea aussitôt vers la terre, mais à peine débarqués, les voyageurs furent conduits au Lazareth, et malgré leurs réclamations, malgré le caractère dont ils étaient revêtus, ils entendirent bientôt se fermer sur eux les triples verrous de cette véritable prison. La nouvelle étrange de cette sorte d'arrestation ne tarda pas à venir jusqu'à *l'Eloysa*, elle mit tout en rumeur à bord, comme on le pensera aisément, et l'abbé Sallusti alla sans hésiter à terre partager la captivité de ses compagnons. Ceci avait lieu le 16 octobre ; le 17, les trois membres réunis de la mission subissaient un premier interrogatoire, non pas comme celui auquel on admet les voyageurs au long cours qui ont enfreint parfois les ordonnances de santé, mais bien comme l'interrogatoire juridique auquel on soumet des gens réellement coupables ; l'abbé Sallusti nous a conservé une peinture assez originale de cette scène passablement étrange et nous le laisserons parler ici :

« Tout fut disposé pour le grand Sanhédrin, dit-il, et le nouveau prétoire de Pilate se trouva établi à l'entrée même du Lazareth. Ce fut là que vint siéger l'alcade de la ville, porteur d'une mine des plus refrognées et lançant parfois des coups d'œil qui voulaient être menaçants. En sa qualité d'autorité judicaire, la présidence, en effet, lui était dévolue. C'était avec un air de majesté mille fois plus imposant que celui qu'eût pu garder un proconsul romain, qu'il nous adressait les demandes auxquelles il nous fallait répondre. A côté de lui se trouvaient deux autres ministres de la justice, d'apparence tout aussi sévère, dont le fier aspect nous glaçait d'effroi et dont les regards nous faisaient trembler. Un notaire à maigre encolure, à figure cadavérique, ayant tout l'air d'un pharisien, devait enregistrer les demandes et les réponses. Or, quand tout fut prêt, on plaça, au milieu de cette vraie synagogue de gens mal disposés pour nous, un petit escabeau de bois sur lequel s'assit d'abord Mgr Muzi et chacun de nous ensuite, mais alternativement, pour passer par l'examen que nous avions à subir ; néanmoins, avant que l'interrogatoire commençât, on fit toutes les fumigations qu'inspire la crainte de la peste.... Cela terminé, nous fûmes interrogés successivement par le juge suprême sur notre pays, sur les emplois que nous y occupions, sur l'objet de notre mission. On voulait savoir si en nous rendant en Amérique nous y étions conduits par un but politique. A tout cela, il fut répondu catégoriquement et avec une bonne foi parfaite de la part de chacun de nous.... Les longues réponses n'étaient pas permises et il n'eût pas même été prudent d'entrer dans de grands détails : un oui, un non, était tout ce qu'il fallait dire quand la chose était possible, et en réalité c'était bien la réponse la plus sûre pour ne pas se compromettre. Toutefois, il ne nous avait pas été permis de demeurer ensemble durant l'examen, mais le local était disposé de telle sorte qu'on entendait les paroles adressées à chacun de nous et que nous pûmes

avoir ainsi la certitude, dès que la séance fut terminée, que nos réponses étaient conformes, ce qui en réalité devait avoir lieu, puisqu'on n'avait dit que la vérité pure. »

La séance ne se prolongea point, et les trois passagers de *l'Eloysa* se retirèrent pleins de joie : l'entrée de la ville ne lui était plus défendue. Toutefois les magistrats de Palma, se croyant investis d'un pouvoir qu'ils n'avaient certainement pas, firent tous leurs efforts pour arrêter, disaient-ils, une mission si contraire à la souveraineté de leur gouvernement : ils niaient que le saint-siége eût le droit d'envoyer dans l'Amérique du Sud des secours spirituels réclamés depuis longtemps par les populations que la victoire avait émancipées. Ils allèrent plus loin : ils sommèrent les envoyés du Chili de venir rendre compte sur l'heure des motifs qui les dirigeaient, et de comparaître devant leur tribunal. C'eût été se reconnaître sujets de l'Espagne. Le docteur Cienfuegos et le P. Raymondo Arce s'y refusèrent énergiquement, et ils se refusèrent également à quitter le brick. Cette persévérante fermeté eut tout le succès qu'on en pouvait attendre. L'évêque de Palma étant intervenu dans une négociation qui menaçait d'éterniser le séjour de *l'Eloysa* en Europe, et le consul de Sardaigne s'étant mêlé de l'affaire, la mission apostolique put bientôt reprendre la mer.

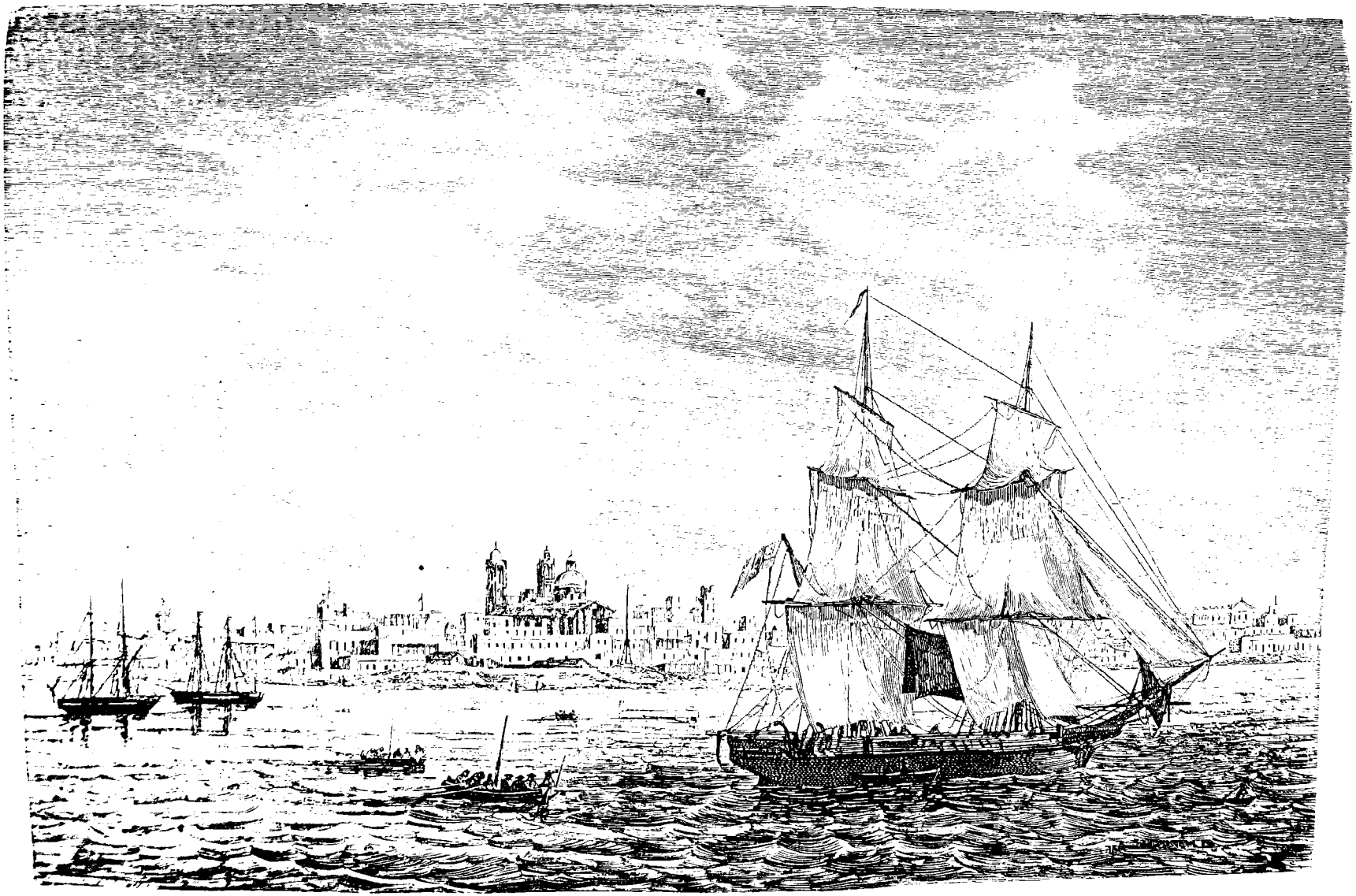
Un arrêt prolongé de trois jours, dans cette île si peu




hospitalière, avait eu lieu forcément, et cependant la Méditerranée n'était pas encore redevenue calme ; le navire fut poussé de nouveau dans les eaux d'Ivica, puis forcé de rétrograder. On longea encore les côtes de la Catalogne, et le vent continuant de fraîchir, on fut bientôt devant la côte accidentée qui borde l'ancien royaume de Valence. Les Italiens et les descendants des Castillans unirent leurs souvenirs ; les vieilles légendes espagnoles, qui dans toutes les langues ont fait le tour du monde, ne pouvaient manquer de revenir à la pensée des pieux voyageurs : ils saluèrent la terre du Cid. Ce splendide panorama continua à se dérouler ; ils purent entrevoir la région enchantée d'où Isabelle chassa Boabdil ; ils aperçurent Malaga avec ses vignobles magnifiques, et bien d'autres villes parées encore de fleurs et de palmiers, mais enfin ils purent franchir le détroit hors duquel ils se croyaient un peu trop promptement à l'abri de toute mésaventure. Gibraltar leur était apparu, durant la nuit, scintillant de mille feux, comme une grande ville illuminée. Ils passèrent la journée du 28 non loin de cette immense forteresse, dans un lieu où ils furent admirablement accueillis, et ils entrèrent dans le Grand océan.

Navigation jusqu'à Ténériffe. — Dangers courus par l'expédition. Corsaires de la Colombie. — Les îles du cap Vert.

Les premiers moments furent tout à l'admiration ; les côtes de Tarifa se développaient aux yeux des voya-



Vue de Montevideo en 1863 (capitainerie du port). Voy. p. 236. — Dessin de M. d'Hastrel d'après nature.

geurs sous leurs aspects les plus variés; *l'Eloysa* marchait bon frais; on eut bientôt perdu de vue la terre : puis la mer devint grosse, il fallut endurer les mille ennuis qu'amène le mauvais temps. Un pénible accident se mêla bientôt à ces contrariétés; le docteur Cienfuegos tomba dangereusement malade, il suppliait qu'on le débarquât aux Canaries. Mais sans ce guide expérimenté qui avait sollicité l'envoi de la mission, qu'allait-elle devenir? Un temps déplorable accroissait son douloureux malaise. Le 3 novembre, il y eut un grain subit qui faillit faire sombrer le bâtiment. *L'Eloysa* dut uniquement son salut au coup d'œil prompt de son capitaine et à la rapidité de sa manœuvre. Dès le 4 novembre, heureusement, le temps s'était apaisé et le pic de Ténériffe apparaissait[1].

On a tout dit sur ce grand cône de verdure et de neige, qui n'a d'égal pour la majesté que le ciel, qui l'inonde de ses splendeurs (voy. p. 241). Après la tempête, un calme plat s'était fait tout à coup, la mer était encore émue, mais les vents ne soufflaient pas. Durant deux jours, les voyageurs se recueillirent devant la montagne. Durant deux jours, le soleil couchant vint parer à leurs yeux ce grand pic de ses radieuses magnificences[1]. La brise cessant, la chaleur était devenue insupportable; pas un souffle à la fin ne ridait la surface des eaux. Entraîné par des courants dont le capitaine ignorait l'existence, le brick s'en allait insensiblement à la côte; le danger devenait imminent. On lia une forte amarre allant du petit navire à la chaloupe qu'on avait mise promptement à la mer; puis à force de rames, les vigoureux matelots de *l'Eloysa* l'éloignèrent des rochers. Mais bientôt un grain subit la fit de nouveau bondir, et un vent frais qui succéda à la bourrasque lui permit de naviguer paisiblement au sein même de l'heureux archipel dont presque toutes les îles apparurent successivement, laissant parfois entrevoir, mais discrètement, leur beauté.

Le 5 au soir, la petite ville de Santa-Cruz se faisait voir encore dans le sud, ou, pour mieux dire, ses lumières brillaient au loin. La nuit était venue et les passagers dormaient profondément, lorsque les paroles stridentes qui s'échappaient du porte-voix les réveillèrent tous en sursaut. Le brick génois se trouvait en présence d'une frégate armée en guerre. Les histoires plus que terrifiantes qu'on faisait circuler alors sur les corsaires colombiens, rendaient le réveil peu agréable. On savait que quelques mois auparavant, l'équipage d'un navire génois, fait prisonnier par un de ces écumeurs de mer, avait été pillé et jeté sur un rivage désert avec un sac de biscuits pour tout approvisionnement. C'était en effet un corsaire de la Colombie qu'arraisonnait ainsi en anglais, dans la nuit, le capitaine Copello : cette visite fut plus rapide qu'elle ne fut menaçante. Le corsaire se fit montrer les papiers du bord, examina les rôles d'équipage, et une bouteille d'excellent Malaga qui lui fut offerte, scella son traité de bonne amitié avec la pacifique *Eloysa*.

1. Nous signalerons ici un monument géographique qu'on ne consulte pas assez, c'est le plan en relief du pic de Ténériffe exécuté par M. S. Berthelot, consul de France dans cette île.

La traversée du léger brick n'offrit ensuite aucun incident, si ce n'est celui qu'offrit peut-être la simplicité naïve d'un pauvre cuisinier. Comme il faisait brûler les sauces et charbonner son pain, le capitaine lui annonça un beau jour d'une voix terrible qu'il allait le faire fusiller. En présence des nombreux mousquets qu'on avait fait monter sur le pont, le pauvre Girolamo Passadore avait pris la chose au sérieux, il tremblait de tous ses membres et il fallut la bonté compatissante de D. Giovanni Mastaï et des autres passagers pour faire finir cette comédie, qu'autorisait peut-être un vieil usage, puisqu'on se trouvait déjà dans le voisinage du tropique où l'on se permet parfois tant de plaisanteries hasardées. On atteignit bientôt les îles du Cap-Vert, on admira leur belle végétation, mais on n'y relâcha pas.

### Le négrier. — Un homme à la mer. — Fausse alerte. — Approches du continent américain.

Ce fut après avoir passé la ligne, le 27 novembre[1], que la mission apostolique eut un de ces douloureux spectacles si fréquents encore à cette époque et qui, pour l'honneur de l'humanité, se renouvellent plus rarement aujourd'hui. Le 8 décembre, dans la matinée, un calme plat arrêtait le navire; on cherchait quelque distraction dans l'éternelle pêche du requin, redite surannée de tant de voyageurs. Vers le soir, plusieurs passagers de *l'Eloysa* et des officiers du bord crurent pouvoir rendre visite à un brick, que l'absence du vent arrêtait comme eux. On avait craint un moment en se voyant suivi par lui, que ce ne fût un corsaire, mais son attitude paisible avait rassuré; c'était un bâtiment fin voilier encombré de noirs qu'on destinait au Brésil et qu'on allait vendre à Rio. Complétement nus, ou n'ayant qu'un pagne léger qui leur couvrait les reins à peine, ces pauvres gens se trouvaient liés deux à deux et une forte corde retenait ensemble plusieurs couples; mais ce qu'il y a de plus horrible à dire, le lien ne se relâchait point; tout le jour, ils étaient ainsi exposés à l'ardeur du soleil; la nuit, liés encore, ils dormaient dans l'entre-pont, parqués comme un vil bétail.

Interrogé sur la position géographique où l'on était, le commandant du négrier affirma que, selon son estime, on se trouvait à 45 milles du cap Saint-Thomas, vers 22° environ de latitude méridionale, dans le voisinage des côtes du Brésil. Cet avis était erroné. Selon les observations d'après lesquelles on s'était dirigé à bord de *l'Eloysa*, on se croyait infiniment plus éloigné du cap désigné ici; on dut supposer naturellement une erreur de calcul provenant des tempêtes nombreuses qu'on avait essuyées, et qui n'avaient pas permis toujours de prendre hauteur. On résolut de s'éloigner le plus promp-

1. Nous dirons en passant, que la mission apostolique n'échappa pas aux divertissements d'antique origine auxquels se livrent, lors du passage de la ligne les équipages de toutes les nations, pour mieux dire, elle racheta son passage et ne voulut pas que le respect dû à des dignitaires de l'Église, diminuât en rien la joie des matelots. Le 27 novembre il fit réellement froid, et Mgr Mastaï fut contraint de se couvrir de son manteau.

tement possible du cap Saint-Thomas, mais bientôt on reconnut l'erreur et l'*Eloysa* eut peine à retrouver sa route. Après le calme vint un temps horrible qui nuisit encore aux observations; l'eau à bord était corrompue et les vivres étaient rares; la traversée s'étant prolongée au delà des limites ordinaires, une déplorable parcimonie présidait aux repas, où l'on mangeait bien rarement autre chose que des volailles étiques et des pommes de terre. La navigation se poursuivit ainsi avec des fortunes diverses, durant plusieurs semaines, mais sans offrir aucun incident qui fût digne de remarque.

On approchait des côtes de l'Amérique, lorsque le 16 décembre, après une journée délicieuse, un de ces vents effroyables qui viennent du cap Horn, commença à souffler avec une véhémence qui dès lors devait fréquemment se renouveler. Le 17 décembre il se calma, mais le 19 il redoubla de force, et il fit faire à *l'Eloysa* neuf nœuds à l'heure. Dans la soirée, on commença à voir quelques-uns de ces oiseaux que les Portugais appellent en souvenir d'une triste légende : *as almas perdidas* (les âmes perdues), et dont l'apparition est toujours le signal d'effroyables tempêtes. Le capitaine et le pilote ne dissimulèrent pas aux passagers qu'ils allaient avoir à subir un grain terrible. En effet, dans la matinée du 21 décembre la mer grossit tout à coup et la vague devint épouvantable. Le 22 la tempête se déchaîna.

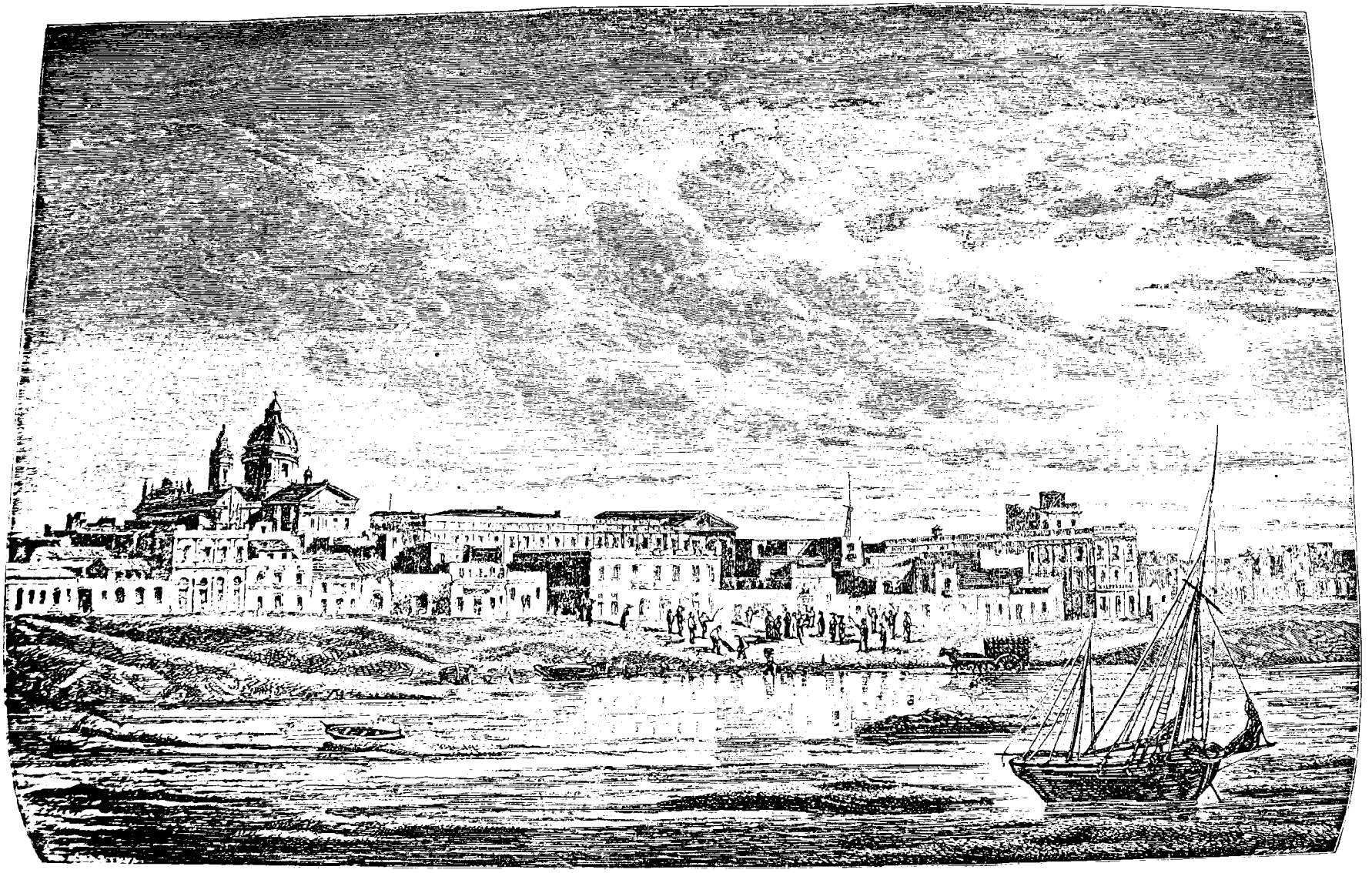
On s'était réuni dans la chambre et l'on faisait la prière en commun, lorsqu'un violent coup de mer, prenant en flanc le navire, jeta D. Giovanni Mastaï contre la paroi opposée avec une violence dont il y a peu d'exemples : ce fut une sorte de miracle qu'il n'allât pas briser le front du P. Raymondo Arce, qui priait vis-à-vis de lui. Pietro Plomer, l'un des propriétaires du bâtiment et le docteur Cienfuegos furent également fort maltraités, mais on n'eut à regretter heureusement aucun accident plus sérieux.

Vers la fin de ce jour, le vent soufflait encore avec violence, mais on avait pu s'installer tant bien que mal à la table commune, lorsque vers le milieu d'un repas pris en toute hâte, la voix du capitaine Copello résonna jusqu'aux oreilles des passagers et jeta l'épouvante parmi eux. « Le canot à la mer... vite le canot à la mer.... » Plus prompt que les autres convives, l'abbé Sallusti monta sur le pont; toutes les voiles avaient été carguées en un clin d'œil, le bâtiment ne marchait plus. On venait de mettre en travers et le pilote forçait de la barre pour maintenir *l'Eloysa* sur le point qu'elle occupait au milieu de l'océan. Le narrateur du voyage l'avoue ingénument, il crut sa dernière heure arrivée. Il allait s'élancer vers sa cabine pour y prendre une çapote avec quelque autre objet et se précipiter à tout hasard dans une embarcation quelconque, lorsqu'il apprit la cause du tumulte qui s'était tout à coup manifesté à bord. Le maître d'équipage, Paolino Canassa, se trouvait sur l'avant du navire un moment auparavant et préparait la sonde : tout à coup une vague formidable l'avait entraîné dans les eaux bien loin déjà du bâtiment. On lui avait jeté successivement une cage à poule, la loge d'un chien, un morceau de mât et bien d'autres objets encore qui s'étaient trouvés sous la main, mais le malheureux Canassa était déjà à un tiers de mille et tous le croyaient perdu. Il n'en fut rien heureusement; toutefois ce moment d'indicible confusion, que comprendront ceux qui ont vu tomber un homme à la mer, avait causé, à bord principalement, parmi ceux qui occupaient la chambre, les illusions les plus bizarres. Les uns avaient cru distinguer parmi les cris des matelots, le cri espagnol : *Tierra, tierra;* d'autres avaient entendu : *Guerra.... guerra...* et le souvenir des corsaires s'était tout naturellement présenté à leur esprit. Par le fait, le mot *tierra* avait été prononcé, on l'avait vociféré dans l'espace au pauvre nageur, parce qu'on était alors fort peu éloigné de la côte. Seul, D. Giovanni Mastaï avait vu tomber le naufragé que les vagues emportaient déjà, il s'était écrié : « Dieu! ô mon Dieu!... » Puis il était monté sur le pont pour hâter le sauvetage. Tout ce tumulte n'eut pas en réalité d'autre conséquence; on avait mis le canot à la mer, trois braves matelots y étaient descendus en dépit des vagues, et ils avaient manœuvré avec tant d'habileté, qu'à environ deux milles de l'endroit où la chute avait eu lieu, ils avaient rencontré l'excellent nageur que ses forces abandonnaient. Ç'avait été à grand'peine, toutefois, qu'ils l'avaient pu faire entrer dans leur frêle embarcation; plus d'une fois leur vie à eux-mêmes avait été en danger, mais au bout d'une heure tout au plus l'équipage et les passagers serraient dans leurs bras le brave Paolino Canassa.

A cela près du pénible accident qui tenait encore tout le monde sous le coup d'une émotion très-facile à comprendre, la journée du 23 décembre se passa comme celle qu'on avait eue la veille; vers le soir seulement, le vent redoubla de furie, on allait à la cape. Pour éviter les coups de mer, qui pouvaient devenir dangereux et qu'on embarquait à chaque instant, les passagers descendirent tous dans la grande chambre. Le capot fut mis sur l'écoutille et assujetti fortement par des barres de fer, mais alors la chaleur devint telle et elle se mêlait à des émanations tellement méphitiques, que les plus robustes faillirent étouffer.

Dans la soirée le vent avait redoublé, il avait fallu carguer toutes les voiles, on était toujours à la cape; le brick prenait toutes ses précautions; on craignait, en approchant de terre, de rencontrer quelque écueil, et par le fait, jamais le bâtiment ne s'était encore trouvé en un aussi grand péril. La pluie tombait, le vent mugissait d'une façon effroyable; l'équipage se montra heureusement excellent, et toutes les manœuvres furent exécutées avec un zèle qui sauva probablement *l'Eloysa*. Telle était la force de la tempête que le capitaine, vieux loup de mer, avouait n'avoir jamais vu rien de semblable et que M. Pietro Plomer, qui avait fait quatre fois le voyage d'Amérique en Europe, abondait complétement dans son sens. Quelques-uns en vinrent même à croire que cet horrible bouleversement était dû à un tremblement de terre sous-marin.

La nuit, comme on peut le supposer, fut effroyable.

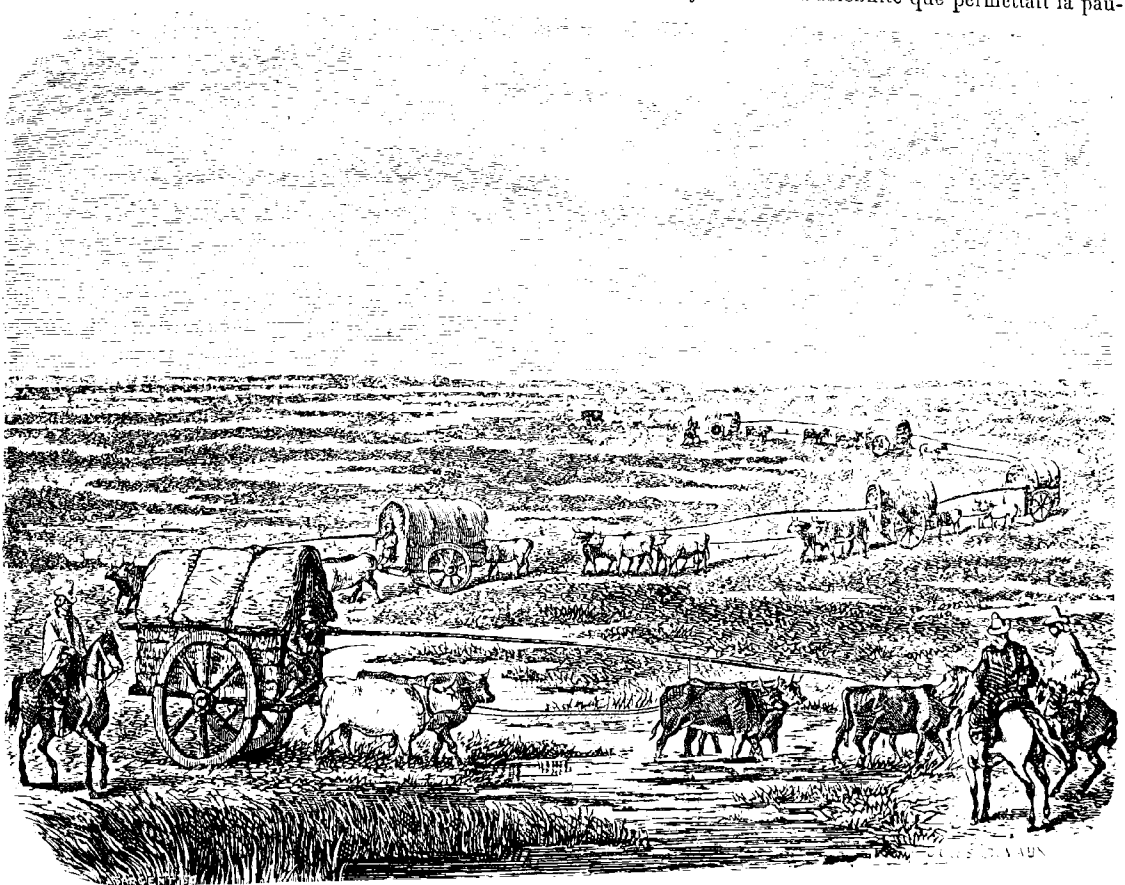


Vue de Buenos-Ayres en 1823 (voy. p. 235). — Dessin de M. d'Ilastrof d'après nature.

et nul ne put prendre un moment de repos. Mgr Muzi avait été contraint de se lever; D. Giovanni Mastaï était de nouveau en proie à un horrible mal de mer; au point du jour, la tempête continuait encore cependant, et si cela était possible, devenait plus menaçante. Le vent soufflait du S. O.; le brick embarquait à chaque instant des vagues immenses; les malheureux passagers durent regagner leur cabine. Dans cette triste position, il ne fallait pas même songer à se réconforter par le triste ordinaire qu'on servait journellement à bord de *l'Eloysa* : le pauvre cuisinier, qui ne craignait plus il est vrai d'être fusillé, grâce à la clémence des passagers, Girolamo Passadore, était monté le matin sur le pont, et jetant un simple coup d'œil sur ce déchaînement inaccoutumé des éléments, était allé se fourrer à fond de cale. Il fallut bien se contenter de la triste pitance réservée ce jour-là aux matelots.

Les fêtes de Noël à bord de *l'Eloysa*. — La prise d'un faucon. Approches de la terre; on entre dans le Rio de la Plata.

Le vent soufflait moins violemment, les flots avaient calmé leur turbulence. On ne voyait plus sur l'étendue de l'océan que ces grandes vagues qui signalent avec majesté la fin de la tempête; Noël était arrivé : toute espérance renaissait. A minuit, Mgr Muzi célébra la messe en y mettant la solennité que permettait la pau-



Caravane dans les pampas. — Dessin de J. Duveau d'après P. Schmidtmeyer.

vreté du lieu; mais la mer était encore si agitée, que les assistants pouvaient à peine se tenir : le jour vint, et ce fut à son tour D. Giovanni Mastaï qui célébra le saint sacrifice. Le P. Raymond Arce dit la messe après lui, et l'abbé Sallusti lui succéda : ainsi se passa cette fête de Noël, devant un humble auditoire.

Durant toute la journée du 26, une brise fraîche se fit sentir, qui put faire croire, à juste raison, qu'on approchait de la côte. Dans la matinée on jeta la sonde, mais sans résultat : rassuré sur le voisinage toujours dangereux de la terre, le capitaine poursuivit sa route sans crainte. On se divertit en donnant la chasse aux faucons de mer : l'un de ces oiseaux se laissa tirer plusieurs coups de fusil sans être atteint. Au lieu de fuir après chaque détonation, il allait se poser sur un point saillant où il semblait plus facile de le tirer. On l'épargna; à la fin il alla se percher sous la poupe, et l'on s'empara de lui comme on s'empare parfois, au Chili, des condors : on lui jeta le laço. Ce bel oiseau ressemblait à l'épervier d'Europe, mais avec quelque chose de plus majestueux; il portait la tête haute, son regard était impérieux, ses ailes brunes offraient une immense envergure.

A une heure plus avancée, on jeta de nouveau la sonde, et l'on trouva 47 brasses, avec fond de sable; à minuit on n'amena plus que 37 brasses, et en effet, le 27, vers trois heures de l'après-midi, un matelot qui était dans la hune cria : « Terre! » Mille vivat, mille cris de joie lui ré-

pondirent; les marins génois ôtaient tous leur bonnet, on saluait réellement la terre : depuis près de trois mois on la souhaitait.

Le premier point de la côte que l'on aperçut fut l'*isla de Lobos*, puis le cap Sainte-Marie. L'île des Loups-Marins était à cette époque complétement déserte et ne recevait guère (et encore de temps à autre) que quelques pêcheurs qui venaient, armés de simples gourdins, donner la chasse à ces phoques dont la peau, d'un brun violacé, est si recherchée du commerce. Le cap Sainte-Marie restait au nord du continent et se trouvait comme parsemé de petites cabanes destinées aussi à abriter quelques paysans et quelques pêcheurs. Les portions de cette pointe de terre les plus habitées sont justement les deux extrémités : l'une au midi, l'autre au nord; elle regarde également le rocher qu'on appelle *las Animas*, en souvenir d'une vieille tradition indienne, qui désignait comme étant le séjour des esprits la montagne assez basse, mais toujours couverte de forêts sombres à laquelle on a imposé ce nom.

Du cap Sainte-Marie à l'extrémité du cap San-Antonio, on ne compte pas moins de quarante lieues d'étendue. C'est cet espace immense que tous les géographes s'obstinent à désigner sous le nom d'embouchure de la Plata. L'abbé Sallusti fait observer avec quelque apparence de raison que c'est un golfe bien plutôt que la bouche d'un fleuve.

Toute la nuit du 27 se passa donc sans que *l'Eloysa* avançât davantage pour se rapprocher de Maldonado, de las Animas et du Pain de Sucre; dans ces parages, la sonde ne donnait plus que quatorze brasses, et pénétrer plus avant sans pilote n'eût pas été prudent. Malgré le calme absolu qui se manifesta durant la journée du 28, bientôt l'événement prouva combien cette disposition était sage. Vers le soir, une tempête horrible succéda à ce repos trompeur, et la situation devint d'autant plus critique, qu'en continuant lentement sa route le petit bâtiment naviguait dans des eaux peu sûres. D'une part, en effet, il avait à redouter la côte, de l'autre le *banco de los Ingleses*, où tant de navires vont se perdre; le capitaine ne pouvait dissimuler complétement son inquiétude; il avait reconnu, dans l'aspect de l'atmosphère, des signes menaçants. Le typhon, néanmoins, ne se déclarait pas; *l'Eloysa* pouvait encore avancer, mais arrivée près du banc des Anglais, voilà que se déchaîna tout à coup dans sa fureur ce vent redouté qui vient des plaines auxquelles il a pris leur nom, et qu'on appelle le *pampero*. Il fallut alors rétrograder et se réfugier derrière l'île de Flores, où l'on espérait avoir à la fois un abri contre le vent et une protection suffisante contre le courant parfois irrésistible du fleuve. L'île de Flores, comme le dit fort bien M. l'abbé Sallusti, a reçu ce nom charmant par pure ironie; elle ne se compose que de deux écueils parfaitement dépouillés de toute végétation, sur lesquels on n'aperçoit pas autre chose que de rares et pauvres cabanes, avec quelques maisons moins misérables de pêcheurs. Ce fut derrière ces écueils, où l'on avait environ sept brasses d'eau, que le brick jeta sa maîtresse ancre; les deux rochers défendaient bien *l'Eloysa* contre l'impétuosité du courant, ils ne pouvaient la protéger contre la fureur de l'ouragan. Pour se faire une juste idée de ce vent du sud-ouest, qu'on appelle le pampero, il faut avoir ressenti ses fureurs; un de nos compatriotes, qui naviguait dans ces parages vers l'époque où les parcourait la mission apostolique, a dit avec une parfaite justesse d'expression : « C'est à la fois l'ouragan des Antilles et le tourbillon des grands déserts du Sahara.... J'ai vu souvent s'élever en plein midi un nuage opaque, semblable à un immense rideau, qui, après avoir donné une couleur livide au soleil, grandissait, s'élargissait subitement sur l'horizon, et obscurcissait tellement l'atmosphère qu'il devenait impossible de distinguer les objets les plus voisins; c'était le signal de la tourmente.... Alors le nuage crevait et se résolvait bientôt en tourbillons qui ne laissaient, au lieu de pluie, qu'une poussière blanchâtre, semblable aux cendres d'un volcan[1]. »

Le pampero soufflait donc avec son irrésistible violence; la position devenait critique pour *l'Eloysa*, il fallait gagner à tout prix la pleine mer; en vain employait-on tous les bras de l'équipage pour arracher l'ancre du fond où elle était mouillée, elle résistait à tous les efforts; il ne restait plus qu'un seul moyen de salut, c'était de couper le câble; ce fut ce qu'exécuta avec beaucoup de sang-froid et d'adresse le maître charpentier, assisté d'un brave matelot. On s'abandonna alors à l'impétuosité du vent; le brick semblait emporté par une puissance égale à celle de la foudre : aussi, bientôt n'eut-on plus rien à craindre de tant d'écueils menaçants. Au point du jour, le navire se trouvait complétement en dehors de l'embouchure du Rio de la Plata, à plus de quatre-vingts milles de l'île de Flores, c'est-à-dire en pleine mer : on n'avait plus rien à redouter.

Rentrée en rivière. — Arrivée devant Montevideo. — Rencontre d'un bâtiment naufragé. — *L'Eloysa* fait éviter, par ses signaux, ce triste sort à deux navires anglais. — Bourrasque furieuse. — Nouveau danger. — Nuée de moustiques.

*L'Eloysa* resta un jour entier dans les parages qu'elle avait pu atteindre; cependant, à la tempête avait succédé un calme qui ne permettait plus d'avancer; on commençait à espérer de pouvoir faire route, lorsque le pampero souffla avec plus de violence que jamais, si bien que le capitaine ne put s'empêcher de s'écrier : « Le monde va donc finir, car tout est fini pour nous. » L'opinion sinistre du brave marin génois était partagée, il faut le dire, par le pilote; mais, à midi, le pampero cessa, un vent favorable enfla les voiles de *l'Eloysa*, et le brick rentra en rivière.

Il suivit rapidement la route qu'il avait déjà parcourue, et, grâce à l'habileté du capitaine, il franchit heureusement le banc des Anglais, célèbre alors par tant de catastrophes, et où devait bientôt périr, avec trente-six

1. Arsène Isabelle, *Voyage à Buenos-Ayres et à Porto-Alegre*. Le Havre, 1835, 1 vol. grand in-8.

passagers, le courrier de Montevideo, si bien habitué à ne rien redouter dans ces parages. Après avoir franchi ce point dangereux qu'on appelait alors parfois le tombeau des marins, *l'Eloysa* alla mouiller devant le port de Montevideo dans la matinée du 1er janvier 1824 [1].

Cette cité charmante, asile de tant de Français courageux, n'avait pas encore mérité la dénomination de Nouvelle-Troie, surnom que lui a valu un siége de dix ans. Il s'en fallait bien néanmoins qu'elle jouît alors de la tranquillité qu'elle avait eue naguère sous les vice-rois : elle était bloquée par l'escadre brésilienne. Sa vue enchanta les membres de la mission apostolique, qui venaient cependant de quitter Gênes, la ville des splendides édifices. A cette époque, la capitale de l'Uruguay ne comptait pas plus de quatorze mille âmes, mais ses rues spacieuses et alignées, ses élégantes habitations bâties sur le penchant de la colline lui donnaient un aspect qui ne devait plus s'effacer du souvenir des pieux voyageurs. (Voy. p. 229.)

Le port de Montevideo est formé par une sorte de baie; c'est une pointe de l'Océan qui entre dans les terres, il est donc passablement sûr : au levant se déploie une plaine admirable, couverte d'habitations rurales, et dès lors on ne peut mieux cultivée; au couchant, les yeux se reposent sur les édifices de la cité. Le brick génois ne s'arrêta devant cette ville que pour remplacer son ancre et prendre des pilotes pratiques. La mission apostolique fut visitée néanmoins par les principaux habitants. Le chapitre, suivi de quatre ecclésiastiques, se présenta devant l'archevêque des Philippines, puis vinrent deux dominicains, l'un appartenant au Chili, l'autre à Lima; dès le soir, *l'Eloysa* reprit sa route ayant le vent en poupe. La nuit se passa à merveille, et le 2 janvier, dans la matinée, on atteignit l'endroit où les eaux du fleuve cessent d'être salées. On était entre Montevideo et Buenos-Ayres; l'hydrographie du fleuve n'était pas faite alors comme elle l'a été depuis; on se voyait contraint de jeter la sonde à chaque moment dans la crainte des bancs de sable. Vers midi, la carcasse d'une frégate, dont la hune et l'extrémité des mâts seulement s'apercevaient encore, fit assez comprendre que les précautions signalées ici, et qui sembleront aujourd'hui peut-être exagérées, n'étaient pas inutiles. On alla mouiller, pour la nuit, près de ce bâtiment naufragé. Le lendemain, *l'Eloysa* fut assez heureuse pour sauver, par un bon avis, deux navires anglais qui, n'apercevant pas le lieu où la frégate s'était perdue, se dirigeaient droit sur ce banc.

Le petit brick avait poursuivi heureusement sa route, lorsqu'on arriva à l'*Ensenada de Barragan*, et là, comme s'il eût été dit que la pauvre *Eloysa* n'éviterait aucune des calamités qui viennent parfois assaillir les bâtiments les plus sûrs dans ces parages, une tempête subite se déclara, on cargua toutes les voiles, et l'on jeta l'ancre. C'était une rafale terrible mêlée de tonnerre; la foudre tombait à tout moment sur la rive, ou bien allait s'éteindre dans le fleuve même; et ce spectacle terrible devint si menaçant, qu'on crut à l'incendie inévitable des navires. L'*Ensenada de Barragan* est une sorte de crique formée par le Rio de la Plata et une toute petite rivière qui se jette dans son sein par le côté méridional. On y voyait dès lors quelques habitations, mais les inondations du fleuve les empêchaient de se multiplier. Sur la côte septentrionale se déploya bientôt, aux yeux de la mission, *Colonia del Sacramento*. Durant cette navigation difficile sur le fleuve, Mgr Muzi, dont la santé s'était depuis longtemps dérangée, se sentit plus malade encore; le temps était d'ailleurs des plus inconstants, les grains mêlés de tonnerre succédaient au calme; enfin, le 5 janvier, vers deux heures de l'après-midi, comme on marchait avec vent arrière, on découvrit au loin Buenos-Ayres; mais alors, une plaie d'un nouveau genre vint menacer *l'Eloysa*; une nuée épaisse de moustiques, franchissant le fleuve, vint en effet l'assaillir. Il faut avoir réellement subi le supplice que vous infligent ces petits insectes ailés dans l'Amérique du Sud, pour se faire une juste idée de ce qu'eurent à souffrir nos voyageurs : les mâts étaient littéralement comme animés à leur surface, et la couleur du bois disparaissait sous l'adjonction de ces myriades d'insectes piqueurs.

### Arrivée devant Buenos-Ayres. — Refus d'y faire une entrée solennelle. — Réception nocturne.

Le vent n'avait pas cessé d'être excellent depuis le 3 janvier. *L'Eloysa* jeta l'ancre enfin devant Buenos-Ayres dans la soirée. Aussitôt elle reçut un message qui lui assignait la position qu'elle devait occuper dans le port, et qui lui annonçait pour le lendemain, vers huit heures et demie, la visite de la santé; jusque-là, toute communication avec la ville lui était interdite, et des gardes furent mis à bord. A six heures, sept coups de canon saluaient la ville. A la troisième décharge d'artillerie, un des passagers, M. Perez, voulant acclamer sur les rives de l'Amérique l'heureuse arrivée de la mission apostolique, s'écria : *Vive Mgr l'archevêque!* et on lui répondit : *Evviva il vicario apostolico! evviva l'America! evviva il Chile!* Puis des cris de joie se mêlèrent à ces hourras de l'équipage.

A l'heure indiquée, et avant qu'on eût reçu la visite de la douane, le gouvernement suprême expédia vers *l'Eloysa* le capitaine du port suivi de trois messagers. On invitait Mgr Muzi à descendre dans une embarcation magnifiquement décorée qui devait le conduire sur la grève où l'attendaient les autorités ecclésiastiques, militaires et civiles. On avait préparé, en effet, au vicaire apostolique une réception solennelle, et l'on voulait le conduire en grande pompe du rivage à la cathédrale, où le *Te Deum* devait être chanté. L'état déplorable de santé où se trouvait l'archevêque des Philippines, le désordre même de ses équipages, résultat forcé d'une pénible navigation, d'autres obstacles encore procédant des autori-

1. On voit dans Francisco Alho, dont le travail sur le premier voyage autour du monde nous a été conservé, ce curieux passage : Droit sur le cap (Sainte-Marie), il y a une montagne faite comme un *sombrero*, auquel nous avons imposé le nom de *Montevidi*, ou l'appelle maintenant par corruption *Santo-Vidio*. » C'est de nos jours Montevideo. (Voy. Fernandez de Navarrete, *Coleccion de documentos y viajes*, t. IV.)

tés chiliennes, l'empêchèrent d'accepter ces honneurs. Le gouvernement suprême renouvela à trois reprises différentes ses propositions; les motifs qui avaient guidé lors d'un premier refus n'ayant pas changé, la réponse fut toujours la même, et cette persistance eut pour la mission, il faut le dire, les plus fâcheux résultats. L'envoyé du Chili, le docteur Cienfuegos, se rendit néanmoins à terre; il avait promis que l'embarcation qui le conduisait sur la plage viendrait reprendre immédiatement ceux des membres de la mission qui voudraient quitter le brick. La chaloupe ne revint que fort avant dans la nuit, et ce ne fut qu'à une heure du matin environ que Mgr Muzi put quitter le navire. En dépit de ces petites contrariétés, l'aspect de la ville charma les nouveaux débarqués, et il faut dire que toutes les maisons qui bordent la plage ayant été illuminées, et ces milliers de lumières se trouvant reflétées par les eaux du fleuve, l'illumination spontanée offrait un spectacle merveilleux.

Buenos-Ayres avait jadis un môle, tout le monde le sait; une épouvantable tourmente l'ayant détruit au siècle dernier, jusqu'à ce jour il n'a pu être remplacé. On est forcé de débarquer dans la ville de la façon la plus bizarre; on s'y rend sur ces grands chars haut montés que l'on appelle des *carretillas*, et dont les roues immenses vous empêchent d'être mouillés. Les carretillas sont traînés par des mules, mais, quelque sûr que puisse être le pied de ces animaux, les accidents ne sont pas impossibles. Les robustes marins génois prêtèrent leurs épaules aux membres de la mission, et ce fut ainsi qu'ils débarquèrent sur la rive de l'Amérique du Sud vers deux heures du matin. (Voy. p. 232.)

Malgré, cette heure avancée, et nonobstant le refus trop bien motivé du nonce, la mission apostolique trouva un peuple nombreux sur la rive. Tout le monde se pressait autour de Mgr Muzi, de D. Giovanni Mastaï et de l'abbé Sallusti; c'était à qui saisirait la main du prélat pour la baiser. Aujourd'hui encore plus d'un vieillard, plus d'un homme mûr, alors enfant, se rappellent le pontife ignoré qui suivait l'archevêque, et dont le regard peignait l'affectueuse bonté. « Beaucoup d'enfants nous précédaient, dit l'abbé Sallusti; beaucoup de jeunes gens marchaient deux à deux tenant des lampions de verre à la main.... et je me rappelai alors l'entrée du divin Sauveur dans Jérusalem.... Il y eut même dans cette foule plus d'un religieux vieillard, qui, se rappelant les paroles de l'Évangile, répétait en latin : *Benedictus, qui venit in nomine Domini : hosanna in altissimis.* »

Ce fut ainsi que l'on arriva à l'hôtellerie des Trois-Rois, tenue alors par un Anglais que le récit dont nous suivons pas à pas les indications, traite de galant homme dans l'étendue du mot; il est bien certain que les heures de retard avaient été mises singulièrement à profit aux Trois-Rois pour recevoir dignement la mission sur le commandement du docteur Cienfuegos. Le repas qu'on servit à Mgr Muzi était digne des fameuses cènes de Salomon, pour lesquelles on tuait chaque jour dix bœufs engraissés et vingt bœufs tirés des pâturages, puis cent béliers, en ne tenant compte des cerfs, des chevreaux ni des buffles. Les buffles à part, le pays y prêtait; mais ce qui était supérieur peut-être aux festins de Salomon, c'était la délicatesse qui régna durant le service, l'élégance toute moderne qui présidait au repas. Rien n'y manquait, ni les fleurs, ni les vases précieux, ni les vins les plus estimés d'Europe, et il est bien certain que toutes les ressources du pays furent mises à contribution alors pour que les passagers de *l'Eloysa* pussent oublier les heures d'épreuve ou bien les privations fâcheuses de leur longue navigation.

### Séjour à Buenos-Ayres [1]. — Départ de cette ville. — Premiers incidents du voyage.

Malgré cette réception splendide, qui ne venait pas d'ailleurs des autorités de Buenos-Ayres, la mission apostolique n'eut pas toujours à se louer de son séjour dans la capitale des États argentins. La population se pressait au-devant du vicaire apostolique; mais les membres du gouvernement n'avaient point oublié son refus répété de se rendre à leurs invitations pressantes. Une certaine froideur régna dès lors entre les autorités et la mission. Les choses même allèrent plus loin : l'ecclésiastique qui administrait le diocèse, l'abbé Zavaletta, après avoir concédé à Mgr Muzi le droit de confirmation, le lui retira, à la vive contrariété des fidèles. Les nouvelles que l'on recevait à la même époque du Chili n'avaient pas un caractère plus favorable. Il avait été décidé à Santiago, dans une séance fort tumultueuse de la Chambre représentative, que la mission demandée à Rome serait parfaitement accueillie, mais qu'elle ne pourrait être que temporaire. Douze jours s'écoulèrent dans cette alternative, et, comme on le verra par la suite, ce fut ce léger retard dans un voyage aventureux qui devint le salut de la mission.

Le 16 janvier 1824, à neuf heures du matin, on quitta la ville : on avait reçu les visites du clergé; mais l'affluence des personnes qui réclamaient la bénédiction du vicaire apostolique était si considérable, qu'on eut quelque peine à s'en dégager. Les membres de la mission remplissaient deux carrosses de forme passablement antique, tirés par quatre chevaux. Un de ces immenses chariots couverts, qu'on désigne sous le nom de *carretera* et qui devait transporter les provisions, suivait les voitures. Chaque cheval était monté par une sorte de postillon prenant le titre de cocher, et qui guidait sa monture. Une ordonnance à cheval, en grand uniforme, précédait le modeste cortége, ou parfois se mettait à sa suite. Mais un postillon prenant toujours l'avance, allait au grand galop faire préparer les relais.

Outre les membres de la mission, quatre jeunes Chiliens qui accompagnaient le docteur Cienfuegos et deux serviteurs, la caravane ne comptait pas moins de douze

1. Buenos-Ayres a été l'objet de trop de descriptions, lorsque Rivadavia était simplement ministre en 1824, pour que nous croyions devoir le faire connaître. Notre dessin représente cette ville telle qu'elle était à cette époque (voy. p. 248); elle n'avait alors que quatre-vingt-quinze mille habitants.

cochers, et plus tard, lorsqu'on eut à redouter les sauvages dans les pampas, six gauchos durent être adjoints, avec autant de chevaux, aux hommes conduisant les relais.

Le premier jour, on fit tout d'une traite quinze milles, et l'on ne s'arrêta qu'à Moron, mais il est vrai que la route était excellente. La confirmation fut administrée dans ce joli endroit à plusieurs fidèles. Ce fut là qu'on fut à même d'admirer ces champs de fenouil, et surtout ces bois sans fin de pêchers, que ne peuvent assez contempler les voyageurs.

A Lujan, ou *Santos lugares*, un misérable rancho où M. Muzi avait passé la nuit fut tout à coup paré de tentures de damas par le curé du lieu. On y transporta un riche autel et six candélabres d'argent massif, et la première messe du vicaire apostolique fut ainsi célébrée au sein de la pampa. Immédiatement après, D. Giovanni Mastaï, l'abbé Sallusti et le P. Raymondo Arce se rendirent à l'humble église du village, où trois autres messes furent dites. On allait entrer dans les campagnes solitaires; plus d'un péril allait être bravé.

Lujan et son digne curé furent quittés le même jour; mais la pampa encore voisine de Buenos-Ayres et ses innombrables *mataderos* ont été décrits par tant de relations, que nous ferons grâce à nos lecteurs de ce qui offensa si souvent l'odorat, sinon la vue, de nos voya-

Indiens pillards (*Correria de Puelches*). — Dessin de J. Duveau d'après l'album de M. Claude Gay.

geurs. Nous ne parlerons pas non plus ici du tiruteru ou pavon armé, si bien décrit par d'Azara, ni des innocents viscachas, ces petits rongeurs de l'espèce des chinchilides, dont les innombrables terriers mettent en péril les carrosses les mieux construits. Tout cela était neuf pour l'Europe en 1824, mais depuis, tout cela a été répété jusqu'à satiété. A Conchas, on comprit une des souffrances du désert : l'eau était pour ainsi dire corrompue; on la tirait d'un puits dont la margelle se composait d'os blanchis et amoncelés.

Nous nous garderons bien de suivre la caravane de relais en relais, quand même elle eut à traverser le rio Arrecife en canot, laissant passer à gué les voitures. Ce qu'on a dit en somme de plus juste sur les pampas, c'est qu'un jour de voyage dans ces plaines monotones ressemblait on ne peut mieux à un autre jour. La seule variété qu'on puisse constater ne tient nullement aux aspects du paysage ou même aux jeux de l'atmosphère, qui sont partout à peu près les mêmes; elle est de nature plus vulgaire : il y a les jours où l'on n'a rien à manger, pas même de *charque*[1], si l'on ne s'est fait suivre de ses provisions; puis d'autres jours où l'on ne meurt pas de faim; dans ces heureuses occasions, on s'est procuré à grand'peine du bœuf, du maïs, et parfois du pain.

A San-Pedro, par extraordinaire, on eut un dîner

1. Viande sèche; sa dénomination vient du mot péruvien *Charqui*, lanière.

confortable, mais pour ne point revenir sur ce point, voici comment fut logé le pieux voyageur, alors inconnu, qui devait avoir un jour pour demeure les salles du Vatican : il ne trouva pour se réfugier durant la nuit, qu'un appentis sans porte, couvert à peine d'un chaume délabré. « Vraie cabane d'astronome, dit l'abbé Sallusti, et d'où l'on pouvait, sans quitter son lit, observer à l'aise les planètes. » Mais par le fait, cette riante habitation n'était que le garde-manger du maître de poste, sentinelle solitaire placée aux dernières frontières de la civilisation. Des planches grossières, suspendues par des cordes liées aux poutres du support, y descendaient de la toiture, et c'était sur ces étagères élégantes qu'on avait amoncelé des quartiers de viande tuée depuis plusieurs jours, du maïs, des fromages, des cuirs, des peaux destinées à sécher ; qu'on se figure la nature des parfums s'exhalant de ces dressoirs. D. Giovanni Mastaï et son compagnon l'abbé Sallusti demeurèrent cependant dans ce réduit affreux, mais le lendemain heureusement ils purent respirer les senteurs embaumées des rives du Parana ; on avait atteint cette rivière magnifique qui, avec l'Uruguay, forme l'une des limites de ce qu'on appelle aujourd'hui la Mésopotamie argentine, pays admirable, qui n'a pas moins de 11 000 lieues carrées.

C'est là que grandit en paix, surtout depuis cinq ans, la riante cité fédérale, capitale de tous les États argentins, mais *Ciudad de la bajada del Parana* n'était rien alors, et les voyageurs passèrent outre. Ils quittèrent même bientôt, pour quelques heures, les bords enchantés qui un moment avaient reposé leurs regards.

Saint-Nicolas. — Rosario. — Desmochados ou les mutilés. — Incursions des sauvages. — Dangers courus par la mission.

A partir de Saint-Nicolas, que l'on avait atteint dès le 19, on ne voyageait plus sur le territoire de Buenos-Ayres, on allait entrer sur celui de Santa-Fé. La première cité importante qu'on devait rencontrer était Rosario ; on y parvint le 21. Cette ville si florissante aujourd'hui, véritable port de la capitale, comptait alors tout au plus 7 000 âmes, en y comprenant la population des environs ; elle en a maintenant 12 000. Le curé s'empressa de venir au-devant du vicaire apostolique et la confirmation fut donnée solennellement à des milliers de fidèles[1].

Dans la matinée du 23, on quitta cette ville si animée, et ce fut alors que l'on commença à abandonner les rives majestueuses du Parana, que l'on avait longtemps côtoyées. Candelaria, Orqueta, apparurent tour à tour. Ce fut dans ce dernier endroit qu'on vit le premier Indien pampa que l'on eût encore rencontré. On devait bientôt n'entendre que trop parler des gens de sa race. A six lieues de là, on atteignit une maison de poste désignée sous le nom sinistre de *Desmochados* (les mutilés)[2]. Le nom conservé à cette habitation solitaire rappelait un épouvantable événement. Quelques années auparavant, des Indiens cavaliers avaient surpris le maître de poste, environné de ses nombreux serviteurs, et les sauvages avaient contre toute attente, laissé la vie à ces pauvres gens, mais pour se donner l'horrible joie de leur couper à tous les pieds et les mains et pour les abandonner dans cet état effroyable.

Habitué à de sanglantes incursions, Desmochados avait de plus récents souvenirs ; dix jours auparavant le passage de D. Giovanni Mastaï et de Mgr Muzi, une troupe de 300 Indiens cavaliers s'était présentée devant la tour qui défend ce passage. Le brave maître de poste avait eu le temps de s'y renfermer, et, muni d'une carabine excellente, il avait tué à la troupe désordonnée un homme, puis mis hors de combat plusieurs guerriers que leurs chevaux avaient emportés. Ces hommes farouches comprenant l'impuissance de leurs armes, s'étaient retirés, mais le sang versé avait dû être racheté par le sang : un pauvre pasteur n'avait pu éviter leur rencontre. Vingt coups de lance lui avaient donné la mort, puis ces implacables sauvages l'avaient coupé par morceaux. Ce qu'on ignorait alors, on le sut plus tard : pareil sort était réservé à chaque membre de la mission. Imparfaitement informés par leurs espions, les Indiens comptant sur un butin considérable s'étaient rassemblés en hâte pour piller la caravane ; ils ne s'étaient trompés (on en eut alors la certitude) que sur le moment précis du passage des étrangers. Le séjour de la mission à Buenos-Ayres l'avait certainement sauvée. Mais qu'il se prolongeât de deux semaines entières, la tragédie s'exécutait. Trois jours après le passage des voyageurs, les Indiens revinrent aux mêmes lieux, et vingt malheureux péons qu'ils rencontrèrent, furent massacrés impitoyablement par eux ; les marchandises qu'ils escortaient furent emportées ; un seul de ces hommes, horriblement blessé, se dressa du milieu de ce monceau de morts, et raconta le combat.

Ce sont les Puelches, les Pehuenches, les Ranqueles qui ensanglantent ainsi le désert, et ces guerriers sont certainement plus redoutables que les Indiens du sud. Abrités sous les tentes de cuir qu'ils transportent en un clin d'œil dans les parties les plus reculées des pampas, ils vivent presque exclusivement de viande de cavale, et ne s'enrichissent que de rapines.

Qu'on les appelle *Correrias*, comme cela a lieu au sein des États argentins, qu'on les désigne sous le nom de *malons*, ainsi que cela a lieu au Chili, ces incursions de sauvages pillards sont toujours suivies d'horribles mêlées. Maniant sans peine leur forte lance, avec laquelle ils soulèvent un homme pour mieux jouir de son agonie, faisant tourner au-dessus de leur tête l'arme antique de leurs aïeux, qui ne manqua jamais son but, avec les *bolas*, ils clouent à la terre ceux que la pique n'a pas frappés. Mais les jours de ces triomphes farouches sont sur le point de finir, des postes de vétérans, toujours prêts à combattre ces barbares, se fondent chaque année; la civilisation conquiert de jour en jour du terrain sur ces nomades : Urquiza sera l'exterminateur de leur race, ou bien saura la pacifier.

A *Frayle muerto*, petit endroit où l'on fut traité à mer-

1. Le travail substantiel, fruit d'une longue résidence dans ces contrées, que fait imprimer le Dr Martin de Moussy, donnera sur Rosario et les autres villes de ces régions tous les détails désirables.

2. Du mot castillan *desmochar*, mutiler, tronquer.

veille, Mgr Muzi avait reçu, par l'entremise du docteur Cienfuegos, un message du clergé de Cordoba. Le vicaire apostolique crut devoir répondre directement : ceci blessa l'envoyé chilien ; il se sépara de la mission, ou, pour mieux dire, voyagea seul désormais. Sa voiture, fracassée à deux reprises différentes, les accidents qui en résultèrent pour sa santé le firent repentir sans doute plus d'une fois d'avoir adopté cette décision. On le retrouva néanmoins sain et sauf à Mendoza au moment où l'on se préparait à traverser la Cordillère.

Changement de route. — Aspect nouveau du paysage. Cordoba. — Mendoza. — Santiago.

Quelque temps avant cet incident, à l'Esquina de Medraño, on avait dit à Mgr Muzi qu'il devenait absolument indispensable de changer de route pour se dérober aux courses armées des Indiens. A cette dernière station, on commença à se diriger momentanément du nord au sud, tournant en quelque sorte le dos au lieu où l'on se rendait. Accablés littéralement par la poussière et par la fatigue, ce fut après que les eaux limpides de l'Arroyo de San-Jozé les eut rafraîchis que les membres de la mission reprirent leur route directe.

La caravane n'était plus précédée par une ordonnance, le luxe d'un courrier militaire s'était éclipsé avec le départ de Don Jozé Cienfuegos. Nos voyageurs n'en continuèrent pas moins rapidement leur route à travers ces belles solitudes. Accoutumés aux splendides paysages de l'Italie qui réveillent tant de souvenirs, ils trouvaient à chaque pas des motifs d'admiration, au moins pour les productions de la nature, dans ces campagnes si riches d'espérance.

Le 25 janvier, il y avait déjà bien des jours qu'on était en route; dans la matinée on célébra la messe à la *Cañada de Lucas*, puis on se rendit tout d'une traite à *Punta de Agua*, où la route tourne de l'est au couchant. Sous ce délicieux climat, le pays prenait un aspect de plus en plus varié. Les nandous, les cerfs d'Amérique, les daims, les lièvres apparaissaient ensemble dans ces champs parés de fleurs, s'arrêtaient un moment, surpris d'entendre des sons inaccoutumés, mais ils fuyaient au bruit du carrosse comme si le vent les eût emportés. L'Araucaria, à l'aspect si régulier qu'on le prendrait parfois pour un arbre de nos grands jardins, se montrait de tous les côtés.

A force d'être abondante, l'herbe devenait incommode et cachait la route qu'on devait suivre; cela fut surtout sensible à *Coral de Baranga :* dans le lointain, on distinguait les montagnes de Cordoba; le voisinage des Andes pouvait se deviner.

Nous ne dirons rien ici des lieux divers que parcourut la caravane, presque toujours elle rencontra des fortunes bien diverses, quoique l'accueil fut toujours favorable. A la poste du Tambo, par exemple, les voyageurs eurent un bon souper, mais il leur fallut se coucher sur la terre nue, à la belle étoile; au torrent de *Barranquisa*, l'abbé Sallusti examina des sables aurifères; à Cordoba, capitale d'une province entière bâtie un peu tristement entre deux montagnes, on fut touché et édifié à la fois de la piété éclairée du clergé; à *San-Jozé-del-Moro*, on rencontra un hôtelier honnête homme qu'on supplia de refaire ses comptes, tant on le trouva désintéressé. A douze lieues de là, à la poste del Rio Quinto, on apprit la triste nouvelle du désastreux accident advenu au docteur Cienfuegos; dès lors on se dirigea vers une très-petite capitale de province, qui, chose étrange dans ces contrées lointaines, rappelle une des gloires de la France; *San-Luiz de la Punta* porte ce nom, en souvenir de notre saint Louis. Cette jolie ville, fondée en 1597, accueillit merveilleusement la mission, et après avoir admiré ses églises, la splendeur de son culte, nos voyageurs apprécièrent son amour pour certaines branches de l'agriculture aussi bien que son industrie dans l'exploitation des mines. Ce qui les réjouit surtout au sortir de la cité, ce furent ses nopals magnifiques tout chargés de cochenille. Les voyageurs marchaient toujours.

On se dirigeait directement sur la ville de Mendoza, mais on ne tarda pas à arriver au milieu des terrains fangeux qui précèdent la poste du Chorillo, et l'une des voitures se brisa. Après une course fatigante sous un soleil brûlant, il fallut s'arrêter à Chorillo même, où il n'y a pas d'eau courante. Dans ces marécages épouvantables, désolés naguère par les Indiens qui en avaient ruiné les habitations, le vicaire apostolique trouva à peine un asile, et don Giovanni Mastaï, suivi de l'abbé Sallusti, se vit contraint à se réfugier dans une cabane sans toit dont les quatre murs seulement restaient debout, menaçant à tout moment de s'écrouler. Il lui fallut, en définitive, y établir sa demeure pour plusieurs jours.

Ce fut à Chorillo qu'on apprit que les Indiens pampas s'étaient réunis au nombre de huit mille pour aller désoler les plaines de Buenos-Ayres, et que, devant un presidio bâti pour s'opposer à leurs invasions, ils avaient marché jusque sur les bouches du canon.

On se remit en route enfin, et, à cinq lieues de là, on put admirer le *Bebedero*, dont les bords offrent des salines inépuisables. Dormida ne put offrir à ses hôtes qu'un triste brouet dans lequel des grains de maïs nageant dans une eau grasse se mêlaient à des lambeaux coriaces de charque.

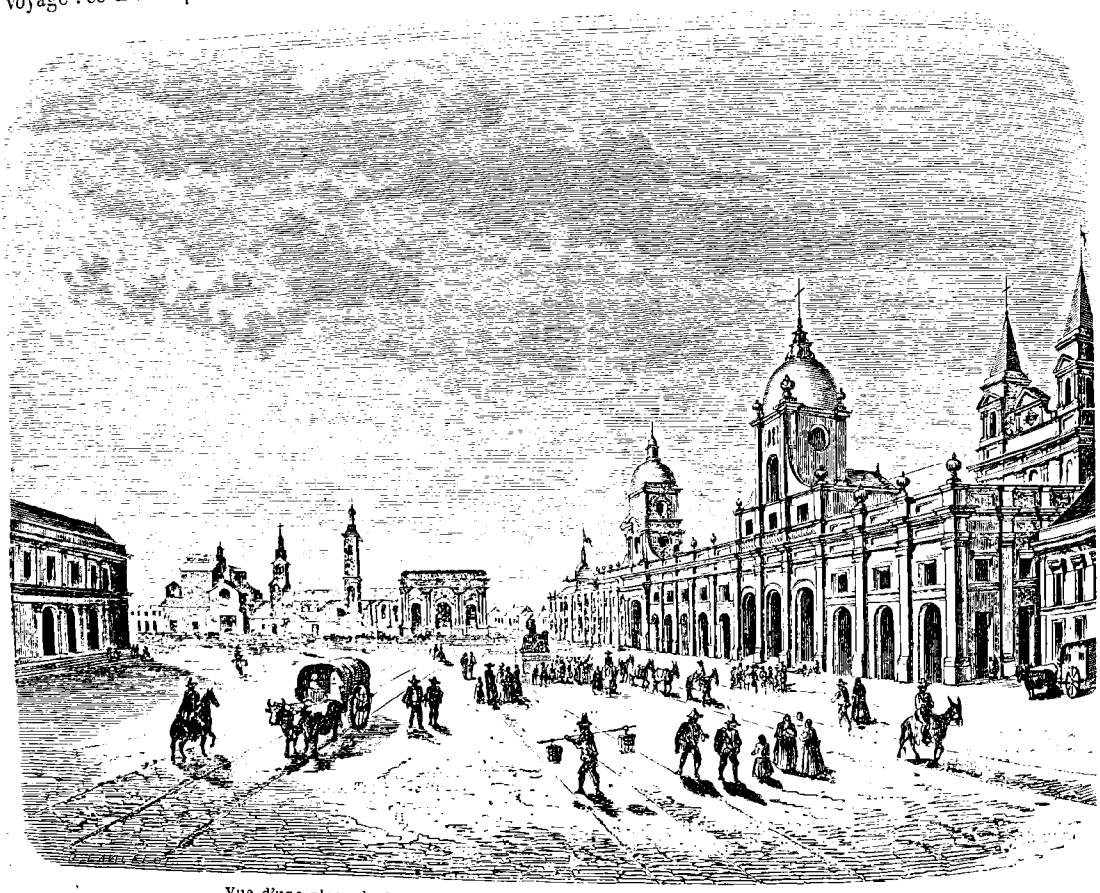
A Catitas les choses se passèrent d'une façon bien différente; les fruits délicieux d'Europe abondaient, et ce fut là d'ailleurs que les Andes couvertes de leurs neiges éternelles se montrèrent aux voyageurs dans leur indicible beauté. Ce jour-là, tout entier réservé à une pieuse admiration, fut comme une entrée magnifique à la suite des jours de repos et d'allégresse qui allaient se succéder. Après qu'on eut dépassé Retamo avec sa petite église, et que la messe y eut été célébrée; après qu'on eut entrevu *Rodeo de un medio*, où l'on traversa à gué le Tunuyan, une autre rivière et deux torrents, la ville de Mendoza apparut et toutes les misères du voyage furent pour un moment oubliées.

Cette ville charmante, qui laisse de si aimables souvenirs à tous ceux qui l'ont parcourue, avait revêtu sa li-

vrée de fête pour recevoir la mission. Des dames en grande parure attendaient le vicaire apostolique, des arcs de triomphe de feuillage et de fleurs avaient été dressés, et ce fut aux acclamations de la population entière que Mgr Muzi et D. Giovanni Mastaï se rendirent à l'habitation de dona Emmanuela Corbalan, où les attendait le docteur Cienfuegos, et chez qui tout avait été préparé pour les recevoir magnifiquement[1].

De splendides solennités religieuses qui se succédèrent, des fêtes nombreuses données en l'honneur du vicaire apostolique, retinrent la mission durant neuf jours à Mendoza. Ce moment de repos était une halte dans le voyage : ce n'était pas sa fin. Il allait franchir la barrière formidable qui sépare deux régions également favorisées du ciel : le passage des Andes ne peut jamais être sans dangers. Le 24 février on partit de Mendoza. En quelques heures on eut parcouru à cheval les quinze lieues qui séparent la riante cité de la montagne du Paramillo. On se trouva alors en pleine Cordillère.

La pampa a ses tristesses monotones et ses misères; le chemin des Andes a ses périls redoutés des plus intrépides. Au sommet de ces monts désolés, dans la région de deuil où finit toute végétation, où l'homme le plus brave marche dans un funèbre silence, de nombreux périls menacèrent plusieurs fois les pieux voyageurs : la Providence les sauva. Le jour le plus terrible pour



Vue d'une place de Santiago. — Dessin de Lancelot d'après l'atlas de M. Claude Gay.

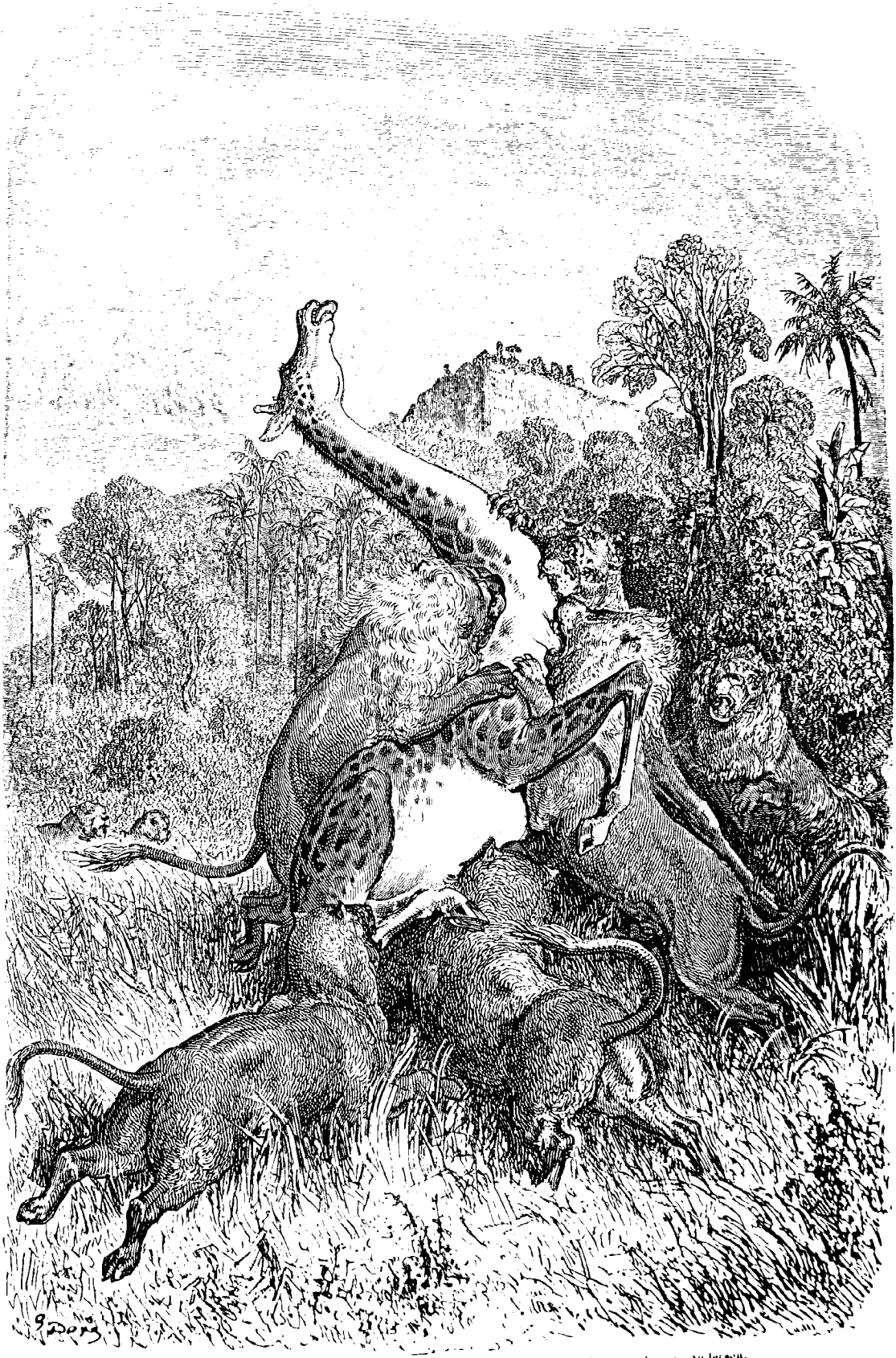
la caravane fut le 29 février; le 1er mars, en descendant la montagne, une sorte de paradis terrestre apparaissait déjà. Sur le territoire de Roncagua, ceux qui venaient de tant souffrir se sentirent tout à coup renaître.

Après avoir traversé Villa-de-Santa-Rosa, et s'être arrêté dans les plaines glorieuses de Chacabuco; après avoir fait diverses stations à Pellègue, à Colina et dans le couvent des Dominicains, qui se trouvait situé à la porte de la capitale, on était enfin arrivé. L'hymne ambroisienne était chantée pontificalement le 6 mars au terme du voyage.

Santiago reçut les pieux voyageurs en les entourant de toutes les pompes de l'Église, auxquelles vinrent se mêler les acclamations populaires; le reste appartient à l'histoire. Nous nous sommes proposé uniquement d'esquisser le récit de cette traversée de Gênes à la capitale du Chili, sur laquelle tous les livres consacrés aux voyages ont gardé jusqu'à ce jour le silence.

Ferdinand DENIS.

1. Mendoza n'est pas le siége d'un évêché; il dépend du diocèse de Cuyo, qui comprend San-Juan et San-Luiz. Le siége épiscopal a été institué à San-Juan par une bulle en date du 24 juillet 1834.



AFRIQUE AUSTRALE. — Girafe attaquée par des lions. — Dessin de Doré d'après Anderson.

# AVENTURES ET CHASSES DU VOYAGEUR ANDERSON

## DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

Charles-Jean Anderson, né en Suède, est un des voyageurs qui, de nos jours, ont renouvelé entièrement la géographie de l'Afrique Australe. On peut le ranger immédiatement après David Livingstone et Robert Moffat. De 1850 à 1854, il a successivement visité le pays des Damaras, demeuré jusqu'alors inexploré, la contrée d'Ovambo, dont le nom même était inconnu en Europe, et enfin les régions qui entourent à l'ouest le lac Ngami, découvert peu auparavant par Livingstone. A l'exemple de ce dernier, Anderson parcourt de nouveau, à l'heure présente, le théâtre de ses découvertes, pour les compléter et pour trouver, entre l'Europe civilisatrice et les tribus barbares parmi lesquelles il vit et se dévoue, la voie de communication la plus courte et la plus facile. Nous aurons à entretenir nos lecteurs des travaux actuels de ce voyageur lorsqu'il publiera sa relation; en attendant, nous avons pensé que des fragments de ses récits de chasse et de ses luttes avec les hôtes puissants des forêts africaines pourront donner quelque idée de la trempe de son caractère et de l'énergie de son âme.

### I

Girafe attaquée par une bande de lions. — Bond du lion. Compagnons de chasse inattendus, mais peu agréables.

.... La plaine de Kobis où je passai quelques semaines, abondait en éléphants, en rhinocéros, gnous, zèbres, etc. Les girafes étaient plus rares; cependant, elles se montraient quelquefois dans le voisinage des étangs, alors que j'entrais en chasse après le coucher du soleil.

Un soir j'avais tiré un lion, et je l'avais blessé. Le lendemain matin, de très-bonne heure, je me mis à la recherche de la bête, dans l'espoir de l'achever. Bientôt nous aperçûmes sur notre chemin des voies nombreuses et rapprochées. Nous nous arrêtâmes pour les interroger. Toute une troupe de lions avait passé par là; je reconnus aussi les empreintes des pieds d'une girafe. Devant ce fouillis de pistes, nous demeurions embarrassés. Pendant que je m'efforçais de démêler celles du lion que j'avais blessé, voilà que tout à coup les naturels qui m'accompagnaient se précipitent en avant. L'instant d'après, les échos de la jungle m'apportent des cris de triomphe. Je crois que mes compagnons viennent de découvrir mon lion; à mon tour je m'élance; mais, qu'on juge de ma surprise, lorsque dans une clairière j'aperçois, non pas un lion mort, comme je m'y attendais, mais bien cinq lions vivants, deux mâles et trois femelles. Trois d'entre eux s'acharnaient sur une superbe girafe, tandis que, tout auprès, les deux autres surveillaient l'œuvre de mort avec des yeux étincelants.

La scène était si imposante, que, sur le premier moment, j'oubliai mon fusil. Cependant, les Buschmen, mes compagnons, qui se promettaient un ample festin, se jetèrent follement au milieu des lions, et, par leurs cris perçants, ou plutôt par leurs hurlements, ils les obligèrent à lâcher leur proie et à battre en retraite.

Quand j'arrivai près de la girafe, elle était complétement terrassée, et gisait pantelante sur le sable. Elle fit quelques efforts impuissants pour soulever sa tête; les convulsions de l'agonie agitaient son corps, que l'on voyait trembler et frissonner. Le pauvre animal ne tarda pas à expirer; il avait reçu de profondes blessures; ses terribles ennemis avaient enfoncé leurs dents et leurs griffes cruelles dans sa poitrine et dans ses flancs. Les muscles du cou, si épais et si forts, avaient été déchirés.

Il ne fallait plus songer à poursuivre encore le lion. Les naturels se mirent à dépecer le caméléopard et à s'en repaître; ils restèrent sur sa carcasse jusqu'à ce qu'ils l'eussent entièrement dévoré. Le lendemain, j'eus la bonne fortune de me rencontrer avec mon royal adversaire, et d'en finir promptement avec lui.

J'avais déjà fait connaissance avec les lions dans le pays des Damaras. Un jour, comme je finissais un frugal déjeuner, j'entendis tout à coup les indigènes pousser autour de moi le cri : *Ongeama* (le lion)! Mais les naturels avaient tant de fois crié *au lion! au lion!* sans apparence de danger, que je ne voulus pas d'abord me déranger, et que je ne consentis à partir, sur leurs instances réitérées, qu'après m'être muni de balles coniques, d'allumettes chimiques, de couteaux et autres ustensiles nécessaires. Quelques Damaras étaient entrés dans le fourré pour en expulser l'ennemi.

Nous atteignîmes bientôt la place que l'on supposait être le refuge du lion; il y avait là un épais fourré de tamarins, sur les bords de l'Omutenna, un des affluents du Swakop. Un grand nombre de Damaras et de Namaquas, armés d'*assagaïs* et de fusils, étaient tout autour rangés en ordre de bataille.

Comme les batteurs me semblaient un peu craintifs et lents dans leurs mouvements, je les rappelai et je pénétrai moi-même dans le fourré, accompagné de deux personnes et de quelques chiens. C'était me hasarder beaucoup, car en certains endroits les buissons étaient si épais, qu'ils m'obligeaient à ramper sur les mains et sur les pieds, et que le lion aurait très-bien pu m'appliquer sur la tête à l'improviste une de ses larges pattes. Tout à coup j'entends à quelques pas de moi un rugissement effroyable; les chiens, remplis de terreur, viennent se blottir derrière moi, le poil hérissé et la queue entre les

jambes. En même temps, les indigènes font retentir l'air de leurs cris : *Ongeama! ongeama!* et déchargent leurs fusils, dont pas un seul n'atteint le but.

Cependant le jour baissait; les indigènes ne demandaient pas mieux que d'en rester là, et je ne savais plus à quoi m'en tenir au sujet du lion, quand tout à coup, après de longues recherches infructueuses, je vis enfin l'animal bondir à quelques pas de moi.

C'était un lion à crinière noire, un des plus grands que j'aie jamais vus. Ses mouvements étaient empreints d'une majesté calme. Je me blottis derrière un buisson et fis feu. Quand la balle lui pénétra dans le corps, il fit volte-face, et me chargea; mais, après un premier bond, il se replia de nouveau sur lui-même comme pour s'élancer de nouveau, et resta ainsi quelques instants la tête entre ses pattes de devant, semblable à un chat prêt à bondir.

Je tirai mon couteau de chasse que je pris dans la main droite, et, un genou en terre, j'attendis l'ennemi. C'était un moment terrible et plein d'angoisse. Je ne voulais pas moi-même attaquer, et je m'abstins de faire feu, parce que le lion soulevait autour de lui des nuages de poussière qui le dérobaient à mes yeux. Soudain, tandis que j'étais ainsi dans l'anxiété, l'animal s'élança sur moi; mais, soit qu'il n'eût pas bien mesuré son coup, soit que les hautes herbes où je m'étais promptement blotti me cachassent à ses regards, il vint tomber à quelques pas en arrière. Me tourner et décharger mon second coup fut l'affaire d'une seconde, et comme il me montrait le flanc, la balle frappa l'épaule et la brisa. Il essaya encore de se jeter sur moi; puis, se ravisant, il entra dans le fourré, où je jugeai peu prudent de le suivre.

Le lendemain, je partis à la recherche de sa piste, et découvris l'endroit où il avait passé la nuit. Le sable n'était qu'une mare de sang; les broussailles tout à l'entour avaient été écrasées par le poids de son corps. Mais là, nous perdîmes, — chose étrange! — toute trace de l'animal. Une troupe de lions, qui étaient venus en cet endroit manger une girafe, avaient effacé l'empreinte de ses pas, et ce n'est que quelques jours après que nous retrouvâmes son cadavre, déjà tombé en putréfaction, assez loin de l'endroit où je l'avais abattu.

Dans une autre occasion, m'étant mis en chasse de bonne heure, j'aperçus à un coude de la rivière trois gnous (antilopes) tranquillement occupés à brouter. Profitant des replis du terrain et des moindres abris qui s'offraient, je les approchai avec toute la prudence d'un chasseur, quand soudain, se battant les flancs avec leur queue, frappant la terre de leurs pieds, ils levèrent la tête en reniflant bruyamment. Je ne pouvais m'expliquer leur émotion, car j'étais parfaitement masqué par les mouvements du sol. Je n'eus pas à réfléchir longtemps sur la cause de cette agitation; un animal se mit à gronder près de moi, je me retournai dans la direction du bruit et, à mon grand étonnement, sur un tertre qui me dominait, je découvris une bande de lions; comme moi, ils cherchaient à surprendre les gnous. Tout d'abord, j'ajustai le lion le plus proche, mais la réflexion me vint en aide; j'avais trop de chances contre moi, je résolus donc de garder mon coup de fusil pour le cas où ils viendraient à m'attaquer. Heureusement, après m'avoir regardé pendant quelques secondes, ils disparurent en grondant, derrière une colline de sable.

Les gnous s'étaient aperçus de la présence des lions et détalaient de toute leur vitesse. Désirant les tirer, je suivis leurs traces; mais, à mon grand ennui, je m'aperçus que mes terribles compagnons de chasse, la gueule ouverte et poussant de furieux mugissements, continuaient à suivre le même gibier que moi. Je dois avouer que cette persistance à m'imiter me flattait peu, la faim seule ayant pu les pousser à chercher leur proie en plein jour. Je n'en continuai pas moins à suivre la trace des antilopes, jusque dans le fourré, où je perdis, tout à la fois, mes dangereux compagnons et mon chemin.

## II

La mare au crépuscule. — Approche des éléphants.

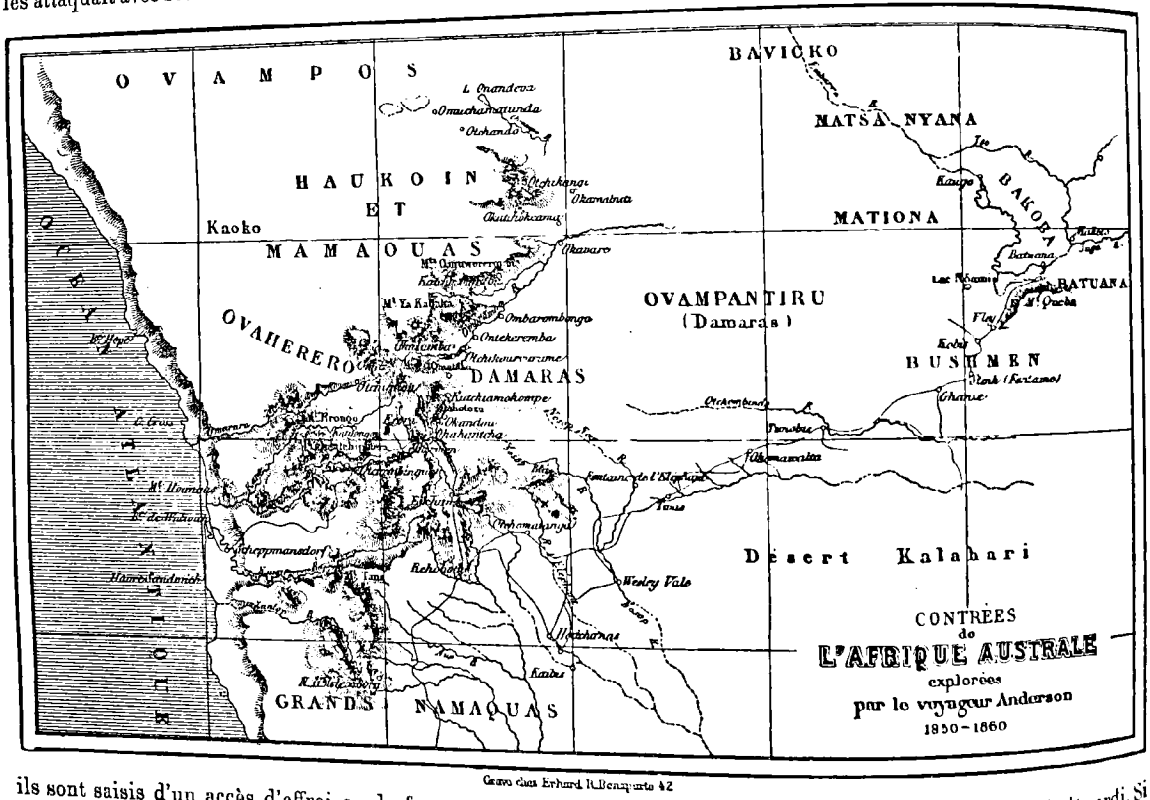
Mes rencontres fréquentes avec les éléphants et les rhinocéros n'avaient pas toutes un dénoûment aussi simple; plus d'une fois je n'échappai que par miracle.

Un de mes dessins représente une de ces scènes de la vie de chasse qui laissent un profond souvenir, et dont j'ai souvent été témoin pendant la nuit, lorsque je me tenais embusqué au bord de l'eau. Je l'ai intitulé l'*approche des éléphants*, parce qu'il reproduit une particularité fort curieuse dont, jusqu'à présent, les récits des voyageurs africains n'ont pas fait mention.

Les éléphants apparaissent dans le lointain sur le sommet d'une colline; autour de la mare vers laquelle ils dirigent leur course, se trouvent d'autres animaux. Ceux-ci se hâtent d'abandonner la place dès qu'ils sentent l'approche des éléphants, dont ils semblent avoir une peur instinctive, et ils se tiennent à distance respectueuse, jusqu'à ce que les gigantesques pachidermes aient étanché leur soif. Les choses se passent toujours ainsi, à moins que la mare ou l'étang ne présente une grande étendue. Il m'est donc arrivé plus d'une fois que, longtemps avant que je ne pusse les voir ou les entendre, j'étais averti de la présence des éléphants par les symptômes d'inquiétude et de malaise qui se manifestaient alors chez les autres animaux. Ainsi la girafe tend et incline son cou dans toutes les directions; le zèbre fait entendre des cris plaintifs et suppliants; le gnou se dérobe à pas furtifs; le rhinocéros noir lui-même, malgré sa masse et ses dispositions querelleuses, bat en retraite; mais s'il croit avoir le temps de la réflexion, il s'arrête pour écouter, se retourne et prête de nouveau l'oreille; et s'il sent ses soupçons se confirmer, il ne manque jamais de prendre la fuite, en témoignant sa colère ou son effroi par l'espèce de ronflement qui lui est particulier. Une fois, il est vrai, je vis un rhinocéros se désaltérer en compagnie de sept éléphants mâles; mais il faut dire que c'était un rhinocéros blanc, animal plus pa-

cifique que son congénère noir, et je crois d'ailleurs que la rencontre était de part et d'autre tout à fait imprévue. Une nuit que, par un beau clair de lune, je me tenais silencieusement tapi dans mon *skrûm* ou affût, et que je contemplais le tableau étrange et pittoresque qui se déroulait sous mes yeux, je fus tiré de ma rêverie par le grognement peu mélodieux d'un rhinocéros noir. Evidemment il n'était pas de bonne humeur, car, lorsque je m'avançai hors du taillis pour gagner un terrain plus découvert, je pus remarquer qu'il déchargeait sa colère sur tout ce qu'il rencontrait : il s'attaquait aux buissons, aux arbustes, aux pierres, etc. Sur son chemin, la terre était jonchée de crânes et de squelettes appartenant à des animaux de son espèce. La vue de ces objets excitait chez lui une fureur inconcevable : il s'emportait contre eux, les attaquait avec ses défenses et les piétinait avec rage.

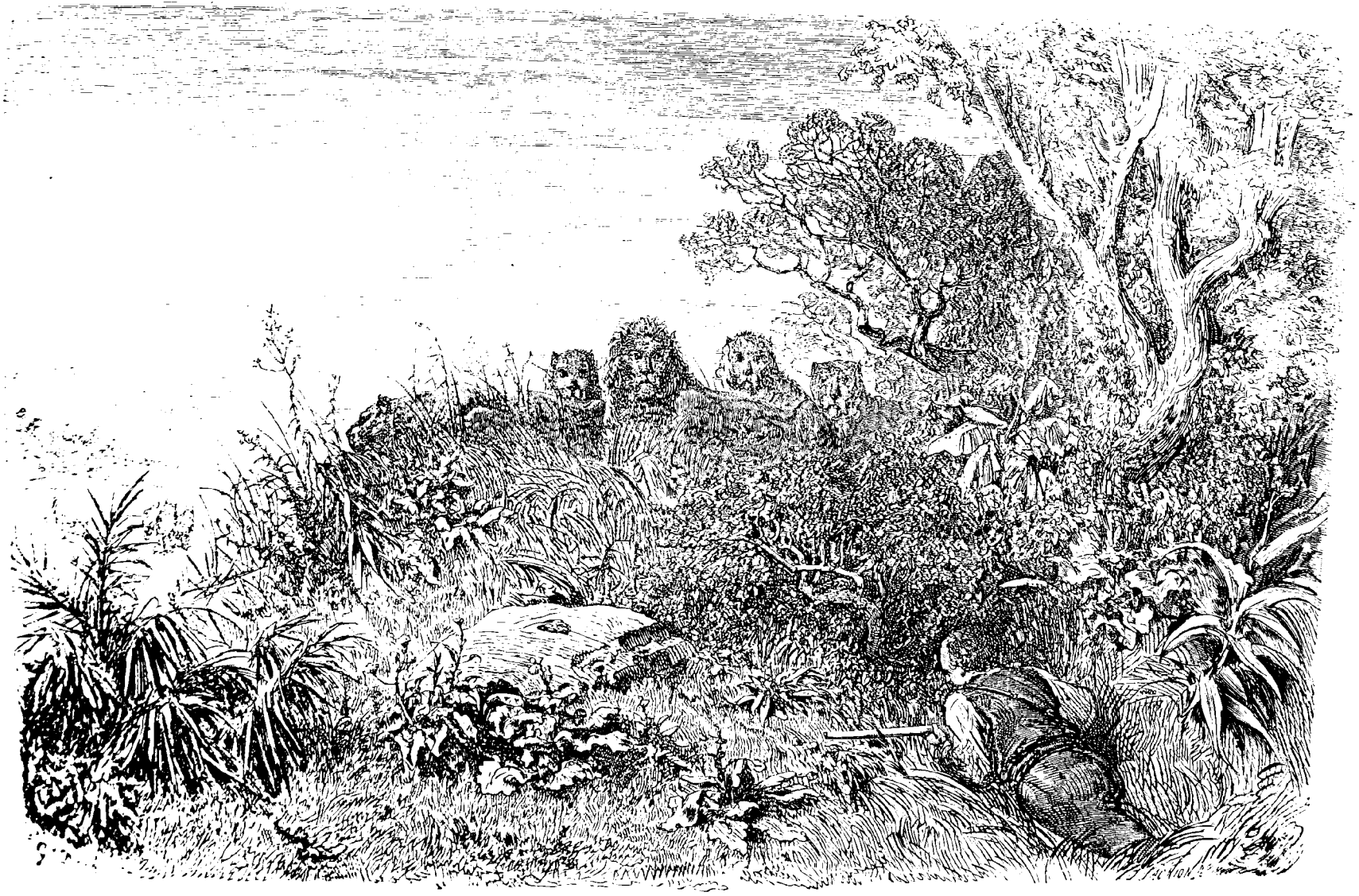
Je m'amusais beaucoup de ce passe-temps excentrique; mais celui qui m'en donnait le spectacle n'était pas facile à approcher. La nature du terrain, fort découvert en cet endroit, m'exposait en plein aux rayons de la lune, et le calcaire blanc, dont il était en grande partie composé, réverbérait vivement la lumière. Cependant, après m'être débarrassé de mes souliers et de tout ce qui dans mon vêtement aurait pu jeter quelque éclat et trahir ma présence, je me couchai sur le ventre et me mis à ramper, en poussant mon fusil devant moi; j'arrivai ainsi à peu de distance de l'animal courroucé. Comme il venait en droite ligne vers moi, je ne voulus pas d'abord tirer, parce que je n'aurais pas eu grande chance de le tuer dans cette position. S'étant avancé de quelques pas, il finit par m'éventer; il souffla bruyamment comme ces animaux ont coutume de le faire quand




Gravé chez Erhard Rue Jacques 42

ils sont saisis d'un accès d'effroi ou de fureur, et il se prépara à me traiter comme une pierre ou un squelette. Il n'y avait pas de temps à perdre, et, réduit à me défendre, je n'hésitai pas à faire feu, en visant à la tête. Le rhinocéros entra dans un état de démence que je n'oublierai jamais; il bondit presque perpendiculairement à une hauteur de plusieurs pieds et retomba si lourdement que la terre en trembla sous son poids; puis il s'élança avec impétuosité et tourna plusieurs fois autour de l'endroit où je m'étais blotti. A chaque pas il soulevait un nuage de poussière; il s'en fallut de bien peu que je ne fusse écrasé sous ses pieds. Enfin, après cinq minutes de cette course effrénée, il se retira brusquement dans le bois où je le perdis de vue. Comme je ne trouvai pas de sang sur sa trace, je supposai que je ne l'avais pas blessé grièvement. Ma balle avait sans doute frappé sa corne, et la violence du coup l'avait étourdi. Si mon fusil avait raté, il est plus que probable que j'eusse été transpercé.

Une autre fois, ayant aperçu pendant la nuit un énorme rhinocéros blanc, je vins bravement me poster à quelques pas de lui, et je lui envoyai une balle dans l'épaule. Mais ce beau coup faillit me coûter cher. Guidé par la lueur du fusil, la bête se rua sur moi avec tant de fureur que j'eus à peine le temps de me jeter sur le dos, et je demeurai dans cette position sans faire le moindre mouvement. Cette manœuvre me sauva la vie. Ne m'apercevant plus, le rhinocéros s'arrêta tout à coup au moment où déjà ses pieds me touchaient et où il allait me passer sur le corps. Il était si près de moi, que je sentais sa bave couler sur mon visage. J'étais dans les angoisses de l'agonie; heureusement cette



Compagnons de chasse inattendus. — Dessin de Doré d'après Anderson.

situation intolérable ne se prolongea pas. Au bout d'un moment, l'animal dépité renifla fortement, tourna sur lui-même et se retira en toute hâte. Alors seulement je vis que c'était une femelle suivie de son petit. Ces deux animaux étaient déjà pour moi de vieilles et dangereuses connaissances.

Voici maintenant un des plus grands dangers que j'aie jamais courus. Profitant des ténèbres d'une nuit profonde, je m'étais approché, en rampant, d'une troupe de sept éléphants mâles. Je cherchais à distinguer quel était celui qui m'offrirait la plus belle proie, quand tout à coup un sourd grondement s'élevant derrière moi me fit tressaillir. Je me fus bientôt remis sur mes pieds, et, en me retournant, j'aperçus, avec autant d'effroi que de surprise, une autre troupe d'éléphants femelles accompagnées de leurs petits; tous venaient à moi, disposés en demi cercle et menaçant de m'envelopper. Ma position était critique; je me trouvais littéralement entre deux feux. Je n'avais que deux moyens de salut: plonger dans l'étang, que je ne pouvais traverser que sous les yeux des éléphants mâles, ou m'ouvrir un chemin à travers l'autre troupe; ce fut à ce dernier parti que je m'arrêtai. Mais d'abord, pour intimider les sept éléphants mâles, je fis feu sur celui qui était le plus rapproché de moi; puis, sans perdre de temps, je choisis l'endroit où la phalange des femelles était le moins serrée, et je m'élançai à travers ses rangs en poussant d'horribles clameurs. Une panique momentanée s'empara des éléphants et les empêcha de m'arrêter; en passant près de l'un d'eux, je lui déchargeai mon fusil dans l'épaule. Mais je n'avais pas gagné beaucoup de terrain avant que les deux troupes réunies fondissent sur moi comme un ouragan. Leurs trompes envoyaient dans l'air des notes si stridentes que les hommes qui se trouvaient au camp furent, comme je l'appris plus tard, réveillés en sursaut par ce bruit étrange. Heureusement l'obscurité ne permit pas à mes terribles ennemis de me poursuivre longtemps. J'avais, du reste, atteint le sûr abri de la forêt. Dans ma course, je m'étais cruellement déchiré les pieds, ayant abandonné ma chaussure pour faciliter ma fuite.

Après m'être remis de mes émotions et avoir pris quelques instants de repos, je m'aventurai hors de ma retraite; le calme le plus absolu régnait autour de moi. Je n'apercevais plus qu'un seul éléphant qui se tenait au bord de la mare; je m'approchai. Il puisait dans l'eau avec sa trompe et s'aspergeait les flancs. Je le soupçonnai dès lors d'appartenir à la troupe des sept éléphants mâles et je jugeai que c'était celui sur lequel j'avais tiré. Je me plaçai sur son chemin et je me mis à l'épier attentivement. Un instant il me sembla qu'il s'était tourné dans une autre direction; mais je m'étais trompé, car, au même instant sa masse imposante se dressa devant moi. Il était trop tard pour songer à battre en retraite, aussi, par un mouvement rapide, je me relevai et, un genou en terre, je visai l'une des jambes de devant. En recevant ma balle il poussa des cris lamentables, tourna court, s'enfuit tout effaré et disparut dans la forêt voisine. Le lendemain, dans l'après-midi, on trouva son cadavre à une portée de fusil de l'eau. Dans cette nuit j'avais remporté deux éclatantes victoires, car mon second coup avait abattu une superbe femelle. Le faible calibre de mes fusils qui n'admettait que des balles de quatorze ou de dix-sept à la livre, me fit perdre plus d'une noble bête : surtout des éléphants. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps, et lorsqu'ils devinrent rares et méfiants, que je sus comment il fallait tirer ces animaux pour avoir quelque certitude de les abattre au premier ou au moins au second coup. La partie que l'on doit viser de préférence, surtout quand on chasse la nuit, est l'épaule, soit au défaut, soit en plein, mais le plus près possible du bas de l'oreille. Une autre méthode qui présente de grands avantages, pourvu que l'on ait un fusil d'un fort calibre, consiste à tirer à la jambe; quand elle est une fois brisée, l'animal est presque toujours à la merci du chasseur.

## III

### Le chasseur serré de près par un éléphant.

Malgré mon ardent désir de voir enfin le lac Ngami, je voulus, avant de quitter Kobis, consacrer encore un dernier jour ou plutôt une dernière nuit à la destruction des hôtes de la forêt. Mais mon entreprise faillit avoir une issue fatale. Je n'oublierai jamais cette nuit pendant laquelle je sentis par trois fois les étreintes de la mort, et maintenant que je m'en retrace les événements, je m'étonne de me trouver encore en vie.

Comme, pendant notre séjour dans ce canton, nous avions fait à la grande bête une chasse impitoyable, elle était devenue fort rare et ne se laissait plus facilement approcher. J'appris donc avec plaisir par mes éclaireurs que les éléphants et les rhinocéros continuaient à se montrer d'un côté que j'avais encore peu exploité, et à la chute du jour je m'empressai de m'y rendre. J'étais seul, selon mon habitude. Sans calculer le danger auquel m'exposait une pareille position, je me postai sur une étroite chaussée qui coupait une mare par le milieu. De chaque côté de ma cachette, il restait juste assez de place pour qu'un éléphant pût passer entre l'eau et moi. Je m'étais muni d'une couverture et de quelques fusils de rechange.

C'était une nuit splendide, une de ces nuits comme on n'en voit que dans les régions tropicales; une douce lumière répandait sur le paysage un charme vraiment magique et semblait caresser la nature endormie; la lune jetait un éclat si vif et si pur que j'aurais pu distinguer, à une grande distance, un animal, même de petite espèce.

Je venais de terminer mes préparatifs, lorsqu'un bruit semblable à celui que fait un train d'artillerie vint tout à coup troubler l'atmosphère de calme et de silence dans laquelle la nature était plongée. Ce bruit, — il n'y avait pas à en douter, — s'élevait du milieu des sentiers défoncés (si l'on peut donner ce nom aux voies profondes qui aboutissaient au bord de l'eau), et je crus d'abord qu'il était produit par des chariots venant du Kalahari. J'étais couché, je me soulevai sur les coudes, et je braquai mes

regards sur un taillis d'où semblaient sortir les sons étranges qui frappaient mon oreille; mais je ne réussis pas à en découvrir la cause. Ce mystère me fut bientôt dévoilé par l'apparition d'un énorme éléphant, et j'en comptai successivement huit autres à sa suite. A leurs formes puissantes, qui les faisaient ressembler à des tours, je vis que j'avais à faire à des mâles. C'était certes un spectacle grandiose que ces formidables animaux qui s'avançaient sans défiance dans leur force et leur indépendance, marchant d'un pas lent et solennel, ébranlant la terre de leurs pieds et balayant sur leur passage tout ce qui leur faisait obstacle. L'élévation du terrain par lequel ils descendaient au bord de l'eau, ainsi que les vapeurs que la nuit répand dans l'air, leur prêtaient un aspect fantastique, exagérant leur masse et grandissant d'une façon démesurée leur gigantesque stature.

Je me pelotonnai au fond de mon trou et je guettai le passage du chef de la bande, qui, ne flairant aucun piége, se dirigeait tranquillement vers moi. La position dans laquelle il se présenta d'abord ne me permettait pas de lui faire beaucoup de mal; or, comme je savais par expérience que je n'avais guère qu'un seul bon coup à tirer, j'attendis que la bête me présentât l'épaule, car c'est, ainsi que je l'ai dit, le but que l'on doit viser de préférence, lorsqu'on chasse la nuit. Mais, par malheur, au moment même où j'épaulais, je vis l'effroyable masse se balancer presque au-dessus de ma tête; ce qui fit qu'en voulant élever le canon de mon fusil je découvris mon corps. L'éléphant m'aperçut et, se retournant aussitôt, il me chargea avec fureur. La fuite était impossible; il fallait encore moins songer à tuer l'ennemi; à peine était-il en mon pouvoir de lui disputer ma vie. Je ne sais quel instinct me sauva. Voyant que j'offrais trop de prise et que l'éléphant allait infailliblement me saisir avec sa trompe, je me jetai sur le dos, j'épaulai fortement la crosse de mon fusil, visai la poitrine à brûle-bourre et je fis feu en accompagnant cette décharge de cris retentissants. Si en me laissant tomber je n'eusse pas changé de place en même temps que je changeais de posture, je n'aurais certainement pas échappé à l'éléphant, car sa longue trompe s'abattit précisément à l'endroit où j'étais couché une seconde auparavant; elle bouleversa les grosses pierres dont je m'étais servi pour masquer ma cachette, et les balaya aussi facilement que si c'eût été des cailloux. Il y eut un moment où l'un des pieds du monstre m'effleura le visage.

Cependant j'étais toujours en son pouvoir, et je m'attendais bien à être broyé. Mais au lieu de renouveler son attaque, il se détourna et s'éloigna rapidement. Je pus enfin respirer; je n'avais d'autre mal que quelques contusions occasionnées par les pierres qui avaient roulé sur moi.

Tout en reconnaissant l'intervention manifeste de la Providence, je ne peux m'empêcher de croire que ma présence d'esprit contribua pour quelque chose à mon salut. Mon coup, ayant porté dans les organes vitaux, avait jeté l'éléphant dans un état d'égarement qui avait paralysé sa rage; mes cris achevèrent ce que le plomb avait commencé et déterminèrent sa fuite.

Plus d'un autre, à ma place, s'en fût tenu là; moi, je n'abandonnai pas la partie. A peine l'ennemi avait-il tourné le dos, que j'étais déjà sur mes jambes et que je l'ajustais avec un de mes fusils de rechange; j'étais sûr de mon coup; mais, hélas! mon arme rata. Ce malheur aurait pu tout aussi bien m'arriver quelques minutes auparavant, et, alors, que serais-je devenu?

Pendant cet incident les autres éléphants s'étaient prudemment retirés dans le taillis. A peine étais-je rentré dans ma cachette, qu'ils reparurent de l'autre côté de la mare; mais ils semblaient inquiets, ne s'avançaient qu'avec circonspection et comme à la dérobée, flairant le terrain et s'arrêtant à chaque pas pour écouter. Ils se tenaient trop éloignés pour que je pusse les tirer. J'essayai de les surprendre; mais ils ne m'attendirent pas et la troupe tout entière détala.

## IV

### Le chasseur chassé à son tour.

Pendant que, faute de mieux, je méditais sur le danger que je venais de courir et sur les précautions que j'aurais à prendre à l'avenir, j'aperçus un horrible rhinocéros blanc dont la tête passait à travers les branches du taillis; il ne tarda pas à en sortir et s'approcha à une douzaine de pas de ma cachette. Il présentait à mon feu le train de devant; je ne voulus pas perdre une si belle occasion, et, quoique je ressentisse encore une légère agitation nerveuse, je n'hésitai pas à tirer. La bête ne tomba pas, mais je jugeai qu'elle ne survivrait pas longtemps à sa blessure.

J'avais à peine rechargé, lorsqu'un rhinocéros de l'espèce nommée *kelloa* vint à son tour boire à la mare; de la manière dont il se présentait, il m'était impossible de le tuer; je dus me contenter de le mettre hors de combat en lui brisant une jambe de derrière. La douleur exaspéra sa rage jusqu'à la folie; s'avançant sur trois jambes, il se lança contre moi et fit, pour m'atteindre, des efforts incroyables. Je lui envoyai une seconde balle qui ne l'atteignit pas ou ne lui fit que peu de mal. J'aurais bien voulu terminer à l'instant ses souffrances; mais comme je savais que ces animaux sont à redouter tant qu'il leur reste la force de se mouvoir, je n'osai pas le poursuivre, et je pris le parti d'attendre patiemment le jour pour l'achever avec l'aide de mes chiens. Mais il était encore plus difficile que je ne croyais d'en avoir raison, et la victoire devait me coûter si cher, qu'il eût été heureux pour moi de ne jamais le rencontrer.

Au bout d'un certain temps, n'apercevant plus d'éléphants ni d'autres grands animaux, je me mis à la recherche du rhinocéros blanc que j'avais blessé en dernier lieu. Je ne tardai pas à découvrir son cadavre. Il n'avait pas emporté ma balle bien loin.

En revenant vers ma cachette, je passai dans le chemin où j'avais laissé mon rhinocéros noir, et de nouveau je me trouvai face à face avec lui. Il se tenait encore sur ses trois jambes, mais, comme auparavant, il s'obstinait à garder une maudite position qui le garantissait du coup

mortel. J'essayai de le déranger en lui lançant de toutes mes forces une grosse pierre. Alors, se précipitant la tête basse et la corne en avant, il fondit sur moi avec une fureur effrayante, au milieu d'un nuage de poussière. Je n'eus que le temps de faire feu; et avant qu'il me fût permis de me rejeter en arrière ou de côté, le corps massif du monstre me heurta lourdement et me lança à terre. Le choc fut si violent que ma poudrière, mon fusil, mon sac à balles et ma casquette furent projetés au loin; mon fusil alla tomber à plus de dix pas. Comme le rhinocéros n'avait pas réussi à me transpercer, l'impétuosité de son attaque fut précisément ce qui me sauva. En me passant sur le corps, il fut emporté par son élan et alla tomber dans le sable, où sa tête et son train de devant s'enfoncèrent. Pendant qu'il se dégageait, je pus me tirer d'entre ses jambes de derrière.

Mais l'horrible bête ne me tint pas quitte à si bon marché; je m'étais à peine relevé, qu'elle me donnait une seconde poussée qui me renversa de nouveau, et avec sa corne aiguë elle me laboura la cuisse depuis le genou jusqu'à la hanche, en même temps qu'avec une de ses jambes de devant elle me portait à l'épaule un coup terrible. Mes côtes plièrent sous ce poids énorme, et je crois que pendant un moment je perdis tout à fait connaissance. Tout ce que je me rappelle, c'est que lorsque je relevai la tête j'entendis un grognement sauvage et le bruit d'une masse qui plongeait lourdement dans la forêt. Après bien des efforts je parvins à me relever, et je cherchai un abri contre le tronc d'un gros arbre; mais le danger était passé; mon adversaire, satisfait de sa vengeance, ne chercha plus à m'inquiéter.

J'avais la vie sauve, mais déchiré, meurtri, brisé,

Le chasseur chassé à son tour. — Dessin de Doré d'après Anderson.

moulu, anéanti, j'eus toutes les peines du monde à me traîner jusque vers ma cachette.

Tant que la lutte avait duré, j'avais conservé ma présence d'esprit, mais l'excitation passagère qui m'avait soutenu une fois tombée, et le trouble de mes sens apaisé, je fus saisi d'un tremblement nerveux. J'ai depuis cette époque tué bien des rhinocéros, mais il se passa plusieurs semaines avant que je pusse attaquer ces animaux avec mon sang-froid ordinaire.

Au lever du soleil, le mulâtre qui me servait de domestique, et que j'avais laissé à un demi-mille en arrière, vint me joindre, pour rapporter au camp mes fusils et les autres fusils dont je m'étais muni pour la chasse. En peu de mots je lui racontai ma mésaventure. Il m'écouta d'abord avec un air d'incrédulité; mais la vue de ma cuisse entr'ouverte changea bientôt ses doutes en un étonnement douloureux.

Je lui donnai un de mes fusils et je l'envoyai à la recherche du rhinocéros noir, en lui recommandant de ne s'approcher qu'avec une extrême prudence de la bête, qui, suivant mes conjectures, ne devait pas être encore morte. Quelques minutes après, un cri de détresse parvint jusqu'à moi; je m'écriai, en me frappant le front : « Grand Dieu! c'est maintenant ce pauvre garçon que le monstre entreprend! »

Je ne songeai plus à mes blessures, je saisis un fusil et je rampai à travers les buissons aussi rapidement que mon état me le permettait. Quand j'eus franchi deux ou trois cents mètres, je vis une scène qui restera toujours dans ma mémoire. Au milieu de quelques arbustes, et placés à deux mètres l'un de l'autre, se tenaient le rhinocéros et le jeune sauvage : le premier, sur ses trois jambes, couvert de sang et de boue, et exhalant sa fureur en grognements menaçants; le second, pétrifié par la peur,

La mare au crépuscule. — Dessin de Doré d'après Anderson.

et rivé à sa place, par une inconcevable fascination. Je rampai du côté opposé pour attirer sur moi toute l'attention du rhinocéros, et dès que je me trouvai en position, je fis feu. Le rhinocéros se jeta à droite et à gauche, chargeant aveuglément tout ce qu'il trouvait devant lui. Cependant je multipliai mes coups et je lui envoyai balle sur balle, mais il paraissait indestructible, et je crus qu'il ne tomberait jamais. Enfin, il s'abattit sur le sable. Je devais croire qu'il était à l'agonie; je m'approchai de lui sans défiance, et j'introduisais déjà dans son oreille le canon de mon fusil pour lui donner le coup de grâce, quand, chose horrible à raconter, il se releva encore une fois sur ses jambes. Visant à la hâte, je lâchai la détente, et je me sauvai ayant la bête sur mes talons. Mais elle ne me fit pas courir longtemps, et comme je me jetais dans le taillis, elle tomba morte à mes pieds. Une seconde de plus, et j'étais infailliblement empalé sur sa corne aiguë.

Le rhinocéros est toujours un animal farouche et dangereux; mais celui-ci me parut concentrer en lui seul toute l'obstination, toute la fureur aveugle de son espèce. C'était une femelle, et, sans doute, elle avait un nourrisson pour lequel elle lutta non moins que pour son propre salut: c'est du moins ce que je présumai en trouvant ses mamelles pleines de lait. Sa progéniture n'étant probablement pas en âge de la suivre lorsqu'elle était venue boire à la mare, elle l'avait cachée sous le taillis.

## V

Retour d'un messager envoyé en avant. — Récit de son voyage. — Départ pour le lac Ngami. — Arrivée sur ses bords. — Désappointement.

.... Sur ces entrefaites, je fus rejoint par le messager qu'une semaine auparavant j'avais envoyé auprès de Lécholètébé, sur les bords du lac Ngami. Ce chef, contrairement à mon attente, n'avait pas été prévenu de mon arrivée. Aussi, ses sujets, en apprenant que des étrangers se montraient sur leur territoire, avaient-ils été frappés de stupeur et plongés dans la consternation; ils avaient cru à une invasion, et s'étaient enfuis emmenant avec eux leur bétail. Georges (tel était le nom de mon messager) me rapporta la conversation qu'il avait eue à mon sujet avec Lecholètébé, et je pus alors m'expliquer la terreur que j'avais inspirée à ce chef et à sa tribu.

Mes amis les Damaras avaient été autrefois assez puissants pour pousser leurs conquêtes jusque dans les environs du lac Ngami, et, dans ce temps, venaient souvent enlever les troupeaux des Béchuanas.

« Comment se fait-il, disait Lecholètébé à Georges, que les Damaras soient devenus vos serviteurs? Leur nation est puissante et riche en bétail. Je les connais bien, mon père s'est souvent mesuré avec eux dans des combats meurtriers. Nous revenions toujours vainqueurs, mais les Damaras tuaient beaucoup de nos guerriers, car ils avaient de larges javelots. »

A cette demande, Georges fit une réponse qui prouvait un esprit logique.

« Non, dit-il, mon maître pas riche: maître, très-pauvre; mais maître a quelque chose et les Damaras n'ont rien, par conséquent maître plus riche que les Damaras. »

Alors Georges raconta comment cette tribu avait été ruinée et presque entièrement exterminée; il dit ensuite quel était le but de notre voyage. Le chef parut satisfait de ces explications; ses craintes se dissipèrent; il devint communicatif et montra même des dispositions amicales. Il pressa Georges de retourner vers moi et le pria de hâter mon départ; il était, disait-il, impatient de me voir; il parlait d'envoyer une escorte à notre rencontre. Mais là se bornèrent les marques de sa générosité, et, lorsque dans la suite nous nous fûmes établis près de lui, tout ce qu'il fit pour nous fut de nous laisser mourir de faim. L'avarice est un des traits principaux du caractère des chefs noirs.

Lecholètébé dans la crainte que Sékomo, un autre chef bechuana, ne se fût mis en marche contre lui, avait transporté sa résidence au nord de la Zouga. Lorsque, à leur retour, Georges et sa troupe voulurent traverser la rivière, les naturels cherchèrent à les rançonner. Or, voici comment Georges accueillit leurs exigences: je le laisse parler.

« Moi n'avoir pas d'argent, mais moi contraindre les Cafres à faire cette besogne pour rien, moi leur dire cela: Ainsi, vous ne voulez pas me passer?

« Alors, ajouta Georges, en me racontant cette scène comique, moi prendre un gros bâton et tomber sur ces misérables. Oh! maître, que c'était divertissant! moi avoir bientôt des bateaux plus que je n'en voulais.

— Mais, lui dis-je, n'aviez-vous aucune crainte en employant de pareils moyens de persuasion?

— Moi effrayé? me répondit-il avec indignation, non, non, moi prendre grand plaisir à bâtonner les Béchuanas; cela leur former le caractère, les camarades, en vérité, trop paresseux. »

Je résolus de ne pas retarder mon départ et de pousser rapidement jusqu'au lac. Ma jambe, blessée par le rhinocéros, avait à peu près recouvré sa force, mais ce que je n'avais pas remarqué, c'est qu'elle s'était déformée d'une étrange façon. Ce fut mon serviteur Georges qui m'en fit apercevoir.

« Monsieur, me dit-il, votre jambe est devenue bossue.

— Bossue, m'écriai-je plus que mécontent, que veux-tu dire par là?

— Oh rien, me répondit-il avec son sourire malicieux, si ce n'est que le mollet a pris la place du tibia.

Le drôle n'avait pas tout à fait tort; cependant, avec le temps, ma jambe reprit sa forme première.

Le surlendemain, les contusions que j'avais reçues commencèrent à marquer, et le troisième jour l'inflammation s'était développée à un tel point, que mon corps était tout tigré de jaune et de noir. Autant que je pouvais en juger par ce que j'éprouvais, je n'avais rien de

fracturé, mais je ressentais dans la région de la poitrine des douleurs cuisantes et profondes, qui m'annonçaient de graves lésions à l'intérieur, et l'on craignit un moment pour ma vie. Cependant, après avoir enduré de grandes souffrances, je me rétablis, et comme ma passion pour la chasse s'était un peu refroidie, toutes mes pensées se tournèrent vers le lac Ngami. Je n'étais guère en état de supporter les fatigues du voyage, mais mon courage me donna des forces.

Le 23 juillet, mes gens me hissèrent sur mon cheval et je partis pour le lac, laissant à Kobis mes dépouilles de chasse, ainsi que d'autres objets que je confiai à la garde du chef d'un petit clan buschman.

.... Le troisième jour, j'espérais arriver au lac avant la nuit; mais le coucher du soleil nous surprit loin encore du but de nos désirs. Nous campâmes dans un fourré épais, près de gigantesques baobabs, les premiers que nous ayons aperçus. Les troncs de plusieurs de ces arbres avaient, d'après notre estime, de quarante à soixante pieds de circonférence (12 à 18 mètres). Le combustible abondait, de tous côtés des feux éclairaient le bois sombre; autour de ces bûchers des groupes de sauvages gais et joyeux, abrités par leurs boucliers fichés en terre derrière eux, donnaient à cette scène un aspect des plus pittoresques.

Le soleil à son lever nous trouva en marche, la matinée était fraîche et charmante, le but était proche, nous étions tous heureux; aussi marchions-nous allègres et dispos. J'allais en éclaireur, car je voulais apercevoir, le premier, le lac Ngami. Le pays est des plus ondulés, et dans chaque vallée que j'apercevais à l'horizon je voulais voir un lac. Enfin j'entrevois à l'horizon une grande ligne bleue; c'est, j'en suis convaincu, le but de mes ardents désirs : non, c'est encore une illusion; ce n'est qu'un bas-fond, noyé pendant la saison des pluies, maintenant à sec et couvert d'incrustations salines. Nous traversons plusieurs vallées couvertes d'une riche végétation et séparés l'une de l'autre par des collines de sable. Comme nous arrivons au sommet d'une de ces dunes, les indigènes qui précédent notre troupe s'arrêtent soudain, puis, étendant le bras droit devant eux, s'écrient enfin : « Ngami ! Ngami ! » Une seconde plus tard, je suis près d'eux. Là, devant moi, sous mes yeux, s'étend une immense nappe d'eau qui se perd dans le lointain de l'horizon. Je suis enfin devant le but de ma longue ambition, ce but pour lequel j'ai abandonné parents, amis, patrie, pour lequel j'ai si souvent risqué ma vie et compromis certainement ma santé !...

La première sensation que j'éprouvai fut singulière. Bien que je fusse depuis longtemps préparé à cet événement, tout d'abord j'en fus presque accablé ! C'était un mélange de joie et de douleur. J'eus de tels battements aux tempes, mon cœur bondit si violemment dans ma poitrine, que je fus obligé de descendre de cheval pour m'appuyer à un arbre jusqu'à ce que mon émotion fût passée. Plus d'un lecteur dira peut être que cette émotion était un véritable enfantillage de ma part, mais ceux qui savent le sentiment profond qu'on éprouve la première fois qu'on entrevoit ce qui a été l'objet de longs rêves, d'une ambition plus longue encore, ceux-là me pardonneront.

Du fond de mon cœur, je remerciai la Providence, qui m'avait guidé dans mon long et périlleux voyage. Rudes et nombreuses avaient été mes fatigues, mais à cette heure si avidement attendue, tout était oublié. Dans ces quelques instants passés au repos, contre un tronc d'arbre, tout mon passé me revint en mémoire. J'avais pénétré dans des déserts à peine connus du monde civilisé; j'avais souffert et la faim et la soif, et le chaud et le froid; j'avais enduré de durs labeurs, au milieu de solitudes que troublent seule la présence de bêtes féroces; j'avais passé de longues nuits désolées sans un abri; mes compagnons, presque toujours, étaient des sauvages; j'avais couru de grands dangers, et sur la terre et sur l'eau; les animaux féroces m'avaient fait de cruelles blessures; mais le Créateur m'avait préservé de tous les dangers qui semaient mon chemin.... C'est à Lui que doivent revenir ma reconnaissance, mes hommages, ma profonde adoration.

Après m'être rassasié de cette vue, nous descendîmes vers le lac, que nous atteignîmes au bout d'environ une heure et demie de marche. Bien que l'air fût plus frais, la brise ne nous apporta pas de senteurs embaumées, comme nous aurions pu en espérer sur les bords d'un lac des tropiques.

Soit que mon imagination ait été trop exaltée, soit que l'immensité de cette mer intérieure et sa végétation luxuriante aient été exagérées par les voyageurs, il me faut avouer qu'après un examen plus attentif, je me trouvai quelque peu désappointé. Je dois dire que l'époque de l'année était peu favorable; si je ne me trompe cependant, MM. Oswell, Livingstone et Murray, qui ont découvert le lac, l'ont aussi vu pendant cette même saison. Je dois dire, toutefois, que la partie est du Ngami, la seule que ces messieurs aient visitée, est bien plus remarquable que la partie ouest, qui est le côté par lequel j'ai abordé cette vaste nappe d'eau pour la première fois.

Le niveau du lac était très-bas; l'eau très-peu profonde, surtout à l'endroit où j'en approchai. Il est difficile d'arriver jusqu'à l'eau, qui est amère et désagréable : la vase ou d'épaisses ceintures de roseaux et de joncs en défendent les abords; ces plantes aquatiques abondent en gibier d'eau. Je vis beaucoup d'espèces qui me semblèrent nouvelles; mais nous n'avions pas le temps de chasser aux oiseaux.

## VI

Remonte du Téoghé. — Belle végétation de ses rives. Chasses aux buffles.

.... Après avoir exploré une partie des rives du lac, j'entrepris, avec l'aide de bateaux loués aux Bayèyes, sujets de Lechokètébé, de remonter le Téoghé, affluent le plus occidental du Ngami, dans l'espoir d'atteindre, par cette voie, les régions vierges encore de tout pied européen, où le Cunène prend sa source.

Au fur et à mesure que nous remontions le Téoghé le paysage devenait plus séduisant; les bords de la rivière s'élevaient, et se revêtaient d'une végétation de plus en plus variée et vigoureuse. C'étaient le *palmier éventail*, le dattier, le mimosa aux souples et noires tiges, le sycomore à la vaste ramure, le *moshoma* au sombre et élégant feuillage, et une infinité d'autres beaux arbres, dont beaucoup étaient nouveaux pour moi, et dont plusieurs ployaient sous le poids des fruits aussi agréables que nourrissants. Timbo, qui m'accompagnait, reconnut non moins de six ou sept espèces d'arbres fruitiers, indigènes de la côte orientale d'Afrique ou des contrées adjacentes. Il y a dans ces forêts tels sites qui dépassent en beauté tout ce que j'ai jamais vu ailleurs. J'aurais passé de longs jours sous ces voûtes ombreuses, que de nombreux oiseaux animaient de notes joyeuses et sauvages, tandis que l'œil suivait, sous les longues échappées, le passage, la fuite, les jeux d'innombrables troupeaux des plus belles espèces d'antilopes; mais la plus simple prudence empêchait le voyageur de faire halte dans ce paradis. Lorsque la rivière, après l'inondation annuelle, commence à baisser, des effluves pestilentielles s'élèvent de ses berges, portant au loin la mort.... tel est le climat de l'Afrique.

La vie animale allait de pair avec cette exubérante végétation. Nous rencontrions à chaque instant des rhinocéros, des hippopotames, des buffles, des cerfs des pallahs, des daims rouges, des léchés, etc.; et tous les jours j'abattais quelqu'un de ces animaux. Cela suffisait à l'alimentation de notre troupe affamée, qui se montait alors à cinquante ou soixante personnes. Un bel après-midi, nous arrivâmes à un endroit où nous aperçûmes de nombreuses traces de buffles; et comme jusqu'alors j'avais vu rarement de près ces redoutables ruminants, je me déterminai à m'arrêter là un jour ou deux, dans l'espoir non-seulement de lier plus ample connaissance avec eux, mais encore de faire une bonne chasse. Le pays avoisinant avait d'ailleurs assez d'attrait par lui-même pour m'engager à m'y arrêter quelque temps. La première nuit que je passai à l'affût fut perdue pour la chasse, probablement parce que je m'étais placé sous le vent de l'endroit d'où les buffles venaient habituellement, ce qui les empêcha de descendre à la place où j'étais caché. Un petit troupeux vint cependant rôder près de Timbo, que j'avais placé en embuscade à peu de distance de moi; mais, selon son habitude, il manqua son coup, et ils s'enfuirent tous sans être touchés.

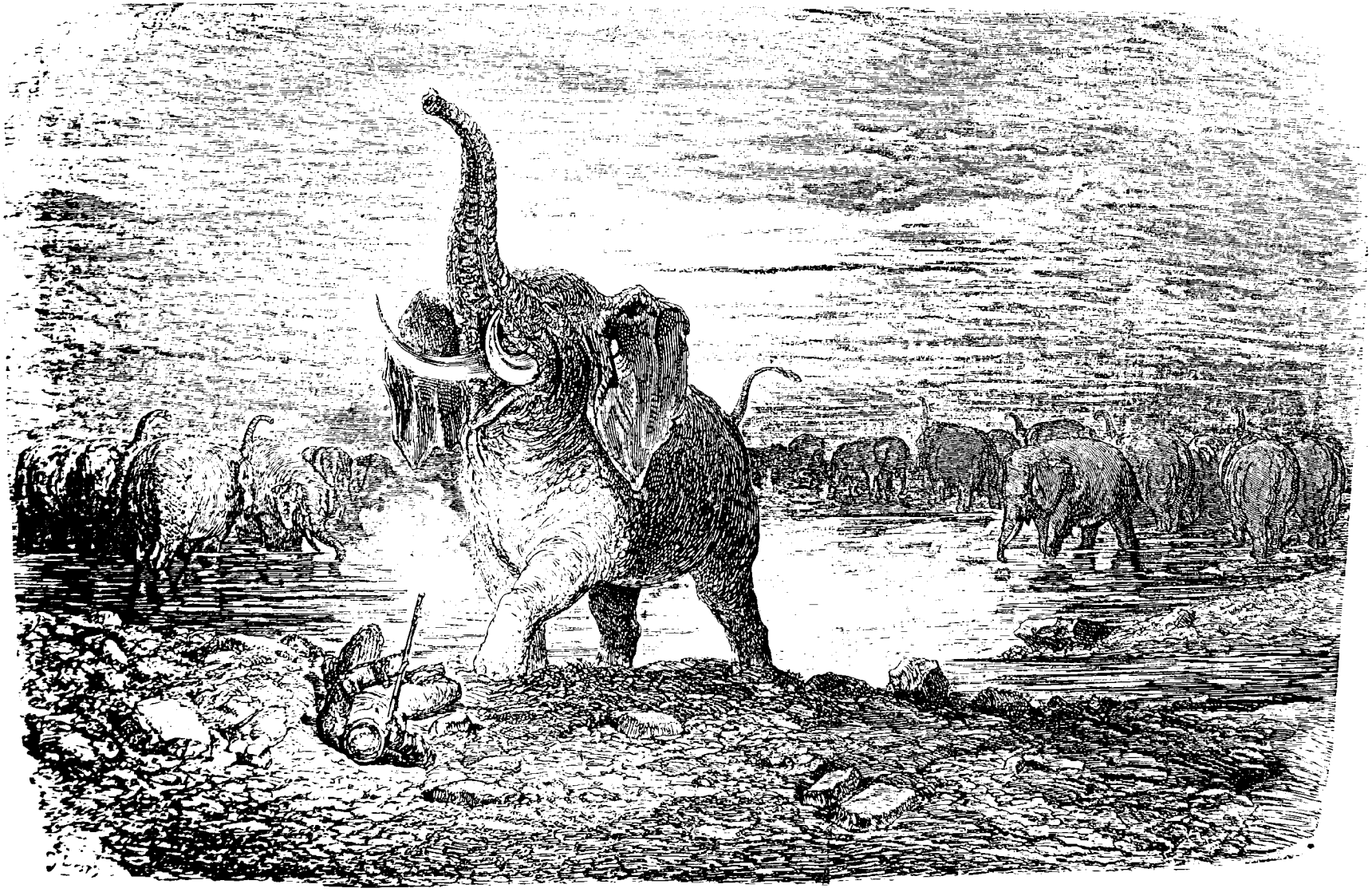
Quand nous retournâmes au camp, le matin, les natifs, en apprenant notre mauvais succès, me parurent si affamés et si malheureux, que, quoique j'eusse grand besoin de me reposer et de me refaire, je remis de nouveau mon fusil sur mon épaule, et je m'éloignai pour chercher quelque gibier. Une troupe de Bayèyes m'accompagna. Deux pallahs, un koudou furent bientôt abattus; mais un beau sassaby blessé nous échappa. Ces trois espèces d'antilopes fréquentent surtout les bois marécageux.

Nous cherchâmes longtemps ensuite sans rien trouver; de nombreuses traces de buffles indiquaient que cette partie du pays était hantée par ces animaux. Enfin, nous arrivâmes aux confins d'un épais fourré; et, regardant à travers les buissons, je découvris sur le sol des objets noirs, qu'au premier coup je reconnus pour ce que nous cherchions. Un doigt sur les lèvres, comme pour réclamer le silence, et, une main étendue en avant, je sifflai le mot *onja*, qui signifie buffle. La présence de sa majesté Satan n'aurait pas causé une plus grande consternation parmi mes compagnons; car je n'eus pas plus tôt prononcé le mot magique, que, les uns après les autres, tous s'enfuirent à corps perdu. Un de ces Bayèyes tenait un lourd fusil qui m'appartenait, et comme je voulais le lui reprendre, je fus obligé de les suivre. Ces poltrons me firent un plus mauvais tour, car, en me voyant courir, croyant que l'ennemi était sur leurs talons, ils redoublèrent le pas, et ils ne s'arrêtèrent qu'à une distance très-respectable du fourré. Rien ne pouvait être réellement plus absurde que cette débandade.

Ayant enfin rejoint mes hommes et repris mon fusil, je retournai à l'endroit où j'avais découvert les objets suspects; mais, bien que je m'en approchasse à une distance de douze pas, il me fut impossible, à cause de l'épaisseur du feuillage, de vérifier leur identité.

Un arbre était devant moi; dans l'espoir de mieux voir, je montai dessus. Je fus désappointé; car, bien que haut placé, je ne pus voir que le sol. N'ayant qu'une manière de lever mes doutes, je fis feu en visant au milieu des objets noirs en question; mais pas un être vivant ne bougea. Pour l'instant, je crus que je m'étais trompé, et que ce que j'avais pris pour des animaux, n'était pas autre chose que de grandes pierres. Cependant, pour me fixer sur ce point, je rechargeai et j'envoyai une seconde balle dans la même direction que la première; cette fois, au bruit du fusil, quatre magnifiques buffles se dressèrent sur leurs pieds, puis, après avoir secoué bravement leurs têtes et reniflé l'air un moment, ils disparurent dans le fourré, selon toute apparence, sans avoir été atteints. Je ne les revis plus. Suivant promptement leurs traces, afin de m'assurer si l'une de ces bêtes avait été blessée, je vis un troupeau de buffles, d'au moins deux cents, sortir soudainement avec la violence d'un ouragan de l'endroit où nous avions passé, brisant, écrasant tout ce qui s'opposait à leur furieux passage, et soulevant un si grand nuage de poussière que toute la masse fugitive y disparut enveloppée. Je fis feu au beau milieu, à l'aventure, et j'eus la satisfaction de voir une femelle tomber sous le coup.

Le bruit du fusil arrêta presque immédiatement le troupeau, qui, nous faisant face, se rangea de front en une masse sombre. M'abritant derrière les arbres qui étaient peu éloignés, je m'approchai d'environ cent cinquante pas de cette formidable phalange. Appuyant alors mon fusil sur une branche, je visai le taureau le plus rapproché; mais, quoique j'eusse entendu distinctement la balle le frapper, il ne fit pas le plus petit mouvement. Un des natifs ayant, pendant ce temps, eu le courage de se rapprocher de moi avec mon fusil, je tirai une seconde fois sur une autre bête du troupeau, mais sans



Le chasseur surpris par un éléphant. — Dessin de Doré d'après Anderson.

un meilleur résultat. Je tirai ainsi huit coups de feu, et quoique, à chaque fois, la balle portât, sans nul doute, aucun membre du troupeau ne bougea d'un pouce ! Tous semblaient enchaînés sur la place par une puissance invisible, me contemplant d'un regard sinistre. Cette conduite étrange et inaccoutumée m'embarrassa outre mesure. A chaque instant, je m'attendais à les voir se précipiter sur moi ; heureusement, quoique je sois tenu de confesser que j'éprouvais un sentiment qui n'était rien moins qu'agréable, ma sûreté personnelle courait peu de risques ; je n'avais qu'à me hisser sur l'arbre contre lequel je m'appuyais, pour me mettre hors de tout danger. Cependant je ne fus pas réduit à cette extrémité, et, comme je me préparais à envoyer une autre balle, tout le troupeau tourna le dos, et avec des beuglements étranges, leurs queues battant leurs flancs, et la tête baissée jusqu'à terre, ils passèrent comme une trombe.

En m'approchant de l'endroit où les buffles s'étaient arrêtés, je remarquai de larges taches de sang sur la terre, et fus convaincu que deux des animaux que j'avais tirés avaient été blessés grièvement, sinon mortellement. Nous suivîmes leurs traces pendant une distance considérable, mais vainement. Des informations, reçues plus tard des buschmen, m'ont porté à croire que tous les deux périrent. A la nuit tombante, je me remis en embuscade. J'attendis longtemps inutilement ; mais enfin j'aperçus un buffle solitaire, un énorme taureau, qui s'approchait doucement et avec précaution de l'endroit où j'étais caché, s'arrêtant à tout moment pour écouter. Quand il fut si proche de l'affût que je pouvais presque le toucher, je pressai la détente ; à mon grand déplaisir, le fusil rata. En entendant le bruit, l'animal pirouetta sur lui-même en toute hâte ; puis, après avoir marché environ quarante pas, il s'arrêta tout à coup et me montra son flanc. Ayant, pendant ce temps, mis une autre capsule, je fis feu, et cette fois je réussis à placer une balle dans l'épaule de la bête. Au moment où elle reçut le coup, elle bondit en l'air, et s'enfuit vivement. Immédiatement après, j'entendis un profond gémissement dans la direction qu'elle avait prise, signe certain qu'elle avait été blessée mortellement. Néanmoins, après la sévère leçon que j'avais reçue du rhinocéros noir, et connaissant la nature sauvage du buffle quand il est blessé, je ne jugeai pas prudent de le suivre. Toutefois le matin suivant, l'ayant cherché, nous le trouvâmes mort à moins de cent yards de mon affût ; la balle lui avait percé le cœur.

## VII

**Les crocodiles. — Un Anglais tué par l'un de ces monstres. L'hippopotame.**

.... En naviguant sur le Téoghé, je vis fréquemment des crocodiles qui se vautraient au soleil dans les parties les plus écartées du fleuve. Un jour que je cherchais la trace d'une antilope blessée, je me heurtai à l'un de ces monstres qui était endormi ; mon pied était déjà sur sa queue avant que je l'eusse aperçu. Sans bouger, j'épaulai mon fusil, et une balle bien dirigée derrière son oreille le cloua sur place.

J'ai rarement entendu dire que les crocodiles saisissent un homme nageant, ou plongé dans l'eau, ce qui semble prouver que ces animaux sont « mangeurs d'hommes » plus quand ils sont affamés que par habitude. Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il n'y a pas de danger d'être attaqué par eux, si l'on fait beaucoup de bruit avant d'entrer dans l'eau. Mais en dépit de toutes ces assurances, il arrive des accidents. Il y a peu d'années qu'un Anglais, M. R..., fut la proie d'une de ces horribles créatures. Lui et son compagnon, M. M..., qui me raconta cette triste histoire, étaient campés sur le bord du Zouga ; et comme ils voyaient des oiseaux d'eau voletant sur le courant, M. R.... s'y risqua dans l'espérance de faire ce qu'en style de chasse on nomme un bon coup de fusil. Il réussit bientôt à en tuer plusieurs, et parmi eux un canard musqué ; mais il ne put s'en saisir, n'ayant pas de bateau.

Tandis qu'il regardait autour de lui pour en découvrir un, il vit une antilope qui s'approchait, et courant vivement vers son wagon qui était proche, il appela ses hommes pour leur demander un fusil. En revenant près du fleuve, il vit que l'antilope s'était échappée. Alors il s'avança vers l'endroit d'où il avait tiré le canard, qui flottait encore à la surface de l'eau. Pendant ce temps, son compagnon l'ayant rejoint, il lui exprima sa détermination de s'emparer de l'oiseau à tout prix, et de nager dans ce but. Il avoua cependant qu'il avait quelque doute sur sa sûreté, ajoutant qu'il avait été une fois témoin de la mort d'un homme qui avait été saisi et tué par un requin le long du bord de son bateau. Malgré son opinion du danger qu'il avait à courir et les conseils de son ami, il se déshabilla et se jeta dans le courant. Au bout d'un instant, on le vit regarder en arrière, comme s'il eût eu peur de quelque chose qui se trouvait sous lui ; mais après une courte hésitation il continua sa route. Il était sur le point de saisir l'oiseau, quand tout son corps fut saisi d'un mouvement convulsif ; il leva les bras en l'air, et, jetant un cri perçant, il s'enfonça graduellement sous l'eau et disparut pour toujours.

Outre le crocodile, le Téoghé nourrit aussi de nombreux hippopotames.

« Voici maintenant béhémoth que j'ai créé avec toi, dit l'Éternel à Job ; il mange l'herbe comme un bœuf ; ses cartilages sont comme de fortes pièces d'airain ; ses cartilages sont comme des barres de fer ; il dort sous les arbres ombreux, couvert de roseaux dans les marais : les forêts le couvrent de leur ombre ; les saules du torrent l'entourent. Voilà qu'il absorbe le fleuve ; il semble qu'il engloutirait le Jourdain dans sa gueule. Il le prendrait avec ses yeux ; son nez passerait à travers tous les pièges. »

Ce grand langage figuré de Job semble s'appliquer à l'hippopotame, que plus d'un auteur croit en effet identique avec le béhémoth de l'Écriture sainte. Dans son *Systema naturæ*, Linnée commence sa description de l'hippopotame en appelant cet animal *Behemoth Jobi*.

L'hippopotame habite généralement dans les fleuves et les lacs de l'Afrique, depuis les confins de la colonie du Cap jusqu'au 22e ou 23e degré de latitude nord. On ne le trouve dans aucun fleuve tombant dans la Méditerranée, excepté dans le Nil, et seulement dans la partie de ce fleuve qui coule dans la haute Égypte ou dans les marais et les lacs de l'Éthiopie. Il s'éloigne devant la civilisation; il habite dans les eaux fraîches et salées. Anciennement, il y a raison de le croire, il existait dans quelques parties de l'Asie; mais l'espèce en est éteinte maintenant sur ce continent.

On dit qu'il y a deux espèces d'hippopotames en Afrique : l'*hippopotamus amphibius* et l'*hippopotamus Liberiensis*. Le dernier est décrit comme le plus petit des deux; mais, à dire vrai, je ne l'ai jamais rencontré.

L'hippopotame est un animal très-singulier et qui n'a pas été improprement comparé à « une forme intermédiaire entre un porc gigantesque et un taureau sans cornes et à oreilles courtes. » Il a une tête immensément large. Ray dit que sa mâchoire supérieure est mobile, comme celle du crocodile. Chacune de ses mâchoires est armée de formidables défenses; celles d'en bas, qui sont toujours très-grandes, atteignent, avec le temps, la longueur de deux pieds. L'intérieur de sa bouche a été décrit par un écrivain récent comme ressemblant à une « masse de viande de boucherie. » Ses yeux, que le capitaine Harris compare « à la lucarne d'une chaumière hollandaise, » ses narines et ses oreilles sont placés sur un même plan, ce qui lui permet l'usage de trois sens et la respiration, dès qu'une très-petite partie de l'animal s'élève au-dessus de la surface de l'eau. Ses flancs ne sont pas de beaucoup inférieurs à ceux de l'éléphant, mais ses jambes sont tellement courtes et basses, que le ventre touche presque à terre; ses sabots sont divisés en quatre parties, réunies par des membranes. Sa peau, qui a près d'un pouce d'épaisseur, est dépourvue de tout pelage, quelques crins seulement sont répandus sur le museau, sur le bord des oreilles, sur la queue. La couleur de l'animal, hors de l'eau, est d'un rouge brun; mais quand on le voit au fond d'un étang, il paraît d'une autre couleur, c'est-à-dire bleu sombre, ou, comme l'a écrit le docteur Burchell, d'une légère couleur d'encre indienne.

Quand l'hippopotame est furieux, son aspect est aussi repoussant qu'effrayant, et je ne suis pas surpris que des chasseurs éprouvés aient perdu leur présence d'esprit en se trouvant en contact avec ce monstre, dont les affreuses mâchoires, quand elles sont entre-bâillées, logeraient commodément un homme.

Les Bayèyes chassent ces animaux, tantôt avec des canots seulement, tantôt avec des canots et un radeau de roseaux. Nous allons décrire cette dernière chasse telle que nous l'avons vu pratiquer par ces sauvages.

Arrivés au rendez-vous, tout étant parfaitement en ordre, les canots nécessaires à la chasse sont placés sur un radeau; les hommes montent auprès et descendent la rivière en se laissant flotter sans bruit, au cours de l'eau.

On ne trouve pas des hippopotames partout, mais seulement dans certains endroits. Quand on approche des retraites favorites de ces animaux, les chasseurs se mettent attentivement aux aguets pour découvrir leur présence, qui se décèle, soit pas leur souffle bruyant, soit par les jets d'eau de leurs naseaux, soit encore par l'agitation qu'ils produisent à la surface, bien avant de se montrer.

Une fois qu'on s'est assuré de la position des hippopotames, les chasseurs les plus intrépides et les plus habiles saisissent leurs harpons, tandis que les autres se disposent à lancer les canots en cas de réussite dans l'attaque. Tous ces apprêts se font aussi silencieusement que possible, on ne parle qu'à voix basse, tout le monde est sur le qui-vive. Le bruit de l'eau qui jaillit, le souffle bruyant des hippopotames se fait entendre de plus en plus distinctement; on tourne un coude de la rivière, on voit flotter sur l'eau des masses informes, qui ressemblent plus à des roches à moitié noyées qu'à des êtres vivants; elles disparaissent pour se montrer de nouveau. Le radeau s'avance silencieux avec son noir équipage, excité au plus suprême degré; enfin les chasseurs sont au milieu du troupeau qui ne semble avoir aucune conscience du danger. Un des hippopotames s'approche à toucher le radeau; c'est le moment critique; le harponneur le plus proche se dresse de toute sa hauteur, et un instant après le fer du harpon disparaît dans le flanc de l'animal qui, se sentant blessé, plonge avec violence; tous ses efforts pour échapper sont inutiles. La ligne ou le manche du harpon peuvent se briser; mais le fer une fois entré dans la chair, n'en peut sortir à cause de l'épaisseur et de la résistance de la peau de l'animal.

Aussitôt qu'un hippopotame est blessé, on gagne le rivage avec un canot, portant la ligne que l'on enroule, s'il est possible, autour d'un fort tronc d'arbre. Cette précaution prise, il n'est pas difficile aux chasseurs réunis de haler leur gibier à terre, ou de le fatiguer tout au moins comme un pêcheur fatigue un saumon. Mais si le temps manque pour cette opération, ligne et bouée sont jetées à l'eau; l'animal nage et plonge à sa fantaisie.

Les autres canots sont immédiatement lancés, on donne la chasse à l'hippopotame, qui est assailli d'une grêle de javelines, chaque fois qu'il se présente à la surface de l'eau pour respirer.

Il n'est pas rare de voir l'animal, exaspéré par la douleur, se précipiter sur les canots, qu'il chavire, soit d'un coup de tête, soit avec ses défenses : malheur alors au chasseur nageant à sa portée! d'un seul coup de sa puissante mâchoire, il peut lui enlever un membre, ou même le couper en deux.

.... Après avoir remonté le Téoghé dans la direction du nord pendant une cinquantaine de lieues (en tenant compte des plis et détours du fleuve), mes guides, mon escorte et l'appui de leur chef Lechotèlèbé me firent tout à coup défaut. A ma grande mortification, il me fallut revenir en arrière, joué par des sauvages!... Je pou-

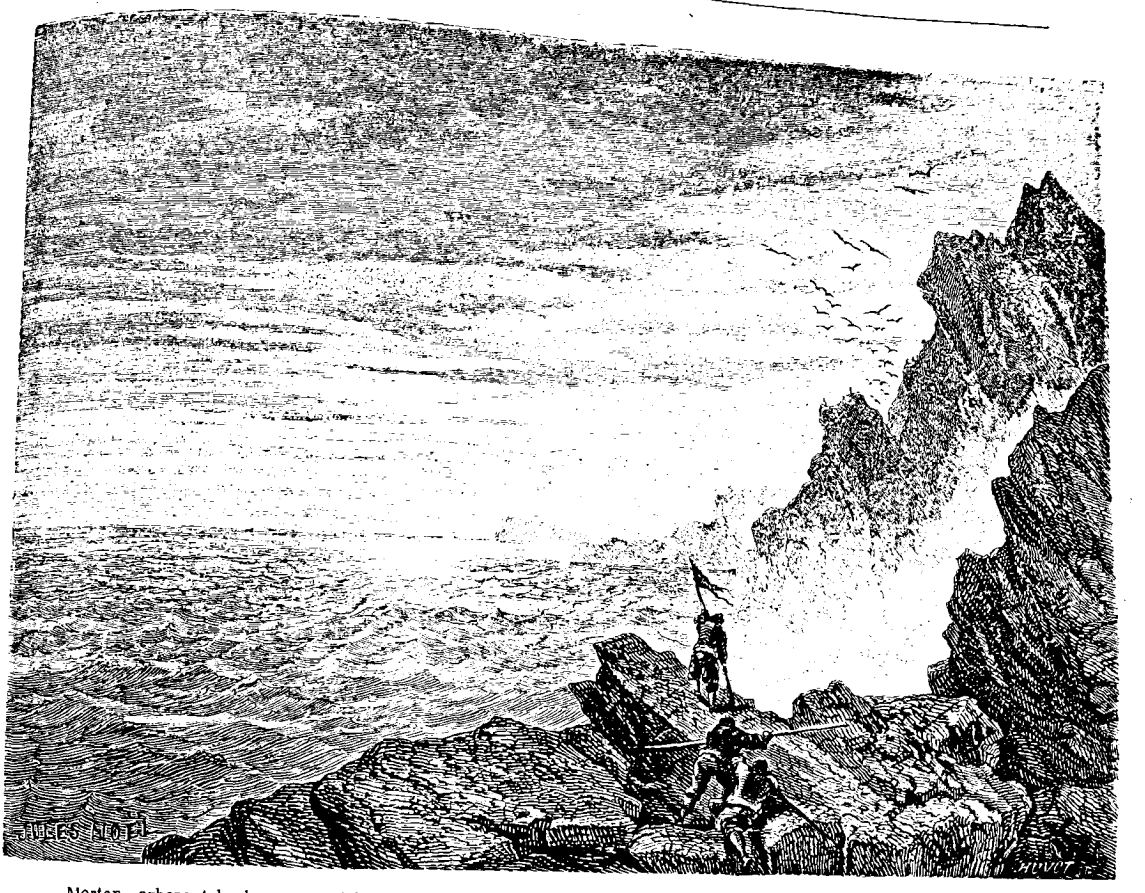
vais néanmoins me féliciter d'avoir pénétré aussi loin. J'avais acquis, sur un pays totalement inexploré avant moi, des connaissances qui devaient me servir si Dieu me permettait d'y revenir plus tard; et la grande nature, les scènes variées que j'avais eues chaque jour sous les yeux, étaient un dédommagement suffisant de mes labeurs et de mes dangers.

Pendant mon voyage de retour, la nécessité de réunir mes collections d'histoire naturelle et mes dépouilles de chasse, dispersées sur des espaces immenses, me força souvent à m'éloigner de ma suite et de mes bagages. Une fois, entre autres, je dus franchir mille milles, accompagné d'un seul indigène, à travers une région peu différente du Sahara. Ma bouche est impuissante à exprimer, ma plume à retracer ce que j'eus à souffrir pendant quatre longs mois de la faim et de la soif; je ne

Hippopotame harponné. — Dessin de Doré d'après Anderson.

parle pas des périls que j'encourais de la part des bêtes féroces. Je me souviens qu'un jour, mon pauvre cheval et moi, également épuisés de besoin et de fatigue, nous tombâmes à côté l'un de l'autre sur le sable brûlant, dans un état voisin de l'anéantissement, et exposés à l'action meurtrière du soleil tropical, en plein midi. Il était nuit quand je revins à la conscience de moi-même et que, semblable à un homme ivre, je pus reprendre ma route d'un pas chancelant. Ce sont là les jouissances d'un voyage en Afrique; mais pour les supporter, il faut, suivant l'expression d'un de mes confrères, le capitaine Messum, être doué de la patience du chameau et du courage du lion.

(Extrait de la relation anglaise de Ch. J. Anderson, publiée à Londres, par Hurst et Blackett, en 1856, sous le titre : *Lake Ngami, or explorations and discoveries.*)



Morton arborant le drapeau américain sur les bords de la mer Polaire (voy. p. 267). — Dessin de J. Noël d'après Kane.

# LA MER POLAIRE.

## FRAGMENTS DU VOYAGE EXÉCUTÉ EN 1853-54-55, DE NEW-YORK AU 82ᵉ DEGRÉ DE LATITUDE NORD,

PAR LE Dʳ EL. K. KANE,

DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS[1].

Au printemps de 1853, je fus désigné par l'Amirauté américaine pour commander la seconde expédition que notre gouvernement envoyait à la recherche de sir John Franklin[2]. M. Grinnell, qui avait si libéralement contribué à la première expédition, dont je faisais partie, mit à ma disposition le brick *l'Advance*, et M. Peabody, de Londres, avec cette générosité qui lui a acquis tant de sympathies en Amérique, pourvut abondamment à l'installation de notre navire.

Nous étions dix-sept à bord : équipage d'élite, s'il en fut jamais ; tous volontaires ; tous hommes énergiques, résolus, comprenant le danger, et préparés à lui opposer un cœur intrépide et un front calme. La seule loi du bord, à laquelle on ne manqua jamais dans tout le cours de notre longue et douloureuse expédition, était obéissance absolue au capitaine ou à son représentant ; abstinence complète de liqueurs fortes ; abstention absolue de langage grossier.

Partis de New-York le 30 mai 1853, nous mîmes dix-huit jours à gagner Terre-Neuve, où nous reçûmes l'accueil le plus cordial : de là nous fîmes voile dans la baie de Baffin. Les sondages, exécutés avec le plus grand soin à l'entrée du détroit de Davis, dans l'axe même de cette baie, donnèrent en moyenne 1900 fathoms (3400 mètres), fait intéressant qui prouve que la chaîne sous-marine qui s'étend entre l'Irlande et Terre-Neuve subit une dépression au débouché du courant polaire dans le nord de l'Atlantique.

Le 1ᵉʳ juillet nous entrâmes dans la rade de Fiskernaes

1. *Arctic explorations : the second Grinnell expedition in search of sir John Franklin*, 1853-54-55, *by El. K. Kane, M. D. U. S. N.*
2. Voy. notre deuxième livraison.

aux acclamations de la population dano-groenlandaise pour laquelle notre arrivée était un événement.

Grâce à l'influence de M. Lassen, surintendant de la colonie, un chasseur esquimau, âgé de 18 ans, Hans Christian, se joignit à notre expédition. Ce fut une véritable bonne fortune pour nous; habile à manœuvrer le kayak et la javeline, impassible comme un Indien du far-west, il nous rendit de grands services. Le 16 juillet nous étions au promontoire de Swarte-Huk, et le 27, dans la baie de Melville, au milieu des montagnes de glace (*icebergs*), qui infestent cette mer et qui lui ont valu des baleiniers le surnom de *Trou aux bergs*; les épais brouillards de glace qui caractérisent cette région nous enveloppaient de toutes parts. Le temps devenait menaçant, je fis attacher une amarre à une montagne de glace pour nous empêcher de dériver; après un rude travail de huit heures j'avais réussi, quand du sommet de notre abri tombèrent sur nous de petits fragments de glace, produisant sur l'eau l'effet de ces larges gouttes de pluie qui précèdent un orage du printemps. C'était un avertissement fort clair; il n'y avait pas un moment à perdre. Nous étions à peine dégagés, que l'immense iceberg s'écroula avec un fracas terrible.

Après une navigation pénible, le 3 août, délivrés de toute entrave, nous étions à la pointe Wilcox, gagnant les eaux du cap York et nous dirigeant vers le détroit de Smith. Le 6 août, nous doublions l'île Hakluyt, puis le cap Alexandre qui forme, avec le cap Isabelle, l'entrée de ce détroit. Aspect désolé; ici un triste manteau de neige descendant jusqu'à la mer; là une sombre ceinture de rochers immenses, dont la sauvage et menaçante grandeur impressionne même nos rudes matelots. Ce sont là les colonnes d'Hercule de la mer polaire.

Le 7 août, nous donnions en plein dans le détroit de Smith; nous établîmes un *cairn* à l'île Littleton, et, à notre grand étonnement, nous nous aperçûmes que nous n'étions pas les premiers à chercher un refuge en cet endroit désolé : des Esquimaux s'y étaient établis autrefois.

Jusqu'au 22 août, nous eûmes un temps épouvantable, des tempêtes, des ouragans, qui menacèrent de nous briser sur les rochers ou de nous broyer dans les glaces soulevées; mais notre brick soutint courageusement ces épreuves, et le 23, par 78° 41′ latitude, nous étions occupés à haler notre brave navire le long d'un banc de glace attaché au rivage. Nous étions dès lors parvenus plus au nord qu'aucun de nos prédécesseurs, excepté toutefois Parry dans son expédition de 1826.

Dès lors, nous faisons fort peu de chemin. Bien que fermes et résolus, mes hommes me semblent incliner à retourner vers le sud pour hiverner. Je les réunis en conseil : un seul, M. H. Brooks, fut d'avis de continuer notre route au nord. Je leur expliquai tous mes motifs pour faire le contraire, je leur développai toutes mes vues, et, je suis heureux de le constater ici, tous mes braves camarades m'approuvèrent et se mirent courageusement à la rude tâche que leur imposait mon programme.

Le 28, le brick se trouvant engagé dans les glaces, je résolus de faire une exploration pour trouver, s'il était possible, un meilleur quartier d'hiver sur la côte. On équipa la baleinière *Forlorn-Hope*, qui, doublée de tôle, était recouverte d'un prélart faisant office de tente, et avec un équipage de sept hommes, je me lançai à la découverte d'un port d'hivernage. Notre voyage fut rude d'abord; il nous fallait briser la glace pour avancer : nous faisions à grand'peine sept milles par jour. Au bout de vingt-quatre heures, la glace nous força d'abandonner notre canot, que nous mîmes à l'abri dans un endroit sûr, et nous prîmes notre traîneau. Nous avancions difficilement, rencontrant à chaque instant sur l'immense plateau de glace où nous étions, des cours d'eau qu'il fallait passer à gué, nous arrêtant la nuit sous des tertres de neige qui recouvraient les rochers; nous fûmes une fois surpris par la marée et obligés de passer une partie de la nuit debout, soutenant, pour les empêcher de se mouiller, les peaux de buffle qui nous servaient de lit. Le côté comique de notre situation nous aida beaucoup à en supporter l'ennui; imaginez huit cariatides américaines, dans l'eau jusqu'aux genoux, élevant en l'air ceux de leurs dieux domestiques qui craignent l'humide élément.

Dans notre voyage nous traversâmes un glacier très-étendu. J'eus plusieurs fois l'occasion de mesurer l'élévation des côtes, dont la hauteur moyenne est de 1300 pieds (395 mètres). Le 5 septembre, nous fûmes arrêtés par la plus grande rivière peut-être du Groenland nord. Ce cours d'eau impétueux, écumant, bondissait sur son fond de roche comme un vrai torrent. Il peut avoir trois quarts de mille (1200 mètres) de large; la marée y remonte à trois milles environ (5000 mètres). Je baptisai cette rivière du nom de Mary-Muntura, d'après une sœur de M. Grinnell. La flore de ses rives était remarquable pour ce pays; au milieu des mousses et des graminées étincelait la corolle pourpre des *lychnis* et les blanches pétales des *monties*, j'y rencontrai même une solitaire *hesperis*, la giroflée de muraille de ces régions arctiques.

Nous passâmes la rivière à gué, le 6, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; à sept milles de là, nos observations avec le théodolite nous donnèrent latitude 78° 52′; l'inclinaison de la boussole marquait 84° 49′; notre longitude était 76° 20′ à l'ouest de Paris.

Nos provisions s'épuisaient. Ne pouvant songer à aller plus loin, je cherchai un point élevé pour faire une dernière reconnaissance. Je n'oublierai jamais l'aspect désolé qui s'offrit à mes regards quand, après une fatigante journée de marche, je me trouvai à une hauteur de 1100 pieds. Ma vue atteignait par delà le 80e de latitude; à ma gauche, la côte ouest du détroit se perdait à l'horizon; à ma droite, des terrains primaires s'étendaient en ondulant jusqu'à une masse de couleur profonde et sombre, que je reconnus plus tard comme étant le grand glacier Humboldt; au delà se déployaient ces terres qui portent maintenant le nom de Washington; leur promontoire le plus avancé, le cap Jackson, formait un angle de 14° avec le cap J. Barrow, situé sur la côte opposée. Toute cette

ligne de côtes formait comme un cirque gigantesque encadrant un océan glacé. A mes pieds, une plaine immense, où les *hummocks*[1] se dressaient comme les retranchements d'une cité assiégée, où çà et là d'abruptes montagnes de glace surgissaient semblables à d'inébranlables forteresses, tandis qu'au loin, jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon, un entassement d'icebergs accumulés les uns sur les autres, formait un infranchissable rempart.

Nous revînmes sur nos pas; nos compagnons nous attendaient avec anxiété; je leur expliquai comment, n'ayant pas trouvé de baie aussi favorable pour l'hivernage que celle où nous étions, j'étais décidé à y rester. Je fis placer *l'Advance* entre de petites îles qui le mettaient à l'abri de la dérive des glaces. C'est ainsi que notre petit brick, avec huit brasses d'eau sous sa quille, fut pris par l'hiver dans ce havre de Rensselaer, que nous ne devions plus quitter ensemble! long repos pour notre bon et agile navire; les mêmes glaces l'y étreignent encore!

L'hivernage. — La mort parmi nous. — Visite des Esquimaux. — Leurs habitations à Etah. — Un intérieur encombré. — Nuit et repas peu confortables.

A peine installés, nous fûmes avertis par la diminution rapide de la lumière que l'hivernage avait commencé. Nous vîmes d'abord le jour s'éteindre dans les basfonds et dans le lit des ravins; puis les ombres monter graduellement le long des flancs des montagnes, et finir par s'étendre sur la cime blanche des glaciers. Dès le 7 novembre tout était ténèbres autour de nous. Le soleil s'était couché pour cent quarante jours, et nos lampes ne cessèrent de brûler dans l'entre-pont. Les étoiles de sixième grandeur étaient visibles en plein midi. Bien qu'aucun Européen n'eût encore hiverné à une si haute latitude, excepté toutefois au Spitzberg, archipel que les dernières effluves du Gulfstream, douent d'un climat relativement plus doux, l'hiver de 1853-54 se passa pour nous comme tant d'autres s'étaient écoulés pour nos prédécesseurs dans les régions polaires. Voici quel était assez uniformément l'emploi de nos journées :

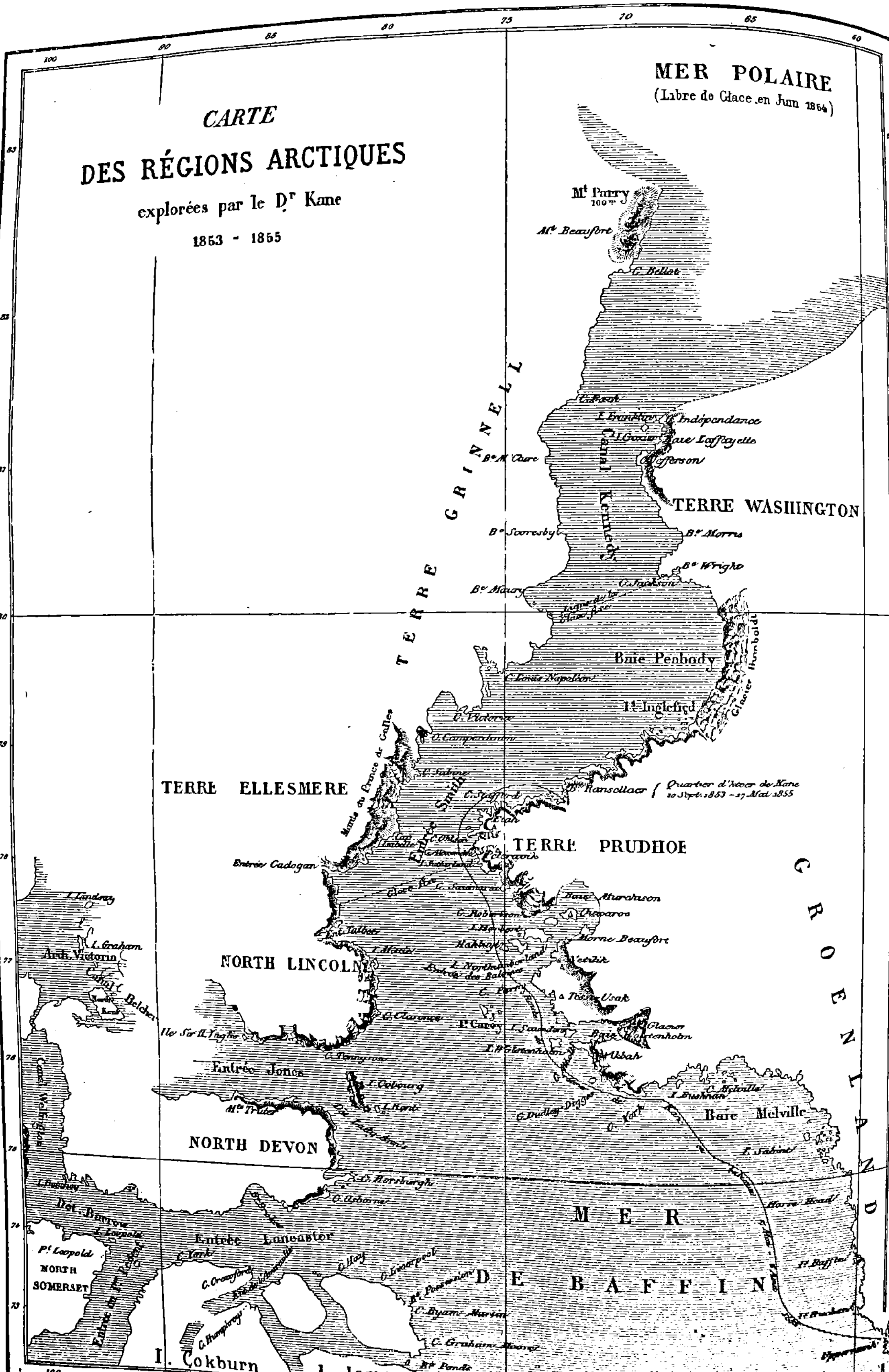
A six heures du matin, Mr Gary, mon second, se lève ainsi que les hommes de service. On nettoie le pont, on ouvre le trou à glace, on examine les filets ou la viande est à rafraîchir, on range tout à bord. A sept heures tout le monde est debout, la toilette se fait sur le pont, on ouvre les portes pour ventiler nos appartements; puis nous descendons déjeuner. Nous avons peu de combustible, aussi fait-on la cuisine dans la cabine. Nous avons tous le même déjeuner; du porc, des pommes cuites gelées et dures comme du sucre candi, du thé, du café, avec une tranche délicate de pomme de terre crue. Après déjeuner les fumeurs prennent leur pipe jusqu'à neuf heures; alors les oisifs de flâner, les travailleurs de se mettre au travail. Ohlsen à son banc, Brooks à ses « préparations » de toile, Mr Gary fait le tailleur, Whippe se transforme en cordonnier et Bonsall en chaudronnier, Baker prépare des peaux d'oiseaux, le reste vaque à la besogne. Voyez notre cabinet de travail : une table, une lampe qui alimentée par du saindoux salé donne une lueur fumeuse tout en répandant des vapeurs de chlore; trois tabourets; trois hommes au visage de cire, assis leurs jambes repliées sous eux, car le pont est trop froid pour les pieds, chacun a son travail : Kane écrit, dessine, trace des cartes; Hayes copie des livres de loch et des observations météorologiques; Sontag rédige le journal de quelque expédition dans les environs. A midi, tournée d'inspection et ordres pour l'emploi de la journée; vient ensuite l'entraînement des chiens esquimaux; c'est ma spécialité, exercice très-agréable pour mes genoux qui craquent à chaque pas, et pour mes épaules endolories de rhumatismes qui enregistrent chaque coup de fouet que je donne. C'est ainsi qu'on gagne le dîner, nouvelle occasion de se réunir; mais à ce repas point de thé, point de café; des choux confits et des pêches sèches les remplacent fort agréablement.

A dîner comme à déjeuner apparaît notre hygiénique pomme de terre crue; comme toutes les médecines, ce mets n'est pas aussi appétissant qu'on pourrait le désirer. Je la râpe bien soigneusement, je n'en prends que les parties les plus saines, j'y mets de l'huile en quantité, et pourtant, malgré l'art que je déploie, il me faut toute mon éloquence pour persuader à mon monde de fermer les yeux et d'avaler mon ragoût. Deux de mes convives sont complétement récalcitrants; j'ai beau leur dire que les Silésiens mangent les feuilles des pommes de terre en guise d'épinards, que les baleiniers se grisent avec la mélasse qui sert à conserver les grosses pommes de terre des Açores; j'ai beau montrer à l'un d'eux ses gencives, hier molles et enflammées, aujourd'hui fraîches et fermes; grâce à un cataplasme de pommes de terre, rien n'y fait; ils repoussent avec opiniâtreté mon admirable mélange.

Qui flânant ou dormant, qui travaillant ou s'amusant, nous atteignons six heures, le moment du souper, répétition affaiblie du déjeuner et du dîner. Les officiers m'apportent leurs rapports; après les avoir lus, je les signe, puis je parcours mon journal, qui, à chaque page, me montre combien nous nous affaiblissons de jour en jour. Quelquefois, pour passer la soirée, on joue aux cartes ou aux échecs, ou bien on lit des revues.

Au premier abord cette vie paraît assez facile; mais il faut voir le revers de la médaille. Nous avons peu de combustible, nous ne pouvons brûler que trois seaux de charbon par jour. La température extérieure est en moyenne de — 40°; dans la cabine où j'écris elle est de + 7°78. Notre porter de Londres et du vieux sherry que nous avons pour les cas extrêmes, gèlent dans les coffres de l'entre-pont; à nos carlingues pendent des glaçons qui nous servent à faire de l'eau douce. Nous ne pouvons brûler que du saindoux salé dans nos lampes: nous n'avons plus d'huile, nous travaillons à la lueur de mauvaises veilleuses de notre fabrication. Nous n'avons pas une livre de viande fraîche, et il ne nous reste qu'un seul baril de pommes de terre.

1. Rangées de glaçons superposés par suite des collisions des champs de glace.



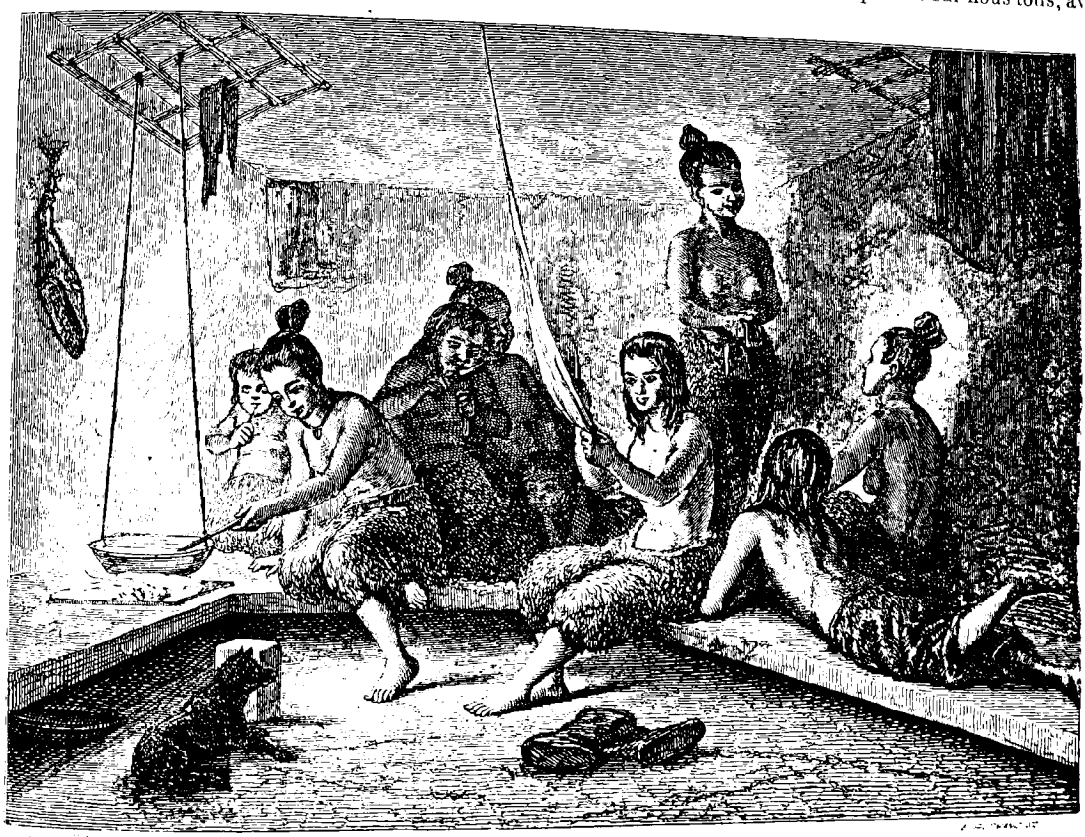

Gravé chez Erhard

A l'exception de Petersen et de Morton, nous avons tous le scorbut, et quand je considère les pâles visages et les yeux hagards de mes compagnons, je me dis que nous luttions avec désavantage dans ce combat de la vie, et qu'un jour polaire et une nuit polaire fatiguent et vieillissent plus un homme qu'une année passée n'importe où dans ce monde dévorant.

Depuis janvier nous travaillons à nos travaux et faisons tous nos préparatifs pour notre voyage. La mort des chiens, les difficultés qu'offre la glace, le froid rigoureux, m'ont obligé de modifier tout notre équipement. Nous avons complétement abandonné les vêtements en caoutchouc; fabrication de souliers en toile à voile et de bas en fourrure, travaux de couture et de charpente, tout est en pleine activité. La cabine, la seule pièce chauffée, sert tout à la fois de cuisine, de salon et d'atelier. Les caisses de pemmican (viande broyée et comprimée) sont à dégeler sur les coffres de la cabine; les vêtements de peau de buffle sèchent près du poêle; tous les objets de campement sont empilés dans un des coins; notre cuisinier français, toujours désolé, persiste à accaparer le poêle pour y loger ses casseroles maintenant sans emploi.

Ainsi nous traversâmes notre premier hiver arctique.

.... Le 7 avril, au matin, je fus réveillé de bonne heure par un bruit qui s'échappait de la poitrine de Baker, un des plus effrayants et des plus mauvais présages que puisse entendre l'oreille d'un médecin. L'ange de la mort, ce noir visiteur dont l'ombre planait sur nous tous, avait



Intérieur d'une hutte d'Esquimaux. — Dessin de Stahl d'après Kane.

saisi notre pauvre compagnon. Les symptômes de sa maladie s'aggravèrent rapidement; il mourut le lendemain. Le jour suivant nous le mîmes au cercueil, et, formant un cortége aussi triste que sympathique, nous le portâmes sur la glace brisée et le long des pentes escarpées qui menaient à notre observatoire; là nous déposâmes le corps sous les piédestaux qui servaient de supports à nos instruments et à notre théodolite. Nous lûmes les prières pour les morts, en jetant sur lui de la neige en guise de poussière, et nous récitâmes en commun la prière que Jésus apprit à ses disciples sur la montagne; puis rejetant de la glace sur l'ouverture que nous avions creusée pour placer le cercueil, nous laissâmes le pauvre Baker dans son étroite demeure.

Le matin même, comme nous veillions auprès de son lit de mort, un homme de quart qui avait été couper de la glace pour la faire fondre, vint en toute hâte à la cabine pour nous annoncer « que des hommes débarquaient. » Je sortis, suivi de tous ceux qui purent monter sur le pont, et nous vîmes sur les flancs de notre havre rocheux, et émergeant de l'obscurité des pentes sauvages et étranges de la falaise neigeuse, ce qui nous sembla évidemment des hommes.

En nous apercevant réunis sur le pont, ils se dressèrent sur les fragments de glace les plus hauts, se tenant debout séparément et assez semblables à des figurants d'un tableau d'opéra. Puis se plaçant presque en un demi-cercle, ils crièrent comme s'ils avaient voulu attirer notre atten-

tion, ou seulement peut-être pour manifester leur surprise; mais je ne pus rien saisir de leurs cris que « Hoah, ha, ha! » et « Ka, kăăh! Ka, kăăh! » répétés plusieurs fois.

Il faisait déjà assez jour pour que je pusse voir qu'ils ne brandissaient aucune arme, mais qu'ils agitaient violemment leur tête et leurs bras. Une attention plus grande nous montra aussi que leur nombre n'était pas aussi grand ni leur taille aussi patagonienne que notre imagination nous les avait d'abord montrés.

C'étaient des Esquimaux venant de la baie de Hartstène pour visiter les étrangers dont plusieurs indices leur avaient révélé la présence dans leur voisinage.

.... Étah, leur séjour habituel, et qui, de nos jours, est sans doute l'habitation humaine la plus rapprochée du pôle, est placée dans la courbure nord-est de Hartstène-Bay, à dix-huit milles de notre mouillage. Lorsque vous jetez les yeux depuis la pointe sud de Littleton-Island jusqu'à la mer, la plage est formée de débris d'avalanches tombées des glaciers et revêt un aspect d'une rudesse singulière. Une série de cratères volcaniques se ressent dans de grandes et montagneuses proportions au-dessus des roches grises qui forment la côte. Tout au fond de la baie débouchent un détroit et un ravin oblique, tous deux remplis par l'extension du même glacier.

Le détroit s'avance jusqu'à Péteravik, où un clan d'Esquimaux a ses quartiers; l'autre établissement est celui d'Étah, plus voisin du nôtre. Une masse de glace, qui s'élève à un angle de 45° jusqu'à ce qu'elle se confonde avec les flancs escarpés d'une montagne, forme deux taches obscures sur les neiges d'un blanc pur. En approchant, vous vous apercevez que ces taches sont des perforations dans la neige : plus près encore, vous en distinguez au-dessus de chaque ouverture une autre plus petite, et une couverture qui les réunit. Ce sont les portes et les fenêtres de l'établissement : deux huttes et quatre familles entièrement enfouies dans la neige !

Les habitants de ces terriers se groupèrent autour de moi à mon arrivée. *Nalegak! nalegak! tima!* « Chef! chef! salut! » crièrent-ils en chœur : jamais peuple ne me sembla plus désireux d'être bienveillant et plus poli envers un visiteur inattendu. Mais ils étaient légèrement vêtus, et en butte à un souffle glacé du nord-ouest, ils s'enfoncèrent bientôt dans leurs fourmilières. Pendant ce temps, des préparatifs étaient faits pour ma réception; peu après Metek, le maître de l'établissement et moi nous rampions sur les mains et sur les genoux, dans un couloir de trente pieds de longueur. Lorsque j'émergeai à l'intérieur, le salut de « nalegak » fut répété avec un accroissement d'énergie qui n'était rien moins que plaisant.

Il se trouvait des hôtes avant moi dans ce taudis : six robustes naturels d'un clan voisin. Ils avaient été surpris par la tempête en chassant, et étaient déjà groupés sur le *kolopsut*[1]. Ils joignirent leurs cris au cri de bienvenue, et je respirai bientôt la vapeur ammoniacale de quatorze compagnons de logement, vigoureux, bien repus, malpropres et déshabillés. J'arrivais assez fatigué d'un voyage de dix-huit milles à travers une atmosphère glacée : le thermomètre marquait à l'intérieur 90°, et la voûte mesurait quinze pieds sur six. Impossible de s'imaginer, sans l'avoir vue, une telle masse amorphe de créatures humaines entassées : hommes, femmes, enfants, n'ayant rien pour se couvrir que leur saleté native, mêlés, confondus comme des vers dans un panier de pêcheur.

Il n'y a pas d'exagération hyperbolique qui puisse dépasser cette réalité. La plate-forme servant de siége et de lit ne mesurait que sept pieds de largeur sur six de profondeur, sa forme étant semi-elliptique; eh bien, en comprenant les enfants, et sans me compter, treize personnes s'y trouvaient réunies.

Le *kotluk*, ou lampe de chaque matrone, brûlait avec une flamme de seize pouces de longueur. Un quartier de phoque, qui gisait gelé sur le plancher, avait été coupé par tranches, et commença à fumer par morceaux de 10 à 15 livres. Metek, avec l'aide d'un jeune amateur, fils de quelqu'un des dormeurs, dépêchait les portions sans mon assistance. Ils m'invitèrent très-cordialement à faire comme eux, mais la vue seule de ce régime culinaire me suffisait. Je soupai avec une poignée de fragments de foie gelé que j'avais dans ma poche, et, en proie à une sueur abondante, je me déshabillai comme les autres; j'arrangeai ma carcasse bien fatiguée aux pieds de Mme Eider-Duck, dame de ce logis, et plaçant son enfant à ma gauche, je pris pour l'oreiller l'estomac suffisamment chaud de mon ami Metek, puis dans cette position, comme un hôte à qui l'on donne la place d'honneur, je m'endormis.

Le matin suivant, le soleil étant assez haut, je m'éveillai. Mme Eider-Duck tenait prêt mon déjeuner. Elle avait placé dans l'extrémité d'un os concave un morceau de baleine bouillie, tranche choisie! Je n'avais pas vu les préliminaires de la cuisine : je suis un vieux voyageur, et je ne me donne pas le soin de sonder les mystères de la cuisine. Mon appétit était dans son bienheureux redoublement habituel, et j'allais saisir l'offre souriante, quand je vis la matrone, qui manipulait comme intendant en chef de l'autre kotluk, accomplir une opération qui m'arrêta. Elle avait dans sa main un os pareil à celui qui supportait mon *déjeuner*, il est vrai que c'est l'universel ustensile d'une cuisine d'Esquimaux; et, comme je tournai la tête, je le lui vis retirer tranquillement de dessous son vêtement, et le plongeant alors dans le pot à soupe, en extraire la contre-partie de mon propre morceau fumant. J'appris plus tard que cet ustensile a deux usages reconnus, et que quand on n'en a pas besoin immédiatement pour le pot au feu ou la table, il sert.... Je n'ose dire à quoi.

La notion de la malpropreté n'existe pas pour les Esquimaux. C'est un trait ethnologique particulier à ces nomades d'outre-nord; et il doit être attribué non-seulement à leur régime diététique et à leur vie domestique particulière, mais encore au froid extrême, dont l'action instantanée arrête la putréfaction et prévient les résultats intolérables de l'accumulation des chiens et de la famille.

1. Banc ou lit en neige battue, recouvert de peaux, et qui garnit le pourtour intérieur de la hutte.

Leurs sens semblent ne pas prendre connaissance de tout ce que l'instinct et l'association rendent révoltant pour la vue, le toucher et l'odorat des hommes civilisés.

Mon journal abonde sur tout cela en exacts et dégoûtants détails, dont je ne recopierai pas même le plus supportable.

Mœurs et coutumes des Esquimaux. — Deuil pour la mort. — Rites. Pénitences.

Je passai quelque temps à Étah à examiner le glacier et à faire des dessins de ce que je voyais autour de moi. Je rencontrai plusieurs vieux amis. Un d'eux ne faisait que se rétablir d'une cruelle attaque de gelée, suite d'une terrible aventure à travers les glaces flottantes. Je lui donnai un morceau de flanelle rouge et je le frictionnai. Il habite dans la seconde hutte, plus petite que celle de Metek, avec une jolie femme du nom de Kalutunah. Hans m'avait raconté sur ce jeune couple une histoire d'infanticide ; et, feignant l'ignorance à ce sujet, je leur demandai des nouvelles de leur enfant. Leurs manières me convainquirent que l'histoire était vraie ; ils tournèrent leurs mains vers la terre, mais sans aucun signe de confusion. Ils ne donnèrent même pas à cet affreux souvenir le tribut de pleurs que ces peuples sont toujours prêts à payer en toute occasion.

Une singulière coutume que j'ai remarquée souvent ici, ainsi que chez beaucoup d'Asiatiques, et qui a ses analogies dans les centres les plus civilisés, est celle qui préside aux formalités régulières du deuil pour la mort. Ils pleurent selon un système bien arrêté : quand l'un commence, tous se mettent à faire comme lui, et c'est un acte de courtoisie de la part du plus distingué de la compagnie d'essuyer les yeux du chef du deuil. Ils s'assemblent souvent de concert pour une réunion de deuil général ; mais il arrive souvent aussi que l'un d'eux éclate en pleurs et que les autres l'accompagnent courtoisement sans savoir d'abord de quoi il s'agit.

Ce n'est pas, cependant, la mort seule qu'ils déplorent en chœur, tout autre malheur peut les réunir aussi bien : la non réussite d'une chasse, la cassure d'une ligne à phoque ou la mort d'un chien. Mme Eider-Duck, *née* Petit-Ventre (Égurk), abandonna une fois le soin de son kotluk pour éclater devant moi en une aimable saillie de lamentations : je ne connaissais pas le remède immédiat de sa douleur, mais avec une remarquable présence d'esprit je tirai mon mouchoir, coupé par Morton dans le corps d'une chemise usée, et après avoir essuyé poliment ses yeux, je versai quelques pleurs moi-même. Cet aimable accès fut bientôt passé ; Mme Eider-Duck retourna à son kotluk, et Nalegak à son livre de notes.

Les cérémonies du deuil sont pourtant quelquefois, sinon toujours, accompagnées d'observances d'un plus sérieux caractère. Aussi loin que vont mes informations, les notions religieuses des Esquimaux s'étendent seulement jusqu'à la connaissance d'agents surnaturels et à certains usages par lesquels ils doivent se les concilier. L'*angekok* de la tribu, le prophète, comme il est appelé parmi nos Indiens de l'ouest, est le conseiller général. Il soigne les maladies ou panse les blessures, dirige la police et les mouvements du petit État, et, quoiqu'il ne soit pas le chef de nom, il en a réellement le pouvoir. Il entre dans les prérogatives et les devoirs de son office de fixer le taux des offrandes et les pénitences des fautes. Celles-ci sont quelquefois tout à fait tyranniques. Ainsi un mari contrit est requis de s'abstenir de la chasse au phoque pendant toute l'année, depuis *okiakut* jusqu'à *okiakut*, c'est-à-dire d'un hiver à l'autre. Plus généralement on lui refuse le luxe de quelque article de nourriture, comme un lapin ou un morceau favori de phoque ; ou bien il lui est défendu de se servir de son *nessak* ou capuchon, et il est forcé d'aller la tête nue.

Une sœur de Kalutanah mourut subitement à Péteravik. Son corps fut cousu dans des peaux, non dans une posture assise, comme les restes que nous trouvons dans les tombes du sud, mais avec les membres étendus dans toute leur longueur ; son mari la porta seul à son lieu de repos, et la couvrit, pierre par pierre, d'un cairn grossier, monument primitif. La lampe d'huile de baleine fut suspendue en dehors de la hutte pendant la durée de son solitaire voyage funéraire ; et quand il fut revenu les voisins vinrent tous ensemble pour pleurer et hurler, tandis que le veuf récitait ses douleurs et ses prières. Sa pénitence fut sévère, et mêlée de beaucoup de ces prescriptions que j'ai décrites plus haut.

Il est presque aussi difficile de découvrir les coutumes des Esquimaux du détroit de Smith que de décrire leur religion. C'est un peuple sur son déclin, presque vieilli, *toto orbe divisos*, « séparés du reste du monde, » et trop écrasé par les nécessités de la vie présente pour aimer les souvenirs du passé. Il en est autrement de ceux dont nous avons trouvé les établissements plus au sud. Ils sont maintenant pour la plupart concentrés autour des postes danois, et diffèrent beaucoup, au physique comme au moral, de leurs frères du nord.

Le phoque fournit de la nourriture aux Esquimaux de la baie de Rensselaer pendant la plus grande partie de l'année. Au sud jusqu'à Murchison-Channel, le veau marin, l'unicorne ou narwal et la baleine blanche viennent dans les saisons qui leur sont propres ; mais dans le détroit de Smith les chasses de ces derniers animaux sont plutôt accidentelles qu'habituelles.

La manière de chasser les walrus dépend beaucoup de la saison. A la fin de l'année, quand la glace n'est formée qu'en partie, on les trouve en grand nombre autour de la région neutre de la glace mêlée à l'eau, et, quand cette région devient solide à mesure que l'hiver s'avance, on les poursuit de plus en plus au sud.

Les Esquimaux s'en approchent alors sur la glace nouvelle, et les attaquent dans les fentes et les trous avec le filet et la ligne. Cette pêche, quand la saison devient plus froide, plus sombre et plus tempêtueuse, présente d'affreux dangers.

Au printemps, ou, pour être plus exact, vers le mois où reparaît le soleil, la famine d'hiver cesse généralement. Janvier et février sont souvent, et presque toujours des mois de privations ; mais pendant la dernière

partie de mars la pêche de printemps commence, et avec elle renaissent la vie et l'excitation.

Les huttes, ces pauvres et misérables tanières couvertes de neige, deviennent alors des théâtres d'activité. Des masses de provisions accumulées sont empilées sur le sol glacé; les femmes préparent les peaux pour les chaussures, et les hommes taillent une réserve de harpons pour l'hiver. Les défenses des walrus sont tirées des monceaux de neige, où on les a placées pour en conserver l'ivoire; les chiens sont attachés à la glace, et les enfants, armés chacun d'une côte recourbée de quelque gros amphibie, jouent à la balle et tirent au but.

Le jour de mon arrivée, quatre phoques furent tués à Etah, et sans doute un plus grand nombre à Kalutak et à Péteravik. La quantité de chair que l'on recueille ainsi pendant une saison d'abondance doit être, je le suppose, conservée pour les besoins de l'hiver; mais il y a bien des causes, outre l'imprévoyance, qui diminuent ces ressources. Ces pauvres Esquimaux ne sont pas paresseux: ils chassent avec courage, sans perdre un seul jour. Quand les tempêtes empêchent l'usage des traîneaux, ils s'efforcent encore de serrer les cadavres des animaux tués dans les chasses précédentes. Une excavation est faite dans le sol, et, s'il est possible, dans une île inaccessible aux renards, et les vivres réunis sont rangés au fond et couverts de lourdes pierres. Une de ces cachettes, que j'ai trouvée dans une petite île à peu de distance d'Etah, contenait la chair de

Kane et ses compagnons dans l'intérieur de leur navire. — Dessin de Stahl d'après Kane.

dix phoques, et j'en connais plusieurs autres également grandes.

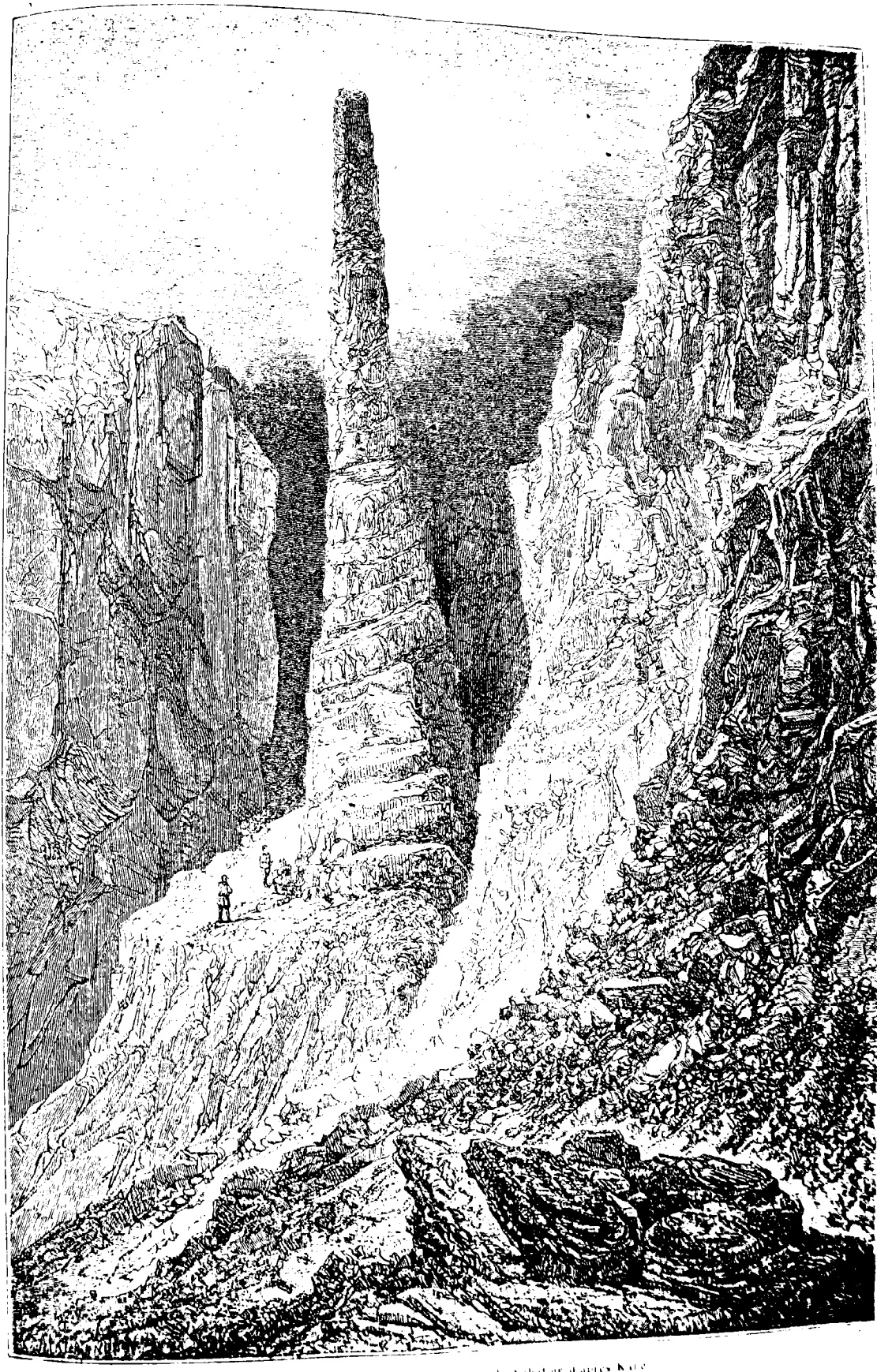
La consommation excessive est l'explication vraie de la disette parmi les Esquimaux. D'après leurs anciennes lois, tous partagent ensemble; et comme ils émigrent en masses pendant que leurs besoins les y forcent, l'impôt de chaque établissement est excessif. La quantité de vivres que les membres d'une famille consomment, et qui semble exorbitante à un étranger, est plutôt une nécessité de leur existence particulière et de leur organisation que le résultat d'une gloutonnerie inconsidérée. Un exercice incessant et leur constante exposition au froid occasionnent en eux une perte de carbone qui doit être énorme.

Voyage de Morton. — Baie de Peabody. — A travers les montagnes et les précipices. — Les chiens effrayés. — L'eau libre. — La banquise. — Les marées polaires. — Le canal. — Oiseaux, plantes et ours. — Le drapeau des deux pôles.

Pendant l'été de 1854, j'envoyai plusieurs détachements rayonner autour de la baie où notre navire était captif. La reconnaissance que Morton poussa droit au nord fut, sous tous les rapports, la plus remarquable de ces excursions.

Il quitta le vaisseau le 4 juin, accompagné de Hans le Groënlandais.

La glace était d'abord d'un difficile accès et souvent la neige sèche leur couvrait les genoux, mais après avoir traversé quelques inégalités, ils la trouvèrent assez solidifiée pour porter le traîneau; les chiens tirent alors



Monument de Tennisson. — Dessin de Sabatier d'après Kane

quatre milles par heure et ils parvinrent ainsi au milieu de la baie de Peabody. Ils se trouvèrent en cet endroit au milieu des pics de glace qui avaient empêché les autres détachements d'avancer plus loin. Ils avaient dans la journée laissé sur leur droite, par 79° de latitude, cet étrange jeu de la nature que, dans une excursion précédente, j'avais nommé *le monument de Ténisson*, minaret ou obélisque de 480 pieds de haut qui élève, solitaire au débouché d'une sombre et profonde ravine, son fût calcaire, aussi régulièrement arrondi que s'il avait été taillé pour la place Vendôme.

Par suite du rapprochement inaccoutumé des montagnes de glace, les voyageurs ne pouvaient distinguer devant eux, à plus d'une longueur de navire, les vieux glaçons faisant saillie en dessous des nouveaux tout en disloquant leur surface. On ne pouvait se glisser à travers ces aspérités que dans des passages qui n'avaient souvent pas quatre pieds de largeur et à travers lesquels les chiens avaient peine à mouvoir le traîneau. Il arrivait même que l'intervalle de deux montagnes était si encombré que le passage était complétement fermé. Dans ces circonstances, il leur fallait porter le traîneau au-dessus des blocs les moins élevés ou rétrograder en quête d'un chemin plus praticable.

Ils furent longtemps avant d'arriver à une glace plus unie. Tantôt un passage assez convenable paraissant entre deux pics, ils s'y engageaient gaiement et arrivaient à un plus étroit; puis trouvant le chemin complétement obstrué, ils étaient obligés de rétrograder et de chercher de nouvelles issues. Malgré leurs échecs, ils ne perdirent pas courage, déterminés qu'ils étaient à aller en avant; ils trouvèrent à la fin un sentier de six milles vers l'ouest qui les conduisit dans la bonne voie, mais ils furent depuis huit heures du soir jusqu'à deux ou trois du matin à diriger leurs pas avec autant d'incertitude qu'un homme aveugle dans les rues d'une ville étrangère.

Le lundi 16 juin, à huit heures du matin, Morton grimpa sur un pic afin de choisir la meilleure route. Au delà de quelques pointes de glace, il apercevait une grande plaine blanche qui n'était autre que le glacier de Humboldt vu au loin dans l'intérieur, car en montant sur un autre mamelon il en découvrit le front faisant face à la baie : c'était près de son extrémité nord, il semblait couvert de pierres et de terre, et çà et là de larges rocs faisaient saillie à travers ses parois bleuâtres.

Ils se trouvaient le 20 par le travers de la terminaison du grand glacier. Là, glaces, roches et terres formaient un mélange chaotique, la neige glissait de la terre vers la glace et toutes deux semblaient se confondre sur une distance de huit ou dix milles vers le nord, où, la terre devenant solide, le glacier disparaissait. Cette terre surplombait le glacier d'environ cent trente mètres.

Au delà, la glace était faible et craquante, les chiens commencèrent à trembler; la terreur manifestée par ces animaux sagaces indiquait un danger peu éloigné.

En effet, le brouillard venant à se dissiper en partie, ils aperçurent, à leur grand étonnement, au milieu du détroit et à moins de deux milles sur leur gauche, un chenal d'eau libre ; Hans ne pouvait en croire ses yeux, et sans les oiseaux qu'on voyait voleter en grand nombre sur cette surface d'un bleu foncé, Morton dit qu'il n'y aurait pas ajouté foi lui-même.

Le lendemain, la bande de glaces qui les portaient entre la terre et le chenal ayant beaucoup diminué de largeur, ils virent la marée monter rapidement dans celui-ci. Des glaçons très-épais allaient aussi vite que les voyageurs, de plus petits les dépassaient, courant au moins quatre nœuds. D'après leur remarque dans la dernière nuit, la marée, venant du nord vers le sud, entraînait peu de glaçons. La glace qui se dirigeait maintenant si vite au nord semblait être la glace brisée autour du cap et sur le bord sud de la banquise. Le thermomètre dans l'eau donnait 36°,22 au-dessus du point de congélation de l'eau de mer au havre de Rensselaer.

Après avoir contourné le cap, qui est marqué sur la carte, comme le cap Andrew-Jackson, ils trouvèrent un banc de glace unie à l'entrée d'une baie, qui a reçu depuis le nom du célèbre financier américain Robert Morris. C'était une glace polie, sur laquelle les chiens couraient à toute vitesse. Là, le traîneau allait au moins six milles à l'heure. Ce fut le meilleur jour de marche de tout le voyage.

Quatre escarpements se trouvaient au fond et sur les côtés de la baie, puis le terrain s'abaissait, se dirigeant en pente vers une banquise peu élevée, offrant une large plaine entre de longues pointes et coupée de quelques monticules. Un vol d'oies cravants (*anas bernicla*) descendait le long de cette basse terre, beaucoup de canards couvraient l'eau libre. Des hirondelles, des mouettes de plusieurs variétés tournoyaient par centaines; elles étaient si familières qu'elles s'approchaient à quelques mètres des voyageurs; d'autres larges oiseaux blancs s'élevaient haut dans l'air et faisaient retentir les échos des rochers de leurs notes aiguës. Jamais Morton n'avait vu autant d'oiseaux réunis : l'eau et les escarpements de la côte en étaient couverts.

Sur les glaces arrêtées dans le chenal Kennedy se jouaient des phoques de plusieurs espèces. Les eiders étaient en si grand nombre, que Hans, tirant dans une troupe, tua deux de ces oiseaux d'un coup.

Il y avait là plus de verdure que l'on n'en avait vu depuis notre entrée dans le détroit de Smith. La neige parsemait les vallées et l'eau filtrait des roches. A cette époque encore peu avancée de la saison, Hans reconnut quelques fleurs; il mangea des jeunes pousses de lychnis et m'apporta des capsules sèches d'une hesperis qui avait survécu aux vicissitudes de l'hiver. Morton fut frappé de l'abondance de petites joubarbes de la dimension d'un pois. La vie semblait renaître à mesure qu'ils s'avançaient au nord.

Peu après, ils aperçurent à un demi-mille devant eux leurs chiens tenant en arrêt une ourse et son petit. La lutte fut désespérée, la mère ne s'avançait jamais à plus de deux yards, veillant toujours sur son petit. Quand les chiens approchaient, elle s'asseyait sur ses hanches, prenant l'ourson entre ses jambes de derrière

et combattant avec ses griffes; elle poussait des rugissements à être entendus à un mille de là. « Jamais, dit Morton, animal ne fut plus en détresse. » Elle allongeait le cou, s'élançait sur le chien le plus à sa portée, grinçant des dents et tournant ses griffes comme les ailes d'un moulin à vent. Si elle manquait son coup, elle n'osait poursuivre un chien, de peur que les autres ne se précipitassent sur le petit, faisait entendre un rugissement de rage désappointée, et continuait à jouer des pattes, à étendre sa gueule grande ouverte au-devant de ses agresseurs. Chaque fois que l'ourson ne pouvait suivre sa mère ou devancer suffisamment les chiens, la mère se retournait, et plaçant sa tête sous les hanches du petit, le lançait en avant; puis celui-ci en sûreté, elle faisait de nouveau tête à ses ennemis pour lui donner le temps de fuir. A chaque halte de son nourrisson, la pauvre bête recommençait la même manœuvre : c'était un spectacle veritablement émouvant; Hans y mit fin par une balle tirée à bout portant dans la tête de l'animal. L'ourson se fit tuer sur le corps de sa mère, en essayant de le défendre contre la meute affamée.

Le 24 juin, Morton atteignit le cap Constitution qu'il essaya en vain de tourner, car la mer en battait la base. Faisant de son mieux pour gravir les rochers, il n'arriva qu'à quelques centaines de pieds. Là il fixa à son bâton le drapeau de *l'Antarctic*, une petite relique bien chère, qui m'avait suivi dans mes deux voyages polaires. Ce drapeau avait été sauvé du naufrage d'un sloop de guerre des États-Unis, *le Peawech*, lorsqu'il toucha à la rivière Colombie. Il avait accompagné le commodore Wilkes dans ses découvertes le long des côtes d'un continent antarctique. C'était maintenant son étrange destinée de flotter sur la terre la plus nord non-seulement de l'Amérique, mais de notre globe; près de lui étaient nos emblèmes maçonniques de l'équerre et du compas. Morton les laissa flotter une heure et demie au haut du noir rocher qui couvrait de son ombre les eaux blanchissantes que la mer, libre de glaces, faisait écumer à ses pieds.

La côte au delà du cap doit, selon lui, s'abaisser vers l'est, puisqu'il lui fut impossible de voir aucune terre de sa station sous le cap. La côte ouest s'ouvre vers le nord où son œil la suivait jusqu'à cinquante milles. Le jour étant clair, il lui fut facile d'apercevoir plus loin encore la rangée de montagnes qui la couronnent; elles étaient fort hautes, arrondies et non coniques à leur sommet comme celles qui l'avoisinaient, quoique peut-être ce changement apparent provint de la distance, car il remarqua que leurs ondulations se perdaient insensiblement à l'horizon.

La plus haute élévation du point d'observation où il fut obligé de s'arrêter lui parut de trois cents pieds au-dessus de la mer. De ce point il remarqua, à six degrés ouest du nord, un pic très-éloigné tronqué à son sommet comme les rochers de la baie de la Madeleine. Nu et dépouillé, il était strié verticalement avec des côtes saillantes. Nos estimations réunies lui assignent une élévation de 2500 à 3000 pieds. Ce pic, la terre la plus septentrionale connue, a reçu le nom du grand pionnier des voyages arctiques, sir Edward Parry.

Adieux, départ et voyage. — Quatre cents lieues dans ou sur la glace. Fatigues, dangers et famine. — Arrivée à Upernavik.

Le reste de l'été se passa sans dégager notre navire, et l'hiver de 1854-55 nous trouva bloqués dans le havre de Rensselaer par les mêmes glaces que l'année précédente. Cet hiver nous soumit aux mêmes épreuves que le premier; il nous trouva peut-être plus préparés à le recevoir, mais il nous laissa plus affaiblis. Pendant sa durée, nous perdîmes deux de nos compagnons par la maladie. Un troisième, Hans le Groenlandais, déserta et s'enfuit dans un clan lointain d'Esquimaux, préférant leur genre de vie aux chances de notre avenir.

Avril et mai vinrent sans apporter de changement à notre situation. En juin, nous reconnûmes la nécessité d'abandonner notre navire. Dès lors, il n'y avait pas à hésiter; il nous fallait préparer nos bateaux pour un long et périlleux voyage; ils étaient si petits, si chargés, en si mauvais état, qu'ils pouvaient à peine justifier notre espoir de les voir flotter. En attendant, un vent du sud-ouest, chargé de pluie, amoncela des nuages sombres sur la baie, et sembla nous menacer d'un emprisonnement forcé sur notre précaire plage de glace.

18 *juillet*. — Les Esquimaux nous ont rejoints; ils sont tous venus pour nous dire adieu : Metek, Nualik, Myouk, et Nessarak, et Tellerek, et Sipsu, et.... Je pourrais les nommer tous; eux aussi nous connaissent bien, nous avons trouvé des frères sur cette terre désolée.

Je suis occupé à prendre mes notes, les enfants eux-mêmes viennent me parler : *Kuyanake, Kuyanake, Nalegak Soak*, « Merci, merci, grand chef! » Metek entasse devant nous des oiseaux comme si nous devions manger éternellement, et sa pauvre femme pleure à l'entrée de ma tente, s'essuyant les yeux avec une peau d'oiseau.

Il y en a vingt-deux autour de moi, et en voici venir encore. Des enfants de dix ans poussent devant eux des traîneaux où se trouvent les *babys*. La tribu tout entière campe sur la plaine de glace.

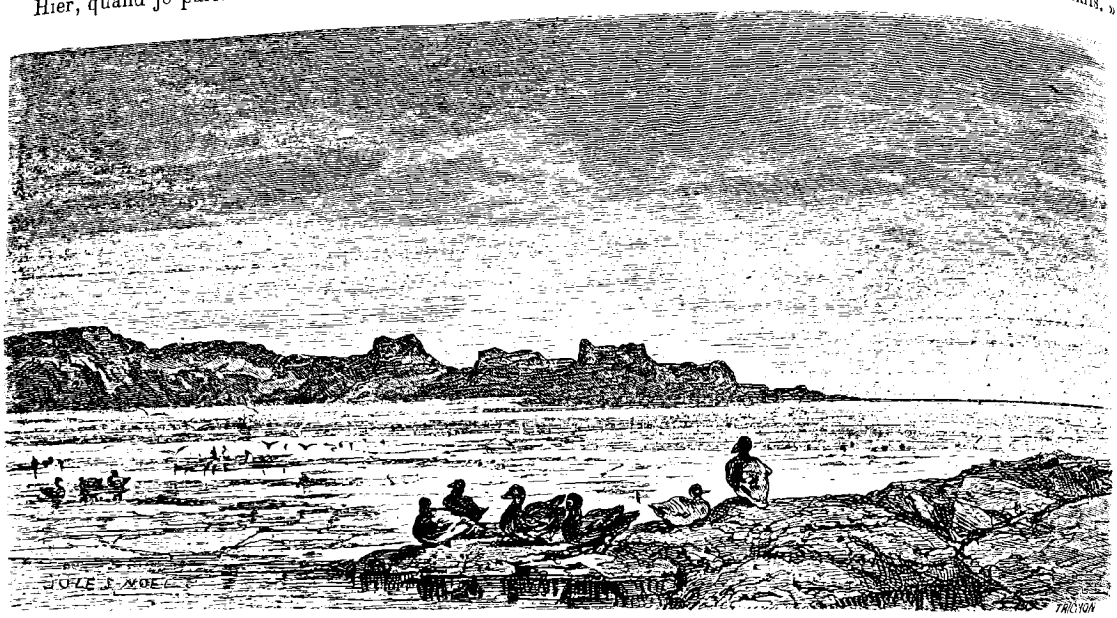
Nos amis nous ont toujours considérés comme leurs hôtes. Sans eux nos tristes préparatifs de voyage auraient duré quinze jours de plus, et nous sommes tellement en retard que nos chances de salut peuvent se mesurer sur les heures.

Le penchant au vol est le seul reproche sérieux que nous ayons eu à leur faire. Ils ont peut-être aussi médité quelque trahison, et j'ai lieu de croire qu'à notre arrivée, étant sous l'empire de craintes superstitieuses, ils ont pensé à nous tuer; mais rien de ce sentiment n'existe depuis longtemps. Nous nous étions si bien pliés à leur manière de vivre, nous leur avions donné une si franche hospitalité dans notre pauvre navire et pendant leurs chasses à l'ours, que toute trace d'inimitié avait complétement disparu.

Le pouvoir qu'ils m'attribuaient comme angekok, ou sorcier, confirmé par ma carabine à six coups, ne fut peut-être pas d'abord sans quelque influence sur

cette amitié, mais jamais amitié ne devint plus sincère. Dans les derniers temps, des objets du plus grand prix pour eux gisaient épars de tous côtés ; ils ne dérobèrent même pas un clou.

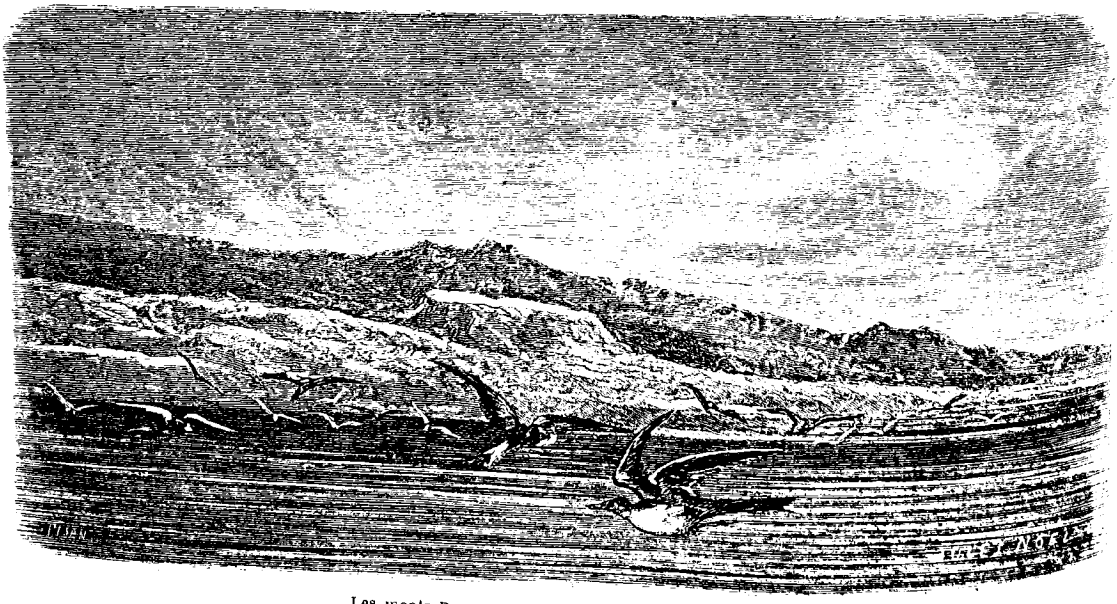
Hier, quand je parlai du respect qu'ils avaient pour tout ce qui nous appartenait, Metek me répondit par deux courtes sentences qui résumaient toute sa morale : « Vous nous avez fait du bien. Nous n'avons pas faim, nous ne voulons pas voler. Vous nous avez fait du bien, nous voulons vous aider, nous sommes vos amis. »



Le chenal Kennedy. — Dessin de J. Noël d'après Kane.

Ce fut une scène touchante que la distribution de nos présents d'adieu ; l'un avait une scie ou une lime, tel autre un couteau, tous un souvenir de nous. Les chiens furent donnés à la communauté, excepté Toodla Mik et Whitey : je ne pouvais me séparer de ces animaux, les *chefs* de notre attelage.

Il ne nous restait plus qu'à faire nos derniers adieux à ce peuple confiant. Je leur parlai comme on parle à



Les monts Parry. — Dessin de J. Noël d'après Kane.

des frères, leur disant que par delà le glacier, par delà la mer, ils trouveraient un pays leur offrant plus de ressources, où les jours étaient plus longs, où il y avait plus de pêche et de chasse.

Je leur donnai des croquis de la carte jusqu'au cap Shackelton, indiquant les promontoires, les terrains de chasse et les meilleurs campements, depuis Red-Head jusqu'aux établissements danois. Ils m'écoutèrent avec un intérêt profond, se lançant de temps à autre des coups d'œil fort significatifs. Je ne serais pas étonné d'ap-

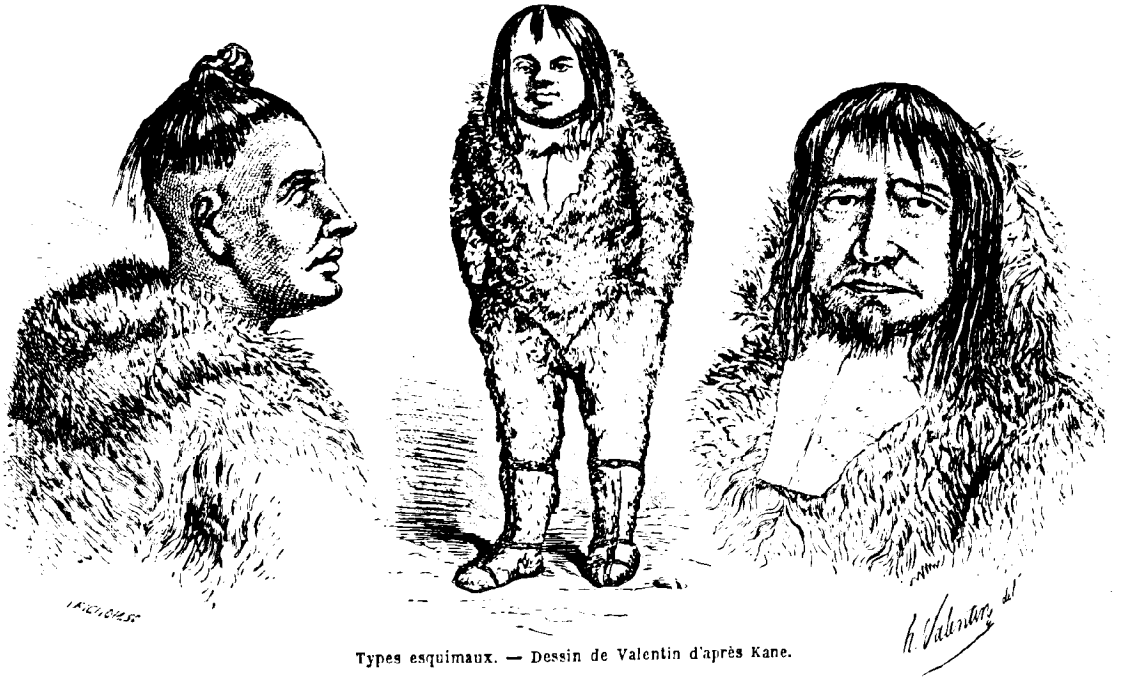
prendre un jour qu'ils eussent tenté ce voyage avec Hans pour chef. Ce fut par la douce lumière d'un dimanche soir, après avoir halé à grand'peine nos bateaux à travers les hummocks, que nous nous trouvâmes devant la mer libre et ouverte. Avant minuit, nous avions lancé *Eric-le-Rouge*, poussé trois houras en faveur du retour et déployé tous nos pavillons.

M^r^ Gary, Petersen, Dickey, Stephenson, Whipple et moi nous étions dans *la Foi;* Brooks était à bord de *l'Espérance* avec Hayes, Sontag, Morton, Blake et Goodfellow; l'équipage de *l'Eric* se composait de Bonsall, Riley et Godefroy.

Mais nous ne devions pas partir encore; la tempête qui se préparait depuis longtemps poussait avec violence la mer contre la glace qui nous abritait et nous obligeait à nous retirer à mesure qu'elle brisait ce rempart. La mer devint de plus en plus furieuse; il fallut nous éloigner plus encore et nous reculer pas à pas devant la glace, qui éclatait, soulevée par les flots. Il nous faut abandonner tout espoir de nous embarquer. Nous traînons nos embarcations à environ un mille de la mer, sous un grand iceberg, emprisonné au milieu d'une plaine de glace.

La tempête nous poursuit même jusque-là; toute la nuit il vente d'une manière épouvantable, et notre asile, l'iceberg, disparaît au milieu de la glace brisée en éclats. De nouveau nous devons haler les embarcations, et nous ne nous arrêtons que près d'un autre iceberg, sur les pentes inclinées duquel je savais que nous trouverions un abri au cas où viendraient à se soulever des lames de fond qui nous eussent été fatales. La plaine de glace tout entière craquait, et nous la sentions se mouvoir sous nos pieds.

Il est heureux que je ne me sois pas rendu au désir qu'avaient mes hommes de prendre la mer : nous eus-



Types esquimaux. — Dessin de Valentin d'après Kane.

sions été emportés par la tempête sans aucune chance de salut.

La tourmente cessa enfin, la mer redevint aussi calme que s'il n'y avait pas eu d'orage, et, le mardi 19 juillet au matin, nos trois embarcations se mirent en route. Le vent fraîchit au moment où elles doublaient la pointe ouest du cap Alexandre; nous tâchâmes d'aborder à l'île de Sutherland, mais une ceinture de banquises escarpées nous fit renoncer à notre projet; nous nous dirigeâmes vers Hakluyt; ce fut un rude passage : la mer était courte, poussée par un vent du sud-est; elle emplit d'eau *la Foi; l'Éric-le-Rouge* coula bas et ce fut à grand'peine que nous pûmes le prendre à la remorque. Le vent tournait à l'ouest. Avec nos embarcations nous ne pouvions songer à faire face au temps. Je jetai un regard rapide au tour de moi, et, profitant de l'expérience acquise dans la précédente expédition à l'île Becchey, nous nous engageâmes dans un chenal ouvert au milieu des flots rompus. Tantôt avançant à l'aide de nos gaffes, tantôt faisant glisser nos embarcations sur la glace, nous atteignîmes l'île de Hakluyt.

Malgré les barrières de glace presque aussi abruptes que celles de la veille, nous réussîmes à mettre nos canots à terre. Il neigea toute la nuit. On fit une tente pour les malades, et à notre repas de poussière de pain et de suif nous pûmes joindre quelques oiseaux.

Le 22 au matin nous poussâmes en avant à travers une tempête de neige et gagnâmes l'île de Northumberland.

Une petite surface de mer, débarrassée de glaces, conduisit nos canots jusqu'au rivage sous d'immenses glaciers qui surplombaient; c'était d'un aspect émouvant; on eût dit que, bouillonnant dans une immense chaudière de roches, la glace vomissait d'immenses blocs

dans la mer qui baignait la falaise. Les glissements qui se produisaient dans la partie supérieure de ce glacier de mille mètres de hauteur venaient ajouter encore à l'étrangeté de ce spectacle.

Le 23, nous traversâmes le canal de Murchison, passant près du rocher de Fitz-Clarence, un des plus intéressants monuments de cette côte désolée : dans une région plus fréquentée par les navigateurs il servirait de signe de reconnaissance. Ce rocher s'élève au milieu d'un champ de glace comme un obélisque égyptien.

Le 24, nous fîmes beaucoup de chemin; mais après seize heures de travail, nous étions tous épuisés. Nos rations avaient toujours été fort réduites, mais le retard que nous éprouvions me força à les réduire à ce que je considérais comme un indispensable minimum : six onces de pain en poussière, un morceau de suif gros comme une noix, durent composer toute notre nourriture. Ce nous était grand bonheur quand nous pouvions remplir notre bouilloire de neige et faire du thé; rien ne nous plaisait autant que cette boisson, nous en buvions immodérément, et toujours à notre plus grand profit.

Le lendemain notre marche se ralentit. Notre régime insuffisant faisait de plus en plus sentir ses effets désastreux : nos forces diminuaient insensiblement. Nous avions perdu l'appétit; notre pâtée de suif et de pain, arrosée d'une grande quantité de thé, nous suffisait presque. Un brouillard épais vint augmenter notre découragement.

Sur ces entrefaites, une énorme masse de glaçons en dérive se mit à tourner comme sur un pivot en s'approchant de la glace qui nous abritait.

Celle-ci, mise en mouvement, vint s'appuyer sur le rocher lui-même. En un éclair, tout ne fut plus qu'un chaos épouvantable autour de nous. Machinalement les hommes prirent chacun leur poste, s'occupant des embarcations. Pendant un moment je perdis tout espoir. La plate-forme sur laquelle nous nous trouvions éclatait tout entière; la glace se brisait, s'empilait et s'amoncelait de tous côtés. Disciplinés comme nous l'étions par le malheur, habitués à mesurer le danger tout en lui faisant face, il n'est pas un de nous, même à cette heure, qui puisse dire quand et comment nous nous trouvâmes à flots. Ce que nous savons seulement, c'est que, au bruit d'un fracas que rien ne peut rendre, fracas où la clameur de mille trompettes ne se serait pas plus fait entendre que la voix d'un homme, nous fûmes secoués, soulevés, ballottés au milieu d'une masse tumultueuse de hummocks, et que, dans le calme qui suivit, nos bateaux tournoyèrent dans un tourbillon de neige, de glace et d'eau.

Nous restâmes dans cette position jusqu'à ce que le glaçon, venant se briser en morceaux sur le rocher de la côte, nous permit de nous dégager et de gagner, à notre grande joie, un espace libre où nos rames pouvaient jouer. Nous longions une ceinture de glaces escarpées, quand un grain terrible vint nous assaillir de nouveau; nos bateaux furent rudement endommagés par cette affreuse tempête; nous n'étions occupés qu'à vider nos canots qui embarquaient des lames à couler bas. Vers trois heures, à la marée haute, nous pûmes faire franchir la barrière de glace à nos bateaux. Une cavité étroite se présentait dans les rochers; nous y entrâmes. Nous étions à l'abri, complétement encavés, quand un bruit, qui nous était familier, vint frapper nos oreilles : le bruissement d'un grand vol d'eiders. Nous étions dans la retraite où ils faisaient leurs nids, et quand nous nous étendîmes pour dormir, épuisés de fatigue, mouillés jusqu'à la peau, nous nous prîmes à rêver œufs et oiseaux.

Nous restâmes trois jours dans notre palais de cristal; la tempête faisant rage au dehors; les chasseurs d'œufs avaient peine à se tenir debout; mais je ne vis cependant jamais plus joyeux assemblage de gourmands.

Le 3 juillet, le vent diminua, et bien que la neige continuât de tomber avec violence, le 4 au matin, après avoir pris un patriotique grog aux œufs, apprêté de façon à nous valoir les éloges de la Société de tempérance, nous poussâmes au large.

Une navigation pénible de sept jours nous amena, le 11, près du cap Dudley-Digges, et nous nous croyions hors d'embarras, quand tout à coup nous tombâmes sur un rocher qui n'est pas indiqué sur les cartes; la plaine de glace qui s'étendait à sa base était plus grande encore que celle que nous venions de franchir à si grand'peine. Il nous fallait la doubler à tout hasard, nous étions trop fatigués pour pouvoir la franchir autrement; mais nous dûmes renoncer à notre tentative.

Je grimpai encore sur la banquise la plus voisine; ces montagnes de glace nous servaient à explorer le pays. J'examinai le pays dans la direction du sud. Jamais je ne vis de plus désolant spectacle; pas de mer ouverte, nous nous trouvions dans un cul-de-sac; devant nous, derrière nous, des obstacles que nos hommes épuisés ne pouvaient songer à surmonter; il fallait attendre que l'été vînt nous frayer notre chemin, et cela avec des provisions insuffisantes, avec des embarcations dans un état déplorable.

Enfin nous découvrîmes un étroit chenal, simple fissure au milieu des blocs de glace attachés au rivage; il nous conduisit sous des falaises escarpées où nos embarcations trouvèrent un abri assuré. Des blocs de rochers entassés les uns sur les autres donnaient l'aspect d'une armure gigantesque à cette falaise dont les sommets se perdaient dans le brouillard et la brume. Les oiseaux semblaient avoir établi leur séjour dans ces rocs crevassés; les plongeons lummes, les mouettes tridactyles y abondaient surtout.

Sur notre droite, un pont naturel conduisait à un petit vallon tout verdoyant de mousses, que dominait un glacier froid et étincelant.

Du haut d'une colline escarpée j'eus une vue splendide de ce grand océan de glaciers, qui semble former l'axe du Groenland; parsemée d'îles, cette vaste mer entourpourprée se découpait sur l'azur de l'horizon comme une ceinture de diamants dont les feux étincellent au soleil.

Le glacier de Humboldt et le glacier près d'Étah sont les seuls que j'ai vus qui débitent plus d'eau. Un torrent

qui coulait à sa base avait de deux à cinq pieds de profondeur; il couvrait de son eau la plaine glacée sur une surface de plusieurs centaines de yards; un autre s'échappait du sommet du glacier en bondissant sur les rochers, pour venir tomber en cascades sur la plage.

Les renoncules, les saxifrages, les portulacées, les mousses, les graminées du nord abondaient à la hauteur du premier talus; je trouvai les lichens deux cents pieds plus haut. Le thermomètre marquait au soleil 32° C., à l'ombre, 3° C.

Un des caractères les plus frappants de cette scène était la vie qui y abondait : cochléaria délicieux, œufs délicats, lummes énormes, gras et savoureux, tout était à profusion. Quel éden pour des scorbutiques affamés!

Ce fut une joyeuse vacance que la huitaine passée en ce lieu nommé par moi la Providence, huitaine remplie de repos, de pensers heureux. Je ne laissai jamais pressentir à qui que ce fût que ce séjour était un séjour forcé. Deux individus seulement qui avaient vu avec moi cet effrayant désert de glace qui nous barrait le passage, savaient la réalité de notre position; mais ils m'avaient juré le silence.

Cette partie de la côte a dû autrefois être un paradis esquimau, ainsi que l'attestaient les ruines qui nous entouraient; par 76° 20 nous trouvâmes les traces d'un grand village.

Nous arrivâmes au cap York le 21; tout y témoignait des retards de l'été; la neige aurait dû disparaître depuis quinze jours. Une plaine de glace immense s'étendait au sud et à l'est. Nous n'avions que deux partis à prendre : attendre que les glaces nous livrassent un passage, ou quitter la côte et essayer les mers ouvertes dans l'ouest.

Réunissant mes officiers, je leur expliquai que n'ayant de provisions que pour trois semaines au plus, il était nécessaire d'avancer. Nous construisîmes sur une éminence bien visible un cairn où nous enfermâmes un rapport succinct de l'état dans lequel nous nous trouvions et de la route que nous suivions; cela fait, nous dirigeant vers le sud-ouest, nous nous lançâmes dans cette immense plaine de glace.

Celle-ci devenait de plus en plus compacte : il était très-difficile de se diriger; je m'étais endormi épuisé de fatigue quand on m'éveilla pour me dire qu'on avait perdu le chenal. Sans rien laisser paraître de mon émotion, j'ordonnai de faire halte sur la glace, sous prétexte de faire sécher les vêtements et les provisions. Peu d'instants après, le temps se leva assez pour nous permettre d'examiner le pays.

Mr Gary et moi nous montâmes sur une banquise de quelque trois cents pieds de haut. La vue était vraiment effrayante : nous étions au plus profond d'une baie; de toutes parts entourés par d'immenses icebergs qui surgissaient au milieu d'un chaos de glaçons enchevêtrés les uns dans les autres. Mon brave et hardi second, peu impressionnable de sa nature, habitué d'ailleurs et depuis longtemps à toutes les vicissitudes de la vie de baleinier, ne put s'empêcher de verser des larmes devant cette désolation.

Il n'y avait qu'un parti à prendre : à tout prix il fallait mettre nos embarcations sur les traineaux et nous diriger vers l'ouest. Après trois jours d'un rude travail, nous nous trouvâmes de nouveau dans un passage libre.

Mais nos provisions baissaient, nous ne trouvions plus d'oiseaux, et nous n'eûmes pas la chance de tuer des phoques ou des morses. Les forces de mes hommes s'épuisaient par suite de la ration à laquelle je les avais réduits; je fus cependant obligé, après avoir réfléchi au temps qu'il nous faudrait pour arriver au cap Shackelton, de réduire encore cette maigre ration à cinq onces de poussière de pain, quatre onces de suif et trois onces de viande d'oiseau.

L'humidité, la nourriture insuffisante nous affaiblirent de plus en plus : l'avenir prenait un aspect de plus en plus sombre; notre difficulté de respirer nous revenait, nos jambes s'enflèrent tellement, que nous fûmes obligés de fendre nos bottes de toiles à voile. Mais le symptôme qui m'inquiétait le plus, était la privation de sommeil. Seul il nous délivrait de la fièvre lente qui nous saisissait pendant notre travail de chaque jour; plus de sommeil, plus d'espoir de salut!

Nous étions dans une baie ouverte, au milieu du courant qui entraîne les glaces du pôle dans l'Atlantique; nos bateaux étaient en si mauvais état, qu'il fallait les vider à chaque instant pour les empêcher de couler bas.

Épuisés de fatigue, mourant de faim, telle était notre triste fortune, quand nous aperçûmes un phoque endormi sur un glaçon qu'emportait le courant. C'était un veau marin, mais si énorme, que je le pris d'abord pour un morse; je fis un signal à *l'Espérance*, et tremblants d'anxiété, nous nous dirigeâmes vers l'animal dans un fiévreux silence, et Petersen, armé d'une carabine rayée, se mit à l'avant de l'embarcation. En approchant, notre excitation devint telle, que les hommes ne pouvaient plus ramer ensemble.

Le phoque n'était pas endormi; il leva la tête comme nous étions à portée de carabine : je me rappelle encore l'expression désolée, désespérée qui se peignit sur le visage hâve, amaigri de mes matelots, quand ils virent le mouvement de l'animal : à sa capture était attachée la vie de chacun de nous. Le bateau, vigoureusement poussé par Mr Gary suspendu à son aviron, me semblait à bonne portée; je ferme convulsivement ma main, signal convenu pour faire feu; étonné de ne pas entendre d'explosion, je me retourne : Petersen, paralysé par son émotion, ne pouvait tenir sa carabine immobile. Le phoque se dressant sur ses nageoires antérieures, nous regarde d'un air inquiet et curieux, en s'apprêtant à plonger. La carabine résonne : frappé à mort, l'animal tombe étendu près de l'eau, si près, que la mer mouillait sa tête penchée au bord du glaçon.

J'avais l'intention d'assurer sa mort par un nouveau coup de carabine, impossible d'y songer; il n'y avait plus de discipline; mes hommes poussant un hurlement sauvage, se jetèrent sur leurs avirons, se précipitant vers leur proie. Des mains avides saisissent le phoque et l'entraînent sur un abri plus sûr.

Mes matelots étaient à moitié fous; je ne les savais pas aussi éprouvés par la faim. Brandissant leurs couteaux, ils couraient sur la glace, pleurant et riant tout ensemble. Cinq minutes après, ils étaient tous occupés, qui à lécher ses doigts couverts de sang, qui à dévorer de longues bandes de graisse crue.

Sans souci du danger, campés sur une grande glace flottante, quand vint le soir sacrifiant deux planches entières d'*Éric-le-Rouge*, pour faire un grand feu, nous nous livrâmes à notre sauvage repas.

Ce fut notre dernière souffrance : « Le charme est rompu et les chiens sont sauvés, » s'écria Stephenson. — Pauvres Toodla et Whitey, « c'était de la viande au croc, » disait Mc Gary. Une fois nous avions été sur le point de les immoler; mais c'étaient, je l'ai déjà dit, les chefs d'attelage de notre équipage d'hiver, nous ne pûmes nous décider à les sacrifier.

Le 1er août, nous étions au Pouce-du-Diable, ce champ de bataille des baleiniers, puis nous arrivâmes aux îles Duch, et passant au sud du cap Shackelton, nous nous préparâmes à débarquer.

Terre ferme ! terre ferme ! quel bonheur de la revoir ! comme nous la saluons avec respect, avec amour ! Le temps de chercher une petite anse, le temps de se féliciter, on tire à terre ses embarcations délabrées et on se repose. Deux jours après, un brouillard avait couvert

Portrait de Kane. — Dessin de Valentin d'après une photographie.

les îles, et quand il se leva, il nous trouva ramant à la hauteur de Karkamout.

.... Mais quel est ce bruit? ce n'est pas le cri de la mouette, ce n'est pas le glapissement du renard, que nous avons confondu si souvent avec le *huk-huk* des Esquimaux, cette cadence nous est familière, nous ne pouvons nous y tromper ! « Écoutez, Petersen ! aux avirons, mes hommes ! Qu'est-ce donc?... » Petersen écouta tranquillement d'abord, puis avec un tremblement dans la voix. « Des Danois, » murmura-t-il.

J'entends encore résonner à mon oreille ces voix humaines, qui, les premières, saluaient notre retour au monde habité. Hélas ! peut-être n'est-ce qu'une illusion? Non, le bruit se répète; les avirons de frêne se ploient sous les efforts de nos matelots, nos canots rapides volent sur les eaux, nos regards avides fouillent l'horizon, enfin nous apparaît le mât solitaire d'une chaloupe. C'est *la Fraulin-Flaischer;* c'est Carlie Mossyn; *la Marianne*, la corvette attendue est arrivée ! s'écrie Petersen qui, jusqu'alors calme et grave, éclate en sanglots en se tordant les mains.

Oui c'est Carlie Mossyn, ce sont les Danois, nous sommes sauvés !

Une heure après nous étions à Upernavik.

PALLISER. — Vue des montagnes Rocheuses, au lac des Arcs. — Dessin de Pelcoq d'après une esquisse originale de M. Bourgeau. p. 257.

# LE CAPITAINE PALLISER

ET

# L'EXPLORATION DES MONTAGNES ROCHEUSES[1].

1857-1859.

## I

Le capitaine Palliser. — Son voyage aux États-Unis. — La Nouvelle-Orléans. — Une aventure. — M. Palliser part pour le Haut-Missouri. Ses chasses à l'ours et au bison. — Une nuit dans les prairies. — Deux jours de diète. — Retour dans le sud. — La ménagerie du capitaine.— Il s'empare, chemin faisant, d'une citadelle Néo-Grenadine.— M. Palliser se dispose à explorer les montagnes Rocheuses. Personnel de l'expédition. — Son départ.

Le capitaine Palliser est grand chasseur. Un soir qu'il s'ennuyait à Londres, il lui prit fantaisie d'aller s'exercer la main aux dépens des bisons, des panthères et des ours gris du nouveau monde. Il s'embarqua à Liverpool et le hasard lui donna pour compagnon de voyage une célébrité lilliputienne, originaire du Canada, le fameux et microscopique général Tom Pouce. Ce fut une distraction pendant la traversée. Tom Pouce, peu soucieux de la dignité de son grade, grimpait lestement sur le dos de M. Palliser, faisait de la voltige sur ses épaules, puis, prenant un vigoureux élan, disparaissait, la tête la première, dans les profondeurs d'une de ses poches. Les deux amis se séparèrent à Halifax, le général restant au Canada, le capitaine continuant jusqu'à Boston, pour gagner rapidement, par New-York, Baltimore, Cumberland et Wheeling, la riche vallée de l'Ohio. Dieu sait ce que c'est que la diligence qui fait le trajet de Cumberland à Wheeling, quels cahots, quels effroyables heurts sont le partage du voyageur, lorsque la massive voiture est lancée à toute vitesse sur les routes primitives qui traversent les Alléghanis! M. Palliser s'en souvient sans doute encore. Heureusement qu'au delà commençait la route fluviale. Pour gagner la Nouvelle-Orléans, il n'avait plus qu'à se laisser emporter par un de ces steamers frémissants, tout blancs d'écume et de vapeur, qui bondissent, plutôt qu'ils ne naviguent, sur les grands cours d'eau des États-Unis. *Go a head!* c'est la devise du Yankee ; c'est aussi le cri du commandant qui n'entend pas perdre son temps, ni se laisser dépasser par un concurrent. On chauffe, on force de vapeur, les rives se déroulent, incessamment variées; les villes et les villages, à peine entrevus, disparaissent, et si l'on saute quelquefois, on arrive le plus souvent. Le capitaine Palliser arriva.

Nous avons déjà parlé de cette merveilleuse cité qu'on appelle la Nouvelle-Orléans, mollement assise aux bords du golfe du Mexique, au milieu de ses forêts d'orangers, moitié américaine, moitié créole, moitié anglo-saxonne, moitié espagnole (voy. p. 189). Les deux races ne sont pas mêlées, elles ont leurs mœurs à elles, comme leurs quartiers distincts. Ici, la ville anglaise avec ses maisons anglaises, ses enseignes anglaises, la vie de Washington ou de Boston; là, la ville créole, avec sa vieille architecture, ses verandahs, ses habitations en bois, la vie de la Havane ou de la Pointe-à-Pitre, vie facile s'il en fut, témoin cette aventure que nous raconte le capitaine. Il avait passé la soirée dehors et rentrait chez lui au clair de lune, un clair de lune des tropiques. La chaleur était suffocante; tout le long de la rue Royale, portes et fenêtres étaient ouvertes; les rideaux de mousseline flottaient à tous les étages, comme pour appeler la brise de la mer. Arrivé la veille, M. Palliser cherchait sa porte, un peu distrait sans doute par les merveilleux effets de lumière que favorisait cette belle nuit. Croyant enfin la reconnaître, il s'engage sous une verandah, monte un escalier et pénètre dans une succession de pièces dont les dorures brillaient aux rayons de la lune.

« Qui est là? » crie tout à coup une petite voix de femme.

Le capitaine se confond en excuses, il explique sa mésaventure, il dit comment, nouveau venu, il s'est perdu dans la ville sans pouvoir gagner son gîte.

« Qu'à cela ne tienne, reprend la petite voix devenue rieuse; on vous logera; mon frère est à la campagne; prenez sa chambre. La première à droite et la deuxième à gauche. Ah! j'y songe, et de la lumière? attendez. »

Et l'on entendit derrière la porte le frottement d'une allumette ; et la porte s'entr'ouvrit, juste assez pour laisser passer d'abord une bougie allumée, puis une main charmante, puis une manchette de dentelles.

« Bonsoir, maintenant. »

Le capitaine trouva la chambre, il y dormit d'un bon

1. L'Amérique, composée de deux presqu'îles réunies par un isthme, a une charpente nettement marquée. C'est, à partir du cap Froward (détroit de Magellan) jusqu'au cap du Prince de Galles, une longue chaîne très-voisine du Grand Océan et très-éloignée de l'océan Atlantique, laquelle forme la ligne de partage des eaux et divise par conséquent chacune des deux presqu'îles en deux versants différents, l'un très-rapide et très-étroit, vers le Grand Océan, et privé presque entièrement de grands cours d'eau; l'autre très-doux et très-large, vers l'océan Atlantique, et sillonné par les plus grands fleuves du monde.

On appelle *montagnes Rocheuses* la partie la plus septentrionale de la chaîne, celle qui est comprise entre le cap du Prince de Galles et le 40e degré de latitude, suivant les uns, la frontière du Mexique suivant les autres.

somme, et ce fut une négresse qui le réveilla en lui apportant une tasse de café. Quelques jours après, il se fit présenter à l'héroïne de cette histoire, qui s'en était fort divertie. Elle n'avait pas eu la moindre peur et l'idée d'un vol ne lui était pas passée par la tête. Est-ce à dire qu'on ne vole pas à la Nouvelle-Orléans ? Ce serait peut-être beaucoup s'avancer, mais je suppose tout au moins qu'on n'y vole pas avec effraction.

Quelque charme qu'offrît cette existence, M. Palliser n'était pas homme à s'endormir dans la Capoue de la Louisiane. Les bisons l'appelaient dans le nord et il prit la route du nord. Tournant le dos aux forêts d'orangers du golfe du Mexique, il remonta le Missouri avec le petit vapeur de la Compagnie des pelleteries de Saint-Louis, et atteignit successivement, d'abord le fort Vermillion, puis le fort Union, au confluent du Yellow-Stone, sur le territoire des Assiniboines. On était à la fin d'octobre. Il y prit ses quartiers d'hiver, d'autant plus gaiement que la route avait été plus pénible, que le résident du fort lui offrait une aimable hospitalité, et que les bisons ne manquaient pas dans les environs. Souvent même, ils s'approchaient très-près des habitations, et l'on garde le souvenir du mémorable combat qui s'engagea, trois mois avant son arrivée, entre un de ces animaux et le vieux taureau du fort Union. A l'honneur de la civilisation, le vieux taureau fut vainqueur, quoique attelé à une lourde charrette (voy. p. 277).

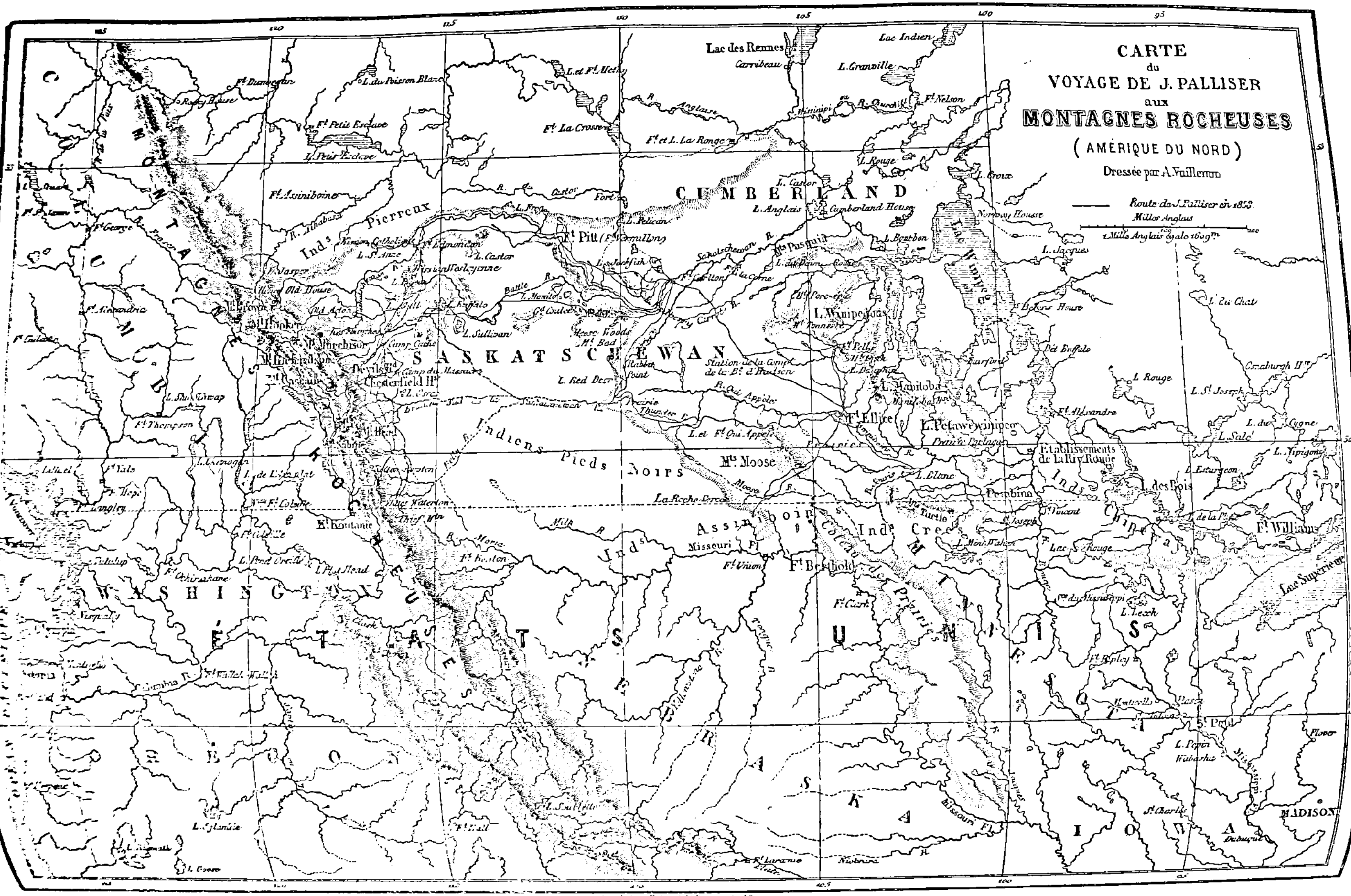
Je n'ai pas à dire les fatigues, les privations, les dangers de toutes sortes qui attendaient M. Palliser dans ses excursions au travers des prairies, ses temps de galop à la poursuite des sombres troupeaux de bisons, ses luttes corps à corps avec les terribles ours gris de la montagne Tortue et du petit Missouri (voy. p. 280). Il faut lire tout cela dans le charmant récit que nous devons à la plume du capitaine[1], et, parmi tant d'épisodes, je n'en raconterai qu'un seul.

M. Palliser avait à se rendre, au cœur de l'hiver de 1848, du fort Union au fort Mackensie. La neige était épaisse, la distance de 250 milles environ. Il partit seul, avec son fidèle Ismah, un grand chien-loup de race indienne, attelé à un *travail* ou traîneau léger, qui portait toute la fortune de M. Palliser, une robe de bison, une peau de daim, deux ou trois couvertures, du plomb, de la poudre, du café et du tabac. Les déjeuners et les dîners dépendaient naturellement des hasards de la chasse. Quand le soir arrivait, l'intrépide voyageur foulait ou écartait la neige, allumait du feu avec un peu de bois mort, et procédait aux apprêts de son frugal repas. Une petite marmite lui servait à faire cuire une langue de buffaloe ou un quartier de wapiti, le couvercle du même vase, à griller son café, qu'il pilait ensuite sur un morceau de cuir. Le dîner terminé, sa pipe éteinte, il s'enveloppait dans sa robe de bison et s'endormait jusqu'au matin, les pieds au feu, les étoiles brillant au-dessus de sa tête. Pendant quelques jours, tout alla bien ; mais un soir, comme il allait camper, Ismah disparut au milieu des loups qui, je l'ai dit, étaient un peu de sa famille. Passe pour Ismah, mais le traîneau ! Les appels de M. Palliser ne trouvèrent d'autre écho que les rochers du petit Missouri ; il courut jusqu'à la nuit, de toute sa vitesse, à la poursuite du fugitif, sans parvenir à l'atteindre, et quand les ténèbres s'épaissirent autour du capitaine, force lui fut de s'arrêter.

« Je me trouvais alors à cent milles de toute habitation, à près de cent cinquante de ma destination ; ayant perdu mes couvertures, avec très-peu de poudre et deux balles seulement. Heureusement encore il faisait un magnifique clair de lune, ce qui me permit de ramasser des branches sèches et de faire du feu. Je m'assis auprès, me demandant comment je m'y prendrais pour atteindre vivant un des postes de la Compagnie. La perspective n'était pas gaie et la brise du nord, qui hérissait ma barbe de stalactites de glace, n'était pas de nature à me distraire beaucoup. Enfin, je me résignai. Je pris ma pipe pour me consoler, lorsque, hélas ! en cherchant mon tabac, je m'aperçus qu'il était parti, lui aussi, avec le traîneau. C'était le comble du malheur ! Je regardai le ciel et je calculai, par la position des étoiles, qu'il pouvait être dix heures, l'heure où, en Angleterre, nous avons les pieds sous la table, discutant une bouteille du meilleur, en attendant que le thé soit annoncé et que nous passions au salon. J'essayais de chercher une feinte ressemblance entre la vapeur s'échappant de la bouilloire à thé et la fumée qui s'élevait au-dessus de mon triste feu couvert de neige ; l'imagination aidant, j'en vins presque à me figurer que j'entendais le frôlement de fraîches robes blanches, lorsqu'un bruit, mais un vrai bruit, parvint tout à coup jusqu'à mes oreilles ; il se rapprocha, devint distinct ; plus de doute ! c'était le *travail* d'Ismah qui glissait sur la neige. Un instant après, le coupable, tout haletant, venait se coucher à mes pieds. Je n'eus pas le courage de le punir, car jamais je n'éprouvai de pareil soulagement. »

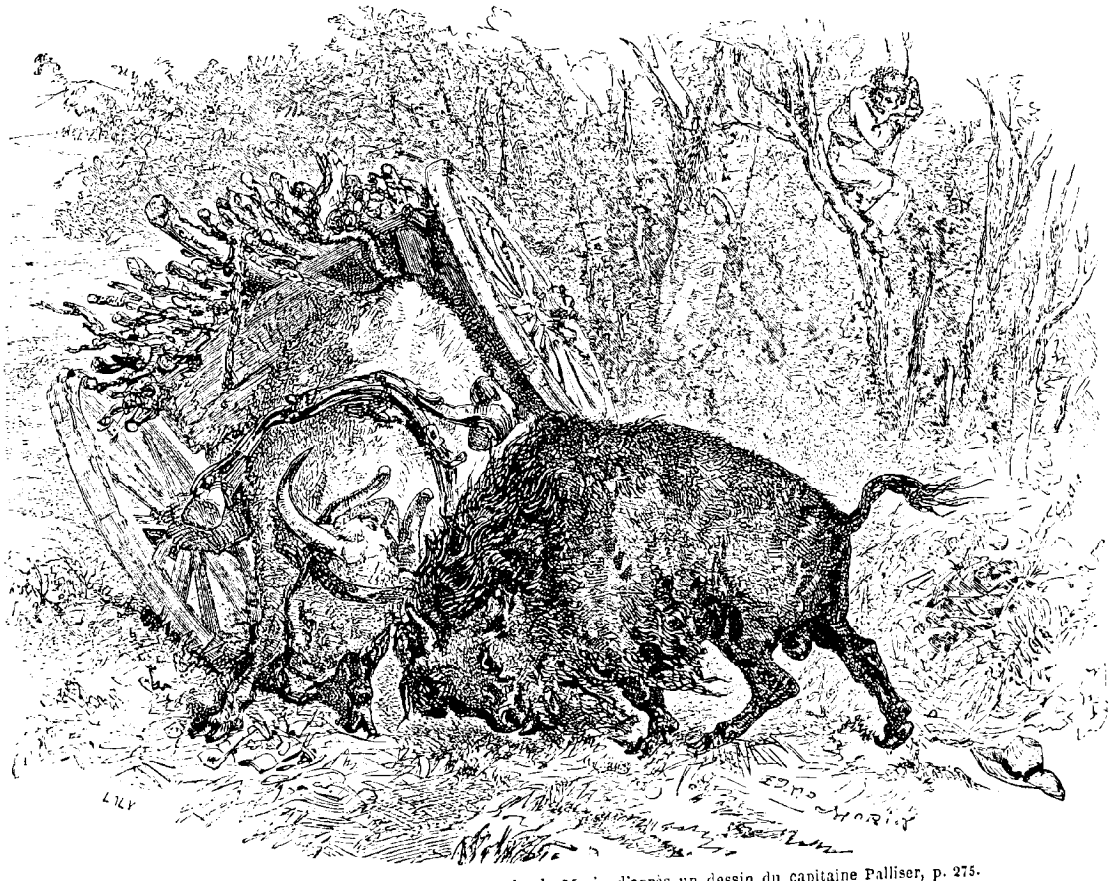
De rudes épreuves attendaient encore le voyageur. Il lui restait cent cinquante milles à faire, quelque chose comme soixante lieues, avant de rencontrer un lieu habité, et probablement une figure humaine. Le vent était glacial, une neige épaisse couvrait toujours le sol. Deux jours s'écoulèrent sans que daims ou bisons passassent à portée de sa carabine, et deux jours de suite il s'endormit philosophiquement, n'ayant rien tué et par conséquent rien mangé. Le troisième, il fut plus heureux. Bientôt après, il touchait au terme de sa périlleuse excursion, harassé, brisé de fatigue, mais au demeurant prêt à recommencer. Cela dura plusieurs mois. Enfin, quand il eut battu tout le pays, brûlé plus de poudre qu'aucun guerrier de la nation des Sioux ou des Pieds-Noirs, descendu plus de gros gibier qu'aucun des hardis chasseurs qui, dans ces régions lointaines, parlent encore la langue française, réuni plus de robes de bison qu'aucun Indien n'en apporta jamais aux marchés fortifiés de la Compagnie de Saint-Louis, il reprit la route du sud, descendit le Mississipi comme il l'avait remonté,

1. Palliser, *The Solitary hunter*, 1 vol. in-12. London, Routledge.


CARTE
du
VOYAGE DE J. PALLISER
aux
MONTAGNES ROCHEUSES
( AMÉRIQUE DU NORD )
Dressée par A. Vuillemin
Route de J. Palliser en 1858
Milles Anglais
CUMBERLAND
SASKATSCHEWAN
Indiens Pieds Noirs
WASHINGTON
ÉTATS UNIS
Lac des Rennes
Lac Indien
L. Granville
Ft Nelson
Ft La Crosse
Ft et L. La Ronge
Ft Petit Esclave
L. Petit Esclave
Ft Assiniboine
Ft Dunvegan
Cumberland House
Norway House
L. Bourbon
L. Jacques
Ft Pitt
L. Winipegous
L. Manitoba
Ft Ellice
Mt Moose
Pembina
Établissements de la Riv. Rouge
L. des Bois
Ft William
Lac Supérieur
Ft Berthold
Missouri
St Paul
MADISON
Dubuque
L. Pepin
Ft Kootanie
Ft Thompson
Ft Alexandrie
Ft Colville
Ft Walla Walla
Ft Hall
Ft Laramie
Chesterfield Ht
Station de la Compe de la Be d'Hudson
L. Red Deer
L. Rouge
L. Salé
L. Nipigon
L. Esturgeon
L. St Joseph
Lac Rouge
L. Leech
Ft Ripley
Ft Clark
Missouri Fl.
Ft Union
L. Sullivan
L. Castor
L. Anglais
Mt Pasquia

et reparut à la Nouvelle-Orléans, chaussé de mocassins, vêtu de cuir des pieds à la tête. Il avait à sa suite une véritable ménagerie : un ours, une vache, un bison, une antilope, sans compter le fidèle Ismah, tout cela pris vivant et ramené très-péniblement du Haut-Missouri. La ménagerie prit la route de Liverpool, pendant que son propriétaire allait à Charges et à Panama, s'emparant, chemin faisant, avec un de ses amis, d'une citadelle Néo-Grenadine. La garnison capitula et le capitaine Palliser, auquel ne manquait aucun genre de gloire, revint tranquillement en Europe.

On aurait mal compris l'énergique nature de M. Palliser, si l'on supposait cependant qu'il y revenait pour rester inactif. Il connaissait mieux que personne, aussi bien peut-être que notre jeune compatriote, M. Paul Carrey, le *far west* des États-Unis ; il ne connaissait pas encore le *far west* du Canada ; et là des perspectives nouvelles s'ouvraient à son aventureuse imagination. Sur ce point, je devrais dire sur cette immense superficie, car elle ne comprend pas moins de 176 000 kilomètres carrés, il y avait certainement mieux à faire qu'à chasser le buffaloe dans les plaines : il y avait à explorer une région à peine connue ; à étudier, peut-être à résoudre, le grand problème d'un passage facile au travers des montagnes Rocheuses. Plusieurs étaient déjà pratiqués par les agents de la Compagnie de la Baie d'Hud-



Combat d'un taureau et d'un bison. — Dessin de Morin d'après un dessin du capitaine Palliser, p. 275.

son, mais ils étaient généralement trop au nord et se prêtaient mal à l'établissement d'une voie quelconque. Ce problème, d'autant plus important que l'île de Vancouver, depuis la découverte des gisements aurifères, attirait davantage l'attention du public anglais[1]. M. Palliser résolut de l'éclaircir lui-même et à ses propres frais. Il fit part de son projet à la Société géographique de Londres, qui, comprenant tout l'intérêt qui s'attachait à cette expédition, en instruisit le gouvernement. Le *Colonial office* était alors confié à un ministre d'un

1. On sait que l'Angleterre se propose d'établir une route qui traverserait ses possessions du Nord-Amérique, d'un océan à l'autre, en reliant Halifax et Vancouver.

Jusqu'à l'année dernière, toute l'Amérique anglaise, à l'exception du Canada, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, était entre les mains d'une de ces compagnies presque souveraines que pouvait seul faire naître le génie commercial de la Grande-Bretagne : la Compagnie des pelleteries de la baie d'Hudson. Son privilége est du 2 mai 1670, et elle étendait ses opérations du 49e degré de latitude nord aux confins de l'Océan Glacial arctique. Au dix-huitième siècle, elle eut à soutenir une redoutable concurrence de la part de la Compagnie du Nord-Ouest, dirigée par sir Alex. Mackensie, le même qui découvrit la rivière de ce nom. Après de longues luttes, souvent sanglantes, les deux sociétés fusionnèrent, et la Compagnie de la Baie d'Hudson n'a plus aujourd'hui de rivale que la Compagnie américaine des pelleteries de Saint-Louis. Les Indiens sont ses chasseurs, et elle les paye, non en argent, mais en produits manufacturés européens. L'unité qui sert de base aux échanges est en général la *pelure ou robe* de bison, comme les toiles bleues, dites *guinées*, sur la côte d'Afrique. L'Indien se présente à l'un des forts de la Compagnie ; il reçoit autant de fiches de bois que sa chasse représente de peaux de

grand mérite, M. Labouchère, et administré par un sous-secrétaire d'État, aussi apprécié de ses amis qu'estimé du monde savant, M. J. Ball, membre du parlement pour le comté de Carlow. Je ne crois pas me tromper en attribuant à leur sollicitude éclairée l'ouverture d'un crédit de 125 000 fr., qui fut alloué à M. Palliser pour lui faciliter son entreprise et la rendre plus profitable aux progrès de la science. Grâce à cet heureux concours de circonstances, le capitaine put se munir de beaucoup d'instruments de précision et augmenter le personnel de l'expédition.

M. Palliser prit la mer le 9 mai 1857, emmenant avec lui son secrétaire, M. Sullivan, le docteur Hector pour la géologie et la zoologie, et M. Bourgeau pour la botanique.

Les futurs explorateurs des montagnes Rocheuses arrivèrent à New-York le 28 mai, à Sault-Sainte-Marie le 10 juin, au fort William, sur le lac Supérieur, le 12 du même mois, et se trouvaient réunis à l'établissement de la rivière Rouge, le 11 juillet.

## II

Le lac Supérieur. — Le lac la Pluie. — La rivière la Pluie. — Le lac des Bois. — L'expédition canadienne rencontre les Indiens Saulteux. — La rivière Winnipeg et le lac de ce nom. — Arrivée à l'établissement de la rivière Rouge.

Le capitaine Palliser n'a pas publié le récit de son voyage, et nous ne trouvons dans celles de ses dépêches qui ont été déposées sous les yeux du parlement anglais, que des détails incomplets sur cette première partie de la route. Nous y suppléerons au moyen des travaux d'une autre expédition qui venait d'explorer le même parcours sous les auspices du gouvernement canadien.

Passons rapidement en vue des îles de Terre-Neuve et d'Anticosti; des villes canadiennes de Québec, de Montréal, de Kingston et de Toronto; remontons, sans nous arrêter, le grand fleuve Saint-Laurent, les lacs Ontario, Érié et Huron, le canal Lachine, le canal Beauharnais, le canal Farren's Point, le canal Saint-Iroquois, le canal Welland; laissons sur notre gauche le lac Michigan, et, au fond de ce lac, Chicago, exemple unique de ce que peut l'activité américaine, une ville de 95 000 âmes qui date de vingt ans, qui en 1836 n'était encore qu'une prairie déserte, et d'où rayonnent aujourd'hui dix-sept lignes de chemins de fer; entrons dans le lac Supérieur par un dernier canal, le canal du Sault-Sainte-Marie; et traversons enfin cette mer intérieure qui a cent cinquante lieues de long, plus que la mer d'Aral et la mer d'Azoff. Nous voici au fort William, de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Jusque-là la route est ouverte, la navigation facile, sur l'énorme distance de 1910 milles, soit 764 lieues ou 3056 kilomètres, à peu près équivalente à celle qui sépare à vol d'oiseau Gibraltar et Stockholm.

Au delà, les difficultés commencent. Pour atteindre le lac de la Pluie, en marchant vers l'ouest, il faut franchir la ligne de partage des eaux et passer du bassin du lac Supérieur dans un autre bassin. Telle est toutefois l'abondance des rivières qui sillonnent le pays et des petits lacs qu'elles mettent en communication, que, malgré la différence de niveau, le trajet se fait en canots, sauf de rares interruptions. Ces interruptions résultent, en partie, des rapides qui embarrassent le cours du Kaministiquia, sur le versant oriental, et celui de la rivière Savanne, sur le versant occidental; en partie, d'une solution de continuité d'une lieue à peine, formant la crête des deux vallées. Sur ces divers points, qu'on appelle des *portages*, les embarcations sont chargées à dos d'homme, opération toujours difficile et quelquefois dangereuse (voy. p. 281). Quand on voyage à distance, les obstacles ne coûtent guère. Passons donc: descendons la Seine, nom français d'une rivière qui a été française, souvenir lointain de notre puissance dans le nouveau monde, et laissons-nous porter jusqu'au lac de la Pluie (Rainy Lake).

bisons, et il achète sur place contre ces fiches de bois des haches, de la poudre, du plomb, des fusils, des couvertures ou tous autres objets appropriés à son usage. Si ce commerce produit d'immenses bénéfices, il exerce aussi une heureuse influence sur la population indigène, qui, au lieu d'être traquée comme aux États-Unis et de disparaître à mesure que l'Européen s'avance, vit en paix dans ses forêts. Rien ne serait, à coup sûr, plus injuste que de méconnaître les services rendus par la Compagnie. On conçoit toutefois qu'elle n'ait pas puissamment contribué aux développements de la civilisation. Maîtresse du plus immense terrain de chasse qui existe au monde, son intérêt manifeste est de le défendre contre les tentatives de défrichement. Le monopole qu'elle exerce exclut d'ailleurs cet esprit d'entreprise et cet essor illimité de la liberté individuelle qui seul a peuplé l'Amérique. Enfin, son organisation même la met peu en mesure de s'occuper avec succès de questions étrangères à son industrie. Les facteurs en chef ou les plus anciens employés de la Compagnie, réunis à Norway-House dans le nord, à Moose-Factory dans le sud, suivant que leurs postes sont plus ou moins rapprochés de l'un ou de l'autre de ces points, forment bien, il est vrai, une sorte de législature annuelle; mais tout cela ne constitue, comme l'a fait observer avec beaucoup de raison une revue anglaise, qu'un gouvernement très-imparfait, où les intérêts commerciaux de la Compagnie sont seuls sérieusement débattus.

Les inconvénients de ce régime ne pouvaient échapper à l'attention des hommes d'État de la Grande-Bretagne, et une commission spéciale fut nommée en 1857, par M. Labouchère, alors secrétaire d'État des colonies, pour aviser aux moyens d'y remédier. De l'examen approfondi auquel elle se livra, des divers témoignages qu'elle voulut recueillir elle-même de la bouche des personnes les mieux informées, il résulta pour elle cette conviction, qu'il fallait laisser à la Compagnie tout le territoire qui n'offrait aucun avenir à la civilisation, annexer au Canada les terrains susceptibles du défrichement, tels que l'établissement de la rivière Rouge et les districts arrosés par le Saskatchewan, et ériger en colonie séparée l'île de Vancouver. Dès l'année suivante, le gouvernement adoptait une partie de ses conclusions; il enlevait à la juridiction de la Compagnie le versant occidental des montagnes Rocheuses et en formait deux colonies, relevant directement du *Colonial office*, l'île conservant son nom, la terre ferme prenant celui de Colombie anglaise. « La mesure qui vient d'être prise, disait le message royal qui l'annonçait aux chambres, était impérieusement réclamée par suite des découvertes aurifères. Mais Sa Majesté espère que ce n'est là qu'un premier pas. Elle compte fermement que ses possessions du Nord-Amérique vont entrer dans une voie nouvelle et qu'il est réservé à l'avenir d'unir, par une chaîne non interrompue de centres populeux, l'Atlantique et le Pacifique. » Ainsi s'exprimait, au nom de la reine, le chancelier de l'échiquier, et il était impossible de mieux poser la question.

C'est dans ce sens que furent rédigées les instructions de M. Palliser. Il devait explorer les districts compris entre le lac Winnipeg et les montagnes Rocheuses, et étudier le tracé de la voie future.

Rien de triste et de désolé comme la région solitaire au milieu de laquelle il se développe. Des marais, peu de végétation, des arbres rabougris, et au-dessus de tout cela des rochers nus de 400 à 500 pieds de haut. C'est le désert avec ses imposantes sévérités. Mais, un peu plus loin, la scène change et la vallée de la rivière la Pluie, qui s'ouvre devant nous, réserve au voyageur d'éclatantes compensations. Là, point de portages, point de rapides; un cours d'eau magnifique de plus de 100 milles, se déroulant au milieu de deux à trois cent mille acres de terre végétale, bordé de frênes, d'ormes, de peupliers et de vieux chênes, tout enlacés de plantes grimpantes ou de convolvulus en fleurs. Ailleurs ce sont de grandes prairies verdoyantes, où l'on aperçoit les débris d'un campement indien. Il ne reste que la carcasse des loges, transformées par la nature en berceaux de chèvrefeuille. Des millions d'oiseaux peuplent cette vallée splendide, qu'on dirait un jardin abandonné et qu'on ne quitte qu'à regret pour s'engager sur la nappe verdâtre du lac des Bois, quels que soient la variété de ses îles et le magnifique panorama de ses côtes.

C'est là qu'une partie de l'expédition canadienne qui devait essayer de se rendre directement à l'établissement de la rivière Rouge, en évitant la route fluviale ordinaire qui est plus au nord, rencontra les Indiens Saulteux et fut obligée par eux de renoncer à son projet. Je trouve dans une dépêche de M. Hind, en date du 30 août 1857, le récit de cette rencontre, qui est curieuse. Trente canots abordèrent un matin sur l'île où campaient les voyageurs, et ceux-ci ne tardèrent pas à se voir entourés d'un parti de guerre en grand costume. Presque tous les Indiens qui le composaient, au nombre de cinquante environ, étaient des hommes de cinq pieds et demi, remarquablement vigoureux, la figure peinte en rouge et en noir, la chevelure ornée de plumes d'aigle. Le chef, un vieillard, se distinguait seul par la simplicité de sa mise. Ils gagnèrent le campement et s'accroupirent en cercle devant les tentes. « C'est l'usage parmi nous, dit le vieux chef, de fumer avant de parler. Nous suivrons la coutume de nos pères. » Et il s'assit à son tour. Une demi-heure s'écoula. Secouant alors les cendres de sa pipe éteinte, et se levant, le chef prit la parole.

« Que veulent, dit-il, les hommes blancs?

— Nous allons à la rivière Rouge et notre chef nous a dit de prendre cette route.

— On vous a vu cueillir des fleurs. Pourquoi?

— Pour nous amuser le long des portages ou pendant les campements. Nous avons cueilli vos fleurs, parce qu'il y en a que nous n'avions encore jamais vues.

— Les hommes blancs cueillent nos fleurs, ils regardent nos arbres, et ils s'emparent de la terre de l'Indien. N'ont-ils rien vu près du fort, sur la rivière la Pluie?

— Ils n'ont rien vu d'extraordinaire.

— N'ont-ils pas vu une tombe près du fort? Une tombe isolée, la tombe d'un chef? Tous ces jeunes gens (montrant les siens) sont les descendants de ce chef, et ils ignorent pourquoi vous venez ici.

— Nous venons ici, parce que c'est la route la plus courte pour aller à la rivière Rouge. Nous l'avons déjà dit.

— Nous le demandons, parce qu'il y a ici des guerriers qui ne l'ont pas entendu, et nous le demandons encore afin que tous puissent l'entendre et le savoir. Ils appartiennent tous à la même tribu et sont un même peuple. Nous sommes pauvres, mais notre cœur est large et nous ne voulons pas abandonner notre pays.

— Notre gouvernement n'a pas l'intention de prendre votre pays; nous sommes vos amis.

— Pourquoi le chef des hommes blancs a-t-il envoyé son peuple au travers de notre pays, sans demander notre permission?

— Il était pressé. On lui avait dit que vous étiez dispersés, les uns sur le terrain de guerre, les autres à la pêche [1]. Il n'a pas pensé qu'il y eût aucune chance de trouver vos chefs.

— Tous les chemins que vous voulez suivre sont difficiles et mauvais. Ils sont impraticables et nous ne pouvons laisser notre peuple (les guides) travailler pour les hommes blancs ou aller avec eux. Votre chef n'a pas de droit sur ce chemin, et vous devez passer par l'ancienne route. Si vous voulez continuer, nous ne vous en empêcherons pas, mais vous irez seuls et vous trouverez le chemin vous-mêmes. Souvenez-vous, j'ai dit que le chemin était mauvais.

— Nous ne vous demandons qu'un de vos jeunes gens pour nous montrer la route; nous le payerons bien et nous vous enverrons des présents. Que répondez-vous?

— Il est dur de vous refuser; mais nous voyons comment les Indiens sont traités. L'homme blanc vient, il regarde leurs fleurs, leurs arbres et leurs rivières; d'autres le suivent; le pays des Indiens s'en va de leurs mains et ils n'ont plus de demeure. Vous devez aller par le chemin que les hommes blancs ont pris jusqu'ici. J'ai dit.

— Qu'est-ce que nous dirons à ceux qui nous ont envoyés?

— Nous vous arrêtons, parce que nous pensons que vous ne nous dites pas pourquoi vous voulez prendre cette route et ce que vous voulez faire dans ces chemins. Vous dites que tous les hommes blancs que nous avons vus appartiennent à un même parti, et cependant ils vont par trois routes différentes; qu'est-ce que cela? Ont-ils besoin de voir le pays des Indiens? Souvenez-vous, si l'homme blanc vient dans la maison de l'Indien, il faut qu'il entre par la porte et qu'il ne se glisse pas par la fenêtre. Ce chemin, la vieille route, c'est la porte, et c'est par là que vous devez aller. Vous cueillez du maïs dans nos jardins et vous l'emportez. N'avez-vous donc jamais vu de maïs? Pourquoi ne pas le marquer sur vos livres? Votre peuple a-t-il besoin de voir notre maïs? Ne lui suffit-il pas que vous le marquiez sur vos livres? Vous ne pouvez passer par ce chemin. »

De bruyantes exclamations suivirent les paroles du

1. La pêche est une des principales ressources des Indiens de cette région, où l'on ne rencontre pas de bisons. Nous reproduisons, p. 284, d'après un dessin de M. Kane, une de leurs pêches de nuit.

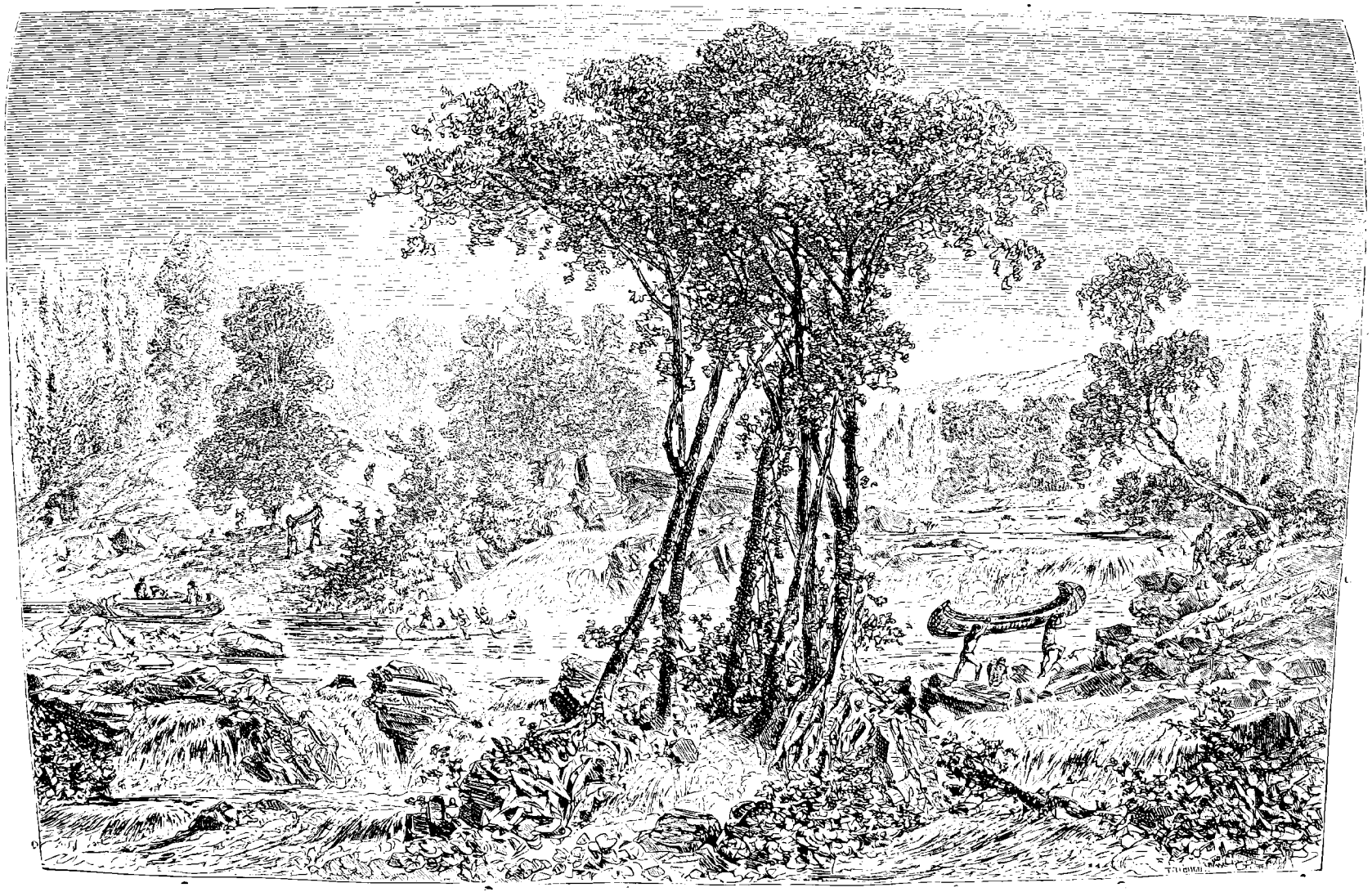
vieillard : « Non, non ! ka-ween, ka-ween ! Votre maïs, répondit alors l'interprète, nous vous l'avons payé en tabac. Maintenant, si nous voulons aller à la rivière Rouge par le chemin de la rivière Muskeg, c'est que nous avons appris que les longs couteaux (les Américains) prenaient cette voie. Nous avons besoin de savoir si c'est vrai, s'ils viennent dans le pays et ce que ces hommes blancs viennent y faire. Souvenez-vous, nous sommes vos amis.

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite? » interrompit le chef, et il se mit à consulter les siens, sans résultat d'ailleurs, car il reprit : « Nous savions bien qu'il y avait quelque chose ; mais notre parole est tombée de notre bouche et nous ne pouvons pas la changer. C'est l'avis de tous. Nous n'avons pas besoin de l'homme blanc ; quand l'homme blanc vient, il apporte la misère et la maladie, et notre peuple périt. Nous ne désirons pas mourir ; beaucoup d'hommes blancs nous apporteraient la mort, et notre peuple s'éteindrait. Nous désirons conserver le pays que Dieu nous a donné et que nos pères nous ont laissé. Dites-leur cela, ajouta-t-il en s'adressant à l'interprète ; la conversation est terminée. »

Il fallut renoncer à marcher vers l'ouest, et faire un détour vers le nord en suivant le cours tourmenté de l'imposante rivière Winnipeg. Un immense labyrinthe d'îles encombre la sortie du lac des Bois. Dans cette direction le paysage prend un aspect plus sévère, les rochers se dépouillent, et c'est au milieu d'un véritable chaos, par mille bras enchevêtrés dans tous les sens, que s'engouffrent les eaux du lac. Elles s'encaissent de plus en plus à mesure que la vallée se rétrécit ; elles se heurtent, se brisent, se précipitent en cataractes de 350 pieds de haut, tantôt d'un vert d'émeraude, tantôt blanches d'écume, rompant seules par leur mugissement l'éternel silence de cette solitude. Spectacle merveilleux qu'on sent et qu'on ne peut rendre ; qui échappe à toute description et qu'aucun pinceau ne saurait reproduire, quand les premiers rayons du soleil viennent iriser l'écume fumante, colorer les hautes cimes, tandis que le gouffre reste dans l'obscurité ; ou bien quand, par une belle nuit, la lune, dominant la scène, argente de sa pâle clarté les mille remous de la rivière.

Chasse à l'ours. — Dessin de Doré d'après un dessin du capitaine Palliser, p. 275.

Soixante-quatre lieues de navigation pénible conduisent au lac Winnipeg, une véritable mer intérieure qui, avec les lacs qui en dépendent, représente une superficie à peu près égale à celle de l'Erié et de l'Ontario réunis. Nous sommes au fond d'un autre bassin, après avoir définitivement franchi les rampes inférieures du long contre-fort qui, en se prolongeant vers le nord-est, forme la charpente osseuse du Canada. Ce bassin est immense. Il s'étend, à l'ouest, jusqu'aux montagnes Rocheuses, et la seule vallée de Winnipeg ne peut être évaluée à moins de 640 000 kilomètres carrés. Il reçoit le tribut de magnifiques cours d'eau, presque tous navigables jusqu'à



Un portage. — Dessin de Sabatier d'après M. Paul Kane, p. 278.

plusieurs centaines de milles au-dessus de leur embouchure.

Nous approchons de notre première étape. Traversons, avec l'expédition canadienne, la partie méridionale du grand lac, entrons dans la rivière Rouge, ou *Red River*, en nous frayant passage au travers des roseaux et en levant, à chaque coup d'aviron, des nuées d'oiseaux aquatiques. Bientôt l'eau redevient transparente, la rivière profonde; des frênes, des ormes, se penchent au-dessus de ses berges; puis, voici des maisons blanches, des fermes, des églises, des moulins; sur la droite, le fort Pierre; plus loin, le fort Garry, au milieu des belles habitations qui l'entourent; sur la gauche, les toits aigus de l'église et du collége Saint-Jean, la flèche de la belle cathédrale de Saint-Boniface; tout cela se succédant, tout cela se déroulant aux regards, à mesure qu'on avance, à chaque coude du fleuve, pendant huit à dix lieues, comme pour contraster avec la sauvage nature que je dépeignais tout à l'heure, avec les splendides horreurs des gorges du Winnipeg, la solitude du désert et le fracas des grandes eaux. Une route directe, tracée sur la rive gauche, et qui ne s'appelle rien moins que la *route Royale*, *King's road*, épargne au voyageur ou au colon les longs méandres de la rivière. Elle court du nord au sud, ou à peu près, bordée d'un côté par les mêmes maisons, les mêmes fermes, les mêmes églises qu'on aperçoit en remontant le *Red River*, de l'autre par des prairies à perte de vue, qui se confondent avec le ciel. Rien, dans cette direction, n'arrête l'œil du spectateur : pas un arbre, pas un pli de terrain; et cependant rien de plus varié que cet océan de verdure avec son apparente uniformité; rien qui prête à de plus merveilleux effets de lumière, suivant les heures du jour et de la nuit; rien de plus imposant surtout, alors que la prairie brûle à quinze ou vingt lieues de là, enflammant toute la ligne de l'horizon et teignant de lueurs empourprées les nuages qui passent au-dessus de l'incendie.

## III

L'établissement de la rivière Rouge. — Sa population, ses églises, ses écoles. — Un dimanche à la rivière Rouge. — La sonnette du presbytère. — La ferme de M. Gladieux. — Un gentilhomme fermier. — Les métis. — Leurs grandes chasses. — Avenir de la colonie.

Nous voilà donc à l'établissement de la rivière Rouge, le premier et le seul centre de civilisation que la voie projetée soit appelée à traverser. C'est un fait curieux que celui d'une colonie agricole, perdue dans l'intérieur de l'Amérique, à plus de 2000 kilomètres, à vol d'oiseau, du point le plus rapproché des deux océans. L'établissement date de 1812, et sa population actuelle est de 6523 habitants, dont 816 familles de sang indien ou de sang mêlé, et 264 d'origine écossaise, canadienne, anglaise, irlandaise, suisse et norwégienne. J'énumère ces diverses nationalités d'après leur ordre d'importance, par rapport à la population. Ainsi les familles écossaises sont au nombre de 116, et la Norwége n'y est représentée que par une seule. La plupart des cultes chrétiens sont indistinctement professés à la rivière Rouge. On compte 534 familles catholiques; 488 appartiennent au culte anglican, 60 au culte presbytérien. Neuf églises ou temples se partagent les fidèles, et c'est le dimanche qu'il faut voir la colonie quand chacun se rend à sa paroisse : les catholiques, à Saint-Boniface, à Saint-Norbert, à l'église de la rivière Salle; les protestants, à Saint-Jean, à Saint-Paul ou à Saint-André, les uns à cheval, les autres en voiture; les jeunes gens en habits bleus à boutons d'or, une ceinture de laine rouge autour des reins; les femmes aussi élégantes que le permettent les ressources du pays. Il faut voir la population de la paroisse de Saint-Pierre, exclusivement indienne, remplissant le joli petit édifice qui sert à son culte et écoutant avec le plus grand recueillement des prières lues en anglais, une leçon faite en langue ojibway et un sermon prononcé dans le dialecte des Crees, service polyglotte à l'usage des fidèles de toutes les origines. Il faut voir enfin la chapelle de bois de Prairie-Portage, quand elle réunit dans son enceinte ses paroissiens bigarrés, métis, Indiens Crees ou Indiens de la plaine. Ces derniers viennent quelquefois de très-loin, et M. Hind y a rencontré une femme, remarquablement belle pour sa race, dont l'habitation était à 300 milles dans l'intérieur des terres. Souvent, surtout au retour des grandes chasses, on y rencontre aussi des Indiens non chrétiens, attirés par la curiosité. Ils s'accroupissent sur le plancher, près de la porte, dans une attitude très-décente, habillés de peaux ou drapés dans une couverture, avec leurs colliers et leurs ornements de tête. Une jeune fille qui les accompagnait un jour, portait une magnifique robe faite en drap rouge d'uniforme. Et pendant que ces tolérants auditeurs se joignaient à leurs compatriotes convertis; tandis que Péguis, le fameux chef des Saulteux, se consolait de ses grandeurs passées en accomplissant pieusement ses devoirs de bon chrétien; tandis que cette foule hétérogène, si dissemblable d'origine et de croyances, indienne et européenne, catholique et protestante, se pressait dans ses églises et dans ses temples, à deux pas de là, sur la prairie, les sauvages nomades de la plaine se livraient à leurs danses profanes, égorgeant des chiens pour conjurer le mauvais esprit. Tout est contraste dans ces régions lointaines, l'homme comme la nature, les acteurs comme la mise en scène, en attendant que le missionnaire ait achevé son œuvre, que l'ingénieur ait commencé la sienne et que l'Europe ait passé sur leurs traces.

On ne compte pas à la rivière Rouge moins de treize établissements d'instruction publique, tant primaire que secondaire. Les principaux sont le séminaire catholique, le vaste couvent de femmes, situé près de Saint-Boniface, qui reçoit des pensionnaires et offre pour l'éducation des filles toutes les ressources imaginables; le collége de Saint-Jean, où les élèves des classes supérieures peuvent apprendre le latin, le français, les mathématiques. Quelques-uns se sont distingués en sortant de là, soit à l'université de Toronto, soit même à celle de Cambridge. Une belle bibliothèque de plus de mille volumes fait par-

tie de l'établissement. Citons encore l'école paroissiale de Saint-André, qui est dirigée par un élève de l'École normale de Dublin, et la petite école, bien obscure, tenue par le révérend M. Cowley, près de Sugar-Point, avec le concours d'un Indien devenu sous-maître. Cinquante personnes, enfants et adultes des deux sexes, tous Indiens comme leur moniteur, y apprennent la lecture, un peu d'écriture et les éléments de l'histoire sainte. M. Cowley se loue beaucoup de ses élèves, qui sont en même temps ses ouailles, ses administrés, ses justiciables, ses malades à l'occasion, car le digne révérend est devenu la cheville ouvrière de la paroisse de Saint-Pierre, l'arbitre, le juge de paix, le médecin de la communauté. Aussi la sonnette de nuit du presbytère serait-elle souvent en mouvement, si le presbytère avait une sonnette. L'Indien s'en passe; il arrive sur la pointe des pieds, ouvre la porte de la chambre basse, qui n'est jamais fermée au verrou, se glisse dans l'ombre jusqu'au poêle, dont le tuyau passe dans la chambre à coucher du missionnaire, frappe sur le tuyau deux ou trois coups à la manière indienne, et attend tranquillement que M. Cowley descende. On ne se souvient pas que l'excellent homme, par les plus affreuses nuits d'hiver, ait jamais fait la sourde oreille.

Quelques-unes des fermes de la colonie mériteraient l'attention de nos agronomes. Il y en a de considérables, comme celle de M. Gladieux, métis d'origine française, le plus aimable homme qui soit au monde, toujours empressé à mettre à la disposition du voyageur sa table, ses chevaux, son buggy. Dans une des cours de l'habitation s'élèvent de superbes meules de paille et de foin; de belles vaches garnissent ses étables, et sa basse-cour ferait l'admiration de nos fermières. En allant vers le sud, près du confluent de l'Assiniboine, nous rencontrerons une autre ferme, qui appartient à un M. Gowler, né dans le Cambridgeshire, et se croyant aussi gentleman que qui que ce soit au monde. « Comment, John, lui disait sa femme, pendant qu'il prenait place à la même table que M. Hind, vous voulez dîner avec des *gentlemen*? — Eh bien? répondit le fermier, ne suis-je pas *gentleman*, moi aussi? N'est-ce pas ici ma maison, et ne suis-je pas sur mes terres? Allons, une chaise et une assiette! » Nous n'avons aucune raison pour refuser à M. Gowler la qualité qu'il revendique, car il la mérite à coup sûr par son hospitalité, son intelligence et l'importance de son faire-valoir. Ses propriétés sont considérables; il ne peut même en cultiver qu'une partie, dont cinquante acres en céréales, le reste en maïs, en navets, en pommes de terre, les plus belles qu'il soit possible de voir. Ses melons n'ont pas de pareils et pèsent jusqu'à six livres. Le jardin de la ferme lui fournit en outre, avec beaucoup de légumes variés, le tabac nécessaire à son usage. Toutefois, s'il faut s'en rapporter à l'opinion de M. Hind, je ne le recommanderai pas aux fumeurs européens. Quant aux fourrages, la prairie est là pour en fournir, et, comme le faisait observer M. Gowler, rien ne lui serait plus facile que de nourrir 10 000 têtes de bétail.

Il est à regretter que toutes les exploitations rurales de la rivière Rouge ne puissent rivaliser avec celle-là et qu'elles soient loin d'accuser partout la même activité et les mêmes progrès[1]. Quand on pénètre dans l'intérieur des habitations, la seconde impression est rarement aussi favorable que la première. A quelque distance, cette longue rangée de maisons blanches, éparpillées sur un ruban de près de huit lieues, avec leurs jardins et leurs enclos, les chevaux qui courent dans la prairie, les troupeaux qui paissent à droite de la route, tout cela séduit la vue et parle facilement à l'imagination. En y regardant de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que les constructions laissent beaucoup à désirer, que les fermes sont mal tenues et que la population n'est rien moins qu'industrieuse. Certes, ce n'est pas la nature qui déjoue les espérances de l'agriculteur, ni le sol qui contrarie ses efforts. Il n'en est pas de plus fertile et de plus favorisé. Le maïs croît partout; on le plante vers le 1er juin et il est mûr à la fin d'août; j'en dirai de même du blé, qu'on récolte trois mois après l'avoir semé; un foin d'une qualité supérieure couvre des milliers d'hectares; les plantes potagères en usage au Canada se développent avec une vigueur peu commune sur les bords de la rivière Rouge et de l'Assiniboine. Tout est réuni pour faire de la colonie un centre de production sans égal, un grenier d'abondance comparable à l'Illinois, l'Odessa de la Nouvelle-Bretagne. Mais elle manque de débouchés et l'élément européen n'y est pas suffisamment représenté. Il tend même à diminuer sensiblement, tandis que l'élément indigène ou métis tend à s'accroître dans la même proportion. Or, cette partie de la population, si intéressante d'ailleurs à divers titres, n'a pas l'esprit de suite, la persévérance, les habitudes laborieuses, qui sont la première qualité du cultivateur. Le métis lui-même, avec sa riche nature, son énergie, sa hardiesse, n'est guère plus propre à l'agriculture. Il lui faut le grand air, les grandes chasses, les courses lointaines et les hasards de la vie des plaines. Vers le 15 juin, il se met en route, et il ne rentre pas à la rivière Rouge avant le 20 août ou le 1er septembre. Deux divisions, de six à sept cents hommes chacune, sans compter les Indiens, représentant un effectif total de mille à douze cents chevaux, d'autant de charrettes, et précédées l'une et l'autre de plusieurs centaines de chiens, décampent, aussitôt les beaux jours venus, pour aller chasser le bison dans le sud et dans le sud-ouest. A quelque distance, on procède à l'élection du *président* ou *partisan*, c'est-à-dire du chef qui doit commander la division, et qui nomme à son tour un certain nombre de capitaines. Une discipline sévère est en effet nécessaire au succès de l'expédition, autant qu'à sa sécurité, les Sioux et d'autres tribus indiennes étant en guerre avec les métis. Ces dispositions prises, on continue, et après

1. L'étendue des terres cultivées, évaluée en 1849 à 6342 acres, ne dépassait pas 8800 acres en 1856, augmentation peu considérable pour une période de sept années. Pendant la même période, le chiffre des têtes de bétail, en y comprenant les races ovine, bovine et porcine, ne s'est élevé que de 10 675 à 16 989.

plusieurs jours de marche on arrive enfin sur les terrains de chasse. Les bisons sont bientôt signalés; aussitôt on se forme en ligne, on avance avec précaution. « Doucement! doucement! » s'écrie le président, qui a peine à retenir l'impatience de son monde; puis, quelques instants après : « En avant! »

Et alors, ils sont vraiment beaux, ces rudes enfants de la prairie, partant au triple galop de leurs chevaux, les cheveux au vent, une poignée de balles dans la bouche, se précipitant pêle-mêle au milieu des masses sombres qui s'enfuient devant eux, tirant, rechargeant, toujours au galop, en crachant une balle dans le canon de leur fusil; alors, ils sont vraiment les rois de la plaine; alors, le vieux sang indien se réveille, et le colon redevient Peau-Rouge.

Cette vie-là dure près de trois mois, toute la belle saison, accompagnée de plus ou moins d'aventures; et tant qu'elle dure, on ne songe guère à ses champs de l'Assiniboine; les maisons se dégradent, les terres restent en friche. Peu importe! la campagne a été bonne; les robes de bison se sont bien vendues; le chasseur revient chez lui avec de beaux dollars dans sa ceinture. Et comme il y a toujours des buffles dans l'ouest, qu'on recommencera l'année suivante avec aussi peu de peine et autant de plaisir, que le métis est de sa nature souverainement imprévoyant, il n'a rien de plus pressé

Indiens Saulteux pêchant aux flambeaux. — Dessin de Sabatier d'après M. Paul Kane, p. 279 (voy. la note p. 279).

que de tout dépenser, en vêtements ou en futilités. Nul doute que cette insouciance, cette imprévoyance de l'avenir, ce goût de la vie nomade généralement répandu parmi les populations du sang mêlé, ne soit une des causes qui retardent les progrès de la colonie; et si l'on ajoute, ainsi que je l'indiquais déjà tout à l'heure, que le cultivateur ne sait comment écouler ses produits, faute de routes ou de débouchés, on comprendra que la population européenne, celle qui travaille et qui tient au sol, ait plutôt diminué qu'augmenté pendant ces dernières années.

C'est ce qu'expliquait à M. Hind le *gentleman farmer* dont je parlais plus haut.

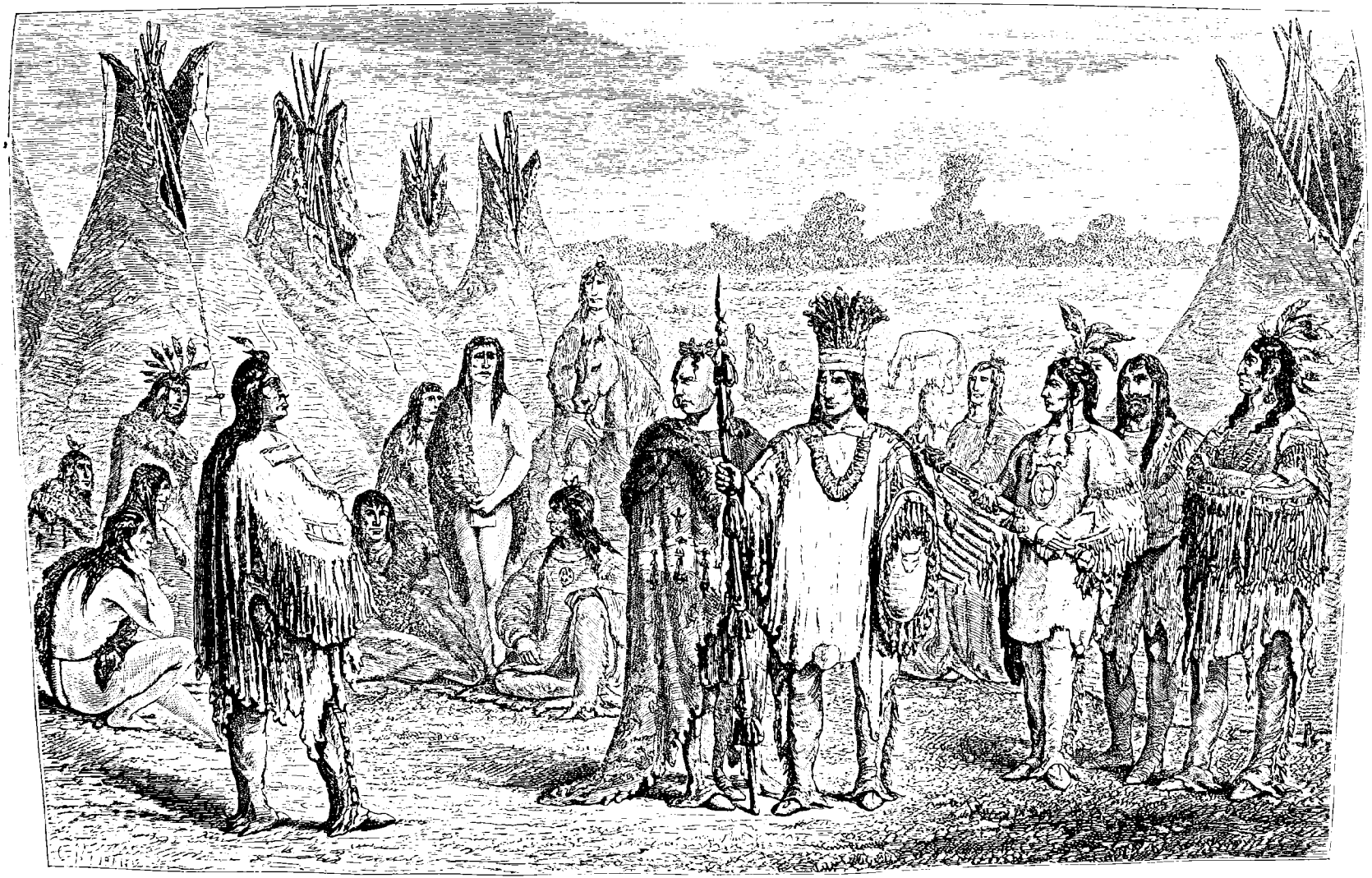
« Voyez cette prairie, lui disait-il, c'est un paradis de fertilité! Qu'on nous ouvre un marché, un seul, et vous ferez du chemin avant de trouver le pendant des plaines de l'Assiniboine! »

## VI

Pembina. — Un bureau de poste dans le désert. — Marche vers l'ouest. — Alphabet des Indiens Crees. — Un hiver au fort Carlton. — M. Bourgeau. — Le lieutenant Blakiston. — Un Anglais chez les Peaux-Rouges. — L'expédition continue vers l'ouest. — Les montagnes Rocheuses. — Retour vers l'est. — Arrivée au fort Edmonton[1].

Maintenant que nous connaissons la colonie, aussi bien que les colons eux-mêmes, il est temps de revenir

1. *Papers relative to the exploration by captain Pallisser of that portion of British Nord America which lies between the Red river settlement and Rocky Mountains* (June, 1859, *Blue book*).



Types d'indiens Crees. — Dessin de Pelcoq d'après M. Paul Kane.

au capitaine Palliser. Il nous y attend depuis longtemps, et le capitaine n'aime point attendre.

Ses préparatifs sont terminés. Il a engagé douze hommes, acheté trente chevaux, réuni sept charrettes et il s'est procuré des vivres pour quinze jours au moins. Le signal du départ est donné, et, par une belle matinée de juillet, la caravane se met en marche dans la direction de la frontière des États-Unis. Voici d'abord le capitaine, puis M. Hector et M. Sullivan, tous trois à cheval, encore vêtus à l'européenne, rasés de frais comme à Paris ou à Londres. M. Bourgeau, plus modeste, suit paisiblement dans sa charrette, au milieu de ses ballots de plantes, sa grande boîte de fer-blanc suspendue à côté de lui. Partout un pays magnifique, des terres d'une fécondité merveilleuse, de beaux chênes, principalement sur la rive droite. Le 24 juillet, les voyageurs atteignaient la frontière de l'Union et peu après Pembina, masure, qualifiée de bureau de poste, et habitée seulement par une Indienne, incapable de lire une adresse; ce qui n'empêchait pas les lettres d'arriver à peu près régulièrement de Pembina à New-York et à Londres.

Rentrant ensuite sur le territoire britannique et remontant dans la direction nord-ouest, l'expédition prit la route du fort Ellice, situé près des lacs Qui-Appelle. De là elle s'avança vers l'ouest jusqu'à la branche sud du Saskatchewan, sous la conduite d'un nouveau guide. On l'appelait le *Pacificateur;* il savait lire et il appartenait à la nation des Crees. Ce quacker des prairies, prêchait la paix à ses compatriotes, aussi bien qu'à leurs ennemis les Pieds-Noirs. Deux ou trois fois déjà on l'avait vu pénétrer seul sur le territoire de ces redoutables nomades, sans armes, sa pipe à la main; il était allé s'asseoir au feu de leurs campements, les étonnant par sa témérité, les subjuguant par son bon sens. Chaque fois il avait réussi. La paix s'était conclue et l'intrépide médiateur avait pu regagner sa loge, ramenant quelques beaux chevaux, présent de ses nouveaux amis.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| a | e | i | o | p |
| ba pa | be | bi | bo | t |
| ta da | te | ti | to | k |
| ka | ke | ki | ko | ts |
| tcha | tche | tchi | tcho | n |
| la | le | li | lo | m |
| ma | me | mi | mo | s |
| na | ne | ni | no | y |
| ra | re | ri | ro | r |
| sa | se | si | so | l |
| ya | ye | yi | yo | w |
| wa | we | wi | wo | aspiration |
| pwa | pwe | pwi | pwo | syllable longue |

Alphabet des Indiens Crees, inventé et propagé par les missionnaires.

Vers la fin de septembre, les voyageurs atteignaient Carlton, où ils devaient hiverner! C'est un tout petit fort en bois, d'un seul étage, résidence d'un simple commis. Les cheminées sont en terre, soutenues par de grandes poutres.

Quelle perspective que celle d'un hiver passé dans de pareilles conditions, avec la neige pendant six mois, et de la viande de bison pour toute nourriture! Le capitaine en avait vu bien d'autres, et il n'était pas homme à s'effrayer d'un mauvais gîte. Peut-être, cependant, ne fut-il pas fâché que les intérêts de l'expédition l'appelassent au Canada pour se concerter avec sir John Simpson, le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson, et ensuite à New-York, pour y attendre de nouvelles instructions. A peine arrivé à Carlton, il repartit pour la rivière Rouge par un froid glacial, perdit son cheval à Pembina, et n'atteignit Crow-Wing, dans le Minessota, qu'après une marche forcée de quatre cent cinquante milles au milieu des neiges. De là, un peu en charrette, un peu en traîneau, un peu en chemin de fer, il parvint enfin à gagner Montréal, d'où il expédia son troisième rapport, puis New-York, terme de son voyage, un voyage de plus de neuf cents lieues. Tout autre, au lendemain de pareilles fatigues, se fût tranquillement établi à cet *hôtel du Louvre* de New-York, qu'on appelle Astor-House, le même dont il avait gardé un si bon souvenir lors de son premier voyage. L'infatigable Palliser partit pour la Nouvelle-Orléans, sur le golfe du Mexique, à huit cents lieues plus au sud, pour tuer le temps en attendant son courrier.

Tandis que le capitaine courait le monde, que faisaient les hôtes de Carlton? Le docteur Hector chassait le long du Saskatchewan et battait les environs; M. Bourgeau restait au fort, réfléchissant sans doute à l'étrange concours de circonstances qui, de son village de Savoie, l'avait conduit au fond de l'Amérique du Nord. Cet intelligent collecteur, depuis longtemps apprécié du monde savant, avait, lui aussi, dans le cours de sa laborieuse carrière, parcouru bien du chemin. Il avait exploré l'Espagne, la Corse, l'Algérie, Palma, Fortaventure, Lancerote, tout le groupe des Canaries, et enrichi les musées de l'Europe de magnifiques herbiers. L'hiver suspendant ses travaux, il se rappelait qu'il était né sur les flancs du Mont-Brison, au pied des chalets. Il venait en aide à l'inexpérience des habitants de Carlton et leur apprenait à faire du beurre; grâce à lui, si l'on manquait de pain, la galette ne manqua jamais pour le thé du soir. Quand la provision de bison fut épuisée, ce fut lui qui approvisionna le fort de lièvres pris au collet. Cinq cents de ces animaux passèrent successivement sur la table commune, mets peu varié assurément, mais très-enviable en cas de disette. Vers le commencement de novembre, si je ne me trompe, la petite colonie s'accrut d'un nouveau venu dans la personne du lieutenant

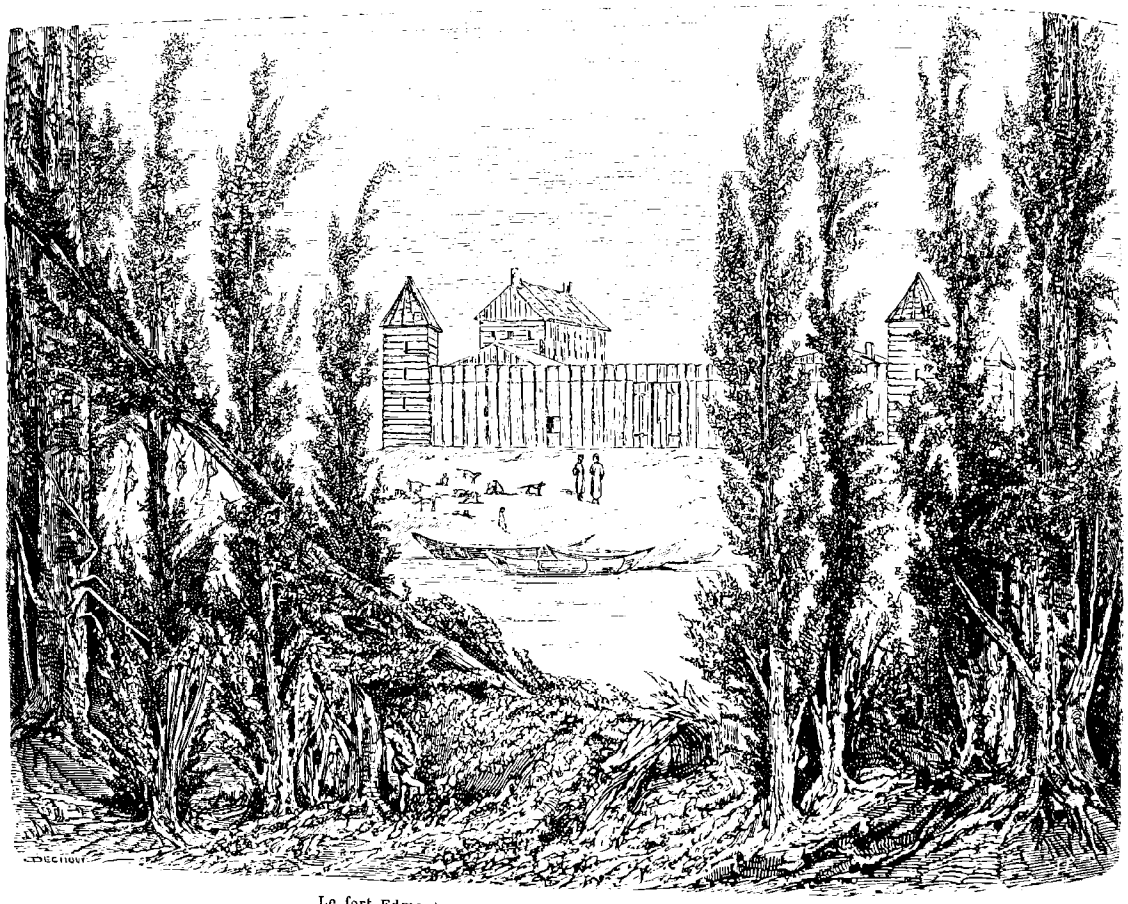
Blakiston, R. A., attaché à l'expédition pour les observations astronomiques et physiques. M. Blakiston, un des héros de Sébastopol, avait pris pour arriver au rendez-vous une route bien autrement accidentée que celle des lacs canadiens. Il venait de la baie d'Hudson, par York-Factory, les lacs Knee et Holey, la rivière Wepinapany, le lac de l'Eau Blanche, le lac Winnipeg, en surmontant des difficultés inouïes et après deux mois de marche ou de navigation. Dès qu'il eut pris quelques jours de repos, il commença ses observations magnétiques, et ce fut M. Bourgeau, toujours heureux de se rendre utile, qui le seconda le plus activement. Ils ne dormaient guère que cinq heures par nuit, obligés de se relever fréquemment, quelque temps qu'il fît, pour aller observer les thermomètres, disséminés tout autour du fort et même de l'autre côté de la rivière. Il fallait la traverser sur la glace. Ainsi se passa l'hiver, sans autres distractions que la visite de quelques Peaux-Rouges, qui venaient voir « les grands chefs » envoyés par « la dame d'Angleterre. » Parmi eux se présenta un jour un grand gaillard drapé dans sa couverture, complétement habillé à la manière indienne, parlant le plus pur anglais et un français assez supportable. Il paraissait dans un absolu dénûment, et ne possédait ni cheval ni fusil. Introduit devant les voyageurs, il déclina son nom. C'était un compatriote, presque un camarade de M. Blakiston, car il avait un moment porté l'épaulette, le lieutenant William***. Par quel hasard ce jeune homme se trouvait-il si loin de chez lui, au milieu des sauvages, réduit à errer de loge en loge, de campement en campement, et à chasser tant bien que mal avec un arc de sa façon? Ce serait une longue histoire, qui ne trouverait pas ici sa place. J'espère d'ailleurs qu'au moment où j'écris ces lignes, William*** est de retour en Angleterre, dûment guéri des aventures, et qu'il se console auprès des siens des misères de la vie des plaines.

Enfin reparurent les beaux jours, et avec eux le capitaine Palliser. On le vit poindre le 4 juin 1858, au soir, aussi dispos que s'il n'eût pas fait dans son hiver quelque chose comme six à sept mille kilomètres. On commença les préparatifs de départ, et, peu de jours après, l'expédition disait adieu au fort Carlton. Tandis que le lieutenant Blakiston se rendait directement au fort Pitt et au fort Edmonton, sur la branche nord du Saskatchewan, pour y continuer ses observations magnétiques, M. Palliser, le docteur Hector, M. Sullivan et M. Bourgeau s'avançaient directement à l'ouest, entre la branche nord et la branche sud. Encore quelques semaines, et le grand problème allait être résolu. En attendant, on gagnait du terrain, malgré le mauvais temps et parfois le manque de bois. La bouse de bison suppléait au combustible. Le dimanche, il y avait un service religieux à l'usage des hommes de peine qui accompagnaient la caravane. On s'arrêtait sur la prairie; deux groupes se formaient : les catholiques d'un côté, les protestants de l'autre; et le capitaine, aussi tolérant que ses auditeurs, lisait tour à tour aux fidèles des deux Églises les prières appropriées à leur culte. M. Bourgeau, le seul catholique de l'état-major, remplissait vis-à-vis de ses coreligionnaires les fonctions de coadjuteur. Singulier spectacle que celui de ce double service, célébré, dans une halte, au milieu des charrettes et des chevaux, si loin du monde habité, avec un capitaine pour ministre, et pour assistants des Indiens et des métis! Touchant accord que celui de ces croyances si diverses, ailleurs si fécondes en antagonismes et en rivalités, se confondant, au pied des montagnes Rocheuses, dans une même bonne foi et dans une commune simplicité! Les prières terminées, on levait le camp et on repartait. Cela dura près de deux mois. Le 4 août, l'expédition touchait aux montagnes. Là, elle se divisa: le docteur Hector se chargea des passes du nord, M. Palliser des passes du sud.

Qu'on se figure une gorge profondément encaissée, au fond de laquelle coule une rivière rapide; au-dessus, des rochers abruptes et s'élevant à une effrayante hauteur; à droite et à gauche du lit de la rivière, sur les deux pentes du ravin, un chaos de troncs gigantesques, d'arbres foudroyés par le feu du ciel, ou renversés par la seule action du temps; tous ces colosses d'une nature vierge, amoncelés les uns sur les autres, enchevêtrés de mille manières, entassés dans un magnifique désordre, et peut-être se fera-t-on une idée vague de ce qui s'offrit à la vue du capitaine quand il entra dans la vallée de Kananaskis. A part les arbres renversés, le passage n'offrait du reste aucune difficulté, et même, avec ces obstacles, M. Palliser put rester presque constamment à cheval. Le 28 août, en gravissant une des hauteurs voisines, il aperçut à ses pieds les lacs Colombia, la rivière de ce nom qui sortait du plus méridional, traversait le second et se dirigeait ensuite vers l'ouest. Ce versant qu'il avait devant lui, c'était le versant du Pacifique. Il n'était qu'à cent cinquante lieues de Vancouver, sur le territoire de la Colombie anglaise, en face du Grand Océan.

Le docteur Hector s'avançait de son côté par la vallée de la branche sud du Saskatchewan. Il y rencontrait les mêmes obstacles, provenant exclusivement de la chute des arbres. Laissant derrière lui le lac des Arcs; sur sa gauche le mont Pigeon, le mont du Vent, le mont Bourgeau, le mont Ball, ce dernier couvert de neiges éternelles; sur sa droite, le mont Grotto, le mont de la Cascade, le mont du Château (Castle-Mount), il arrivait le 20 août à la ligne de partage des eaux, et, chose singulière, dans cette région si montagneuse et si tourmentée, il y arrivait par une montée à peine sensible. Au delà s'ouvrait la passe du Vermillon, un des tributaires du Kootanie. M. Hind était, lui aussi, sur le sol de la Colombie, et les eaux transparentes qui coulaient au fond de la vallée allaient se jeter dans le Pacifique. Sur le versant occidental, comme sur le versant oriental, du côté du Grand Océan comme du côté de l'Atlantique, point de pentes abruptes, de précipices ou de rochers coupés à pic; une descente aussi facile que l'ascension, des conditions exceptionnelles et des facilités qu'il était à peine permis d'espérer. Ainsi, il existait au milieu de ces formidables montagnes Rocheuses, qui comptent des sommets compa-

rables à ceux des Alpes, dont les glaciers rivalisent avec ceux du Mont-Blanc et du Mont-Rose, un passage déjà accessible, à 1500 mètres au-dessus du niveau de la mer, 556 de moins que le point culminant de la route du Mont-Cenis, et à 256 mètres seulement au-dessus d'Old-Bow Fort, l'endroit où l'on commence à s'élever dans la chaîne. Sans les instructions qui les retenaient alors sur le versant oriental, M. Palliser, de la passe du Kananaskis le docteur Hector, des bords du Vermillon, eussent pu continuer vers l'ouest, pousser jusqu'à Vancouver et traverser tout le continent américain, de part en part, d'une mer à l'autre. Mais le point principal n'en restait pas moins acquis; le but du voyage était atteint. Les montagnes, si longtemps jugées infranchissables, n'offraient pas un obstacle sérieux. Pendant que le capitaine se dirigeait du nord au sud, pour rentrer sur le territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson par le passage méridional, connu sous le nom de Kootanie-Pass, M. Hector se dirigeait du sud au nord, tous deux devant se joindre au fort Edmonton. Dans cette pointe hardie qui le conduisit au travers des plus âpres régions de la chaîne, le docteur eut à vaincre bien des difficultés de toutes sortes. A mesure qu'il avançait, la nature devenait plus sauvage; des pics de 4700 mètres, comme le Mont-Murchison, les flancs couverts de glaciers, dominaient la scène; à l'ouest, aussi loin que l'œil pût atteindre, s'étendaient

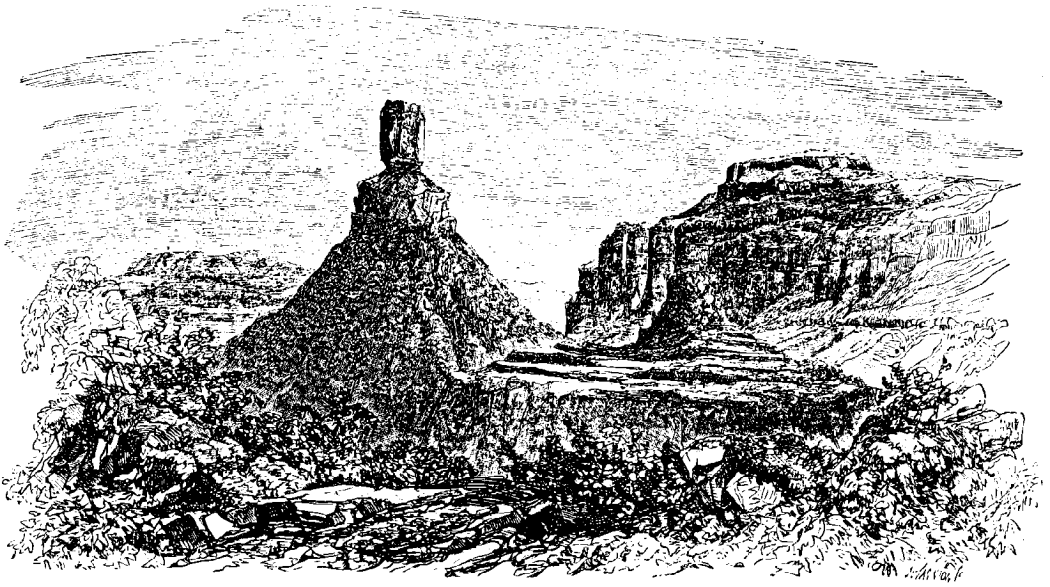


Le fort Edmonton. — Dessin de Pelcoq d'après M. Bourgeau.

les sommets neigeux du Balfour, du Mont-Forbes, du pic Sullivan, de tant d'autres qui attendent encore un explorateur et qui, entassés les uns sur les autres, semblaient une barrière de glace jetée entre les deux océans. Du sein de ce magnifique chaos s'échappaient les branches de la rivière Saskatchewan, nées côte à côte, au pied du Mont-Murchison, s'écartant ensuite brusquement pour se réunir au delà du fort Carlton, après avoir décrit une immense enceinte de plus de 2800 kilomètres. C'est la branche nord que suivit le docteur Hector lorsqu'il sortit enfin des montagnes. Il y était depuis trente-huit jours, et ses chevaux ne pouvaient plus marcher. Lui-même avait fait une chute grave. Quelques jours de repos lui permirent de se mettre en route, en changeant cette fois de direction et en tournant le dos aux Rocky Mountains. Enfin, le 7 octobre, il atteignit le fort Edmonton, où M. Palliser venait d'arriver, et où la caravane devait passer son second hiver. Un seul des voyageurs manquait à l'appel : le lieutenant Blakiston. Il était reparti pour l'Europe à la suite de dissentiments avec le chef de l'expédition.

Charles GAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Chimney-Rocks, sur le bord du fleuve Colombia (Orégon). — Dessin de Sabatier d'après Paul Kane.

# LE CAPITAINE PALLISER

ET

# L'EXPLORATION DES MONTAGNES ROCHEUSES[1].

1857-1859

## V

Le fort Edmonton. — M. et Mme Christie. — L'appétit d'un métis. — Bon accueil. — Les visites. — Un grand bal dans la solitude. L'avenir.

Edmonton est le poste principal de tout le district du Saskatchewan et la résidence d'un *officier* supérieur de la Compagnie. Tel est du moins le titre officiel de M. Christie, mais les métis canadiens, les Indiens eux-mêmes, ne l'appellent jamais que le *bourgeois*, expression familière et toute française, qui a survécu, comme tant d'autres choses, à notre domination dans le Nord-Amérique. Une enceinte palissadée d'environ 6 mètres de haut, flanquée de quatre petits bastions, entoure les bâtiments du fort. Au centre se trouve la maison principale, habitée par M. Christie, sa femme, ses enfants et les principaux commis. Cette maison est en bois, et s'enorgueillit de deux étages. Des magasins, des hangars, des logements pour les hommes de peine, une poudrière et une petite chapelle occupent le reste de la cour intérieure. Quand le personnel est au complet, ce qui n'arrive pas toujours, Edmonton n'abrite pas moins de 40 hommes, de 30 femmes et de 80 enfants. Toute cette population, composée de charpentiers, de forgerons, d'employés subalternes, appartenant aux origines les plus diverses, quoique catholiques pour la plupart, ne mange jamais de pain et ne vit que de viande de bison. Comme un métis mange facilement six livres de viande et que les provisions s'épuisent souvent, le *bourgeois* n'a d'autre ressource, en cas de disette, que d'envoyer son monde en subsistance dans les forts les moins éloignés. Rien ne serait plus simple que d'ensemencer quelques hectares qui, sur ce sol privilégié, donneraient de magnifiques récoltes ; mais la Compagnie, je l'ai dit, s'entend mal à l'agriculture, et c'est à peine si le jardin d'Edmonton, faute d'entretien, fournit quelques setiers de pommes de terre. Pas plus que les autres postes, le fort ne possède de garnison. Tout le monde est soldat à l'heure du danger, et personne ne l'est en temps ordinaire. Les magasins d'ailleurs regorgent de fusils, de poudre et de balles, objets d'échange habituel dans le

1. Suite et fin. — Voy. p. 274.

commerce des pelleteries. Quant à l'artillerie de la place, elle se compose d'une petite pièce de campagne qui n'a jamais servi qu'à saluer le retour de M. et de Mme Christie, et d'une bombe, une bombe unique, arrivée là on ne sait comment, à laquelle il ne manque qu'un mortier pour la lancer, mais qui n'en fait pas moins l'effroi des Indiens, à cinquante lieues à la ronde.

J'ai raconté plus haut ce que c'était qu'un hiver dans les prairies. Après six mois passés à Carlton, on n'avait pas le droit de se plaindre sous le toit du *bourgeois* d'Edmonton. M. Christie faisait de son mieux pour occuper ses hôtes, parfaitement secondé par sa femme, qui remplissait avec une grâce parfaite ses devoirs de maîtresse de maison. Quand, le soir, on se réunissait dans une chambre bien chauffée, auprès du poêle, causant de Londres, de chasse ou de voyages, quand Mme Christie offrait aux voyageurs un verre de ce bon grog qu'elle excellait à préparer, on eût pu se croire partout ailleurs qu'aux bords de la rivière Saskatchewan. Le jour, M. Palliser sortait avec son fusil, à la recherche d'un gibier quelconque; MM. Hector et Sullivan rédigeaient les notes prises à la hâte pendant leurs longues courses, ou mettaient au net le journal de l'expédition; M. Bourgeau s'occupait de mille manières; tout à l'heure nous le verrons à l'œuvre. Et puis on recevait des visites. Il y en avait même de fort inattendues, témoin celle du lieutenant Briscoe, un autre chasseur au long cours, si je puis me servir de cette expression, qui explorait pour son compte la terre promise des bisons. D'autres fois, c'étaient des Indiens, apportant des pelleteries ou simplement attirés par la curiosité; ou bien encore le respectable M. Lombard, l'un des missionnaires français de la colonie de Sainte-Anne, située à 18 lieues de là et composée de quarante-cinq maisons. Dans ces plaines sans limites, dix-huit lieues ne sont pas une distance, et l'on voisinait assez souvent. Mais jamais le fort n'avait vu tant de monde que le 1er janvier 1859. Ce jour-là, il y avait grand bal et tout était en remue-ménage. Depuis un mois les invitations étaient parties, dans tous les sens et dans toutes les directions, quelques-unes à 200 kilomètres, et depuis un mois M. Bourgeau travaillait sans relâche aux préparatifs de la fête. Sous son intelligente direction, le grand salon du premier étage se transformait à vue d'œil. Des tentures de mousseline masquaient les imperfections d'une boiserie primitive et se revêtaient de panoplies, empruntées à l'arsenal du fort. Sabres, fusils, pistolets et baïonnettes, tout avait été mis à contribution. Ils se développaient en soleils, ils s'étageaient en trophées, au-dessous de la devise nationale : « Honni soit qui mal y pense. » Je ne répondrais même point que la bombe n'eût été tirée de son hangar et parée pour la circonstance. Au fond de la pièce, un immense divan de bois blanc, rembourré avec des couvertures et recouvert de cotonnade rouge, devait servir d'estrade aux *bourgeois* les plus qualifiés. Un lustre, un vrai lustre, entièrement fabriqué par M. Bourgeau, n'attendait plus que les danseurs. Il était en bois tourné, ce prodige de l'industrie européenne, mais point en bronze à s'y méprendre; une couronne ducale, de la façon du forgeron d'Edmonton, surmontait fièrement l'appareil; des chaînettes de cuivre se balançaient tout autour, et quatre réflecteurs en fer-blanc se dressaient derrière quatre chandelles de graisse de bison. Si j'omets bien des détails, également caractéristiques quand on songe où se passait la scène, au moins puis-je garantir l'exactitude de ceux qui précèdent, car je les tiens du décorateur en personne. Survint enfin le grand jour, trop tôt sans doute pour l'ordonnateur affairé de tant de merveilles, trop tard pour l'impatience des invités; partout, à l'horizon, on voyait des points mobiles se détacher en noir sur la neige; c'étaient de hardis piétons, chaussés de *raquettes*, gigantesques patins de quatre à cinq pieds de long, ou bien des voyageurs plus délicats, qui couraient aristocratiquement la poste, étendus dans leurs traîneaux, et conduits par six chiens attelés en flèche. Ils arrivaient du bout du monde, du fort des montagnes Rocheuses, de Carlton, du fort Pitt, de Jasper-House, même du lac des Esclaves, à peu près comme qui dirait du Havre à Paris. Il y avait des femmes, parmi lesquelles une Écossaise, des employés de tout grade, entre autres M. Hardistie, du fort Carlton, notre ancienne connaissance, en somme quatre-vingts personnes ou peu s'en faut. Ai-je besoin de dire si la fête fut brillante et si l'on cause encore, jusque chez les Crees et les Pieds-Noirs, des splendeurs d'Edmonton-House? Parlerai-je de la toilette de Mme Christie, la reine du bal, quoique son rang lui interdît de se mêler à la foule et la retînt sur une chaise, à la porte de sa chambre; de la vareuse un peu négligée du capitaine Palliser, ce qui ne l'empêchait ni de danser comme un jeune homme, ni de tout animer par son entrain; de la belle redingote noire de M. Bourgeau, miraculeusement conservée, grâce à une sollicitude qui ne s'était pas ralentie depuis deux ans; de l'accoutrement des Indiennes, légitimes épouses des ouvriers du fort ou des colons de Sainte-Anne? Peut-être serait-ce abuser de la couleur locale. J'aime mieux laisser à l'imagination du lecteur le soin de compléter le tableau. Qu'il me suffise d'avoir peint en quelques mots l'existence de nos voyageurs pendant ce long hiver de 1859, et rappelé qu'aux pieds des montagnes Rocheuses, dans ce pays séquestré du reste du monde, où les lettres n'arrivent qu'une fois par an, on dansait aussi gaiement, sinon peut-être plus gaiement qu'ailleurs.

Je doute que pareille fête se renouvelle de longtemps au fort Edmonton. Qui sait, pourtant? Peut-être y verra-t-on des choses plus étranges et des merveilles plus incroyables encore. Peut-être entendra-t-on dans les plaines du Saskatchewan le sifflet des locomotives; peut-être l'hospitalière demeure de M. Christie sera-t-elle un jour une station de chemin de fer, et quelque métis de la rivière Rouge, en uniforme de chef de gare, délivrera-t-il à l'Indien stupéfait, des billets d'aller et retour. J'ai lu les dépêches de M. Palliser, j'ai lu celles de M. Blakiston et de M. Hind, et j'y ai vu à chaque page que rien n'était plus facile que d'établir au travers de l'Amérique anglaise un vaste réseau de voies ferrées, ou tout au

moins une route carrossable. L'expédition s'était faite pour éclaircir ce problème; elle s'en allait convaincue que le problème était résolu. M. Palliser l'écrivait à Londres de cette même maison d'Edmonton; c'était aussi l'opinion du docteur Hector, et lord Bury, devant la Société géographique de Londres, exprimait la même conviction. Chimères! dira-t-on. C'est possible; mais les chimères de la veille sont souvent les réalités du lendemain.

Le fort Colville. — Le suicide chez les Indiens Chualpays. — Assassinat du docteur Withman. — Chimney-Rocks. — Une sépulture indienne. — Vancouver. — Les placers. — Avenir de Vancouver et de la Colombie anglaise. — Conclusion.

Les instructions du capitaine, je crois l'avoir indiqué plus haut, ne l'autorisaient pas à conduire le personnel de l'expédition au delà des montagnes Rocheuses, mais elles le laissaient d'ailleurs entièrement libre de sa personne. Il pouvait, si bon lui semblait, continuer vers l'ouest, traverser la Colombie anglaise et pousser jusqu'au Pacifique. A peine ai-je besoin de dire que M. Palliser n'hésita pas à préférer ce dernier parti.

Pendant que le printemps ramenait en Europe les moins aventureux des hôtes d'Edmonton-House, le capitaine leur souhaitait un bon voyage et reprenait le chemin des montagnes. Un fois de plus il tournait le dos au vieux monde, se dirigeant vers le Grand Océan. Ici les détails nous manquent. Nous savons seulement qu'à la date des dernières nouvelles il avait atteint le fort Colville.

Ce fort, situé sur le territoire des États-Unis, au bord de la Colombie, est bien connu des voyageurs. Il s'élève au milieu d'une oasis de verdure, que bordent de toutes parts des rochers nus ou des plaines sablonneuses. Plus près de la rivière, au-dessus d'une magnifique chute d'eau, s'échelonnent les loges d'un village indien, dont la population peut être évaluée à cinq cents âmes. Ces braves gens sont de mœurs assez douces; ils vivent de pêche, de chasse, traitent les missionnaires avec les plus grands égards, et seraient d'excellents chrétiens s'ils les écoutaient autant qu'ils les aiment. Mais à en juger par les faits, il est permis de supposer que l'attention qu'ils leur prêtent n'égale pas le respect qu'ils leur portent. Il faudrait aller à Hanking pour trouver, toute proportion gardée, autant de cas de suicides. La rivière de Colombie n'a rien à envier au Yang-tsé-Kiang. Qu'un pêcheur ait été malheureux, qu'un chasseur revienne les mains vides, il se brûlera la cervelle tout comme un Chinois qui s'ennuie. Les femmes ne font pas plus de cas de la vie, et l'on cite l'exemple de deux rivales, toutes deux jalouses l'une de l'autre, qui se pendirent le même jour à deux arbres de la même forêt.

J'extrais ces détails de la relation de M. Kane, non pas le célèbre navigateur dont nous avons donné plus haut le récit, mais M. Paul Kane, artiste canadien, qui, de 1845 à 1848, explorait cette même région. Si, comme tout autorise à le croire, M. Palliser se propose d'atteindre Vancouver, s'il s'y trouve même à l'heure qu'il est, comme c'est probable, peut-être me sera-t-il permis, sans attendre le récit de son voyage, de donner une idée du pays qu'il a dû traverser.

Partant de Calville, nous nous laisserons emporter par le courant de la Colombia, ce beau fleuve, dont le capitaine Palliser apercevait le cours sinueux du haut des montagnes Rocheuses, qui de là se dirige vers le sud-ouest, entre ensuite dans les États-Unis, et, tournant brusquement à l'ouest, puis au nord-ouest, va se jeter dans le Pacifique.

Voici d'abord, sur la rive droite, le fort Okanagan et plus loin, sur la rive gauche, le fort Walla-Walla. Nous sommes sur le territoire des Indiens Nez-Percés. Comme leurs compatriotes de la haute Colombie, on les dit pleins de respect pour les missionnaires, mais il paraît que pas plus, dans le nouveau monde que dans l'ancien, il n'y a de règles sans exception.

C'était en 1847; la petite vérole sévissait alors parmi les tribus de l'ouest et y causait d'épouvantables ravages. En vain l'excellent docteur Withman, un missionnaire de la secte des presbytériens, dont la résidence était assez voisine du fort, se multipliait-il pour combattre le fléau. Le fléau sévissait toujours, ce qui diminua quelque peu, dans l'esprit des Indiens, la considération dont jouissait le docteur. Quelques mauvaises langues allèrent jusqu'à prétendre que loin de les guérir de la maladie régnante, c'était lui qui la leur donnait, et comme, depuis que le monde est monde, les idées les moins raisonnables sont toujours les mieux accueillies, on résolut de combattre la petite vérole dans la personne de M. Withman. Un beau jour, Tit-au-Kité, le chef de la tribu, se présentait à la mission, pénétrait chez le docteur, et, tirant son tomahawk de dessous sa robe de bison, lui fendait le crâne d'un revers de main.

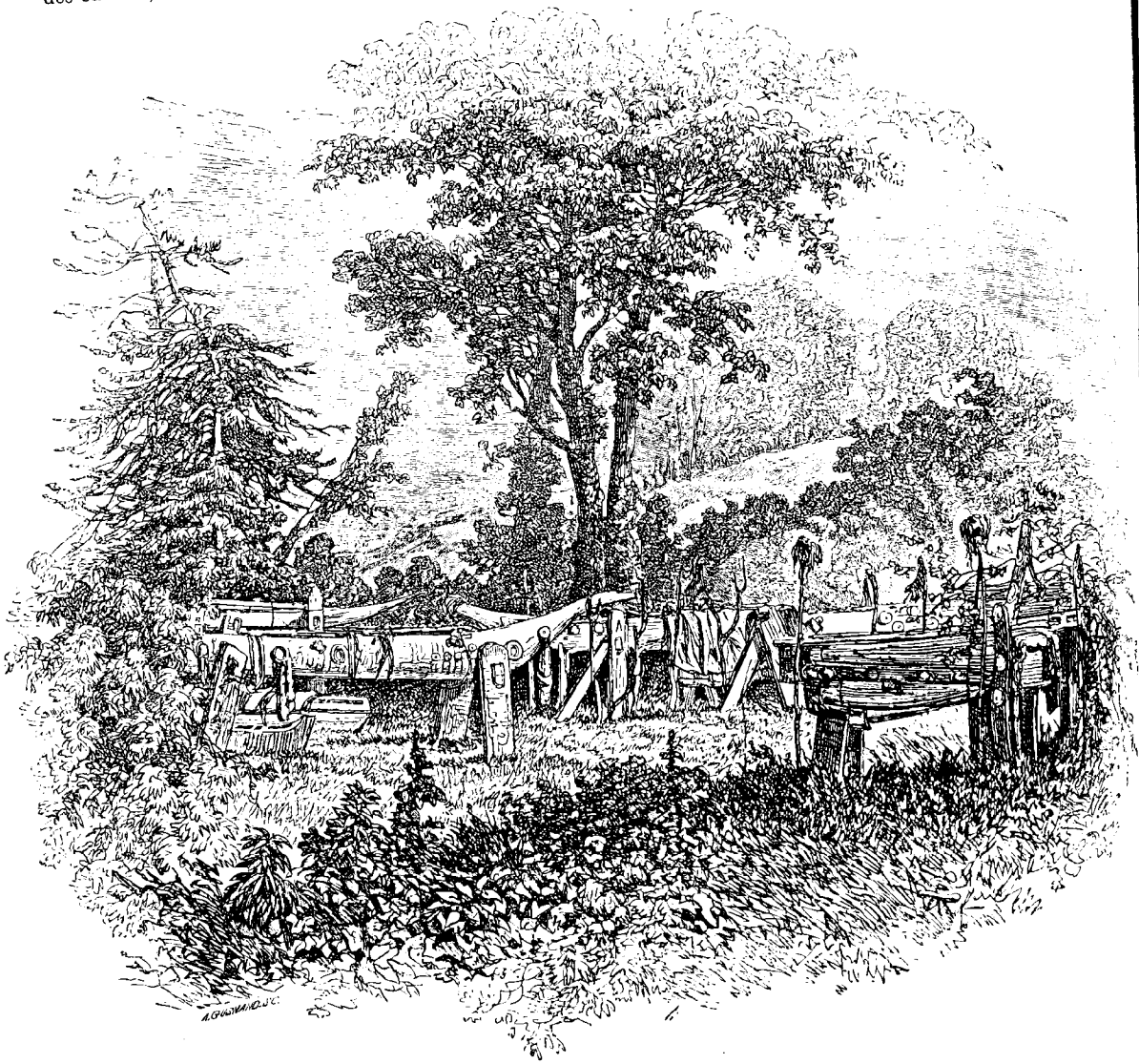
Mme Withman ne fut pas épargnée; on l'éventra à coups de couteau. Plusieurs émigrants, qui étaient de passage à la mission, périrent de même au milieu d'affreux tourments.

J'espère pour M. Palliser qu'il n'aura pas eu à traverser le pays en temps d'épidémie et qu'il aura pu considérer sans danger les deux gigantesques *cheminées* qui se dressent, pareilles à deux tours, au-dessus du confluent de la Walla-Walla (p. 289). C'est une des curiosités du pays. C'est aussi le point de repère des voyageurs, le phare naturel de ces immenses solitudes. La rivière Colombia coule au pied des *Chimney-Rocks*. Nous continuerons à la descendre jusqu'au fort Vancouver qui, après avoir appartenu longtemps à la Compagnie de la Baie d'Hudson, appartient aujourd'hui, depuis la rectification des frontières, aux États-Unis d'Amérique.

Entre le fort et le Pacifique, sur la rive droite du fleuve, se jette la rivière Cowlitz. Les bords de cette rivière, que remonta M. Kane pour se rendre à Vancouver, et qu'a peut-être remontée M. Palliser, à moins qu'il n'ait préféré prendre la route de mer, sont habités par de nombreuses tribus indiennes. Leurs lieux de sépulture ont un caractère tout particulier. A distance, on dirait d'immenses chevaux de bois, et l'on se croirait à la porte de quelque fantastique gymnase bien plus qu'à

celle d'un cimetière. Ce n'est qu'en approchant que les objets se dessinent et qu'on reconnaît des pirogues exhaussées sur quatre pieds. Au fond se trouve le défunt, le corps soigneusement enveloppé de nattes, son arc et ses flèches à portée de la main. En prévision de son long voyage, on l'a muni de toutes les choses nécessaires à la vie. Voici des couvertures, des bouilloires, des casseroles, des paniers, des coupes en terre, des cuillers, toute une batterie de cuisine qui ne peut manquer de lui être fort utile, et sans laquelle un guerrier qui se respecte ne saurait décemment paraître au séjour du Grand Esprit. C'est une question de confort en même temps que de dignité. On en faisait à peu près autant chez les Égyptiens.

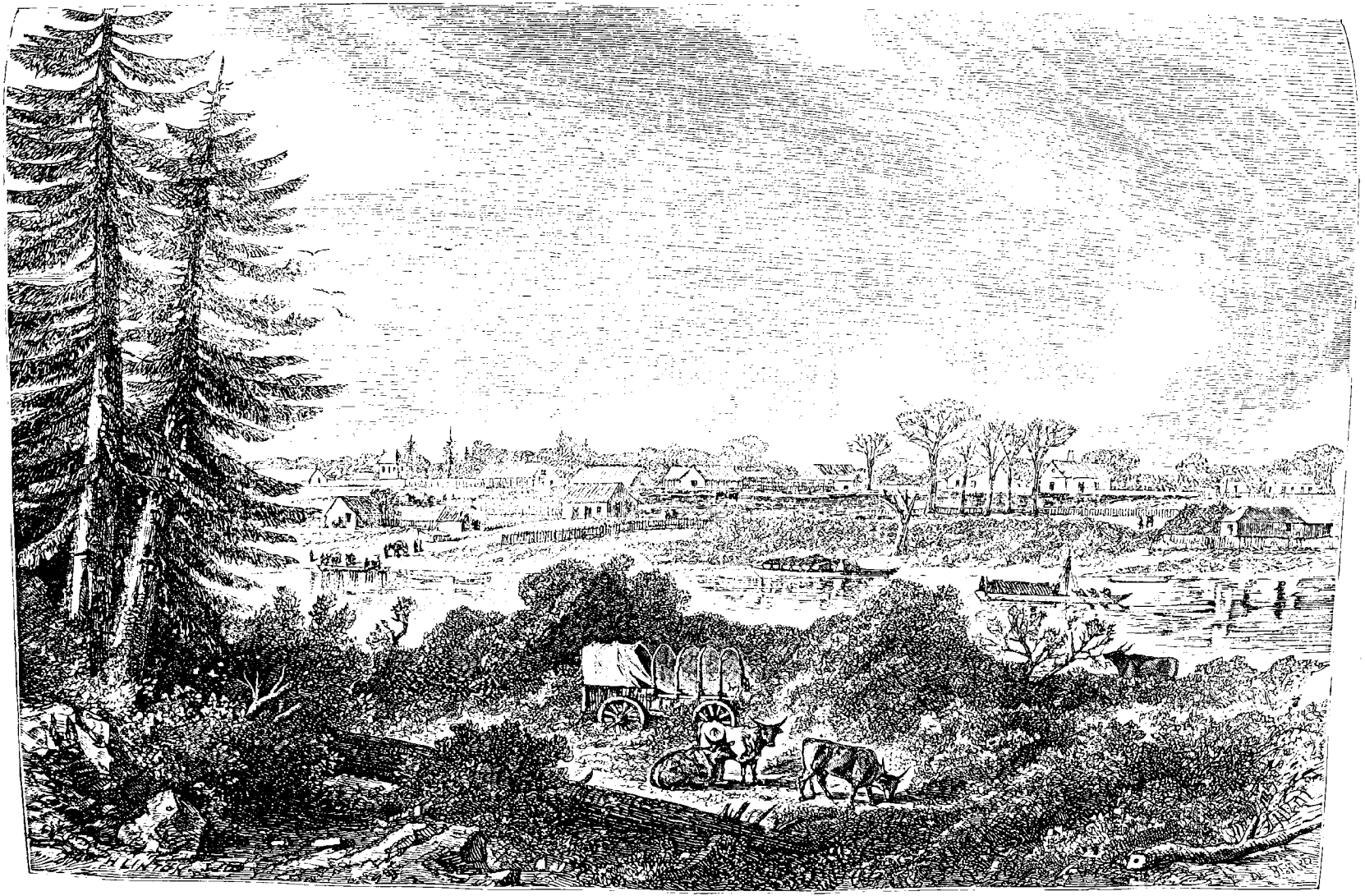
En continuant vers le nord, on arrive au fort Nesqually. On débouche sur le Pacifique. Cet immense labyrinthe d'îles qui s'enchevêtrent devant nous, c'est l'archipel de San Juan, l'objet de négociations actuel-



Sépultures indiennes sur le bord de la rivière Cowlitz. — Dessin de Sabatier d'après Paul Kane.

lement pendantes entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. Il s'agit de savoir où finit la frontière américaine, où commence la frontière anglaise, et je conçois que, dans ce chaos, les diplomates des deux nations aient quelque peine à se retrouver. Heureusement l'industrie vient en aide à la nature. Pour cheminer sans encombre au milieu du labyrinthe, ils ont mieux qu'un fil d'Ariane : ils ont un fil de coton. Soyez sûr qu'ils arriveront et que la paix du monde ne sera pas troublée. Nous qui ne voyageons pas à la manière de lord Minto, mais qui courons le monde à la suite de M. Palliser, qui n'avons affaire ni avec M. Buchanan, ni avec lord John Russel, ni avec M. Douglas, ni avec le général Harney, nous prendrons pour guide un des Indiens du fort, et, en quelques coups d'aviron, il nous conduira jusqu'à Victoria, la ville principale de l'île de Vancouver où nous nous arrêtons.

Il y a douze ou quinze ans, Victoria n'était qu'un fort, comme tous ceux que nous avons déjà rencontrés. Edmonton eût pu, sans trop de désavantage, supporter



Victoria-Vancouver. — Dessin de A. de Bérard d'après une photographie anglaise.

la comparaison. Mais aujourd'hui tout est bien changé. A la place où on ne voyait, en 1847, que l'humble demeure d'un agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, s'élèvent l'hôtel du Gouvernement, résidence de M. Douglas, des maisons en pierre, des cafés, qui payent jusqu'à 3000 fr. de patente. Le port, autrefois désert, est animé par de nombreux bateaux à vapeur qui partent pour les placers ou qui arrivent de Californie, chargés d'émigrants et de mineurs. De toutes parts règne l'activité; les éléments de la civilisation s'agitent; les spéculations industrielles enfièvrent les esprits, et l'on peut déjà pressentir, dans la jeune capitale de Vancouver, appelée à devenir un des grands entrepôts de la voie interocéanique, une future rivale de San-Francisco.

Charles GAY.

# VOYAGE EN HERZÉGOVINE[1],

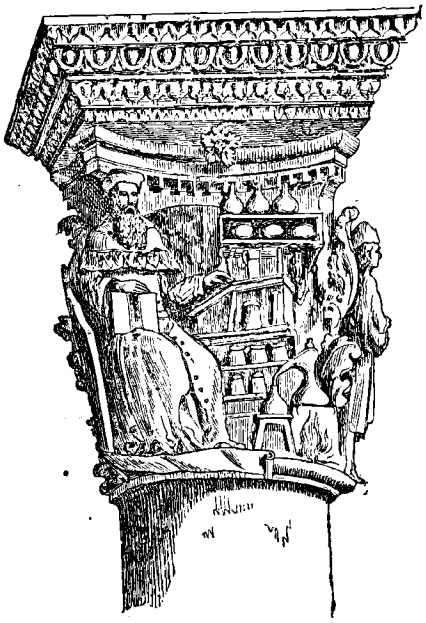
1858

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

(Inédit.)

## I

Un chapiteau du palais de Raguse. — Départ pour l'Herzégovine. — Bergato. — Les quatre fils de Bravinol.



Chapiteau de l'église de Raguse. — D'après M. Lejean.

A mon retour de l'excursion au Monténégro que j'ai racontée il y a peu de temps[2], je dus rester à Raguse quelques semaines et j'en profitai pour étudier cette curieuse ville avec plus de soin que je ne l'avais fait jusque-là. Ma première visite fut naturellement pour le palais ducal dont j'ai déjà parlé. Un officier autrichien d'excellentes manières, que j'y rencontrai, m'indiqua quelques sculptures grecques et romaines venues du Vieux-Raguse, l'ancienne Épidaure d'Illyrie, dont les ruines ont été utilisées par les Ragusains comme une carrière inépuisable. Il me parla spécialement d'un chapiteau représentant Esculape entouré des attributs de sa divinité bienfaisante, et qui semble être pour les Ragusains quelque chose d'analogue au *Mannekenpiss* des Bruxellois, un palladium séculaire de leur cité.

Je sortis pour voir ce chapiteau qui surmonte une des colonnes extérieures du palais, et je n'eus pas de peine à constater que l'Esculape en question était tout simplement un travail de même époque que le reste du palais, et n'était autre qu'un alchimiste fort occupé à surveiller les fourneaux et les cornues où s'opèrent les transmutations des métaux. Un livre, ouvert sur ses genoux, mais où ses regards ne s'arrêtent pas, est sans doute le manuel qui lui sert de guide. Sur une autre face du chapiteau, un homme fort simplement vêtu, qui tient une bourse, est sans doute un client ou plutôt un serviteur envoyé pour querir quelque drogue. Il est impossible à un antiquaire de se méprendre sur ce monument, et le bénédictin Appendini, historien de Raguse et l'un des éditeurs responsables du prétendu Esculape, a donné là un pauvre spécimen de sa science archéologique.

Quant au palais lui-même, je parvins à en esquisser la vue intérieure (voy. p. 72), au grand scandale d'un gros fonctionnaire autrichien, qui crut devoir en prévenir le capitaine du cercle, en lui expliquant que peu auparavant un Anglais était venu *copiare la casa*, et que toutes les curiosités de voyageurs étaient fort suspectes. Le capitaine eut la bonté de lui expliquer qu'il n'était défendu de *copier* que les fortifications, et je pus reprendre mon dessin : mais je suis bien sûr que six mois plus tard, quand les échos de la guerre sont venus réveiller la paisible Dalmatie, le soldat a dû se féliciter de sa pénétration et accuser *in petto* la condescendance de son supérieur. Ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans cette cour du palais, c'est le buste d'un citoyen ragusain, Michel Prazatto, qui vivait en 1630. Le monument, renversé par le fameux tremblement de terre de 1667, fut rétabli

1. Voy. p. 77, la carte du Monténégro qui contient l'Herzégovine.

2. Voy. pages 69 et 81.

au siècle suivant. Voici les deux inscriptions que portent deux des faces du piédestal :

| | |
|---|---|
| MICHAELI | CONLAPSA. MAXIMO |
| PRAZATTO | TERRÆMOTU |
| BENEMERITO | A. MDCLXVII |
| CIVI EX S. C. | ERECTA. QUA |
| MDCXXXVIII | SUPERSTES |
| | A. MDCCLXXXIII. |

Le hasard m'avait mis en relation, à l'hôtel de la place Pille, avec un grand fonctionnaire ottoman qui a joué un certain rôle dans l'œuvre de la pacification de la frontière du Monténégro. Kemal-Effendi (c'était son nom) était, à ce que j'appris plus tard, un de ces rares Turcs vraiment civilisés dont le zèle désintéressé pourrait relever l'empire des padichahs, si quelque chose pouvait encore sauver la Turquie au point où elle est descendue. Très-pénétré de la vérité du proverbe oriental : « On ne met point la main dans le pot au miel sans qu'il n'en reste aux doigts, » Kemal a montré jusqu'ici peu d'empressement à entrer dans l'administration où l'appelait son mérite personnel autant que sa position sociale, et n'a voulu accepter que des fonctions temporaires, comme celles de commissaire général d'Herzégovine qu'il remplissait alors. Il allait repartir pour Trébigne, son quartier général : c'était pour moi une excellente occasion de visiter ce district, où j'avais à faire des observations scientifiques de plus d'un genre. Mon parti fut bientôt pris. Je ne tenais pas à me rendre à Trébigne avec le commissaire général ce qui m'aurait empêché de faire en route des relevés topographiques comme je le désirais ; c'était une route de six heures, à travers un pays affreux, il est vrai, mais il n'y avait pas là de quoi effrayer un voyageur qui revenait du Monténégro. Je laissai partir Kemal et son escorte, et une demi-heure après, armé de ma lunette et de ma boussole, je commençai à gravir les hauteurs arides à travers lesquelles serpente la belle route autrichienne de Raguse au fort Tzarine. La grande préoccupation de Kemal-Effendi était précisément de prolonger cette route à travers le territoire turc de Tzarine à Trébigne, immense bienfait pour les cantons populeux d'Herzégovine que le manque de routes isole les uns des autres presque autant que les vallées de Maroc ou de la Kabylie.

Le seul village ragusain que je rencontrai sur ce parcours d'une heure et demie était celui de Bergato, oasis de cultures assez riantes, et qui n'a d'autre intérêt que celui que lui donnent deux souvenirs historiques. L'un est celui d'un combat malheureux soutenu contre les Monténégrins par les Français sous le premier Empire, l'autre est une histoire assez curieuse qui n'a pas dû être rare au moyen âge. Un pauvre gentilhomme de Bergato, nommé Branivoï, vivait au quatorzième siècle et laissa quatre fils nommés Michel, Dobrovoï, Branko et Braïko, aventuriers déterminés qui réussirent à conquérir tout le comté de Chelm, le plus important de l'Illyrie. Le vaillant Zrep, *djoupan* de Trébigne et vassal du roi de Rascie, fut par eux battu à Trébigne et tué, et ses domaines furent occupés par les vainqueurs qui ne daignèrent même pas en faire hommage au roi suzerain.

Étienne, ban de Bosnie, mécontent du voisinage de ces chefs dangereux, excité par les plaintes des Chelmois qui souffraient de leurs avances et probablement aussi par celles des Ragusains dont le commerce était entravé et les domaines ravagés par les fils de Branivoï, se décida à les châtier. Il fit occuper Zagorie et Neverign par le voïvode Reposvan Purchich, et chargea Nighier, autre voïvode, de poursuivre les quatre frères là où il pourrait les atteindre, *e con essi fare la giornata*. Leur résidence était Stagno, où ils vivaient avec leur mère, femme intelligente et résolue, qui les avait probablement lancés dans cette voie périlleuse. Leur château, appelé Saint-Michel, était au pied de la montagne sur le bord de la mer et ils y tenaient une véritable cour. Ils étaient braves et pleins de dédain pour leurs adversaires : malgré leur faiblesse numérique, Michel et Dobrovoï, rencontrés à Briest par Nighier, acceptèrent la bataille et périrent dans leur défaite. Branko se réfugia auprès du roi de Rascie, Étienne l'aveugle, et lui demanda une armée pour reconquérir son comté, promettant de se reconnaître vassal du roi de Rascie ; mais celui-ci ne se laissa pas abuser : « Vous étiez quatre frères, dit-il, et quand vos affaires marchaient bien, vous n'avez pas daigné venir à moi ; bien plus, vous avez tué mon fidèle serviteur Zrep et envahi ses domaines, sans aucun égard pour ma personne, et, aujourd'hui que vous êtes dans le malheur, vous venez me demander du secours : Dieu me garde de vous en donner! » Et il fit arrêter et enfermer Branko à Cattaro, où il le fit mourir. Braïko, menacé dans sa capitale, se retira avec sa femme à l'île d'Olipa, où une galère ragusaine vint le faire prisonnier et l'emmener à Raguse. Sa femme fut renvoyée à sa famille ; quant à lui, il mourut de faim dans sa prison.

J'ai trouvé, en effet, dans les archives de Raguse deux délibérations du Conseil « sur l'affaire des fils de Branivoï, » la première a trait à l'envoi de la galère, et la seconde (je cite de mémoire) à des mesures à prendre contre Braïko en prison.

## II

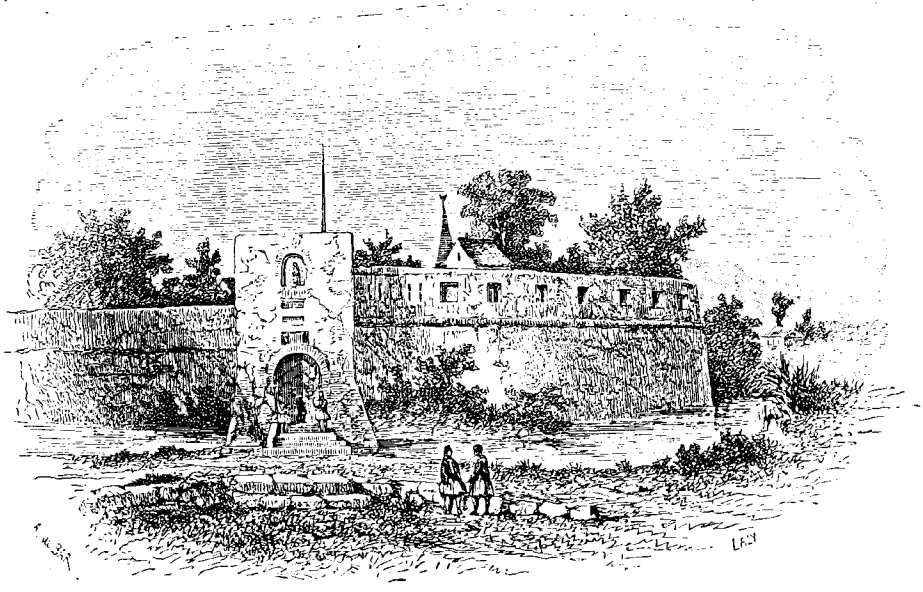
Le désert d'Uscipolie. — Vue sur Breno et le Vieux-Raguse. Trébigne.

J'atteignis la frontière au fort Tzarine, situé sur territoire turc : c'est une ruine d'un fort bel effet sur la hauteur qu'elle couronne, mais enfin c'est une ruine. Une fois pour toutes, dès qu'on met le pied sur le territoire ottoman, il ne faut s'attendre à voir partout que le spectacle d'un vaste écroulement. Les monuments et les institutions s'en vont du même pas.

Après ce fortin, on voyage quelques heures dans un désert qui offre tous les caractères géologiques et botaniques du Monténégro, et cette définition m'épargne les redites. Une végétation rare, des bruyères, des chênes d'un à deux pieds de haut, de l'eau nulle part, quelques cavités où les eaux pluviales entraînent un peu d'humus

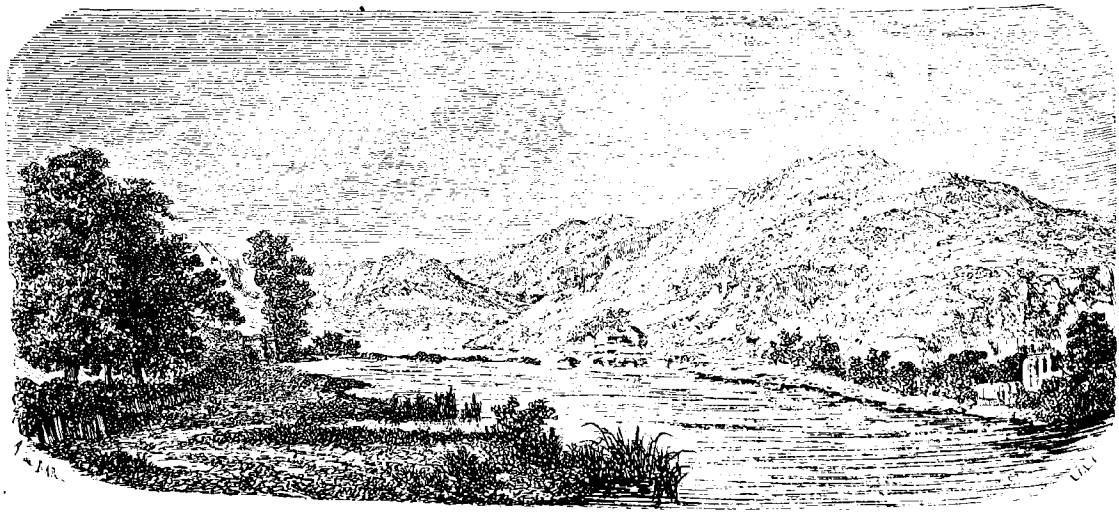
quelques dépôts de limonite d'un rouge brique : voilà ce désert que j'appelle au hasard du nom du seul village (Uscipoli) que j'y ai vu ; le pittoresque y abonde, grâce aux escarpements de la roche qui perce partout. Une heure après avoir passé la frontière, on longe une sorte de corniche d'où la vue plonge avec une stupeur admirative sur la vallée de Breno, qui s'ouvre au pied du plateau, et déploie en face de ces coteaux arides toutes les splendeurs de sa végétation et tout le *fourmillement* de ses cinq beaux villages et de ses nombreuses habitations.

Le *Val di Breno* forme un croissant resserré entre les montagnes, et une jolie baie qui ferme harmonieusement ce paysage d'une douceur toute arcadienne. La plus belle vue est celle d'où l'on jouit en suivant la route de Cat-



Herzégovine. — Le château de Trebigne. — Dessin de A. de Bar d'après M. Lejean.

taro, au point où cette route commence à descendre sur la vallée : il est vrai qu'on ne peut alors embrasser du regard toute l'étendue du panorama, car on a sur la droite une hauteur couronnée par une chapelle dont le nom m'échappe, et qui donne à la baie l'apparence d'un lac, en masquant complétement la pointe sud, où semble



La Trébinsnitza. — Dessin de A. de Bar d'après M. Lejean.

sommeiller une petite ville de mélancolique apparence. Cette petite ville n'en est pas moins la mère illustre et vénérable de Raguse : c'est l'antique Épidaurus, le *Vieux-Raguse*, dont les belles ruines grecques et romaines ont été utilisées par sa brillante héritière. Le Vieux-Raguse n'a plus aujourd'hui pour lui que sa situation pittoresque et hardie, ses inscriptions et un souvenir historique qui s'est perpétué dans son nom slave de *Zavlat* (la florissante) qui a l'air d'un mensonge ironique.

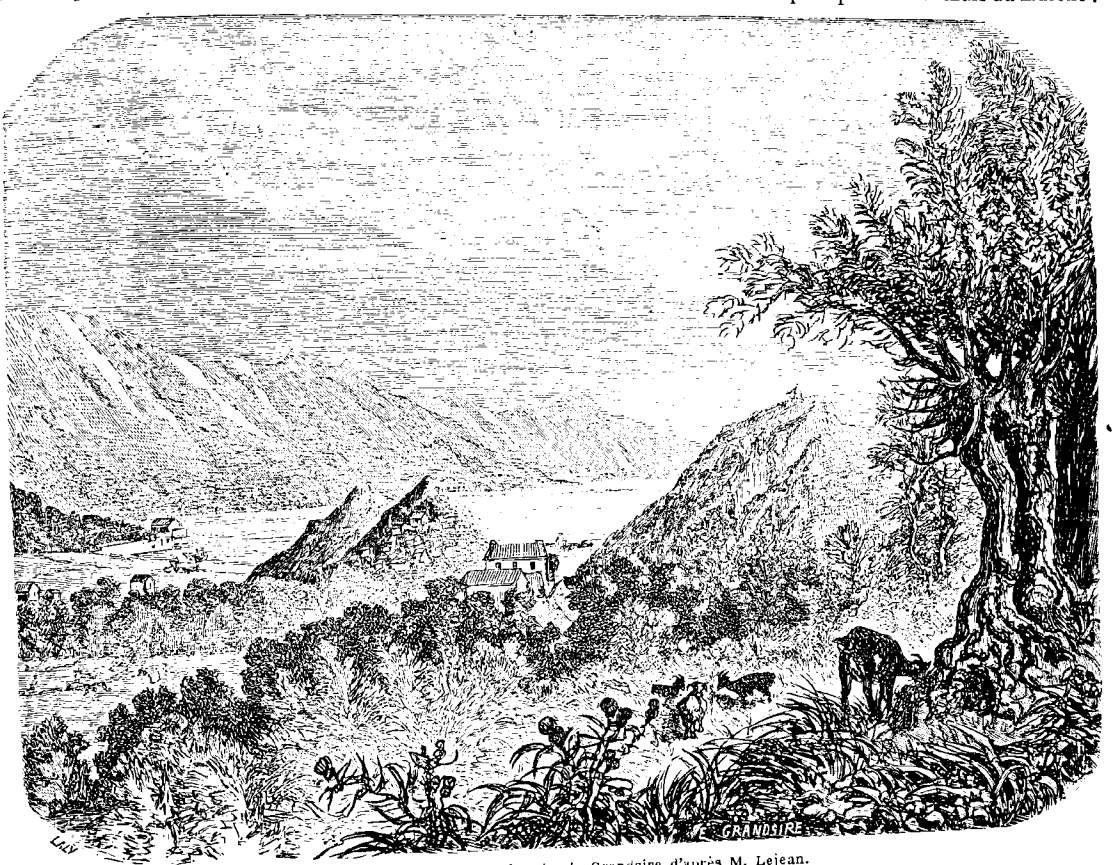
Deux heures plus loin, j'atteignis Kernal-Effendi à l'entrée d'une vallée en forme de cirque, au milieu de laquelle trois braves douaniers turcs prenaient le frais à la porte d'un petit poste, sans autre distraction que de fumer tout le jour et d'offrir le café aux « voyageurs de dis-

tinction. » Un signe du commissaire général me classa de prime abord dans cette catégorie. Kemal était moins occupé des beautés sauvages de la contrée et des montagnes baignées dans le brouillard, que de sa grosse affaire du moment, la route de Trébigne à Raguse, et il se plaignit vivement à moi des obstacles que son utile entreprise rencontrait chez les chrétiens indigènes.

« Ce n'est pourtant pas niable, me disait-il, que cette route aura pour effet de vivifier l'agriculture et le commerce de ces malheureuses vallées; et je leur apporte un bienfait sans même leur faire payer comme on le ferait dans vos pays civilisés. Je ne demande ni corvées ni prestations; j'y emploie le corps d'armée placé sous mes ordres; je ne demande aux chefs des chrétiens de Gartzko, de Gliubomir et des villages voisins que des travailleurs qui seront payés convenablement : hé bien! je ne rencontre partout que mauvais vouloir et inertie. Comment se fait-il que le bien soit si difficile à faire? »

A cela, il est vrai, je pouvais répondre :

« Vous avez mille fois raison, Excellence, quand vous dites que vous faites à ces populations un don immense et gratuit. Mais est-ce de vous qu'on se défie? Vous êtes venu ici pacifier un pays insurgé, et, il faut bien le dire, jamais insurrection ne fut plus légitime. Le premier besoin de ces malheureux chrétiens d'Herzégovine n'est pas d'avoir une route pour porter leur maïs au marché :




Vue de Gradina. — Dessin de Grandsire d'après M. Lejean.

c'est un peu de garantie contre les bachi-bozouks que votre gouvernement a lâchés sur eux et qui les abreuvent d'outrages sans limites. Jusqu'ici, ils ont trouvé un peu de sécurité dans ces sauvages montagnes où ils peuvent faire le coup de feu contre leurs tyrans et donner la main à leurs frères monténégrins. Nul ne se défie de vos généreuses intentions; mais quand vous serez parti, la route commerciale que vous avez entreprise peut devenir une route stratégique destinée à couvrir la contrée de troupes et à réprimer tout essai de résistance à des abus que vous avez vous-même constatés. Vous étonnerez-vous que ces malheureux refusent leur concours à une œuvre où ils voient leur ruine? »

J'aurais pu dire cela et beaucoup d'autres choses encore . mais *non e at hic locus*. Une heure après le café-poste, nous atteignîmes le premier atelier militaire, composé d'une vingtaine d'hommes occupés à faire sauter, à l'aide de la mine les rochers les plus affreux qu'on puisse imaginer. J'eus là un exemple assez original de la façon dont les Turcs, qui ne sont certainement pas de méchantes gens, jouent avec la vie des hommes. On venait de mettre le feu à une mine qui, mouillée par une pluie fine, ne partait pas; les soldats et les passants s'étaient mis à l'écart, quand un vieux paysan bosniaque débouche sur la route; on lui jeta un cri de *gare!* qu'il n'entendit point, et il continua à avancer, sous les regards des soldats, narquois et parfaitement silencieux. Trop éloigné pour l'avertir, je suivais cette scène avec une anxiété facile à

comprendre; quand il fut presque sur la mine, quelqu'un voulut bien le mettre au fait du danger, et je laisse à penser quels bruyants éclats de rire saluèrent la retraite effarée du bonhomme dans un buisson voisin!

Le terrain s'abaisse à partir de ce point, et nous sortimes peu à peu des fourrés pour entrer dans une plaine parfaitement unie, fond d'un lac desséché qui n'a laissé qu'un fort maigre dépôt d'alluvion de quelques centimètres de profondeur; encore cette alluvion est-elle fort pauvre en terre végétale. Ce fut avec un inexprimable bonheur que je vis se dessiner, sur le pied du coteau qui me faisait face, la petite ville de Trébigne, rangée le long de la rivière à laquelle elle donne son nom, la limpide Trébinsnitza, que je passai à gué en cherchant vainement des yeux le lac que toutes les cartes figurent en cet endroit. On me dit que ce lac existe pendant quelques semaines de l'année, lors des crues de la rivière, circonstance atténuante pour les géographes. Je me hâtai de traverser un petit faubourg et de franchir un pont-levis jeté sur un fossé alimenté par la rivière, et j'entrai dans la *ville close*, vieille cité qui accuse par toutes ses constructions le moyen âge et le temps de l'empire serbe, époque de sa splendeur. La construction la plus confortable est le *konak* ou palais du gouverneur, où je me rendis tout droit et où l'hospitalité empressée et cordiale de Kemal-Effendi me dédommagea amplement de toutes mes fatigues.

La ville close est surtout habitée par une classe de rentiers, comme nous dirions en Europe; le commerce est représenté par un modeste bazar, rue fort inégale, située hors des portes. J'installai mon observatoire dans un café fréquenté par les Turcs et les Bosniaques de la vieille roche, juste en face de la porte Mostar, et l'arrivée d'un paletot *franghi* y fit quelque sensation, surtout quand je me mis à dessiner. Je dis sensation, et rien de plus, car je calomnierais les Turcs si je prétendais avoir été l'objet d'une seule démonstration hostile pendant mes deux voyages dans l'empire ottoman. Je ne remarquai autour de moi qu'une sorte de curiosité bienveillante, et l'occasion était pourtant fort belle pour faire de la défiance et de l'inquisition, car Trébigne craignait une irruption des Monténégrins, la France favorisait ouvertement le prince Danilo, et je venais, moi Français, dessiner les fortifications d'une place frontière! L'impartialité me fait une loi de constater qu'en pareil cas, en France, j'aurais subi deux ou trois interrogatoires, et en Autriche quinze ou vingt.

Au lieu de cela le *karedji* vint s'asseoir à côté de moi et me demanda: *Takos?* (comment?) Je compris qu'il me parlait de son café, et je lui répondis avec mon sourire le plus aimable: *Dobra-dobra* (très-bon). Ce ne fut que plus tard que je sus que le *takos* « comment » serbe est une formule laconique que nous traduisons en français en y ajoutant *vous portez-vous?* J'étais, du reste, dans un de ces moments d'inexprimable bien-être où les sens et l'esprit *flottent* dans la volupté contemplative exprimée par l'intraduisible *kief* des Orientaux. Tout en savourant mon café, j'étudiais avec la curiosité d'un archéologue cette petite ville si différente des villes turques que j'avais déjà vues, forteresse féodale qui avait eu, au temps des *Krals* serbes, ses comtes héréditaires, tout comme si elle s'était nommée Courtenay ou Brienne. Ses tours, ses remparts, ses fossés n'avaient subi aucun changement depuis le quinzième siècle, et bien souvent des *djoupans* de Trébigne entourés de leurs barons avaient passé sous cette lourde arcade où veillent aujourd'hui deux soldats tout embarrassés du piètre uniforme qu'ils subissent. Tout cela était encadré dans une nature un peu indigente, mais harmonieuse et belle encore au premier soleil d'automne. Le mont Malanstilza arrondissait au loin sa croupe d'un vert obscur, de grands vergers jetaient sur la plaine l'ombre de leurs arbres touffus, et l'eau sombre des fossés disparaissait par moments sous la verdure et les fleurs qui tapissaient les vieux murs et les berges.

## III

Bords de la Trébinsnitza. — Gradina. — Une vengeance
Le lac de Kotesi. — Ile de Lagosta.

Je sortis le lendemain avec l'intention de remonter pendant une heure ou deux la Trébinsnitza au-dessus de la ville, afin de me rendre compte de la structure physique de cette curieuse vallée. Je pris la route de Klobouk, et je me dirigeai vers un pic isolé que couronnait une ruine d'assez fière apparence, entourée de maisons et de cultures annonçant l'aisance; elle ressemblait à un de ces petits castels de la féodalité bosniaque, tyrans héréditaires des villages bâtis à leur ombre. Je ne fus frappé en ce moment que de sa charmante situation au-dessus de la rivière, et je demandais à un paysan qui passait le nom de ce lieu. Il me répondit: « Cela s'appelle Gradina, et appartient à la famille de Disdarevich. » A ce nom, un drame homérique, alors tout récent, me revint en mémoire, et je le donne ici.

C'était le 11 mai 1858, le premier jour de la bataille de Grahovo. Deux jeunes Monténégrins, deux frères, avaient été tués ce jour-là. Un homme qui revenait de la bataille vit leur mère et lui raconta la catastrophe. Elle, sans perdre une heure, se rend dans la sanglante plaine, ensevelit elle-même les deux cadavres bien-aimés, emporte leurs armes, et de retour chez elle, les jette aux pieds de son mari en lui disant: « Tes deux fils sont morts, et voilà leurs fusils: maudite soit ton âme si tu ne les venges pas! » L'homme, sans répliquer, saisit son fusil, passe la frontière et arrive sur le terrain au moment où les Turcs, écrasés partout, essayaient d'honorer leur défaite par quelques essais de résistance individuelle. Un groupe de Bosniaques tenait encore sous les ordres de Disdarevich, reconnaissable à ses belles armes et à ses grands coups de sabre. Le Monténégrin perce droit à lui, le combat, le renverse mort, lui coupe la tête, revient chez lui et jette aux pieds de sa femme la tête sanglante: « Eh bien! mes fils sont-ils vengés? — Oui, répondit-elle, et à présent mon cœur est content. »

L'aspect de la rivière me ramenait, quoi que j'en eusse

à des idées moins tragiques. La bleue Trébinsnitza est bien toujours l'onde chantée par un poëte latin :

« Nymphæ, cœruleæ nymphæ quæque antra Trebinnæ,
« Quæque lacus liquidos, Naïades, incolitis.... »

large, mais sans profondeur, elle développe sa nappe transparente entre des coteaux couverts de cultures et de jardins qu'elle fertilise au moyen de roues ou de *norias*, comme on dirait en Espagne.

Je recommande aux touristes de venir visiter la vallée entière de la Trébinsnitza comme un but d'excursion et un sujet d'études d'autant plus intéressant qu'il est à peu près neuf. De la rivière elle-même, on ne connaît guère ni la source ni la fin. Un savant illyrien qui en a dit quelques mots prétend qu'elle sort d'un lac à Biletschi, et qu'elle se perd à peu près à la hauteur de Raguse, pour reparaître à l'Ombla, « ce roi des fleuves souterrains, » comme le nomme Pouqueville, et que j'appellerais volontiers le *Loiret* de la Dalmatie. Le même auteur ajoute que des objets jetés dans la Trébinsnitza ont reparu après un cours souterrain dans les eaux de l'Ombla : *Res in Rhizonem projectæ arcanoque lapsu ad Arianis latebras delatæ sanxerunt fidem antiquitatis* (Ign. Georg. I, 79).

J'ai parlé ailleurs de l'Ombla, cette merveille des environs de Raguse. On me l'avait tant vantée que je m'étais décidé à la visiter avec le pressentiment de cette déception qu'on éprouve toujours en allant voir de ses propres yeux les choses surfaites. Au lieu de suivre la route habituelle de l'aqueduc, je me jetai au hasard dans la montagne, je me reposai un instant au village de Bozanka, et continuant ma course au nord-est, je débouchai sur un petit vallon étranglé entre deux coteaux d'une nudité affreuse, qui ne faisait que mieux ressortir l'exubérante végétation de ce pli de terrain. Le long des prés, un filet d'eau limpide gazouillait parmi des ruines tapissées de lauriers-rose en pleine floraison. Je ne connais rien de plus délicieux que ces petits paysages qui ne sont pas rares, dit-on, dans le Péloponèse : je l'en félicite sincèrement. Le laurier-rose est le luxe de ces montagnes stériles, et bien des pays mieux doués leur envieraient cette fleur royale qui ne s'épanouit nulle part avec plus d'orgueil qu'entre quelques misérables pierres.

Cinquante pas plus loin, à l'extrémité d'un vaste canal qui serpentait parmi de grasses prairies, je distinguai un beau bassin oblong, véritable opale enchassée dans un hémicycle de rochers à pic, et d'où une large rivière, presque un fleuve, tombait en mugissant dans le canal inférieur : c'était l'Ombla[1]. J'avoue que j'éprouvai tout autre chose qu'une déception à la vue de cette magnifique rivière qui, à deux cents mètres de sa source, avait vingt-quatre pieds de profondeur, et à une lieue de là, au moment de se perdre dans l'Adriatique, formait la baie de Gravosa, où plusieurs navires de guerre étaient mouillés par quarante mètres d'eau. La curiosité me prit de gravir l'effroyable montagne qui surplombe la source, afin de vérifier si je ne verrais pas de l'autre côté quelque abîme, quelque *pronor* par où la Trébinsnitza s'engouffrât sous la montagne. J'y parvins après des fatigues inouïes, en faisant rouler sous mes pas de véritables ruisseaux de galets arrachés par les pluies à la cime du mont. Arrivé au sommet, je me trouvai sur le territoire ottoman, en face d'un plateau désert qui me parut avoir une largeur de cinq à six kilomètres ; au delà, la forme seule du terrain me faisait reconnaître la vallée de la Trébinsnitza, mais j'étais trop las pour continuer ma recherche. Georgi, dans les deux lignes que j'ai citées, n'a fait que rapporter une opinion générale à Raguse. Quand l'Ombla grossit, les paysans ragusains disent : « Il a plu à Trébigne. »

Puisque j'en suis à Georgi et au pays de Trébigne, qu'on me permette une dernière citation :

« Il y a trois villages nommés Gallich, Cotesi et Garmian, au-devant desquels s'étend une vallée assez spacieuse. L'eau provenant de la fonte des neiges et des pluies d'automne et d'hiver y arrive en abondance des bois et des coteaux voisins, et tout l'hiver cette vallée semble un grand lac d'environ trente milles de tour, mais de plus d'étendue que de profondeur. Dès que ce terrain s'est couvert d'eau, une immense quantité de petits poissons, que les indigènes nomment *govitzas*, s'échappe d'une profonde cavité et vient remplir le lac temporaire ; puis, bientôt engraissés par les aliments que leur fournit le sol inondé, ces poissons acquièrent un volume et une saveur qui les font rechercher pour la table sans le secours d'aucun condiment. Puis quand arrive le solstice, quand la terre altérée a bu les eaux et que les poissons sont rentrés dans leur retraite, le sol, ramolli, engraissé et nourri d'un épais limon, reçoit des semailles et prépare une récolte abondante[1]. »

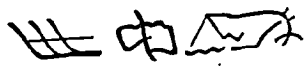
Voilà donc un véritable lac temporaire, analogue à ce lac de Czirknitz dont parlent toutes les géographies. Je pourrais me vanter d'avoir découvert le lac de Kotesi, d'autant plus impunément que le livre latin auquel j'ai fait cet emprunt n'existe qu'à l'état de manuscrit et a d'ailleurs une valeur médiocre ; mais la vérité me force à dire que je dus quitter Trébigne et rentrer à Raguse sans avoir eu la chance d'étudier sur les lieux ce singulier phénomène. Je le regrette d'autant plus que j'appris à cette date (c'est-à-dire à la fin de septembre) que l'afflux des eaux venait d'avoir lieu, et les gourmets ragusains ne laissaient pas passer inaperçue l'époque de l'apparition des *govitzas*. Je donne aux voyageurs plus heureux que moi ce renseignement topographique : Kotesi est à une petite journée de marche de Trébigne, en descendant la Trébinsnitza, et on peut s'y rendre de Raguse en six bonnes heures, en prenant avec un guide ragusain un chemin de traverse à partir de Tzarine.

Avant de quitter Raguse et son territoire, je recommanderai encore au touriste en quête de curiosités l'île de Lagosta, et les caractères étranges appelés par les

1. *Magasin pittoresque*, novembre 1859.

1. *D. Ignatii Georgii* Rerum illyric. pars I, 143.

insulaires *veliki privat* et gravés sur des rochers. J'ai essayé inutilement de les rattacher à un alphabet connu, et, dans l'espoir que quelque séméiologue sera plus heureux, je les donne ici purement et simplement :



Les moralistes préféreront à ces signes mystérieux la légende suivante recueillie dans le même lieu.

Une vieille insulaire de Lagosta avait cédé à son fils et à sa bru son modique patrimoine; puis tombée dans la misère, elle n'avait rencontré que dureté et outrages chez ces cœurs ingrats. Une nuit d'hiver, passant devant leur maison, elle frappa à leur porte pour trouver un abri contre la tempête qui mugissait au dehors : la porte ne s'ouvrit pas, et le lendemain matin la bru, en sortant de sa maison, trouva le cadavre roidi par le froid et étendu sur les pierres du chemin. Plusieurs années après, les deux époux dénaturés moururent méprisés et assez misérables. On les ensevelit en terre sainte; mais par une cause ignorée leurs ossements reparurent à la surface du sol, qui semblait les vomir. On les jeta à la mer : la mer les repoussa sur les rochers. Quand on voulut les enlever pour leur donner une sépulture pieuse, aucune force humaine ne put les détacher de la roche où la pluie et les vagues continuent à les ronger aujourd'hui.

Le géologue à qui on montrerait ces ossements maudits y verrait tout autre chose, un *lusus naturæ* qui n'est pas rare dans les terrains calcaires; mais toutes les explications sur « les rochers de sédiment » intéresseront moins celui qui voyage à la recherche des manifestations de l'âme humaine que cette légende ingénue née de l'austère imagination de quelques pauvres marins slaves de l'Adriatique.

Guillaume LEJEAN[1].

# CAPE-TOWN ET LE GRAND-CONSTANCE

## AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE[2].

1857

Cape-Town, capitale de la colonie du Cap, est une fort jolie ville de trente mille habitants, bâtie au pied de la montagne de la Table, avec Table-Bay pour rade. Toutes les rues sont parallèles ou perpendiculaires à la mer. Il y a un musée où l'on voit toutes les variétés animales de la colonie, des lions, des tigres, des léopards, des hyènes et une foule de serpents venimeux; mais la civilisation a refoulé loin d'elle tous ces hôtes dangereux, et il faut maintenant aller très-loin dans l'intérieur pour les retrouver. En fait de curiosités, nous remarquons une portion de la croix de pierre apportée du Portugal par Barthélemy Diaz, et plantée par lui sur cette terre qu'il découvrit et qu'il nomma si bien la cap des Tempêtes. De grandes bottes sont exposées dans la même salle avec cette suscription : *Bottes de postillon français* Est-ce intérêt réel ou plaisanterie? Nous allons au jardin botanique hollandais, où se réunit deux fois par semaine la société élégante pour entendre la musique du régiment. L'un des aides de camp du gouverneur, le major Bates, nous mène voir dans un fort des Cafres prisonniers. Ils ont tué du bétail, fait la maraude à la frontière, et sont privés, pour plusieurs années, de leur vie libre dans le désert. Parmi eux, il y a le proche parent d'un chef. Ce sont des noirs superbes, aux formes athlétiques. Ils ont tous des dents d'une admirable blancheur. On leur donne la nourriture des matelots; mais ils se plaignent et déclarent qu'ils mangeraient bien chacun la moitié d'un mouton. L'an dernier, un faux prophète parcourut la Cafrerie, annonçant partout que, si les habitants cessaient d'ensemencer leurs terres et tuaient leurs bestiaux, tous leurs ancêtres ressusciteraient, et qu'eux-mêmes, animés d'une vigueur nouvelle, ils jetteraient les blancs à la mer. Ils n'ont point semé de blé, ils ont massacré leurs bœufs, et aujourd'hui, ils meurent de faim, tandis que les blancs continuent à régner à Cape-Town.

Tout à Cap-Town est hors de prix. On demande cent vingt-cinq francs à l'ambassadeur (M. le baron Gros) pour l'avoir amené en calèche de Simon's-Bay; et l'un de nous paye deux schellings et demi pour faire donner un coup de fer à son chapeau. Trente mille livres de rentes sont à peine suffisantes pour mener au Cap une bonne existence bourgeoise tant les denrées de première nécessité sont chères. Le moindre œuf coûte cinq sous, et ainsi du reste. C'est qu'ici la production ne suffit point à la consommation. Il y a un trop grand débouché, et point assez de travailleurs. Le Cap nourrit Saint-Hélène, l'Ascension, Maurice, et la station anglaise de la côte occidentale d'Afrique. C'est un point forcé de ravitaillement pour les nombreux navires allant ou revenant de l'Inde. Aussi la colonie s'efforce-t-elle d'attirer vers elle un courant d'émigration européenne, et vote-t-elle des fonds dans ce but. Chaque année, ses solitudes se peuplent, mais lentement. La Californie, les États-Unis, l'Australie, ont plus de faveur en ce moment; et les nombreux navires

1. C'est de Souakin, sur la côte africaine de la mer Rouge, que M. G. Lejean nous a envoyé récemment cette relation de son voyage dans l'Herzégovine.

2. Extrait du livre de M. le marquis de Moges, intitulé : *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon*. Voy. pages 129-132.

La villa de M. Cloëte au Grand-Constance (cap de Bonne-Espérance). — Dessin de Daubigny d'après M. de Trévise.

chargés d'émigrants délaissent Table-Bay pour faire voile vers Melbourne ou Sydney. Le climat du Cap est cependant admirable ! toutes les maladies endémiques, le choléra, la fièvre jaune, y sont inconnues. On y voit les arbres et les fruits d'Europe à côté de toutes les productions des tropiques. L'air y est d'une pureté si reconnue, que le fameux Herschell vint d'Angleterre avec ses instruments s'y établir, afin de poursuivre ses observations astronomiques. Nous sommes en plein hiver; et, sauf les feuilles qui manquent aux arbres et la longueur des nuits, nous pourrions nous croire dans un été d'Europe.

A quelques lieues de Cape-Town se trouvent plusieurs villages, Fransche-Hoeck, la Paarl, jadis uniquement occupés par des Français, émigrés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Mais ces Français sont devenus complétement Hollandais : au bout de quelques générations, ils ont oublié leur langue et perdu le souvenir de leur patrie. Là, on rencontre des Hugo, des Rousseau, des Malherbe, des de Villiers, un du Plessis-Mornay, auquel l'empereur Napoléon Ier proposa, dit-on, de revenir en France, et qui refusa, préférant sa ferme et ses habitudes rustiques à sa patrie et au rôle que devait jouer en France le descendant d'un des héros de la Henriade.

Ce sont ces réfugiés qui ont introduit dans le pays la culture de la vigne. Presque tous les plants viennent de France. Le vin du Cap est fort bon, et, ainsi que celui de Ténériffe, se vend dans le commerce sous le nom de vin de Madère. Le cru seul de Constance ne perd point son nom, et jouit dans tout le monde d'une juste renommée.

Nous arrangeons, un matin, la partie obligée de *Groot Constantia*. M. Cloëte et sa famille nous font l'accueil le plus gracieux, et nous offrent un lunch copieux. Pour reconnaître cette bonne hospitalité, Besplas photographie la villa de Constance et la famille de M. Cloëte. Il offre le résultat de son travail au bon vieux père, qui fêta jadis si bien l'ambassade de M. de Lagrené. Après une heure passée dans le salon en compagnie de Mme et de Mlles Cloëte, heure employée à d'agréables causeries, nous visitons le magnifique cellier; nous dégustons les quatre espèces de vin, le frontignan, le pontac, le constance blanc, le constance rouge; nous allons voir les vignes.

Il n'y a que trente acres de terre qui produisent le *constance* [1].

M. Cloëte n'est point satisfait des nègres qu'il emploie; il veut faire venir des vignerons de France. La maison, à l'extérieur est des plus simples. Tout alentour se trouvent de longues rangées de beaux chênes; par derrière se déroule la montagne de Constance, que l'ambassadeur (M. le baron Gros), en vrai paysagiste, admire, même après avoir vu la montagne de la Table. De la terrasse, on aperçoit la mer et la rade de Simon's Bay.

M. Cloëte n'est point le seul à cultiver le constance. MM. Van Reynet et Collyn partagent avec lui cette bonne fortune. Mais M. Cloëte, par sa grande obligeance et par ses sympathies pour la France, a pour clients tous les marins et les diplomates français. Chacun de nous emporte donc à bord sa petite provision.

De Constance, on peut aller à cheval presque jusqu'au sommet de la montagne de la Table.

Mis DE MOGES.

1. Il n'y a que deux fermes sur le terroir de Constance; ces fermes sont de belles et spacieuses habitations où l'on trouve le luxe parisien associé au comfort anglais. La première est connue sous le nom de Grand-Constance (*Great Constantia*) : le clos a été planté vers 1686; les bâtiments ont été reconstruits, en 1790, par l'aïeul de M. J. P. Cloëte, le propriétaire actuel. Le vignoble a une superficie de 13 hectares. Le produit annuel est de 20 à 25 leggers (de 116 hectol. 7 lit. à 143 hectol. 7 lit.), dans les bonnes années, et de 17 à 20 leggers (de 97 hectol. 81 lit. à 115 hectol. 7 lit.), quand la récolte est ordinaire. (NATALIS RONDOT.)

# TRADITIONS RELIGIEUSES DE LA POLYNÉSIE.

## COSMOGONIE TAHITIENNE [2].

(Document inédit.)

### LÉGENDE DE MAUI [3].

Atarea était son père, Huahea sa mère; ils étaient d'une terre sous le vent, de Toa-reva [4] : il leur naquit Maui, celui qui devint si célèbre à Fareana. Maui prit pour femme Hinahina-toto-io.

Le Soleil se levait sur Toa-reva et il ne s'écoulait pas un long temps que déjà il déclinait à l'horizon; ce qui mettait Maui en colère parce que sa mère était obligée de manger l'ape et le taro crus [5]; et, à cause de son amour pour elle, il était chagrin de voir ses lèvres enflammées par l'ape et le taro crus; le temps manquait pour chauffer le four, tant la course du Soleil était rapide.

2. Suite et fin. — Voy. p. 10.

3. L'antique Panthéon égyptien renferme un dieu solaire du même nom *Maui* ou *Mawi;* et il ne faut pas un grand effort d'étymologie pour retrouver dans la Minerve polynésienne *Hina* la grande déesse des bords du Nil, *Néith*, dont les Grecs ont fait leur *Athéné*.

4. Tonga-reva, en rétablissant l'ancienne prononciation; on peut remarquer qu'ici, comme dans d'autres légendes, la tradition se rapporte à une terre sous le vent.

5. Ape, arum cortatum; taro, arum esculentum.

Maui chercha alors un moyen de s'emparer du Soleil. Il imagina un piége composé de taura, de mati, de roa, de nape, de ieie [1], et il y ajouta un cheveu de Hinahina-toto-io. Au chant du coq, Maui disposa son piége au bord de l'orifice (par où le Soleil sort de terre) : aux premières lueurs du crépuscule, quand on commence à pouvoir distinguer une mouche qui vole, les rayons du Soleil s'engagèrent dans le piége, et, au jour, son cou y fut pris. Les différents liens furent bientôt brisés, seul le cheveu de Hinahina-toto-io arrêta le Soleil et résista à tous ses efforts; en vain par cent fois il s'élança vers le ciel, en vain par cent fois il se précipita dans les profondeurs d'où il venait, il ne réussit qu'à se rompre le cou. Alors Maui triomphant apparut et lui dit : « C'est moi le grand Maui-titii-ataraa. » Le Soleil l'implora humblement et lui dit : « O Maui ! délivre-moi ! — Je ne te délivrerai pas, je te retiens pour le mal que tu as causé à ma mère en la forçant à manger son ape cru. Si tu avais marché comme il convient, je te délivrerais. » Le Soleil lui répondit : « Si je meurs, le monde ne s'en trouvera pas mieux; il n'y aura plus de lumière, tout restera dans l'obscurité, et la nourriture de ta mère n'en sera pas plus cuite. » Maui lui dit : « Si je te délivre, ne me tromperas-tu pas? » Le Soleil lui répondit : « Non, je ne te tromperai pas. — Le four de ma mère aura-t-il le temps d'être chauffé? — Oui, le four de ta mère sera chauffé, et même jusqu'à trois fois par jour. » Maui lui dit alors : « Tu es libre; » et le détacha. Depuis, le Soleil parcourut majestueusement sa carrière sur Toa-reva, et on put préparer le peretia, cueillir les fruits, leur enlever l'écorce et même se surcharger de nourriture avant que le Soleil ne descendit dans la mer.

## CHANTS DES ARIOÏ.

(On sait que la société des Arioï, à l'époque de la découverte de Tahiti, s'est montrée sous un jour qui lui est peu favorable. Livrée aux désordres les plus effrénés, elle se faisait un honneur de pratiquer l'infanticide. Le morceau suivant, qui se compose évidemment de fragments anciens très-incomplets, ne pourrait-il pas faire supposer que cette société avait été formée en partie sous une inspiration primitivement morale et qui depuis a dû se perdre; certes les dieux Tahitiens, encore moins que ceux de la Grèce, ne peuvent être cités comme des modèles à suivre, cependant leur invocation solennelle, par cela seul qu'elle s'adressait à des êtres réputés supérieurs à l'homme, prend un caractère religieux dont l'influence morale semble incontestable; il est impossible aussi de ne pas reconnaître dans le passage relatif à la Lune, une inspiration remarquable due à un sentiment de reconnaissance pour la divinité. Nous n'insisterons pas ici sur la singulière ressemblance qu'offre ce mot *arioï* avec l'ethnique sanscrit *Aryas*, *Arihs*, avec l'égyptien *Œris*, le vieux latin *herus*, le grec *aristoï*, etc., qui tous, dans l'origine, ont été des qualificatifs de races ou de castes privilégiées.)

.... Vêtus de feuilles de miro, ils allaient auprès des enfants des Raatira (chefs); puis, jouant du vivo [1] et faisant claquer leurs doigts, ils chantaient ainsi :

« Veillez, veillez, ô Dieux ! Veille, ô Taaroa !... mais que le Dieu des maléfices dorme la nuit ! Qu'il dorme le jour ! Du Levant et du Couchant nous arrivons vers toi. Lève-toi ! ce sont les Dieux qui t'éveillent, lève-toi, ô lève-toi, ô Déesse ! lève-toi, ô Roi ! Voici l'étoile Feinui qui brille dans le ciel ! voici les insectes qui chantent dans l'herbe. Lève-toi ! tes amis, tes compagnons t'appellent....

« La Lune brille dans le ciel; elle répand sa lumière sur la terre comme une torche placée par les Dieux pour éclairer la couche nuptiale; la Lune brille dans le ciel, elle répand sa lumière sur la terre comme une torche placée par les Dieux pour éclairer le festin; la Lune brille dans le ciel.... Un diadème au front, elle nous offre un abri dans la maison des Dieux, dans la maison des Dieux.... »

## TRADITION DILUVIENNE.

Deux hommes étaient allés au large pêcher à la ligne : Roo était le nom de l'un, Teahoroa celui de l'autre. Ils jetèrent leur hameçon dans la mer, et l'hameçon se prit dans les cheveux du dieu Ruahatou. Ils se dirent alors : « Un poisson ! » et ils tirèrent la ligne; mais ils virent apparaître un être à face humaine, accroché par les cheveux. A l'aspect du dieu, ils bondirent à l'autre bord de la pirogue et restèrent comme morts de frayeur. Ruahatou leur demanda : « Qu'est ceci? » Les deux pêcheurs répondirent : « Nous sommes venus ici pour pêcher du poisson et nous ne savions pas que tu te prendrais à notre hameçon. » Le dieu leur dit alors : « Dégagez mes cheveux; » et ils les dégagèrent. Puis Ruahatou leur demanda : « Quels sont vos noms? » Ils répondirent : « Roo et Teahoroa. » Ruahatou leur dit ensuite : « Retournez au rivage, et dites aux hommes que la terre sera couverte par la mer et que tout le monde périra. Vous, demain matin, rendez-vous sur l'îlot nommé *Toa Marama:* ce sera un lieu de salut pour vous et pour vos enfants. »

Ruahatou fit monter la mer au-dessus des terres. Toutes furent couvertes, et tous les hommes périrent excepté Roo, Teahoroa et leurs familles.

On pourrait encore extraire des manuscrits de Maré un certain nombre de fragments d'hymnes guerriers ou de chants nautiques, se rapportant évidemment aux migrations antiques des ancêtres de la race tahitienne. Mais écrits dans une langue archaïque, dont Maré lui-même, son dernier interprète, était loin de posséder la complète intelligence, ces fragments ne pourraient être traduits sans être accompagnés de commentaires étendus et d'hypothèses tout à fait en dehors du cadre de ce re-

1. Maré fait ici l'énumération des principales espèces de cordes indigènes.

1. Flûte indigène dont on joue avec le nez.

cueil. Il nous suffit d'avoir indiqué, par les morceaux qui précèdent, quel genre d'intérêt s'attache à ces traditions polynésiennes et quels étranges rapprochements la science ethnologique pourrait en déduire

En regard de ces véritables débris de la poésie primitive, et comme complément au portrait de Maré, nous croyons devoir placer un modeste échantillon de la poésie moderne de Tahiti. Il est dû à ce même Maré, homme remarquable au plus haut degré par la réunion en sa personne des contrastes les plus opposés : chrétien fervent et non moins fervent collecteur des traditions païennes de sa terre natale ; partisan convaincu des principes anglais en religion et partisan non moins dévoué des principes français en politique ; sain de tête et de cœur jusqu'à son dernier jour, mais torturé depuis longues années par l'éléphantiasis, qui lui rongeait les membres inférieurs.

Portrait en pied du Tahitien Maré. — Dessin d'après nature à Tahiti, par M. Ch. Giraud.

« MARÉ A L'AMIRAL BRUAT MALADE.

« Voici la pensée qu'a fait naître en moi la maladie du gouverneur Bruat; grande est ma peine et grand mon chagrin à cause de mon attachement; et je me dis que si le gouverneur venait à être tout à fait mal[1] et s'il nous arrivait un nouveau gouverneur, ce nouveau gouverneur agirait-il bien à mon égard comme Bruat a bien agi envers moi et envers toute ma famille? et voici ce que je pense lorsque je me recueille en dedans de moi : je prie avec force qu'il plaise à Dieu de le protéger, parce que l'homme qui a sa vie entre les mains de Dieu vivra. »

L. GAUSSIN.

1. Maré, par délicatesse, évite d'employer le mot qui exprimerait ce qu'il appréhende.

Costumes de Bakou. — Dessin de Moynet.

# VOYAGE A LA MER CASPIENNE ET A LA MER NOIRE[1].

## II

## DE BAKOU A TIFLIS.

1858

(INÉDIT. — TEXTE ET DESSINS DE M. MOYNET.)

Schamaki. — Une soirée chez Mahmoud-bey. — Les bayadères. — La chasse au faucon.

Après avoir vu ce que la singulière ville de Bakou offre de plus remarquable, les Guèbres, les feux de terre et de mer, le palais du Khan, la porte aux Loups, la mosquée de Fatma, il fallut songer au départ.

Nous avions cent vingt verstes à faire pour atteindre Schamaki, l'ancienne capitale du Chirvan. La route que nous devions suivre était bonne, nous disait-on, ayant été faite il y a peu d'années : ce ne fut pas sans plaisir que nous reçûmes cette nouvelle, fatigués que nous étions des affreux chemins, quelquefois à peine tracés, que nous parcourions depuis si longtemps.

Nous fîmes nos préparatifs pour arriver à Schamaki dans la journée, et notre éternel galop recommença. Nous eûmes bientôt quitté les steppes dont l'aspect monotone n'avait plus d'attrait pour nous, et, fidèles à notre programme d'artistes qui nous commandait de chercher avant tout le pittoresque, nous laissâmes de côté la route d'Elisabethpol pour prendre celle des montagnes, par Scha-

1. Suite du *Voyage à la mer Caspienne*. — Voy. p. 113.

maki, Axous, Nouka et les postes russes, rasant d'aussi près que possible la ligne Lesghienne. Une heure après notre départ, nous étions engagés dans les montagnes.

Le paysage conserva d'abord cette monotonie, cette tristesse, qui est le caractère constant de tout le littoral de la mer Caspienne [1]. Pas de végétation, pas d'oiseaux, rien qui rappelle la vie. Nous apercevions de temps en temps quelques puits de naphte en exploitation [2]. On sent que ce sol, sous lequel le feu travaille incessamment et où il suffit de creuser un trou de peu de profondeur pour avoir un bec de gaz naturel, présente peu de sécurité et que tous le fuient [3]. Bakou seul, à cause de ses puits enflammés qui lui servent en quelque sorte de soupapes de sûreté, peut espérer de rester à sa place, et encore y avons-nous vu toute une gigantesque construction ensevelie dans la mer jusqu'au sommet de ses tours, ce qui fait penser qu'on n'y jouit pas d'une parfaite quiétude. On montre, à près d'une verste de la côte, un bas-fond qui était habité autrefois et communiquait avec la terre par une chaussée dont on retrouve encore des traces. On prétend qu'un soulèvement volcanique a submergé cet isthme qui se prolongeait au loin dans la mer.

Mais ce fut bien autre chose à mesure que nous avançâmes. Partout le sol était crevassé, déchiré par les tremblements de terre. Les montagnes, qui se succédaient devant nos yeux, avaient un aspect désolé qui réalisait complétement l'idée qu'on se fait du chaos. S'il se rencontre, dans cette nature tourmentée, quelque échantillon égaré du règne animal, c'est le scorpion ou bien la phalange dont les piqûres sont mortelles. Une touffe verte vient-elle égayer le sol aride : approchez, et vous reconnaîtrez l'*absinthe pontique*, plante vénéneuse qui tuerait infailliblement les animaux qui viendraient la brouter.

1. Les bords de la mer Caspienne ont un aspect si désolé, si sauvage, sous un ciel chargé de nuages, à côté d'une mer orageuse, que les employés russes y languissent d'ennui et n'y peuvent séjourner plus de deux années. Des fièvres, dues à l'humidité du climat, aux émanations des marécages, rendent souvent leur exil encore plus douloureux. Les femmes, occupées dans leurs maisons des travaux du ménage, supportent plus patiemment cette vie morne et solitaire.

2. « Les sources de naphte sont au nombre de quatre-vingt-quatre, et s'étendent dans un rayon de sept verstes. Ces sources sont plus ou moins abondantes; quelques-unes donnent par jour quinze cents kilogrammes de naphte. Le naphte surnageant tous les jours, il suffit de le recueillir. Après quelques heures de repos, l'eau se sépare du naphte par des ouvertures qui lui livrent une issue. Les puits de naphte noir sont éparpillés de divers côtés; ceux de naphte blanc sont réunis dans une seule vallée; leur produit est beaucoup moins considérable que celui des autres. Ces puits, au nombre de quatorze, ne donnent que douze cents kilogrammes par mois.... Le prix du naphte blanc est beaucoup plus élevé que celui du naphte noir; il se vend quatre-vingts francs les quatre cents kilogrammes (c'est presque quatre fois la valeur du noir). » (Le comte de Suzannet, *Revue des Deux Mondes.*)

3. « Nous vîmes tout autour du monastère d'Atesch-Gah plusieurs fours à chaux. Les habitants apportent les pierres qu'ils veulent faire cuire et construisent une espèce de four dans lequel ils les déposent. Il suffit alors d'une étincelle pour allumer un feu d'une force telle que les pierres sont cuites dans un espace de six à huit heures; il faut trois jours pour cuire la chaux dans nos fours les mieux disposés. Nous fîmes boucher l'entrée d'un puits qui se trouve au milieu du jardin des Guèbres; après quelques instants, on y lança un brandon allumé qui produisit une explosion presque semblable à un coup de canon. » (Le comte de Suzannet, *Revue des Deux Mondes.*)

Aussi, aux stations de poste, a-t-on grand soin d'attacher les chevaux et de ne pas les laisser paître en liberté.

Nous avions hâte d'avancer; nous montions toujours; les montagnes et les vallées prenaient de plus imposantes proportions. Enfin, vers minuit, nous arrivâmes à Schamaki, où nous trouvâmes la « maison de couronne » prête à nous recevoir.

Le lendemain, nous nous mîmes à visiter Schamaki, où le plus souvent l'eau et la boue rendent la circulation très-difficile. Il faut s'y promener à cheval. La capitale du Chirvan se compose d'une ville haute et d'une ville basse. Celle-ci est enfoncée dans une profonde vallée; l'atmosphère y est humide et malsaine; la fièvre décime la population pendant trois mois de l'année. La partie haute, où résident les autorités russes, est exempte de ce fléau; mais, tous les jours, des secousses de tremblement de terre viennent ou démolir quelques maisons, ou faire une de ces crevasses qui engloutissent tout un quartier à la fois. En juin 1859, quelques mois seulement après notre visite, la ville entière a été détruite par un tremblement de terre, ce qui n'empêchera pas sans doute de la reconstruire, comme on l'a déjà fait vingt fois.

Schamaki remonte à une très-haute antiquité. Elle fut, dit-on, la capitale de la Médie et la résidence de Cyrus qui vainquit les Mèdes et, s'étant fait proclamer roi par les vaincus, fonda un des grands empires de l'ancien monde.

La population de Schamaki montait à cent mille âmes au commencement du siècle dernier. Aujourd'hui elle est de dix à quinze mille. Au dix-septième siècle, Pierre le Grand ravagea la ville. Nadis-Schah la ruina de fond en comble. En 1816, le dernier khan de Chirvan, frappé des malheurs de cette pauvre cité toujours détruite par la guerre, la peste ou les tremblements de terre, fit émigrer les habitants vers Fitag, située sur un rocher inaccessible, et Schamaki resta déserte jusqu'en 1819, époque à laquelle le général Yermoloff les fit rentrer. Le sinistre de juin 1859 est le dernier acte de cette longue et tragique histoire.

Nous descendîmes dans la ville basse pour visiter le bazar, qui occupe la rue principale. On y retrouve les mêmes produits qu'à Derbent et à Bakou, c'est-à-dire des armes, des harnais et des selles. Mais l'industrie principale de Schamaki est la fabrication des tapis et des étoffes de soie. Celles-ci peuvent rivaliser de bon goût avec nos soieries de France, et elles ont l'avantage d'être moins chères. Quant aux tapis, ce sont des copies de ceux de Perse, c'est-à-dire les plus beaux du monde; ils l'emportent de beaucoup sur ceux que livre à la consommation l'industrie française, tant pour la beauté des dessins que pour la richesse des couleurs et le bas prix [1]. Malheureusement les droits d'entrée dont les produits étrangers sont frappés en France nous réduisent à nous contenter de ces grossiers tissus, qui étalent leurs couleurs criardes à la devanture de nos magasins. Les armes de

1. Il va sans dire que nous excepteons de toute comparaison nos tapis des Gobelins, qui sont des œuvres d'art.

Schamaki sont renommées et se vendent beaucoup moins cher encore que la soie. On peut avoir un bon fusil simple pour trois ducats (36 fr.). Les sabres, les poignards, d'une trempe excellente, ont à peu près la même valeur [1].

Les mosquées, les monuments bâtis par le gouvernement russe ne présentent rien de remarquable, ni au point de vue de l'art, ni même à celui du bon goût.

Mais, ce que nous avions surtout le désir de connaître, c'étaient les mœurs des habitants de Schamaki, les particularités de leur vie intime. Nous en eûmes heureusement l'occasion. Un riche Tatar nous avait prévenus qu'il réunirait le soir, à notre intention plusieurs de ses amis, et qu'il aurait des musiciens et des bayadères. Mahmoud-bey (c'était le nom de notre amphitryon) dépassa de beaucoup ce que nous attendions de son obligeance. Grâce à lui, nous eûmes une soirée qui nous donna une idée exacte du luxe de l'Orient. Sa maison, située dans la ville basse, ressemblait à toutes les maisons persanes. Sauf les balcons et les escaliers en dehors, l'extérieur, assez simple, ne présentait rien de particulier. Mais à l'intérieur, c'était autre chose. Nous traversâmes d'abord un grand vestibule où se tenaient les domestiques de la maison et les noukers de quelques invités; nous y laissâmes nos bourkas et nos armes et nous entrâmes dans le salon. Il y avait nombreuse compagnie : des Persans, des Arméniens, des Tatars, le gouverneur russe et quelques officiers. Rien de plus original et de plus magnifique à la fois que la décoration de la pièce où nous étions. Le plafond, peint sur stuc, représentait un magnifique tapis persan où le blanc dominait; la corniche qui l'encadrait était sculptée en stalactites très-saillantes et profondément fouillées; on y reconnaissait le travail des ouvriers persans. Le fond de ce salon était en bois découpé en fines arabesques, comme une dentelle; des glaces remplissaient les parties à jour. Au milieu, se trouvait une grande porte, également en bois sculpté, mais dont les glaces sans tain étaient transparentes.

Tout autour de cette pièce, dont les murs étaient en stuc et ornés d'arabesques coloriées et dorées, il y avait, pour tous meubles, un grand nombre de coussins de différentes formes, tous en soie brodée d'or, d'argent et de fleurs de toutes couleurs, mais dont les tons brillants étaient adoucis par une enveloppe de tulle. De grands tapis couvraient le parquet.

Nous nous assîmes, comme les autres convives, sur le tapis; les coussins, moelleux et résistants, nous servaient d'appuis. On apporta le narguilhé. En face de nous, assis au pied de cette admirable découpure en bois dont j'ai parlé, se trouvaient les musiciens. Ils étaient au nombre de cinq. Leurs instruments étaient la zourna, espèce de flûte; une petite mandoline en ébène et en ivoire, extrêmement allongée, dont les cordes sont en cuivre et dont on joue avec une plume; une tchianouzy, instrument presque sphérique, avec un grand manche dont l'extrémité inférieure est en fer et sert de point d'appui; on en joue avec un archet, comme du violoncelle, avec cette différence que l'instrument se meut sans cesse et vient trouver l'archet qui reste presque immobile; un tambour supporté par trois pieds en fer et dont les baguettes sont courbes; enfin, un tambour de basque.

A côté des musiciens, et accroupies contre la cloison, se tenaient les trois bayadères. Je reconnus bientôt que l'une d'elles était un jeune garçon, doué d'une assez jolie figure pour faire d'abord illusion et ne pas déplaire, une fois son sexe reconnu, dans son rôle de bayadère. La seconde, ni belle, ni laide, n'avait rien qui attirât l'attention. La troisième était la fameuse Nyssa, dont la réputation est répandue dans tout le Caucase; ce qui reste aujourd'hui de cette célèbre beauté est savamment entretenu et rehaussé au moyen de peintures, selon l'usage de toutes les femmes de l'Orient (voy. p. 312).

La musique se fit bientôt entendre. Le concert fut d'abord plus bruyant qu'harmonieux. Peu à peu, on put distinguer une mélodie régulière; les bayadères se levèrent, et la danse commença. C'est une sorte de marche cadencée, où les bras ont plus à faire que les jambes; les pieds ne quittent pas la terre. Cependant cette danse ne manque pas de mouvement, surtout lorsque, après quelque temps, l'assemblée, commençant à se passionner, se met à marquer la mesure en battant régulièrement des mains. Alors la danseuse semble s'émouvoir et parcourt l'appartement, en s'arrêtant devant quelques-uns des spectateurs. La mesure se précipite; les battements de mains redoublent d'énergie; la musique fait un vacarme épouvantable, et la bayadère, dont les mouvements se sont accélérés en même temps que la cadence, tombe épuisée de fatigue, à l'admiration générale des spectateurs.

Tout cela est sans doute un peu sauvage, mais non absolument dépourvu de charme, et l'on s'étonne d'avoir pris tant d'intérêt à une danse qui commence d'une façon si monotone.

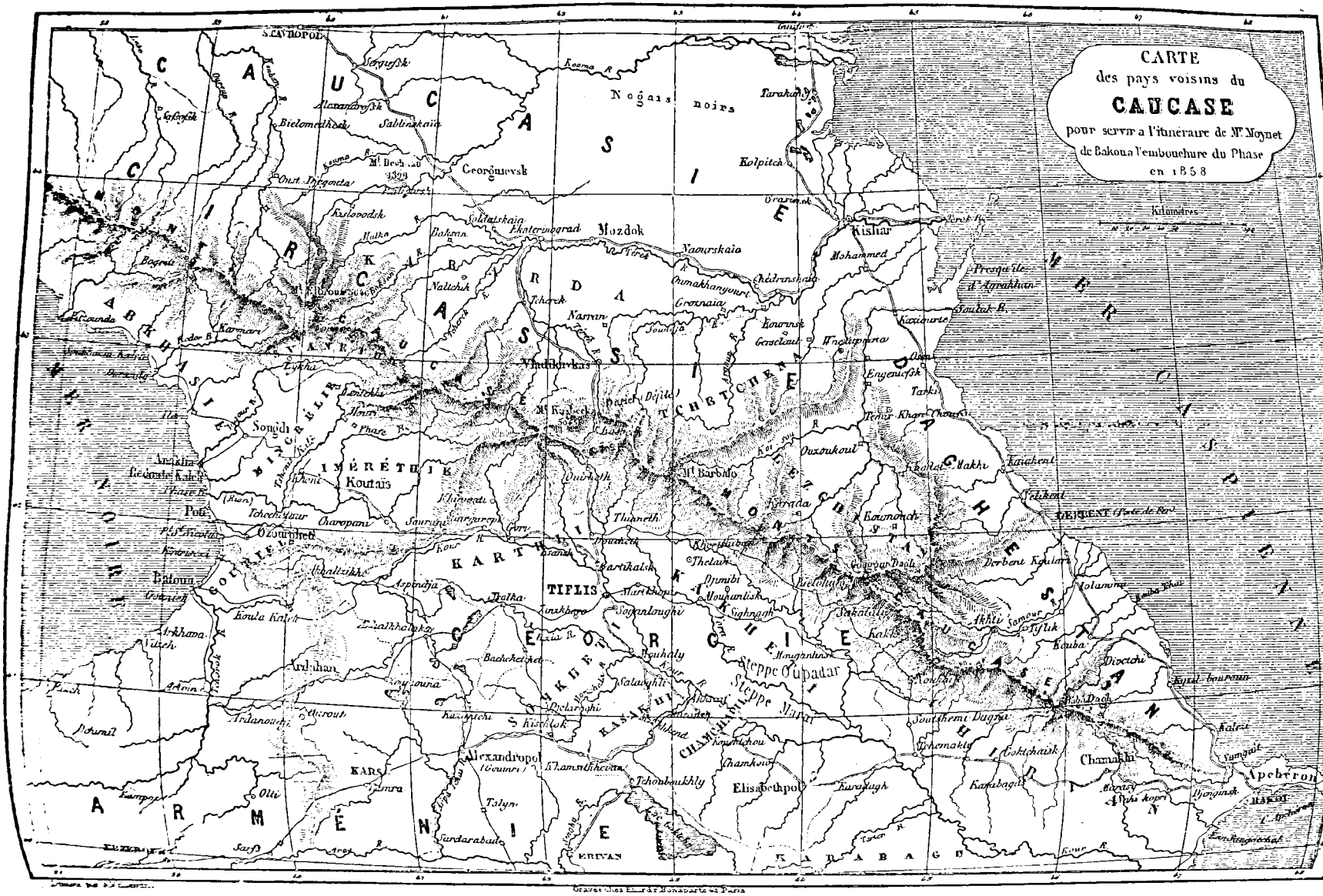
Après nous avoir fait entendre plusieurs chants tatars et persans, on servit le souper composé de mets moitié persans, moitié européens, et l'on termina la soirée en fumant et en prenant le thé.

Aucune femme n'avait assisté à ces divertissements, du moins ostensiblement, mais on nous assura que derrière la cloison dont nous avions admiré les charmantes découpures, se tenaient les femmes du maître de la maison avec leurs amies, avides de voir les étrangers français, ce qui, en effet, devait être une rareté pour ces dames. Quant à nous, cette singulière soirée, si vivement empreinte du caractère oriental, ne sortira jamais de notre mémoire.

Comme nous devions poursuivre notre voyage le lendemain et que la route de Schamaki à Tourmauchaia était facile, nous projetâmes de la suivre en chassant, et en chassant au faucon. C'était déjà un avant-goût des mœurs du moyen âge, que nous allions retrouver dans toute leur poésie sauvage en Mingrélie.

Deux fauconniers vinrent se mettre à nos ordres de

1. Schamaki a des relations commerciales avec la Perse, malgré la surveillance de la Russie. On dit que les employés russes préposés aux douanes, payés d'une manière insuffisante par leur gouvernement, accordent des facilités aux contrebandiers, qui achètent leur connivence.

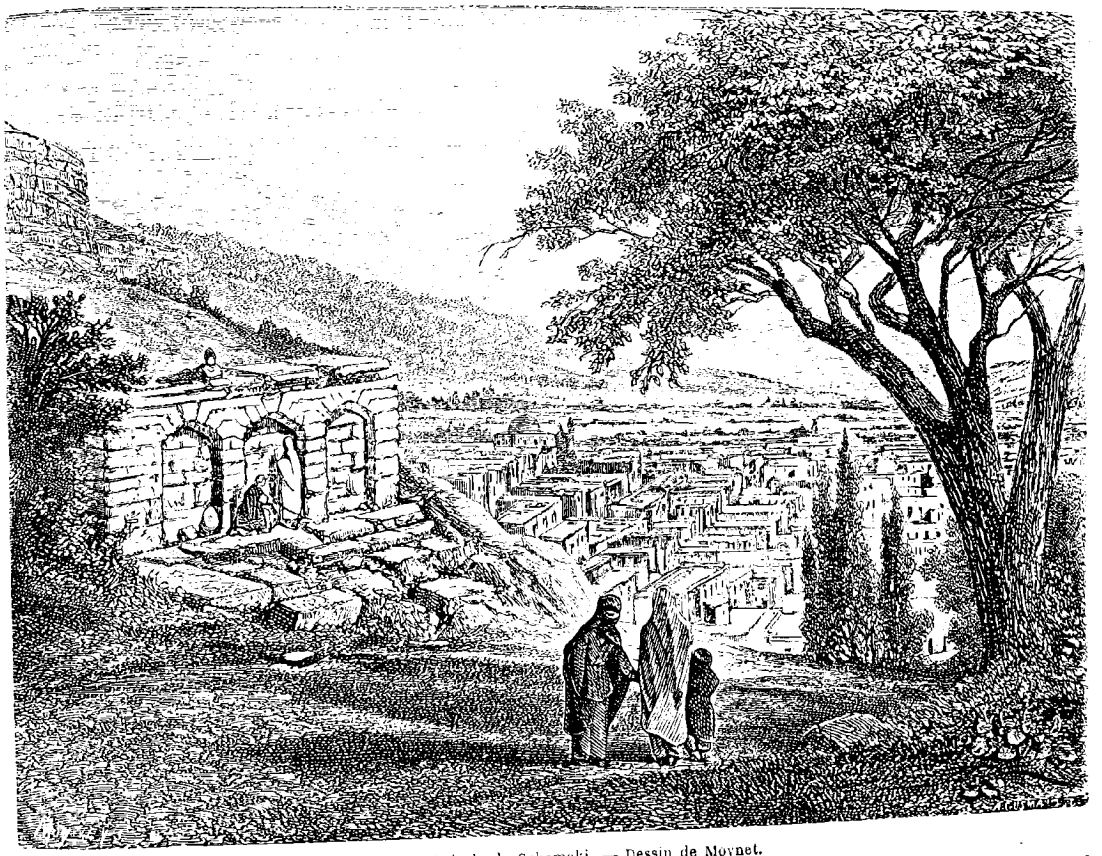



Gravé chez Ernest Monaporte et Paris

bon matin, ainsi que les noukers avec leurs chiens. Nous montâmes à cheval et nous partîmes. La campagne commençait à se montrer moins dévastée que de Bakou à Schamaki; de grands arbres apparaissaient de place en place, et on voyait dans le lointain apparaître des forêts. Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions chasser; quelques Tatars nous y avaient devancés avec des chiens.

Je m'étais approché des faucons pour examiner leur costume de chasse, qui était plein de fantaisie. Sur le capuchon en cuir qui recouvrait leur tête, était fixée une petite tige en métal qui retenait quelques plumes de différentes couleurs, tandis que des houppes de soie descendaient le long de cette coiffure de la façon la plus coquette. J'avais, depuis Astrakan, admiré plus d'une fois la manière pittoresque dont chaque chasseur se plaît à orner son faucon favori; mais plus nous avancions vers la Géorgie, plus ces petits détails devenaient élégants. Il en était de même des ornements que portaient les chevaux. C'est qu'au farouche Tatar du Daghestan, au Lesghien du versant méridional du Caucase se mêlaient déjà le Persan, l'ancien possesseur du pays, le commerçant arménien, et enfin le Géorgien grand seigneur dont le beau profil nous surprenait à chaque instant.

Rien de plus intéressant que la chasse au faucon. Dès que l'oiseau se sent débarrassé de son capuchon, il part comme un trait et fond sur sa proie. D'un seul coup



Vue générale de Schamaki. — Dessin de Moynet.

d'œil il a embrassé le steppe et reconnu l'ennemi dont il doit se saisir. Aucun danger ne l'arrête. Il fond sur une troupe d'oies sauvages ou d'outardes, s'attache à celle qu'il a choisie, malgré les cris et les coups de bec de toute la troupe, et se faisant un rempart des ailes mêmes de sa victime, attend que son maître vienne à son secours. Celui-ci, en effet, arrive au galop, en frappant sur un petit tambour attaché à sa selle, met en fuite les oies, et délivre le faucon auquel il donne immédiatement la cervelle du gibier qu'il a tué. C'est la part de l'oiseau, qui ne lâcherait pas prise s'il ne l'obtenait.

Nous fîmes une razzia de faisans, grâce à l'intrépidité et à l'adresse de nos faucons : je regrettais de ne leur donner pour récompense de leurs exploits et du plaisir qu'ils nous avaient procuré, que quelques morceaux de viande crue.

Après avoir tué aussi quelques lièvres, nous quittâmes nos chasseurs et reprîmes notre chemin, abondamment pourvus de provisions. Nous n'avions pas à craindre la famine jusqu'à Noukha. Il est positif qu'un voyageur inexpérimenté qui n'aurait pas recours aux ressources de la chasse, courrait risque de souffrir de la faim. La plupart des maisons de couronne et des stations n'ont pour tout approvisionnement que de l'eau et du feu. Je veux parler d'un voyageur européen, qui est habitué à se nourrir et qui regarde un morceau de pain comme un objet de première nécessité. Il n'en est pas de même du Russe ou de l'indigène, qui sont d'une sobriété telle que, dans les plus

longs voyages, leur seule préoccupation sérieuse est d'avoir du thé; le reste vient quand il plaît à Dieu, et n'est considéré que comme du superflu.

Nous commencions à descendre. Nous avions à notre droite des vallées immenses et une grande chaîne dont les sommets étaient couverts de neige et dont les nuages nous voilaient la base. A gauche, nous apercevions des lointains immenses, dont il était impossible de distinguer les détails à cause de la hauteur où nous nous trouvions. Après une heure de course, le chemin fit un coude, et nous nous mîmes à descendre plus rapidement. Nous étions sur une rampe à pic, où la route, pour être praticable, allait en serpentant jusqu'à la base de la montagne. C'était à donner le vertige. Après avoir fait encore une course d'une demi-heure au galop, nous nous retournâmes pour mesurer de l'œil l'espace parcouru, et nous ne pûmes nous empêcher d'être pénétrés d'admiration pour le tour d'adresse que nous venions de faire sans nous rompre le cou. Il est vrai que notre tarantasse était allé une fois se coucher dans un fossé, mais ce n'était qu'un détail sans importance, puisqu'il n'en était résulté aucun mal. Le danger auquel on échappe passe si vite!

Nous étions à la Nouvelle-Schamaki, située sur le versant opposé de la montagne que nous avions dû franchir en quittant la capitale du Chirvan. Rien de curieux dans cette ville, composée de quelques cabanes éparses au milieu des vergers, si ce n'est sa jolie situation. Les environs où l'on dit que la culture du mûrier pourrait réussir et même prendre de l'importance, sont stériles et insalubres. Sur la seule place de la ville, nous vîmes un boucher tatar assis à côté d'un tronc d'arbre dont il avait fait son étal. A chacune des branches il avait suspendu des morceaux de mouton qui sollicitaient des acheteurs. Autour de l'établissement, assis en cercle, une vingtaine de chiens attendaient patiemment les os dont le marchand ou la pratique voudraient bien les gratifier. Il eût fallu là le pinceau de Decamp.

Aussitôt les chevaux attelés, nous partîmes à travers le plus beau paysage du monde, et, suivis de notre escorte, nous arrivâmes à Noukha.

Noukha. — Les Lesghiens. — Mœurs des peuplades du Caucase. — La reconnaissance d'un vieux montagnard. — Traits d'héroïsme. — Arrivée à Tiflis.

Noukha, une des plus charmantes villes, ou plutôt le plus charmant village que j'aie vu de ma vie! Il est situé sous une forêt d'arbres gigantesques, ce qui fait que pendant la chaleur de l'été, — et elle est grande au Caucase[1], — on y jouit d'une température toujours fraîche. La principale rue sert de lit à une petite rivière, si l'on peut appeler ainsi les 15 ou 20 centimètres d'eau vive qui descendent de la montagne. Les autres rues sont aussi traversées par des ruisseaux qui arrosent les jardins.

Il n'y a qu'un inconvénient à Noukha, si séduisante d'ailleurs : c'est que les Lesghiens y font de fréquentes invasions, ce qui oblige à se promener avec le kangiar et les pistolets à la ceinture. Chaque maison est crénelée comme une forteresse; on y a toujours des chevaux sellés. Tous les soirs, les troupes de la forteresse sont sur pied, prêtes à tout événement. Le premier soin qu'on prit à notre arrivée fut de mettre une sentinelle devant notre maison, de peur que nous ne fussions enlevés pendant la nuit.

A notre première visite au bazar, qui est à ciel ouvert, comme la forteresse, nous vîmes des Lesghiens ennemis qui venaient vendre des draps indigènes, les seuls qui résistent aux arbres épineux du pays; d'autres vendent des armes, des cocons et de la soie filée. La Russie tolère ce commerce, en vue d'amener un rapprochement entre les Lesghiens et les Russes. L'industrie de la soie est la plus répandue sur le versant méridional du Caucase. Noukha possède une fabrique de tissus, une des plus importantes de la contrée. Un grand nombre d'ouvriers sont employés à la broderie des draps, des chaussures, des selles. Ce sont eux qui brodent une partie de ces magnifiques selles qu'on trouve dans tous les bazars d'Orient.

Nous avions reçu un excellent accueil du prince Tarkanoff qui depuis longtemps fait, pour le compte de la Russie, la guerre aux Lesghiens et commande le poste militaire de Noukha. Nous retournâmes, après notre visite du bazar, à l'habitation du prince. La nuit arrivait. Nous fûmes étonnés de trouver une quarantaine de soldats russes, tout équipés, dans la cour. Le prince nous expliqua que cette mesure de prudence, nécessaire en tout temps, était cette fois d'autant plus indispensable qu'on s'attendait cette nuit même à une attaque dirigée sur la fabrique de soie. Nous avions une excellente occasion de nous renseigner exactement sur ces montagnards, ennemis irréconciliables de la Russie : nous en profitâmes. En prenant le thé avec le prince et ses officiers, nous fîmes tomber la conversation sur les guerres du Caucase, sur les mœurs, les coutumes des terribles Lesghiens.

1. C'est vers le milieu de juin que commencent les chaleurs les plus intenses, pour continuer jusqu'aux premiers jours de septembre. Le thermomètre s'élève alors jusqu'à 40 ou 45 degrés de chaleur, et quelquefois même au delà. Les pluies deviennent une exception des plus rares, et quinze jours de soleil suffisent le plus souvent pour dessécher et brûler la brillante végétation de fleurs printanières qui a succédé aux neiges de l'hiver. Pendant ces trois mois de haute température, les steppes présentent un aspect des plus extraordinaires : la couche atmosphérique, en contact avec le sol, s'échauffe tellement sous les rayons du soleil, qu'on y observe le même phénomène que dans l'air ambiant d'un grand foyer; les effets du mirage se développent partout à l'horizon. On ne voit plus que d'immenses plaines desséchées, aux teintes grises et jaunâtres; nulle part aucune trace de vie; le silence est absolu. Ces chaleurs causent des souffrances insupportables aux voyageurs. Les animaux eux-mêmes subissent leur influence. Pendant la plus grande partie du jour, on voit partout les chevaux, moutons et bœufs, la tête entre les jambes, serrés les uns contre les autres, dans un véritable état de torpeur, et cherchant à se procurer mutuellement un abri contre l'ardeur du soleil. (Voir l'intéressant ouvrage de M. Hommaire de Hell sur *les Steppes de la mer Caspienne.*)

En ces temps de grande chaleur, les serpents sont tellement abondants dans les steppes, surtout dans ceux du Moghan, sur la route d'Élisabethpol, que pour empêcher les chameaux et les chevaux d'en être mordus, on prend la précaution d'entourer leurs jambes de cuir.

Les Lesghiens du Chirvan sont le même peuple que les Tatars dans le Daghestan. Quelle est leur origine? S'il faut en croire les conjectures des savants, ils seraient, comme les autres peuplades du Caucase, les héritiers de l'arrière-garde d'Attila, abrités depuis quinze cents ans dans les refuges inaccessibles de la montagne. Ils ont résisté pendant des siècles aux Turcs et aux Persans. Ils tiennent encore en échec la puissance moscovite, qui, dans le Caucase, a trois ennemis à combattre, le climat, la montagne et le Tchetchen.

Le climat, en effet, dont nous avons nous-mêmes senti la rigueur, est un obstacle à la continuité de la guerre et une protection pour les tribus caucasiennes. Aux grandes chaleurs succèdent les froids les plus vifs. Pendant l'hiver, il s'élève tout à coup des ouragans (appelés chasse-neiges ou métels) qui soulèvent des tourbillons de neige, interceptent complétement la vue, et font tournoyer sur eux-mêmes les hommes et les animaux, sans qu'ils puissent avancer d'un pas. Ces tourmentes se prolongent quelquefois des huit ou quinze jours. On dit que des troupeaux de chevaux et de moutons ont été ainsi entraînés, poussés sur les plages du littoral de la mer Caspienne et noyés dans la mer. Un journal russe affirmait qu'en 1827, les Kirguises avaient ainsi perdu, par suite d'un violent chasse-neiges, plusieurs milliers de chevaux, de bêtes à cornes, de brebis et de chameaux.

On conçoit que les hauteurs et les gorges du Caucase soient aussi pour les tribus indépendantes un secours qui leur permet de prolonger la lutte. Je me rappelle une relation russe où Schamyl, causant avec un parlementaire, envoyé du tsar, s'exprime ainsi : « Je ne dois pas me comparer, je le sais, à de grands souverains : je ne suis que Schamyl, un Tatare; mais mes boues, mes forêts et mes défilés me rendent plus puissant que bien des monarques. Si je le pouvais, j'enduirais d'huile sainte chaque arbre de mes forêts, et mêlerais de miel odorant les boues de mes chemins, tant j'en fais cas. Ces arbres et ces chemins font ma force. » Un jour il dut lui-même son salut aux flancs de ses montagnes. Toutes les issues étaient gardées par les Russes; il semblait qu'on dût le prendre dans la caverne où il s'était réfugié avec quelques-uns des siens. Mais cette caverne avait une ouverture sur le fleuve Koysou : avec quelques planches, les réfugiés firent à la hâte un radeau, le lancèrent sur le fleuve qui coulait au-dessous d'eux, sautèrent dessus et échappèrent ainsi à leurs ennemis (voy. p. 119).

Aussi les Russes s'efforcent-ils d'occuper le territoire des Caucasiens et de les refouler dans un cercle toujours plus étroit. Quand ils ont fait un pas en avant, quand ils se sont emparés d'un *aoul* (village), ils le brûlent, et si la situation est avantageuse, ils y établissent un fort. Cette ligne de forteresses va toujours s'allongeant, et des détachements la parcourent sans cesse. Néanmoins les Tchetchens[1] la franchissent journellement, descendent au galop dans la plaine, enlèvent quelques bestiaux, égorgent un ennemi sans défiance, et rentrent dans leurs retraites avant qu'on ait eu le temps de prendre les armes. Les Cosaques eux-mêmes sont souvent tués et pillés par eux; ils n'osent s'éloigner de leurs villages fortifiés. Le laboureur mène sa charrue, la carabine sur l'épaule. « Les amis de nos ennemis sont nos ennemis, » telle est la maxime des Lesghiens.

En 1854, les montagnards fondirent à l'improviste sur le château du prince David Tchavtchavadzé, le pillèrent, y mirent le feu et emmenèrent prisonniers les habitants du château, vingt et une personnes : parmi elles se trouvaient la princesse Anne Tchavtchavadzé, et sa sœur la princesse Varvara Orbéliani, petites-filles de Georges XIII, dernier souverain de la Géorgie, et dames d'honneur de l'impératrice. Les cinq enfants de la princesse Anne, malgré leur jeune âge, étaient au nombre des captifs. Il fallut faire un trajet de trois jours, tantôt à pied, tantôt à cheval, par des chemins affreux, au milieu des rochers et des broussailles, quelquefois dans le désordre d'une retraite ou d'une fuite au galop sous la fusillade des postes russes : la fille de la princesse y périt. Les prisonnières restèrent huit mois au pouvoir de Schamyl et furent enfin échangées, après de longues négociations, contre le fils de l'iman, qui était lui-même prisonnier des Russes.

J'ai été témoin des précautions qu'il est nécessaire de prendre contre ces hardis coups de main. Le prince Tarkanoff a un fils d'une douzaine d'années qui est constamment gardé à vue. On sait qu'au moindre relâchement de surveillance, les montagnards ne manqueraient pas de s'en emparer pour obtenir du prince une bonne rançon. Le jeune homme, d'ailleurs, s'exerce tous les jours au maniement des armes, et, malgré son âge, il est déjà en état de ne pas se laisser prendre facilement.

Quand les Lesghiens sont poursuivis et qu'ils ne peuvent pas emmener leurs prisonniers, ou bien quand ils n'ont pas l'espoir d'obtenir d'eux une rançon, ils les tuent, plutôt que de les abandonner. Ils ne leur coupent pas la tête, comme on le fait encore dans le Daghestan, mais ils emportent la main droite et en ornent la façade de leurs maisons (voy. p. 313). Ils ont soin d'embaumer les membres qu'ils veulent ainsi conserver. Les plus fervents vont les clouer à l'intérieur des mosquées.

La vengeance s'exerce chez les Lesghiens avec la même fixité de résolution, avec la même perfidie qu'en Corse. Rien n'est plus redoutable qu'un *abreck*, c'est-à-dire un montagnard qui a fait le serment de tuer un certain nombre d'ennemis qu'il fixe lui-même. M. Charles Reboul, qui a accompagné en volontaire le prince Bariatinski dans une expédition contre les montagnards du Caucase, s'exprime ainsi à cet égard : « Dès qu'un abreck a prononcé son terrible serment, il ne s'appartient pour ainsi dire plus; il est tout entier au but qu'il s'est proposé d'atteindre. Muni des provisions nécessaires à son

1. Les Tchetchens et les Lesghiens sont les Caucasiens de l'est, occupant la chaîne du Caucase du côté de la mer Caspienne. Ceux de l'ouest, à partir du défilé de Dariel jusqu'à la mer Noire, sont les Tcherkesses, en comprenant sous ce nom les Kabardiens, les Abschases et les Adighés.

Une soirée chez un riche Tatar, à Schamaki (voy. p. 307). — Dessin de Beaucé d'après Meynet.

existence pendant plusieurs jours, il va se poster sur un lieu de passage ou auprès de quelque forteresse. Là, blotti dans un buisson, invisible à tous les regards, il attend, comme un chasseur à l'affût, que le gibier humain s'offre à portée de son arme; son coup de feu lâché, il s'esquive furtivement, à moins que les circonstances ne lui permettent de dépouiller sa victime. L'abreck ne revient chez lui que pour renouveler ses provisions, et cette existence continue jusqu'au jour où son vœu est entièrement accompli. La prudence des Russes déjoue bien quelquefois ses projets; mais pour un abreck tué, combien de victimes de ce fanatisme ne compte-t-on pas!... Le Tchetchen tue pour voler avant tout; toutefois, si c'est un chrétien que sa balle a frappé, il espère que cet acte méritoire lui sera compté après sa mort. »

On ne peut lire de tels récits sans se représenter le Tchetchen comme un brigand, comme un barbare dépouillé de tout sentiment humain, dont l'extermination ne doit inspirer aucun scrupule, aucun regret. On se tromperait cependant, si l'on portait un tel jugement sur les peuples du Caucase. Après avoir montré la haine et la cruauté de ces cœurs sauvages, il est juste d'y constater aussi certaines qualités chevaleresques, héroïques même, pleines de grandeur et de poésie. L'amour de la patrie, de leurs steppes et de leurs mon-

Porte d'une maison lesghienne (voy. p. 311, col. 2, ligne 41). — Dessin de Moynet.

tagnes est profondément enraciné dans ces âmes que la civilisation n'a pas encore amollies. On raconte l'histoire d'un jeune montagnard qui avait été enlevé dans son enfance par les Russes, et qui servait dans l'armée du tzar[1]. Son intelligence et sa fidélité lui avaient valu les épaulettes d'officier. Il est un jour chargé d'une mission dans le Caucase. Il part, il revoit le Térek[2], le fleuve aimé des Tchetchens, et l'amour de son pays, qui n'était qu'endormi dans son cœur, se réveille tout à coup. Il n'a pas la force de quitter les steppes où ses pères ont vécu et où il respire l'air vivifiant de la liberté. Tous les charmes de la civilisation, l'honneur militaire n'y peuvent rien. Il écrit au tzar que la voix du fleuve l'a appelé et que ses pieds sont liés au sol natal.

Les Tchetchens ne sont pas étrangers au sentiment de l'amitié. Il arrive même que deux hommes appartenant à des peuplades ennemies, pris d'une admiration réciproque pour le courage qu'ils ont déployé sous les yeux l'un de l'autre, se jurent fidélité. L'un d'eux s'en va passer plusieurs jours sous le toit de son *kounak* (ami), et l'on assure qu'il n'y a jamais eu d'exemple de trahison. Il arrive même, dit-on, que des officiers russes ont fait

1. Voy., dans la *Revue des Deux-Mondes* (1853), un bel article de M. Saint-René-Taillandier sur la *Guerre du Caucase*.

2. Nous avons dit que le Térek prend sa source au pied du Kasbek, arrose le pays des Tchetchens, et se jette par plusieurs bras dans la mer Caspienne.

preuve de tant de bravoure, de tant d'intrépidité aux yeux de leurs ennemis, que ceux-ci conçoivent pour eux une sorte de respect superstitieux, les laissent se promener librement dans le pays et même pénétrer dans leurs villages.

Un voyageur, M. Wagner, rapporte, à propos des sentiments moraux qu'il a constatés chez les barbares caucasiens, un trait qui mérite d'être cité : Dans un engagement des Russes et des Tchetchens, un vieux montagnard avait été blessé et était resté sur le champ de bataille. Un chirurgien de l'armée russe le recueillit chez lui, le soigna et le guérit. Le prisonnier était si vieux, paraissait si faible, qu'on ne redoutait guère son évasion et qu'on ne jugeait pas nécessaire de le priver de sa liberté. Un jour qu'il semblait prier au bord d'un fleuve, il se jeta à l'eau et disparut. Cinq ans après cette aventure, un jeune Tchetchen se présenta chez le chirurgien qui avait autrefois sauvé la vie au vieux guerrier du Caucase, et il le supplia de le suivre : son grand-père, disait-il, était malade, et il allait mourir, faute de soins. Comme le chirurgien refusait, le jeune homme insista, supplia, et, à force de prières, obtint ce qu'il demandait. Ils partirent. Quand ils furent en chemin : « Prends mes pistolets, dit le jeune guide à son compagnon, et au moindre signe de trahison, tue-moi. » Arrivé chez le prétendu malade, le chirurgien reconnut en lui le vieillard qu'il avait autrefois recueilli et soigné. Il apprit que le camp russe devait être le lendemain attaqué et pillé par les montagnards : c'était pour lui sauver la vie que son hôte l'avait appelé avec tant d'insistance, et que maintenant, volontairement ou non, il le retenait dans sa cabane. Le lendemain, en effet, une bande de Tchetchens revint avec un riche butin et des prisonniers, et le chirurgien fut libre de retourner parmi ses compatriotes, sur un magnifique cheval que son hôte le força d'accepter. Depuis il n'entendit plus parler de son étrange bienfaiteur : la dette de reconnaissance était payée.

Mais le trait le plus saillant qui distingue les Caucasiens, c'est leur indomptable courage. Ils ne vivent que pour la guerre. Dès l'enfance, ils s'exercent à monter à cheval, à manier les armes. Bien que tous ne fassent pas partie de l'armée régulière, tous doivent être en état de défendre l'*aoul* et au besoin de se mettre en campagne. Les cavaliers réguliers (sous l'administration de Schamyl il fallait un cavalier par dix familles, les neuf autres devant fournir l'équipement et l'entretien) sont toujours armés et prêts à monter en selle. Voici le commencement d'une chanson circassienne : « Si tu songes aux fiançailles, que ta fiancée soit ton épée, et si tu as une dot toute prête, achète un cheval avec ta dot. » Les trois derniers chefs qui ont commandé les peuplades du Caucase ont fortifié et exalté leurs instincts belliqueux en y mêlant l'enthousiasme religieux. C'étaient des prêtres guerriers. Mollah-Mohammed transmit à Khasi-Mollah le glaive qu'il tenait de la volonté d'Allah. Khasi-Mollah périt en 1832, à Himry, couvert de blessures, sanglant, à genoux, priant et encourageant les siens; ses *murides* se firent tuer jusqu'au dernier[1]. Schamyl survécut, se sauva, et l'on sait qu'il fut non-seulement le chef militaire, mais encore le prophète du Caucase. « Mahomet est le premier prophète d'Allah, Schamyl est le second prophète ! » Tel était l'unique article de foi des Tchetchens et des Tchetkesses[2]. Voici un fait qui s'était passé quelque temps avant notre arrivée et qui peint l'héroïsme des Lesghiens : Les Russes assiégeaient l'aoul de Bégitte (dont le dessin, qui m'a été donné par un des officiers présents à l'action, est d'une parfaite exactitude). La résistance était aussi opiniâtre que l'attaque était terrible. Les murs de l'aoul tombaient à vue d'œil sous les boulets des Russes. Tout à coup les assiégés arborèrent le drapeau parlementaire. Le feu cessa de part et d'autre, et l'on vit s'avancer vers les lignes impériales deux guerriers lesghiens avec une femme portant dans ses bras un objet enveloppé de linges, dont on ne distingua pas d'abord la nature. Les deux parlementaires et la femme arrivèrent auprès de l'officier supérieur, qui leur demanda le but de leur démarche. L'un des hommes dit qu'ils voyaient bien qu'ils étaient perdus, qu'eux et leur village allaient tomber au pouvoir des Russes, mais qu'ils aimaient mieux mourir que de se rendre. Tandis qu'il parlait, la femme s'était avancée et avait découvert l'objet qu'elle portait : c'était un enfant nouveau-né. « Avant de mourir, reprit le guerrier, nous venons vous demander s'il ne se trouverait pas quelqu'un parmi vous qui voulût prendre et adopter ce petit enfant, dont voici la mère; nous ne voudrions pas le voir périr avec nous. »

On accepta l'enfant, avec promesse de l'élever, puis, quelques instances que l'on fit auprès de ces malheureux pour les engager à se rendre, à sauver leur vie, ils s'en allèrent tous trois et regagnèrent leur village. Le combat recommença avec acharnement de part et d'autre; enfin l'aoul fut emporté et incendié. Personne ne s'était rendu.

Ne conçoit-on pas que le poëte russe Lermontof, envoyé comme officier à l'armée du Caucase, ait conçu une vive admiration pour de tels hommes, et les ait pris, ainsi que la nature grandiose où ils vivent, pour sujet de ses chants ?

« Salut, Caucase au front blanchi !... O libre terre des

1. Les *murides* entourent le chef; ils forment le corps des lévites, les disciples du prophète, et en même temps l'élite de l'armée.

2. L'islamisme est maintenant la religion dominante chez les Caucasiens. Le christianisme s'est introduit, dit-on, vers le cinquième siècle chez les Tcherkesses et y a régné jusqu'au dix-huitième. C'est alors qu'un aventurier, émissaire de la Turquie, suivant l'opinion des Russes, Scheick-Mansour, y vint jouer le rôle de prophète et y répandit l'islamisme. Le nom de Scheick-Mansour est vénéré chez les Tcherkesses; leurs poëtes le célèbrent dans leurs vers. « Je chante, dit le poëte et théologien Khouli-Khan, je chante Scheick-Mansour, le héros fort, le grand semeur des champs de la croyance. Sans tache dans la vie de chaque jour et terrible au milieu de la bataille, il a ouvert le chemin de la vérité à tous les peuples du Caucase, aux Tcherkesses et aux Kabardiens, comme aux Lesghes et aux Tchetchens. Sa langue répand les germes sacrés, ses yeux dissipent la nuit de l'erreur, son épée étincelante déroule les œuvres de la foi. De pays en pays il s'avance en triomphe, fécondant le champ de l'islam avec le sang impur du Moscovite. Des bords de la mer Caspienne jusqu'aux bords des Adighes, c'est lui qui fait flotter l'étendard de Mahomet. »

montagnes, tu es sauvage, mais que tu es belle ! Tes hauteurs escarpées sont des autels, et quand les nuages du soir volent de loin sur tes cimes, tantôt c'est comme une vapeur bleue qui t'enveloppe, tantôt on dirait des ailes flexibles qui se balancent au-dessus de ta tête, tantôt on croit voir passer des ombres ou se dresser des fantômes, de ces fantômes qui apparaissent dans les songes.... cependant que la lune brille solitaire dans les bleus espaces du ciel. Combien j'aime, ô Caucase, et tes belles filles sauvages, et les mœurs guerrières de tes fils, et, au-dessus de tes sommets, les profondeurs transparentes de l'azur, et la voix terrible, la voix toujours nouvelle de la tempête, soit qu'elle mugisse sur tes hauteurs, soit qu'elle gronde au fond de tes abîmes, une clameur éveillant au loin une clameur, comme le cri des sentinelles au sein de la nuit.

« Sauvages sont les races de ces sauvages abîmes. C'est dans la lutte qu'ils naissent et pour la lutte qu'ils grandissent. L'enfant entre dans la vie en combattant; en combattant l'homme achèvera sa tâche. Ils n'ont qu'un mot d'ordre : l'ennemi ! le Russe ! C'est avec ces mots-là que la mère, son enfant sur les genoux, lui souffle au cœur une courageuse épouvante. Aussi l'enfant même, le faible enfant, ne connaît pas de merci. Fidèle est l'amitié, plus fidèle encore est la vengeance. Là il ne coule pas une goutte de sang qui ne soit vengée à l'heure dite. Mais l'amour aussi, comme la haine, est un amour sans mesure. »

Il est impossible de voir les Lesghiens sans être frappé de leur noble aspect. « C'est ainsi que je me représente, dit M. Wagner, un Cid Campéador, un Franz de Sikkingen, un chevalier Bayard. » Ils portent un costume moins sombre que les Tatars du Daghestan. Il se compose d'une tcherkesse de drap jaune, gris ou blanc, avec les deux rangées de cartouches sur la poitrine, par-dessus une bechemette en soie rouge, de guêtres bordées d'argent et d'une chaussure sans semelle, commode pour des gens toujours à cheval. Ils ont pour coiffure un large papak blanc ou roux. Mais ce qui relève singulièrement leur costume, ce sont les armes étincelantes dont ils sont couverts, fusil, pistolets, kangiar et schaska. Quelle que soit la simplicité du reste de l'habillement, si le maître n'est pas riche, les armes sont toujours magnifiques. S'il veut avoir un kangiar (poignard), par exemple, il achètera d'abord la lame, puis le fourreau; puis, quand il le pourra, il fera mettre une garniture d'argent d'abord au manche, ensuite sur toute la surface du fourreau. Il en sera de même pour toutes les autres armes. Il est rare que leur propriétaire les ait achetées avec tous les ornements dont on les voit chargées. Leur embellissement est son œuvre de prédilection, sa préoccupation constante.

Pendant que nous étions à Noukha, on nous présenta un Caucasien appartenant à la curieuse peuplade des Oudiouks. Cette tribu se compose de trois à quatre mille familles, qui parlent une langue à part, sans analogie, dit-on, avec aucune langue connue. Leur histoire se perd dans la nuit du passé. Ils ne savent d'où ils viennent, ils n'ont jamais été, aussi loin que remontent leurs souvenirs, ni plus ni moins nombreux.

Celui qu'on nous a présenté, interrogé par nous sur son origine, répondit que les Oudiouks descendent probablement d'un des petits-fils de Noé, resté en Arménie après le déluge, et que leur langue est sans doute celle des patriarches.

Les Oudiouks habitent deux villages à une trentaine de verstes de Noukha. Un certain nombre d'entre eux ont adopté la religion musulmane; d'autres les cultes grec et arménien.

Le Caucase avec ses vallées profondes et ses plateaux inaccessibles a été de tout temps un refuge pour les persécutés. Dans le centre de la Circassie on retrouve encore des descendants de nos anciens croisés, portant la croix blanche sur la poitrine, le casque, le bouclier et l'épée en croix. Le seul progrès accepté par eux est le long fusil garni en argent et dont la batterie est à silex : le fusil à pierre est, d'ailleurs, le seul adopté dans tout le Caucase, malgré l'exemple de l'armée russe qui se sert du fusil à percussion.

Le lendemain de notre visite au bazar et de la soirée que nous avions passée chez le prince Tarkanoff, nous fîmes, accompagnés d'une bonne escorte, une excursion dans l'intérieur des montagnes. Je voulais dessiner quelques aouls fortifiés, car de ce côté du Caucase ils ont une physionomie toute particulière. Chaque maison est crénelée, et le toit est une terrasse, ce qui permet à ses défenseurs de se porter facilement d'un toit sur un autre. Les ruelles sont très-étroites et d'un accès difficile. Ces villages sont presque tous construits sur des hauteurs, et un grand nombre d'habitations sont situées à pic sur des escarpements qui dominent l'abîme; les balcons sont soutenus par de mauvaises charpentes. On dirait que les habitants choisissent à plaisir les lieux les plus dangereux, mais en même temps les plus inaccessibles, sans doute afin d'éviter les surprises.

Quoique Noukha soit une place de guerre, exposée à des alertes continuelles, ses habitants n'en aiment pas moins le plaisir. Nous assistâmes à une soirée où les dames dansèrent les danses du Caucase et quelques contredanses françaises. Nous eûmes aussi le spectacle d'une danse indigène exécutée par trois hommes, l'un armé ou orné de deux massues, le second d'un arc dont la corde était chargée d'anneaux de fer, et le troisième porteur de ses grâces personnelles. Ces trois gaillards se trémoussèrent pendant une heure entière sans paraître le moins du monde fatigués; il semblait pourtant, au train dont ils y allaient, que l'homme le plus robuste n'y eût pas résisté.

On nous donna ensuite le spectacle d'une lutte, qui fut en tout semblable à celles que l'on peut voir en France.

Puis vint un combat de deux béliers. Ils échangèrent des coups de tête à défoncer une locomotive, puis l'un des deux tourna bride et fut reconduit par son adversaire d'une telle façon qu'il devra s'en souvenir toute sa vie, si toutefois il n'a pas trépassé le lendemain.

Je ne veux pas oublier de citer parmi les merveilles de

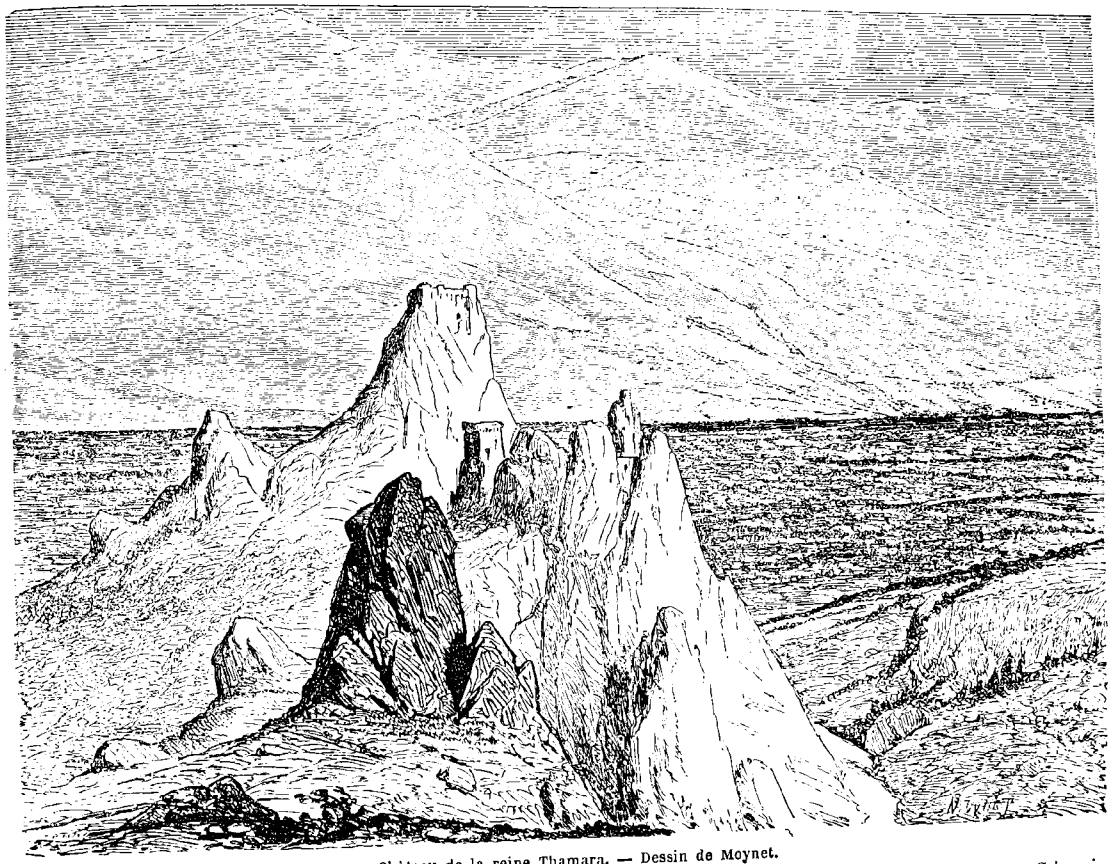
La vallée de Noukha. — Dessin de Moynet.

Noukha le petit palais persan situé dans l'enceinte de la forteresse : il a été construit par le dernier khan, peu de temps avant la conquête russe. Il est orné à l'intérieur et même à l'extérieur d'une multitude de petites places qui pendent comme des stalactites de cristal.

Si nous n'avions été forcés d'aller en avant, nous serions restés à Noukha. C'est là un des coins de la terre où l'on voudrait fixer sa vie, et je comprends que l'on se soit si souvent disputé ce charmant pays. Enfin il fallut se décider, et encore ne partîmes-nous que dans l'après-midi. Nous avions voulu, avant de nous éloigner, revoir une dernière fois ce qui nous avait tant séduits, et nous ne fîmes ce jour-là qu'une station. Nous couchâmes à Babarasminskaia, à douze verstes de Noukha, qui se trouvait encore en vue et vers laquelle nous ne cessions de tourner les yeux.

Le lendemain nous gagnâmes tout d'une traite Tzarki-Kalotzy, poste militaire très-important. Nous devions voir, à côté, le château de la fameuse reine Thamara. La reine Thamara est devenue un personnage légendaire dont on mêle le nom à tout ce qui se voit ou se raconte dans le pays. Tous les événements obscurs, dont la tradition perpétue le souvenir, lui sont attribués. Toutes les ruines ont été ses palais.

Ce qui est incontestable, c'est que le château est dans une situation magnifique. Il domine toute la vallée de



Château de la reine Thamara. — Dessin de Moynet.

l'Amazan. C'est ce qu'on peut appeler sans métaphore un nid d'aigles. Aucun souvenir, aucune légende ne nous apprend son passé. Les ruines parlent seules, et racontent à l'imagination charmée la plus émouvante des histoires.

Non loin de Tzarki-Kalotzy, on voit deux roches qu'on appelle la montagne d'Élie. C'est de là que, selon la tradition, le prophète est monté au ciel.

Nous repartons. Le paysage continue d'être magnifique. Nous avons toujours à notre droite la grande chaîne du Caucase. Le lendemain, le paysage change d'aspect; les arbres deviennent plus rares; la campagne se dépouille de plus en plus. Nous courons à toute volée sur des plateaux sans verdure, dans des gorges désolées, et pourtant nous sommes en Géorgie, et nous approchons de sa capitale.

### Tiflis. — Les campagnes environnantes. — Aspect de la ville. Le caravansérail.

Nous avions grande hâte d'arriver à Tiflis; mais à la station de Magorskaïa, nous nous vîmes dans l'impossibilité de poursuivre notre route. Ce qui nous était déjà arrivé vingt fois dans le cours de notre voyage se renouvela. On manquait de chevaux. Une dizaine de voyageurs attendaient comme nous.

Le smatriel (maître de poste) nous tourna le dos sans façon quand nous lui adressâmes notre requête. Nous étions arrivés sans escorte (depuis la dernière sta-

tion, le danger n'existant plus, nous voyagions seuls), et cette circonstance faisait que ce brave fonctionnaire nous prenait pour des gens de peu d'importance.

Nous étions trop habitués à de pareils procédés pour y prendre garde, et nous primes la résolution de nous servir nous-mêmes. Nous allâmes aux écuries : elles étaient vides. Il n'y avait dans la cour que les chevaux qui nous avaient amenés. Force nous fut donc de rentrer dans l'unique salle de la station, nous résignant à passer vingt-quatre heures, et peut-être plus, avec nos nouveaux compagnons.

On fait vite connaissance quand on est frappé d'une même infortune. Notre premier soin fut de nous consoler en soupant ensemble. Nous mîmes en commun les provisions que chacun de nous avait apportées, et, pendant ce repas improvisé et tout fraternel, nous liâmes conversation. Nous ne fûmes pas longtemps sans apprendre que le smatritel était un parfait voleur, rançonnant de son mieux les voyageurs, et surtout les voyageurs impatients, ce qui confirma les soupçons que nous avions déjà conçus en voyant la facilité avec laquelle on nous avait laissé visiter les écuries.

Je sortis doucement avec Kalino, notre interprète, et nous allâmes fureter partout. Ce ne fut pas peine perdue, car nous découvrîmes bientôt un grand hangar, dont la porte basse avait d'abord échappé à notre attention. Nous l'ouvrîmes : quatorze chevaux s'y trouvaient rangés. Comme ce pouvaient être des chevaux appartenant à la poste précédente et se reposant avant de se remettre en route pour y retourner, nous les tâtâmes sous le ventre afin de savoir s'ils étaient en sueur, ce qui aurait confirmé notre supposition : ils étaient parfaitement secs. Nous en fîmes sortir immédiatement six. J'ai oublié de dire que le maître de poste nous avait offert d'en envoyer emprunter à des paysans moyennant une somme qui nous avait paru fort exagérée. Quand il nous entendit sortir et vit à quelle occupation nous étions en train de nous livrer, il accourut en fureur. Il fallut donc en venir à lui donner des explications, ce dont Kalino se chargea avec l'aide d'un excellent fouet dont il avait eu la précaution de se munir. En quelques minutes, l'affaire était arrangée ; mais comme nous n'avions pu nous mettre d'accord sans troubler un peu le silence, nous avions attiré l'attention des autres voyageurs, qui, à leur tour, s'emparèrent des huit chevaux qui restaient. Nous partîmes, accompagnés des bénédictions de tous ceux qui avaient pu faire atteler leurs telègues.

Nous voyageâmes toute la nuit par des chemins affreux. Ce ne fut que dans la journée du lendemain que nous aperçûmes une vallée, dans laquelle un peu de vapeur et quelques points blancs, se détachant sur l'uniformité du fond, nous annonçaient la ville de Tiflis.

Nous ne l'aurions pas crue si près, malgré notre grand désir d'arriver, car le pays qui nous entourait donnait une idée peu satisfaisante de ces belles campagnes géorgiennes que notre imagination avait d'avance ornées de tant d'attraits. Nous n'avions sous les yeux qu'un sol inculte, désert, une terre aride et comme brûlée ; pas un arbre ; aucune de ces habitations de plaisance qui ordinairement environnent une grande ville. On eût dit que la guerre venait de passer par là et avait laissé partout des traces de ses ravages. Et, en effet, la pauvre Tiflis a été bien des fois saccagée. Elle s'est relevée, tous les jours la population s'est augmentée, son commerce a prospéré ; mais les forêts et les belles campagnes qui l'entouraient, où sont-elles et quand les reverra-t-on ? Quand la nature et la civilisation, poursuivant en paix leur œuvre réparatrice, rendront-elles à ce pays sa richesse et sa beauté ? Peut-être la domination russe lui procurera-t-elle enfin la sécurité nécessaire à l'exploitation du sol, tous le désirent, tous l'espèrent ; mais il faut l'aide du temps et des circonstances ; le bien ne se crée pas à volonté, il veut de lentes et persévérantes préparations. Je reviendrai sur cette question, qui est une de celles qui préoccupent le plus le visiteur étranger à la vue de cette contrée si favorisée de la nature et si abandonnée des hommes. Pour le moment, ce qui nous intéressait avant tout, c'était d'arriver, de trouver une maison, et surtout un lit ; car depuis trois mois, c'était un objet de luxe auquel nous n'avions pas pu prétendre.

Nous arrivâmes donc au grand galop sur le sommet de la dernière colline qui nous cachait Tiflis, et tout à coup le spectacle changea. Nous jetâmes tous trois un cri d'admiration. Au fond de la vallée nous apercevions la Koura[1] et la ville, avec ses maisons bâties sur les deux versants de la montagne, perchées les unes au-dessus des autres, quelques-unes accrochées et comme cramponnées aux rochers, accessibles seulement par des chemins à pic presque impraticables ; maisons russes, persanes, arméniennes ; çà et là des églises, différant entre elles comme les cultes auxquels elles sont consacrées ; tout cela formant l'ensemble le plus pittoresque et le plus amusant qu'on puisse imaginer, mais désespérant pour ceux qui n'aiment que les rues longues de six kilomètres et les maisons alignées au cordeau.

Nous descendîmes toujours en courant, et à chaque pas notre admiration augmentait. Les détails répondaient à l'ensemble. Nous étions éblouis de tous ces costumes aux mille couleurs. Nous traversâmes une grande place pleine de Persans, d'Arméniens, de Géorgiens, avec leur tournure de grands seigneurs ; de Mingréliens élégamment coiffés de leur fronde dont ils ont fait une parure nationale. Voici maintenant des Géorgiennes enveloppées d'une grande étoffe blanche, qu'elles portent comme les Espagnoles leurs mantilles ; des Tatars, des Lesghiens, des Kurdes, des Russes, et, au milieu de cette foule, des cavaliers suivis de leurs noukers, faisant briller au soleil, maîtres et serviteurs, leurs armes magnifiques ; des chameaux chargés de marchandises, et jusqu'à des mendiants qui, drapés dans leurs loques aux couleurs éclatantes, pittoresques même dans leur misère, concourent à compléter cet incomparable spectacle.

1. Le Kur de nos géographes, le Cyrus des anciens.

Notre tarantasse traversa tout ce monde pour arriver sur la place du Théâtre, où notre domicile a été préparé par les soins d'un de nos compatriotes, le baron de Finot, consul de France à Tiflis.

Notre première journée fut consacrée au repos et à la causerie. Nous apprîmes qu'il y avait à Tiflis une colonie française montant à cent cinquante-trois personnes, que le théâtre donnait le soir même l'opéra des *Lombards*, et que nous devions assister à la représentation. Après cinq mois de course dans les steppes et les montagnes, cinq mois d'une existence aventureuse et sauvage, on ne peut se figurer combien ce retour à la vie civilisée nous fut agréable.

Nous nous attendions à trouver un théâtre un peu primitif, tout au plus comparable à la modeste scène d'une petite ville de province ; nous fûmes bien surpris en pénétrant dans une des plus jolies salles que nous eussions vues.

Jamais décoration plus élégante n'est sortie, je crois, de l'imagination d'un artiste. La décrire est chose à peu près impossible. Le peintre s'est inspiré de l'architecture persane, qu'il a su approprier aux besoins de cette chose toute moderne qu'on appelle un théâtre.

C'est au prince Gagarine que Tiflis doit cette merveille ainsi que les peintures murales de l'église de Saint-Sion, qu'il a exécutées lui-même.

Le prince ne s'est pas contenté du nom que le hasard de la naissance lui a donné, il a voulu l'illustrer encore par lui-même, et diverses publications, traitées avec un incontestable talent, l'ont fait connaître de toute l'Europe.

Nous rentrâmes après le spectacle ; nous avions besoin de repos. Nous n'avions pas vu un lit depuis notre départ de Moscou ; nous comptions bien profiter de celui qui s'offrait enfin à nous et nous savourions d'avance la douceur de notre première nuit. O vanité des espérances humaines ! Malgré l'audition de l'opéra des *Lombards*, nous dormîmes fort mal ; notre sommeil fut troublé par le souvenir récent de nos courses dans les steppes et les montagnes. Pour mon compte, je fus toute la nuit à cheval, avec les Lesghiens et les Tatars à mes trousses, me battant avec les uns, roulant au fond des ravins en voulant échapper aux autres. Je me réveillai le matin bien plus brisé que je ne l'étais la veille ; voilà comme je passai cette première nuit de laquelle je me promettais tant de délices et que j'appelais de tous mes vœux depuis si longtemps !

Levés de bonne heure et quelque peu courbaturés, nous nous mîmes de suite en campagne, avides de visiter en détail ce que nous n'avions qu'entrevu la veille et de confirmer nos premières impressions.

Il est incontestable que si l'on se place au point de vue moderne, si l'on n'admire une ville que pour ses rues régulièrement tracées et ses maisons monumentales parfaitement alignées, on aura le droit de ne pas se déclarer satisfait de l'intérieur de Tiflis.

Mais pour des artistes qui cherchent le pittoresque, qui préfèrent la fantaisie, l'imprévu, à la correction la plus géométrique, Tiflis est certainement une merveille.

La ville, comme je l'ai dit, borde la Koura, qui la sépare en deux parties reliées par des ponts. Chaque maison s'est perchée comme elle a pu sur un sol qui va s'élevant, en partant du fleuve, non par une pente continue plus ou moins rapide, mais par bonds et soubresauts, ce qui fait que, dans certains quartiers, au-dessus du toit d'une maison, on aperçoit la base d'une autre. Quelques-unes ont pu profiter de la disposition du terrain pour s'y adosser si parfaitement que l'œil ne les en distingue plus et qu'elles ont l'air de faire partie du roc lui-même. Presque toutes ces maisons ont une terrasse pour toiture et des balcons faisant tout le tour de l'habitation à chaque étage. Dans la partie haute, quelques habitations aristocratiques se sont rangées parallèlement sur des terrains plus favorablement disposés. Le grand boulevard où se trouve le palais du prince Bariatinsky affecte la ligne droite sur une assez grande longueur ; il est planté d'arbres et offre une très-belle promenade, mais c'est à peu près le seul endroit de la ville qui ait renoncé aux caprices de la fantaisie pour prendre une apparence d'ordre et une tournure officielle. Revenons à la ville basse, à la vraie ville géorgienne.

En quittant la place du Théâtre, on descend une rue tortueuse, bordée de chaque côté de boutiques, où le maître confectionne et vend lui-même ses produits. En première ligne viennent les armuriers, qui étalent des quantités de lames, de schaskas ou de kangiars, des pistolets et des fusils ornés d'argent avec des damasquinures brunies d'un travail merveilleux. Presque tous ces dessins sont de style byzantin et d'un goût parfait. Si vous vous présentez pour acheter, l'homme quitte sa forge, fait affaire avec vous et retourne à son travail. Il fabrique et vend par lui-même, et ne se sert jamais d'intermédiaire.

Il en est de même des autres industriels: le fabricant de bonnets géorgiens en peau de mouton d'Astrakan, le tailleur qui fait les tchermesses et les bechemettes ; tous sont à la fois fabricants et marchands.

A mesure qu'on descend et qu'on s'avance vers la Koura, les professions changent successivement, car elles sont à peu près divisées par groupes et parquées séparément comme elles l'étaient chez nous au moyen âge. Si les rues avaient des dénominations, on pourrait les appeler du nom de la profession qu'on y exerce, et quand Tiflis, devenue tout à fait une capitale, mettra des numéros à ses maisons et des étiquettes à ses rues, on aura, comme à Paris, la rue des Fourreurs, la rue des Taillandiers, la rue des Orfévres, qui n'ont pas eu d'autre origine.

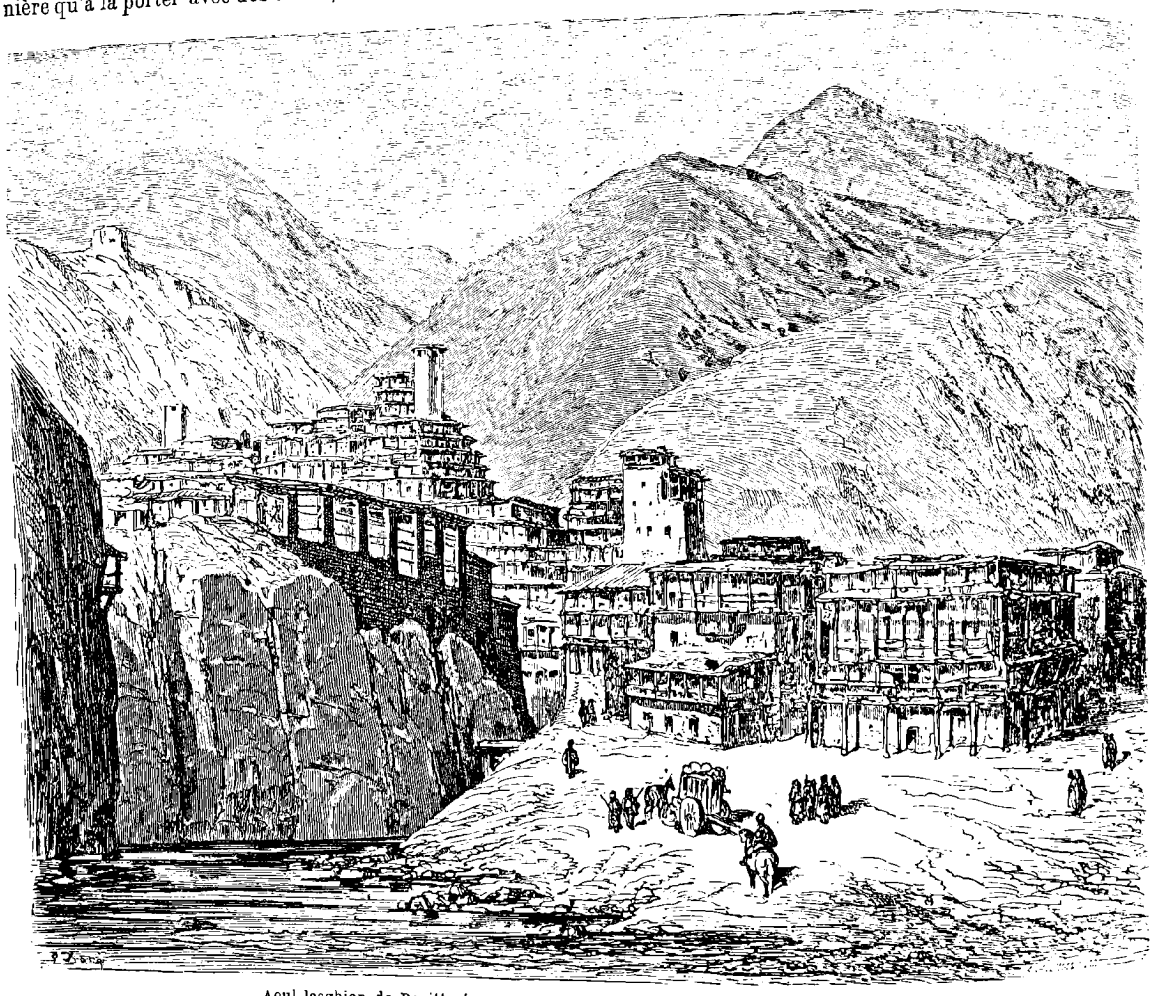
La rue des marchands de vins offre un spectacle assez original. Le tonneau étant un objet inconnu en Géorgie, c'est dans des outres de peau de buffle ou de mouton qu'on renferme le vin, et rien n'est plus curieux que de voir ces peaux gonflées ayant conservé presque la forme primitive de l'animal auquel elles ont appartenu.

Une chose non moins singulière, c'est la manière dont on transporte l'eau dans les rues de Tiflis. Un cheval

porte sur son dos deux récipients faits de peau de buffle en forme de cône allongé et se terminant par deux espèces de tubes ayant chacun quelque analogie avec la trompe d'un éléphant. Ces cônes sont remplis d'eau et les deux trompes se relèvent sur le dos du cheval. Quand l'animal est arrivé devant la maison de la pratique, son conducteur introduit l'extrémité de la trompe dans le vase qu'il veut remplir, et l'eau passe ainsi du dos du cheval chez le client.

Il y a moins de fatigue à voiturer l'eau de cette manière qu'à la porter avec des seaux, et le Géorgien cherche avant tout à ne pas se fatiguer. Mais toute la peine qu'il s'épargne retombe sur le malheureux cheval. Quand la pauvre bête a fait ce métier pendant quelque temps, sous l'action de l'eau qui s'échappe de l'appareil incessamment remué et le plus souvent en mauvais état, sa peau perd peu à peu tout son poil. Rien de plus pitoyable que l'aspect de ces animaux.

Les boutiques des marchands de fruits méritent une mention particulière. Elles offrent un coup d'œil des plus agréables. Au lieu d'être entassés au hasard, les fruits sont disposés en guirlandes mêlées de feuillages, ce qui,



Aoul lesghien de Begitte (voy. p. 314 et 315). — Dessin de Doré d'après Moynet.

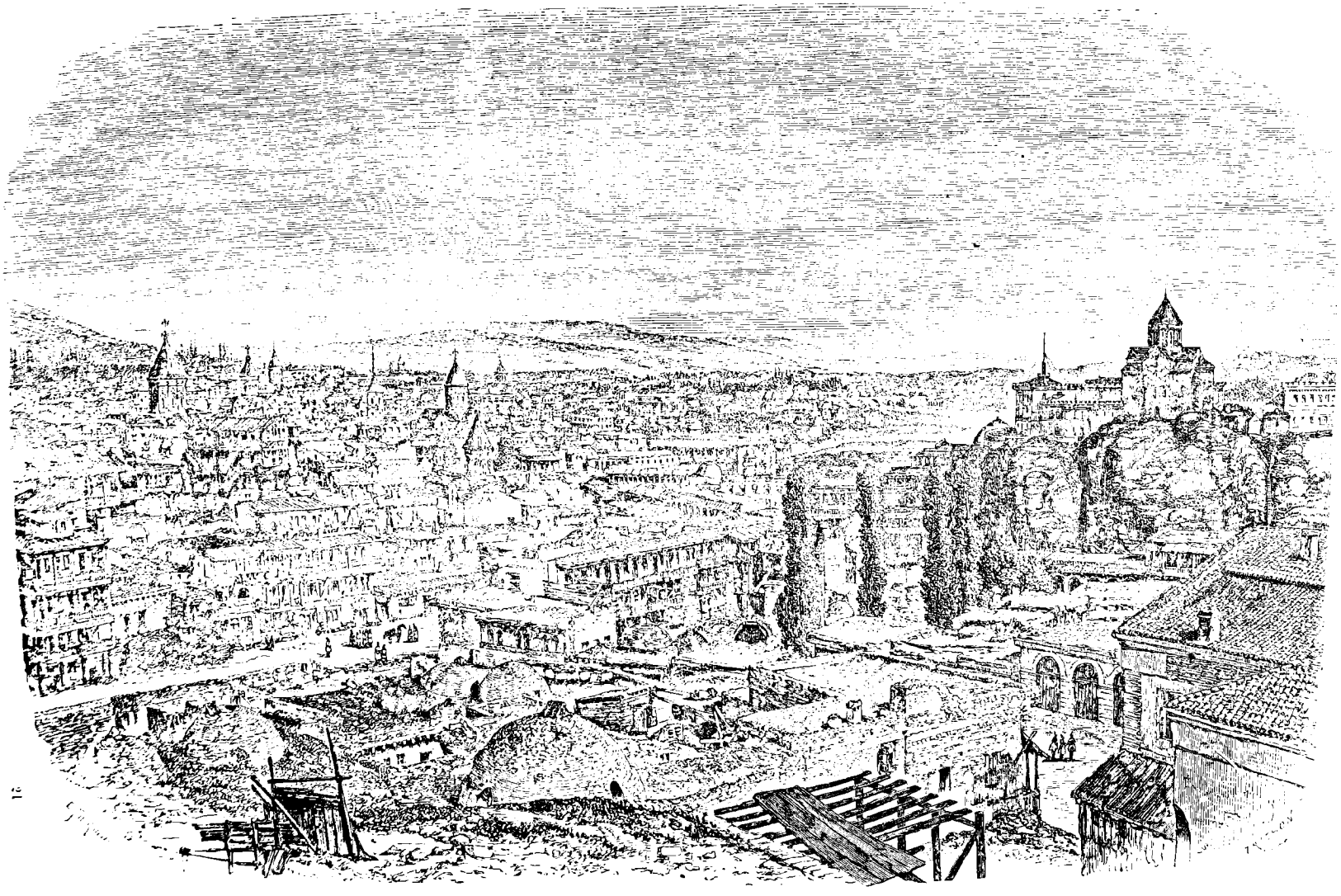
sous les étoffes ou bannes qui mettent la rue presque complétement dans l'ombre, produit un charmant effet.

Nous arrivons au caravansérail, grand bâtiment destiné à abriter les nombreuses caravanes qui arrivent à Tiflis.

Ici nous avons sous les yeux les marchands proprement dits et un commerce bien autrement important que celui des modestes fabricants des rues. Ces marchands sont, pour la plupart, Arméniens. Tous les produits sortent des manufactures, et les boutiques où on les voit réunis ne sont plus que des magasins de vente. Malgré leur médiocre apparence, les affaires s'y font en grand, et il est telles de ces petites boutiques, parmi les plus étroites, les plus obscures, qui renferment des sommes considérables en marchandises. C'est là que tous les produits de l'Orient se donnent rendez-vous; vous êtes à même, en les passant en revue, d'étudier l'industrie des peuples de l'Asie, et de savoir réellement si nous, Occidentaux, nous pouvons nous flatter justement d'être en progrès sur tous les points.

MOYNET

(*La suite à la prochaine livraison.*)



DE TIFLIS A LA MER NOIRE. — Vue de Tiflis. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

# VOYAGE A LA MER CASPIENNE ET A LA MER NOIRE[1].

## III

## DE TIFLIS A LA MER NOIRE.

1858

(INÉDIT. — TEXTE ET DESSINS DE M. MOYNET.)

Les bazars de Tiflis. — Les tapis persans et ceux du Korassan. — Les soieries. — Importations françaises. — Les bains. Tiflis pendant la nuit.

Au bazar de Tiflis, on compte par milliers les tapis persans : c'est à peine si nous en avons vu deux qui fussent mauvais de dessin ou de couleur; tous sont harmonieux de ton. Ce n'est pas qu'on s'abstienne d'y introduire des couleurs éclatantes, mais elles sont habilement disposées de manière à ne jamais fatiguer le regard. Il est à remarquer que les Persans ne se préoccupent pas, dans la décoration, d'imiter avec une scrupuleuse correction la nature et de modeler exactement les objets qu'ils veulent représenter. Pour figurer une fleur, il leur suffit d'un ton ou deux délicatement posés sur le fond; ils ne tiennent pas, comme nous, à ce qu'elle ressorte du tapis par le contraste des ombres et des lumières. Ils cherchent avant tout l'effet général.

Comme nous interrogions le marchand sur la qualité des tapis persans comparée à celle des nôtres, il nous mena dans son arrière-boutique et nous montra sur le sol plusieurs tapis étendus, dont l'un était français. La pièce où nous étions servait de salle à manger et en quelque sorte de salle commune : le tapis français était presque entièrement usé et passé; les autres avaient encore tout leur éclat : il nous assura que cependant ils avaient tous été posés sur le plancher le même jour. Ce fait nous fut confirmé par plusieurs autres personnes.

Nous vîmes aussi et nous achetâmes au bazar des tapis du Korassan. Ils sont en feutre, avec des espèces d'incrustations en laine de couleur. Bien qu'ils se vendent à très-bas prix, ils n'en sont pas moins très-chauds et très-beaux. Cette fabrication est complétement inconnue en France.

L'industrie des étoffes de soie persanes et turques s'étale aussi dans tout son luxe à Tiflis. Mais nos soieries sont préférées par les dames géorgiennes et russes. Toutefois quelques étoffes pour meubles, d'un dessin fort original, mériteraient d'être importées chez nous.

Nous avons visité deux autres bazars où l'on voit les produits de la Perse, de la Mongolie, de la Chine, de la Turquie, de la Sibérie, de la Russie, entassés les uns près des autres. Dans ce concours des industries de tant de peuples, l'Europe ne figure que par quelques rares échantillons. Moscou seul cherche à y écouler ses imitations de mauvaise qualité. Les autres marchandises sont arrêtées par la douane qui les charge de droits excessifs. Cependant quelques-uns de nos compatriotes se sont aventurés jusqu'à Tiflis, et les marchandises françaises commencent à pénétrer dans le pays. C'est le luxe des femmes qui les attire. Les belles Géorgiennes n'ont pas renoncé à leur costume du moyen âge, mais leur robe et le large ruban qui forme une des parties essentielles de leur parure, viennent des ateliers de Lyon. Peu à peu, d'autres objets les ont tentées, et la colonie française tend à s'accroître.

En sortant des bazars, on passe sur un pont de bois qui traverse la Koura. A gauche, si l'on jette un coup d'œil vers la rivière, on aperçoit une grande place sur le sable, où sont campés trois ou quatre cents chameaux. Ce sont les véhicules qui servent au transport des marchandises vendues, et qui attendent les ordres des clients. On parle d'établir un chemin de fer qui les dépossédera de leurs fonctions.

Au delà s'étendent les faubourgs d'Avlabari et d'Isni, dominés par la forteresse et par la plus vieille église de Tiflis.

Nous passons sur une place où se tient tous les dimanches un grand marché de bric-à-brac : je ne connais pas d'autre mot dans notre langue pour exprimer cet étrange assemblage, cet étalage bizarre d'objets de toute provenance, brillants débris de l'opulence ou tristes reliques de la pauvreté, que la vétusté a fait descendre au même rang. Toutes les fantaisies de l'Orient se trouvent réunies sur cette place. Qu'on juge de la bonne fortune qui s'offrait à nous ! Que de précieuses trouvailles ! Combien d'ateliers n'aurait-on pas décorés avec tous ces trésors, et de quelle façon originale ! Quel malheur de ne pouvoir tout emporter ! Dans notre enthousiasme, nous choisissions, nous achetions toujours ; nous ne réfléchissions pas que nous allions grossir considérablement notre bagage déjà fort embarrassant, et que nous pourrions avoir à nous en repentir.

Nous recommençâmes ensuite nos pérégrinations. Ti-

1 Suite et fin. — Voy. p. 113 et 305.

philis-Kalaki, c'est-à-dire la ville chaude (nom qu'elle doit à ses bains), remonte à la plus haute antiquité, mais comme toutes les positions importantes, elle a été le jouet des ambitions et a eu à subir de nombreuses vicissitudes. Rebâtie, en 489, par Verktang-Gourgaslan (le loup-lion), elle fut bientôt détruite de nouveau et de nouveau reconstruite par l'émir Agarian.

Aujourd'hui Tiflis a soixante mille habitants, des palais, des églises, et, sous la protection de la Russie, elle marche à de nouvelles destinées. Sa situation est une garantie de développement et de progrès. A côté de la vieille ville perchée sur un terrain inégal et qui offre aux yeux des aspects si pittoresques, les gouverneurs du Caucase, depuis le général Yermoloff, ont puissamment aidé à la construction d'une cité nouvelle. De vastes places, de belles rues ont été tracées, et on a déjà bâti en grand nombre d'élégantes maisons persanes, avec balcons à chaque étage et faisant le tour du bâtiment. Tous les jours la population augmente. A notre passage, un grand hôtel français venait de s'ouvrir.

Le soir, nous mîmes à exécution notre projet de nous rendre aux bains persans : ils sont situés à l'extrémité de la ville.

Les eaux thermales de Tiflis n'ont pas toutes la même température. Les unes ont 30, 35 degrés de chaleur, d'autres 40; il y en a qui s'élèvent jusqu'à 60 degrés. Elles coulent naturellement du flanc de la montagne.

A l'endroit où elles sortent de terre, on a construit de grands bâtiments divisés en plusieurs salles carrées surmontés d'une coupole par laquelle pénètre la lumière.

La salle centrale est plus vaste que les autres. C'est là qu'on se déshabille et que l'on fait la sieste en commun. On peut, si l'on veut, mais à la condition de payer, avoir une salle à part avec des lits. On y arrive après avoir passé le grand vestibule.

Nous suivîmes donc un brave Persan qui nous fit passer au milieu de tous les baigneurs, dans une atmosphère chargée d'une épaisse vapeur humide, et nous introduisit dans une vaste chambre; quatre lits en bois (ou plutôt quatre tables recouvertes de tapis et de grandes toiles blanches) y étaient préparés pour le repos. La salle était toute en pierre sans aucun ornement.

Nous étions éclairés par une demi-douzaine de bougies dont la lueur perçait à peine le nuage de vapeur qui remplissait la pièce, comme tout le reste de l'établissement.

Nous nous déshabillâmes et, sur l'invitation de nos Persans, nous nous mîmes en devoir de passer dans la salle de bain proprement dite. Ce fut Alexandre Dumas qui se hasarda le premier; il en ressortit presque aussitôt, suffoqué par la chaleur, et chacun de nous en fit autant. Mais notre consul qui était acclimaté à la température de ces étuves, nous donna l'exemple, et nous nous décidâmes à entrer.

Dans la seconde chambre, également en pierre, et dont les quatre murs étaient ruisselants de vapeur condensée, il y avait trois lits de bois placés au milieu, et trois grands bassins creusés dans le sol et revêtus de pierre où jaillissaient des sources d'eau chaude à des degrés différents. La plus élevée était de 40 degrés. Les eaux de 60 degrés ne se prennent qu'en bains de vapeur.

Il s'agissait de se plonger dans ces bassins fumants. Notre compatriote nous donna encore l'exemple; mais le courage nous manqua et nous allâmes timidement essayer du troisième bassin à 30 degrés. Peu à peu chacun de nous s'enhardit et passa tout doucement du premier au second et du second au troisième, mais ce n'était là que le prélude. Nos baigneurs étaient entrés; ils s'emparèrent de Dumas, qu'ils étendirent sur un des lits de bois. Nous restâmes d'abord simples spectateurs, curieux de savoir le sort qui nous attendait; l'opération commença.

La scène ne ressemblait pas mal à ce que devait être la torture, si ce n'est qu'ici le patient ne criait pas.

« Mes deux exécuteurs, dit Alexandre Dumas, me couchèrent sur un des lits en bois, en ayant soin de me passer un tampon mouillé sous la tête, et me firent allonger les jambes l'une contre l'autre et les bras le long du corps.

« Alors chacun me prit un bras et commença de m'en faire craquer les articulations.

« Le craquement commence aux épaules et finit aux dernières phalanges des doigts. Puis des bras ils passèrent aux jambes; quand les jambes eurent craqué, ce fut le tour de la nuque, puis des vertèbres du dos, puis des reins. Cet exercice, qui semblait devoir amener une dislocation complète, se faisait tout naturellement, non-seulement sans douleur, mais même avec une certaine volupté. Mes articulations, qui n'ont jamais dit un mot, semblaient avoir craqué toute leur vie. Il me semblait qu'on aurait pu me plier comme une serviette, et me placer entre les deux planches d'une armoire, et que je ne me serais pas plaint.

« Cette première partie du massage terminée, mes deux baigneurs me retournèrent, et, tandis que l'un me tirait le bras de toute sa force, l'autre se mit à me danser sur le dos, laissant de temps en temps glisser sur mon râble (ma foi, je ne trouve pas d'autre expression) ses pieds qui retombaient avec bruit sur la planche.

« Cet homme, qui pouvait peser cent vingt livres, chose étrange! me paraissait léger comme un papillon. Il remontait sur mon dos, il en descendait, il y remontait, et tout cela formait une chaine de sensations qui menait à un incroyable bien-être; je respirais comme je n'avais jamais respiré; mes muscles, au lieu d'être fatigués, avaient acquis ou semblaient avoir acquis une incroyable énergie : j'aurais parié lever le Caucase à bras tendus. »

Nous regardions toujours. Nous vîmes les deux Persans changer leur façon d'opérer. L'un d'eux prit, à plusieurs reprises, des seaux pleins de l'eau à 40 degrés et en aspergea notre ami avec acharnement, tandis que l'autre, à l'aide d'un gant de crin, le frottait à lui enlever la peau. Puis ce dernier prit un sac et souffla dedans; il en sortit une mousse de savon en si grande quantité qu'elle eut

bientôt enseveli tout le corps du patient excepté la tête. Les deux baigneurs l'aidèrent alors à se relever et le conduisirent à un des bassins; puis ils vinrent s'emparer d'un de nous et commencèrent avec lui la même cérémonie fantastique. Quelque temps après, nous nous trouvions tous réunis dans la première pièce, enveloppés de grands peignoirs, ayant l'un un narguillé, l'autre une chibouque à la bouche, fumant ce délicieux tabac d'Orient dont l'odeur est véritablement un parfum. Nous étions couchés sur les tapis, recueillis dans un bien-être inexprimable.

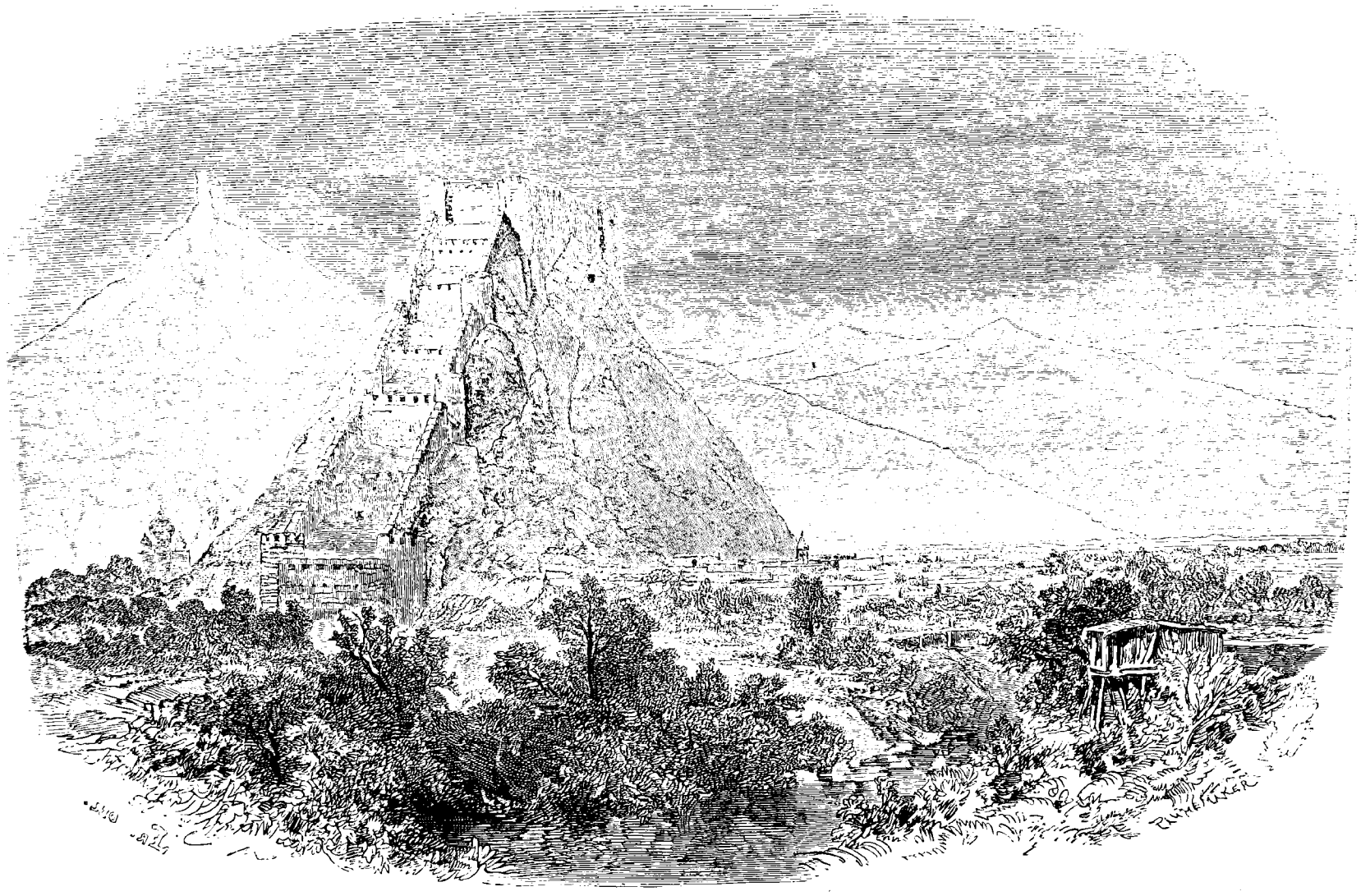
Pendant ce temps-là, nos Persans, qui s'étaient rhabillés, se mirent à jouer d'un charmant instrument de forme allongée, en ébène et en nacre, dont les cordes sont en cuivre et que l'on fait vibrer avec une plume.

L'un d'eux nous chanta des vers de Saadi, le poëte célèbre de l'Orient.

Costumes géorgiens. — Dessin de Moynet.

Après une heure passée ainsi, dans un demi-sommeil qui ne nous empêchait pas d'entendre la musique, nous sortîmes et nous nous trouvâmes, par un beau clair de lune, dans les rues que nous avions visitées pendant le jour.

Tiflis n'est pas éclairé la nuit. On aperçoit seulement dans les rues principales quelques lanternes suspendues de place en place, pour empêcher les passants de se rompre le cou. Mais si les rues sont obscures, en revanche presque tous les toits et les balcons des maisons sont éclairés; c'est là que se tient toute la population. La chaleur du jour est grande, et, du matin au soir, on s'enferme chez soi pour se mettre à l'abri de l'ardeur du soleil; mais, dès que la nuit approche, il semble que la ville s'éveille, les balcons, les terrasses se garnissent de monde; un autre Tiflis, lumineux, aérien, vient de s'élever comme par enchantement. Les belles Géorgiennes se livrent alors à la danse, et l'on entend de toutes parts des chants et des instruments de musique.



Le château de Gori (voy. p. 229). — Dessin de Français d'après Moynet.

Beauté des Géorgiennes. — Leur costume. — Les Géorgiens. — Un dîner. — Comment on boit le vin de Kachétie. — La fête de Noël. — La bénédiction des eaux. — Les églises.

Les Géorgiennes passent pour les plus belles femmes du monde : elles méritent leur réputation. Elles ont cette beauté calme, régulière, dont la Grèce nous a laissé en marbre le type immortel. Leur costume ressemble tout à fait à celui de nos reines du moyen âge.

Dans une réunion chez le prince Bariatinsky à l'occasion de la nouvelle année, nous avons eu le loisir de les contempler à notre aise; les salons étaient remplis de monde, chacun s'étant empressé de venir complimenter le vice-roi du Caucase.

Un de nos amis, aide de camp du prince, nous voyant très-attentifs :

« Que regardez-vous donc? nous dit-il.

— Colonel, nous cherchons une femme laide.

— Et vous n'en trouvez pas?

— Non, les moins bien sont jolies, les autres sont admirables.

— Je crois qu'il serait rarement possible d'en dire autant dans un salon parisien.

— Cependant, colonel....

— Cependant quoi ?

— Vous possédez la Géorgie depuis longtemps, et nous n'y voyons guère d'autres Russes que ceux que leur service y appelle. Sitôt que vous pouvez vous échapper, vous arrivez de suite dans nos salons parisiens.... »

La coiffure des femmes géorgiennes se compose d'un bandeau, aux couleurs éclatantes, ayant la forme d'une couronne et dans lequel s'ajuste un voile dont un coin passe sous le menton. Deux grandes nattes de cheveux descendent par derrière presque jusqu'aux pieds. Rien de plus gracieux et de plus noble à la fois que cette coiffure; nous doutons que nos modes parisiennes parviennent à la faire oublier.

Un long ruban, aux plus riches couleurs, leur sert de ceinture et vient tomber jusqu'à terre devant la robe. Dans la rue, elles s'enveloppent d'une grande étoffe blanche qui les préserve du soleil et qu'elles savent porter de la façon la plus élégante.

Les Géorgiens sont aussi généralement beaux; le type caucasien s'est conservé en eux presque sans altération; bien souvent il nous est arrivé de rencontrer dans la rue des hommes qui eussent pu passer, à bon droit, pour les originaux de l'Apollon du Belvédère.

En même temps que les Géorgiens sont braves, chevaleresques, ils aiment la représentation et le luxe; ils sont généreux jusqu'à la prodigalité. Beaucoup d'entre eux se ruinent, je pourrais dire presque tous, sans paraître y songer.

Ils se plaisent à porter de riches costumes, des broderies d'or et d'argent, de belles armes étincelantes; ils ont la passion des chevaux.

Ils se disent tous princes ou gentilshommes, et, à voir leur grande tournure, nul ne serait tenté de leur contester leurs titres de noblesse.

S'ils ont une faiblesse, c'est d'aimer un peu trop le vin de Kachétie. Il est vrai que c'est le vin national et qu'ils le portent bravement.

Nous avons assisté à un dîner géorgien; on était une douzaine de convives. Ce qu'on but de vin, à ce dîner, est effrayant. Nous étions tous assis par terre autour d'un tapis sur lequel était étendue une nappe. Nous avions des assiettes, mais pas de verres. Devant le maître de la maison était une grande corne garnie d'argent qui contenait à peu près une bouteille ordinaire. Il la remplissait, et, après y avoir trempé ses lèvres, la passait à un des convives qui la vidait d'un seul coup. Ce dernier la remplissait de nouveau et, après la même cérémonie, la passait à un autre, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Nous fûmes heureux que le repas ne se prolongeât pas aussi longtemps qu'à l'ordinaire. Outre que nous préférions le plaisir de la conversation, nous ne tenions pas à voir l'amphitryon et ses convives tomber, non pas sous la table, puisqu'il n'y en avait pas, mais sur le tapis et les coussins, ce qui arrive le plus souvent à la fin des grands dîners; mais il faut pour cela qu'il y ait eu une consommation prodigieuse.

Une particularité assez curieuse, c'est que ce vin national de Kachétie n'enivre que très-difficilement. Aussi les Géorgiens, qui aiment l'ivresse, ont-ils inventé une sorte de bouteille en métal, dont le goulot, en spirale, fait circuler le vin dans son long parcours et favorise son évaporation. L'orifice de ce goulot est assez large pour que le nez y entre tout à fait lorsqu'on boit. Au moyen de cet appareil d'éthérisation, le cerveau perçoit toutes les émanations du liquide, et l'heureux Géorgien a le plaisir de perdre la raison aussi bien que les Occidentaux.

Au jour de Noël, qui est pour les Grecs aussi une des plus grandes fêtes de l'année, toute la ville est en réjouissance. La nuit, il est impossible de dormir; dans la rue, aux fenêtres, sur les maisons, on tire des coups de fusil; c'est un tapage effroyable. On doit encore se trouver heureux quand on en est quitte pour du bruit, car les Géorgiens ne croient pas tirer un coup de fusil s'ils ne tirent à balle, et il n'est pas rare que ces joyeuses démonstrations fassent quelque victime. C'est un détail auquel personne ne fait attention et qui ne porte aucun préjudice à l'usage établi.

Peu de jours après, nous assistâmes chez le prince Bariatinsky à la cérémonie par laquelle on célèbre la naissance de la nouvelle année.

Quelques minutes avant minuit, les domestiques apportèrent des plateaux chargés de verres à vin de Champagne et remplis du vin doré de Kachétie. Au moment où le premier coup de minuit sonna, le prince prit un verre, prononça quelques souhaits pour la prolongation des jours et de l'heureux règne de l'empereur, trempa ses lèvres dans le verre et le passa à l'une des dames qui étaient près de lui. Ceux qui se trouvèrent le plus rapprochés des plateaux, en firent autant, donnant à leur tour le vin, dont ils avaient bu quelques gouttes, aux dames placées près d'eux, et les verres circulèrent de main en main et les compliments de bonne année s'échangèrent,

se croisèrent de toutes parts; les amis, les parents s'embrassaient. Il y a quelque chose de paternel et de touchant dans cet usage; les liens d'amitié se resserrent, les étrangers mêmes se rapprochent et oublient les exigences de l'étiquette; tous les cœurs s'épanouissent un moment à l'unisson. Ordinairement la fête se prolonge toute la nuit.

Il nous restait à voir la bénédiction des eaux; c'était le 6 janvier.

Le jour de la cérémonie, il fit un peu froid; il était tombé de la neige sur les montagnes dont nous apercevions les crêtes blanchies. Cependant tous ceux qui descendaient vers la Koura étaient encore revêtus de leurs toilettes d'été. Heureuse ville où l'on voit l'hiver par sa fenêtre, mais sans le sentir! Comme pour rendre le contraste encore plus frappant, le fleuve, qui descend des hauteurs centrales du Caucase, charriait des glaçons. Cette circonstance augmentait singulièrement l'intérêt de la cérémonie : deux cents fanatiques environ devaient se jeter dans la Koura et y prendre un bain qu'ils regardaient comme très-efficace pour les laver de leurs péchés. Plusieurs bataillons de troupes russes étaient sur la rive du fleuve, laissée à sec par la baisse des eaux. Deux batteries d'artillerie attendaient pour faire feu le moment de la bénédiction.

Un grand pavillon d'azur s'élevait au bord du fleuve; le plancher s'avançait au-dessus de l'eau et y baignait presque. Le clergé tout entier, son métropolitain en tête, revêtu de costumes éblouissants, était groupé vers le centre et des deux côtés de la Koura. Sur les balcons, sur les terrasses se pressait une foule de spectateurs indigènes ou étrangers; tous ces vêtements, aux mille couleurs, rapprochés, confondus, composaient une mosaïque éblouissante, d'autant plus que tous étaient en vue, la ville étant disposée en amphithéâtre. C'était un magnifique spectacle. Enfin le métropolitain, entouré de son clergé, arriva au pavillon central. Aussitôt les malheureux pêcheurs se déshabillèrent à la hâte sans paraître se préoccuper le moins du monde des énormes glaçons qui descendaient avec le courant. Midi sonne! on tire le canon, toute la garnison fait un feu de peloton qui se mêle aux fanfares et aux éclats d'harmonie de la musique militaire. Le métropolitain s'approche du fleuve et y trempe la double croix. C'est le signal : les baigneurs se précipitent dans l'eau : quelques-uns sont à cheval. La plupart, il est vrai, saisis par le froid, s'empressent de revenir au rivage, mais les plus dévots croiraient commettre une impiété s'ils ne paraissaient prendre simplement un bain tiède et agréable. Rien de plus. La foule s'éloigne peu à peu, satisfaite de ce spectacle qui est plus curieux encore lorsque la Koura roule avec plus de fureur ses eaux glacées.

Départ de Tiflis. — Mskett. — Encore les Guèbres. — Voyage en traîneau. — En route pour le Sourham. — L'officier russe. — « Passe qui veut. » — Gori et son château. — Passage de l'Iaqué. — La neige. — La station de Ruys. — Descente du Sourham. — Molite

De retard en retard, nous arrivons au 11 janvier 1859. Nous partons enfin, afin de nous trouver le 21 à Poti. Le temps est affreux. On nous avait certes avertis bien des fois et depuis longtemps; mais nous étions sous le charme de Tiflis et nous n'avons tenu aucun compte des conseils de nos amis : nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. Au lieu des brillantes toilettes de printemps qui jusqu'ici avaient récréé nos regards, nous n'apercevons plus que manteaux et bourkas.

En route, une estafette arrête notre tarantasse; elle nous apporte une lettre qui ne contient que ces mots « Ne partez pas, le Sourham est infranchissable! » — Eh bien! il n'en sera que plus curieux à voir, » répond mon compagnon. Nous envoyons nos remerciments par l'estafette à notre aimable correspondant, et nous poursuivons notre course.

La neige commence à tomber. Nous traversons un beau pont; il remplace le pont de Pompée, qui n'est plus qu'une ruine. A notre droite, nous voyons l'église de Mskett et l'ancienne capitale de la Géorgie, dégénérée en misérable village; la situation est très-belle : c'est une pointe de terre élevée, formée par l'angle du confluent de la Koura et de l'Aragwie. La ville a cessé d'être capitale dès le cinquième siècle : ses débris sont considérables. Deux anciennes forteresses se dressent encore de chaque côté de la Koura. L'église est remarquable : il est vrai qu'elle a été restaurée vers 1722. Plusieurs rois y sont ensevelis.

Un peu avant d'arriver à Mskett, on aperçoit dans les parois du rocher, et à une assez grande hauteur, des ouvertures quadrangulaires. Les habitants de Mskett ont jadis adoré le feu. Ces ouvertures sont les entrées de tombeaux où reposent les Guèbres qui ont eu le bonheur de mourir sur le sol de la patrie. Les autres ont été chassés tour à tour par les chrétiens et par les musulmans. Aujourd'hui il en reste trois qui sont protégés par l'empereur de Russie, mais menacés plus par les convoitises de l'industrie que par les ardeurs du prosélytisme. Une fabrique de bougies va, dit-on, envahir le temple de Zoroastre : l'amour du gain éteindra le feu qu'entretenait la foi depuis deux mille ans.

Après quelques heures, le temps s'éclaircit. Nous passons une rivière assez aisément; mais, plus loin, il nous faut revenir à notre manœuvre du Tereck. Nous dételons les chevaux, nous passons dessus, puis nous les renvoyons chercher les voitures, ce qui nous cause une perte de temps assez notable. Aussi, dès que nous sommes remontés en tarantasse, nous partons en avant, laissant les bagages sous la garde d'un bas officier nommé Timaff, qui doit nous accompagner jusqu'à Coutaïs (ou Khotais).

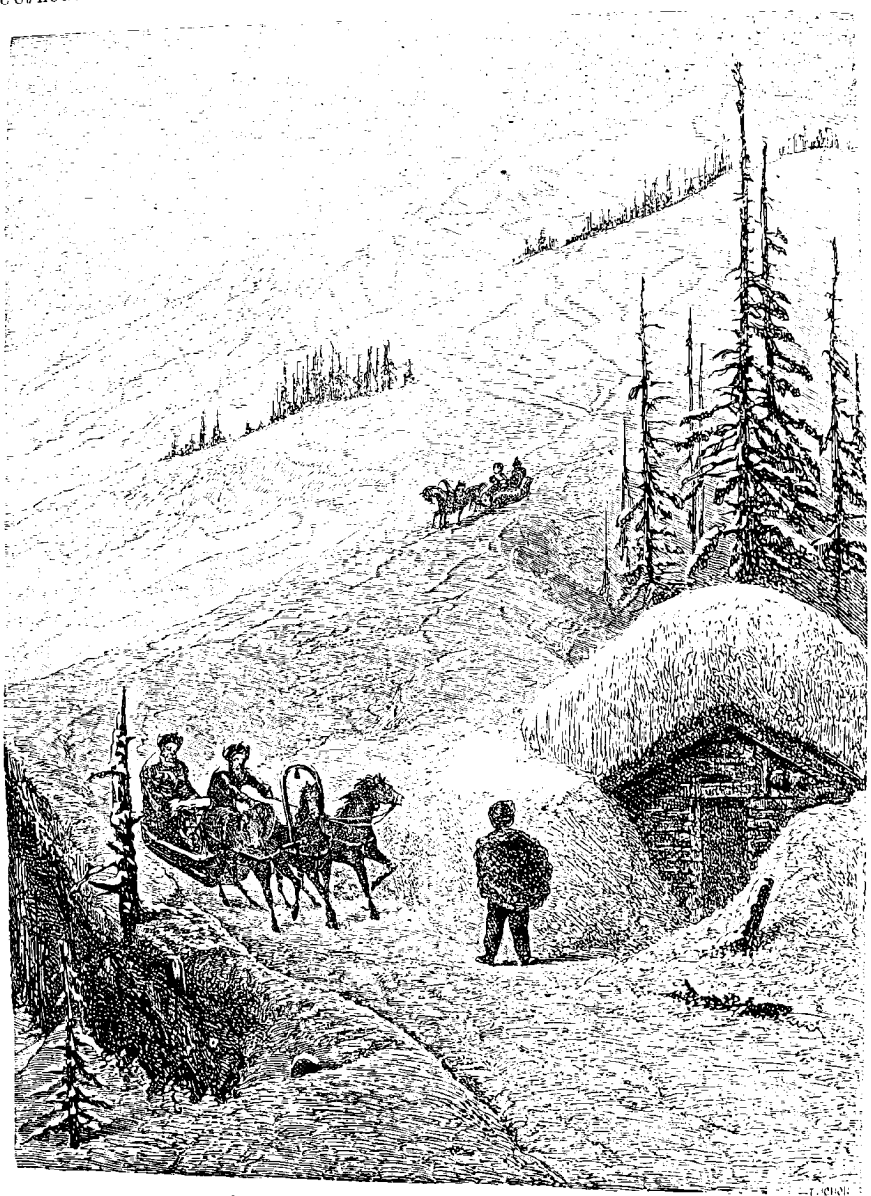
Près de la station de Quensens, nouvelle rivière que nous franchissons encore à cheval. Ensuite nous descendons à la station, où l'on nous répond, suivant l'usage, qu'on n'a pas de chevaux à nous donner; seulement, ce qui diffère un peu de l'usage, cette fois on nous a dit la vérité. Une collection de voitures abandonnées nous atteste en effet qu'il est impossible d'aller plus loin autrement qu'en traîneau. Donc, on ira en traîneau.

On nous invite de nouveau à nous méfier du Sourham dont nous gravissions déjà depuis longtemps les pentes

sans nous en apercevoir. — Deux Cosaques, surpris par un chasse-neige, se sont perdus : leurs cadavres et ceux de leurs chevaux n'ont été retrouvés que le matin à peu de distance de la station. — L'anecdote est assurément peu divertissante; mais si on prenait au sérieux tout ce qui se raconte sur les routes, on ferait à chaque pas des étapes à mourir d'ennui, et le mieux serait de rester chez soi.

Nous allons donc en avant : nous ne rencontrons point de chasse-neige et nous ne nous arrêtons qu'à la station de Tchalaky; là, force est bien de nous arrêter : il est nuit.

Un officier russe, porteur de dépêches, vient d'arriver. Il était parti de Tiflis avec ordre de se rendre à Coutaïs dans le plus bref délai. Aucun bagage ne retardait sa marche, et de plus il avait en main un fouet vigoureux dont il se servait avec beaucoup de dextérité, et qui faisait comprendre de suite au plus impassible ce que le Maître désirait. Nous lui demandâmes ce qu'il y



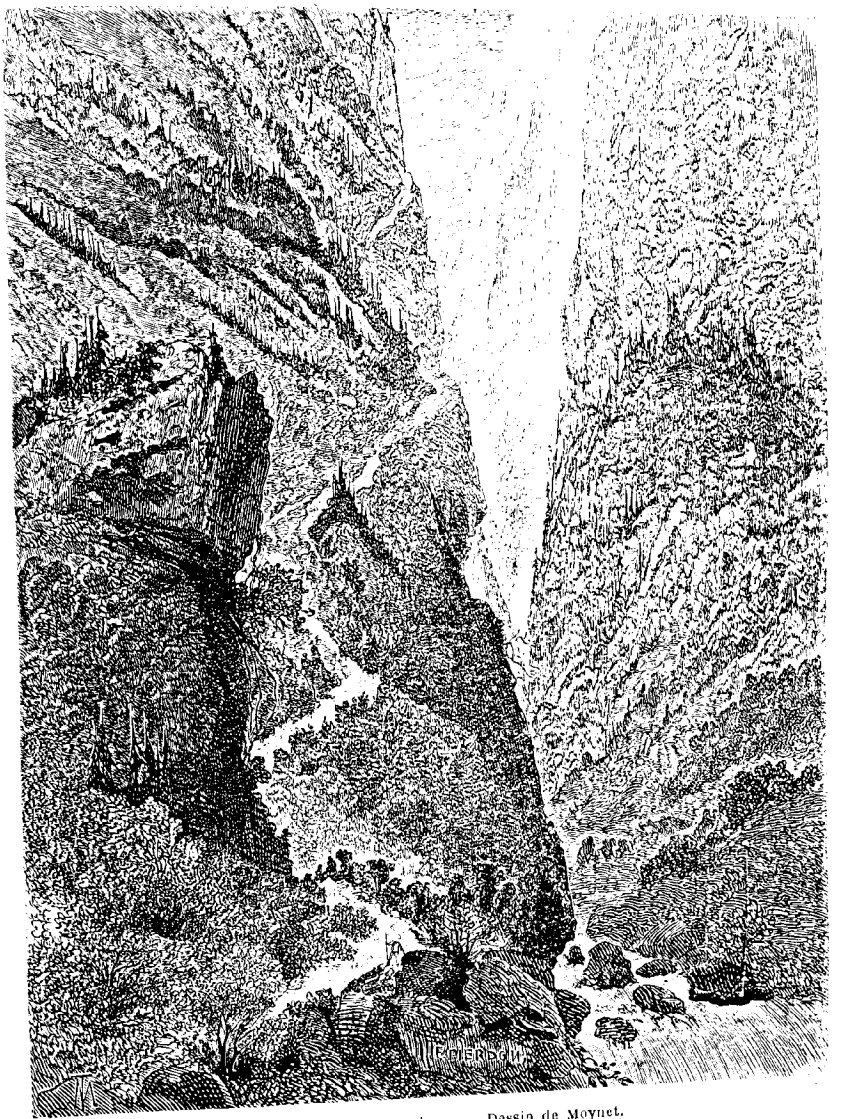
Sommet du mont Sourham. — Dessin de Moynet.

avait de vrai dans tout ce qu'on disait sur le danger de franchir le Sourham par ce temps de vent et de neige. « Passe qui veut, » nous répondit-il. Nous prenons le thé ensemble, et comme il part de suite, nous lui faisons observer qu'il est en costume bien léger pour voyager la nuit en traîneau. En effet, au moment où il avait reçu l'ordre dont il était porteur, il était en tenue ordinaire, et à peine avait-il eu le loisir de jeter une simple capote par-dessus son uniforme : c'était à faire frissonner. Nous le prions de se couvrir d'une des fourrures dont nous sommes amplement pourvus, et qu'il nous rendra à Coutaïs. Il accepte de grand cœur, et pour ne pas être en reste de politesse avec nous, il nous prévient qu'il va donner des ordres sur la route pour que nous soyons bien traités dans toutes les stations. Un bienfait n'est jamais perdu.

Le lendemain, au milieu du jour, nous étions à Gori; le temps était admirable. Nous eûmes le loisir d'examiner la ville tout à notre aise. A l'exception de quelques maisons russes qui la déparent, son aspect est tout à fait oriental. Aux costumes géorgiens se mêlent déjà ceux de la Mingrélie; mais ce qui caractérise Gori, c'est un immense château fort perché sur un rocher très-élevé et commandant la ville et les environs. Du côté où la déclivité du rocher aurait pu donner accès dans le château, sept enceintes superposées et flanquées de tours à leurs extrémités, en défendent successivement l'approche. L'effet est étrange et s'imprime fortement dans la mémoire.

On nous conseille encore de ne pas aller plus loin. Cette fois le donneur d'avis a bien quelque autorité : c'est l'Iaqué, qui de ruisseau s'est fait torrent. Nous nous rappelons le mot de l'officier russe : « Passe qui veut, » et nous voulons.

L'Iaqué est à un quart d'heure de Gori. Quelques



Une vue du mont Sourham. — Dessin de Moynet.

Géorgiens nous suivent, curieux de voir notre audace punie; ils comptent bien rire de nous lorsqu'il nous faudra revenir tout désappointés. Il ne nous serait pas agréable, bien entendu, de leur procurer ce plaisir. Nous nous lançons, à toute vitesse, au beau milieu du torrent. Les Hyemchicks frappent les chevaux, nous passons, mais, au moment d'atteindre l'autre bord, nous sommes tous versés dans l'Iaqué. Nos spectateurs durent se féliciter : ils avaient vu quelque chose.... Mais enfin, nous étions sur l'autre bord.

Après notre mésaventure, il nous parut opportun de faire un temps de galop dans la plaine. Le soleil, par bonheur, dardait d'aplomb ses rayons sur nous, et nos habits furent secs en un instant. Derrière nous, le panorama était magnifique : Gori, son château fort et sa couronne de fortifications en formaient le second plan. De-

vant nous, un plateau montait légèrement, et au delà s'étendait sous le ciel une grande ligne blanche : c'était le Sourham. Après une course de deux heures à toute vitesse, nous nous arrêtâmes au pied d'une côte très-rapide pour y attendre nos bagages. L'air était devenu vif, l'atmosphère brumeuse. Avec quelques branches abattues à coups de kangiar, nous fîmes un bon feu, et assis alentour, nous tînmes conseil ; il fut reconnu qu'il nous serait impossible de transporter nos bagages sans un renfort de mules ou de bœufs que sans doute nous trouverions au prochain village nommé Ruys. Cet avis mis aux voix et adopté, nous attelâmes tous nos coursiers au traîneau et nous partîmes vaillamment. Le ciel était gris. Nous devions être à une grande hauteur : nous courions toujours sur des déclivités. A peine était-il possible de distinguer le moindre indice d'une route ; le dernier traîneau qui avait passé en avant était celui de notre officier de la station de Tchalaky, et la neige avait déjà recouvert les traces de son passage. Les arbres commençaient à devenir plus rares. De toutes parts, la neige et le silence.

Il y eut un moment où il fallut laisser les chevaux reprendre haleine. Il n'était pas désagréable, d'ailleurs, de faire un peu de chemin à pied. Nous eûmes la curiosité de connaître l'épaisseur de la couche de neige sur laquelle nous marchions. Nos baguettes de fusil enfoncèrent sans atteindre le sol. Nous avisâmes à quelques pas une branche de sapin assez longue ; élaguée, elle formait une sonde de deux mètres environ : nous l'enfonçâmes plusieurs fois entièrement, sans rencontrer aucune résistance. Souvent nous descendions dans le sol jusqu'aux genoux ; si un chasse-neige était venu à nous surprendre dans cette situation, certes, c'en était fait de nous. Cependant la nuit arrivait et nous n'avions devant nous, derrière ou alentour, qu'un immense linceul blanc. Chaque fois que le traîneau, tout allégé qu'il fût de nos trois personnes, s'embarrassait dans quelque trou ou devant quelque monticule, nous écoutions pour deviner si nous étions près d'une habitation quelconque : mais aucun bruit n'arrivait jusqu'à nous, pas un tintement, pas une cloche, pas un aboiement : nous étions comme égarés dans un nouveau désert, tout autre assurément que celui de feu et de sable que nous avions traversé naguère. Cette solitude était plus sombre encore et plus désolée : la neige, toujours la neige, et à une telle hauteur que les oiseaux ne volaient plus jusqu'à nous.... Et nous songions qu'à deux jours de marche à peine, nous arriverions aux plaines heureuses de la Mingrélie qui ne connaissent pas d'hiver, et d'où l'on voit le Sourham et les cimes de toutes les montagnes blanchies sans qu'un souffle de froid traverse jamais l'atmosphère !

Pour des touristes qui aiment avant tout les émotions, nous étions servis à souhait. A la fin, nous nous trouvâmes de nouveau sur un plateau. La route se dessinait un peu. Nous remontâmes en traîneau, et trois quarts d'heure après nous faisions notre entrée au village de Ruys, où nous fûmes bruyamment accueillis par des chiens qui nous parurent au moins aussi aimables que les chiens des Tatares. Il fallut, pour faire connaissance avec eux, leur distribuer des coups de fouet à tuer un bœuf, après quoi ils nous accompagnèrent familièrement dans un hangar à demi fermé qui devait nous servir d'hôtel pour la nuit.

Notre premier soin fut de traiter avec des Hyemchicks pour les envoyer tirer Timaff et nos bagages de l'endroit où nous les avions laissés. Ils nous dirent que pour nos bagages ils nous les ramèneraient à coup sûr ; quant à Timaff, ils en répondaient moins. Suivant eux, les Hyemchicks que nous avions laissés avec lui avaient dû dételer leurs chevaux et retourner à la poste. L'honnête caporal en avait sans doute fait autant ; sinon, à l'heure qu'il était, il devait être mangé par les loups, à moins que, doué d'un grand sang-froid et d'un coup d'œil juste, il ne se fût amusé à les abattre les uns après les autres. Certains que le caporal Timaff était l'homme le plus pacifique du monde, notre pensée fut qu'il avait préféré le premier parti. Nous n'en priâmes pas moins nos nouveaux Hyemchicks de faire diligence, et nous avions une bonne raison pour insister : nos provisions de bouche étaient avec nos bagages.

Notre asile consistait en un grand hangar construit avec des branches de sapin, sauf d'un côté où un mur grossier était heureusement flanqué d'une cheminée énorme, dans laquelle brûlaient deux troncs d'arbres. L'ameublement de cet aimable intérieur, faiblement éclairé par une chandelle, se composait d'un comptoir, de quelques tablettes chargées de bouteilles, puis, au-dessus de nos têtes, de morceaux de viande boucanée, de poissons séchés, d'articles d'épiceries, de cordages, de bâtons de suif, de cuirs, de tonneaux, d'outils ; sur le sol, d'outres à demi pleines, de mauvais tapis, de débris d'ustensiles de ménage et de mille autres choses, le tout d'une malpropreté qui ne cherchait aucunement à se dissimuler.

Nous allâmes chercher au traîneau quelques-unes de nos peaux de mouton, et nous étant arrangés d'une poutre en guise de traversin, nous nous étendîmes les pieds devant le feu. Ainsi couchés, nous nous laissâmes aller au sommeil qui se prolongea jusqu'à cinq heures du matin.

Nous ne fûmes réveillés que par un bruit de sonnettes. C'étaient nos Hyemchicks qui ramenaient nos bagages et Timaff. Comme ils nous l'avaient dit, les chevaux avaient été dételés et remmenés par les conducteurs : mais notre idiot de caporal n'avait pas eu la pensée d'en forcer au moins un à rester avec lui. Sa consigne lui interdisant un retour en arrière, il était resté seul. La nuit venue, à l'approche des rôdeurs fauves il s'était barricadé le mieux qu'il avait pu, et avait, à l'aide de quelques ustensiles culinaires, tenu tête aux assiégeants. Mais, ses projectiles épuisés, il s'était trouvé fort en peine, et malgré sa défense héroïque, la chose menaçait de tourner au sérieux, lorsque les loups, à fine oreille, ayant entendu les sonnettes de nos gens et les aboiements de leurs chiens, avaient jugé à propos de décamper.

Après avoir recommandé à Timaff de ne pas laisser les Hyemchicks faire volte-face, nous nous mîmes en route, et à huit heures nous étions à la station de poste. Notre officier, porteur de dépêches, avait prié, à sa manière, le maître de poste de tenir des chevaux à notre disposition. Ce fut à peine s'il fut nécessaire d'ajouter à ses sollicitations, les nôtres, c'est-à-dire cinq ou six coups de fouet; on nous servit de suite. Vers le milieu de la journée, par une chaleur bienfaisante, nous arrivâmes au village de Sourham, situé à l'entrée d'une gorge et protégé comme Gori, par un magnifique château fort qui commande le passage.

A compter de ce point, on ne gravit plus de pentes douces. On a devant soi une vraie montagne, et, suivant ce que nous assurèrent les Hyemchicks, c'était la dernière; nous montâmes bravement à l'assaut. Une heure après, nous étions au sommet de la chaîne dont l'arête relie la branche du Caucase, qui s'étend jusqu'à Anapa, dans la mer Noire, à celle qui s'étend dans la Turquie d'Asie et la Perse.

Nous étions assez contents de nous. Nous l'avions donc franchi ce mont infranchissable !

Il s'agissait maintenant de descendre. Ce n'était pas, à mon gré du moins, matière à rire; j'ai toujours trouvé les montées plus faciles. Quoi qu'il en fût, le traîneau partit joyeusement. Après une heure de course, le terrain commença à se déprimer sur la gauche; puis la pente devint plus rapide, les arbres reparurent, la neige diminua; de ce côté, elle est toujours moins abondante. Le chemin, au lieu de suivre une ligne droite, tournait à droite, puis à gauche, et toujours s'enfonçant. En dépit des zigzags, nous allions comme le vent, si bien que le terrain vint tout à coup à nous manquer à gauche, et nous nous trouvâmes au bord d'un précipice, au fond duquel bruissait un torrent. Un mouvement habile nous détourna fort à propos. Nous recommençâmes notre course échevelée; il nous semblait à chaque instant que nous allions galoper sur les cimes des arbres qui se déroulaient devant nous comme une prairie.

Arrivés à un petit village, nommé Tsippa, notre interprète nous montra une gorge et un rocher qu'on appelle le château de Jason. Ce souvenir de l'antiquité nous annonçait la Mingrélie : nous l'accueillîmes avec plaisir.

Le torrent qui roulait à notre gauche est une des sources du Quirill.

Cependant nous n'en avions pas encore fini avec ce malheureux Sourham. Les avalanches avaient obstrué le chemin. Il fallut souvent dételer, transporter le traîneau, et passer un à un. A d'autres endroits, le chemin s'était effondré; ailleurs la neige avait couvert le lit d'un petit torrent qui traversait la route : notre conducteur arriva sans méfiance au grand galop, la neige céda, et je fus lancé pour la seconde fois au milieu de l'eau.

Nous n'avions pas mangé depuis le matin, et la station n'apparaissait pas. A chaque instant, le chemin devenait plus mauvais. Le traîneau continuait à verser de cent en cent pas; nous le suivions à pied, ce qui n'était pas fort au gré de notre estomac. Peu à peu, nous étions descendus au fond d'une gorge, et insensiblement la nuit apparaissait; ce n'était plus dans la neige, mais dans l'eau que nous étions menacés de camper. Pour comble d'ennui, la neige se remit à tomber avec fureur.

Vers huit heures et demie, nous aperçûmes enfin un petit village qu'on appelle Molite. Nous entrâmes dans une espèce d'auberge, où chacun de nous se mit à dévorer tout ce qu'on voulut bien lui offrir. La station n'était plus qu'à trois verstes; nous y étions abrités à dix heures du soir, épuisés de fatigue; mais nos bagages et Timaff étaient encore en arrière, à la garde de la Providence.

Sous la neige. — Un noble imérítien. — Le château de Jason. — Coutaïs. — Trésors religieux. — Richesse du sol. — Chasse aux ramiers. — Maranne. — La secte des scopsis.

Le lendemain, en nous éveillant, nous entendîmes un grand nombre de voix au dehors : c'étaient des journaliers qui déblayaient la station littéralement ensevelie sous la neige. Je regardai deux cabanes en face; la neige amoncelée sur leur toit en doublait la hauteur.

Nous envoyâmes au-devant de nos bagages; on trouva notre impassible caporal installé dans une bicoque; on lui avait encore une fois enlevé ses chevaux; mais au lieu de se tourmenter pour trouver un moyen de locomotion quelconque, il prenait patience. Les rôles étaient renversés : on nous l'avait donné pour nous aider et nous protéger au besoin, c'était de nous qu'il attendait aide et protection. Notre envoyé parvint à se procurer des bœufs. En attendant que ces patients animaux tirent vers nous nos embarrassants colis, nous faisons connaissance avec un personnage qui nous intéresse, c'est un noble imérítien. Il vient d'arriver derrière nous, suivi de ses deux noukers. Son air est doux et grave; sa figure est remarquablement belle. Il porte le costume géorgien, avec cette seule différence, que le bonnet pointu est remplacé par le turban blanc dont l'extrémité passe sous son menton; un simple poignard est passé à sa ceinture; comme nous, il porte des bottes montant par-dessus les genoux, ce qui est de toute nécessité par ce temps affreux.

Il nous trouve achevant de préparer de nos propres mains un abondant dîner, et nous le prions d'en prendre sa part, mais il refuse, c'est pour lui jour maigre. Quelques minutes après, il nous envoie un poisson salé en nous priant de l'ajouter à notre repas; nous l'acceptons très-volontiers.

Après le dîner, nous allons lui faire visite dans la seconde salle de la station. Il est assis sur le divan, et joue d'une mandoline à très-long manche. Il s'interrompt, mais nous le prions de continuer, ravis d'entendre quelques airs nationaux de l'Imérítie.

Je lui demande la permission de faire son portrait. Il paraît me l'accorder avec plaisir, et la soirée se passe ainsi, à dessiner, à chanter et à causer.

Le lendemain, nos bagages arrivèrent, le temps était beau. Nous nous réunîmes en route sur trois traîneaux,

avec notre nouveau compagnon. Nous n'étions plus en Géorgie, mais l'Iméritie que nous traversions, n'était pas encore le modèle des pays aux bonnes routes; nous recommençâmes à verser tour à tour de plus belle à peu près de dix minutes en dix minutes, jusqu'au moment où nous rencontrâmes une rivière, commandée par une montagne couronnée de ruines fort anciennes. « Quel est ce vieux château? demandons-nous à notre Iméritien. — Le château de Jason, » nous répondit-il. Le nom de Jason paraît aussi prodigué dans ce pays que celui de César en France. Notre compagnon ajouta que ces vieux murs étaient le sujet d'une légende populaire, transmise de père en fils jusqu'à notre siècle, et il nous conta, en empruntant le langage populaire, l'histoire de l'aventurier nommé Jason, qui était venu d'Occident et avait remonté le Rioni (le Phase) jusque près de Coutaïs, pour se rendre maître d'une toison en or filé. Il s'était permis d'enlever la fille du roi, qui l'avait quelque peu aidé dans ses entreprises, puis il avait habité le château dont nous apercevions les ruines, mais les gens du pays l'en avaient chassé.

Il nous fut agréable d'arriver à Coutaïs, l'ancienne Ea, dit-on. Aucune ruine n'en fait foi. La tradition seule reste, et, naturellement, elle est en grande faveur près de tous les habitants. Telle qu'elle est aujourd'hui, Coutaïs est d'un aspect attrayant. Ses maisons sont ornées de terrasses : de grands jardins les entourent, un grand luxe de végétation s'y déploie de toutes parts. Nous n'y avons rien vu d'intéressant que son monastère de Gaëlaëth, échantillon remarquable d'architecture byzantine. On y conserve quelques merveilles d'orfévrerie, des images miraculeuses de grande réputation, entre autres celle de Notre-Dame-de-Gaëlaëth toute couverte, la tête et les mains exceptées, de bijoux, perles, rubis, topazes et diamants, pour une valeur de plusieurs millions, et la couronne des rois de l'Iméritie, travail rare et précieux, également ornée d'une multitude de brillants. Il nous est impossible, en admirant ces trésors enfouis, de ne pas nous rappeler combien les routes étaient impraticables. Du reste, le pays lui-même est naturellement d'une admirable richesse; la vigne n'attend pas pour produire ses fruits la main de l'homme; elle grimpe d'elle-même jusqu'au sommet des plus grands arbres. Les récoltes sont à moitié perdues faute de travail et de moyens d'en tirer parti. Je possède un contrat en bonne forme, que m'a remis un prince iméritien, et qui assurerait une fortune à un ou plusieurs cultivateurs français qui voudraient aller donner l'exemple du travail et stimuler la paresse des gens du pays, mais je n'ai pas encore été assez heureux pour trouver les hommes que le prince désire.

Il ne fallait plus songer à continuer notre route en traîneau, faute de neige, ni en voiture, faute de route. Nous dûmes remonter à cheval. Les bagages furent attachés sur le dos des porteurs. Le plus divertissant était la perspective de la chasse dans la forêt que nous avions à traverser jusqu'à Maranne, au bord du Phase. Armés de nos fusils, nous primes, l'interprète et moi, les devants, et nous chevauchâmes pendant une douzaine de verstes dans le lit d'une petite rivière afin d'avoir moins d'obstacles qu'en plein bois, et d'atteindre, en tête du reste de la troupe, un endroit favorable pour tirer aux ramiers.

Une fois bien isolés et en belle humeur, nous commençâmes, en avançant toujours, un abatis de ces jolis oiseaux, qui nous occupa si agréablement, que nous fûmes très-étonnés quand nous arrivâmes à la station de Goubinstraïa.

Le lendemain fut encore une journée d'enchantement à travers les forêts de la Mingrélie : des arbres, deux et trois fois centenaires, s'élevaient si hauts, qu'un cavalier, près de leurs troncs gigantesques, avait l'air d'un enfant. Par moments, les clairières nous ouvraient des perspectives charmantes, mais il nous fallait sans cesse faire attention à nos pieds. La terre est jonchée d'arbres que personne ne pense à relever.

C'est le mauvais état des chemins, ou plutôt leur absence, qui rend impossible l'exploitation des forêts. Une compagnie s'est présentée avant la conquête encore inachevée de la Mingrélie[1], et a offert quelques kopecks, par arbre, ce qui faisait une somme considérable, en s'engageant de plus à faire elle-même les routes. L'administration s'est interposée : — permettre à une compagnie de faire ce que fait ordinairement l'État, c'était évidemment une pensée révolutionnaire! — Donc, le projet en est resté là.

Il n'était pas facile de faire avancer nos chevaux; parfois ils entraient dans la boue jusqu'au poitrail. Il y avait même danger à s'arrêter en certains endroits; le sol mouvant y avait englouti, disait-on, plus d'un voyageur.

Nous rencontrâmes l'ancien Hippus des anciens, appelé maintenant l'Outskeniskale, ce qui veut dire : « eau-cheval, » sans doute à cause de sa rapidité.

Nous fûmes heureux d'arriver à Maranne, et d'en finir avec ces boues plus déplaisantes que les neiges du Sourham.

Le nouveau Maranne est situé sur les bords du Rioni (le Phase); nous y avons admiré ce beau fleuve, qu'aux temps fabuleux remontèrent les Argonautes. Il a, en cet endroit, plus d'un kilomètre de largeur, et ses bords de chaque côté sont couverts de forêts. Çà et là, on voyait, au milieu de l'eau, des groupes d'arbres renversés, descendus d'eux-mêmes, et formant des îlots qui sont autant d'obstacles à la navigation.

Un seul petit bateau à vapeur, d'un très-faible tonnage, remonte jusqu'à Maranne quand les eaux sont très-hautes, encore n'est-ce pas sans danger.

Nous devions descendre dans une barque jusqu'à Poti, mais on nous assura qu'il ne fallait pas songer à s'embarquer le soir : aucun pilote ne prendrait sous sa responsabilité une navigation nocturne. La résignation nous fut assez facile; nous étions curieux de visiter à Maranne un établissement fort extraordinaire, le pénitencier des sccpsis.

1 Le prince Davian, héritier du roi son père, est à Saint-Pétersbourg sous la protection de la Russie, qui lui conserve son héritage.

Les bords du Phase (Rioni). — Dessin de Moynet.

Les scopsis composent une des sectes ou associations secrètes qui font le plus de mal à la Russie. On fait remonter leur origine au règne de Catherine II. Pierre III, que cette princesse fit assassiner, est leur messie. Ils prétendent qu'il n'est pas mort, et attendent qu'il lui plaise de se manifester et de les faire participer à la toute-puissance. Un grand et odieux mystère couvre, dit-on, leurs doctrines et leurs actes. On assure qu'un scopsi, homme ou femme, ne doit jamais, d'après les prescriptions de sa croyance, avoir plus d'un enfant. Leur but commun, chose incroyable, serait d'arriver à concentrer entre leurs mains tout l'argent de la Russie. C'est dans l'espoir d'arriver à cette fin chimérique, que presque tous ces sectaires choisissent la profession de changeur. On sait que le papier, faute de numéraire, a un cours presque forcé en Russie; les roubles en papier circulent d'un bout de l'empire à l'autre. A l'aide du change, les scopsis attirent à eux les espèces métalliques, et n'en rendent que le moins possible à la circulation. Saufs par cette manœuvre, ils donnent peu de prise à la justice contre eux, étant presque tous laborieux, sobres et observateurs scrupuleux des lois. Quand on peut les convaincre de « scopsisme, » on les transporte à Maranne ou dans d'autres pénitenciers. Quelles que soient d'ailleurs les amnisties accordées à d'autres criminels, jamais ils n'obtiennent leur grâce. Prisonniers, ils se livrent à de petits travaux pour gagner quelque argent qu'ils ne dépensent pas. On les soupçonne de se ménager toujours le moyen de rester en relation avec leurs coreligionnaires libres. A leur mort, on trouve leurs affaires en ordre, et leur héritage ne donne jamais lieu à aucune contestation. Le gouverneur nous assura que plusieurs d'entre eux parviennent, à force de labeur et d'économie, à amasser, en prison, jusqu'à un pécule de cinq ou six mille roubles. (Le rouble vaut 4 fr.)

Nous visitâmes ces malheureux : ils étaient uniformément vêtus d'une capote grise et d'un papak. Leur physionomie a un caractère particulier. Ils n'ont pas de barbe; leur figure est jaune et ridée. Presque tous, si jeunes soient-ils, ont l'air de vieillards. Leur voix a perdu son timbre grave, elle est enfantine. Leur tournure est lourde et embarrassée. Ils ont peu de vigueur, et deux scopsis font à peine, lorsqu'il s'agit de travaux qui exigent de la force musculaire, l'œuvre d'un homme ordinaire.

Un prince imérítien. — Navigation sur le Phase. — Chasse aux canards. — Les forêts du rivage. — Une écurie hospitalière. — Repas succulent. — Poti.

Nous dînâmes à Maranne, en compagnie du colonel Romanoff, qui nous donna l'hospitalité pour la nuit. Nous étions encore à table lorsqu'on nous annonça qu'un prince imérítien désirait nous parler, et presque aussitôt nous vîmes entrer un beau garçon blond et rose, revêtu du plus joli costume d'opéra-comique qu'on pût imaginer. C'était bien cependant un vrai prince, le prince Inghéradzé. Il avait appris que nous avions loué un grand bateau pour descendre jusqu'à Poti, et il venait nous demander de descendre le fleuve avec nous, ayant, disait-il, des affaires très-pressées, et offrant du reste de prendre sa part de nos dépenses. Nous n'eûmes garde de le refuser : nous étions trop heureux d'avoir l'occasion d'observer pendant un jour ou deux un type aussi curieux que le seigneur imérítien; nous nous quittâmes donc enchantés, nous de lui, lui de nous.

Le lendemain matin, à l'heure de l'embarquement, nous vîmes arriver notre prince aussi brillant que la veille. Il portait une tcherkesse d'une entière blancheur, garnie de galons en or, ainsi que le rang de cartouches qui ceignait sa poitrine. Sous la tcherkesse, on voyait une bechemette en soie rose, et sous celle-ci une seconde en soie gris de perle, un magnifique papak, une schaska garnie et ciselée en argent, ainsi que le kangiar, les pistolets et plusieurs petites escarcelles en cuir ouvragé et garni d'or et d'argent. Ajoutez pour achever de peindre ce prince, une tête blonde et rose, des cheveux blonds, un sourire continuel, et un air de bonne santé qui faisait plaisir à voir. Son nouker portait un costume très-brillant où dominait le rouge.

Après avoir fait nos adieux au colonel, nous descendîmes tranquillement le Phase entre deux lignes de forêts qui nous laissaient contempler au-dessus de leurs vertes cimes les sommets des montagnes couverts de neige. La température s'était élevée à celle des beaux jours d'été, et nous en jouissions d'autant mieux que ces pics glacés nous rappelaient nos récentes épreuves du mont Sourham.

J'avais chargé le matin nos armes après les avoir lavées et flambées avec soin. Je les visitai de nouveau. On nous avait promis une chasse miraculeuse sur l'eau, et j'avais hâte d'être en mesure.

Les canards sauvages et autres volatiles qui traversent nos climats au commencement des temps froids, vont au loin se choisir des résidences d'hiver. Or, le Phase et le lac de Poti sont apparemment parmi celles qu'ils préfèrent. Deux heures s'étaient à peine écoulées que nous commençâmes à voir au bord du fleuve, sur des parties de sable laissées à découvert, ou sur des troncs d'arbres flottants, des rangées de canards mêlés de quelques grands échassiers. Nous laissâmes le bateau glisser sans le moindre mouvement de rames, et du premier coup de feu nous nous fîmes une provision qui eût suffi à nos repas pour plusieurs jours. A partir de ce moment, ce ne fut que bandes de milliers d'individus se succédant sur les rivages, si bien, qu'ayant rempli à demi le bateau de nos victimes emplumées, fatigués d'une boucherie inutile, nous résolûmes de nous en tenir désormais aux pièces rares qui viendraient à notre portée.

La végétation riveraine était de plus en plus admirable. Le matin, j'avais abandonné mes crayons pour les armes; vers le milieu du jour je repris les crayons; tout ce que je voyais me paraissait merveilleux. Beaucoup de grands arbres s'étaient inclinés peu à peu; quelques-uns, couchés sur l'eau, ne tenaient plus qu'à demi au sol par leurs racines, et d'autres tiges repoussaient déjà sur leurs troncs. Nous fûmes pris du désir de faire une excursion à pied dans ces fourrés; mais le débarquement était

chose difficile. De temps en temps de subits mouvements dans les arbres nous dénonçaient la présence de quelque gibier inconnu de grande taille que notre passage inquiétait. Le prince nous assura que ces forêts, presque impénétrables, abondent non-seulement en bêtes fauves de toute espèce, mais aussi en très-grands serpents verts et noirs, dont il n'est pas aisé d'éviter les morsures. Un autre inconvénient y est la multitude de flaques d'eau qui s'opposent à toute marche régulière. Le soleil, si ardent qu'il soit dans ces contrées, est impuissant à dessécher ces marécages protégés contre les rayons par les masses d'ombre que projettent les voûtes de verdure. Ce sont des repaires de fièvres mortelles. Pas un bruit, sinon le nôtre; la solitude partout. Irrésistiblement attirés, nous débarquâmes dans une anse qui avait l'air de nous tendre les bras, et nous pénétrâmes dans ces ténébreux séjours. A l'intérieur comme au bord, les arbres centenaires tombent les uns sur les autres. Quand un de ces géants s'est couché, entraînant avec lui quelques-uns de ses voisins, il pourrit à moitié dans l'eau, et sur son cadavre la végétation naît, grandit, se multiplie, s'étend de tous côtés avec une incroyable puissance. On ne saurait faire plus de cinquante pas sans se servir de la hache. A vrai dire, on ne voit pas la terre : on marche sur des débris d'arbres ou dans l'eau, à travers des barrières de lianes et de convolvulacées gigantesques. Il fallut nous arrêter; mais la tentative, pour avoir échoué, n'en avait pas été moins intéressante.

Nous revînmes au bateau, enchantés du peu que nous avions vu. Nos trois scopsis (car c'étaient des scopsis qui nous servaient de bateliers) étaient impassibles à leurs rames; ils seraient restés là trois jours sans indiquer par le moindre signe s'ils étaient satisfaits ou non. Ces malheureuses créatures sont devenues entièrement passives. L'argent excepté, tout leur est indifférent.

On s'avisa qu'il était temps de déjeuner. Nos canards, tout succulents qu'ils parussent devoir être, ne pouvaient se préparer convenablement dans un bateau. Nous nous contentâmes de quelques provisions froides auxquelles notre prince rose joignit un large morceau d'esturgeon fumé.

Quand vint la nuit, nos scopsis nous débarquèrent sur la rive gauche, nous indiquant une grande maison d'apparence douteuse et plus faite pour abriter des chevaux que des hommes.

En effet c'était une écurie; les voyageurs n'y étaient que tolérés.

Dès l'entrée, nous fûmes à demi suffoqués par la fumée d'un grand feu placé au milieu de l'unique pièce de cette étrange hôtellerie que formaient quatre clôtures en bois, servant de murailles. La fumée s'échappait, comme elle pouvait, par les lézardes et les trous, œuvre du temps. De chaque côté, des chevaux se reposaient; ils étaient chez eux; autour du feu causaient et fumaient des Mingréliens, des gens du Gouriel, d'Érivan, des Arméniens, des hommes de la montagne et enfin des Turcs, dont l'un, pittoresquement affublé, portait à sa ceinture et sur son dos plus d'armes qu'il n'en eût fallu à six personnes: il avait tout l'air d'un arsenal.

Personne ne fit attention à nous. Suivant notre usage, nous transportâmes une poutre près du foyer et nous nous mîmes en devoir de confectionner notre souper. On nous apporta une partie de notre gibier et nous fûmes assez heureux pour trouver là deux garçons qui attendaient le prince; ils se mirent à préparer des broches en bois pour rôtir nos volatiles. Nous préparâmes à la fois notre souper du soir et nos deux repas du lendemain. Quand nos voisins virent ces formidables apprêts culinaires, comme ils n'étaient pas dans le secret de notre prévoyance, ils s'imaginèrent que nous allions tout manger, et ils commencèrent à exprimer à haute voix leur admiration. Le petit Turc surtout ne put réprimer sa curiosité; il nous demanda avec un grand sérieux si nous allions réellement absorber, à nous seuls, cette quantité fabuleuse d'animaux. Avec non moins de gravité nous lui répondîmes affirmativement, en le priant de vouloir bien toutefois nous aider, ce qu'il accepta de grand cœur. Notre cuisine s'avança grand train, et, grâce aux assaisonnements tirés de notre boîte, elle répandit une odeur qui finit par attirer toutes les attentions. Le premier canard cuit fut délicatement découpé et offert aux appétits les plus pressés. Cette manœuvre nous gagna les sympathies de toute la société; la conquête en fut achevée par la libéralité d'une outre de vin de Mingrélie, qu'un des hommes du prince était allé chercher dans le village.

Seulement ceux de nos hôtes qui étaient musulmans jugèrent convenable de faire placer devant eux une cruche d'eau; mais ce fut une pure formalité.

Le repas achevé, chacun s'arrangea pour fumer ou dormir. Il fallut de temps en temps intervenir dans les querelles des chevaux, qui n'étaient pas sans inconvénient pour notre groupe campé en cercle au milieu du hangar.

Le lendemain, au lever du soleil, nous sortîmes pour visiter les environs. Un groupe de gens habillés de toutes couleurs attira notre attention : c'était un convoi funèbre qui menait un habitant du village à sa dernière demeure. La femme du défunt marchait derrière le corps, en s'arrachant les cheveux et se meurtrissant le visage. Les amis et les parents qui l'accompagnaient, la secondaient de leur mieux avec de grands gémissements. Nous suivîmes, à peu de distance, jusqu'au bord de la tombe. Un prêtre grec prononça quelques prières; on eut beaucoup de peine à empêcher la pauvre veuve de se faire ensevelir avec son époux; mais, chose étrange ! dès que la cérémonie fut terminée, veuve et assistants reprirent le chemin de leurs habitations, très-calmes, en apparence tout consolés, et conversant avec une vivacité assez allègre.

— Les rites, monsieur, les rites ! me dit gravement un de nos convives de la veille.

Nous descendîmes à notre bateau où nos scopsis commençaient à s'éveiller. On s'empressa d'embarquer nos vivres, et nous partîmes sans le prince Inghéradzé. Ses chevaux étaient arrivés au hangar, et il les préféra naturellement à la lenteur de la navigation.

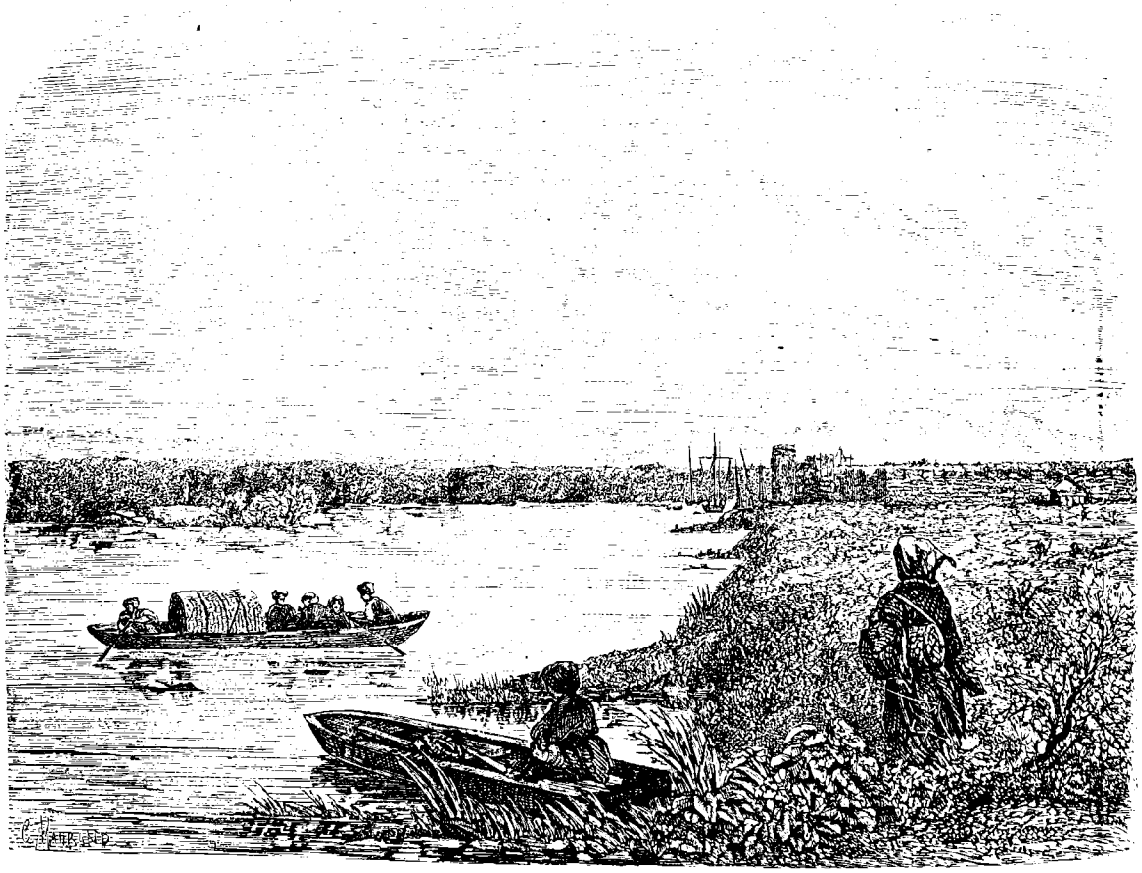
Le magnifique panorama des bords du Phase au

chanta cette journée de même que la précédente. Nous étions comme enivrés par la splendeur du paysage.

Vers les trois heures, les forêts commencèrent à s'éclaircir. Nous avions passé plusieurs bras du Phase sous des voûtes d'arbres interceptant complétement les rayons du soleil, et nous avions mis en fuite une troupe de pélicans occupés à pêcher : c'étaient les premiers oiseaux de cette sorte que nous eussions rencontrés depuis la mer Caspienne; ils nous annonçaient la mer Noire.

Bientôt, en effet, apparurent quelques mâts de navires, et nous abordâmes à Poti. Situé à environ un kilomètre de l'embouchure du Phase ou du Rioni, Poti ne se compose encore que de quelques maisons en bois; mais il y règne une assez grande activité, et, dans peu de temps, ce bourg méritera le nom de ville qu'un ukase impérial vient de lui donner. On défriche alentour les forêts et l'on solidifie par des travaux de terrassement le sol marécageux sur lequel on construit.

Presque à l'embouchure du fleuve, on voit les restes d'une forteresse qui commande le passage; les navires



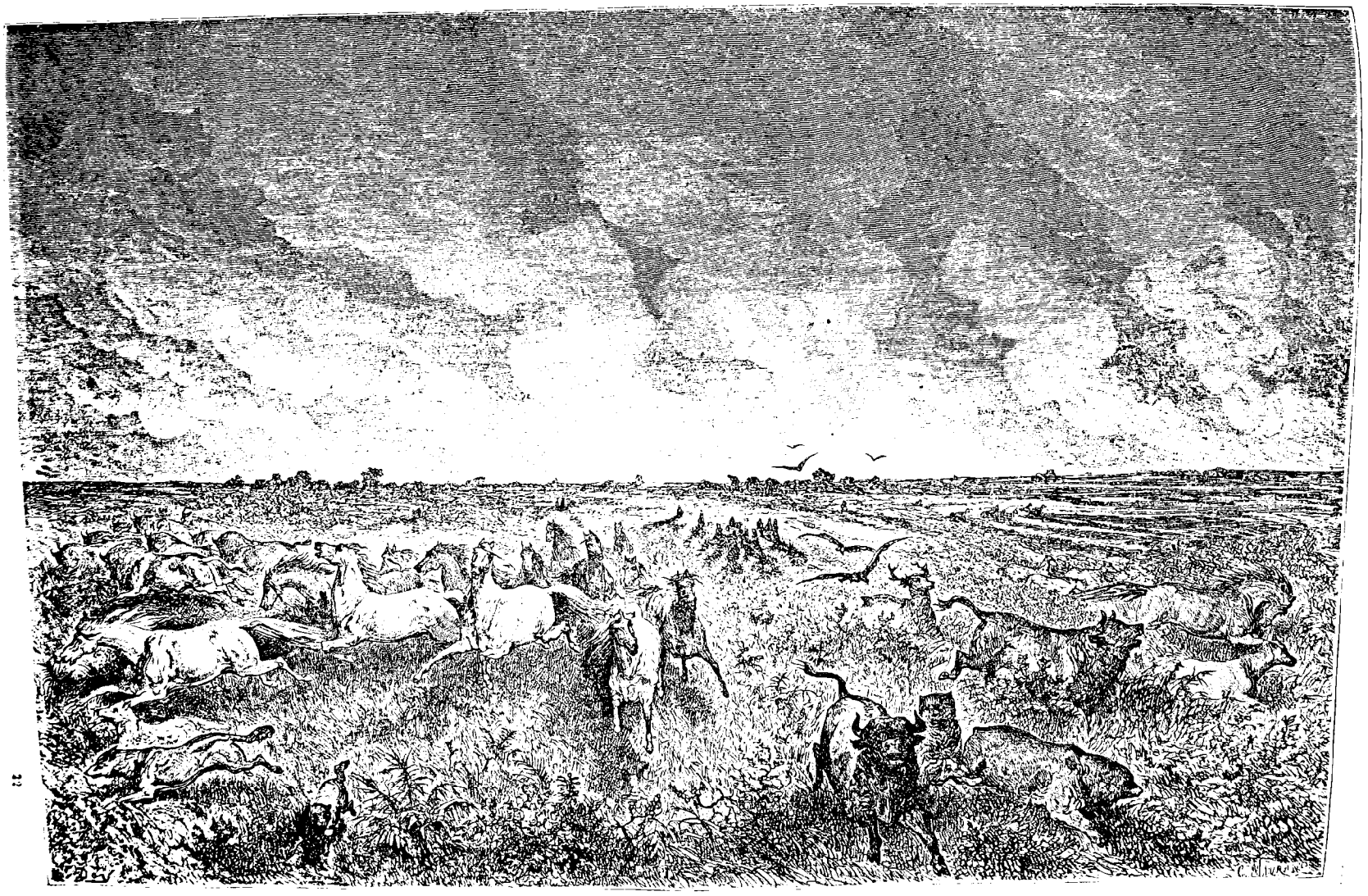
L'embouchure du Phase à Poti, près de la mer Noire. — Dessin de Moynet.

d'un fort tonnage ne pourront pénétrer à Poti que lorsqu'on aura enlevé les arbres arrachés qui ont échoué sur les bancs de sable. Le cabotage seul arrive jusqu'à la ville.

De l'autre côté de Poti, à une verste du Rioni, est un grand lac, dans lequel la tradition rapporte que la ville de Phasis est ensevelie. Nous avons parcouru ce lac et n'y avons vu aucune ruine.

Un matin, on nous annonça l'arrivée du steamer russe *le Grand-Duc-Constantin;* ses dimensions ne lui permettaient pas de venir jusqu'à nous : un petit bateau à vapeur, mouillé près du quai de Poti, chauffé à notre intention, nous transporta vers lui avec nos bagages. Nous passâmes rapidement devant la forteresse des rois d'Iméritie, dont la cour, jadis encombrée d'artillerie, est aujourd'hui métamorphosée en agréable jardin où les citronniers fleurissent; bientôt nous montâmes à bord du steamer russe : vingt-quatre heures après, nous étions à Trébizonde.

MOYNET.



AMÉRIQUE DU NORD. — Incendie de prairie près la rivière Valnut-Creek. — Dessin de Doré d'après Catlin.

# VOYAGE DE M. MÖLLHAUSEN,

## DU MISSISSIPI AUX CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE[1].

1853-1854.

### AVANT-PROPOS

Le gouvernement des États-Unis ayant eu, il y a quelques années, l'idée d'établir un chemin de fer entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, organisa trois expéditions pour l'étude du tracé sur différents points. L'une d'elles devait poursuivre sa route par le 35° de latitude nord, à travers les prairies à l'est et les plaines désertes à l'ouest des montagnes Rocheuses, et utiliser, autant que possible, les affluents du Mississipi, du Rio-Grande et du grand Colorado de l'ouest.

Un jeune Allemand, M. Balduin Möllhausen, recommandé par M. de Humboldt, sollicita la faveur d'être adjoint à cette expédition, commandée par le lieutenant Whipple. Fils d'un officier d'artillerie prussien, après avoir fait son temps de service dans l'armée, il était parti à vingt-quatre ans pour l'ouest des États-Unis, seul, irrésistiblement entraîné par l'amour de la science. Arrivé au Mississipi, il avait eu connaissance de l'expédition conduite par le prince Paul de Würtemberg dans le but d'explorer les montagnes Rocheuses, et il s'était joint à ce groupe de voyageurs. D'insurmontables difficultés ayant forcé le prince à renoncer à son entreprise, M. Möllhausen n'en avait pas moins continué sa route, en société d'une troupe d'Indiens Ottoës. Il avait ainsi remonté au nord jusqu'à Bellevue. Là, il s'était trouvé en rapport avec la tribu des Omahas, avait chassé trois mois sur leur giboyeux territoire, puis, redescendant le Mississipi, avait retrouvé les débris de l'expédition, fait plusieurs autres utiles excursions et augmenté les collections zoologiques du prince.

Tels étaient les titres que M. Balduin-Möllhausen fit valoir près du lieutenant Whipple qui, très-heureux de rencontrer un compagnon si actif et déjà si exercé, s'empressa d'appuyer sa demande, qui fut bientôt suivie d'une réponse favorable.

M. Möllhausen a publié, en 1858, le récit de ce dernier voyage; nous en avons extrait les pages suivantes.

---

Préparatifs. — Le ferrage des mulets. — Départ. — La tribu des Choctaws. — Un meeting d'Indiens. — Jeu de balle. — Les Chikasaws. — Les Cherokeses. — Les Shawnees. — Les Quappaws.

Le 4 juin 1853 M. Möllhausen s'embarqua sur un bateau à vapeur à Cincinnati (État d'Ohio), descendit le fleuve qui a donné son nom à cet État, puis le Mississipi, et arriva le 12 au fort Smith, situé sur l'Arkansas, à une centaine de lieues en amont de l'embouchure de cette rivière. La troupe de M. le lieutenant Whipple, dont il devait faire partie à titre de dessinateur, s'y trouva bientôt réunie au complet. On s'occupa aussitôt des préparatifs du voyage. Au nombre des détails qui lui parurent les plus singuliers, M. Möllhausen note l'apprivoisement et le ferrage des mulets. Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas se servir de chevaux? C'est que le noble animal si éloquemment décrit par Buffon est là-bas bien inférieur à son confrère, et ne peut supporter comme ce dernier ni des fatigues continues ni le manque d'eau et de ourrage. Des Mexicains et des Indiens se chargent de dompter ces animaux. Ils les chassent au lasso. Le mulet est ainsi tiré jusqu'à un échafaudage composé de quatre pieux, enlevé du sol au moyen d'une sangle, et assujetti par des courroies à chacun des poteaux; des ouvriers sont prêts, et en un clin d'œil, l'animal est ferré, puis attaché avec ses compagnons déjà apprivoisés.

Le 15 juillet, l'expédition quittait fort Smith pour entreprendre son long voyage.

Le premier endroit où elle s'arrêta fut *Scullyville*, ou, comme l'appellent les Indiens, *Heito-To-Wa*. C'est la capitale de la tribu des *Choctaws*. Pour faciliter les communications du gouvernement avec les Indiens, les États-Unis envoient parmi les tribus des agents qui deviennent ainsi les créateurs d'une petite ville; car les blancs, attirés par l'espoir du gain, ne tardent pas à se grouper autour de l'agence et à épouser des Indiennes, afin de gagner encore mieux la confiance. Il en a été ainsi de Scullyville et de quantité d'autres établissements.

Les *Choctaws*, qui comptent 22 000 âmes, sont répandus sur des territoires qui, à l'est, confinent à l'Arkansas; au sud, aux plaines habitées par les Chikasaws; et à l'ouest, à celles occupées par les Creeks. Ils ont pour voisins, au nord, les Cherokeses. On remarque aujourd'hui peu de différence entre ces deux tribus, sous le rapport

1. *Tagebuch einer Reise vom Mississipi nach den Küsten der Südsee von Balduin Möllhausen, eingeführt von Alexander v. Humboldt, mit eine Karte.* Leipzig, Mendelssohn, 1858, en deux parties, in-4°.

On peut consulter aussi le III° volume de la collection américaine intitulée : *Reports of explorations and surveys to ascertain the most practicable and economical route for a railroad from the Mississipi river to the Pacific ocean, made under the direction of the secretary of war, in* 1853 — 4, according to acts of congress of march 3, 1853, may 31, 1854, and august 5, 1854, etc. — Vol. III. (Rapports des explorations et études faites pour déterminer le tracé le plus praticable et le plus économique d'un chemin de fer entre le fleuve du Mississipi et l'océan Pacifique, entreprises sous la direction du ministre de la guerre, en 1853-54, conformément aux actes du congrès du 3 mars 1853, etc. Itinéraire du lieutenant Whipple, vol. III.) — Washington, 1856

de la civilisation. Avant de se fixer près de l'Arkansas, les Choctaws habitaient les plaines, riches en gibier, des États d'Alabama et du Mississipi; mais ils les ont vendues à l'Union, qui chaque année leur paye une certaine somme. Le payement, divisé en vingt annuités, sera bientôt achevé; mais cet argent est déjà pour la plus grande partie rentré entre les mains des blancs, sans avoir beaucoup profité aux Indiens Quand le terme arrive, les blancs sont là, prêts à enivrer avec l'eau-de-vie le pauvre Indien. La raison s'égare, l'Indien livre son or; et quand il se réveille, il est dépouillé de tout, et, qui plus est, jeté à la porte par son empoisonneur. Tels sont les bienfaits apportés par la civilisation! Et cependant ces Indiens ne sont pas aussi sauvages qu'on a voulu le faire croire; ils ont des mœurs douces et se livrent à l'agriculture. Ils ne sont même pas étrangers aux questions pratiques; car, au moment où la caravane de M. Whipple arrivait, on s'occupait d'un grand *meeting* où il s'agissait d'abord de délibérer sur le chemin de fer projeté, puis sur les modifications à introduire dans la forme du gouvernement. En attendant le jour de la réunion, les Indiens s'amusaient à tirer à la cible, à courir, à danser, à raconter les traditions de la tribu, celle du « grand déluge, » qui paraît exister chez tous les peuples, celle de « la grande migration, » et d'autres encore. Bien que convertis au christianisme, les Choctaws ont gardé quelques-unes de leurs croyances. A la mort, disent-ils, l'âme fait un long voyage vers le couchant; là, elle rencontre un torrent rapide et profond. Sur ce torrent est jeté un tronc d'arbre; les bons le franchissent sans difficulté et entrent dans le ciel, où ils passent agréablement leur temps dans les banquets, les danses et les chasses. Mais le méchant veut en vain traverser le pont; il glisse et tombe au milieu des serpents et des crapauds, en vue de cette rive bienheureuse qu'il ne pourra jamais atteindre.

Cependant les délibérations allaient commencer[1]:

« A l'une des extrémités de Scullyville est un hangar de marchandises avec une galerie un peu élevée. Cette galerie est la tribune des Choctaws; le ciel ouvert, le plafond de cette grande salle. Les paroles de l'orateur coulent bien plus facilement quand il peut voir l'hirondelle voler devant lui et l'arbre étendre ses rameaux verts; car, ainsi que le dit ce peuple dans son langage imagé à propos d'un orateur habile, ses paroles sont pressées comme les feuilles vertes; beaucoup de feuilles forment une branche, beaucoup de branches forment un arbre, l'arbre répand de l'ombre et beaucoup d'hommes peuvent s'y reposer; de même l'orateur répand ses paroles sur l'auditoire comme un doux ombrage, et chacun de s'écrier: Le discours est parfait! L'abeille sauvage passe devant lui en portant son miel; il lui ravit ce miel et le mêle à ses paroles, le miel est doux, le Peau-Rouge le mange volontiers, le suce avec délices, comprend le sens des paroles et continue à écouter sans bruit, comme l'antilope dans les prairies et le cerf dans les fourrés. »

« Par une belle soirée d'été, toute la population mâle de Scullyville était rassemblée devant la tribune; plusieurs de nos compagnons étaient dans l'assistance. Quoique la plupart des Indiens eussent amené leurs femmes, celles-ci se tenaient pourtant à distance respectueuse, sans se mêler à la délibération. Les femmes des Choctaws ont reconquis, il est vrai, une partie de leurs droits et ne sont plus esclaves, comme il arrive dans quelques tribus encore sauvages; néanmoins elles sentent d'elles-mêmes que leur immixtion dans les affaires publiques gâterait les choses, et on n'a pas à supposer qu'ici ait jamais lieu l'émancipation politique des femmes.

« La séance commença; le premier qui gravit la tribune n'était pas un guerrier orné de tatouages et de plumes, mais un grand chef vêtu d'une jaquette de coton d'une coupe originale. Un chapeau brun, de forme basse, ombrageait sa figure bronzée; il était couvert de poussière, car il venait de faire une longue course; son cheval était non loin de là sellé et bridé; il n'avait pas eu le temps de préparer son discours, mais il savait ce qu'il voulait dire. Dès les premiers mots il se fit un profond silence; chacun écoutait attentivement, et même ceux qui n'avaient aucune idée de cet idiome étranger observaient curieusement l'orateur. Point de pathos, aucune attitude théâtrale, aucun geste déclamatoire; un simple mouvement de la main accompagnait la voix, dont le ton s'élevait par instants; les paroles, composées pour la plupart de sons gutturaux, pouvaient être facilement entendues par les auditeurs les plus éloignés. C'était un discours simple, sans apprêt, qui ne fut troublé ni par les applaudissements ni par les interruptions; un cri général de *hau!* suivit les questions posées par l'orateur; quand il eut terminé, on entendit dans l'auditoire un léger murmure; puis un autre vint à la tribune....

« La séance se prolongea fort tard dans la nuit; les derniers orateurs obtinrent la même attention que les premiers; ceux même qui ne comprenaient pas un mot de ce qu'ils entendaient ne paraissaient pas le moins du monde fatigués. Ce qui prouve combien un étranger pouvait être impressionné rien que par le ton et par les gestes, c'est cette exclamation d'un Américain: « Jusqu'à présent j'avais cru que la langue anglaise « était la plus belle du monde entier, mais je ne sais si la « langue des Choctaws ne rivalise pas avec elle! »

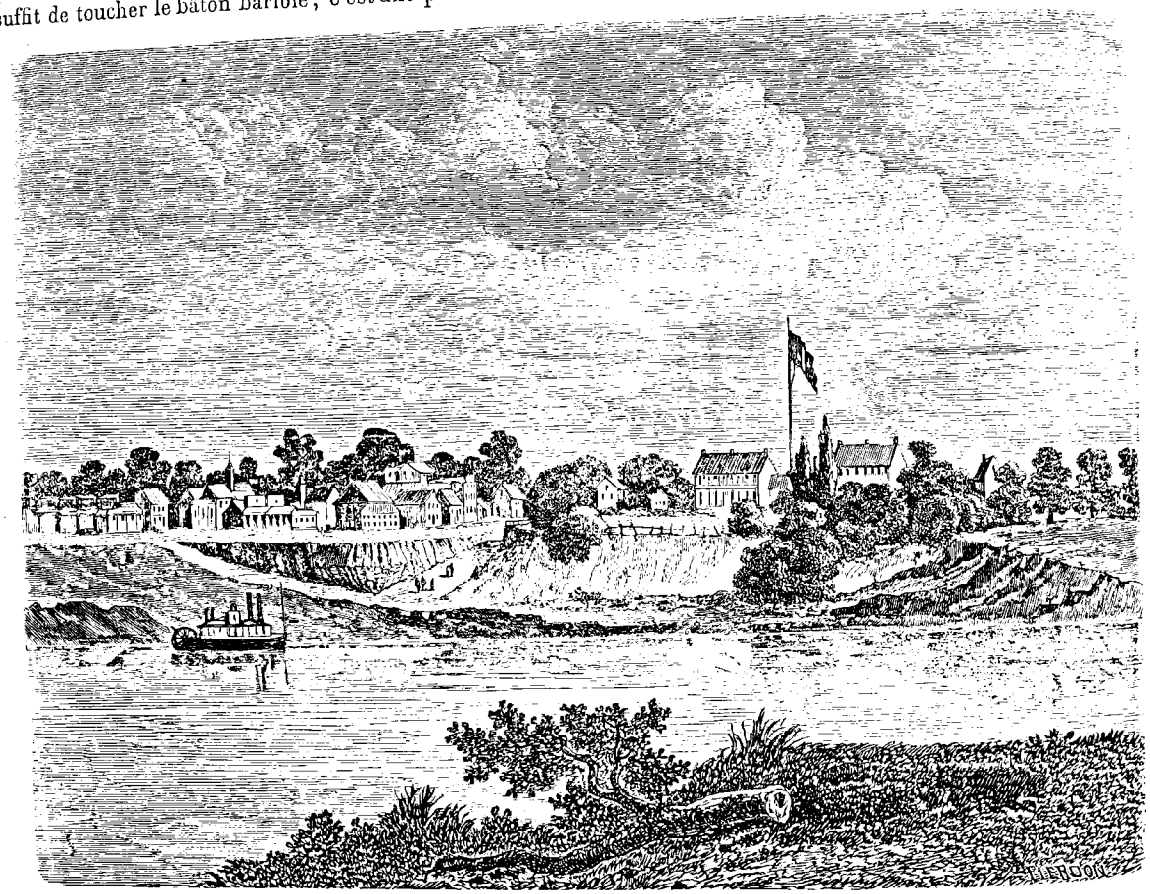
« Les séances des tribunaux se tiennent de la même manière. La justice de ce peuple est expéditive; chez lui la peine de mort est en vigueur; le coupable est assis vis-à-vis de son juge, les jambes croisées sur le même tapis étendu par terre, et à quelques pas de là reçoit son châtiment sous forme d'une balle de fusil. »

Les vastes plaines qui avoisinent le territoire des Choctaws servent aux ébats des Indiens et surtout à leur jeu de balle ou de paume, amusement national usité chez presque toutes les tribus, et qu'on a retrouvé même chez les Mohawes et les Pah-Utah de la Califor-

1. Nous plaçons entre guillemets les passages traduits littéralement de la relation de M. Möllhausen.

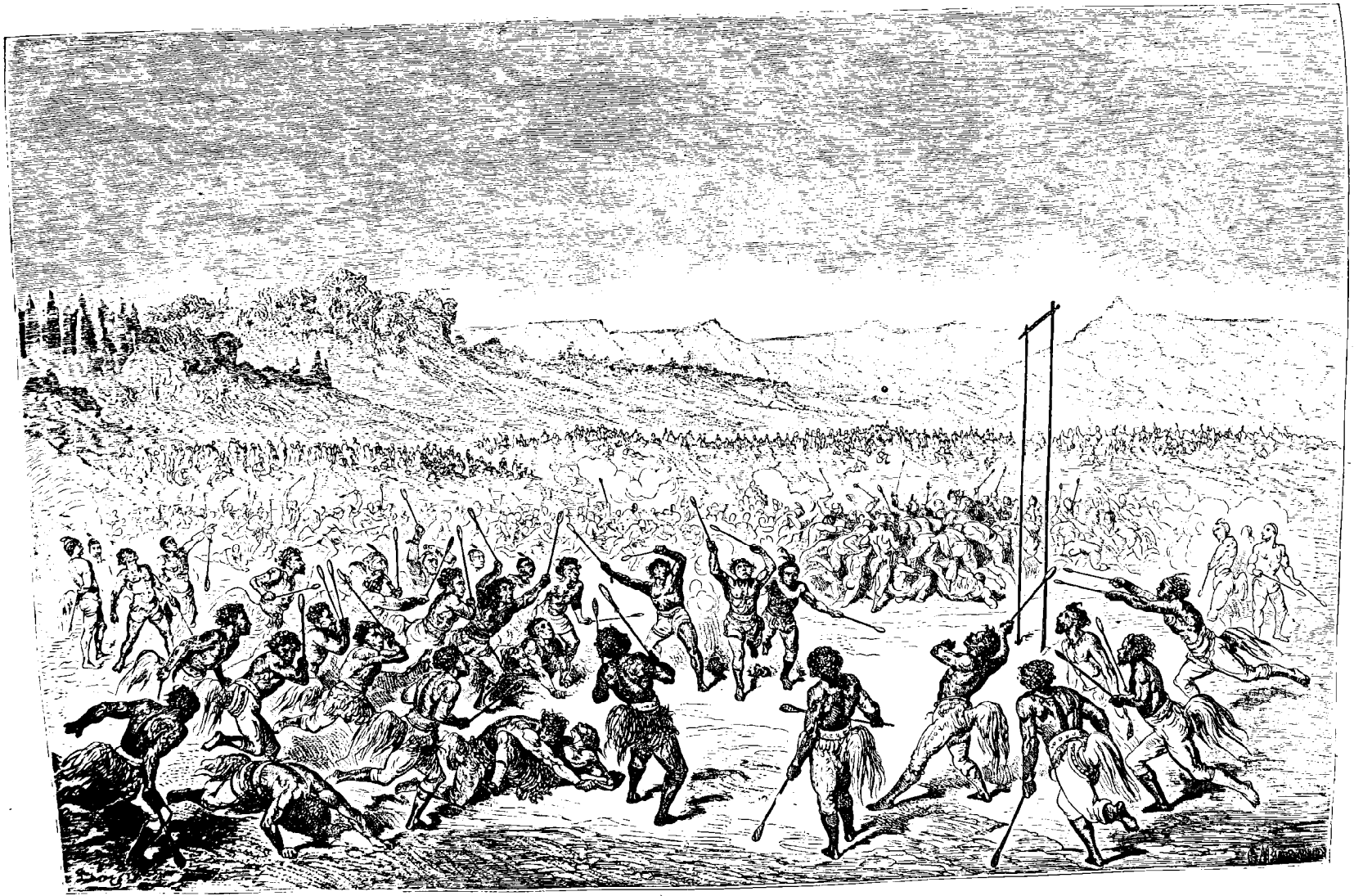
nie. Les Choctaws, les Chikasaws, les Creeks et les Cherokeses s'y livrent avec passion.

« Ce qui donne lieu à la fête, c'est ordinairement le défi porté par deux joueurs habiles et renommés qui, après avoir fixé le jour de la lutte, expédient de tous côtés leurs hérauts d'armes. Ce sont des cavaliers tatoués, accoutrés d'une façon bizarre, porteurs d'une *ratouette* de cérémonie, qui se rendent de village en village, de maison en maison, dans toute la tribu, proclamant le nom des provocateurs, la date du jour et le lieu du rendez-vous, engageant les hommes à prendre parti pour celui dont ils sont les émissaires. Si on accepte, il suffit de toucher le bâton bariolé; c'est une parole donnée qu'on ne peut reprendre. Comme chacun des acteurs est accompagné des siens, souvent la moitié de la nation se trouve réunie la veille du jour solennel; les uns pour participer à la lutte, les autres, et surtout les femmes, pour engager des paris. Les deux parties dressent leur camp vis-à-vis l'un de l'autre, sur la lisière d'une prairie qui sert d'arène. Les préparatifs se font de la manière suivante. On arpente le terrain entre les deux camps, et on détermine le point central; à deux cent cinquante pas de là, chaque partie enfonce en terre deux poteaux espacés de 2 mètres et reliés par un troisième à une hauteur de 5m,33, de façon que ces deux portes simulées soient en regard l'une de l'autre. Quatre an-



Le fort Smith, dans l'État de l'Arkansas. — Dessin de Lancelot d'après une gravure des *Reports of explorations*, etc. (voy. la note 1, p. 338).

ciens, n'appartenant à aucun des partis, doivent surveiller l'arpentage; ce sont aussi les juges de la lutte. A peine la ligne centrale est-elle déterminée, que la foule des parieurs sort du camp et se précipite vers cet endroit; chacun choisit son partenaire, et les paris s'engagent. Naturellement chacun est sûr de la victoire pour les siens et met les plus gros enjeux : ce sont des chevaux, des armes, des pièces d'habillement, des ustensiles de ménage; bref, toutes sortes d'objets qui sont déposés sur la ligne de démarcation et confiés à la garde des anciens. Ceux-ci veillent là pendant la nuit, entonnant, par intervalles, des chants criards, avec accompagnement de tambour indien, ou bien fumant leur longue pipe en l'honneur du Grand Esprit, afin que la justice préside à la lutte. Les joueurs emploient le temps, jusqu'au coucher du soleil, à s'équiper et à se préparer. Ils se dépouillent de tous leurs vêtements, y compris leur petit tablier, qu'ils remplacent par une ceinture dorée passée autour des reins et ornée d'une longue queue en crins de cheval teints, qui flottent par derrière. Il est défendu de se garantir les pieds de souliers et de *mocassins* (bottines indiennes en cuir de cerf mou); d'ailleurs ces pieds, comme tout le reste du corps, sont peints d'ornements bizarres de toutes couleurs. Il est également interdit de porter aucune arme ostensible ou cachée, excepté les raquettes servant à recevoir et à lancer la balle. Ces instruments sont en bois léger, et munis à leur sommet d'un anneau ou cercle assez grand



Une partie de balle chez les Indiens Choctaws. — Dessin de Doré d'après Catlin.

pour contenir la balle, mais pas assez pour la laisser échapper, car la règle du jeu est de ne pas la toucher avec la main. Habitués dès leur première jeunesse à manier cet instrument, les Indiens déploient une habileté étonnante tant pour lancer la balle à une grande distance que pour la recevoir dans le cercle de la raquette. On ne se sert que d'une balle, et chacun tâche d'en devenir maître, afin de la lancer à travers la porte de son parti. Le parti qui a le premier exécuté cent fois ce tour obtient la victoire et reçoit tous les prix.

« Quand le soleil descend derrière les arbres, quand les ombres, s'allongeant de plus en plus, se fondent dans le crépuscule, on voit les joueurs, partagés en deux bandes, se diriger, à la lueur des torches, vers l'endroit où se dressent leurs poteaux respectifs ; ils crient, chantent, frappent leurs tambours, dansent et se pressent autour de la porte. Les femmes se rendent aussi en procession vers le point central, se rangent sur deux files, entre les poteaux et la ligne frontière, et là dansent, se balancent sur un pied, puis sur l'autre, sans bouger de place, et font entendre des chœurs sauvages. Pendant ce temps les anciens, assis sur la limite des deux camps, lancent leurs bouffées de tabac au grand Esprit. C'est ainsi que la nuit se passe sans qu'on ferme l'œil; de demi-heure en demi-heure, les chants et les danses reprennent; on fait une courte pause, après quoi le bruit recommence de plus belle.

« Le soleil levant trouve chacun à son poste; souvent des milliers d'hommes attendent impatiemment qu'on donne le signal; bientôt un coup de feu retentit, la balle est lancée en l'air par un des anciens qui se tient au centre; aussitôt les combattants des deux partis se précipitent vers ce point comme des furieux. En un instant c'est un pêle-mêle général. On ne distingue plus aucun groupe isolé; c'est un amas de membres qui se tordent et s'enchevêtrent. Le gazon n'est plus que poussière; tout se heurte et se culbute; enfin il y en a un qui tient la balle; mais déjà elle lui est enlevée; elle est lancée vers le but, qu'elle n'atteint pas, car un œil attentif, une main prompte l'a arrêtée dans sa course. La lutte pour conquérir la balle recommence avec un nouvel acharnement, mais la voilà qui a franchi la porte; il y a une seconde d'arrêt, puis la balle est rejetée au centre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait passé cent fois par une des portes. C'est alors que la décision des juges vient mettre fin à cet exercice violent, qui ne se termine d'ordinaire qu'un peu avant le coucher du soleil. »

Les *Chikasaws* ne forment plus aujourd'hui de tribu particulière; ils vivent mêlés aux Choctaws; on a de la peine à les distinguer les uns des autres. Leur territoire s'étend jusqu'à la Canadian-River; entre cette rivière et l'Arkansas est le fertile domaine des *Creeks* ou *Mus-kogees*, parsemé de fermes florissantes. Il n'y a pas encore longtemps, les guerriers s'y couvraient de tatouages bizarres; aujourd'hui, ces mêmes Indiens lisent un journal imprimé dans leur langue, tandis que la ménagère va et vient et commande à ses esclaves, qui sont mieux traités par elle qu'elle-même ne l'était autrefois, quand elle était l'esclave de son mari. De même que les Choctaws, les Creeks habitaient jadis l'Alabama et le Mississipi, qu'ils cédèrent, moyennant argent, au gouvernement américain. Ils ne sont plus qu'au nombre de 22000.

Tel est aussi le chiffre de la population des Cherokeses ou *Cherokees*. Cette tribu n'a pas consenti aussi facilement que les autres à émigrer ; son chef, J. Ross, repoussa longtemps les offres avantageuses des États-Unis; mais enfin, un beau jour, les Cherokeses abandonnèrent la Géorgie pour le haut Arkansas.

Plus loin sont les *Shawnees;* en les voyant réduits au nombre de 1400, qui se douterait jamais que ce fut une des plus puissantes tribus de l'Amérique du nord ? Les premiers ils opposèrent de la résistance à l'envahissement de la civilisation à New-Jersey et en Pensylvanie ; ils défendirent pied à pied le terrain, dans les monts Alleghany, dans l'État d'Ohio, chassés de partout, semant la route des ossements de leurs guerriers. On les fait originaires de la Floride, où se trouve en effet une rivière de Su-wah-nee ; mais c'est une erreur. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient commandés par des chefs habiles, et que l'un d'eux, Tecumseh, avait conçu un hardi projet. Il voulait organiser, parmi tous les indigènes de l'Amérique, une ligue pour écraser l'ennemi commun. Son frère, le Prophète, parcourait, dans ce but, les wigwams, portant le feu sacré et les saints ossements, et montrant partout un mannequin fait d'étoffes légères, qui figurait un cadavre de grandeur naturelle. Les adeptes touchaient les os sacrés, et prenaient pour leur foyer, une parcelle du feu magique qu'ils juraient de ne pas laisser éteindre. Mais cette grande entreprise échoua par la mort de Tecumseh.

Les *Quappaws*, dont on aperçoit encore quelques wigwams sur les rives de la Canadian-River, n'étaient pas moins courageux ; mais où sont leurs guerriers ? Cette tribu, qui errait jadis de la rivière Canadienne au Mississipi, qui combattit bravement les Chikasaws, ne peut plus mettre sur pied que très-peu d'hommes. Le trait suivant les peindra mieux qu'une longue description. Un jour une troupe des leurs rencontra un parti de Chikasaws qui dut se retirer faute de poudre. Ce que voyant, le chef des Quappaws réunit autour de lui ses guerriers, fit étendre une couverture, leur enjoignit de vider leur corne à poudre, fit deux parts égales de cette masse, en garda une pour les siens, envoya l'autre aux Chikasaws, et le combat eut lieu avec le plus vif acharnement.

Le fort Arbuckle.—Si-Ki-to-Ma-Ker, le *Castor Noir*.—Les Delawares. Conseils d'un chasseur indien.

C'est parmi les Shawnees que nos voyageurs choisirent un guide, qui devait les conduire au *fort Arbuckle*, après avoir passé la Canadian-River. Ce point est la résidence de Si-Ki-to-Ma-Ker, le Castor Noir, de la fameuse tribu dos Delawares, qui habitent dans le voisinage. Il est ici question du vieux fort nommé aussi *camp Arbuckle*, et aujourd'hui abandonné; car le fort Neuf est situé à 30 milles plus au sud, et contient maintenant la garnison.

« La garde de cette ancienne citadelle a été confiée au Castor Noir, qui pendant la guerre du Mexique a rendu aux États-Unis beaucoup de services en qualité de chasseur et de guide. Des gens de sa tribu se sont fixés aux environs et vivent sous son égide. Les fortifications étaient telles qu'elles doivent être dans ces contrées sauvages. Six blockhaus, bâtis en angle droit, sur la lisière d'un bois, à un mille de la Canadian, servaient autrefois d'habitation aux soldats, tandis qu'un grand espace, entouré de hautes palissades, abritait les troupeaux qu'on y parquait dans les temps de danger. Des familles de Delawares ont pris possession des baraques inoccupées et continuent la culture des champs de maïs, dont les récoltes n'étaient pas destinées pour elles. Des animaux domestiques de toute espèce se multiplient sans peine. Si quelque Pawnee ou Comanche ose s'aventurer pour voler chez cette poignée de Delawares, il peut être certain que le lendemain, sa chevelure séchera en espalier à la porte du Castor Noir. Car, bien qu'il ne reste plus que des débris de cette grande et puissante tribu, cependant chaque membre isolé a conservé intacts les mœurs et le courage de ses ancêtres, et est comme autrefois la terreur de ses ennemis, ainsi que le fidèle défenseur de ses amis.

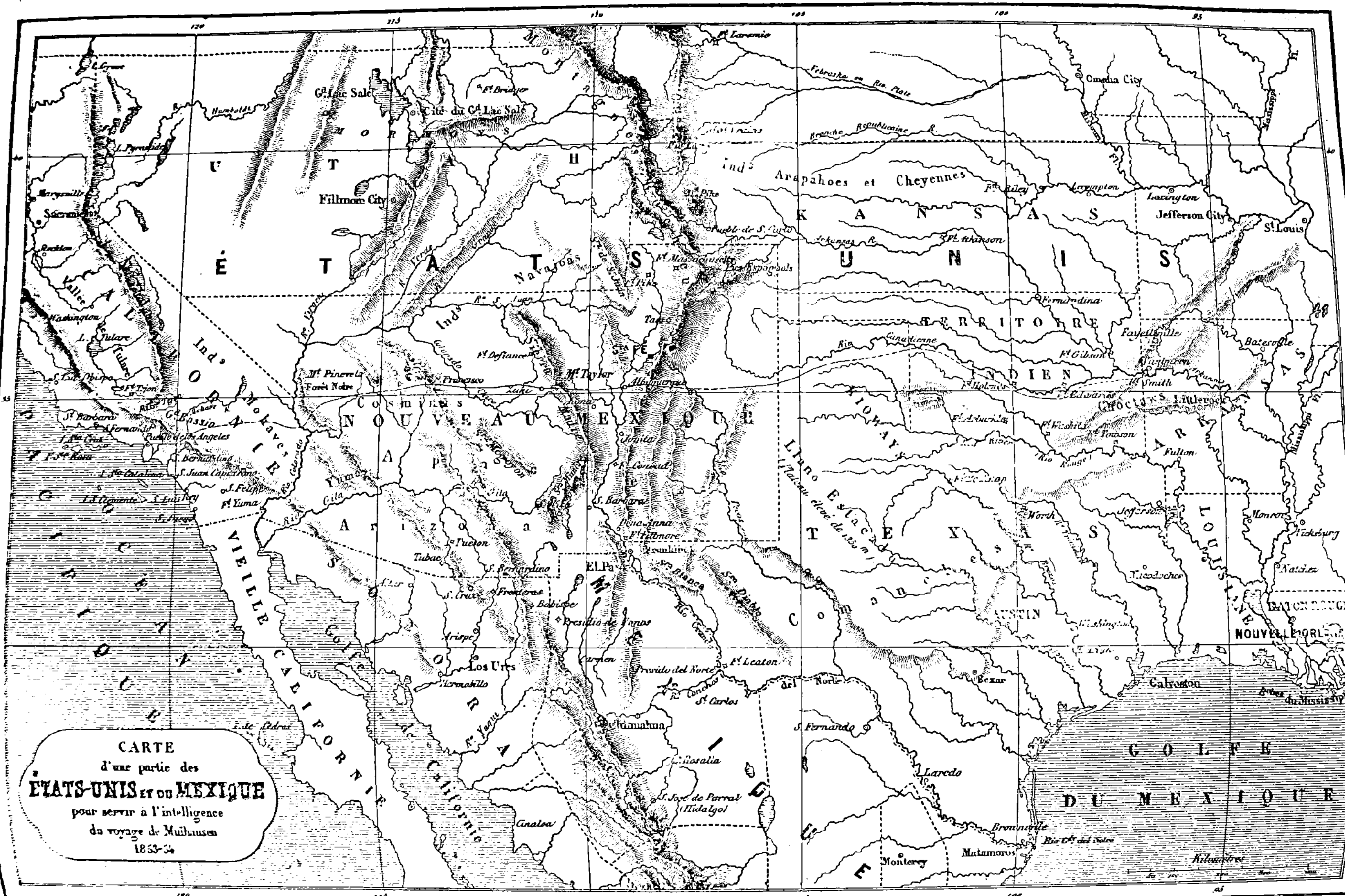
« Les *Delawares*, réduits au nombre insignifiant de 800 individus, habitaient à l'origine la partie orientale des États de Pensylvanie, de New-Jersey et de Delaware. Leur destinée fut, comme pour les Shawnees, de conquérir toujours de nouveaux territoires, qu'ils étaient ensuite obligés de céder au gouvernement. On les chassait toujours vers l'ouest, et sur la portion de terrain qu'ils occupaient provisoirement, ils devaient se défendre contre de puissants ennemis avec ces armes qu'ils emploient aujourd'hui contre les animaux sauvages pour se procurer de la nourriture et des vêtements. Bien des efforts ont été tentés pour les convertir au christianisme, mais inutilement. Chassés par les chrétiens des tombeaux de leurs ancêtres, trompés et trahis par ces étrangers, ils ont à leur tour repoussé les missionnaires.... Placés aux limites extrêmes de la civilisation, sur la lisière même de la nature vierge, ce reste d'Indiens peut se livrer sans contrainte à ses goûts aventureux; ils étendent leurs chasses jusqu'à l'océan Pacifique, et quelquefois on est des années sans les revoir dans leur campement. Il n'y a pas dans les montagnes Rocheuses de défilés secrets qu'ils ne connaissent, il n'y a pas une source dont ils n'aient goûté l'eau. Ils vont chasser l'ours gris en Californie, le buffle dans les plaines de la Nebraska, l'élan aux sources du Yellowstone et le mustang au Texas, scalpant à l'occasion quelques chevelures, soit au milieu d'un village inoffensif, soit sur la tête d'un ennemi. Cette manière de vivre fait qu'on les trouve rarement chez eux, et les caravanes doivent s'estimer heureuses quand elles peuvent en engager quelques-uns comme guides et comme chasseurs. Un Delaware n'a besoin de voir une portion de terrain qu'une seule fois pour la reconnaître après des années, de quelque côté qu'il s'en approche ; et là où il met le pied pour la première fois, un coup d'œil lui suffit pour indiquer l'endroit où il faut chercher de l'eau.

« Parfois les bêtes de somme s'éloignent pendant la nuit: déjà vous les croyez perdues et vous renoncez à les chercher à cause de la difficulté de suivre leur trace, ou bien dans la crainte des Indiens; mais le Delaware suit leur piste pendant des jours et même des semaines, jusqu'à ce qu'il ramène les fugitifs; grâce à ces qualités, ce sont des guides très-recherchés, et leurs services ne peuvent se payer trop cher, car l'existence de toute une caravane en dépend. »

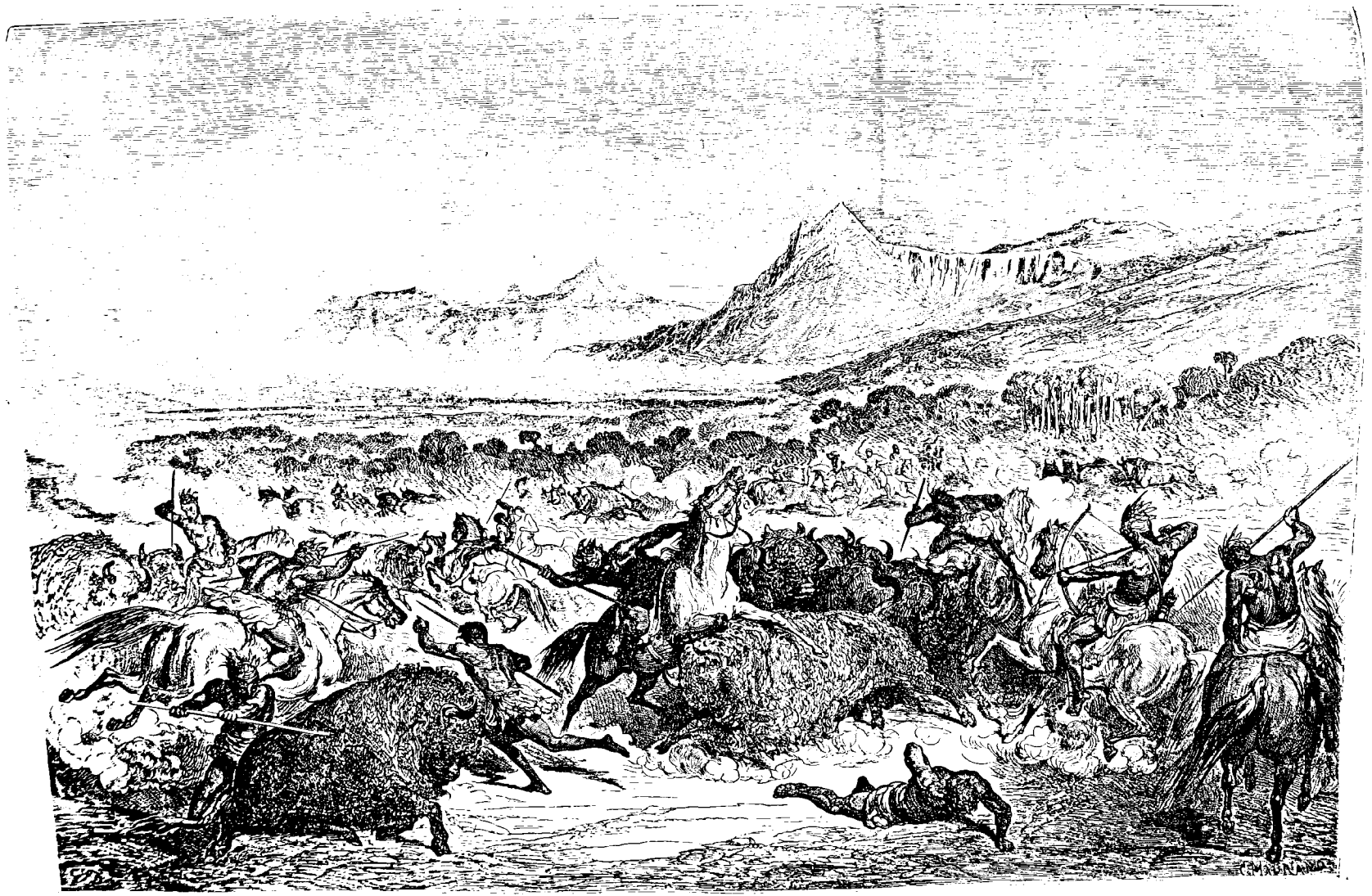
On essaya donc d'engager Si-Ki-to-Ma-Ker, dont la présence eût été fort utile pour l'expédition, mais on eut beau le cajoler et lui faire des offres séduisantes, il prétexta son état de maladie et son besoin de repos. Force fut aux voyageurs d'accepter les services d'un jeune Mexicain qui connaissait bien les Indiens et leurs idiomes. Vincent était son nom. Voici pour son caractère. On lui demanda ce qu'il ferait s'il tombait au pouvoir des Comanches, chez lesquels il avait déjà été prisonnier. « Je les saluerais, dit-il, comme d'anciennes connaissances et m'efforcerais de regagner leurs bonnes grâces ; mais je dormirais l'œil ouvert, l'oreille aux aguets ; à la première occasion, je fuirais après en avoir empoisonné ou massacré quelques-uns, et en emmenant leurs meilleurs chevaux. »

Le temps passa vite à la station du fort Arbuckle ; les uns faisaient des promenades chez les Delawares voisins, les autres allaient herboriser, chasser ou pêcher sur les bords de la Canadian, qu'on était sur le point de quitter pour la retrouver, il est vrai, plus tard derrière les Antelope-Hills ; le soir on se réunissait auprès du vieux Castor Noir, qui racontait ses aventures et surtout donnait aux étrangers d'utiles conseils pour les chasses à venir.

« Vous ne trouverez pas beaucoup de buffles dans cette saison, leur disait-il ; ils sont remontés vers le nord, parce que le soleil leur chauffe trop le poil ici, et quand ils reviendront en automne pour fuir la neige, vous aurez déjà franchi les montagnes Rocheuses, et vous traverserez un pays où jamais buffle n'a brouté. Peut-être rencontrerez-vous quelques traînards, gris de vieillesse, mais ils ne vaudront pas un coup d'éperon dans le ventre d'un cheval; leur chair est dure et sans force, et leur langue tout au plus est mangeable. Mais vous trouverez en abondance des dindons et des cerfs à queue blanche, auprès des ruisseaux et sur la lisière de ces nombreux bouquets de bois qui bordent les rives de tous les affluents de la Canadian-River. A la vérité il faut savoir attirer le cerf à la manière des Delawares. Quand vous passez près d'un bois, imitez, au moyen d'un sifflet, les plaintes du faon; le père, qui a déjà quitté ses petits, accourt d'un bond précipité vers l'endroit d'où est parti le cri, et devient facilement la proie du chasseur. Si l'un de vous autres veut chasser le cerf de cette façon, qu'il tienne ses yeux grands ouverts, car la panthère et le jaguar se laissent également tromper par le sifflet, et leur élan est si rapide qu'il est difficile de les viser assez pour leur envoyer




Gravé chez Erhard r. Bonaparte 42



Chasse aux buffles chez les Delawares. — Dessin de Doré d'apres Catlin.

avec certitude une balle dans le crâne ou dans le cœur, et quand on ne fait que les blesser, ces animaux sont dangereux pour le chasseur.

« Quant aux antilopes, vous en trouverez partout jusqu'à l'océan Pacifique, quelquefois isolées, plus souvent en troupes. Elles sont lestes et craintives, mais dévorées de curiosité ; et si l'on sait mettre à profit ce défaut, la chasse à l'antilope est une des moins pénibles. Pendant des journées entières ces animaux infatigables marchent en zigzag sur les flancs de la caravane, ne s'approchant que rarement à la portée du fusil. Mais si vous trouvez un buisson, une touffe d'herbes ou quelques pierres offrant une cachette dans la plaine, plantez dans le sol, à une portée de fusil, un bâton dont l'extrémité laissera flotter un morceau d'étoffe, et attendez ; votre patience ne sera pas soumise à une trop longue épreuve. Les antilopes, dont la curiosité sera vivement excitée par cet objet inconnu, s'approcheront, tantôt sautant, tantôt à pas mesurés et fouillant le sol avec leurs pattes de devant. Le chasseur en abat une ; aussitôt la troupe s'enfuit avec la rapidité de l'éclair, mais le bruit n'a fait qu'enflammer leur curiosité. Le chasseur est à peine remis en position qu'elles sont là de nouveau ; une autre victime tombe, puis une troisième, quelquefois une quatrième, et c'est alors seulement que la troupe abandonne cette place de malheur.

« Cherchez aussi l'ours noir dans sa tanière au bord de la Canadian-River ; tâchez de le blesser pour qu'il se dresse devant vous prêt à la lutte, et alors vous aurez une chasse attrayante ; vous admirerez sa bravoure, vous rirez de ses postures grotesques ; mais allez avec précaution, n'approchez pas trop, car il vous vendrait trop chèrement sa peau et ses côtelettes succulentes. Si l'animal poursuivi rentre dans son trou, vite, faites une torche avec du bois, des herbes ou toute autre matière inflammable, et suivez-le hardiment. Offusqué par la lumière, le quadrupède se dresse ; il se cache les yeux avec ses grosses pattes. Approchez la torche, et vous verrez sur sa poitrine un endroit où les poils sont disposés circulairement ; c'est là qu'il faut viser, et la bête roulera comme une tente de Pawnees dont les soutiens sont rompus. On essaye aussi de le chasser dehors en l'enfumant, mais ce procédé ne réussit pas toujours. Souvent l'animal taquiné s'approche de l'ouverture, écarte le feu avec ses griffes et rentre aussi tranquillement qu'il était venu.

« Les Goldmountains du Nouveau-Mexique, que vous longerez, sont encore remplies d'ours gris[1]. Si vous attaquez cet animal, mettez-vous deux contre lui, ou même davantage. L'aspect seul de ces monstrueuses bêtes vous ôte un peu de vos moyens quand vous n'y êtes pas habitués. On n'a plus la sûreté du coup d'œil ; on manque son but, et un coup léger de ses puissantes griffes suffit pour vous enlever à jamais le goût de la chasse. L'ours en fureur perd totalement son air honnête ; ses oreilles disparaissent ; ses petits yeux lancent des flammes. On ne voit plus rien en lui que des éclairs, des dents et des griffes, et sa vitesse égale celle du cheval. »

1. Le *grisly* des chasseurs de l'Ouest ; *ursus ferox americanus* des naturalistes.

Un incendie de prairie. — Une chasse aux buffles. — Indiens Wakos et Witchitas.

Le 22 août, la caravane quittait le fort Arbuckle. Le Castor Noir l'accompagna quelque temps. « Suivez toujours cette route, dit-il (celle où il avait lui-même conduit le capitaine Marcy bien des années auparavant), et vous atteindrez le Rio-Grande. » Il fallait être un Delaware pur sang pour voir une route là où l'œil des Américains ne distinguait rien de semblable ; et ce n'était qu'avec des mocassins de cuir mou qu'on pouvait sentir en marchant quelque inégalité du sol. Le chemin, surtout en approchant de la rivière *Valnut-Creek*, se déroulait tantôt à travers des gorges profondes, sillonnées par des ruisseaux alors desséchés, sur le bord desquels croissaient des saules et des chênes rabougris, tantôt pardessus des collines couvertes d'un fort gazon.

C'est dans ce gazon que les voyageurs virent tout à coup surgir des nuages de fumée chassés par le vent d'ouest au-dessus de leurs têtes. La prairie était en flammes, sans aucun doute ; on se mit en sûreté avec les bagages et les bêtes de somme au fond d'un ravin, dépouillé de toute espèce de végétation, et chacun contempla avec saisissement l'incendie promenant de tous côtés ses fureurs.

« Ces incendies sont quelquefois occasionnés par le hasard ou par la négligence des voyageurs et des chasseurs ; mais d'ordinaire c'est à dessein que les habitants des prairies mettent le feu à de grands espaces afin d'obtenir un gazon plus jeune et plus vigoureux. Au bout de quelques jours, on voit déjà poindre une herbe tendre dont la verdure cache les endroits noircis et calcinés par le feu, et quand ce gazon a poussé, les Indiens s'y rendent avec leurs troupeaux après avoir mis le feu dans d'autres directions.

« Par malheur, ces incendies prémédités tournent souvent au détriment des Indiens et détruisent le bétail et le gibier ; car, si l'homme peut à son gré enflammer cet océan de gazon, il est hors de la puissance humaine de diriger le feu, surtout quand un orage s'élève et chasse les flammes sur des espaces immenses.

« La nuit tombante nous fit assister à un spectacle sublime que ni la plume ni le pinceau ne peuvent rendre. Le ciel sombre paraissait encore plus noir à côté de l'éclat des flammes, qui coloraient d'une teinte rougeâtre les nuages de fumée s'élevant de toutes parts ; mais cette couleur changeait continuellement selon l'ardeur du vent ou l'abondance de la végétation. Un bruit effroyable accompagnait l'incendie : ce n'était ni le tonnerre, ni le sifflement du vent, c'était un bruit sourd, pareil à celui qui résonne quand des milliers de buffles ébranlent la terre en fuyant....

« L'Indien expérimenté regarde tranquillement la fumée qui tourbillonne et passe au-dessus de sa tête, présage d'un incendie imminent. De la place qu'il a choisie,

place assez grande pour le recevoir et d'où il a pris soin d'écarter toutes les matières inflammables, il met le feu devant lui et en suit attentivement les progrès. Malheur à celui qu'un de ces incendies surprend à l'improviste! En vain il compte sur la rapidité de son cheval pour échapper au danger. Les hautes herbes lui fouettent les épaules, les jambes de son cheval s'embarrassent dans les chaumes et les lianes; et, coursier et cavalier périssent victimes de l'impitoyable ennemi. Le Peau-Rouge lui-même, qui plaisante les vaincus à terre, tremble à la pensée du feu, et quand vous lui demandez s'il a peur, le plus fier guerrier secoue la tête et dit à voix basse : « N'éveillez pas la vengeance du grand Esprit, car il est « en possession d'un élément terrible. »

« Malgré les observations du Castor Noir, on voulut surprendre un troupeau de buffles. Leur donner la chasse et les forcer avec nos mulets était impossible; il s'agissait de s'approcher, en se dissimulant derrière les ondulations du terrain, et d'arriver ainsi à portée de fusil. Mais, des douze ou seize chasseurs qui s'étaient mis en campagne, chacun voulait arriver le premier. On ne fit pas attention au reste; on ne tint pas compte de l'odorat si fin des ruminants de la prairie, de sorte qu'au moment d'arriver à la bonne place, la compagnie eut la surprise de voir le troupeau en pleine fuite, à la distance de deux kilomètres. Les chasseurs, un peu refroidis, n'eurent plus qu'à regagner la caravane qui disparaissait à l'horizon, mais cette aventure mit sur le tapis la question des buffles et de leur chasse.

« D'innombrables troupeaux de buffles, dit M. Möllhausen, animent les vastes prairies à l'ouest du Missouri, étendant leurs courses depuis le Canada jusqu'aux rives du golfe du Mexique, et depuis le fleuve que je viens de nommer jusqu'aux montagnes Rocheuses. On suppose que chaque année, au printemps, la plupart de ces animaux émigrent vers le nord pour rentrer, à l'automne, sous des zones plus chaudes. On rencontre, il est vrai, des individus isolés qui l'hiver cherchent leur nourriture sous la neige auprès des sources du Yellowstone, et même plus au septentrion, d'autres qui tondent le gazon du Texas desséché par les ardeurs du soleil; mais ce sont là des exceptions. Ce sont pour la plupart, comme le disait le Castor Noir, des bêtes appesanties par l'âge, trop paresseuses et trop lourdes pour suivre leurs jeunes compagnons.

« Au mois d'août et de septembre, les buffles qui se sont régalés de gazon frais, se rassemblent en grands troupeaux; la plaine est couverte de leurs masses noires jusqu'aux dernières limites de l'horizon; pour en faire le dénombrement, il faudrait évaluer en milles carrés la surface qu'ils occupent. On dirait une armée barbare, désordonnée; la poussière vole en tourbillons sous les pas de ces milliers d'animaux; un bruit sourd agite l'air, pareil au roulement lointain du tonnerre. A cette époque, le chasseur peut parcourir la savane pendant des semaines, voire même des mois entiers, sans apercevoir une seule trace fraiche de bison; et si le hasard ne lui fait pas rencontrer un de ces troupeaux qui, soit dit en passant, lui barre le chemin pendant plusieurs jours, il croit que la prairie est morte; il accélère sa marche afin de revoir plus vite des êtres civilisés et de savoir la solitude bien loin derrière lui. Mais au bout de quelques semaines le spectacle change; l'armée se débande; il se forme des troupes plus petites qui vont porter la vie dans ces déserts, hier encore mornes et désolés. On voit alors des buffles qui paissent tranquillement, chacun de son côté, balayant la terre de leurs longues barbes; plus loin, des groupes couchés dans le gazon et ruminant à leur aise, jouant entre eux et exécutant les tours les plus grotesques avec une agilité merveilleuse; ou bien d'autres, suivant en rangs serrés des sentiers connus qui, à travers fleuves et montagnes, doivent les conduire à leurs campements favoris, dans les marais où ils comptent retrouver les bourbiers qu'ils ont creusés précédemment; à défaut de quoi ils en creuseront d'autres, car ces animaux prennent des bains de boue, et voici comment ils procèdent. Le chef de la bande cherche un endroit convenable, et quand il a trouvé ce qu'il désire il se met à fouiller le sol de ses cornes grosses et courtes. S'aidant de ces mêmes cornes et de ses pieds, il lance dehors la terre et les herbes, et creuse ainsi une espèce d'entonnoir où l'eau ne tarde pas à s'amasser. L'animal, tourmenté par les moustiques, fatigué par la chaleur, se laisse tomber dans ce trou, où il s'enfonce peu à peu, qu'il creuse toujours, et où il se vautre avec délices. Quand il s'en est donné à cœur joie et qu'il sort de son bain, ce n'est plus une forme animale; sa longue barbe, sa crinière touffue forment une masse ruisselante et bourbeuse, ses yeux seuls indiquent encore que c'est ce buffle au port majestueux, et non un morceau de terre qui marche. Après lui, un autre se plonge dans le bassin, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous en aient pris leur part. Leur dos est comme enveloppé d'une croûte sale et épaisse qui ne disparaît que peu à peu, lorsqu'il pleut ou quand l'animal se roule sur le gazon.

« Autrefois, quand les buffles servaient, pour ainsi dire, d'animaux domestiques aux Indiens, on ne remarquait dans leurs innombrables troupeaux aucune diminution sensible; loin de là, ils prospéraient et se multipliaient au milieu des vertes savanes. Mais les blancs se montrèrent dans le pays; les peaux soyeuses attirèrent leurs regards; la chair grasse du buffle flatta leur goût, et ils pensèrent au profit à tirer de ce nouveau commerce. De leur côté, les habitants de la prairie furent captivés par le clinquant et les liqueurs fortes des Européens, et la guerre d'extermination commença. Des milliers de buffles furent abattus pour leur langue, plus souvent pour leur peau, mais pendant les premières années on ne pouvait encore juger de la diminution. L'Indien, être insouciant, vit au jour le jour, sans s'inquiéter de l'avenir; livré à ses caprices, il n'a pas besoin d'excitation, il chassera le buffle tant que le dernier de ces quadrupèdes ne lui aura pas livré sa peau. Le moment n'est pas éloigné où ces riches troupeaux ne seront plus qu'un souvenir. Trois cent mille Indiens se verront privés de leurs moyens d'existence, et, chassés par la faim, deviendront, avec des milliers de loups, le fléau de cette civilisation qui les

enveloppe de toutes parts, et qui sera forcée de les extirper.

« Les ennemis qui menacent le buffle sont nombreux, mais le plus dangereux est encore l'Indien, qui a imaginé bien des moyens et des procédés pour amener cet animal en sa puissance. La chasse au buffle est pour l'Indien une chasse nécessaire, en ce qu'il se procure par là sa nourriture ; mais c'est aussi pour lui la suprême jouissance. Montés sur un de ces chevaux agiles et patients, pris dans la savane à l'état sauvage, il se plaît à promener la mort au milieu d'un troupeau. Dès qu'il en a découvert un, il se débarrasse lui et sa bête de tous les objets qui pourraient les gêner dans leur course ; les vêtements et la selle sont jetés de côté ; il ne conserve qu'une grosse courroie de 19 mètres de long, attachée sous le menton du cheval et qui, jetée par-dessus le cou de la bête, traîne à terre dans toute sa longueur ; c'est une bride, mais avant tout un *en-cas* dont le cavalier se sert, dans les chutes ou après tout autre accident, pour rattraper sa monture.

« Le chasseur tient dans sa main gauche son arc et autant de flèches qu'il peut en porter ; dans sa droite, un fouet dont il frappe sans pitié son cheval. Celui-ci, dressé depuis longtemps, va se placer tout contre le but désigné, afin de fournir à son cavalier l'occasion de percer le buffle à coup sûr. Mais aussitôt que la corde a sifflé,

Indiens Comanches. — Dessin de Duveau d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note 1, p. 338).

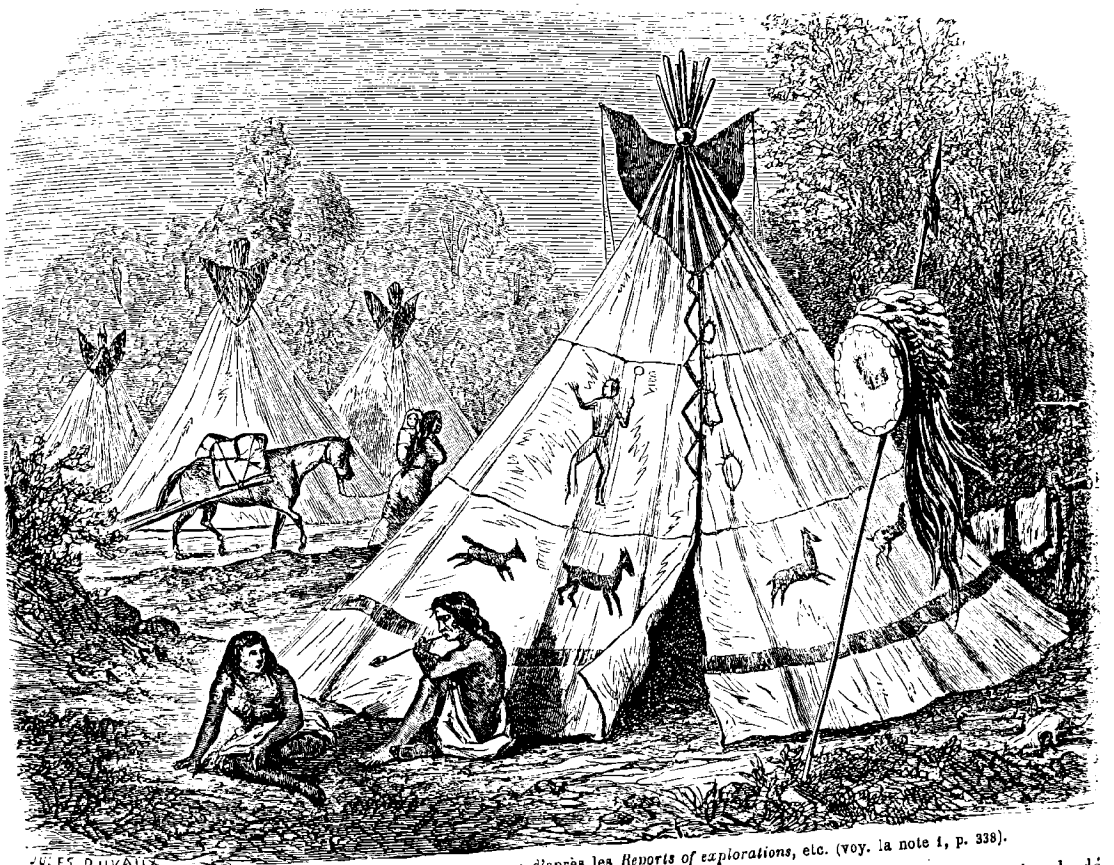
que la flèche a pénétré dans la laine frisée, le cheval fait instinctivement un bond pour échapper aux cornes de son ennemi furieux, et se dirige vers une autre victime. Ainsi se poursuit à travers la savane, avec la rapidité de l'éclair, cette chasse à courre, jusqu'à ce que l'épuisement du cheval avertisse le chasseur qu'il faut cesser cet exercice. Cependant les buffles blessés agonisent à l'écart. Les femmes du chasseur ont suivi ses traces ; elles achèvent les victimes et emportent les meilleurs morceaux dans leurs wigwams, où la chair est coupée en tranches minces et séchée au soleil, tandis que la peau est tannée d'après un procédé très-simple. Inutile de dire que le reste est laissé en pâture aux loups, qui suivent toujours les troupeaux en nombre considérable.

« Le buffle a une longue crinière qui lui voile les yeux et l'empêche de bien voir et de distinguer les objets, ce qui permet à l'Indien de le chasser aussi à pied. A cet effet, l'homme se recouvre d'une peau de loup, et s'avance vers son but, à quatre pattes, tenant ses armes devant lui. Si le vent ne le trahit pas en le dépouillant de son vêtement emprunté, il arrive facilement près du buffle, qu'il abat sans que ce bruit trouble le moins du monde le reste de la bande. En effet, les coups de feu n'effrayent pas ces animaux, dont l'excellent odorat sent, en revanche, de fort loin la présence de l'homme, et un chasseur bien blotti et abrité contre le vent peut faire un ample butin au milieu d'un troupeau qui paît. C'est à peine si les voisins du blessé, en

entendant son râle, lèvent un moment leur tête velue, qui retombe presque aussitôt sur la terre pour continuer à tondre le gazon [1]. »

On poursuit le buffle en toute saison, même quand la prairie est couverte de neige et que la chasse à cheval est impossible. Les animaux se traînent alors péniblement. L'Indien attache à ses pieds agiles de longs patins, et court percer avec sa lance le buffle, qui s'enfonce dans une neige épaisse. C'est ainsi que la guerre d'extermination se poursuit sans trêve ni merci contre l'animal qui fait l'ornement des savanes. Nul ménagement, nulle pensée de prévoyance; bientôt aura disparu le dernier buffle, et avec lui le dernier Peau-Rouge, et avec le dernier Peau-Rouge toute la poésie de ce grand continent de l'Amérique du Nord.

Dans ces parages, il faut toujours s'attendre à rencontrer des Indiens ; c'est ainsi que la troupe se vit accostée par deux jeunes hommes, à la taille élancée, armés d'un arc et d'un beau carquois en fourrure que garnissaient des flèches empoisonnées. C'étaient des Indiens *Wakos*, voisins des *Witchitas*, qui habitent à l'est d'une chaîne de montagnes portant ce dernier nom. De ces deux tribus, faciles à confondre, il ne reste plus que 200 Wakos et 800 Witchitas. Les alentours de leur village annoncent quelque agriculture; on y voit du maïs, des fèves, des melons, etc. Pour tout instru-




Camp d'Indiens Comanches. — Dessin de Duveau d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note 1, p. 338).

ment aratoire ils n'ont qu'une pioche, à l'aide de laquelle ils mettent la semence en terre; à peine le fruit est-il mûr, qu'ils se hâtent de consommer la récolte, et doivent alors pour vivre se livrer à la chasse que nous venons de décrire.

Les *Cross-Timbers*. — Un singulier mirage. — Les *Natural-Mounds*. — La *Gypse-Region*. — Les *Antelope-Hills*. — Les Indiens Comanches.

On se trouvait non loin de la petite rivière *Deer-Creek* ou *du Cerf*, précisément au milieu de cette ligne boisée appelée les *Cross-Timbers*, dont le point de départ est à l'Arkansas, et qui s'étend au nord-ouest jusqu'au Brazos, c'est-à-dire sur une longueur de plus de 400 milles, variant de largeur entre 5 et 30 milles. Cette bande de forêts, composée de chênes peu élevés, assez espacés pour laisser passer un chariot, forme pour ainsi dire la limite extrême entre les terres cultivées et la prairie, entre le monde civilisé et la nature sauvage. Au delà de cette barrière, les voyageurs virent pour la première fois le phénomène du mirage, une fausse antilope poursuivie par un buffle imaginaire, et venant se désaltérer dans un lac absent.

Les *Natural-Mounds*, groupe de collines qui paraissent avoir fait partie d'un haut plateau, furent ensuite fran-

1. Cette description et celle de la partie de balle ont déjà été publiées dans la *Revue germanique*.

chies. S'il reste aujourd'hui encore quelque chose de ce plateau, on le doit aux quartiers de roches qui soutenaient le terrain, et dont on aperçoit des débris un peu à l'ouest; ce sont douze à quatorze colonnes en grès rouge de 8m,34 de hauteur, d'un aspect sinon imposant, du moins remarquable; on les dirait élevées par la main des hommes.

Non loin de là est la limite entre les eaux douces et les eaux salées, et vous entrez dans la *Gypse-Region*, qui de l'Arkansas se dirige au sud-ouest, à travers la Canadian, jusqu'aux sources de la Red-River, s'étend sur une partie du vaste plateau El Llano Estacado, touche le Rio-Colorado, et va finir aux Brazos et au Pecos. Long de 400 milles, large de 50, ce banc de gypse ne le cède en étendue qu'à celui de l'Amérique du sud (Chili). Dans tout ce parcours, le gypse se montre sous les formes les plus diverses, tantôt en veines blanchâtres, tantôt à la surface en gros blocs, percés d'excavations, tantôt en lames brillantes, que les Indiens Pueblos (descendants des Aztèques), sur le Rio-Grande, emploient en guise de vitres; ces carreaux ont l'avantage de laisser voir à l'extérieur, sans que, du dehors, la vue puisse pénétrer dans la maison. Les eaux qui prennent leur source dans ce terrain, ont un petit goût de magnésie et de soude; aussi, avant de pénétrer dans la région du gypse, chacun fait sa provision d'eau douce.

Le trajet fut de cinq jours, et malgré toutes les précautions prises, le manque d'eau se fit sentir, plus chez les hommes que parmi les animaux, qui trouvaient au reste du plaisir à brouter ce gazon fortement imprégné de sel. Toutes les rivières de cet endroit, dont la plus considérable est le *Gypsum-Creek*, se rendent soit dans la Witchita, soit à la Canadian, et contiennent beaucoup de poisson, entre autres un poisson rostré (*Schnabelfisch*), dont la piqûre est dangereuse. Les plaines que traversait alors l'expédition sont en quelque sorte un terrain vague, entre le domaine des Kioways et celui des Comanches plus à l'ouest, qui vivent ensemble en d'assez bons rapports.

Quand on a été ainsi privé d'eau, on se hâte de franchir les *Antelope-Hills*, nommées aussi *Boundary-Hills* ou collines frontières, afin de se désaltérer et de se baigner à des sources pures, sur le versant occidental. Ces collines se composent de six plateaux de cinquante mètres de hauteur, dont le sommet est couvert d'une couche horizontale de grès blanc de 0m,486 d'épaisseur. De là, l'œil s'étend sur la prairie sans fin, verte et ondulée, qui se confond avec l'horizon. Quelques buissons s'y élèvent, mais c'est encore de la verdure; tout y a une teinte verte et monotone, jusqu'aux rives de la Canadian, traversées de veines de grès blanc. Le *chien de prairie* (*Arctomys Ludovicianus*) est l'habitant le plus fréquent de ces savanes.

Mais on y rencontre aussi des hôtes plus dangereux, les Indiens Comanches. Cette grande et vaillante nation se divise en trois tribus : celle du nord, celle du midi et celle du centre, qui, à leur tour, se partagent en différentes branches, dont chacune, sous la conduite de chefs et de devins, parcourt en tous sens la vaste étendue de prairies.

« Ceux du nord et du centre poursuivent constamment des troupeaux de buffles qui émigrent; et comme la chair de ces animaux est presque leur unique nourriture, ils ont reçu le nom de mangeurs de buffles. La prairie est leur domaine; cédant à un instinct irrésistible, ils parcourent ces espaces désolés où le souffle d'un air pur et sain les dédommage amplement de la privation d'eau et de bois. Quand le Comanche est éloigné de ce désert, il semble qu'un ver rongeur s'attache à sa vie; il désire ses prairies, ses chevaux, ses armes, sa chasse; il n'est libre et content que dans ce milieu, libre comme la prairie verte et sans limite; il n'a d'autre richesse que ses chevaux; c'est le buffle et l'antilope qui lui procurent sa nourriture, son habillement et son abri, en un mot tout ce qu'il désire.

« Depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge le plus avancé, le Comanche est en selle; là il est à son aise et se montre dans tous ses avantages. A pied, son corps manque de grâce, mais se transforme dès qu'il est à cheval, dès que ses membres souples se collent aux flancs écumants d'un sauvage coursier. Les mouvements aisés de l'animal se communiquent au cavalier, qui, à l'aide seulement d'une bride et d'un fouet, fait exécuter à sa monture les tours les plus étonnants, et se croit alors l'homme le plus indépendant et le plus puissant de la terre. C'est ainsi que des milliers de sauvages galopent souvent pêle-mêle dans les prairies; ils pendent aux flancs du cheval, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre et jettent avec une merveilleuse adresse sous le col de leur monture leurs flèches et leurs lances vers un but fixé au loin. »

Ces jeux présentent un beau coup d'œil; mais, en les voyant, l'étranger réfléchit que si un exercice continuel fait de ces sauvages les meilleurs cavaliers de la terre, il les rend aussi des ennemis terribles dans leurs expéditions de pillage et de guerre. Chaque Comanche possède un cheval de bataille qu'il a choisi le plus agile possible, car c'est, à ses yeux, la principale qualité. C'est, comme chez les tribus arabes, son meilleur ami, son bien le plus précieux; il ne l'échangerait pas contre un trésor; il ne le monte qu'à la guerre, dans les fêtes et à la chasse au buffle. Lorsqu'il rentre après une de ses excursions, ses femmes l'attendent à la porte du vigwam; elles se pressent autour de l'animal favori, le caressent et le traitent avec les plus grands égards.

L'unique richesse de ces tribus consiste, sauf quelques ustensiles de ménage, en chevaux et en mulets volés chez les blancs, ainsi qu'on le voit aux marques de fer rouge dont leur peau porte l'empreinte. Chez eux, le vol est en honneur; un jeune homme ne compte parmi les guerriers qu'après avoir accompli une expédition dans les provinces mexicaines, et les plus heureux en ce genre sont aussi les plus considérés. Un guerrier vantait un jour ses deux fils, la joie et le soutien de sa vieillesse, comme les plus habiles voleurs de toute la nation;

aussi voit-on plusieurs de ces Indiens qui possèdent des troupeaux de 200 têtes.

Une trentaine de jeunes hommes se réunissent d'ordinaire pour ces excursions, qui, en raison des dangers et des privations qu'on endure, sont mises au rang des expéditions guerrières. Chacun se munit d'un cheval et des armes nécessaires pour faire un trajet long de plusieurs centaines de milles à travers des espaces où la chasse ne donne qu'un maigre produit. Ils voyagent pendant des mois jusqu'à ce qu'ils atteignent les établissements des blancs; là, ils se mettent en embuscade, attendant le moment de se ruer, avec des cris et des hurlements, sur les gardiens d'un troupeau isolé. Ils les chassent, les tuent en cas de résistance, emmènent prisonniers les femmes et les enfants, et reprennent avec leur riche butin le chemin des wigwams. Ils n'y rentrent parfois qu'après une absence de deux ans; car il faut, de toute nécessité, que leur entreprise soit couronnée de succès; un Indien rougirait de rentrer parmi les siens les mains vides. Ces courses n'ont jamais lieu sans accidents. Nous savons, par la relation de voyage de M. de Humboldt, qu'au commencement de ce siècle les prisons de Mexico étaient souvent remplies de bandes entières de Comanches faits prisonniers qu'on avait envoyés de Taos et de Santa-Fé au Nouveau-Mexique vers les régions du sud.

Les Indiens ont une autre manière d'augmenter leurs richesses en chevaux; c'est la chasse aux *mustangs*. Ces chevaux sauvages sont petits, mais vigoureusement bâtis. Ils ont un œil vif, un nez pointu, de larges naseaux, les jambes et les pieds élégants; ce sont, sans aucun doute, les rejetons de cette race qui fut introduite par les Espagnols à l'époque de la conquête du Mexique, quand la race arabe était déjà à demi abâtardie dans la Péninsule. Ils passèrent à l'état sauvage, se multiplièrent et errèrent en troupes depuis les côtes du Texas et du Mexique jusqu'à la rivière de Yellowstone, affluent du Missouri.

Les habitants des prairies apprirent bientôt à utiliser cette nouvelle espèce qui leur permit de poursuivre plus rapidement le gibier; dans leurs migrations, ils employèrent ces chevaux en qualité de bêtes de somme; et quand les buffles manquaient, c'est avec la chair des mustangs qu'ils apaisèrent leur faim. Nous avons raconté comment les Indiens se procurent des chevaux autour des établissements des blancs; malgré cela, une de leurs occupations favorites est la chasse aux mustangs, et ils s'y livrent avec une passion et une ardeur sauvages.

« Muni d'un lasso et d'un fouet, le Comanche poursuit un troupeau; il y choisit sa victime et lui jette son lasso autour du cou. Une lutte s'engage, mais de peu de durée. Il attache une courroie aux jambes de devant, lâche un peu le lasso pour laisser respirer l'animal, lui passe une seconde courroie sous la mâchoire inférieure, lui souffle dans les naseaux; puis, lui ôtant toutes ses entraves, saute sur son dos, et lui fait exécuter à travers la prairie une course à la vie et à la mort. Mais souvent l'animal s'y épuise, et sa chair est alors le seul profit de cette chasse des Indiens. »

La *Dry-River*. — Un peuplier centenaire. — Rencontre de Kioways.

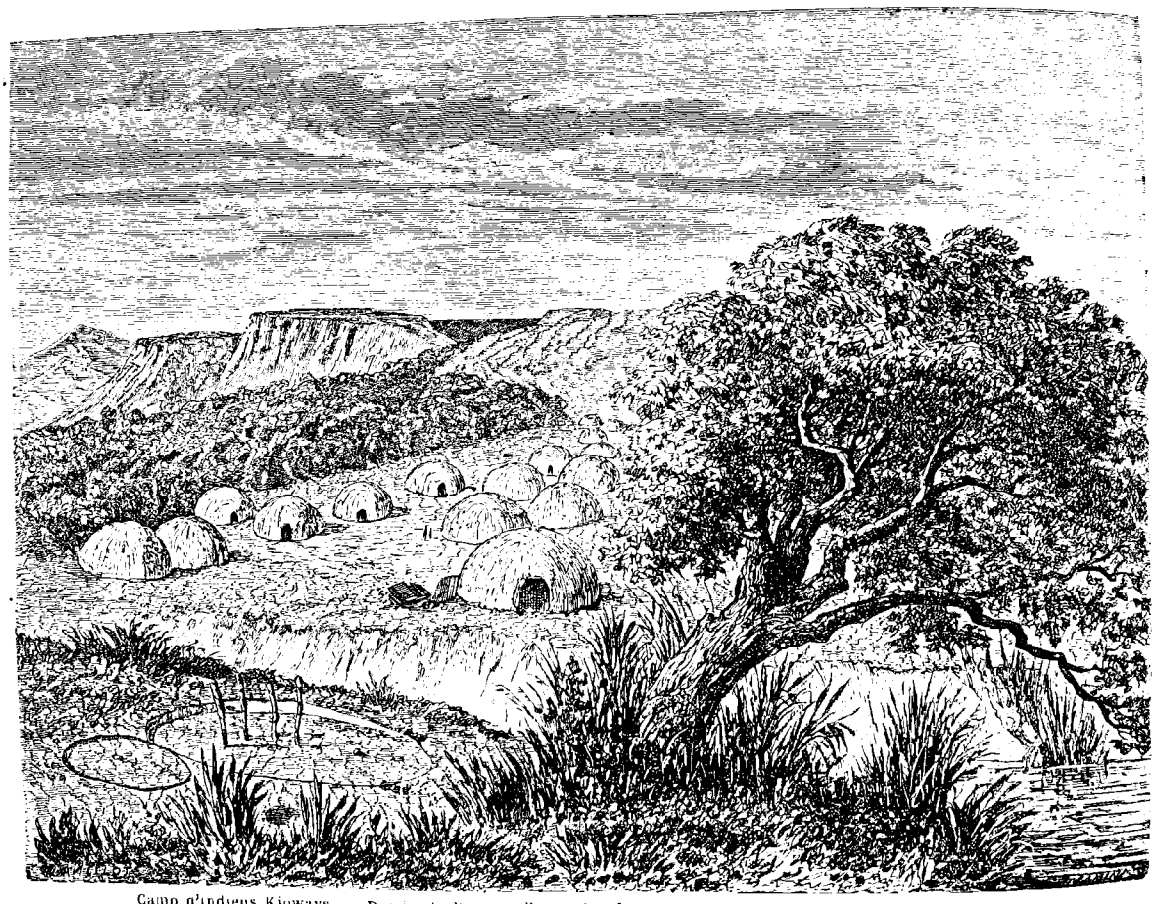
C'était le 7 septembre que la caravane avait passé les Antelope-Hills, qui le 8 n'apparaissaient plus que dans un lointain bleuâtre. A cette date les voyageurs avaient déjà parcouru un trajet de 424 milles, depuis leur départ du fort Smith. Le 9 au matin ils se trouvaient sur les bords de la *Dry-River*, rivière qui mérite, sous plus d'un rapport, de fixer l'attention. Elle sort du Llano Estacado, près des sources de la rivière *Sweat Water*, et se dirige au nord-ouest vers la Canadian, où elle a son embouchure. La largeur de son lit (200 mètres près de l'embouchure) est d'autant plus remarquable que son parcours est peu étendu. La vallée a une largeur proportionnée. L'examen du sol de cette vallée fait comprendre comment ont surgi les collines coniques, à larges plateaux, disséminées dans les prairies, et pourquoi il faut les considérer comme les restes du Llano Estacado. La rivière doit peut-être son origine à un simple sentier de buffles; un torrent débordé en a fait un ruisseau; des crevasses, formées de la même manière, se sont remplies à leur tour et lui ont apporté leur tribut; ces masses d'eau réunies ont entraîné le sable, percé la couche de grès blanc qui le traversait horizontalement, se sont creusé un lit profond et une large vallée, qu'elles agrandiront encore; car leur action est toujours la même. Les hauteurs, qui enferment la rivière, ont été minées de la même façon, soulevées et séparées du sol; puis, comme l'influence destructive du temps et des éléments agissait plus lentement sur elles, à cause de la couche de grès qui les recouvrait, peu à peu se sont formées des collines, qui tranchent sur la plaine d'alentour, et qui, recouvertes de ces couches pierreuses en saillie, ressemblent aux Antelope-Hills et aux Natural-Mounds. Leur circonférence est plus petite, car leur formation est d'une époque plus récente, bien que certaines roches paraissent appartenir à des temps plus anciens.

La Dry-River se distingue encore par une autre particularité, commune d'ailleurs à plusieurs rivières de cette contrée. Dans les basses eaux, elle est à sec près de son embouchure, tandis que plus loin, en remontant, vous trouvez beaucoup plus d'eau; et même les endroits, à sec pendant le jour, se remplissent pendant la nuit, pour se dessécher de nouveau, dès que le soleil monte à l'horizon. Le premier fait s'explique en ce que l'amas de sable est très-considérable à l'embouchure, et que les eaux filtrent à travers. Les affluents du grand Colorado de l'ouest, entre le 34° et le 37° degré de latitude nord, présentent le même phénomène. Quant au second, il est occasionné par l'évaporation très-forte pendant le jour, à cause du sable échauffé par le soleil; l'eau ne peut gagner le dessus que quand l'atmosphère est rafraîchie.

Les animaux connaissent ces intermittences; au moment où les voyageurs passaient la Dry-River, à un mille de son embouchure, des cerfs et des antilopes, blottis près de là, attendaient que les eaux eussent atteint leur niveau pour venir s'y désaltérer, car on était aux premières lueurs du jour. C'était un charmant spectacle;

un autre les attendait plus loin : c'était celui d'un peuplier centenaire (cottonwood-tree) qui s'élevait isolément dans la prairie. La présence d'un arbre en ces lieux est saluée comme celle d'un ami qu'on revoit après une longue absence. Le tronc noueux mesurait 4 mètres de diamètre, et donnait naissance à deux arbres dont les branches répandaient au loin un bienfaisant ombrage. Les Peaux-Rouges ont respecté ce vieillard, et tracé sur son écorce des figures de chevaux et de serpents à sonnettes.

Nous venons de prononcer le nom de Peaux-Rouges, et, en effet, près de là les voyageurs aperçurent des traces d'Indiens. « De la prudence, » dirent les chefs. Bientôt, au détour d'un chemin, on se trouva près d'une petite rivière sur le bord opposé de laquelle se dressaient dix-huit grandes tentes composant un camp d'Indiens. L'apparition inattendue des visages pâles jeta la consternation parmi les femmes et les enfants qui, montés sur des chevaux libres, gardaient tranquillement un troupeau au pâturage. Les femmes furent aussitôt remplacées par de jeunes et robustes garçons, qui poussèrent le troupeau vers le Canadian, pour le mettre hors d'at-



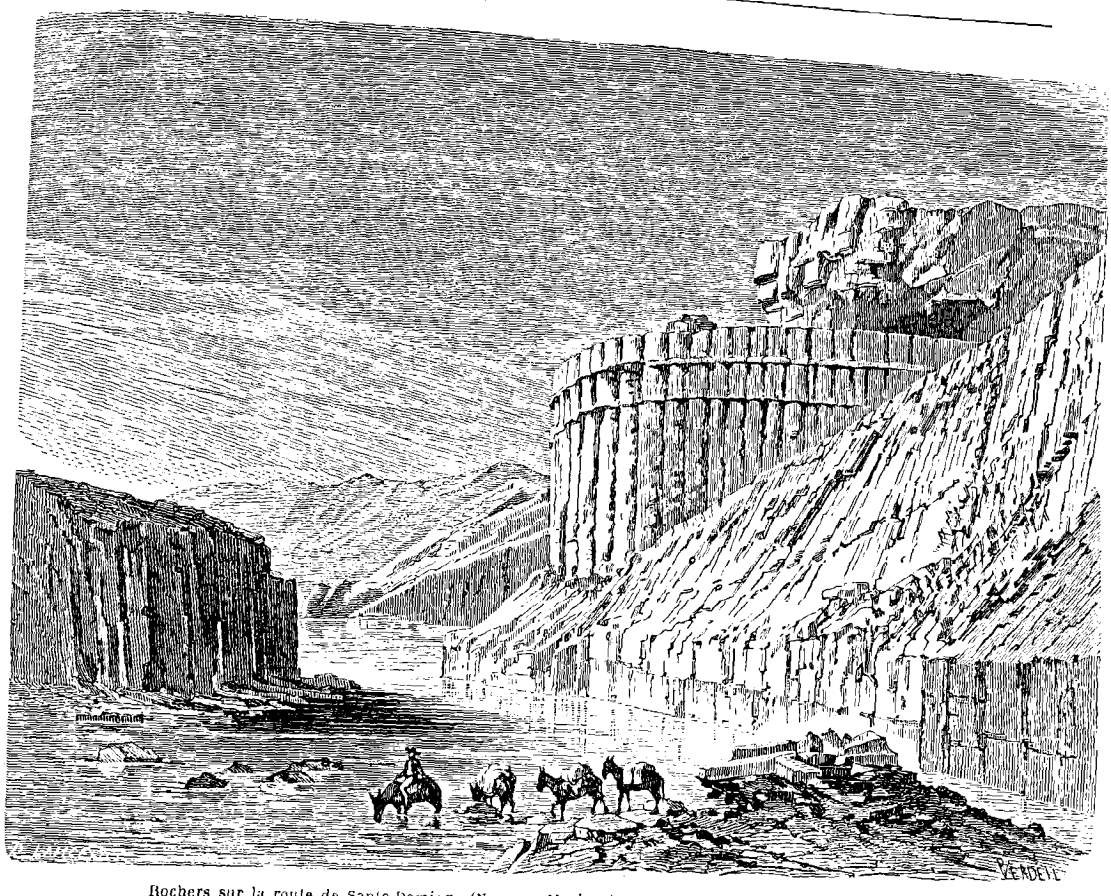
Camp d'Indiens Kioways. — Dessin de Duveau d'après les *Reports of explorations*, etc (voy. la note 1, p. 338).

teinte. Un guerrier, accompagné de quelques Indiens, passa la rivière pour parlementer avec les étrangers. C'était le chef même de la tribu, Ku-tat-su, qui, de son côté, demanda le chef de l'expédition et l'embrassa tendrement en frottant sa joue peinte contre la barbe du lieutenant Whipple, usage qui du Mexique a pénétré jusque chez les Indiens. Il n'y avait plus rien à craindre ; on était en bons termes avec les *Kioways*, et la rivière fut traversée. Des Indiens attendaient sur la rive ; ils s'étaient fardés et parés à la hâte ; d'autres, comme on le voyait à travers les tentes entr'ouvertes, achevaient rapidement leur toilette et se barbouillaient la figure devant de petits miroirs de poche. Ils cherchaient à persuader aux Américains qu'ils étaient des amis fidèles et les ennemis jurés des Mexicains, auxquels ils volent pourtant le plus de chevaux possible.

La troupe fit son entrée dans le village, mais ne s'arrêta qu'un instant sur la grande place pour établir un camp à quelque distance, à l'endroit où devait avoir lieu une entrevue avec les principaux chefs.

Guill. Depping.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Rochers sur la route de Santo-Domingo (Nouveau-Mexique). — Dessin de Lancelot d'après M. Möllhausen.

# VOYAGE DE M. MÖLLHAUSEN

## DU MISSISSIPI AUX CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE[1].

1853-1854

Discours du lieutenant Whipple aux Kioways. — Mœurs des Kioways. — Un camp abandonné. — Les Indiens Pueblos. — La Shady-Creek. — Le Llano-Estacado. — La Rocky-del-Creek. — Hiéroglyphes. — Frontières occidentales du Texas. — Le Cerro de Tucumcari. — Le Gallinas. — Immense troupeau de brebis. — Bal à Anton-Chico.

Les Indiens, voyant qu'il n'y avait pas moyen de piller les voyageurs, espéraient au moins en obtenir quelques présents par leurs flatteries ou leurs importunités.

Ku-tat-su (le Cheval Rouge) et trois de ses compagnons se présentèrent devant la tente du lieutenant. C'étaient des hommes grands et vigoureux, d'un âge avancé, parés et tatoués. Le chef portait une coiffure de plumes d'aigles; les autres leur simple chevelure noire, avec la tresse à scalper (*skalp-locke*), à laquelle pendait un chapelet de disques d'étain. Dans les peintures qui leur couvraient la figure et le haut du corps, la couleur jaune dominait; leurs bras, leur cou et leurs oreilles étaient ornés d'anneaux en cuivre jaune; c'est ainsi qu'ils entrèrent dans la tente. On fit circuler la pipe, puis le lieutenant Whipple adressa le discours suivant à ses hôtes par le moyen de son interprète :

« C'est notre Grand-Aïeul (le président des États-Unis) qui nous envoie; il nous a dit de voyager loin, bien loin vers le couchant, de pousser jusqu'aux Grandes-Eaux et de visiter tous ses enfants rouges; il nous a dit de tra-

1. Suite. — Voy. page 337.

verser le territoire des Kioways, et de fumer avec eux le calumet de l'amitié, afin de nous convaincre si les Kioways sont en effet les amis et les frères des Américains; s'ils n'égorgent pas les voyageurs, s'ils ne volent pas les chevaux, et, dans ce cas, nous devons leur faire des présents; mais si la tribu des Kioways agit méchamment et traîtreusement, alors le Grand-Aïeul de Washington enverra autant de soldats que les Kioways ont de chevaux, et, de plus, bon nombre de gros fusils, des canons, et anéantira la nation jusqu'au dernier individu. »

Cette harangue n'était guère cérémonieuse, mais elle était très-appropriée au caractère des Kioways, qui, depuis longues années, étaient connus comme les Indiens les plus perfides de la prairie, ayant maintes fois surpris et pillé des fermes isolées, massacré les hommes de la façon la plus barbare, et entraîné les femmes et les enfants en captivité. En outre, le commandant avait été informé par quatre Mexicains venus là pour faire des échanges, que deux de leurs compatriotes étaient retenus prisonniers par cette poignée d'Indiens; il voulait donc en imposer aux sauvages pour obtenir plus facilement la délivrance des captifs. C'était un jeune homme et une femme qui avaient été enlevés dans leur enfance, et depuis lors avaient constamment vécu au milieu de leurs ravisseurs. Le jeune homme était devenu un véritable Indien; les boucles de sa chevelure noire pouvaient seules révéler son origine espagnole; il avait presque oublié sa langue maternelle; il en savait pourtant encore assez pour dire qu'il n'était nullement disposé à changer de condition. La femme, au contraire, exprima franchement le désir de retourner dans sa patrie. Mais elle était la femme de Ku-tat-su et la mère d'un jeune chef; dans cet état de choses, il était présumable que toutes les tentatives pour délivrer les deux prisonniers, ou seulement la femme, seraient infructueuses; néanmoins le lieutenant Whipple aborda ce sujet. Au discours du commandant, le chef répondit de la manière suivante : « Ces paroles sont bonnes et pleines de clarté; mais le Grand-Aïeul n'aime pas ses enfants rouges, sans quoi il eût dit à ceux qui traversent notre village : « Donnez d'abord des présents « aux Kioways; ensuite vous vous expliquerez avec eux. »

Cette manière de voir n'était pas celle de M. Whipple, qui voulait parlementer d'abord et faire des cadeaux ensuite; cependant, pour montrer dans quelles dispositions amicales il était venu, sur-le-champ il fit distribuer quelques menus objets, tels que perles de verre, teinture rouge, couvertures, couteaux et tabac, puis on continua l'entretien. Les Kioways se déclarèrent comme toujours les amis et les frères des Américains, mais en eux-mêmes ils regrettaient sans doute que la troupe fût trop forte pour qu'il y eût possibilité de la piller et de la scalper. Quant à l'idée de délivrer les prisonniers, ils la repoussèrent sans hésiter; le vieux chef, malgré les plus brillantes promesses, ne voulut pas se décider à laisser aller sa femme et son enfant, la mère refusant de partir sans ce dernier. Les pourparlers étaient ainsi terminés. En signe de réjouissance, le commandant, au nom du Grand-Aïeul de Washington, accorda aux habitants du village une vache qui, sur-le-champ, fut tuée, dépecée, coupée en morceaux et dévorée avec gloutonnerie par la horde sauvage. Les Peaux-Rouges et les visages pâles fraternisèrent dans les deux camps et firent des échanges; des boutons, des boucles, des pièces de monnaie, etc., furent troqués contre des peaux de buffle et des mocassins brodés. Mais au coucher du soleil, les hôtes furent invités à rentrer, pour plus de sûreté, dans leur campement respectif.

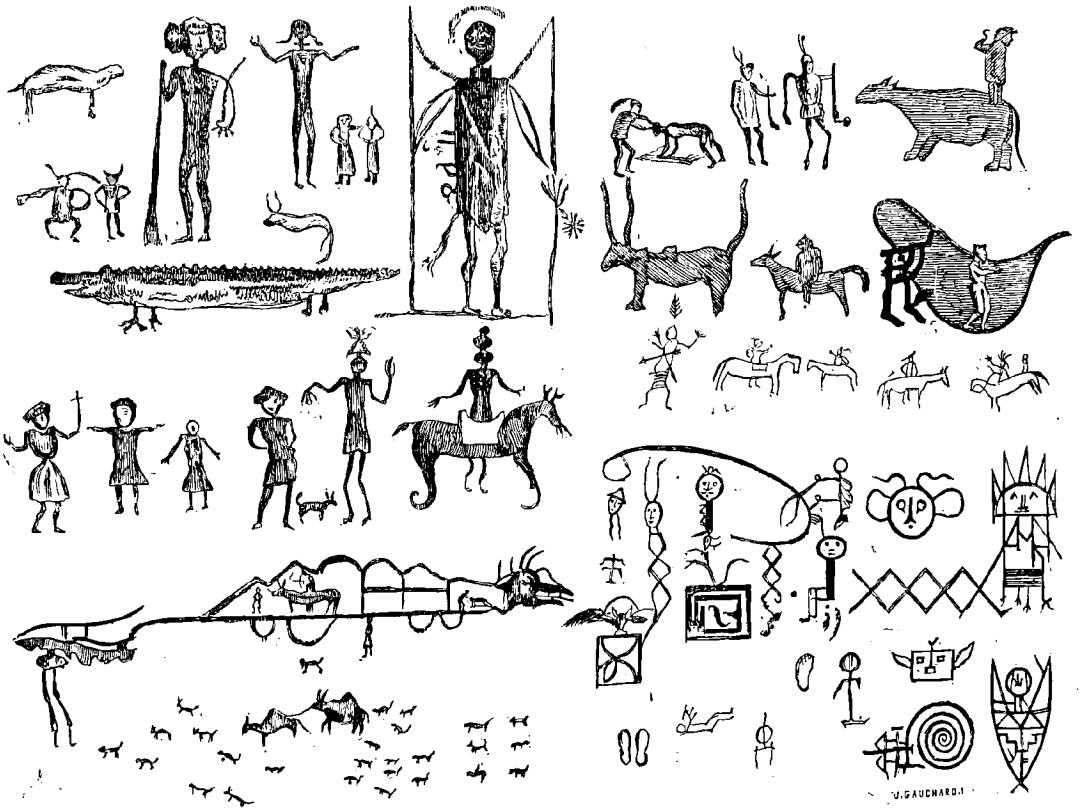
Dans leur extérieur, leurs mœurs et leurs usages, les Kioways se distinguent peu des Comanches, qui sont leurs voisins immédiats, et, de plus, exploitent les mêmes territoires de chasse. Et pourtant, on ne remarque aucune analogie dans les langages de ces deux tribus; il leur faut des interprètes pour s'entendre, quand ils n'ont pas recours à l'idiome des Indiens Kaddos, peuplade qui habite plus au sud, ou bien à la langue commune des prairies. Le dialecte des Kaddos est compris par les Kioways et les Comanches assez pour converser ensemble. Quant au langage des prairies, il est composé de signes qui permettent à tous les Indiens de s'entendre entre eux, et aux blancs de s'entendre avec les Indiens pour les transactions commerciales. Les Kioways, ainsi que les Comanches, ont des lois politiques et sociales semblables à celles de l'ancien monde. Ils sont régis par un chef dont la dignité se transmet héréditairement, tant que son gouvernement plaît à la tribu. Il dirige la guerre et préside les conseils; mais il est, sans autre forme de procès, dépouillé de son pouvoir, dès qu'il se déshonore par quelque lâcheté ou par sa mauvaise administration; un guerrier plus capable est alors élu à sa place. Les lois sont conformes à ces usages et dépendent de la majorité; l'exécution en est confiée à des chefs inférieurs, consciencieux et sévères.

Leurs idées sur la propriété sont particulières; le vol est regardé chez eux comme un acte honorable et glorieux. On imaginerait difficilement de plus grands pillards que ces sauvages. En vain voudrait-on les punir de leurs brigandages continuels; habitués dès leur enfance au maniement des armes et à l'exercice du cheval; n'ayant ni demeures ni villages fixes, il leur coûte peu de décamper subitement avec leurs familles et leurs effets d'un bout de la prairie à l'autre. Le nombre et l'agilité de leurs chevaux leur permettent d'emporter tout au loin avec eux; la connaissance des localités et des sources leur est d'une grande utilité dans ces migrations, et ils échappent facilement à toutes les poursuites. La guerre pour eux n'aurait pas autant d'inconvénients que pour d'autres tribus qui n'émigrent jamais; il serait en outre superflu de vouloir leur couper les vivres; car, avec leurs nombreux troupeaux de chevaux et de mulets, ils auraient de quoi se nourrir pendant longtemps; ils savent qu'on ne peut les atteindre, et c'est ce qui les rend si hardis et si dangereux.

Tous les Indiens sont superstitieux; ainsi des Kioways. Ils croient aux songes, portent des sacs magiques, des amulettes et cherchent à se concilier la faveur des esprits invisibles par des sacrifices, des danses et de la musique.

Ils reconnaissaient l'existence et le pouvoir d'un être surnaturel qui conduit et dirige tout; et de même que les Comanches, ils l'adorent dans le soleil. Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme, mais avec l'idée que la vie future sera l'image fidèle de l'existence terrestre, d'où vient qu'ils enterrent toujours avec le défunt des armes de chasse et de guerre, afin qu'il paraisse avec honneur dans les champs des bienheureux. Jusqu'à ce jour, aucune tentative n'a été faite pour perfectionner l'éducation morale et intellectuelle de cette tribu, et pour l'initier à la civilisation et au christianisme. Les pieux Américains regardent avec indifférence les païens qui sont à leur porte, et c'est en d'autres pays, sous d'autres cieux, qu'ils envoient leurs missionnaires faire de la propagande. Quand les habitants des prairies auront été corrompus et entièrement détruits par la civilisation que lui apporte une race avide, alors seulement la foi chrétienne trouvera le chemin des wigwams déserts, et bâtira des chapelles et des églises sur les tombeaux des malheureux Indiens.

Ce temps est encore éloigné; avant que cette prophétie se réalise, les Indiens parcourront bien des fois la prairie, faisant paître leurs troupeaux l'été, et, en automne, poursuivant les buffles qui émigrent vers le nord. C'est ainsi que nos voyageurs trouvèrent sur les bords de la *Shady-Creek* les restes d'un campement d'été que les Comanches venaient d'abandonner (voy. p. 349). C'était



A. LANCELOT. J. GAUCHARD.

Hiéroglyphes indiens dans une caverne près de la Rocky-dell-Creek (voy. p. 358). — D'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. p. 339).

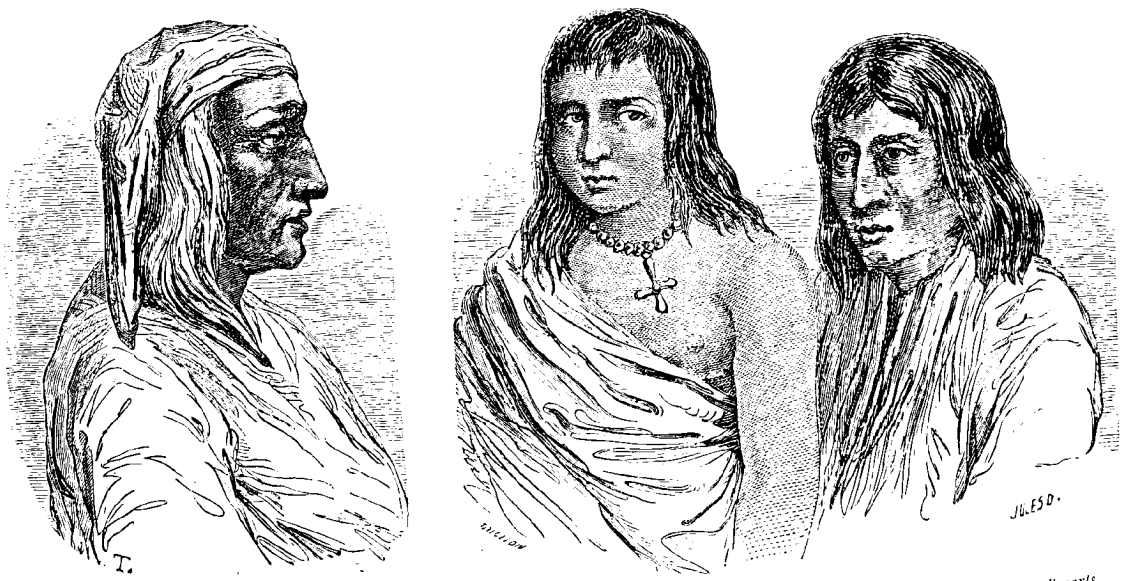
un gracieux tableau champêtre auquel la beauté du paysage prêtait un charme particulier. Figurez-vous une centaine de berceaux composés de branches vertes, qui s'entrelaçaient au sommet, de manière à former une voûte de feuillages, dont les arceaux n'étaient pourtant pas assez larges pour permettre de s'y tenir debout; on n'y pouvait être qu'assis ou couché. Devant chaque berceau, l'amas des cendres indiquait la place où avait été la cuisine. Une cabane plus petite que ces bosquets, avec un foyer à l'entrée, s'élevait sur les bords de la rivière. Quelle pouvait être la destination de cette hutte isolée? C'était la salle des bains de vapeur. Dans presque toutes leurs maladies, les Indiens emploient ce remède. L'étroit espace est hermétiquement fermé avec des peaux de bêtes; deux tas de pierres rougies au feu sont dressées dans le milieu, et aspergées d'eau, qui se transforme en une vapeur bouillante; le patient ne tarde pas à être inondé de sueur; dans cet état, il sort souvent de sa prison pour se jeter la tête la première, à la mode russe, dans l'eau froide. Ce traitement violent, renouvelé plusieurs fois, selon la constitution du sujet, réussit, à ce qu'il paraît. D'ailleurs, il y a là un médecin-sorcier qui fait des conjurations pendant le bain. Des jeunes gens bien portants, avant de se faire recevoir guerriers, et des hommes faits, avant de partir pour une expédition, prennent aussi de ces bains de vapeur.

La nuit était splendide, la lune brillante, l'air tranquille, troublé seulement par le lointain hurlement de

quelques loups de prairie. Que firent les voyageurs? Le croira-t-on? Ils organisèrent un fandango dans la plaine, prélude de ceux qu'ils devaient exécuter bientôt au Nouveau-Mexique, pays où l'on danse au moins autant qu'au Mexique même. Des Mexicains et des Indiens Pueblos s'étaient joints à la caravane. Les Pueblos (du mot espagnol *Pueblo*, village, ville) sont les indigènes qui habitent ensemble dans des lieux sédentaires; les Américains leur ont donné ce nom par opposition aux Indiens nomades des prairies.

Les Pueblos sont une race paisible, affable et hospitalière pour les étrangers. Ils se livrent à l'agriculture, au jardinage, et vont acheter chez les tribus les plus sauvages des pelleteries et des fourrures qu'ils offrent ensuite aux blancs. Aussi rencontre-t-on fréquemment leurs caravanes, avec des mulets et des ânes chargés, quand on approche des frontières du Nouveau-Mexique. Ils savent presque tous la langue espagnole, étant en relations continuelles avec les Mexicains, auxquels ils ont emprunté beaucoup de leurs usages. Leurs villes sont florissantes et peuplées; mais cette race n'est plus rien auprès de ce qu'elle était autrefois; on peut suivre ses traces dans les ruines qu'elle a laissées depuis le Rio-Grande jusqu'au Colorado de l'ouest.

Américains, Pueblos et descendants des Espagnols se mirent donc à danser au son d'un violon qui jouait le *Yankee Doodle*, *Hail Columbia*, et les airs des Nègres. Singulier spectacle que celui de ces danseurs, armés de pied en cap et vêtus de costumes qui attestaient de nombreuses fatigues! Ici deux Arméniens enlacés tournaient sur eux-mêmes, en bondissant; là un Mexicain valsait avec un Pueblo; plus loin, des fils du Kentucky exécutaient le *Yankee Doodle*, ou bien un quadrille. Deux Irlandais de l'infanterie américaine sautaient en chantant *Our Ireland for ever*, tandis que la sentinelle murmurait mélancoliquement : *J'aime à revoir ma Normandie.*



Types d'habitants de Santo-Domingo : l'alcade; Indien et Indienne Pueblos (voy. p. 359). — Dessin de Duveau d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note, p. 337).

Les relations des Mexicains et des indigènes ne sont pas toujours aussi amicales; par suite de luttes continuelles, beaucoup de Mexicains sont tombés au pouvoir des Indiens, et, d'un autre côté, bien des Indiens sont devenus les serfs des Mexicains, avec cette différence que les Indiens se procurent des prisonniers les armes à la main, tandis que les autres acquièrent, par échange, les esclaves faits sur d'autres tribus, afin de les employer aux travaux de la terre; il est vrai qu'ils les rendent à leur tribu respective, moyennant échange, dès que ceux-ci sont devenus incapables de travailler.

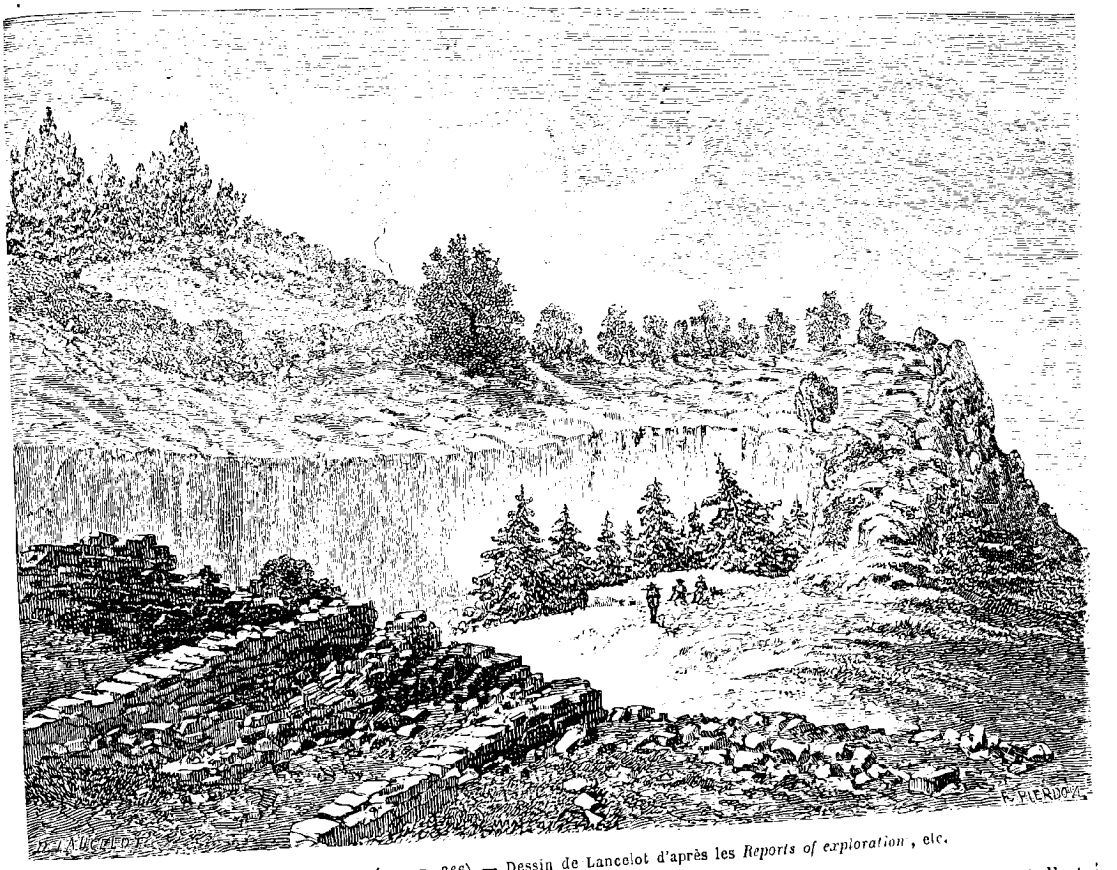
Dans le nombre, les Mexicains achètent parfois leurs propres compatriotes, qui ne s'en trouvent pas mieux pour cela, car ils sont les serfs ou *péons* de leurs nouveaux maîtres, lesquels s'en défont, à l'occasion, au profit de leurs voisins ou de propriétaires dans les autres provinces. Ce commerce honteux est encore plus condamnable quand il s'exerce sur les femmes. Chemin faisant, le lieutenant Whipple raconta la longue histoire d'une jeune Mexicaine, que l'on peut lire dans le *Personal narrative* de M Barlett. Elle avait été enlevée, à l'âge de quinze ans, par des Indiens Piñol. Les *Piñol* ou *Piñolénos* errent sur les territoires qui s'étendent entre la Sierra-Piñol et la Sierra-Bianca, deux chaînes qui avoisinent le cours supérieur du San-Francisco. Ils ne sont plus aujourd'hui qu'au nombre de cinq cents, n'ayant d'autre nourriture que la racine de l'agave mexicaine, dont ils font une espèce de pain, et d'autres ressources que le pillage. Comme les Mexicains leur achètent avantageusement leurs esclaves, ils ne songent qu'à faire des prisonniers.

Dans les environs de la rivière Shady-Creek, la végétation change. Pour la première fois, on aperçoit l'*opuntia arborescens* (de la famille des cactus) dans tout

son éclat. C'est un arbre nain, dont le tronc court se partage en branches qui forment une espèce de couronne et portent, outre de nombreuses épines, des tubercules jaunes. On n'était plus dans la vallée du Canadian et on se rapprochait peu à peu de l'extrémité orientale du *Llano Estacado*.

Le 16 septembre, on campa au pied de ce haut plateau, dans le voisinage d'une source et de vignes naturelles chargées de magnifiques grappes de raisin. Depuis son départ du fort Smith, l'expédition avait fait 564 milles, presque en ligne droite, à travers des prairies unies et des prairies onduleuses. Insensiblement, les voyageurs s'étaient élevés à une hauteur considérable. Le fort Smith est à 153m,32 au-dessus du niveau de la mer; ensuite vient le deuxième point élevé, les *Antilope Hills*, ou collines limitrophes du Texas, qui sont à 700 mètres; au pied d'un haut plateau, on est déjà à une hauteur de 1426 mètres. Le Llano-Estacado, qui s'étend sur 5 degrés de longitude et autant de latitude, atteint à son point culminant 1569 mètres.

Le Llano-Estacado est un large et haut plateau, dont le nom vient des nombreux poteaux que les trafiquants mexicains avaient fichés en terre de distance en distance, pour indiquer la route aux voyageurs qui, sans cela, n'auraient eu rien pour se guider dans cette vaste solitude. On n'en connaît encore qu'une bien faible por-



Les rochers du More (voy. p. 366). — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of exploration*, etc.

tion, car les voyageurs ne s'y hasardent pas volontiers, à cause du manque d'eau et de bois; d'ailleurs, l'ascension en est pénible, et si on se résout à le couper en diagonale, c'est pour éviter de longs détours. Le sol en est sablonneux, et des couches horizontales de grès rouge et de grès blanc s'y étendent d'une extrémité à l'autre.

L'espace que l'expédition avait à parcourir sur le *Llano* était de 27 milles, c'est-à-dire une forte journée de marche. Le lever du soleil sur ce haut plateau ressemble au lever du soleil sur l'Océan. En effet, le Llano rappelle la mer, mais c'est la mer Morte. Après une courte halte à la rivière *Encampment-Creek*, qui était à sec, on se dirigea vers le *Rocky-dell-Creek*, à l'extrémité du plateau. « Si cependant, le jour, la prairie immense et unie rappelle l'Océan, il faut peu d'imagination, quand la nuit vient, pour se croire sur le bord de la mer ou sur l'une de ces petites îles dont est parsemée la vaste surface de l'océan. » Le Llano est complétement aride; la Rocky-dell-Creek avait aussi peu d'eau que l'Encampment-Creek; mais de profonds bassins, creusés dans le rocher, étaient remplis d'un liquide abondant et de poissons de toute espèce.

« D'énormes quartiers de roche, suspendus les uns au-dessus des autres d'une façon pittoresque, formaient des cavernes et des grottes assez grandes pour abriter

une vingtaine de personnes. Les fentes de ces grottes paraissaient être le repaire de serpents; nos gens en prirent quelques-uns d'une grandeur extraordinaire. Les roches surplombantes étaient tapissées de petits nids d'hirondelles; on essaya d'en détacher plusieurs pour les ajouter à la collection d'histoire naturelle; mais malgré toutes les précautions, on ne put en avoir un seul intact; ils adhéraient trop fortement aux parois. Une des plus grandes cavernes attira l'attention, à cause des figures taillées dans la pierre à l'aide d'instruments en fer et avec des pointes de flèches. Des Indiens et des Mexicains pouvaient bien en avoir sculpté quelques-unes pour plaisanter; mais la plupart provenaient du caractère superstitieux des Indiens Pueblos (voy. p. 355).

« Ce qui frappait d'abord les yeux, c'était l'image fantastique d'un grand animal, mi-parti dragon, mi-parti serpent à sonnettes, avec des pieds d'homme. Il occupait la moitié de la longueur de la caverne; ce devait être une divinité des descendants des Aztèques; et, en effet, deux Indiens nous l'expliquèrent de la manière suivante : Le pouvoir sur les mers, les lacs et les fleuves, et même sur la pluie, est confié à un grand serpent à sonnettes, aussi gros que plusieurs hommes réunis, et plus grand que tous les serpents du monde; il se meut en demi-cercle et est terrible pour les méchants; c'est à lui que les Indiens s'adressent pour obtenir de la pluie. Deux figures d'hommes informes, à cheveux rouges, nous furent expliquées comme les portraits de Montézuma, dont les Indiens Pueblos, bien qu'ils se disent chrétiens, attendent toujours patiemment la résurrection. Parmi les peintures, on voyait aussi l'image du soleil, symbole de la plus haute puissance. Il y avait encore des représentations de divers animaux du pays, des Indiens et de leurs cabanes. »

En traversant la Rocky-del-Creek, les voyageurs franchissaient la frontière occidentale du Texas, dont ils avaient parcouru toute la largeur, depuis les Antelope-Hills, c'est-à-dire une étendue de 185 milles.

Tant que le Llano-Estacado indiqua la route, ou depuis la Rocky-dell-Creek jusqu'à la *Fossil-Creek* (étendue de 45 milles), le paysage fut le même; seulement le chemin portait les traces du commerce important qui a lieu, par cette voie, en certaines saisons, entre les habitants du Nouveau-Mexique et les Indiens, et qui existe peut-être depuis des siècles. Le *Cerro de Tucumcari* vint faire diversion au tableau. « Cette montagne présente un aspect imposant. Elle s'élève comme une forteresse redoutable à 200 mètres au-dessus de la plaine. Sa circonférence, à sa base, peut être de 4 milles; et comme les flancs en sont escarpés et presque perpendiculaires, sa circonférence, au sommet, n'est pas moindre. L'épaisse couche de grès blanc, dont la surface de la montagne est revêtue et qui apparaît çà et là, est, en grande partie, percée d'entailles régulières, disposées perpendiculairement (c'est l'eau qui, en filtrant, les a creusées par la suite des temps), en sorte que la montagne ressemble à une forteresse imprenable, avec des murs et des remparts munis de longues rangées de meurtrières. Partout où il y a un peu de terre pour nourrir des racines, des cèdres sortent du sol infertile, mais rabougris et peu élevés. Tel est le Tucumcari. Certes, il ne soutiendrait pas la comparaison avec les rives pittoresques de l'Hudson ou les hauts sommets des monts Alleghany; mais ici, dans la plaine nue, sa vue réjouit l'œil.... »

Quand on passe le Tucumcari vers midi, on atteint le soir la rivière du même nom, *Tucumcari-Creek*, qui ne sort pas, ainsi qu'on le croirait, de cette montagne, mais de hauteurs situées plus à l'ouest. Il y avait alors (23 septembre) 650 milles parcourus depuis le fort Smith. On aperçoit encore le Tucumcari du haut du *Pyramid-Rock*, que les voyageurs gravirent. Cette montagne attire l'attention à cause des nuances diverses de son terrain et de ses roches, dont les teintes rouges, jaunes, bleues et blanches contrastent avec le vert sombre des cèdres, qui sont disséminés jusqu'au sommet, et là, dépassés par de grands blocs calcaires, siliceux, très-solides et de couleur blanche; le banc sur lequel ils reposent est formé d'écailles d'huîtres fossiles appartenant à la formation jurassique.

On se trouva bientôt sur la ligne de partage (*dividing-ridge*), entre les eaux du Pecos et celles du Canadian, à 1850 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Canadian avait jusqu'ici servi de fil conducteur aux ingénieurs de la troupe; ceux-ci avaient maintenant à étudier, à mesurer, à lever topographiquement un terrain plus difficile. La différence de hauteur entre le fort Smith et le point que nous venons d'indiquer était de 1656$^{m}$,66; mais l'élévation du terrain était répartie sur une étendue de 700 milles, et, de plus, si peu sensible (à part le *Llano*), qu'on n'y voyait aucune difficulté pour l'établissement d'un chemin de fer. Mais on n'était pas encore parvenu au lieu de destination, Albuquerque, sur le Rio-Grande; et dans ce court espace (150 milles), il fallait monter jusqu'à la ligne de partage, entre le Pecos et le Rio-Grande (hauteur 2333$^{m}$,34); c'est l'altitude moyenne, au-dessus du niveau de la mer, du haut plateau ou bassin, à l'est des montagnes Rocheuses; puis on avait à redescendre jusqu'au Rio-Grande dont le niveau, à Isleta, ou bien à Albuquerque (points de transition), est de 666$^{m}$,67 plus bas que la ligne de partage dont nous venons de parler, et par conséquent élevé de 1538 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'inégalité de terrain est surtout frappante dans la vallée de la rivière de *Gallinas*, qu'on atteignit le 25 septembre. La Gallinas prend sa source non loin de celle du *Pecos*, un peu à l'E. de la montagne de Santa-Fé. De loin, elle ne produit aucun effet, à cause de ses rives basses et nues, mais, en s'approchant, on voit que sa largeur est de 6$^{m}$,67 à 16$^{m}$,67 et que ses ondes sont très-rapides, mais on y regrette l'absence de végétation.

Tout à coup le son des clochettes se fit entendre, et des milliers de bêlements emplirent l'air. C'était un immense troupeau de 5000 à 6000 brebis ou moutons qui paissaient dans un bas-fond, conduits par un jeune Mexicain dont les cheveux noirs pendaient en désordre sur un visage bruni et dont les membres nus étaient couverts de callosités. Son vêtement de couleur sombre,

déchiré, annonçait la plus grande misère. Ces bergers abandonnent leur triste demeure (souvent même cette demeure n'est que la véranda de la première maison venue), munis seulement d'un petit sac de farine de maïs moulu ; et ils suivent ainsi, pendant des semaines et des mois, leur nombreux troupeau sans autre compagnie qu'un chien ou quelque bête favorite, qui leur est parfois ravie par les Indiens ; car ils ne doivent pas compter sur la société de leurs camarades ; il leur est interdit de s'approcher des autres bergers, dans la crainte de mêler les animaux.

Ce troupeau annonçait le voisinage d'un établissement. La caravane ne tarda pas à atteindre *Anton-Chico*, colonie déjà ancienne, qui n'a pas plus de 300 habitants, en grande partie éleveurs de bétail ou bergers. Sa position d'ailleurs n'est pas avantageuse, et ne lui permet pas d'avoir part au commerce qui se dirige sur Santa-Fé, la ville marchande de l'ouest ; en outre la nature ne l'a pas favorisée. Les maisons, bâties de pierres non passées au feu (*adobes*), en forme de grands carrés, n'ont ni grâce à l'extérieur ni comfort à l'intérieur ; les murailles au dehors sont tapissées de poivre rouge, dont les Mexicains sont très-friands. L'église est construite dans le même style que les habitations particulières, et avoisine la salle de bal ou de *fandango*. Nous ne savons si les voyageurs visitèrent le premier de ces monuments ; mais ils assistèrent, dans le second, à un bal donné en leur honneur. Fête curieuse en verité, à cause du costume et de la tournure des danseurs. « Il avait été défendu d'apporter des armes ; mais les plis des vêtements recélaient par-ci par-là le manche brun d'un revolver ou la pointe acérée d'un couteau. » Les señoritas roulaient dans leurs doigts des cigarettes qu'elles présentaient aux Américains ou qu'elles fumaient elles-mêmes.

Les voyageurs se séparent en deux troupes. — Santo-Domingo. — Costumes. — Habitations. — L'église. — Bande de pillards blancs. — Un procès sommaire.

Ici la troupe se sépara (29 septembre) en deux corps d'expédition, qui devaient se rejoindre à Albuquerque ; celui du lieutenant Whipple (dont faisait partie M. Möllhausen) traversa la vallée pittoresque de *Cuesta*, à une hauteur de 166m,67 au-dessus du niveau du Pecos ; le défilé de *Cañon-Blanco* (2233m,34 au-dessus du niveau de la mer) ; le village de *Galisteo*, dans le voisinage duquel sont quelques volcans éteints ; et, enfin, l'établissement plus important de Santo-Domingo.

Santo-Domingo est une ancienne colonie des Indiens Pueblos. Par la forme et la nature de leur construction, les maisons y ont l'air de ruines. On se croirait aux Casas-Grandes, sur le Gila, ou au milieu des ruines situées plus loin au sud à Mexico.

« Les différents étages s'élèvent en terrasse les uns sur les autres. Sur le toit du premier étage s'élève le second, beaucoup plus petit, et disposé de telle sorte que devant il y a de l'espace pour une petite cour. Et, comme les maisons de la ville sont serrées les unes contre les autres, on a des rues suspendues qui conduisent de portes en portes aux deuxième et troisième étages, et établissent ainsi entre les habitants une communication nécessaire.

« Il n'y a d'ouvertures que dans les étages supérieurs ; pour y parvenir de la rue, on se sert d'échelles qui sont retirées dès que la sécurité l'exige. Dans le plafond du premier étage est pratiqué un orifice pour descendre au rez-de-chaussée ; d'autres échelles mènent de la plate-forme du premier sur le toit du second et dans les chambres du troisième.

« Le rez-de-chaussée parait être exclusivement réservé à garder des provisions ; mais les étages supérieurs sont habités par les propriétaires, qui s'y arrangent de leur mieux. Ils reçoivent le jour par des ouvertures carrées qui, pour éloigner les orages et le froid, sont fermées de carreaux transparents de gypse cristallisé.

« Quand nous arrivâmes, on remarquait peu d'animation dans les rues ; mais presque toute la population s'était rassemblée devant les portes. Elle est à Santo-Domingo de 800 âmes ; et, comme la population mâle sait la langue espagnole, il ne fut pas difficile de s'entretenir avec ceux qui entraient dans notre campement.

« C'étaient des hommes bien bâtis, dont les traits, malgré leur type indien, avait quelque chose d'agréable. Les deux sexes portaient les cheveux longs, ouverts brusquement sur le front, au-dessus des sourcils ; les hommes avaient en outre une queue courte et épaisse, nouée par un ruban rouge. Les costumes étaient variés ; les uns avaient des jaquettes de chasse en cuir d'une teinte brun clair, ornées de franges et de broderies, qui allaient à merveille avec leur habit de dessous, également teint et bordé, à la mode mexicaine, de boutons jaunes et blancs. Les autres n'avaient qu'une couverture à raies jetée autour des épaules ; d'autres étaient simplement vêtus d'une chemise de coton. Les femmes portaient autour des reins un jupon de couleur sombre, qui descendait jusqu'aux pieds ; le haut du corps était enveloppé d'une couverture légère, qu'elles ramenaient par-dessus la tête ou qu'elles attachaient d'une façon pittoresque autour des reins et des épaules. Hommes et femmes avaient aux pieds des mocassins, parfois richement brodés. »

Après avoir bien examiné les Indiens, nos voyageurs se répandirent dans la ville :

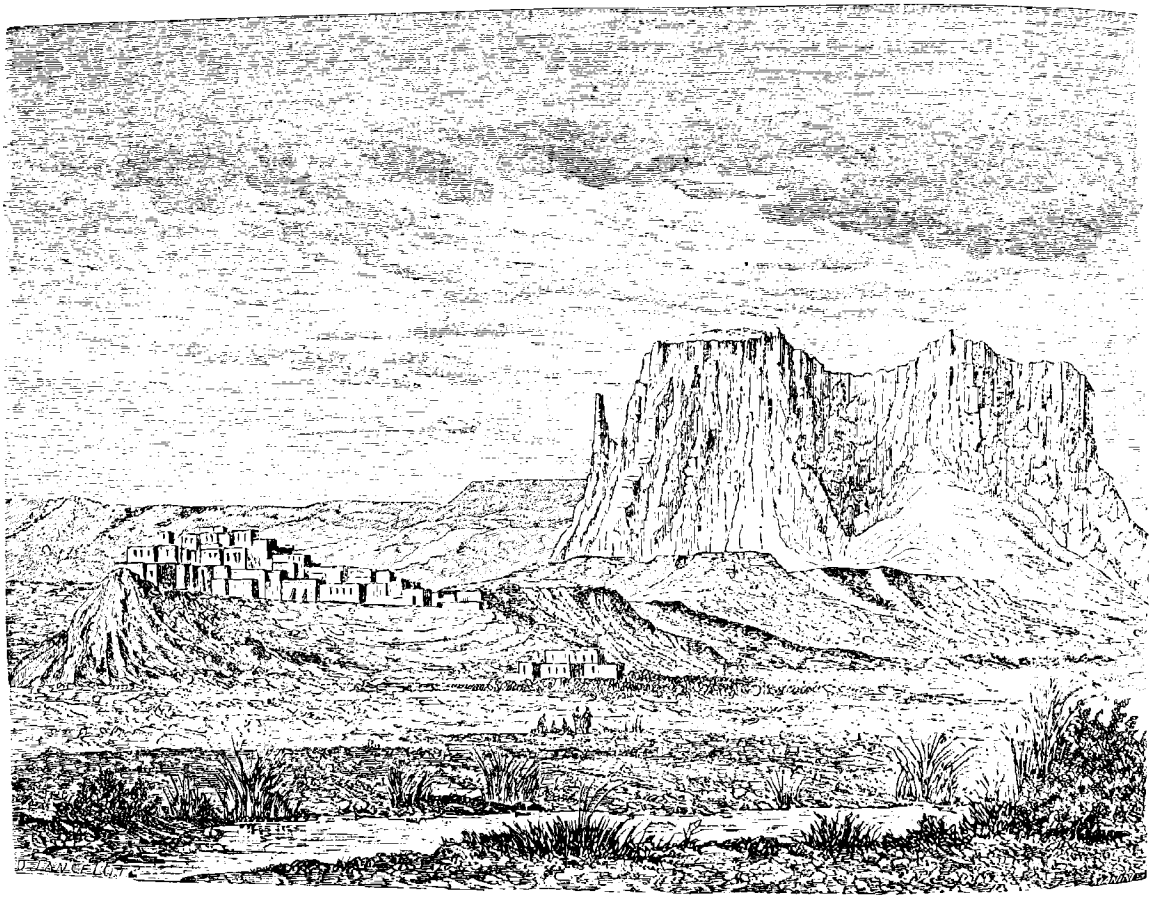
« Nous montâmes aux premières échelles que nous rencontrâmes, et nous nous trouvâmes sur une petite cour proprette, entourée d'un parapet ; nous entrâmes sans façon par une porte ouverte qui laissait voir la lueur d'un foyer. Quand les habitants, un jeune homme e deux jeunes filles, nous aperçurent, le premier s'empressa de prendre une couverture ramassée dans un coin et de l'étendre devant le feu, en nous invitant à nous y asseoir. Les jeunes filles, en train de préparer le repas, présentèrent à chacun de nous un gâteau de farine tout chaud (*tortillas*), et placèrent devant nous un plat avec d'autres pâtisseries, semblables à des guêpiers, qu'elles nous firent signe de manger. La pièce où nous nous trouvions était petite, mais propre ; les peaux et

les couvertures entassées dans les coins donnaient l'idée du bien-être; les murailles nues étaient couvertes de vêtements, d'ustensiles et d'armes, rangés avec une certaine symétrie. Après avoir goûté aux mets et mis le restant dans nos poches, nous souhaitâmes le bonsoir aux Indiens et continuâmes notre voyage de découvertes sur le toit des maisons; nous trouvâmes partout le même arrangement, la même hospitalité, les mêmes prévenances. »

Le lendemain, visite à l'église.

« Elle ne diffère pas de celles des petites villes du Mexique; des murailles brutes forment le bâtiment, dont le portail en terre glaise est soutenu par deux piliers carrés de même matière qui surmontent un peu l'édifice; entre ces deux piliers est située l'entrée; au-dessus, une galerie communique avec le chœur au moyen d'une porte. Sur le toit s'élève un échafaudage en maçonnerie qui soutient une petite cloche et que la croix couronne au sommet. Des bâtiments accessoires construits dans le même style complètent l'ensemble de l'église, qui doit son origine à des missionnaires catholiques.

« L'intérieur répond à l'extérieur; une espèce d'autel, des murs de terre lisse auxquels sont suspendus quelques vieux tableaux espagnols, composent toute la décoration du lieu; on y voit pourtant aussi de grossières peintures indiennes parmi lesquelles se fait surtout remarquer un



La ville de Zuñi (voy. p. 367). — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

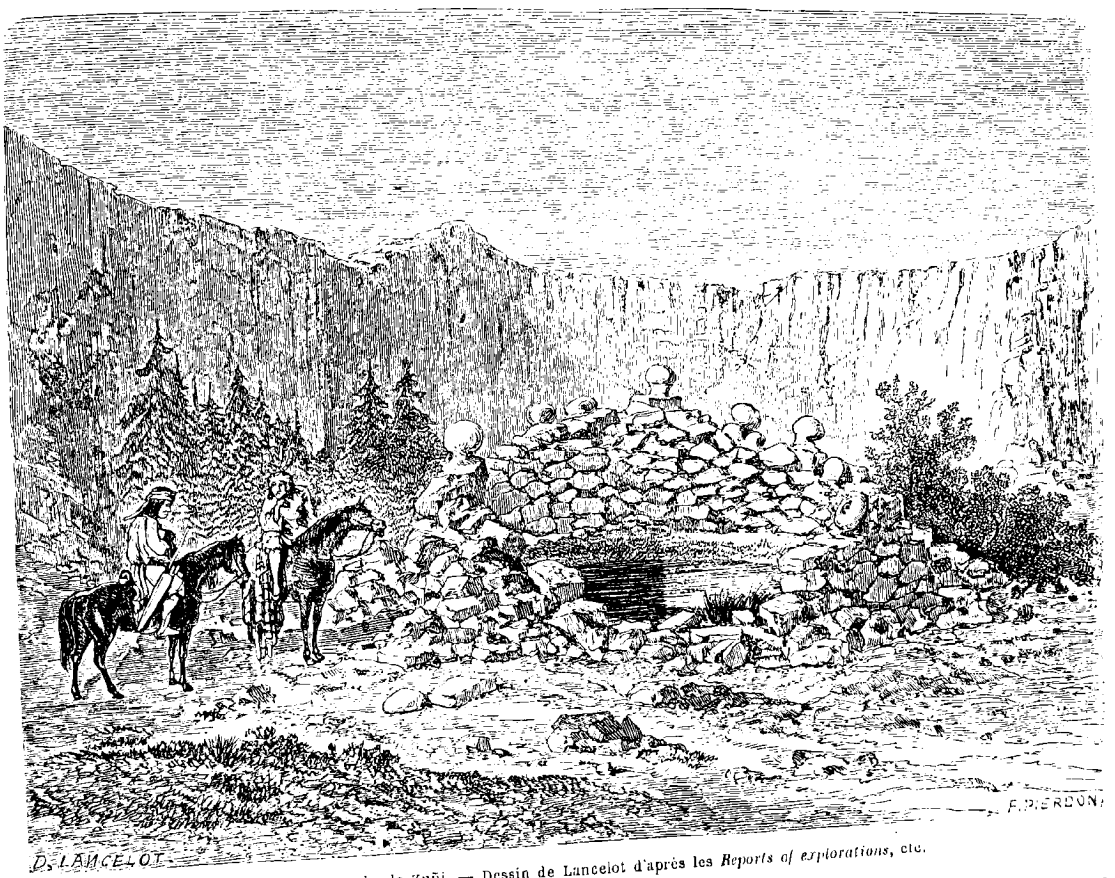
homme à cheval, un *conquistador*, poursuivant un groupe d'Indiens (allusion à la première conquête espagnole). Il règne ici un mélange de catholicisme et de religion aztèque; vous trouvez plusieurs fois la Sainte Vierge en compagnie d'une figure indienne, que le peuple, dans son ignorance, nomme Montézuma, bien que la puissance mexicaine n'ait jamais pénétré du lac de Tezcuco jusqu'à cet endroit reculé du nord; de même sous l'image de la croix, vous voyez les cavités où le feu sacré brûlait autrefois. Dans les villes indiennes du Rio-Grande et à l'ouest des montagnes Rocheuses, le feu sacré est depuis longtemps éteint; mais il résulte des traditions, dont on ne peut naturellement garantir l'authenticité, que c'est aux sources du Pecos, là où des ruines attirent l'attention du voyageur, que les flammes saintes ont brûlé pour la dernière fois. D'après les mêmes traditions, Montézuma aurait planté en ce lieu un jeune arbre, en disant que tant qu'il serait debout, les descendants des Aztèques, c'est-à-dire les Indiens Pueblos d'aujourd'hui, formeraient une grande nation indépendante; mais que, s'il périssait, des hommes blancs viendraient du couchant et se répandraient dans le pays. Les habitants des Pueblos devaient vivre en paix avec ces étrangers et attendre tranquillement le temps où Montézuma reviendrait pour les réunir de nouveau en une vaste et puissante nation.

« Telles étaient les légendes un peu confuses que les

Indiens nous contèrent pendant que nous visitions la ville.... »

Depuis que les États-Unis sont maîtres du Nouveau-Mexique, l'ordre s'est un peu rétabli dans ce pays; cependant, les villes sont encore le théâtre de scènes violentes qui ne sont pas toutes occasionnées par les Indiens; car la plaie des villes du Nouveau-Mexique, c'est ce ramas d'individus venus de tous les points, qui s'engagent dans les caravanes en qualité de guides ou de muletiers, et qui, chassés à cause de leur conduite, errent d'une ville à l'autre en vivant de brigandage. Nous n'en citerons qu'un exemple.

En 1850, le gouvernement américain avait envoyé une commission chargée d'arpenter le terrain; le docteur Bigelow, un des membres de l'expédition de M. Whipple, et qui raconta le fait à M. Möllhausen, accompagnait la commission. Quand on parvint à Socorro, la ville était dans un certain émoi. Des bandes de pillards (anciens muletiers ou manœuvres rejetés par les caravanes qui se dirigeaient sur la Californie) infestaient les environs, enlevaient les troupeaux et massacraient les fermiers. On n'était plus même en sûreté dans les villes; les habitants fuyaient avec leurs effets. L'arrivée de la commission avait effrayé un peu les malfaiteurs; mais bientôt ils recommencèrent leurs brigandages. Les bourgeois voulurent se réunir pour faire face à l'ennemi, et




Source sacrée près de Zuñi. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

demandèrent main-forte à la station voisine de San-Elcazario, mais en vain; ce que voyant, les autres prirent l'offensive. Un soir un bal avait lieu, plaisir commun dans les villes mexicaines. Dans ces réunions, tout le monde peut entrer, et le premier venu prend part au fandango. On ne tarda pas à voir apparaître les perturbateurs ordinaires du repos public; on les reconnut d'ailleurs à leur manière d'agir. Des coups de pistolet éclatèrent au-dessus de la tête des femmes, qui se précipitèrent effrayées vers les issues que les gens de la bande occupaient. Le tumulte augmenta; on tira les couteaux et l'un des membres de la commission tomba mortellement frappé de huit à dix coups. Ce meurtre criait vengeance. San-Elcazario envoya enfin du secours; une troupe d'Américains et de Mexicains s'organisa; on visita les maisons et plusieurs bandits furent saisis. Même dans les circonstances les plus graves, les Américains aiment à observer les formes de la justice. Les prisonniers furent conduits dès le matin à la demeure du juge; on forma un jury, composé de six Mexicains et de six des membres de la commission. Le défenseur des accusés fut nommé d'office; mais ses clients le repoussèrent, comptant bien être délivrés par leurs amis. Cette circonstance fit accélérer le jugement.

Rien de plus curieux que ce tribunal. On se serait cru au moyen âge. Tout le monde dans la salle était armé,

depuis les juges jusqu'aux spectateurs qui remplissaient en même temps l'office de gendarmes. Les jurés américains contrastaient par leur costume et leur figure avec les Mexicains; les premiers fumaient la pipe; les seconds la cigarette. Les juges siégeaient devant une table de bois brut, où s'étalaient des revolvers, en guise d'acte d'accusation. Les prisonniers étaient sur un banc, au lieu de l'assistance. Trois furent condamnés à mort, et pendus peu d'heures après. Le chef, pris quelques jours plus tard, eut un sort pareil; dès lors la ville de Socorro fut tranquille, et les habitants au lieu de s'enfermer et de se barricader dans l'intérieur de leurs habitations, purent se mettre le soir sur le seuil de leur porte pour respirer le frais.

Albuquerque. — Le père Fitzwater. — Les Apaches. — Les Navahoes. — Vallée du Rio-Grande del Norte. — Débordements du Rio-Grande. — Agriculture.

Or, ce qui se passait à Socorro, avait aussi lieu sur bien d'autres points. Heureusement on n'avait à craindre rien de semblable à Santo-Domingo ni à Albuquerque, où l'expédition arriva bientôt, annoncée par le journal hebdomadaire de la localité, *Amigo del Païs*. D'ailleurs, la station militaire d'Albuquerque était alors commandée par un vieux soldat, le père Fitzwater. Un des officiers de la troupe de M. Whipple en raconta ainsi l'histoire :

« Ce vieux compère est une des curiosités de la ville; il n'a pas dans tout son corps un membre qui n'ait été cassé, déchiré, recousu; sa jambe gauche tient au moyen d'une barre de fer, aussi ne peut-il monter à cheval que du côté droit; il a gagné la plupart de ses cicatrices dans les escarmouches avec les Indiens, et ses blessures les plus dangereuses dans notre guerre contre le Mexique. C'était déjà un vieux sergent, mais aussi dur à la fatigue que le plus jeune soldat; dans je ne sais plus quelle bataille, il se battait adossé à une muraille de granit quand une balle, après avoir percé le cou de son voisin, rebondit contre le mur avec une telle force que des éclats du granit sautèrent de tous côtés et que l'un d'eux creva un œil du pauvre Fitzwater; il se tourna la face ensanglantée vers un de ses camarades, et lui dit : « Rien de « pareil ne m'est encore arrivé; jusqu'à ce jour, je croyais « qu'une balle qui avait déjà fait son effet ne pouvait re- « venir sur ses pas; il est bon seulement qu'elle ne m'ait « pas attrapé l'œil droit. » Et, ce disant, il déchargea tranquillement son fusil contre un Mexicain. Après la guerre, il se chargea du transport de la poste du Texas à Santa-Fé et *vice versâ*, et ce fut là surtout qu'il eut affaire aux Indiens et fit preuve de sang-froid autant que de courage. Ses ennemis les plus acharnés étaient les Apaches, qui le suivaient partout et tâchaient de s'emparer de lui. Un matin, c'était non loin d'El-Paso, le vieux était en train de préparer un rôti et du café pour son déjeuner, quand tout à coup il se vit entouré par un groupe d'Apaches dont la physionomie n'annonçait rien de bon; la résistance était inutile, car au même moment où il aurait saisi ses armes, un tomahawk lui eût brisé le crâne : donc, sans se déconcerter, il invita, dans le plus grand calme, les sauvages à s'asseoir et à se servir du rôti, tandis qu'il leur verserait du café. Ce sang-froid du soldat, joint à la gracieuseté de son invitation, surprit tellement les Apaches, produisit sur eux une si vive impression qu'ils obéirent involontairement, profitèrent du repas et après avoir satisfait leur appétit, se retirèrent sans l'inquiéter, sans le dépouiller; « mais, disait-il, je leur aurais plus « volontiers donné à goûter mon long couteau que du « café avec du sucre. »

On devait passer quelque temps à Albuquerque; car on attendait des renforts pour continuer le voyage jusqu'à l'océan Pacifique. Le camp avait été dressé à quelques centaines de pas de la ville; le jour, chacun restait dans sa tente et se livrait à ses travaux particuliers; mais le soir, dès que la cloche de l'église sonnait pour annoncer la danse (il n'y a pas d'autre signal), les travailleurs allaient en ville prendre part aux fandangos; le vieux Fitzwater était là, non pas en qualité d'acteur, mais excitant les autres à la danse et contant ses aventures.

« Les villes du Nouveau-Mexique, dit M. Möllhausen à propos d'Albuquerque, sont en général mal situées. Au fond de vallées profondes, bornées par des rochers nus, s'élèvent des maisons à un étage, en partie cachées par des arbres fruitiers, qui, à part quelques *alamos*, sont les seuls arbres du pays.

« Il en est de même d'Albuquerque, située à cinq cents pas du Rio-Grande; son aspect est laid, on dirait une ville en ruines. L'église seule, avec ses deux tours, s'élève au-dessus des autres bâtiments, et fait croire d'abord que la ville est plus considérable qu'elle n'est en réalité. Les maisons, l'église, les baraques et les écuries de la garnison sont construites à la manière mexicaine, avec des pierres séchées à l'air (*adobes*); la matière employée est tout simplement la terre de la vallée, mêlée pour plus de solidité, avec de la paille et de petites pierres. Les murailles ont de 0m,33 cent. à 1 mètre d'épaisseur; outre les portes, elles ont peu d'ouvertures pour le jour; les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, quelquefois exhaussé par une marche en terre; l'intérieur est simple, pourtant il ne manque pas d'un certain comfort, et chez les habitants aisés on trouve des appartements très-propres blanchis à la chaux; le parquet à la vérité y est inconnu; le plancher n'est que la terre battue qui, en certaines demeures, est couverte de nattes et de tapis.

« Dans ces derniers temps, Albuquerque a pris quelque importance à cause de la garnison américaine, et depuis lors elle a gagné en extension; mais elle est bien au-dessous de Santa-Fé et d'El-Paso, qui sont depuis longues années les principales villes de commerce des régions de l'ouest.

« Le nombre des habitants est de six à huit cents; la plupart se livrent au commerce et à l'élève du bétail; mais la plus grande partie de la population se compose d'individus mal famés, de joueurs toujours prêts à reprendre au soldat sa paye, de voleurs qui n'attendent que l'occasion de s'enfuir avec les chevaux et les mulets des habitants, et ne reculent pas devant le meurtre pour

assurer leur larcin. La ville n'est plus exposée comme autrefois aux attaques des Indiens Apaches et Navahoes, depuis qu'elle est protégée par une garnison; mais ces hordes sauvages rôdent dans le voisinage, guettant les troupeaux et les voyageurs. Il arrive souvent qu'une de ces bandes est conduite par un Mexicain qui a sa part dans le pillage. »

Et, ici, quelques détails sur ces indigènes.

« La nation des Apaches est une des plus nombreuses du Nouveau-Mexique ; elle renferme beaucoup de tribus dont plusieurs ne sont pas même connues de nom. Au dire des colons et d'après les renseignements des voyageurs, le territoire de ces Indiens s'étend du 103° au 114° de longitude ouest de Greenwich et du 38° (frontières de l'Uttah) au 30° de latitude nord, mais ils ne se renferment pas dans ces limites; ils errent bien au delà; cependant ils n'ont pas de demeures fixes en dehors de ce territoire et c'est seulement l'amour du pillage qui les entraîne dans les États de Sonora et de Chihuahua. Sans doute dans le nombre, il y a des tribus qui ne sont pas de la famille des Apaches; mais, pour décider ce point, il faudrait une étude comparée de leurs langues. »

La tribu des Navajoes ou Navahoes, la plus forte à l'ouest des montagnes Rocheuses, sur le territoire dont nous venons d'indiquer les limites, appartient aussi à la famille des Apaches, et il est probable que des recherches ultérieures nous apprendront que des tribus vivant beaucoup plus au nord font également partie de la même famille [1].

Les Indiens, à l'est des montagnes Rocheuses, montrent des sentiments chevaleresques qu'on ne retrouve pas chez les tribus de l'ouest, dont l'extérieur même est différent et parmi lesquelles on rencontre rarement un beau type ; la nourriture de ces Indiens de l'ouest consiste presque exclusivement en chair de cheval et de mulet, qu'ils enlèvent dans les fermes mexicaines.

Les Navahoes sont à peu près les seuls Indiens du Nouveau-Mexique qui entretiennent de grands troupeaux de brebis et mènent une vie nomade; ils savent en tisser la laine dont ils confectionnent d'épaisses couvertures de couleur, capables de rivaliser avec les produits de l'occident. Ils s'entortillent dans ces couvertures aux couleurs voyantes, ce qui leur donne un air original et même assez agréable. Au reste, dans leur costume, ils se distinguent peu de leurs frères des autres tribus, qui sont plus mal vêtus ou quelquefois même ne sont pas vêtus du tout. Ils apportent un grand soin dans la confection de leurs chaussures en cuir de cerf, munies de fortes semelles et d'un bout pointu en forme de bec, précaution nécessaire contre les cactus épineux et autres plantes de ce genre dont le terrain est couvert. Leur coiffure est un bonnet de cuir en forme de casque, habituellement orné d'un bouquet de plumes de coq, d'aigle et de vautour. Outre l'arc et les flèches, ils portent de longues lances qu'ils manient avec beaucoup d'adresse sur leurs chevaux agiles.

Mais les Indiens Pueblos, dont nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de parler, et dont les villes sont disséminées sur le Rio-Grande et ses affluents, sont bien différents de ces tribus pillardes.

« Liés d'amitié avec tous leurs voisins, cultivant en paix l'agriculture et l'élève du bétail, ils sont la partie la plus saine de la population du Nouveau-Mexique. Quand on observe les habitudes et les mœurs patriarcales de ces Indiens, quand on compare leurs villes bâties en terrasse avec les ruines des Casas-Grandes sur le Gila et à Chihuahua, on est porté à croire que ces Indiens Pueblos descendent des anciens Aztèques. Mais on ne pourra résoudre cette question ethnologique qu'après de longues recherches et en suivant du nord au sud les traces que les anciens Aztèques ont laissées dans leurs migrations.

« Ces diverses tribus d'Indiens nommés à tort cuivrés, car ils ont plutôt une peau brune tirant sur le jaune, forment avec les descendants des Espagnols ou Mexicains actuels, les véritables habitants du Nouveau-Mexique. »

C'est dans la vallée du *Rio-Grande-del-Norte*, avons-nous dit, que sont répandus leurs principaux établissements :

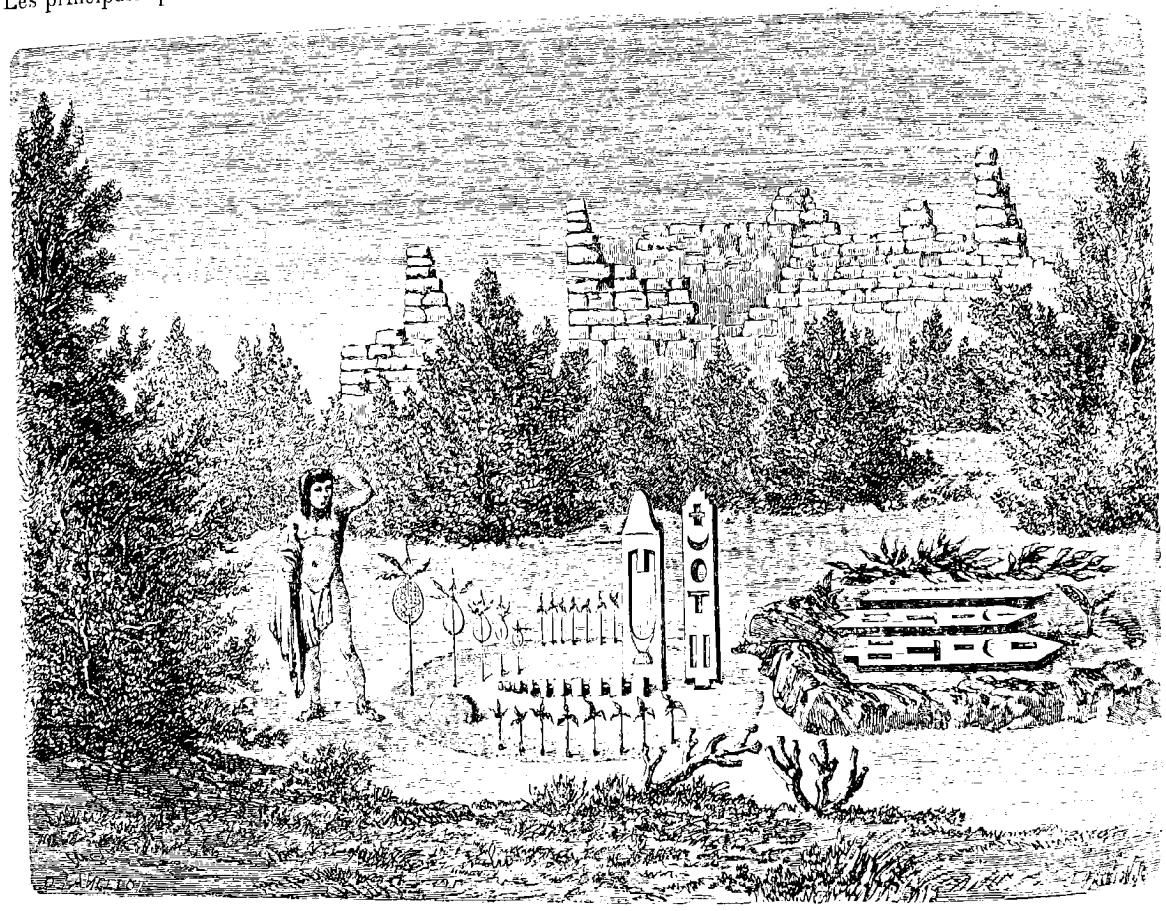
« Cette vallée, depuis son embouchure jusqu'à Taos, est cultivée par zones; chez la plupart des habitants, on trouve le type espagnol tellement absorbé par le type indien qu'il est difficile de reconnaître encore le pur sang andalous. On dirait qu'à chaque génération la paresse indienne obtient une nouvelle victoire sur l'ancienne énergie espagnole.

« La nature, qui a favorisé si heureusement la colonisation dans la partie orientale des États-Unis, n'est pas à beaucoup près aussi riche au Nouveau-Mexique; cependant, les fertiles vallées du Rio-Grande et de ses affluents, et les chaînes de montagnes renfermant de l'or, du fer et du charbon, présentent encore beaucoup d'avantages. Malheureusement le Rio-Grande n'a pas une profondeur en rapport avec sa largeur; aussi la navigation y est impossible. Sa largeur, dans le voisinage de Santo-Domingo jusqu'à Santa-Fé, c'est-à-dire dans son cours supérieur, est de 134 mètres à 200 mètres, tandis que sa profondeur atteint à peine en moyenne 65 centimètres à 1 mètre, bien qu'il y ait çà et là des endroits plus profonds. Dans tout son parcours, nul pont ne s'élève au-dessus de ses eaux ; les voitures traversent le lit à sec, mais il faut choisir les endroits, de peur que les roues ne s'enfoncent dans la vase ; les tirer de là est une opération très-difficile, et même on ne les retire qu'en morceaux. L'eau du fleuve est trouble et sablonneuse, excepté pendant les inondations occasionnées par la fonte des neiges dans les montagnes Rocheuses.

« Ces inondations ont lieu habituellement en été, mais non tous les ans. Quand elles manquent, le lit du Rio-Grande est presque à sec, attendu que l'eau fournie au fleuve par les sources a été détournée au moyen de fossés et de canaux par les colons et les Indiens Pueblos. Les avantages de cet arrosage artificiel sont perdus quand la crue se fait attendre en été. En février et en mars, l'

1. Le professeur William Turner a montré, dans un essai lu devant la Société Ethnologique, l'analogie qui existe entre l'idiome des Apaches et celui des Athapascans, tribu sur les confins de la mer Polaire.

y a, il est vrai, assez d'eau pour donner à la terre toute l'humidité désirable pour une bonne récolte ; mais cette provision est vite épuisée quand les sources ne sont pas alimentées par la neige des montagnes, et les plantes se dessèchent avant même de produire des grains ; heureusement ces cas sont rares, et dans les années favorables, le produit des moissons est considérable. On dit que dans toute la vallée du Rio-Grande, dont la largeur est d'un quart de mille à quatre milles, il n'y a qu'un huitième du terrain qui ne peut être cultivé faute d'eau ; quant aux autres sept huitièmes, des milliers de colons et même des centaines de mille ne suffiraient pas pour les cultiver. Les principales productions sont le maïs, le blé, et, depuis quelque années, l'orge. Chose singulière ! les efforts pour y introduire la pomme de terre ont été infructueux ; aussi ne voit-on que de petits champs plantés de ce légume, né pourtant sur le continent américain. Les oignons, les courges et les melons viennent à merveille au Nouveau-Mexique, et y atteignent une grosseur prodigieuse ; les fruits y sont excellents, et on y cultive la vigne avec un grand succès. Déjà, près El-Paso, on aperçoit de vastes vignobles avec des grappes magnifiques, qui donnent le vin bien connu d'El-Paso. Les Espagnols ont, dit-on, introduit cette espèce qui a beaucoup prospéré ; mais l'expérience des dernières années a prouvé que la vigne importée d'Europe ne vant pas celle d'A-

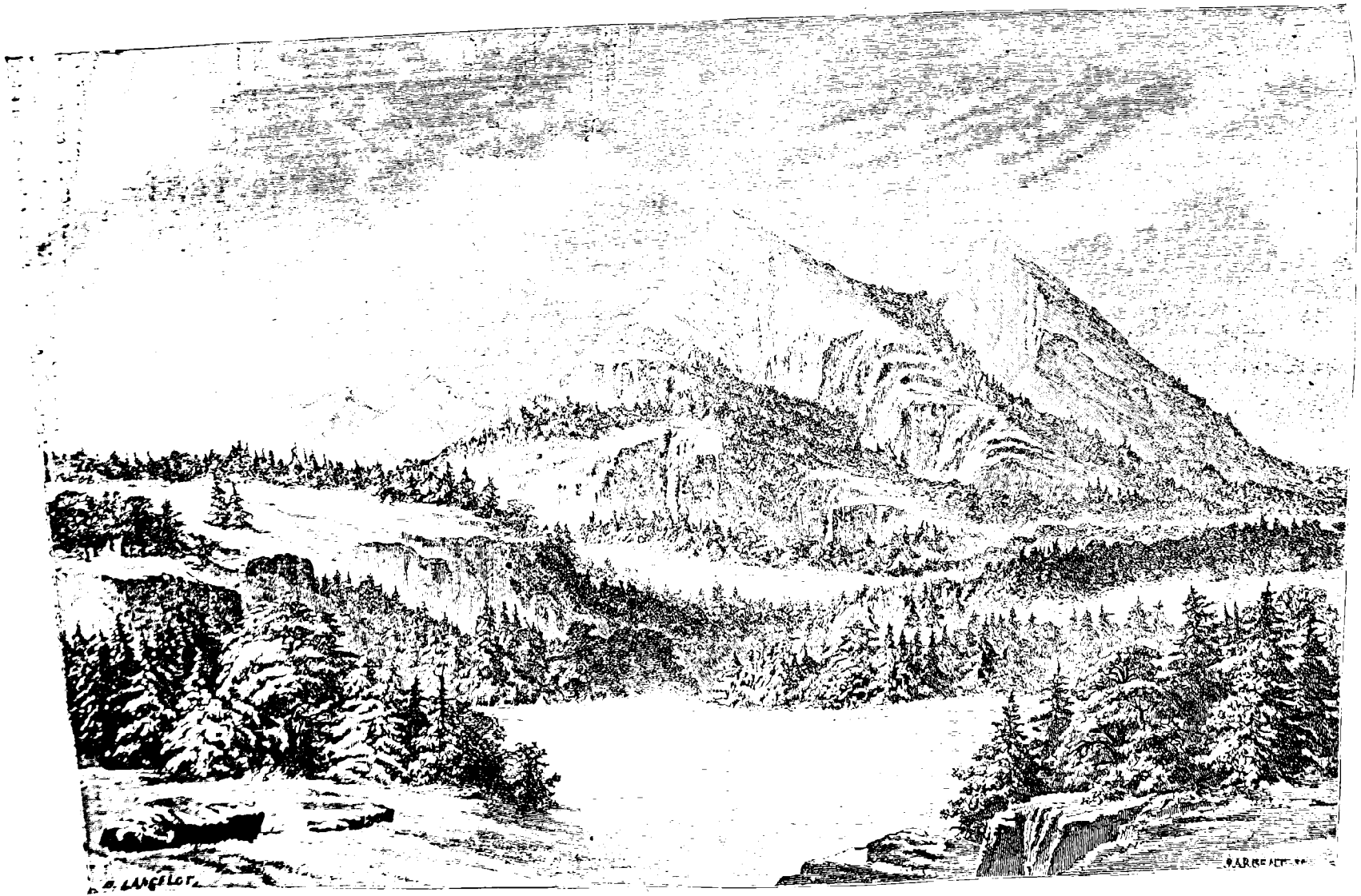


Autel et ruines près de Zuñi (voy. p. 357). — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

mérique quand elle a été améliorée. Le procédé employé par les habitants du Nouveau-Mexique est très-simple ; ils ne font pas grimper la vigne à des pieux et à des échalas ; ils la coupent, en automne, rez de terre, pour qu'au printemps elle pousse toujours de nouveaux rejetons. Les prudents vignerons couvrent leurs vignes avec de la paille pendant l'hiver, pour les garantir de la gelée. Au printemps, les vignobles sont mis sous l'eau et conservés dans cet état jusqu'à ce que le sol soit détrempé, ce qui, ordinairement, suffit pour le reste de l'été. Les premières grappes commencent à mûrir en juillet ; les dernières se coupent à la fin d'octobre. Des hommes, pieds nus, foulent les grains dans de larges cuves, puis les pressent dans des sacs grossiers en peau de bœuf, et ce procédé si simple donne naissance au vin d'El-Paso, qui ressemble au madère.... »

Choix d'un guide. — Rive occidentale du Rio-Grande. — Femmes fardées. — Isleta. — Le Rio-San-José. — Le Pueblos-Laguna. — La Sierra-Madra. — Le Moro ou inscription Rock.

Il s'agissait maintenant de chercher un guide qui pût diriger l'expédition dans la seconde partie du voyage et la plus difficile. On devait passer à travers des régions qui ne sont foulées d'ordinaire que par les légers mocassins des indigènes ou les fortes sandales des trappeurs ; le choix d'un guide était donc chose importante,



Les monts San-Francisco (voy. p. 358). — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

car le succès de l'expédition et même la vie de chacun de ses membres pouvait en dépendre. Les blancs ne connaissent pas assez le pays pour accepter la responsabilité d'une telle tâche, et quant aux indigènes, ils ne sont pas assez familiers avec la langue et les usages des blancs pour entreprendre ce métier. Les trois guides les plus recherchés à cette époque étaient, par rang d'âge, Fitzpatrick, Kit-Carson et Leroux. Bien des fois ils avaient eu des démêlés avec les Indiens; bien des fois ils avaient vu la mort de près. On racontait d'eux mille anecdotes saisissantes. Dans le temps où les Indiens ne connaissaient pas encore beaucoup l'usage des armes à feu, Fitzpatrick s'étant égaré dans les montagnes Rocheuses, se vit pourchassé par un parti d'Indiens. Leur échapper était impossible; il ne tenta la fuite que pour se procurer le moyen d'ôter, sans être vu, la balle de sa carabine. Bientôt il fut rejoint par la bande, désarmé et attaché à un arbre. Un guerrier recula de quelques pas et fit feu sur le prisonnier; mais en le voyant sain et sauf, lui et ses camarades en éprouvèrent une si vive émotion, qu'ils se hâtèrent de le détacher et de lui donner sa liberté, croyant avoir affaire à un être surnaturel. C'est ainsi qu'il dut la vie à sa présence d'esprit.

Kit-Carson a été le compagnon fidèle et l'ami du célèbre colonel Frémont. En 1847, il fut présenté au président des États-Unis, qui le nomma lieutenant dans un régiment de chasseurs. Ayant entendu un jour un étranger mal parler des Américains, il prit le parti de ses compatriotes et monta à cheval pour vider la querelle. L'étranger avait un fusil, Carson n'avait qu'un pistolet; mais, avant que son adversaire eût pris seulement le temps de viser, Carson lui avait déjà brisé le crâne. Dans ses nombreuses luttes avec les Indiens, il n'a eu qu'une seule fois l'épaule fracassée par une balle.

Leroux, vieux Canadien blanchi dans les prairies, n'avait pas des états de service moins brillants. Il avait dû souvent défendre sa vie contre les Indiens des *San-Francisco Mountains*, et il racontait à qui voulait l'entendre, comment il avait été sur le haut d'une colline le point de mire d'un groupe d'Indiens qui l'avaient lardé de leurs flèches à pointe en pierre. Il était excellent pour retrouver la trace des bêtes de somme volées par les Indiens; il partait de ce principe, qu'il faut laisser un jour d'intervalle entre le vol et la poursuite; et, avec cette idée, il surprenait presque toujours les Indiens, qui, ne se voyant pas suivis le premier jour, n'étaient déjà plus le lendemain sur leurs gardes. Ce fut ce nommé Leroux que M. Whipple engagea comme guide moyennant deux mille quatre cents dollars.

Le 8 novembre 1853, un premier corps, dont faisait partie M. Möllhausen, quittait Albuquerque pour descendre le Rio-Grande (rive occidentale), à une distance de vingt milles, jusqu'à Isleta; là, on devait faire des observations astronomiques et déterminer s'il y avait possibilité d'établir un pont sur le fleuve; puis, se diriger en droite ligne à l'ouest, prendre, à quelques milles de Laguna, la route de terre qui d'Albuquerque va directement à cet endroit, et enfin y attendre le reste de l'expédition, qui formerait alors un total de cent quatorze individus.

La vallée du Rio-Grande est entrecoupée de fossés et de canaux; les voyageurs y rencontrèrent des échantillons de toutes les races du pays; ici, un fier Mexicain monté sur un noble coursier, avec une jaquette brodée, littéralement couverte de boutons, et de larges pantalons ornés de tresses; là, le modeste Indien Pueblo, trottant sur un âne.

« Dans les jardins des fermes, se montraient des figures de femmes; on ne pouvait distinguer ni leur âge, ni leur physionomie, tant leur visage était fardé de chaux ou de sang d'animal. Les habitantes du Nouveau-Mexique ont-elles emprunté cet usage des Indiens, ou bien est-ce un préservatif contre les rayons du soleil, ou encore un procédé pour blanchir la teinte brunâtre de la peau? c'est ce que nous ne pûmes savoir; toujours est-il que les plus gracieux visages étaient complétement défigurés par cette singulière mode. Certaines beautés, sentant tout le ridicule de ce procédé, cachaient, à mesure que nous approchions, leurs traits sous une couverture en guise de voile (*rebosos*) qui ne laissait percer que leurs yeux noirs et brillants. »

Dans l'après midi, on atteignit *Isleta*, village qui a beaucoup de ressemblance avec Santo-Domingo; la seule différence, c'est qu'il s'y trouve des maisons à un étage appartenant à des colons mexicains, à côté des habitations à deux et trois étages des Indiens. Le soir, le son du tambour et des chants sauvages attirèrent les voyageurs hors du village; la maison d'où partait le bruit était fermée; mais, par une ouverture, ils virent, auprès d'un immense foyer, un groupe d'hommes, frappant vigoureusement le tambour des Indiens et entonnant des chants sauvages, tandis que les femmes et les jeunes filles, agenouillées autour du brasier, écrasaient le maïs, ou broyaient le blé entre des pierres.

La rivière de *Rio-Puerco*, était à sec; mais non le *Rio-San-José*, près duquel se trouvent les ruines d'une ville, qu'on aperçoit de fort loin.

Le 13, on était au pueblo *Laguna*, dont l'aspect est assez pittoresque, avec ses maisons grises, et ses échelles, conduisant d'un étage à un autre. Des Américains et des Mexicains y ont établi des magasins. A 6 milles au nord, dans un défilé étroit, est l'établissement mexicain de *Covero*, endroit misérable, dont le sol ingrat ne fournit même pas une nourriture suffisante pour le bétail. Les maisons pauvres et malpropres sont attachées aux flancs des rochers, comme des nids d'hirondelles. Sur la place, se trouve une source qui a donné naissance à la ville: « On y remarque une pierre, semblable à une urne gigantesque, s'élevant à 1m,34 de hauteur. Ce n'est pas un bloc de pierre qui aurait été entraîné jusque-là du sommet des rochers voisins et aurait pris cette forme sous l'influence de l'atmosphère ou de la pluie; cette urne fait partie de la même couche de grès sur laquelle repose son pied, qui surprend à cause de sa ténuité; et l'on ne comprend pas qu'il puisse soutenir la masse entière, d'autant plus qu'il est creux dans toute

son étendue, et assez profond pour qu'un homme puisse y entrer. »

On passa la dernière chaîne des montagnes Rocheuses à *Camino-del-Obispo*, près de la route de Zuñi; et le 17 novembre, on gravissait la *Sierra-Madre*, limite des eaux entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique, qui en cet endroit a une hauteur de 2750 mètres. L'*Inscription-Rock* ou le *Moro* (ainsi que l'appellent les Mexicains), s'élève près de là; c'est un rocher de grès gris qui a 66m,67 de hauteur. Il est couvert d'inscriptions en langue espagnole provenant du temps de la conquête et se rapportant à des faits ou à des personnages historiques, ainsi que d'hiéroglyphes et de signes tracés par les Indiens. La plus ancienne est du 16 avril 1606; mais elle n'a pu être déchiffrée en entier; une autre, du 29 juillet 1620, apprend que le gouverneur et capitaine général du Nouveau-Mexique pour S. M. le roi d'Espagne, avait à cette date, passé en cet endroit, revenant du Pueblo-de-Zuñi, et déclaré les habitants, sur leur demande formelle, sujets de la couronne espagnole. Il est assez difficile de vérifier les faits relatés dans ces inscriptions, quand ils sont antérieurs à 1689, les archives ayant été brûlées à cette époque, lors d'une insurrection des Indiens. Quant aux caractères tracés par ces derniers sur le rocher, ce ne sont que des signes ou des figures qui doivent avoir, il est vrai, une signification historique, car c'était leur habitude de consigner ainsi les faits; mais, pour les expliquer, il faudrait être très-familier avec leurs idées; c'est ce que démontre le secrétaire de la province dans une lettre (datée de 1850) au lieutenant Simpson, qui le premier a déchiffré, avec beaucoup de peine, ces inscriptions, lettre que reproduit M. Möllhausen.

Mais là n'est pas la seule curiosité de l'Inscription-Rock. Le plateau supporte des ruines importantes moins par leur nature que par les questions qu'elles soulèvent. Le plateau est divisé par un ravin, au fond duquel poussent de hauts sapins. Les ruines se trouvent des deux côtés, formant des angles droits de 102m,33 de longueur et de 68m,66 de largeur. A en juger par les débris, les murs principaux devaient être bâtis de petits grès concassés, cimentés avec de l'argile.

« De même que dans toutes les ruines du Nouveau-Mexique, dit le voyageur, le sol est ici jonché de débris de vases et de tessons dont la quantité surprend au premier abord, et qui font présumer que dans ces villes anciennes, on brisait, lors des fêtes, pour les usages et les sacrifices religieux, beaucoup plus de poteries que ne le comportent les accidents de la vie ordinaire. Les Indiens Pueblos emploient aussi des vases en terre de même forme; mais on ne remarque pas autour de leurs villes de tels amas de débris.

« Mais pourquoi les habitants de ces villes, aujourd'hui détruites, avaient-ils choisi les hauteurs? On ne peut, sur ce point, former que des conjectures. C'était peut-être pour se garantir d'attaques ennemies, peut-être aussi pour recueillir et garder l'eau de pluie dans les excavations du rocher, l'eau manquant presque complétement dans le terrains bas. Plus tard, les habitants descendirent des hauteurs dans la vallée, et établirent leurs demeures sur le bord des rivières, afin de s'y livrer plus commodément à l'agriculture et à l'élève du bétail, dont les Espagnols leur avaient enseigné l'utilité.

« C'est en vain que dans le voisinage des ruines de l'Inscription-Rock, on cherche un pueblo encore habité; les descendants de ceux qui ont bâti ces murs sont morts ou ont émigré; et leurs traces doivent être depuis longtemps effacées dans le sud du Mexique. »

Zuni. — Une source piége. — La ville de Zuni. — Autel ou lieu de sacrifices. — Grenats dans les fourmilières.

Après une marche de 20 milles, on atteignit les sources de la rivière de *Zuñi* ou *Rio-del-Pescado;* sur la rive nord se trouvent les ruines d'une ville ou plutôt d'un établissement indien, mesurant 200 pas de longueur sur 150 de largeur. « Ce pueblo ne paraît pas fort ancien; car les toits et les murs étaient encore en assez bon état; on reconnaissait même les cheminées et les foyers.... Une pensée triste me vint, c'est que peut-être ce lieu avait été dépeuplé par des maladies contagieuses; car si le manque d'eau a contraint quelquefois les Mexicains à quitter leurs établissements, ce n'était pas ici le cas, le Rio-del-Pescado arrosant une campagne fertile.... Tous les ans, les Indiens de Zuñi se rendent plusieurs fois à la ville abandonnée pour y cultiver les champs et faire les récoltes. Il est probable que les derniers habitants de cette cité se sont joints aux Zuñis et que les pèlerinages annuels qu'ils accomplissaient aux tombeaux de leurs ancêtres sont devenus pour les Indiens actuels une habitude, et même une habitude avantageuse, puisque les terres cultivées en cet endroit sont plus fertiles que celles qui avoisinent Zuñi. »

Le camp fut établi à 3 milles de Zuñi, près d'un lac sacré de 4 mètres de profondeur et dont le diamètre a 8m,34. Les Indiens y accoururent : leur extérieur ressemble beaucoup à celui des Pueblos. Malheureusement, la petite vérole faisait de grands ravages dans la ville, ce qui ne permit pas d'y pénétrer; mais les voyageurs firent des excursions dans les montagnes voisines, à la fontaine de l'Ours, par exemple. C'est une source entourée de rochers avec une seule ouverture assez grande pour que l'ours y passe la tête et boive. A quelques pas de là, s'élève une cabane où le chasseur se met en embuscade : il ferme avec une pierre l'ouverture de la source où conduit un sentier; l'animal s'aperçoit-il de l'obstacle, il essaye de l'écarter avec ses pattes de devant et laisse au chasseur le temps de l'ajuster à son aise.

Le 25 novembre, l'expédition abandonnait le camp devant Zuñi, qui de loin, avec ses maisons en terrasse, ses rues élevées, ses échelles, présente un coup d'œil assez pittoresque. Zuñi ressemble à Santo-Domingo, et possède une église catholique. Le nombre des habitants y est de 1800 à 2000; mais en ce temps-là, la population était bien réduite par les ravages du fléau. Les Indiens Zuñis cultivent le blé, le maïs, les courges.

les oignons, les fèves, le poivre espagnol; ils ont des troupeaux de moutons. Les femmes, comme chez les Novahoes, confectionnent des couvertures solides; ce sont elles aussi qui broient le grain entre deux pierres pour le convertir en farine.

Non loin de Zuñi, « nous aperçûmes quelques autels ou lieux de sacrifices, encore en usage. Autour étaient plantés, dans un certain ordre, de petits bâtons ornés de plumes, de planches travaillées et décorées de figures, des jouets en osier tressé, etc.; d'autres jonchaient le sol; ce qui annonçait que les visiteurs indiens renouvelaient de temps en temps ces ornements. Nous ne pûmes en apprendre davantage; mais notre guide s'étant opposé à ce qu'on enlevât certains objets, nous vîmes par là l'importance qu'il attachait à ce sanctuaire. Quand nous partîmes, il tira d'un sachet un peu de farine, la mit dans le creux de sa main, et la souffla vers l'endroit que nous venions de quitter, comme pour purifier l'air souillé par notre présence. »

Le 28, on découvrit, à l'extrémité de la plaine de Zuñi, un lac salé au fond des rochers; il a la forme d'un entonnoir; son ouverture supérieure a une largeur de 66 mètres; et à l'endroit où l'eau commence, à 66m,67 plus bas, la largeur n'est plus que de 20 mètres. Quand l'expédition eut passé la source *Source de Navahoe* (30 novembre), elle aperçut dans le lointain les montagnes de San-Francisco, volcans éteints (voy. p. 365) dont l'aspect était déjà imposant; mais il lui fallait

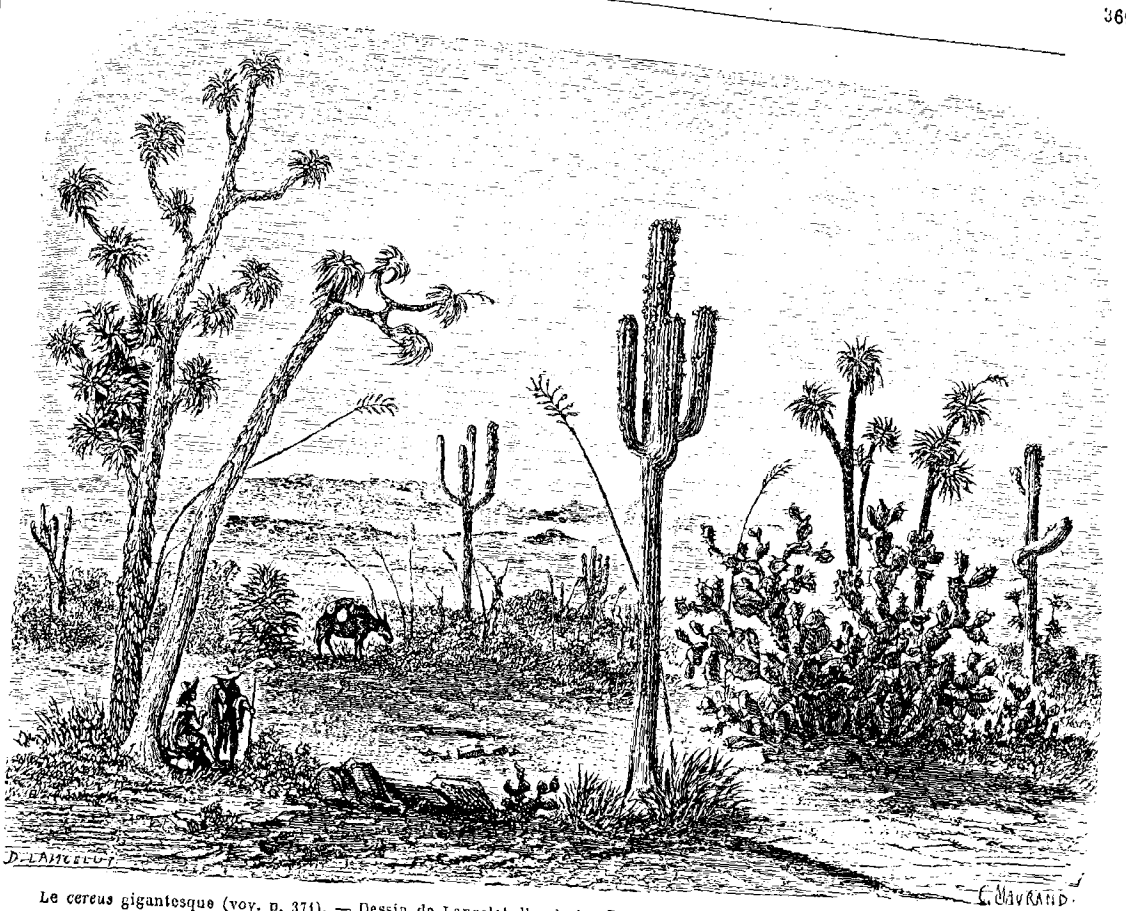
Cavalier mohave. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

encore plus d'une journée de marche pour y parvenir. En route, on fit une découverte assez curieuse.

« Chez les Indiens Zuñis, dit M. Möllhausen, nous avons remarqué que plusieurs d'entre eux portaient aux oreilles des pierres précieuses, et surtout de gros et magnifiques grenats; nous ne pûmes tirer d'eux d'autres éclaircissements, sinon que ces pierres se rencontraient dans la direction du couchant, et nous étions très-désireux de voir l'endroit qui les produit. Aujourd'hui, notre désir a été satisfait. Une quantité de petites fourmilières couvraient les bas-fonds; ces éminences n'étaient formées que de petites pierres; et comme les grosses fourmis s'étaient retirées en terre à cause du froid, il était facile d'enlever des grenats, des rubis et des émeraudes, sans être inquiétés par les insectes. Le soleil d'ailleurs nous favorisait dans cette opération. Les fourmis n'avaient sans doute pas eu la force de soulever de plus grosses pierres, car nous en trouvâmes fort peu excédant la grosseur d'un pois. Nous en recueillîmes une assez grande quantité de petites; ce qui fait penser que le sol en recèle d'autres de même espèce plus grosses et plus précieuses. Mais la nécessité où nous étions de hâter le pas pour atteindre une source vers le soir, ne nous laissa pas le temps de chercher des trésors; et il n'était pas prudent de rester en arrière, à cause des Navahoes. »

Guill. DEPPING.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Le *cereus* gigantesque (voy. p. 371). — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note 1 de la page 338).

# VOYAGE DE M. MÖLLHAUSEN

## DU MISSISSIPI AUX CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE[1].

1853-1854

Une forêt pétrifiée. — Les montagnes de San Francisco. — Les Apaches. — La rivière des Cèdres. — La rivière des Perdrix. Indiens Tontos. — Le *cereus gigantesque*.

Dans la vallée du *Rio Secco*, où l'expédition arriva le 2 décembre 1853, on voit une *Forêt pétrifiée*. « De loin, on eût dit des masses de bois apportées par les eaux, ou bien une forêt dont les souches auraient été abattues pour le défrichement du sol. Des arbres gisaient à terre, entre lesquels quelques troncs étaient encore debout. Plusieurs avaient une longueur de 20 mètres avec un diamètre proportionné ; ils paraissaient sciés en blocs réguliers ; non loin de là, on remarquait un amas de copeaux et de branches brisées. Ce sont des arbres fossiles, mis à nu par les eaux et qui se sont brisés par leur propre poids en blocs réguliers d'une longueur de 0m,34c à 1 mètre. Les plus gros ont 1m,67c de diamètre. Quelques-uns étaient creux ; beaucoup semblaient à moitié brûlés et avaient une couleur sombre qui permettait pourtant de distinguer l'écorce, les fentes et les anneaux du bois. Quelques blocs montraient les plus belles teintes de l'agate et du jaspe rouge ; d'autres, sous l'influence de la température, s'étaient émiettés en petits morceaux qui, taillés et montés, feraient de très-jolis bijoux ; d'autres enfin avaient conservé la couleur du bois : on croyait voir des poutres de sapin pourri, et il fallait les toucher pour se

1. Suite et fin. — Voy. pages 337 et 353.

convaincre de la pétrification. Quand on les heurtait, ils se brisaient en morceaux pareils à des copeaux.

« Nous en recueillîmes plusieurs échantillons, en regrettant de ne pouvoir emporter des blocs d'une grande dimension. Nous cherchâmes en vain des empreintes d'herbes et de plantes; les seules choses que nous trouvâmes, outre les blocs de bois, furent des débris de fougères que nous prîmes d'abord pour des bois de cerf brisés. »

Les voyageurs campèrent, pour la première fois, sur les bords du *Colorado Chiquito*, dans les premiers jours de décembre. C'est une petite rivière, mais ses eaux sont rapides et abondantes. Elle sort de la chaîne nord de la Sierra Mogoyon, coule vers le nord-est; reçoit les petites rivières Dry et Burnt Fork; mais, à cet endroit, elle se détourne vers le nord-ouest, se réunit au Zuñi et au Puerco (34° 53' de lat. nord et 110° de long. ouest de Greenwich), et va enfin se jeter dans le Rio Colorado de l'ouest.

Sur les bords de cette rivière, au sommet d'une colline, se trouvent des ruines semblables à celles que nous avons déjà décrites; et à quelques jours de marche de cet endroit, à l'ouest, sur la même rivière, mais près de son embouchure, le capitaine Sitgreaves a visité d'autres ruines, au sujet desquelles il a adressé un rapport au gouvernement des États-Unis. Ici M. Möllhausen revient sur son idée, à savoir qu'une migration continue a été l'unique cause de l'abandon de ces villes; que les tribus ont quitté la vallée du Colorado Chiquito, « quand elles ont appris que plus au sud, près du Gila, et à Chihuahua, il y avait des vallées plus étendues, et un sol plus fertile; et là, elles ont bâti les *Casas Grandes*, qu'elles abandonnèrent également, dès qu'elles eurent connaissance des pays fortunés qui existaient plus loin au midi. » L'auteur compare les ruines qu'il a visitées depuis le commencement de son voyage avec les Casas Grandes sur le Rio Gila, sur le Rio Salinas, et à Chihuahua, d'après la description qu'en a donnée Bartlett, et il en conclut qu'elles proviennent d'un seul et même peuple.

La saison s'avançait; la neige commençait à tomber, et l'on entrait dans la région des volcans. Le vent du nord faisait tourbillonner la poussière de lave. Les voyageurs découvrirent un ravin, dont le flanc était un mur de lave refroidie, sillonné de crevasses.

« Les sauvages s'y étaient à peu de frais construit un abri, triste abri à la vérité, mais assez bon pour des Indiens aussi misérables que les *Tontos* et les *Yampays*. Le sol était recouvert de terre fortement tassée pour rendre les pointes de lave moins saillantes et permettre aux hommes nus de s'étendre à leur aise; des murs en terre assez minces divisaient l'espace en petites chambres communiquant entre elles par des ouvertures aussi étroites que les portes et ne laissant passer qu'une personne à la fois: le souterrain ne paraissait pas avoir été habité depuis longtemps, car nous n'y trouvâmes aucune trace du séjour des indigènes; mais ces Indiens ont si peu d'objets mobiliers, et le peu qu'ils possèdent leur est si nécessaire, qu'ils ne doivent jamais perdre ou oublier la plus petite bagatelle. Les cavernes ne sont probablement habitées que pendant l'été, et, à l'approche de l'hiver, très-rigoureux dans ces contrées, ils descendent dans les vallées où ils se garantissent mieux du froid. »

La fête de Noël fut célébrée par des libations de punch en rase campagne sous un froid de 7° Réaumur, vis-à-vis les *montagnes San Francisco* (voy. p. 365); le lendemain 26, « nous aperçûmes la chaîne dans toute sa majesté; il y avait encore une distance de 10 milles jusqu'à la base, mais nous pouvions parfaitement en distinguer la structure; quatre cimes principales couvertes d'une neige éblouissante dominaient toute la chaîne. D'autres montagnes s'y appuyaient, à la vérité, et paraissaient liées avec elles ou du moins en être issues; mais elles ne servaient qu'à compléter le caractère de ces anciens volcans, qu'on ne pouvait méconnaître, quand même on n'eût pas été prévenu de leur voisinage par la marche des jours précédents à travers un sol volcanique. Des torrents de laves s'étaient creusé un lit profond; c'étaient maintenant des ravins boisés serpentant sur les flancs de la montagne, depuis le sommet jusqu'à la base, et s'élargissant à mesure que de petits ruisseaux latéraux venaient y déboucher. Des forêts de pins et de cèdres montaient jusqu'à mi-côte; là, le bois s'éclaircissait, puis la végétation cessait tout à fait, et plus d'un tiers de la hauteur était enveloppé d'une neige immaculée où les inégalités du sol et les fissures se détachaient comme des ombres légères. » Des troupes d'antilopes et de cerfs à queue noire parcoururent ces forêts, mais l'animal le plus curieux est une espèce particulière d'écureuil (*sciurus dorsalis S. Abertii*) connue seulement depuis peu de temps; sa longueur est de 0m,648, depuis la pointe du museau jusqu'à l'extrémité de la queue; il a des oreilles larges, presque rondes, poilues à l'intérieur et à l'extérieur, et plus encore aux extrémités; sa couleur est gris sombre, à l'exception d'une raie sur le dos et sur le derrière des oreilles, laquelle est d'un beau brun foncé. Une ligne noire sur le flanc forme la démarcation entre la teinte du dos et celle du ventre, qui est blanche; le dessous de la queue est également blanc, le dessus est gris avec de longs poils blancs très-saillants. »

Le 27, on faisait halte à la source *Leroux* (ainsi nommée d'après le guide qui l'avait découverte). C'était le point le plus élevé depuis le passage de la Sierra Madre; il est à 2490 mètres au-dessus du niveau de la mer. Depuis le fort Smith, on avait parcouru 1239 milles, et depuis Albuquerque 405.

L'année 1854 s'annonça par le froid le plus intense. Pour se procurer un peu de chaleur, les voyageurs étaient obligés de rouler dans le feu des blocs de lave qu'ils laissaient la nuit dans leurs tentes, ayant remarqué que ces scories se refroidissaient moins vite que d'autres pierres. Le *mont Sitgreaves* (ainsi appelé d'après le capitaine américain de ce nom) avec son cortége de collines, cacha pendant quelque temps la perspective des montagnes San Francisco, au nord. Au sud-ouest, se montraient distinctement les monts *Bill Williams*, groupe d'anciens volcans, couverts aujourd'hui de pins et de cèdres; de

l'est à l'ouest s'étendait une autre chaîne peu élevée. Au pied du mont Sitgreaves, on découvrit un petit étang, auquel on donna le nom de *New year's spring*, en l'honneur du 1er janvier, bien qu'on fût au 2. Sur la glace de l'étang, on voyait de nombreuses traces d'ours gris ; on gravit les collines voisines pour les chasser ; mais ces animaux, n'ayant plus d'eau, avaient quitté en nombre considérable leur séjour de prédilection, car ils y trouvent en grande quantité les fruits du cèdre dont ils sont très-friands. Ils étaient partis à regret ; la glace portait encore la marque des efforts qu'ils avaient tentés pour en briser la croûte épaisse ; en désespoir de cause, ils avaient abandonné la place ; on lisait sur la neige leur manière de voyager à la file, chacun posant soigneusement la patte dans l'empreinte qu'a laissée la patte de celui qui précède.

Les indigènes des montagnes de San Francisco sont : les *Cosninos* et les *Yampays*, de la famille des Apaches, placés au dernier rang de l'échelle sociale. « Comme les Apaches, ils sont pillards, farouches et défiants ; on n'est jamais parvenu à former des relations avec eux ; la vue d'un blanc leur cause de l'effroi ; cependant ils suivent les caravanes pour tuer, de leur cachette, les hommes et les animaux. S'ils avaient des objets précieux capables de tenter l'avidité des blancs, il est probable qu'on aurait renouvelé les tentatives pour les civiliser et qu'on eût réussi ; mais ils présentent l'image de la plus hideuse pauvreté et ne se distinguent des bêtes sauvages que par la parole ; ils sont laids et difformes, ce qui n'étonne nullement quand on songe à leur manière de se nourrir. Les baies des cèdres, les fruits d'une espèce de pin (*pinus edulis*), le gazon et la racine de l'agave mexicaine, tels sont leurs moyens de subsistance ; ils aimeraient bien la viande, mais étant de mauvais chasseurs, bien que leur pays abonde en gibier, ils n'en mangent que lorsqu'ils la volent aux habitants du Nouveau-Mexique ou aux chasseurs en marche. »

Le 9 janvier, on traversa la *rivière de la Lave* (*Lava Creek*), à 10 milles au nord des monts Bill Williams ; là, tout annonce les bouleversements et les convulsions de la nature. Le point qui mérite ensuite d'être mentionné est la *rivière des Cèdres* (*Cedar Creek*) qui n'a d'eau que pendant la saison pluvieuse ; son lit assez large est abondamment couvert de cèdres. A partir de cet endroit, le terrain commence subitement à baisser de 61 mètres par mille anglais. Toujours en descendant (13m,66 par mille), on atteint les bords d'une rivière qui après beaucoup de détours se dirige vers le sud-ouest.

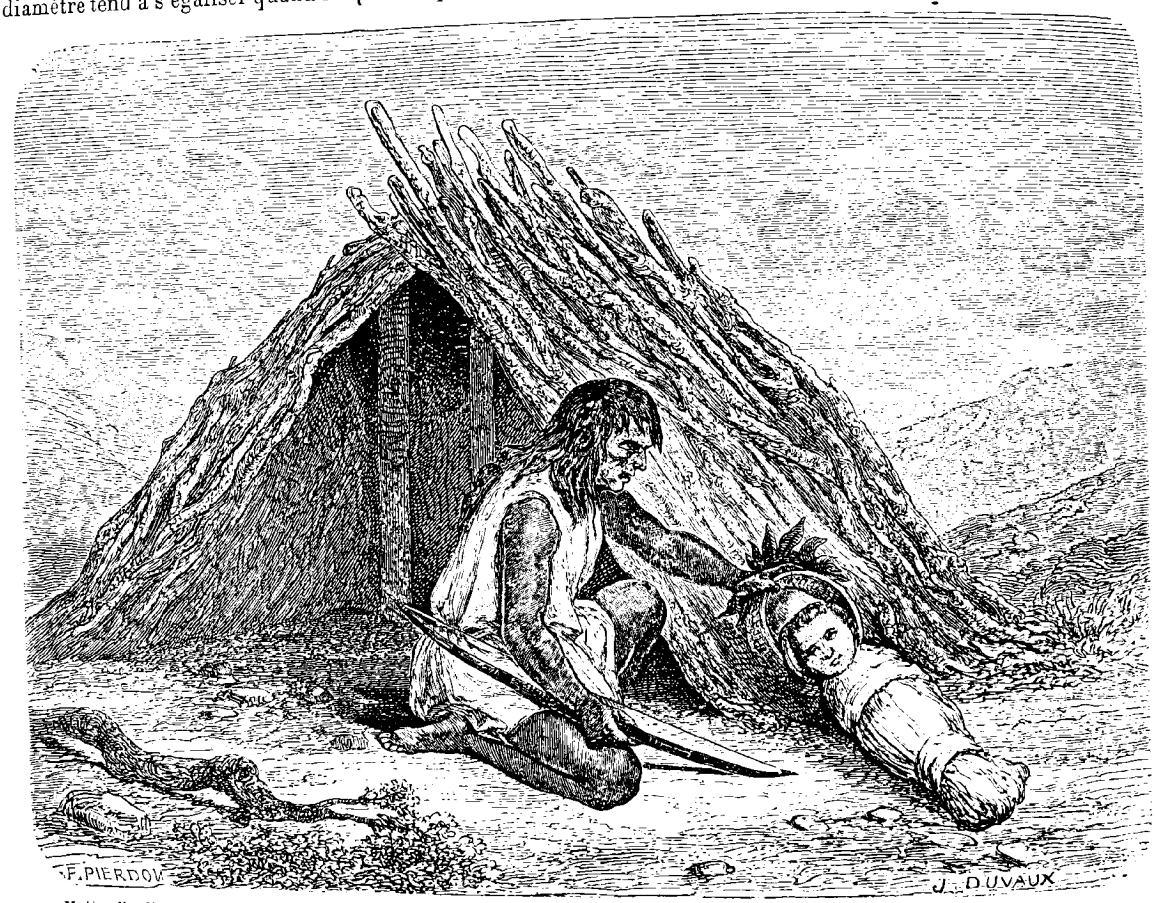
« Nous la primes d'abord pour le *Bill Williams* qui, sorti des montagnes de ce nom, se rend au grand Colorado. Nous reconnûmes plus tard notre erreur, et ce cours d'eau fut baptisé par nous *rivière des Perdrix* (*Partridge Creek*), à cause du grand nombre de ces oiseaux qui animent les bords escarpés du ruisseau, et dont la tête est ornée d'un magnifique plumet. Au reste, il n'était pas facile de se convaincre de l'identité d'une rivière dont on ne connaît que l'embouchure, et dont la source est supposée située dans les monts Bill Williams ; tous les autres renseignements relatifs à ce cours d'eau se bornent aux récits et aux témoignages d'un trappeur nommé Bill Williams qui, descendant le grand Colorado, découvrit, près des villages Mohaves, l'embouchure d'une rivière qu'il remonta dans le but de prendre des castors. Il parvint ainsi dans le voisinage d'une chaîne à laquelle les chasseurs du Farwest ont donné son nom ainsi qu'à la rivière, nom qui depuis a été transporté sur les cartes modernes. Il sera provisoirement assez difficile de déterminer exactement la position géographique du Bill Williams. Les rives du Partridge Creek sont hautes et escarpées. »

La perdrix, qui vole par centaines dans cette solitude, a été nommée *callipepla californica* (*gould*), et *callipepla squamata* quand les plumes de la crête sont longues et pointues ; elle a la grosseur d'un pigeon domestique, ses plumes sont d'une belle teinte brune et grise ; ce qu'elle a de plus remarquable, c'est une aigrette de 0m,22 de long, large du haut, pointue en bas, bien fournie, que l'oiseau ramène en avant, penchée vers le bec, quand il fuit à tire-d'aile ou qu'il est effrayé, mais que le reste du temps il porte en arrière. Outre ces perdrix, d'un goût savoureux, on trouve aussi de grands loups gris (*canis Lupus* L., *var. griseus* Richardson).

Ici, les animaux et les végétaux sont bien supérieurs à l'homme, comme le lecteur en jugera par ce portrait des Tontos : « On ne peut concevoir des figures et des physionomies plus repoussantes ; nous avions sous les yeux un jeune homme et un vieillard, tous deux de taille moyenne, de forte structure ; grosse tête, front proéminent, pommettes saillantes, gros nez, bouche lippue et petits yeux à peine fendus qui jetaient des regards effarés, comme feraient des loups pris au piége. Leur teint était beaucoup plus foncé que je ne l'avais encore vu chez les Indiens ; leurs cheveux pendaient en désordre, ils portaient aussi la queue indienne, nouée avec des morceaux d'étoffe et de cuir. Le plus jeune avait des mocassins déchirés, des leggins et une espèce de jaquette en coton ; l'autre était vêtu d'une couverture navahoe en lambeaux, qu'il avait assujettie à l'aide d'épines ; rien pour protéger ses pieds contre les pierres et les ronces du cactus, rien que les callosités dont ses jambes étaient couvertes. Leurs armes consistaient en un arc de cinq pieds de long et des flèches de trois pieds, munies de pointes en pierre. Vainement on essaya de leur arracher quelques détails sur la nature de leur pays.... »

On avait rencontré ces hideux sauvages près d'un défilé, auquel les voyageurs donnèrent le nom de *Cactus Pass*, à cause des plantes de ce genre qui s'y trouvent en foule. Parmi ces arbres se distingue surtout le *cereus giganteus*. Ce roi des cactus est connu en Californie et dans le Nouveau-Mexique sous le nom de *pétahaya*. Les missionnaires, qui visitèrent, il y a plus d'un siècle, le Colorado et le Gila, parlent des fruits du pétahaya, dont se nourrissent les indigènes, et s'extasient, comme l'ont fait plus tard les chasseurs de pelleteries, sur cette plante merveilleuse, qui a des branches et peu de feuilles, qui acquiert une grosseur considérable et une hauteur de 20 mètres quelquefois. Nous côtoyâmes, pendant notre voyage, la limite septentrionale de

cette espèce particulière de cactus, qui s'étend au midi par delà les rives du Gila; on la rencontre aussi dans l'État de Sonora, au sud de la Californie. Les déserts les plus sauvages et les plus incultes paraissent être la patrie de cette plante, qui trouve moyen de pousser des racines entre les pierres et les rochers, là où vous n'apercevez qu'un atome de terre, et qui parvient pourtant à une hauteur surprenante. Ces cactus varient de forme suivant leur âge. La forme la plus ordinaire est celle d'une énorme massue dont la pointe est tournée en bas et dont l'extrémité supérieure a une circonférence double. Tels sont les cactus de 0m,64 à 2 mètres; mais le diamètre tend à s'égaliser quand les plantes poussent en hauteur; ainsi, à 8m,324, c'est une colonne régulière qui commence à pousser des rameaux. Des branches sphériques sortent du tronc, se recourbent en se prolongeant, et s'élèvent alors à quelque distance et parallèlement avec lui, en sorte qu'un cactus à plusieurs rameaux ressemble exactement à un candélabre gigantesque, d'autant plus que ses branches sont symétriques. Le diamètre du tronc principal est quelquefois de 0m,80, mais le plus ordinairement la grosseur est de 0m,48. La hauteur varie; les plus élevés que nous rencontrâmes, près du Bill Williams, mesuraient 12 à 13 mètres; sur le Gila, plus au sud, ils s'élèvent jusqu'à 20. Quand on voit ces hautes tiges se dresser à la pointe extrême d'un roc,




Hutte d'Indiens Chimehwhuebes (voy. p. 374). — Dessin de J. Duveau d'après le troisième volume des *Reports of explorations*, etc.

on ne conçoit pas qu'elles puissent résister à l'ouragan; mais elles doivent leur solidité à un système de côtes circulaires placées à l'intérieur de l'enveloppe charnue du haut en bas de la plante, ayant 0m,026 à 0m,039 de diamètre, et aussi dures que le bois du cactus. Quand la plante meurt, la chair tombe pièce à pièce des fibres du bois; le squelette gigantesque reste ainsi debout plusieurs années, jusqu'à ce qu'il périsse tout à fait. Le tronc et les branches sont garnis, dans toute leur longueur, de cannelures régulières, placées à égale distance; les fibres intermédiaires ont une direction perpendiculaire, ce qui donne à l'écorce du cactus une vague ressemblance avec un orgue d'église. Les arêtes du *cereus* sont armées de pointes grises, symétriquement espacées, entre lesquelles brille la teinte vert clair de la plante. De grosses fleurs blanches ornent, en mai ou juin, l'extrémité des branches et du tronc; aux mois de juillet et d'août, des fruits savoureux les remplacent. Les Indiens récoltent ces fruits; c'est un de leurs mets favoris; ils s'en servent pour faire une espèce de sirop.

Le Rio Colorado. — Les Chimehwhuebes, les Cutchanas et les Pah-Utahs. — Échanges. — Armes des Cutchanas. — Les Four Creeks. — Sotte brutalité d'un marchand.

Le 19 février, jour dont chacun de nous se souviendra, dit l'auteur, on fut en vue du Rio Colorado. Aussitôt les fatigues sont oubliées, et chacun de saluer le fleuve large et majestueux. On n'est pas longtemps sans

rencontrer des indigènes : « C'étaient quatre jeunes hommes grands et bien bâtis ; on pouvait d'autant mieux admirer la puissante structure et la parfaite harmonie de leurs membres, que, sauf un petit tablier blanc, ils ne portaient aucun vêtement et même aucune chaussure. Ils n'avaient pas d'armes, ce qui témoignait de leurs dispositions amicales ; ils furent traités en conséquence. Leur teint était d'une couleur rouge foncé ; tous les

Indiens Mohaves (voy. p. 375). — Dessin de J. Duveau d'après le troisième volume des *Sports et explorations*, etc.

quatre avaient le visage peint de la même manière, c'est-à-dire d'un noir de charbon avec une raie qui du front descendait sur le nez, la bouche et le menton. C'est, du reste, l'ornement favori, presque général, parmi ces indigènes ; leur épaisse chevelure noire pendait sur le dos, coupée grossièrement, divisée en tresses retenues par de l'argile mouillée qu'on laisse ensuite sécher, usage que je remarquai plus tard chez tous les individus mâles de la vallée de Colorado. Ils portaient autour des reins une ceinture, ou plutôt un cordon en écorce d'arbre, auquel

tenait une bande d'étoffe qui par devant descendait au genou et derrière pendait presque jusqu'à terre. C'est sans doute le signe distinctif de ces tribus; car tous ceux que j'eus l'occasion de remarquer attachaient beaucoup d'importance à toujours mettre cette queue en évidence. L'un d'eux, que nous gratifiâmes d'un pantalon, fut très-chagrin en s'apercevant que ce vêtement cachait sa queue; après quelques minutes de réflexion, il fit un trou dans son pantalon et s'en alla tout joyeux de son invention. Nos hôtes portaient à leur ceinture des rats, de grands lézards, qu'ils voulaient rôtir à notre feu pour les manger; mais nous les achetâmes pour notre collection d'histoire naturelle, en leur donnant en échange de la viande de mouton. L'empreinte des pas, marquée sur la terre molle de la vallée, nous avait déjà frappés à cause du grand écartement des doigts de pied; en voyant les indigènes et en les examinant de près, nous fûmes surpris de cette conformation et de l'absence presque totale d'ongles; cela vient sans doute de l'habitude qu'ils ont depuis l'enfance de barboter dans les terrains marécageux d'une vallée souvent inondée par le Colorado....

« Ces Indiens appartenaient aux trois tribus des Chimehwhuebes, Cutchanas et des Pah-Utahs, qui se ressemblent sous le rapport physique. Nous ne nous lassions pas d'admirer leur belle stature; chez eux, un homme au-dessous de six pieds est une rareté Ce qui nous frappait surtout, c'était la différence entre les Yampays et les Tontos, montagnards carnivores, et les habitants de la vallée du Colorado, qui se nourrissent de végétaux. Les premiers, comme nous l'avons dit, sont petits, laids, leur physionomie est sournoise et repoussante; les seconds, au contraire, sont des chefs-d'œuvre de la création. C'était un plaisir de voir ces hommes gigantesques bondir, pareils à des cerfs, au-dessus des pierres et des buissons pour se précipiter vers nous; ajoutez à cela l'expression de bienveillance et de franchise qui brillait dans leurs yeux, et que leur affreux tatouage ne parvenait même pas à dissimuler, leur état constant de bonne humeur et de gaieté, leurs plaisanteries et agaceries toujours suivies d'un fou rire, et qui ne cessèrent que le soir, quand ils se furent tous retirés sous un toit pour garantir leur corps nu de la rigueur du froid.

« Les femmes sont tout l'opposé des hommes : elles sont petites, ramassées, épaisses, ce qui leur donne un air comique. Autour des reins, elles portent un tablier ou jupon court fait de bandes d'écorce; ces bandes sont attachées à la ceinture par une extrémité, tandis que l'autre pend jusqu'aux genoux et là est découpée en larges franges. De loin ces femmes ressemblent à des danseuses de ballet; leur manière de marcher, qui fait onduler la jupe, contribue encore à l'illusion. Les deux sexes ont les cheveux qui descendent sur le front, coupés droit au-dessus des sourcils; mais les femmes n'ont pas, comme les hommes, ces tresses enduites de terre dont nous avons parlé; leur visage un peu large avec de grands yeux noirs porte aussi l'empreinte de la bonne humeur, et si la beauté leur manque, leur physionomie n'est pourtant pas dépourvue d'un certain charme. Leur tatouage est plus soigné et plus compliqué que celui des hommes; la plupart peignent leurs lèvres en bleu; et leur menton, d'un coin de la bouche à l'autre, est orné de points et de lignes bleuâtres. Elles enveloppent leurs nourrissons, jusqu'à un certain âge, dans des bandes d'écorce et les portent ainsi partout avec elles. »

Le troisième jour du voyage sur le Colorado, l'on eut occasion de faire des échanges avec les Cutchanas. « Nous nous procurâmes des arcs de 0m,64 et des flèches de 2 mètres de long; les premiers consistent en un simple morceau de bois dur recourbé dont la corde est un boyau d'animal soigneusement tordu; les flèches sont composées de deux pièces, d'un roseau auquel on attache des plumes et d'un petit bâton en bois dur qui entre dans le roseau et dont la pointe est garnie de pierres artistement taillées. Comment les Indiens parviennent-ils à travailler ces pierres, à les tailler en fer de lance pour les pointes de leurs flèches, c'est ce que je ne m'explique pas, surtout en l'absence d'outils en fer. La pierre est collée contre le bois avec un mélange de résine, de sorte que, dans un combat, quand la flèche a blessé et qu'on la retire de la blessure, la flèche s'enlève mais la pointe reste dans la plaie. Outre cette arme offensive, ils ont encore une petite massue, espèce de marteau ou de maillet fait d'un seul morceau de bois, ce qui leur a fait donner le nom, en Amérique, de *Club Indians;* cette massue, longue de 0m,40, est en bois léger mais solide; le gros bout est rond comme la poignée et a son extrémité garnie d'une arête tranchante; la poignée est forée, ce qui permet d'y passer une forte courroie qui tient à la main; l'arme ne peut donc s'échapper et la force du coup est plus que doublée; maniée par ces géants, cette massue, quoique petite, doit être très-redoutable. Ces sauvages ont, d'ailleurs, le courage de l'ours en fureur. Le capitaine Sitgreaves, qui visita, il y a quelques années, le Colorado, en sait quelque chose. Les Indiens l'attaquèrent pendant vingt minutes, restèrent exposés à son feu de mousqueterie et laissèrent quatre morts, sans compter ceux qu'ils emportèrent en se retirant. La conduite de ces Indiens à notre égard ne fut pas le moins du monde hostile; ils paraissaient comprendre le but de notre expédition et attacher de l'importance à des relations plus suivies avec les blancs; en se montrant hostiles, ils auraient pu nous faire beaucoup de tort et même désorganiser notre expédition; car ils nous entouraient par centaines.

« .... Le 25 février, nous reçûmes, pour la première fois, une visite en règle des Cutchanas, des Pah-Utahs et des Chimehwhuebes, qui nous apportèrent du maïs et des fèves sur des plats et dans des corbeilles élégamment tressées. On fit avec eux des échanges; ce qu'ils acceptèrent le plus volontiers, c'était de la flanelle rouge, bien que vieille et déjà portée, tandis qu'ils repoussèrent avec mépris la belle couleur vermillon, qui pourtant, chez les tribus à l'est des montagnes Rocheuses, forme le principal article de commerce.... »

Au fond de l'âme de ces individus est un germe qui ne demanderait qu'un peu de culture; et les habitants de la

vallée du Colorado seraient aujourd'hui sur le même rang que les Indiens Pueblos, si, au lieu de les encourager à la civilisation, on ne les avait pas poursuivis comme des bêtes fauves. Nous en citerons pour exemple la guerre d'extermination des Californiens contre la vaillante tribu des *Cauchiles*, commencée en 1851, et causée uniquement par la brutalité d'un marchand de bestiaux. Voici en quelle circonstance.

« Au fond des montagnes de Mariposa est un territoire nommé *Four Creeks*, véritable paradis pour les indigènes. Des sources nombreuses jaillissent de cette chaîne couronnée de neige, et forment des ruisseaux qui serpentent à travers des champs de trèfle et des prairies odorantes, à travers des chênes centenaires et des pins gigantesques. Là s'élevait un arbre sacré, un chêne, le roi de tous les arbres d'alentour; sous son ombrage les Indiens tenaient leurs conseils, adoraient leur manitou, enterraient leurs guerriers et leurs sages. Toutes les caravanes d'émigrants qui passaient par là avaient toujours respecté ce sanctuaire des Indiens jusqu'au jour où vint à passer un marchand avec son troupeau de bœufs. Les Indiens le reçurent avec bonté, s'offrirent même à lui construire un parc pour ses bestiaux; mais le bouvier jeta les yeux sur le chêne sacré, qui lui plut, et il résolut d'y dresser son étable. Les Indiens eurent beau protester, il ne voulut rien entendre : il avait résolu d'installer ses bestiaux au milieu du sanctuaire indien, et, dit-il avec un juron, « rien ne pourra m'ébranler dans ma résolution. » Exaspérés de cette violation des tombeaux, les Cauchiles tombèrent sur le vendeur de bestiaux, le massacrèrent lui et ses gens, et se mirent en possession de son troupeau. C'est ainsi que la guerre fut déclarée entre les indigènes et les blancs. Depuis ce temps, beaucoup de victimes sont tombées des deux côtés; d'autres seront encore sacrifiées avant que les haines ne s'apaisent, et bientôt peut-être on cherchera ou du moins on inventera quelque prétexte pour commencer une guerre semblable d'extermination contre les paisibles habitants du Colorado. »

Les Indiens Mohaves. — Le jeu de l'anneau. — Nourriture des Mohaves.— Leurs habitations.— Passage du Colorado.

Le 26 février, on aperçut les premiers Indiens *Mohaves* qui venaient faire du commerce. « Chacun d'eux était vêtu peu ou point; cependant, on ne peut imaginer une troupe plus bariolée que celle qui, conduite par un chef, s'avançait en procession vers notre camp. Ces individus, à la taille herculéenne, étaient, depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds, tatoués en blanc, jaune, bleu et rouge, selon qu'ils s'étaient frottés de chaux ou d'argile colorée. Sous cette couche de peinture, leurs yeux brillaient comme des charbons. La plupart portaient sur le sommet de la tête des plumes de vautour, de pic et de cygne, ce qui les grandissait encore. Quelques-uns avaient pour unique vêtement un manteau fait de peaux de lièvre et de rat; l'un d'eux se distinguait par son singulier costume : il avait un gilet qui, jeté par nos gens comme hors d'usage, ou peut-être troqué contre un autre objet, était, je ne sais comment, parvenu chez ces sauvages. Quant au reste du corps, il était vêtu.... de tatouages. Les femmes avaient toutes le jupon dont nous avons parlé, et qui, sur le devant, chez celles qui sont le plus à leur aise, est fait en laine et non plus en écorce d'arbre. Elles portaient sur la tête des vases en terre, des sacs faits d'écorce, et des corbeilles imperméables, remplies des produits de leur industrie et des fruits de leurs champs, qu'elles déposèrent devant nous en s'agenouillant. »

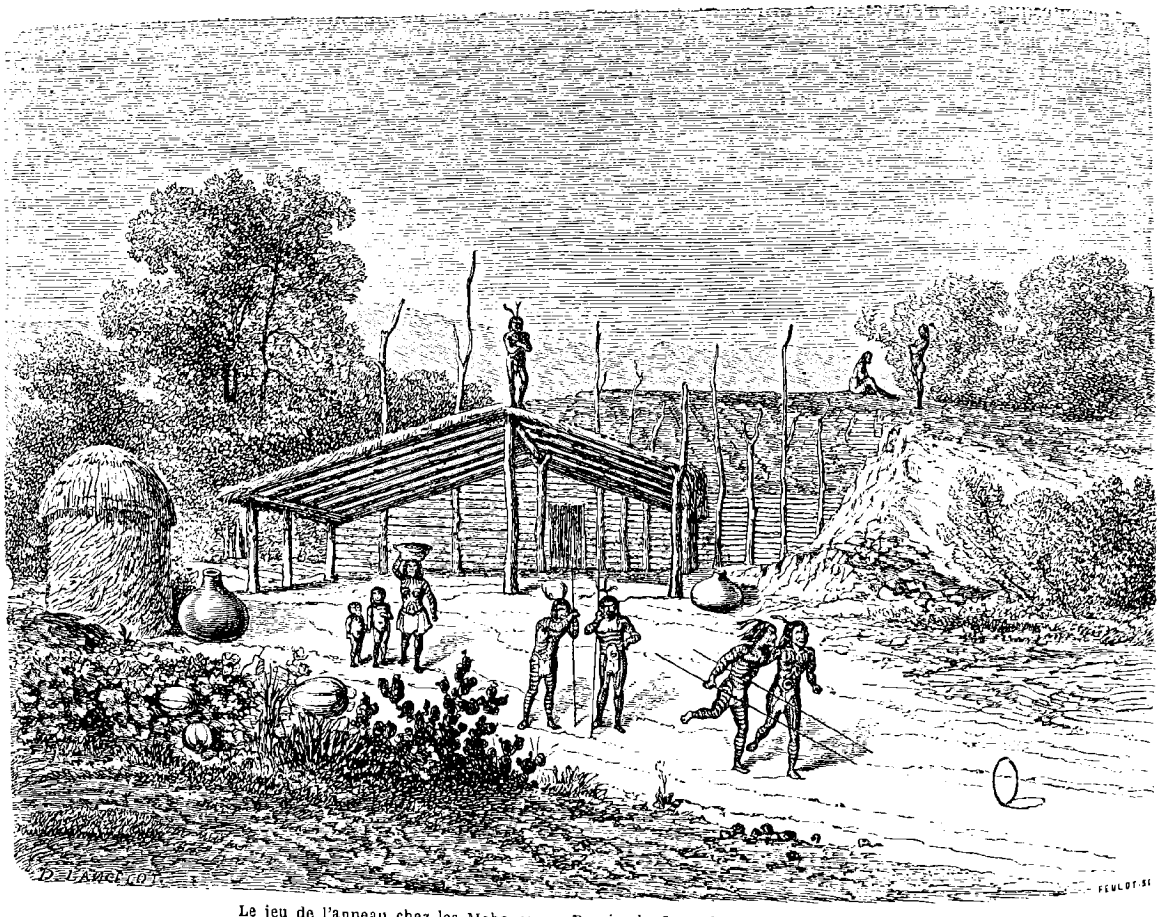
« En passant dans une plaine formée par les bas-fonds du Colorado, et couverte de bois, d'où s'échappaient des colonnes de fumée annonçant la présence d'êtres humains, nous vîmes une couple d'Indiens venir à nous montés sur de magnifiques étalons; mais ce qui attira notre attention, c'était moins les deux cavaliers sauvages que les bêtes elles-mêmes, bien nourries et bien soignées, des chevaux modèles en un mot. Pendant tout notre séjour sur le Colorado, nous ne rencontrâmes plus qu'un autre cheval; les deux que nous avions sous les yeux paraissaient être plutôt des objets sacrés pour la tribu que des animaux utiles; chacun se plaisait à les engraisser, à les soigner, ce qui expliquait leur apparence de bonne santé. Je voulus leur en acheter un; mais ils se moquèrent de moi et accablèrent leurs favoris de caresses. Ces chevaux étaient jeunes et paraissaient appartenir à la nation depuis leur naissance. »

Les Mohaves accouraient toujours en foule autour des voyageurs : « Ils nous environnaient par centaines dans leur costume de fête; car ce n'est que dans les occasions solennelles qu'ils doivent être aussi prodigues de couleurs et tracer sur leurs membres nus des peintures aussi compliquées. Il serait trop long de décrire leurs différents costumes; quand on observait ces groupes de figures blanches, rouges, bleues et noires, tatouées de lignes, de cercles et d'images bizarres, marchant ou appuyés sur leurs grands arcs, on croyait voir une légion de démons qui allaient commencer une ronde infernale; mais les rires éclataient de tous côtés et témoignaient au contraire de leur bonne humeur. J'étais occupé à dessiner les figures les plus frappantes; ils me regardaient tranquillement et même prenaient plaisir à mon travail; les femmes m'amenaient leurs petits enfants et suivaient attentivement mes doigts sur le papier, veillant à ce que les lignes de couleur qu'elles avaient sur le corps et les tatouages de leurs petits fussent reproduits avec exactitude.

« Parmi les hommes, nous en remarquâmes plusieurs portant des perches légères, de 3 mètres et quelques centimètres de longueur. Nous ne pouvions deviner leur usage, quand nous vîmes des hommes sortir des groupes deux à deux pour se livrer à un jeu dont le sens reste un mystère pour moi, bien que je l'aie observé avec beaucoup d'attention. Les deux joueurs, tenant leur bâton en l'air, se plaçaient l'un à côté de l'autre : l'un d'eux portait en outre à la main un anneau fait de fibres d'écorce, d'environ 0m,10 de diamètre. Abaissant ensuite leur bâton, ils se précipitaient en avant; tout en courant, celui qui

tenait l'anneau, le laissait échapper de sa main ; le cercle roulait donc devant eux ; mais ils jetaient en même temps leur perche, de façon que l'une tombât à gauche et l'autre à droite de l'anneau, qui était ainsi arrêté dans sa course. Sans modérer l'ardeur de leurs mouvements, ils ressaisissaient les perches et l'anneau, et couraient de la même façon dans l'espace de 40 pas de long qu'ils venaient de parcourir ; toujours le cercle roulait, les perches tombaient, et ainsi pendant des heures entières sans qu'on prît une minute de repos, sans qu'on échangeât une parole ; quelques spectateurs indiens s'étaient joints à eux ; mais ils paraissaient, comme les acteurs eux-mêmes, complétement absorbés par l'intérêt du jeu ; ils ne voulaient même pas que j'approchasse pour examiner de plus près et deviner peut-être le sens de cet exercice. Ils me firent entendre par des signes qu'il s'agissait d'affaires très-importantes auxquelles ma présence pourrait nuire ; et comme j'allais malgré cela passer outre, ils me menacèrent de me briser le crâne avec leur massue. Les bâtons doivent-ils traverser l'anneau ou tomber précisément à côté ? C'est ce que je ne puis dire. Ce que je sais, c'est que dans les clairières isolées ou sur les bords du fleuve, les Indiens se livrent à ce jeu avec une passion qui rappelle celle de nos joueurs d'échecs....

« La nourriture principale de ces Indiens consiste en gâteaux grillés de maïs et de blé dont ils pulvérisent les



Le jeu de l'anneau chez les Mohaves. — Dessin de Lancelot d'après M. Möllhausen.

grains entre deux pierres. Nos hôtes portaient de ces gâteaux avec eux, et ils les dévoraient pendant toute la journée avec grand appétit ; la vue seule nous en dégoûtait ; mais, préparée pas nos cuisiniers, leur farine faisait un bon pain ; de même que leurs fèves et leurs courges, séchées et coupées en tranches, formaient un plat excellent. Dans l'après-midi, nous organisâmes un tir général au revolver ; les Indiens y assistèrent avec leurs arcs. Si l'effet de nos armes, qui à chaque coup perçaient une forte planche, eut lieu de surprendre les sauvages, de notre côté nous admirâmes leur adresse à toucher le but avec une flèche ; ils nous surpassèrent même dans le tir au revolver. Nous saisîmes alors nos fusils pour leur montrer à quelle longue distance nous étions maîtres de la vie de nos ennemis ; mais le revolver resta pour eux l'arme la plus étonnante, car ils s'imaginaient qu'avec ce pistolet on pouvait toujours tirer sans charger. Nous les laissâmes dans cette croyance, chose d'autant plus facile qu'ils ne connaissaient pas les armes à feu ; ils savaient seulement que, dans une rencontre précédente, plusieurs des leurs avaient été tués par les blancs, au moyen de projectiles lancés par ces instruments. »

Le 28 février, « nous traversâmes de petites clairières, des champs cultivés, et nous arrivâmes aux demeures des Indiens qui sont disséminées et non ramassées en village. Les habitations étaient pour la plupart adossées

Vue du Rio Colorado. — Dessin de Doré d'après les *Reports of explorations*, etc.

à de petites collines qui, creusées en partie, forment l'habitation proprement dite; devant la porte, à la hauteur du monticule ou plutôt du mur de terre, s'étendait un large toit soutenu par de solides poteaux et constituant une espèce de vestibule; on y voyait de grands vases en terre destinés à conserver la farine et les provisions de grains, les ustensiles domestiques pour l'usage journalier, des corbeilles et des plats d'osier imperméable, et des calebasses. Auprès de chaque demeure, nous aperçûmes de petites constructions, ayant un aspect particulier, et dont il était assez difficile de deviner la destination. Des pieux, de 1m,32 à 1m,64 de long, fichés en terre, entouraient un espace de 1 mètre à 1m,64 de diamètre; ils étaient tressés avec des branches d'osier et formaient ainsi de grosses corbeilles isolées, surmontées d'un couvercle rond et saillant. Vous eussiez dit des pavillons chinois. C'étaient simplement des magasins que les propriétaires avaient remplis de fruits du mezquit et de petites fèves. Ce n'est pourtant pas la nourriture habituelle de ces Indiens; mais ils garnissent ainsi tous les ans leurs magasins, afin de ne pas être pris au dépourvu, quand la récolte est mauvaise ou quand elle manque tout à fait. Ces fruits se gardent pendant plusieurs années; car les Mohaves ne complètent pas cette provision en une seule récolte, et il leur faut bien des années pour combler ces greniers d'abondance. Ce souci de l'avenir, cette prévoyance en cas de mauvaise récolte ou de disette, je n'en avais remarqué aucune trace chez les tribus, à l'ouest des montagnes Rocheuses; il est vrai que dans les forêts et les prairies fertiles en gibier, ces précautions sont inutiles.

« Notre apparition au milieu des demeures des indigènes fit sensation.... Nos barbes, que nous avions laissées croître depuis près d'une année et qui nous descendaient sur la poitrine, excitaient surtout l'hilarité des femmes. Déjà, dans notre camp, plusieurs d'entre elles avaient essayé de les tâter, pour s'assurer que c'étaient bien des barbes naturelles; ici, elles se contentaient de rire de loin à gorge déployée sur notre passage, se tenant la main devant la bouche, comme si notre vue leur causait de la répulsion. Ce qu'il y a de curieux, c'est que leurs maris ont eux-mêmes beaucoup de poils au visage, phénomène singulier chez la race cuivrée; mais ils s'entendent à merveille à les couper ou à les brûler avec des pierres. »

La traversée du Colorado ne fut pas une opération aisée. On avait choisi un endroit, où s'élève une île au milieu du fleuve. A l'aide d'un bateau imperméable, qu'on avait transporté dans les bagages depuis le Texas, et d'un radeau construit sur place, on parvint dans l'île; les mulets étaient entrés dans la rivière sans résistance; il n'en fut pas de même des moutons; à peine eurent-ils mis dans l'eau le bout de leurs pieds, que, saisis d'une terreur panique, ils s'enfuirent et disparurent dans les buissons. L'hilarité des Indiens ne connut plus de bornes; toute la bande courut après les moutons, les dépassant à la course, et le bois les déroba à nos regards; et, comme nous avions encore une bonne distance à parcourir jusqu'à l'océan Pacifique, chacun de nous crut bien que, pendant ce trajet, c'en était fait de la viande de mouton pour notre dîner; mais on se consolait en pensant que la chair de mulet en tiendrait lieu. Qui jamais eût pensé revoir nos bêtes dont les sauvages s'étaient emparés? Eh bien! nous étions dans l'erreur! car au bout d'un instant, ces géants, à la peau cuivrée, reparurent, chacun portant devant soi son mouton; ils se jetèrent tête baissée dans la rivière; ceux qui ne portaient rien les accompagnèrent à la nage. Les indigènes n'avaient jamais vu pareille fête; ils entouraient le troupeau poussant des cris de joie, soutenant les faibles que le courant menaçait d'entraîner, ramenant ceux qui s'écartaient de la ligne droite, et tout cela avec les signes de la gaieté la plus vive, comme des enfants naïfs qui jouent et s'amusent. Ils arrivèrent ainsi dans l'île sans avoir perdu le moindre mouton. Leurs yeux témoignaient du plaisir qu'ils avaient éprouvé pendant cette course à la nage, avec des animaux qui leur étaient presque inconnus; et déjà ils se réjouissaient à l'idée de repasser de l'autre côté dans la même compagnie.

Avant de faire ses adieux au Colorado, l'expédition visita quelques-unes des cabanes voisines, en tout semblables à celles de la rive opposée.

« .... Au milieu, nous reconnûmes la place du foyer. Dans les nuits froides, c'est le lit des habitants, qui écartent soigneusement les charbons, et se couchent sur cet endroit chaud, fortement serrés les uns contre les autres. Quant à la religion de ce peuple, nous en apprîmes peu de chose, car la conversation ne pouvait se faire que par signes. Nous croyons pourtant avoir compris de cette façon, que les Mohaves brûlent les cadavres et anéantissent totalement la propriété du défunt, même ses cabanes et ses moissons; toutefois il nous est impossible de fournir des preuves à l'appui. Ils se procurent du feu en frottant un morceau de bois contre un autre moins dur; mais ils emploient rarement ce procédé; il y a toujours dans une cabane ou dans l'autre des charbons ardents. Dans leurs migrations et leurs voyages, ils portent d'ordinaire à la main un morceau de bois allumé, à demi carbonisé. Dans la vallée du Colorado, on rencontre fréquemment de ces brandons jetés à terre et éteints. »

« On a mis en doute, dans les derniers temps, l'identité des tribus qui habitent la vallée du Colorado, et dont les missionnaires espagnols avaient fait mention les premiers. Cependant l'exactitude de leurs relations se confirme tous les jours. Bartlett parle des Genihuehs, des Chemeguabas, des Gumbuicariris et des Timbabachis; mais en disant que leur existence est très-problématique. Or, dans notre voyage, nous eûmes des rapports avec les Chimehwhuebes, qui ne sont autres sans doute que les susdits Chemeguabas. Il est probable que d'autres tribus, dont le nom seul est connu, seront retrouvées peu à peu plus haut sur le Colorado ou dans les districts voisins. Le P. Kino, qui visita le Colorado en 1700, cite les Quiquimas, les Conpas-Baiopas et les Cutganes. De ces trois tribus, nous ne vîmes que les Cutganes ou Cutchanas; ce furent les premiers indigènes qui nous saluèrent

sur le Colorado. Les Mohaves, suivant Bartlett, sont une grande nation de guerriers, aux formes athlétiques, qui habitent à 150 milles au-dessus de l'embouchure du Gila; l'exactitude de cette assertion fut confirmée par nous. Notre expédition n'est pourtant pas la première qui ait eu des relations avec ces indigènes; outre les chasseurs de pelleteries, pour qui le Far West n'a pas de secrets, le capitaine Sitgreaves les avait visités deux ans auparavant; mais leur attitude était alors hostile.

« Une des plus anciennes descriptions des indigènes du Colorado inférieur et du Gila est celle de Fernando Alarchon, qui en 1540, sur l'ordre du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, explora le golfe de Californie, découvrit à cette occasion l'embouchure du Colorado, et remonta le fleuve à quelque distance, malgré de grandes difficultés. Les indigènes, dit-il, sont des hommes robustes et bien bâtis, armés d'arcs, de flèches et de haches en bois durci au feu. Il parle de leurs pierres à moudre le grain, de leurs poteries d'argile, de leur maïs et de leur miquiqui (probablement les fruits du mezquit). D'après son témoignage, ces Indiens adoraient le soleil et pratiquaient la crémation des cadavres.

« Le lieutenant Whipple, qui a visité le Colorado avec M. Bartlett, trace ainsi le portrait des Indiens Yumas, vivant à l'embouchure du Gila : « Un des chefs, nommé « Santiago, nous conduisit au village de sa tribu. Les « femmes sont corpulentes; leur habillement consiste en « un jupon frangé, en écorce d'arbre, attaché autour « des reins, et qui tombe à mi-cuisse. Les hommes sont « grands, musculeux, bien bâtis. Leur physionomie est « agréable et animée par l'intelligence. Les guerriers « portent une ceinture ou plutôt un tablier blanc (weissen « schurz); leur chevelure, ornée de plumes d'aigle, tombe « en tresses au milieu du dos. Ce sont d'excellents cava- « liers qui manient l'arc et la lance avec adresse. Ces In- « diens nous entretinrent de fèves, de melons et d'herbes. »

« A part l'abondance de chevaux dont il est ensuite parlé, cette description des Yumas peut s'appliquer aux Mohaves, ou mieux à la plupart des tribus qui vivent sur le Colorado. Existe-t-il, entre elles, un lien de parenté ? Il faudrait, pour le savoir, comparer les idiomes; ce qui sera possible quand tous les vocabulaires recueillis par les officiers envoyés en mission par les États-Unis, auront été livrés à la publicité. »

L'expédition du lieutenant Whipple n'était pas chargée de résoudre ces questions géographiques et philologiques; elle avait un but plus matériel. Depuis l'embouchure du Bill Williams Fork, les voyageurs avaient remonté pendant trente-quatre milles le Colorado (ils se trouvaient à 122m,64 au-dessus du niveau de la mer, ayant monté de 53m,32 dans ce trajet), ils pouvaient donc apprécier déjà la nature de ce fleuve, et les obstacles qu'il opposerait à la colonisation. Le principal, c'est que les bateaux à vapeur ne peuvent remonter le Colorado à une grande distance; le sol sans doute est fertile, mais il n'y a pas assez d'espace pour entreprendre, sur une vaste échelle, l'agriculture et l'élève du bétail; ce qui manque aussi, c'est le bois.

« Le Rio Grande est, il est vrai, aussi peu navigable que le Colorado, et ses rives ne sont couvertes que de rares forêts; mais l'extrême fertilité de la terre y favorise le développement de l'agriculture. Si le Colorado eût présenté les mêmes avantages, les missionnaires espagnols y auraient fondé, comme sur le Rio Grande, des établissements et des villes; on ne trouve qu'une mission espagnole en ruines dans le voisinage du Gila. Quand la vallée du Colorado sera traversée par un chemin de fer, il ne manquera pas de colons; on y trouvera toutes choses en abondance, et les étroites vallées seront cultivées; mais il ne faut guère compter sur la navigation du Colorado, quoique au dix-neuvième siècle, avec de légers bateaux à vapeur, elle soit plus facile que jadis avec les bâtiments à voiles. La plus grande difficulté vient du flux qui monte et redescend avec une violence extraordinaire, et a toujours arrêté ceux qui voulaient explorer le fleuve; c'est ce qui eut lieu, il y a trois cents ans, quand les Espagnols parcoururent le golfe de Californie, pour savoir si ce pays, dont ils ne connaissaient encore que la presqu'île et les côtes, était entièrement séparé de la Nouvelle-Espagne par le prolongement du golfe, ou bien s'il adhérait à la terre ferme. Ce n'est qu'en 1700, que le P. Kino put se convaincre que la Californie tenait au continent de l'Amérique et qu'elle n'en était séparée que par le Colorado. En 1540, Fernando Alarchon découvrit l'embouchure du Colorado; il a raconté les dangers auxquels les vaisseaux furent exposés; comment on ne les sauva qu'avec peine, et la tentative qu'il fit pour remonter le fleuve avec des bateaux qu'on remorquait; il employa dans cette opération quinze jours et demi, tandis que pour retourner à ses navires, il ne mit que soixante heures.

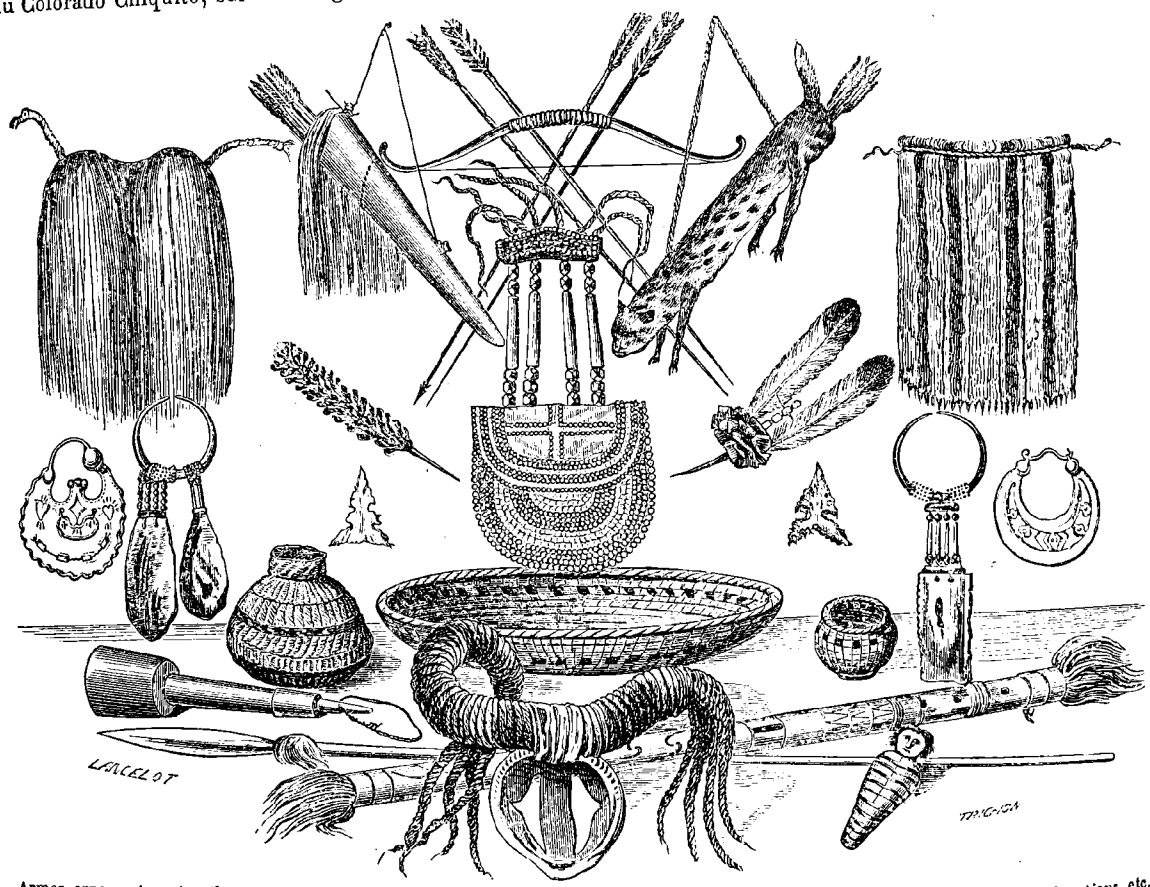
« En 1746, nouvelle tentative du P. Gonzague, qui dut abandonner son entreprise à cause de la violence du courant. Dans les derniers temps, avant que la Californie appartînt aux États-Unis, l'embouchure du Colorado fut explorée par un lieutenant de la marine anglaise, M. Hardy; ses indications sont en général exactes, sauf la position qu'il assigne à l'embouchure du Gila dans le Colorado, à dix milles au-dessus de l'endroit où le Colorado se jette dans le golfe de Californie, tandis qu'en réalité, elle est à plus de cent milles.

« La partie du fleuve que nous eûmes occasion de voir est profonde, rapide et assurément navigable avec des bateaux à vapeur, excepté aux endroits où il y existe des chutes d'eau, ce qui nécessitera l'établissement de canaux, et au-dessous de l'embouchure du Bill Williams Fork, où le fleuve est resserré entre des rives étroites. »

Un désert entre le Colorado et la rivière Mohave. — Écailles de tortues près des sources. — Le Soda Lake. — Meurtre d'un Mexicain. — Le Spanish Trail. — Les monts San Bernardino. — Un crâne. — Los Angeles.

Le 29 février, on se remit en route pour remonter le Colorado et atteindre la *rivière Mohave*, qui traverse presque tout l'espace entre le fleuve que nous venons de nommer et l'océan Pacifique. Les voyageurs comptaient

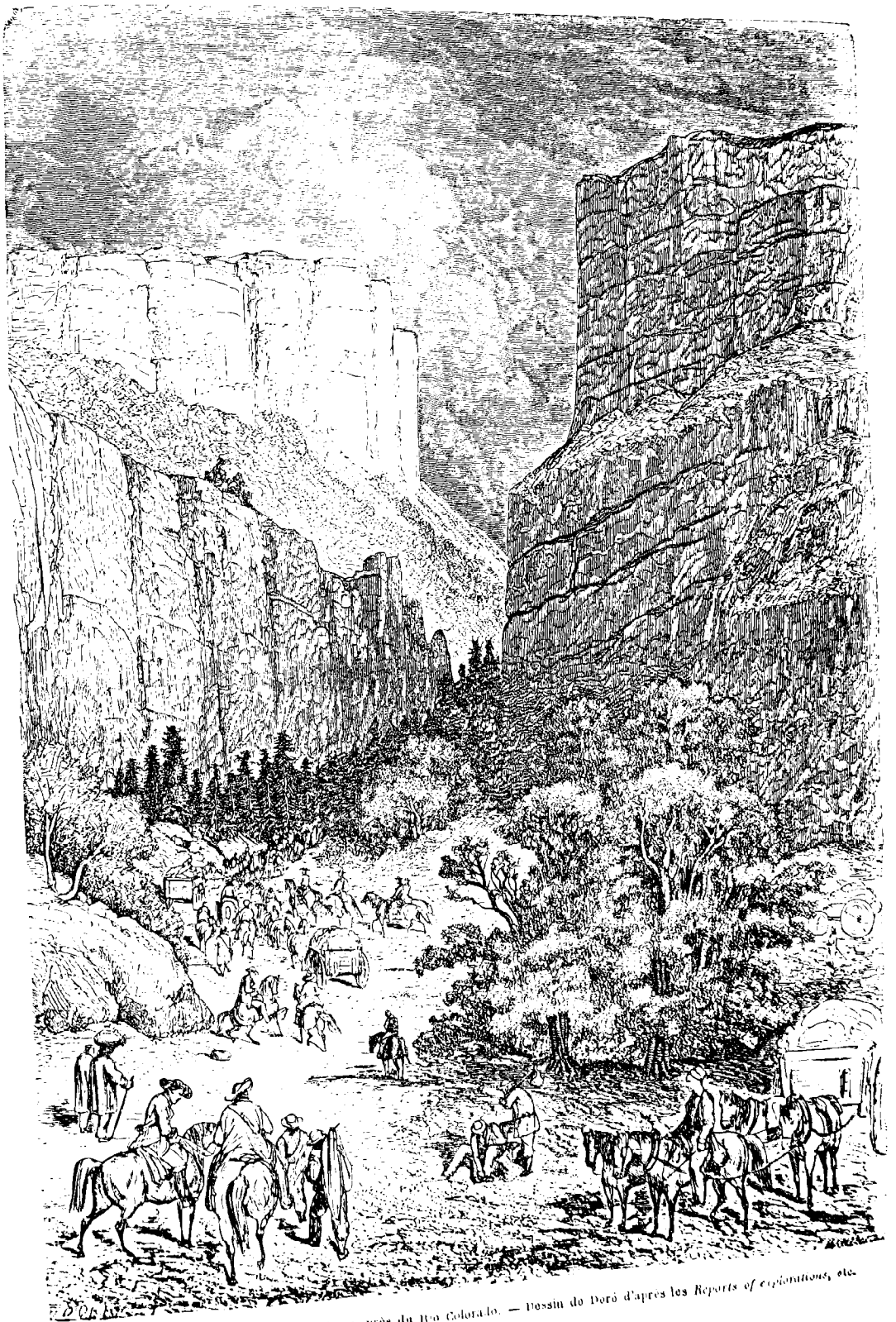
donc suivre sa vallée jusqu'à la fin de la route. Mais les guides leur apprirent que cette rivière se perd dans le sable, à plusieurs journées du Colorado, qu'elle rejoint sous terre, et qu'il faut fatiguer beaucoup avant d'atteindre ses eaux courantes. « Ce jour-là, je remarquai plusieurs Indiens qui n'avaient pas la chevelure arrangée de même manière que les autres; leurs cheveux, collés avec de la terre humide, étaient roulés en turban autour de la tête. Leroux me dit que c'était une manière de se préserver de la vermine. » Le 1er mars, « nous nous trouvâmes sur la lisière de ce vaste désert sans eau qui, du Gila, s'étend au nord par delà l'embouchure du Colorado Chiquito, sur une largeur de plus de cent milles. Nous en avions déjà parcouru une partie, mais dans la vallée de Bill Williams Fork nous l'avions peu remarqué; ici, sur le terrain même, le désert se présentait à nous avec toute sa monotonie et son affreuse sécheresse. Outre les guides, notre troupe n'était plus accompagnée que de deux ou trois Indiens; ceux qui s'étaient joints bénévolement à nous venaient de nous quitter, comme s'ils craignaient de s'aventurer dans un pays qu'évitent les loups et les renards eux-mêmes. Ce désert n'est pourtant pas inconnu aux Mohaves, car lorsque nous abandonnâmes leurs villages pour continuer notre route ils nous firent comprendre par signes que, dans tout le trajet, jusqu'aux eaux courantes du Mohave,




Armes, ornements, ustensiles des Indiens Mohaves, Yampays, Chimehwhuebes, etc. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

nous ne rencontrerions que quatre sources avec très-peu d'eau, et nous conseillèrent de faire le voyage le plus rapidement possible; en effet, les sources qu'ils nous avaient indiquées étaient si bien cachées au milieu des montagnes, que sans le secours de nos guides nous serions passés à côté sans les apercevoir, et notre perte eût été certaine. Les Indiens, qui nous conduisaient avec tant de sûreté, nous rendirent pendant ce trajet des services incalculables; sans eux, nous n'aurions pu suivre le chemin qui nous menait en droite ligne à l'océan Pacifique. »

La marche fut très-pénible; on fit vingt-deux milles; on monta jusqu'à une hauteur de cinq cents mètres; les bêtes étaient épuisées, et, pour comble de malheur, on ne put parvenir à l'une des sources. Il fallut attendre jusqu'au lendemain matin. Les hommes furent bientôt sur pied, d'autant plus que le repos de la nuit était presque aussi fatigant que la marche du jour : on était couché sur un sol pierreux, dont les arêtes brisaient les côtes. Pour alléger la charge des mulets, on avait été obligé de se débarrasser d'une partie des couvertures. Mais on fut dédommagé, et par la fraîcheur de la source, et par la découverte d'une charmante vallée, « paradis enchanté ». Tout y annonçait que, dans la belle saison, les indigènes viennent l'animer en foule. On y voyait de petits champs cultivés de blé, de maïs; le sol était jonché d'écailles de tortue, ce qui prouve que c'est le mets favori des indigènes. Leur manière de le préparer n'est pas moins cruelle que celle usitée dans le monde civilisé,



Passage de la Fourche du Bill Williams, près du Rio Colorado. — Dessin de Doré d'après les *Reports of explorations*, etc.

où la chair est coupée sur le corps de l'animal encore vivant et vendue par morceaux. Les carapaces noircies, disséminées ça et là, ne pouvaient nous laisser aucun doute sur le procédé des indigènes, qui posent sur des charbons ardents la tortue vivante et la rôtissent dans sa propre écaille. Partout où nous rencontrions de l'eau, nous trouvions aussi des restes de tortues ; mais nous ne pûmes en prendre une seule en vie, ce qui, selon moi, est la meilleure preuve de la chasse acharnée que leur font les indigènes. Nous étions à merveille au bord du petit ruisseau, d'autant plus que nos bêtes trouvaient du gazon dans la vallée et sur le flanc des roches voisines. Le soleil était doux ; le vent ne pouvait parvenir jusqu'à nous ; et, couchés sur le sable fin où nous étendîmes nos couvertures, nous primes notre revanche de la nuit précédente. »

Le 2 mars, peu d'eau ; on eut la vue au loin de hautes chaînes, probablement la pointe méridionale de la *Sierra Nevada*. L'expédition dut se séparer en plusieurs détachements, afin de ne pas arriver en masse à la source prochaine. Les premiers nettoyèrent le bassin de la source, l'agrandirent et préparèrent la place aux suivants. On devait se trouver alors (le 5) sur la ligne de partage entre les eaux du Colorado et celles de la rivière Mohave, le point le plus élevé jusqu'à la fin du voyage. Depuis le fort Smith, on avait parcouru 1647 milles : 813 depuis Albuquerque, et 97 depuis le Colorado de l'ouest. Quand les voyageurs quittèrent ce fleuve, ils étaient à 122m,64 au-dessus du niveau de la mer ; mais ici, sur cette ligne de partage (35° 11′ de latitude nord et 113° 21′ de longitude ouest de Greenwich), ils se trouvaient à 1631m,32 ; ils étaient ainsi, à partir du Colorado, montés de 1754 mètres. L'inclinaison du terrain vers l'ouest était si marquée que jusqu'au lendemain, vers midi, ils descendirent de 33m,64 par mille.

Après avoir rencontré des pas d'hommes, de femmes et d'enfants, on entra dans un ravin qui, s'élargissant peu à peu, forme une grande vallée du sud au nord. « Mais quelle vallée ! Nous venions de voir le désert montagneux, c'était maintenant le désert de sable dans toute son effrayante réalité. Du point où nous étions jusqu'aux rochers qui bornaient la plaine devant nous, la distance pouvait être d'une vingtaine de milles. Au milieu de la plaine, courait, du sud vers le nord, une ligne de rochers volcaniques et de dunes qui s'arrêtaient à notre gauche sans présenter un aspect plus agréable que ce sable aride dont nous étions environnés de toutes parts ; il fallait, nous dit le guide, traverser ce désert pour avoir de l'eau, et il nous indiqua dans quelle direction elle se trouvait. Nous vîmes le soleil se coucher, comme pour nous encourager, dans les eaux d'un fleuve ; nous aperçûmes, à l'extrémité de la vallée, une plaine blanche, semblable à un tapis de neige ; mais il y avait loin, bien loin jusque-là.

« La journée du lendemain (7 mars) fut une des plus pénibles ; à chaque pas, nos bêtes enfonçaient dans le sable, échauffé par les rayons du soleil ; aucune brise ne rafraîchissait l'atmosphère. Arrivés aux collines volcaniques et aux dunes de sable, nous découvrîmes la seconde partie de la vallée, qui s'étendait comme une vaste plaine de neige ; nous crûmes d'abord que c'était un effet du mirage qui faisait paraître tout en blanc ; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître que nous étions au bord du bassin d'un vaste lac complétement à sec. Le sel, dont l'eau est imprégnée, était resté en dépôt sur le sol, où il formait une couche de l'épaisseur du doigt ; on y enfonçait jusqu'à la cheville, et comme nous marchions ou chevauchions l'un derrière l'autre, nous creusâmes ainsi un profond sentier. La plaine que nous traversions dans la direction sud-ouest fut appelée par nous *Soda Lake*. A peu près au centre du bassin, je sortis des rangs pour examiner à loisir et graver dans ma mémoire la scène bizarre de la nature que j'avais sous les yeux, et dont l'uniformité ne se prêtait pas au dessin. Vers l'est, le sud et l'ouest, on apercevait la fin du lac ; car des bandes de sable jaune s'allongeaient entre la plaine blanchâtre et les collines avoisinantes. Au nord, la perspective était si intéressante, si différente de tout ce que j'avais vu jusque-là que je ne pouvais en détourner les yeux. A travers une large porte formée par l'accumulation de plusieurs rochers, je voyais dans le lointain le lac s'unir avec l'horizon. Pareilles à des obélisques, des masses de roches isolées s'élevaient çà et là, formant des îles au milieu de cette mer saline desséchée. Apercevais-je en effet l'extrémité du lac ? Ou bien, s'étendait-il encore bien loin vers le nord ? C'est ce que je ne puis dire ; car la base de ces îles rocheuses paraissant aussi large que leur sommet, et l'air vacillant au-dessus du lac, nul doute que, par suite d'une réfraction des rayons lumineux, les objets ne parussent sous une autre forme. Néanmoins, tant que je pus observer ce paysage, c'est-à-dire jusque dans la matinée du lendemain, j'eus toujours sous les yeux le même phénomène.

« Nous atteignîmes dans l'après-midi la fin du Soda Lake ; mais nous étions à peine au centre de la vallée qui se prolongeait bien loin vers le sud. A l'endroit où le terrain commence à onduler, notre guide annonça de l'eau. Nous aperçûmes en effet quelques cavités contenant une eau limpide, et nous nous baissâmes pour apaiser notre soif ardente ; mais à peine nos lèvres y avaient-elles touché que nous reculâmes avec dégoût, car c'était une eau salée et non potable.... »

Depuis le Colorado, l'expédition n'avait aperçu aucun animal vivant, sauf quelques lézards à corne. M. Möllhausen avait pourtant trouvé sur le sable un colibri desséché, les ailes étendues, comme si la mort l'avait surpris au milieu de son vol. De quoi vivent donc les indigènes, les Indiens Pah-Utahs ? de racines, de gazons, quelquefois de serpents, de lézards, de grenouilles et enfin de mulets, quand ils peuvent en voler aux voyageurs. C'est ce qui arriva dans cette occasion ; mais ils firent plus que voler, ils massacrèrent aussi un Mexicain qui était resté en arrière avec trois de ces animaux. Depuis longtemps, ces perfides Indiens suivaient l'expédition, abrités par des rochers ou blottis dans le sable, ce qui est une de leurs cachettes favorites ; on avait remarqué leurs traces sur le sable ; chacun était sur ses gardes. Le Mexicain s'était imprudemment

écarté : quand on s'aperçut de son absence, il était trop tard pour lui porter secours. Un détachement, dont faisait partie M. Möllhausen, alla pourtant à la poursuite des meurtriers, et faillit les atteindre; mais les Pah-Utahs avaient déjà pris la fuite.

«.... Dans un ravin, l'un des mulets épuisé, n'ayant pas eu la force d'aller plus loin, avait été tué par les sauvages, coupé en morceaux et emporté de cette façon. Aussi, nous ne trouvâmes là qu'un os rongé et des entrailles; ces sauvages paraissaient même avoir bu le sang ou du moins l'avoir recueilli, je ne sais comment, et transporté avec eux. Nous parvînmes enfin dans une gorge étroite qui tournait autour d'un rocher à pic isolé de trois côtés. Nous nous doutions bien que le camp des Indiens n'était pas éloigné, mais nous ne savions pas qu'il se trouvait justement de l'autre côté du rocher. En tournant à l'entour, nous aperçûmes, dans un enfoncement, la fumée d'un petit feu que les Indiens venaient de quitter à la minute; ils n'avaient pas eu le temps de prendre leurs arcs et leurs flèches. Nous nous divisâmes aussitôt et courûmes sur les hauteurs voisines pour envoyer au moins un coup de fusil aux fugitifs; mais nous ne vîmes rien que les roches nues et arides qui se dressaient de toutes parts. Le camp abandonné par les Indiens semblait une caverne de meurtre; le feu, alimenté par des branches sèches, brûlait sous la cendre couverte des entrailles de nos mulets remplies de sang. Les têtes coupées et les os des deux mulets gisaient çà et là; au milieu de ces débris sanglants, on voyait, jetés pêle-mêle, des armes et des ustensiles de ménage artistement tressés en osier, et, non loin, le bonnet et le pantalon du pauvre Mexicain. Le malheureux devait avoir souffert une mort atroce; car son vêtement, ensanglanté, était percé de flèches à sept endroits différents. La victime avait sans doute fui devant ses meurtriers qui l'avaient, de la hauteur, percée coup sur coup, et nul doute que son sang ne fût mêlé à celui des mulets dans un vase qui se trouvait là. Nous cherchâmes le cadavre de l'infortuné pour lui rendre les derniers devoirs; mais inutilement. Je vis bien, en montant sur le rocher, au pied duquel se trouvait le camp, que les sauvages s'étaient enfuis à notre approche. Au sommet, d'où l'on jouit d'une perspective étendue, se trouve, en effet, une caverne formée par la nature; c'est là que plusieurs de ces cannibales s'étaient reposés pendant leur affreux festin, ne perdant pas des yeux ce qui se passait au-dessous. Leur gloutonnerie immodérée les avait sans doute empêchés de se sauver à temps avec les objets qui appartenaient à la bande (composée à peu près de 12 à 16 individus) et qui par conséquent tombèrent entre nos mains. Nous conservâmes les armes et quelques-unes des plus belles corbeilles d'osier; quant au reste, nous en fîmes un tas en y joignant les débris des mulets, et, après avoir recueilli des broussailles dans le voisinage, nous y mîmes le feu pour détruire tout ce qui provenait de ces malheureux. »

On approchait de la grande route de l'émigration californienne, connue sous le nom de *Spanish Trail*. Un pays de plaines succédait aux chaînes rocheuses; on apercevait au loin les monts San Bernardino et leurs puissantes cimes. Dès lors, les guides devenaient inutiles; ils se hâtèrent de reprendre la route qu'ils venaient de parcourir; ils portaient leurs yeux vers l'est, tandis que les membres de l'expédition tournaient leurs regards du côté de l'ouest; dans ce regard jeté sur deux points extrêmes, un même sentiment animait l'enfant de la prairie et le fils de la civilisation : le désir de revoir la patrie! Les Indiens partirent avec des présents, mais sans vouloir accepter deux mulets que le lieutenant Whipple leur offrit en récompense de leurs bons services; ces animaux les auraient embarrassés dans les chemins détournés qu'ils comptaient prendre pour éviter les Pah-Utahs, dont ils craignaient aussi la perfidie.

Après une marche de trois milles, l'expédition se trouvait sur la grande ligne d'émigration dont nous venons de parler et qui, des établissements de la vallée de San Bernardino, conduit au lac Salé. On suivit la rivière Mohave pendant un espace de 45 milles; des bois de saules alternaient sur ses rives avec des arbres élevés et des gazons plus semblables à des roseaux qu'à des herbes. On voyait, à chaque pas, les traces de l'activité qui devait régner sur cette route en certaines saisons; ici, des arbres abattus, des places noircies par le feu; là, des crânes et des ossements d'animaux, tués pour la nourriture des émigrants; là des roues de chariots brisées, etc. Un crâne d'homme, avec ses yeux caves, gisait sur la route. Bien des passants l'avaient sans doute poussé du pied. « Nos gens en firent de même; je descendis pour voir si ce n'était pas un crâne d'Indien à joindre à notre collection : non, c'était le crâne d'un blanc, probablement d'un émigrant qui avait trouvé la mort dans le désert, après quelques jours de route, la mort avec la perte de ses espérances! Était-ce un pauvre artisan, ou bien un riche spéculateur; un père de famille, parti pour procurer du pain à sa famille, ou quelque touriste curieux?... Ce crâne, qui avait été le jouet des hommes et des animaux, je le déposai dans un épais fourré pour qu'il fût à l'abri des injures et tombât tranquillement en poussière.... »

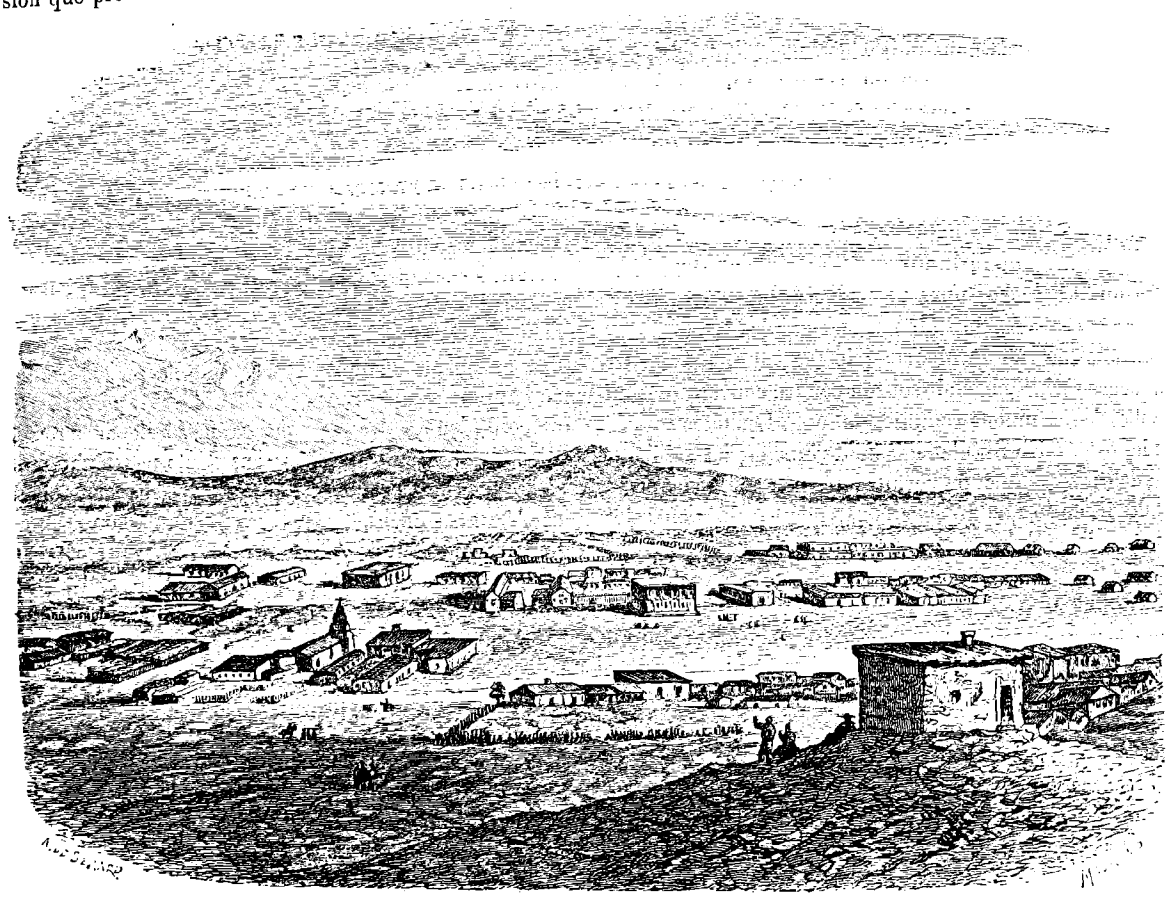
Des émigrants, bien portants ceux-là! passèrent et racontèrent une triste nouvelle. Le capitaine américain Gunnison, qui commandait une expédition semblable à celle du lieutenant Whipple, mais plus au nord, venait d'être massacré avec une dizaine de ses compagnons par une bande d'Indiens de l'Utah!

Le 13, on quitta la rivière Mohave, large de plus de 34 mètres en cet endroit, pour traverser la plaine, longue de 35 milles, qui séparait les voyageurs des monts San Bernardino. Le chemin était bon; le 14, on passait le défilé *Cajon Pass*, d'où l'on n'a plus qu'à descendre pour atteindre l'océan Pacifique. Depuis le Soda Lake (372 mètres au-dessus du niveau de la mer) jusqu'à ce point, on avait parcouru 110 milles; on était monté à 1184m,64; on se trouvait donc actuellement à 1556m,64. Le fort Smith était à une distance de 1798, et le Colorado de 242 milles.

Les *monts San Bernardino* furent laissés à droite. Ici, c'était une tout autre végétation; partout de la verdure,

le buisson de la Californie (*strauch*) d'un si beau vert et qui couvre des espaces entiers, ainsi que le magnifique pin (*Abies Donglasii*) avec ses branches pendantes et ses aiguilles d'une teinte sombre. Après le passage de la *rivière de San Bernardino*, qui se jette dans le Pacifique, des pluies torrentielles commencèrent à tomber. Le ciel était triste, la cime des montagnes était enveloppée d'une atmosphère brumeuse; les vêtements mouillés collaient sur le corps des voyageurs, mais qu'importe? n'étaient-ils pas sur la lisière des plaines de la côte californienne? « Je ne puis décrire l'impression que produisirent sur moi ces prairies du vert le plus tendre, parsemées de collines aussi verdoyantes, de groupes d'arbres et de *ranchos* ou métairies.... La vie éclatait dans chaque germe, dans chaque bourgeon. La pluie était une pluie féconde! » Ceux qui avaient si longtemps vécu dans le désert devaient trouver un grand charme à ce réveil de la nature printanière.

Mais le paysage n'attirait pas seul l'attention des voyageurs, heureux de rentrer dans le monde civilisé, de voir les travaux des hommes. Çà et là, des fermes, des vignobles dont les propriétaires habitent souvent fort loin, laissant la garde de leurs propriétés à de misérables Indiens nommés *hawias*, espèce de serfs qui,



Pueblo de los Angeles. — Dessin de M. de Bérard d'après les *Reports of explorations*, etc.

moyennant une maigre nourriture, s'engagent à faire tous les travaux nécessaires; d'immenses troupeaux dans les plaines, et quelques cavaliers qu'on regardait avec autant de curiosité que les superbes chevaux sur lesquels ils étaient montés. Ce fut à travers ces campagnes que l'expédition parvint enfin à *Pueblo de los Angeles*, terme de son voyage; on la salua par d'énergiques hourras : depuis onze mois on était en route! La petite ville de los Angeles compte deux ou trois mille habitants, selon qu'une plus ou moins grande partie de la population émigre pour les placers de la Californie ou en revient. Mais ce n'était ni la ville, ni sa population qui intéressait les voyageurs; ils attendaient impatiemment l'arrivée à San Pedro d'un bateau à vapeur qui devait les mener à San Francisco, et de là ils comptaient retourner à Washington. Le 24 mars, le vapeur *Frémont* (nommé d'après le célèbre explorateur) chauffait dans le port de San Pedro (33° 43′ lat. nord et 118° 16′ long. ouest de Greenwich), et l'on partait joyeusement! On avait parcouru pendant tout le voyage une distance de 1360 milles en ligne directe.

Guill. Depping.

Juifs priant devant la muraille du temple de Salomon. — Dessin de Bida. 35

# VOYAGES EN PALESTINE [1].

(1856-1859. — INÉDITS).

## QUINZE JOURS A JÉRUSALEM. — EXCURSION EN TERRE-SAINTE.

## I

## QUINZE JOURS A JÉRUSALEM.

NOTES AU CRAYON, PAR BIDA.

1856. — Inédit.

8 *juillet* 1856. — Nous arrivons à Jaffa. Je quitte le bateau avec plaisir. — Je me rends chez l'agent consulaire pour lequel j'ai une lettre. Il me procure des chevaux et un drogman nommé Constantin, et à trois heures je pars pour Ramlé. J'y arrive à six heures. Descendu au couvent, où je suis très-bien reçu par les moines, dont le prieur, poli du reste, a cette bienveillance monotone d'un homme qui ne voit jamais que des gens qui passent. Je dine, et à onze heures je repars pour Jérusalem. Un Polonais, un Anglais et des juifs qui vont en pèlerinage se joignent à moi qui ai un drogman et des armes, et nous nous mettons en marche par une nuit des plus obscures. Le temps est lourd et bas; heureusement, les quatre heures de plaine que nous avons à parcourir se font par un beau chemin.

Vers trois heures du matin, nous entrons dans les rochers qui commencent les montagnes de la Judée. Nous marchons un à un, vu l'exiguïté du chemin; les conversations polyglottes ont cessé, et l'on n'entend plus que le bruit du fer de nos chevaux sur le roc. Cette heure est pénible. Je dors presque sur mon cheval. Au point du jour, nous sommes en pleines gorges par une route fort difficile. Entre Ramlé et Jérusalem, il n'y a guère que deux villages à noter : l'un nommé Abou-goch, et un autre dont j'ai oublié le nom, où nous faisons boire nos pauvres chevaux dans une citerne. Quelle aridité, quelle tristesse sur ces montagnes! Je m'étonne d'entendre chanter des oiseaux dans cette affreuse solitude! Et cependant il y a bien des êtres humains qui ne craignent pas d'y vivre avec leurs enfants!

9. — Enfin, à huit heures je vois les murailles de Jérusalem. Le soleil nous brûle déjà et crépite sur les pierres, qui ont l'air de remuer. Personne autour de la ville. Pas de bruits du dedans. On dirait d'une ville morte. J'entre par la porte de Damas (voy. p. 400). Les rues sont sales, presque solitaires, noyées dans l'ombre à cause des voûtes nombreuses qui les couvrent. Des ruines et des haillons partout. Un chiffonnier ferait sa fortune ici. Quant aux habitants, ils sont rares, et semblent dévorés d'ennui et de misère. Les passants rasent lentement les maisons; ils n'ont pas l'air d'avoir affaire. Ils vont pour aller. Les marchands attendent une pratique qui ne vient pas. Tout ce pauvre monde est désœuvré, hâve et d'un aspect navrant. Pourtant cela m'intéresse plus que les criailleries et le tumulte des autres villes d'Orient.

Je descends à l'hôtel Anglais, dans la voie Douloureuse. Je me fais conduire au bain. Il est odieux; mais je suis si fatigué, que je ne crains pas de m'y laver et même d'y dormir. — A midi, Constantin vient me tirer de cet antre; je m'habille et je vais au consulat de France. Je remets à M. le consul une lettre d'un de mes amis de Constantinople. M. l'ambassadeur avait eu la bonté de donner avis de mon arrivée, en sorte que je suis reçu avec la plus parfaite courtoisie. Je rentre pour dîner à l'hôtel.

Les premières heures de mon arrivée dans une ville nouvelle sont toujours accompagnées d'une invincible et indicible tristesse. Je me couche de bonne heure.

10. — Très-bien dormi. Je vais, comme de raison, faire ma première visite au Saint-Sépulcre (voy. p. 397), où j'entends la messe d'un missionnaire français qui revient des Indes. Après la messe, ce digne prêtre veut bien me guider et me montrer les différents sanctuaires. Ce lieu, plein de si grands souvenirs, inspire le respect. Toutes les religions, toutes les communions viennent là comme au centre de toute croyance; car le Turc qui garde la porte de ces lieux sacrés, en fumant sa pipe, ne me paraît pas le moins respectueux de tous les hérétiques,

1. Nous publions sous ce titre deux relations inédites. La première est un simple journal écrit au courant du crayon, sans aucune intention de publicité. M. Bida, qui, sur nos instances, a bien voulu nous abandonner son manuscrit, se défend d'être écrivain. Mais on retrouvera, dans cette rapide esquisse, le sentiment de concision et le don d'observation précise et sévère qui donnent un si grand caractère aux œuvres de cet excellent artiste.

La seconde relation, beaucoup plus étendue, et qui se continuera dans la livraison 26e, est d'un écrivain exercé, qui a bien vu et étudié la Palestine, et qui n'est étranger à aucun des travaux récents dont elle a été l'objet : il désire, et nous le regrettons, que son nom ne soit pas publié.

Quant aux gravures, les unes sont les fac-simile de dessins de M. Bida, les autres reproduisent fidèlement, mais avec art, de belles photographies, en grande partie empruntées au magnifique album publié sous le titre de *Jérusalem*, par M. Auguste Salzmann, à la librairie de MM. Gide et Baudry (Paris, 1856).

schismatiques, voire même les orthodoxes qui y célèbrent leurs mystères. Cette petite pierre sous laquelle Notre-Seigneur a été enseveli me semble le fondement, pour ainsi dire matériel, de l'édifice du christianisme, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la conscience humaine. Le respect de l'univers pour ces reliques est le fait le plus considérable qu'on trouve dans le monde moderne. La vérité part de là incontestablement.

Déjeuné au consulat où je dois, grâce à la courtoisie de mon hôte, prendre tous mes repas. M. le consul a fait préparer des chevaux, et, en sortant de table, nous allons visiter les tombeaux des rois, où je retrouve sur la porte la signature de notre excellent ami et si regrettable poëte, Charles Reynaud. — Visité les tombeaux des juges, où je remarque la façon dont les Hébreux creusaient les rochers; car les tombeaux sont des cavernes à plusieurs compartiments. Les entailles sont circulaires et paraissent avoir été faites par une roue. On n'incisait pas la pierre, on la broyait. Nous montons ensuite au Scopus, d'où l'on découvre le Jourdain, la mer Morte et les montagnes de Moab. Nous revenons par la vallée de Josaphat, étroit espace où les juifs de tous les pays viennent se faire enterrer. De la poussière et des rochers. — Dîné au consulat. Vers dix heures, je prends congé de mon hôte, qui me fait reconduire chez moi par deux janissaires, la canne à pomme d'argent d'une main et la lanterne obligée de l'autre. Il me semble que je marche encore dans des tombeaux. Des murs noirs et silencieux, des voûtes sombres, pas le moindre bruit, pas la moindre lueur.

11. — Dessiné des juifs avant déjeuner. Il en vient tant, attirés par l'appât de quelques piastres, que j'en aurais pour un mois à faire tous ceux qui se présentent en un jour.

A deux heures, visité le palais de Pilate, transformé en caserne, dont le colonel nous reçoit avec force politesses. De sa chambre, on domine le parvis du Temple où est construite la célèbre mosquée d'Omar, que j'espère bien visiter.

On me montre, le long d'un grand mur qui soutient le terre-plein du parvis, les juifs qui prient. Car c'est aujourd'hui vendredi, et, à cette heure, le sabbat est commencé. C'est un touchant spectacle que celui de ces pauvres gens qui se lamentent sur les ruines du temple de Salomon et en baisent les dernières pierres. J'étudie longtemps leurs attitudes de prière et de douleur, car je pense en faire quelque chose. Ce grand mur vide, contre lequel se désolent et prient ces malheureux juifs a, en ce moment, une solennité surprenante. — Visité l'hôpital fondé par M. de Rothschild. Chaque lit porte le nom d'un des membres de cette famille; voici l'école juive de création récente. Tout cela est fort bien tenu. — La synagogue. — Le quartier juif est ce qu'il est partout, déguenillé et fort sale. Les femmes qui apparaissent aux fenêtres sont très-bien attifées; c'est demain *sabbato*.

12. — Levé tard. Je dors bien à Jérusalem. Dans l'après-midi, je sors avec M. le consul par la porte de Sion et nous allons au tombeau de David, où l'on a élevé une mosquée. Le cheik, personnage très-âgé et fort révéré des musulmans, nous reçoit entouré de toute sa famille. Quant au tombeau de David, on ne le voit point. Il est dans un souterrain dont personne n'ose franchir le seuil. On en a fait un simulacre à l'étage supérieur, et c'est tout ce que les yeux humains peuvent voir des restes du prophète redouté; car une tradition menaçante dit que celui qui aurait l'audace de regarder le tombeau même serait frappé de mort à l'instant. Il faut donc se contenter de la copie, qui n'a rien d'autrement curieux. A côté de ce monument se trouve la maison de Caïphe, le grand sacrificateur. C'est un couvent arménien; on y montre la place où saint Pierre a renié son maître, et dans la chapelle, la pierre qui recouvrait, dit-on, le tombeau de Jésus-Christ. Nous descendons le long des murailles, qui sont toutes d'un grand caractère, et nous remarquons, principalement à l'est, les constructions basses, qui sont gigantesques et datent de Salomon. Elles ressemblent fort à celles de Balbeck, et il ne serait pas surprenant que les unes et les autres fussent de la même époque. Nous rentrons par la porte Saint-Étienne et nous visitons l'église de Sainte-Anne, construite par Baudoin Ier. C'est là qu'est née la sainte Vierge[1]. La piscine probatique est au pied du mur du temple.

13. — Dessiné dans la matinée et dans l'après-midi. — Visite au jardin des Oliviers, qu'on a entouré d'un mur. Je ne doute pas que les huit ou dix arbres qui forment ce jardin n'aient vu l'agonie de Notre-Seigneur, tant ils paraissent vieux. — Place où Judas a livré son maître. — Rochers sur lesquels dormaient les disciples pendant la prière de Jésus-Christ. — Grotte de l'agonie et pierre où a coulé la sueur de sang. On marche ici à chaque pas sur le souvenir de quelque douleur. — Ainsi, à côté de mon hôtel, dans la voie Douloureuse, j'ai l'arc de l'Ecce Homo, la place où le Sauveur est tombé la première fois sous le poids de la croix, la maison de sainte Véronique; un peu plus loin, la colonne où fut affichée la sentence de mort. La tradition de tous ces événements est si vivante; on suit avec si peu d'incertitude la trace des pas du Christ dans son dernier chemin; le souvenir en est si présent, qu'on ne s'étonnerait pas trop si l'on venait à le rencontrer lui-même au détour d'une rue. On vit, pour ainsi dire, avec lui, et cette intimité, qui corrobore la foi et exclut le doute, amoindrit, il me semble, la solennité, ou, si l'on veut, l'idéal de cette grande figure. Il y a ici trop de l'homme dans l'Homme-Dieu. — Descendu aux tombeaux de la Vierge, de sainte Anne, de saint Joachim et de saint Joseph. Cette église, qui n'est qu'une crypte, est fort intéressante. Elle appartient aux Grecs.

Nous voici sur le mont de l'Ascension, où l'on montre dans une mosquée l'empreinte du pied du Sauveur lorsqu'il s'enleva vers le ciel. Je n'ai pu reconnaître sur cette trace la forme d'un pied. — Kiamil-pacha, gouverneur de la province, nous accompagnait dans cette visite;

1. Cet édifice, que Saladin avait converti en école, a été rendu au culte latin grâce au zèle intelligent de notre consul, M. de Barrère.

Habitants de Bethléem. — Dessin de Bida.

Juifs de Jerusalem. — Dessin de Bida

car, vu la chaleur, il campe sur cette montagne. C'est un très-agréable homme, malgré son air de finesse.

Descendu à mi-côte et visité les tombeaux des prophètes toujours creusés dans le roc. Je me figure là comment a pu se passer la résurrection de Lazare. Cela ne ressemble pas à toutes celles que j'ai vues, même à celle de Rembrandt, qui est si belle.

Passé par la vallée de Josaphat et sur le Cédron, torrent hydrophobe. Remonté en ville par la porte Saint-Étienne. — Aujourd'hui dimanche, j'ai assisté avec M. le consul à la messe de la paroisse Saint-Sauveur, desservie par les Franciscains. Visite à M. D..., médecin de Lyon, dont la femme et les filles se sont faites religieuses, et qui lui-même, avec son plus jeune fils, a pris l'habit de Saint-François.

14. — Dessiné cinq têtes de juifs. Dans l'après-midi, j'erre en dehors des murs. Je vais revoir la muraille de Salomon où pleurent les juifs. Ces pierres me parlent aussi.

15. — Un muezzin, mon voisin, séduit sans doute par la beauté de la nuit, se met à chanter avant l'aube sur son minaret et me réveille. Comme j'ai laissé ma fenêtre ouverte, sa voix, qui est fort belle, et la lune en son plein entrent dans ma chambre. Je ne m'en plains point et je rêve longtemps les yeux ouverts. Il y a, d'autre part, dans une maison voisine, une fête de mariage, et le bruit des daraboukas, entrecoupé d'un filet de voix de femme, se mêle à la prière du derviche. Cela fait un concert qui berce mes rêves. Il me semble que la voix du minaret et la musique de la fête alternent et se répondent. Je ne sais combien de temps cela dure, mais au point du jour je me réveille tout à fait; je me lève et je secoue Constantin, qui dort les poings fermés. — Je l'envoie querir des chevaux pour aller à Bethléem. A cinq heures, je prends en passant le chancelier du consulat, qui a aussi quelque affaire là. La matinée est fraîche et délicieuse. En route, nous nous arrêtons à l'église d'Élie, au tombeau de Rachel, qui a sans doute trouvé dans la mort la consolation qu'elle refusait en cette vie. *Et noluit consolari.* C'est une petite construction au milieu des oliviers. — Nous chevauchons à droite et nous allons au village de Bedjallah, où le patriarche latin fait construire une église et un séminaire. La justice et son humilité eussent dû l'empêcher de faire graver sur le fronton du temple ses armes particulières, car l'argent qui sert à l'érection de ce monument vient de France.

Arrivés à Bethléem de bonne heure et de belle humeur. Descendus au couvent latin, où le curé Emmanuel nous reçoit très-cordialement. En attendant le déjeuner, il nous propose d'aller faire un tour. Il enfourche très-allègrement un cheval, malgré son froc, et nous voilà partis. En regardant ce grand et beau moine si ferme sur ses étriers, avec sa robe relevée, son grand chapeau blanc et son allure d'athlète, je conçois quelques doutes sur sa vocation, et (me pardonne Sa Révérence), je pense qu'un régiment de carabiniers ferait mieux son affaire que les ouailles du Seigneur. — Nous allons d'abord à la chapelle du Saint-Lait, où la sainte Vierge allaita l'enfant Jésus. C'est une grotte toute blanche. Une goutte de lait est-elle tombée des lèvres de l'enfant et a-t-elle blanchi ces rochers? On ne peut s'empêcher de penser à la voie lactée des païens! — Nous descendons dans le champ de Booz, qui est un peu moins aride que le reste de cette campagne, et nous allons à la Grotte (toujours une grotte) des Pasteurs. C'est là que fut chanté par les anges le *Gloria in excelsis.* Je regarde attentivement le paysage, car j'ai l'intention de traduire à ma façon cette admirable idylle de Ruth et de Booz. — Diner fort confortable, grâce à la présence du chancelier et des membres musulmans du Méjlis qui viennent expertiser une citerne, pour savoir si cet immeuble appartient aux Franciscains ou aux Arméniens, leurs voisins. La grande affaire d'un consul à Jérusalem, est de mettre le holà entre les diverses communions. Avec les Turcs, tout le monde est d'accord. L'on n'entend parler que de ces disputes affligeantes, et l'animosité est si grande entre les chrétiens grecs, latins et arméniens, que chacun d'eux renoncerait volontiers à ce qu'il a, mais à condition qu'aucun de ses frères ne pût en jouir. On possède ici contre le prochain, plus que pour soi.

Visite à la grotte de la naissance de Notre-Seigneur. — La crèche. — Ce sanctuaire est un des plus intéressants de la Terre-Sainte. — A côté, divers autels, et, entre autres, celui de Saint-Jérôme. — L'Oratoire où rugissait ce lion de la foi. — A 4 heures, je monte à cheval pour aller visiter les vasques de Salomon. La route est encore d'une aridité plus grande que dans le reste de la campagne. J'y remarque un oiseau triste et sauvage qui n'est autre que le *passer solitarius*, et qui parcourt des distances énormes. Je passe dans une vallée qui me paraît charmante, car là, au moins, il y a de la verdure. Il est vrai qu'il y a aussi de l'eau. C'est l'*Hortus conclusus* du Cantique des cantiques que les Arabes nomment *Ortas* par corruption. Ce nid de fraîcheur et d'ombrage, au milieu de la désolation inouïe des montagnes qui l'entourent, est délicieux, et je conçois que Salomon en ait fait la retraite de sa bien-aimée.

Monté aux vasques, qui sont trois immenses réservoirs superposés. Ces ouvrages ont un grand air. Ils reçoivent l'eau qui coule des montagnes, quand il pleut, et la déversent dans ce frais réduit de l'Hortus.

Revenu par un autre chemin, celui d'Hébron. Partout la même aridité. Cette vue donne soif.

16. — Dessiné cinq têtes de femmes que le curé Emmanuel a l'obligeance de faire poser devant moi. Il faut toute l'influence que ce robuste moine exerce dans sa paroisse pour que ces dames se hasardent à livrer leurs visages à mon regard. Car chrétiennes et musulmanes ont le même préjugé du voile, sans compter les autres.

A 3 heures, je quitte Bethléem, qui est une des stations les plus touchantes du pèlerinage de Terre-Sainte. Le village d'ailleurs est très-agréable et fait songer à la vie patriarcale. Des bergers et même des bergères, des troupeaux, de vrais paysans de la campagne avec leurs longues chemises blanches et leurs ceintures de cuir, leurs grands bâtons et l'air majestueux des races vivant au soleil d'Orient, des femmes vêtues comme devait l'être la

Vierge, c'est-à-dire avec la robe bleue et le grand voile blanc, traînant ou portant des enfants nus, tout ce petit peuple a une physionomie des plus caractérisées, et m'a profondément intéressé.

Revenu à Jérusalem, en passant par la Géhenne, la Fontaine de Siloé, la vallée de Josaphat, le tombeau d'Absalon, et rentré par la porte Saint-Étienne. — Tout cela est resserré dans de très-petits espaces, mais ne perd rien du caractère qu'on peut s'en figurer. La grandeur n'est pas dans le démesuré, et les plus beaux monuments que j'ai visités en Grèce ou ailleurs sont tous petits. Ils sont plus près de l'homme. Ce sont les Romains et les barbares qui ont inventé les dimensions colossales.

17. — Travaillé le matin. Dans l'après-midi, je retourne au Saint-Sépulcre. Le soir, je vais dîner avec M. le consul au campement du pacha sur le mont de l'Ascension. Le repas est servi sur un tapis et sous un groupe d'oliviers. La soirée est superbe et le dîner très-cordial. Nous restons tard à regarder Jérusalem, au clair d'une lune éclatante. Ce spectacle est plein de solennité. Comme c'est demain vendredi, les derviches chantent dans la mosquée d'Omar et leurs clameurs, qui de près nous eussent assourdis, animent à cette distance ces vieilles murailles et ont un charme particulier. Ils vont chanter ainsi toute la nuit.

18. — Dessiné. Dans la soirée, je vais revoir mes pauvres juifs au pied de leur mur. Dîné chez M. le consul général d'Autriche.

19. — M. le consul de France vient me réveiller et m'annoncer que le pacha a donné ses ordres pour ma visite à la mosquée d'Omar. Nous nous rendons au sérail, séjour du gouverneur, où nous attend le cheik de la mosquée. Après avoir mis des babouches neuves, suivi et escorté d'un grand nombre de cawas, de mon drogman et de celui du consulat, j'entre enfin dans la redoutable enceinte. Le temple est merveilleux, tant par la richesse des matériaux, que par l'élégance et la variété de l'ornementation. Jamais je ne vis un lieu plus propre à la prière sans en excepter Sainte-Sophie et Saint-Marc. Le jour qui tombe des vitraux est mystérieux, et l'œil, ébloui tout à l'heure du soleil tombant sur les dalles blanches du parvis, a de la peine à supporter cette obscurité religieuse. L'édifice est du plus pur byzantin, c'est-à-dire ce qu'il y a de mieux approprié à un lieu de prière. Le gothique est plus élégant peut-être; mais, à coup sûr, moins imposant. Le cheik me montre le fameux *rocher suspendu*, qui est, dit-on, l'autel des holocaustes, et qui repose fort solidement sur une construction souterraine que je visite. J'ai réveillé, en descendant dans ce caveau, deux Indiens fanatiques qui me font des yeux blancs et qui semblent stupéfaits de voir là un chrétien. — Visite à la mosquée d'El Aqsa. Souterrains situés sous le temple de Salomon. J'y dessine deux colonnes, l'une remonte certainement à ce roi magnifique. C'est peut-être la seule ornementation qui reste de l'époque hébraïque (voy. p. 405 et 406). Ces constructions sont gigantesques. — Entré dans la mosquée même, dont la voûte est splendide. — Lieu où Omar fit sa première prière, lorsqu'il se fut emparé de Jérusalem, n'ayant pas voulu la faire au Saint-Sépulcre qui fut devenu, par cela seul, une mosquée. Ce conquérant *barbare* avait pour la religion des vaincus une déférence que n'eurent pas toujours des conquérants plus civilisés. Ce temple, auparavant l'église de la Présentation, n'a pas perdu, je pense, pour passer dans les mains des infidèles, car il est plein de détails charmants. — La porte dorée, par où Jésus-Christ entra à Jérusalem; les constructions premières datent de Salomon, l'ornementation des colonnes et des pilastres est du temps d'Hérode. C'est de l'acanthe aiguë. Ce portique est très-majestueux. — Rentré au sérail. Remercié avec effusion le pacha. La permission de visiter la mosquée d'Omar ne s'accorde que bien rarement, et je ne dois cette faveur qu'aux excellentes relations de notre consul avec le gouverneur. Pendant toute la visite, ces deux personnages regardaient par une fenêtre du sérail donnant sur le parvis; car on n'est pas sans crainte en voyant un chrétien s'engager dans des lieux si redoutables. Grâce à Dieu, tout s'est bien passé. — Vers le soir, je sors seul par la porte de Jaffa, et je vais faire mon kieff, c'est-à-dire prendre du café et fumer un narghilé, dans un kiosque hors des murs. Cette heure est délicieuse. Je rentre en ville par la porte de Damas.

20. — Je travaille encore. Puis j'erre par la ville qui, malgré sa tristesse, a un grand attrait pour moi; je rencontre parfois, au milieu de ce pauvre peuple, des têtes d'une beauté incomparable, je parle des têtes d'hommes, car les femmes sont toutes voilées, quelle que soit leur religion. Ce genre de beauté m'arrête court au milieu de la rue, frappé d'admiration et presque de respect. Tant de splendeur à côté de tant d'objets de dégoûts ! Tant de grandeur sous tant de misère !

21. — Visite au couvent arménien dont l'église est très-riche en ornementations d'un style étrange. C'est là qu'a eu lieu la décollation de saint Jean-Baptiste. — Je vais faire mes adieux à M. le consul et à son chancelier, car je quitte aujourd'hui même Jérusalem. — Voilà donc mon pèlerinage terminé. Je ne sais encore qu'en dire. La curiosité satisfaite est tout ce qui domine en ce moment. Je me suis plu à Jérusalem.

IDA.

## II

# EXCURSION EN TERRE SAINTE.

1859. — INÉDIT.

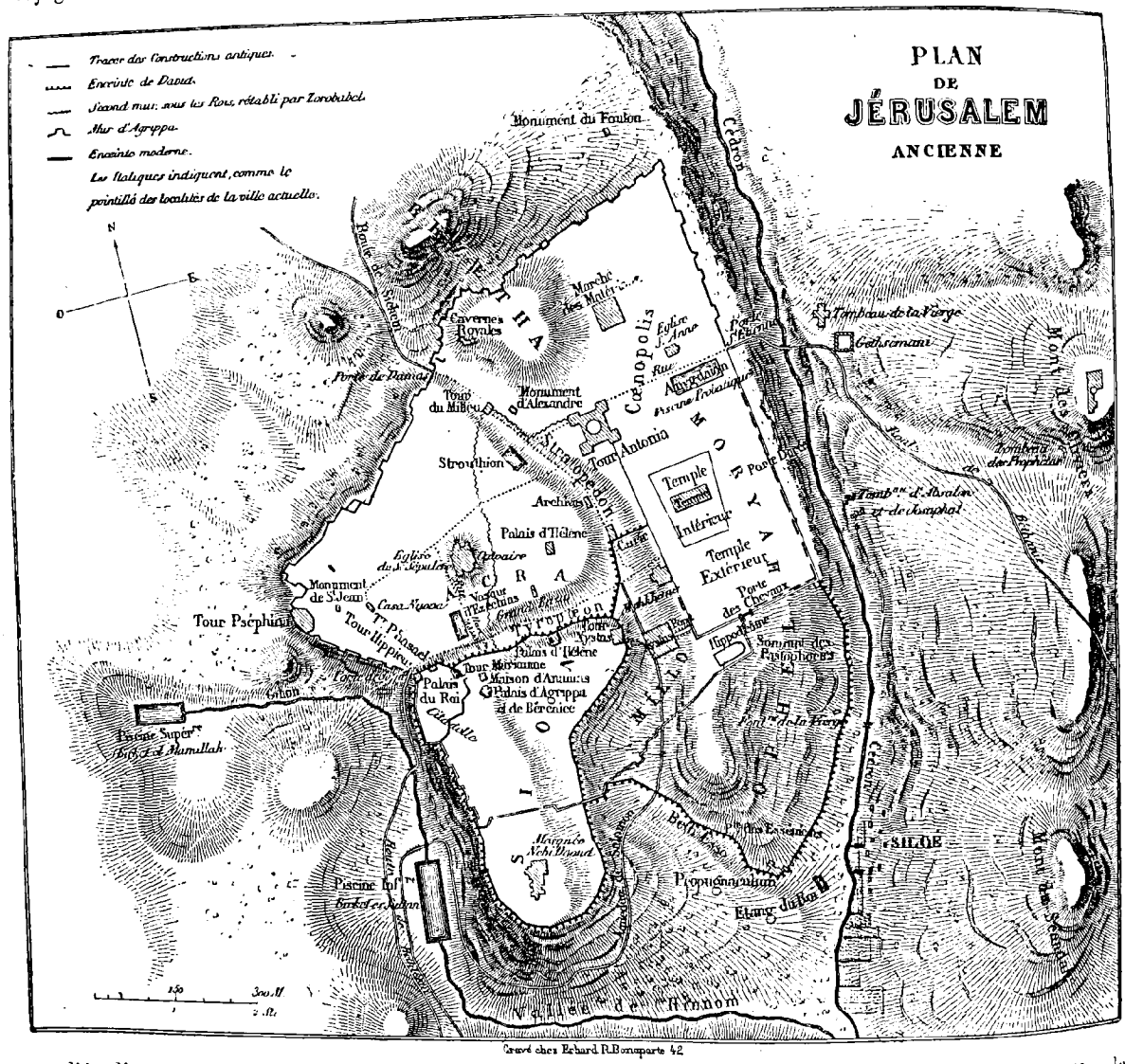
### I

« Ad claras Asiæ volemus Urbes
« Jam mens prætrepidans avet vagari.
CATULLE.

Départ.

Le trop rapide séjour que font ordinairement les voyageurs en Terre-Sainte ne suffit pas pour autoriser à porter une juste appréciation sur l'histoire, les mœurs, la topographie de ces contrées célèbres.

A mon retour d'un premier voyage, entrepris selon le programme traditionnel, lorsque je voulus coordonner mes notes, j'y remarquai de nombreuses lacunes; aussi, libre de mon temps, je résolus de partir de nouveau pour la Palestine, de m'y fixer quelques années,

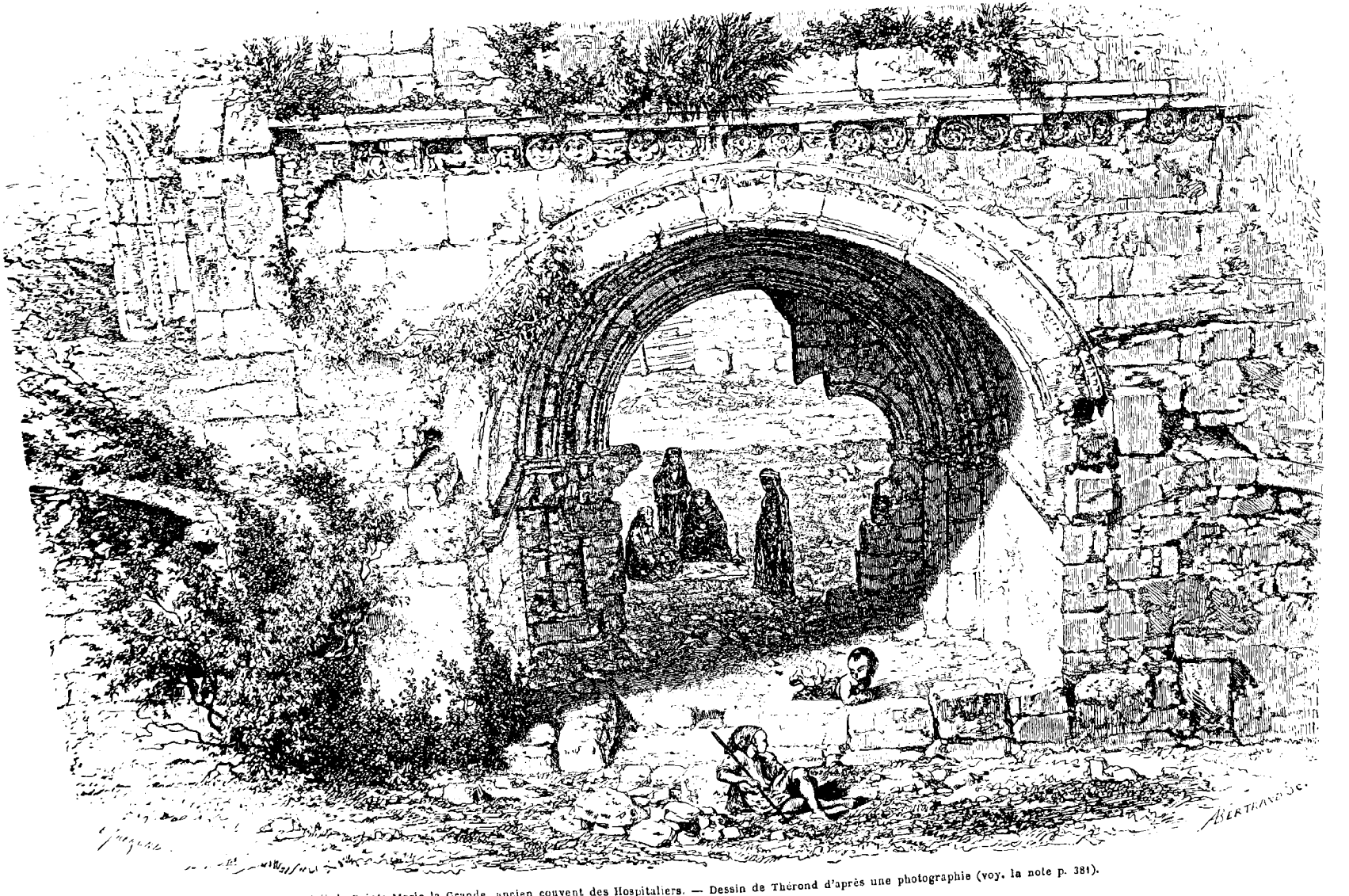



Gravé chez Erhard R.Bonaparte 42

et d'étudier pratiquement les mœurs, les traditions, les usages de ces peuples qui, jusqu'à présent étrangers au mouvement de la civilisation, ont conservé presque sans altération leur empreinte biblique.

C'est ainsi que, le 2 février 185..., je m'embarquai à Marseille sur le vapeur des Messageries Impériales *le Louqsor*. Poursuivi par mon idée fixe d'étudier la Palestine, je jetai à peine un coup d'œil sur Malte et sur Alexandrie; c'est seulement en quittant cette dernière ville que je commençai à me croire réellement parti pour l'Orient.

Le pont a changé d'aspect, nous avons embarqué des



Portail de Sainte-Marie la Grande, ancien couvent des Hospitaliers. — Dessin de Thérond d'après une photographie (voy. la note p. 381).

gens de toute nation, de toute langue, de tout costume; et de la plupart des groupes qui se forment peu à peu et en tâtonnant, s'échappent le gargarisme rauque de l'Arabe, l'iotacisme efféminé des Grecs, le sifflement des juifs du Moghreb, l'éternument de l'Arménien, le bredouillement harmonieux du Turc. Avec le français, l'anglais, l'italien et un peu d'arabe, je me flattais d'être suffisamment polyglotte : j'oubliais que chaque révolution de la roue me rapprochait de la tour de Babel.

Vingt quatre heures passées à terre suffisent pour faire perdre l'*estomac marin;* quand on se rembarque, les premières heures de navigation sont peu agréables; la tête souffre du mouvement écœurant du navire, et l'esprit a le mal de mer; on n'est bien, ou du moins supportablement, qu'au grand air et dans la position horizontale. Que faire en un vapeur à moins que l'on n'y songe? et je me mis à songer, à évoquer pour la centième fois dans ma pensée l'histoire du pays célèbre que je devais toucher le lendemain.

Je me représentai tout d'abord les marchands d'Égypte, la race de Chanaan (j'avais lu quelque part que Chanaan veut dire négociant), allant coloniser la terre syrienne où n'erraient que de faibles tribus sémitiques, des nomades suivis d'immenses troupeaux. Je les installai sur la côte et dans tous les cantons favorables à l'agriculture. Je vis se développer, par la captivité ou l'extermination des indigènes, les républiques dont les noms m'avaient frappé au milieu de mes longues lectures : les Aradiens ou émigrés, les Sidoniens ou pêcheurs, les Hémathéens ou potiers, proches voisins des Gérésséens qui façonnent l'argile, les cavaliers Phérésséens, les guerriers Héthéens, les Cinéens armés de lances, les Jébuséens, le peuple des parcs à moutons. Toutes ces *nations*, que le lointain nous habitue à considérer comme puissantes et dont les noms ont plus de lettres peut-être qu'elles-mêmes n'avaient de villages, opérèrent dans ma tête alourdie par le tangage un défilé fantastique et interminable; j'essayai d'en faire le dénombrement, mais la ressemblance de toutes ces finales confondit ma mémoire, et les premiers conquérants de la Palestine furent, dans ma cervelle, comme ces dix ou douze soldats des jouets d'enfants qui, tournant autour d'un cylindre, forment une armée à défier l'énumération.

Puis, je me figurai Abraham roi, c'est-à-dire cheik d'une petite tribu de la race de Sem, le père des nomades, venant faire paître ses troupeaux au milieu des Chamites sédentaires qui occupaient le pays et relevaient de l'empire égyptien. Comme les Bédouins d'aujourd'hui, les Hébreux, tantôt par amour du pillage, tantôt pour venger quelque injure, guerroyaient sans cesse contre les villages voisins de leurs campements et inquiétaient les populations agricoles. A la suite d'un engagement plus grave (peut-être celui dans lequel fut exterminé Hémor, père de Sichem et ses Hévéens), le gouvernement d'Égypte se sera ému du ravage de ses colonies, et aura poussé les incorrigibles pillards dans la terre de Gessen pour les fixer à la glèbe. Ainsi s'expliquerait la captivité d'Égypte qui a laissé dans les souvenirs hébraïques une trace si profonde. C'est à peu près ce que nous entendons en Algérie par le *cantonnement* des Arabes. Plus tard Moïse, pendant son exil volontaire chez les pasteurs madianites, sentant se réveiller en lui les instincts de sa race, et, profitant de la science à laquelle les prêtres égyptiens l'avaient initié, aura voulu ressusciter la nationalité de sa tribu, en lui donnant pour base une religion exclusive, source d'institutions sociales qui l'empêcheraient à jamais de se fondre avec aucun autre peuple. Retrempés par un séjour de quarante ans dans le désert, les Hébreux alors revinrent occuper le pays d'où ils avaient été chassés, et y commencèrent par représailles une guerre d'extermination. Ils s'y fixèrent peu à peu; mais, pour ne pas oublier dans l'aisance et dans la tranquillité de leur condition nouvelle les traditions de la vie errante, ils mirent ces traditions sous la garde des idées religieuses et assignèrent une tente, un tabernacle pour demeure à leur Dieu. Les juges sont encore des cheiks bédouins; ce n'est qu'à David que commence l'existence du peuple hébreu comme nation habitant la Palestine. Dès lors, son histoire s'identifie tellement avec l'histoire de Jérusalem, que celle-ci la résume pour ainsi dire.

J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, principalement dans des pays où les voitures, tout aussi bien que les chemins de fer, sont choses inconnues, et j'ai remarqué que le meilleur moyen de raccourcir les distances était de donner à son esprit un aliment nécessaire qui le tint toujours en éveil et l'empêchât de calculer sans cesse ce qui reste à parcourir pour atteindre le but projeté. C'est ainsi qu'en résumant les premières époques de la Palestine, j'arrivai à Jaffa sans avoir trouvé le temps trop long.

## II

> Le voyageur qui visite un pays doit le prendre avec ses traditions, et c'est l'Évangile à la main que les chrétiens doivent parcourir la Terre-Sainte.
>
> CHATEAUBRIAND.

### Jaffa. — Plaine de Saaron. — Ramlé. — De Ramlé à Jérusalem.

Jaffa, l'ancienne Joppé, est une vilaine petite ville qui donne aux voyageurs novices une triste idée des cités orientales; ses rues montantes et tortueuses sont remplies d'immondices; son port, assez commerçant, est fort dangereux l'hiver pour les nombreux navires qui viennent y charger du grain. Mais que nous évoquions le passé, et notre intérêt sera éveillé. Il est fort difficile de préciser l'époque de la fondation de Jaffa; si l'on s'en rapporte à Pline, ce serait la plus ancienne ville du monde, *antiquior terrarum inundatione :* mais voici qui est plus certain, car la Bible nous l'apprend. Salomon, voulant construire le temple du Seigneur, s'adressa à Hiram, roi de Tyr, pour en obtenir des ouvriers et des matériaux; après être convenu des échanges, Hiram lui répondit : « Nous ferons couper, dans le Liban, tout le bois dont vous aurez besoin, et nous le mettrons sur des radeaux pour le conduire, par mer, à Joppé.... »

A l'époque des croisades, Jaffa joua encore un rôle, et

Gauthier de Brienne l'érigea en comtat. Je visitai avec soin une partie des murailles actuelles dont on attribue la construction aux Francs et même à saint Louis; je me fis également montrer l'hôpital où la peste frappa si cruellement les soldats de Bonaparte. C'est un vaste magasin sur le bord de la mer où sont entassées pêle-mêle des marchandises, mais n'ayant nullement le caractère moresque dont Gros a bien voulu le gratifier dans son célèbre tableau. A cette occasion, je déplorerai la fatale tendance qu'ont les peintres qui traitent un sujet biblique ou évangélique de donner toujours à leur paysage la couleur africaine et moresque, comme si l'artiste avait étudié les sites et les monuments de la Terre-Sainte à Constantinople ou au Maroc. Selon moi, M. Bida seul a complétement évité ces erreurs de palette, ces anachronismes de peinture; outre l'avantage résultant pour lui de son incomparable talent, il a vu et il a rendu ce qu'il a vu.

En Palestine, on reçoit l'hospitalité dans les couvents, auxquels il est d'usage, à cette occasion, d'offrir une aumône proportionnée à sa fortune. Cependant le pèlerin peut, pendant trois mois, visiter tous les lieux saints, résider dans les différents établissements des PP. Franciscains sans avoir à s'inquiéter autrement de lui-même, et sans qu'on lui réclame même l'obole du pauvre.

Après le déjeuner, j'envoyai chercher des chevaux; pendant qu'on les amenait, j'allai jeter un coup d'œil sur le petit établissement des sœurs de Saint-Joseph, situé à côté du couvent latin, où une centaine de petites filles reçoivent l'instruction gratuitement et apprennent à manier l'aiguille; puis je me mis en selle sans trop de regrets de quitter Jaffa.

Les jardins autour de la ville sont d'un aspect charmant; l'odeur qui s'exhalait de leurs bosquets d'orangers et de citronniers finirent par me jeter dans un vague extatique; je n'en fus tiré que par une apparition; celle d'un village bâti sur une petite éminence à gauche de la route. C'est Yazour; le petit monument, dont les neuf coupoles blanches se cachent au milieu d'un massif de sapins et de platanes, porte le nom de Aïn Dalab, fontaine des platanes. La tradition musulmane y place le tombeau du prophète Gad.

De tous côtés, la riche plaine de Saaron étale au soleil couchant ses épis dorés; je foule en ce moment l'ancienne terre des Philistins, ces ennemis acharnés du peuple hébreu. Encore à gauche, voici le village de Beit Dedjan, la maison de Dagon, puis à ma droite Sarfand où, selon le martyrologe romain, fut enterré le prophète Jonas. Il est juste de dire que l'on voit également à Mossoul le tombeau du *Voyant*.

Une demi-heure après, je me faisais arrêter devant la Tour des Quarante-Martyrs, ruines d'une église élevée par les Templiers en l'honneur de quarante soldats chrétiens martyrisés en Arménie, et bientôt j'entrais au couvent latin de Ramlé qui a été bâti, dit-on, sur l'emplacement de l'ancienne maison de Joseph d'Arimathie.

A ne considérer que l'espace couvert par ses maisons, Ramlé semble une ville considérable, et cependant ce n'est qu'un bourg de deux mille habitants environ.

Par faveur spéciale, et à titre d'ancienne connaissance, les pères de Terre-Sainte me donnèrent, pour passer la nuit, la chambre où logea Bonaparte, lors de son expédition de Syrie. Je me fis réveiller de bonne heure afin d'avoir le temps de gagner la montagne avant la trop grande ardeur du soleil.

Au sortir de Ramlé, la plaine continue encore pendant trois heures en s'ondulant cependant un peu. Quelques villages s'y élèvent de temps en temps : Berrié (le désert), Kébab, Emmoas, l'ancienne Nicopolis, Latroun, patrie du bon larron Dimas. Ici je me détournai un instant de la route pour aller examiner les traces d'un vieux château fort élevé par les croisés. L'endroit était bien choisi; ils dominaient ainsi l'entrée de la montagne et de la plaine.

A partir de Latroun, la route devient mauvaise, plus d'une fois les cailloux roulants font trébucher les pieds de mon cheval; je me vois donc approcher avec satisfaction d'un magnifique bouquet de chênes verts où je fais halte pour déjeuner : ombre, fraîcheur, solitude, rien n'y manque, aussi j'y laissai passer les heures les plus chaudes de la journée.

Depuis l'entrée de la vallée, nous suivons l'itinéraire de l'arche qui, rendue par les Philistins, remonta à Keriat Yéharim pour être déposée dans la maison d'Abinadab. Ce Keriat Yéharim s'appelle aujourd'hui Elquarrié; il est la résidence du terrible Abou-Gosch, cheik turbulent qui, sous prétexte de garder la route, intercepte toute communication entre Jaffa et Jérusalem, lorsqu'il n'a pas obtenu du pacha les avantages qu'il réclame. A l'entrée de ce village, je visitai le vaisseau intact encore, mais fort dégradé, d'une belle église bâtie au temps des croisades, en l'honneur du prophète Jérémie. Une chose m'y frappa particulièrement : la porte, au lieu d'être à l'ouest, suivant l'usage, s'ouvre au nord.

Bientôt j'aperçus à ma droite un mamelon isolé; l'[illegible] était bâtie Modin, la patrie des Machabées; un peu plus loin, un autre mamelon surgit à l'orient; sur ses flancs s'appuient quelques tristes masures. Ce petit hameau s'appelle Kustoul. Nous sommes à soixante stades de la ville sainte, aussi s'accorde-t-on à dire qu'à cet endroit s'élevait autrefois la ville d'Emmaüs où Jésus, après sa résurrection, rompit le pain avec deux de ses disciples.

A partir de Kustoul, la route s'enfonce par une rapide descente dans une longue vallée courant de l'ouest à l'est; dans la partie la plus basse de cette vallée, elle longe un massif de ruines assez considérables, restes d'une église bâtie sur le lieu où David a tué Goliath. Nous approchons du but de notre voyage; encore une pénible ascension, et je découvre à l'horizon un pic isolé du nom de Nébi Samuel, puis une petite mosquée blanche sur le mont des Oliviers, enfin je franchis un dernier pli de terrain.... Jérusalem!

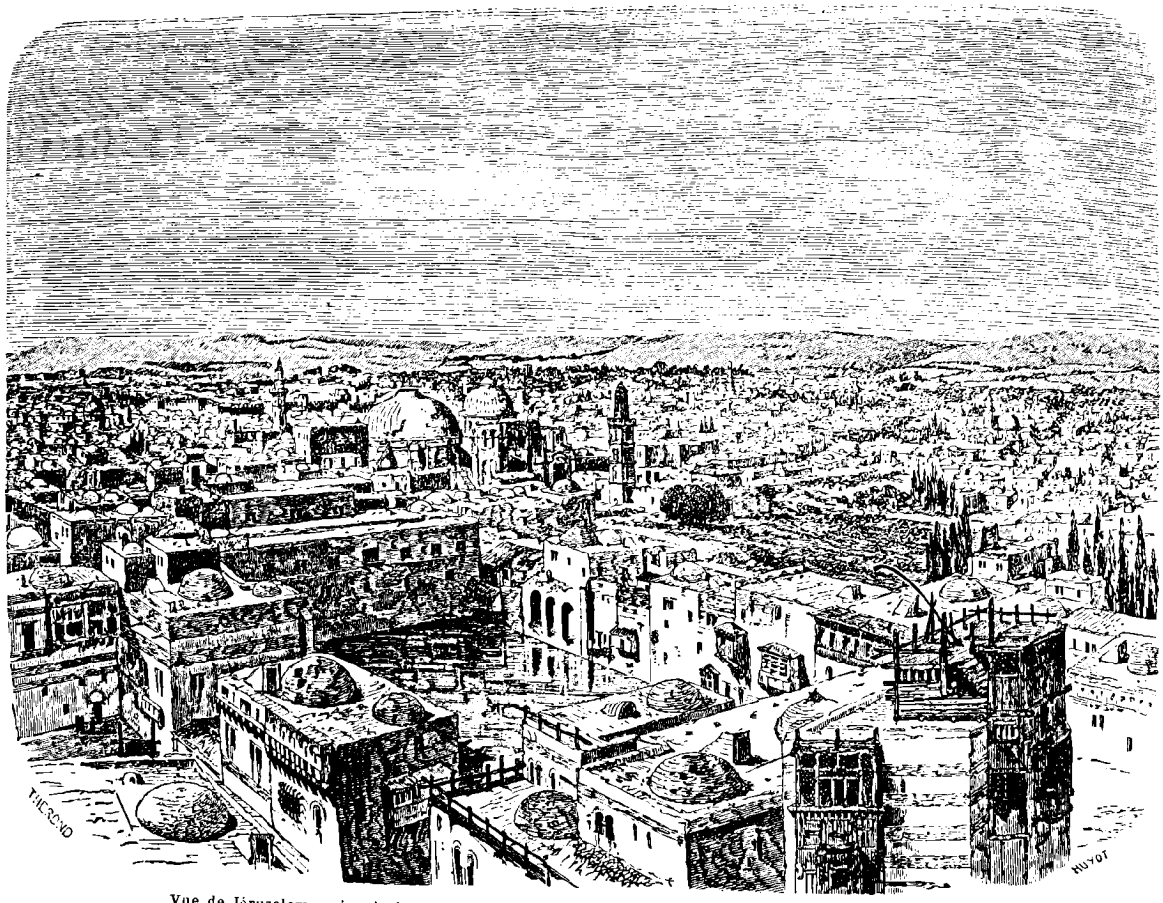
III

« Stantes erant pedes nostri in atriis « tuis, Jerusalem. »

*Psaume* CXXII.

Jérusalem. — Résumé de son histoire. — État actuel de la ville.

Quels ont été les fondateurs de Jérusalem? Voici une question souvent posée, et résolue incomplétement selon moi. Tacite désigne Moïse ; Strabon, les Solymes : deux opinions inadmissibles. L'historien Josèphe et les principales autorités de l'Église disent que le roi Melchisédech, voulant opposer une digue aux Jébuséens, bâtit sur le mont Moriah une ville qu'il appela Salem, et qu'au moment où les Hébreux prirent la forteresse de Jébus, on réunit les deux noms *Jébus Salem*, d'où est venu le nom Jérusalem. Deux arguments s'opposent, je crois, à cette version : d'abord la Genèse dit clairement plusieurs fois, que Salem était une ville faisant partie du territoire de Sichem (Naplouse aujourd'hui), peu distante de Soccoth et de Béthel, qui sont bien plus au nord ; en second lieu, il est contraire à tout principe étymologique de changer la labiale *b* en *r*, qui est une articulation d'une tout autre nature. J'imagine plutôt que les Jébuséens, peuple pasteur, ayant senti le besoin de mettre leurs troupeaux à l'abri, construisirent sur le mont Sion une citadelle autour de laquelle ils se groupèrent,



Vue de Jérusalem, prise de la piscine de Zacharie. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

et donnèrent à la forteresse et à la ville le nom de Jébus, qui signifie *parc à moutons*. David, après s'être emparé de cette forteresse, voulant compléter sa conquête en effaçant jusqu'au nom national de la ville conquise, l'aura appelée Yarouschalaïm, la *Possession de Paix*, en mémoire de la fondation définitive du royaume hébreu.

Quelle que soit son origine, Jérusalem ne prit une certaine importance que lorsque David eut chassé les Jébuséens du mont Sion et en eut fait sa résidence. Salomon, son fils et son successeur, y éleva des monuments d'une grandeur et d'une magnificence rares ; mais à la mort de ce roi, par suite de la division des tribus du peuple de Dieu, elle resta la capitale du seul royaume de Juda.

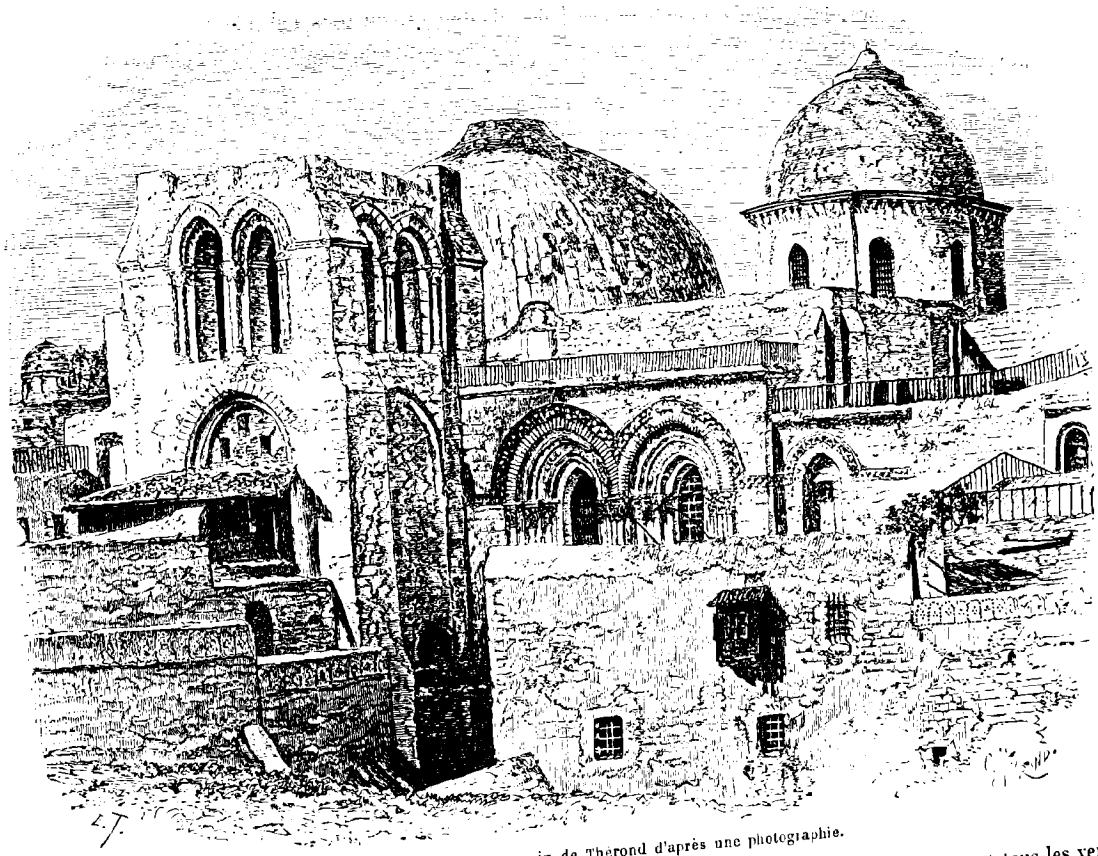
Pendant quatre siècles elle s'embellit encore et s'agrandit considérablement ; cependant le culte des faux dieux remplaçant la loi de Moïse, vrai cachet de la nationalité hébraïque, la chute ne pouvait être loin. En vain, sous Ézéchias, Jérusalem résista aux armes de Sennachérib, elle devait être détruite peu de temps après par Nabuchodonosor. Il s'en empara trois fois, et emmena en captivité une partie de ses habitants. Soixante-dix ans plus tard, Cyrus en permit le rétablissement, et le gouvernement théocratique remplaça le gouvernement monarchique ; mais la puissance menaçante des Perses ayant appelé en Orient Alexandre le Grand, celui-ci dirigea sa marche à travers la Syrie et la Palestine, et reçut la sou-

mission de la ville. A la mort d'Alexandre, Jérusalem passa successivement deux fois des Lagides aux Séleucides, à qui elle appartint en dernier lieu, jusqu'à ce que leurs persécutions firent naître l'admirable dévouement de la famille Machabée, personnification de l'esprit national. Cette lignée de héros réussit à délivrer le pays et le gouverna avec gloire. Une querelle entre Hyrcan II et Aristobule, qui se disputaient le trône, amena sous les murs de Jérusalem Pompée et l'armée romaine. A force d'intrigues, Hérode parvint à se faire autoriser par les vainqueurs à prendre le titre honorifique de roi.

C'est sous ce règne que se sont passés les événements qui rendent le nom de Jérusalem à jamais immortel, la vie et la mort du Christ, l'apparition d'une nouvelle religion destinée à transformer le monde romain en le moralisant.

Jérusalem fit ensuite partie, pour un temps, d'une des quatre tétrarchies qui remplacèrent après Hérode l'unité du gouvernement; mais les révoltes successives des Juifs amenèrent sa prise et sa destruction par Titus, à la suite d'un siége de sept mois, puis par Adrien, qui en chassa à jamais les Juifs, et lui donna le nom d'Œlia Capitolina qu'elle devait conserver jusqu'à Constantin, sous le règne duquel elle fut autorisée à reprendre son ancien nom.

On sait à travers quelles vicissitudes Jérusalem est tombée et définitivement restée au pouvoir des infidèles.



Le Saint-Sépulcre. — Dessin de Therond d'après une photographie.

Aujourd'hui la ville sainte est le chef-lieu du Liva et la résidence du pacha de Palestine; elle relève pour le civil de l'eyalet de Syrie, comme pour le militaire de l'ordou d'Arabistan. Sa population, si l'on accepte les recensements des anciens, atteignait des chiffres incroyables; on ne peut guère l'évaluer, de nos jours, à plus de 18 à 20 000 habitants répartis de la manière suivante :

8000 juifs, 5000 musulmans, 3000 Grecs non unis, 1500 Latins, 1000 Arméniens schismatiques, et 100 à 200 Syriens et Cophtes. Je ne mentionne pas les Maronites et les Grecs catholiques, qui forment à peine une dizaine de familles.

Chacune de ces sectes a son organisation religieuse : les juifs ont un kakham-bachi et pleurent tous les vendredis sur les anciens murs de l'ancien temple, attendant toujours la venue du Messie (voy. p. 385).

Les musulmans se pavanent dans leur mosquée d'Omar, dont ils sont si jaloux, qu'ils y laissent difficilement entrer un giaour.

Les Grecs ont pour Jérusalem un patriarche spécial qui réside à Constantinople, et sont administrés par l'archevêque de Pétra et par le procureur du patriarche. Ils se consolent, du reste, de la perte de l'empire byzantin en achetant presque tous les terrains de la Terre-Sainte; si cela continue, ils pourront la revendiquer un jour en qualité de propriétaires fonciers.

## IV

« Il gran sepolcro adora, e scioglie il voto. »
*Jérusalem délivrée.*

Mont Acrâ.

Jérusalem est bâtie sur quatre montagnes : Sion et Acrâ à l'ouest; au sud Moriah avec Ophel, qui en est pour ainsi dire la continuation, et Bézétha au nord.

Si j'avais à donner une description de Rome, la ville aux sept collines, je diviserais mes courses en sept chapitres, et de cette marche synthétique résulterait une exposition plus claire et plus précise. Je vais faire pour Jérusalem ce que j'aurais fait pour la métropole du monde catholique, et je commencerai par le mont Acrâ.

Je pars de Casa Nuova, la maison hospitalière des pères de Terre-Sainte; une rampe très-rapide me conduit dans la grande rue des Chrétiens. C'est un des quartiers les plus populeux et les plus commerçants; de chaque côté de la rue s'ouvrent de nombreuses boutiques où l'on vend pêle-mêle des chapelets, des armes, des comestibles, de la quincaillerie de toute sorte, en un mot, ce qui est nécessaire à la vie indigène et aux besoins des nombreux pèlerins.

Vers le milieu de cette rue, j'entre dans une de ces boutiques, véritable kaléïdoscope marchand; le propriétaire veut bien me permettre de monter sur son comptoir pour examiner la piscine d'Ézéchias. Ce vaste bassin, dont l'antiquité est incontestable, quoique je n'en fasse pas remonter la construction jusqu'au roi de Juda dont il porte le nom, s'alimente des eaux de pluie descendant des maisons voisines. Les piscines et les citernes sont une grande ressource dans une ville dépourvue d'eaux vives.

En quelques pas, j'arrive sur le parvis de l'église de la Résurrection, généralement appelée, par extension, église du Saint-Sépulcre.

Les voyageurs du moyen âge, et principalement Arculphe, nous ont laissé une description de ce saint édifice[1], dont la comparaison avec leurs textes est aujourd'hui impossible; il fut détruit par le calife Hakem et brûlé par les Persans. Ce que l'on en voit actuellement remonte à l'époque des croisades et présente un caractère byzantin ogival assez remarquable. De nombreux couvents sont venus se grouper tout alentour de cette église; ils lui ôteraient sa régularité si le désir de réunir dans son enceinte le plus de sanctuaires possibles n'en avait déjà fait sacrifier l'harmonie.

En entrant, j'aperçois tout d'abord, près de la porte, quatre musulmans accroupis sur une estrade recouverte d'un tapis; ce sont les gardiens des sanctuaires. Souvent les auteurs, poussés par leurs regrets de voir le saint tombeau entre les mains des infidèles, ont accusé la conduite de ces *mutewelli;* je dois à la justice d'affirmer que chaque fois que j'ai visité cette église j'ai toujours trouvé leur tenue fort convenable, et pendant toutes les fêtes de Pâques, auxquelles j'ai assisté, ils ont maintenu l'ordre avec un calme, une décence, qui auraient dû servir d'exemple à certains pèlerins.

Devant moi une grande pierre en marbre rosé couvre le sol; on l'appelle *pierre de l'onction;* là fut embaumé Notre-Seigneur. Je monte au Calvaire par un escalier de dix-huit degrés. Sur cette plate forme, de quinze mètres carrés, on a élevé deux riches autels. En suivant le couloir, à main droite, je trouve un escalier par lequel je descends dans l'église souterraine de l'*Invention de la Croix;* de magnifiques colonnes en supportent les voûtes. Derrière le chœur des Grecs sont de nombreuses chapelles commémoratives; voici l'endroit où les vêtements de Notre-Seigneur furent partagés au peuple, celui où se retira le soldat Longin après l'avoir frappé de sa lance. Je suis de nouveau sous l'abside centrale; au milieu se dresse le sanctuaire entre tous révéré, le Saint-Tombeau. L'édicule qui le recouvre se compose de deux chambres; la première où se tenait l'ange de la résurrection; la seconde où fut déposé le corps du Christ. Cette dernière pièce est entièrement couverte de marbre; une table de marbre s'étend également sur le sépulcre et sert d'autel aux nombreux religieux qui viennent y dire la sainte messe. J'aurais préféré la caverne dans sa sévère simplicité; la roche nue, le tombeau béant porteraient mille fois plus à la méditation que ces ornements mondains dont elle est ornée.

Ici est la chapelle rappelant l'apparition de Jésus à Marie Madeleine, après sa résurrection; là, les tombeaux de Nicodème et de Joseph d'Arimathie; plus au centre, l'*ombilic du monde.* D'après le sieur d'Aramont, voyageur du seizième siècle, « Jésus, ayant fait un petit pertuis de son doigt, aurait dit : Voyez-ci le milieu du monde, et de cela en lairray la dispute à messieurs les théologiens. »

Avant de quitter l'église, j'entre dans la chapelle qui est en face de la pierre de l'onction; elle renferme, assure-t-on, la tête d'Adam. Deux bancs de pierre placés de chaque côté de l'entrée remplacent les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, disparus pendant l'incendie de 1808.

En sortant définitivement de l'église de la Résurrection, je jetai encore un coup d'œil sur sa belle porte à feuillures, et sur les colonnes en vert antique qui la soutiennent, puis, je visitai le petit couvent cophte qui lui est contigu. Un moine au teint jaune et bistré, vêtu d'une simple robe de cotonnade bleue, vint m'ouvrir, et, sur ma demande, me conduisit à la citerne de Sainte-Hélène. Les eaux étaient hautes; j'eus le regret d'examiner de loin seulement les élégantes colonnettes qui en supportent la voûte.

Je m'en dédommageai en parcourant les ruines du couvent des Hospitaliers, situé dans la première ruelle à gauche. Le portail et une petite chapelle restent seuls debout, mais ils méritent l'attention que je leur prêtai. Les Grecs schismatiques se sont déjà rendus adjudicataires des anciens jardins du couvent; à force de temps, de patience et d'argent, ils espèrent, toujours en leur même qualité d'accaparreurs, obtenir encore du gouver-

1. Voy. la relation d'*Arculfe* dans le tome II des *Voyageurs anciens et modernes.*

nement la cession de ces ruines, qui ont une grande importance, vu leur proximité du Saint-Sépulcre.

Je continue à descendre la pente du mont Acrâ, je traverse de longs bazars voûtés, où quelques chaudronniers et quelques tanneurs se livrent seuls à l'exercice de leurs professions. Une colonne en calcaire gris s'appuie à ma gauche sur le mur du consulat de France; c'est le dernier débris de la porte judiciaire où fut affichée la condamnation à mort de Jésus de Nazareth; un peu plus haut, une autre colonne marque l'endroit où se tenaient les femmes de Jérusalem lorsque le Christ leur dit : Filles de Sion, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes.

J'entre maintenant dans l'ancien tracé de la voie Douloureuse; la configuration du terrain ne peut laisser aucun doute à cet égard. Quant à dire que l'on ne peut contester l'emplacement des stations, je n'oserais l'affirmer. Les évangélistes se sont abstenus de s'étendre en détail sur les dernières heures de la vie du Christ; les documents authentiques manquent presque complétement; ce que l'on peut en savoir, tout de tradition, a sans doute été recueilli par les premiers pèlerins; mais, avec le temps, les agrandissements de la ville effacèrent ces traces du souvenir, et aujourd'hui l'on en est réduit aux suppositions.

Avant de donner le signal de la retraite, il me restait à voir les ruines appelées hôpital de Sainte-Hélène, par les chrétiens, Tekkié de Kasseki Sultane par les musulmans. Je me figurais un bâtiment de la belle époque byzantine; quel fut mon étonnement lorsque je me trouvai devant une construction moresque. Je ne suis nullement systématique en fait d'architecture, aussi, le premier mouvement de surprise passé, je rendis justice à l'élégance de ces trois immenses portes, à l'heureux agencement de leurs cintres trifoliés, et à la richesse de leurs stalactites. Cet hôpital, actuellement en ruines, est l'œuvre de la sultane Roxelane, qui aura peut-être choisi avec intention, pour sa fondation pieuse, un endroit déjà consacré dans la mémoire du peuple par une antique reconnaissance.

## V

« Jerusalem.... leva in circuitu oculos
« tuos, et vide; omnes isti congregati sunt,
« venerunt tibi : filii tui de longe venient....
« laudem Domino annuntiantes. »
ISAIE, LX, 4 et 6.

### Mont Sion.

Le mont Sion fut le berceau de la nationalité juive, mais on n'y retrouve plus trace des constructions davidiennes. Le château fort, situé près de la porte de Jaffa, est improprement appelé *tour de David*; les gros blocs de maçonnerie qui lui servent de soubassement ont appartenu à la tour Mariame.

De l'autre côté de la place, une belle église d'un style simple et sévère attire mon attention; elle est de date récente, et fut construite par les protestants qui travaillent, mais en vain, à convertir la nation juive; non qu'ils n'obtiennent pas de temps en temps un résultat apparent; beaucoup de juifs au contraire s'adressent à eux, écoutent patiemment leurs leçons, reçoivent le prix attaché à leur conversion; mais une fois l'argent dépensé, ils retournent à la loi de Moïse, plus fervents que jamais, quittes à se convertir de nouveau à l'Évangile, et au même prix. J'ai connu à Jérusalem un juif qui avait changé sept fois de religion.

Dans une ruelle voisine, je remarque un reste de vieux mur; il a dû appartenir à la prison où fut enfermé saint Pierre; en effet, voilà bien la rue unique que suivit l'apôtre, guidé par l'ange, pour arriver chez Marie, mère de Jean, surnommé Marc. Ce petit couvent syrien à ma droite est bâti sur l'emplacement de la maison de la sainte femme.

Un des plus beaux établissements de Jérusalem est le patriarcat arménien; les abords comme l'intérieur en sont d'une propreté, hélas! trop rare. Le patriarche me reçut avec une aménité parfaite, me questionnant longuement sur les nouvelles européennes; il affecta une grande sympathie pour la France, mais il me fut facile de comprendre que ses regards étaient tournés vers la Russie. Après les scherbets, le café et la pipe d'usage, il me donna un *chammas* pour me faire visiter le couvent et l'église de Saint-Jacques. C'est ici où, d'après la tradition, saint Jacques le Majeur eut la tête coupée. On a déployé à l'intérieur de cette église tout le luxe oriental; les portes sont recouvertes de nacre et d'ivoire, et des ornements de cuivre ciselé leur donnent un éclat et un cachet particuliers. L'or et les pierres précieuses y sont prodigués; une vierge entre autres porte sur sa tête une couronne de diamants et de saphirs énormes et de la plus belle eau. Je restai longtemps à examiner toutes ces merveilles; j'en ressentais encore l'éblouissement lorsque je me trouvai devant les murailles de Jérusalem.

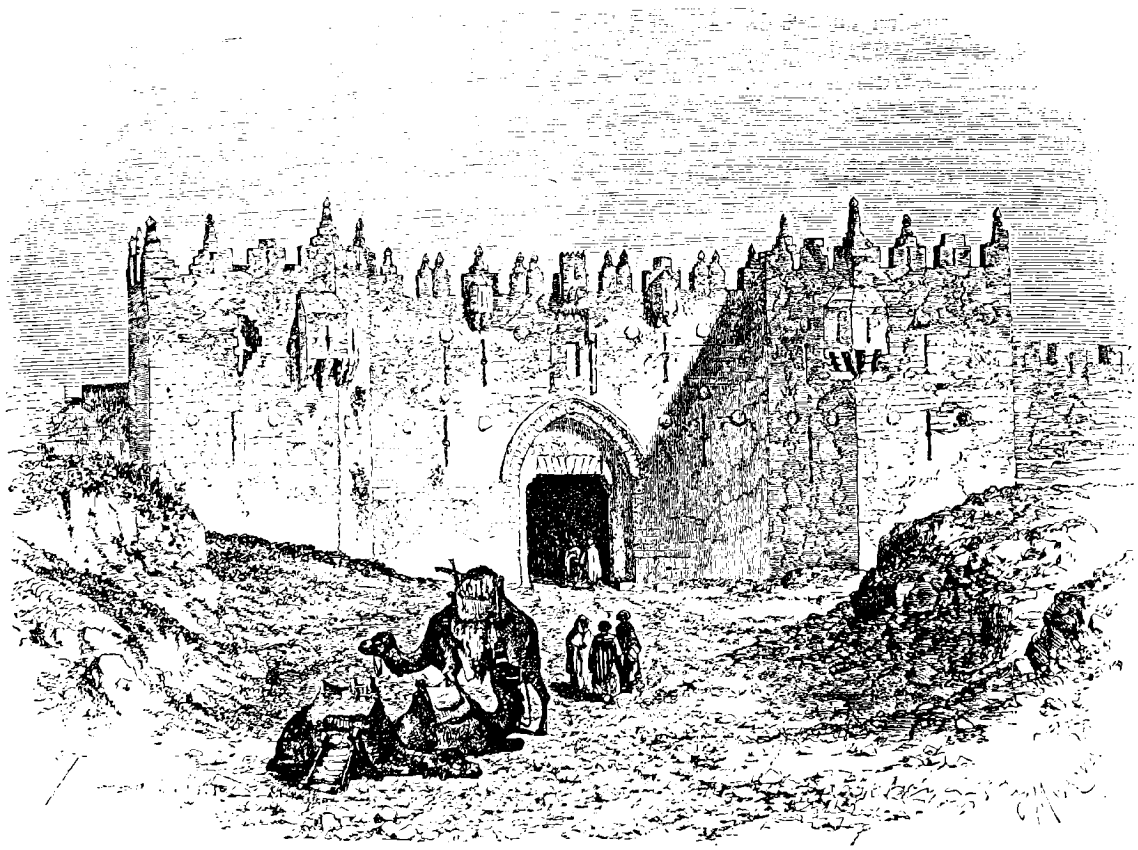
Sous les rois de Juda, le mont Sion tout entier était renfermé dans l'enceinte de la ville; la partie sud de la montagne en a été exclue, par une erreur difficile à expliquer, seulement à l'époque du sultan Sélim, qui a fait reconstruire les murailles. Je franchis donc la porte de Sion (Nebi Daoud); le petit couvent à ma droite remplace le palais du grand prêtre Caïphe. Devant moi s'élève, au milieu des pierres tumulaires, un vaste bâtiment carré appartenant à des derviches depuis le seizième siècle; il renferme, dit-on, le tombeau de David, mais, comme il n'est visible qu'aux yeux de la foi, j'ai dû m'en rapporter à ce qui me fut dit. La tradition y place également la sainte Cène, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et la réunion des disciples pour rédiger la profession de foi de la doctrine nouvelle.

En rentrant en ville, je traverse des monceaux de décombres s'élevant, en quelques endroits, plus haut que les remparts. Ce quartier est encore plus abandonné, si c'est possible, que les autres; les cactus, les mauvaises herbes y ont élu domicile; de misérables cabanes se dressent au milieu des immondices et servent de refuge à toute une colonie de lépreux. Le spectacle de cette misère humaine est navrante, aussi je hâte le pas en descendant le flanc rapide du mont Sion qui regarde l'orient.

Comme j'essaye d'entrer dans la grande synagogue, un

vieillard que je crois reconnaître se présente à moi. Bien des fois j'ai vu son portrait dans les médaillons qui ornent les éditions stéréotypes : longue robe de chambre d'un noir assez douteux, barbe blanche qui descend jusqu'au milieu de la poitrine, bonnet noir entouré d'une auréole fauve. Est-ce Gutenberg, Faust ou Schœffer? C'est simplement le second rabbin des siknadjes ou askenazim. Il s'excuse de son mieux de ne pouvoir me laisser visiter le temple, actuellement en réparation. Au moment où je me retire survient un jeune homme pâle, maigre, aux tempes garnies de longues mèches de cheveux d'étoupe, au bonnet fourré non moins gras, mais infiniment plus pelé que celui du rabbin : c'est son fils. Celui-ci me propose de l'accompagner jusqu'à leur quartier. J'accepte l'offre, comptant mettre à profit sa société pour obtenir quelques renseignements sur la communauté israélite de Jérusalem.

Les juifs qui habitent la ville sainte sont satardim ou askenazim ; les premiers suivent le rite méridional ; les autres, originaires de la Russie, de la Pologne ou de la Gallicie, se subdivisent en haschidim (esséniens) et en pérouschim (pharisiens). Ils admettent tous le Talmud ; d'accord sur le dogme en général, ils ne se séparent guère que par le rituel. Leur administration temporelle



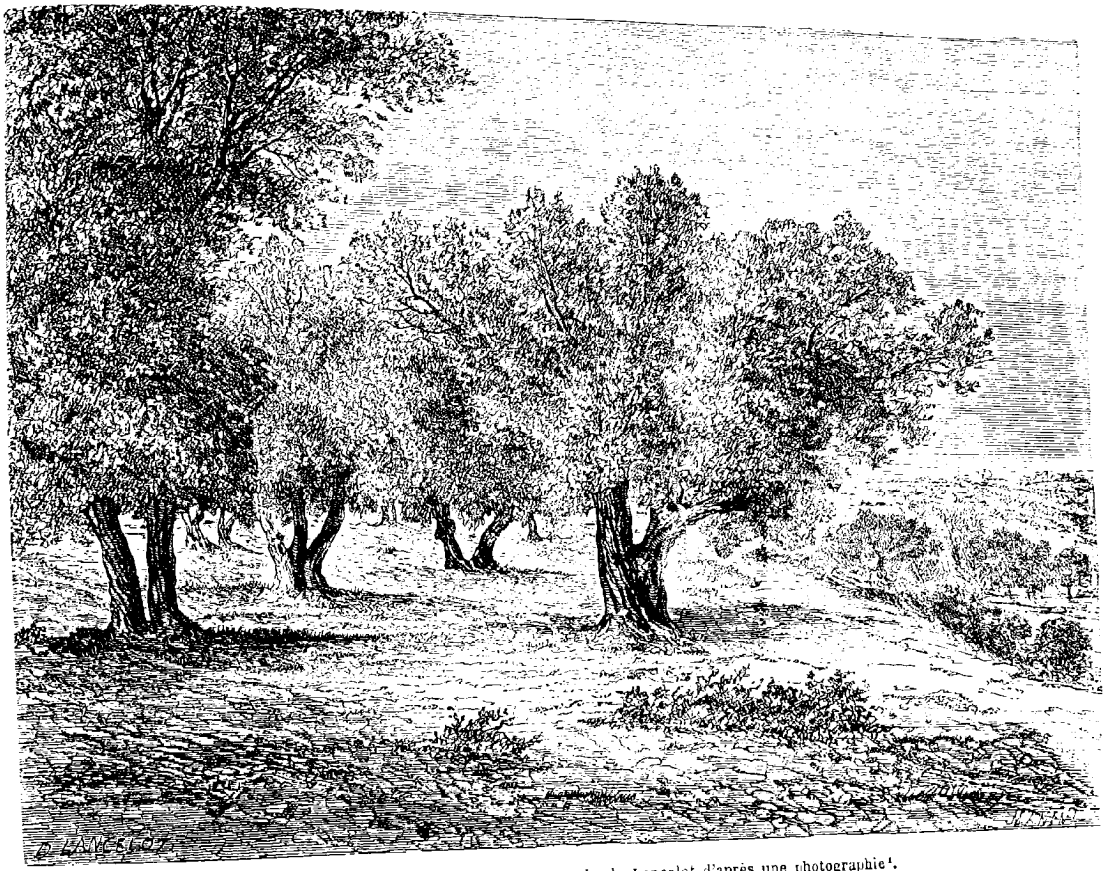
Porte de Damas, à Jérusalem. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

est complétement distincte, et les nombreuses aumônes qui leur arrivent d'Europe sont versées dans des caisses spéciales. A ce propos, une remarque : Jérusalem ne vit que de charité ; de même que la Rome impériale se gorgeait des dépouilles du monde ancien, la ville sainte ne subsiste que des aumônes du monde religieux. Toutes les croyances y envoient leur offrande ; pour toutes, c'est un sanctuaire vénéré. Déjà du reste, au temps de saint Paul, les revenus *des saints* de la ville sainte consistaient en collectes pieuses ramassées de toutes parts.

Je reviens à mon sujet. Dans toute opération de commerce, dans toutes les nécessités de la vie, on retrouve un juif, l'industrie juive, avec son activité, avec son patelinage, avec ses ruses. Le voyageur a-t-il besoin de renouveler sa chaussure? un juif se présente ; veut-il faire blanchir son linge? qu'il s'adresse à un juif; a-t-il à tirer de l'argent d'Europe? les banquiers de Jérusalem sont des juifs. Malgré tout, ils sont l'objet de la haine et du mépris général; mais, aux insultes, aux mauvais traitements, ils opposent une résignation inaltérable, puisant leur force dans leur admirable dévouement à la foi de leurs pères.

Y.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Le champ du sang (voy. p. 407). — Dessin de Lancelot d'après une photographie[1].

# VOYAGES EN PALESTINE.

## II

## EXCURSION EN TERRE-SAINTE[2].

1859. — INÉDIT.

### IV

« Si oblitus fuero tui, Jerusalem! oblivioni detur dextera mea. »

*Psaume* CXXXVII, 5.

Moryah. — Visite à la mosquée d'Omar.

Le mont Moryah, aplani par David pour la construction du temple de Dieu, ne présente qu'une élévation insignifiante.

Le nom de Moryah est fort ancien; Dieu, on le prétend, désignait cette montagne lorsqu'il dit à Abraham : « Prends maintenant ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t'en *au pays de Moryah* (*dans la terre de vision*), pour l'offrir en holocauste sur une des montagnes que je te dirai. » Et Abraham ayant, par son obéissance, mérité la clémence divine, Dieu ajouta : « Appelle ce lieu : le Seigneur voit. » Quelques personnes donnent une grande extension à ces paroles, et croient y trouver une intuition mystérieusement prophétique du grand sacrifice qui devait, dans cette ville prédestinée, réconcilier Dieu et l'humanité.

La mosquée d'Omar est certes de tous les monuments du monts Moryah le plus curieux à visiter, et

1. Voy. la note de la page 386.
2. Suite et fin. — Voy. page 392.

dans tous ses détails. Cette satisfaction ne me fut pas donnée[1].....

« Après la ruine de Jérusalem par Titus, le temple de Salomon ne fut pas relevé, malgré la ferveur de l'impératrice Hélène, malgré les ordres de l'empereur Julien; mais dès que le calife Omar se fut emparé de la ville sainte, sa première pensée fut de retrouver la pierre sur laquelle Israïl Ullah (l'homme nocturne de Dieu), le prophète Jacob, avait la tête appuyée lorsqu'il eut sa vision. Par son ordre, on dégagea cette pierre des immondices qui la couvraient, et il fit bâtir à côté une mosquée qu'il appela en son honneur Es Sakhra (la pierre). De ce moment, cette mosquée fut un sanctuaire très-révéré des musulmans; mais sa plus belle période de splendeur date du jour où Abdul Melik Ier, par haine des antikhalifes, défendit le pèlerinage de la Mecque et remplaça la Kaaba par le temple de Jérusalem; alors, elle reçut des agrandissements considérables: la pierre sacrée fut renfermée dans son enceinte, son dôme fut couvert de lames de cuivre doré, ses murs furent revêtus de marbre et d'arabesques d'or. Convertie en église par les croisés, si elle fut, peu de temps après sa consécration par le légat du pape Innocent II, rendue au culte de l'islam, c'est que les armes victorieuses de Saladin (Salah Eyddin) lui avaient ouvert les portes de Jérusalem. On raconte que ce prince fit laver entièrement la mosquée avec de l'eau de rose afin de lui enlever toute trace des souillures chrétiennes.

« Aujourd'hui encore, après Médine et la Mecque, Jérusalem est la ville la plus sainte pour tout croyant, et chaque année de nombreux hadji (pèlerins) viennent à Es Sakhra prier Mohammed d'intercéder pour eux auprès de l'Eternel.

« L'imagination poétique des Orientaux a confié la garde de cette mosquée à soixante-dix mille anges qui, pour moi, se sont personnifiés en deux cents nègres nourris, logés et entretenus aux frais du Wakouf. Leurs maisons, situées autour de l'esplanade, lui ôtent beaucoup de son caractère. Pénétrons donc tout de suite sur le parvis. Douze portiques à colonnes, encore existants, devaient jadis y donner entrée, mais on n'y monte plus maintenant que de quatre côtés par un escalier de marbre ayant huit degrés.

« Au milieu de ce parvis s'élève la mosquée, vaste bâtiment octogone, dont chaque pan a vingt mètres de face et est percé de sept fenêtres ogivales; il est entouré d'un attique au centre duquel se trouve un dôme soutenu par quatre contre-forts; entre chaque contre-fort, on remarque quatre fenêtres cintrées; le tout est couronné d'une coupole ovoïde recouverte de lames de plomb, et se terminant par un croissant supporté par une flèche. L'ensemble du monument est d'un aspect saisissant, surtout lorsque les rayons du soleil viennent se jouer sur les mosaïques en faïence de couleur dont les murs sont ornés jusqu'à l'appui des croisées inférieures. Aux quatre points cardinaux, existe une porte; celle du nord s'appelle Bab el Djinné; celle de l'est Bab Daoud; au sud est Bab el Kiblé; à l'ouest Bab el Garb.

« Avant d'entrer par la porte de l'est ou de David, nous avons à notre gauche un élégant pavillon à jour, soutenu à l'extérieur par onze colonnes de marbre et à l'intérieur par six. C'est le Meckhémé du Khalifet Ullah, l'endroit où David, le vicaire de Dieu, rendait la justice. Sa tâche était alors facile, puisqu'il lui suffisait de faire prêter serment aux parties, la main tendue vers une longue chaîne qui descendait du ciel *ad hoc*, et perdait un de ses anneaux à chaque parjure....

« Tout d'abord, lorsque l'on entre dans la mosquée, on a de la peine à distinguer les objets; le jour pénètre difficilement à travers les vitraux de couleur emplâtrés à la manière arabe, pour les assujettir aux châssis; peu à peu cependant les yeux se font à cette demi-obscurité et sont frappés de la riche simplicité de ce sanctuaire. Le sol, comme les murs, est revêtu de marbre gris ou blanc; vingt-huit colonnes d'un marbre brun forment une nef concentrique, un second rang de seize colonnes soutient le dôme, couvert d'arabesques dorées. Immédiatement au-dessous de ce dôme se trouve la roche sacrée[1] qui est isolée du reste de la mosquée par une balustrade en bois d'un travail remarquable. Elle est en outre abritée par un *Khymé* en satin rouge qui rappelle la *tente* donnée en cadeau par Dieu à Adam, lorsqu'après cent ans de séparation, notre premier père eut retrouvé Ève sur une montagne près de la Mecque.

« Ce rocher n'est pas seulement recommandable par le souvenir de Jacob, il porte encore l'empreinte qu'y laissa le pied du prophète Énoch surnommé Idriss (le studieux) au moment de son ascension au ciel. Près du pied d'Énoch, on nous montre cinq autres trous qui sont l'œuvre de l'archange Gabriel. Lorsque Mohammed s'enleva au ciel sur *El Boraq*, notre rocher voulut le suivre; alors le ministre de l'Éternel l'arrêta de la main, et ses doigts y sont restés gravés.

« Finissons-en de suite avec les traditions qui se rapportent à ce rocher. Suspendu dans l'espace, il ne s'appuie que sur un palmier invisible, qui est lui-même soutenu par les mères des deux grands prophètes Jésus et Mohammed. Ces deux bienheureuses restent éternellement assises près de la source universelle et s'occupent à tisser des vêtements pour les justes qui auront traversé le Sirath sans trébucher. Cette fable a sans doute un sens allégorique, mais je n'ai pu le pénétrer; je la donne telle qu'elle est, me bornant à rectifier ce qui est relatif à la suspension aérienne. Cette roche fait partie du sol même, elle y est encore adhérente du côté occidental, et la couche de plâtre dont est recouvert le point de jonction, dans la crainte que le support invisible ne vienne à manquer, sert aussi à maintenir dans leur erreur les Croyants trop crédules.

« La tradition juive fait de ce rocher le support de l'arche d'alliance; après la captivité et la perte de l'arche,

1. Pour combler la lacune involontairement laissée par l'auteur, nous intercalons ici une visite à la mosquée d'Omar, extraite de l'ouvrage publié récemment par M. Gérardy Saintine, sous ce titre : *Trois ans en Judée* (Hachette). M. Gérardy Saintine a dû la faveur d'étudier à loisir cette célèbre mosquée à la bienveillance du gouverneur Kiamil-Pacha.

1. 19 mètres de long sur 14 de large.

le rocher seul serait resté dans le sanctuaire du temple, masqué aux yeux des fidèles par un velarium derrière lequel le grand prêtre avait seul le droit de pénétrer pour y prononcer le saint nom de Dieu.

« Un escalier de huit degrés conduit dans la chambre inférieure, qui a pour plafond la roche sacrée. On appelle cette arête de la pierre faisant saillie au-dessus de l'escalier « la Langue, » en souvenir des paroles de politesse qu'elle échangea avec Omar. Celui-ci étant parvenu à retrouver l'oreiller de Jacob, s'écria dans sa joie : *Es selam aleik* (le salut sur toi), et la pierre lui répondit aussitôt : *Aleik esselam* (sur toi le salut). Tout autour de cette chambre, qui est à peu près circulaire, sont les *Mihrab* ou lieux de prières d'Abraham, de David, de Salomon et de Khader : car tous les prophètes, depuis le commencement du monde, ont récité ici leur namaz. Comment Mohammed, le prophète des prophètes, ainsi que l'a constaté l'arrêt de Dieu, daté de cinquante mille ans avant la création, arrêt qu'il portait écrit avec des lettres de feu sur ses épaules, ne serait-il pas venu, lui aussi, proclamer à cet endroit la gloire de l'Éternel ! En une nuit la jument El Boraq l'amena de la Mecque, et sa ferveur fut si grande, qu'il laissa sur la muraille l'empreinte de son turban, empreinte que l'on montre encore aujourd'hui.

« Remontons dans le temple et faisons le tour de la galerie, en commençant par le côté nord. La grande chaire, que nous apercevons la première est un *minmber* réservé spécialement au *khoutbé*, espèce de prône que le *khatib* récite le vendredi, avant de commencer le namaz solennel; sur un pupitre en bois est placé un fort beau koran ayant un mètre environ de long, qui aurait appartenu, dit-on, au calife Omar. Nous remarquons encore pendus au mur le bouclier de Hamzé, le compagnon du prophète, le sandjak (drapeau) d'Omar et la masse d'armes de David; plus loin, une pierre, de forme extraordinaire attire l'attention; c'est la selle d'el Boraq, la jument de l'archange Gabriel.

« Devant la porte de Djinné se trouve une belle plaque de jaspe vert encastrée jadis dans le sol à l'aide de dix-huit clous dorés; aujourd'hui elle ne tient plus que grâce à trois mauvaises pointes de fer, dues encore à la générosité des mutewelli. Pour cacher leurs abus, ceux-ci font accroire au peuple que le mauvais esprit, voulant traverser la porte du paradis (Djinné) fut tenté par la vue de l'or et commença à voler les clous, mais que, surpris par les anges gardiens, il fut battu et à jamais chassé de ce glorieux séjour. D'autres disent au contraire que ces clous ayant été placés par Mahomet pour indiquer le nombre d'années que doit durer le monde, un clou disparaît à la fin de chaque siècle, et va consolider le trône d'Allah. N'ayons donc aucune crainte de la prochaine fin du monde; malgré les comètes prédites par les astronomes allemands, de par les mutewelli, nous savons que trois siècles doivent encore s'écouler jusqu'au jugement dernier. Alors Issrafil, le gardien de la trompette céleste (Borou) fera entendre une première fois le chant de la mort universelle; la seconde fois, quarante ans plus tard, celui de la résurrection générale. Le Mekhémé divin ouvrira en ce moment ses séances : chaque homme apportera le registre où sont inscrites journellement ses bonnes comme ses mauvaises actions et le déposera dans les plateaux de la balance (Vezn) déjà suspendue entre les deux portiques, au sud de la mosquée, mais que les yeux humains ne voient pas encore; puis, après l'épreuve du pont Sirath, les élus revêtiront une forme jeune et belle pour jouir de la félicité éternelle; au contraire les réprouvés, hideux et difformes, seront livrés aux anges noirs, ministres des supplices infernaux.

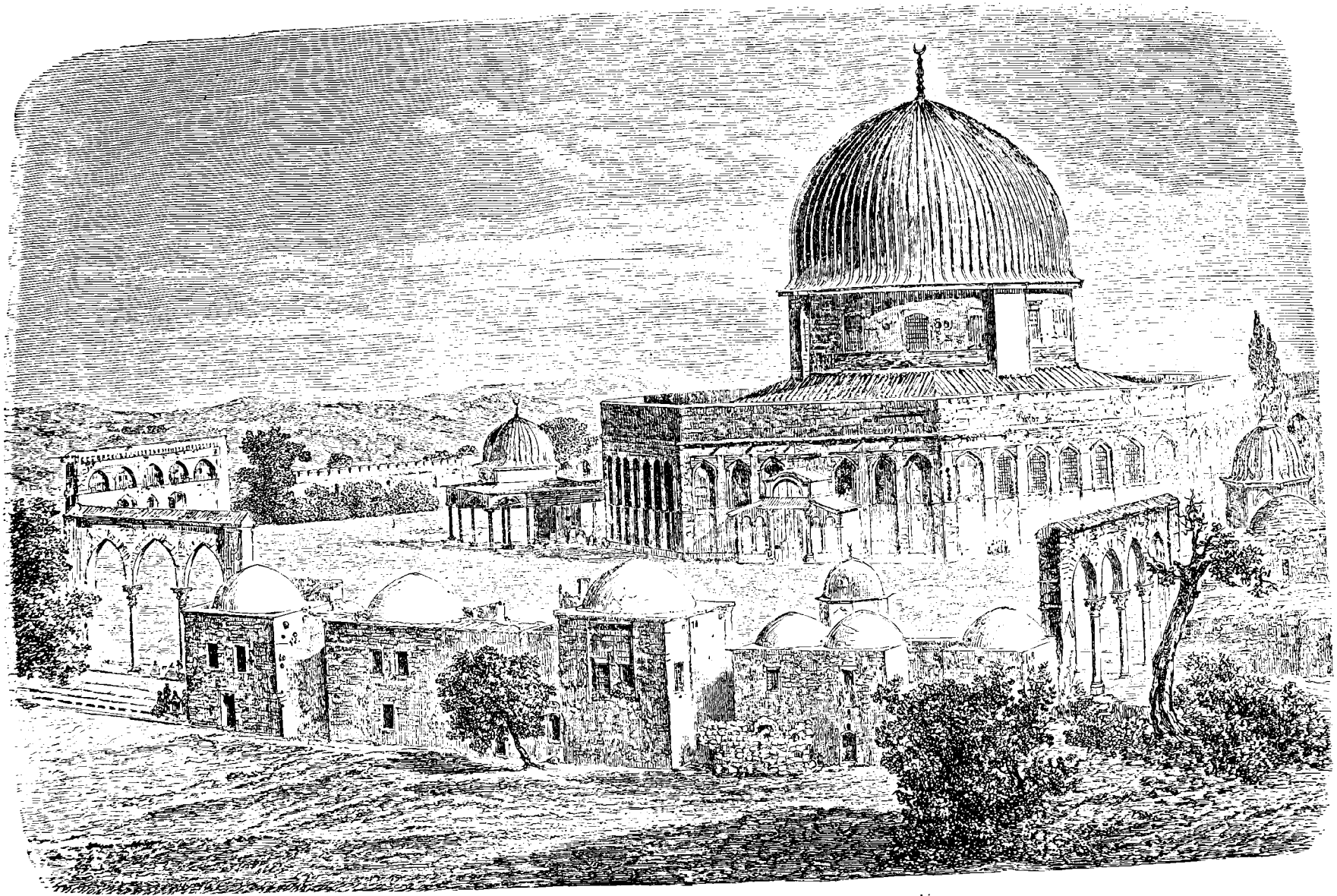
« Sortons de la mosquée par la porte du Paradis, Bab el Djinné, et longeons-en les murs extérieurs en prenant à notre gauche. Devant nous, sur le parvis, s'élèvent deux Kiblet dont les coupoles sont soutenues par des colonnes de marbre blanc : le plus petit et le plus rapproché porte le nom de la fille du prophète, de Fathmah, dont les descendants régnèrent en Égypte et en Mauritanie sous la désignation générique de Fathimites; l'autre s'appelle *Kiblet el Miradj* ou de l'ascension de Mohammed. Non loin de là, sur le mur extérieur à l'ouest, on montre l'endroit où fut attachée El Boraq pendant la prière que fit le père des Croyants avant de s'enlever au ciel.

« Vers la porte sud, un peu avant Bab el Kiblé, s'appuie sur le mur une belle et grande chaire en marbre blanc et noir. Jetons-y un coup d'œil, et prenons le chemin qui va nous conduire à la seconde mosquée, à El Aqsa, en passant près du bassin des ablutions, alimenté sans cesse par les vasques de Salomon et par la fontaine scellée dont les eaux y arrivent au moyen d'un aqueduc en fort mauvais état.

« La forme de la mosquée d'El Aqsa indiquerait qu'elle fut d'abord construite pour le culte chrétien, même en l'absence de la tradition qui la fait élever par les ordres de Justinien, en l'honneur de la vierge Marie consacrée, dès son enfance, au Seigneur. Elle peut se diviser en deux parties : l'église supérieure, et l'église inférieure; nous allons commencer notre visite par cette dernière, puisque l'escalier qui y descend se présente d'abord à nous.

« Ce vaste souterrain, de 62 mètres de long sur 13 de large, a un sol fort inégal, et, à son dernier tiers, considérablement surbaissé; on n'y arrive que par un escalier de neuf marches. Une rangée de sept pilastres et de quatre colonnes sépare dans sa largeur l'église souterraine formant pour ainsi dire deux nefs; d'ailleurs on n'aperçoit plus aucune trace de chapelle, et si ce n'était les quatre colonnes monolithes surmontées d'un chapiteau taillé en feuille de lotus que le cheik de Haram Cherif affirme avoir appartenu à une bâtisse salomonienne, on pourrait à juste titre regretter la peine que l'on s'est donnée pour la visiter.

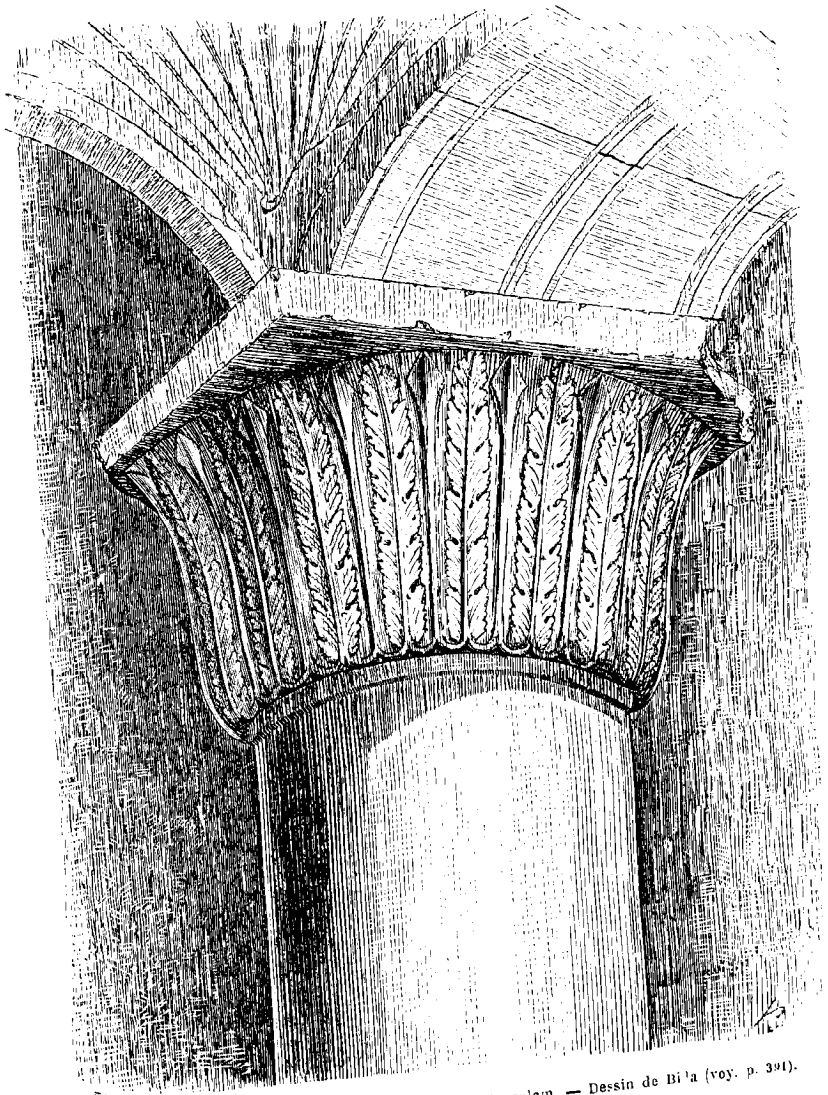
« De retour devant El Aqsa, admirons d'abord le porche qui règne tout le long de la façade de cette splendide basilique, soutenant sur de légers faisceaux de colonnettes accouplées les ogives gracieuses qui en sup-



La mosquée d'Omar, à Jérusalem — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

portent l'entablement. A l'abri de cette construction grandiose dorment les fils d'Aaron, dont le sépulcre est protégé par un cercle de fer. Nadab et Abion, Éléazar et Ithamar ont été ensevelis dans cet endroit avec les riches habits dont ils se couvraient pour vaquer au service du sanctuaire. Quand les infidèles s'emparèrent de la ville sainte, des hommes cupides voulurent violer leur tombeau et le dépouiller de son précieux dépôt; mais ils ne purent jamais parvenir à soulever la plaque de métal, retenue en sa place par une force divine, et les impies furent frappés d'une mort subite, en punition de leur mauvais dessein.

« La vaste mosquée, église byzantine dont la nef principale est flanquée à droite et à gauche de trois nefs secondaires, est une vraie forêt de colonnes surmontées, en guise de feuillage, d'une légère charpente

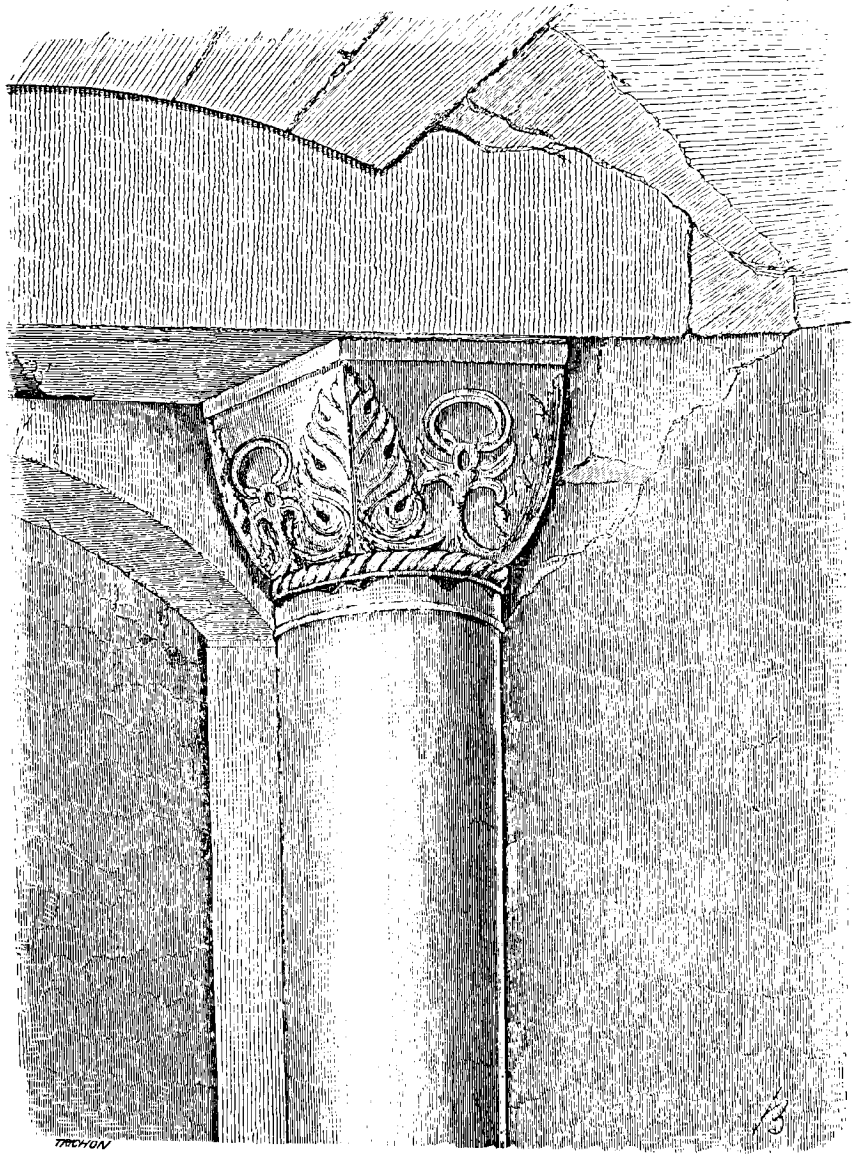


Un pilier dans les souterrains du temple de Jérusalem. — Dessin de Bida (voy. p. 391).

de cèdre que recouvrent des lames de plomb; de chaque côté, un double rang de fenêtres, au nombre de vingt et une, laisse pénétrer le jour à travers de grossiers vitraux de couleur. Les deux dernières nefs à gauche sont séparées du reste de l'édifice par une cloison grillée derrière laquelle les femmes peuvent satisfaire leur piété sans distraire celle des assistants.

« A l'extrémité de la grande nef (longueur quatre-vingts mètres), la charpente s'élève presque du double de sa hauteur, pour soutenir une jolie coupole ovoïde éclairée par deux rangs d'ogives; à droite et à gauche s'étendent de longues galeries; celle de l'ouest, anciennement réservée au rite Chafey, dès son entrée, rappelle un grand souvenir. C'est là, entre ces deux premiers piliers à droite, que la sainte Vierge amena son divin Fils pour le présenter au grand prêtre. La galerie orientale, beaucoup moins large et moins longue, a, dans le milieu de sa paroi au sud, un Mihrab où le calife Omar aimait à faire sa

prière. Sous la coupole à droite est une magnifique chaire en bois sculpté, travail des plus habiles ouvriers d'Alep, du temps où les Arabes avaient encore le goût des arts ; derrière cette chaire, on voit dans la muraille une pierre très-révérée des musulmans, qui porte l'empreinte du pied de Notre-Seigneur, et à côté, les deux Mihrabs de Yahia et de Zakharia, de Saint-Jean et de Zacharie. A gauche de la nef centrale, au sortir de la grande coupole se trouve la Bab el Khader; franchissons-la et descendons quelques marches pour aller voir le berceau du grand prophète Jésus ; car bien que la crèche de Bethléhem soit vénérée des musulmans comme authentique, le Haram Cherif aurait menti à son titre de Musée des Prophètes, s'il ne possédait pas, lui aussi, la couche de l'Enfant divin. C'est une pierre creusée, placée horizontalement sur le sol, que des infidèles prendraient pour un



Autre pilier dans le souterrain du temple de Salomon. — Dessin de Bida (voy. p. 391).

ancien bénitier de l'église de la Présentation transporté là quand le croissant eut remplacé la croix.

« Nous nous retrouvons enfin en plein air ; devant nous s'étend, dans toute sa longueur, la magnifique esplanade qu'on appelle le parvis du Haram Cherif. On ne saurait imaginer un plus beau spectacle que ce vaste parallélogramme, parsemé de bâtisses irrégulières irrégulièrement semées, avec ses portiques à colonnes légères, avec la masse imposante de la mosquée d'Omar, dont les murs émaillés et la gracieuse coupole forment le centre majestueux; au-dessus, un ciel sans nuage, abîme insondable d'azur ; à gauche, les mille dômes blancs de la ville, capricieusement groupés les uns au-dessus des autres ; à droite, le mur crénelé qu'un gouffre sépare de la montagne des Oliviers et des lointains estompés de l'Arabie. C'est de ce côté que nous nous dirigerons pour terminer notre course. La porte dorée est double, et forme en réalité deux vestibules distincts : l'un s'appelle *Bab el Tobé*, la porte

du repentir, l'autre *Bab el Rahmi*, la porte de la miséricorde; belle alliance dont le sens mystique offre un sublime enseignement. Ces deux portes, dignes entrées d'un lieu de prière sont formées de pierres gigantesques taillées avec le plus grand soin; l'énorme dimension des blocs nous ramène à l'époque qui vit construire le souterrain d'El Aqsa; nous sommes en face d'un monument hérodien. Non loin de là, se trouve le prétendu trône de Souleyman, mais il est si soigneusement gardé que les musulmans eux-mêmes ne peuvent voir que la fenêtre qui lui donne de l'air; aussi par dédommagement attribuent-ils à l'inconnu des vertus particulières, et viennent-ils pour obtenir sa protection salutaire, soit en cas de maladie, soit pour la solution d'un procès, ou l'heureuse issue de leurs désirs, attacher aux barreaux de la croisée un morceau de leur vêtement.... »

## VII

La colline de Bézétha, séparée de la tour Antonia par des fossés, dominait tout, et seule se dressait dans la région septentrionale du temple.

FLAVIUS JOSÈPHE.

### Bézétha.

Les murailles de la ville coupent le mont Bézétha par le milieu et laissent une de ses parties en dehors de l'enceinte : je vais d'abord visiter celle qui est à l'intérieur. Ma tâche sera facile, car il ne reste plus debout que les ruines de l'église de Saint-Jean l'Évangéliste, dont la construction remonte encore à l'époque des croisades. Des derviches tourneurs l'habitent aujourd'hui. Leur cheik me reçut avec beaucoup d'affabilité et me permit même d'assister à une de leurs cérémonies. Les derviches tourneurs ou mewlewy portent le même costume que les autres musulmans; ils couvrent seulement leur tête d'un bonnet de feutre gris sans couture, dont ils serrent le bas avec une bande de calicot vert. Leur caractère est doux et obligeant, leur danse sans contorsion ni souffrance apparente. Un joueur de flûte et un joueur de tambourin se placent dans un coin de l'oratoire, les invités se tiennent au milieu; à un signal, les derviches étendent les bras en croix, ferment les yeux et se mettent à tourner sur le talon droit, changeant de place peu à peu, de façon à opérer une révolution complète autour de la chambre. De temps en temps, le mouvement s'arrête pendant que le supérieur récite une oraison. Cette danse, appelée *semaa*, symbolise les planètes qui, tout en continuant leur rotation, poursuivent leur course selon leur orbite. Elle dure des heures entières sans que les adeptes semblent fatigués. On trouve aussi à Jérusalem des derviches hurleurs; les cris affreux dont ils accompagnent leurs danses agissent sans doute sur le cerveau, car le délire les prend dès les premiers tours, et, la bouche écumante, les yeux égarés, ils finissent par tomber en râlant....

La porte de Damas s'ouvre sur la campagne; elle est digne d'attention; de légers moucharabies habilement disposés lui donnent un caractère particulier qui s'harmonise fort bien avec le paysage oriental (voy. p. 400).

Sur le versant nord de Bézétha, s'ouvre la grotte dite de Jérémie; je n'y ai vu qu'une simple carrière rendue intéressante aux yeux des musulmans par le tombeau d'un de leurs saints. La partie supérieure de la montagne, couverte de tombes, est un lieu de rendez-vous pour les femmes de Jérusalem; car en Orient les cimetières sont consacrés à la promenade, et le jeudi, les filles de l'islam y viennent prendre leurs ébats.

## VIII

Je vous dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée.

S. MATTHIEU.

### Alentours de Jérusalem.

La température de Jérusalem est très-variable selon les saisons; l'hiver, elle atteint quelquefois la ligne glace, tandis que l'été le baromètre monte jusqu'à 35° centigrades à l'ombre. Les mois les plus pénibles à passer sont mai, juin et juillet; en août, une brise fraîche s'élève vers le midi et aide à la respiration.

Voulant parcourir les environs immédiats de la ville sainte, je choisis un jour où le ciel était chargé de nuages, et je sortis par la porte de Jaffa; je gagnai la vallée de Réphaïm; à son extrémité, une magnifique piscine semble se draper dans ses ruines majestueuses et défier l'indifférence des gouvernants; on l'appelle Piscine du Roi (Birket es Sultan).

En inclinant vers le sud, j'entrai dans la vallée de beni Hinnom, continuation de la précédente. Cette vallée est fréquemment citée dans la Bible sous les noms de Ennom, Ben Ennom ou Tophet; c'était là qu'on faisait les sacrifices à Moloch. Le mont du Mauvais-Conseil domine sa rive méridionale; à mi-côte, j'y vis les ruines d'une ancienne église datant des croisades. Un peu plus bas, le *champ du sang*, dernière propriété immobilière du traître Judas, et le tombeau de saint Onuphre d'après la version chrétienne, du grand prêtre Ananias d'après les juifs, terminent l'énumération des localités remarquables de cette vallée.

Comme nous le savons déjà, la vallée de Josaphat borne la ville à l'orient, où les chrétiens comme les musulmans placent le futur rendez-vous général de l'humanité. Pour ces assises universelles, la salle d'audience est bien petite, dût-elle se prolonger tout le long du lit du Cédron.

Une petite bâtisse oblongue à ma droite est le puits de Job des musulmans (bir Ayoub), le puits de Néhémi des chrétiens; d'après ces derniers, le feu sacré y aurait été déposé lorsque les juifs captifs furent emmenés à Babylone. La source d'eau déborde au commencement du printemps et inonde les champs voisins à la grande satisfaction des habitants qui profitent de ce prétexte pour suspendre leurs travaux et se livrer au plaisir. Je traverse des jardins bien cultivés, les souls des environs, et m'arrêtant sous l'arbre qui, d'après la tradition, sert de sépulture au prophète Isaïe, j'examine à loisir la singu-

lière position du village de Siloé. La montagne presque à pic sur laquelle il s'étage est percée de cavernes profondes dont les habitants, nouveaux Troglodytes, ont profité pour y établir une demeure. D'autres cavernes restées libres servent de magasins ou d'étables, et c'est un spectacle curieux, le matin lorsque les troupeaux se rendent à la pâture, ou le soir lorsqu'ils en reviennent, que de voir glisser à travers tous ces sentiers inaperçus chèvres et brebis, qui semblent tout à coup se montrer sur le faîte d'une maison, puis disparaître aussitôt dans la cavité d'une grotte dont on ne distingue pas l'entrée.

D'après toutes les probabilités, les femmes de Salomon avaient leur palais près de ce village, sur le mont du Scandale; elles se promenaient dans les jardins royaux que je viens de traverser. Alors comme aujourd'hui ces jardins devaient leur verdure exceptionnelle aux eaux de l'étang de Salomon dont j'entends le murmure derrière moi.

J'arrive à un véritable séjour de la mort; tout le long de la muraille orientale de la ville, ce sont des tombes musulmanes, en face un cimetière juif, et si quelque grand monument vient rompre la sombre uniformité de ces pierres plates couchées sur le sol, c'est encore un tombeau, seulement il est d'une époque antérieure. Voici celui de la fille de Pharaon, puis ceux de Zacharie, de saint Jacques, d'Absalon et de Josaphat, chacun avec sa forme spéciale, mais curieuse; enfin à l'extrémité de la vallée, sous ces beaux oliviers, je trouve encore une grotte sépulcrale, saint lieu de pèlerinage pour les juifs qui l'appellent tombeau de Simon le Juste.

Je suis trop près du tombeau des rois (qobour el molouk) pour ne pas le citer ici; ces caves sépulcrales seraient déjà par elles-mêmes suffisamment intéressantes à visiter, si leur origine n'avait donné lieu à de nombreuses dissertations. A mon avis, j'ai devant les yeux la nécropole de la famille des Hérodes.

Si, revenant sur mes pas, j'explore les deux flancs de la vallée, je verrai d'un côté les ruines d'une belle construction romaine, la Porte dorée par laquelle Notre-Seigneur entra à Jérusalem le jour des Rameaux; un peu plus loin une piscine délabrée du nom de Natatoria; de l'autre côté le mont de l'Ascension avec son sol cinéraire et pierreux, ses rares oliviers au feuillage blanchi par la poussière, et les nombreux vestiges de la vie du Sauveur. Le jardin de Gethsémani, bien cultivé par les pères de Terre-Sainte, renferme huit beaux oliviers que nous pourrions, d'après leur taille, faire remonter à l'époque de la Passion, si nous ne savions que Titus brûla tous les arbres des environs de Jérusalem. Devant la porte de l'enclos on montre l'endroit maudit où Judas donna le baiser de trahison, un peu plus loin à gauche la grotte de l'agonie où le Christ sua du sang et de l'eau, et le tombeau de la Vierge, jolie crypte d'un style sévère surmontée jadis d'une église qui a disparu au temps des croisades; c'était un siége abbatial sous le nom de Sainte-Marie de la vallée de Josaphat.

En gravissant le mont des Oliviers, je m'arrêtai au tombeau des prophètes, vaste nécropole souterraine, qui, je crois, n'a reçu la dépouille mortelle d'aucun *Voyant*; quelques minutes après, j'atteignis le sommet de la colline. Le petit village qui la couronne n'offre rien de particulier; les habitants en sont presque tous musulmans; pour eux aussi, le rocher d'où le Seigneur s'élança vers le ciel est un sanctuaire révéré. Ils ont recouvert d'un petit oratoire la pierre portant l'empreinte divine. Le jour de la fête de l'Ascension, les Latins établissent un autel portatif dans la mosquée et y célèbrent le saint sacrifice; les autres communions ne jouissent pas du même privilége et officient le long des murs extérieurs. Que l'on ne parle pas trop haut maintenant du fanatisme des musulmans!

## IX

> Mais toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les villes de Juda, c'est de toi que sortira le dominateur en Israël.
> MICHÉE.

Bethléem. — Vasque de Salomon. — Mont des Français.

Sorti par la porte de Jaffa avec des chevaux de selle et de charge, et de plus avec quelques cavaliers d'escorte, je traverse une plaine fort étroite, celle où fut détruite l'armée de Sennachérib. Au milieu de la route s'ouvre un puits à margelle basse, ressource précieuse pour les troupeaux qui paissent aux environs. On l'appelle *Puits de l'Étoile*. D'après la tradition, les mages auraient revu à cet endroit l'étoile divine qui avait guidé leur marche depuis leur départ d'Orient. Un quart d'heure plus loin s'élève un beau couvent grec sous l'invocation d'Élie; l'église byzantine est intéressante à visiter. En face, on me montra sur un rocher bordant la route un creux informe, objet de vénération pour les pèlerins schismatiques; c'est, disent-ils, l'empreinte laissée par le prophète Élie, qui s'endormit un jour sur cette pierre.

Ici la plaine s'élargit, les champs bien cultivés se couvrent au printemps d'une robe dorée, et bientôt tombent sous la faucille du moissonneur les gerbes pesantes du blé, de l'épeautre, de l'orge. Presque toute cette partie du pays appartient au papas Nicophoris, moine grec dont la fortune le fait d'autant plus considérer parmi les siens qu'à sa mort tous ses biens doivent revenir à la communauté.

Rachel se rendait avec Jacob à Ephrata lorsque, en mettant au monde Benjamin, elle mourut. « Elle fut ensevelie au chemin d'Ephrata qui est Bethléem, et Jacob dressa un monument sur sa sépulture qui subsiste encore aujourd'hui. »

Je fis un léger biais à droite pour voir cette tombe; les musulmans l'ont en grande vénération, et ont remplacé le monument juif par cet édifice carré surmonté d'une coupole qu'ils appellent Oualy. Trois quarts d'heure après, j'entrais au couvent des pères Franciscains de Bethléem.

L'aspect du village est gai et souriant, il sent l'aisance dont jouissent les habitants; les alentours sont bien cultivés; je remarque parmi les arbres, outre l'olivier tra-

Fontaine arabe, à Jérusalem. — Dessin de Théroud d'après une photographie.

ditionnel, des amandiers, des abricotiers, des poiriers et même des pommiers. La grande place est entourée des couvents chrétiens au centre desquels apparaît l'église de la Nativité bâtie par l'ordre de sainte Hélène sur la grotte qui renferme l'étable et la sainte crèche. C'est une belle basilique dont les cinq nefs sont séparées par quatre rangées de colonnes monolithes en brèche de Palestine. Ce beau vaisseau sert actuellement de lieu de réunion aux paysans qui viennent y fumer leur pipe à l'abri du soleil ou de la pluie. Une cloison coupe le transsept et réserve le chœur au culte des Grecs et des Arméniens non unis. On descend dans la grotte de la Nativité par un double escalier circulaire. Cette grotte qui renferme la sainte crèche est entourée de marbre et est richement ornée. Les souterrains de l'église contiennent encore différents sanctuaires, les tombeaux des saints Innocents, de saint Jérôme, de sainte Paula et de sainte Eustochie.

Les environs du village ne rappellent pas moins de saintes traditions; voici les ruines d'un couvent de sainte Paula, celles du monastère de Cassien, où fut institué l'office de Prime; là s'étendait la plaine où la pauvre Ruth glanait la moisson du riche Booz, plus loin le village des Pasteurs où les bergers apprirent par un ange la naissance du Christ. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur tous ces lieux chers au souvenir, je me dirigeai vers les vasques de Salomon.

Sur les derniers degrés d'une des collines qui borne la vallée s'étagent trois vastes bassins creusés dans le roc dont on attribue généralement la construction au sage roi. Ces vasques ont en moyenne trois cents pas de long sur une centaine de large; leur profondeur varie de vingt-cinq à cinquante pieds. Près de la vasque supérieure se trouve un fortin carré, bâti par le sultan Sélim en même temps que les remparts de Jérusalem, et appelé Kalaat el Bourak. Un peu en deçà, levez une pierre qui couvre une espèce de margelle, vous descendez dans un souterrain voûté; c'est ce qu'on nomme ordinairement la fontaine scellée. Dans cette cavité, coule une source limpide assez abondante dont les eaux s'en vont à Jérusalem au moyen de l'aqueduc en mauvais état dont nous avons déjà parlé.

Je m'étais écarté vers l'ouest pour visiter ces travaux hydrauliques; j'appuie maintenant sur ma gauche me dirigeant vers ce mamelon conique dont la masse isolée domine les hauteurs voisines, c'est le *Djebel Afrédis* plus généralement connu sous le nom de *Mont des Français;* il fut le dernier refuge des croisés après la prise de Jérusalem. Cette montagne, dont le sommet tronqué présente une assez large plate-forme, ne doit pas sa transfiguration à la nature seule; toute la partie supérieure se compose de terres rapportées, et ce travail cyclopéen fut l'œuvre d'Hérode qui bâtit dans cette position dominante le château fort appelé de son nom *Herodium.*

Avançant toujours vers le sud, je rencontre quelques ruines défigurées à la place où s'élevait Tékoah, patrie du prophète Amos et de la sage Tekohite qui obtint le pardon d'Absalon. Le site est sauvage, et je fus vivement impressionné en voyant s'ouvrir devant moi l'entrée d'une vaste caverne où l'on ne doit s'engager qu'avec précaution. Saint Jérôme l'a justement dénommée le Labyrinthe.

Deux heures avant d'arriver à Hébron, quelques fragments de voûtes et de murailles, débris d'une église et d'une forteresse, quelques tombeaux creusés dans le roc, attestent seuls l'emplacement de Betsour si vaillamment défendue par Judas Machabée. Ce fut peut-être à la suite de cette défense héroïque que l'on donna à la famille de Judas, descendant de Joarib, le surnom de *Machabée*, du mot hébreu *Makkah*, marteau, sous lequel elle fut connue depuis.

Je fus heureux d'arriver à Hébron pour y prendre du repos.

## X

> Et Jean précédera le Seigneur afin de convertir les cœurs des pères aux enfants, et les incrédules à la sagesse des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.
> S. Luc.

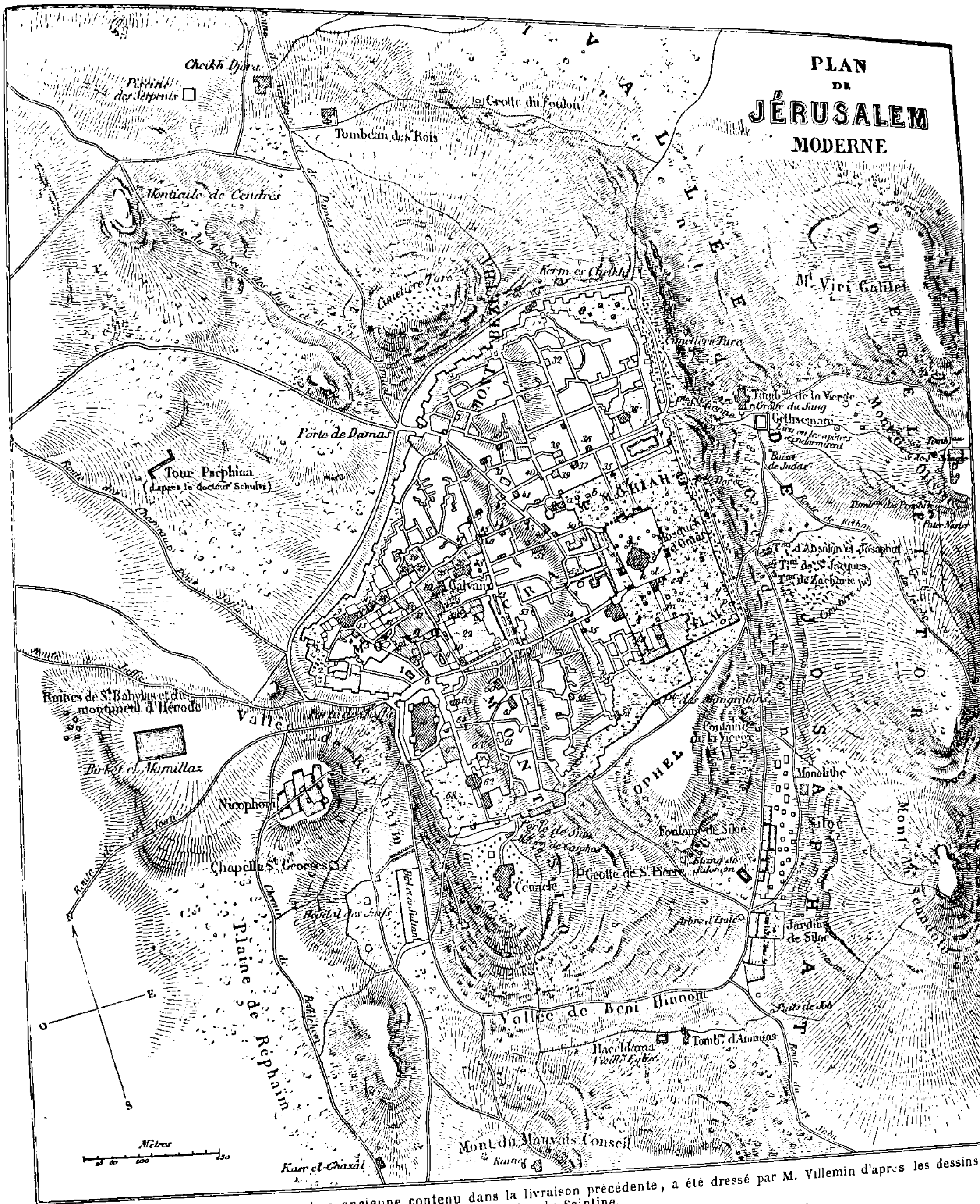
Hébron. — Gaza. — Ascalon. — Le couvent de Saint-Jean. La fontaine de la Vierge.

Hébron, une des plus anciennes villes du monde, fut bâtie sept ans avant Tsohan d'Égypte; d'après Flavius Joseph, sa fondation a précédé celle de Memphis.

Quelques traditions placent à Hébron le tombeau du premier homme, que d'autres, dans un sentiment plus poétique, donnent au mont Calvaire; on a prétendu aussi qu'Adam y fut créé, oubliant que le champ damascène dont le limon forma son corps était dans les environs de Damas. On est plus d'accord pour admettre qu'Abraham est enseveli sous une des quatre collines de la ville, dans la caverne de Macpéla. Sainte Hélène avait fait construire sur le sépulcre du patriarche une église convertie plus tard en mosquée. Il est inutile de songer à y pénétrer, l'accès en est permis aux seuls Croyants; qui voudra en avoir une description devra donc s'en rapporter à ce qu'en a dit un voyageur plus heureux, Aly Bey, dans la cent vingt-deuxième lettre de la correspondance d'Orient. David fut sacré roi à Hébron, et, lorsque je descendis vers l'entrée occidentale de la ville, on me montra une grande piscine au-dessus de laquelle furent exposés, par son ordre, les pieds et les mains des meurtriers d'Isboseth fils de Saül. Cette piscine a soixante-six pas en tous sens; on peut y descendre par des escaliers de quarante marches.

En sortant de la ville, vers le sud, je trouvai trois puits appelés puits d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

En remontant un quart d'heure environ vers le nord-ouest, j'atteignis une belle et large vallée; la vigne, le figuier, le caroubier, l'azerolier, le noyer, l'arbousier y mêlent leurs verdures diverses; quelques arbres de Judée (*cercis siliquastrum*) y montrent, au printemps, leurs rameaux veufs de feuillage, couverts de nombreux bouquets de fleurs roses, mais ces arbres sont rares en Judée, et, par une de ces anomalies assez fréquentes en botanique, l'*Arbre de Judée*, est originaire de France. Vers




Ce plan, ainsi que celui de Jérusalem ancienne contenu dans la livraison précédente, a été dressé par M. Villemin d'après les dessins de M. Gérardy Saintine.

LÉGENDE.

1 Piscine de Bersabée.
2 Ruines anciennes.
3 Couvent grec schismat. de Saint-Basile.
4 Couvent grec schism. de Saint-Théodore.
5 Casa Nuova.
6 Patriarcat latin.
7 Couvent grec catholique.
7' Couvent des Cophtes.
8 Couvent grec schismat. de Saint-Dimitri.
9 Piscine d'Ézéchias
10 Couvent grec schism. de Saint-Jean.
11 Grand couvent schismatique.
11' Grand couv. grec sch. de Panaïa (la Vierge).
12 Patriarcat grec schismatique.
13 Couvent grec schism. de Saint-Nicolas.
14 École grecque schism.
15 Couvent de Saint-Sauveur (latin).
16 Couv. grec sch. de St-Sauveur l'Hôpital.
17 École latine.
18 Couvent grec schism. de St-Michel Arch.
19 Mosquée d'Ibrahim.
20 Saint Sépulcre.
21 Secours. de Gethsemani (couv. gr. sch.).
22 Ruines de l'hôpital des Hospitaliers.
23 Bazar turc.
24 Couvent grec schism. de Saint-Abraham.
25 Citerne de Sainte-Hélène.
26 Couvent grec schism. de St-Caralambo.
27 Couvent grec schism. de Panaï.
28 Couvent grec schism. de Ste Catherine.
29 Couvent grec schism. de St-Euthyme
30 Couvent des derviches tourneurs (église de Saint-Jean-l'Évangéliste).
31 Hospice autrichien.
32 Anc. église de la Nativité de la Vierge.
33 Église de Sainte-Anne.
34 Piscine probatique.
35 Porte Speciosa.
36 Tour Antonia.
37 Scala sancta.
38 Église de la Flagellation (latine)
39 Caserne turque (palais de Pilate).
40 Ecce homo.
41 Première chute.
42 Ruines de l'église de la Défaillance.
43 Simon le Cyrénéen
44 Sainte-Véronique.
45 Juif-Errant.
46 Porte Judiciaire. Deuxième chute.
47 Filles de Sion.
48 Troisième chute.
49 Maison du mauvais riche.
50 Bains des Ablutions.
51 Hôpital de Sainte-Hélène.
52 Grand bazar du Temple.
53 Hôpital des Allemands (ruines).
54 Hospice d'Omar
55 Ouverture du souterrain qui va à Siloé.
56 Mur des Lamentations.
57 Ruines du pont Xystus.
58 Hôpital Rothschild.
59 Synagogue.
60 Hôpital anglais.
61 Couvent grec schismat. de Saint-Georges des Juifs
61' Couvent syrien (anciennement maison de saint Marc).
62 Couv. arménien. (maison d'Anne le Pontife)
63 Église arménienne de Saint-Jacques.
64 Prison de saint Pierre.
65 Église protestante.
66 Château de David.
67 Caserne turque.
68 Jardin arménien.

a Lieu de la première ablution de David
b Trône de Salomon.
c Kiblet de Fatma.
d Tombeaux.
e Lieu des prières.
f Tribunal de David.
g Porte de David.
h Porte du Paradis.
i Porte des Jardins.
k Porte du Kiblet.
l Balances
m Fontaine.
m' El Aqsa
n Mosquée des Mangrabins.
o Petit temple de Jésus.
p Pont du Sirath.
q Biteon du Jugement dernier.

le milieu de cette vallée s'élève un magnifique chêne, dernier rejeton de la forêt de chênes de Mambré. Quelques auteurs pensent que, sous son ombrage, Abraham donna l'hospitalité aux anges du Seigneur; mais ce chêne ne peut être tout au plus qu'un dernier rejeton de celui du prophète; en effet, à l'époque d'Arculphe, il ne restait déjà plus du chêne d'Abraham qu'un tronc sans vie, lacéré de tous côtés par les haches pour en enlever des parcelles distribuées ensuite dans les divers lieux du globe. D'après le sire de Mandeville, il se serait desséché de lui-même au moment où Notre-Seigneur a été crucifié.

Continuons cependant notre course vers les plaines du sud; les collines s'effacent de plus en plus, la population sédentaire devient rare; le désert est trop près pour que les mœurs n'en ressentent pas l'influence.

Voici Kurmul, l'ancienne Carmel, patrie d'Abigaïl, femme de David; plus à l'ouest, les ruines de la forteresse de Debir, autrefois Kiriath Sapher; un peu plus loin, Beitjibrim, l'ancienne Eleutheropolis, dont un arc romain signale l'antique splendeur. Sous cette ruine, une grotte étendue sert de refuge aux troupeaux pendant l'hiver, destinée bien prosaïque de la fameuse caverne d'Odollam. A une faible distance dans l'ouest, entre Beitjibrim et Ghazzè, le petit village d'Esdoud rappelle la forte ville d'Azoth, qui soutint vingt-neuf ans, dit Hérodote, l'attaque du roi d'Égypte Psammétichus.

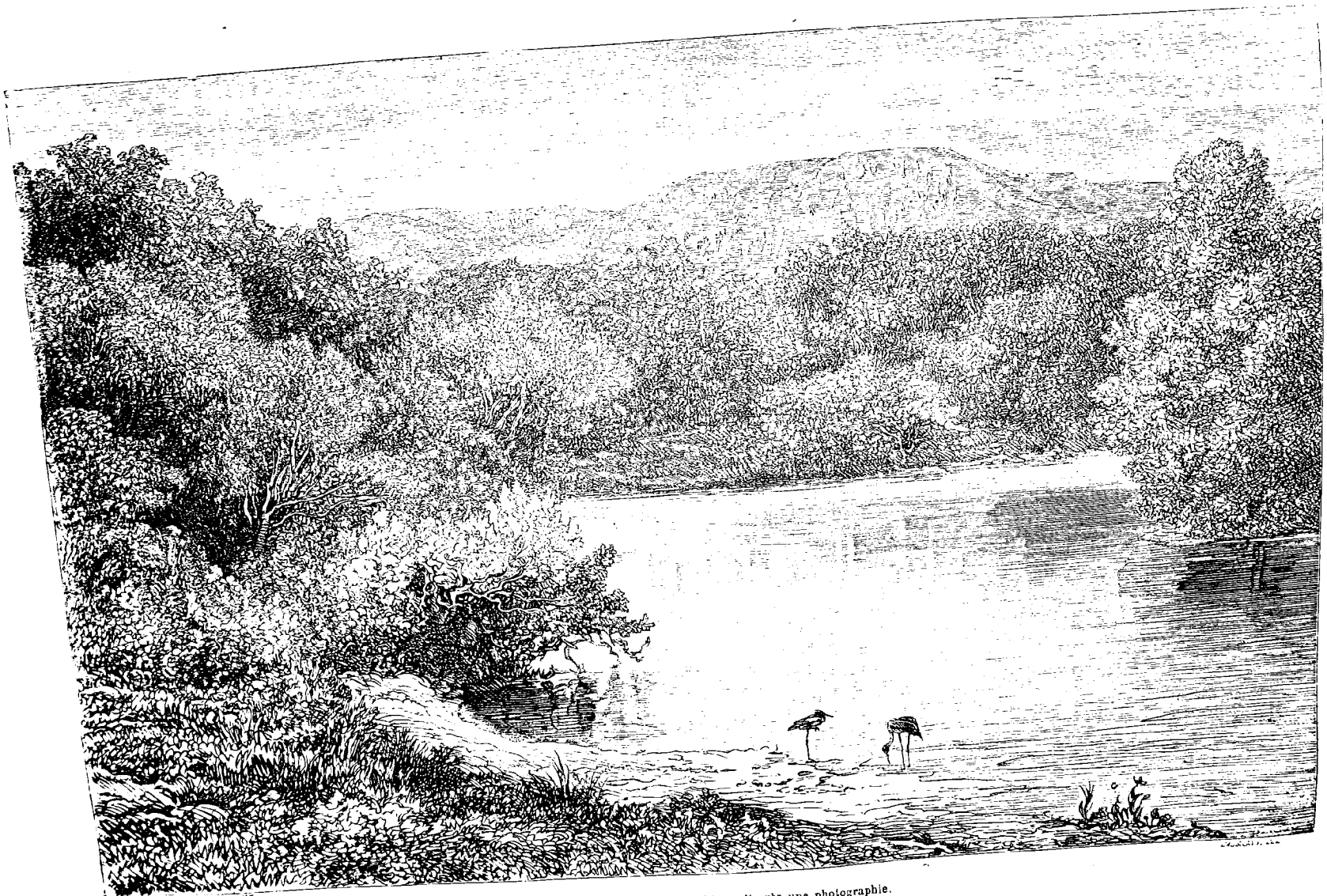
Bethleem. — Dessin de Navlet d'après un croquis de M. Gérardy Saintine.

Ghazzé, l'ancienne Gaza, sera le terme de notre excursion, puisqu'au delà le pays sablonneux et désert n'est déjà plus la Palestine, sans être encore l'Égypte. La captivité de Samson qui enlève les portes d'airain de la ville, le supplice du courageux Bœtis que traîne autour des murs Alexandre le Grand enivré de sa victoire, ne sont ici que des souvenirs; il faut, pour trouver quelques vestiges des siècles anciens, aller jusqu'au bord de la mer, à Ascalon, éloigné d'une demi-heure: on y verra au milieu des sables quelques fûts de colonnes; on vous montrera même un puits appelé *Bir Abraham el Khalil*, creusé, dit-on, par les Philistins.

Remontant rapidement vers le nord, je fais ma dernière étape au couvent des pères Franciscains de Saint-Jean, dont l'église fut rétablie et restaurée par ordre de Louis XIV; on a élevé, dans les souterrains, une chapelle à l'endroit où est né saint Jean-Baptiste.

Le lendemain matin, je descendis le flanc de la montagne jusqu'à la fontaine d'Aïnkarim, qui coule au fond de la vallée; les chrétiens l'appellent fontaine de la Vierge, à cause du séjour de quelques mois que fit Marie chez sa cousine.

Sur la colline opposée, je visitai les ruines de l'église de la Visitation, dont il ne reste plus debout que quelques murs et un petit oratoire. Une heure et demie après, je rentrais à Jérusalem.



Le Jourdain. — Dessin de Daubigny d'après une photographie.

## XI

« Unum atque alterum lacum integer per-
« fluit, tertio retinetur. »
TACITE.

Béthanie. — Fontaine d'Élisée. — Le Jourdain.

Ce ne fut pas sans un profond serrement de cœur que je dis un dernier adieu à Jérusalem; les habitants sont fanatiques et intolérants, la ville est triste, les environs sont nus et sévères, cependant il plane sur le pays un souvenir de grandeur qui pénètre le cœur et le plonge dans une douce mélancolie. Tout ce qui frappe les yeux y parle à la conscience et nécessairement la pensée se joint à la nature pour impressionner l'esprit.

Je franchis la porte Sitti Meriem, je longe quelque temps la vallée de Josaphat, cueillant comme souvenir la petite immortelle sanguine (*helychrysum sanguineum*) et je me dirige vers Béthanie.

Béthanie est un petit village sans importance. Du temps des croisés, la reine Mélisende y fit bâtir une église sur l'emplacement de la maison où Lazare reçut le Sauveur; un édifice religieux s'éleva également sur le tombeau de Lazare; les musulmans l'ont converti en mosquée; une chapelle marqua l'endroit de la maison de Simon le lépreux et perpétua le souvenir de cette femme dévouée qui parfuma les pieds du Christ. Après avoir parcouru toutes ces ruines, je me trouvai en présence d'une descente rapide qui devait me conduire dans cette vallée bouleversée où dort la mer Morte. Tout témoigne bien ici du grand cataclysme dont furent victimes les villes maudites de Sodome et de Gomorrhe; les montagnes portent encore les traces du feu souterrain qui les a déchirées; la teinte roussâtre du calcaire le fait ressembler, avec ses mille crevasses, à une planche de liége brisée violemment; une attraction moléculaire semble devoir réunir d'un moment à l'autre les deux rives de ces longues vallées étroites et profondes. Spectacle imposant et sublime des belles horreurs de la nature!

Six heures après le départ, j'arrivai à la source d'Élisée, petit bassin naturel au pied de la montagne, dont les eaux amères et corrosives jadis portaient partout la stérilité et la mort. Le prophète Élisée eut pitié des habitants de Jéricho, et usant en leur faveur de sa puissance miraculeuse, il guérit ces eaux en y jetant une poignée de sel. Actuellement, l'onde pure et claire a créé, au milieu du désert, un îlot de végétation vivace.

Pour atteindre le Jourdain, il me fallait marcher encore deux heures, au milieu d'un sol brûlé et couvert de cristallisations salines; je hâtai donc le pas, sans m'arrêter à Riha, l'ancienne Jéricho, dont quelques pauvres huttes en feuillages indiquent seules l'emplacement. Mon guide me conduisit sur le bord du fleuve, et je me décidai à choisir, comme lieu de halte, un charmant bosquet où j'étais à l'abri des rayons du soleil.

Les Hébreux n'avaient qu'un Dieu, qu'un temple, qu'une ville, ils n'avaient aussi qu'un fleuve, qu'une mer comme si la grande unité eût tendu à s'établir jusque dans la nature de leur pays.

Le Jourdain n'est pas un torrent desséché et misérable, comme on l'a quelquefois prétendu. Ce n'est pas non plus un grand fleuve, si nous prenons pour terme de comparaison ce que nous sommes habitués à voir dans notre Europe; il peut être assimilé, sans trop d'humiliation aux principaux affluents de la Seine. Son bassin commence dans les gorges méridionales de l'Antiliban, et est bordé de chaque côté par des rameaux échappés de cette chaîne.

Les anciens plaçaient la vraie source du Jourdain à Banias ou Panéas, l'ancienne Césarée de Philippe. Là est une caverne d'où s'échappe un volume d'eau considérable.

Ce ruisseau se réunit plus loin à un autre cours d'eau venu du nord-est et appelé encore aujourd'hui le Dan. Les deux affluents mêlés ensemble en rencontrent plus loin un troisième, le Hasbéni, qui coule dans la vallée dite Ouadi el Teim. Il sort des environs de Hasbeya, au nord, sur le versant occidental de l'Hermon. Là commence le Jourdain.

Après un parcours de peu d'étendue, le Jourdain se jette dans un lac de deux lieues de long sur une de large, à fond vaseux et malsain, qui se dessèche en été et donne refuge, parmi ses roseaux, à des troupeaux de sangliers. C'est le lac *Mérom* de la Bible, le lac Samochonitis des Grecs et le Houlé des Arabes.

En sortant du lac Mérom, le Jourdain traverse la belle plaine du Houlé ou de la Galilée, si célèbre autrefois par sa fertilité. Elle produit aujourd'hui des céréales et des cotons, mais elle est loin de répondre à l'idée qu'en avaient les anciens. Abraham dut la traverser en arrivant de la Mésopotamie. Il y a un pont à une demi-lieue du lac, appelé maintenant *Pont des fils de Jacob*, parce que là, selon la tradition, ce patriarche vint traverser le fleuve avec ses fils en revenant de la patrie de ses ancêtres. La plaine du Houlé a deux lieues et demie de longueur; à cette distance, le Jourdain se jette dans un second lac plus important que le premier, le lac de Génésareth ou de Tibériade, la mer de Galilée, dont le nom rappelle tant de souvenirs. Il a six lieues de long sur une et demie de large. Ses eaux coulent sur un fond de sable, entre deux rives d'une beauté remarquable. La contrée qu'il baigne est la plus pittoresque, la plus salubre et la plus fertile de la Palestine. Les écrivains anciens, les voyageurs modernes rendent tous ce témoignage à la Galilée et à son beau lac. Sur ses bords, il y avait autrefois plusieurs villes qui ont disparu : Capharnaüm, Tarichée, Bethsaïde ont laissé à peine quelques traces de leur existence. Tibériade n'est plus qu'un village sans importance. On ne trouve aujourd'hui sur tout le lac qu'une seule barque en misérable état, manquant ordinairement de bras pour la conduire. Elle est là comme un dernier et vivant souvenir de ces barques nombreuses qui sillonnaient les eaux de Génésareth au temps des pêcheurs apôtres, et qui servaient à l'accomplissement des premiers miracles du Christ. Les filets de Simon-Pierre n'existent plus; à peine si de rares Arabes osent demander aux eaux quelques-uns de leurs nombreux

habitants. La solitude et le silence ont succédé à l'animation qui régnait sur les rives du lac; elles ne sont plus animées que par le souvenir : mais c'est le souvenir des grandes scènes évangéliques qui préparèrent la régénération du monde. Nulle part ailleurs, en Terre-Sainte, la nature muette n'est plus éloquente, ni plus émouvante; nul autre point n'est plus digne d'être visité par le pèlerin, sans excepter même Jérusalem.

Le Jourdain, sorti du lac de Tibériade, poursuit sa course dans le sud, entre les deux chaînes de montagnes qui longent sa vallée; à droite et à gauche s'étend une plaine dont il occupe le milieu. C'est la plus grande plaine de la Palestine, les Arabes l'appellent *El Ghor;* elle est d'un aspect triste et stérile : les tribus errantes qui la parcourent y trouvent avec peine quelques maigres pâturages pour leurs troupeaux. Dans cette plaine, à la hauteur de Galaad, Jephté extermina les Éphraïmites aux gués du Jourdain; aux environs de Jéricho où elle atteint une largeur de deux lieues, elle prend alors le nom de plaine de Jéricho. C'est par là que les Hébreux firent leur entrée dans la Terre promise. La tradition y montre le point où s'opéra le passage miraculeux du Jourdain, l'emplacement probable de Galgala où les Hébreux campèrent pour la dernière fois, après quarante ans de vie nomade; enfin un double et grand souvenir fait de ce lieu un des plus mémorables de la Terre-Sainte, la prédication de saint Jean-Baptiste et le baptême de Jésus.

Les chrétiens orientaux, en général les schismatiques, ont pour la plaine de Jéricho une vénération toute particulière. Chaque année, aux fêtes de Pâques, plusieurs milliers de chrétiens grecs sortent en foule de Jérusalem et vont se baigner dans le Jourdain, au lieu même où le Christ reçut le baptême. On ne peut voir sans un vif sentiment de curiosité ces hordes confuses franchir les huit lieues qui séparent la ville sainte du Jourdain, se répandre sur ses rives et y faire leurs dévotions avec une ferveur que des siècles n'ont pu amortir. Ces chrétiens-là n'en sont pas encore à l'indifférence en fait de religion.

A une faible distance de ces lieux vénérés, le Jourdain va se perdre dans la mer Morte pour n'en plus sortir.

Les eaux du lac Mérom se trouvent à peu de chose près au niveau de la Méditerranée. De ce lac à la mer Morte, la distance est d'environ trente lieues. Le Jourdain parcourt cet espace en suivant des pentes sinueuses et rapides, surtout depuis le lac de Tibériade. La vallée s'abaisse donc au-dessous du niveau de la Méditerranée. On sait, en effet, que les eaux de la mer Morte sont de 400 mètres au moins plus basses que celles de la grande mer. Il y a là comme une cavité profonde dans laquelle le Jourdain se précipite, sans pouvoir la remplir, par suite des pertes occasionnées par l'évaporation. Cet état physique n'a rien en lui-même d'extraordinaire; mais des études faites au delà de la mer Morte prouvent qu'à une époque reculée ses eaux devaient avoir un écoulement jusqu'à la mer Rouge.

## XII

« Aspexi, et ecce Carmelus desertus et
« omnes urbes ejus destructæ. »
JÉRÉMIE.

Naplouse. — Nazareth. — Séphoris. — Caïffa. — Le Carmel.

Le lendemain matin, à l'aube du jour, je songeai à regagner la route ordinaire de Jérusalem à Naplouse; je la rejoignis à l'endroit où devait être Béthel. Il ne reste plus rien de cette ville appelée Luz du temps de Jacob. Je m'engageai alors dans une longue vallée formée par les montagnes de la Samarie; aux alentours de la route se dressent quelques misérables villages arabes dont le nom ne rappelle aucun souvenir; enfin j'aperçus la crête des monts Hébal et Garizim, j'approchais de Naplouse, l'ancienne Sichem, qui fait actuellement partie du pachalick de Beyrouth; son éloignement y rend l'action du Muschir à peu près nulle, aussi l'hospitalité qu'on y reçoit n'est-elle pas toujours franche et cordiale. Le voyageur doit y séjourner le moins longtemps possible.

Deux heures me suffirent pour franchir la distance entre Naplouse et Sébaste, qui s'élève sur le plateau de Someroun. Dans la partie antérieure de la montagne, on voit des colonnes provenant des temples consacrés aux faux dieux; plus loin, les derniers vestiges du palais d'Hérode. On distingue aussi parfaitement la belle église de Saint-Jean, dont on attribue la construction à sainte Hélène; son vaisseau mesure 160 pas de long sur 80 de large; le tombeau du Précurseur était dans un de ses caveaux.

En quittant Samarie, une montagne assez élevée me conduisit dans une belle plaine couverte d'une végétation vivace de toute beauté; je foulais aux pieds un vrai tapis de tulipes, de jacinthes, de narcisses et d'anémones, et ainsi, au milieu des fleurs, j'atteignis la petite ville de Sanour, considérée généralement comme ayant succédé à Béthulie, patrie de Judith. La forteresse bâtie sur un monticule fut démantelée en 1831 par Abdallah-Pacha. Je passai à Djenin, et laissant à ma droite les monts Gelboé, le petit Hermon, les deux villages de Naïm et d'Endor, je traversai la riche plaine d'Esdrelon à l'extrémité de laquelle s'élève Nazareth.

Bâtie en amphithéâtre à un millier de pieds au-dessus de la mer, Nazareth semble bien la reine de la contrée. L'église de l'Annonciation est actuellement enfermée dans le couvent latin des pères de Terre-Sainte. La maison de la vierge Marie, transportée si miraculeusement, d'après la tradition, d'abord en Syrie, puis en Macédoine, enfin à Lorette où on la voit encore, était construite dans le souterrain qui forme la crypte de l'église. Deux colonnes marquent l'endroit où se tenait l'archange lorsqu'il dit : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Je visitai également le couvent grec schismatique où l'on me montra la source à laquelle Marie venait puiser l'eau qui lui était nécessaire, et le couvent arménien qui a remplacé la synagogue juive où Jésus prononça ces

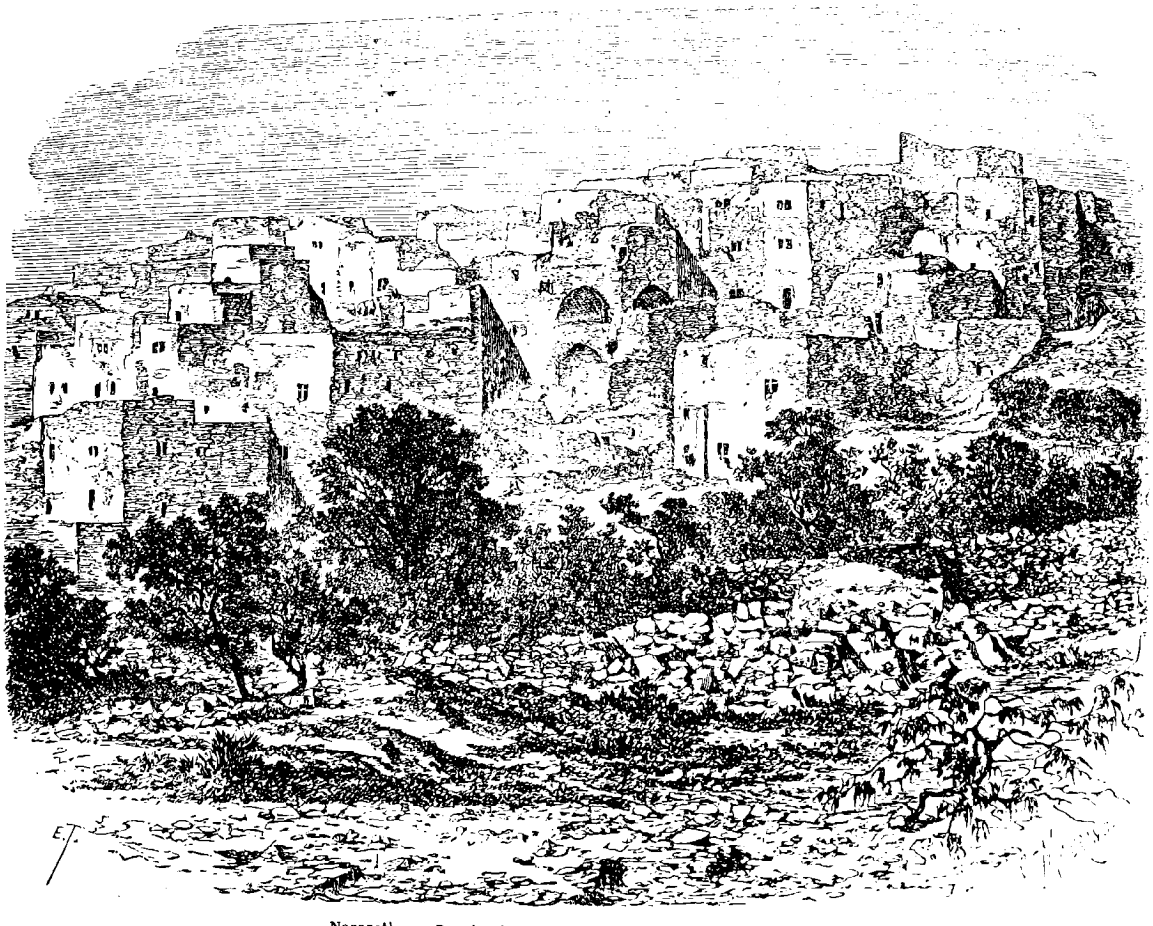
paroles devenues proverbe : « Nul n'est reçu prophète dans sa patrie. »

Le costume des habitants de Nazareth présente un grand intérêt à l'observateur ; nulle part ailleurs il n'a conservé aussi intact qu'ici le caractère hébraïque. La Vierge devait le porter tel qu'on le voit aujourd'hui ; cette coiffure sévère a encadré son visage, où l'ange de la résignation avait gravé dès le début l'empreinte d'une douce mélancolie.

A une heure vera le nord, je retrouve de nouveau le souvenir de la Vierge ; les ruines d'une église rendue depuis peu au culte, sur les instances de M. Edmond de Lesseps, marquent à Safourieh, l'ancienne Séphoris, l'endroit où elle a passé sa jeunesse dans la maison de Joachim et d'Anne.

Encore une journée de marche, et j'aurai atteint le but de mon voyage. Voilà le promontoire du Carmel, et, au sommet de la montagne, un château fort sur lequel flotte le drapeau français. J'approche, et la pieuse forteresse devient un couvent des révérends pères Carmélitains.

Après une visite à l'école des prophètes, à la grotte d'Élie qui s'ouvre au fond de la nef de l'église, au cénotaphe élevé à la mémoire des Français morts au siége de Saint-Jean d'Acre, admirons le panorama qui se déroule



Nazareth. — Dessin de Therond d'après une photographie.

devant nos yeux. Sous nos pieds, Caïffa, qu'un grand prêtre dépouilla de son nom de Porphyrion, se mire dans les eaux bleues de son golfe, en face d'Acca, sa rivale. Entre Acre et Caïffa coule le torrent de Kisson, dont les eaux furent ensanglantées par les cadavres des soldats de Siséra. Cette vaste plaine à notre gauche, c'est la plaine d'Acre ou de Ptolémaïs, témoin du courage des croisés, tandis que devant nous fuit celle d'Esdrelon, que traversèrent en vainqueurs nos soldats de la république.

Du haut de cet observatoire, l'œil découvre chaque jour quelque nouveau sujet de contemplation. Je ne pouvais me lasser d'y monter, et je m'y serais peut-être oublié si l'on n'était venu m'annoncer l'arrivée du vapeur qui devait m'emmener vers d'autres contrées.

Que ne reste-t-il pas à apprendre sur cette Palestine si petite par son étendue physique, si grande par la place qu'elle occupe dans le monde moral ? La religion, la philosophie, la science ont là un champ d'études qu'elles n'épuiseront pas. Que les explorateurs s'y lancent en toute confiance, ce n'est ni la matière, ni l'intérêt public qui leur feront défaut.

X.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# GRAVURES.


| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Le Gaurisankar (Himalaya), la plus haute montagne connue du globe. | Grandsire. | 1 |
| Les frères Schlagintweit | Valentin. | 4 |
| Vue du port de Tanger | Jules Noël. | 5 |
| Vue de Tanger | de Bérard. | 8 |
| Costumes du Maroc | Marc. | 9 |
| Une rue de la ville de Zanzibar | de Bérard. | 14 |
| Portrait de Ritter | Valentin. | 16 |
| L'Érèbe et la Terreur dans les glaces | Grandsire. | 17 |
| Village de neige, habitation des Esquimaux | Lancelot. | 21 |
| Vue de l'embouchure de la grande rivière de Back | Lancelot. | 22 |
| Découverte du cairn où était déposé le document de Franklin | Lancelot. | 24 |
| Portrait de sir John Franklin | Morin. | 26 |
| Le Fox hivernant dans le détroit de Bellot | Valentin. | 27 |
| Objets de l'expédition de Franklin, rapportés en Angleterre | Lancelot. | 27 |
| Vue de Rabat-Salé, dans le Maroc | de Bérard. | 32 |
| La frégate la Novara devant l'île Saint-Paul | Jules Noël. | 33 |
| Portrait du commandant de l'expédition, le capitaine Wullerstorf Urtair. | G. Fath. | 36 |
| Troupeaux d'éléphants a Ceylan | de Bar. | 37 |
| Intérieur d'une hutte a Car-Nicobar | Thérond. | 40 |
| Forêt vierge a Car-Nicobar | de Bar. | 41 |
| Un village a Java | de Bar. | 45 |
| Un volcan a Java | de Bar. | 48 |
| Costumes de l'empereur de Cochinchine et de ses ministres | Thérond. | 49 |
| Une plage de la baie de Tourane | Jules Noël. | 53 |
| Vue d'une des embouchures de la rivière de Saïgon | Lancelot. | 56 |
| Temple bouddhiste, souterrain | Thérond. | 57 |
| Portrait de Livingstone | G. Fath. | 64 |
| La lagune enchantée dans l'île de Luçon | Lancelot. | 65 |
| La rade de Gravosa | de Bar. | 69 |
| Vue intérieure du palais des anciens doges de Raguse | Lancelot. | 72 |
| Vue de Raguse, en Dalmatie | Lancelot. | 73 |
| Costumes monténégrins | Marc. | 80 |
| Vue de Tsettinie | de Bar. | 81 |
| Éléphant de labour a Ceylan | Thérond. | 88 |
| Funérailles a Calcutta | Thérond. | 89 |
| Type indigène andaman | G. Fath. | 92 |
| Latanier des îles Andaman | de Bar. | 93 |
| Attaque d'un steamer par les sauvages du Grand-Andaman | de Bar. | 96 |
| Le lac Baïkal | Sabatier. | 97 |
| Vue du fleuve Amour prise dans les monts Hing-Gan | Grandsire. | 101 |
| Temple toungouse | Sabatier. | 104 |

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Vue d'Alexandrovsk, baie de Castries | Lancelot. | 105 |
| Traîneaux attelés de chiens | Sabatier. | 108 |
| Types mandchoux et toungouses | Valentin. | 109 |
| Un clan de Khalkhas du haut Argoun | Lancelot. | 112 |
| Vue d'Astrakhan | Moynet | 113 |
| Intérieur de la tente d'une princesse tartare | Moynet | 116 |
| Ruines de la cabane de Pierre le Grand, près Derbent | Moynet | 120 |
| Vue de Derbent, Russie d'Asie | Moynet | 121 |
| Cérémonie guèbre au temple d'Atesh-Gah | Moynet | 124 |
| Le temple du Feu a Atesh-Gah près de Bakou | Moynet | 125 |
| Vue de Bakou, Russie d'Asie | Moynet | 128 |
| Vue générale de Hong-Kong | Sabatier. | 129 |
| Débarcadère de Macao | Doré. | 132 |
| Une tankadère (batelière chinoise) | Doré. | 133 |
| Bateau chinois | Doré. | 136 |
| La pagode des rochers a Macao | Sabatier. | 137 |
| Portrait d'une Chinoise | Doré. | 140 |
| Portrait d'un marchand chinois | Doré. | 141 |
| Un bateau de fleurs | Grandsire. | 144 |
| Cavaliers tartares (armée sino-tartare) | Doré. | 145 |
| Vue de la Douane de Shang-haï | Grandsire. | 148 |
| Résidence des ambassadeurs français et anglais a Tien-tsin, en 1858 | Doré. | 149 |
| La Grande-Muraille de Chine (Débarquement de l'ambassade française) | Doré. | 152 |
| La Grande-Muraille | Doré. | 152 |
| Soldats chinois : un tigre de guerre et un brave | Doré. | 153 |
| Brouette de voyage en Chine | Doré. | 153 |
| Tankadère assise | Doré. | 156 |
| Fumeurs d'opium | Morin | 157 |
| Entrée de la pagode de Wampoa, près de Canton | Grandsire. | 160 |
| Entrée du golfe de Yédo | Jules Noël. | 161 |
| Enceinte des jardins de l'empereur du Japon a Yédo | Morin | 165 |
| Un sergent de ville japonais a Yédo | Doré. | 168 |
| Baie de Nangasaki | Français. | 169 |
| Dame japonaise | Morin | 172 |
| Toilette d'une dame japonaise | Morin | 173 |
| Un jardin de thé, ou jardin public au Japon | de Bar. | 176 |
| L'île de Montserrat (Antilles) | de Bérard. | 177 |
| Le cap Tiburon (Haïti) | de Bérard. | 180 |
| Vue de la Jamaïque | de Bérard. | 181 |
| Bouches du Mississipi | de Bérard. | 184 |
| Paquebot et remorqueur du Mississipi | de Bérard. | 185 |
| Port de la Nouvelle-Orléans | de Bérard. | 192 |
| Le roi Thakombau | Fath. | 193 |
| Types vitiens | G. Fath. | 196 |
| Mbure-kalou ou temple, et scène de cannibalisme | de Bar. | 200 |
| Danse de guerriers vitiens | Doré. | 102 |
| Intérieur d'un mbure-ni-sa ou maison des étrangers | Lancelot. | 205 |
| Vue prise sur les côtes de Vanoua-Levou | de Bar. | 208 |
| Cimetière de Mogador | Grandsire. | 209 |
| Vue de la ville de Maroc | de Bérard. | 213 |
| Vue de Mogador | Jules Noël. | 217 |
| Vue des montagnes de Fer | Jules Noël. | 221 |
| Les charmeurs de serpents au Maroc | J. Duvaux. | 224 |
| Vue du pic de Ténériffe | Daubigny. | 225 |
| Vue de Montevideo en 1823 (capitainerie du port) | d'Hastrel | 229 |
| Vue de Buenos-Ayres en 1823 | d'Hastrel | 232 |
| Caravane dans les Pampas | J. Duvaux. | 233 |
| Indiens pillards (correria de Puelches) | J. Duvaux. | 237 |

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Vue d'une place de Santiago | Lancelot | 240 |
| Girafe attaquée par des lions | Doré | 241 |
| Compagnons de chasse inattendus mais peu agréables | Doré | 245 |
| Le chasseur chassé a son tour | Doré | 248 |
| La mare au crépuscule | Doré | 249 |
| Le chasseur surpris par un éléphant | Doré | 253 |
| Hippopotame harponné | Doré | 256 |
| Morton arborant le drapeau américain sur les bords de la mer polaire | Jules Noël | 257 |
| Intérieur d'une hutte d'Esquimaux | Sthal | 261 |
| Monument de Tennisson | Sabatier | 264 |
| Kane et ses compagnons dans la cabine de leur navire | Sthal | 265 |
| Le chenal Kennedy | Jules Noël | 268 |
| Les monts Parry | Jules Noël | 268 |
| Types d'Esquimaux | Valentin | 269 |
| Portrait de Kane | Valentin | 272 |
| Vue des montagnes Rocheuses au lac des Arcs | Pelcoq | 273 |
| Combat d'un taureau et d'un bison | Morin | 277 |
| Chasse a l'ours | Doré | 280 |
| Un portage | Sabatier | 281 |
| Indiens Saulteux pêchant aux flambeaux | Sabatier | 284 |
| Types d'Indiens Crees | Pelcoq | 285 |
| Le fort Edmonton | Pelcoq | 288 |
| Chimney-Rocks, sur les bords du fleuve Colombia | Sabatier | 289 |
| Sépultures indiennes sur la rivière Cowlitz | Sabatier | 292 |
| Victoria-Vancouver | A. de Bérard | 293 |
| Un chapiteau du palais de Raguse | Lancelot | 294 |
| Le château de Trébigne | de Bar | 296 |
| La Trébinsnitza | de Bar | 296 |
| Gradina | Grandsire | 297 |
| La villa du Grand-Constance au cap de Bonne-Espérance | Daubigny | 301 |
| Portrait du Tahitien Maré | Charles Giraud | 304 |
| Costumes de Bakou | Moynet | 305 |
| Vue générale de Schamaki | Moynet | 309 |
| Une soirée chez un riche Tatar, a Schamaki | Beaucé | 312 |
| Porte d'une maison lesghienne | Moynet | 313 |
| La vallée de Noukha | Moynet | 316 |
| Château de la reine Thamara | Moynet | 317 |
| Aoul lesghien de Bégitte | Doré | 320 |
| Vue générale de Tiflis | Thérond | 321 |
| Costumes géorgiens | Moynet | 324 |
| Le château de Gori | Français | 325 |
| Passage du mont Sourham | Moynet | 328 |
| Le mont Sourham | Moynet | 329 |
| Les bords du Phase | Moynet | 333 |
| L'embouchure du Phase a Poti | Moynet | 336 |
| Incendie de prairies près la rivière de Valnut-Creek | Doré | 337 |
| Le fort Smith (Arkansas) | Lancelot | 340 |
| Une partie de balle chez les Indiens Choctaws | Doré | 341 |
| Chasses aux buffles chez les Delawares | Doré | 345 |
| Indiens Comanches | J. Duvaux | 348 |
| Camp d'Indiens Comanches | J. Duvaux | 349 |
| Camp d'Indiens Kioways | J. Duvaux | 352 |
| Rochers sur la route de Santo-Domingo (Nouveau-Mexique) | Lancelot | 353 |
| Hiéroglyphes indiens dans une caverne | Lancelot | 355 |
| Types d'habitants de Santo-Domingo | J. Duvaux | 356 |
| Les rochers du Moro | Lancelot | 357 |
| La ville de Zuni | Lancelot | 360 |
| Source sacrée près de Zuni | Lancelot | 361 |

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Autel et ruines près de Zuni | Lancelot | 364 |
| Les monts San Francisco | Lancelot | 365 |
| Cavalier mohave | Lancelot | 368 |
| Le cereus gigantesque | Lancelot | 369 |
| Huttes d'Indiens Chimehwhuebes | J. Duvaux | 372 |
| Indiens Mohaves | J. Duvaux | 373 |
| Le jeu de l'anneau chez les Mohaves | Lancelot | 376 |
| Vue de Rio Colorado | Doré | 377 |
| Armes, ornements, ustensiles des Indiens Mohaves, Yampais, Chimehwhuebes | Lancelot | 380 |
| Passe de la Fourche de Bill William, près du Rio Colorado | Doré | 381 |
| Pueblos de los Angeles | de Bérard | 384 |
| Juifs priant devant la muraille du temple de Salomon | Bida | 385 |
| Habitants de Bethléem | Bida | 387 |
| Juifs de Jérusalem | Bida | 388 |
| Portail de Sainte-Marie la grande. — Ancien couvent des Hospitaliers | Thérond | 393 |
| Vue de Jérusalem prise de la piscine de Zacharie | Thérond | 396 |
| Le Saint-Sépulcre | Thérond | 397 |
| Porte de Damas a Jérusalem | Thérond | 400 |
| Le champ du Sang | Lancelot | 401 |
| La mosquée d'Omar a Jérusalem | Lancelot | 404 |
| Un pilier dans le souterrain du temple de Salomon | Bida | 405 |
| Autre pilier dans le souterrain du temple de Salomon | Bida | 406 |
| Fontaine arabe a Jérusalem | Thérond | 409 |
| Bethléem | Navlet | 412 |
| Le Jourdain | Daubigny | 413 |
| Nazareth | Thérond | 416 |


# CARTES ET PLANS.


| | |
|---|---|
| Afrique équatoriale, région des grands lacs, par M. G. Lejean | 13 |
| Régions arctiques avec le tracé des routes des vaisseaux de Franklin, par M. de Lanoye | 19 |
| Théâtre du désastre de l'expédition de Franklin, d'après Péterman | 23 |
| Archipel Nicobar, d'après Steen-Bille | 39 |
| Plan de la ville de Saïgon | 55 |
| Baie de Tourane | 60 |
| Le Monténégro, par G. Lejean | 77 |
| Le bassin du fleuve Amour, par M. de Lanoye | 100 |
| La mer Caspienne, géographie comparée par M. G. Lejean | 117 |
| Le Japon, par M. A. Vuillemin | 164 |
| Esquisse des atterrissements du Mississipi, d'après Franklin Bache | 187 |
| L'archipel Viti, d'après Vincendon-Dumoulin, etc. | 197 |
| L'empire du Maroc, par Vuillemin | 216 |
| Carte itinéraire de Buenos-Ayres au Chili, par le même | 228 |
| Parties de l'Afrique australe visitées par Anderson, par le même | 244 |
| Régions arctiques explorées par Kane (*mer Polaire*), par M. de Lanoye | 260 |
| Tracé du voyage de Palliser aux montagnes Rocheuses, par M. A. Vuillemin | 278 |
| L'Isthme Caucasien (pour servir au voyage de M. Moynet), par le même | 290 |
| Carte itinéraire du Mississipi a l'océan Pacifique (voyage de Möllhausen), par le même | 343 |
| Plan de Jérusalem ancienne, par M. Gérardy Saintine | 392 |
| Plan de Jérusalem moderne, par le même | 411 |

# TABLE DES MATIÈRES.


Mort du voyageur Adolphe Schlagintweit dans le Turkestan (1857). . . . . 2

Quelques jours au Maroc, notes de voyage, par M. F. Schickler. — Première partie. . . . . 5
Deuxième partie. . . . . 28

Traditions religieuses de la Polynésie. — Cosmogonie tahitienne, par M. L. Gaussin. — Premier article. . . 10
Deuxième article. . . . . 302

Découverte de grands lacs africains; article de M. Guillaume Lejean. . . . . 12

Biographie. — Karl Ritter; article de M. de Lanoye. . . . . 15

Sir John Franklin et ses compagnons, d'après les rapports officiels du capitaine Mac Clintock; article de M. de Lanoye. . . . . 18

Voyage de circumnavigation de la frégate autrichienne la Novara (1857-1859).
Ile de Saint-Paul. — Ceylan. — Iles Nicobar. — Singapore. — Java. . . . . 34
Les îles Philippines. . . . . 66

Prix proposés par la Société de géographie de Paris. . . . . 48

La Cochinchine en 1859, notes extraites d'une correspondance inédite.
Coup d'œil rétrospectif. — La dernière expédition. — Prise de Saïgon. — Retour à Tourane. — Un prince siamois. — Un typhon; combat du 15 septembre. . . . . 50

Nouvelles découvertes du docteur Livingstone, article de M. de Lanoye. . . . . 62

Voyage en Albanie, au Monténégro, en 1858, par M. G. Lejean.
Les côtes de Dalmatie. — Gravosa. — Raguse. — Gendarmerie et chauvinisme. — Départ pour l'Albanie. — Spilza. — Rade d'Antivari. — Un *han* albanais. — Types d'Arnautes. — Antivari. — Scutari. — Panorama du lac et de la plaine. — Souvenir de Tite Live. — Les Sept-Montagnes. — *Crau* de Scutari. — La terre promise du brigandage. — Poésie albanaise. — Les Guègues. — Un clergé belliqueux. — Tribus des Skrœll et des Klementh, etc., etc. — Départ pour le Monténégro. — Le lac. — Les îles Vranina et Lessendra. — 69
Iablak : épisodes de guerre contemporaine. — La Tsernovich : arrivée à Rjeka. — Une imprimerie monténégrine en 1492. — Vue magnifique. — Arrivée à Tsettinie. . . . . 81

Fragments d'un voyage en Orient. — Éléphant de labour à Ceylan. — Scène funéraire à Calcutta; article de M. G. Depping. . . . . 87

Les îles Andamans (océan Indien), d'après des documents inédits; article de M. Ferdinand Denis. 90
Expédition de 1857. — Habitations, mœurs, coutumes et langage des Andamans. — Notions historiques. . .

Le fleuve Amour; article de M. de Lanoye.
Exploration du fleuve depuis ses sources jusqu'à son embouchure. — Aspect du fleuve. — Les ruines d'Albasin. — Indigènes. — Un de leurs temples. — Végétation et culture. — Une ville chinoise. — Forêts vierges de l'Hing-Gan. — Mœurs et costumes des tribus riveraines. — Monuments chinois à l'embouchure du fleuve. 97
Voyage d'hiver le long de l'Amour, de l'embouchure du fleuve au confluent de la Chilka et de l'Argoun, exécuté en 1856-57 par M. Pargachefski. — Indigènes du bas Amour et Mandchoux. — Tourmentes de

neige. — Attelage précieux. — Respect des indigènes pour le tigre. — Fonctionnaires chinois et mandchoux, etc., etc. . . . . 105

VOYAGE AU LITTORAL DE LA MER CASPIENNE, d'Astrakan à Bakou (octobre 1858). (Inédit, par M. MOYNET.)

Départ d'Astrakan. — Le Volga. — Les Steppes. — Une caravane kalmoucke. — Chasse aux outardes. — Lacs de sel. — Chevaux sauvages. — Mers de sable. — Hospitalité dans une kibitka. — Un prince kalmouk : sa tente ; costume des dames kalmouckes ; fabrication de l'eau-de-vie de jument ; le taboun ; courses de chevaux et de chameaux. — Moutons sans queue. — Kisliar ; les rues ; fermez les volets ! — Le Térek. — Poste de cosaques. — Villages fortifiés. — Le Caucase. — Schoukovaïa. — Kasafiourte ; le prince Mirsky ; le régiment de Kabarda ; la danse lesghienne. — Andrew-Aoul ; la maison d'un prince tatare ; salon de réception ; repas. — Thiriourth. — Une montagne de sable mouvant. — Unter-Kalé. — La ville de Temirkhan. — Chouran. — La station de Helly, etc. — Derbent. — La cabane de Pierre le Grand. — La grande muraille du Caucase. — Un caravansérail persan. — Kouba. — Chasse aux gazelles. — Bakou. — Le naphte. — Les Guèbres. — Atesh-Gah. — Le Temple du Feu. — Cérémonies religieuses des Guèbres. — Les feux de mer. . . . . 113

VOYAGE EN CHINE ET AU JAPON (1857-1858), par M. le marquis DE MOGES.

LA CHINE. — L'île de Hong-kong. — Dîner chez le gouverneur. — Théâtre chinois. — Le collége des missionnaires. — La vallée Heureuse. — Macao. — Le jardin de Camoëns. — La pagode des Rochers. — Le cimetière des Parsis. — La rivière de Canton, Bocca-Tigris. — Mouillage de Wampoa. — Canton, le lendemain du siége. — Le camp. — Le quartier tartare. — Document trouvé dans les archives de Yeh. — Le premier jour de l'an chinois. — De Hong-kong à Shang-haï. . . . . 129

Shang-haï ; la douane. — La chasse. — La pêche au cormoran. — Le paysage. — L'agriculture. — Le dîner du tao-taï. — Les tigres du colonel tartare. — Le climat de Shang-haï. — Le quartier chinois. — Les jardins de thé. — Activité commerciale des Chinois. — Départ de *l'Audacieuse* pour le golfe de Péchéli. — Le cap Chantoung. — Bombardement et prise des forts de Ta-kou. — Le village de Ta-kou. — Pointe des amiraux sur le Tien-tsin. — Le cour du Pei-ho ; ses rivages. — Arrivée à Tien-tsin ; curiosité des habitants. — Établissement des quatre ambassades dans cette ville. — Le pont de marbre. — Les rues de Tien-tsin ; les magasins. — Caricatures chinoises contre les Européens. — Arrivée de nouveaux commissaires impériaux. — Leur entrevue avec l'ambassadeur de France. — Signature du traité de Tien-tsin. — Excursion à la Grande-Muraille de la Chine. — Singulier débarquement. — Cavaliers tartares. — Retour à Shang-haï. — Mœurs et coutumes de la Chine. . . . . 145

LE JAPON. — Le détroit de Van-Diémen. — Relâche à Simoda. — Le dîner de Namorano-Nedanwano-Kami. — Le bazar. — La baie de Yédo. — Mort de l'empereur civil. — Entrée dans la capitale. — Les *canabo mohi*. — Palais et jardins de l'empereur. — Promenades dans les rues. — Cortége des *Daïmio*. — La ville officielle ; la ville marchande. — Lutteurs. — Conférence diplomatique. — L'espionnage. — Signature du traité. — Départ de Yédo. — La ville de Nangasaki. — Occupations des princes japonais. — Factorerie hollandaise de Désima. — Commerce avec la Chine. — Mœurs, coutumes, gouvernement du Japon. . . . . 161

FRAGMENT D'UN VOYAGE A LA NOUVELLE-ORLÉANS, par M. Élisée RECLUS (inédit). . . . . 177

La mer des Antilles. — Le Delta mississipien. — La Nouvelle-Orléans.

VOYAGE A LA GRANDE-VITI (Grand Océan équinoxial), par John-Denis MAC DONALD (1855) ; article de M. L. MICHELANT.

L'archipel des Viti ; ses explorateurs. — Mythologie des Vitiens. — Le roi Thakombau. — Remonte de la rivière Rewa. — Réception dans les villages du littoral. — Éloquence et faconde des indigènes. — Les géants et les ogres des Viti. — Hommages rendus aux chefs. — Les castes de l'archipel. — Temples de l'ancien culte et maisons des étrangers. — Science géographique des Vitiens. — Musique et danse. — La rivière sanglante. — Paysages. — Triste sort des veuves. — Traditions locales. — Sorcellerie. — Le Tabou. — Éclairage public et privé. — Croyances religieuses. — Origine du feu. — Les *invulnérables*. — Encore le cannibalisme. — Arrivée à l'extrémité du bassin de la Rewa. — Retour vers la mer. . . . . 193

VOYAGES AU MAROC (1670-1789-1860) ; article de M. DE LANOYE.

LE MAROC AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, relation du sieur MOUETTE. — Sa captivité chez les pirates de Salé. — Mékinès. — L'empereur Muley-Ismaël. — LE MAROC AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, relation de LEMPRIÈRE. — Taroudant. — Le prince impérial, son harem. — La ville de Maroc. — Forêts d'argans, paysages. — L'empereur Yézid. — Intérieur de son palais. — Ses femmes. — LE MAROC A L'ÉPOQUE ACTUELLE, relation de James RICHARDSON. — Arrivée à Mogador. — Les matelots maures. — Vénalité et corruption. — Les procédés du fisc. — L'empereur négociant. — Voyage à Maroc. — État du pays. — Les charmeurs de serpents. — Le cimetière. . . . . 209

**VOYAGE DE D. GIOVANNI MASTAÏ (AUJOURD'HUI S. S. LE PAPE PIE IX), DANS L'AMÉRIQUE DU SUD (de Gênes à Santiago) (1823-1824)** ; article de M. Ferdinand DENIS.

**Départ de Gênes. — *L'Eloysa* et son équipage. — Navigation sur la Méditerranée. — Les côtes de la Catalogne. — Palma. — Emprisonnement dans le lazaret. — Navigation jusqu'à Ténériffe. — Dangers courus. — Cor-**

saires de la Colombie. — Les îles du cap Vert. — Le négrier. — Un homme à la mer. — Fausse alerte. — Approches du continent américain. — Les fêtes de Noël à bord. — La prise d'un faucon. — Approches de la terre ; le Rio de la Plata. — Entrée en rivière. — Arrivée devant Montevideo. — Rencontre d'un bâtiment naufragé. — Bourrasque furieuse. — Nouveau danger. — Nuée de moustiques. — Arrivée devant Buenos-Ayres. — Réception nocturne. — Séjour à Buenos-Ayres. — Départ de cette ville. — Premiers incidents du voyage. — Saint-Nicolas. — Rosario. — Desmochados ou les mutilés. — Incursion des sauvages. — Dangers courus par la mission. — Changement de route. — Aspect nouveau du paysage. — Cordoba. — Mendoza. — Santiago. . . . . 423 226

AVENTURES ET CHASSES DU VOYAGEUR ANDERSON DANS L'AFRIQUE AUSTRALE; traduction de M. DE LANOYE.

Girafe attaquée par une bande de lions. — Bond du lion. — Compagnons de chasse inattendus, mais peu agréables. — La mare au crépuscule. — Approche des éléphants. — Le chasseur serré de près par un éléphant. — Le chasseur chassé à son tour. — Retour d'un messager envoyé en avant. — Récit de son voyage. — Départ pour le lac Ngami. — Arrivée sur ses bords. — Désappointement. — Remonte du Théoghé. — Belle végétation de ses rives. — Chasse aux buffles. — Les crocodiles. — Un Anglais tué par l'un de ces monstres. — L'hippopotame. . . . . 242

LA MER POLAIRE, fragments du voyage exécuté en 1853-54-55, de New-York au 82e degré de latitude nord, par le docteur El. K. KANE, de la marine des États-Unis ; traduction de M. DE LANOYE.

L'hivernage. — La mort parmi nous. — Visite des Esquimaux. — Leurs habitations à Étah. — Un intérieur encombré. — Nuit et repas peu confortables. — Mœurs et costumes des Esquimaux. — Deuil pour la mort. — Rites. — Pénitences. — Voyage de Morton. — Baie de Peabody. — A travers les montagnes et les précipices. — Les chiens effrayés. — L'eau libre. — Oiseaux, plantes et ours. — Le drapeau des deux pôles. — Adieux, départ et voyage. — Quatre cents lieues dans ou sur la glace. — Fatigues, dangers et famine. — Arrivée à Upernavik. . . . . 257

LE CAPITAINE PALLISER ET L'EXPLORATION DES MONTAGNES ROCHEUSES (1857-1859), par M. Charles GAY.

Le capitaine Palliser. — Son voyage aux États-Unis. — La Nouvelle-Orléans. — Une aventure. — M. Palliser part pour le haut Missouri. — Ses chasses à l'ours et au bison, etc. — Le lac Supérieur. — Le lac et la rivière la Pluie. — Le lac des Bois. — L'expédition canadienne rencontre les Indiens Saulteux. — La rivière et le lac Winnipeg. — Arrivée à l'établissement de la rivière Rouge.. — Établissement de la rivière Rouge. — Population, églises, écoles. — Un gentilhomme fermier. — Les métis. — Leurs grandes chasses. — Avenir de la colonie. — Pembina. — Un bureau de poste dans le désert. — Marches vers l'ouest. — Alphabet des Indiens Crees. — Un hiver au fort Carlton. — M. Bourgeau. — Les montagnes Rocheuses. — Retour vers l'est. — Arrivée au fort Edmonton. . . . . 274

Le fort Edmonton. — M. et Mme Christie. — L'appétit d'un métis. — Un bal dans la solitude. — L'avenir. — Le fort Colville. — Le suicide chez les Indiens Chualpays. — Assassinat du docteur Withman. — Chimney-Rocks. — Sépulture indienne. — Vancouver. — La Colombie anglaise. — Conclusion. . . . . 289

VOYAGE EN HERZÉGOVINE (1858), par M. Guillaume LEJEAN (inédit).

Un chapiteau du palais de Raguse. — Départ pour l'Herzégovine. — Bergato. — Les quatre fils de Branivol. — Le désert d'Uscipolie. — Vue sur Breno et le Vieux-Raguse. — Trébigne. — Bords de la Trébinsnitza. — Gradina. — Une vengeance. — Le lac de Kotesi. — Ile de Lagosta. . . . . 294 300

CAPE-TOWN ET LE GRAND-CONSTANCE AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE (1857). . . . . .

VOYAGE A LA MER CASPIENNE ET A LA MER NOIRE, de Bakou à Tiflis (1858), par M. MOYNET.

Schamaki. — Une soirée chez Mahmoud-bey. — Les bayadères. — La chasse au faucon. — Noukha. — Les Lesghiens. — Mœurs des peuplades du Caucase. — La reconnaissance d'un vieux montagnard. — Traits d'héroïsme. — Arrivée à Tiflis. — Tiflis. — Les campagnes environnantes. — Aspect de la ville. — Le caravansérail. . . . . 305

Les bazars de Tiflis. — Les tapis persans et ceux du Korassan. — Les soieries. — Importations françaises. — Les bains. — Tiflis pendant la nuit. — Beauté des Géorgiennes. — Leur costume. — Les Géorgiens. — Un dîner. — Comment on boit le vin en Kachétie. — La fête de Noël. — La bénédiction des eaux. — Les eaux. — Départ de Tiflis. — Mskett. — Encore les Guèbres. — Voyage en traîneau. — En route pour le Sourham. — L'officier russe. — « Passe qui veut. » — Gori et son château. — Passage de l'Iaqué. — La neige. — La station de Ruys. — Descente du Sourham. — Molite. — Sous la neige. — Un noble imériticn. — Le château de Jason. — Coutaïs. — Trésors religieux. — Richesse du sol. — Chasse aux ramiers. — Maranne. — La secte des scopis. — Un prince imériticn. — Navigation sur le Phase. — Chasse aux canards. — Les forêts du rivage. — Une écurie hospitalière. — Repas succulent. — Poti. . . . . 322

VOYAGE DE M. MÖLLHAUSEN, du Mississipi aux côtes de l'océan Pacifique (1853-1854); article de M. Guillaume DEPPING.

Préparatifs. — Le ferrage des mulets. — Départ. — La tribu des Choctaws. — Un meeting d'Indiens. — Jeu de balle. — Les Chikasaws. — Les Cherokesos. — Les Shawnees. — Les Quappaws. — Le fort Arbuckle. —

Si-Ki-to-Ma-Ker, le *Castor Noir*. — Les Delawares. — Conseils d'un chasseur indien. — Un incendie de prairie. — Une chasse aux buffles. — Indiens Wakos et Witchitas. — Les *Cross Timbers*. — Un singulier mirage. — Les *Natural-Mounds*. — La *Gypse-Region*. — Les *Antelope-Hills*. — Les Indiens Comanches. — La *Dry-River*. — Un peuplier centenaire. — Rencontre de Kioways. . . . . .

Discours du lieutenant Whipple aux Kioways. — Mœurs des Kioways. — Un camp abandonné. — Les Indiens Pueblos. — Les Shady-Creek. — Le Llano-Estacado. — La Rocky-dell-Creek. — Hiéroglyphes. — Frontière occidentale du Texas. — Le Cerro de Tucumcari. — Le Gallinas. — Immense troupeau de brebis. — Bal à Anton-Chico. — Les voyageurs se séparent en deux troupes. — Santo Domingo. — Pillards blancs. — Un procès sommaire. — Albuquerque. — Le père Fitzwater. — Les Apaches. — Les Navahoes. — Vallée du Rio Grande del Norte. — Débordements du Rio-Grande. — Agriculture. — Zuni. — Une source piége. — La ville de Zuni. — Autel ou lieu de sacrifices. — Grenats dans les fourmilières . . . . . 353

Une forêt pétrifiée. — Les montagnes de San Francisco. — Les Apaches. — La rivière des Cèdres. — La rivière des Perdrix. — Indiens Tontos. — Le *cereus* gigantesque. — Le Rio Colorado. — Les Chimehwhuebes, les Cutchanas et les Pah-Utahs. — Échanges. — Armes des Cutchanas. — Les Fours Creeks. — Sotte brutalité d'un marchand. — Les Indiens Mohaves. — Le jeu de l'anneau. — Nourriture. — Habitations. — Passage du Colorado. — Désert entre le Colorado et la rivière Mohave. — Écailles de tortues près des sources. — Le Soda Lake. — Meurtre d'un Mexicain. — Le Spanish Trail. — Les monts San Bernardino. — Un crâne. — Los Angeles. . . . . 369

VOYAGES EN PALESTINE (1856-1859. — Inédits).

Quinze jours à Jérusalem, notes au crayon, par M. BIDA (1856 — inédit). — Excursion en Terre-Sainte (1859 — inédit). — Départ. — Jaffa. — Plaine de Saaron. — Ramlé. — De Ramlé à Jérusalem. — Jérusalem. — Résumé de son histoire. — État actuel de la ville. Mont Acrâ. . . . . 386

Moryah. — Visite à la mosquée d'Omar. — Mont Sion. — Bézétha. — Alentours de Jérusalem. — Bethléem. — Vasques de Salomon. — Mont des Français. — Hébron. — Gaza. — Ascalon. — Le couvent de Saint-Jean. — La fontaine de la Vierge. — Béthanie. — Fontaine d'Élysée. — Le Jourdain. — Naplouse. — Nazareth. — Séphoris. — Caïffa. — Le Carmel. . . . . 415

LISTE DES GRAVURES . . . . . 417

LISTE DES CARTES. . . . . 420

## ERRATA.

Page 23, colonne 2, ligne 24, *au lieu de :* 1857, *lisez :* 1847.
48, au titre de la gravure, *au lieu de :* Steiger, *lisez :* J. Selleny.
63, au titre de la gravure, *au lieu de :* Une vue du fleuve de Salgoa, *lisez :* Une plage de la baie de Tourane.
Page 109, au titre de la gravure, *au lieu de :* Types mandchoux et toungouses ; — d'après Timkowski, *lisez :* d'après Marchal de Lunéville et Timkowski.
210, colonne 1, ligne 9, *au lieu de :* n'ont, *lisez :* n'a.
220, colonne 1, ligne 42, *au lieu de :* Agadir, *lisez :* Asfi.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LE

# TOUR DU MONDE

## NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^IE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1860

# LE TOUR DU MONDE

## NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

Chapelle de Sainte-Rosalie, pres Palerme (voy. p. 5). — Dessin de Rouargue.

# UN MOIS EN SICILE[1],

1843. — INÉDIT.


PAR M. FÉLIX BOURQUELOT.


Arrivée en Sicile. — Palerme et ses habitants.

Parti la veille (4 septembre 1843) de Naples, notre bateau à vapeur, *l'Etna*, s'approche rapidement des côtes de la Sicile. Palerme est devant nous. A travers la pure transparence de l'atmosphère, nous contemplons la capitale de la Sicile se déroulant avec grâce au fond de son golfe arrondi. Les rayons du soleil levant glissent au-dessus de la masse confuse des maisons et dorent les clochers des églises et les pavillons des palais. Dans un bleuâtre lointain apparaissent des montagnes indécises, tandis qu'à l'ouest le mont Pellegrino,

1. La Sicile, la plus grande île de la Méditerranée (720 kilomètres de tour), paraît avoir été primitivement réunie au continent; un cataclysme soudain l'aurait, suivant d'anciennes traditions conformes aux indications de la science géologique, séparée du continent italien, et aurait donné passage à la mer qui coule entre la côte de Messine et les montagnes de la Calabre. La forme de l'île est à peu près celle d'un triangle allongé, dont les trois angles ont pour sommets le cap *Faro* (l'ancien pelorus) au nord-est, le cap

aux arêtes roides et tranchées, aux flancs nus et sévères, contraste vigoureusement avec la richesse verdoyante de la vallée qu'il domine.

Les douaniers viennent se jeter désagréablement à travers ces premières impressions. Dès qu'ils ont achevé leur fastidieuse besogne, je descends dans une barque et elle me conduit vers la partie de la ville que termine une porte monumentale, la *porta Felice*, nom d'heureux augure! De là je me rends à pied à l'hôtel de France. (Les affaires avant les plaisirs!) Je vais au consulat, puis je porte çà et là mes lettres de recommandation. Il est trois heures après midi. La table d'hôte est servie. Ni les mets ni les convives ne m'intéressent. J'ai hâte de parcourir la ville, et, avant la fin du dîner, je pars.

L'aspect général de Palerme est plutôt d'une ville espagnole que d'une ville italienne. Sa forme est un carré légèrement allongé, dont un des petits côtés, au nord-est, est adossé à la mer. Son port est abrité par un môle qui s'avance d'environ 1400 mètres au sud et 800 à l'ouest. Elle se compose de quatre quartiers, séparés par deux grandes voies: celle du *Cassaro* ou *rue de Tolède* ou *Corso*, qui descend en ligne droite vers la mer, la *Strada Macqueda* ou *Nuova*, qui coupe le Cassaro à angle droit. Au point d'intersection, est la place appelée des *Quattro Cantoni*, encadrée de palais symétriques et décorée de fontaines et de statues.

Les rues del Cassaro et Macqueda sont, sinon aussi animées, au moins plus propres et plus régulières que la fameuse rue de Tolède à Naples. Comme dans beaucoup de villes de l'Italie, ce sont les galériens qui les balayent et qui les nettoient. On rencontre de distance en distance des fontaines, dont quelques-unes ont des proportions colossales. Des balcons en fer font saillie à toutes les fenêtres; dans la rue de Tolède et sur la place prétorienne, on en voit qui sont grillés et occupent toute la largeur des maisons à l'étage le plus élevé. Il paraît que des religieuses cloîtrées, dont les couvents sont à peu de distance, arrivent par des passages souterrains jusqu'à ces balcons et y jouissent du spectacle des fêtes et des processions solennelles. On m'a même raconté (faut-il le croire?) que de là maintes nonnes, pour la plupart filles de bonne maison enlevées de gré ou de force aux douceurs de la vie mondaine, échangent des regards et des signes avec de jeunes galants qui se logent aux environs, et qui épient avec patience pendant des jours entiers le moment favorable.

La vie des Palermitains se passe presque toute en plein air; les affaires, le travail, les plaisirs, tout a lieu dans la rue; on pourrait presque dire qu'on y dort, à voir tant de groupes d'hommes couchés la nuit sur les trottoirs, sur les marches des palais et aux portes des églises. Des artisans de divers métiers travaillent sur les balcons, ou le soir, devant leurs ateliers, à la lueur de petites lampes. Les maisons sont en communication aussi complète que possible avec l'air extérieur; l'œil pénètre sans obstacle dans les boutiques et dans les cabinets d'affaires; il n'est pas jusqu'au notaire qu'on ne puisse se donner le plaisir d'observer, de la rue, attablé au milieu de ses dossiers, dictant des actes à son unique clerc et causant avec ses rares clients.

On n'a point exagéré la sobriété des Siciliens; du pain et de l'eau pour les plus misérables, des figues d'Inde ou d'autres fruits communs pour les autres, du macaroni pour les mieux partagés, cela suffit. Le ciel est si splendide, la brise du soir si rafraîchissante, la campagne si belle! C'est aux peuples du Nord, enveloppés dans leurs tristes brumes, à aimer les longs et succulents festins.

Les Palermitains sont d'une nature facile et enjouée : ils ont beaucoup de vivacité dans le geste; ils paraissent fiers, querelleurs et méfiants. Toutes les portes ont des judas, à travers lesquels on examine attentivement les visiteurs avant d'ouvrir. La physionomie de presque tous les habitants est spirituelle; les femmes se distinguent par une certaine élégance naturelle très-agréable.

La principale distraction des Palermitains est la promenade du soir sur le quai appelé la *Marina*, qui s'étend au loin à droite en sortant par la porta Felice, et qui est véritablement un endroit délicieux. On y fait de la musique pendant trois mois de l'année. D'autres promeneurs préfèrent la rue de Tolède et la route de Monreale.

Les cafés sont de fort chétive apparence. Le café au lait y est servi dans l'état de préparation le plus avancé; les deux liquides sont mélangés d'avance dans des verres à boire, le sucre est râpé, le pain divisé en petites bouchées. On a des glaces d'espèces très-variées et de bonne qualité, non-seulement dans les cafés, mais dans de petites boutiques d'*aquaioli*, qui, à la différence de ceux de Naples, sont sédentaires.

Les cercles formés par souscription, où l'on trouve quelques journaux, où l'on joue, où les négociants viennent causer de leurs affaires, sont au rez-de-chaussée et ouverts comme les cafés.

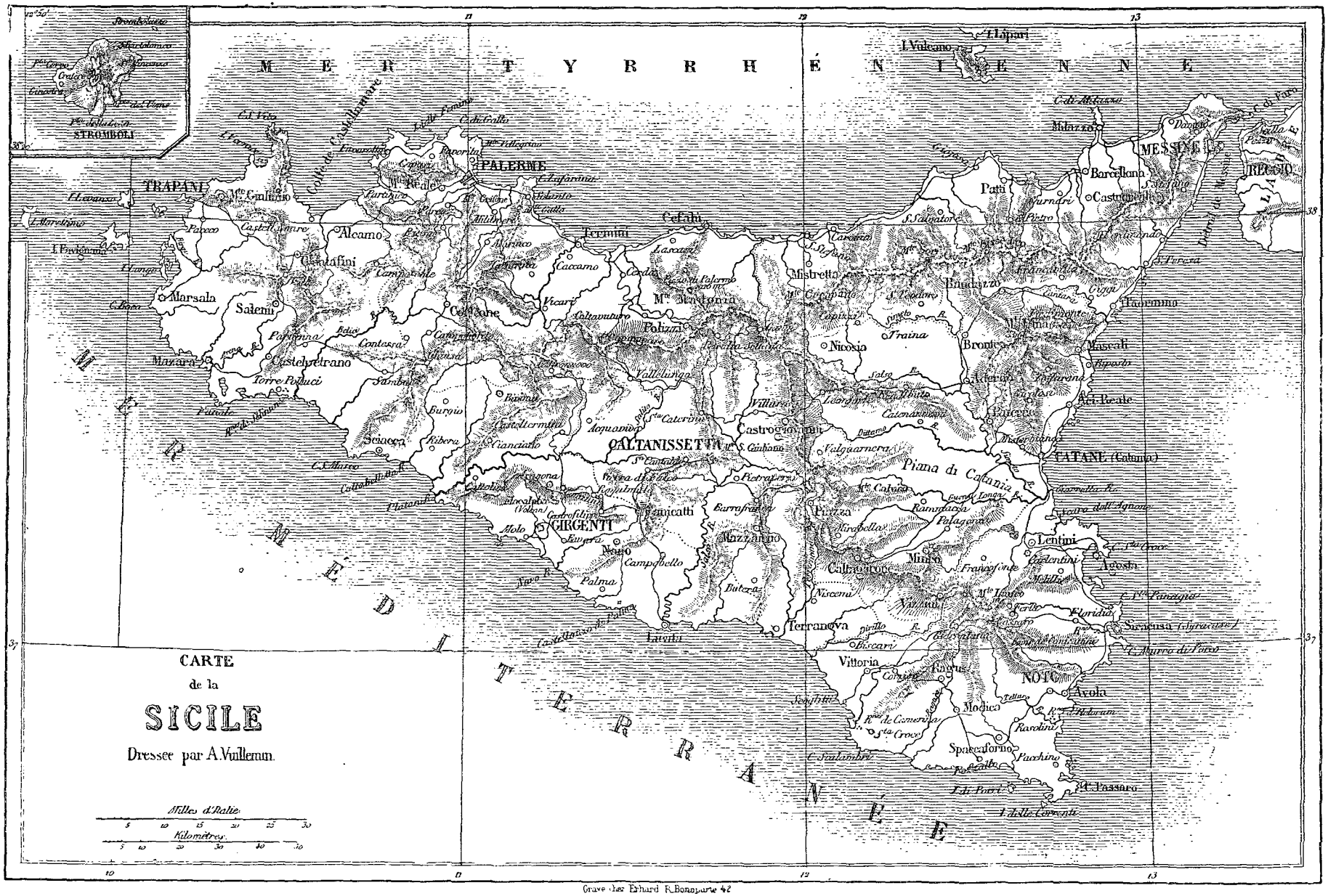
Les théâtres, Carolino, di Santa Cecilia, San Ferdinando, sont assez fréquentés. Les prix y sont peu élevés. On y entre sans « faire queue, » on y circule à l'aise, sans se heurter des coudes et des genoux : Paris est la seule capitale de l'Europe où l'on s'obstine à mêler beaucoup de petits supplices au plaisir du spectacle.

### Les monuments de Palerme.

Palerme a été tour à tour grecque, carthaginoise, romaine, arabe, normande, espagnole, etc. On peut lire sur ses monuments ses diverses aventures historiques.

Elle a conservé de l'antiquité grecque et romaine: les restes d'un bain, sous l'église de *Santa Maria la Guadagna;* les ruines d'un théâtre, sous le palais du sénat;

*Boeo* ou de Marsala (Lilybæum) à l'ouest, le cap *Passero* (Pachinum) au sud-est. Diverses chaînes de montagnes, dont les principales sont les Pélores et les Nébrodes, continuation, à ce qu'il semble, des Apennins, traversent la Sicile de l'est au sud-ouest et descendent du centre au sud-est, tandis que l'Etna y forme un groupe indépendant. Elle est arrosée par plusieurs cours d'eau dont les plus importants, la Giarretta, le Platani, le Salso, le Cantara, le Belici, etc., sont plutôt des torrents que de véritables rivières.


MER TYRRHÉNIENNE
MER MÉDITERRANÉE
I. Vulcano
I. Lipari
PALERME
TRAPANI
MESSINE
RIGGIO
Milazzo
Patti
Barcellona
Cefalù
Termini
Mistretta
Nicosia
Traina
Bronte
Randazzo
Taormine
Marsala
Salemi
Mazara
Castelvetrano
Torre Polluci
Sciacca
Alcamo
Castellamare
Partinico
Corleone
Polizzi
Vicari
Caccamo
Termini
Aquaviva
CALTANISSETTA
Castrogiovanni
Piazza
Piana di Catania
CATANE (Catania)
Aci-Reale
Lentini
Augusta
Syracuse
Floridia
Terranova
Licata
GIRGENTI
Palma
Noto
Avola
Modica
Spaccaforno
Vittoria
Scoglitti
Pachino
C. Passaro
I. delle Correnti
CARTE
de la
SICILE
Dressée par A. Vuillemin.
Milles d'Italie
Kilomètres
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

des bases de murailles, quelques statues, des inscriptions et des médailles.

Trois palais encore debout : *la Ziza*, *la Cuba*, et *Favara*, édifices quadrilatéraux bâtis en grandes pierres régulières et ornés de panneaux en ogives, rappellent la période sarrasine. Le plus joli des trois, Ziza (ce qui veut dire *fleur naissante* en arabe), est situé au nord-ouest de la ville. Une grande porte flanquée de colonnes donne sur un vestibule, où sont gravées des inscriptions cufiques et espagnoles; à la suite s'ouvre une salle carrée, voûtée en forme de rayon de miel et revêtue de mosaïques. Au fond une source verse sur des gradins de marbre blanc son eau limpide, qui passe gracieusement dans un canal et dans des bassins de même blancheur. Le toit aplati est environné d'un parapet dont les pierres portent une inscription en caractères cufiques.

Les principaux monuments de la domination normande sont : le pont de l'Amiral jeté sur l'Oreto par l'amiral Georges d'Antioche, l'église de la Maggione, construite par le chancelier Matteo de Salerne, l'église de *San Giovanni degli Eremiti*, fondée par le comte Roger, celles de *San Cataldo*, de *San Salvadore*, de *San Giovanni dei Leprosi*, la cathédrale, le palais royal et l'église de la Martorana.

Le palais royal doit à Robert Guiscard, à Roger, aux deux Guillaume, à Frédéric II et à son fils Mainfroi,

Types et costumes siciliens. — Dessin de Rouargue.

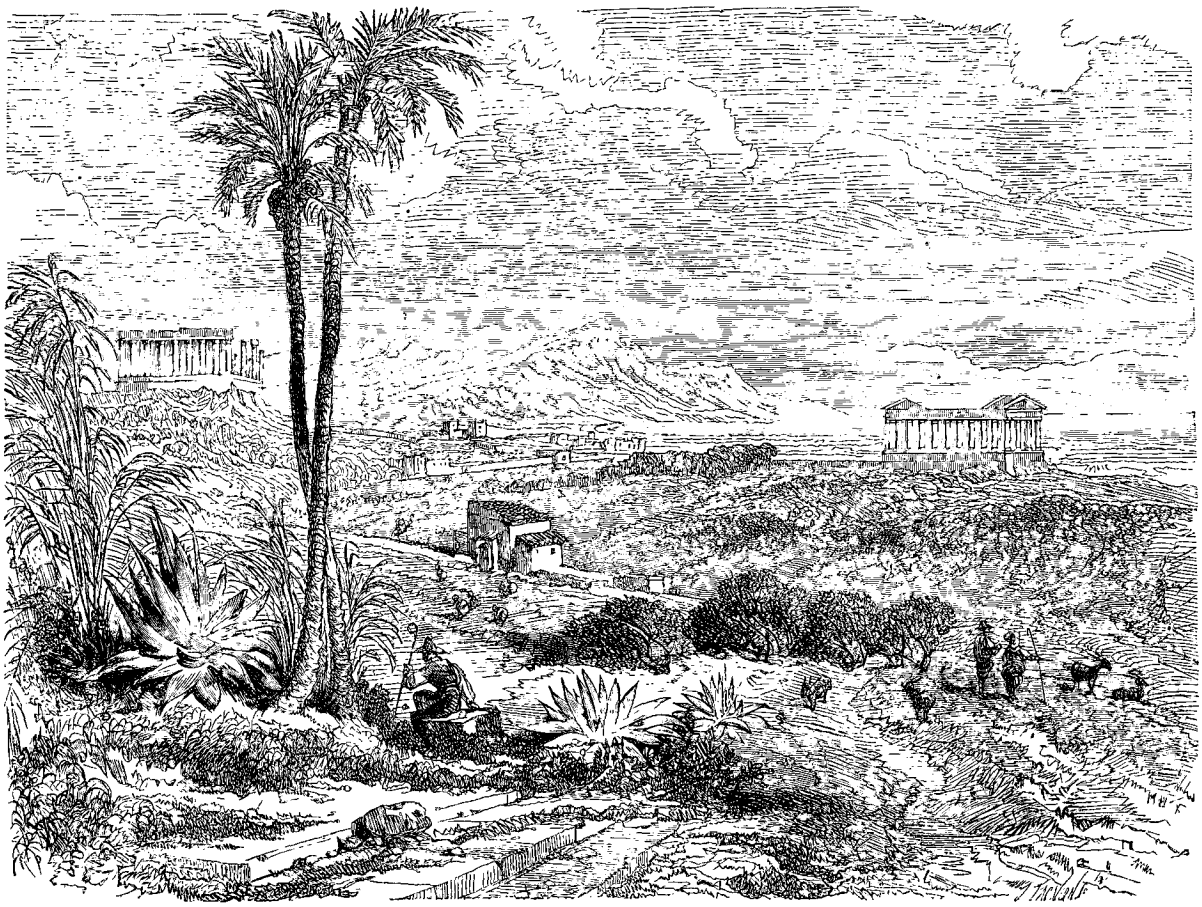
sa fondation et ses premiers accroissements. Peu de restes de la construction primitive sont aujourd'hui debout; les plus remarquables sont : la tour de *Santa Nimfa*, l'une des quatre dont les angles du palais étaient flanqués, et la chapelle dite *chapelle Palatine*. Ce dernier édifice se compose de trois nefs, dont les voûtes sont portées par des colonnes de granit à chapiteaux dorés. Les murailles, la coupole qui s'élève au-dessus de l'intersection des bras de la croix, les voûtes et les plafonds des nefs, sont ornés, dans toute leur étendue, de plaques de marbre blanc et de porphyre, de pierres dures, de mosaïques à fond doré, de caissons, de pendentifs, de peintures en couleurs brillantes, dont l'ensemble produit l'effet le plus éblouissant. On remarque dans la chapelle Palatine une très-belle chaire en marbre blanc, en porphyre et en mosaïque, soutenue par des colonnes historiées, un grand candélabre en marbre blanc porté par des lions, et une estrade pour le siége royal.

Les appartements du *palazzo reale* renferment des portraits en pied des vice-rois et des gouverneurs de la Sicile, des fresques exécutées par Vélasquez, et deux béliers en bronze d'un très-beau travail, qui viennent de l'antique Syracuse, et qui, dit-on, placés jadis sur une tour élevée, rendaient au souffle du vent des sons indiquant aux navigateurs l'état de l'atmosphère. L'observatoire construit en 1791 par l'abbé Piazzi, et où cet

astronome découvrit la planète Cérès, est une des curiosités du palais royal.

La cathédrale est peu distante de ce palais avec lequel elle communiquait primitivement par un chemin couvert. Construite par l'archevêque Gauthier Offamilit et consacrée en 1185, elle a été refaite dans la plupart de ses parties à des époques postérieures. La façade principale et les grandes portes, avec des arceaux en ogive, des arabesques, des colonnes, et des inscriptions latines et arabes, donnent sur une place qui s'étend jusqu'à la rue du Cassaro. Une tour et une coupole surmontent l'édifice, que couronne dans toute sa largeur un feston dentelé. Deux larges arceaux à ogive unissent la cathédrale au beffroi. L'intérieur est à trois nefs ; on y remarque les colonnes de granit égyptien qui décorent les piliers, des statues en marbre blanc d'Antonio Gagini, le plus célèbre sculpteur sicilien, né à Palerme en 1480, mort en 1573, de jolis bas-reliefs, des tableaux de Vélasquez et d'un autre artiste sicilien, Pietro Novelli, dit le Morrealese ; j'y ai lu aussi le texte latin, écrit en caractères dorés sur marbre noir, d'une lettre que, suivant une tradition populaire, la mère du Christ aurait adressée aux habitants de Messine en réponse à une députation que ceux-ci lui avaient envoyée.

En général une dévotion très-vive, mais très-peu éclairée, est le trait caractéristique des Palermitains et des



Ruines à Girgenti (Agrigente) (voy. p. 14). — Dessin de Rouargue.

autres Siciliens. Ils ont des notions assez vagues sur Dieu et sur Jésus-Christ, mais ils savent les noms des saints les plus puissants, le détail des miracles et des vertus curatives de chacun d'eux, et c'est avec pompe et avec bruit qu'ils les honorent. A toutes les fêtes, et les fêtes sont fort souvent répétées, on tend les églises de draperies rouges et ornées d'or et d'argent, on les illumine de myriades de cierges, on expose dans les rues des images sacrées, on allume des lampions, on tire des fusées et des pièces d'artifice, et la musique, fort aimée des Siciliens fait entendre ses joyeuses fanfares. La foule accourt, et promène à travers la ville, en chantant et en criant vivat, des reliques et des figures peintes ou sculptées.

Chaque ville de Sicile a adopté un saint qu'elle regarde comme son protecteur, qu'elle invoque dans le danger, dans les calamités, et qu'elle paye de ses bienfaits en amour, en honneurs et en présents. Palerme a choisi sainte Rosalie. C'était, dit la légende, une nièce du roi normand Guillaume le Bon, qui, renonçant à la vie mondaine, se retira dans une grotte solitaire du mont Pellegrino, et s'y voua à la contemplation et à la prière. Son corps, découvert en 1624, ayant été transporté à Palerme pendant qu'une peste terrible affligeait la ville, la peste cessa soudain. La grotte où elle a vécu et que la piété populaire a transformée en chapelle, est l'objet d'un pèlerinage très-célèbre (voy. p. 1). Sa fête annuelle,

qui commence vers le 10 juillet, et qui dure cinq jours, est une suite de cérémonies, de processions, de triomphes, de courses de chevaux libres, d'illuminations, de feux d'artifice, qui font le bonheur des habitants et attirent une multitude d'étrangers. La statue de la sainte traverse la rue du Cassaro sur un char colossal de plus de vingt-trois mètres de haut et de vingt-six mètres de long, traîné par des bœufs ou par des mules, orné de figures diverses et même de divinités païennes, et renfermant dans son sein des musiciens qui exécutent des morceaux de circonstance.

L'église du monastère de Santa Maria di Martorana fut fondée vers 1143 par l'amiral Georges d'Antioche. On y voit une mosaïque représentant le roi Roger, prosterné devant la Vierge, à laquelle il vient de remettre une charte qu'elle tient à la main; une autre mosaïque représente le même roi, en costume byzantin, vêtu de la dalmatique, recevant du Christ la couronne royale.

N'oublions pas que Palerme possède un musée de sculpture contenant des restes précieux d'antiquités, une collection géologique et plusieurs bibliothèques.

### La cathédrale de Monreale.

Monreale est située à quatre milles au sud-ouest de Palerme. Qui n'a entendu parler de sa cathédrale? Je partis un matin par la porta Nuova, dans un *calesso* de louage. La route qui mène à Monreale par des pentes douces ménagées dans le versant des montagnes, est charmante : on l'a ornée de bancs, de fontaines et d'une allée de lauriers-roses; d'un côté se dressent des rochers qu'embellissent les eaux tombantes des sources et la verdure des aloès et des cactus, de l'autre s'étend un vallon, couvert à profusion d'oliviers, de figuiers, d'orangers, de citronniers, avec Palerme et la mer dans le lointain.

La ville de Monreale a une population de plus de 13000 habitants; on leur attribue une origine sarrasine; leurs mœurs sont différentes de celles des Palermitains.

Le couvent des bénédictins m'attira tout d'abord. L'escalier renferme des toiles de Vélasquez et de Pietro Novelli. Le cloître est d'une incomparable beauté. Des galeries, disposées en carré, s'ouvrant sur un jardin verdoyant, offrent à l'œil une série d'arceaux en ogives d'une courbure orientale, que soutiennent 216 colonnes accouplées, de formes variées à l'infini et ornées de deux en deux de mosaïques. Dans le jardin intérieur, des fontaines jaillissent du milieu des arbres et des fleurs et retombent dans des vasques de marbre. Avec le ciel et le soleil de la Sicile, l'effet est féerique; grandeur de l'ensemble, élégance du détail, harmonie de la nature et de l'œuvre humaine, tout se trouve réuni dans ce cloître, dû à la piété de Guillaume le Bon (vers 1174).

La vue de l'église de Monreale ne refroidit pas mon enthousiasme. Je ne parlerai pas de l'extérieur; une seule tour, au lieu de deux, orne aujourd'hui la façade, qui se distingue surtout par de belles portes en bronze du célèbre Bonanno de Pise. Mais l'intérieur est d'une magnificence merveilleuse. Seize colonnes de granit oriental divisent le temple en trois nefs; elles s'appuient sur des bases de marbre blanc et sur des socles carrés de marbre noir; leurs chapiteaux, en marbre blanc et très-ouvragés, revêtus de mosaïques à la partie supérieure, soutiennent des arceaux disposés en ogives rentrantes. Le pavé est formé de cercles de porphyre et de serpentin, d'arabesques en mosaïque et d'encadrements en marbre blanc. Des demi-coupoles terminent les trois nefs. Il n'y a point de voûtes, et des plafonds modernes en bois ont remplacé ceux qui existaient avant l'incendie de 1811. Tout le reste de l'édifice est couvert de mosaïques à fonds d'or, offrant des représentations très-variées, la figure colossale du Christ, celles d'une multitude de saints, des figures symboliques ou allégoriques, des inscriptions, et, au-dessus des siéges du roi et de l'archevêque, le roi Guillaume II recevant la couronne des mains du Christ, et le même prince offrant à la Vierge assise le plan du temple qu'il lui consacre. Les personnages portent le costume grec, et la plupart des inscriptions sont en langue et en écriture grecques. Il est probable que la décoration intérieure est due à des artistes byzantins. L'église de Monreale possède un autel d'argent richement sculpté, et, parmi ses monuments funéraires, une urne renfermant une partie des restes de notre grand roi saint Louis.

Je sortis enchanté et les yeux éblouis de l'église de Monreale, l'un des plus beaux spécimens d'un genre de décoration dont l'éclat n'a pas été aussi étranger qu'on le croyait naguère à nos contrées septentrionales. Une fête s'y préparait pour le soir; on couvrait les murailles de tentures d'or et d'argent, on suspendait aux voûtes une multitude de petits lustres. Malgré ces séductions, il fallut partir; j'avais à m'occuper des mesures nécessaires pour continuer ma route sur les côtes et dans l'intérieur de la Sicile.

### De Palerme à Trapani. — Partenico. — Alcamo. — Calatafimi. Ruines de Ségeste.

La plupart des voyageurs prennent la mer et se font débarquer dans les villes principales du littoral, à Trapani, à Girgenti, à Syracuse, à Catane, etc. Mais alors ils ne voient point les campagnes et leurs habitants. Je préférai voyager par terre, malgré l'absence ou le mauvais état des routes, malgré les difficultés de l'alimentation et la nécessité de se faire accompagner par des mercenaires. Par l'intermédiaire du chancelier du consulat de France, je conclus avec un Sicilien, nommé Luigi Randesi, un traité qu'il signa d'une croix, et qui le constituait chef de la petite caravane organisée pour le voyage. Luigi s'engageait à m'accompagner dans ma tournée, à entretenir, pendant qu'elle durerait, trois mulets, un pour moi, un pour lui, un pour les bagages et pour le muletier chargé des bêtes; à me faire coucher dans les meilleures auberges, à me donner à déjeuner le matin, à goûter dans la journée, si je le désirais, et à dîner le soir; le tout moyennant trois piastres et huit carlins par jour (près de 20 francs).

Le 11 septembre, en me levant, je trouvai à la porte

de mon hôtel le guide Luigi, le muletier et les trois mules. On chargea, outre mon bagage, les provisions de bouche, les assiettes, les gobelets, les cuillers et les fourchettes. Luigi embrassa sa femme, son enfant, et nous nous mîmes en campagne, dans la direction de Trapani. Une peau de mouton me servait de selle, et je n'avais pour diriger ma monture qu'une corde assez rude; heureusement la route de Palerme à Trapani est *carrossable*, chose rare en Sicile.

Nous traversâmes de nouveau Monreale. Après cette ville, le pays, devenu montueux et aride, n'offre guère que des rochers gris ou rouges, bizarrement découpés, de sombres ravins, des arbres amaigris; ces lieux désolés, presque dépourvus d'habitants, ont de plus une réputation fort peu rassurante pour les voyageurs qui tiennent à leur vie ou à leur bourse.

Aussi, quand les montagnes s'entr'ouvrirent et nous laissèrent voir le golfe de Castellamare et la belle vallée dans laquelle il est creusé, mon guide Luigi, inquiet et tremblant depuis que nous avions rencontré plusieurs escopettes à l'entrée de l'auberge d'Urbani, commença à respirer.

« Nous sommes sauvés! s'écria-t-il, et maintenant que nous avons franchi ce pas difficile, nous pouvons compter sur un heureux voyage. »

Ces terreurs, qui se renouvelèrent souvent, étaient-elles sincères et fondées? Je n'en savais rien encore; mais elles s'accordaient avec les bruits que j'avais recueillis à Palerme. En traversant le village de Borghetto, je vis des voyageurs prudents qui s'étaient fait accompagner par des gendarmes, et à Partenico, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, un brave capitaine de gendarmerie, qui logeait dans le même hôtel que moi, m'engagea de la façon la plus pressante à prendre la même précaution.

Partenico ou Paternico, quoiqu'elle renferme une assez nombreuse population, est une ville de l'apparence la plus misérable, où les cochons se promènent librement à travers les rues.

Le lendemain, malgré les instances du capitaine, notre caravane partit sans escorte.

La vallée de Castellamare me fit agréablement oublier les sombres paysages de la veille; la végétation y est d'une variété et d'une puissance prodigieuses. De temps à autre on aperçoit la mer, et l'on peut distinguer dans le lointain le petit cap appelé *Muro di Carini*, où s'élevait jadis la ville d'Icari détruite par Nicias, la patrie de la belle Laïs. Ce n'est pas, du reste, le type grec que cette contrée a conservé, mais le type arabe. Les environs d'Alcamo et Alcamo même, ville de 16 000 âmes, rappellent tout à fait l'Afrique par la disposition des habitations, par les traits, le teint, les allures des hommes, des femmes et des enfants. Cette petite cité n'est qu'une grande rue bordée d'églises et de couvents qu'entourent de vieilles fortifications. Ses habitants ont à tort ou à raison la réputation de coupeurs de bourse.

J'ai trouvé au delà d'Alcamo la route fermée par une chaîne et gardée par un agent du gouvernement, qui perçoit l'impôt du passage. Il en est de même pour tous les grands chemins de la Sicile, qui, sous le rapport des moyens de communication, en est restée au moyen âge.

On voyage pendant quelque temps dans une allée bordée d'amandiers, de caroubiers et d'oliviers, rafraîchie de place en place par des sources dont on a réuni les eaux dans des abreuvoirs à l'usage des mulets; puis on rentre dans les montagnes; les arbres disparaissent, une herbe jaunie ou les cendres noires de pailles incendiées pour servir d'engrais couvrent le sol, le *fiume Freddo* est complétement à sec, et ce n'est qu'en arrivant à Calatafimi qu'on revoit la verdure, les vignes et les arbres fruitiers.

A peu de distance de Calatafimi, au nord, sur une colline appelée *Barbara*, s'élevait jadis la ville d'*Egesta* ou Segesta. La tradition en attribue la fondation à Énée; il n'en reste plus qu'un temple, un théâtre et quelques débris informes.

A peine arrivé à Calatafimi, je me fis conduire aux ruines par un guide indigène. Un étroit sentier, pratiqué à travers un pays accidenté, souvent envahi par les vignes et les ronces, quelquefois bordé par une muraille de cactus, mène à une sorte de promontoire isolé, sur lequel se dresse majestueusement le temple de Ségeste.

Ce temple, d'ordre dorique, a la forme d'un parallélogramme de soixante mètres de long sur vingt-quatre de large; son enceinte se compose de trente-six colonnes (six sur chacun des petits côtés), inégalement espacées; à l'intérieur, l'herbe y pousse sans obstacle, et les troupeaux viennent brouter à l'ombre des colonnes. Dans cet état, le temple de Ségeste produit un effet des plus imposants. Cette ruine colossale, solitaire, silencieuse, ces montagnes nues et sans arbres qui l'entourent et la dominent, ces colonnes rougeâtres et à demi rongées par le temps, ce ciel d'un azur profond, ce soleil qui verse sur toute la nature des flots d'une lumière éblouissante, ont une harmonie dont la puissance saisit et laisse un éternel souvenir d'admiration.

Le soir est venu; il faut rentrer à Calatafimi. Cette ville, de plus de 8000 habitants, est la seule, avec Sperlinga, où les Français aient été épargnés lors du massacre des Vêpres siciliennes. A l'auberge, le brigadier de gendarmerie m'a conté tant de fâcheuses aventures arrivées récemment aux voyageurs dans les environs, que je me suis décidé à prendre une escorte.

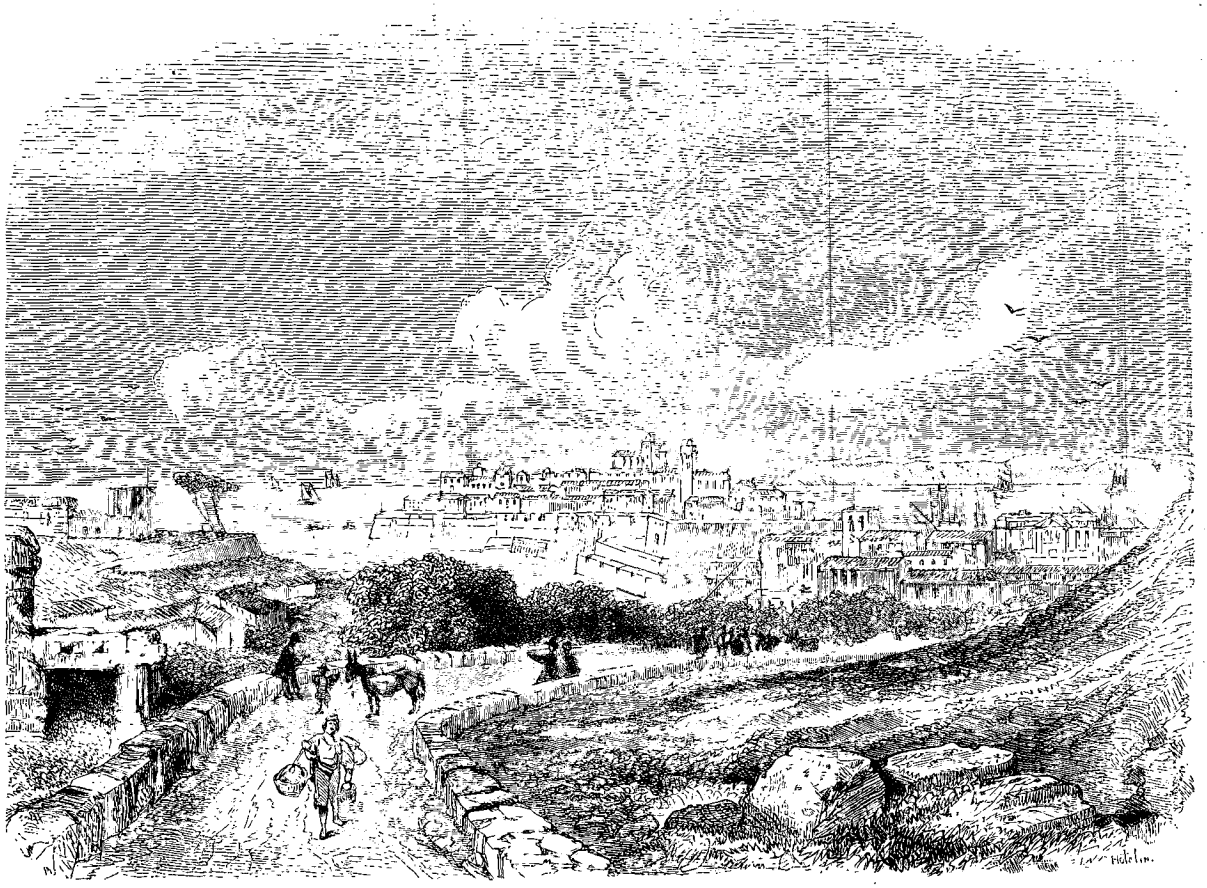
Aucun brigand du reste n'a paru; nous avons laissé nos gendarmes aux Canalotti, et nous avons continué paisiblement notre route jusqu'à Trapani, dont nous avons franchi les ponts-levis par une pluie battante.

Trapani. — La sépulture du couvent des capucins. Le mont Éryx.

C'est à Trapani (*Drepanon*, faux, faucille), que Virgile fait mourir Anchise. La population s'élève actuellement à près de 25 000 âmes. Le port est commode et assez fréquenté. Des statues ornent les quais. Une grande rue, pavée, comme toutes les autres, de dalles glissantes,

traverse la ville presque en entier; c'est sur cette rue que donnent le palais sénatorial, la *quadreria* ou musée de tableaux, qui renferme des toiles du Dominiquin, de Luca Giordano, de Carlo Maratta, etc., les cafés les plus élégants, c'est-à-dire les plus propres et les moins sombres, et les principales boutiques, celles entre autres où se vendent de petits ouvrages de nacre, d'ambre et de corail, produits de l'industrie locale. La population, fort laborieuse, se livre à la pêche du thon, à la fabrication du sel et au commerce de la soude et du vin.

Trapani possède, comme Palerme, un couvent de capucins où les cadavres sont conservés à l'air libre. Il est situé hors des murailles; j'y étais entré, trouvant toutes les portes ouvertes. Un frère, après m'avoir montré l'église, les ornements des moines et les reliques, me conduisit dans une salle où je distinguai, aux derniers rayons du soleil, toute une population immobile et muette d'hommes et de femmes diversement vêtus, dont les mains crispées, les visages desséchés, grimaçants, à demi rongés par les vers, portent l'empreinte horrible de la mort, et inspirent, non pas le respect, mais le dégoût. Au-dessus de chaque personnage, une inscription en papier indique le nom qu'il a porté pendant sa vie. Le frère m'expliqua comment on conservait ces restes humains; il m'apprit que chaque année, le jour des



Vue de Syracuse (voy. p. 113). — Dessin de Rouargue.

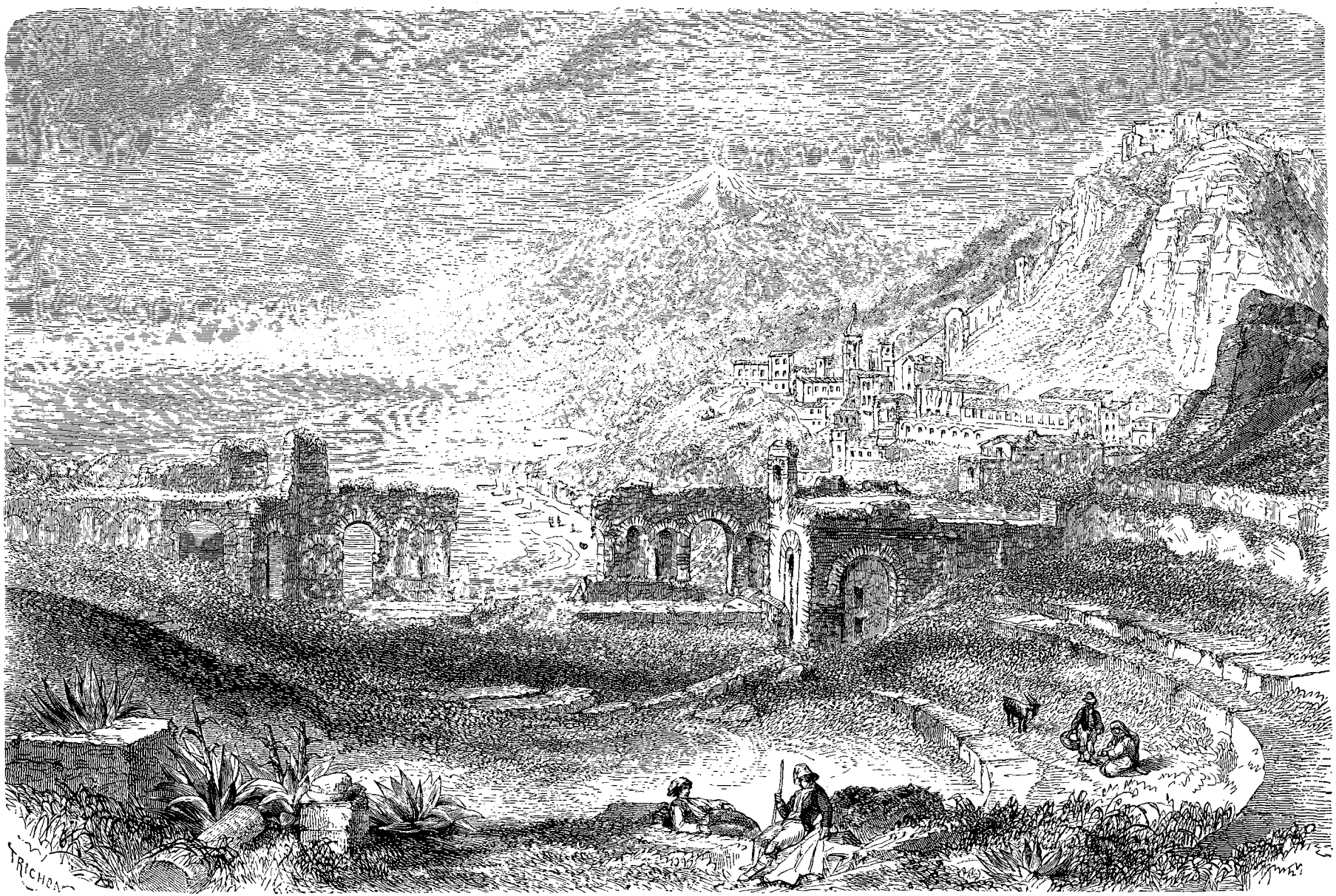
morts, les parents, les amis étaient admis à les voir, à assister à la messe et à entendre le sermon dans la chambre sépulcrale.

Aucun voyageur ne peut passer à Trapani sans visiter le mont Éryx, qui s'élève à peu de distance de la ville. Je gravis donc sur une mule les sentiers sinueux de la montagne. Un temple consacré à Vénus occupait autrefois le sommet; il était entretenu et gardé aux frais de dix-sept villes siciliennes, et mille prêtresses y servaient la déesse. Un grand puits, appelé *Pozzo di Venere*, deux grottes, une muraille de construction cyclopéenne, sont les seuls restes antiques que le mont Éryx ait conservés. La petite ville moderne qui y est bâtie s'appelle *San Giuliano*. Elle se compose de quelques rues étroites, en pente rapide, bordées de pauvres maisons, où l'on ne rencontre guère que des prêtres, des moines et quelques femmes cachées dans leur mante, longue pièce de laine ou de soie noire qui enveloppe la tête et le corps et forme le vêtement favori des Siciliennes.

### De Trapani à Girgenti. — La Lettica. — Castelvetrano. Ruines de Sélinonte. — Sciacca.

On se rend à Agrigente par le chemin des côtes ou par Castelvetrano, ce qui est moins long d'une journée. Deux Siciliens, logés comme moi à la locanda *dell' Italia*, m'ont engagé à prendre la route de Castelvetrano, en m'offrant jusqu'à cette ville le bénéfice de leur compagnie.

Notre petite troupe se met en campagne, ayant



Taormine et l'Etna (voy. p. 14 et 15). — Dessin de Rouargue.

outre les précédents moyens de transport et de nouveaux mulets, une *lettica*, c'est-à-dire une voiture sans roues, portée par deux mules à l'avant et à l'arrière, et pouvant contenir deux voyageurs en face l'un de l'autre. Une troisième mule ouvre la marche et porte les bagages et le conducteur. Un muletier, à pied, armé d'un long bâton, dirige les bêtes et les anime de ses cris. Cette singulière voiture, dont on trouve des représentations dans des manuscrits français du quatorzième siècle, marche, comme on le pense bien, fort lentement; elle a de plus l'inconvénient de se pencher dans sa longueur suivant les accidents du terrain, et les sonnettes pendues au cou des bêtes font un bruit assourdissant.

La route n'a guère d'intérêt jusqu'à Castelvetrano, ville bâtie sur un rocher, à six kilomètres de la mer, et moins peuplée, mais plus étendue que Trapani.

Avant d'arriver aux ruines de l'antique Sélinonte, les plus importantes de la Sicile, avec celles de Ségeste, d'Agrigente, de Syracuse et de Taormine, je vais visiter en société de M. l'abbé Viviano, antiquaire instruit et obligeant, la carrière d'où ont été tirées les colonnes des temples de Sélinonte. On y trouve de nombreux tronçons de colonnes; ils ont plus de 3 mètres de diamètre. Les uns tiennent encore à la roche, dont ils ne sont séparés que dans leur hauteur, d'autres sont isolés et renversés sur le côté; d'autres, qu'on avait commencé à rouler vers Sélinonte, située à plus de 8 kilomètres, gisent à quelque distance de la carrière.

Sélinonte, dévastée deux fois par les armées de Carthage, ne s'est point relevée. Sur une colline, qu'occupait jadis l'Acropole, on voit des restes de murailles, de portes, d'amphithéâtres, d'escaliers descendant à la mer qui a encombré le port d'un sable mouvant, de tombeaux et de temples, portant encore la trace d'antiques peintures. Sur un plateau, séparé de l'Acropole par le fleuve Belici, il y avait trois temples disposés sur des lignes parallèles à peu de distance l'un de l'autre; ils sont aujourd'hui écroulés, mais quelques colonnes restées debout, des métopes retrouvées sur le sol, attestent leur ancienne magnificence. Le plus grand, long de 111 mètres, large de 49, avec 17 colonnes de côté et 8-6 de face, est un des plus vastes de l'antiquité grecque; il mérite bien le nom de *Pilieri dei Giganti* que les paysans donnent aux temples de Sélinonte. La plage est désolée par la mal'aria; une tour, connue sous le nom de *Torre de' Pulci*, et de misérables cabanes, sont les seuls réduits qu'osent occuper quelques paysans pâles et amaigris.

Mes compagnons me quittèrent au pont du Belici, et je continuai mon chemin dans la direction de Sciacca, tantôt dans les montagnes, tantôt sur le bord de la mer, quelquefois à travers des cantons couverts de vignes, de chênes verts, de sumacs, d'amandiers, d'oliviers, de pistachiers et de caroubiers.

Sciacca s'élève sur une éminence abondante en sources thermales sulfureuses qui domine le port, à la place qu'occupaient les *Thermæ Selinontinæ*, la patrie d'Agathocle. On y fabrique des vases d'une terre légère et poreuse qui rafraîchissent les liquides, comme les alcarazas espagnols.

Je franchis en une journée la distance de 42 milles qui sépare Sciacca de Girgenti, en m'arrêtant seulement pour le repas dans le pauvre village de Montallegro. On chemine tour à tour sur le sable ou sur les galets de la plage, et dans des pays déserts, ou des montagnes gypseuses et arides. Mais la mer, que l'on a souvent sous les yeux, est toujours belle, le ciel toujours splendide; de temps en temps on rencontre des rizières à demi inondées, de vastes et verdoyants pâturages, des ruisseaux bordés de lauriers-roses, ou, comme disent les Italiens, des *fiumi*, le *Calata-Belotta*, le *Platani*, et un lac qui porte le nom de *Gurgo di Marco*.

Au coucher du soleil, nous parvînmes au môle de Girgenti, et, une heure après, nous entrâmes dans la ville même.

### Girgenti (Agrigente).

L'emplacement qu'occupe Girgenti n'est pas tout à fait celui où se trouvait jadis Agrigente. La ville antique, fondée 582 ans avant Jésus-Christ, et dont le nom grec *Acragas* est celui de l'un des deux cours d'eau qui baignent son territoire, était bâtie sur un point moins élevé et plus rapproché de la mer. La cité moderne, où l'on compte 18000 habitants, est sale, mal bâtie et mal pavée; une rue qui la traverse irrégulièrement dans toute sa longueur est seule abordable en voiture; les autres rues ne sont que des chemins étroits et boueux. Les femmes que l'on rencontre dans les rues (et il faut dire que l'aristocratie ne sort pas ou ne sort guère qu'en voiture), sont mal vêtues : aucune ne m'a paru jolie. Elles laissent leurs cheveux en liberté, après les avoir coupés assez près de la tête, et cette crinière touffue et inculte n'a rien de charmant. Leur peau brune et cuivrée se flétrit avant l'âge. Elles portent des mantes comme dans le reste de la Sicile; le plus souvent ces mantes sont courtes et de couleur blanche.

La population de Girgenti se compose en grande partie de propriétaires de terres, de fermiers et de journaliers. Les Agrigentins mènent une vie retirée, priant beaucoup, dépensant peu et n'apprenant rien. Leur ignorance est proverbiale.

Girgenti possède 46 églises, 15 monastères et 17 confréries.

La cathédrale, placée sur un sommet, passe pour avoir été construite avec les pierres d'un temple de Minerve. J'y remarquai deux toiles attribuées au Guide, un tombeau antique sans inscription ni sculptures, un éléphant en marbre blanc, haut de soixante-cinq centimètres, et un très-beau sarcophage servant aujourd'hui de baptistère, et sur lequel est représenté le drame de la mort d'Hippolyte.

Les restes de l'antique Agrigente sont épars dans la campagne. Je dus, pour les visiter, me faire accompagner par un guide pris dans la ville. Nous descendîmes par un joli chemin bordé d'oliviers et d'amandiers; nous traversâmes des champs fertiles, et après une demi-heure de marche, nous étions au milieu des tombeaux et des temples.

Le temple de Junon Lucine repose sur une roche élevée; des 34 colonnes cannelées d'ordre dorique qui l'entouraient, quelques-unes seulement subsistent, plus ou moins complètes. Dans le rocher sont creusées des chambres sépulcrales dont les habitants se servent pour serrer leurs récoltes.

A quatre cents pas environ, s'élève le temple dit *de la Concorde*, un des mieux conservés que possède la Sicile Au moyen âge, on en avait fait une chapelle chrétienne et on l'avait dédié à saint Grégoire; ce n'est qu'à la fin du dernier siècle qu'on l'a rendu sans partage au culte des arts. C'est un monument admirable par l'élégance et la noblesse de ses proportions (voy. p. 5).

On rencontre, en allant d'un temple à l'autre, des fragments plus ou moins considérables des murailles d'Agrigente; des tombeaux ont été creusés dans leur masse calcaire, à différentes hauteurs, et ordinairement en forme de bouche de four.

Le temple d'Hercule que l'on voit à la suite de celui de la Concorde n'est plus qu'un amas de ruines; une seule colonne est restée debout.

A quelques pas s'élevait le temple de Jupiter Olympien, qui, suivant Diodore, était le plus grand de la Sicile. Il ne fut jamais achevé. Des pans de murailles, des pierres colossales, des fragments de colonnes dont les cannelures peuvent contenir le corps d'un homme, des morceaux de figures dont la hauteur devait être d'au moins 12 mètres, permettent de juger encore aujourd'hui des dimensions de l'édifice.

Je signalerai enfin le temple de Castor et Pollux, dont il reste trois colonnes, et, en dehors des murailles, au sud, l'édifice carré à deux étages, qui a reçu le nom de *Tombeau de Théron*.

### De Girgenti à Castrogiovanni. — Caltanizzetta. — Castrogiovanni. Le lac Pergusa et l'enlèvement de Proserpine.

Le 22 septembre, au lever du soleil, je quittai Girgenti, dont les abords, embellis par la verdure variée des cactus, des grenadiers, des oliviers, des amandiers, fourmillaient de gens des campagnes qui se rendaient à la ville, les uns à pied, les autres sur des mulets portant de volumineux pains de soufre, les autres dans de petites voitures découvertes et ornées de peintures aux couleurs brillantes.

Au delà du village *delle Grotte*, cette fraîcheur et cette vie disparaissent; on s'engage dans un pays montueux et aride, dont la principale industrie est l'exploitation des mines de sel et de soufre.

Après avoir déjeuné dans un *fondaco* assez malpropre de la petite ville de Regalmuto, nous traversons sans encombre Canicatti, dont on m'avait représenté la population comme fort adonnée au brigandage, et nous arrivons à Serra di Falco, où je reçois un témoignage de ces vertus hospitalières dont l'antiquité faisait honneur aux Siciliens.

Nous voici à Caltanizzetta. C'est une ville de 17 000 habitants; on croit qu'elle occupe l'emplacement de l'antique *Niza*. Elle a été en partie renouvelée à la suite du désastre que les troupes insurrectionnelles de Palerme lui firent éprouver, en 1820, pour avoir refusé de prendre part au mouvement tenté en faveur de l'indépendance de la Sicile. On retrouve dans ses églises les images sanglantes du Christ et des damnés entourés de flammes que les Siciliens affectionnent particulièrement. Caltanizzetta possède des eaux minérales, et ses habitants font un assez grand commerce de sel et de soufre. Son territoire est abondant en vin, grains, huiles, amandes et pistaches. Une route carossable de quatorze milles d'étendue part de Caltanizzetta et va rejoindre celle qui unit Palerme à Messine.

On aperçoit longtemps Castrogiovanni avant de pouvoir y parvenir; il faut franchir bien des montagnes, traverser de nombreux ruisseaux, avant de gravir la route en zigzag qui conduit au sommet dans lequel s'enfonce cette ville, l'antique Enna, le point central, l'ombilic de la Sicile, comme disaient les anciens. Sa population, qui est de plus de 13 000 âmes, a un aspect assez misérable. Les cochons et les poules vaguent à travers les rues. Les mendiants, hommes et femmes, sont à peine vêtus. Le costume des gens aisés a quelque caractère: les hommes portent la culotte courte et les chausses attachées avec des courroies de cuir; les femmes se couvrent, soit de la grande mante noire qui ne laisse voir que leur visage, soit de la mantille noire ou brune.

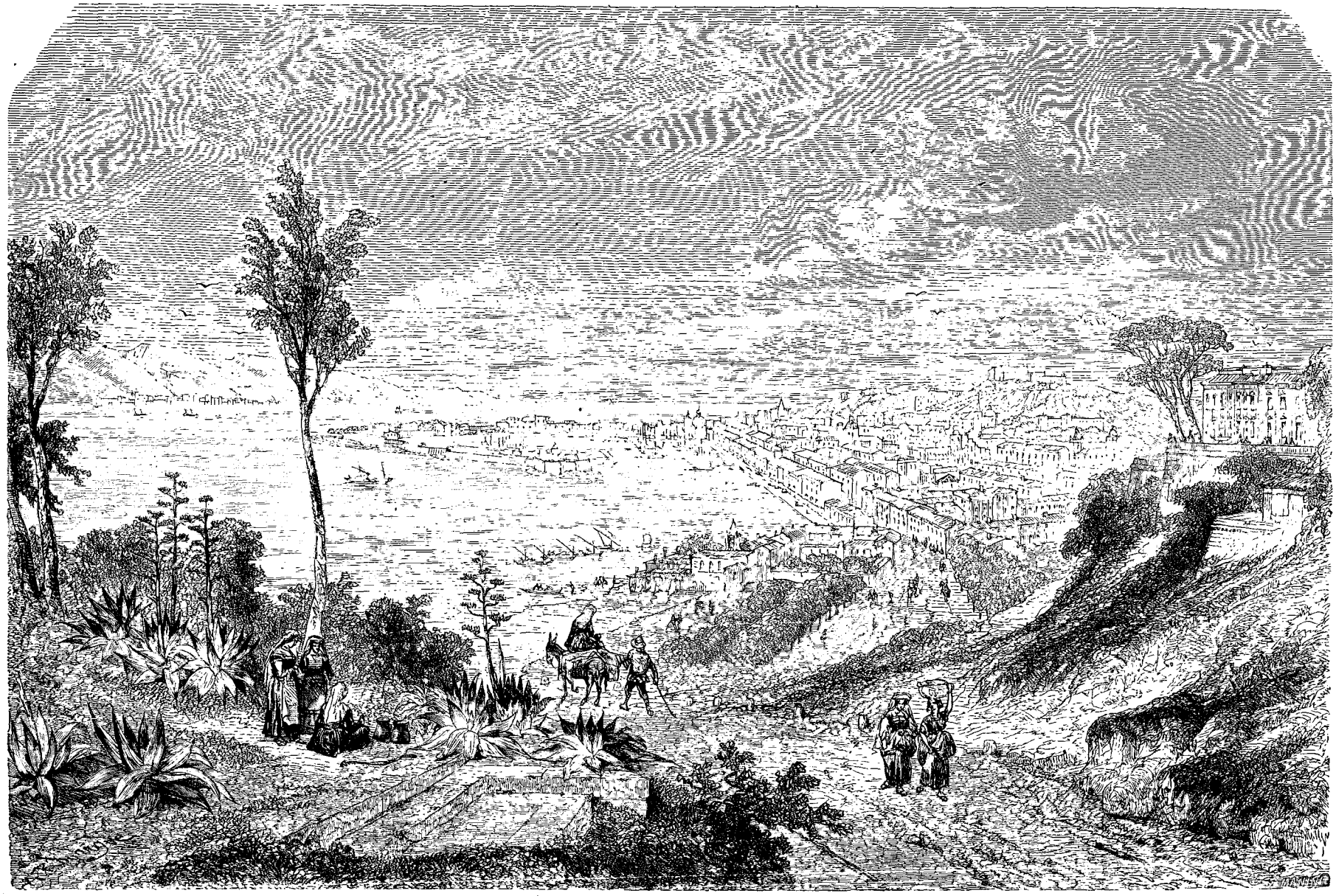
La cathédrale, en partie gothique, en partie construite à l'époque de la Renaissance, est soutenue à l'intérieur par des colonnes d'albâtre noirâtre très-artistement ornées. On y remarque un candélabre antique en marbre blanc, venu, dit-on, du temple de Cérès, une inscription mentionnant le martyr Primus, de très-belles stalles en bois du seizième siècle, un Christ de Cimabuë, et des tableaux du Fiammingo.

C'est aux environs d'Enna, sur les rives du lac *Pergus*, aujourd'hui *Pergusa*, que le dieu des enfers enleva la fille de Cérès. Les paysans montrent une grotte qui, disent-ils, est l'ouverture infernale, d'où Pluton s'élança sur la terre pour surprendre la jeune déesse.

### De Castrogiovanni à Syracuse. — Calatagirone. — Vezzini.

Après avoir fait le tour du lac Pergusa, je repris le chemin qui, par Piazza et Calatagirone, devait me conduire à Syracuse.

Piazza était appelée dans l'antiquité *Plutea* ou *Plutia*, à raison de la richesse de son terroir. Ses habitants passent pour les descendants des Français qui y séjournèrent lors de la domination angevine. Ses campagnes, surtout du côté de Calatagirone, méritent encore aujourd'hui l'épithète d'*opulentissimes* qu'elles avaient reçue des anciens. Les monts et les vallons que l'on traverse sont tapissés d'herbe verdoyante, garnis de vignes, de roseaux, d'arbres du nord et du midi; la route, bordée par de grands chênes qui forment au-dessus d'elle une voûte ombreuse, rafraîchie par de petits ruisseaux qui, de place en place, descendent des sommets, est une des plus délicieuses que j'aie vues. Au delà du village de *Maccare*, où j'ai eu grand'peine à trouver à



La Marine à Messine (voy. p. 15). — Dessin de Rouargue.

déjeuner dans la salle d'un fondaco formant à la fois chambre à coucher, salle à manger, cave, etc., j'ai retrouvé les grottes sépulcrales creusées dans les rochers.

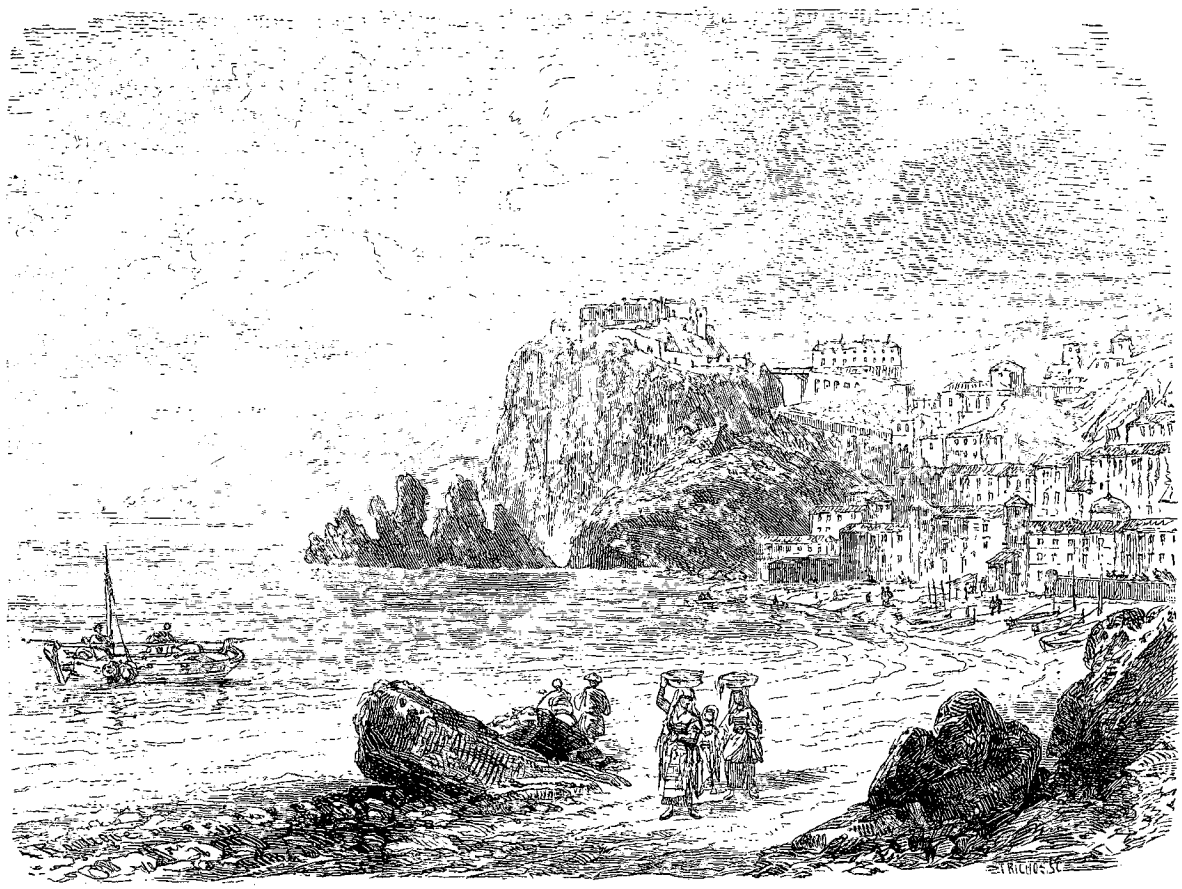
Calatagirone, située sur une hauteur conique, est peuplée de 22 000 hrbitants. J'ai vu dans ses églises des tableaux du Sicilien Nebrone, des fresques et des toiles de Paladino, une belle vierge de Gagini, etc.

Les vignes, fort abondantes jusqu'à *Ramecchiere*, disparaissent; on traverse un pays volcanique, au milieu duquel se dresse, sur un rocher escarpé, la ville de Vizzini, qui n'est accessible que par des sentiers étroits, péniblement pratiqués auprès des ravins, et où le voyageur se procure difficilement un gîte. Cependant elle renferme 12 000 habitants, et j'ai remarqué dans ses églises de beaux tableaux, entre autres quelques-uns du Tintoret et de Paladino.

Au delà, en cheminant vers Sortino, par Bocchieri, l'aspect du pays devient de plus en plus sombre.

Un petit bois, poussé, je ne sais comment, sur les crêtes et les rochers, annonce l'approche de Sortino, bourg misérable, élevé lui-même sur un sommet qui semble inaccessible. J'y parvins cependant, après avoir guidé de mon mieux ma mule dans un chemin glissant, taillé en forme d'escalier et contourné de mille manières.

Lorsque je fus installé dans une pauvre locanda, il me fallut subir la curiosité qui m'avait accueilli dans toutes



Rocher de Scylla (voy. p. 16). — Dessin de Rouargue.

les petites localités de la Sicile; la porte et la fenêtre de ma chambre ne faisaient qu'une seule et même chose; je me vis obligé de m'emprisonner pour échapper aux regards de la foule indiscrète. Mais je n'en fus point encore quitte, et un petit guichet, pratiqué à plus de six pieds au-dessus du sol, servit d'observatoire aux enfants, montés les uns sur les autres pour contempler ma rare personne.

Les rives de l'Anapo, que nous suivîmes en allant à Syracuse, sont délicieuses de verdure et de fraîcheur.

### Syracuse.

Mais voici que la mer se montre dans le lointain, et on aperçoit assise sur une langue de terre qui s'avance dans les flots, une ville que le guide appelle Syracuse. — Eh! quoi, se demande-t-on en pénétrant par plusieurs ponts-levis dans une petite place de guerre isolée du continent et entourée de fortifications à la moderne, est-ce bien là Syracuse? Qu'est devenu cette cité puissante qui s'étendait jadis sur un espace de sept lieues de tour, que Cicéron vante comme la plus grande des villes grecques et la plus belle de toutes les villes? Hélas! la majeure partie de la Syracuse antique n'est plus qu'un sol désert et couvert de débris; le reste, resserré dans l'île d'Otygie, est un modeste chef-lieu de sous-intendance, où une population de 17 000 habitants semble se complaire dans un état de misère apathique.

La piété ignorante et grossière des modernes Syra-

cusains ne mérite que le nom d'idolâtrie. Ils ont des madones d'argent qu'ils couvrent de pierres précieuses et de diamants, et qu'ils mènent en grande pompe et au milieu d'un bruit étourdissant, visiter d'autres madones. Leurs passions, quand elles sont éveillées et quand la terreur les met en jeu, deviennent, comme on l'a vu en 1837, furieuses et sanguinaires.

Les femmes de la classe aisée ont peu de liberté; elles sortent rarement, et ne paraissent point dans les rues sans cacher, sous les plis de leurs mantes noires, des visages où l'on retrouve quelques traces de la beauté grecque. Quant aux femmes du peuple, qu'on voit occupées à laver le linge dans les eaux de la fontaine Aréthuse, leur teint hâlé et flétri, leurs corps à demi couverts de vêtements en guenilles, ne font naître et ne rappellent aucun sentiment poétique.

La cathédrale, située au point culminant de l'île, a pris la place du temple de Minerve, qu'ornaient jadis des peintures de batailles et des portraits de rois syracusains, et dont le fronton était surmonté d'un bouclier doré. Parmi les colonnes antiques que l'on a conservées, onze sont restées en partie engagées dans les murs latéraux du nouvel édifice, les autres coupent en deux la troisième nef. La façade est bien ordonnée; on remarque à l'intérieur quelques tableaux précieux, et un beau vase antique en marbre blanc qui sert de fonts baptismaux.

Deux colonnes cannelées, engagées dans le mur d'une maison près de la cathédrale, ont fait partie d'un temple de Diane, où Archimède traça la ligne des Équinoxes.

Le musée renferme des poteries antiques, des vases et instruments de bronze, quelques inscriptions, une tête de Jupiter olympien, une statue d'Esculape et une figure, malheureusement mutilée de Vénus, qui passe avec raison pour une des bonnes productions du ciseau grec.

Le sol de Syracuse a été beaucoup moins favorisé que celui d'Agrigente, quant à la conservation des monuments de l'antiquité. Cependant de précieux et imposants débris s'y offrent encore à la vénération du voyageur : il faudrait un long espace pour les décrire.

### De Syracuse à Catane. — Lentini. — Catane.

De Syracuse à Catane, on rencontre les ruines d'Hybla-Mégara, les monts Hybléens, jadis célèbres par l'excellente qualité de leur miel, la presqu'île de Magnisi, la ville d'Agosta, celle de Mellili, où l'on cultivait autrefois avec succès la canne à sucre, et Carlentini, petite ville d'où l'on voit le lac de Lentini, le plus étendu de toute l'île.

La ville de Lentini (*Leontium*), située sur des escarpements, passe pour la plus ancienne de la Sicile. Sa population est d'environ 7000 habitants. Les grottes sépulcrales y sont très-communes. On récolte à Lentini du blé, de la soude, du réglisse, et l'on y fait d'excellent vin.

Après le passage du *fiume della Giarretta*, l'ancien Simèthe, dont le lit, à l'embouchure, abonde en ambre jaune, on se trouve dans une plaine immense que la mer borde d'un côté, et que dominent de l'autre les cônes des *monti Rossi* et de l'Etna.

C'est entre le volcan et les flots que s'élève Catane.

Le voisinage de l'Etna a été plusieurs fois funeste à cette ville. Le tremblement de terre de 1693 a fait périr 18 000 individus; ceux de 1783 et de 1828 ont ruiné les habitations et les édifices publics. Aussi Catane est-elle d'une régularité parfaite. Elle est coupée en quatre parties égales par des rues disposées en croix et pavées de grandes dalles de lave; ses places sont spacieuses, ses maisons bien bâties, et, dans les principales voies, sur des plans uniformes.

La population est de 56 000 âmes. Le port est peu étendu; une petite rivière, l'Amenano, venant de l'Etna, et passant sous la ville par des conduits de lave, s'y jette dans la mer. On fabrique à Catane des étoffes de soie estimées, de petits objets en ambre jaune, et de jolies figurines en argile cuite et peinte; les habitants font un assez grand commerce de laine, de cuir, de blé, de soufre, de vin, qui est excellent, et de neige de l'Etna, dont ils approvisionnent Naples et même l'Italie.

A Catane, comme dans la plupart des villes de la Sicile, la vie est généralement retirée; on se visite peu, et l'on ne se réunit guère. Les grandes distractions sont la promenade du soir, la *passegiata*, qui se fait sur le quai deux fois la semaine, vers neuf heures, et dure quelquefois jusqu'à minuit; les prises d'habits, pour lesquelles on prodigue le luxe et les collations, et les processions, surtout celle de sainte Agathe, patronne de la ville, qui sont encore plus bruyantes qu'à Palerme.

Les femmes portent de grands voiles blancs et brodés, rouges ou ponceau, et parfois relevés par un galon d'or. La mante des paysannes des environs, en laine ou en drap bleu, est assez courte, et leur sert de coussin, étant pliée, pour porter les fardeaux sur la tête. Les marins, contrairement à ce qu'on voit d'ordinaire, ont des ceintures et des bonnets bleu azur.

La cathédrale de Catane, dédiée à sainte Agathe, est surmontée de trois coupoles. Sur la place, dont elle borne un des côtés, on remarque une fontaine de marbre, que couronne un antique éléphant de lave portant sur son dos un obélisque en granit rouge d'Égypte.

Le musée du prince de Biscari renferme de nombreux objets d'antiquité, des statues, des poids, des lampes, des mosaïques, des vases gréco-siciliens, des armures du moyen âge, des costumes siciliens de différentes époques, etc.

### Ascension de l'Etna.

Quand je partis pour monter l'Etna, le temps, quoique l'on fût au 5 octobre, était encore très-chaud. La belle rue *Stesicorea* ou *Etnea* conduit de suite à la *regione piemontana* dont les pentes modérées forment la première des trois régions de la montagne; c'est un véritable jardin. Après avoir traversé plusieurs villages, je parvins à Nicolosi, bourg de près de 3000 âmes de population, élevé sur le versant de l'Etna, à près de quatre lieues de Catane, et qui touche le pied des *monti Rossi*, cônes formés par l'éruption de 1669. J'y installai pour la nuit Luigi, le muletier et les mulets. Puis, muni de vête-

ments chauds, vers huit heures du soir je me mis en route, accompagné du guide Salvatore.

Nous suivîmes d'abord un chemin pratiqué sur le courant d'un fleuve de laves scoriacées, et nous arrivâmes bientôt à la seconde région, *regione selvosa*, ou région des bois. Sauf aux endroits que des coulées modernes ont recouverts, le sol, formé d'une terre poudreuse et grisâtre, est peuplé de chênes, de hêtres, de figuiers noirs, de pruniers sauvages, et dans les parties les plus élevées, de sapins, de pins et de bouleaux; des touffes de mousses, des fougères, des mauves, des orchys, des fraxinelles, croissent dans cette poussière féconde.

Nous prîmes un peu de repos dans une cabane où s'arrêtent les gens de Catane qui vont chercher la glace.

Le froid commençait à me pénétrer; Salvatore fit un peu de feu, je me couvris d'un second manteau, et nous repartîmes pour finir la traversée de la région des bois.

Tout à coup la végétation cessa, et je me trouvai au milieu d'un désert silencieux et sombre, où l'on n'entendait que le pas mesuré de nos mulets, où l'on ne distinguait, à la lueur de la lune, que les flancs pelés et les rudes arêtes de la montagne. Il fallut gravir alors un dôme de scories, appelé la *Montagnuola*, du sommet duquel partent deux bras ouverts du côté de la mer, et circonscrivant une vallée de six à sept kilomètres de diamètre qu'on nomme *val del Bove*. Cette gibbosité se termine par le *piano del Lago*, surface presque plane, où se trouvent la *torre del Filosofo* (à 2885 mètres au-dessus du niveau de la mer) et la *Casa inglese*. La tour du Philosophe, construction grecque ou romaine, se compose de quelques assises de laves et de briques.

C'est à la Maison anglaise, construite en 1811 par les officiers anglais, que nous fîmes notre seconde halte et que nous laissâmes nos montures, le reste de l'ascension ne pouvant se faire qu'à pied. Un peu de repos et de nourriture ayant rendu du ressort à mes membres et de la chaleur à mon sang, nous gagnâmes, sur une coulée de laves raboteuses et mobiles, le pied du cône supérieur du volcan, annexe éphémère que chaque éruption modifie, élève ou renverse tour à tour. De ce point restaient environ cent mètres à gravir, sur une pente très-rapide; je n'insisterai pas sur les difficultés, les fatigues, les dangers même de ce trajet, dont je vins à bout à grand'peine; enfin je pus m'asseoir harassé, les jambes déchirées, mais fier comme un vainqueur, sur un point du cercle solide qui termine l'Etna. Le soleil se levait. J'avais à côté de moi la fumée sortant du cratère, derrière une effroyable profondeur et les flancs noirs de la montagne, en avant l'horreur du chemin que je venais de parcourir et les immensités de la mer et du ciel.

Le panorama de tous côtés n'a de bornes que la portée de la vue; on estime à plus de 2000 milles la circonférence de l'horizon que l'œil peut embrasser. La mer et ses îles occupent la plus grande partie de la scène; la Sicile, au centre, présente aux regards sa surface triangulaire. On distingue le lac de Lentini, le cours du Simèthe, les montagnes de Madonia, Catane, Messine, Trapani et Palerme à demi cachée dans le brouillard. L'Etna lui-même paraît comme un monde; ses pentes verdoyantes, les villages dont il est semé à la base, ses crêtes arides, ses anfractuosités profondes, sa fumée, tout est visible; les tons les plus variés, les contrastes les plus bizarres, excitent à la fois l'intérêt et l'admiration.

J'approchai le plus possible des bords intérieurs du cône renversé au fond duquel est la bouche du volcan. Mais les vapeurs étaient trop épaisses pour qu'on aperçût rien.

La descente de l'Etna n'est qu'un jeu, en comparaison de la montée. Vers midi, j'étais dans l'auberge de Nicolosi, où je retrouvai Luigi et le muletier. Le soir nous couchâmes au village des Giarre.

### Taormine. — Messine. — Retour à Naples.

Au delà des Giarre, le chemin suit constamment le bord de la mer. On traverse le fleuve *di Calatabiano;* puis on quitte les terrains volcaniques dont l'Etna est tout entouré, et l'on parvient à *Giardini*, village moderne situé au pied du mont Taurus, sur le penchant duquel est assise l'antique Taormine (*Tauromenium*), détruite par les tremblements de terre, et qui n'a plus qu'une population misérable de 3000 habitants. Il lui reste ses ruines: des aqueducs, des réservoirs, des naumachies, des tombeaux, des temples même, et les vestiges d'un théâtre, l'un des plus beaux de l'antiquité. Le théâtre est situé hors des murs fortifiés de la ville moderne, sur l'extrémité d'une éminence, et creusé en partie dans la roche vive. Il pouvait contenir 25 000 personnes. Tout dégradé qu'il est maintenant, il produit un effet saisissant. De ses gradins, on jouit d'une vue admirable : la mer azurée et les gracieuses découpures de ses côtes, les plaines verdoyantes et parsemées de villages qui s'allongent jusqu'aux flots, Giardini et Taormine dressant au pied et sur les flancs du Taurus leurs maisons, leurs églises et leurs vieilles tours, et au-dessus, dominant tout, la masse gigantesque de l'Etna! (voy. p. 9).

De Taormine à Messine, la route traverse des campagnes fertiles où les villages abondent, et côtoie fréquemment la mer.

A une certaine distance de Messine, la vie d'une grande ville se fait déjà sentir.

Disposée en amphithéâtre sur la côte qu'un étroit bras de mer sépare de l'Italie, construite à neuf, peuplée de près de 100 000 habitants, Messine paraît être un agréable séjour.

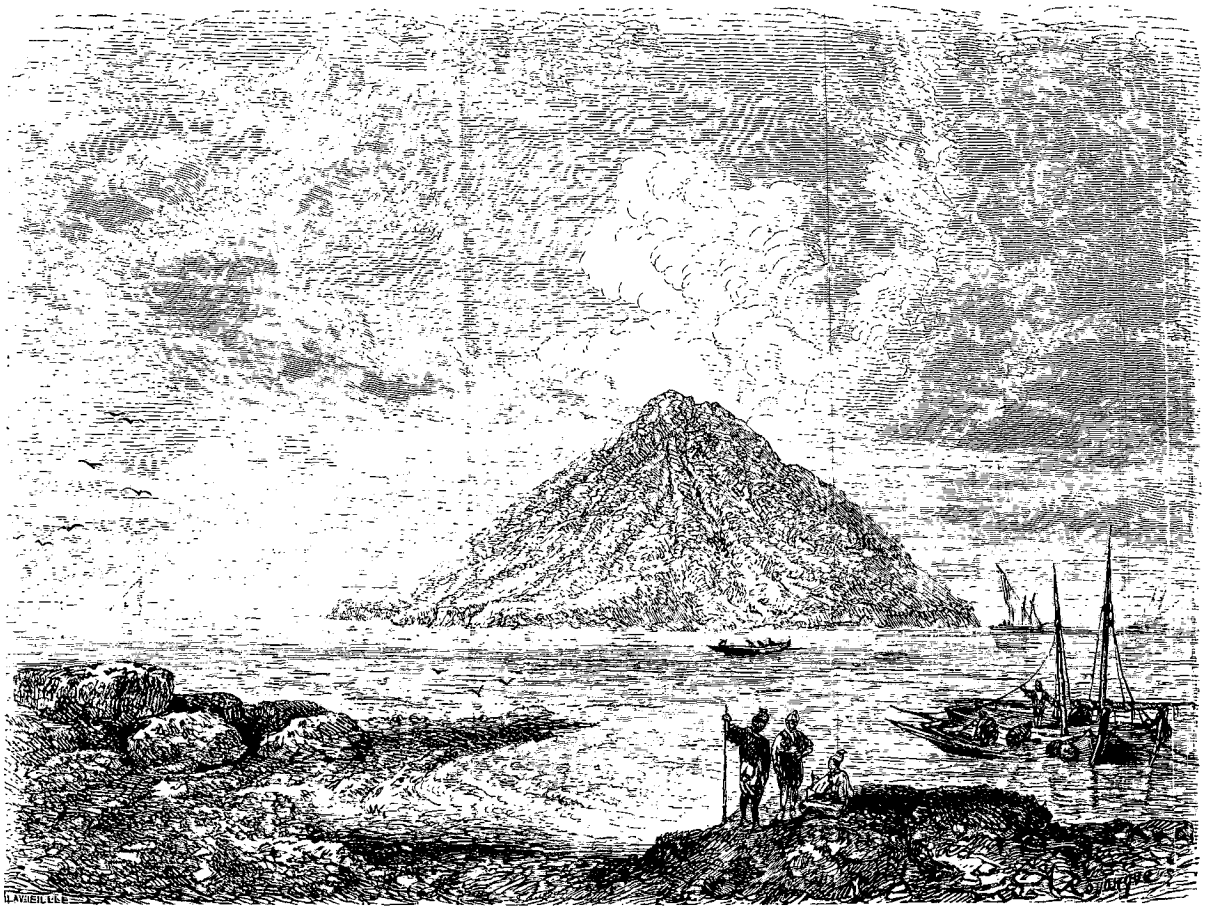
Deux grandes rues parallèles au quai, le Corso et la *via Ferdinanda*, la partagent d'une manière régulière. Le port, vaste, sûr et commode, est le plus fréquenté de toute la Sicile; une citadelle et plusieurs autres ouvrages fortifiés sont destinés à le protéger. Le quai, orné de statues et entre autres d'une figure de Neptune, est bordé d'édifices d'une construction élégante, mais inachevés.

La façade de la cathédrale, en marbres de diverses couleurs, est percée de trois portes ogivales, et ornée de bas-reliefs, de mosaïques, de colonnes très-ouvragées, de

pinacles, de statuettes et de peintures ; malheureusement elle est gâtée par un mur moderne qui la surmonte, et par un clocher de mauvais goût qui l'avoisine à gauche. A l'intérieur, des colonnes antiques, avec des bases et des chapiteaux dorés, divisent l'édifice en trois nefs et soutiennent des plafonds en bois. Les mosaïques qui couvrent les demi-coupoles des absides et qui datent du quatorzième siècle, une chaire en marbre sculptée avec beaucoup d'élégance par Antonio Gagini, le maître autel, incrusté de pierres dures, et plusieurs mausolées intéressants, forment les principales richesses de la cathédrale de Messine. On y conserve aussi une boucle de cheveux qu'on dit avoir appartenu à la Vierge Marie, et une traduction en latin de la fameuse lettre qu'elle passe pour avoir écrite aux Messinois, et dont j'ai signalé une copie à Palerme (voy. p. 5).

La place, entourée d'édifices réguliers, est ornée d'une statue équestre de Charles II en bronze, et d'une fontaine agréablement disposée et sculptée, en 1547, par fra Giovanni Angelo, de Florence.

On célèbre à Messine, au 15 août, la fête de la *Vara*, où les processions, les chars gigantesques, les représentations mélangées de la Vierge, des saints, des divinités païennes, des princes sarrasins et normands, les illuminations, font la joie du peuple. La fête de la *Sagra Lettera*, le 5 juin, est aussi fort en honneur.

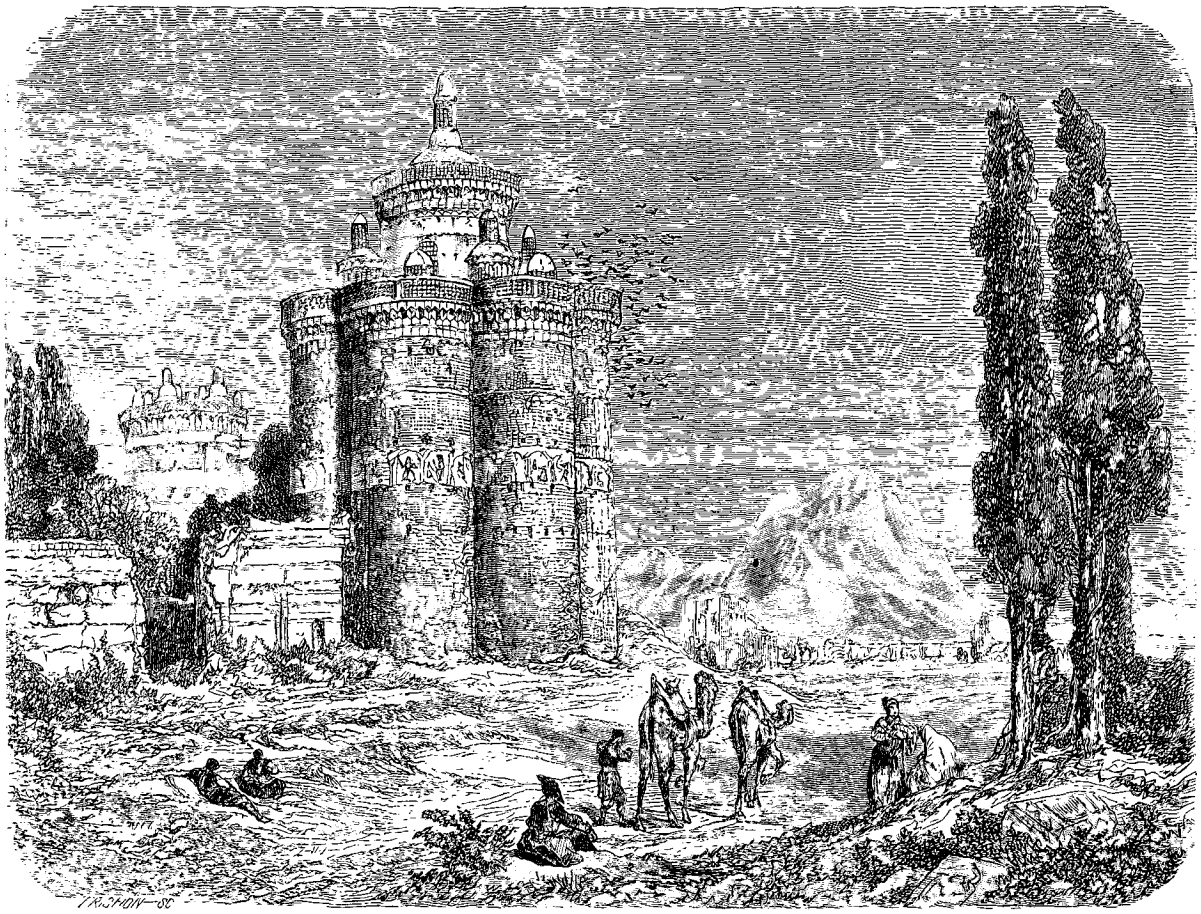


Stromboli. — Dessin de Rouargue.

Les Messinois passent pour être en général assez ignorants ; la pêche, et surtout la pêche de l'espadon, est une de leurs industries favorites. L'ambition de la suprématie, qu'ils contestent à Palerme, a excité chez eux une haine vivace envers les Palermitains.

Cependant le temps fixé pour mon séjour en Sicile était écoulé. Après m'être séparé très-amicalement de mon guide et de mon muletier, je pris place sur un bateau à vapeur qui devait me ramener à Naples. Notre navire, forcé une première fois par la tempête de rentrer dans le port de Messine, passa enfin sans accident entre le gouffre bouillonnant de Charybde et le redoutable rocher de Scylla ; nous laissâmes à gauche les îles Lipari, dont la principale, Stromboli, s'annonce au loin par les flammes ou les fumées de son volcan, et nous entrâmes le matin du 13 octobre dans la magnifique rade de Naples.

Félix Bourquelot.



Pigeonnier près d'Ispahan. — Dessin de M. Jules Laurens.

# VOYAGE EN PERSE,

FRAGMENTS

PAR M. LE Cte A. DE GOBINEAU [1].

1855-1858

DESSINS INÉDITS DE M. JULES LAURENS [2].

Arrivée à Ispahan. — Le gouverneur. — Aspect de la ville. — Le Tchéar-Bâgh. — Le collége de la Mère du roi. — La mosquée du roi Les quarante colonnes. — Présentations. — Le pont du Zend-è-Roud.

..... A une heure de la ville, nous vîmes de loin apparaître le gouverneur, Tchéragh-Aly-Khan, sur un cheval turcoman blanc, superbement harnaché. Lui-même était vêtu d'un djubbèh ou robe couverte de cachemire, et à sa ceinture brillait un poignard enrichi de pierreries. Il s'arrêta d'abord pour faire ses compliments aux dames [3], ce qui nous parut extrêmement civilisé, et s'informa de leur santé avec beaucoup de

1. M. le Cte A. de Gobineau, premier secrétaire de la dernière ambassade française en Perse, est auteur d'un volume intitulé : *Trois ans en Asie* (de 1855 à 1858) (Paris, Hachette). C'est à cet ouvrage estimé que nous empruntons, avec l'autorisation de M. de Gobineau, les pages qui suivent. — Nous croyons devoir rappeler que MM. Eugène Flandin et Pascal Coste ont publié depuis 1851 : un *Voyage en Perse* (fait en 1840 et 1841) ; les *Monuments de la Perse ancienne* et les *Vues pittoresques de la Perse moderne* (Paris, Gide et Baudry).

2. M. Jules Laurens, attaché par les ministères de l'intérieur et de l'instruction publique, comme peintre, à la mission en Orient de feu X. Hommaire de Hell, est parti de France pour l'Italie, la Grèce, la Turquie, les principautés danubiennes, et la Russie méridionale, en mai 1846 ; il a voyagé en Perse depuis le 6 novembre 1847 jusqu'au 15 mars 1849, et est rentré en France en juillet 1849.

3. M. de Gobineau dit ailleurs que le groupe européen se compo sait, sans parler de sa famille et de lui, « du ministre, de deux secré-

grâce, puis, continuant sa route, arriva jusqu'à nous. Il y avait devant nous un état-major nombreux d'employés militaires et civils, beaucoup d'artilleurs, beaucoup de ghoulams (cavaliers d'escorte), bref, toute une cavalerie qui s'étendait à perte de vue sur deux ou trois lignes, et formait véritablement un spectacle d'une variété et d'une richesse merveilleuses.

Tchéragh-Aly-Khan est un fort bel homme, d'une figure intelligente et distinguée, et de la plus noble politesse. Après avoir rendu ses devoirs au ministre, il commença la conversation avec aisance et facilité, ce qui ne l'empêchait pas, tout le long du chemin, de voir ce qui se passait, et de donner de temps en temps des ordres qui s'exécutaient immédiatement sans cris et sans trouble. Par son origine, il appartient à une tribu nomade des environs de Kermanschah, et comme cette tribu est ancienne, il est bien né. Mais la fortune ne l'avait pas traité d'abord aussi bien que la naissance, de sorte qu'il se trouva lancé dans la vie avec beaucoup d'intelligence, d'esprit, d'ambition, et pas un sou. Il prit le parti que prennent tous ses compatriotes dans d'aussi graves conjonctures, il quitta son pays pour voyager, et devint domestique. Sa bonne étoile le fit entrer en cette qualité au service de Mirza-Taghy-Khan, alors membre persan de la commission de délimitation des frontières turco-persanes. Il remplit auprès de ce personnage les fonctions de sa charge, qui consistaient principalement à tenir le kalian (pipe d'eau); mais il trouva moyen de se faire connaître comme valant mieux que son emploi, et rendit des services qui appelèrent sur lui l'attention de son maître. Quand celui-ci devint premier ministre à l'avénement du roi actuel, Tchéragh-Aly-Khan fut élevé à une charge publique, et s'en acquitta avec beaucoup de distinction. Après la chute de son protecteur, il resta au service du roi, et nous le trouvions gouverneur d'Ispahan, c'est-à-dire à la tête d'une des plus grandes provinces de l'empire.

Tout en marchant de la sorte en grande ordonnance, nous sortîmes de la montagne et nous aperçûmes la ville au fond d'un amphithéâtre ouvert du côté du nord et de l'est, mais entouré de hautes montagnes vers l'ouest et le sud : ce premier coup d'œil est très-beau. Ispahan se présente environné de jardins et tout rempli de bouquets d'arbres que dominent les dômes d'un assez grand nombre de monuments. Mais au lieu de regarder en l'air, nous eûmes bientôt assez à faire de regarder à nos pieds. La foule devenait énorme; toute la population était sortie à notre rencontre; elle avait infiniment meilleure mine, et paraissait beaucoup moins frondeuse et moins triste qu'à Schyraz. Nous marchions dans des chemins abominables, ou plutôt dans un réseau de sentiers, les uns bas, les autres élevés, tous défoncés. Un lièvre partit dans nos jambes, à la grande satisfaction des gens du peuple et des ghoulams, dont plusieurs, malgré la gravité de la circonstance, ne résistèrent pas à la tentation, et coururent après.

Puis, nous franchîmes la porte, et là nous nous trouvâmes dans les champs cultivés, car cette porte s'ouvre sur un quartier qui n'existe plus que par ses ruines, au milieu desquelles poussent maintenant des légumes et des fruits. Nous arrivâmes au Zend-è-Roud, fleuve fameux où il y a, je crois, un peu plus d'eau l'été que dans le Manzanarès, mais guère davantage. Seulement il a la gloire de déborder en hiver et de se permettre quelquefois d'assez grands dégâts. Nous le passâmes sur un pont d'une architecture curieuse, et pas en trop mauvais état (voy. p. 21), puis nous entrâmes dans une longue avenue de platanes, avenue célèbre qui conduit au Tchéhar-Bâgh, et c'est dans cette réunion de palais que nous mîmes pied à terre. Nous étions logés dans un des plus beaux et des plus commodes, l'Imarèt-è-Sadr.

Ispahan est sans doute assez délabré. De six à sept cent mille habitants qu'il avait au dix-septième siècle, il n'en compte maintenant, dit-on, que cinquante à soixante mille; partant, les ruines y abondent, et des quartiers tout entiers ne montrent que des maisons et des bazars écroulés, où à peine quelques chiens errants se promènent. Tout a frappé cette ville depuis l'époque qui a mis fin à sa splendeur. Être prise d'assaut par une armée afghane est assurément une calamité au premier chef, et traverser toutes les phases de l'anarchie et de la guerre civile est peu propre à rien réparer. Malgré de telles destinées, Ispahan est encore une merveille. Cette réunion de palais, qu'on nomme le Tchéhar-Bâgh, et où nous étions logés, est probablement un lieu unique dans le monde; il n'est que la Chine dont les résidences impériales, avec leurs vastes jardins et leurs constructions multipliées, doivent peut-être beaucoup y ressembler. Je ne fais pas cette comparaison au hasard. Le style des plus anciens monuments d'Ispahan, l'ornementation, les peintures, portent le cachet évident du goût chinois, et rappellent les relations étroites que la conquête mongole et ensuite le commerce avaient créées entre les deux empires. Les longues avenues de platanes que décrit Chardin ont beaucoup souffert certainement, mais ce qui en reste porte témoignage de la beauté parfaite de ce qui a disparu. Le Tchéhar-Bâgh en contient encore de belles rangées qui sont comme un boulevard magnifique bordé de monuments dignes des arbres, et interrompues de distance en distance par de grands bassins d'eau formant autant de ronds-points. Le milieu des avenues est dallé, et, suivant l'usage des jardins persans, s'élève d'un pied environ au-dessus du sol, couvert de grandes herbes et de rares fleurs. Où l'on aperçoit bien que cette magnificence n'est plus que l'ombre du passé, c'est d'abord dans la solitude profonde de ces avenues que la population actuelle a désertées, et que d'ailleurs elle ne suffirait pas à remplir. Puis les eaux sont stagnantes dans les bassins où jadis elles couraient vives et fraîches; enfin, au lieu des jardins qui longeaient des deux côtés la chaussée principale et la séparaient des deux petites chaussées établies le long des bâtiments, on ne voit presque plus que des herbes, comme je l'ai dit, poussant désordonnées, et laissant encore apparaître çà et là quelques têtes de vieux

taires de la mission, d'un attaché, de deux drogmans, d'un peintre, d'une femme de chambre tourangelle, de cinq domestiques. »

arbustes à demi morts. Enfin les dalles de la chaussée sont en grande partie brisées ou ont disparu. Malgré cette désolation, il y a bien de la grandeur et de l'élégance dans ces restes du Tchéhar-Bâgh.

Plusieurs des édifices qui longent ce boulevard sont cependant en bon état. Ils ont échappé à la destruction et on les voit aussi jeunes que jamais. Il en est ainsi du collége appelé *collége de la Mère du roi* et fondé par une princesse Séfévy. Ce monument merveilleux a même conservé, et c'est presque un miracle, sa porte couverte de lames d'argent ciselées. Autant que je me le rappelle, celui qui a accompli ce beau travail a écrit son nom dans un coin, et il était de Tébryz. On ne peut rien admirer de plus élégant que cette orfévrerie grandiose. Les dessins se composent d'enroulements de feuillages et d'inscriptions arrangées à la façon arabe, c'est-à-dire de manière à fournir le principal motif d'ornementation. Je regrette de ne pas me souvenir du nom de l'auteur de cette œuvre pleine de goût et de talent. Il faut dire aussi que l'artiste travaillait pour une personne qui voulait témoigner grandement de son respect pour la science.

Dressée par A.Vuillemin.

La princesse qui fit faire cette porte et le collége où nous allons entrer, se proposa de créer pour l'étude et la méditation un lieu d'asile où rien ne pût les troubler. Elle voulut que les yeux satisfaits laissassent à l'âme une pleine liberté et tinssent l'intelligence en joie. Par la splendeur de la porte qui devait conduire dans le sanctuaire, elle indiquait dès l'abord quel lieu charmant son collége devait être.

En effet l'entrée n'annonce rien de trop; quand on l'a franchie, on se trouve dans un petit préau dallé, où se tiennent des marchands de fruits et des kalians, toujours

à la disposition des maîtres et des étudiants. De grands arbres projettent leur ombre sur l'arcade de la porte et sur les amoncellements de pêches, d'abricots, de melons, de pastèques et les monceaux de glace qui remplissent ce vestibule ouvert. De là on pénètre dans un grand jardin carré, formé de quatre massifs où dominent d'immenses platanes entourés de rosiers et de jasmins non moins énormes dans leur espèce. A l'extrémité des allées se présentent trois portes colossales qui donnent accès dans de vastes salles couvertes d'un dôme. Elles sont flanquées chacune de deux petits minarets terminés aussi en dôme, et le tout est revêtu d'émail bleu, brodé d'inscriptions koufiques et d'arabesques noires, blanches et jaunes. Pour se faire quelque idée de ses portes, il faut savoir que leur hauteur égale celle de nos plus hauts portails. Les quatre angles qui les réunissent sont formés de quatre corps de logis également revêtus d'émaux, mais beaucoup plus bas que les portes, et percés, comme des ruches d'une infinité de cellules. C'était là que, sans rétribution aucune, on logeait les étudiants accourus de toutes les parties du monde musulman pour entendre les savants professeurs; et une fois par semaine, la fondatrice venait, accompagnée de ses femmes, prendre le linge des habitants du collége et en apporter d'autre. Elle avait soin aussi de se faire rendre compte de tous les besoins de ses hôtes, voulant expressément qu'aucun souci, aucun ennui ne pût les distraire du but qu'ils avaient assigné à leur vie; et elle s'était donné pour tâche de leur en faciliter la poursuite autant qu'il était en elle. On ne peut s'imaginer, sans l'avoir vu, quel bijou est ce collége de la *Mère du roi* (voy. p. 24). C'est un vase d'émail, c'est un joyau au milieu des fleurs. Je comprends à merveille qu'on puisse s'y livrer avec passion à la vie contemplative; mais c'est bien le plus mauvais endroit du monde pour se convaincre que les biens terrestres ne sont rien; on dirait qu'il a été bâti pour prouver le contraire. Dans tous les cas, c'étaient et ce sont encore d'heureux savants que ceux dont l'existence s'écoule dans cet aimable séjour. Comme je l'ai dit en commençant, ce collége est en son entier, il n'y manque pas une brique; et quand on songe que tous les monuments d'Ispahan ont été un jour dans cet état parfait, on est comme ébloui d'une telle idée.

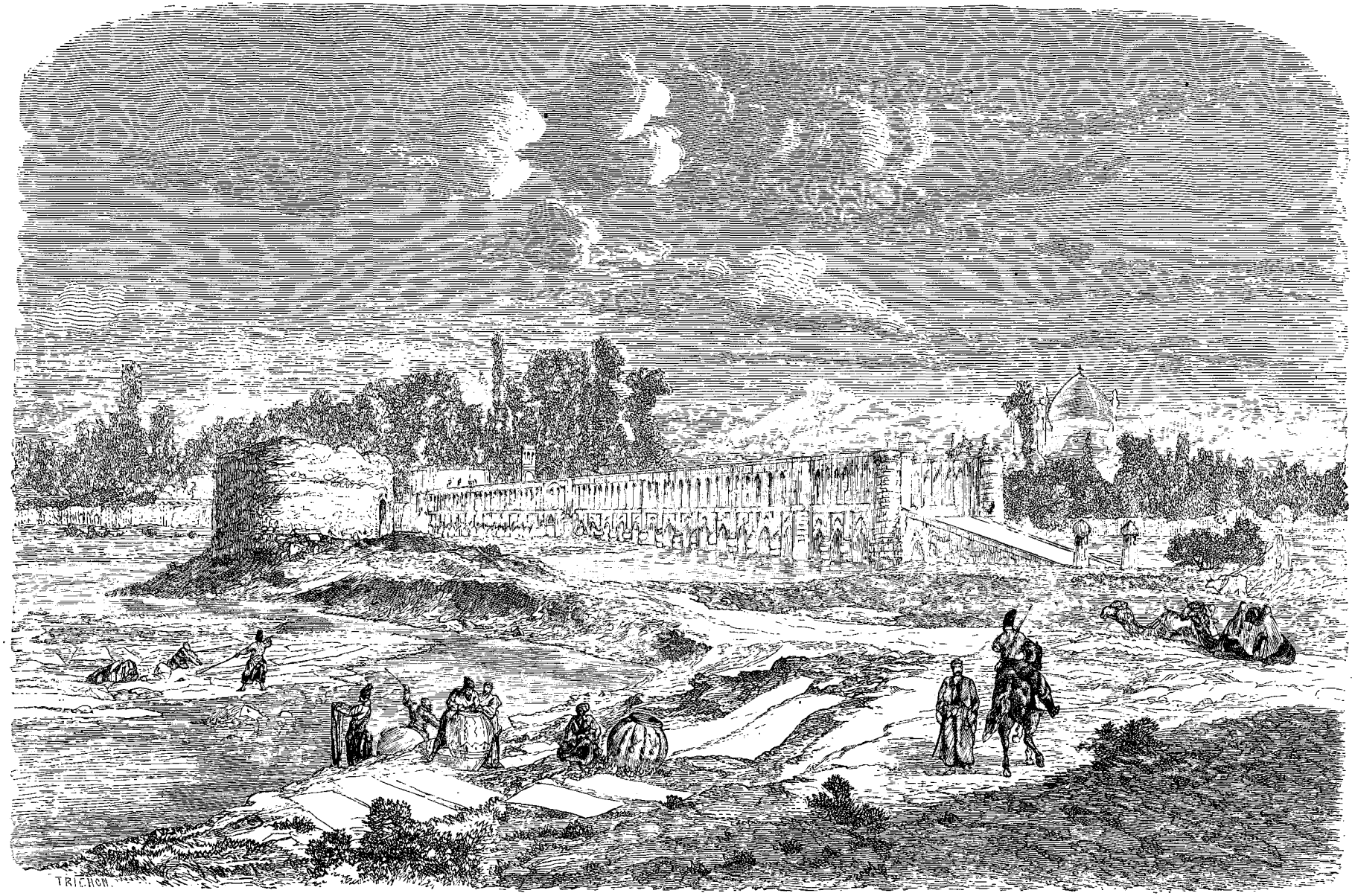
Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il y ait jamais eu un moment où cette grande capitale ne renfermât pas de ruines. Ce n'est pas une chose possible en Asie. Dans les contes qui nous parlent de Bagdad au temps des khalifes abbassides, à l'époque d'Haroun Arraschyd lui-même, il est question de quartiers ruinés, compris dans les limites d'une cité qui n'avait pas alors d'égale dans le monde musulman ni chrétien, à l'exception de Constantinople et d'Alexandrie. Shah-Abbas le Grand lui-même, si jaloux de la beauté de sa grande ville et qui l'embellit de tant de merveilles, s'il fut un infatigable constructeur de palais, de caravansérails, de mosquées et de colléges, se soucia peu de relever les édifices de ses prédécesseurs. Seulement il est clair que, de son temps, les monuments debout dépassaient en nombre ceux qui se dégradaient, et que les maisons en construction ou nouvellement construites l'emportaient sur celles qu'on laissait s'écrouler.

Il ne faut pas non plus se plaindre trop amèrement des ruines, quand toutefois elles sont contenues dans de certaines limites. Leur présence fait partie nécessaire de la physionomie d'une cité persane, et je n'ai pas, au point de vue du goût, un culte si passionné pour la régularité, la symétrie et la belle ordonnance, pour les alignements corrects, les trottoirs bien raccordés et les coins de rue irréprochables, que je sois en droit de pousser des soupirs bien profonds à la vue de quelques bâtiments écroulés.

La mosquée du roi est grande et noble. Son dôme d'émail bleu travaillé d'arabesques jaunes à grands ramages est d'une rare magnificence. Cependant le voisinage de la place ou meydan lui fait du tort. Ce grand quadrilatère est si étendu, que tous les monuments qui le bordent, et la mosquée du roi comme les autres, semblent petits. C'est là que se donnaient, sous les Séfévys, et que se donnent encore aujourd'hui, mais avec beaucoup moins de splendeur, les fêtes publiques. Les rois, comme Shah-Abbas, assistaient aux solennités du haut d'une porte immense, appelée Aly-Kapy. C'est un belvédère de dimensions colossales, où pouvaient tenir toute la cour, les grands officiers, les grands moullahs, les envoyés étrangers, les chefs des tribus nomades.

De cette vaste tribune on découvre non-seulement la cité, mais toute la campagne aux environs. C'est d'un aspect grandiose. Rien ne m'étonna autant, parmi les tableaux et les objets variés qui s'étendaient de toutes parts, que de voir, autour du dôme de la mosquée royale, certains grands échafaudages qui y avaient été attachés. L'explication qu'on m'en fit acheva de me confondre. Le roi a ordonné, il y a plusieurs années, de réparer cette mosquée et de lui rendre sa magnificence première. C'était la seule fois où l'on eût parlé de restaurer des monuments, et c'est une pensée qui fait d'autant plus d'honneur au roi, qu'elle est tout à fait nouvelle dans son pays. Mais malheureusement l'exécution rentrait un peu trop dans les habitudes nationales. Les mandataires royaux avaient bien fait élever des échafaudages, mais on ne travaillait pas; seulement on touchait régulièrement les sommes allouées. Probablement on les touche encore et on les touchera longtemps après que la mosquée n'existera plus.

Les palais d'Ispahan ont été décrits trop de fois pour que j'y revienne. Je remarquerais seulement que le Tchéhèl-Soutoun, ou les Quarante-Colonnes, un des plus anciens et des plus splendides, est doublement intéressant comme offrant les exemples les plus frappants de l'appropriation du goût chinois à l'ornementation persane, et contenant les peintures les plus remarquables qu'on puisse voir en Perse (voy. p. 25). Sur le premier point, il y a beaucoup d'intérêt pour l'histoire de l'art à observer comment les artistes des Séfévys s'y sont pris pour associer des motifs d'architecture et un certain style d'arabesques empruntés au palais de Nanking, avec ce que la haute antiquité leur avait traditionnellement livré de sujets assyriens et perses. L'effet est extrêmement riche




Pont d'Allah-Yerdi-Khan sur le Zend-è-Roud, à Ispahan. — Dessin de M. Jules Laurens.

et heureux, et c'est là qu'on peut s'assurer plus pleinement qu'ailleurs de cette grande vérité, qu'en fait d'art, les Persans d'aucun temps n'ont jamais rien inventé, mais qu'ils ont su tout prendre, tout garder, ne rien oublier, et fondre leurs acquisitions dans un ensemble si heureusement lié, qu'il a l'air de leur appartenir, et qu'on en jurerait, si l'analyse ne venait démontrer le contraire. Ce que les Persans ont possédé au plus haut degré, c'est l'esprit de compréhension, la puissance de comparaison, et une sorte de critique qui leur a permis de combiner avec bonheur des éléments parfaitement étrangers les uns aux autres. Je suis persuadé que c'est en étudiant les procédés de l'art persan que l'on arrivera à comprendre beaucoup de choses encore aujourd'hui parfaitement inconnues en ces matières. En se plaçant sur ce terrain, on pourrait pénétrer bien des mystères de l'origine de l'art byzantin et de l'art sarrasin. La Perse est comme un foyer où les idées et les inventions des pays et des pensées les plus lointains sont venues se confondre. A lui seul, le Tchéhèl-Soutoun me paraît fournir bien des révélations.

Pour ce qui est de la peinture, les grandes fresques murales qu'on y remarque, et qui représentent surtout des batailles, sont d'une beauté incontestable comme couleur. Pour le dessin de l'agencement des figures, c'est à peu près complétement le style de nos plus anciennes tapisseries, ou, pour mieux dire, nos plus anciennes tapisseries se sont faites d'après ce style-là. J'en verrais volontiers la source dans les œuvres de la basse époque sassanide. Ce temps a encore un droit de paternité sur ce travail maigre et sec, mais de paternité malheureusement éloignée, et jamais, depuis le troisième siècle de notre ère, on n'a revu dans l'Asie centrale les œuvres grandioses et magnifiques qui ont illustré le règne des premiers descendants d'Ardeschyr. Telles qu'elles sont, cependant, les peintures du Tchéhèl-Soutoun ne sont pas méprisables, et on en tiendra grand compte lorsqu'on aura compris à quel point l'histoire de l'art asiatique, et je dis l'histoire moderne tout autant que l'histoire antique, est indispensable et de première nécessité pour l'histoire de l'art européen.

Toujours au point de vue critique, je signalerai encore à Ispahan un petit palais qui emprunte à la date de sa construction un intérêt particulier. Ce palais est moderne. Il existe dans le Tchéhar-Bâgh depuis une quinzaine d'années environ, et c'est un vrai bijou. Il contient une salle carrée, éclairée par en haut, formée d'une galerie circulaire soutenue par des colonnes plaquées de miroirs ajustés en losanges, ayant au centre un bassin d'albâtre oriental garni d'une quantité de jets d'eau à filets très-minces, et le tout orné des peintures, des sculptures en bois, des émaux ordinaires. Dans le plan, cet édifice est irréprochable. Il reproduit les meilleurs modèles du seizième et du dix-septième siècle, qui sont restés les prototypes de l'art national. Seulement, dans l'exécution des détails, on sent partout que les constructeurs du palais n'ont eu à leur disposition que des ouvriers adroits, et point d'artistes véritables. La faute en est à la pauvreté actuelle du pays, qui ne permet pas souvent d'entreprendre rien de semblable. Il en résulte que peu de gens habiles peuvent se former, faute d'occasions. Mais le seul fait que de nos jours on a pu imaginer et créer cette jolie résidence, prouve suffisamment que le goût n'est pas mort, et que si la situation présente se soutient et que les fortunes puissent suivre le mouvement ascendant qu'on remarque en toutes choses, dans une cinquantaine d'années les bons artistes auront reparu, si toutefois la rage de l'imitation européenne et d'avoir des appartements soi-disant à notre mode ne vient pas tout gâter, ce dont il ne faudrait pas jurer.

Nous ne fûmes pas tellement absorbés par l'admiration du Tchéhar-Bâgh que nous ne prissions aussi le temps d'aller à Djoulfâ. Nous avions des raisons de premier ordre pour visiter ce faubourg où Schah-Abbas le Grand avait établi les Arméniens attirés par lui en Perse et auxquels il accorda de grands priviléges. Nous devions rendre nos devoirs à Mgr Tylkyan et également au délégué du patriarche schismatique.

Nous passâmes donc le pont du Zend-è-Roud, avec lequel nous avions déjà fait connaissance à notre arrivée, et nous nous rendîmes dans l'ancien couvent des jésuites français. Le gouvernement des Séfévys avait été très-généreux à l'égard de ces missionnaires. Il leur avait accordé des maisons et des jardins où les bons pères pratiquaient, avec leur intelligence ordinaire, d'excellentes méthodes de culture. Quand les malheurs qui ont accablé la Perse pendant le siècle dernier se furent déchaînés sur Ispahan, la mission en souffrit naturellement. Son influence fut perdue. Le désordre du temps rendait sa situation difficile ; elle cessa de se recruter. D'autre part, la population chrétienne qui l'entourait et qui était uniquement composée d'Arméniens, fut dispersée. Tout périt. L'établissement fondé avec tant de peine disparut. Mais l'équité veut aussi qu'on remarque bien que les musulmans ne souffraient pas moins que les chrétiens au milieu de cette épouvantable anarchie, et, si Djoulfâ était frappé, Ispahan n'était pas en meilleur état. Enfin, la dynastie actuelle rétablit la paix, et, avec la paix, les envoyés de la propagande revinrent. Ils retrouvèrent les biens des jésuites. On les leur laissa prendre sans difficulté. Un petit troupeau assez faible se reforma autour d'eux, et aujourd'hui ils végètent, fort pauvres, mais tout à fait libres. Ce sont, comme je l'ai dit, des Arméniens catholiques ne sachant aucune langue européenne. Ils ignorent même le persan, et communiquent avec les autorités locales au moyen du turc. J'ai vu, entre leurs mains, l'ancienne bibliothèque des pères jésuites, qui m'a semblé intéressante, et j'ai regretté que le temps m'ait manqué pour la visiter en détail. Je dois avouer, à ma honte, que mes vénérables conducteurs ne paraissaient pas fort tranquilles sur mes intentions, et désiraient visiblement que j'abrégeasse mon séjour dans ce sanctuaire mystérieux. Ils ne savaient pas ce que contenaient ces volumes rangés sur deux tablettes depuis tant d'années sans que personne les eût jamais ouverts, mais ils se considéraient comme responsables du dépôt et n'aimaient pas à le laisser voir.

### Un dîner à Ispahan. — La danse et la comédie.

Tchéragh-Aly-Khan et notre Mehmandar[1] nous annoncèrent qu'ils voulaient nous donner un dîner; mais, pour nous éviter la gêne des habitudes persanes, trop nouvelles pour nous, ils avaient l'intention de se régler sur notre mode. La chose convenue ainsi, on dressa le couvert au milieu du talar de notre palais. Bien qu'il dût y avoir une vingtaine de convives, la longue table se perdait dans l'immense espace. Comme d'ordinaire, le devant du théâtre était ouvert, soutenu par deux hautes colonnes peintes de couleurs vives; le grand voile d'usage, blanc, à dessins noirs, s'étendait en abat-jour sur la partie du jardin la plus rapprochée; nous avions vue sur un grand bassin d'eau courante et sur des massifs de platanes; de nombreux serviteurs bigarrés, vêtus, armés chacun suivant son caprice, et quelques-uns portant un arsenal complet, se tenaient par groupes au bas de la terrasse, ou circulaient dans le talar avec les plats, les kalians, ou bien servant.

La table avait été arrangée, avec l'aide de nos domestiques européens, un peu à la mode d'Europe, beaucoup à la façon persane : la ligne du milieu était occupée par une forêt de vases, de coupes, de bols de cristal bleu, blanc, jaune, rouge, remplis de fleurs; il y avait des fleurs partout; il y en avait à profusion. Pour nous, cet amoncellement de couleurs variées et désordonnées était un peu nouveau, mais non sans élégance; pour nos hôtes, la nouveauté consistait dans les cuillers et les fourchettes qui les attendaient et dont ils allaient faire l'épreuve. Ce dîner fut très-amusant : j'avais à côté de moi deux Persans, un frère d'Aly-Khan et un Ispahany; ils s'escrimaient de leur mieux à saisir quelque chose dans leur assiette avec les instruments inconnus dont on les avait gratifiés, et se complimentaient mutuellement lorsqu'ils avaient réussi à porter un morceau à leur bouche sans se piquer, ou même en se piquant. Ainsi que le prescrivaient les lois de la politesse, ils s'exclamaient à qui mieux mieux sur les avantages de notre méthode, sur ses mérites infinis, et sur la facilité avec laquelle ils la pratiquaient. Certains mets leur paraissaient surtout excellents, et parmi ceux-ci ils remarquèrent la moutarde : l'un d'eux en remplit son assiette et déclara qu'il n'avait jamais rien mangé de si bon. Comme, en somme, leur dîner se passait en une sorte de gymnastique qui ne devait pas les nourrir beaucoup, je les engageai tout bas à ne pas pousser la politesse plus loin et à se servir à leur guise, pour ne pas sortir de table affamés; ils firent beaucoup de façons, mais enfin ils adoptèrent un moyen terme : tenant de la main gauche leur fourchette en l'air, ils saisirent les morceaux avec la main droite, et remarquèrent que de même que la France et la Perse ne pouvaient que gagner à leur mutuelle amitié et à leur union, de même, en combinant les deux manières de procéder, on arrivait à la perfection. Ce qui est certain, c'est qu'ils dînèrent.

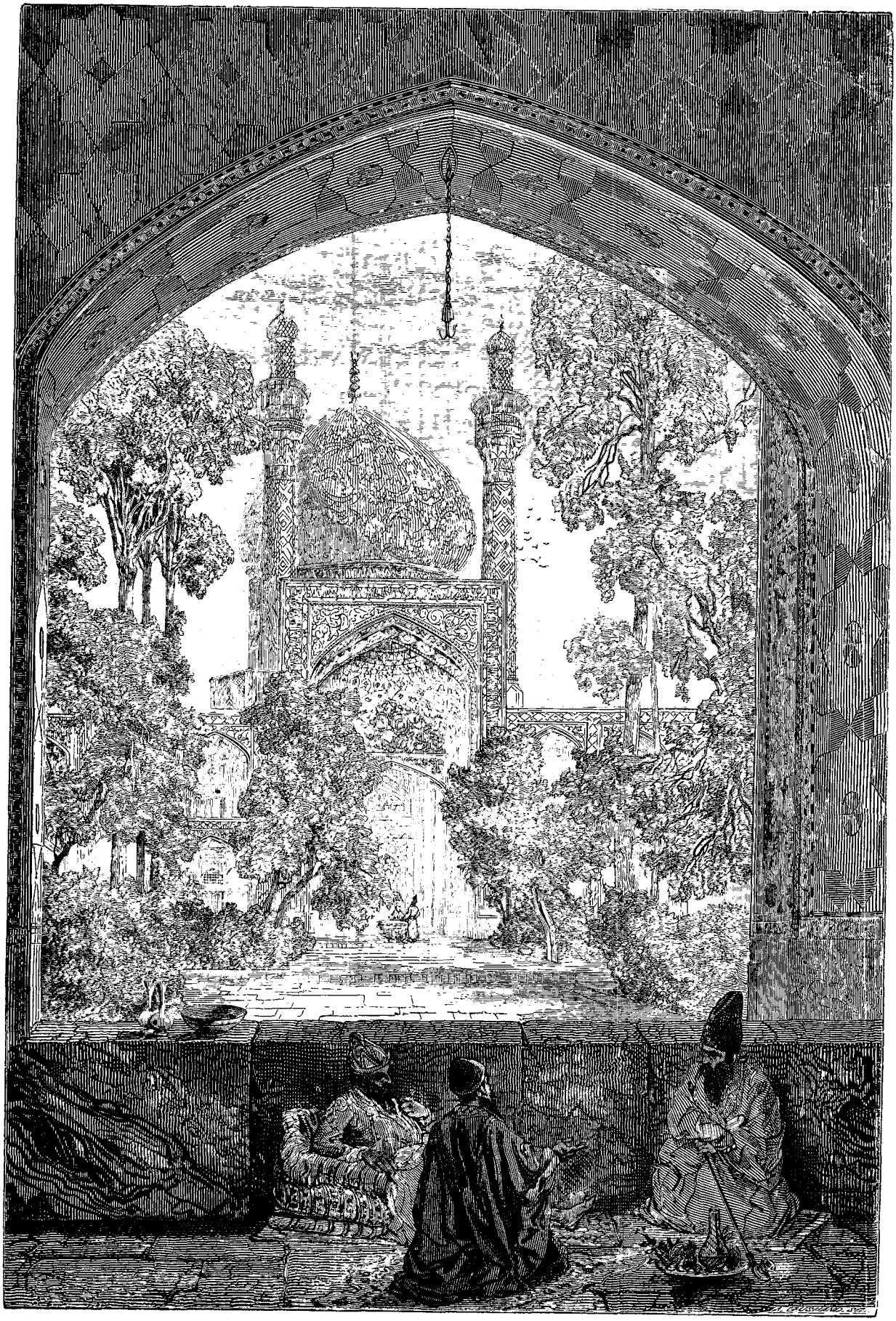
1. Personnage chargé par le gouvernement persan d'escorter ambassade pour lui faire honneur.

Au milieu du repas, on entendit un bruit argentin comme celui de petites sonnettes, et l'on vit entrer quatre jeunes garçons, habillés en femmes, avec des robes roses et bleues semées d'oripeaux; c'étaient des danseurs : ils portaient les cheveux longs, tombant sur les épaules et couverts de ces petites calottes dorées, appelées *araktjyns*, qu'on peut voir sur toutes les peintures persanes à sujets féminins. Ces danseurs n'étaient pas très-habiles, sans doute; mais je n'avais pas de point de comparaison, et ce spectacle me parut très-intéressant. On peut dire des Asiatiques, en général, qu'ils sont gracieux dans leurs mouvements. Pour les Persans surtout, c'est vrai, et particulièrement chez les enfants. Une des danses qu'on exécuta s'appelle la *hératy*, et s'accompagne d'un air portant le même nom et qui a beaucoup d'agrément; les musiciens, suivant l'usage, s'étaient assis par terre, dans un coin; l'un jouait d'une espèce de mandoline appelée *târ*, l'autre du dombeck, ou petit tambour à main, enfin un troisième du centour, instrument qui consiste en une série de cordes ajustées sur une table, et d'où l'on tire avec de petites baguettes des sons assez semblables à ceux de la harpe. Après la *hératy*, ce que nous vîmes de mieux, c'est une sorte de pantomime rhythmée, qu'on pourrait intituler *la Journée d'une élégante*. La jeune femme débute par se quereller avec son mari, puis elle a de l'humeur, puis elle boude, puis elle s'habille pour sortir, puis elle entre chez une de ses amies, à qui elle rend visite. On peut deviner que c'était un thème à déployer beaucoup de coquetterie d'allures et de gentillesse. Le jeune danseur chargé de ce rôle, ne s'en tira pas trop mal.

Après les danseurs vinrent les farces. Une troupe de comédiens joua des scènes populaires en patois d'Ispahan. On fut obligé de corriger et d'abréger beaucoup, car ces espèces de saynètes, qui représentent d'ordinaire les ruses des moullahs, les concussions des juges, les perfidies des femmes, les coquineries des marchands et les querelles de la canaille, sont composées avec une verve qui ne ménage rien et que rien n'arrête. Je doute que les tréteaux de Tabarin aient approché de cette liberté, et les plus virulents chapitres de Rabelais sont de l'eau de rose en comparaison. Cette fois, Tchéragh-Aly-Khan ne permit pas à la vivacité des acteurs de se donner carrière, et lorsqu'il les voyait s'échauffer et s'animer un peu, il intervenait; de sorte que tout resta dans les limites de la convenance. En somme, la soirée fut charmante, et nous fûmes très-satisfaits du dîner et du divertissement persans.

### Les habitants d'Ispahan.

Les habitants d'Ispahan, sans être tout à fait aussi mal famés que les Schyrazys, ne jouissent pas non plus d'une réputation très-brillante. On dit la lie du peuple de cette ville une des plus mauvaises de l'empire. Elle fournit à toutes les autres cités les plus rusés et les plus voleurs des courtiers. Pour exprimer leur opinion sur ce sujet, les Persans rapportent un *hadys*, une tradition



Collége de la Mère du roi, à Ispahan (voy. p. 20). — Dessin de M. Jules Laurens.

sacrée dont l'authenticité n'est pas d'ailleurs à l'abri de toute critique. Son Altesse le Prophète, racontent-ils (Que le salut de Dieu soit en lui et qu'il soit exalté!), dit un jour : « O Seigneur du monde, faites que Bahreyn soit ruinée et qu'Ispahan prospère ! » Il indiquait par là que Bahreyn étant une ville habitée par des gens bons et vertueux, il était à souhaiter qu'elle disparût pour que sa population se répandît dans le reste de l'univers et y portât l'exemple et la contagion de ses mérites. Mais Ispahan, au contraire, laissant beaucoup à désirer, quant aux qualités de ses habitants, il était bon que ceux-ci se confinassent chez eux, et, contents de leur prospérité, n'allassent pas troubler le monde.

Il y a Ispahan beaucoup de gens instruits dans tous les genres, des marchands riches ou aisés, des propriétaires qui vivent en rentiers et ne recherchent pas les emplois publics, enfin tout un fonds d'existences calmes, tranquilles et honnêtes, qui est comme le reflet de l'ancienne splendeur de la capitale des Séfévys. A beaucoup d'égards, mais en plus grand, je crois que l'on pourrait comparer Ispahan à Versailles.

Je garde à cette cité déchue un très-tendre souvenir. Elle n'est pas belle comme le Caire, mais délicieuse comme un rêve, et si elle n'a pas le sérieux et la majesté grave d'une ville construite en pierres de taille, il faut convenir que ces immenses édifices peints, dorés, couverts d'émaux, ses murs bleus ou à grands ramages, qui reflètent les rayons du soleil, ses vastes bazars, ses jardins immenses, ses platanes, ses roses, en font le triomphe de l'élégant et le modèle du joli. Ispahan n'a pu être conçu et exécuté que par des rois et des architectes qui passaient leurs jours et leurs nuits à entendre raconter de merveilleux contes de fées.

Il n'est jamais agréable de laisser un lieu où l'on est bien, mais il est plus désagréable encore de passer de ce bon logis daus un autre plus mauvais. En quittant Ispa-

Une peinture indienne dans le palais des Quarante-Colonnes, à Ispahan (voy. p. 20). — Dessin de M. Jules Laurens.

han, nous allions constater par nous-mêmes la distance qui sépare les monuments de sa grandeur des ruines de sa décadence.

### D'Ispahan à Kaschan.

Le jour de notre départ nous ne fîmes que trois heures de marche, d'après le principe immuable qu'on ne doit jamais s'éloigner beaucoup au premier début d'un voyage.

La marche du lendemain fut aussi peu attrayante que celle de la veille. Jamais je n'ai vu désert si laid. Le ciel était couvert et le vent du sud-est, qui nous poursuivait, ne nous laissait ni la liberté de parler sans étouffer, ni la possibilité de nous entendre. Nous eûmes donc cinq heures de route fort désagréables. La nuit le fut plus encore. L'air était si singulièrement rafraîchi sur les hauteurs où nous nous trouvions, qu'enveloppés dans des couvertures de laine et des vêtements ouatés, nous étions transis de froid; pour comble d'agrément, le vent, ayant redoublé de furie, faisait un vacarme tel sous les tentes, que nous nous attendions à chaque instant à les voir emportées. Ce qui ne se réalisa pas pour nous arriva à nos Kavas arabes. Au petit jour, leur abri leur tomba sur la tête et on les tira avec peine de dessous l'amas de toile qui les étouffait. Pour s'habiller, il fallut poursuivre dans la plaine les vêtements dont le vent s'était emparé. Un des membres de la caravane fit le bonheur général par son obstination à rattraper à la course un faux-col que l'aquilon ne voulait pas lui rendre.

Décidément, il faisait moins que chaud, même de jour. Nous étions transportés soudainement dans un climat du Nord. Il n'y avait pas d'ailleurs trop à s'en plaindre. Les chevaux n'en marchaient que mieux. Après six heures, nous arrivâmes à Soôu et nous nous aperçûmes tout d'abord que notre veine d'infortune était épuisée pour quelque temps. C'est une charmante petite ville avec des constructions à plusieurs étages et un beau caravansérail. Le pays est très cultivé très-boisé.

Presque au sortir de Soôu, nous rencontrâmes la grande caravane d'Ispahan à Téhéran qui, changeant ses allures ordinaires, celles d'une sage lenteur, se mit à notre pas et ne nous quitta plus. Tout cela était irrégulier et avait besoin d'explications. Voici ce qui arrivait.

Le gouverneur d'Ispahan, Tchéragh-Aly-Khan, avait reçu l'annonce de son rappel. Il allait quitter sa ville, et ses bagages, confiés à la caravane, avaient été expédiés sur Téhéran. Mais, à peine parvenu à Gyat, cette caravane avait appris que deux cents cavaliers bakthyarys s'étaient réunis dans la montagne pour fêter les bonnes prises que le ciel leur adressait : d'une part, un envoyé européen avec des caisses de cadeaux destinés au roi.... et l'imagination, Dieu merci, pouvait se donner carrière sur la richesse de ce contenu ! et de l'autre, les dépouilles du gouverneur d'Ispahan, sans compter les menus suffrages représentés par les biens des marchands de la caravane. Notre Mehmandar, heureusement, avait été également prévenu ; et c'était là le motif de ses préparatifs militaires. A Soôu, on avait craint d'être attaqué la nuit, et l'on avait retenu le matériel des tentes afin de tout escorter ensemble ; sur la route, même de jour, on redoutait une embuscade. Enfin nous arrivâmes à Kohroud sans avoir vu l'ennemi. Les Bakthyarys, informés de la bonne tenue de notre monde, reconnurent que l'affaire pourrait être plus chaude que fructueuse, et s'en retournèrent chez eux. Une fois à Kohroud, il n'y avait plus de risques à courir ; on se trouvait hors du rayon de leurs courses.

Le pays que nous traversâmes avait été réellement créé par la nature pour les expéditions du genre de celle dont nous avions été menacés. Ce n'est que défilés, descentes, montées, passages rudes et étroits. Plusieurs fois, nous nous trouvâmes mêlés aux gens de la caravane, qui croyaient ne pouvoir se tenir trop près de nous. On y voyait des moullahs sur des ânes, des femmes voilées dans des paniers, des marchands, des gens de toute sorte sur leurs chevaux. Pendant ce temps, et malgré la gravité des circonstances, Aly-Khan chassait au faucon, ce qui était aussi une manière d'observer le terrain. Il prit quelques perdrix. Nous mîmes pied à terre et nous fîmes une partie du chemin en marchant, remarquant et cueillant au milieu des rochers et des pierres de la route toutes sortes d'herbes et de plantes aromatiques. Nous avions avec nous un enfant arabe d'une dizaine d'années, Azoub, joli et bien élevé, fils d'un négociant de Bagdad. Il donnait la main à ma fille, l'aidait dans les petites difficultés du chemin, en cherchant à causer avec elle. C'étaient des mots français coupant des phrases arabes, et des rires d'oiseaux connus des enfants de tous les pays. Ainsi nous arrivâmes à Kohroud.

Toute cette journée avait été très-fraîche. Les Persans, avec leur amour immodéré pour le froid, étaient enchantés et nous vantaient Kohroud. Sans nous insurger contre cette opinion, nous en tirions des pronostics douteux pour le repos de la nuit, et nous eûmes malheureusement assez raison, car toutes les précautions possibles furent impuissantes contre la rigueur de la température. Aussi le signal du départ ne nous trouva pas récalcitrants, et, tout transis, nous montâmes à cheval, enchantés de nous éloigner de cette zone glaciale.

Après trois heures de marche employées à tourner dans une espèce de labyrinthe descendant qui nous conduisait hors des montagnes, nous débouchâmes à l'entrée d'une plaine sans limites, vaste désert couvert de cailloux, où nous fûmes pris à partie par un soleil des tropiques. L'air était pour ainsi dire enflammé. On voyait miroiter l'atmosphère, comme il arrive vers la fin d'un bal, quand les bougies brûlent sans que la flamme remue. Mais il n'y avait pas à se plaindre, tout se passait suivant la règle : nous étions dans la plaine de Kaschan, un des lieux les plus brûlés et les plus brûlants de l'Asie. Pour distraction, nous avions à chercher des yeux la grande production du pays, les scorpions, et, en effet, on en voyait quelques-uns se promenant entre les pierres qui leur servaient de domicile.

Ainsi éprouvés par un changement de température beaucoup plus complet que nous ne l'avions désiré, nous sûmes d'abord un gré très-médiocre au Mehmandar et au gouverneur de Kaschan, Mirza-Ibrahim-Kan, d'une attention délicate dont le premier acte consista à nous faire faire neuf heures de marche sous l'œil de ce soleil. A la vérité, ce fut une marche triomphale. Tout ce qui possédait un cheval à Kaschan était venu au-devant de nous, et entre autres le fils du gouverneur, Mirza-Taghy-Khan, jeune administrateur de la plus belle espérance, mais peu chargé d'années : il n'avait que six ans.

Malgré la vue de tout le peuple de Kaschan, venu au-devant de nous, y compris la communauté juive, l'impatience nous prenait un peu d'une route aussi longue, quand, à la fin, nous arrivâmes, et la première vue de notre logis dissipa comme une fumée notre mécontentement. Des murmures nous passâmes à des sentiments de gratitude très-mérités. On nous avait fait éviter l'air brûlant de la ville et on nous mettait à une demi-heure de là dans un palais nommé Fyn et appartenant au roi.

Peu de jardins sont comparables à ceux de ce délicieux séjour. Les plus belles eaux, les plus limpides, les plus fraîches, y courent dans des bassins et à travers des canaux d'émail bleu. Il ne se peut rien voir de plus gai. Un de ces bassins est petit, profond de quatre à cinq pieds, peuplé de poissons rouges et encadré dans un pavillon de peinture. L'autre, carré, a bien cinquante pas de chaque côté et la même profondeur. Le tout avec les immenses platanes ordinaires et des fleurs à profusion. Au milieu du parc, une de ces constructions à jour que les Persans appellent koulah-é-ferenghy, *un chapeau européen*, parce que la toiture est en effet bombée et à larges rebords, nous donnait la fraîcheur de son ombre. Auprès, s'étendaient les vastes bâtiments du harem.

Kaschan. — Ses fabriques. — Son imprimerie lithographique. — Ses scorpions. — Une légende. — Les bazars. — Le collége.

Le gouverneur nous avait fort engagés à voir Kaschan. En effet, nous n'y pouvions manquer, car Kaschan est une des grandes villes de l'empire.

Sa réputation est très-mélangée de bien et de mal, et il y a beaucoup de choses à en dire. C'est une des cités les plus manufacturières de la Perse. On y fabrique, à un bon marché extraordinaire, des soieries légères d'une si bonne teinture qu'on les lave sans inconvénient. On y fait aussi beaucoup de chaudronnerie, et, sous ce rapport, Kaschan partage avec Ispahan l'avantage de fournir la Perse occidentale de vases de cuivre de toutes les formes et de toutes les grandeurs, étamés ou non, simples ou gravés de figures et de fleurs. On y remarque entre autres des tasses et des plats couverts, de formes très-jolies, très-variées, et ornés de peintures bleues, rouges, vertes, simulant l'émail. L'inconvénient de ce genre de travail est de ne pas supporter l'eau. Mais l'effet en est agréable. Tout ce commerce est bien loin d'être aujourd'hui ce qu'il était il y a cent cinquante ans. Alors ce n'étaient pas seulement des soieries légères qu'on fabriquait à Kaschan, mais des damas, des étoffes brochées d'or et d'argent, surtout des velours d'une grande beauté. Ce qui ajoutait au singulier mérite de toute cette fabrication, c'était le bon marché extraordinaire des produits. Aujourd'hui il ne reste guère que l'échantillon de ce que les Kâschys ont su faire et pourraient faire encore.

S'ils ont une réputation de bons manufacturiers et d'ouvriers adroits, ils y ajoutent aussi celle d'être très-aptes à la littérature. Ils ont fourni beaucoup d'hommes remarquables dans la poésie, la philosophie, et surtout les sciences théologiques. Il y a à Kaschan une imprimerie lithographique qui produit d'assez bons ouvrages, et le nombre des hommes qui s'y occupent de cultiver leur esprit ne laisse pas que d'être considérable. Enfin, les Kâschys sont essentiellement gens de bonne compagnie. Mais, comme toute chose en ce monde a un revers, on les accuse d'être des guerriers plus que médiocres, et les anecdotes ne tarissent pas sur leur peu de vocation pour le maniement des armes. Jamais, dit-on, homme de guerre n'est sorti de leurs murs, et le gouvernement n'oserait pas composer un régiment de Kâschys. Kaschan est la ville favorite et comme la capitale des scorpions. En aucun pays de la Perse il ne s'en trouve autant. Ces insectes venimeux habitent dans tous les murs, y sortent de dessous toutes les pierres, à moins qu'on n'emploie des moyens particuliers pour s'en débarrasser. Ainsi, le gouverneur nous montra une maison qu'il venait de faire construire. Elle était fort belle, très-élégante et très-bien entendue ; mais son principal mérite consistait en ce que les quatre coins avaient été soumis à un enchantement d'une telle force que jamais les scorpions ne pourraient y pénétrer sans qu'on le voulût. C'était assurément un avantage incontestable.

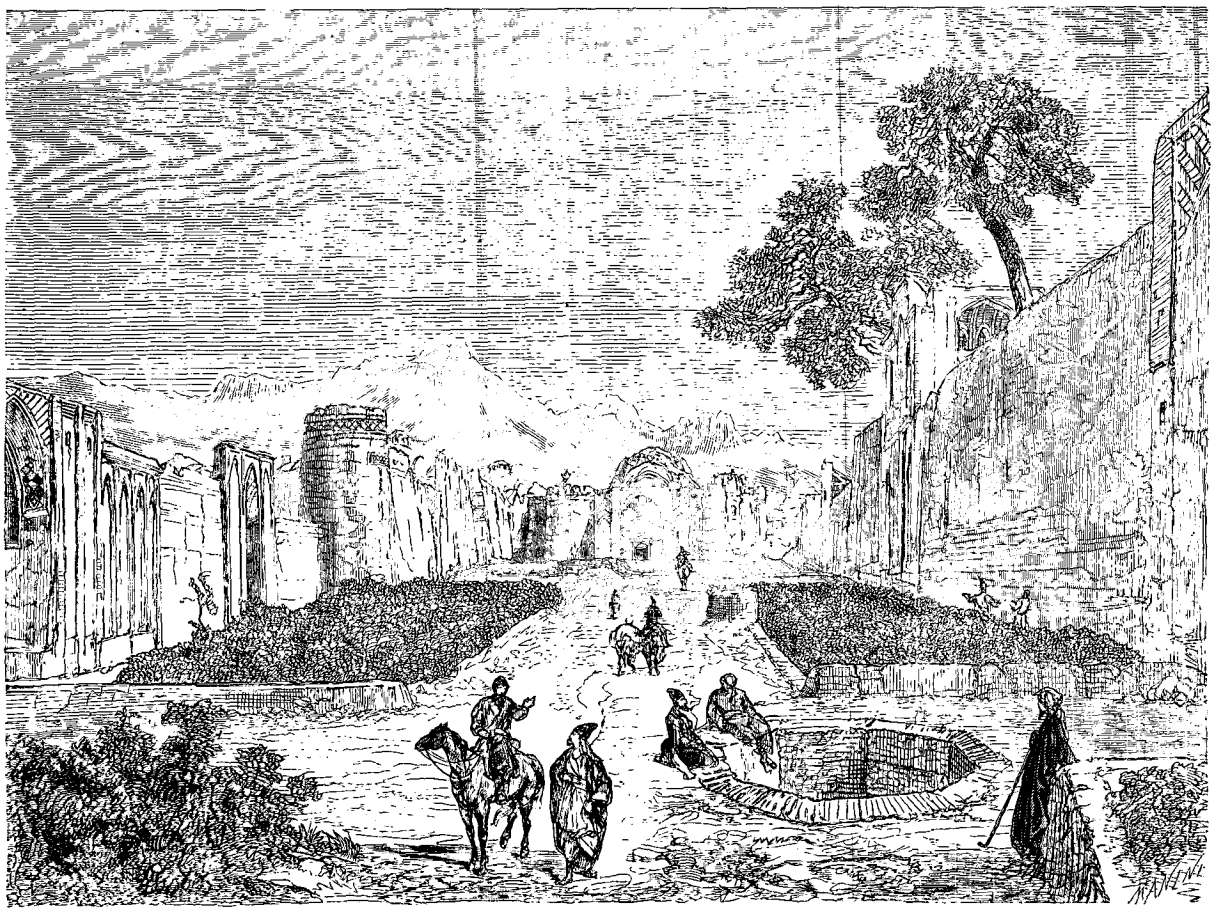
Il y a presque aux portes de la ville un vaste monticule formé par les décombres d'un édifice écroulé, qui est loin de jouir d'une si heureuse prérogative. Il a, tout au contraire, le privilége opposé, les scorpions y pullulent en telle abondance que si l'on y répand une goutte d'eau, à l'instant même on les voit accourir sortant de leurs trous par milliers. On raconte à ce sujet qu'un des anciens rois arabes, Schedad, célèbre dans la légende par sa puissance, sa richesse et surtout son orgueil, avait imaginé de faire un jardin qui effaçât les magnificences et les délices du paradis. Le jardin d'Irem, qu'il créa, fut, en effet, si beau que depuis des siècles il sert de point de comparaison aux poëtes et a donné lieu à des amplifications sans fin. Avoir un paradis, c'était un grand pas vers la qualité de Dieu ; cependant cela ne suffisait point encore : pour faire bien les choses, pour les avoir complètes, il fallait un enfer. Qu'est-ce qu'une puissance qui ne peut pas châtier? Schedad ordonna donc aux génies, soumis à son obéissance de lui composer un enfer si parfait, si complet dans toutes ses parties, que l'imagination la plus exagérée ne pût y apercevoir ni défaut ni oubli. Tous les instruments de torture y furent collectionnés, la poix et le bitume y coulèrent en fleuves de feu, on y organisa des amas d'eaux bourbeuses pour les noyades et des précipices sans fond pour les chutes. Dans des ronces accumulées de façon à écorcher les pieds des passants, on lâcha toute la famille des serpents grands ou petits, n'importe, pourvu qu'ils fussent reconnus pour bien venimeux, et l'on commença à se féliciter d'avoir fait une œuvre au-dessus de toute critique, quand quelqu'un fit observer qu'il n'y avait pas de scorpions. Un enfer sans scorpions ne pouvant se tolérer, on envoya un grand diable courir le monde pour en rapporter une cargaison. Il fit de son mieux. Il en remplit ses sacs en Syrie, en Afrique, dans l'Asie Mineure, partout où cette gent pullule, et fier de s'être bien tiré de sa mission, il s'en revenait à tire-d'aile, quand il apprit que Schedad venait de mourir, et que les travaux de l'enfer étaient abandonnés. Les scorpions, si précieux un moment auparavant, devenaient pour le génie un fardeau inutile. Il ne crut donc pas devoir les porter plus loin. Il secoua ses sacs à l'endroit où il était alors, et s'en alla. C'était la butte de terre placée aux portes de Kaschan, et voilà pourquoi il y a tant de scorpions dans ce lieu. Tout s'explique.

Il faut dire aussi que le mal appelle le remède. Ce fut un homme utile à son pays, sans aucun doute, celui qui combina un charme capable de défendre l'accès d'un logis à ces bêtes hideuses; mais il a été dépassé par l'inventeur du moyen de rendre inoffensif leur mortel venin. On nous amena un de ces sorciers. Il avait très-mauvaise mine, soit dit en passant, et plutôt l'air d'un grand coquin que d'un bienfaiteur de l'humanité ; mais enfin, le ciel l'ayant fait ainsi, peut-être n'en valait-il ni mieux ni pis. On lui apporta des scorpions noirs et des scorpions blancs. Il se mit à jouer avec eux et nous les montra suspendus en grappes à ses doigts. Ensuite, il se fit piquer au visage. Puis, passant à quelque chose de mieux, il tira d'une boîte une phalange : c'est une énorme et horrible araignée qu'on nomme dans la langue du pays *Rotayl*, et dont la piqûre est toujours très-mauvaise et quelquefois mortelle, et il se fit mordre encore par cette bête. Nous levâmes la séance, enchantés de ses talents, mais rassasiés de tout ce monde-là.

Pour changer le cours de nos idées, nous allâmes visiter les bazars, que nous trouvâmes très-actifs et très-vivants. Ce n'est pas un des moindres charmes des villes

d'Asie que ces longues galeries couvertes, bordées de boutiques où toute la population se porte depuis le matin jusqu'au soir Les boutiques de marchands d'étoffes toujours assiégées par des troupes de femmes, les ateliers de chaudronniers avec leur tapage étourdissant, les armuriers avec leur public de cavaliers, les libraires entourés de graves moullahs, les restaurateurs occupés du soir au matin à faire griller sur des charbons leurs appétissantes brochettes de *kébab* ou mouton rôti, et à cuire, dans des myriades de petits pots noirs, les soupes à la viande que les gens du peuple idolâtrent, tous ces attraits divers amènent un monde fou, au milieu duquel circulent lentement les hommes à cheval, les mulets et les chameaux chargés. Les Persans se passeraient de tout au monde plutôt que de cesser d'aller au bazar. Je n'en suis pas surpris, et, si j'étais à leur place, je penserais de même. C'est le domaine souverain de la conversation, de l'anecdote, du propos bon ou mauvais, et le grand réceptacle de tout ce qui se dit. Enfin c'est un lieu qui respire le désœuvrement et la bonne humeur d'un peuple heureux de n'avoir à faire que ce qu'il veut, et que la nature a cependant créé remuant.

Nous admirâmes beaucoup aussi le collége. Je lui trouve le mérite d'être construit tout nouvellement. L'architecture en est bonne et curieuse. Les jardins (car, en Perse, la science est assez péripatéticienne et ne se passe



Entrée de Kaschan. — Dessin de M. Jules Laurens.

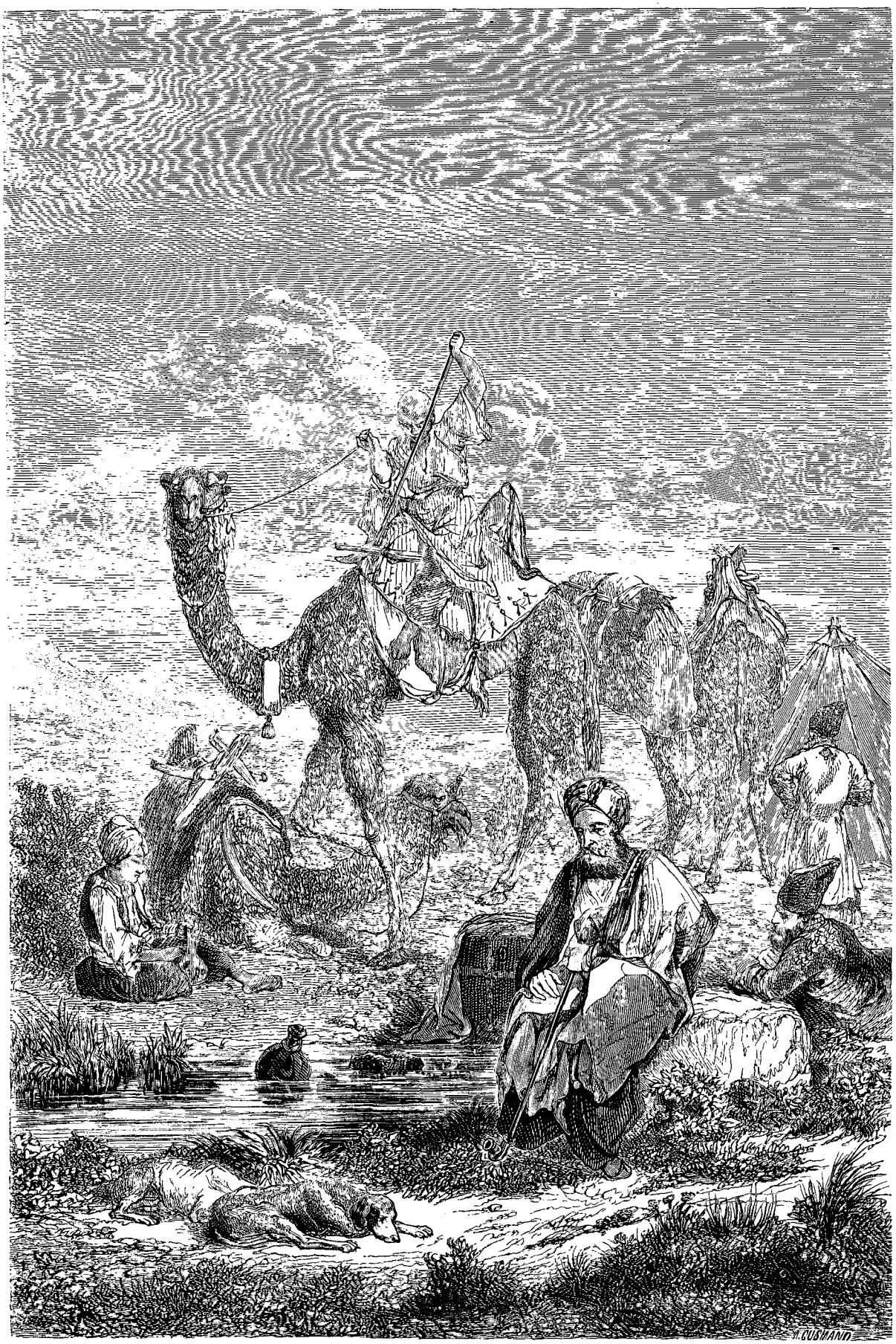
pas de beaux ombrages) sont bien dessinés et bien entretenus. On nous dit que les professeurs étaient savants ; sans avoir pu en juger, je n'ai pas de peine à le croire, vu la réputation littéraire de la ville.

De Kaschan à la plaine de Téhéran. — Koum. — Feux d'artifice. — Le pont du Barbier. — Le désert du Khavèr. — Houzé-Sultan. — La plaine de Téhéran.

Nous regrettâmes notre jardin de Fyn plus encore que l'Imarêt-è-Sadr d'Ispahan. Mais comme les regrets ne changent rien au train du monde, nous n'en partîmes pas moins de ce joli séjour, et nous fîmes dans le désert une journée que la sévérité des lieux et une chaleur raisonnable rendirent suffisamment austère. Nous marchâmes quatre heures, et nous arrivâmes à Schourab, très-triste endroit.

Le lendemain on ne fit que trois heures et demie jusqu'à Pamyngan.

A Koum, tout nous parut fort bien. Les bazars sont vastes, et il y a de belles maisons avec de grands jardins. La ville a un certain air provincial qui ne déplaît pas. Koum est une ville sainte. Sa mosquée, fort grande, est ornée d'un dôme tout doré et de construction moderne très-élégante. C'est là qu'est enterré Feth-Aly-Schah, en compagnie de Son Altesse Fathmèh, sainte très-vénérée des Persans. A ce titre, Koum jouit d'une bonne réputation dévote. Nous avions nos tentes préparées dans un



Une caravane persane au repos. — Dessin de M. Jules Laurens.

jardin assez délabré, rempli de chacals, mais agréable. Ce qui nous amusa infiniment, ce fut le feu d'artifice dont on nous régala le soir.

En Europe, un feu d'artifice est une espèce de représentation théâtrale que l'on trouve plus ou moins jolie, mais qui ne produit guère dans les assistants d'émotion bien vive. En Perse, où il s'en faut de beaucoup que l'art des artificiers soit poussé aussi loin que chez nous, un feu d'artifice passionne autant le public que les courses de taureaux en Espagne. On ne se tient pas à distance respectueuse. La foule veut être au beau milieu. Chacun s'empresse de prendre en mains un pétard, une chandelle romaine ou un soleil; j'ai vu des personnages graves, avec l'air d'hommes sages et *les plus larges barbes au milieu du visage*, se jeter avec frénésie dans l'entraînement universel et courir de côté et d'autre en secouant une pluie de feu qui les ravissait en extase. Il y a bien des moustaches roussies, des robes brûlées dans ces délicieuses parties; mais on n'y prend pas garde, et le souverain bonheur est là.

Les Persans tirent des feux d'artifice à propos de tout, et souvent à propos de rien. Les grands seigneurs les font très-compliqués; les pauvres se contentent de beaucoup moins, mais encore en veulent-ils. J'ai connu tel de nos gens qui portait toujours des fusées dans ses poches. Aussitôt qu'il avait un moment de loisir, il lançait sa fusée, et se pâmait d'aise.

A partir de Koum, le désert change d'aspect. Il a l'air plus rébarbatif de beaucoup que du côté d'Ispahan. De grandes roches apparaissant çà et là dans le paysage, lui donnent quelque faux air de ressemblance avec les environs du Mokkattam en Égypte. Nous allâmes coucher à Poul-è-Delak, ou le *pont du Barbier*.

C'est un pont d'une longueur assez considérable, jeté sur un cours d'eau saumâtre suffisamment large, mais peu profond. A l'autre rive se présente un caravansérail ruiné, et autour quelques masures; en face, un mamelon sur lequel étaient nos tentes. Le pays est triste, mais il a quelque chose de solennel et d'imposant.

Le lendemain, nous entrâmes dans ce qu'on appelle le désert de Khavèr, autrefois la mer de Khavèr ou d'Orient. La tradition veut qu'elle ait disparu le jour de la naissance du Prophète, et c'était une des marques qui devaient annoncer au monde ce grand événement. Il paraît certain qu'à une époque reculée, cette mer était en communication avec d'autres vastes amas d'eau qui s'étendaient dans l'ouest jusqu'au lac Zarèh, et tenaient la place occupée par les déserts de Yezd et de Kerman. L'hiver, c'est un marécage impraticable aux caravanes, qui longent alors le pied des montagnes à l'ouest pour gagner Ispahan. A la fin de juin, le terrain était complétement sec, c'était une boue raboteuse. Il y restait des flaques d'eau, baignant çà et là quelques buissons d'épines de chameau d'un vert pâle, et dans cette misère couraient de gros lézards gris, très-laids, mais se rendant encore plus ridicules par leur façon de porter la queue en l'air et légèrement penchée de côté.

Nous mîmes pied à terre à Houzé-Sultan. On n'y voit pas autre chose qu un caravansérail en ruines, la maison de poste, et un grand puits dans une espèce de pyramide. La pyramide n'est pas mal et ne manque pas de caractère; mais l'eau ne vaut absolument rien. Du reste, pas un arbuste, pas un brin d'herbe, de la boue desséchée d'un côté, du sable de l'autre. Pour animer le paysage, il y avait une caravane au repos. Elle était presque uniquement composée de femmes et de moullahs. Tout ce monde s'en allait à Koum, non pas précisément en pèlerinage, mais pour y porter une quantité de grands coffres longs, étendus par terre au soleil et d'où s'exhalait une odeur fort étrange. C'étaient des morts. Les Persans ont une telle passion pour les Imans que, riches ou pauvres, dévots ou incrédules, ils ne se tiennent pas de se faire enterrer près des tombeaux de ces saints. Les plus riches aspirent à être envoyés à Kerbela pour avoir une demeure sur le fameux champ de bataille où furent massacrés les fils d'Aly par les partisans de Yésyd; d'autres se contentent de Mesched et y restent sous la protection de l'Iman Riza; enfin, les gens à fortune médiocre du nord-ouest vont à Koum, près de Baby Fathmèh ou Mme Fathmèh. C'est une passion universelle et, qui plus est, une mode; peu de personnes résistent à la fantaisie de stipuler dans leur testament que leurs héritiers les feront enterrer dans un des lieux sacrés.

Depuis peu, je pouvais remarquer la grande différence qui existe entre le début et la fin d'un voyage. Nous allions entrer dans deux jours à Téhéran, et on ne vivait plus comme naguère dans ce complet oubli de l'avenir, dans cette appréciation délicate et absolue du présent, qui est le commencement de la sagesse et le seul moyen d'être heureux. Entre Schiraz et Ispahan, le terme du voyage était si éloigné qu'on y songeait à peine et on n'en parlait pas. Toute la question était de savoir ce qui arriverait ou ce qui était arrivé dans la journée. Au plus on portait sa pensée sur le lendemain. Désormais, tout était gâté. On s'occupait bien moins de ce qu'on faisait que de ce qu'on ferait dans huit jours, et on ne jouissait plus de la vie présente. Il était donc temps d'en finir

Nous eûmes bientôt un avant-goût de la sensation au-devant de laquelle se précipitaient tous les esprits.

Nous rencontrâmes le docteur Cloquet avec un secrétaire de la mission ottomane. Il nous sembla retrouver l'Europe dans la conversation d'un homme profondément attaché à son pays et dévoué au service du roi de Perse, dont il était, du reste, on ne peut plus apprécié. Ces messieurs avaient apporté leurs tentes, de sorte que notre camp fut encore augmenté cette nuit-là. Le pays n'était pas beaucoup plus beau que la veille, et il était tout aussi sévère. Kenarégherd a une grande réputation comme terrain de chasse, et c'est à bon droit, car son sol saturé de nitre est particulièrement bon à attirer le gibier; mais il n'a pas d'autre mérite. Les cours d'eau qui le traversent de manière à en faire, à certains moments de l'année, un grand marécage, sont saumâtres, et l'air y est étouffant.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure. Différents membres de la mission avaient pris les devants.

Je fis le chemin presque seul avec mon kaliandji et deux autres domestiques. Nos chameaux n'en pouvaient plus : tout marchait lentement.

Je traversai assez indifféremment une série de vallons et de collines qui se succédaient les unes aux autres, comme la veille, en se rassemblant, offrant toujours les mêmes caractères de stérilité et d'abandon; mais à un tournant, j'aperçus tout à coup une plaine immense, une vallée d'une largeur grandiose courant de l'est à l'ouest : c'était la plaine de Téhéran.

Au nord s'étendait une chaîne de montagnes dont les sommets étincelants de neige se relevaient à une hauteur majestueuse : c'était l'Elbourz, cette immense arête qui unit l'Hindou-Kousch aux montagnes de la Géorgie, le Caucase indien au Caucase de Prométhée; et au-dessus de cette chaîne, la dominant comme un géant, s'élançait dans les airs l'énorme cône pointu du mont Demavend, blanc de la tête aux pieds. On ne saurait rien imaginer de plus vaste ni de plus beau. A l'est, un soulèvement du sol, indépendant du reste, jeté dans la même direction, coupait en deux cette grande arène et venait expirer non loin du sentier que j'avais à suivre. A l'est encore et par derrière, commençaient, dans un lointain bleuâtre, ces plaines interminables qui touchent au Khorassan, conduisant à l'Indus, au Turkestan, à la Chine, à tout ce que l'imagination rêve et voudrait voir. Pas de détails qui arrêtent la pensée, c'est infini comme la mer, c'est un horizon d'une couleur merveilleuse, un ciel dont rien, ni parole ni palette, ne peut exprimer la transparence et l'éclat, une plaine qui, d'ondulations en ondulations, gagne graduellement les pieds de l'Elbourz, se relie et se se confond avec ces grandeurs. De temps en temps, des trombes de poussière se forment, s'arrondissent, s'élèvent, montent vers l'azur, semblent le toucher de leur faîte tourbillonnant, courent au hasard et retombent. On n'oublie pas un pareil tableau.

J'avais beau chercher Téhéran, je ne l'apercevais nulle part. En avançant, mes yeux démêlèrent au loin l'emplacement de Rey, l'ancienne Rhagès de la Bible, et le sol tourmenté que couvrent les ruines immenses de cette ville célèbre; je vis ensuite Schahbdoulasym, dont le dôme doré brillait au soleil au travers des massifs de verdure qui entourent cette jolie bourgade; mais Téhéran se cachait. C'est que la capitale persane est comme enterrée dans un pli de terrain qui ne permet de la découvrir que lorsqu'on y arrive.

### Téhéran. — Notre entrée dans la ville. — Notre habitation.

Cependant, à mesure que j'avançais, les détails que l'éloignement avait d'abord dissimulés se révélaient les uns après les autres. Une multitude de grands jardins apparaissaient de toutes parts; des cultures variaient l'aspect du désert; des kanats, grands aqueducs souterrains, traversaient au loin la plaine; des ruines de villages et de tours s'accroupissaient çà et là; des arbres isolés s'élevaient sur les bords de quelques cours d'eau perdus. Enfin, j'arrivai le dernier à notre station.

On nous avait assigné pour demeure un kiosque appartenant à un des princes du sang et qu'entourait un jardin très-soigné et tout en fleurs. Comme, à dater de ce moment, nous n'étions plus en voyage, une grande tente dressée devant la porte nous servait de salon de réception pour les visites qui allaient se succéder. Nous devions faire le lendemain notre entrée solennelle dans la capitale, et nous savions que le roi, très-désireux de voir la mission, avait renoncé, pour ne pas retarder ce plaisir, à un voyage projeté dans le Khorassan. Toutes les attentions que l'on avait eues pour nous sur la route nous répondaient d'avance que nous serions accueillis avec toute la pompe imaginable.

Afin de ne pas être pris au dépourvu, dès le point du jour nous étions en uniforme et prêts à recevoir nos hôtes. Nous vîmes bientôt arriver à la file la légation ottomane, les quelques Européens résidant à Téhéran, puis des officiers militaires ou civils qui venaient complimenter le ministre de la part du roi, du premier ministre et du ministre des affaires étrangères. La tente était pleine de Persans en robes de cérémonie, les uns arrivant, les autres partant. Les kaliandjis circulaient au milieu de la foule, portant ou emportant leurs pipes, et c'est un spectacle qui ne manque pas d'éclat que de voir en bon ordre, dans un talar, une douzaine de ces serviteurs ayant entre les mains de beaux kalians, à la carafe de cristal et à la tête d'or simple ou d'or émaillé. Les pischkhedmets avec le thé entraient quand ceux-là sortaient, ou plutôt les précédaient; c'était un va-et-vient continuel. Quant à la conversation, elle se composait de souhaits de bienvenue, de compliments sans fin, de remarques sur notre voyage, de plaisanteries et de beaucoup de rires. Rien n'était plus différent de ce qu'on suppose en Europe au sujet de la gravité orientale. Mais c'est en Turquie et dans le contact avec les Turcs qu'on prend de telles idées, et la nation ottomane n'est pas un miroir qui montre l'Asie, c'est un rideau qui la cache.

Vers midi on nous informa que tout était prêt; nous montâmes à cheval. Nous formions un véritable corps de cavalerie. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à une vaste tente en soie où différents grands personnages de la maison du roi nous attendaient. Nous mîmes pied à terre pour recevoir les compliments dont ils étaient porteurs, et on nous fit asseoir en face d'une grande table couverte de fleurs et de sucreries. Autour de la tente étaient rangés les coureurs du roi avec leurs bonnets pailletés de forme bizarre, les yessaouls en robes rouges, des ferrachs sans nombre; plus loin, un corps de cavalerie régulière, le seul qui existe en Perse, et qu'on appelle les ghoulams de la garde. Il est composé de deux escadrons de lanciers; venaient ensuite des bataillons d'infanterie et une foule de curieux. Dans ces sortes d'occasions, les spectateurs ne sont pas tous volontaires; c'est le gouvernement qui les invite à venir, en donnant avis aux marchands du bazar et au corps des métiers d'avoir à honorer les hôtes qui lui arrivent en se portant à leur rencontre. En somme, la multitude officielle et non officielle était très-grande.

Quand les kalians eurent été de nouveau apportés et remportés, et le thé de même, on se remit en route. Le roi ayant envoyé des chevaux richement caparaçonnés pour le ministre et les principaux membres de la mission, avec les djélodars portant comme de coutume la couverture brodée sur l'épaule gauche, tout ce train s'ébranla, et au bout de trois quarts d'heure, allant d'ailleurs avec une lenteur extrême, nous entrâmes dans Téhéran par la porte Neuve. Nous aperçûmes tout d'abord, sur la place qui précède la porte, le piquet ou mât destiné à la haute justice. Ordinairement les têtes y sont attachées en plus ou moins grand nombre ; mais ce jour-là il n'y en avait pas. Un fou, bien connu de Téhéran, était monté sur la plate-forme et criait de toutes ses forces : « Ali! Ali! » Pendant trois ans, j'ai rencontré journellement cet homme dans les rues, qu'il parcourt en hurlant le même mot sans jamais se reposer. Il est de l'espèce la plus inoffensive, et ne prend garde à personne. C'est un pauvre diable qui a perdu, jadis, une petite fille qu'il aimait tendrement, et sa raison n'a pas résisté à l'excès du chagrin. La foule était grande et compacte sur le Marché-Vert, que nous traversâmes ensuite. La

Louty. Kurde pasteur. Derviche nomade. Bakthyary[1].

TYPES PERSANS. — Dessin de M. Jules Laurens.

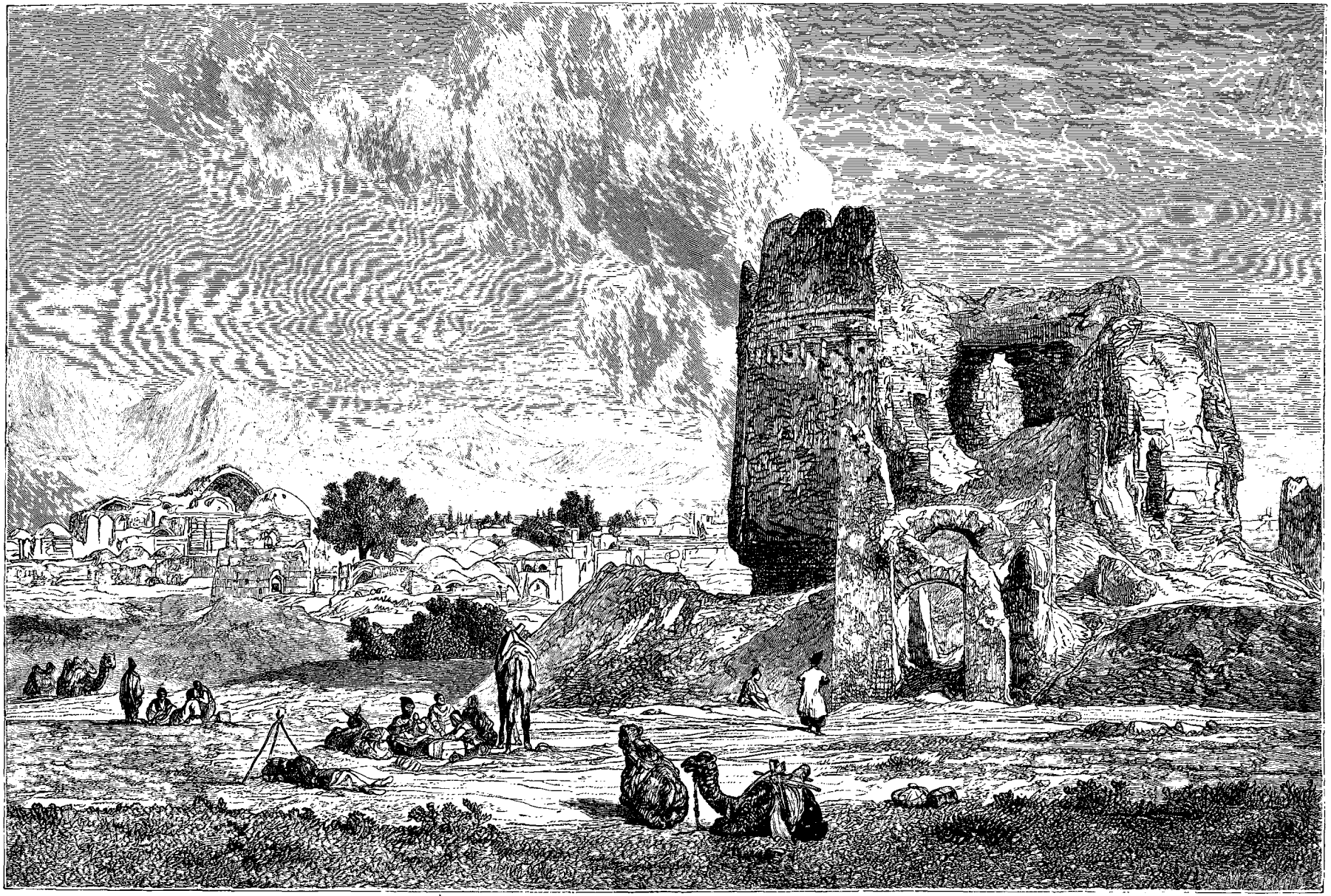
baguette des ferrachs n'était pas de trop pour nous frayer un passage. C'étaient des cris, des rires, un mouvement à ne pas s'entendre, et cependant il était bien nécessaire de garder son sang-froid, vu l'état habituel des rues persanes : huit pieds de large, une ravine au milieu, et des trous profonds irrégulièrement semés tous les trois pas. En Europe, on se tuerait; en Perse, on n'en éprouve aucun inconvénient. Seulement, il faut avoir expérimenté cette vérité, qui, au premier abord, semble paradoxale, pour faire de gaieté de cœur une telle promenade avec tant de chevaux autour de soi et des cavaliers pareils pour les conduire.

La ville est longue ; notre résidence est fort éloignée de la porte Neuve, de sorte que la cavalcade mit bien trois quarts d'heure, sinon une heure pour sortir de ce dédale. Une fois arrivés chez nous, on apporta de nouveau les kalians et de nouveau le thé, puis nos introducteurs prirent congé. Nous étions livrés à nous-mêmes.

C^te^ A. DE GOBINEAU.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. Louty, Baktyary, noms de tribus; ils désignent habituellement des espèces de nomades assez mal famés.



VOYAGE EN PERSE. — Faubourg de Téhéran. — Dessin de M. Jules Laurens.

# VOYAGE EN PERSE,

FRAGMENTS

PAR M. LE Cte A. DE GOBINEAU,

(1855-1858)

DESSINS INÉDITS DE M. JULES LAURENS [1].

Une audience du roi de Perse.

Notre demeure, à Téhéran, est grande et belle. Assurément, ce n'est pas un monument de marbre. Il ne s'en fait pas en Perse. Mais elle est bien construite en briques crues avec des chaînes de briques cuites. Après avoir passé sous une voûte dans laquelle est pratiquée une chambre servant de corps de garde aux soldats qu'entretient chaque légation, on suit un corridor qui aboutit à une grande cour formant un carré long d'une assez belle étendue. Au milieu est une pièce d'eau en forme de T, le haut de la lettre longeant la façade; des deux côtés, une rangée de platanes et des massifs d'arbrisseaux et de fleurs. Le terrain est dallé de grandes briques carrées. Les bâtiments qui entourent la cour sont exhaussés de trois ou quatre pieds et composés d'un rez-de-chaussée seulement; c'est une série de chambres destinées pour la plupart aux gens de service. Au fond se présente le talar (la salle principale, le salon), percé de trois fenêtres à l'européenne et placé entre deux pavillons qui font saillie de chaque côté et sont ornés de niches garnies de stalactites dans le goût oriental. Les rebords des toits sont peints de couleurs brillantes et dentelés à la chinoise. De vastes terrasses en terre battue font le tour de la cour et recouvrent tous les bâtiments. Près du corps de logis principal, l'endéroun ou appartement intérieur, s'étend autour d'une cour séparée et longue un grand jardin, qui n'avait que le défaut de manquer d'arbres; mais on en pouvait mettre, et c'est ce que nous fîmes bientôt. Enfin, pour terminer la description de notre demeure, elle occupe un vaste emplacement dans le quartier le plus salubre de la ville. Elle possède de l'eau en abondance et est tout au plus à cinq minutes de la porte de Schymyran, qui conduit aux montagnes. Nous étions donc très-bien partagés.

La plus importante affaire était désormais d'obtenir l'audience du roi et de voir le premier ministre. Le souverain ne nous fit pas attendre. Le troisième jour de notre arrivée, ayant reçu ses ordres, nous nous rendîmes en gala au palais, précédés des coureurs et des ferrachs royaux. Nous fûmes d'abord introduits dans un salon où se trouvaient le ministre des affaires étrangères, Mirza-Say-Khan, le général en chef de l'armée persane, Azyr-Khan, le beau-frère du premier ministre, ancien ambassadeur à Pétersbourg, et deux ou trois autres personnes de marque. On nous offrit le kalian (pipe d'eau) et le thé. Après un instant de conversation, le grand maître des cérémonies, tenant un long bâton couvert d'émail et incrusté de pierreries, vint nous chercher. Il portait, comme le ministre des affaires étrangères, non pas le bonnet noir ordinaire, qui n'est pas d'étiquette pour les grands fonctionnaires lorsqu'ils paraissent devant le roi, mais un turban à forme haute et bombée, jadis en usage à la cour de Séfévys. Il avait aussi de longs bas rouges en mémoire de ce que, du temps de Djenghyz, une des marques distinctives des khans mogols de premier rang était de paraître devant le Khaghan sans ôter leurs chaussures; or, ces chaussures étaient des bottes rouges.

Après avoir traversé plusieurs cours et couloirs, nous arrivâmes à la porte d'un vaste jardin rempli de platanes, de fleurs et de bassins d'eau vive. Les bâtiments du palais, dont ce jardin est entouré, ont deux ou trois étages et sont ornés au rez-de-chaussée d'une série de peintures de grandeur naturelle, représentant des soldats réguliers, en uniforme rose, au port d'armes et le sourire sur les lèvres. Ce genre d'ornementation, qui rappelle beaucoup, par le style et les qualités de la peinture, les boutiques de la foire, n'est pas à l'abri de toute critique. On nous fit mettre là des galoches par-dessus nos bottes; c'est toujours le traité de Turkmantchay qui le veut, et au détour d'une allée, le grand maître des cérémonies s'arrêta; il se tourna vers un talar dont les colonnes étaient très-richement dorées et peintes, et s'inclina profondément en appuyant ses deux mains sur ses genoux et en les faisant glisser jusqu'aux pieds. Nous saluâmes à la manière européenne, et on nous fit quitter nos galoches, tandis que nos introducteurs quittaient leurs souliers pour marcher simplement sur leurs bas rouges.

Puis, élevant la voix au milieu de ce jardin, que nous vîmes alors bordé d'une haie de soldats, tandis qu'au pied du talar se tenaient des pages, des officiers, des domestiques de tous rangs, dans le plus profond silence, le grand maître des cérémonies proclama que Son Excellence le ministre de France demandait la faveur de s'approcher du roi. Bien entendu, cette requête fut beaucoup plus fleurie que je ne la donne ici, mais je ne me rappelle pas les termes exacts, et je me borne à en reproduire le sens.

Le roi, à ce qu'il paraît, car je ne voyais rien, fit un

1. Suite et fin. — Voy. p. 17.

signe, et nous avançâmes; à quinze pas plus loin, nouveau salut, et alors j'aperçus Sa Majesté. Elle était assise sur un trône fort élevé, qui me parut très-brillant. Le monarque lui-même était richement habillé, mais j'eus à peine le temps de faire cette observation, car sur un nouveau signe, nous approchâmes davantage et nous montâmes les degrés d'un escalier bordé de serviteurs du palais, qui nous introduisirent d'abord sur un petit palier bas et orné de glaces, puis dans le talar même, en présence du roi.

Sa Majesté avait alors vingt-cinq à vingt-six ans. La figure de Nasreddyn-Schah est belle et noble. Il porte la barbe coupée très-court, et de longues moustaches qui rappellent celles du roi de Sardaigne. Il a de beaux yeux intelligents. Il parle vite et brusquement pour dissimuler, dit-on, une timidité très-réelle. Le ministre de France prit place sur un fauteuil en face du roi, à une douzaine de pas. Le reste de la mission se tint debout. Au milieu du salon étaient aussi debout trois ou quatre princes du sang, oncles du roi. L'un tenait le sabre orné de pierreries, l'autre le bouclier, l'autre la masse d'armes. Ces divers ornements du trône étincelaient de diamants, d'émeraudes et de rubis. Le roi lui-même, couvert de pierres précieuses, était vêtu d'un koulydjèh, espèce de tunique courte en soie de couleur claire bordée de perles. Il portait de larges bracelets de diamants; la boucle de son ceinturon était de même, son sabre en avait encore, et encore l'agrafe de l'aigrette épanouie sur son bonnet.

Sa Majesté parla beaucoup de l'Empereur et de la France, et montra une grande connaissance de la géographie de notre pays. En sortant de son audience, nous saluâmes aux mêmes places où nous avions salué en arrivant, et nous nous rendîmes chez le premier ministre, qui nous attendait dans une autre cour du palais.

### Nouvelles constructions à Téhéran. — Température. Longévité.

Autrefois, c'est-à-dire il y a trente ans, il était pour ainsi dire impossible de rester, même au printemps, dans la capitale. La fièvre ne manquait pas de saisir les résidents obstinés et en faisait prompte justice. L'air était empesté, l'eau mauvaise, et, quand on sortait des autres villes de Perse pour venir dans ces lieux décriés, on croyait aller à la mort. Tout s'est beaucoup amélioré. La ville, naguère sale et en décombres, s'est nettoyée et relevée; on y construit beaucoup, et de belles et grandes maisons; les bazars y deviennent magnifiques et nombreux. Il y a un an à peine que s'est élevé le caravansérail d'Hadjeb-Eddoouleh, que l'on peut appeler un des beaux monuments de la Perse, et qui pourrait être cité avec honneur à côté des plus élégantes constructions d'Ispahan. Enfin, le roi a fait bâtir autour du Marché-Vert, *Meydân-ê-Sebz*, au centre de la ville, d'élégantes galeries; cette place même, bien pavée, ornée d'un grand bassin carré, est rendue plus remarquable par la porte de la forteresse flanquée de deux tourelles couvertes du haut en bas de mosaïques en émail. Il ne se passe pas une année qui ne voie s'élever de toutes parts, au dedans et au dehors de la ville, de beaux édifices. Les ruines existeront toujours, puisqu'une ville persane sans ruines n'est pas possible, mais le terrain se déblaye, et la quantité d'eaux courantes et saines que le roi a fait venir de la montagne, a singulièrement amélioré les chemins. Les descriptions de Téhéran, publiées jusqu'à 1845, ne sont plus vraies.

Mais, comme pour lutter contre toutes les améliorations très-grandes et très-réelles qui se sont introduites sous le nouveau règne, le choléra, depuis huit ou neuf ans, fait de terribles ravages dans la Perse septentrionale, et principalement pendant l'été. Ce nous fut une raison de plus pour gagner la campagne.

Nous allâmes nous établir à Roustamabad, assez joli village à deux lieues au nord, très-voisin du palais de Niavérân, où le roi était fixé.

La Perse n'est pas cependant un pays malsain en lui-même. Le choléra est malheureusement un fléau qui se montre sous toutes les latitudes. Cependant, en Perse, il ne pénètre pas dans les montagnes, et comme les montagnes ne sont jamais bien loin, on peut le fuir en s'y réfugiant. La fièvre, il est vrai, est la souveraine de l'Asie; elle existe en Perse, et existe partout. Les indigènes la prennent aussi bien que les étrangers, et on ne peut trop deviner la cause de l'intensité de ce fléau. Il est seulement à observer que, comme le choléra, il se guérit généralement sur les hauts lieux. Mais si on a été touché une fois, on garde une grande disposition à retomber sous son empire. Les variétés de ce mal sont très-nombreuses, et depuis la fièvre du Ghylan, qui emporte le malade au troisième accès, jusqu'aux fièvres intermittentes qui durent pendant des années, il existe des nuances infinies, mais toutes détestables. Ceci mis à part, les affections d'autre nature sont rares, et la population présente des cas très-nombreux de longévité. J'ai vu souvent, dans les villages, des paysans qui n'avaient guère moins de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans. Les centenaires ne passent pas non plus pour introuvables. Je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit du sud de la Perse; tous les gens que j'ai observés dans les villes et dans les champs m'ont paru forts, bien portants et alertes.

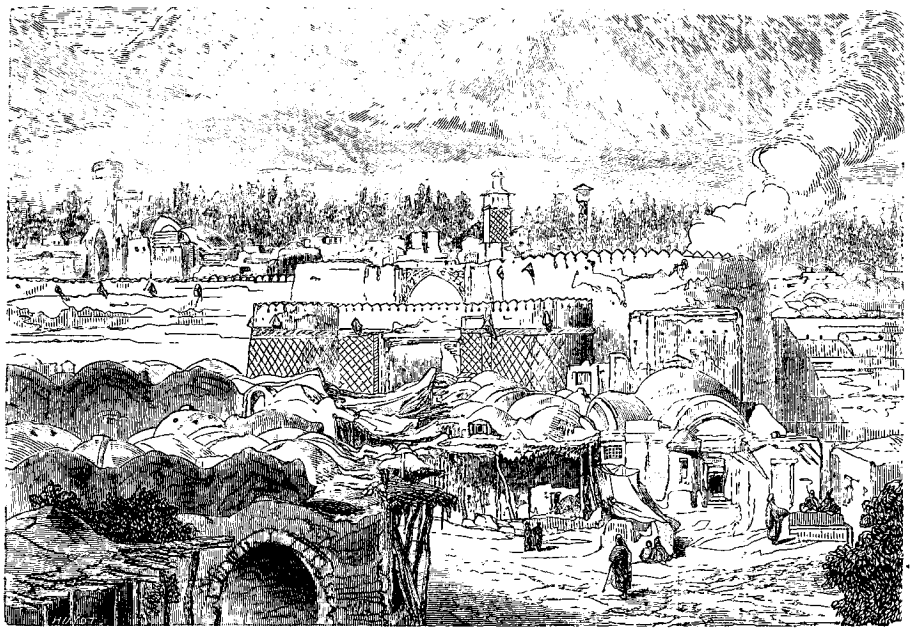
### Les nomades.

Les Persans aiment la locomotion. Les paysans eux-mêmes passent volontiers d'une province dans une autre. Il suffit qu'un villageois se trouve trop chargé de contributions pour qu'un beau soir il déménage. Il met son argent dans sa ceinture, sa femme sur un âne; le bœuf et le cheval portent le mobilier. On rencontre souvent des familles rustiques circulant ainsi dans l'empire. Elles sont bien accueillies par les nouveaux concitoyens qu'elles viennent chercher, et qui sont bien aises du secours de ces bras pour la culture d'une terre toujours trop vaste.

Mais ces hommes en quête d'une résidence ne sont que des voyageurs temporaires. Il existe une classe d'êtres qui fait d'un déplacement constant à peu près le but de sa vie. Ce sont les derviches, qui, n'ayant le plus sou-

vent d'autre occupation, ne se bornent pas à parcourir la Perse, et vont, sans hésiter, à Calcutta, à Constantinople, au Caire, et cela d'autant plus aisément que leurs pérégrinations ne leur coûtent absolument rien. J'en ai vu et pratiqué beaucoup, et je les tiens, en général, pour très-intéressants à connaître. Il y a sans doute, parmi eux, bon nombre de vagabonds purs et simples; mais çà et là on rencontre une perle, et c'est assez pour leur donner de la valeur.

A pied, ou monté sur un âne, le philosophe nomade se met en route, s'arrêtant où il veut pendant des mois, des années, ou traversant les villes, sans que rien ni personne l'arrête; dans les déserts, il se joint aux caravanes; dans les pays où il croit n'avoir pas besoin de protection, il va seul, et personne ne lui demande pourquoi. Un ruisseau coulant entre deux pierres, avec un saule au-dessus, lui paraît offrir un repos agréable: il s'y assied et y demeure tant que ce séjour lui convient. J'ai rencontré ainsi, dans une masure en ruine, aux environs de Reï, l'ancienne Rhagès, un derviche venu de Lahore, qui passa là plusieurs jours. Le lieu lui avait semblé agréable. Un matin il disparut et je ne le revis jamais. Le but final de son voyage était, disait-il, Kerbela. C'était un homme d'une rare instruction, d'un langage recherché et fleuri, connaissant beaucoup les livres, ayant au moins soixante ans et l'expérience de beaucoup de catastrophes qu'il avait heureusement traversées. Son élégance était tout intellectuelle. Il était vêtu d'une robe de coton blanc tombant en lambeaux, les pieds et la tête nus, les cheveux flamboyants, la barbe grise en désordre, la peau calcinée et sillonnée de rides, mais l'air souriant et les yeux pleins de feu. Dans quelque lieu que ces gens s'arrêtent, ils racontent aux habitants, qui bientôt les entourent, ce qu'ils ont vu dans leurs pérégrinations,



La porte de Schab-Abdoulazim. — Dessin de M. Jules Laurens.

et les conclusions qu'ils ont tirées de toutes choses. Souvent ils font grande impression sur les esprits; et comme la religion est un des thèmes favoris de leurs entretiens et qu'ils y sont très-hardis, c'est à ces religieux errants qu'il faut attribuer ce mouvement continuel d'hérésies dont le monde musulman est tourmenté, surtout en Perse, et qui, à chaque moment, ranime, réveille, renouvelle ou apporte les notions de la théologie indienne au milieu de la loi du Koran.

Il est aussi d'autres voyageurs qui, d'après les idées européennes, paraissent plus dignes d'intérêt; ceux-là parcourent le monde oriental pour s'instruire. Ils sont assez nombreux. Rien ne les distingue extérieurement des derviches, si ce n'est qu'ils ne vont point la tête nue et ne portent point de longs cheveux. Ils sont peu curieux d'opinions théologiques ou de méditations sur les choses surnaturelles, ne s'occupent que des mœurs des pays qu'ils parcourent et des curiosités de l'art ou de la nature qu'ils peuvent y trouver. Mais les pèlerins les plus curieux que j'aie jamais rencontrés sont les derniers dont je parlerai ici.

### Deux pèlerins. — Le culte du feu.

Je fus abordé un jour par deux hommes de taille médiocre, d'un noir bleuâtre, maigres, et ayant, comme tous les gens du sud de l'Asie, qui n'appartiennent pas aux races militaires, l'air riant, doux et soumis. Ils me parurent, au premier abord, être des Beloutches. Mais je me trompais, car l'un d'entre eux se réclama auprès de moi de la qualité de Français, qu'il attribua aussi à son compagnon. L'aspect de ces soi-disant compatriotes n'était pas propre à soutenir la validité de leurs prétentions, je fus bien vite convaincu de leur sincérité. Ils portaient de longs bonnets pointus en feutre, semblables à ceux des Ouzbeks. Bien qu'on fût au mois

Dans une cour, à Téhéran. — Dessin de M. Jules Laurens.

de juillet, ils étaient vêtus des lambeaux graisseux de ces longues robes fourrées en peau de mouton que l'on fabrique à Bokhara, et leur saleté dépassait non-seulement tout ce qu'on peut voir, mais même tout ce qu'on peut imaginer Explications faites, j'appris enfin que ces deux hommes, appelés l'un Kakscha et l'autre Mostanscha, étaient des Tamouls de Pondichéry. Ils prétendaient appartenir à la caste brahmanique et se donnaient pour agriculteurs. Dans leur opinion, le feu ayant créé toutes choses et ne pouvant dès lors être trop vénéré, ils avaient voulu faire acte de dévotion envers cet élément. Or, c'était une opinion courante parmi leurs compatriotes du pays de Pondichéry, qu'il existait quelque part dans le Turkestan un *Atesch-Kédèh* ou temple du Feu, d'une sainteté extraordinaire. De temps immémorial, l'usage d'y aller porter ses prières s'était maintenu, mais aucun de ceux qui avaient fait la route ne s'étant occupé de donner en détail l'itinéraire des pays traversés pour y arriver, personne ne savait autre chose de ce voyage, sinon que l'Atesch-Kédèh existait dans le Nord. Il paraît que ce renseignement suffisait aux fidèles; car, après bien d'autres, Kakscha et Mostanscha s'étaient mis en chemin.

Ils commencèrent par aller à Bombay, par terre, et de là, traversant le Kotch, ils arrivèrent aux bords de l'Indus. Ils remontèrent le fleuve, tantôt en cheminant sur ses rives, tantôt dans les embarcations là où ils en trouvèrent et où on voulut bien leur donner le passage gratis. Ils parvinrent ainsi jusqu'à Peschawer et, s'étant informés, ils apprirent qu'on ne connaissait pas d'Atesch-Kédèh dans le pays, mais qu'il n'était pas impossible qu'il y en eût à Kaschemyr. Ils partirent pour Kaschemyr. Dans cette ville, on leur dit que le culte du feu était inconnu ou du moins n'avait point de sanctuaire dans la vallée; mais qu'il était de notoriété publique que Balkh étant la mère des villes et ayant été fondée par Zerdescht ou Zoroastre, si un Atesch-Kédèh pouvait exister quelque part, ce devait être incontestablement là. Ils en tombèrent d'accord et partirent pour Balkh. Point d'Atesch-Kédèh; c'était à Bokhara qu'il fallait se rendre pour s'en éclaircir. Ils y allèrent et trouvèrent enfin, non pas ce qu'ils cherchaient, mais des renseignements positifs. On leur affirma que le sanctuaire de leur croyance existait à Bakou, sur la rive occidentale de la Caspienne, dans le pays des Russes (voy. notre premier volume, p. 125); et, en effet, les feux perpétuels que la nature y entretient sont un objet constant d'adoration de la part des sectaires.

Kakscha et Mostanscha reprirent leur route, sans avoir le moins du monde pensé à perdre patience, et s'acheminèrent vers Asterabad; mais c'était justement dans le temps que le gouverneur actuel de cette ville, Djafèr-Kouly-Khan, faisait une campagne longtemps différée, et devenue indispensable, contre les maraudeurs turcomans; de peur de tomber dans ce conflit et d'être faits esclaves d'un côté ou décapités de l'autre, les deux Tamouls se dirigèrent vers Mesched, et de là passèrent par Téhéran, où j'entendis leur histoire.

Je ne relève pas ce qu'il y a de singulier à voir le culte du feu et les Atesch-Kédèhs de la Perse en vénération sur la côte du Malabar et auprès de gens qui se prétendent de caste brahmanique; je constate seulement que cela est, et c'est une des marques les plus fortes que j'aie jamais rencontrées de la diffusion, et je puis ajouter de la confusion des idées persanes avec les idées hindoues. Pour achever ce récit, les deux pèlerins voyageaient avec une petite tente basse en toile blanche où l'on pouvait s'asseoir deux, mais non se tenir debout ni se coucher. Ils possédaient deux vases de cuivre pour faire cuire leurs aliments; car, circonstance particulièrement gênante dans une telle entreprise, il ne leur paraissait pas conforme à leurs devoirs religieux de rien manger qui eût été préparé par d'autres mains que les leurs, ce qui les privait naturellement des bénéfices de l'hospitalité commune. Leur mobilier était complété par un de ces jeux autrefois assez en vogue dans nos salons, et que l'on appelle un baguenaudier. Ils y paraissaient fort habiles, et les Persans prenaient plaisir à les voir faire. Ils avaient mis quatre ans pour arriver à Téhéran et prévoyaient, sans nul ennui, qu'à leur retour de Bakou, ils auraient à refaire exactement le même chemin et à voir s'écouler le même espace de temps avant d'arriver chez eux. Lorsqu'on leur eut expliqué qu'en passant par Ispahan et Schyraz pour s'embarquer à Bouschyr, leur voyage serait beaucoup plus rapide, ils ne parurent nullement touchés de cet avantage : un Asiatique comprend difficilement l'utilité de se hâter. Enfin, lorsqu'ils eurent passé une journée à répondre aux questions des gens de la maison joyeusement assis en cercle autour d'eux, et avec lesquels ils s'étaient mis tout d'abord sur le pied le plus amical, ils témoignèrent le désir de continuer leur route. On leur demanda quelle aumône pourrait leur être agréable et leur paraître généreuse, puisqu'ils avaient refusé toute nourriture, le kalian et même une tasse d'eau; ils se firent un peu prier et enfin répondirent que si, par l'effet d'une générosité surhumaine, dont leur cœur conserverait à jamais la mémoire, on voulait bien leur donner trente schahys, ils se considéreraient comme comblés. Trente schahys ne représentent pas tout à fait quarante sous.

C'est avec cette facilité, mais aussi cette patience, cette gaieté continuelle, cette curiosité douce, toujours portée à satisfaire celle d'autrui en se satisfaisant elle-même, que les Asiatiques circulent dans les pays les uns des autres, sans même savoir bien positivement où ils vont, ni souvent où ils sont. Les longs entretiens de tous les jours, de toutes les heures, où toutes les idées s'expriment, où tout se dit, où rien n'est considéré comme scandaleux quand la forme ne choque pas, exercent naturellement une influence irrésistible et donnent lieu à cette facilité de mœurs, à cette tolérance universelle dont l'Européen seul, avec ses opinions arrêtées, ses décisions tranchantes ou ironiques, est rigoureusement exclu, mais qui permet aux brahmanistes, aux musulmans, aux chrétiens, aux juifs arméniens de vivre pêle-mêle sans se choquer jamais, sauf les jours de crise politique.

La police. — Les ponts. — Le laisser aller administratif.

L'État persan n'existe pas en réalité, l'individu est tout. L'État? comment pourrait-il être, lorsque personne n'en prend aucun souci? La population, assez semblable, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, à celle de l'empire romain, méprise ses gouvernants, quels qu'ils soient, bons ou mauvais, déprédateurs ou bien intentionnés. Incapable de fidélité politique et de dévouement, pleine d'adoration pour le pays en lui-même, elle ne croit à aucun moyen de le conduire. Aussi tout le monde pillant sans honte comme sans scrupule, et profitant à qui mieux mieux des deniers publics, il n'existe en fait que peu ou point d'administration. La police qui se fait dans les villes est assez bien entendue, il faut le reconnaître, ne serait-ce que pour la singularité du fait. De toute antiquité, les villes d'Asie connaissent et pratiquent l'excellent système de surveillance qui consiste à entretenir des gardiens de nuit dans chaque rue. On n'entend pas de tapages nocturnes; il n'y a pas de désordres publics. Mais, en dehors de ce point-là, tous les autres sont réduits à néant. Une partie de la population urbaine ne paye jamais d'impôt, soit que des priviléges abusifs que rien ne justifie, sinon le long usage, aient légitimé un prétendu droit, ou que, par de fausses mesures, l'autorité royale l'ait consacré, ou enfin que simplement les contribuables, n'étant pas en humeur de payer, chassent les percepteurs ou ne consentent pas à les recevoir. J'ai vu des villes se donner cette position commode, et les gouverneurs n'y pouvaient rien, faute de troupes, de ressources ou de bonne volonté. Mais personne n'y prend garde.

Autrefois, la viabilité était très-perfectionnée en Perse. Les rois sassanides avaient créé, dans les provinces du Sud principalement, de magnifiques routes, des ponts, des caravansérails en grand nombre. Les différentes dynasties musulmanes continuèrent ce système, et jusqu'à la fin des Séfévys, dans le premier tiers du siècle précédent, les travaux existants furent conservés avec soin, et çà et là augmentés. Mais, depuis lors, tout est détruit, tout a disparu. Dans l'empire entier il n'existe plus un chemin, pas même pour aller de Téhéran à la résidence d'été du souverain, qui en est à deux lieues. A la vérité, tant que dure la belle saison, la nature du sol et la sécheresse soutenue du climat permettent de s'en passer en beaucoup d'endroits. L'habitude et l'adresse font le reste.

Il y a encore quelques ponts, la plupart construits par des particuliers. Comme on ne les répare point, il est d'usage de les économiser, en ne passant dessus qu'en cas de nécessité absolue. Un honnête voyageur me disait que c'était pécher que d'user les ponts sans besoin. Un homme consciencieux traverse à gué, et les caravanes n'y manquent jamais.

Il n'y a pas de forteresses; il n'y a pas d'arsenaux sérieux; il n'y a pas un magasin public; l'administration, quant à son personnel, n'existe que pour fournir à une partie nombreuse, il est vrai, de la population, des prétextes pour vivre aux dépens de l'autre; l'armée cause plus de concussions qu'elle ne rend de services. Cependant elle est utile encore, car elle peut, dans bien des cas, maintenir l'ordre, et surtout elle a puissamment contribué à tenir en échec d'abord, à ruiner ensuite la puissance des tribus nomades. Mais, en somme, en disant du gouvernement de la Perse qu'il n'existe pas, on n'exagère que de bien peu.

Les amusements d'un bazar persan.

Je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde où l'on s'amuse plus continuellement que dans un bazar de Téhéran, d'Ispahan ou de Schyraz. C'est une conversation qui dure toute la journée sous ces grandes arcades voûtées, où la foule se presse perpétuellement aussi bigarrée que possible. Les marchands sont assis sur le rebord des boutiques, où les marchandises s'étalent avec un art d'exposition que nous avons imité et perfectionné. Les loutys coudoient la foule, le bonnet de travers, la poitrine débraillée, la main sur le gâmâ. Les aveugles chantent. Un raconteur d'histoire s'est emparé du chemin et hurle à pleins poumons les douleurs ou les attendrissements, ou les paroles édifiantes d'un roman. Là, passent des Kurdes avec leur turban énorme et leur physionomie sombre et sérieuse. Au milieu d'eux se glissent, semblables à des anguilles, des mirzas, l'encrier à la ceinture, gesticulant comme des possédés et riant à grands éclats; dans leur marche précipitée, ils tombent sur une file de mulets chargés de marchandises, qui sont arrêtés à leur tour par de longs chameaux venant en sens inverse. La question pour la foule est de passer au milieu de ce conflit; ce qui est certain, c'est qu'elle y passe. Un derviche avec ses cheveux épars, son bonnet rouge brodé en soie de couleur de maximes édifiantes, le corps à demi nu, la hache sur le dos, et faisant sonner une grosse chaîne de fer, s'entretient familièrement avec un moullah, marchand de livres, ou un tourneur qui lui fabrique un tuyau pour son kalyan. Là-dessus passe un gentilhomme afghan à cheval, suivi d'une troupe de ses stipendiés. C'est la figure dure, sauvage, intrépide des lansquenets, et c'est aussi leur air débraillé. Turbans bleus collés sur la tête, habits de couleur sombre déguenillés, de grands sabres, de grands couteaux, de longs fusils et de petits boucliers sur l'épaule, de vrais pandours, et dans toute cette cohue des troupeaux de femmes. Elles errent deux à deux, quatre à quatre, très-souvent seules, toutes uniformément couvertes d'un voile de coton, rarement de soie, gros bleu, qui les entoure depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds. Le visage est étroitement caché par une bande de toile blanche qui s'attache derrière la tête, par-dessus le voile bleu, et retombant devant jusqu'à terre, rend impossible d'apercevoir ni de deviner les traits. Un carré brodé à jour à la hauteur des yeux, leur permet de voir très-bien et de respirer à travers ce *rou-bend* ou *lien de visage*. Sous le voile bleu appelé *tchader*, qui est surtout destiné à envelopper depuis la tête jusqu'aux genoux de la personne, se met encore un vaste panta-

lon à pied qui contient les jupes et qu'on ne revêt que pour sortir (voy. p. 44). Ainsi calfeutrées, enfermées, les femmes cheminent en traînant leurs petites pantoufles à talons avec un balancement qui n'a rien de gracieux, et viennent s'accroupir au bas de la boutique des marchands d'étoffes, faisant déplier des monceaux de pièces de toile, des soieries, des cotonnades, discutant, comparant, ne se décidant pas, et enfin se levant et s'en allant maintes fois sans avoir rien acheté, comme cela se pratique dans d'autres pays encore, et tout cela sans avoir soulevé le moindre bout de leurs voiles.

Et tandis que les marchands font assaut d'éloquence et de persuasion pour arrêter ces goûts si incertains et si changeants, tous les propos et les cancans de la ville débordent de boutique en boutique. Ici on parle politique et on blâme telle mesure récente du gouvernement ou telle résolution qu'on dit imminente. On raconte ce qui s'est passé la veille au soir ou le jour même dans le harem du roi et le point exact où en est la discussion de telle klanum avec son mari. La chronique scandaleuse court de bouche en bouche, peu voilée et s'exagérant tous les quarts d'heure. On emprunte de l'argent et on en prête. On retire telle pièce de vêtement qui était en gage depuis six mois et on va engager telle autre. On se querelle, on se menace, mais on ne se frappe pas, à moins de circonstances rares. C'est un tapage, des cris,

Persane. Guerrier kadjar. Guerrier. Paysan. Bourgeoise persane. Portrait d'un peintre. Moullah (prêtre, professeur). Chef wahabite.

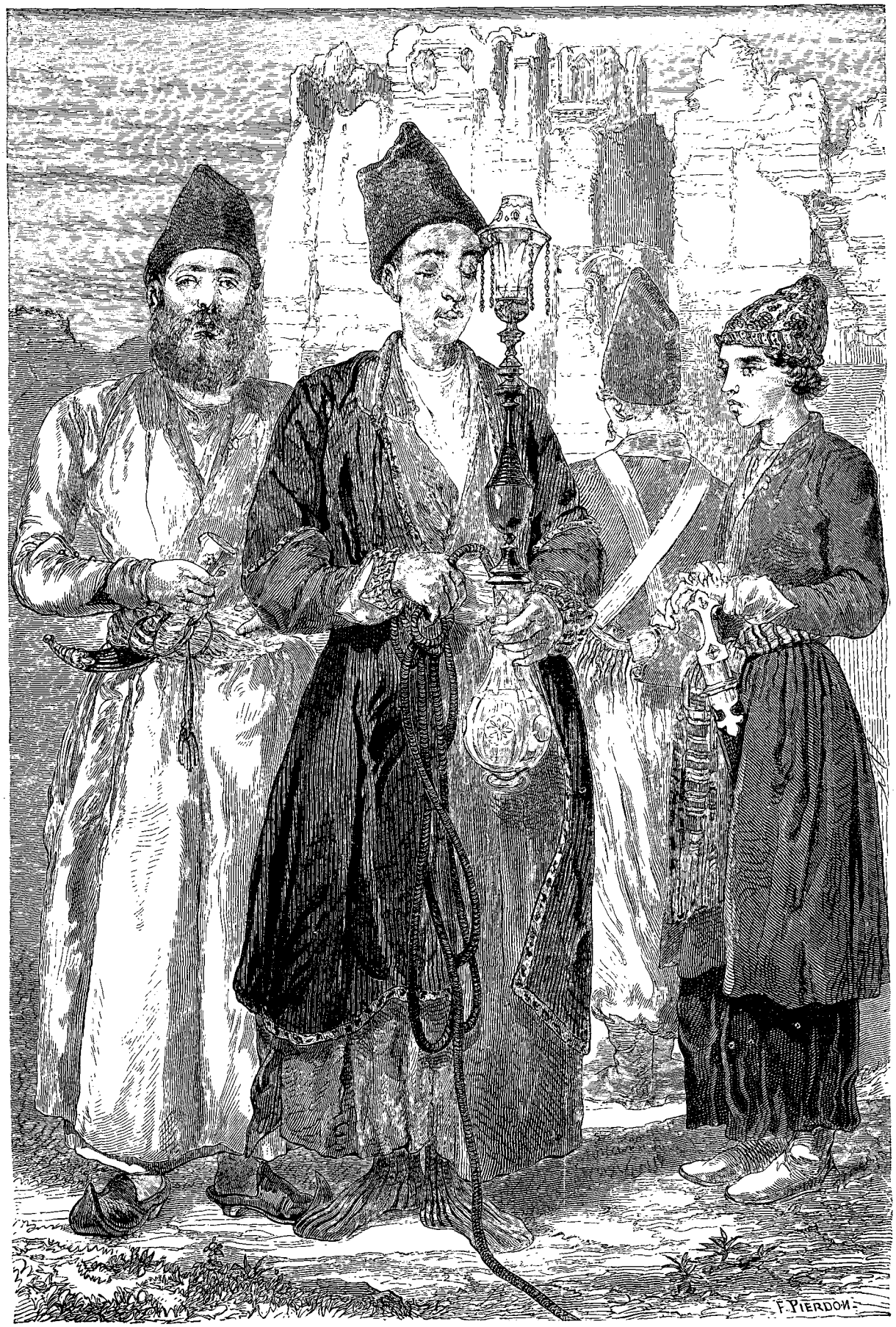
TYPES ET PORTRAITS PERSANS. — Dessin de M. Jules Laurens.

des rires, des gémissements, des poussées à faire tomber les voûtes, et souvent aussi elles ne résistent pas. Car, bâties en briques crues en beaucoup d'endroits et cimentées à la grosse, elles s'écroulent avec fracas, surtout aux approches du printemps, et on ne peut nier qu'elles n'écrasent çà et là quelques causeurs.

### Les fiançailles. — Le divorce. — La journée d'une Persane.

Les Persans, extrêmement réservés sur la partie féminine de leur propre famille, sont on ne peut plus goguenards à l'endroit des femmes qui ne leur sont pas parentes. Ils s'en donnent alors à cœur joie, et à les entendre on croirait qu'il n'y a de dames respectables dans l'Iran qu'autant qu'ils ont encore une mère, une femme et des sœurs.

Sans m'arrêter à ces rapports, probablement empreints de beaucoup d'exagération, je dois dire que les femmes persanes se marient très-jeunes. Dans les familles aisées, le père exige ordinairement du fiancé trente tomans pour le prix de l'épouse, c'est-à-dire 360 fr., ce qui n'est pas énorme, et le plus souvent cette somme est employée par les parents à l'usage de la jeune femme. Il n'y a donc pas lieu de dépenser d'éloquence pour plaindre le sort




Ferach (homme de police publique ou privée). Kaliandji (porteur de pipe). Soldat à l'européenne. Pichkadmeth (page).

GROUPE DE PERSANS. — Dessin de M. Jules Laurens

d'une victime vendue par un père barbare. Avant la cérémonie nuptiale, il s'écoule souvent plusieurs mois pendant lesquels le fiancé n'est pas censé être admis à voir sa future à visage découvert; mais, pour concilier sur ce point l'attitude que la coutume impose au père de famille et la légitime impatience du jeune homme, il est à peu près convenu que la mère de la jeune fille veut à celui-ci tout le bien possible, et par faiblesse lui fournit des occasions d'aller et venir dans la maison. Il en abuse et se livre à ce qu'on appelle le *namzêd-bazy*, ou *la vie de fiancé, le jeu de fiancé*. C'est-à-dire qu'il pénètre dans l'endéroun, saute par-dessus les terrasses, et entre et sort par les fenêtres à son gré.

D'ordinaire, les promis sont très-jeunes; l'homme a de quinze à seize ans; la fille de dix à onze. Mariés sur ce pied, on serait porté à croire qu'ils n'ont pas assez de raison pour conduire un ménage; mais la raison entrant peu en ligne de compte dans les affaires persanes, on admettra, sans trop d'indulgence, qu'ils sont déjà, sous ce rapport, à peu près aussi avancés qu'ils le seront jamais : de ce côté, il n'y a donc rien à dire. J'ai vu un ménage composé du père, de la mère, de la femme et du mari, livré à des angoisses extrêmes et tout le monde pleurant, parce que la jeune femme, âgée de quatorze ans, allait mettre au monde son premier-né. Le père déclamait contre sa femme, qui l'avait porté à exposer sa fille à un aussi grand danger. La mère perdait la tête d'inquiétude et courait çà et là, hors d'elle-même. Quant au mari, il s'était enfui dans un coin obscur pour échapper aux reproches qui pleuvaient sur lui de toutes parts et il pleurait à chaudes larmes. Quand les choses furent venues à bien par l'intervention des commères, il resta huit jours sans oser se montrer.

Dans les hautes classes, cette sorte d'enfantillage existe moins en réalité, mais on l'affecte. Car, à sept ou huit ans, un garçon épouse une femme pour avoir soin de lui. Elle lui appartient par un lien légal. Si, plus tard, elle ne lui plaît pas, il la répudie. C'est donc l'intérêt de celle-ci de tâcher de se l'attacher de bonne heure par la reconnaissance qui se forme très-vite, et qui néanmoins n'en est pas un lien plus solide.

Arrivée à vingt-trois ou vingt-quatre ans, il est assez rare qu'une femme n'ait pas eu déjà au moins deux maris et souvent bien davantage, car les divorces se font avec une excessive facilité; pas plus facilement toutefois que les mariages, car non-seulement on les conduit sans beaucoup de cérémonie, mais on a encore imaginé de les faire à terme, pour un an, six mois, trois mois et beaucoup moins; je n'ai pas besoin de dire que la considération publique n'a rien à voir avec ces sortes d'unions, qui sont jugées absolument comme on les jugerait en Europe. La différence est que rien ne fait scandale dans ce genre : la moralité asiatique ne blâme que ce qui s'affiche en public, et rien de ce qui se cache derrière les murailles de l'endéroun, où tout est permis.

Cette extrême facilité de faire et de défaire les alliances ne porte personne à avoir plusieurs épouses à la fois. On peut dire que les exemples de polygamie sont rares, et constituent presque des exceptions. Il y a telle ville, comme Démavend, par exemple, qui compte trois ou quatre mille âmes, où je n'ai trouvé que deux hommes ayant chacun deux femmes, et je dois dire qu'on ne leur en savait pas gré. Je parle des musulmans; car les nossayrys (ou Aly-Illays, sectaires) sont monogames. Ainsi, en admettant, comme on l'a dit, que la polygamie soit nuisible à la population, ce qui est un peu difficile à croire quand on voit les enfants de Feth-Aly-Schah donner à la troisième génération une tribu d'au moins cinq mille personnes, encore faut-il avouer que la polygamie ne saurait être comptable de la dépopulation de la Perse, puisqu'on peut dire presque à la rigueur qu'elle n'y existe pas. Il arrive quelquefois qu'un Persan, changeant de ville de temps à autre, aura une femme dans chacune de ces résidences, mais ces cas sont aussi des exceptions.

Les femmes sont très-rigoureusement cloîtrées dans l'endéroun, en ce sens que personne du dehors, aucun étranger à la famille n'y est admis. Mais, d'autre part, elles sont parfaitement libres de sortir depuis le matin jusqu'au soir et même depuis le soir jusqu'au matin dans beaucoup de circonstances. D'abord, elles ont le bain; elles y vont avec une servante qui porte sous son bras un coffret rempli des objets de toilette et des parures nécessaires, et elles en reviennent au plus tôt quatre ou cinq heures après. Ensuite, elles ont les visites qu'elles se font entre elles et qui ne durent pas moins longtemps. Puis elles ont leurs invitations pour les naissances, les mariages, les anniversaires, les fêtes publiques et particulières qui se renouvellent incessamment, sans compter les simples réunions plus fréquentes encore. Elles ont aussi les pèlerinages à des tombeaux situés à peu de distance dans de jolis paysages, auxquels elles sont fort exactes, et qu'elles ne voudraient pas négliger pour rien au monde.

J'ai rencontré des caravanes de pénitentes montées sur des mulets, sous la conduite d'un ou deux domestiques, et qui arrivaient du Mazenderan, c'est-à-dire de plus de quarante lieues. Elles paraissaient s'amuser beaucoup.

Il ne faut pas oublier que toutes ces femmes sont si exactement voilées et si semblables dans leurs vêtements extérieurs, qu'il est impossible à l'œil le plus exercé d'en reconnaître une seule. L'usage de prendre un mari pour faire un voyage en pèlerinage à Kerbela ou à la Mecque, lorsque le vrai mari ne peut accompagner sa femme, existe encore en Perse; mais, au retour, le mari par occasion cesse de rien être dans la famille.

Enfin, en mettant même à l'écart les invitations, le bain, les pèlerinages, les visites au bazar, les femmes sortent quand elles veulent, d'autant plus que les hommes restent très-peu au logis, et elles paraissent vouloir toujours sortir, car elles encombrent les rues en toute saison. A Dieu ne plaise que j'en conclue rien de défavorable et que je pense que cette perpétuelle locomotion, l'éducation très-libérale qu'elles reçoivent en certaines matières, la persuasion où elles sont qu'étant des êtres imparfaits elles ne sauraient être responsables de rien, enfin, l'incognito impénétrable qui les suit partout, les induisent à rien de fâcheux. Les Persans le prétendent,

mais ils sont si médisants! et je n'en crois rien. Je me borne à trouver que cette licence sans liberté, cette absence complète d'éducation morale est d'un fâcheux effet pour les maris plus encore que pour les femmes, et leur ôte complétement, dès la jeunesse, le goût de la vie de famille et d'intérieur.

Les femmes sont absolument maîtresses dans ces maisons où elles restent si peu. Elles y sont servies par des domestiques des deux sexes, et on admet libéralement que l'endéroun peut rester accessible aux visiteurs qui n'ont pas plus de dix-huit à vingt ans. Aucune inconséquence ne choque dans ce pays, et lorsque en particulier on fait remarquer celle-ci aux Persans, ils en rient de tout leur cœur et vous font là-dessus deux mille contes plaisants; mais ils concluent bientôt sérieusement en disant que c'est l'usage.

Les femmes n'étant, comme je viens de le dire, responsables de rien, sont extrêmement colères et violentes. Le Prophète avait découvert qu'il leur manquait quelque chose dans l'entendement, et il s'empressa d'en conclure, comme elles l'ont trop bien retenu, que leurs faits et gestes n'avaient pas de conséquence. Plein de cette idée, il déclara même que le manquement le plus grave qu'on peut avoir à leur reprocher devrait être prouvé par quatre témoins oculaires. C'était à peu près donner l'impunité au sexe faible et lui montrer beaucoup d'indulgence.

Les femmes persanes ont pris le jugement du Prophète au pied de la lettre : il y a plus de maris à plaindre qu'il n'y a de femmes victimes. Elles ont surtout une tendance marquée à faire usage de leur pantoufle, et cette pantoufle, toute petite qu'elle soit, est construite en cuir très-dur et armée au talon d'un petit fer à cheval d'un demi-pouce d'épaisseur. C'est une arme terrible, dont j'ai vu les déplorables effets sur la figure labourée d'un malheureux mari qui s'était attiré la colère d'une petite dame de treize ans.

### La journée d'un Persan. — Les visites. — Formules de politesses.

Les heures qui ne sont pas données au bazar sont absorbées par les visites. Comme partout ailleurs, il y en a de toutes sortes d'espèces, les visites de cérémonie, de convenance, d'affaires, de plaisir.

Quand on veut aller voir quelqu'un, on commence, le plus souvent, par lui envoyer un domestique pour s'informer de ses nouvelles et lui faire demander si tel jour, à telle heure, on pourra venir le voir sans le déranger. Dans le cas où la réponse est favorable, on se met en route et l'on arrive au moment indiqué, qui n'est jamais très-rigoureusement défini et qui ne peut pas l'être, vu la manière dont les Persans calculent le temps. Une heure après le lever du soleil est une bonne heure pour aller voir quelqu'un, parce qu'il ne fait pas encore trop chaud; ou bien encore à l'*asr*, c'est-à-dire tout le temps de la troisième prière, dont, par parenthèse, les Persans se dispensent très-souvent. Quand quelqu'un doit venir à l'asr, on peut l'attendre depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à six heures, et il ne se trouve pas en retard. Comme le temps ne compte pour rien, être en retard ne serait d'ailleurs pas un tort, ou bien c'en est un que tout le monde partage.

On se met donc en route avec le plus de serviteurs possible, le djelodâr marchant devant la tête du cheval, la couverture brodée sur l'épaule; derrière le maître vient le kalyandjy avec son instrument. On chemine ainsi, au pas dans les rues et les bazars, salué par les gens de sa connaissance, donnant aux pauvres. Parmi ceux-ci il en est quelquefois d'espèce singulière. Ainsi un de mes amis se vit un jour accosté par une femme dont le voile tout neuf et le rou-bend d'une grande propreté indiquaient l'aisance. Elle lui demandait un schahy (un sou) d'une voix lamentable. Sur l'observation qu'il lui fit, qu'elle ne semblait pas en avoir besoin, elle lui répondit qu'en effet elle était riche, mais qu'ayant un enfant malade, elle s'était réduite pour ce jour-là à vivre de charités, afin d'obtenir par son humilité la miséricorde céleste. D'autres mendiants, d'espèce plus réelle, se lèvent tout droit sur votre passage, criant à tue-tête : « Que les saints martyrs de Kerbela et Son Altesse le Prophète et le Prince des croyants (Aly) élèvent Votre Excellence jusqu'au comble de la prospérité et de la gloire! » Quelquefois Son Excellence est un très-simple bourgeois, qui n'en donne pas moins son aumône, et qui en est remercié par une prosopopée digne de l'exorde. Si le passant est un chrétien, le mendiant ne souffle pas mot du Prophète ni de son monde, mais invoque à grands cris les bénédictions de Son Altesse Issa (Jésus) et de Son Altesse Mériêm (Marie), sur le magnifique seigneur, la splendeur de la chrétienté, qui viendra sans nul doute au secours du plus petit de ses serviteurs.

On arrive enfin à la porte où l'on doit s'arrêter et l'on met pied à terre. Les domestiques marchant en avant, on pénètre par différents couloirs toujours bas et obscurs, et souvent on traverse une ou deux cours jusqu'à la maison. Êtes-vous d'un rang supérieur, le maître du logis vient lui-même vous recevoir à la première porte. En cas d'égalité, il vous envoie son fils ou l'un de ses jeunes parents. Alors a lieu un premier échange de politesses : « Comment Votre Excellence ou Votre Seigneurie a-t-elle conçu la pensée miséricordieuse de visiter cet humble logis? » De son côté, on répond, en s'exclamant sur l'excès d'honneur qui vous est fait : « Comment daignez-vous ainsi venir au-devant de votre esclave? Me voici dans une confusion inexprimable; je suis couvert de honte par ces excès de bonté. »

En devisant ainsi, on arrive jusqu'à la porte du salon où l'on doit entrer. Ici on fait assaut de civilités pour ne pas passer le premier. Le maître vous affirme que vous êtes chez vous, que tout doit vous obéir dans cette pauvre demeure; vous vous défendez avec modestie, vous jurez d'être résolu à n'en rien faire, puis vous quittez vos chaussures, votre hôte en fait de même, et vous entrez.

Vous trouvez généralement réunis tous les hommes de la famille, qui sont là pour vous faire honneur. Ils se tiennent debout, rangés contre le mur. Ils s'inclinent à

votre arrivée et vous répondent par un salut général. Puis le maître vous mène dans un coin de la salle, où il veut vous faire asseoir au haut bout, ce dont vous recommencez à vous défendre avec un surcroît de protestations. L'assistance sourit à cet aimable combat, qui prouve, de la part des deux acteurs, une excellente éducation. Enfin, vous prenez place et votre hôte également. Sur votre prière, ce dernier fait un signe à son monde, qui remercie et s'assoit de même. Quand chacun est casé, vous vous tournez d'un air aimable vers votre hôte et vous lui demandez si, grâce à Dieu, son nez est gras. Il vous répond : « Gloire à Dieu, il l'est, par l'effet de votre bonté! — Gloire à Dieu! » répliquez-vous.

Ensuite, vous vous inclinez vers le plus proche voisin, dont le rang d'ordre indique assez les droits particuliers à la considération, et, de la même manière, vous vous enquérez si, grâce à Dieu, sa santé est bonne. Sur une réponse qui est toujours affirmative et accompagnée d'un *gloire à Dieu*, d'un *par l'effet de votre faveur*, vous passez à un troisième, et ainsi de suite, tant qu'il y a d'assistants, ayant soin toutefois de nuancer votre question de manière à marquer une différence décroissante d'empressement, à mesure que vous descendez vers ceux qui sont placés le plus près de la porte. Là, vous ne faites plus guère de question, et une inclination aimable suffit.

Cette cérémonie ne laisse pas que de durer quelque

Dans l'*Endéroun* (appartement intérieur). Costumes d'intérieur et de sortie. — Dessin de M. Jules Laurens.

temps. Quand elle est finie, vous revenez à votre hôte, et il n'est pas mal de lui redire avec un air de tête tout à fait caressant, et comme si vous ne l'aviez pas vu depuis quinze jours : « Votre nez est-il gras, s'il plaît à Dieu? » Ce à quoi il réplique du même ton : « Il l'est, grâce à Dieu, par l'effet de votre miséricorde! » J'ai vu répéter la même question trois et quatre fois de suite par des gens très-polis, et j'ai entendu citer avec éloge l'exemple du feu Iman Djumé, ou chef de la religion à Téhéran, qui, lorsqu'il allait chez quelques grands seigneurs, ne manquait jamais de demander des nouvelles de leur nez, non-seulement au maître du logis, mais encore à tous les domestiques, et ne remontait pas à cheval sans s'être assuré de la façon la plus aimable que le nez du soldat en faction à la porte était tel qu'on pouvait le désirer. Pour ce motif, ce grand dignitaire ecclésiastique était si populaire et si chéri de tout le monde, que sa mémoire est encore vénérée.

Enfin, après l'épuisement de cette question, il y a un moment de silence, et le maître de la maison y met fin en observant d'une façon générale qu'il est à remarquer que le temps médiocrement beau la veille est subitement devenu admirable, ce qui ne saurait s'attribuer qu'à la fortune étonnante de Votre Excellence. Les assistants ne manquent pas de relever la profonde vérité de cette observation, et quelqu'un se trouvera là pour dire que ce qui est excellent rend excellent tout ce qui l'approche ou l'entoure ; que l'homme éminent en perfection doit être

1. Vase à rafraîchir. — 2. Debeh (poudrière). — 3. Vase à rafraîchir. — 4. Petit couteau. — 5. Agrafe. — 6. Kamah (petit sabre). — 7 et 9. Negare (baguettes et tambour). — 8. Kandjar. — 10. Debeh (poudrière). — 11. Gâteau. — 12. Cuiller. — 13. Vase. — 14. Verre. — 15. Vase et plat.

CHOIX D'ARMES, D'INSTRUMENTS ET OBJETS DIVERS PERSANS. — Dessin de M. Jules Laurens.

également entouré de perfections éminentes, et que partout où paraît Votre Excellence on ne saurait s'étonner de voir aussitôt régner l'équilibre complet des choses et le dernier degré du bien. Cette proposition soulève encore plus d'assentiments, et ce serait malheur qu'elle ne fût pas appuyée par une citation de quelque poëte.

On peut se confondre en démonstrations d'humilité, et il n'y a pas d'inconvénient à le faire. Mais il est mieux de répliquer que le temps ne s'est vraiment mis au beau que du moment où votre hôte a accepté votre visite, que ce n'est donc pas votre fortune, mais bien la sienne qui montre ici son ascendant, et, d'autant mieux, qu'un peu souffrant en montant à cheval, vous ne l'avez pas plutôt aperçu que vous vous êtes trouvé admirablement bien. Là-dessus, profitant du brouhaha qui s'élève pour applaudir au tour que vous avez donné à la conversation, vous amenez une anecdote qui ne manque jamais de porter les heureuses dispositions de l'assemblée à son comble. Votre hôte vous serre la main avec gratitude, vous lui serrez les mains avec tendresse, puis le kalian, le thé, le café, les sorbets circulent.

Je ne veux pas absolument faire l'éloge de cette manière excessive de comprendre la politesse ; mais j'ai cru m'apercevoir que, spirituels comme sont les Persans, ils savaient facilement donner à tous ces compliments un peu exubérants une tournure qui allait à la plaisanterie ; que de proche en proche, de ce terrain d'exagération, il sortait assez souvent des saillies et des mots qui ne manquaient ni de finesse ni d'agrément, qu'à force de subtiliser sur des absurdités, on rencontrait parfois des choses très-spirituelles, et enfin que, dans les occasions et avec des gens qui rendaient difficile ou impossible un entretien raisonnable, toutes ces occasions-là étaient, en définitive, moins plates, beaucoup plus animées et plus gaies que la conversation qu'on appelle chez nous de la pluie et du beau temps, bien que le fond en soit le même. Le plus grand mérite consiste donc dans la broderie, toute extravagante qu'elle soit, et peut-être parce qu'elle l'est.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'entre personnes qui ont quelque chose à se dire, ces formules se simplifient tout de suite ; cependant, même d'ami à ami l'extrême courtoisie subsiste toujours, et cela dans toutes les classes de la société. J'ai vu des portefaix et des paysans se parler avec des égards qui semblaient bizarres pour nous. Les nomades seuls s'en dispensent. Aussi les Tadjyks les considèrent-ils comme des gens grossiers et indignes de vivre. Mais, je le répète, si, dans une réunion d'amis qui s'assemblent pour se réjouir, on ne se fait pas de ces interminables compliments, celui qui vous parle est toujours *votre esclave ;* s'il a un bel habit ce jour-là, c'est toujours par l'effet de votre bonté, et s'il dit quelque chose qui plaise à la société, c'est par suite de votre miséricorde.

La peinture et la calligraphie persanes. — Les chansons royales. Les conteurs d'histoires. — Les spectacles : drames historiques.

La peinture est extrêmement déchue en Perse. Le roi Mohammed-Schah avait envoyé à Rome un artiste pour qu'il s'introduisît dans les secrets et les procédés de l'art européen, que les Persans reconnaissent volontiers comme très-supérieur au leur. Malheureusement le choix de l'étudiant ne paraît pas avoir été heureux. Le peintre n'a été frappé de rien et n'a rien compris. Le seul résultat de son voyage a été de rapporter une copie de « la Vierge à la chaise » qui a fait fortune, et est aujourd'hui reproduite partout.

Depuis longtemps on copie des gravures et des lithographies européennes.

Les Persans ont un goût singulier qui tient en quelque sorte aux arts du dessin, et qu'ils poussent jusqu'à la frénésie : c'est celui des beaux modèles de calligraphie. On donne cinq cents francs et au delà pour une ligne de la main d'un maître ancien, comme Émyry le derviche ou d'autres. Mais Émyry est le plus célèbre. Les maîtres modernes se payent naturellement moins cher, et sont cependant fort admirés. Tout le monde, d'ailleurs, tombe d'accord qu'on n'écrit plus aujourd'hui avec la même perfection et la même élégance que dans les siècles passés. Le style a changé. J'ai vu faire des folies pour des œuvres anciennes, qui, en effet, étaient fort belles.

Les chansons jouissent d'une grande faveur, mais il faut qu'elles soient nouvelles, et les dernières connues ont surtout la vogue. Beaucoup sont satiriques et souvent politiques. Parmi celles qui ne traitent que des charmes de l'amour et du vin, un grand nombre a la plus auguste origine. Le roi, sa mère et les dames de l'endéroun royal en produisent sans cesse, qui sont aussitôt répétées dans le bazar et dans les autres endérouns. Mais si l'on change les paroles, il est rare que l'on fasse de nouveaux airs, et c'est pourquoi, au dire des personnes compétentes, la musique est entrée dans une phase de décadence. Peu de gens en savent la théorie, et on se contente d'apprendre par cœur certaines séries de chants qui permettent pleinement de se tenir au courant des nouveautés.

Dans toutes les rues, on rencontre des conteurs d'histoires ambulants. Autrefois, les cafés leur servaient surtout de théâtre, comme en Turquie. Mais les cafés, invention toute récente en Perse, ont été supprimés par l'Emyr-Nyzam, parce qu'on y parlait politique et qu'on y faisait trop d'opposition. Ils n'ont pas été rétablis depuis. Dans un emplacement assez vaste, près du Marché-Vert, on a construit une sorte de hangar en planches, ouvert de tous côtés et garni de gradins, de façon à pouvoir contenir deux ou trois cents personnes accroupies sur leurs talons. Au fond du hangar, s'étend une estrade. C'est là que depuis le matin jusqu'au soir se succèdent et les conteurs et les auditeurs. Les *Mille et une Nuits* sont considérées comme un recueil classique, fort beau assurément, mais vieilli. On leur préfère les *Secrets de Hame*, vaste collection en sept volumes in-folio, contenant les récits les plus bariolés, tous à la gloire des Imans. C'est la source où l'on puise de préférence. Mais on recherche aussi beaucoup les anecdotes plaisantes, les répliques ingénieuses, les récits qui contiennent quelques mauvais propos sur les moullahs et les femmes, le tout entremêlé de vers et quelquefois de chant. La population

passe en grande partie sa vie à entendre ces récitations, qui ne coûtent pas cher aux oisifs, quand elles leur coûtent quelque chose.

Toutefois le charme qu'elles peuvent avoir, si grand qu'il soit, le cède complétement à celui des représentations théâtrales, avec lequel rien ne peut rivaliser. C'est une furie dans toute la nation; hommes, femmes et enfants ont les mêmes entraînements sous ce rapport, et un spectacle fait courir toute la ville. Dans tous les quartiers et sur toutes les places, se trouve une sorte d'auvent plus ou moins vaste destiné à cet usage. C'est là que se mettent certains personnages du drame, mais l'action se passe sur la place même, de plain-pied avec les spectateurs. Les femmes sont réunies en foule d'un côté et les hommes de l'autre, sans que ces deux parties de l'assemblée soient cependant très-rigoureusement séparées. Le spectacle est toujours un drame emprunté à la vie des Persans, l'histoire d'une persécution des califes abbassides. La plus célèbre de ces compositions est celle que l'on représente au mois de Moharrem et qui a pour sujet la mort des fils d'Aly et de leurs familles dans les plaines de Kerbela. Cette déclamation dure dix jours, et pendant trois ou quatre heures chaque fois. Ce sont des morceaux lyriques souvent fort beaux et très-pathétiques, ajustés les uns au bout des autres et récités avec passion. On n'y craint pas les longueurs, et les Persans n'ont jamais assez de la peinture détaillée des souffrances, des malheurs, des angoisses, des terreurs de leurs saints favoris. Toute l'assemblée sanglote à qui mieux mieux et pousse des cris de désolation. Chez le plus grand nombre ces démonstrations sont sincères, car il est difficile, en effet, de ne pas être ému, et j'ai vu des Européens saisis de tristesse; mais, pour quelques-uns, il y a affectation évidente, et ce ne sont pas ceux qui gémissent le moins haut.

De temps en temps, le moullah, qui est assis en face sur un siége élevé, prend la parole pour faire mieux comprendre à la foule combien les Imans ont souffert. Il entre dans les détails de leurs tourments, il paraphrase le drame, il maudit les califes oppresseurs et il entonne des prières. Aussitôt les auditeurs, et principalement les femmes, commencent à se frapper violemment la poitrine en cadence en chantant une sorte d'antienne et en répétant sans fin, avec des cris furieux: « Husseyn, Hassan ! » Puis, l'entr'acte terminé, la pièce reprend. Bien que le fond soit le même depuis bien des années, on y change toujours quelque chose, et généralement on amplifie et développe les morceaux les plus pathétiques. Il n'est pas mal que les acteurs qui remplissent les rôles odieux fondent en larmes comme les spectateurs à l'idée de leur propre scélératesse. J'en ai vu un qui remplissait le rôle abominable du calife Yézyd et qui était tellement indigné de lui-même, qu'en proférant les menaces les plus atroces contre les saints Hassan et Husseyn, il pleurait au point de pouvoir à peine parler, ce qui portait à son comble l'émotion de la foule. Je ne sais si ces gens-là traitent une œuvre d'après les principes de Longin et autres critiques, mais il n'est pas possible de nier qu'ils produisent sur le public des effets dont nos plus beaux chefs-d'œuvre tragiques n'approchent pas. C'est le théâtre compris un peu à la manière des anciens Grecs.

Nous avons l'honneur, nous autres Français, de jouer un très-beau rôle dans la représentation de la mort des Imans, fils d'Aly. Un ambassadeur du roi Jean (quel roi Jean[1] ? C'est ce qu'il n'est pas très-facile d'expliquer) se trouvait à la cour du calife Yézyd quand on lui annonça la famille sainte faite prisonnière à Kerbela. Il chercha à émouvoir le tyran en faveur de ces femmes et de ces enfants. N'ayant pu y réussir, et transporté d'indignation et de douleur, il se déclara musulman et schyyte et fut martyrisé.

J'ai parlé ailleurs des farces, ou saynètes. Je n'y reviendrai donc pas.

Épilogue. — Le Démavend. — L'enfant qui cherche un trésor.

J'ai passé quatre mois campé dans le désert au pied du volcan du Démavend. Nos tentes s'appuyaient à la jolie rivière de Lâr. Un tapis de hautes herbes et de fleurs agrestes s'étendait sous nos pieds. Des pics élancés touchaient le ciel de toutes parts. Nous n'avions d'autres visiteurs dans cette solitude profonde que des nomades qui, de temps en temps, passaient près de nous, dressaient leurs camps loin du nôtre et demeuraient là une ou deux semaines. Un jour des Alavends, tribu turque, vinrent planter trois ou quatre de leurs tentes noires de l'autre côté du ruisseau. Tandis que les hommes allaient chasser et que les femmes s'occupaient des travaux domestiques, un enfant de dix à douze ans, maigre, noirci par le soleil, à demi nu, ayant la figure la plus intéressante et la plus triste, s'approchait de la rive opposée à la nôtre. Il ne nous regardait pas, et tous les jours il revenait de même et ne nous regarda jamais. Il ramassait des pierres sur le bord, les tenait dans la main, et les considérait avec attention, puis les rejetait dans l'eau loin de lui. Quelquefois il examinait plus longtemps un de ces cailloux et, le mettant à part, il reprenait son travail et continuait à chercher. Le soleil torride, la pluie, le vent, le froid, rien ne le chassait, rien n'arrêtait son ardeur fiévreuse, et tant que le jour durait il ne se reposait pas. Il n'aurait pas cessé même la nuit, si une femme, sa mère sans doute, ou si son père n'était venu le chercher. On l'emmenait avec un peu de contrainte et il suivait à regret. Ce petit infortuné avait été frappé du soleil, et il avait perdu la raison ; cet accident arrive fréquemment chez les nomades. Il ne songeait plus qu'à chercher un trésor de la nature duquel il ne pouvait rendre compte, mais pour lequel il oubliait tout ce qui au monde est réel.

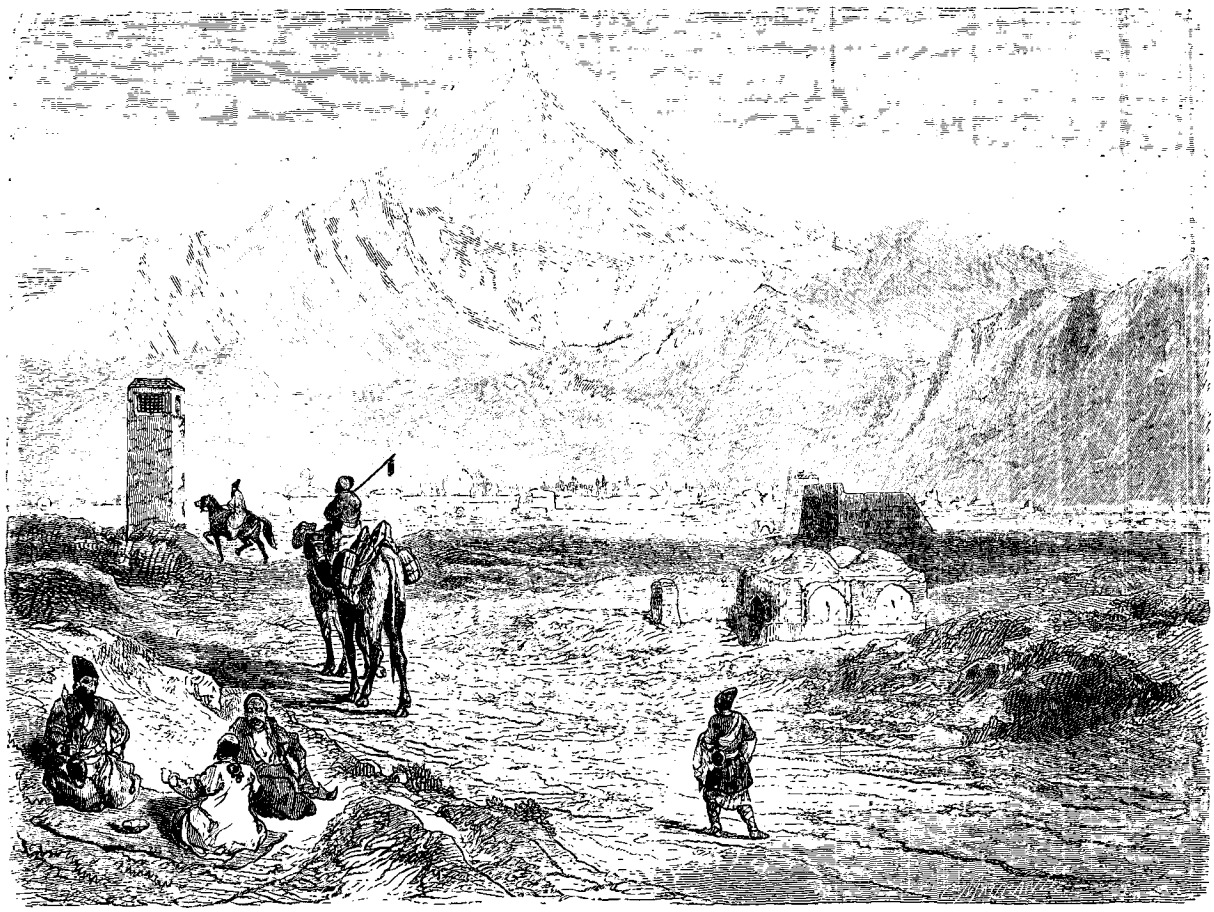
J'oserai dire que cet enfant me représente un peu le génie dominant de l'Asie ; dès l'aurore des âges, moins occupé de la vie positive et des choses matérielles que

1. Il est probable qu'il s'agit, non d'un roi français, mais du fameux *prêtre Jean*, prince tartare, suivant quelques auteurs, le grand lama suivant d'autres. On trouve une discussion remarquable sur ce mystérieux personnage dans l'introduction que le savant M. d'Avezac a mise en tête de la *relation des Mongols et des Tartares, par le frère Jean du Plan de Carpin.*

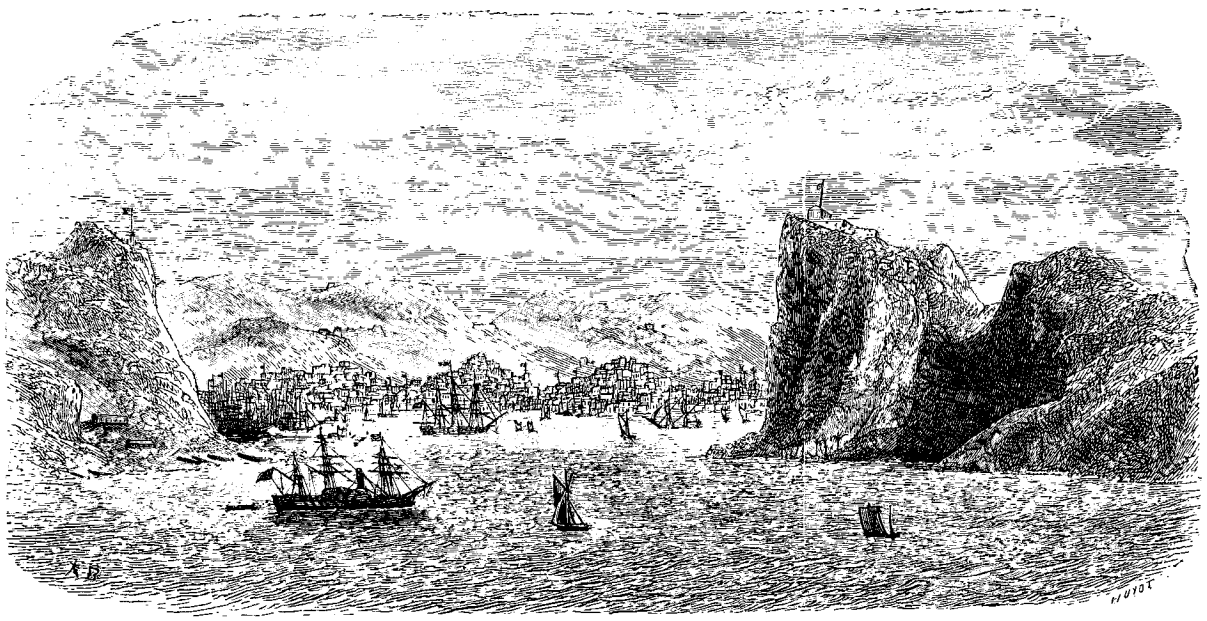
d'obéir à un élan qui le pousse d'une force merveilleuse vers l'inconnu. Il a sans doute ramassé dans le cours des ruisseaux bien des cailloux sans valeur, quelques-uns par hasard d'une merveilleuse beauté, mais plus souvent encore il a ramassé des monceaux de pierres auxquels il sentait qu'il ne devait pas s'attacher. Il a persévéré toujours, et toujours il persévère, et c'est là une puissance dont le reste du monde devrait être reconnaissant, puisqu'il lui doit, en somme, tout ce qu'il possède et a possédé jamais du haut domaine intellectuel[1],

C^te^ A. DE GOBINEAU.

1. « La Perse n'a fourni, en 1859, qu'un faible contingent de relations et de notices. C'est un pays qui a déjà été trop exploré pour donner lieu à des voyages de découvertes proprement dits, mais il n'est pas encore assez connu pour qu'il ne reste pas à en étudier la topographie, l'état économique, les institutions et les ressources. Une expédition russe, qui le parcourt en ce moment, promet une moisson plus riche que celle qu'avaient recueillie les précédents voyageurs. La grande échelle sur laquelle elle a été organisée, le mérite des hommes qui la composent ont permis un ensemble d'investigations auxquelles ne pouvait suffire un voyageur isolé. A la fin de septembre 1858, l'expédition avait atteint Hérat ; elle avait jusqu'alors trouvé près du gouvernement persan le plus favorable accueil. A Hérat et aux environs, les voyageurs ont rencontré de nombreux restes d'antiquités. Partout se présentaient sur leur route des fragments de marbre et de serpentine travaillés, des briques émaillées et des vestiges d'inscriptions. Pendant le séjour de M. de Khanikoff à Téhéran, quelques-uns de ses compagnons avaient été faire dans les environs d'Astérabad une course qui n'a pas été sans profit pour l'histoire naturelle. Une partie de Mazandéran fut explorée, tant sous le rapport topographique que sous le rapport botanique et zoologique. On dressa, par des opérations géodésiques, un itinéraire détaillé d'Astérabad à Téhéran, en passant par Scharoud. Pendant leur séjour à Mechhed, les membres de l'expédition en étudièrent avec soin les monuments et explorèrent la riche bibliothèque de manuscrits que Iman Riza y a réunis. Tout le monde a entendu parler des célèbres mines de turquoises du Khoraçan. M. Gœbel y est descendu et s'y est livré à une exploration attentive du minerai qui fournit ces pierres précieuses. Le même naturaliste a visité Turbet, Cheïdari, Turmis, Kuchimisch, Sebswar et Kudjan ou Kabujan. Nous ne connaissons encore que d'une manière sommaire les richesses recueillies par l'expédition, mais ce qu'on nous en rapporte ne permet pas de douter que l'histoire naturelle n'ait beaucoup à gagner du voyage de M. de Khanikoff. » (Rapport de M. Alfred Maury sur le progrès des sciences géographiques pendant l'année 1859, lu à la grande assemblée générale annuelle de la Société de géographie de Paris.)



Le Démavend. — Dessin de M. Jules Laurens.



Vue de l'île Saint-Thomas. — Dessin de M. de Bérard.

# VOYAGES AUX INDES OCCIDENTALES,

## PAR M. ANTHONY TROLLOPE [1].

### 1858-1859.

### DESSINS INÉDITS PAR M. A. DE BÉRARD.

M. Anthony Trollope est l'auteur de romans très-justement estimés : récemment chargé par le gouvernement anglais d'une mission relative aux communications postales entre la Grande-Bretagne et les Indes occidentales, il a consigné le résultat de ses observations dans un volume, où, à défaut de documents scientifiques ou géologiques nouveaux, on rencontre des appréciations, des descriptions, qui révèlent un esprit brillant et original, et dont le tour piquant prête un grand charme à des sujets d'ailleurs pleins d'intérêt. La situation des colonies anglaises, depuis le grand et généreux acte d'émancipation qui y a modifié la vie sociale et les conditions du travail, le tableau de la colonie espagnole exposée aux convoitises des Américains, celui des provinces de l'Amérique centrale par où s'effectuent les communications entre les États-Unis de l'Atlantique et les riches provinces baignées par l'Océan Pacifique, tous ces thèmes variés se développent dans l'ouvrage de M. Trollope avec élégance et clarté, à travers des anecdotes pleines d'esprit et des dissertations d'économie politique sans lourdeur

1. *The west Indies and the Spanish main.* By Anthony Trollope. New édition, in-8. — London, Chapman and Hall's. 1860.

L'île Saint-Thomas. — La Jamaïque : Kingston; Sphanish-Town; les *réserves ;* la végétation.

Parti le 17 novembre 1858 sur *l'Atrato*, paquebot de la *Royal Mail Steam Packet Company*, notre voyageur arriva le 2 décembre à l'île Saint-Thomas. Cette petite île, qui appartient au Danemark, est le relais principal de la Compagnie Royale dans les mers des Antilles. — Voulez-vous aller de la Demerara dans la Guyane anglaise, à l'isthme de Panama? il faut passer par Saint Thomas; de Panama à la Jamaïque ou à Honduras? par Saint-Thomas; de Honduras et la Jamaïque à Cuba ou Mexico? par Saint-Thomas; de Cuba aux Bohamas? toujours par Saint-Thomas. Sans s'y arrêter, M. Trollope partit immédiatement pour Kingston, le port principal de la Jamaïque. Quelques extraits feront connaître cette ville.

« Le port de Kingston est une grande lagune, formée par un long banc de sable qui s'étend dans la mer, commence à trois ou quatre milles au-dessus de Kingston et reste parallèle à la côte jusqu'à cinq ou six milles en dessous de la ville. Ce banc de sable se nomme « les Palissades » et à l'extrémité se trouve Port-Royal. C'est le siége de la suprématie navale de la Grande-Bretagne dans les Indes occidentales. C'est là qu'est le vaisseau-pavillon; on y trouve un dock, un hôpital, des piles d'ancres in-

valides et tous les accessoires habituels d'un semblable établissement. »

Kingston est une ville mal bâtie, sans trottoirs, sans éclairage : on ne songe pas à y marcher à pied, tant la chaleur y est accablante, mais cette ville a l'air encore moins morne que Spanish-Town, la capitale officielle de l'île, située à treize milles de Kingston et où l'on se rend par chemin de fer. C'est là que vit le gouverneur; là vivent aussi les satellites ou lunes qui entourent le luminaire central, c'est-à-dire les secrétaires et les ministres. Le conseil législatif et la chambre y tiennent leurs sessions.

La ville, malgré son lustre officiel, est une ville de morts : dans ses longues rues, on ne voit passer aucun habitant : çà et là, on n'aperçoit qu'une négresse assise à une porte ou un enfant solitaire qui joue dans la poussière.

« A la Jamaïque il vaut mieux, comme dit M. Trollope, être rat des champs que rat des villes. La contrée est admirable, et le voyageur est consolé par la nature de la cherté des voyages, de l'absence d'hôtels et du mauvais état des chemins. Une partie de l'île est consacrée à la culture de la canne à sucre : mais la plus grande portion est encore couverte de forêts vierges et de jungles. Çà et là, en voyageant, on aperçoit les jardins ou *réserves* des nègres. Ce sont des lots de terrain qu'ils cultivent, pour lesquels ils payent quelquefois un loyer, mais où assez souvent ils s'installent sans rien payer.

« Ces réserves sont très-pittoresques. Elles ne sont point remplies, comme un jardin de paysan en Angleterre ou en Irlande, de pommes de terre ou de choux; mais elles contiennent des cocotiers, des orangers, des mangos, des arbres à pain et une quantité d'autres arbres à la végétation luxuriante, d'une grande taille et d'une remarquable beauté. L'arbre à pain et le mango sont charmants, et je ne connais rien d'aussi beau qu'un verger d'orangers à la Jamaïque. Ils ont en outre le yam, qui est au nègre ce que la pomme de terre est à l'Irlandais. On n'en mange, comme pour la pomme de terre, que les racines, mais la partie supérieure, formée de tiges grimpantes, est soutenue comme nos vignes.

« Je n'oublierai jamais le jour où je vis pour la première fois la végétation tropicale dans toute sa splendeur : peut-être le plus précieux de tous les arbres est le bambou. Il croît ou en bouquets, comme les groupes d'arbres qu'on voit dans les parcs anglais, ou, ce qui est plus commun quand on le trouve à l'état indigène, en longues allées le long des cours d'eau. Le tronc des bambous est un large tube creux, et ils n'ont de feuilles qu'au sommet. Leur grande élévation, la grâce de leur courbe, l'extrême épaisseur de leur feuillage qu'ils marient en se groupant par centaines, produisent un effet que rien ne peut surpasser.

« Le cotonnier est presque aussi beau quand il est isolé. Le tronc de cet arbre s'élève majestueusement et a de magnifiques proportions : il est ordinairement droit et n'étend ses branches qu'à la hauteur où atteindrait la cime de nos arbres ordinaires. La nature, pour supporter une semblable masse, l'a armé de larges racines qui s'élèvent comme des contre-forts jusqu'à vingt pieds au-dessus du sol. J'en ai mesuré plus d'un qui avec ses racines avait plus de trente pieds d'épaisseur. Du sommet, les branches s'étendent avec une luxurieuse profusion et couvrent un espace immense de leur ombre.

« Mais ce qui donne le caractère le plus frappant à ces arbres, ce sont les plantes parasites qui les environnent et qui sont suspendues de leurs branches jusqu'au sol en lianes d'une force étonnante. Ces parasites sont de plusieurs sortes; le figuier est un de ceux dont les embrassements sont le plus vivaces. Souvent il est si développé que l'arbre lui même disparaît et qu'on ne s'imagine plus qu'il soit au-dessous. Quelquefois les parasites étouffent l'arbre avant qu'il ait pu atteindre toute sa croissance; mais quand il a pu se développer à temps, ils ne font plus que l'orner. Chaque branche est couverte d'une merveilleuse végétation, de plantes de mille couleurs et de mille espèces. Les unes tombent en longues et gracieuses lianes jusqu'au sol, les autres pendent en boules de feuilles et de fleurs entremêlées. »

### Les planteurs et les nègres. — Plaintes d'une Ariane noire.

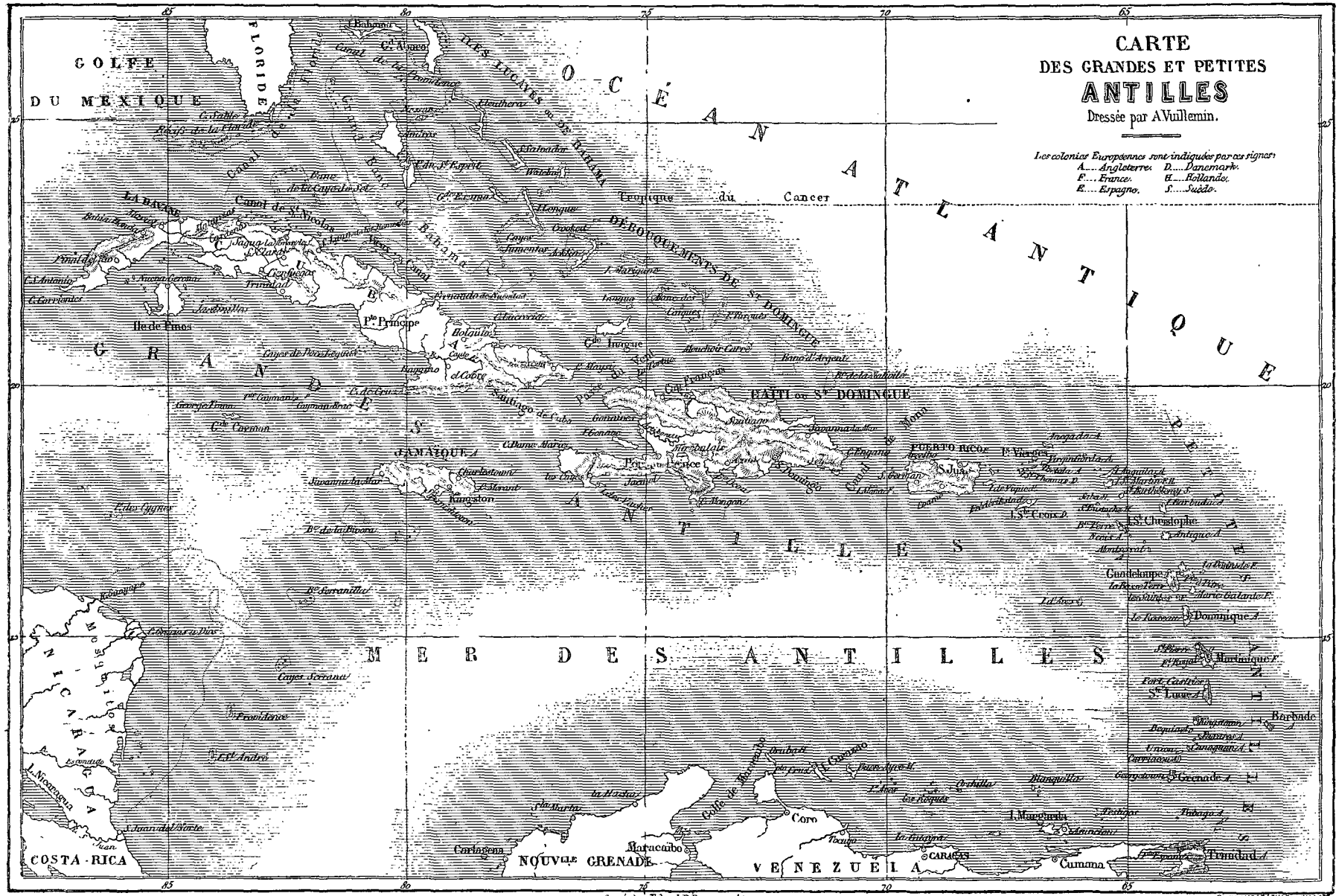
Après la contrée, il faut bien parler des habitants. La race blanche et la race noire, désormais affranchie, se trouvent en présence : en lisant les jugements que porte sur elles M. Anthony Trollope, on sent trop qu'il obéit quelquefois, sans le savoir peut-être, à l'influence des planteurs avec lesquels il s'est trouvé naturellement plus en contact; il se rend l'écho de leurs regrets, de leurs passions; il oublie trop souvent que le mal ne peut s'effacer en un jour, et que l'esclavage est une très-mauvaise préparation à l'exercice de la liberté : ces restrictions faites, voyons comment M. Trollope apprécie noirs, hommes de couleur et blancs, et quelle idée il se fait de l'avenir de cette population mélangée.

« Aucun Anglais, aucun Anglo-Saxon ne serait ce qu'il est aujourd'hui sans cette portion d'énergie sauvage qui nous vient de nos ancêtres Vandales. N'est-il pas permis de supposer qu'un temps viendra où la race qui habitera ces îles charmantes, formée par la nature pour leur brûlant soleil, aura dans son sang une portion de l'énergie morale du nord, et devra sa force physique à des ancêtres africains? cette race alors ne sera pas plus honteuse du nom de noire que nous ne le sommes de celui de Saxon.

« Mais que faire, en attendant, de notre ami le noir, à son aise couché sous le cotonnier et refusant de travailler après dix heures du matin?

« Non, merci, maître, fatigué maintenant, pas besoin « d'argent. »

« Telle est la réponse que le planteur suppliant reçoit quand vers dix heures du matin il prie son voisin noir de retourner dans les champs de cannes et de gagner son second schelling, ou quand il le prie de travailler plus de quatre jours par semaine, ou le supplie à Noël de se contenter de dix jours de loisir. Ses cannes sont mûres, il faut les porter au moulin; mais qu'importe au nègre?

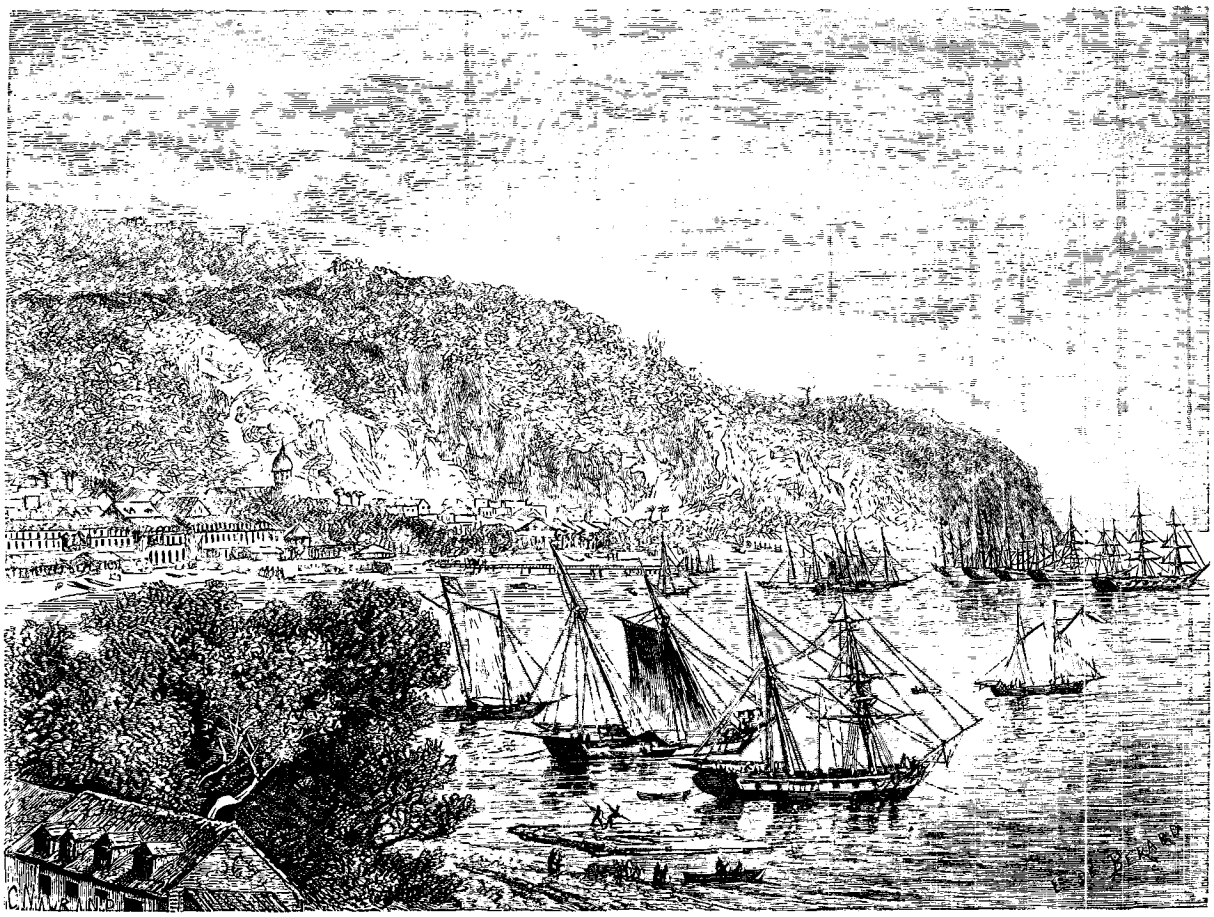

CARTE
DES GRANDES ET PETITES
ANTILLES
Dressée par A.Vuillemin.
Les colonies Européennes sont indiquées par ces signes:
A.... Angleterre. D.... Danemark.
F.... France. H.... Hollande.
E.... Espagne. S.... Suède.
GOLFE DU MEXIQUE
FLORIDE
ILES LUCAYES ou DE BAHAMA
OCÉAN ATLANTIQUE
Tropique du Cancer
DÉBOUQUEMENTS DE St DOMINGUE
GRANDES ANTILLES
PETITES ANTILLES
MER DES ANTILLES
HAITI ou St DOMINGUE
JAMAÏQUE
PUERTO RICO
NOUVELLE GRENADE
VENEZUELA
COSTA-RICA
NICARAGUA
Ile de Pinos
Cuba
Trinidad
Barbade
Martinique
Dominique
Guadeloupe
St Christophe
Grenade
Tabago
Trinidad
Curaçao
Aruba
Coro
Maracaibo
CARACAS
Cumana
Cartagena
Gravé chez Eshard R.Bonaparte 42
PLANCHES RAPHIE CILLOT

« Non, moi plus travailler. »

« Et qui peut blâmer le noir ? il est libre de travailler, libre de ne pas le faire. Il peut vivre sans travail, s'étendre au soleil, sucer des oranges, manger des patates : oui, et peut-être monter à cheval, et porter un gilet blanc, et une chemise empesée le dimanche. Pourquoi se soucierait-il du planteur? je n'irai pas nettoyer des cannes pour une demi-couronne par jour; pourquoi lui demanderai-je de le faire? Je puis vivre sans cela : lui aussi. »

Le noir n'est pas voleur; les domestiques, qui sont tous noirs, ne dérobent jamais rien. M. Trollope assure qu'on peut impunément laisser sous leur main argent, clefs, tout ce qu'ils considèrent comme une véritable propriété. Mais les fruits de la terre n'ont pas ce caractère à leurs yeux : ils se les approprient sans scrupules et vivent volontiers de maraude. Leurs besoins sont aisément satisfaits, et sans grand préjudice pour personne, sur une terre qui sans culture prodigue à ses habitants les fruits les plus variés et les plus savoureux.

Le caractère de la population nègre a des côtés originaux, qui ne pouvaient échapper à un romancier tel que M. Trollope, habitué à rechercher ce qu'il y a de plus spontané dans les manifestations du cœur humain; le noir a, si l'on me permet le mot, une drôlerie, un sentiment du pittoresque, une naïveté, une vivacité dans la



Saint-Pierre, à la Martinique. — Dessin de M. de Bérard.

passion qui le rendent souvent fort intéressant : je ne puis résister au plaisir de citer une anecdote que raconte M. Trollope et où se peignent très-bien tous ces traits particuliers de la race.

M. Trollope se trouvait dans une petite auberge de Port-Antonio, assis, après dîner, dans le salon.

« Je vis, dit-il, entrer une jeune demoiselle habillée tout de blanc. Elle était, ma foi, fort bien mise, et ni crinoline, ni rubans ne faisaient défaut. Elle appartenait à la race noire, et ses cheveux d'un noir de jais, cotonneux et pourtant ondés, étaient, suivant la mode, peignés en arrière. D'où elle venait et qui elle était, je l'ignorais et ne l'ai jamais appris. Elle était, je pense, en termes familiers dans la maison; je le présumai en la voyant remuer les livres et les petits ornements sur la table et arranger des tasses et des coquillages sur un rayon.

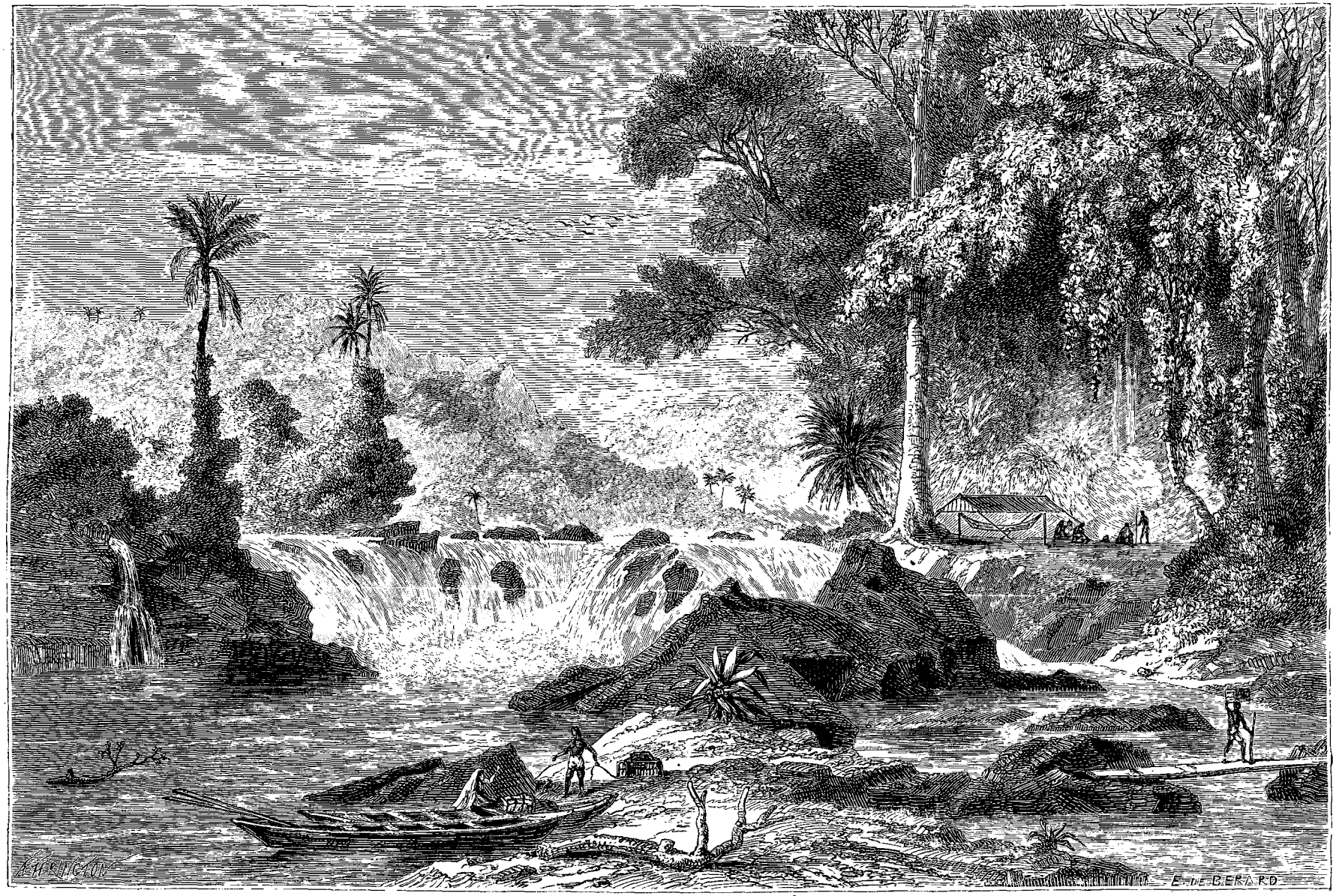
« Hélas! » se mit-elle à dire quand je l'eus observée pendant une minute environ.

« Je savais à peine comment l'accoster : et pourtant il fallait être poli.

« Ah, oui, hélas! » répéta-t-elle.

« Il était aisé de voir qu'elle avait un chagrin à raconter.

« Madame, lui dis-je (je ne savais, faute d'introduc-« tion, comment commencer mon discours), madame, je « crains que vous n'ayez quelque chagrin.



Cataracte de Weinachts, Guyane anglaise. — Dessin de M. de Berard.

« — Du chagrin ! dit-elle ; je suis dans la plus profonde « affliction. Hélas ! enfin ! le monde doit finir un jour. »

« Et tournant son visage droit sur le mien, elle croisa ses mains. J'étais assis sur un sofa ; elle vint s'asseoir près de moi, croisant ses mains sur ses genoux et regardant le mur opposé.

« Oui, tout doit finir un jour pour nous tous, répon- « dis-je. Mais pour vous, tout commence à peine.

« — Ceci est un bien méchant monde, et le plus tôt « fini, le meilleur. Être ainsi traitée ! briser ainsi le cœur « d'une jeune fille ! il est brisé, complétement brisé, je « le sais bien. »

« Et en parlant ainsi, elle avait posé ses mains de façon à me laisser voir qu'elle n'avait pas oublié ses bagues.

« C'est donc l'amour qui vous tourmente ?

« — Non ! dit-elle brusquement, se tournant vers « moi et plongeant ses yeux noirs dans les miens. Non, « je ne l'aime pas un brin, — ni maintenant, ni jamais. « Non, si je le voyais là suppliant.... »

« Et elle frappa son petit pied par terre comme s'il y avait un cou imaginaire sous son talon.

« Mais vous l'avez aimé ?

« — Oui. »

« Ici elle se mit à parler très-doucement, en remuant gentiment sa tête.

« Je l'ai aimé, oh ! tant aimé ! Il était si beau, si char- « mant. Jamais je ne verrai un tel homme : des yeux, « une bouche ! et puis un si beau nez ! C'était un juif, « vous savez. »

« Je ne l'avais jamais su et je l'appris peut-être avec une légère surprise.

« C'était bien fait, n'est-ce pas ? Moi qui suis baptiste, « vous savez. On m'a expulsée de la congrégation, je le « sais bien. Mais je ne m'en souciais bien ! »

« Et elle se mit à frapper gentiment une de ses mains avec l'autre en souriant ; c'est une manie des femmes de couleur dans ce pays quand elles sont engagées dans une conversation agréable. A ce moment, je commençai à me sentir assez intime pour lui demander son nom.

« Joséphine est mon nom. Aimez-vous ce nom ?

« — Il est presque aussi joli que celle qui le porte.

« — Jolie ? non, je ne suis pas jolie. Si j'étais jolie il « ne m'aurait pas laissée là. Il a promis à une autre de « l'épouser ; mais peut-être la trompera-t-il aussi. »

« Il était facile de voir que cette idée ne lui déplaisait pas.

« Alors il vous reviendra ?

« — Oui, oui, et je lui cracherai à la figure. »

« Et dans la furie de son esprit, elle exécuta positivement le simulacre de sa vengeance.

« Je voudrais qu'il revînt, je m'assiérais ainsi et j'é- « couterais. »

« Et elle croisa ses mains et prit un air de calme dignité qui lui convenait fort.

« J'écouterais chaque mot, comme cela, jusqu'à ce « qu'il eût fini, et puis je sourirais. »

« Et elle sourit.

« Et puis il m'offrirait sa main. »

« Et elle étendit la sienne.

« Et puis je lui cracherais à la figure et tournerais « le dos. »

« Et se levant majestueusement, elle sortit rapidement de la chambre.

« Comme elle fermait la porte derrière elle, je crus que l'entrevue était terminée, et que je ne reverrais plus ma jeune amie ; mais je me trompais. La porte fut bientôt rouverte, et elle se rassit à côté de moi.

« Votre cœur, lui dis-je, vous permettrait de faire de « semblables choses, et à un homme qui a un si beau « nez ? »

« — Oui ; je me mépriserais maintenant, si je le re- « prenais, fût-il encore plus beau. Mais je suis sûre « d'une chose, je n'aimerai jamais aucun autre, jamais. « Il dansait si bien ! »

### La toilette des négresses. — Avenir des mulâtres.

Le goût de la parure est, comme on sait, très-développé dans la race noire. Il n'y a rien de plus étonnant que le costume des femmes : « Il est impossible de leur refuser, dit M. Trollope, beaucoup de goût et une grande faculté d'assimilation. En Angleterre, parmi nos femmes de chambre et même nos filles des champs, la crinoline, les fleurs artificielles, les longues tailles, les manches flottantes, sont devenues communes ; mais elles ne les portent pas comme si elles y étaient habituées. Elles ont généralement dans leurs habits de dimanche quelque chose d'emprunté. Chez les négresses, rien de pareil. D'abord elles ne connaissent pas la honte ; ensuite, elles ont généralement de belles proportions et savent les faire valoir. Leurs costumes, les jours de fête et les dimanches, sont assurément merveilleux. Elles ne se contentent pas de calicots imprimés : il leur faut des mousselines et des soies légères, je ne sais à combien le mètre. Elles portent des robes d'une énorme ampleur. On peut voir, par un dimanche matin, trois dames occuper toute la largeur d'une rue qui, le jour précédent, frottaient de la vaisselle ou portaient des pois sur leur tête dans la ville. Cela ne les empêche pas de se promener dans leur belle toilette comme si elles n'avaient porté rien d'autre depuis l'enfance.

« Un dimanche soir, j'étais très-loin dans la campagne, à cheval, avec un planteur, qui me promenait dans sa propriété ; je vis passer une jeune fille qui s'en revenait à pied de l'église. Elle était, des pieds à la tête, vêtue de blanc. Elle avait des gants et tenait un parasol ouvert. Son chapeau de paille était aussi clair, orné de dentelles blanches. Elle marchait avec une majesté digne d'un tel costume ; par derrière venait sa suivante portant le livre de prières de la jeune personne sur la tête. Une négresse porte tout sur la tête, depuis la cruche remplie d'eau qui pèse cent livres jusqu'à une bouteille de pharmacien.

« Quand nous arrivâmes près d'elle elle se retourna et nous salua. Elle salua, car elle reconnut son maître, mais avec beaucoup de dignité, car elle avait conscience de sa

belle toilette. La fille qui suivait derrière avec le livre de prières fit la révérence ordinaire, en se baissant puis se relevant plus vite que la pensée.

« Qui est cette princesse ? dis-je à mon compagnon.

« — Vous voyez deux sœurs qui travaillent toutes deux « à mon moulin, dit mon ami. Dimanche prochain les « rôles vont changer. Polly aura le parasol et le cha- « peau, et Jenny portera le livre de prières derrière elle « sur sa tête. »

La race mêlée est celle qui paraît à M. Trollope destinée à recueillir l'héritage de la prospérité des anciens planteurs. « Le mulâtre, bien qu'il soit sous certains aspects une détérioration du nègre, sous d'autres du blanc, l'emporte aussi sur tous deux sous certains rapports. En règle générale, il ne peut pas travailler comme fait le noir. Il ne pourrait pas rester dans les champs de canne pendant seize heures sur vingt-quatre, comme fait l'esclave de Cuba ; mais il peut travailler sans danger sous un ciel tropical et faire une bonne journée. Il n'est pas sujet à la fièvre jaune comme le blanc, et il est aussi protégé par sa constitution contre les effets de la chaleur que le climat l'exige.

« Il n'y a pas encore eu, que nous sachions, de Galilée, de Shakspeare parmi les mulâtres. Il est possible même qu'il y en ait peu qui puissent se rendre un compte exact du génie de tels hommes. Mais nier que le mulâtre ait une large part de l'intelligence et de l'ambition de ses ancêtres blancs, c'est je crois une sottise et de plus une méchanceté ; parce qu'une telle assertion ne peut naître que d'un injuste désir de leur fermer les portes du progrès. »

Les hommes de couleur se rattachent par toutes les nuances possibles, d'une part au noir, de l'autre au blanc ; les neuf dixièmes ne peuvent pas cacher leur origine, mais il y a une petite fraction qu'un œil exercé seul peut distinguer de la race blanche : malheureusement la jalousie des planteurs et les préjugés maintiennent des barrières qui survivent aux lois qui consacraient jadis l'inégalité des races. L'avenir appartient pourtant aux hommes de couleur ; on en compte plus de soixante-dix mille tandis qu'il n'y a que quinze mille blancs, et si l'émancipation peut attirer encore dans les Indes occidentales des coolies ou des Chinois, elle n'y attire plus d'Européens. L'homme blanc a passé là, il y a laissé sa trace : il a maintenant d'autres provinces à conquérir.

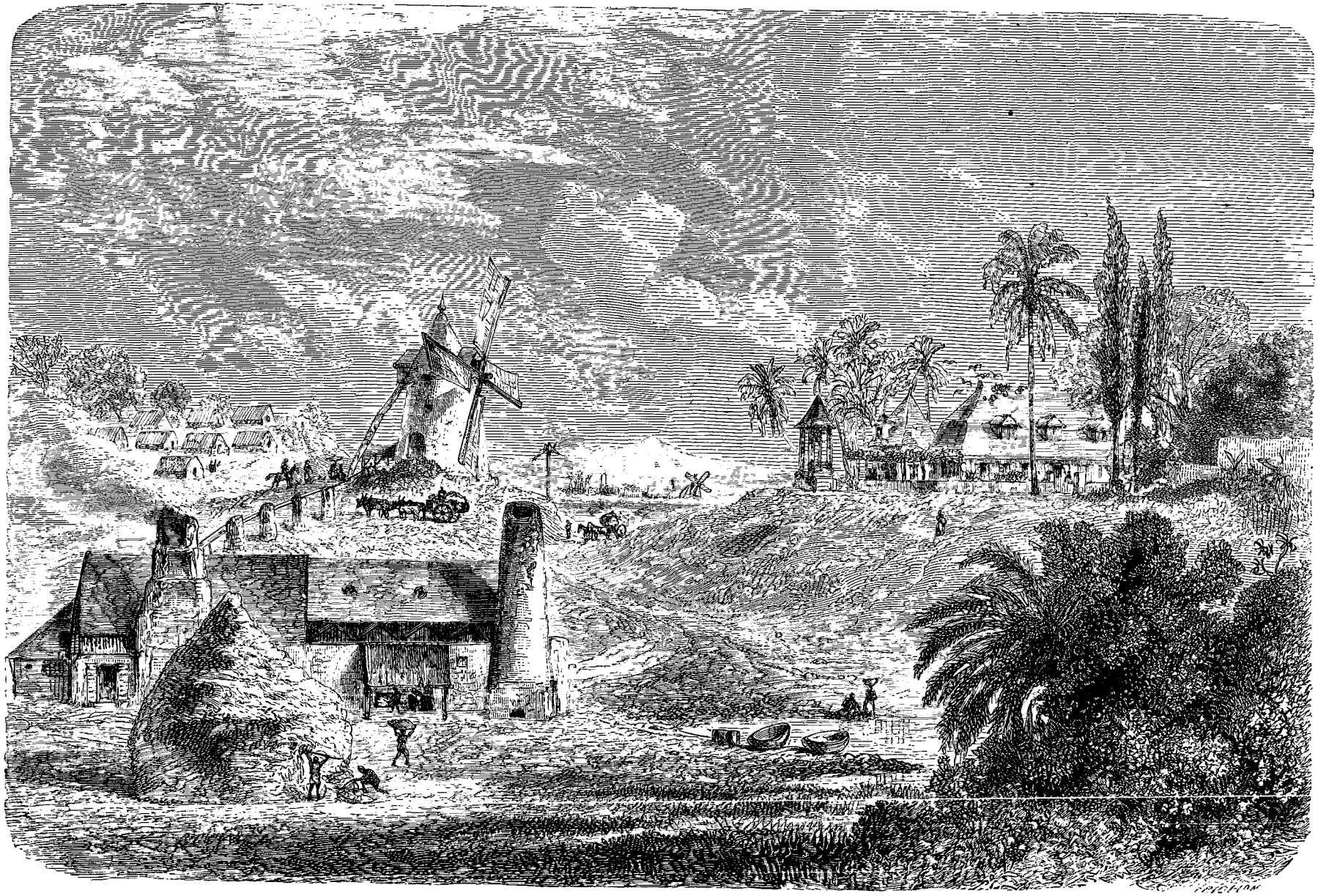
« Heureusement, dit M. Trollope, les hommes de couleur sont capables des travaux les plus élevés comme les plus humbles. Ils y réussissent au grand dépit de la classe qui s'estime supérieure. Ils gagnent de l'argent et savent en jouir. Ils savent être hommes d'État, avocats, médecins. Qu'un étranger se promène dans les boutiques de Kingston, et il verra combien d'entre elles appartiennent à des hommes de couleur ; qu'il aille au parlement, et il verra quel rôle ils jouent dans les débats. »

Pour les blancs la Jamaïque n'est plus ce pays de Cocagne où l'on accumulait jadis, grâce au travail servile, des richesses colossales en peu d'années : ni ducs, ni comtes ne viennent plus gouverner l'île avec grand apparat. Le gouvernement n'en est guère plus recherché que celui de la Nouvelle-Zélande ou de la Colombie anglaise : la main d'œuvre fait défaut aux planteurs ; il y a trop de montagnes, de pays pastoral dans l'île, pour que les trois cent mille noirs qui s'y trouvent aujourd'hui soient forcés de venir demander du travail dans les champs de canne. Disons ensuite que la compétition de Cuba, du Brésil, de Porto-Rico, des États-Unis, où l'esclavage existe encore et prend chaque jour plus d'extension, est désastreuse pour la Jamaïque. Une récolte abondante à Cuba peut, dans certaines années, abaisser le prix du sucre à un taux ruineux pour le planteur de la colonie anglaise. L'abolition de l'esclavage aux États-Unis suffirait pour rendre aux Indes occidentales leur ancienne splendeur.

### Les petites Antilles. — La Martinique. — La Guadeloupe. Grenada.

Quittons les grandes Antilles sans nous arrêter à Cuba où nous reviendrons un jour, et entrons dans les petites Antilles dont l'archipel s'étend en ligne recourbée depuis Porto-Rico jusqu'à la Guyane anglaise, à l'embouchure de l'Orénoque. Passons rapidement devant Saint-Thomas, Saint-Christophe, communément nommé Saint-Kitts et Nevis, petites colonies prospères qui exportent chaque année plus de sucre : de Nevis à Antigua on aperçoit l'îlot de Montserrat (voy. t. I, p. 177). Antigua a un excellent port, nommé English Harbour, qui autrefois servait de station navale. De là on arrive à la Guadeloupe, et, après avoir longé la Dominique, à la Martinique, qui est aussi française.

« Nous retrouvons dans ces îles, dit M. Trollope, les riches et sauvages beautés des admirables îles de la mer des Caraïbes. Les montagnes groupées dans les deux colonies françaises sont très-belles, et les collines sont couvertes jusqu'à leur sommet de la plus admirable végétation. Dans chacune de ces îles on est frappé par la grande supériorité des villes principales sur celles des colonies qui nous appartiennent : celle de la Guadeloupe se nomme Basse-Terre et la capitale de la Martinique est Saint-Pierre. Ces villes offrent un contraste avec Roseau et Port-Castries, les localités les plus importantes des deux îles adjacentes anglaises de la Dominique et de Sainte-Lucie. On débarque dans les ports français sur d'excellentes jetées, par des escaliers commodes. Les quais sont ombragés par des arbres, les rues propres et en bon état : les boutiques montrent que le commerce est prospère. Des conduits amènent de l'eau courante dans la ville. Les colons français, créoles ou Européens, considèrent les Indes occidentales comme leur pays. Ils ne tournent pas sans cesse un œil de regret sur la France. Ils se marient, ils travaillent, ils bâtissent pour la colonie et pour la colonie seulement. Chez nous il en est autrement. On considère nos colonies des Indes comme un logis temporaire qu'il faut déserter dès qu'on a gagné assez d'argent en faisant du sucre et de la mélasse. »



Une sucrerie à la Guadeloupe, ancien système. — Dessin de M. de Bérard.

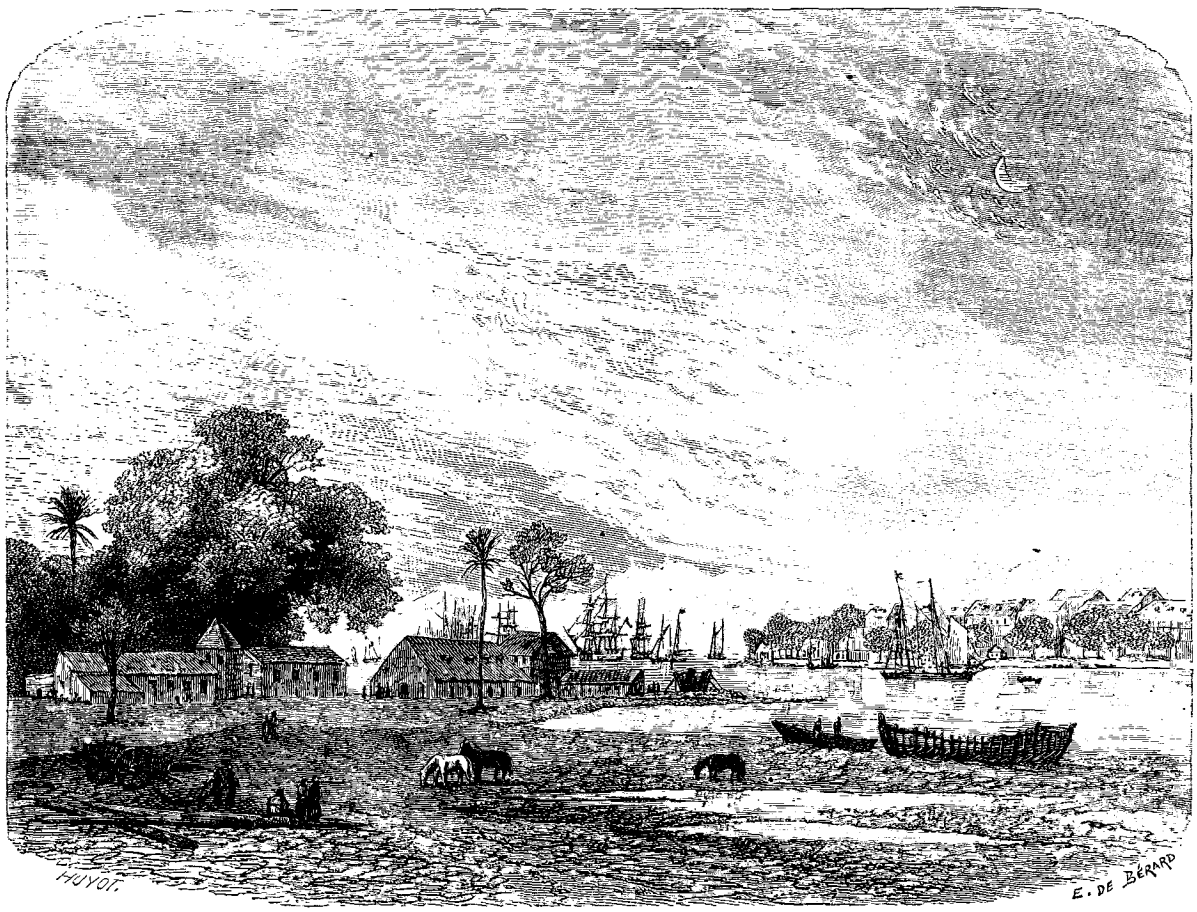
La Dominique et Sainte-Lucie exportent chacune annuellement six mille tonnes environ de sucre, la Martinique jusqu'à soixante mille.

C'est depuis 1814 que la Martinique et la Guadeloupe, avec l'îlot insignifiant de Marie-Galante, ont été politiquement séparées de la Dominique et de Sainte-Lucie, bien que ces deux îles soient toutes françaises par le langage, les mœurs, la religion et même en partie par les lois.

Au delà de ce groupe intéressant, nous rencontrons Barbados qui est comme la sentinelle avancée de la chaîne des petites Antilles : Barbados, île tout anglaise, fière de sa richesse; puis Saint-Vincent qui jadis a, pendant quelque temps, appartenu à la France; on côtoie ensuite le petit archipel des Grenadines jusqu'à Grenada, le quartier général des fruits de la terre, comme l'appelle M. Trollope, où l'on mange les meilleurs ananas, oranges et mangos des Antilles. La capitale, Saint-George, est une ville bien bâtie : encore importante, bien que Grenada soit aujourd'hui bien déchue de son ancien rang. Nous arrivons enfin à la Guyane anglaise.

La Guyane anglaise. — Une sucrerie.

Cette colonie est divisée en trois provinces : Berbice, Demerara, Essequibo, qui prennent les noms des trois




La Pointe-à-Pître, à la Guadeloupe. — Dessin de M. de Bérard.

grandes rivières du pays. George-Town est la capitale de Demerara. La Guyane est une immense plaine de sol alluvial, d'une extrême fertilité : il n'y a d'autre limite à la production du sucre et du café que la quantité de main-d'œuvre disponible. Dès aujourd'hui la Guyane a quelque raison de se glorifier de ses efforts; elle exporte plus de sucre et de rhum qu'aucune autre colonie des Indes Occidentales. Barbados fournit à l'Europe cinquante mille tonnes de sucre; Trinidad et la Jamaïque moins de quarante mille; la Guadeloupe un peu plus de cinquante mille; la Guyane anglaise soixante-dix mille. Toute la contrée cultivée présente une particularité digne de notice. « Les transports se font par eau, non-seulement des sucreries à la ville, mais des champs aux sucreries et même de champ à champ. Tout le pays est coupé par des drains qui sont nécessaires pour l'écoulement des eaux superficielles; il n'y a point de pente naturelle, et sans des digues et des coupures, le pays serait submergé pendant la saison des pluies. Parallèlement aux drains circulent les canaux : il y en a ordinairement un entre deux drains. Ces canaux ne séparent pas seulement de vastes champs et ne se trouvent pas à une très-grande distance les uns des autres; ils traversent chaque parcelle de façon que les cannes, une fois coupées, ne sont jamais transportées qu'à très-petite distance. L'entretien de ces travaux est cher; mais

leur construction a dû exiger un travail immense: c'est l'œuvre des Hollandais. On peut se demander si aucune autre race aurait eu assez de patience pour exécuter un tel travail. »

C'est à la Guyane qu'on applique le plus largement, dans la fabrication du sucre, les méthodes perfectionnées qui permettent aux producteurs coloniaux, depuis l'abolition du travail servile, de retrouver leurs anciens profits. Veut-on avoir une idée des procédés employés dans cette fabrication : voici la description qu'en donne M. Trollope.

« La canne est coupée après quatorze mois environ de croissance. On la porte au moulin où l'on en exprime le jus. La canne ne doit pas rester deux jours coupée avant d'être écrasée. Il faut l'envoyer au moulin le lendemain de la récolte, ou, si l'on peut, quelques heures après. A Demerera les cannes sont toujours transportées au moulin par eau; à Barbados, dans des charrettes traînées par des mulets; à la Jamaïque, dans des wagons tirés par des bœufs ; de même à Cuba. Un moulin se compose de trois cylindres laminoirs. Les cannes passent entre deux de ces cylindres, le premier par exemple et celui du milieu ; et le résidu (qu'on appelle *trash* à la Jamaïque, *magasse* à Barbados et Demerara) revient entre le cylindre central et le troisième. Le jus descend dans une citerne. Les cylindres sont très-rapprochés, au point qu'il semblerait impossible d'y faire pénétrer les cannes; elles passent avec facilité, quand le moulin est fort et en bon état; avec difficulté dans le cas contraire (comme à Barbados). Les cannes donnent de soixante à soixante-dix pour cent de jus; quelquefois moins de soixante; rarement au delà de soixante-dix.

« Le jus, qui est alors d'une couleur jaune sale, et qui a apparemment la consistance du lait, est amené du moulin par un tube dans une vaste chaudière où on opère la *défécation*, opération qui consiste à y ajouter de la chaux pour en détruire l'acidité. Dans cette première chaudière, il est chauffé légèrement; puis on l'envoie dans d'autres chaudières où il est soumis à l'ébullition. On les nomme *taches* à Barbados. Auprès de chacune se tient un homme avec une grande écumoire, occupé à ramasser toutes les impuretés qui flottent à la surface. Il y a de trois jusqu'à sept de ces chaudières ; au-dessous d'elles est un dernier bouilleur; c'est là que le jus devient saccharin. Dans les taches, surtout dans les premières, la liqueur devient vert foncé. A mesure qu'elle se rapproche du bouilleur, elle s'épaissit et prend sa teinte bien connue, analogue à celle du tain.

« Près du dernier bouilleur se tient l'homme qui fait le sucre. C'est à lui de régler convenablement la chaleur. Quand la matière est à l'état convenable, on fait descendre dans la chaudière une autre chaudière qui s'y emboîte presque exactement; le sucre s'y écoule et la remplit. Ce vase ainsi rempli est relevé; au fond est une valve qui, une fois ouverte à l'aide d'une ficelle, laisse écouler le liquide chaud. Cette chaudière mobile est manœuvrée par une grue, et on l'amène en position pour faire écouler le sucre dans les grands réservoirs découverts où il se refroidit. A cette phase de l'opération, diverses méthodes sont mises en usage. L'ancienne routine consiste à faire simplement refroidir le sucre dans des réservoirs, puis à le verser dans des seaux à l'état demi-solide, et enfin dans ce que l'on nomme les *hogsheads*.

« Dans les nouvelles méthodes plus avancées, le sucre, en sortant de la chaudière mobile, coule dans des sacs qui le filtrent; on l'élève ensuite à l'aide d'une pompe dans un grand réservoir où l'on opère le vide. Puis on le réchauffe, et on le met dans des boîtes rondes qu'on nomme centrifuges, dont les côtés sont faits en toile métallique. On imprime à ces boîtes un mouvement de rotation d'une vitesse extraordinaire ; les molasses sont exprimées ainsi à travers les parois et laissent le sucre desséché et presque blanc. Il est alors tout prêt à être mis dans les *hogsheads* et chargé à bord des navires.

« Mais avec le procédé ordinaire, les molasses se séparent du sucre dans le hogshead ; pour faciliter l'écoulement, on y plante des tiges qui communiquent avec des trous placés dans le fond, pour qu'il se forme ainsi des canaux que les molasses puissent suivre. Les hogsheads sont debout sur des poutres placées à un pied les unes des autres ; au-dessous est un noir abîme où les molasses tombent.

« Il y a bien des procédés intermédiaires entre le très-civilisé réservoir à évaporation dans le vide et le simple refroidissement : le sucre se fait très-rapidement quand les appareils sont bons. Un planteur de Demerara m'a assuré qu'il avait coupé ses cannes le matin et que son sucre était arrivé à George-Town dans l'après-midi. »

### Barbados. — La Trinidad

Laissons derrière nous la Guyane anglaise, à laquelle M. Trollope promet un très-brillant avenir, et suivons-le dans ses voyages. Le voici d'abord à Barbados, qui, ainsi que nous l'avons dit, fait partie des petites Antilles :

« Barbados, dit-il, est une très-respectable petite île qui fait une grande quantité de sucre. Elle n'est pas pittoresquement belle, comme presque toutes les autres Antilles, et par conséquent présente peu d'attrait au voyageur. Mais cette absence même de beauté scénique l'a préservée du sort de ses voisines. Un pays qui est coupé en paysages, qui se vante de ses montagnes, de ses bois, de ses cascades, qu'on admire pour ses grâces sauvages, est rarement propice à l'agriculture. Une portion de la surface dans de tels pays défie toujours les efforts du cultivateur. De plus, une telle contrée sous les tropiques offre toutes les séductions possibles au nègre indépendant. A la Jamaïque, à la Dominique, à Sainte-Lucie, à Grenade, le nègre émancipé a pu chercher un établissement et devenir heureux ; à Barbados, il n'y avait pas un pouce pour lui.

« Il a donc été obligé de continuer à travailler et à faire du sucre, à travailler tout autant qu'il faisait étant esclave. Il en est résulté que la main d'œuvre a été abondante dans cette île, et dans cette île seulement ; et

que, pendant la crise des Indes occidentales, elle a tenu son et continue à produire. »

L'île n'a que vingt milles de long sur douze environ de large, et la population par hectare y est plus élevée que dans la Chine elle-même ; l'île compte cent cinquante mille habitants, plus que les immenses plaines de la Guyane. Les nègres de Barbados sont très-intelligents, en partie sans doute parce qu'ils sont constamment appliqués au travail. Les *Bimo*, c'est le nom que se donnent les habitants blancs, gagnent beaucoup d'argent, bien qu'ils emploient des procédés bien plus grossiers que ceux de Demerara, de Cuba, de la Trinité, et même de la Jamaïque. Ils ne conservent la fertilité de leurs champs qu'à l'aide du guano ; la terre est tellement épuisée que les cannes coupées ne repoussent plus aussi aisément que dans les autres Antilles ; dès la deuxième année, le rendement diminue d'une manière très-sensible. L'habitude de brûler la magasse ou canne écrasée et de ne rien rendre au sol commence, sur ce point, à faire sentir ses effets. « Que dirait-on, en Angleterre, de quelqu'un qui brûlerait sa paille ? A cela on dira que l'agriculteur anglais n'est pas dans la nécessité de brûler sa paille ; il n'a pas besoin de faire cuire son froment, ni ses moutons ou ses bœufs, tandis que le fermier de Barbados est tenu à faire cuire sa récolte ; mais pourquoi le fait-il avec le résidu même de ce que lui fournit sa terre ? Il ne pourrait peut-être pas mettre de charbon directement sous ses chaudières, mais il pourrait les chauffer avec de la vapeur, ce qui reviendrait au même. Tout ceci s'applique non-seulement à Barbados, mais à la Guyane, à la Jamaïque et aux autres îles. Partout on brûle la magasse ; mais nulle part l'engrais n'est aussi nécessaire qu'à Barbados ; on ne peut pas y mettre en culture du sol vierge, quand on en a besoin, comme à la Guyane. »

« Trinidad est la plus méridionale des Antilles, et se trouve en face du delta de l'Orénoque ; elle étend deux pointes semblables à deux cornes vers le continent, de façon à former une sorte de petite mer intérieure comprise entre la terre ferme et l'île, qui se nomme le golfe de Paria. C'est dans cette baie que sont situées les deux villes, Port-d'Espagne et San Fernando. Les détroits par où on arrive de l'Océan dans le golfe sont extrêmement pittoresques, surtout du côté de Port-d'Espagne. Cette ville elle-même est grande, très-bien située, avec des rues à angle droit, comme on le voit dans toutes les villes neuves. Tout a été préparé pour une population beaucoup plus grande que celle qui y réside actuellement, et on y voit à présent beaucoup de vides et de lacunes. Mais le temps viendra, et cela bientôt, où ce sera la meilleure ville des Indes occidentales anglaises. Il y a aujourd'hui à Port-d'Espagne un esprit d'entreprise commercial bien différent de la somnolence de la Jamaïque et de l'apathie des petites villes. »

L'intérieur même de l'île est très-peu connu, et il n'y a qu'une très-petite partie qui soit cultivée ; tout récemment on a fait une reconnaissance scientifique, et l'on prétend y avoir trouvé beaucoup de charbon, mais les résultats de cette exploration n'ont pas encore été publiés.

On sait que cette colonie a, elle aussi, appartenu jadis à la France ; elle en a conservé le langage, les manières et la religion. Il y a un archevêque catholique dans l'île ; le gouvernement anglais lui paye des appointements, mais il ne les réserve pas à son propre usage et les emploie à des œuvres de charité.

### La Nouvelle-Grenade. — Sainte-Marthe. — Carthagène. Le chemin de fer de Panama.

Après avoir touché encore une fois à Saint-Thomas, s'y être promené une fois de plus au milieu des Espagnols, des Danois, des nègres, des Yankees, population mêlée, médiocrement morale et intéressante, que l'amour de l'argent amène dans la station principale de la Compagnie Royale anglaise, M. Trollope partit pour la Nouvelle-Grenade et l'isthme de Panama. Ses observations sur ces régions, les moins connues peut-être du continent américain, méritent d'être rapportées fidèlement.

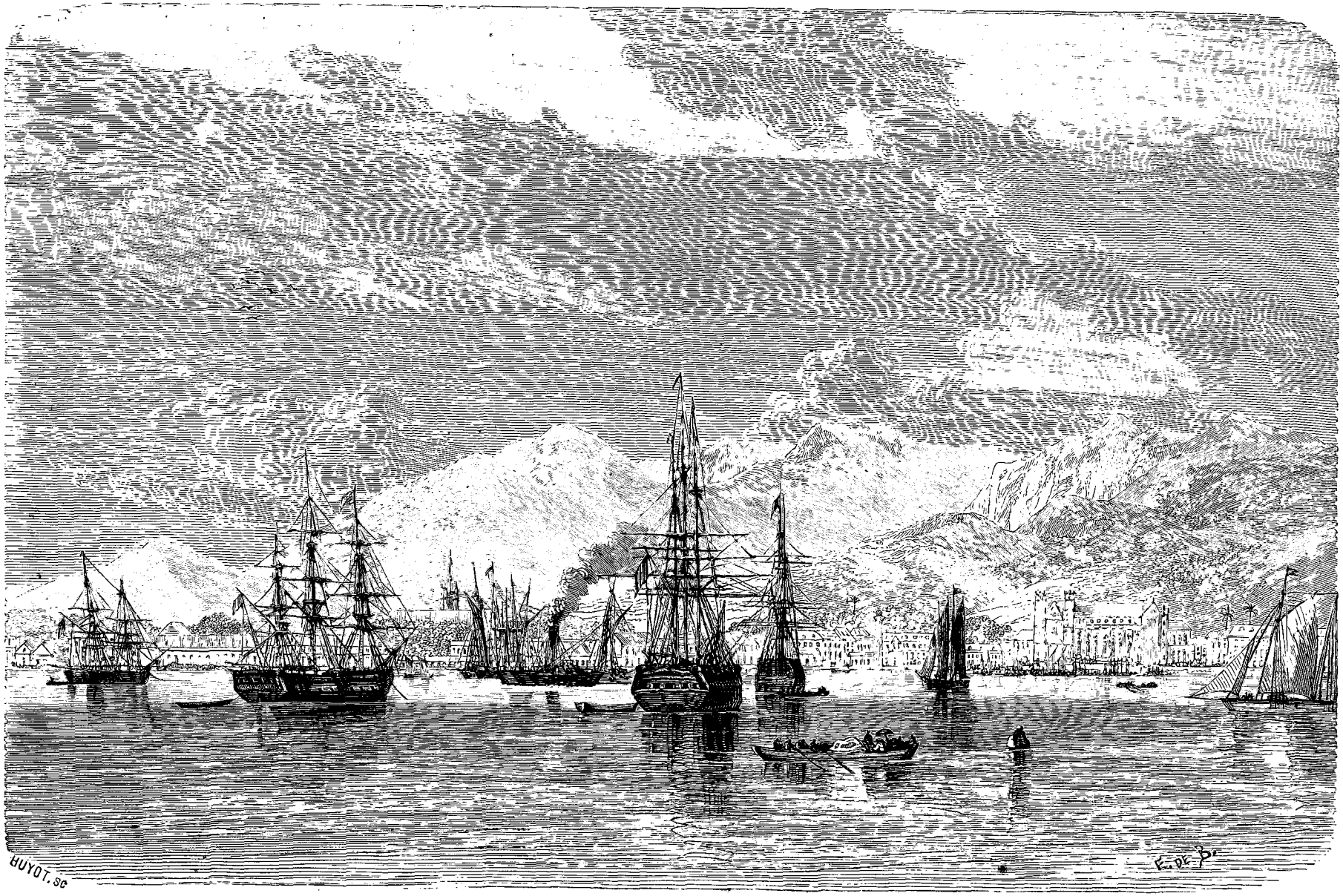
« La Nouvelle-Grenade est, comme on sait, la plus septentrionale des républiques de l'Amérique du Sud ; c'est la plus rapprochée de l'isthme dont elle comprend une partie considérable, puisque le territoire du golfe de Darien et le district de Panama sont compris dans les limites de la Nouvelle-Grenade.

« Il n'y a pourtant pas longtemps que la Nouvelle-Grenade formait une partie seulement de la république de la Colombie, dont Bolivar fut le héros. Comme les habitants de l'Amérique centrale trouvèrent nécessaire de diviser leurs États en plusieurs républiques, ainsi firent ceux de la Colombie. Les héros et patriotes de Caracas et Quito ne voulurent pas consentir à être gouvernés par Bogota ; et d'un État on en fit trois : la Nouvelle-Grenade, dont la capitale est Bogota ; Venezuela, dont la capitale est Caracas, à l'est de la Nouvelle-Grenade, et la république de l'Équateur, située au sud, avec Guayaquil comme port principal sur le Pacifique, et Quito, comme capitale. Le district de Colombie était un des plus splendides apanages du trône d'Espagne à l'époque où ces apanages étaient dans leur plus grand éclat. La ville et le port de Carthagène, sur l'Atlantique, étaient admirablement fortifiés, comme aussi Panama, sur le Pacifique. Les villes d'ordre inférieur étaient populeuses, florissantes et pour la plupart assez civilisées. »

Voyons pourtant ce qu'elles sont aujourd'hui. Voici la description de Sainte-Marthe, le premier port où descendit M. Trollope :

« Sainte-Marthe est un misérable village, bien qu'on l'appelle une ville, où nous conservons, par une inconcevable cruauté, un consul anglais et une poste. Il y a une cathédrale du vieux style espagnol, avec l'autel placé, non dans le chœur, mais vers la porte occidentale, et, m'a-t-on dit, un archevêque. Il semble qu'il n'y a aucun commerce dans ce lieu, qui paraît tout à fait mort. Quelques enfants noirs ou presque noirs courent dans les rues à l'état de nudité.

« Tous mes prédécesseurs, ici, sont morts de la fièvre, » me dit le consul d'un air de triomphe. Que peut-on dire à un homme sur un sujet si sensiblement



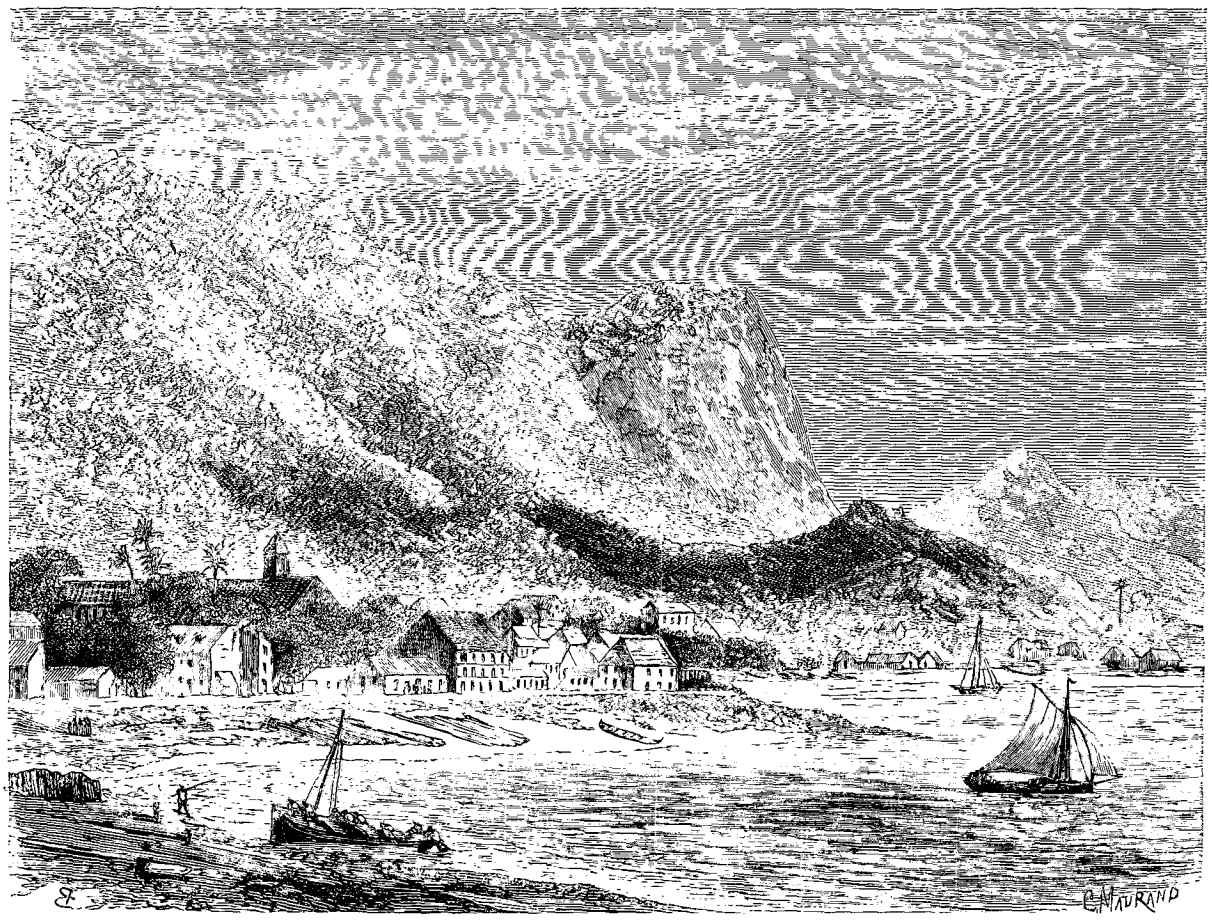

Le Port d'Espagne, à la Trinidad. — Dessin de M. de Bérard.

« mortel? Et ma femme a été prise de la fièvre treize fois! « Cieux! quelle existence! »

C'est près de Sainte-Marthe que mourut Bolivar. En véritable Anglais, notre voyageur ne manqua pas d'aller visiter la petite et simple villa où le 17 décembre 1830, le célèbre héros de l'indépendance rendit le dernier soupir.

Carthagène, où il alla par mer en quittant Sainte-Marthe, est une plus belle ville, mais elle est aussi en pleine décadence. « Elle n'est ni si désolée ni si morte que Sainte-Marthe. Les boutiques y sont ouvertes sur les rues, comme dans toutes les autres villes; on voit quelques hommes et femmes à l'occasion sur la place, et il y a quelque commerce de volailles, sinon d'autre chose.

Je rencontrai à Carthagène une famille du pays qui faisait un voyage, de Bogota au Pérou. En regardant une carte, on devrait croire qu'un voyage de Bogota à Buenaventura, sur le Pacifique, est facile et court. La distance à vol d'oiseau (à vol de condor, devrait-on dire plus exactement ici) ne serait que de deux cents milles environ. Et pourtant cette famille, où l'on comptait une vieille femme, était venue à Carthagène, après être restée vingt jours en route; il lui restait à faire un long voyage de mer jusqu'à l'isthme et la traversée jusqu'à Panama, et à faire encore un voyage de mer sur le Pacifique. Le fait est qu'il n'y a aucun moyen de faire le voyage par terre, sauf par quelques chemins d'une extrême difficulté. Bogota est à trois cent soixante-dix milles de Carthagène, et on peut à peine faire le voyage en moins de quatorze jours. »



La baie de Panama. — Dessin de M. de Bérard.

De Carthagène, M. Trollope se rendit par mer à l'isthme et débarqua à Aspinwall, d'où part le chemin de fer qui va à Panama. Aspinwal a pris le nom d'un des négociants de New-York qui ont exécuté cette ligne si importante malgré sa petite étendue. C'est une petite ville misérable encore, malsaine, mal située, qui ne doit l'existence qu'au chemin de fer et à l'immense trafic dont elle est devenue le centre en peu d'années.

La construction du chemin de fer de Panama a été, malgré la petite distance de cette ville à Panama, une entreprise des plus ardues : la difficulté principale a été le défaut de main-d'œuvre.

« La ligne a été percée à travers une forêt continue, et sur la plus grande partie du trajet, le long de la rivière Chagres. Rien ne pouvait être plus malsain que de tels travaux, et en conséquence les hommes périssaient rapidement. Le taux élevé des salaires avait attiré ici beaucoup d'Irlandais, mais beaucoup y trouvèrent leur tombeau. On essaya des Chinois, mais ils étaient tout à fait incapables d'un tel travail, et, quand ils se trouvaient trop malheureux, ils avaient la mauvaise habitude

de se pendre. Les ouvriers les plus utiles étaient ceux qui venaient de Carthagène, mais on ne les obtenait qu'à très-grand prix.

« La ligne entière traverse des forêts et des taillis où l'on peut admirer l'épaisse végétation des tropiques, et elle présente par là beaucoup d'intérêt. Mais il n'y a rien de remarquable dans les paysages, pour ceux au moins qui ont déjà eu l'occasion de voir des forêts des tropiques. La végétation est si rapide, que les bandes de terrain adjacentes à la ligne, et qui ont environ vingt mètres de largeur de chaque côté, doivent être défrichées tous les six mois; abandonnées pendant un an, elles se couvriraient d'épais taillis de douze pieds de hauteur. Tous les quatre milles environ, on rencontre de grandes maisons en bois, maisons coquettes, bâties avec beaucoup de goût, où demeure un surveillant avec un certain nombre d'ouvriers. Ces hommes reçoivent leurs provisions et tout ce qui leur est nécessaire de la compagnie; car il n'y a ici ni villages où des ouvriers pussent vivre, ni boutiques où ils pussent faire leurs achats, ni main d'œuvre disponible à volonté.

« Panama est sans aucun doute devenue une ville importante pour les Anglais et les Américains, et le nom en est aujourd'hui familier à nos oreilles. C'est pourtant un lieu dont la gloire est déchue. C'était jadis une grande ville espagnole, bien fortifiée, avec trente mille habitants environ. Maintenant les fortifications ont à peu près disparu, les églises tombent en ruines, comme les vieilles maisons, et l'ancienne population espagnole s'est évanouie. Quoi qu'il en soit, c'est encore la première ville d'un État, et le congrès y siége. Il y a un gouverneur et des juges; mais sans les passagers de l'isthme, il ne resterait bientôt plus rien de Panama. »

### Costa Rica : San José; le Mont-Blanco. — Le Serapiqui. Greytown.

A Panama, M. Trollope s'embarqua sur le vaisseau de guerre anglais *Vixen*, qui le conduisit à Punta Arenas, sur la côte de Costa Rica; de là, il fit un petit voyage par terre jusqu'à San José, la capitale de cet État, avec le capitaine du *Vixen*.

« Nous partîmes le premier jour sur un chemin de fer, car il y a un *tramway* qui pénètre jusqu'à douze milles dans la forêt. Nous étions traînés sur ce chemin de fer par une excellente mule. On nous avait recommandé de passer la première nuit à un endroit nommé Esparza, où il y a une décente auberge. Mais avant de quitter Punta Arenas, nous apprîmes que don Juan Raphaël Mora, le président de la république, venait par le même chemin, avec une nombreuse retenue, pour inaugurer les premiers travaux du canal projeté par un Français, M. Belly. Il devait sur sa route rencontrer son confrère, président de la république voisine, le Nicaragua, à San Juan del Sur, et c'est à quelque distance de là que devait commencer ce grand travail. Il se proposait de passer la nuit avec sa troupe à Esparza. Nous nous décidâmes en conséquence à pousser plus loin, et en effet nous y trouvâmes don Juan. — Il y était arrivé quelques heures avant nous, et sa suite remplissait le petit hôtel. »

Les jours suivants, les voyageurs s'élevèrent peu à peu au sommet du plateau élevé où se trouve la capitale San José. C'est une ville à l'aspect assez ordinaire, avec quelques monuments, une place, des casernes, etc. : elle est située à quatre mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer; aussi, bien que sous les tropiques, et à dix degrés seulement de la ligne, elle jouit d'un bon climat, et la chaleur n'y est jamais excessive.

« Aucun climat ne peut être plus favorable que celui de Costa Rica. La canne à sucre y vient à maturité beaucoup plus vite qu'à Demerara ou à Cuba. Le sol, sans engrais, y fournit deux récoltes par an. Le café y vient très-bien : le sol est volcanique et d'une indescriptible fertilité; et on a tous ces biens sans cette intensité de chaleur qui dans toutes ces régions méridionales accompagne généralement la fertilité tropicale, et y rend le travail mortel pour les blancs. Je ne parle, bien entendu, que des parties centrales, qui sont à quelques milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer. Le long des côtes de l'Atlantique comme du Pacifique, la chaleur est aussi grande et le climat aussi malsain que dans la Nouvelle-Grenade et les Indes occidentales. Il serait difficile de trouver une ville plus mal partagée sous ce rapport que Punta Arenas. Mais, bien que le plateau de San José et l'intérieur de la contrée en général soient si favorablement situés, je ne puis pas dire que la nation soit prospère. Ceux qui réussissent le mieux ici, comme commerçants et comme agriculteurs, sont les Allemands. Presque tous ceux qui font des affaires sur une échelle un peu grande sont des étrangers, c'est-à-dire ne descendent pas des Espagnols. Il y a ici des Anglais, des Américains, des Français; mais, je crois que les Allemands sont le mieux mariés au pays. Les meilleures terres à café sont entre les mains des étrangers, ainsi que les plantations de cannes et les scieries pour la préparation des bois : leur tâche est difficile; la main-d'œuvre est extrêmement rare et chère. Le peuple n'est pas paresseux comme sont les nègres, il aime l'argent et l'épargne, mais les habitants sont peu nombreux, ils possèdent tous de la terre, et sont à l'aise. Aux environs de San-José, une journée d'homme vaut cinq francs, encore ne peut-on toujours l'obtenir à ce prix.

« Les habitants de Costa Rica sont naturellement d'origine espagnole, mais ici, comme dans toutes les contrées voisines, le sang est très-mêlé; le sang espagnol pur est, je pense, une rare exception. Cela se voit mieux dans la physionomie que dans la couleur, et se remarque surtout dans les cheveux. Il y a un mélange de trois races, de l'Espagnol, de l'Indien aborigène et du nègre; mais les traces de ce dernier sont relativement plus faibles. Les nègres, hommes ou femmes, tout à fait noirs, d'origine ou de famille purement africaine, sont très-rares.

« Aux environs de San José, il y a une montagne volcanique dont le nom est Irazu. On m'informa qu'elle fumait encore, bien qu'évidemment elle ne donnât point de lave. La contrée entière est remplie de pareilles monta-

gnes. Il y en a une, le Mont-Blanco, dont le sommet n'a jamais été atteint; telle est du moins la rumeur dans Costa Rica; très-distante, enveloppée d'autres montagnes, qu'on ne peut atteindre qu'en traversant d'épaisses forêts vierges; elle lance encore, et cela constamment, de la lave enflammée.

« On a fait différentes excursions pour monter sur ce Mont-Blanco, mais jusqu'ici en vain. Il n'y a pas longtemps, l'ascension fut tentée par un baron français, mais lui et son guide restèrent vingt jours dans les forêts et s'en revinrent, faute de provisions.

« Vous devriez faire l'ascension du Mont-Blanco, me « dit sir William Ouseley (sir Wiliam Ouseley était en « ce moment à San José, occupé à négocier un traité avec « le gouvernement de Costa Rica), vous êtes à l'aise, « n'ayant rien à faire. C'est juste ce qui vous convient.

« C'est ainsi que sir William Ouseley faisait la satire de mes occupations habituelles; je résolus pourtant de me contenter de l'Irazu. »

Nous ne suivrons pas notre voyageur sur le sommet de cette montagne qui s'élève, dit-il, à onze mille cinq cents pieds au-dessus de la mer : nous n'y apprendrions rien autre que le récit de ses tribulations; les volcans ne sont décidément pas son fait, et sir William Ouseley se trompait.

De San José, M. Trollope se rendit à San Juan, communément appelé aujourd'hui Greytown; le voyage n'est pas très-facile : il faut franchir le faîte de la chaîne qui sépare les eaux du Pacifique de celles de l'Atlantique, passer la nuit dans de misérables *ranchos*, à sept ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer; il y a une route jusqu'à un endroit nommé Desenganos, où les eaux des deux océans se divisent; mais sur le versant qui descend vers l'Atlantique, les mulets ne descendent plus qu'avec une extrême difficulté, dans des sentiers à peine praticables. Qui croirait que, faute d'une route, tout le café qu'on récolte sur les plateaux élevés de l'intérieur ne peut se rendre dans les ports de l'Atlantique, et va faire le tour du cap Horn, avant d'être dirigé sur l'Europe. En descendant du pays élevé, on arrive à la rivière Sérapiqui que les voyageurs descendent en canot, ainsi que la rivière San Juan où le Sérapiqui se jette.

« Le Sérapiqui est une belle rivière, très-rapide, mais pas assez pour être dangereuse. Il n'y a pas une maison, pas même une hutte sur ses bords, et la forêt descend jusque dans l'eau. Dans les grands arbres sont suspendus les singes bavards, qui agitent leurs vilaines têtes devant notre bateau ou poussent des cris de colère en voyant leur territoire envahi. Les perroquets volent au-dessus de nos têtes en faisant leur musique particulière. A trois heures, nous arrivions dans le San Juan. C'est la rivière par où le grand lac de Nicaragua se déverse dans la mer, le chemin suivi par toutes les compagnies de transit qui se sont établies d'un océan à l'autre dans le Nicaragua; les flibustiers ont tant fait que tout transit est banni de ses eaux : c'est aussi la ligne que M. Belly a choisie pour son canal. Elle a vu de terribles scènes de meurtre et de cruauté. Aujourd'hui, la rivière roule paisiblement, dans son lit large et peu profond, entre les ranchos et les dépôts de quelques sauvages colons qui sont venus chercher un asile sur ces bancs tristes, solitaires, et brûlés du soleil. »

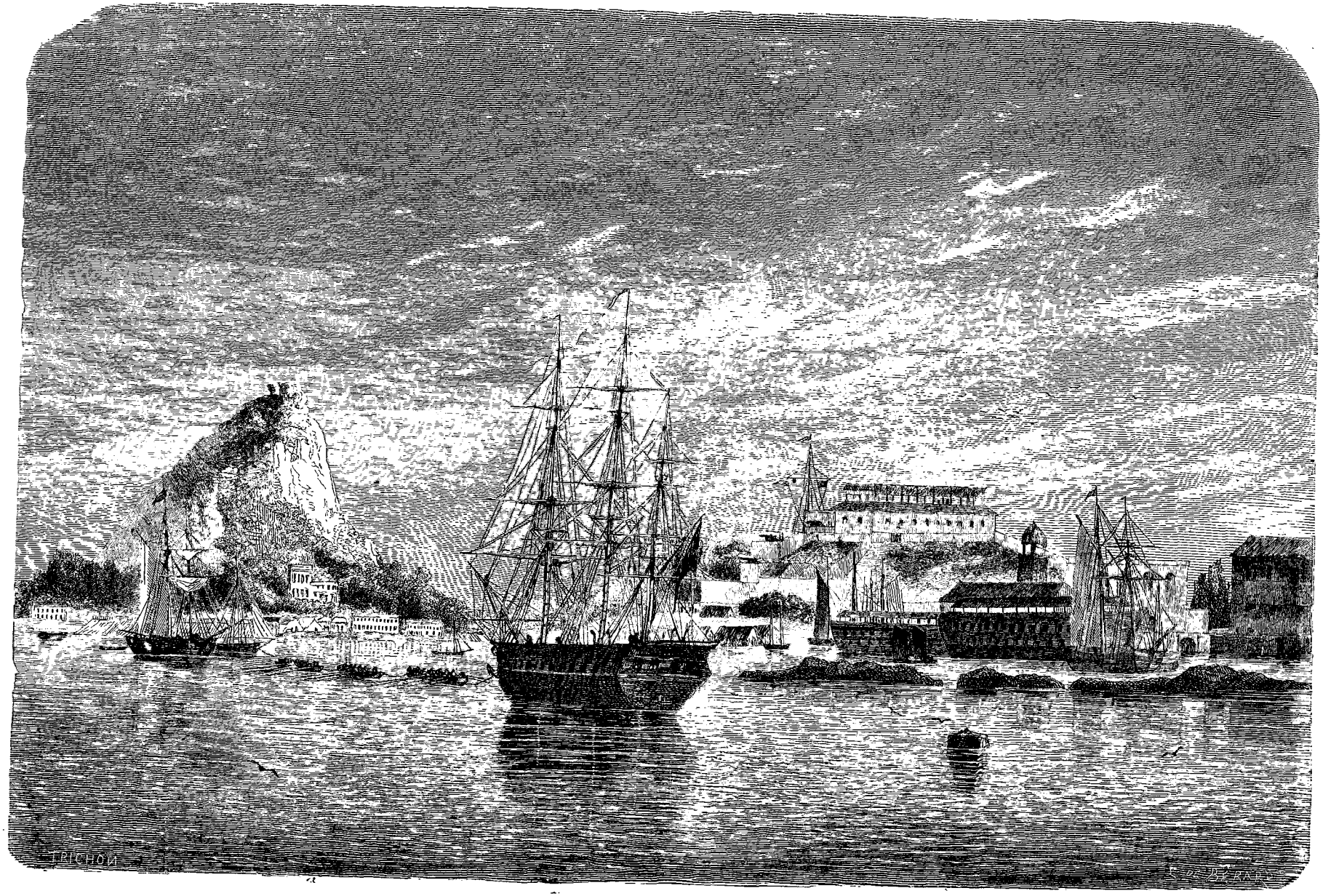
« Le lendemain matin, nous atteignîmes Greytown, en suivant la rivière San Juan. Il y a un autre passage qui conduit à la mer par le Colorado, une branche qui, sortie du San Juan, rejoint l'Océan par un plus court chemin. On a songé à choisir cette ligne pour le canal projeté, de préférence au San Juan. Je crois ces deux lignes également impraticables. Le San Juan lui-même est si peu profond que nous touchâmes souvent le fond, même avec notre léger canot.

« Et que dirai-je de Greytown? nous y avons un consul général, dont le devoir est de tenir sous sa protection spéciale le roi de Mosquitie, comme certaines personnes se plaisent à appeler cette côte, ou de la côte des Mosquitos, comme on la nomme plus généralement. Bluefields, à quelque distance sur la côte, est la résidence préférée de ce tyran nègre; mais Greytown est la capitale de son territoire.

« De tous les endroits où j'ai jamais mis le pied, Greytown est, je crois, le plus misérable. C'est une petite ville de deux mille habitants, à peu près, placée à l'embouchure du San Juan, et de toutes parts entourée d'eau et de forêts impraticables. Une promenade d'un mille est impossible dans toute autre direction que la plage de la mer; mais ceci n'a que peu d'importance, parce que la chaleur continuelle fait qu'on ne songe point à prendre de l'exercice. Quelques Américains vivent ici, adorant le tout-puissant dollar comme font les Américains, et ouvrant des boutiques d'eau-de-vie et des comptoirs; on y trouve aussi quelques Anglais et quelques Allemands. En fait de femmes, je ne vis que quelques négresses, et une femme blanche, ou plutôt rouge, dans une boutique de rhum. La population indigène se compose d'Indiens-Mosquitos, quoiqu'il paraisse qu'on leur permette à peine de vivre à Greytown. On les voit se promenant dans leurs canots, vendant quelques œufs et des poules, attrapant des tortues, ou assez fréquemment en train de s'enivrer. »

De l'isthme américain, M. Trollope se rendit aux Bermudes, archipel composé de trois cent soixante-cinq îlots, encadrés par un dangereux récif sous-marin dans un espace de vingt milles de longueur et de trois milles de largeur. La gravure que nous donnons à la page suivante représente le principal mouillage de cette possession britannique.

Aug. LAUGEL.



Vue des Bermudes. — Dessin de M. de Bérard.

Costumes norvégiens d'Hitterdal. — Dessin de Pelcoq d'après le peintre norvégien Tiedeman.

# VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

PAR M. PAUL RIANT.

## I. LE TÉLÉMARK ET L'ÉVÊCHÉ DE BERGEN.

1858. — INÉDIT.

### LE TÉLÉMARK.

Christiania. — Départ pour le Télémark. — Mode de voyager. — Paysage. — La vallée et la ville de Drammen.

En 1736, la France envoya, sous les ordres de M. de Maupertuis, une expédition scientifique au cercle polaire. L'abbé Outhier, chargé de la relation du voyage, fait partir l'expédition *en carrosse de voiture*. On déjeune à Louvres, on soupe à Senlis, et le long du chemin on ne perd pas une seule des curiosités de la Picardie et de l'Artois.

En 1860, devant les affiches des chemins de fer qui vous mènent de Paris à Copenhague en trente-six heures, il faut faire comme la vapeur et rayer d'un trait de plume ces distances qui n'en sont plus. Bientôt même la vieille terre des Goths et des Normands aura achevé son réseau de voies ferrées : les solitudes scandinaves, à peine troublées par le « shooting » et le « fishing » britanniques, verront aux vacances s'abattre par légions les touristes du continent et il ne sera plus permis d'écrire sur le Nord d'autre livre que le *Guide du voyageur*. Pour ceux qui aiment à trouver de l'imprévu, à découvrir des sites ignorés, il faut se hâter : les vieilles idées qui assignaient pour patrie aux ours la banlieue de Copenhague

s'en vont peu à peu et le canal de Gotha menace de devenir aussi banal que le Rhin ou la Loire.

Seuls, les *fjelds* (monts, plateaux) norvégiens feront peut-être exception pendant quelques années : l'âpreté particulière du sol, la configuration générale des montagnes, la longueur des distances, l'absence du confort le plus élémentaire, interdiront encore longtemps, aux touristes pressés, certaines excursions de longue haleine à la recherche de sites fameux par leur éloignement même.

Les deux parties de la Norvége qui offrent à la fois le plus de grandeur dans les paysages, le plus d'originalité dans les mœurs, sont le Télémark et l'évêché de Bergen.

La Norvége, longue et étroite bande de côtes qui étreint la Suède depuis le golfe de Varanger jusqu'à Gothembourg, se renfle dans la partie méridionale : c'est le centre de cette presqu'île secondaire qu'occupe le Télémark, avec ses grands lacs solitaires, ses montagnes abruptes, ses chutes immenses, et son peuple aux costumes bariolés.

. . . . . .

....Arrivés à Christiania dans les premiers jours de juin après un voyage assez long à travers les immenses forêts du Vermland et le long de la noble vallée de la Glommen, nous avions employé près d'un mois à parcourir les environs immédiats de la métropole norvégienne, admirablement assise au fond d'un des plus beaux *fjords* (golfes) de la côte, au pied de montagnes verdoyantes et à une heure des grands lacs de l'intérieur, grâce à quelques kilomètres de chemin de fer qu'on pourra prolonger plus tard.

Christiania, comme Stockholm, comme presque toutes les villes bâties en panorama, devrait n'être vue que de loin. Au bout de huit jours passés dans ses rues désertes, le long de ses bazars dégarnis, on a hâte de quitter cet immense village, aux monuments prétentieux, et on se prend à en vouloir aux habitants du désenchantement que l'on éprouve : ils ont presque gâté la nature.

Huit jours pourtant ne sont pas de trop avant de partir pour le Télémark, surtout si l'on veut, tout en parcourant le pays, se livrer aux divertissements favoris des Anglais, la chasse et la pêche. Comme on est sûr d'avance de ne trouver le long du chemin que du lait caillé et de la farine, il est nécessaire de se pourvoir de tout ce qui doit suppléer à l'insuffisance de ce menu quotidien.

Une petite voiture nationale non-suspendue, nommée du nom défiguré de « karriol » (et la seule que l'orgueil norvégien consente à raccommoder en cas d'accident), doit contenir votre personne et vos bagages. Le siége, en orme de sabot, repose sur une petite traverse en avant de l'essieu; le cheval, attelé d'une façon particulière, tire à l'extrémité des brancards; une forte malle est attachée à l'autre bout sur une planche, le gamin (skydskarl), qui ramène le cheval de poste, s'assied dessus. Entre ces deux points d'appui, le voyageur est mieux suspendu que dans bien des voitures à ressorts et l'on finit par s'habituer si bien à ce genre de locomotion qu'on arrive à faire des journées de seize ou dix-huit heures sans excès de fatigue.

On voudrait d'ailleurs voyager autrement qu'on serait obligé forcément d'y renoncer : les distances sont trop longues pour le voyage à pied; les petits chevaux, habitués à tirer ces légers véhicules, se refusent au poids plus gênant du cavalier. Quant aux voitures civilisées, les routes en feraient bientôt raison.

La poste, du reste, n'est pas d'une cherté exorbitante et, n'étaient certains règlements parfaitement défavorables aux voyageurs, on n'aurait aucun droit de s'en plaindre [1].

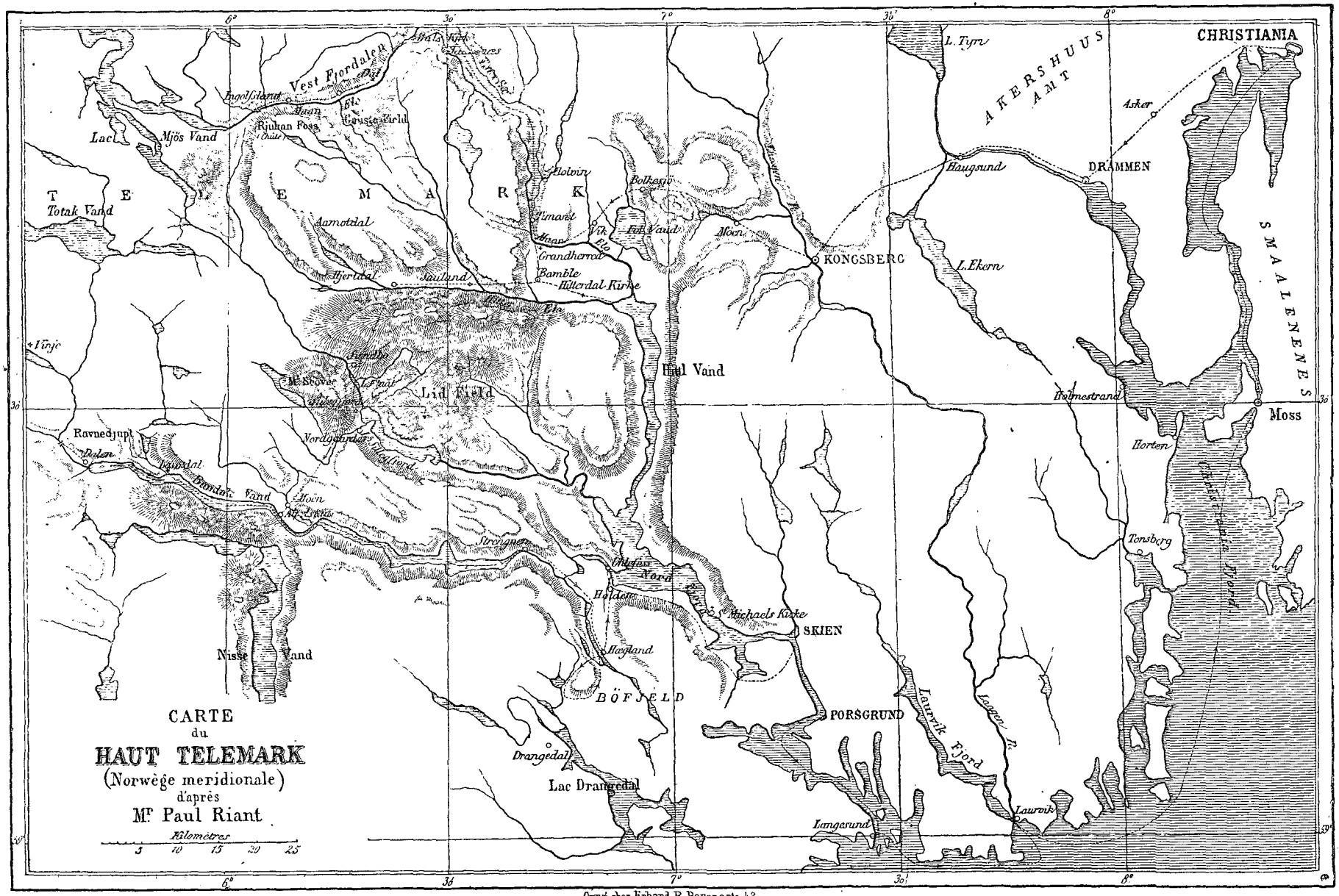
Aussi, le 27 juin à cinq heures du matin, notre itinéraire étant arrêté pour huit jours, nos « forbuds[2] » étant envoyés et nos sacs chargés de la menue monnaie indispensable dans les montagnes, nous roulions sur la route de Télémark avec le projet d'aller le soir coucher à Kongsberg, chef-lieu du département de Bratsberg, l'un des plus riches de la Norvége en mines et en bois. La route qui y mène, admirablement percée en pleine montagne est, à quelques passages près, un chef-d'œuvre, chose rare dans le Nord, où l'on passe subitement de voies construites à grands frais à d'abominables traverses.

La route que nous suivons longe la rive droite du fjord de Christiania, dans un pays qui partout ailleurs serait un véritable parc : de grandes prairies semées de bouquets de pins et de frênes descendent jusqu'à la mer; à droite des fermes rouges et blanches s'étagent sur la montagne, perdues dans la nappe indéfinie des sapins; à gauche se découpent les mille bras du fjord. Chaque crique cache un petit débarcadère de bois avec quelque bateau à demi chargé. Le ciel est pur comme un ciel du midi, de grands églantiers couverts de fleurs bordent le chemin et s'accrochent aux rochers. A chaque chaumière, au bruit des chevaux, des marmots jambes nues accourent pour vous offrir des fraises. On se croirait sur quelque côte fleurie de la Méditerranée à deux pas de Nice ou d'Hyères, et l'on est en réalité sous le soixante-unième degré de latitude.

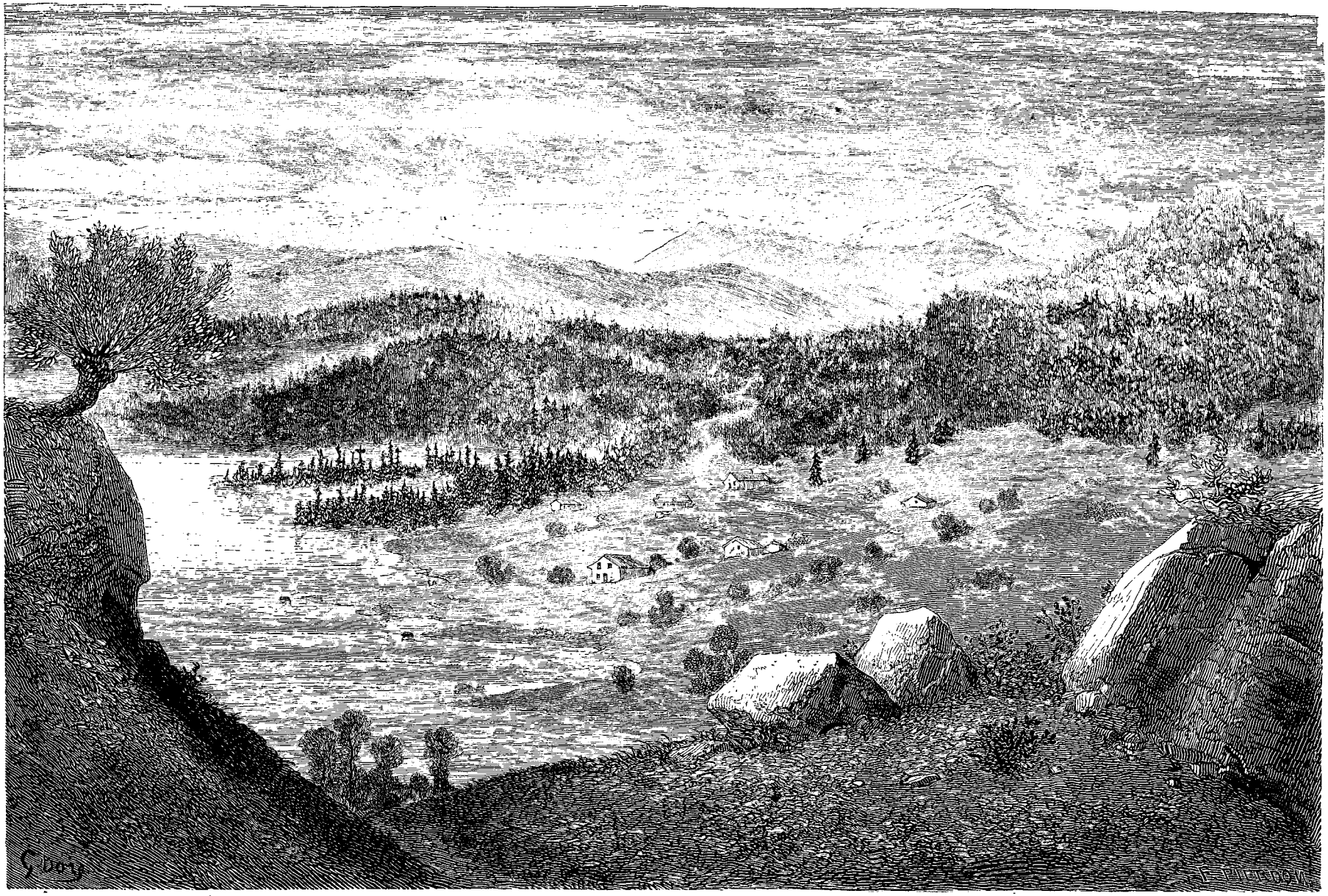
A Sandviken, petit port en miniature avec huit ou dix petits vaisseaux à l'ancre, la route quitte le fjord, qu'on n'aperçoit plus que dans un lointain bleuâtre, le paysage est toujours splendide, de longues files de paysans nous croisent avec de grands seaux pleins de lait et des charretées de légumes. Ils saluent en passant, mais de cette façon fière qui distingue les hommes libres des montagnes norvégiennes.

1. Le relais est une ferme tenue de loger les voyageurs et de leur fournir des chevaux pour un prix déterminé. Si la ferme reçoit une subvention de l'État, le fermier est obligé de fournir les chevaux sans faire attendre les voyageurs : c'est la station fixe. Mais le plus souvent la station est « non fixe. » La fourniture des chevaux est un impôt; chaque fermier doit, dans chaque paroisse, le payer à son tour. Il faut donc aller à trois ou quatre lieues chercher le cheval qui vous arrive au bout de trois heures d'attente, délai accordé au fermier. L'animal est fatigué, souvent à peine dressé ou vicieux; son maître fait le relais avec vous et le défend contre le fouet avec une âpreté naïve qui se traduit en apostrophes interminables.

2. Quand on veut avoir ses chevaux prêts et faire un peu plus de trois relais par jour, il faut envoyer d'avance un courrier nommé forbudman, muni d'un certain nombre d'avis; il vous précède d'une journée, et vous pouvez voyager à peu près tranquillement. Mais gare à vous si vous changez quoi que ce soit à votre itinéraire, si vous vous attardez à déjeuner; les retards s'accumulent et se traduisent en indemnités désagréables.




Gravé chez Erhard. R. Bonaparte 42



La vallée de Boskesiō. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

C'est à trois lieues de Sandviken que commence la côte du Paradis, « Paradise Bakke, » ainsi nommée de l'admirable vue dont on jouit à son sommet; de là l'œil embrasse à la fois le fjord et le lac Tiri unis par la vallée de Drammen, riche, cultivée, animée par des scieries, par des fermes opulentes.

Au fond est la ville de Drammen. Après une descente d'une demi-heure, on en touche les faubourgs. Drammen, bâtie sur les deux rives d'un large cours d'eau, est un des entrepôts de bois les plus importants de la Norvége. La ville consiste en deux longues rues parallèles, bordées pendant trois kilomètres de maisons neuves en bois peint et découpé; le feu a passé par là, et en Norvége c'est un bienfait. Presque toutes les villes de Norvége payent à l'élément destructeur un tribut périodique. Tout brûle, mais tout est assuré, immeuble et mobilier : les com-

Costumes du Télémark. — Dessin de Pelcoq.

pagnies anglaises payent les victimes en argent comptant, denrée rare en Norvége. Chacun rebâtit sa demeure au goût du jour, et Troie renaît de ses cendres, plus florissante que jamais. Le fait est que Drammen a un aspect fort opulent. Bourse, quais, maisons aussi vernies que les chalets d'Auteuil, vaisseaux au port, villas dans les aubourgs, rien n'y manque.... que de quoi manger; c'est ce qui arrive le plus souvent en Norvége, où l'œil est toujours satisfait avant l'estomac. A l'auberge, péniblement trouvée après une heure de recherche, une jeune et insolente « pige » nous refuse le pain et le sel sous prétexte que l'heure du dîner est passée.

A une raison aussi péremptoire, il n'y a rien à répondre. Le Norvégien, être flegmatique et intimement convaincu de sa propre sagesse, ne connaît point d'objection.

De Drammen à Konsgsberg. — Le cheval norvégien. — Kongsberg et ses gisements métallifères.

Nous partons pour des lieux plus hospitaliers; d'immenses chantiers de planches et de poutres bordent la route. Il semble qu'il y a là de quoi approvisionner des villes entières : le bois s'élève en énormes monceaux; sans cesse de nouvelles poutres arrivent le long du fleuve, sont reconnues, rangées, empilées ou découpées en planches, vendues, embarquées à bord de gros clippers *ad hoc*, et c'est ainsi que se construisent les chemins de fer d'Espagne et les villas d'Alexandrie et du Caire.

Au bout d'une lieue, la vallée se rétrécit, et la route court plate et poudreuse jusqu'à Haugsund, gros bourg qui est comme la succursale de Drammen. C'est là qu'aboutissent en hiver les traînages de bois, les charrois de minerai, qui viennent des montagnes; en été, il y a moins d'animation.

Haugsund, comme Drammen, est séparé en deux parties qu'un pont de pierre unit. Un *gœstgiver* plus hospitalier que le premier, nous offre tout ce qu'il possède, mais, comme dans les posadas de la Manche, ce tout se réduit à peu de chose : une queue de saumon.

Le saumon est dans le Nord le pain du peuple, qui le mange de toutes les façons : cru, cuit, fumé, salé; c'est la grande ressource du voyageur, tant qu'il reste à quelques lieues de la mer.

A Haugsund apparaissent les premiers costumes télémarkiens, les corsages courts, les hautes jupes et les innombrables bijoux d'argent qui sont le luxe de ces populations encore un peu barbares.

D'Haugsund à Kongsberg, il n'y a qu'un relais, mais il est long : deux milles et demi, près de douze lieues de France. On frémit en pensant aux malheureux quadrupèdes qui font au grand trot ces distances énormes. Le cheval norvégien est de la hauteur d'un âne, il est presque toujours jaunâtre, excepté la queue et la crinière qui sont noires; une raie de la même couleur règne le long du dos; l'habitude locale est de tailler la crinière en brosse en ne laissant qu'une grosse touffe qui passe entre les oreilles et retombe jusqu'aux yeux. Cette crinière hérissée, cette petite tête, ce regard intelligent font penser aux chevaux naïvement dessinés des anciens bas-reliefs.

Si le cheval norvégien n'est pas d'une apparence satisfaisante au point de vue hippique, il est doué de qualités solides et d'un certain fond de gaieté patiente assez voisine du caractère de l'âne. Il répond plus à la parole qu'au fouet, s'arrête brusquement à ce son fortement accentué : « prrr, » qui ferait fuir ses congénères d'Europe. Le long du chemin, il se contente d'un peu de foin; l'avoine est inconnue ou sert à l'alimentation de l'homme. Quand il a soif, il va de lui-même à la source qu'il sent de loin au bord de la route et ne se regimbe que si vous le forcez à déroger à ses habitudes. Arrivé au relais, il s'étend, se couche et se roule dans la poussière pour sécher la sueur du voyage. Son maître ne le brutalise jamais et a pour lui une véritable affection. Malheur au voyageur qui surmène une bête dont le propriétaire est assis derrière la carriole. Il essuiera un feu roulant de raisonnements de toutes sortes. Quelquefois même le geste suivra la parole, et le Norvégien a la main lourde.

La route avant Kongsberg traverse d'admirables forêts, venues on ne sait comment sur des roches énormes. La mine a joué un grand rôle dans la construction du chemin, d'immenses quartiers rouges et noirs sont entassés pêle-mêle sur les flancs de la montagne; d'énormes arbres au feuillage vigoureux sortent de ces amas monstrueux : c'est un véritable chaos.

Peu à peu, la roche finit par l'emporter sur la végétation; les pins se rabougrissent, si bien qu'au sommet d'une interminable côte, il n'y a plus que des broussailles et des mousses, mais on a atteint la vallée de la Laagen qui se déroule à vos pieds comme un long ruban. Un nuage noir, semé de reflets rougeâtres par le soleil couchant, se balance au-dessus du fleuve. Plus bas encore apparaissent Kongsberg, ses usines royales et la chute de Larbrö, qui fournit à l'exploitation minière son puissant moteur.

Kongsberg est la seconde ville minière de Norvége et le centre des mines d'argent et de cobalt; c'est là que s'élabore le minerai recueilli à quelques lieues à la ronde.

Les mines d'argent forment une portion importante (un dixième) du revenu de l'État. Administrées sagement et en prévision d'un épuisement possible, elles ne rendent qu'une somme fixe par an. Elles ont été beaucoup plus riches, mais la première veine cessa subitement au siècle dernier, et ce ne fut qu'après un long intervalle qu'on trouva la veine actuelle.

Les mines de cobalt situées à quatre milles de Kongsberg sont en pleine exploitation.

La ville, groupée autour de l'église, domine un peu la chute et les scieries qu'elle alimente.

Le *Gœstgivegaard*, décoré du nom français d'Hôtel des Mines, est tenu par un jeune homme fort complaisant, qui met à notre disposition un phaéton pour aller aux puits même de la mine.

Ils sont à trois ou quatre lieues de Kongsberg, dans un pays stérile, plein de roches et de pins rabougris; la route, à peine faite, serpente dans ce dédale de pierres et d'arbres.

On se demande comment les équipages à quatre chevaux de la cour de Suède ont pu conduire par ces horribles sentiers le prince Napoléon qui, dans ses rapides voyages polaires, a visité les puits de Kongsberg.

Nous dépassons cinq ou six établissements mus par l'eau et destinés aux préparations successives du minerai avant son entrée dans l'usine de Kongsberg. Tout cela est fait avec ce luxe de charpente qu'on ne peut trouver qu'en Norvége ou en Amérique : de gigantesques viaducs amènent l'eau d'un côté et le minerai de l'autre. Bientôt les résidus terreux s'amassent en monceaux énormes et envahissent la charpente primitive, un second édifice se superpose alors au premier sans qu'on s'inquiète autrement ni de la matière ni de l'espace. A un détour de la

route, nous reconnaissons enfin la triste maison de bois peinte en brun et les hangars un peu délabrés que MM. Giraud et Karl Girardet ont poétisés de leur crayon d'artiste dans le voyage du prince.

Pour le moment, les ouvriers soupent sous le hangar; un gentilhomme, en chapeau noir, en bottes molles et en lunettes, fume à l'entrée de la mine une énorme pipe allemande; il se montre poli et prévenant; la conversation s'engage en anglais, mais au bout de quelque temps les connaissances un peu superficielles de notre interlocuteur dans l'idiome britannique nous forcent à parler norvégien. Il nous introduit dans une salle basse et nue où trois ouvriers, munis chacun d'une clef, ouvrent un grand coffre plein des échantillons les plus remarquables d'argent natif, puis on nous invite à descendre dans les mines.

A part quelques excavations immenses et partout célèbres, rien ne ressemble à une mine comme une autre mine; des échelles vermoulues, de longues galeries noires dont le silence n'est troublé que par le grondement des fleuves souterrains, un brouillard humide et noir, tout un monde enterré vivant, rien de moins fait pour parler aux yeux et émouvoir l'imagination; mais en Norvége ce serait humilier profondément la gloire nationale que de négliger les moindres détails des exploitations qui font la richesse du pays.

La mine de Kongsberg consciencieusement visitée, nous retrouvâmes avec satisfaction *la terre d'en haut.*

Le Norvégien en bottes nous attendait pour nous faire entrer dans l'habitation des mines et nous inscrire sur le registre des voyageurs: un toast à la vieille Norvége compléta la visite; en sortant, il nous montra dans une salle une vitrine garnie des échantillons minéralogiques de la contrée. L'argent se présente sous deux formes dans la mine : à l'état natif, il sort en longs fils [1] d'une gangue pierreuse, ou à l'état de sulfure; dans ce dernier cas, une gangue blanche feuilletée renferme de gros noyaux cristallins noirs. Un magnifique échantillon de ce genre décorait la cheminée. Nous voulions nous procurer quelques-uns de ces échantillons, mais ce n'est qu'en ville qu'on les achète. Là un souper passable, préparé par l'hôte, nous attendait. Nous devions partir le lendemain de grand matin pour les montagnes et, quoiqu'il fût dix heures du soir, nous envoyons nos cartes au fonctionnaire préposé à la vente des précieux cailloux; un quart d'heure après, nous allons nous-mêmes le trouver et, tout en exprimant un dévouement sans bornes à la France, il nous vend fort cher quatre petits morceaux d'argent.

Nous le quittons et, après avoir admiré de plus près la splendeur de Larbröfoss [2], nous revenons à l'hôtel, où nous trouvons toute préparée une vaste chambre contiguë à la salle de concert de la ville. Dans le Nord, où la construction est toujours en bois et par conséquent peu coûteuse, la poste-auberge, *gœstgivegaard,* atteint dans les petites villes des proportions respectables; au rez-de-chaussée, il y a cabaret pour le peuple, restaurant et table d'hôte pour les fonctionnaires; le premier est occupé par une vaste salle de concert destinée aux solennités musicales ou chorégraphiques de l'endroit, et flanquée de deux ou trois vastes chambres au parquet de sapin, semé de petites branches vertes.

1. Les échantillons ressemblent à des chevelures; le plus long conservé à Copenhague a 1 mètre 50 centimètres de longueur et 50 centimètres de largeur.

2. *Foss* veut dire chute, cataracte.

### Les montagnes du Télémark. — Leurs habitants. — Hospitalité des *yaards* et des *sæters.* — Une sorcière.

Kongsberg est la dernière étape de la civilisation de ce côté de la Norvége. A quelques heures seulement de Christiania, elle participe au mouvement de la capitale. Mais n'allez pas plus loin, si vous voulez vivre autrement que de vos propres ressources. Là commencent les âpres montagnes du Télémark qui enlacent les lacs Tinn, Mjös, Totak et Bandak et vont, s'entassant les unes sur les autres, former vers l'ouest l'inaccessible barrière du Hardanger fjeld, vaste désert de neige, où l'indigène même ne s'aventure pas sans horreur.

Pendant quelques milles encore on peut se servir de la carriole ; c'est-à-dire que l'on trouve un ou deux sentiers assez larges pour lui livrer passage : frayés ou non, peu importe, dès qu'elle entre, elle va partout.

Le but principal d'une excursion en Télémark est la célèbre *chute fumante,* Rjukandfoss [1], la plus grande de l'Europe, je dis la plus grande et non la plus haute ni la plus forte ; car la chute du Rhin à Schaffhausen et les rapides de la Glommen à Kongsvinger l'emportent sur le Rjukan en puissance d'eau, de même que le filet d'eau qui, à Gudvangen, dans l'évêché de Bergen, tombe de 4000 pieds dans la mer, l'emporte en hauteur; mais la célébrité du Rjukan vient à la fois de la masse imposante de ses eaux et de la hauteur immense d'où elles tombent, un lac précipité dans un autre, de mille pieds de hauteur.

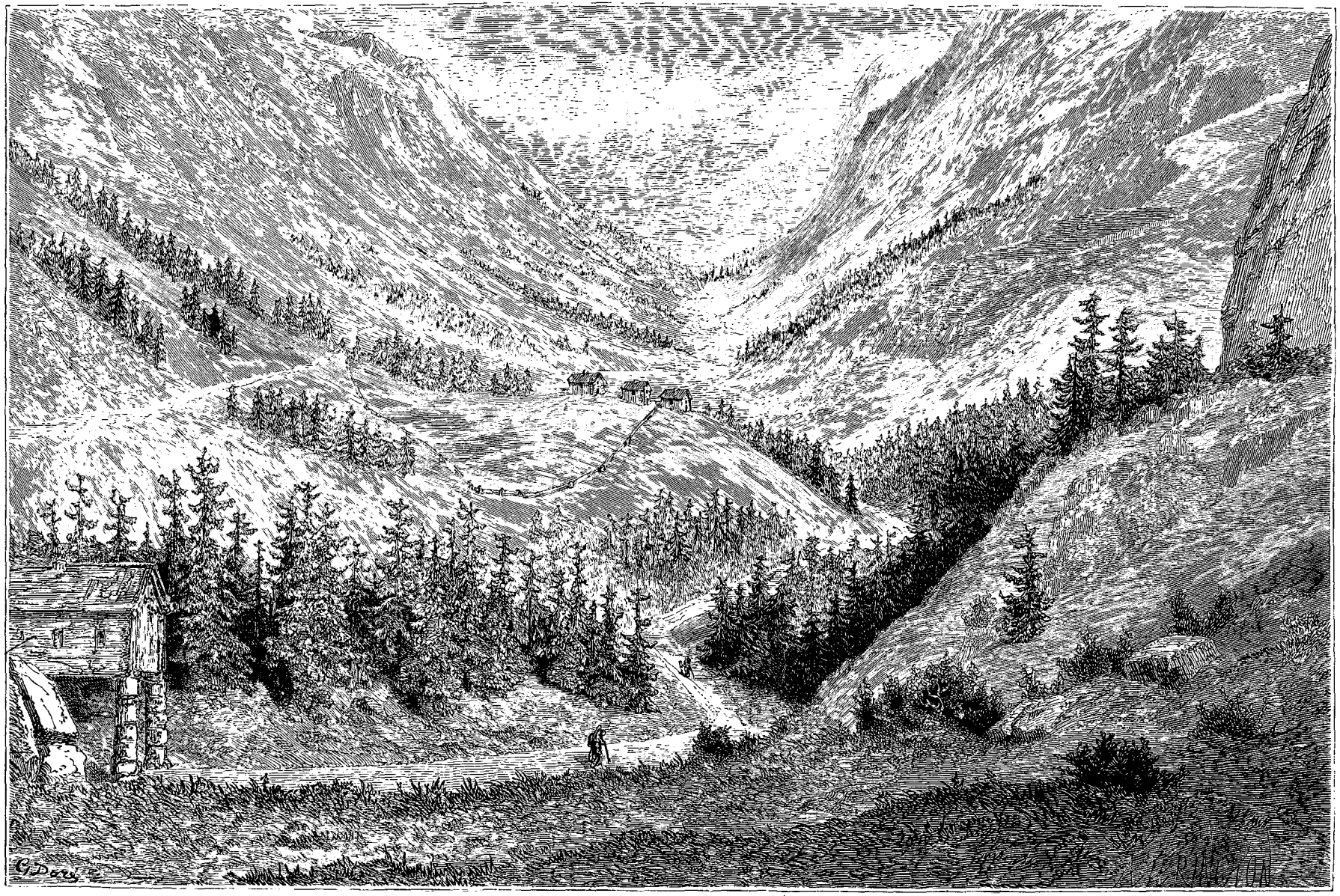
Le lac Mjös, immense nappe à six branches, grossie des eaux qui tombent du Hardanger fjeld, vient se déverser par le Maan Elv dans le bassin du Tinn.

La vallée du Maan Elv peut avoir douze lieues; c'est au tiers environ qu'a lieu la dépression énorme qui produit la chute. Pour aller de Kongsberg au Rjukan, il faut passer de la vallée de la Laagen dans celle du lac Tinn et franchir une chaîne de montagnes assez abruptes; en faisant un coude et les tournant au sud, on suit une route assez bonne mais insignifiante. Nous devrons prendre le chemin le moins frayé et le plus pittoresque.

A quatre heures du matin, nous quittions Kongsberg et, après avoir suivi pendant une heure la Laagen chargée de bois flottés et bordée de grands sapins écorcés, nous entrons dans la montagne ou plutôt dans la forêt, car de tous côtés ce ne sont que sapins et rochers, rochers et sapins à perte de vue.

Au bout d'une autre heure, les pentes s'adoucissent et l'on entre dans une vaste prairie traversée par une

1. *Rjukan* est le vieux mot, presque islandais; le mot moderne est *Rygende.*



La vallée de Vestfjordal. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

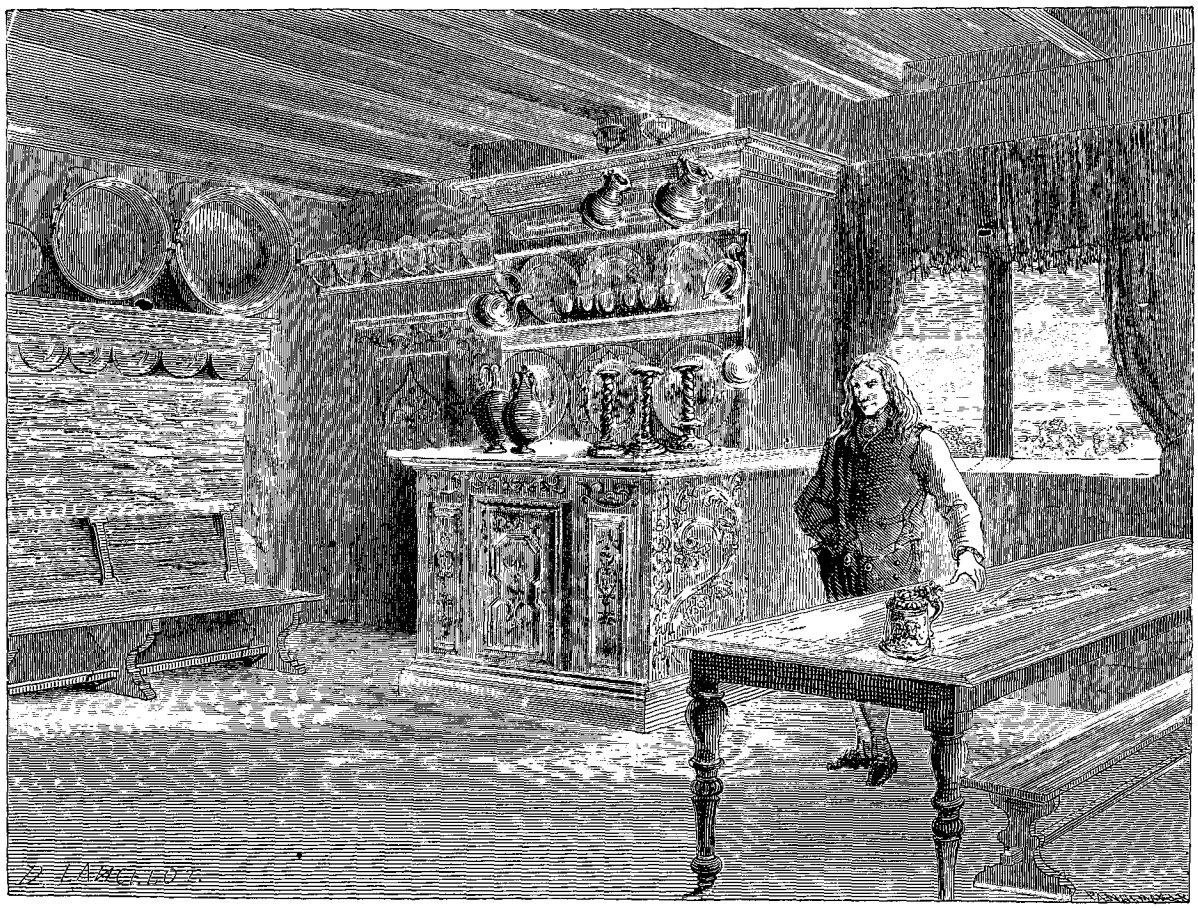
petite rivière et bordée de hautes collines : c'est le *sæter* de Moen. Rien en général n'est tranquille et poétique comme un sæter ; c'est une petite ferme isolée, inhabitée l'hiver. Là, en été, une famille, quelquefois une jeune fille seule, garde dans les pâturages de la montagne des troupeaux de moutons et de vaches. Le mot sæter implique l'absence de culture ; il n'y a autour de la ferme que de verdoyantes prairies.

Les gens de Moen sont doux et n'ont point l'air heureux. Ils nous vendent une de ces petites broches à pendeloques que, dans les longues veillées d'hiver, les paysans façonnent avec le filigrane naturel des mines de Kongsberg.

Après Moon, commence une longue montée sur un de ces plateaux tourbeux où depuis des siècles les sapins meurent et renaissent de leurs propres débris. Dans ces déserts marécageux, la route dépasse tout ce que l'imagination a jamais pu concevoir d'effrayant pour les voitures : lacets brusques, rochers laissés en travers, ponts vermoulus, pentes à pic, rien n'y manque.

Après une heure et demie de montée on arrive à Bolkesjö. Bolkesjö est une ferme de montagne importante, fondée il y a cent ans et encore tout empreinte du cachet original des vieux *gaards* norvégiens.

Du haut de la montagne au versant de laquelle les dix ou douze bâtiments de la ferme sont semés, on jouit



Intérieur d'auberge à Bolkesjö. — Dessin de Lancelot.

d'une vue magnifique sur le lac Fol qui occupe le fond de la vallée et sur les plateaux boisés de Hofvin, tandis que vers l'ouest se découpe la cime neigeuse du mont Gausta.

A Bolkesjö tout est encore vraiment norvégien. La chambre des hôtes, peinte depuis le parquet jusqu'aux solives d'arabesques rouges et noires aux tons brunis par le temps, est parée de deux vastes alcôves aux lits élevés ; le long des murs sont des bahuts chargés de vieux pots danois à couvercle d'argent et de large vaisselle de cuivre et d'argent ; de vieilles chaises de bois peintes comme les solives et de vénérables tables en racine de bouleau complètent la mise en scène.

C'est dans cet intérieur d'un haut style que le maître de la maison nous sert une façon d'œufs au lard. Toute l'argenterie de la famille est exhibée dans cette occasion solennelle, et s'il est permis de juger, par ce déploiement de luxe, de l'opulence relative de note hôte, il doit être fort à son aise. Les paysans norvégiens, s'ils vivent avec frugalité, aiment à manger dans l'argent le peu qu'ils mangent : le contenant fait valoir le contenu. De là cette quantité de pots, de cuillers, d'assiettes fabriquées avec du métal fortement allié ; le tout orné des dates les plus diverses et des formes les plus capricieuses.

Après le déjeuner continue la descente ; la chaleur est toujours très-forte. La route n'en est plus une ; c'est

un casse-cou. La grande nappe du lac Fol apparaît à gauche, mais tout en bas, à deux ou trois cents pieds au-dessous de soi. On croit à chaque instant qu'on y roulera à pic, mais le chemin tourne brusquement et rentre dans la forêt. A droite, d'autres petits lacs tributaires du Fol brillent à travers les arbres. Tous sont solitaires : pas une barque, pas une maison au bord. Quelques roches seulement, quelques chevaux en liberté qui viennent s'abreuver à la rive. Ce silence nous étonne d'abord, mais on s'y fait. Les routes peuvent être étroites, on ne croise personne. En huit jours, nous ne trouverons pas une autre voiture que les nôtres.

Au bas de la montagne de Bolkesjö et presque au niveau du Fol, nous nous arrêtons un instant à Vik où le pays recommence à devenir cultivé. De larges prairies resplendissent au soleil et les clôtures reparaissent en travers des chemins. Dans un pays où il ne passe personne, à quoi bon clôturer les champs? Le long des routes, on se borne à construire des haies de bois pour limiter les héritages. Ces longues haies coupent en général les chemins. Une grande porte de bois pivotant sur un poteau de sapin barre la route. A chaque clôture, il faut que le *skydskarl* qui est assis derrière la carriole saute en bas pour aller ouvrir. En général, c'est un gros gamin, blond, lent et lourd. Il faut attendre qu'il ait vu la barrière, qu'il se soit laissé tomber de la valise, qu'il ait ouvert, puis, refermé la claie et enfin (ce qui est plus long), qu'il se soit hissé de nouveau à son poste. Pour peu qu'il y en ait une vingtaine par relai, on fait à peine deux lieues à l'heure.

A Kopsland, une dernière barrière ouvre sur de magnifiques prairies, arrosées par le Maan Elv, le même fleuve qui, après être tombé de neuf cents pieds au Rjukan, a traversé le lac Tinn, puis va se jeter, à Skien, dans la mer du Nord. Le Maan à cet endroit est fort large, toujours rapide et blanc d'écume. D'énormes sapins sont emportés avec une vitesse effrayante. Du reste, les bords du fleuve n'ont rien qui participe de la nature sévère et presque furieuse de ses eaux. Des massifs d'aulnes et de frênes s'étagent sur les dernières pentes des montagnes. Les prairies sont couvertes d'orchidées et de géraniums. Des bestiaux errent dans ces riches solitudes, conduits par quelque enfant à demi nu.

Deux petits chevaux commandés par les forbuds du matin nous attendaient dans le pré. Pendant qu'on les attelle, une misérable vieille en haillons nous adresse en chantant quelques paroles aiguës. Une poignée de shillings a peine à l'éloigner. Elle a l'œil hagard et l'on ne sait si les refrains qu'elle grince sont des malédictions ou des souhaits.

Interrogé sur cette apparition insolite, le skydskall répond que c'est une sorcière. L'heure malheureusement ne prêtait point au fantastique. Le soleil brillait dans toute sa gloire; sans quoi, on eût pu se croire transporté au temps des anciennes « sagor » et des évocations nocturnes jetées aux quatre vents.

Après avoir côtoyé quelque temps le Maan, la route le traverse. Les carrioles descendent à pic sur une petite plage de sable.

Cinq ou six sapins bruts, liés en radeau par des cordes d'écorce attendent au rivage et deux vieux Télémarkiens, coiffés d'un bonnet rond, viennent prendre les carrioles. On en met une sur le radeau; puis, l'un de l'aviron, l'autre du croc, dirigent tant bien que mal, à travers les rapides et les bois flottés, l'édifice chancelant de ce bac improvisé.

Vient ensuite le tour de la deuxième carriole, puis enfin celui des voyageurs eux-mêmes et des skydskail. On vacille en route, on a les pieds mouillés par l'écume du torrent, mais on passe. (De l'autre côté du fleuve est la blanche petite église de Grandherred, coquettement posée sur la rive.)

A l'autre bord, un coup de fouet au cheval : animal et voiture passent par-dessus le petit banc des rameurs, tombent dans l'eau, se relèvent, partent, et tout est dit.

### Les lacs Tinn et Mjös. — Le Westfjord. — La chute de Rjukan. Légende de la belle Marie.

Après deux heures de trot sur une belle route le long du fleuve, on arrive au lac Tinn où toute voie de communication cesse. A peine y a-t-il au pied des hautes falaises du lac la place du petit gaard de Tinoset et du jardin mal soigné qui l'entoure. Un vieillard en enfance, deux femmes d'une saleté repoussante habitent la chaumière. Leur faire entendre qu'on veut une barque pour traverser le lac et des chevaux pour le surlendemain à quatre heures du matin est tout un travail. Ils comprennent, mais font comme s'ils ne l'avaient point compris, et, comme les bateaux ne viennent point, nous en sommes réduits à nous coucher sur l'herbe, à l'ombre d'un magnifique pin, en vue du lac.

A Tinoset, le Tinn se termine en pointe et se décharge par une chute dans la vallée inférieure. Les bois que le courant très-lent du lac a amenés à l'extrémité se forment d'eux-mêmes en un immense cercle qui occupe le fond du golfe sans toucher aux rives.

Au loin, on dirait sur l'eau une vaste tache d'huile. Peu à peu un bois, puis un autre, s'en détachent, d'autres les remplacent, mais le cercle formé par quelque tournant invisible reste le même, toujours parfait de rondeur.

Le proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre, » devrait être pris pour la devise du touriste en Norvége. Si vous brusquez le paysan, il devient malhonnête, grossier, et vous tourne le dos. Exposez gracieusement votre demande, et, sans vous assurer s'il a compris, car en général sa pénétration réelle ne répond pas à son apparente lourdeur, attendez patiemment le résultat de l'affaire ; il prendra son temps, consultera sa maisonnée et finira par arriver à vos fins. Ce ne sont certes pas les Normands, leurs pères, qui ont importé en Angleterre le dicton : *Time is money.*

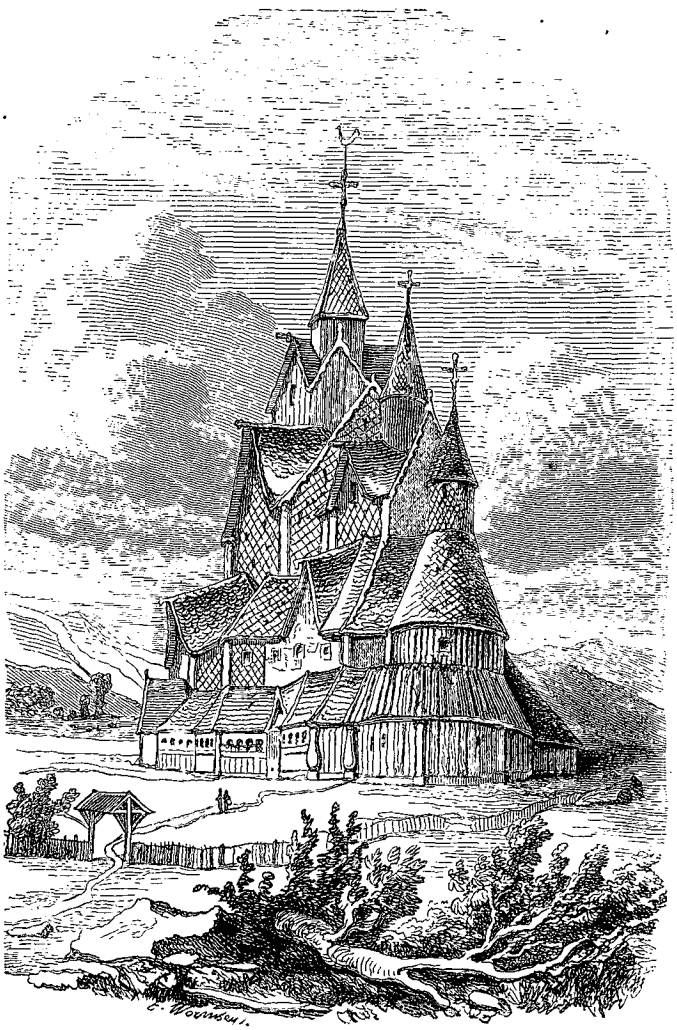
Au bout d'une heure, nos bateliers arrivaient avec le bateau ; ils étaient deux avec un plus jeune, à la figure sympathique. Ils s'asseyent pour ramer à l'arrière. Un paquet de ramure de bouleau occupe l'avant. C'est là-

dessus que couvertures et sacs de voyage forment un lit sinon moelleux, du moins assez supportable.

En Norvége, où le voyage en barque est si usuel qu'à chaque relais de terre (*landskyde*) correspond presque toujours un relais d'eau (*vandskyde*), pour le lac, la rivière ou le golfe voisin, il n'y a pas d'autre manière de s'arranger. Si vous voulez apporter de la variété dans les différentes positions du corps et sortir d'une horizontalité fastidieuse, les rameurs vous rappellent à l'ordre, sous prétexte que la charge n'est plus équilibrée.

Le lac Tinn inaugure agréablement ce genre de voyage; il a sa physionomie spéciale qui ne manque pas de grandeur. Enfermé entre deux murailles de granit de deux mille pieds de haut, sa nappe tranquille éclairée par le pale soleil de dix heures du soir, se dore des tons les plus fantastiques; quelques îles de pins détachent leurs sombres silhouettes sur l'horizon étincelant; tandis que sur les bords quelques petites maisons de pêcheurs, accessibles seulement aux barques, se cachent dans les recoins de la montagne. Nos rameurs viennent aborder à une de ces cabanes; un homme et une femme en sortent pour nous offrir des *hores*[1].

Cependant la nuit, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi en Norvége, commence à tomber sur le lac : le silence devient encore plus profond et on n'entend plus que le choc des sapins flottés qui se rencontrent çà et là sur l'eau. A onze heures nous arrivons à Haakenœs, cap qui sépare le Tinn du Vestfjor, son bras occidental. Le maître de poste voudrait bien nous retenir chez lui, mais la nuit est si belle que nous préférons poursuivre notre excursion. La barque traverse le Vestfjord et à onze heures nous débarquions au pied de la petite église de Mœl : deux de nos bateliers prennent nos sacs sur leur dos, le troisième reste pour garder la barque, et nous entrons dans la vallée de Vestfjordal, formée par la continuation des rives du Westfjord est occupée par le cours impétueux du Maan.



Église d'Hitterdal (voy. p. 78). — Dessin de Wormser.

Rien de calme et de lumineux comme les nuits d'été dans ces montagnes : le soleil, qui quitte à peine la cime neigeuse du Gausta, effleure en ce moment la pente nord-ouest, et dans une heure il sera venu blanchir le versant oriental. Tout le reste de la vallée est noyé dans l'ombre, mais dans une ombre transparente qui laisse aux objets toute leur forme et en poétise les contours. Le fleuve gronde à droite derrière les bouleaux, et ses vagues argentées semblent éclairer la route de blancs reflets dès qu'elle vient côtoyer les rives.

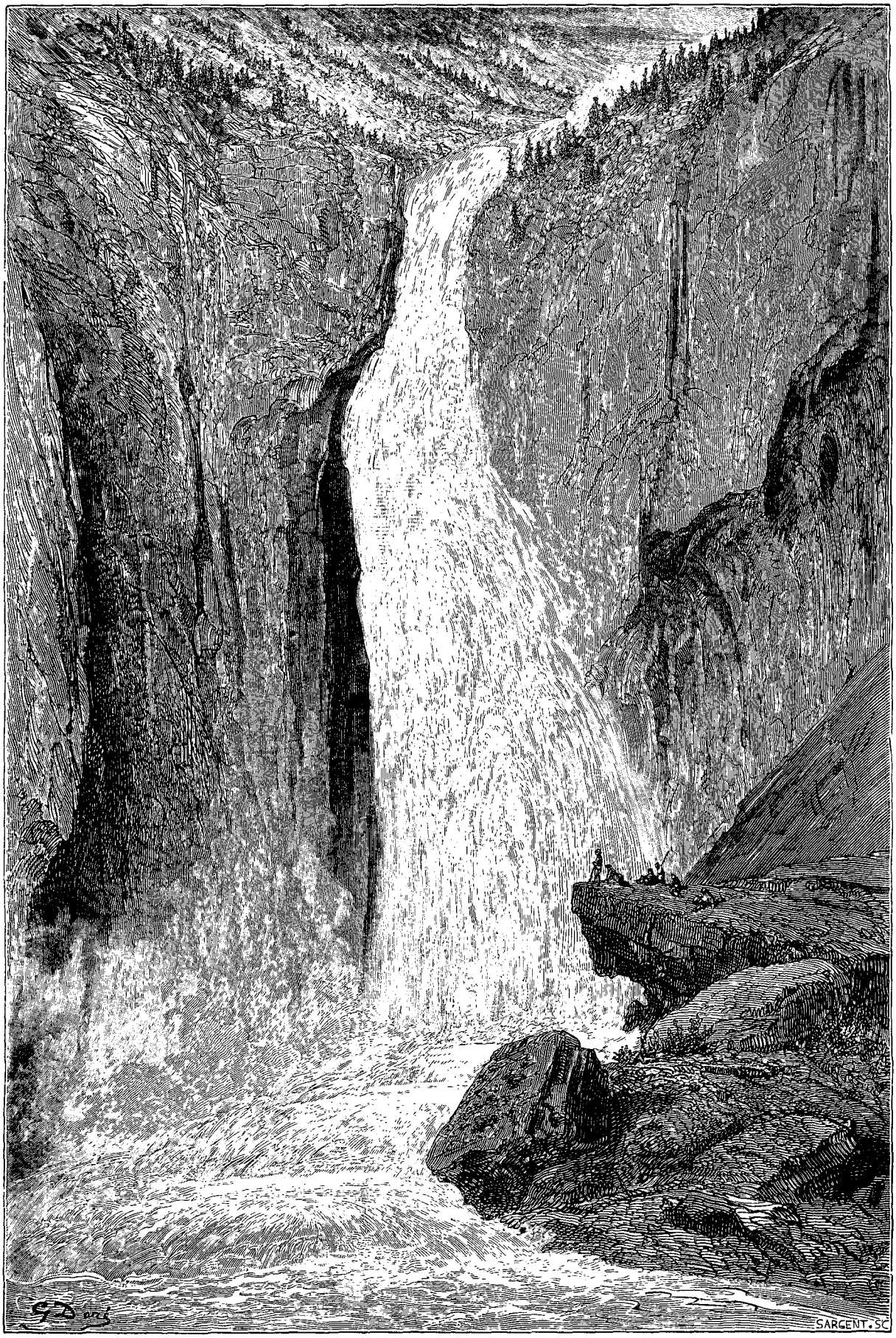
Nous voulions, la nuit même, atteindre Dal, la ferme la plus importante et comme le cœur du pays; de Mœl à Dal il y a quatorze ou quinze kilomètres : à une heure du matin, après une véritable promenade dans cette magnifique vallée, nous frappions à la porte d'un gaard, et une grosse fille, éveillée en sursaut, nous ouvrait une chambre assez grande, ornée de deux lits antiques; et dans le Nord, où les auberges des villes n'ont jamais que des canapés couverts d'une mince couchette, les alcôves peintes des paysans sont de vraies bonnes fortunes.

Dal peut servir de centre à un grand nombre d'excursions : il se trouve à portée des sites les plus célèbres du haut Télémark, et partant est visité chaque année par un certain nombre d'étudiants de Christiania ou de touristes britanniques. M. Bayard Taylor, le spirituel voyageur américain, le seul homme qui ait consciencieusement parlé du caractère norvégien, y a passé en 1856. Il en fait une peinture charmante.

Il faudrait, pour bien jouir de la beauté hors ligne du Vestfjordal, se fixer à Dal trois ou quatre jours : on pourrait au bout de vingt-quatre heures se procurer les chevaux[1] que nous n'avons pas eu le temps d'attendre, et faire sans fatigue l'excursion du Rjukan. Au retour

1. Le hôre est une sorte de saumon qui habite les lacs et ne va point à la mer.

1. En été les chevaux norvégiens errent en liberté sur les fjelds déserts du plateau supérieur.




Le Rjukandfoss. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

on franchirait les fjeds du Gausta, célèbre par la légende de la noce pétrifiée, dont on montre toutes les victimes, y compris le chien et le chat. Pour nous, trompés par des renseignements inexacts, et forcés d'être de retour le surlendemain à Tinoset sous peine de manquer à nos forbuds, nous fûmes désagréablement surpris d'apprendre que, faute de chevaux, il faudrait faire à pied l'excursion du Rjukan.

En somme, à six heures du matin, après avoir pris pour guide un de nos bateliers, otage salutaire de notre bateau resté à Mœl, nous partions pour le Rlukan, situé à vingt kilomètres de là en remontant la vallée.

La route ombragée de bouleaux côtoie les praieries arrosées par le Maan. A deux kilomètres de Dal et de sa petite église, nous avons la bonne fortune de trouver un paysan qui nous promet un cheval pour revenir le soir de Dal à Mœl. La perspective de ne point refaire à pied le chemin de la veille nous fait paraître moins long celui-ci. A six kilomètres de Dal commence la côte d'Ingolfsland.

La vallée se rétrécit; au fond le Maan, qu'on domine de plus de trois cents pieds, n'est plus qu'un large ruban d'écume bondissant çà et là à travers les sapins qui couvrent les deux pentes opposées de la montagne. Au sommet de la côte est le sæter d'Ingolfsland, la route le dépasse pour monter sur le fjeld et gagner la nappe supérieure du Mjösvand.

Il faut s'arrêter au sæter pour jeter en arrière un coup d'œil sur la vue splendide de la vallée qu'on vient de remonter, avec les fjelds du Tinn pour horizon et le Gausta à droite en premier plan

A gauche, se précipitent du sommet même du fjeld et serpentent le long de la montagne les longs bras d'une chute énorme qui tombe de rochers en rochers sans que l'œil perde un instant son cours écumant. Le torrent passe sous un hardi pont de bois, et roule et court, avant

Un chalet à Bamble. — Dessin de Lancelot d'après M. Riant.

de grossir le Maan, faire mouvoir une scierie à peine terminée.

Après le pont, jeté sur la chute, commence le sentier spécial du Rjukan, sorte d'escalier fort roide qui grimpe sur des roches branlantes. On dit qu'en général les chevaux passent par là, ce qui peut paraître paradoxal, mais ce qui n'a rien que d'ordinaire pour quiconque a vu descendre à des bêtes de somme les dix-huit cents marches de l'escalier de Vöring foss dans le Hardanger.

Pour le moment, c'est à pied que nous escaladons les marches naturelles qui, de roches en roches, nous mènent en trois quarts d'heure en vue de la chute qu'on aperçoit à travers les arbres.

Mais pour jouir de toute la grandeur du spectacle, il faut aller un peu plus loin et suivre, le long de la paroi presque polie de la montagne, une sorte de cran à peine accessible, véritable casse-cou, célèbre sous le nom de Maristien (passe de Marie).

Toute une légende se rattache à ce lieu : au temps jadis, on dit que le sentier fut découvert par la belle Marie de Vestjordal : c'est par là qu'à l'insu des siens elle allait retrouver dans le fjeld, au bord du Mjös, Eistein Halfoordsen son amant; mais un jour tout fut découvert, et Ejstein obligé de fuir la vengeance du père de Marie.

Les années s'écoulèrent, et le vieillard mourut. Désormais libre, Marie rappela l'exilé, qui, pour abréger la distance, voulut descendre dans la vallée par le sentier de sa bien-aimée, Marie l'attendait de l'autre côté du Rjukan : à la vue de son amant, elle pousse un cr joyeux; il veut s'élancer dans ses bras, le pied lui manque et le Rjukan renferme sur lui son abîme d'écume.

Marie devint folle; et depuis on la vit tous les jours errer le long de la passe fatale; et là, penchée sur le gouffre, elle semblait entretenir avec son amant invisible une douce conversation. Ses cheveux blanchirent : elle devint une vieille femme, et cependant jusqu'à sa mort

elle ne cessa d'errer comme une ombre blanche sur les rives du Rjukan.

Est-ce elle que, dans les pâles et brumeuses journées d'hiver, les paysans du Westfjordal voient encore se découper vaguement dans les nuages de la chute? on ne sait : toujours est-il que Maristien est un lieu célèbre, et tout bon touriste doit accomplir le périlleux pèlerinage, au risque de faire comme Ejstein. Du reste, au milieu du sentier, un gros bouleau, fortement enlacé par ses puissantes racines aux roches environnantes, permet de faire halte et d'admirer la chute, qu'on domine d'une hauteur énorme.

Qu'on se figure une immense muraille de granit à parois presque surplombantes, de dix-huit cents pieds de haut. C'est la fin de la rive droite du Westfjordal. La rive gauche suit quelque temps, quoiqu'à une moindre hauteur, cette muraille immense, puis tout à coup s'élève et en même temps se creuse pour former comme deux puits énormes dont la section serait deux demi-cercles. Le premier sert comme d'antichambre à la chute : il est évident que c'est elle qui autrefois l'a creusé, mais que, dévorant toujours la roche, elle a fini par quitter cet espace vide pour se retirer en arrière et en creuser un autre. Celui-ci, elle le remplit tout entier de la masse énorme de ses eaux, des nuages de vapeur d'écume qui remontent jusqu'au niveau même du fjeld, et aussi du tumulte des rapides, qui s'élancent du gouffre pour former le large ruban d'écume qui sillonne les sapins de la vallée. J'ai dit tumulte, l'expression est inexacte; ce n'est pas un véritable tumulte, mais plutôt un bruit régulier que fait entendre le Rjukan. Il se produit six coups distincts suivi d'un septième plus fort qui fait rebondir la chute tout entière jusqu'à mi-chemin de sa hauteur, comme si les eaux remplissaient quelque caverne énorme, et qu'à un instant donné, comprimées à l'intérieur, elles s'échappassent avec fracas.

En somme, le Rjukand, la reine des chutes du Nord, n'est point au-dessous de sa réputation. Le volume de ses eaux, un lac tout entier, la hauteur d'où elles se précipitent, neuf cents pieds, et surtout le site étrange qui l'encadrent, offrent un de ces spectacles qu'il est impossible de dépeindre et qu'on n'oublie jamais.

Du bouleau où nous étions accrochés, après une vaine tentative pour pousser plus loin, nous redescendons vers un rocher inférieur qui surplombe la chute et d'où l'on est censé voir le gouffre. A gauche, un petit sentier, frayé par les chèvres, mène on ne sait où, « à la mort » dit notre guide. Le mieux pour des gens que le sort d'Ejstein ne tente point est de revenir sur ses pas. Le retour du Rjukan est plus agréable que l'aller; l'espérance du gîte, la fraîcheur de la soirée et la sensation agréable de la descente, abrégent le chemin.

Dal. — Le livre des étrangers. — L'église d'Hitterdal. — L'ivresse en Norvége. — Le châtelain aubergiste. — Les lacs Sillegjord et Bandak. — Le ravin des Corbeaux.

A Dal, Ole Torgensen et la charmante Aasta, sa fille, nous attendaient. Pendant qu'on prépare le dîner, fort passable pour un dîner de Norvége, nous engageons avec le maître de céans une conversation en norvégien; le livre des étrangers en fait les frais; mille et un insulaires y ont inscrit leurs réflexions en prose et en vers; dans un espace de trente ans nous ne voyons que deux noms français, M. le comte de R. et M. C., de Cherbourg. Tous les voyageurs n'ont qu'une voix sur la fille du logis, type télémarkien des plus gracieux, visage avenant, toujours prêt à rire, costume reluisant des mille bijoux montagnards, longues tresses emprisonnées dans le petit châle roulé qui fait la coiffure du pays, et, pour compléter la description, pipe en racine de bouleau fumée le plus naturellement du monde. Elle nous vend quelques ceintures chargées de cuivre, puis nous apporte un coffret de bois d'où elle tire une cinquantaine de bijoux d'argent d'un travail rare. C'est l'hiver que les paysans découpent ces jolies choses dans l'argent de Kongsberg. Chacun, même le mendiant, a sa broche et ses boutons de filigrane. Les bijoux d'Aasta nous tentent : « Combien en voulez-vous? — Je ne veux pas te les vendre, monsieur. — Seulement ces boutons. — Ce sont des boutons de femme, ils ne t'iraient pas, monsieur, et puis c'est ma parure de fiancée, je la mets le dimanche pour aller à Mœlkirke, je ne voudrais pas m'en priver, c'est si long à faire. »

. . . . . .

Cependant le gigh et le cheval attendaient à la porte. Nous quittons Dal après de vigoureuses poignées de main à Ole Torgensen et à sa charmante fille. Vers minuit nous étions à Mœl; nos lits de feuillage de bouleau nous attendaient dans la barque, et par une nuit magnifique nous traversions le Tinn.

A quatre heures du matin un choc violent nous réveille; c'est la barque qui donne contre un sapin à Tinoset. Nos carrioles étaient là, et après une toilette sommaire dans l'eau du lac, nous roulions sur la route d'Hitterdal.

Arrivés à Bamble nous devions faire une pointe sur l'église d'Hitterdal, un des rares monuments de bois du treizième siècle qui subsistent encore en Norvége. Hitterdalkirke est à deux ou trois lieues de Bamble.

Un peu plus loin est Lysthuus, affreuse posada où l'eau même est inconnue et où l'on nous fait payer 3 francs, quatre œufs, seul comestible de l'endroit. Une note adressée au bailli (qui tous les huit jours visite le livre de poste) est la seule punition que l'étranger puisse infliger à ce chantage indigène. En repassant devant l'église d'Hitterdal nous nous arrêtons pour la visiter (voy. p. 75). C'est une sorte de pyramide de bois à cinq ou six toits superposés comme ceux d'une pagode. Les murs sont revêtus de tuiles de bois en forme d'écailles de poisson, et les toits couverts de petites planches sculptées. Une galerie couverte règne tout autour de l'église pour abriter le peuple. Un porche sculpté est à l'entrée du cimetière, et de l'autre côté de la route le clocher en bois à jour se détache sur les arbres du *prœstegjeld*[1]. L'intérieur de l'église vient d'être sottement restauré à la luthé-

1. Presbytère.

rienne. Un vernis uniforme a remplacé la fresque naïve et de bons bancs confortables ont été substitués aux anciennes boiseries sculptées; seule la croix byzantine de l'autel en argent doré et la chaire du curé ornée des signes du zodiaque ont échappé au vandalisme local.

Mais l'extérieur est parfaitement conservé et surprend par son étrangeté. En somme, c'est avec la fameuse crypte de Sanct Mikaêl, sur le Nordfjord, près de Skien, le monument le plus ancien de l'architecture catholique dans ces pays.

De retour à Bamble, où nous faisons reposer les chevaux, un vieil ivrogne endimanché vient nous prononcer un discours interminable. Rien de triste comme l'ivresse en Norvége, ivresse due à la bière et au brandevin. Après une surexcitation d'un moment, elle rend les gens presque idiots : et là, loin d'exciter le dégoût, les gens ivres ont l'air d'être les bienvenus. Les enfants vont les agacer et jouer avec eux; les bonnes gens sourient aux refrains grivois qu'ils fredonnent, et n'était la loi qui depuis quelques années punit de *peines corporelles* cet odieux vice, on verrait se reproduire en Norvége les tristes scènes du dimanche en Suède.

Le paysan est lourd et inintelligent. On pourrait lui appliquer un dicton propre aux habitants d'une certaine province de France : Habit de velours, ventre de son. Rien en effet n'est curieux comme le contraste de ces habits brodés, soutachés, couverts d'oripeaux, et cette nourriture grossière qui a fait donner au Télémark le surnom de *Pays du lait caillé*.

La route qui passe à Bamble et à Hitterdal est presque une grande route. Elle vient de Kongsberg et, traversant tout le Télémark, ne s'arrête qu'à Gugaard, au pied de l'infranchissable barrière du Hardanger fjeld.

Nous allons la suivre jusqu'à Sundbo pour tourner vers le sud dans les vallées plus riantes du Bandak.

Nous sommes au pied du Lid fjeld et nous traversons les vallées de Hitterdal, de Laurdal et d'Hjertdal, arrosées par l'Hitter Elv.

A Saunland, encore une église antique réservée au marteau des démolisseurs. Une belle grange neuve, bien peinte va la remplacer, à la plus grande satisfaction du premier magistrat de l'endroit. Cette vallée d'Hjertdal est assez animée. Les usines n'y manquent point. De plus, c'est le temps de l'exercice annuel, et les soldats campent le long de la route. Ils ont du pain (quel pain!) : nous l'achetons avec bonheur; c'est une rareté en Télémark.

Après Hjertdal, on monte assez longtemps pour gagner la crête dont le versant opposé descend à Sillegjord. L'œil, à droite, enfile la fertile vallée d'Aamotdal. Mais la route tourne à angle droit et descend à pic en face du mont Scorve, vers le lac Flaa. Rien n'égale la vue qui se déroule pendant cette descente d'une heure.

De beaux frênes ombragent le chemin. Entre les arbres apparaît la crête neigeuse du Scorve. Tout au fond de la vallée brille la nappe tranquille du Flaa. A droite, s'étale la croupe en éventail du Thors Nutten; à gauche, l'œil peut suivre à vingt lieues les sinuosités du lac Sillegjord, presque noyé dans la brume du soir.

A Sundbo, au bout du lac Flaa, on quitte la grande route du Hardanger pour entrer dans le canton de Sillegjord, tout parsemé de fermes opulentes, tout émaillé de prairies. C'est avec un plaisir assez naturel à la suite de trois jours de fatigues que nous entrons dans le village de Sillegjord.

Le gaard est infime. Où logerons-nous? Il y a là le presbytère, la maison du landsman, deux ou trois fermes de bonne apparence. Nos postillons jettent leur dévolu sur une sorte de château de bois dont l'avenue aboutit perpendiculairement à la route. Un portique à colonnes en décore la façade. De vastes communs précèdent une manière de parc anglais dont les pelouses descendent jusqu'au lac.

Nous n'avons que de vagues notions sur la nature du fonctionnaire qui occupe ce palais. Mais l'aplomb de nos skydkarls nous rassure et nos carrioles s'arrêtent au perron. Une servante nous reçoit et nous introduit dans un vaste salon orné d'un piano à queue et de deux énormes lauriers-roses en pleine fleur. De seigneur, point. Au bout de trois quarts d'heure, la même servante nous fait monter dans les mansardes, où deux lits et du thé nous attendent. La fatigue nous fait profiter sans réflexion de cette silencieuse hospitalité. Le lendemain, nous nous hasardons à parler de rétribution. On accepte, on demande même davantage. De seigneur, toujours point. Nous allons aux remises, nous faisons atteler.

C'était à croire ce castel inhabité, lorsque, tout à coup, au moment où nous prenions les guides, le piano de la veille rompt le silence et la Marseillaise, exécutée par des doigts novices, nous révèle l'existence de quelque princesse, héritière invisible du domaine.

Telle est l'hospitalité norvégienne. Autrefois gratuite, elle se fait payer (grâce aux Anglais) même chez les gens qui pourraient l'exercer autrement. Est-ce un excès de fierté qui fait fuir ces hôtes que le voyageur aimerait à voir? Je ne sais. En tout cas, si ce récit vient à tomber sous les yeux de la dame du logis, qu'elle y voie un regret plutôt qu'un reproche.

Nous voulions, de Sillegjord, gagner le Bandak avec l'intention de passer deux ou trois jours au milieu de ces sites romantiques qui sont en même temps le premier pays de chasse et de pêche de la Norvége. De Sillegjord au Bandak il y a quatre ou cinq lieues. La route d'abord plate et monotone monte bientôt sur un fjeld tout entouré de roches à pic. De ce cirque naturel où l'on entre par une vaste brèche, s'échappe une belle chute qui forme un lac. On monte encore, puis on tourne brusquement pour redescendre dans la vallée du Bandak. Même vue immense, même paysage splendide qu'à Sundbo. De tous côtés des prairies prêtes à être fauchées, des pentes fleuries d'églantiers, des fermes bien bâties et, à l'horizon, la nappe longue et sinueuse des Bandaks.

La route aboutit dans la cour d'un gaard de la plus belle apparence. Un monsieur en lunettes fume sa pipe sur le perron; c'est le maître de poste, et de jeunes élégants arrivent en phaéton pour dîner à Moën.

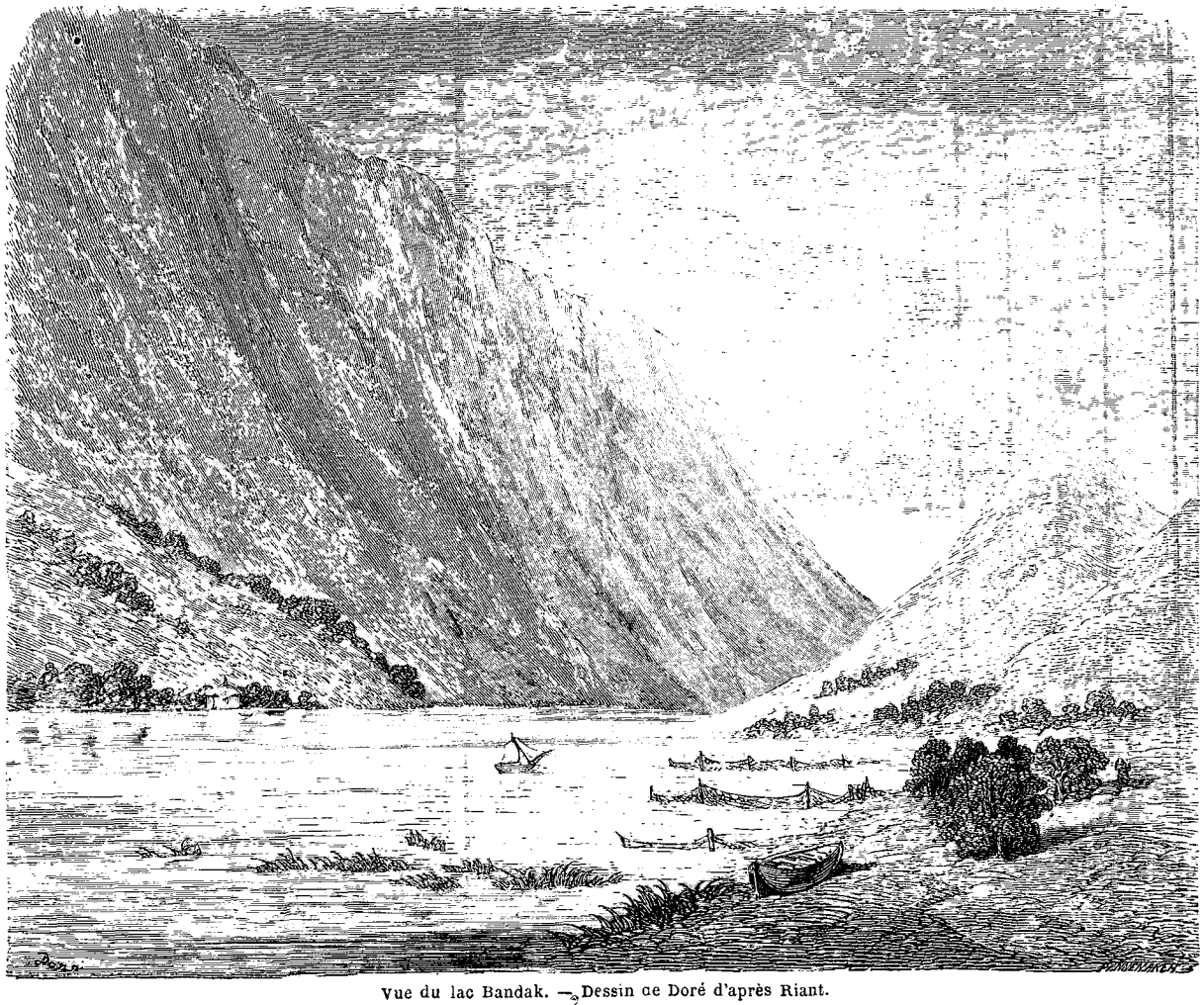
Le maître de poste est un gentleman fort complaisant.

Il nous fait renoncer à nos projets de séjour qui ne s'accordent point avec la bizarrerie des départs du *Saint-Olaf*, petit vapeur qui fait le service du Bandak. Nous convenons de laisser nos carrioles à la poste. Nos irons en barque jusqu'au bout du lac, à Dalen, où le *Saint-Olaf* est à l'ancre. Le lendemain nous reviendrons avec lui, et il prendra à bord nos carrioles qui se trouvent conduites au petit port d'embarquement. Nous déjeunons, et par une pluie d'orage, nous nous embarquons sur le lac.

L'orage dure deux heures. Le lac, enfermé entre deux hautes chaînes de montagnes, résonne des coups multipliés du tonnerre. La pluie tombe à flots; mais la petite barque glisse sur l'eau et, deux heures après, aborde à Laurdal.

Rien de ravissant comme ce coin solitaire. Quelque riche bourgeois l'a choisi pour s'y bâtir une demeure confortable, au milieu d'un grand parc de sapins. A côté, une chute fait aller quelques scieries. En face, s'ouvre une vallée fertile; c'est un paradis en miniature.

Vers cinq heures du soir, nos bateliers nous dépo-



Vue du lac Bandak. — Dessin de Doré d'après Riant.

saient dans une prairie inondée où finit le lac et où commence la vallée de Bandal.

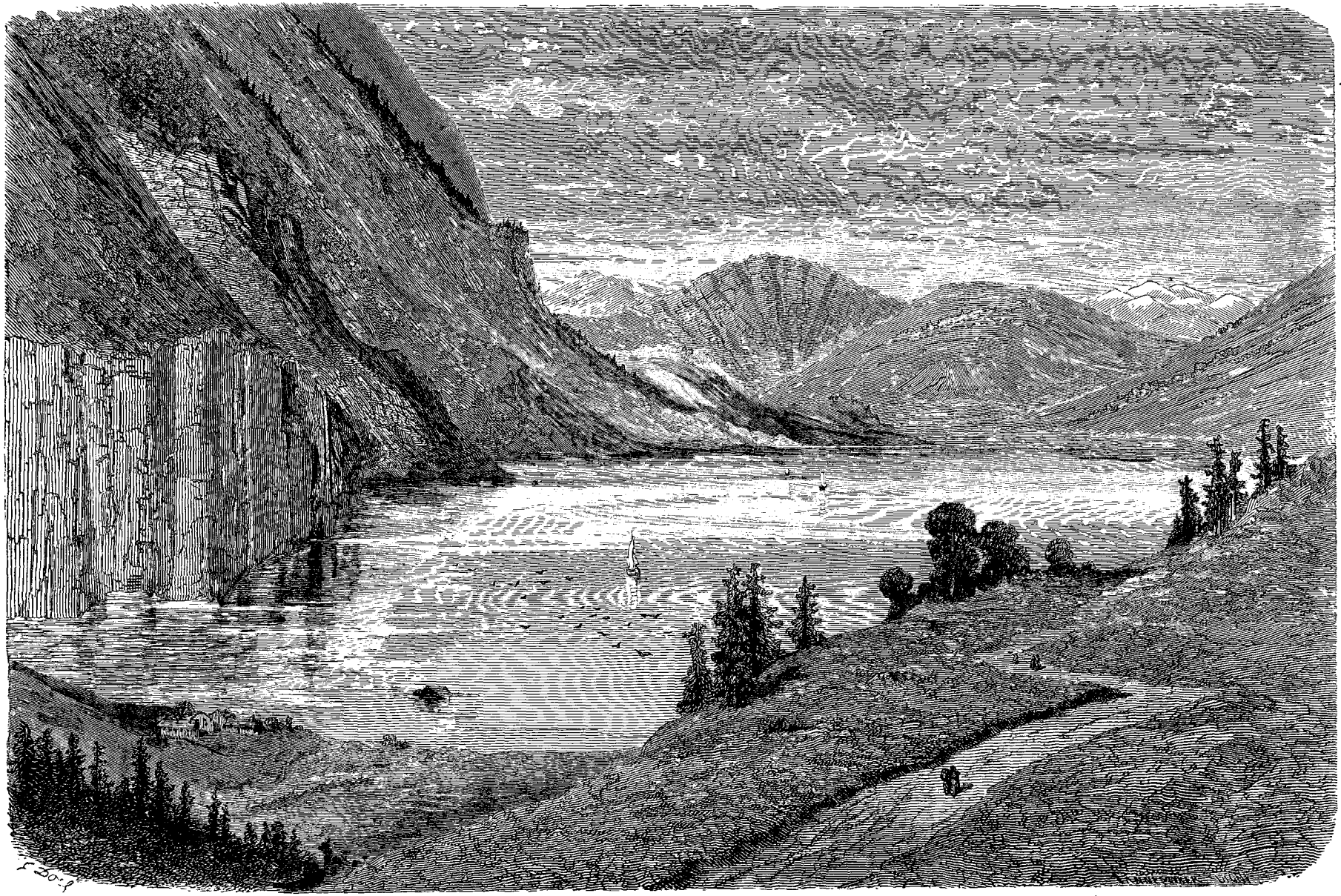
Un groupe de cinq ou six maisons y forment le hameau de Dalen. *Le Saint-Olaf* est à l'ancre en rade. Nous faisons porter nos sacs à une maison de bois que nos bateliers décorent du nom de restaurant à la carte (*spise-korter*). En réalité, c'est une maison de paysan, et la carte se compose de l'hôre classique et des pommes de terre qui constituent en Norvége un repas de première classe. En attendant qu'on le prépare, nous partons à pied pour le fameux Ravnedjupet, *Ravin des corbeaux*, qui se trouve dans la vallée, à deux lieues de Dalen.

Le Ravnedjupet est célèbre dans les contes du Télémark; la tradition prétend que ce gouffre rejette sur ses bords, par la seule force du vent qui y tourbillonne, tout ce qu'on y jette.

En réalité Ravnedjupet n'est qu'un site horriblement sauvage, surtout alors qu'il n'est éclairé que par les lueurs tremblotantes du crépuscule norvégien.

Paul RIANT.

*(La fin à la prochaine livraison.)*



VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES. — Vallée du Flatdal (voy. p. 79). — Dessin de Doré d'après M. Riant.

# VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

PAR M. RIANT.

## LE TÉLÉMARK ET L'ÉVÊCHÉ DE BERGEN.

1858. — INÉDIT.

## LE TÉLÉMARK (SUITE [1].)

*Le Saint-Olaf* et ses pareils. — Navigation intérieure. — Retour à Christiania par Skien.

C'est après une montée de deux heures le long d'Eidsborgskleven et au sortir d'un bois sombre que l'on arrive sur l'arête étroite du précipice béant. Un petit garde-fou naturel permet d'en sonder l'énorme profondeur. Au fond de la fissure gronde le torrent, et les roches sont disposées de façon que, si le vent d'ouest souffle, il forme, repoussé par la paroi de la montagne, un tourbillon effroyable. Le nom de Ravnedjupet vient-il de ce que les corbeaux accourent après la tempête se repaître des victimes qu'a dévorées l'ouragan, ou bien était-ce quelque lieu de supplice analogue au Ravnagja de Thingvellir en Islande? on ne sait; toujours est-il que Ravnedjupet comme le Rjukandfos est un site exceptionnellement pittoresque et qui récompense amplement des fatigues de l'excursion. De retour à Dalen où nous attendaient le souper et les soins obséquieux de l'hôtesse, toute fière des quelques mots d'anglais qu'elle écorchait horriblement, nous prenons quatre heures de repos, et à cinq heures du matin, insensibles aux prières de la bonne femme qui eût voulu nous garder huit jours, nous allons à bord du *Saint-Olaf*, souverain solitaire du Bandaksvand. *Le Saint-Olaf* est un de ces paquebots-omnibus qui desservent depuis deux ou trois ans les principaux lacs de l'intérieur. C'est presque toujours quelque vieille coque avariée qui ne peut plus tenir la mer et qu'un bonhomme de capitaine, fumant, prisant et chiquant, conduit de village en village; l'avant est rempli de marchandises et de paysans. Quelques fonctionnaires, un ou deux bourgeois, un touriste égaré sont assis à l'arrière; point de cabines; une petite pièce de six pieds sur toutes les dimensions en tient lieu; au centre traînent sur une table les numéros surannés du journal de la province, deux ou trois vieux officiers commentent, le verre en main, les télégrammes de Palestro et de Magenta, et portent un toast à Napoléon III en fredonnant *la Marseillaise*.

Ces « Dampskib » à volonté n'ont rien de régulier dans leur route; ils vont d'escale en escale et font le tour du lac pour regagner le dimanche leur point de départ.

Pour revenir au *Saint-Olaf*, nous passons dessus quatre ou cinq heures à admirer les sites toujours variés du lac. Vu le matin et en sens contraire, il affecte des aspects tout différents de ceux de la veille. De temps en temps, un nuage blanc rase l'eau, un rayon de soleil le traverse en passant obliquement derrière un promontoire; on dirait une bande d'argent relevée d'or; tantôt la nappe s'élargit entre des prairies fertiles, tantôt les montagnes s'élèvent, et le coup de canon dont *le Saint-Olaf* les salue, résonne mille fois d'une paroi à l'autre. A chaque instant on craint que le navire ne puisse passer entre ces murailles formidables. Nous arrivons au petit quai de bois où nos carrioles doivent nous attendre; elles n'y sont point, mais, grâce à la complaisance du capitaine et aussi à la lenteur d'un troupeau de vaches qui se refusent à venir à bord, notre maître de poste a le temps d'arriver au petit trot avec les dames de la veille et les voitures attendues; on hisse le tout à bord et la conversation s'engage avec les Norvégiennes.

Le paysan norvégien, longtemps annihilé par le Danois, revient peu à peu, depuis qu'il a recouvré son indépendance, à sa dignité d'autrefois. Rien de fréquent comme les familles où le grand-père, encore affublé du costume national, voyage avec ses petits-fils, parfaits gentlemen élevés en Angleterre et familiarisés avec tous les raffinements de la civilisation. M. B., qui sert de cavalier à ces dames, est du nombre : c'est un chasseur déterminé qui regrette le séjour forcé que ses fonctions l'obligent à faire à Christiania, où il va retourner. Il nous parle d'ours et nous offre des lettres pour des montagnards d'Hægland, fameux chasseurs qui habitent à six ou sept lieues de la pointe orientale du Bandak sur les bords du Langvand.

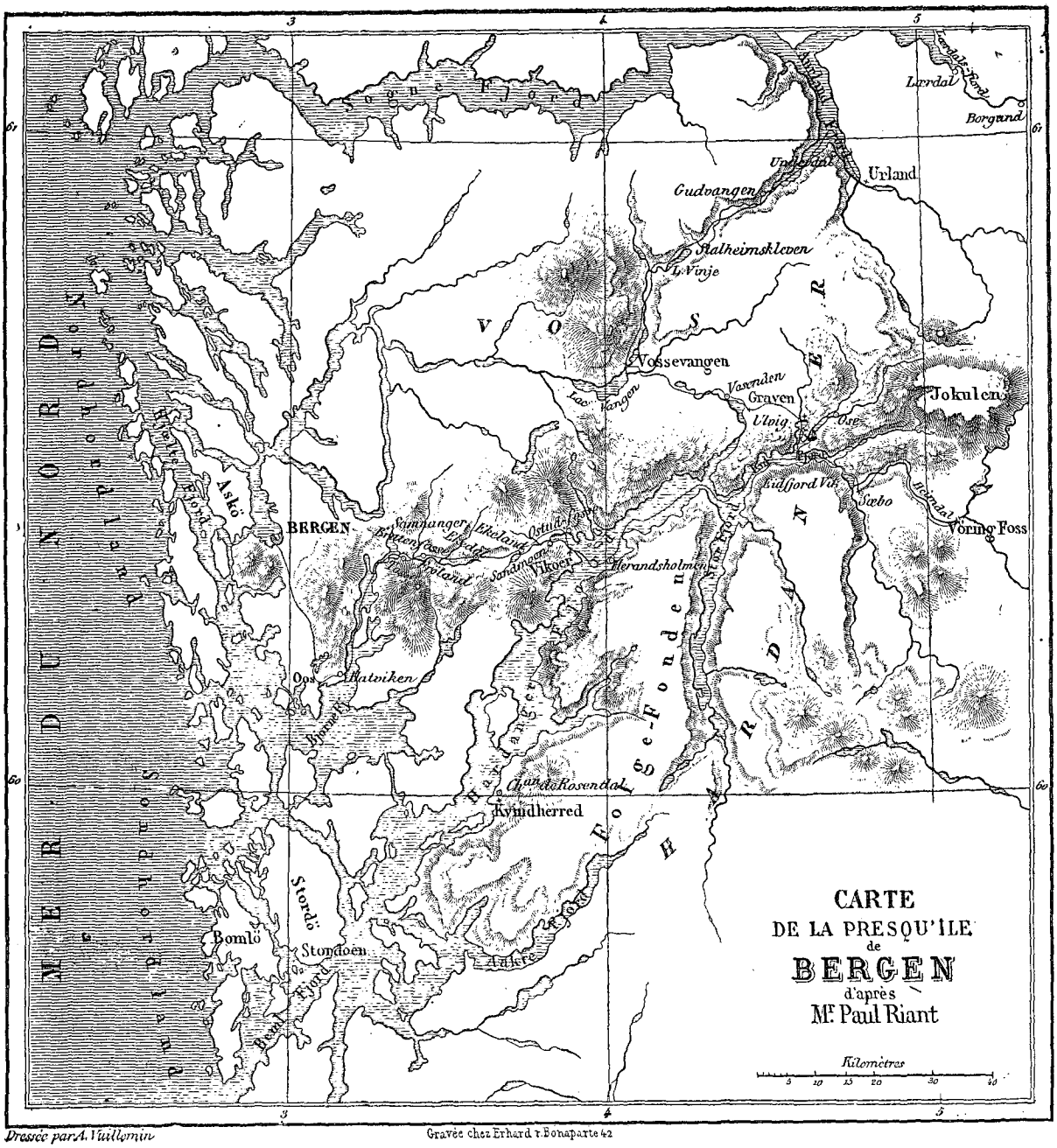
A midi nous arrivons à Strengnen au bout du lac, et si nous voulions, nous serions à Christiania le lendemain dans la journée; car une fois par semaine tous les petits steamers du Télémark se correspondent, et de lac en lac, de fjord en fjord, on arrive assez vite à destination. Il ne faut pas croire cependant que cette facilité de communication ait beaucoup civilisé les contrées qui en jouissent. Le pays est si abrupte, si sauvage, que ces lacs sont de vraies impasses sans route qui les longent ou les unissent. Quittez les stations intermédiaires à peine dignes du nom de villages, et vous retombez dans la barbarie traduite par l'absence du pain et la présence du lait caillé.

1. Suite et fin. — Voy. page 65.

A Strengnen commencent à disparaître ces costumes télémarkiens à formes antiques, les hautes culottes des hommes, les jupes rayées des femmes et ces petits châles enroulés en turban sur le front et descendant en pointe sur les épaules pour cacher les longues chevelures blondes des paysannes.

Nous entrons dans une baraque où un jeune couple affairé nous sert dans un salon de bois brut un dîner passable. Mme B. cherche à tirer d'un piano antique quelques sons harmonieux; puis nous nous séparons de nos compagnons d'un jour, qui retournent à Christiania après nous avoir décidés à partir pour la montagne.

Une chasse à l'ours n'a d'intérêt pour le lecteur que par les dangers mêmes qu'ont pu courir les chasseurs;

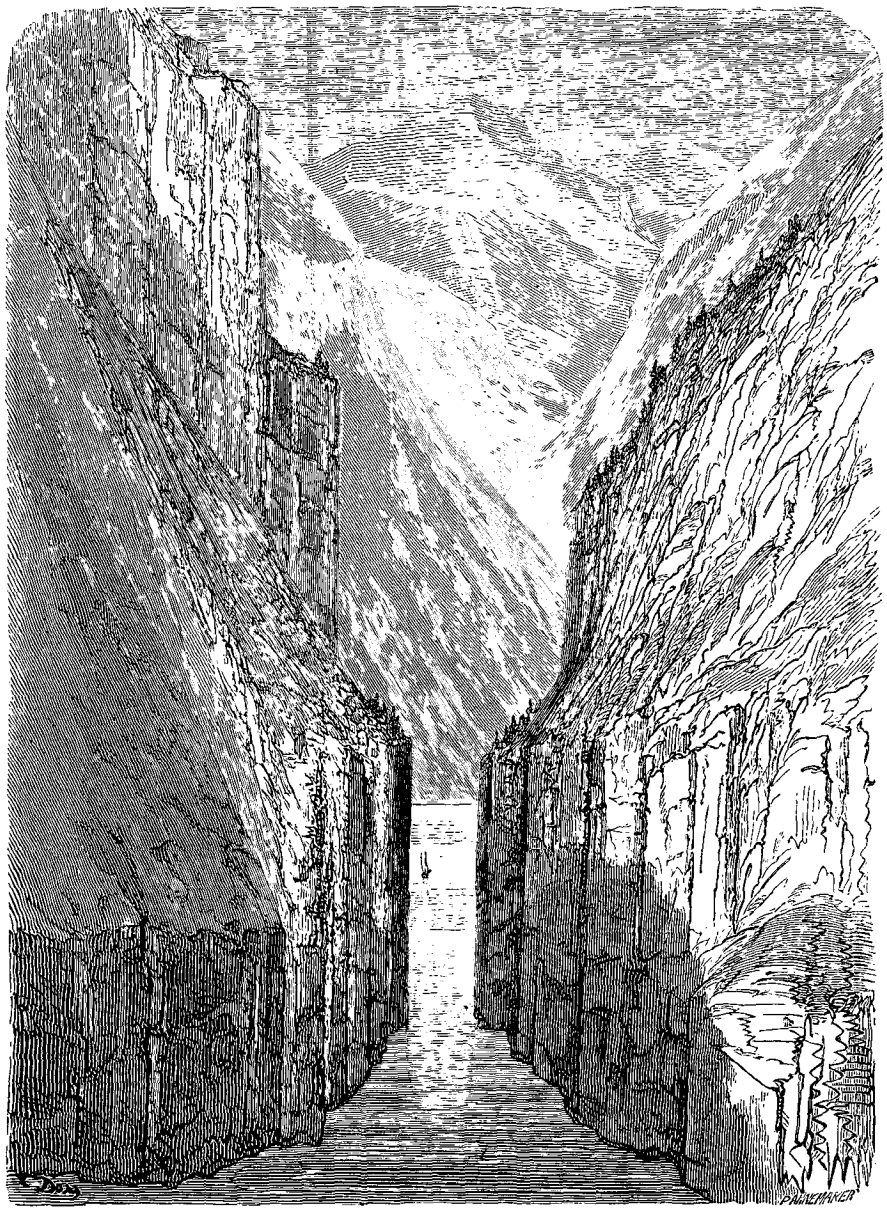



mais la vérité oblige à déclarer que sans chien et au mois de juin une expédition de ce genre est toujours complétement infructueuse.

Deux ou trois jours passés à Hægland sur le Langvand, dans une famille de chasseurs d'ours, de longues excursions pédestres sur les pentes du Büfjeld et jusqu'à Drangedal, les explorations minutieuses des hautes cavernes où dorment en hiver les énormes plantigrades n'eurent donc d'autre résultat que la découverte des traces fraîches d'une mère ourse et de ses petits, et les balles explosibles ne purent même trouver dans ces solitudes quelque élan égaré sur qui s'exercer. Malgré l'insuccès de la chasse, il est impossible de ne point garder un bon souvenir de ces montagnards au caractère ouvert et franc, de ces vigoureux jeunes hommes souvent balafrés dans leurs luttes avec les terribles bê-

tes, de leurs récits naïfs, de leur indomptable dureté à la fatigue.

Le dimanche soir nous quittions Hægland, et après un mille dans la plus sauvage des forêts de pins, nous débouchions sur la vallée du Nordsjö; au loin brillaient d'un éclat singulier des toits resplendissants; nous approchons : c'étaient les toits de grandes serres; un peu plus loin un château du meilleur style, des pelouses et des corbeilles de roses, de grands tilleuls et toute une colonie de femmes élégantes assises sous une véranda.... à trois lieues d'un pays à ours. Ces contrastes sont perpétuels en Norvége; les propriétaires d'usine, gens fort riches, condamnés à passer toute l'année dans ces déserts, s'y installent avec luxe et presque toujours avec goût. Ainsi Ulefoss, petit village, plein de scieries alimentées par une puissante chute, a deux de ces habitations princières.



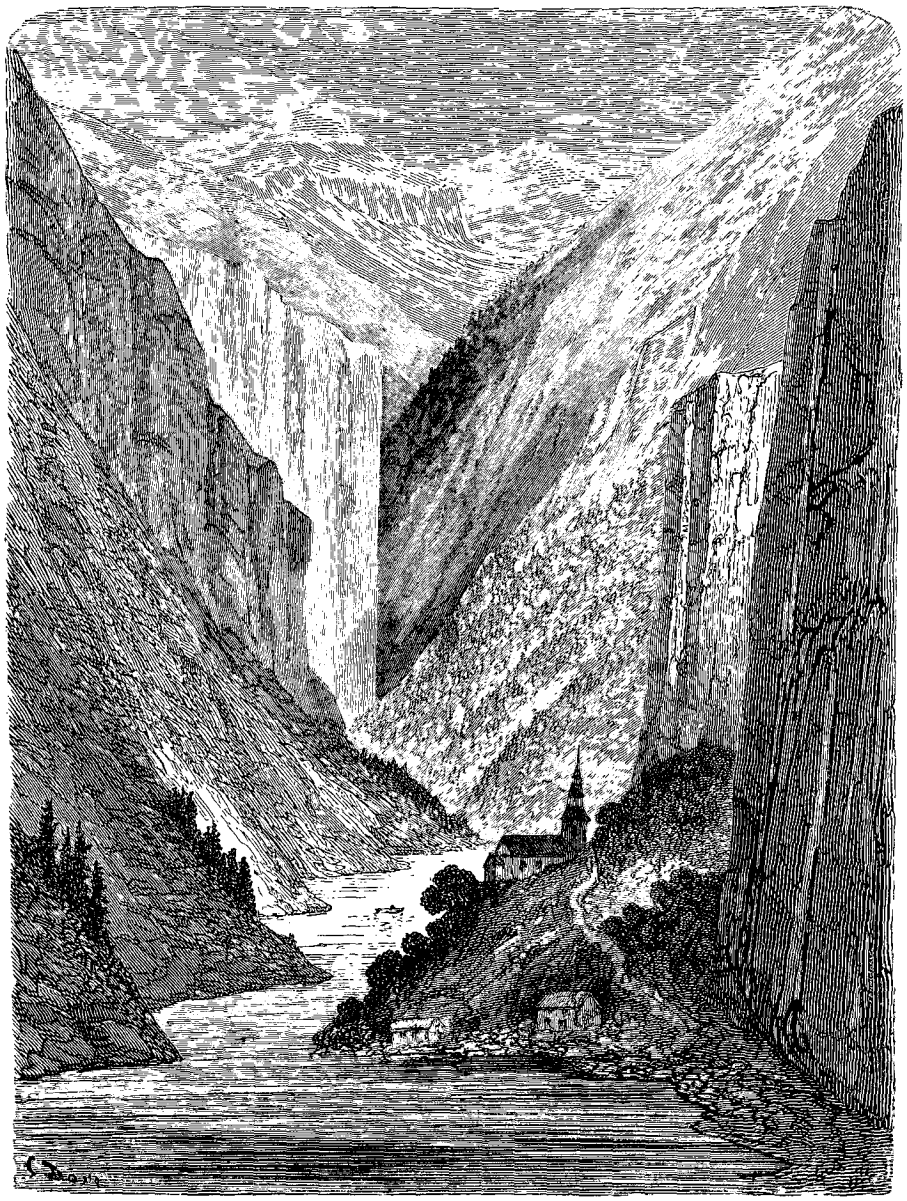
Fjord du Gudvangen (voy. p. 89). — Dessin de Doré d'après M. Riant.

Il est onze heures du soir; à deux heures du matin, après avoir côtoyé le lac, nous entrons à Skien qui dort du plus profond sommeil, quoique le soleil soit déjà haut sur l'horizon

Cette ville, placée entre la mer et le lac Nordfsjö, est l'entrepôt de tous les bois du Télémark. Le mouvement y est plus grand encore qu'à Drammen. Au pied d'une falaise à pic s'étendent de longs docks de bois, encombrés de marchandises; de tous côtés les chevaux traînent des poutres qu'ils ont retirées du fleuve pour les porter aux scieries. La ville n'a d'autre pavé que la sciure de bois, amassée là par les années; aussi est-il défendu d'y fumer sous les peines les plus sévères, un cigare oublié dévorerait des millions.

# L'ÉVÊCHÉ DE BERGEN.

Quand on a vu le Télémark, la vallée de Gudbrandsdal, les villes commerçantes du sud, et qu'on a fait le pèlerinage moitié historique, moitié industriel de Frederikstad-Sarpborg, on peut sans regret quitter Christiania et chercher sous de plus hautes latitudes des paysages plus admirables encore : la côte ouest de Nor-



Église de Bakke (voy. p. 89). — Dessin de Doré d'après M. Riant.

vége, depuis Stavanger jusqu'à Throndjem, offrirait à elle seule un développement égal à celui des côtes françaises de Bayonne à Dunkerque, si la mer suivait, comme chez nous, des falaises presque rectilignes, au lieu d'enfoncer, comme elle le fait là-bas, ses mille bras dans un dédale de montagnes et de vallées, d'îles et de récifs.

Quand on quitte la grande mer pour entrer dans le golfe de Hardanger, à Rövær, il faut faire près de cent cinquante kilomètres avant d'atteindre Odde ou Eidfjord, l'une des extrémités du fjord.

Si l'on ajoute au caractère tout particulier de la côte occidentale, la hauteur énorme des falaises ou des pics qui bordent ces golfes innombrables, on comprendra pourquoi, dans son orgueil national, le Norvégien met son pays bien au-dessus des sites les plus vantés de la Suisse; c'est la mer qui anime toutes ces montagnes; c'est la mer qui vient baigner le pied de tous ces glaciers; c'est

la mer dont les tempêtes viennent s'engouffrer dans ces formidables gorges et ajouter à leur sublime horreur.

Bergen occupe le centre de ce réseau de fjords ; bâtie à l'extrémité d'une presqu'île montagneuse, elle ne peut communiquer que par mer avec le reste du pays. Tous les efforts de l'art n'ont pu jusqu'à ce jour arriver à créer, dans le massif rocheux qui relie au continent la presqu'île de Bergen, une route carrossable. Comment suspendre un chemin au flanc de falaises de quatre mille pieds de haut? comment descendre des pentes où les plus hardis piétons ne s'aventurent qu'en tremblant?

De la nature toute particulière de ces contrées est résulté un système de voyage qui n'a pas son pareil en Europe : chaque île, chaque isthme a son tronçon de route et ses relais de poste ; au bord de la mer la même station fournit, ou des chevaux, ou des bateaux, suivant qu'on arrive ou qu'on débarque ; les carrioles se démontent et sont abandonnées sur ces esquifs à des tempêtes, comme on n'en voit que dans les fjords. Quant au voyageur, on n'en parle point. Pour se promener dans l'évêché de Bergen et courir la poste d'eau (Vand-Skyds), il faut avoir la confiance la plus entière dans l'*élément perfide* et dans le rameur norvégien, son *dominateur* ; de plus ces excursions sont très-longues, tant à cause des distances en elles-mêmes que des détours énormes imposés à chaque pas par l'âpreté des lieux et la naïveté des communications. Aussi est-il impossible en une saison (l'été est si court en Norvége) de parcourir depuis Stavanger jusqu'à Bergen et Namsos tous les fjords de la côte ; du reste, les plus vastes et ceux dont le pittoresque est le plus voisin du sublime se touchent presque ; ce sont eux qui étreignent, l'un au nord, l'autre au sud, la presqu'île de Bergen : le premier est le Sognefjord, le second le Hardangerfjord. Quiconque les a parcourus jusque dans leurs dernières profondeurs n'a point à regretter la fatigue et les privations du voyage. Si l'on voulait faire plus complétement les excursions côtières, il faudrait disposer d'un yacht de plaisance, et, partant du Lysefjord, célèbre par un phénomène de réflexion solaire, aller de golfe en golfe jusqu'aux Lofoden.

Pour le touriste qui arrive de Christiania par terre, soit qu'il ait pris la route du Hallingdal, soit qu'il ait remonté la vallée de la Bægna ou Beina et ait passé le Fille fjeld, par le col de Nystuen, il arrive inévitablement au fond du Sognefjord, le plus septentrional des deux grands fjords.

Des sommets neigeux du Fille fjeld, à deux pas de Galdhöpiggen et du Jokul, les pics les plus élevés du massif des Horunger, il descendra par une pente très-rapide dans la vallée de Lærdal, gigantesque impasse où vient se perdre le dernier flot du Sognefjord.

La presqu'île de Bergen. — Lærdal. — Le Sognefjord.

.... A Tune commencent les vrais costumes du district de Lærdal : les hommes ont des culottes de peau jaune ; les femmes, un corsage de gros drap bleu, plissé aux épaules, garni de velours noir au collet, et fermé par un rang de boutons d'argent ; une jupe courte à carreaux et un large bonnet blanc, plissé par derrière en éventail, complètent le costume ; les jeunes filles, au lieu du bonnet, portent dans leurs cheveux blonds une couronne formée d'un foulard rouge roulé : rien de gai comme cette coiffure, dont la couleur vive tranche avec l'austérité du corsage. D'ailleurs les Lærdaliennes sont en général fort jolies et portent admirablement ces habits aux formes antiques.

A Qvien commencent d'énormes travaux faits pour endiguer deux torrents impétueux, puis l'on monte pendant trois heures avant d'atteindre Nystuen, sorte d'hospice bâti de temps immémorial au milieu des neiges éternelles, pour la plus grande sûreté du voyageur qui y trouve, sinon du pain, du moins un abri chaud et des lits immenses.

Sur la route de Christiania à Throndhjem, au col du Dovre, il y a aussi un de ces hospices remontant au treizième siècle ; mais il est plus vaste et rappelle mieux encore, par l'empressement silencieux des hôtes, par le confort de l'intérieur, par la vénérable antiquité du mobilier, certains hospices des Alpes.

A Nystuen, une tempête, qui, depuis deux jours, grondait vers la mer, et dont nous avions à peine, de l'autre côté du Fille fjeld, ressenti le contre-coup, nous réveille dès le matin par le bruit lugubre des rafales qui envoyaient contre les vitres des torrents d'eau mêlée de neige ; aussi je ne sais comment nous faisons les deux milles qui séparent Nystuen de Maristuen, placé un peu plus bas vers la mer, dans un bois de bouleaux nains.

A Maristuen, la pluie cesse pour faire place à une bourrasque qui durera toute la journée. Depuis deux ou trois relais, de petits chiens, dressés en temps de neige à aller chercher du secours aux relais, courent devant les carrioles, arrêtant les chevaux par leurs aboiements quand le vent, trop violent aux tournants, pourrait être dangereux.

Il y a vingt ans, toute cette route, depuis Nystuen jusqu'à la mer, n'était qu'un casse-cou épouvantable, fameux par de lugubres accidents. A force d'art, de patience et d'argent, le génie norvégien a réussi à rendre à peu près sûre la moitié de la descente ; la route, supportée par d'immenses massifs de maçonnerie, percée à la mine à travers les roches surplombantes du précipice, est presque partout bordée de barrières en fer ; par deux fois elle traverse la vallée sur des viaducs établis à grands frais, et ce n'est point sans un sentiment de légitime reconnaissance pour les officiers de l'armée norvégienne, qu'on contemple, de l'autre côté des précipices, l'étroit sentier sans garde-fous et les ponts pourris que suivait l'ancienne voie.

Rien ne saurait peindre la grandeur du paysage : à chaque instant d'énormes chutes roulant sur les flancs grisâtres du fjeld vont grossir le torrent qui écume à quinze cents pieds plus bas dans le lit qu'il s'est creusé lui-même ; dans les gorges étroites le vent s'engouffre

avec plus de force encore qu'à Ravnedjupet, et grossit de ses mugissements la voix tonnante des rapides. Un peu avant Hœgg, on rejoint la route qui vient d'Hallingdal; à la bifurcation, de longues files de charrettes dételées attendent, pour monter au fjeld, que l'ouragan soit passé.

Plus on descend vers la mer, plus la vallée se creuse et, comme le plateau supérieur garde le même niveau, les montagnes semblent grandir. Les deux rives se rapprochent et l'on se trouve au fond d'une sorte d'entonnoir qui semble sans issue; c'est là que, sur le vert resplendissant d'une prairie en fleurs, se détache la silhouette noire de l'église, j'allais dire de la *pagode* de Borgund. Je ne sais si M. Holmboe, qui a fait sur les traces du bouddhisme en Norvége une très-savante étude, a établi un rapprochement entre cette vénérable construction de bois et les temples de l'extrême Orient. Le fait est que les toits pointus, les gouttières sculptées, les ornements bizarres de Borgund-Kirke, ont une physionomie tout à fait chinoise. Plus petite que l'église d'Hitterdal, elle doit être aussi plus ancienne; tout autour règne une galerie couverte aux piliers noircis par le temps. Les portes sont couvertes de ciselures naïves, de lions et de chiens entourés d'arabesques en relief; l'église étant presque abandonnée, l'intérieur a échappé aux sottes restaurations qui déshonorent celle d'Hitterdal, et l'œil suit avec plaisir les peintures un peu effacées qui couvrent les murs et les formes bizarres des tribunes et du comble tout à jour; çà et là le chiffre de la Vierge (S. M.), enlacé comme un rébus, ressort du milieu d'arabesques rouges et bleues; de grandes lampes d'argent, dues au ciseau de quelque orfévre hollandais, pendent du haut de la voûte; tout respire ce parfum vénérable d'un temps qui n'est plus, et dont chaque jour les traces vont disparaissant.

On dit qu'un souverain du continent a acheté une de ces rares églises de bois, et l'a transportée pièce à pièce dans un parc pour la soustraire au marteau de l'édilité locale. A voir l'abandon où est laissé Borgund, on se prend à souhaiter que la même fantaisie prenne à quelque autre royal amateur, qui la sauverait du sort d'Hitterdal.

Quand on sort de la porte sculptée qui ferme le cimetière de Borgund, on voit la route grimper perpendiculairement jusqu'au bord même de l'entonnoir montagneux qui ferme la vallée; à droite, au fond, le torrent passe dans une haute et étroite fissure et disparaît après un coude.

Au sommet du fjeld s'ouvre vers la mer une longue et étroite vallée. Pour y descendre, il faut regagner le lit du torrent. La route, chef-d'œuvre de hardiesse, suit, sans presque les toucher, les parois de la montagne. On dirait une vis élevée en l'air. La pente est assez douce, mais on a bientôt le vertige, après avoir décrit au grand galop des chevaux quelques tours de l'*Hélice de Vindhellen*.

Les Norvégiens sont fiers, et à juste titre, de ce beau travail. Un tunnel eût été plus court, peut-être moins coûteux. En tout cas, on eût perdu un paysage splendide.

Au bas de la côte, un lourd carrosse, traîné par deux des petits chevaux du pays s'arrête au relais, tant le vent est fort. Le soleil, du reste, brille de tout son éclat. Le vent soufflant avec violence sur les chutes qui tombent du plateau, les soulève à mi-chemin en gerbes étincelantes que le soleil irise en les traversant.

Après trois ou quatre heures de chemin dans la vallée, déjà plus fertile, nous arrivions à Lærdal. Lærdal n'est pas encore une ville et n'est plus un village. Si j'osais, je la comparerais à Étretat; mais ici la grandeur du site jure un peu avec la petitesse de ce qu'y a bâti l'homme. Tête de la grande route de Christiania à Bergen, Lærdal deviendra important quand on lui aura creusé un port. Pour le moment, c'est une longue rue bordée de maisons blanches, alternant avec des masures. Au bout, est la mer, large d'un kilomètre à peine. C'est ici qu'on quitte la terre ferme pour prendre, soit le steamer hebdomadaire, soit la barque de poste qui vous mène à Bergen.

Le steamer ne part que le lendemain, et la tempête interdit toute espèce d'excursion nautique. En un jour on a le temps de voir Lærdal, d'explorer les hautes montagnes qui s'y baignent dans la mer, et même d'assister à la revue que, dans une sorte de champ de Mars, voisin de la ville, passe le contingent du canton. Les hôtels sont pleins d'officiers, et les rues de soldats qui jouent, chantent et grignotent ces biscuits enfilés, aliment ordinaire des robustes charpentes du Nord.

Un bon bourgeois de la ville, quelque chose comme le maire ou le sous-préfet, avait consenti à nous donner l'hospitalité, vu l'encombrement des auberges. Le café le matin, du saumon à midi et du thé le soir, le tout sans pain : voilà le menu des repas de la famille pendant une journée entière. Il sera facile, d'après cela, de juger de la frugalité du peuple.

L'honorable fonctionnaire qui nous traitait ainsi de son mieux, moyennant une légitime rétribution, ne se doutait point que l'estomac d'un touriste a besoin d'une alimentation plus solide. Le fait est que maîtresse et servante furent grandement scandalisées de nous voir exhiber les provisions de la route tout comme dans un gaard de paysan. Durdrekke surtout se livrait aux plus judicieuses réflexions.

Après avoir laissé aux Lærdaliennes une triste idée de la voracité française, nous regagnâmes à minuit le steamer *Framnæs* qui venait d'arriver en rade. *Le Framnæs*, bateau tout frais sorti des chantiers de Liverpool, étincelant de dorures et de glaces, fait depuis l'an dernier un service régulier entre Bergen et Lærdal. De Lærdal, où il prend les touristes venus de Christiania, il s'en va faire, de golfe en golfe, le tour du Sogn entier. Au fond de chacun de ces fjords secondaires, il s'arrête quelques heures.

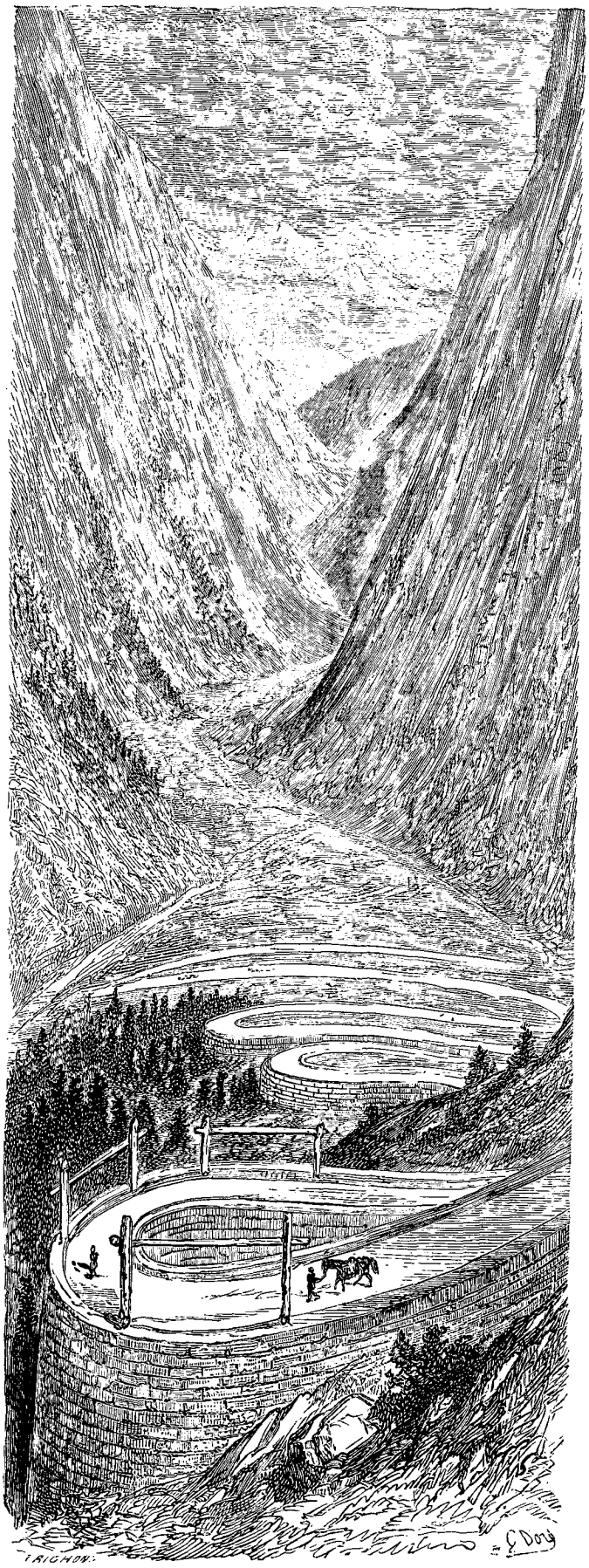
Le long de la route défilent devant vos yeux les paysages les plus splendides, les coins les plus sauvages et les plus retirés du Sogn. Autrefois, pour faire le chemin qu'il vous fait parcourir en deux jours, il eût fallu toute une semaine. A chaque station où il s'arrête, des familles de paysans du Sogn, dans leurs habits de fête, montent à bord; chevaux et vaches suivent sans plus d'embarras.

L'étonnement de ces bonnes gens, à la vue des splendeurs du paquebot que beaucoup voient pour la première fois, est indescriptible.

Le fait est qu'un ethnographe érudit pourrait faire sur les paysans du Sogn de curieuses études. Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance qui existe entre les plus beaux types anglais et normands et les types si purs du Sogn. Je dis anglais, je me trompe; je ne devrais parler que des familles anglaises où l'aristocratie a conservé la pureté de la race conquérante; plus d'une paysanne du Sogn porte la tête haute et fière comme les pairesses d'outre-Manche. Yeux d'un bleu profond, profils olympiens, tailles imposantes, rien ne manque à la ressemblance. Tous ces gens-là sont, à un degré antique, cousins[1] des membres de la haute chambre.... et ils le savent. Ils parlent de leur Ganger Rolf (Rollon de Normandie) comme s'il s'agissait d'un personnage d'hier; les pirateries de ses collègues deviennent de splendides conquêtes, et tout cela est raconté dans les veillées, célébré dans les chansons comme le siége de Troie chez les Grecs. On s'explique alors la fierté de ces laboureurs, de ces pêcheurs, qui n'ont pas voulu de nobles dans leur jeune constitution, parce qu'étant tous de la même race, ils remontaient tous aux mêmes héros, à ces contemporains d'Odin, grands guerriers, grands tueurs, peut-être grands mangeurs de chair humaine.

Les temps et les hommes se sont adoucis, mais la race sous l'administration danoise, a changé et d'allures et de but; de son glorieux passé, il ne lui reste plus que ses *saga* (traditions), sa fierté, qui fait du peuple norvégien la démocratie la plus aristocratique du monde, et certains goûts de vagabondage maritime qui portent les petits clippers du Sogn à caboter plutôt dans la Méditerranée ou en Amérique que dans la mer du Nord.

Le matin nous avions pénétré au fond d'Aardalsfjord: des chutes immenses, de petites cabanes perdues dans les crevasses des falaises, une mer verte comme l'émeraude, de longues vallées terminées par des pentes neigeuses, que faut-il de plus pour faire trouver le temps trop court même sur le pont d'un bateau à vapeur? A midi nous étions au pied des glaciers du Justedal, devant la coquette église de Lyster. C'est là qu'aboutit un sentier presque fameux, qui vient de Lom et de Lourdal en Gudbrandsdal; les excursions annuelles de messieurs les étudiants de l'Université de Christiania l'ont illustré; les



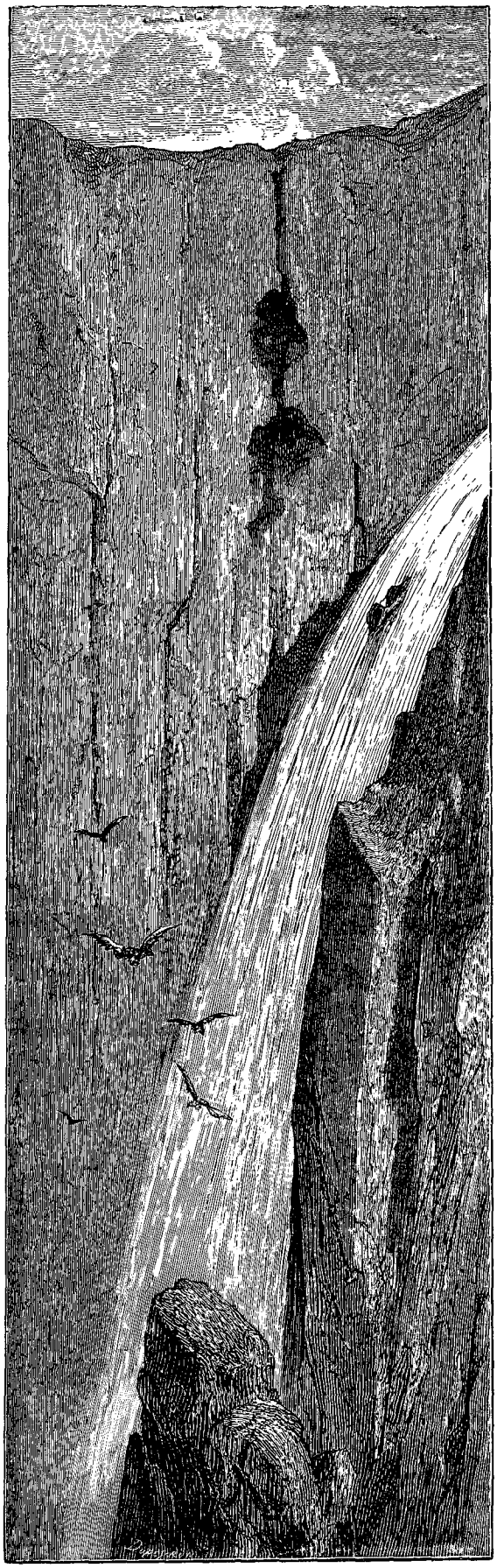
Route de Stalheim. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

1. Beaucoup de familles norvégiennes tombées en paysannerie ont encore leurs écussons et leurs généalogies intactes. Un savant professeur de Copenhague, qui possède parfaitement l'histoire de notre Normandie, fut étonné de retrouver une conformité entière d'armes entre quatre familles répondant au nom latin de Sylvius Skog en Norvége, du Bois en Normandie, Boice en Angleterre, et Boyis en Suède (branche émigrée d'Écosse au seizième siècle).

princes de Suède même en ont fait le but de plus d'une excursion. Pour venir de Lom à pied, il faut traverser des plateaux neigeux de quarante lieues de large, sans une habitation, sans un arbre; le vent souffle, les guides perdent leur chemin et croient voir çà et là les traces des génies courroucés du fjeld; il faut aller de marais en marais; de précipices en précipices; enfin l'on arrive (car les nuits sont courtes et le *flatbrod* (pain plat, galette) national soutient les estomacs des jeunes Norvégiens), mais on arrive épuisé, mouillé et crotté de la tête aux pieds, comme les deux intéressantes casquettes à gland qui montent en ce moment sur le pont du *Framnæs*. Lyster n'est pas la seule église de ce fjord. A côté est celle d'Urnæs, qu'une savante publication allemande a jugée digne d'être comparée aux églises de Hitterdal et de Borgund; le fait est que l'intérieur de l'église d'Urnæs a encore été respecté et ne serait point sans intérêt pour l'archéologue et pour le peintre; mais l'extérieur n'a pas eu pour architecte l'homme de goût ignoré, le paysan de génie qui a dessiné les clochetons d'Hitterdal et les sculptures de Borgund.

Au retour, nous touchons de nouveau à Lærdal; nos carrioles, hissées à bord, seront confiées à l'honnêteté des passagers; une lettre envoyée d'avance à Bergen préviendra l'aubergiste de leur arrivée solitaire; nous les retrouverons dans la remise sans que rien manque à nos provisions, abandonnées à la bonne foi publique. Quel est le pays où l'on pourrait en faire autant!

Pour nous, légers de bagage, nous laisserons le *Framnæs* retrouver Bergen par mer, pour nous enfoncer de nouveau dans les montagnes



Le Vöringfoss. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

à la recherche des sites du Hardanger et de la cataracte du Vöring.

Le steamer, qui a intérêt à emmener avec soi tous les passagers, se garde bien de les conduire à l'entrée de la route qui mène par terre du Sogn au Hardanger; il laisse le voyageur au fond d'un fjord voisin, à Underdal, misérable hameau, où nous trouvons au bout d'une heure une barqqe et deux rameurs. Une famille norvégienne, qui se promène dans le Sogn, navigue de conserve dans une autre barque. La mer est devenue calme, l'eau est de ce beau vert émeraude qu'on ne trouve que dans le Nord. Le long des falaises géantes du fjord roulent des chutes sans nom qui seraient célèbres ailleurs. Tout au haut du fjeld, si haut que l'œil a peine à y arriver, apparaissent quelques sæters (chalets) suspendus à quatre mille pieds au-dessus de la mer. On dit qu'en hiver de terribles avalanches roulent le long de ces pentes abruptes pour se perdre en sifflant dans les profondeurs du fjord et que plus d'une barque a été victime de leur énorme chute.

Le Nærödfjord est de tous les bras du Sogn le plus étroit et celui où les falaises atteignent le plus de hauteur. La barque légère qui file entre ces murailles de granit doit faire du haut des nuages l'effet d'une fourmi parcourant le fond d'une tranchée de drainage. Le site sauvage au milieu duquel est assise l'église de Bakke et les portes de Gudvangen, à l'extrémité même du fjord, atteignent même ce caractère de sublime que le crayon rend mieux que toutes les descriptions.

A Gudvangen même la mer n'est pas large comme la Seine. Sur un des bords sont bâties une douzaine de mai-

sons qui forment le village; en face, le long de la montagne, se précipite la plus haute chute d'Europe, celle de Keel, qui d'un seul jet tombe du plateau supérieur (1000 mètres) sur un rocher d'où elle s'éparpille en écumant dans la mer.

Gudvangen était encombré de voyageurs. La « madame[1] » qui dirigeait leur installation, ahurie par cette affluence inaccoutumée, ne savait auquel entendre; vers le soir elle finit par nous octroyer une tasse de thé, un matelas et un réduit quelconque pour l'étendre.

Le lendemain, deux stolekjærre (charrettes à siége) nous attendaient à la porte. Quand on n'a plus de carrioles, le maître de poste est tenu de vous fournir avec le cheval une lourde machine, composée d'une charrette à deux roues, avec un siége étroit suspendu par un ressort en bois sur le cadre même du véhicule. Le fond est destiné à vos bagages, le siége à votre propre personne qui y occupe la position du monde la plus triste et la plus resserrée. A chaque relai, on change de stolekjærre; ce n'est qu'une diversion au supplice; quelquefois une aristocratique courroie remplace le ressort de bois; on jouit alors de la dernière expression du comfortable.

En sortant de Gudvangen nous roulions dans la vallée de Nærödal, arrosée par un large torrent d'un vert limpide; à l'extrémité de la vallée, qui n'a pas deux lieues de long, les falaises se rapprochent. Le torrent de Nærödal est formé par deux énormes chutes qu'on ne voit point encore, cachées qu'elles sont dans les replis symétriques de la montagne; une pente abrupte, une sorte de dos d'âne escarpé les sépare. C'est là-dessus que la route monte en lacet et de telle sorte qu'à chaque tournant on domine ou la chute de droite ou la chute de gauche, enfermées dans le puits naturel au fond duquel elles tombent d'une hauteur immense (voy. p. 88).

A chaque tournant, les ingénieurs qui ont fait en maçonnerie cet admirable travail, ont posé des bancs de bois. C'est la dernière recherche de la civilisation dans le site le plus sauvage et le plus désert qu'il soit possible d'imaginer. Ce travail (Stalheimskleven) est analogue à l'hélice de Vindhellen, moins saisissant de hardiesse, plus pittoresque peut-être à cause des deux chutes qui attirent à chaque instant le regard et qu'on finit, au haut de la montée, par embrasser d'un même coup d'œil avec la vallée entière qui fuit jusqu'à la mer.

### Vosse-Vangen. — Le Vöringfoss. — Le Hardangerfjord.

Une fois hors du bassin du Sogn, l'aspect du paysage et des gens eux-mêmes change. Le pays, dès qu'on a dépassé le lac Vinje et ses maisons aux toits empanachés d'arbustes, paraît plus fertile; d'immenses fermes se succèdent; on fait les foins dans des prairies qui s'étendent à perte de vue vers le sud. A droite et à gauche les montagnes ne sont plus que des croupes boisées, sillonnées d'énormes torrents. Quant aux costumes, ils changent aussi. Nous sommes dans la paroisse de Vangen et dans le district de Hardanger.

Vers midi nous arrivons à Vosse-Vangen; encore une petite ville toute neuve, bâtie, chose rare, au pied de son église (et non pas à deux ou trois kilomètres plus loin, comme c'est le plus fréquent). Vosse, au bord d'un lac, dans un pays fertile, à portée des excursions les plus vantées de l'évêché, est un séjour de prédilection pour les touristes; un hôtel, un vrai hôtel, y étale son enseigne. Vosse est propre; nous croisons une noce et nous profitons de la circonstance pour voir l'église, ancienne, assez curieuse, et assister aux apprêts de la cérémonie. La mariée, ruisselante de bijoux et d'ornements, est toute jeune; les gens de la noce sont endimanchés à qui mieux mieux. Du reste, là, comme partout, les vieux usages, les vieilles chansons, toutes les cérémonies graves ou burlesques qui entouraient de temps immémorial l'union des époux, tendent à disparaître, et j'ai peur que bientôt la présentation anglicane au ministre ne remplace les rites joyeux contemporains d'Odin.

J'oubliais d'ajouter à l'éloge de Vosse, que la pêche y est très-abondante, et plus facile peut-être que dans les districts du Nordland, où l'autorité locale abuse de la loi pour pressurer les étrangers.

C'est de Vosse qu'il est le plus facile d'atteindre le Hardanger, cette immense artère qui pénètre de cent cinquante kilomètres dans les terres et n'est desservie par aucun steamer; pas une route, pas un chemin de traverse n'y aboutit; c'est en barque qu'il faut y voyager si l'on veut ou y entrer ou en sortir, et encore pour cela il faut gagner Bergen et arriver au fjord par son embouchure.

Mais si l'on veut visiter les fonds mêmes du Hardanger, les chutes d'Odde, le Vöringfoss, les glaciers de Justedal, force est de passer à cheval les montagnes qui bordent la côte septentrionale du Hardanger.

En conséquence, après deux heures passées à Vosse nous tournions le dos à la grande route pour prendre une sorte de traverse qui unit le lac Vangen au lac Graven. Au bout de deux milles, franchis en pleine forêt, on débouche sur une vallée fertile; une ferme considérable est bâtie au bord d'un torrent endigué sur ses deux rives; des scieries, des moulins sont joints aux bâtiments du Gaard; c'est tout un village; un quart d'heure après, par un de ces contrastes si fréquents en Norvége, le site devient sauvage, une vallée aride, encombrée d'un chaos de rochers, s'ouvre à l'ouest avec des vues lointaines sur le Hardanger, la route descend à pic au fond du précipice et traverse le torrent sur un pont de pierre, jeté en face d'une chute énorme (Haltingfoss). Le paysage vaudrait à lui seul l'excursion. Du reste, une lieue plus loin, apparaît la maison blanche de Vasenden au bord du Gravensvand, petit bassin d'une lieue de large, entouré de collines verdoyantes; l'église de Graven et une sorte de maison bourgeoise, entourée d'un parc d'étables, sont de l'autre côté; une barque nous y dépose et nous attendons deux heures qu'on ait amené les chevaux de selle et le cheval de bagage (*klövhest*), qui doivent nous conduire jusqu'à Ulvig sur le Hardanger.

1. En Norvége on décore de ce titre tout français les femmes de la classe moyenne.

En Norvége les excursions équestres sont toujours à redouter ; les chevaux, petits, fort gros, ont l'allure incommode et lente ; ils ne vont qu'au pas, pour cette bonne raison, que les guides suivent à pied sans vouloir hâter leur allure tout à fait placide. Je ne parle point des selles qui ne tiennent qu'à grand renfort de ficelles et de bouts de cuir. Quant au *klövhest*, il porte deux espèces de bâts en corde d'écorce de bouleau, on met dessus les menus paquets et les couvertures de voyage, puis d'autres cordes viennent ficeler le tout et l'on pousse la bête, qui va toute seule, passant les torrents, se tirant des marais comme elle peut, n'ayant pour toute aide que son instinct et la sûreté extrême de son pied.

Enfin nous quittons Graven en songeant à l'histoire d'Halgrim et d'Hildegunda, qui, au temps de la peste noire, se trouvèrent seuls au monde dans ce petit coin de montagnes ; le fléau n'avait épargné qu'eux. Halgrim, venant d'Ulvik, trouva Hildegunda folle de frayeur au milieu des cadavres des siens. « Ils se crurent le dernier homme et la dernière femme, dit la légende, s'épousèrent devant l'autel de Graven, et d'eux descendent tous les gens de par là. »

Le trajet de Graven à Ulvik prend quatre ou cinq heures à cheval; quand on a gravi la montagne et traversé un fjeld assez long, on descend vers le Hardanger au milieu d'un pays fertile, coupé de prairies et de grands massifs de chênes, de frênes et de pins.

Au bord de la mer, des fermes entourées de vergers en plein rapport, de grandes pommeraies, des prairies d'un vert luxuriant, indiquent un sol beaucoup plus riche que celui du Sogn. En général, le Hardanger, qui étend ses étroits replis jusque sous les montagnes du même nom, n'a point le même caractère que le Sogn; entouré de falaises moins hautes, il offre une foule de petits ports perdus dans les arbres, de maisons de pêcheurs cachées au fond des criques.

Mais si la nature même de ses rives est parfois moins sublime que celle du Sogn, les vallées qui y aboutissent sont plus larges et recèlent, à deux ou trois milles dans les terres, les sites les plus étranges, les paysages les plus grandioses. C'est sur les bords du Hardanger que s'ouvrent l'abrupte vallée de l'Heimdal, qui mène au Vöringfoss, puis les pentes d'Odde, dernier contre-fort du Hardangerfjeld, et enfin les âpres déchirures du glacier de Folgefonden, immense amas de glace, d'où sortent des milliers de chutes, et au pied duquel se cachent les plus fertiles coins de la Norvége, la ferme de Bondhuus, et l'antique baronnie de Rosendal, patrimoine des Rosenkrone.

Mais c'était au Vöringfoss (chute tourbillonnante), que nous voulions juger de la grandeur des scènes du Hardanger. De Ulvik à Eidfjord, petit port à l'entrée de la vallée d'Heimdal, il n'y a que dix lieues; quand le temps est calme et la nuit sereine, c'est une promenade sans rivale; à chaque instant derrière une pointe boisée s'ouvre quelque long fjord, dont l'œil, dans la brume bleuâtre, peut à peine distinguer le fond. Les larges torrents qui courent le long des bois solitaires troublent seuls le silence du soir, et l'on arrive à Eidfjord en regrettant presque que le chemin ait été si court. Il est onze heures du soir : la grande maison qui sert de relais d'eau est fermée ; on réveille les gens, qui nous donnent une vaste chambre où nous aurions dormi le mieux du monde, sans le voisinage de deux étudiants norvégiens en humeur de chanter, et de chanter *la Marseillaise*, avec des voix altérées par le brandevin.

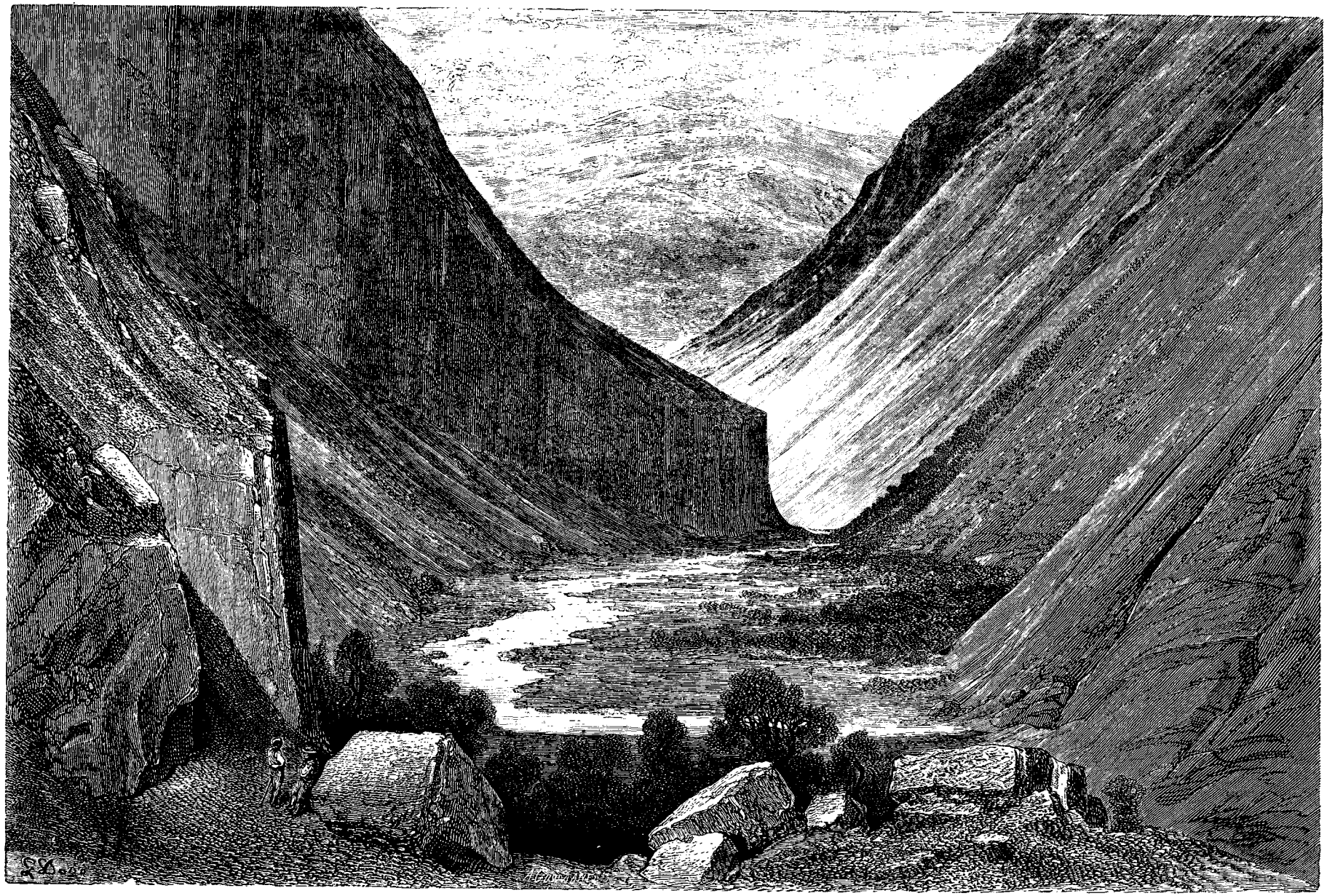
Le lendemain, de bonne heure, un guide, que nous avait procuré l'hôte, nous attendait, le bâton à la main, et nous partions à pied pour aller faire le pèlerinage du Vöringfoss.

A ceux qui s'étonneraient qu'on fasse de si longues excursions, de véritables voyages, pour aller voir une seule chute, nous dirions que les deux ou trois cataractes renommées en Norvége sont placées dans des sites exceptionnellement sauvages et retirés, auprès desquels on passerait sans même les soupçonner, et que, de plus, c'est seulement au cœur des montagnes, loin des grandes routes, que l'on trouve encore les costumes et les mœurs norvégiens dans leur antique originalité. Enfin les chutes du Vöringfoss dans le Bergenstift, comme le Rjukanfos en Télémark, sont tellement imposantes et surpassent de si haut ce qu'on peut en dire, qu'à elles seules elles valent le voyage, récompensant amplement de tous les ennuis, de tous les dangers de la route.

Pour arriver au Vöringfoss il y a environ cinquante kilomètres à faire en pleine montagne par des sentiers pierreux; il faut ajouter à cette distance l'ascension d'un escalier de mille sept cent cinquante marches, à l'aide de blocs énormes le long d'une pente presque à pic.

A une lieue et demie d'Eidfjord, au bout d'une large vallée, on trouve un petit lac, l'Eidfjordvand, tranquille miroir d'un vert limpide, enfermé dans de hautes montagnes. Il y a deux bateaux à la rive, l'un d'eux appartient au propriétaire d'une cabane bâtie à quelques pas de là; nous montons dedans, et une heure après nous voyons les gros tilleuls et l'église rouge de Sæbo : à droite et à gauche, s'ouvrent d'énormes vallées, dont les torrents se précipitent dans le lac, du haut du contre-fort qui domine Sæbo, c'est celle de gauche qui mène au Vöringfoss. On traverse une petite plaine cultivée, puis le sentier escalade le remblai et vient côtoyer le torrent, qui court sur les roches et serpente à travers les bouleaux; le site est plus sauvage encore qu'avant le lac ; les blocs de granit sont entassés par amas immenses : la vallée entière est une moraine. Au bout de sept à huit kilomètres sur un terrain presque plat, on passe la rivière sur un frêle pont de sapins, et sur la rive étroite on ne trouve plus pour sentier qu'une trace blanche laissée par les bêtes de somme sur de grandes roches polies. Là le torrent se précipite d'une centaine de pieds.

Un énorme amas de pierres a comblé la vallée. On l'escalade en passant sous des roches surplombantes, et, au-dessus, on se retrouve dans le même site qu'en bas. On a mis une heure à monter une marche de cet amphithéâtre gigantesque, et c'est à peine si d'en haut on aperçoit la dépression.



Vallée de l'Heimdal. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

Au fond, du côté du Vöringfoss, la vallée est complétement fermée : une pente abrupte part du torrent et monte au fjeld, se creusant en une sorte de puits énorme ; à gauche d'une fissure perpendiculaire, qui semble la trace d'un glaive géant dans ces murailles immuables, sort le torrent ; c'est par là, à quelques pas, qu'est le Vöringfoss.

Nous voudrions y pénétrer, mais notre guide s'y refuse, prétendant qu'il n'y a point de chemin[1].

L'habitude du pays étant de monter sur le plateau supérieur pour aller voir la chute d'en haut, il faut en passer par là et gravir cet escalier monstrueux formé d'un lacet à tournants brusques. A mi-chemin de la hauteur se balancent de gros nuages ; il faut les atteindre et les dépasser. La seule distraction en pareil cas, quand on a forcément le visage tourné vers l'intérieur du puits d'où l'on cherche à sortir, est de compter les marches et de vérifier les assertions locales, tout compte fait, il y en a mille sept cent cinquante. En deux heures d'une vigoureuse ascension on arrive au haut. Eh bien ! ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on fait faire aux chevaux du pays, et, qui pis est, leur changement sur le dos, cette montée ou cette descente horrible. Au haut du fjeld nous avisons un bonhomme avec son cheval chargé de foin ; la malheureuse bête, qui connaît de quel supplice va être pour elle la descente, quitte à chaque instant le sentier pour remonter d'un bond au fjeld ; le bonhomme la reprend patiemment par la bride et finit par l'entraîner assez bas pour qu'elle ne puisse remonter, elle ne proteste plus alors que par de petits hennissements douloureux.

Femme du Sogn (voy. p. 88). — Dessin de Pelcoq d'après une photographie.

Il ne faut pas croire qu'après avoir escaladé l'escalier, on soit arrivé au Vöringfoss ; devant vous s'étend une plaine immense bordée à l'horizon par les hauts fjelds du Jökul ; plus près on voit serpenter le fleuve qui se précipitera de neuf cents pieds au moins dans l'Heimdal.

Quant à la chute elle-même, un gros nuage, qui, à deux lieues de là, se balance au flanc d'une montagne, en indique la place précise. Des détritus séculaires de brimbelles, de rubus, de bouleaux nains, ont formé sur les roches du plateau une sorte de terre noirâtre, toute couverte de petites plantes : le *linnea borealis*, les *rubus arcticus* et *paludosus*, et des fleurs charmantes du *Krokebœer*. Les eaux, en entraînant de larges morceaux de ce sol spongieux, ont mis à nu les roches, qui apparaissent çà et là par larges taches blanches. Dans les fonds se sont formées de véritables tourbières, où la marche est à chaque instant retardée. Aussi n'est-ce qu'au bout de deux heures qu'on arrive en vue du torrent ; quant à la chute, on l'entend, on en voit la *fumée*, mais il faut toute l'expérience du guide pour vous amener, dans le dédale des bouleaux nains qui couvrent les rives, à une pierre surplombante, *seul* endroit d'où l'on puisse voir la chute. Le torrent, qui jusque-là coule sur le plateau, trouve tout à coup la fissure perpendiculaire qui s'ouvre en bas sur le fond de l'Heimdal, et s'y précipite d'un seul bond. La rive gauche du précipice est au niveau du fjeld ; la rive droite, qui fait face au spectateur, est de cinq cents pieds plus haute. De là roule une chute d'un moindre volume, qui, arrivée au niveau d'où s'élance le Vöringfoss, y est absorbée. La vitesse commune semble s'accélérer encore après leur réunion.

Le Vöringfoss est peut-être plus puissant que le Rjukandfoss, mais l'œil et l'esprit sont moins satisfaits : on ne peut pas contempler celui-là pleinement comme on fait de celui-ci. Je dirai pourtant que le Vöringfoss, est entouré d'un cadre plus imposant que le Rjukandfoss. Le paysage, empreint d'une grandeur plus sauvage, produit sur l'esprit une impression singulière. La subite disparition de cet énorme volume d'eau, qui ne laisse de son passage d'autre trace qu'un nuage léger, a quelque chose qui parle à l'imagination et qu'on ne saurait oublier[1].

1. Même aventure est arrivée à M. Bayard Taylor. Il est évident qu'à peu de frais on pourrait faire une route pour arriver par là au Vöringfoss, et que, dans l'état actuel du passage, des guides plus hardis que les lourds paysans du Hardanger frayeraient en quelques heures un sentier dangereux, mais praticable.

1. A l'exposition des beaux-arts de Copenhague, en 1859, un peintre danois avait exposé une vue admirable du fjeld du Vöringfoss. Désespérant de rendre la chute dans toute sa puissance, il avait peint seulement la désolation du fjeld, les petits lacs sombres bordés de bouleaux, et l'horizon blanchâtre du désert, tandis qu'à gauche il laissait deviner l'énorme abîme du Vöringfoss au-dessus duquel planait un grand aigle de lac d'un effet saisissant.

Le Vöringfoss a aussi sa légende comme le Rjukandfoss, mais une légende toute moderne. L'histoire n'est vieille que de deux ans. Un Anglais, que je ne nommerai point, ennuyé de ne pouvoir contempler à son aise le Vöringfoss, se fit descendre dans le gouffre avec un bateau de caoutchouc, une grande brosse et un pot de céruse. Arrivé au fond du précipice, il chercha un remou en aval, traversa le torrent, et sur l'autre rive, escaladant une centaine de pieds de roches, il vint, sur une magnifique paroi de granit, peindre son nom en lettres de deux mètres de haut; puis, heureux d'être le seul qui jusqu'alors eût joui du spectacle dans toute sa grandeur, il se fit remonter et retourna à Eidfjord comme il était venu, laissant ses guides émerveiller les pêcheurs du récit de cette équipée.

Les mille sept cent cinquante marches sont plus pénibles à descendre qu'à monter, et c'est avec un plaisir infini qu'on arrive au pont jeté au pied de la fissure sur l'Heim-Elf; ce pont que nous avions franchi en venant est d'une hardiesse et d'une solidité surprenantes. Sur les deux bords du torrent on a jeté un amas de roches; dans chacune de ces piles naturelles on a planté deux forts sapins inclinés vers le lit du fleuve, et au-dessus de l'angle laissé entre eux et la rive on a jeté deux demi-tabliers en bois brut fortement assujettis au rivage par des roches énormes. Restait à finir l'arche. Un troisième plancher formé de quatre longs sapins reliés ensemble par des cordes d'écorces est posé sur les deux premiers, et, pour consolider le tout, des pierres plates y forment une sorte de pavement général. C'est sur ces sortes de ponts qu'hommes, chevaux et souvent carrioles, passent le mieux du monde, si le vent n'est point trop fort dans la vallée.

A quatre heures du soir, après douze heures et plus de marche, nous étions revenus à Eidfjord-Vik, où du poisson frais et des pommes de terre nous récompensaient du jeûne de la journée.

Comme je l'ai dit plus haut, le Hardanger est une impasse. On y entre plus facilement qu'on n'en sort. Le mauvais temps insolite, prématuré, pressant notre départ pour le cercle polaire, il nous fallait, sous peine d'un long retard, atteindre en même temps que le paquebot de Hambourg l'extrémité du fjord, à soixante lieues d'Eidfjord, à Bergen. Nous avions vingt-quatre heures pour faire le trajet; quatre vigoureux rameurs se chargèrent de nous y mener.

C'est alors que nous pûmes reconnaître combien la poste d'eau norvégienne est un moyen barbare de locomotion. Le patient, obligé à une position horizontale et en tout cas à une immobilité presque complète, reçoit à plaisir la pluie et la vague. Provisions, couvertures et voyageurs, tout n'est bientôt plus qu'un triste amas de choses mouillées. Le brouillard nous ayant pris au sortir d'Eidfjord, nous ne pûmes traverser le Hardanger, et il fallut côtoyer sa rive gauche, contre laquelle toute la force de nos rameurs empêchait à peine les vagues de nous jeter. Le vent, la pluie, les rafales subites, rien ne manqua à notre odyssée; après douze heures d'efforts nous avions à peine fait six lieues, et nous abordions ruisselants à la petite île d'Heransholm, au pied du Folge jeld.

Ce lieu doit être enchanteur quand le soleil éclaire ses hauts sapins et son quai de pierres grises, ombragé de sorbiers. Aujourd'hui nous avons hâte d'entrer dans la maison où un vieux marin et sa femme nous aident à nous sécher. L'insuccès de notre tentative maritime nous fait renoncer à aller plus loin dans le fjord; nous le traverserons en droite ligne et nous gagnerons Bergen par les montagnes, comme faire se pourra.

### De Vikoër à Sammanger et à Bergen.

Plusieurs voyageurs anglais parlent avec enthousiasme de l'hospitalité que le prêtre de Vikoër leur a largement offerte. J'aime à croire, pour l'honneur de la véracité britannique, que le fonctionnaire qui occupait la cure en 1847 a été changé. Le fait est que nos marins déposent nos paquets sous le porche d'une maison de bonne apparence qui paraît être la station. La pluie tombe à torrents; nous demandons du feu pour nous sécher; les servantes se concertent, nous font attendre une heure, puis enfin ramènent une sorte de bourgeois orné d'une énorme pipe: « Que voulez-vous? — Du feu pour nous sécher; nous venons d'essuyer treize heures de gros temps; nous irons ensuite à Bergen par terre. — Ce n'est pas ici la station (et il nous montre une maison de l'autre côté de la baie à une lieue de là). Je suis le prêtre et je ne reçois pas de voyageurs. — Nous ne demandons qu'à attendre une heure à couvert que la pluie diminue. — Non, non; allez à la station, ce sera bien mieux. »

En effet, après deux heures passées de nouveau sur le fjord et sous la pluie, nous débarquions à Sandmoën, transpercés, rompus et affamés. Voilà comment certains membres du clergé norvégien, clergé bien doté, bien payé et confortablement logé, entendent les devoirs de l'hospitalité. Il est heureux pour les voyageurs que le paysan n'imite point son curé, car je ne sais comment on pourrait traverser certains districts du pays.

A Sandmoën, tout en maudissant le prêtre de Vikoër, nous nous séchions au grand poêle du gjœstgifveren, qui mettait à notre disposition tout ce qu'il avait, pas grand chose il est vrai, car, dans ces vallées si fertiles dont le climat est celui d'Angleterre, et dont les productions sont les mêmes que celles de la Normandie, il n'y a pas même de pain.

Notre hôte cherche à nous détourner d'aller à Bergen par terre; il nous parle de vingt-quatre heures de chemin. Je mesure la distance sur la carte, je trouve six milles; j'insiste, il finit par se décider et nous trouver trois chevaux, deux guides et un chien. A neuf heures du matin, nous le quittions, comparant sa complaisance et sa franchise honnête avec l'aigreur du prêtre de Vikoër, et nous disions adieu au Hardanger, à ses tempêtes et aussi à ses jolis ports pleins de petits schooners à l'ancre, à ses églises cachées dans les arbres, aux vallées verdoyantes qui viennent déboucher sur ses rives.

A Sandmoën vont aussi cesser les costumes bariolés du Hardanger, les tailles courtes et les jupons rouges des femmes ; de l'autre côté des montagnes, vers Bergen, nous trouverons d'autres types moins lourds, plus gracieux, mais aussi nous ne retrouverons nulle part en Norvége d'aussi solides gaillards, des charpentes aussi robustes que nos guides du Vöring et nos rameurs d'Eidfjord.

La vallée de Sandmoën est fort belle ; elle contient en outre une admirable chute, Ostudfoss, derrière laquelle on peut se glisser par un étroit sentier. Rien d'imposant comme le mugissement des eaux qui tombent du sommet de l'étroite caverne d'où on les contemple. C'est à une lieue de Sandmoën, de l'autre côté du fleuve, qu'on passe à gué, que se trouve Ostudfoss.

Un peu après se dresse au fond de la vallée une énorme croupe en forme de tour, toute couverte de bouquets de bouleaux et de pins épars sur une prairie d'un vert tendre. L'ascension de la montagne prend une heure sous les arbres et par un sentier praticable ; au sommet commence un fjeld interminable qui, pour le moment, est complétement noyé ; des volées de bécassines partent des marais (changés en lacs) qui sont leur demeure habituelle. Les ruisseaux sont devenus des torrents et les torrents des fleuves impétueux.

Les chevaux norvégiens traversent tout cela comme ils peuvent, portant, outre le cavalier, le guide en croupe. Quelquefois l'eau les emporte, mais ils reprennent pied et touchent la rive sans autre accident que des bains un peu trop prolongés.

La traversée du fjeld dura quatre heures, et je crois que, sans leurs chiens, jamais nos guides n'eussent retrouvé le chemin dans les fouillis de bouleaux nains qui couvraient les roches ; de temps en temps on s'arrêtait sous des abris établis là pour les traîneaux qui l'hiver font en quelques heures cette route interminable en été.

En face de nous s'ouvrent trois vallées larges, solitaires, couvertes de grands bois et sillonnées de chutes nombreuses ; au-dessus la neige des fjelds plus élevés se découpe en taches blanchâtres sur le gris uniforme du ciel. De chemin, plus de traces. Un sæter est perché tout en haut d'une roche ; on y grimpe, et, vérification faite, c'est dans un marais qu'il faut s'engager, puis côtoyer un lac débordé, puis traverser une rivière également sortie de son lit, tant et si bien qu'on arrive à un gaard d'assez pauvre apparence et répondant au nom d'Ekeland ; les gens qui l'habitent parlent patois ; au bout d'un quart d'heure on finit par se comprendre ; il s'agit de changer de chevaux ; les nôtres vont s'en retourner ; en aurons-nous de nouveaux ? Un vieux bonhomme, qui lit la Bible dans un coin, se mêle à la conversation ; il veut nous prouver que le chemin est long, le temps détestable, et qu'il vaut mieux coucher sous son toit (une baraque mal jointe encombrée de dix enfants en bas âge). Voyant que l'on ne se rend pas à ses raisons, il finit par dire qu'il a deux chevaux, mais que nos couvertures mouillées étant trop lourdes, il ne faut pas les prendre en croupe et qu'il nous faut rester ici : « Eh bien ! faismoi un bâton, j'irai à pied ; le cheval portera le bagage.... » Un des hommes de la maison, voyant que la ruse naïve ne réussit point, consent à prendre le bagage sur son dos pourvu « qu'on le paye comme un cheval, » et nous partons heureux de n'avoir point à passer la nuit dans cet intérieur par trop norvégien.

Le site aux environs d'Ekeland commence à être fort beau, et n'était l'inondation générale qui nous force à monter sur les roches pour éviter les prairies submergées, nous n'aurions pas à regretter d'être venus là. Nous traversons une troisième rivière d'une largeur fort respectable, et nous commençons à descendre une sorte d'escalier qui aboutit au fond d'un vaste cirque sur le versant opposé des montagnes.

Rien de sévère comme l'aspect de ce coin ignoré où nos guides même ont peine à trouver un chemin : au fond du cirque une chute d'un volume énorme, Braten foss, se précipite d'une hauteur d'au moins cinq cents pieds pour former une petit lac écumant, puis une large rivière que nous traversons un instant après. Pendant deux ou trois lieues le chemin est encore problématique ; c'est dans l'eau que nous marchons, mais la vallée se resserre et devient plus profonde ; le torrent grossi se contente de mugir au fond, et, sur sa rive gauche, que nous atteignons par une passerelle de bois, court un étroit chemin couvert de roches et suspendu sur l'abîme. Les splendides horreurs de l'Heimdal sont dépassées. Cette étroite et profonde vallée, à peine nommée et toujours déserte, gigantesque fissure créée par l'effort des eaux, atteint les limites du sublime.

A l'extrémité elle vient se réunir à une autre arrosée également par un torrent écumeux ; les deux masses se réunissent et forment en tombant la chute de Maar Kolum. Sur la rive gauche de la nouvelle vallée serpente un sentier que nous suivons pendant deux heures, et vers le soir nous arrivons dans des lieux plus civilisés. Un petit bonhomme tout de neuf habillé s'en va gaiement, jambes nues, ses souliers dans la main, et de grosses filles rieuses reviennent des foins ; plus loin est un vrai gaard au bord d'un lac sombre et solitaire.

Il faut encore en côtoyer les rives ; mais la pluie a cessé, et le paysage est si beau, qu'on peut oublier les fatigues de la journée. Le chemin suit une chaussée de roche presque partout recouverte par l'eau ; de temps en temps il faudrait pouvoir rester à cheval, les jambes dans les mains, les brides aux dents, pour n'être point mouillé ; mais l'important est d'arriver. Aussi, vers deux heures du matin, nous saluions avec bonheur la pauvre petite maison de Tosse, juchée au haut de la falaise qui borde la rive méridionale de Samnanger-fjord.

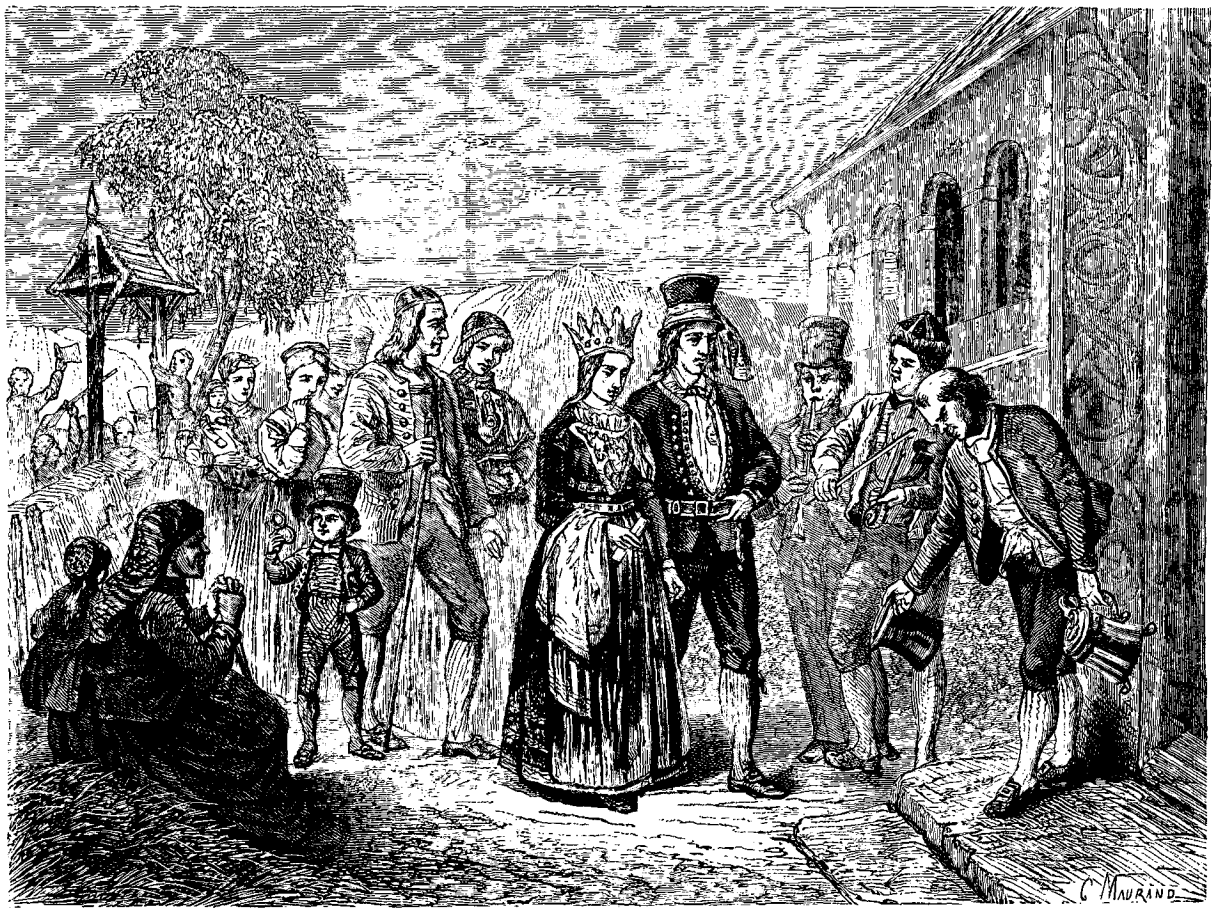
Les gens de Tosse sont pauvres, leur cabane est un galetas ; cinq ou six êtres humains y dorment. Réveillés en sursaut, l'un allume une longue chandelle, et tous d'ouvrir leurs oreilles au récit animé que les trois guides font tout à la fois de leur traversée par le fjeld, des rivières grossies, du chien qui s'est noyé, et de ces Français qui ont perdu la tête, venant on ne sait d'où, allant on ne sait vers quel pôle ; de feu, point. Les discours ter-

minés, une vieille en haillons nous montre le chemin d'un grenier fait de planches disjointes; deux bottes de paille, dans un cadre de bois, y attendent les rares hôtes de ces lieux; nous y dormons d'un profond sommeil, à côté de saumons en train de sécher et de morues déjà sèches.

Presque parallèle au Hardanger, le fjord de Samanger s'étend de la paroisse de Sammanger jusqu'à celle de Oos. Deux milles à peine séparent Sammanger de Bergen; un ballon les traverserait en quelques minutes. L'absence de ce moyen perfectionné de locomotion amène inévitablement le voyageur à rentrer dans le canot national, c'est-à-dire entre deux eaux.

Rien ne repose des impressions désagréables causées par une surabondance d'eau de pluie et d'eau de mer, comme un bon feu, des visages souriants, un gai rayon de soleil par la fenêtre, et aussi la bonne grosse figure du gjœstgifveren de Hatwiken, qui vous assure que, dans une heure, chevaux et charrette vont être prêts, et que le soir vous serez à Bergen.

Je doute que le tronçon de grande route qui court de Oos à Bergen soit très-fréquenté des touristes; c'est



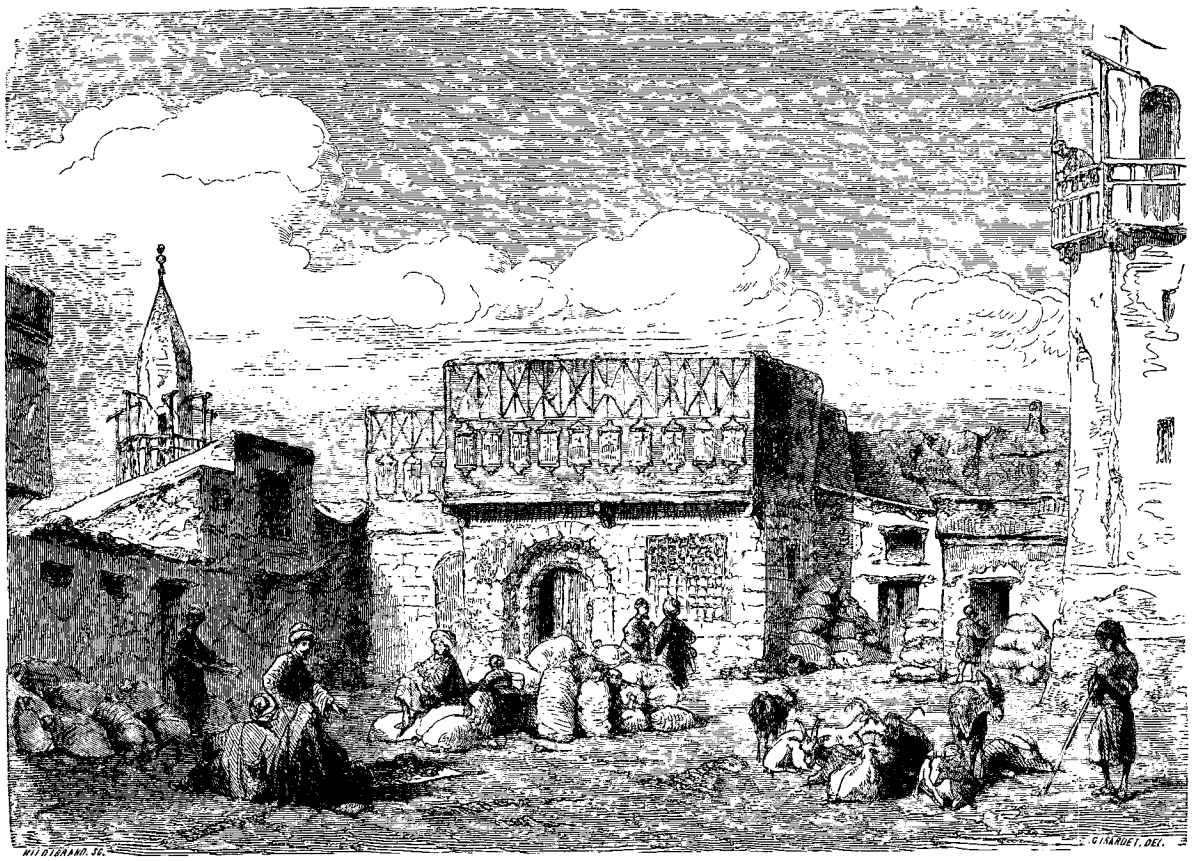
Une noce en Norvége. — Dessin de Pelcoq, d'après le peintre norvégien Tiedeman.

pourtant un beau pays, et le chemin, qui domine de haut les mille replis des fjords, les myriades d'îles dont la côte est ceinte, et au loin la ligne bleue de la grande mer, est certainement un des plus pittoresques de Norvége.

De fort loin on voit Bergen, baignée par les eaux de deux fjords, appuyée sur deux fjelds, Bergen, après Drontheim, la cité classique des rois de la mer, vieille comme les antiques Sagas, riche comme la Hanse dont elle fit partie.

Plus près de la ville, des maisons de campagne, ceintes de grands parcs, arrosés par les torrents qui bondissent du fjeld, montrent, par leur élégance presque somptueuse, que les négociants de Bergen courent parfois le monde et rapportent, qui de France, qui d'Angleterre, toutes sortes d'idées heureuses et d'inspirations artistiques. N'en déplaise à Christiania, Bergen, qui n'a ni palais grec, ni église pseudo-byzantine, Bergen, vue des hauteurs du sud, a presque l'air d'une capitale, et c'est avec un certain sentiment de respect pour l'antique métropole commerçante du Nord qu'on pénètre dans l'avenue de frênes qui lui fait une entrée quasi-royale.

Paul Riant.



Le marché aux grains. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.

# VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN,

## DANS L'AFRIQUE ORIENTALE[1].

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### LETTRE AU DIRECTEUR DU TOUR DU MONDE.

Khartoum, 10 mai 1860.

### D'ALEXANDRIE A SOUAKIN.

L'Égypte. — Le désert. — Le simoun. — Suez. — Un danger. — Le mirage. — Tor. — Qosséir. — Djambo. — Djeddha.

Mon cher Directeur,

Je pars après-demain pour l'intérieur de la Nubie, et je viens régler avec vous un premier compte de souvenirs de voyage que j'aurai bien vite oubliés, si je ne vous les écris, tant j'ai l'esprit préoccupé de cette Éthiopie mystérieuse que je vais aborder.

Je n'ai guère fait que traverser l'Égypte, qui est aujourd'hui, grâce à la transformation opérée par Méhémet-Ali, une sorte de *tête de pont* de la civilisation européenne. Je ne vous reparlerai pas d'Alexandrie, du Caire, et des Pyramides après l'excellent livre de Maxime Du Camp, mais laissez-moi vous dire, au courant de la plume, mes impressions morales sur ce beau pays d'Égypte et sur quelques aspects de sa situation actuelle.

Vous connaissez cette curieuse légende du roi Chilpé-

1. Nous sommes obligé de nous contenter de cette indication générale, l'itinéraire que se propose de suivre M. Lejean ne nous étant pas encore bien connu.

ric à qui une vision prophétique montre ses descendants sous la forme successive de lions, de loups et de petits chiens. Je crois que le père de Méhémet-Ali eût pu avoir une pareille vision, et que son rêve n'eût guère menti. Le lion, ç'a été le *grand pacha*, l'un des plus puissants *pétrisseurs* de nations que les temps modernes aient vus. Méhémet-Ali a eu un grand malheur, c'est d'avoir eu pour panégyristes ses fonctionnaires européens, qui, n'ayant pas la liberté de blâmer certains faits et certains hommes, ont eu, à mon sens, le tort de ne pas se taire à propos. Le public d'Europe a répondu à un excès de louanges par une incrédulité excessive. J'avais besoin de voir l'Égypte pour apprécier Méhémet-Ali. Les trois piles du pont de Trajan, que j'ai admirées il y a trois ans en descendant le Danube, étonnent le voyageur plus encore peut-être que ne le ferait le monument s'il était resté entier : l'œuvre colossale du destructeur des mameluks impose encore une admiration du même genre, même après les ruines entassées par Abbas et Saïd-Pacha.

Méhémet-Ali a été par moments un souverain d'Orient; c'est dans un de ces moments-là qu'il a exterminé les mameluks, qui d'ailleurs le méritaient bien et qui avaient le tort de la provocation : ils avaient essayé de l'assassiner dans l'Hedjaz. On lui a reproché l'oppression des fellahs et les violences qui ont parfois signalé ses réformes, et deux grands écrivains, MM. de Chateaubriand et de Lamartine, sous l'impulsion d'une indignation plus généreuse qu'impartiale, ont dénoncé à l'Europe ce prétendu réformateur qui broyait les peuples sous prétexte de les civiliser. Je ne veux pas excuser ces violences, surtout envers ces doux et laborieux fellahs, qui sont vraiment les Bulgares de l'Afrique ; mais il faut bien se dire que l'Égypte n'a jamais été gouvernée autrement depuis les Pharaons ; qu'aujourd'hui, sous le philanthrope Saïd-Pacha, le fellah vit exactement sous le même régime que sous le *vieux*, et que le courbach sera longtemps encore, je le crains bien, une nécessité gouvernementale pour la race indolente et passive de l'Égypte. C'est dans ses admirables institutions qu'il faut étudier Méhémet-Ali; dans ses écoles d'où sont sortis ces médecins et ces savants qui honorent la jeune Égypte; dans ses établissements de bienfaisance, dans ses lois dont je ne citerai qu'une seule : « Quiconque achètera un esclave devra, au bout de neuf ans, lui donner la liberté, *après lui avoir fait apprendre au moins à lire.* »

Après le lion, le loup, qui est Abbas-Pacha ; puis est venu un charmant homme, tout imprégné de civilisation, doux, pacifique, d'humeur gaie et d'habitudes indolentes, fait pour vivre d'un million de rentes dans un palais du Nil, mais l'homme le moins propre au gouvernement d'un État en crise de transition. J'ai nommé Saïd-Pacha. Sous son règne, l'émancipation de l'Égypte a reculé, le commerce et le crédit public ont décliné, le budget a été mis au pillage pendant que les traitements des employés de tout grade, devenus flottants et illusoires, ont obligé nombre de fonctionnaires à vivre de concussion ; le Soudan, la plus belle, comme avenir, des conquêtes de Méhémet-Ali, a été désorganisé et presque abandonné ; les Abyssins et les bandits de toute nation insultent impunément les frontières, et l'Egypte va doucement à sa ruine sous la main d'un brave homme qui joue au soldat, donne des fêtes, et semble, en affaires, avoir pris pour devise la maxime anglaise : « Les soucis tueraient un chat. »

N'ayant pas un livre à faire sur l'Égypte, je me hâte de vous dire que le 7 février au matin je quittai le Caire, par la gare de Bal-el-Had, en compagnie de Georges, ce compatriote avec lequel j'avais d'abord projeté le voyage de la basse Nubie. Vous avez entrevu à Paris ce charmant garçon dont l'esprit ouvert à toute belle impression, la cordialité et l'inaltérable bonne humeur ont réalisé pour moi le type véritable du Français en voyage. Nous prenons nos billets et nous sommes poursuivis dans la gare par un employé arabe qui nous demande un *bakchich* pour nous avoir passé nos billets ; déjà ruinés de pourboire, nous refusons et nous recevons, dans le pur arabe d'Égypte, une malédiction que je me fais consciencieusement traduire : « Que les os de leurs pères brûlent en enfer! » Georges est tout fier d'avoir été maudit dans la langue des kalifes, et dit avec raison que ce souhait est sinon plus aimable, du moins plus poétique que celui d'un cocher parisien en pareil cas.

Nous voilà, cinq minutes après, lancés en plein désert, à la vitesse très-modérée de six lieues à l'heure. Les chameliers arabes qui conduisent le long de la voie leurs lentes bêtes chargées de *guerbes* d'eau ou de *couffes* de sésame, n'en regardent pas moins avec stupéfaction cette file de quarante wagons emportés rapidement vers la mer Rouge par une force invisible et murmurent : « *Blis* (le diable) ! » Pour nous plus encore peut-être que pour eux, il y a dans ces *chars de feu* qui sillonnent le plus désolé et le plus immobile des déserts, une antithèse que toutes les phrases du monde ne feraient qu'affaiblir. Je me récite à demi-voix, comme une musique, les admirables strophes des *Orientales* qui commencent ainsi :

L'Égypte ! elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs bariolés comme un riche tapis.
Plaine que des plaines prolongent;
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent,
Se disputent l'Égypte : elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la rongent....

Georges regarde le désert avec une attention silencieuse et passionnée que je ne tarde pas à partager. Ceux qui n'ont jamais vu le désert se figurent quelque chose comme une immense grève, et rien de plus inexact que cette comparaison. C'est bien une surface plate et sablonneuse, mais solidifiée par les pluies et balayée par les vents : elle présente au regard une croûte grise ou noirâtre que mon compagnon comparait assez justement à un immense dallage en bitume. Les lits de torrents desséchés (*ouadi*) qui rayent cette surface ne sont pas plus profonds que les sillons dessinés par la pluie sur la poussière de nos chemins. Partout, du reste, la stérilité

et le silence formidable du néant. Les vrais voyageurs se sont justement moqués du *lion du désert* et autres images de la même force : on ne conçoit guère que le lion habite de préférence des lieux où il ne trouverait pas à croquer un scarabée.

Pour compléter la mise en scène, le vent fraîchit, des nuages de sable s'élèvent des montagnes couleur de cendre qui bornent l'horizon au nord, une nuée d'un rouge de brique, coupée par le panache blanc de la locomotive, enveloppe la terre et le ciel, des milliers de petits cailloux viennent grésiller contre les portières du wagon : c'est un coup de *simoun* qui nous arrive. Confortablement pelotonnés sur nos banquettes, nous sommes à l'abri des dangers du fameux *vent-poison* si redouté des caravanes ; mais à la place du danger, qui a au moins de belles émotions, nous avons les inconvénients vulgaires qui ne donnent que l'impatience. Le sable entre par nos portières closes, comme si elles étaient grandes ouvertes ; nos malles, bien fermées, sont remplies, nos vêtements en sont tout imprégnés. Les Arabes disent de ce sable « qu'il traverse la coque d'un œuf. » M. Du Camp affirme qu'il en a trouvé dans les rouages de sa montre fermée à double boîtier. Le spirituel voyageur aura probablement ouvert sa montre pendant le coup de vent, sans y faire grande attention.

Cependant la route devient sinueuse, et nous voyons se profiler sur notre droite la masse noire-violette du superbe Djebel-Attaka, dont le pied baigne dans la mer Rouge. Un quart d'heure après, nous nous arrêtons sur la grève même, en face du « transit, » et nous courons, tête baissée, fouettés au visage par le sable, la pluie et les cailloux, nous réfugier à l'*hôtel de France*, sur la place du Marché aux grains. A l'extérieur, cet hôtel est une sorte d'échoppe arabe dont l'aspect ferait reculer le touriste le plus intrépide ; mais à l'intérieur, l'industrie de l'hôtelier actuel a créé une *locanda* assez confortable. Nous constatons avec une volupté plus aisée à comprendre qu'à décrire que la salle à manger, grâce à des croisées vitrées, est parfaitement à l'abri de tous les *simoun* possibles. C'est une particularité assez rare en Égypte pour être signalée, et au risque de paraître faire une réclame à l'*hôtel de France*, j'ajouterai que la table est satisfaisante et que les prix le sont encore plus.

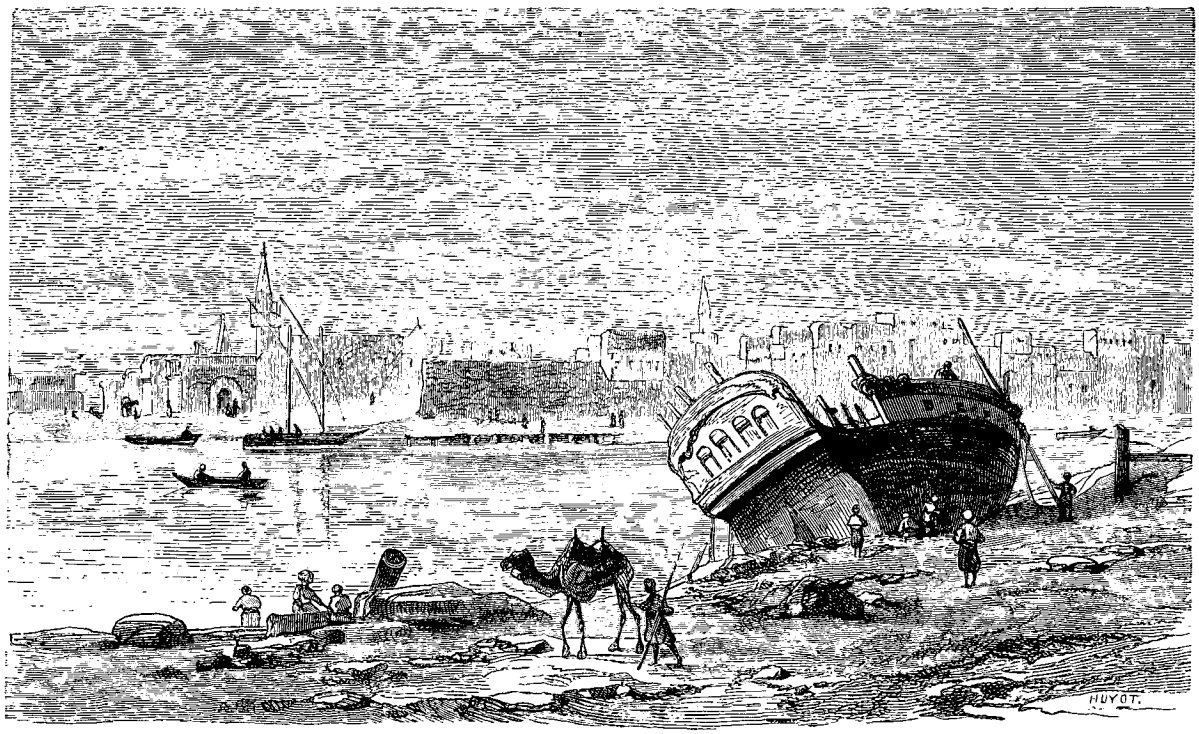
Nous sortons pour jeter un coup d'œil sur la ville dont le nom, grâce à M. de Lesseps, retentit aux oreilles de tous les politiques européens depuis trois ans. Suez, sans le canal qui n'existe pas encore, mais qui y amène à flots des touristes anglais, des ingénieurs et des commerçants français, ne serait qu'une ruine fort désagréable à habiter. Elle a une enceinte irrégulière qu'un homme vigoureux renverserait à coups de pied, quelques habitations modernes confortables, toutes voisines de la gare et du port, notamment l'agence anglaise du transit (*Peninsular company*), quelques mosquées sans caractère monumental et deux ou trois places, dont la plus petite et la plus pittoresque est celle du Marché aux grains, dont j'ai pris le croquis joint à ces notes. A l'angle d'une ruelle qui mène au bazar, ruelle obscure et sale, mais d'un ton superbe pour un admirateur des effets vigoureux de lumière, s'élève une maison d'un riche négociant (grec, si je ne me trompe) aussi curieuse dans son genre que le sont chez nous les vieilles maisons de Gand ou de Nuremberg.

Une dernière curiosité de Suez, c'est la maison qu'habitait le général Bonaparte quand il vint à la mer Rouge. C'est une habitation qui fait face à la mer, sans aucun caractère monumental et que Clot-Bey trouva, il y a plusieurs années, en possession d'un brave musulman passionné pour la mémoire de son illustre locataire d'un jour. « Abounarberdi, dit-il au docteur, était assez puissant pour brûler toutes les mosquées ; il ne l'a pas fait ; que son nom soit béni ! Les rois du Garb (d'Occident) l'ont enfermé dans une île où il est mort ; *mais on dit que la nuit son âme vient se poser sur le fil de son sabre.* »

Suez a succédé à une ancienne ville romaine dont nous cherchons les ruines ; elles se réduisent à une grosse colline de sable et de poteries sans valeur archéologique, véritable *Monte Testaccio* égyptien appelé aujourd'hui la colline de Mouchelet-Bey, du nom d'un ingénieur qui y a établi sa tente. Pour nous dédommager, je propose à Georges une excursion aux ruines indiquées par la carte de M. Linant-Bey, comme étant celles d'une antique ville juive, à deux bonnes heures au nord-est et au delà de la baie. Des ruines juives ! Il y a de quoi affriander des amateurs même beaucoup plus étrangers aux antiquités hébraïques que M. de Saulcy. Nous voilà partis le matin, traversant le port à mer basse, et arpentant, les jambes nues, la vaste plage coupée de flaques limpides. Le but semble s'éloigner toujours ; ces plages unies sont si trompeuses à la vue. Nous nous décidons à rétrograder ; mais à la première flaque où je mets le pied, je constate un courant de menaçant augure.... Il faut savoir que dans cette baie étranglée de Suez, la marée monte comme un vrai mascaret : on dirait nos grèves du mont Saint-Michel. Nous pressons le pas pour arriver en vue de la ville, de manière à pouvoir héler une barque. Si nous n'y réussissons pas, nous sommes rejetés vers le désert montagneux de la côte d'Asie, et cela peut devenir inquiétant. Georges se livre, sur le sort de l'armée de Pharaon, à des plaisanteries que je trouve un peu inopportunes ; mais tout en riant, il trouve un passage, et nous gagnons un îlot d'où nous hélons les barques du port. La canaille arabe qui encombre le *divarf* fait de grands gestes et semble discuter vivement la taille, l'âge et le sexe des deux êtres égarés sur l'îlot ; mais nul ne bouge. A un appel plus furieux, un batelier démarre sa barque, et met le cap sur nous. L'eau monte, l'îlot décroît, l'homme arrive.... il n'est que temps. Nous sautons à bord : le fils d'Ismaël tend la main : « *El felous, haouagh* (l'argent, seigneurs) ! » Georges veut payer sans compter ; je trouve amusant de discuter le prix de notre sauvetage, et nous nous arrangeons à six piastres courantes (vingt-deux sols). On ne peut pas sauver les gens à meilleur marché.

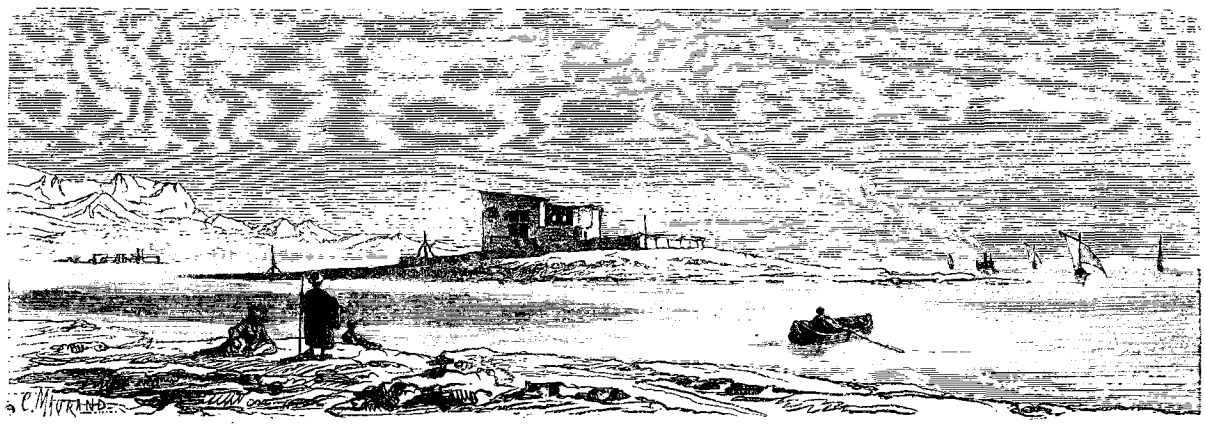
Georges part le surlendemain pour remonter le Nil ;

j'ai encore trois jours à passer à Suez avant le départ du vapeur *Hedjaz*, qui doit m'emmener à Souakin. Je passe ces trois jours à flâner au désert et à observer pour la première fois des effets de mirage assez curieux. Tous les jours, dans l'après-midi, je suis certain de trouver le fort d'Aggeroud reflété dans les eaux d'un lac imaginaire. Un train vient à passer, la ligne noire des wagons, la ligne blanche de la fumée se réfléchissent également dans la nappe limpide. J'ai vu assez fréquemment se former le mirage ; on voit d'abord passer un nuage



Port de Suez. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.

invisible, — ici le lecteur m'arrête : *voir* passer un nuage *invisible ?* Oui, et je vais tâcher de me faire comprendre par une image très-familière. Avez-vous vu quelquefois, au-dessus d'une marmite en ébullition, la vapeur d'eau parfaitement translucide et invisible signaler sa présence par le *flottement* qu'elle semble imprimer aux objets devant lesquels elle passe ? Voilà le commencement du mirage. Quand ce nuage, à la fois invisible et ondé, devient opaque, son mouvement cesse, et vous n'avez plus sous les yeux qu'une belle nappe argentée qui réfléchit les ob-

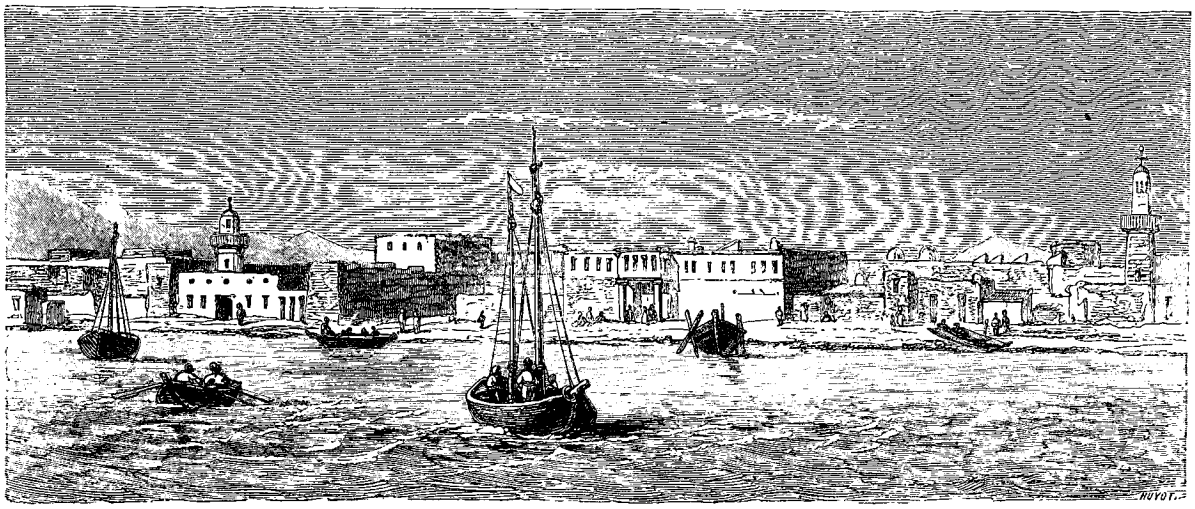


Cimetière européen à Suez. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.

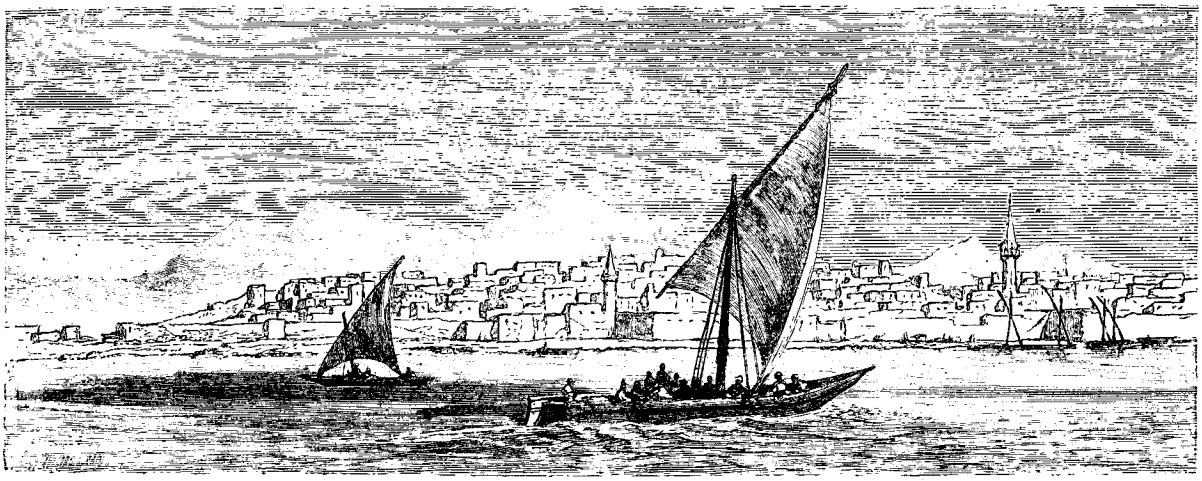
jets les plus voisins, arbres, villages, rochers. Voilà le mirage simple. Quant à celui qui nous met sous les yeux des villes ou des forêts, soit imaginaires, soit hors de la portée de la vue, je n'ai jamais eu la chance d'en être témoin.

Enfin, le 14, je monte à bord de l'*Hedjaz*, beau bateau à vapeur de la compagnie Medjidié, que je trouve encombré de *hadjis* allant à la Mecque ; principalement de la suite de la princesse Nezli, tante du vice-roi et veuve du fameux Defterdar, dont j'aurai plus tard occasion de parler. Cette suite se compose de cent vingt à

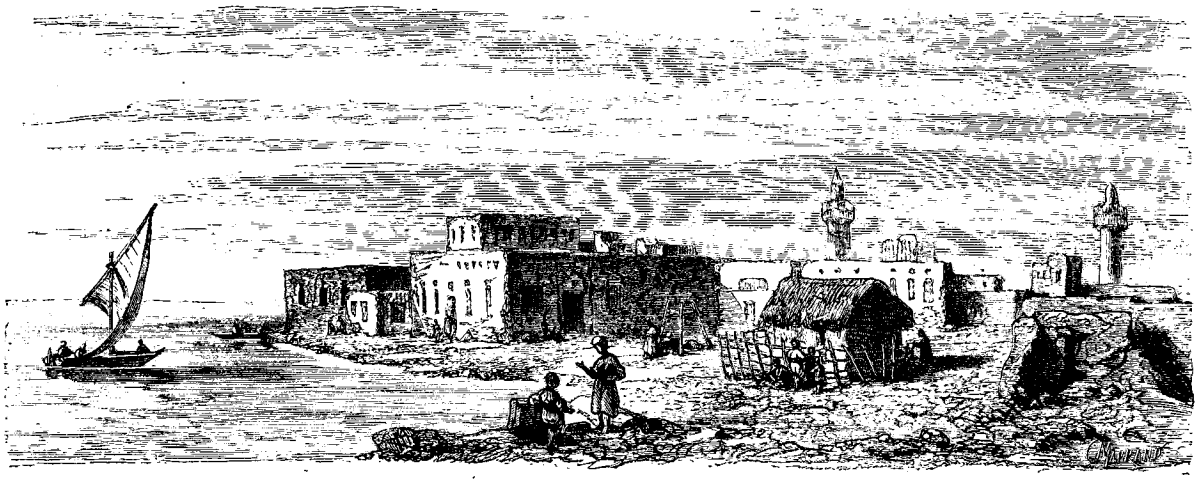
cent cinquante personnes des deux sexes, et le noir y est en grande majorité. La vertu du troupeau est sous la garde d'une douzaine d'eunuques noirs, et le *kirlar-aga* (capitaine des filles) est à la fois le chef de cette garde



Qosséir. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.



Djeddah. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.



Port de Souakin. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.

indispensable et le premier officier de la petite cour; c'est un long nègre de plus de six pieds, d'une laideur inouïe, mais se faisant pardonner le scandale de son importance par ses allures *bon enfant*. Nous mettons de

longues heures à sortir de la baie-impasse de Suez; le 15, au matin, nous fouillons d'un regard curieux et admiratif les dures arêtes des derniers contre-forts du Sinaï, qui se perdent et se volatilisent en quelque sorte dans un ciel de saphir. Pas un brin d'herbe, du reste, sur ces côtes qui entourent, nous dit-on, quelques vallées intérieures d'un charme d'autant plus saisissant qu'il est plus inattendu. Le mont divin, vu de loin, n'a rien de cet aspect sourcilleux et formidable que l'imagination, pleine des récits de Moïse, aimerait à lui prêter : il a les lignes pures, froides et fières que j'ai admirées ailleurs, en Albanie par exemple.

A l'entrée de la baie se voit une petite ville, Tor, habitée par des Coptes (et non par des Grecs, comme l'a dit par inadvertance M. Charles Didier). Les deux peuples n'ont guère de commun que le culte et la finesse mercantile. A première vue et à part le costume, un habitant de l'Orient ne confondra jamais la longue figure à lame de couteau du paisible et un peu servile descendant des Pharaons avec le profil d'aigle des fils de Thémistocle. La population de Tor vit principalement d'un assez singulier commerce : elle vend aux pèlerins l'eau qu'elle tire des fontaines de Moïse et du Sinaï.

*L'Hedjaz* a le temps de flâner et ne le prouve que trop en s'arrêtant successivement à Qosséir et à Djambo. Qosséir est une petite ville de mine assez peu engageante, mais elle a beaucoup de barques, et quelques arbres qui ombragent un village voisin reposent l'œil fort agréablement. C'est, avec Suez, le seul port que possède l'Égypte sur la mer Rouge, depuis qu'elle a perdu l'Arabie. Méhémet-Ali avait de grands desseins sur Qosséir : il voulait en faire le débouché de toute la haute Égypte par Khéné, et avait commencé à faire creuser des puits entre les deux villes, mais on ne trouva que de l'eau saumâtre et le projet fut abandonné.

J'ai moins encore à dire de Djambo, où nous perdons un jour entier. Djambo est en terre arabe, même *en terre sainte*, et j'avoue que je ne vois pas sans émotion sortir des flots cette côte basse et un peu verdoyante, foyer d'une des plus brillantes civilisations qui aient éclairé le globe. Hélas ! qu'est devenue l'Arabie des kalifes ? Il ne reste aujourd'hui que les Arabes, c'est-à-dire une race belle, distinguée, brave, spirituelle, intelligente, romanesque, paresseuse et passablement anarchique. Aussi les Turcs, peuple d'esprit plus lourd, mais de bon sens pratique, ont mis la main sur le peuple arabe et l'ont soumis partout où ils s'en sont donné la peine. L'Égypte moderne est arabe, mais la forte main qui l'a lancée dans la brillante voie qu'elle parcourt aujourd'hui est celle d'un Turc de Macédoine, ce qui n'empêche pas d'ailleurs que l'impulsion une fois donnée, beaucoup d'Arabes (et j'en connais) ne soient les agents les plus énergiques et les plus intelligents de cette civilisation.

Terre sainte, ici, c'est malheureusement terre de fanatiques : on nous avertit de ne pas descendre à terre, ou nous serons assommés, même sous les yeux des kavas du gouverneur. Le Français étant, comme on sait, le brave des braves, un des nôtres, M. M..., se costume en Robinson, *empistoletté* de la tête aux pieds et veut descendre. Il est obligé de rentrer à bord, sans avoir occis de croquemitaines musulmans. Ceci nous fait faire des réflexions peu rassurantes sur Djeddah, la fameuse ville du massacre, où nous arrivons le lendemain. Nous jetons l'ancre à une heure de la ville, en dehors de récifs coralliques, et nous nous empressons de *déballer* la princesse et son noir bétail qui a empesté l'arrière depuis huit jours. Un de nos officiers, un jeune et aimable Vénitien, que l'irruption de ces dames a chassé de sa cabine, a voulu poser sa couchette près d'un réduit où cinq de ces femmes ont établi leur chambre à coucher avec des châles tendus le long du bastingage. Je ris encore de la grimace effroyable qu'il fait en emportant son lit loin de cette niche odorante : *bestie, non donne*, s'écrie-t-il en jurant.

Suivant le rite consacré, les hadjis revêtent, pour toucher la terre sacrée, un costume d'une éclatante blancheur, symbole de la pureté de l'âme. C'est un usage dont on ne peut s'affranchir qu'en payant un mouton, qui est donné aux pèlerins pauvres. Le médecin de la princesse, homme instruit et distingué dont la conversation a été une de nos meilleures distractions de voyage, musulman très-voltairien du reste, est le seul à payer le mouton. A Qosséir, le docteur a présenté un verre de vin à un noir *takrouri*, à dents aiguisées en pointe, venu par curiosité, je crois, visiter la *barque du feu;* il lui a offert cinq piastres s'il voulait en boire. « Tu pourrais bien m'en offrir vingt-cinq, a répondu le noir, que je n en boirais pas davantage. » Je ne discuterai point l'importance de ces prescriptions d'abstinence, mais j'aime à constater tout triomphe de l'esprit sur les appétits, et à qui connaît la pauvreté des noirs, d'une part, et de l'autre leur passion pour les spiritueux, ce jeune nègre presque nu qui obéit à sa foi sans phrase et sans pose héroïque, doit paraître plus spiritualiste que le joyeux docteur. J'aurai plus tard occasion de dire comment les noirs, assez récemment convertis à l'islamisme, s'y attachent avec une ferveur devenue beaucoup plus rare chez les Turcs et les Arabes.

Nous débarquons donc à Djeddah, et la première chose qui frappe nos yeux, en touchant le quai, ce sont des notables indigènes à barbe blanche, qui semblent venus là pour préparer une ovation à quelqu'un. Ce n'est pas à la princesse déjà débarquée ; ce n'est pas à nous à coup sûr. Nous avons bientôt la clef du mystère : nous avions à bord, sans nous en douter, quatre des accusés du fameux massacre, revenus acquittés de Constantinople, faute de preuves.

C'est un début fort inquiétant ; mais je dois déclarer que j'ai passé huit jours à Djeddah, et que j'ai circulé fort librement sans être jamais insulté. Les voyageurs n'ont guère à visiter, dans cette ville et dans les environs, que le cimetière où l'on montre le tombeau de notre mère Ève (*Turbé ommou Aoua*) ; ce sont deux sépultures insignifiantes qui, selon les indigènes, marquent l'emplacement de la tête et des pieds de la première femme. Si vous leur objectez que, vu la distance de ces deux turbés, Ève aurait été assez grande pour franchir le Nil en

cinq enjambées et saisir délicatement un crocodile entre deux doigts, ils vous répondront que la mère du genre humain avait bien le droit d'avoir une stature un peu supérieure à celle de leur femme ou de la vôtre. C'est assez logique pour des Arabes.

Je quitte Djeddah le 28 février, et le lendemain, mes yeux fatigués des sables rougeâtres se reposent avec bonheur sur une plage basse, verdoyante, où la mer vient presque baigner des tapis de hautes graminées. Une jolie baie s'ouvre devant nous, le bateau double un cap où s'élève le dôme blanc d'un santon, et une demi-heure après nous débarquons sur le quai du Mufti, à Souakin, où la curiosité a attiré une foule de spectateurs à tuniques aussi blanches que leur peau est foncée.

Guillaume LEJEAN.

# VOYAGE AU MONT ATHOS,

## PAR M. A. PROUST.

**1858. — INÉDIT**

Salonique. — Juifs, Grecs et Bulgares. — Les mosquées. — L'Albanais Rabottas.

A l'extrémité de la péninsule Chalcidique, entre Orfano et le cap Felice, s'élève au-dessus de la mer une montagne, connue chez les anciens sous le nom d'*Athos*, et appelée depuis Αγιονορος ou *Monte-Santo*, à cause de sa population exclusivement composée de religieux. Ces religieux, sous les empereurs byzantins, ont aidé au mouvement des lettres et des arts qui prépara la Renaissance, et possèdent encore aujourd'hui de riches bibliothèques et une école de peinture.

J'avais formé, pendant mon séjour en Grèce, le projet de visiter leurs couvents, et, le 9 mai 1858, après m'être muni à Constantinople de lettres patriarcales, sans lesquelles on court le risque d'être mal accueilli des moines, je quittai Pera avec mon ami Schranz et le drogman Voulgaris. Schranz devait m'aider à reproduire les peintures par la photographie ; Voulgaris se chargeait de la linguistique et de la cuisine. Notre projet était de toucher à Salonique, et de là de gagner l'Athos par terre.

Le 10 nous entrions dans le golfe Thermaïque, et le lendemain nous doublions la pointe de Kara-Bournou.

Derrière cette pointe, au fond d'une large baie paisible comme un lac, Salonique[1], ceinte d'un cordon de murs bastionnés, s'étage en amphithéâtre sur les flancs arides du Cortiah. Cette ville, déchue de sa splendeur, a un air de coquetterie surannée assez étrange; ses maisons décrépites, ridées et replâtrées, semblent se pencher complaisamment pour refléter leur image dans la mer; agaceries perdues, car, à part quelques vieux courtisans qui viennent là par habitude chercher les soies de *Serrès* et le tabac de *Yenidjé*, la rade est vide. Nulle part le proverbe grec : *Là où l'Osmanli met le pied, la terre devient stérile*, ne trouverait une application plus juste. Le sol est sans culture, coupé de flaques d'eaux croupissantes, l'air chargé de miasmes putrides. Aussi, pendant les chaleurs de l'été, un grand nombre des habitants, fuyant les fièvres, se retirent à l'ouest de la ville dans un faubourg appelé Kalameria (beaux lieux). De ce côté, en effet, de joyeuses touffes de platanes, groupées selon le caprice des pentes, dessinent le cours du Vardar et respirent la vie, tandis qu'au levant de maigres cyprès cachent mal les cimetières, ce qui indique bien clairement que c'est de là que vient la mort.

La ville est partagée en deux par une rue qui s'étend de l'est à l'ouest, parallèlement à la mer. Cette rue est grande, régulière, bordée de boutiques à auvents, et terminée à chacune de ses extrémités par un arc de triomphe. C'est là l'endroit vivant, le quartier animé de la ville; ailleurs le silence est complet, les rues sont désertes, étroites et taillées à pic dans le rocher. On ne s'explique cette préférence pour la ville basse que par la difficulté d'atteindre les quartiers hauts; car les immondices entraînées par la pente naturelle font de la première un véritable égout, et il n'est rien de plus sale que cette large rue et le bazar qui l'avoisine, si ce n'est la population qui l'anime. Cette population est en grande partie composée de juifs. « Le grand nombre de juifs, dit naïvement Hadji-Kalfa[1], est une tache pour la ville, mais le profit qu'on retire de leur commerce fait fermer les yeux aux vrais croyants. »

Au milieu des Bulgares et des Grecs, confondus par un costume noir comme un vêtement de deuil, on reconnaît les juifs à leur coiffure faite d'un mouchoir de coton roulé en turban, à leur veste bordée de fourrures, et surtout à ce nez proéminent qu'ils ont conservé

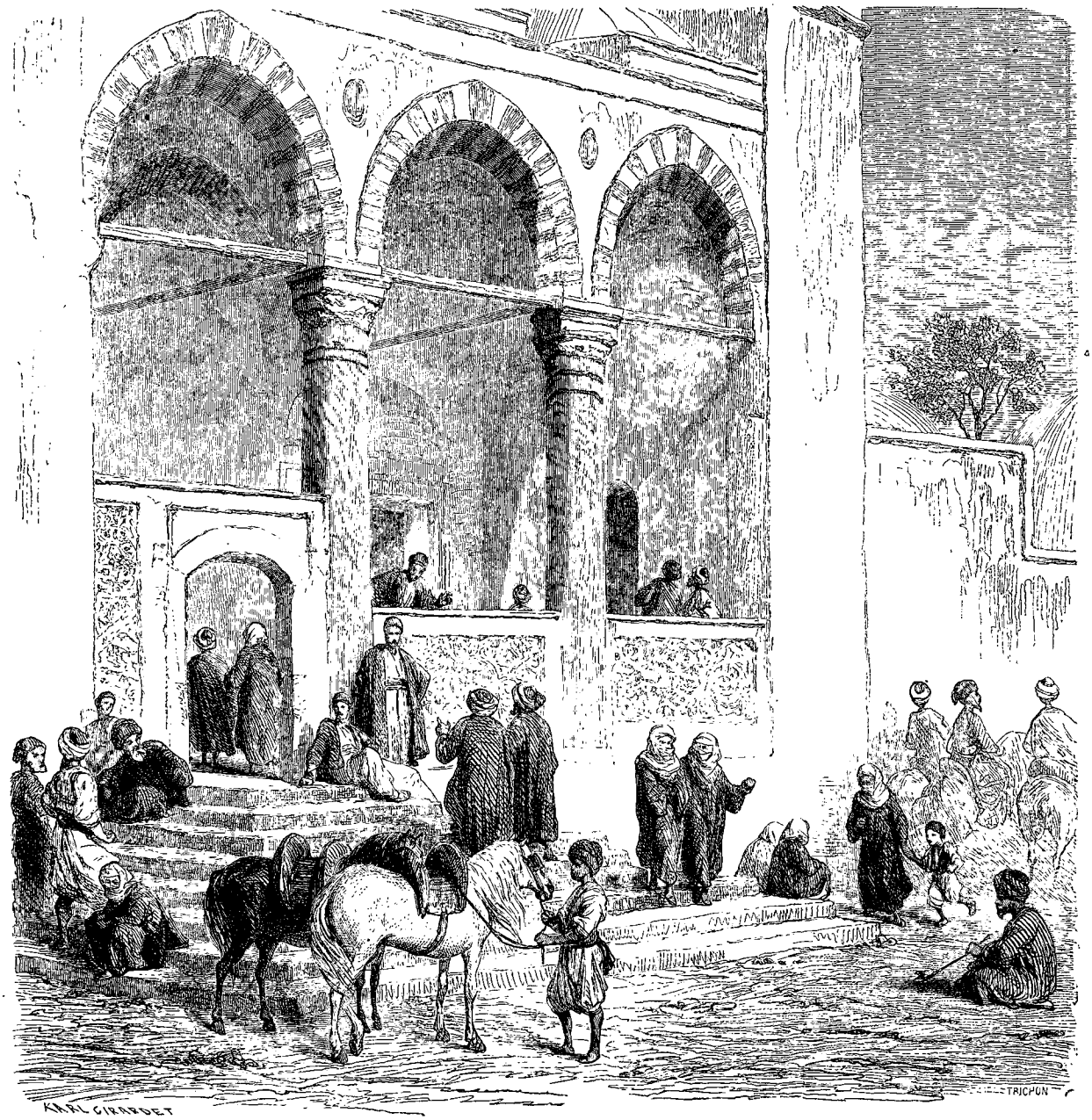
1. Salonique, ancienne Thermès ou Thessalonique. Philippe avait donné le nom de Thessalonique à sa fille en mémoire d'une victoire remportée sur les Thessaliens (θεσσαλος, Thessaliens; νικη, victoire), et Cassandre, gendre de Philippe, fit donner le nom de sa femme à la ville de Thermès.

1. *Hadji-Kalfa*, savant Turc de Constantinople, grand trésorier d'Amurat IV, a publié de nombreux ouvrages, entre autres une *Géographie* et une *Histoire de Constantinople*.

sous toutes les latitudes. Leurs femmes ont un accoutrement qui rappelle les modes du Directoire : un diadème en carton, recouvert de métal et serré sous la mâchoire par une étoffe légère, leur cache complétement les cheveux, fait saillir les joues et ressortir la pâleur mate de leur visage. Une robe de laine frangée en dents de scie, retenue sous les seins par une ceinture agrafée d'or, accuse les formes et laisse voir les pieds chaussés de babouches ou de brodequins lacés.

En butte au mépris de tous, hommes et femmes ont cet air inquiet qu'imprime la persécution.

Un hasard heureux nous avait fait arriver à Salonique le jour où les bergers descendent de la montagne pour se louer pendant le temps de la moisson : le bazar en était




Mosquee de Salonique. — Dessin de Girardet d'après M. A. Proust.

encombré. Nous profitâmes de cette foule pour perdre deux ministres anglicans qui, depuis le bateau, nous entretenaient avec ténacité de discussions religieuses à notre gré trop subtiles, et nous nous mîmes à la recherche des mosquées.

Salonique, qui compte au plus soixante mille habitants, n'a pas moins de trente sept mosquées, parmi lesquelles on reconnaît dix anciennes basiliques appropriées au culte musulman par l'adjonction de minarets et de portiques sarrasins. Un Juif, qui tenait comptoir de *saraf* (banquier) au coin d'une rue, consentit à nous servir de guide, et nous mena à Saint-Démétrius (*Kassoumihié-Djami*), dans le quartier d'*Eski-Acapoussi*.

Cette basilique a été construite au commencement du huitième siècle sur le tombeau de saint Démétrius, marty-

risé à Salonique en 307. « De ce tombeau, dit l'historien Nicétas, jaillissait une source d'huile sainte. » Au jour même de l'entrée d'Amurat dans la ville, cette source se tarit. Les imans ont respecté le tombeau et le montrent aux étrangers dans un des angles de la mosquée, tolérance dont le mérite est atténué par le bénéfice qu'ils en retirent. L'église est précédée d'une petite cour carrée, ombragée de figuiers. Le narthex a deux entrées. (Le narthex est le vestibule, le *pronaon* des temples grecs. Cette disposition n'existe pas dans les églises du moyen âge, dont la nef communique directement avec la rue.) C'est dans le narthex que se tenaient les catéchumènes (κατηχουμενοι, qui se font instruire), les énergumènes (ενεργουμενοι, possédés) et tous ceux qu'on ne jugeait pas dignes d'approcher du sanctuaire. Les portes de l'église leur restaient ouvertes seulement pendant le sermon qui précédait la célébration du service divin : de là vient qu'il y a souvent dans les homélies grecques des discours adressés aux païens pour combattre leurs croyances et les attirer à la foi chrétienne, coutume qui semble s'être conservée dans les sermons de nos prédicateurs, qui parfois s'adressent à leurs ouailles comme à des infidèles. Le narthex est couvert par le γυναικωνιτης, galerie réservée aux femmes. « Le peuple était assis par ordre, dit saint Grégoire de Nazianze, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et, pour être plus séparées, elles montaient à

Femmes albanaises près d'un arabas, à Vasilika (voy. p. 107). — Dessin de Villevieille d'après M. A. Proust.

une galerie haute, s'il y en avait. » (Il en est toujours ainsi dans les églises du rite grec.)

La basilique de Saint-Démétrius est partagée en trois nefs par deux rangs de colonnes qui soutiennent les galeries latérales. La principale nef est formée par seize colonnes de vert antique, et le sanctuaire par quatre colonnes de granit rouge d'Égypte. Les dalles sont de marbre blanc, les murs marquetés de porphyre, la charpente, apparente, en bois de chêne, sans peinture et sans ornement.

Tout près de là est *Ostendji-Effendi*, ancienne église de Saint-Georges, connue dans la ville sous le nom de Rotonde à cause de sa forme circulaire. On y conserve un bloc de vert antique sur lequel prêcha saint Paul. Ce monument, garni à l'intérieur de mosaïques, doit être un des plus anciens de la chrétienté. M. Cousinery le fait remonter au temps des dieux Cabires[1]. Cabires ou non, il est possible que ce temple soit païen, mais il est certain que les mosaïques qui l'ornent sont chrétiennes; mosaïques, du reste, assez médiocres et bien loin de valoir celles de Sainte-Sophie, petite église élevée par Justinien dans le quartier de *Souuk-Sou* (l'eau froide). Je

1. La forme circulaire n'est pas une preuve d'origine païenne. Sainte Hélène fonda sur le mont des Oliviers, à Jérusalem, l'église de l'Ascension. Ce monument est circulaire. (Voy. Lenoir, *Archéologie monumentale de l'histoire de France.*)

ne connais pas de vestige plus beau de l'art des mosaïstes que cette coupole, respectée par les Turcs peut-être à cause de son admirable pureté. Quinze figures de plus de trois mètres d'élévation occupent le pourtour. Elles représentent la Vierge entre deux anges et les douze apôtres. Au centre plane le Christ dans une gloire avec cette inscription : « Homme de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous levant les yeux au ciel? Jésus, qui en vous quittant s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » Ces figures se détachant sur le fond d'or par larges teintes d'un ton franc sont d'un effet décoratif merveilleux.

Après Sainte-Sophie, je citerai *Sarali-Djami-Si*, dans le quartier d'*Eski-Saraï*, remarquable par sa disposition en croix latine; *Eski-Djouma*, basilique à deux étages comme Saint-Jean-Studius de Constantinople; et l'ancienne église de Saint-Bardias, aujourd'hui *Kassendjilar-Djami-Si*, mosquée des chaudronniers. (L'*esnaf* ou corporation des chaudronniers et celle des tanneurs ont une grande importance à Salonique.)

La disposition de ces basiliques n'affecte que deux types, l'un à branches égales, voûté en coupoles; l'autre, sans coupoles et sans croix, de forme longue comme les basiliques de Rome. Toutes sont petites et la plus grande ne couvrirait pas le cinquième de la surface d'une de nos cathédrales. On n'y trouve pas la hardiesse des monuments du moyen âge, mais le plan en est plus saisissable et se rapproche plus, à ce titre, des conceptions de l'antiquité grecque si admirables par leur unité. Le jour y pénètre faiblement par de petites lucarnes, et donne un air de mystère à ces sanctuaires intimes d'une religion dont la morale austère ne s'accommodait pas encore des splendeurs que la foi affaiblie devait plus tard demander à profusion.

J'ai parlé de deux arcs de triomphe placés à chaque extrémité de la Grande-Rue, ancienne voie Egnatia. Ces deux monuments élevés, l'un à Auguste, l'autre à Constantin, sont en mauvais état et engagés à leur base dans des maisons qui empêchent d'en saisir les détails. Dans cette même rue, au-dessus d'une terrasse juive, paraissent cinq colonnes d'ordre corinthien avec des cariatides sculptées en bas-relief. Pokocke fait une description pompeuse de cette ruine, qui n'eut sans doute pour nous que le tort de se trouver trop près des chefs-d'œuvre d'Athènes. On pense que là était l'emplacement de l'hippodrome où Théodose fit massacrer les chrétiens, et que ces restes sont la tribune qui formait le fond du cirque. Les juifs appellent ces cariatides : *las Encantadas*, les Enchantées, et les Turcs : *Soureti-malek*, figures d'anges.

.... Depuis notre arrivée à Salonique nous n'entendions parler que des exploits d'un brigand albanais, appelé Rabottas, qui ravageait la Chalcidique. Les quelques tours de son métier qu'on racontait dans les cafés n'avaient rien de rassurant; cependant il n'y avait qu'une voix pour dire que c'était un honnête homme. Cette qualification d'honnête homme, accolée à celle de brigand, a pour nos oreilles quelque chose de malsonnant. En Turquie, cet assemblage d'épithètes semble tout naturel et l'est en effet. Il faut savoir que le raya [1] est à l'Osmanli à peu près ce que l'ilote était au Spartiate. Or le raya, qui ne peut supporter ni la surcharge d'impôts, ni l'enlèvement de sa fille ou de sa femme, ni autre injure du même genre, se retire dans la montagne pour fuir l'oppression. Jusque-là cet homme est parfaitement honnête; mais il arrive forcément qu'il ne peut vivre sur un rocher inculte de l'air du temps; alors il pille les caravanes, rançonne les villages, et, son indépendance compromettant celle de beaucoup d'autres, il prend naturellement place dans la catégorie des brigands. Ce sont ces brigands qui ont poussé la Grèce à la résistance une première fois et qui, selon toute probabilité, l'aideront une seconde. En attendant il est prudent de s'en garder quand on voyage; le pacha nous donna à cet effet une escorte de deux *zaptiés* de sa garde, ou *bachi-bozouks*, et la Porte y adjoignit deux hommes armés pour protéger ses chevaux. Notre départ était fixé au 14 mai. Un marchand de Scio, qui allait au mont Athos pour affaires, nous demanda la permission de se joindre à nous. Nous la lui accordâmes, mais, faute d'un cheval, nous nous vîmes forcés de refuser la même faveur à un moine qui revenait du Sinaï et désirait regagner sa Thébaïde. Ce fut sans regret, car le P. Gédéon était bien la personnification du moine dont il est dit : ὁ ἀνάξιος, καὶ ἀνωφελὴς ἱερομόναχος, ὁ ἀνυπόδητος καὶ ῥακενδύτης καὶ ἀλόγων ἀλογώτερος, *l'indigne, l'inutile moine sacré, le va-nu-pieds, le déguenillé et le plus animal de tous les animaux*, et il n'avait certes pas médité cette parole de saint Ambroise : « Que la netteté de ton visage, de tes mains et de tes vêtements soit un signe de la pureté de ton cœur et de l'innocence de ta vie. »

Préparatifs de départ.— Vasilika.— Galatz.— Nedgesalar. — L'Athos Saint-Nicolas. — Le P. Gédéon.

Jean Belon, du Mans, dans son livre *Des singularités*, dit « que les Turcs sont gens qui savent le mieux charger et descharger bagages en allant par pays que nuls autres. » Les Turcs de Salonique ont compromis cette réputation d'équilibristes; car l'empressement maladroit qu'ils mettaient à charger les chevaux de bât nous fit perdre deux grandes heures, et la chaleur était déjà accablante quand la colonne se mit en mouvement.

Les deux zaptiés ouvraient la marche. L'accoutrement des *bachi-bozouks* varie selon le caprice de chacun. Ceux-là portaient la veste albanaise couleur lie de vin rehaussée de broderies noires, le pantalon large resserré au genou et le turban conique : un arsenal d'armes de toute sorte chargeait leurs ceintures. Les armes sont le luxe des Albanais, et leur vanité à cet endroit ne s'arrête qu'à la limite de leurs moyens pécuniaires, limite qui chez les bachi-bozouks n'est précisée que par leur plus ou moins d'aptitude au pillage. De nombreux καλη ωρα (bonne heure), καλη ημερα (bon jour), *augourler ola*

1. On appelle en Turquie *raya* tout sujet non musulman, tout individu qui fait partie de la race vaincue : Grec, Juif, Bulgare, etc., etc.

(que les augures soient bons), nous étaient adressés par les curieux que le bruit de ce convoi de *tchelebis* avait attirés sur leurs seuils.

Après trois heures de marche pénible dans les sables, sous un soleil de plomb, nous arrivâmes au *Kiarvan-Saraï* de Vasilika. Vasilika est un hameau de dix ou douze maisons au plus, relevé sur les ruines qu'en fit en 1821 Achmet-Bey. Quelques familles grecques l'habitent. Le sol est riche, fertile, planté de vignobles et de figuiers, et l'eau y descend en abondance de la montagne.

Sous cette oasis verdoyante, un groupe de femmes se reposaient près d'un arabas. Nous cherchions à les deviner sous leur voile transparent, quand, à la vue des Albanais, elles s'enfuirent, preuve du respect qu'inspirent les agents de l'autorité turque....

A mesure qu'on s'éloigne de la mer, les habitations deviennent rares, le myrte pousse librement dans cette terre féconde que méprise la charrue, et ce n'est qu'à Galatz qu'on retrouve l'agriculture et son cortége mugissant : Galatz est adossé au mont Disoron, au fond d'un cirque gigantesque. Ses maisons, éparpillées sur le rocher, et surmontées d'une énorme tour qui projette dans la vallée son ombre trapue et massive, lui donnent l'aspect d'une petite ville....

.... Le lendemain, quand nous partîmes, le brouillard enveloppait encore la montagne, mais le soleil ne tarda pas à devenir ardent comme la veille, et nous mîmes pied à terre à *Nedgesalar* pour prendre une tasse de ce café léger qu'on sait faire bon en Orient dans la plus pauvre cabane. Il nous fut servi par une grande fille assez laide, mais dans la plus jolie cafetière du monde, vraie merveille de poterie dont la forme ovoïde rappelait les anciens types grecs.

A partir de Nedgesalar le sentier va toujours en montant, et nous remarquions qu'en sens inverse de la végétation, qui se rabougrit et se ratatine par degrés à mesure qu'on approche des hauts sommets, les hommes ont les épaules plus larges, le regard plus fier et la démarche plus assurée, la tyrannie oisive qui courbe et flétrit ayant d'ordinaire le pied peu montagnard. Mais comme il n'y a pas de règle sans exception, nous n'avions pas fait un kilomètre, que la première partie de nos observations se trouva de tous points inexacte, et que nous entrâmes sous un couvert d'arbres, tels que nous n'en avions encore vu dans aucune vallée. On se ferait difficilement une idée de ces monstrueux colosses entrelacés et enchevêtrés les uns dans les autres comme les serpents de la tête de Méduse. Quelques-uns ont monté droits, unis, comme d'un seul jet, par l'échappée que leur laissaient les voisins; d'autres, moins heureux, refoulés par de plus forts, se sont contournés, tordus en rameaux courts, énormes, boursouflés aux extrémités, et la séve faisant irruption a ouvert dans leurs flancs de larges cratères béants ou mis à nu des excroissances informes. Sous cette végétation tourmentée fleurissent, comme en une serre chaude, le rhododendron à fleur pourpre, l'airelle rouge et l'amaryllis.

Au sortir de ce ligneux orage nous attendait un de ces spectacles géographiques qui surprennent sans émouvoir. L'Athos[1], semblable à un sphinx accroupi dans la mer, s'étalait à l'horizon dans toute sa longueur : jusqu'à lui les vallées se succédaient nombreuses comme les sillons d'un champ labouré; à droite, on découvrait toute la presqu'île de Pallène et, à gauche, Orfano, au bout d'un golfe arrondi au compas : tout, même au plus loin, était baigné d'une nappe de lumière limpide et transparente. On suit encore de là, à chaque pas, les traces de l'incendie de 1821. Les Turcs ont appliqué la sinistre parole de Makmoud : « Fer, feu, esclavage, » ont tout détruit jusqu'à Polyhieros (ancienne Olynthe).

Le soir, à neuf heures, nous traversions la rivière de Doutlitchaï (de la mûre noire), quand un pappas qui passait par là nous dit que nous étions venus trop sur le sud-est, qu'il nous fallait gagner la plage de Gemati, et que près de là nous trouverions le village d'Agios-Nicolaos où nous pourrions passer la nuit. A minuit nous arrivions audit village, mais là, complication imprévue ! les maisons étaient encombrées de vers à soie. On nous déblaya bien deux chambres de ces hôtes incommodes, mais on oublia d'en chasser les puces, punaises, pucerons et maringouins qui n'eurent garde de nous oublier, étant conviés à un festin assez rare pour eux. Je compris à ce moment la distance que mon ami C.... met entre ces deux mots : Voyage.... d'agrément; mais toute peine a sa récompense, et, ne pouvant dormir dans cette magnanerie, nous eûmes le loisir d'admirer aux premiers rayons du soleil les cocons rangés sur des claies comme autant de petites bulles d'or.

Une tartane qui chargeait du bois tout près de là, à *Vorvourou*, nous offrit de nous faire traverser le golfe de Monte-Santo. Nous attendions à l'ombre d'un platane que les vents nous fussent propices, quand nous vîmes arriver le P. Gédéon, haletant, essoufflé, ruisselant et les pieds gonflés. Il était venu de Salonique à pied en suivant la côte. C'était au fond un assez bon homme que ce P. Gédéon, malgré sa malpropreté, et cette malpropreté même était peut-être une vertu. Saint Basile n'a-t-il pas dit : « Que l'humilité du moine paraisse dans tout son extérieur, qu'il ait la tête mal peignée, l'habit sale et négligé. » Il nous donna de nombreux renseignements sur sa Thébaïde, nous dit d'abord qu'on y vivait très-vieux, d'accord en cela avec Élien qui constate que les habitants de l'Athos étaient appelés *Macrobi*, ensuite qu'il y avait au milieu de la montagne un village peuplé de moines, appelé Kariès, de Καρα, tête, et outre les vingt monastères qui garnissaient la montagne un grand nom-

1. Les anciens dont l'orologie était loin d'être parfaite prétendaient que de la cime de l'Athos on voyait le soleil trois heures avant son lever. Ce qui a pu accréditer cette erreur, c'est que cette montagne qui, d'après les calculs récents du capitaine Gautier, n'a en réalité que deux mille six cents mètres d'élévation, semble, par sa position isolée au-dessus de la mer, plus élevée qu'aucune montagne de l'Orient. Sophocle, Pline et Plutarque disent que son ombre atteignait la place publique de Mirina à Lemnos. (Voir à cet égard les calculs de Choiseul-Gouffier et les travaux de M. Delambre.—Choiseul-Gouffier, *Voyage dans l'Empire Ottoman*, vol. II, p. 246; Ed. Aillaud, 1852.)

bre de skites[1], d'ermitages et de cellules, en tout environ neuf cent cinquante églises et chapelles; il ajouta que les moines qu'on appelle caloyers (Καλογεροι, bons vieillards), n'étaient plus que trois mille de six mille qu'ils étaient autrefois, mais qu'il y avait des frères lais, des ermites et des profès, enfin que le séjour en était délicieux, et qu'on était fort bien accueilli par le conseil de Kariès, si l'on était bien recommandé, pourvu toutefois qu'on n'eût ni femme, ni chienne, ni chatte, ni aucun animal du sexe femelle, la règle étant inflexible à cet égard.

Le récit du P. Gédéon était coupé d'invocations à la Vierge qui, disait-il, avait appelé le mont Athos sa terre de prédilection.

Le couvent russe. — La messe chez les Grecs. — Kariès et la république de l'Athos. — Le voïvode turc. — Le peintre Anthimès et le pappas Manuel. — M. de Sévastiannoff.

Le 17 mai, à deux heures de la nuit, nous jetions l'ancre devant le couvent russe, sur la côte occidentale de l'Athos. Aux premières lueurs de l'aube, des masses de têtes apparurent aux fenêtres des galeries hautes. On

Un juif de Salonique (voy. p. 104). — Dessin de Bida.

ne saurait voir rien de plus incohérent que la construction de ce monastère. C'est un mélange incroyable de redans, de bastions, de tours, tourillons et culs-de-lampe : tout cela lézardé, ébréché et jauni par le temps. Dans la longue étendue de ces murailles il n'y a aucune ouverture, mais seulement au-dessous de la toiture, des galeries de bois en saillie, étayées sur le mur par des arcs-boutants. Ces galeries, ajoutées depuis que les pirates ont cessé d'inquiéter les moines, sont peintes d'une couleur sang de bœuf qui rompt la monotonie du ton général. Cet amas de maçonnerie est entassé sur un rocher planté au milieu d'une verdure luxuriante.

Voulgaris que j'avais dépêché en ambassadeur revint suivi de deux caloyers, chargés de melons et de figues fraîches que nous envoyait l'higoumène.

Après avoir fait honneur à cet envoi, nous montâmes la pente ardue qui mène au monastère. Une porte double, verrouillée comme la porte d'une prison et surmontée d'une Vierge (παναγια πορταιτισα) dont on distingue les

1. *Skites* a la même signification que cellules et vient de *Skete*, partie de l'Égypte habitée par des moines.

vêtements dorés à travers un treillage, donne entrée dans la cour principale. Au milieu de cette cour est le *Catholicon*, basilique à cinq coupoles percées d'ouvertures jumelles : tout autour, sur un double rang d'arcades superposées les cellules. On nous conduisit d'abord à l'église, selon la règle de saint Basile : « Suscepti hospites ad orationem..., et postea cum eis sedeat. » C'était l'heure de la messe : les moines se rangeaient dans les stalles. Ces moines ou caloyers sont vêtus d'une robe brune retombant à plis droits, et, par-dessus, d'un vêtement également très-long, mais de couleur plus claire et serré à la taille par une ceinture de cuir noir, agrafée de cuivre. Ils ont les pieds chaussés de brodequins, et la tête couverte d'un bonnet jaune amadou en forme de gâteau de Savoie. Prenant à la lettre la parole de l'Écriture, « et le fer ne touchera pas à sa tête, » ils portent les cheveux et la barbe aussi longs qu'ils veulent croître. Quelques-uns roulent leurs cheveux en un chignon énorme qu'ils retroussent sous leur bonnet, mais un grand nombre, non contents de la longueur démesurée de leurs barbes, laissent retomber sur les épaules leur abondante crinière, ce qui, à la longue, par le frottement, rend leur lévite complétement imperméable et leur donne une apparence de porc-épic derrière laquelle disparaît toute expression de physionomie.

Une juive de Salonique (voy. p. 104). — Dessin de Bida.

Cependant parmi les vieillards qui entraient dans l'église d'un pas chancelant, je vis un jeune homme s'avancer d'un pas ferme : je ne crois pas avoir jamais rencontré d'expression plus pure de la beauté mâle : ses yeux brillaient comme des flambeaux au milieu de la paleur mate de son visage, amaigri par le jeûne et sa barbe retroussée par la ligne fière de ses lèvres se divisait sur sa poitrine, mêlant ses reflets bleuâtres aux tons plus sombres de sa chevelure. C'était un Grec de Zante, arrivé depuis peu sur la montagne.

Quand les assistants eurent psalmodié un psaume sur le rhythme lent et nasillard de l'Église grecque, qui est un récitatif plutôt qu'un chant, le prêtre commença la messe. Il fit d'abord trois signes de croix suivis d'une inclination (Le signe de croix se fait chez les Grecs en portant la main de droite à gauche, parce que le Christ donna pour être crucifié sa main droite la première, et à l'aide des trois premiers doigts de la main réunis, pour indiquer qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes. L'inclination remplace la génuflexion, qui n'est admise par l'Église d'Orient que le jour de la Pentecôte.) Il revêtit ensuite une aube de soie brochée, et se ceignit d'une ceinture large à laquelle

pend une sorte de sachet en losange appelé *hipognation*, de επι sur, γονυ, genou. Après le *Confiteor* et l'*Introït*, le prêtre prit le pain[1], coupa le morceau de croûte qui porte la formule, *Jésus-Christ vainqueur*, ainsi disposée :

| | |
|---|---|
| IC | X |
| NI | K |

la mit dans le bassin, versa le vin et l'eau, recouvrit le bassin d'une croix et offrit le sacrifice.

Les Grecs ne disent pas la messe sur un autel de forme tumulaire comme le nôtre, mais sur une table recouverte d'un linge consacré appelé *antimension*. Ils attachent une idée de profanation à sacrifier dans le même sanctuaire qu'un autre prêtre, en sorte que dans ces monastères les chapelles et oratoires sont innombrables.

Après le service divin nous pûmes circuler librement dans l'église. Le plan de celle-ci est à branches égales; des fresques tapissent les murs jusqu'à la voûte, disposées dans cet ordre, à peu près invariable dans les églises du rite grec : au centre le Christ bénissant[2], portant ce monogramme : IHC XC. O παντοκρατωρ, Jésus-Christ tout-puissant; du côté de l'Orient la Vierge (παναγια, toute sainte), entre les anges Michel et Gabriel ; plus bas les prophètes; dans les pendentifs, les évangélistes; au dedans du bêma la Cène; au-dessus du narthex, la Transfiguration; et sur les branches de la croix, les miracles de Jésus-Christ et les sujets de l'Ancien Testament. En dehors, sous la voûte du narthex, les ascètes, les stylites, les saints philosophes et les saints évêques.

Après une visite dans les cellules, meublées d'une simple estrade en bois sur laquelle couchent les moines, on nous conduisit au réfectoire où la communauté dînait d'un macaroni trop cuit noyé dans une sauce trop longue. Un caloyer lisait une homélie pendant le repas.

Ce monastère est habité par des caloyers russes[3] et grecs. Nous prîmes congé d'eux pour présenter le plus tôt possible nos lettres d'introduction à Kariès. Ce village est à quatre heures du couvent russe. On traverse jusqu'à une certaine hauteur des jardins et des plants d'oliviers entretenus par les moines, à l'aide d'un système d'irrigation très-ingénieux; l'eau est amenée des hautes assises du rocher par des troncs d'arbres creux ajustés bout à bout et étayés d'une branche à l'autre. Plus haut ce sont des bois de chênes et de châtaigniers d'une vigueur surprenante à cause du voisinage de la mer. Les historiens byzantins parlent fréquemment de cette végétation merveilleuse. « Ceux qui appellent l'Athos la terre de Dieu ne se trompent pas, » dit Cantacuzène. « La douceur de la température, dit Nicéphore Grégoras, la multiplicité des végétaux qui réjouissent la vue et embaument l'air, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, le vol strident des abeilles, l'aspect de la grande mer, le calme des vallées, le silence et la solitude des bois, tout cela forme un tissu de voluptés qui ravissent les sens et élèvent vers Dieu l'âme recueillie dans de pieuses pensées. »

Kariès est caché dans un pli du versant oriental, au milieu de skites et d'ermitages accrochés à toutes les aspérités de la montagne. Les maisons sont basses, faites en bois, enduites d'un crépi rose ou blanc, et alignées sur les côtés d'une rue unique. Dans cette rue se tiennent, au fond de petites boutiques, ouvertes en tabatière, des moines qui vendent des rosaires, des gravures et des ustensiles de ménage sculptés par les ermites. C'est au bout de cette rue, dans une grande maison de modeste apparence, que siége le conseil qui gouverne la montagne.

Ce conseil est composé de vingt épistates représentant les vingt monastères. Un président, élu tous les quatre ans par cette assemblée, partage le pouvoir exécutif avec les représentants des quatre monastères de *Lavra*, *Iveron*, *Vatopédi* et *Kiliandari*. Ces quatre représentants administrent la montagne, et rendent compte de leur administration à l'assemblée générale qui, outre ces fonctions, juge les délits et les crimes. Les rescripts ou ordonnances doivent porter l'empreinte d'un sceau[1] dont chacun des quatre représentants possède un quart, ce qui fait que l'opposition d'un seul annule toute décision. Le gouvernement turc a reconnu cette petite république monacale après la prise de Constantinople, et s'en est déclaré le protecteur, moyennant un tribut annuel de 500 000 piastres versées entre les mains d'un aga qui réside à Kariès. La république entretient une garde de vingt Albanais chrétiens, destinés à faire la police de la montagne.

J'ai dit qu'il y a vingt monastères sur l'Athos. Dix-sept sont habités par des caloyers[2] grecs, un par des

1. L'usage des azymes est au nombre des dissidences qui séparent l'Église de Rome de l'Église d'Orient. Les catholiques disent que Jésus-Christ ayant fait la cène avec ses disciples, devait avoir employé du pain azyme, selon la coutume des Juifs qui font la pâque avec ce pain. Les Grecs disent, au contraire, que puisque l'époque de la pâque n'était pas venue, Jésus-Christ fit la cène avec du pain ordinaire, c'est-à-dire avec du pain inzyme.

Les principales dissidences sont, du reste, au nombre de trois : 1° la suprématie du pape; 2° la procession du Saint-Esprit, c'est-à-dire l'addition *filioque;* 3° le purgatoire.

La question des azymes peut être classée dans les différences d'usage qui sont : 1° les azymes; 2° le baptême par triple immersion; 3° la prêtrise chez les hommes mariés; 4° la communion chez les enfants; 5° la génuflexion; 6° l'abstinence du mercredi.

2. La main qui bénit est ainsi disposée : le pouce croisé avec le quatrième doigt, de manière que l'index reste droit, et le troisième recourbé; on forme ainsi le nom de Christ, IXC.

3. Il y a une opinion généralement accréditée qui veut que l'Église russe soit séparée de l'Église de Constantinople, et que le tzar en soit le chef. Cela n'est pas tout à fait exact. Dans les annotations du *Pedalium*, recueil des canons, l'Église d'Orient dit : « Il y a eu autrefois un patriarche de Russie, mais ce patriarche n'existe plus. » En effet, Ivan III avait pris le titre de patriarche de Russie, mais Pierre le Grand ne le conserva pas, nomma un conseil d'évêques qu'il appela *saint Synode dirigeant*, et prit le titre de Protecteur de l'Église. Il demanda la confirmation de ces mesures au patriarche de Constantinople, lui écrivit qu'il avait toujours reconnu sa primauté synodale sur l'Église orthodoxe, et le pria de l'aider de ses conseils.

1. Ce sceau est en argent coupé en quatre parties égales. Une cinquième volonté est nécessaire pour valider les actes : c'est celle du président qui possède la clef à vis qui réunit les quatre portions. Autour de ce sceau, représentant la Vierge, est l'inscription suivante en grec et en turc : *Sceau des Épistates de la communauté de la Sainte-Montagne.*

2. Les *caloyers* ou moines appartiennent au premier ordre du clergé grec, appelé ordre des *hiéronomaques*. Lorsque l'Église d'Orient se sépara de celle de Rome, elle divisa son clergé en deux

caloyers russes et grecs, et deux par des Serbes et des Bulgares.

Tous sont de l'ordre de saint Basile, mais ne sont plus gouvernés d'après les mêmes lois. Autrefois, ils avaient chacun un higoumène inamovible; mais à la suite de discussions dont je n'ai pu savoir au juste la date, l'organisation fut modifiée, et aujourd'hui dix de ces monastères seulement, dits couvents de cénobites[1], ont conservé les anciens usages; ler dix autres ont pris la dénomination de couvents libres (ou διόρισμοι, distincts), et sont régis par un conseil d'épitropes renouvelé tous les quatre ans.

Les monastères des cénobites sont : *Iveron*, *Kiliandari*, *Dyonisios*, *Koutloumousis*, *Zographos*, *Philothéos*, *Grigorios*, *Xénophon*, *Esphigmenou* et *Roussicon*, couvent russe.

Les dix autres couvents se nomment : *Vatopédi*, *Lavra*, *Pantocrator*, *Xiropotamos*, *Dokiarios*, *Karacallos*, *Simopétra*, *Stavronikitas*, *Agios Pablos* et *Castamoniti*.

Les représentants des monastères de *Lavra*, *Vatopédi*, *Iveron* et *Kiliandari*, gouvernent les autres, non-seulement parce qu'ils sont les plus riches et les plus anciens, mais parce qu'ils portent le titre de monastères impériaux. (Sous les empereurs byzantins il y avait trois sortes de monastères : ceux qui relevaient directement de l'empereur, ceux qui relevaient des patriarches, et enfin ceux qui appartenaient aux évêques ou archevêques.)

Sceau du monastère.

Les revenus de tous ces couvents sont produits par l'exploitation des bois, la vente des noisettes et des olives. Koutloumousis récolte à lui seul deux cent mille ocques de noisettes. *Lavra*, *Iveron* et *Philothéos* exploitent annuellement pour cinq cent mille piastres de bois. Outre ces produits, les monastères ont de vastes propriétés appelées *Métok*, en Valachie, à l'île de Thasos et sur le littoral de la Turquie d'Europe.

Le jour de notre arrivée à Kariès était la veille d'un changement de gouvernement. Les épistates étaient enfermés pour procéder aux élections, et il y avait absence totale d'êtres vivants dans la cour du *Konach*. Au bout de quelques instants employés à nous promener dans le village, nous fûmes introduits dans une grande salle, sorte de galerie haute, ouverte sur la cour et garnie tout alentour de divans en estrades. Sur ces divans les membres de l'assemblée étaient assis à la manière turque, vêtus d'un manteau à manches amples, ouvert à la poitrine sur une robe de soie bleue ou violette, selon leur hiérarchie, et coiffés d'un *kalimafki* de feutre noir taillé comme une toque d'avocat. Sur les murs, lavés à la chaux d'un ton jaunâtre, ces personnages étoffés s'enlevaient merveilleusement. Le président s'avança appuyé sur sa crosse (πατερίζα), sorte de petite béquille noire garnie de nacre), et nous invita à prendre place sur le divan; puis il ouvrit les lettres, et quand il arriva à celle du patriarche, il en baisa la signature. Un Albanais avait apporté un escabeau chargé de confitures sèches et de café, et quand chacun fut armé de sa tasse et du tchibouk de rigueur, tous nous firent des questions sur la France, sur Constantinople, et surtout sur le but de notre voyage à l'Athos. Il leur semblait étrange qu'on vînt voir de pauvres moines, quand on vivait au milieu des splendeurs de l'Occident dont on leur avait dit merveille.

En notre qualité d'artistes, le président nous dit qu'il nous logerait chez le peintre Anthimès, une des lumières de la Sainte-Montagne. Avant d'aller chez notre hôte, nous montâmes faire visite à l'aga, qui habite la seconde aile du Konack. Ce pauvre musulman est là tout à fait dépaysé, n'ayant pour compagnons qu'un secrétaire et quelques Albanais de sa religion. C'est un jeune homme de trente à trente-cinq ans, ni beau ni laid, engraissé par l'oisiveté, hébété par la solitude. Il nous accueillit avec tout l'enthousiasme d'un homme ravi de voir d'autres visages que les profils liturgiques qui l'entourent; mais cette expansion fut de courte durée, et il retomba dans son assoupissement, dont il ne sortira vraisemblablement que le jour où il sera appelé à d'autres fonctions, ou admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Anthimès, notre hôte, était un tout autre homme, vif, alerte et remuant. Il habitait sa petite maisonnette en compagnie d'un pappas appelé Manuel, sorte de paria qui faisait la cuisine, cultivait le jardin, nettoyait la maison, aidait le peintre dans ses travaux, l'assistait à la messe et trouvait le temps de dormir et de boire quelquefois outre mesure, malgré ces nombreuses occupations.

Pendant que nous attendions le moment d'être admis auprès du conseil, j'étais allé jusqu'au Catholicon[1]. Là entrait en même temps que moi un jeune homme. Vêtus tous les deux comme on l'est au pays du macadam, nous nous devinâmes Français. Il était peintre, s'appelait Vaudin, et travaillait avec M. de Sévastiannoff. J'avais en-

ordres : les *hiéronomaques* et les *pappas*. Les premiers, voués au célibat, comprennent les *patriarches*, les *énarques*, *métropolitains*, *archevêques*, *évêques*, *archimandrites* et *caloyers*.

Les seconds, qui peuvent se marier, sont les pappas, nommés aussi journaliers.

Il y a quatre patriarches, qui occupent les trônes de *Constantinople*, *Alexandrie*, *Jérusalem* et *Damas*. Celui de Constantinople a la primauté synodale.

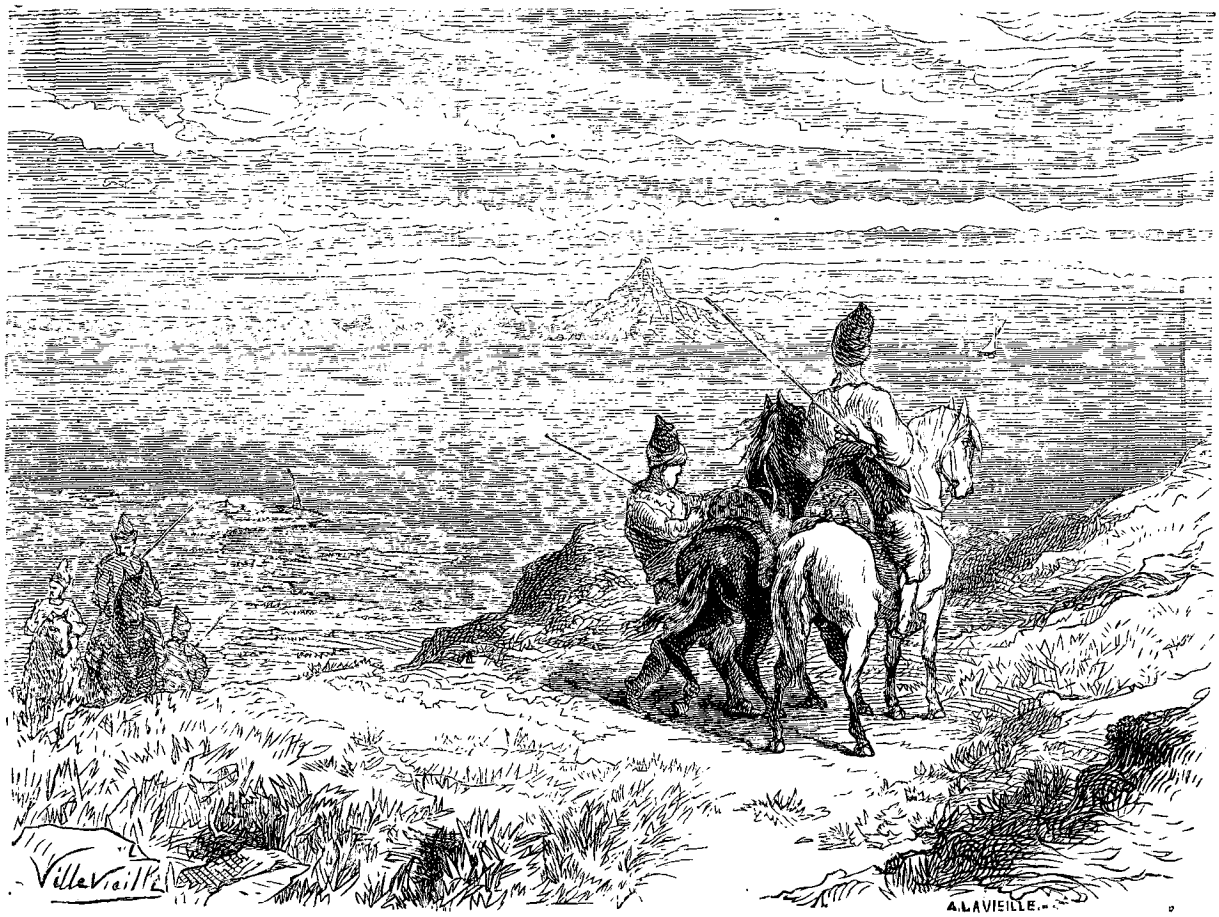
Les caloyers du mont Athos relèvent de ce dernier.

1. Κοινοβιον signifie proprement *communauté*.

1. On appelle catholicon l'église de la Vierge. Le mont Athos est tout entier sous l'invocation de la Vierge, et dans chaque monastère l'église principale lui est dédiée.

tendu parler en Grèce des travaux de M. de Sévastiannof[1] au mont Athos. Ma première visite fut naturellement pour lui. L'auteur des admirables reproductions photographiques que l'Institut a vues il y a quelques années, m'accueillit avec cette courtoisie et cette cordialité habituelle à l'aristocratie russe. Nous causâmes de la France en français, ce qui est une grande jouissance, et nous prîmes le thé en russe, ce qui est la bonne manière.

L'histoire du mont Athos est très-obscure depuis Jésus-Christ jusqu'au dixième siècle. Les moines font remonter à Constantin la fondation du monastère de Lavra, construit par saint Athanase l'Athonite. De ce saint Athanase il n'est question dans aucun historien; mais dans ce même monastère de Lavra, une fresque représente ledit saint Athanase recevant une chrysobulle des mains de l'empereur Nicéphore Phocas, c'est-à-dire vers 965. Cependant il est probable que certains monastères sont de fondation plus ancienne : ceux d'*Iveron* et de *Vatopédi*, par exemple, construits sur l'emplacement des villes de Dium et d'Olophisos, dont parle Hérodote et dont ne parlent pas les historiens byzantins.




Vue générale du mont Athos. — Dessin de Villevieille d'après M. A. Proust.

Quoi qu'il en soit, voici la version des moines : saint Athanase demanda à l'empereur la permission de construire un monastère sur l'Athos et éleva la grande Lavra ou Laure (Lavra signifie réunion, communauté, association); mais la montagne était occupée par des ermites. Ces ermites envoyèrent une députation à Constantinople pour protester contre l'envahissement de leur retraite. Leurs prières ne furent pas écoutées et les monastères se succédèrent sur les flancs de la montagne.

A. PROUST.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

1. M. de Sévastiannoff a reproduit à l'aide de la photographie : 1° un manuscrit du douzième siècle en caractères microscopiques; 2° des sermons de saint Grégoire le Théologien, de Jean Damascène; 3° un traité inédit de médecine; 4° la géographie de Ptolémée; 5° une liturgie de saint Jean Chrysostome sur parchemin; 6° des chartes en langues grecque et slave; 7° des fragments de la Légende dorée.

Pendant que j'étais au mont Athos, M. de Sévastiannoff préparait de nombreux travaux. Son séjour devait être encore fort long sur la montagne, et l'infatigable voyageur avait le projet de compléter ce travail gigantesque par une excursion au Sinaï.

MONT ATHOS. — Le conseil des Épistates au mont Athos. — Dessin de G. Boulanger d'après M. A. Proust.

# VOYAGE AU MONT ATHOS,

PAR M. A. PROUST[1].

1858. — INÉDIT.

Ermites indépendants. — Le monastère de Koutloumousis. — Les bibliothèques. — La peinture. — Manuel Panselinos et les peintres modernes.

Chose assez singulière! ces ermites relégués sur le haut du rocher ont trouvé des continuateurs, qui vivent loin des habitations, comme des bêtes fauves. Lorsqu'ils ne trouvent plus à se nourrir sur la montagne, ils descendent à la porte des monastères et échangent contre des légumes, de petits chapelets et des croix sculptées. Malgré l'aversion qu'ils témoignent aux moines, ceux-ci les vénèrent comme des saints. En venant du monastère russe, nous en vîmes un accroupi sur un rocher, véritable homme des bois, qui n'avait pour tout vêtement que sa barbe démesurément longue. Il est vrai que la légèreté de ce costume avait son excuse dans la chaleur de l'atmosphère.

J'ai parlé de la règle qui interdit à toute femme et à tout animal du sexe femelle l'entrée de la montagne. Il est probable que cette règle rigoureuse, dans laquelle on a cru voir un scrupule exagéré, a été une mesure toute politique pour chasser les habitants qui persistaient à rester sur la montagne, et en interdire l'entrée même aux bergers qui eussent été tentés d'y conduire leurs troupeaux.

Les monastères de l'Athos ont joué un rôle important sous les empereurs byzantins. C'est là que se recrutaient les patriarches. « On prit souvent, dit Gregoras, dans les monastères, pour les élever au patriarcat, des moines ignorants, car les princes choisissent pour les grandes places tels sujets qui leur soient soumis servilement. » Quelquefois cependant ces patriarches disposèrent de l'empire. J'aurai plus loin l'occasion de parler de la secte des Palamites, qui prit naissance sur l'Athos et agita longtemps la chrétienté orientale.

Nous pouvions observer chaque jour au couvent de Koutloumousis, à quelques minutes de Kariès, les habitudes des caloyers. Laissant le soin de l'agriculture et du jardinage aux frères lais, ces cénobites ne font absolument rien que prier. Le matin ils descendent de leurs cellules, chantent les matines, entendent la messe, vont au réfectoire, assistent aux vêpres à quatre heures, soupent à six, disent complies, se couchent avec le soleil et se relèvent au milieu de la nuit pour aller à l'église. Ces différents exercices sont annoncés par une simandre[2]. En dehors de l'eukologue (bréviaire), ils lisent peu. Il y en a cependant quelques-uns qui ont voyagé, vu, étudié et acquis une instruction sérieuse. Malgré cela les bibliothèques sont dans un état de désordre dont on ne peut se faire idée, et l'emploi de *cartophilax*[1] est une sinécure.

Mais si les moines ont négligé l'étude des lettres, ils ont continué les travaux de peinture, de gravure et de sculpture sur bois qui leur ont fait une si grande célébrité. Le catholicon de Kariès donne une suite de fresques de l'époque la plus savante de l'école athonite. Ces peintures sont de Manuel, surnommé Panselinos (πανασελήνη pleine lune), né à Salonique vers le douzième siècle, date très-vague, mais que je n'ai pu avoir plus précise. Panselinos est considéré non-seulement comme le chef de l'école athonite, mais encore comme le maître de l'école byzantine tout entière. Les traditions de cette école ont été transmises dans un livre intitulé : Ερμηνεια της Ζωγραφικης *Guide de la peinture*[2], rédigé vers 1650, par le moine Denys, du couvent de Fourna, près d'Agrapha en Thessalie, et son élève Cyrille de Chio. Ce manuel donne les recettes pour peindre, la manière de représenter les sujets religieux et l'ordre dans lequel ils doivent être disposés. Rédigé dans le but d'empêcher la défiguration des compositions religieuses, il a lié les peintres dans un réseau de règles invariables, et fait disparaître de leurs œuvres toute inspiration individuelle.

On a cru voir dans les mosaïques et les fresques des premiers siècles chrétiens une inspiration immédiate, puisée dans les préceptes de la foi nouvelle. Il suffit d'observer attentivement ces compositions pour se convaincre qu'il n'y a dans ces longues figures au type grec, au geste pétrifié et aux draperies régulièrement plissées, qu'une appropriation maladroite des chefs-d'œuvre de l'antiquité aux besoins du nouveau culte. Ce reste de style d'emprunt, et cette maladresse même donnent à ces productions un mélange de science et de naïveté qui étonne et séduit. Y eut-il dès ce temps-là un traité de la peinture religieuse indiquant certaines règles de composition immuables? Cela n'est pas proba-

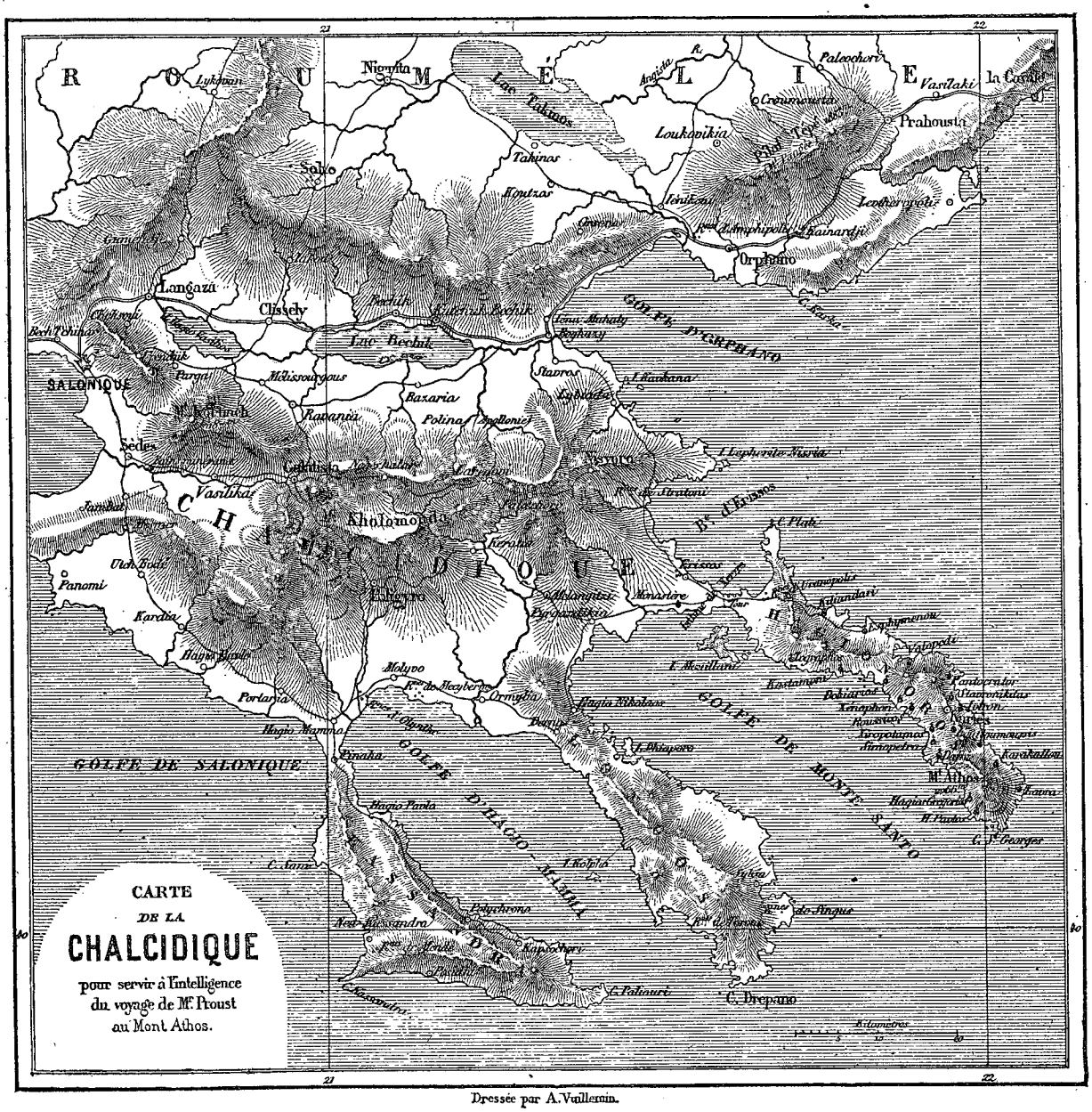
1. Suite. — Voy. page 103.

2. La simandre est un morceau de bois ou de fer suspendu à un chevalet, qui rend un son prolongé lorsqu'on le frappe à l'aide d'un marteau. Les cloches furent en usage de bonne heure en Occident, et les premières sont, je crois, attribuées à saint Paulin, évêque de Nole, au cinquième siècle; mais les caloyers de l'Orient, très-attachés aux premiers usages du christianisme, se servent toujours de la simandre. Cet instrument est très-ancien; on en a trouvé plusieurs dans les ruines de Pompéi.

1. On doit cependant à l'archimandrite Porphiry, du couvent russe, une connaissance assez exacte d'un certain nombre de manuscrits et de chrysobulles renfermés dans quelques couvents de l'Athos. Il en a fait un catalogue en langue russe publié à Pétersbourg en 1847. Ce catalogue a été traduit en allemand par Miklowich dans sa bible slave (Vienne, 1851; in-8°). Le gouvernement français a envoyé deux personnes au mont Athos : M. Minas Minoidès, qui a rapporté quelques manuscrits, et M. Lebarbier, de l'école d'Athènes, dont les recherches ont été incomplètes.

2. M. Didron a donné une traduction de ce livre en 1839.

ble ou s'il y en eut un, Manuel Panselinos s'en est souvent écarté, car, le *Guide* dont les peintres du mont Athos ont chacun un exemplaire entre les mains, est dédié à Manuel Panselinos et semble fait d'après son œuvre. Le peintre moine a donc fait au mont Athos le même travail qu'ont fait les peintres italiens d'après ces mêmes fresques byzantines, exilées en Italie par la querelle des iconoclastes. Il a conservé le style, et s'inspirant de la nature, peut-être même aussi des fragments de la statuaire grecque trouvés sur la montagne, il a donné plus d'ampleur aux contours, de réalité dans l'expression et de poésie dans la conception. Après lui, il y eut une sorte de renaissance qu'on suit jusqu'au dix-septième siècle à travers l'œuvre de peintres inconnus, désignés sur l'Athos sous le nom uniforme de Panselinos[1], et qui se termine à un artiste appelé l'*Albanais*.




Depuis cette époque, l'art est tombé à un degré tel qu'on ne sait plus si les moines qui le pratiquent méritent le nom d'artistes. La première fois que j'allai dans l'atelier du peintre Anthimès, ce qui me frappa c'est que dans cet atelier il n'y avait pas de peinture, mais une suite de vases remplis de colle de poisson, de plâtre délayé, d'huiles, de mordant pour la dorure, enfin ce qui constitue le laboratoire d'un fabricant de couleurs. Je demandai à notre hôte de nous montrer quelqu'une de ses œuvres. « Nous ne faisons pas d'esquisse, me dit-il,

1. Cette qualification de *Panselinos* semble avoir sur le mont Athos la même signification que celle de *maëstro* en Italie. Les moines vous désignant des peintures faites à deux ou trois siècles de distance, disent : « Cela est de Panselinos; » ce que l'on ne peut comprendre raisonnablement que de cette façon : « Cela est d'un maître. »

et travaillons immédiatement sur le mur; le guide nous indique les proportions du corps humain, la disposition des figures et leurs mouvements. Le P. Macarios, mon maître, tenait ses principes du P. Nectarios, qui les lui avait transmis; » puis, prenant un pinceau qu'il trempa dans du brun rouge délayé dans l'eau, il traça un Christ sur une feuille de papier. Le contour était ferme, sans hésitation, fait avec la dextérité d'un maître d'écriture, mais ce dessin mathématique était insipide, bien qu'il n'y eût aucune faute grossière.

Dans sa préface de la traduction du *Guide du moine Denys*, M. Didron raconte qu'il vit peindre un caloyer: « En une heure, dit-il, sous nos yeux, il traça sur le mur un tableau représentant Jésus-Christ donnant à ses apôtres la mission d'évangéliser et de baptiser le monde. Il fit son esquisse de mémoire, sans carton, sans dessin, sans modèle. Ce peintre, continue M. Didron, pourrait être mis certainement sur la ligne de nos meilleurs artistes vivants, surtout lorsqu'ils exécutent de la peinture religieuse. » Ceux-ci traitent assez mal la peinture religieuse au point de vue liturgique, cela est vrai. Pourquoi? Parce que l'inspiration est le mouvement et le dogme l'immobilité; mais mise à part la question de tempérament qui fait comprendre à chacun la traduction des choses divines de manière différente, ils cherchent, et ne trouveraient-ils que la centième partie de ce qu'ils cherchent, cette partie-là est l'inspiration, ce qui constitue l'art, tandis que ces plates médiocrités de l'Athos, faites machinalement d'après un système immuable, sont sans vie et sans âme. Je ne peux voir ce qu'il y a de commun entre de semblables choses et l'art. J'ouvre le *Manuel* et je trouve ceci : « Le corps d'un homme a neuf têtes en hauteur : divisez la tête en trois parties : la première pour le front, la seconde pour le nez, la barbe pour la troisième; faites les cheveux en dehors de la mesure de longueur d'un nez, divisez de nouveau en trois parties la longueur entre le nez et la barbe, etc., etc. A l'aide de ces principes et d'un compas on fait un *bonhomme*, on arrive même par l'habitude à le faire sans compas; mais on ne fait pas une œuvre d'art. Si le beau était absolu et s'appelait Michel-Ange, chacun devrait dessiner comme Michel-Ange. Ceux qui l'ont cru n'ont fait que des pastiches assez faibles; mais Rubens, qui avait étudié Michel-Ange et la nature, a fait des Rubens. Les moines du mont Athos ont essayé à faire toujours du Panselinos, d'après des lois transmises successivement, sans se retremper dans l'étude de la nature qui redonne la vie, et on ne peut mieux comparer leurs productions actuelles qu'à une traduction qui serait elle-même faite d'après un texte, résultat de cent traductions successives.

Dans les fresques de Panselinos, il ne faudrait pas chercher ce qui nous attache et nous séduit dans les productions de l'esprit: un reflet de nos sensations. On sent au contraire là l'éloignement de toute préoccupation terrestre, et l'aspiration vers le divin ou plutôt le surhumain. Le *Saint Georges*, une des seules figures que l'obscurité du Catholicon de Kariès nous ait permis de reproduire par la photographie, est une des mieux conservées (voy. p. 116). Le procédé matériel de ces fresques est très-simple. Un large trait noir entoure la figure; les traits sont nettement accusés, et l'ombre se partage également de chaque côté.

Saint Georges, fresque de Panselinos dans le Catholicon de Kariès. Dessin de Pelcoq d'après M. A. Proust.

Le monastère d'Iveron. — Les carêmes. — Peintres et peintures. — Stavronikitas. — Miracles. — Un Vroucolakas. — Les bibliothèques.

Hadji-Linos, le président nouvellement élu, nous remit le 23 mai la lettre surmontée du cachet qui devait nous ouvrir les portes des monastères, et le 24 nous nous mîmes en route vers les couvents de la côte orientale : un Albanais de la garde nous servait d'escorte.

Après trois heures de marche sur une pente sablonneuse, entre deux haies de noisetiers et de caroubiers, nous arrivions à Iveron, laissant à notre droite Koutloumoussis encore noir d'un incendie récent.

Il n'est pas aisé de démêler un plan dans cet amas de constructions : aussi le plus court et le plus vrai est de dire qu'il n'y en a pas. L'ensemble de cette Babel d'architecture, encaissé dans un vallon sur le bord de la mer, est triste, et c'est à regret qu'on quitte les sen-

Monastère d'Iveron. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

tiers boisés de la montagne pour les porches sombres et humides, les cours froides et les galeries nauséabondes du monastère. Nous tombions là dans un couvent de cénobites, c'est-à-dire en plein jeûne, mais, grâce à un quartier de mouton que nous avait offert le voïvode de Kariès, nous pûmes satisfaire nos appétits de carnivores.

Les jeûnes sont très-fréquents chez les Grecs. Voici les époques des principaux carêmes, sans parler des abstinences en l'honneur de tel ou tel saint particulier à chaque couvent : deux mois avant Pâques, trente jours après la Pentecôte, quinze jours avant l'Assomption et quarante jours avant Noël. Le lait, le poisson et les œufs ne sont pas permis, en sorte que le menu se réduit aux olives, au caviar et à quelques racines et coquillages. Les Orientaux, habituellement très-sobres, souffrent peu de ce régime que nous ne pourrions supporter longtemps.

L'higoumène ne fit donc qu'assister à notre repas. C'était un bon homme sans façons, dépourvu d'instruction, mais ne manquant pas d'une certaine finesse qui lui tenait lieu d'esprit. Il nous fit, après le dîner, les honneurs de son petit État de la meilleure grâce du monde. D'abondantes explications nous étaient données par le logothète, personnage maigre, laid, mais instruit. Ce saint homme parlait avec une telle familiarité de Dieu, de la Sainte-Vierge et des saints qu'on eût pu le croire de la céleste famille, s'il n'avait pris soin de rappeler de temps en temps son origine terrestre par de bruyantes interruptions que répétaient les voûtes sonores et qui prouvaient surabondamment que l'abus des plantes crucifères est chose nuisible à la santé : le *cant* oriental autorise ces écarts que notre politesse réprouve.

J'ai déjà dit que la fondation d'Iveron me semblait devoir être très-ancienne. On retrouve, en effet, dans les murailles des fragments de sculpture antique provenant des ruines de la ville d'*Olophizos*, ce qui permet de supposer que la construction a précédé la querelle des iconoclastes qui respectaient peu l'antiquité dans ses chefs-d'œuvre. Le logothète nous dit que ce monastère avait été élevé en l'honneur de saint Jean le Précurseur, par trois Géorgiens ou Ibériens (Jean, Euthimius et Georges), των ιβήρων, des Ibériens); quant à la date de la fondation il l'ignorait. Cet établissement est immense et ne compte pas moins de trente églises rangées autour du catholicon. La disposition de ce dernier a été modifiée, car, à la suite d'un péristyle appuyé sur des arcs-boutants, une seule porte donne entrée dans le narthex qui se trouve, par cette économie, dans une obscurité presque complète. Il est du reste facile de voir que l'entrée principale a été murée, par le dessin transparent, sous le crépi du mur, d'une large arcade surmontée du *labarum*. Il n'y a pas là de nefs latérales : le vaisseau est en forme de trèfle. Une addition curieuse (particulière[1] aux églises de l'Athos) est celle d'absides semi-circulaires ménagées derrière le chœur pour servir de sacristie et de dépôt aux vases sacrés. Au-dessus des plaques de faïences émaillées qui recouvrent les murs jusqu'à hauteur d'appui, commencent les peintures. Les peintures de ce dernier ont été rafraîchies en 1846. Je dis rafraîchies, parce que le jour où un higoumène, ami de la propreté, trouve que la décoration de son église est ternie, enfumée par le temps, il fait venir de Kariès un maître-peintre. On l'héberge lui et ses élèves et, en peu de temps, il remet les fresques à neuf. Dans l'intérieur le mal n'est pas complet : le peintre a conservé les contours des anciennes images, et s'est contenté de les remplir d'un badigeon blafard; mais sous le porche extérieur, sa verve, ne trouvant plus de bornes, s'est livrée aux excentricités les plus étranges, *sans sortir cependant des règles du Guide :* il y a là une série assez peu ragoûtante de décollations, où, sans respect pour la perspective, le sang jaillit jusqu'aux derniers plans, occupés par une architecture bizarre. Ces maîtres goujats ne craignent pas de recouvrir les inspirations de Manuel Panselinos ou de tout autre maître de leurs méthodiques barbouillages, sous prétexte de restauration. Cependant ces peintures, qui ne supportent pas un examen sérieux, sont d'un effet décoratif surprenant. Ce but de la décoration, qui est le premier auquel doive tendre la peinture murale, semble avoir échappé à notre époque. On est désagréablement impressionné, quand on pénètre dans un de nos monuments religieux redécorés à grands frais, de cette mésintelligence entre l'architecte, les peintres et les statuaires; et la réunion dans un même cadre d'œuvres faites avec talent, mais sous des inspirations diverses, produit l'ensemble le plus discordant qui se puisse imaginer. Ici le *moi* disparaît; chacun comprend son rôle et s'y tient. Les raccourcis audacieux ne viennent pas rompre la simplicité des lignes archichecturales, l'or s'y étale sans ambition, et la mosaïque mêle ses tons modestes aux nuances du marbre. L'ensemble est harmonieux, parce que l'inspiration est une, et ces fresques, plus que médiocres, apportent leur humble tribut au caractère monumental de l'édifice.

Ces peintures veulent joindre à ce côté matériel un autre rôle qui me semble moins complet : celui de l'enseignement. Il n'est pas un ornement, un agencement de détails qui ne soit combiné dans un sens mystique ou symbolique; rébus impénétrable à l'œil et à la pensée dont le sens est aujourd'hui souvent perdu. *Les peintures des temples sont le livre des illettrés. Pour autres choses ne sont faites les ymages, fors seulement pour montrer aux simples gens, qui ne sèvent pas l'escripture, ce qu'ils doivent croire.* Ce but n'est pas rempli par les peintres byzantins, et leur iconographie est souvent très-abstraite. En voici un exemple pris dans une de leurs compositions familières. Dans le crucifiement, au pied de la croix, est ouverte une fosse remplie d'ossements sur lesquels coule le sang du Christ. Du milieu de cette fosse sort Adam enveloppé d'un suaire, il semble se ranimer au contact du sang divin. Que signifie cette allégorie? Une légende veut que l'endroit même où fut plantée la croix, sur le Golgotha, fut le lieu de la sépulture d'Adam, et l'idée, déduite de ce fait que le sang divin vient racheter l'homme qui a commis la première faute, est

1. On en voit cependant un autre exemple à Saint-Jean-Théotocos de Constantinople.

belle; mais l'allégorie ne s'arrête pas là et, s'appuyant sur le texte d'une autre légende qui dit que la croix de Jésus-Christ a été taillée dans un arbre venu sur la tombe même d'Adam, veut que la faute du premier homme soit figurée par ce même bois sur lequel meurt le Sauveur de l'humanité. Il n'est pas facile de démêler dans ce double symbole la cause de l'effet, mais si on comprend cependant dans cette corrélation une pensée sublime, ce n'est pas toutefois chose faite pour les *simples gens*. La mort de l'Homme-Dieu est dans notre iconographie plus simple, mais aussi plus humaine; tandis que chez les Grecs la nature est calme et souriante le jour du crucifiement, chez nous, au contraire, les éléments se révoltent, la douleur est sur tous les visages, sentiment prosaïque qui interprète mal, ce me semble, le fait de la rédemption, mais qui est plus saisissable pour le vulgaire.

Pendant l'examen minutieux que nous faisions de ces peintures, l'higoumène ne cessait d'attirer notre attention sur des tableaux qu'il venait de recevoir de Russie. Rien n'est comparable au mauvais goût de cette sorte de bimbeloterie qui attire l'œil désagréablement. Les têtes et les mains seules sont peintes et ressortent maigrement d'un amas d'étoffes en relief surchargées de perles et de morceaux de métal. Les moines raffolent de ces affèteries et Pétersbourg en inonde les couvents.

On n'oublia pas de nous mener devant deux images de la Vierge en grande vénération sur la montagne. La première est au-dessus de la porte d'entrée, placée très-haut et peu visible à cause de l'épais treillage qui la recouvre. Un vieux caloyer assis sous le porche nous en conta l'histoire avec cette volubilité de *cicerone* qui ne tient aucun compte de la ponctuation. Voici le résumé de cette explication en quelques mots. Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'ennemi de saint Jean Chrysostome, ayant fait brûler quelques monastères par suite de mésintelligence avec le moine Isidore, fit disperser les images. Une de ces images jetée à la mer fut poussée miraculeusement devant Iveron et recueillie par un caloyer appelé Gabriel : c'est cette image de la Vierge. La seconde est placée au fond d'une petite église dédiée aux saints apôtres : le panneau enfumé est entaillé à la hauteur du visage d'une large balafre dont s'échappent des gouttes de sang. Vers l'an 650, des pirates vinrent attaquer le monastère et y pénétrèrent. Leur chef, Éthiopien d'origine, s'avança jusqu'au fond de cette chapelle et frappa la Vierge au visage d'un coup de couteau qui fit jaillir le sang de la blessure. Le corsaire touché de ce miracle, se fit moine avec ses compagnons, et termina sa vie dans le couvent, donnant l'exemple d'une grande piété. On n'a su à ce nègre aucun gré de son repentir, car, outre qu'on l'a souvent peint sur les murs d'une façon peu indulgente pour son physique, on a eu l'idée de le faire figurer sous la forme d'une grosse horloge en bois. La présence de ce *Croquemitaine* s'explique mal dans un pays où il n'y a pas d'enfants.

Au milieu de ce monde d'images dont nous voulions reproduire une grande partie, les jours nous semblaient courts, malgré la bonne volonté du soleil qui s'attarde volontiers dans ce ciel sans nuages. Aussi nous ne sortions que rarement du couvent et profitions encore d'une partie des nuits pour faire des recherches dans les illustrations des manuscrits. Voulgaris, de son côté, imaginait des raffinements inconnus pour apprêter le même poisson, l'éternel *barbouni* (espèce de rouget) sous des aspects différents. A ceux qui voyageront en Orient, je recommande Voulgaris et le merle solitaire (*turdus musicus*) qu'il accommode très-délicatement avec la menthe hachée.

On a beaucoup chanté la vie monacale; on a célébré les louanges de ces associations qui, avec leur ferme croyance, ont laissé des monuments impérissables de leur génie. La foi du temps présent semble tendre vers un autre but et les moines d'aujourd'hui sont écrasés par ces constructions colossales du passé. Excepté aux heures de prière, ils restent peu dans le couvent et vont au dehors respirer un air plus pur que celui de leurs cellules.

Les frères lais se livrent aux travaux du jardinage, construisent des embarcations, vont à la pêche ou filent la laine pour la confection des vêtements. Pour ces différents travaux ils laissent leur lourde tunique et ne gardent qu'une culotte, costume qui, complété d'un chapeau de paille aux bords larges, leur donne la tournure de cosaques déguisés en planteurs. Plusieurs sont surveillés par des moines, car l'inviolabilité de la montagne fait que souvent, à côté de réfugiés politiques, se glissent des assassins, voleurs, ou autres gens d'humeur batailleuse.

Dans les couvents grecs l'hospitalité est toute gratuite et largement pratiquée à l'égard du premier venu qui frappe à la porte, musulman, juif ou chrétien : cependant il ne faut pas oublier que les Grecs sont maîtres en l'art de la diplomatie, et force était souvent de donner un *bakchich* par-ci, faire un portrait par-là, pour retirer de tel ou tel coin telle ou telle chose précieuse.

Parmi le peu d'étrangers qui ont séjourné ici, nous disait l'higoumène, plusieurs sont tombés malades, malgré la salubrité du climat. Cela n'a rien en effet qui doive surprendre. Il est évident que celui que n'attire là aucun intérêt artistique, ne doit pas tarder à être atteint d'un spleen précoce. Le régime monacal est mauvais, les appartements pratiqués dans les galeries extérieures sont intolérables dans le jour à cause de la chaleur, la propreté est douteuse, et les sentiers de la montagne sont peu praticables. Il ne resterait donc, outre l'accueil gracieux qu'on reçoit et le charme assez rare de la conversation des moines, que le spectacle de la nature, splendide dans ses effets les plus gigantesques, si la règle des couvents ne faisait fermer les portes au coucher du soleil et ne vous réduisait à la contemplation de l'horizon immense du haut d'un balcon accroché sous les toits comme un nid d'hirondelles. Une de nos distractions était, pendant la nuit, quand les simandres réveillaient les échos endormis du couvent, de voir apparaître successivement sur les galeries les moines à peine éveillés, se dirigeant vers l'église d'un pas chan-

celant, armés de petites lampes à la lueur tremblotante. Cela nous représentait, avec ces acteurs cassés par l'âge et vêtus de leurs tuniques longues comme des suaires, quelque chose comme une répétition du Jugement dernier, figuré dans les vieux almanachs.

Il nous prit fantaisie, un matin, de visiter le monastère de Stavronikitas (σταυρος, croix, νικη, victoire), à deux kilomètres à peu près d'Iveron. L'higoumène nous donna une barque avec deux moines. P. Nyphon et P. Pacôme avaient les bras solides et, en quelques coups d'avirons, ils nous débarquèrent sur une plage fleurie de myrte et de rosiers. Nous gagnâmes de là le monastère à pied. Sa construction, surmontée d'un donjon carré, flanquée de tourillons en culs-de-lampe et surveillée à l'entrée par deux échanguettes haut placées, offre un appareil militaire complet. On nous avait vanté à Kariès les peintures de Stavronikitas, mais le moment de notre visite était mal choisi; presque toutes les églises étaient fermées. On réparait l'intérieur de la cour et il pleuvait des moellons avec accompagnement continu de la scie et du marteau. Ce que nous vîmes de plus surprenant était un moine dormant au milieu de ce vacarme. Après avoir pris à la hâte quelques croquis, un entre autres dans le Catholicon, d'après une belle image de saint Nicolas[1], nous regagnâmes la barque. « Avez-vous vu, nous dit le P. Pacôme, l'image miraculeuse? » Nous ne l'avions pas vue, mais nous n'en eûmes aucun regret, étant déjà habitués à ces exhibitions qui se répètent dans tous les couvents et n'offrent le plus souvent rien de remarquable au point de vue de l'art.

L'higoumène d'Iveron. — Dessin de Pelcoq d'après une photographie.

Les miracles sont du reste fréquents dans l'Eglise d'Orient, et par ce moyen les prêtres entretiennent la superstition. Nous en eûmes une preuve le lendemain à Iveron. Il y a, à la porte des couvents, de petites chapelles funéraires, appelées *kimisis*, dans lesquelles on dépose les cadavres des moines. J'étais assis avec Schranz dans un de ces caveaux abandonnés depuis longtemps et encombré d'ossements. Nous étions là, absorbés dans des études phrénologiques, quand entra Ianni, notre cavas albanais:

« Voilà un crâne de *vroucolacas*[1] (possédé), dit-il, me désignant celui que je tenais à la main; il a les dents noires. — Cela prouve tout au plus qu'il les avait mauvaises, répliqua Schranz. — Vous n'avez donc jamais vu de vroucolacas, effendi? — Non. — J'en ai vu un, moi. Il y avait à Kavala un homme qui s'appelait Makalakis, qui avait le mauvais œil et qui toute sa vie avait fait du mal aux autres hommes. Quand il traversait le champ du voisin, le tabac montait sur pied, et les femmes qu'il regardait devenaient stériles. Un jour on le trouva mort près du *tsarchi*. Il était noir comme ceux qui meurent de la peste. « Voilà qui est mau- « vais, » dit le pappas. Pendant toute une année, Makalakis ne cessa de rôder autour des maisons voisines. On alla chercher le pappas, et on déterra Makalakis: son corps était toujours noir et ses chairs étaient fermes, comme s'il fût mort la veille. « Allons chercher l'évêque, » dit le pappas, et quand vint l'évêque, qui était un saint homme, les chairs se décomposèrent, mais les os restèrent noirs, et cela n'est pas naturel, effendi, et ce crâne que vous tenez là est celui d'un vroucolacas.

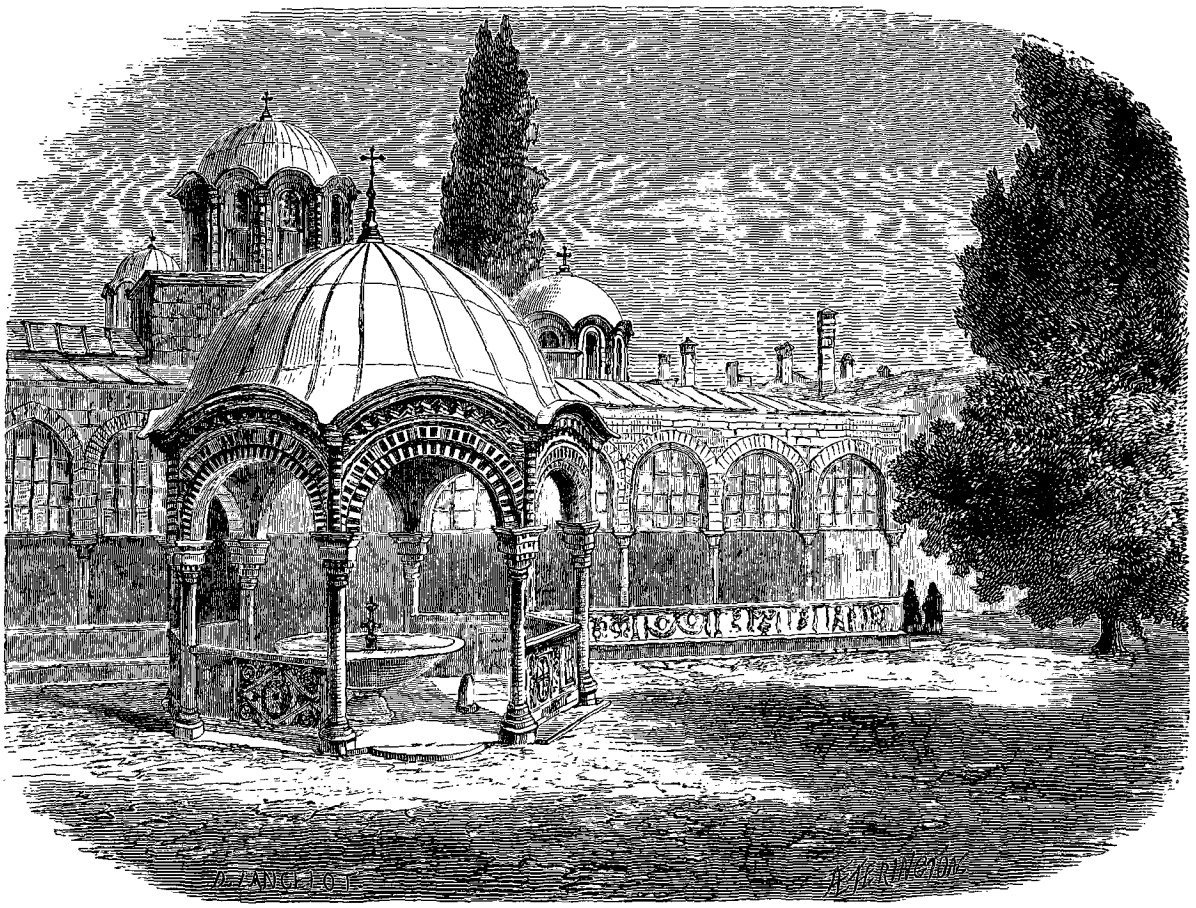
Comme nous en parlions le soir au logothète: « Cela est vrai, » nous répondit-il roidement. Nous n'eûmes garde d'insister. C'était un fort aimable homme du reste que ce logothète, n'eût été un grain de méfiance qui l'empêchait souvent de nous donner tous les enseignements que nous voulions de sa science. Nous passions une partie des soirées avec lui dans la bibliothèque du Catholicon. La facilité avec laquelle Schranz parlà cinq ou six langues nous avait engagés à faire quelques recherches, mais c'eût été vrai travail de géants, et la poussière que renfermaient ces piles de livres ne tardait pas à rendre le séjour de l'étroite chambre intolérable. J'ai dit que les recherches

1. Saint Nicolas est en grande vénération chez les Grecs. Quand les empereurs byzantins se mettaient en campagne, ils se faisaient précéder d'un étendard en haut duquel était enchâssé un doigt de saint Nicolas.

1. Thévenot, parlant des moines du couvent de Niamounia à Chios, dit que quand ils meurent on les porte tout habillés dans une église dédiée à saint Luc, laquelle est hors du couvent, et on les met sur une grille de fer; si quelques-uns de ces cadavres ne se corrompent point, les autres moines disent que c'est signe qu'ils sont excommuniés. (Thévenot, *Voyage dans le Levant*, p. 180.)

jusqu'à ce jour avaient été peu fructueuses : Jean Belon[1], un des seuls voyageurs qui aient écrit sur l'Athos, dit que les prélats de l'Église grecque, ennemis de la philosophie, excommunièrent tous les prêtres et religieux qui tiendraient livres, et en écriraient, ou liraient autres qu'en théologie, et qu'ainsi plusieurs livres ont été ruinés et perdus. « Voulez-vous savoir positivement, dit M. Deschanel, dans son livre sur Sapho, comment furent perdues tant d'œuvres d'un si grand prix? écoutez un témoin irrécusable en cette question, un pape. Halcyonius, savant du seizième siècle, fait parler ainsi Jean de Médicis, qui fut plus tard Léon X. « J'ai entendu dire dans mon en- « fance à Démétrius Chalcondyle, homme très-savant dans « les lettres grecques, que des prêtres chrétiens avaient eu « assez de crédit auprès des empereurs byzantins pour ob- « tenir d'eux la faveur de brûler en entier un grand nom- « bre d'ouvrages des anciens poëtes grecs. On les remplaça « (ajoutait-il, avec un peu de malice, ce me semble) par les « poëmes de notre Grégoire de Nazianze, qui, s'ils inspi- « rent des sentiments religieux, ne peuvent pas cependant « prétendre à une élégance aussi attique. Si ces prêtres « ont été honteusement impies envers les poëtes grecs, ils « ont donné un grand témoignage de piété catholique. »

Il est cependant probable que des recherches minutieuses habilement dirigées amèneraient de précieuses découvertes[1].



La Phiale ou le Baptistère du couvent de Lavra (voy. p. 123). — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Les mulets. — Philotheos. — Les moines et la guerre de l'indépendance. — Karacallos. — L'union des deux Églises. — Les pénitences et les fautes.

Le 2 juin nous prîmes congé de l'higoumène pour gagner Philotheos, à dos de mulet. Ce moyen de locomotion est le seul en usage chez les moines. L'équipement de ces animaux est de la plus grande simplicité : un bât surmonté de quatre pieux, placés comme les quatre points cardinaux, une couverture en laine, des étriers en corde, un bridon également en corde et une ou plusieurs clochettes selon le degré d'affection que les moines portent à l'animal. Après un certain temps d'étude, on arrive à être médiocrement bien sur ce siége, quand le sentier monte, mais quand il descend,

1. Belon, naturaliste du seizième siècle, dans son livre des *Singularités*, a consacré quelques pages rapides *à la description du mont Athos et des choses mémorables qu'on y trouve*. (Voy. Belon, *Singularités*, imprimé à Paris, par Benoist Prevost, 1555.)

1. M. de Villoison est le premier qui en ait tenté. Cet académicien, dit Choiseul-Gouffier, fit, en 1785, un assez long séjour au mont Athos. Il s'y rendit, muni de toutes les recommandations qui devaient le faire accueillir dans les monastères, et lui ouvrir les portes de leurs bibliothèques. Mais il ne suffisait pas d'y porter la passion du travail, il fallait encore joindre l'art de ne pas effaroucher la confiance. Comment a-t-il pu paraître pénible à un si savant helléniste de montrer quelque bienveillance pour les enfants de ceux dont les écrits faisaient ses délices et sa gloire? (Choiseul-Gouffier, *Voyages.*)

on est inévitablement fort mal. La route monte toujours d'Iveron à Philotheos et tout allait pour le mieux, quand le premier mulet arriva devant un ravin large d'un mètre environ, au fond duquel courait un torrent d'eau rapide. L'animal s'arrêta, regarda couler l'eau et ne bougea pas. Le P. Pacôme adressa au quadrupède quelques douces paroles, le P. Nyphon en vint aux reproches : immobilité complète. Enfin l'un des deux moines ayant l'idée de sauter de l'autre côté, l'animal l'imita et après lui tous ses compagnons, mais non sans douleur pour les cavaliers, dans la partie atteinte par le contre-coup. Cet exercice renouvelé plusieurs fois jusqu'à notre arrivée nous retarda, et peu s'en fallut que la herse du couvent ne fût levée et que nous ne fussions forcés de coucher dans le *xenodokion* (on appelle ainsi un hangar ou kervansaraï, placé en dehors du couvent, qui sert d'asile aux voyageurs attardés. Chaque soir, une demi-heure avant le coucher du soleil, les moines se réunissent et prient pour les égarés pendant que les simandres font résonner au loin les échos de la montagne. Un caloyer veille toute la nuit dans le xenodokion et donne des vivres aux hommes et de l'orge aux mulets en attendant l'ouverture des portes).

Philotheos a été fondé au dixième siècle, par trois caloyers de l'Olympe, Arsène, Denis et Philotheos. Le supérieur devait, je pense n'avoir pas beaucoup moins d'un siècle. Il avait pris une part active à la guerre de 1821, et quand il prononçait les mots d'indépendance et de liberté, son regard reprenait toute l'énergie et la fierté de la jeunesse : chose surprenante pour nous qui voyons le plus souvent les idées généreuses décroître avec l'âge et l'amour de la liberté traité d'inexpérience et de maladie de jeunesse. Il était de ceux qui, laissant leur retraite, descendirent dans la plaine tenant la croix d'une main et le fusil de l'autre. Ce fut, chose triste à dire, le petit nombre. « La pendaison d'un patriarche, dit un peu sévèrement Pouqueville, était pour quelques-uns d'eux une bonne fortune qui donnait l'espoir d'avancer aux higoumènes, parmi lesquels on choisit le haut clergé, et pourvu qu'on ne touchât pas à ses revenus, l'égoïsme monacal aurait appris sans regret le naufrage complet de la patrie. » Les quelques moines qui prirent part à la lutte se mêlèrent aux Grecs, soulevés dans la Macédoine. Diamantis, à la tête de ses Albanais, vint les appuyer, s'établit dans la presqu'île de Pallène, en face de l'Athos et battit Yousouf-bey dans une première rencontre; mais les Turcs revinrent commandés par Abouloudoub, pacha de Salonique : la lutte fut longue, sanglante, et les Grecs durent plier devant le nombre. La panique se répandit alors sur la sainte Montagne. Les moines laissèrent Kariès, embarquèrent leurs trésors et se fortifièrent dans les couvents de Zographos et de Hierophon. Abouloudoub n'osant attaquer de front ces remparts formidables, fit faire des propositions de paix aux moines, leur jurant que leurs propriétés seraient respectées, mais qu'il était de toute nécessité qu'il mît chez eux une garnison. Ces propositions furent écoutées et une fois que le pacha eut mis le pied dans les couvents, il les livra au pillage. Heureusement les moines avaient fait transporter tous leurs trésors, leurs reliques et une partie de l'artillerie à Lavra, ce qui donna le temps à l'amiral Combasis, qui croisait devant Thasos, d'embarquer toutes ces choses. Transportées à Égine, elles furent rapportées plus tard sur l'Athos. Il est à peu près certain que la résistance, si elle eût été bien organisée, pouvait être d'un grand secours à l'insurrection grecque. L'higoumène de Philotheos, et il n'est pas le seul[1], a le bon espoir que ce qui est différé n'est pas perdu. Je lui souhaite bien sincèrement de vivre assez longtemps pour voir ses vœux accomplis.

Le plan de Philoteos, avec ses nombreux ateliers rangés autour du Catholicon, prouve que, non-seulement les industries[2] mais les arts de tous genres étaient pratiqués dans les couvents, particulièrement l'orfévrerie et l'émaillerie. On y faisait aussi les mosaïques (psiphyses), les pâtes de verre, les terres cuites qu'on mêlait au porphyre et au marbre dans le pavage des basiliques. Aujourd'hui, outre la peinture, la gravure et l'architecture, ces deux premières tombées très-bas, la sculpture sur bois s'est seule maintenue et à un rare degré de perfection. Les moines fouillent en plein bois de vastes compositions avec une habileté inouïe ; j'ai vu au mont Athos des croix, des triptyques, des iconostases (barrière qui sépare le chœur de l'église), des stalles, vraies merveilles de patience et de fantaisie originale. Le P. Agatangelos, un maître en ce genre de travail, avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855 un dessus de livre très-remarquable, qui fut très-remarqué et qui ne le cédait en rien au chef-d'œuvre enchâssé d'or qu'on montre dans le trésor de Kariès (voy. p. 125). Le *diaconicon* de Philotheos est cependant encore très-riche en orfévrerie. On nous fit voir la couverture d'un manuscrit slave en repoussé qui est certainement la perle la plus précieuse du couvent. Nous avions déjà pu à Kariès, grâce à l'obligeance des membres de l'épistasie, reproduire deux croix, l'une émaillée sur arabesques, l'autre en bois enchâssée d'or (celle dont je viens de parler). Il y a dans ce même trésor de Kariès un brûle-encens, très-curieux de composition, représentant la Religion menacée par la Philosophie. Cette allégorie est ainsi disposée : le manche recourbé est terminé par une tête de dragon qui cherche à atteindre de sa langue fourchue le temple qui contient l'encens. Beaucoup de ces chefs-d'œuvre ont été malheureusement détruits pendant les croisades. On sait les atrocités que se permirent les croisés après la prise de Constantinople en 1204, atrocités qui se reproduisirent dans tout l'empire. Les soldats rompirent les châsses et les reliquaires pour prendre l'or, l'argent, les pierreries. « Voilà ce que

1. L'hétairie a de nombreux affiliés dans les monastères. (Voyez pour cette association, l'introduction historique d'Alphonse Rabbe, aux *Mémoires sur la guerre de l'indépendance*, de M. Raybaud.) Cette vaste société secrète a été fondée par le poëte Rigas pour la régénération de la nation grecque.

2. Dans les monastères de l'Occident, réglés sur ceux de l'Orient, il en fut longtemps ainsi, et les moines ne cessèrent de construire eux-mêmes leurs habitations qu'au treizième siècle, époque à laquelle les confréries maçonniques prirent naissance.

vous avez fait, dit l'historien Nicétas, vous qui prétendez être savants, sages, fidèles à vos serments, amis de la vérité, ennemis des méchants, plus religieux et plus justes que nous autres Grecs et plus exacts observateurs des préceptes de Jésus-Christ. Les Sarrasins n'en ont pas usé de même que vous qui portez la croix sur vos épaules. Ils ont traité vos compatriotes avec humanité à la prise de Jérusalem. Ils n'ont point insulté aux femmes ni ensanglanté le temple. Comment nous avez-vous traités nous chrétiens, vous chrétiens? »

En quittant Philoteos nous descendîmes vers le couvent de Caracallos dédié aux apôtres Pierre et Paul par Jean-Antoine Caracallos. La montagne tombe de là presque à pic, et la vue s'étend du côté de l'Orient jusqu'à Samotraki, Imbros et Tenedos.

On nous installa dans une chambre dont les divans contre l'ordinaire étaient assez confortablement rembourrés, et nous allions nous y laisser aller aux douceurs du kief, quand survint le père orateur. Cet emploi n'existe pas dans les couvents, mais le P. Nectarios eût mérité qu'on le créât en sa faveur. Depuis l'âge de dix-huit ans ce cénobite habitait la montagne, et il était fort âgé. Au dire des caloyers, qui le considéraient comme un saint, il répandait déjà une odeur d'encens : étrange illusion de la foi ! Le dogme de la procession du Saint-Esprit était le thème favori du vieillard. Il n'était pas facile de suivre son raisonnement, mais il était très-clair que le P. Nectarios disait à ce propos d'assez vilaines choses sur le compte du monastère de Lavra son voisin.

Voici la raison du peu de considération dont jouit ce dernier auprès de ses confrères. En 1277, Lavra accueillit le patriarche Veccus. Or, Veccus venait d'excommunier les Grecs qui refusaient de reconnaître le pape. Les autres couvents furent d'autant plus irrités contre Lavra que les violences qu'avait exercées Michel Paléologue [1] au nom de cette excommunication avaient déjà aigri les esprits. Les fils de Michel Comnène, Nicéphore et Jean, forts de l'appui du clergé, se révoltèrent contre Paléologue, et la lutte fut ouvertement déclarée entre les partisans de l'union et ses adversaires. Le pape Nicolas envoya quatre légats en Orient : Barthélemy de Grossetto, Barthélemy de Sienne, Philippe de Pérouse et Ange d'Orviette munis d'instructions qui se terminaient ainsi : « Vous devez prendre garde que par une lettre que nous vous adressons nous vous donnons pouvoir d'excommunier tous ceux qui troubleront l'affaire de l'union, de quelque dignité qu'ils soient, de mettre leurs biens en interdit et de procéder contre eux spirituellement et temporellement, comme vous le jugerez à propos. »

On procéda temporellement contre les moines de l'Athos, et, dans beaucoup de couvents, des fresques représentent Nicolas III dirigeant en personne les incendiaires, allégorie que les moines ignorants prennent à la lettre. A l'extrémité de la montagne un monastère est appelé Kiliandari, parce que devant ses portes on massacra mille moines.

Le P. Nectarios n'était pas le premier qui nous parlait de cette question de l'union, si souvent débattue, approuvée, puis rejetée, et tout dernièrement encore remise sur le tapis par des livres et des brochures.

Personne n'ignore que les dissidences dogmatiques ont servi de prétexte au désir qu'avait l'Église de Constantinople de s'arracher à la domination du pape et que la différence des langues, jointe à la haine ancienne des Grecs et des Latins, rendit cette séparation facile. Depuis cette séparation, et il faudrait remonter jusqu'au cinquième siècle pour en trouver les premiers germes, les conciles assemblés successivement ne cessèrent de discuter [1].

Les excommunications volaient de Rome à Constantinople et de Constantinople à Rome. En 845, Nicolas excommunie Photius, Photius excommunie Nicolas. Deux cents ans après, le pape lance de nouvelles foudres contre Cerularius; Cerularius riposte par un anathème. Après le sac de Constantinople par les croisés en 1204, Innocent III écrit : « Dieu voulant consoler son Église a fait passer l'empire des Grecs superbéissants aux Latins humbles, superstitieux et désobles, pieux, catholiques et soumis. »

De ce jour les deux Églises sont devenues irréconciliables, et voici ce que dit à cet égard une autorité qu'on ne peut accuser de partialité pour les Grecs, l'abbé Fleury. « Deux raisons spécieuses, dit-il, engagèrent Innocent III à approuver les croisés. D'un côté on disait : Ce sont les Grecs qui ont le plus nui au succès des croisades. » D'ailleurs on disait : « Ce sont des schismatiques obstinés, des enfants de l'Église révoltés contre elle depuis plusieurs siècles qui méritent d'être châtiés. Si la crainte de nos armes les ramène à leur devoir, à la bonne heure, sinon il faut les exterminer et repeupler le pays de catholiques. » Mais on se trompa. La conquête de Constantinople attira la perte de la Terre-Sainte et rendit le schisme des Grecs irréconciable. Cette conquête et les guerres qu'elle attira ébranlèrent tellement l'empire grec qu'elles donnèrent occasion aux Turcs de le renverser deux cents ans après. »

En effet, l'empire grec ne tarda pas à menacer ruine. Les empereurs s'adressèrent à Rome pour avoir des secours contre les infidèles. Les papes demandèrent l'union. Jean Paléologue alla à Rome et l'union fut consacrée à Florence, mais consacrée entre les évêques; le peuple n'en voulut pas et se souleva contre Jean à son retour dans Constantinople : l'empire s'écroula en 1453.

Depuis cette époque les choses en sont au même point et rien ne fait prévoir qu'elles doivent changer, car

1. Michel Paléologue avait fait aveugler les princes Manuel et Isaac, qui tenaient contre l'union, et cette exécution avait eu lieu devant Veccus, à qui les deux princes reprochaient qu'ils souffraient ce supplice pour la créance qu'il avait professée.

1. Le clergé grec est aujourd'hui très-ignorant, et quelques rares ministres de ce clergé seraient en état de discuter les questions de dogmes.

On pourra se faire une idée des griefs que lui reprochent ses adversaires en lisant *l'Église orientale*, par *Jacques Pitzyipios.. Rome, impr. de la Propagande*, 1855. La vraie dissidence, la seule, est la *suprématie du pape;* c'est elle qui a séparé, qui sépare et qui probablement séparera toujours les deux Églises.

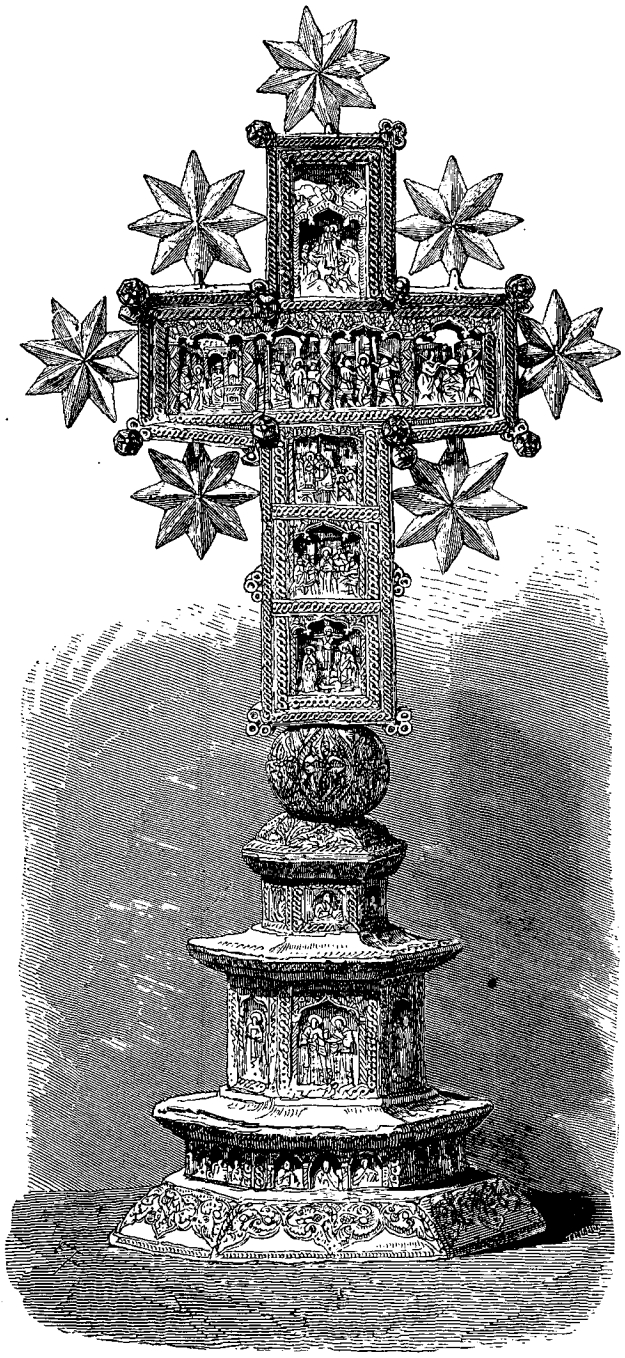
on entretient avec un grand soin l'animosité de part et d'autre. J'ai entendu un missionnaire, qui revenait d'Orient et devait être bien informé, parler des chrétiens grecs à peu près comme s'il eût été question de Cafres ou de Hottentots, et bon nombre de Grecs voient toujours dans les Latins les pillards de 1204.

Le P. Nectarios était de ces derniers. Heureusement le soleil ne tarda pas à se coucher et avec lui le vieillard et son monologue.

Le lendemain, pendant que nous étions occupés dans l'église à relever les peintures de l'iconostase, un gros moine à l'encolure de buffle ne cessait de passer et de repasser devant ces fresques en y apposant les lèvres et faisant force signes de croix. Comme cet exercice se prolongeait et ne laissait pas que d'être fort gênant, nous prîmes le parti de le prier de remettre la suite de ses dévotions à un autre moment; mais il nous répondit qu'il était tenu d'accomplir cette pénitence pendant deux heures, et il reprit son manége. Je ne pus savoir quelle faute lui avait valu cette punition.

Le 6 juin nous abordions au port de Lavra. Ce port est à l'extrémité orientale de la montagne dominée par le couvent de ce nom. Nulle part sur l'Athos il n'y a d'endroit plus sec. Le sol est crevassé et les couches de rochers mises à nu par le vent de la mer. A l'époque florissante des couvents, celui-ci était le premier, le plus vaste, le plus peuplé et le plus riche. Il n'est plus aujourd'hui qu'en troisième ligne. Ses longs portiques sont muets comme des tombeaux. Les tours et les bastions tombent en décomposition, et çà et là, aux galeries abandonnées pendent des touffes de lierre.

C'est à Lavra que débarqua notre habile peintre français Papety, en 1844. Il y fut assez mal accueilli, mais il s'en inquiéta peu et releva, d'après Panselinos, les dessins que possède aujourd'hui le Louvre. L'œuvre du maître est en effet là dans toute sa splendeur, œuvre complète qui comprend presque tous les sujets de la Bible et la vie de Jésus-Christ. Papety est le premier qui ait fait connaître ce génie sublime d'un coin de terre ignoré.



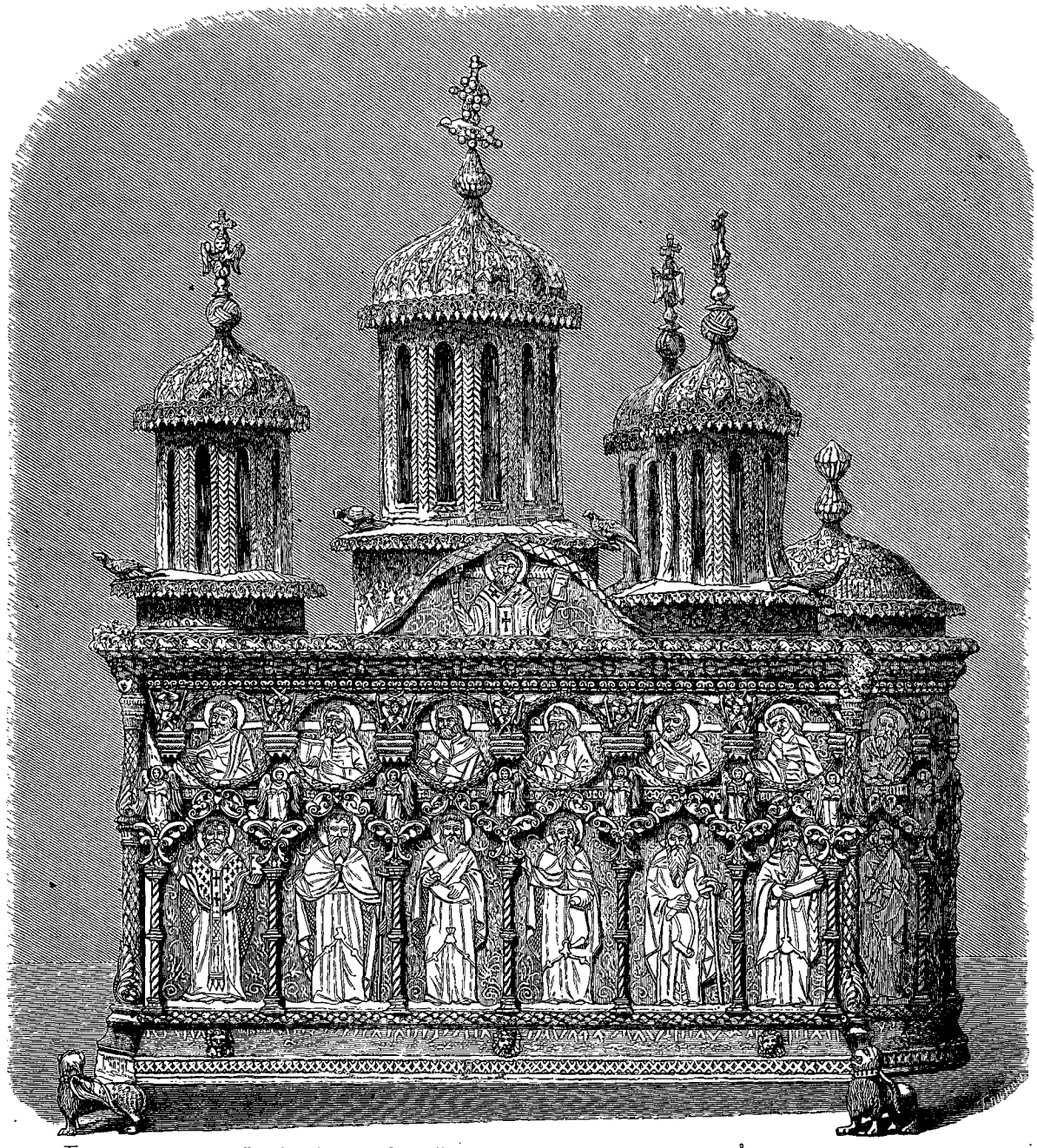
Croix sculptée en bois dans le trésor de Kariès. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

On peut faire à Lavra une étude complète de l'art byzantin par le rapprochement intéressant des fresques de la Trapeza d'une époque antérieure à Panselinos. A deux pas des compositions du maître au jet ferme et grandiose, ces minces figures étroitement drapées s'enlèvent sur un fond d'or avec une roideur toute académique[1]. Je me sers du mot académique, n'en connaissant pas qui rende mieux ce fait de l'inspiration maladroite de l'antique.

J'ai dit que ce qui me semblait avoir été merveilleusement compris par les Byzantins est l'effet décoratif, effet rendu même alors que le côté technique de l'art leur fait défaut. Les compositions de Panselinos se recommandent surtout par le goût parfait qu'enseigne l'étude de l'antique, et il est impossible d'imaginer quelque chose de plus simple et de plus sûr que la décoration du Catholicon de Lavra; la facilité d'invention et le calme des lignes sont tels que l'ensemble paraît tout d'abord froid à nos yeux habitués aux raccourcis savants et aux perspectives puissantes des peintres de Venise, mais on ne tarde pas à se familiariser avec cette sobriété, et l'ordonnance générale paraît si complétement entendue qu'on est tenté de croire que Panselinos fut en même temps le peintre et l'architecte. La disposition des basiliques byzantines se prête

1. Voy. page 128 une de ces fresques de la Trapeza, représentant les patriarches portant leur postérité.

du reste on ne peut mieux à la décoration. (En France on connaît peu l'architecture byzantine, et je ne crois pas qu'il y ait de monuments autres que les églises de Souillac et de Périgueux qui soient purement de ce style[1], qu'on a confondu souvent avec le style roman. Celui-ci a en effet accolé à ses réminiscences romaines des emprunts faits aux Byzantins. Sans entrer dans les différences de détails, les églises du style roman cherchent dans leurs plans des proportions symétriques qui n'existent pas dans les basiliques byzantines. Dans ces dernières, au contraire, la partie circulaire surmontée de la coupole principale était très-développée comparativement au reste de l'édifice, ce qui du centre permet à l'œil une libre circulation dans toutes les parties.)



E. THÉROND. Coffret dans le trésor de Kariès. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

A Lavra, Panselinos a suivi le même ordre de décoration qu'à l'église de Kariès; mais la pluie n'a respecté qu'une faible partie de l'œuvre du maître dans le Catholicon de Kariès, resté découvert pendant soixante-dix ans. De grandes figures à mi-corps occupent la base des murs

1. De Salonique au mont Athos, on peut suivre l'architecture byzantine dans ses transformations, depuis la forme allongée jusqu'à la disposition en croix grecque adoptée sous Justinien, et appelée γαμμαδα : la combinaison des quatre *gamma* donne le chiffre *trois*, et rappelle ainsi la Trinité.

Ce dernier plan n'a pas subi de modifications bien sensibles, et les moines architectes le copient fidèlement aujourd'hui.

et sont séparées des figures de la voûte par une suite de compositions de dimensions moins grandes. Voici l'ordre : au fond de la grande coupole, le Christ ; au-dessous, les anges, archanges et chérubins ; à gauche en regardant le chœur : Jésus devant Pilate, la Passion (admirable composition divisée en trois parties) et la Résurrection ; au-dessous et au-dessus de la bande d'émaux qui surmonte les stalles, les saints guerriers martyrs, saint Georges, saint Démétrius, saint Procope, saint Théodore et saint Mercure (reproduits par Papety) ; à droite, Jésus devant les docteurs, le Massacre des innocents, l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem et l'Annonciation ; au-dessus de la porte du narthex, la Mort de la Vierge.

Devant les portes de bronze du narthex, données par Nicéphore Phocas, s'élève sur de minces colonnettes, le baptistère appelé chez les Grecs la *phiale*[1]. Sur le bord du bassin, à côté de deux lions d'exécution médiocre, destinés à soutenir les cierges, des groupes d'oiseaux sculptés dans le marbre boivent au vase sacré, image de la communion. A la voûte est peinte la Vierge avec ce monogramme : η Ζωοδοχος Πηγη, la source qui donne la vie, et sur un des pendentifs, saint Athanase frappant un rocher d'où jaillit une source. Ce fait se rapporte à la légende suivante : pendant que saint Athanase construisait le monastère de Lavra les envoyés de Satan desséchèrent les cours d'eau : le saint s'adressa à la Vierge sa protectrice, qui lui remit une baguette en fer et lui ordonna d'en frapper un rocher. On montre la baguette dans le *diaconicon* et la source à quelques pas du monastère. Dans les nombreux miracles que les caloyers attribuent à saint Athanase, la force musculaire joue un grand rôle, et les légendes cessent d'être aussi miraculeuses quand on voit les tibias énormes du saint précieusement conservés dans une châsse d'un travail exquis.

Le président du conseil des Épitropes, le P. Melchisédek, nous montrait les reliques et les richesses du trésor avec un certain orgueil, car Lavra est toujours resté le couvent le plus riche en ornements de tout l'Athos. Il serait très-long d'énumérer ici les reliquaires, les croix, les ostensoirs qu'on nous fit passer devant les yeux. Je citerai seulement un tabernacle en or avec émaux champlevés reproduisant une basilique. Ce tabernacle ne sort de l'église qu'aux jours de grandes fêtes. On voulut bien nous laisser reproduire au soleil ce chef-d'œuvre, preuve de confiance que je devais à une consultation médicale, couronnée d'un plein succès. Les moines vivent dans la plus complète ignorance de la médecine et des médecins, ce qui ne les empêche pas de passer souvent la centaine : quelques-uns diraient que c'est là la raison. A notre arrivée dans le couvent, la communauté, qui relevait d'un long jeûne au caviar et aux olives, avait les yeux caves, le faciès mauvais, le pouls irrégulier et l'humeur maussade : une distribution générale de calomel fit merveille et le lendemain chacun avait le teint rose et frais, le sourire facile et la repartie joyeuse ; on nous eût, je crois, si nous l'avions demandé, donné le monastère, avec d'autant moins de regret qu'il a l'air de peser sur les épaules de ces pauvres moines. Tout autour de cette trop vaste habitation, ils ont élevé des skites et des cellules où ils se tiennent le plus habituellement. Rien n'est joli comme ce paysage rajeuni, où les sentiers tournoient dans des plants bien cultivés, coupés de cours d'eau.

Depuis que nous avions mis le pied sur l'Athos et que nous allions de couvent en couvent, nous endormant chaque soir derrière les ponts-levis au milieu du lugubre peuple des moines, il nous semblait que nous voyagions en plein moyen âge : à Lavrare nous trouvions l'Europe. La vieille foi de l'Orient est malade un peu partout, elle se meurt dans le monastère Saint-Athanase. C'était un couvent de cénobites, c'est aujourd'hui un couvent libre, dans trente ans ce ne sera plus un couvent : les moines s'ennuient. Ils ne lisent plus les vieux préceptes gravés sur les murs ; ils racontent les miracles d'un air de doute, regardent au loin les bateaux à vapeur passer dans la brume de l'horizon et vont plus volontiers à Constantinople qu'en pèlerinage à Sainte-Anne sur la cime de la montagne.

J'ai dit que l'Athos avait 2066 mètres d'élévation. Au-dessous de la région neigeuse est construite la chapelle Sainte-Anne où les moines vont chaque année, au mois d'août, adresser des prières à la Vierge.

L'Athos[1] a cela de commun avec les autres montagnes qu'il est très-fatigant d'y monter et qu'une fois en haut on n'y voit rien, que les images en relief de la chapelle Sainte-Anne..., chose extraordinaire, au milieu de la chrétienté grecque qui ne les tolère pas ordinairement, mais spectacle assez commun en toute autre partie du globe.

La conservation de ces bas-reliefs se rattache à la querelle des iconoclastes. Le culte des images depuis longtemps proscrit par les évêques d'Égypte, qui voyaient ainsi un moyen de faire disparaître les idoles, fut interdit en Orient par Léon l'Isaurien. Pendant l'été de l'année 726, indiction neuvième, dit Théophane dans ses *Annales*, il sortit une épaisse fumée, comme d'une fournaise ardente, entre les îles de Thera et Theresia de l'Archipel ; la mer, s'élevant à gros bouillons, jeta quantité de pierres ponces de tous côtés, sur les terres voisines d'Asie et d'Europe, et il parut une île nouvelle près de l'île d'Hiera. Quoique de pareils accidents arrivent de temps en temps, l'empereur Léon prit celui-ci pour un prodige et pour marque de la colère de Dieu irrité de l'honneur qu'on rendait aux images. Car il s'était mis dans l'esprit que c'était une idolâtrie. Donc, après la dixième année de son règne, l'an de J. C. 727, ayant assemblé le peuple, il dit publiquement que

1. Cette fontaine est appelée par Eusèbe *basilicæ lavacrum*. C'est là que les premiers chrétiens faisaient les ablutions exigées avant d'entrer dans le temple, usage conservé par Mahomet dans le Koran. Cette fontaine servait aussi de baptistère et était séparée de l'église, comme cela se voit encore dans certaines villes de l'Italie. La veille de l'Épiphanie on y fait la bénédiction solennelle de l'eau en mémoire du baptême de Jésus-Christ.

1. C'est dans cette partie élevée de l'Athos où se trouve la chapelle Sainte-Anne, que le sculpteur Demophile voulait tailler une statue gigantesque d'Alexandre tenant d'une main une ville et de l'autre la source d'un torrent.

faire des images était un acte d'idolâtrie ; et que par conséquent on ne devait pas les adorer. Ce fut là l'origine de la querelle[1]. Saint Jean de Damas fut un des défenseurs les plus ardents du culte des images. Les empereurs persécutèrent ceux qui tenaient pour Jean. Constantin Copronyme ordonna que les églises fussent blanchies à la chaux, et assembla un concile qui condamna les idolâtres. En 787, le concile de Nicée condamna à son tour ces puritains, mais la querelle continua jusqu'en 842. Cette année, mourut l'empereur Théophile, laissant l'empire à son fils Michel sous la tutelle de Théodora Despuna. Théodora éleva au patriarcat Méthodius, défenseur des images, et la nuit du premier dimanche de carême les images furent rétablies solennellement. On nomma cette fête la fête de l'Orthodoxie, et l'Église grecque prit alors le nom d'Église orthodoxe. Depuis cette époque on célèbre ce même jour chaque année. On y chante à l'office de la nuit un hymne du confesseur Théophane de Jérusalem, en récompense de ses souffrances, et on y lit une légende qui contient l'histoire de l'hérésie des iconoclastes, mêlée de quelques fables.

Les statues et images en relief restèrent cependant proscrites à cause de leur ressemblance avec les idoles, et dans aucune église grecque on ne trouve de statues, excepté à la chapelle de Sainte-Anne. Les moines donnent pour raison de cette infraction à la règle la fréquence des orages qui n'a permis de conserver sur ce pic élevé que des images en bronze.

Malgré le désir qu'avait le P. Melchisédek de nous retenir à Lavra, nous en partîmes le 14 juin. Ce jour-là la chaleur était accablante ; aucun souffle n'agitait l'air et les ombres semblaient clouées sur le sol. Les deux caloyers, qui devaient nous conduire en barque jusqu'au couvent de Pantocrator, montraient du doigt le ciel avec un hochement de tête qui ne présageait rien de bon. Il n'y avait pas une heure en effet que nous étions partis que les nuages envahirent le ciel, la mer devint livide et le vent hésitant fit battre la voile le long du mât. Les moines gémissaient disant que nous serions punis de notre imprudence ; mais il était trop tard pour se plaindre : il eût été en ce moment dangereux de chercher la côte qui présentait une muraille inaccessible de rochers : chacun fit donc force de rames ; une demi-clarté tombait encore sur la foule pressée des vagues et permettait de se diriger ; mais l'obscurité ne tarda pas à devenir complète, et l'orage éclata avec un fracas épouvantable au-dessus de nos têtes ; la bourrasque, augmentant de violence, arrivait par raffales furibondes qui nous faisaient croire à chaque instant que nous allions chavirer.

....Enfin, à neuf heures, nous arrivâmes devant le couvent de Pantocrator, mouillés, autant qu'on peut l'être, d'un mélange de l'eau de la mer et de l'eau du ciel, mais beaucoup plus de la première qui avait enlevé toute la partie supérieure d'un bordage et fort endommagé le gouvernail. On cria dans le couvent au miracle et nous vîmes le moment où on allait canoniser, séance tenante, les deux caloyers ; car il est bien entendu que nous autres n'étions pour rien en cette affaire miraculeuse. Ce qu'on fit de plus sage fut de nous donner à chacun une bonne houppelande fourrée dans laquelle nous dînâmes, avec cette béatitude qu'on éprouve quand le vent mugit au dehors et qu'on est au dedans chaudement attablé avec de gais compagnons.

Ayant l'intention de revenir plus tard à Pantocrator, nous demandâmes aux Épitropes des mulets pour gagner Vatopédi dès le lendemain. Vatopédi est à trois quarts de lieue de Pantocrator.

Il était encore de bonne heure quand nous partîmes ; la brume du matin était à peine transparente : les abeilles bourdonnaient dans l'herbe humide encore de l'orage de la veille et les papillons séchaient leurs couleurs éclatantes aux premiers rayons du soleil. Les moines circulent si rarement sur la montagne que les oiseaux peu habitués à voir des êtres de notre espèce, se penchaient curieusement sur les branches, et rien n'était plus gai que cette petite troupe sautant sans frayeur de branche en branche en secouant les dernières gouttelettes de rosée. Après deux heures de marche apparut, derrière un rideau de platanes, la face grisâtre du couvent.

Au-dessus de la porte d'entrée, trois moines grimpés sur un échafaudage, peignaient à fresque la muraille extérieure. L'un d'eux se retourna, c'était notre hôte, l'archimandrite Anthimès. L'occasion était trop belle pour la manquer, et nous nous mîmes en observation devant les trois peintres, qui en une heure achevèrent plus de deux mètres carrés de peinture avec une merveilleuse facilité. Voici comment ils procèdent. Ils revêtent le mur mis à nu d'une couche égale de chaux et de paille hachée menu et ne couvrent que ce qu'ils peuvent achever dans la journée. Cet enduit bien étalé, le maître mesure à l'aide d'un compas fait de deux morceaux de roseau la place que doit occuper chaque figure ; puis, avec du brun rouge délayé dans la colle de poisson, il indique les contours ; l'élève alors remplit ces lignes d'un ton plat sur lequel le maître relève les lumières et accuse les ombres : l'ombre toujours répartie également sur les côtés et la lumière au centre. Après l'indication générale des figures par teintes plates, l'ensemble n'est pas désagréable à l'œil ; mais, à mesure que le peintre indique les détails et pose brutalement ses lumières, l'aspect devient heurté et criard. Cela tient, comme je l'ai dit, au sentiment peu artistique qui les guide, car les procédés que leur a transmis la tradition sont excellents.

Ces fresques représentaient les saints philosophes parmi lesquels Solon, Aristote, Sophocle et Platon : hommage à la philosophie païenne qu'on rencontre fréquemment dans les églises du rite grec.

Vatopédi n'est qu'un amas de toits ternes, de coupoles bronzées et de tours dentelées, entassement prétentieux que fait paraître mesquin le voisinage des hardis escarpements de la montagne. Sa situation est privilégiée. Placé au bord de la mer dans une gorge abritée des vents du midi par de hautes forêts, l'air y est le soir assez

1. Cette même querelle s'est produite depuis chez les Albigeois, es Hussites, les réformés et les Vaudois.

frais et le soleil vient égayer ses cours plus vastes que celles des autres couvents. Cet établissement est le plus peuplé de la montagne, par conséquent celui dont les environs sont les plus cultivés. Il ne faudrait pas croire cependant pour cela que les moines soient très-exigeants envers le sol qui donne à pleines mains tout ce qu'on lui demande. Quand les pentes ne sont pas trop roides, ils y montent et ensemencent; ailleurs ils laissent venir les arbres selon leur caprice, cueillent les fruits qui pendent aux branches basses et mangent les autres quand ils tombent.

A la fondation de ce monastère se rattache une anecdote qui, selon toute apparence, n'est qu'une fable. Les fils de Théodose, Arcadius et Honorius, venaient de

Peinture de la trapeza de Lavra : Les trois patriarches. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Naples à Constantinople avec leur mère quand ils furent, à la hauteur d'Imbros, assaillis par une tempête. Arcadius tomba à la mer et fut retrouvé par les ermites du mont Athos couché sur une touffe de framboisier (βάτος, framboisier). Les ermites reconnaissant à la beauté de l'enfant son origine royale, le portèrent à Constantinople, et, lorsque Arcadius succéda à son père, il fit élever, à l'endroit même où il avait été poussé par la mer, un couvent auquel il donna le nom de Vatopédi (de βάτος, framboisier; παιδίον, enfant).

A. Proust.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

MONT ATHOS. — La confession. — Dessin de Bida.

# VOYAGE AU MONT ATHOS,

PAR M. A. PROUST[1].

1858. — INÉDIT.

La légende d'Arcadius. — Le pappas de Smyrne. — Esphigmenou. — Théodose le jeune. — L'ex-patriarche Anthymos et l'Église grecque. — L'isthme de l'Athos et Xerxès. — Les monastères bulgares, Kiliandari et Zographos. — La légende du peintre. — Beauté du paysage. — Castamoniti. — Une femme au mont Athos.

On nous cite une autre légende qui veut que le monastère de Vatopédi ait été fondé par un prince de Blakie et, chose assez singulière, un prince catholique. Ce qui le ferait croire, c'est que le couvent de Vatopédi a longtemps reçu des secours de Rome et que, dans un vieux pan de murailles est encastré un petit bas-relief représentant cette dotation à la Vierge par le prince.

L'école de théologie qu'y fondèrent au siècle dernier Eugène Boulgaris et Nicéphore Théodoxis donna à ce couvent une grande importance : les églises y sont nombreuses ; le catholicon, placé contre l'ordinaire à un des angles de la cour principale, est orné de fresques de Panselinos malheureusement retouchées ; il y a quelques belles mosaïques[2] et entre autres un *tétramorphe* très-bien conservé. (Le tétramorphe est la réunion en un seul corps des quatre attributs des évangélistes : l'ange de Saint Matthieu, l'aigle de saint Jean, le livre de saint Marc et le bœuf de saint Luc, groupés sur un corps humain ailé.) J'ai parlé de cette méthode symbolique pratiquée souvent par les Byzantins : la source divisée en trois ruisseaux par exemple, ou le soleil, sa lumière et son rayon, figurant la Trinité. Cet usage répandu dans toutes les religions d'Orient vient des prophètes de la Judée qui voyaient, dans l'arche d'alliance, la verge d'Aaron et l'urne de la manne, les symboles de la Sainte Vierge ; dans le serpent d'airain, Jésus-Christ en croix, et dans la mer et la nuée, le baptême.

Bas-relief du couvent de Vatopédi. — D'après le dessin de M. A. Proust.

Les Grecs qui viennent en pèlerinage à la Sainte-Montagne (pèlerinage que tout bon orthodoxe doit faire une fois en sa vie) débarquent à Vatopédi, que son commerce de bois met plus souvent en rapport avec les villes de l'Asie que les autres couvents. Un pappas de Smyrne, qui était allé à Kariès faire viser ses papiers, nous demanda de se joindre à nous pour visiter les couvents. Il voyageait avec ses deux fils : le plus jeune avait ces grands traits empreints de noblesse et de mélancolie que les habitants de l'Asie ont conservés plus purs que les Grecs de l'Attique, et portait la tête fièrement emmanchée sur le col avec un air de conviction qu'elle lui appartenait, tandis que nous, occidentaux civilisés, serrons la nôtre tellement dans des cravates et l'enfonçons si profondément dans nos habits qu'il semble que nous ayons peur de la perdre.

Un jour que nous allions visiter un skite à peu de distance du couvent et que ces pèlerins marchaient devant nous, je remarquai combien ils se fondent harmonieusement dans le paysage. Les chauds rayons du soleil ont déteint sur leur fontanelle jaunie et adouci les couleurs trop vives de leurs vêtements. Dans les pays du nord, quand la foule s'éparpille au grand air un dimanche d'été, elle a revêtu sa chemise reblanchie, ses souliers revernis et son chapeau aux reflets luisants ; alors, sur la verdure mate, le soleil s'accroche à tous ces êtres comme à des paillettes d'or, et on croit entendre comme le bizarre concert de fausses notes dans la pastorale de Beethoven. Ils font fuir les oiseaux et mettre les bœufs en fureur, et cependant ils ont raison et contre les bœufs et contre les oiseaux ; car c'est un besoin sous notre ciel gris d'attirer sur nos bottes et notre chapeau un rayon de la lumière avare. Sous ce ciel d'Orient, au contraire, le soleil est ardent, la végétation vigoureuse, et il semble qu'on respire la santé dans l'air : les ermites de l'Athos ont vraiment un grand mérite à ne pas devenir épicuriens. Du reste, le skite que nous visitons ce jour-là ne ressemblait en rien à une trappe ; ses habitants tis-

1. Suite et fin. — Voy. pages 103 et 113.

2. Il est intéressant, dit M. Didron, dans son *Iconographie*, de constater que la mosaïque est byzantine et chrétienne. D'après la chronique arabe du patriarche Eutichius, les musulmans trouvèrent l'église de Bethléem, église élevée par sainte Hélène, ornée de *fsefya*. Edrisi, dans sa description de la mosquée de Cordoue, affirme que l'enduit qui recouvre encore les murs de la Kibla fut envoyé de Constantinople vers le milieu du dixième siècle à Abdérame III par l'empereur romain. Les Grecs appellent encore aujourd'hui la mosaïque ψηφοι; (psephises).

saient des chemises en chantant, au bord d'un torrent empourpré de lauriers-roses, et leur face réjouie, leurs larges épaules, leurs mains noueuses disaient assez : « Frère, il faut vivre et longtemps louer Dieu qui nous a faits si robustes sur un sol si prodigue. »

A quelques jours de là nous quittions Vatopédi avec le pappas, ses deux fils et l'higoumène d'Esphigmenou, qui rejoignait son couvent.

Ce dernier monastère est presque entièrement neuf, réédifié il y a peu d'années. On l'appelle Esphigmenou parce qu'il est placé dans une vallée étroite (σφιγγω, étrangler). Il a été dédié à Siméon par Théodose le Jeune et sa sœur Pulchérie ; Théodose est le saint Louis des Byzantins. Son palais était tenu comme un monastère, dit Théodoret ; il se levait de grand matin pour chanter, avec ses sœurs, à deux chœurs les louanges de Dieu ; il jeûnait souvent, souffrait patiemment le chaud et le froid et ne tenait rien de la mollesse d'un prince né dans la pourpre. Si quelque criminel était condamné à mort, il lui donnait sa grâce, car, disait-il, il est bien aisé de faire mourir un homme, mais il n'y a que Dieu qui puisse le ressusciter. » Les moines honorent beaucoup Théodose parce qu'il les craignait. « Un jour, racontent-ils, un moine à qui il avait refusé une grâce l'excommunia ; l'empereur, qui allait prendre son repas, dit qu'il ne mangerait point qu'il ne fût absous. Un évêque lui dit qu'il le déclarait absous ; mais Théodose ne voulut rien prendre avant qu'on eût recherché le moine et qu'il l'eût rétabli dans la communion. »

C'est à Esphigmenou que s'est retiré le patriarche Anthymos[1] qui a précédé le patriarche actuel sur le trône de Constantinople. Il n'est pas sans utilité de donner ici quelques détails sur ce qu'est un patriarche de Constantinople depuis 1453. Lorsque Mahomet II cherchait à s'emparer de Constantinople, l'empereur Constantin s'adressa à Rome pour en avoir des secours. Une partie du haut clergé grec, qui craignait par l'union proposée avec l'Église romaine que son importance ne diminuât, se rangea sous la bannière d'un mécontent, le moine Georges Scholarius Genadius. Genadius s'entendit-il secrètement avec Mahomet II ? Quelques historiens l'affirment, mais rien ne le prouve positivement, et il vaut mieux croire que le moine, après l'entrée des Turcs dans la ville, réclama simplement du vainqueur le poste de patriarche pour sauvegarder les intérêts des vaincus. Quoi qu'il en soit, Mahomet II revêtit Genadius, non-seulement de l'autorité spirituelle sur ses coreligionnaires, mais encore de l'autorité civile et judiciaire, et le proclama chef de la nation grecque, en sorte que le patriarche œcuménique de Constantinople est depuis cette époque juge souverain des affaires civiles et religieuses : c'est lui qui juge les procès, fait et défait les mariages, lève les impôts, vend les indulgences (diavatirion) et prélève des droits sur les objets en litige. Il est vrai qu'il a de lourdes charges envers la Porte et que son élection lui coûte cher ; mais si le pallium se vend à l'encan, c'est le raïa qui paye les enchères. On peut se faire une idée de la fréquence des élections, si l'on songe qu'il suffit pour destituer un patriarche d'une simple demande du synode des archevêques, qui tous désirent la place. Il n'y a pas aujourd'hui dans les couvents grecs moins de six patriarches destitués. Ces personnages, revêtus de pouvoirs aussi étendus sur la nation grecque, pouvaient faire beaucoup pour elle : ils n'ont rien fait que la tenir étroitement liée par le malheur et l'oppression. Que la puissance patriarcale soit entre les mains de Pierre ou de Paul, cela s'appelle toujours abus et despotisme[1]. Anthymos passe pour être dévoué à la Russie ; cela est possible, et on trouve de nombreux exemples de ce dévouement dans l'aristocratie des couvents de l'Athos. Les czars veulent-ils prendre Constantinople et rêvent-ils l'unité de ces deux éléments, les Slaves et les Grecs ? Les Anglais disent *oui ;* les Russes disent *non*. En admettant pour un instant la première de ces hypothèses, le clergé grec s'entendra-t-il avec le conquérant russe comme avec Mahomet II ? Cela n'est pas probable, car ce qu'il veut, comme toutes les puissances théocratiques, c'est l'État dans l'État, et Pétersbourg ne semble pas favorable à ce principe. En outre, il est permis de douter que le bon sens du peuple grec qui voit plus clair dans les affaires de son clergé depuis quelques années, et la partie même de ce clergé qui est vraiment nationale, permettent à ces quelques dignitaires utopistes de perpétuer un système dont notre siècle a fait justice et de *boyardiser* une nation[2] qui a prouvé qu'elle était digne d'être libre.

Anthymos, qui avait été déjà appelé deux fois au patriarcat, était au couvent d'Esphigmenou entouré d'un grand respect par les autres caloyers.

Le 23 juin, nous pliâmes bagages et envoyâmes chercher le pappas, qui passait avec ses deux fils tout son temps à l'église. Notre pèlerin était de très-bonne composition, toujours disposé à partir ou à rester. Je lui dis que nous allions le soir coucher à Kiliandari, et il monta sur son mulet. Il eût aussi bien été à l'occident qu'à l'orient, peu lui importait, pourvu qu'il allât coucher dans un monastère.

La vallée étroite qui remonte à Kiliandari cesse d'être une gorge au bout de quelques cents mètres, s'élargit à mesure qu'on avance et arrive à une petite plaine basse, jaunie de mousse et hérissée de rochers. Cette plaine est

1. Les patriarches déposés se retirent dans les couvents, comme autrefois les empereurs détrônés. Jean Cantacuzène se retira ainsi au couvent de Vatopédi et y vécut de longues années sous le nom de P. Joasaph.

1. Plusieurs patriarches, le P. Constantius entre autres, retiré aujourd'hui à Chalkis, sont respectables à tous les titres et pour leur science et pour leur intégrité ; mais la surveillance du synode et les exigences de la Porte, auprès de laquelle ils ont compromis leur indépendance par les abus simoniaques des élections, les rendent impuissants à faire le bien.

En 1821, le patriarche Grégoire était contraint d'excommunier la cause pour laquelle il versait son sang quelques mois plus tard.

2. Par peuple grec, j'entends désigner, non-seulement le royaume de Grèce, mais encore la population intelligente de la Turquie d'Europe et du littoral de l'Asie. Le Grec de la Grèce, que l'Europe a jugée très-sévèrement, parce qu'après quatre siècles de servitude elle n'est pas arrivée à un degré de civilisation immédiate et qu'elle n'a pas encore produit de nouveau des Homère, des Phydias, des Sophocle ou des Aristide, n'est qu'une très-petite partie de la grande nation

l'isthme que fit entailler Xerxès. Je ne tenterai pas de prouver le plus ou le moins de probabilité du percement. Juvénal y croyait peu :

« Creditur olim
« Velificatus Athos, et quidquid Græcia mendax
« Audet in historia. »
(J., *Sat.*, *X*, v. 173.)

Belon n'y croit pas.

Choiseul Gouffier se livre à ce sujet à un calcul assez compliqué, d'où il résulte qu'il aurait fallu à Xerxès soixante-deux mille journées d'ouvriers pour arriver à terminer ce canal. Voici le passage d'Hérodote à cet égard, liv. VII, chap. XXI et suiv. (traduct. Larcher.) — « On avait fait des préparatifs environ trois ans d'avance pour percer le mont Athos, parce que dans la première expédition la flotte des Perses avait essuyé une perte considérable en doublant cette montagne. Il y avait des trirèmes à la rade d'Éléonte dans la Chersonèse. De là partaient des détachements de tous les corps de l'armée, que l'on contraignait à coups de fouet de percer le mont Athos, et qui se succédaient les uns aux autres Les habitants de cette montagne aidaient aussi à la percer. Bubarès, fils de Mégabyze, et Artachès, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidaient à cet ouvrage....

« .... Voici comment on perça cette montagne : on aligna au cordeau le terrain près de la ville de Sané, et les barbares le partagèrent par nations. Lorsque le canal se trouva à une certaine profondeur, ceux qui étaient au fond continuaient à creuser, les autres remettaient la terre à ceux qui étaient sur les échelles; ceux-ci se le passaient de main en main jusqu'à ce qu'on fût venu tout au haut du canal; alors ces derniers le transportaient et le jetaient ailleurs. Les bords du canal s'éboulèrent, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens, et donnèrent aux travailleurs une double peine....

« .... Xerxès, comme je le pense sur de forts indices, fit percer le mont Athos par orgueil, pour faire montre de sa puissance, et pour en laisser un monument. On aurait pu, sans autant de peine, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre, par-dessus l'isthme; mais il aima mieux faire creuser un canal de communication avec la mer, qui fût assez large pour que deux trirèmes pussent y voguer de front. »

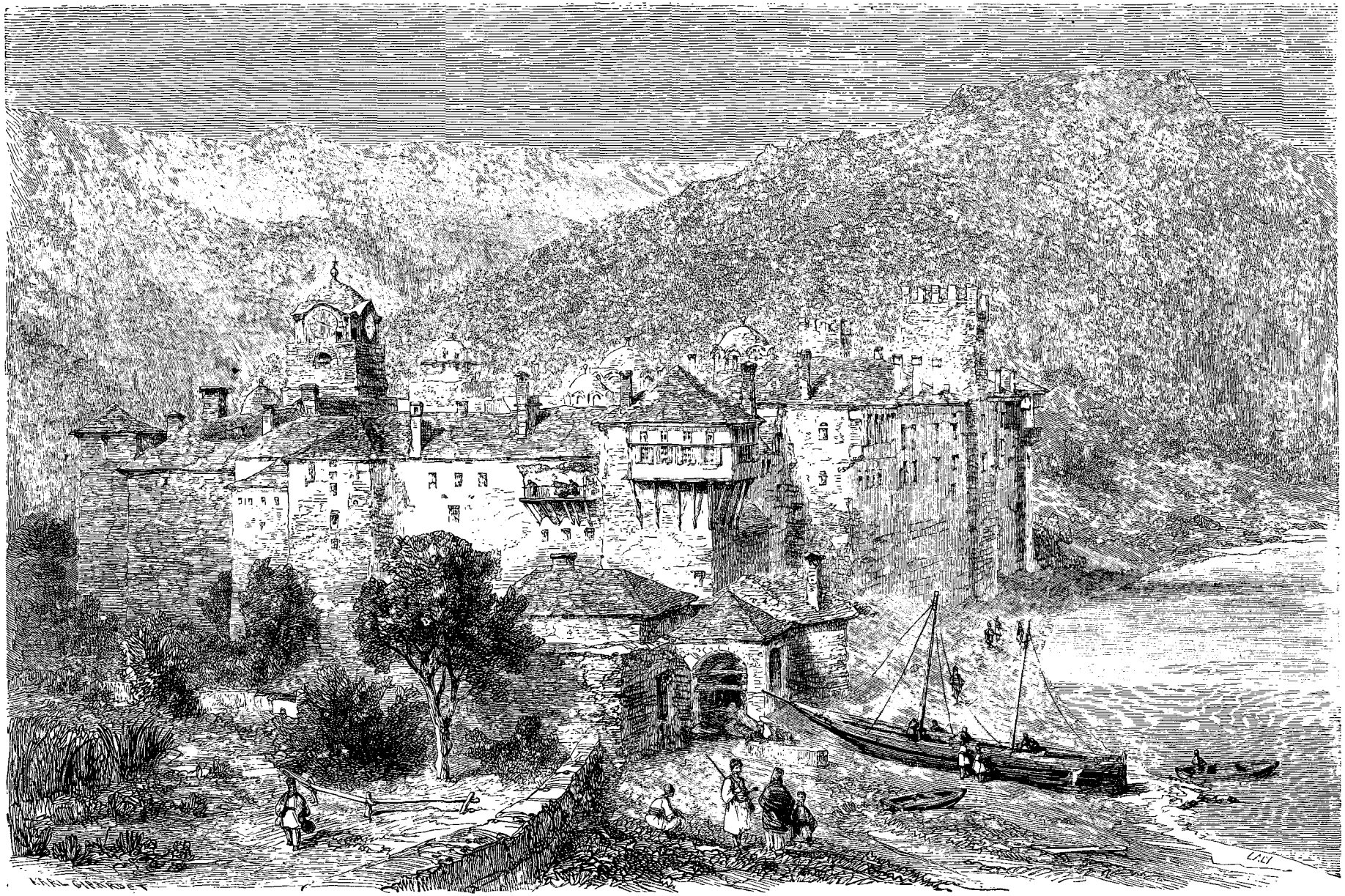
Le percement de cet isthme large de 1200 mètres au plus serait aujourd'hui très-facile, le sol n'étant élevé que de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer. On ne s'explique guère pourquoi Xerxès entreprit ce travail qui ne lui épargnait qu'un trajet de 12 ou 13 lieues et le forçait quand même à aller passer à la pointe de l'Athos pour doubler les caps Felice et Palliouri qui forment avec celui-ci comme les trois dents d'une fourchette. Si l'on admet le percement, il faut admettre la raison d'*orgueil* qu'en donne Hérodote; la raison d'utilité était nulle.

Albanais, soldat de la garde des Épistates. — Dessin de Villevieille d'après M. A. Proust.

Kiliandari est à peu de distance en dedans de cet isthme à l'extrémité de la montagne. Le porche qui sert d'entrée est sombre, mais l'intérieur de la cour avec son double rang d'arcades superposées a un air de propreté et d'animation qui réjouit. La marqueterie en briques du catholicon contribue à égayer cet ensemble. Au-dessus des murailles la montagne développe sa ligne verte et les arbres se penchent jusque sur les toits. Ce tableau heureux de lignes est sans doute fort beau, mais à la longue ces montagnes deviennent étouffantes et on voudrait pour beaucoup un de ces plats horizons de nos plaines au bout d'une route droite comme un I qui laisse voir au loin le clocher du village coiffé de son bonnet d'ardoise.

Les moines de Kiliandari, Serbes et Bulgares, ont un vêtement plus sombre que celui des caloyers grecs, mais qui toujours, à une faible nuance près, a l'apparence du feutre usé : leurs mains, leurs visages, prennent sous l'ardeur du soleil cette même teinte, et je me surprenais parfois contemplant avec admiration le pantalon de Nankin de Schrany dont le jaune d'or rompait un peu la monotonie du ton général.

Les Bulgares, peuple tranquille et laborieux, for-



Vue du couvent d'Esphigmenou. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

ment une branche de la famille slave, répandue dans le nord de la Turquie d'Europe; les Serbes habitent la principauté de Servie, la Bosnie, l'Herzégovine et le Monténégro. Bien qu'ils aient une langue particulière, ils célèbrent les offices en langue grecque. Longtemps ils ont possédé une liturgie en esclavon : cette concession leur avait été faite par Photius pour les empêcher d'écouter les propositions d'union que leur faisaient les légats du pape en 865. Étienne Dunschan, roi de Servie, déclara en 1351 les Serbes indépendants de l'Église grecque et nomma patriarche le métropolitain de Servie, mais en 1737 le patriarche de Constantinople obtint de la Porte la suppression de son rival et depuis nomma les évêques. La langue grecque fut alors imposée dans les églises[1].

La bibliothèque de Kiliandari est riche en manuscrits slaves (M. de Sevastianoff y a fait de précieuses découvertes), et ses jardins dédiés à saint Tryphon, patron des jardiniers, sont les mieux cultivés de la montagne. Saint Sabbas est le fondateur de ce monastère. On montre dans le catholicon ses reliques[2]. Devant le bema, entre deux cierges toujours allumés, est une Vierge peinte sur bois qu'on appelle la παναγια τριχερουσα. Cette image est chargée d'annulaires et d'ex-voto. C'est par sa vertu, disent les moines, que Jean Damascène, qui avait eu la main droite coupée par les iconoclastes, vit renaître son bras mutilé.

Les moines de Kiliandari sortent peu, travaillent toute la journée à des travaux manuels ou restent dans leurs cellules à prier, et font vœu de pauvreté dans la plus stricte acception du mot. Notre Albanais, Janni, tenait les couvents slaves en grand mépris, parce que le vin n'y est pas bon et que ces cénobites sérieux n'ont jamais le plus petit mot pour rire.

De Kiliandari à Zographos, le second couvent bulgare, le pays est boisé de sapins. De ces arbres résineux s'échappait une odeur aromatique qui faisait dire au pappas que de ce saint lieu s'exhalait une odeur d'encens. D'un couvent à l'autre la distance est de quatre milles au plus, mais le sentier se recourbe et revient si souvent sur lui-même, qu'on fait plus du double pour atteindre le pic aigu où se dresse Zographos à une hauteur prodigieuse.

Ce nom de Zographos a pour origine une légende poétique. Vers l'an 895, Léon le Sage fit élever un couvent au mont Athos et en confia la décoration au plus habile peintre de la montagne. Le *maestro* couvrit en peu de temps les murs de fresques, mais arrivé à l'endroit où il devait représenter saint Georges, son talent lui fit défaut, et jour et nuit il travaillait et grattait sans cesse ce qu'il venait de faire, ne pouvant arriver à un résultat qui le satisfit. Un matin, qu'il revenait découragé à son travail, il vit dans le fond de l'église au milieu d'un cadre étincelant d'or et de pierreries une image si parfaite du saint, qu'il tomba la face contre terre et se mit en prières. Un moine, qui entrait à ce moment, reconnut le saint Georges pour l'avoir vu au Sinaï où il était en grande vénération. Chacun s'émerveilla de ce miracle et le couvent prit le nom de Zographos (couvent du peintre). Quelque temps après, le miracle ayant été répandu dans tout l'empire, un moine du Sinaï vint à Athos et s'approchant du saint, lui reprocha son infidélité en le menaçant du poing. Saint Georges saisit la main du moine insolent et lui coupa le doigt avec les dents.

Nous restâmes deux jours à Zographos non pas tant pour les bibliothèques et les églises riches en manuscrits et en peintures, que pour la splendeur du paysage. Placé, comme je l'ai dit, sur un pic aigu, ce couvent semble avoir voulu atteindre le ciel et s'être arrêté en chemin. Les hautes forêts qui l'entourent, baignées de torrents, gardent leur fraîcheur sous le soleil brûlant; nul bruit ne trouble cette solitude que le clapotement métronomique d'un moulin qui moud en philosophe la maigre pitance des moines. La vue change à chaque instant du jour. A midi, l'œil suit les molles ondulations de la montagne, compte les cônes et plonge jusque dans l'intensité des ombres; le soir, sous la lumière décroissante, les bois se colorent diversement, mais c'est surtout le matin que le spectacle est admirable quand la vallée sort du brouillard comme une jeune fille qui lève son voile. Cette comparaison était-elle venue à l'esprit du fils aîné des pappas? Je ne sais; toujours est-il qu'il se confessait souvent; mais je crois que c'était plutôt le péché d'envie qu'il avait commis. On ne saurait en effet envier gîte mieux placé, et volontiers on renverrait cette triste population de moines pour s'y établir. Il est vrai qu'à y bien réfléchir on serait assez mal en ce nid d'aigle, depuis qu'ayant perdu l'habitude de marcher pieds nus et de se vêtir de peaux de bêtes, l'homme a lié son existence à celle d'un tailleur et d'un bottier.

Le 27 juin nous redescendions vers la mer.

Castamoniti, où nous fîmes halte pendant la chaleur, est à peine un couvent, un peu plus qu'un skite, quelque chose comme un petit hameau vermoulu, perdu au milieu d'une forêt épaisse. Les caloyers nous virent arriver chez eux d'un air surpris : les pèlerins viennent rarement jusque-là, et ils ont grand tort; car rien n'est en même temps plus sauvage et plus riant que ce petit coin. La nature y a complaisamment disposé les racines en sièges commodes tapissés de mousse; la vigne sauvage s'allonge en guirlandes et unit les arbres l'un à l'autre, l'oranger au cyprès, le chêne à l'olivier, le mélèze au platane; au-dessus, dans le feuillage, on entend une merveilleuse musique, la musique amoureuse des oiseaux; les

1. Les Bulgares sont en effet peu satisfaits des évêques grecs. A ce propos un catholique a dit : « Si les Grecs refusent l'union, nous ferons à Constantinople un empire latin en séparant les Bulgares du patriarche œcuménique. Quelques Bulgares, oui; tous les Bulgares, non. Ils sont Slaves et l'action russe est puissante sur eux. Les convertirait-on qu'on ne pourra établir un empire latin à Constantinople pas plus qu'on n'y établira un empire russe. Le Bulgare est le bœuf de la Turquie : c'est le Grec qui mène la charrue. »

2. Je n'ai pas parlé dans le cours de ce récit des reliques nombreuses que conservent les couvents de l'Athos (morceaux de la vraie croix, fragments des vêtements de Jésus-Christ, etc.); nomenclature qui eût été trop longue.

sources jaillissent entre les rochers, et se mariant aux ruisseaux, créent de petits torrents joyeux qui bondissent dans la vallée; d'un bord à l'autre les fleurs étendent les unes vers les autres leurs larges feuilles languissantes.... Tout enfin respire la vie et l'immortalité, et semble dire à ces moines que leur règle est un non-sens; tout, jusqu'à ces insectes qui par une cruelle raillerie campent avec leur famille sur un poil argenté de leur barbe.

« Est-ce que jamais une femme n'a mis le pied sur la montagne? me demandait lady Franklin.

— Une seule fois, milady, et c'était une de vos compatriotes, elle débarqua sur le rivage devant Iveron; alors les simandres s'agitèrent, les moines prièrent, les portes grincèrent sur leurs gonds et de la plus haute tour le plus sage cria : *Vade retro, Satanas*, et elle disparut. Mais depuis ce jour les higoumènes surprennent de jeunes diacres beaux comme Adonis et pâles comme des statues de marbre interrogeant du regard l'horizon.... »

Dokiarios. — La secte des Palamites. — Saint-Xénophon. — La pêche aux éponges. — Retour à Kariès. — Xiropotamos, le couvent du Fleuve-Sec. — Départ de Daphné. — Marino le chanteur.

Le soir nous arrivions au-dessus du couvent de Dokiarios sur la côte occidentale. Il y avait plus d'un mois que nous n'avions vu coucher le soleil : le jour baissait lentement et à travers la douce transparence du crépuscule, les teintes se fondaient dans une nuance uniforme qui ne laissait plus voir que le dessin largement accusé des masses d'arbres et des agglomérations de rochers. Dans le ciel refroidi les vapeurs du couchant s'amoncelaient et une troupe de nuages noirs et lourds, se pressant en vain les uns contre les autres pour cacher le soleil, prenaient les formes les plus grotesques et me rappelaient une de ces conspirations obscures qui cherchent en vain à étouffer la vérité. Quand le soleil fut éteint, le monastère brilla de mille petites lueurs pâles, mais le chemin par lequel on y descend devint fort sombre, et de plus, étroit, pavé de petites pierres roulantes, rondes comme des pois, il était peu praticable. Un mulet tomba! il n'y eut qu'un cri, nous crûmes nos clichés photographiques brisés. .. C'était le pappas qui avait failli se rompre le cou. Fort heureusement il était tombé sur la tête; mais son turban qui l'avait protégé, s'était enfoncé jusqu'au-dessous du nez, en sorte qu'il avait la plus singulière tournure du monde. Il criait qu'il était certainement mort, et chacun de nous riait tellement que personne n'avait la force de lui arracher son éteignoir. Quand les moines arrivèrent nous avions l'air de jouer à colin-maillard : ils durent nous prendre pour une bande de fous. On rassura le pappas, on lui promit une neuvaine et nous nous mîmes à table.

Cassien dit, en parlant des moines d'Égypte, que Serène, les traitant un dimanche, leur donna une sauce avec un peu d'huile et de sel frit, trois olives, cinq pois chiches, deux prunes et chacun une figue. Ce menu, que Cassien traite de douceurs peu ordinaires aux moines, eût été en effet menu de festin à côté du souper qu'on nous servit à Dokiarios. Nos provisions étaient épuisées; depuis douze jours nous faisions le pilaf sur un vieil os de jambon qui avait perdu tout parfum originel; jusque-là cependant l'ordinaire des couvents avait été copieux sinon succulent; ce soir-là il était insuffisant. « Ces hommes sont des saints, dit le pappas après le souper, on les a accusés de gloutonnerie, Dieu voit leur abstinence. » A ce mot de gloutonnerie nous fîmes tous un geste de surprise. Qui donc a pu porter une telle accusation?... Le moine Barlaam.

Voici ce qu'était ce moine qui nous valait si maigre chère.

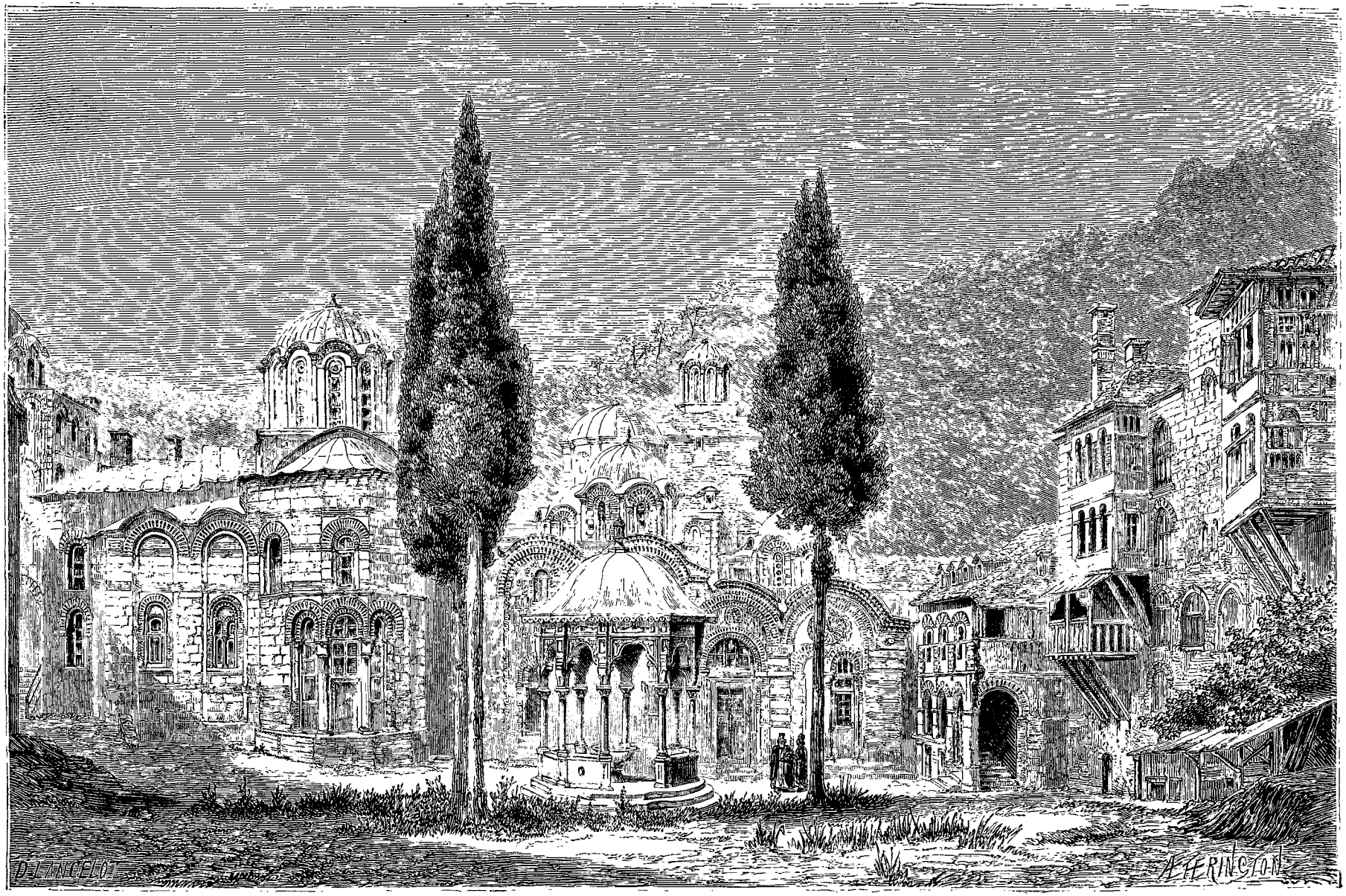
En 1339 vint à Salonique un moine appelé Barlaam, Catalan d'origine. Après avoir étudié les Pères de l'Église grecque, il tint plusieurs conférences où il tenta de réunir les deux Églises. En ce même temps, il y avait au couvent de Dokiarios un caloyer appelé Grégoire Palamas qui était un homme saint entre tous et disait avoir vu de ses yeux l'essence divine.

Palamas fit de nombreux sectateurs qui comme lui prétendirent être arrivés à l'état de sublime quiétude. Barlaam les nomma Omphalopsyques (qui ont l'âme au nombril) et les accusa de renouveler l'hérésie des Massaliens condamnés à Antioche vers la fin du quatrième siècle. A ce reproche se joignit celui d'intempérance. La querelle s'étant envenimée de part et d'autre, Barlaam demanda à l'empereur Andronic la réunion d'un concile afin de convaincre les Athonites de leurs erreurs. Ce concile se tint à Sainte-Sophie le onzième jour de juin 1341. L'empereur le présidait en personne. Barlaam fut condamné. Palamas triomphant fit élever au siége patriarcal un de ses disciples appelé Calliste, homme grossier et sans instruction. Mais cette élection ayant créé un schisme dans l'Église grecque, Cantacuzène fut forcé de congédier Calliste.

Il y a un fait certain, c'est que, comme nous l'avons éprouvé, le reproche d'intempérance serait aujourd'hui très-mal fondé à l'égard des caloyers de Dokiarios.

Dès le lendemain nous prenions une barque qui nous menait à Saint-Xénophon. Nous y fûmes reçus par un vieux caloyer, originaire de Corfou, qui avait fait la campagne d'Égypte et celles de Grèce de 1821 à 1829. Son corps était troué de balles, mais il ne s'en portait que mieux, car la seule chose, avouait-il naïvement, qui le retînt à la terre était le désir de prendre sa revanche. Il nous montra dans le catholicon construit nouvellement, quelques curiosités arrachées à l'ancienne église : deux beaux fragments de mosaïque représentant saint Georges, *l'honneur de la Cilicie* (*Ciliciæ decus*), et saint Démétrius, les restes d'un retable en bois sculpté et un ostensoir émaillé. Ce dernier objet, de forme rectangulaire, est décoré de têtes de saints sur un fond d'entrelacs et d'arabesques.

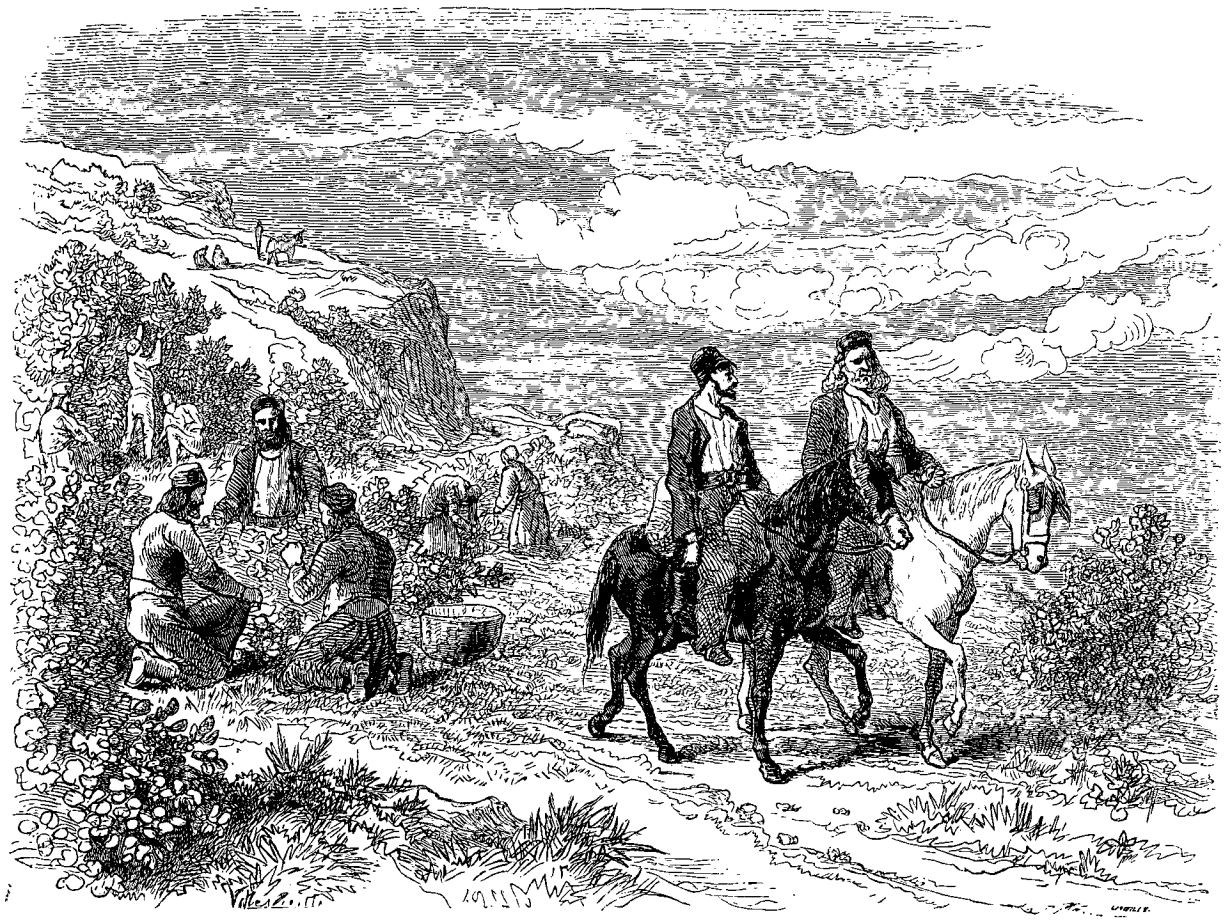
Pendant notre inspection, on avait servi le dîner sur une des galeries hautes qui dominent la mer. Le père cuisinier avait reçu sans doute des instructions spéciales de notre vieux cicerone, car la table était servie avec un luxe inaccoutumé. Sur une nappe rehaussée de paillétons d'or et de franges de soie, telle qu'en brodent les




Intérieur de la cour principale du couvent slave de Kiliandari. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

femmes de Calamatta, un plat de dorades parfumées au genièvre fumait au milieu d'un rempart de figues, de pastèques et de raisins, vrais produits de Chanaan. Le repas fut gai : le caloyer commença le récit de ses campagnes et le pappas égrena son chapelet d'épithètes à la louange de la Sainte-Montagne. Le vin de Santorin est bon quand il est dépouillé, le vin de Ténédos ne lui cède en rien, mais celui de Corinthe leur est certainement bien supérieur : ce fut l'avis général. Le caloyer en était à sa cinquième campagne, et le pappas, à bout d'épithètes terrestres, en empruntait au ciel et parlait du paradis à faire croire qu'il en revenait. On allait attaquer une outre de vin de Chypre, quand nous entendîmes sous la galerie un bruit mesuré de rames. C'étaient des pêcheurs d'éponges qui exploraient la côte. Ce spectacle coupa court à la joie générale ; car on ne peut se figurer quel horrible métier que celui de ces hommes. Nous en vîmes rester sous l'eau plus d'une minute, reparaître et replonger encore, répétant cet abominable exercice pendant plusieurs heures. Ces plongeurs ont l'apparence de noyés ; les yeux injectés de sang, les paupières gonflées, les joues bleuies et les lèvres pâles comme celles des morts. Sur le pont, deux hommes, enveloppés de larges mantes, examinaient attentivement ce que rapportaient leurs limiers amphibies ...

Le soir, le bon vieux père, qui ne voulait nous laisser



La récolte des noisettes au mont Athos. — Dessin de Villevieille d'après M. A. Proust.

ignorer rien des distractions de son bienheureux séjour, nous mena à la pêche aux flambeaux. Cette pêche est la même que celle qui se fait dans la baie de Naples et sur certaines côtes de France. On allume un feu de bois résineux à la tête d'une embarcation légère et on perce d'un trident, les poissons que l'on surprend endormis. Pendant l'été, les caloyers font cette pêche et salent pour l'hiver les poissons en très-grande abondance sur cette côte.

Le lendemain, nous allâmes visiter les ruines du monastère d'Archangelos : en allant là, nous rencontrâmes un grand nombre de moines qui récoltaient les baies de lauriers dont ils fabriquent une huile très-estimée par les Turcs, et les noisettes qu'ils transportent à Constantinople.

A notre retour au couvent, nous nous séparâmes de notre compagnon le pappas. Lui continuait sa route par le couvent russe ; nous, nous retournions à Kariès.

Après de nouvelles visites dans les couvents qui entourent la capitale, dans les skites, les ermitages et les cellules, nous fîmes dans les ateliers de gravures [1], une collection complète d'images qui devait nous servir à l'iconologie de la Grèce ; nous achetâmes des chapelets,

1. Ces gravures anciennes sont sur cuivre. La lithographie a été introduite depuis peu de temps par les Russes.

rosaires, cuillers en bois, kalimafki, chemises de laine (les moines ne portent que celles-là) et bouteilles clissées à la résine que fabriquent les ermites et qu'on vend chaque samedi au marché de Kariès; puis nous reprîmes notre pèlerinage, nous dirigeant vers le couvent du *Fleuve-Sec* (Xiropotamos), placé au-dessus du petit port de *Daphné*.

Nous étions au 1er juillet : les images du passé, ce commencement de spleen, commençaient à nous assaillir. Les couvents de la côte occidentale étaient peu intéressants : *Agios Pablos*, *Agios Dyonisios*, *Agios Gregorios* n'avaient, nous disait-on, que des églises neuves, des peintures refaites et des bibliothèques vides. *Simo-Petra* (la Pierre de Simon) ne nous avait rien montré que sa position hardie sur un rocher aigu. Nous prîmes le parti de rester à Xiropotamos qui nous offrait de nombreux sujets d'études. Mais, malgré la conversation savante du P. Calliste, un des épitropes les plus instruits de la montagne, malgré les plaisanteries du P. Bimataris, infortuné sans barbe, qui n'avait pas été élevé dans le Seraï, mais en avait connu les exigences, malgré nos occupations de tous les jours, malgré le plaisir de la chasse, malgré les douceurs de la pleine-eau et les charmes de la pêche, les faces mornes de ces moines nous semblaient ennuyées et ennuyeuses, et chaque nuit nous surprenait causant des différents modes de suicide.

Un matin que nous étions allés attendre des chacals au gué, nous vîmes paraître à l'horizon, à la pointe du cap Felice, la voile rayée d'une tartane; elle eut longtemps l'air d'hésiter..., enfin elle mit le cap sur Daphné....

Le 9, nous faisions voile pour Salonique.

Notre tartane était montée par trois hommes et un enfant.

Le patron, ancien corsaire, faisait par pénitence un commerce peu lucratif avec les moines, espérant, par l'intercession de ces saints personnages, se faire bien venir de la *Panagia*, leur protectrice. En revanche, les bons pères le tenaient en grande estime et l'honoraient d'une confiance toute particulière.

« Sous la conduite de Tsavellas, nous avait dit le P. Calliste, vous pourrez dormir tranquilles. »

Cette promesse était au figuré, car les cancrelas, espèce hideuse, promenant sur nos mains et notre visage leurs extrémités froides et velues, firent de notre première nuit un long cauchemar.

Aux premières lueurs de l'aube, nous étions sur le pont, nous croyant déjà dans le golfe Thermaïque, mais la fortune nous réservait de dures épreuves : nous étions encore en vue de l'Athos, les voiles pendaient immobiles le long des mâts, la mer était sans rides, et l'équipage dormait profondément.

« Holà ? Pallikari ! » cria Voulgaris.

Personne ne bougea, à l'exception d'un des marins qui, se retournant d'un autre côté, murmura en se rendormant cette complainte :

Deux à deux les petits oiseaux
Sur les branches de myrte
Chantent doucement.
Le ciel resplendit joyeux ;
Mais dans mon cœur pleure
La douleur amère.

« Voilà, me dit Schrany, un écumeur de mer bien sentimental.

— Eh ! Cortaki ! qui t'a appris cette chanson ?

— Qui m'a appris cette chanson ? répéta le matelot en se soulevant sur le coude, c'est Marino.

— Qui ? Marino ?

— Marino le chanteur. Si vous avez été au couvent russe, effendi, vous avez vu Marinetto. Ce doit être le plus beau de la montagne ; c'était le plus beau de Zante. Personne ne dansait mieux le *Romaïka*, et ne tournait plus galamment un compliment à une jolie fille.

— Et pourquoi s'est-il fait moine, ce don Juan ?

— Oh ! cela est une triste histoire, mon maître. Marino aimait Cortaïna, la perle de la rue des Roses, et Cortaïna aimait Marino ; mais un jour, Marinetto partit pour un lointain voyage, vers l'Arabie.

« Trois fois les champs refleurirent, trois fois le rossignol chanta, Marino ne revenait pas.

« La première fois, Cortaïna commença à pâlir, la seconde fois elle se mit à pleurer, la troisième fois elle se coucha.

« Un matin, ceux qui étaient sur la plage virent venir un caïque chargé d'ambre.

« — Lève-toi, lui dit sa mère, voici ton fiancé.

« — Ma mère, je ne peux plus me lever, mais quand « il viendra ne l'afflige pas ; sers-lui à souper et donne-« lui cette alliance, afin qu'il puisse se marier ailleurs, « et se faire de nouveaux parents et de nouveaux amis. »

« Lorsque Marino vint à la maison, il sentit une odeur d'encens, et il vit les voisins qui se voilaient le visage.

« — Quelqu'un est-il mort ? » s'écrie-t-il.

« Aucun ne répondit.

« Il entra dans la maison et vit la mère qui s'arrachait les cheveux.

« Voilà pourquoi, effendi, Marino s'est fait moine.

— L'as-tu vu depuis ?

— Non ; et je ne veux pas le voir. C'est un mauvais cœur, il a oublié sa mère. La pauvre vieille file la laine pour vivre ; mais les larmes troublent sa vue, et sans le patron qui, voyez-vous, est un bon homme au fond, elle serait morte de faim.

— Allons, fainéant, cria Tsavellas, debout et laisse là tes histoires. Voici la brise, et ce soir, avec l'aide de la *Panagia*, nous serons à Zagora.

— A Salonique, vous voulez dire.

— A Zagora, j'ai bien dit. On ne va pas toujours où l'on veut, effendi. »

Ant. Proust.

# VOYAGES D'UN NATURALISTE

## (CHARLES DARWIN).

## L'ARCHIPEL GALAPAGOS ET LES ATTOLLS OU ILES DE CORAUX.

1858. — INÉDIT.

### L'ARCHIPEL GALAPAGOS.

Groupe volcanique. — Innombrables cratères. — Aspect bizarre de la végétation. — L'île Chatam. — Colonie de l'île Charles. — L'île James. — Lac salé dans un cratère. — Histoire naturelle de ce groupe d'îles. — Mammifères; souris indigène. — Ornithologie; familiarité des oiseaux; terreur de l'homme, instinct acquis. — Reptiles; tortues de terre; leurs habitudes.

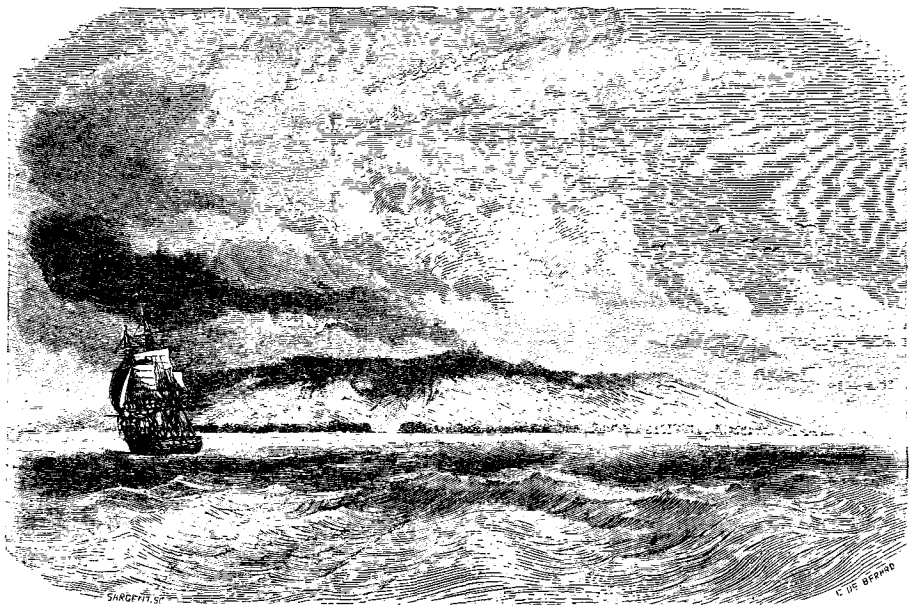
(Lors du voyage de circumnavigation entrepris par le vaisseau de Sa Majesté britannique *le Beagle*, en 1838, sous les ordres du capitaine Fitz Roy, M. C. Darwin offrit son concours pour la partie scientifique, et spécialement pour les recherches d'histoire naturelle et de géologie. Agréé par l'Amirauté, il fit partie de l'expédition, et publia sous forme de journal, à son retour, les nombreuses observations qu'il avait recueillies, et qui font autorité dans le monde savant. Il a exploré la plus grande partie de l'archipel Galapagos, peu connu jusque-là, et en a signalé le premier les singulières particularités. Ce chapitre et celui où il décrit et explique la formation des *atolls* où îles de coraux de l'océan Pacifique, sont parmi les plus intéressants d'un livre qui abonde en faits curieux. M. Darwin ne se contente pas d'observer la surface des choses : il les approfondit, les rapproche, les compare, et, aidé de sa science et de sa perspicacité, en tire les inductions les plus lumineuses. Ce caractère particulier de son talent fait de lui un observateur hors ligne, et conserve à son ouvrage tout l'attrait de la nouveauté.)

« L'archipel Galapagos consiste en dix principales îles, dont cinq de plus grandes dimensions que les autres. Elles sont situées sous l'équateur à environ six cents milles à l'ouest des côtes de l'Amérique du Sud[1]. Toutes sont formées de rocs volcaniques. Quelques fragments de granit, altérés et en partie vitrifiés par la chaleur, peuvent à peine faire exception. Plusieurs des cratères qui dominent les plus grandes îles sont immenses et s'élèvent à plus de mille mètres. Sur leurs flancs s'ouvrent d'innombrables orifices. Je n'hésite pas à affirmer qu'il doit y avoir dans tout l'archipel au moins deux mille cratères. Ils se composent de laves et de scories, ou de couches de tuf finement stratifié ayant l'aspect du grès : ces couches, d'une symétrie admirable, ont eu pour origine des éruptions de boue volcanique, sans mélange de lave. Une circonstance remarquable, c'est que les lèvres ou bords de chacun des vingt-huit cratères qui ont été explorés, s'abaissent brusquement au sud; parfois ils sont tout à fait brisés et font brèche. Comme tous ces cratères se sont probablement formés dans la mer, et que les vagues poussées par les vents alizés et les grosses houles de l'océan Pacifique réunissent leurs forces sur les côtes méridionales des îles, cette singulière uniformité de brisure, dans des cratères composés d'un tuf friable, s'explique aisément. Quoique cet archipel soit placé directement sous l'Équateur, le climat est loin d'y être aussi chaud qu'il l'est en général sous cette latitude, ce qui semble dû en partie à la température singulièrement basse des eaux qu'amène là le grand courant du pôle austral. Il ne tombe de pluie dans les îles que pendant une courte saison, et encore rarement et avec irrégularité. Aussi les régions inférieures sont-elles très-stériles, tandis qu'à une hauteur de trois à quatre cents mètres l'air est humide et la végétation passablement abondante, surtout dans les parties sous le vent qui, les premières, reçoivent et condensent l'humidité de l'atmosphère.

Le 17 septembre, au matin, nous abordâmes dans l'île Chatam. Son profil se dessine arrondi et peu accentué, brisé çà et là par des monticules, débris d'anciens volcans. Rien de moins attrayant que le premier aspect. Un noir chaos de laves basaltiques, jeté au milieu de vagues furieuses, couvert de broussailles rabougries donnant à peine signe de vie. Le sol, desséché sous l'ardeur du soleil de midi, embrasait l'air étouffé et suffocant comme l'haleine d'une fournaise. Les arbustes mêmes nous semblaient exhaler une senteur désagréable. Quoique je fisse diligence pour recueillir le plus de plantes possible, je n'en réunis que fort peu, si petites et si misérables qu'elles eussent mieux figuré dans une flore arctique que dans celle de l'Équateur. A très-peu de distance les buissons paraissaient aussi nus que nos arbres en hiver, et je fus quelque temps à découvrir que non-seulement presque chaque plante avait toutes ses feuilles, mais que la plupart étaient en fleurs. L'arbuste le plus commun est du genre des *euphorbiacées* : un acacia et un grand cactus d'un port bizarre, sont les seuls arbres qui fournissent un peu d'ombre. Après la saison des pluies la verdure se montre sur quelques points, mais pour disparaître bientôt. *Le Beagle* fit le tour de l'île Chatam et jeta l'ancre dans plusieurs baies. Une nuit, je couchai sur

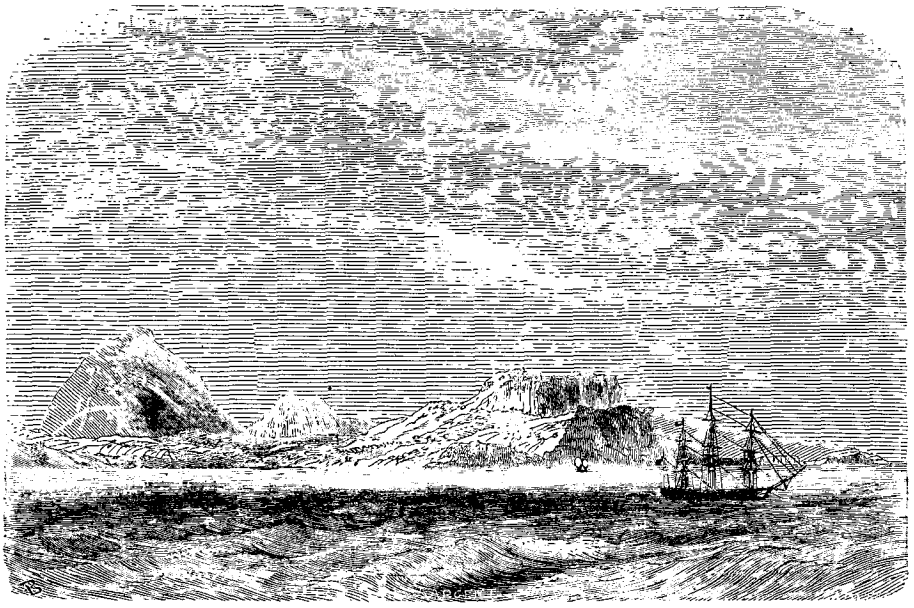
1. Elles appartenaient alors à la République de l'Équateur, qui, en 1855, les a vendues aux États-Unis.

un rivage où s'élevaient d'innombrables cônes, noirs et tronqués. Du sommet d'une petite éminence, j'en comptai soixante, tous terminés par un cratère plus ou moins parfait, composé souvent d'un simple cercle de scories rouges cimentées ensemble. Ils ne dépassaient la plaine de lave que de vingt à trente mètres; aucun n'avait été très-récemment actif. La montagne, indiquée dans le dessin ci-dessous, a 1000 à 1200 mètres de haut. C'est un volcan à cime plate, avec de récentes coulées de lave sur les flancs supérieurs : la base est parsemée de petits



L'île Chatam, dans l'archipel Galapagos. — Dessin de E. de Bérard d'après un croquis inédit de Ph. King, midshipman à bord du *Beagle*.

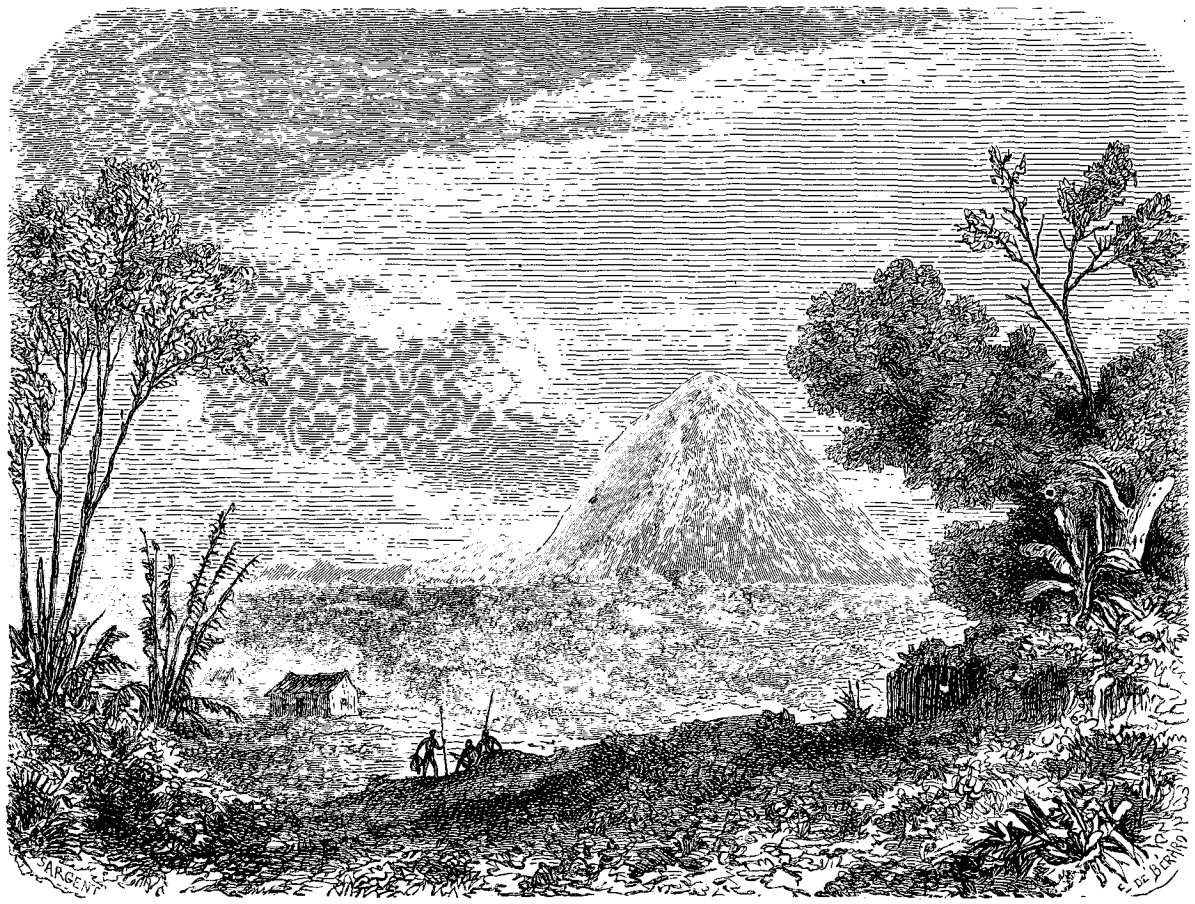
cratères. La surface entière de l'île semble avoir été perforée comme un crible par des vapeurs souterraines. La lave, soulevée dans son état fluide, a formé çà et là de gigantesques boursouflures. Ailleurs, les cimes de cavernes de semblable formation se sont affaissées laissant béantes des fosses circulaires à bords escarpés. La coupe régulière de ces nombreux cratères donnait au pays un aspect artificiel qui me rappela vivement les parties



Baie de la Poste, dans l'île Floriana, archipel Galapagos — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *la Vénus*.

du Staffordshire où abondent les fonderies de fer. Le jour était d'une chaleur brûlante, et c'était un rude labeur que de gravir à travers un labyrinthe de broussailles ce sol inégal et tranchant, mais je fus bien récompensé de ma peine par l'étrangeté de ce site cyclopéen. Je rencontrai dans ma course deux grosses tortues de terre, pesant bien au moins chacune cent kilogrammes. L'une d'elles mangeait un morceau de cactus; à mon approche elle leva la tête, me regarda et s'éloigna avec une majestueuse lenteur; l'autre poussa un sifflement

aigu, et retira sa tête sous sa carapace. Ces énormes reptiles, encadrés de lave noire, de broussailles nues, de grands cactus, m'apparaissaient comme des animaux antédiluviens. Quelques rares oiseaux à plumage terne, ne s'inquiétaient pas plus d'eux que de moi. Le 23, *le Beagle* fit voile pour l'île Charles. L'archipel Galapagos a été longtemps fréquenté, d'abord par les boucaniers, et plus tard par les pêcheurs de baleines. Mais il n'y a guère plus de six ans qu'une petite colonie s'y est fondée. Les habitants, au nombre de deux ou trois cents, sont presque tous gens de couleur, bannis pour crimes politiques de la république de l'Équateur, dont Quito est la capitale. Ils se sont établis à quatre milles et demi dans l'intérieur des terres, à une élévation d'environ trois cent cinquante mètres. Pour nous y rendre nous traversâmes des broussailles pareilles à celles de l'île Chatam; plus haut les bois devinrent verts et dès que nous eûmes franchi la crête de l'île, une vivifiante brise du sud nous souffla au visage, et nos yeux se reposèrent avec délices sur une végétation vigoureuse. Dans cette haute région croissent en abondance de robustes graminées et des fougères herbacées; il n'y en a pas d'arborescentes. Nulle part je ne vis un seul individu de la famille des palmiers, ce qui me surprit d'autant plus qu'à trois cent soixante milles au nord l'île des Cocos emprunte son nom à la multiplicité de ces fruits. Les maisons, irrégulièrement bâties sur un



L'île Charles, dans l'archipel Galapagos. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *la Vénus*.

plateau, sont entourées de cultures de patates et de bananes. On ne saurait se figurer avec quel plaisir nous contemplions de la boue noire après avoir été si longtemps aveuglés par le sol poudreux du Pérou et du Chili septentrional. Bien que pauvres, les habitants trouvent moyen de vivre. Il y a dans les bois beaucoup de porcs et de chèvres sauvages; mais la principale nourriture animale est la chair de tortue. Le nombre de ces reptiles a fort diminué dans l'île, et cependant deux jours de chasse suffisent pour assurer l'alimentation de la colonie le reste de la semaine. Autrefois un seul vaisseau en enlevait jusqu'à sept cents, et l'équipage d'une frégate, il y a quelques années, amena en un jour deux cents tortues sur la plage. Le 29 septembre, nous doublâmes l'extrémité sud-ouest de l'île d'Albemarle; un calme plat nous retint dans ses eaux, entre elle et l'île de Narborough. Toutes deux sont couvertes d'immenses déluges de laves noires et nues, qui ont débordé incandescentes des cimes de vastes cratères, et se sont étendues à plusieurs milles sur le rivage. Des éruptions ont eu lieu de mémoire d'homme, et nous vîmes un petit jet de fumée s'élever en spirale au-dessus des plus hauts sommets de l'île d'Albemarle, où nous jetâmes l'ancre le soir dans l'anse de Bank, qui n'est autre chose que la brèche d'un cratère de tuf. Le lendemain matin, j'allai à la découverte; au sud se trouvait un autre cratère de forme elliptique, d'une symétrie

remarquable ; son axe avait un peu moins d'un mille, et sa profondeur atteignait environ cent soixante-cinq mètres. Au fond brillait un lac dont le centre était occupé par un tout petit cratère faisant îlot. Le jour était d'une chaleur accablante ; l'eau paraissait limpide et bleue. Je descendis en courant la pente cendreuse ; à demi suffoqué, j'essayai d'étancher ma soif, Hélas ! c'était de la saumure !

Sur les rochers de la côte fourmillaient de grands lézards noirs, longs de cent vingt à cent trente centimètres : une autre laide espèce de ces sauriens, d'un brun jaunâtre, habite les collines ; nous en rencontrâmes plusieurs. Ils s'écartaient gauchement de notre chemin, et regagnaient leurs trous. Toute la partie nord de l'île d'Albemarle est d'une complète stérilité.

Le 8 octobre, nous touchâmes à l'île James, baptisée il y a longtemps, ainsi que l'île Charles, du nom des Stuarts. M. Bynoe, moi et nos domestiques, fûmes déposés à terre pour y passer une semaine, munis de provisions et d'une tente, tandis que *le Beagle* allait faire de l'eau. Nous y trouvâmes des Espagnols, venus de l'île Charles, pour sécher du poisson et saler de la viande de tortue ; à environ six milles de la côte, à une élévation de près de sept cents mètres, ils avaient construit une hutte qu'habitaient deux hommes, dont l'emploi était d'attraper des tortues, tandis que leurs compagnons pêchaient sur la plage.

Je leur fis deux visites, et reçus d'eux une nuit l'hospitalité. De même que dans les autres îles les régions supérieures se parent d'une verte et florissante végétation, grâce aux nuages qui restent bas et entretiennent l'humidité. Le terrain est même assez spongieux pour que de robustes cypéracées s'y développent et couvrent de grands espaces, où niche et multiplie un très-petit râle d'eau. Tant que nous restâmes sur ces hauteurs nous n'eûmes d'autre nourriture que la chair de tortue. Le plastron rôti avec ce qu'il contient (*carne con cuero*, à la façon des Gauchos) est un mets savoureux, et les jeunes tortues font d'excellente soupe ; mais la viande en elle-même me semble médiocre.

Un jour, nous fîmes avec les Espagnols une excursion dans leur bateau baleinier à une *salina*. Une fois débarqués nous eûmes à franchir une rugueuse couche de lave, qui entourait presque complétement le cratère de tuf, au fond duquel est le lac salé. L'eau n'a que trois à quatre pouces (huit à dix centimètres) de profondeur et repose sur un lit de sel blanc, admirablement cristallisé. Le lac, tout à fait circulaire, est bordé d'une frange de plantes grasses d'un vert brillant ; les parois presque à pic du cratère sont revêtues d'arbustes, et tout le site est à la fois pittoresque et curieux. Peu d'années auparavant, l'équipage d'un navire frété pour la pêche des veaux marins, attira son capitaine dans ce lieu écarté, et l'y assassina. Nous vîmes son crâne gisant au milieu des broussailles.

Pendant la plus grande partie de notre séjour le ciel fut sans nuages. Si le vent cessait une heure de souffler, la chaleur devenait intolérable ; deux jours de suite le thermomètre s'éleva sous la tente à 93°, mais en plein air, exposé au vent et au soleil, il ne dépassait pas 85°. Enfoui dans du sable de couleur brune il monta immédiatement à 137°, et je ne sais où il se fût arrêté, l'échelle n'allant pas au delà de ce chiffre. Le sable noir était encore plus chaud, et nous brûlait à travers l'épaisseur de nos bottes.

L'histoire naturelle de ces îles est éminemment curieuse. La plupart de leurs productions organiques sont des créations aborigènes et ne se rencontrent nulle autre part.

Parmi les races mammifères terrestres, une souris (*mus galapagoensis*) peut être considérée comme indigène. Autant que j'ai pu m'en assurer, elle est particulière à l'île Chatam, la plus orientale du groupe, et se rattache à une division de la famille des souris caractéristique de l'Amérique. A l'île James se trouve un rat assez distinct de l'espèce commune pour que M. Waterhouse ait cru devoir le classer à part ; mais comme il appartient à une des divisions de la famille des rongeurs de l'ancien monde et que depuis cent cinquante ans cette île est fréquentée par des vaisseaux, je penche à croire que, primitivement importés, les aïeux de ce rat ont fait souche d'une variété, résultat du changement de climat, de nourriture et de sol. Il se peut aussi que la souris de Chatam soit une modification de l'espèce américaine : car j'ai vu, dans une des parties les moins fréquentées des Pampas, une souris native habiter le toit d'une hutte nouvellement bâtie ; sa transportation à bord d'un navire n'est donc pas chose improbable.

J'ai obtenu vingt-six espèces d'oiseaux de l'intérieur des terres, tous spéciaux à l'archipel, sauf un pinson de l'Amérique du Nord (*dolychonyx oryzivorus*) qui, sur ce continent, étend son vol jusqu'au 54e degré de latitude septentrionale. Il fréquente en général les marais. Les autres espèces se composent : 1° d'un faucon, dont la curieuse structure tient du busard et du groupe américain de polybores, qui se repaissent de charogne : il se rattache à ces derniers par les habitudes et le son de la voix ; 2° de deux hiboux, représentants de la chouette blanche d'Europe à oreilles courtes ; 3° d'un roitelet ou troglodyte, de trois tyrans-gobe-mouches et d'un ramier ; 4° d'une hirondelle qui ne diffère de la *progné purpurea* des deux Amériques que par sa petitesse et la couleur terne de son plumage ; 5° de trois espèces de merles ou oiseaux moqueurs, type essentiellement américain. Le reste forme un bizarre assemblage de pinsons, ayant tous des rapports entre eux, et néanmoins différant assez les uns des autres pour qu'on en distingue treize groupes, divisés en quatre sous-groupes. Il faut en excepter le cactornis, importé de l'île de Bow, et qu'on voit souvent grimper le long des fleurs du grand cactus. Les autres espèces de pinsons confondues ensemble picorent par bandes sur le sol aride des terres basses. Les mâles sont d'un noir de jais, et les femelles généralement brunes. Un fait curieux est la parfaite gradation des becs dans les différents genres des *geospiza* : ce qui semblerait indiquer que, par suite de la disette primitive d'oiseaux dans l'archipel, la nature a modifié une seule espèce pour des buts divers. On peut aussi

conjecturer que le faucon busard a petit à petit dérogé de sa coutume de se nourrir d'une proie vivante qu'il attaque et tue, et qu'il en est arrivé à se repaître de cadavres comme le polybore du continent américain.

Je n'ai pu réunir que onze espèces d'échassiers et d'oiseaux aquatiques, dont trois seulement sont aborigènes, y compris un râle qui ne quitte pas les humides sommets des îles, et une mouette, que j'ai été surpris de trouver particulière à cet archipel, vu les habitudes errantes de cet oiseau. La proportion minime de trois espèces nouvelles de palmipèdes et d'échassiers sur onze, comparées aux vingt-cinq espèces nouvelles sur vingt-six habitant l'intérieur des terres, s'explique par le grand parcours des oiseaux aquatiques dans toutes les parties du globe. La même loi s'étend aux coquillages de mer et d'eau douce, et à un moindre degré aux insectes de cet archipel. La plupart des oiseaux de terre ou de rivages, importés et aborigènes, se distinguent de leurs congénères par leur petitesse et la teinte foncée de leur plumage. Sauf un roitelet à gorge d'un beau jaune et un tyran-gobe-mouche à huppe et poitrine écarlates, aucun ne se pare des brillantes couleurs qui semblent l'apanage des régions équatoriales. Oiseaux, plantes, insectes, ont l'aspect grêle, terne, misérable, et le caractère du désert, comme dans le sud de la Patagonie. On peut en conclure que le haut coloris des productions des tropiques ne tient ni à la chaleur, ni à la lumière de ces zones, mais à quelque autre cause, peut-être à des conditions d'existence plus favorables à la vie.

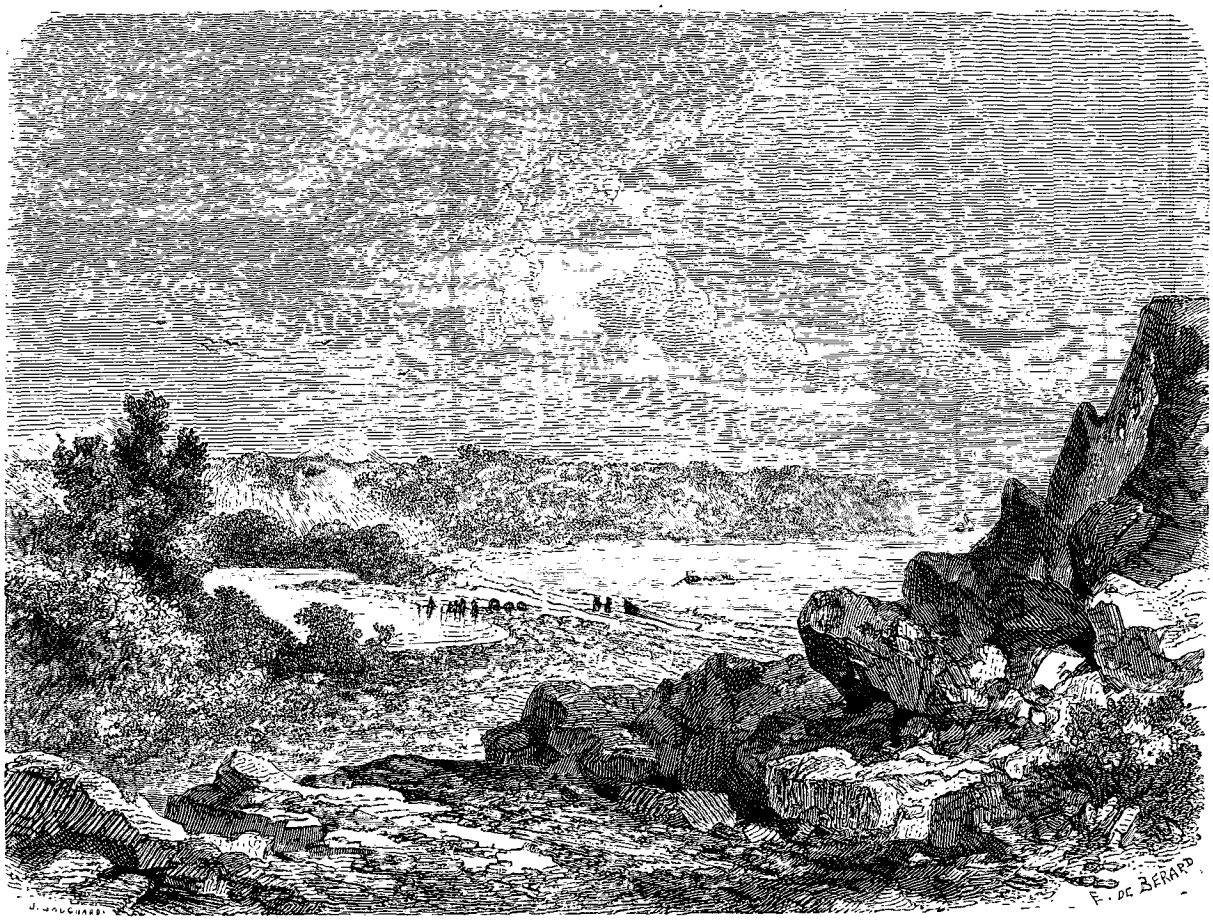
Les oiseaux de l'intérieur sont étonnamment privés, surtout les merles moqueurs, les pinsons, les roitelets, les gobe-mouches, les pigeons et les busards. Tous s'approchaient assez pour qu'on pût les tuer d'un coup de badine ou les abattre, comme je l'ai moi-même essayé, avec un chapeau ou un bonnet. Un fusil est presque inutile ici; avec le bout du canon je poussai un faucon perché sur une branche, et le fis déguerpir. Un jour que j'étais couché à terre, un merle vint se poser sur le bord d'une écuelle faite d'écaille de tortue que je tenais à la main, et se mit tranquillement à boire; je levai le vase sans qu'il s'envolât. J'ai tenté d'attraper ces oiseaux par les pattes, et peu s'en est fallu que je ne réussisse. Il paraît qu'autrefois ils étaient encore plus familiers qu'à présent. Cowley dit en 1684 : « Les tourterelles sont si peu craintives qu'elles se posent sur nos chapeaux et nos épaules, de manière qu'on peut les prendre vivantes. Elles n'avaient nulle terreur de l'homme, jusqu'à ce que quelqu'un des nôtres, ayant tiré sur elles, les eût mis en défiance. » Dampierre dit aussi, à la même époque, qu'un homme pouvait facilement en tuer six à sept douzaines en se promenant le matin. Aujourd'hui quoique très-privées, elles ne perchent pas sur la tête des gens et ne se laissent pas massacrer en si grand nombre. Il est surprenant qu'elles ne soient pas devenues tout à fait sauvages, car depuis que les boucaniers et les baleiniers fréquentent ces îles, les matelots qui parcourent les bois pour trouver des tortues, se font un méchant plaisir d'abattre les pauvres oiseaux. Dans l'île Charles, colonisée depuis six ans, je vis un jeune garçon assis près d'une source, une baguette à la main; il s'en servait pour tuer les tourterelles et les pinsons à mesure qu'ils venaient boire. Il en avait déjà un petit tas qu'il destinait à son dîner. C'était, disait-il, sa façon habituelle de s'approvisionner. Il semble que les oiseaux de cet archipel n'ayant pas encore appris que l'homme est de tous les animaux le plus dangereux, s'en préoccupent aussi peu que les ombrageuses pies se préoccupent en Angleterre des vaches et des chevaux au pâturage. Une preuve que cette familiarité ne tient pas à l'absence des rapaces dans les îles Galapagos, c'est que la même disposition existe chez les oiseaux des îles Falkland, où se trouvent des renards, des milans, des hiboux. Cependant l'oie des montagnes y bâtit son nid sur des îlots, montrant par là qu'elle connaît le danger du voisinage du renard, mais elle se laisse approcher par l'homme. Cette confiance contraste fortement avec les habitudes de la même espèce dans la Terre de Feu où, persécutée depuis des siècles par les sauvages habitants, elle est devenue si défiante, qu'il est aussi difficile d'en tirer une que de chasser l'oie sauvage en Angleterre, tandis qu'aux îles Falkland un chasseur peut en un jour abattre plus que sa charge de ce gibier. Au dire de Pernety, en 1763, le petit *opetiorhynchus* venait presque percher sur son doigt, et cependant il ajoute qu'il était dès lors impossible de tuer le cygne à col noir. Cet oiseau de passage apportait probablement avec lui la sagesse qu'il avait puisée en pays étrangers.

On peut conclure de ces faits et de beaucoup d'autres analogues, que la terreur de l'homme chez les oiseaux est un instinct particulier, qui ne s'acquiert qu'au bout d'un certain temps, même quand il y a persécution, et qui se transmet par l'hérédité, à travers des générations successives. Ainsi en Angleterre où, comparativement, très-peu de jeunes oiseaux sont pourchassés, les petits, même au sortir du nid, ont peur de l'homme. Au contraire, quoique rudement poursuivis et massacrés par lui aux îles Falkland et dans l'archipel Galapagos, ils n'ont pas encore appris cette terreur salutaire. Quels dégâts ne doit donc pas faire dans un pays l'introduction de toute nouvelle bête de proie, avant que les instincts des animaux indigènes se soient adaptés à la ruse ou à la force du nouveau venu.

La classe des reptiles est, sans contredit, celle qui donne le caractère le plus tranché à la zoologie des îles Galapagos. Il y a peu d'espèces, mais les individus sont extraordinairement nombreux. Un petit lézard se rattache à un genre de sauriens de l'Amérique du Sud; deux espèces (probablement plus) de l'*amblyrhynchus* forment un ordre particulier à cet archipel. On y trouve en grand nombre un serpent identique au *psammophis temminckii* du Chili, à ce que m'apprend M. Bibron. Il y a, je crois, plus d'une espèce de tortues de mer, et deux ou trois espèces terrestres. Les crapauds et les grenouilles ne s'y rencontrent nulle part; j'en fus d'autant plus surpris que les taillis humides des hautes régions tempérées me semblaient leur convenir à merveille. Je me rappe-

lai la remarque faite par M. Bory de Saint-Vincent, qu'aucuns de ces batraciens n'habitent les îles volcaniques des grands océans. Cela semble vrai pour la mer Pacifique, et même pour les grandes îles de l'archipel Sandwich; mais dans l'océan Indien, l'île Maurice fait en apparence exception : j'y ai vu en quantité le *rana mascariensis :* elle habite également les Séchelles, Madagascar et Bourbon. Si l'on en croit les rapports de divers voyageurs, il n'existait en 1669 d'autres reptiles à Bourbon que des tortues, et on avait essayé en 1768 d'introduire des grenouilles à Maurice. L'absence d'espèces indigènes de cette famille dans les îles océaniques est d'autant plus remarquable que les lézards y fourmillent sur les moindres îlots. Cette différence ne peut-elle avoir pour cause la facilité avec laquelle les œufs de ces sauriens, protégés par des coquilles calcaires, surnagent et sont transportés à travers l'eau salée, tandis que le frai gélatineux des grenouilles se dissout et se disperse?

La *testudo nigra,* ou tortue noire se trouve sur toutes les îles de l'archipel Galapagos, ou du moins sur le plus

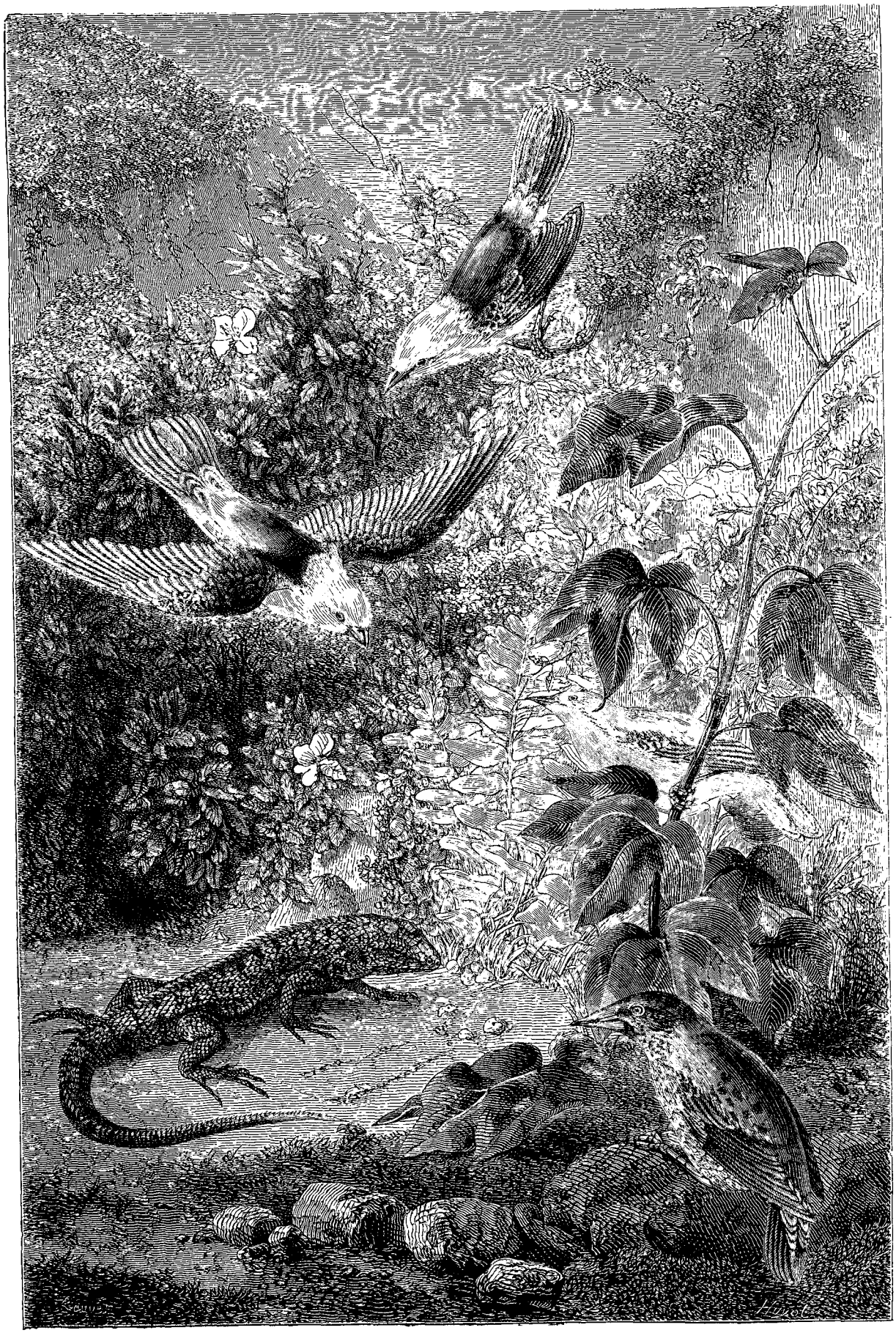


Archipel Galapagos. — Aiguade de l'île Charles. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *la Vénus.*

grand nombre. Elle fréquente de préférence les hauteurs humides, mais elle vit aussi dans les parties basses et stériles; elle atteint parfois des dimensions gigantesques. Le vice-gouverneur de la colonie nous dit en avoir vu plusieurs si grosses qu'il fallait sept à huit hommes pour les enlever de terre. Quelques-unes ont donné jusqu'à deux cents livres de chair. Les vieux mâles sont les plus gros et se reconnaissent à la longueur de la queue : les femelles rivalisent rarement de grosseur avec eux. Les tortues qui habitent les îles où il n'y a point d'eau, ou qui se tiennent dans les terrains arides et bas, font leur principale nourriture du succulent cactus : celles qui hantent les régions supérieures se repaissent des feuilles de différents arbres, d'une espèce de baie acide et âpre, appelée guayarita, et aussi d'un lichen verdâtre et filamenteux (*usnera plicata*) qui pend par tresses aux branches des arbres. Elles aiment beaucoup l'eau, en absorbent de grandes quantités, et se vautrent volontiers dans la boue.

Traduit par Mlle A. DE MONTGOLFIER.

*(La fin à la prochaine livraison.)*



Archipel des Galapagos : Oiseaux : *Pyrocephalus nanus* (en haut), *Tenagra Darwin* (ailes déployées) *Sylvicola aureola* (au-dessus à droite), *Coctarnis assimilis* (sur la pierre). — Reptiles : *Letocephalus Grayi*. — Dessin de Rouyer d'après l'atlas du voy. de *l'Aventure* et du *Beagle*.

# VOYAGES D'UN NATURALISTE,

## (CHARLES DARWIN).

## L'ARCHIPEL GALAPAGOS ET LES ATTOLES OU ILES DE CORAUX[1].

1858. — INÉDIT.

## L'ARCHIPEL GALAPAGOS[2].

Tortues de terre; leurs habitudes; lézard aquatique se nourrissant de plantes marines; lézard terrestre herbivore, se creusant un terrier — Importance des reptiles dans cet archipel où ils remplacent les mammifères. — Différences entre les espèces qui habitent les diverses îles. — Aspect général américain.

Les sources, que possèdent seules les plus grandes îles de l'archipel Galapagos, sont toujours situées au centre et à une hauteur considérable. Les tortues des basses terres, sont donc obligées de faire de longs voyages pour se désaltérer. De là, ces sentiers larges et bien battus qui divergent en tous sens des sources vers les bords de la mer. Ce fut en les suivant que les Espagnols découvrirent pour la première fois les fontaines. Lorsque je débarquai à l'île Chatam, je ne pouvais imaginer quel était l'animal qui voyageait si méthodiquement le long de ces chemins choisis et nettement tracés. C'est un curieux spectacle de voir aux abords des sources plusieurs de ces énormes reptiles, une compagnie montant à la file, empressée, le cou tendu, et une autre s'en retournant après avoir bu son soûl. Dès qu'elle arrive à l'eau, la tortue, sans s'inquiéter des regardants, y plonge sa tête jusque par-dessus les yeux, et avale goulûment de grandes gorgées; dix environ à la minute. Les habitants assurent qu'elle passe trois ou quatre jours dans le voisinage, avant de redescendre vers les basses régions : mais ils diffèrent sur la fréquence de ces visites, que règle probablement le genre de nourriture de l'animal. Il est cependant certain que les tortues peuvent exister même sur les îles où l'on ne trouve d'autre eau que celle qui tombe du ciel pendant le peu de jours pluvieux de l'année.

Je crois qu'il est avéré que la vessie de la grenouille agit comme réservoir et entretient l'humidité nécessaire à la vie de l'individu : il en est de même de la tortue. Quelque temps après sa visite aux sources la vessie est dilatée par la présence du fluide qui décroît, dit-on, graduellement et devient de moins en moins pur. Quand les colons, parcourant les basses terres, sont surpris par la soif, ils tirent parti de cette circonstance, et boivent le contenu de la vessie. Dans une tortue que je vis tuer, cette eau était tout à fait limpide, et n'avait qu'une très-légère amertume; néanmoins, celle que renferme le péricarde passe pour la meilleure, et se boit la première.

Les tortues, qui se dirigent vers un point fixe, cheminent de jour et de nuit, et arrivent beaucoup plus tôt au but qu'on ne le supposerait. En marquant d'avance quelques individus, les habitants ont constaté qu'elles font à peu près huit milles (douze à treize kilomètres) en deux ou trois jours. J'en vis une que j'observais, faire cinquante-cinq mètres en dix minutes, ce qui suppose environ trois cents mètres à l'heure, ou six à sept kilomètres par jour, en lui accordant un peu de temps pour manger en route. Dans la saison où les mâles et les femelles se rassemblent, le mâle pousse un mugissement rauque qui s'entend d'assez loin, et annonce aux chasseurs qu'il peut les prendre par paire. En octobre, lors de mon passage, c'était l'époque de la ponte. Sur un sol sablonneux, la femelle dépose ses œufs ensemble et les recouvre de sable, mais sur un terrain de roc, elle les laisse tomber indifféremment dans le premier trou venu; mon compagnon en trouva sept dans une fissure. Ils sont blancs, sphériques, plus gros que les œufs de poule. Les petits, à peine éclos, sont dévorés en grand nombre par les busards. Les vieilles tortues meurent en général d'accident, souvent par suite de chutes dans des précipices, du moins plusieurs habitants des îles me dirent n'en avoir jamais trouvé de mortes sans quelque cause évidente. Ils croient que ces animaux sont complétement privés du sens de l'ouïe. Il est certain qu'ils n'entendent pas marcher derrière eux, même très-près. C'était toujours pour moi un sujet d'amusement, quand je surprenais une grosse tortue, cheminant pas à pas,

1. Une histoire de l'archipel Galapagos offrirait à la curiosité des épisodes singuliers. Voici l'un des plus récents :

Le 10 novembre 1848, une goëlette d'environ cent tonneaux, partie de Valparaiso et se dirigeant vers la Californie, jeta l'ancre devant l'île Saint-Charles pour y renouveler sa provision d'eau. Les passagers, au nombre de treize, descendirent à terre et s'y livrèrent, pendant quelques heures, aux plaisirs de la chasse et du bain. Quand ils voulurent retourner à bord, ils s'aperçurent que la goëlette s'éloignait vers la pleine mer. Un canot courut après, mais le subrécargue et le pilote, qui étaient restés sur le navire, refusèrent de s'arrêter. Les malheureux passagers, volés et abandonnés, furent obligés de vivre plusieurs mois, au milieu des privations les plus cruelles, dans cette île qui servait de lieu de déportation à la république de l'Équateur. La goëlette et les voleurs furent pris longtemps après devant les îles Sandwich. Un récit très-dramatique de ces événements a été publié par l'un des passagers, M. Ernest Charton (frère du directeur du TOUR DU MONDE) sous ce titre : *Vol d'un navire dans l'océan Pacifique.*

2. Suit et fin. — Voy. p. 139.

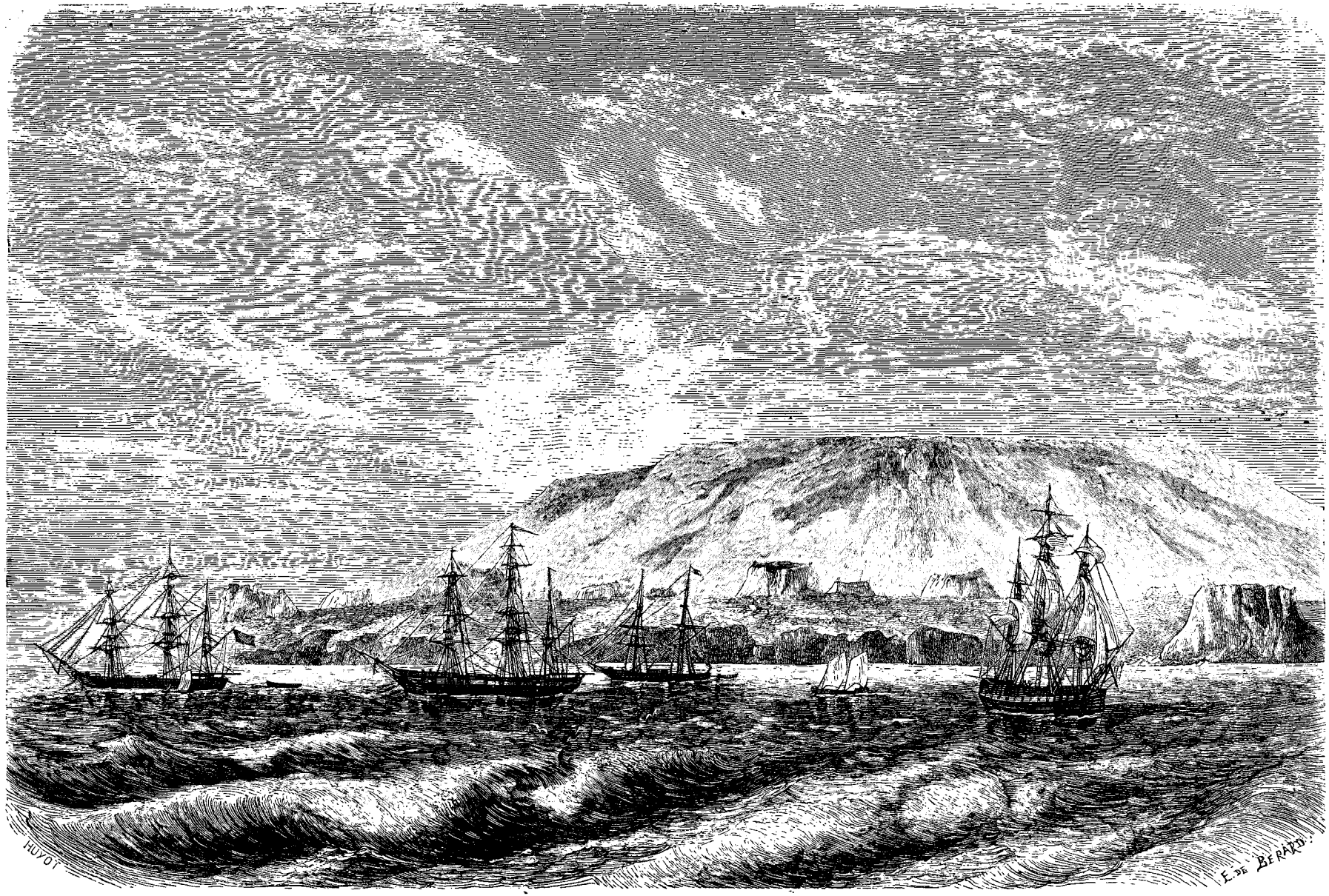
de voir avec quelle promptitude, aussitôt que je la dépassais, elle rentrait sa tête et ses pattes, poussait un long sifflement, et s'affaissait à terre avec un bruit sourd. Il m'est souvent arrivé de monter sur leur dos; je frappais quelques coups sur l'arrière partie de la carapace, elles se relevaient et marchaient, mais il m'était très-difficile de me maintenir en équilibre. La chair, tant fraîche que salée, est d'une grande ressource; on tire de la graisse une huile parfaitement claire. Quand un des habitants attrape une tortue, il pratique une incision dans la peau près de la queue, pour voir s'il y a une certaine épaisseur de graisse sous la plaque dorsale; si l'animal ne se trouve pas gras à point, on le relâche, et il guérit de cette étrange et cruelle opération. Il ne suffit pas pour s'assurer des chersites ou tortues de terre, de les retourner sur le dos, comme on fait des thalassites, ou tortues marines. Les chersites parviennent souvent à se remettre sur leurs pattes.

L'amblyrhinchus, genre de lézard remarquable, ne s'étend pas au delà de cet archipel. Il y en a deux espèces, l'une terrestre, l'autre aquatique. Cette dernière (*A. cristatus*) a été décrite par M. Bell, qui, d'après sa courte et large tête, ses fortes pattes d'égale longueur, jugea que ses habitudes devaient être particulières, et différentes de celles de son plus proche allié, l'iguane. Il est très-commun dans toutes les îles du groupe, et vit exclusivement sur les plages rocailleuses de la mer. On n'en trouve jamais au delà de huit ou neuf mètres du rivage. C'est une créature stupide, lente à se mouvoir, d'un aspect hideux, d'un noir sale. Il a habituellement un mètre de long, quelquefois un peu plus, et pèse de quinze à vingt livres. Ceux de l'île d'Albemarle sont les plus gros. La queue est aplatie de côté, et les doigts des quatre pattes sont en partie palmés. On les voit nager à quelques centaines de mètres de la côte. Le capitaine Collnett dit dans son voyage : « Ils vont pêcher à la mer par troupes, et se sèchent au soleil sur les roches; ce sont des alligators en miniature. » Ils ne vivent cependant pas de poisson. Ce lézard nage avec beaucoup de rapidité et d'aisance. Il imprime à son corps et à sa queue un mouvement ondulatoire, tandis que ses pattes restent immobiles et se collent à ses côtés. Un des hommes du bord en prit un, et le rejeta à la mer après l'avoir attaché à une lourde sonde : il croyait l'avoir infailliblement tué. Au bout d'une heure, il tira la corde, et l'animal revint à la surface, aussi alerte et aussi vivace qu'auparavant. Les membres et les pattes sont admirablement conformés pour ramper sur les masses de lave raboteuses et déchirées, qui partout forment la plage. On voit souvent un groupe de six ou sept de ces hideux reptiles, étalés sur les roches noires, à quelques pieds au-dessus du ressac, se chauffant au soleil, les pattes étendues.

J'ai ouvert l'estomac de plusieurs et l'ai trouvé très-dilaté par les débris d'une herbe marine (*ulvæ*), qui s'épanouit en minces feuillets d'un vert brillant ou d'un rouge sombre. Je ne me rappelle pas avoir jamais remarqué cette algue en nombre sur les roches à hauteur des marées, et j'ai tout lieu de penser qu'elle croît au fond de la mer, à quelque distance des côtes. C'est là sans doute le but des excursions maritimes de ces lézards aquatiques. L'estomac ne contenait absolument que des algues. M. Bynoe, cependant, y a trouvé une fois un fragment de crabe, mais qui pouvait s'y rencontrer par hasard, de même que j'ai vu une chenille au milieu de feuilles de lichen dans la panse d'une tortue. Les intestins de l'amblyrhinchus sont comme ceux des autres herbivores, larges et développés. Son genre de nourriture, la conformation de sa queue et de ses pattes, le fait notoire de l'avoir vu nager volontairement dans la mer, prouvent jusqu'à l'évidence ses habitudes aquatiques; cependant il existe sous ce rapport une étrange anomalie : si cet animal est effrayé, rien ne peut le décider à entrer dans l'eau. Pourchassé et traqué jusqu'à un petit promontoire, il se laissera plutôt saisir par la queue que de sauter à la mer. Il ne paraît pas disposé à mordre, mais, ému de frayeur, il lance par chacune de ses narines une goutte de fluide. J'en ai jeté un à plusieurs reprises dans une des grandes flaques d'eau que laisse la marée en se retirant, il revenait invariablement droit au point où j'étais. Il nageait près du fond avec un mouvement rapide et gracieux; parfois il s'aidait de ses pattes sur le sol inégal. Arrivé près du bord, et encore sous l'eau, il tentait de se cacher sous des touffes d'herbe marine, ou dans quelques crevasses. Jugeait-il le danger passé, il regagnait la terre sèche, et s'y traînait hors de vue le plus vite qu'il pouvait. J'attrapai plusieurs fois le même lézard, en l'acculant à l'extrémité d'une roche surplombant la mer, et le rejetai aussi souvent à l'eau, d'où il est toujours sorti de la même façon. L'explication de cette apparente stupidité est peut-être que ce reptile ne se connaît point d'ennemis à terre, tandis qu'en mer il doit souvent devenir la proie des nombreux requins. Un instinct fixe et héréditaire lui fait sans doute regagner le rivage comme son plus sûr refuge.

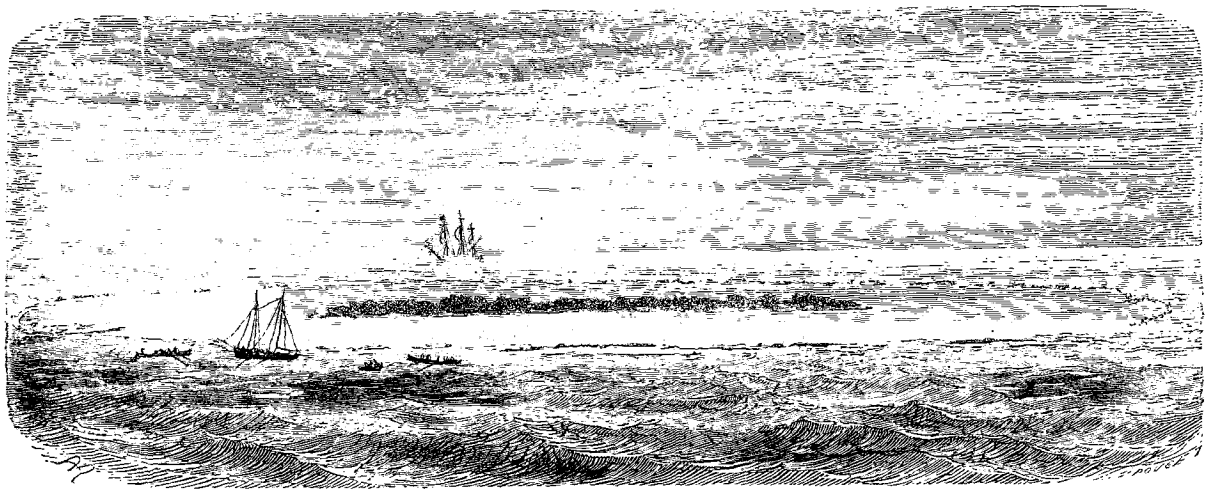
Pendant notre visite dans ces îles, je vis très-peu de jeunes individus de cette espèce, et aucun qui eût moins d'un an. Je questionnai les habitants sur le lieu où le lézard aquatique dépose ses œufs; ils l'ignoraient, quoiqu'ils connussent très-bien les œufs du lézard terrestre.

Ce dernier (*A. demarlii*) a la queue ronde et ses pattes ne sont pas palmées. Au lieu d'être, comme l'autre, commun à toutes les îles, il n'habite que la partie centrale de l'archipel, les îles Albemarle, James, Barrington et les Infatigables; je ne le vis ni n'en entendis parler dans les îles situées au sud et au nord. Quelques-uns habitent les hauteurs, mais ils sont en majorité dans les terres basses et stériles qui avoisinent la côte. Leur nombre est tel que dans l'île James, où nous passâmes quelques jours, nous eûmes de la peine à trouver, pour y dresser notre tente, un endroit qui ne fût pas miné par leurs terriers. Comme leurs confrères marins, ils sont fort laids, d'un jaune orangé en dessous, et en dessus d'un rouge brun. L'abaissement de l'angle facial leur donne l'air singulièrement stupide. Un peu plus petits que l'espèce marine, ils pèsent de six à quinze livres. Ils sont lents et à demi torpides. Quand on ne les effraye pas,




Côtes de l'île Albermarle, dans l'archipel Galapagos. — Dessin de E. de Berard d'apres une aquarelle de sir Charles Lyell communiquee par M. Darwin.

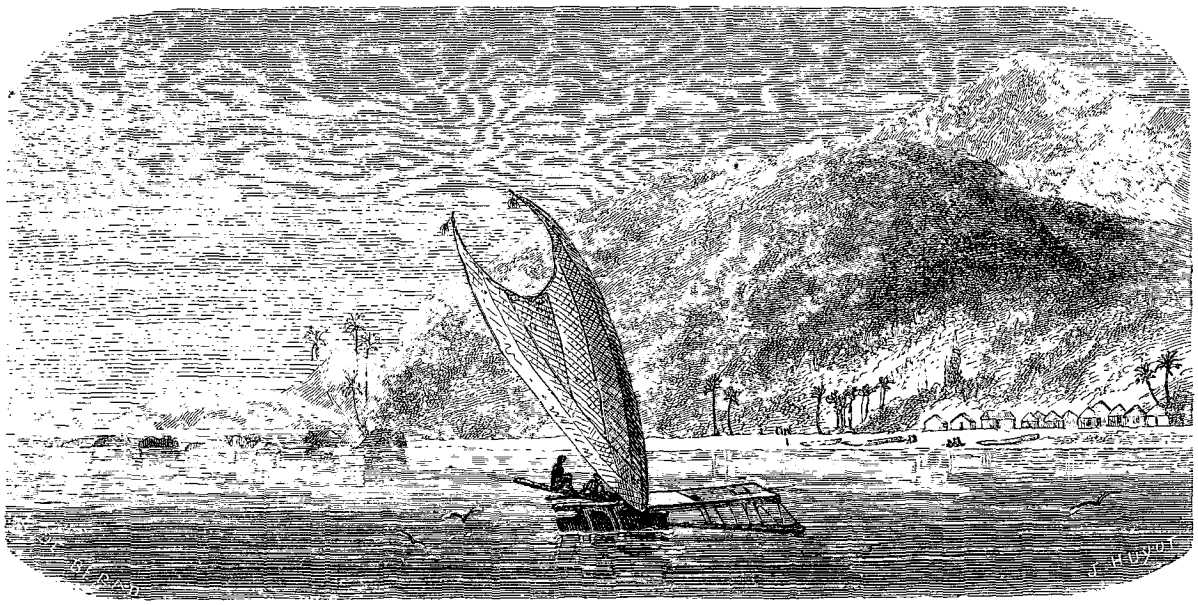
ils rampent sur le ventre et la queue, s'arrêtent souvent, et sommeillent pendant une ou deux minutes, les yeux clos, les pattes de derrière étendues sur le sol. Ils creusent quelquefois leurs terriers entre des fragments de lave, mais de préférence sur les plateaux unis du tuf friable et gréseux. Les trous ne paraissent pas très-profonds, et pénètrent sous terre à angle court, de sorte qu'en marchant sur ces garennes de lézards, on enfonce à chaque pas dans le terrain qui cède, au grand ennui du marcheur fatigué. Pour faire son terrier, l'amblyrhinchus met en jeu alternativement un seul côté de son corps : une patte de devant gratte le sol et pousse les débris à la



Iles à coraux (voy. p. 151) : Oeno, dans l'archipel Pomotou. — Dessin de Bérard d'après un croquis inédit du lieutenant Smyth. Voyage du capitaine Beechey (communiqué par sir Charles Lyell).

patte de derrière, qui est placée de manière à les rejeter hors du trou ; quand un côté est las, l'autre reprend la tâche et ainsi de suite. J'en observai un à l'œuvre jusqu'à ce que la moitié de son corps fût enfouie ; je m'avançai alors et le tirai par la queue, ce qui parut fort l'étonner. Il se dégagea aussitôt, et me regarda en face d'un air inquisiteur, comme s'il m'eût dit : « Pourquoi donc m'avez-vous tiré la queue? »

Ils mangent de jour et ne s'écartent guère de leurs terriers, où, en cas d'alarme, ils se réfugient avec l'al-



Iles à coraux (voy. p. 151) : Village de Vanou, dans l'île de Vanikoro. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *l'Astrolabe*.

lure la plus gauche. La position latérale de leurs pattes ne leur permet de marcher vite que dans les descentes ; ils ne sont pas du tout craintifs. Quand ils observent attentivement quelqu'un, ils agitent leurs queues, se dressent sur leurs pattes de devant, et impriment à leur tête un mouvement rapide et vertical, pour se donner l'air formidable ; mais en réalité ils ne le sont pas le moins du monde. S'avise-t-on de frapper du pied, leur queue s'abaisse, et ils regagnent leurs trous en toute hâte. J'ai souvent vu les petits lézards, qui se nourrissent de mouches remuer la tête de la même façon, quand leur attention était captivée ; mais j'ignore dans quel but.

Si on tient un amblyrhinchus et qu'on l'agace avec un bâton, il y enfonce ses dents très-avant. J'en ai cependant attrapé plusieurs par la queue, sans qu'ils aient jamais fait mine de me mordre. Si l'on en place deux à terre et qu'on les maintienne en présence, ils s'attaquent et se mordent jusqu'au sang.

Ceux qui habitent les basses terres, et c'est le grand nombre, ont à peine une goutte d'eau à boire en un an, mais ils consomment beaucoup du savoureux cactus dont les branches sont souvent brisées et dispersées par le vent. Je me suis maintes fois amusé à en jeter un morceau au milieu de deux ou trois de ces lézards assemblés ; il fallait alors les voir se le disputer et en emporter chacun un fragment, comme des chiens affamés se disputent un os. Les petits oiseaux les connaissent pour très-inoffensifs. J'ai vu un pinson gros bec becqueter le bout d'une tige de cactus, qui est une friandise fort recherchée de tous les animaux des basses régions, tandis qu'un amblyrhinchus mangeait l'autre bout ; ensuite le petit oiseau sauta, avec la plus complète insouciance, sur le dos du reptile.

J'ai aussi examiné l'estomac de plusieurs individus de l'espèce terrestre ; je l'ai trouvé plein de fibres végétales et des feuilles de différents arbres, principalement de l'acacia. Sur les hauteurs ils se nourrissent des baies acides et astringentes du guayavita, et j'ai vu sous ces arbustes d'énormes tortues et des lézards prendre leurs repas en bonne harmonie. Pour arriver aux feuilles d'acacia, l'amblyrhinchus grimpe le long des troncs bas et rabougris ; souvent ils broutent par couple sur la même branche à plusieurs pieds de terre. Leur chair cuite est blanche et assez goûtée des estomacs sans préjugés. Humboldt remarque que, sous les tropiques, dans l'Amérique du Sud, tous les lézards qui habitent les terrains secs passent pour un mets délicat. Au dire des habitants des îles Galapagos, ceux qui vivent sur les hauteurs boivent de l'eau, mais les autres ne quittent pas leurs terriers bas et stériles pour monter, comme les tortues, jusqu'aux sources. Lors de notre passage, les femelles avaient dans le corps de nombreux œufs gros et de forme oblongue qu'elles déposent dans leurs terriers, et qu'on recherche comme nourriture.

Ces deux espèces d'amblyrhinchus ont des rapports généraux de structure et d'habitude. Toutes deux sont herbivores, quoique se nourrissant de végétaux très-différents. Leur nom leur a été donné par M. Bell à cause de leur court museau. Par le fait, leur bouche se rapproche de celle de la tortue. Il est curieux de rencontrer une race si bien caractérisée, se divisant en espèces terrestre et marine, et confinée dans un si petit coin du globe. L'espèce aquatique est de beaucoup la plus remarquable, parce que c'est le seul lézard existant qui se nourrisse des productions végétales de la mer. Si l'on considère les milliers de sentiers frayés par les grosses tortues de terre, le grand nombre de tortues de mer, les innombrables terriers creusés par l'amblyrhinchus terrestre, les groupes de l'espèce marine qui couvrent les côtes rocheuses des îles, on admettra que dans nulle autre partie du monde l'ordre des reptiles ne remplace d'une façon aussi providentielle les mammifères herbivores. Ces faits reportent en esprit le géologue aux époques secondaires où des lézards, égalant en grosseur nos baleines, fourmillaient dans la mer et sur la terre. Il est à observer, en poursuivant le même ordre d'idées, qu'au lieu de posséder une végétation vigoureuse et humide, cet archipel est extrêmement aride et remarquablement tempéré pour une région équatoriale.

Les quinze espèces de poissons de mer que j'ai pu me procurer sont des genres nouveaux. J'ai recueilli seize espèces de coquillages terrestres (dont deux variétés très-marquées), toutes, à l'exception d'un hélice qu'on trouve à Tahiti; sont particulières à cet archipel. Un naturaliste qui m'avait précédé, M. Cuming, a rassemblé quatre-vingt-dix coquillages de mer, sur lesquels quarante-sept sont inconnus partout ailleurs : fait merveilleux, quand on réfléchit à la vaste distribution de ces coquillages sur toutes les côtes.

J'ai pris beaucoup de peine pour réunir des spécimens d'insectes. Sauf la Terre de Feu, je n'ai jamais visité pays si pauvre sous ce rapport ; même dans les régions humides, j'en ai trouvé fort peu, quelques diminutifs de diptères et d'hyménoptères et vingt-cinq espèces de coléoptères, dont plusieurs variétés nouvelles.

Plus heureux pour la botanique, j'ai rapporté cent quatre-vingt-treize plantes, tant cryptogames que phanérogames ; cent de ces dernières sont des espèces nouvelles.

Enfin, le trait le plus saillant de l'histoire naturelle de cet archipel, c'est que les espèces des diverses îles diffèrent entre elles. Le vice-gouverneur m'assura qu'il pouvait distinguer avec certitude au premier coup d'œil une tortue venant de telle ou telle île. Je ne fis pas d'abord grande attention à ce dire, ne pouvant imaginer que des îles situées en vue les unes des autres, séparées par une distance de cinquante à soixante milles, formées des mêmes rocs, placées sous la même latitude, s'élevant à une hauteur à peu près égale, pussent avoir des hôtes différents. Mais il ne me fut plus permis de douter lorsque, comparant les nombreux spécimens d'oiseaux moqueurs tués par moi et par plusieurs de mes compagnons dans les diverses îles, je découvris entre eux, à ma grande surprise, des différences assez tranchées pour caractériser des genres distincts. La même observation s'appliquait aux reptiles, aux insectes, aux plantes. Néanmoins, tout entouré que j'étais d'espèces nouvelles, les plaines tempérées de la Patagonie, les chauds et arides déserts du Chili septentrional, reparaissaient devant mes yeux, évoqués par le son de voix des oiseaux, par leur plumage, par de légers et innombrables détails de structure, rappelant les types américains, quoique séparés du continent par une mer découverte, large de cinq à six cents milles.

L'archipel Galapagos est donc à lui seul un petit monde, ou plutôt un satellite de l'Amérique du Sud, d'où lui sont venus quelques colons nomades, et qui a donné son empreinte générale aux productions indigènes. Si l'on considère la petitesse des îles, on s'étonne d'y trouver au-

tant de créations nouvelles, circonscrites dans aussi peu d'étendue. En voyant chaque hauteur couronnée de son cratère et les limites des cratères de lave encore aussi nettes, on est conduit à penser qu'à une époque récente, au point de vue géologique, l'Océan se déroulait là sans entraves; et on se trouve en présence, comme espace et comme temps, de cette mystérieuse énigme, la première apparition d'êtres nouveaux sur la terre. Comment tant de force créatrice a-t-elle été dépensée pour peupler ces rocs nus et stériles? Comment cette force a-t-elle agi d'une façon diverse, et pourtant analogue, sur des points aussi rapprochés? Les espèces nouvelles ont-elles été créées isolément? ou sont-ce des variétés de quelques types originaux, créés primitivement ou importés, et que des conditions autres ont modifié [1]?

Trad. par Mlle A. DE MONTGOLFIER.

## LES ATTOLES OU ILES DE CORAUX.

Ile Keeling. — Aspect merveilleux. — Flore exiguë. — Voyage des graines. — Oiseaux. — Insectes. — Sources à flux et reflux. — Chasse aux tortues. — Champs de coraux morts. — Pierres transportées par les racines des arbres. — Grand crabe. — Corail piquant. — Poissons se nourrissant de coraux. — Formation des attoles. — Profondeur à laquelle le corail peut vivre. — Vastes espaces parsemés d'îles de corail. — Abaissement de leurs fondations. — Barrières. — Franges de récifs. — Changement des franges en barrières et des barrières en attoles.

Le 1er avril, nous arrivions en vue de l'île Keeling ou île des Cocos, à environ deux cent quarante lieues (six cents milles) de la côte de Sumatra. C'est une de ces îles à lagunes, dites *attoles*, à formation de corail, et de la même nature que l'archipel de Low, près duquel nous avions passé. A peine le vaisseau paraissait-il à l'entrée du chenal qu'un résident de l'île, un Anglais, M. Liesk, venait à bord et nous mettait au courant, en quelques mots, de l'histoire de la colonie. Il y avait environ neuf ans qu'un individu d'assez piètre valeur, un M. Hare, transportait là une centaine d'esclaves malais, y compris les enfants. Peu après, le capitaine Ross, qui deux ans auparavant avait exploré ces parages, vint s'établir dans l'île avec sa famille; M. Liesk, second sur le vaisseau, l'accompagna. Les esclaves malais abandonnèrent immédiatement leur îlot pour aller se joindre aux gens de M. Ross, et cette désertion finit par nécessiter le départ du premier colon.

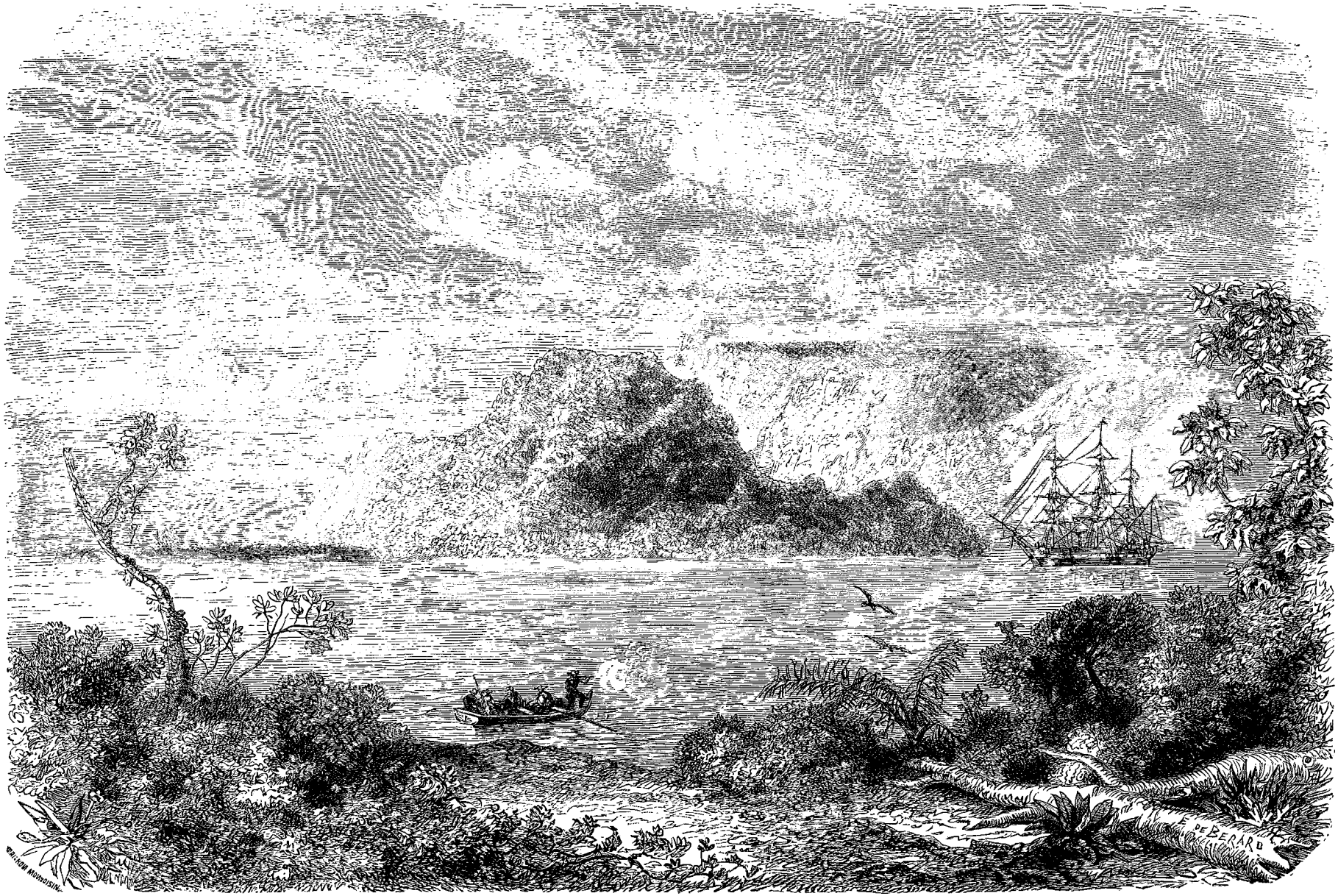
Les Malais, aujourd'hui libres de nom, le sont personnellement de fait, bien que traités en général comme esclaves. Leur habituel mécontentement, la versatilité qui les fait constamment passer d'une île à l'autre, peut-être aussi quelque erreur d'administration, rendent l'état des choses assez peu florissant. Le cochon est le seul quadrupède domestique de l'île, dont tout le commerce, toute la prospérité roulent sur sa principale production végétale, le coco. L'huile extraite des noix s'exporte, les fruits mêmes, envoyés à Singapoure et à l'île Maurice, servent principalement à faire du currie. Canards, volailles, cochons, ceux-ci couverts d'un lard épais, se nourrissent de coco, et il n'y a pas jusqu'à un colossal crabe de terre qui ne soit pourvu par la nature des moyens d'ouvrir ce fruit et de s'en repaître.

Le cercle de récifs qui forme la lagune est couronné, dans presque toute son étendue, d'une guirlande d'îlots très-étroits, qui, au nord, sous le vent, laissent un passage aux vaisseaux pour pénétrer à l'intérieur du mouillage. Dès l'entrée, le spectacle est ravissant. L'eau, calme, limpide, transparente, peu profonde, repose sur un lit blanc, uni, fin. Le soleil dardant ses rayons verticaux sur cette immense plaque de cristal, de plusieurs milles de largeur, la fait resplendir du vert le plus éclatant; des lignes de brisants, frangées d'une éblouissante écume, la séparent des noires et lourdes vagues de l'Océan, et les festons réguliers et arrondis des cocotiers, épars sur les îlots, se détachant sur la voûte azurée du ciel, achèvent d'encadrer ce miroir d'émeraudes, tacheté çà et là par des lignes de vivants coraux.

Dès le lendemain matin, j'étais sur la rive de l'île de la Direction, bande de terre ferme, large à peine de quelques centaines de mètres. Une blanche marge calcaire, d'une réverbération fatigante sous cet ardent climat, la sépare de la lagune; à l'extérieur, elle est défendue par un rebord large et plat, en roche de corail solide, qui apaise et arrête la violence de la haute mer. Sauf quelques sables près de la lagune, le sol n'est qu'une accumulation de fragments de coraux arrondis, et il faut le climat des régions intertropicales pour produire une végétation vigoureuse sur ce terrain désagrégé, sec et rocailleux. Rien de plus élégant néanmoins que les cocotiers, vieux et jeunes, dont les palmes vertes s'unissent au-dessus de féeriques petits îlots, qui les encadrent d'un anneau de sable argenté.

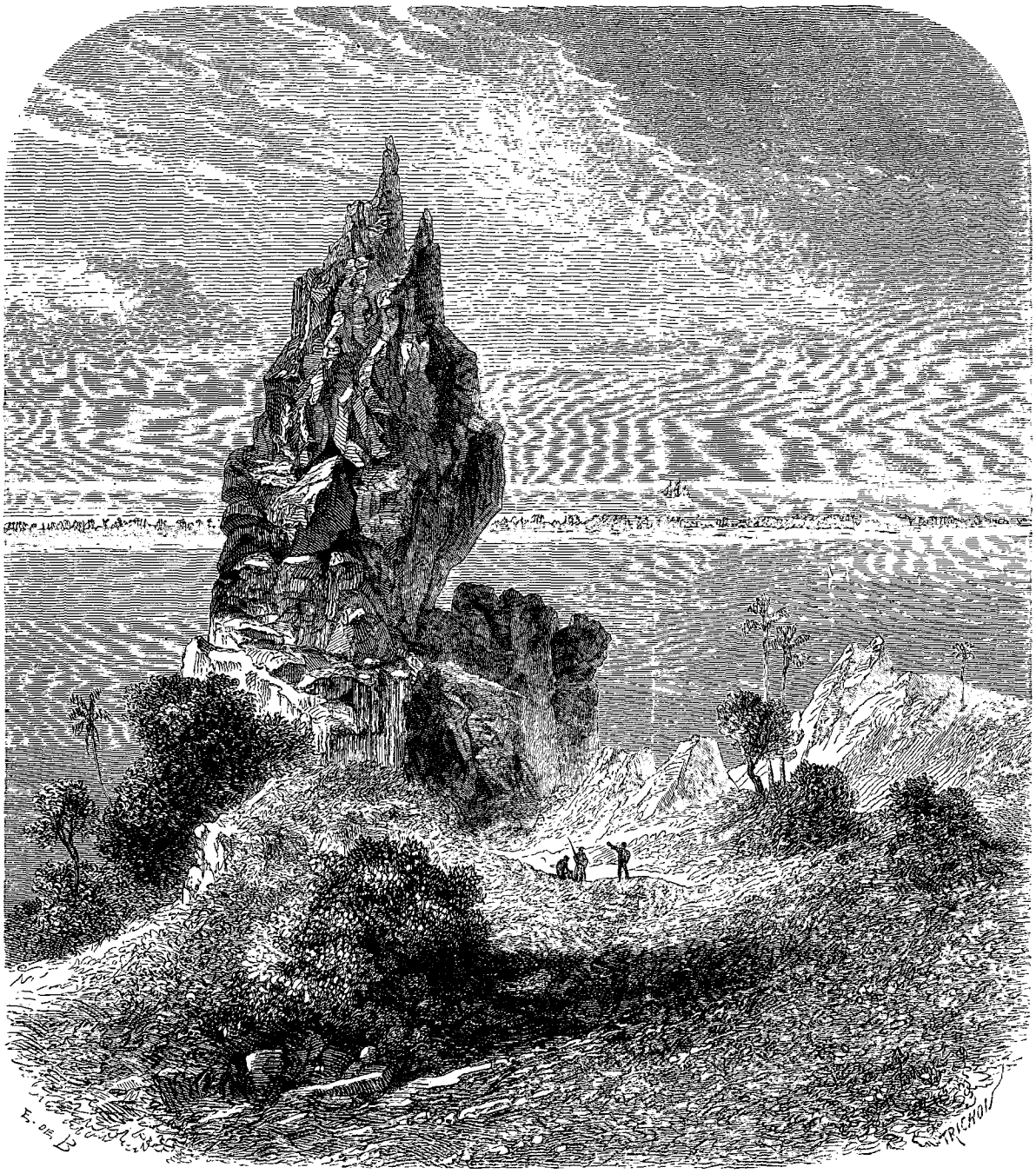
L'histoire naturelle de ces îles est curieuse, grâce à son indigence même. C'est à peine si trois ou quatre espèces d'arbres, semés par les vagues, se mêlent aux bouquets de cocotiers, et l'un d'eux offre seul un bon bois de construction. Une *guilandina* croît sur l'un des îlots, et ma collection d'une vingtaine d'espèces de plantes, dont dix-neuf appartiennent à différents genres, et à non moins de seize familles, doit renfermer à peu près toute cette modeste flore qui semble un refuge de déshérités. Du côté du vent, le ressac jette des semences et des plantes; M. Keating, qui a résidé un an sur ces écueils, cite le kimiri, natif de Sumatra et de la péninsule de Malacca, la noix de coco de Balci, que distinguent sa forme et sa grosseur; le dadass, que les Malais plantent avec la vigne

1. Ces questions, soulevées ici en passant par le savant voyageur, ont été examinées et approfondies par lui dans un récent et remarquable ouvrage sur l'*Origine des espèces*.




Iles à coraux : Baie de Manevai dans l'île de Vanikoro. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *l'Astrolabe*.

vierge, parce qu'entortillée à la tige elle se suspend aux épines. Le savonnier, le ricin, des troncs de palmier sagou, diverses graines inconnues aux habitants de ces écueils, des masses de teck de Java et de bois jaune, d'immenses cèdres rouges, blancs, le gommier bleu d'Australie, tous dans un parfait état, et jusqu'à des canots de Java, viennent échouer contre ces récifs. L'on suppose, vu la direction des vents et des courants, que ces épaves sont, pour la plupart, poussées par la mousson du nord-ouest, jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Hollande, d'où les vents alizés du sud-est les ramènent. Les graines feraient ainsi de six à huit cents lieues sans perdre leur pouvoir de végétation. Si un petit nombre des plus délicates périt dans la traversée, entre autres le mangoustan, les semences robustes, surtout celles des plantes grimpantes, conservent leur vitalité. Que de végétaux semés çà et là par l'immense Océan! Presque toutes les plantes que j'ai rapportées de ces îles appartiennent aux espèces riveraines des Indes orientales. Certes, si des oiseaux attendaient les graines sur la plage pour les attirer hors de l'eau et les picorer, et qu'elles trouvassent un sol plus favorable à leur croissance que ces blocs de coraux épars, le plus isolé des atoles fournirait bientôt une flore tout autrement riche.



Iles à coraux : Récifs et piton de l'île de Borabora. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *la Coquille*.

La liste des animaux terrestres est plus bornée encore que celle des végétaux. Quelques rats ont été apportés de l'île Maurice sur un vaisseau naufragé, et les seuls oiseaux de terre sont une bécasse et un râle ; les échassiers, après les palmipèdes, sont les premiers colons de ces régions lointaines.

Tout ce que j'ai rencontré en fait de reptiles, c'est un petit lézard, et, à part les araignées, qui sont nombreuses, je n'ai pu recueillir que treize espèces d'insectes, dont un coléoptère ; enfin, sous des blocs isolés de corail pullule seule une petite fourmi. Mais si, de cette terre stérile, nous reportons nos regards vers la mer, nous y verrons affluer la vie. Il y a de quoi s'enthousiasmer à contempler le nombre infini d'êtres organiques dont regorgent les mers tropicales ; de beaux poissons verts et de mille teintes diverses chatoient dans les creux, dans les grottes, et les couleurs de plusieurs des zoophytes sont admirables.

Les longues et étroites bandes de terre qui forment les îlots, s'élèvent seulement à la hauteur où le ressac peut lancer des fragments de coraux, où le vent peut entasser des sables calcaires. Au dehors un rebord de corail plat et solide brise la première violence des flots, qui, autrement, balayeraient ces écueils et tout ce qu'ils produisent. Ici l'Océan et la terre semblent se disputer l'empire : si celle-ci commence à prendre pied, les citoyens de l'onde maintiennent leurs droits antérieurs. De tous côtés l'on voit diverses espèces du crabe ermite promener sur leur dos la coquille dérobée à la plage voisine : d'innombrables hirondelles de mer, des frégates, des fous, fixent sur vous leurs yeux stupides et colères, planent dans l'air, surchargent les branches des arbres, infestent les bois de leurs nids. Parmi cette population ailée je n'ai distingué qu'une charmante créature; une mignonne hirondelle de mer, d'un blanc de neige. Vous épiant de son brillant œil noir, elle voltige doucement, toujours tout près, et sous cette gracieuse et délicate enveloppe on serait tenté d'imaginer quelque sylphe léger qui vous observe et vous suit.

*Dimanche*, 3 *avril*. — Après le service j'accompagnai le capitaine Fitz-Roy à l'établissement situé à la pointe d'un îlot couvert de hauts cocotiers; le capitaine Ross et M. Liesk y vivent dans une espèce de grange ouverte aux deux bouts, et tapissée de nattes d'écorces tressées. Les maisons des Malais bordent la lagune, et le tout a un air de désolation profonde : pas un coin de jardin pour rappeler la vie de famille et la culture. Tous les natifs parlent le même idiome et appartiennent à l'archipel indien; ils viennent de Borneo, des Célèbes, de Java, de Sumatra. Leurs traits, surtout leur couleur, les rapprochent des habitants de Tahiti; quelques-unes des femmes rentrent davantage dans le type chinois : et l'expression générale des figures, le son des voix de celles-ci me plaisaient assez. Cette population semble pauvre; les maisons sont dépourvues de mobilier, mais l'embonpoint des enfants fait l'éloge du régime de noix de cocos et de chair de tortue.

Sur cette même île se trouvent les puits, où les vaisseaux s'approvisionnent d'eau douce. Au premier aperçu on s'étonne d'en voir le niveau descendre et monter suivant le mouvement des marées. On est allé jusqu'à imaginer qu'ils se remplissaient d'eau de mer que les sables avaient la vertu de filtrer et de dessaler. Ces puits, à flux et reflux, sont communs aussi sur quelques-unes des îles basses des Indes occidentales. Le sable comprimé, ou le corail poreux, boivent l'eau salée comme ferait une éponge; mais la pluie qui tombe à la surface descend naturellement jusqu'au niveau de la mer environnante, refoulant un volume égal d'eau salée. Celle-ci s'élève ou s'abaisse avec la marée, la couche supérieure d'eau douce suit le mouvement, et pour peu que la masse soit compacte, il n'y a pas mélange. Il en arrive autrement partout où le terrain consiste en gros blocs séparés par des interstices; là, si l'on creuse un puits, on arrive à l'eau saumâtre.

Après dîner nous eûmes la curieuse représentation d'une petite scène superstitieuse, jouée par les femmes des Malais. Une énorme cuillère de bois, affublée de vêtements, et qu'on a fait séjourner dans le sépulcre d'un mort, devient inspirée, et danse et gambade à la pleine lune. Les cérémonies préparatoires terminées, la cuillère magique parut, portée par deux femmes, et commença à se démener convulsivement, tandis que femmes et enfants chantaient à qui mieux mieux. Je trouvai le spectacle grotesque, mais M. Liesk m'affirma que la plupart des Malais croient ces mouvements surnaturels.

La danse n'avait commencé qu'au lever de la lune, et il y avait plaisir à la contempler. La placide lumière de l'astre nous arrivait à travers les branches des cocotiers doucement agitées par la brise du soir. Ces nuits des tropiques sont si délicieuses qu'elles feraient presque oublier un moment les chers souvenirs de famille et de patrie, auxquels se rattachent les meilleurs sentiments de notre âme.

. . . . . .

Le 6 avril, j'accompagnai le capitaine au fond de la lagune : le chenal y tournoie entre des coraux délicatement ramifiés. Nous vîmes plusieurs tortues auxquelles deux barques donnaient la chasse. L'eau peu profonde est si limpide que la tortue, qui y plonge et disparaît instantanément, est presque aussitôt retrouvée. Le canot à voile la suit, l'homme, debout à l'avant, s'élance sur la carapace, s'attache des deux mains au cou de l'animal, et se laisse emporter jusqu'à ce qu'il soit maître de la tortue épuisée. Il était amusant de voir les deux bateaux se devancer l'un l'autre, et les hommes s'élancer la tête la première dans l'eau à la poursuite de leur proie. A l'archipel des Chagos, sur ce même océan, les naturels, à ce que raconte le capitaine Noresby, emploient un odieux moyen pour enlever la carapace à la tortue vivante. Ils recouvrent de charbons incandescents l'écaille, qui se retourne et qu'ils arrachent avec un couteau, laissant l'animal regagner la mer, où au bout de quelque temps, la carapace se reforme, trop mince pour être d'aucun usage, tandis que la pauvre créature se traîne toujours languissante et malade après cette barbare exécution.

Arrivés au bout de la lagune, nous traversâmes l'étroit îlot, pour voir, du côté du vent, la large mer se briser sur la côte. Je ne puis dire pourquoi, ni à quel point ce spectacle me paraît imposant : ces élégants cocotiers, ces lignes de verdoyants buissons, cette marge plate, infranchissable barrière, semée de blocs épars, enfin cette frange de vagues écumantes, qui se ruent alentour des récifs. L'Océan, comme un invincible et tout-puissant ennemi, lance ses flots, et il est repoussé, vaincu, par les moyens les plus simples. Ce n'est pas qu'il épargne les roches de corail, dont les gigantesques fragments jetés sur la plage proclament sa puissance ; il n'accorde ni paix ni trêve; la longue houle, enflée par le doux mais incessant travail des vents alizés, soufflant toujours d'une même direction sur cet espace immense, soulève des vagues presque aussi hautes que celles qu'accumulent les tempêtes de nos zones tempérées; on reste convaincu à voir leur incessante rage, que l'île du roc le plus dur, de porphyre, de granit, de quartz, serait démolie par cette irrésistible force, tandis que ces humbles rives demeurent victorieuses. Un autre pouvoir a pris part à la lutte. La force organique s'empare un à un des atomes de carbonate de chaux et les sépare de la bouillonnante écume, pour les unir dans une symétrique structure. Qu'importe que la tempête arrache par milliers d'énormes blocs de rochers! que peut-elle contre le travail incessant de myriades d'architectes à l'œuvre nuit et jour? Nous voyons ici le corps mou et gélatineux d'un polype vaincre, par l'action des lois vitales, l'immense pouvoir mécanique des vagues de l'Océan auxquelles ne résisteraient, ni l'art de l'homme, ni les ouvrages inanimés de la nature.

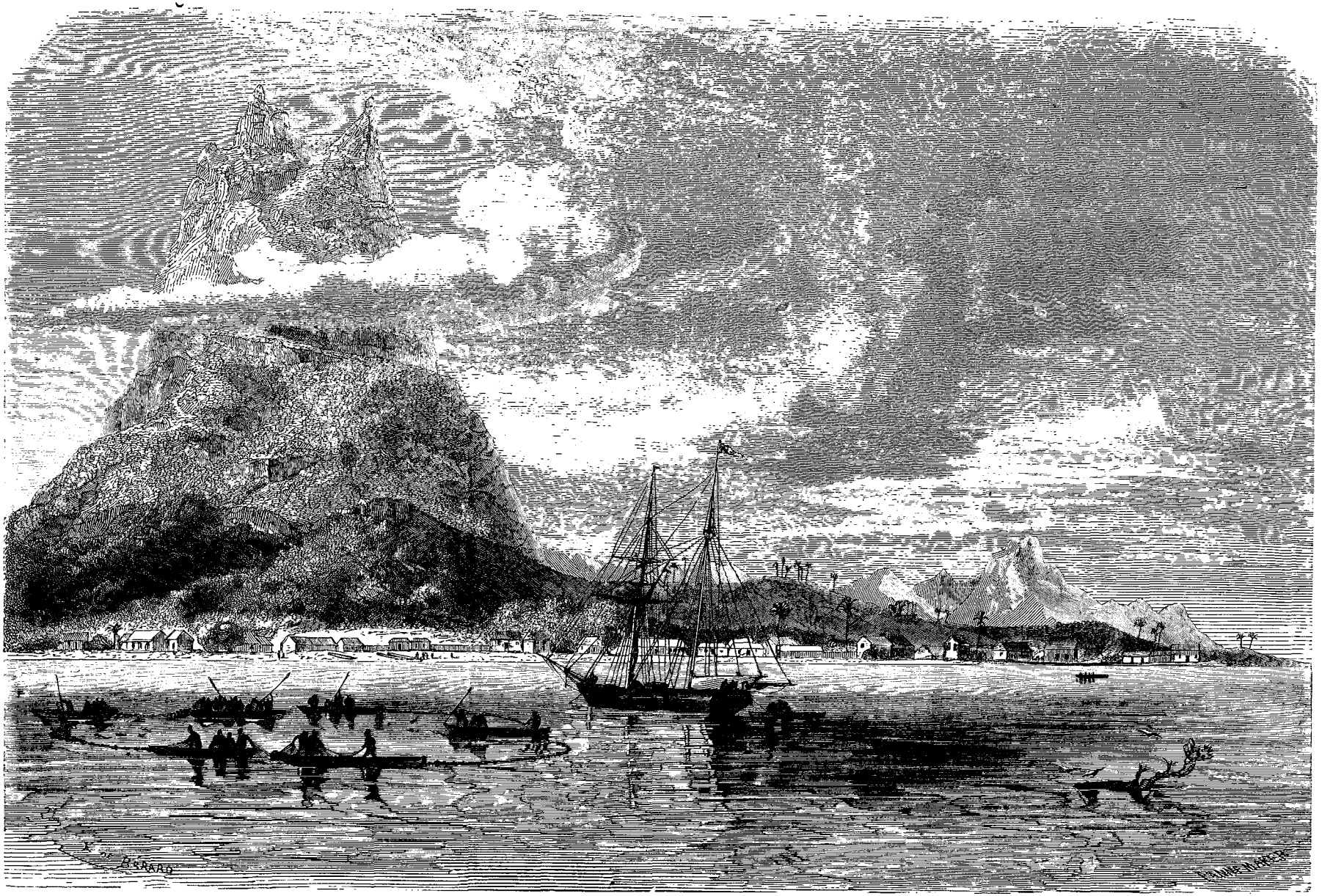
Nous ne retournâmes à bord qu'assez tard, étant restés dans la lagune à examiner les champs de corail et la coquille géante du chama qui retient, jusqu'à la mort du mollusque, la main assez hardie pour s'aventurer sous son écaille. Je fus surpris de voir, presque en tête de la lagune, un large espace, d'environ deux kilomètres carrés, couvert de coraux, à branches délicates, tous morts et putréfiés bien que debout. Je finis cependant par m'expliquer ce fait. La plus courte exposition à l'air, sous les rayons du soleil, suffit pour tuer ces zoophytes; aussi la limite de leur croissance s'arrête-t-elle à la hauteur des plus basses marées du printemps : or, selon quelques vieilles cartes, l'île qui s'allonge du côté du vent était jadis divisée par de larges canaux, ainsi que l'attestent les arbres, plus jeunes aux places de jonction. Lors du premier état du récif, chaque forte brise, lançant un plus grand volume d'eau sur la barrière, tendait à exhausser le niveau de la lagune. Maintenant, au contraire, non-seulement l'eau n'est plus accrue par les courants extérieurs, mais elle est repoussée par la force du vent. De là vient, comme la chose a été observée, qu'en tête de la lagune, la marée ne s'élève pas autant par les fortes brises que durant le calme. Cette différence de niveau, quoique peu considérable, a entraîné la mort des coraux parvenus à leurs dernières limites.

A quelques milles de Keeling, M. Ross a trouvé, enfouie sur la côte extérieure d'un petit attole, dont la lagune est presque entièrement remplie de boue de corail, une diorite, un fragment de pierre verte arrondi et plus gros qu'une tête d'homme. Le capitaine et ceux qui l'accompagnaient ont été également surpris de la trouvaille, conservée depuis comme curiosité. En effet, dans ces parages où l'on ne rencontre pas une particule qui ne soit calcaire, le fait devient surprenant. L'île n'a été que fort peu visitée, un naufrage juste à cette place est chose improbable; faute de meilleure explication, j'en suis venu à croire que ce caillou, engagé dans les racines d'un arbre apporté par la mer et jeté à la côte, s'était enterré à cet endroit. J'ai vu, avec plaisir, mon hypothèse confirmée par Chamisso, le naturaliste distingué qui accompagnait Kotzebue. Il dit que les habitants de l'archipel de Radak, groupe d'attoles dans le milieu de l'océan Pacifique, cherchent des pierres pour aiguiser leurs outils dans les racines des arbres échoués sur la plage. Il est évident qu'il n'est pas exceptionnel d'en trouver, puisque les lois attribuent la propriété de ces pierres aux chefs, et infligent un châtiment à quiconque tenterait d'en dérober. L'éloignement de toute terre qui n'est pas l'œuvre des madrépores, est attesté par la valeur même qu'attachent au moindre caillou les habitants, qui sont pourtant de hardis navigateurs.

J'allai un autre jour visiter l'île de West, l'une des plus fertiles, où les cocotiers s'entourent de jeunes plants vigoureux, qui fleurissent à leur ombre, et dont les longs rameaux se recourbent et s'arrondissent en berceaux gracieux. Pour connaître le charme de ces ravissants bocages, il faut s'être assis là, et y avoir savouré le breuvage frais et délicieux qu'offre le lait de coco. Une large baie du sable le plus pur, le plus blanc, d'un niveau parfait, et que l'eau ne recouvre qu'aux grandes marées, allonge de petites anses dans les bois touffus de l'île; ce champ, qui a l'éclat d'un lac, et au-dessus duquel se balancent les tiges souples et les ombres mobiles des cocotiers, est de l'aspect le plus singulier et le plus agréable.

J'ai parlé du birgos, crabe nourri de noix de coco, et qui, très-commun sur toute la surface de ces îles, y parvient à une monstrueuse grosseur. S'il n'est pas de la tribu des pagures voleurs, il se rapproche fort de cette espèce. Ses deux pattes de devant sont terminées par de fortes et pesantes tenailles; la dernière paire est munie de pinces plus faibles et beaucoup plus étroites. Je n'aurais pas cru possible que ce crustacé ouvrît une noix de coco recouverte de toutes ses enveloppes ; mais M. Liesk m'assura l'avoir souvent pris sur le fait.

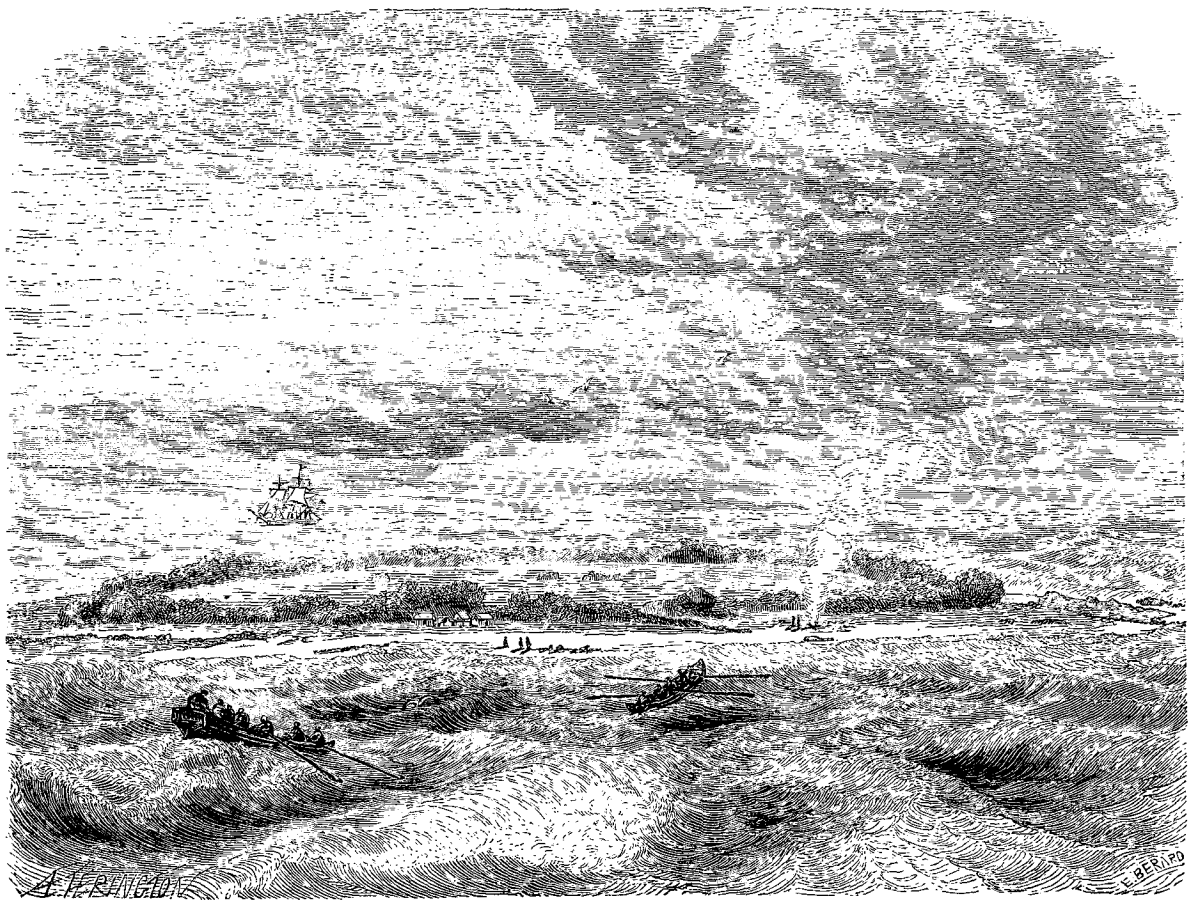
L'animal déchire d'abord l'enveloppe, fibre à fibre, toujours vers l'extrémité où se trouvent trois petits yeux; il se met ensuite à marteler de ses rudes tenailles, frappant sur le même creux jusqu'à ce qu'une ouverture soit faite. Tournant alors sur lui-même, il extrait de la noix, à l'aide de ses pinces postérieures fort minces, toute la substance blanche albumineuse. C'est un des plus curieux exemples d'instinct dont j'aie ouï parler; on n'eût jamais imaginé qu'il entrât dans le plan de la nature d'établir des rapports entre la structure du crabe et celle



Iles à coraux : Rade et pic de l'île de Borabora. — Dessin de E. de Bérard d'apres l'atlas de *la Coquille*.

du coco. Le birgos, qui passe le jour à terre, se rend, dit-on, toutes les nuits à la mer, sans doute pour humecter ses branchies, et ses petits vivent quelque temps sur la côte où ils éclosent. Ces crabes habitent de profonds terriers sous les racines des arbres ; ils y accumulent des quantités surprenantes de fibres de cocos épluchées, qui leur servent de lit. Les Malais s'emparent de ces masses fibreuses qu'ils emploient en façon de câbles. Les birgos sont excellents à manger, et sous la queue des plus gros on trouve une masse de graisse qui, fondue, donne un quart de bouteille d'huile très-limpide. On a prétendu que ce crabe grimpait au haut des cocotiers pour en dérober les fruits. Je doute que cela soit possible. Sur le pandanus, la chose deviendrait plus aisée; mais M. Liesk m'a affirmé que, dans ces îles, le birgos se contente des cocos tombés à terre.

Le capitaine Moresby m'apprend que ce crabe habite aussi les îles de Chagos et de Séchelles, bien qu'on ne le trouve pas dans l'archipel voisin des Maldives. Il abondait jadis à l'île Maurice, où l'on n'en voit presque plus. Dans l'océan Pacifique, cette espèce, ou une d'habitudes semblables, habite une seule île de corail au nord du groupe de la Société. En preuve de l'étonnante force des pinces de ce crustacé, le capitaine me raconta qu'ayant voulu en confiner un dans une épaissse boîte à biscuit en fer-blanc, dont il avait solidement assujetti le dessus avec du fil



Iles à coraux : île de Witsonday, dans l'archipel Pomotou. — Dessin de E. de Bérard d'après Beechey.

de fer, le prisonnier parvint à s'évader en retournant les bords du couvercle, laissant le solide métal traversé de petits trous faits comme avec un emporte-pièce.

A ma grande surprise, j'ai découvert que deux espèces de corail du genre millepore (*M. complanata et alcicornis*) avaient le pouvoir de piquer. Leurs branches ou armures, au lieu d'être visqueuses au sortir de l'eau, sont rudes au toucher, et exhalent une forte et désagréable odeur. Frottées ou appuyées contre l'épiderme de la peau, au visage, au bras, elles occasionnent une sensation analogue à celle que donne l'ortie, ou plutôt la physalie de Portugal. Plusieurs animaux de cette classe, l'aplysie des îles du Cap-Vert, une actinée ou anémone de mer, une coralline flexible alliée aux sertulaires, possèdent ce moyen d'attaque ou de défense, et, dans la mer des Indes, on trouve jusqu'à une algue piquante.

Deux espèces de poissons du genre scare, communs ici, se nourrissent uniquement des polypes du corail; tous deux sont d'un splendide moiré vert et bleu : l'un ne quitte pas la lagune, l'autre les brisants extérieurs. M. Liesk en a vu des bancs entiers brouter, avec leurs fortes mâchoires, les sommités des branches de corail. J'ai ouvert un de ces poissons et j'ai trouvé les intestins dilatés, pleins d'une substance jaunâtre calcaire et d'une boue sableuse. La dégoûtante et gluante hollothurie, dont se régalent les Chinois, se repaît aussi de coraux

et l'appareil osseux de l'intérieur de son corps semble parfaitement adapté à cette nourriture.

. . . . . .

C'est dans la matinée du 12 avril que nous sommes sortis des lagunes pour passer à l'île de France. Je suis heureux d'avoir visité les attoles; ces formations sont une des merveilles du monde. D'après les sondages du capitaine Fitz-Roy, qui, avec une ligne de plus de six mille pieds de longueur, ne trouvait plus de fond à une demi-lieue du rivage, l'île semblerait être formée par une haute montagne sous-marine, dont les flancs à pic sont plus escarpés que ceux du cône volcanique le plus abrupt. Le sommet, arrondi en soucoupe, a près de dix milles (plus de trois lieues et demie) de diamètre, et, de cette masse énorme, pas un fragment, pas un atome qui ne porte l'empreinte de la composition organique. Qu'est-ce que la dimension des pyramides et des plus gigantesques ruines à côté de ces montagnes de pierre, accumulées par l'action seule de plusieurs espèces de si menus, de si délicats petits animaux?

(Le savant naturaliste range ces écueils en trois grandes classes : les attoles, les barrières et les franges de coraux. « Les îles à lagunes qui, de leur nom indien, s'appellent attoles, dit-il, ont excité un étonnement sans bornes chez la plupart des voyageurs qui ont traversé la mer Pacifique. » Dès l'année 1605, Pyrard de Laval s'écriait : « C'est une merveille de voir chacun de ces attolons, environné d'un grand banc de pierre tout autour, n'y ayant point d'artifice humain. » L'esquisse de l'île de Whitsunday, prise de l'admirable voyage du capitaine Beechey, donne une faible idée du spectacle singulier que présente un attole. Celui-ci est l'un des plus petits, et ses îlots étroits sont rapprochés en cercle comme les perles d'un bracelet).

Les premiers voyageurs imaginèrent que les polypes du corail bâtissaient d'instinct ces grands cercles, pour se protéger dans la lagune intérieure. Mais les espèces massives, dont la croissance, aux bords externes, garantit seule l'existence des récifs, ne peuvent vivre dans les eaux tranquilles de l'intérieur de l'attole, où d'autres coraux délicatement ramifiés s'épanouissent. L'hypothèse exigerait donc que des espèces, de famille et de genre distincts, se fussent concertées ensemble pour un intérêt commun; or, il n'y a pas d'exemple dans toute la nature d'une telle combinaison. La théorie la plus généralement admise ensuite fut que les attoles sont fondés sur des cratères sous-marins; ce à quoi s'opposent également la forme, l'étendue de quelques-uns de ces écueils, le nombre, le rapprochement, la position relative des autres. Une troisième opinion, plus spécieuse, fut avancée par Chamisso. Selon lui, la croissance des coraux étant d'autant plus vigoureuse qu'ils sont plus exposés au flux et au reflux de la haute mer, ceux du bord extérieur s'élancent toujours les premiers de la fondation commune, et déterminent ainsi la structure circulaire du récif. Ici, comme dans la théorie des cratères, une importante considération est négligée : ces zoophytes (de nombreux sondages l'ont prouvé) ne peuvent vivre et construire au-dessous de trente mètres de profondeur; sur quelles bases auraient-ils donc fondé leurs solides édifices?

On ne saurait admettre que, dans ces insondables et vastes mers, à de si grandes distances de tout continent, là où les eaux sont si limpides, les sables, se disposant par masses à flancs escarpés, se soient groupés çà et là, ou allongés en lignes de plusieurs centaines de lieues, pour préparer des fondements aux polypiers. Il est tout aussi improbable que des forces expansives aient soulevé, à travers ces espaces immenses, d'innombrables bancs de rochers, afin de les placer juste à la distance où les polypes peuvent s'établir, c'est-à-dire de vingt à trente mètres au-dessous de la surface des eaux. Si donc les fondations sur lesquelles les coraux élevèrent les attoles ne sont pas des dépôts de sable, si, pour atteindre la hauteur voulue, le sol n'a pu se rehausser, il a fallu qu'il s'abaissât. C'est l'unique solution probable. Ainsi donc, montagne après montagne, îles après îles, sont lentement descendues sous les vagues, offrant successivement de nouvelles bases à l'établissement des coraux. J'oserais défier d'expliquer autrement les faits; toutes les îles étant à fleur d'eau, toutes bâties par les polypes du corail, il a fallu à toutes une base établie à la même profondeur.

Avant de nous occuper de la singulière formation des attoles, voyons un peu ce que sont les barrières de coraux. Quelques-unes s'étendent en droite ligne devant les rivages d'un continent ou d'une grande île, d'autres en environnent de plus petites; toutes sont séparées de la terre par un large canal assez profond, et analogue aux lagunes de l'intérieur des attoles; structure vraiment curieuse!

Par exemple, à l'île de Bola-Bola (mer Pacifique), la barrière de récifs s'est convertie en terre; mais la ligne blanche d'énormes brisants, semés çà et là de petits îlots bas, isolés, couronnés de cocotiers, sépare les sombres vagues de l'Océan de la placide surface du canal intérieur, dont les claires eaux baignent le plus souvent une bordure de terres d'alluvion parées des plus splendides productions des tropiques. Ce ruban diapré de vives couleurs s'étend au pied des sauvages et abruptes montagnes centrales.

Ces ceintures de coraux, sont de longueurs diverses. Celle qui fait face à la Nouvelle-Calédonie d'un côté, et la cerne aux deux bouts, n'a pas moins de cent trente à cent quarante lieues. Chaque récif (à des distances qui varient d'un kilomètre jusqu'à seize et dix-huit), enclôt une, deux ou plusieurs îles rocheuses de différentes hauteurs; l'un d'eux en renferme environ une douzaine.

La profondeur du canal n'est pas moins variable; en moyenne, elle est de dix à trente brasses, mais peut aller jusqu'à cinquante-six. A l'intérieur, c'est le plus souvent en pente douce que le récif s'allonge sous le canal-lagune; rarement, il s'y plonge, comme un mur vertical de deux à trois cents pieds. A l'extérieur, de même que dans les attoles, le roc escarpé, monte invariablement à pic, du fond de la mer. Étrange construction! nous

voyons une île, s'élevant comme un château fort sur une haute montagne sous-marine, protégée par un gigantesque rempart de rochers de corail, toujours escarpé au dehors, parfois au dedans, dont le sommet se termine par une large plate-forme, et dont la base est, de distance en distance, percée de brèches, qui ouvrent aux plus grands vaisseaux l'accès de ses larges fossés.

Du reste, en tout ce qui concerne le récif de corail en lui-même, nulle différence de forme, de contours, de disposition entre une barrière et un attole. Comme le remarque fort bien le géographe Balbi : une île, entourée d'une barrière de coraux, n'est autre chose qu'un attole, qui, au centre de sa lagune, voit s'élever une autre terre; supprimez celle-ci et l'attole est parfait.

. . . . . .

Nous arrivons aux franges de récifs dont s'entourent les îles et les continents dès qu'ils ne sont pas bordés d'un sol d'alluvion. Lorsque le terrain s'enfonce brusquement sous l'eau, ces récifs, de peu de largeur, éloignés à peine de quelques mètres de la rive qu'ils contournent, forment alentour seulement une frange, un étroit ruban. Si la plage descend sous l'eau en pente douce, le récif s'étendra plus loin : quelquefois il s'écartera à plus d'un ou deux kilomètres du rivage; alors on pourra s'assurer à l'aide de la sonde, qu'au dehors du récif la pente du fond s'est prolongée, jamais le corail ne s'établissant plus bas qu'à trente mètres au-dessous du niveau de la mer. Entre ce genre de récif, ceux des barrières, ceux des attoles, il n'existe pas de différence essentielle; seulement, comme les franges ont moins de largeur, elles ont formé moins d'îlots. La croissance des coraux, toujours plus énergique au dehors, le rejet des sédiments constamment à l'intérieur, élèvent davantage le bord externe du récif, et, entre son arête et le rivage, coule, sur un fond de sable, un canal de quelques pieds de profondeur.

. . . . . .

Nulle théorie sur la formation des coraux, à moins qu'elle n'explique les barrières, les franges et les attoles, ne saurait être satisfaisante. Nous avons été amenés à croire à l'abaissement de vastes espaces parsemés d'îles, lesquelles ne s'élèvent pas au-dessus de la hauteur où le vent et les vagues peuvent jeter des débris, et qui cependant sont construites par des zoophytes, auxquels, pour asseoir leurs édifices, il faut des bases d'une profondeur limitée. Supposons qu'une île frangée de récifs s'enfonce insensiblement ou de quelques pieds à la fois, les masses de coraux vivants que baigne le ressac de la haute mer, stimulés par le violent choc des vagues du large, qui leur apportent leur nourriture, auront bientôt regagné la surface. L'eau cependant continuant d'empiéter peu à peu sur la rive, et l'île s'abaissant de plus en plus, de plus en plus rétrécie, l'espace entre elle et le récif s'élargira constamment, et le canal ainsi agrandi, sera plus ou moins profond, à raison de l'abaissement du terrain, de l'accumulation de sédiment, et de la croissance des coraux à branches délicates, les seuls qui puissent vivre dans ces lagunes. Voilà comment les terres, se reculant des récifs qui leur servaient de franges, ceux-là conservent, tout en s'en trouvant écartés, la forme des rivages qui leur ont servi de moules : voilà comment la frange des récifs devient une barrière, distante parfois de quinze lieues des rives qu'elle environne.

Si au lieu d'île, c'est un continent qui s'abaisse, le résultat est le même sur une plus vaste échelle. Les montagnes deviennent peu à peu des îlots, encerclés au loin par la barrière qui, lorsque ces pinacles eux-mêmes disparaissent, devient un attole, environnant une lagune immense.

En tirant perpendiculairement de l'arête saillante des nouveaux récifs, une ligne qui arrive aux fondements de rochers qui supportaient l'ancienne frange, on verra que cette ligne dépasse la petite limite à laquelle les coraux peuvent vivre, juste du nombre de pieds dont les terres sont descendues : les petits architectes, à mesure que s'abaissaient la fondation primitive, ayant bâti sur la base formée par les premiers coraux et par leurs fragments consolidés.

Trad. par Mme Sw. Belloc.

# BIOGRAPHIE.

## BRUN-ROLLET

Brun-Rollet (Antoine), voyageur en Afrique, sur le nom et les travaux duquel les derniers voyages entrepris aux sources du Nil ont ramené l'attention du public, est né dans la petite ville de Saint-Jean de Maurienne en 1810. La France peut donc le réclamer pour un de ses enfants. Pauvre à son entrée dans la vie, il ne reçut que l'éducation des pauvres, et il dut refaire lui-même plus tard toutes ses études. Il fut aidé dans cette tâche par ses relations avec M. Belley, archevêque de Chambéry. Naturellement porté à l'enthousiasme, il prit en dégoût la vie étroite imposée à son pays; il n'aspira plus qu'à émigrer sous un autre ciel, et, n'ayant pas assez de ressources pour aller à Paris, il saisit une occasion qui se présenta d'aller tenter la fortune plus loin et partit pour l'Égypte.

M. Brun-Rollet remonta le Nil, pour la première fois,

en octobre 1831, et arriva à Collabad, sur les confins de l'Abyssinie, le 21 mars 1832. Encouragé par les résultats de cette excursion, il prit pour point de départ et pour centre d'opérations Khartoum, capitale de la Haute-Nubie, au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc. Ensuite il fit, sous le nom de *marchand Yacoub*, de longues et nombreuses pérégrinations en dehors des frontières des domaines turcs, et pénétrant jusqu'au delà du 4e degré sud à Béténia, il recueillit des données exactes sur les Denkas, les Barys, les Chellouhs et une infinité d'autres tribus indépendantes échelonnées le long du Nil Blanc, et dont on connaissait à peine les noms.

Le livre qu'il publia à Paris en 1855 sous ce titre : *le Nil Blanc et le Soudan, Études sur l'Afrique centrale, mœurs et coutumes des sauvages*, etc., etc., fit faire un grand pas à la question si controversée des sources du Nil. Il lui valut d'être admis dans la Société de géographie et d'être nommé consul de Sardaigne dans le Sou-

Brun-Rollet. — Dessin de Fath d'après une photographie

dan oriental, en remplacement de M. Vaudey, assassiné en 1854 sur le Nil Blanc. Cette position officielle devait l'aider puissamment dans les excursions qu'il méditait et qu'il entreprit aussitôt après son retour dans le pays, avec la résolution d'aller aussi avant que possible. Quelques mois après son départ de Khartoum pour le Sud, il adressa, des bords du Misselad ou Bahr-el-Gazal, au ministère des affaires étrangères, à Turin, un rapport daté du 1er février 1856. Il avait parcouru le lac de deux cents kilomètres de long par lequel le Nil Blanc communique avec le Misselad, et remonté sans difficulté déjà pendant cent soixante kilomètres, cette belle et large rivière, qui se dirige vers les monts Kombirat et lui paraissait être le vrai Nil.

Il essuya dans cette exploration de telles fatigues, que sa constitution, éprouvée cependant par de longues années de séjour dans les régions du haut Nil, ne put y résister. Rentré malade à Khartoum, il y mourut le 27 septembre 1857, inscrivant ainsi un nom de plus sur le martyrologe de la géographie africaine.

Voyageurs yakoutes. — Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

# VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES

## (RUSSIE ASIATIQUE),

## PAR OUVAROVSKI[1].

**1830-1839.**

Le bonheur et le malheur marchent de front avec l'homme.
Le blé se change en farine lorsqu'on le moud.

Djigansk. — Mes premiers souvenirs. — Brigandages. — Le paysage de Djigansk. — Les habitants. — La pêche. — Si les poissons morts sont bons à manger. — La sorcière Agrippine.

Sur la rive gauche du grand fleuve la Léna, à cent *kœs*[2] de la ville de Yakoutsk[3], près de la mer de glace, se trouve Djigansk[4]. C'est là que résidait mon père, en qualité de chef du cercle; c'est là que je suis né.

Lorsque Djigansk perdit son titre de cité, mon père dut retourner à Yakoutsk; je n'avais alors que quatre ou cinq ans. A cet âge la mémoire d'un enfant est peu développée : il me reste toutefois quelques souvenirs de ce

1. Le livre curieux dont nous donnons ici la traduction est à la fois une biographie et une relation de voyage. Son titre est littéralement : *Uvariskai akhtyta*, etc. : *Souvenirs d'Ouvarovski*, écrits par lui-même en yakoute, et publiés par Otto Bœhtlingk, avec les Voyages du Dr A. T. von Middendorf dans l'extrême Nord et la Sibérie orientale (*Reise in den æussersten Norden und Osten Sibiriens*). Saint-Pétersbourg, in-4, t. I, part. I.

Le récit d'Ouvarovski est précédé d'une dédicace dont voici le début et la fin : « *Au gracieux Otto Nicolaïevitch [Bœhtlingk]*. — T'occupant d'étudier les langues de divers peuples, tu vins me trouver au mois de mars (1847), et après m'avoir informé que tu te proposais d'écrire sur l'idiome des Yakoutes, tu me demandas mon concours pour ce travail...; tu me demandas aussi des mémoires en yakoute sur mon origine, ma naissance et ma vie. Ta bienveillance à mon égard me faisait un devoir d'accomplir ton désir. J'ai composé dans cette vue les souvenirs que tu recevras avec cette lettre.

« Je suis convaincu de l'inutilité de cet écrit; tu le liras bien pour donner un exemple, mais personne ne t'imitera. Ce travail n'en était pas moins difficile : car auparavant aucun livre n'avait été composé en yakoute; il n'existait en cette langue qu'un traité religieux, appelé catéchisme, encore n'était-ce qu'une mauvaise traduction du russe. Je me félicite d'être le premier qui ait écrit dans la langue de mes chers Yakoutes. »

Le voyage d'Ouvarovski doit avoir eu lieu de 1830 à 1839, ainsi qu'il ressort du rapprochement de diverses dates disséminées à travers sa relation. Il écrivait en 1847, et il y avait huit ans qu'il habitait Saint-Pétersbourg; c'était donc en 1839 qu'il avait quitté la Sibérie, au retour de sa seconde mission dans les districts d'Oudskoï. Ses voyages avaient duré neuf ans; c'est ce qu'il appelle ses neuf années d'épreuves et de malheur. Il avait parcouru tout le pays des Yakoutes et des Tongouses. Ceux qui ont visité cette contrée, avant ou après lui, ont mis tout au plus quelques mois à la traverser, courant en poste sur les routes ou remontant les fleuves. Ouvarovski, au contraire, a été forcé, en qualité de collecteur d'impôts, de parcourir divers districts dans tous les sens; d'aller chercher les nomades au fond des déserts, et d'étudier leur industrie.

2. Le *kœs* ordinaire correspond à peu près au myriamètre; il vaut dix verstes, c'est-à-dire dix fois mille soixante-six mètres. Le kœs d'un piéton est de sept à huit verstes, et le kœs d'un cheval au trot est de treize à quatorze verstes. (*Note du traducteur.*)

3. En yakoute *Djokouskaï*.

4. Ou Shigansk, en yakoute *Ædjigæn*.

temps éloigné. Mon père était obligé par son emploi de faire annuellement de longs et pénibles voyages qui duraient jusqu'à neuf mois : pendant son absence je pleurais avec ma mère d'impatience et d'ennui.

Deux fois je faillis perdre la vie : la première fois, je voulus traverser une rivière sur un arbre et je fis une culbute dans l'eau ; la seconde, je tombai dans une marmite où cuisaient des aliments pour les chiens.

Un matin d'été, m'étant levé de bonne heure, je fus mortellement effrayé à la vue d'un brigand à mine farouche, qui se tenait sur la porte de la maison, l'arme au bras. J'appris qu'il montait la garde pour empêcher que ses compagnons ne missent par mégarde nos biens au pillage.

C'était une bande de quatorze à quinze voleurs qui s'étaient évadés d'Okhotsk[1], où ils étaient condamnés à faire bouillir du sel. Sur leur chemin, ils avaient volé les bagages de plusieurs marchands. Ils avaient descendu l'Aldan jusqu'à la Léna, et étaient venus à Djigansk sur des embarcations. Arrivés de nuit, ils avaient surpris dans le sommeil les soldats et les cosaques, leur avaient lié les pieds et les mains, et les avaient enivrés de façon à leur faire perdre connaissance. Après les avoir enfermés dans la prison, ils s'étaient partagés en plusieurs bandes et s'étaient mis à piller la ville.

Le même jour, vers l'heure où l'on trait les vaches (entre neuf et dix heures), ils s'étaient rassemblés tous dans notre maison, après avoir fait leur coup de main.

Ces hommes féroces et terribles étaient privés de nez et portaient des marques bleues sur le visage[2]. Leur teint sanguin paraissait encore plus noir à la chaleur du brasier. Mais à l'arrivée de mon père et de ma mère, ils changèrent subitement de mine et quittèrent leurs manières farouches pour prendre un air bienveillant, quoique le sang d'une de leurs victimes fumât encore. Ils remercièrent mes parents avec effusion de ce qu'ils assistaient de leur bien les pauvres gens.

Il n'était jamais rien arrivé de pareil dans le pays des Yakoutes[3]. Le chef des brigands, Géorgien de naissance, ne semblait pas être ému le moins du monde de ce qui s'était passé. C'était un homme de haute stature. Il avait suspendu à sa ceinture toute sorte d'armes, et était vêtu d'un pantalon rouge, dont les coutures étaient couvertes de galons d'argent. Il m'avait pris dans ses bras et me régalait de toute sorte de friandises, tandis que je pleurais.

Mes parents ne pouvaient qu'être reconnaissants d'avoir été épargnés dans ce jour qui avait vu tant d'infortunes ; leur ruine n'aurait pas été douteuse, si les voleurs avaient voulu piller notre maison. Après avoir pris un copieux déjeuner, ils partirent vers le midi, et se rembarquèrent sur la Léna, emportant un riche butin.

Il est impossible de décrire les pleurs et la desolation de toutes les autres familles de la ville, qui étaient au nombre de plus de trente. Le soir, à leur retour de la forêt où elles s'étaient enfuies, elles trouvèrent leurs demeures dépouillées du bas en haut.

Le même été (je ne me rappelle pas au juste combien de mois plus tard), les brigands furent atteints à soixante-dix kœs de Djigansk par des soldats envoyés de Yakoutsk. On ne retrouva qu'une minime partie du bien volé ; le reste s'était gâté ou avait été gaspillé de côté et d'autre.

Pour le simple spectateur, les environs de Djigansk manquent de toute espèce d'agrément et de variété. On rencontre presque partout une prairie resserrée entre deux collines et bordée d'épais fourrés, où un chien ne trouverait pas à passer le museau. On ne peut faire dix pas dans les bois sans enfoncer jusqu'au genou dans un terrain mobile et fangeux. En fait de baies, on n'y trouve que l'airelle rouge, la camarine noire (*empetrum nigrum*), la groseille rouge, le raisin d'ours et le fruit de l'églantier.

L'hiver dure huit mois, pendant lesquels on ne peut quitter les vêtements chauds ; si l'on ajoute deux mois pour le printemps et l'automne, il en reste à peine deux autres pour le triste été.

La neige forme une masse plus haute que les maisons ; le vent souffle avec une telle violence que l'on ne peut se tenir sur ses jambes ; le froid vous coupe la respiration, et le soleil ne se montre presque pas durant deux mois d'hiver. Pour être sincère, si l'on m'avait donné le choix, ce n'est pas Djigansk que j'aurais choisi comme lieu de naissance.

Les habitants de Djigansk sont Tongouses et au nombre de quatre ou cinq cents hommes[1]. Ils vivent de chasse et parcourent une mer de neige de plus de deux cents myriamètres de circuit. Ils recueillent les précieuses cornes d'animaux dont on fait des peignes (les dents de mammouth), et tuent des rennes, des alezans moreaux, des zibelines, des renards à gorge foncée, des renards rouges, des renards des glaces, des écureuils, des hermines, des ours noirs, des ours blancs.

Quel que puisse être un pays, il est rare qu'il manque de tout agrément. Durant deux mois d'été, les habitants de Djigansk voient presque toujours le soleil à l'horizon. Ceux qui n'y sont pas habitués trouvent à peine le temps de dormir.

Les eaux des environs de Djigansk sont sans égales

1. En yakoute *Lami*. Okhotsk, chef-lieu du district de ce nom (voy. p. 165), dans le gouvernement russe de l'océan Pacifique, est une ville de trois mille habitants. Située originairement à l'embouchure de l'Okhota, sur le bord de la mer d'Okhotsk, elle a été transportée, en 1815, sur la rive droite du Koukthoui. La plupart des maisons sont bâties en bois. Elle a une école de navigation, des chantiers où l'on construit des bâtiments marchands, un port militaire, qui fait aussi un grand commerce avec le Kamtschatka et l'Amérique, enfin une rade vaste et commode.

2. Ils avaient été stigmatisés avec un fer chaud.

3. Ce peuple s'appelle dans sa propre langue *Sakha* selon Ouvatovski, et *Socha* selon Sauer. Le pluriel est *Sakhalar*.

1. Selon Sauer, secrétaire de l'expédition de Billings, *Djigansk*, qu'il appelle *Gigansk*, avait encore le titre de cité en 1789; elle avait deux églises, deux maisons appartenant au gouverneur, sept maisons de particuliers et quinze huttes. Elle était le siége d'un tribunal de district (*zemikoï-soud*). Le district de Gigansk, étendu de six mille verstes des bords de l'Iana à ceux de l'Anabara, était habité par 1449 Yakoutes hommes, 489 Tongouses hommes, en tout 1938 tributaires, taxés pour cette année à 56 peaux de marte zibeline, 262 peaux de renard et 1169 roubles d'argent (4676 fr.). En 1784, les tributaires étaient au nombre de 4834. En 1788, il y avait dans ce district et celui de Zakhisvesk 750 Russes hommes y compris les exilés.

tant pour la quantité que pour la qualité des poissons qu'elles nourrissent ; on y prend des *salmo nelma*, des ablettes, des esturgeons, des sterlets, des *tscher*, des *muksun*, des *omul*, des *salmo lavoretus*.

On gaspille sans profit ces poissons excellents, et cela pour deux causes, d'abord parce que l'on manque de sel et ensuite parce que c'est l'habitude. Les Tongouses creusent, près du lieu où ils pêchent, une fosse profonde d'une brasse environ, dont ils revêtent d'écorce le fond et les parois. Les poissons y sont encaqués après qu'on leur a ôté les intestins et les arêtes. On les laisse consumer jusqu'à ce qu'ils deviennent bleus et tombent en bouillie. Dans cet état, ils sont un des mets favoris des Tongouses. J'avoue que dans mon enfance j'en mangeais très-volontiers en public et en privé, et que j'en mangerais encore si l'occasion s'en présentait.

De grands médecins écrivent que l'usage des poissons morts depuis un jour cause un violent malaise. Mais comment pourrais-je croire que cette opinion soit vraie, moi qui sais que des milliers de personnes se nourrissent de ces poissons pourris et atteignent néanmoins un âge avancé. Quoique j'en aie moi-même passablement mangé, je ne m'aperçois pas que je m'en sois trouvé plus mal. Que l'on dise au Tongouse : « Ne mange pas de poisson pourri, c'est un aliment malsain ; » il rira et répondra : « Et le poisson que tu viens de tuer pour le manger ne se consume-t-il pas également dans ton estomac ? »

Au milieu du siècle dernier vivait à Djigansk une Russe[1], nommée Agrippine (Ogröpönö), que ma grand'mère connaissait de vue. Elle passait pour sorcière : on estimait heureux ceux qu'elle aimait ; ceux, au contraire, à qui elle en voulait se tenaient pour infortunés. Ses paroles étaient respectées, comme si elles fussent venues du ciel. S'étant ainsi acquis la confiance des hommes, elle se bâtit, entre les rochers, à quatre kœs en amont de Djigansk, une hutte où elle se retira dans sa vieillesse. Personne ne passait près de là sans lui aller demander sa bénédiction et lui porter un présent. Malheur à qui manquait à ce devoir ! elle ne tardait pas à l'en punir. Se métamorphosant en corbeau noir, elle soulevait contre lui de violents tourbillons de vent, faisait tomber ses bagages dans l'eau, et le privait de la raison. Maintenant même qu'elle est morte, les voyageurs continuent à suspendre des dons dans les lieux où elle vécut. Son nom est encore connu non-seulement des habitants de Djigansk, mais aussi de tous les Yakoutes des environs d'Yakoutsk. On dit d'une femme folle qu'elle a été frappée par Agrippine de Djigansk. La tradition rapporte que cette sorcière atteignit l'âge de quatre-vingts ans ; qu'elle était grosse, mais de taille peu élevée ; que son visage était marqué de la petite vérole ; que ses yeux étaient brillants comme l'étoile du matin, et que sa voix avait un son clair, comme la glace que l'on frappe. Le souvenir d'Agrippine n'est pas effacé dans les contrées septentrionales.

1. *Nutcha* en yakoute.

Mon premier voyage. — Killæm et ses environs. — Malheurs. Les Yakoutes. — La chasse et la pêche.

Ainsi que je l'ai déjà dit, j'étais encore bien jeune lorsque notre famille quitta Djigansk pour aller s'établir à Yakoutsk. J'emportai suivant l'usage, dans une bouteille, de la terre de mon lieu de naissance, pour la délayer dans de l'eau et la boire quand je souffrirais du mal du pays ; mais n'ayant jamais regretté Djigansk, je n'ai pas eu l'occasion de me remplir l'estomac de terre noire. Depuis je n'ai jamais revu cette ville, et Dieu sait si j'y retournerai jamais !

A deux kœs et demi au nord d'Yakoutsk est une contrée appelée Killæm, où mon père et ma mère avaient bâti à la russe une jolie maison qu'ils habitaient avant de s'établir à Djigansk. Tout près de là s'élevait la maison de mes aïeuls maternels, qui étaient fort avancés en âge.

Ni à Djigansk, ni dans le trajet, je n'avais vu de campagne ouverte, ou de plaine liquide qui se prolongeât à perte de vue, ou de chaîne de montagnes et de collines qui s'étendît le long d'un fleuve, et fût du haut en bas couverte d'un fourré impénétrable. Mon oreille n'avait jamais été charmée par les chants de l'alouette, ou les mélodies des oiseaux musiciens ; je n'avais entendu que le croassement du corbeau et de la corneille, ou la voix de la pivoine. En fait de plantes, je ne connaissais que le roseau sans parfum.

D'après cela, jugez de mon étonnement lorsque j'arrivai à Killæm. A mes yeux se déployait une immense prairie d'un kœs de large et de plusieurs kœs de long, couverte d'un tapis de verdure que l'air agitait, et aussi unie que la surface d'un lac. Les innombrables fleurs dont elle était parsemée lui donnaient l'aspect d'un tissu vert et jaune. On voyait çà et là des bosquets de mélèze et de bouleau disposés comme par une main d'artiste. Au milieu de cette prairie serpentaient les eaux claires d'un fleuve rapide, qui coulait sur le sable pur entre des rives noires et escarpées. Sur la rive opposée croissait du foin touffu et nourrissant, où couraient une centaine de faux, dont les lames brillaient comme de l'argent aux rayons du soleil. Dans cette plaine pâturaient un grand nombre de bêtes à cornes et de chevaux, qui prenaient leurs ébats en toute sécurité et erraient à leur gré. De distance en distance étaient réunies, par groupes de cinq ou de dix, les maisons des Yakoutes, enduites de terre grasse, ou leurs yourtes d'été, coniques et blanches, qui avaient l'air d'être peintes. Les croisées, en verre ou en pierre spéculaire, reluisaient comme des pierres précieuses. Au fond de ce paysage s'élevait, comme une haute colline, notre maison bâtie sur une éminence.

La beauté de ce tableau, jointe à son immensité, ravissait mon esprit d'enfant qui ne s'était jamais rien représenté de semblable. Je me figurais que cette contrée n'avait pas de limites, et la joie que j'éprouvais à ces pensées était si grande qu'il est impossible de l'exprimer par des paroles.

A peine étions-nous dans le pays, que le malheur visita notre maison. Un jour, en sortant de table, mon père, qui jusqu'à l'âge de soixante-douze ans n'avait jamais été malade, s'affaissa sans connaissance sur le banc fixé au mur, et au bout de quelques instants rendit son âme à Dieu.

Cette perte inopinée causa à ma mère un extrême chagrin. Après les funérailles, elle se trouva dans une situation tout à fait précaire ; mon père laissait des dettes pour huit ou neuf cents roubles[1], ce qui passait alors pour une grosse somme. Après avoir vécu neuf ans à Djigansk, mes parents n'avaient retrouvé à Killæm qu'une minime partie de leur bétail ; tout le reste était passé de différentes façons dans des mains étrangères. Notre maison avait été dévastée jusqu'à la désolation.

Lorsque sa douleur se fut un peu calmée, ma mère songea à mettre de l'ordre dans nos affaires, et par ses soins notre bétail s'améliora beaucoup pendant les cinq années de notre séjour à Killæm.

La vie que nous y menions manquait de toute espèce d'agrément : la rigueur du froid ne permettait pas que l'on sortît dans la campagne désolée ; nous étions cinq mois sans quitter la maison.

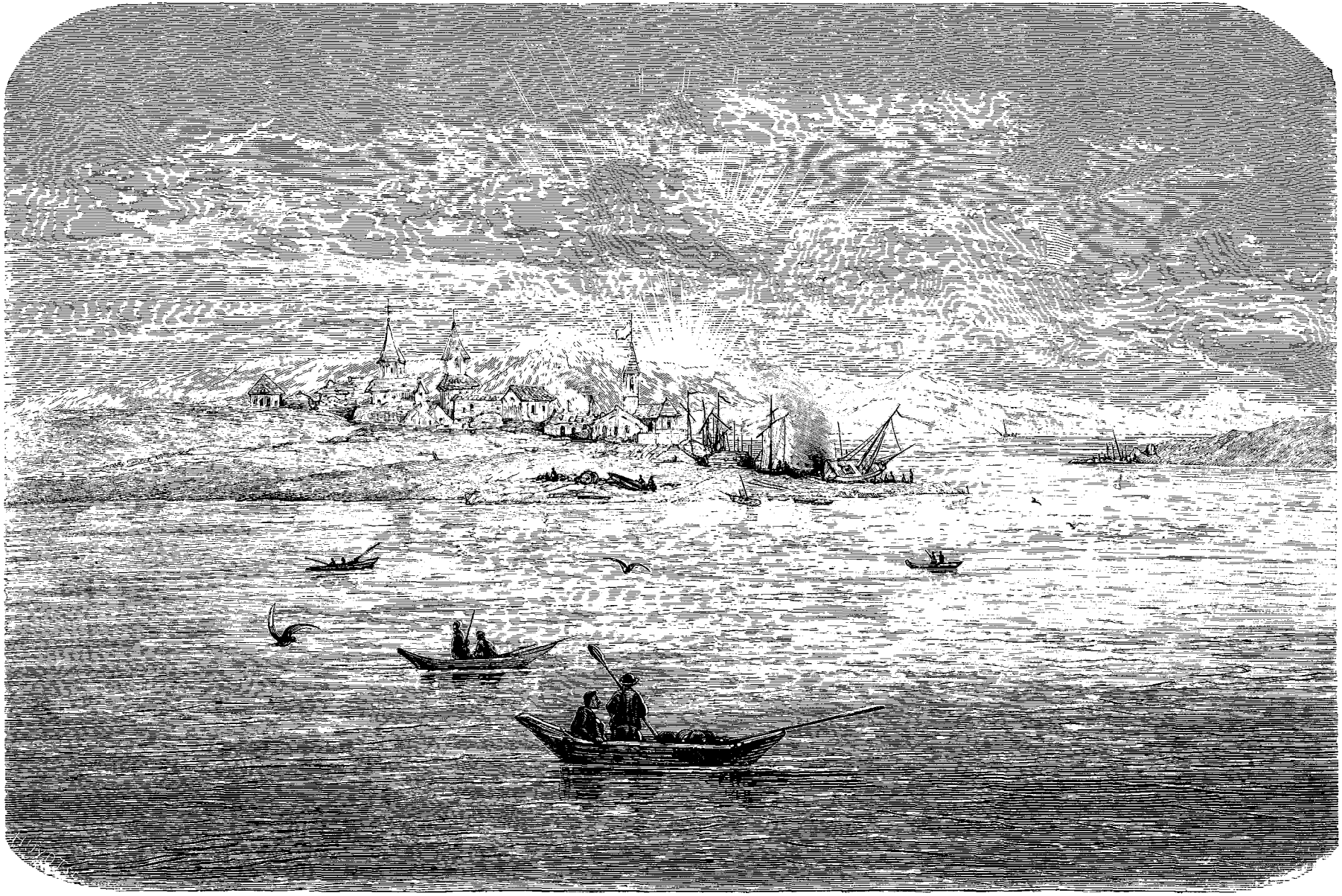
Pendant que nous vivions ainsi, je fis connaissance avec un grand nombre de Yakoutes, qui m'aimaient comme leur enfant, et je leur rendais bien leur affection.

Une sorcière tongouse. — Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

J'appris à fond leur langue, et je me familiarisai avec leur manière de vivre et de penser. J'écoutais avec plaisir leurs contes, leurs chansons, leurs vieilles traditions ; j'aimais à prendre part à leurs solennités, à leurs festins, et aux jeux qu'ils célèbrent en été. Je me conciliai ainsi l'effection non-seulement des Yakoutes, mais aussi de leurs femmes, de leurs filles et de leurs enfants. Ils avaient tant de confiance en moi, que je n'aurais pu agir à l'encontre de leur manière de voir, quand même je l'aurais voulu.

Les divertissements ne me manquaient pas. Les lacs de la contrée sont remplis en été de diverses espèces de canards ; et les bois, de lièvres, de coqs de bruyère, de lagopèdes et de perdrix. Au printemps, après la débâcle des glaces, et en automne, lorsque les nouvelles couvées sont en état de voler et partent pour les pays chauds, on est troublé dans son sommeil par les cris des oies, des canards, des cygnes, des grues, des cigognes et d'une foule de petits oiseaux. Pendant bien des années j'ai fait une si rude guerre aux bêtes fauves, que peu d'hommes en ont tué plus que moi. Lorsque j'avais envie de chasser, les distances n'étaient rien pour moi ; je ne m'effrayais pas de passer trois jours sans dormir, je ne connaissais pas la fatigue. En automne, je me couchais sur le flanc, sans autre oreiller qu'un tronc d'arbre, et n'ayant pas même une fourrure ou une couver-

1. Le rouble vaut quatre francs.



Port d'Okhotsk (voy. la note 1, p. 162). — Dessin de Victor Adam d'apres l'atlas du Voyage dans la Russie asiatique commandé par le commodeur Billings.

ture pour me garantir de la neige ou de la pluie. Lorsque je pêchais, je pataugeais toute la nuit dans l'eau froide, où les filets étaient tendus. L'habitude que j'avais contractée dès mon enfance de supporter les plus rudes fatigues, me fut très-utile dans la suite.

Yakoutsk. — Mon premier emploi. — J'avance. — Dernières recommandations de ma mère.

Lorsque nous fûmes forcés d'habiter Yakoutsk, ma mère fit transporter dans cette ville chacune des pièces de notre maison de Killæm et la fit reconstruire dans un bon emplacement qu'elle avait choisi; j'entrai au service de l'empereur, en qualité de copiste au tribunal supérieur de Yakoutsk. Nous avions pour supérieur un M. N..., homme de petite naissance et médiocre écrivain, mais qui passait pour indispensable. Se trouvant dans une belle position, il n'appréciait pas la peine de ses subordonnés. Nous étions occupés chaque jour à écrire sans interruption, depuis le grand matin jusqu'à la nuit, en tout dix-sept heures, et nos appointements s'élevaient à deux roubles de cuivre[1] par mois. Après avoir ainsi travaillé durant deux ans, je devins chef de mon bureau, et trois ou quatre ans plus tard j'eus la direction de sept bureaux. Peu après je fus nommé chancelier privé du gouverneur et l'on mit sous mes ordres dix personnes pour m'aider dans mes pénibles fonctions. Mais comme la moitié de mes subordonnés étaient des ivrognes accomplis et le reste de petits enfants que j'avais à instruire, toute la besogne me restait sur les bras. Je travaillais vingt heures par jour, et je ne gagnais que cinq roubles de cuivre par mois. Mais l'affection de mes supérieurs, la considération publique, et surtout la satisfaction de ma mère, me donnaient des forces, et j'avais en outre la conscience d'être utile.

Ayant perdu son mari et ses douze enfants, à l'exception d'un seul, ma mère ne vivait plus que pour moi. Mais voilà qu'au temps où elle aurait pu jouir du repos, elle fut atteinte d'une maladie mortelle, qui s'aggrava de jour en jour. Je restai près d'elle, sans sortir et sans dormir, les neuf jours et les neuf nuits qui précédèrent sa mort. Les dernières paroles d'adieu qu'elle m'adressa furent nombreuses, très-nombreuses. La veille de son trépas elle me dit :

« Ne reste pas à Yakoutsk; cette ville est remplie de Russes qui te portent envie. Les indigènes te conserveront sans doute leur affection; mais c'est précisément ce qui excitera la jalousie de tes ennemis. Tu ne pourras t'éviter de répondre à leurs provocations, tu perdras ta liberté et tu tomberas dans l'infortune. Vends ta maison et tes biens, et pars pour la Russie. Là tu verras l'empereur; ce sera ton bonheur. Je vais te laisser seul sur la terre; mais tu connais mes principes, ne les abandonne pas, ils feront ta consolation dans l'adversité. Ne manque pas d'assister ton prochain de tes biens, de tes conseils, de ton travail. C'est le devoir de tout homme. Je mourrai demain; au lever du soleil envoie chercher le prêtre, et fais appeler tous nos parents et toutes mes connaissances. »

C'était un jour d'automne; l'ecclésiastique étant arrivé dès l'aurore, ma mère confessa ses péchés, reçut l'eucharistie, et fit ses adieux à toutes les personnes qui s'étaient rendues à son appel. Ensuite elle m'embrassa; je sentis sur mes épaules le froid de son haleine, et peu après tous les assistants s'écrièrent : « Elle est morte ! » Ma mère venait de rendre subitement le dernier soupir.

Avec elle, je perdis tout ce qui faisait mon bonheur sur terre. N'ayant plus ni frère ni sœur, et n'ayant jamais été marié, je n'ai eu personne pour me consoler dans mes jours d'abattement, ou pour se réjouir avec moi dans mes moments d'expansion. Je suis pour tout le monde un étranger; quelque part que j'aille, je ne suis qu'un hôte!

La contrée de Yakoutsk n'avait plus de charmes à mes yeux; ce qui m'avait paru beau ne réveillait en moi que des idées tristes. Et puis la prospérité des Yakoutes décroissait d'année en année, par suite de la faiblesse des administrateurs. Toutes ces circonstances réunies m'affermirent dans la résolution de quitter ce pays. Mais je fus quelque temps retenu par le gouverneur, dont je dirigeais la chancellerie et qui m'aimait comme un fils.

Irkoutsk. — Voyage. — Oudskoï. — Mes bagages. — Campement.

Dès que le chancelier fut mort, je vendis ma maison et mes biens, je payai mes dettes et je me rendis à Irkoutsk[1], où je fus placé dans la chancellerie du gouverneur, avec quatre-vingts roubles d'appointements par mois. J'y passai tranquillement un an et demi, n'ayant d'autres soucis que de remplir mon facile emploi.

Je me proposais de partir pour la Russie, lorsque arriva un M. X..., qui avait été nommé gouverneur de Yakoutsk. Ayant appris que j'étais versé dans la langue des Yakoutes et familiarisé avec leurs mœurs, il me proposa de m'emmener avec lui. Je n'avais guère envie d'accepter; pourtant comme ce personnage était un homme de tête, je me décidai à l'accompagner, dans l'intérêt des Yakoutes plutôt que dans le mien; car je présumais bien que mes nouvelles fonctions me donneraient plus de peines que de profits; et la suite montra que je ne m'étais pas trompé dans ces prévisions.

Dès que le gouverneur fut arrivé au lieu de sa résidence, il remarqua une foule d'abus, et donna congé à plusieurs employés qu'il remplaça par d'autres. Lui-même il donna l'exemple, et pendant les cinq à six années qu'il passa dans ce pays, il n'épargna aucun effort et alla jusqu'à s'épuiser, pour préparer un avenir aux Yakoutes. Son administration fut un bienfait pour ce peuple. Il y a déjà quinze ans qu'il a cédé sa place à d'autres; cependant son nom est toujours cher à ses anciens subordonnés. Heureuse la ville qui a un tel gouverneur !

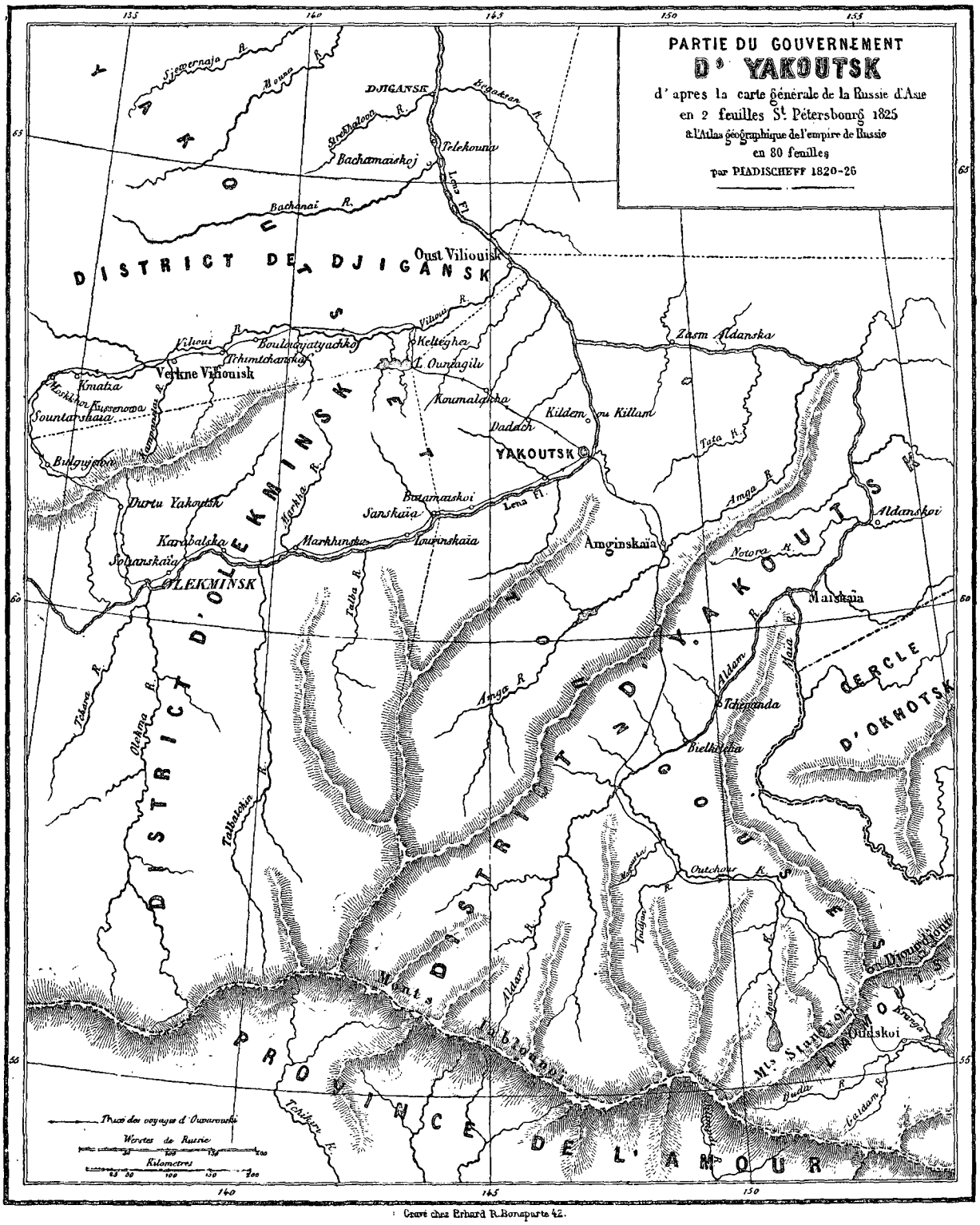
Au sud-ouest de Yakoutsk, à une distance de plus de cent kœs, est situé le district d'Oudskoï, qui a environ cinq cents kœs de circuit, et est renommé pour l'abon-

1 Le rouble de cuivre ou d'assignation vaut 1 fr. 14 c.

1. En yakoute *Ourkouskai*

dance de son gibier. Il touche à la mer d'Okhotsk, à l'empire de Chine, et aux districts de Nertchinsk[1], d'Olkminsk et de Khangangy.

Comparativement à l'immense territoire de Yakoutsk, ce n'est qu'un coin de désert. Ce désert ne renferme dans toute son étendue que quatre à cinq cents Tongouses




nomades ; il n'est pourtant pas sans importance, vu ses ressources et sa situation particulière.

Un grand nombre de Russes et de Yakoutes y vont acheter à vil prix le produit de la chasse des indigènes, à

1. Nertchinsk, chef-lieu du district de ce nom dans le territoire transbaïkalien, est une ville de deux mille âmes, située sur la rive gauche de la Schilka, au confluent de la Nertcha, d'où dérive son nom. Erigée en ville en 1781, elle a deux églises, un observatoire

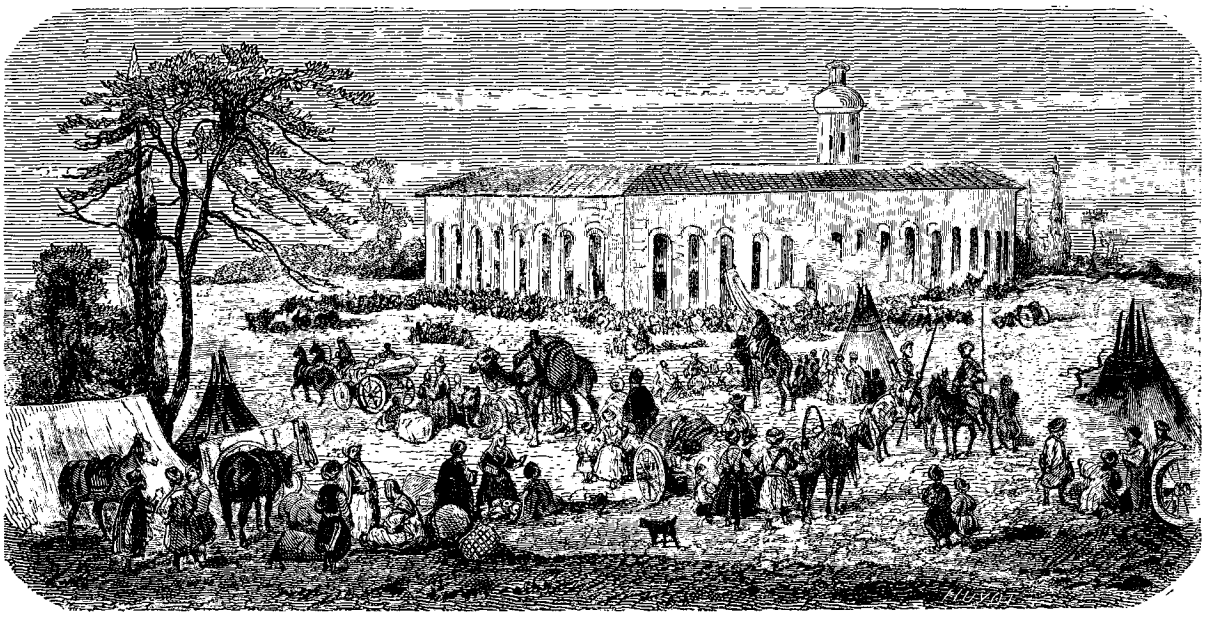
qui ils donnent en échange des denrées surfaites. De là, toute sorte de vexations et de fraudes, qui causaient la ruine des habitants du cercle d'Oudskoï. Ces circonstances, ainsi que diverses autres affaires compliquées, nécessitèrent l'envoi d'un commissaire à Oudskoï : ce fut moi que l'on choisit pour cette mission.

Deux mois avant mon départ, je fus chargé de beaucoup d'écritures; cette besogne et les préparatifs de mon voyage furent le commencement des fatigues infinies que j'eus à supporter pendant un an et demi dans le cours de ma lointaine expédition.

Mes bagages se composaient de trois costumes d'hiver, de quatre costumes d'été, de sucre, de thé, de biscuits russes, de viandes, de poudre, de plomb, d'armes, d'un peu de rhum, d'eau-de-vie, de beurre russe et yakoute : le tout emballé dans des sacs de cuir du poids de cent livres, ou dans des caisses de bois et d'écorce de bouleau. Lorsque les ballots furent enveloppés de telle façon que l'eau n'y pût pénétrer, on en attacha plusieurs ensemble avec de fortes courroies de cuir, de manière pourtant que la charge d'un cheval n'excédât pas deux cents livres.

On était déjà en février, et le froid n'en était pas moins rigoureux. Le liquide avec lequel les Russes mesurent la température[1] était au-dessous du chiffre trente lorsque je quittai Yakoutsk avec les deux cosaques qu'on avait mis sous mes ordres. Monté dans un traîneau attelé de deux chevaux, j'allai jusqu'à Amga, qui est éloigné de vingt kœs. Là, après avoir chargé nos bagages sur le dos de sept bêtes de somme, qui étaient toutes prêtes, nous montâmes à cheval et nous continuâmes notre route sous la conduite de deux guides.

Comme les chevaux étaient trop gras et impatients du joug, ils se débarrassaient sans cesse de leur fardeau. Pour ce motif, nous jugeâmes à propos de les ménager



Bazar de Nertchinsk. — Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

le premier jour, et après avoir parcouru trois kœs, nous fîmes halte dans un lieu où nous voulions passer la nuit.

Les conducteurs commencèrent par décharger les bêtes de somme, puis ils détournèrent avec des pelles la neige qui couvrait le sol, et ramassèrent du bois sec pour allumer du feu. Ensuite ils remplirent de neige la bouilloire à thé et une grosse marmite, et les mirent bouillir devant le brasier.

Lorsque la chaleur du thé nous eut réchauffé le sang, les guides s'occupèrent de préparer nos lits; ils amassèrent de petites branches d'arbre qu'ils mirent en tas,

et une école des mines. La contrée est fameuse par ses mines de plomb, qui rendent annuellement sept cent mille kilogrammes de plomb argentifère, dont on extrait quatre mille kilogrammes d'argent; elle a aussi des mines d'or, de mercure, d'étain, qui sont également exploitées, au compte du gouvernement, par les déportés et les forçats.

Le sort de ces condamnés, dit le voyageur M. A. Castrén, est plus supportable qu'on ne le croit généralement. Le gouvernement alloue aux simples convicts deux pounds (quarante kilogrammes) de farine et huit francs par mois; ceux qui ont un métier, comme les menuisiers, forgerons, scieurs de long, tailleurs de pierre, reçoivent, outre la provision ordinaire de farine, quinze kopecks (soixante centimes) de salaire par jour de travail. Les ouvriers sont tenus de pourvoir eux-mêmes à leur entretien et à leur logement; la subvention de l'État est naturellement insuffisante, mais les hommes laborieux et rangés trouvent presque toujours à faire de petits profits accessoires. Les mieux partagés sous ce rapport sont les mineurs, qui, d'après les règlements, peuvent disposer à leur gré d'une semaine sur quatre. Quant aux artisans, ils ont chaque jour à faire une certaine tâche, après quoi ils font tel usage que bon leur semble du temps qu'ils ont de reste. Dès leur arrivée à Nertchinsk, les forçats sont délivrés de leurs chaînes et mis en liberté : ils ne sont plus qu'esclaves de leur besogne. Ceux qui ont mené une vie honnête pendant vingt ans sont exemptés de travail et jouissent des priviléges des déportés, entre autres du droit de cultiver la terre sans payer d'impôt; mais les condamnés, qui se rendent coupables d'un nouveau crime ou d'un grave délit, sont astreints à travailler un certain temps dans les fers.

(*Nordiska resor och forskningar*, Voyages au Nord et études septentrionales, t. II, Helsingfors, 1855, p. 415, 416.)

1. Le thermomètre de Réaumur.

Colonie ou village yakoute. — Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

sur lesquels ils étendirent d'abord les housses de nos montures, ensuite des peaux d'ours. Pendant ce temps, nous prenions le repas du soir, et dès que nous eûmes fini, nous nous dépouillâmes en toute hâte de nos vêtements et nous nous mîmes au lit. Nos bottes, nos bas, nos gants étaient moites de sueur; nos guides les enfoncèrent dans la neige afin qu'elle en absorbât l'humidité; de cette façon ils séchèrent beaucoup mieux que s'ils eussent été étendus dans un appartement, près du feu. Nous nous endormîmes aussitôt que nous eûmes échauffé nos couches et nos couvertures. Le lendemain matin nous nous habillâmes en toute hâte, après nous être frottés de neige, en grelottant; puis on prit du thé et on se remit en route. Nous voyageâmes de la sorte jusqu'à ce que la neige fondit.

Le froid. — La rivière Outchour. — L'Aldan. — Voyage dans la neige et dans la glace.

Je dois remarquer ici qu'une des plus grandes incommodités d'un voyage d'hiver, c'est de se déshabiller par un froid pénétrant pour se coucher; mais ce qui est encore beaucoup plus pénible, c'est de se lever le matin, de se laver avec de la neige, et de remettre ses nombreux vêtements. Il faut avoir un rude tempérament, un corps de glace, pour endurer ces souffrances sans devenir malade.

Je ne bois d'aucune liqueur enivrante, et par conséquent j'ignore de quelle utilité elles peuvent être; mais je suis convaincu que sans thé l'on ne pourrait résister à ces fatigues. Je ne parle pas ici des Yakoutes ni des Tongouses, parce que ces peuples nés et élevés dans les frimas peuvent voyager trois jours sans rien manger.

Après trois ou quatre journées de marche, nous atteignîmes la rive gauche du grand fleuve Aldan, vis-à-vis l'endroit où il reçoit la rivière Outchour. Nous fîmes halte dans une *yourte* (hutte) de Tongouse, où nous apprîmes qu'il se trouvait sur notre chemin un espace de dix kœs couvert de six empans de neige, et qu'il était impossible de franchir cette étendue et de continuer le voyage. Cette nouvelle nous jeta dans une grande perplexité; nos instructions ne nous permettaient pas de retourner sur nos pas, et pour éviter la neige, il aurait fallu faire un détour de vingt kœs, et faute de fourrage, remplacer nos chevaux par des rennes. Mais ces derniers n'auraient pu traîner que de légers fardeaux, et nous n'avions pas de magasins pour serrer le surplus de nos effets. En conséquence, nous résolûmes de remonter l'Outchour. Pendant les deux jours que nous passâmes dans la yourte, nous fîmes des raquettes ou patins à neige, et nous laissâmes sans fourrage les deux chevaux qui n'étaient pas chargés. Le troisième jour nous franchîmes l'Aldan, et à peine étions-nous dans le lit de la rivière gelée, que la profondeur de la neige ralentit la marche des chevaux.

Un des guides, qui avait mis ses patins, tirait par la bride les deux chevaux sans bagages. Ceux-ci se cabraient sur les pieds de derrière et en retombant brisaient la dure croûte de la neige. Nous suivions leur trace, avec toutes les autres montures attachées l'une derrière l'autre.

Nous fîmes à peine un demi-kœs en marchant depuis le matin jusqu'au soir, et il ne nous fallut pas moins de dix jours pour traverser l'étendue de neige qui se trouvait sur notre chemin; nous ne fîmes à cheval qu'une petite partie de cette route, car on avait peine à se tenir en selle, à cause des violentes secousses que l'on recevait, et l'on éprouvait une fatigue insupportable. Baignés de sueur, comme nous étions, nous préférions chausser nos patins et glisser sur la neige.

La rivière Outchour coule entre des rochers à pic, au pied desquels se trouve çà et là une étroite lisière qui borde l'abîme. Il est impossible qu'un cheval chargé gravisse cette pente escarpée. Aussi, quand nous avions choisi notre station de nuit, étions-nous obligés de décharger nos bagages dans le lit du fleuve, et de tirer les chevaux hors du précipice, pour qu'ils pussent chercher en liberté l'herbe sous la neige; ils ne pouvaient arriver jusqu'au gazon, et étaient réduits à brouter des rameaux de bouleau ou de saule.

A peine avions-nous passé les neiges, qu'un autre obstacle se présenta : resserrées dans leur lit de rocher par la glace épaisse de douze à treize empans, les eaux de l'Outchour l'avaient brisée et s'étaient répandues sur sa surface, jusqu'à la hauteur du genou d'un cheval; dans d'autres endroits, elles s'étaient gelées et avaient formé un verglas sur lequel glissaient les chevaux non ferrés, et où les rennes même n'avaient pas le pied ferme. Pour que le chemin fût moins glissant, deux de nos hommes y faisaient des entailles avec des coignées et des couteaux, ou bien y répandaient de la terre sèche ou du sable dont ils avaient fait provision. Dans un endroit où l'on avait négligé de prendre ces précautions, nos seize chevaux s'abattirent, et dans leur chute les ballots se détachèrent et se défirent. Il fallut perdre la plus grande partie de la journée à les remettre en ordre.

Dans le cours de notre voyage, nous passâmes près de quelques montagnes qui présentaient un coup d'œil merveilleux. L'eau, qui s'était amassée à leur sommet, avait rompu l'enveloppe de glace qui la pressait et s'était congelée en coulant le long de la pente. Lorsque le clair soleil du printemps était sur son déclin, ses rayons tombaient en plein sur cette surface polie, qui prenait les couleurs de l'arc-en-ciel, ou resplendissait, comme si elle eût été couverte de pierres précieuses. Au pied de ces montagnes, le fleuve était toujours si rapide, qu'il ne gelait jamais.

L'Ægnæ. — Un Tongouse qui pleure son chien. — Obstacles et fatigues. — Les guides.

Au mois d'avril nous commençâmes à suivre la rive droite de l'Ægnæ, affluent de gauche de l'Outchour. Un jour, nous aperçûmes au loin un objet noir qui restait immobile sur le bord de la rivière. Nous le prîmes d'abord pour un animal; mais en approchant, nous reconnûmes que c'était un Tongouse, qui était assis et pleurait; il se leva et nous salua à sa manière; lorsque

nous lui eûmes demandé le sujet de sa douleur, il nous fit le récit suivant :

« Hier, en me rendant au bois, je rencontrai quelque part des vestiges de renne sauvage. Ravi de cette découverte, je retournai chez moi pour préparer mes armes et mes munitions. Après m'être reposé, je sortis avec mon chien, vers le milieu de la nuit, quand la neige qui était tombée pendant la journée fut devenue ferme. Arrivé à l'endroit où j'avais découvert les traces de renne, j'attendis deux heures en fumant du tabac, et à la pointe du jour, dès que l'on put distinguer une piste, je lâchai mon chien et je le suivis sur mes patins. Je parcourus ainsi l'espace de plus d'un kœs, franchissant fleuves et montagnes. Les rennes, meurtris aux pattes, commençaient à laisser des traînées de sang sur la glace; leur fuite se ralentissait sensiblement; les sauts de mon chien étaient moins espacés, et je finis par entendre ses aboiements; il était clair que j'approchais du gibier. Mais tout d'un coup le limier poussa un cri d'agonie; je frémis, comme si mon cœur se fût entr'ouvert, je redoublai de vitesse, et à la distance d'environ deux portées de fusil, je vis par terre deux lambeaux de chair, noirs et sanglants. Au moment où le chien avait atteint le troupeau de rennes, il les avait poussés dans un ruisseau et s'était mis à courir tout autour pour les empêcher d'échapper. Mais pendant qu'il était ainsi occupé, des loups affamés étaient descendus de la montagne, l'avaient saisi par la tête et la queue et l'avaient mis en pièces. Sur ces entrefaites les rennes s'étaient dispersés de côté et d'autres. Mon chien était vieux de sept neiges; dès l'âge de six mois il allait à la chasse et pendant six ans il ne m'a pas laissé un seul jour souffrir la faim. L'élan, le renne sauvage, la zibeline et beaucoup d'autres animaux tombaient infailliblement sous mes coups, quand il avait une fois découvert leur piste. On me le rendrait au prix de cinq rennes de trait, que je ne le céderais pas pour dix. J'étais riche quand je l'avais, maintenant je suis le plus pauvre des hommes. Je ne sais si j'oserai reparaître devant ma famille; ma femme et mes enfants l'attendent pour le caresser; leurs lamentations me déchireront le cœur comme un couteau émoussé. »

Il n'était pas en ma faculté d'assister ce Tongouse; je poussai donc plus loin, après l'avoir consolé, en lui représentant que le passé ne revient plus, et que rien n'est plus sûr que de mettre son espoir en Dieu.

En quittant les bords de l'Ægnæ, nous avions à gravir une montagne haute et escarpée pour regagner les rives de l'Outchour. Lorsque nous eûmes fait deux petits kœs, nous rencontrâmes une grande troupe de voyageurs ; ils nous informèrent que la neige était épaisse de treize empans sur la montagne et qu'en conséquence il était impossible d'en faire l'ascension. Arrivés à l'endroit difficile, nos gens, ayant chaussé leurs patins, prirent parmi les chevaux et les rennes de tous les voyageurs, dix bêtes de chaque espèce que l'on débarrassa de leur fardeau et que l'on conduisit sur la montagne pour s'y frayer un passage; le lendemain matin nous exécutâmes notre pénible ascension, et nous arrivâmes le premier mai à la foire d'Outchour. J'y levai le *yassak* (tribut, en yakoute *œlbugæ*) et je remplis quelques autres missions dont j'avais été chargé par le gouvernement. Dès que nos chevaux, fatigués jusqu'à l'épuisement, eurent recouvré leurs forces, nous nous remîmes en route pour Oudskoï, le premier juin, emmenant avec nous dix rennes que nous avions achetés.

Le lieu de réunion, sur les rives de l'Outchour, est éloigné d'Oudskoï de cinquante kœs environ, qui en valent bien soixante-dix, vu la difficulté du trajet. Le voyageur ne fait que traverser des cours d'eau et gravir des montagnes. Quand il pleuvait, nous chassions nos bêtes dans les rivières pour les forcer à passer à la nage; d'autres fois nous les traversions sur un radeau construit par nous. La contrée offre tantôt des champs de pierres aiguës, tantôt des marécages sans fond, qui ne sèchent jamais.

Quand un cheval s'abat dans cette bourbe, il ne peut plus se relever; nos dix-sept chevaux étant tombés tous à la fois, les guides entrèrent dans la vase jusqu'à la ceinture, traînèrent les bagages à quelque distance, et les déposèrent l'un sur l'autre dans un lieu sec. Ensuite ils refirent les ballots qui s'étaient défaits en tombant, et rechargèrent les bêtes de somme. A peine celles-ci eurent-elles fait vingt pas, qu'elles firent une nouvelle chute, et qu'il fallut recommencer. Une fois je me mis moi-même dans la fange, et je soulevai au-dessus de l'eau les têtes de trois chevaux qui s'étaient abattus. Au même instant, un quatrième cheval qui était près de moi s'embourba tellement qu'il ne put se relever et fut suffoqué après avoir plongé deux ou trois fois sous l'eau. Nos fatigues furent encore accrues par l'ardeur du soleil, qui nous brûlait de ses rayons, et par les nuées de moucherons qui nous empêchaient de respirer. Il fallait boire et manger en compagnie de ces hôtes incommodes; on n'avait pas plutôt servi quelque mets ou versé quelque liquide dans un vase, qu'ils s'y précipitaient et le remplissaient avant qu'on eût pu le porter à la bouche.

On doit dire à la louange des guides yakoutes qu'ils supportent, sans montrer la moindre mauvaise humeur, les peines qui les attendent à chaque pas, et cela pour un salaire très-faible, qui ne monte pas à la moitié de ce qu'il devrait être.

A cette occasion je dois faire une autre remarque. A la fin d'une de ces journées où il a souffert de la boue, de l'eau, de la chaleur, des cousins, des guêpes, des taons, et exécuté à la sueur de son front des travaux qui demandent une grande exertion de force, le guide veille au campement jusqu'à minuit, et, pendant que les chevaux se rafraîchissent, il s'occupe à réparer les harnais qui se sont brisés pendant la journée ou à raccommoder ses vêtements. Ensuite il *empige*[1] les chevaux et les laisse pâturer à leur gré, les surveillant de demi-heure en demi-heure, de peur qu'ils ne s'accrochent à un arbre et ne deviennent la proie des bêtes car-

1. Terme de palefrenier, qui signifie mettre des entraves aux pieds des chevaux.

nassières. Il ne lui reste guère que deux heures pour dormir. C'est une vie de souffrances continuelles.

Ascension du Djougdjour. — Stratagème pour prendre un oiseau. — La ville d'Oudskoï. — La pêche à l'embouchure du fleuve Ut. — Navigation pénible.

A plus de dix kœs des rives de l'Outchour, nous rencontrâmes la chaîne du *Djougdjour* (la grosse montagne; les monts Yablonnoï ou Stanovoï des Russes), que l'on considère comme la ceinture ou l'épine dorsale de la Sibérie. Ne s'affaissant nulle part et s'élevant jusqu'aux nues, elle s'étend sans interruption, sur une longueur de plusieurs milliers de kœs, jusqu'à la mer Glaciale, où elle s'abaisse et se termine. Il était midi passé lorsque nous arrivâmes au pied de cette chaîne ; nous fîmes halte pour y passer la nuit et faire reposer nos montures. Le lendemain matin, avant que le soleil fût levé et que la chaleur se fît sentir, nous nous mîmes à monter à pied ; nos chevaux s'avançaient un à un, sans charge et sans être attachés l'un à la suite de l'autre; aucun d'eux ne s'accrocha à une branche du fourré, ne tomba dans une crevasse de rocher, ou ne culbuta dans les ravins creusés par les eaux; au moindre faux pas qu'ils eussent fait, ils auraient été précipités dans un abîme sans fond et auraient été perdus sans retour. Après avoir ainsi grimpé quatorze heures, nous

Traîneau en Sibérie. — Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

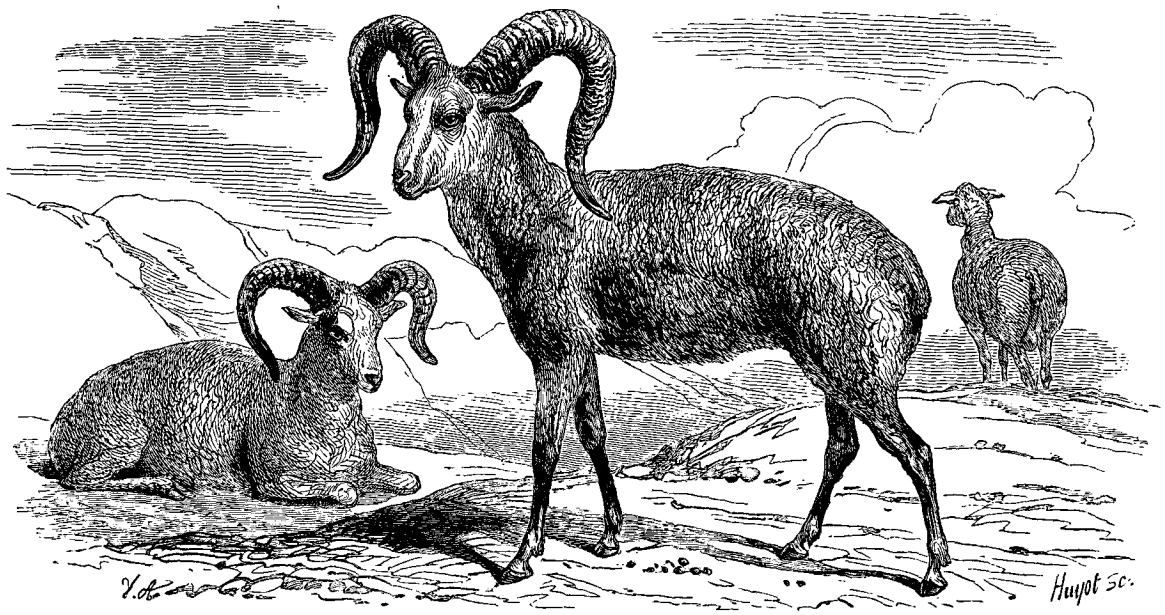
atteignîmes le sommet du Djougdjour, qui est incomparablement la montagne la plus élevée du pays.

Il y faisait extrêmement froid, et il ne s'y trouvait ni cousin ni guêpe. Nous fûmes transis pendant les deux heures que nous nous y arrêtâmes pour faire souffler nos bêtes. De cette hauteur, les autres montagnes, qui nous avaient paru si élevées, ressemblaient à d'insignifiantes collines. Les nombreux fleuves, qui descendaient des deux versants du Djougdjour, luisaient comme de menus fils d'argent. Les nuages, chassés comme des brouillards, se déchiraient en effleurant la cime de la montagne, et restaient flottants le long du faîte.

Nous mîmes beaucoup moins de temps à descendre qu'à monter; le voyage, qui avait duré seize heures environ, avait tellement épuisé nos forces et celles des chevaux et des rennes, que nous ne pouvions plus nous remuer. Nous fîmes halte dès que nous eûmes trouvé un lieu de campement au pied de la montagne. Nous venions de décharger nos bêtes, d'allumer des bouzes pour éloigner les moucherons, et de prendre une tasse de thé, lorsque mon chien, que j'avais laissé en liberté, revint du milieu du bois, et par ses aboiements nous fit comprendre qu'un animal se trouvait dans les environs. Je ne sais ce que devint la fatigue dont j'étais accablé, la sueur dont j'étais baigné, la faim et la soif que je ressentais; mais

sans réfléchir que l'animal dépisté pouvait être un ours ou quelque autre bête féroce, je m'élançai à sa poursuite avec le plus jeune de mes cosaques et un des guides. Armés d'un couteau et d'un fusil, dont nous examinâmes la charge et l'amorce, nous suivîmes la trace du chien jusqu'au sommet du Djougdjour. Là nous découvrîmes un mouton sauvage[1] sur la saillie d'un rocher à pic, saillie qui n'était pas plus large qu'un lit. Ayant trouvé une anfractuosité boisée, nous nous glissâmes d'arbre en arbre jusqu'à une centaine de pas de l'animal, et nous fîmes feu tous à la fois. Nous l'avions tué. S'il eût été possible, nous aurions suspendu l'un de nous à un long câble et nous l'aurions descendu vers le gibier, après lui avoir mis une corde en main : il aurait attaché l'une des extrémités aux cornes du mouton et aurait pris l'autre entre ses dents, après quoi nous l'aurions hissé en haut. Mais l'animal, en expirant, tomba sur le côté, glissa de dessus la pierre et roula dans un abîme incommensurable. Le bruit occasionné par le choc de ses cornes contre les parois du rocher fut bruyamment répété par l'écho. Laissant à chaque angle de pierre un lambeau de sa chair, il fut anéanti avant d'arriver au fond du précipice. Ce fut un bonheur pour nous que la chasse finît de cette façon; car si le gibier fût resté sur place, l'un de nous eût peut-être fait une semblable chute en l'allant chercher.

A notre retour, je fus spectateur d'une chasse dont je n'avais pas idée. Nos limiers, qui étaient en avant, poursuivirent des oiseaux qui allèrent se percher sur les branches d'uu bouleau peu élevé. Aussitôt j'armai mon fusil et j'allais faire feu, lorsque mon guide m'arrêta en me disant qu'il était inutile de perdre la poudre et le plomb, que nous prendrions bien ces oiseaux avec la main. Ayant coupé une longue baguette qu'il dépouilla



Argali, mouton sauvage[1]. — Dessin de Victor Adam d'après Pallas.

de ses scions, il attacha à l'une de ses extrémités un lacet de cheveux qu'il présenta avec précaution à l'oiseau perché sur la branche la plus basse, et lorsque le sot animal tendit la tête pour examiner l'objet de plus près, notre homme le prit dans le nœud coulant et le tira à lui. Après lui avoir tordu le cou, il prit successivement tous les autres de la même façon. Cet oiseau, que les Yakoutes appellent *karaky* et les Russes *dikouta*, est plus gros que la poule de coudrier et plus petit que la gelinotte de bois bariolée à laquelle il ressemble pour le plumage et pour le goût de sa chair. Il est passablement épais et il a le cou assez court. Je n'ai jamais trouvé d'oiseaux de ce genre que sur la route d'Oudskoï, encore ne l'y voit-on que rarement. Il est vraisemblable que les oiseaux et les quadrupèdes, connaissant sa stupidité, lui font la chasse et détruisent l'espèce.

Depuis le jour que nous avions quitté le Djougdjour jusqu'à celui de notre arrivée à Oudskoï, nous prîmes

1. L'argali ou mouton sauvage (*ovis fera Siberica* de Pallas) est à peu près de la taille du daim; son corps est partout couvert d'un poil court, qui, gris fauve en hiver, devient roussâtre en été. Il a sur le dos une raie jaune roussâtre qui ne change pas de couleur, comme le reste du pelage. Les cornes du mâle sont grosses, longues et recourbées. « C'était tout ce que je pouvais faire que d'en soulever une paire d'une seule main, » dit le frère Rubruquis, qui, le premier des voyageurs européens, a mentionné cet animal qu'il appelle *artak*. Les cornes de la femelle sont minces, à peu près droites, et assez semblables à celles de nos chèvres domestiques.

A la différence du renne, l'argali habite en hiver les régions montagneuses et en été les plaines et les vallées; cette singularité s'explique par ce fait, que le vent balaye la neige sur les sommets élevés et la pousse dans les basses régions qui en sont entièrement couvertes. Doué d'une grande agilité, il saute de rocher en rocher pour brouter les lichens, le gazon peu abondant, et les feuilles ou les jeunes pousses des arbustes. La femelle porte deux fois l'an, au printemps et en automne, et souvent elle donne naissance à deux petits à la fois; quand elle a mis bas, elle reste seule avec ses agneaux. La chair et surtout la graisse de l'argali sont très-recherchées des chasseurs sibériens. C'est à Gmelin et à Pallas que l'on doit presque tout ce que l'on sait de cet animal.

chaque soir nos quartiers de nuit près d'un coude de la rivière où nous tendions trois filets que nous portions avec nous. Le lendemain matin nous trouvions deux ou trois poissons de l'espèce *charioub* (*salmo thymallus*), qui venaient bien à point; car sans cela nous n'aurions eu pour toute nourriture que du gruau et du beurre rance.

La ville d'Oudskoï (*Ut* en yakoute), où nous arrivâmes au milieu de l'été, est située sur la rive gauche du fleuve Ut, dans une contrée où la haute montagne s'abaisse et forme une vallée passablement large. Elle est à neuf kœs de la mer d'Okhotsk. Sa population se compose d'un ecclésiastique, d'un marguillier, d'un capitaine de cosaques qui est gouverneur et a sous ses ordres plus de cinquante hommes; d'une dizaine de paysans, de six à sept cosaques, de trois à quatre Yakoutes, enfin de trois à quatre cents Tongouses, qui n'ont pas de demeure fixe, mais qui errent l'hiver et l'été, et se transportent de lieu en lieu pour chasser. Ayant mission d'étudier les mœurs et l'industrie de ce peuple, je fus forcé de parcourir toute la contrée; après avoir pris un peu de repos, je m'embarquai donc avec deux cosaques et deux guides, et je descendis le fleuve Ut qui se jette dans la mer.

A son embouchure stationnent deux ou trois Tongouses, qui prennent une immense quantité de *kætæ* (espèce de truite), de chiens de mer, et font des provisions d'huile de baleine. Chaque année les flots poussent à l'entrée du fleuve une ou deux baleines longues de six à sept brasses. On tue à coups de fusil les gros chiens de mer et à coups de bâton leurs petits, qui restent à sec lors de la basse marée. On taille en courroies une partie de leur peau, et on met le reste sécher à la fumée, pour en faire des semelles de souliers. Il n'est guère d'animaux qui donnent d'aussi bon cuir. On trouve aussi dans ces parages beaucoup d'oies, de canards, et surtout une innombrable quantité de bécasses de mer de diverses espèces. Lors du reflux, ces bécasses descendent vers la mer et se posent sur les petits îlots; mais, ne trouvant pas suffisamment de place, elles s'entassent les unes sur les autres. J'en ai tué jusqu'à cinquante-cinq d'un seul coup de fusil quand elles prenaient leur volée.

Après avoir passé quatre jours en ce lieu, je retournai vers la place-frontière d'Oudskoï, accompagné de six hommes, portés par deux nacelles en peuplier creusé. Le premier jour, nous ne pûmes avancer qu'à coups de gaffes ferrées, vu la force du courant; le soir et toute la nuit il tomba de la pluie, et le lendemain matin l'eau atteignait l'épais fourré qui couvre les rives. Dans cette saison il pleut quinze jours sans discontinuer. De peur d'être arrêtés trop longtemps, si nous faisions halte, et d'être bientôt à bout de provisions et de forces, nous résolûmes de n'épargner aucun effort pour remonter le fleuve. Pendant cinq jours nous nous avançâmes d'arbre en arbre le long de ses bords; nous étions exténués, nous n'avions plus de vivres, et nous étions encore éloignés d'Oudskoï de trois kœs par eau, d'un et demi à travers le bois. Nos guides affirmant que les trois ruisseaux qui serpentaient dans la forêt ne nous empêcheraient pas de passer, je m'armai d'un fusil et d'une hache, et au soleil levant je partis à pied avec un cosaque et un guide. Nous voulions parcourir le bois et rentrer le soir avec du gibier pour ceux des nôtres qui restaient dans les embarcations. Mais nous ne pûmes exécuter ce projet; à peine avions-nous fait un quart de kœs que nous rencontrâmes un ruisseau débordé. Nous perdîmes la moitié de la journée à remonter vers la source, que nous traversâmes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le soir au coucher du soleil, trouvant un autre cours d'eau, qui avait plusieurs kœs de long et qu'il était impossible de tourner, nous passâmes la nuit sur la rive, exposés à la pluie et n'ayant aucune couverture. On alluma à grand'peine un feu de bois humide, qui brûlait mal et donnait beaucoup de fumée, mais peu de chaleur. Nous fûmes toute la nuit à grelotter; le lendemain à la pointe du jour, nous fîmes un radeau avec quatre ou cinq baliveaux, afin que deux d'entre nous pussent passer à la fois sur la rive opposée. Nous n'eûmes fini qu'à midi; mais comme le bois dont nous nous étions servis était imprégné d'eau, le radeau ne pouvait porter qu'une personne; le guide seul y monta afin de se rendre à Oudskoï, pour envoyer une nacelle à notre rencontre. Mais lorsque l'embarcation fut au milieu de la rivière, elle se sépara en deux et le guide tomba à l'eau, poussant des cris de détresse qui nous perçaient le cœur; car, bien que nous fussions tout au plus à dix brasses de lui, nous n'avions ni la force ni les moyens de lui porter secours. Heureusement il savait nager, et, à notre grande joie, il revint à la surface de l'eau. Le courant l'ayant porté sur un bas-fond, il se remit debout, et après s'être reposé, étant dans l'eau jusqu'au cou, il repartit pour Oudskoï. Resté seul avec mon cosaque, j'allumai du feu en plusieurs endroits pour écarter les ours. Au lever du soleil nous eûmes la joie de voir arriver deux hommes dans une barque. Ils nous transportèrent sur l'autre rive, et vers minuit nous rentrâmes à Oudskoï, n'ayant pas un seul fil sec dans nos vêtements, et n'ayant rien mangé depuis deux jours. Nous avions voyagé sept jours de suite avec des habits mouillés; aucun de nous pourtant ne fut malade.

Notre seconde excursion fut encore plus pénible. C'était en septembre; les nuits devenaient froides, et les eaux, moins profondes, commençaient à se couvrir de glace. Je m'embarquai de nouveau avec mes deux cosaques et trois guides pour aller trouver à dix kœs une assemblée de Tongouses. Lorsque je revins à Oudskoï, il neigea dans le premier lieu où je m'arrêtai; les guides, en se levant la nuit, ne retrouvèrent pas un seul de nos dix rennes, qui avaient été dispersés par un loup. Ils se mirent tous trois à leur recherche, et je restai seul avec mes cosaques; ils furent absents trois jours pendant une pluie continuelle mêlée de neige. Les vivres, dont nous nous étions pourvus pour six à sept jours, étaient entièrement épuisés; la place, que nous occupions, s'était changée en mare, et nous étions dans

une triste position. Le quatrième jour nos guides ramenèrent six rennes, qu'ils avaient eu bien de la peine à trouver; quant aux autres, ils en avaient perdu la trace. Nous partîmes le même jour, après avoir eu toutes les peines du monde à faire dégeler notre tente, qui était couverte de neige et d'un verglas épais de trois doigts.

Le mois de septembre est, comme je l'ai fait remarquer, peu propice aux voyages. Une mince couche de glace, recouverte de neige, s'étendit sur les rivières remplies d'herbes, sur les fleuves qui sortent des lacs et sur les eaux fangeuses; n'étant pas assez forte pour supporter une lourde charge, elle rompt dès que l'on y pose le pied; parfois les rennes disparaissent et le voyageur tombe à l'eau, s'il ne prend de grandes précautions.

A peine avions-nous quitté le lieu du campement, que j'enfonçai dans l'eau; trempé jusqu'aux os, je voyageai depuis midi jusqu'à la nuit noire et pendant six à sept heures je ne fus qu'un glaçon : mes bras et mes pieds étaient tellement transis que je ne les sentais plus; je m'attendais à être atteint d'une grave maladie; mais un grand brasier, du thé et de chaudes couvertures me remirent parfaitement. Le surlendemain nous arrivâmes à la place-frontière (*Oudskoï*); j'y passai environ dix jours à faire mes préparatifs, après quoi j'entrepris mon grand voyage, avec mes deux cosaques, deux guides et trente rennes. C'était à la fin de septembre où toutes les eaux sont gelées et où la neige tombe en grande abondance.

Boroukan. — Une halte dans la neige. — Les rennes. — Le mont Byraya. — Retour à Oudskoï et à Yakoutsk.

Nous nous rendîmes à Boroukan, qui est à cinquante kœs au sud-est d'Oudskoï, et à trois ou quatre jours de voyage de l'embouchure du fleuve Amour, qui se décharge dans la mer. Il y a cinquante kœs de Boroukan à la source du Byraya, et trente kœs du Byraya au fleuve Silimdji, qui est à soixante kœs d'Oudskoï.

Le premier jour de notre voyage, nous fîmes halte après n'avoir parcouru que deux kœs. Aussitôt on déchargea les rennes et on les mit en liberté, après leur avoir suspendu au cou un billot long d'une brassé et gros comme le bras, disposé de manière à leur frapper les genoux et à les empêcher de courir s'ils s'enfuyaient quand on voudrait les reprendre. Ensuite un guide sonda la neige avec une longue perche pour chercher un sol ferme. Tandis que mes deux cosaques et moi nous détournions avec des pelles la neige épaisse, un des guides fendait du bois en petits morceaux pour allumer le feu; l'autre coupait une trentaine de perches, les dépouillait de leurs branches et les apportait dans l'emplacement que nous avions mis à découvert. Après avoir dressé trois perches liées ensemble par l'un des bouts, on disposa les autres tout autour et on les recouvrit de larges peaux de rennes, tannées et cousues l'une avec l'autre. On ménagea en haut une petite ouverture pour laisser passer la fumée, et on entoura de neige cette tente conique, ne laissant qu'un étroit passage, par où l'on pouvait à peine entrer en rampant. Ensuite on joncha le sol d'une multitude de petites branches, sur lesquelles on étendit une couche de fourrures. Au milieu de la tente, on alluma du feu avec les éclats de bois fendu et l'on fit fondre de la neige dans la marmite et la théière. Les préparatifs de notre souper nous prirent beaucoup de temps; il était minuit lorsque nous nous mîmes au lit. Le feu jetait une fumée si épaisse et si irritante pour les yeux, que l'on ne pouvait rien voir dans la yourte.

En nous levant le matin, avant l'aurore, nous tirâmes nos vêtements de dessous la neige où nous les avions mis pour qu'elle absorbât l'humidité, et nous prîmes du thé dès que nous fûmes habillés. Quand il fut jour, les guides se munirent de leur *lazo* pour aller arrêter les rennes. Voici la manière dont ils s'y prennent : ils s'enroulent autour de la main droite une corde mince, longue de plus de vingt brasses, de telle façon que le peloton ne soit pas plus gros qu'une soucoupe à thé. A une distance de plus de dix brasses, ils lancent aux cornes de l'animal le lazo dont ils tiennent les deux extrémités dans la main gauche. La corde part avec la rapidité d'une flèche, siffle et atteint toujours son but. Quand le renne se sent pris, il reste immobile et se laisse attacher par la tête. En hiver les Tongouses se gèlent souvent les doigts pendant cette opération, quoiqu'ils soient habitués à toutes les rigueurs de la température.

Lorsque les guides eurent ramené les rennes, ils les chargèrent, et nous partîmes au lever du soleil, après avoir enroulé les peaux, emballé les vases et les gibecières. C'est de cette façon que je voyageai tout l'hiver, pendant sept mois, sans coucher une seule nuit sous un toit. Ce n'est que dans trois lieux de réunion, où je fis une halte de deux jours, que je trouvai environ dix yourtes tongouses.

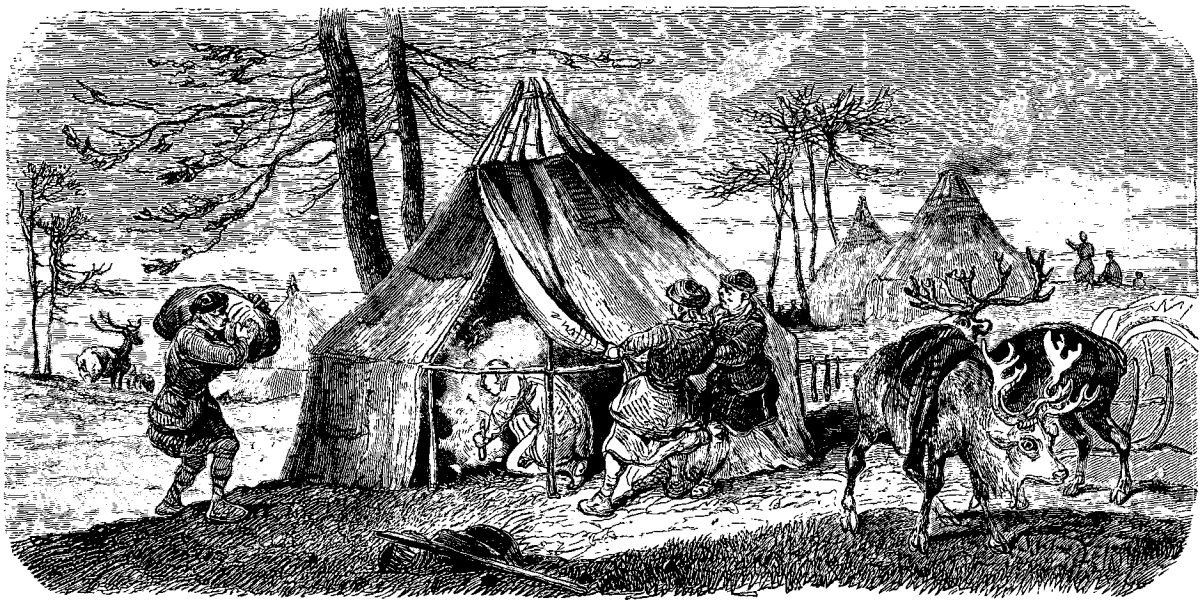
La surface de cette immense contrée, qui a plus de deux cents kœs d'étendue, est couverte d'épaisses forêts, de montagnes rocheuses et de cours d'eau; nulle part on ne trouve de chemin. Les guides tongouses connaissent le nom de chaque fleuve, de chaque rivière et découvrent facilement, sans s'égarer, le but où ils se rendent. Dans beaucoup d'endroits, où la neige est profonde d'une brasse, ils chaussent leurs patins et partent en avant, avec des rennes non chargés, pour frayer le chemin. On traverse à pied trois ou quatre verstes de broussailles impénétrables, en s'ouvrant passage avec une serpe. Dans ces régions impraticables, on ne fait guère qu'un kœs par jour.

C'est au milieu de l'hiver que je franchis le Byraya, montagne extrêmement élevée, au pied de laquelle j'avais passé la nuit. Je n'en atteignis le sommet que vers le crépuscule du soir. Cette ascension fut des plus pénibles : sur notre route nous eûmes à détourner avec des pelles la neige profonde d'une brasse et recouverte d'une croûte dure. Nous rencontrâmes un bloc de pierre vertical, haut d'une brasse; l'un de nous l'escalada avec la plus grande peine, et tira en haut l'un des guides au moyen d'une corde. Il fallut décharger les rennes et les hisser en l'air, un à un, en déployant la plus grande somme possible de forces. Quand toutes les bêtes fu-

rent en haut, nous montâmes nous-mêmes l'un après l'autre le long d'un câble. On n'oublie jamais les fatigues d'une telle journée. Nos provisions de bouche étaient à peine suffisantes ; malgré le froid, nous étions tout en nage dans nos vêtements de peau ; le vent était si violent que l'on ne pouvait se tenir debout. Je ressemblais à un Tongouse qui a longtemps souffert ; le vent et le grand air pendant le jour, la fumée et l'ardeur d'un brasier pendant la nuit, m'avaient donné un teint de Giliak. On ne me reconnaissait pour Russe qu'à la couleur des cheveux et à la forme du nez.

Je transpirai beaucoup en montant ; ne pouvant m'empêcher d'avaler de la neige en place d'eau, je fus saisi d'un refroidissement et je me sentis pris d'une grande fièvre en arrivant au campement. Le sang me monta à la tête, j'avais le visage en feu, et j'éprouvais des frissons. Dépourvu de médicaments et privé de toute espèce de secours, je me trouvai dans une triste position, ainsi exposé à un vent froid et sifflant sur une haute montagne, au milieu de l'hiver. Je voyais déjà l'ombre de la mort, mais je n'étais pas effrayé, n'ayant ni famille ni parent à laisser dans la misère. Je regrettais seulement que mes peines et celles de mes compagnons dussent avoir si peu d'utilité ; je mourrais avant d'avoir pu communiquer à mes supérieurs le résultat des mes explorations, et presque au moment d'achever mon grand voyage et de m'en retourner.

Je ne raconterai pas la lutte que je soutins toute la nuit contre la mort ; mes deux cosaques et les deux guides veillèrent près de moi, plaignant sincèrement mon sort, et prenant garde que je ne me découvrisse ; car si je m'étais refroidi, c'en eût été fait de moi. Le matin, je



Campement de Tongouses. — Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

m'endormis, et à mon réveil j'étais baigné de sueur, comme si je fusse sorti de l'eau. Le soir, je n'éprouvais plus qu'un mal de tête, et le lendemain je me remis en route. Je décrirai, quand je trouverai un moment de loisir, ce que je vis et entendis durant cette fièvre.

Au bout de six mois, j'avais rempli ma mission et je retournais à Oudskoï.

La contrée que j'eus à traverser est difficile à explorer, à cause de ses chemins impraticables, des ses bois impénétrables, de ses montagnes inaccessibles et de ses nombreux cours d'eau ; mais elle est riche en animaux de toute espèce, dont voici les noms : panthère, ours, loup, glouton, lynx, renard noir, renard charbonnier, zibeline, écureuil, lièvre, loutre, élan, renne sauvage, chevreuil, daim, mouton sauvage, musc, sanglier, écureuil volant, chauve-souris, souris de toute sorte, hermine ; et parmi les oiseaux : cigogne blanche, cygne, canard, plongeon, oie, grue, gelinotte de bruyère, poule de coudrier, perdrix blanche, canard noir, karaky, bécasse.

Il me fallut encore quinze jours pour terminer mes affaires, puis je repartis pour Yakoutsk au mois d'avril.

Dans cette saison le voyage est difficile et périlleux ; l'ours sort de son repaire, et lorsqu'il est affamé, se jette sur le premier être vivant qu'il rencontre. Lorsqu'il est le plus fort, il n'y a pas moyen d'échapper ; il lui faut de la chair et du sang ; celui qui n'en a pas à lui jeter doit voyager avec la plus grande circonspection, s'il ne veut payer de sa propre personne.

Traduit par E. BEAUVOIS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Chamans yakoutes. — Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

# VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES

## (RUSSIE ASIATIQUE),

## PAR OUVAROVSKI[1].

### 1830-1839

Viliouisk. — Sel tricolore. — Bois pétrifié. — Le Sountar. — Nouveau voyage.

Il est d'autres dangers qui tiennent à la nature du chemin; en avril la glace nage sur tous les fleuves; les eaux qui descendent des montagnes gonflent non-seulement les grandes rivières, mais encore les ruisseaux qui débordent en bouillonnant dans les fourrés épais. Lorsque l'on passe à travers un de ces courants, l'eau jaillit jusque par-dessus la selle, même quand elle ne baigne d'abord que les pieds de l'animal. Un jour mon renne glissa en posant le pied sur une grosse pierre ronde qui était sous l'eau, et s'abattit: l'eau rapide me couvrit les

1. Suite et fin. — Voy. p. 161.

épaules, et si je ne m'étais appuyé sur un bâton et accroché à la selle du renne, j'aurais perdu l'équilibre et été entraîné en un clin d'œil; ni la présence d'esprit, ni la force, ni l'agilité n'auraient pu me sauver.

En d'autres endroits, les rennes sautent tous à la fois dans la rivière, et il faut que le voyageur se laisse glisser adroitement, de manière à tomber à califourchon sur l'un des quadrupèdes. On répète jusqu'à dix fois par jour ces pénibles manœuvres; et quand vient le soir, on ne trouve pas même un lieu sec pour s'y reposer; le sol, détrempé par l'eau qui descend de la montagne, n'est qu'une boue épaisse où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Il ne faut pas songer à y dresser une tente ou à y faire du feu. Aussi ne se donne-t-on pas même la peine de chercher un lieu de campement; on coupe deux gros arbres que l'on étend par terre; puis on place en travers de jeunes mélèzes, sur lesquels on se fait un lit et où l'on dépose les ballots. Préparer son repas est alors un tour d'adresse dont le mérite revient tout entier à la nécessité.

En repassant au lieu de réunion, près de l'Outchour, je m'y arrêtai quatorze à quinze jours, et j'arrivai à Yakoutsk au milieu de l'été, après avoir lutté dix-sept mois contre des difficultés inouïes.

Un mois après l'on m'envoya à Olekminsk (en yakoute Aïannach), qui est à une distance de soixante kœs. A peine de retour, je partis au milieu de l'hiver pour Viliouisk (en yakoute Bulu), d'où je revins par Sountar et Olekminsk, après avoir fait un trajet de deux cent trente kœs. Je dois dire en passant quelques mots de la ville de Viliouisk.

Elle est située à soixante kœs à l'ouest d'Yakoutsk, sur un fleuve appelé Vilioui. Entre ces deux villes se trouve un désert de près de quarante kœs. Les environs de Viliouisk, peuplés de trente mille hommes, sont très-abondants en eaux, en bois, en pâturages, en gibier, en poisson, en quadrupèdes, en oiseaux des forêts. Aussi n'est-il pas de contrée où les habitants jouissent de plus d'aisance; on n'y connaît ni la disette, ni la faim, et on peut dire sans exagération que ce pays est plein des bénédictions de Dieu. Je le savais déjà; car, cinq ans auparavant, j'avais visité ce district, en compagnie du gouverneur.

Viliouisk est en outre remarquable par trois phénomènes naturels.

Sur les bords de la rivière Kæmpændæi [1], on voit s'élever en hiver une énorme masse de sel de trois couleurs; blanc, clair et transparent; jaune rouge, et bleu d'azur. Il est deux fois plus salé que les autres sels. Il n'y a que les habitants de Viliouisk, qui en fassent usage; on n'en transporte ni à Yakoutsk ni ailleurs, parce qu'il passe pour trop cher, je ne sais pourquoi. Cet excellent sel fond rapidement par les pluies de printemps et d'été, mais il en reparaît d'autre l'hiver suivant.

Les rives des fleuves et des rivières sont jonchées de précieuses pierres transparentes, qui n'ont pas de nom en yakoute; si quelque connaisseur visitait ces lieux, il y pourrait faire une précieuse collection.

La troisième curiosité consiste en une quantité considérable de bois pétrifié. On rapporte que des arbres entiers, avec leurs racines et leurs branches, sont tombés dans le fleuve, sur les bords duquel ils étaient suspendus, et ont été changés en pierres; j'en ai vu de mes propres yeux et j'ai même acheté un tronçon de bouleau, qui, avec les bulbes madrées de sa racine, est tellement pétrifié, que l'on en peut faire jaillir des étincelles.

Dans la contrée de Sountar, à cent kœs au sud-ouest de Djokouskaï, le blé croît extraordinairement bien. Les ecclésiastiques du pays n'achètent jamais de farine pour leur consommation. C'est par routine que les Yakoutes négligent de cultiver le blé, qui serait une richesse pour leur pays.

Ces voyages perpétuels détérioraient insensiblement ma santé; le froid excessif de l'hiver et les chaleurs de l'été me causaient des maladies dont je n'avais jamais souffert. Comme j'étais sur le point de demander ma retraite, il vint de Russie une commission chargée d'imposer un nouveau tribut aux Yakoutes; elle devait faire des excursions dans tous les lieux habités par ce peuple et par les Tongouses; ses instructions portaient aussi qu'elle visiterait le pays d'Oudskoï. Mais comme il lui aurait fallu beaucoup de temps pour faire ce long et pénible voyage, et que les frais de transport de plus de dix personnes, y compris l'interprète, le secrétaire et les cosaques, se seraient élevés à plus de mille roubles (4000 fr.), il fut décidé que je partirais seul pour Oudskoï.

J'étais parfaitement au fait des fatigues sans fin qui m'attendaient dans ce voyage. Comme il n'y avait que quelques mois que j'étais de retour, je n'avais pas oublié et je n'oublierai jamais ce que j'y avais souffert. De plus, j'étais si faible qu'il était bien douteux que je fusse en état de supporter ces nouvelles épreuves. J'avais le cœur rempli de sombres pressentiments en songeant que je n'étais pas encore libre de quitter Yakoutsk, et que j'avais sans doute encore longtemps à y rester. Cependant je ne pus, vu l'importance de la mission qui m'était confiée, refuser de la remplir. Comme je m'étais fait une loi de ne jamais me soustraire à un ordre impérial ni à ma destinée, je domptai mon esprit et mon corps, et je partis une seconde fois pour Oudskoï, accompagné d'un cosaque.

Ce voyage dura sept mois, pendant lesquels j'eus beaucoup à souffrir; le jour, je supportais les mêmes fatigues que j'ai déjà décrites; la nuit, je rédigeais sans interruption les renseignements que l'on m'avait ordonné de recueillir. D'après mes instructions, j'avais à décrire la manière de vivre de tous ceux qui portent le nom de Tongouses, et à supputer la quantité de gibier tué par

1. Kaptindeï. Voyez *De Gmelin*, t. I, p. 341, des *Voyages* traduits par Keralio. Ce voyageur dit que le sel s'élève en un endroit à quatre pieds au-dessus de la surface de l'eau; et qu'à sept lieues à l'est, sur la rive droite, du Kaptindeï il y a une colline de sel haute de trente toises, longue de cent vingt pieds.

eux dans les dix années précédentes. Il fallait donc dresser la liste de tout ce qu'ils abattent dans leurs chasses, depuis l'hermine jusqu'à l'ours, depuis le coq de bruyères jusqu'à la cigogne blanche. La nature du gibier formait la base du nouveau tribut. Après avoir rempli cette mission et réglé beaucoup d'autres affaires, je revins, et je donnai ma démission aussitôt après mon retour.

Voilà le tableau de ma vie : on n'y trouvera ni grande action, ni découverte; ce n'était pas dans ma destinée ! Je ne parlerai donc plus de moi; mais il me reste à dire quelques mots sur le pays et la nation des Yakoutes.

Description du pays des Yakoutes. — Climat. — Population. Caractère. — Aptitudes. — Les femmes yakoutes.

La contrée présente deux aspects différents : à l'est et au sud de Yakoutsk, elle est couverte de hautes montagnes rocheuses; à l'ouest et au nord, c'est une plaine où il croît des arbres épais et touffus ; le sol, étant composé de terreau, possède une force de végétation sans égale. Au premier mai la pointe du gazon est à peine visible sous la neige, mais à la fin du même mois, tout ce qui porte le nom d'arbres a développé ses feuilles larges ou aciculaires, et la campagne est couverte de verdure. Dans les îles du fleuve, le foin s'élève, dans l'espace d'un mois, jusqu'à la hauteur d'un homme à cheval. La chaleur du soleil ne dégèle la surface de la terre qu'à trois ou quatre empans de profondeur. Au-dessous tout est gelé jusqu'à cinquante brasses larges. On n'a pu descendre plus bas.

On rencontre une innombrable quantité de cours d'eau, dont l'étendue et la profondeur sont considérables. Les rivières seraient parfaitement appropriées à la navigation, si leurs rives étaient habitées. Mais il n'y a pas de villes, et les eaux n'ont à porter que des barques faites de sept planches, ou des canots de bois ou d'écorce, qui peuvent tenir deux ou trois personnes. Les lacs très-nombreux nourrissent toutes sortes de poissons. Les gens laborieux peuvent toujours vivre de la pêche. A cette occasion, je dois mentionner, en passant, un phénomène curieux : entre Yakoutsk et Viliouisk, il y a un lac de sept kœs de large ; les Yakoutes qui habitent sur ses rives m'ont raconté qu'ils se souvenaient d'avoir vu en sa place un terrain sec; un jour l'incendie d'un pré ou la foudre mirent le feu aux arbres du bois, qui brûlèrent avec leurs racines et le gazon jusqu'à la profondeur de trois ou quatre empans. En deux ou trois ans, les neiges et les pluies formèrent dans la place consumée un amas d'eaux qui, à force d'être remuées par les vents, se creusèrent un lit de deux ou trois brasses. Les habitants ne pouvaient concevoir comment il était venu des poissons dans ce lac, qui ne communiquait avec aucun autre. Voici l'explication que je crus pouvoir leur donner, et ils s'en montrèrent satisfaits. Les mouettes et les hirondelles de mer, qui fréquentent ce lac, ont avalé ailleurs des œufs de poissons ; ces oiseaux ayant le gésier chargé de plus d'aliments qu'il n'en peut porter, les évacuent avant de les avoir digérés; le frai éclôt quand il se trouve de nouveau mis en contact avec l'eau, et voilà d'où viennent les poissons.

L'intensité du froid est très-grande dans ce pays, plus grande, je crois, que dans toute autre contrée de la Sibérie. L'instrument[1] avec lequel les Russes mesurent la température varie, pendant quatre mois de l'hiver, de quarante à quarante-neuf degrés. Malgré la rigueur du froid, l'homme n'éprouve d'autre incommodité que la toux et le rhume, et les indigènes ne cessent pas de sortir et même de voyager. Dans les endroits que frappent les rayons du soleil, la chaleur n'est pas moins excessive en été que le froid en hiver; alors on ne peut plus se remuer; il est impossible de marcher nu-pieds sur le terrain sablonneux. Aussi les Yakoutes se passent-ils de chaussures plutôt en hiver qu'en été. Le chaud est beaucoup plus préjudiciable que le froid à la santé de l'homme; il cause des diarrhées de sang qui emportaient beaucoup de Yakoutes dans le temps que ceux-ci vivaient de lait en été. Il est à regretter que les médecins russes ne connaissent aucun remède pour guérir cette maladie.

Le pays des Yakoutes est tellement étendu, que la température est loin d'être la même partout; à Olekminsk, par exemple, le blé réussit très-bien, parce que la gelée blanche y arrive plus tard; à Djigansk, au contraire, la terre ne dégèle qu'à deux empans de profondeur; la neige y tombe dès le mois d'août.

La population yakoute s'élève à cent mille hommes, et au double si l'on compte les femmes. Ils sont tous baptisés selon le rite russe, à l'exception de deux ou trois cents peut-être ; ils pratiquent les commandements de l'Église; ils se confessent annuellement, mais peu d'entre eux reçoivent la communion, parce qu'ils n'ont pas coutume de jeûner. Ils ne sortent pas le matin avant d'avoir prié Dieu, et ne se couchent pas le soir sans avoir fait leurs dévotions. Lorsque la fortune leur est favorable, ils louent le Seigneur ; quand il leur arrive du malheur, ils pensent que c'est une punition que Dieu leur inflige en punition de leurs péchés, et sans se laisser abattre, ils attendent patiemment un meilleur sort. Malgré ces louables sentiments, ils conservent encore quelques croyances superstitieuses et notamment la coutume de se prosterner devant le diable ; lorsque surviennent les longues maladies et les épizooties, ils font faire des conjurations par leurs chamans et offrent en sacrifice une pièce de bétail d'un pelage particulier.

Les Yakoutes sont de moyenne stature, mais on peut les regarder comme des hommes robustes; leur visage est un peu plat, leur nez de grosseur proportionnée, leurs yeux sont bruns ou noirs, leurs cheveux noirs, lisses et épais; ils n'ont jamais de barbe; leur teint n'est ni blanc ni noir ; la couleur de leur peau change trois ou quatre fois par an : au printemps par l'effet de l'air, en été par celui du soleil, en hiver par celui du froid et de la flamme du feu. En automne ou à la fin de l'été, le travail de la fauchaison ou la disette les fait maigrir; en été, avant la fenaison, ou à la fin de l'automne, l'abondance du lait, de

1. Le thermomètre de Réaumur.

la crème, des kymys et des viandes leur donne de l'embonpoint.

Ne faisant jamais la guerre, par suite de leur caractère pacifique, ils ne peuvent passer pour des héros; mais on doit les tenir pour issus de bonne race, vu l'agilité et la vivacité de leurs mouvements, l'affabilité de leurs paroles et leur sociabilité.

Ajoutons qu'ils sont très-intelligents. Il leur suffit de s'entretenir une heure ou deux avec quelqu'un pour connaître ses sentiments, son caractère, son esprit. Ils comprennent sans difficulté le sens d'un discours élevé, et devinent, dès le commencement, ce qui va suivre. Il y a peu de Russes, même des plus artificieux, qui soient capables de tromper un Yakoute des bois.

Femme yakoute. — Dessin de Victor Adam d'après Hempel et Geissler.

Le peuple yakoute est le seul qui donne à boire et à manger pour rien aux voyageurs; et c'est en quoi la bonté des Yakoutes se manifeste clairement. Entrez dans la tente de l'un d'eux, il vous offrira tout ce qu'il a de provisions; restez-y une semaine, restez-y même un mois, il vous rassasiera toujours, ainsi que votre cheval. Il tient non-seulement pour une honte, mais aussi pour un péché, de recevoir aucun payement en retour de l'hospitalité qu'il vous donne. « C'est Dieu, dit-il, qui donne le boire et le manger, afin que tous les hommes en puissent profiter; je suis pourvu de vivres, mon voisin ne l'est pas, je dois partager avec lui ce qui vient du Créateur. » Si vous tombez malade dans sa tente, tous les membres de la famille se relayeront pour vous veiller et pourvoir à vos besoins dans la mesure de leurs moyens.

Ils honorent leurs vieillards, suivent leurs conseils et professent que c'est une injustice ou un péché de les offenser et de les irriter. Quand un père a plusieurs en-

fants, il les marie successivement, leur bâtit une maison à côté de la sienne et partage avec eux ce qu'il possède en bétail et en biens. Même séparés de leurs parents, les enfants ne leur désobéissent en rien. Quand un père n'a qu'un fils, il le garde avec lui et ne s'en sépare que dans le cas où il perd sa femme et se remarie avec une autre qui lui donne des enfants.

Le Yakoute estime sa richesse en proportion du bétail qu'il possède; l'amélioration de ses troupeaux est sa première pensée, son premier désir; ce n'est qu'après y avoir réussi, qu'il songe à amasser de l'argent et d'autres biens.

Il est grand amateur de brandevin et de tabac : qu'on lui donne de l'un et de l'autre, il ne demandera pas à manger. Quand vous voyagez, entrez avec autant de vin que vous voudrez dans la tente d'un Yakoute, vos vases seront vides quand vous en sortirez. Il n'y a qu'un arti-

Poteaux des frontières du pays des Yakoutes et de la Chine [1]. — Dessin de Victor Adam d'après Folk.

fice qui puisse sauver votre provision. Aussitôt que vous arrivez chez un riche Yakoute, donnez-lui un œsmunæ (deux bouteilles de brandevin); avec cette liqueur, il s'enivrera parfaitement, lui, sa famille et dix camarades, et se tiendra satisfait; si vous ne lui en donnez qu'un verre, adieu votre brandevin. Le lendemain, en voyant vos bouteilles vides, vous vous rappellerez trop tard ce dicton : il a tout avalé.

Le Yakoute n'a pas d'égal pour la patience à supporter le besoin; ce n'est rien pour lui que de travailler trois ou quatre jours sans rien manger. Pendant trois mois, il ne vit que d'eau et d'écorce de pin, et pense qu'il en doit être ainsi. Les pauvres gens passent pour des gloutons aux yeux des Russes, parce qu'ils mangent beaucoup

1. Les limites de la Chine et de la Russie d'Asie sont marquées par de hauts poteaux de bois, érigés sur un piédestal en pierre, et portant d'un côté une inscription chinoise, de l'autre une inscription russe.

quand ils ont une bonne nourriture. Mais, à mon avis, quand on s'expose à supporter la faim comme eux, pendant plusieurs jours ou même plusieurs mois, on peut bien montrer quelque avidité pour peu que l'on se trouve à une bonne table.

Tous les peuples sont sujets à la colère; elle n'est pas étrangère aux Yakoutes, mais ils oublient facilement les griefs qu'ils ont contre quelqu'un, pourvu que celui-ci reconnaisse ses torts et s'avoue coupable.

Les Yakoutes ont d'autres défauts, qu'il ne faut pas attribuer à des dispositions innées; quelques-uns d'entre eux vivent de bétail volé; il est vrai que ce ne sont que des malheureux; quand ils ont pris, sur la chair d'une bête volée, de quoi manger deux ou trois fois, ils abandonnent le reste; cela montre que leur seul mobile est la faim, dont ils ont souffert pendant des mois et des années. De plus, quand on découvre le voleur, les princes (kinæs, du russe kniaz) le font frapper de verges, selon l'ancienne coutume, au milieu de l'assemblée. Celui qui a subi une telle punition en conserve la flétrissure jusqu'à sa mort; il ne peut plus être témoin, et ses paroles ne sont d'aucune valeur dans les réunions où délibère le peuple; on ne le choisit ni pour prince, ni pour *starsyna* (du russe *starchina*, ancien). Ces usages prouvent que le vol n'est pas devenu une profession chez les Yakoutes; le voleur est non-seulement puni, mais il ne recouvre jamais le nom d'honnête homme.

Le Yakoute est processif; un parent ou un étranger achète à crédit par exemple une vache qu'il ne paye pas, sous prétexte qu'il use du bénéfice de la compensation. Le vendeur le poursuit devant le chef et le prince; l'affaire passe ensuite par tous les degrés de juridiction, jusqu'à ce que les frais aient absorbé la valeur de vingt vaches et quelquefois tous les biens des plaideurs. Mais ce n'est pas toujours de leur propre mouvement qu'ils se jettent dans la voie ruineuse des procès; ils y sont souvent poussés par des gens malintentionnés, qui trouvent profit à faire des écritures.

Il suffit qu'un Yakoute veuille devenir maître dans quelque art pour qu'il y parvienne; il est tout à la fois orfévre, chaudronnier, maréchal, charpentier; il sait démonter un fusil, sculpter des os, et avec un peu d'exercice, il est capable d'imiter tout objet d'art qu'il a examiné. Il est à regretter qu'ils n'aient pas de maîtres pour les initier à des arts plus élevés; car ils seraient en état d'exécuter des travaux extraordinaires.

Ils excellent à manier le fusil; ni le froid, ni la pluie, ni la faim, ni la fatigue ne les arrêtent dans la poursuite d'un oiseau ou d'un quadrupède. Ils chasseront un renard ou un lièvre deux jours entiers, sans avoir égard à la fatigue ou à l'épuisement de leur cheval.

Ils ont beaucoup de goût et d'aptitude pour le commerce, et savent si bien faire valoir la forme et la couleur de la moindre peau de renard ou de zibeline, qu'ils en tirent un prix élevé.

Les crosses de fusil qu'ils fabriquent, les peignes qu'ils taillent et ornent, sont des ouvrages achevés. On doit aussi remarquer que leurs outres de peau de bœuf ne se corrompraient jamais, quand elles resteraient dix ans pleines d'aliments liquides.

Parmi les femmes yakoutes, il y en a beaucoup qui ont de jolis visages; elles sont plus propres que les hommes; comme tout leur sexe, elles aiment les parures et les beaux atours. La nature ne les a pas dépourvues de charmes. Elles dissimulent leur inclination pour tout autre que leur mari, et elles ont à cœur de conserver leur réputation intacte. On ne doit donc pas les compter au nombre des femmes mauvaises, immorales et légères. Elles honorent à l'égal de Dieu, le père, la mère et les parents âgés de leur mari. Elles ne se laissent jamais voir tête et pieds nus. Elles ne passent pas devant le côté droit de la cheminée et n'appellent jamais par leurs noms yakoutes les parents de leur mari. La femme qui ne répond pas à ce portrait est regardée comme une bête sauvage, et son mari passe pour fort mal loti.

Traduit par E. BEAUVOIS.

# DE SYDNEY A ADÉLAÏDE[1]

(AUSTRALIE DU SUD).

NOTES EXTRAITES D'UNE CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE.

860.

.... Le 1er mars dernier (1860), jour et mois correspondant, ne l'oubliez pas, au 1er septembre de notre hémisphère, je quittai Sydney, m'acheminant vers le sud dans une charrette à deux chevaux. Une bonne route parallèle à la côte nous conduisit d'abord jusqu'à Campbell-Town. En y arrivant nous apprîmes, à notre grand regret, que le pont de Camden avait été enlevé par les dernières crues; il fallut nous lancer dans un chemin de traverse; quel che-

1. Sydney, chef-lieu de la Nouvelle-Galles méridionale, fondée en 1787 dans une baie magnifique connue sous le nom de port Jackson. Population 100 000 habitants; latitude sud 33° 51', longitude est 148° 40'.

Adélaïde, chef-lieu de la province de l'Australie du sud, fondée en 1836 sur la côte orientale du golfe Saint-Vincent, par 34° 58' de latitude et 136° 15' de longitude. Sa population est de 30 000 à 35 000 âmes.

min! Jamais je ne l'oublierai; en partant au point du jour, et ne nous arrêtant qu'à la nuit, nous faisions tant bien que mal nos quinze kilomètres. Mme de Sévigné, mettant vingt journées, au temps du grand roi, pour se rendre de Paris à Grignan, allait d'un meilleur train. Nous arrivâmes le dimanche à Picton, que la pluie continuelle avait mis dans un état de désordre impossible à décrire. C'était un chaos de voitures embourbées, de chariots dans la vase jusqu'à l'essieu, d'hommes démoralisés déclarant qu'ils ne voulaient pas aller plus loin, offrant à tout passant et à tout prix leurs chevaux, leurs voitures et tout leur matériel. On se riait de notre prétention de pousser en avant; mais nous avions pris la vieille devise des Douglas : « Jamais en arrière; » et nous avancions..., non sans grande peine, il faut bien l'avouer. Nous traversâmes le Bargo, moitié flottant, moitié roulant; et bien nous fîmes, car les prudents qui nous blâmaient, la pluie venant de plus belle, eurent huit jours devant eux pour prendre toutes leurs précautions avant de pouvoir guéer la rivière. La malle arrive trop tard pour suivre notre exemple, et, brandissant nos fouets, en signe de triomphe railleur, nous partons pour Benima, où nous arrivons le mercredi au soir; nouveau contre-temps, du magnifique pont de pierre de cette place il ne reste aucun vestige! Que faire? Il y a bien un petit bateau de passage ; un canotier hardi nous promet de nous passer avec notre bagage; mais les chevaux, mais notre charrette? On fera passer les animaux à la nage; et on traînera la machine à la remorque. Celle-ci fut assez docile, grâce à une ou deux barriques vides; mais il n'en fut pas de même des quadrupèdes rétifs, et ce ne fut pas sans efforts qu'on les décida à se lancer dans les eaux écumantes. Pendant ce temps, les bourgeois de la localité nous regardaient d'un air narquois et raillaient *les chercheurs d'or*. Nous passons à leur nez et à leur barbe. Nous arrivons à Goulburn le vendredi, par des chemins affreux, si tant est que cela puisse s'appeler des chemins. Après une halte de deux heures dans ce chef-lieu du comté d'Argyle, nous nous remettons en marche pour Queanbeyan que nous atteignons le dimanche. Là je laisse mes compagnons et la charrette et en me dirigeant sur une ligne d'arbres encochés, j'arrive en deux jours aux mines. J'eus une semaine tout entière à donner à l'examen des mineurs et de leurs travaux avant l'arrivée des bagages, qui mirent neuf jours à venir de Queanbeyan. Rude besogne, par ma foi, pour leurs conducteurs! Il leur fallut décharger plusieurs fois le wagon, faire passer les colis à force de bras par-dessus des troncs d'arbres, puis la charrette ; plus d'une fois ils furent sur le point de tout abandonner, bagage et wagon.

Dans mon exploration, pendant mes huit jours de solitude, je vis des mineurs travaillant au bord de la rivière sur une étendue de douze kilomètres environ, les uns heureux, remplissant leur pinte de poudre d'or par jour, les autres, et comme toujours c'est le plus grand nombre, ne faisant rien, bien qu'au milieu des *placers* les plus riches.

J'allai aussi visiter la *ville* de Kiandra, qui est située à environ deux kilomètres des plus beaux *claims*. Elle ne possède qu'un seul hôtel; il est tenu par un Yankee entreprenant qui se vante de pouvoir loger cent personnes. En y arrivant, je pus remarquer une vingtaine d'hommes qui, se précipitant sur un individu, lui coupèrent les cheveux, lui attachèrent les mains derrière le dos, et lui placardèrent sur les épaules un écriteau de voleur. La bande augmenta en un clin d'œil et deux cents personnes au moins furent à l'œuvre avant la fin de l'opération. Qui avec des courroies ou des étrivières, qui avec des sangles ou des ceintures, tous s'en donnaient à cœur joie sur les épaules du drôle. Je n'ai jamais entendu huer quelqu'un de la sorte; enfin quelques âmes charitables s'interposèrent, et le malheureux, étrillé de façon à s'en ressouvenir, put s'échapper.

.... Le dimanche qui, même dans les *placers*, devrait être un jour de repos, est ici le pire de toute la semaine : combats de chiens, boxes, querelles, jeu, ivresse, débauche de la plus honteuse espèce, tout est réservé pour le jour du Seigneur. Pendant tout le mois que je restai aux *placers*, je ne vis pas une seule fois célébrer le dimanche. Il faut reconnaître cependant que la nuit qui le suit et celle qui le précède sont les plus calmes de toute la semaine; on n'y entend pas surtout ces lamentables violons et autres instruments criards que la vieille Europe s'acharne à importer avec elle partout où elle va dresser son foyer ou sa tente !

Le district aurifère, l'Eldorado de la Nouvelle-Galles, s'étend sur les comtés de Murray, de Beresford, de Wallace et de Wellesley. Il forme une ligne onduleuse le long du thalweg des hautes vallées du Morrumbidge et de la Snowy, creusées l'une et l'autre entre les Alpes australiennes à l'ouest, la chaîne côtière de la Nouvelle-Galles à l'orient, et descendant, la première au nord et vers l'intérieur du continent, la seconde au sud et vers le détroit de Bass. Au point de partage des eaux de ces vallées, je n'étais qu'à trois ou quatre jours de marche de la ville d'Eden et de Twofold-Bay, où j'étais sûr de trouver un prompt passage pour Sydney. Mais les aventureux habitants de Kiandra me parlèrent d'une route récemment frayée par quelques-uns d'entre eux dans la double direction de Melbourne et d'Adélaïde. Contournant par le nord-ouest la base des Alpes australiennes, elle aboutit à Albury sur le fleuve Murray, parcouru à cette époque de l'année par des bateaux à vapeur. Il y avait là une occasion tentante de voir les plaines de l'ouest, d'étudier les progrès de la colonisation le long des plus grands cours d'eau du continent australien et de vérifier les merveilles de cette Australie du sud, objet de tant de récits et de tant de jalousie de la part des vieux colons de Sydney...; j'y cédai.

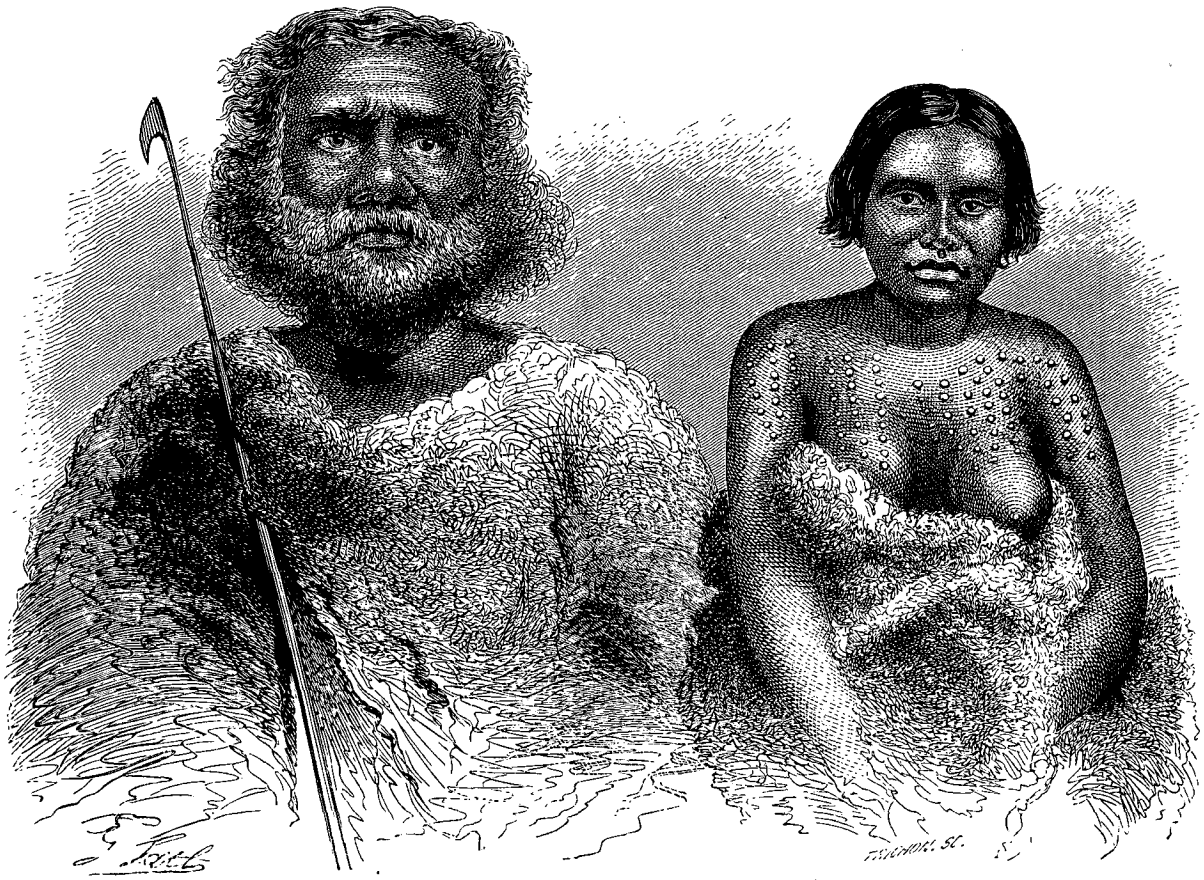
Les Alpes australiennes. — Le bassin du Murray. — Ce qui reste des anciens maîtres du sol.

Pendant que mon wagon, mes bagages et la plupart de mes gens filaient vers Twofold-Bay, je leur tournai le dos en ne prenant avec moi que deux hommes, trois che-

vaux et une demi-douzaine de mâtins et de *pointers* que de pauvres diables de mineurs m'avaient cédés à grand prix, dans les *diggings, et seulement pour m'obliger*. Je m'acheminai, à petites journées, à travers les mille vallées qui rayonnent autour des flancs nord et nord-ouest des monts Kosciusko, Balh-Hill, Maragoura, Tennent, Talbingo et Manesranges, etc., et qui portent au Morrumbridge et au Murray les eaux de ces Alpes des antipodes. Vous pouvez pointer sur la grande carte de Keith-Johnston la ligne semi-circulaire qui me conduisit de Cooma à Albury par Numit et Bago, localités bien peu connues de vos géographes. Cette ligne parcourt certainement quelques-uns des plus beaux sites que renferme le continent australien; car nulle part, sur cette terre, où la nature semble encore en travail de formation, on ne saurait trouver un ensemble aussi complet de vrais paysages, d'eau et de rochers, de montagnes, de gazons et de bois.

Aussi je me réserve de vous décrire une autre fois, et avec les détails qu'elle mérite, cette partie de mon voyage. Je ne veux aujourd'hui que vous retracer à la hâte les principales impressions qu'elle m'a laissées.

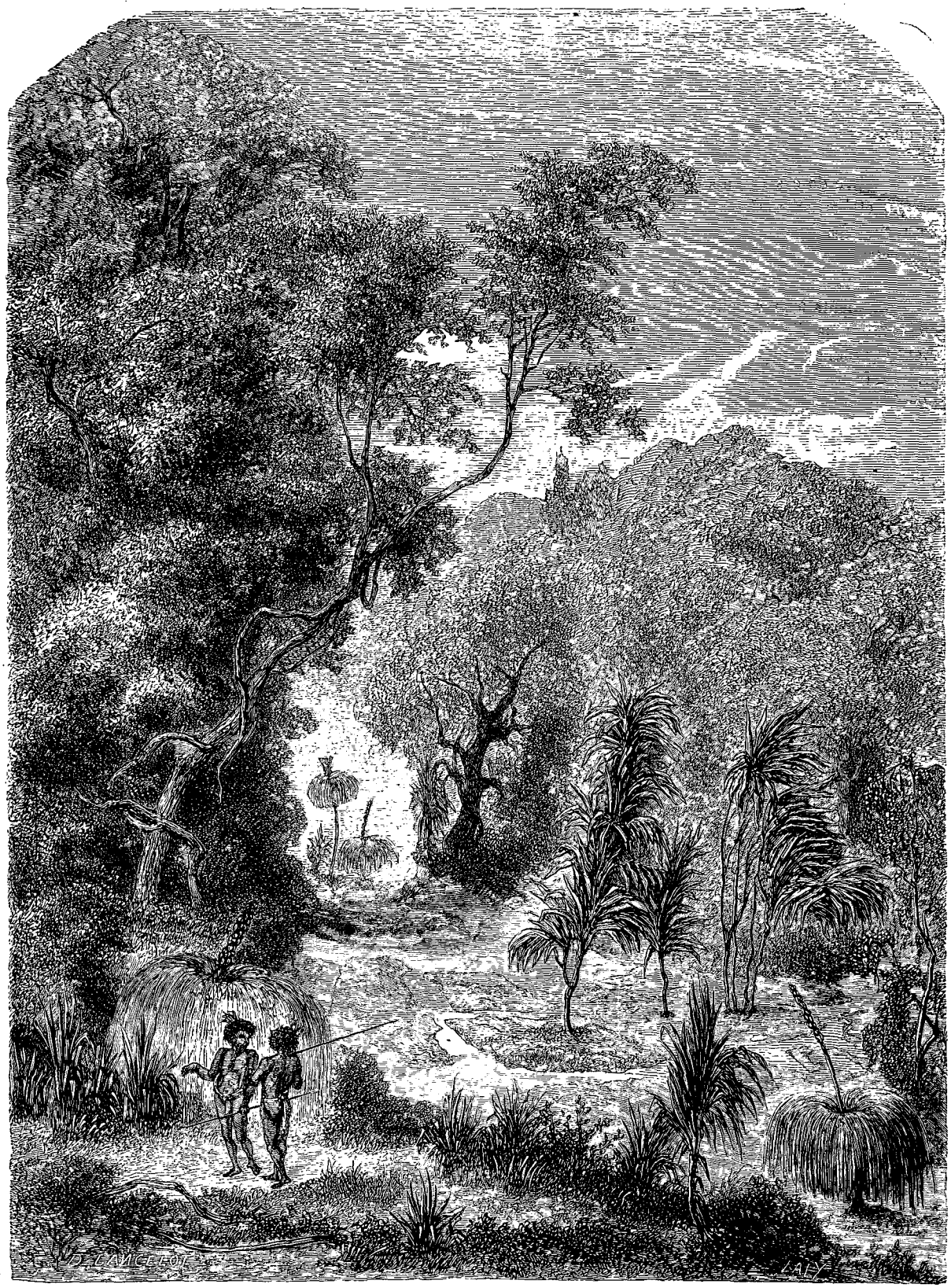
Il y a trente-six ans à peine que les premiers pionniers, partis de Sydney, pénétrèrent dans ces régions; il n'y en a pas vingt-cinq qu'elles furent explorées scientifiquement par Mitchell, et cependant il faudra moins de temps encore pour que l'état originel de la contrée ne se retrouve plus que dans le livre de ce voyageur. Bientôt les



Australie du sud. — Types indigènes. — Dessin de G. Fath d'après Petermann.

chercheurs d'or, les *bushmen*, la dent et le pied des troupeaux, la charrue et la hache du *squatter* auront tout changé, — je suis loin de dire tout embelli.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est le petit nombre d'indigènes et le peu de gibier que j'ai rencontré sur une ligne de plus de 400 kilomètres, parcourue en chasseur, ma meute en quête et l'œil aux aguets. Animaux et hommes sauvages s'éteignent et fondent ici comme ailleurs au souffle fatal de la colonisation européenne. Les tribus de plusieurs centaines d'individus, que Stuart et Mitchell visitèrent sur les affluents supérieurs du Murray, ne sont plus représentées que par des groupes épars de sept ou huit malheureux affamés. J'ai en vain aussi cherché à découvrir quelqu'un de ces *bocages de la mort*, qui jadis marquaient le centre de parcours, la terre patrimoniale de chacune de ces grandes tribus, et dont la plume et le crayon de Mitchell nous ont tracé de si remarquables tableaux. Ces poétiques sépultures ont disparu à leur tour; les descendants ont manqué aux aïeux pour entretenir les *tumuli* de gazon et les petits sentiers sablés qui circonscrivaient, sous l'ombre des eucalyptus et des mélaleucas, les cases de ces échiquiers funéraires. Les pousses de quelques printemps, les pluies d'un petit nombre d'automnes auront suffi pour tout envahir, tout recouvrir ou tout niveler. Si l'on veut voir aujourd'hui une sépulture indigène, il faut aller la chercher dans les déserts dénudés de l'ouest. Là, de loin en loin, quatre branches brutes, fichées en terre et croisées à leur sommet, supportent la dépouille mortelle



Sépultures australiennes dans les bois. — Dessin de Lancelot d'après Mitchell.

d'un Australien, ayant pour suaire une peau de kanguroo qui le défend mal contre l'inclémence de l'air et les insultes des oiseaux de proie, jusqu'à ce que la décomposition cadavérique livre ces lamentables restes aux chiens sauvages, accourus à cette curée des quatre aires de l'horizon.

.... Les aborigènes ont de nombreux vices, il est vrai, mais, nous devons l'avouer, il en est beaucoup qu'ils doivent au contact du monde civilisé; ils sont cruels, durs dans leurs rapports de famille, en un mot, possèdent en grand nombre de ces défauts qui distinguent les tribus sauvages et barbares. Cependant, d'après les observations recueillies depuis vingt ans par tous les directeurs et inspecteurs que l'administration anglaise leur a donnés, les Australiens possèdent des qualités qui pourraient servir d'éléments à la constitution d'un caractère moral d'un ordre plus élevé. Ils ont l'intelligence vive, observent et étudient avec finesse les objets inconnus; leur pouvoir d'imitation est extraordinaire; ils peuvent représenter les objets dans leur exacte proportion, et quand ils examinent un dessin, aucun détail ne leur échappe. Très-habiles à manœuvrer la lance et le boomerang, ils déploient une vraie sagacité dans l'emploi surtout de cette arme de jet, dont le principe scientifique a, jusqu'à ce jour, échappé aux explications de la science.

Rien ne peut égaler l'adresse avec laquelle ils jettent cette arme bizarre qui après avoir frappé le but revient tomber aux pieds de celui qui l'a lancée.

Leurs facultés perceptives sont donc très-développées; mais l'absence des facultés réflectives, et surtout le manque d'esprit de suite dans leurs idées, est le plus grand obstacle à leur civilisation; obstacle sérieux mais non insurmontable, et nous pourrions citer de nombreux cas où l'intelligence supérieure des blancs, aidée de leur dévouement, a su relever des tribus sauvages bien plus dégradées encore.

M. Thomas, le directeur actuel des aborigènes dans le district de Victoria, qui a beaucoup étudié ce sujet, dit que les enfants des deux sexes parviennent aisément à lire et à écrire; qu'ils apprennent facilement par cœur des morceaux de poésie et de chant; qu'ils aiment beaucoup les leçons orales traitant de la géographie, et qu'ils comprennent parfaitement l'usage des cartes.

Un jeune aborigène a eu, deux ans de suite, le prix de géographie à l'école normale de Sydney; mais il était d'une ignorance complète en arithmétique. Les filles comprennent vite les travaux d'aiguille et de couture, et les garçons tout ce qui a trait à l'agriculture et à l'élève des bestiaux.

Comme on a exagéré leurs défauts, on n'a pas manqué d'exagérer leur laideur et leur type. Certes, ce ne sont ni des Apollons ni des Antinoüs; mais parmi nos deux cent cinquante et quelques millions de congénères qui se prétendent fils de Japhet ou de Prométhée, combien y a-t-il de types qui puissent servir de modèle à un statuaire? combien de têtes vraiment belles? Je n'ose répondre.

.... Le teint des Australiens est brun de rouille ou couleur de chocolat; leur grandeur moyenne varie entre cinq pieds quatre pouces et cinq pieds sept pouces ($1^m$,62 à $1^m$,72), leur tête est petite, leurs cheveux sont longs, couleur noire de poix, lisses et gros, parfois aussi bouclés et fins; ils ont généralement les lèvres grosses, le nez large et aplati, le front en arrière, mais une denture superbe et de grands yeux vifs. L'abdomen prédominant et les membres grêles dont nos peintres caricaturistes les ont tant gratifiés, ne sont guère leur apanage que dans leur bas âge et quand ils sont mal nourris.

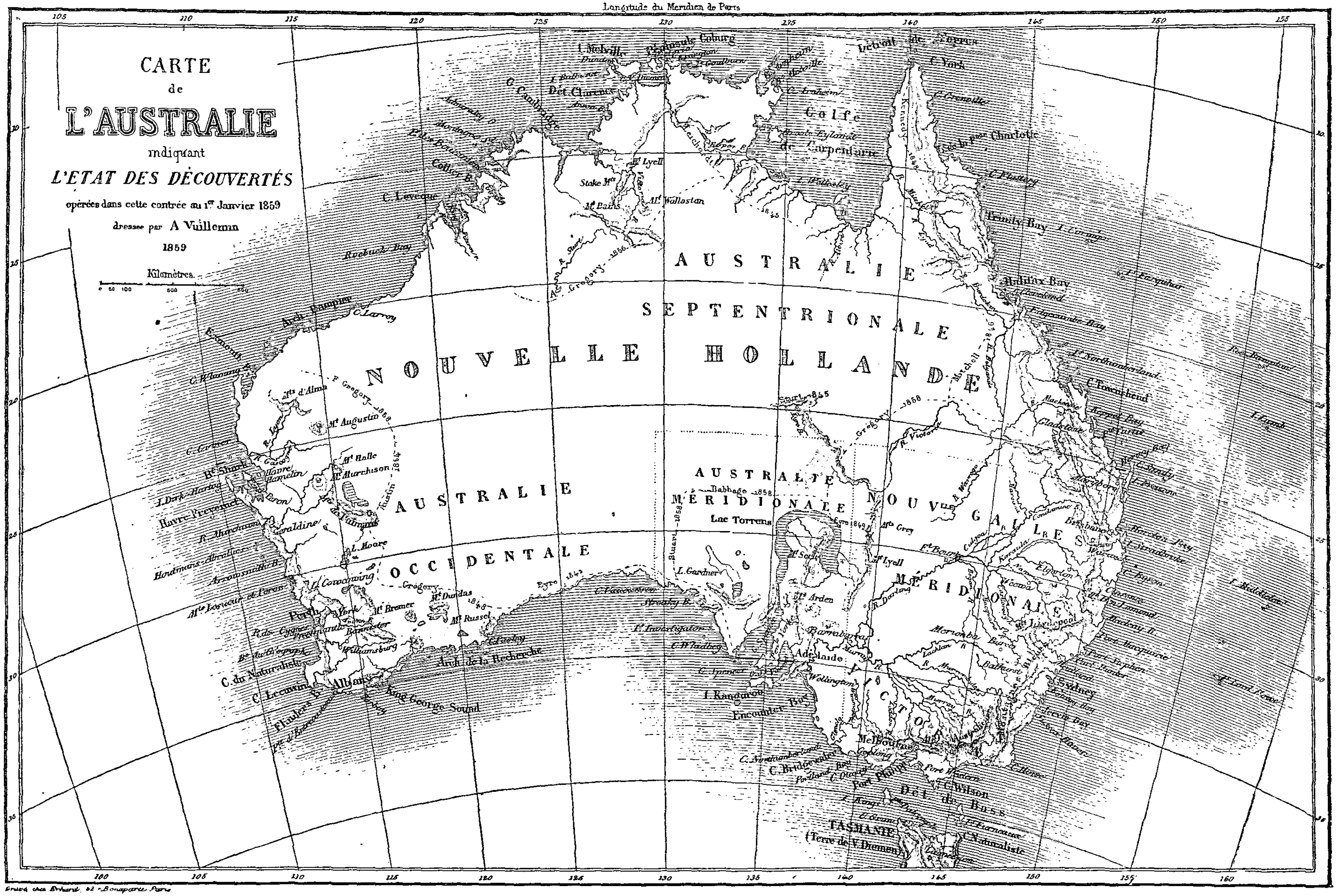
Je le répète, dans tout travail qui exige l'emploi des facultés perceptives, l'aborigène est supérieur au blanc. Les enfants nés de parents européens et élevés en Australie semblent acquérir à un haut degré cette extraordinaire faculté de perception qui caractérise les indigènes.

Jusqu'à présent on a été injuste, inhumain à leur égard. Les blancs ne se sont pas fait faute de les tuer en grand nombre sans plus de souci que du gibier : on les a expulsés des endroits qu'ils occupaient, on leur a pris leur terrain de chasse sans se préoccuper le moindrement de leurs moyens d'existence. Il faut dire qu'ils étaient peu nombreux, sans chefs, et qu'ils fuyaient à l'approche des blancs. Ils n'ont pas, comme les nouveaux Zélandais, résisté les armes à la main aux envahissements des colons. Eussent-ils été plus puissants, les Européens seraient arrivés à composer plus équitablement avec eux. Dans les deux millions cinq cent mille kilomètres carrés de la province de Victoria, il est à peine un endroit où un aborigène puisse trouver le repos; le bétail, dit-on, ne veut pas rester là où habitent les noirs, et trop souvent le blanc n'a pas hésité à sacrifier les quelques noirs qui s'opposaient à l'installation de ses bœufs et de ses moutons.

### Navigation sur le Murray. — Frontières de l'Australie du sud Le lac Alexandrina. — Le Kanguroo rouge.

Ayant trouvé à Albury un petit steamer qui, pour la première fois, avait pu remonter jusque-là, je m'y embarquai, et après huit jours d'une navigation régulière sur le Murray, nous franchîmes le cent quarante et unième méridien de longitude, qui forme la ligne de démarcation entre la colonie de Victoria et celle de South-Australia. Nous fîmes aussi nos adieux à la Nouvelle-Galles qui, jusque-là, avait été limitée par la berge de droite de la rivière. L'abondance de beurre, d'œufs, de lait, etc., que nous trouvâmes à la première escale, après avoir franchi la limite de ces deux provinces, me démontra clairement la supériorité de l'esprit industrieux des colons du sud sur celui de leurs voisins de l'est.

Au delà de ce point, le fleuve se replie vers le sud, en se dirigeant directement vers la mer. Les falaises de roches, qui bordent son cours inférieur, sont de plus en plus rapprochées et de plus en plus élevées. Elles consistent en grès jaune, alternant avec des couches de calcaire, remarquables par leur horizontalité. Lentement désagrégées par l'action de l'atmosphère pendant



Gravé chez Erhard, 42 r. Bonaparte, Paris

des siècles, leur stratification toutefois s'est ajustée au niveau de l'eau avec une précision mathématique. Ces roches sont percées de trous en tout sens, creusés, dans le but d'y nicher, par les kakatoès blancs, aussi bien que par d'autres oiseaux. Sur la saillie d'une de ces roches, fort près de l'eau et dans un voisinage très-solitaire, je ne fus pas peu surpris de voir un lapereau sautillant deçà et delà. Il faut croire que quelques sujets de cette espèce ont été mis en liberté en cet endroit par un naturaliste philanthrope, et qu'ils se sont multipliés.

Le onzième jour de notre navigation nous débouchâmes avec le fleuve dans le lac Alexandrina. Il est difficile de calculer la distance parcourue par la vapeur, tant à cause des innombrables méandres que décrit le Murray, qu'à cause des arrêts que l'on fait en route; néanmoins on estime généralement la portion navigable du Murray à environ deux mille kilomètres, ce qui est suffisant, je pense, pour faire de ce fleuve un cours d'eau respectable.

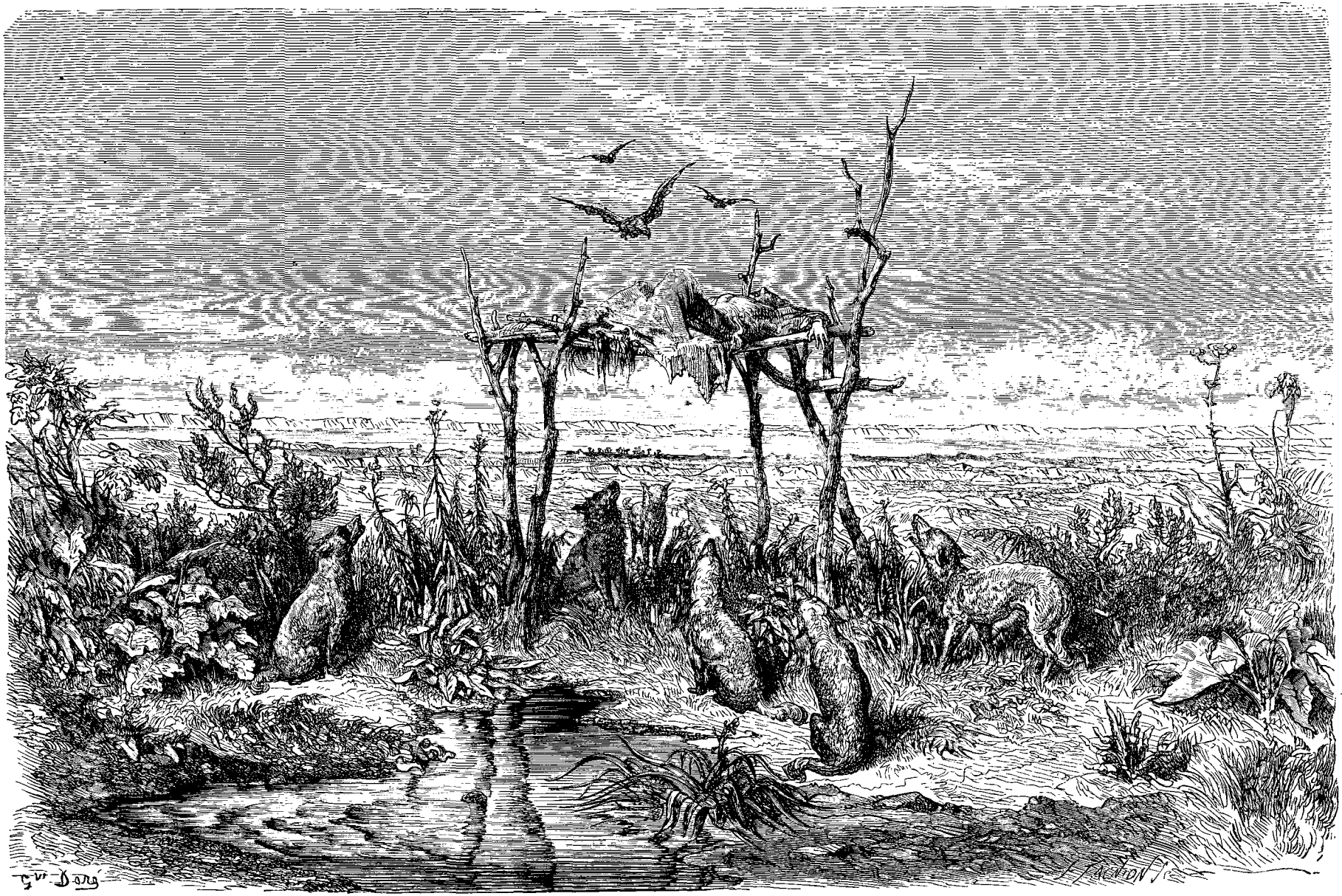
Le lac Alexandrina, dans lequel il débouche, présente la plus belle nappe d'eau douce que j'aie jamais vue. Car, agitée comme elle l'était sous l'effort d'un vent qui soufflait assez rudement pour tourner le cœur à qui n'avait pas pied marin, on l'eût prise pour tout autre chose qu'un bassin continental. Il mesure quarante à cinquante milles de long sur douze à quinze de large, et ses bords s'abaissent et s'effacent à l'horizon de manière à rappeler les grèves de la mer.

Goolwa, qui commande l'entrée et la sortie du Murray, est le point de cette navigation intérieure le plus rapproché d'Adélaïde; c'est une ville naissante de peu d'étendue et sans prétentions. Au port Elliot, situé dans la baie Enconter, il y a une voie ferrée fort bien faite, qui dessert à bon marché les navires en chargement pour l'exportation, ainsi que ceux qui apportent à la colonie les produits du dehors. Cette voie ferrée mérite d'être étudiée; elle traverse sept milles de pays assez favorables à sa construction, qui est formée de rails de fer placés sur des traverses de bois. Elle est desservie par des chevaux. Deux de ces animaux peuvent y mouvoir quatorze tonnes au trot, et elle n'a coûté que quarante-sept mille francs par kilomètre.

.... C'est dans le trajet de ce port à Adélaïde, trajet que je fis non par la grande route, mais à petites journées, à travers champs et avec force zigzags, comme un homme venu de loin pour étudier le pays, que je tuai pour la première fois un kanguroo rouge (*macropus giganteus*), tout à la fois le plus grand spécimen de son espèce et le plus grand animal de l'Australie; il est aussi le plus rare. Quand les chiens approchent d'une bande de ces animaux, *le vieil homme*, comme l'appellent les *Bushmen*, c'est-à-dire le plus vieux mâle, s'arrête, s'appuyant contre un tronc d'arbre, s'il s'en trouve dans le voisinage, et se tenant dressé sur ses jambes de derrière, il attend tranquillement l'attaque. Il est peu de vieux chiens qui osent se lancer franchement sur lui, car les kanguroos se servent si habilement de leurs pieds de derrière qu'un chien qui attaque sans précaution vient s'y embrocher comme sur un épieu, et se trouve rejeté au loin, le ventre ouvert et les entrailles pendantes. Ces kanguroos sont si vigoureux que, s'il se trouve une mare dans le voisinage, ils saisissent les plus gros dogues entre leurs pattes antérieures, et bondissent à l'eau où ils piétinent le chien jusqu'à ce qu'il soit noyé. Dans l'occasion dont il s'agit, j'étais en chasse avec une laisse de chiens superbes, dans le *Bush* qui couvre les falaises de la presqu'île d'York, entre les golfes Spencer et Saint-Vincent. Mes chiens firent lever un *forestier rouge*, le plus grand que j'aie jamais vu. Pendant trois kilomètres environ, nous eûmes une chasse splendide; ayant alors fait face aux chiens, mon vieux kanguroo en éventra un, puis se dirigea en droiture vers la grève; il y avait bonne brise nord; Fango, un énorme griffon au poil rude, pressait le kanguroo qui filait toujours vers la mer; j'étais bien loin de penser au parti qu'il allait prendre. A mon profond étonnement, mon *vieil homme* de la falaise, peu élevée à l'endroit où il se trouvait, saute sur la plage, traverse résolûment le ressac qui battait violemment la côte; Fango le suit, se jette à l'eau. Aussitôt en dehors du ressac, le kanguroo ayant la tête et les épaules hors de l'eau se retourne, et attend, calme et tranquille, mon chien qui nageait courageusement pour l'atteindre. Il savait bien ce qu'il faisait, le vieux rusé; il avait l'œil sur Fango, et avant que celui-ci eût pu lui sauter à la gorge, il le saisit avec ses pattes antérieures, le tenant très-soigneusement sous l'eau. Ceci se passa en moins de temps que je ne mets à l'écrire. L'air grave et tranquille du *vieil homme* passe tout ce qu'on peut imaginer; je ne puis mieux comparer son occupation qu'à celle d'une blanchisseuse plongeant et replongeant dans l'eau son linge qui remonte toujours à la surface. Mais cela ne pouvait durer; mon chien allait se noyer; j'entrai sans hésiter dans le ressac, tenant un fusil élevé le plus possible au-dessus de ma tête pour le garantir de l'eau : je ne pouvais, du reste, tirer que de très-près, n'ayant que du plomb dans mes canons. Je m'avançai tant que je pus, j'avais de l'eau jusque sous les bras, quand je me décidai à tirer; j'ajustai soigneusement, mais sans aucun résultat que de changer la scène. Le kanguroo abandonna mon chien et vint à moi, bondissant et éclaboussant. « Attention ! pensai-je, si je ne te tue pas, tu me noieras. » Je gardai mon fusil à l'épaule, l'attendant très-sérieusement, je vous assure, et quand il fut assez près, si près qu'il touchait mon canon, j'appuyai le doigt sur la gâchette : il tomba roide mort. Fango, remis de son bain un peu forcé, m'aida à amener *le vieil homme* sur la plage, et ce ne fut pas sans peine.

### La colonie de l'Australie du sud. — Adélaïde. — Culture et mines.

En visitant la colonie de l'Australie du sud, je m'attendais à y rencontrer l'association d'une industrie intelligente avec de sérieuses applications pratiques, le tout sans les détails insignifiants, inséparables d'une communauté restreinte. J'avais connu, pendant nombre d'années, de très-intelligents colons de ce pays qui m'avaient



Sépulture australienne au désert. — Dessin de Doré d'après un ouvrage intitulé : *ine Rambles at the Antipodes* (Excursion aux antipodes).

paru singulièrement enthousiastes dans leurs appréciations des nombreuses vertus de leur colonie. Je ne me sentais guère entraîné à leur donner pleine confiance, car l'exagération de leurs éloges me portait à réagir intérieurement. Ces colons me semblaient par trop entraînés par leurs sentiments personnels, et, bien que j'aime l'enthousiasme, je m'en méfie.

Mais la seule vue d'une portion fort limitée de l'Australie du sud me convainquit qu'il y avait réellement dans cette colonie les éléments capables d'exciter les sympathies et de justifier les éloges de quiconque est l'ami des terres australiennes. Dès le premier pas que je fis en dedans de sa frontière, je fus à même de constater un développement remarquable de patiente et laborieuse industrie. Le même esprit règne dans toute la colonie. Les ressources ne sont peut-être pas à comparer avec celles d'un voisinage plus favorisé, mais quelles qu'elles soient, elles sont développées avec autant d'intelligence que d'activité. Aussitôt que l'on arrive au lac Alexandrina, des terrains en pleine culture, des habitations confortables, des moulins à vapeur, des centres de populations prospères apparaissent de toutes parts, et l'on se sent dans un pays où tous les besoins d'un peuple civilisé peuvent facilement trouver satisfaction.

Rarement j'éprouvai une sensation plus agréable que celle que me procura la vue soudaine de Villianga, un charmant hameau situé à mi-route de Goolwa à Adélaïde. Nous avions chassé tout le jour et sans beaucoup de succès à travers une contrée misérable et stérile; notre patience était à bout comme nos forces. Les broussailles de gommiers, une incessante succession de coteaux poussiéreux, n'avaient été qu'imparfaitement compensés par quelques belles échappées et par une abondance de ces belles fleurs sauvages que l'Australie semble réserver aux parties de son sol les plus ingrates, lorsque soudain, au déclin du soleil, les tristes broussailles parurent s'évanouir et le spectacle qui s'offrit à nous ne ressembla à rien de ce que j'avais vu depuis mon départ d'Angleterre. Du haut de la colline où nous étions, on aperçoit une étendue de pays de plusieurs milles de rayon; et du nord au sud, de l'est à l'ouest, jusqu'à la mer qui borne l'horizon, ce ne sont que terres cultivées. A trente milles de là, les brumes d'une grande ville indiquent l'emplacement d'Adélaïde, et de tous côtés les flancs émaillés des légères collines, les clôtures qui s'étendent dans la plaine, les jardins bordés de haies, les vergers plantureux, les habitations confortables signalent la présence d'une race agricole active et industrieuse, qui a su échapper aux griffes du plus détestable des propriétaires, le gouvernement. Là des moissons verdoyantes dont la tendre coloration contraste avec les blondissantes céréales qui, semées en hiver, se parent pour la moisson prochaine; ici un champ fraîchement labouré dont les teintes sombres décèlent la richesse du sol; plus loin, des prés, des foins en meules embaument l'air, tout, en un mot, révèle un grand pays agricole.

Depuis longtemps mon regard ne s'était pas reposé sur une aussi grande étendue de terres cultivées. Ce fut comme la réalisation d'un rêve; car, à Sydney, pendant des années, je m'étais efforcé, dans mon humble sphère, d'attirer l'attention de mes voisins sur la possibilité d'entrer dans cette voie, avec un pays aussi plein de ressources que le leur, et de leur démontrer la nécessité d'en finir avec le vieux système de monopole et d'exiger du sol le meilleur produit possible. J'appuyais surtout, de mon mieux, sur la culture variée, l'extension des terres cultivées, du jardinage, le développement des vergers, les essais de viticulture; mais en vain, et ici je trouvais mes idées réalisées et les résultats pratiques de tout ce que j'avais prêché théoriquement.

A partir de ce jour, je visitai les localités les plus intéressantes de l'Australie méridionale, et rien n'est venu détruire cette première impression. C'est l'Angleterre, mais l'Angleterre sans ses monstrueuses anomalies d'extravagantes richesses, auxquelles des misères profondes servent de cadre. C'est l'Angleterre avec un beau climat, un sol vierge, avec la liberté sans ses antiques abus; c'est l'Angleterre avec des institutions plus généreuses, avec des citoyens plus libres.

Le système territorial de l'Australie du sud est basé sur une division de quatre-vingts acres, servant de base fixe, et toute la superficie du pays est divisée en lots de même grandeur. C'est une étendue bien calculée. Un bon agriculteur sait qu'avec le travail intelligent d'une année il peut mettre de côté deux mille francs, et ses efforts tendent à réaliser cette somme.

Chaque jour il apprend à utiliser ses connaissances agronomiques dans un nouveau climat, et il connaît de mieux en mieux le terrain où il pourra fonder un établissement. Après l'acquisition de la terre il peut encore avoir besoin de travailler afin d'enclore son terrain, d'acheter un attelage de bœufs ou une paire de chevaux. Enfin il arrive à posséder un établissement à lui, et il se met courageusement à l'œuvre pour devenir un fermier indépendant. La première récolte lui laissera probablement des ressources, la deuxième le mettra à même d'acheter une ou deux parcelles attenantes à la sienne, et ainsi, graduellement, il arrive à être un propriétaire aisé et en agriculteur considérable, sans toutefois que la progression lui tourne la tête et l'entraîne à des erreurs, mais cependant avec assez de rapidité pour soutenir son énergie. C'est ainsi que le nombre croissant de pareils hommes a amené l'Australie méridionale au point de prospérité où elle se trouve, et l'on pourra avantageusement comparer cette race d'industrieux travailleurs avec n'importe quelle autre au monde. Pour démontrer la différence de cette colonie avec Victoria sa voisine, il me suffira de citer la dépense d'hôtel que je fis la dernière fois que je fus à Melbourne, où je payais cinq francs soixante centimes pour chaque repas. Dans le premier hôtel de l'Australie du sud, je payai deux francs cinquante centimes pour un repas plus abondant et de meilleure qualité.

Deux choses me frappèrent dans mes excursions au

travers du pays, le nombre des moulins et celui des enclos formés de haies vives.

Je considère que l'existence de nombreux moulins est un symptôme de vitalité dans une colonie dont toutes les tendances se dirigent vers l'agriculture. Quant aux haies, il est curieux de voir combien Victoria en manque, en la comparant avec les colonies limitrophes. Dans l'île de Tasmanie, tout le pays est divisé par des haies épaisses d'églantiers, dont l'effet charme et la vue et l'odorat, l'air en est embaumé. Dans l'Australie du sud l'on se sert de l'acacia épineux que fournit, je pense, l'île des Kanguroos et qui forme d'excellentes haies. Il pousse vite, et, bien mené, il forme une palissade épaisse qui garantit admirablement les jardins et les vergers. Son seul inconvénient est d'être facilement détruit par le feu, même à l'état vert. La généralité des haies ajoute encore ici à l'apparence cultivée du pays, et vous fait faire un triste retour sur la nudité des poteaux et des pieux qui bornent les propriétés dans les banlieues de Sydney et de Melbourne.

Quelques avantages que l'on puisse trouver dans les districts ruraux de cette colonie, on ne saurait cacher les désagréments de ses villes. Adélaïde est située assez avantageusement, même judicieusement, et toutefois, pendant plusieurs mois de l'année, elle est complétement inhabitable, et en cela aussi mal appropriée à la résidence de l'homme que Melbourne, que l'on vante tant et pour les mêmes causes. D'abord la poussière y est insupportable; on me décrivait une fois Adélaïde comme une ville où, dès le matin, on devait se laver la bouche avant de pouvoir parler, et où, pendant le jour, on entendait ses paupières crier quand on clignait des yeux. Je n'en avais rien voulu croire, mais mon expérience personnelle me fit reconnaître que l'état poudreux d'Adélaïde, tel que l'on me l'avait décrit, n'était que légèrement exagéré.

Sans cet inconvénient, la ville serait agréable, et l'on conçoit difficilement que dans une agglomération d'habitants comme celle que l'on trouve dans nos villes d'Australie, telles que Melbourne, Sydney, Adélaïde ou Hobart-Town, l'on n'ait jamais songé à adopter des mesures tendant à faire disparaître les inconvénients de la saleté et de la poussière.

La population d'Adélaïde commence à donner le bon exemple d'élever des plantations en ville. Les particuliers peuvent planter devant leurs propriétés, et la municipalité a fait garnir le pourtour de la ville et les places d'arbres d'ornement.

Adélaïde est bâtie dans une vaste plaine limitée par le Torrens qui l'alimente d'eau. Cette rivière est insignifiante, pendant l'été surtout, et n'a guère plus d'eau à cette époque que les torrents algériens ou andalous; toutefois, si peu abondante que soit l'eau, elle ne tarit pas et est d'assez bonne qualité. D'un côté Adélaïde est abritée par une rangée de coteaux d'une grande beauté. Ces collines sont distantes entre elles de cinq milles à peu près; la plus haute mesure, dit-on, deux mille pieds. Elles courent depuis les plaines de la côte jusqu'au district de Burra, pendant l'espace d'une centaine de milles, et présentent partout un charmant aspect. Légèrement ondulées, tantôt couvertes de bois, tantôt arrondies en dômes, accidentées de mille manières pittoresques, jamais elles ne fatiguent l'œil qui se repose sur la succession de leurs contours. Que le soleil se lève, qu'il plane au zénith ou qu'il se couche, elles présentent mille beautés de lumière et d'ombre, auxquelles s'ajoutent les caprices des nuages qu'entraîne le vent; puis, çà et là au milieu des cultures, des parcelles d'un vert intense ajoutent aux aspects d'un paysage où l'on sent l'action de la main de l'homme.

Les jardins des environs d'Adélaïde sont plus nombreux que dans les autres colonies; très-étendus, bien cultivés, ils sont d'un bon rapport. Pendant la saison, les fruits abondent, depuis la grosse groseille jusqu'à l'orange. Il y a de grands jardins plantés d'oliviers, mais, à ma grande surprise, on n'utilise pas leurs fruits, qui tombent et noircissent le sol où ils pourrissent; les frais pour l'extraction de l'huile ou pour conserver les olives sont encore si élevés qu'on est forcé de perdre la récolte, et à ce sujet un jardinier m'avoua avoir offert toute la sienne à qui pourrait l'utiliser, et n'avoir pas trouvé d'amateur.

Les orangers sont, au contraire, cultivés avec succès par plusieurs colons. J'en ai vu chez un seul propriétaire une plantation de sept acres, et, bien que jeunes encore, les arbres sont vigoureux et commencent à rapporter abondamment. La culture n'en est pas très-developpée, mais aussitôt que l'usage de ce précieux fruit s'étendra, les jardiniers qui y ont consacré leurs soins en retireront de bons revenus. La vigne aussi est cultivée sur une grande échelle; on connaît le beau raisin qu'expédie Adélaïde; on n'en a pas vu de pareils dans les autres parties de l'Australie. La fabrication du vin prend de l'extension, et la qualité des produits est aussi bonne que celle des meilleurs crus de la Nouvelle-Galles méridionale. Peut-être ont-ils un goût de terroir trop prononcé. Mon opinion est que les vignes sont plantées dans une terre trop forte, et le colon, habitué à faire fructifier la meilleure terre possible, applique les mêmes principes à la culture de la vigne que ceux qui conviennent à celle du blé et de la pomme de terre. Mais ce sont là des défauts que le temps et l'expérience corrigeront. Enfin, à l'honneur de cette jeune colonie, on doit constater qu'elle a déjà mis en culture au moins 15 000 hectares de plus que chacune de ses deux aînées, la Nouvelle-Galles et Victoria, bien plus riches et bien plus peuplées.

Les chemins de fer et le télégraphe progressent assez lentement. Une ligne ferrée relie Adélaïde avec le port et s'étend jusqu'à Gawler-Town, à vingt-cinq milles dans l'intérieur, dans la direction des grandes mines de cuivre de Burra.

Le télégraphe électrique qui communique avec Victoria doit se relier avec Sydney; son installation laisse bien quelque chose à désirer; mais il faut un peu d'indulgence pour l'application d'une découverte si récente

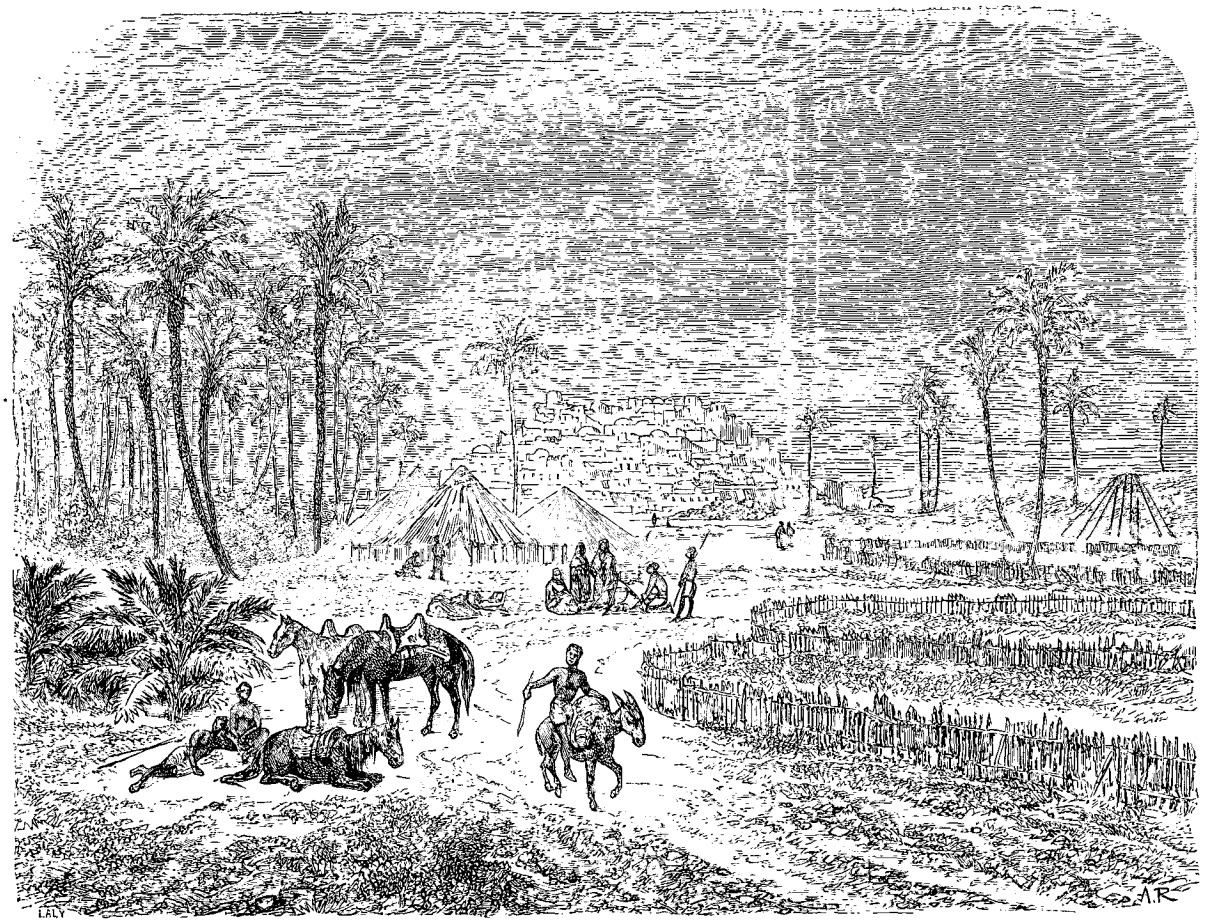
de la science du vieux monde, dans un monde né d'hier en quelque sorte.

Le point le plus intéressant à visiter dans l'Australie méridionale est la belle mine de cuivre de Burra. Située au nord d'Adélaïde, elle est éloignée de cette ville d'à peu près cent milles. On peut s'y rendre en voyageant toujours en plaine le long de la ligne des charmants coteaux dont je vous ai parlé. Les premiers vingt-cinq milles se font en chemin de fer, et puis on prend la voiture, qui vous mène par une route assez bonne en général, mais parfois détestable. La mine de Burra présente une scène des plus animées. Neuf cents hommes et enfants y sont employés par la Compagnie à extraire la gangue et à la travailler pour la livrer au commerce. Une autre compagnie se charge de la fonte, elle achète la matière première à la compagnie minière et la réduit en cuivre pur pour être expédié. Les mines par elles-mêmes sont de grande étendue, le gisement des filons varie entre une profondeur de quelques mètres et celle de cent dix ; et le système des galeries peut présenter un développement de près de six milles. Cette mine a déjà donné aux actionnaires plus que soixante-deux fois le

Restes d'un voyageur retrouvé par ses compagnons dans les déserts du lac Torrens. — Dessin de Doré d'après *the Rambles at the Antipodes.*

capital premier, et elle progresse encore! Il y a d'autres mines à Kapunda et dans d'autres localités, mais aucune ne saurait être comparée en rendement et en étendue avec celle-ci. J'ai encore bien des observations à vous communiquer sur l'Australie méridionale et sur les entreprises récentes tentées, avec un égal enthousiasme, et par les particuliers et par le gouvernement local pour l'exploration de l'intérieur du continent; entreprises qui viennent d'illustrer les noms des voyageurs Stuart, Babbage, Warburton, Hack, du gouverneur Mac-Donel lui-même, et qui ne sont ni sans grandes fatigues, ni sans grands dangers, témoin ce pauvre Coulthard, mort de soif dans le désert, où il s'était égaré, et retrouvé plusieurs semaines après, sa main de squelette encore étendue sur une cantine en étain, où il avait gravé ses dernières impressions d'agonie!!! Laissez-moi terminer cette lettre en vous affirmant qu'en dépit des richesses minérales que j'ai contemplées de mes yeux ou touchées du doigt depuis quelques mois, je vivrai et je mourrai dans la conviction que le vrai bonheur est étroitement associé aux opérations agricoles, au bon marché et à l'abondance des simples biens dus à la fécondité de notre mère la terre.

Traduit par F. DE LANOYE.



Oasis d'Ederi (Fezzan). — Dessin de Rouargue d'après Barth (premier volume)

# VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE.

## JOURNAL DU DOCTEUR BARTH[1].

**1849-1855**

Henry Barth. — But de l'expédition de Richardson. — Départ. — Le Fezzan. — Mourzouk. — Le désert. — Le palais des démons. — Barth s'égare ; torture et agonie. — Oasis. — Les Touaregs. — Dunes. — Afasselez. — Bubales et moufflons. — Ouragan. — Frontières de l'Asben. — Extorsions. — Déluge à une latitude où il ne doit pas pleuvoir. — La Suisse du désert. — Sombre vallée de Taghist. — Riante vallée d'Auderas.

Dans un premier voyage, le docteur Henry (Heinrich) Barth, né à Hambourg, avait exploré le nord de l'Afrique, une partie du désert, visité l'Égypte et vu Constantinople, après avoir franchi l'Asie Mineure. Il venait de publier le premier volume de ses pérégrinations, et commençait à l'université de Berlin un cours sur la géographie ancienne et moderne du bassin de la Méditerranée, lorsqu'en 1849 il apprit que M. James Richardson allait partir de Londres pour l'Afrique centrale chargé d'une mission qui intéressait à la fois la science et l'humanité (il s'agissait d'ouvrir le Soudan au commerce européen et de substituer au trafic des hommes celui des richesses naturelles du pays des noirs). Le gouvernement britannique permettait à un Allemand de se joindre à cette expédition ; et Barth, qui entendait toujours ces paroles que lui avait dites un esclave du

1. Un des géographes de notre temps, qui ont le plus d'autorité, M. Vivien Saint-Martin, a très-justement apprécié en ces termes le voyage du docteur Barth : « Cette exploration restera comme l'une des plus importantes et des plus remarquables dans l'histoire des découvertes africaines. » En effet, complétant au nord, à l'est et au sud du Bornou les découvertes de Denham, Oudney et Clapperton (1822), reliant à l'ouest les travaux de Lander (1830) à ceux de Caillé (1828), Barth et ses compagnons ont comblé d'immenses lacunes et tracé sur la carte d'Afrique des itinéraires qui ne s'élèvent pas à moins de cinq à six mille lieues.

Une traduction française des *Voyages* de Barth, par M. Paul Ithier, se publie en ce moment à Bruxelles et à Paris (Bohné, rue de Rivoli, 170). Les deux premiers volumes ont paru.

Haoussa « Plût à Dieu que vous pussiez voir Kano! » s'offrit avec joie pour accompagner le voyageur. Néanmoins son père se désola de cette résolution. Pénétrer au centre de l'Afrique, ce pays des monstres, où la faim, la soif, le vent, le soleil et la fièvre tuent ceux qu'ont épargnés les bêtes féroces et l'homme, souvent plus cruel que la brute, c'était vouloir partager le sort de Mungo-Park et de ses trente-huit compagnons; c'était aller à la mort comme Peddie, Gray, Ritchie, Bowdich, Laing, Oudney, Clapperton, Richard Lander. Les supplications paternelles furent si pressantes, qu'Henry Barth écrivit pour se désister de sa demande; mais il était trop tard, on avait compté sur sa parole, et il dut partir avec son compatriote Overweg [1], qui avait résolu de partager ses fatigues et ses travaux.

Ils arrivèrent à Tunis le 15 décembre 1849, ensuite à Tripoli, et, en attendant leur départ pour le centre, firent une excursion dans les montagnes qui entourent la régence; puis ils revinrent à Tripoli, d'où ils partirent le 24 mars 1850.

Engagée dans le Fezzan, cette province tripolitaine au sol aride parsemé d'oasis, et qui n'est à vrai dire que la falaise souvent désolée d'une mer de sable où elle jette ses promontoires, l'expédition arriva le 18 avril au pied d'un plateau rocailleux, annoncé par un tas de pierres, auquel chaque pèlerin qui traverse pour la première fois ce lieu sinistre doit ajouter la sienne.

Après avoir souffert du froid, par une nuit sombre et humide, nos voyageurs atteignirent, vers le milieu du jour, le point culminant de ce terrible hammada [2] qui s'élève à 478 mètres au-dessus du niveau de la mer. Là, ils furent assaillis d'un vent furieux du nord-nord-ouest qui renversa leurs tentes, et laissa toute la caravane à découvert sous une pluie torrentielle. Le surlendemain commença la descente par un défilé rocailleux, formé d'un grès tellement noir à sa surface qu'on l'aurait pris pour du basalte, si le clivage n'en avait montré la véritable nature.

Un phénomène aussi curieux que rare dans ces contrées est la ville d'Édéri, perchée au sommet d'un groupe de rochers en forme de terrasse escarpée. Cette situation a donné à cette ville une grande importance jusqu'au jour où elle a été détruite par Abd-el-Djèlil, le terrible chef des Omlad-Sliman, qui, chassé de la régence de Tripoli en 1832 ou 33, passa comme le simoun sur toutes les oasis du Fezzan. On dit qu'il n'abattit pas moins de six mille palmiers autour d'Édéri; c'est au milieu des débris épars de cette ancienne plantation qu'est situé le village actuel d'Édéri.

L'expédition traversa ensuite quelques oueds fertiles, séparés les uns des autres par des falaises escarpées, des nappes de sable, des bandes de terrain noir revêtu de couches salines et blanchâtres, jusqu'au moment où elle découvrit la plantation de Mourzouk, tellement éparpillée qu'on ne saurait dire avec exactitude où elle commence, où elle finit.

La capitale du Fezzan repose au fond d'un plateau entouré de dunes, à quatre cent cinquante-six mètres au-dessus du niveau de la mer. Malgré ce que la situation de Mourzouk a de pittoresque, on est frappé tout d'abord de son extrême aridité, et l'impression triste qui en résulte augmente si l'on y réside quelques jours; ce n'est qu'à l'ombre épaisse des dattiers que la culture de quelques fruits est possible (grenades, figues et pêches); les légumes, y compris les oignons, y sont extrêmement rares, et le lait de chèvre est le seul que l'on y trouve.

L'enceinte de la ville n'a pas trois kilomètres; c'est trop encore pour les 2800 âmes qu'elle renferme, ainsi que le prouve la solitude des quartiers éloignés du bazar. Une voie spacieuse, appelée *dendal*, qui de la porte de l'est s'étend jusqu'au château, caractérise la ville, et montre qu'elle a plus de relations avec la Nigritie qu'avec les territoires arabes.

« Mourzouk, dit le docteur Barth, n'est pas, comme Ghadamès, habitée par de riches trafiquants; c'est moins le siége d'un commerce considérable, qu'un lieu de transit. Pour nous c'était la première station de notre voyage, et notre véritable point de départ, aussi ne demandions-nous qu'à en sortir; mais qui peut jamais quitter à son heure une ville africaine, presser des individus pour qui le temps n'existe pas? Notre départ qui devait avoir lieu le 6 juin, fut décidé pour le 13; on se mit en marche effectivement le jour indiqué. Mais après avoir séjourné à Tasaoua pour s'entendre avec deux chefs des Touaregs, ces pirates voilés et silencieux du désert, il fallut retourner sur ses pas, rentrer à Mourzouk; et c'est le 25 juin que, revenue à Tasaoua, notre petite caravane s'ébranla d'une manière définitive, franchit des montagnes de sable, et entra sur un terrain plus ferme dont les hauteurs sont couronnées de tamarix, région dont un cours d'eau violent semble avoir entraîné la portion terreuse qui réunissait les collines, à présent isolées. Nous retrouvons bientôt le sol caillouteux de l'hammada, puis la succession de vallées verdoyantes et de lieux arides qui ont précédé notre arrivée à Mourzouk.

« Nous avions atteint l'Oued-Elaven, large dépression venant du nord, lorsque nous découvrîmes, à deux cents pas de notre camp, une mare qui formait un centre de vie dans cette région solitaire; tout un monde s'y baignait et folâtrait; une nuée de pintades et de gangas voltigeait au-dessus de la masse animée, en attendant qu'ils pussent remplacer les baigneurs. Là, de nouvelles difficultés s'élèvent de la part des Touaregs chargés de nous conduire à Seloufiet; nos serviteurs eux-mêmes nous disent que nous nous trompons en croyant que la route de l'Ahir nous est ouverte, et nous déclarent qu'il nous faut envoyer demander aux chefs du pays la permission d'y entrer. Bref, tout en persistant dans notre itinéraire, nous consentons à passer par Ghat, et à y rester six jours; on nous promet en échange de partir ensuite immédiatement pour l'Asben.

« C'est en nous dirigeant vers Ghat, au moment où

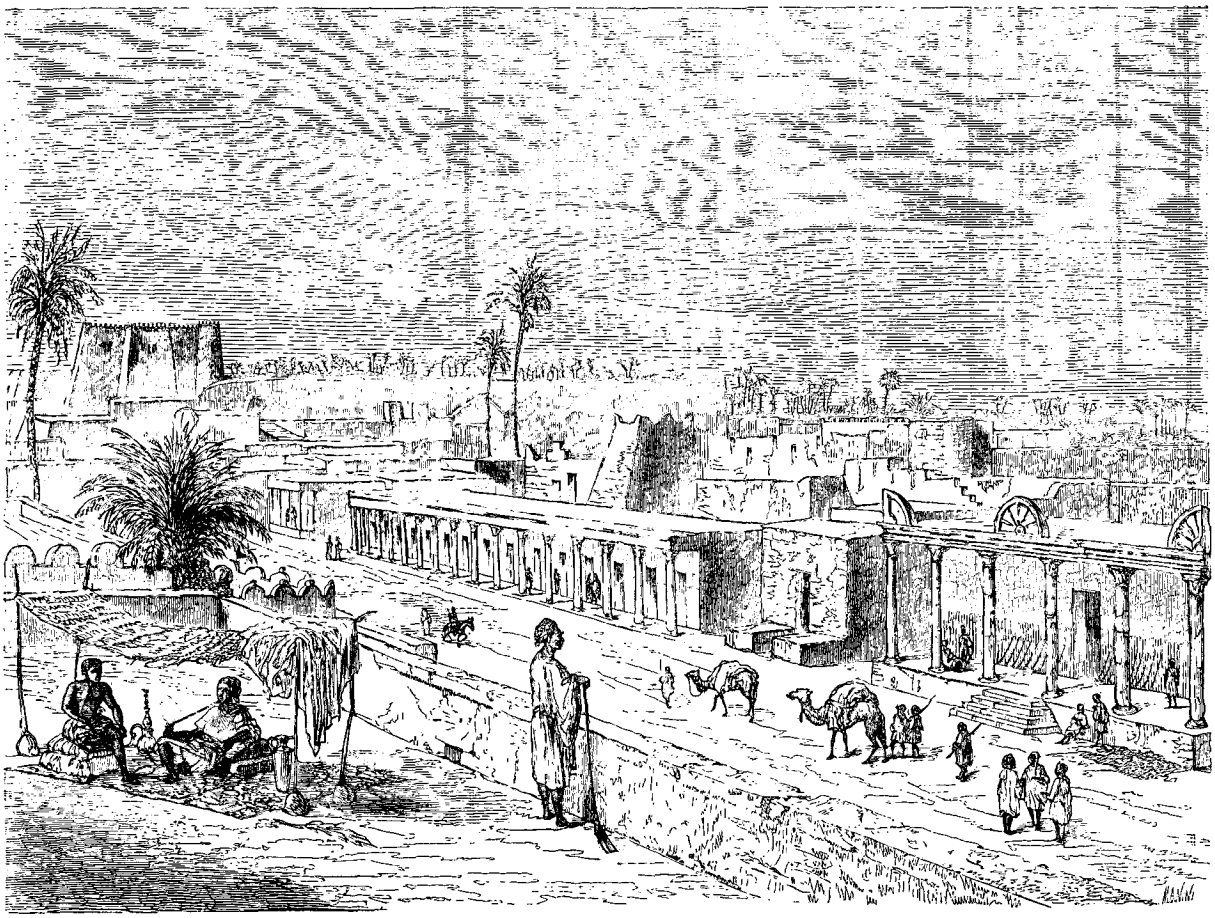
1. Prononcez *Oferveg*.

2. El hammada, nom souvent employé dans le nord de l'Afrique pour désigner un plateau pierreux.

CARTE
des voyages
DU Dr HENRI BARTH
en
AFRIQUE
(partie Orientale)
FEZZAN
DESERT DE LIBYE
TOUAREGS IMOCHARS
TOUAREGS BABOUS
AHAIR
ASBEN
AIR
DAMERGOU
ZABERMA
GOUBER
SOUDAN
ZANFARA
DENDINA
DOWRY
BEDIS
MONGOU
KANO
BAUTCHI
NUFI
IGBIRA
DOMA
YARRIBA
KOROROFAN
TIKAR
BENIN
IGBO
BATI
HOTTOFO
BUTA
LAC TCHAD
BAGHIRMI
MANDARA
MUSGO
BERGOU ou WADAI
KANEM
Hamada
Mts Haghars
Tropique
Golfe de Benin
Rivière du Niger
Rivière du Camerone
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

nous entrions dans la vallée de Tanesof, que nous vîmes se dresser en face de nous, le mont Iniden ou des Démons, admirablement éclairé par le soleil couchant; sa cime perpendiculaire, avec ses tours et ses créneaux, se découpait en blanc sur le ciel, au-dessus d'une base puissante dont on distinguait les strastes de marne rouge. A l'ouest, l'horizon était formé par des dunes que le vent balayait, et dont il répandait le sable sur toute la surface du val.

« Le lendemain matin, nous marchions vers la montagne enchantée, que les récits fantastiques de nos gens revêtaient d'un incroyable prestige. Malgré les avertissements des Touaregs, ou peut-être parce qu'ils me disaient de ne pas risquer ma vie en escaladant ce palais des démons, je résolus de tenter cette entreprise sacrilége. Ne pouvant obtenir de guides, je partis seul pour ce séjour infernal, bien persuadé que c'était autrefois un lieu consacré au culte, et que j'y trouverais des sculptures, des inscriptions curieuses. Malheureusement je n'emportais avec moi que du biscuit et des dattes, la plus mauvaise nourriture qu'on puisse avoir quand l'eau vient à manquer. Je franchis les dunes, j'entrai dans une plaine entièrement nue, jonchée de cailloux noirs et d'où surgissaient des monticules de même couleur; je traversai le lit d'un torrent tapissé d'herbes, et qui allait rejoindre la vallée; c'était l'asile d'un couple d'antilopes



Mourzouk, capitale du Fezzan. — Dessin de Rouargue d'après Barth (premier volume).

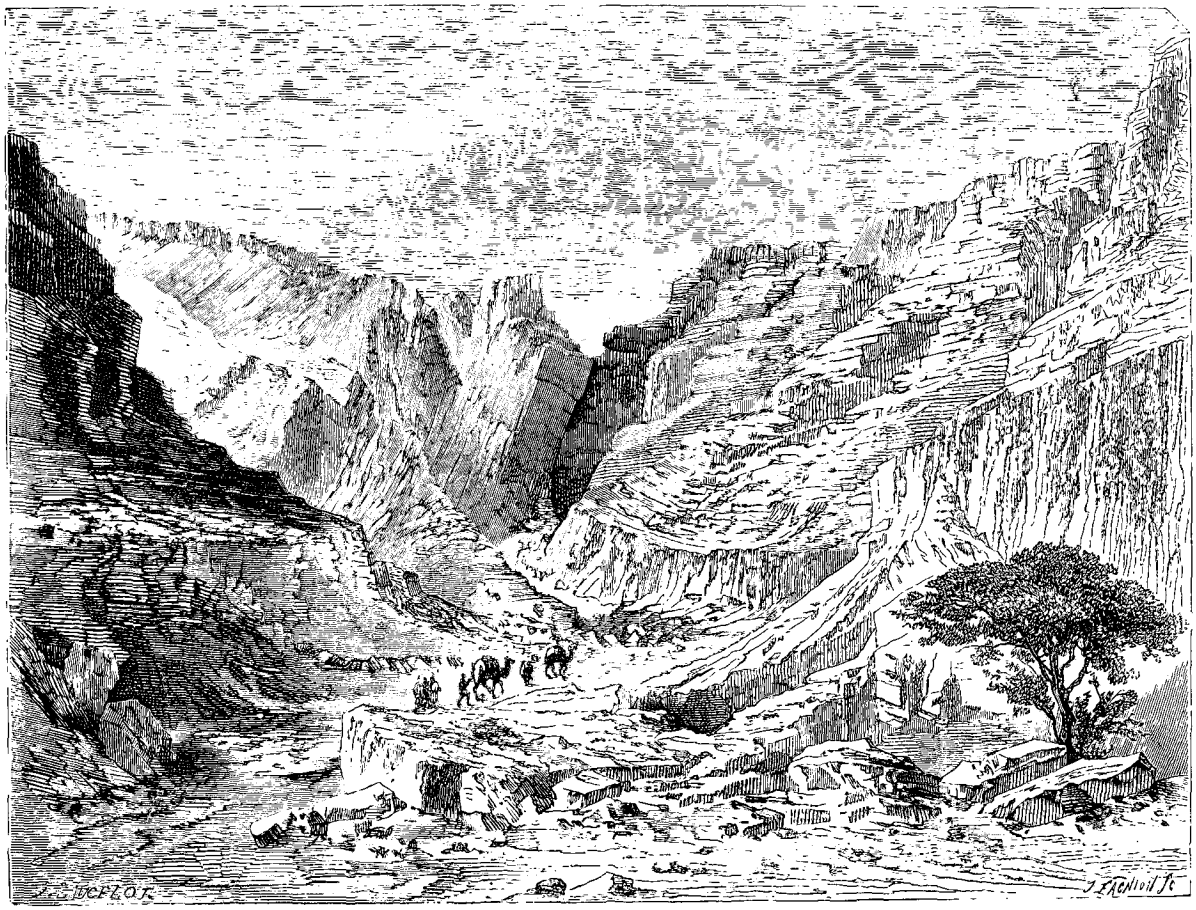
qui, sans doute inquiètes pour leurs petits, ne s'éloignèrent pas à mon approche, mais dressèrent la tête et me regardèrent en agitant la queue. Je me trouvai en face d'un ravin, le palais enchanté semblait fuir; je changeai de direction, un précipice me barra le passage. Le soleil était dans toute son ardeur, et ce fut accablé de fatigue que j'atteignis le sommet de la montagne, dont le faîte crénelé, seulement de quelques pieds de large, ne m'offrit ni sculptures ni inscriptions.

« La vue s'étendait au loin; mais je cherchai vainement à découvrir la caravane. J'avais faim, j'avais soif; mes dattes et mon biscuit n'étaient pas mangeables, et ma provision d'eau était si restreinte, que j'en bus seulement une gorgée pour ne pas la tarir. Malgré ma faiblesse il fallut bien redescendre, et je n'avais plus d'eau quand je me retrouvai dans la plaine. Je marchai quelque temps et finis par ne plus savoir la direction qu'il fallait prendre. Je déchargeai mon pistolet et ne reçus pas de réponse. Je m'égarai davantage; il y avait de l'herbe à l'endroit où j'étais arrivé; j'aperçus de petites cases fixées aux branches d'un tamarix; la joie au cœur, je m'empressai de les atteindre: elles étaient désertes. Je vis passer au loin une file de chameaux; c'était une illusion : j'avais la fièvre. Vint la nuit, un feu brilla dans l'ombre, ce devait être le prix de la caravane; je déchargeai de nouveau mon pistolet, pas de réponse. La flamme s'élevait toujours vers le ciel, m'indi-

quant où était le salut, et je ne pouvais profiter du signal. Je tirai une seconde fois, tout resta silencieux ; je confiai dès lors ma vie à l'Être plein de miséricorde, et j'attendis la lumière avec impatience. Le jour parut, tout reposait dans un calme indicible; je repris mon pistolet, j'avais mis une double charge, et la détonation, roulant d'écho en écho, me sembla devoir réveiller les morts; personne ne m'entendit. Le soleil que j'avais appelé de mes vœux, se leva dans toute sa force, la chaleur devint effrayante; je rampai sur le sable pour chercher l'ombre des branches nues du tamarix; à midi j'en avais à peine assez pour y poser la tête; la soif me torturait, je m'ouvris la veine, bus un peu de mon sang, et perdis connaissance. Revenu à moi, lorsque le soleil fut derrière la montagne, je me traînai à quelques pas du tamarix et j'attachais sur la plaine un regard plein de tristesse, lorsque retentit la voix d'un chameau; c'est la musique la plus délicieuse que j'aie jamais entendue.

Après vingt-quatre heures d'agonie, Barth fut sauvé par un des Touaregs faisant partie de la caravane et qui était à la recherche du voyageur.

On passa six jours dans la double oasis de Ghat et de Barakat, dont les champs, où l'orge et le blé cèdent la place au millet, annoncent l'approche de la Nigritie. Nos voyageurs y trouvèrent des jardins bien tenus, entourés de palissades, des tourterelles et des ramiers sur toutes



Gorge d'Aguéri. — Dessin de Lancelot d'après Barth (premier volume).

les branches, de jolies habitations couronnées d'une terrasse, des hommes qui travaillaient avec activité, des faubourgs pleins d'enfants, et presque chaque femme un bambin sur les épaules; enfin une population noire, parfaitement constituée, et bien supérieure à la race mélangée du Fezzan. Mais il fallut reprendre le chemin du désert qui, dans cette zone, est un vrai chaos de rochers.

« Cette région n'est pas remarquable seulement par les formes de ses roches, mais encore par le passage fréquent qui s'y opère du grès au granit. Nous parvînmes, le 30 juillet, à la jonction de deux ravins formant une sorte de carrefour dans ces masses confuses. Le Ouadey, qui croisait notre route, large à peine de vingt mètres, se resserre un peu plus loin entre des parois gigantesques de plus de mille pieds de haut, de façon à ne plus former qu'une étroite crevasse serpentant dans le labyrinthe de blocs gigantesques, crevasse que les pluies d'orage doivent changer parfois en véritable cataracte, à en juger par un bassin creusé au débouché de ce sauvage canal, et plein, au moment de notre passage, d'une eau fraîche et limpide. Ce carrefour, ces défilés forment la vallée d'Aguéri, signalée depuis longtemps aux géographes européens sous le nom d'Amais.

C'est à regret que je m'éloigne de cette gorge curieuse où j'ai l'intention de revenir le lendemain, quand les chameaux viendront s'y abreuver.

« Mais des nouvelles alarmantes ne me permettent pas de réaliser ce désir; on nous annonce qu'une expédition est projetée contre nous par Sidi-Jalef-Sakertaf, puissant chef qui a réduit en servitude un grand nombre d'Imghad établis dans le voisinage. C'est l'éternelle question du tribut qu'au nom du droit des plus forts les Touaregs prélèvent sur les caravanes qui traversent le désert. On s'arrange, et pleins d'ardeur, nous suivons une issue méridionale de la vallée, dont les flancs s'abaissent peu à peu. Le granite, apparaissant d'abord sous forme d'arêtes peu saillantes, finit par occuper tout le district; notre chemin suit des défilés tortueux; on traverse de petites plaines encaissées par des blocs de granite, généralement nues et quelquefois ornées de mimosas qui croissent entre les rochers.

« Nous arrivons au mont Tiska, d'une hauteur d'environ deux cents mètres, environné de cônes moins élevés et qui marque la fin des sillons rocailleux. Le sol est alors uni, bien qu'il monte graduellement, et la plaine se déroule à perte de vue, sans que rien n'en interrompe l'aride monotonie. Le lendemain nous partons de bonne heure pour atteindre la région des collines de sable, que nous apercevons à une distance de cinq ou six milles, et qui promet un peu d'herbe à nos chameaux affamés.

« Deux jours après nous atteignions le puits d'Afalesselez : pas d'ombre; quelques buissons de tamarix rabougris sur des monticules de douze à quinze mètres d'élévation et couverts de sable; le terrain est souillé d'excréments de chameaux et de bien d'autres vilenies, car ce lieu désolé est, pour les caravanes, de la plus grande importance, en raison de l'eau qu'on y trouve et qui est potable, malgré ses vingt-cinq degrés de chaleur.

« Du sable, des cailloux, de petites crêtes de grès quartzeux, le granite se mêlant au grès rouge ou blanc, quelques mimosas à un intervalle d'un ou deux jours de marche, des pointes aiguës, brisant la ligne des grès, des vallées arides, tel est le pays que nous traversons. Il est néanmoins habité par de grands troupeaux de bubales, qui, poursuivis par nos hommes, gravissent les rochers plus facilement que nos chasseurs, et disparaissent bientôt. L'ovis tragélaphe est également très-commun dans les parties montagneuses du désert, et s'y rencontre souvent en compagnie du bubale.

« Le 16 août nous descendions une crête rocheuse couverte de gravier, d'épais nuages avaient crevé sur nous, des tourbillons de sable, chassés par un vent qui fouettait la pluie avec rage, avaient mis la confusion dans nos rangs, lorsque les esclaves de la caravane qui nous accompagnait saluèrent avec orgueil le mont Asben. Le grès et l'ardoise avaient peu à peu remplacé le granite, et cet endroit formait une ligne de démarcation entre deux zones différentes.

« Depuis lors, nous avions fait trois journées de marche, et nous suivions les détours d'une vallée remplie d'herbe nouvelle; quatre hommes, puis une troupe d'individus légèrement armés, apparurent tout à coup sur une éminence et vinrent à notre rencontre. J'étais le premier de la caravane, je mis pied à terre, et me dirigeai vers la bande, attentif à la scène que j'avais sous les yeux. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant deux des quatre individus, qui s'étaient montrés d'abord, exécuter avec nos Kélouis une danse guerrière, que les autres regardaient tranquillement. J'approchai; les danseurs se précipitèrent vers moi, et, saisissant la corde de mon chameau que je tenais à la main, réclamèrent le payement d'un tribut. Le doigt sur la gâchette de mon fusil, j'appris à temps le motif de leur façon d'agir. L'endroit où ils étaient, quand nous les aperçûmes, joue un rôle important dans l'histoire du pays où nous venions d'entrer. Lorsque les Kélouis, alors de pur sang berbère, prirent possession de la patrie des Goberaoua, il fut convenu, dans ce lieu, entre les rouges conquérants et les noirs indigènes, que ceux-ci auraient la vie sauve, et que le principal chef des Kélouis ne pourrait se marier qu'avec une femme de la race vaincue. En souvenir de cette transaction, lorsque passe une caravane à la place où s'est tenue la conférence, les esclaves se réjouissent et prélèvent sur leurs maîtres un faible tribut qui leur est accordé.

« Cet incident aurait été pour nous plein d'intérêt, sans l'inquiétude qui assiégeait notre esprit; la surveille, trois inconnus s'étaient approchés de notre caravane, disant qu'ils n'attendaient, pour nous tuer, que les compagnons qui devaient les rejoindre. Que ne nous a pas fait souffrir cette gente rapace qui habite la frontière de l'Asben, et dont les impôts forcés, en réduisant nos ressources, devaient nous causer plus tard une série de tribulations qui faillirent compromettre le succès de l'entreprise? »

Enfin, après dix jours de pillage et de menaces, de lutte avec ces audacieux bandits et l'insatiable engeance des marabouts convertisseurs, avec l'inondation causée par une pluie diluvienne, à cette latitude où les savants ont déclaré qu'il ne doit pas pleuvoir, nos voyageurs virent apparaître l'escorte envoyée par le chef An-nour, pour les conduire à Tin-Tellust. La réception du vieux chef fut loin d'être hospitalière, mais du moins elle ne manqua ni de franchise ni de loyauté.

« Je ne lui pardonne pas, dit Henri Barth, d'avoir poussé l'avarice jusqu'à ne pas m'offrir à boire lorsque je le visitai par une chaleur affreuse, mais je ne peux m'empêcher de l'estimer comme homme d'État, et de rendre justice à la droiture et à la fermeté de son esprit. Enfin je n'eus qu'à me louer de sa conduite, lorsqu'il fut décidé que je partirais pour Agadez, où réside le chef suprême du pays. »

L'Asben ou l'Ahir[1] peut être appelé la Suisse du désert, et la route que suivit Barth, pour se rendre à Agadez, traverse une région extrêmement pittoresque; à chaque instant la montagne se déchire et laisse voir des

1. L'Asben, immense oasis, était autrefois le pays des Goberaoua, la plus noble partie des noirs du Haoussa, qui paraissent avoir eu, dans l'origine, quelque parenté avec les races du nord de l'Afrique. La domination berbère s'était déjà implantée au quatorzième siècle dans plusieurs de ses villes. Léon l'Africain dit positivement que l'Asben était, lors de son voyage, occupé par les Touaregs; ce sont eux qui ont baptisé la province du nom d'Ahir. Nous avons vu que les vainqueurs épousèrent les femmes indigènes, ce qui fondit la gravité des Berbères avec la joyeuse insouciance du nègre, et modifia le type originel des deux peuples.

gorges sinueuses, des bassins fertiles, des pics détachés qui dominent le paysage.

« Le 7 octobre, au départ, nous trouvâmes la vallée Tiggeda qu'animaient, à la fraîcheur du matin, de nombreux vols de pigeons. Une montée rocailleuse est franchie, et nous sommes dans la vallée d'Erazar-en-Asada, bordée à l'est par la masse imposante du Dogem. La végétation tropicale laisse à peine aux chameaux la liberté de se mouvoir ; je retrouve, comme essence dominante, le cucifère que je n'avais pas vu depuis Seloufiet, mais je le revois avec toute l'exubérance qu'il a bientôt lorsqu'on l'abandonne à lui-même ; il est accompagné de mimosas d'espèces nombreuses, entrelacés de grandes lianes qui forment au-dessus d'eux une voûte épaisse.

« Au sortir de la forêt, le sentier gravit des ravins tapissés d'herbe, et nous atteignons le point culminant de la passe, environ sept cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer. Laissant à notre gauche le pic majestueux du Dogem, formé probablement de basalte, ainsi que le groupe entier du Baghzem, nous arrivons dans une plaine caillouteuse couverte d'un épais fourré de mimosas, où l'on trouve la piste fréquente des lions, extrêmement communs dans ces lieux déserts, mais qui, d'après ce que j'ai pu voir, ne sont pas très-féroces.

« Nous entrons dans la vallée de Taghist, jonchée de pierres basaltiques de la grosseur de la tête d'un enfant, et dont l'enceinte rocheuse est complétement dénudée. Mohammed-ben-Abd-el-Kerim, originaire du Touat, et qui introduisit l'islamisme dans la partie centrale du Soudan, a consacré cet endroit lugubre à la prière.

« De ce terrain pierreux, nous passons dans la célèbre vallée d'Auderas, où j'ai vu trois esclaves attelés à une espèce d'araire et conduits, comme des bœufs, par celui qui les avait achetés: C'est, j'imagine, l'endroit le plus méridional de la partie de l'Afrique située au nord de l'équateur, où la charrue soit en usage ; dans toute la Nigritie elle est remplacée par la houe. Le ciel était pur, la vallée, ceinte de coteaux abrupts, ornée de cucifères, garnie d'herbe, fourrée d'arbrisseaux touffus et variés, déployait devant nous sa beauté luxuriante. Ainsi que toutes les vallées qui lui succèdent, le val d'Auderas peut produire non-seulement du millet, mais encore du froment, de la vigne, des dattes, et à peu près tous les genres de légumes ; on dit qu'il renferme cinquante jardins près du village d'Ifarghen. Il nous fallut trop tôt quitter cet endroit délicieux, gravir des rochers, suivre un chemin inégal, longer la vallée de Téloua, qui revêt une légère croûte de natron, l'un des articles importants du commerce nigritien.

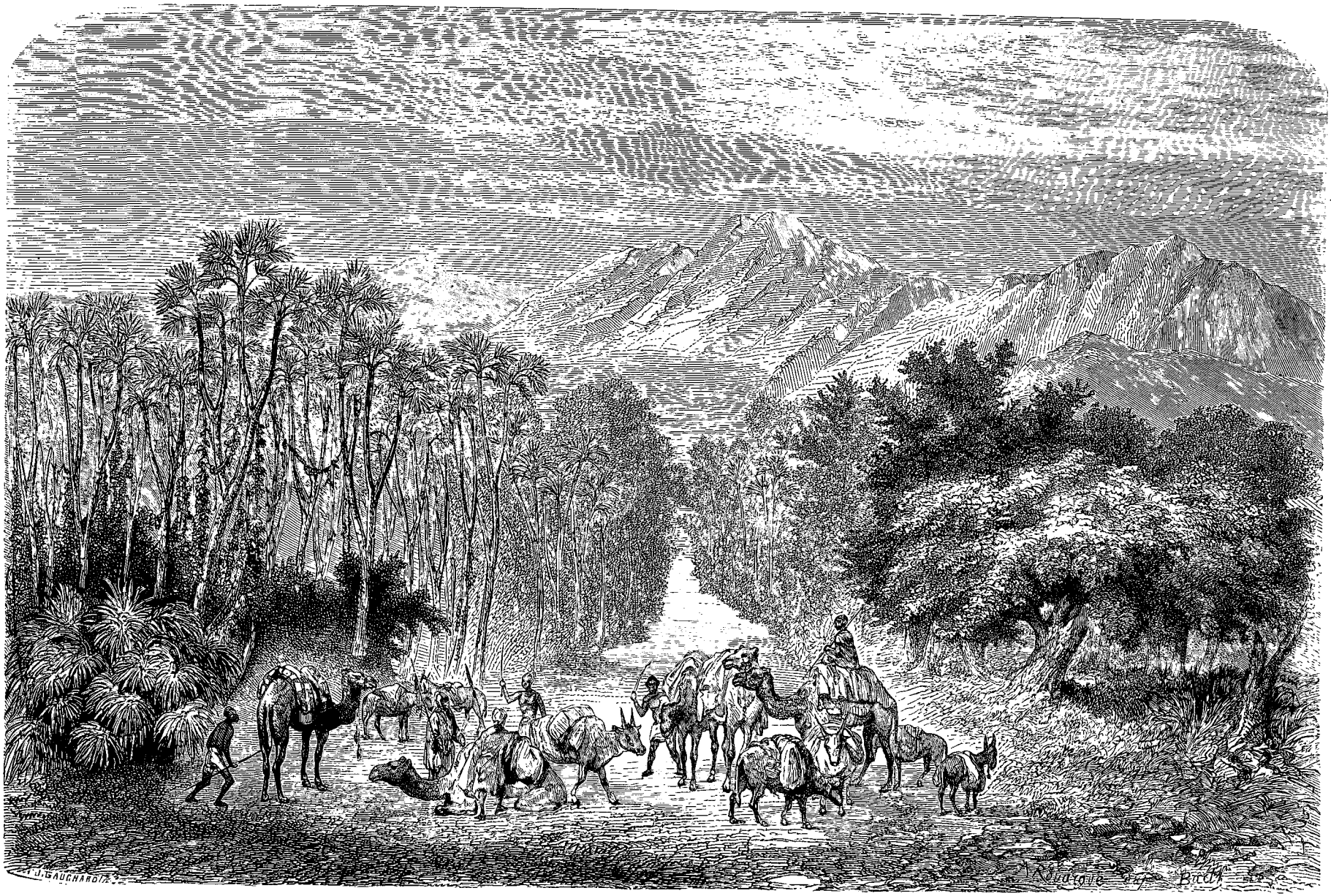
« Nous campons dans la vallée Boudde, où je rencontre, pour la première fois, le *pennisetum distichum*, plante dont les aiguilles vous lardent, et sont, avec les fourmis, pour celui qui voyage au centre de l'Afrique, l'une des incommodités les plus communes et les plus irritantes. Il faut un instrument pour retirer ces dards empennés qui s'insinuent dans la chair, où ils causeraient des plaies douloureuses si on ne les en arrachait ; aussi, malgré leur peu de délicatesse, les nomades indigènes ne sont-ils jamais sans leurs pinces. Nous fuyons cette peste, et nous montons pendant une heure avant de gagner le plateau caillouteux où la ville d'Agadez est construite. Le soir, j'étendais mon tapis dans la maison qu'y possédait An-nour, et bientôt, plongé dans un profond sommeil, je rêvai des découvertes que me promettait la zone mystérieuse où j'allais pénétrer. »

Agadez. — Sa décadence. — Entrevue de Barth et du sultan. — Pouvoir despotique. — Coup d'œil sur les mœurs. — Habitat de la girafe. — Le Soudan; champ du Damergou. — Architecture. — Katchéna; Barth est prisonnier. — Pénurie d'argent. — Kano. — Son aspect, son industrie, sa population. — De Kano à Kouka. — Mort de Richardson.

Agadez est construite sur un terrain plat, où s'élèvent des tas d'immondices, accumulés par la négligence des habitants. Siége autrefois d'un commerce considérable, qui s'est déplacé vers la fin du siècle dernier, à l'époque de la prise de Gogo par les Touaregs, sa population est tombée de soixante mille âmes à sept ou huit mille. La plupart des maisons sont en ruines ; les vingt ou vingt-cinq habitations qui composent le palais sont elles-mêmes délabrées ; des soixante-dix mosquées d'autrefois il n'en reste plus que dix, et les nombreux vautours que l'on voit sur le mur d'enceinte ne perchent le plus souvent que sur des décombres. Pas un riche commerçant ne visite le marché d'Agadez, dont les Touati sont restés en possession ; gens de petit négoce qui attendent, pour troquer leur mince pacotille, que le millet soit à bas prix, afin de l'écouler en détail quand la valeur s'en accroît. Pas de numéraire, pas de cauris ; du calicot, des tuniques servent à l'échange, surtout du millet, qui, à vrai dire, est la monnaie courante, et a remplacé l'or qui venait autrefois de Gogo.

Le lendemain de son arrivée, Barth se dirigea vers le palais, dont les bâtiments réservés au prince étaient du moins en bon état, et fut introduit dans une salle de douze à quinze mètres carrés, au plafond bas, formé de nattes posées sur des branches, que soutenaient quatre colonnes massives en pisé. Entre l'une de ces colonnes et l'angle du mur était assis Abd-el-Kader, le sultan, homme vigoureux d'une cinquantaine d'années, indiquant par la couleur de sa robe grise, et celle de l'écharpe blanche dont le bas de sa figure était voilé, qu'il n'appartenait pas à la race des Touaregs.

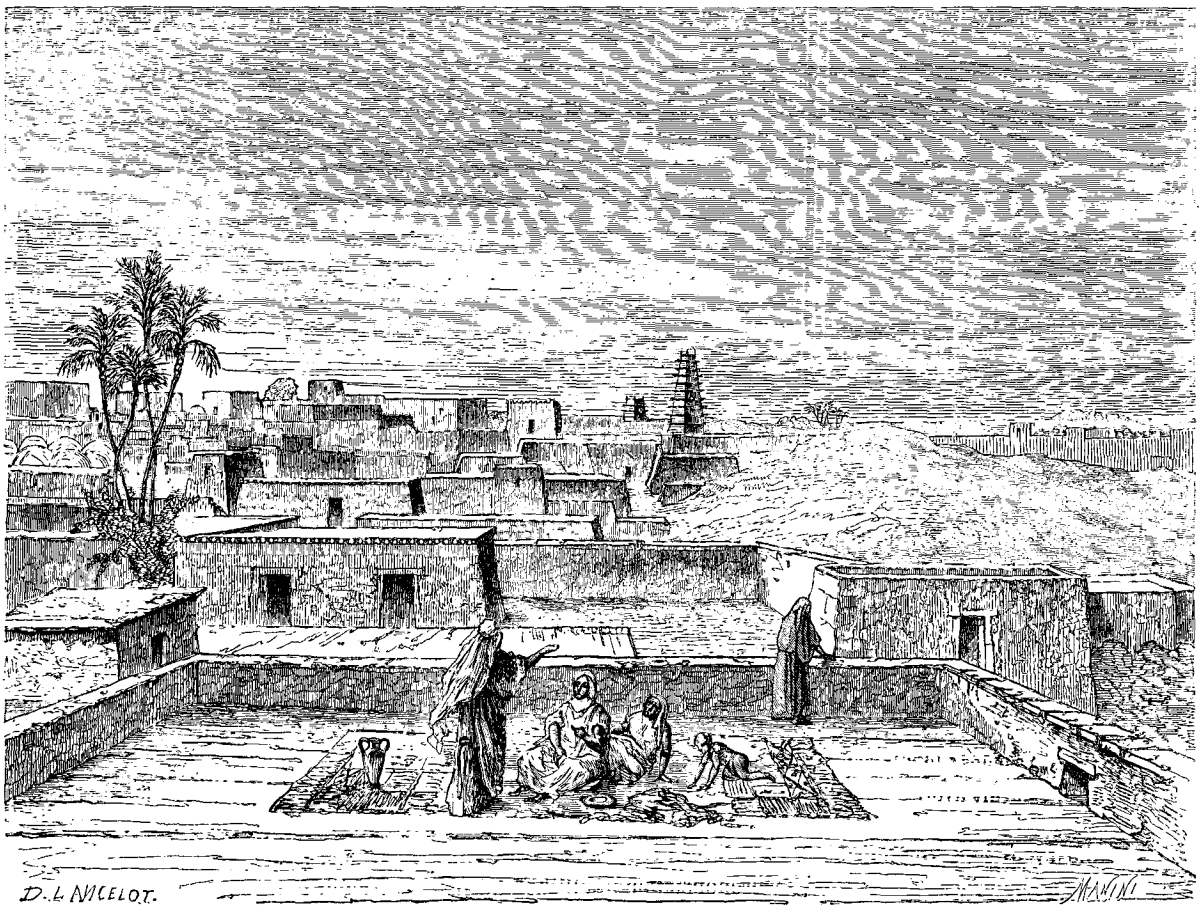
Bien qu'il ne connût pas l'Angleterre, même de nom, le sultan accueillit le docteur avec bienveillance, lui exprima son indignation des traitements que la caravane avait subis à la frontière d'Ahir, et plus tard lui envoya des lettres qui le recommandaient aux gouverneurs de Kano, de Katchéna et de Daoura. Quant à celle que Barth lui avait demandée pour le gouvernement anglais, et où il aurait assuré sa protection aux Européens qui, à l'avenir, se rendraient au Soudan, il ne tint pas sa promesse, soit qu'il n'eût pas compris ce que désirait Barth, soit que, dans sa position précaire, il ne se crût pas assez fort pour établir des relations avec les chrétiens. Déposé quelques années auparavant, remonté sur le trône depuis peu, il devait, deux ans plus



Vallée d'Auderaz. — Dessin de Rouargue d'après Barth (premier volume).

tard, le résigner de nouveau en faveur de celui qui l'en avait déjà dépossédé : vicissitudes qui prouvent l'insuffisance du pouvoir absolu pour protéger ceux qui l'exercent. Le souverain d'Agadez a non-seulement la facilité d'emprisonner les chefs les plus puissants de l'Ahir, mais il a sur eux droit de vie et de mort, et dispose d'atroces oubliettes hérissées de lames tranchantes, où il peut faire jeter les coupables, quel que soit le rang qu'ils occupent.

Nous regrettons de ne pouvoir donner sur l'intérieur et la vie privée des Agadézi tous les détails que nous transmet le docteur Barth. Citons du moins ce passage : « Mohammed me présenta chez l'une de ses amies, qui habitait une demeure spacieuse et commode. Je trouvai cette dame vêtue d'une robe de soie et coton, et parée d'une grande quantité de bijoux d'argent. Vingt personnes composaient sa maison ; parmi elles, six enfants entièrement nus, chargés de bracelets et de colliers d'argent, et six ou sept esclaves. Son mari vivait à Katchéna et venait la voir de temps à autre ; mais je ne crois pas qu'elle attendît ses visites à la manière de Pénélope. J'ai d'ailleurs tout lieu de croire que les principes du pays n'ont rien de sévère, à en juger par cinq ou six jeunes femmes qui vinrent me faire visite, sous prétexte que le sultan avait quitté la ville ; deux d'entre elles étaient assez jolies, avec leurs beaux cheveux noirs qui retombaient sur leurs épaules en nattes épaisses, leurs yeux vifs, leur




Vue d'Agadez. — Dessin de Lancelot d'après Barth (premier volume).

teint peu foncé, leur toilette qui ne manquait pas d'élégance ; mais elles devinrent tellement importunes que je finis par m'enfermer pour échapper à leurs obsessions. J'eus, pour égayer ma retraite, la visite de charmants petits oiseaux qui fréquentent l'intérieur des maisons d'Agadez, et que j'ai revus à Tombouctou. »

Après une absence d'environ deux mois, Barth rejoignit ses compagnons dans la vallée Tin-Teggana. Ils y campaient avec An-nour, et y séjournèrent malgré eux pendant six semaines. Le 12 décembre, nos voyageurs se remirent en marche, traversèrent une région montagneuse, entrecoupée de vallées fécondes, où apparurent le balanite égyptien et l'indigo ; ils franchirent une zone caillouteuse, rayée de crêtes basses formées principalement de gneiss, puis une rampe de hauteur médiocre, et atteignirent la plaine qui fait transition entre le sol rocailleux du désert et la région fertile du Soudan, plaine sableuse qui est le véritable habitat de la girafe et de l'antilope leucoryx. Bientôt elle se couvre de buissons, et un peu plus loin de bou-rékkéba (*avena forskalii*) ; on y voit des bandes d'autruches, de nombreux terriers de fenecs, surtout dans le voisinage des fourmilières, et ceux de l'oryctérope d'Éthiopie, qui ont une circonférence d'un mètre à un mètre vingt, et sont faits avec une grande régularité.

Le fourré devient plus épais, le terrain s'accidente,

les fourmilières se multiplient; on descend une rampe abrupte d'environ trente mètres, la végétation change d'aspect, les melons abondent, le dilou, espèce de laurier, domine dans les bois, puis apparaît une euphorbe, assez rare dans le pays, et dont le suc vénéneux sert à empoisonner les flèches. Les plantes parasites se montrent, mais sans vigueur; un lac est rempli de vaches qui viennent s'y baigner à l'ombre des mimosas dont les bords sont couverts, les grandes herbes du sentier arrêtent les chameaux, et la caravane aperçoit à l'horizon les champs du Damerghou [1]. Nos voyageurs passent auprès d'un village où se présente, pour la première fois, ce genre d'architecture qui, à part certaines modifications peu importantes, est le même dans tout le centre de l'Afrique. Entièrement construites avec les tiges du sorgho et celles de l'asclépias géante, les cases de la Nigritie n'ont pas la solidité des maisons de l'Ahir, dont la charpente est formée de branchages et de troncs d'arbres; mais elles sont infiniment plus jolies et plus propres. On est frappé, en les examinant, de l'analogie qu'elles offrent avec les cabanes des aborigènes du Latium, dont Vitruve, entre autres, nous a donné la description. Plus remarquables encore sont les meules de grains, éparses autour des huttes, et qui consistent en d'énormes paniers de roseaux, posés sur un échafaudage de soixante centimètres d'élévation, afin de les protéger contre les souris et les termites.

Arrivés à Tagelel, bourgade soumise au vieil Annour, qui les y avait accompagnés, nos voyageurs se séparèrent, non-seulement du vieux chef de Tin-Tellust, mais encore les uns des autres : Richardson pour suivre la route de Zinder, Overweg celle de Maradi, et Barth pour se rendre à Kano, en passant par Katchéna, ville énorme dont l'enceinte, de vingt à vingt-deux kilomètres d'étendue, renferme à peine huit mille âmes. C'était autrefois le séjour de l'un des princes les plus riches et les plus célèbres de la Nigritie, bien qu'il payât un tribut de cent esclaves au roi de Bornou en signe d'obédience.

Pendant deux siècles, le dix-septième et le dix-huitième, Katchéna paraît avoir été la première ville de cette partie du Soudan; l'état social, qui s'est développé au contact des Arabes, y atteignit son plus haut degré de civilisation; la langue, sa forme la plus riche, sa prononciation la plus pure, et ses habitants, par leurs façons polies et raffinées, la distinguèrent des autres villes du Haoussa. Mais cet état de choses fut totalement changé, lorsque, en 1807, les Foullanes, entraînés par le réformateur Othman dan Fodiye, s'emparèrent de la province. Tous les riches marchands se réfugièrent à Kano, les Asbenaoua y transportèrent leur commerce de sel, et Katchéna, malgré sa position avantageuse et salubre, n'est aujourd'hui que le siége d'un gouverneur. Celui-ci, par caprice ou par soupçon, voulut envoyer Barth à Sokoto, résidence de l'émir Aliyou; il employa d'abord la persuasion pour parvenir à son but, et, voyant l'inutilité de sa parole artificieuse, il retint le voyageur et le garda prisonnier pendant cinq jours. Mais, grâce à l'énergie dont il devait donner tant de preuves, Barth se trouva libre, et put enfin se diriger vers le célèbre entrepôt du Soudan central.

« C'était pour nous, dit-il, une station importante, non-seulement au point de vue scientifique, mais à celui de nos finances. Après les exactions des Touaregs, les marchandises qui devaient nous attendre à Kano formaient nos seules ressources. Pour ma part, j'avais à payer, en arrivant dans cette ville, cent douze mille trois cents cauris, et ce fut avec un amer désappointement que je reconnus le peu de valeur des objets qui étaient mon seul avoir. Mal logé, la bourse vide, assailli chaque jour par mes nombreux créanciers, raillé de ma misère par un serviteur insolent, on peut se figurer ma situation dans cette ville fameuse qui occupait depuis si longtemps mon esprit. Il fallut cependant aller faire ma visite au gouverneur.

« Le ciel était pur, et la ville, avec ses habitations variées, ses pâturages verdoyants où paissaient des bœufs, des chevaux, des chameaux, des ânes et des chèvres, ses étangs couverts de pistia, ses arbres magnifiques, sa population aux costumes si divers, depuis l'étroit tablier de l'esclave jusqu'aux draperies flottantes de l'Arabe, formaient le tableau animé d'un monde complet en lui-même, tout différent à l'extérieur de ce qu'on voit en Europe, mais exactement pareil au fond. Ici, une file de magasins remplis de marchandises étrangères et indigènes, des acheteurs, des vendeurs de toutes les nuances, qui s'efforcent de gagner le plus possible et de se tromper mutuellement; là-bas, des parcs où sont entassés des esclaves demi-nus, mourant de faim, dont le regard désespéré cherche à découvrir le maître auquel ils vont échoir. Ailleurs, tout ce qui est nécessaire à l'existence : le riche prenant ce qu'il y a de plus délicat; le pauvre se baissant, les yeux avides, au-dessus d'une poignée de grains. Puis un haut dignitaire, monté sur un cheval de race au brillant harnais, suivi d'un cortége insolent, effleure un pauvre aveugle qui risque à chaque pas d'être foulé aux pieds.

« Dans cette rue, est un charmant cottage, au fond d'une cour entourée d'une palissade de roseaux; un allélouba, un dattier, protégent cette retraite contre la chaleur du jour; la maîtresse du logis, vêtue d'une robe noire serrée autour de la taille, les cheveux soigneusement retroussés, file du coton en surveillant la mouture du millet; des enfants nus et joyeux se roulent dans le sable, ou courent à la poursuite d'une chèvre; à l'intérieur, des vases en terre, des sébiles de bois, luisant de propreté, sont rangés en bon ordre. Plus loin, une courtisane sans famille, sans refuge, au rire bruyant et forcé, aux colliers nombreux, la chevelure à demi retenue par un diadème, balaye le sable de sa jupe aux vives couleurs, attachée lâchement au-dessous d'une poitrine

1. Le Damerghou, province frontière du Soudan, peut avoir soixante milles de longueur sur quarante de large. Son territoire onduleux, excessivement fertile, pourrait nourrir une population compacte, et a été jadis beaucoup plus habité qu'il ne l'est à présent. District en dehors de l'Ahir, auquel il est soumis et dont il est le grenier, il est peuplé de Haoussaoua et principalement de Bornouens.

luxuriante. Derrière elle, un malheureux couvert de plaies, ou déformé par l'éléphantiasis. Sur une terrasse découverte, un atelier de teinture avec ses nombreux ouvriers. A deux pas, un forgeron finit une lame, dont le tranchant surprendrait le plaisant qui voudrait rire des outils grossiers de celui qui la termine. Dans une ruelle peu fréquentée, des femmes étendent des écheveaux de coton sur une haie.

Plus loin, c'est une caravane qui apporte la noix favorite, du sel qu'emportent des Asbenaoua, une longue file de chameaux chargés d'objets de luxe et qu'on dirige vers Ghadamès, ou bien un corps de cavaliers qui vont, bride abattue, annoncer au gouverneur la nouvelle d'une attaque ou d'une razzia. Dans la foule bigarrée, tous les types, toutes les nuances[1] : l'Arabe olivâtre, le Kanouri à la peau foncée, aux narines flottantes, le Foullane aux traits fins, à la taille souple, aux membres délicats, le Mandingue à la figure aplatie, la virago de Noupé, la jolie femme du Haoussa, élégante et bien faite. Partout la vie humaine sous ses aspects les plus divers, sous ses formes les plus riantes et les plus sombres. »

Convenu avec le chef de l'expédition de se trouver à Koukaoua dans les premiers jours d'avril, Barth voulait partir de Kano le 7 mars ; mais si l'on se rappelle ses embarras financiers, les lenteurs désespérantes des Africains, et si nous disons que la fièvre était venue se joindre à toutes ces difficultés, on comprendra la somme d'énergie qui fut nécessaire au voyageur pour tenir sa promesse.

« Il m'était surtout difficile de m'éloigner de Kano, dit Barth, personne avec qui faire le voyage, une route infestée de voleurs, un seul domestique sur lequel je pusse compter, et la fièvre tellement forte, que la veille de mon départ je ne m'étais pas levé de mon tapis. Néanmoins, j'étais plein d'espoir, et c'est avec la joie d'un oiseau qui retrouve la liberté, que je m'enfuis de ces murailles pour m'élancer vers l'horizon.

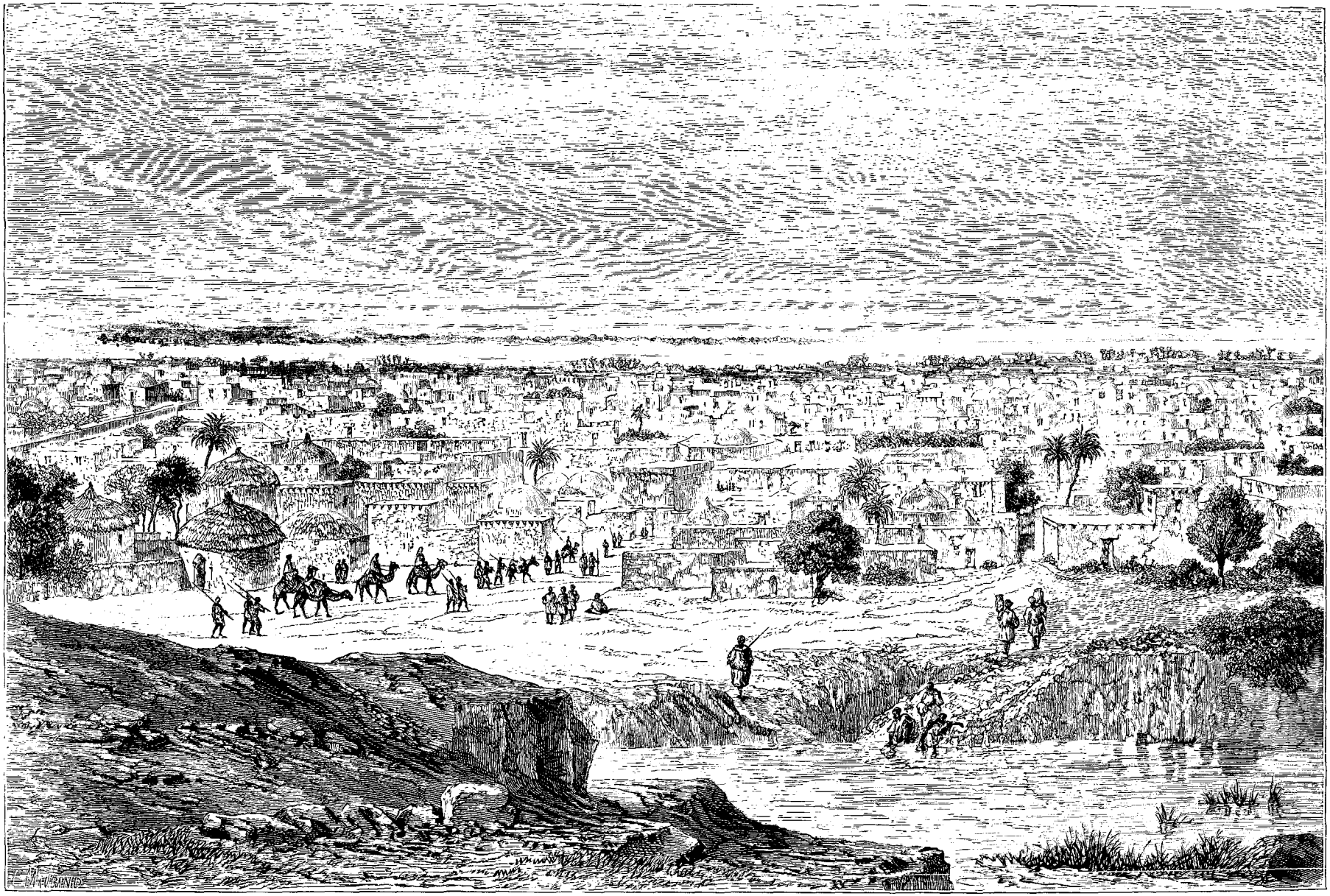
« La première chose qui me tira de la rêverie où j'étais plongé fut une bande d'esclaves conduits sur deux files, et attachés l'un à l'autre par une grosse corde passée autour du cou. Ils sont généralement bien traités dans le pays, et il est rare qu'ils cherchent à s'évader, mais encore plus rare qu'ils soient nés dans ces lieux, excepté chez les Touaregs, où l'élève de l'esclave paraît être l'objet de grands soins. J'en augure que le mariage est peu encouragé par les maîtres, je crois pouvoir dire qu'il est rarement permis ; considération grave, puisque, pour réparer les pertes que la mortalité fait naître, il faut avoir recours à de nouvelles razzias, où l'homme est le bétail qu'on pourchasse. L'un de mes serviteurs, ayant été jadis capturé dans l'une de ces maraudes, me fut pris dans le Bornou par un homme qui le réclamait comme sa propriété ; sa mère devint captive à son tour, et sa sœur ne tarda pas à subir le même sort. Pareil fait est journalier sur la frontière ; et si l'on y ajoute les révolutions de palais, qui sont fréquentes, on devinera les calamités qui pèsent sur ces malheureuses provinces.

« A peine avions-nous quitté Benza-ri que j'entendis le bruit du tambour, accompagné de chants significatifs : c'était Bokhari, l'ancien gouverneur de Khadéjà, qui, déposé par son suzerain dont il excitait les soupçons, remplacé par son frère, accueilli par le gouverneur de Mashéna, se mettait en marche pour ressaisir le pouvoir. Il s'empara de la ville, tua son frère, lutta contre les forces réunies de l'empire, sema la désolation jusqu'aux portes de Kano, fut vainqueur, et n'imagina pas autre chose que de se faire marchand d'esclaves sur une immense échelle.

« Inquiets pour notre petite bande, composée de trois hommes et d'un adolescent, nous traversâmes en silence un paysage qui n'était pas fait pour nous distraire de nos préoccupations ; la culture avait cessé, d'immenses plaines déroulaient devant nous leur tapis monotone d'asclépias, où de loin en loin s'élevait un balanite solitaire. »

Aux environs de Chefoua, grande ville entourée de murs, de nombreux troupeaux animent la campagne ; à Ouelleri, où la petite caravane faillit manquer d'eau, l'aspect de la contrée s'améliore ; nos voyageurs brûlent Mashéna, traversent des pâturages, un pays bien boisé, et aperçoivent une bourgade, qu'ils se pressent d'atteindre : elle est complétement déserte ; l'état du pays indique une récente catastrophe. « Il n'est à la ronde si mince gouverneur qui, aussitôt qu'il a des dettes, ne fasse une razzia chez ses voisins, quand il ne trouve pas plus court de vendre ses propres sujets. »

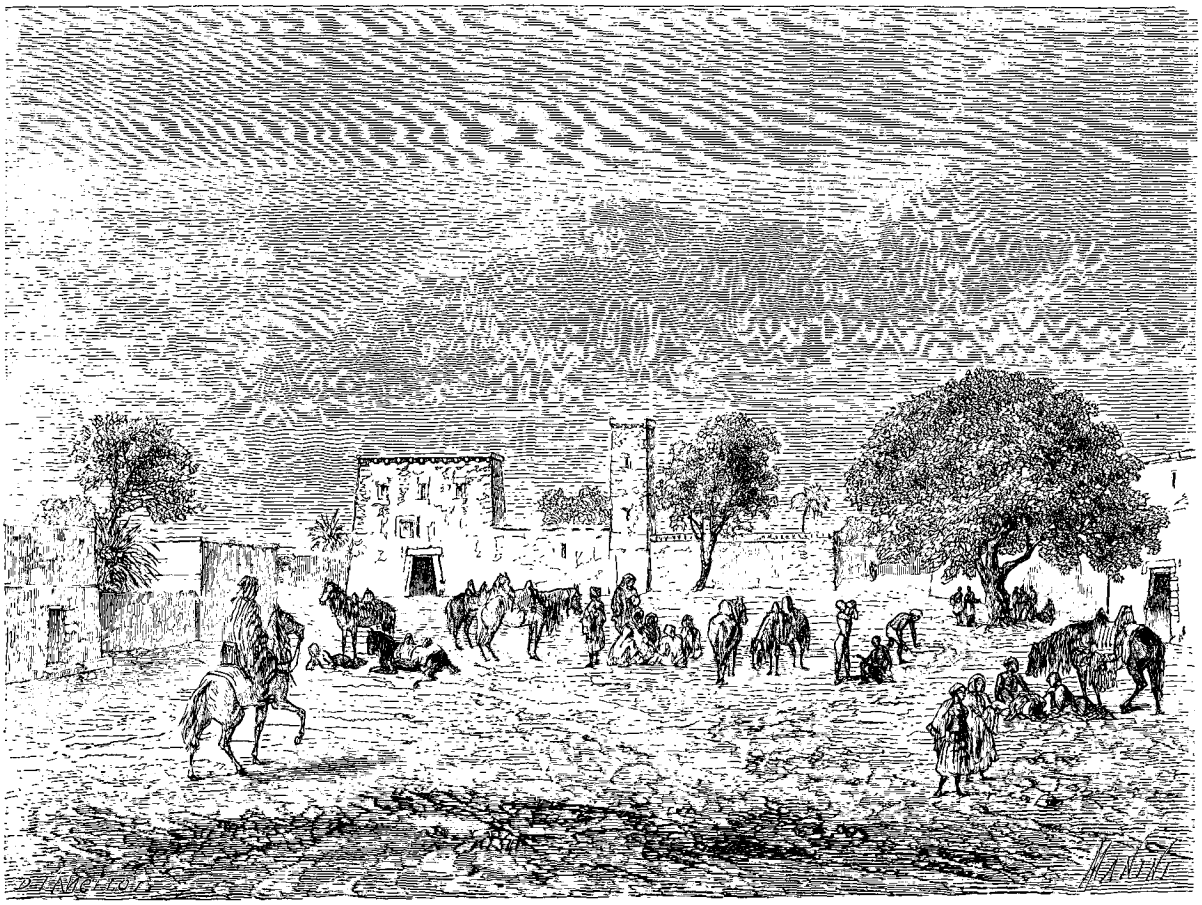
1. La population fixe de Kano (environ trente mille habitants), se compose de Haoussaoua, de Kanouris ou Bornouens, de Foullanes et de gens de Noupé. On y trouve beaucoup d'Arabes de janvier en avril, époque où la population s'élève à soixante mille âmes par l'afflux des étrangers. — Le principal commerce de Kano consiste en étoffes de coton vendues sous forme de tobé, espèce de blouse ; de turkédi, longue écharpe, ou draperie bleu foncé, dont les femmes s'enveloppent ; de zenné, sorte de plaid aux couleurs voyantes ; de litham noir dont les Touaregs se voilent le bas de la figure ; produits qui s'écoulent, au nord jusqu'à Mourzouk, Ghat et même Tripoli ; à l'ouest jusqu'à l'Atlantique en passant par Tombouctou ; à l'est dans tout le Bornou, y faisant concurrence à l'industrie indigène, tandis qu'au sud ils envahissent l'Adamaoua, et n'ont de limites que la nudité des nègres. On exporte de ces tissus pour trois cents millions de cauris, et l'on comprendra l'importance de cette somme quand on saura qu'avec cinquante mille de ces coquilles une famille entière peut vivre et s'habiller pendant un an. Ajoutons que le Haoussa est l'une des régions les plus fertiles de la terre, et sa population l'une des plus heureuses du globe, toutes les fois que son gouvernement est assez énergique pour la protéger contre ses voisins. — La province de Kano compte cinq cent mille habitants (moitié esclaves, moitié hommes libres). Le gouverneur peut mettre sur pied sept mille chevaux (il en a levé jusqu'à dix mille), et vingt mille fantassins. — Son revenu se compose, outre les présents qu'il reçoit des étrangers, d'un impôt foncier de deux mille cinq cents cauris (cinq francs) par famille, et d'une taxe de sept cents cauris par cuve de teinture, qui sont au nombre de plus de cinq mille à Kano seulement. Son autorité n'est pas absolue. A part le droit d'appel de ses décisions à l'émir de Sokato, si toutefois la plainte peut arriver jusque-là, il est assisté d'un conseil dont il est obligé de prendre l'avis dans toutes les affaires importantes. Ce conseil est formé du ghaladina, ou vizir, qui le préside et qui est parfois plus puissant que le gouverneur lui-même, du maître des écuries, charge importante dans ces contrées barbares, du commandant militaire, du chef de la justice, de celui des esclaves, du trésorier et du maître des bœufs, espèce d'intendant chargé du matériel de guerre (le bœuf étant la bête de somme du pays). — La classe élevée est arrogante, l'étiquette de la cour très-sévère ; les Foullanes qui, peu à peu, ont envahi la province et ont fini par s'en rendre maîtres, épousent les jolies filles de la nation conquise, mais ne donnent pas les leurs aux vaincus.



Vue de Kano, entrepôt du Soudan central. — Dessin de Lancelot d'après Barth (premier volume).

Le docteur s'arrêta à Boundi pour visiter le Ghaladina, grand dignitaire de l'empire, dont le pouvoir a considérablement diminué, mais qui est un intrigant, et qu'il eût été dangereux d'avoir contre soi. Il promet un guide, ne tient pas sa promesse, et la petite caravane s'esquive au point du jour, pendant que la ville est endormie. Elle suit la grande route, s'engage dans la forêt, traverse un nouveau champ d'asclépias, retrouve l'odieux panisetum et entre dans une région où domine entièrement le crucifère. Un groupe de tamarins annonce un lieu humide; c'est le bord du Ouani, qui est une branche du Ouaoube; nos voyageurs le traversent, aperçoivent la ville de Zourrikolo, et se trouvent dans le Bornou proprement dit[1].

Le lendemain apparurent des baobabs, et quelques dattiers égarrés dans cette région plantureuse. « L'air était d'une transparence admirable; je laissais aller ma bête à sa guise, rêvant au pays natal des végétaux, qui ornent maintenant des contrées si différentes des leurs, quand je vis sur la route un homme de race blanche, ayant un costume opulent, des armes de prix et que suivaient trois cavaliers, porteurs de mousquets et de pistolets. J'allai à sa rencontre; il me demanda si j'étais le chrétien qui devait arriver de Kano, et sur ma réponse affirmative, il m'apprit que M. Richardson était mort, et que tous ses bagages avaient été saisis. J'espérais que la nouvelle était fausse, et je voulais piquer des deux, laissant en arrière ma petite escorte; mais il me restait quarante heures de marche, les Touaregs infestaient une partie de la route, et la prudence ne me permettait pas d'exécuter ce projet. »



Dendal ou boulevard de Kouka, capitale du Bornou. — Dessin de Lancelot d'après Barth (premier volume).

Arrivée à Kouka. — Difficultés croissantes. — L'énergie du voyageur en triomphe. — Ses serviteurs. — Un vieux courtisan. — Le vizir et ses quatre cents femmes. — Description de la ville, son marché, ses habitantes. — Le dendal. — Excursion. — Ngornou. — Le lac Tchad.

« Quatre jours après la triste communication qui m'avait été faite, j'atteignais la muraille d'argile blanche qui entoure la capitale du Bornou, et qui, de loin, se distingue à peine du sol qui l'avoisine. Je franchis la porte et surpris vivement des individus qui s'y trouvaient rassemblés, en leur demandant le chemin de la résidence du cheik; je traversai le petit marché, où il y avait foule, je suivis le dendal, et j'arrivai droit au palais qui borde ce grand boulevard; une mosquée insignifiante et les maisons des hauts fonctionnaires entourent la place palaciale dont le seul ornement est un arbre à caoutchouc, mais qui est animée à certaines heures du jour par une foule de courtisans montés sur

1. Noyau du grand empire central de l'Afrique, depuis la chute du Kanem, qui n'en est plus qu'une province, le Bornou est limité à l'est par le Tchad, à l'ouest et au nord-ouest par la rivière de Yo.

des chevaux richement caparaçonnés. Je fus, du reste, frappé de l'étendue de la double ville, et du grand nombre de cavaliers somptueusement vêtus que je rencontrai sur ma route.

« Les esclaves du cheik me regardèrent, bouche béante, sans répondre à mes questions, jusqu'à ce que l'intendant, qui avait entendu parler de moi, me fit entrer chez le vizir. » Après avoir reçu un bon accueil de cet important personnage, Barth fut conduit à la résidence qui avait été préparée pour les membres de la mission, avant qu'on eût appris leur détresse. Si le voyageur avait subi à Kano tous les inconvénients de la pauvreté, ses embarras devenaient bien autrement sérieux, maintenant qu'il avait à répondre non-seulement de ses dettes, mais encore de toutes celles de l'expédition. « Plus de quinze cents dollars étaient dus par M. Richardson ; je n'en possédais pas un seul, je n'avais pas un burnous, pas un objet de valeur ; j'ignorais si le gouvernement britannique m'autoriserait à poursuivre notre voyage, et l'on m'avait annoncé que le cheik attendait mes présents. »

Néanmoins, à force d'activité et d'énergie, s'étant fait rendre tout ce qui avait appartenu à M. Richardson, excepté la montre que le cheik avait prise, l'intrépide voyageur contracta un emprunt au taux de soixante pour cent, remboursable à Mourzouk, fit taire ses créanciers, paya les serviteurs du défunt; puis l'honorabilité de l'expédition à couvert, il s'occupa avec plus de ferveur que jamais de recueillir les renseignements qui lui étaient fournis, et dont il était en mesure de faire une ample récolte[1]. « Parmi les visiteurs que je mettais à contribution et que je questionnais avec fruit, dit-il, se trouvait un vieux courtisan de la dynastie déchue, qui, à force d'intrigue, avait sauvé sa tête ; fripon émérite, auquel on imputait des vices totalement inconnus dans ces contrées, mais qui possédait à merveille l'histoire des anciens rois, et parlait le kanouri avec une élégance que je n'ai retrouvée chez personne. Profond politique, il avait marié l'une de ses filles au vizir, l'autre au compétiteur de celui-ci, et n'en fut pas moins étranglé avec son gendre, en 1853, pour de vieux péchés, il est vrai, dont il était seul responsable. J'avais encore pour instituteurs les étrangers, les pèlerins, et quelques indigènes restés fidèles aux croyances de leurs pères.

« Mais les plus intéressantes de toutes mes relations furent celles que j'eus avec le vizir. D'une intelligence supérieure, d'un esprit cultivé, El-Haj-Beshir, depuis son voyage à la Mecque, envisageait le monde sous un nouveau jour, et le cheik n'avait pu mieux faire que de le choisir pour premier, ou plutôt pour seul ministre du royaume. Malheureusement il était avide de richesses, qu'il aimait pour elles-mêmes, et plus encore pour l'entretien de ses quatre cents femmes. C'était, disait-il, au point de vue de la science qu'il avait rassemblé ces dernières. Un auditeur crédule aurait pu croire qu'il envisageait son harem comme une collection de médailles, d'un intérêt particulier sans aucun doute, mais destiné à graver dans sa mémoire les différents types de la race humaine. Si par hasard, en causant, je venais à parler d'une tribu dont il ignorait le nom, El-Beshir donnait immédiatement des ordres pour qu'on lui trouvât un échantillon féminin de l'espèce qui lui manquait. Un jour, comme nous regardions ensemble l'une de mes gravures, représentant une Circassienne, il me dit avec une satisfaction non déguisée qu'il possédait un spécimen vivant de cette belle race ; et quand, au mépris de l'étiquette musulmane, je lui demandai si elle était aussi jolie que celle du livre, il ne me répondit que par un sourire, pardonnant et punissant à la fois l'indiscrétion que j'avais commise. Il semblait porter à chacune d'elles un intérêt sincère, et je me souviens de la douleur que lui causa la perte d'une de ses femmes, décédée pendant mon séjour à Kouka. Pauvre El-Beshir ! il fut mis à mort en 1853, laissant après lui soixante-treize fils vivants ; nous ne comptons pas les filles, et ne parlons pas des enfants morts en bas âge, et dont le nombre est considérable dans les harems. »

La capitale du Bornou est composée de deux villes, entourées de murailles distinctes : l'une, habitée par les gens riches, est bien construite et renferme de vastes demeures ; l'autre est formée de ruelles étroites, où s'entassent de petites maisons. Un espace de huit cents mètres, qui sépare les deux cités, est traversé, dans toute sa longueur, par une grande artère faisant communiquer entre elles les deux parties de la ville. Cet endroit, très-populeux, offre à l'œil un mélange intéressant de grands édifices et de cases au toit de chaume, d'épaisses murailles en terre et de palissades de roseaux, variant, suivant leur âge, depuis le jaune éclatant jusqu'au noir le plus foncé.

Dans la banlieue, de petits villages, des hameaux, des fermes détachées, entourées de murs. Une foire se tient chaque lundi, entre deux de ces bourgades, où l'habitant des provinces de l'est apporte, à dos de bœuf ou de chameau, son beurre et ses grains, surmontés de sa femme qui est perchée sur les sacs ; où l'Yédina, ce pirate du Tchad, qui attire les regards par ses traits délicats et sa souplesse, vient avec du poisson séché, de la viande d'hippopotame et des fouets du cuir de cet amphibie. « Les denrées sont abondantes ; mais quel tourment et quelle fatigue pour faire ses provisions de la semaine ! Pas de numéraire : la bande de coton qui servait autrefois de monnaie a été remplacée par des cauris[1], dont mon ami El-Beshir fait hausser ou tomber le cours au gré de son humeur spéculative, et d'après les besoins de sa collection gymnologique. Le petit fermier ne con-

1. Par ces mots, Henry Barth comprend les différentes routes suivies par les caravanes, et dont il donne l'itinéraire, la topographie des lieux dont il dresse la carte, l'histoire du pays dont il fait la chronique, enfin l'étude comparée des divers langages dont il rapporte le vocabulaire.

1. *Cyprea moneta*, coquillage blanc, qui sert de monnaie courante au Bengale et dans tout le centre de l'Afrique ; il en fallait deux mille cinq cents pour valoir cinq francs, pendant que le docteur se trouvait à Kano ; il est facile d'imaginer l'embarras causé par une monnaie aussi encombrante, et la patience qu'il faut avoir pour régler un compte, lorsque la somme s'élève à quelques centaines de francs.

sent pas à les recevoir, et ne prend pas votre argent. Il faut donc échanger son dollar pour des cauris, acheter une chemise avec ses coquilles, se débattre avec les changeurs, marchander avec les vendeurs, puis troquer la chemise obtenue pour du millet, du froment ou du riz sauvage, rebut des éléphants, et naturellement de très-mauvaise qualité.

« A l'exception du lundi, où le marché se tient pendant les heures les plus brûlantes du jour, ainsi qu'il arrive dans toute cette partie du Soudan, la ville est d'un calme plat; aucune industrie, pas de ces grands ateliers de teinture, que l'on voit à Kano, pas de travail. Les femmes y sont affreuses : de grosses têtes, la face courte et carrée, le nez aplati, les narines tombantes, ornées d'une perle rouge ou d'un grain de corail; ce qui n'empêche pas ces créatures d'avoir autant de coquetterie que les plus jolies femmes du Haoussa, de vaguer dans les rues, en traînant derrière elles la queue de leur jupe, les épaules négligemment couvertes d'un fichu aux couleurs voyantes, dont elles retiennent les deux cornes du bout des doigts, en agitant les bras d'un air provocateur. Ce qu'il y a de mieux dans toute leur personne, est l'ornement d'argent qu'elles portent derrière la tête, et qui, lorsque les cheveux sont relevés en casque, ne manque pas d'élégance. Mais toutes les femmes n'ont pas le moyen d'avoir cet ornement; et plus d'une sacrifie ses intérêts les plus précieux au désir de se le procurer.

« Toute l'animation de la ville se porte vers le Dendal, grand boulevard qui, traversant les deux cités, conduit aux deux palais, et qui se retrouve, sur une plus ou moins grande échelle, dans toutes les villes du pays. On y voit chaque jour une foule considérable : cavaliers et piétons, esclaves et hommes libres, étrangers et indigènes, qui vont faire leur cour au cheik ou au vizir, s'acquitter d'un message, leur demander justice, solliciter une place, ou leur porter des présents. J'ai moi-même suivi bien des fois ce grand chemin de la fortune, hanté par l'ambition; mais soit au point du jour, soit à une heure avancée, lorsque les habitants revenaient chez eux, ou qu'assis devant leurs portes, ils médisaient de leur prochain, ou se racontaient des histoires merveilleuses. J'étais sûr, alors, de trouver seuls les puissants que j'allais voir; et le vizir en profitait pour causer avec moi d'un sujet scientifique, tel que la rotation du globe, ou le système planétaire.

« Il y avait trois semaines que j'étais arrivé, lorsque le 14 avril au soir, le cheik Omar et son vizir quittèrent la ville pour aller passer quarante-huit heures à Ngornou; c'était pour moi une bonne occasion de promenade et le lendemain matin je partis pour les rejoindre.

« La route qu'il me fallut suivre a cette monotonie qui caractérise les environs de Kouka : de l'asclépias géante, puis des buissons de crucifères, et des arbres qui, d'abord épars, finissent par former un bois peu élevé. A deux lieues de Ngornou, le bois cède la place à une immense plaine où l'on cultive des haricots et du grain; toutefois à l'époque où je la voyais, elle était couverte de l'éternelle asclépias que l'on arrache au commencement de la saison des pluies, qui reparaît pendant la sécheresse, et dont la tige a bientôt quatre mètres et plus.

« J'arrivai à Ngornou, la ville de *la Bénédiction*, vers deux heures de l'après-midi. Les rues étaient désertes, mais les cours pleines de tentes que l'on avait dressées pour recevoir les courtisans; et de tous côtés des chevaux magnifiques, regardant par-dessus les palissades, nous saluaient au passage. Excepté la demeure royale, je ne vis guère de maisons bâties en pisé; néanmoins la ville a un air d'aisance et de propreté remarquable; les clôtures sont bien entretenues, les huttes spacieuses, les cours ombragées de baobabs. Je cherchai vainement à pénétrer jusqu'au cheik, impossible de voir le vizir, et fatigué de la foule, je résolus de faire le lendemain une excursion au bord du Tchad.

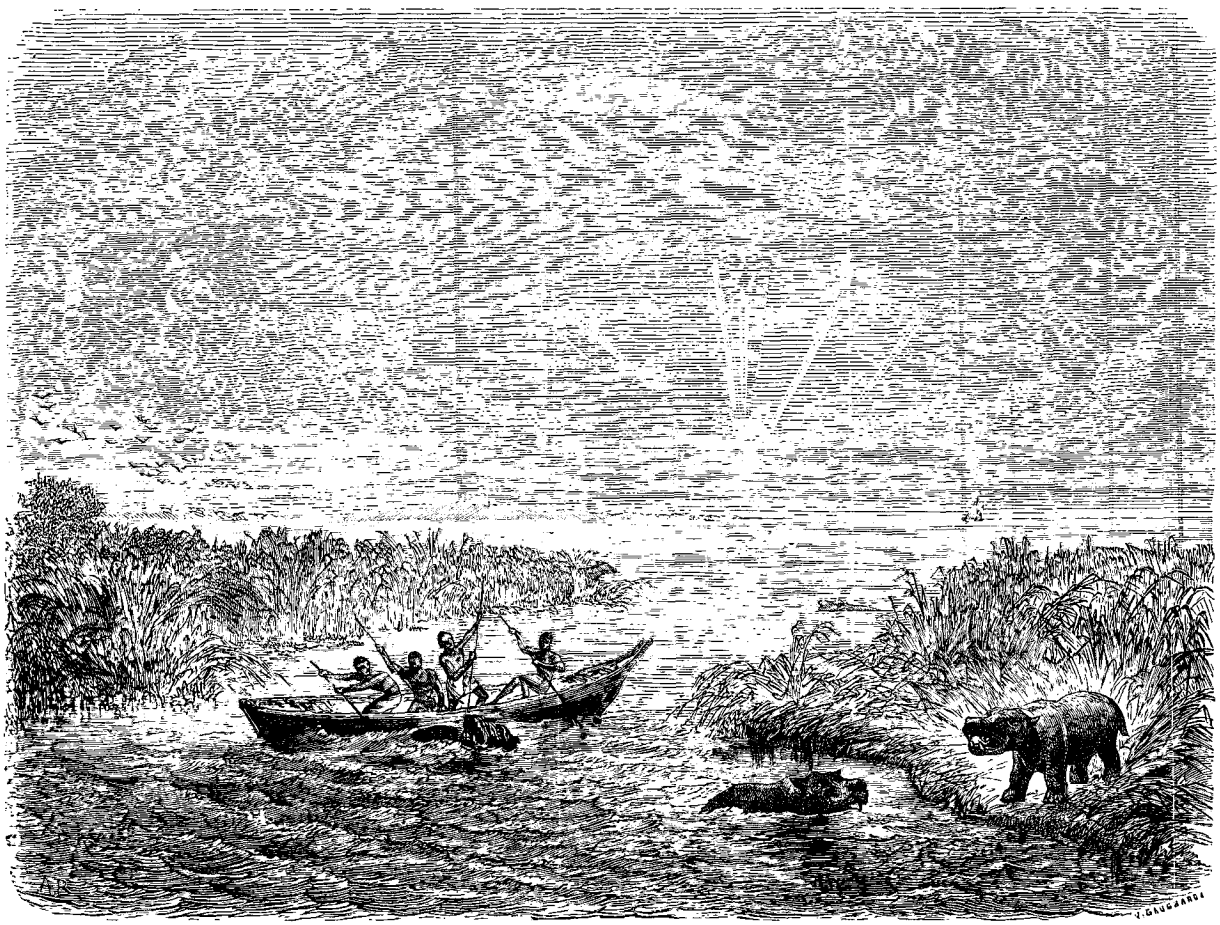
« Parti de bonne heure, je me réjouissais de la perspective délicieuse qui allait s'offrir à mes yeux. Je rencontrai beaucoup d'esclaves, allant couper de l'herbe pour les chevaux; mais au lieu du lac, une plaine immense, dépourvue d'arbres, s'étendait aussi loin que la vue pouvait atteindre. L'herbe devint de plus en plus fraîche, plus épaisse et plus haute; un bas-fond marécageux, décrivant une courbe tantôt saillante, tantôt rentrante, gêna de plus en plus notre marche, et après avoir lutté pendant longtemps pour sortir de cette fondrière, cherchant en vain à l'horizon quelque surface miroitante, je revins sur mes pas, barbotant dans la fange, et me disant pour me consoler que j'avais au moins vu l'indice de l'élément humide. Quel aspect différent présenta la contrée lorsque, dans l'hiver de 1854-55, plus de la moitié de Ngornou fut détruite par l'inondation, et qu'il se forma au midi de cette ville une mer profonde où s'engloutit la plaine jusqu'au village de Koukiya! La couche inférieure du sol, composée de calcaire, paraît avoir cédé l'année précédente et fait baisser le rivage de plusieurs pieds, d'où l'épanchement des eaux. Mais à part cet événement géologique, tout à fait exceptionnel, le caractère du Tchad est évidemment celui d'une immense lagune dont les bords changent tous les mois, et dont il est impossible par conséquent de dresser la carte avec exactitude.

« Le lendemain je me dirigeai vers le nord-est, accompagné d'un chef du Kanem et d'un garde à cheval du cheik. Après une demi-heure de marche nous atteignîmes le marécage, et mouillés parfois jusqu'aux genoux, bien que nous fussions à cheval, nous arrivâmes au bord d'une belle nappe d'eau, entourée de papyrus et de roseaux de différentes espèces, ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Franchissant une eau plus profonde remplie de grandes herbes, nous gagnâmes une autre crique, où j'aperçus deux petits bateaux plats d'environ quatre mètres de longueur, faits du bois léger du fogo, et manœuvrés par deux hommes qui s'éloignèrent dès qu'ils nous aperçurent. C'étaient des Bouddouma ou Yedina, en quête de proie humaine. Des habitants d'un village voisin coupaient des roseaux pour réparer le toit de leur case, et comme ils ne pouvaient apercevoir l'ennemi, que

cachaient les grandes herbes, nous les avertîmes de se tenir sur leurs gardes, et nous poursuivîmes notre marche.

« Le soleil était brûlant; toutefois une brise rafraîchissante vint rider la surface du lac et rendre la chaleur supportable. Nous aurions pu boire en nous baissant un peu, tant nous étions immergés; mais l'eau très-chaude, et remplie de matières végétales, n'avait rien qui nous engageât à y porter les lèvres. Elle est néanmoins aussi douce que possible, et l'on a commis une erreur en disant que le Tchad devait avoir une issue, ou bien être salé. J'affirme le contraire : il est sans écoulement; et je ne vois pas d'où ses eaux tireraient leur salaison, dans un district où le sel manque tout à fait, où l'herbe en est tellement dépourvue que le lait des brebis et des vaches qui la paissent est insipide et malsain. Dans les cavités qui entourent le rivage, où le sol est fortement imprégné de natron, il est certain que l'eau doit avoir un goût saumâtre; mais à l'époque de l'année où celle-ci est noyée par le débordement du lac, il est probable que son âcreté n'est plus sensible.

« De la crique de Melléla, nous prîmes à l'ouest, et après une marche d'une heure, moitié dans l'eau, moitié



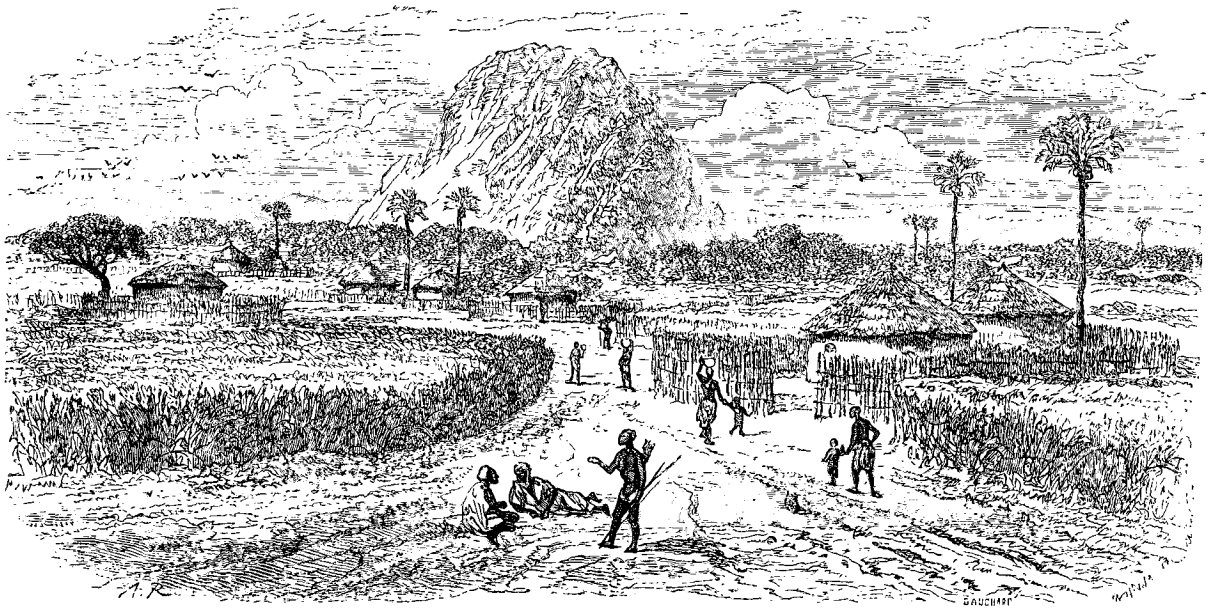
Vue du lac Tchad. — Dessin de Rouargue d'après Barth (deuxième volume).

dans la plaine herbeuse, nous arrivâmes à Madouari. Le nom de ce village ne me disait rien alors; il me rappelle aujourd'hui un tombeau. Madouri, du reste, au lieu d'être resserré comme la plupart des villes et des villages du Bornou, s'éparpillait au milieu d'une profusion de balanites et de baobabs, et tout y respirait l'aisance. Je fus conduit chez Fouli-Ali, dans la maison où dix-huit mois plus tard expirait Overweg, et dont le propriétaire devait périr trois ans après victime de la révolution de 1854. Quelle différence entre l'accueil joyeux que je reçus à cette époque, et celui qui m'attendait, lorsque je revins avec M. Vogel, en 1855, alors que la veuve du pauvre Fougo sanglotait à mon côté, pleurant la mort de son mari et celle de mon pauvre compagnon!

« Le lendemain matin nous étions à cheval au point du jour; il faisait un temps superbe; au loin se dessinait une ligne pure, que rien ne venait briser; la plaine marécageuse s'étendait à notre droite, où elle se fondait avec le lac, et ravissait mes yeux en me présentant un horizon sans limites. »

Traduit par Mme LOREAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Village marghi. — Dessin de Rouargue d'après Barth (deuxième volume).

# VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE.

## JOURNAL DU DOCTEUR BARTH[1].

**1849-1855**

Départ. — Aspect désolé du pays. — Les Chouas. — Mabani. — Le mont Délabéda. — Forgeron en plein vent. — Dévastation. — Orage. — Baobab. — Le Mendif. — Les Marghis. — L'Adamaoua. — Mboutouli. — Proposition de mariage. — Installation de vive force chez le fils du gouverneur de Soulleri. — Le Bénoué. — Yola. — Mauvais accueil. — Renvoi subit.

Dans sa dernière excursion, l'un des chefs de la frontière du Marghi, ayant enlevé les habitants de plusieurs bourgades auxquels prétendait le gouverneur de l'Adamaoua, celui-ci envoya un message au cheik du Bornou, afin de protester contre cet acte de violence, beaucoup moins dans l'intérêt des captifs que pour établir son droit de propriété. Barth allait explorer l'Adamaoua, il fut mis, par le cheik, sous la protection du chef de l'ambassade, et partit pour le sud le 29 mars 1851.

« Toujours très-pauvre, dit le voyageur, et pis que cela, fort endetté, j'avais nourri l'espoir d'emporter mes bagages avec un seul chameau; ce fut impossible et de nouveaux embarras s'ensuivirent. Pour comble de misère, nos cauris, c'est-à-dire notre seul avoir, n'avait pas cours dans cette contrée. Overweg, qui m'accompagna jusqu'à ma seconde étape, offrit en vain ses coquilles en échange de quelques aliments, et ne parvint à se procurer une chèvre qu'en la payant avec la chemise de l'un de ses domestiques.

« Deux jours après notre départ, nous nous arrêtons à Ou'lo-Koura, village qui appartient à la mère du cheik. Tout le pays, à cette époque de l'année, prend un aspect lugubre; entrecoupé de bas-fonds qui, pendant les pluies, forment de vastes étangs, il est couvert de masakoua (*holcus cernuus*) lorsque les eaux se retirent; mais dépouillés de leurs récoltes, ces bassins argileux, d'un noir foncé, donnent au paysage un air de désolation indicible.

« Le lendemain la perspective est différente, sans devenir plus agréable : un sol aride et nu, couvert çà et là de halliers d'où surgissent des tamarins épars; puis une forêt épaisse convertie en marais dans la saison pluvieuse; aujourd'hui qu'elle est à sec, des gens du voisinage y creusent des rigoles afin d'emplir une fosse qui leur sert d'abreuvoir. Ce sont des Chouas[1]; l'un d'eux est aussi

1. Suite. — Voy. page 193.

1. On appelle *Chouas* tous les Arabes fixés dans le pays et compris dans le chiffre de la population. Divisés par clans nombreux, ils sont deux cent cinquante mille dans le Bornou, et peuvent fournir vingt mille hommes de cavalerie. Agriculteurs une partie de l'année, la plupart ont des villages qu'ils habitent pendant la saison des pluies et du travail agricole. Nomades le reste du temps, ils errent avec leurs troupeaux.

blanc que mes mains, et ses traits ont la distinction qui caractérise sa race. Il est rare que ces Arabes aient plus d'un mètre soixante centimètres; mais leur gracilité les fait paraître de plus grande taille qu'ils ne le sont réellement. J'ai rencontré quelquefois des Foullanes vigoureux; je n'ai pas vu de Choua robuste.

« De la forêt, nous entrons dans une plaine où sont plusieurs villages, et nous retombons dans un bassin d'argile noire, dont le sol desséché conserve la piste de nombreuses girafes. Nous sommes dans le Gamerghou, pays industrieux, où j'aperçois le premier champ de coton que nous ayons vu depuis Kouka. Le district d'Oujé, qui fait partie de cette province, et qui renferme un grand nombre de villes importantes avec marché considérable, est assurément l'un des plus riches du Bornou : au sud de Maidougouri, la plaine entière est un champ de millet ou de sorgho, interrompu seulement par de nombreux villages, parsemés de baobabs et de figuiers; c'est l'endroit le plus riant que j'aie traversé depuis le Haoussa. Une rivière, qui prend naissance aux environs d'Alaouo, serpente dans la plaine, et va tomber dans le Tchad en passant à Dikoua. Nous la franchissons deux fois pour atteindre Mabani, ville étendue, située sur une colline de sable, et qui, après en avoir couvert le sommet et le versant méridional, en entoure la base et remonte sur une autre colline; Mabani peut avoir neuf ou dix mille habitants, dont les huttes confortables indiquent l'aisance. Le commerce et l'industrie paraissent y fleurir, si l'on en juge par les deux cents boutiques de la place du marché, et par ses ateliers de teinture.

« Après Mabani, des champs fertiles, de beaux arbres, une herbe épaisse, de l'indigo, des bandes de travailleurs, du bétail auprès des mares, des villages dans toutes les directions, des fermes détachées, qui témoignent de la sécurité des habitants; et parmi les céréales, des papayers dont le fruit délicieux a le goût de la crème, et, qui, de la grosseur d'une pêche, a malheureusement le noyau trop développé.

« Dans la bourgade où nous nous arrêtons, je ne vois pas une seule case ayant des murs en pisé; c'est une preuve que la pluie n'y est jamais excessive. En sortant de ce village, nous apercevons, au sud, le mont Délabéda, qui me fait éprouver ce que j'ai ressenti à la vue des Alpes tyroliennes. Mais notre départ n'était qu'une feinte : une heure après, nous campions à Fougo-Mozari, près d'Oujé, dont le marché attirait mon escorte. Placé à la frontière des tribus païennes, et par cela même très-important pour la vente des esclaves, ce marché est digne de sa réputation. Il pouvait y avoir cinq ou six mille acheteurs, et leur nombre eût été plus grand sans la crainte inspirée par les tribus indépendantes qui se trouvent dans le voisinage.

« Le mont Délabéda, qui frappe de nouveau nos regards, annonce le commencement d'une région montagneuse. Sous un tamarin luxuriant un forgeron travaille avec activité, l'apprenti fait mouvoir le soufflet, l'ouvrier emmanche une hache, et le maître finit une lance. J'apprends qu'il tire son fer du Boubanjidda, qui fournit le meilleur du pays. A partir du district de Chamo, où nous entrons, le millet est rare et le sorgho généralement cultivé. Quelques marchands indigènes, armés de lances et poussant devant eux des ânes chargés de sel, se joignent à nous, car il y a tant de pillards un peu plus loin, qu'il faut être nombreux pour ne pas avoir à les craindre. Le pays témoigne à chaque pas des malheurs qu'il a subis : des traces d'ancienne culture, des huttes en ruines, se rencontrent çà et là au milieu de la forêt; et des jongles, où l'herbe domine cheval et cavalier, recouvrent la place où fut la demeure de l'homme. Le terrain, formé d'une argile noire et marécageuse, est rempli de trous qui en rendent le parcours extrêmement difficile. J'y remarque des ruches souterraines où l'on trouve un miel de nature particulière. Après trois heures de marche dans ce pays dévasté, nous atteignons les restes d'un village autrefois considérable, et qui n'est plus habité que par quelques indigènes nouvellement convertis. Nous n'avons qu'une seule case, pour nous tous et je vais camper au dehors; mais je ne suis pas couché qu'une tempête effroyable éclate, bouleverse ma tente et qu'une pluie torrentielle met à flots mes bagages. Le lendemain nouveau déluge; nous étions dans le district de Molghoy, où les portes des cases, qui ont à peine trente centimètres d'ouverture, annoncent qu'il est nécessaire de s'y protéger contre la violence de la pluie.

« Bien qu'ils aient embrassé l'islamisme, les indigènes n'ont pour tout vêtement qu'une lanière de cuir passée entre les jambes, et qui souvent leur paraît superflue. J'ai été frappé de leurs formes harmonieuses, de leurs traits réguliers, que ne défigure aucun tatouage, et qui, chez beaucoup d'entre eux, n'offre rien du type nègre. La différence qu'offre la teinte de leur peau m'a également surpris; elle est chez les uns d'un noir brillant, chez les autres couleur de rhubarbe, sans qu'il y ait entre ces deux tons de nuance intermédiaire; toutefois c'est le noir qui prédomine. Je me suis arrêté devant une jeune femme qui avait près d'elle son fils, âgé de huit ans; ils formaient à eux deux un groupe digne du ciseau d'un grand artiste; l'enfant, surtout, ne le cédait en rien au diskophoros antique; sa chevelure était courte et frisée, mais non laineuse; il était d'un rouge lavé de jaune, ainsi que toute sa famille, et portait plusieurs rangs de perles de fer autour des bras et des jambes.

« Nous rentrons dans la forêt; les clairières sont couvertes de pas d'éléphants de tous les âges, des fleurs remplissent l'atmosphère de leur parfum, et de temps en temps nous suçons la pulpe du toso[1], ou nous mangeons la racine du katakirri. La marche devient de plus en plus difficile; on n'aperçoit que des mimosas de grandeur médiocre; çà et là un baobab, dépourvu de feuilles, étend ses branches nues à la place où était un

1. Fruit du *bassia parkii;* le toso se compose presque entièrement d'un noyau de la couleur et du volume de la châtaigne, entouré d'une pulpe très-mince, revêtue d'une peau verte. Il est fort commun dans ces parages; les naturels préparent avec l'amande du noyau une grande quantité de beurre qui leur sert à la fois pour la cuisine et comme médicament.

village ; il semble par son attitude exprimer son désespoir, car il aime la demeure du nègre, qui le recherche à son tour : ses feuilles naissantes et son fruit légèrement acide permettent aux indigènes d'assaisonner leur nourriture, et de donner un peu de saveur à leur boisson.

« L'herbe est grossière et ne forme plus que des touffes éparses ; le chemin est abominable ; il suffirait d'en détourner un instant les yeux pour tomber dans un trou plein de vase. La forêt devient moins épaisse, des bouquets d'arbres lui succèdent, et nous entrons dans une prairie qui s'étend jusqu'à la chaîne du Mandara. Le ton vert de la plaine, qui tranche avec le brun des montagnes, est d'un effet charmant, sous le ciel pur où le soleil brille. Nous gagnons le district d'Isségé ; des moutons et des chevaux couvrent les pâturages, des femmes travaillent dans les champs. Les indigènes ont évidemment souffert des rapines de leurs voisins, mais ne sont encore ni vaincus ni ruinés. Des hommes vigoureux et de grande taille, ceints d'une lanière de cuir, et portant une pique, mêlée à leurs instruments d'agriculture, s'approchent fièrement ou vont s'asseoir à l'ombre, et paraissent nous signifier que cette terre leur appartient. Quelque léger que soit leur costume, j'ai tout lieu de croire qu'ils se sont habillés pour la circonstance ; car, tombant à l'improviste au bord d'une mare, nous faisons fuir, à la grande frayeur de mon cheval, une espèce de virago totalement nue. Il est vrai que chez ces tribus naïves, on estime qu'un vêtement, si étroit qu'il puisse être, est plus essentiel pour l'homme que pour la femme.

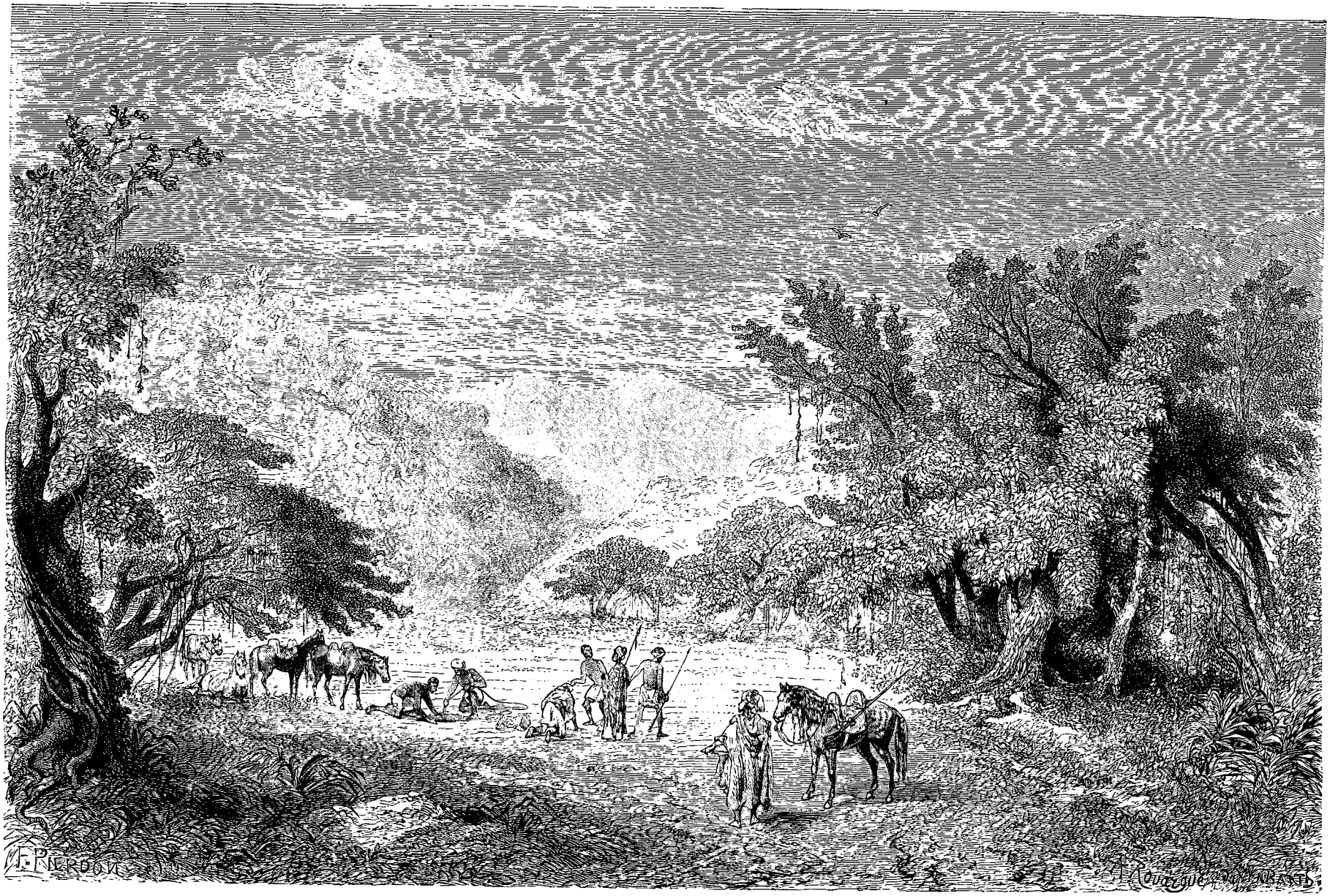
« Sur le toit des cases séchait un poisson qui m'étonna par sa taille ; on me répondit qu'il venait d'un grand lac, situé à peu de distance, et que j'allai visiter. Les abords en sont tellement couverts de roseaux, qu'il me serait difficile de dire quelle étendue il peut avoir. Une masse de granit, d'environ cinq mètres de hauteur, formait la seule éminence qui s'élevât dans la plaine ; j'y montai, l'horizon était splendide : en face de moi, comme je l'ai dit précédemment, se déployait la chaîne du Mandara, tandis qu'au sud apparaissaient des montagnes plus hautes et de formes plus variées. Je vis alors pour la première fois le Mendif, que Denham a fait connaître à l'Europe, et qui a donné lieu à tant de conjectures. Ce n'est qu'un simple cône isolé, dont la base, où s'éparpille le village du même nom, a tout au plus dix ou douze milles de circonférence ; sa couleur blanchâtre, qui pourrait faire supposer qu'il est de formation calcaire, est due tout bonnement à la fiente de l'immense quantité d'oiseaux qui s'y réunissent ; sa véritable couleur est noire, m'ont dit les naturels ; la double pointe qui le termine est la preuve que c'est un ancien volcan, et sans doute il est formé de basalte. Je ne crois pas qu'il ait plus de cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui ferait un peu moins de quatre mille mètres au-dessus de la plaine. Enchanté d'avoir atteint cette région, et plein de projets pour l'avenir, je remontai à cheval et repris la route du village. Tout en marchant, celui qui m'accompagnait me donna des détails sur les habitudes des Marghis, tribu assez nombreuse pour lever trente mille soldats.

« C'est, me dit-il entre autres choses, la coutume parmi ses compatriotes de se lamenter à la mort d'un jeune homme, et de se réjouir de celle d'un vieillard ; j'en acquis la preuve dans la suite de mon voyage. Les Marghis se vantent, peut-être avec raison, d'être supérieurs à leurs puissants voisins ; il est, du reste, avéré que l'inoculation est très-répandue chez eux, et que dans le Bornou elle est exceptionnelle.

« Nous arrivions le surlendemain à Kofa, l'un des villages dont la mise à sac avait motivé l'ambassade que j'accompagnais. Des prairies émaillées de fleurs, de vastes champs de sorgho, des arbres vigoureux, toute l'exubérance de sève des régions tropicales ; mais une route de plus en plus dangereuse, une alarme continuelle, des habitants sur le point de tomber sur nous en se croyant attaqués. Le sentier monte peu à peu ; on voit à l'ouest différents groupes de montagnes qui séparent le bassin du Tchad de celui du Niger ; une gorge rocailleuse, encaissée par des blocs de granit, est franchie ; nous dominons une plaine immense, et nous gagnons les murs d'Ouba, dont les quartiers de l'est, où sont établis les vainqueurs, ressemblent à une colonie algérienne. Nous étions dans l'Adamaoua, ce royaume musulman greffé sur les païens, et que je désirais tant connaître. Je rêvais au sort des races de cette partie du monde, lorsque je reçus la visite du gouverneur, accompagné d'une suite nombreuse. Son costume et celui de ses compagnons n'avait ni élégance, ni propreté. Je demandai à quelle époque les Foullanes avaient, pour la première fois, émigré dans cette province ; on me répondit que les grands-pères de la génération présente l'avaient habitée comme éleveurs de troupeaux. Ils sont devenus les premiers du royaume ; mais la race vaincue leur disputera longtemps la possession du sol.

« Nos chameaux étaient pour la population un objet de curiosité ; on en voit rarement dans cette région plantureuse, dont cet habitant du désert ne supporte pas le climat. Plus grande encore fut la surprise du gouverneur et de ses courtisans, lorsqu'ils virent ma boussole, mon chronomètre, mon télescope, et l'impression minuscule de mon livre de prières. Les Foullanes sont pleins d'intelligence, mais d'un esprit malicieux ; ils n'ont pas cette excessive bonté des vrais nègres, et c'est par le caractère, bien plus que par la couleur de la peau, qu'ils diffèrent de la race noire. A Bagma, où nous arrivâmes le surlendemain, je fus frappé de la dimension des cases, dont un certain nombre a vingt mètres de longueur sur quatre ou cinq de large.

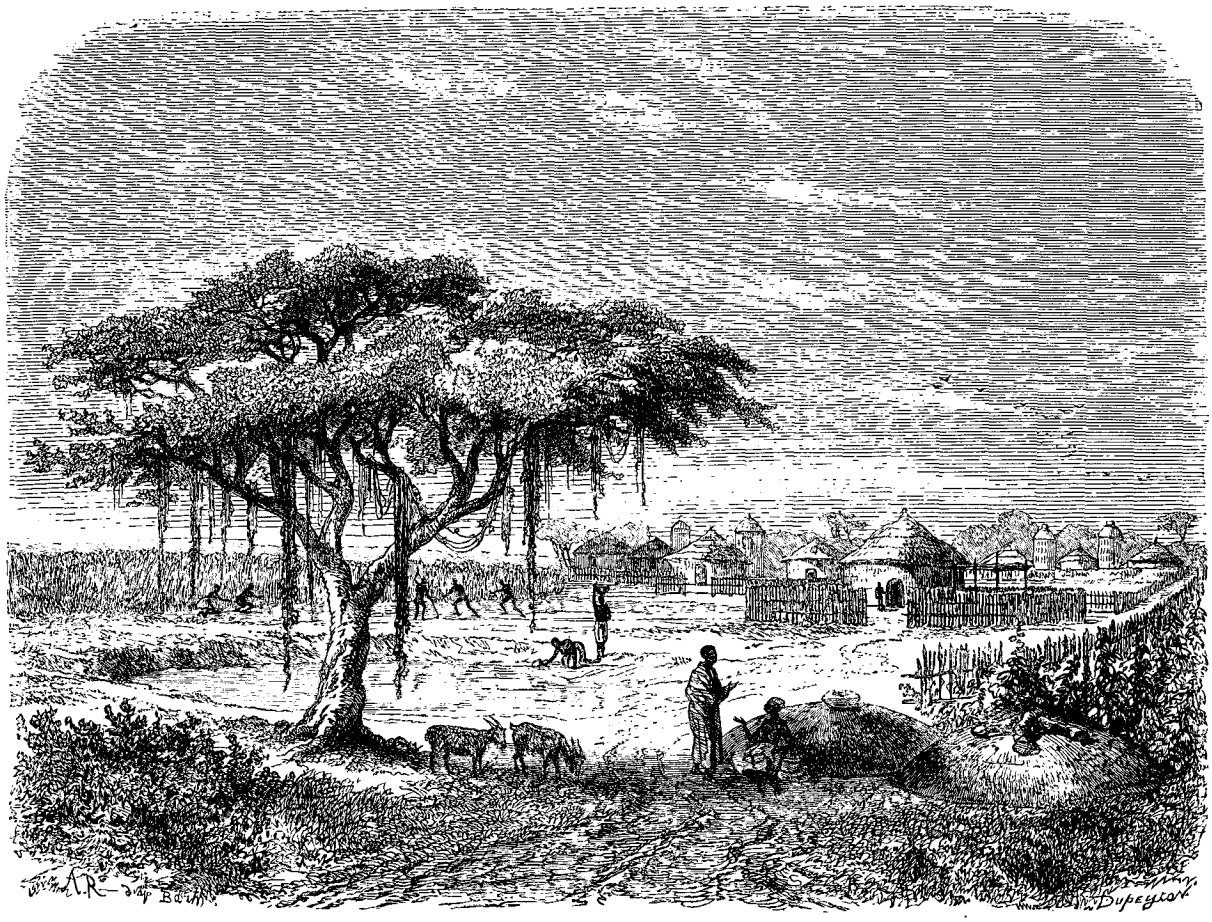
« De gras pâturages, après un sol aride, des montagnes que nous laissons à notre gauche, partout le déleb qui caractérise le district, une herbe épaisse d'où sortent de nombreuses fleurs violettes, et nous arrivons à Mboutoudi, qui entoure le pied d'une colline de granit, ayant six cents mètres de circonférence, et à peu près cent de hauteur. Ville importante avant la conquête, Mboutoudi n'a plus maintenant qu'une centaine de cases, et si ce n'é-



Halte dans une forêt du Marghi. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

tait sa situation remarquable, elle resterait inaperçue. Malgré mon état de faiblesse, je voulus gravir la montagne, ascension difficile à cause de l'escarpement du roc, mais qui méritait d'être essayée. Quelques indigènes me suivirent, et bientôt je fus accompagné de la plus grande partie du village. Dans le nombre étaient deux jeunes Foullanes, qui tout d'abord m'avaient regardé avec une extrême bienveillance; l'une avait quinze ans, l'autre neuf. Elles étaient couvertes d'une espèce de tunique montante; les païens, au contraire, bien qu'ils eussent fait leur toilette, ne portaient qu'une bande de cuir passée entre les jambes, à laquelle se rattachait une feuille; les femmes avaient, en outre, sous la lèvre inférieure, l'ornement du métal que l'on voit chez les Marghis, dont ces tribus partagent les croyances religieuses et certainement l'origine.

« Parvenu au sommet de la montagne, j'écrivais sous la dictée des indigènes un vocabulaire de leur dialecte, puis je revins à ma case; mais je n'y eus pas de repos : ces gens simples avaient fini par croire que j'étais leur divinité, qui leur consacrait un jour par pitié pour leurs malheurs, et c'était à qui solliciterait ma bénédiction. La nuit vint me débarrasser de la foule, mais non des deux jeunes filles, dont l'aînée me demanda en mariage dans les termes les plus nets. La pauvre créature avait raison de se mettre en quête d'un mari, car ses quinze



Village mosgou. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

printemps équivalaient aux vingt-cinq étés d'une Européenne.

Le lendemain nous poursuivions notre route au milieu des pâturages boisés, de vastes champs de millet et d'arachides, qui sont pour les habitants de Ségéro ce que la pomme de terre est dans certaines parties de l'Europe. J'aime, le matin, ou après le repos du soir, à croquer ces pistaches souterraines, mais je n'ai jamais pu avaler plus de deux ou trois cuillères de la bouillie qu'on fait avec ces amandes. Il faut dire que les cuillères des indigènes sont de la dimension d'un bol. Ici la nature pourvoit à tous les besoins : les plats, les bouteilles et les verres poussent sur les arbres; le riz croît spontanément dans la forêt, et le sol produit sans labeur, non-seulement du grain et des arachides, mais du manioc, des patates douces et une grande variété de calebasses. Nous passons à Saraou, puis à Bélem, où j'ai la visite de trois adolescents d'une grande beauté de corps et de visage. Chose remarquable, les Foullanes sont très-beaux jusqu'à leur vingtième année; leur physionomie prend ensuite quelque chose du singe, qui défigure leurs traits, véritablement circassiens; les femmes sont bien plus longtemps belles.

La forêt et les champs cultivés se succèdent jusqu'au bord d'un petit lac entouré de grandes herbes, foulées de tous côtés par les hippopotames. Les nuages s'accumu-

lent, et nous atteignons Soulleri à la lueur des éclairs. Impossible de nous faire ouvrir la maison du gouverneur. En désespoir de cause, nous forçons la porte du fils, qui demeure en face. Je m'empare d'une grande salle, j'étends ma natte sur les cailloux dont le sol est jonché, suivant la coutume, et je tombe dans un profond sommeil, tandis que l'ouragan se déchaîne au dehors, et que le maître de la case tempête à l'intérieur, laisse mes compagnons sans souper, nos chevaux sans abri, et qui pis est sans provende.

« Le lendemain matin, l'air et le ciel étaient purs, les plantes ravivées par l'orage, mes compagnons de mauvaise humeur de l'accueil qu'ils avaient reçu, et moi plein d'enthousiasme en pensant que j'allais voir la Bénoué. Des fourmilières nombreuses, placées en lignes, et formant un spectacle curieux, annonçaient la proximité de l'eau ; nous traversâmes un village d'où l'on me fit apercevoir l'Alantika, dont le vaste sommet forme le territoire de sept tribus indépendantes. Aux champs cultivés succède une plaine marécageuse, déchiquetée par des fosses remplies d'eau, et qui, tous les ans, est complétement submergée. Une petite éminence, qui a l'air d'avoir été faite de main d'homme, s'élève du milieu des grandes herbes, et porte les cabanes des passeurs, d'où s'échappe une nuée d'enfants, de petits garçons bien faits et endurcis à la fatigue. Un quart d'heure après, la rivière coulait sous nos yeux de l'orient à l'occident. Çà et là, dans la plaine, on apercevait des montagnes détachées ; en face de nous, derrière une pointe de sable, tombait le Faro, dont la courbe majestueuse venait du sud-est, où je le remontais par la pensée jusqu'à l'Alantika. En aval de son embouchure, le Bénoué s'inclinait légèrement vers le nord, baignait le côté septentrional du Bagélé, disparaissait au regard pour traverser la région montagneuse des Bachama, longer l'industrieux Koraïa, puis rejoindre le Niger, et se précipiter avec lui dans l'Océan.

« Il est rare que le voyageur ne soit pas trompé dans son attente, quand il est en face des lieux qu'il s'est retracés, mais la réalité dépassait tous mes rêves, et ce fut l'un des moments les plus heureux de ma vie. Né sur les rives de l'Elbe, j'ai toujours eu de la prédilection pour le bord des rivières, et malgré l'étude exclusive de l'antiquité, qui m'absorba trop longtemps, j'ai conservé cet instinct de mon enfance. Dès que j'en eus le pouvoir, associant les voyages à l'étude, ce fut ma joie de remonter au lit des sources, de les voir grossir, former des ruisseaux, puis des fleuves, et de les suivre jusqu'à la mer. Plus tard, poursuivant ma course aventureuse au cœur de la terre inconnue, mon plus vif désir fut de jeter quelque lumière sur les cours d'eau qui l'arrosent ; le Bénoué se plaçait au premier rang de mes préoccupations, et je voyais se confirmer la théorie que je m'étais faite à son égard : j'acquérais la certitude que, par ce grand chemin tout frayé, on arrivait jusqu'au centre de la Nigritie ; je me disais que l'influence et le commerce de l'Europe feront disparaître de ces contrées les guerres de religion et l'esclavage, c'est-à-dire la chasse à l'homme, et qui sèment le désespoir chez ces païens, où le bonheur germe spontanément.

« Après avoir franchi la rivière, nous passons dans une plaine boisée que l'on prendrait pour un parc ; de chaque côté de la route, des ossements de cheval marquent la ligne suivie par le gouverneur quand il revint de saccager le Mbana. Traversant un district populeux, nous approchons du Bagélé, dont les flancs soutiennent dix-huit villages, qui, grâce à leur situation, et aux piques à double lame de ceux qui les habitent, n'ont pas été conquis. Le pays s'anime de plus en plus ; nous traversons une bourgade, où les femmes, croyant voir dans nos chameaux des êtres sacrés, passent sous leur ventre pour en obtenir les bonnes grâces, et nous arrivons à Yola[1].

« C'était un vendredi, Lowel, le gouverneur, se trouvait à la mosquée, et personne n'était là pour nous recevoir. Le lendemain, Lowel était à la campagne ; lorsqu'à son retour, nous allâmes au palais, nous fîmes le pied de grue pendant une heure, et je revins chez moi sans avoir pu offrir le burnous de drap ponceau que j'avais trouvé dans les bagages de M. Richardson. J'eus heureusement, pour me distraire, la visite de deux Arabes, dont l'un, natif de Moka, avait exploré la côte orientale de l'Afrique, et vu Madras et Bombay. Vint enfin notre jour d'audience ; le gouverneur, que nous trouvâmes dans la grande salle d'une espèce de château fort, parut satisfait de la lettre que le cheik m'avait donnée pour lui ; mais les dépêches que lui remit le chef de l'ambassade l'ayant exaspéré, sa colère se tourna contre moi, il m'accusa d'intentions perfides, et pour la seconde fois il me fallut remporter mes présents. Inquiet et malade, je revins à ma case, après deux heures d'attente passées d'abord sous une pluie diluvienne, puis sous un soleil dévorant ; et le lendemain je fus invité à déguerpir, sous prétexte que je ne pouvais rester dans la province qu'avec l'autorisation du sultan de Sokoto.

« Malgré ma fièvre et la chaleur accablante (c'était au milieu du jour), je fis faire les préparatifs de départ ; je montai à cheval, me cramponnai à ma selle, et, rappelé de deux évanouissements successifs par la brise qui commençait à souffler, je repris la route de Bornou, à laquelle la pluie des jours précédents avaient rendu toute sa fraîcheur[2]. »

1. Yola, capitale de l'Adamaoua ou *Adamova*, est située à quatre degrés au sud de Kouka, sur le Faro, affluent du Bénoué, qui lui-même tombe dans le Niger, à quelques journées seulement de l'embouchure de ce fleuve immense. — Le Bénoué, grossi du Faro, est navigable, pour de grandes embarcations, jusqu'au centre de l'Adamaoua, et fournirait le moyen de pénétrer, par le sud, au cœur de l'Afrique ; d'où l'importance de l'exploration que le docteur voulait faire de cette province.

La ville de Yola, nouvellement construite par les Foullanes, dans une plaine marécageuse, n'a pas moins de trois milles de l'est à l'ouest ; mais chaque hutte est placée au milieu d'une vaste cour, parfois d'un champ de sorgho, et malgré son étendue, elle compte à peine douze mille habitants. Pas d'industrie ; l'esclavage sur une échelle immense ; il est des propriétaires dont les esclaves en chef ont sous leurs ordres jusqu'à un millier d'hommes. On dit que le gouverneur reçoit par an un tribut de cinq mille esclaves, outre le bétail et les chevaux qu'il prélève.

2. Le Fombina, que les Foullanes appellent Adamaoua, en l'honneur d'Adama, père du gouverneur actuel, s'étend du sud-ouest

Les Ouélad-Sliman. — Situation politique du Bornou. — La ville de Yo. — Ngégimi ou Ingégimi. — Chute dans un bourbier. — Territoire ennemi. — Razzia.

« J'arrivai malade à Kouka, et la saison des pluies commençait. Dans la nuit du 3 août, une averse fit de ma chambre une véritable mare, endommagea mes bagages, et aggrava ma fièvre d'une façon désastreuse. Les étangs, formés dans tous les coins de la ville, devinrent d'autant plus pernicieux qu'ils renfermaient tous les genres d'immondices et de charognes, et j'aurais dû me retirer dans un endroit plus sain; mais il fallait vendre les marchandises arrivées en mon absence, payer nos dettes, et faire les préparatifs de nouvelles explorations. Toutefois, je me hâtai d'en finir; le gouvernement envoyait des Ouélad-Sliman dans le Kanem, soi-disant pour reconquérir les districts orientaux de cette province; et, me joignant à ce corps expéditionnaire, je quittai la ville au commencement de septembre.

« Je n'ignorais pas que les Ouélad-Sliman sont les plus francs voleurs du globe; mais nos instructions nous ordonnaient d'explorer la marche orientale du lac, et nous ne pouvions y parvenir qu'en nous réunissant à ces bandits.

« Si le Bornou tire un bénéfice réel de sa position au centre du Soudan, il lui doit en échange d'avoir à lutter sans cesse avec l'un ou l'autre des pays qui l'entourent. Au nord il est menacé par les Turcs, au nord-ouest pillé par les Touaregs, à l'ouest et au midi les Foullanes convoitent cette région fertile en esclaves, à l'est l'empire barbare et puissant du Ouaday brise la frontière et déborde sur ces riches provinces, qu'il a envahies en 1844. Mais à l'époque de mon départ l'heure était favorable pour le Bornou : la guerre civile déchirait le Ouaday; Bokhari, l'exilé de Kadéjà, venait de battre le sultan de Sokoto; et dans l'Adamaoua le gouverneur avait trop de ses propres affaires. Aussi mon ami El-Beshir rêvait-il de marcher sur Kano, pendant que mes compagnons iraient piller le Kanem.

« Le 11 septembre, monté sur un cheval magnifique, présent du vizir, je sortis de la ville accompagné d'Overweg, et pris les devants sur notre escorte qui devait partir le 12. Rien ne me rend heureux comme l'espace, une tente commode, une belle et bonne monture, et je sentais les forces me revenir au grand air. Le lendemain au réveil, j'oubliai les moustiques, et je regardai le paysage pendant longtemps; c'était le plus modeste qu'on pût voir, mais il avait tant de calme et de sérénité que j'éprouvai un sentiment délicieux, et me sentis pénétré de gratitude envers la Providence. Après avoir traversé les champs de millet du Daouerghou, franchi des collines de sable, rencontré des Kanembous nomades, et enlevé le mouton le plus gras d'un troupeau, malgré mes efforts et les cris du berger, nous entrâmes dans la ville de Yo, dont les rues étroites, horriblement chaudes, et sentant le poisson, me parurent un séjour intolérable.

« A l'extérieur, la rivière coulait à plein bord vers le Tchad, et je ne me doutais pas que je camperais un jour dans son lit desséché. Sur les deux rives, des crucifères, de belles acacies, des tamarins splendides chargés de pélicans et d'oiseaux de toute espèce; du coton, du froment au pied des arbres; peu de céréales et de bétail; beaucoup de poisson, qui forme la principale nourriture des habitants. Des hommes se baignent dans la rivière, des femmes y puisent de l'eau, des groupes d'indigènes la traversent à la nage, leurs habits noués sur la tête, ou bien assis sur une planche que soutiennent deux calebasses. Tandis que nous regardons ce spectacle animé, les termites dévorent mes sacs de cuir. Passe une caravane chargée de dattes, nos bandits se rassemblent, tombent sur les arrivants, et se partagent la cargaison; le soir, ils pillaient un troupeau, et c'est ainsi que nous marquons notre passage.

« Le 23, ayant laissé derrière nous tout vestige de culture et gravi des collines de sable, nous apercevons les eaux du Tchad que les pluies ont fait déborder. Toute la plaine est couverte de capparis sodata, dont les indigènes retirent un sel fade, moins mauvais, pourtant, que celui des environs de Kotoko où il est extrait de la bouse de vache. Nous entrons le lendemain dans la célèbre Ngégimi, et nous sommes tout désappointés de ne voir qu'un pauvre village, quelques huttes éparses, dépourvues de tout confort, dont les habitants, qui ont faim, nous demandent du millet en échange de leurs maigres volailles. Deux ans après, ces malheureux devaient être capturés par les Touaregs, et ceux qui échappèrent à l'esclavage furent contraints, par l'inondation, d'aller s'établir sur une colline de sable, où je les retrouvai plus tard. Quant à Woudie, saccagée par les Touaregs en 1838, quelques dattiers indiquent seuls l'endroit où fut cette ville, l'une des anciennes résidences du roi de Bornou. Je pensais au sort de cet empire de Kanem, autrefois si brillant [1]; j'avais sous les yeux d'immenses rizières, de gras pâturages, le sol le plus fertile du monde, et cependant un pays désolé : des villages en ruines, des villes croulantes, des pasteurs craintifs, dont mes bandits enlevaient le bé-

au nord-est, sur un espace d'environ deux cents milles sur quatre-vingts. C'est assurément l'une des plus belles provinces de la Nigritie : rivières nombreuses, vallées fécondes, montagnes peu élevées, gras pâturages, végétation luxuriante, papayer, sterculier, pandanus, baobab, hyphéné, bombax, élaïs et bananiers; beaucoup d'éléphants gris, noirs et jaunes; le rhinocéros dans la partie orientale, le lamentin dans le Bénoué, le bœuf sauvage très-commun dans la région de l'est; et parmi les animaux domestiques fort nombreux, une variété indigène de bêtes bovines, petite espèce d'un mètre de haut, et de couleur grise, totalement différente de celle que les Foullanes ont introduite dans le pays.

1. Le Kanem, gouverné depuis le commencement du neuvième siècle par les Séfouas, dont la dynastie occupa le trône du Bornou jusqu'en 1835, s'étendait, au commencement du treizième siècle, depuis les bords du Nil jusqu'aux territoires de Borgou et d'Yorouba; au sud jusqu'à Mabina, au nord sur la totalité du Fezzan. Cet état de prospérité dura plus de cent ans; mais à la fin du quatorzième siècle la guerre civile éclata, les Séfouas furent chassés de la capitale et allèrent s'établir dans le Bornou, qui, dès les premières années du seizième siècle, reprit le Kanem et le subjugua d'une manière définitive. Depuis lors, s'affaiblissant par la lutte privée de ses habitants contre le Bornou, pillé par les Touaregs, disputé à ses maîtres par le Ouaday, qui en possède aujourd'hui la partie orientale, le Kanem est l'une des régions les plus dévastées du Soudan.

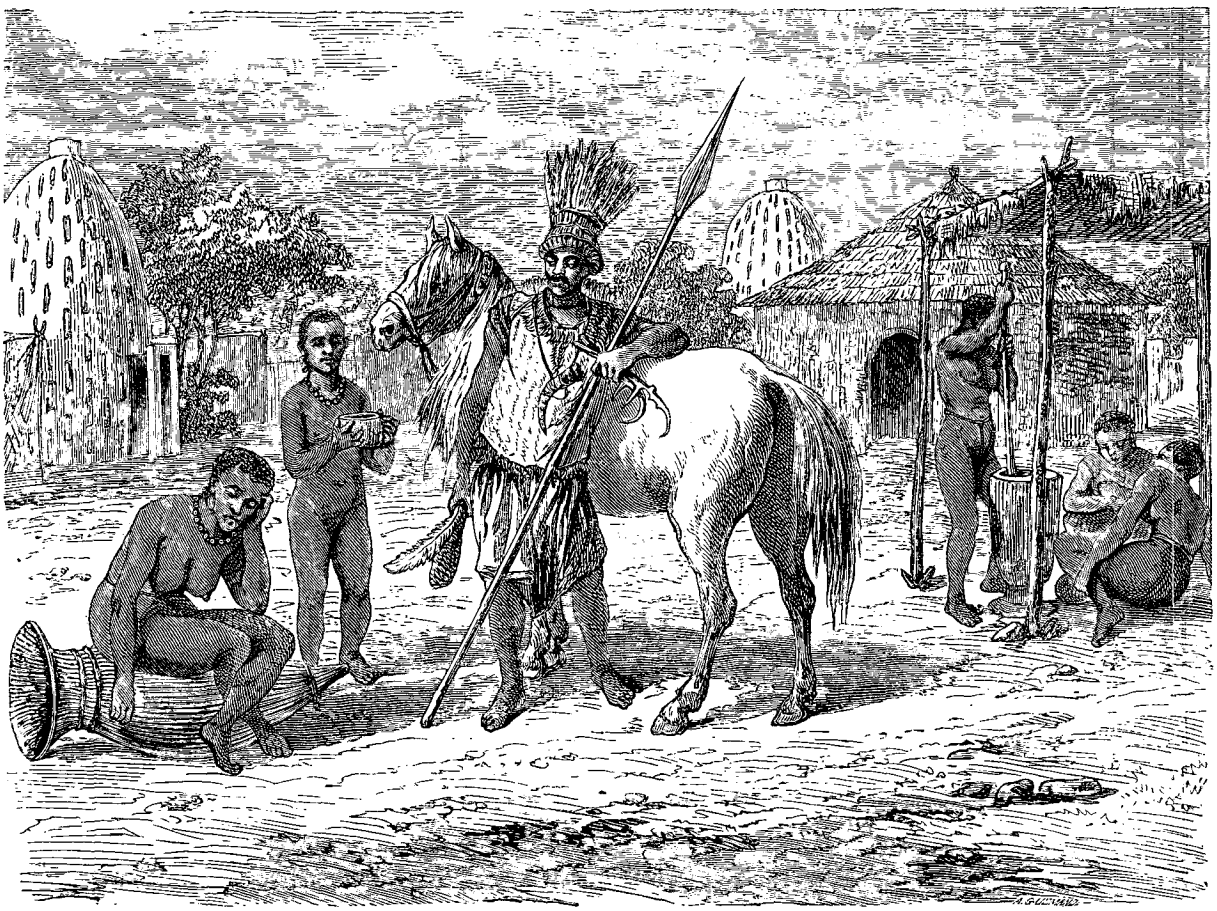
tail; mais j'ai l'espoir que nos travaux aideront à rappeler la vie dans ces contrées fertiles.

« Nous voyons des bruyères entre les pâturages, des lagunes salées parmi les collines de sable ; le terrain devient de plus en plus marécageux, il manque sous les pieds de mon cheval, et celui-ci tombant m'entraîne dans la vase, où il reste immobile. On conçoit l'aspect que je devais offrir avec mon burnous blanc, et la peine qu'il me fallut prendre pour retirer ma bête, car nos larrons me regardaient faire sans m'aider le moins du monde.

« Toujours détroussant et pillant, notre escorte, diminuée par de nombreuses désertions que les querelles avaient fait naître, approchait du territoire ennemi.

« Le 11 octobre nous traversions l'une de ces vallées étroites, qui déchirent la plaine sableuse, et nous dressions nos tentes au bord du plateau qui domine le puits d'El-Ftaim. De là nous partions le lendemain, pour entrer dans un pays d'où la trace de l'homme a complétement disparu.

« Jusqu'ici nos maraudeurs n'avaient fait que prélever la dîme sur les troupeaux et les biens; mais le brigandage allait devenir plus sérieux. On s'arrêta pour délibérer; le chef harangua la bande, et lui intima ses ordres : combat à outrance, pas de quartier aux vaincus ; et promesse de dédommagement à quiconque perdrait son cheval ou son chameau. Deux porte-étendard cou-



Chef mosgovien. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

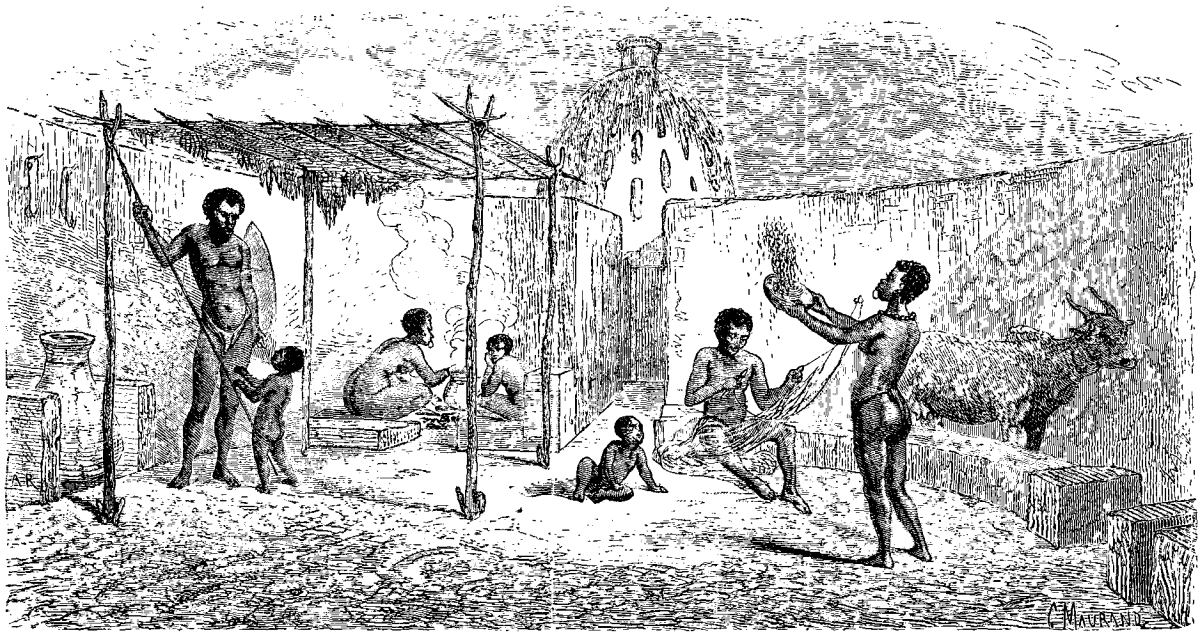
rurent devant l'armée en agitant leur bannière blanche; les cavaliers sortirent des rangs, et jurèrent de vaincre ou de mourir.

« Au coucher du soleil on dressa les tentes, il fut ordonné de garder le silence et de ne pas faire de feu, dans la crainte d'être aperçu; mais la nuit arrivée, une raie flamboyante se dessina su sud-est, prouvant que l'ennemi savait que nous approchions, et se réunissait pour le combat. Nous partîmes aussitôt, et ne fîmes halte qu'au jour, sur un terrain couvert de broussailles. Les cavaliers poussèrent en avant pour faire une reconnaissance, et nous restâmes, Overweg et moi, avec soixante-dix chameaux du train, montés par de jeunes gars, dont quelques-uns n'avaient pas plus de dix ans; mais dès qu'il fit grand jour, il devint impossible de retenir la petite troupe, et il fallut partir. Bientôt nous descendîmes dans la vallée de Gesgi; la troupe se débanda : nos jeunes rapaces avaient aperçu des moutons, et les poursuivaient, tandis que leurs aînés saccageaient un hameau. Un peu plus loin est la vallée d'Hendéri-Siggési. Dans la coulée, à quarante mètres de profondeur, des bosquets de dattiers, des champs de froment dont la brise agitait les épis; sur le plateau, du millet prêt à être coupé : de riches moissons, de la verdure, un village en flammes, des habitants en fuite, scène émouvante dont j'ai tenté de faire l'esquisse.

« Des malheureux avaient cherché un asile au plus épais du fourré, quelques-uns de nos massacreurs les aperçoivent, jettent leur cri de guerre et se précipitent au fond du val; les réfugiés sortent du bois, tombent sur leurs assaillants désunis, leur prennent deux chameaux et disparaissent. Nous perdons de vue nos brigands que nous finissons par revoir dans une vallée plus profonde, chassant devant eux un troupeau de moutons.

« Après les avoir rejoints, nous arrivons dans une petite vallée, garnie d'une profusion de mimosas, et contenant, dans sa partie la plus basse, des puits qui servent à irriguer une belle plantation de coton. A peine les chevaux sont-ils abreuvés, qu'on repart en toute hâte, pour ne s'arrêter que le soir. Il y avait trente-quatre heures que j'étais à cheval; dévoré par la fièvre, épuisé par la fatigue, je m'évanouis en mettant pied à terre, et tous mes compagnons crurent que j'allais mourir. La bande s'était fortifiée dans son douar avec ses bagages, et les sacs remplis du grain qu'elle avait dérobé; mais elle n'était pas tranquille.

« Pendant la nuit j'entends nos Sliman pousser leur cri de guerre : un corps d'ennemis nombreux se dirigeait vers le camp. J'appris cette nouvelle avec l'indifférence d'un homme écrasé par la fièvre, et ne songeai même pas à me lever. Des coups de feu retentissent, Overweg m'annonce la défaite de nos hommes, monte à cheval et s'éloigne; je prends mes armes, on selle ma bête, et je me dirige vers le couchant, tandis qu'on attaque le douar du côté opposé. Mais bientôt la fusillade recommence derrière moi; nos gens s'étaient ralliés et fondaient sur l'ennemi, occupé de son butin. J'avertis Overweg, et nous retournons au camp : plus de bagages, aucun vestige de ma tente. Cependant les Arabes continuent leur poursuite, ressaisissent le bétail, et à peu près tout ce



Intérieur d'une habitation mosgovienne. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

qui nous appartient. La perte se borne, en fin de compte, à nos provisions de bouche, à nos ustensiles de cuisine, et au livre d'heures de M. Richardson, que je regrettai vivement.

« Nouvelle attaque des indigènes au coucher du soleil; ils sont battus de nouveau; mais en dépit de cette victoire, l'anxiété de nos gens est extrême; ils partiraient immédiatement, s'ils n'avaient peur d'être surpris au milieu des ténèbres. Les chevaux sont sellés, chacun veille, et le cri des sentinelles résonne à chaque instant. Le plus effaré de la bande est un juif renégat, qui se croit à sa dernière heure, et cherche partout un rasoir pour se couper les cheveux d'une manière orthodoxe avant de mourir. Le jour paraît sans qu'on ait vu l'ennemi; et c'est à qui prendra le pas sur son voisin, dès que le soleil donne le signal du départ.

« Quinze chameaux, trois cents têtes de gros bétail et quinze cents chèvres ou moutons furent pris dans cette campagne. Nous eûmes cinq morts et un assez grand nombre de blessés. On parlait de retourner à Bourka-Drousso, mais rencontrant une caravane qui se dirigeait sur Kouka, nous nous séparâmes de nos bandits, quels que fussent nos regrets de laisser derrière nous la partie la plus intéressante du Kanam, ce pays aux vallées fécondes, aux cités populeuses, telles que Njimiyé, Aghafi et tant d'autres, qui, célèbres autrefois, n'existent plus que dans le récit de l'expédition d'Edris. »

Nouvelle expédition. — Troisième départ de Kouka. — Le chef de la police. — Aspect de l'armée. — Dikoua. — Marche de l'armée. — Le Mosgou. — Adishen et son escorte. — Beauté du pays. — Chasse à l'homme. — Erreur des Européens sur le centre de l'Afrique. — Incendies. — Baga. — Partage du butin.

« Dix jours après mon retour à Kouka, je partais de nouveau pour aller rejoindre, cette fois, une véritable armée. Le cheik et son vizir avaient déjà quitté la ville;

on ne savait pas la direction qu'ils devaient prendre, mais on citait le Mandara dont le gouverneur, protégé par ses montagnes, aurait eu des velléités de rébellion. A parler franc, les coffres, ou plutôt les chambres à esclaves de ces messieurs étaient vides, et il importait de les remplir, quel que fût l'endroit qui en fournît les moyens.

« L'armée avait passé Ngornou lorsque j'arrivai au camp, où l'on me fit dresser ma tente auprès de celle de Lamino. Jadis voleur de grand chemin, ce larron émérite, devenu chef de la police du royaume, était fort précieux pour le vizir qui n'aurait pas eu la force d'adopter une mesure rigoureuse. L'ex-bandit, au contraire, n'avait pas de joie plus vive que de torturer ou de mettre à mort; cela ne l'empêchait pas d'être fort tendre à ses heures, et je m'amusais beaucoup de l'air sentimental dont il parlait de sa favorite, qui le suivait dans cette expédition. Il n'était pas le seul qui eût amené ses amours; la plupart des courtisans avaient avec eux une partie de leurs harems, et lorsque l'armée s'arrêta sous les murs de Dikoua, la diversité des abris qui surgirent tout à coup, l'aspect varié des combattants, le nombre des chevaux, souvent d'une beauté remarquable, la quantité prodigieuse des bêtes de somme, chameaux et bœufs, qui portaient les provisions, les meubles, les femmes voilées et richement vêtues des dignitaires, formaient un spectacle des plus intéressants.

« La ville de Dikoua, elle-même, l'une des plus grandes cités du royaume, et l'ancienne résidence des chefs du pays, méritait de fixer nos regards. Ses murs de dix mètres de hauteur et d'une épaisseur considérable, ses habitations importantes, chacune entourée d'une cour spacieuse, m'impressionnèrent vivement. Partout des arbres magnifiques, des palissades bien entretenues, et recouvertes d'une liane de la plus grande beauté. Devant le palais du gouverneur, un arbre à caoutchouc, dont la cime de douze à quinze mètres de rayon, qui jadis abritait le grand conseil, n'entend plus aujourd'hui que le caquet des oisifs. Au dehors, le Yaloué traverse une forêt luxuriante, et de vastes champs de coton produisent la matière première de l'industrie des habitants.

« Quelques jours après, nous campions le soir à côté de Zogoua. J'avais à peine dressé ma tente que cet affreux Lamino vint me chercher pour me mettre en présence de deux scélérats, dont il avait fait passer la tête dans une machine, formée de grosses pièces de bois, et qu'il avait condamnés à se déchirer mutuellement avec un long fouet d'hippopotame. J'eus beaucoup de peine à lui faire entendre que cette vue m'était désagréable, et je lui donnai, afin de me débarrasser de lui, une poignée de clous de girofles pour sa bien-aimée, dont je connaissais les talents culinaires. Enchanté du présent, il me répéta combien il adorait cette femme : « Un « amour réciproque, ajouta-t-il, avec un tendre sou- « rire, est le plus grand bien qu'on puisse avoir en ce « monde. » déclaration qui m'ébouriffait toujours et me paraissait fort ridicule, émanant d'une pareille masse de chair.

« Zogoua est la dernière ville du côté du Bornou; et nous allions pénétrer chez l'ennemi.

« Le 10 décembre nous étions à Diggéra où nous restâmes cinq jours. C'est là que pour la première fois j'eus un véritable échantillon de ces canaux, à peu près stagnants, qui caractérisent la partie équatoriale de l'Afrique, et justifient les contradictions apparentes des voyageurs au sujet de la direction des eaux de cette contrée. Ces canaux sont de deux sortes : les uns, en rapport immédiat avec la rivière, se dirigent souvent dans le même sens qu'elle; les autres, complétement indépendants, sont des espèces de drains collecteurs qui se forment au fond des plis de terrain. C'est à ce dernier système que se rattache le canal vaseux de Diggéra, bien qu'on m'ait affirmé qu'il va rejoindre le Tchad. Le soir, nous en causâmes chez le vizir; une discussion tellement scientifique en résulta, qu'elle eût fermé la bouche à ceux qui méprisent l'intelligence des habitants de cette contrée.

« Nous n'étions plus alors qu'à un jour de marche de la capitale du Mandara, et il était urgent pour nos amis, de savoir ce qu'ils voulaient faire. On leur avait dit, quelques jours avant, que le chef de cette province était décidé à la résistance; cette nouvelle les avait profondément abattus, et ce fut avec la joie la plus sincère qu'ils virent arriver un serviteur du rebelle, accompagné d'un présent de dix belles esclaves et apportant l'offre d'une entière soumission; tel fut du moins le rapport officiel. Un indigène m'affirma au contraire que loin de se soumettre, l'impérieux vassal ne parlait du Bornou qu'avec dédain. Toujours est-il que le vizir m'apprit d'un air triomphant l'heureuse issue de l'affaire du Mandara. et ajouta que le cheik allait retourner à Kouka, tandis qu'à la tête du gros de l'armée, il se dirigerait vers le Mosgou.

« Je n'ignorais pas quel était le but de l'expédition, mais nous pouvions en diminuer les horreurs, et nous nous décidâmes à accompagner le vizir. C'était d'ailleurs l'unique moyen d'étudier la communication qu'établit le Bénoué entre le bassin du Tchad et le Niger.

« On se mit en marche, et ce fut pour moi un plaisir indicible; nos hommes, se déployant sur une immense étendue, émaillaient la plaine de leurs groupes si variés : la grosse cavalerie aux vêtements bourrés de ouate, ou revêtue de la cotte de maille, et du heaume; les Chouas simplement couverts d'une tunique flottante, montés sur de petits chevaux sans figure, mais robustes; les esclaves pimpants et vaniteux, parés de burnous écarlates, ou d'étoffes de soie aux couleurs diverses; les Kanembous entièrement nus, sauf leur tablier de cuir, avec leurs grands boucliers, leur faisceau de lances et leur coiffure barbare; et à l'arrière-garde, les chameaux et les bœufs. Tous pleins d'ardeur, se dirigeaient vers la région inconnue du sud-est.

« Je suivais avec enivrement cette multitude qui ne semblait réunie que pour une partie de plaisir. Çà et là un troupeau de gazelles effarouchées entraînait à sa poursuite les Kanembous et les Chouas, qui, animés par les cris des spectateurs, se disputaient la bête;

une perdrix, une pintade prenait son vol, et, abasourdie par les clameurs de la foule, tombait d'elle-même entre les mains des soldats. En certains endroits le sol, pareil à un immense échiquier, témoignait du nombre d'éléphants qui avaient dû s'y réunir, et dont ces trous marquaient la piste. Le jour suivant, les buissons se rapprochèrent, au fourré succéda la forêt, puis elle devint moins épaisse, fut remplacée par des champs de riz sauvage, et l'on dressa les tentes auprès d'une belle nappe d'eau, qui nous permit d'ajouter du poisson à nos rôtis de lièvre et d'éléphant.

« Dès l'aurore toute l'armée était en rumeur, et les chefs revêtaient leur plus beau costume. Nous entrions dans le Mosgou, et nous retrouvions les Foullanes qui, s'avançant toujours, et subjuguant les païens, sont venus jeter ici les fondements d'un nouvel empire. Nous nous arrêtons pour recevoir le chef mosgovien Adishen, dont les cavaliers nus, montés sur de petits poneys sans selle et sans bride, ont l'aspect le plus sauvage. A peu de distance, nous rencontrons le chef des Foullanes avec deux cents hommes, dont les tuniques, les châles, le harnachement annoncent un degré supérieur de civilisation, mais qui sont loin d'avoir grand air. Lorsque les tentes sont dressées, Adishen se présente chez le vizir, se plaint des Foullanes et sollicite la protection du cheik. On l'affuble d'une chemise noire, d'une riche tunique de soie, d'un grand châle égyptien; on le salue du nom de gouverneur, et le voilà fonctionnaire du Bornou, seul moyen pour lui de conserver l'existence; mais au prix de quels sacrifices!

« Nous avons atteint la région du déleb, variété du *borassus flabelliformis*, qui s'étend du Mosgou jusqu'à la frontière du Kordofan. Quel dommage d'être avec ces odieux chasseurs d'hommes, qui, sans égard pour la beauté de ce pays et le bonheur de ceux qui l'habitent, répandent la dévastation, uniquement pour s'enrichir. De vastes champs de céréales, parsemés de villages, de grands arbres à la cime étalée, dont les branches soutiennent la provision de foin pour la saison pluvieuse; des mares creusées de main d'homme, auxquelles il ne faudrait que des canards et des oies pour me rappeler celles de mon pays natal; des greniers soigneusement construits, de larges sentiers bordés de haies bien tenues, des tombeaux, annonçant le respect des morts, que le vainqueur, plus civilisé, abandonne aux hyènes. Absorbé par ce tableau, je ne m'aperçois pas que l'armée a pris les devants; quelques Chouas passent au milieu des arbres, et je me hâte de les rejoindre. Dans la plaine où nous arrivons, des cavaliers battent les haies des villages; ici un indigène fuit à toutes jambes ceux qui le poursuivent; là-bas c'est un malheureux qu'on arrache de sa case, plus loin un troisième, qui s'est blotti dans un massif de figuiers, sert de point de mire aux flèches et aux balles, tandis qu'un certain nombre de Chouas s'efforcent de contenir les troupeaux qu'ils ont pris.

« J'entends enfin le tambour, le son me guide; j'apprends que les païens ont brisé la colonne du vizir, et dispersé l'arrière-garde. Pauvres gens! ce n'est pas la bravoure qui leur manque; s'ils avaient un chef et des armes, ils tiendraient en respect leurs dangereux voisins; mais ils n'ont que des lances, pas même de flèches.

« On avait pris mille esclaves, coupé froidement la jambe à cent soixante-dix hommes, laissant à l'hémorragie le soin de les achever. Nous arrivons à Demmo; près de ce village passe une rivière importante, dont la rive opposée longe une forêt splendide. Quelle fausse idée nous avons tous de ces régions africaines! A la place de cette chaîne massive des monts de la Lune, quelques montagnes éparses; au lieu d'un plateau desséché, de vastes plaines d'une fécondité excessive, et traversées par d'innombrables cours d'eau.

« Nos gens regardent avec dépit cette rivière qui les empêche de poursuivre leur gibier. Ils n'en prennent pas moins un nombre considérable de femmes et d'enfants, sans parler du bétail; et nous campons sur les ruines de ce village, dont une heure auparavant la population était riche et heureuse.

« Nous ne trouvons plus que des hameaux déserts, que nos pillards brûlent en toute sécurité. A Baga, la besogne est déjà faite; mise à sac l'année précédente, il ne reste plus que des ruines; tout ce que la flamme a pu détruire a disparu; les cours intérieures du palais, autrefois remplies de hangars, ont seules conservé leurs cases, dont les tourelles en pisé témoignent d'un art que je ne m'attendais pas à trouver dans le Mosgou. Il n'y a de chambres closes que pour le vizir et son harem; le temps est froid, et rien n'est douloureux comme d'entendre les gémissements de ces pauvres Mosgoviens, arrachés de leur demeure, et laissés nus au dehors par cette nuit rigoureuse. Nous n'en restons pas moins plusieurs jours dans cet endroit glacial, l'usage voulant qu'on partage le butin sur le territoire ennemi.

« Bien que l'expédition n'eût pas été fructueuse, elle ramena dix mille têtes de gros bétail, et environ trois mille esclaves, y compris de vieilles femmes ne pouvant plus marcher, de véritables squelettes, horribles à voir dans leur entière nudité. Le commandant en chef reçut pour sa part le tiers du produit de la chasse, plus la totalité des gens pris sur le territoire d'Adishen, et qui constituaient une espèce de tribu. »

Entrée dans le Baghirmi. — Refus de passage. — Traversée du Chari. — A travers champs. — Défense d'aller plus loin. — Hospitalité de Bou-Bakr Sadik. — Barth est saisi. — On lui met les fers aux pieds. — Délivré par Sadik. — Maséna. — Un savant. — Les femmes de Baghirmi. — Combat avec des fourmis. — Cortége du sultan. — Dépêches de Londres.

Rentré à Kouka le 1er février, notre voyageur s'en éloigna de nouveau le 4 mars 1852. Toujours dénué de ressources, luttant contre la misère qui s'ajoutait à la fièvre, à la fatigue, à mille dangers, à mille obstacles, il entrait le 17 mars dans le Baghirmi [1], région où pas un Européen n'avait encore pénétré.

1. Le Baghirmi est un plateau légèrement incliné vers le nord, et situé à trois cents mètres au-dessus de la mer. Son étendue est

« Je me trouvais en avant, dit Barth, lorsque j'aperçus, entre les feuilles, une eau transparente dont la brise agitait la surface. C'était la grande rivière du Kotoko.

« Des bateliers apparaissent, nous allons à leur rencontre, ils refusent de nous passer avant d'en avoir reçu l'autorisation. Je suis suspect; le sultan fait la guerre, je pourrais en son absence renverser le trône, asservir le pays, et le chef du village m'en interdit l'entrée. Je retourne sur mes pas, afin de donner le change aux passeurs; mais le lendemain matin je me présente au bac de Mélé; un bateau se détache du bord, et nous voguons sur le Chari, qui, en cet endroit, n'a pas moins de six cents mètres de large et quatre ou cinq de profondeur. Nos chevaux, nos chameaux, nos bœufs nagent à côté de la barque; nous abordons sur l'autre rive, où nous recevons bon accueil, et où je suis agréablement surpris de la taille et de la figure des femmes; néanmoins, nous nous empressons de quitter le village, en nous félicitant du succès que nous avons obtenu.

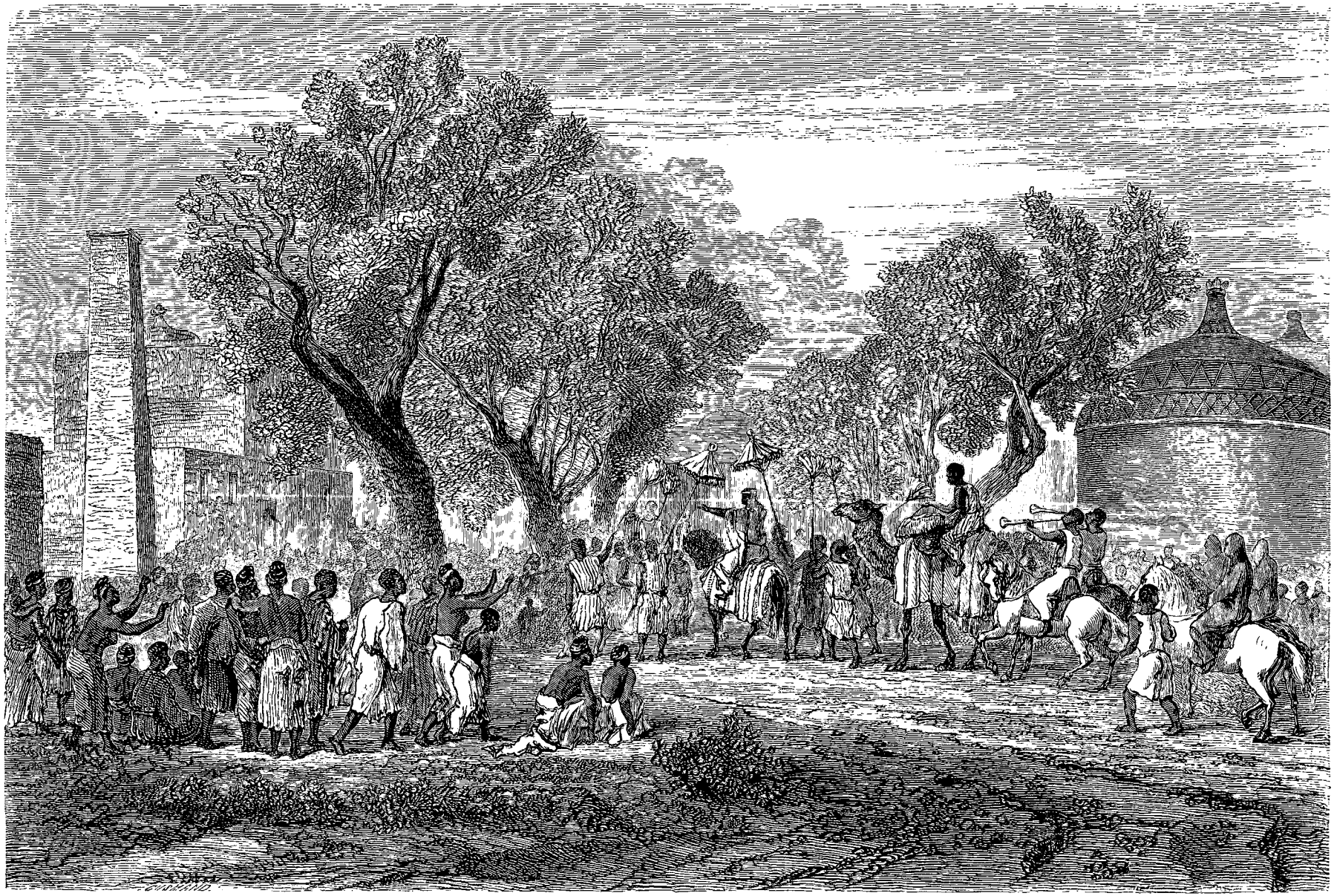
« Nous n'avons pas fait un mille, que nous apercevons un serviteur du chef; nous prenons à travers champs et passons une rivière à gué. Une ligne de hameau, presque interrompue, borde cette langue de terre féconde; çà et là des groupes d'indigènes sortent d'une épaisse feuillée, des troupeaux nombreux couvrent la prairie marécageuse, où l'on voit une foule d'oiseaux : le pélican,

Chef kanembou. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

le marabout immobile, et voûté comme un vieillard, le grand dédégami au plumage azuré, le plotus au cou de serpent, des ibis, des canards de différente espèce, et tant d'autres. Quelles sources de joies inépuisables pour le chasseur! Toutefois je ne pense qu'à une chose : on m'empêchera d'aller plus loin! Je ne devrais pas m'arrêter; mais le soleil est si ardent et l'ombre si fraîche! Tandis que je me repose, un homme, accompagné de sept autres, me signifie que je ne peux pas continuer mon voyage, qu'il me faut la permission de l'autorité supérieure; bref, je suis interné à Bougoman.

« Nous nous retrouvons sur le bord du Chari; en face

actuellement de deux cent quarante milles du nord au sud, et de cent cinquante de large. On y trouve, seulement dans la partie septentrionale, quelques montagnes détachées, qui séparent les deux bassins du Fittri et du Tchad. Le sol, silico-calcaire, produit du sorgho, du millet, qui forment la principale nourriture des Soudaniens; du sésame, du poa, dont se nourrissent une grande partie des habitants; une énorme quantité de riz sauvage; des haricots, du corchorus olitorius, des melons d'eau, du coton, de l'indigo. On n'y cultive de blé que dans l'intérieur de Maséna, et pour l'usage particulier du sultan. La population de Baghirmi, proprement dit, n'excède pas quinze cent mille âmes. Le tribut est payé, par les musulmans, en grain, en bandes étroites de calicot et en beurre; par les païens, en esclaves. La lance et une espèce de serpe constituent les seules armes du pays; pas de flèches, pas de boucliers, à peine quelques armes à feu. — Monarchie entièrement absolue, étiquette sévère; les Baghirmayés ne peuvent approcher du souverain, appelé *banga*, qu'en se découvrant l'épaule gauche et en se saupoudrant la tête de poussière; mais ils jouissent d'une liberté de parole beaucoup plus grande que celle qui est accordée à une foule de citoyens de l'Europe.



Entrée du sultan de Baghirmi dans Maséna, sa capitale. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

est la ville qui doit me servir de prison ; elle paraît délabrée, mais renferme de beaux arbres, où le déleb et le cucifère dominent. C'est le jour du marché ; une foule d'individus attendent les passeurs ; ils disparaissent les uns après les autres ; mais mon tour n'arrive pas. Je dépêche à la ville le cavalier qui m'escorte, et je m'impatiente au soleil qui me dévore. Une heure après mon homme revient, l'oreille basse ; on ne veut pas me recevoir, malgré l'ordre qui m'interne.

« Nous sommes repoussés de nouveau à Bakada, village divisé en quatre bourgades, où nous arrivons le soir. Je continue jusqu'au troisième groupe de cases, et je trouve enfin l'hospitalité chez Bou-Bakr Sadik, vieillard aimable, qui m'a laissé le plus doux souvenir. Il avait fait trois fois le pèlerinage de la Mecque, vu les grands vaisseaux des chrétiens, et se rappelait les moindres détails des lieux qu'il avait traversés. De plus il n'était personne qui pût comme lui, et dans un arabe aussi pur, m'initier à l'histoire et au caractère de cette région. Avec quelle chaleur il me retraçait la lutte que son pays soutint contre le Bornou pendant plusieurs années! Il y avait pris part, et ajoutait avec orgueil que le cheik n'avait eu la victoire qu'après avoir appelé à son secours le pacha du Fezzan. Avec quelle joie enthousiaste il me disait comment ses compatriotes avaient repoussé les Foullanes, et fait contre eux une expédition victorieuse! Puis avec quelle tristesse il me dépeignait la grandeur et la prospérité du Baghirmi, avant qu'Abd-el-Kerim Saboun, le sultan du Ouaday, n'eût pillé ses trésors, fait son roi tributaire, et capturé une partie de ses habitants. « Des dis- « tricts entiers, couverts de moissons et de villages, me « disait-il d'une voix navrante, sont transformés en soli- « tudes incultes ; les puits sont desséchés, les canaux sont « taris, la vermine dévore tout dans les champs, et la di- « sette est venue. » Il est certain que le pays semble être châtié par la colère céleste : je n'ai vu nulle part autant d'insectes destructeurs ; il y a surtout un gros ver noir, et un scarabée jaune, qui valent à eux seuls toutes les sauterelles d'Égypte.

« L'individu que j'avais expédié au lieutenant de la province ne revenait pas, et sans la parole instructive de Sadik j'aurais perdu patience. L'excellent homme, d'une activité sans pareille, travaillait tout en causant, et je m'amusais beaucoup de lui voir, non-seulement raccommoder ses habits, mais confectionner des objets de toilette pour une de ses épouses qui habitait Maséna, et qu'il avait le projet d'aller voir. Posait-il son aiguille, il triait de l'indigo pour teindre sa tunique, râpait quelque racine médicinale, ou ramassait les grains de millet qu'il avait laissés tomber la veille.

« Quand Sadik eut terminé ce qu'il destinait à sa femme, il partit pour la capitale, me promettant de revenir le lendemain ; trois jours passèrent, mon hôte n'était pas arrivé ; je n'y tins plus, et fis mes préparatifs pour quitter Bakada.

« Nous marchions depuis quatre jours à travers la forêt et les jongles, ne sortant de la vase que pour souffrir de la soif ; tout cela dans l'espoir d'arriver à Jogodé, place importante, d'où je devais ensuite gagner facilement le Chari. Mais au lieu d'atteindre cette ville, nous nous retrouvons à Mélé, sur la route que nous avions prise pour venir, et où des émissaires du lieutenant de la province m'attendaient depuis le matin avec la mission de m'interdire le passage. Toutes mes paroles furent inutiles ; les gens du gouverneur me saisirent brusquement, et j'eus les fers aux pieds. On s'empara de mes armes, de mes bagages, on prit ma montre, mes papiers, ma boussole et mon cheval ; on me porta sous un hangar, où furent placés deux sentinelles. Ce n'était pas assez : il me fallut subir les homélies de ces fatalistes qui m'exhortaient à la résignation, sous prétexte que tout vient de Dieu. J'avais par bonheur le premier voyage de Mungo Park, et l'exemple de cet homme illustre m'aida puissamment à supporter cette épreuve.

« J'en étais là, pensant au moyen de faire pénétrer les lumières européennes dans cette partie du monde, lorsque le soir du quatrième jour mon vieil ami arriva, au galop de mon cheval, et transporté d'indignation à la vue de mes fers, me les fit ôter sur-le-champ. Tout ce qui m'appartenait me fut rendu, à l'exception d'un pistolet qu'on avait envoyé au gouverneur ; et le lendemain matin je partais avec Sadik.

« Après deux jours de marche, nous aperçûmes tout à coup une large dépression de terrain, garnie de verdure, et parsemée de décombres : c'était Maséna, dévastée comme le reste de la province. Il fallut attendre la permission du chef ; on nous l'apporta, et nous franchîmes l'enceinte croulante, qui, bien moins étendue qu'elle ne l'était jadis, est beaucoup trop large pour la ville qu'elle renferme. Nous traversons de grands pâturages et nous arrivons à la partie habitée.

« A peine sommes-nous établis, qu'on vient me saluer de la part du lieutenant-gouverneur ; je lui envoie plusieurs mètres d'indienne, un châle, des essences, du bois de santal qui est fort apprécié à l'est du Bornou, et je lui fais dire que je ne peux aller le voir que lorsque mon pistolet m'aura été rendu. On me promet de me restituer cette arme lorsque j'entrerai chez le lieutenant, et je vais faire ma visite, accompagné de mon vieil ami. Je trouve un homme affable, vêtu d'une simple tunique bleue, et qui peut avoir la cinquantaine. Il s'excuse des mesures que l'on a prises à mon égard, me rend mon pistolet, et me prie d'attendre avec patience l'arrivée du sultan.

« Le départ du chef avait entraîné celui de la cour, et la ville était déserte ; mais il y restait un homme dont la société fut pour moi d'un prix inestimable. Faki Sambo, grand et mince, la barbe rare, la figure expressive, bien qu'il fût aveugle, était versé non-seulement dans toutes les branches de la littérature arabe, mais il avait lu Aristote et Platon. Je n'oublierai jamais qu'étant allé le voir, je le trouvai à côté d'un monceau de manuscrits, dont il ne pouvait plus que toucher les feuillets, et je me rappelai tout à coup ces paroles de Jackson : « Un jour on « corrigera nos éditions des classiques d'après les textes « rapportés du Soudan. » Faki Sambo possédait en outre

la connaissance intime des pays qu'il avait habités. Ses ancêtres, qui étaient Foullanes, avaient émigré dans le Ouaday; et son père, auteur d'un ouvrage sur le Haoussa, l'avait envoyé en Égypte, où il avait fait de longues études à la mosquée d'El-Azhar. Revenu dans son pays, après avoir séjourné au Darfour, et s'être mêlé à une expédition qui s'étendit jusqu'au Niger, il avait joué un rôle important dans le Ouaday, jusqu'au moment où il en fut exilé. Wahabi dans l'âme, il se plaisait à m'appeler de ce nom, à cause de mes principes, et venait me voir tous les jours; il me parlait des temps glorieux du kalifat, de la splendeur qui brillait alors de Bagdad au fond de l'Andalousie, dont l'histoire et la littérature lui étaient familières. Nous prenions du café qui lui rappelait sa jeunesse, et dont il ne manquait jamais de presser la tasse contre chacune de ses tempes.

« J'avais aussi la visite d'un bambara, d'origine nègre, qui, autrefois employé aux mines d'or de Bambouk, avait fait le commerce du Touat à Agadez, à Kano, et à Tombouctou; après avoir été dévalisé deux fois par les Touaregs, il s'était installé à Médine, avait pris part à différentes batailles, rempli diverses missions à Bagdad, et autres lieux, et venait à Maséna (où l'article est commun) chercher des eunuques pour la mosquée de Médine.

« Il y avait encore Sliman, un shérif voyageur établi à la Mecque; puis un jeune homme qui voulait m'accompagner à Sokoto, pour y continuer ses études; enfin les malades qui venaient me consulter, et dont quelques-uns m'intéressaient vivement; une dame surtout, mère d'une fille qui paraissait enchantée de mes visites, et se montrait fort curieuse à l'endroit de mon ménage de garçon. Elle était charmante ; on l'eût trouvée jolie, même en Europe, n'eût été la couleur de son teint, dont le noir de jais me paraissait alors un élément presque essentiel de la beauté féminine.

« Les femmes du Baghirmi sont généralement belles; moins élancées que les Foullanes, elles ont plus de noblesse, les membres mieux faits, et des yeux dont l'éclat est célèbre dans toute la Nigritie. Quant à leurs vertus domestiques, je n'ai pas eu le temps de m'en instruire; je sais seulement que le divorce est commun dans le pays et que les duels en matière d'amour y sont nombreux. Le fils du lieutenant-gouverneur, lui-même, était en prison à cette époque, pour avoir blessé dangereusement l'un de ses rivaux. Enfin les maris ne sont pas toujours contents; Sadik se plaignait du peu d'économie de sa femme, et il y avait parfois chez les autres des disputes assez graves. Sliman était le seul qui parût satisfait; d'humeur ambulante et volage, il ne se mariait jamais que pour vingt-neuf jours, ce qui le rendait fort érudit en fait de mœurs féminines.

« Ma grande affaire à moi était de me défendre contre de grosses fourmis noires, dont l'obstination m'aurait beaucoup amusé si leurs attaques avaient été moins personnelles. Une fois, mon lit se trouvant sur leur chemin, elles m'assaillirent avec fureur; je tombai sur elles, écrasant, chassant, brûlant sans repos ni trêve ce flot qui coulait toujours, et cela pendant deux heures, avant d'avoir pu le détourner. Disons cependant à la décharge de ces fourmis qu'elles purgent les maisons de toute espèce de vermine, et que si, dans leur avidité excessive, elles enfouissent une quantité de grain considérable, leurs silos forment pour les indigènes un fonds de réserve souvent précieux.

« Pendant que je luttais contre ces légions dévorantes, la place que l'armée assiégeait dans le sud-est finit par être prise; et après la nouvelle, cent fois démentie, de sa prochaine arrivée, le sultan apparut sous les murs de la capitale, escorté de huit cents hommes de cavalerie (les autres corps avaient rejoint leurs foyers respectifs). A la tête du cortége est le lieutenant-gouverneur, entouré de cavaliers. Vient ensuite le Barma, suivi d'un homme portant une lance de forme particulière, ancien fétiche apporté de Kenga-Mataya, qui fut la résidence primitive des rois du Baghirmi. Après le Barma, le Facha ou général en chef, seconde autorité du royaume, et qui jadis avait un immense pouvoir; enfin le sultan, vêtu d'un burnous jaune, monté sur un cheval gris, dont il est difficile d'apprécier le mérite, grâce aux draperies sous lesquelles disparaît l'animal; c'est même tout au plus si les deux parasols, l'un vert, l'autre rouge, que l'on porte de chaque côté du noble palefroi, permettent de voir la tête de son auguste cavalier. Six esclaves, dont le bras droit est revêtu de fer, éventent le sultan avec des plumes d'autruche, emmanchées d'une longue hampe; autour d'eux se pressent les capitaines et les grands de l'État, groupe chatoyant et bigarré où l'œil se perd. Je compte néanmoins une trentaine de burnous de toute couleur, au milieu d'une foule de tuniques bleues ou noires, d'où sortent des têtes découvertes. Derrière ce groupe est le timbalier, porté par un chameau; à côté de lui, on voit un bugle et deux cors. Mais ce qui surtout caractérise le défilé de cette cour africaine, ce sont les quarante-cinq favorites du sultan, montées sur de magnifiques chevaux drapés de noir, placées en file, et chacune entre deux esclaves.

« L'infanterie est peu nombreuse, mais toute la ville est venue saluer le retour de l'armée triomphante. Néanmoins, suivant l'usage, le sultan va camper au milieu des ruines de l'ancien quartier, et ce n'est que le lendemain, vers midi, qu'il fait son entrée solennelle. Cette fois les favorites, qui ont regagné le sérail dès le matin, sont remplacées par de la cavalerie, et derrière le chameau du timbalier apparaissent quinze chevaux de bataille, qui n'y étaient pas la veille. Enfin sept chefs des vaincus, menés en triomphe, ajoutent à l'effet du défilé. Celui de Gogomi, d'une taille majestueuse, et qui gouvernait une peuplade importante, éveille entre tous la sympathie des spectateurs par son air calme et souriant. Tout le monde sait dans la foule que la coutume est de tuer les chefs prisonniers, ou pis encore, de les mutiler d'une manière infâme, après les avoir livrés aux caprices et aux railleries du sérail.

« Le cortége traversa lentement la ville aux acclamations des hommes, aux applaudissements des femmes.

Une heure après, le sultan me faisait dire qu'il avait ignoré tout ce que j'avais souffert; et comme preuve de sa bienveillance à mon égard, il m'envoyait un mouton, du beurre et du grain.

C'était le 6 juillet, l'un des jours les plus heureux de ma vie : le soir, on m'apportait des dépêches de Londres qui, après quinze mois de misère et d'anxiété, m'autorisaient à poursuivre nos explorations, et me fournissaient les moyens d'atteindre le but qui m'était proposé. En outre, il m'arrivait une quantité de lettres particulières où la valeur de mes efforts était reconnue; et je recevais ainsi la plus douce récompense qu'un voyageur puisse espérer.

« Le lendemain, un officier du palais vint me prendre pour me conduire à l'audience du sultan. Introduit dans une cour intérieure du palais, j'y trouvai deux longues files de courtisans assis devant une porte de roseaux couverte par un rideau de soie. Invité à prendre place au milieu de l'assemblée, et ne sachant à qui m'adresser, je demandai tout haut si le sultan Abd-el-Kader était présent. Aussitôt une voix claire, partant de derrière le rideau, répondit affirmativement. Comprenant que cette voix était celle du sultan lui-même, je débitai en arabe mon compliment officiel, que Faki-Sambo, placé à mes côtés, traduisait, phrase par phrase, en langue du pays.

« Ayant d'abord répété ce que tant de fois déjà j'avais dit aux autres princes du Soudan, je rappelai qu'au temps de la génération précédente un de mes compatriotes, Raiz-Khalid (le major Denham), s'était proposé de venir offrir ses hommages au sultan alors régnant,

Une razzia à Barea (Mosgou). — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

mais que les hostilités qui existaient à cette époque entre le Bornou et le Baghirmi l'avaient empêché de réaliser son projet. J'ajoutai que malgré mes intentions amicales, j'avais été fort mal traité dans ce dernier pays, où l'on avait méconnu mon caractère d'envoyé d'une puissance étrangère et amie. Je conclus en déclarant que, si on ne s'y était opposé, mon plus vif désir aurait été d'être le témoin des grandes choses faites par S. M. Abd-el-Kader pendant sa dernière expédition. Ce discours achevé, je fis apporter les présents et j'en expliquai l'usage; puis profitant de l'impression favorable que leur vue produisait sur mon auditoire, je réclamai de nouveau l'autorisation de retourner à Kouka, où me rappelaient de puissants motifs. Je me retirai avec une réponse favorable.

« Deux messagers royaux vinrent le lendemain me dire que le sultan me priait d'accepter, comme souvenir de sa part, une jeune esclave dont ils me décrivirent les charmes en termes très-chaleureux. Abd-el-Kader mettait en même temps à ma disposition un chameau et deux cavaliers pour me conduire au Bornou. En acceptant cette escorte avec reconnaissance, je déclarai aux deux hérauts que, bien que mon existence solitaire me fut souvent pénible, ma religion et les lois de mon pays me défendaient de recevoir une esclave en cadeau. En échange de cette gracieuseté, je demandai seulement quelques échantillons des produits du pays. Cinq semaines après je rentrais à Kouka. »

Traduit par Mme H. LOREAU.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

Vue du marché de Sokoto. — Dessin de Hadamar d'après Barth (quatrième volume).

# VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE.

## JOURNAL DU DOCTEUR BARTH[1].

**1849-1855.**

De Katchéna au Niger. — Le district de Mouniyo. — Lacs remarquables. — Aspect curieux de Zinder. — Route périlleuse. — Activité des fourmis. — Le Ghaladina de Sokoto. — Marche forcée de trente heures. — L'émir Aliyou. — Vourno. — Situation du pays. — Cortége nuptial. — Sokoto. — Caprice d'une boîte à musique. — Gando. — Khalilou. — Un chevalier d'industrie. — Exactions. — Pluie. — Désolation et fécondité. — Zogirma. — La vallée de Foga. — Le Niger.

La mort d'Overweg, arrivée à la fin de septembre 1852, avait changé les plans du docteur Barth; au lieu de retourner dans le Kanem, et d'explorer le nord-est du lac Tchad, comme il en avait eu le projet, notre voyageur se tourna vers le Niger, afin de visiter la région inconnue qui s'étendait entre la route de Caillé et la zone où Lander et Clapperton ont fait leurs découvertes. Toujours nécessiteux, en dépit de sa qualité de chef de l'expédition, Barth s'éloigna de Kouka le 25 novembre, avec l'espoir de pénétrer à Tembouctou.

Le 9 décembre il avait quitté les plaines monotones du Bornou, pour entrer dans les districts fertiles du Haoussa, et le 12, il se dirigeait au nord-nord-est, vers la province montueuse du Mouniyo.

Le sentier serpente, monte et descend au milieu d'une série de vallées siliceuses, dont les flancs sont couverts de buissons et couronnés de villages : on y voit des céréales, des travailleurs, et du bétail qui le soir se rassemble autour des puits. Le Mouniyo, à qui appartiennent ces vallées, a la forme d'un coin, dont la pointe se projette vers le désert; habité par une population fixe et laborieuse, passablement gouverné, il contraste d'une manière frappante avec le territoire des tribus nomades qui l'avoisinent. N'oublions pas, qu'autrefois, tout le pays qui sépare du Kanem cet éperon du Soudan, renfermait des provinces populeuses, appartenant au Bornou, et qu'il y a tout au plus cent ans que ces régions sont dévastées par les Touaregs. Les gouverneurs du Mouniyo, plus énergiques et plus braves que leurs voisins, ont su, non-seulement se défendre contre les Berbères, mais ont entamé le district de Diggéra, qui est soumis à ces derniers. Le chef de cette province indépendante, peut, dit-on, mettre en campagne quinze cents hommes de cavalerie, et neuf ou dix mille archers; son revenu est de trente millions de coquilles (cent cinquante mille francs), sans compter la dîme qu'il prélève sur les grains.

Au lieu d'aller directement à Zinder, Barth prit à l'ouest pour visiter Oushek, l'endroit où l'on cultive le plus de froment de la partie occidentale du Bornou, et qui offre un mélange curieux de végétation plantureuse et de stérilité. « Au pied d'une montagne, dit le voyageur, est un espace aride; à la lisière de ce terrain désolé, on trouve un sol onduleux, des dattiers, des tamarins, des étangs, une herbe épaisse, une eau copieuse à une profondeur de trente à cinquante centimètres. Nous entrons dans la ville par des champs de blé, des carrés d'oignons, des cotonneries, à tous les degrés de développement. Ici on écrase les mottes, on irrigue le sol, tandis que chez le voisin les épis sont en fleurs. Partout une végétation luxuriante; mais des amas de décombres empêchent de saisir l'ensemble du village, qui s'égrène dans les plis du sol; le principal groupe entoure le pied d'une éminence, couronnée par la maison du chef; et tandis que les cases sont faites de roseaux et de tiges de millet, les tourelles où l'on serre les grains sont construites en pisé et s'élèvent à trois mètres de hauteur.

« Après Oushek, un plateau sableux couvert de roseaux, entrecoupé de vallons fertiles; un éperon de la chaîne qui vient du sud-sud-ouest, puis une plaine ondulée, tapissée d'herbe et de genêt; un fourré de mimosas, de grosses touffes de capparis, en approchant des montagnes; et de loin en loin quelques traces de culture. Le soleil est brûlant; je me sens malade, et suis forcé de m'asseoir. Dans la nuit, un vent froid du nord-est nous couvre des arêtes plumeuses du pennisetum, et nous nous levons dans un état de malaise indicible. La nuit suivante est plus froide encore; mais il ne fait pas de vent. Le pays est le même; on y voit moins de culture, et le cucifère domine. En sortant de Magajiri, au pied d'une colline rocheuse, des cotonniers, des corchorus entourent un grand lac de natron; nous n'osons pas franchir cette surface d'un blanc de neige, dont l'épaisseur n'a pas trois centimètres, et qui recouvre un sol noir et fangeux. »

Plus loin, à Badamouni, des sources nombreuses arrosent des champs fertiles, et vont alimenter deux lacs, réunis par un canal. Malgré ce détroit qui les fait communiquer, l'un de ces lacs est formé d'eau douce, l'autre est saumâtre, et renferme du natron. Dans cette zone toutes les vallées, toutes les chaînes de montagnes se dirigent du nord-est au sud-ouest, et c'est également l'orientation de ces deux lacs si remarquables. Le papyrus en couvre les bords, vers le point où ils se réunissent; mais à l'endroit où l'eau devient saumâtre, cette plante est remplacée par le koumba, dont la moelle est comestible. « Mes deux compagnons, nés sur les rives du Tchad, reconnaissent immédiatement cette espèce de

1. Suite et fin. — Voy. pages 193 et 209.

roseau, qui croît d'une façon identique à la place où le grand lac touche aux bassins de natron dont il est environné. Chose curieuse ! tandis que le lac d'eau douce parfaitement calme, est un miroir d'un bel azur, l'autre a la couleur verte de la mer, se soulève, et roule ses vagues écumantes sur le rivage, où elles déposent une profusion d'algues marines.

« J'arrivais le surlendemain à Zinder, où je devais trouver les valeurs indispensables pour continuer mon voyage. Un rempart et un fossé entourent la ville; nous passons devant la demeure d'El Fasi, l'agent d'El Béchir, et nous gagnons les deux chambres qui nous sont assignées. Grâce à leurs murailles d'argile, mes bagages y sont à l'abri de l'incendie qui, nulle part, n'éclate plus souvent qu'à Zinder. L'aspect de la ville est curieux : une masse de rochers s'élève du quartier de l'ouest; et hors des murs, se trouvent des crêtes pierreuses, se dirigeant dans tous les sens. Il en résulte une infinité de sources qui fertilisent des champs de tabac, et donnent à la végétation une richesse toute locale. Des bouquets de dattiers, des hameaux de Touaregs, qui font le commerce de sel, animent le paysage. Au sud, on voyait un immense terrain, dont le vizir avait fait un jardin d'acclimatation. Je crains bien qu'à la mort de cet homme remarquable, ce coin de terre ne retourne à l'état sauvage. On peut donner le plan de la ville, mais non dépeindre le mouvement tumultueux dont elle est le centre, quelque borné qu'il soit, comparé à celui de nos cités européennes. Zinder n'a pas d'autre industrie que la teinture à l'indigo; et néanmoins son importance commerciale est si grande qu'on peut l'appeler avec raison la porte du Soudan.

« Ayant reçu mille dollars, prudemment renfermés dans deux caisses de sucre, où personne ne se doutait de leur présence, je fis une partie de mes achats : burnous blancs, jaunes et rouges, turbans, clous de girofle, coutellerie, chapelets, miroirs que l'arrivée des caravanes mettait à bon marché; et sans attendre une caisse de coutellerie fine et quatre cents dollars, que devait m'expédier le vizir, je quittai la ville le 30 janvier 1853.

« La route qu'il nous fallait prendre n'avait rien de rassurant; nous allions traverser les marches du Haoussa, où les Foullanes[1] et les tribus indépendantes sont en lutte perpétuelle. Nous rencontrâmes d'abord des marchands de sel de l'Ahir, dont les campements pittoresques animaient le pays, mais n'ajoutaient pas à la sûreté des chemins. Cependant le 5 février, nous arrivions sans encombre à Katchéna, où je m'installai dans le local qui m'avait été désigné. La maison était grande; mais tellement pleine de fourmis qu'étant resté sur un banc d'argile pendant une heure, il n'en fallut pas davantage à ces maudites créatures pour traverser la muraille, construire des galeries couvertes qui arrivèrent jusqu'à moi et attaquer ma chemise, où elles firent de grands trous.

« Cette fois le gouverneur, reçut avec un plaisir non équivoque le burnous, le caftan, le bonnet, les deux pains de sucre, et surtout le pistolet que je lui offris; il voulut en avoir un second, je fus obligé de céder; et les portant sans cesse, il effraya désormais tous ceux qui l'approchèrent, en brûlant des capsules à leur barbe. Fort heureusement le ghaladima de Sokoto, inspecteur de Katchéna, était en ce moment dans la ville, pour recueillir le tribut. C'était un homme simple, franc et ouvert, ni très-généreux, ni fort intelligent, mais d'humeur bienveillante et de caractère sociable. J'achetai des étoffes de soie et coton des fabriques de Noupé et de Kano, et très-impatient de quitter la ville, j'attendis que le ghaladima voulût bien partir, afin de profiter de son escorte. Enfin le 21 mars toute la ville fut en mouvement; le gouverneur nous accompagnait jusqu'aux limites de son territoire, et nous avions une suite nombreuse, en raison des périls de la guerre; pour le même motif, au lieu de prendre à l'ouest, il fallut aller au sud. Le printemps commençait, la nature était en fête; une végétation magnifique : l'allébouba, le parkia, le baobab, le cucifère et le bombax; une contrée populeuse et bien cultivée, des pâturages couverts de troupeaux, des champs d'yams et de tabac. Dans le district de Majé : du coton, de l'indigo, des patates sur une immense échelle. Après Kourayé, ville de cinq à six mille âmes, nous trouvons encore plus de fertilité, si la chose est possible; le figuier banian, l'arbre sacré des anciens indigènes, se montre dans toute sa splendeur, et le bassiaparkia, le millet, le sorgho abondent. Le terrain se mouvemente; nous traversons quelques rivières desséchées, où le granite apparaît, et le 24 on s'arrête devant Koulfi, ne voyant pas trop comment franchir les fossés qui en défendent la triple enceinte. Nous étions sur la limite qui sépare les mahométans des païens; la culture disparaissait peu à peu; des villes abandonnées témoignaient de la triste influence de la guerre; mais des troupeaux annonçaient que la campagne n'était pas entièrement déserte. A Zekka, ville importante, ayant murailles et fossés, nous nous séparâmes du gouverneur de Katchéna, et de ceux qui

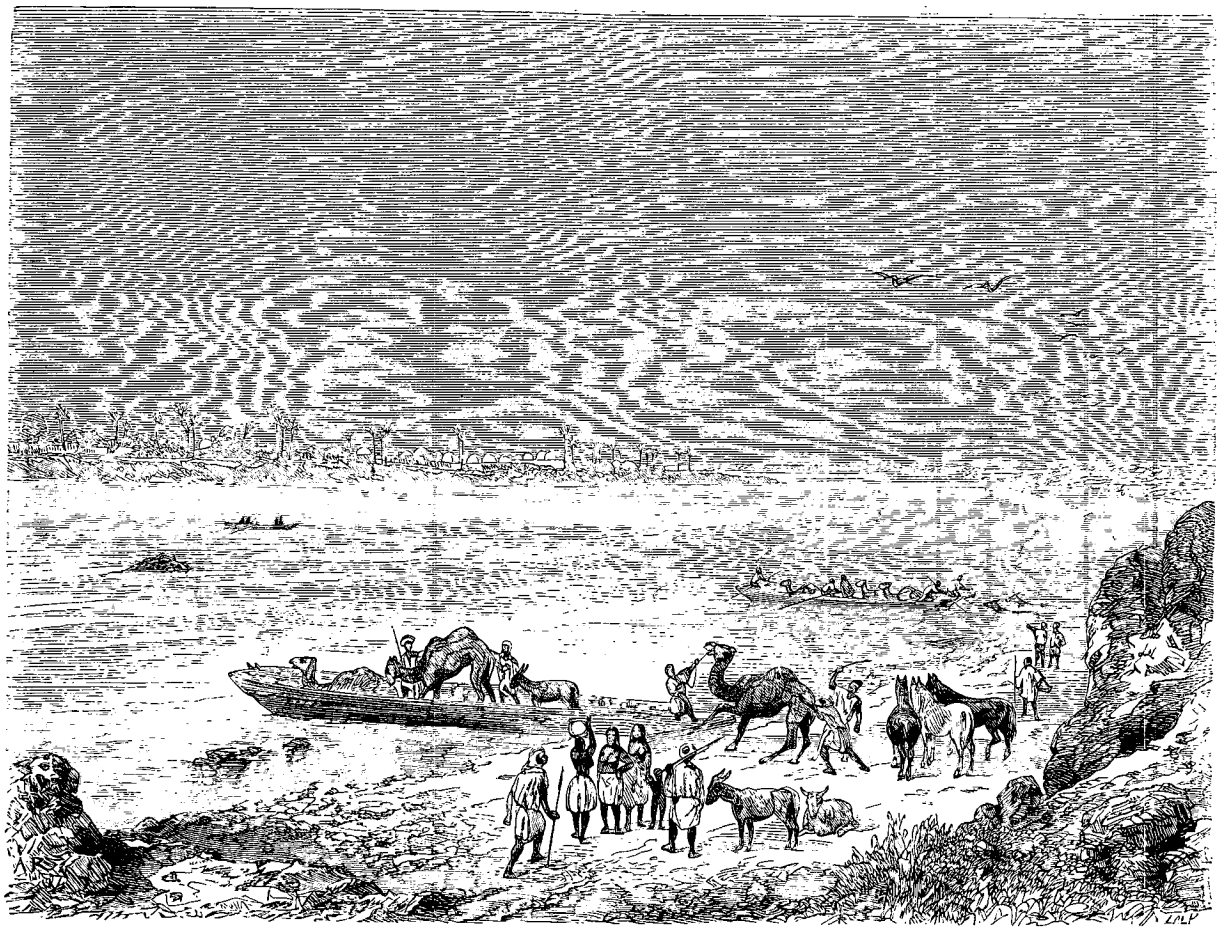
1. Les Foullanes, qui, suivant le peuple qui les désigne, portent les noms de Félans, Foulbé, Fellata, ou Foulhas, composent une famille humaine d'un brun rouge, et la plus intelligente des tribus africaines. L'Orient a dû être leur berceau, mais les premiers chroniqueurs les trouvèrent établis près de la côte occidentale. Depuis cette époque, ils n'ont cessé de rétrograder vers le centre, où leurs progrès sont de plus en plus rapides. Ce fut d'abord une émigration de pasteurs, puis des établissements isolés, des villages sans lien politique et sans pouvoir, malgré la décadence des empires où ils étaient placés. Il en était ainsi depuis quatre siècles, quand, en 1802, le chef des Gober ayant réprimandé les Foullanes, au sujet de leurs prétentions naissantes, le cheik Othman dan Fodiyo, irrité de l'insolence du chef païen, souleva ses compatriotes, leur insuffla son fanatisme, et, en dépit de ses premières défaites, jeta les fondements d'un vaste empire. Son fils, Mohammed Bello, non moins distingué par son amour de la science que par son courage et ses qualités d'homme de guerre, consolida les conquêtes d'Othman; et, malgré la faiblesse d'Aliyou, qui n'a de Mohammed que la bienveillance et les bonnes intentions, l'État féodal des Foullanes comprend toujours un espace de dix-huit cents kilomètres de longueur sur six cents kilomètres de large. Il est vrai que la révolte est partout, et que les grands vassaux, non moins que les indigènes, semblent à la veille de se partager l'empire.

étaient chargés du tribut; car la route allait devenir plus dangereuse, et ne permettait pas qu'on y aventurât les biens du trésor.

« Au sortir d'une forêt épaisse, on trouve les ruines de Monaya; nous devions nous y arrêter, mais l'armée hostile y avait campé la veille, et nous rentrâmes dans la forêt pour n'en sortir qu'à neuf heures du matin. Zyrmi, que nous atteignîmes le jour suivant, est une ville considérable, dont le gouverneur était autrefois chef de tout le Zanfara. Cette province, peut-être la plus riche de cette région vers le milieu du siècle dernier, est divisée aujourd'hui en autant de gouvernements qu'elle renferme de villes fortes, et il est difficile de reconnaître les districts soumis aux Foullanes, des territoires qui sont restés aux païens.

« Après Badaraoua, marché important fréquenté par huit ou dix mille individus, le péril se compliqua de la proximité des Touaregs, qui ont des établissements dans toutes les villes de Zanfara.

« Le 31 mars, difficulté d'un autre genre : nous étions en face du désert de Goundoumi; on ne peut le franchir que par une marche forcée, et Clapperton, cet esprit énergique, s'en souvenait comme de la traversée la plus accablante qu'il eût faite dans ses voyages. Nous commençâmes par nous égarer, en allant trop au sud, et nous perdîmes un temps précieux au milieu d'un fourré inex-



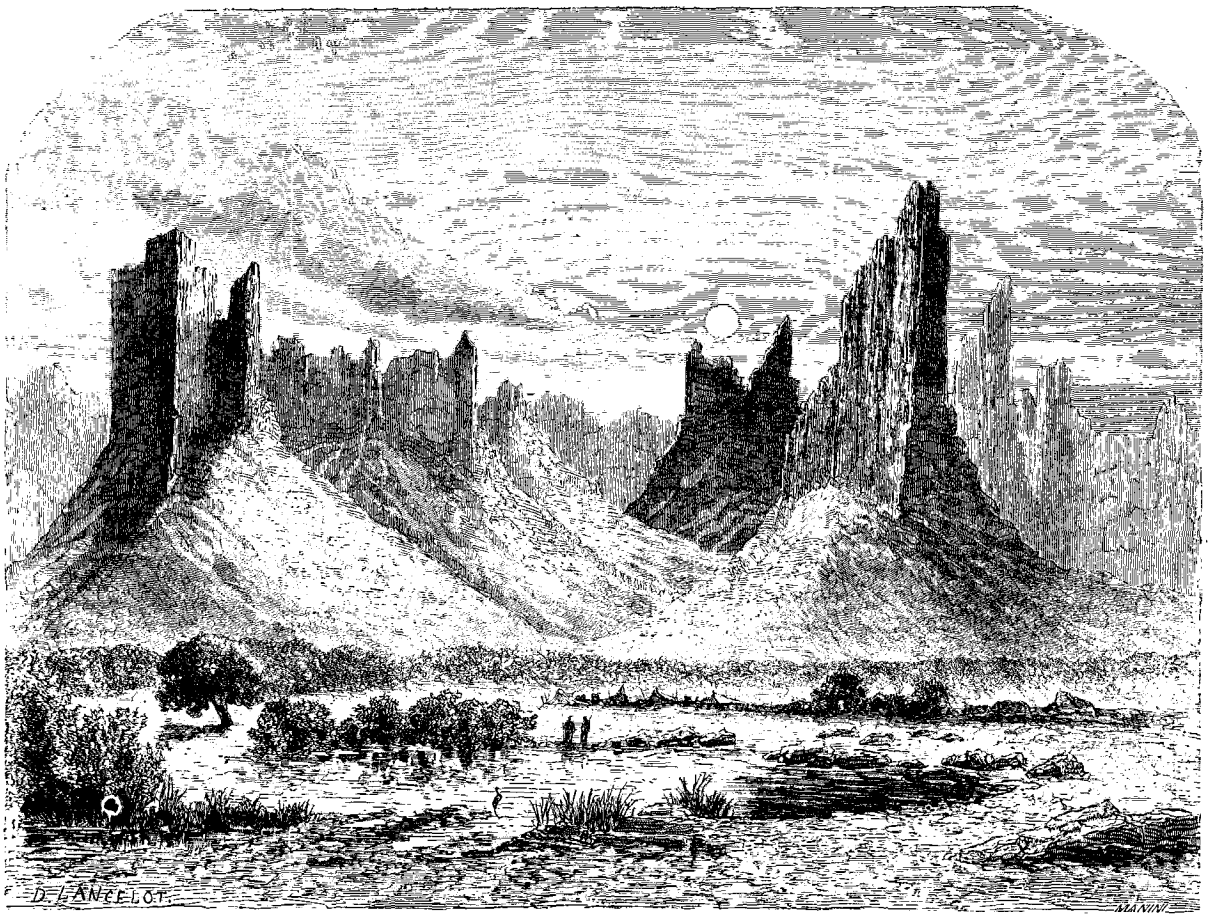
Bac sur le Niger, à Say. — Dessin de Rouargue d'après Barth (quatrième volume).

tricable. Remis dans la bonne voie, nous marchâmes à travers la forêt pendant toute la journée, toute la nuit, sans avoir aucune trace humaine, et jusqu'à la moitié du jour suivant, où nous trouvâmes des cavaliers que l'on envoyait à notre rencontre, avec des outres pleines d'eau, afin d'aller secourir les traînards. Ceux-ci étaient nombreux; et une femme était morte de lassitude, car la nécessité de garder le silence, pour ne pas trahir notre passage, nous avait privé des refrains joyeux qui d'ordinaire nous soutenaient en pareil cas.

« Nous fîmes encore deux milles, et nous aperçûmes le village où campait l'émir Aliyou, qui allait combattre les gens du Gober. Il y avait trente heures que nous marchions sans avoir repris haleine; jamais je n'ai vu mon cheval aussi complétement épuisé; les hommes, dont j'étais suivi, tombèrent en arrivant. Quant à moi, trop surexcité pour sentir la fatigue, je cherchai dans mes bagages ce que j'avais de plus précieux, afin de le donner à l'émir, qui devait partir le lendemain, et dont le succès de mon entreprise dépendait entièrement. La journée s'écoula, je n'osais plus espérer d'audience, quand le soir le prince m'envoya un bœuf, quatre moutons gras et deux cents kilogrammes de riz, en me faisant dire qu'il attendait ma visite. Aliyou me serra les mains, me fit asseoir et m'interrompit quand je voulus m'excuser de n'être pas venu à Sokoto avant d'aller à

Koukaoua. Je lui dis alors que j'avais deux choses à lui demander : sa protection pour me rendre à Tembouctou, et une lettre de franchise garantissant la vie et les biens des Anglais qui visiteraient ses États. Il accueillit ma double requête avec faveur, me dit qu'il ne pensait qu'au bien de l'humanité, et, par conséquent, n'avait d'autre désir que de rapprocher les peuples. Le lendemain, je doublai les présents que je lui avais faits la veille, et je pus distinguer ses traits qui m'avaient échappé dans l'ombre. C'était un homme robuste, de taille moyenne, ayant la face ronde et grasse de sa mère (une esclave du Haoussa), et non pas le noble visage du grand Mohammed Bello, dont il reniait les habitudes, car il me reçut la figure découverte, ce que n'aurait pas fait son père, qui conservait son litham jusqu'au fond de ses appartements.

« Le 4 avril, en possession de la lettre de franchise dont j'avais dicté les termes, et de cent mille cauris que le prince m'avait fait remettre pour me défrayer en son absence, je m'établissais à Vourno, séjour ordinaire de l'émir. Ma surprise fut grande en voyant le mauvais état et la malpropreté de la ville, que traverse un cloaque plus dégoûtant même que tous ceux d'Italie. Hors des murs, le Goulbi-n-rima formait plusieurs bassins d'eau croupissante au milieu d'une plaine où mes chameaux cherchèrent vainement pâture. Les frontières de trois provinces : le Kebbi, l'Adar




Vue des monts Homboris. — Dessin de Lancelot d'après Barth (quatrième volume).

et le Gober, dont Vourno fait partie, se rejoignent dans cette plaine aride, qui après la saison pluvieuse est d'un aspect tout différent.

« La ville devenait de plus en plus déserte; chaque jour quelques notables allaient retrouver l'émir; mais ces guerriers, pour la plupart, ne songent qu'à leur bien-être, et vendraient leurs armes pour une poignée de noix de kola. Je n'ai vu dans aucun lieu de la Nigritie moins d'ardeur belliqueuse, et plus de découragement; presque tous les dignitaires semblent persuadés que leur règne touche à sa fin; peut-être ont-ils raison. Le 7 avril, les rebelles avaient fait une razzia entre Gando et Sokoto, et quelques jours après, c'était Gondi qu'attaquaient les révoltés. Pendant ce temps-là, au lieu de fondre sur les Gobéraouas, l'émir s'enfermait à Kauri-Namoda, refusant la bataille qui lui était offerte; et les Azénas assiégeaient une ville à un jour de marche de ces conquérants dégénérés.

« La situation n'était pas moins déplorable à l'occident qu'à l'orient; et si l'on considère la faiblesse d'Aliyou, l'audace des gouverneurs insoumis, la rivalité des chefs de Sokoto et de Gando, la révolte du Kebbi du Zaberma, du Dendina, qui coupait la route du fleuve, on comprendra que les marchands arabes aient déclaré que mon voyage était impossible. Mais un Européen peut accomplir ce qui paraît impraticable aux indigènes; et ceux

d'ailleurs qui me conseillaient d'abandonner mon entreprise auraient eu de l'avantage à m'y faire renoncer.

« En l'absence de l'émir, je recueillai des renseignements topographiques, j'étudiai l'histoire de ces contrées et je fis quelques promenades, entre autres une excursion à Sokoto. La première partie de la route franchie, de vastes rizières, de petits villages émaillent la vallée, qui se rétrécit graduellement, et finit par n'être plus qu'une ravine, dont le sentier escalade le flanc rocailleux ; c'est le chemin qu'a suivi tant de fois Clapperton, de Sokoto à Magariya. Jusqu'ici le baobab est le seul arbre qui ait orné le paysage ; vient ensuite le kadasi, puis le tamarin, et parfois, au sommet des fourmilières, une fraîche cépée de serkéki. Le sol argileux est fendu par la sécheresse, et le buphaga attend vainement les troupeaux qui le nourrissent de leur vermine. Au point culminant du sentier, nous apercevons Sokoto ; et, descendant au fond d'une vallée, aussi fertile qu'insalubre, nous tombons au milieu d'un cortége de noces. L'épousée est à cheval à côté de sa mère, et suivie d'un nombre considérable de servantes, qui ont sur la tête le mobilier du jeune ménage. Apparaît le Bougga, rivière de Sokoto ; je n'y vois qu'un filet de vingt-cinq centimètres de large, dont l'eau est, dit-on, malsaine ; les gens riches de la ville la boivent néanmoins, sans le savoir, et la payent fort cher sous le nom pompeux qui la leur dissimule. Le quartier principal, celui-là même où résida Bello, est entièrement dégradé ; on peut juger du reste. Des femmes aveugles qui remontent de la rivière, chargées d'une cruche d'eau, témoignent de l'insalubrité de la ville, où la cécité est fréquente. La maison du gouverneur est en assez bon état, et le quartier qui l'entoure est passablement peuplé. Ce gouverneur est le chef des Syllébaouas, qui habitent les villages voisins, et cette différence de nationalités, d'où résultent des intérêts divergents, est l'une des causes qui ont fait adopter à l'émir la résidence de Vourno. Quant au marché, quelle que soit la décadence de la ville, c'est toujours une chose intéressante que ces groupes nombreux de trafiquants et d'acheteurs, d'animaux de toute espèce, de bêtes de somme et de boucherie, éparpillés sur la côte rocheuse qui descend dans la plaine. Outre les denrées fort abondantes, on y voit du fer de qualité supérieure, une foule d'objets en cuir de la fabrique de Sokoto, dont les brides sont renommées dans toute la Nigritie, et beaucoup d'esclaves, qui sont d'un prix élevé : à côté de moi on paye un jeune homme trente-trois mille cauris, c'est un dixième de plus que le poney que je marchande.

« Le lendemain, j'étais de retour à Vourno, où l'émir fit sa rentrée le 23 avril. Sans être glorieuse, l'expédition avait réduit à l'obéissance quelques humbles villages, protégés par l'ennemi. Toujours bienveillant pour moi, Aliyou m'avait fait prier de venir à sa rencontre. Je le trouvai aux portes de la ville, et je le suivis au palais. Le jour même, je lui fis cadeau, entre autres choses, d'une boîte à musique, l'un des objets qui donnent aux habitants de cette région la plus haute idée de notre industrie. Dans sa joie, il appela son grand vizir pour lui montrer cette merveille ; mais la boîte mystérieuse, affectée par le climat, et les secousses du voyage, resta muette, à notre grande déception. Toutefois, je parvins au bout de quelques jours à la raccommoder. Ce bon Aliyou en fut tellement ravi, qu'il me donna immédiatement une lettre pour son neveu, le chef de Gando, et la permission de partir, que j'attendais avec impatience.

« Je quittai Aliyou le 8 mai, et le 17 nous arrivions à Gando. C'est la résidence d'un autre chef foullane, non moins puissant que l'émir, et dont la protection m'était d'autant plus indispensable que ses États renferment les deux rives du Niger. Malheureusement Khalilou était un homme sans énergie, bien plus fait pour être moine que pour gouverner un peuple, et qui, depuis dix-sept ans qu'il occupait le trône, vivait dans une réclusion absolue ; les mahométans eux-mêmes ne l'apercevaient que le vendredi, et l'on me déclara que je ne serais pas admis à contempler sa pieuse figure. En effet, tous mes efforts pour obtenir une audience furent en pure perte, et il fallut envoyer mes présents par un intermédiaire. Celui qui s'en chargea était un chevalier d'industrie, qui, après avoir échoué dans ses entreprises, avait fini par s'établir à Gando, où, de son autorité privée, il s'était fait consul des Arabes, et où, grâce à la faiblesse du prince et au déplorable état des affaires, il avait acquis une extrême influence.

« D'abord enchanté de mes présents, Khalilou découvrit, au bout de quelques jours, par les yeux du consul, qu'ils étaient inférieurs à ce que j'avais offert au prince de Sokoto ; bref je ne pouvais sortir de la ville qu'en faisant de nouveaux dons. Il y eut débat, dispute sérieuse ; enfin je sacrifiai une paire de pistolets, montés en argent ciselé, et j'eus l'espoir de continuer mon voyage. Chacun doutait que je pusse gagner le Niger ; cependant, à force de peine et de cadeaux, extorqués par le consul, j'obtins une lettre de Khalilou qui garantissait aux Anglais le parcours de ces provinces, et ordonnait aux fonctionnaires de leur prêter assistance. En surcroît des embarras que me suscitaient le pouvoir et la mendicité des gens de cour, j'étais exploité d'une manière indigne par l'Arabe qui me servait d'intendant, et qui avait toute la rapacité de sa race, toutes les ruses de l'emploi ; c'était une escroquerie, un chantage perpétuel dont j'étais exaspéré. Mais au milieu de tous ces déboires j'eus la bonne fortune de posséder l'ouvrage d'Ahmed Baba, dont un savant m'avait prêté le manuscrit, et qui jetait de vives lumières sur l'histoire des contrées que j'avais à parcourir. Quel dommage de n'avoir pas pu tout copier ! Gando est renfermé dans une vallée si étroite qu'on se heurte immédiatement à la montagne, et l'on ne pouvait s'éloigner des murs sans rencontrer l'ennemi. Quant à la ville en elle-même, le séjour n'y est pas sans charme ; un torrent la coupe du nord au sud, et une végétation exubérante en couvre les deux bords. On y trouve peu de commerce, en raison des troubles politiques ; toutefois les habitants, forcés de subvenir à leurs propres besoins, fabriquent d'excellentes cotonnades, mais dont la nuance est loin d'avoir l'éclat des étoffes de Noupé et de Kano.

« Le 4 juin, nous avons sous les yeux les vallées profondes du Kebbi, qui, après la saison pluvieuse, forment de vastes rizières. A Kombara, le gouverneur m'envoie ce qui constitue un bon repas soudanien, depuis le mouton jusqu'aux grains de sel et au gâteau de dodoua. La pluie tombe à torrents, détrempe les sentiers, grossit les rivières. Nous passons à Gaoumaché, grande ville autrefois, et qui n'est maintenant qu'un village à esclaves. A Talba, le son du tambour annonce des dispositions belliqueuses ; nous sommes près de Daoubé, siége de la révolte, et dont le territoire perd chaque jour quelque centre d'industrie. Yara, qui, le mois dernier, était riche et laborieuse, est actuellement déserte ; et sans y penser, je porte la main à mon fusil en traversant ses décombres. Mais la vie et la mort sont intimement liées dans ces régions fertiles, et nous oublions les ruines en saluant des rizières ombragées d'arbres touffus, dominés par le déleb. Un homme est assis tranquillement à l'ombre de ces palmiers dont il savoure les fruits. Qui peut voyager seul dans un pareil endroit? Ce doit être un espion? Et mon Arabe, toujours courageux quand il n'a rien à craindre, veut absolument tuer ce voyageur solitaire ; j'ai beaucoup de peine à l'en dissuader.

« En dépit des bruits et des tambours de guerre, nous ne cessons de traverser des plantations d'yams et de coton, de papayers, dont le feuillage se montre au-dessus des murailles ; un horizon calme, un pays intéressant dépeuplé par la guerre. Nous nous arrêtons à Kola, siége d'un gouverneur qui dispose de soixante-dix mousquets ; c'est un homme important dans la situation du pays, et qu'il est bon de visiter. J'y gagne une oie grasse, que me donne la sœur du chef, et qui apporte à mon régime un changement nécessaire. Plus loin, les trois fils du gouverneur de Zogirma viennent me saluer au nom de leur père. Cette dernière ville est plus considérable que je ne le supposais, et je suis étonné de la résidence du chef, dont le style rappelle l'architecture gothique. Zogirma peut avoir sept ou huit mille habitants, que les discordes civiles ont affamés ; et c'est à grand'peine que je m'y procure du millet.

« Le 10, nous entrons dans une forêt, dont les arbres en fleurs remplissent l'air de parfums ; deux étangs nous y fournissent une eau excellente, qui, en 1854, faillit causer la mort de tous les gens de mon escorte. C'est un endroit insalubre ; nous y restons vingt-quatre heures, parce que l'un de nos chameaux s'est égaré ; et le fait paraît si extraordinaire que dans le voisinage on disait, en parlant de moi : « Celui qui a passé tout un jour dans le désert pernicieux. »

« On voit des pistes d'éléphants dans tous les sens ; une végétation qui ne laisserait jamais deviner qu'on est à la lisière d'un pays stérile. Nous débouchons dans une série de vallées peu profondes, traversées par des réservoirs d'eau stagnante, et vers quatre heures nous sommes dans la vallée de Fogha. Sur une éminence quadrangulaire, ayant dix mètres d'élévation, et formée de décombres, est un hameau qui ressemble aux anciennes villes d'Assyrie ; les habitants extraient du sel de la fange noire d'où surgit le monticule. D'autres hameaux de même nature succèdent à celui-ci ; nous sommes frappés de la misère de cette population, que pillent sans cesse les gens du Dendina. Le lendemain, après avoir fait deux ou trois milles sur un sol rocailleux, fourré de broussailles, je vois miroiter la surface de l'eau, et, marchant encore une heure sans la perdre de vue, nous arrivons en face de Say, à l'endroit où l'on passe le grand fleuve du Soudan. »

Le Niger. — La ville de Say. — Région mystérieuse. — Orage. — Passage de la Sirba. — Fin du rhamadan à Sebba. — Bijoux en cuivre. — De l'eau partout. — Barth déguisé en schérif. — Horreur des chiens. — Montagnes du Hombori. — Protection des Touaregs. — Bambara. — Prières pour la pluie. — Sur l'eau.

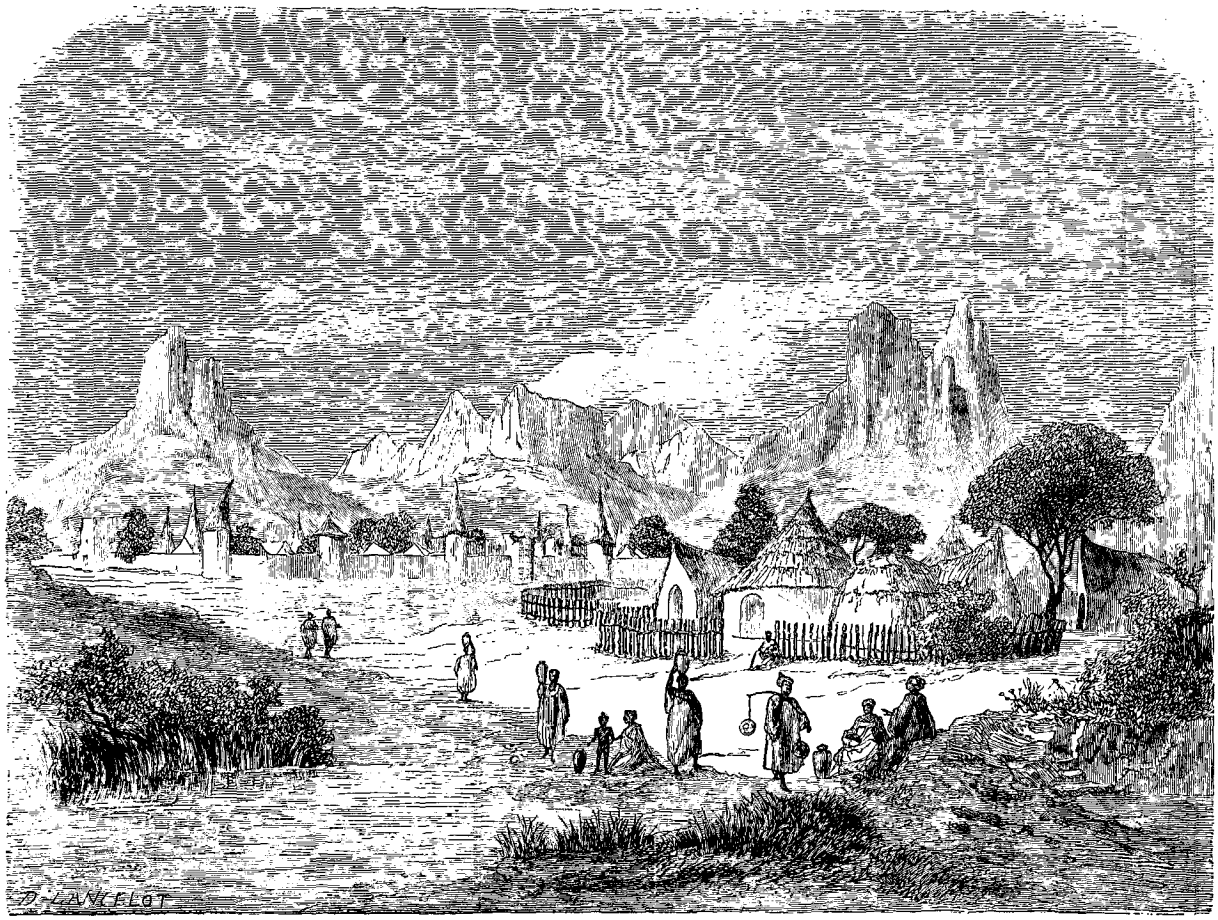
« Le Niger, dont tous les noms : *Dhiouliba*, *Mayo*, *Éghirréou*, *Isa*, *Kouara*, *Baki-n-roua*, ne signifient autre chose que *le Fleuve*, n'a pas plus de sept cents mètres de large au bac de Say, et coule en cet endroit du nord-nord-est au sud-sud-ouest avec une rapidité de trois milles par heure. Le bord d'où je le contemple est élevé de dix mètres au-dessus du courant, la rive droite est basse, et porte une grande ville dont les remparts sont dominés par des cucifères. Beaucoup de passagers, Foullanes et Sonrays, accompagnés d'ânes et de bœufs, traversent le fleuve. Arrivent les canots que j'ai fait demander ; ils sont composés de deux troncs d'arbres évidés et réunis, qui forment une embarcation de treize mètres de longueur, sur un mètre et demi de large. C'est avec une émotion profonde que je franchis cette eau dont la recherche a été payée de tant de nobles vies[1]. La muraille de Say forme un quadrilatère de quatorze cents mètres de côté ; mais elle est trop large ; et les cases, toutes en roseaux, excepté la maison du gouverneur, y composent des groupes disséminés. Un vallon, bordé de cucifères, coupe la ville du nord au sud ; rempli d'eau, après la saison pluvieuse, il rend la cité malsaine et intercepte les communications entre les différents quartiers. Ceux-ci, dans les grandes crues du fleuve, sont entièrement submergés ; la population est alors obligée d'en sortir Les provisions n'abondent pas au marché de Say ; on y trouve peu de grain, pas d'oignons, pas de riz, malgré la nature du sol qui s'y prêterait à merveille ; mais beaucoup de cotonnade, un excellent débouché pour les tissus noirs ; et ce sera pour les Européens la place la plus importante de toute cette partie du Niger, dès qu'ils utiliseront cette grande route de l'Afrique occidentale.

« Le gouverneur, évidemment né d'une esclave, et dont les manières rappelaient celles du juif, me dit qu'il verrait avec joie un vaisseau européen venir approvisionner sa ville des objets qui lui manquent. Fort étonné de ce que je ne faisais pas de commerce, et pensant qu'il fallait un motif bien grave pour entreprendre un pareil voyage, en dehors de l'appât du gain, il s'alarma des projets insidieux que je devais avoir, et m'invita à partir. C'était ce que je demandais ; le lendemain je quittais le Niger, qui sépare les régions explorées de la Nigritie

1. Voy. le remarquable ouvrage de M. de Lanoye, intitulé *le Niger*.

d'une contrée totalement inconnue, et je me dirigeais avec bonheur vers la zone mystérieuse qui s'étendait devant moi.

« Nous avions traversé l'île basse où la ville de Say couve la fièvre, laissé derrière nous la branche occidentale du fleuve, alors entièrement desséchée, lorsque de gros nuages venant du sud, accompagnés d'un tonnerre effrayant, crevèrent sur nous, tandis que le sable roulé par la tempête couvrait la campagne de ténèbres et nous obligeait de nous arrêter. Au bout de trois heures nous nous remettions en marche, à travers une couche d'eau de plusieurs pouces, que la pluie avait déposée sur le sol. Tout le district, d'une fertilité médiocre, a été colonisé par les Sonrays; il dépend de la province de Gourma, et les indigènes sont en guerre à la fois avec les colons et avec les Foullanes. Nous passons à Champaboule, résidence du gouverneur de Torobé; la ville est presque déserte, et les remparts sont cachés par les broussailles. Après avoir traversé une rivière, nous entrons dans un district bien cultivé, dont les troupeaux appartiennent aux Foullanes, qui considèrent la vache comme l'animal le plus utile à la création. Un fourré de minosas, çà et là un baobab, un tamarin, varient l'aspect des lieux; on voit de nombreux fourneaux, de deux mètres de hauteur, qui servent à fondre le fer. Le sol devient inégal, se tourmente, et brisé par des crêtes




Village sonray. — Dessin de Lancelot d'après Barth (quatrième volume).

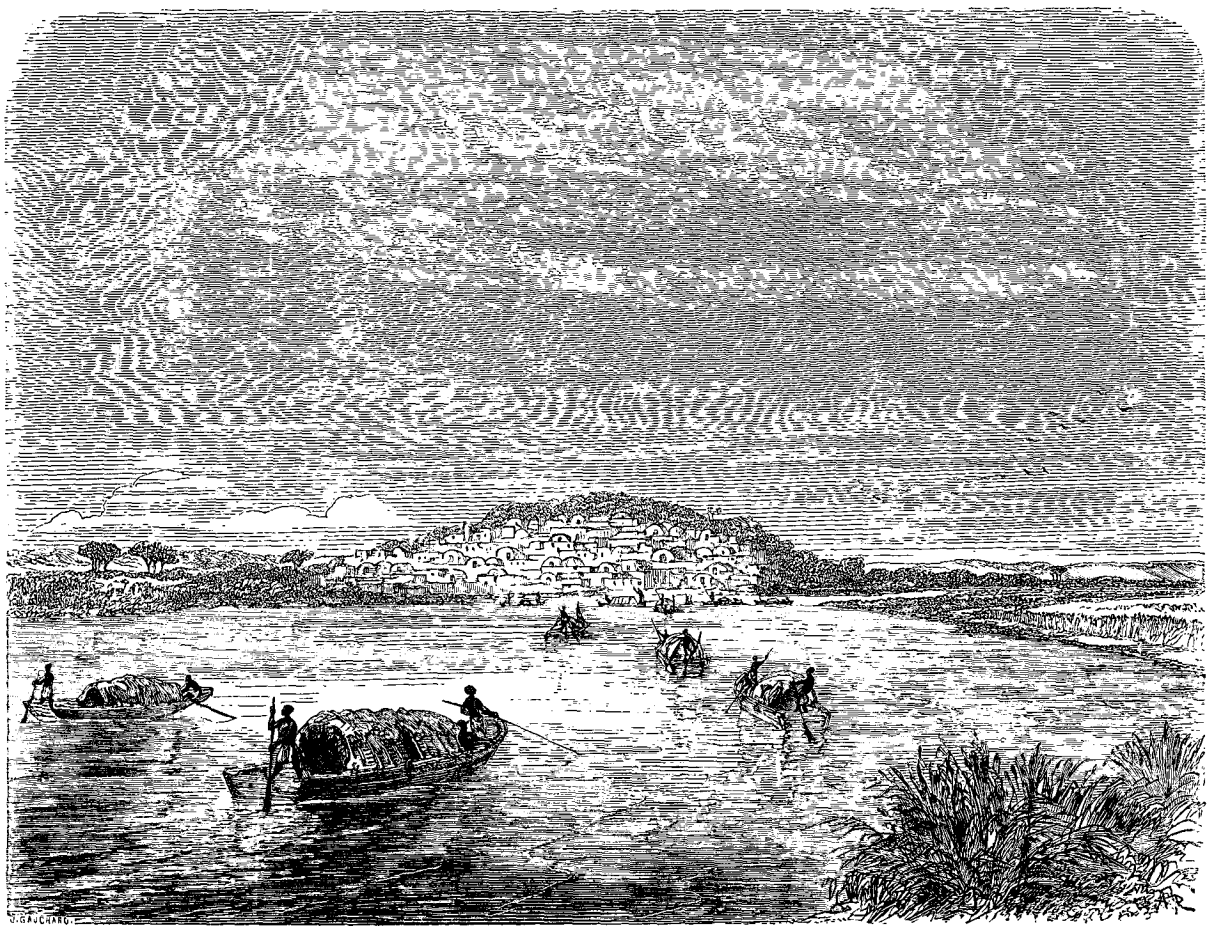
de rocher; le gneiss et le micaschiste dominent, de belles variétés de granite apparaissent, et nous arrivons au bord de la Sirba, rivière profonde, encaissée par des berges de six à sept mètres d'élévation. Pour la franchir, nous n'avons que les bottes de roseaux que nous nous hâtons d'assembler; le chef et tous les habitants du village sont assis tranquillement sur la rive, d'où ils nous regardent avec un vif intérêt. La partie masculine des spectateurs a la figure expressive, les traits efféminés, de longs cheveux nattés, qui retombent sur les épaules, la pipe à la bouche, et pour costume une chemise et un large pantalon bleus. Quant aux femmes, elles sont courtaudes, mal faites; elles ont la poitrine et les jambes nues, de nombreux colliers, et les oreilles chargées de perles.

« De l'autre côté de la rivière, la trace des éléphants et des buffles se rencontre à chaque pas; l'orage nous surprend au milieu des jungles, qu'il transforme en nappe d'eau, et nous franchissons trois torrents qui se précipitent vers la Sirba. Un village, entouré de haies vives, interrompt la solitude; nous voyons des champs de maïs, puis la forêt se referme; le granite, le gneiss et les grès percent la terre, et nous entrons dans un district bien peuplé, dont le sol argileux fatigue beaucoup les chameaux. Nous atteignons enfin les murs de Sebba; le gouverneur qui, devant sa porte, explique à la foule

divers passages du Koran, me loge dans une case toute neuve, aux murailles admirablement polies, et réjouissante à voir. Mais comme il arrive trop souvent ici-bas, où l'apparence vous séduit ou vous trompe, cette jolie case est un nid de fourmis qui dévastent mes bagages. Le lendemain se termine le rhamadan; au point du jour, la musique annonce la fête; les Foullanes sont vêtus de chemises blanches, en signe de la pureté de leur foi, et le cortége du gouverneur se compose de quarante cavaliers, probablement tout ce que la ville possède. J'ai à soutenir une attaque religieuse de la part du cadi, qui voudrait me faire passer pour sorcier, et je crois prudent de distribuer quelques aumônes aux gens de la procession.

« Le 12 juillet, nous arrivons à Doré, capitale du Libtako. Le pays est sec, des bandes de gazelles parcourent une plaine aride qui borde la place du Marché : on voit sur cette dernière quatre ou cinq cents personnes, des étoffes, du sel, des noix de kola, des ânes, du grain et des vases de cuivre, métal dont sont formés les bijoux des habitants. Je remarque deux jeunes filles qui ont dans les cheveux un ornement de cuivre représentant un cavalier, l'épée à la main et la pipe à la bouche; car pour les Sonrays, le tabac fait le charme de la vie, toutefois après la danse.

« Le voisinage des Touaregs a entretenu, chez les habitants du Libtako, une ancienne bravoure, très-renom-



Vue de Kabra, port de Tembouctou. — Dessin de Rouargue d'après Barth (quatrième volume).

mée jadis, et qu'ils emploient aujourd'hui à des querelles intestines.

« Un lacis de rivières et de marécages nous entrave à chaque pas. Des buffles en quantité; une mouche venimeuse, très-rare à l'est du Soudan, tourmente mes bêtes et les menace. Des averses perpétuelles, de l'eau partout! On ne se figure pas, en Europe, ce que c'est que de parcourir cette contrée dans la saison pluvieuse, de transporter les bagages à travers les marais, d'où les chameaux ont assez à faire de se retirer à vide. Il m'est arrivé plus d'une fois de penser que mon cheval, malgré toute sa vigueur, ne sortirait pas de la fange, d'y tomber avec lui, et de ne savoir comment faire pour l'enlever du bourbier. C'est une pluie tellement violente que je lui ai vu en une nuit détruire le quart d'un gros village, et tuer onze chèvres dans une seule maison.

« Jusqu'ici, j'avais conservé ma qualité de chrétien; mais nous allions entrer dans la province de Dalla, soumise au chef fanatique de Masina, qui n'aurait jamais permis à un mécréant de franchir son territoire, et je me fis passer pour un Arabe, qui plus est pour un schérif. Cependant la dispute que nous eûmes avec notre hôte, au sujet d'une meute de chiens qui ne voulaient pas nous céder la place, annonçait le peu de ferveur de la population; car tout bon musulman réprouve la race canine; les Foullanes ne s'en servent même pas pour guider

leurs troupeaux, qu'ils conduisent à la voix. Tous ces chiens étaient noirs, les volailles noires et blanches; et un grosver noir (je n'en avais rencontré aucun depuis mon voyage dans le Bagirmi) dévastait les récoltes.

« Le 5 août, la route devient de plus en plus marécageuse, des cônes détachés apparaissent au nord; on n'aperçoit que des pasteurs foullanes; peu de culture, puis les constructions pittoresques des villages sonrays et la silhouette bizarre de la chaîne des Hombori. Sans l'avoir vue, il m'aurait été impossible de me figurer cette rampe, dont les pitons les plus élevés n'ont que deux cent cinquante mètres au-dessus de la plaine. Rien ne me frappa d'abord dans l'aspect de ces montagnes que de loin je prenais pour des collines; mais bientôt mon attention fut puissamment captivée. Sur une pente adoucie, composée de quartiers de roche, s'élève une muraille perpendiculaire, dont le sommet, couronné d'une terrasse, est habité par des indigènes que rien n'a pu vaincre. Quelques moutons, du millet, des corchorus, prouvent que ces fiers montagnards descendent parfois de leur retraite. A partir de là, c'est une double série de crêtes fantastiques, surgissant le long de la plaine, et ressemblant aux ruines des châteaux du moyen âge.

« En sortant de ce défilé remarquable, nous arrivons exténués à Bone, où l'on refuse de nous recevoir; nous sommes près de Nouggéra, hameau sacré, d'où sortit la famille du chef d'Hamda-Allahi, et nous nous hâtons de fuir pour ne pas tomber entre les mains de ce fanatique. Des Touaregs campaient dans le voisinage; c'est à eux que j'allai demander appui. Le chef, à la peau blanche, aux traits nobles, à la physionomie agréable, mit une de ses tentes de cuir à ma disposition, et nous envoya du lait et un mouton tout préparé. Le lendemain nos tentes de toile figuraient au milieu de celles de mon hôte, et j'étais assiégé par une quantité de femmes d'un excessif embonpoint, rappelant surtout celui qu'on attribue par erreur à la célèbre Vénus callipige. Qu'il fallut de patience, en face des lenteurs d'une pareille escorte, et des perfidies de mon Arabe, qui profitait de l'occasion pour trafiquer à mes dépens! J'arrivai néanmoins à Bambara, village dont les produits agricoles sont distribués dans toute la province, grâce aux affluents et aux canaux du Niger. Il fallut y passer quelques jours, en dépit de l'inquiétude que j'avais d'être reconnu, et malgré les présents qui me furent arrachés par notre hôte, par le fils de l'émir, par trois cousins de celui-ci, et trois Arabes de Tembouctou, dont j'avais à m'assurer les bonnes grâces. Bambara est situé sur une eau morte du fleuve. Ce marigot, d'une largeur considérable, était presque desséché à cette époque; mais trois semaines plus tard, il devait être couvert d'embarcations, allant à Tembouctou par Délégo et Sarayamo, et à Diré par Kanima. La prospérité de la ville dépend donc de la pluie, et comme il n'en tombait pas, toute la population, l'émir en tête, vint me prier d'user de mon influence pour obtenir du ciel une ondée copieuse. J'éludai l'oraison, mais j'exprimai l'espoir que le Seigneur écouterait des vœux aussi justes. Le lendemain une petite pluie vint me faire bénir des habitants, ce qui ne m'empêcha pas d'être fort satisfait de m'éloigner.

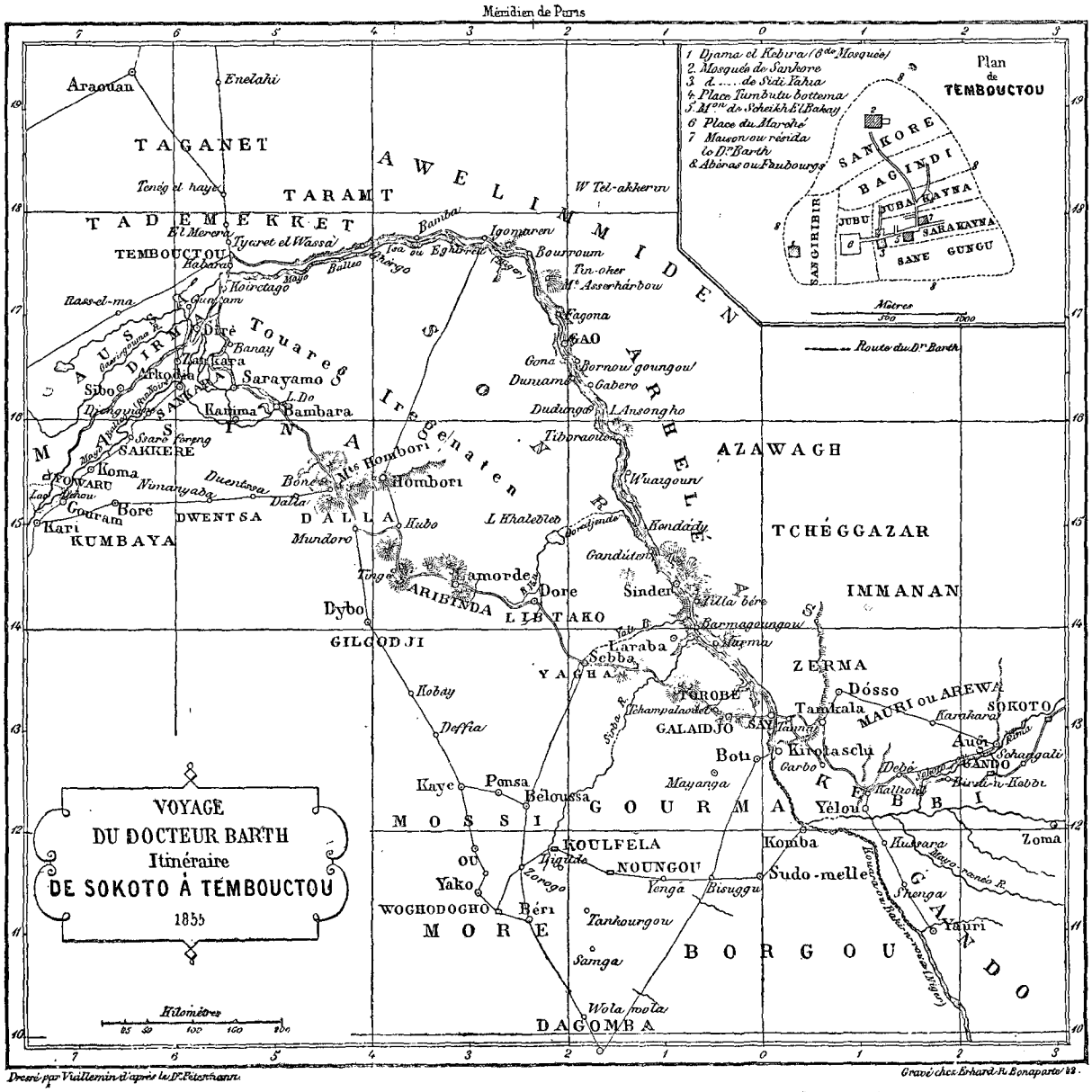
« Un terrain onduleux, du granite, çà et là une rampe sablonneuse d'où nous voyons la surface agitée du lac Niengay. Des dunes, des marécages, des mimosas, du capparis, de l'euphorbe vénéneuse, du riz partout; un labyrinthe de canaux et de criques où s'épanche le fleuve, et dont personne n'a jamais eu l'idée. A Sarayamo, je suis en ma qualité de schérif contraint de faire la prière; « Que Dieu vous donne la pluie! » ajouté-je. Le soir il tonne; je suis en faveur, on me prie de recommencer le lendemain; je les exhorte à la patience, et je suis forcé de joindre ma bénédiction au vomitif que j'administre au chef, qui, par parenthèse, fut très-scandalisé lorsqu'il apprit plus tard mon titre de chrétien.

« Le 1er septembre je m'embarque sur l'un des canaux du Niger, et je vogue enfin vers Tembouctou. La nappe d'eau qui nous porte a environ cent mètres de large; elle est tellement remplie d'herbe que nous paraissons glisser sur une prairie. C'est au reste dans le lit de ce canal, que les chevaux et les vaches trouvent la plus grande partie de leur nourriture. Au bout de quatre à cinq kilomètres, nous entrons dans une eau découverte, et les bateliers, dont les chants célèbrent les hauts faits du grand Askia[1], nous promènent, de détours en détours, entre des rives couvertes de cucifères, de tamarins, de genêts et d'herbe que paissent tantôt des gazelles, tantôt du bétail. Des alligators annoncent une eau plus étendue, et le canal où nous débouchons n'a pas moins de deux cents mètres de large : des hommes et des chevaux sur le bord, des pélicans, des rémipèdes sans nombre; le voyage est délicieux. Les zigzags se multiplient, les rives se dessinent d'une façon plus régulière; l'ombre descend à la surface de l'eau, qui brille aux dernières clartés du jour, et dont la largeur est de trois cent quarante mètres. Des feux nous attirent, et nous nous arrêtons au fond d'une crique, où s'éparpille un village. Il m'est impossible de distinguer le moindre courant. Dans ce lacis fluvial, l'eau se dirige tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, avec incertitude, et finit généralement par se décider pour le nord-nord-ouest. Après deux cents ans de guerre, ces bords, autrefois si animés, sont devenus silencieux; et nous laissons derrière nous la place où fut Gakoira, Sanyare, et tant d'autres villages. Un bouquet d'arbres, chargés d'oiseaux, surgit de la rive; nous revoyons le fleuve. Il coule ici du sud-ouest au nord-est sur une largeur de seize cents mètres; ses flots majestueux, resplendissant tout à coup sous la lune, qui se lève dans un ciel noir, tout sillonné d'éclairs, inspirent aux gens de mon escorte un respect mêlé de crainte. »

1. Mohammed ben Aboubakr, fondateur de la dynastie des Askia, peut-être le plus grand de tous les souverains de la Nigritie, est un exemple du développement intellectuel dont un nègre est capable. Né dans une île du Niger, au milieu du seizième siècle, il détrône le fils de Sonni Ali, sultan des Sonrays, prend le pouvoir, étend ses conquêtes du centre du Haoussa jusqu'au bord de l'Atlantique, et du douzième degré de latitude nord jusqu'à la frontière du Maroc. Il gouverne les vaincus avec justice et bonté, s'attache même

Kabara. — Visites importunes. — Dangereux passage. — Tinboctoue, Tomboctou ou Tembouctou. — El Bakay. — Menaces. — Le camp du cheik. — Irritation croissante. — Sus au chrétien! — Les Foullanes veulent assiéger la ville. — Départ. — Un preux chez les Touaregs. — Zone rocheuse. — Lenteurs désespérantes. — Gogo. — Gando. — Kano. — Retour.

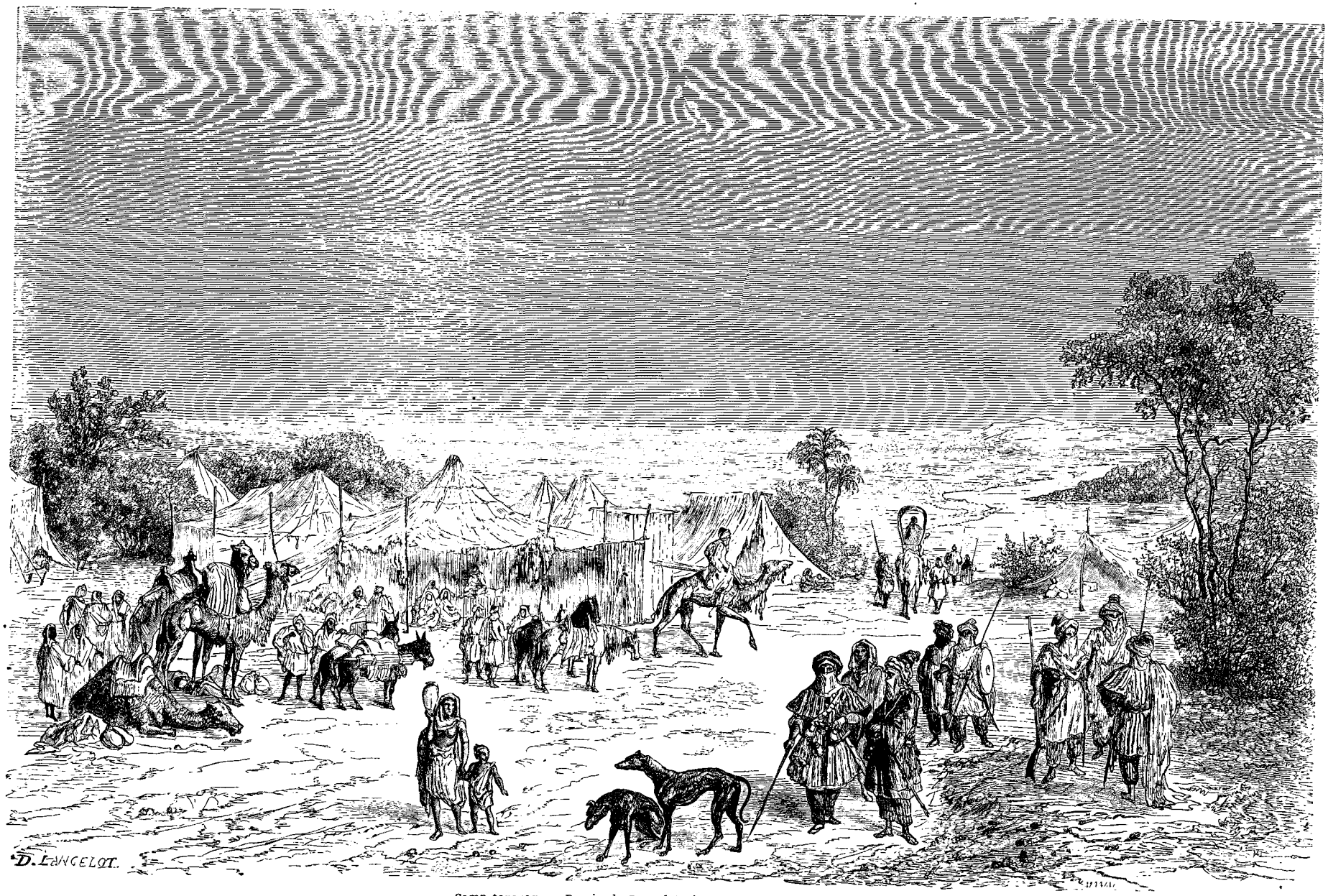
« A peine le soleil commence-t-il à paraître, qu'ayant traversé le Niger, nous nous trouvons en face de Tasakal, petit village mentionné à Caillé. Excepté quelques bateaux pêcheurs, tout est désert autour de nous. L'eau se divise, nous prenons l'embranchement sur lequel est situé Koromé, tandis que le fleuve s'éloigne vers l'est, de l'autre côté des îles Day, qui nous séparent de lui. Le canal se divise à son tour, la branche que nous suivons n'est plus qu'un ruisseau, traversant une prairie; mais elle se rélargit peu à peu, forme un bassin d'une régularité parfaite, et après huit mois et demi d'efforts nous sommes à Kabara, qui sert de havre à Tembouctou. La maison que j'occupe au sommet de la côte, où




la ville est située, comprend deux grandes salles, une quantité de pièces plus petites, et un premier étage; la cour intérieure, avec son assortiment de moutons, de canards, de pigeons, de volailles de toute sorte, rappelle le temps où les Foulianes n'avaient pas encore exploité le pays.

« Dès que le jour vient à paraître je me hâte de quitter ma chambre où l'on étouffe. A peine rentré de la promenade, je reçois un chef touareg qui réclame un présent; je refuse, il insiste, et me répond qu'en sa qualité de bandit il peut me faire beaucoup de mal. Je suis, en effet, hors la loi, et le premier scélérat venu, qui me soupçonnera d'être chrétien, peut me tuer impunément. Toutefois, après une vive altercation, je me débarrasse

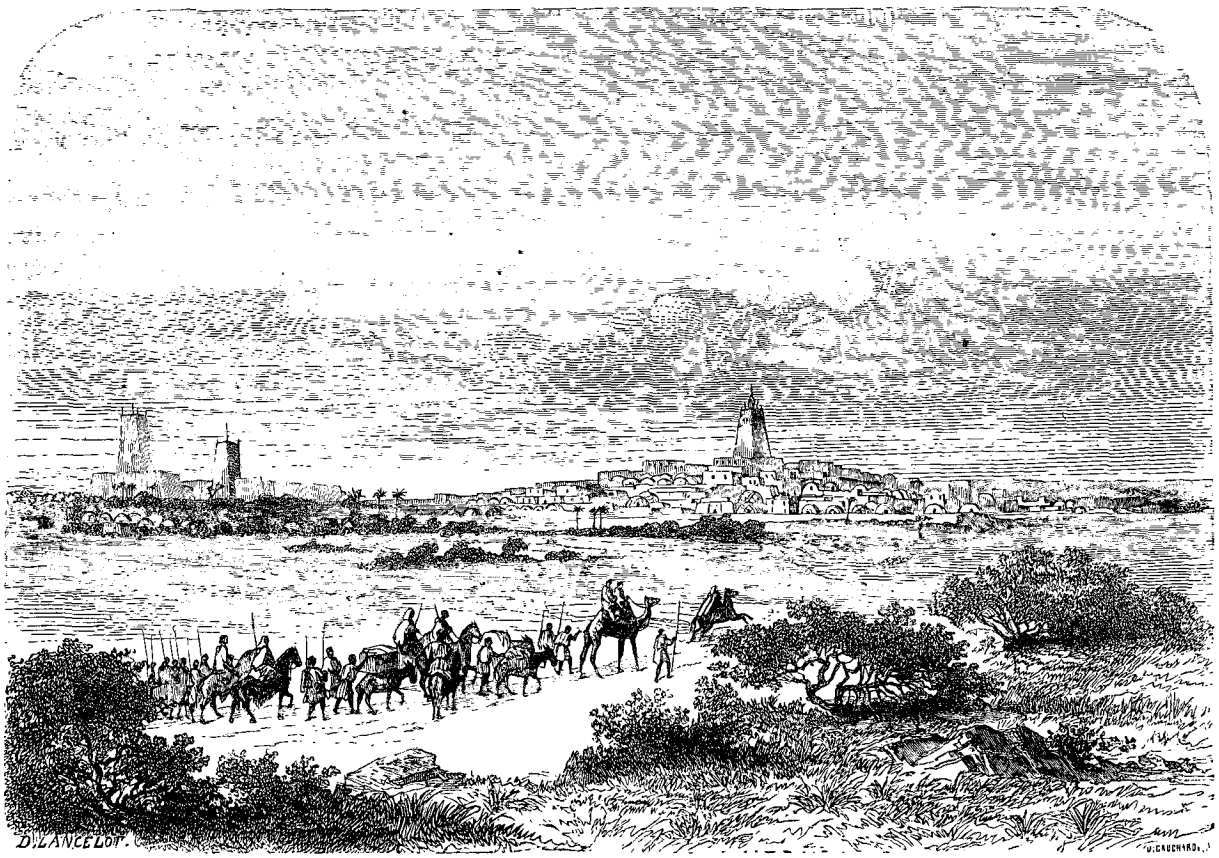
les musulmans, dont il a chassé les princes, fait naître partout l'aisance, protégé les savants, et répand dans ses États les principes les plus avancés de la civilisation arabe. Malheureusement le harem, ce germe de dissolution, engendre les querelles de famille, les discordes civiles, et Mohammed, devenu le jouet et la victime de ses fils, est contraint d'abdiquer en 1529, après trente-six ans de règne.




Camp touareg. — Dessin de Lancelot d'apres Barth (cinquième volume).

du Touareg. Il n'est pas parti que la maison est encombrée de gens qui arrivent de Tembouctou, à pied, à cheval, portant des robes bleues, serrées à la taille par une draperie, des culottes courtes et des chapeaux de paille terminés en pointe. Tous ont des lances, quelques-uns des épées et des mousquets; ils s'asseyent dans la cour, remplissent les chambres, se regardent, et se demandent qui je puis être. Deux cents de ces individus passent chez moi dans le courant de la journée; et le soir, l'émissaire que j'avais envoyé à Tembouctou revient avec Sidi Alaouate, l'un des frères du cheik. On lui a confié que je suis chrétien, mais sous la protection toute spéciale du souverain de Stamboul. Par malheur je n'ai d'autre preuve de cette assertion qu'un vieux firman, qui date de mon premier séjour en Égypte, et n'a aucun rapport avec mon voyage actuel; néanmoins l'entrevue n'a rien de désagréable.

« Le lendemain nous franchissons les dunes qui s'élèvent derrière Kabara; l'aridité des lieux contraste d'une manière frappante avec la fertilité des bords du fleuve. C'est un désert, infecté par les Touaregs, qui deux jours avant y ont assassiné trois négociants du Touat. Le peu de sécurité de la route est tellement avéré, qu'un hallier, situé à mi-chemin, porte le nom significatif de : *Il n'entend pas*, c'est-à-dire qu'il est sourd aux cris de la victime. Nous laissons à notre gauche l'arbre du Ouéli-



Arrivée à Tembouctou. — Dessin de Lancelot d'après Barth (cinquième volume).

Salah ; un mimosa que les indigènes ont couvert de haillons dans l'espoir que le saint les remplacera par des habits neufs. Nous approchons de Tembouctou; le ciel est nuageux, l'atmosphère pleine de sable, et la ville se distingue à peine des décombres qui l'entourent; mais ce n'est pas le moment d'en étudier l'aspect : une députation des habitants se dirige vers moi, pour me souhaiter la bienvenue. Il faut payer d'audace, je mets mon cheval au galop, et vais à leur rencontre. L'un d'eux m'adresse la parole en turc; j'ai presque oublié cette langue, que je dois savoir, moi, prétendu Syrien; cependant je trouve quelques mots à répondre, et j'évite les questions de l'indiscret en entrant dans la ville. Je laisse à ma gauche une rangée de cases malpropres, et je m'engage dans des ruelles qui permettent tout au plus à deux chevaux de passer de front; mais le quartier populeux de Sané-Goungou m'étonne par ses maisons à deux étages, dont la façade vise à l'ornementation. Nous prenons à l'ouest, et, passant devant la demeure du cheik, nous entrons en face dans celle qui nous est destinée.

« J'avais atteint mon but; mais l'inquiétude et la fatigue m'avaient épuisé, et la fièvre me saisit immédiatement. Néanmoins l'énergie et le sang-froid étaient plus nécessaires que jamais; le bruit courait déjà qu'Hammadi, le rival d'El Bakay, avait informé les Foullanes de la présence d'un chrétien dans la ville. Le cheik était absent; son frère, qui m'avait promis son appui, non sa-

tisfait de mes cadeaux, élevait des prétentions exorbitantes; mon hôte prétendait pouvoir disposer de mes bagages, ainsi que je disposais de son local : exactions sur exactions. Le lendemain, toutefois, la fièvre ayant cessé, je reçus la visite de gens honnêtes, et pus prendre l'air sur ma terrasse, d'où j'embrassais du regard la ville. Au nord, la mosquée massive de Sankoré donne à cette partie un caractère imposant; à l'est, le désert; au sud, les habitations des marchands de Ghadamès; puis des cases au milieu de maisons construites en pisé, des rues étroites, un marché au versant des dunes, le tout formant un coup d'œil plein d'intérêt.

« Le lendemain la nouvelle d'une attaque projetée contre ma demeure, par ceux qui s'opposent à mon séjour, me coupe la fièvre; une attitude un peu ferme suffit à dissiper les nuages. Le frère du cheik essaye de me convertir, et me défie de lui démontrer la supériorité de mes principes religieux; lui et ses élèves entament la discussion; je les bats, ce qui me procure l'estime de la partie intelligente des habitants et l'amitié du cheik. La fièvre m'avait repris le 17; ma faiblesse augmentait de jour en jour, quand le 26, à trois heures du matin, des instruments et des voix m'annoncèrent l'arrivée d'El Bakay; ma fièvre s'en accrut; mais mon protecteur me tranquillisa le soir même. Il blâmait hautement la conduite de son frère à mon égard; m'envoyait des vivres, avec la recommandation de ne rien prendre de ce qui ne sortirait pas de sa maison, et m'offrait le choix entre les diverses routes qui me permettaient d'arriver à la côte. Si j'avais su alors que je devais languir huit mois à Tembouctou je n'aurais pas eu la force d'en supporter l'idée; mais l'homme, fort heureusement, ne prévoit pas la durée de la lutte, et marche avec courage au milieu des ténèbres qui lui dérobent l'avenir.

« Ahmed El Bakay, d'une taille au-dessus de la moyenne, et bien proportionnée, avait cinquante ans, la peau noirâtre, mais la figure ouverte, l'air intelligent, le port et la physionomie d'un Européen. Une courte robe noire, un pantalon de même couleur, ainsi que le châle qui était posé négligemment sur sa tête, formaient tout son costume. Il se leva pour venir à moi, et sans phrases, sans formules préliminaires, nous échangeâmes nos pensées avec un entier abandon. Le pistolet que je lui donnai fit tomber l'entretien sur l'industrie européenne; il en connaissait la supériorité, et me demanda s'il était vrai que la capitale de l'Angleterre eût plus de cent mille habitants. Il me parla ensuite du major Laing, le seul chrétien qu'il eût jamais vu; personne à Tembouctou, n'ayant eu connaissance du séjour de Caillé, grâce au déguisement qu'avait pris l'illustre Français.

« Tembouctou, située à neuf kilomètres du Niger, par dix-huit degrés de latitude nord et très-probablement entre le cinquième et le sixième méridien à l'ouest de Paris, a la forme d'un triangle dont la pointe se dirige vers le désert, et qui s'étendait autrefois à un kilomètre au delà des limites actuelles. Sa circonférence est aujourd'hui de quatre kilomètres et demi; ses anciens remparts détruits par les Foullanes en 1826, n'ont pas été relevés. La cité se compose de rues droites et de rues tortueuses, non pavées, mais dont la chaussée est faite de sable durci; quelquefois un ruisseau en parcourt le milieu. On y trouve neuf cent quatre-vingts maisons en pisé, bien entretenues, et deux cents cases en nattes dans les faubourgs, au nord et au nord-ouest, où sont des monceaux de décombres accumulés depuis des siècles. Plus de traces de l'ancien palais ni de la Casbah; mais trois grandes mosquées, trois petites et une chapelle. Tembouctou se divise en sept quartiers, habités par une population fixe de treize mille âmes, et une population flottante de cinq à dix mille de novembre en janvier, époque de l'arrivée des caravanes. Fondée au commencement du onzième siècle par les Touaregs, sur un de leurs anciens pâturages, Tembouctou appartient au Sonray dans la première moitié du quatorzième. Reprise au milieu du quinzième par ses fondateurs, elle leur est bientôt enlevée par Sonni Ali, qui la saccage, la tire de ses ruines, et y fait affluer les marchands de Ghadamès. Déjà marquée, en 1373, sur les cartes catalanes, non-seulement entrepôt du commerce de sel et d'or, mais centre scientifique[1] et religieux de tout l'ouest du Soudan, elle excite la convoitise de Mulay Ahmed, tombe, en 1592, avec l'empire d'Askia, sous la domination du Maroc, et demeure jusqu'en 1826 au pouvoir des Roumas (soldats marocains établis dans le pays). Viennent ensuite les Foullanes, puis les Touaregs qui chassent les Foullanes en 1844. Mais cette victoire, en isolant Tembouctou des bords du fleuve, amène la famine. Un compromis a lieu, en 1848, par l'entremise d'El Bakay : les Touaregs reconnaissent la suprématie *nominale* des Foullanes, qui ne peuvent tenir garnison dans la ville; les impôts y sont perçus par deux cadis : l'un Sonray, l'autre Foullane; et le gouvernement (ou plutôt la police) est confié à deux maires sonrays, comprimés à la fois par les Foullanes et les Touaregs, entre lesquels se place l'autorité religieuse, représentée par le cheik, Rouma d'origine.

« J'avais, comme on l'a vu, l'entier appui du cheik; mais le conflit des pouvoirs qui s'exercent dans Tembouctou devait neutraliser l'influence de cet homme généreux, et menacer mes jours, malgré sa protection. Le mois de septembre s'était bien passé; je n'attendais plus qu'une occasion pour fixer mon départ, lorsque le 1er octobre arrivèrent des cavaliers appartenant au gouverneur titulaire; ces soldats avaient l'ordre de me chasser de la ville, et de me tuer si je faisais résistance. Plus moyen de partir; El Bakay s'y opposait formellement, pour ma sécurité d'abord, ensuite pour ne pas avoir l'air de plier devant les Foullanes; il résolut même d'aller camper hors des murs, afin de prouver à tous qu'il ne dépendait ni de la population ni de ses vainqueurs; et le 11 nous quittâmes la ville un peu avant midi. En dépit de mes inquiétudes, je me trouvai bien du changement d'air et de la scène paisible que j'avais sous les yeux. Dès le

1. Ahmed Baba donne une liste considérable des savants de Tembouctou, et il avait lui-même (au seizième siècle) une bibliothèque de seize cents manuscrits.

matin les tentes ouvraient leurs rideaux de laine, aux couleurs variées, on trayait les chamelles, les chèvres, les vaches qui paissaient sur la colline; toute la nature s'éveillait, et les essaims de pigeons blancs, qui avaient dormi sur les arbres, lissaient leurs plumes et prenaient leur volée. Le soir le bétail revenait des pâturages, les esclaves poussaient devant eux les ânes chargés d'eau; les fidèles, groupés dans les buissons, psalmodiaient la prière, guidés par la voix mélodieuse du maître; puis un chapitre du Koran était chanté par les meilleurs élèves, et le son harmonieux de ces beaux vers se répandait au loin, répété par l'écho.

« Deux jours après, nous rentrâmes à Tembouctou; la division se mit dans la propre famille du cheik; on persistait à vouloir me chasser. El Bakay sortit de nouveau de la ville et m'emmena cette fois à Kabara. Les Foullanes en profitèrent pour envoyer de nouvelles forces à Tembouctou; nous y revînmes, mais pour retourner au camp. J'y retrouvai un calme parfait : El Bakay me laissait libre, ou venait causer avec moi de choses toujours intéressantes. Il avait, ainsi que les gens de sa suite, un intérieur paisible et doux. Je ne crois pas qu'il y ait en Europe d'individu plus affectueux pour sa femme et ses enfants, que mon hôte ne l'était pour les siens; je dirai même qu'il poussait trop loin la condescendance aux volontés de son auguste épouse. La plupart de ces tribus mauresques, aujourd'hui métis, n'ont qu'une seule femme, de même que les Touaregs; seulement chez ces derniers l'épouse est libre, va et vient, a le visage découvert, tandis que, vêtue de noir, la femme du Maure est toujours voilée, et que celle des riches ne quitte jamais la tente. La vie que nous menions aurait pu être favorable aux intrigues; mais les femmes étaient chastes, et l'on aurait infailliblement lapidé l'épouse convaincue d'adultère. Toutefois le cheik étant le chef de la religion, il est possible que la bonne tenue observée dans son camp soit un fait exceptionnel.

« La guerre et les discordes civiles, pendant ce temps-là, redoublaient de furie, et ma position devenait chaque jour plus périlleuse; les Foullanes ne pouvant m'arracher de force au cheik, essayaient de la ruse pour me faire tomber entre leurs mains; les Ouélad-Sliman, qui assassinèrent le major Laing, avaient fait serment de me tuer. De nouveaux soldats étaient entrés dans la ville, où nous étions revenus, et avaient l'ordre de m'en expulser à tout prix. J'avais espéré commencer l'année près de la côte; janvier finissait, et je me trouvais toujours dans la même alternative.

« Le 27 février, le chef des Foullanes exprima enfin à El-Bakay, d'une manière franche et nette, le désir de me voir chasser du pays: refus péremptoire du cheik; nouvelle demande, nouveau refus, nouvelles luttes, une situation de plus en plus intolérable : le commerce en souffrance, la population inquiète. Les particuliers s'assemblent, discutent les moyens de se débarrasser de moi; les Tébous approchent, les Foullanes veulent assiéger la ville, l'irritation est au comble.

« Le 17 mars, dans la nuit, Sidi Mohammed, frère aîné d'El Bakay, fait battre le tambour, monte à cheval, et me dit de le suivre avec deux de mes serviteurs, pendant que des Touaregs, qui nous soutiennent, frappent leurs boucliers et répètent leur cri de guerre. Nous trouvons le cheik à la tête d'un corps nombreux d'Arabes, de Sonrays, voire de Foullanes, qui lui sont dévoués. Je le supplie de ne pas faire couler le sang à cause de moi; il promet aux mécontents de me garder hors de la ville, et nous allons camper sur la frontière des Aberaz, où nous souffrons horriblement des insectes et de la mauvaise nourriture. Enfin, après trente-trois jours de résidence au bord de la crique de Bosébango, il fut décidé que nous partirions le 19 avril.

« Le 25, après avoir traversé divers campements de Touaregs, nous suivions les détours du Niger, ayant à notre gauche un pays bien boisé, entrecoupé de marais, et animé par de nombreuses pintades. C'est là que nous rencontrâmes le vaillant Ouoghdougou, ami sincère d'El Bakay, magnifique Touareg, ayant près de deux mètres, d'une force prodigieuse, et dont on rapportait des prouesses dignes de la Table ronde. C'est sous son escorte que je gagnai Gago, aujourd'hui bourgade de quelques centaines de cases et qui fut au quinzième siècle la capitale florissante et renommée de l'empire sonray.

« Après m'être séparé en ce lieu de mes protecteurs, et ne conservant autour de moi qu'une suite composée encore d'une vingtaine de personnes, je repassai sur la rive droite du fleuve et la descendit jusqu'à Say, où j'avais traversé le Niger l'année précédente. Sur tout ce parcours de près de cent cinquante lieues, je ne rencontrai qu'un sol fertile et des populations paisibles au milieu desquelles tout Européen pourrait passer en toute sécurité, en leur parlant comme je le fis, des sources et de la terminaison de leur grand fleuve nourricier; questions qui préoccupent de temps à autre ces bons nègres autant peut-être qu'elles ont tourmenté nos sociétés savantes, mais dont ils ne possèdent pas les premiers éléments.

« Rentré à Sokoto et à Vourno au milieu de la saison des pluies, j'y reçus l'accueil le plus généreux de l'émir, mais à bout de forces et de santé, j'étais presque incapable d'en profiter. L'avenir m'apparaissait de plus en plus sombre.

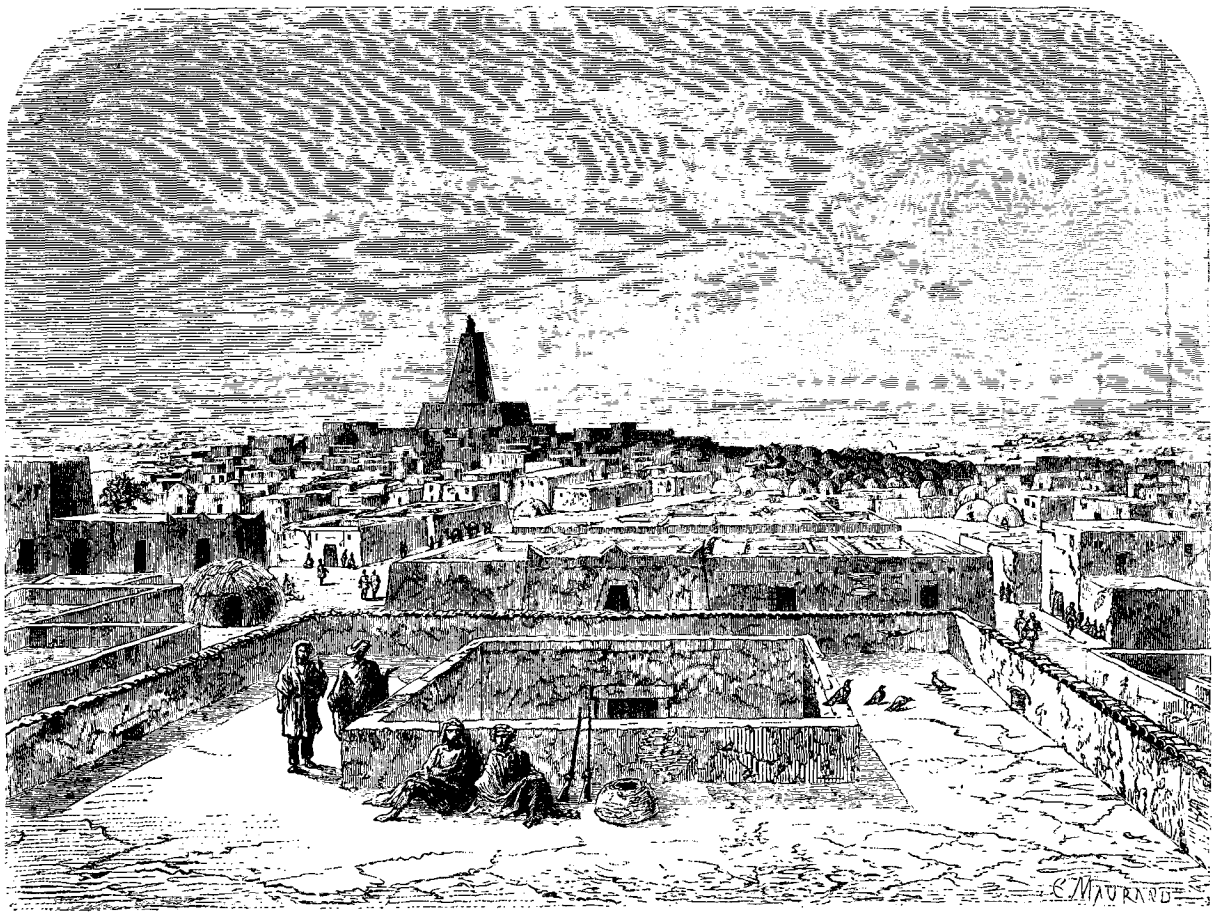
« La guerre venait d'éclater tout autour de moi et devant moi; le sultan de l'Asben avait été déposé; le cheik du Bornou avait perdu le pouvoir, et l'on avait étranglé mon ami El Béchir.

« Le 17 octobre, j'arrivais à Kano : on m'y attendait; mais ni argent, ni dépêches; aucune nouvelle d'Europe. C'était là que je devais payer mes serviteurs, acquitter mes dettes, rembourser mes créances, échues depuis longtemps. J'engageai tout ce qui me restait, y compris mon revolver, en attendant que j'eusse fait venir la coutellerie et les quatre cents dollars qui devaient être à Zinder; mais ceux-ci avaient disparu pendant les troubles civils. Kano sera toujours insalubre pour les Européens; ma santé déjà mauvaise, s'altéra davantage, mes chameaux, mes chevaux tombèrent malade, et je perdi

entre autres le noble animal qui depuis trois ans avait partagé toutes mes fatigues. »

L'énergie du voyageur triompha encore une fois de toutes ces difficultés. Le 24 novembre il partait pour Kouka, où le cheik Omar avait ressaisi le pouvoir; de nouveaux embarras l'y attendaient, et ce ne fut qu'après quatre mois de séjour dans cette ville que Barth reprit la route du Fezzan, mais cette fois par Bilma, voie plus directe, autrefois suivie par Denham et Clapperton.

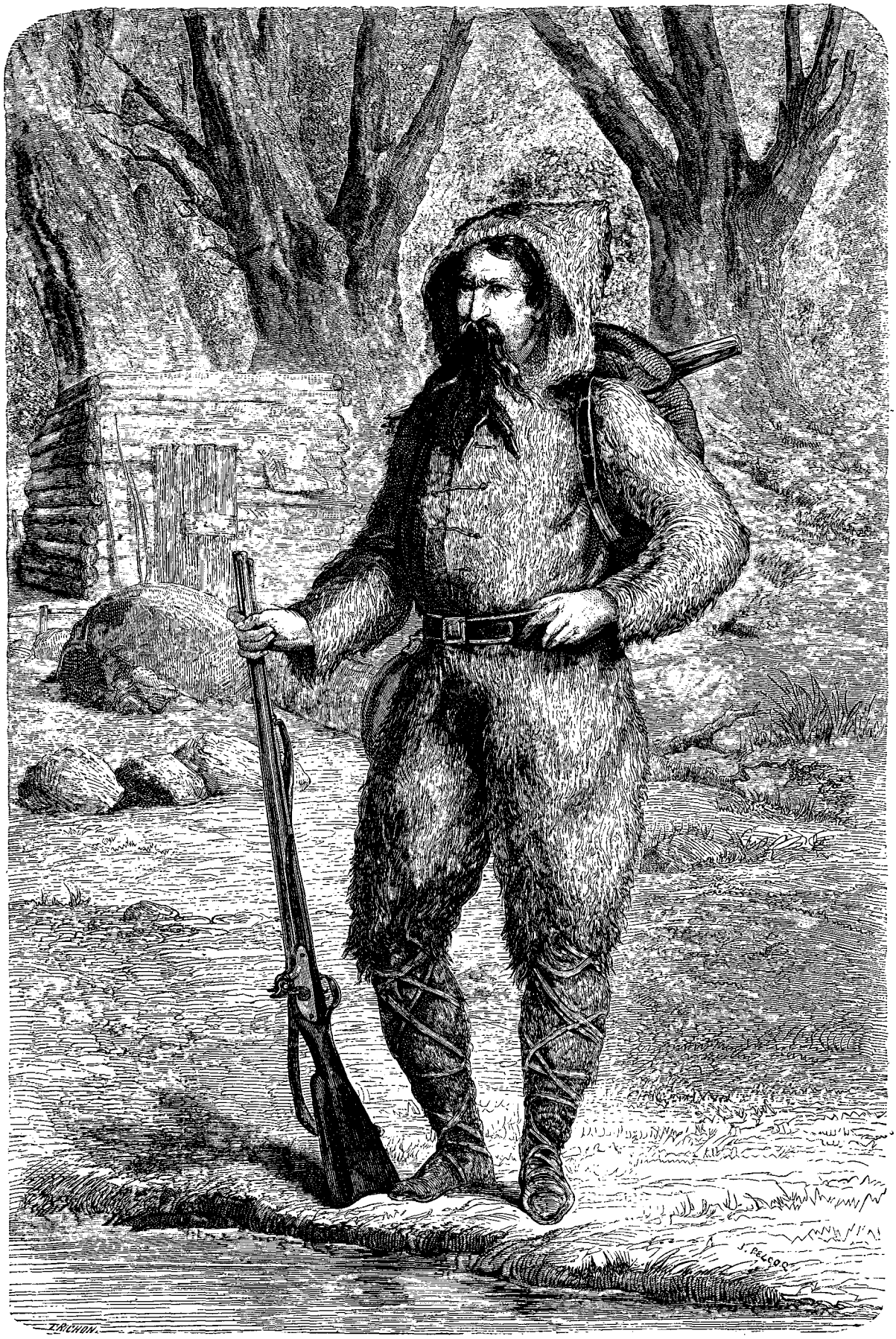
Arrivé à Tripoli, à la fin d'août, Barth s'y arrêta quatre jours, s'embarqua pour Malte, et de là pour Marseille, traversa Paris, et entra dans Londres le 6 septembre 1855. Rappelons qu'il avait exploré le Bornou, l'Adamaoua, le Baghirmi, où nul Européen n'était jamais entré. Non-seulement il avait visité sur une largeur de mille kilomètres, la région qui s'étend de Katchéna à Tembouctou, et qui, même pour les Arabes est la partie la moins connue du Soudan, mais il avait noué des relations avec les princes les plus puissants des bords du Niger, depuis Sokoto jusqu'à la ville interdite aux chrétiens. Il avait donné cinq ans de sa jeunesse à cette entreprise surhu-



Vue générale de Tembouctou. — Dessin de Lancelot d'après Barth (cinquième volume).

maine, enduré des privations et des fatigues inouïes, bravé les climats les plus meurtriers, le fanatisme le plus implacable, triomphé du manque absolu d'argent en face d'une cupidité sans frein. Il avait altéré une santé miraculeuse, et payé cinq mille francs à l'Angleterre le périlleux honneur de lui rapporter des lettres de franchise pour ses marchands. Des cinq hommes intrépides qui ont pris part à cette expédition, il revenait seul, chargé de matériaux précieux dans tous les genres: cartes détaillées, dessins, chronologies, vocabulaires, histoire des pays et des races, itinéraires et tables météorologiques; depuis le sol jusqu'aux nuages, ses études avaient tout embrassé. Quel est, dira-t-on, la récompense de tant d'intrépidité, d'abnégation et de savoir? Barth nous répond par ces lignes si simples : « Je laisse beaucoup à faire à mes successeurs, même dans la voie que j'ai suivie; mais j'ai la satisfaction de sentir que j'ai ouvert aux esprits éclairés de nouveaux horizons sur la terre africaine, et préparé l'établissement de rapports réguliers entre l'Europe et ces contrées fertiles, qui lui étaient peu ou point connues. »

Traduit par Mme H. Loreau.



WOGAN. — Portrait en pied de l'auteur en costume de voyage. — Dessin de J. Pelcoq d'après une photographie.

# VOYAGES ET AVENTURES DU BARON DE WOGAN

## EN CALIFORNIE.

1850-1852. — INÉDIT.

Arrivée à San-Francisco. — Description de cette ville. — Départ pour les placers. — Le claim. — Première déception.

Dans les derniers jours de 1850, *l'Isthmus*, bateau à vapeur de la Compagnie Américaine sur l'océan Pacifique, débarquait sur le quai de San-Francisco une trentaine de passagers qu'il amenait de Panama. Parmi ces voyageurs que le besoin d'aventures, de spéculations où la fièvre de l'or amenait en Californie se trouvaient quatre Français, poussés loin de leur patrie par les contre-coups des convulsions politiques. Partis de différents points du sol natal, des rangs sociaux ou des partis existants, ils s'étaient liés les uns aux autres par le contrat d'une de ces associations industrielles que faisaient éclore en ces temps agités les bouillonnements de la société européenne d'une part, et de l'autre, la réputation exagérée des mines d'or de la Californie; il ne s'agissait de rien moins que de l'exploitation d'une machine nouvelle, qui, appliquée au lavage des terres aurifères, devait donner de merveilleux résultats, autant du moins que l'avaient annoncé beaucoup de journaux grands et petits, sur la quatrième page desquels les amateurs de collections pourraient bien trouver encore son dessin : coupe, profil et élévation.

Un des quatre associés est l'auteur des pages suivantes, extraites d'un journal tenu aussi régulièrement que les circonstances le lui ont permis et qu'il se propose de publier en entier si l'échantillon qu'il en donne aujourd'hui pouvait éveiller l'intérêt des lecteurs!

A cette époque, San-Francisco n'était pas encore la grande cité qui s'intitule pompeusement, à l'heure présente, la *Reine du Pacifique*. Sa population, qui dépasse aujourd'hui 100 000 âmes, atteignait à peine alors au quart de ce chiffre. Son développement rapide, incessant, est dû tout entier à la rare énergie de sa population, qui possède toutes les qualités de ses nombreux défauts. Rien n'a pu l'abattre : ni les plus graves excès, ni les désordres administratifs les plus scandaleux, ni les désastres effroyables d'immenses incendies, ni les secousses monétaires, ni les découragements, ni les paniques. San-Francisco a triomphé de tout, et ses immeubles recherchés subissent une hausse progressive qui témoigne des promesses de l'avenir. Tout y subit l'influence de l'heureuse impulsion de sa jeunesse; tout s'y installe et prospère. On sent que les métaux précieux, l'agriculture, le commerce, l'industrie doivent faire, par leur concours intelligent, la grandeur de la Californie.

Aucune des conditions modernes de la civilisation ne manque à la métropole de ce pays. Le gaz et l'eau ont des conduits dans toutes les rues, des omnibus circulent partout, d'élégants équipages et de nombreuses voitures de place sillonnent tous les quartiers. Francs-maçons, sociétés de bienfaisance, caisses d'épargne, congrégations, sociétés bibliophiles, vastes chantiers de construction, immenses ateliers de fonderie, scieries mécaniques, télégraphie, presse, théâtres, marchés regorgeant en tout temps de légumes, de gibier, de fruits magnifiques, tout est là réuni.

L'émigration arrive de toutes parts, et s'installe à demeure dans ce pays si désert et si désolé il n'y a pas vingt ans! Il est devenu une patrie!

Mais en 1850, la tumultueuse effervescence des éléments discordants venus de tous les points du globe pour fonder cet avenir, faisait ressembler San-Francisco à un immense creuset en ébullition, plutôt qu'au berceau d'un grand État, et après un séjour de quelques heures nous avions hâte de quitter ce théâtre de sanglantes collisions et ce foyer de toutes les mauvaises passions. Nous nous embarquâmes à bord d'un pyroscaphe qui faisait les voyages de la ville aux districts aurifères.

Après avoir traversé la rade de San-Francisco en frayant notre route au milieu des navires aux couleurs de toutes les nations, nous gagnâmes l'embouchure du Sacramento pour remonter le cours de ce fleuve.

Le paysage de ses bords nous offrit les plus riants aspects; de chaque côté s'étendaient de verdoyantes savanes, ou de jolis bois peuplés de nombreux troupeaux de cerfs; une suite de collines couvertes de bouquets de chênes égayait la perspective; à l'horizon une chaîne de hautes montagnes servait de cadre au tableau.

Nous naviguions, suivant de l'œil ce panorama délicieux depuis quelques heures, lorsque nous aperçûmes à une distance d'environ un mille en avant de nous, un brick anglais de commerce qui paraissait à l'ancre; nous hélâmes pour l'engager à nous laisser le passage libre; il répondit avec son porte-voix en anglais : *I am aground in the middle of the passage, the other part of the river being obstructed by a sand bank.* (Je suis échoué au milieu du chenal et tout le reste du courant est obstrué de bancs de sable.) Ceci ne faisait pas l'affaire de notre capitaine yankee qui prit le parti de passer quand même, par-dessus le corps de l'Anglais s'il le fallait; effectivement, à peine avait-il échangé avec nous un regard d'intelligence, qu'il commandait au chef mécanicien d'opérer un mouvement rétrograde, puis imprimant à la vapeur toute sa puissance, notre steamer s'élança dans l'espace jugé libre entre la rive et le bâtiment échoué. Le choc

ut terrible, mais le Yankee passa emportant avec lui une partie du bordage de tribord du pauvre bâtiment anglais.

Quant à nous, nous y perdîmes notre bastingage et le tambour de notre roue de bâbord, quelques voyageurs peu habitués à la mer y perdirent.... leur équilibre et roulèrent pêle-mêle parmi les denrées de toute espèce qui encombraient le pont. Nous arrivâmes sans autres accidents à San-Sacramento, qui était notre première étape en Californie.

Sacramento, la seconde ville de cette région, doit, comme San-Francisco, son origine aux mines d'or; elle est située sur la rive gauche du fleuve dont elle porte le nom.

Aussitôt après notre débarquement, nous nous mîmes en quête d'une charrette et d'un attelage pour transporter nos bagages aux *placers*[1] de Grass-Valley, où nous avions l'intention d'expérimenter notre machine.

Quelques heures après nous suivions, la carabine sur l'épaule, notre véhicule portant l'avenir de notre association et avançant péniblement sous les efforts de quatre mulets.

A la fin du jour nous fîmes halte dans un lieu découvert pour y passer la nuit, et, le lendemain avant l'aube, nous nous remîmes en route. Le pays que nous traversions était inhabité, ce n'était alors que rarement que nous apercevions le long de quelque cours d'eau une habitation isolée.

Nous suivions quelquefois des portions de route qui jadis avaient dû être fort belles. Ces vestiges étaient encore l'ouvrage des missionnaires, qui, au temps de leur puissance, avaient voulu relier les diverses missions entre elles afin de rendre les communications plus faciles. Le pays devenait de plus en plus accidenté à mesure que nous avancions, ce qui retardait beaucoup notre marche.

De onze heures à une heure nous faisions ordinairement halte pour laisser passer la grande chaleur et reposer nos mules.

Nous apportions la plus grande prudence, le soir, dans le choix du lieu de notre campement et le jour dans l'ordre de notre marche, le pays étant infesté par des vagabonds, chercheurs d'or occultes, qui au lieu d'interroger laborieusement le sein de la terre, trouvaient plus commode et moins fatigant de se procurer ce précieux métal en dévalisant les voyageurs.

Enfin nous parvînmes au village de *Rough-and-Ready* (brusque et prêt), dans la vallée où s'élève Nevada-City; là nous eûmes pour la première fois devant les yeux l'aspect d'un *placer* de mineurs. Au fond d'un ravin qui semblait avoir été bouleversé par un ouragan, une grande quantité d'arbres avaient été arrachés du sol; au milieu d'excavations profondes, on voyait les mineurs courbés sur leurs pics avec lesquels ils retiraient les couches de terre aurifère pour aller les laver à près d'un mille de distance; plus loin un autre plus heureux, plongé dans l'eau glacée jusqu'aux reins, lavait la terre dans un plat de fer battu pour en extraire l'or.

De chaque côté du ravin étaient échelonnées les habitations des mineurs, consistant en tentes de toutes formes et en cabanes de planches de cèdre.

Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle si nouveau pour nous, nous continuâmes notre route pour Grass-Valley, où nous arrivâmes le surlendemain. Quoique plus considérable, ce placer avait le même aspect à peu de chose près que celui de Rough-and-Ready.

A peine étions-nous arrivés que nous fûmes entourés par un flot de curieux, nous regardant avec étonnement déballer notre précieuse machine; nous dressâmes aussi notre tente sous un massif de verdure qui nous fut indiqué par des Suisses, avec lesquels nous visitâmes le placer dans toute son étendue avant de nous livrer au repos dont nous avions tant besoin.

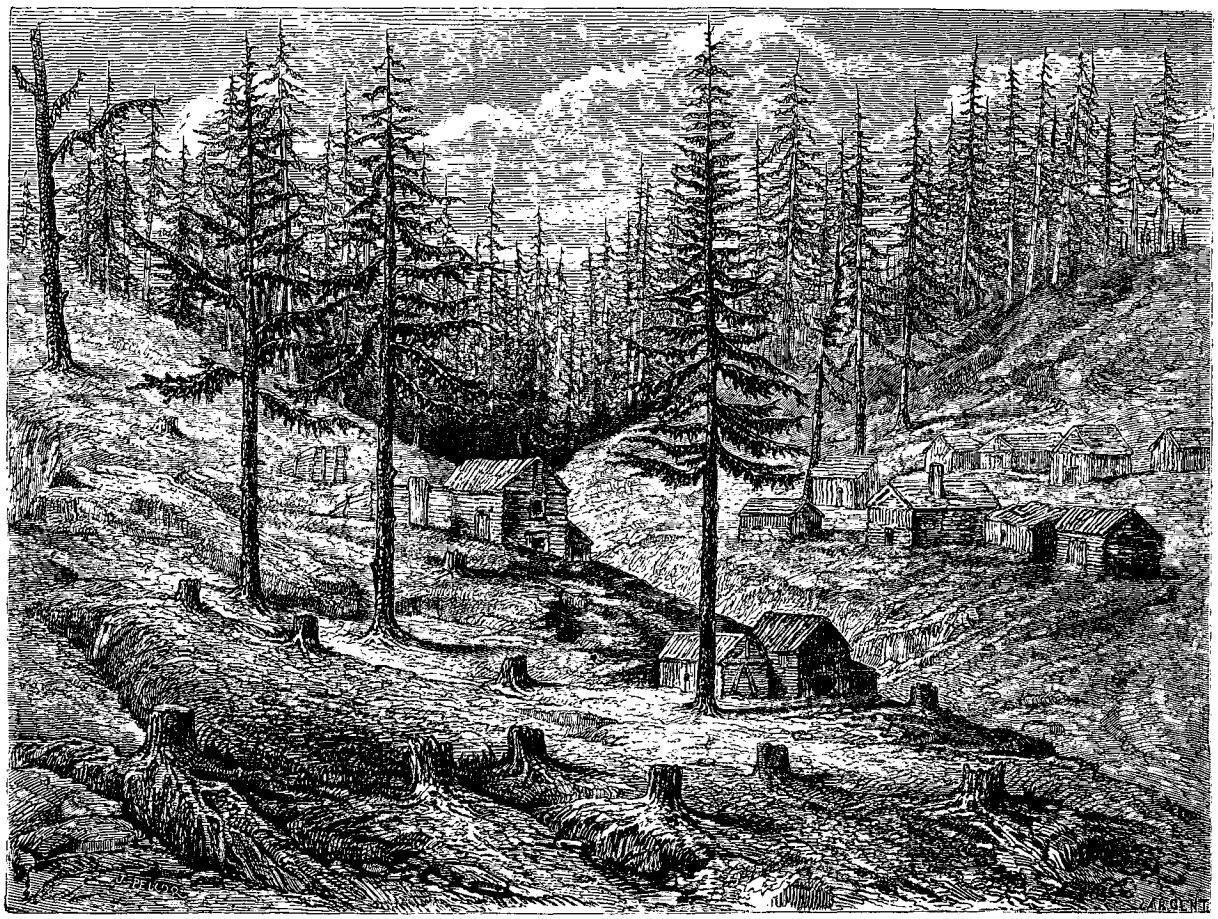
Vers minuit, nous fûmes tous réveillés par la tempête. La foudre grondait avec fracas, et sa voix altière se répercutant dans les échos des trois montagnes qui dominaient le placer, semblait plus terrible encore; notre tente résista au choc du vent, grâce à ses cordages neufs et à ses piquets de fer, mais non à la pluie qui s'infiltrait, fouettée par le vent, en masses épaisses, brouillard qui eut bientôt traversé nos couvertures et nos vêtements, et nous trempa jusqu'aux os. Le jour arriva enfin, et ayant allumé un immense feu avec les branches sèches que la tempête avait brisées, nous pûmes réchauffer nos membres engourdis; ce n'était pas tout, il fallait monter la machine et la faire fonctionner; dans ce but, nous choisîmes un *claim*[1], où nous fîmes nos premières expériences qui n'amenèrent aucun résultat satisfaisant. Enfin m'étant penché sur le récipient où était placé le mercure, je pus constater que l'or passait par-dessus sans s'y amalgamer; nous fûmes consternés à cette découverte et pensâmes, d'un commun accord, que notre mercure, que nous avions eu l'obligeance de prêter au capitaine de *l'Isthmus* pour remplacer le sien perdu pendant une tempête sur les côtes du Mexique, avait été détérioré; nous recommençâmes avec persévérance, mais chaque fois que nous passions le mercure à la peau de chamois, il n'y restait aucune parcelle d'or. Après avoir constaté généralement que la machine, par elle-même, était impropre au lavage des terrains aurifères, nous nous sentîmes plus ou moins découragés. Mes trois compagnons proposèrent de dissoudre la société, de partager le matériel et le reste des fonds qui se trouvaient en caisse; j'acceptai l'offre, heureux de pouvoir enfin vivre seul de cette vie d'aventure et de liberté à laquelle j'aspirais. Ces messieurs partirent donc pour San-Francisco, et moi je restai à Grass-Valley le temps nécessaire pour recueillir assez de poudre d'or, et me procurer ainsi les moyens de me livrer à la vie d'excursions que j'avais projetée.

1. On donne le nom de *placer* à toute localité où, par suite de la richesse des terrains aurifères, il s'est établi des camps ou postes pour l'exploitation de l'or. Cette dénomination est synonyme d'exploitation.

1. Le claim est une étendue de terre de dix pieds carrés auquel a droit tout mineur d'un placer.

La solitude. — Mineur et chasseur.

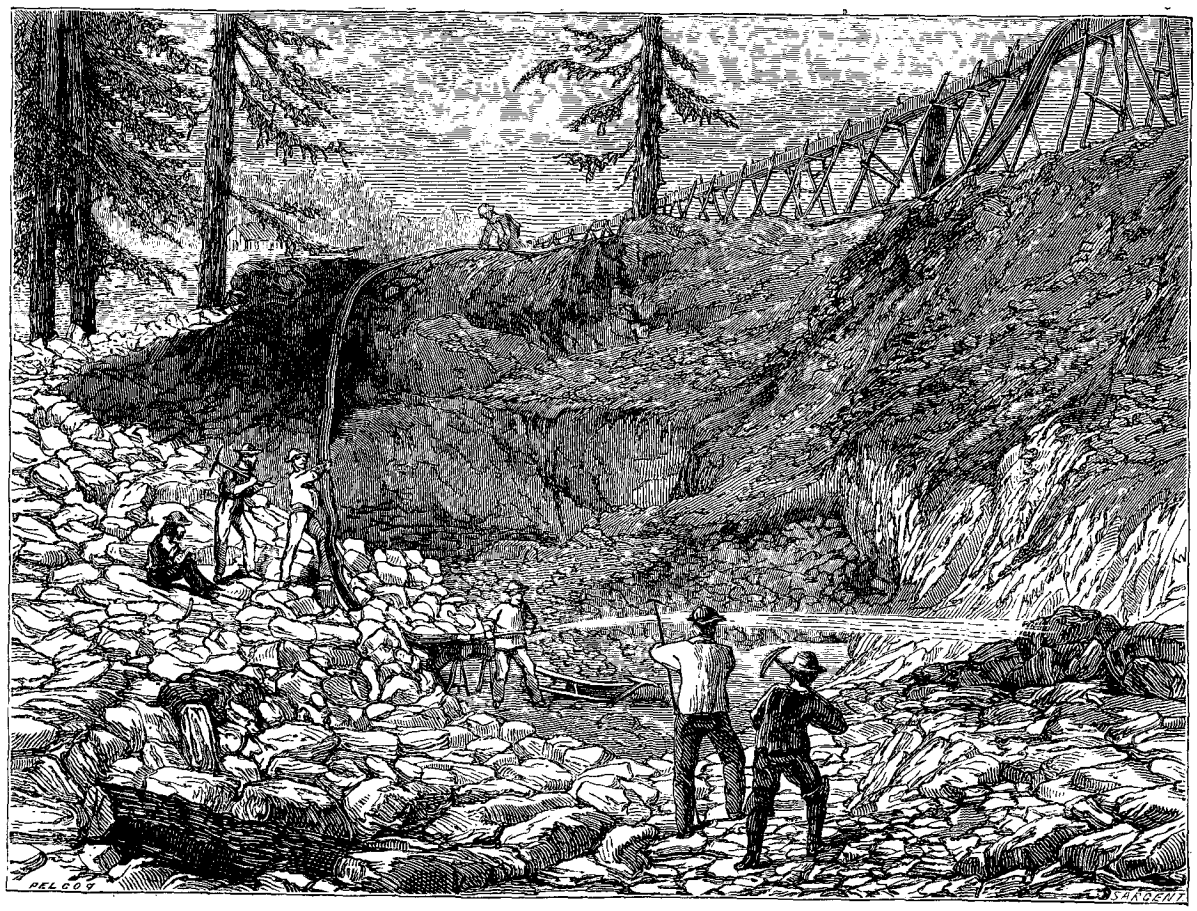
Je me mis donc en quête des choses les plus nécessaires pour travailler ; d'abord j'achetai d'un Américain qui retournait à New-York, une cabane et tous les outils à l'usage du mineur. Je choisis un claim dans le haut de la vallée, où j'étais seul avec mes pensées. Ma cabane n'était ni vaste ni élégante, mais elle était commode, ce qui était le principal pour moi ; mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'en avoir la description. D'abord elle était située sur le bord gazonné et fleuri d'un ruisseau et adossée à un cèdre qui n'avait pas moins de vingt pieds de diamètre à sa base ; ma villa, bien moins large ne mesurait pas huit pieds sur les quatre faces ; sa maçonnerie consistait en branches de cèdre. Le toit était formé avec des planches du même bois, fendues à la hache, et qui, superposées les unes sur les autres comme des ardoises, me garantissait assez bien des intempéries de l'air. Au milieu j'avais un petit poêle de tôle, et pour batterie de cuisine un unique poêlon qui me servait aussi bien pour faire la soupe que pour rôtir mon gibier ; dans le fond de la cabane était mon lit de camp, formé de quatre pieux enfoncés en terre, et joints par quatre traverses sur lesquelles était clouée de la toile ; quant à la literie, elle se composait d'un sac de campemant rempli de feuilles de chêne ; au-dessus



Grass-Valley. — Dessin de J. Pelcoq d'après un croquis de l'auteur.

de ma couche, à la tête, était placée, comme une égide, une miniature représentant les traits d'un être chéri ; de chaque côté étaient suspendus ma bonne carabine et mon revolver. Derrière ma cabane j'avais défriché un jardin que j'avais entouré d'une palissade de branches, et j'y avais semé des fleurs et des légumes de France, qui y poussaient merveilleusement ; près du jardin il y avait un petit four haut d'un pied et demi, dans lequel je faisais du pain que je trouvais délicieux. Le mineur auquel j'avais acheté ma cabane m'avait cédé aussi quelques provisions englobant entre autres denrées une quarantaine de livres de farine avariée, mais qui n'en était pas moins d'une immense valeur pour moi. J'avais découvert à environ un mille de mon habitation une petite société de quatre mineurs canadiens d'origine française, avec lesquels je me liai bientôt d'amitié ; quoique d'une éducation inférieure, c'étaient d'honnêtes jeunes gens ; j'ai toujours eu à me louer des relations que nous eûmes ensemble et j'ai été assez heureux pour faire leur fortune. Je crois déjà avoir dit la composition de mon lit ; or, un jour, par une belle après-midi de soleil, j'étais monté sur la colline, avec mon sac de campement et mon fusil sur l'épaule. Ayant trouvé une excavation remplie de feuilles sèches, j'y entrai jusqu'à la ceinture et me mis avec les pieds et les mains à en remplir mon sac ; je revins à mon

gîte après avoir tué sur la montagne quelque menu gibier. Quand j'y arrivai, il était nuit close, et après un léger repas je me jetai sur mon lit de camp. La fatigue amena bientôt le sommeil. Vers les trois heures du matin, quand le sommeil fut devenu plus léger, je sentis quelque chose qui parcourait mon lit de campement et qui remuait d'une manière peu rassurante ; pensant que c'était un rat, je portai la main dessus au travers du sac, et, frissonnant d'horreur, je sentis la forme d'un serpent qui porta la tête vivement vers ma main; d'un bond je fus hors de ma case et me dirigeai vers celle de mes voisins les Canadiens, auxquels je racontai ma mésaventure, et les engageai à me suivre à ma cabane. Rentré avec eux, je vidai le contenu de mon sac, d'où je vis s'échapper un serpent à sonnettes de la plus belle venue, qui alla se cacher sous un tronc d'arbre abattu près de mon jardin. Je voulus en approcher pour le considérer à mon aise ; mais le monstre oubliant que je l'avais réchauffé dans mon sein, se rua sur ma baïonnette que je lui présentais, et se mit à mordre le canon de mon fusil; craignant qu'il ne me mordît moi-même, je mis le doigt sur la détente de ma carabine, et le coup ayant fait balle, il fut littéralement coupé en deux. Après l'avoir mesuré, nous pûmes constater sa longueur, qui dépassait quatre pieds deux pouces. Je lui coupai la queue à laquelle était adaptée une douzaine de petits




Un claim ou atelier de mineur. — Dessin de J. Pelcoq d'après les *Reports of explorations*.

grelots d'écaille, qui rendaient un son sec quand ils étaient mis en mouvement; c'est ce que l'on appelle vulgairement la sonnette du serpent.

Il paraîtrait que, sans y faire attention, j'avais fait entrer ce serpent dans mon sac de campement, chose facile à cette époque de l'année où ils sont engourdis par le froid et roulés sur eux-mêmes.

Dans ces contrées, nous avions encore un autre genre d'ennemi à craindre, qui n'avait pas besoin d'être introduit dans le logis, et qui savait bien y venir sans invitation, si l'on oubliait de fermer sa porte. Un certain soir de dimanche, comme je travaillais dans mon jardin, car je ne m'occupais de sa culture que tous les septièmes jours, je vis l'ombre d'une bête ressemblant à notre loup cervier d'Europe, et bondissant hors de ma case pour regagner la forêt ; ayant saisi mon fusil que j'avais près de moi, je le déchargeai sur l'animal qui, se sentant piqué par le plomb, lâcha un dindon sauvage que j'avais tué la veille tout en travaillant à mon claim; c'était un coyotte, animal très-commun dans ces contrées; il rôde constamment autour des placers pour se nourrir des détritus de toute sorte que les mineurs jettent sur la voie.

....On m'avait souvent parlé d'un marais très-giboyeux qui devait se trouver à six milles au sud de Nevada-City, Je fus tenté d'aller le visiter, et comme je venais de faire

l'acquisition d'un mulet, en prévisions des longues excursions que je projetais, je résolus d'emmener avec moi cet animal pour faire l'essai de ses qualités.... ou de ses défauts.

Ma peau d'ours ployée en quatre me fit un bât des plus confortables, que je fixai sur le dos du quadrupède avec une sangle de la tente que mes coassociés avaient abandonnée à Grass-Valley lors de leur départ; je confectionnai un bridon et des étrivières par le même moyen. Dans cet équipage, je pris le chemin du marais, où je ne serais certes pas arrivé avant l'aube du jour sans la rencontre d'un mineur qui eut l'obligeance de me mettre dans mon chemin.

A cent mètres environ du bord, on apercevait dans la pénombre un buisson de roseaux sous lequel j'allai m'embusquer.

A chaque instant des canards et des sarcelles venaient effleurer mon visage de la pointe de leurs ailes; j'en abattis même plusieurs avec le canon de mon fusil; mais ce n'était point à la race emplumée que j'en voulais. Je visais à mieux que cela. De temps en temps, j'étais obligé de faire changer de place mon mulet, car le fond n'étant pas très-solide, je courais risque de le voir s'embourber, si je n'avais eu recours à cette précaution. Il y avait près de trois quarts d'heure que j'étais dans cette position, et le jour commençait déjà à paraître, quand mon attention fut attirée par un bruit vague venant de la montagne à laquelle était adossé le marais; j'avais à peine eu le temps d'ajouter deux balles à celles qui étaient déjà dans mon fusil qu'une magnifique troupe de cerfs et de biches apparut sur la lisière de la forêt; à leur tête, à dix pas environ, marchait un superbe cerf dix cors, qui, s'arrêtant avec l'air inquiet, leva sa belle tête en l'air en reniflant; je compris à son inquiétude que j'avais été éventé, et dans la crainte de les voir rentrer sous bois, je fis feu de mes deux coups; je ne pus juger de leur effet, car je me sentis lancé dans l'espace et ne m'arrêtai qu'au fond du marais : c'était mon scélérat de mulet qui, effrayé par l'explosion de mon arme à feu, avait jugé à propos de faire un vigoureux écart et de se séparer de moi.

Aussitôt que j'eus pu me mettre sur mes pieds, je l'aperçus qui pointait vers la forêt; je me mis immédiatement à sa poursuite et pus enfin l'atteindre, grâce à son bridon dans lequel il s'était pris une jambe, ce qui le forçait à galoper sur les trois qui lui restaient libres.

Quoique je fusse couvert de vase et trempé jusqu'aux os, je me dirigeai à l'endroit de la forêt où m'avait apparu le troupeau et j'y trouvai avec une joie extrême un très-beau cerf étendu sur le sol, le flanc traversé par une de mes balles. C'était une fiche de consolation dans mon malheur; je fus plus vite consolé que séché, car mon amadou s'étant ressenti du bain forcé que je venais de prendre, je ne pus allumer de feu pour me sécher et je dus charger le soleil de ce soin. Étant parvenu avec beaucoup de peine à charger intact ce cerf sur mon mulet, je me dirigeai vers Nevada-City, où je me proposais de vendre mon gibier.

J'y arrivai vers le midi, juste au moment où les mineurs rentraient de leur claim pour dîner; je m'avançai bravement au milieu de l'unique rue du village en criant en anglais : *Venison at one dollar a pound.* Cette bonne idée fut couronnée de succès, car à peine étais-je arrivé au bout de la rue, qui n'avait pas six cents mètres de long, que j'avais tout vendu à raison d'un dollar[1] la livre, et me trouvais avoir gagné huit cents francs en poudre d'or.

Une autre bonne aubaine se présenta : deux frères Nantais, MM. Dep..., qui y tenaient une taverne et auxquels j'avais vendu un des gigots de mon cerf, m'invitèrent à dîner et me dirent au dessert que si je voulais m'engager à leur fournir du gibier pendant toute l'année, ils s'engageraient eux-mêmes à me le prendre tout à des prix débattus entre nous; j'acceptai pour tout le temps que je resterais à Grass-Valley, sans me lier cependant pour un temps déterminé, et notre parole de Breton remplaça l'acte sur papier timbré.

Dans ce village comme dans tous les placers, l'or et l'argent monnayés n'étaient point employés; dans les transactions commerciales, toute denrée était vendue et payée en poudre d'or; aussi voyait-on sur le comptoir de chaque marchand une balance servant à peser la marchandise et une autre d'un plus petit modèle pour en peser le prix. Chaque mineur était nanti d'une bourse en cuir en guise de porte-monnaie, où était renfermée la poudre d'or qu'il consacrait à ses menus achats.

Ce ne fut que quelque temps avant le coucher du soleil que je pus me mettre en route pour Grass-Valley, porteur d'une somme assez ronde.

### Départ pour l'intérieur.

Des semaines, des mois s'écoulèrent ainsi entre les travaux du claim et les plaisirs de la chasse; ceux-ci, chose étrange, me rapportant en général plus de profit que ceux-là. Puis vint un moment où je ne pus plus résister au désir impérieux qui me poussait vers les déserts de l'Est; en conséquence, après avoir mis ma cabane sous la surveillance des Canadiens et déposé ma petite fortune entre leurs mains loyales, je fis un beau matin mes derniers préparatifs de départ. Ma peau d'ours et mon hamac furent ployés en quatre sur le dos de mon mulet et fixés au moyen d'une sangle; j'y plaçai mon bissac qui contenait mes provisions, et, par-dessus le tout, je m'installai moi-même; je donnai un dernier regard d'amour à mon paisible ermitage, à mes fleurs chéries qui allaient peut-être dessécher sur leurs tiges, privées de mes soins empressés, un amical serrement de main à mes voisins les Canadiens, et le cœur heureux et rempli d'émotions aventureuses, je me mis en route. Je m'étais confectionné une espèce de caban avec des peaux de coyottes, car ma pauvre chemise de laine rouge de matelot était bien usée. Dans cet équipage, je ressem-

1. Le dollar est une monnaie des États-Unis dont le cours ordinaire du commerce est fixé à la valeur de cinq francs, term moyen.

plais assez à Robinson, seulement le parapluie de peau me manquait; je l'avais remplacé par un capuchon de la même étoffe que mon vêtement, et le trouvais infiniment plus commode pour la marche ou le repos, la veille ou le sommeil.

Le début de mon voyage se passa sans incidents dignes d'être rapportés; la journée était belle, le soleil resplendissant dorait la cime des arbres de la forêt. Je voyageais sous un dôme de verdure naturelle, où des myriades d'oiseaux voltigeaient en chantant et paraissaient peu effrayés de ma présence; je fis environ quarante-cinq à cinquante milles dans ma journée sans rencontrer d'Indiens; le calme des sombres et profondes forêts de cèdres géants, orgueil de la Sierra-Nevada (*Taxodium giganteum*), faisait pénétrer en moi un sentiment de repos et de bonheur que je n'ai réellement éprouvé que là. Mon âme semblait s'y reposer avec abandon des peines de la vie.

Vers les six heures j'arrivai près d'un joli petit ruisseau ombragé de saules et de jeunes chênes. La position me sembla charmante pour y établir mon campement; de chaque côté, le ruisseau était bordé d'un beau tapis de gazon émaillé de fleurs fraîches comme l'aurore; après avoir déchargé mon vieux camarade d'aventures et l'avoir laissé paître sur ces bords charmants, je m'étendis moi-même sur le gazon, humant avec délices les senteurs embaumées de la forêt. Quand je fus un peu reposé, je pris un bain sous un de ses arceaux naturels de branchages et de fleurs, et dans cette baignoire qu'eût enviée plus d'une jolie naïade, je réparai mes forces en rendant à mes membres la souplesse que leur enlève toujours une course de la longueur de celle que j'avais parcourue; car, pour ménager mon mulet et plus encore par goût de chasseur, j'avais fait la route à pied.

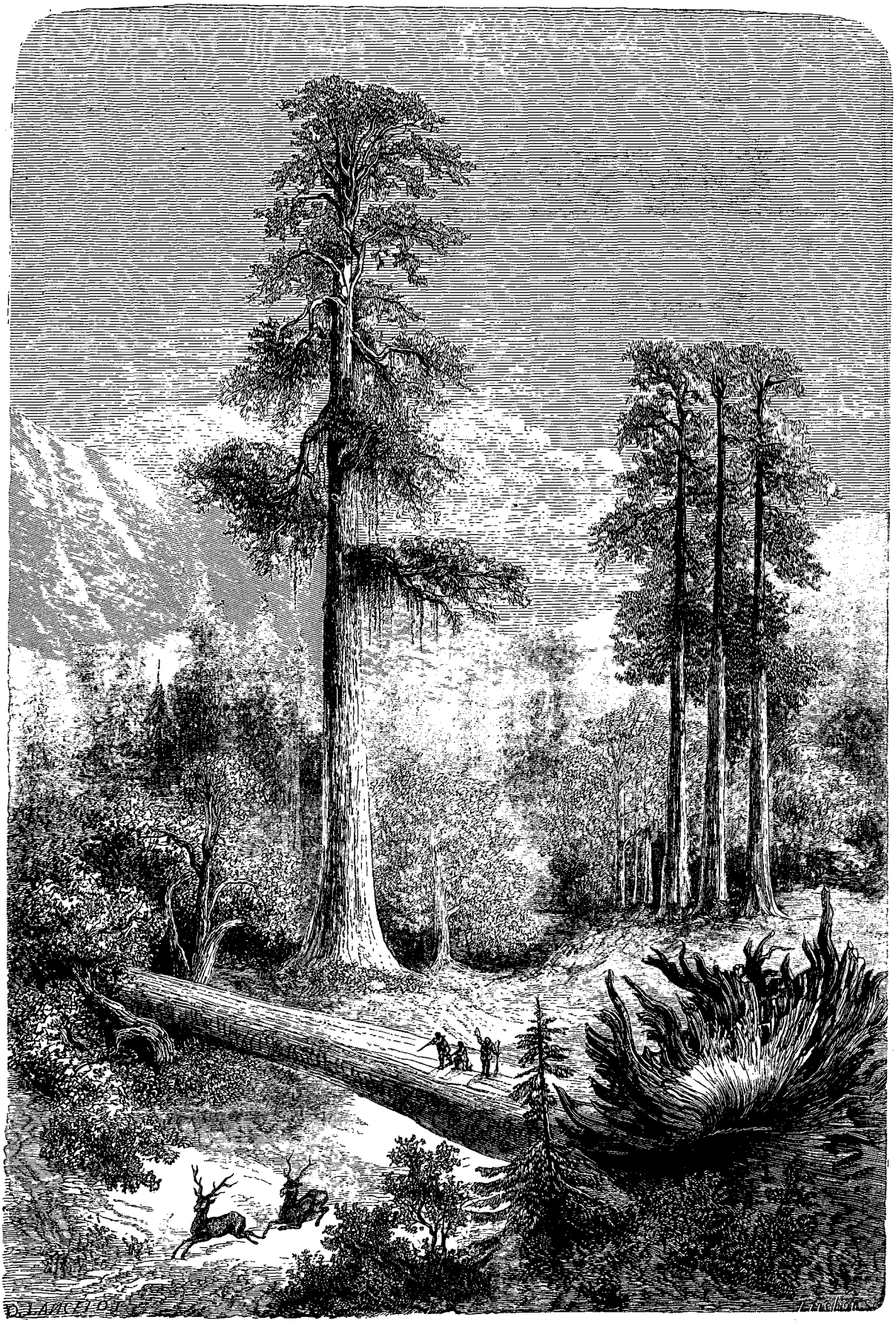
Mon premier soin fut d'allumer du feu, de plumer deux colins ou perdrix californiennes, qui, une fois vidées, furent embrochées sur une branche de chêne déposée elle-même sur deux fourches piquées en terre devant le brasier; comme elles étaient fort grasses, je mis ma poêle dessous pour en recevoir la graisse. J'eusse fait un repas délicieux, si, pour le compléter, j'avais eu une chopine de cidre de Bretagne; je dus remplacer ce nectar national des vieux Kimris par l'eau du ruisseau, qui était au moins fraîche et limpide, qualités qu'ont toujours dans ces régions les eaux qui descendent des montagnes Rocheuses. Le soir, je disposai mon hamac entre deux branches de cèdre, ne voulant pas trop me fier aux délices d'une nuit passée sur le gazon, au bord d'un ruisseau dont le doux murmure devait bercer délicieusement. Je coupai avec ma hache une bonne quantité de branches de la même essence, qui entretinrent pendant toute la nuit un magnifique foyer, sauvegarde contre les visites indiscrètes des bêtes féroces.

Je me réveillai avec l'aurore; les oiseaux chantaient dans les bosquets et donnaient à mon cœur, par leurs doux accords, cette quiétude, ce courage si nécessaires à l'homme perdu dans les forêts, à plusieurs milliers de lieues de sa patrie. Tout ce qui m'entourait était si beau, si suave, que j'ai souvent regretté de n'être pas né dans ces régions primitives, pour y vivre dans une continuelle contemplation des beautés de la création.

L'ours gris. — Reconnaissance des sauvages. — Captivité. — Jugement. — Le poteau de la guerre. — L'Anglais chef de tribu. — Délivrance.

.... Après bien des jours de marche, bien des dangers courus à la rencontre des hommes et des animaux de ces régions, peu fréquentées des Européens, dangers dont la fréquence me fit presque une habitude quotidienne, je traversai l'extrémité sud du groupe de montagnes d'où s'écoule à l'ouest le fleuve Humboldt, et remontant entre les lacs Nicollet et Sévier, je pénétrai dans la partie de la Sierra-Wah où la recherche de l'or et l'hégire des Mormons ont fait naître depuis mon passage les cités de Fillmore et de Cédar. Mais alors les sombres *cañons*, ou passes de ces montagnes, les forêts gigantesques de leurs flancs n'étaient parcourus que par des bêtes fauves et par des hommes non moins sauvages appartenant aux nombreuses subdivisions des Indiens Pah-Utahs.

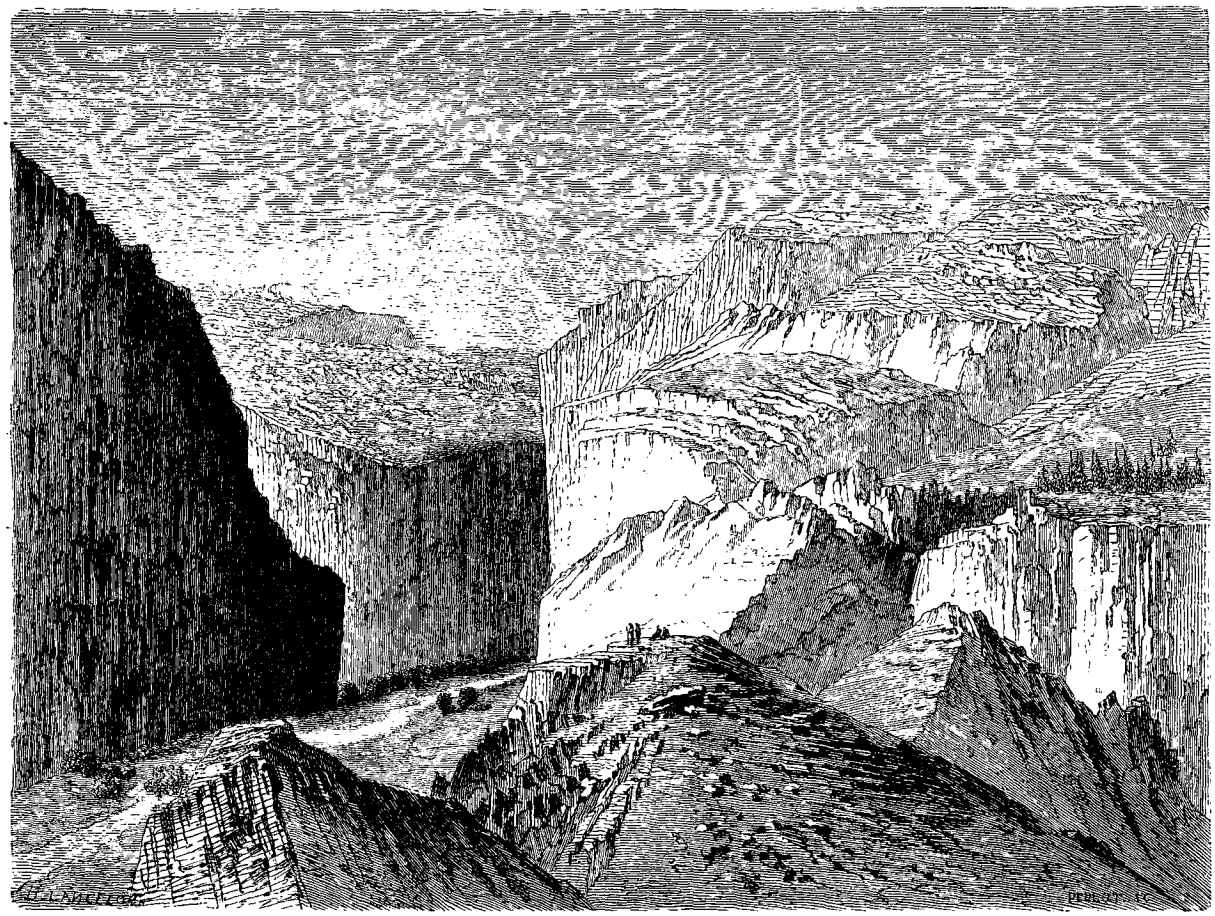
Campé une nuit sur le bord d'un cours d'eau que je reconnus plus tard pour un affluent du Rio-Verde, je fus réveillé par des rugissements d'ours, mais d'un diapason qui n'avait rien de rassurant. A la pointe du jour, je rechargeai mes armes et y mis des lingots de fer trempé à la place des balles de plomb; je ne sais ce qu'il y avait dans l'air, mais j'éprouvais une espèce de pressentiment qui n'était pas de bon augure, un serrement de cœur qui voulait dire: Prends garde à toi. Je suivis ce conseil, et, à neuf heures environ, je continuai mon voyage; la rivière longeant la direction de ma route, je la côtoyai jusqu'au milieu du jour, et j'allais m'enfoncer dans la forêt, quand mon attention fut réveillée par des cris lointains; j'approchai mon oreille de terre à la façon des Indiens, et j'entendis distinctement des cris confus. D'un bond, je me jetai dans un buisson de cerisiers et de saules qui bordaient la rivière, et tapi comme un renard qui a senti le chasseur, ma carabine en main, j'attendis. Au bout de quelques minutes, j'aperçus une bande d'Indiens de tout sexe et de tout âge accourant vers la rive opposée, et sautant à l'eau comme des grenouilles. Je crus à une attaque et me mis sur la défensive; mais je reconnus bientôt mon erreur, car les pauvres Indiens paraissaient trop effrayés pour qu'il me fût possible de croire que c'était à moi qu'ils en voulaient. Hommes et femmes nageaient à l'envi; seulement comme ces dernières portaient presque toutes sur leur dos un ou deux enfants ficelés dans des écorces de bouleau, elles nageaient bien moins vite que les hommes, qui, une fois arrivés sur le rivage, prirent la fuite. Trois seulement y restèrent, encourageant de la voix et du geste les pauvres squaws à se presser; je m'attendais à voir apparaître de l'autre côté de la rive un parti d'Indiens ennemis, et je me disposais à battre en retraite de mon côté, quand j'entendis retentir le cri formidable qui m'avait tenu éveillé pendant la nuit, à une distance très-rapprochée; au même moment, je vis rouler du haut du talus une énorme



Forêt de *Taxodium gigantéum* ou pins géants. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations.*

masse d'un gris sale, qui, s'étant relevée pour se jeter à l'eau, devint bientôt un ours gris, effroyable bête, la terreur des cœurs timorés, et le roi des animaux de ces régions ; il nageait avec une telle vigueur qu'il fut bientôt très-près de la dernière des squaws, pauvre jeune mère traînant à la remorque deux petits jumeaux, qui criaient quand ils n'avaient pas la bouche remplie d'eau. Les Indiens, de leur côté, lançaient des flèches empoisonnées ; mais la distance qui les séparait étant encore trop grande, l'ours n'en fut pas atteint.

Devant cette scène déchirante, je ne pus rester spectateur calme et égoïste ; je sortis de ma cachette, et après avoir appelé et forcé les Indiens, fort disposés d'abord à la fuite en me voyant, à continuer ferme le jeu de leurs arcs, je plaçai ma bonne carabine dans la fourche d'un saule pour plus de précision dans mon tir, et j'ajustai à cent vingt mètres ; ma balle atteignit l'horrible tête du monstre, et je le vis la tremper dans l'eau de la rivière, qui devint rouge de sang. Sa course se ralentit visiblement. Ayant ensuite saisi un Indien qui me paraissait le mari de l'infortunée squaw, je le poussai à l'eau pour le contraindre à aller porter secours à cette malheureuse, qui, paralysée par la peur et arrêtée par son fardeau, avait beaucoup de peine à nager. Je fus cependant obligé de le menacer de mon revolver pour l'y forcer. J'épaulai ma carabine, et une autre balle



Un cañon ou passage de la Sierra-Wah. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations.*

de fer arriva encore dans la tête du *grizly-bear* [1], et l'arrêta assez à temps pour permettre à l'Indienne de gagner la rive. En y mettant les pieds elle tomba presque asphyxiée. Je fis signe aux trois Indiens, père, frère et mari de cette infortunée, de la porter dans la forêt et de la mettre en sûreté. Enhardi par mon premier succès, je voulus faire plus intime connaissance avec un gibier si terrible ; je coulai vivement deux lingots dans ma carabine, et l'ayant jetée en bandoulière, je m'élancai sur un des saules qui bordaient la rive, j'y étais à peine installé et n'avais pas encore eu le temps de me fixer à une de ses branches au moyen de ma ceinture, dans la crainte que mes pieds ne vinssent à glisser, que le monstre dressé le long du tronc du saule, la gueule fumante, me couvrait déjà de son haleine fétide. A cette époque, j'ignorais encore que les *grizly-bears* ne montent pas sur les arbres ; aussi, dans ma crainte et dans le but de l'arrêter, je lui déchargeai à un mètre de distance, successivement, mes deux coups de feux dans son énorme gueule béante, une de mes balles lui traversa la machoire, en sortant par le cou, l'autre s'enfonça dans son large poitrail ; il poussa un rugissement terrible, et en faisant un violent effort pour m'atteindre, il retomba sur le dos au pied du saule. Cependant il se redressa presque

1. Grizly-bear, ours gris.

aussitôt. Le temps me manquait pour recharger ma carabine; je voulus me servir de mon revolver; mais dans la vivacité de mes mouvements il s'était pris de telle façon dans ma ceinture avec des branches de saule, que je ne pus immédiatement l'en retirer. Je ne perdis cependant pas la tête, et ayant saisi ma hache, j'en assenai un violent coup sur la tête de l'assaillant. Un de ses yeux fut atteint et son sang vint m'inonder. Il tomba à terre et y resta environ trois secondes, se tordant dans les convulsions de la rage. Pendant ce temps, je parvins à dégager mon revolver, et me voyant maître de la place, puisqu'il devenait évident que l'ennemi ne monterait pas à l'assaut, je pris tout mon temps pour viser et lui crever l'autre œil. Dès lors, je pus facilement venir à bout de la terrible bête. Privée de la vue, elle tournait constamment autour de mon tronc de saule en déchirant l'écorce de ses puissantes dents et de ses griffes. Enfin, un dernier coup de carabine mit fin à son agonie qui s'était prolongée durant plus de vingt minutes, pendant lesquelles il avait mis à découvert les racines de mon saule. Il en avait arraché de si énormes morceaux que l'arbre en avait éprouvé de violentes secousses.

L'ours gris est, par sa force, le roi ou le tyran des animaux des montagnes Rocheuses et des grandes prairies américaines; il n'est pas rare d'en rencontrer pesant cinq cents kilos. Ils ne montent pas sur les arbres comme ceux des autres espèces et ne sont pas aussi intelligents. Leurs longs poils sont d'un gris rougeâtre, et leurs oreilles pointues, leurs yeux féroces tirent sur le brun rouge; leurs pattes dépassent onze pouces de long, et chaque griffe, recourbée en croissant, en a six. Je coupai à ma victime ces formidables défenses et lui cassai les dents à coups de hache, afin de m'en faire un trophée comme les Indiens. Je lui ouvris le ventre pour suivre, en vrai chasseur, le trajet de mes balles dans son corps : le cœur et les poumons avaient été traversés trois fois. J'étais ainsi occupé quand mes Indiens et leurs squaws arrivèrent et se mirent à danser une ronde échevelée autour de nous, en chantant une chanson dont je crus reconnaître le caractère gastronomique dans certains mots indiens qu'ils prononçaient souvent. Je les laissai faire, et m'étant assis sur les flancs rebondis de mon ours, je me joignis au chœur. Voyant ma bonne volonté, ils vinrent me prendre par la main et m'entraînèrent dans leur ronde; je cédai de bonne grâce, et ils en parurent enchantés.

Au moment de nous séparer, un de ces Indiens qui savait un peu d'espagnol, me fit un discours emphatiquement sentencieux qu'il termina par cet aphorisme de circonstance : « La reconnaissance est une vertu peau-rouge; l'ingratitude a le visage pâle. » Je m'éloignai ne sachant que répondre à une parole aussi sensée.... Deux jours plus tard j'aurais pu le faire; car deux jours plus tard j'étais bel et bien abandonné dans le désert et dévalisé de mes menus bagages par l'Indien même dont j'avais sauvé la femme et l'enfant, et qui avait tenu à m'accompagner en qualité de guide. Ce n'est pas tout; le lendemain au lever du soleil, je rêvais bien moins à ce mode indien de gratitude qu'à la patrie dont j'étais séparé par plusieurs milliers de lieues, quand je fus tout à coup tiré de mes douces pensées par le sifflement d'une flèche qui vint s'enfoncer dans la terre à un pas de moi. L'inclinaison qu'elle avait gardée me porta à jeter les yeux du côté d'où elle pouvait être partie, mais je ne pus apercevoir l'auteur de cette agression. A quelques instants de là, une autre la suivit, paraissant toujours venir du même point, qui était une éminence escarpée, couronnée par un plateau élevé de soixante mètres sur ma droite. Cette seconde flèche était venue s'enfoncer dans le tronc de cèdre où j'étais appuyé et à quelques pouces de mon épaule; ceci devenait compromettant. Je me levai et allai me cacher derrière un tronc d'arbre, m'en servant comme d'un bouclier contre mon agresseur invisible; en avançant tout doucement la tête entre les branches, je vis effectivement un Indien, que je reconnus pour mon ingrat voleur, qui, le corps caché derrière un bloc de rocher, cherchait à découvrir l'endroit ou je m'étais embusqué. La pointe rougeâtre de ses flèches me fit juger qu'elles étaient empoisonnées; mon parti fut alors bientôt pris : je l'ajustai, et ma balle l'atteignit un peu au-dessus de l'aisselle droite. Il s'affaissa sur la roche et y resta suspendu le haut du corps et les bras pendants. Ayant alors jeté ma carabine en bandoulière, je grimpai vers lui en m'accrochant aux aspérités des rochers et aux racines; mais comme le passage était difficile, il s'écoula assez de temps pour lui permettre de revenir à lui avant que j'eusse atteint le haut du rocher. Avec une agilité qui me surprit, dans un homme aussi grièvement blessé, il gagna le plateau sans qu'il me fût possible de lui envoyer mon second coup de feu, embarrassé que j'étais par la difficulté du terrain. Quand je fus arrivé sur le plateau, il était déjà à près d'un quart de mille, fuyant dans la plaine. Le suivre eût été une folie. Je me contentai de lui envoyer, en forme de souhait de bon voyage, une balle conique de mon coup à grande portée, mais sans l'arrêter, car il avait trop d'avance sur moi.

Je descendis, et en passant à côté de la roche homicide où je l'avais frappé, je la trouvai encore teinte de son sang. Après avoir fait un mauvais déjeuner, je repris, triste et préoccupé, ma route au travers de la forêt. Le lendemain, vers onze heures, un bruit vague et confus attira mon attention; peu rassuré, j'attachai mon oreille au sol et pus me convaincre bien vite qu'un parti de guerre indien était sur mes traces, car la brise m'apportait le son de leurs voix encore lointaines. La fuite était impossible. Me cacher eût été chose inutile, et m'eût attiré le mépris des Indiens. Me confiant donc dans ma bonne étoile, j'attendis de pied ferme, le dos appuyé à un arbre et la face à l'ennemi. Quelques minutes après, ils étaient à soixante pas de distance de moi. Alors commencèrent à tomber à mes côtés plusieurs flèches dont je fus garanti par les arbres qui me couvraient. Mon premier mouvement fut de me défendre à l'aide de mon revolver et de ma carabine; mais quand je les vis se rapprocher peu à peu et m'assaillir de leurs traits empoisonnés, je songeai à me rendre; car je rêvais à la patrie, douce pensée qui me conseilla la prudence. Je déposai mes armes au

pied de l'arbre que j'avais choisi comme point d'appui, et me dirigeai vers eux. Ils me reçurent les flèches sur la corde de l'arc, prêts à recommencer une nouvelle décharge. Un féroce cri de guerre accueillit ma résolution, et je fus immédiatement entouré, couché sur le sol et garrotté des pieds et des mains.

J'adressai successivement la parole à celui qui me parut être le chef de la bande, mais il me répondit en langue indienne quelques paroles que je ne pus comprendre. Après beaucoup de mots et non moins de gestes échangés entre eux, je crus comprendre qu'il était question de me porter ou de me détacher les jambes; le chef penchait pour le premier moyen, mais la bande, peu disposée à faire une telle corvée, voulait le second, et elle l'emporta heureusement. Les liens de mes jambes furent donc détachés, et je me mis en route à travers la forêt au pas gymnastique, entraîné par ces Indiens.

Vers les deux heures, nous fûmes arrêtés dans notre course par une rivière qu'ils se disposèrent à traverser à la nage ; un des plus robustes de la bande fut désigné pour me porter sur son dos, où je fus attaché avec des lanières de peau de buffle. J'avoue que ce ne fut pas sans crainte que je vis commencer cette opération, d'autant plus qu'ayant toujours les mains liées, le danger devenait imminent, si mon Indien n'était pas habile nageur. Je fis tout ce que je pus pour faire comprendre au chef que je savais nager, et que s'il voulait me faire détacher, je pourrais aussi bien qu'eux traverser à la nage ; mais soit qu'il ne comprît pas mes signes, ou qu'il se défiât de moi, tout fut disposé pour mon passage ; mon sac, mes armes, tout le butin, pris avec moi, fut attaché en forme de ballot dans ma peau d'ours et lancé à l'eau en même temps que nous. Je m'aperçus bien vite que mon Indien était bon nageur, et nous arrivâmes rapidement à l'autre bord, où nous attendîmes au milieu d'une petite anse bordée de joncs et de plantes aquatiques. Comme il faisait très-chaud, je fus bientôt sec, car ils n'avaient pas pris la précaution de me retirer mes vêtements de peau ; nous suivîmes encore le cours de la rivière environ une heure ; puis nous rencontrâmes un affluent dont nous suivîmes le cours, et vingt minutes après nous trouvions, cachés dans les saules qui bordaient cette rivière, trois canots indiens construits en branches de saule et recouverts en écorce de bouleau d'un travail fort ingénieux ; nous y étant installés, nous remontâmes la rivière à coups de pagayes, et, après deux heures de voyage, je pus distinguer à deux milles environ devant nous une immense prairie, couverte de ce que j'aurais pris pour un grand nombre de meules de foin, si je n'avais vu sortir du sommet de plusieurs d'entre elles un filet de fumée bleue qui m'indiquait assez que c'étaient les cases d'une tribu. Dès que nous atteignîmes l'anse principale où étaient attachés des pirogues et des canots avec des amarres en corde végétale, nous fûmes aperçus des habitants, des cris de joie accueillirent notre arrivée, et plus d'un millier de femmes, d'enfants et de vieillards accoururent sur le rivage. Les plus impatients de me voir se jetèrent à l'eau avec des contorsions des plus grotesques, et entourèrent notre canot par-dessous lequel les enfants plongeaient comme de jeunes marsouins.

Je fus saisi et porté à terre au milieu d'une foule considérable. Nous entrâmes dans une large rue, formée par deux rangs de huttes ; le grand chef arriva bientôt, et je compris vite qu'il donnait des ordres pour éloigner la foule, devenue tellement compacte que je me sentais étouffé comme dans une ceinture vivante. Le chemin que nous parcourions montait, et je découvris la hutte du chef, qui était beaucoup plus haute et plus vaste que les autres; sur son sommet une foule d'Indiens des deux sexes étaient montés pour mieux jouir du coup d'œil. Cependant, au lieu d'y aller directement, mon escorte prit à droite au travers d'un dédale de huttes, et s'arrêta devant l'une d'elles, où on me fit entrer, suivi seulement du grand chef et de trois Indiens, chefs inférieurs ; la fumée épaisse qui remplissait la hutte m'empêcha d'abord de distinguer les objets qui s'y trouvaient, mais ayant été conduit au fond, je trouvai, couché sur une natte, l'Indien que j'avais blessé l'avant-veille d'un coup de feu. Sa squaw était près de lui avec tous ses parents. Le chef me demanda en espagnol si je connaissais cet Indien, je fis signe que oui; ayant levé une peau de buffle qui le couvrait, il me montra du doigt la blessure produite par ma balle. On y avait appliqué une espèce d'emplâtre de feuilles écrasées. Interrogé sur l'origine de cette blessure, je ne crus pas devoir dissimuler que j'en étais l'auteur.

Mon crime étant avéré, je fus conduit à la hutte du conseil, accompagné d'une foule considérable ; plus vaste que les autres cases de la tribu, elle ne différait en rien des autres par sa construction qui était de branches de chêne piquées en terre et enduites de terre glaise. Les Indiens de cette tribu étaient d'une grande taille, bien faits et vigoureux, avec des nez aquilins et des mentons très-saillants; les femmes y possédaient, en général, le genre de beauté qu'on retrouve dans toutes les tribus indiennes; les vieilles femmes seules étaient assujetties aux travaux les plus durs, et comme dans la plus grande partie des autres tribus, les jeunes jouissaient de la considération galante de chacun. D'après ma carte, ce village, appartenant à la grande tribu des Timpabaches, subdivision des Pah-Utahs, était situé sur les bords du San-Juan, rivière tributaire du Rio-Grande, branche mère du Colorado de l'Ouest.

Entré dans la case du chef, j'y trouvai rassemblés les quatre principaux chefs qui, assis au fond de la hutte, m'y attendaient; ils étaient fraîchement tatoués, à en juger par l'éclat des couleurs qui resplendissaient sur leurs traits farouches. Chacun d'eux avait son tomahawk posé à côté de lui, et portait des plumes d'aigle dans la chevelure; leur cou et leurs poignets étaient ornés de dents humaines et de griffes d'ours ; autour de leurs reins pendaient des queues de loup et de renard; des trophées de guerre ornaient l'intérieur de la hutte du conseil. C'étaient des crânes humains avec leur chevelure, des armes de toute espèce prises dans les combats, des peaux d'ours et de tigre, et une chose qui me frappa

singulièrement, ce fut de retrouver parmi ces dépouilles, celle d'un monstrueux serpent que j'avais tué quelque temps avant de pénétrer dans la Sierra-Wah : je ne me trompais pas, c'était bien son affreuse tête percée de mes deux coups de feu.

Au centre brûlait un brasier homérique, dont la fumée sortait par l'ouverture pratiquée, comme toujours, au sommet de la hutte.

Deux Indiens armés de leur tomahawk, gardaient la porte du conseil, et comme les cris de la foule curieuse semblaient gêner les chefs, ils donnèrent ordre qu'une peau d'ours fût jetée en guise de portière sur l'ouvertnre. D'abord ils commencèrent par la cérémonie du calumet, le chef le plus âgé ayant décrit un cercle sur la terre et l'ayant entouré de signes cabalistiques, y fit apporter un charbon ardent auquel il alluma le calumet national qu'il offrit au grand manitou, au soleil, à la terre et aux quatre points cardinaux; les autres chefs le regardaient faire d'un air fort sérieux. Ensuite le calumet leur fut remis à tour de rôle; nul d'entre eux ne s'en servit de la même manière, car chacun d'eux s'était engagé par serment devant le manitou de fumer d'une façon unique pendant le cours de son existence. A mon grand regret le calumet ne me fut point offert; mais à sa place on me montra un tomahawk teint du sang ennemi, qui était, je crois, l'arme du bourreau. Un guerrier le leva avec ostentation

La case du jugement. — Dessin de J. Pelcoq d'après un croquis.

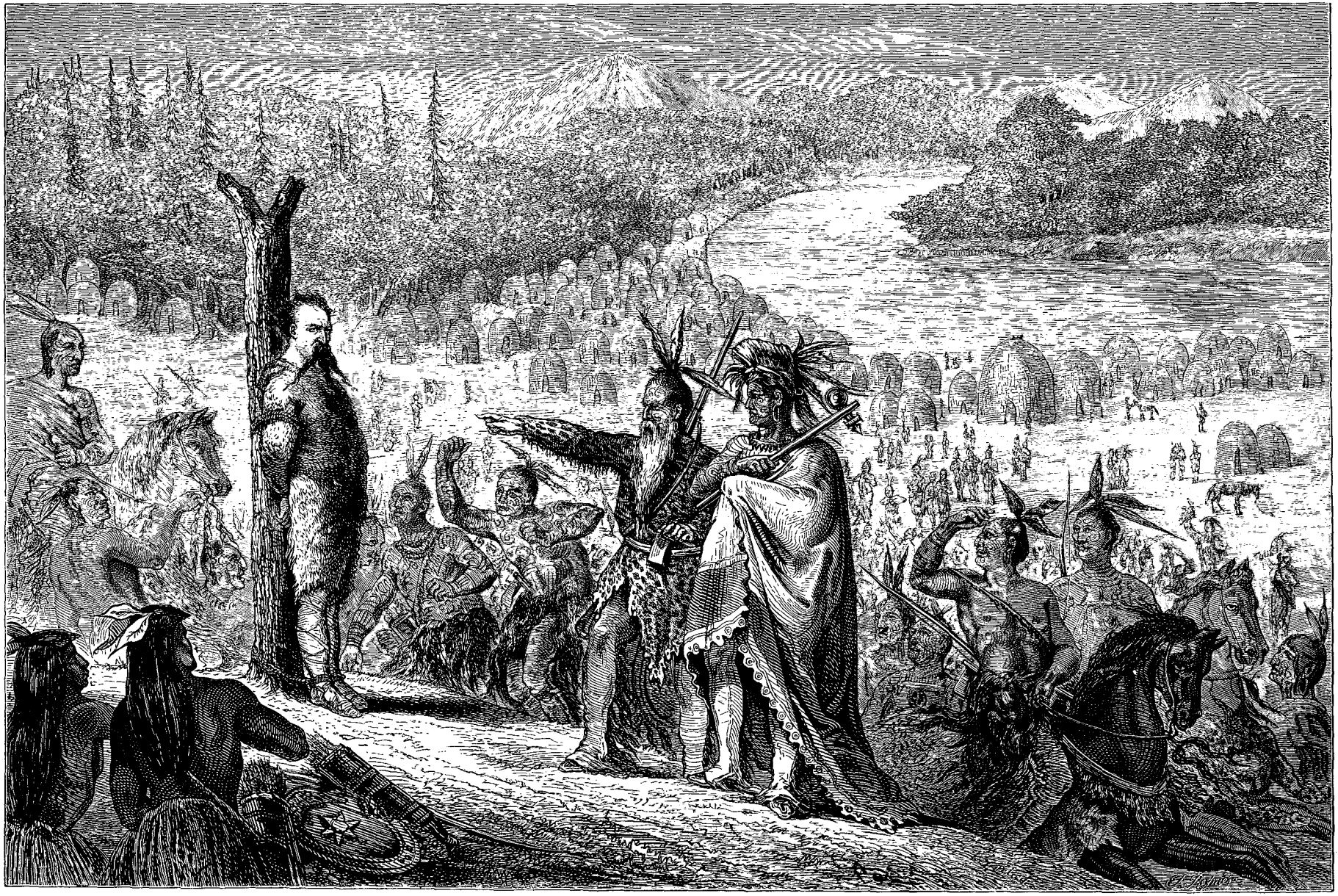
sur ma tête; heureusement il sut s'arrêter dans son mouvement; car j'avais les bras toujours attachés derrière le dos, et ma tête eût volé en morceaux, s'il l'avait laissé retomber sur elle.

Cette cérémonie achevée, on alla replacer le tomahawk de guerre au-dessus d'une affreuse peinture tracée sur une écorce de bouleau fixée aux parois de la hutte. Cette peinture représentait grossièrement le soleil, astre dans lequel les Timpabaches croient que le grand esprit réside.

La squaw de l'Indien blessé par moi fut ensuite introduite, et celui des chefs qui avait ouvert la séance l'interrogea sur ce qu'elle savait au sujet du fait qui m'était reproché; je vis bien d'abord que la pauvre squaw me plaignait au lieu de me charger; je lus dans ses yeux et dans ses gestes qu'elle plaidait ma cause autant que sa position d'épouse du blessé le lui permettait.

Je compris aussi qu'elle racontait la scène du combat contre l'ours, et comment je les avais sauvés tous d'un péril certain. A la déposition de la squaw, une teinte de bienveillance éclaira le visage des membres du conseil, et après un débat assez animé, le grand chef m'adressa en espagnol les questions suivantes :

« Pourquoi le visage pâle est-il venu dans ces régions déclarer la guerre aux Timpabaches? Qu'il réponde. Le grand chef de cette nation attend qu'il se justifie s'il le peut.



Le poteau de la guerre. — Dessin de J. Pelcoq d'après un croquis de l'auteur.

— Le visage pâle, répondis-je, n'a point déclaré la guerre; il a, au contraire, été attaqué, et il s'est défendu.

— Alors, ajouta-t-il, qu'il montre la blessure que lui a faite son agresseur.

— Je n'ai pas reçu de blessure, mais j'ai dû en faire une pour sauver ma vie.

— Le visage pâle n'avait pas ce droit; après avoir été brave devant l'ours gris, il devait être clément et fuir devant les flèches du Timpabache qui ne l'eussent pas atteint. Il a versé le sang, son sang doit être versé. Le grand chef le Serpent à cornes et son conseil pensent que le visage pâle a mérité la mort. »

A ces mots l'Indienne prononça quelques paroles que je ne compris pas, et, soulevant la peau d'ours qui formait la portière de la hutte du conseil, elle s'éloigna. Après son départ, un nouveau conciliabule s'éleva dans le conseil des chefs; je crus un moment que les avis étaient partagés sur mon sort; mais bientôt, tranchant définitivement la question, le premier chef se fit apporter de nouveau le tomahawk de guerre, me le posa sur la tête en prononçant quelques paroles en langue indienne, les yeux fixés sur l'image du soleil dont j'ai déjà parlé plus haut. Je compris que mon arrêt de mort venait d'être prononcé.

Je songeai à la patrie et aux êtres chers auxquels il faudrait dire un éternel adieu.

Au fond de la hutte existait le tronc d'un chêne auquel je fus attaché par le cou au moyen d'une forte corde de cuir, fixée elle-même à un anneau d'or massif, dont le poli intérieur faisait supposer qu'il avait servi à plus d'une victime. On apporta une botte de joncs secs sur lesquels plusieurs Indiens se couchèrent en fumant et en fredonnant une complainte de mort qui finit par m'endormir, accablé que j'étais par la fatigue, l'émotion et la faim, car il m'avait été impossible de la rassasier avec un morceau de galette de gland doux cuite sous les cendres que mes gardiens m'avaient offert lors de leur repas du soir.

.... Deux jours et deux nuits se succédèrent sans apporter de grands changements à ma situation.

Dans la matinée du troisième jour, mon attention fut attirée par un tumulte inaccoutumé de voix, d'allées et venues dans le camp. Pendant la nuit, j'avais été constamment tenu éveillé par un pressentiment sinistre; bientôt les quatre chefs se présentèrent majestueusement équipés, suivis par une centaine de guerriers, la chevelure ornée de plumes d'aigle; les uns étaient armés d'arcs et de boucliers de bois dur recouvert de peau d'ours gris peinte de diverses couleurs, et d'autres de fusils à silex. On remit au grand chef le tomahawk de guerre dont j'ai déjà parlé, et il ouvrit la marche funèbre. On me délia les jambes, et je fus conduit la corde au cou hors de la hutte; je compris que l'heure de ma mort était venue.

En vrai soldat, je me résignai et marchai avec toute la fierté et l'assurance que mon âme put obtenir de ma chair émue. Arrivés hors de la hutte, les Indiens de mon escorte montèrent sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés de peaux d'ours, de tigres et de bisons; tous avaient appendu aux mors de leur bride des chevelures à plusieurs desquelles adhérait encore la peau de la tête ou même le crâne.

L'immense prairie qui entourait les wigwams des Timpabaches était couverte d'Indiens. J'eus bientôt découvert, à la diversité de leurs accoutrements et à leur nombre, qu'il y avait là plusieurs tribus réunies; je fus conduit au centre de cette savane par mon escorte de guerriers, qui tous, armés de leurs tomahawks, avaient beaucoup de peine à éloigner la masse populaire que la curiosité jetait sur mon passage.

Au milieu de la prairie s'élevait une espèce de monticule de gazon, surmonté par le tronc d'un jeune chêne fourchu; c'était le poteau de la guerre; j'y fus immédiatement attaché par les mains et les pieds.

J'étais dans cette position depuis quelque temps, quand le grand chef s'avança vers moi, accompagné d'un personnage qui, bien qu'affublé à la manière indienne, avait cependant le type européen. C'était un homme de soixante-cinq ans environ, à la taille haute et au torse robuste. Il portait une barbe rousse très-longue, contre l'habitude des Indiens qui se l'arrachent; ses vêtements en peau de panthère non tannée ajoutaient encore à sa physionomie sauvage; il portait un rifle en bandoulière, une hache et un revolver dans la ceinture.

« Le grand chef des Timpabaches ici présent, me dit-il en bon anglais, me charge de vous dire qu'il vous a condamné à mort; sa sagesse lui a conseillé cette résolution pour plusieurs motifs: le premier et le plus concluant est votre qualité d'Américain; le second est la blessure mortelle faite par vous sur le territoire des Timpabaches à un Indien de sa tribu. En considération, cependant, du bien qu'il a entendu raconter de vous, il veut bien vous faire grâce des supplices qui sont dus à de tels actes, châtiments cruels que je n'approuve pas et auxquels, moi, Indien de cœur et Anglais de nation, je me serais opposé probablement.

— Je vous remercie, lui dis-je, de ce sentiment qui vous honore, mais dites bien au grand chef qu'il se trompe quant à ma nationalité : je ne suis point Américain; et, si j'ai blessé un de ces Indiens, ce n'a été qu'à mon corps défendant, et poussé à bout par son ingratitude envers moi qui l'avais sauvé lui et sa famille de la dent et des griffes de l'ours gris. Du reste, n'est-il pas dans la nature de l'homme de défendre son existence quand elle est menacée? »

Sans me répondre directement, mon étrange interlocuteur reprit :

« Sir, votre position m'attriste beaucoup, n'avez-vous donc pas une famille à regretter, une femme, une mère, une sœur, qui pleureront votre mort?

— Oui, répondis-je, et tous éprouveront une douleur profonde quand ils ne me verront pas revenir au foyer de mes pères; mais au moins ignoreront-ils où et comment j'aurai perdu l'existence; à part cela, la mort ne m'effraye pas, le malheur m'a appris à la mépriser. Quand je me décidai à faire cette excursion au delà des montagnes Rocheuses, j'étais déterminé au sacrifice

de ma vie : la mort n'est pour moi qu'un accident vulgaire et prévu. Du reste, je suis soldat, et à ce titre je saurai montrer à ces barbares qu'un Français peut savoir mourir aussi bravement qu'un guerrier indien. »

A ces mots, je vis l'émotion gagner la prunelle de ce chasseur d'hommes, qui paraissait si féroce à première vue.

« J'ai tout essayé, dit-il, pour obtenir votre grâce de ces Indiens, mais il y a contre vous, dans le conseil des chefs, un parti puissant. L'Indien que vous avez blessé était le beau-frère d'un des guerriers les plus influents de la tribu.

— Je vous en remercie encore, lui répliquai-je ; mais permettez-moi de vous demander un seul et dernier service avant de mourir, celui de tâcher de faire abréger mon supplice et de vous charger de faire remettre un médaillon que j'ai là sur mon cœur à une de vos compatriotes que j'ai laissée en France, lors de mon départ pour l'Amérique. Je ne veux pas que cette image, qui me rappelle les traits de la plus chère des femmes, soit profanée après ma mort par ces barbares. Vous irez sans doute un jour à Sacramento, ou même à San-Francisco ; là vous pourrez trouver, en le cherchant, un Français digne de recevoir mon dépôt sacré, avec recommandation d'annoncer à cette femme que je suis mort dans les placers.

— Cette mission, pour moi, est sacrée, me répondit-il, je ferai exprès le voyage pour accomplir votre dernier vœu, et je promets sur mon honneur de gentleman anglais et de chef indien de m'acquitter religieusement de cette sainte mission.

— Alors, écartez ma vareuse, et vous trouverez ce médaillon. »

M'ayant demandé la permission de l'ouvrir, il y attacha son regard humide de larmes, et me dit :

« Je vous trouve bien malheureux de quitter pour toujours cette créature dont le regard attristé semble présager d'avance les dangers qui vous attendaient dans votre périlleux voyage. »

Quelques larmes roulant sur la fourrure de mon vêtement furent ma seule réponse. Dans l'intérieur de la boîte de métal où je gardais cette chère relique, j'avais écrit son nom ; après l'avoir lu, l'étranger me demanda avec vivacité si ce nom était aussi le mien, et si je n'étais pas d'origine anglaise.

— Oui, et certes j'en suis fier, lui répondis-je ; mes aïeux ayant suivi la fortune des Stuart, abandonnèrent fortune et patrie pour accompagner en France leur roi exilé. »

Il ne me laissa pas achever :

« Mais alors, s'écria-t-il, vous descendez de ce Wogan, dont la valeur a été célébrée par l'auteur de *Waverley*[1] ; et, s'il en est ainsi, moi, descendant de Lennox duc de Richmond, je ne puis voir couler devant mes yeux le sang d'un homme dont les ancêtres ont prodigué le leur pour la cause de mes aïeux. Comptez donc sur Lennox, à la vie et à la mort! »

A ces mots, l'homme dont je venais si étrangement d'apprendre le nom, s'éloigna, suivi des principaux guerriers de sa tribu. J'attendis peut-être un quart d'heure, l'âme et la pensée tournées vers ma patrie, quand je fus tiré de mes réflexions par une rumeur subite qui se fit entendre dans le camp et se communiqua aux guerriers qui entouraient le poteau de mort où j'étais attaché. C'étaient les cris de guerre des tribus qui s'apprêtaient au combat. De l'éminence où j'étais enchaîné, je vis distinctement le brave Lennox groupant autour de lui la tribu qui l'avait adopté pour chef et l'adossant à la lisière de la forêt, tandis que les Timpabaches gardaient le centre de la plaine.

Quelque temps après, je vis les chefs de chaque tribu se rendre au milieu de la savane ; leur conférence, cette fois, ne dura qu'un instant ; ils s'avancèrent vers moi, et Lennox à leur tête, coupant mes liens avec son poignard, me rendit la vie et la liberté. Je tombai dans ses bras et le pressai sur mon cœur avec l'émotion de la reconnaissance.

Au bout de quelques instants, l'arène du combat se chargea des apprêts d'une fête à laquelle furent convoquées toutes les tribus présentes. Tous leurs chefs réunis, ayant mon libérateur et le grand chef à leur tête, vinrent me prier de séjourner encore quelques jours dans cette tribu, et d'assister à un festin qui allait être offert par la nation des Timpabaches.

.... C'est ainsi que la rencontre inopinée d'un homme, aujourd'hui bien connu en Californie par ses goûts aventureux et son influence sur les Indiens, m'arracha providentiellement à une mort certaine. Lennox ne s'en tint pas là ; grâce à sa protection, je pus, en toute sûreté, descendre le Rio-Colorado jusqu'au Rio-Virgin, remonter cette rivière et enfin regagner la région des mines, et Grass-Walley, où l'on me croyait mort depuis longtemps.

B^on^ DE WOGAN[1].

1. « Le capitaine Wogan, dont le caractère entreprenant est si bien dépeint dans l'histoire de la rébellion par Clarendon, avait d'abord été attaché au parlement, mais il avait abjuré ce parti lors de l'exécution de Charles I^er^. Dès qu'il eut appris que le comte de Glencairn et le général Middleton avaient arboré l'étendard royal dans les highlands d'Écosse, il prit congé de Charles II qu'il avait accompagné à Paris. Il revint en Angleterre, leva un corps de cavalerie à ses frais dans les environs de Londres, traversa le royaume qui, depuis si longtemps, était sous la domination de l'usurpateur, et par des démarches habiles, il parvint à joindre, sans avoir perdu un seul homme, un corps de highlanders alors sous le drapeau des Stuart. Après avoir fait la guerre pendant plusieurs mois et acquis, par ses talents et son courage, une grande réputation, il eut le malheur d'être blessé dangereusement, et aucun secours de l'art ne fut capable de prolonger sa glorieuse carrière. » *Waverley*, chap. XXVIII.

1. M. de Wogan, ancien officier de spahis, ancien chef d'un des bataillons de la garde mobile, en 1848, est aujourd'hui directeur du télégraphe à Saint-Sever (Landes).

Types d'Indiennes du Colorado. — Dessin de J. Pelcop d'après les *Reports of explorations*

ROYAUME D'AVA. — Grande pagode de Rangoun. — Dessin de Français d'après une photographie.

# VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA

(EMPIRE DES BIRMANS)

PAR LE CAPITAINE HENRI YULE,

DU CORPS DU GÉNIE BENGALAIS.

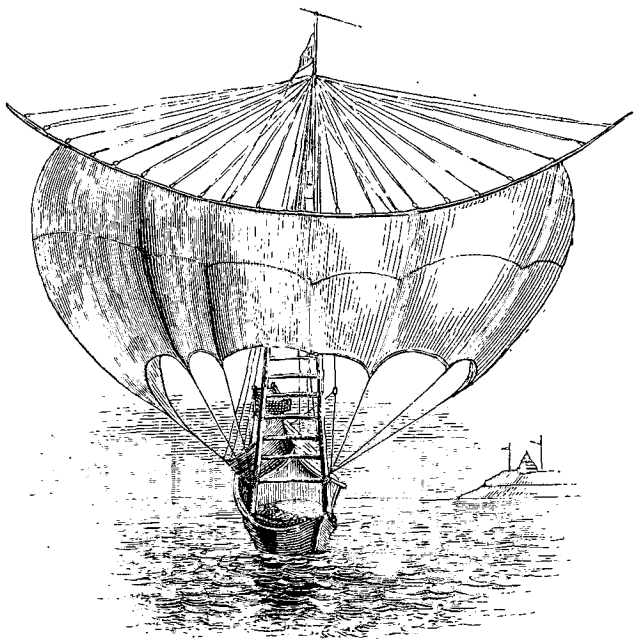
1855.

Départ de Rangoun. — Frontières anglaises et birmanes. — Aspect du fleuve et de ses bords.

Lord Dalhousie, gouverneur général de l'Inde, ayant décidé l'envoi d'une ambassade près de la cour d'Ava, les membres de la mission, à laquelle il voulut bien m'adjoindre en qualité de secrétaire, se réunirent à Rangoun dans le courant de juillet 1855. Cette ville est célèbre par sa belle position commerciale et maritime au débouché de la navigation intérieure du Pégu et de l'Ava, ainsi que par sa grande pagode, un des sanctuaires les plus renommés de l'Indo-Chine.

Le 1er août, au point du jour, toute l'ambassade, portée sur les bateaux plats *le Sutlege* et *le Panlang*, remorqués par *le Bentinck* et *le Nerbudda*, quitta cette ville et gagna le bras principal de l'Irawady.

Après avoir traversé les provinces anglaises d'*Enzada* et de *Prome*, on nous annonça l'approche d'une députation birmane qui devait nous servir d'escorte.



Bateau à voile sur l'Irawady.

A quelques heures au nord de Prome, des piliers blancs élevés sur chaque rive du fleuve nous indiquent la ligne frontière des possessions anglaises et birmanes. Les canons des forts saluent notre passage.

Entre le fleuve et la base des chaînes qui bordent son bassin s'étendent des bandes de terrain où se déploie cette richesse de végétation qu'impriment au paysage les bois où les grands arbres se mélangent aux palmiers élancés. Les villages sont assez nombreux, agréables d'aspect; le plus souvent la masse sombre d'un monastère domine de ses triples étages les cabanes et les arbres; puis en arrière, pour dernier plan, se dressent des collines qui, couvertes d'un gazon sec, sont couronnées de pagodes auxquelles conduisent des sentiers tortueux.

Une course au sommet d'une des premières collines des terres d'Ava nous procure une vue magnifique de la contrée et du cours du fleuve. Dans le lointain nous n'apercevons pas de villages, mais des routes se dirigeant vers l'intérieur, et de temps à autre apparaissent quelques-uns de ces chariots indigènes (*neat*) qu'entraînent de leur trot rapide des bœufs rouges, vigoureux et en parfait état.

Ces animaux, quoique beaucoup plus petits que les bœufs de l'Inde centrale et du Deccan, sont beaucoup plus forts, plus grands que les bœufs du Bengale; je n'en ai peut-être jamais vu en meilleure condition. Ces bœufs sont loin de se livrer à des excès de travail. La principale raison de leur parfait état tient probablement à ce que, les indigènes ne consommant pas de lait, les veaux ne sont pas privés de leur aliment naturel.

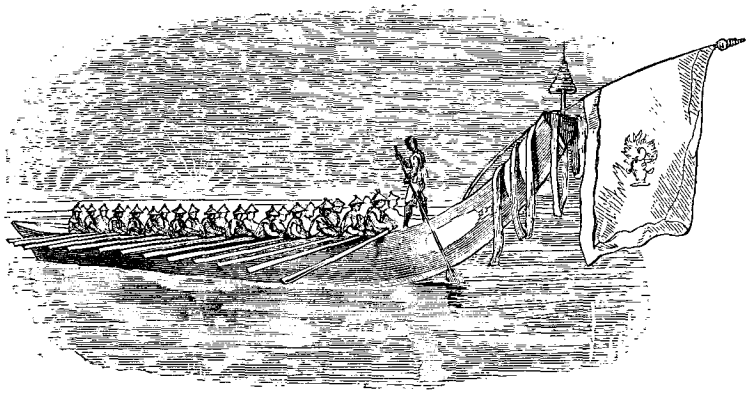
Les terres qui avoisinent la frontière sont excessivement ondulées, et les fonds seuls sont cultivés. Le nom de charrue ne peut s'appliquer à l'instrument qu'on emploie dans les cultures sèches; c'est plutôt une sorte de râteau avec trois larges dents d'acacia. Près d'Ava, surtout dans les rizières, les paysans se servent de charrues qui rappellent un peu plus les charrues indoues.

Les terres, bien qu'imparfaitement labourées, étaient proprement tenues et leurs sillons plus réguliers que dans la plupart de nos champs de l'Inde. Ce mode de culture n'en excita pas moins le mépris d'un robuste Hindoustan du Doab, zémindar dans notre cavalerie irrégulière. « C'est à Dieu et non pas à leur travail qu'ils doivent leur nourriture, » disait-il. Les paysans se plaignaient beaucoup de la sécheresse; ils n'avaient pas récolté de riz depuis plusieurs années, et n'espéraient pas même une récolte cette année encore.

Nous trouvâmes enfin à *Menh'la*, chef-lieu de district,

la députation annoncée depuis plusieurs jours. Elle se composait du Woondouk [1] Moung Mhon; du gouverneur de Tseen-goo, petit vieillard original; de Makertich, gouverneur du district de Maloon. Ce dernier, d'origine arménienne, s'habille comme les Birmans; son teint est peut-être un peu plus foncé que celui des indigènes, dont il se distingue par des traits plus aquilins. Il y avait en outre des scribes et des officiers.

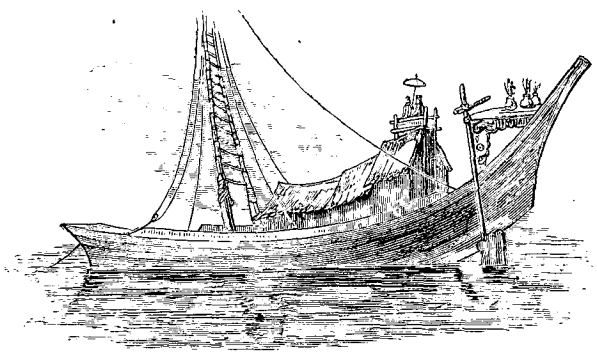
La députation était escortée de cinq ou six canots de guerre; c'était la première fois que nous rencontrions ces immenses embarcations; l'avant en est très-bas et très-fin; l'arrière, très-élevé, se recourbe au-dessus de l'eau; les rameurs, au nombre de quarante à soixante, sont deux sur chaque banc : tout l'extérieur du canot est doré, et toutes les rames le sont aussi. Les matelots, vigoureux et robustes, portaient tous leur conique chapeau de bambou; dans quelques canots ils étaient vêtus de mauvaises jaquettes noires d'uniforme. Des bandes de mousseline et des *filets* couverts de clinquant ornent les poupes élevées des canots de guerre, où flotte avec grâce une grande bannière blanche bordée d'argent, sur laquelle s'étale le blason de l'empire, un paon grossièrement dessiné. Souvent, à côté de l'oiseau oriental, une carafe européenne sert de pomme au mât de bambou auquel s'attache le pavillon. C'est un ornement très en faveur chez les Birmans, et parfois même une modeste bouteille à eau de Seltz domine la pointe extrême des pagodes. Un court mâtereau dressé à l'extrémité de la poupe des canots de guerre porte le *htee* [2], cet emblème royal et sacré. Ce n'est pas à l'arrière, comme en Europe, mais à l'avant du canot, sur une espèce de petite plate-forme, que se place le personnage le plus important du bord.



Canot de parade.

Nous débarquâmes et nous nous rendîmes à la résidence de Makertich. C'est une élégante construction en bambou, élevée sur piliers et entourée d'une palissade de même bois, selon la mode du pays. Une chambre tout à jour d'un côté, garnie de tapis indiens, servait de pièce de réception. Au fond de la salle, on voyait rangés sur un râtelier les fusils de la garde du gouverneur, qui habite, dans un coin de la cour, un petit corps de bâtiment, d'où les femmes regardaient curieusement les *Kalàs* (étrangers); les communs et les corps de garde étaient appuyés sur la clôture elle-même.

Dans la soirée, en compagnie de Makertich, nous allâmes faire un tour dans la ville, qui est toute neuve, et ne date que de l'entrée en fonction de ce gouverneur; elle n'a que six mois d'existence. C'est certainement la ville la plus propre et d'aspect le plus prospère que nous ayons rencontrée sur le fleuve depuis notre départ de Rangoun : une longue voie perpendiculaire à la rivière, et que viennent croiser trois autres rues, compose cette jeune cité. Les maisons ne sont pas situées au bord de la rivière; les Birmans négligent presque universellement les avantages d'une telle position; une large zone couverte de grands arbres s'étend toujours entre l'eau et leurs habitations; des *simul* (l'arbre à coton des Anglo-Hindous), des tamarins, de nombreuses variétés de figuiers forment un ombrage impénétrable aux rayons du soleil. Les rues sont larges, bien entretenues, bien drainées. Un groupe de monastères et de pagodes entouré d'un bosquet de tamarins, de palmiers et de talipots, s'élève sur le bord du fleuve, et nous remarquons dans plusieurs de ces édifices religieux l'absence de la forme conique ou mieux de cette forme en poire qui est le modèle stéréotypé de toutes les pagodes du Pégu.



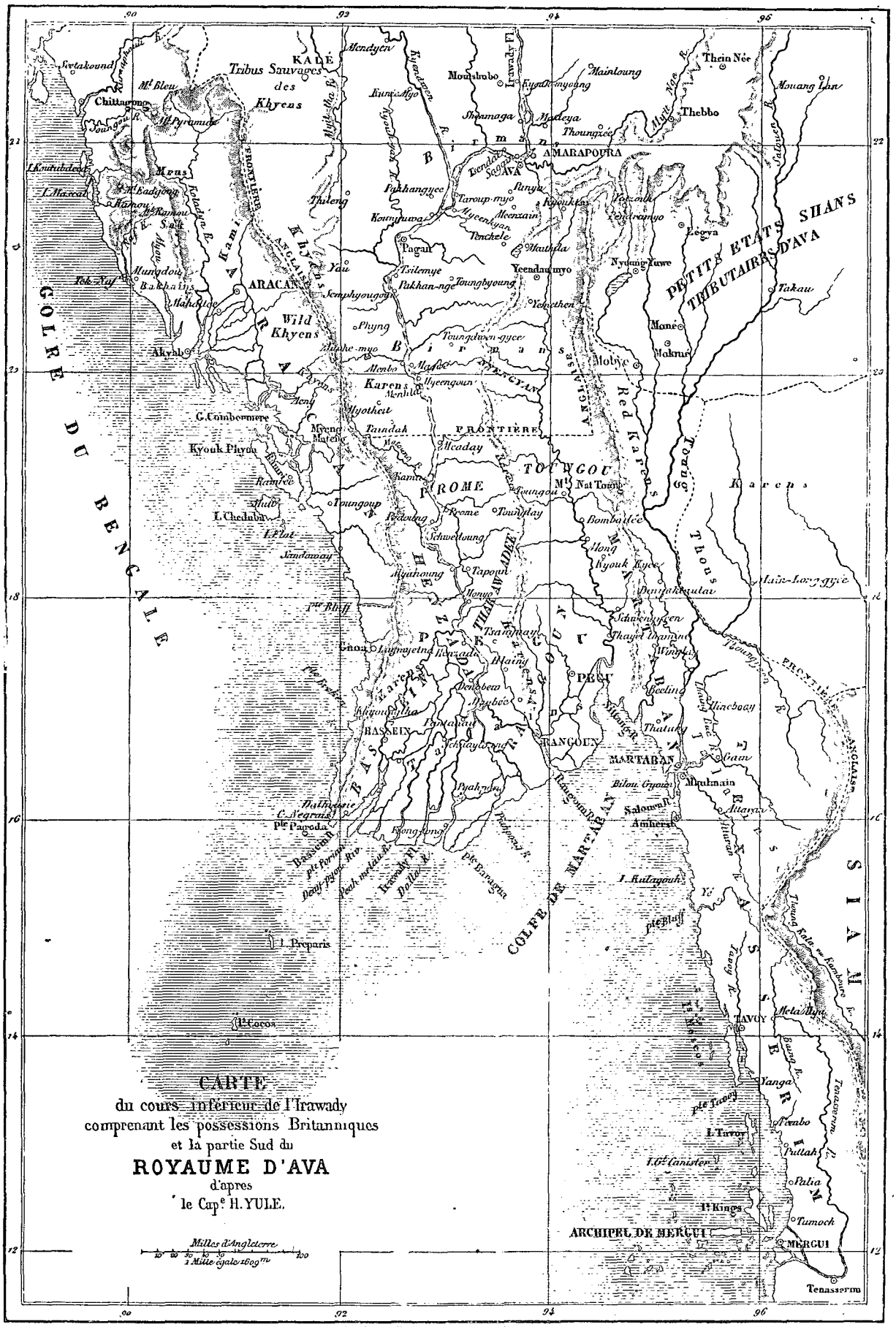
Bateau de commerce.

Le lendemain 13 *août* nous nous remîmes en route, après une visite matinale de notre escorte, ennuyeux cérémonial qu'il fallut subir pendant tout le voyage. Le woondouk et sa suite étaient dans deux barges remorquées par les canots de guerre; ces barges étaient peintes tout en blanc, couleur royale; les parasols d'or des dignitaires se dressaient aux coins de la cabine, devant laquelle était une verandah tendue en drap grossièrement brodé.

Les bateaux, nombreux à *Menh'la*, offraient quelques

1. *Woondouk*, ministre de second ordre. Dans le *Hlwot-dau*, grand conseil de la couronne, il y a quatre *woon-gyi*, assistés chacun d'un woondouk. *Woon*, gouverneur ou ministre; ce mot signifie littéralement fardeau. *Woon-gyi*, grand woon; *woon-douk*, soutien du woon.

2. Le *htee* est l'ornement en fer doré qui couronne le dôme de toutes les pagodes.




Gravé chez Erhard R. Bonaparte &c

bons spécimens des grandes embarcations de l'Irawady; il y en avait de 120 à 130 tonneaux.

On se sert sur la rivière de deux sortes de barques différant complétement l'une de l'autre. Les plus grandes, les *hnau*, sont aussi les plus employées : quelle que soit leur grandeur, le modèle pour toutes est le même. La quille se compose d'un tronc d'arbre qu'on creuse et qu'on élargit à l'aide du feu, quand le bois est vert encore; c'est simplement un canot. Sur cette espèce de quille on monte les membrures et les clins. Les courbes de l'avant, toujours très-bas, sont magnifiques, très-évidées, et ressemblent beaucoup à celles de nos steamers modernes. L'arrière s'élève beaucoup au-dessus de l'eau, et ses lignes d'eau sont très-fines. On y trouve toujours un banc élevé, ou plutôt une espèce de plate-forme soigneusement sculptée servant au timonier. Le gouvernail est un large

Birmans dans une forêt. — Dessin de J. Pelcoq d'après une photographie.

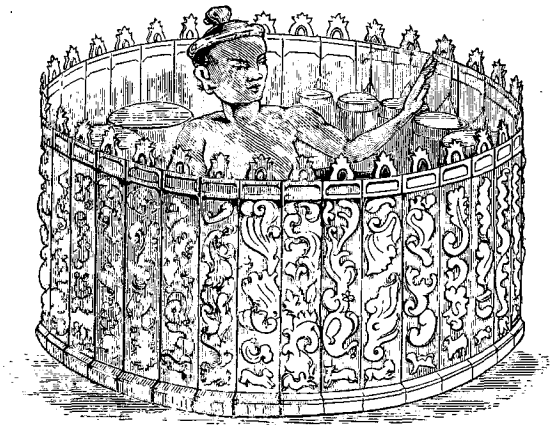
aviron attaché à la hanche de bâbord; il se manœuvre à l'aide d'une petite barre qui vient en travers du banc du pilote.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ces navires, c'est la mâture et la voilure. Le mât se compose de deux espars; attachés à deux morceaux de charpente et fixés à la quille, ils sont disposés sur ces pièces de bois de façon à pouvoir s'abaisser et même se démonter à volonté. Cette même mâture sert aux fameux pirates d'Ilanon, dans l'archipel Indien; quand ces écumeurs de mer sont poursuivis, ils se réfugient dans une crique et abaissent leurs mâts, qui pourraient trahir leur retraite. Il me semble qu'il y a entre les races indo-chinoises et les habitants de l'archipel Indien de nombreux points de ressemblance qui doivent fixer l'attention des ethnologistes.

Ces deux mâteraux, réunis par des traverses qui for-

ment une espèce d'échelle, se rejoignent au-dessus de la vergue, et se terminent en un mât unique.

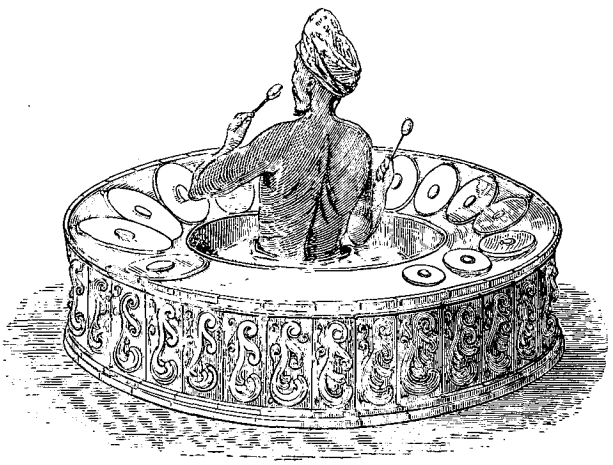
La vergue est formée d'un ou de plusieurs bambous d'une longueur énorme, très-flexibles; elle est attachée au mât par de nombreuses drisses, de manière à se courber en forme d'arc. Le long de la vergue court une corde dans laquelle passent des anneaux servant à attacher la voile, qui, à la manière d'un rideau, se tire des deux côtés du mât. Il y a de plus un hunier installé de la même manière. La voile est de cette toile de coton légère qui sert aux vêtements des indigènes. S'il n'en était pas ainsi, il serait impossible à ces bateaux de porter l'immense voilure qui les caractérise. A Menh'la, un de ces bateaux se trouvait près du rivage, je pus mesurer sa vergue; elle avait, tout en négligeant sa courbure, cent trente pieds (trente-neuf mètres) de long, et la surface de la voilure ne pouvait pas être au-dessous de quatre mille pieds carrés (367 mètres).



Pattshaing ou tambour-harmonica.

Ces bateaux ne peuvent marcher que vent arrière; mais pendant la saison des pluies, le vent est presque toujours favorable à la remonte d'Irawady. Une flottille de ces bateaux filant devant le vent, avec le soleil dorant leurs immenses voiles blanches, ressemble à de gigantesques papillons effleurant l'eau.

Au-dessus de *Menh'la* le courant est très-violent, nos steamers remorqueurs n'avançaient qu'à grand'peine Sur notre gauche se dressaient d'abruptes collines de grès rouge; au pied de ces rochers, qui s'entr'ouvrent çà et là pour former de charmants vallons herbeux, apparaissaient de magnifiques arbres qui projetaient leurs ombres sur les remous de la rivière. La pagode de Myenka-taoung, déjà signalée par Crawfurd en 1824, se dresse encore à l'extrémité de la falaise, suspendue au-dessus des eaux qui minent la base des rochers sur lesquels elle est assise. C'est là qu'en 1056 fut assassiné Chaulu, roi de Pagán.



Pattshaing à baguettes.

Nous nous arrêtons à Men-goon (le site du palais rustique), grand village de deux à trois cents maisons. La population entière est sur le rivage, drapeaux et bannières flottant au vent, un corps de musique jouant à tout rompre; des bateaux dorés, d'autres embarcations moins éclatantes, mais ayant le même aspect « centipède, » circulent autour de nos vaisseaux; les rameurs poussent des hurlements ou chantent en chœur, ce qui est la même chose; deux ou trois individus ressemblant à des démons dansent avec frénésie sur les bancs des canots; l'excitation générale donne à ce spectacle un caractère étrange et bizarre.

Un peu au-dessus de Men-goon, le fleuve change d'aspect, il s'étend en un immense chenal de deux à cinq milles de large (trois mille deux cents à huit mille mètres), embrassant de nombreuses îles d'alluvion; et il conserve cet aspect jusqu'au confluent du *Kyendwen*.

Dans tout ce parcours, des berges élevées, des falaises escarpées de *grès ou d'argile rouge* encaissent la rivière à l'orient. Près du fleuve les terrains sont ravinés et tourmentés; plus loin le sol s'élève en longues pentes ou en collines ondulées. La végétation a perdu ici son caractère tropical : rare et rabougrie en quelque sorte, elle ne se compose guère que d'une variété de *zizyphus jujuba, acacia cathechu*, entremêlés de ces euphorbes décharnés et de ces pâles et maladifs *madars* qui se rencontrent dans tous les endroits stériles et desséchés de l'Inde, depuis le Peshawer jusqu'au Pégu.

Hâtons-nous de dire que ces falaises stériles s'ouvrent de temps à autre pour laisser entrevoir, dans l'intérieur des terres, de jolis vallons perpendiculaires au fleuve; au débouché de tous, de verdoyants bosquets de palmiers et de grands arbres ombragent de riants petits villages dont la verte ceinture de champs cultivés et de haies bien entretenues forme un charmant contraste avec les collines stériles et nues qui les environnent.

Sur la rive droite, ces hautes terres disparaissent près Memboo, à dix-huit milles (vingt-neuf kilomètres) de Menh'la; une immense plaine d'alluvion s'étend jusqu'aux derniers contre-forts des monts Aracan; c'est la province de Tsalen, une des plus riches de l'empire birman.

De Men-goon, nous gagnons Magwé; entre ces deux localités, sur des collines dénudées, brillent les blanches pagodes de Kwé-zo, auxquelles on arrive par d'interminables escaliers.

La ville de Magwé. — Musique, concert et drames birmans.

Magwé, peuplée de huit à neuf mille âmes, est la plus grande ville que nous ayons encore vue en ce pays. Il y avait sur la plage deux ou trois cents bateaux de toute forme et de toute grandeur. Selon le wondouk, la ville renferme trois mille maisons, et ce chiffre ne nous sembla nullement exagéré.

En approchant de Magwé, nous vîmes un joli spécimen de pont birman : les Birmans sont bien plus avancés que les Hindous dans ce genre de construction; il est rare de ne pas rencontrer de pont là où les débordements empêchent la circulation.

La longueur de ces ponts est souvent excessive; leur construction ne m'a jamais semblé varier. Des pilotis en bois de teck de douze à treize pieds de long, des traverses qui se fixent aux pieux par des mortaises, un plancher solide, une balustrade souvent élégamment sculptée, voilà tout ce qu'on exige d'un ingénieur birman. Les pilotis, enfoncés sans l'aide du mouton, résistent pourtant au courant.

Les chaumières des faubourgs étaient en bon état; presque toutes avaient un large porche en treillage, qui, recouvert de plantes grimpantes, formait un frais berceau d'ombre et de verdure.

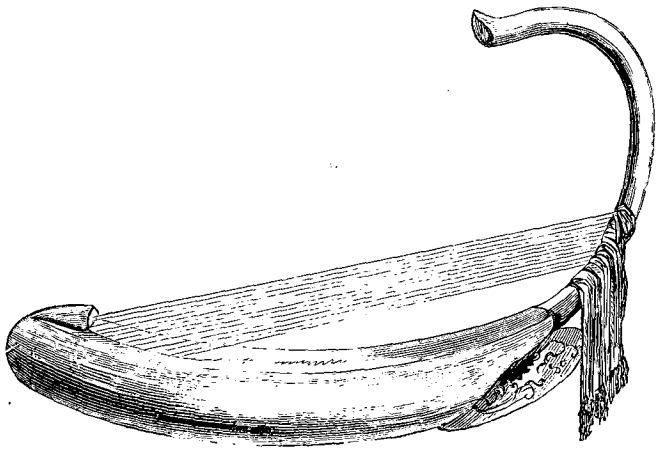
Les principales maisons de la grand'rue étaient occupées par des soldats dont les armes étaient rangées le long des verandahs. De nombreux chevaux circulaient dans les rues; c'était la monture de la milice du pays, convoquée sans doute pour notre arrivée.

Les boutiques étaient veuves de leurs marchandises, et la population avait un air d'inquiétude qui est peu dans le caractère des Birmans; notre présence semblait les préoccuper.

Nous ne rencontrâmes aussi que très-peu de femmes, ce qui n'est pas l'habitude du pays. C'est la seule fois que nous nous soyons aperçus de ce manque de confiance; mais les femmes ne se montrèrent plus en grand nombre que dans le voisinage de la capitale.

En sortant de la ville, nous nous trouvâmes dans une campagne ouverte, ondulée et divisée en enclos par des haies de jujubiers morts. La principale culture était le sésame. L'aspect des routes et des champs nous montrait un degré de civilisation auquel nous ne nous attendions pas.

Du bord de notre bateau à vapeur, nous avions remarqué une masse sombre de toitures s'étageant les unes sur les autres; c'étaient deux immenses monastères, d'une construction solide et simple, une chapelle (*thein*) et enfin une pagode. Le tout, y compris de vastes terrains, était entouré d'une grossière palissade de bois de teck de sept à huit pieds de haut.



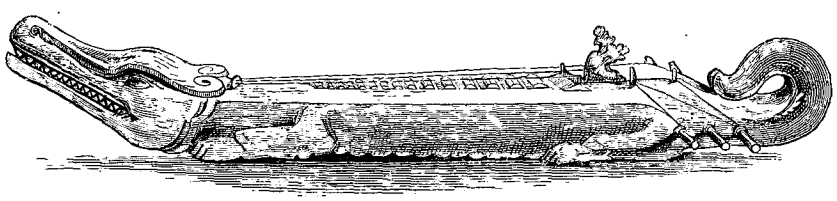
Harpe birmane.

Le *thein* était le monument le plus remarquable et le plus richement sculpté que nous ayons encore rencontré : ce n'est que dans les environs d'Amarapoura que nous avons vu des monastères le surpassant; plutôt encore par la richesse que par le goût de l'ornementation.

M'étant mis à en faire un croquis, je fus aussitôt entouré d'une foule de moines et de profès, tous très-joyeux, mais aussi très-questionneurs. Quand je demandais à l'un d'eux de poser pour que je pusse le représenter dans mon dessin, il s'approcha à toucher mon visage, et je ne pus lui faire comprendre qu'il était trop près.

Le soir, nous fîmes connaissance avec le drame birman, distraction qui prendrait grande place dans ma narration, s'il me fallait raconter ceux dont nous avons été journellement gratifiés pendant tout notre voyage.

Le gouverneur avait ordonné une exhibition de marionnettes et un drame régulier et classique; comme c'était la première fois qu'on nous faisait une politesse de ce genre, le major Mac Phayre, l'ambassadeur, y exigea notre présence.



Harmonica birman.

Nous avions un orchestre birman au grand complet, composé d'instruments très-curieux, et qui, je crois, sont particuliers à la Birmanie.

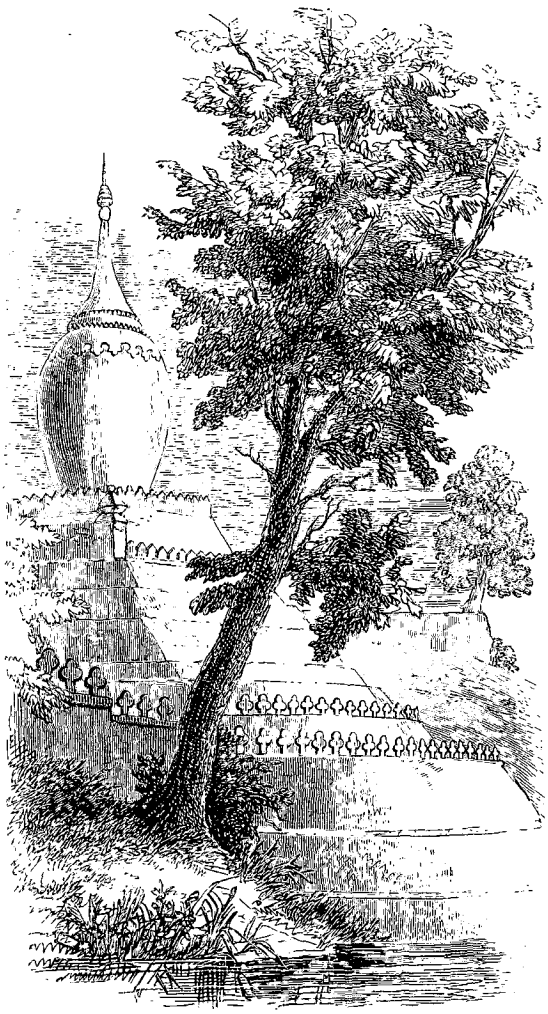
Le principal instrument, tant au point de vue du volume que du son, est le *pattshaing* ou tambour-harmonica. C'est une espèce de châssis circulaire, en forme de baquet, d'environ trente pouces (soixante-quinze centimètres) de haut sur quatre pieds et demi (un mètre cinquante centimètres) de diamètre. Ce châssis consiste en espèces de douves curieusement sculptées, qu'on maintient les unes près des autres à l'aide d'un tenon qui s'introduit dans une mortaise taillée dans un cercle. A

l'intérieur sont suspendus verticalement dix-huit à vingt tambourins, dont le diamètre varie de six à vingt-cinq centimètres. Pour accorder l'instrument, on modifie le son de chaque tambour, quand cela est nécessaire, en étendant avec le pouce un peu d'argile mouillée au centre de la peau d'âne. Le musicien, accroupi à l'intérieur, joue de cet instrument avec les doigts ou la paume de la main, et parvient à en tirer certains effets musicaux. Un autre instrument ressemble beaucoup au *patthsaing*, mais, au lieu de tambours, il contient des tamtams, et les musiciens se servent de baguettes pour toucher ce clavier, qui donne des sons d'une douceur et d'une mélodie charmantes. Le reste de l'orchestre se compose de deux ou trois clairons à large pavillon, d'une misérable trompette d'un son, de cymbales, et quelquefois d'un immense tam tam; invariablement il y a des castagnettes de bambou qui battent fort bien la mesure, mais qui aussi se font par trop entendre.

Les Birmans ont en outre des instruments pour la musique spéciale de salon ou de concerts; les principaux sont la harpe et l'harmonica aux touches de bambou et quelquefois d'acier.

Nous avons vu à Amarapoura un de ces derniers instruments; c'était l'œuvre des augustes mains du roi Tharawady, qui, comme Louis XVI, était plus adroit mécanicien qu'habile monarque.

Enfin une longue guitare cylindrique à trois cordes, ayant la forme d'un caïman, dont elle porte d'ailleurs le nom, clôt la liste de l'instrumentation birmane.



Pagode à Pagân.

Revenons au drame. Le sol, couvert de nattes, sert généralement de scène. Les personnages distingués se placent sur des estrades, la *plèbe* s'accroupit, se plaçant de son mieux dans tous les espaces libres. Au milieu de la scène il y a toujours un arbre, ou simplement une grosse branche d'arbre; comme l'autel dans les tragédies grecques, c'est le centre de l'action, c'est le seul décor; on a toujours répondu à mes questions à ce sujet que c'était en prévision du cas où l'on aurait une forêt ou un jardin à représenter; mais je suis convaincu que cet arbre avait une signification symbolique qui, avec le temps, s'est perdue.

L'éclairage, à l'huile minérale, consiste en quelques vases de terre qu'un des acteurs remplit de temps à autre et qui lancent leurs lueurs rougeâtres autour de l'arbre symbolique. L'orchestre, sur un des côtés de la scène, a près de lui une espèce de chevalet d'où pendent une foule de masques grotesques. Le coffre qui renferme les costumes de la troupe lui fait face; invariablement ce coffre fait fonction de trône à l'usage des rois, toujours très-nombreux dans ces drames.

De fait, rois, princes, princesses, ministres et courtisans sont les seuls personnages qui y figurent. Quant à l'intrigue, s'il y en a une, elle est très-difficile à découvrir. Le héros est le plus souvent un jeune prince, qui a toujours pour valet un bouffon, comme celui de nos anciennes comédies; le Crispin de Magwé remplissait parfaitement son rôle de comique, ainsi qu'en temoignaient les éclats de rire de l'audience. C'était le seul acteur digne de ce nom, et son jeu était souvent si hautement épicé, que pour le comprendre il n'était pas besoin de connaître la langue dont il se servait. L'interminable prolixité du dialogue dépassait toutes les bornes; je ne pense pas que personne pût comprendre ni ce qu'il signifiait ni sa raison d'être; ce qu'il y a de certain, c'est que l'action marchait si lentement qu'il eût fallu plusieurs semaines pour arriver au dénoûment.

Une partie du dialogue était chantée; dans ces moments, les attitudes, les gestes et certaines lamentations prolongées avaient un caractère très-comique, mais dont on se lassait bientôt. Des danseurs et des danseuses viennent souvent jouer des intermèdes ou même prendre part à l'action. Les rôles de femmes, dans les villes éloignées de la capitale, étaient joués par de jeunes garçons.

Les marionnettes sont encore plus populaires que les drames : les représentations de ces acteurs de bois ont lieu sur des théâtres assez élevés, ayant souvent neuf mètres de développement, ce qui permet de transporter la scène selon les exigences du sujet; le plus communément, on voit un trône à un bout, c'est la cour; à l'autre extrémité des branches d'arbre représentent une forêt. Les pièces que jouent ces marionnettes sont, comme celles des acteurs vivants, très-prolixes, et elles m'ont paru avoir une tendance au surnaturel, car on y voit des princesses

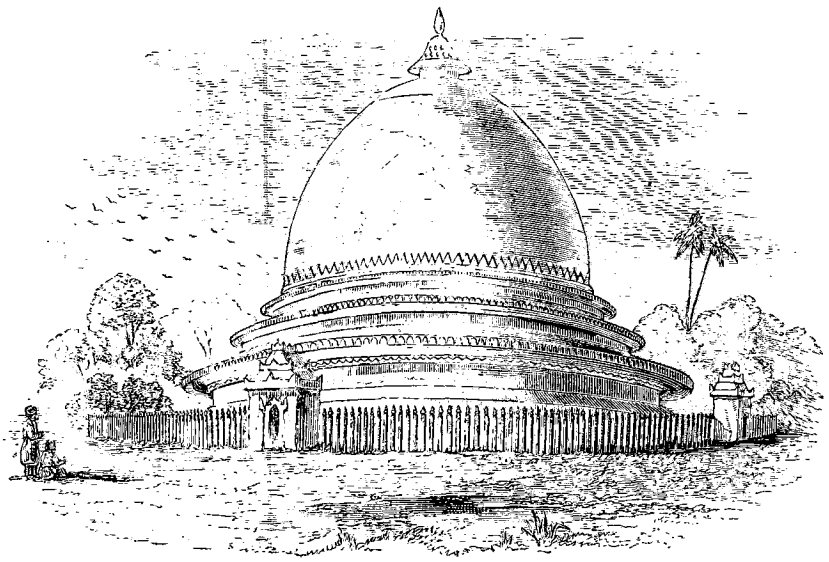
Représentation théâtrale dans le royaume d'Ava. — Dessin de W. Hausscullier et Hadamard d'après H. Yule.

enchantées, des dragons, des esprits (*hàts*), des chariots volants, etc. Ces marionnettes jouent souvent aussi des mystères qui se rapportent à l'histoire de Gautama, et qu'on ne pourrait laisser représenter par des acteurs.

Sources de naphte ; leur exploitation. — Un monastère et ses habitants.

La ville de Ye-nan-Gyong, que nous atteignîmes le 13, révèle la nature de son industrie et à la vue et à l'odorat; on y sent partout l'odeur nauséabonde du pétrole; la plage est couverte de vases de terre qui ruissellent d'huile; de toutes parts on voit fumer des poteries. Nous montâmes sur les collines qui entourent la ville; un sol de sable ou de pierre, à peine assez d'herbe pour ne pas accuser une stérilité absolue, çà et là quelques euphorbes rabougris, du bois pétrifié en abondance, tel est l'aspect désolé du pays.

Le 15 août fut consacré à visiter les mines; nos chevaux n'étaient pas mauvais; mais je n'en puis dire autant de leur harnachement. Après avoir chevauché pendant trois milles (cinq kilomètres) à travers des ravins et des collines escarpées de grès en pleine désagrégation, nous arrivâmes sur une hauteur au centre de l'exploitation. C'est un plateau irrégulier qui forme une espèce de péninsule au milieu des ravins.



Dagobah ou pagode en orme de cloche.

Les puits sont, dit-on, au nombre de cent; mais il en est qui sont abandonnés. Leur profondeur est variable, suivant qu'ils sont percés à la partie supérieure du plateau ou sur ses flancs. Nous en avons mesuré plusieurs à l'aide de longues cordes qui servent à puiser l'huile, et nous avons trouvé cinquante-quatre, cinquante-sept, quatre-vingt-un et jusqu'à quatre-vingt-onze mètres. Cette exploitation occupe une surface d'environ deux cent soixante hectares.

Un treuil grossier, monté sur un tronc d'arbre, posé lui-même sur des branches fourchues, est tout le matériel employé. On laisse descendre un pot de terre, il se remplit d'huile, puis un ouvrier, homme ou femme, tirant la corde, descend la pente de la colline jusqu'à ce que le vase arrive à l'orifice du puits. Les Birmans se servent de cette huile pour l'éclairage; on l'emploie aussi pour préserver les bois de construction des atteintes des insectes; c'est souvent même un médicament. Ce pétrole, qui depuis quelques années [illegible]argement importé en Europe, sert à l'éclairage, au graissage des machines, et la substance solide est employée à la fabrication des bougies.

Cette huile, de couleur verdâtre, a la consistance de la mélasse; son odeur n'est pas désagréable quand on est en plein air, et qu'elle est en petite quantité.

Le travail dans ces puits, d'où s'échappent des gaz délétères, n'est pas sans danger, surtout quand on approche du niveau de l'huile. Le capitaine Macleod, qui vit travailler au percement de l'un d'eux, rapporte que les ouvriers ne restent au fond du puits que de quatorze à vingt-huit secondes; encore en sortent-ils très-épuisés.

Cette exploitation fournit par mois vingt-sept mille *viss* (quarante-cinq mille kilogrammes de pétrole), il en revient mille au roi, mille au seigneur du district, et environ neuf mille aux ouvriers. Par suite de la demande du marché européen, cette substance vaut actuellement, à Londres, de mille à onze cents francs la tonne. La production totale annuelle de tous les puits, y compris ceux de la région sud, est d'environ douze mille tonnes.

Dans la soirée j'allai avec le major Phayre faire une promenade dans les environs : un chemin bien entretenu nous conduisit, à travers des collines arides, jusqu'à un petit vallon ombreux s'ouvrant sur la rivière; il avait son monastère et sa pagode. Les écoliers du monastère s'attroupant autour de nous, un vieux *poon-gyi*[1] vint sous le *zayat*[2] comme s'il voulait nous parler. Ces moines n'adressent jamais la parole les premiers : c'est la seule classe dans le Pégu avec laquelle il soit agréable de parler, parce qu'ils ne sont jamais quémandeurs.

Nous invitâmes le vieux poon-gyi à venir visiter les steamers; mais il nous refusa en lorgnant soupçonneusement un *avocat de Penang* (un bâton), que l'un de nous avait à la main. « Je crains d'être battu, » nous dit-il.

Ce peuple semble croire que parler birman implique une communauté de foi avec eux. On demandait invariablement à l'ambassadeur : « Est-ce que vous adorez les pagodes? » Comme en parlant au poon-gyi il avait em-

1. *Poon-gyi*, grande gloire, nom qui, dans la Birmanie, sert à désigner les prêtres de Bouddha.

2. *Zayat*, espèce de portique ou d'abri public, qui, servant aux voyageurs, aux promeneurs, etc., se trouve dans presque toutes les pagodes.

ployé les termes de respect qu'on emploie à l'égard des prêtres, un des assistants aux dents noires lui dit d'une façon assez impertinente : « Quoi! est-ce que vous adorez les poon-gyis; pourquoi alors n'avez-vous pas rendu à celui-ci les hommages que vous lui devez? — Parce qu'aujourd'hui n'est pas un jour de culte, » répliqua l'envoyé. Cette réponse excita un rire général dans tout l'auditoire.

La ville de Pagán. — Myeen-Kyan. — Amarapoura.

A mesure que nous approchons de *Pagán*, le fleuve semble grandir. La rive orientale est magnifique de végétation. Ce n'est qu'une succession continue de vallons richement boisés, de bouquets d'élégants palmiers abritant des villages; c'est un contraste frappant avec la rive opposée, qui ne présente qu'une série de collines stériles, dénudées, dont l'apparence est d'autant plus désolée que les îles qui surgissent à leurs pieds sont couvertes d'une épaisse verdure.

Nous voici enfin à Pagán; d'abord un dôme immense apparaît, c'est le *Tsetna-phya;* ensuite des pyramides éclatantes qui, étagées les unes sur les autres, surmontent des toitures resplendissantes de dorures; des temples sombres, étranges, avec leurs bases carrées, d'où s'élance un clocher en forme de mitre; puis enfin des coupoles blanches, noires, bizarres, fantastiques, se dessinant au milieu des maisons, des palmiers, des champs et des jardins.

Voici venir les canots de guerre, les parasols dorés, les rameurs qui hurlent, les danseurs frénétiques, la musique assourdissante; c'est le gouverneur de Pagán, le *Myit-sing-woon*, espèce de grand shérif de l'Irawady.

Intérieur d'une pagode.

Les temples apparaissent de plus en plus nombreux, les villages se montrent de toutes parts; de tous côtés, sous des arbres majestueux, une population qui fourmille; enfin nous laissons tomber l'ancre devant Pagán, et, comme d'habitude, près du théâtre.

L'escorte du Myit-sing-woon était la plus nombreuse que nous ayons encore vue. Dans son canot il avait cinquante hommes armés d'épées; une vingtaine portaient des fusils de tout calibre, mais tous à deux coups, plusieurs même de ces équipages portaient un uniforme. Nous comptâmes trente canots, qui en moyenne avaient trente hommes à bord. Enfin environ deux cents cavaliers, montés sur des petits chevaux campagnards, parmi lesquels il y avait plus d'une jument suivie de son poulain, nous attendaient sur la plage. Notre mouillage était des plus pittoresques. Près de nous, sur le bord du fleuve, s'élevait un temple, petit, il est vrai, mais d'une construction très-originale : son dôme avait la forme d'un œuf, le gros bout en l'air, et était surmonté d'une simple flèche.

Cet œuf pose sur une terrasse de *chunam* ou chaux qui est faite avec des coquillages ou du corail blanc; elle descend jusqu'à la rivière par une série de murs en talus, dont les parapets sont couronnés d'un cordon de trèfle mystique. En arrière une châsse de bois sculpté et doré, et un *thein* en brique avec son clocher pyramidal, s'étagent l'un derrière l'autre. Ce thein est d'une richesse et d'un fini d'exécution rares actuellement chez les Birmans.

De la rivière, cet ensemble d'architecture était si fantastique, si étrange, qu'en le voyant, on aurait pu se croire dans un monde nouveau.

Pagán nous causa à tous un profond étonnement. Aucun des voyageurs qui nous avaient précédés ne nous avait préparés au spectacle de ruines aussi vastes, aussi intéressantes. C'est à Pagán, dans les décombres de la vieille cité, que le 8 février 1826, l'armée des Birmans, commandée par le malheureux Naweng-Chuyen (le roi du coucher du soleil), livra son dernier combat aux Anglais envahisseurs.

Les ruines de Pagán couvrent, le long du fleuve, un espace de treize kilomètres de long sur trois kilomètres de large. Le nombre des temples ruinés ou en bon état est de huit cents, peut-être même de mille. Il y en a de toute espèce : pagodes en forme de cloche, en forme de bouton, en forme de potiron ou d'œuf; *Dagobahs*, *Chaityas*, *Bo-phyas*[1], tout s'y trouve réuni, avec toutes les variantes que comportent d'ailleurs ces différents types. Ces constructions, presque toutes sur le même plan, affectent la forme cubique : à l'intérieur une grande chambre avec des voûtes gothiques; à la principale entrée, grand porche qui fait saillie; à l'orient, deux portes latérales; le plan a la forme d'une croix; le bâtiment s'élève en terrasses successives pour se terminer par une flèche, le plus souvent une espèce de pyramide renflée vers le milieu. Ces constructions sont en briques revê-

1. *Dagobah* est le nom donné aux temples de Ceylan; il signifie, en sanscrit, réceptacle des reliques. On suppose généralement que notre expression de pagode est une corruption de ce mot. *Chaitys* désigne les temples bouddhistes; *Bo-phya* est le nom des pagodes en forme d'œuf ou de potiron.

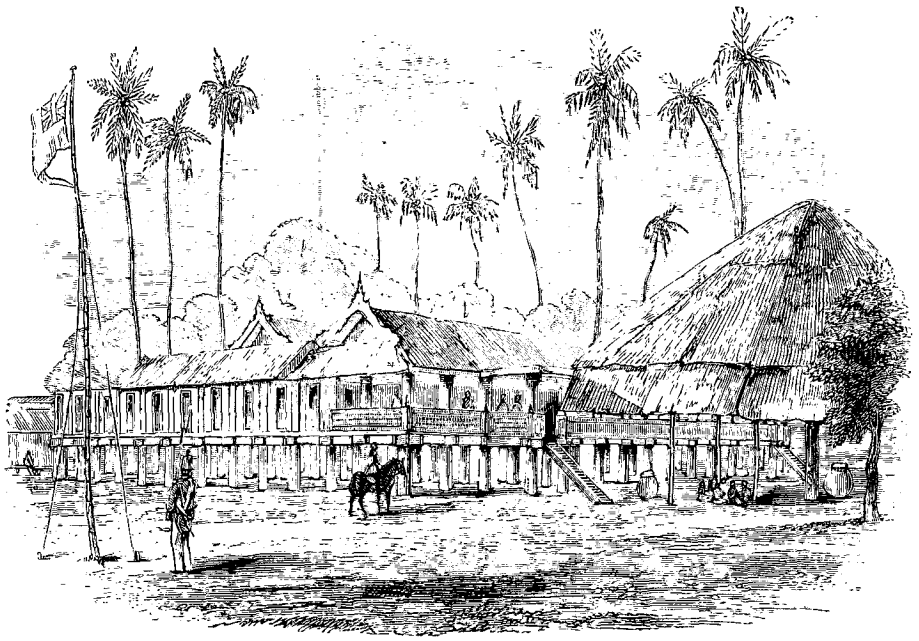
tues de plâtre. Les murs intérieurs et les chapelles ont un revêtement pareil, richement décoré de fresques d'un travail soigné.

Tel est en général le type de ces pagodes, dont la superficie varie de quatre-vingts à huit cents mètres carrés.

Ce qu'il y a de plus remarquable sans contredit dans ces temples, ce sont les chapelles à idoles, colossales statues de neuf mètres qui se ressemblent toutes; la seule différence qui existe entre elles est dans leur attitude : les unes prient, les autres prêchent, celles-ci donnent leur bénédiction. Posées sur un piédestal en bois sculpté en lotus, elles font face à l'entrée des chapelles, qui toutes sont ornées de magnifiques grilles de sept mètres de haut : ces grilles en bois sont très-curieusement fouillées; des guirlandes de feuillage d'un fini précieux s'enroulent autour de chaque traverse; les voûtes sont treillissées et semées de rosaces d'or.

L'immense niche où se trouve la statue a parfois plus de quinze mètres d'élévation; tout autour court une dentelle de métal doré, soigneusement découpée : au sommet de la voûte, à l'abri des regards du spectateur, se trouve une fenêtre dont le jour est dirigé sur la tête et les épaules de l'idole, qui, couverte d'or, semble ruisseler de lumière. Ce rayonnement éclatant au fond d'une chapelle sombre saisit le spectateur et produit un effet étrange.

Ces pagodes sont, je crois, toutes construites en *kuchapukka*, c'est-à-dire en briques cimentées de vase. On se représente difficilement des monuments de ce genre, atteignant une hauteur de soixante mètres; il faut dire que ces constructions sont presque des masses solides, si bien que les corridors et les voûtes ressemblent plutôt à des excavations qu'à de grandes nefs. Ces travaux sont d'ailleurs exécutés avec un tel soin, le joint des briques est si bien fait, qu'il est difficile d'introduire entre elles la



Maison de l'ambassade, a Amarapoura.

lame d'un couteau. Toute cette maçonnerie est couverte de plâtre; la nature même de cette construction exige qu'il en soit ainsi.

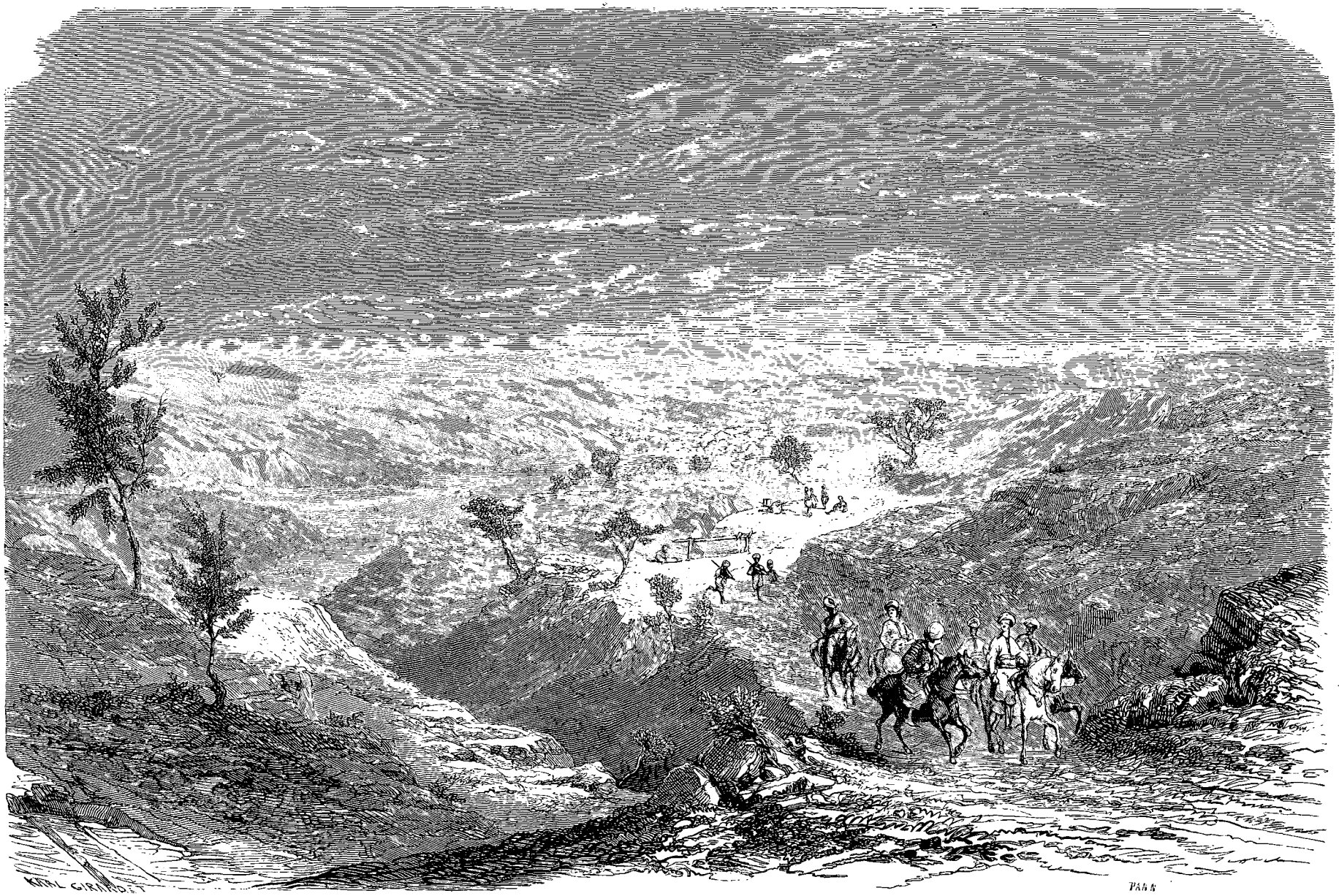
Là où le plâtre a résisté, les monuments sont en bon état; quand il a disparu, les monuments tombent en ruine. Il va sans dire que tous les ornements sont exécutés en plâtre; ils sont d'un goût et d'un fini qu'on rencontre rarement dans ce pays et dans les Indes.

Myeen-kyan, ville importante entre Pagán et la capitale du royaume, fait un grand commerce; c'est le principal marché à riz de la Birmanie. Les rues étaient très-animées : ici on battait le riz, là on le vannait, plus loin, on l'emballait et on le mettait à bord de grandes barques de cinquante à cent tonneaux, qui emportaient aussi des balles de coton destinées à la Chine. Celui que nous avons vu était sale et court de laine.

Les habitants se pressaient en foule pour voir les navires; ils regardaient par les sabords ouverts, questionnant, plaisantant sur tout ce qu'ils voyaient; qu'on fût à sa toilette ou non, ils ne se dérangeaient point.

Les eaux du fleuve étaient si hautes et inondaient tellement les champs et les prés, qu'il nous fut impossible de juger de l'importance du Kyendwen, un des affluents de l'Irawady : nous remarquâmes au confluent de ces deux rivières un petit *kyoung* (monastère), bâti sur pilotis : il avait été construit, nous dit-on, pour les mariniers.

Au delà de cette ville nous fûmes témoins de la fabrication indigène du salpêtre. Comme aux Indes, il se recueille ici sur le sol; pendant la saison sèche, on racle la terre à une profondeur de quinze centimètres environ; puis on met ce qu'on a ainsi ramassé dans des espèces de filtres d'osier garnis d'argile à l'intérieur et qu'on monte sur des châssis de bois. On les recouvre de balles de riz, puis on verse de l'eau sur le tout. Cette eau, passant lentement à travers l'appareil, vient tomber dans un vase en



Vallée des puits de bitume. — Dessin de Karl Girardet d'après H. Yule.

terre qui sert de récipient. On répète les lavages deux fois et on porte les eaux mères à la cuisson.

Celle-ci s'opère dans de larges vases peu profonds, juste assez élevés au-dessus du sol pour qu'on puisse faire un petit feu : ces chaudières sont en fonte de Chine, métal connu par ses qualités tenaces et ductiles. Le salpêtre vient se cristalliser sur les parois des vases, d'où on le retire en les raclant avec un couteau de bois.

La plus grande partie du salpêtre est vendue au roi; c'est un commerce libre; cependant, si on en vendait de grandes quantités pour l'exportation, il est probable qu'on l'arrêterait à la frontière. Ce qui ne se vend pas au roi sert à faire des pièces d'artifices, car les Birmans excellent dans la pyrotechnie.

Le 29 août, nous rencontrâmes une flotte de bateaux de guerre qui accompagnait une députation nouvelle envoyée à notre rencontre. Le chef vint à bord, c'était Nan-ma-dau-woon, le gouverneur du palais de la reine; au commencement de la guerre, il était gouverneur de Dalla, et avait été à la tête de la députation envoyée à Calcutta. Il portait une longue robe d'organdi et avait sur l'épaule un *tsal-wé*[1] d'or à douze rangs. C'était le fonctionnaire le plus distingué que nous eussions rencontré. Son canot avec ses cinquante-six rameurs était un spécimen modèle du genre.

Le spectacle avait un grand caractère. La flottille de canots se divisa en deux bandes, l'une restant sur la rive droite, l'autre traversant la rive gauche; les vapeurs avançaient lentement pendant tous ces préparatifs; nous comptâmes trois cents canots; ils avaient en moyenne un équipage de trente hommes, le tout formant un total de neuf mille hommes, qui nous accompagnaient de leurs chants et de leur musique habituelle.

M. Spears, négociant anglais résidant depuis longtemps à Amarapoura, vint à bord avec Antonio Camaretta, Portugais de Goa, un des employés de confiance du gouvernement birman; il est actuellement receveur des douanes dans la capitale et maître de la garde-robe du roi.

Nous débarquâmes à Sagaïn, juste en face du vieil Ava; un bois épais, quelques pagodes blanches, quelques monastères en ruines, des remparts couverts d'herbes et de broussailles, indiquent seuls l'ancienne capitale du royaume. Aussitôt arrivés, le padre Abbona, prêtre piémontais, vint nous voir; nous eûmes de nombreux rapports avec lui dans la suite.

Le patron du canot de guerre qui avait amené le vieux woon, et qui était monté à bord avec lui, nous avait beaucoup amusés le long de la route. C'était un gaillard gros et gras, d'un aspect désagréable, qui se prélassait avec des airs d'importance, ainsi qu'il convient à qui possède un abdomen puissant et un *putso* battant neuf. Sa vanité subit ici un léger échec, et nous eûmes un curieux exemple de la manière dont cela se passe en Birmanie. Au moment du mouillage, plusieurs canots, qui auraient dû être au large, se trouvèrent gêner notre manœuvre. Un des chefs prononça quelques paroles, et tout aussitôt deux de ces licteurs nus qui suivent tout personnage de marque, et dont les insignes caractéristiques sont un long et vigoureux rotin et des chapeaux en laque rouge, se précipitèrent sur notre pilote, au moment où il débarquait dans toute sa gloire, le saisirent par sa houppe de cheveux, lui lièrent les pieds et les poings, et sans souci du *putso* neuf et de son importance, le jetèrent, après l'avoir fort malmené, sur un tas de briques situé derrière notre demeure.

Dans la soirée, nous explorâmes la ville et ses environs. Cette ville, qui plus d'une fois fut la capitale du royaume, est fermée par une enceinte en briques tombant en ruines et entourant, au milieu d'épais bouquets de magnifiques tamariniers, quelques rares maisons. Les boutiques, plus rares encore, ne contenaient rien d'intéressant.

### Paysage. — Arrivée à Amarapoura.

Les chemins des environs de la ville auraient eu parfois un aspect tout anglais, n'étaient des haies de cactus qui nous rappelaient à la réalité. M. Oldham et moi, après avoir gravi fort péniblement environ trois cents marches très-roides, par un escalier ressemblant beaucoup à celui qui décorait le fronton du temple de la Renommée dans les livres de notre enfance, nous arrivâmes à un temple ruiné, qui lui-même ne nous paya pas de notre fatigue; mais du haut de ses terrasses nous eûmes une de ces vues qu'on n'oublie jamais. Il n'est rien sur les bords du Rhin qui puisse s'y comparer. Ici l'Irawady fait un coude brusque et s'infléchit presque à angle droit. Tantôt, étincelant comme une zone d'argent, il baigne des îles verdoyantes comme de sombres émeraudes, et semble se perdre dans les montagnes bleues qui apparaissent à l'horizon; tantôt il rayonne ardent sous les feux du soleil, comme un fleuve d'or liquide. Devant nous, Amarapoura, enveloppée d'une vapeur légère qui couvre ses maisons de clayonnage et ses pagodes de plâtre, de cette estompe mystérieuse qui permet à l'imagination de rêver de palais de marbre, de pagodes de porphyre et d'or. Derrière ses lagunes, c'est la merveilleuse Venise! A nos pieds des arbres splendides (il n'est pas d'arbres comme ceux de la Birmanie), d'où se détachent des pagodes, des temples éclatants de dorure; plus loin, large comme un lac, s'étend une nappe d'eau où se reflètent la profonde verdure des coteaux et les nuages blancs qui courent dans le ciel; puis encore le fleuve, que sillonnent les canots de guerre tout dorés et dont la musique et les chants arrivent jusqu'à nous; plus loin encore les collines nues, abruptes, désolées de Sagaïn, où, sur chaque mamelon, se dresse un sombre monastère ou un blanc *Bo-phya;* puis des îles, des temples, des villages, des collines nues, et, comme Cybèle, couronnées de tours, puis enfin de l'autre côté de l'Irawady, le vieil Ava, sombre

1. Le *tsal-wé*, chaîne d'or à plusieurs rangs, est l'insigne qui distingue les nobles birmans; il se porte attaché sur l'épaule gauche, traverse la poitrine, et vient se fixer sur le dos, derrière le bras droit. D'après le major Phayre, ce serait une modification du fil ou cordon brahmanique des Hindous.

forêt où surgissent encore quelques blanches pagodes.... splendide spectacle qui ne sortira jamais de ma mémoire !

En allant visiter la pagode de Khoung-moo-dau, nous traversâmes plusieurs villages habités chacun par des corps d'état distincts : dans l'un, des fabricants de papier ; dans l'autre, des forgerons ; un troisième ne renfermait que des marbriers. Ces derniers sculptent une quantité innombrable de gautamas en marbre. Ils polissent merveilleusement ces statues du Bouddha, se servant à cet effet d'une pâte faite avec du bois fossile. On demandait, pour un gautama d'un mètre de haut, deux cent trente-sept dollars ; un petit gautama portatif, de vingt centimètres environ, tout rehaussé d'or, ne valait que vingt et un dollars.

30 *août*. — Vers midi arriva une autre immense flottille de canots de guerre ; elle escortait le magwé-mengyi, qui venait au-devant de l'envoyé anglais. Ce fonctionnaire jouit d'une haute réputation de modération et d'honnêteté ; il a la préséance sur tous les membres du *hwlot-dau* (conseil royal). Un certain air sensuel, combiné avec son air intelligent et rusé, le fait ressembler aux portraits de quelques rois du moyen âge.

L'entrevue fut très-cordiale ; on causa de différents sujets, et enfin on vint à parler du système planétaire, que le major Phayre chercha à leur faire comprendre, sans y pouvoir réussir toutefois ; c'était trop complétement opposé à la théorie des Birmans, qui admettent l'existence d'une montagne centrale (Myen-mo) dont la hauteur est de plusieurs millions de kilomètres, et autour de laquelle sont solidement attachées quatre grandes îles (l'Europe et l'Asie sont situées sur l'île du sud). Le soleil éclaire ces quatre terres en tournant autour de l'immense Myen-mo. Après quelques discussions sur ce thème, le woon-gyi, se tournant vers le major Phayre, lui demanda quels étaient les peuples qui croyaient à ce système.

« Les Anglais, les Français, les Portugais, les Américains, répondit celui-ci.

— Tous les blancs, alors. Il faudra que j'en parle au P. Abbona, » répondit le woon-gyi.

Dans la soirée M. Camaretta arriva avec une nombreuse suite de valets qui portaient une trentaine de plats d'argent massifs, contenant des ragoûts et des sucreries que le roi et la reine envoyaient à l'ambassade.

C'étaient les premiers spécimens de la cuisine indigène soumis à notre appréciation ; aussi tous les plats furent-ils soigneusement dégustés. Il y avait, entre autres, une espèce de vol-au-vent de volaille et de porc, dont la pâte était de farine de riz, qui fut déclaré comparable aux meilleurs produits de l'art culinaire français. Les sucreries, préparées sous la direction de Son Altesse la princesse Pakhan, propre sœur du roi, étaient dignes d'une si haute provenance.

Partis le 1er septembre pour la capitale, nous trouvâmes le fleuve tellement débordé, qu'on fut obligé de faire jalonner devant nous le chenal par des canots de guerre, jusqu'à ce que, quittant l'Irawady, nous fîmes notre entrée dans le Myit-ngé ou lac d'Amarapoura, au milieu d'une forêt d'embarcations de toute espèce, parmi lesquelles apparurent bientôt les bateaux du roi. L'un d'eux était vraiment une embarcation royale ; la proue représentait une tête de paon, et sur le pont s'étageaient les uns sur les autres de nombreux pavillons ; le tout ruisselait d'or. Les tours et détours de la rivière étaient si fréquents que les collines de Sagaïn avaient l'air de danser autour de nous.

Enfin, après avoir traversé un dédale de canaux plus étroits les uns que les autres, si étroits que la *Nerbudda* avec ses tambours brisait les branches des arbres du rivage, nous arrivons au but de notre voyage, à cet interminable pont de bois qui traverse le lac pour aller rejoindre Amarapoura. Le pont et la berge étaient couverts de monde, et plus d'un curieux, pour mieux voir, n'avait pas craint d'entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps.

Des éléphants nous attendaient au débarcadère, mais le major Phayre ayant préféré marcher, nous nous acheminâmes pédestrement entre deux haies de soldats d'assez piètre apparence, tous armés de sabres et de fusils du vieux modèle français. Les réguliers, ou pour mieux dire les quasi-réguliers, ceux qui sont de service dans la capitale, avaient des jaquettes rouges de drap grossier, des ceinturons en étain et de vastes chapeaux à grands bords, en forme de cloche ; ces coiffures sont en bambou tressé et recouvert de laque verte ou dorée. Les irréguliers étaient vêtus chacun selon sa fantaisie. De temps en temps apparaissaient sur le second rang des pelotons de cavalerie. Les cavaliers, montés sur de maigres chevaux, armés de courtes lances et de *dhas* ou cimeterres, faisaient triste figure. Quelques officiers étaient splendides, au point de vue de la parade s'entend. Encastrés entre leurs pommeaux d'or prodigieusement élevés, avec d'immenses quartiers de selle en buffle doré ou couverts de dragons fantastiques, ils faisaient un effet merveilleux. Ce quartier de selle, qui a quelquefois un mètre de diamètre, est certainement ce qu'il y a de plus curieux dans l'accoutrement des cavaliers birmans ; c'est peut-être un reste des anciennes armures.

Nous arrivâmes à notre résidence, située à environ trois kilomètres de notre flottille ; ce qui n'était rien moins que commode ; mais il nous fallut nous résigner. Les précédents règlent tout en Birmanie ; le colonel Symes, le capitaine Canning, pendant leur séjour à Amarapoura, avaient demeuré là, ce fut raison suffisante pour nous y loger.

Notre habitation, dont la superficie était d'environ cinq cents mètres carrés, était entourée d'une palissade de bambous. A l'extérieur existaient des abris servant à environ six cents soldats placés là pour nous protéger, ou plutôt pour nous surveiller. Notre demeure, dans le fait, n'était rien autre qu'un large bungalow avec de nombreux pignons et non moins de larmiers, qui, ainsi que nous pûmes bientôt nous en assurer par expérience, laissaient facilement pénétrer l'eau dans les chambres. La charpente était en bois de teck, les murs et planchers en bambou.

Une immense chambre de plus de vingt-cinq mètres de long nous servait de salle à manger : de grands vases de Chine garnis d'arbres artificiels couverts de fleurs et de fruits la décoraient. Ces derniers imitant des mangues, des pêches, des ananas ou autres fruits, étaient bons à manger ou au moins destinés à l'être, car on les remplaçait tous les jours; c'étaient des sucreries ou des pâtes de fruits suspendues aux branches par des fils de fer. Les arbres, assez bien imités d'ailleurs, formaient une décoration agréable.

Le plancher de la salle était couvert de tapis chinois en feutre imprimé; nous avions aussi des tables, des chaises, un *punka* orné de grandes lanternes chinoises dans lesquelles on mettait tous les soirs de petites bougies indigènes en cire jaune, et qui n'éclairaient guère mieux que des veilleuses.

Le long de ce salon régnait une verandah ayant vue sur un grand portique, immense abri circulaire avec un toit conique supporté par un seul mât placé au centre. Sous cet immense parapluie se trouvaient et le théâtre,

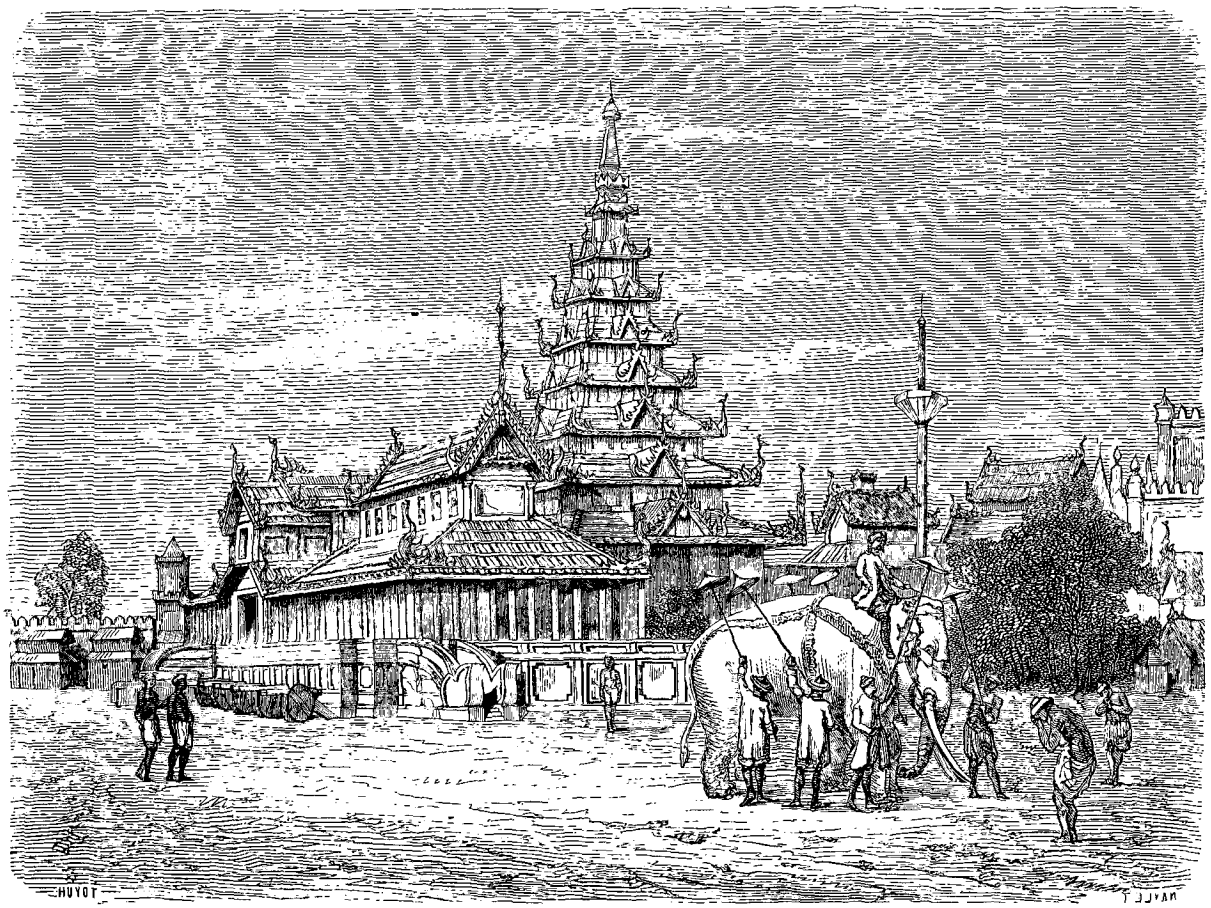
Types de grands seigneurs et hauts fonctionnaires birmans. — Dessin de Morin d'après H. Yule.

et les marionnettes, et la musique destinée à nos plaisirs, ou plutôt à ceux de notre garde d'honneur, car ils ne nous causèrent jamais que des insomnies.

Dans notre portique-théâtre et sur la verandah brillaient d'énormes jarres d'argent massif où deux hommes auraient logé sans peine; d'immenses cuillers, aussi en argent, permettaient de se désaltérer avec l'eau qu'elles contenaient : c'était d'un aspect vraiment royal.

Amarapoura, en pali, « la ville immortelle, » n'a aucune prétention à l'antiquité; elle a été fondée par Mentaragyi Phra, fils de ce grand Alompra, qui, vers le milieu du siècle dernier, affranchit la Birmanie du joug des Péguans. D'après le P. San-Germano, Mentaragyi prit possession de son palais le 10 mai 1783. La ville fut abandonnée par son successeur en 1822; cet acte fut considéré comme de mauvais augure; ce fut ce qui amena, disent les Birmans, les désastres de 1824-1826. Les résidences royales, à chaque changement, avaient toujours remonté la rivière, de Prome à Pagán, de Pagán à Panya, de là à Ava, puis à Amarapoura : cet abandon des antiques coutumes amena la mauvaise chance et les revers.

*(La suite à la prochaine livraison.)*



Le palais du roi et l'éléphant blanc. — Dessin de Naviet d'apres H. Yule.

# VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA

(EMPIRE DES BIRMANS),

PAR LE CAPITAINE HENRI YULE,

DU CORPS DU GÉNIE BENGALAIS [1].

1855

Amarapoura ; ses palais, ses temples. — L'éléphant blanc. — Population de la ville. — Recensement suspect.

Amarapoura est bâtie sur un terrain légèrement élevé au-dessus de la rivière et qui, dans la saison des pluies, forme une longue péninsule rattachée à la terre ferme par le nord. Des chaussées revêtues de briques, ou des ponts de bois d'une longueur énorme, la font communiquer avec les rivages est, sud et sud-ouest. Pendant la saison sèche l'Irawadi ne baigne que le faubourg occidental.

La ville proprement dite, placée au point le plus large de la péninsule, a la forme d'un carré dont chaque côté peut avoir seize cents mètres environ; un mur de briques de trois mètres cinquante centimètres à quatre mètres, garni de créneaux et appuyé sur des terrassements, l'entoure de toutes parts. Chacun des côtés du carré a trois portes et de treize à quatorze bastions. A environ trente mètres du mur, un fossé de cinq à six mètres de profondeur, avec une escarpe et une contrescarpe en briques, en défend les approches. Toutes ces défenses sont d'ailleurs de peu d'importance : il n'y a de canons nulle part, et, défendues par les Birmans, toutes ces fortifications n'offriraient pas plus de résistance que des chevaux de frise.

Les rues vont d'une porte à l'autre, et, se coupant à angles droits, divisent la cité en îlots rectangulaires.

Suivant le caractère propre à toutes les vieilles cités des Birmans, et qui se retrouve dans Pégu, Sagaïn,

1. Suite. — Voy. page 257.

Toungoo, Tavoy, etc., le palais occupe le centre de la ville, et ses murs affectent un parallélisme parfait avec les remparts de la cité. Il y a trois enceintes, et de plus une haute palissade en troncs de teck, à laquelle vient s'ajouter un épais mur de briques. Du côté de l'est, où se trouve l'entrée publique, s'étend une esplanade d'environ cent vingt-cinq mètres, qui se termine par un autre mur en briques avec double porte. Chaque face du palais a une grille, confiée à la garde d'un officier qui, chargé de veiller à la sûreté du roi, prend le titre de commandant de la porte du nord, de la porte du sud, et ainsi de suite.

Après avoir franchi le dernier mur, on se trouve devant le Myé-nan (palais de terre), ainsi nommé à cause de son sol en terre battue : c'est la grande salle des audiences. Construite sur une terrasse en briques recouvertes de plâtre, de quatre-vingts mètres de long sur trois mètres de hauteur, sa façade est couronnée d'un triple pignon, et sur les ailes soutenues par des colonnettes s'étage un double toit; cette construction, tout en bois, est dorée. La salle d'audience a de dix-huit à vingt mètres de profondeur; à son extrémité se trouve le trône ; au-dessus du trône, au centre du palais et de la ville, autant qu'aient pu y réussir les géomètres birmans, s'élève un élégant *phya-sath* (clocher de bois) semblable à ceux des monastères, et sur lequel brille un *htee* doré, privilége que le roi seul partage avec les établissements religieux. Le phya-sath aussi avait été doré, mais, lors de notre visite, il ne conservait plus de trace de son ancien éclat.

Au nord du palais, se trouve le palais du *seigneur éléphant blanc*, derrière lequel sont les appartements ordinaires de Sa Seigneurie. Près de sa demeure se trouvent les écuries où l'on renferme les éléphants vulgaires.

L'éléphant blanc actuel occupe sa haute position depuis plus de cinquante ans. Je croirais volontiers que c'est celui dont parle le P. Sangermano, et qui fut pris en 1806, à la grande joie du roi, qui venait de perdre celui qu'il possédait.

C'est un éléphant énorme ; il a plus de trois mètres de haut, une tête superbe, des défenses magnifiques. Malheureusement son corps est long, efflanqué, mal fait. Il nous parut dans un mauvais état de santé. Son regard est faux et désagréable, et ses gardiens semblent se méfier de son caractère : ils nous ont toujours conseillé de ne pas nous approcher de sa tête ; le petit anneau rougeâtre qui entoure son iris ressemble, dit-on, à un « cercle des neuf pierres précieuses » (talisman). A peu près uniforme, sa couleur rappelle celle des taches que l'on voit sur les oreilles et sur la trompe des éléphants ordinaires; en somme il mérite bien son nom d'éléphant blanc.

Ses *paraphernalia* royaux, qu'on déploie quand il arrive des visiteurs, sont magnifiques : son *driving-hook* [1], qui avait environ un mètre, était incrusté de perles dans toute sa longueur ; çà et là cerclé de rubis, son manche était de cristal avec des ornements d'or. La tiare, de drap écarlate, ruisselait de gros rubis et de diamants splendides ; son front était orné de « cercles des neuf pierres précieuses » qui détournent les mauvaises influences.

Quand il était en grand costume, comme les grands dignitaires birmans, comme le roi lui-même, il portait sur sa tête une plaque d'or où se lisaient tous ses titres, et entre ses yeux resplendissait un croissant de grosses pierres précieuses. A ses oreilles pendaient d'énormes glands d'argent, et il était harnaché de bandes écarlates tissées d'or et de soie et embossées d'or pur.

Il a un fief qui lui appartient en propre, un *woon* (ministre), quatre ombrelles d'or, et une maison composée de trente personnes. Avant d'entrer dans son palais, les Birmans ôtent leur chaussure.

On annonce souvent la prise d'éléphants blancs; il y a alors grand émoi à la cour; mais la plupart du temps, vérification faite, il se trouve que ce n'est de leur part qu'une prétention à ce titre, au grand regret du roi, qui saluerait la venue d'un véritable éléphant blanc comme la consécration par la nature de ses droits légitimes à la royauté; car il n'est pas sans quelques remords, paraît-il, au sujet de l'usurpation qui l'a placé sur le trône de son frère. En 1831 on avait pris un de ces éléphants suffisamment blanc pour qu'on lui assignât un apanage. Mais le gouvernement étant alors obligé de payer les dernières indemnités de la paix de Yandabo, on fut obligé d'y appliquer les revenus du nouveau *Senmeng* (seigneur éléphant). Une députation présenta en grande pompe, au pachyderme, une lettre du roi, écrite sur une longue feuille de palmier. Le roi le priait de ne pas s'offenser si on le privait de son revenu pour payer les *kalàs* (étrangers), et on lui donnait l'assurance que le tout lui serait remboursé avant deux mois.

Je n'ai pu m'assurer si les Birmans intelligents ont conservé leur antique superstition pour les éléphants blancs, ou s'ils ne voient là qu'une sorte d'attribut traditionnel de la royauté; quelque chose comme les chevaux café au lait qui conduisent la reine d'Angleterre quand elle ouvre ou proroge le parlement.

Devant le soubassement de la salle d'audience se trouvent une vingtaine de canons remarquables soit par leur grandeur, soit par leur exécution. J'y remarquai entre autres deux pièces de bronze de 24, que certains détails semblent désigner comme d'origine birmane, et qui font grand honneur à l'intelligence de ce peuple. Quelques pièces de petit calibre imitant des dragons hérissés, la gueule ouverte, les ailes éployées, sont d'un fini remarquable; ces dernières ont, dit-on, été prises aux Siamois.

Un peu plus loin on voit une énorme pièce d'artillerie amenée de l'Aracan, à la fin du dernier siècle, après la conquête de ce pays. Semblable à la Mons-meg d'Édimbourg, elle est formée de barres de fer longitudinales entourées de massifs cercles de fer, très-imparfaitement soudés. Cette pesante machine a environ huit mètres soixante-dix centimètres de long; son diamètre extérieur à la culasse est de quatre-vingts centimètres, mais son calibre n'est que de trente.

1. Sorte d'aiguillon à crochet qui remplace le fouet du cocher entre les mains du mahout ou cornac.

Immédiatement à la sortie du palais, on trouve le *yoom-dau* (maison de ville), et le *tara-yoom*, chambres de conseil ou de justice; à l'ouest du palais est l'*anouk-yoom*, où un magistrat spécial juge les délits des femmes du palais; non loin de là aussi est la prison publique : c'est, comme les maisons de la ville, un assemblage de huttes en nattes et de barrières de bambou. Les prisonniers sont obligés de se nourrir, de sorte que ceux qui ne peuvent payer ou attendrir leurs geôliers, meurent de faim. Ils sont très-maltraités. Le roi, il est vrai, a ordonné de nourrir les prisonniers et s'imagine que ses ordres sont exécutés, mais il n'en est rien. Un jour, en sortant de son palais, Sa Majesté avisa un bouffon très-activement occupé à piocher; à la demande du roi sur ce qu'il faisait : « Je cherche, répondit le bouffon, un de ces nombreux ordres qui émanent journellement du palais et du conseil suprême et dont on n'entend jamais plus parler. »

Les rues sont très-larges et assez propres par un temps sec; on n'y rencontre pas de ces mauvaises odeurs si insupportables dans les villes indiennes. Il n'y a cependant aucune police attachée au nettoyage des rues; les chiens sont les seuls êtres qui s'occupent de ce soin. L'écoulement des eaux se fait à la grâce de Dieu; aussi, quand il pleut, la boue arrive à une profondeur impraticable; il est même des quartiers de la ville dont elle interdit l'accès.

Amarapoura ne s'est jamais relevée de l'incendie qui, pendant les guerres civiles de 1831, la consuma complétement, à l'exception toutefois du palais du roi. Aussi la population y est-elle clair-semée; les habitations sont rares; on rencontre souvent de grands espaces déserts.

La plupart des maisons, construites en bambou, sont exhaussées sur des pieux. Le long des rues principales, à quelques pieds des maisons, court un rang de palissades bien faites et blanchies à la chaux; les pieux qui les soutiennent sont couronnés de pots de fleurs, et souvent entre la palissade et la maison fleurissent des arbustes.

Le *yaja-mat* (palissade du roi) a pour but d'empêcher la foule d'encombrer irrespectueusement le passage du monarque, et même de le voir; car il faut dire qu'en Birmanie « le droit qu'a un chien de regarder un roi » ne semble pas encore bien établi. Ce système de palissades donne une apparence de propreté à la ville; mais comme elles cachent les boutiques et les habitants, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intéressant pour un étranger, elles jettent par cela même un grand caractère de monotonie sur tout l'ensemble. De fait, quand nous nous rendions au palais en grand apparat, n'eût-ce été de nos éléphants qui nous servaient de monture et nous permettaient de voir derrière les barrières, nous ne nous serions jamais doutés du nombre de personnes, hommes, femmes, enfants, occupés à nous épier.

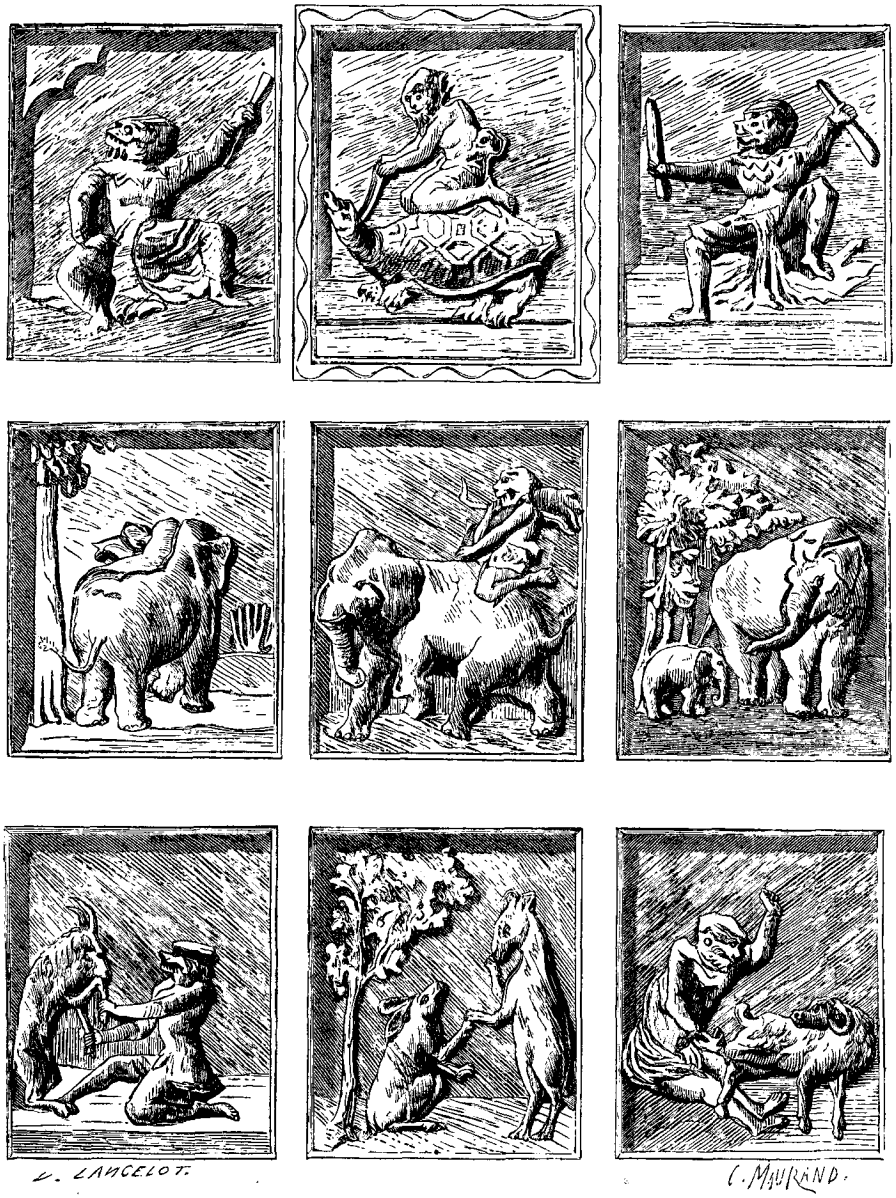
Aux portes de la ville s'élèvent des corps de garde construits en bois et ouverts de toutes parts. Les portes semblent avoir été taillées au travers des bastions, et n'ont d'autres ornements que de grossières moulures en plâtre; ces bastions, blanchis à la chaux, rompent toutefois la monotonie que la couleur de la brique imprime au reste de la muraille. Au-dessus des portes s'élèvent des pavillons à triples toits pour les entrées principales et à doubles toits pour les autres; de moindres pavillons couvrent les bastions. Dans le passage des portes les plus fréquentées stationne une foule de petits détaillants dont le commerce consiste en sandales, peignes de bois, cuillers, ciseaux, crayons de stéatite, etc. Des échoppes de pareils articles se groupent aux angles des palissades du palais, et à sa principale porte on trouve la plupart des marchands de *para-beiks* (tablettes noires) et de crayons de stéatite, qui constituent tout le matériel à écrire des Birmans dans leurs transactions ordinaires.

Les demeures des princes, des ministres d'État et autres dignitaires occupent généralement les emplacements tracés par les rues rectangulaires qui divisent la ville. Ces palais, entre autres celui du prince héréditaire, sont vastes, construits en bois et semblables aux monastères, mais d'un style moins orné; leurs doubles et triples toitures (permises seulement à la famille royale) sont recouvertes de tuiles petites et minces. Les autres habitations sont faites de nattes de bambou encadrées de bois de teck, avec des pignons et des larmiers en teck et des toits de chaume. Çà et là, dans de larges espaces sous les remparts, on rencontre les greniers royaux.

On compte, suivant le major Allan, dans l'enceinte des murs, cinq mille trois cent trente-quatre maisons, ce qui donne un chiffre de vingt-six mille six cent soixante-dix âmes; toute la capitale, y compris les faubourgs, contiendrait dix-sept mille six cent cinquante-neuf maisons, qui pourraient fournir une population de quatre-vingt-dix mille âmes. Le woondouk nous apprit un jour que le nombre des habitants s'élevait à dix millions! nombre, suivant lui, fort exact, car il correspondait à celui des pièces d'étoffes distribuées lors de l'avénement du roi à chaque homme, femme et enfant d'Amarapoura; mais, pour nous, ce nombre fabuleux ne pouvait, hélas! que nous donner une idée approximative du chiffre effrayant des *pots-de-vin* prélevés par les fonctionnaires chargés de la fourniture des étoffes.

Le faubourg de l'ouest, qui couvre la péninsule au delà des murs d'Amarapoura, est de beaucoup le plus peuplé. Les rues y sont percées avec la même régularité que dans la ville, quoique moins larges, et sont animées d'une activité qui augmente à mesure qu'on s'éloigne du foyer royal; les principales sont garnies des mêmes palissades que dans la cité et près du fort; elles constituent le quartier qu'habitent les étrangers. On dit que les natifs ne peuvent, sans l'autorisation du roi, élever des demeures en briques ou pierres; du reste leurs habitudes et leurs préjugés les en éloignent, et comme cette prohibition ne s'étend pas aux étrangers, les quartiers qu'habitent ceux-ci, à l'exception des Chinois, sont en partie construits en briques. Ce sont des maisons à deux étages, assez basses et de médiocre apparence, percées d'étroites fenêtres et sans verandahs. Il n'y a qu'un marchand anglais, demeurant actuellement à Amarapoura, M. Thomas Spears, qui ait toujours su maintenir son crédit auprès des rois qu'il a vus se succéder, en se tenant à l'écart des intrigues

locales. Quelques agents des maisons de Rangoun viennent habiter temporairement le quartier des étrangers. Nous vîmes plusieurs aventuriers français pendant notre séjour, mais on ne peut pas les considérer comme établis dans le pays. Nous devons citer particulièrement M. Camaretta, Portugais de Goa, qui demeure dans le pays depuis une trentaine d'années et a été employé par le gouvernement birman sous Tharawadi, père du roi actuel; il fut même nommé en 1839 *shabunder* (surintendant) du port de Rangoun. Il jouit d'une haute faveur auprès de Mendoon-Men, qu'il a connu enfant, et le poste de confiance qu'il occupe auprès de lui le rend l'objet de l'envie des employés birmans. Il paraît dévoué au roi, et s'il lui cache de désagréables vérités, au moins ne l'abuse-t-il point par de basses flatteries. Il est à cette heure akouk-woon ou receveur des douanes de la capitale, et jouit de

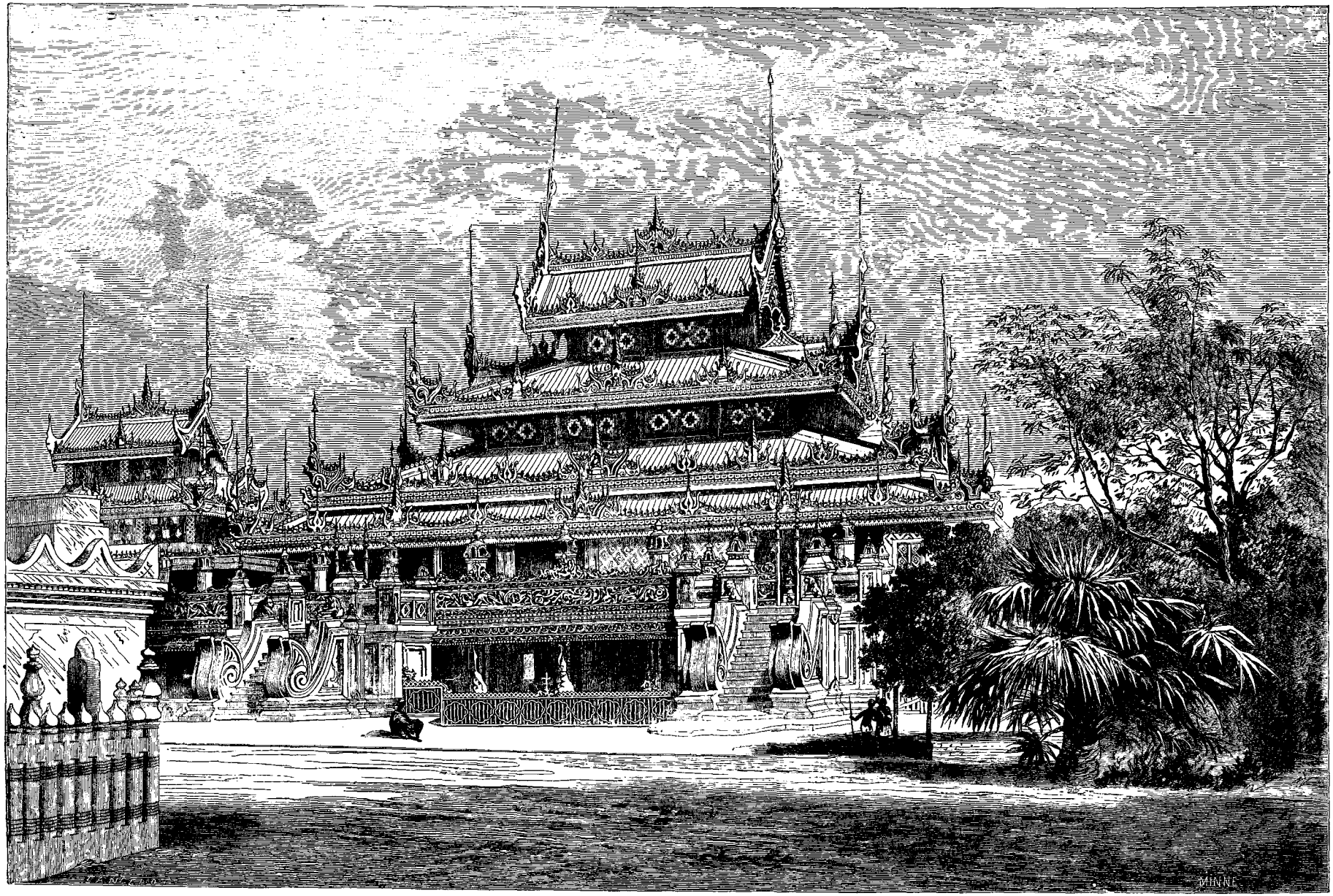



Sculptures comiques dans le monastère royal, à Amarapoura. — Dessin de Lancelot.

l'estime des étrangers. Les Arméniens fréquentaient autrefois en grand nombre la cour birmane; on en compte actuellement une douzaine de familles qui s'occupent de commerce. Ils sont généralement ennemis de l'Angleterre et grands partisans de la Russie; mais on ne saurait dire s'ils sont les émissaires du tzar dans ces régions lointaines. Makertich, l'un d'eux, nous escorta de Maloon à la capitale. Gouverneur du district de Maloon, il remplit aussi le poste de kalâ-woon ou surintendant des étrangers de l'ouest.

A quelques exceptions près, les maisons d'Amarapoura ne sont que des huttes. Près de la rivière et là où le terrain est sujet aux inondations, elles sont bâties sur pilotis et s'élèvent au-dessus de l'eau comme les habitations des insulaires malais.

Le bambou est la seule matière employée dans ces constructions. Pilotis, murs, revêtement et poutres, planchers et toitures, chevilles et liens, ustensiles et mobilier, tout est bambou. L'emploi de cette canne défraye



Vue du Maha-Toolut-Boungyot, monastère royal, à Amarapoura. — Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

toute la fabrication, on pourrait dire toute l'industrie du pays : échafaudages, échelles, jetées et ponts, appareils de pêche, roues d'irrigation et écopes, rames, mâts et vergues, flèches et lances, chapeaux et casques, arcs, cordes et carquois, jarres à huile, jarres à eau, marmites, tuyaux de pipes, tuyaux à eau, boîtes à vêtements, boîtes de luxe, plateaux, instruments de musique, torches, balles, cordages, soufflets, nattes, papier, etc., tout cela n'est de même que bambou.

Le tissage des soies que la Chine importe à l'état grége occupe les bras d'une population nombreuse dans les faubourgs et dans la banlieue de la capitale, particulièrement des Munnipoorians ou Kathé, comme les appellent les Birmans. Cette race descend des infortunés qui furent enlevés de leur pays natal par les Birmans, au temps du roi Mentaragyri et de ses prédécesseurs; elle constitue la majeure partie de la population de la capitale, et se trouve répandue dans presque tous les districts de la Birmanie centrale. C'est une race opprimée; on en peut juger par ce mot que je recueillis de l'un d'eux : « Si un Birman a cinq enfants, on en prend un pour le service du roi; à un Kathé, on les prend tous les cinq ! »

A part le bazar des soieries et celui où l'on vend les objets en laque, qui proviennent généralement de Pagán et de Nyoungoo, les magasins de cette capitale offrent peu d'intérêt pour l'étranger.

L'objet le plus remarquable du faubourg du nord est le *Ye-nan-dau* ou palais d'eau du roi. C'est un monument dans le style monacal, construit en bois, avec une pyasath ou flèche en bois; il s'élève sur pilotis du sein des eaux du lac intérieur. A l'époque de l'inondation il doit être d'un aspect très-pittoresque. C'est là que le roi siégeait jadis pour assister aux courses des bateaux de guerre, mais depuis la perte des provinces du bas Irawady, d'où provenaient les meilleurs rameurs, ces jeux sont tombés en désuétude.

Deux routes conduisent au *Maha-myat-muni*, le temple de la célèbre idole de bronze qui, en 1784, fut apportée de l'Aracan. Il est à environ trois kilomètres de la ville. Sur les routes qui y conduisent se presse la foule des adorateurs journaliers du dieu; le chemin est bordé sur toute sa longueur de boutiques de vêtements à bon marché, et surtout de marbriers et de fondeurs de cloches à qui les dévots assurent un débit considérable de leurs marchandises.

Une de ces routes est une chaussée remblayée, soigneusement entretenue et garnie de parapets en briques sur toute son étendue. C'est le long de cette chaussée qu'on rencontre les plus splendides modèles de l'architecture birmane et que les artistes de l'Indo-Chine ont déployé toutes les ressources du goût le plus luxueux.

Grâce aux photographies du capitaine Tripe, je puis donner au lecteur une idée assez exacte des plus remarquables d'entre ces constructions, le *Maha-Toolut-boungyo* (p. 277) et le *Maha-comiye-peima* (p. 281).

Ces deux monuments ont été construits, l'un par la reine douairière actuelle, l'autre par sa fille, la femme du roi régnant : ils sont modernes, ce qui explique leur parfait état de conservation, malgré la détérioration rapide de ces constructions tout en bois.

Dans leur enceinte sont de nombreux monastères et des chapelles; au centre se trouve un *kyoung* ou sanctuaire immense d'environ cent mètres de long; le premier et unique étage s'étale en forme de large terrasse sur laquelle les constructions dressent leurs quadruples toits. A partir du balcon, tout est doré; larmiers, balustres et toits sont couverts de sculptures. Mais c'est surtout dans deux petits bâtiments situés près du kyoung central que les artistes birmans ont déployé tout le luxe que pouvait suggérer leur imagination.

Dans le Maha-Toolut-boungyo, le sanctuaire conserve la forme affectée aux monastères, mais il est sculpté comme le serait une châsse d'ivoire, et il ruisselle d'or et de lumière. Les traverses du soubassement sont dorées, aussi bien que les escaliers et les parapets de briques qui conduisent à la terrasse, ce que je n'avais jamais vu.

Les larmiers, découpés en gigantesques couronnes impériales, sont supportés par des dragons fantastiques qui, la tête penchée, semblent ronger les pieux qu'ils enserrent de leurs griffes puissantes, tandis que leur queue se déroule flamboyante : il nous semblait les voir s'agiter.

Les quadruples toits, couverts de zinc, rayonnaient comme s'ils eussent été d'argent, et les murs incrustés de mosaïques, de verre et de dorure, étincelaient comme une mer de lumière couverte d'un filet d'or.

Les échelles même qui servent à monter d'un toit à l'autre pour les réparations quotidiennes étaient couvertes d'or et de verreries.

Le long du soubassement régnaient des sculptures assez originales, offrant les types de différentes races : des Birmans, des Chinois, un Anglais. Ce dernier, avec son chien et son fusil, formait une caricature qui ne manquait pas de vérité. A l'intérieur, on voyait aussi des scènes fort curieuses d'animaux conversant entre eux et nous rappelant les illustrations de La Fontaine par Grandville (voir page 276).

Le Maha-comiye-peima, dont le plan général ressemble à la construction dont nous venons de parler, nous fut annoncé comme plus fastueux encore par les Birmans; nous ne voulûmes pas les croire d'abord, mais il fallut nous rendre à l'évidence.

Dans ce monument, les trois clochers ne sont pas dorés, sans doute par suite des guerres civiles de 1852. Le contraste de l'harmonie éteinte du bois de teck avec les masses d'or produit un effet charmant. Les soubassements, au lieu d'être complétement dorés, sont incrustés de panneaux de laque écarlate, avec des bordures sculptées et dorées. Les piliers se rattachent les uns aux autres par des filigranes d'or en forme de croissant, d'un travail et d'un goût exquis. Les encorbellements qui soutiennent les larmiers des terrasses n'ont pas le style de ceux du Toolut-boungyo; ce sont des hommes à têtes d'animaux : éléphants, taureaux, etc. Ces statues, toutes dans différentes attitudes de danse, sont couvertes de dorures et de mosaïques en glaces et en cristaux.

Le balcon de la balustrade est merveilleux. Ce ne sont pas, comme d'ordinaire, des pilastres en bois tourné ou des panneaux sculptés, mais de larges bandes sculptées, s'enlaçant très-artistement les unes dans les autres; à leurs points de rencontre saillissent des sculptures représentant des êtres appartenant au monde des rêves, qui, si elles laissent à désirer au point de vue de l'exécution, n'en sont pas moins très-mouvementées; le long et au bas de ce balcon règne un larmier d'un goût exquis: il consiste en bandes sculptées qui, rappelant le travail du balcon, s'enroulent autour d'écussons.

Des serpents enlacés, écaillés de verres de couleur, avec des bouquets de fleurs en mosaïques de verre de glace, sortant de leur gueule, forment les rampes des escaliers, qui sont dorés. Les piliers sont couronnés de *htees* qui sont loin de produire l'effet des couronnes impériales du Toolut-boungyo. Les murs des étages supérieurs sont diaprés et fleuris de mosaïques en cristallerie; les larmiers et le faîte des toits sont en bois sculpté d'une main-d'œuvre exquise.

On ne peut regarder ces *kyoungs* sans un profond sentiment d'étonnement. On se demande comment un peuple qui, au point de vue des instruments de travail, a si peu de ressources, en est arrivé à produire des monuments d'un goût et d'un travail aussi précieux.

L'idole colossale apportée du temple d'Aracan est un Gautama dans sa posture habituelle, c'est-à-dire accroupi sur un *raja Palên*. Cette statue a environ trois mètres cinquante centimètres. Sa face est brillante et polie, mais le reste du corps n'a plus forme humaine, recouvert qu'il est d'une épaisse couche d'or en feuilles, don des fidèles.

Audience du roi. — Présents offerts et reçus. — Le prince héritier présomptif et la princesse royale. — Incident diplomatique.

Cependant les jours s'écoulaient, et nous étions entrés dans la mauvaise saison. Il pleuvait à torrents; la pluie pénétrait à flots dans notre résidence. Le *tsare-dau-gyi* (scribe royal), chargé de la surveillance, se contentait de sourire à nos observations et se remettait à fumer gravement son cigare. On l'avait sans doute choisi à cause de son impassibilité devant toute réclamation. Ce devait être un des membres de cet universel ministère des *fins de non-recevoir* qu'on retrouve dans tous les pays. Quand M. Edwards s'adressa au woondouk à ce sujet, celui-ci lui répondit en riant, qu'à Rangoun, les Anglais avaient logé l'ambassade birmane dans une résidence jouissant des mêmes avantages. Il ne faisait donc que s'en tenir strictement au précédent que nous avions établi.

Enfin, après d'ennuyeuses discussions d'étiquettes, notre entrevue avec le roi ayant été fixée au 13 septembre, ce jour-là, de grand matin, le *Nan-ma-dau-Phra-Woon*, le woondouk *Moung-Mhon* et le *tara-thoongyi*, grand juge et, de plus, joyeux compagnon, accompagné d'une suite d'officiers, vinrent nous prendre pour nous conduire au palais.

Ils étaient dans leurs robes d'apparat, et si singulièrement travestis que nous eûmes quelque peine à les reconnaître tout d'abord. Leur coiffure, grande mitre de velours écarlate, encerclée à sa base d'une couronne de clinquant, se repliait en arrière sous la forme d'une volute bizarre. Leur robe de même étoffe, à larges manches et brodée de brocart, ressemblait à une lourde chape de prêtre romain. Il est de bon ton, paraît-il, d'avoir la mitre très-serrée sur la tête, à peu près comme les coiffes des bonnets des paysannes normandes; chaque dignitaire avait à la main un instrument en ivoire ressemblant à un couteau à papier, et à l'aide duquel il ramenait son bonnet sur le front tout en repoussant les quelques cheveux qui s'échappaient de dessous sa coiffure. Le *tsal-wé*, avec le nombre de rangs que comporte le grade de chacun, et une trompe acoustique complétaient ce costume officiel.

Le temps s'était heureusement remis au beau. Les embarcations des navires de guerre, les vêtements rouges de nos soldats, les pavillons et les flammes qui flottaient au vent, les dignitaires birmans dans un canot de guerre tout doré avec leurs cinquante matelots qui ramaient en cadence; le blanc clocher d'Ananda se détachant du milieu de la verdure de magnifiques cotonniers et de palmiers élancés; au loin les montagnes du pays des Shans, étageant les unes sur les autres leurs rampes azurées: tout cet ensemble formait, pendant notre passage du lac, une scène très-belle et très-pittoresque.

En débarquant nous passâmes au milieu de soldats ayant l'air plus ou moins belliqueux; ce qui nous amusa beaucoup fut de voir ces guerriers juchés sur de petits tabourets (il avait beaucoup plu la veille et les rues étaient remplies de boue) et les officiers eux-mêmes accroupis sur des siéges, naturellement plus élevés, et ayant près d'eux leur boîte de bétel, leur crachoir, etc. Je ne remarquai pas un seul bel homme parmi tous ces disciples de *Mars*. Les femmes regardaient curieusement à travers les interstices des palissades qui garnissent toutes les rues; d'autres membres du beau sexe dominaient dans la foule, d'ailleurs silencieuse; il y en avait beaucoup d'agréables et qui étaient mises avec goût; mais elles ont en général l'aspect très-fatigué et de vilaines bouches. Enfin notre escorte, arrivée à l'entrée du palais, la baïonnette au bout du fusil, s'arrêta et se mit en rang pour nous laisser passer.

Au même instant arriva le cortége de l'héritier présomptif: incident, sans aucun doute, préparé de longue main pour déployer, par occasion, aux yeux des sujets birmans la majesté de leurs souverains. Le prince trônait sur une massive litière dorée, entouré de huit immenses parapluies d'or déployés au-dessus de lui. Aussitôt qu'il fut entré on ferma les portes sur lui; il nous fallut attendre.

Au bout de quelque temps, le woondouk ayant envoyé annoncer notre arrivée, nous entrâmes après nous être débarrassés de nos épées; nous étions obligés d'en passer par là; c'est la stricte étiquette du palais; les gardes du roi peuvent seuls entrer avec des armes, privilége interdit à l'héritier présomptif lui-même.

Les dignitaires, en passant par la porte d'entrée, *Ywé-aau-yoo-Taga* (la porte royale des élus), ôtèrent leurs chaussures et nous demandèrent inutilement d'en faire

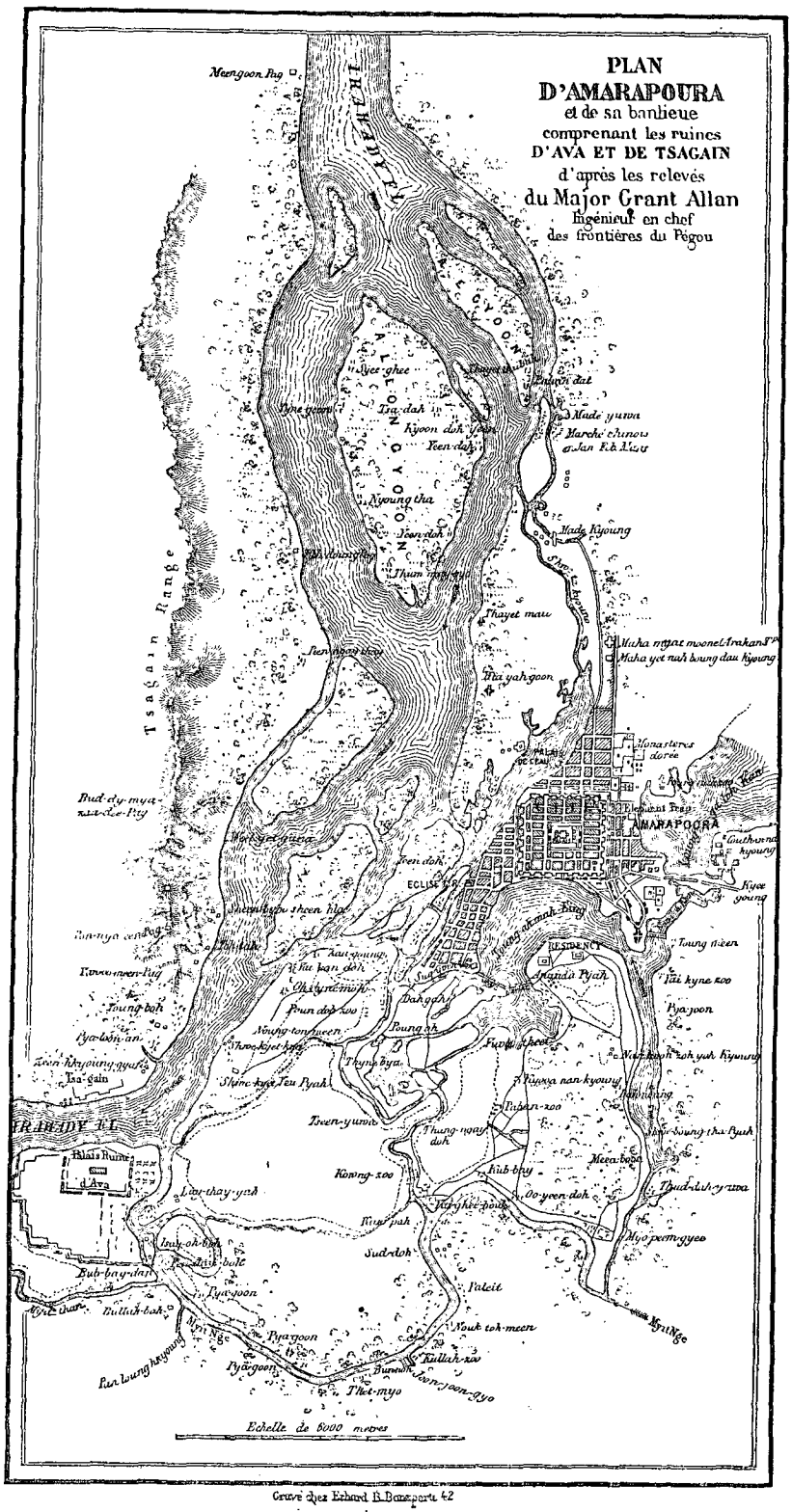
autant; puis, à mesure que nous approchâmes de la grille intérieure, ils firent quatre fois le *shikho* (acte de soumission qui s'exécute en mettant les mains sur le front et en inclinant la tête jusqu'à terre), nous engageant encore à les imiter : second refus de notre part.

Arrivés enfin à la salle d'audience, nous dûmes laisser nos souliers à la porte.

Les longues ailes de cette salle ressemblaient aux transepts d'une cathédrale. Devant nous s'étendait ce que nous pouvions considérer comme le chœur, où, au lieu d'un autel, se trouvait le trône, placé sous la grande flèche aux étages sans nombre qu'on aperçoit de tous les côtés de la ville. Cette espèce de chœur est entouré d'immenses colonnes, dont la base est recouverte de laque et d'ornements rouges. Il y a aussi des rangs de colonnes le long des transepts; à part la base des colonnes, fûts, chapiteaux, panneaux, tout ruisselle de dorures.

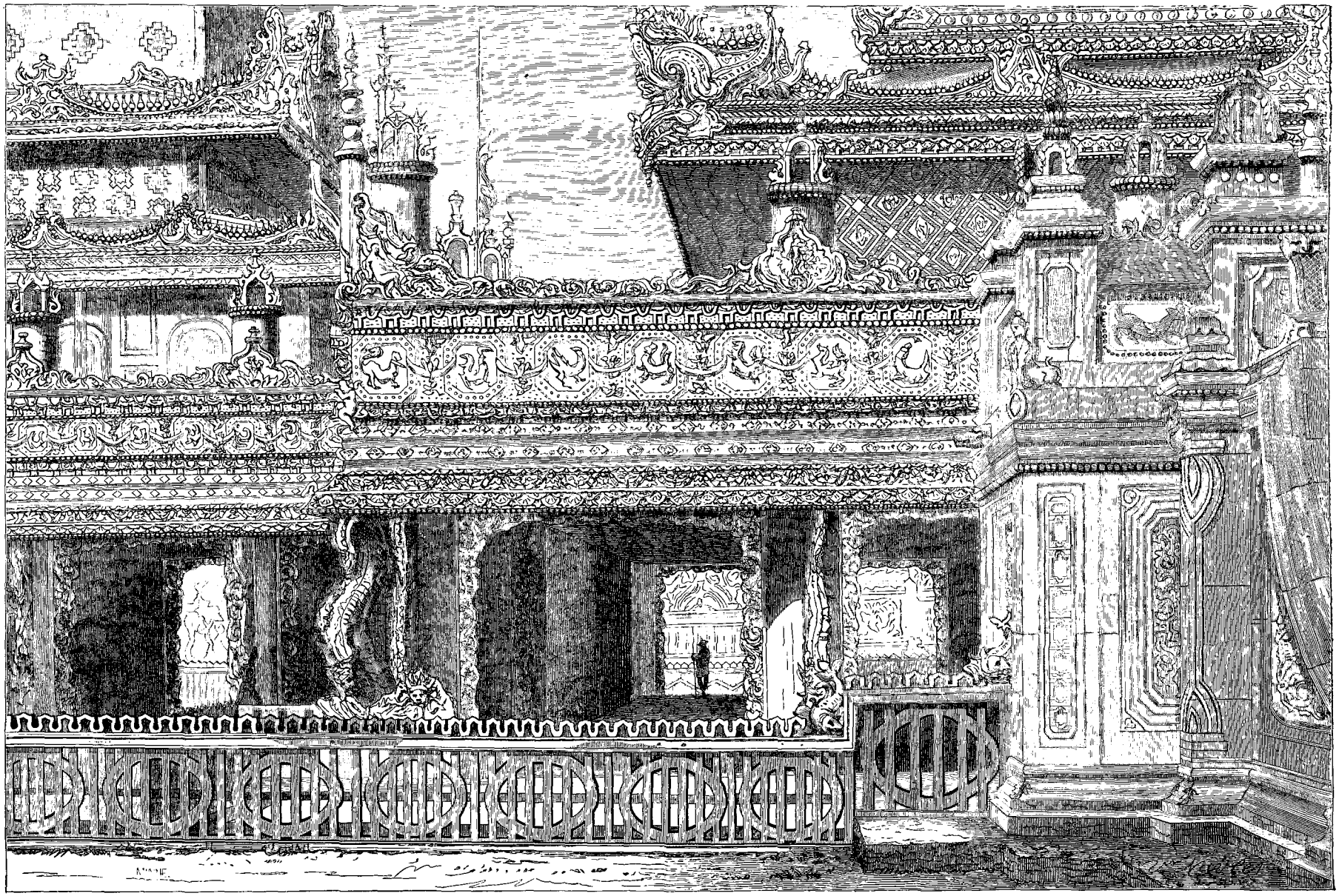
Le trône ressemble exactement à ceux qui, dans les temples, supportent les idoles de Gautama. Sa forme singulière rappelle assez deux triangles réunis par leur sommet : ces deux triangles représentent le feu et l'eau qui, dans la cosmogonie bouddhiste, sont les symboles de la destruction et de la régénération. Le mortel privilégié qui siége sur un trône de ce genre représente donc le maître de l'univers : telle est la modeste prétention du souverain d'Ava.

Ce trône, auquel le roi arrive par une porte de treillis doré, est garni de coussins et de carreaux de velours écarlate : c'est une espèce de mosaïque d'or, d'argent et de fragments de glaces. Tout autour se trouvent quelques niches, où l'on voit des statues représentant, dit-on, les progéniteurs de la race humaine, puis cinq bâtons dorés avec des pennons, autres emblèmes royaux.




Nous étions accroupis sur des tapis anglais d'Axminster; le reste de la salle était simplement recouvert de nattes; seulement, plusieurs hauts dignitaires avaient leurs tapis particuliers. Il n'y avait personne devant nous, excepté une double rangée de jeunes princes vêtus de brocart d'or et d'argent et de *putso* (jupons) éclatants. Il y en avait quatre d'un côté, les fils du roi, cinq de l'autre, les fils de l'héritier de la couronne.

Celui-ci, l'*Einshe-men* lui-même, assis devant eux sur une espèce de litière sculptée, était vêtu de brocart d'or; sa mitre ressemblait à celle des autres officiers, elle était seulement beaucoup plus riche et couverte de pierreries. Il ne se tourna jamais vers nous, mais l'usage fréquent qu'il faisait d'un miroir témoignait assez de sa curio-



Détails intérieurs du Maha-comye-peyma, à Amarapoura. — Dessin de Navlet d'après H. Yule

sité. Devant et autour de nous se trouvaient les ministres et quelques vieux princes du sang, à l'aspect sensuel et aux mâchoires saillantes. Leurs tiares constellées de joyaux et leurs vêtements de pourpre les faisaient ressembler à des abbés mitrés du moyen âge.

Dans les transepts, se tenaient une foule d'officiers inférieurs et plusieurs *tsaubwas*, princes Shans tributaires; nous fûmes frappés de l'aspect de ces derniers et de leurs manières beaucoup plus distinguées que celles des Birmans.

En s'accroupissant, l'ambassadeur posa la lettre du gouverneur général sur un tabouret doré, recouvert de mousseline. Chacun des officiers avait près de lui une espèce de petite étagère dorée avec des plateaux où se trouvaient du tabac, du bétel, du thé conservé et autres curieux condiments, le tout fort proprement arrangé dans des soucoupes d'or et accompagné de tasses en or et de bouteilles contenant de l'eau musquée.

Nous attendîmes pendant environ vingt minutes l'arrivée du roi; tout ce que nous apercevions nous intéressait au point de nous faire oublier la position incommode où nous nous trouvions faute de siéges.

Enfin un bruit de musique qui semblait venir des cours intérieures annonça l'arrivée de Sa Majesté : un détachement de soldats entra dans la salle d'audience, se plaça dans les entre-colonnements et s'agenouilla, chaque homme tenant son fusil entre les genoux, et ses mains croisées dans l'attitude de la prière.

Nous vîmes, à travers la grille dorée, le roi montant à son trône; il en gravissait lentement les degrés, se servant de son sabre à fourreau d'or comme d'une canne. Nous crûmes d'abord que c'était affaire d'étiquette, mais M. Camaretta nous assura que le vêtement du roi, couvert de pierreries, pesait plus de cinquante kilogrammes La reine venait immédiatement derrière son époux.

Le roi resta un moment debout; puis, après avoir épousseté les coussins avec son éventail, s'assit à la gauche du trône. La reine se plaça à la droite du roi, un peu en arrière, lui présentant de temps à autre quelques-uns de ces menus objets, de ces articles indispensables à une personne de haut rang : la boîte à bétel, le crachoir d'or, etc. Entre Leurs Majestés s'élevait l'image sacrée d'une oie ou d'un cygne sur un piédestal d'or.

Après s'être servie de son éventail, et avoir éventé son mari, la reine se fit apporter par une de ses suivantes un cigare allumé qu'elle mit aussitôt dans sa royale bouche. Ce n'est pas manquer à l'étiquette, pour un étranger comme pour un sujet, que de fumer devant le souverain.

De la distance à laquelle nous étions du roi, il nous parut d'une taille assez forte. Ses traits, où se reflétait la physionomie nationale, quoique adoucie, indiquaient plus de distinction qu'on n'en trouve d'ordinaire chez ses sujets, et semblaient empreints de bonté et d'intelligence; ses mains étaient remarquables de finesse et de délicatesse. Sa longue tunique de soie claire disparaissait, à la lettre, sous la profusion de joyaux qui la décoraient. Sa coiffure ou couronne avait la forme d'une tiare, semblable à un *morion* hindou, s'élevant en pointe, terminée par un ornement haut de plusieurs pouces et relevé en forme d'ailes au-dessus de chaque oreille. Le front était orné d'une plaque d'or. Cette couronne s'appelle *tharapeo*.

Le costume de la reine était beaucoup moins majestueux, ce qui tenait sans doute au caractère de sa coiffure que peu de femmes auraient portée à leur avantage. Imaginez-vous un bonnet ajusté étroitement à la forme de la tête, cachant les cheveux et les oreilles, et se dressant en spirale recourbée en avant, comme la corne du rhinocéros, ou comme certaines volutes pétrifiées des collections minéralogiques, le tout accompagné de deux longues barbes tombant le long des joues. Le reste du costume de Sa Majesté avait quelques points de ressemblance avec celui de l'époque de la reine Élisabeth. Les manches et la taille paraissaient formées d'une série de morceaux d'étoffe tailladée, et le cou était entouré d'une collerette aussi tailladée et descendant jusqu'à la ceinture; au-dessus de la taille le corsage était plastronné de larges pierreries. La robe aussi bien que la coiffure était roide de diamants. La reine est la *demi-sœur* de son époux, comme l'a toujours voulu la coutume de temps immémorial, parmi les races royales de Birmanie, ainsi que chez celles d'Aracan et du Pégu, au temps de l'indépendance de ces contrées.

Parmi les jeunes filles qui se tenaient en arrière du trône, était la fille du roi, attifée à peu près comme la reine. Une autre charmante petite fille, les cheveux ornés de fleurs et qui regardait à la dérobée les *kalàs* ou étrangers, était l'enfant de l'héritier présomptif. Une fois le roi entré, nous nous découvrîmes, et au même moment toute l'assemblée des natifs se mit la face contre terre, les mains croisées sur le haut de la tête. Les deux rangées de petits princes agenouillés en file devant nous doublèrent leurs rangs, et les deux atwen-woons qui étaient à nos côtés se traînèrent, prosternés qu'ils étaient, jusqu'à la moitié de la distance qui nous séparait du trône, établissant ainsi un rempart entre le roi et nous.

Une dizaine de brahmanes en étoles et en mitres blanches ornées de feuilles d'or entrèrent alors dans les stalles voisines du trône et commencèrent un chant choral en sanscrit, bientôt suivi d'un chant pareil en birman: ce n'était, à proprement parler, qu'une litanie, ou énumération des dieux hindous, des sages et des créatures saintes dont on invoque la bénédiction et l'intercession en faveur du roi. Les chants terminés, notre ami le tara-thoongyi ou grand juge, qui était à notre gauche, lut au roi une adresse énonçant que les offrandes que Sa Majesté se proposait d'offrir à certaines pagodes de la capitale étaient prêtes, et un des fonctionnaires dit : « Qu'on les dédie! » Sur ce, les chants recommencèrent. Car, aussi bien que la cérémonie du *A-beit-theit* ou des lustrations solennelles, ils forment un préliminaire indispensable des offrandes aux pagodes qui inaugurent toujours l'ouverture d'une séance royale. La lettre du gouverneur général fut alors retirée de son enveloppe et lue à haute voix par un than-dau-gan ou receveur de

la voix royale. Le même fonctionnaire lut également la liste des présents offerts au roi et à la reine. Le modèle de chemin de fer que sir Macdonald Stephenson avait remis à l'ambassadeur, pour cette circonstance, fut le seul des présents exhibé dans la salle, et ne causa pas peu d'intérêt aux Birmans.

Trois questions furent alors, suivant la coutume, faites à l'ambassadeur, comme venant du roi. Sa Majesté ne remua pas les lèvres, bien qu'elle parût intimer sa volonté en inclinant la tête. Ce fut un atwen-woon qui, en se détournant à moitié, demanda :

« Le roi d'Angleterre va-t-il bien? » Puis, sur la réponse affirmative de l'ambassadeur, le than-dau-gan répéta à haute voix : « En raison de la haute et parfaite gloire de Votre Majesté, le roi d'Angleterre est bien, et je souhaite, en toute humilité, qu'il en soit de même de Votre Majesté. »

Puis une série de demandes et de réponses ayant eu lieu entre l'atwen-woon et l'ambassadeur, le than-daugan, terrible paraphraseur, les interpréta à peu près de la sorte : « En raison de la haute gloire et excellence de Votre Majesté, il y a cinquante-cinq jours que ces étrangers ont quitté l'Angleterre (le Bengale, avait dit le major Phayre) et ils sont heureusement arrivés à tes pieds d'or et en toute obéissance, etc.

« La pluie et l'air ont été propices sur leur passage, et au delà comme en deçà des frontières ils n'ont trouvé que d'heureuses populations. »

Alors des présents nous furent offerts. Le major Phayre reçut une coupe d'or portant les signes du zodiaque relevés en bosse, un beau rubis, un *tsal-wé* à neuf rangs et un beau putso, les autres officiers eurent une coupe d'or simple, un anneau, un putso, ou un anneau et un putso seulement.

Enfin le roi, s'appuyant sur la reine, se leva pour partir; ils traversèrent le treillis doré qui formait le fond de la niche royale. La musique joua derechef, les portes se refermèrent, et l'on nous annonça que nous pouvions nous retirer : annonce accueillie avec plaisir, car l'attitude forcée dans laquelle nous siégions et à laquelle maints d'entre nous tentaient de se dérober, nous avait attiré plus d'une fois le visible déplaisir du vieux nanma-dau-woon.

En descendant du palais nous jetâmes un coup d'œil sur les danseurs et les jongleurs qui opéraient dans la cour; ensuite on nous invita à aller voir le *seigneur éléphant blanc*. Nous le contemplâmes casé dans un vaste appartement situé au nord de la salle d'audience; puis, suivant la même route que dans la matinée, nous arrivâmes à la résidence, quelque peu fatigués, vers les quatre heures.

15 *septembre*. — Le roi, par l'entremise du woondouk, nous a fait informer qu'il était charmé des présents que nous lui avions apportés, et surtout d'un candélabre en cristal coloré en rouge. Il désirait aussi savoir si quelqu'un d'entre nous pouvait mettre son maître des cérémonies à même de se servir de l'appareil photographique. Le major Phayre, vu les difficultés, suggéra que l'on pourrait envoyer un des familiers de la cour en apprendre la manipulation à Calcutta, ce qui eut lieu plus tard. Mais tous les efforts du capitaine Tripe, l'habile photographe attaché à l'ambassade, n'amenèrent qu'un résultat négatif. Cette incapacité de leurs artistes n'empêchait pas toutefois les Birmans de s'extasier devant les résultats obtenus par le capitaine Tripe, surtout quand il s'agissait de la reproduction de leurs monuments et de leurs monastères, si chargés de riches sculptures.

Leur goût, sous ce rapport, contraste avec l'inhabileté des Hindous à reconnaître même les portraits les plus ressemblants, les dessins aussi bien que les gravures européennes étant pour eux lettre close. Ce trait distinctif de l'aptitude des Indiens et des Birmans ne me paraît pas avoir jamais été signalé.

La coïncidence de notre arrivée avec celle de la pluie avait été fort remarquée, et, à ce propos, le roi fit observer, en daignant sourire, qu'il espérait que nous prolongerions notre séjour, car son royaume avait encore besoin d'eau.

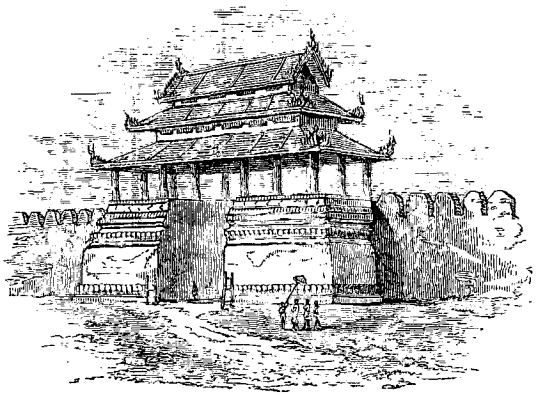
17 *septembre*. — Ce jour fixé pour notre visite à l'Einshe-men, l'héritier présomptif, nous fournit une occasion de naviguer sur le lac. Accompagnés du woondouk et de quelques officiers, nous le traversâmes pour gagner la porte sud de la cité où nous attendaient des éléphants, ainsi qu'une escorte de quinze hommes de notre cavalerie irrégulière. Aux abords du palais du prince, le plus grand de la ville et le seul qui soit honoré d'un triple toit, se tenait un fort détachement du régiment Madeya, qui nous accompagna et forma la file de chaque côté de notre cortége.

L'ambassadeur fit avancer son tonjon jusqu'à la porte, et nous descendîmes de nos éléphants aussi près que la foule nous le permit; là nous fûmes reçus par un des woons du prince, sur l'avis que le woondouk lui donna de notre arrivée. Ce personnage, homme très-obèse, ne parut pas comprendre, ne répondit rien, et tout en mâchant son bétel se contenta de promener ses regards sur nous. A la fin il dit lentement : « Tous sont-ils arrivés? alors ouvrez la porte. » Les larges portes de bois roulèrent sur leurs gonds et le palais du prince nous apparut : construction immense, modestement ornée dans le style monastique et entourée d'une clôture palissadée. Les sons d'un orchestre nous arrivaient de l'intérieur, et à toutes les fenêtres, sous toutes les verandahs, se pressait une foule de têtes curieuses. Deux petits canons bien montés défendaient l'entrée.

Défilant entre deux lignes de fusiliers en jaquette verte, nous parvînmes à l'entrée de l'escalier où, suivant ce qui était convenu, nous laissâmes nos souliers. Parvenus au sommet, on nous fit d'abord passer le long de verandahs où dansaient des bayadères; puis nous pénétrâmes dans une salle grande, élevée, et si obscure que l'on n'y voyait rien au premier abord, mais nous y discernâmes ensuite une foule parmi laquelle se trouvaient des gens en uniforme armés de sabres à large pointe. Ni or ni couleurs n'ornaient les murs et les piliers de cette salle. Nous nous assîmes sur un tapis au centre, à une

dizaine de mètres du mur du fond où se trouvait, à six pieds d'élévation, une porte à panneaux dont les interstices laissaient filtrer une lumière plus brillante.

Le bétel et l'eau à boire furent placés devant nous, et après un quart d'heure, que le silence, l'obscurité et notre position gênante nous firent paraître bien long, la porte glissa et nous laissa voir le prince et sa reine (ainsi qu'on l'appelle) s'asseyant sur le plancher surélevé de l'appartement intérieur, au ras de la porte.



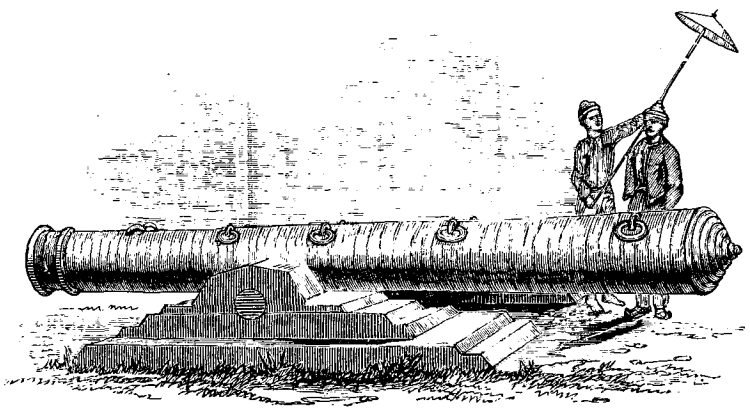
Une porte à Amarapoura.

Cette scène, vue d'un premier plan obscur dans la vive lumière de l'appartement intérieur, et encadrée par l'ouverture de la porte au milieu de laquelle ces deux illustres personnages étaient immobiles, nous fit l'effet d'un tableau, et d'un tableau d'un caractère aussi rare que singulier.

Le prince, vêtu de brocart, coiffé d'une mitre chargée de joyaux et cachant complétement ses cheveux, nous apparut comme le type mogol le plus accentué, et nous fit une impression bien moins agréable que celle que nous avions gardée de son royal frère.

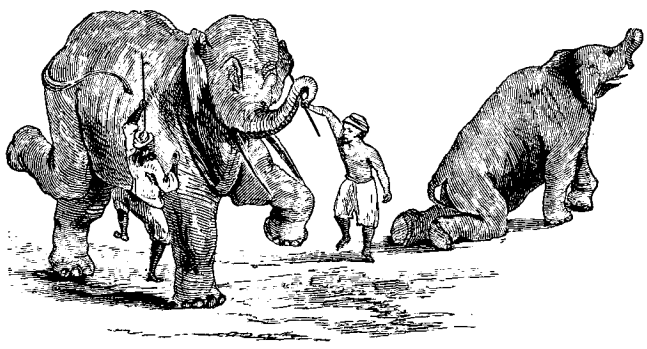
La princesse, habillée à la mode de sa parente, la grande reine, était coiffée et costumée d'une façon plus avenante que celle-ci. Ses oreilles ornées de joyaux étaient dégagées. C'était une jeune femme gracieuse et modeste, d'une physionomie aimable et intelligente, et qui semblait quelque peu déconcertée et gênée dans les plis encombrants de sa robe. Elle est la *demi-sœur* de son époux sans être la sœur de la reine.

Un silence de quelques minutes, pendant lequel l'assemblée parut les adorer, suivit leur arrivée, et lorsqu'une attente suffisante pour établir la dignité du prince se fut écoulée, un des woons se permit d'attirer l'attention de Sa Hautesse sur nous, en rampant vers la porte et en relevant la face pour saisir un signe. Le prince ne parut pas le remarquer, mais ensuite il se détourna et fit signe à un officier, plus rapproché de nous, de commencer. Le personnage prit alors sur un siége, où l'ambassadeur l'avait déposée, la liste des présents que le gouverneur général offrait au prince, et lut un discours préliminaire qui informait Sa Hautesse que l'ambassadeur arrive à la cour apportait des présents pour l'Einshe-men, ajoutant que la reine d'Angleterre les lui offrait *respectueusement*. Sur quoi le major Phaydre se leva et dit à mi-voix au woondouk que le lecteur devait rectifier ce sens de son discours. Après quelque échange de sourdes paroles, l'ambassadeur répéta : « Je quitte la salle si la rectification n'est immédiatement faite. » Alors le woondouk dit au lecteur : « Ce sont des présents royaux d'un roi, et vous ne devez pas vous servir du mot *respectueusement*. » L'officier rectifia sa phrase.



Canon birman.

Pendant cet incident le prince, tout en conservant son immobilité, parut sensiblement ému; la sueur perlait sur son front. Le questionnaire d'étiquette épuisé, les présents distribués, le prince se leva, sa charmante compagne le suivit; les portes se fermèrent et les dérobèrent à notre vue. En somme cette cérémonie, dépourvue de la splendeur barbare de la séance royale, ne nous parut relevée que par la gracieuse apparition de la princesse. En traversant la cour, nous inspectâmes les canons que nous jugeâmes de fabrique européenne, quoi qu'en pût dire le woondouk; puis nous nous arrêtâmes sous un abri où nous attendaient des rafraîchissements auxquels nous fîmes mine de goûter. Là le woon du prince s'excusa du manque de convenance survenu pendant la lecture du discours, incident que l'on devait attribuer uniquement au lecteur habitué à la formule en usage. Le major Phayre, toutefois, exigea du woon la promesse que le pauvre diable serait réprimandé.



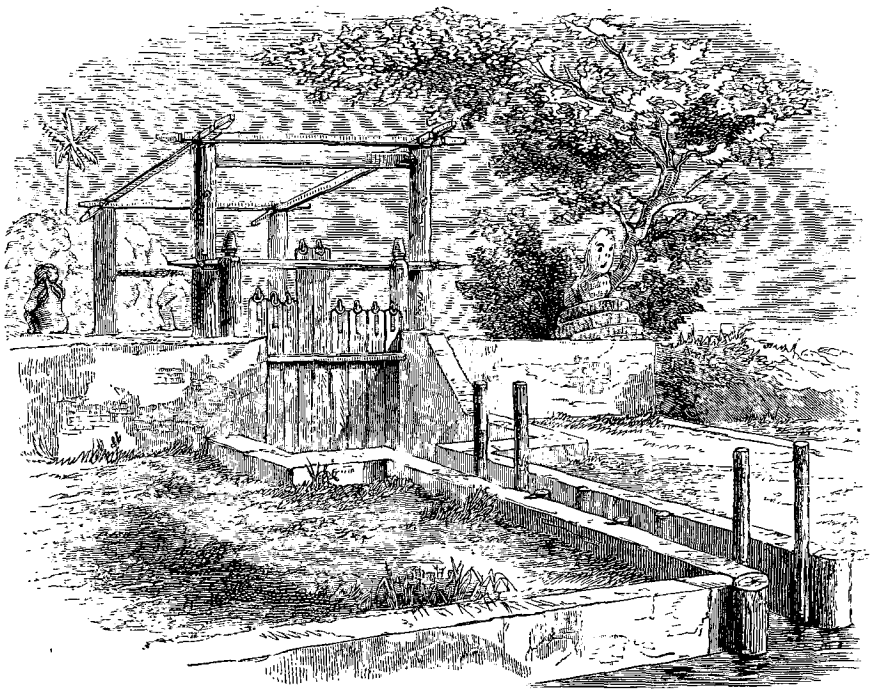
Danse des éléphants.

Le 20 septembre, je partis avec M. Oldham, qui se dirigeait sur l'Irawady pour visiter les couches de houille qui se trouvent situées à soixante-dix milles de la capitale. Le lendemain, le major Phayre eut avec le roi une entrevue, dont le major a bien voulu me communiquer les détails par écrit.

« Nous fûmes conduits, dit-il, dans la partie ouest du palais, et en approchant d'une allée qui paraissait devoir mener au jardin, je vis une foule de gens assemblés sous un bâtiment circulaire, où il y avait concours de danse et de musique. C'était la cour, et comme le roi était présent, je retirai mes souliers, et m'avançai en compagnie du woondouk, de M. Spears et de deux ou trois officiers birmans. En pénétrant dans l'assemblée, j'aperçus le roi assis sur un sofa exhaussé sur une estrade. On me fit avancer pour me placer parmi les ministres qui se tenaient à quelque distance du roi. Il y avait foule, et tout le monde était accroupi à terre, à l'exception des danseurs. Hors du bâtiment se tenaient les gardes en vestes rouges, avec leurs casques rouges en papier mâché, et leurs fusils, crosse à terre, entre leurs jambes croisées.

« On me fit savoir bientôt que le roi désirait me voir en particulier, et l'on me fit passer dans un autre appartement. Les gardes étaient groupés dans une verandah attenante. En entrant, je vis le roi mi-couché sur un sofa, habillé dans le costume du pays, avec un putso de soie, une ceinture de couleurs éclatantes, et une veste en coton, descendant à la hanche : sa tête était recouverte d'un simple bonnet.

« A l'autre extrémité de la chambre, on voyait dans un vase une imitation de fleurs de lotus; à la gauche du roi,



Canal d'irrigation dans le royaume d'Ava. — D'après une gravure de l'édition anglaise.

à quelque distance, une demi-douzaine de ses fils, bambins ou adolescents au-dessous de seize ans, se vautraient sur le tapis.

« Dans l'antichambre, une troupe de musiciens exécutait une douce musique sur des instruments à cordes. En m'asseyant près du vase à lotus, je m'aperçus que j'avais été suivi par un des awten-woons, et par quelques officiers et pages qui se blottirent dans un coin de la chambre, ce qui rendait l'audience aussi peu confidentielle que possible. Dès que nous fûmes assis, le roi leva la main et la musique cessa. Il me dit alors de regarder le vase au lotus, ce que je fis; et alors je vis les boutons s'épanouir et de l'un d'eux un oiseau s'échapper. Le roi sourit et paraissait s'attendre à ma surprise aussi bien qu'à mon admiration, sentiments que je ne manquai pas de manifester. Un de mes voisins me dit que chaque bouton avait contenu un oiseau prisonnier, mais qu'à l'exception de celui-ci, les autres avaient trouvé moyen de s'échapper.

« Alors commença une conversation par demandes et réponses, qui se suivirent, autant qu'il me souvienne, dans l'ordre suivant :

LE ROI. Connaissez-vous la littérature birmane?

L'AMBASSADEUR. J'en connais quelques ouvrages, Sire.

LE ROI. J'ai entendu parler de vous il y a trois ans. Avez-vous lu le *Mengula-Thoot?*

L'AMBASSADEUR. Je l'ai lu, Sire.

LE ROI. L'avez-vous bien compris?

L'AMBASSADEUR. Je l'espère, l'ayant lu dans une traduction birmane (l'original est en pali).

LE ROI. Combien de préceptes contient-il?

L'AMBASSADEUR. Trente-huit.

LE ROI. Très-bien; vous les rappelez-vous?

« Et comme le major hésitait et cherchait à excuser

son défaut de mémoire, le roi se mit à énumérer l'un après l'autre ces préceptes contre l'orgueil, la colère, les mauvaises pensées, etc., accompagnant le tout de commentaires et citations qui auraient mieux convenu à un prédicateur en chaire qu'à un souverain parlant au représentant d'une grande puissance, puissance voisine et redoutée. »

### Religion bouddhique.

Pour bien comprendre l'importance des questions et des sentencieuses paroles adressées en cette occasion par Sa Majesté birmane à l'ambassadeur anglais, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le bouddhisme, qui forme le fond des croyances religieuses du roi d'Ava et de la presque universalité de ses sujets.

Cette religion, qui compte encore, après vingt-cinq siècles d'existence, de deux cents à trois cents millions de fidèles, est née dans la vallée du Gange, six cents ans avant Jésus-Christ, lorsque Rome avait des rois et que l'Asie occidentale était soumise à Nabuchodonosor.

Gautama (le Bouddha) est un personnage historique, et quelle que soit l'idée de divinité que lui attribuent ses adorateurs, on doit l'admettre comme un grand et patriotique réformateur, qui s'éleva contre les pratiques extérieures des brahmanes, et leur substitua un code de morale plus pure.

Çakya-Mouni, Çakya-Sinha ou Gautama, le fondateur de cette doctrine, était le fils d'un souverain de Kapilawastu, petite principauté sise au nord du Gange, entre Gorakpour et Aoude, et descendant des Suryavas ou enfants du Soleil. Né en l'an 623 avant Jésus-Christ, sa jeunesse se passa dans les plaisirs. A vingt-neuf ans, la réflexion vint lui démontrer la brièveté de la vie humaine et l'illusion de ses joies; aussitôt il abandonna ses palais, ses jardins, son faste et ses plaisirs, son épouse et son enfant, pour adopter la vie de l'ascète mendiant. Pendant six ans, il se soumit à toutes les privations, et alors, après de profondes méditations à un endroit qui s'appelle encore aujourd'hui Bouddha-Gaya, il fut miraculeusement investi des attributs qui le constituèrent Bouddha ou *être éclairé*. Il consacra le reste de sa vie à parcourir les Indes, expliquant les lois de l'existence, la vertu des actions méritoires, et prêchant comme la fin de toute existence, la béatitude ou l'anéantissement absolu, rendu en sanscrit par le mot *nirwana* et en birman par celui de *nigban*. A l'âge de quatre-vingts ans, il mourut entre deux arbres de sâl, dans un bois à Kusinara, cinq cent quarante-trois ans avant Jésus-Christ.

Sans entrer dans l'exposition des diverses phases du bouddhisme, de ses doctrines et des spéculations métaphysiques de ses docteurs, on peut dire que cette religion se caractérise par sa tendance à faire mépriser à l'homme les choses extérieures et à l'inciter à atteindre, par ses propres efforts, par le seul développement de ses facultés morales et intellectuelles, jusqu'à l'état divin du nirwana.

L'existence d'un Être suprême et de sa providence ne paraît pas ressortir clairement et universellement des idées de Çakya et de ses apôtres. Ce qu'il y a de certain, c'est que ni les Birmans ni les Cingalais n'admettent l'Adi-Bouddha ou Être suprême des Népaulais et des anciens bouddhistes théistes de l'Inde.

La récompense et la punition se perpétuent dans la succession des existences qui passent par tous les degrés de la vie animée ; c'est là vraiment la clef de voûte du système, bien qu'il n'y ait pas, ce semble, de juge ni de directeur moral. Un destin infaillible et inexorable, qu'on pourrait appeler la force opérante de la nature, régit la destinée ascendante ou descendante de toute créature, suivant le mérite ou le démérite de la série de ses existences passées. Ceux mêmes qui ont atteint le bonheur céleste en voient la fin et doivent recommencer les vicissitudes infinies de la transmigration. Anitya, Dukha, Anatta, le *Passager*, la *Souffrance* et l'*Irréel*, sont les conditions de toute existence, et le vrai bien est d'en être délivré par la conquête du nirwana, état qui peut être l'absorption dans la suprême essence, suivant les bouddhistes déistes, ou, suivant d'autres docteurs, le néant absolu ; ce serait, d'après le savant sanscritiste Hodgson, le *lieu* et le *mode* dans lesquels vivent les éléments de toutes choses, en leur dernier état d'abstraction et purifiés de toutes les modifications particulières que nos sens et notre intelligence peuvent comprendre.

Le Bouddha est un être qui, dans le passé infini des âges, a conçu le désir d'atteindre ce suprême degré, afin d'acquérir la possibilité de délivrer d'autres créatures des misères de la continuité de l'existence. Il aurait pu atteindre sa liberté, il y a des myriades de siècles ; mais son libre arbitre l'en a détourné, l'a entraîné dans le cours des existences successives, et par amour pour ses semblables il a accepté d'innombrables renaissances, enduré des souffrances et des afflictions et subi des épreuves comparables aux efforts qu'il faudrait pour arracher la terre à sa base. A chaque renaissance, son désir s'emploie à ces fins ; à sa dernière renaissance dans la famille humaine et sous les signes manifestes de sa haute destinée, il embrasse la vie ascétique, atteint le but suprême et se trouve investi du pouvoir et de la sagesse d'un Bouddha. Alors les mondes innombrables de l'espace, la vue infinie du passé avec celle de toutes ses préexistences, aussi bien que celles des autres êtres, et même les pensées des hommes se dévoilent à la vue. Il est dégagé des passions et des émotions humaines. Il possède l'infaillible sagesse pour diriger les créatures dans les sentiers qui mènent au nirwana ; la nature et ses influences, le ciel et ses habitants lui obéissent. Mais il est sujet à la souffrance, à la maladie, et, quand sonne son heure, à la mort; même après avoir acquis la qualité de Bouddha, il souffre jusqu'au trépas les peines terrestres que lui valent ses démérites antérieurs.

La vie normale de ses disciples est l'ascétisme et la mendicité. Ses conditions premières sont, comme dans l'Inde, la continence, la pauvreté, l'humilité; suivent l'abstraction du monde, l'amour de toutes les créatures vivantes, la pratique de certains préceptes moraux, et de nombreuses cérémonies rituelles.

Les ascètes bouddhistes ont droit à l'adoration des laïques. Ce sont de véritables moines, bien qu'ils assument parfois le caractère de prêtre, en accomplissant certaines cérémonies qui passent pour attirer des grâces sur ceux pour lesquels on les accomplit, en pratiquant certains devoirs, comme de lire quelques-uns des livres sacrés au peuple et d'instruire la jeunesse. Toutefois, leur principale affaire est, et a été dès l'origine, de travailler à leur propre rédemption.

La doctrine touchant les laïques est obscure; ils constituent néanmoins le complément nécessaire du système. L'ascète dépend d'eux pour sa subsistance, leur prêche la doctrine, et les reconnaît capables d'atteindre à quelques mérites et de s'élever dans l'échelle de la félicité future. Mais on n'atteint le but final qu'en adoptant la vie monastique.

Le culte des pagodes s'explique difficilement, bien qu'il ait pu prendre naissance à l'origine dans le respect dû aux reliques de Gautama ou de ses apôtres dont elles recueillirent les restes sacrés[1]. Mais à cette heure la pagode elle-même, indépendante de toute relique, semble être l'objet du culte. On offre à la pagode des fleurs, des cierges et des feuilles d'or, et ceux qui font acte d'adoration devant elle acquièrent des mérites qui porteront leurs fruits aussi sûrement que si le Bouddha était présent dans le symbole sacré.

La morale du bouddhisme, plus pure que celle du brahmanisme, a des maximes qui rappellent les préceptes de l'Évangile. En Birmanie, la réputation des moines tend à se maintenir sur un bon pied, et cependant leur système de morale n'influe guère sur le caractère du peuple. Ce qui prédomine, dans le système, est l'appel à la tendresse du cœur, et pourtant il n'y a pas de pays, si ce n'est peut-être la Chine demi-bouddhiste, où la vie soit sacrifiée plus aveuglément, plus cruellement, soit dans l'application des pénalités, soit dans la perpétration des crimes privés.

### Visites aux grands fonctionnaires. — Les dames birmanes.

Le 24 septembre, l'ambassadeur accompagné du docteur Forsyth, du major Allan et de M. Edwards, rendit une visite de cérémonie aux quatre woon-gyis et au vieux Moung-Pathea, nan-ma-dau-woon ou contrôleur du palais de la reine mère, et que nous connaissions sous le nom de Dalla-Woon, d'après le poste qu'il occupait en qualité de gouverneur de ce district au commencement de la guerre. Nous voulûmes lui faire honneur en tant que chef de l'ambassade qui était allée à Calcutta, mais aussi à cause de l'estime que nous avions pour lui.

La première course fut pour le magwé-mengyi, le plus considéré des woon-gyis ainsi que le plus intelligent. Il vint à la rencontre de l'ambassadeur jusqu'au bas de l'escalier et l'introduisit dans la salle de réception que l'on avait évidemment décorée à notre intention. Des tapis recouvraient le plancher, et il y avait des chaises disposées autour d'une table qui occupait le centre de la pièce. Un large rideau de soie séparait cette partie de la salle de l'autre qui servait d'appartement aux femmes. Relevé par un de ses coins, ce rideau permettait de voir les dames de la famille accroupies sur des tapis.

Bon nombre de Birmans respectables par leur âge, et bien vêtus, siégeaient çà et là dans la salle et dans la verandah; à l'extérieur, il y avait une foule de gens respectueusement accroupis et qui paraissaient être des voisins que la curiosité avait poussés à assister à l'entrevue.

Peu d'instants après l'arrivée des visiteurs on servit le déjeuner. Deux bandes d'une longue étoffe remplaçaient la nappe; les plats, couteaux, fourchettes, tasses et soucoupes, aussi bien que le thé, étaient servis à l'anglaise, et un Indien, ancien domestique d'un officier, remplissait le rôle de majordome.

D'abord on servit pain et beurre, muffins et tartes; et comme les domestiques en rapportaient, le woon-gyi s'écria plaisamment : « Allons, allons, ils connaissent les mets anglais, qu'on apporte maintenant les mets birmans ! » et nous pûmes compter cinquante-sept plats où les sucreries et les friandises les plus variées étaient accumulées à profusion.

A la demande du major Phayre, la femme du woon-gyi, dame d'un certain âge, fut priée de vouloir bien s'asseoir à table avec nous. On plaça une chaise à côté de l'ambassadeur; mais la respectable dame, qui n'avait pas l'aisance de manières de son mari, demanda qu'on l'écartât de la table avant de vouloir s'y asseoir, ce qui ne suffit qu'à demi pour la mettre à l'aise, car elle ne tarda pas à ajuster son vêtement de façon à pouvoir croiser ses jambes sous elle. Elle avait de fort belles bagues ornées de diamants de grand prix.

Le woon-gyi parlait volontiers et avec assez de gaieté, commençant par les questions d'usage chez les Birmans, sur l'âge des personnes présentes, si elles étaient ou non mariées, et il s'étonna fort que l'ambassadeur et le major Allan fussent restés garçons. « Quand vous vous marierez, dit-il, j'espère que vous amènerez vos femmes ici. »

Après le déjeuner, on apporta le dessert, à la birmane, dans une série de plateaux, remplis de petits plats en or et en argent, contenant des noix de bétel, du bétel préparé, du chunam, du thé confit et mariné, du gingembre salé en tranches minces, de l'ail frit, des noisettes dépouillées de leur coque et des noix de terre rôties. Les convives birmans semblèrent se délecter du bétel et du thé mariné plus que de toute autre friandise, et le vieux Camaretta en fit autant. Les cigares terminèrent la fête.

Notre seconde visite officielle fut pour le mein-loung-mengyi, qui emprunte son titre à un district septentrional du royaume. C'est un personnage, approchant de la soixantaine, édenté et d'assez pauvre mine. Sa vieille

1. Ce culte et l'adoration des reliques n'ont commencé que lorsque la pureté primitive de la doctrine bouddhique, toute spiritualiste à l'origine, était déjà très-altérée par suite de l'ignorance superstitieuse des populations. M. Barthélemy Saint-Hilaire a donné récemment, en France, une étude complète du bouddhisme. Beaucoup de détails curieux sur cette religion ont été réunis dans les notes de l'article *Fa-hian*, à la fin de notre volume des *Voyageurs anciens*.

épouse, de manières plus simples et plus distinguées que lui, fit les honneurs d'un déjeuner à peu près pareil à celui qu'on nous avait servi chez le magwé-mengyi, et de temps à autre elle nous signalait certains plats. Ignorant la coutume de se serrer la main au moment où l'ambassadeur la quittait, elle lui mit amicablement la main sur l'épaule en l'assurant du plaisir que lui avait fait sa visite.

A quelques détails près nos autres visites ressemblèrent aux deux premières. Je dois mentionner seulement le déjeuner que nous offrit le pakhan-mengyi, parce que sa femme y assista, avec ses deux sœurs et sa mère. Leurs manières étaient aussi distinguées que réservées; plus jolies que ne le sont d'ordinaire les Birmanes, elles possédaient réellement la délicatesse et la grâce.

Elles portaient le *tamein* national, jupe étroite en soie rayée, des jaquettes en fine mousseline blanche, et des ornements d'un éclat qu'auraient envié des femmes plus civilisées. Leurs cylindres d'oreilles étaient d'or; le cercle en était fermé et serti d'un diamant, rubis ou émeraude, entouré de brillants de moindre grosseur. Le collier était formé d'une étroite chaîne d'or, simple ou ornée de perles fines, et garnie de deux rangs de diamants, l'un fixe et l'autre en pendeloque. A leurs doigts scintillaient des bagues de prix; nous y remarquâmes notamment des rubis de la première grandeur.

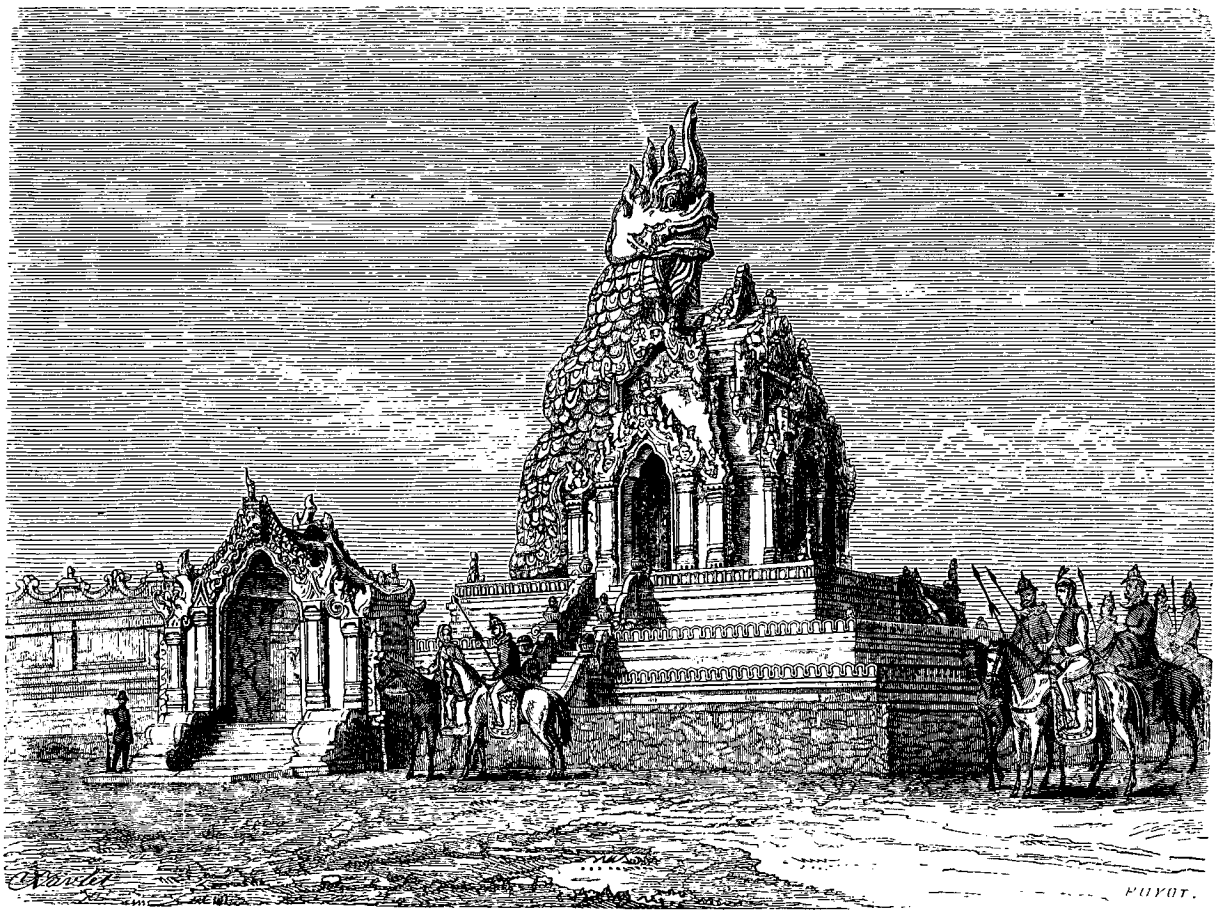
Jeunes dames birmanes. — Dessin de Morin d'après H. Yule.

Deux des dames présentes se ressemblent singulièrement, et étaient caractérisées par un front fuyant, type de la race d'Alompra. Elles étaient filles de Mekaramen, oncle du roi Tharawadi et que le colonel Burney signale, dans sa relation, comme très-curieux de tout ce qui se rapporte aux sciences européennes.

La vieille mère, femme très-disposée à la conversation, qui avait longtemps vécu à Rangoun et aimait à montrer l'habitude qu'elle avait acquise des manières anglaises, était la veuve de Moung-Shwé-Doung, autrefois le woong ou ministre de la princesse royale, actuellement régnante. Elle se rappelait fort bien Jan-Ken-ning (le major John Canning) pour l'avoir vu à Rangoun.

Parmi ces femmes, on nous en indiqua une d'un aspect charmant et tout féminin, comme étant la femme d'un tsaubwa, ou prince shan, de Monè. Elle était pour le moment dans la capitale « en congé. » Nous eûmes ainsi l'occasion de voir la haute société birmane en famille, et l'impression qu'elle nous laissa fut des plus favorables.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Le temple du Dragon. Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

# VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA

(EMPIRE DES BIRMANS)

PAR LE CAPITAINE HENRI YULE,

DU CORPS DU GÉNIE BENGALAIS [1].

1855

Comment on dompte les éléphants en Birmanie.

Le 26 septembre, plusieurs d'entre nous allèrent voir dompter des éléphants, spectacle dont les Birmans sont aussi passionnément épris que les Espagnols le sont d'un combat de taureaux.

On a construit dans ce but une arène à l'orient de la ville, sur les bords d'un des lacs. Tout auprès s'élève, à l'usage du roi, un pavillon en bois ordinairement appelé le palais de l'Éléphant.

C'est là une des institutions fondamentales de Birmanie, et on en trouve des descriptions dans les livres des plus anciens voyageurs.

L'arène consiste en un enclos d'environ cent yards de diamètre et entouré d'un mur très-épais de vingt-cinq pieds de haut. A une vingtaine de pieds en dedans de cette première enceinte s'en trouve une seconde, formée de poutres massives, mais espacées de façon à permettre à un homme d'en traverser aisément les intervalles. Au centre de l'enclos s'élève un petit réduit, palissadé de même, destiné aux spectateurs. Le mur extérieur est percé de deux portes; leurs battants sont composés de deux lourdes pièces de charpente verticalement ajustées sur pivot et s'emboîtant, une fois fermées, dans une rainure creusée dans le seuil. Des battants de même nature sont disposés de distance en distance le long des faces

1. Suite et fin. — Voy. pages 257 et 273.

parallèles du mur d'enceinte et de la palissade, de manière à former, à un moment donné, du couloir qui se trouve entre deux de ces portes, une cage de vingt pieds de long qui se ferme avec rapidité. Un escalier conduit au haut du mur, qui paraît être la place favorite des spectateurs de tout rang ; c'est là que des places avaient été préparées pour les personnes de l'ambassade.

Une fois arrivés, nous vîmes un groupe d'environ deux douzaines d'éléphants femelles, les unes montées par leurs cornacs, les autres libres, réunies en une masse compacte dans la plaine, à quatre cents mètres environ de l'enclos, et gardant avec soin au centre de leur troupe deux éléphants mâles sauvages qu'elles avaient attirés. Ces femelles paraissaient fort bien comprendre leur rôle, et poussaient graduellement leurs victimes du côté de l'arène. Quand elles furent arrivées à l'entrée, une femelle avec son mahout (cornac) passa dans l'intérieur de l'enclos, suivie peu après par le plus grand des deux mâles. On ferma l'entrée et on dirigea le reste de la troupe vers une autre porte. Le nouveau captif était adulte, mais paraissait maigre et faible, suite naturelle d'une abstinence forcée. Il courut autour des palissades pour y chercher une issue; puis paraissant reconnaître le passage qui s'était fermé derrière lui, il s'élança de toutes ses forces contre ses poutres qui servaient de portes et, en s'agenouillant, il s'efforça de les arracher de leurs gonds. Les coups et les cris des gens qui se tenaient derrière la palissade, aussi bien que les aiguillons dont le perçaient ceux qui s'introduisaient entre les poutres, lui firent lâcher prise. Se retournant pour leur donner la chasse, il se précipitait la tête la première contre les poteaux dont les intervalles permettaient à ses persécuteurs de s'esquiver, et, de son choc puissant, ébranlait toute la construction, à la grande joie des spectateurs, mais non sans dommage pour lui-même. Après qu'on eut ainsi longtemps harcelé la pauvre bête pour abattre ses forces et son courage, et dès qu'il eut trahi son épuisement, un des principaux mahouts l'excita à le poursuivre et l'entraîna dans le couloir que formait le passage d'entrée. Les portes se fermèrent aussitôt, l'homme s'échappa au travers des poteaux et l'éléphant se trouva dans une cage qui ne lui permettait pas de se retourner. Alors on commença à lui attacher les jambes de derrière et à lui mettre des liens autour du cou. Afin de l'empêcher de s'en débarrasser, on lui jeta autour de l'oreille un nœud coulant, fait d'une corde de cuir, et dont l'extrémité retombait du côté opposé du cou. Toutes les fois qu'il essayait de saisir le collier avec sa trompe, le premier obstacle qu'il rencontrait était cette corde ; en tirant dessus il se blessait, et son attention distraite permettait aux mahouts de continuer à le charger d'entraves. Pendant cette opération, le malheureux éléphant se ruait avec une vaine fureur sur les poteaux qui l'entouraient, les déchirant et les faisant voler en éclats avec ses défenses, labourant la terre et rugissant avec rage.

On lui ajustait un second collier et on le fixait fort et ferme, tandis qu'il était couché, haletant de fatigue : tout à coup il se redressa sur son train de derrière et retomba sur le flanc.... Il était mort !

On employa une autre méthode pour réduire le second éléphant, animal de moindre taille. A un signal donné, il fut abandonné par les femelles qui l'entouraient, et neuf ou dix mâles lui donnèrent la chasse, montés par des mahouts armés de lazzos en cuir. On parvint à lui en lier un à une de ses jambes de derrière, et on en fixa solidement les extrémités à un pieu fiché en terre. Il fut ainsi réduit au parcours d'un cercle d'environ quarante yards (trente mètres) de rayon. Les vieux éléphants commencèrent à l'assaillir, le chargeant à coups de trompe, le poussant et se le renvoyant jusqu'à ce que la fatigue commençât à le gagner. Deux éléphants l'entourèrent alors, leurs mahouts lui ajustèrent des liens autour du cou et le menèrent sous un abri où il fut attaché à des piquets pour y rester jusqu'à ce que le régime de la ration congrue lui fit comprendre la nécessité de l'obéissance.

Quelques jours plus tard, on nous amena, à la résidence, deux éléphants danseurs qui nous divertirent grandement. Un d'eux, jeune sujet de six pieds de haut, n'avait qu'une instruction incomplète; son art consistait à lever successivement ses jambes, au commandement de son mahout, et à marcher sur ses genoux, ou pour mieux dire sur les paturons de ses jambes de devant. A l'ordre qu'on lui donna de marcher comme les dames d'honneur du palais, il s'avança vers nous avec ses seules jambes de devant, traînant derrière lui celles de derrière (p. 284).

Le plus âgé, un vieux mâle, était plus versé dans son art. Son mahout lui hurlait à l'oreille des ordres auxquels l'éléphant répondait par un grognement d'assentiment d'un effet assez comique. Son pas le plus brillant consistait à lever une patte et à lui faire décrire un cercle avant de la remettre à terre. Les efforts des mahouts n'étaient pas ce qu'il y avait de moins divertissant; leurs danses, leurs cris, leurs encouragements, leurs applaudissements contrastaient plaisamment avec la maladresse de leur élève. A la fin il commença à remuer alternativement ses quatre pattes et à les jeter tantôt à droite, tantôt à gauche ; la gravité de sa tête et de ses yeux, l'étrangeté de ses lourds mouvements complétaient le spectacle, qui eut un grand succès de rire parmi tous les assistants, Anglais, Bengalais et Birmans.

### Excursions autour d'Amarapoura.

Pendant que le major Phayre, avec une patience ultra-diplomatique, et dans le désir d'atteindre enfin le but réel de sa mission, la conclusion d'un traité d'alliance et de commerce, se pliait complaisamment aux excentricités de la cuisine des Woongyis, et, ce qui était bien autrement méritoire, aux incessants examens métaphysico-religieux que lui faisait subir le roi, j'exécutai plusieurs excursions autour de la capitale, en compagnie de notre géologue, le docteur Oldman, que les Birmans qualifiaient du titre pompeux de *professeur des roches*. La première, dirigée au nord, nous conduisit successivement à Mengoun, sur la rive droite du fleuve, à Madeya, localité importante de la rive gauche, aux carrières de marbre blanc de Tsengo-myo, puis aux cavernes ou

grottes de Malé, et enfin à la ville de Tsampenago, chef-lieu d'un canton fertile, borné à l'orient par la belle rangée de collines qui sépare l'Irawady du district des mines de rubis. De là nous redescendîmes le grand fleuve jusqu'au confluent du Myit-Nge, et pûmes contempler encore une fois, du haut d'un pic que nous évaluâmes à environ dix-sept cents pieds, le magnifique panorama qu'arrose cette petite et sinueuse rivière à son débouché dans les vastes plaines où dorment, au milieu de la plus épaisse verdure, Sagaïn et Ava, les vieilles capitales abandonnées.

Cette exploration permit au docteur de dresser une carte géologique de toute la section du bassin de l'Irawady comprise entre les 22e et 23e parallèles, et de recueillir, sur ces contrées, étudiées scientifiquement pour la première fois, des observations auxquelles mes lecteurs me sauront gré, à coup sûr, de faire quelques emprunts.

Mengoun, qui fut notre première étape, à seize kilomètres d'Amarapoura, porte dans le pays le surnom caractéristique de *folie* du roi Mentaragyi. Cet aïeul du roi actuel employa les trois derniers quarts d'un règne de quarante ans, les sueurs et les bras non rétribués de milliers de ses sujets, et des sommes incalculables, à entasser les unes sur les autres, jusqu'à une hauteur de cinq cents pieds, des masses énormes de briques et de mortiers : Pélion sur Ossa! On prétend qu'une prédiction avait lié la fin de sa vie avec celle de son œuvre architecturale; mais il laissa celle-ci inachevée, et vingt ans après lui, le terrible tremblement de terre de 1839 fit de son temple de Mengoun la montagne de débris que la photographie nous a permis de reproduire fidèlement (p. 203).

Vis-à-vis de ce témoignage du néant de l'homme et de ses œuvres, une pagode en miniature, proprette et sans félure, bien plus ancienne que le géant écroulé, rappelle involontairement l'apologue du chêne et du roseau.

### Géologie de la vallée de l'Irawady. — Les poissons familiers. Le serpent hamadryade [1].

« La formation géologique du pays arrosé par l'Irawady est assez simple. Depuis le delta de la rivière, jusque dans le voisinage de la vieille capitale d'Ava, le cours de la rivière ne présente que des roches de formation tertiaire. Tantôt l'Irawady s'écoule dans des gorges formées par ces roches, comme au-dessus de Prome; tantôt le courant traverse des plaines étendues qui semblent desséchées comme des lits d'anciens lacs. La direction générale de ces roches suit le cours de ce fleuve, bien qu'en certains endroits leurs strates aient fait obstacle au courant, qui a dû percer des couches assez épaisses d'argile bleuâtre, entre des grès durs, et se faire un lit encaissé, comme on le voit au-dessus de Prome.

« Si tel est le caractère général du sol, il faut remarquer pourtant que les couches sont souvent disloquées, contournées et brisées.

« Appuyée sur les crêtes de ces couches bouleversées se trouve une série de strates de grès et de conglomérats, moins consolidées que les précédentes, mais aussi moins contournées. Souvent sablonneuses, quelquefois calcaires, ces strates sont chargées de fer introduit par voie de filtration. On y rencontre aussi d'innombrables ossements fossiles de mastodontes, d'éléphants, de rhinocéros, de tapirs, à cerfs, et de tortues.

« On peut fixer l'âge géologique des terrains les plus anciens à l'époque éocène. Les terrains modernes, par leur analogie et l'identité de leurs fossiles, paraissent devoir se rapporter à l'époque miocène.

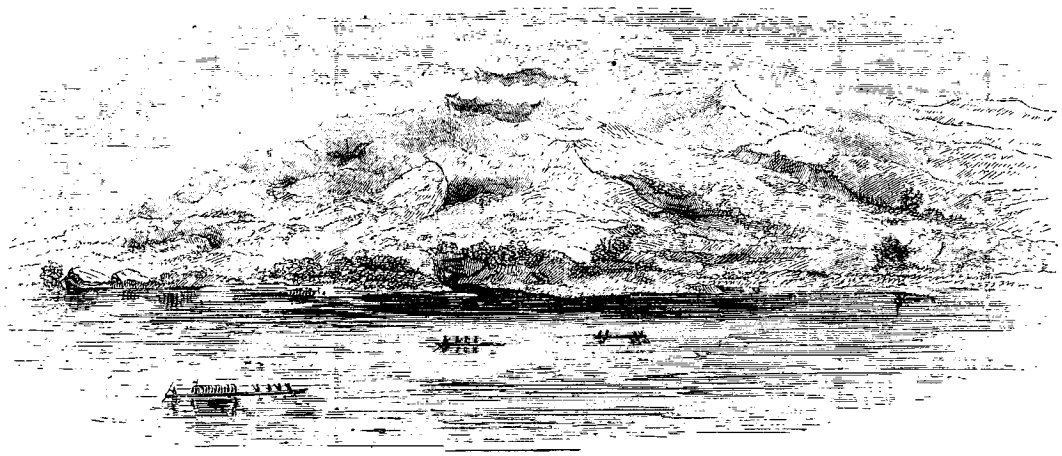
« Près de la capitale, on rencontre des chaînes de roches métamorphiques et cristallines dans une direction nord et sud, et formant une série de collines distinctes. Il est à présumer qu'elles sont antérieures à la formation des couches tertiaires qui les entourent. Après s'être déposées, ces couches ont été bouleversées par des éruptions volcaniques qui, ayant brisé les roches anciennes, les ont sillonnées, par intervalles, de longues dykes, et ailleurs les ont recouvertes de leurs matières en fusion. Rien n'indique que ces formations trappéennes soient antérieures aux couches que l'on peut attribuer à l'époque miocène. Elles doivent sans doute leur origine aux mêmes forces souterraines qui, de nos jours, couvent et grondent encore sous le sol birman, qu'elles ébranlent de fois à autres, et qui en 1839 notamment, secouèrent, comme des gerbes de blé mûr, les gigantesques pagodes de Pagán et de Mengoun. Le même laboratoire incandescent d'où jaillirent, dans les anciens âges, les étincelants rubis du district de Momeit et les pépites d'or que roulent tous les cours d'eau de la Birmanie, entretient ces vastes réservoirs d'huile minérale qui font aujourd'hui la principale richesse du bassin de l'Irawady et ces volcans de vase bouillante qui chaque jour hérissent de cônes nouveaux la plaine de Membo (p. 301).

« En redescendant le fleuve, je fus témoin d'un incident qui m'étonna, je le confesse, plus que tout ce que j'avais pu voir encore dans cet étrange pays.

« Arrivé à la proximité d'une petite île qui partageait le cours du fleuve, le pilote se mit à pousser de toutes ses forces le cri *tet! tet! tet! tet!* et comme je lui en demandai la signification, il me répondit tranquillement qu'il appelait les poissons. Effectivement je ne tardai pas à voir bouillonner l'eau sur les deux côtés du bateau, puis surgir à la surface une masse serrée de gros poissons au nez blanc, ressemblant, par la forme de la tête du moins, au chien de mer, et dont plusieurs atteignaient trois et quatre pieds de longueur. J'en comptai plus de quarante autour du bateau, dressant presque verticalement hors de leur élément une moitié au moins de leur corps, et tenant leur bouche aussi ouverte que possible. Les gens du bateau, prélevant des poignées de riz dans les plats préparés pour leur propre dîner, s'empressèrent de les présenter à ces hôtes singuliers, et chaque poisson, dès qu'il avait reçu sa portion, plongeait pour l'avaler, puis se hâtait de reparaître le long du bord. Les bateliers continuaient leur incessant *tet! tet! tet!* et se penchant par-dessus le plat-bord, caressaient de la main le dos de ces heureux poissons, absolument comme on

1. Tout ce chapitre est emprunté au journal du docteur Oldman.

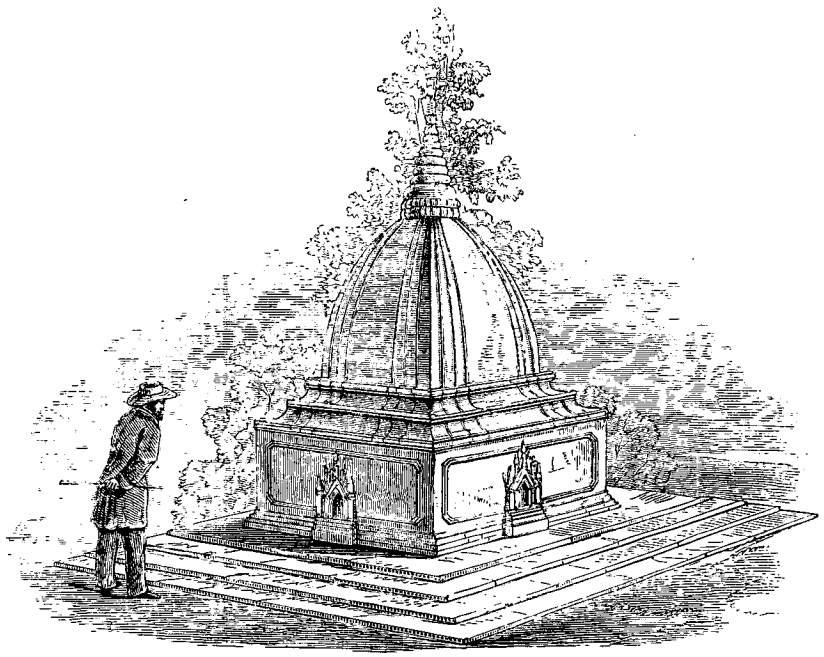
fait à des chiens favoris. Cette scène se prolongea pendant une bonne demi-heure de navigation, et le seul effet produit par le contact des mains des bateliers sur leurs aquatiques convives, me parut être une surexcitation d'appétit et de familiarité. On me dit que, durant le mois de mars, il y a dans ces parages une grande fête et un grand concours de gens. Chacun s'efforce alors de capturer un poisson, non pour en faire une friture ou une matelote, mais pour lui rendre la liberté dès qu'on lui a décoré le dos d'une couche bien appliquée de feuilles d'or, ni plus ni moins que si c'était une idole. En effet, je remarquai sur plusieurs poissons des traces de do-



Rives de l'Irawady, près des mines de rubis. — D'après H. Yule.

rure. Jamais spectacle ne m'a autant amusé et intéressé que celui-là. J'aurais bien désiré enrichir ma collection ichthyologique d'au moins un spécimen de ces hôtes privilégiés du fleuve. Mais au premier mot hasardé à ce sujet, tous les assistants, saisis d'horreur, crièrent au sacrilége, et je crus prudent de me tenir coi et muet sur ce point.

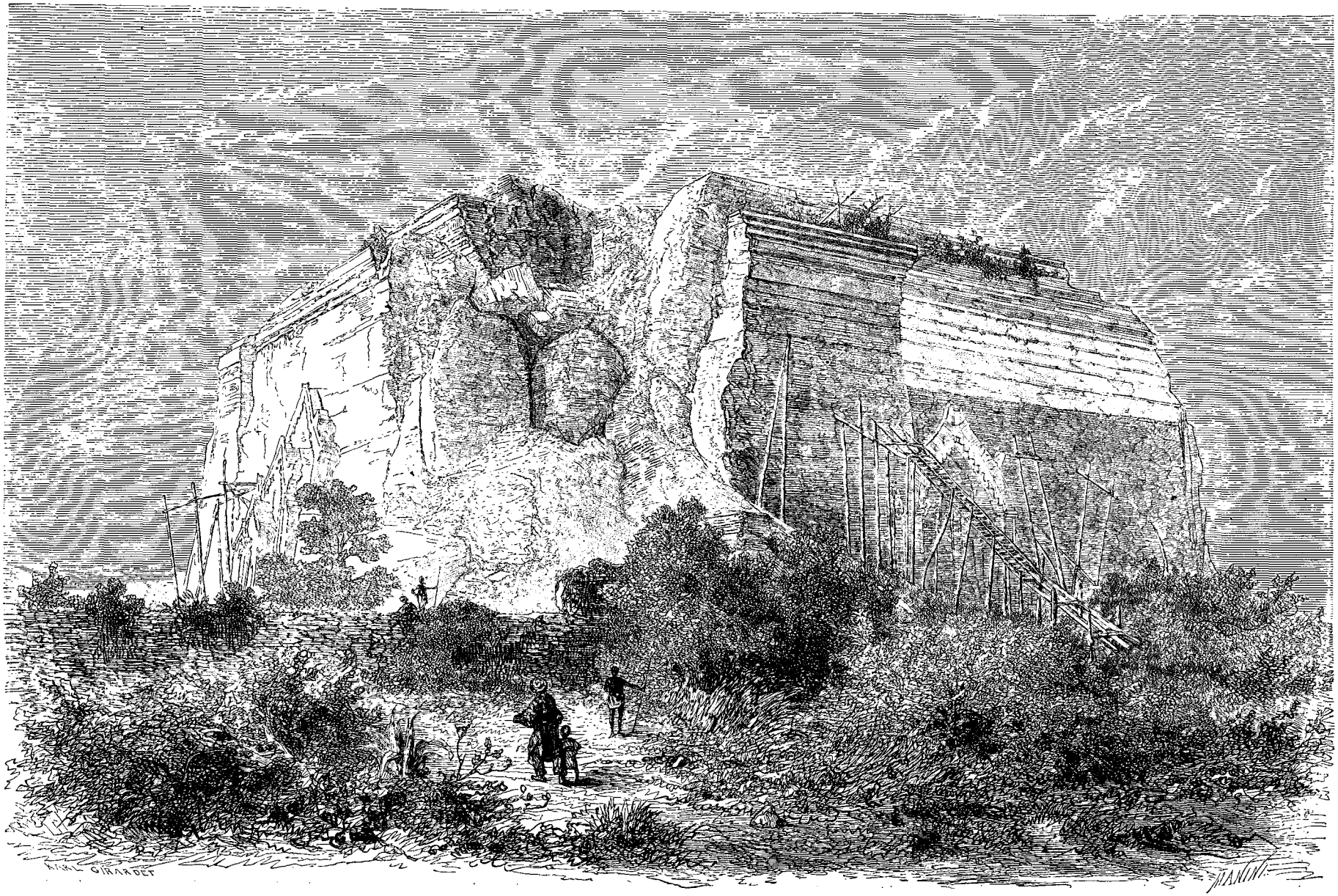
.... Le lendemain, comme je revenais de visiter un gisement de houille peu éloigné du fleuve, j'aperçus en travers du sentier un grand serpent de l'espèce des *hamadryades* (genre naja). Un homme de ma suite, porteur d'un fusil à deux coups, se disposait à faire feu sur la bête, quand tous ses camarades l'arrêtèrent par un con-



Petite pagode à Mengoun. — D'après H. Yule.

cert de gestes et de cris. Le serpent, mis en éveil par le bruit, leva la tête, nous regarda un instant, puis s'évada sain et sauf. Je demandai avec assez d'impatience au chasseur pourquoi il n'avait pas tiré sur ce reptile; la réponse me frappa, comme venant à l'appui d'un fait avancé par le naturaliste Mason dans son livre sur Tenasserim [1]; fait que j'avais jusque-là révoqué en doute. Mes gens affirmèrent que si le serpent avait été blessé,

1. Les natifs de Tenasserim décrivent uh serpent venimeux, dont la taille atteint dix à douze pieds, et qui, d'une couleur plus foncée que la *cobra* commune, est presque entièrement noir. Je ne l'ai jamais rencontré, mais la description qu'on m'en a faite con-



Grand temple de Mengoun, depuis le tremblement de terre de 1839 — Dessin de K. Girardet d'apres H. Yule.

il nous aurait fait face et nous aurait poursuivis; qu'il valait donc mieux l'avoir laissé aller paisiblement. L'animal avait bien trois mètres de longueur.

### Les Shans et autres peuples indigènes du royaume d'Ava.

Ma seconde excursion fut dirigée au sud-est de la capitale, sur la frontière des petits États shans, tributaires d'Ava.

Les Shans ou Tais, comme ils se nomment eux-mêmes sont, de toutes les races indo-chinoises, la plus répandue et probablement la plus nombreuse. Entourant les Birmans du nord-ouest au sud-est, ils forment un chaînon continu depuis les confins du Munnipour (si tant est que les habitants de cette vallée ne soient pas de la même race) jusqu'au cœur du Yunan, et depuis la vallée d'Assam jusqu'à Bankok et à Cambodje. Partout ils professent le bouddhisme, partout ils ont atteint à un degré de civilisation assez élevé, et partout ils parlent une même langue sans grandes variantes, circonstance remarquable au milieu de cette diversité d'idiomes que l'on trouve parmi tant d'autres tribus, en dépit du voisinage et de la parenté. Cette identité caractéristique dans la langue des Shans, tendrait à prouver qu'il y a longtemps qu'ils ont atteint le degré de civilisation où ils sont arrivés, et que jadis ils ont dû constituer un peuple homogène, avant leur dispersion.

Les traditions siamoises, aussi bien que celles des Shans septentrionaux, ont gardé le souvenir d'un ancien royaume considérable fondé par leur race, au nord du présent empire birman, et le nom de « Grands-Tais » appliqué au peuple de ces pays vient corroborer la tradition. Des germes de désunion ont dû briser l'unité de cette race, la fractionner en petites principautés, et le royaume de Siam renferme peut-être, à cette heure, le seul État indépendant de cette famille. Tous les autres sont tributaires d'Ava, de la Chine, de la Cochinchine ou de Siam.

Les États, dont je parlerai sommairement, occupent une étendue de terrain que l'on peut comprendre en masse entre le quatre-vingt-dix-septième et le cent unième méridien, le vingt-quatrième et le vingtième degré de latitude. Ce territoire se termine à l'ouest par la chaîne qui forme la frontière orientale de la Birmanie pure. A l'est, il est borné par le Mekhong ou grande rivière de Cambodje; au nord, par la vice-royauté de Yunan : il comprend les Koshanpris ou neuf États shans qui, successivement, ont passé sous la domination des Chinois et des Birmans, et qui maintenant appartiennent aux premiers. Au sud, il joint, pendant quelque distance, le territoire des Karens rouges, et, à partir de là, le Mekhong forme la frontière des principautés tributaires de Siam.

La suzeraineté des Birmans est plus ou moins reconnue dans ces pays ; dans les États contigus à la Birmanie propre, c'est une réalité active et tyrannique; vers l'est elle tend à se relâcher, et vers l'extrême orient et le nord-est, bien que ces États payent hommage à Ava, l'influence chinoise prédomine.

Toutes ces contrées sont sillonnées de chaînes de montagnes, dont la direction est nord et sud, comme celles des principales rivières, le Salouen et le Mekhong. Le Menam, ou rivière de Siam, prend sa source dans ces régions. Le caractère général de ces fleuves est torrentiel; ils sont profondément encaissés et sujets aux débordements.

Les montagnes sont habitées par des tribus plus ou moins sauvages et connues sous plusieurs dénominations. La plus considérable, peut-être, est celle des Laouos, que les Shans considèrent comme les restes sauvages des anciens aborigènes. On prétend que leur langue ne ressemble aucunement à celle des Shans. Quelque barbares qu'on les dise, ils paraissent adonnés à l'agriculture, soignant fort bien l'indigo, la canne à sucre et le coton, que leur achètent les marchands chinois du Kiang-hung, du Kiang-tung et des États limitrophes. Ils travaillent le fer, sont bons forgerons, et fabriquent des *dhas* ou sabres et des fusils à mèches. Ils sont de taille médiocre, mal bâtis et laids; ils ont le nez plat, le front bas et le ventre gros. Ces caractères feraient penser que les Laouos ne sont que le type dégénéré de la race des Shans, telle qu'elle existait avant d'avoir été modifiée par l'action de la civilisation bouddhiste. Les tribus les plus considérables, les plus sauvages et les plus indépendantes de ces Laouos, se trouvent dans la partie nord et ouest de Muang-Lem. Ils ne permettent à personne de pénétrer chez eux; et on dit qu'ils guettent, saisissent et décapitent les voyageurs, pour emporter leurs têtes en manière de trophées, comme font les Garows, les Kookis et autres sauvages, voisins de notre frontière du Sylhet.

La contrée habitée par les Karen-nis ou Karens rouges, qui se sont maintenus indépendants des Birmans et des Shans, comprend cette masse montagneuse qui sépare le Sitang du Salouen et s'étend entre la latitude de Toungoo et le vingtième degré trente minutes. On les croit de race shanne ; cependant il ne m'a guère été possible de trouver d'autres preuves de cette parenté, que l'usage qu'ils font de la braie pour vêtement. On attribue leur dénomination de *rouges* à leur teint, qui, étant naturellement clair, rougit plus qu'il ne brunit à l'action du hâle; mais je crois que la couleur de leurs pantalons

corde assez avec le caractère générique des *hamadryades* pour m'autoriser à le regarder comme une variété du genre. « L'hamadryade, dit le docteur Crantor, est excessivement farouche, toujours prête à se jeter sur quiconque l'attaque et à poursuivre tout ce qui l'irrite. » C'est là un grand trait d'analogie avec le serpent de Tenasserim. Un Birman fort intelligent m'a raconté qu'un de ses amis étant venu à heurter un jour une nichée de ces serpents, battit immédiatement en retraite, mais il avait été aperçu et la mère furieuse se lança immédiatement à sa poursuite. L'homme s'enfuit de toutes ses forces à travers coteaux, vallons, clairières et halliers; la terreur lui donnait des ailes. Arrivé sur les bords d'une petite rivière, il n'hésite pas à s'y jeter, dans l'espoir de faire ainsi perdre sa piste à son terrible ennemi. Mais, hélas! en atteignant la rive opposée, il y retrouve la furieuse hamadryade, la tête haute, les yeux en feu et dilatés par la rage, toute prête enfin à enfoncer ses crochets mortels dans ses chairs palpitantes. Désespéré, il saisit son turban et, par un mouvement instinctif, le lance au reptile, qui, se jetant comme un éclair sur cet objet inanimé, le couvre de furieuses morsures, et trompe ainsi sa colère et sa vengeance; après quoi il regagne tranquillement son repaire. Mason, *Histoire naturelle de la Birmanie*, p. 345.)

rouges est pour beaucoup dans ce surnom, les Shans portant le pantalon bleu.

Le nom que se donnent les Karen-nis est Koyas, et les Shans les appellent Niangs. Leur tradition veut qu'ils soient les descendants d'un corps d'armée chinois qui s'endormit et que l'armée laissa derrière elle dans une retraite. Il est singulier que les Kyens de Yoma-doung aient la même tradition sur leur origine, à la différence, toutefois, que l'armée était birmane et non chinoise.

Les Karens rouges sont de petite taille, avec des jambes grêles et de gros ventres; leur malpropreté est notoire. Ils vivent dans un état de société qui n'est cependant pas la sauvagerie, et bien des Shans se sont établis sur leur territoire, trouvant leur régime social plus doux que celui des Birmans. Leurs seuls actes religieux consistent à apaiser les esprits malins qui frappent de maladie, et les sacrifices qu'ils leur font sont considérables. Ils se servent, dans leurs transactions commerciales, d'une monnaie d'argent assez grossière et des poids en usage en Birmanie; leur agriculture est remarquable sous plus d'un rapport.

Tout leur pays est montagneux, et dans la partie sud de leur district il y a des pics de deux mille cinq cents mètres d'élévation. Leurs villages sont généralement situés sur des collines arrondies ou planes. La population est considérable. Dans une partie de leur pays, entre le Salouen et le Me-pon, on voit les cultures s'étendre jusqu'au sommet des coteaux, les vallées se dérouler en terrasses à la mode chinoise, les routes sillonner le pays, et les villages nombreux à ce point que d'un coup d'œil on peut en embrasser huit ou dix. Leur plus fort village est Ngouè-doung, dont les habitants sont en majeure partie des Shans fugitifs.

Ces Karens rouges sont la terreur des districts avoisinants de la Birmanie, où ils vont faire des razzias et enlever les habitants, qu'ils échangent comme esclaves contre des buffles et des bœufs chez les Shans siamois. Ce sont aussi les recéleurs des esclaves que font entre elles les petites communautés karennes sur les frontières du côté de Toungoo. Les villes voisines leur payent redevance pour se garantir de leurs incursions, qui s'étendent assez loin pour forcer les habitants de Nyoung-Ynoué, à trente-deux kilomètres de leurs frontières, à se tenir constamment en garde contre eux.

Les principautés shannes peuvent être divisées en cis-salouennes et trans-salouennes. Le premier des États cis-saluens, en quittant le pays des Karen-ni, qui forme sa frontière sud, est celui de Mobyé.

Ce petit État, dans le voisinage des Karens rouges, a été tellement dévasté par eux, qu'il ne reste plus au *tsauboua* ou prince, que l'espace compris dans les murs de sa ville. A la fin, n'ayant pu obtenir de secours de son suzerain d'Ava, il cessa de lui payer tribut et transféra son allégeance à ses redoutables voisins.

Puis vient l'État de Mokmé ou Moung-mé, à cinq jours de marche de Moyé et à trois jours de la frontière des Karen-ni; il est tellement harassé par les razzias des Karens rouges, que tous les chefs de villages leur payent redevance. La ville de Mokmé peut contenir trois cent cinquante maisons.

A deux jours de marche nord de Mokmé se trouve la capitale de l'État de Moné, qui est le centre du gouvernement des Birmans sur les principautés shannes; aussi les Birmans y sont nombreux. Le territoire est assez étendu au delà du Salouen. La ville, qui est située à cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer, est la plus grande de toutes les cités shannes; elle peut contenir huit mille âmes. Elle est bâtie au pied des collines qui bordent la fertile vallée de Nam-toueen, tributaire du Me-pon. A cinquante-six kilomètres nord-ouest de Moné se trouve le Nyoung-Ynoué. C'est le plus occidental de tous ces États et ce fut jadis un des plus grands et des plus importants. Mais les déprédations des Karens rouges, la tyrannie des Birmans, les dissensions intérieures ont tellement réduit la puissance de son tsauboua, qu'elle ne s'étend guère que sur une centaine de familles.

La ville ne contient pas plus de cent cinquante maisons. Elle est située dans un bassin d'alluvion assez étendu et se trouve à cinq cent cinquante mètres au-dessus de la mer. L'ensemble de ce bassin paraît avoir été le lit d'un lac assez semblable à la vallée de Munipour; il en reste des traces dans le centre de ce terrain, où se trouve un petit lac de vingt-deux kilomètres d'étendue, peu profond, et qui tend à se dessécher graduellement.

Bien que le nombre des habitations soit fort réduit sur le territoire du tsauboua, cependant la population de la vallée est considérable et paye un tribut direct à la cour d'Ava. On y cultive principalement le riz, la canne à sucre, le maïs, etc.

C'est dans ce district que se trouve le lac Nyoung-Ynoué, à la surface duquel flottent d'innombrables îles naturelles, formées de racines de roseaux et d'herbes entremêlées et recouvertes d'un peu de terre. Elles servent de bateaux de pêche; on y construit même des chaumières : elles tremblent sous les pieds, et, par un temps d'orage, tournent à tout vent; il y en a d'assez grandes pour qu'on y voie trois à quatre chaumières. Une énorme vieille femme, qui habitait un de ces îlots, où nous descendîmes pour déjeuner, s'amusa beaucoup de la peur que manifestait un homme de notre suite en mettant le pied sur ce sol mouvant.

Les tsaubouas de toutes ces petites principautés, même quand ils sont dans la dépendance la plus absolue de la Birmanie, tranchent de la royauté; ils épousent leurs demi-sœurs, ils ont, comme le *Phra* d'Ava, leur *Einshé-men*, leurs *Atwen-woons*, *Thandaut-ens*, *Nakhangyis*, etc. Leurs palais ont le triple toit, le htee sacré et le parasol blanc; en un mot, tous les insignes de la royauté.

Le pouvoir que les Birmans exercent sur ces principicules est en raison de la distance; les plus voisins du centre du royaume sont tyranniquement opprimés; les tributs qu'envoie le Kiang-hung, situé sur les frontières de Chine, est une simple affaire de forme. Les contingents que tous ces tributaires réunis doivent aux Birmans en temps de guerre, peuvent s'élever à vingt mille hommes.

Il est à remarquer que tous les voyageurs s'accordent

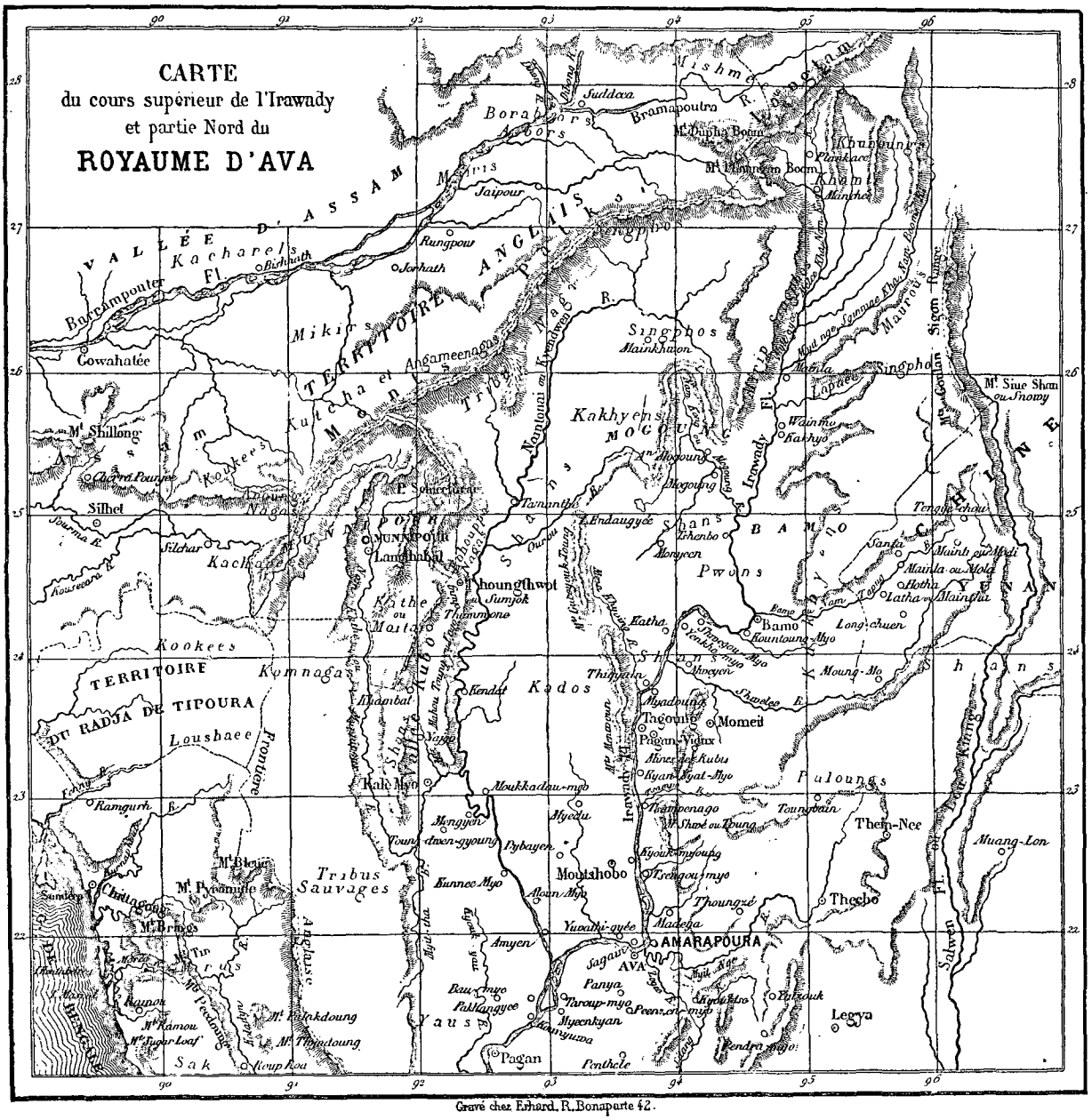
à mentionner quel sentiment amer tous les Shans tributaires nourrissent contre les Birmans, et à signaler les éloges exagérés qu'ils donnent à la justice, à la modération et à la bonne foi des Chinois.

Ne pourrait-on pas appliquer à cette double appréciation la moralité d'un apologue bien connu :

Notre ennemi, c'est notre maître.

Les femmes chez les Birmans et chez les Karens.

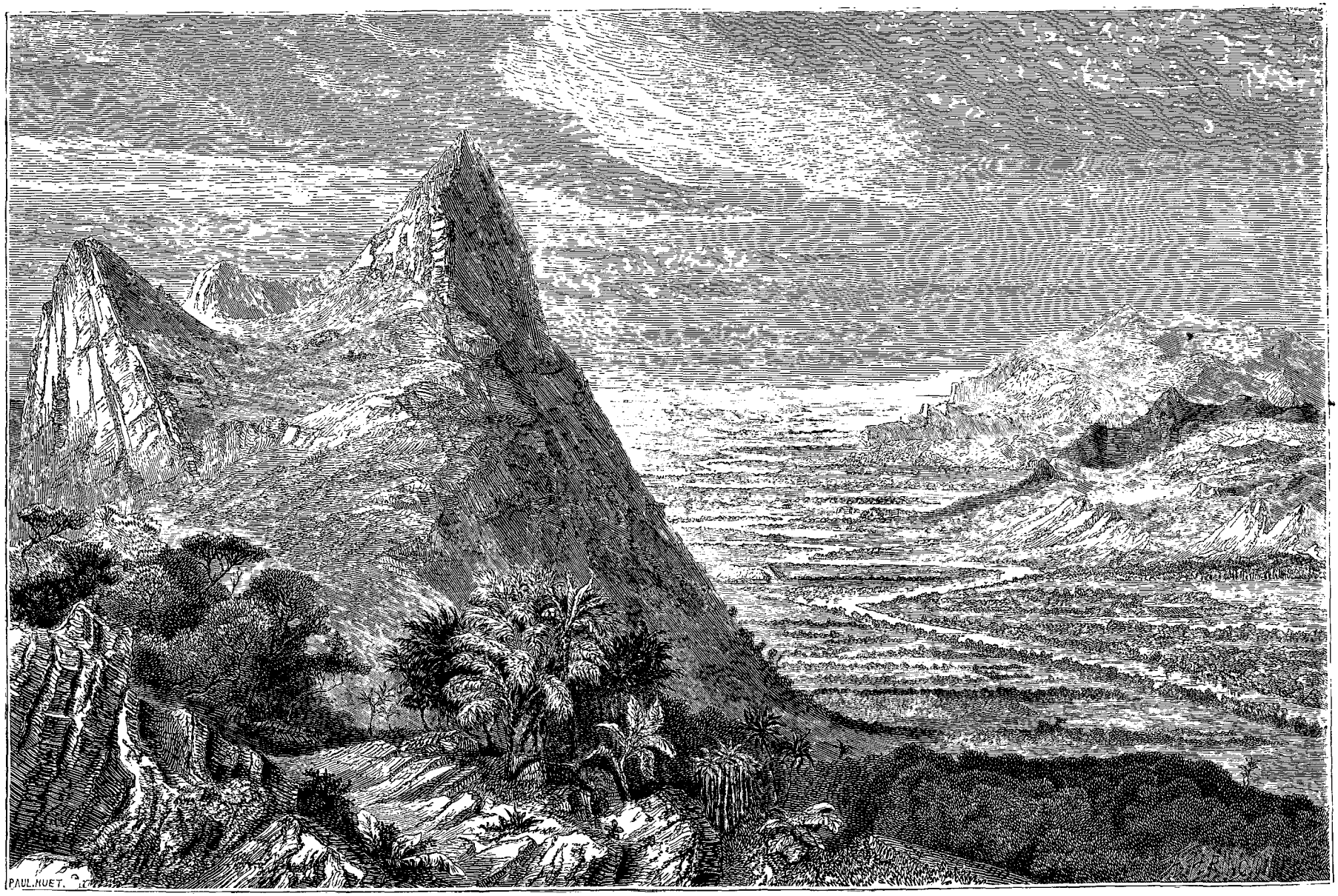
Une des plus brillantes pages de l'histoire des missions modernes est celle qui raconte leurs succès chez les Karens du pays birman. Plus de cent mille membres de ces tribus éparses ont, depuis une trentaine d'années, été amenés à la connaissance de l'Évangile, et actuellement on compte dans leurs rangs environ vingt mille com-




muniants, dont la foi naïve et simple, mais inébranlable, fait l'admiration des voyageurs chrétiens qui ont pu parcourir le pays. Ces faits sont connus, grâce surtout à une dame des États-Unis, à qui ses travaux missionnaires parmi les Karens de la Birmanie ont acquis une juste célébrité.

« Environ trente-cinq mille femmes karennes, dit Mme Mason, ont, nous en avons la douce espérance, renoncé à leurs superstitions pour embrasser la doctrine du Christ; mais parmi les Birmans on en trouverait tout au plus un millier qui aient subi l'influence de l'Évangile, et cependant la longue expérience que j'ai des mœurs du pays me donne la conviction que le pays birman ne pourra efficacement être entraîné dans les voies de la conversion que lorsque les femmes y seront entrées.

« Ici, la femme ne ressemble en rien à ces créatures




Vallée l'Irawady au confluent du Myit-Nge (voy. p. 291). — Dessin de Paul Puet d'apres H. Yule.

douces, timides et indolentes qui se renferment dans les zènanahs de l'Inde, tremblant à la voix ou sous le regard du maître, et n'exerçant sur ses déterminations aucune espèce d'empire. La femme birmane jouit au contraire d'une influence immense. Aux charmes de sa personne, elle unit en général l'énergie de la volonté, et c'est elle, en réalité, qui donne aux mœurs du pays leurs caractères les plus distinctifs. Il suffit d'un désir exprimé par la femme d'un chef de village, pour que le fier montagnard aille porter au loin le pillage et la mort, et dans la capitale même de l'empire on a vu des guerres désastreuses qui n'avaient pas d'autre cause que celle-là.

« La Société des traités religieux fournit ses traités, la Société biblique donne des Bibles, la Société des Missions envoie ses agents et construit des *zayats* (chapelles du pays); mais tout cela en vue des hommes, et qu'en résulte-t-il? Un Birman entre dans le zayat, écoute, réfléchit, revient encore, puis, après avoir bien pesé ses impressions, il dit un jour à sa famille : « Cette religion est la vérité; je suis décidé à adorer désormais le Jésus-Christ qu'elle prêche. » Mais à peine a-t-il laissé tomber ces mots, que sa mère se précipite sur lui, lui arrache sa touffe de cheveux, ou menace de se suicider; sa sœur le maudit, sa maîtresse l'injurie, ou bien, s'il est marié, sa femme lui jette l'enfant qu'elle nourrit, s'enfuit et va chercher ailleurs un autre mari. Nous, chrétiens, nous connaissons les promesses faites à celui qui, pour obéir à l'Évangile, abandonne mère, femme ou enfants, et cependant combien d'hommes parmi nous seraient résolus à confesser toujours Jésus-Christ, au prix de pareils sacrifices? Bien des Birmans, touchés par la prédication de la vérité, souffriraient, j'en suis sûr, la prison, et monteraient courageusement sur les bûchers plutôt que d'en renier la profession; mais se peut-il imaginer une épreuve plus intolérable que les persécutions malicieuses et incessantes d'une femme *païenne*, livrée aux emportements d'une colère qu'aucun frein moral ne vient réprimer?

« Chez les Birmans, les femmes, loin de vivre en recluses, comme dans d'autres contrées de l'Orient, fréquentent tous les lieux de réunion, et il est évident que ce sont elles qui donnent le ton partout. Pleines d'aisance et de grâce, polies, actives et très-rusées, elles exercent, surtout dans leur pays, une sorte de fascination presque irrésistible, et comme cette prépondérance même les rend souverainement hautaines et égoïstes, il est rare qu'elle n'aboutisse pas au mal. Aux régates, aux combats de taureaux, à la table de jeu, la femme tient toujours le premier rang. Elle s'occupe des affaires, elle fait le commerce, elle bâtit des maisons, ou du moins elle dirige toutes les opérations de ce genre; qu'on juge, d'après cela, du bien que cette partie de la population pourrait faire si son cœur était un jour gagné à la cause de la vérité. La femme peut être appelée l'*éducateur* du Birman. C'est elle qui apprend à l'enfant tout ce qu'il croit des sorcières et des esprits. C'est elle qui le mène chaque soir chercher dans sa robe du sable pour le porter à la pagode. C'est elle qu'on voit franchissant de longues distances et montant d'interminables escaliers pour déposer son offrande devant les idoles. C'est elle qui foule aux pieds le *livre blanc* (l'Évangile) et met la feuille de palmier entre les mains de son fils. C'est elle, comme je l'ai déjà dit, qui plus d'une fois a soufflé le feu de la révolte et qui, d'un mot, causera la ruine d'un empire. »

Fêtes birmanes. — Audience de congé. — Refus de signer un traité. — Lettre royale. — Départ d'Amarapoura et retour à Rangoun.

A mon retour, la capitale était animée par les apprêts des fêtes qui se succèdent dans ce moment de l'année, à l'occasion de la fin du carême bouddhiste. On fabriquait dans la ville toutes sortes d'offrandes. Dans les faubourgs, les potiers d'étain confectionnaient des quantités de reliquaires fantastiques et des lanternes énormes, contenant des chandelles de cire de plus de deux pouces d'épaisseur. Les offrandes les plus riches étaient promenées à travers la ville. Ici, un groupe de dévots transportait une gigantesque imitation de feuilles de ces palmiers que les poongys portent comme parasol. Elle était en papier aux couleurs brillantes, ornée de quantité de cahiers de feuilles d'or. Là, un autre groupe voiturait un tabernacle en clinquant, semblable aux tazéeas des mahométans shiites au Mohurrum; plus loin, un immense dragon de cent pieds de long au moins était très-adroitement manœuvré dans les rues; il serpentait et rampait, attaquant parfois les passants de ses défenses avec une férocité très-habilement imitée.

Il est peut-être utile de noter, à ce sujet, qu'une des plus grandes fêtes célébrées chez les Birmans tombe le 12 avril, date qui correspond au dernier jour de leur année civile et religieuse.

Pour laver les impuretés du passé et commencer la nouvelle année libre de souillure, le soir du 12 avril, les femmes ont coutume de jeter de l'eau sur chaque homme qu'elles rencontrent, et les hommes ont droit de leur riposter. On peut imaginer si cette licence engendre une gaieté folle, principalement parmi les jeunes femmes qui, armées de longues seringues et de flacons, entreprennent de jeter de l'eau sur chaque homme qui passe, et, à leur tour, reçoivent celle qu'on leur jette avec une parfaite bonne humeur. Mais il est défendu d'employer de l'eau sale, et il n'est personne, homme ou enfant, qui ait le droit de porter les mains sur une femme. Lors même qu'une femme refuserait de prendre part au jeu, elle ne doit point être molestée, car elle est supposée avoir pour excuse la maladie.

Je n'ai pas passé cet anniversaire sur le territoire d'Ava, mais je puis en parler d'après le témoignage de deux Anglais qui vinrent après nous à Amarapoura, et qui furent invités par un des woons à participer chez lui à l'amusement national.

A leur entrée dans la maison du haut et puissant fonctionnaire (un de nos vieux amis), les deux voyageurs reçurent chacun une bouteille d'eau de rose, dont ils versèrent une partie dans les mains de leur hôte, qui la répandit aussitôt sur ses vêtements, de la plus fine mousseline à fleurs. La dame du logis parut alors à la porte,

donnant à comprendre qu'elle ne pouvait elle-même participer au jeu; mais, sur son invitation, sa fille aînée, une charmante enfant, encore dans les bras de sa nourrice, retira d'une coupe d'or un peu d'eau de rose, mêlée avec du bois de sandal, et en répandit sur son père ainsi que sur chacun des voyageurs. Ce fut le signal, et le jeu commença ; les étrangers s'y étaient préparés en s'habillant tout de blanc.

Aussitôt une quinzaine de jeunes femmes se précipitant des appartements intérieurs dans la salle, et entourant le woon et les deux invités, les inondèrent sans merci. Si l'un d'eux se montrait contrarié d'avoir la face changée en gouttière, ces jeunes filles riaient de tout leur cœur. Les mêmes scènes se passaient au dehors. A la fin, tous les partners de ce jeu aquatique étant fatigués et complétement trempés, il fut loisible à chacun de rentrer chez soi pour changer d'habits.

Une heure après, nos compatriotes retournèrent à la maison du woon et furent régalés d'une danse et d'un spectacle de marionnettes, qui durèrent jusqu'à la naissance du jour. La nouvelle année était inaugurée.

.... Nous touchions au terme fixé à Calcutta pour le retour de notre mission. Le major Phayre, comprenant que toute insistance pour obtenir du roi la ratification du fameux traité était désormais superflue, demanda son audience de congé. Elle fut fixée au 21 octobre.

Les souwars de la cavalerie irrégulière et la moitié des Européens nous escortèrent jusqu'au palais pour voir l'éléphant blanc; la musique nous accompagna, le roi ayant manifesté le désir de l'entendre. La réception eut lieu dans le même emplacement et avec les mêmes circonstances qu'auparavant; les bayadères du roi tournaient dans la myé-nan, et les belles musiciennes, avec leurs mitres en tête et leurs robes bariolées, jouaient sur leurs instruments dans les verandahs. Au bout de vingt minutes, le roi entra et se jeta, à moitié couché, sur un sofa. Il portait un simple tsalwé de vingt-quatre rangs à la manière accoutumée. Après quelques minutes de silence, il demanda à l'ambassadeur : « Quand partez-vous?

L'AMBASSADEUR. Sire, après-demain.

LE ROI. Combien de jours vous faudra-t-il pour descendre le fleuve?

L'AMBASSADEUR. Nous pourrions faire le trajet en trois jours, mais je désire m'arrêter à Pagán et dans d'autres localités.

LE ROI (à l'atwen-woon). Veillez à ce que tout soit prêt et à ce que rien ne manque à leur bien-être.

L'ATWEN-WOON. Les ordres de Votre Majesté seront portés sur le haut de notre tête.

LE ROI (à l'ambassadeur). Avez-vous lu les livres et traités religieux que je vous ai envoyés?

L'AMBASSADEUR. J'ai parçouru le Maha-radza-weug, Sire, mais je n'ai pas eu le loisir de l'étudier.

LE ROI. Ne les mettez pas de côté, mais étudiez-les, vous en retirerez grand fruit.

L'AMBASSADEUR. Je le ferai, Sire.

LE ROI. Toute votre suite se porte bien?

L'AMBASSADEUR. Oui, Sire.

LE ROI. J'espère que vous n'avez manqué de rien depuis votre arrivée?

L'AMBASSADEUR. Non, grâce à Votre Majesté.

LE ROI. Si vous désiriez quelque chose, dites-le au woondouk, et il veillera à ce que vous soyez satisfait. »

L'ambassadeur ayant ensuite présenté quelques-uns des nôtres qui devaient rester dans le voisinage de la Birmanie comme inspecteurs ou commandants des frontières, le roi, de ce ton débonnaire et doucement sententieux qui lui était propre, et que durent, sans aucun doute, posséder jadis Édouard le Confesseur en Angleterre et le bon roi Robert en France, déclara au major Phayre qu'il était bien heureux du choix que le gouverneur général avait fait de ces messieurs, « car, ajouta-t-il sagement, on devrait toujours placer sur la frontière des hommes judicieux et modérés. Il est aisé de se fâcher et difficile d'y remédier. La haine peut naître d'un seul mot, et cependant avec de l'attention on peut empêcher une querelle de s'élever. Il est aisé de se lier d'amitié pour quelque temps, mais il est difficile d'y persévérer. Tous nos soins tendront vers cet objet. »

L'AMBASSADEUR. Sire, nous aussi, nous nous y efforcerons.

LE ROI. Comme les deux États n'en font qu'un, si quelqu'un désirait venir des pays anglais dans mon royaume, serait-il libre de le faire?

L'AMBASSADEUR. Certainement, Sire.

LE ROI. Si vous pouvez me procurer quelques-unes des reliques bouddhiques qui se trouvent dans l'Inde, ainsi que les coffrets originaux qui les contiennent, écrivez pour m'en informer. Ce sont là des objets que nous vénérons.

L'AMBASSADEUR. Je ferai tout mon possible pour satisfaire le vœu de Votre Majesté.

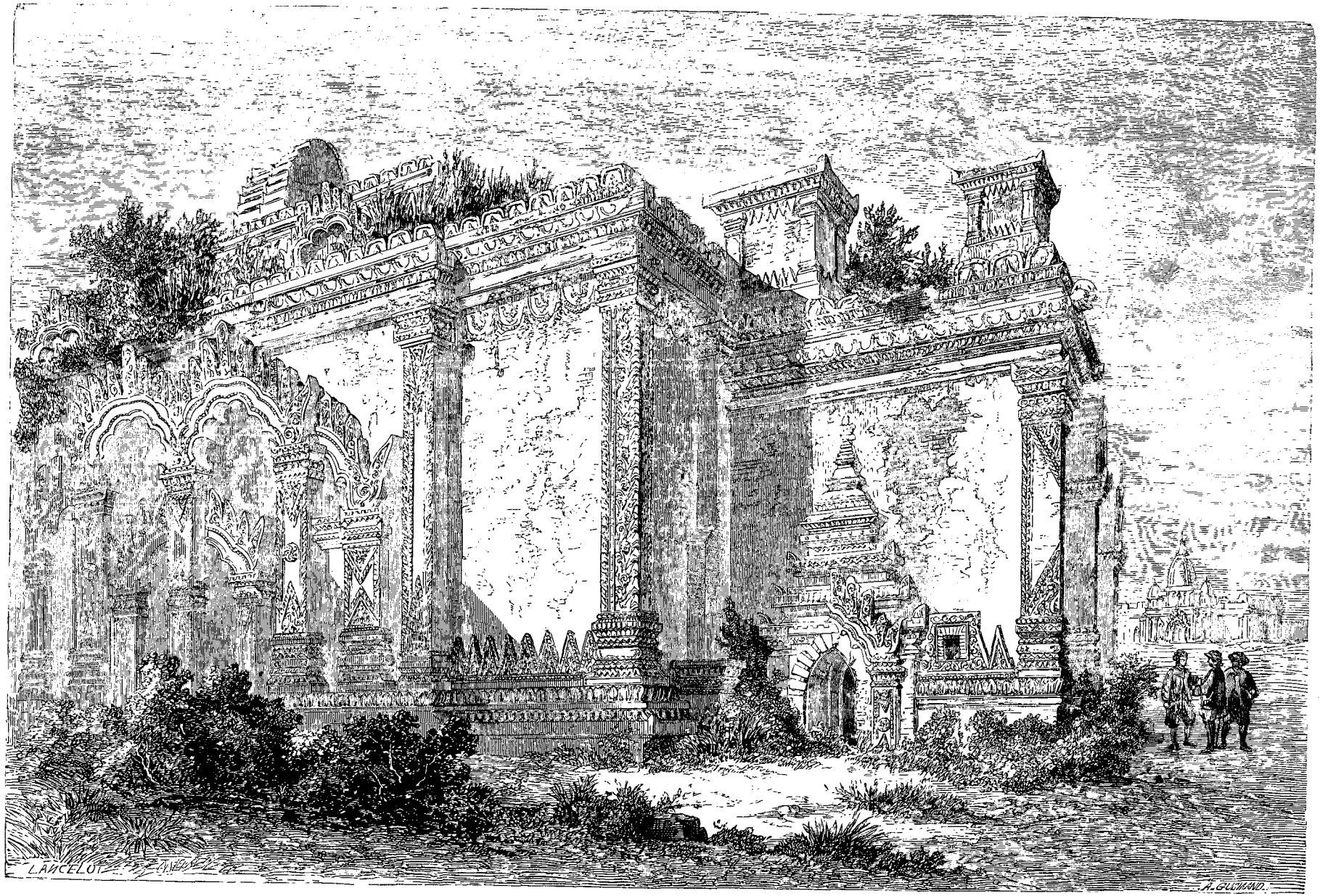
LE ROI (à M. Camaretta). Voyez à ce que tout soit prêt pour le voyage.

(A l'ambassadeur). Désirez-vous me dire autre chose?

L'AMBASSADEUR. Rien de plus que de remercier Votre Majesté de toutes les bontés qu'elle nous a témoignées depuis que nous sommes entrés dans son royaume.

LE ROI. La reconnaissance honore les hommes, et ceux qui l'oublient, les Birmans les considèrent comme des êtres avilis. A présent, la capitale est bien boueuse; en été, la chaleur est gênante; l'hiver est la meilleure saison pour y venir. Je considère les membres de l'ambassade comme mes propres nobles, et plus tard s'ils revenaient ici, même sans le major Phayre, je serais heureux de les recevoir dans mon palais. Le kala-woon vous accompagnera jusqu'à la frontière, et j'espère qu'Allan, le commandant de Prome, et lui se lieront d'amitié. »

En ce moment M. Grant, notre artiste photographe, ayant apporté au palais le portrait de l'éléphant blanc, un des atwen-woons remit l'épreuve au roi, qui la regarda avec soin et dit : « C'est une gravure. » Quand on lui eut affirmé le contraire, il s'écria : « Les étrangers dessinent de vrais portraits; nos artistes ne dessinent que pour plaire. Qu'on apporte notre portrait de l'éléphant blanc. »

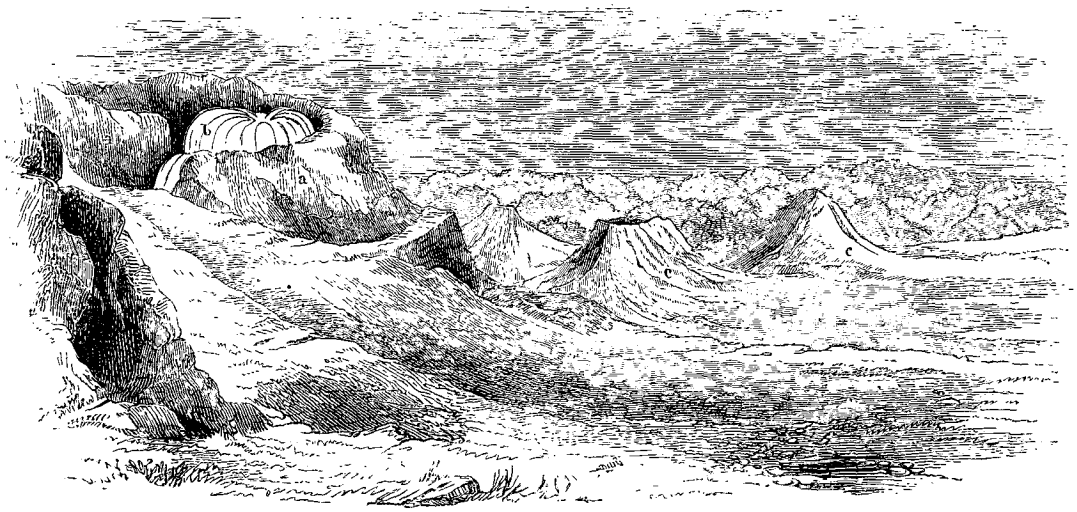



Temple ruiné de Pagan. — Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

Le dessin de l'artiste birman fut apporté et offert à l'ambassadeur de la part du roi, qui, se levant alors brusquement de son sofa, disparut à travers les longues colonnades aux portes dorées. Ce fut la dernière fois que nous le vîmes.

Sa Majesté nous avait paru excitée et mal à l'aise pendant l'entrevue, montrant peu de sa vivacité habituelle. Constamment occupé à garnir sa bouche de pân qu'il rejetait bientôt, Mendoun-Men faisait allumer son cigare qu'il laissait éteindre pour de nouveau le faire rallumer. Avant notre sortie du palais, il nous fit dire par M. Camaretta qu'il souffrait du mal de tête, ce qui nous expliquait sa retraite précipitée.

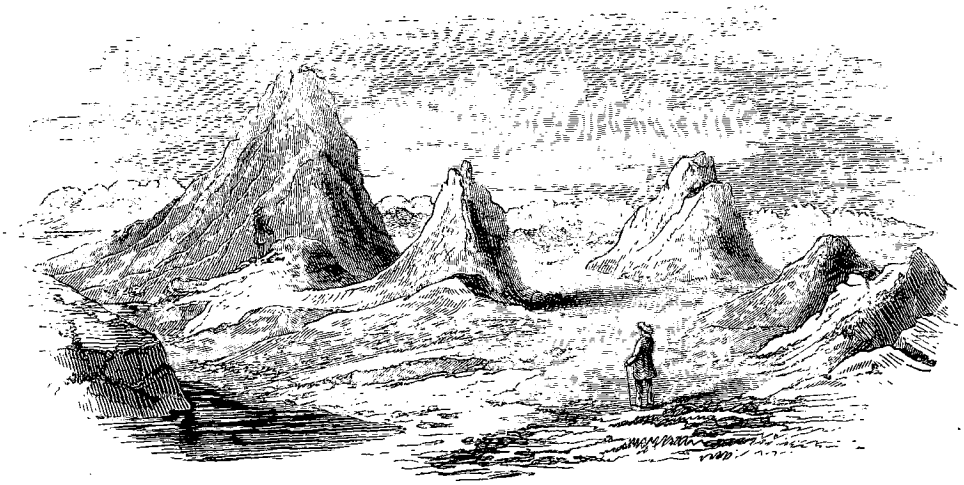
Après son départ nous nous entretînmes avec les atwen-




Salces ou volcans de boue, à Membo. — D'après H. Yule.

woons et goûtâmes de quelques rafraîchissements. Ces messieurs étaient très-polis, nous assurant qu'ils se sentaient malheureux de l'idée de notre départ; ce qui, je l'espère, n'était pas de leur part une politesse banale, mais un sentiment réel.

Le 21 octobre, les quatre woongyis vinrent déjeuner avec nous et nous faire leurs adieux. Ici nous récapitulerons leurs noms : le premier était le vieux Magwé mengyi, dont la physionomie rappelait celle des Médicis; puis le Mein-loung mengyi, vieillard corpulent et jovial, dont la figure rayonnait de cordialité. Le troisième, le pabéwoon, ou maître d'artillerie, connu sous le nom de Myadoung mengyi, était maigre, gravé de la petite vérole, fin et de belles manières; il nous accabla de ques-



Cônes volcaniques dans la plaine de Membo. — D'après H. Yule.

tions sur notre artillerie, son calibre et la portée des pièces. Le dernier, le pakan-woongyi, était le plus jeune des quatre piliers de l'État; c'était un personnage bilieux d'aspect, avec de grands yeux noirs et des manières froides et compassées. Il avait été prêtre jusqu'au jour où le roi l'avait appelé à la cour.

Ils restèrent avec nous jusqu'à midi et furent en général fort aimables. Les trois woongyis les plus âgés se montrèrent, comme toujours, gais, plaisants et de belle humeur. Le vieux seigneur de Mein-loung parut s'intéresser fort au progrès de la guerre de Crimée, et demanda même la permission d'écrire mes réponses à ses questions. Toutes se rapportaient à la distance de l'Angleterre à Sébastopol, à Saint-Pétersbourg, et de ces villes

aux Indes, au nombre des navires de guerre, des hommes et des canons employés de part et d'autre. Un tsa-ye-gyi, ou secrétaire, se hâtait de transcrire mes réponses sur son noir agenda avec son crayon de stéatite, lorsque l'on nous annonça le déjeuner.

Le maître d'artillerie, de son côté, voulait surtout savoir pourquoi la guerre traînait en longueur et pourquoi nous la faisions. Comme je m'efforçais de lui expliquer que la puissance de la Russie s'étendait trop et menaçait la tranquillité de l'Europe, cette réponse provoqua une explosion de rires, dus, sans doute, à ce qu'ils en firent une application à leur usage et au nôtre.

Pendant ce temps le Magwé-mengyi eut une conférence particulière avec le major Phayre, relativement à la politique des frontières.

Enfin ils partirent en nous promettant d'envoyer sous peu la lettre royale sur laquelle, en vérité, nous ne comptions plus. On avait apporté à bord tous nos effets, et nous attendîmes jusqu'au coucher du soleil sans voir arriver cette missive. Alors l'ambassadeur ne jugea pas nécessaire de différer plus longtemps notre départ.

Le régiment birman, de garde à l'ambassade, et qui porte le nom de Leyta-gyoung, se forma pour nous escorter, mais nous n'avions pas gagné le lac que l'on nous annonça la venue de la procession chargée de la lettre royale; nous fîmes donc halte, mais avant qu'elle ne nous rejoignît, le soleil était couché.

La tête du cortége se composait de gens revêtus du plus fantastique costume de guerre, de quelques fantassins et de la musique. La lettre était portée par un makhangyi installé sur un éléphant caparaçonné d'un howdah doré et flanqué de deux grands boucliers d'or. Huit ombrelles dorées abritaient la lettre, qu'en ces occasions on ne confie pas à de hauts dignitaires, afin de rendre par là le respect que l'on témoigne à ce papier plus évident.

Comme la nuit nous gagnait, et que nous avions plusieurs milles à franchir, l'ambassadeur proposa d'embarquer la lettre sur la chaloupe de *la Zénobie*, et de la suivre dans les canots des steamers qui se trouvaient sur le lac. On accepta; le woondouk prit le précieux papier des mains du vieux nakhangyi, et le remit à l'ambassadeur en lui disant : « Ceci est la lettre royale de Sa Majesté au gouverneur des Anglais. » L'ambassadeur la reçut, la passa au secrétaire, qui la déposa sur un plateau doré et la porta à bord de la chaloupe, où l'on arbora aussitôt le pavillon de la Compagnie des Indes.

Paysans birmans en voyage. — D'après H. Yule.

L'enveloppe de ladite lettre, d'une apparence étrange, consistait en deux tubes d'ivoire longs de quinze pouces, enveloppés eux-mêmes dans un fourreau de velours écarlate et chargé de plusieurs sceaux représentant le paon et le palais sacré. L'ambassadeur en remit l'ouverture au moment où nous aurions quitté la frontière, et alors nous y vîmes que le roi avait évité toute allusion au traité qu'on avait présenté à sa signature, bien que le major Phayre eût espéré, d'après une conversation confidentielle avec le magwé-woongyi, que quelques mots d'explication auraient été donnés à ce sujet.

Le 22 octobre, nous dérapâmes enfin du mouillage où nous étions restés si longtemps, et notre petite flottille commença à descendre le fleuve. Le P. Abbona, MM. Camaretta, Spears, le vieil Arménien Makerlich, le woondouk et le manmadau Phra Woon insistèrent pour nous suivre au moins jusqu'à notre première station, où nous accompagna aussi le myo-woon d'Amarapoura, par ordre exprès de son souverain. Le bon vieux nanmadau Phra Woon, assis sur notre pont, ne cessait de compter les grains d'ambre de son petit rosaire, en répétant sans cesse d'une voix étouffée : *Aneytya! Dokha! Anatta!* mots *palis* qui expriment le caractère borné, transitoire, du bonheur terrestre, et le néant des affections humaines.

Une douzaine de bateaux de guerre nous fit ainsi cortége jusqu'au coucher du soleil, moment solennel où nous jetâmes l'ancre pour prendre un dernier congé de nos amis, dont les discours d'adieux nous touchèrent profondément. Le vieux Woon, s'essuyant les yeux avec

les pans de son *putso*, nous déclara que sa femme ne se consolerait pas plus que lui du départ du major Phayre. « Je prierai Dieu journellement, ajouta-t-il, pour le major, pour le gouverneur général, pour votre souverain et pour vous tous enfin, demandant à sa toute-puissance de vous mettre à l'abri des maladies, des démons et de tous les malheurs possibles. Cette prière, je l'ai déjà faite ce matin avant de quitter la ville avec vous. Quand je vais y rentrer, le roi et la reine vont me demander, selon leur habitude, ce que vous avez dit et pensé. Que dois-je leur répondre?

— Que nous sommes tous on ne peut plus reconnaissants de la bienveillance dont Leurs Majestés ont comblé la mission pendant tout son séjour dans leurs États. » Telle fut la réponse du major, qui véritablement n'était que l'interprète fidèle des sentiments de tous ses compagnons. L'ancre fut ensuite levée et nous reprîmes notre voyage, non pourtant avant que le woondouk eût fait accepter à chacun de nous une énorme caisse de confitures birmanes.

La baisse des eaux avait donné au pays que nous traversions un aspect tout nouveau. Des îles étendues et de hauts bancs de sable s'élevaient en des endroits où, lors de notre arrivée, nous n'avions vu que des arbres à demi submergés et des maisons inondées. Le chenal du fleuve était néanmoins bien mieux défini, et le paysage sur l'une et l'autre rive plus frais, plus verdoyant, et plus fréquenté.

Le 23, dans la matinée, nous nous retrouvâmes devant les ruines de Pagán. La journée fut employée à visiter d'abord une manufacture de laque, principale industrie de ce district, puis à revoir en détail la grande pagode de Shwé-Zergoug qui s'élève non loin de là.

C'est un des temples les plus célèbres de la contrée. Tout Birman est tenu d'y venir en pèlerinage, au moins une fois en sa vie. Suivant le colonel Burney[1], il a été fondé par Nauratha Men-zan, quarante-deuxième roi de Pagán, vers l'an 1064 de notre ère, et fut achevé par un de ses généraux, qui monta sur le trône après un fils de Nauratha. On y garde dans une châsse un *fac-simile* d'une dent de Gautama; dent que le roi envoya chercher en Chine avec une grande armée. La sainte relique (une véritable défense d'éléphant), éludant l'invitation, tint à rester en Chine, et le roi de Pagán fut obligé de se contenter d'un miraculeux duplicata.

Après cette halte dans ce lieu que Karl Ritter appelle la Thébaïde birmane, nous dûmes encore nous arrêter le lendemain à Menhlà, chez le gouverneur Makertish, qui avait préparé, pour fêter notre passage, un festival où ne figurèrent pas moins de quatre-vingt-quinze jeunes filles, divisées en trois corps de ballets, chantant et dansant.

Le 27, au milieu du jour, nous passâmes devant les piliers qui marquent les frontières de la Birmanie britannique et du territoire que les guerres de 1824 et de 1852 ont laissé au royaume d'Ava; trois jours plus tard, le 30 octobre, nous rentrions à Rangoun.

1. *Burney's journal to Ava*, 1830.

### Coup d'œil rétrospectif sur la Birmanie.

Ptolémée paraît être le premier géographe de l'Occident qui ait parlé d'une manière précise des contrées arrosées par l'Irawady. Sa *Chersonèse d'or* ne peut être cherchée ailleurs que dans la saillie formée par le delta du grand fleuve, et l'on doit, comme l'a fait le savant Gosselin, identifier avec Tenasserim la ville de *Thinæ* du géographe Alexandrin, retrouver sa *Tugma metropolis* dans la vénérable cité de Tagoung, et *Tharra*, ville centrale de la Chersonèse, dans la moderne Tharawadi, ou peut-être mieux encore dans Tharra-Khettara, un des anciens noms de Prome. A l'orient, sur les confins des *Sinæ*, Ptolémée place les tribus des Kakobæ et des Kadopæ, appellations différant bien peu de celles de Kakoos et de Kadouns que se donnent eux-mêmes dans leurs dialectes les Kakhiens et les Karens d'aujourd'hui. On voit qu'il est difficile d'être plus exact et mieux renseigné sur les régions de l'extrême Orient que ne l'était Ptolémée vers l'an 175 de notre ère.

Quant au nom de Chersonèse d'or sous lequel il les désignait à ses contemporains, on a rattaché son origine à la profusion de métal précieux répandu sur les édifices religieux de cette partie de l'Indo-Chine; mais il est plus probable qu'il est dû à quelque rapport exagéré sur les richesses minéralogiques de ces contrées; car la dorure des temples et même l'architecture religieuse n'y ont été introduites qu'avec les doctrines bouddhiques au commencement du cinquième siècle.

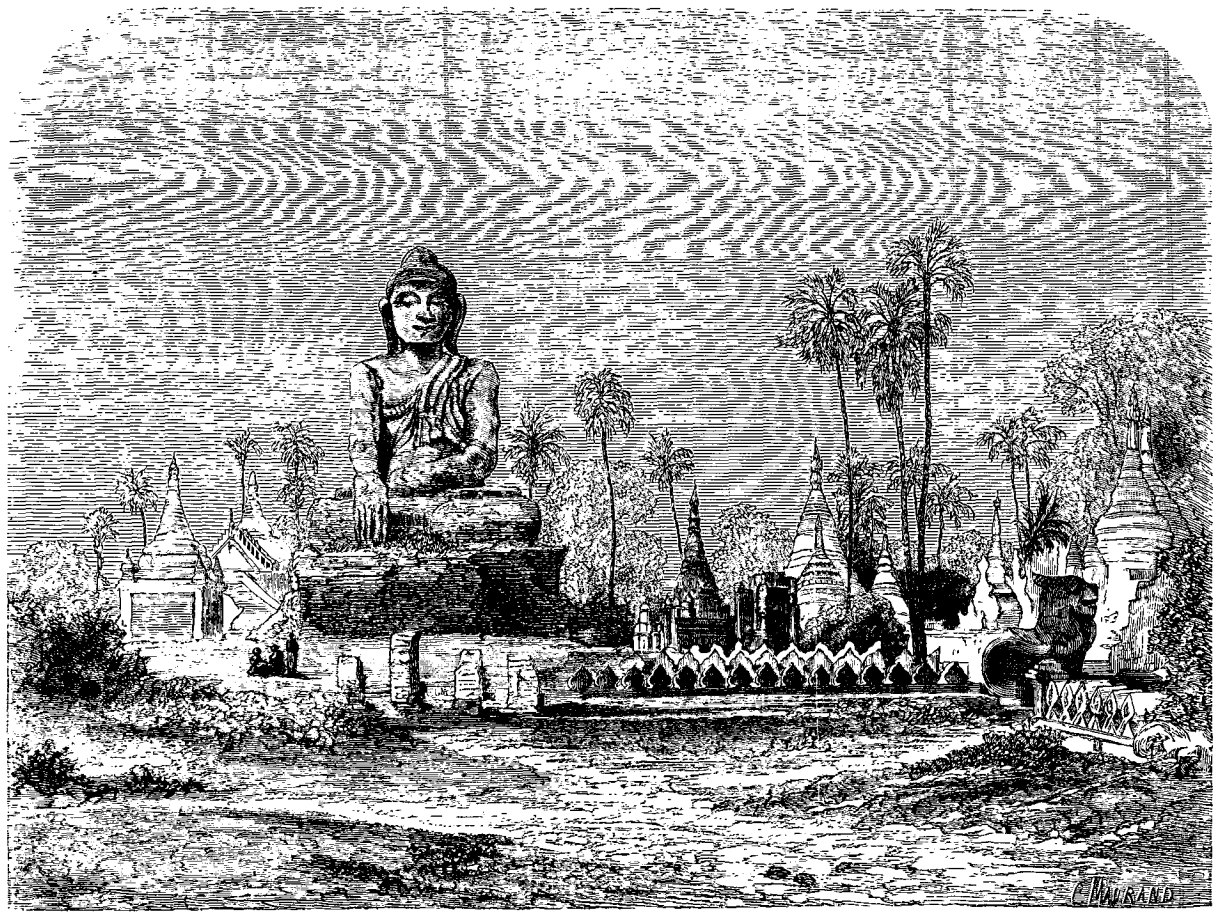
De Ptolémée, il faut descendre jusqu'à Marco-Polo pour trouver dans un auteur européen une mention précise de ces mêmes régions. Le voyageur vénitien cite Pagán sous le nom chinois de *Mien, grande et noble cité, capitale du royaume*. Peu après le passage de Marco-Polo, la vallée de l'Irawady subit le joug d'un détachement de la grande invasion mongole, et quand, à la faveur des discordes intestines qui brisèrent l'unité de l'empire fondé par les fils de Tchenkis, les Indo-Chinois repoussèrent leur domination, le nom d'Ava apparaît pour la première fois dans l'histoire.

Vers l'an 1500, le territoire birman ne rayonne guère que de trente à quarante lieues autour de cette métropole; puis, quatre-vingts ans plus tard, il est englobé tout entier, à titre de vasselage, dans les limites de l'empire du Pégu, qui couvre toute l'Indo-Chine, depuis le golfe du Bengale jusqu'aux rives du Cambodje. Deux siècles de luttes, de révoltes, de guerres, auxquelles se mêlent des aventuriers européens, naissent de cet état de choses; enfin vers 1750, les Péguans, après avoir assiégé et renversé Ava de fond en comble, mettent fin à sa dynastie nationale. Elle comptait une série de trente-neuf rois.

On sait comment, l'année suivante, un Birman de basse extraction, c'est-à-dire Shan ou Karen d'origine, recommença, à la tête d'une poignée d'hommes, la guerre de l'indépendance, et immortalisa son nom d'Alompra, par l'expulsion des étrangers et la reconstitution de la Birmanie dans une puissance et des limites qu'elle n'avait jamais possédées avant lui.

La suprématie de ce nouvel empire sur les autres États de l'Indo-Chine ne se soutint pas longtemps après la mort de son fondateur, survenue en 1760. Dès 1786, les Siamois firent éprouver plusieurs échecs au quatrième fils et successeur du grand Alompra. Puis, avec le siècle actuel naquirent, entre les gouvernements d'Amarapoura et de Calcutta, des dissentiments qui, dès 1824, se traduisaient en hostilités ouvertes. Deux ans après, la guerre se terminait sous les murs de la capitale birmane assiégée, par la cession aux Anglais des provinces d'Assam, d'Araccam, de Tavai et de Merghi : une moitié de l'empire! Vingt ans s'écoulèrent encore, et une violation inconsidérée de ce malheureux traité, par le huitième successeur d'Alompra, n'eut d'autre résultat que d'amener sa déposition, précédée de l'annexion du Pégu tout entier au territoire britannique. Depuis lors, les frontières sud de la Birmanie ne descendent pas au-dessous du dix-neuvième degré trente minutes de latitude.

Le roi actuel de ce pays déchu, l'ex-prince de Mengoun, que les Anglais aiment à proclamer comme *le plus respectable descendant* d'Alompra, n'est pas de force à reconstituer l'œuvre de son glorieux aïeul. C'en est fait du rôle historique de la Birmanie. Elle glisse rapidement

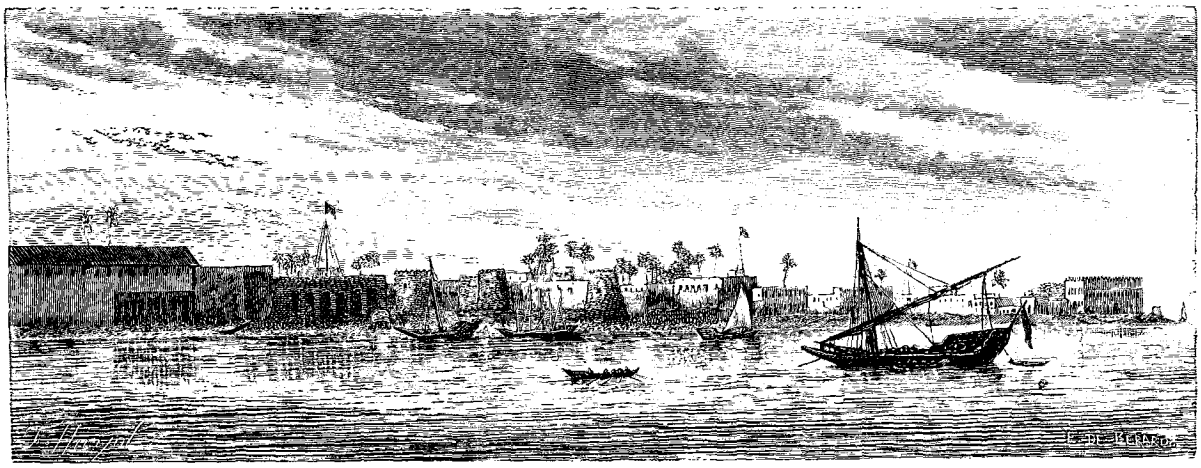


Statue gigantesque de Bouddha, à Amarapoura. — Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

sur la pente rapide où se précipitent, à l'heure actuelle, les mœurs, les institutions, les hommes et les choses de l'antique Orient. Il en est de ces vieilles sociétés, ayant pour base l'esclavage des multitudes et pour couronnement la déification d'un despote, *fils du ciel* ou *descendant du soleil*, comme de ces gigantesques idoles bouddhiques, imposées à l'adoration de la foule et dont le revêtement d'or ne sert qu'à voiler les irréparables félures et les raccordements de plâtre.

Traduit par F. DE LANOYE.

Voir : *Recherches sur la géographie des anciens*, par R. F. J. Gosselin, vol. III, Paris, 1813. — *Marco Polo*, édition de la Société de géographie de Paris. — *Voyages de César-Frédérick, dans Purchass*, vol. II, 1717. — *Id., de Nicolo Conti dans Romusio*, vol. I, 340. — *History of the Discovery and conquest of India by the Portuguese*, London, 1695, vol. II, 134-8. — Valentin, *Description of the Dutch east Indies*, 1726, vol. V, p. 126. — Dalrymple, *Oriental repertory*. — Symes, *Account of an ambassade to Ava*, 1800, in-4. — Hiram Cox, *Journal a residence in the Burman empire*, London, 1821, in-8. — J. Crawfurd, *Journal of an ambassady to the court of Ava*, 1829, in-8. — Burney, *Journal to Ava*, 1830. — *Id. Historical Review of the political relations between the British government in India and the empire of Ava*, 1834. — Rév. docteur Mason, *Natural productions of Burma*, Maulmain, 1850. — Colonel Hannay, *A journey to the upper Irawady in* 1835-36 (manuscrit).



Zanzibar vue de la mer. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

# VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE,

## PAR LE CAPITAINE BURTON.

1857-1859

### AVANT-PROPOS.

But de l'expédition. — Le capitaine Burton.

Détendue à l'est et à l'ouest par une côte aux effluves mortels, et par une population que démoralise un commerce infâme, l'Afrique est restée jusqu'à ces derniers temps ce qu'elle était pour les anciens : une terre mystérieuse dont les tribus centrales sont encore retranchées de la grande famille humaine. En vain la civilisation antique s'est épanouie dans l'une de ses vallées fertiles, en vain Carthage et Rome y ont établi leur puissance, l'Arabe ses mosquées, le traitant ses comptoirs, cet isolement s'est maintenu jusqu'à nos jours. Au delà du littoral conquis, le vainqueur ou le négociant a trouvé le Sahara, le colon du sud les Karrous, et les chasseurs de la Cafrerie se sont arrêtés aux marches du Kalahari. De tous ces récits du désert qui, depuis l'anéantissement de l'armée de Cambyse, se continuent chaque année au retour des caravanes, il résulte que toutes les fois qu'on nomme l'Afrique, c'est un espace entièrement nu, un flot de sable, une terre anhydre que l'on évoque dans la pensée de l'auditeur : l'habitat du chameau et de l'autruche a fait oublier celui de l'hippopotame et du crocodile ; aussi accueillit-on avec surprise, il y a quatre ans, l'annonce d'une mer intérieure, dont les missionnaires de Mombaz avaient entendu parler dans leurs voyages[1]. Bien que l'existence de grands lacs équatoriaux en Afrique eût été soupçonnée depuis deux mille ans, cette communication n'en eut pas moins tout l'attrait de la nouveauté, et le mémoire que publièrent à ce sujet le révérend Erhardt et le docteur Rebmann reportèrent l'attention des géographes sur la partie est de l'Afrique, située entre l'équateur et le quinzième degré de latitude méridionale. Les hommes les plus compétents d'Europe ne crurent pas à la réalité de cette Caspienne de trente mille lieues carrées, et pensèrent que M. Erhardt confondait en un seul plusieurs lacs distincts, désignés sur les anciennes cartes portugaises, et mentionnés par les nôtres. Toutefois la question offrait trop d'intérêt pour qu'on ne cherchât pas à la résoudre. D'ailleurs le problème toujours pendant des sources du Nil, celui des neiges contestées du Kénia et du Kilimandjaro se rattachaient à la vérification du rapport des révérends. Une expédition fut donc résolue.

En 1856, la Société géographique de Londres confia au capitaine Burton, officier à l'armée du Bengale, la mission d'atteindre les grands lacs africains, d'en relever la position, de décrire le pays situé entre la côte et les vastes nappes d'eau qu'il s'agissait de reconnaître, d'en étudier l'ethnographie et les ressources commerciales. Un voyage en Arabie, où l'aventureux capitaine avait fait preuve d'autant de savoir que d'intrépidité, un séjour dans la ville d'Harar, interdite jusqu'à lui aux chrétiens, un projet d'exploration au centre de l'Afrique, arrêté au début par une attaque des Somalis, avaient désigné Burton au choix de la Société, qu'il justifiait

1. Voy. notre tome I, p. 12 et suivantes.

amplement. Le capitaine, ne se dissimulant pas les difficultés de l'entreprise, demanda qu'on lui adjoignît le capitaine Speke, attaché, comme lui, à l'armée des Indes; et le 16 juin 1857, à midi, ces courageux explorateurs se dirigeaient vers la côte africaine, à bord d'une corvette de dix-huit canons, appartenant au saïd Méjid, fils de l'iman de Mascate, allié de la France et de l'Angleterre. Voici le récit du capitaine Burton.

## RÉCIT.

Zanzibar. — Aspect de la côte. — Un village. — Les Béloutchis. — Ouamrima. — Fertilité du sol. — Dégoût inspiré par le pantalon. — Vallée de la mort. — Supplice de M. Maizan. — Hallucination de l'assassin. — Horreur du paysage. — Humidité. — Zoungoméro. — Effets de la traite.

« Après la dépense de poudre qui, dans ces parages, annonce tout ce qui fait événement, depuis la naissance d'un prince jusqu'au départ d'un évêque, nous quittons le port de Zanzibar. Plus sûre que rapide, *l'Artémise* nous permet de contempler pendant longtemps les mosquées et les maisons blanches des Arabes, les cases des indigènes, les cocotiers du rivage, et les plantations de girofliers qui zèbrent les collines rutilantes. Le souffle embaumé de l'océan Indien pousse le navire, le soleil fait étinceler autour de nous l'azur des flots où la mer est profonde, et le vert brillant des canaux, situés entre les îles de Koumbéni et de Choumbi, la première chargée de grands bois, la seconde couverte d'un épais fourré. Puis la grève se confond avec l'océan, la bande rouge des récifs disparaît sous les vagues, la terre passe de l'émeraude au brun et au violet, la cime des arbres paraît flotter sur l'onde, et, quand arrive le soir, une ligne obscure, pareille au contour vaporeux d'un nuage, est tout ce que nous apercevons de Zanzibar.

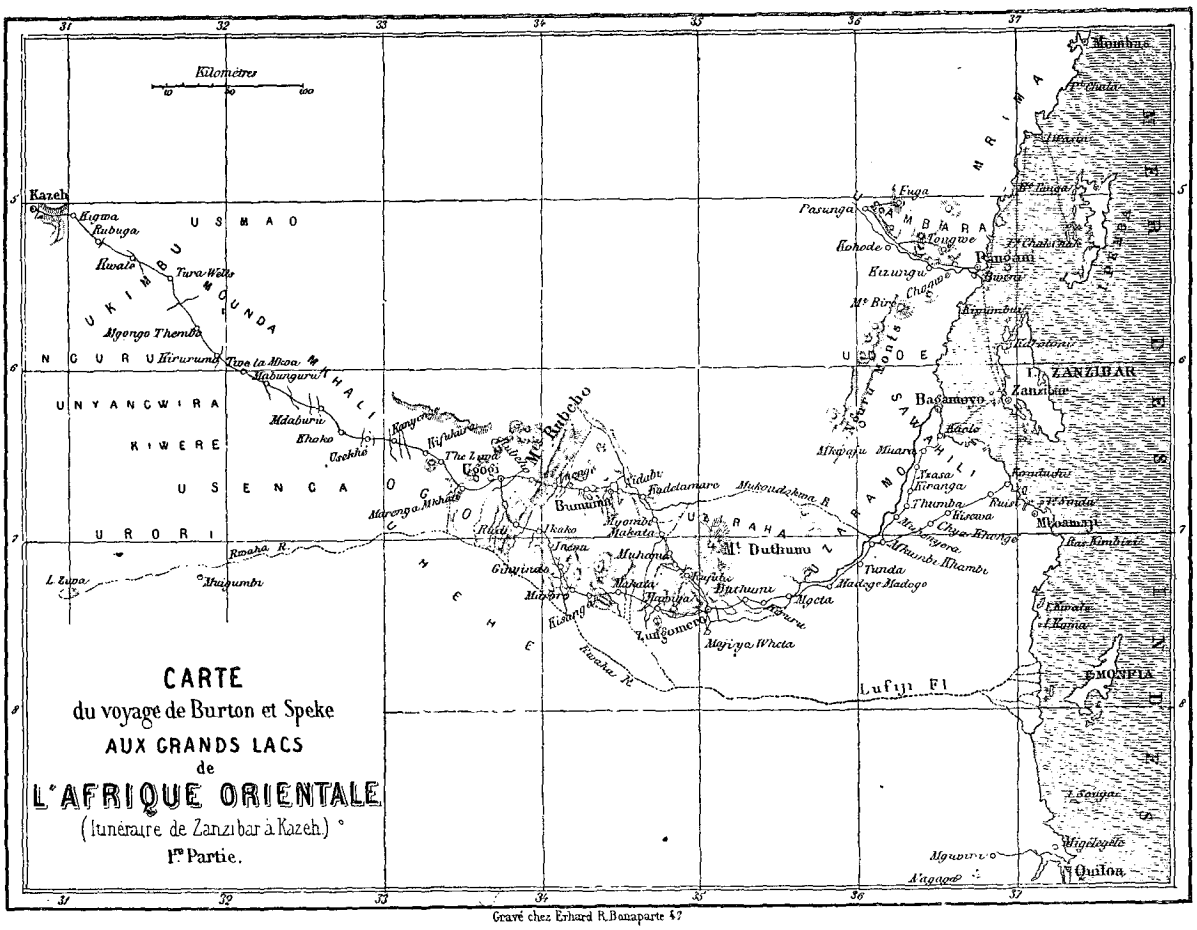
« Le lendemain (17 juin 1857), vers six heures de l'après-midi, *l'Artémise* jetait l'ancre à la hauteur de Wale-Point, promontoire effilé, bas et sablonneux, situé à cent trente-cinq kilomètres de la petite ville de Bagamayo, par six degrés vingt-trois minutes de latitude sud. Il y a quelque chose qui vous intéresse dans l'aspect de la Mrima, ainsi que les habitants de Zanzibar appellent cette portion de la côte d'Afrique. L'océan Indien, que brise au couchant une raie d'écume, chargée de détritus de coralines et de madrépores, découpe le rivage, y forme des criques, des bayous, des marigots, où après avoir épuisé leur furie contre des diabolitos, des banquettes de sable et de rochers noirs, des masses d'un conglomérat bruni par le soleil, et de fortes estacades disposées en croissant, les vagues s'endorment au sein d'eaux mortes, pareilles à des nappes d'huile. Bien qu'à peine au-dessus du niveau de la mer, les pointes et les îlots, formés par ces courants, n'en sont pas moins chargés d'une végétation luxuriante. Des forêts de mangliers couvrent les bords des lagunes; à la marée basse, l'amas conique de racines qui supporte chaque arbre est mis à nu, et montre les jeunes scions terminés par des grappes d'un vert brillant. Les fleurs lilas, et les feuilles charnues d'une espèce de convolvulus retiennent le sable qui est d'un blanc pur, et des huîtres sont appendues à la base des palétuviers. Au-dessus de l'océan, le rivage forme une épaisse muraille de verdure, et des groupes de vieux arbres chauves, inclinés par les moussons, indiquent la position des établissements qui s'éparpillent sur la côte. Çà et là des monticules dénudés percent le manteau vert du sol, en varient la couleur uniforme de leur teinte rubigineuse, et derrière l'alluvion qui, sur une largeur de trois à cinq milles, compose le littoral, se dresse une ligne bleue qu'on aperçoit même de Zanzibar : ce sont les dunes qui constituaient jadis le fond de la baie, et qui maintenant servent de frontière aux indigènes. A cette esquisse, ajoutez le bruit des vagues, le cri des oiseaux de mer, le bourdonnement perpétuel des insectes, qui s'apaise au coucher du soleil; et dans le profond silence des nuits du tropique, le mugissement du crocodile, le cri du héron nocturne, les clameurs et les coups de feu des habitants, qui, aux grognements qui se font entendre, reconnaissent que l'hippopotame franchit la berge, pour aller visiter leurs récoltes.

« Vous abordez au milieu des exclamations des hommes, des cris aigus des femmes, des remarques naïves des enfants; un chemin étroit, frayé au travers d'une jungle épaisse, entremêlée de champs de millet, gravit une côte escarpée et vous conduit à une palissade; à l'intérieur de cette enceinte, vous trouvez une douzaine de cases faites avec de la boue et des branches de mangliers, divisées en plusieurs compartiments, et séparées de leurs voisines par une série de grandes cours, soigneusement closes, occupées par les enfants et par les femmes. Il n'y a pas de fenêtres à ces cases, mais le toit, composé de nattes grossières, est assez élevé pour que l'aération des chambres soit tolérable; un hangar, formé à l'extérieur par la projection de la couverture, abrite un large banc en pisé, recouvert de nattes, et sert d'atelier, de boutique et de parloir. Autour des habitations les plus considérables, une masse de cabanes constitue les communs. Tel est Kaolé, type du village maritime de cette partie de la côte, où depuis Mombaz, jusqu'au sud de Quiloa, chaque établissement n'a d'autre édifice en maçonnerie qu'un fort quadrangulaire, bâti avec de la coraline, et dont la partie basse, employée comme magasin par les Banians, est couronnée d'une terrasse à créneaux, où veillent les gens du guet.

« Dans les villes de garnison, la majeure partie des habitants se compose de soldats et de leurs familles. Descendants de Béloutchis qui vinrent s'établir à Maskate, mais pour la plupart natifs de l'Oman, où ils étaient takirs, marins, journaliers, portefaix, barbiers, mendiants et voleurs, ces vauriens furent enrégimentés par Ben-Hamed, l'aïeul du saïd actuel, et depuis lors ils sont employés à contenir la partie la plus remuante des sujets de Sa Hautesse. Braillards et turbulents, ces garnisaires, qui ont conservé le nom de Béloutchis, sont une copie effacée des Bachi-Bouzouks, et bien inférieurs, comme enfants perdus, aux Arnautes et aux Kourdes. Leur vie se passe à boire tant qu'ils peuvent, à fumer, à jaser, à se disputer; les plus jeunes se battent entre eux,

brûlent de la poudre, et jouent tout ce qu'ils possèdent; les barbes blanches racontent les merveilles du Béloutchistan, dont les neiges, les fruits savoureux, les eaux transparentes ne trouvent que des incrédules. Le reste de la population est composée de Ouamrima [1], tribu de sang mêlé arabe et africain, dont la vie s'écoule au milieu d'une abondance relative ayant deux sources : le détroussement à l'amiable des caravanes qui reviennent de l'intérieur, et le rapport de vastes champs de légumes et de céréales dont les produits alimentent l'île de Zanzibar et s'exportent jusqu'en Arabie [2].

« Les Ouamrima sont gouvernés par des chefs dépendant de Zanzibar, et dont le nombre est partout en raison inverse de l'importance des localités qu'ils exploitent. Ces tyranneaux jouissent, à l'égard des trafiquants, du privilége d'exaction dans toute son étendue, et le concèdent à leurs administrés, qui pillent les caravanes déjà mises à rançon, d'où l'horreur des étrangers qui, en modifiant les bases du négoce, pourraient porter atteinte à ce régime lucratif. Il en résulte qu'à peine étions-nous dans Kaolé, notre escorte fut saisie d'effroi en pensant aux difficultés du voyage, et déclara qu'il ne nous fallait pas moins de cent gardes, plusieurs canons et cent cinquante mousquets pour pénétrer dans l'intérieur. Je ne partageais pas les craintes de mes braves, mais je savais que nous entrerions sur cette terre inconnue dans une saison fatale; chaque minute de retard augmentait les chances de fièvre; et malgré cela




nous n'étions, le 2 juillet, qu'à notre première étape. Enfin, après avoir commencé avant le jour nos préparatifs de départ, et cela pour la troisième fois, nous nous trouvâmes, à huit heures du matin, sur un sen-

1. Dans la langue des tribus de la côte de Zanguebar, et dans les idiomes qui s'y rattachent, le nom éveillant une idée première ne s'emploie qu'avec un préfixe qui en modifie l'acception : *Ou* signifie région, contrée : *Ouzaramo*, région de Zaramo; *M* indique l'individu : *Mzaramo*, un habitant de l'Ouzaramo; pour former le pluriel, l'*M* est remplacé par *Oua* (racine de *Ouatou* qui signifie peuple) : *Ouazaramo*, tribu du Zaramo; enfin la syllabe *Ki* annonce quelque chose appartenant à la contrée ou à la peuplade qui l'habite, et désigne principalement l'idiome : *Kizaramo*, langage parlé dans l'Ouzaramo.

2. Ces champs sont cultivés par des esclaves, tandis que les maîtres se livrent à la débauche; et la partie féminine de la population étant beaucoup plus nombreuse que la partie masculine; on comprend ce qui advient de cette différence numérique. Les Ouamrima sont, au demeurant, fort peu dignes d'intérêt et ne valent guère mieux au physique qu'au moral. Chez le métis arabe, la partie supérieure du visage, y compris les narines, appartient bien à la race sémifique; mais il a la mâchoire proéminente et allongée, les lèvres tuméfiées et pendantes, et le menton faible et fuyant. Oisif et dissolu, quoique intelligent et rusé, cet hybride a peu d'instruction : on le met à l'école de sa septième à sa dixième année, il y apprend à déchiffrer le Coran, à tracer d'anciens caractères arabes qu'il applique au langage de la côte, et qui ne se rapportant pas à cet idiome, sont inintelligibles. Quelques prières complètent son bagage scientifique; c'est bien le plus ignorant de tout l'Islam; néanmoins il est assez fanatique pour être dangereux. Son unique point d'honneur paraît être de porter un turban et une longue tunique jaune en témoignage de son origine arabe, origine dont les caractères s'effacent chez lui avec tant de rapidité, qu'à la troisième génération il ne diffère presque plus du négroïde indigène,

tier qui traverse des jungles, des champs de millet, des bourbiers noirs, couverts de riz ou de roseaux, et qui, dans les endroits où le terrain s'élève, serpente sur un sable rouge et copalifère. Des kraals, fortifiés par une clôture d'épines, et la crainte que les caravanes ont de camper dans les villages, témoignent du peu de sécurité du chemin. Le sentier s'élargit, devient moins rude, quitte l'ancien littoral de la baie, descend dans la vallée du Kingani, et remonte pour atteindre l'établissement de Nzasa, premier district de l'Ouzaramo indépendant. Nous y perdons trois jours. Le lendemain nouvelle halte à Kiranga-Ranga. J'en profite pour visiter les environs. Partout une fertilité incroyable : du riz, du maïs, du manioc en abondance, et dans les endroits non cultivés, du smilax, des buissons de carissa, des mûriers, des hibiscus. Près de la rivière, le mparamousi (*taxus elongatus*) élève sa ramée dont la brise agite les tresses noueuses, tandis que plus bas tout est paisible; des souches de bombax portent jusqu'à cinq tiges, ayant chacune trois mètres de circonférence; le msoukoulio, inconnu à Zanzibar, forme un amas de verdure auprès duquel les plus beaux chênes d'Europe ne paraîtraient que des nains.

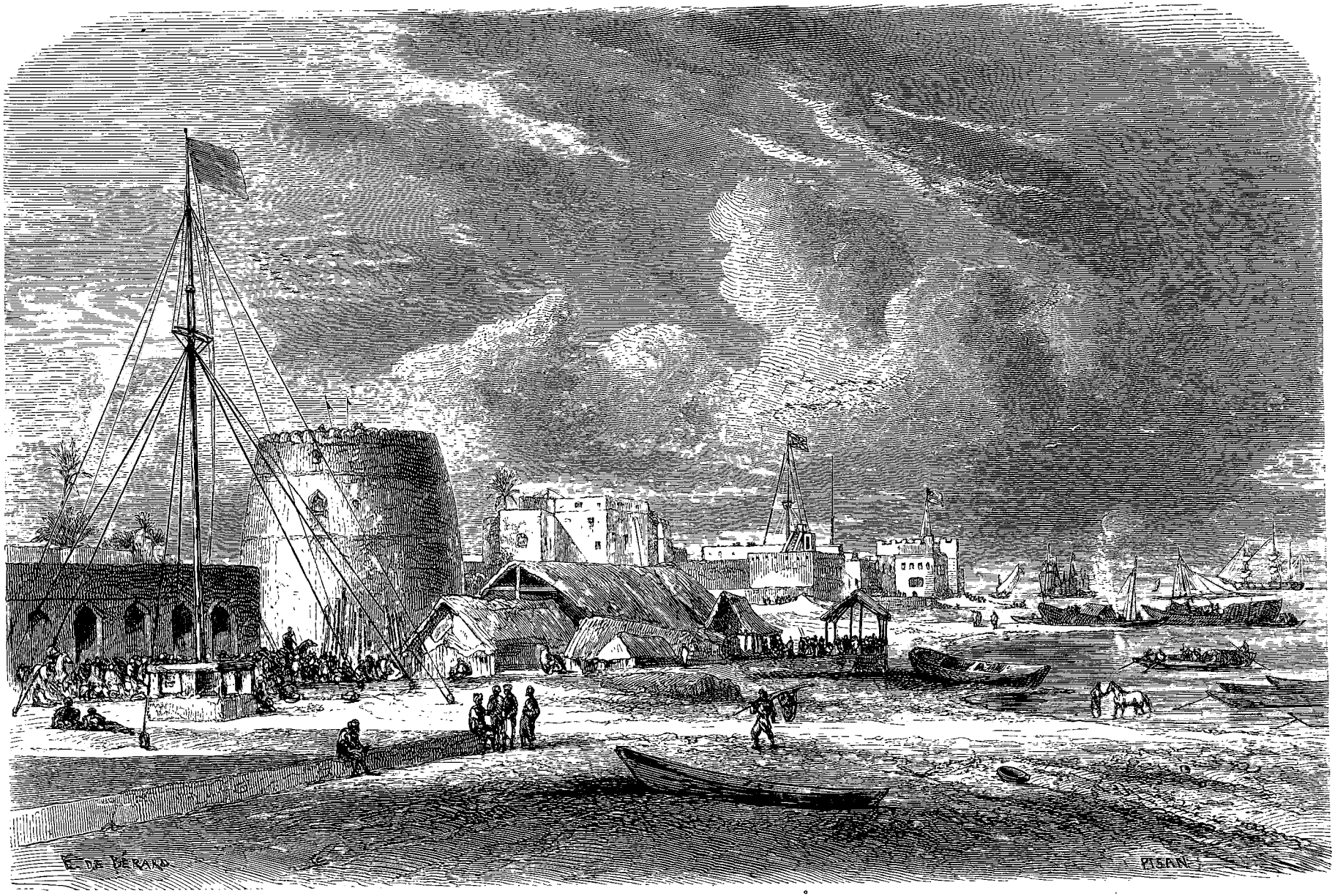
« A Kiranga, débutèrent les ondées qu'on essuie régulièrement entre les deux saisons pluvieuses, et je refusai de m'y arrêter plus d'un jour, malgré les instances des chefs, dont Saïd-ben-Sélim, qui dirigeait notre caravane, satisfaisait tous les désirs. Le lendemain nous entrions sur le territoire de Mouhogoué, l'un des plus redoutés de l'effrayant Ouzaramo. Toutefois, notre passage n'eut d'autre résultat que de faire accourir les femmes, très-curieuses de nous voir, et très-surprises de notre aspect. « Voudriez-vous de ces blancs « pour maris? leur demanda notre orateur. — Avec de « pareilles choses sur les jambes! Fi donc! » répondaient-elles à l'unanimité.

« Après Mouhogoué, on ne sort des jungles que pour trouver des grands arbres qui s'élèvent d'un sable rouge, et l'on ne débouche de la forêt qu'en arrivant au district de Mouhonyéra, c'est-à-dire au bord du plateau qui forme la terrasse méridionale du Kingani. L'homme est rare dans cette région malsaine où abondent les animaux sauvages. Les hyènes se font entendre aussitôt que le soleil est couché, et nos guides se préoccupent des lions. Pendant le jour, de petits singes gris, à face noire, nous regardent avec un sérieux imperturbable; puis leur curiosité satisfaite, ils glissent de la branche où ils étaient immobiles, et s'éloignent en bondissant comme des lévriers qui jouent. La plaine, d'un vert sombre, et qui se déploie sous la brume, offre les pires couleurs du Gujerat et du Téraï; à l'ouest un cône peu élevé brise l'horizon qui est d'un bleu livide, et au nord de ce monticule se dresse une muraille, coiffée de nuages, où l'œil fatigué se repose.

Portrait de feu l'iman de Zanzibar. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

« L'endroit où nous arrivons le jour suivant est désigné par les Arabes sous le nom de vallée de la mort et de séjour de la faim. Nous descendons à travers un hallier où s'éparpillent quelques champs de sorgho, et nous gagnons, après trois heures de marche, un affluent à demi desséché du Kingani; l'eau en est détestable, une odeur putride s'échappe de la terre brune et moite; de gros nuages,

et qu'il est traité de *gentil* par les natifs de l'Oman. Les Ouamrima purs, ceux chez qui a disparu la trace du sang paternel, sont encore plus apathiques et plus débauchés que ces métis; leur peau est d'une couleur de bronze obscur, lavé de jaune; ils portent le fez et une draperie autour des reins qui leur descend à mi-cuisse. Il est rare qu'ils paraissent en public sans armes, tout au moins sans une canne, et le parasol est pour eux un objet de prédilection; on les voit rouler des tonneaux, porter une caisse ou travailler sur la grève à l'ombre de ce meuble favori. Les femmes sont affublées de l'ancien fourreau des Européennes qui leur écrase la poitrine, et qui a le tort de ne pas remédier à l'étroitesse de leurs hanches. Elles sortent le visage découvert, ont des colliers de dents de requin, et, en guise de boucles d'oreilles, un morceau de bois, un cylindre de feuilles de coco, un morceau de copal, voire des brins de paille; enfin elles portent dans l'aile gauche du nez soit une épingle, soit un fragment de racine de manioc. Leur coiffure est des plus compliquées, et leur tête ruisselle, ainsi que leurs membres, d'huile de coco ou de sésame. A l'époque où leur toison est douce, où les contours de leurs visages sont arrondis, où leur peau a cette vie, leur figure cette expression qui n'appartiennent qu'à la jeunesse, beaucoup d'entre elles ont des traits chiffonnés, une grâce piquante, un regard insouciant et joyeux, un quelque chose qui pourrait devenir on ne peut plus séduisant. Plus tard, elles sont en général d'une laideur indescriptible. La plupart des enfants ont le costume gracieux de l'Apollino, et sont doués de cette gentillesse follichonne et amusante que l'on trouve chez les jeunes chiens. Les hommes ont une prudence qui va jusqu'à la couardise, et un amour de la dissimulation et de la ruse poussé à l'excès. Ils mentent sans nécessité, sans but, avec la certitude que la vérité sera découverte, et quand même la franchise leur serait plus profitable. Les serments les plus solennels sont pour eux vides de sens, et l'épithète de menteur, qui revient souvent dans leurs discours, ne leur semble pas une insulte. Ils sont aussi traîtres que fourbes, et ne connaissent pas même le nom de la gratitude.




Port de la ville de Zanzibar. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

fouettés par un vent furieux, lancent d'énormes gouttes de pluie qui s'enfoncent comme des balles dans le sol détrempé; les arbres gémissent, en se courbant sous la tempête, les oiseaux s'éloignent avec des cris perçants, et les bêtes fauves se précipitent dans leurs tanières. Le capitaine Speke a la fièvre; plusieurs de nos hommes sont malades, nous sommes tous épuisés; cependant, en dépit de notre fatigue, nous marchons le lendemain pendant sept heures. A la croisée de la route de Mbouamaji, cinquante indigènes nous barrent le chemin, et sont appuyés d'une réserve qu'on entrevoit sur la gauche. L'affaire s'arrange, nous passons, et je ne peux qu'admirer les formes pures et athlétiques de ces jeunes guerriers qui, dans l'attitude la plus martiale, tiennent leur arc d'une main, et de l'autre un carquois rempli de flèches dont le fer aigu vient de recevoir une nouvelle couche de poison.

« Après une nuit passée à Tounda, au milieu d'une végétation excessive, je m'éveille abattu, la tête me fait mal, les yeux me brûlent, j'ai dans les extrémités des frémissements douloureux; la fatigue, le froid, le soleil, la pluie, la mal'aria, l'inquiétude, se réunissent pour m'accabler. Saïd-ben-Sélim, pris d'un violent accès de fièvre, implorait quelques heures de repos; un instant de plus à Tounda pouvait nous être fatal; je fis placer le malade sur un âne, et donnai l'ordre de ne s'arrêter qu'à Dégé-la-Mhora, village où fut assassiné le premier Européen qui ait pénétré aussi avant sur cette côte meurtrière. En 1845, M. Maizan débarquait à Bagamayo, en face de Zanzibar; de là il se rendit presque seul à Dégé. Fort bien accueilli d'abord par le chef Mazoungéra, celui-ci, quelques jours après, le fit arrêter, et, lui reprochant les dons qu'il avait faits à d'autres chefs, lui déclara qu'il allait mourir à l'instant même. L'intrépide voyageur fut attaché à un baobab; Mazoungéra lui coupa les articulations pendant que retentissait le chant de guerre, et que le tambour battait une marche triomphale. Puis entamant la gorge de sa victime, et trouvant que son couteau était émoussé, l'infâme s'arrêta pour en aiguiser le tranchant, se remit à l'œuvre, et arracha la tête avant que la décollation fût complète. Ainsi mourut à vingt-six ans un homme plein de cœur, de savoir et d'avenir, dont le seul défaut était la témérité, ainsi qu'on appelle trop souvent l'esprit d'initiative, quand la fortune ne sourit pas au courage.

« Malgré les efforts du saïd, pour satisfaire aux justes réclamations de la France, on ne parvint pas à saisir le coupable. Mais dans la croyance des indigènes, après la mort de M. Maizan, le chemin de la côte à Déjé-la-Mhora fut intercepté par un dragon animé de l'esprit du martyr, et le cruel Mazoungéra est, depuis lors, accompagné du spectre de sa victime. Les tourments qu'il en éprouve l'ont poussé à fuir la scène du meurtre; il erre maintenant sur les bords du grand lac, où il a traîné sa folle douleur; et sa tribu, qui n'a cessé de décliner depuis la mort du jeune Français, marche rapidement à une ruine complète. »

Arrivés le 13 juillet sur un territoire où les Ouazaramo, se confondant avec diverses tribus, ne sont plus à craindre, nos voyageurs poursuivirent leur marche sous des averses diluviennes, des brumes pénétrantes, déchirées par des coups de soleil foudroyants; ils franchirent des halliers, des fondrières où l'on enfonce jusqu'aux genoux, parfois jusqu'aux épaules, quittèrent le marécage pour des savanes entrecoupées de ravines profondes, retrouvèrent la forêt et les jungles, et accablés de fatigue, bourrelés d'inquiétudes, n'en continuèrent pas moins leur route périlleuse. « Chaque matin, dit Burton, m'apportait de nouveaux tourments, chaque jour me faisait penser que le lendemain serait pire encore, mais l'espérance est au fond du désespoir, et nous ne renonçâmes pas un instant à la mission que nous avions acceptée. »

C'est ainsi que la caravane traversa le district de Douthoumi, arrosé par la rivière du même nom, qui tombe dans le Mgazi. Une chaîne de montagnes, dont la crête dentelée et les pics voilés de nuages annoncent la formation primitive, s'élève au nord du district, et va rejoindre, à quatre journées de marche, les montagnes de l'Ousagara. Le vent du nord-est, comme celui du nord-ouest, se refroidit en balayant cette crête nuageuse, et tombe en rafales glacées dans la plaine, où le thermomètre descend à 18° pendant la nuit. Plus malsains, dit-on, que la vallée même, les cônes situés au pied de la montagne ne sont pas habités; la forêt en garnit le sol rocailleux, et tout ce que le voyageur a pu rêver d'horrible sur l'Afrique, se réalise : c'est un mélange confus de buissons épineux et de grands arbres, couverts de la racine au sommet par de gigantesques épiphytes; un amas d'herbes tranchantes, un réseau de lianes énormes qui rampent, se courbent, se dressent dans tous les sens, étreignent tout, et finissent par étouffer jusqu'au baobab. « La terre exhale une odeur d'hydrogène sulfuré, et l'on peut croire, en maint endroit, qu'un cadavre est derrière chaque buisson. Des nuages livides, chassés par un vent froid, courent et se heurtent au-dessus de vous, et crèvent en larges ondées; ou bien un ciel morne couvre la forêt d'un voile funèbre; même par le beau temps, l'atmosphère est d'une teinte blafarde et maladive. Enfin, pour compléter cet odieux tableau qui, du centre du Khoutou, se déploie jusqu'à la base des monts de l'Ousagara, de misérables cases, groupées au fond des jungles, abritent quelques malheureux, amaigris par un empoisonnement continu, et dont le corps ulcéré témoigne de l'hostilité de la nature envers la race humaine.

« Dans le Zoungoméro, où commence la grande vallée de la Mgéta, les premières lueurs du jour apparaissent à travers un brouillard laiteux. Des cumulus et des nimbes viennent de l'est, envahissent les hauteurs de Douthoumi, et quand la pluie est imminente, une ligne épaisse de stratus coupe la montagne et s'étend au-dessus de la plaine. A toutes les phases de la lune, il pleut deux fois par vingt-quatre heures, et lorsque les nuages éclatent, un soleil ardent aspire la putridité du sol. L'humidité imprègne, oxyde, corrode tout, depuis le papier jus-

qu'au métal; le bois pourrit, le fer se ronge, les habits se trempent, la poudre se délite, le cuir devient gélatineux et le carton se liquéfie. Le Zoungoméro n'en est pas moins un centre commercial important, et plusieurs milliers d'hommes le traversent chaque semaine. Ses bourgades y sont formées de cases où l'eau s'infiltre, où l'on est en compagnie de volailles, de pigeons, de rats, de souris, de serpents, de lézards, de sauterelles, de blattes, de moustiques, de mouches, d'araignées hideuses, sans parler des essaims d'abeilles qui souvent en chassent les habitants, et de l'incendie que l'on peut toujours y craindre. Mais le sorgho y abonde, par conséquent la bière; le chanvre et le datura y croissent naturellement, et ajoutent leur charme à ceux de l'ivresse. Il n'en faut pas davantage pour que le Zoungoméro soit le rendez-vous d'une armée de flibustiers qui, le sabre ou la lance au poing, l'arc tendu, ou le mousquet à l'épaule, s'établissent dans les maisons, prennent les femmes, les enfants, s'emparent de tout, mettent le feu aux villages et en vendent les habitants à la première caravane qui passe. On est sur le sentier de la traite, et quel que soit le degré de misère des indigènes, le voyageur ne peut pas leur témoigner sa pitié : il ne trouve d'aliments à aucun prix; s'il n'entre pas de vive force dans une case, il restera sans abri malgré l'orage; s'il n'impose pas de corvée, on ne lui prêtera nul secours; enfin, s'il ne brûle et ne pille, il mourra de faim au milieu de l'abondance. Telle est la réaction de ce trafic odieux, qui détruit tout ce qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme. »

Personnel de la caravane. — Métis arabes, Hindous, jeunes gens mis en gage par leurs familles. — Anes de selle et de bât. — Chaîne de l'Ousagara. — Transformation du climat. — Nouvelles plaines insalubres. — Contraste. — Ruine d'un village. — Fourmis noires. — Troisième rampe de l'Ousagara. — La Passe terrible. — L'Ougogo. — L'Ougogi. — Épines. — Le Zihoua. — Caravanes. — Curiosité des indigènes. — Faune. — Un despote. — La plaine embrasée.

« Au moment de quitter le Zoungoméro, je passe en revue tous nos gens; que le lecteur me permette de les lui présenter. Ils se composent de Saïd-ben-Sélim, métis arabe de Zanzibar, qui a été chargé, malgré lui, par Sa Hautesse, de conduire notre caravane. Il est suivi de quatre esclaves, sans compter la jeune Halimah, dont l'embonpoint excessif et la physionomie carline absorbent la pensée de notre chef, toutes les fois que par hasard il la détourne de lui-même. Vient ensuite Mabrouki, mon valet de pied, esclave d'un chef arabe qui me l'a prêté moyennant cinq dollars par mois. C'est le type du nègre à encolure de taureau : front bas, petits yeux, nez épaté, large mâchoire, pourvue de cette force musculaire qui caractérise les puissants carnivores. Il est à la fois le plus laid et le plus vain de toute la bande, et sa passion pour la parure est sans borne; maladroit et paresseux, d'un caractère détestable, il passe d'un excès de colère ou d'orgueil à un excès d'abattement et de servilisme. Bombay, son compatriote, après des lubies infiniment trop prolongées, revint à ce qu'il était au début : un serviteur actif et honnête. Valentin et Gaétano, métis hindous et portugais, appartiennent à cette race de parias qui, dès leur enfance, s'en vont gagner quelques roupies en qualité de bonnes d'enfants et de marmitons dans les cités opulentes de l'Inde anglaise. Ces deux hybrides ont pour défauts un orgueil de caste et un mépris des hérétiques et des infidèles, qui les mettent souvent en péril, le besoin de paraître et de dominer, un penchant irrésistible au vol et au mensonge, une prodigalité du bien d'autrui excessive et une ténacité particulière à tout ce qui leur appartient, une faiblesse physique déplorable et une voracité qui les conduit à l'indigestion quotidienne. Mais tous deux ont leur mérite : il n'a fallu que quelques jours à Valentin pour connaître la langue du pays, pour apprendre à se servir du chronomètre et du thermomètre, de manière à nous être utile; et non moins adroit qu'intelligent, il fait aussi bien une couture qu'une sauce au carri. Gaétano a des soins curieux auprès d'un malade, et un mépris absolu du danger; il retournera seul, pendant la nuit, chercher sa clef qu'il aura laissée dans les jungles; il se jette dans une mêlée d'indigènes, sans s'inquiéter de leur fureur et ne manque jamais de transformer leur colère en gaieté. Certes il m'a causé bien de l'exaspération; mais il avait eu d'horribles accès de fièvre, qui avaient pris la forme cérébrale; et comme il devenait chaque jour plus étourdi, plus sale, plus prodigue, plus enclin à faire prendre le feu, et à l'entretenir avec mon beurre fondu, objet précieux et rare, je ne peux m'empêcher de l'absoudre en mettant ses torts sur le compte de la fièvre.

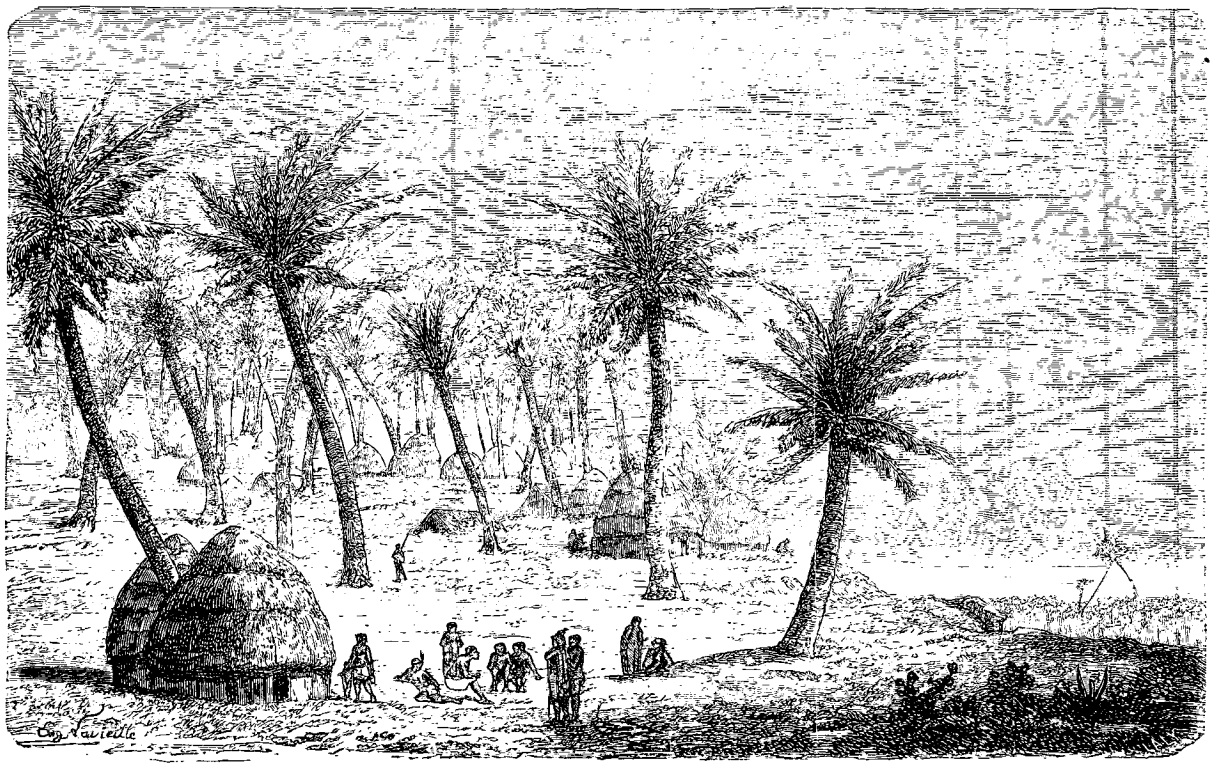
« Sa Hautesse nous a donné huit Béloutchis qui sont responsables de nos jours et de nos biens. Ils portent l'ancien mousquet, le sabre du Katch, le bouclier hindou, orné de son clinquant, une dague acérée, une provision de mèches, de briquets, de poudre et de plomb, judicieusement distribuée sur leur personne. Leur chef, le jemadar Mallok, est privé d'un œil, et justifie le proverbe qui suspecte la loyauté des borgnes. Il a de beaux traits, mais quelque chose autour des lèvres qui inspire la défiance, un œil qui ne regarde jamais en face, et qui répand des larmes de crocodile. Parmi les Béloutchis sont deux vétérans. Sans barbes grises, une caravane se considère comme n'étant pas en règle; mais je ne sais pas à quoi servent les nôtres, si ce n'est à paralyser l'élan de notre jeunesse. De plus, j'ai huit esclaves appartenant à M. Ramji, qui me les a loués, et qui nous servent d'interprètes, de guides et de soldats; ils ne quittent jamais leurs mousquets, ni leurs vieux sabres qui ont appartenu jadis à la cavalerie allemande. Tous les huit s'intitulent *mouinyi*, c'est-à-dire maîtres, parce que dans le principe ils ont été donnés en gage au banian Ramji par leurs familles, et que si leurs parents ont oublié de les racheter, ils n'ont cependant pas été vendus. Mal-appris et vaniteux, ils refusent toute besogne, excepté l'achat des vivres; s'arrogent le droit de commander aux porteurs, et le privilége de voler tout ce qui les tente. Ils boivent sec, nous ont mis plus d'une fois dans l'embarras par leurs façons cavalières avec les

femmes, et ne répondent à la moindre observation que par la menace de déserter.

« Nos cinq âniers sont encore de plus tristes sujets.

« Au dernier rang, fort peu au-dessus des ânes, même de leur propre aveu, sont les trente-cinq Ouanyamouézi qui forment le corps des porteurs; garçons efflanqués pour la plupart et difficiles à bâter. Chacun d'eux a son caprice, tous ont horreur des caisses, à moins qu'elles ne soient assez légères pour qu'on puisse en mettre une à chaque bout d'une longue perche, ou bien assez lourde pour exiger deux hommes, et se balancer entre eux. Du calicot, de l'indienne, des étoffes de soie et coton aux couleurs voyantes, des grains de verre et de porcelaine [1], du fil de laiton forment la majeure partie du chargement.

« Enfin, au départ, trente ânes, cinq de selle, vingt cinq de bât, complétaient la caravane. Il n'en reste plus que vingt, et leur décroissement rapide commence à nous inspirer de graves inquiétudes. Ce n'est pas qu'il soit agréable de les monter; en Afrique, maître aliboron joint à son entêtement proverbial les quatre péchés capitaux de la race chevaline : il bronche, s'effraye, se cabre et se dérobe. Saisi d'impatience dès qu'il vous a sur le dos, il rue, pirouette, s'emporte, se gonfle et se dresse jusqu'à ce qu'il ait rompu ses sangles; il est affolé par le vent, et se précipite sous les arbres dès que le soleil prend de la force. Livré à lui-même, il dédaigne le sentier, recherche les trous avec obstination, et si vous avez besoin de faire plus de deux milles à l'heure, ce n'est pas assez de l'homme qui le tire par la bride, il en faut un second pour le frapper jusqu'à ce que l'on arrive. La



Un village de la Mrima, page 306. — Dessin de Eug. Lavieille d'après Burton.

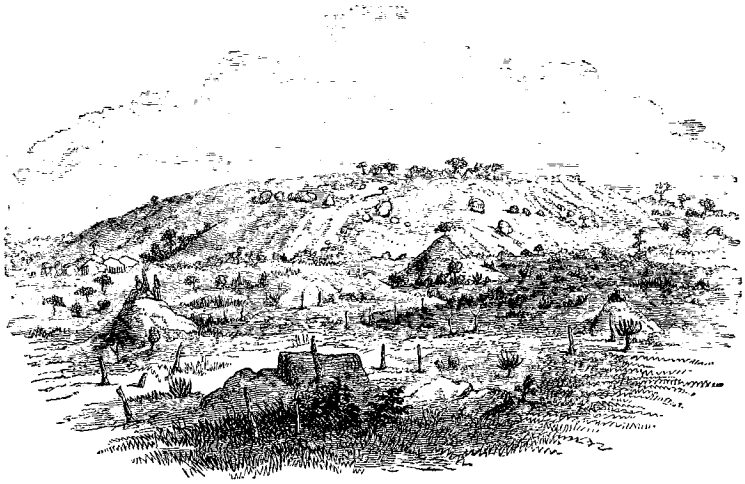
rondeur de ses flancs, la brévité de son échine, son manque d'épaules, joints à la roideur de ses jambes droites, et au maigre bât sur lequel vous êtes perché, en font bien la plus détestable monture qu'on puisse imaginer. Ce n'est rien encore auprès des tribulations que nous causent les ânes de somme. Mal chargés par les esclaves, qui ne se donnent pas la peine d'équilibrer les fardeaux, ces derniers tombent dans chaque fondrière, roulent au fond de chaque ravin; et les Béloutchis s'asseyent en murmurant au lieu de venir à notre aide. »

Le 7 août 1857, l'expédition se remettait en marche, et se dirigeait vers les montagnes dont le premier gradin est à cinq heures du Zoungoméro central. A quatre ou cinq milles, sur la gauche de la route, s'élèvent des cônes disposés en ligne irrégulière; au pied de l'un de ces cônes jaillit une source thermale, désignée sous le nom de *Fontaine qui bout*. L'eau jaillit d'un sable blanc, çà et là tacheté de rouille, parsemé de gâteaux et de feuillets de tuf calcaire, et où gisent des blocs erratiques, noircis probablement par les vapeurs de la source. Le terrain environnant est brun, jonché de fragments de grès et de quartzite. Un rideau boisé ferme à l'ho-

1. Il existe quatre cents variétés de ces perles, dont plusieurs ont chacune trois ou quatre noms différents. Les plus communes, celles qui font l'office de la monnaie de billon, sont en porcelaine bleue; les plus recherchées sont rouges (de l'écarlate recouvert d'émail blanc) et s'appellent samsam; on les nomme aussi *kimaraphamba* (qui rassassie), parce que les hommes cèdent leur dîner pour les obtenir, et *ravageurs-des-villes*, parce que les femmes ruinent leurs maris pour en avoir. Il est difficile de deviner ce que deviennent ces ornements; depuis des siècles on a importé des milliers de tonnes dans le pays; chaque indigène a sur lui tout son avoir, et cependant le tiers à peine de la population en possède une quantité suffisante.

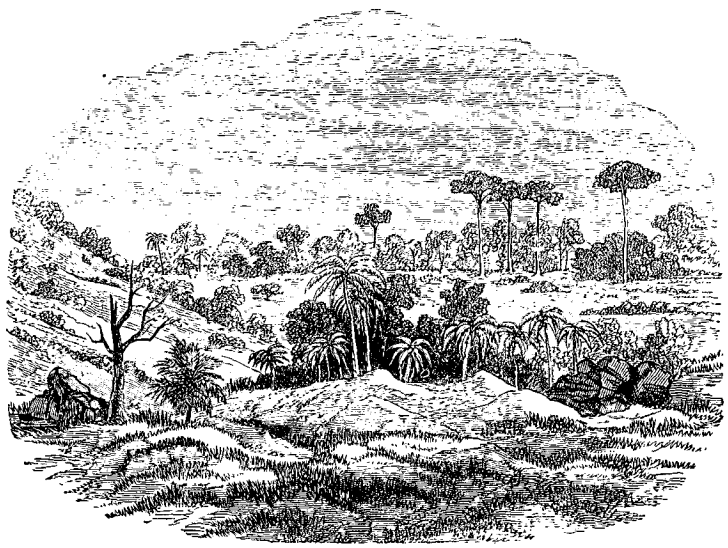
rizon une vaste plaine, dont le sol bourbeux, tapissé d'herbe, est aussi mobile que l'onde. L'aire de la fontaine a environ soixante mètres de diamètre, et la chaleur et la mobilité du sol empêchent d'approcher du point d'ébullition. D'après les indigènes, il arrive parfois que l'eau s'élance en jets puissants, et que des pierres calcaires sont projetées à une grande hauteur.

« Après avoir fait trois longues étapes, laissé derrière elle les pauvres villages du Khoutou, salué le dernier cocotier, franchi neuf fois le lit sableux, ou traversé les eaux bourbeuses de la Mgéta, la caravane gravit le premier degré de la chaîne de l'Ousagara. Aucune voix humaine, aucun vestige d'habitation : l'infernal trafic de l'homme a fait de ces lieux un désert, où l'on n'entend que les cris et les rugissements des bêtes sauvages, la transformation du climat est cependant merveilleuse; la force et la santé nous revenaient comme par magie. Plus de bourrasques fouettant des pluies diluviennes, plus de brouillards voilant un sol putréfié, plus de vapeurs fétides : un ciel bleu, un air balsamique à la fois doux et vivifiant, une végétation d'un vert franc et varié, un horizon baigné d'azur. De beaux arbres, parmi lesquels se remarque le tamarin, succèdent aux fourrés d'épines. Le soleil est radieux, sa clarté s'épanche sur des blocs de quartz blancs, jaunes et rouges, et la brise de mer agite le feuillage, où des plantes grimpantes ont suspendu leurs girandoles. Une foule de singes babillent et jouent à cache-cache derrière les troncs élancés, tandis que l'iguane expose à la chaleur son armure écailleuse. Les colombes roucoulent dans les bosquets, des faucons planent auprès des nues, et, dans les airs au versant des collines au fond des plis de terrain, la vie éclate et se révèle par des myriades de voix joyeuses. Le soir, le murmure de l'eau se mêle aux soupirs de la brise, et le mugissement de la grenouille-taureau, le jappement du renard, le cri du héron nocturne retentissent de loin en loin à travers un silence d'une mélancolie indicible; la lune répand sa douce lumière sur des collines rougeâtres; des étoiles sans nombre scintillent au-dessus du paysage endormi; et pour mieux faire sentir le charme de ce tableau paisible, on entrevoit la ligne fangeuse du Zoungoméro, surplombé d'un ciel morne, voilé de brume, tourmenté par le vent, inondé par des nuages qui n'osent pas approcher de la montagne. »



Jihoué la Mkoa ou la roche ronde. — D'après Burton.

Le lendemain, nos voyageurs reprennent leur course; le sentier se dévide sur des coteaux escarpés, au sol rouge, parsemés de roches, maigrement tapissés d'herbe, et dont l'aloès, le cactus, l'euphorbe, l'asclépias géante et les mimosas rabougris annoncent l'aridité; cependant le baobab y est encore majestueux, et l'on y voit de beaux tamarins, qui ont donné leur nom à ce district. Des squelettes parfaitement nettoyés, çà et là des cadavres tuméfiés de porteurs, qui sont morts de faim ou de la petite vérole, attristent la route.



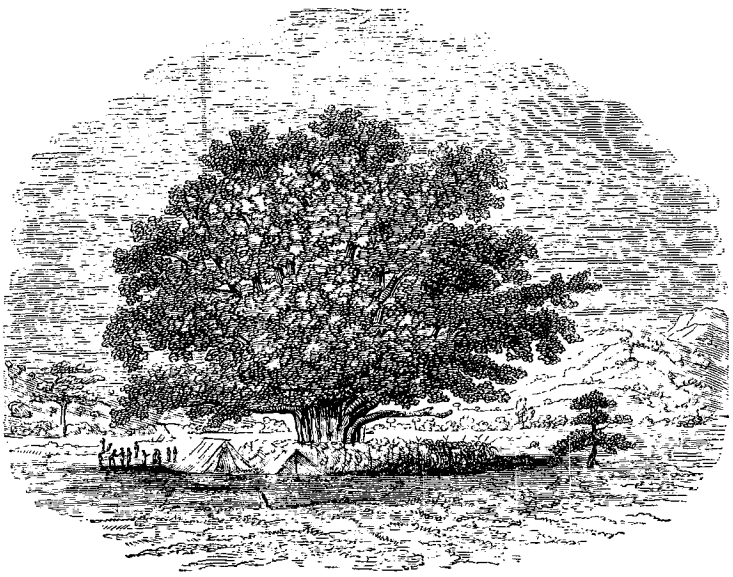
La fontaine qui bout. Source thermale dans le Khoutou. — D'après Burton.

Quatre jours après, l'expédition atteignait le plateau qui couronne la montagne, en descendait les douze étages, et retrouvait bientôt les ravins fangeux, le sol fétide, les ondées et la fièvre, tandis que la désertion se mettait dans les rangs des porteurs.

Le 21 août, les voyageurs traversaient la plaine longitudinale qui, s'inclinant à l'ouest, sépare le Roufouta de la chaîne du Moukondokoua. Le 22, ils étaient frappés de l'un de ces contrastes qui vous surprennent en Afrique, « où il est rare que la beauté et la grâce ne soient pas brusquement remplacées par le hideux et le grotesque. Cette fois de grandes lignes d'azur, brisées par les cimes castellées des rocs, fermaient l'horizon; la plaine, dorée par le soleil, ressemblait à un parc ayant ses feuilles d'automne; des groupes d'indigènes

s'occupaient d'agriculture, et quelques-uns de charmer les nuages pour attirer la pluie. Des baobabs, des palmyras, des tamarins, des sycomores[1] s'élevaient du milieu des massifs, entretenus par la rosée; des tourterelles gémissaient sur les branches, des pintades émaillaient la prairie; le pipit babillait dans les chaumes; la plus mignonne, la plus jolie des hirondelles rasait la terre, et opposait son vol rapide aux orbes du vautour. Des bandes de zèbres, des troupeaux d'antilopes regardent curieusement la caravane, et, terrifiés tout à coup, bondissent et s'enfuient comme dans un rêve. Au détour du chemin, nous tombons au milieu d'une masse de roseaux fétides, et le sentier, perçant le fouillis des jungles, traîne ses replis tortueux vers le Myombo, qui vient des highlands du Douthoumi. En sortant d'un hallier, nous trouvons les débris d'un village; les huttes en sont fumantes; le sol est jonché de filets, de tambours, d'ustensiles. Deux spectres, cachés dans les broussailles, errent aux environs de ces ruines, où la veille était leur demeure, et qu'ils n'osent plus visiter : le démon de l'esclavage règne dans cette solitude qu'il a faite.

« La rosée nous transit; la fange du sentier permet à peine de se soutenir, et bêtes et gens sont affolés par la morsure d'une fourmi noire qui a plus de vingt-cinq millimètres de longueur; sa tête de bouledogue est pourvue de mâchoires puissantes qui lui donnent la faculté de détruire les rats, les serpents et les lézards. Elle habite les lieux humides, creuse ses galeries dans la vase, infeste les chemins, et, comme toutes ses congénères, elle ne connaît ni la crainte ni la fatigue. Rien ne peut lui faire lâcher prise lorsque, ramassée sur elle-même, elle vous tord les chairs et vous transperce de ses mandibules, qui vous lardent comme une aiguille rougie. La tsétsé habite ces jungles; nous la rencontrerons jusqu'au bord du Tanganyika, et son suçoir aigu traverse la toile de nos hamacs. Le nombre de nos ânes diminue rapidement; nos bagages sont moisis, les provisions manquent, la maladie s'aggrave; c'est tout ce que nous pouvons faire que de nous tenir sur nos montures; bientôt il faudra qu'on nous porte. »



Sycomore africain. — D'après Burton.

Au bout de huit jours, la caravane ayant gagné la Roubého, troisième rampe de la chaîne de l'Ousagara, trouve un endroit salubre, à sept cent soixante mètres au-dessus des vallées pestilentielles; plus haut la dyssenterie et la pleurésie affectent les indigènes. Mais, excepté pour les termites, qui semblent n'être qu'une masse d'eau organisée, le sécheresse ne permet pas qu'on y séjourne. Il faut poursuivre sa marche; la lune est levée depuis longtemps lorsqu'on arrive exténué, la figure lacérée par les épines, les membres coupés par le tranchant des herbes, les pieds rompus et foulés par les chutes au fond des trous de rats et d'insectes.

Le jour suivant, on fait encore double étape, et l'on gagne le bassin d'Inengé, un entonnoir où s'engouffrent tantôt les rayons d'un soleil dévorant, tantôt les vents glacés qui passent au-dessus des crêtes brumeuses. « Tremblants de fièvre, saisis de vestige, nous contemplons avec abattement le sentier perpendiculaire : une échelle dont les racines et les quartiers de roche forment les degrés. Mon compagnon est si faible qu'il lui faut trois personnes pour le soutenir; je n'ai encore besoin que d'un seul appui. Les porteurs ressemblent à des babouins escaladant les murs d'un précipice, les ânes tombent à chaque pas; la soif, la toux et l'épuisement nous forcent à nous coucher, tandis que le cri de guerre retentit de colline en colline, et que des indigènes, armés de flèches et de lances, affluent comme un essaim de fourmis noires. Après six heures d'efforts inouïs, le faîte de la Passe terrible est gagné, et nous reprenons haleine au milieu de plantes aromatiques et d'arbrisseaux verdoyants. »

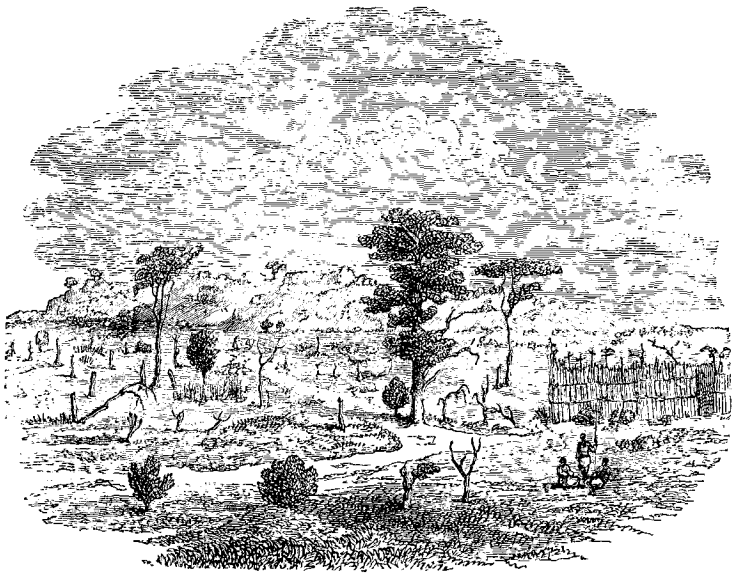
Le 12 septembre, nouvelle ascension, moins longue mais aussi rude; elle conduit au sommet du Petit-Roubého, qui s'élève à dix-sept cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui forme la séparation des eaux de cette région.

Le surlendemain, commença la descente de la chaîne; la piste borde une côte boisée, franchit une savane, émaillée d'arbres plus sombres que les ifs des cimetières. La vue s'étend sur des rochers, des crêtes, des ravins; elle découvre l'Ougogo, et le désert qui le précède. Au couchant sont des plaines brûlées par le soleil; une atmosphère épaisse et mouvante les fait ressembler à une mer jaune, parsemée d'îles, et zébrée par

1. Le sycomore, dans l'Afrique orientale, est un arbre magnifique; le tronc, composé d'une réunion de tiges soudées entre elles comme les piliers multiples d'une cathédrale, supporte une cime étalée dont le périmètre a quelquefois plus de cinq cents pieds; dans l'Ousagara, au versant inférieur des montagnes, son lieu de prédilection, un régiment s'abriterait sous son épais feuillage.

la ligne noire des jungles. « Rien d'attrayant dans l'aspect de l'Ougogo : une terre sauvage, habitée par une population menaçante, dont la pensée rembrunit l'horizon. Nos Béloutchis sont d'une humeur atroce ; gais comme des grives quand l'air est tiède et qu'ils sont rassasiés, ils deviennent bourrus et querelleurs dès qu'ils ont faim et froid, et nous sommes toujours entre ces deux extrêmes : des journées étouffantes, des nuits glaciales ; un ciel de feu, un vent de bise qui vous transperce. »

Le district d'Ougogi, où entrait la caravane, forme la partie orientale du plateau d'Ougogo, et se trouve à mi-chemin de la côte et de la province d'Ounyanyembé. Sa population mixte est formée de Ouahéhé, de Ouagogo et de Ouasagara, qui prétendent à la propriété du sol. Le grain y abonde, ainsi que le bétail, quand les razzias ne l'ont pas enlevé. On s'y procure facilement des vivres ; mais le beurre y est rance, le lait tourné, le miel aigri, l'œuf gâté par suite de l'incurie des naturels. Située à huit cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, cette province jouit d'un climat chaud et salubre, qui, après le froid pénétrant et les coups de soleil de l'Ousagara, parut délicieux à nos voyageurs. L'appétit leur revint, les malades se débarrassèrent de la fièvre et des affections de poitrine ; mais le pays est sec, le manque d'eau ramena les marches forcées, et les épines reparurent avec l'aridité du sol : les unes molles et vertes, les autres droites et rudes, et qui servent d'aiguilles aux indigènes ; celles-ci courbées en croissant, dos à dos comme les bras d'une ancre, celles-là courtes et trapues, barbelées comme des hameçons, accrochent, déchirent, retiennent les habits les plus forts, pénètrent les étoffes les plus épaisses.



L'Ougogo. — D'après Burton.

Le 26 septembre, après une longue journée de marche, le capitaine arrivait au Zihoua, dont le nom signifie étang[1] ; on le lui avait dépeint comme pouvant porter un vaisseau de ligne, il n'y trouva qu'une nappe d'eau peu profonde, ayant environ deux cent cinquante mètres de large, et dont le lit argileux est percé d'un côté par le granit. L'année suivante, quand l'expédition repassa au mois de décembre, le Zihoua n'offrait qu'un sol profondément craquelé par la sécheresse. Toutefois c'est un lieu de rendez-vous pour les caravanes, et le pays qui l'environne est plein d'éléphants, de girafes, de zèbres, qui vont s'y abreuver la nuit. Dans le jour, des rémipèdes s'y rassemblent, et le soir une quantité d'oiseaux le visitent. Lorsqu'il est desséché, on en est réduit à une eau crue et bourbeuse, que l'on puise à un ou deux milles dans des trous de six à huit mètres de profondeur. Tant qu'il n'est pas à sec, on ne peut y boire qu'en payant un droit assez élevé, et à dater de ses bords, le tribut qu'on exige des voyageurs est frappé rigoureusement, d'après le caprice du chef.

Comme elle débouchait sur le plateau d'Ougogo, l'expédition fut saluée par le son du tambour et des clochettes, et par les cris frénétiques de deux caravanes, arrêtées à Kifoukourou. L'une d'elles était composée de mille porteurs, dirigés par quatre esclaves appartenant à un Arabe ; la seconde était celle de Saïd-Mohammed, qui avait rencontré nos amis deux jours auparavant, et qui les attendait.

« Ces Arabes de la côte voyagent d'une façon confortable. Les chefs avaient avec eux leurs femmes, beautés opulentes, vêtues, comme les tulipes, d'étoffes jaunes panachées de rouge, et qui, lorsque nous passions, tiraient leurs voiles sur des joues que nous n'avions nulle envie de profaner. Une multitude d'esclaves portaient une masse d'effets, de médicaments, de provisions de toute espèce ; une avant-garde nombreuse, toujours la pioche et la cognée à la main, dressait les tentes, qu'elle entourait d'un fossé d'écoulement et d'un rideau de feuillage. Leur literie était complète, et leurs volailles mêmes les suivaient, portées dans des cages d'osier. »

Dès l'instant où nos voyageurs entrèrent dans l'Ougogo, ils furent assaillis par un essaim de curieux ; hommes, femmes et enfants se pressaient sur leurs pas. « Quelques-uns, dit Burton, nous suivaient pendant plusieurs milles en poussant des cris animés, parfois en nous prodiguant les injures, et dans le costume le plus inconvenant. J'ai su plus tard que des métis arabes, qui nous avaient précédés, avaient répandu sur nous des propos qui nous valaient ces invectives. Suivant nos détracteurs, nous laissions derrière nous la sécheresse, nous jetions des sorts au bétail, nous semions la petite vérole, et nous

1. Situé à trois cent trente mètres au-dessus du niveau de l'Océan, le Zihoua occupe la partie la plus basse du Marenga-Mkali, petit désert placé entre l'Ougogi et l'Ougogo, et qu'il ne faut pas confondre avec le district de l'Ousagara qui porte le même nom.

devions revenir l'année suivante prendre possession du pays. Heureusement pour nous que plusieurs petits Ouagogo vinrent au monde sains et saufs, pendant notre passage; si par malheur un enfant ou un veau fût mal venu, je ne sais pas comment se serait opéré notre retour.

« Le 5 octobre, nous partions de Kifoukourou et nous arrivions au centre du Kanyényé, défrichement qui peut avoir dix milles de diamètre; c'est une aire d'argile rouge, émaillée de petits villages, d'énormes baobabs, de mimosas rabougris, où les troupeaux abondent, où le sol est aussi cultivé que le permet son caractère nitreux, et où l'eau potable est rare, la majeure partie de celle qu'on y trouve étant imprégnée de soufre. Nous y passâmes quatre jours, dont la caravane profita pour faire provision de sel, et le capitaine Speke pour tuer quelques antilopes, des pintades et des perdrix. De nombreux éléphants habitent la vallée qui sépare l'Ougogo des montagnes des Ouahoumba; mais c'est en général un triste pays de chasse. Dans tous les endroits cultivés la grosse bête a fui devant les flèches et la cognée des habitants; elle abonde, il est vrai, dans les plaines boisées du Douthoumi, dans les jungles et les forêts de l'Ougogi, les steppes de l'Ousoukouma, les halliers de l'Oujiji; mais sans parler des miasmes putrides qui s'y exhalent, le manque de nourriture, la difficulté d'y avoir de l'eau ne permettent pas de séjourner dans ces régions mortelles. Pas de chariots qui servent à la fois d'abri, de véhicule et de magasins, comme dans les plaines du sud; pas de vaisseaux du désert, pas d'autre moyen de transport que

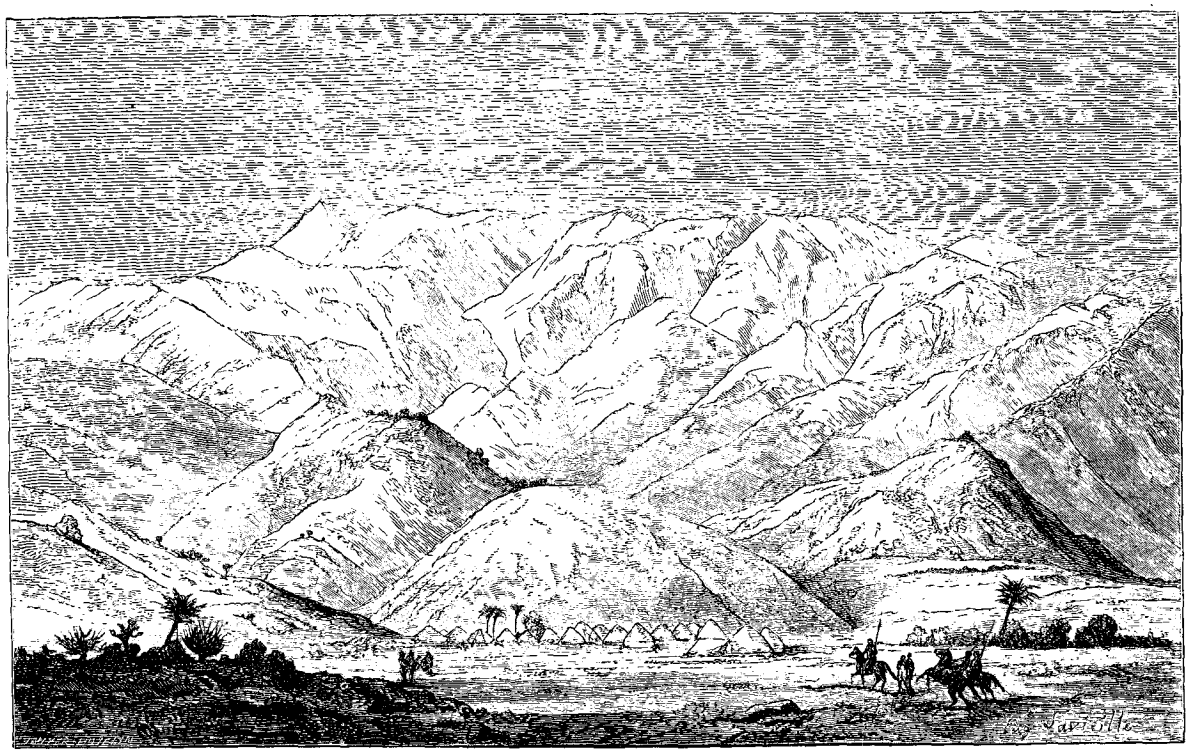
Burton et ses compagnons en marche. — Dessin de Eug. Lavieille d'après un croquis humoristique de Burton.

l'homme, indocile, entêté, défiant et peureux, dont il faut supporter la sottise et flatter les caprices; enfin vous ne trouvez pas dans l'Afrique orientale cette variété qui distingue la faune du Cap. La liste des animaux que nous rencontrâmes n'est pas longue : nous avons aperçu les cornes du pazan, le caama, le steinbok, le springbok et le pallah, qui furent tués de loin en loin; toutefois le souyia, une petite antilope fauve, à cornes minuscules et de la taille d'un lièvre, et le souangoura, un peu plus gros que le springbok, sont moins rares. L'ornithologie ne se montre pas beaucoup plus riche; les oiseaux qui la composent ont, pour la plupart, une livrée sombre, et leur ramage, plus bruyant qu'harmonieux, est peu agréable pour un Européen, peut-être parce qu'il lui est étranger.

« Le 10 octobre, nous nous trouvâmes sur une grande plaine herbeuse, rayée de cours d'eau ensablés qui se dirigent vers le sud, et que borde une végétation aromatique; le soir nous entrions sur un terrain mouvementé qui limite la plaine à l'ouest, et gravissant une côte pierreuse et couverte d'épines, nous nous arrêtions sur le plateau qui la couronne. Les ânes tombaient, les gens maugréaient, la soif et le manque d'eau avaient aigri tout le monde. Transis par le froid (le thermomètre marquait à peine douze degrés centigrades), nous repartîmes au point du jour, et nous nous arrêtâmes dans une clairière du district de Khokho. Les Béloutchis refusaient d'escorter nos bagages, et confiaient aux échos leurs griefs en quatre langues différentes, pour que personne ne pût en ignorer; ils allaient même jusqu'à parler de désertion.

« Suivant les Arabes, ce territoire est l'un des plus

difficiles à franchir, en raison des caprices de Mana-Miaha, son chef. Quand ce tyranneau est à jeun, c'est un bourru intraitable; quand la boisson l'a déridé, il ne veut plus s'occuper d'affaires. L'une de ses manies est de faire travailler, à ses champs, les caravanes qui passent à l'époque des semailles; il nous fit grâce de cette corvée; mais il fallut cependant subir le délai de rigueur : l'étiquette s'opposait à ce que nous pussions voir le despote le jour de notre arrivée; le lendemain matin sa femme était souffrante; plus tard Sa Hautesse faisait ses libations. Le troisième jour le sultan accorda une audience à nos délégués, les reçut de très-mauvaise grâce, et me taxa, pour ma part, à six charges de marchandises. La quatrième journée fut employée par les Arabes à discuter le prix de leur passage avec les courtisans; le tribut apporté, distribué, selon la coutume, en lots séparés, ayant chacun leur destinataire, Sa Hautesse indignée du peu de valeur d'un morceau d'indienne qu'on osait lui offrir, saisit une grande cuiller de bois, et chassa les marchands de son auguste présence. Le cinquième jour s'écoula dans une noble oisiveté; on vint nous dire que Leurs Seigneuries étaient en face de leurs pots de bière, et nous comprîmes que toute la cour était ivre, depuis le sultan jusqu'aux ministres. Le lendemain on essaya du même procédé, mais comme je déclarai que nous partirions le jour suivant, quelle que fût la décision de Sa Hautesse, nos présents furent acceptés, et deux ou trois coups de mousquet nous apprirent que nous étions libres de continuer notre route. Je fus heureux de quitter cet endroit maudit : pendant le jour nous souffrions



Chaîne côtière de l'Afrique occidentale. — Dessin de Eug. Lavieille d'après Burton.

d'une chaleur suffocante, nous étions harcelés par la tsétsé, par des abeilles et des taons d'une persistance incroyable, et assaillis par des légions de fourmis noires que l'eau bouillante parvenait seule à écarter. Les nuits étaient froides; chaque matin nous trouvions quelque objet de prix endommagé par les termites, et ma pauvre monture, la seule qui eût survécu aux fatigues de la route, fut tellement lacérée par une hyène que je fus obligé de m'en défaire. Enfin quinze des porteurs que nous avions loués et payés, à Ougogi, désertèrent en nous laissant, il est vrai, la charge qui leur était confiée.

« La marche suivante fut longue, et ce fut à grand'peine que nous atteignîmes le kraal où nous dressâmes nos tentes; nous étions sur la frontière du Mdabourou, le premier district important de l'Ounyanzi. Le Mdabourou est une dépression fertile d'un rouge de brique, traversée par une rivière profonde, coulant au sud, et où l'on trouve cinq réservoirs, qui fournissent une eau copieuse, même en été. Au-dessus des jungles qui entourent ce district, apparaissent des cônes de médiocre hauteur, et plus loin à l'horizon, la crête ondulée d'une rampe que la distance vaporise et fait ressembler à une mer d'azur.

« De Mdabourou trois lignes principales traversent le désert qui sépare l'Ougogo de l'Ounyamouézi, et qui a reçu des indigènes le nom de plaine embrasée. On n'y trouve pas d'eau, si ce n'est après les pluies; mais la torche et la cognée diminuent rapidement les souffrances qu'il impose. Il fallait, il y a quinze ans, douze marches ordinaires et plusieurs marches forcées pour le franchir; actuellement on le traverse en une semaine. La première

moitié est la plus sauvage, et l'on dit que, même en cet endroit, des hameaux de Ouakimbou s'élèvent tous les jours au nord et au sud de la route. C'est le 20 octobre que nous commençâmes le transit de ce plateau brûlant, dont la largeur est d'environ deux cent vingt-cinq kilomètres de l'est à l'ouest, et que nous apercevions depuis notre départ de Khokho. Dès les premiers pas, nous nous trouvâmes dans un fouillis de gommiers et de mimosas, auxquels se mêlent le cactus, l'aloès, l'euphorbe, une herbe rigide, que broutent les bestiaux quand elle est verte, et que brûlent les caravanes quand elle est sèche, pour favoriser la pousse nouvelle[1]. Le second jour nous atteignîmes le ravin de Maboungourou, déchirure profonde, jonchée de blocs de syénite, qui renferme parfois un torrent infranchissable; même à l'époque de sécheresse où nous nous y arrêtâmes, elle contient des auges remplies d'eau de pluie, où les crustacés abondent, ainsi que plusieurs espèces de silures. On voit au midi cet horizon bleu qui ressemble à l'océan; plus près de nous la preuve incontestable de l'action plutonnienne qui se révèle dans toute la partie orientale de l'Ounyamouézi, et qui se montre au nord jusqu'aux rives du lac Nyanza. Des roches en dos d'âne, ayant tantôt quelques mètres de circonférence, et tantôt plus d'un mille; des masses coniques, des tours solitaires, formant de longues avenues, ou composant des groupes nombreux, quelques-unes, droites et minces, sont plantées çà et là comme des quilles de géants; quelques autres, fendues par la moitié, surgissent de la plaine même, ou comme il arrive dans les formations gypseuses, elles hérissent de petites crêtes ondulées, formées de rocailles. L'une de ces aiguilles rendit, sous le choc, un son métallique, et de nombreux quartiers de roche, placés en équilibre, me rappelèrent la tradition des pierres branlantes. De loin, à travers le hallier, on croit voir des édifices de construction cyclopéenne, et quand la clarté de la lune se joue parmi ces roches couronnées de cactus, dorées par le soleil, zébrées de noir par la pluie, entourées de lianes rampantes, ces masses granitiques ajoutent puissamment à l'effet du paysage.

« Nous marchions depuis le matin ; c'était tout au plus si nous avions pris deux ou trois heures de repos; l'ombre des collines s'allongea sur la plaine, le soleil se coucha dans des flots de pourpre et d'améthyste, la lune argenta le réseau de brindilles et d'épines que déchire le sentier, nous franchîmes une clairière; peut-être aurions-nous trouvé asile près d'un étang, où les grenouilles chantaient l'hymne du soir; mais les cors et les cris des porteurs nous annonçaient toujours que nous étions loin de l'avant-garde. Enfin, doublant un amas fantastique de rochers, et franchissant une petite crête rocailleuse, nous trouvâmes à sa base un *tembé*, ou village quadrangulaire, près duquel brillaient les feux de la caravane.

« Jihoué la Mkoa, dont le nom signifie roche ronde (c'est là que nous étions arrivés), est la plus volumineuse des masses de syénite grise que l'on trouve dans ce désert. Son grand axe n'a pas moins de trois kilomètres, et le point culminant de son sommet, en dos d'âne, s'élève à quatre-vingt-dix mètres au-dessus de la plaine. On trouve de l'eau de mare au pied de son versant méridional; des trappes à éléphants, recouvertes avec soin, entourent ces fosses, et le chef de nos garnissaires y disparut comme par magie.

« Le lendemain, en dépit de la fatigue de la veille, le chef de la caravane qui nous accompagnait proposa une marche forcée ; les nuages qui venaient de l'ouest présageaient de l'eau, et, disait-il, annonçaient l'approche de la grande masika, ou saison pluvieuse. Nous franchîmes donc la roche ronde, et, traversant une forêt parsemée de quartz, nous atteignîmes, après trois heures de marche, quelques villages nouvellement bâtis, où les caravanes s'approvisionnent à des prix fabuleux. Nous étions le 25 à Mgongo-Thembo, nouveau défrichement, où le commerce attire une population croissante ; il fallut s'y arrêter un jour ; plusieurs de nos gens ne pouvaient plus marcher, nos ânes ne se relevaient que sous le bâton, et nos mangeurs les plus intrépides aimaient mieux le repos que la nourriture.

« Le 27, nous atteignîmes une grande plaine tapissée d'un pâturage jauni, où l'avant-garde nous attendait, afin que la caravane apparût dans toute sa puissance. Nous traversâmes une clairière émaillée de grands villages, enclos d'euphorbe, entourés de champs de maïs, de manioc, de millet, de gourdes, de pastèques, et dont les nombreux troupeaux se rassemblaient autour des mares. Les habitants sortirent en foule de leurs demeures, vieux et jeunes se coudoyèrent pour mieux nous voir: l'homme abandonna son métier, la jeune fille suspendit son piochage, et nous fûmes suivis d'une escorte nombreuse, qui piaillait, criait, hurlait sur tous les tons. Les hommes presque nus, les femmes vêtues d'une courte jupe, de la taille à mi-cuisse, la pipe à la bouche et les mamelles flottantes, frappaient sur leurs houes avec des pierres, demandaient des colliers, et manifestaient leur surprise par un feu roulant d'exclamations aiguës : spectacle dégoûtant fait pour vous rendre anachorète.

« Enfin le kirangosi agita son drapeau rouge, et les tambours, les cors, les larynx de ceux qui le suivaient commencèrent un affreux charivari. A mon grand étonnement (j'ignorais que ce fût la coutume dans cette province), le guide entra sans façon dans le premier de ces villages, et y fut suivi de tous les porteurs. Chacun se

1. Le sol de ce plateau est formé d'un détritus de quartz jaunâtre, que blanchit parfois du feldspath réduit en poudre. Dans les endroits fertiles, la couche supérieure est composée d'un terreau brun, parsemé de galets; et près des crevasses et des torrents abonde un conglomérat siliceux d'origine moderne. Sur les plis du terrain, et dominant les arbres, reposent des blocs de granit et de syénite que l'on aperçoit de Mdabourou. Les eaux y prennent leur pente vers le midi; elles s'y accumulent dans des étangs peu profonds, que la chaleur dessèche et transforme en gâteaux de vase. Le transit de cette plaine rayonnante et craquelée devient alors excessivement pénible pour les caravanes, et les animaux sauvages qui ne supportent pas la soif, tels que les éléphants et les buffles, y meurent en grand nombre à cette époque.

précipita dans les divers logements qui divisaient le tembé, et s'y installa avec autant d'égards pour soi-même que de mépris pour les propriétaires peu satisfaits. Quant à nous, placés sous une remise ouverte à tous les vents, nous remplîmes du matin jusqu'au soir le rôle de bêtes curieuses. »

Coup d'œil sur la vallée d'Ougogo. — Aridité. — Kraals. — Absence de combustible. — Géologie. — Climat. — Printemps. — Indigènes. — District de Toula. — Le chef Maoula. — Forêt dangereuse.

Le plateau que l'expédition venait de franchir s'étend de la vallée d'Ougogi (trente-trois degrés cinquante-quatre minutes longitude est) au district de Toula, qui constitue la marche orientale de l'Ounyamouézi (trente et un degrés trente-sept minutes longitude est). Située sous le vent d'une rampe, dont l'altitude force le mousson du sud-est à déposer les vapeurs qu'il transporte, et placée trop loin des grands lacs pour en ressentir l'influence, cette région est d'une aridité qui rappelle les Karrous et la plaine du Kalahari. Pas de rivières dans l'Ougogo ; les eaux pluviales y sont emportées par de larges *noullahs*, dont les bords d'argile se fendent pendant la sécheresse, et forment des polygones pareils à ceux du basalte. Les salines nitreuses et les plaines torréfiées y présentent quelques-uns des effets de mirage observés dans l'Arabie déserte ; les chemins n'y sont que des pistes, frayées à travers les buissons et les champs ; les kraals de petits enclos malpropres, autour d'un arbre où s'appuient les marchandises ; les cabanes de ces kraals, de pauvres hangars faits d'épines et couverts de chaume ; le manque de bois empêche qu'il en soit autrement, et, par le même motif, c'est la bouse de vache qui sert de combustible dans le pays.

Le sous-sol y est presque partout composé de grès, souvent couvert d'un sable rutilant, parfois d'une couche d'humus peu épaisse, et en général d'une argile ferrugineuse, jonchée de nodules de quartz, diversement colorées de masses de carbonate de chaux, ou de détritus siliceux, qui offrent plus de ressemblance avec le sable d'une allée qu'avec le riche terreau de la zone précédente. La manière dont l'eau s'y distribue, ou plutôt s'y conserve après la saison des pluies, divise cette région en trois grands districts : à l'est le Marenga-Mkali, épais fourré, où de misérables villages s'éparpillent au nord et au sud de la route. Au centre, l'Ougogo, le plus populeux et le mieux cultivé de la province, divisé en nombreux établissements, séparés les uns des autres par des buissons et des taillis, rempart verdoyant dans la saison pluvieuse, épineux pendant la sécheresse, et qui, dans tous les temps, s'oppose à la circulation de l'air. Enfin le Mgounda-Mkali, partie déserte, où la végétation n'est abondante que sur les collines, moins arides que les plaines.

Le vent d'est, qui vient des montagnes, souffle avec violence dans l'Ougogo pendant presque toute l'année, et la température y change brusquement sous l'influence des vents froids qui alternent avec des courants d'une chaleur singulière. « En été, le climat ressemble à celui du Sind : même ciel embrasé, mêmes nuits d'une fraîcheur pénétrante, mêmes ouragans poudreux. Quand le vent du nord, passant au-dessus de la chaîne des Ouahoumba, rencontre les rafales de l'Ousagara, échauffées par un sol brûlant, les molécules argileuses et siliceuses de cette terre désagrégée, les détritus des plantes carbonisées par le soleil surgissent en puissants tourbillons, qui parcourent la plaine avec la rapidité d'un cheval au galop, et qui, chargés de sable et de cailloux, frappent comme la grêle tout ce qu'ils rencontrent. Vers le milieu de novembre quelques ondées préliminaires, accompagnées de bourrasques furieuses, s'abattent sur cette région calcinée, et la vie qui paraissait éteinte renaît et déborde : c'est la saison des semailles, des fleurs, des chants et des nids.

« La caravane qui passe pour la première fois dans l'Ougogo se plaint des trombes, des nuées d'insectes, des revirements de température qu'elle y rencontre ; mais l'air y est salubre, et ceux qui reviennent de l'intérieur prodiguent leurs éloges au climat qu'ils avaient maudit.

« Dans l'est et dans le nord de la province, la race est vigoureuse et de couleur aussi claire que les Abyssiniens. La petitesse de la partie postérieure de la tête, relativement à la largeur de la face, jointe à la distension du lobe des oreilles, donne aux Ouagogo une physionomie particulière. Ils s'arrachent les deux incisives du milieu de la mâchoire inférieure ; quelques-uns se rasent la tête, la plupart se font une masse de petites nattes comme les anciens Égyptiens, et les enduisent, ainsi que tout leur corps, de terre ocreuse et micacée ; une couche de beurre fondu, brochant sur le tout, fait l'orgueil des puissants et des belles. Le haut du visage est souvent bien ; mais les lèvres sont épaisses et d'une expression brutale ; le corps est heureusement proportionné jusqu'aux hanches, le reste est défectueux. Même chez les femmes la physionomie est sauvage, la voix forte, stridente, impérieuse, et les paupières sont rougies et souvent altérées par l'ivresse.

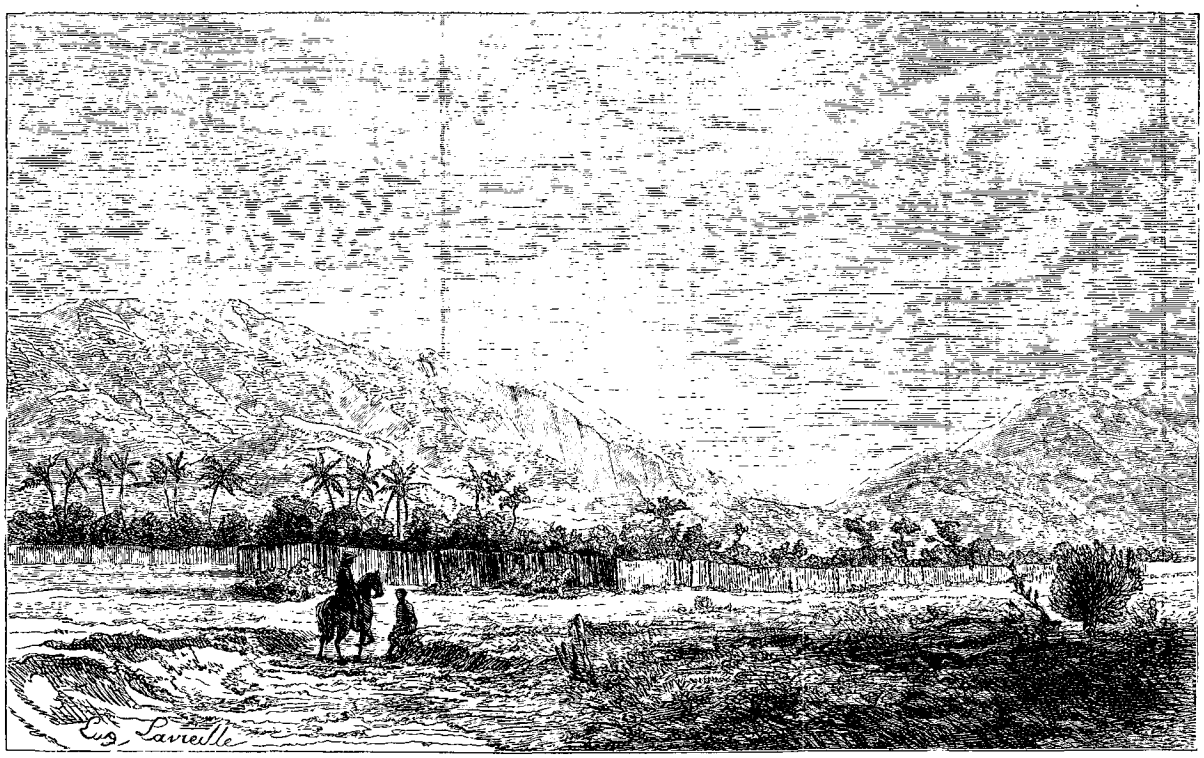
« Comparé à ceux de leurs voisins, le costume des Ouagogo leur donne un certain air de civilisation ; il est aussi rare de voir parmi eux un vêtement de pelleterie, que de rencontrer plus à l'ouest quelque lambeau de cotonnade. Enfin leur curiosité, même impudente, prouve qu'ils sont perfectibles ; le voyageur n'excite pas cette émotion chez les peuplades abruties, dont rien n'excite l'intérêt.

« Bien qu'il soit occupé par les Ouakimbou, le district de Toula, où entra la caravane au sortir de l'Ougogo, est regardé comme faisant partie de l'Ounyamouézi, dont il forme la frontière orientale.

« Après les fourrés épineux du Mgounda-Mkali, dont les jungles vous enserrent de tous côtés, cette vaste plaine, où se succèdent les bourgs et les champs de légumes et de céréales, apparaît comme une terre promise ; le village insignifiant où nous arrivâmes fit à nos hommes l'effet d'un paradis, et le 1er novembre ils se

sentaient de force à traverser le hallier qui nous séparait de Roubouga.

« Nous venions de nous arrêter à l'ombre, après avoir franchi ce dernier territoire, lorsque je vis arriver Maoula, chef d'un gros village voisin. Dans ses prétentions à l'homme policé, il ne pouvait pas permettre à un blanc de passer sur ses domaines sans lui soutirer un peu d'étoffe, sous prétexte de lui offrir un bouvillon. Comme la plupart des chefs de la Terre de la Lune, c'était un grand vieillard décharné, anguleux, ayant de gros membres, la peau noire, huileuse et ridée; une quantité de petits tortillons enduits de graisse, de beurre fondu, d'huile de ricin, pendillaient autour de sa tête chauve; une odeur d'encens bouilli s'exhalait du vieux morceau d'indienne qui lui enveloppait les hanches et de l'espèce de manteau qui lui tombait des épaules. Une quantité d'anneaux de fil de laiton roulé autour d'une masse de poil de buffle ou de zèbre, lui couvraient les deux jambes; et quatre petits disques, taillés dans une coquille blanche, ornaient les cothurnes de ses sandales. Il nous salua d'un air bienveillant, nous conduisit à son village, donna des ordres pour qu'on nettoyât des cases à notre intention, et nous quitta pour aller chercher son bouvard. Il revint quelques instants après, nous faisant amener l'un de ses taureaux, qui s'échappa, furieux comme un buffle, et dispersa tout le monde sur



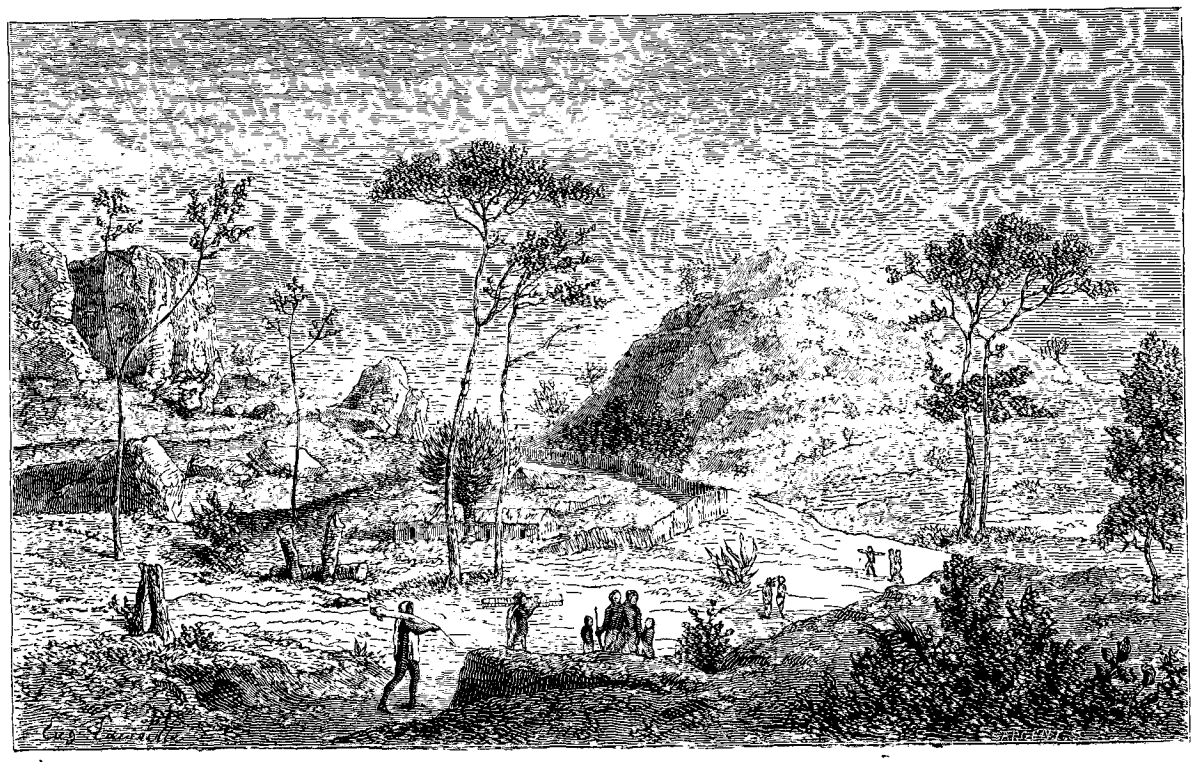

Paysage dans l'Ousagara. — Dessin de Eug. Lavieille d'après Burton.

sa route, jusqu'au moment où deux balles du capitaine Speke l'étendirent sur le sable. Le vieux Maoula reçut en échange un morceau d'étoffe rouge, deux pièces de calicot, et demanda tout ce qu'il aperçut, y compris des capsules, bien qu'il n'eût pas de fusil; en outre, il fit tous ses efforts pour nous retenir, dans l'espérance que je guérirais son fils de la fièvre, et que je jetterais un sort à l'un des chefs du voisinage, qui lui était hostile. Le soir, on vint me dire que la palissade était entourée d'une troupe de nègres furieux; je sortis du village, et découvris en dehors de l'estacade une longue rangée d'hommes paisiblement assis, bien qu'ils fussent armés en guerre. Je fis déposer nos marchandises en lieu sûr, et me promis de quitter le lendemain notre vieux chef, sans plus me mêler de ses querelles du voisinage que de la santé de son fils.

Depuis Zangomero jusqu'aux frontières de l'Ounyanyembé, sur une ligne de plus de cent vingt lieues, nous avions traversé bien des têtes de vallées s'ouvrant au sud, et portant leurs eaux au Loufidji, ce fleuve que, dès 1811, le capitaine Hardi, de la marine de Bombay, a signalé comme une des grandes artères de l'Afrique centrale. Que de fatigues seront épargnées à ceux de nos successeurs qui pourront profiter de cette voie naturelle!

Traduit par Mme H. LOREAU.

*(La suite à la prochaine livraison.)*



Paysage dans l'Ouanyamouézi. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

# VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE,

## PAR LE CAPITAINE BURTON[1].

1857-1859

Arrivée à Kazeh. — Accueil hospitalier. — Snay ben Amir. — Établissements des Arabes. — Leur manière de vivre. — Le Tembé. — Chemins de l'Afrique orientale. — Caravanes. — Porteurs. — Une journée de marche. — Costume du guide. — Le Mganga. — Coiffures. — Halte. — Danse.

« Avant d'arriver dans l'Ounyanyembé, nous avions à franchir une forêt que de nombreux vols et d'horribles assassinats ont rendue l'effroi des caravanes. On y dévalisa l'un de nos porteurs qui était resté en arrière, puis on lui cassa la tête à coups de bâton. Si triste que fût l'événement, c'était nous en tirer à peu de frais, si l'on considère qu'un seul Arabe se plaignait d'avoir perdu, à différentes reprises, cinquante charges d'étoffes et cinquante porteurs.

« De cette forêt nous entrâmes dans les rizières des districts de l'Ounyanyembé; et après avoir couché dans un sale petit village, appelé Hanga, il ne nous resta plus que deux marches à faire pour nous rendre à Kazeh.

« Quatre mois et demi après notre départ de la côte, le 7 novembre 1857, j'arrivai à Kazeh, principal établissement des Arabes dans ces parages, et chef-lieu de l'Ounyanyembé.

« Nous étions partis au point du jour; les Béloutchis avaient leur costume d'apparat, sans lequel il est rare qu'un Oriental voyage; mais on devait bientôt remballer cette belle parure pour l'échanger plus tard contre un nombre plus ou moins grand d'esclaves. A huit heures nous fîmes halte près d'une petite bourgade, afin que les traînards pussent nous rejoindre, et lorsque, drapeau au vent, la caravane serpenta dans la plaine au son des cors, au bruit des voix, ou plutôt des clameurs qui dominaient l'artillerie, elle présenta un coup d'œil vraiment splendide. La foule, qui se pressait aux deux côtés du chemin et qui rivalisait avec nous d'acclamations bruyantes, était vêtue avec un luxe auquel nous n'étions plus habitués. Quelques Arabes se trouvaient au bord de la route; ils me saluèrent avec la gravité musulmane, et nous accompagnèrent pendant quelques instants. Parmi eux étaient les principaux négociants de l'endroit : Snay ben Amir, Seïd ben Medjid, bel et jeune Omani de noble race, Mouhinna ben Soliman, qui, malgré son éléphantiasis, pénétrait à pied, tous

1. Suite. — Voy. page 305.

les ans, jusqu'au centre de l'Afrique; enfin Seïd ben Ali qui, la taille mince, les formes grêles, mais bien proportionnées, les traits fins, la barbe blanche, la tête chauve, surmontée d'un fez rouge, offrait le type accompli du vieil Arabe. Au lieu de nous conduire au tembé qui avait été mis à ma disposition, le guide alla tout droit chez un négociant indien pour lequel le Saïd de Zanzibar m'avait donné des lettres. L'Indien était absent, mais Snay ben Amir vint à ma rencontre, et m'installa dans la maison d'Abaïd, qui se trouvait en voyage. Après m'avoir laissé un jour de repos, afin que je pusse régler avec mes porteurs, dont l'engagement était fini, tous les marchands de Kazeh, au nombre de dix ou douze, vinrent me faire une visite.

Comme le Zoungoméro dans le Khoutou, l'Ounyanyembé est un lieu de réunion pour les trafiquants, et le point de départ des caravanes qui, de là, se répandent dans l'intérieur. Sa position au centre de l'Ounyamouézi (la célèbre Terre de la Lune), dont il forme le district principal, la sécurité relative qu'il offre à ses habitants, ont déterminé les Omanis à y fonder un entrepôt. Quelques-uns même y séjournent parfois pendant plusieurs années, tandis que leurs agents battent la campagne pour recueillir des marchandises.

« On m'avait prédit un mauvais accueil de la part de ces Arabes; la façon dont ils me reçurent fut au contraire des plus encourageantes; nous rencontrions enfin des cœurs de chair, après n'avoir trouvé que des cœurs de roche. Tout ce dont j'avais besoin, tout ce que j'indiquai, même d'une façon indirecte, me fut immédiatement envoyé, et la moindre allusion au payement aurait été considérée comme une injure. Snay ben Amir, surpassant tous les autres, joignit aux citrons, au café, aux douceurs que dans ce pays on ne trouve que chez les Arabes, deux chèvres et deux bœufs. Il avait commencé par être confiseur à Mascate, et à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire seize ans après ce début, il était l'un des plus riches négociants de l'Afrique orientale. Contraint par sa santé de renoncer à la vie active, il s'était fixé à Kazeh, où il remplissait les fonctions d'agent commercial et de procureur civil, et ses magasins d'étoffes, de rassade et d'ivoire, ses baracons à esclaves, composaient un village. D'une extrême obligeance, ce fut lui qui me procura des porteurs, qui les enrôla, qui se chargea de mes marchandises et fit tout préparer pour mon départ; enfin je dois à sa conversation instructive, une foule de renseignements sur la contrée que j'avais à parcourir. Il avait navigué sur le Tanganyika, visité les royaumes de Karagouah et d'Ouganda, situés au nord du lac, et l'ethnologie, les mœurs, les différents idiomes de cette région ne lui étaient pas moins familiers que ceux de l'Oman, son pays natal. C'était un homme pâle, entre deux âges, avec de grands traits, les yeux caves, le regard perçant, la taille haute, les membres décharnés : l'ensemble de Don Quichotte. Il avait beaucoup lu; sa mémoire était miraculeuse, sa pénétration excessive, et sa parole d'une facilité, d'une élégance dont j'étais surpris et charmé; bref, il était du bois dont on fait les amis; généreux et discret, à la fois plein de courage et de prudence, toujours prêt à risquer sa vie pour sauvegarder l'honneur, et ce qui est rare en Orient, aussi honnête que brave.

« Les Omanis ont, dans l'Ounyanyembé, une existence beaucoup plus facile et plus large qu'on ne pourrait le croire; leurs maisons, bien qu'à un seul étage, sont grandes et solidement construites; leurs jardins spacieux et bien plantés; on leur envoie régulièrement de Zanzibar, non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais une quantité d'objets de luxe. Ils vivent au milieu d'une foule de concubines et d'esclaves parfaitement dressés au service; d'autres esclaves de toutes les professions leur viennent de la côte avec les caravanes; et comme en Orient les hommes les mieux élevés savent tous manier l'aiguille, il est rare que le besoin d'un tailleur se fasse sentir à Kazeh.

« L'habitation des Arabes, dans la Terre de la Lune, est tout simplement le tembé africain, modifié d'après les exigences de la vie musulmane. La verandah profonde et ombreuse, qui en ceint l'extérieur, abrite une large banquette où les hommes vont jouir de la fraîcheur du matin et de la sérénité du soir; c'est là qu'ils font la prière, qu'ils travaillent et qu'ils reçoivent leurs connaissances; sous la verandah est une porte semblable à une herse, qui donne accès dans un vestibule, où deux divans en terre battue, ayant des coussins de même matière, composent tout le mobilier; des nattes en recouvrent l'argile et sont remplacées par des tapis lorsqu'on attend des visites. Un couloir, qui tourne immédiatement pour tromper le regard des curieux, conduit de ce vestibule dans une cour, entourée de chambres et qui, chez les indigènes, est fermée par une estacade ou une palissade de roseaux. Pas de fenêtres à ces chambres, où l'air pénètre seulement par de petits œils de bœuf, qui au besoin font l'office de meurtrières. De la pièce d'honneur, où couche le maître du logis, on passe dans une salle complétement noire qui sert de magasin; le harem et les servitudes complètent ce genre d'habitation, le plus triste assurément qu'ait inventé les hommes. De l'intérieur des cellules qui le composent, le regard n'aperçoit que des murailles, et la petite cour où l'eau ruisselle durant la saison des pluies. Pendant le jour, une clarté douteuse contraste péniblement avec le rayon qui jaillit de la porte; et le soir il n'est pas de luminaire qui puisse éclairer ces murs terreux, gris ou rougeâtres. On y suffoque, ou l'on y subit les rafales du vent qui s'y engouffre. Chez les indigènes, la toiture laisse passer l'eau, et chaque solive du plafond, chacune des fentes de la muraille est habitée par des myriades d'insectes.

« Toutefois, pour des hommes qui vivent sous la verandah, et qui ont introduit le luxe dans la partie qui leur est personnelle, on conçoit que le tembé ne soit pas désagréable; je me suis trouvé fort bien dans celui d'Abaïd; et maintenant que le lecteur me sait confortablement installé à un jet de pierre de mon ami Snay ben Amir, il ne sera peut-être pas fâché d'avoir un aperçu des chemins que nous avons suivis pour en arriver là. Depuis son enfance, il entend parler des chameaux, des litières, des mules ou des ânes qui composent une cara-

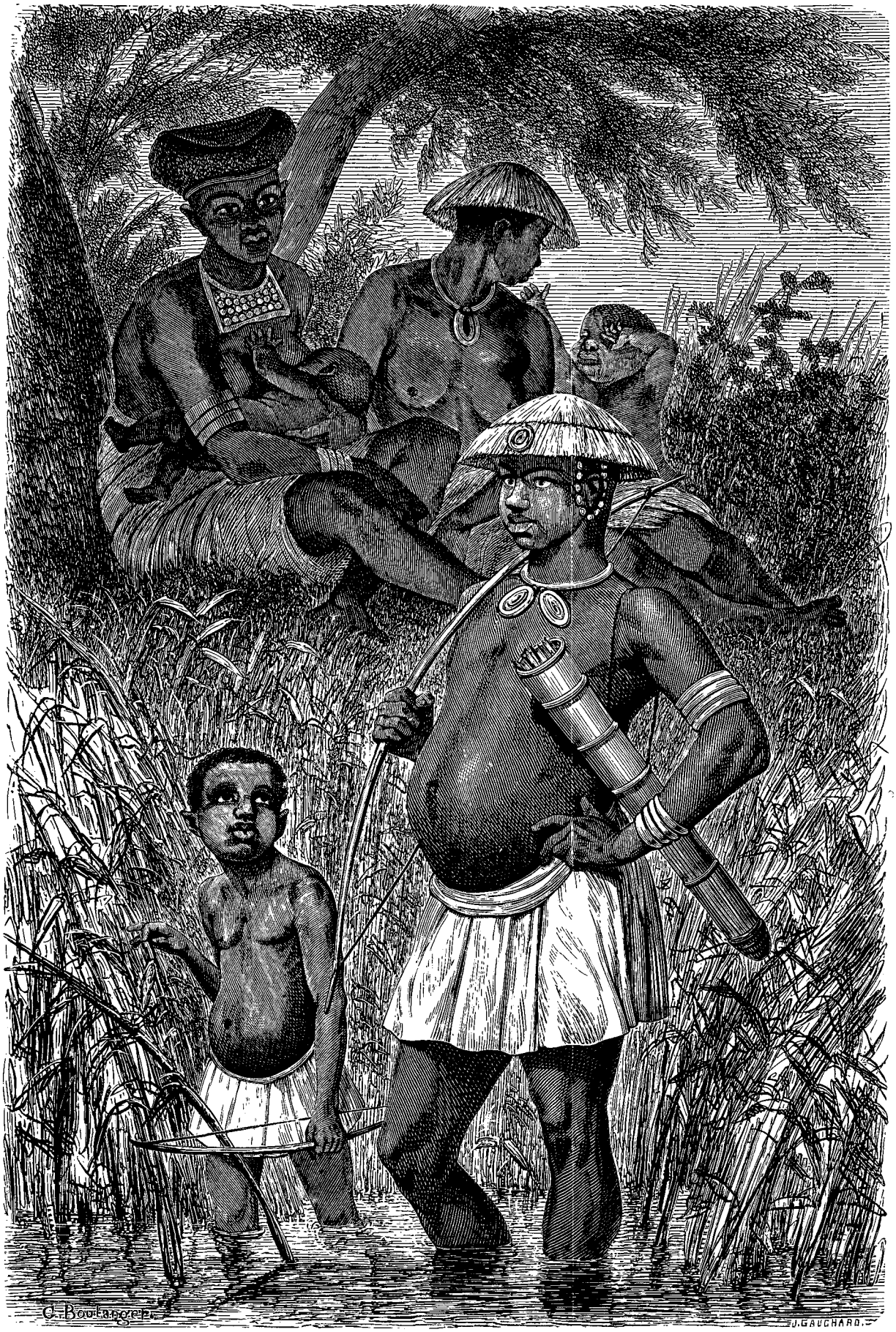
rane; mais le transport à dos d'homme qui caractérise un voyage dans cette partie de l'Afrique a été moins souvent décrit.

« Les routes, cette première attestation du progrès chez un peuple, n'existent pas dans l'Afrique orientale; les plus fréquentées ne sont que des pistes de vingt ou trente centimètres de large, tracées par l'homme dans la saison des voyages, et qui, suivant l'expression africaine, meurent pendant la saison des pluies, c'est-à-dire s'effacent sous une végétation opulente. Dans la plaine déserte, le sentier se divise en quatre ou cinq lignes tortueuses; dans les jungles c'est un tunnel, dont la voûte branchue arrête le porteur en accrochant son fardeau; près des villages, il est barré par une haie d'euphorbe, une estacade, un amas de fascines. Où la terre est libre, il s'allonge de moitié par mille détours. Dans l'Ouzarama et le Khoutou, il se traîne au milieu de grandes herbes, versées pendant la saison des pluies, brûlées pendant la sécheresse; il contourne des enclos, traverse des marécages, des rivières au lit vaseux, aux berges escarpées où l'eau vous monte jusqu'à la poitrine; partout il est miné par les insectes et les rongeurs qui le transforment en un piége perpétuel. Dans l'Ousagara, il disparaît au fond des ravins, s'arrête en face de montagnes abruptes, où il se métamorphose en échelle de racines et de quartiers de roche, que ne peuvent ni monter ni descendre les bêtes de somme. Le plus mauvais est encore celui qui borde les rivières, ou celui qui serpente sur le sol pierreux et déchiré qu'on trouve à la base des collines; le premier, envahi par une herbe touffue, est un repaire de voleurs; le second est une série de crevasses profondes, renfermant un ruisseau engourdi, brisé par des flaques de vase, et plus difficile à franchir qu'un torrent. De l'Ousagara jusqu'à l'Ounyamouézi, le chemin perce des halliers, parcourt des forêts, où les fondrières l'interrompent, et où la plupart du temps on ne le reconnaîtrait plus sans les arbres écorcés ou brûlés qui en marquent les bords. Ici est une barricade, plus loin une plate-forme soutenue par des souches; là-bas un petit arbre, arraché et replanté, couronné d'un croissant d'herbe, est coiffé d'énormes coquilles d'escargots, et de tout ce que peut inventer une imagination barbare. Dans l'Ouvinza et près de l'Oujiji, la piste cumule tous les inconvénients à la fois; ruisseaux, ravins, halliers, grandes herbes, rochers à pic, marais, crevasses et cailloux. On ne sait laquelle choisir des voies transversales qui pullulent dans les endroits habités; où elles n'existent pas, la jungle est impénétrable, et le conseil donné au voyageur, de préférer les lieux élevés pour y camper le soir, devient une ironie dans cette partie de l'Afrique; il lui serait plus facile de se creuser un terrier que de s'ouvrir un chemin dans ce réseau d'épines et de troncs d'arbres.

« On croit généralement dans l'île de Zanzibar que les caravanes ne traversent pas cette région; l'idée est juste, si on entend par caravanes ces longues files de chameaux et de mulets qui franchissent les déserts de l'Arabie et de la Perse; elle est fausse, si l'on applique cette qualification à une bande d'individus qui voyagent dans un but commercial. Les Ouanyamouézi ont toujours visité la côte, et lorsque la guerre ou les discordes de tribu à tribu leur en ont coupé la route, une nouvelle ligne s'est ouverte sur un point différent. Chez un peuple dont tout le confort et le luxe dépendent de l'échange, le trafic ne s'étouffe pas plus que la vapeur ne se comprime. Jusqu'à ces dernières années, tous les négociants faisaient porter leurs marchandises par des mercenaires de la côte ou de l'île de Zanzibar; le transport en est maintenant effectué par les Ouanyamouézi, qui considèrent le portage comme une preuve de virilité. On les voit, dès l'âge le plus tendre, se charger d'un petit morceau d'ivoire: porteurs de naissance, comme les chiens chassent de race. « Il couve ses œufs, » disent-ils en parlant d'un homme dont la vie est sédentaire; et « qui a vu le monde n'est pas vide de sens, » est de tous leurs proverbes celui qu'ils répètent le plus souvent. Néanmoins, en dépit de cet amour des voyages, ils ont la passion du sol natal, et rien ne prévaut contre le désir du retour, quand une fois il s'est emparé de leur esprit. Un Mnyamouézi débattra son engagement avec l'opiniâtreté d'un juif, et après deux ou trois mois de fatigues, s'il rencontre une caravane qui revienne à son village, un mot l'entraîne et lui fait abandonner tous les fruits de son travail. Au départ, quel qu'ait été l'empressement qu'ils aient mis à s'engager, la présence de nos hommes ne tient qu'à un fil tant qu'ils ne sont pas loin de chez eux; ils ont toutefois leur point d'honneur, et celui qui déserte laisse honnêtement à terre le fardeau qui lui a été confié.

« Trois sortes de caravanes parcourent l'est de l'Afrique; les unes se composent uniquement de Ouanyamouézi, d'autres sont dirigées et accompagnées par des métis ou par des esclaves de confiance, tandis que les troisièmes sont commandées par les Arabes. Dans les premières, qui sont de beaucoup les plus nombreuses, il n'y a pas de désertion, pas de murmures, et le trajet s'accomplit aussi vite que possible. On marche depuis le lever du soleil jusqu'à dix ou onze heures du matin; quelquefois même on continue la route dès que la grande chaleur est passée. L'épaule des porteurs est mise au vif par le poids du fardeau, leurs pieds sont déchirés; ils n'en vont pas moins, parfois tout à fait nus, à travers les épines et les herbes tranchantes, réservant leurs habits pour se parer en arrivant. Ils n'ont pas de couvertures, et la plupart couchent par terre. Ceux qui ont le plus besoin de confort emportent, en surcroît de leur charge et de leurs armes, une peau de bête qui leur sert de tapis, une marmite, une caisse d'écorce où leurs vêtements sont pliés, un tabouret et une petite calebasse de beurre fondu. Ils ont à souffrir du climat, de la mauvaise nourriture, de l'excès de fatigue; d'affreuses épidémies, surtout la petite vérole, les déciment lorsqu'ils approchent de la côte, et cependant, malgré leur aspect décharné, ils supportent mieux le voyage qu'on ne pouvait s'y attendre.

« Commandés par les Arabes, ces mêmes porteurs mangent beaucoup, travaillent peu, désertent fréquemment, sont remplis d'insolence, multiplient les haltes et se plaignent sans cesse. Réduits chez eux à ne faire



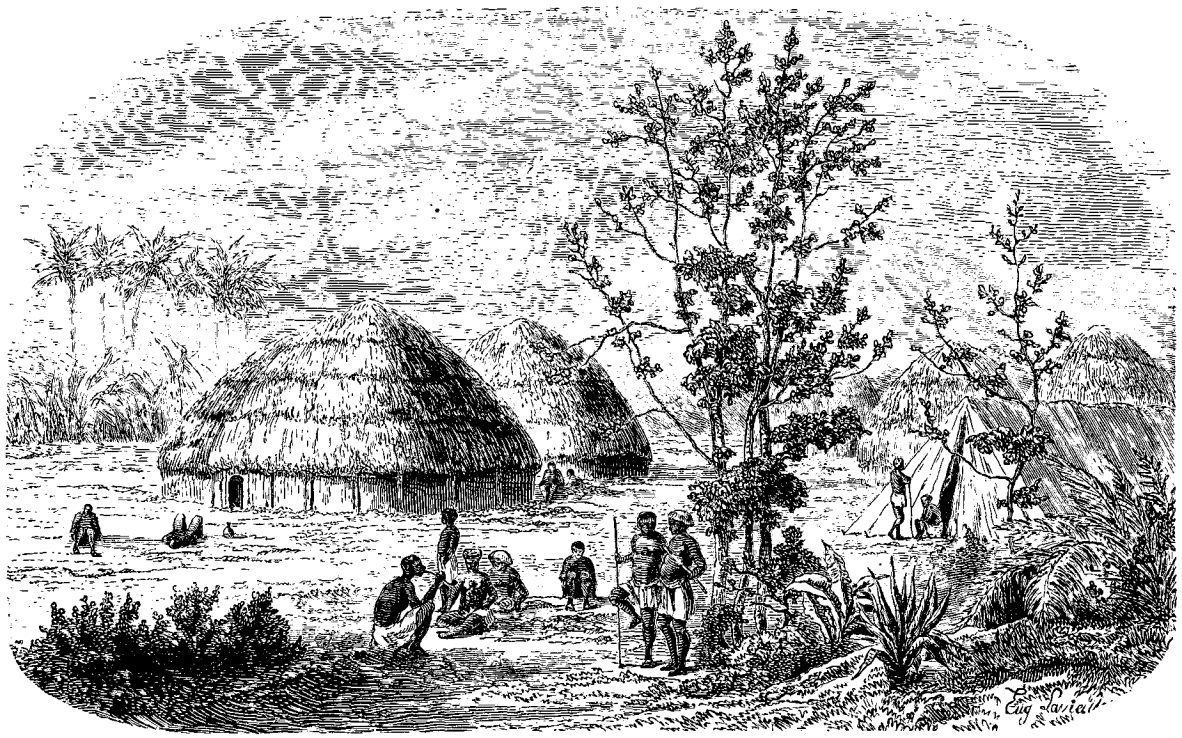

Noirs de l'Ousumboua. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Burton.

qu'un seul repas, dès que c'est le maître qui paye, ils sont insatiables et emploient mille ruses pour extorquer des aliments. Ils ont des fureurs de viande : on tue un bœuf, le guide réclame la tête, la caravane s'empare du reste, à l'exception de la poitrine, qui est pour le propriétaire. Puis, quand ils sont bien gorgés, les plus hardis prennent la fuite, les autres ne tardent pas à les suivre, et le chef de l'expédition échoue sur la route comme un vaisseau désemparé.

« Entre ces deux extrêmes, sont les caravanes dirigées par les Ouamrima et les esclaves du maître, qui ont avec les porteurs une confraternité réelle. Ces caravanes ne sont jamais affamées comme les premières, ni gorgées d'aliments comme les autres. On y endure moins de fatigues, on y a plus de confort dans les haltes, et moins de mortalité dans les rangs.

« La nôtre se rapproche beaucoup de celle des Arabes, avec cette différence que nous ne sommes pas suivis et soutenus comme ces derniers, par les gens de notre maison. A quatre heures du matin, l'un de nos coqs bat des ailes et salue le point du jour ; tous les autres lui répondent. J'appelle mes Goanais pour qu'ils me fassent du feu ; ils sont transis (le thermomètre indique à peu près quinze degrés centigrades), et ils s'empressent de m'obéir. Nous prenons du thé, du café quand il s'en trouve, des gâteaux avec de l'eau de riz, ou bien encore un potage qui ressemble à du gruau. Les Béloutchis, pendant ce temps-là, chantent leurs hymnes autour d'un chaudron placé sur un grand feu, et se réconfortent avec une espèce de couscoussou, des fèves grillées et du tabac.

« A cinq heures, le murmure des voix commence ; c'est un moment critique : les porteurs ont promis la



Huttes à Mséné. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

veille de partir de grand matin et de faire une marche pénible ; mais, par cette froide matinée, ce ne sont plus les hommes qui avaient trop chaud le soir précédent ; peut-être, d'ailleurs, plus d'un a-t-il la fièvre. Puis, dans toutes les caravanes, il y a de ces paresseux à la voix haute, à l'esprit de travers, dont le plus grand plaisir est de contrecarrer toute chose ; s'ils ont résolu de ne pas bouger, ils resteront devant les tisons à se chauffer les pieds et les mains, sans détourner la tête, ou à fumer en vous regardant sous cape. Si la bande est unanime, vous n'avez plus qu'à rentrer sous votre tente. Si au contraire il s'y manifeste quelque division, vous parviendrez à galvaniser vos gens ; le caquet s'anime, les voix s'élèvent, et bientôt les cris volent de toute part : « Chargeons ! en route ! en voyage ! » et les fanfarons d'ajouter : « Je suis un âne ! un bœuf ! un chameau ! » le tout accompagné du bruit des tambours, des flûtes, des sifflets et des cors. Au milieu de ce vacarme, les Ramji lèvent nos tentes, reçoivent quelques légers paquets et s'enfuient quand ils peuvent. Kidogo me fait l'honneur de me demander le programme du jour, et la caravane se répand dans le village. Nous montons sur nos ânes, mon compagnon et moi, si nous en avons la force ; quand il nous est impossible de nous soutenir, deux hommes nous portent dans nos hamacs suspendus à de longues perches. Les Béloutchis, veillant sur leurs esclaves, arrivent les uns après les autres, et ne songent qu'à s'épargner une heure de soleil. Le jemadar a mission de rassembler l'arrière-garde avec le concours de ben Selin, qui, froid et bourru, est tout disposé à faire jouer son rotin. Quatre ou cinq fardeaux déposés à terre par leurs porteurs, qui ont déserté ou sont partis les mains vides, reviennent de

droit aux hommes de bon vouloir, c'est-à-dire aux plus faibles.

« Quand tout le monde est prêt, le guide se lève, prend sa charge qui est l'une des plus légères, son drapeau rouge, déchiré par les épines, et ouvre la marche, suivi du timbalier. Notre guide est splendidement vêtu d'une bande écarlate de drap, fendue au milieu pour laisser passage à la tête, et qui flotte au gré du vent. Un bouquet de plumes de hibou, quelquefois de grue couronnée, surmonte la dépouille d'un singe à camail, ou la peau d'un chat sauvage, qui lui couvre le chef et lui retombe sur les épaules, après lui avoir entouré la gorge. La queue d'un animal quelconque, attachée de manière à faire croire qu'elle lui est naturelle, une broche en fer, terminée par un crochet, décorée d'un fil de perles miparties, et une quantité de petites gourdes huileuses contenant du tabac, des simples et des charmes, sont les insignes de ses fonctions. Tous ceux qui composent la caravane lui doivent obéissance, et pour s'assurer de leur docilité, il leur a fait présent d'une brebis ou d'une chèvre, dont il ne tardera pas à recouvrer la valeur : on lui doit la tête de chaque animal que l'on tue, soit en chemin, soit au bivac, et tous les cadeaux qui se font à la fin du voyage sont sa propriété exclusive. Quiconque passe devant lui, quand l'expédition est en marche, est passible d'une amende, et il enlève une flèche au délinquant pour le reconnaître à la fin de la journée.

« La caravane s'ébranle. En tête viennent les porteurs d'ivoire, les plus chargés et les plus fiers de tous; à l'une des extrémités de chaque défense est une clochette, à l'autre bout sont les bagages de celui qui la porte. Après l'ivoire, l'étoffe et la rassade; puis la plèbe des porteurs chargés de matières légères: dents de rhinocéros, cuir, sel, tabac, houes en fer, caisses et ballots, etc. Avec ces derniers, marchent les esclaves du Ramji, leur mousquet à l'épaule, les femmes, les enfants qui ont toujours leur petite charge, ne serait-elle que d'une livre; enfin les ânes, qui portent leur faix sur un bât en peau de buffle ou de girafe. Il est rare de trouver une caravane qui n'ait pas son mganga (sorcier, docteur et prêtre); le saint personnage ne dédaigne pas les fonctions de porteur; mais en vertu de son caractère sacré, il sollicite le plus mince de tous les fardeaux; et comme tous ses pareils, mangeant beaucoup, travaillant peu, c'est un homme gras et robuste, au crâne luisant, à la peau fine et douce.

« Tout le monde est mal vêtu; qui voyagerait en toilette serait certainement raillé. S'il vient à pleuvoir, chacun défait la peau de chèvre qui lui sert de manteau, en fait un petit paquet, et la met entre sa charge et son épaule. Au reste il y a dans leur costume beaucoup moins de draperie que d'ornements, et c'est la coiffure qui est leur plus grande préoccupation. Les uns s'entourent la tête de la crinière d'un zèbre, dont les poils roides leur font une auréole; d'autres préfèrent un morceau de queue de bœuf qui se dresse, comme chez la licorne, à trente centimètres au-dessus du front; il y a les coiffes en peau de félin ou de singe, les rouleaux, les bandelettes d'étoffe rouge, blanche ou bleue, les touffes et les couronnes de plumes d'autruche, de grue et de geai. Pour le reste du corps on a les bracelets de toute espèce, les colliers et les ceintures; enfin les petites clochettes, que la fine fleur des élégants porte aux genoux ou à la cheville.

« Une fois en marche, le bruit est la distraction normale; c'est à qui rivalisera avec le tambour et les cornets, et chacun de siffler, de glapir, de hurler, d'imiter le chant des oiseaux, les cris des bêtes féroces, et de proférer des paroles qui ne se disent qu'en voyage; le tout avec redoublement aux environs des bourgades. Mais si en route on fait le plus de bruit possible, afin d'imposer aux voleurs, on garde le silence dans les kraals pour ne pas leur révéler sa présence.

« A huit heures, si l'on découvre une place ombreuse ou un étang, le drapeau rouge se déploie et le son du barghoumi, qui ressemble de loin à celui du cor de chasse, annonce une courte halte. Les fardeaux sont déposés; on se couche ou l'on flâne, on jase, on boit, on fume, on tousse, on crache, on suffoque, ainsi qu'il arrive à tous les fumeurs de chanvre.

« Si la marche se prolonge jusqu'à midi, la caravane s'attarde, elle se débande et souffre cruellement. Dès qu'on s'arrête, les premiers cherchent l'ombre et se pelotonnent sous un buisson. Le murmure des voix grossit; les clochettes, les tambours, les cors annoncent que l'avant-garde est logée; le bourdonnement arrive à son comble, la bande est au complet; on se précipite vers le kraal; les égoïstes s'emparent des meilleures places ou des meilleures cases, si l'on est dans un village; les querelles qui en résultent menacent d'être sérieuses, mais le couteau rentre dans la gaîne sans avoir été rougi, et la lance est employée en guise de bâton. Les plus énergiques, pendant ce temps-là, abattent des arbres et réparent les abris.

« Quand les logements sont prêts, les ânes déchargés, les morceaux de bois entassés pour le feu, les cruches remplies d'eau, on s'occupe du dîner. C'est plaisir d'entendre le chant des marmitons, celui des femmes qui écrasent ou décortiquent le grain, et le bruit que fait l'esclave en pilant le café, dont il croque une bonne part. Trois pierres ou trois mottes d'argile, placées en triangle, forment un fourneau bien supérieur à ceux de nos camps et de nos piqueniques champêtres; ce trépied supporte une marmite qu'entoure un petit groupe de convives, en dépit du soleil. Dans leur pays nos hommes jeûnaient; mais, comme tous les peuples sobres, ils ont la faculté de réparer le temps perdu. La marmite ne s'emplit que pour se vider, se remplir et se revider sans cesse. Ils dévorent en deux jours les provisions de la semaine, puis ils font les mécontents. Je leur donnais double ration, et les misérables, qui avaient l'air de chanoines à côté de leurs confrères, osaient crier famine. Toutefois, quand ils auront la barbe blanche, ils raconteront à la jeunesse surprise les prodigalités de l'homme blanc qui les gorgea de grain pendant un long voyage, ils vanteront ses monceaux d'étoffe et de rassade, parleront de ses largesses, et regarderont en pitié les caravanes de la jeune Afrique.

« Entre leurs douze repas ils fument, chiquent, mâchent des cendres, ou de la terre rouge qui provient d'une fourmilière. Ne leur demandez rien au monde; celui que vous prieriez d'ouvrir un ballot se plaindrait amèrement, et tous ceux qui n'auraient pas la bouche pleine joindraient leurs murmures à ses cris. Donc la journée s'écoule autour de la gamelle, à savourer une pâte épaisse qui colle aux dents, à croquer du sorgho, à manger des rats cuits dans leur jus, des racines grillées, des herbes bouillies, jusqu'à ce que la panse soit gonflée comme le jabot d'une dinde à l'engrais.

« Quant à nous, le capitaine Speke et moi, notre menu alterne et va du bifteck de chèvre et d'un pain détestable détrempé dans du bouillon de haricots, à des tranches succulentes d'une venaison délicate, au riz au lait, aux poulets gras, aux perdrix et aux jeunes pintades.

« Arrive le soir; on parque les vaches, on entrave les ânes, qui s'égarent tous les deux jours, on fait le compte des fardeaux; puis quand les vivres ont été abondants et que la lune brille, le tambour fait rage, les mains battent avec force, et le chant monotone, que la foule dit en chœur, appelle à la danse toute la jeunesse des environs. L'exercice est laborieux; mais ces Africains ne sont jamais las quand il s'agit de plaisir. C'est d'abord une simple ronde, où chacun se balance avec lenteur; peu à peu le cercle s'anime, les bras s'agitent, les corps se baissent, touchent le sol et rebondissent, le groupe se condense, le mouvement s'accélère, et une sorte de galop infernal emporte ce tourbillon satyriaque aux gestes délirants. Lorsque la frénésie est à son comble, le chant s'arrête, et les danseurs éclatant de rire, se jettent par terre pour reprendre haleine et se reposer. Les vieillards regardent ce spectacle avec une admiration profonde, et se rappellent l'époque où ils prenaient part à la fête; trop émus pour applaudir ou pour crier leurs bravos, ils laissent échapper des « très-bien! parfait! » qu'ils profèrent d'une voix attendrie. Quant aux femmes, elles dansent entre elles et refusent de se mêler au cercle des hommes, ce qui est facile à concevoir.

« Lorsqu'on ne danse pas, et qu'il n'y a plus moyen de manger, les porteurs chantent et babillent pendant que les Béloutchis et le reste de l'escorte se disputent et parlent de bombance. A huit heures, le cri « sommeil! sommeil! » se fait entendre, et chacun s'empresse d'obéir, excepté les femmes, qui parfois se relèvent à minuit pour jaser. Peu à peu la caravane s'endort, et le tableau devient imposant; la flamme qui se projette au milieu des ténèbres dont la forêt s'enveloppe, éclaire, parmi les troncs noueux et feuillus, des groupes de bronze variés de forme et d'attitude; un ciel, d'un bleu foncé, pailleté d'or, forme au-dessus de nos têtes une voûte profonde, limitée par la nuit; à l'ouest, un croissant lumineux surmonté d'Hespérus qui étincelle, renferme dans ses bras une sphère grise qu'il entraîne. Tout est calme et revêtu de cette sublimité que la nature imprime à ses œuvres; c'est à de pareilles nuits que le Byzantin a emprunté le croissant et l'étoile de ses armes.

Séjour à Kazeh. — Avidité des Béloutchis. — Saison pluvieuse. — Yombo. — Coucher du soleil. — Jolies fumeuses. — Le Mséné. Orgies. — Kajjanjéri. — Maladie. — Passage du Malagarazi.

« Le lendemain de notre arrivée à Kazeh, les porteurs séparèrent leurs bagages des nôtres, et sans nous dire un mot, sans nous faire un signe, ils partirent pour se rendre dans leurs foyers. Le surlendemain nos Béloutchis, leur jémadar en tête, se présentèrent en grand costume et réclamèrent la gratification qu'ils ne devaient recevoir qu'à la fin du voyage. Sur mon refus d'accéder à leur demande, ils se rabattirent sur le sel et les épices, reçurent de moi plus qu'ils n'avaient jamais possédé, se plaignirent de mon avarice et mendièrent du tabac, une chèvre, de la poudre et des balles. Toutes ces choses obtenues, ils me soutirèrent encore quelques pièces d'étoffe pour payer l'étamage de leur marmite et la réparation de la batterie de deux mousquets; puis n'étant pas contents, ils vendirent un baril de poudre qui leur était confié.

« Les esclaves, à leur tour, établirent leurs prétentions; Ben Sélim et Kidogo s'en mêlèrent; c'était à qui se montrerait le plus avide et le moins soumis. Je réunis les Arabes pour en conférer avec eux; l'affaire entendue, on me conseilla de temporiser. Sur ces entrefaites, la pluie débuta par des torrents d'eau et une *averse de pierres;* c'est ainsi que la grêle est nommée dans cette région. Tous nos hommes tombèrent malades; j'étais moi-même plus mort que vif, et ne savais plus quand nous pourrions nous en aller. Enfin, le 15 décembre, je me fis placer dans ma litière, et dis adieu à Snay ben Amir, dont les bontés s'étaient accrues en raison de mes embarras. Deux heures après j'arrivais à Yombo, petit village récemment établi et formé de tentes circulaires entourées d'arbres, parmi lesquels je revoyais le palmyra. Cette bourgade pittoresque est située dans un endroit malsain, et l'on ne peut y avoir de vivres qu'à dose homœopathique; mais le soir, toute la population revenait du travail en chantant, et j'écoutais avec plaisir ce récitatif simple et doux. Le coucher du soleil dans la Terre de la Lune est un instant plein de charme; la brise s'épanche en ondes embaumées, comme si elle était produite par un immense éventail, et partout la vie éclate et se révèle avec douceur : les petits oiseaux chantent l'hymne du soir et satinent leur plumage, les antilopes reviennent à leur buisson, le bétail folâtre et bondit, et l'homme se livre au plaisir. Toutes les femmes du village, depuis l'aïeule jusqu'à la jeune fille de douze ans, s'asseyent en rond et prennent leurs grandes pipes à foyer noir; elles paraissent y puiser de profondes jouissances; la fumée qu'elles aspirent lentement s'exhale de leurs narines; de temps à autre elles se rafraîchissent la bouche avec des tranches de manioc, ou un épi de maïs vert, cuit sous la cendre; puis quelque sujet d'entretien fait déposer les pipes, et un babil général brise tout à coup le silence. Parmi ces fumeuses, j'en ai remarqué trois qui auraient été belles en tous pays : le type grec dans toute sa pureté, le regard souriant, des formes sculpturales, le buste de la Vénus coulée en bronze. Un jupon court de fibres de baobab est leur unique vête-

ment, et certes elles ne perdent rien à ignorer l'usage de la crinoline et du corsage. Ces ravissants animaux domestiques me souriaient avec grâce chaque fois que je leur présentais mes hommages; et quelques feuilles de tabac que je me plaisais à leur offrir m'assuraient une place d'honneur dans ce cercle, auquel, comme à beaucoup d'autres mieux vêtus, la fumée du narcotique tenait lieu d'idées, de contenance et de conversation.

« Le 30 décembre nous entrions dans le Mséné, lieu d'entrepôt des Arabes de la côte, qui, par antipathie pour leurs frères de l'Oman, ont déserté l'Ounyanyembé. Comme le nom de cette dernière province, celui de Mséné désigne l'ensemble d'un certain nombre d'établissements qui n'ont de commun entre eux que le voisinage. Au nord se trouvent les bourgs de Kouihanga et d'Yovou, qui appartiennent aux indigènes. Défendus par une

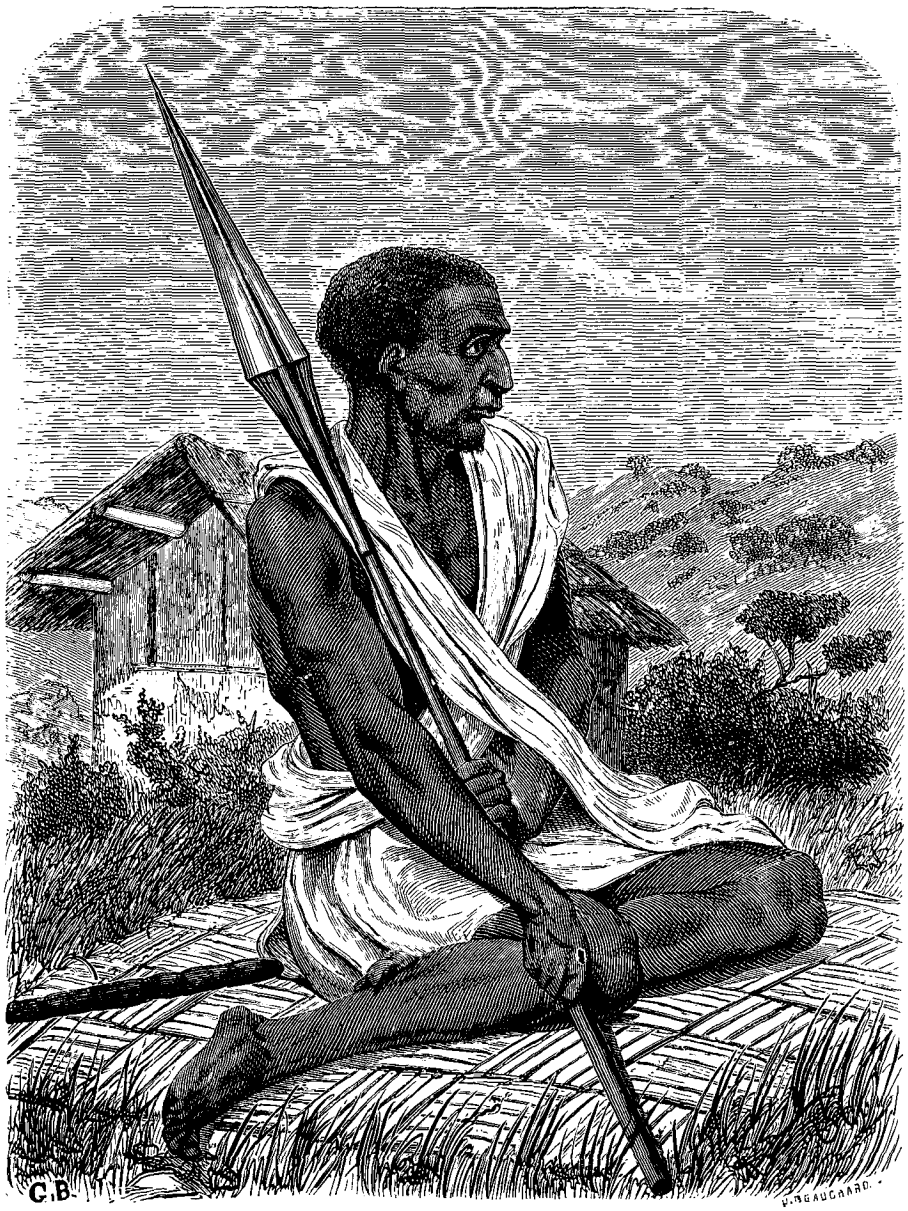
Nègres porteurs. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Burton.

forte estacade, un fossé profond et une épaisse haie d'euphorbe, ces villages sont composés de cabanes pareilles à de grandes ruches, et séparées les unes des autres par des champs entourés de palissades.

« Le district de Mséné est doublement insalubre, en raison des eaux stagnantes qui l'environnent et de la malpropreté de ses villages; mais l'humidité du climat rend d'autant plus fertile ce sol gras et noir, formé des débris d'une végétation exubérante; les fleurs y croissent spontanément, les arbres y déploient leur plus riche feuillage, le riz y pousse avec une rapidité inconnue dans l'est de la province, et la quantité de manioc, de sorgho, de maïs et de millet qu'on y récolte permet l'exploitation des grains; les tomates et le piment s'y recueillent à l'état sauvage, ainsi qu'une quantité de fruits prodigieuse; on s'y procure à bon marché des légumes

d'espèces diverses, des pastèques, d'excellents champignons, du lait, de la volaille et du tabac. Quant à l'industrie des indigènes, elle se borne à la fabrication de nattes communes, d'un peu de cotonnade, de fourneaux de pipes et d'objets en fer.

« Comme on doit s'y attendre, d'après la population qui l'occupe, Mséné est un lieu de débauche où l'orgie est en permanence. C'est l'unique endroit de cette région où l'on tire du palmyra une boisson fermentée, et chaque jour tout le monde y est ivre, depuis le chef et son conseil, jusqu'au dernier esclave ; le tambour ne cesse de battre, et la danse remplit tous les instants que n'absorbe pas le festin. Les gens de la côte ne peuvent pas s'arracher aux délices de cette Capoue africaine, et ce fut avec une difficulté incroyable que je parvins à remettre les nôtres en marche après douze jours de résidence. Chacun d'ailleurs



Noir de l'Ouganda. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Burton.

s'effrayait du voyage, et se sentait moins disposé que jamais à en affronter les périls. Sur la route que nous allions suivre, les villages sont plus rares, plus mal construits, et fermés aux caravanes. Comme dans le Guzérat et le Deccan, la terre après la pluie n'est plus qu'une fange noire et visqueuse ; le ciel disparaît sous des nuages violacés, qui fondent en averses torrentielles, et au milieu de cette couche d'herbe en décomposition, les sentiers linéaires sont criblés de trous qui, à chaque pas, menacent de vous engloutir.

« Huit jours après notre départ du Mséné, la caravane arrivait à Kajjanjéri, l'effroi des voyageurs. Là, saisi de frisson, le corps paralysé, les membres traversés d'aiguilles brûlantes et me refusant leur concours, le tact perdu, tandis que la douleur s'exaspérait, je vis s'entr'ouvrir les sombres portes qui mènent à l'inconnu. On se

procura néanmoins des hommes pour porter mon hamac, et le 3 février nous nous arrêtions à Ougaga, petit bourg où nous avions à débattre le passage du Malagarazi [1].

« Le moutouaré, ou seigneur des eaux, nous demanda un prix exorbitant, renvoya ses pirogues, et finit par nous octroyer le droit que nous réclamions, en échange de quatorze pièces d'étoffe et d'un bracelet d'airain, c'est-à-dire de moitié des objets qu'il avait stipulés d'abord; l'affaire conclue, on nous passa, et nous nous trouvâmes sur la rive droite du Malagarazi. »

Tradition. — Beauté de la Terre de la Lune. — Soirée de printemps. — Orage. — Faune. — Cynocéphales, chiens sauvages, oiseaux d'eau. — Ouakimbou. — Ouanyamouézi. — Toilette. — Naissances. — Éducation. — Funérailles. — Mobilier. — Lieu public. — Gouvernement. — Ordalie.

« Une ancienne tradition nous représente l'Ounyamouézi ou Terre de la Lune, comme ayant formé jadis un grand empire, sous l'autorité d'un seul chef; d'après les indigènes, le dernier de ces empereurs mourut à l'époque où vivaient les grands-pères de leurs grands-pères, c'est-à-dire il y a environ cent cinquante ans, ce qui n'a rien d'impossible. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un territoire morcelé, dont chaque fraction est soumise à un tyranuscule indépendant. Mais si les provinces qui la constituent n'ont plus entre elles de lien politique, la Terre de la Lune n'en est pas moins restée le jardin de cette région, et repose agréablement la vue par sa beauté paisible; les villages y sont nombreux, les champs bien cultivés; de grands troupeaux de bêtes bovines, à bosse volumineuse comme les races de l'Inde, se mêlent à des bandes considérables de chèvres et de moutons, et donnent à la campagne un air de richesse et d'abondance. Il y a peu de scènes plus douces à contempler qu'un paygage de l'Ounyamouézi vu par une soirée de printemps. A mesure que le soleil descend à l'horizon, un calme d'une sérénité indescriptible se répand sur la terre; pas une feuille ne s'agite, l'éclat laiteux de l'atmosphère embrasée disparaît, le jour qui s'éloigne en rougissant couvre d'une teinte rose les derniers plans du tableau que le crépuscule vient enflammer; aux rayons de pourpre et d'or succède le jaune, puis le vert tendre et le bleu céleste qui s'éteint dans l'azur assombri. Le charme de cette heure est si profond, que les indigènes, assis au milieu de leur village, ou couchés dans la forêt, en sont vivement émus.

« La saison des pluies commence plus tôt dans l'Afrique centrale que sur la côte, et débute, dans la Terre de la Lune par des orages d'une violence excessive. Les éclairs d'une intensité aveuglante, s'entre-croisent pendant des heures, dissipent entièrement les ténèbres, et se colorent des nuances les plus vives, tandis que la foudre, en ses roulements continus, semble venir de tous les points du ciel. Quand la pluie doit se mêler de grêle, un bruit tumultueux se fait entendre, l'air se refroidit subitement, et des nuages d'un brun violet répandent une étrange obscurité. Les vents se répondent des quatre coins de l'horizon, et l'orage se précipite vers les courants inférieurs de l'atmosphère. Dans le Mozambique, les Portugais attribuent ces foudres terribles à la quantité de substances minérales qui sont éparses dans la contrée; mais cette région n'a pas besoin d'autre batterie que son sol fumant pour produire ces décharges électriques. On y éprouve dans la saison pluvieuse, la même sensation qu'au bord de la Méditerranée lorsque règne le sirocco. Il est rare que la pluie s'y prolonge plus de douze heures, elle tombe en général pendant la nuit, et les averses du matin n'empêchent pas le jour d'être brûlant et desséché.

« La faune de l'Ounyamouézi est la même que celle de l'Ousagara et de l'Ougogo : le lion, le léopard, l'hyène d'Abyssinie, le chat sauvage en habitent les forêts; l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, la girafe, le zèbre, le quagga y parcourent le fond des vallées et les plaines; dans chaque étang de quelque étendue on trouve l'hippopotame et le crocodile; les quadrumanes y sont nombreux dans les jungles; celles de l'Ousoukouma renferment des cynocéphales jaunes, rouges et noirs, de la taille d'un lévrier, et qui d'après les indigènes, sont la terreur du voisinage; ils défient le léopard, et quand ils sont nombreux on assure qu'ils n'ont pas peur d'un lion. Enfin le colobe à camail y fait admirer sa palatine blanche, qu'il peigne et brosse continuellement; très-glorieux de cette parure, dès qu'il est blessé, prétendent les Arabes, il la met en pièces afin que le chasseur n'en profite pas. On parle également de chiens sauvages qui habiteraient les environs de l'Ounyanyembé, et, qui chassant par troupes nombreuses, attaqueraient les plus grands animaux, et se jetteraient même sur l'homme.

« Vers l'époque de l'année qui correspond à notre automne, les étangs et leurs bords, sont fréquentés par des macreuses, des sarcelles grasses, d'excellentes bécassines, des courlis et des grues, des hérons et des jacanas; on trouve quelquefois dans le pays l'oie d'Égypte et la grue couronnée qui paraît fournir aux Arabes un mets favori; plusieurs espèces de calaos, le secrétaire, et de grands vautours, probablement le condor du Cap, y sont protégés par le mépris que les habitants font de leur chair. Le coucou indicateur y est commun; des grillivores et une espèce de grive, de la taille d'une alouette, y sont de passage, et rendent de grands services aux agriculteurs par la guerre qu'ils font aux sauterelles. Un gros bec sociable y groupe ses nids aux branches inférieures des arbres, et une espèce de bergeronnette s'aventure dans les cases avec l'audace d'un moineau de Paris ou de Lon-

1. On a eu tort de représenter cette rivière comme sortant du lac d'Oujiji; d'après les voyageurs qui ont parcouru cette région, elle prend sa source dans les monts d'Ouroundi, à peu de distance de la rivière de Karagouah; mais tandis que cette dernière va tomber dans l'Oukéréoué, le Malagarazi prend son cours vers le sud-est, jusqu'à ce que, repoussé par la base de l'Ouroundi, il tourne à l'ouest pour aller se jeter dans le Tanganyika. Ainsi qu'il arrive généralement dans les terrains primitifs et de transition, le cours de cette rivière est brisé par des rapides qui rendent impossible la navigation. Au-dessous d'Ougaga sa pente devient plus prononcée, des bancs de sable, des îlots verdoyants le divisent, et comme à chaque village on remarque un ou plusieurs canots, il est probable qu'on ne peut pas le franchir à gué.

dres. Différentes espèces d'hirondelles, quelques-unes toutes mignonnes et d'une grâce particulière, y séjournent pendant l'été. L'autruche, le faucon, le pluvier, le corbeau, le gobe-mouche, la fauvette, le geai, la huppe, l'alouette, le roitelet et le rossignol y sont représentés, mais en petit nombre, ainsi que les chauves-souris. Quant aux ophidiens, outre le dendrophis, l'expédition ne rencontra qu'un serpent gris ardoise, à ventre argenté, qui abonde dans les cases, où il détruit les rats, et n'est pas venimeux. Les marécages sont remplis de grenouilles, dont l'affreux concert ressemble à celui qu'on entend dans le nouveau monde; les lacs et les rivières contiennent des sangsues que les indigènes regardent comme habitées par des esprits, et qui par ce motif sont inviolables. Des myriapodes gigantesques sont communs dans les forêts et dans les champs, surtout pendant les pluies, et rien n'est plus hideux que l'aspect de ces articulés noirs à pieds rouges, traînant la masse de parasites dont ils sont couverts. A certaines époques il y a beaucoup de papillons dans le voisinage des eaux, où abondent également les libellules. Des nuées de sauterelles s'abattent de temps à autre sur le pays; mais leur apparition n'a rien de régulier. Au printemps, des vols de criquets à ailes rouges s'élèvent de terre, couvrent les plantes, et disparaissent au commencement des pluies; la variété noire, que les Arabes appellent *âne de Satan*, n'est pas rare, et sert comme aliment aux indigènes. Une mouche de la taille d'une petite guêpe et fatale aux bestiaux, infeste les bois de l'Ounyamouézi; enfin certaines parties de la contrée sont couvertes de fourmilières, qui en vieillissant acquièrent la dureté du grès.

« Parmi les tribus qui occupent la Terre de la Lune deux seulement méritent de fixer l'attention : les Ouakimbou, venus du sud-ouest, il y a quelque vingt ans, et les Ouanyamouézi, originaires de la province. Les premiers se livrent à l'agriculture, élèvent du bétail, joignent à cela un peu de commerce, et quelques-uns font le voyage de la côte; mais tous ces travaux ne parviennent pas à les enrichir.

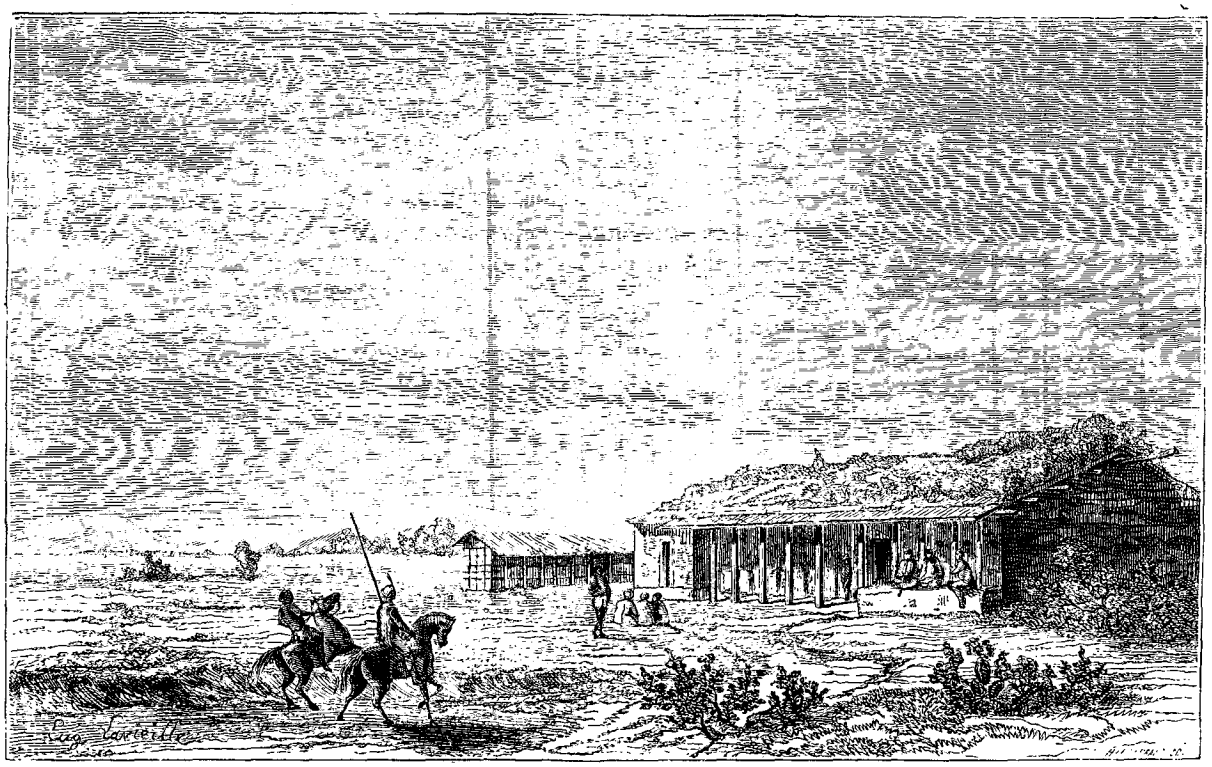
« Les Ouanyamouézi, propriétaires du sol, industrieux et actifs, ont sur leurs voisins une supériorité réelle et forment le type des habitants de cette région. Leur peau, d'un brun de sépia foncé, a des effluves qui établissent leur parenté avec le nègre; ils ont les cheveux crêpus, les divisent en nombreux tire-bouchons, et les font retomber autour de la tête, comme les anciens Égyptiens; leur barbe est courte et rare, et la plupart d'entre eux s'arrachent les cils. D'une taille élevée, ils sont bien faits et leurs membres annoncent la vigueur; on ne voit de maigres, dans la tribu, que les adolescents, les affamés et les malades; enfin ils passent pour être braves et pour vivre longtemps. Leur marque nationale consiste en une double rangée de cicatrices linéaires, allant du bord externe des sourcils jusqu'au milieu des joues, et qui parfois descendent jusqu'à la mâchoire inférieure; chez quelques-uns une troisième ligne part du sommet du front, et s'arrête à la naissance du nez. Ce tatouage est fait en noir chez les hommes, en bleu chez les femmes; quelques élégantes y ajoutent de petites raies perpendiculaires, placées au-dessous des yeux; toutes s'arrachent deux incisives de la mâchoire inférieure; le sexe fort se contente d'enlever le coin des deux médianes supérieures. Hommes et femmes se distendent les oreilles par le poids des objets qu'ils y insèrent. Quant au costume, les riches ont des vêtements d'étoffe, les autres sont couverts de pelleteries. Les femmes, à qui leur fortune le permet, portent la longue tunique de la côte, le plus souvent attachée à la taille; celles des classes pauvres ont sur la poitrine un plastron de cuir assoupli, et leur jupe, également en cuir, s'arrête au-dessus du genou; chez les jeunes filles la poitrine est toujours découverte, et il est rare que les enfants ne soient pas entièrement nus. Des colliers nombreux, des fragments de coquillages, et des croissants d'ivoire d'hippopotame qui ornent la poitrine, des perles mi-parties, des grains de verre rouge enfilés dans la barbe (quand elle est assez longue pour cela), des anneaux d'airain massif, des bracelets de fil de laiton, de petites clochettes en fer, des étuis d'ivoire, forment les divers compléments de la toilette, et sont quelquefois réunis chez les merveilleux. En voyage, on porte une corne à bouquin en bandoulière; au logis un petit cornet la remplace, et contient des talismans consacrés par le mganga.

« Les Ouanyamouézi ont peu de formalités civiles ou religieuses. Quand une femme est sur le point d'accoucher, elle se retire dans les jungles, et revient au bout de quelques heures avec son enfant sur le dos, et souvent une charge de bois sur la tête. Lorsque la couche est double, ce qui heureusement est plus rare que chez les Cafres, l'un des jumeaux est tué, et la mère emmaillotte une gourde qu'elle met dormir avec le survivant. Si l'épouse meurt sans postérité, le veuf réclame à son beau-père la somme qu'il avait donnée pour l'avoir; si elle laisse un enfant, celui-ci hérite de la somme.

« La naissance, toutes les fois que les parents en ont le moyen, est célébrée par une orgie; du reste, pas de cérémonies baptismales. Les enfants appartiennent au père, qui a sur eux un droit absolu, et peut les tuer ou les vendre sans encourir le moindre blâme. Ce sont les bâtards qui succèdent au père, à l'exclusion des enfants légitimes, qui, suivant l'opinion reçue, ayant une famille, ont moins besoin de fortune. Aussitôt qu'un garçon peut marcher, on commence à lui faire soigner le bétail; quand il a quatre ans on lui donne un arc et des flèches, et on lui apprend à s'en servir; sa dixième année révolue, on lui confie la garde du troupeau; il se considère comme majeur, se cultive un carré de tabac, et rêve de se bâtir une cabane dont il sera le propriétaire; il n'est pas dans la tribu un bambin de cet âge qui ne puisse suffire à ses besoins. La position des filles n'est pas moins remarquable; dès qu'elles ont passé l'enfance, elles quittent la maison paternelle, se réunissent à leurs contemporaines, ce qui fait par village un groupe de huit à douze, et s'occupent en commun de la construction d'une grande case, où elles reçoivent qui bon leur semble. S'il arrive que l'une d'elles soit sur le point d'être mère, le coupable doit l'épouser sous peine d'amende.

Si elle meurt en couches avant le mariage, le père de la défunte exige que l'amant lui paye sa fille. Tout jeune homme se marie dès qu'il a le moyen d'acheter une femme, ce qui lui coûte d'une à dix vaches, et l'épouse est tellement sa propriété qu'il a le droit, en cas d'adultère, de réclamer des dommages-intérêts au séducteur; toutefois il ne peut vendre sa femme que lorsque l'état de ses affaires l'exige. Après les bacchanales des épousailles, le mari va s'établir chez la nouvelle épouse, jusqu'à ce qu'il lui plaise d'habiter la demeure d'une autre, car la polygamie est générale parmi ceux qui peuvent s'en donner le luxe. On comprend qu'avec de pareilles mœurs les liens de famille soient assez lâches et qu'il y ait peu d'affection entre les époux; tel revient de la côte chargé d'étoffe, qui refusera un lambeau d'indienne à sa femme; et celle-ci, malgré sa fortune personnelle, laissera, s'il lui plaît, son mari mourir de faim. Dans la gestion des affaires domestiques, l'homme est chargé des troupeaux et de la basse-cour, la femme des champs et des jardins; mais chacun des deux cultive sa provision de tabac, ayant peu d'espoir d'en obtenir de son conjoint. Les veuves qui ont quelque fortune la dépensent gaiement à satisfaire leurs caprices les plus extravagants; elles reçoivent des cadeaux en échange, d'où il résulte que pas un esclave venu de la côte ne possède un chiffon lorsqu'il quitte l'Ounyanyembé.

« Le tembé, remplacé dans l'ouest par la hutte africaine, est l'habitation ordinaire de l'Ounyamouézi oriental. On en trouve de spacieux et d'assez bien construits; mais aucun n'est d'une propreté satisfaisante. Les murs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont décorés de grandes lignes d'ovales faits avec un mortier de cendre, d'argile rouge, ou de terre noire.



Habitation de Snay ben Amir à Kazeh. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

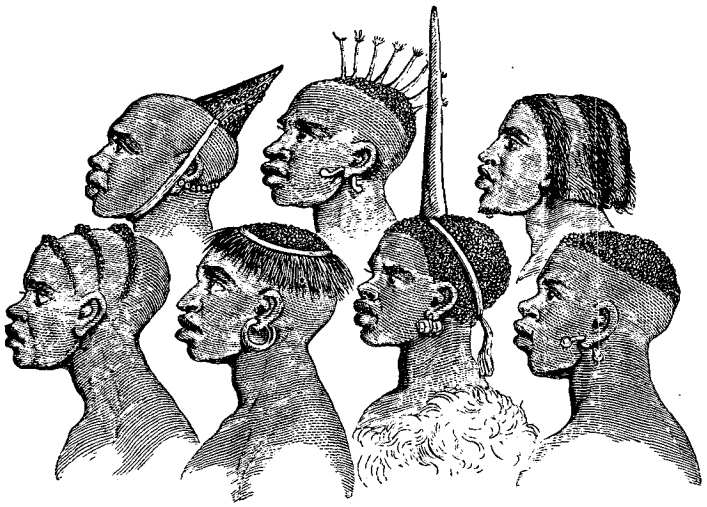
« Les Ouanyamouézi fabriquent avec l'argile de grossières figures d'hommes et de serpents; on voit aussi dans leurs villages de rudes essais de sculpture, et des croix dans certains districts; mais ces objets qui au premier abord paraissent être des idoles, ne sont que de pure ornementation. L'ameublement est le même que dans les autres provinces : une couchette, formée de branches dépouillées de leur écorce, soutenues par des fourches et recouvertes de nattes et de peaux de vache, occupe la plus grande partie de la première pièce; le foyer se trouve vis-à-vis de la porte, et à la muraille sont fixés de grands coffres où l'on renferme le grain; on y voit en outre des gourdes et de petites caisses de bois blanc suspendues au plafond, des vases de terre noire, de grandes cuillères de bois, des pipes, des nattes et des armes accrochées au tronc branchu d'un arbre placé dans une encoignure à côté des pierres à moudre le grain. Mais ce qui caractérise surtout les villages de la Terre de la Lune, ce sont deux ihouanzas bâtis en général aux deux extrémités du bourg : l'un appartient aux femmes, et l'on ne peut y pénétrer; l'autre est celui des hommes, et les voyageurs y sont admis.

« L'hiouanza est une case plus grande, plus solidement construite que ses voisines, et dont les murailles sont mieux polies, mieux décorées. Des talismans, suspendus au linteau de la porte, en protégent le soleil. On retrouve à l'intérieur le lit de camp, fait cette fois avec des planches, comme celui de nos corps de garde, les trois cônes du foyer et la pierre à moudre; des flèches, des lances, des bâtons sont attachés aux solives et remplissent les coins. C'est là que tous les hommes du bourg vont passer leur journée, souvent la nuit, même après leur mariage, et dépensent le temps à jouer, boire, manger,

Jeunes dames à Kazeh. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Burton.

fumer du tabac et du chanvre, à causer et à dormir entièrement nus, pêle-mêle comme une meute dans un chenil.

« La séparation, comme on le voit, est complète entre les deux sexes ; ils ne mangent pas même ensemble ; un bambin serait désolé qu'on lui vît partager le repas de sa mère. Avant leurs étroites relations avec les Arabes, les Ouanyamouézi ne goûtaient pas à la volaille, dont ils mettaient la chair au nombre des viandes impures ; aujourd'hui encore ils ne mangent pas d'œufs ; mais il en est, parmi ces dégoûtés, qui s'accommodent de charogne. Certains d'entre eux, qui ne voudraient pas toucher à du mouton, se repaissent de léopard, de rhinocéros, de chat sauvage et de rat ; quant aux scarabées et aux termites, ils sont appréciés de tout le monde. Du reste, il est rare que les Ouanyamouézi mangent de la viande, à moins d'être en voyage ; de la bouillie et quelques plantes que leur fournissent les jungles forment leur nourriture ordinaire ; ils y ajoutent du miel et du petit-lait pendant la belle saison. Les chefs se vantent néanmoins de ne consommer que des aliments substantiels, entre autres du bœuf ; et depuis le premier jusqu'au dernier de la tribu, aucun ne s'avoue rassasié tant qu'il n'est pas abruti par l'excès des aliments.



Coiffures des indigènes de l'Ounyanyembé.

« L'extension que le commerce a prise depuis quelque temps dans ces parages a modifié la manière de vivre des naturels, mais d'une manière fâcheuse ; ils ne sont plus aujourd'hui ni probes, ni hospitaliers, et n'ont acquis aucune qualité en échange de leurs vertus primitives ; leur industrie n'a fait aucun progrès, leur intelligence commerciale ne s'est pas même développée au contact des Arabes, ils emploient l'âne comme bête de somme, et n'ont pas encore eu l'idée de s'en servir comme monture ; pas un n'a su adopter la charrue, dont ils connaissent l'usage, et bien que leur idiome soit riche, ils se contentent, dans leurs chansons, d'une douzaine de mots qu'ils répètent à satiété.

« Comme nous l'avons dit plus haut, la Terre de la Lune est gouvernée par une foule de petits chefs dont le pouvoir est héréditaire, et qui, assistés d'un conseil, n'en exercent pas moins une autorité despotique. Outre les produits du domaine privé, ces chefs tirent leur revenu des présents que leur font les voyageurs, de la confiscation des biens, dans les cas de félonie et de sorcellerie, de la vente de leurs sujets et du droit d'aubaine. C'est à eux qu'appartiennent l'ivoire que l'on trouve dans les jungles, et tous les effets des esclaves décédés. L'exemple suivant pourra donner un aperçu de leur manière de vivre. Foundikira, l'un des principaux chefs de la province, faisait partie d'une caravane, en qualité de porteur, et se dirigeait vers la côte, lorsqu'il apprit la mort de son père ; il déposa immédiatement son fardeau et revint dans son pays, où il hérita des biens paternels, y compris les veuves du défunt, eut trois cents cases pour loger ses esclaves, et se trouva en outre possesseur de dix épouses et de deux mille têtes de gros bétail. Dédaignant de réclamer des étrangers le droit de passage que lui accordait la coutume, et n'en recevant pas moins des cadeaux importants, il vécut avec une certaine pompe jusqu'en 1858 ; à cette époque la bonne chère et les années l'ayant rendu malade, toute sa famille fut accusée de tramer sa mort par des procédés magiques. On eut recours au mganga. Celui-ci prit une poule, lui tordit le cou, après lui avoir fait boire un philtre mystérieux, l'ouvrit et en examina l'intérieur. Si, en pareille épreuve, la chair noircit près des ailes, ce sont les enfants et les petits-cousins du malade qu'elle dénonce ; l'échine vient-elle à s'altérer, prouve la culpabilité de la mère et de la grand'mère ; la queue celle de l'épouse ; les cuisses accusent les concubines, et les pattes condamnent les esclaves. Lorsque la catégorie qui renferme le criminel est ainsi révélée, on rassemble les prévenus, on administre une nouvelle dose d'élixir à une seconde poule, que le mganga jette au-dessus du groupe incriminé ; le malheureux sur qui elle tombe est déclaré coupable, soumis à la torture, et, suivant le caprice du docteur, il est tué à coups de lance, décapité ou assommé ; le plus souvent on lui serre la tête entre deux planches, jusqu'à ce que la cervelle ait sauté ; il existe pour les femmes un empalement spécial, et d'une horreur sans nom. A la première atteinte du mal de Foundikira, dix-huit individus périrent de la sorte. Si la maladie se prolonge, d'autres victimes sont immolées par vingtaines, et si le chef meurt, le magicien lui-même le suit dans la tombe.

### Région insalubre et féconde. — Aspect du Tanganyika. Ravissements. — Kaouélé.

« La route qui se déploie devant nous traverse un pays jadis populeux et fertile, que les Ouatouta ont ravagé, et dont ils ont fait un désert. On m'a prévenu que ce serait une rude épreuve ; en effet, le début est peu encourageant. Le district de Mpété, dans lequel nous entrons,

sur la rive droite du Malagarazi, est des plus insalubres ; les moustiques nous y attaquent, même pendant le jour ; au bord de la rivière nous ne traversons que des marécages, et les montagnes que nous escaladons sont séparées les unes des autres par des torrents fangeux. Impossible, néanmoins, de ne pas admirer la puissance féconde de cette terre, toujours inondée de pluie ou de soleil. La province de Jambého, située sur l'autre rive, est certainement l'une des plus fertiles du globe ; ses villages, dont les huttes ressemblent à des nids, ses champs de patates et de millet qu'on aperçoit à la sortie des jungles, produisent l'effet du jour après une nuit ténébreuse. Nous passons le Malagarazi, et nous suivons la rive gauche de l'un de ses affluents, le Rousougi, qui, à cette époque de l'année, peut avoir cent mètres de large; un lit de terre rouge en forme le fond ; et, comme il arrive en général dans ces parages, les berges en sont profondément déchirées par des ravins qui rendent la marche excessivement pénible. Un gué se présente, nos hommes s'y précipitent avec joie, et leurs cris et leur nombre les protégent contre les crocodiles, qui prennent la fuite. Nous passons, comme à l'ordinaire, assis sur les épaules de deux porteurs, les pieds sur celles d'un troisième; et après avoir franchi de nouveaux marais, de nouveaux torrents, de nouvelles jungles, gravi, descendu, escaladé une quantité de roches, de côtes abruptes, de racines et de troncs d'arbres, nous atteignons l'Ouvoungoué, rivière basse et fangeuse, qui entoure une végétation impénétrable. Il faut recommencer la lutte contre les joncs, les roseaux, les herbes tranchantes, auxquels se joint une variété de fougère que nous n'avions pas encore vue: sombre manteau qui recouvre une série d'ondulations monotones, où le sentier s'égare et se brise. Dans tous les endroits où le sol est à découvert, une argile rouge, qui rappelle la surface du Londa, remplace les grès et les granites de l'est, et l'inclinaison vers le lac devient sensible. Des massifs de petits bambous et de rotin rabougri poussent dans ces jungles ; le bauhinia et le smilax y abondent ; du raisin minuscule, de la saveur la plus acerbe, y apparaît au versant des collines ; en certains endroits le sol présente des cavités d'où s'élancent des arbres gigantesques; et bien qu'on n'aperçoive pas une âme, des plantations et des champs de sorgho annoncent que les environs sont habités.

« Le 10 février, vers la fin de l'après-midi, l'expédition, n'en pouvant plus, s'arrêta au flanc d'une colline après avoir traversé un marais. Le ciel, voilé d'un côté de nuées obscures, et de l'autre resplendissant de lumière, nous annonçait un orage; mais à l'horizon apparaissait une rampe azurée, dont le soleil dorait la crête, et qui était pour nous ce qu'un phare est au marin en détresse. Le surlendemain nous traversions une forêt peu épaisse ; une montagne pierreuse et maigrement couverte fut escaladée à grand'peine ; l'âne de mon compagnon y trouva la mort. Quand nous en eûmes gagné la cime : « Quelle est cette ligne étincelante qu'on voit là-bas? » demandai-je à Sidi-Bombay. « C'est de l'eau, » répondit-il. La disposition des arbres, le soleil qui n'éclairait qu'une partie du lac, en réduisait tellement l'étendue, que je me reprochai d'avoir sacrifié ma santé pour si peu de chose ; et maudissant l'exagération des Arabes, je proposai de revenir sur nos pas, afin d'aller explorer le Nyanza. M'étant néanmoins avancé, toute la scène se déploya devant nous et je tombai dans l'extase.

« Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanganyika, mollement couché au sein des montagnes, et se chauffant au soleil des tropiques. A vos pieds des gorges sauvages, où le sentier rampe et se déroule ; une bande de verdure, qui ne se flétrit jamais, et s'incline vers un ruban de sable frangé de roseaux, que déchirent les vagues. Par delà cette bordure verdoyante, le lac étend, sur un espace de vingt à vingt-cinq milles, ses eaux bleues, où le vent d'est forme des croissants d'écume. A l'horizon, une muraille d'un gris d'acier, coiffée de brume vaporeuse, détache sa crête déchiquetée sur un ciel profond, et laisse voir entre ses déchirures des collines qui paraissent plongées dans la mer. Au midi, le territoire et les caps de l'Ougouha, dominés au loin par un groupe d'îlots, varient cette perspective océanesque. Des villages, des champs cultivés, de nombreuses pirogues, enfin le murmure des vagues, donnent le mouvement et la vie au paysage. Pour rivaliser avec les plus beaux sites connus, il ne manque à ce tableau que des villas et des jardins, où l'œil puisse se reposer de l'exubérance de la nature.

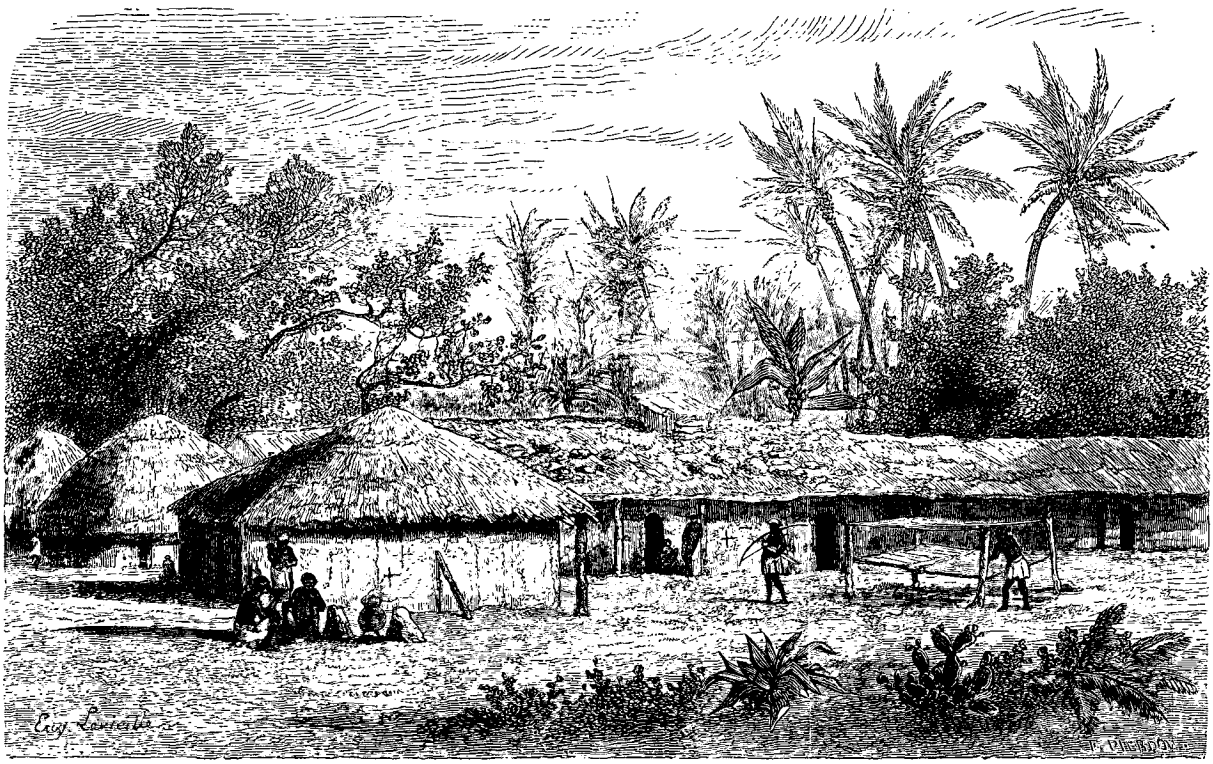
Coiffures des indigènes de l'Oujiji.

« J'oubliai tout : dangers, fatigue, incertitude du retour, et chacun partagea mon ravissement. Le jour même je m'assurai d'une embarcation, et le lendemain, 14 février, nous longeâmes la côte orientale du lac, en nous dirigeant vers le district de Kaouélé.

« Impossible de décrire la beauté du paysage, les formes variées et pittoresques des montagnes, que rougissaient

les premières lueurs du matin. Mais plus j'approchais de notre destination, plus j'étais étonné de ne rien voir qui indiquât un centre populeux; c'était à peine si je découvrais quelques misérables bouges, entourés de sorgho et de cannes à sucre, et protégés contre le soleil par des massifs d'élaïs et de bananiers. D'après ce que m'avaient dit les Arabes, je m'attendais à trouver un port, un marché plus importants qu'à Zanzibar, et je devais à la carte des missionnaires de Mombaz des idées préconçues, relativement à la *ville d'Oujiji*. Peu à peu les hippopotames se montrèrent plus timides, et les pirogues plus nombreuses; notre barque fut poussée dans une trouée, faite au milieu d'un fouillis de plantes aquatiques, et s'arrêta sur un fond de galets où elle n'était plus à flots. Tel est le débarcadère, le quai du *grand Oujiji*.

« Nous fîmes à peu près cent pas au milieu d'un tumulte qui défie toute description. Suivis d'une foule d'indigènes à peau noire, si surpris que les yeux leur en sortaient de la tête, nous passâmes à côté du bazar, c'est-à-dire d'un plateau dépouillé d'herbe et flanqué d'un arbre tortu. Là, entre dix et trois heures, lorsque le temps le permet, un certain nombre d'indigènes vendent et achètent en faisant un bruit qui s'entend à plusieurs milles à la ronde, et souvent un coup de dague ou de lame y fait éclater la guerre de tribu à tribu. On y trouve du poisson, des légumes, des bananes, des melons d'eau, surtout du vin de palme, quelquefois des chèvres, des moutons et de



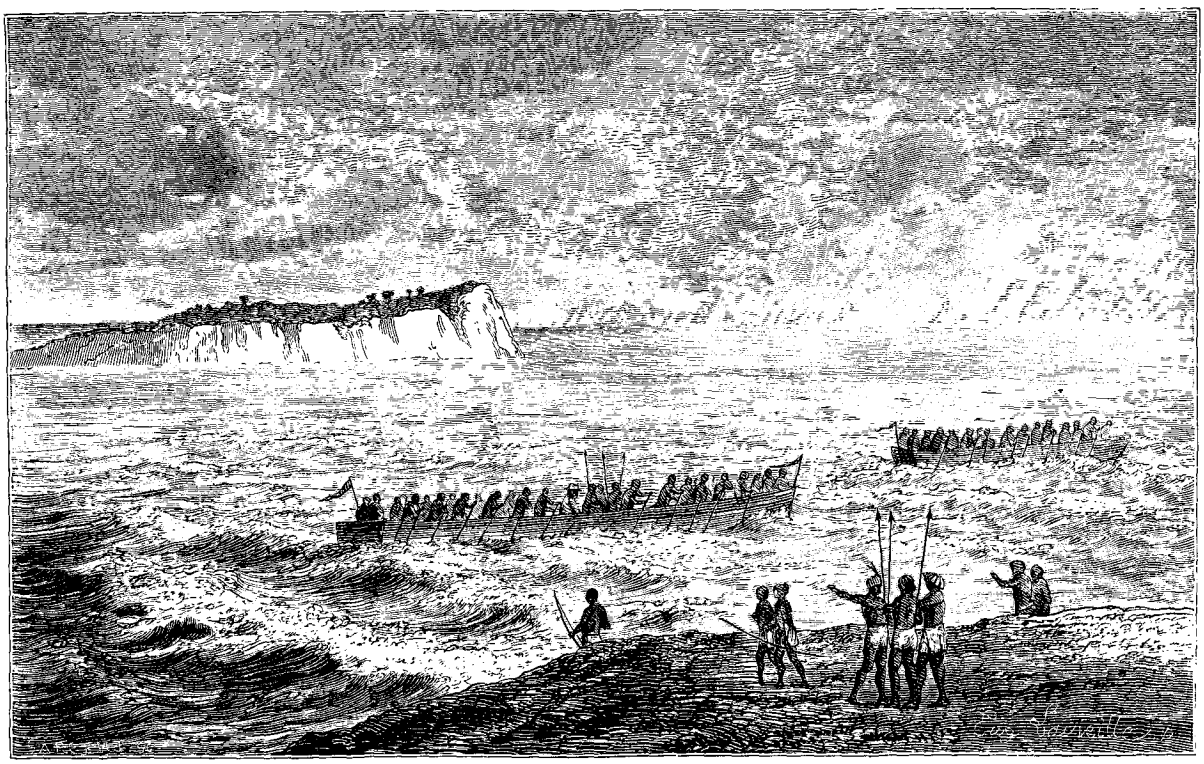
Maison des étrangers à Kaouélé. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

la volaille; de temps en temps on y brocante un esclave, ou un morceau d'ivoire. Les gens laborieux y apportent leur ouvrage, et filent ou épluchent du coton en attendant les chalands. De ce plateau, on me conduisit à une maison délabrée, que le propriétaire avait abandonnée aux esclaves et aux tiquets. Toutefois, situé à huit cents mètres du bourg, ce tembé avait le double avantage d'être à portée des vivres et dans une position délicieuse. Le lac est agréable à contempler de ses bords; il n'en est pas de même lorsqu'on navigue sur ses eaux; la monotonie des nuances fatigue le regard, tout y est vert et azur, et la ligne continue de montagnes fait naître une idée de reclusion.

« La capitale de l'Oujiji, qui est une province et non pas une ville, ainsi qu'on l'avait cru d'abord, était en 1857 le bourg de Kaouélé. Les Arabes le visitèrent pour la première fois en 1840, dix ans après qu'ils eurent pénétré dans l'Ounyamouézi; leur intention était d'y établir un centre commercial, mais ils trouvèrent le climat insalubre, la population dangereuse, et l'Oujiji n'est fréquenté que pendant la belle saison, de mai en septembre, par des caravanes qui n'y séjournent pas. ».

Traduit par Mme Loreau.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Navigation sur le lac Tanganyika. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

# VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE,

## PAR LE CAPITAINE BURTON[1].

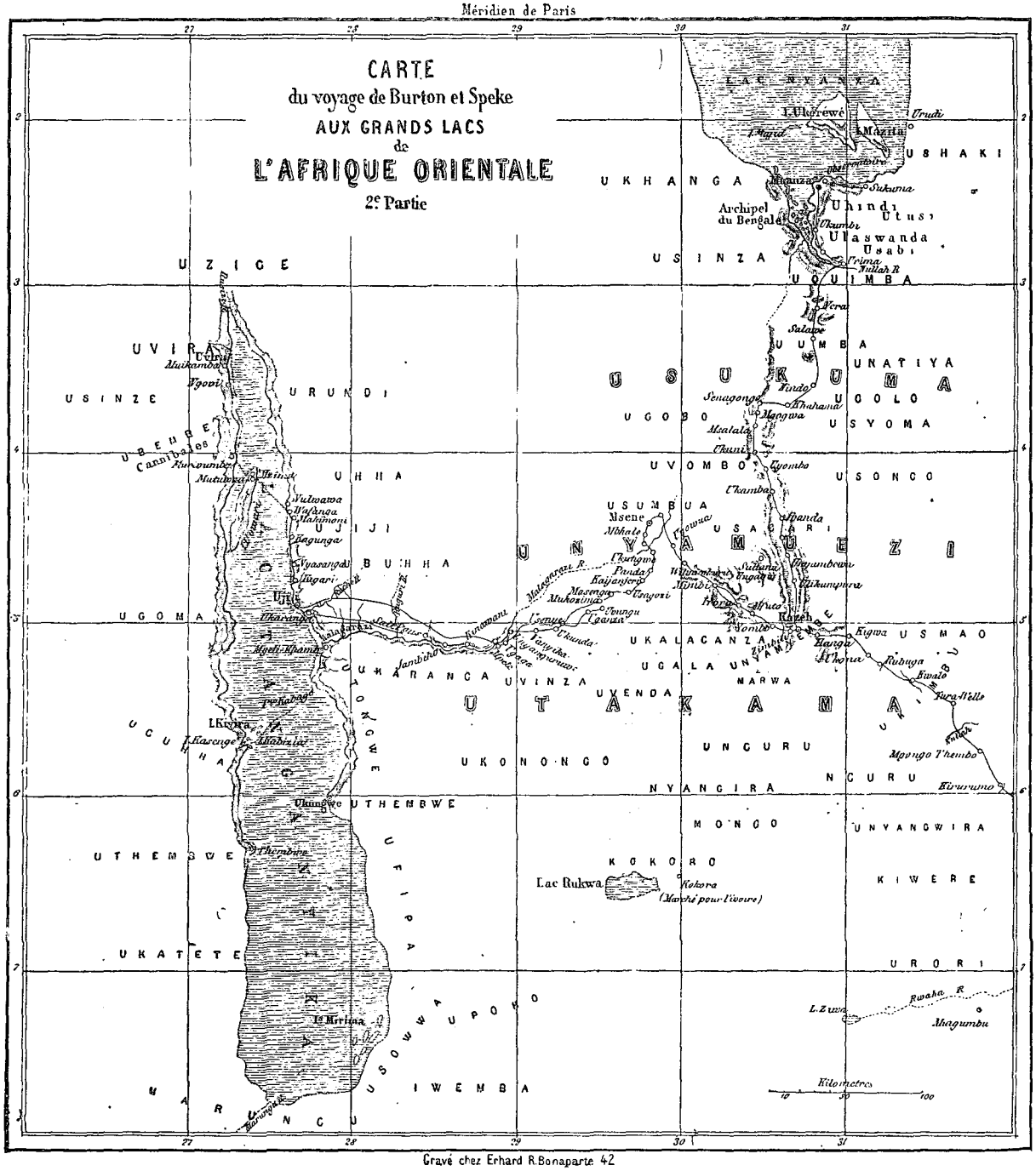
1857-1859

Tatouage. — Cosmétiques. — Manière originale de priser. — Caractère des Ouajiji, leur cérémonial. — Autres riverains du lac. Ouatouta, vie nomade, conquêtes, manière de se battre, hospitalité.

« Beaucoup de Ouajiji sont défigurés par la petite vérole; la plupart ont la peau couverte d'ampoules et d'éruptions de différente nature, et ils sont tous victimes d'une démangeaison chronique provenant, d'après les Arabes, de ce qu'ils se nourrissent de poisson gâté. Ils abusent du tatouage, sans doute pour se protéger contre l'humidité de l'atmosphère et la fraîcheur des nuits; quelques-uns des chefs portent les cicatrices d'affreuses brûlures faites avec intention, sans préjudice des lignes, des cercles, des étoiles, qui décorent le dos, les bras et la poitrine de la plèbe. Hommes et femmes mettent leur joie et leur orgueil à ruisseler d'huile, et il est évident qu'ils n'envisagent pas la propreté comme une vertu. Il est rare qu'ils laissent pousser leur chevelure; quelquefois, la tête est complétement nue; mais la suprême élégance est de tailler les cheveux en petites houppes de fantaisie : croissants, pompons, cimiers et crêtes surgissant d'un crâne bien rasé. Divers enjolivements s'ajoutent à ces grains de beauté; une fontange faite d'un parfilage de bois est très-bien portée par les deux sexes. Pas le moindre vestige de moustaches ni de favoris, qui sont arrachés avec des pinces; il paraît d'ailleurs que le climat de cette région ne convient pas à la barbe. Celui qui peut avoir de la terre rouge, homme ou femme, s'en barbouille le visage, et se badigeonne la tête d'une couche de chaux, qui donne à la physionomie un cachet à la fois hideux et grotesque; mais tout le monde n'est pas assez riche pour se procurer ces cosmétiques. Les chefs portent des étoffes coûteuses, qu'ils soutirent aux caravanes; les femmes riches affectionnent la tunique dont se parent celles de la côte; quelques-unes l'ont en drap bleu ou rouge. Dans la classe inférieure le costume des hommes se réduit à une peau de chèvre, de mouton, de léopard, de daim ou de singe, nouée sur l'épaule, et dont la queue et les jambes flottent au gré du vent. Les femmes sans fortune suppléent à l'indienne qu'elles ne peuvent pas

1. Suite et fin. — Voy. pages 305 et 321.

acheter par une petite jupe de peau ou d'écorce; quelques-unes se contentent, pour se voiler, d'un paquet de fibres végétales ou d'un rameau feuillu. Toutefois la jupe est d'un usage plus général; c'est même dans l'Oujiji que nous voyons ce vêtement devenir d'un emploi régulier. Fait avec l'écorce intérieure de différents arbres, surtout avec celle du mrimba et du sagouier raphia, on lui donne la teinte chamois en l'aspergeant d'huile de palme, et on y fait des mouchetures noires pour imiter celles de la robe du léopard ou du chat sauvage. C'est surtout de l'Ouvira et de l'Ouroundi que les Ouajiji tirent ce vêtement, qu'ils appellent *mbougou*.




Gravé chez Erhard R.Bonaparte 42

Bien qu'il soit très-solide, il n'est jamais lavé; quand il est par trop sale, on enlève cet excès de crasse avec du beurre ou de la graisse.

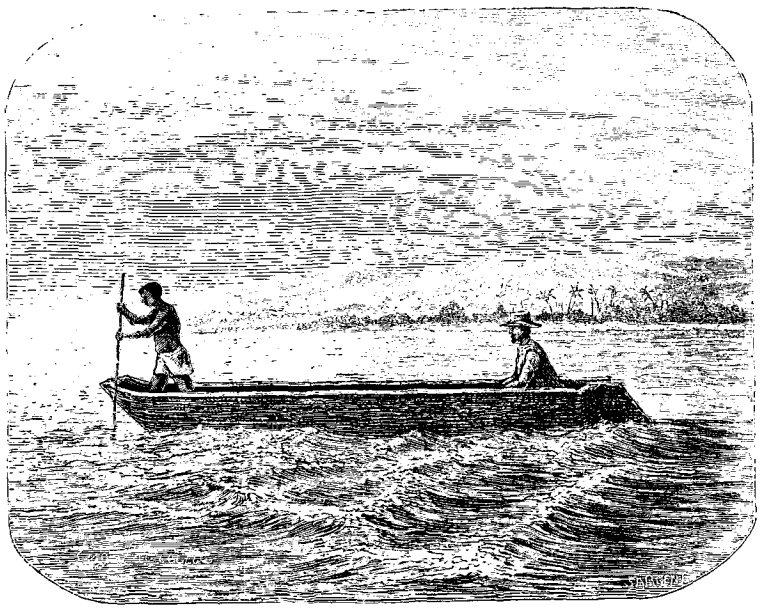
« Outre les ceintures et les bracelets de fil de fer et de laiton qui couvrent les bras et les jambes, outre les colliers de rassade de toute grosseur, les anneaux massifs de métal et d'ivoire, communs à toutes ces tribus, les Ouajiji portent des chapelets de petites coquilles roses, et comme tous les riverains du lac, des croissants, des ronds, des cônes enfilés par la pointe, et qui, formés des dents les plus blanches de l'hippopotame, produisent beaucoup d'effet sur leur peau noire.

« Une autre particularité de leur costume est la petite pince en fer ou en bois qu'ils suspendent à leur

cou, et dont l'usage est vraiment très-original. Il est rare que ces riverains du lac fument, prisent ou chiquent à l'instar de tout le monde. Chacun d'eux porte une gourde ou un pot minuscule de terre noire, qui renferme du tabac en poudre. Au moment d'en user, le priseur met de l'eau dans son petit pot, l'exprime du tabac qui s'en imprègne, verse le liquide dans sa main et le renifle; c'est alors que la pince devient indispensable pour serrer les narines; autrement on les boucherait avec les doigts. Il faut beaucoup de pratique pour parler d'une manière intelligible avec cette espèce de drogue, que l'on garde pendant quelques minutes.

« Presque amphibies, ces habitants des bords du lac sont parfaits nageurs, pêcheurs habiles, et vigoureux ichthyophages. Il faut les voir à l'air frais du matin, raser l'onde, comme des oiseaux d'eau qui folâtrent, se tenir debout dans leur étroite pirogue, darder leur esquif dans tous les sens, avancer, reculer, tourner, chavirer, disparaître, et se retrouver en équilibre dans leur canot avec une promptitude miraculeuse.

« Pour la pêche, ils ont une grande variété de filets, appropriés à l'espèce et à la grosseur du poisson qu'ils désirent; le *crates*, particulièrement cité dans un ancien périple, et toujours en usage sur la côte de Zanguebar, se retrouve chez ces lagoniens. Ils emploient la nasse avec succès, mais ils ne paraissent pas narcotiser le poisson comme on le fait dans l'Ouzaramo, et près de la côte, où l'on emploie pour cet objet le suc de l'asclépias et de l'euphorbe.



Le capitaine Burton sur le lac Tanganyika. — D'après lui-même.

« Les Ouajiji passent pour les plus intraitables des habitants de cette région; à l'exemple de leurs chefs, ils sont d'une insolence, d'une cupidité révoltante; ils exigent un salaire pour le moindre service, voire pour vous indiquer le chemin; et vous raillant à votre barbe, ils vous singent avec une ironie sanglante. Rien ne se fait parmi eux sans une querelle préliminaire; aussi prompts à frapper qu'à répondre, ils se battent jusque dans leurs canots. Ils n'hésiteront pas à donner un coup de dague ou de lance à un voyageur, à leur hôte même, et n'y regarderont à deux fois, pour frapper un étranger, que si l'effusion du sang peut allumer la guerre.

« Ils ont néanmoins un curieux cérémonial. Dès que le chef apparaît, il bat des mains, et les applaudissements éclatent parmi tous ceux qui l'entourent. Les femmes se font mutuellement la révérence, et plient le genou jusqu'à terre. Lorsque deux hommes se rencontrent, ils se saisissent par les bras, se les frottent simultanément l'un à l'autre en répétant à diverses reprises : « Es-tu bien? es-tu bien? » Les mains descendent alors sur l'avant-bras, et les saluеurs de s'écrier : « Comment vas-tu? comment vas-tu? » Enfin les paumes des mains se rejoignent et se frappent plusieurs fois, ce qui est une marque de respect commune à ces tribus centrales. Les enfants ont les manières et la physionomie peu attrayantes de leurs auteurs; ces affreux bambins dédaignent toute civilité, et, passant leur vie en dispute, ils égratignent et mordent comme des chats sauvages. Au demeurant, c'est une race peu affectueuse, chez qui les relations de famille me paraissent assez froides; la seule marque de tendresse que j'ai observée entre père et fils, est de se gratter et de se pincer mutuellement, sans doute à cause de cette démangeaison pandémique dont j'ai parlé plus haut; comme chez les singes, toutes les fois que les poings se reposent, les ongles s'exercent. Néanmoins, en un jour de tempête, lorsqu'il y a danger de mort, le Mjiji rompt le silence de ses compagnons, qui songent tous à leur foyer, et s'écrie : « Oh! ma femme! »

« En aucun lieu du monde on ne voit autant d'individus des deux sexes parcourir les villages en chancelant et en divaguant d'une langue épaisse; quand ils ne sont pas ivres, c'est qu'ils n'ont rien à boire. A l'ivresse produite par le vin de palme, qui est leur boisson favorite, se joignent les effet du chanvre, dont l'usage est universel, même à bord des pirogues; et la toux, les cris convulsifs qui s'ensuivent, rapprochent beaucoup plus ces fumeurs avinés de la bête que de l'homme.

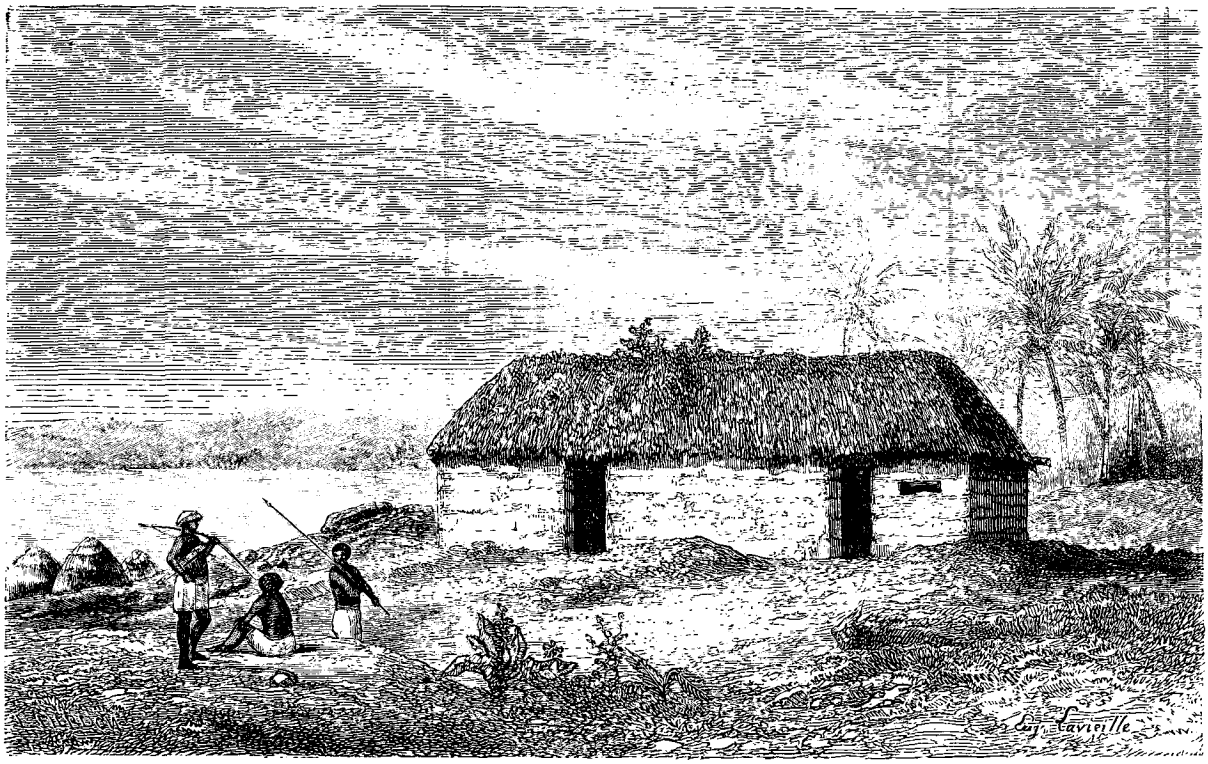
« Malgré l'extension que le commerce a prise chez eux depuis quinze ou vingt ans, les Ouajiji n'ont fait aucun progrès dans l'art des échanges : ils ignorent les lois les plus simples de la vente et de l'achat, et le crédit est pour eux lettre close. Ils ne marchandent que ce qui frappe leurs regards, et en fixent le prix, non suivant la valeur de l'objet, mais d'après le besoin ou le désir qu'ils en éprouvent. Outre l'ivoire, les esclaves, les cotonnades, les jupes d'écorce et l'huile de palme, on trouve sur leurs marchés des faucilles de la même forme que les nôtres, de petites clochettes de parure, des bracelets, des houes

et des couteaux à double tranchant, dont la gaîne en bois est proprement jointe avec des lanières de rotin.

« Au sud des Ouajiji habitent les Ouakaranga, tribu moins énergique et dont la condition sociale est inférieure à celle de leurs voisins, tout en s'en rapprochant beaucoup.

« Les Ouavinza, qui semblent réunir les défauts des Ouanyamouézi à ceux des Ouajiji, forment une peuplade fuligineuse de teint, maigre et de mauvaise mine, pauvrement vêtue de petites jupes de cuir ou d'un tablier infiniment trop étroit. Ils complètent ce costume en y ajoutant par derrière un chasse-mouche, qui fait l'office de caparaçon et leur donne l'air d'avoir une queue.

« Les Ouatouta, dont le nom seul éveille la terreur parmi les riverains du lac, sont une horde pillarde qui s'établit dans l'origine au sud du Tanganyika. Après avoir dévasté le Maroungou et l'Oufipa, dont ils enlevèrent presque tous les bestiaux, ils tournèrent à l'est du lac et se dirigèrent vers le nord. Appelés par le chef de l'Oungou pour combattre le puissant chef des Ouarori, les Ouatouta vainquirent non-seulement ces derniers, mais s'emparèrent du territoire de l'imprudent qui avait imploré leur assistance. Chassés à leur tour de l'Oungou par le fils du dépossédé, ils s'étaient retirés sur la rive méridionale du Malagarazi, lorsqu'en 1855 le chef de l'Ouvinza réclama leur aide pour s'emparer de l'Ouhha, dont le chef venait de mourir. Les Ouatouta s'empressèrent de répondre à cette demande, franchirent le Malagarazi et ravagèrent tout le territoire compris entre le fleuve et la rive nord du lac; puis alléchés par l'espoir



Habitation au bord du lac Tanganyika. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

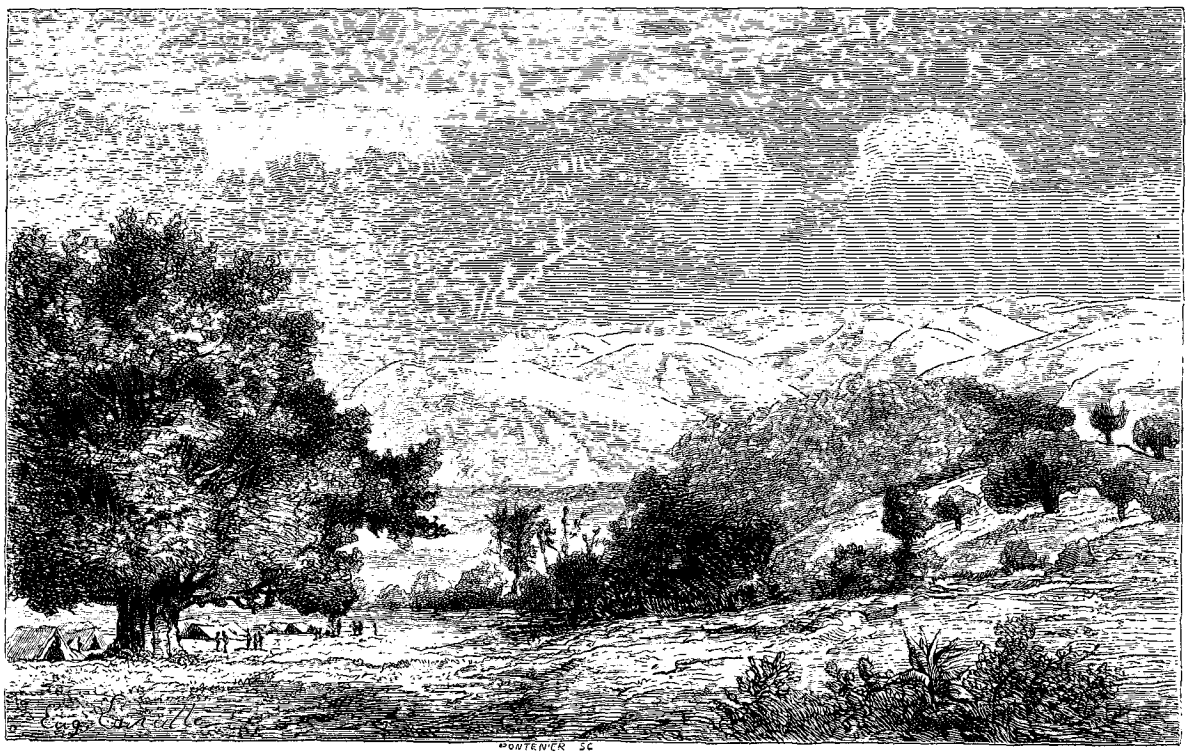
du butin, ils attaquèrent le Mséné, l'un des centres commerciaux des Arabes, et il ne fallut rien moins que le feu continu de ceux-ci pendant huit jours pour repousser les assaillants. Malgré cet échec, les Ouatouta se replièrent sur l'Ousoui, qu'ils attaquèrent au commencement de 1858. Quelques mois plus tard, ils marchèrent sur l'Oujiji, après avoir pillé le Goungou, et se disposaient à s'emparer de Kaouélé, dont les Arabes étaient absents. Mais ces derniers revinrent en toute hâte défendre leurs marchandises, et, grâce à leurs nombreux mousquets, triomphèrent des envahisseurs. Aujourd'hui (1859) le territoire de cette race turbulente est limité au nord par l'Outoumbara, au sud par le district de Mséné, à l'ouest par le méridien de l'Ouilyankourou, à l'ouest par les highlands de l'Ouroundi.

« D'après les Arabes, les Ouatouta dédaignent l'agriculture et n'ont pas de résidence fixe. Ils errent d'un lieu à un autre, campent sous les arbres, où ils déroulent tout simplement une natte, et recherchent les pâturages les plus fertiles, afin d'y conduire leurs troupeaux. Un petit nombre portent le vêtement d'écorce, mais ils se bornent en général au plus humble tribut qu'on puisse payer à la décence. Pour exécuter leurs razzias, ils se réunissent par bandes nombreuses, sont suivis d'une quantité de bœufs chargés des femmes, des enfants, des bagages, et dont les cornes sont ornées de bracelets et de fil de laiton qui constituent l'avoir de leurs propriétaires. Les femmes portent les armes de leurs maris et prennent, dit-on, part au combat. D'une bravoure incontestable, ces bandits méprisent la javeline et les flèches; ils se battent de

près avec de courtes lances qu'ils gardent à la main, et, suivant l'expression des Arabes, « ils manœuvrent comme « les Francs. » Formant un corps de plusieurs milliers d'individus, ils marchent sur quatre ou cinq lignes de profondeur et s'efforcent d'envelopper l'ennemi. Il est rare qu'ils se débandent ; en cas d'échec, ils se retirent, et leur défaite n'est jamais une déroute. Pas de cri de guerre parmi eux, pas de tumulte au moment du combat ; les ordres se transmettent par le sifflet, et le silence est observé dans les rangs. Le chef, dont l'enseigne est un tabouret d'airain, s'assied pendant la bataille. Il est assisté d'un conseil de quarante ou cinquante membres qui l'entourent pendant le combat ; son pouvoir est du reste fort limité, si l'on en croit la tribu, qui se vante de son autonomie.

« Après la lutte, les Ouatouta ne s'occupent ni des blessés, ni des morts, et n'emportent comme trophée de leur victoire aucun des restes de leur ennemi. Hospitaliers en dépit de leurs brigandages, ils accueillent l'étranger avec honneur, et lui demandent tout d'abord s'il les a vus de loin, c'est-à-dire s'il a entendu parler de leurs prouesses ; la réponse négative est, dit-on, un *casus belli* envers la tribu à laquelle appartient l'ignorant.

« Citons pour mémoire, parmi cette population lacustre, les habitants de l'Oubouha, gens inoffensifs dont le district est simplement une clairière au milieu des jungles, et qui, malgré leur pauvreté, préfèrent la rassade à toute autre chose. Ils sont laids, crépus et noirs, s'habillent de peaux de bête ou d'écorce, et ne quittent jamais leurs armes, ce qui ne les empêche pas d'être opprimés



Le bassin du Maroro (voir la carte). — Dessin de Lavieille d'après Burton.

par leurs voisins. Enfin il faut noter les Ouahha qui, dispersés par les Ouatouta, se sont réfugiés les uns entre l'Ounyanyembé et le Tanganyika, les autres dans les montagnes de l'Ouroundi. Beaucoup mieux de visage que les précédents, la peau infiniment plus claire, ils n'en sont pas moins méprisés. Suivant les Arabes, ils viennent des régions du sud, où la traite a son siége le plus ancien dans l'est de l'Afrique. Du reste, ils se vendent fort cher à Mséné, et leurs chefs de noble origine descendent à ce qu'il paraît des rois de l'Ounyamouézi[1]. »

1. C'est parmi les sauvages riverains de l'extrémité méridionale du Tanganyika que le jeune voyageur allemand Roscher, qui venait d'explorer les rives encore ignorées du Nyassa et l'espace non moins inconnu qui sépare ce lac du Tanganyika, a été lâchement assassiné pendant son sommeil au commencement de la présente année (1860).

Installation à Kaouélé. — Visite de Kanéna. — Tribulations. — Maladies. — Sur le lac. — Bourgades de pêcheurs. — Ouafanya — Le chef Kanoni. — Côte inhospitalière. — L'île d'Oubouari. Anthropophages. — Accueil flatteur des Ouavira. — Pas d'issue au Tanganyika. — Tempête. — Retour.

« Mon premier soin, dès que je fus installé dans la maison d'Hamid, à Kaouélé, fut d'en purifier l'intérieur en y brûlant de la poudre et de l'assa fœtida ; j'en réparai la toiture, et avec l'assistance d'un ouvrier de la côte, je me fis en bois deux espèces de divans qui me servirent de siége et de table ; enfin j'établis une banquette d'argile tout autour de la chambre. Mais ce dernier meuble ne fut qu'à l'usage des fourmis, dont les légions s'y pressaient chaque matin ; la toiture, malgré la couche supplémentaire dont nous l'avions enduite, n'en laissa pas moins

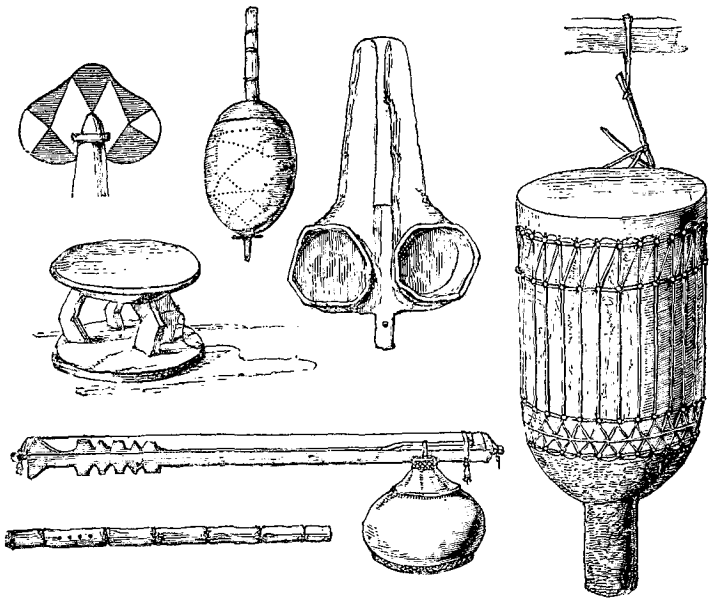
filtrer l'eau comme une passoire, le plancher se parsema de flaques profondes, des masses de boue se détachèrent du plafond et des murailles, et la moitié de l'édifice s'écroula par une violente averse.

« Le lendemain de mon installation dans cette demeure, j'avais reçu la visite de Kannéna, chef de Kaouélé, feudataire de Rousimba, sultan de l'Oujiji. Il y avait deux mois que le chef précédent était mort, laissant un fils dans sa dixième année; Kannéna, l'un de ses esclaves, avait su plaire aux nobles veuves et s'était fait adjuger la tutelle du mineur. Il se présenta vêtu de drap fin, coiffé d'un turban de soie, qu'il avait emprunté à l'un de mes Béloutchis, afin de produire sur moi une impression favorable; il en fut pour ses frais; je n'ai jamais vu personne qui me déplût davantage : un courtaud ramassé, bouffi, la peau noire tatouée d'une façon grotesque, les pieds larges et plats, emmanchés de gros moignons, le front bas, étroit, les sourcils froncés, l'air maussade, un nez de silène, des lèvres informes et pendantes, une bouche perfide. Cet ignoble personnage fut néanmoins d'une politesse remarquable; il me présenta, comme délégués du grand Rousimba, pour la perception du tribut, deux gentilshommes couverts de tabliers d'écorce, les plus étroits, les plus crasseux qu'on pût voir, et portant chacun une hache d'arme en miniature.

« Lorsque j'eus expédié le laiton et la rassade qui m'avaient été demandés, et qu'en échange j'eus reçu du grain (environ le dixième de la valeur de mes présents), Kannéna parla de commerce, et pour engager les affaires, il me fit bientôt porter une dent d'éléphant de soixante-dix à quatre-vingts livres. Je la lui renvoyai aussitôt, et lui dis que je ne faisais pas de trafic. J'avais tort; je conseille à mes successeurs de se faire passer pour négociants; c'est la seule manière d'expliquer son voyage aux indigènes, qui autrement se perdent en conjectures à votre égard, et s'effrayent de vos intentions; pas de meilleur prétexte pour pénétrer dans des lieux inconnus, et c'est un motif pour qu'on vous fasse bon accueil, puisqu'on a intérêt à vous attirer dans le pays.

« La réponse que je fis à Kannéna éveilla donc la défiance dans l'esprit des Ouajiji : « Les fainéants ! » s'écria ce peuple mercantile; et je fus prié de déguerpir beaucoup plus vite que je ne l'aurais voulu. J'offris de donner, pour ne rien vendre, ce que les autres payaient pour droits de trafic; on exigea quatre bracelets et six pièces de cotonnade; je m'exécutai; Kannéna et ses gens n'en montrèrent pas moins de mauvaise humeur. Un vieillard qui me renseignait sur le pays fut menacé de la verge; les deux ânes qui me restaient reçurent maint et maint coup de lance; tous les effets du jémadar furent volés impunément; les veuves du feu chef, à qui appartenaient les seules vaches qu'il y eût dans le village, nous retirèrent peu à peu la ration de lait qu'elles nous donnaient dans le principe, et l'on en vint à dévaliser les Béloutchis eux-mêmes, pour les punir de nous avoir amenés dans le pays. Nos héros parlèrent d'abord de tout pourfendre, et mirent flamberge au vent; mais la réflexion leur fit sentir les avantages de la paix, et ils finirent par m'importuner, au point que je rachetai les objets qu'on leur avait dérobés.

« Cela ne suffit pas : mes insatiables réclamèrent une gratification; je la leur avais presque promise; d'ailleurs j'étais mécontent de la plupart, et, dans ce pays exceptionnel, toute mauvaise action attend sa récompense. On ne déplaît, disent les Orientaux, qu'à l'individu qu'on a le pouvoir d'offenser, et qui n'a pas celui de vous punir : premier mérite. Secondement, l'offenseur peut être amené à résipiscence par les présents qu'il reçoit, tandis qu'un homme dont vous êtes complétement satisfait ne peut qu'être gâté par les cadeaux et les louanges. Il fallut donc se soumettre : les Béloutchis reçurent quarante-cinq pièces de cotonnade, qui furent immédiatement converties en esclaves; huit jours après, ceux-ci avaient pris la fuite, laissant à leurs propriétaires le regret de les avoir perdus, et le vain désir de les remplacer.

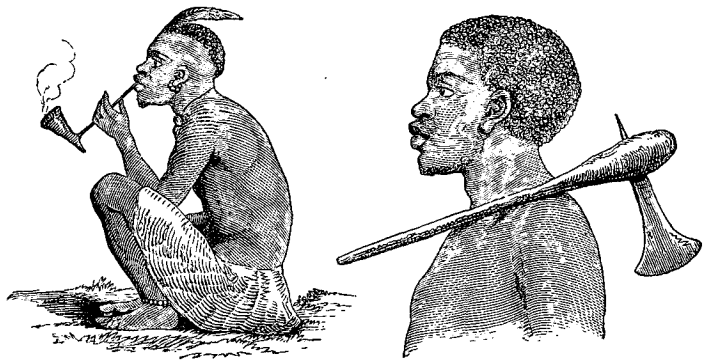


Instruments et ustensiles des Ouajiji. — D'après Burton.

« Dès les premiers jours l'humidité du climat nous éprouva beaucoup; peut-être aussi l'abondance des vivres entraîna-t-elle quelques excès de notre part : toujours est-il que j'étais presque aveugle et d'une faiblesse à ne pouvoir ni parler ni me soutenir; le capitaine Speke joignait à une ophthalmie douloureuse une contraction des muscles du visage qui le forçait à manger latéralement comme un bœuf qui rumine. Valentin avait de même la bouche de travers, et presque perdu la vue; Gaëtano s'était donné la fièvre à force d'indigestions; les Béloutchis, trop paresseux pour se construire une case, se plaignaient de grippe, de douleurs de poitrine, et avaient le caractère aussi malade que les poumons et la

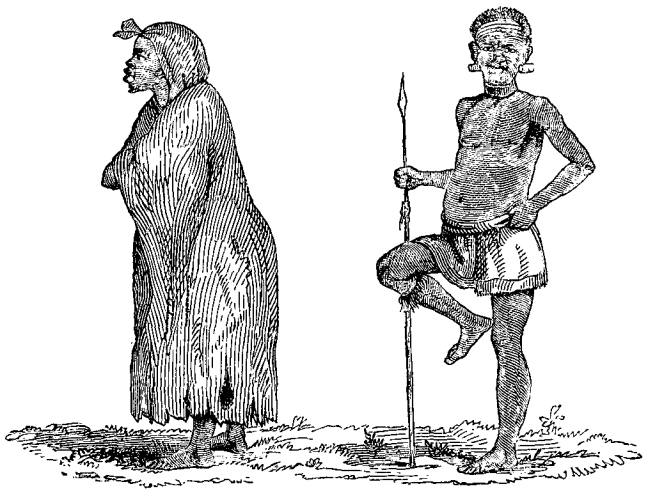
gorge; mais nos travaux étaient en souffrance, et il fallait secouer sa léthargie.

« D'après les renseignements qu'on nous avait donnés, les eaux du lac se déchargeaient au nord par le canal d'une rivière importante; et malgré l'effroi qu'inspiraient à Kannéna lui-même les peuplades qui habitent ces parages, j'étais bien résolu à visiter cet intéressant cours d'eau. Je finis par obtenir que le chef nous permît de l'accompagner dans une croisière qu'il se disposait à entreprendre, et je lui promis une récompense considérable s'il nousconduisaitjusqu'à l'issue en question; comme gage de cette promesse, je lui jetai sur les épaules deux mètres de drap écarlate, qui firent trembler ses lèvres de joie, en dépit de ses efforts pour cacher son ravissement. J'avais loué deux canots, l'un de soixante pieds de longueur sur quatre de large, l'autre à peu près le tiers de cette dimension; outre la somme exorbitante que j'avais déboursée pour le loyer de ces pirogues, il fallut donner au capitaine et à l'équipage, non-seulement le pain quotidien, mais quatre-vingts pièces de cotonnade, et une profusion de grains de verre bleus et de perles de porcelaine rouge, qui sont les plus estimées dans le pays. Après des querelles sans nombre, il fut décidé que nous aurions trente-trois hommes pour manœuvrer le grand canot, vingt-deux pour le second, beaucoup plus qu'il n'en fallait pour notre agrément personnel; nous y ajoutâmes nos deux Goanais, les deux porte-fusils, et trois Béloutchis. Le 9 avril apparut Kannéna, suivi de ses gardes et de ses mariniers, accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, dont l'infernal charivari me grince encore dans les oreilles. Les équipages avaient été réunis, payés et rationnés, mais chacun ne pensant qu'à ses propres affaires, on ne put s'entendre au sujet de la cargaison; il fallut charger et décharger les pirogues, courir après les rameurs qui s'étaient dispersés, attendre qu'on eût fait ses adieux aux parents, aux épouses et au vin de palme, et ce ne fut que le 11, à quatre heures de l'après-midi, que les pagaies nous éloignèrent de l'île de Bangoué, où l'embarquement avait eu lieu. A peine avait-on quitté le rivage que les expérimentés déclarèrent que les canots étaient trop chargés, et nous fûmes ramenés au fond de la crique. On s'installa sur le sable; vint une bourrasque effroyable qui renversa ma tente, sans réveiller mes Goanais, dont ma voix, jointe au bruit du vent, ne put rompre le sommeil, et je me rendormis moi-même en bénissant, sous mon enveloppe imperméable, le nom de Mackintosh.



Riverains du Tanganyika, côté ouest. — D'après Burton.

« Le lendemain l'onde était calme, et la flottille se mit en marche à sept heures du matin. Nous côtoyons d'abord un promontoire de terre rouge, où des blocs de grès forment un immense pouddingue; la côte s'abaisse peu à peu, est couverte de galets, puis d'un sable doré, et sur la pente qui descend au bord de l'eau apparaissent les bourgades des pêcheurs. Placés à l'embouchure des ravins qui déchirent la montagne, ces chétifs établissements sont loin d'être salubres; la terre y est voilée d'une herbe épaisse et fétide; ici un bourbier noir, là un ruisseau torrentiel, ou à demi desséché, traverse un groupe de six ou huit cases en forme de ruches, crasseuses et humides, dont les trois pierres du foyer, quelques nattes et des engins de pêche composent l'ameublement. On les reconnaît de loin aux palmiers et aux bananiers qui les entourent, et à de grands arbres, dont la cime étalée supporte les filets et abrite les pirogues que l'on a retirées de l'eau, par crainte de la tempête.



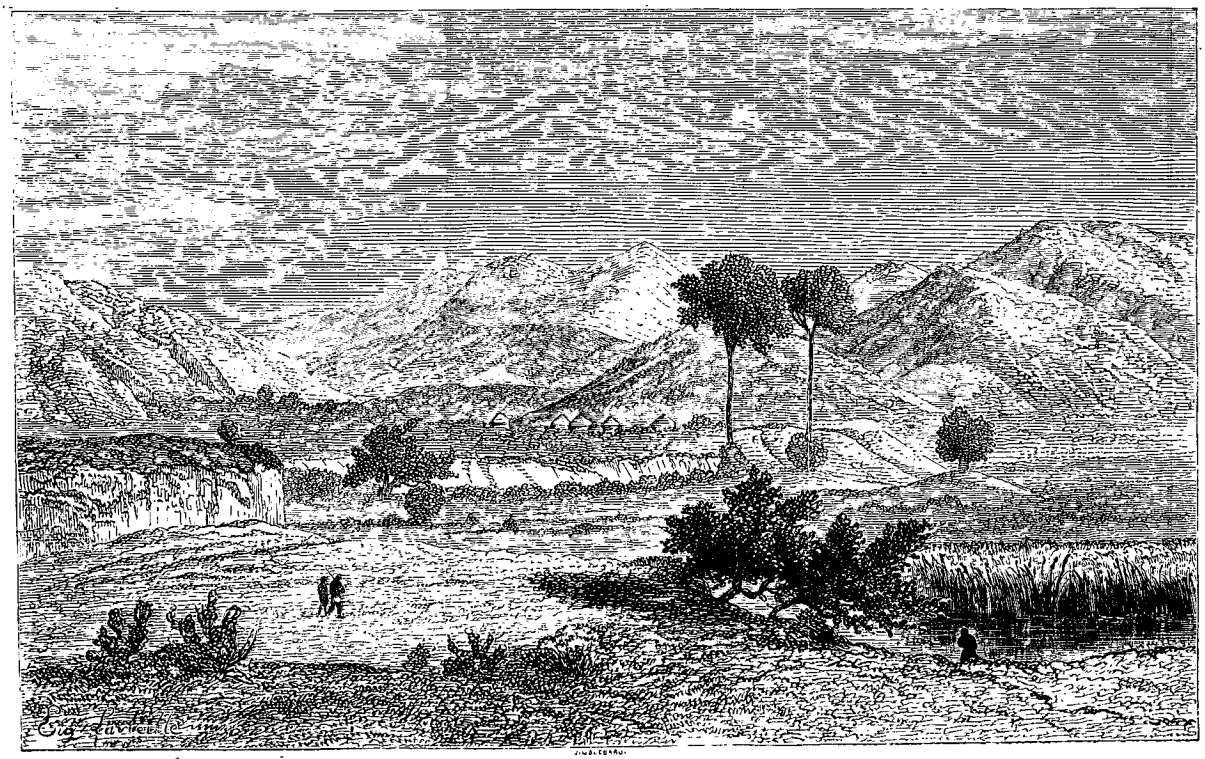
Riverains du Tanganyika, côté sud. — D'après Burton.

« Le 14, nous aperçumes Ouafanya, situé à la limite méridionale de l'Ouroundi, et qui, dans cette région inhospitalière, est le seul port ouvert aux étrangers; nous y abordâmes, on tira nos canots sur la grève, nos tentes furent plantées sous un arbre, au sommet d'un monticule, et nous fûmes aussi bien que le permettait une foule insolente et curieuse, dont les rires nous éclataient au visage. Comme tous leurs voisins, les gens d'Ouafanya sont adonnés à la boisson, et leur ivresse est querelleuse et violente; ils ont néanmoins pour chef un nommé Kanoni qui les tient en respect, et qui au moment de notre arrivée se rendait à sa case avec une certaine pompe. Il était précédé de son éendard (une poi-

gnée de longue filasse attachée à une lance, comme la queue de cheval des Turcs, et suivi de quarante ou cinquante guerriers vigoureux, armés de piques, de fortes dagues à double tranchant, d'arcs roides et lourds, et de flèches aiguës. Nous lui payâmes le tribut d'usage et nous reçûmes en retour l'inévitable chèvre.

« Malgré l'insalubrité du climat, qui passe alternativement d'un froid humide à une chaleur moite et suffocante, les pirogues, dont l'équipage est nombreux et bien armé, s'arrêtent à Ouafanya pour y acheter des provisions; les chèvres et la volaille y sont grasses, le manioc, le sorgho à bas prix, et l'huile de palme abondante. C'est là qu'on trouve les meilleures pagaies, et l'on y achète les jupes d'écorce un tiers de moins que dans l'Oujiji.

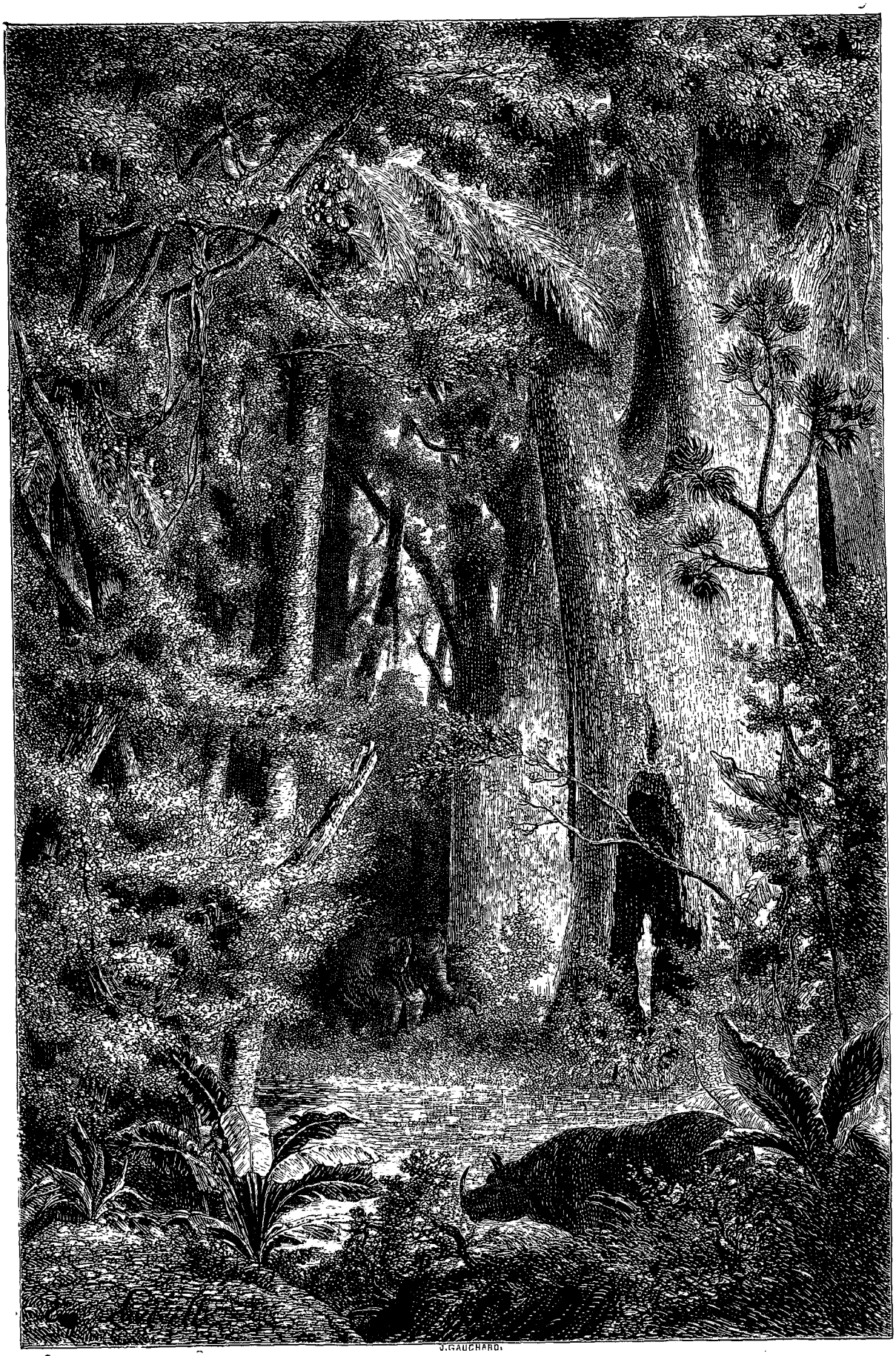
« L'inhospitalité des peuplades qui habitent plus au nord ne permettant pas d'ouvrir avec elles des relations commerciales, ni de franchir leur territoire, c'est à Ouafanya qu'on s'éloigne de la côte pour traverser le lac. A cette latitude le Tanganyika est divisé par l'île d'Oubouari, celle que probablement a indiquée l'historien portugais de Barros. On découvre cette île deux jours avant d'y arriver, mais à cette distance elle n'est qu'un point vaporeux, en raison de l'humidité de l'atmosphère; d'Ouafanya, elle présente un profil clair et net, dont la direction est au nord-est, et la pointe septentrionale à quatre degrés sept minutes latitude sud. Oubouari est un rocher de vingt à vingt-cinq milles géographiques de longueur, sur quatre ou cinq de large à l'endroit de sa plus grande étendue; le grand axe en est renflé à dos d'âne, et tantôt la roche s'incline en pente douce vers la surface du lac, tantôt elle se



Le bassin du Kisanga (voir la carte). — Dessin de Lavieille d'après Burton.

dresse en falaise abrupte, déchirée par des gorges plus ou moins étroites; verte du sommet à la base, l'Oubouari est enveloppée d'une végétation peut-être encore plus riche que celle du rivage; en maint endroit le sol y paraît soigneusement cultivé; mais les étrangers n'y abordent qu'avec défiance: ils croient toujours que les fourrés y cachent d'âpres chasseurs en quête de proie humaine. Néanmoins le 19 avril nous en gagnâmes la côte orientale; nous descendîmes sur la ligne étroite de sable jaune qui borde tous les rivages de cette région, et nous étant dirigés vers Mzimou, nous y trouvâmes une foule d'insulaires accourus pour échanger de l'ivoire, des esclaves, des chèvres, du grain et des légumes, contre du sel, des colliers, du cuivre et de l'étoffe. Les Ouabouari forment une race particulière et peu avenante; un manteau d'écorce, imitant la peau du léopard, couvre l'épaule des hommes, dont les cheveux sont retenus par une torsade faite avec de l'herbe, et qui, au lieu du fil de laiton en usage parmi toutes ces tribus, portent des bracelets et des ceintures d'écorce de rotang. Les femmes séparent leur chevelure en deux touffes latérales, et sont vêtues d'une peau de chèvre ou d'un petit jupon d'écorce; celles des chefs sont chargées d'ornements, et comme les dames d'Ouafanya, elles ne sortent pas sans une canne à pomme de bois ou d'ivoire, et qui a cinq pieds de long.

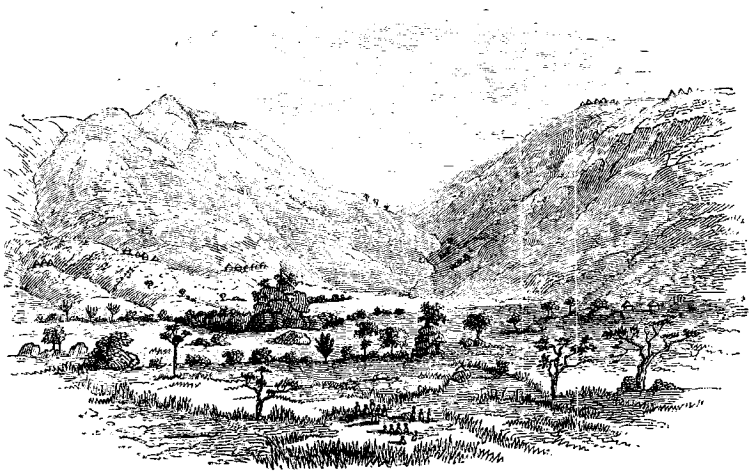
« Dans la soirée, nous doublâmes la pointe septentrionale de l'île, et le lendemain, après avoir relâché à Mtouhoua, nous nous dirigeâmes vers la côte occidentale du lac, située environ à quinze milles d'Oubouari. A Mourivoumba, l'endroit où nos canots abordèrent, les montagnes, les crocodiles, la mal'aria et les indigènes sont également redoutés; trop indolent pour tirer parti




Vegetation de l'Ougogi. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

du sol le plus fertile du monde, ces malheureux sont anthropophages ; ils se nourrissent de charogne, de vermine, de larves et d'insectes, plutôt que de se livrer à l'agriculture ou à l'élève du bétail, et poussent la paresse jusqu'à manger l'homme cru ; au moins sur la côte les Ouadoé le rôtissent.

« Le 24 avril, nous quittions ces cannibales, que leur faiblesse et leur timidité rendent moins dangereux pour les vivants que pour les morts, et nous continuâmes à longer la côte occidentale du lac. Après dix heures de course nous atteignîmes la partie sud de l'Ouvira, dont les habitants sont polis, et où le négoce reprend son cours. La foule salua notre arrivée par des chants et des acclamations accompagnés du son des cors, des tambours, des flûtes et des timbales. Les capitaines de nos pirogues répondirent à cet accueil flatteur par une danse analogue à celle des ours, qu'ils exécutèrent sur la grève, tapissée de nattes pour la solennité. Nos rameurs, pendant ce temps-là, découvrant leurs mâchoires par une grimace qui voulait être un sourire, frottaient leurs pagaies contre les flancs des pirogues. Cet usage vient sans doute de l'habitude où l'on est dans cette région de se saluer en se frictionnant les côtes avec les coudes.



Passage de l'Ouzagara. — D'après Burton.

« Nous avions atteint la dernière station où les marchands arabes aient pénétré. En face de nous, se dressaient les montagnes inhospitalières de l'Ouroundi, qui paraissent se prolonger au delà des bords du lac, et c'est à peine si le Tanganyika avait encore sept ou huit milles de largeur. Les trois fils du chef étant venus me visiter, je les questionnai au sujet de la rivière ; ils la connaissaient tous les trois, et voulaient m'y conduire, mais ils m'affirmèrent, avec tous ceux qui étaient présents, que le Rousizi, au lieu de sortir du lac, y apporte ses eaux ; ainsi tombait l'espoir que j'avais eu de découvrir en cet endroit la source cachée du Nil. Je ne renonçais pas, cependant, à l'intention d'explorer la côte septentrionale du lac ; mais lorsque je voulus réaliser ce désir, personne ne consentit à venir avec moi ; les fils du chef se récusèrent quand je les mis en demeure d'exécuter leur promesse, et Kannéna s'enfuit de ma tente dès que je lui rappelai ses engagements. Il fallait s'y résigner et revenir au point de départ.

« Le 5 mai nous touchions à la côte orientale de l'île. Le 10, le ciel était sombre, la chaleur étouffante, de sourds grondements accompagnés d'éclairs livides s'échappaient des nuages, serrés en ligne vers le nord, et qui, à l'ouest, décrivaient un arc au-dessus des montagnes. Le tonnerre seul interrompait le silence ; tout présageait la tempête. Nous n'en quittâmes pas moins la baie de Mzimou au coucher du soleil ; pendant deux heures nous côtoyâmes le rivage, puis nos pirogues furent lancées hardiment vers la rive opposée, et les montagnes de l'ouest diminuèrent rapidement à nos yeux. Un vent froid traversa tout à coup l'obscurité croissante, et les éclairs de plus en plus vifs semblèrent rendre les ténèbres palpables ; le tonnerre, répété par les mille échos des gorges voisines, éclata et rugit de tous les points du ciel ; les faisceaux de lances, plantées dans les pirogues, la pointe haute, appelaient la foudre ; les vagues se soulevèrent, la pluie tomba en larges gouttes, puis en nappes torrentielles. Les rameurs, bien qu'aveuglés par les éclairs et l'averse, n'en restèrent pas moins fermes à leur poste ; mais de temps à autre le cri : « Oh ! ma femme ! » proféré d'une voix gémissante, annonçait l'agonie intérieure ; Bombay, voltairien quand le ciel était calme, passa la nuit à se rappeler ses prières ; et protégé par mon mackintosh, je me demandais avec Hafin quel souci avaient de notre péril ceux qui en toute sécurité dormaient sur le rivage. Par bonheur, la pluie fit tomber le vent et les vagues, sans quoi notre esquif eût infailliblement sombré.

« Le Tanganyika, dont le nom signifie réunion des eaux, s'étend du troisième degré vingt-cinq minutes au septième degré vingt minutes latitude sud. Sa longueur totale est d'environ deux cent cinquante milles géographiques, et sa plus grande largeur de vingt à vingt-cinq milles. D'une forme irrégulière, il suit une ligne parallèle à celle de l'action volcanique, dont l'effet s'est manifesté de Gondar au mont Njésa, paroi extérieure du Nyassa. Les montagnes qui l'entourent forment une enceinte continue, dont l'élévation peut varier de six cents à neuf cents mètres, et dont les versants inférieurs sont couverts d'une végétation épaisse. Situé à cinq cent soixante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, il se trouve à six cents mètres au-dessous du plateau adjacent (l'Ounyamouézi) et de la surface du Nyanza d'Oukéréoué, différence de niveau qui empêcherait toute connexion entre ces deux lacs, alors même qu'ils ne seraient pas séparés par des montagnes. L'eau du Tanganyika paraît douce et pure au voyageur, qui a été pendant longtemps réduit à l'eau saumâtre ou fangeuse de la route ; mais les riverains lui préfèrent celle des fontaines qui sourdent sur ses bords. Ils prétendent que l'eau du lac n'étanche pas leur soif ; ils ajoutent qu'elle corrode le

cuir et le métal avec une puissance exceptionnelle. La teinte de cette masse transparente est normalement de deux couleurs : l'une, un vert de mer; l'autre, un bleu tendre. Pendant le jour, la nuance en est généralement claire et laiteuse, comme on le remarque dans les mers des tropiques; le vent s'élève-t-il, bientôt les vagues se gonflent, écument, surgissent d'un fond trouble et verdâtre, et l'aspect en est aussi menaçant que possible. Les vents périodiques qui soufflent sur le Tanganyika sont le sud-est et le sud-ouest. La brise de terre et de mer s'y fait sentir presque aussi distinctement que sur les rivages de l'océan Indien. Le vent du matin vient du nord, pendant le jour il est variable, et le soir un souffle léger s'élève des eaux. Les courants de l'atmosphère y sont nombreux, et leur action brusque est souvent désastreuse; les rafales, qui se heurtent en se croisant, gonflent les vagues et les entraînent en certains endroits à six ou sept mètres du point ordinaire; c'est peut-être ce phénomène que les Arabes ont pris pour des effets de marée. Les indigènes n'ont pas trouvé le fond du lac; les Arabes n'y sont parvenus que près des rives. Ces dernières plongent dans l'eau bleue par une pente rapide et forment sous l'eau des bords une couche de sable et de galets. On aperçoit quelques récifs dans le voisinage de la côte, mais on ne rencontre ni écueils, ni bas-fonds une fois qu'on est en pleine eau; et bien que les îles soient assez nombreuses à la marge du lac, il paraît ne s'en trouver qu'une seule dans la nappe centrale. »

Rocher de l'Éléphant près du cap Gardafui.

Trois jours après, toute la flottille arrivait saine et sauve à Kaouélé, d'où nos voyageurs partaient le 26 mai pour reprendre la route qui les avait amenés de la côte. Le 20 juin ils rentraient à Kazeh, où Snay ben Amir les recevait avec sa générosité ordinaire. Là, tous les membres de la caravane subirent l'influence du climat : fièvre tierce ou quotidienne, maladies de foie et de poitrine, rhumatismes, ophthalmies, surdité, ulcérations, prurigo. Burton, cependant, payant à chacun de ces maux un tribut plus fort qu'aucun de ses compagnons, fut cloué pendant plusieurs mois sur un lit de douleurs. Le délai qui s'ensuivit forcément permit au capitaine Speke de pousser une pointe de trois cent soixante kilomètres, droit au nord, jusqu'au Nyanza d'Oukéréoué, qui, d'après les Arabes, est plus étendu que le Tanganyika. Speke était de retour le 25 août, et le 26 septembre la caravane se remettait en marche à travers les jungles, les marais, les torrents, les forêts, les déserts, les vallées et les montagnes où serpente le sentier que nous connaissons. Enfin le 3 février les voyageurs se retrouvaient au bord de l'Océan, et ils débarquaient à Zanzibar le 4 mars 1859.

Traduit par Mme H. LOREAU.

Bien que dans la relation dont nous venons d'offrir un extrait aux lecteurs du *Tour du monde*, le capitaine Burton, cédant à un sentiment dont nous ne sommes ni les appréciateurs ni les juges, ait cru devoir garder le silence sur les découvertes personnelles du capitaine Speke, ce sont celles-ci surtout qui ont éveillé l'attention du monde savant; car, plus spécialement que les autres résultats de l'expédition des deux Anglais, elles se rattachent au problème imposé depuis deux mille ans aux investigations des géographes : *la recherche des sources du Nil.*

Lorsque le 3 août 1858, après vingt-cinq jours de marche pénible, à travers une région que jamais encore n'avait foulée un pied européen, le capitaine Speke, du haut d'une colline, découvrit l'immense nappe d'eau de l'Oukéréoué, il put, d'un seul coup d'œil, reconnaître la véracité des assertions de ses guides arabes. Il avait devant lui *un lac beaucoup plus vaste que le Tanganyika, si large, de l'est à l'ouest, qu'on ne pouvait en distinguer les deux rives, et si étendu, du sud au nord, que personne n'en connaissait la longueur.*

Le capitaine Speke trouva deux degrés trente minutes pour la latitude de l'extrémité sud de cette mer intérieure, et s'assura que son niveau dépassait de onze cent quarante mètres celui de l'Océan. D'après des renseignements obtenus d'un grand nombre de ces riverains, son extension au nord de l'équateur ne peut être non plus au-dessous de deux degrés et demi, et de cette extrémité septentrionale s'échappe un cours d'eau qui, prolongé d'un degré ou deux encore, doit forcément rejoindre soit le Nil Blanc dans les environs de Kondokoro ou de Bélénia, derniers points atteints par les voyageurs venus d'Égypte et de Nubie, soit un des nombreux canaux encore inexplorés qui viennent rejoindre le Bahr-el-Abiad, dans le voisinage du lac Nu. La relation suivante, qui nous est adressée de Khartoum par notre collaborateur M. Lejean, se relie à cette hypothèse, en réduisant le Saubat, dans lequel pendant longtemps on a voulu voir un des bras principaux du haut Nil, aux proportions d'un affluent assez modeste.

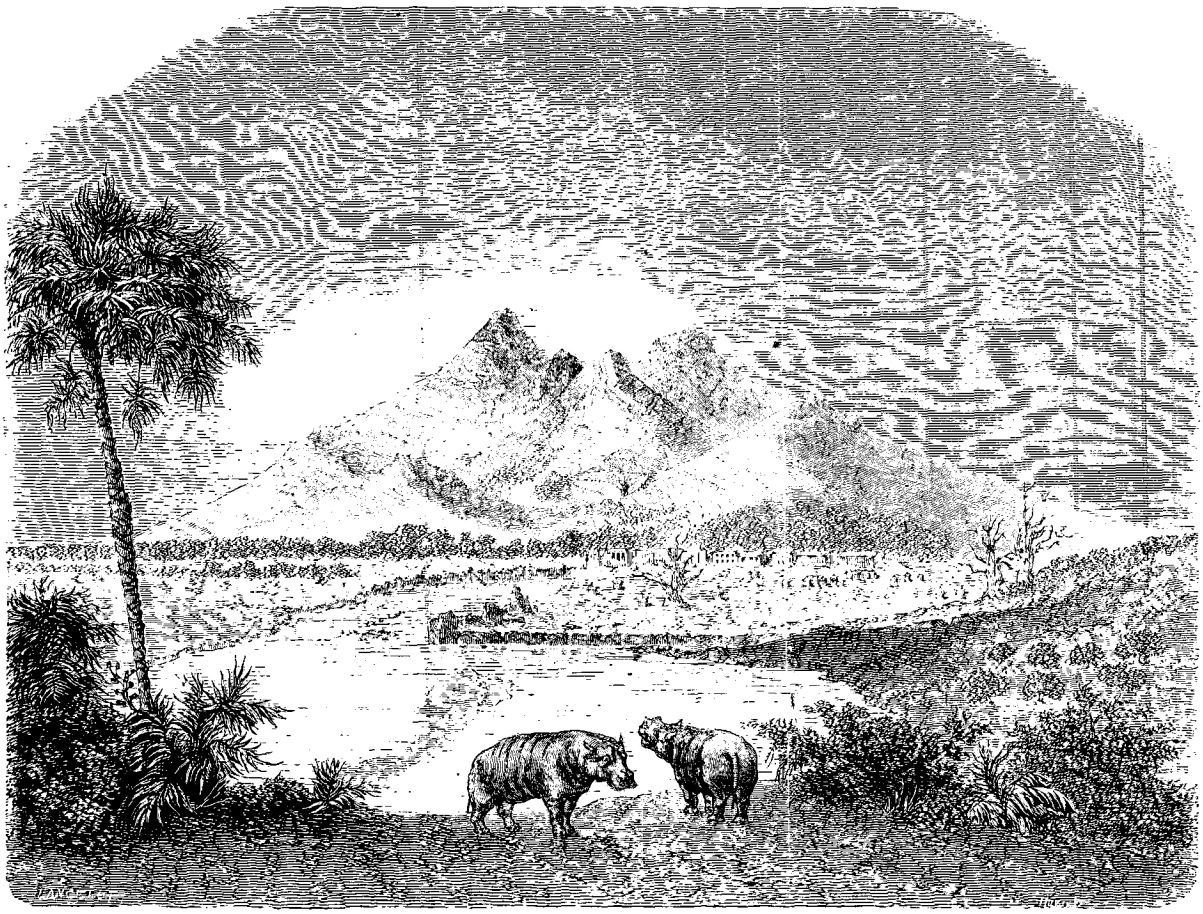
# FRAGMENT D'UN VOYAGE AU SAUBAT

(AFFLUENT DU NIL BLANC)

PAR M. ANDREA DEBONO[1].

1855

.... Le 23 décembre 1854, je quittai Khartoum avec une *duhabié* et un *sandal* montés par soixante-sept personnes, pour tenter la fortune au Saubat, jusqu'alors à peu près inconnu. J'arrivai le 1er janvier, après une navigation absolument dépourvue d'incidents, à l'embouchure de cette rivière. Le vent était favorable, mais le Saubat fait tant de détours qu'il me fallut plusieurs fois marcher à la cordelle. Nous voyageâmes toute la nuit, et le 2 à midi



Dernier établissement égyptien dans le Fazogl. — Dessin de Lancelot d'après Russegger.

j'atteignais l'établissement que j'avais formé l'année précédente, et où m'attendait mon agent, M. Terranova. Après avoir réglé en cet endroit mes affaires commerciales, je repartis le 4, et naviguai trois jours dans les mêmes conditions que j'ai dites en commençant, tantôt à la voile, tantôt à la cordelle. Les villages des Dinkas, qu'on ne voit pas à l'entrée du fleuve, parce que les marais empêchent les noirs d'habiter sur cette partie du Saubat, commencèrent le 4 et les jours suivants à se montrer sur la droite.

Le 8, les villages dinkas disparurent pour faire place à ceux des Schelouks, peuples qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui habitent sur le fleuve Blanc. Ceux du Saubat obéissent à un sultan qui demeure dans la tribu même : ils ont des cases en paille et des pirogues faites d'un seul tronc d'arbre, qui leur servent, lors des in-

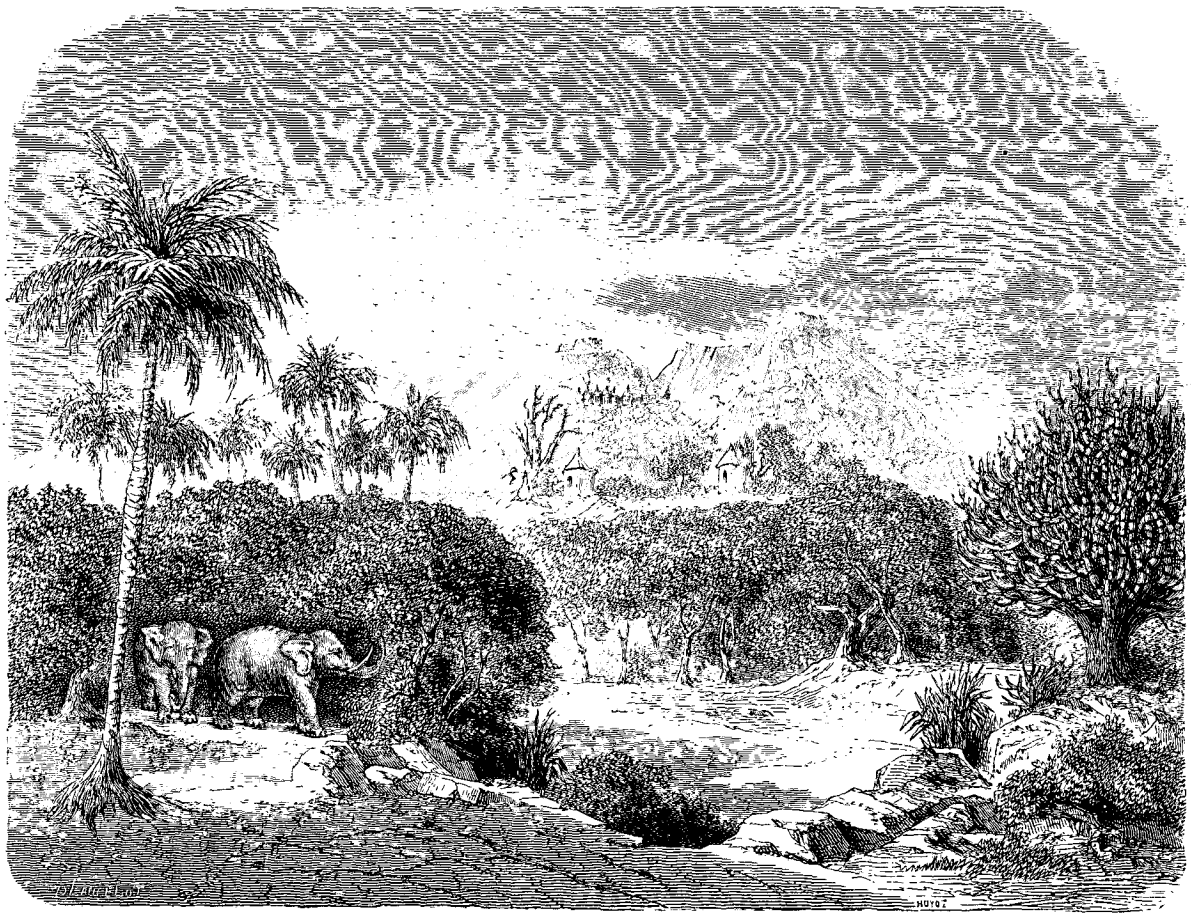
1. « Je vous envoie le fragment d'un voyage sur le Saubat (affluent de droite du Nil Blanc), par M. Andrea Debono, négociant maltais établi à Khartoum pour la traite de l'ivoire. Il y a deux ans, les *Annales des Voyages* ont publié une relation de ce voyage écrite par M. Terranova, agent de M. Debono : mais vous pourrez voir, en comparant les deux relations, que le genre d'intérêt qu'elles offrent est tout à fait différent.

« Je regrette de ne pouvoir vous envoyer le journal entier de M. Debono, quoique je l'aie entre les mains : l'ensemble présente un caractère très-curieux et très-dramatique. M. Debono, surpris

cursions de leurs terribles voisins les Nouers, à se sauver sur le fleuve avec leurs familles et leur mobilier, tant que dure la razzia.

Le 10, les nombreux détours du fleuve, qui avaient presque cessé depuis deux jours, recommencèrent à ralentir notre navigation. Le lendemain, je trouvai sur la rive gauche un grand rassemblement de Nouers, et comme j'entrai en relation avec eux pour un achat de bétail, ils me proposèrent de me réunir à eux pour écraser toutes les autres tribus du Saubat, leur enlever leurs enfants et leurs troupeaux, et partager les profits. Ils prétendaient former une masse de cinquante mille guerriers, et ajoutaient qu'ils pouvaient sextupler ce nombre, sans compter les femmes et les enfants qui les suivent toujours à la guerre, suivant l'usage du pays. Il est vrai qu'alors le vaincu perd non-seulement la bataille, mais encore sa famille et son bétail. Sans discuter leurs exagérations, je leur répondis que je n'étais pas venu au Saubat pour faire la guerre, mais pour acheter de l'ivoire; et me voyant résolu à refuser leur étrange proposition, ils se bornèrent à me demander ma neutralité dans la guerre qu'ils allaient faire aux Schelouks, ce que je leur promis aisément. Ils étaient persuadés qu'avec le secours d'une troupe d'hommes armés de fusils ils seraient invincibles.

Nous continuâmes à voyager sans autres incidents, le



Contrée des Schelouks sur le Saubat. — Dessin de Lancelot d'après Russegger.

cours du fleuve continuant à être sinueux. Le 15, le chef d'un village où je m'arrêtai pour acheter une dent d'éléphant me dit qu'un des hommes du sandal, que j'avais envoyé en avant, avait tué involontairement d'un coup de feu un de ses hommes, et il me pria de donner quelques verroteries au père du défunt, qu'il me présenta. Cet homme me parut médiocrement affligé, et je soupçonnai une fraude, d'autant plus qu'une femme dit à mon drogman que le défunt avait été frappé par les Nouers, et non par mes hommes. Je donnai cependant les ver-

par la baisse subite des eaux et emprisonné par ce contre-temps, pendant onze mois, parmi des tribus peu sûres, harcelé et attaqué par les noirs, a failli plusieurs fois périr avec la jeune femme et l'enfant qui partageaient sa vie aventureuse. Sa relation, que j'ai dû abréger beaucoup en la traduisant, est proprement un journal de commerce écrit au jour le jour, et sans prétention à la publicité; il offre par cela même une haute garantie de sincérité et d'exactitude.

« Le Saubat, sur lequel tous les géographes ont jusqu'ici adopté l'hypothèse qui l'identifie avec le fleuve d'Énaréa (S. d'Abyssinie), est le moins connu des grands affluents du fleuve Blanc. Tous les renseignements que j'ai pu avoir sur ce grand cours d'eau me confirment dans une pensée : c'est qu'il a sa source fort loin au sud-sud-est, qu'il reçoit une grande partie de ses eaux d'un ou deux canaux de dérivation du fleuve Blanc, et qu'il n'a aucun rapport avec le fleuve précité d'Énaréa, que je regarde, jusqu'à preuve du contraire, comme se rendant dans la mer des Indes sous les noms de Djouba (Ouebi Sidama, Jub, etc.). »

Khartoum, août 1860. G. LEJEAN.

roteries demandées, et le soir, ayant rejoint le sandal, je pris des informations qui me convainquirent que la réclamation était fondée. La femme qui avait dit le contraire avait probablement obéi à un sentiment de jalousie.

15 *janvier*.—Arrivée chez le *Djak* ou chef de la tribu; il me fit présent d'une dent d'éléphant du poids de vingt livres, et d'une peau de tigre. Pour ne pas demeurer en reste de politesse, je lui donnai sur-le-champ un habillement complet, c'est-à-dire une chemise, un tarbouch et une paire de chaussures. Je restai quelques jours chez ce chef, qui me pria instamment de lui laisser un poste permanent pour le protéger contre les Nouers. Je lui promis de satisfaire à son vœu lorsque je repasserais en cet endroit, à mon retour, mais j'ajoutai qu'en ce moment j'avais besoin de tout mon monde pour aller en avant. Il m'en dissuada en me disant que plus loin je risquerais de trouver le fleuve à sec; mais, comme je savais le penchant des noirs à mentir à tout propos, je n'en crus rien, et l'on verra plus loin si j'eus raison.

19 *janvier*. — Départ après midi, avec la *dahabié*, pour me rendre chez le vieux sultan des Schelouks. Le soir, je laisse à gauche le premier affluent du fleuve, nommé *Nuol Dei*.

20 *janvier*. — Nous continuons à marcher tout le jour par un bon vent, en laissant à droite les Nouers, à gauche les villages des Schelouks. Le bras du fleuve appelé *Djibba* reste sur notre droite. Le lendemain, à onze heures, nous rencontrons le troisième bras, nommé *Nikana*, et une heure plus loin un village, où nous nous arrêtons un instant pour faire nos achats.

22 *janvier*. — Nous arrivons chez le vieux sultan Luol Anian, et je trouve le sandal, que j'avais envoyé en avant. Ce n'est que le jour suivant que je puis voir le roi : vers midi, il arrive près de la barque portant à la main une branche verte et suivi de beaucoup de ses gens. Il ne se prête qu'avec défiance à entrer dans la dahabié, n'ayant jamais vu jusque-là de barques de cette espèce. Ici, comme chez le Djak, le chef échangea avec moi quelques présents et me demanda de l'aider contre les Nouers qui faisaient des razzias terribles sur son territoire, enlevant les bœufs et massacrant tout ce qui était capable de porter une lance. J'éludai sa demande, et il me répéta ce qui m'avait déjà été dit de la prochaine baisse des eaux. Mais d'une part il y avait plus de dix pieds d'eau à l'endroit où je me trouvais, et il me semblait impossible qu'un pareil fleuve pût se dessécher tout à coup; d'autre part, je voulais arriver aux montagnes des Berris, qui, selon mon estimation, ne devaient pas être fort loin. Je savais qu'en 1852 le missionnaire D. Angelo Vinco y était allé de Bélénia, et rapportait avoir passé un fleuve étroit et profond, qui ne pouvait être que le Saubat; et ce fut cette idée fixe d'aller chez les Berris qui me décida à partir sans retard.

26 *janvier*. — Arrivée chez le second sultan, nommé *Adam Adaboukadj*. Je m'y arrête deux jours, nous échangeons les présents d'usage, et le 28, je continue ma route. Je passe devant un bras du fleuve qui va rejoindre le *Nikana*; le lendemain, je me trouve en face de deux autres bras considérables, remontant l'un vers les Djebbas, l'autre dans la direction des Bondjaks. Je suis ce dernier.

1er *février*. — A peine arrivé dans le *Bondjak*, je rencontrai successivement plusieurs écluses faites par les noirs en travers de la rivière, et garnies de nasses pour prendre le poisson. L'eau avait, dans cette partie, six à sept brasses de profondeur. Les noirs essayèrent de me détourner de franchir les écluses, en me disant qu'avant un mois je me trouverais à sec dans ce canal; mais leur intérêt était trop évident pour me permettre de croire à leur dire. J'aurais voulu éviter de détruire les travaux de ces braves gens : cependant j'avais besoin de passer à tout prix; je fis donc faire à la première écluse une ouverture suffisante pour donner passage aux deux barques et rien de plus, et je la franchis, poursuivi par les clameurs des noirs, qui s'empressèrent de rétablir la clôture derrière nous.

Les écluses suivantes furent franchies de même. Nous naviguâmes ainsi du 1er au 9 février, et à cette dernière date nous atteignîmes les derniers villages des Bondjaks, au delà desquels j'appris qu'il n'y avait plus d'habitations sur le fleuve. J'ouvris des relations avec les chefs de la tribu, et en même temps je fis demander l'autorisation d'envoyer un agent au sultan des Bondjaks, qui demeurait dans l'intérieur, au village de Nikana. Je passai plusieurs jours au même lieu dans une inaction forcée.

1er *mars*. — Je reçois un chef qui me dit : « Entre nous autres rois, on se fait des présents et non des achats. » Et il m'offrit en effet quelques présents, que je rendis généreusement. Il m'apportait en outre une réponse affirmative à ma demande, et je fis immédiatement choix des gens qui devaient accompagner à Nikana mon agent Terranova.

Mon « ambassadeur » et sa suite se mirent en route au matin, traversèrent plusieurs villages, et le soir ils arrivèrent au village royal. Le sultan leur assigna immédiatement un terrain pour planter leur camp, et fit défense à tous ses sujets d'aller voir les étrangers avant qu'il ne leur eût fait lui-même sa visite. Ils n'en furent pas moins assiégés par des curieux qui n'avaient jamais vu de blancs, et qui exprimaient par leurs gestes à quel point la couleur et le costume des nouveaux venus leur paraissaient étranges et même ridicules; mais le roi, informé de cette curiosité indiscrète, en punit les auteurs par la perte de tous leurs bestiaux.

Au matin, le sultan fit envoyer à Terranova et à ses gens une grande jarre de lait et un bœuf pour leur nourriture, et fit tendre de peaux de panthères tout l'espace compris entre la tente de mes hommes et sa case royale. Puis il arriva avec une suite de deux cents hommes, dont quelques-uns portaient des siéges pour son usage; il s'assit en appuyant ses deux pieds sur deux de ses chefs couchés à terre, et leur cracha à la figure. Bien loin de s'offenser, les deux siéges vivants se frottèrent respec-

tueusement toute la figure avec le royal cosmétique; puis l'autocrate daigna demander à mon agent par quel motif il avait quitté son pays pour venir jusque chez les Bondjaks. Terranova lui répondit qu'il n'avait eu d'autre intention que de venir faire le commerce avec sa tribu. « Les sultans font des présents et pas de commerce, » répondit le roi, comme l'avait déjà fait son subordonné les jours précédents; et il accompagna cette fière parole du don de deux fort belles dents d'éléphant, en retour desquelles Terranova lui fit quelques cadeaux. Mon agent crut l'occasion favorable pour lui demander l'autorisation d'établir dans le village un poste fixe pour le commerce de l'ivoire; le roi lui dit que cette denrée manquerait jusqu'à la saison prochaine, et lui fit comprendre qu'il ne tenait nullement à avoir près de lui un établissement permanent de ce genre.

1er *avril.* — J'essaye de sortir de l'espèce de prison où la baisse des eaux m'a enfermé; mais à peine avons-nous commencé à marcher que nous touchons à un banc de sable. La barque, remise à flot avec beaucoup de peine, touche une seconde, puis une troisième fois; nous sommes forcés de passer la nuit à l'endroit où nous sommes restés ensablés.

Le lendemain 2, grands débats avec les noirs que j'ai réunis pour dégager les barques; ils demandent à être payés d'avance. L'arrivée d'un chef envoyé par le sultan complique encore les difficultés : ce digne homme va trouver un des chefs réunis en face de nous et l'engage à tomber avec tous ses hommes sur ma troupe pendant qu'elle est dans l'eau, occupée à dégager la barque, lui promettant une victoire facile et de gros profits. Le chef, loin d'écouter ce conseil de brigand, en avertit notre drogman; je fais aussitôt mettre mon monde sous les armes, et pointer ostensiblement un canon chargé à mitraille pour effrayer les groupes, qui, en effet, se reculent un peu, et j'obtiens pour ce jour un peu de tranquillité.

3 *avril.* — Les noirs, en tenue de guerre, continuent à s'attrouper autour des barques. Je ne voulais nullement ouvrir le feu contre eux, mais d'autre part il m'importait beaucoup de les intimider. Voici le parti auquel je m'arrêtai : je leur fis dire que j'étais venu pour faire le commerce et nullement pour me battre, mais que j'avais des armes à feu plus redoutables que leurs lances, car elles perçaient leurs boucliers; et pour en donner la preuve, je fis poser deux boucliers l'un sur l'autre, et je fis tirer un coup de fusil. La balle les traversa tous deux. Je pus constater avec plaisir que cet avertissement leur inspirait des réflexions salutaires, et je n'eus plus à craindre de trahison. Je maintins cependant bonne garde toutes les nuits; mon agent et moi nous faisions nous-mêmes le quart pour empêcher nos Barbarins de s'endormir, car, musulmans et par conséquent fatalistes, ces gens ne prennent aucune précaution et laissent tout aller, comme ils le disent, « à la garde de Dieu. »

Nous perdîmes en ce lieu plusieurs jours, et ce fut seulement le 8 que je pus faire exécuter, par nos hommes et par les noirs payés à grand renfort de verroteries, un barrage à travers la rivière pour maintenir nos barques à flot. Voici l'opération que j'exécutai, et dont je donne ici le détail pour ne pas avoir à y revenir. Mon dessein était d'arriver, de quelque manière que ce fût, au point de la rivière où les eaux étaient encore assez hautes pour me permettre de passer. Pour cela, je m'imaginai de faire un premier barrage, puis un second au-dessous, et de rompre ensuite le premier pour faire passer par la brèche mes deux barques au courant de l'eau. Du second barrage, je passai à un troisième, et ainsi de suite, comme à travers autant d'écluses. Un travail aussi colossal m'eût été impossible à exécuter dans tout autre pays; mais à cette époque la verroterie n'était pas encore aussi dépréciée parmi les noirs qu'elle l'est aujourd'hui; il ne m'en coûta qu'un certain nombre de caisses de cette denrée, ce qui ne laissa pas que d'être encore extrêmement ruineux pour moi. En outre, tant de dépenses et d'efforts furent en pure perte.

9 *avril.* — La solitude s'est faite autour de nos barques : je ne vois plus à peu près personne. Je ne tarde pas à en apprendre la cause. Les Nouers ont exécuté une razzia sur les Bondjaks, et leur ont enlevé du bétail; à l'approche de ces terribles ennemis, les Bondjaks se sont retirés sans essayer de résistance. Ces Nouers sont la terreur de tous les riverains du fleuve Blanc, même des Schelouks, et il suffit de deux Nouers pour mettre en fuite la population d'un village tout entier.

12 *avril.* — Première pluie attendue avec bien de l'impatience : les eaux montent d'une demi-brasse, mais cette hausse ne se soutient pas, les eaux redescendent, et j'en suis pour ma fausse espérance. Les jours suivants se passent dans les mêmes alternatives.

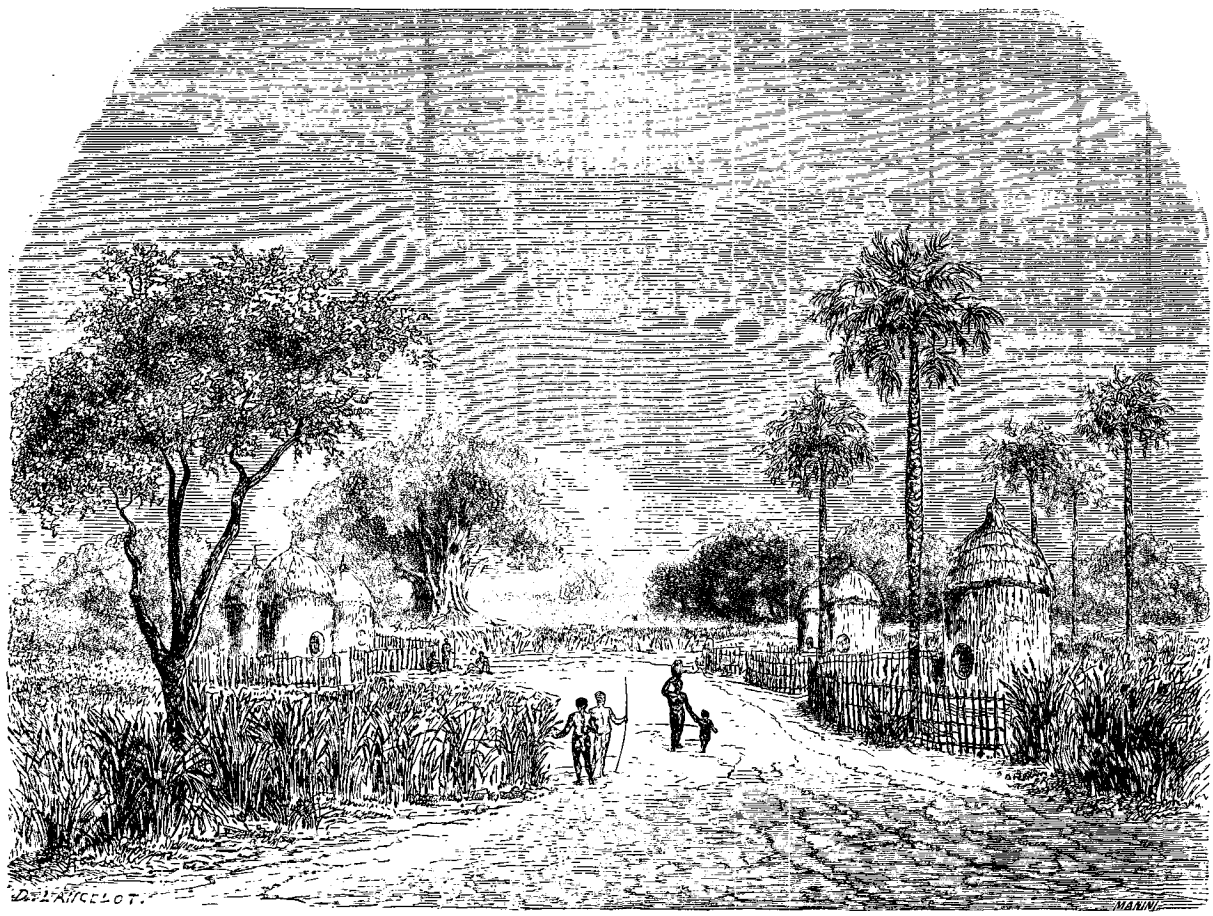
Le 1er mai, je me décide à aller à la découverte; je remonte le fleuve par terre, et au bout d'une demi-heure je trouve un lit parfaitement à sec : le peu d'eau qui fait flotter mes barques n'est retenu que par mon dernier barrage. Je visite nos magasins : nous n'avons de vivres que pour un mois, et nul espoir de sortir de cette impasse avant bien longtemps!

Tel est, en définitive, l'aspect réel du Saubat, de ce fleuve que l'Allemand Russegger, voyageur exact et consciencieux pourtant, a confondu avec le vrai Nil Blanc, et que des géographes encore plus récents regardent comme le cours inférieur du Godjob de l'Énaréa. Il est difficile de concevoir comment ce dernier fleuve, qui roule déjà dans ses montagnes natales une plus grande masse d'eau que le Nil d'Abyssinie, pourrait, après avoir recueilli les tributs que doivent lui verser les hautes régions de Singiro et de Kaffa, devenir, dans les plaines des Schelouks, ce chenal épuisé où mes embarcations sont restées engravées tant de mois!

4 *mai.* — J'ai reçu une visite inattendue, celle du chef qui, le mois précédent, avait conseillé à ses compatriotes de m'attaquer et de piller mes barques. Il arriva sans armes, dans une barque montée par trois hommes seulement. Je prenais mon repas quand il se présenta, et j'affectai de ne faire aucune attention à lui. Cette ré-

ception inaccoutumée l'inquiéta : je le vis changer de couleur, son visage passant du noir à une teinte plombée. Quand j'eus fini, je me tournai vers lui en demandant au drogman ce que pouvait vouloir cet homme. Il prit alors la parole pour me dire qu'il était venu se justifier de certains mauvais bruits et notamment des intentions qui lui avaient été imputées d'avoir voulu me faire la guerre. Je lui répondis que je ne voulais pas entendre parler de semblable chose, que je ne craignais pas la guerre, mais que j'étais venu pour trafiquer paisiblement, et pour lui prouver qu'il n'était pas de taille à m'effrayer, je fis tirer un de mes canons chargé d'une pièce de bois en guise de boulet. Les noirs ayant ramassé ce projectile, que l'explosion avait lancé fort loin, j'interpellai le chef et lui demandai si les lances de ses hommes portaient à pareille distance. Son attitude me prouva qu'il avait compris la leçon et en profiterait.

Il entreprit une longue justification pour me persuader qu'il était resté étranger à un complot tramé par les autres chefs, qu'il révéla à mon drogman, et qui consistait tout simplement à tomber sur nous durant la saison des pluies, lorsque l'humidité empêcherait nos terribles



Belénia, village berri sur le fleuve Blanc. — Dessin de Lancelot d'après Werne.

fusils de faire feu, et à nous massacrer sans danger. (Pour parer à ce péril, je fis soigneusement envelopper de peaux les batteries de nos fusils pendant que durèrent les pluies.)

Mon conspirateur avait été trahi de la façon la plus inattendue. Une esclave dinka qu'il avait s'était empressée de tout révéler à mon drogman ; c'était le roi lui-même qui avait donné l'ordre de tomber sur nous, de nous égorger tous, sans excepter Terranova, son hôte ; de brûler nos corps et d'en jeter les cendres au vent, « afin que nos cadavres ne restassent pas dans sa terre. » Sachant que ces noirs croient à la sorcellerie, je lui déclarai que je savais tout cela par des moyens magiques, et que je voulais bien lui pardonner ses perfidies passées, mais qu'il eût à y regarder à deux fois si, à l'avenir, il s'avisait encore de conspirer contre moi. Il me fit, pour me rassurer, le serment le plus solennel en usage chez ces peuples, « sur la race de ses bœufs, » et nous nous séparâmes assez bons amis pour la forme....

Andrea DEBONO.

Habitants de la Havane. — Dessin de Pottin.

# VOYAGE A L'ILE DE CUBA,

## PAR M. RICHARD DANA [1].

1859

Départ de New-York. — Une nuit en mer. — Première vue de Cuba. — Le Morro.

Le samedi, 12 février 1859, je quitte New-York sur le paquebot-poste américain *Cahawba;* nous passons devant les hauteurs de Neversink. La nuit descend sur la mer, triste, froide et neigeuse ; nos signaux, l'un rouge, l'autre blanc, le troisième vert, brillent dans les brouillards ; la chaudière jette sa rouge lueur, gaie ou terrible, suivant l'humeur du spectateur ; les longues lames lèvent ou abaissent la poupe et la proue et balancent le navire à droite et à gauche ; les cloches commencent à sonner sur leur ton étrange les demi-heures ; l'humidité et la nuit chassent tout le monde sous le pont : notre première nuit de mer a commencé.

Le lendemain, nous ne faisons aucune rencontre, nous voyons seulement le steamer *Columbia*, en route pour Charleston, qui disparaît bientôt derrière l'horizon. Nous passons le cap Hatteras ; il fait nuit et le phare de Hatteras lance sa brillante aigrette de lumière jusqu'à trente milles de distance sur cette mer, où tant de marins ont trouvé leur tombeau. Nous approchons bientôt du Gulf-Stream. On jette un seau à la mer pour en ti-

1. *To Cuba and back.* — By Richard Henry Dana. Londres, 1859. — M. Richard Dana est un auteur américain qui a conquis aux États-Unis une immense popularité par un petit livre intitulé : *Deux ans devant le mât*, où se trouve dépeinte l'existence d'un simple matelot. M. Dana avait voulu mener lui-même cette vie d'aventure, et ce sont ses propres souvenirs qu'il consigne dans ce curieux volume que tout le monde a lu en Amérique et en Angleterre. Son livre actuel sur Cuba est le deuxième ouvrage sorti de sa plume : nous en présentons une sorte de résumé, où de longs extraits littéraux sont reliés par quelques parties abrégées.

rer de l'eau, elle marque 42° Fahrenheit; quinze minutes après on le jette de nouveau, et elle marque déjà 72°. Nous sommes dans le Gulf-Stream[1]. Dès le lendemain, nous l'avions déjà franchi : deux fois encore nous le traversons pour arriver en face du cap de la Floride.

Rien ne peut peindre la beauté des nuits en mer dans ces latitudes méridionales, ces clairs de lune, la mer sereine, ces brillantes étoiles, les légers nuages emportés par les vents alizés, la douceur de l'air et ces sensations qui s'emparent sous les tropiques de celui qui vient de quitter la neige et les glaces de la Nouvelle-Angleterre. Il y a dans la clarté du ciel bleu et chaud des tropiques, quelque chose qui enlève l'étranger au sentiment de la réalité. D'où viennent ces navires, qui sortent de la mer à l'horizon? où vont-ils quand ils s'y enfoncent de nouveau, à l'autre bout du ciel? Ces taches bleues qu'on aperçoit, sont-ce bien des îles à l'ancre au fond des mers, avec des hommes, des enfants, des chevaux, des machines, des écoles, des journaux, ou flottent-elles et sont-elles seulement visitées par les habitants de l'air?

Le 17 février, nous apercevons pour la première fois les hauteurs de Cuba : la première qui se montre, est le Pain de Matanzas; nous voici à soixante milles de la Havane. Nous ne pouvons y arriver avant la nuit, et aucun navire ne peut passer devant le *Morro* après le coucher du soleil. Nous apercevons la côte septentrionale de Cuba, ce ne sont pas des bancs de sables, des plaines unies comme le long de nos États du sud; le pays ondulé descend vers la mer et s'étage dans le lointain en lignes de plus en plus élevées. « Voilà le Morro ! »

Voilà bien, en effet, le Morro, un majestueux rocher qui s'élève perpendiculairement de la mer, avec ses murs, ses parapets et ses tours sur le sommet, ses bannières et ses signaux flottants et le phare élevé qui le domine. La colline n'est pas très-haute, mais domine entièrement la mer. Tout près est la cité, étendue le long de la côte, avec ses maisons qui descendent jusqu'aux récifs de l'Océan. Où est le port? où sont les quais? les voilà. Nous arrivons devant l'entrée, profonde et étroite, qui sépare le Morro de la Punta; et par l'entrée nous voyons le port étendu devant nous avec ses innombrables mâts. Mais la nuit descend, le canon qui donne le signal du coucher du soleil s'est fait entendre, nous entendons mourir les dernières fanfares des trompettes dans les fortifications, et le phare commence à jeter sa lueur sur la mer silencieuse, des lumières étincellent dans la cité; il est trop tard pour pénétrer dans le port. Lentement et comme à regret, le vaisseau tourne sa proue vers la mer, la machine souffle lourdement, nous sommes balancés sur la mer. La Croix du Sud est au-dessus de l'horizon; et toute la nuit deux flots de lumière découpent leurs lignes sur la mer, l'une d'or, venant du phare; l'autre d'argent, de la lune. Quel enchantement! qui peut regretter le délai qui nous retient où nous sommes, et le voisinage d'un quai vulgaire de débarquement?

Aspect de la Havane. — Les rues. — La volante. — La place d'Armes. — La promenade d'Isabelle II. — L'hôtel Le Grand. — Bains dans les rochers.

Au lever du soleil, nous faisons notre entrée; de tous côtés on entend les trompettes et tambours, du Morro, de la Punta, de la longue Cabaña, de la Casa Blanca. Quel monde de vaisseaux! les mâts sont serrés en véritable forêt, le long de la ville, la proue tournée vers les maisons, comme des chevaux à la mangeoire; pendant que d'autres vaisseaux à l'ancre remplissent presque entièrement tous les passages vers les baies qui s'étendent plus loin. Voilà le pavillon à raies rouges et jaunes de l'Espagne: le pavillon tricolore de la grande nation; les croix de Saint-Georges de la Grande-Bretagne; les étoiles et les raies de la grande république, quelques pavillons de la Hollande, du Portugal, des États du nord de l'Italie, du Brésil et des républiques de l'Amérique centrale. Nous avançons prudemment à l'ancre, et venons prendre place dans la baie de Régla; l'officier de santé inspecte le navire, on examine les passeports; et peu de temps après, me voilà installé dans une *volante*, conduit par un postillon nègre, dans les rues étroites de cette surprenante cité.

Les rues sont si serrées et les maisons bâties si près les unes des autres, qu'on croit être plutôt entre deux murs que dans une rue. Il semble impossible que deux voitures puissent passer de front : elles le font pourtant, mais il y a constamment des embarras de voitures. Dans certains endroits, des voiles sont tendues sur la rue entière, de maison en maison, et l'on passe sous une longue tente. Quel étrange véhicule que la volante! une paire de longs et minces timons; à un bout, une paire d'immenses roues, à l'autre, un cheval avec sa queue tressée, relevée et attachée à la selle; une chaise ouverte appuyée sur les timons, à un tiers de la distance des roues au cheval; sur le cheval, un nègre avec de grandes bottes de postillon, de longs éperons et une brillante jaquette : voilà la volante. C'est un véhicule commode pour celui qui s'y trouve, mais il doit être sensiblement pénible pour le cheval. Nous rencontrons en passant des volantes de maître, distinguées par de riches ornements d'argent et la livrée des postillons; quelques-unes ont deux chevaux : l'argent, la livrée, et les longs timons, qui se balancent, une étrangeté générale, leur donnent quelque chose de plaisant. Dans la plupart, on voit un monsieur à demi couché, le cigare à la bouche; dans

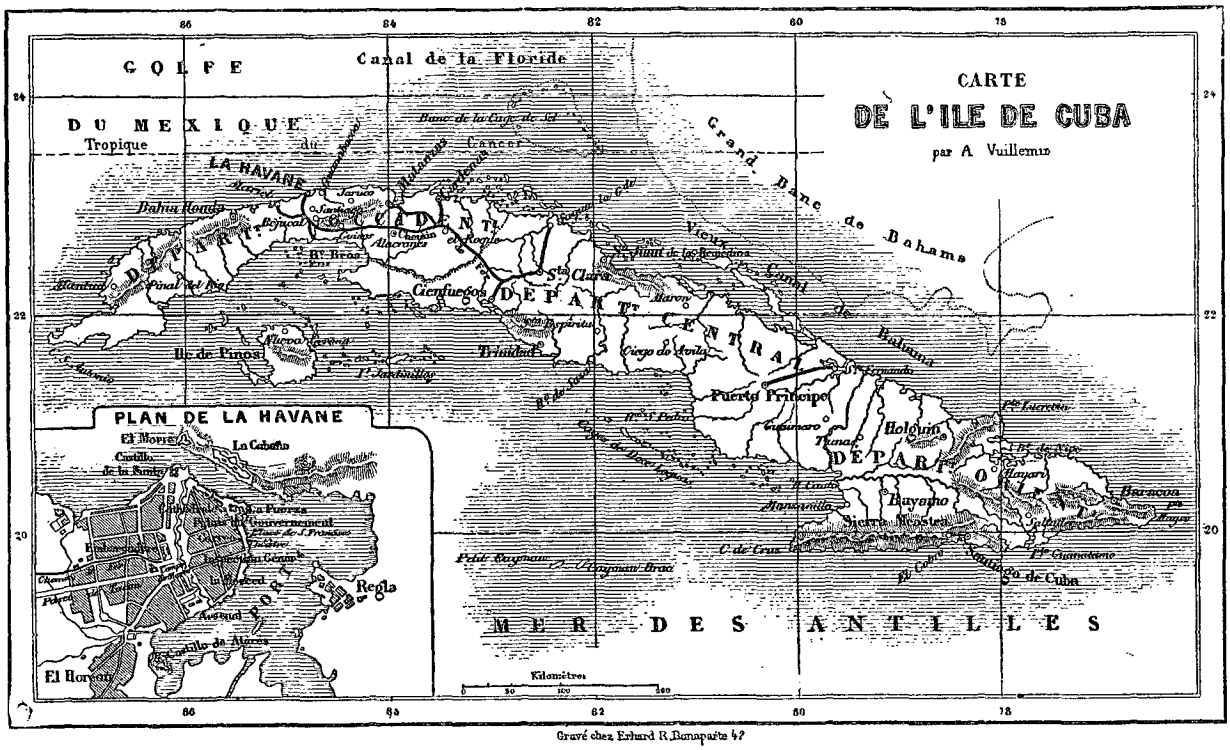
1. « Les eaux de l'Océan se réchauffent naturellement dans le golfe du Mexique et la mer des Antilles; elles donnent ainsi naissance à un torrent d'eau chaude qui, sous le nom de *Gulf-Stream*, va se précipiter sur les récifs de l'archipel de Bahama, coule le long de la côte de Floride, et conserve une direction parallèle à la côte d'Amérique, en ne s'éloignant que fort peu, jusqu'à la hauteur du cap Hatteras. Là, rencontrant le courant d'eau froide venu du nord et le grand banc de Terre-Neuve, il s'élargit, gagne en surface, s'élève vers le nord, puis sa bande ainsi plus étendue va rejoindre les Açores, d'où elle se courbe vers le sud, revenant à la côte d'Afrique et recommençant le même circuit. » (Alfred Maury, *la Terre et l'Homme*. Hachette, 1857.)

d'autres, un flot gonflé de mousseline bleue ou rose, étendu des deux côtés jusqu'aux timons, et derrière, quelque indice d'une tête vivante.

Voici la place d'Armes avec son jardin plein de riches fleurs devant le palais du gouverneur. A un des coins est la chapelle élevée sur l'endroit où, sous les auspices de Christophe Colomb, la messe fut pour la première fois célébrée dans l'île. Nous arrivons au *Paseo de Isabel Segunda*, grande avenue qui s'étend de la ville à la baie, avec deux promenades parallèles pour les voitures et deux autres pour les piétons, toutes bordées d'arbres en pleine floraison. Nous voici arrivés au théâtre de Tacon, et la volante s'arrête devant une ligne de grandes maisons dont la hauteur contraste avec les autres maisons de la ville, qui sont uniformément à un étage. Nous sommes à l'hôtel Le Grand.

Le Grand est un Français ; son hôtel est un restaurant avec des chambres pour les voyageurs. Le restaurant est excellent, les chambres sont médiocres. Les lits n'ont point de matelas : on dort sur une toile tendue, sous un filet à mosquites. Il faut fermer les fenêtres la nuit, parce que le changement de température qui précède l'aube pourrait être dangereux. On vous prévient aussi qu'il ne faut pas marcher pieds nus sur le parquet, à cause d'un petit insecte nommé *nigua* qui pénètre dans la chair, y fait ses œufs, et occasionne des tourments souvent insupportables.

Après dîner, je me promène le long du *Paseo de Isabel Segunda*, pour voir la promenade qui commence à cinq heures environ et finit à la nuit tombante. La voiture la plus ordinaire est la volante, mais il y a des équipages dans le style anglais, avec des domestiques en livrée. J'ai un faible pour la volante à deux chevaux.




Gravé chez Erhard R. Bonaparte 47

Le postillon, les longs timons qui oscillent, l'argent prodigué dans les harnachements, donnent à l'ensemble un style qui éclipse le respectable équipage anglais. Les dames se promènent en grande toilette, décolletées, sans chapeau. Les domestiques, sur les voitures, sont tous nègres. On se promène le long du *Paseo de Isabel*, à travers le champ de Mars, et puis sur le *Paseo de Tacon*, qui mène jusqu'à la campagne, en ligne droite.

A huit heures je m'arrête sur la place d'Armes, un grand carré qui s'étend devant la maison du gouverneur, pour entendre la musique militaire de la retraite. La lune est claire et s'avance au milieu du champ étoilé et étincelant du ciel ; l'air est pur et embaumé ; la musique lance ses accords sous les palmiers et les mangos ; les promenades sont encombrées de monde, et l'on se presse autour des voitures pour saluer les dames. Peu de dames se promènent à pied sur la place : ce sont sans doute des étrangères. L'étiquette ne permet pas aux dames de marcher en public à la Havane.

Je rentre lentement, pour voir la ville de nuit. Le soir est l'heure brillante des boutiques. On fait ses achats quand le gaz est allumé. Les volantes et les voitures vont en tous sens, s'arrêtent à la porte des magasins. Les gardiens se tiennent au coin des rues, chacun tenant une longue pique et une lanterne. Les cafés sont ouverts. C'est aussi l'heure des visites.

Une étrange habitude est observée dans toutes les maisons. Dans la chambre principale sont placées deux rangées de chaises, face à face, trois ou quatre de chaque côté, et toujours à angle droit avec le mur qui fait face sur la rue. En passant, on aperçoit ces rangées de chaises. La famille et les visiteurs y prennent place méthodiquement. Comme les fenêtres sont ouvertes, profondes et très-larges, sans glaces, avec des barreaux très-espa-

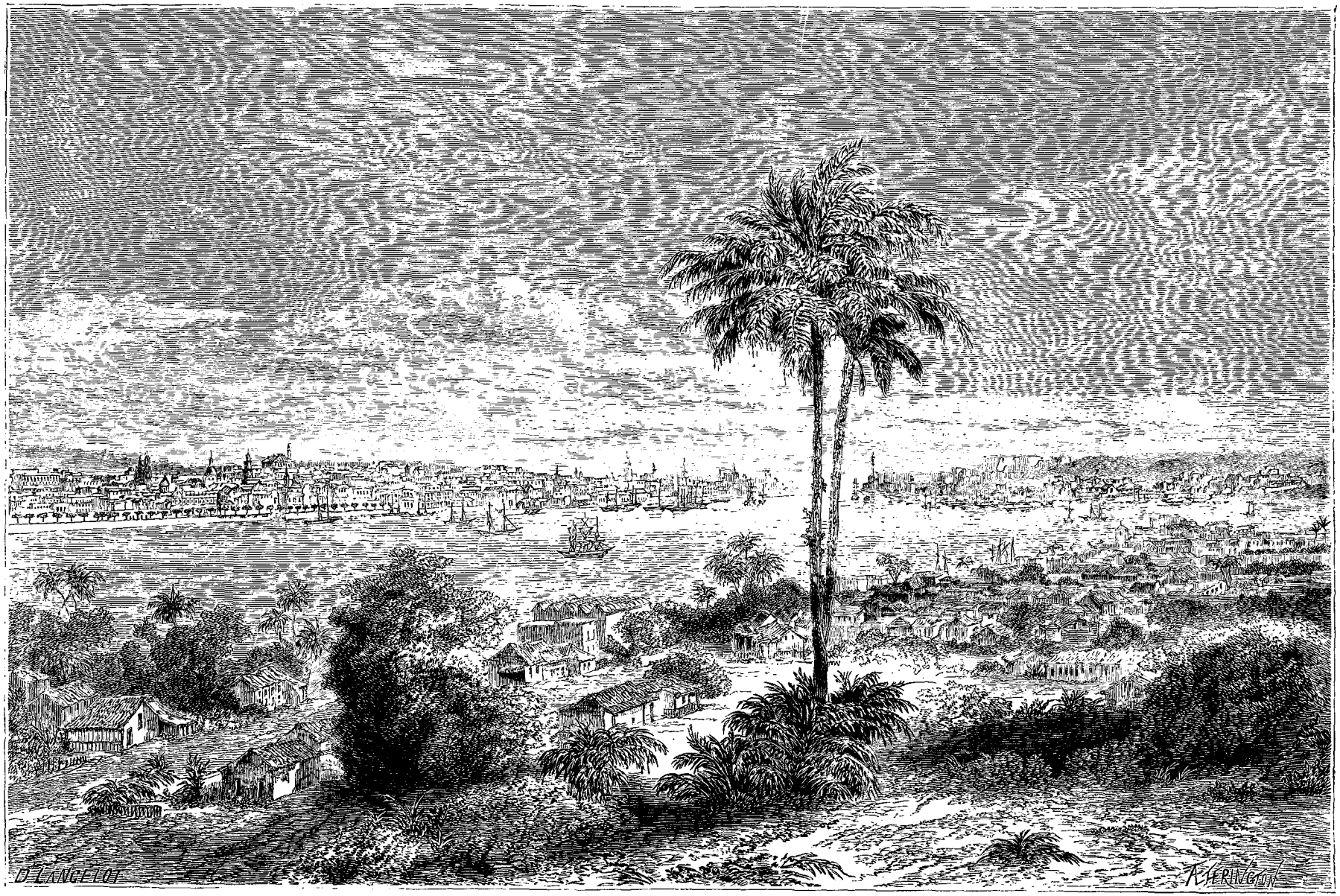
cés, on peut inspecter tout cet arrangement intérieur dans tous les salons havanais, étudier la toilette des dames, et savoir qui elles reçoivent.

On se lève de bonne heure pour jouir des meilleures heures de la journée. On m'avait appris qu'il y a des bains creusés dans le roc, près de la Punta. Je pars pour m'y rendre à six heures, et me promène sous les arbres vers le Presidio. Quel est ce son retentissant? Est-ce la cavalerie qui marcherait à pied, les sabres traînants? Non; c'est une foule de malheureux qui se forment en ligne devant le Presidio. Ce sont des forçats! chacun a une bande de fer rivée autour de la cheville, une autre autour de la ceinture, et une chaîne s'attache par les deux bouts à ces deux bandes. Ils ont ainsi le libre usage de leurs bras et même de tout le corps, la chaîne est seulement un poids et une marque dont ils ne peuvent se

Coolies chinois, à Cuba. — Dessin de Pelcoq d'après une photographie.

débarrasser. On la garde nuit et jour, en travaillant, en mangeant, en dormant. Dans certains cas, deux condamnés sont enchaînés ensemble.

J'arrive aux *Baños de Mar*. Ce sont des compartiments dont chacun a environ douze pieds carrés et six ou huit pieds de profondeur, et coupés dans la falaise avec des escaliers de pierre ; chaque compartiment a deux ouvertures par où les flots entrent et sortent librement. Cet arrangement est nécessaire, parce que les requins sont si abondants, que le bain en pleine mer est fort périlleux. La beauté du rocher, le va-et-vient de l'eau donnent beaucoup d'agrément à ces bains, et l'eau, qui est celle du Gulf-Stream, a une température de 72° Fahrenheit. Les bains sont voûtés au sommet et fermés en partie du côté de la terre, mais ouverts du côté de la mer, pour laisser la vue libre : et pendant qu'on se baigne, on voit




Vue générale de la Havane, capitale de Cuba. — Dessin de Lancelot.

les lourds navires flotter sur le Gulf-Stream, ce grand chemin de la mer Équinoxiale. L'eau dans les bains se tient à une profondeur de trois à cinq pieds, et ils sont assez grands pour qu'on puisse un peu y nager. Le fond est en sable et en coquilles. Ces bains ont été construits aux frais de l'État et sont libres. Quelques-uns sont réservés aux femmes, et d'autres *per la gente de color*.

Coolies chinois. — Quartier pauvre à la Havane. — La promenade de Tacon.

Je ne fus pas longtemps à la Havane sans remarquer dans les rues et les maisons des hommes de complexion indienne, avec de grossiers cheveux noirs. Je demandai si c'étaient des natifs indiens ou des hommes de sang mêlé. Non; ce sont des coolies. Leurs cheveux portés longs et leur costume ne m'avaient point révélé les Chinois; pourtant leurs formes et l'expression de leurs yeux auraient dû me l'indiquer. Ce sont les victimes de ce nouveau commerce dont nous entendons tant parler. On m'informe qu'il y en a deux cent mille à Cuba, et qu'ils y ont été importés dans l'espace de sept ans. J'ai rencontré les nouveaux et derniers venus en costume chinois, la tête rasée; mais la plupart portent ensuite des pantalons, des jaquettes et des chapeaux de paille, et laissent pousser leurs cheveux.

Je me rendis, peu de jours après mon arrivée, au *Jesus del Monte*, pour présenter une lettre d'introduction à l'évêque. Le chemin, en passant par la *Calzada de Jesus del Monte*, traverse une partie misérable, je dirais volontiers la plus misérable de la Havane, par des lignes sans fin de bouges à un étage en bois et en pisé, à peine habitables pour des nègres, et entremêlés d'une quantité de cabarets. Chevaux, mulets, ânes, poules, enfants, grandes personnes, tout le monde entre par la même porte; et par derrière on découvre d'horribles amas d'ordures. L'aspect des hommes, les chevaux attachés aux portes, les mules avec leurs paniers de fruits et de feuilles qui descendent jusqu'à terre, tout me parle de Gil Blas et de ce que j'ai lu sur la vie en Espagne. Les petits négrillons s'en vont tout nus, aussi peu soucieux de vêtements que des petits chiens. Mais c'est ce qu'on voit dans la ville entière. Ce matin, dans la grande salle de l'hôtel Le Grand, je voyais une dame, tout habillée de blanc et en grande toilette, tenir par la main un petit négrillon nu de deux à trois ans, blotti dans les plis de sa robe.

Nous commençons à nous élever sur les hauteurs de *Jesus del Monte*. Les maisons ont meilleure apparence : elles ont toujours un seul étage, mais sont hautes et en pierre, avec des pavés de marbre et des toits en tuiles, des cours pleines de gazon et d'arbres; et par les grilles des grandes fenêtres, hautes et larges, on voit un mobilier élégant, une double rangée de fauteuils, et des dames bien mises faisant jouer l'éventail.

Arrivé au sommet, on jouit d'une vue admirable. Voilà la Havane, ville et faubourg; le *Morro*, avec ses batteries et son phare; la ligne de fortifications qu'on nomme la *Cabaña* et *Casa Blanca;* le château d'*Ataves*, tout auprès, un parfait cône tronqué, fortifié au sommet; le château *del Principe*, plus lointain et plus élevé, et autour de tout cela « le désert gris et mélancolique du vieil Océan. » Non, non! il est toujours jeune! l'Océan bleu, brillant; il donne la joie au cœur, il inspire! Ai-je jamais contemplé une vue aussi grandiose? La vue de Quebec, du pied des cataractes de Montmorency, peut rivaliser avec celle-ci, mais ne la dépasse pas. Pour moi, je préfère la Havane, car rien, pas même le Saint-Laurent, si large qu'il soit, ne peut remplacer cette mer, l'horizon sans bornes, la vue des voiles qui brillent dans la distance, les larges contours du port, et ces longs bras qui l'embrassent.

Je reviens par le *Paseo de Tacon*, que je parcours dans toute sa longueur : cette promenade, bien plantée, n'a pas moins de trois milles d'étendue; elle s'étend depuis le champ de Mars, qui est hors des murs, à un grand jardin où il y a une fontaine et une statue, et qui est tout rempli des arbres et des fleurs les plus admirables. Aucune ville en Amérique ne possède une aussi belle avenue. Comme beaucoup d'autres choses à la Havane, elle porte le nom du général Tacon, dont l'énergie a tant fait pour la belle colonie espagnole.

Les surnoms à la Havane. — Matanzas. — La Plaza. — Limossar. L'intérieur de l'île. — La végétation.

Les Cubains ont un goût prononcé pour les noms bien ronflants. Chaque boutique, jusqu'à la plus humble, a son nom particulier. On leur donne les noms du soleil, de la lune, des dieux, des déesses, des demi-dieux et des héros; des fruits, des fleurs, des pierres précieuses; des noms favoris de femmes, avec des additions pleines de fantaisie; et enfin les noms de toutes les perfections possibles, de tous les plaisirs des sens et de l'esprit. Les prisons et les hôpitaux ont tous leurs noms plus ou moins patriotiques : les douze canons du Morro ont ceux des apôtres. Chaque ville a le nom d'un apôtre ou d'un saint, ou de quelque objet sacré. Le nom complet de la Havane, en l'honneur de Christophe Colomb, est *San Cristobal de la Habana;* celui de Matanzas est *San Carlos Alcazar de Matanzas*. Il est singulier que l'île elle-même ait défié toutes les tentatives faites pour en changer le nom. Elle avait été solennellement baptisée de celui de *Juana*, d'après la fille de Ferdinand et d'Isabelle; puis de *Ferdinand*, d'après ce monarque lui-même; puis de *Santiago d'Ave Maria*, mais on est toujours revenu au nom indien de Cuba. Pour satisfaire les goûts hyperboliques de la race qui l'a conquise, on se contente de dire, dans les cérémonies et les grandes occasions, *la siempre fidelisima isla de Cuba*.

Comme il n'y a pas de plantations à voir à la Havane, je pris le parti d'aller à Matanzas; tout autour de cette ville, les travaux sont en pleine activité dans cette saison. Un bateau à vapeur quitte la Havane tous les soirs à dix heures, et arrive à Matanzas avant le jour : la distance par mer est de cinquante à soixante milles.

Le steamer part ponctuellement à dix heures et sort du port. Les eaux noires sont illuminées par la lumière phosphorescente. Le câble qui retient les vaisseaux à l'ancre se dessine comme un filet d'argent. Chaque ba-

teau, qui glisse silencieusement de vaisseau à vaisseau, de rivage à rivage, laisse un sillon d'argent derrière son gouvernail, et soulève à l'avant un flot argenté, pendant que les rames soulèvent de l'argent liquide qui s'écoule et retombe dans la profondeur opaque de l'eau. Une fois sorti du port, je m'endors et ne me réveille qu'à trois heures du matin dans la baie de Matanzas.

Nous mettons à l'ancre à un mille environ de la jetée : de petits bateaux viennent nous chercher et nous conduisent à la ville. Matanzas diffère de la Havane par le genre de constructions, les voitures, les coutumes, la largeur des rues, et a moins l'air d'une ville des tropiques. Elle a environ vingt-cinq mille habitants, et est située au point où deux petites rivières, le Yumuri et le San Juan, qu'on traverse par de beaux ponts de pierre, se jettent dans la mer. La ville se trouve ainsi divisée en trois parties. Les vaisseaux restent à l'ancre à deux ou trois milles de la cité; celle-ci est sur un terrain uni et brûlant, mais les collines environnantes sont pittoresques et fertiles. A l'ouest de la ville s'élève une chaîne qui borde la mer, et qu'on nomme le *Cumbre;* on va y admirer de très-beaux points de vue.

Dans ma première promenade, je rencontrai une troupe de coolies portant, sous un soleil ardent, des pierres pour bâtir une maison, sous les yeux d'un surveillant assis à l'ombre. Ils sont nus jusqu'à la ceinture, avec des pantalons de coton courts qui s'arrêtent au genou. Quelques-uns de ces hommes sont fortement, un ou deux même puissamment constitués, mais beaucoup paraissent très-frêles. On m'informe, ce que j'avais déjà entendu dire à la Havane, que l'importateur de coolies reçoit deux mille francs par tête de l'acheteur, et que celui-ci doit donner aux coolies vingt francs de gages par mois, qu'ils peuvent réclamer tous les mois, si cela leur convient; ils sont tenus au service pour huit ans, et, pendant cette période, assujettis aux travaux ordinaires qu'on demande aux esclaves. Ils sont, dit-on, plus intelligents et peuvent faire un travail plus varié que les noirs. Il ne serait pas bon de fouetter un coolie Ils ont, sur la dignité de leur personne, des opinions qui ne leur permettent pas de se soumettre à la dégradation d'un châtiment corporel. Si un coolie est fouetté, il faut que quelqu'un meure, ou le coolie lui-même, car ils sont terriblement enclins au suicide, ou celui qui a ordonné la punition, ou quelque autre personne, ce qui revient à peu près au même dans leurs étranges principes de châtiment indirect. Néanmoins, la valeur de la main-d'œuvre à Cuba est telle, qu'un habitant est prêt à donner deux mille francs en argent comptant, pour la chance de pouvoir imposer huit ans de travail à vingt francs par mois à un homme qui parle une langue étrangère, qui adore d'autres dieux, qui considère le suicide comme une vertu, et qui est gouverné par des lois morales tout autres que celles de son maître, sans compter que sa valeur est encore diminuée par les chances de mort naturelle, de maladie, d'accidents, de fuite, de punition imposée par les lois du pays, qu'il peut d'autant plus facilement violer qu'il ne les connaît ni ne les comprend.

La *Plaza* est, dans le style ordinaire, un jardin clos avec des murailles; devant s'élève le palais du gouvernement. C'est ici, dans ce lieu si beau et en plein soleil de midi, que tomba, il y a quatorze ans, sous le feu des soldats espagnols, le patriote et poëte, l'un des rares poëtes populaires de Cuba, Gabriel de la Concepcion Valdez. Accusé d'être à la tête d'un mouvement organisé pour délivrer les esclaves, qui jeta la terreur à Cuba en 1844, il fut condamné à mort et fusillé. Son nom et son histoire sont populaires à Cuba. Il était surtout connu sous le nom de Placido, sous lequel il écrivait. C'était un homme de talent et un brave, mais c'était un mulâtre!

Je pars en chemin de fer pour Limossar; en quittant Matanzas, nous nous élevons sur un plan incliné; la baie et la cité s'étendent au-dessous de nous. La baie est profonde sur le bord occidental, sous les hauteurs du Cumbre, et c'est là que les vaisseaux se tiennent à l'ancre; ailleurs, elle est peu profonde, et l'eau y est d'un vert clair. Des bateaux à rames et à voile font le trajet entre les navires et les quais.

Je vais maintenant voir pour la première fois l'intérieur de Cuba. On ne saurait avoir un jour plus favorable. L'air est transparent et n'est pas excessivement chaud. Des nuages doux flottent à demi-hauteur dans un ciel serein; le soleil est brillant, et la luxuriante flore d'un été perpétuel couvre tout le pays. Partout s'élèvent ces étranges palmiers! je ne puis m'y habituer. Beaucoup d'autres arbres ressemblent aux nôtres, et l'on croirait qu'ils peuvent venir dans notre pays. Mais le palmier royal a l'air tropical par excellence : il ne peut croître hors d'une étroite ceinture qui court autour du globe. Son tronc, long, mince, si droit et si uni, emmaillotté depuis le pied dans le bandage serré d'une toile grise, montre un cou d'un vert foncé, et au-dessus une crête et un plumage de feuilles de la même couleur. Il ne donne pas d'ombre, et ne porte pas de fruits estimés de l'homme. Il n'a aucune beauté particulière pour faire pardonner son inutilité. Pourtant il a quelque chose de plus que la beauté, il exerce sur le regard une fascination étrange, et on sent, quand on l'a vu, qu'on ne peut plus l'oublier.

Quels sont ces bouquets qui semblent du maïs tendant à prendre les proportions d'un arbuste? La tige paraît devenue tronc, la délicate pellicule externe une écorce, et les grains de maïs se transforment en melons? Ce sont les bananiers et les plantains, comme le montrent, quand on approche, leurs grappes de fruits verts et jaunes. Et là-bas, cet arbre penché, avec ses longues feuilles qui tombent à terre, et des fruits verts comme des melons? J'interromps mon voisin qui fume son dixième cigarrito, pour lui en demander le nom. C'est le cocoa! Ce melon vert deviendra la dure noix que nous cassons avec un marteau.

### Les champs de canne à sucre. — Une plantation. — Le café. La vie dans une plantation de sucre.

Nous arrivons bientôt à des champs de canne à sucre, qui de loin ressemblent à des champs de blé gigantesque. Ils s'élèvent à huit ou dix pieds de hauteur et sont très-

fourrés. Une armée pourrait s'y cacher. Le sol porte toutes les traces d'une intense fertilité.

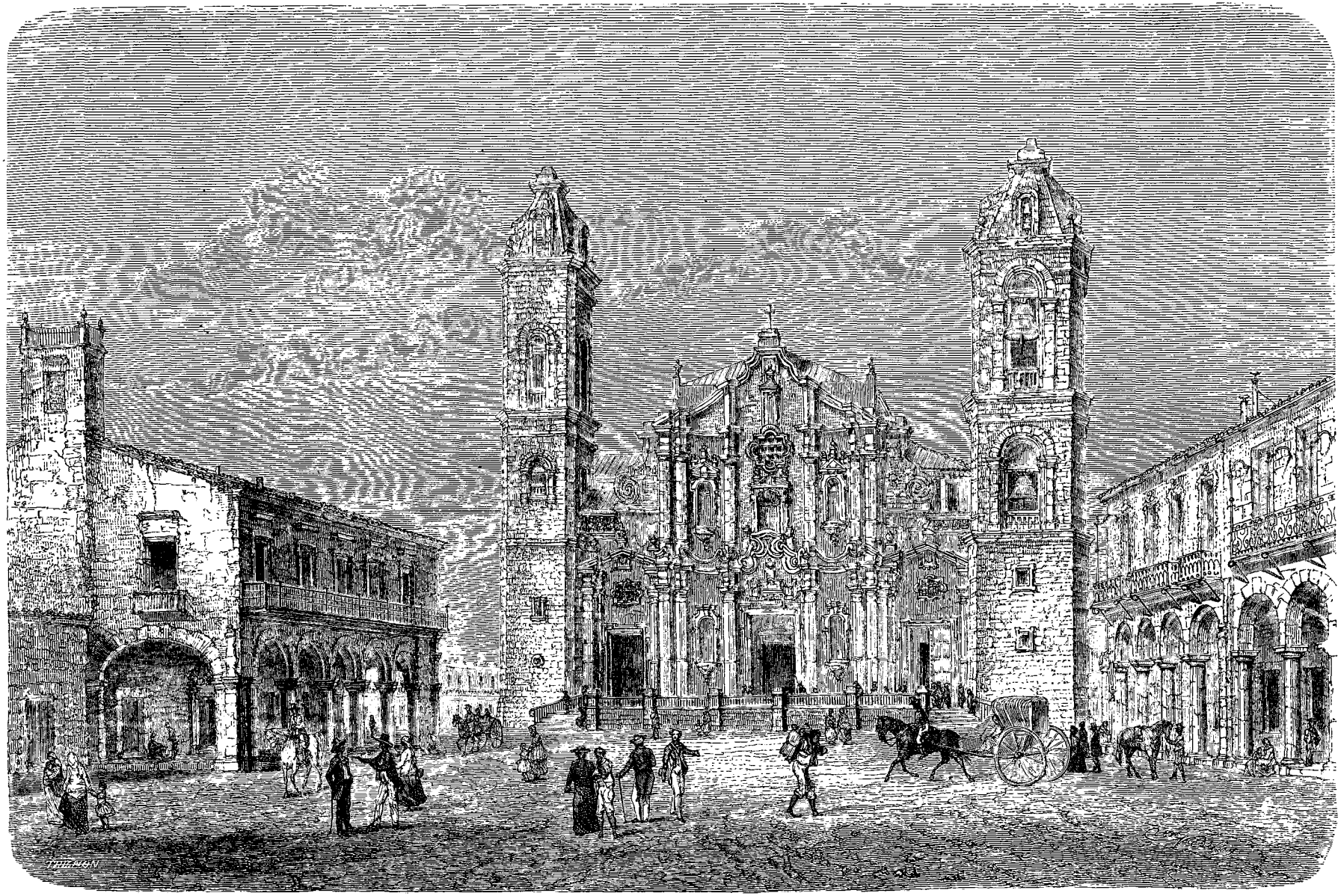
Là-bas, au bout d'une avenue de palmiers, dans un nid d'arbres ombreux, est un groupe de bâtiments blancs entourés d'une mer de champs de cannes à sucre, avec une haute cheminée qui vomit des filets de fumée noire. C'est une plantation de sucre, le premier *ingenio* que j'aperçoive. Des chars traînés par des bœufs, chargés de cannes, traversent lentement les champs; et autour des maisons, dans les champs, dans toutes les attitudes du travail, on voit les nègres, hommes, femmes, enfants, les uns coupant les cannes, les autres chargeant les chars; c'est une scène d'activité industrielle sous le soleil d'un jour accablant et plein de langueur.

Les groupes de maisons blanches à un étage deviennent plus fréquents, quelquefois ils sont très-rapprochés

Avenue de palmiers devant une habitation de Cuba. — Dessin de E. de Bérard.

les uns des autres; tous ont le même caractère, ils ne diffèrent que par la végétation qui les entoure. Les uns ont de larges avenues de palmiers, de mangos, ou d'orangers, et sont entourés de jardins, abrités sous des bouquets d'arbres; d'autres brillent sous le soleil ardent, sur une plaine unie de cannes; à peine une petite oasis de verdure s'élève aux alentours.

Je commence à sentir que je suis bien dans Cuba; dans la riche, tropicale Cuba, qui fait du sucre et est cultivée par des esclaves : la vie cubaine doit être étudiée dans les plantations. J'arrive à la station, où je dois m'arrêter pour aller à la plantation de Señor C.... On me montre à une petite distance, sous de grands arbres, une maison où l'on arrive entre des orangers. Tout autour de moi, je ne vois qu'une riche verdure, sur un sol doucement ondulé; çà et là, une haute colline à l'horizon,



Cathédrale de la Havane. — Dessin de Navlet.

et d'un côté une chaine lointaine de basses montagnes. On n'entend d'autre son que le chant des oiseaux; des fleurs sauvages, de toute forme et de toute odeur, couvrent le sol et les buissons. Voici la fameuse terre rouge si renommée pour sa fertilité. Il semblerait que l'avenue a été couverte de briques pulvérisées, et la poussière elle-même a une couleur rouge. Voici la haute maison à un seul étage, avec ses longues, hautes piazzas. Ici la haute muraille, peinte de blanc, qui enceint un grand carré, ne s'ouvre que par une porte, et donne à l'habitation l'air d'un fort; là-bas sont les cases des noirs; plus loin la fabrique de sucre, la cheminée qui fume, et les chars avec leurs bœufs. Par la porte, je puis apercevoir deux messieurs à table, et deux négresses, dont l'une sert, et l'autre est occupée à chasser les mouches. Le nègre qui m'accompagne et porte mon bagage, met la main à son chapeau, et attend qu'on lui donne la permission d'entrer sur la piazza : car dans les plantations les nègres ne peuvent approcher la porte de la maison sans en avoir reçu la permission. Ma lettre d'introduction lue, on me reçoit avec la plus cordiale hospitalité.

La plantation où je suis se nommait le Labyrinthe « El Labarinto : » pendant trente ans elle a été un *cafetal* (plantation à café) très-prospère. Les causes qui ont amené la chute des cafetals à Cuba ont agi ici comme ailleurs : et on a créé maintenant une plantation de cannes à sucre à la place, sous le nom nouveau de *la Ariadne*.

La conversion des plantations à café en plantations à sucre, du *cafetal* en *ingenio*, a très-sérieusement affecté les conditions sociales et économiques de l'île de Cuba. Le café doit venir à l'ombre; en conséquence, un cafetal était une plantation d'arbres; l'économie et le goût à la fois avaient amené les planteurs, qui presque tous étaient des réfugiés de Saint-Domingue, à choisir des arbres fruitiers, avec des arbres dont le bois était recherché, aussi bien que ceux qui étaient remarquables par leur beauté. Sous ce manteau d'arbres croissait le caféier, plante toujours verte, et presque toujours en fleurs, avec des baies de teintes changeantes, qui deux fois l'année, donnent les grains de café. Pour exploiter la plantation, il fallait y percer, à des intervalles assez nombreux, des avenues assez larges pour les voitures. La plantation était par conséquent découpée comme un jardin, avec des avenues, des sentiers, sous l'ombre des arbres les plus admirables; l'espace qui séparait les avenues était un immense verger, à l'ombre duquel s'élevait, jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur, la plante à café. Le travail consistait à soigner la plante, à recueillir le café, et les fruits; on cultivait en outre des légumes, on élevait des moutons, des chevaux et des bœufs. C'était de l'horticulture, sur la plus vaste échelle possible. Il fallait beaucoup de temps pour créer le jardin, les Cubains disent volontiers « le paradis d'un cafetal : » une fois achevé, c'était un séjour délicieux et aimé. On n'avait besoin d'aucune aide mécanique, on se passait de la vapeur, de la science; il suffisait de connaître les sols, la culture de quelques plantes et de quelques arbres.

Il a fallu vingt ans et plus pour démontrer aux Cubains, que le Brésil, les Antilles, qui sont à une latitude plus méridionale que Cuba, et les États de l'Amérique centrale, peuvent produire le café avec plus d'avantage. Les ouragans successifs et terribles de 1843 et 1845, qui détruisirent et ravagèrent tant de cafetals, joints au système colonial de la métropole, qui n'accordait aucune protection efficace à Cuba, ont mis fin à l'ère des plantations à café. Ces motifs n'ont sans doute fait que hâter une résolution nécessaire. Les mêmes causes qui produisaient l'infériorité de Cuba, au point de vue de la production du café, lui ont assuré une supériorité marquée pour la production du sucre. Les plantations détruites ont été consacrées à la culture de la canne; et graduellement, d'abord dans les parties occidentales et septentrionales, puis chaque jour plus avant du côté de l'est et du sud sur l'île entière, les ravissants cafetals ont été abattus, les arbres coupés, la charrue a passé sur les avenues et les sentiers, et le pays dénudé n'est plus qu'une mer de cannes.

### La vie dans une plantation de cannes à sucre.

La canne à sucre ne s'accommode point de l'ombre. Pour en rendre la culture profitable, il faut la cultiver aussi en grand que possible. Avoir des arbres fruitiers, serait une mauvaise économie pour le planteur. La plupart des fruits, surtout l'orange, qui s'exporte le plus, arrivent à maturité au milieu de la saison sucrière, et tous les bras sont alors requis. La canne ne mûrit qu'une fois l'année. Tout le travail doit être accompli pendant la période où elle commence à être assez mûre pour être portée au moulin et le moment où la chaleur et les pluies commencent à la gâter. Dans la Louisiane cette période ne dépasse pas huit semaines. A Cuba, elle est de quatre mois pleins. Cette différence donne à Cuba un grand avantage. Pourtant ces quatre mois sont encore trop courts; et pendant ce temps la cheminée fume et les fourneaux sont allumés jour et nuit.

Une plantation de sucre n'est ni un jardin, ni un verger. Ce n'est plus le séjour aimé dont s'enorgueillissait la famille du planteur. Aussi les plantations souffrent-elles des maux de l'absentéisme, et les propriétaires habitent aujourd'hui les environs de la Havane, de Matanzas, ou même New-York. L'esclavage a perdu par là ce qu'il avait encore de patriarcal. Le maître n'est plus le chef de la famille à la fois juge, médecin, prêtre, père, comme nous le représentent quelquefois les avocats de l'esclavage. Des surveillants, des administrateurs sont aujourd'hui placés entre lui et les esclaves. Les sentiments que fait naître une existence commune, les souvenirs de l'enfance, de longues et intimes relations, un amour partagé pour la maison, la terre, les animaux domestiques, les oiseaux; — les sympathies qui s'éveillent par les naissances, les maladies, par la mort même, les devoirs religieux accomplis en commun; — tout ce qui pouvait améliorer les rapports sociaux, tout cela disparaît de plus en plus.

Je découvre que l'ingénieur qui a le soin de la

machine à vapeur de la sucrerie est un Américain : il appartient à une classe de machinistes que la culture du sucre amène tous les ans à Cuba. Ils quittent les États-Unis en automne, s'engagent pour la saison, mettent les appareils en bon état, restent quatre ou cinq mois occupés, puis s'en reviennent au printemps dans leurs pays. Ce sont des gens fort habiles, et capables de faire toutes les réparations nécessaires : ils sont très-bien payés, mais sont constamment occupés pendant quatre mois, sans aucune distraction ni récréation. Celui avec qui je fais connaissance connaît très-bien Cuba, où il est déjà venu plusieurs fois : il m'apprend que dans toutes les plantations, pendant la saison sucrière, les noirs n'ont que quatre heures de sommeil sur les vingt-quatre heures, une heure pour dîner, une demi-heure pour déjeuner. La nuit est divisée en trois périodes de trois heures, les noirs ont, par tiers, leur tour de sommeil.

Les employés les plus importants dans une plantation sont le *mayoral* ou *mayordomo*. Le premier a la surveillance générale des noirs et doit établir parmi eux une stricte discipline. Le majordome est l'homme d'affaires de la plantation. Sous les ordres du mayoral sont un certain nombre de *contra-mayorales*, qui correspondent à ce qu'on nomme les *drivers* dans les plantations des États-Unis. L'un deux accompagne toujours un groupe de nègres à l'ouvrage, dans les champs ou ailleurs, les surveille, les dirige, et les fait travailler. Ils portent constamment sous le bras un fouet court, le signe de leur office. Ce sont presque toujours des nègres, et généralement les noirs ne montrent pas plus d'humanité dans ces fonctions que les blancs de bas étage.

Chaque soir, le majordome distribue des provisions aux noirs, sous la surveillance de l'administrateur. Les feux

La Volante, voiture de la Havane. — Dessin de Victor Adam.

s'allument ensuite dans les cases, et on y prépare le repas du soir. J'allai les visiter avant que le quartier nègre ne fût fermé. Une haute muraille entoure une cour carrée où sont les cases. Il n'y a qu'une porte d'entrée, qui se ferme à la nuit; quitter le quartier après la fermeture serait un délit très-grave. Les huttes sont simples, mais assez bien disposées. Dans quelques-unes est allumé un feu autour duquel, même dans cette saison chaude, les nègres aiment à se grouper. Cette visite laissa une étrange impression dans mon esprit. Rentré dans ma chambre à coucher, dans le silence de la nuit, je m'endormis en songeant que j'étais, à Cuba, l'hôte d'un planteur, au milieu de tous les effets de cet étrange système où un homme s'arroge tous les droits sur d'autres, amenés à travers l'Océan. J'entendais encore le chant des nègres chargeant les chars dans les champs de cannes et leurs modulations barbares : *Na-nu, A-ya — Na-ne, A-ya.*

Une fois je me réveillai au milieu de la nuit, et de loin j'entendis le bruit des travailleurs occupés dans les champs, sous la clarté des étoiles.

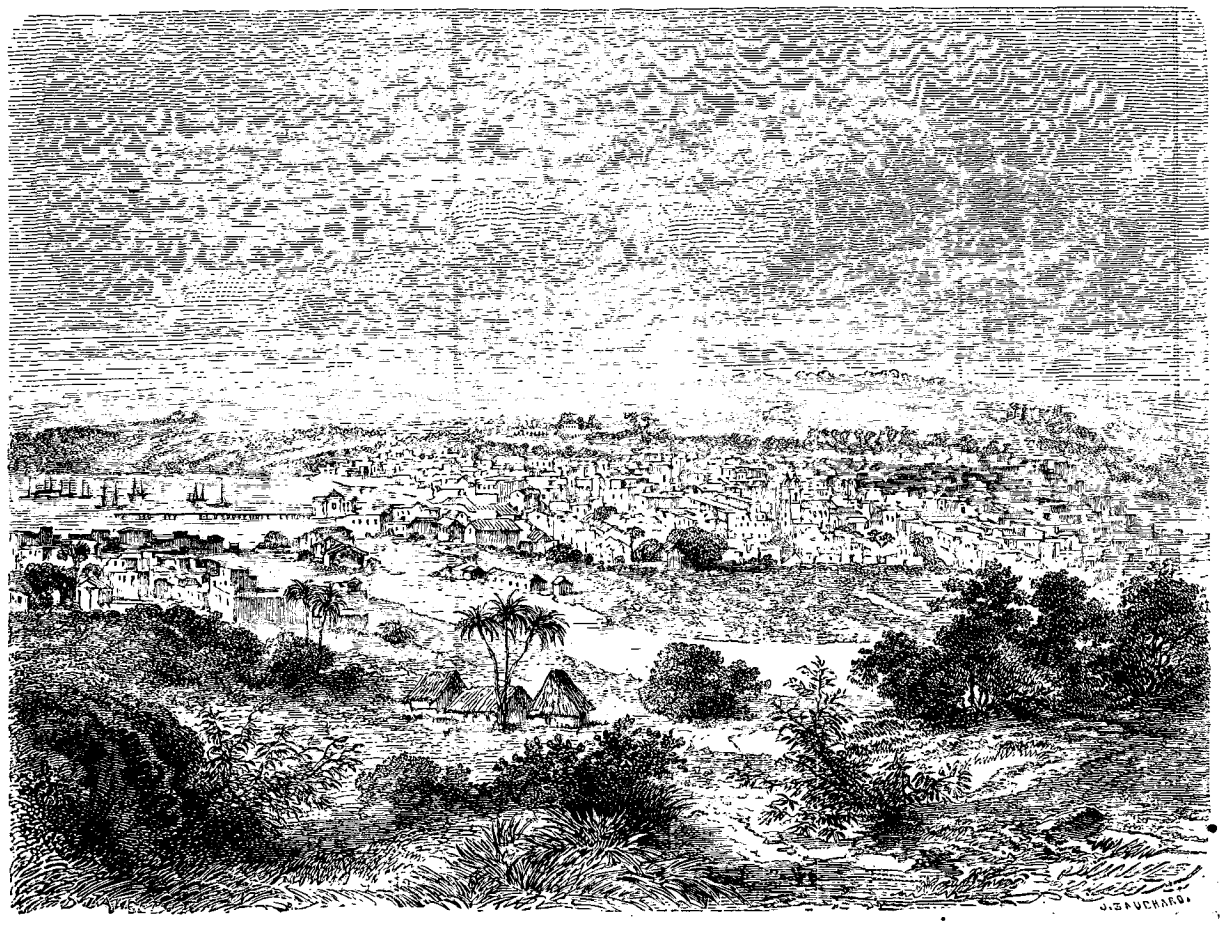
### Le Cumbre. — Le passage. — Retour à la Havane.

Revenu à Matanzas, je vais visiter la montagne du Cumbre. Je pars à cheval avec un noir pour guide; nous nous élevons peu à peu au-dessus de la ville. La baie, les maisons, le port, sont à nos pieds; le *Pan* s'élève, dans la distance, à la hauteur de mille mètres. L'Océan est devant nous, et derrière la paisible vallée de l'Yumuri; je reviens par cette pittoresque vallée, sans avoir le temps de visiter aucune des cavernes à stalactites qui y sont très-nombreuses et très-profondes.

Pour retourner à la Havane, je ne pris pas la route de mer, mais le chemin de fer qui unit ces deux villes. Bien

que la distance à vol d'oiseau soit seulement de soixante milles, la ligne a environ cent milles à cause des nombreux détours qu'elle fait pour atteindre les plus importantes plantations. Le voyage est plus long, mais il gagne aussi en intérêt. Je ne puis me lasser de cette scène étrange, et je contemple avec un intérêt qui ne se refroidit pas, les stations avec leurs groupes de noirs, de marchands de fruits, les amas de sucre et de mélasse qui y sont accumulés; les ingenios brillant sous les rayons du soleil, avec leurs cheminées élevées; les champs interminables de cannes; les bœufs lents qui traînent les chars; les intervalles de sol non défriché; les jungles ornées de fleurs sauvages; les bouquets de cocos aux branches pendantes et pleureuses; les palmiers; les orangers roides, avec leurs pommes d'or, çà et là les restes d'un cafetal, avec des cafiers sauvages et non coupés, sous des bosquets luxuriants de bananiers. L'œil peut-il jamais se fatiguer de ce spectacle?

Un peu plus tard, dans l'après-midi, le caractère de la vue commence à changer. Les ingenios et les champs de cannes deviennent moins fréquents, puis disparaissent entièrement, et les maisons ont plutôt l'air de villas que de fabriques. Sur les routes on voit des files de mulets et de chevaux chargés de paniers de fruits, ou balayant le sol avec le fourrage vert dont ils sont chargés; tout cela



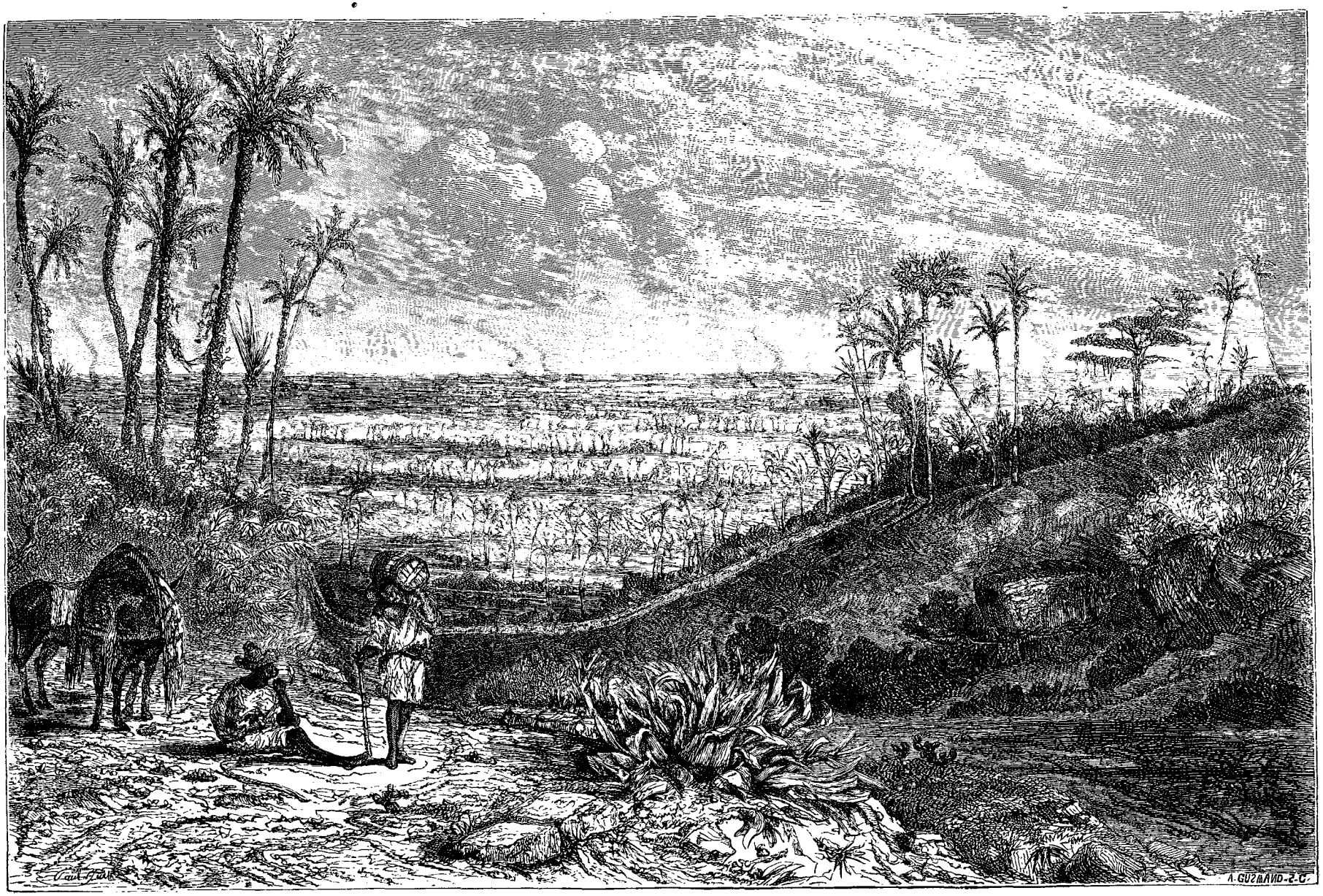
Vue de Matanzas. — Dessin de Lancelot d'après F. Mialhe.

se dirige vers la Havane. Bientôt on voit le château d'Atavar et le Principe, puis le port et la mer, la forêt de mâts, la longue ligne des fortifications, les maisons bleues, blanches et jaunes; il me semble que je suis revenu chez moi après une très-longue absence; je n'ai pourtant été que pendant quelques jours sur les plantations, mais les impressions que j'y ai reçues ont été si nouvelles et si étranges!

La population de Cuba. — Les noirs libres. — Les mystères de l'esclavage. — Les productions naturelles. — Le climat.

Il faut présenter maintenant les résultats les plus importants de mes observations sur l'état actuel de l'île de Cuba. Les renseignements que j'ai reçus ont été quelquefois contradictoires, mais par cela même il est plus aisé de les contrôler les uns par les autres.

Il y a trois classes de personnes à Cuba, sans compter les esclaves : ce sont les Cubains, les Espagnols et les étrangers des autres nations. Par Cubains, j'entends les créoles ou les personnes nées à Cuba. Par Espagnols, les Péninsulaires ou natifs de la vieille Espagne. La troisième classe comprend les Américains, les Anglais, les Français, les Allemands. Cette dernière classe est nombreuse, possède beaucoup de richesses, et se compose de marchands, de banquiers et de commerçants. Les Espagnols composent l'armée et la marine, remplissent



Paysage dans l'île de Cuba : Loma (côte) de Canoela. — Dessin de Paul Huet d'apres F. Miaihe.

toutes les fonctions publiques : la justice, l'administration, l'éducation, le fisc, les postes, la police, le haut clergé leur appartiennent, et on y compte en outre une nombreuse et riche classe de marchands, de banquiers, de boutiquiers et d'ouvriers.

Le nombre des esclaves n'est pas connu avec exactitude. Le recensement de 1857 le fixe à trois cent soixante-quinze mille; mais on ne peut se fier à ce chiffre. Comme les esclaves sont taxés pour l'impôt, le gouvernement a beaucoup de peine à obtenir une statistique exacte. Presque tout le monde, à Cuba, s'accorde à dire qu'il y a au moins cinq cent mille esclaves; quelques-uns élèvent le chiffre jusqu'à sept cent mille. Je suis moi-même disposé à croire que celui de six cent mille se rapproche le plus de la vérité.

Les noirs libres, d'après le recensement de 1857, sont au nombre de cent vingt-cinq mille; mais ce chiffre est trop faible. La population blanche comprend sept cent mille âmes. Il y a à peu près un noir libre pour trois esclaves; et leur nombre total est un peu supérieur à celui des blancs.

Le fait qu'il y a un noir libre sur quatre indique suffisamment que les lois qui sont faites en Espagne favorisent l'émancipation. Elles favorisent aussi le noir émancipé. L'étranger qui visite la Havane verra un régiment de mille volontaires noirs, paradant avec les troupes de ligne et les volontaires blancs; quand on songe que le port des armes est considéré comme un honneur et un privilége, et n'est pas permis aux blancs créoles, excepté à un très-petit nombre qui sont en faveur, la signification d'un tel fait ne peut échapper à personne.

Tout esclave a le droit de se présenter devant un magistrat, de se faire estimer, et, en payant la somme fixée, de recevoir des papiers qui établissent sa liberté. L'évaluation est faite par trois assesseurs; le maître de l'esclave en nomme un, le magistrat les deux autres. L'esclave n'est pas obligé de payer toute la somme à la fois, mais il peut payer par petites sommes qui ne doivent pas être au-dessous de vingt-cinq francs. Il y a une autre prescription qui, au premier abord, ne paraît pas très-importante, mais qui est, je suis incliné à le croire, la protection pratiquement la plus efficace et la meilleure garantie donnée aux noirs contre leurs possesseurs : c'est le droit de vente forcée. Un esclave peut, après s'être fait estimer, forcer son maître à le transférer à quiconque voudra payer la somme déterminée. Pour exercer ce droit, il n'a pas besoin de rendre compte de ses griefs; il suffit qu'il exprime le désir du transfert et que quelqu'un soit disposé à l'acheter. Cette loi de transfert est appliquée très-fréquemment et est un frein perpétuel imposé aux maîtres d'esclaves.

D'après une autre loi, les noirs sont baptisés et enterrés suivant les rites chrétiens. Mais on n'applique pas les articles qui commandent de leur donner une instruction religieuse, et de les conduire aux offices. Dans la plupart des districts ruraux, les nègres ne voient jamais un prêtre ni une église.

L'Église célèbre rarement les mariages des noirs; comme dans le dogme catholique le mariage est un sacrement qui noue un lien indissoluble, le maître l'évite pour ne pas être gêné dans les ventes et les hypothèques; en conséquence, les mariages sont ordinairement faits par le maître lui-même, et naturellement ils n'ont aucune valeur légale; aussi ce lien n'est-il que bien peu respecté.

Il est, au reste, très-difficile pour un étranger de se rendre un compte exact de la situation relative des noirs et des blancs. Si quelqu'un, venu du Nord, s'attend à trouver ici des chaînes, à voir le sang couler; si, muni de lettres pour les planteurs les plus riches, il se mêle à leur existence, écoute leurs anecdotes à table en déjeunant et en dînant avec des dames, il n'entendra parler d'aucune cruauté, d'aucune violence; il sera peut-être assez naïf pour croire qu'il a vu ce qui s'appelle l'esclavage. Il ne sait pas que cette large plantation, avec ses cheminées qui fument, et que son hôte ne visite pas, a passé aux créanciers du dernier propriétaire, qui a fait faillite, et qu'elle est aujourd'hui sous la charge d'un homme d'affaires qui doit en tirer le plus qu'il pourra dans le moindre temps possible, et vendre les esclaves comme il pourra. Il ne sait pas que cette autre plantation, qui appartient à un jeune débauché qui passe la moitié de son temps à la Havane, est un séjour de licence et de cruauté. Il ignore peut-être que ces grands chiens enchaînés à la maison qu'il visite, sont des bouledogues cubains, dressés à la chasse aux nègres. Il ne sait pas que les aboiements qu'il a entendus une nuit étaient le signal d'une poursuite où tous les blancs du voisinage ont pris part, et que la semaine dernière, tous les propriétaires du canton ont été obligés de s'ériger en comité de surveillance et de police. Il ne sait pas que cet homme de mauvaise mine qui est venu hier, et que les dames ont reçu froidement, avec une aversion mal déguisée, était un chasseur de nègres de profession. Il n'a jamais vu la *Sierra del Cristal*, la chaîne qui s'étend dans la partie orientale de Cuba, habitée par des fugitifs, et où les blancs osent à peine s'aventurer. Dans les villes, il ne va pas visiter hors des murs les endroits où les blancs de bas étage fouettent pour quelques réaux les domestiques noirs, hommes ou femmes, qui ont encouru une punition.

Disons quelque chose des ressources matérielles de la belle colonie espagnole. Cuba contient certainement plus de bons ports que toute la côte américaine aux latitudes supérieures à celles de Norfolk. Le sol y est très-riche, et il n'y a point de grandes plaines de sable, ni le long de la mer, ni dans l'intérieur. Les rochers de coraux forment le rivage, et l'herbe et les arbres descendent jusqu'au bord même des falaises. La surface du pays est diversifiée par des montagnes et des collines, et est très-bien boisée et suffisamment irriguée. L'île a des mines de cuivre et de fer; elle produit aussi du charbon bitumineux qu'on peut employer dans les manufactures, du marbre, des bois durs en abondance, tels que l'acajou, le cèdre, l'ébène, le *lignum vitæ*, le bois de fer. Les Cubains se vantent de n'avoir dans leur île ni bêtes

féroces ni reptiles venimeux. En fait d'animaux dangereux ils n'ont que le scorpion, la tarentule et le nigua : mais la morsure du scorpion et de la tarentule, bien que très-douloureuse, ne cause pas la mort. Le nigua est très-désagréable ; si on le laisse longtemps sous la peau, il ne peut plus être extirpé et rend une opération nécessaire.

Quant au climat, je n'ai aucun doute que dans l'intérieur, surtout sur les terres rouges, il ne soit agréable et sain, été comme hiver ; mais sur le bord des rivières, dans le pays bas en terres noires, dans les savanes, la fièvre intermittente règne ainsi que la fièvre aiguë. Les cités sont désolées par la fièvre jaune, et dans les dernières années le choléra les a aussi visitées. Dans les villes, l'année, au point de vue de la salubrité, peut être divisée en trois parties : pendant les quatre mois d'hiver, les villes sont saines ; pendant les quatre mois d'été, elles sont malsaines ; les quatre autres mois d'automne et de printemps ont un caractère intermédiaire. Il y a toujours quelques cas de fièvre jaune pendant l'hiver, mais on y fait peu d'attention et ils ne résultent que d'une imprudence excessive. On estime que vingt-cinq soldats sur cent meurent de cette maladie pendant les premières années de leur acclimatation ; pendant l'année du choléra, il en est mort soixante sur cent. La température moyenne de l'île est de 70° Fahrenheit l'hiver, et 83° l'été. L'île est visitée quelquefois par de violentes tempêtes, mais elles n'y sont pas aussi fréquentes que dans les Antilles. Il y a de forts orages l'été, et de grandes sécheresses l'hiver, bien qu'ordinairement la rosée suffise à entretenir l'humidité nécessaire à la végétation dans l'intervalle des saisons de pluie.

Le steamer qui doit m'emmener, *le Cahawba*, vient d'arriver. Quand une fois le départ est décidé, on trouve un caractère plus étrange et plus pittoresque à la ville que l'on va quitter ; je regardais pour la dernière fois les enseignes familières, les noms des rues, l'*Obria pia*, *Lamparilla*, *Mercaderes*, *San Ignacio*, *Obispo*, et les jolis et fantastiques noms des boutiques. Il me semblait que les rues étroites avaient bien leur avantage, puisqu'on s'y trouve mieux à l'ombre, et qu'on peut les tendre avec des draperies d'un côté à l'autre, bien qu'on y rende ainsi l'air étouffant. Aucune ville n'a de plus belles avenues que celles de l'Isabel et de Tacon ; et je ne reverrai plus les palmiers dans les pays du Nord. Voici la Dominica : quel charmant endroit le soir, après la *retreta*, pour prendre le café ou le thé près de la fontaine, dans la grande cour ; c'est le seul lieu public, avec les théâtres, où l'on voie les dames hors de leurs volantes. Il faut quitter tout cela.

Tout le long du quai, où sont rangés les navires et où se fait tout le travail des chargements et des déchargements, est une longue et haute galerie, où l'on est abrité contre les rayons du soleil. Avant qu'elle fût construite, on dit que l'on a vu des ouvriers tomber morts, sur le quai, sous les coups du soleil.

Je trouve à bord du *Cahawba* ma cargaison d'oranges d'Iglesia, mes confitures de la Dominica et mes cigares de Cabaña ; tous les passagers sont réunis ; le pont est couvert de montagnes d'oranges ; l'ancre est levée, le steamer sort du port avec le pavillon étoilé flottant. Le ciel est rougi à l'occident par le soleil couchant ; les tambours et les trompettes résonnent dans les fortifications, pendant que nous passons devant la Casa Blanca, la Cabaña, la Punta et le Morro. Le ciel s'assombrit, le vaisseau monte et descend sur la vague, la lanterne du Morro jette son rayon sur les eaux, et les rives de Cuba s'évanouissent dans la profondeur de l'horizon.

Après le thé, tout le monde est sur le pont. La nuit est claire, mais je n'ai jamais vu autre chose que des jours et des nuits claires sur mer et sur terre, depuis que j'ai passé le Gulf-Stream, en allant à Cuba. La Croix du Sud est visible à l'horizon, et l'étoile du Nord se montre au-dessus de l'horizon, du côté du septentrion. L'air de Cuba, sur la montagne ou la plaine, l'air d'aucun pays ne peut être comparé à celui de l'Océan, à cet air vigoureux et salin ! Comme on le boit avec avidité ! Que j'aime aussi ce puissant mouvement qui me berce et ferme peu à peu mes yeux ! La nécessité seule du sommeil peut cependant me déterminer à goûter quelque repos dans la splendeur de ces nuits équinoxiales.

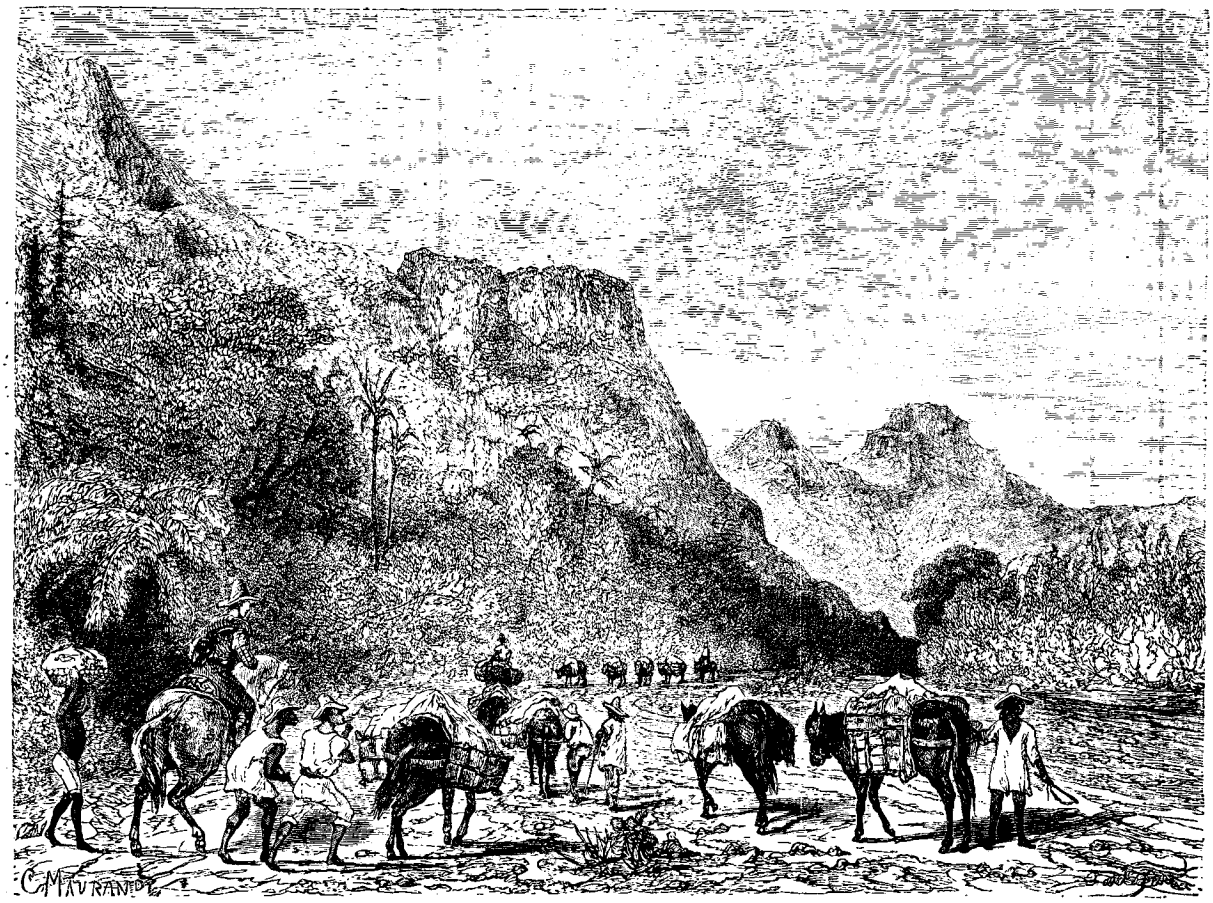
Nous arrivons le troisième jour, par un temps frais, devant la côte de la Caroline du Nord ; mais, comme nous restons dans le Gulf-Stream, nous ne voyons pas la terre. Nous voilà sur la grande route du commerce de toute la partie centrale de l'Amérique, et cependant combien peu nous voyons de navires : pas un seul pendant trois jours. Le lendemain, nous sortons du Gulf-Stream ; le temps est plus froid ; un jour après, nous voyons la lumière de Barnegat, à quatre heures du matin, puis les hauteurs de Neversink ; la longue côte de New-Jersey est étendue devant nous ; le port de New-York n'est plus qu'à quatre ou cinq heures. Sur la plage sableuse de Long-Island sont les débris du *Black-Warrior*, récemment naufragé, l'ancien second de notre *Cahawba*. Bien loin à l'horizon, du côté de l'orient, et à peine discernable, est *l'Europa*, en route pour Liverpool. Bien loin de la côte, jusqu'à vingt ou trente milles du port, la mer est tachée de petits bateaux qui font leur pêche pour le marché de New-York ; et des bateaux remorqueurs guettent, en lançant un peu de vapeur, bien loin dans la pleine mer, les vaisseaux qui arrivent. Un pilote vient nous chercher et nous amène dans le port.

Aucun port n'a une aussi belle entrée que celui de New-York : on a devant soi l'île de Staten, les hauteurs de Brooklyn, la vue lointaine des îles de la rivière Hudson, les faubourgs populeux qui s'étendent dans toutes les directions, la large baie, les clochers élevés et les hautes maisons de la ville, et la forêt entrelacée des mâts des navires.

Il n'y a pas encore de neige sur la campagne et sur le sommet des maisons, mais les arbres dépouillés de feuilles, le gazon desséché, les lourds paletots et les fourrures forment un contraste saisissant avec les chapeaux de paille, les habits de toile blanche, les persiennes abaissées et les moissons jaunies par le soleil que je voyais il y a cinq jours seulement.

Nous entrons dans notre dock avec le calme et la précision qui marquent tous les mouvements du *Cahawba*. Une troupe de cochers de New-York est réunie sur le quai ; ils ont l'air de gens qui ont volé leurs voitures et leurs chevaux, et qui voudraient voler notre bagage. Pas d'agents de la police en vue. Tout le monde prédit une bataille. Pendant quelques minutes il n'y a d'autre inconvénient que celui de cris violents qui réclament des voyageurs et du bagage; mais bientôt les cochers se pressent sur le pont, on leur donne l'ordre de reculer; l'équipage tâche de les repousser, puis on échange des injures et bientôt des coups. L'un des assiégeants, renversé par un coup violent, tombe évanoui et est porté à terre par ses camarades, sur le quai, puis ils reviennent et continuent leurs menaces contre l'équipage. Les officiers du navire sont accoutumés à tout cela, et sont déterminés à se protéger eux et leur équipage, à leurs risques et périls.

Pendant la traversée, nous avions vanté patriotiquement notre pays à plusieurs passagers cubains; et toutes les comparaisons, jusqu'à présent, avaient été favorables à notre patrie; mais ici nous n'avions décidément pas l'avantage. Les étrangers s'inquiétaient beaucoup plus

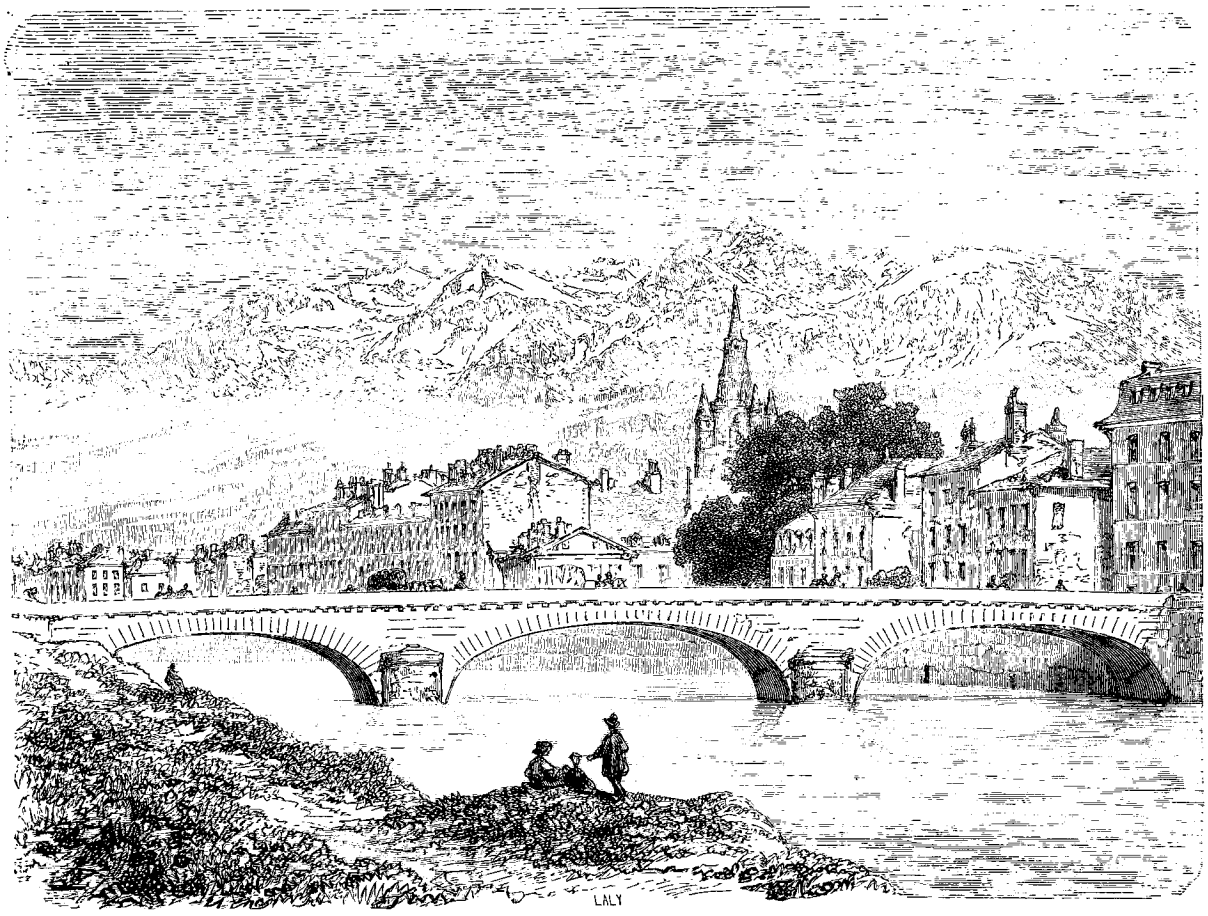


Paysage dans l'île de Cuba (Loma de la Givora). — Dessin de Paul Huet d'après F. Mialhe.

que nous. Nous savions qu'il ne s'agissait que d'une rixe pour obtenir une charge, et que tout cela finirait par quelques coups, peut-être par une malle ou deux perdues. Les étrangers voyaient là une insurrection des basses classes. Une vieille dame surtout, qui avait une immense quantité de bagages, était dans un état de trépidation extraordinaire, et n'osait confier ni elle-même ni ses malles aux chances d'un conflit.

Mais c'est l'esprit de notre peuple de se jeter dans des difficultés pour se donner le plaisir d'en sortir. L'affaire est bientôt calmée; la foule s'éclaircit à mesure que les passagers choisissent leur voiture et quittent le bateau; une heure ou deux après avoir touché le quai, le pont est silencieux, la machine vomit ses dernières bouffées de fumée; le capitaine et le lieutenant ont reçu les poignées de main et les adieux de tout le monde; et la société réunie pendant cinq jours pour ne plus jamais se revoir sur mer ou sur terre, se disperse dans les rues de la grande cité, les uns pour aller vers les collines neigeuses de la Nouvelle-Angleterre, les autres pour se répandre dans le vaste monde du *fart west*.

Traduit par M. A. LAUGEL.



Grenoble et les Alpes dauphinoises. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie de MM. Muzet et Bajat.

# EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ,

PAR M. ADOLPHE JOANNE.

1850-1860

## I

Le pic de Belledonne.

Avant d'entrer à Grenoble, la route de Paris gravit un petit escarpement au pied duquel coule l'Isère et que domine le village de Saint-Martin-le-Vinoux. Du sommet de cette côte on découvre un des plus beaux paysages de la France. Jamais je n'ai pu me lasser de l'admirer. Les vastes plaines du Drac et de l'Isère, bien que trop souvent ravagées par ces rivières qui les fécondent, sont couvertes d'une végétation si luxuriante et si variée; les hautes montagnes, entre lesquelles elles s'étendent ou se resserrent tour à tour, présentent des aspects si divers, des formes si différentes, des teintes si opposées et si harmonieusement fondues ensemble, que la critique la plus difficile ne trouverait aucun trait, aucune couleur à modifier dans ce merveilleux tableau. Rien n'y manque de ce qui peut charmer les yeux : eaux abondantes et rapides, vertes prairies, vergers touffus, immenses forêts où toutes les essences prospèrent également, rochers bizarres souvent visités par les nuages, neiges et glaces que ne parviennent point à fondre les plus fortes chaleurs de l'été, et dont la blancheur fait paraître plus bleu l'azur d'un ciel déjà méridional... Heureux ceux qui savent apprécier ces chefs-d'œuvre de la création! Quant à moi, je retournerais chaque année à Grenoble, si je le pouvais, ne fût-ce que pour contempler, n'importe à quelle heure du jour, le panorama qu'offre aux touristes qui ont le bonheur de la gravir, la petite côte de Saint-Martin-le-Vinoux.

Quelques minutes après avoir dépassé ce village si

bien situé, en contourne le dernier escarpement du mont Rachais, pour entrer à Grenoble par la porte de France. Le paysage change tout à coup ; il est moins varié, mais plus grandiose. La gravure placée en tête de cet article me dispense de le décrire. Au-dessus du groupe pittoresque des maisons et des monuments publics de Grenoble se dresse la grande chaîne des Alpes dauphinoises, étincelante de neiges et de glaces éternelles, et dont les crêtes dentelées atteignent la hauteur de deux mille cinq cents à trois mille mètres.

Tout enfant, je m'étais senti attiré par ces montagnes. Mon instinct ne me trompait pas : je pressentais, en les admirant pour la première fois, que je passerais sur leurs sommets quelques-unes des plus belles heures de ma vie. Bien des années cependant devaient s'écouler avant que je pusse satisfaire ces désirs de ma jeunesse. Devenu homme, je les avais vus s'accroître au lieu de diminuer. Ce n'était pas un caprice, c'était une passion ; plus je m'y abandonnais, plus elle me possédait. J'en avais fait l'expérience dans les Alpes de la Suisse et du Tyrol ; toutefois, par suite de circonstances inutiles à rappeler ici, je n'avais pas encore escaladé les Alpes du Dauphiné. Stupide vanité ! diront les promeneurs des plaines. On n'entreprend de pareilles courses que pour s'en vanter au retour. Erreur profonde ! Loin de moi la prétention d'excuser ni d'encourager des expéditions dangereuses où l'on compromet par orgueil, non-seulement sa vie, mais l'existence des guides que l'appât du gain détermine à vous accompagner. On n'est absous de pareilles tentatives que si elles ont pour but une observation ou une découverte scientifique. Elles méritent un blâme sévère toutes les fois que l'amour-propre est leur seul mobile. Mais, quand on aime vraiment la nature, quand on sait en comprendre les charmes, les splendeurs, les harmonies, les enseignements, on éprouve des jouissances infinies à s'élever sur les hautes montagnes. La santé de l'âme y gagne autant que celle du corps. On y prend, en fatiguant ses membres pour les fortifier, ces bains d'air vivifiant que recommandait avec tant d'éloquence Jean-Jacques Rousseau ; les sentiments s'y épurent comme l'atmosphère ; les idées y grandissent ; on y découvre, à mesure qu'on monte, des beautés inconnues de ceux qui se contentent de les contempler des vallées ou des plaines ; tout change, en effet, formes, couleurs, aspects, horizons ; on éprouve enfin un plaisir indéfinissable à dominer, à perdre de vue, en paraissant se rapprocher du ciel, ces bas-fonds de la terre, où la triste humanité se livre à son travail forcé, plus occupée malheureusement à satisfaire de mauvaises et honteuses passions qu'à développer les facultés intellectuelles et morales qui devraient être la source unique de ses plaisirs et de son bonheur !

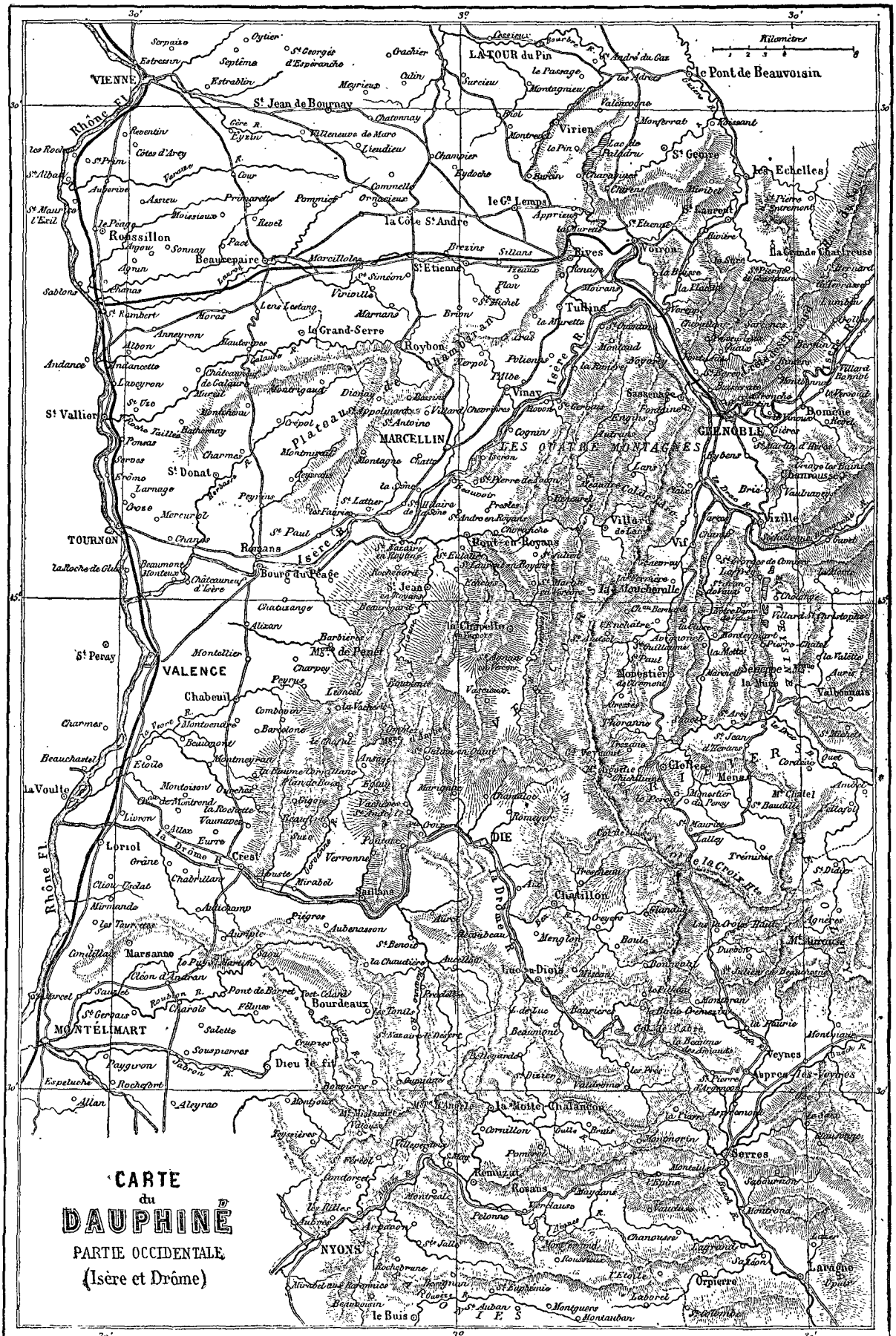
Le 11 septembre 1852, le temps paraissant assuré pour le lendemain, je résolus de tenter l'escalade de la plus haute sommité de la chaîne des Alpes dauphinoises qui dominent la rive gauche de l'Isère. Cette sommité, — on ne la voit pas de Grenoble, — se nomme le pic de Belledonne. La carte du dépôt de la guerre, dont j'avais eu la précaution de me munir, lui donne une élévation totale de deux mille neuf cent quatre-vingt-un mètres. C'était tout ce que je savais. Vainement j'avais feuilleté et refeuilleté le petit nombre d'ouvrages publiés soit à Paris, soit à Grenoble, sur le Dauphiné. Aucun d'eux ne consacrait une seule ligne à cette montagne. Seulement, un botaniste qui ne l'avait pas gravie, mais qui s'était aventuré jusqu'à sa base, m'avait appris que l'ascension de Belledonne était possible. Je devais aller coucher au village de Revel, où je trouverais un guide nommé Marquet.

Vers quatre heures de l'après-midi je partis donc pour Revel avec un jeune compagnon qui désirait tenter aussi l'aventure. Nous remontâmes jusqu'à Domène la rive gauche de l'Isère, dans la célèbre vallée du Graisivaudan, si belle à cette époque de l'année, mais trop infectée par les mares pestilentielles où rouit le chanvre. Aussi hâtions-nous le pas pour fuir l'odeur désagréable et malsaine qui nous poursuivait depuis notre départ de Grenoble, et, malgré les admirables paysages que nous offraient incessamment les deux versants de la grande vallée, nous vîmes s'ouvrir avec plaisir, à Domène, le vallon latéral que nous devions remonter.

De ce vallon sort un torrent qui descend du lac Robert et d'autres petits lacs supérieurs. L'entrée en est étroite et boisée. Au lieu de s'engager dans cette gorge pittoresque, le chemin s'élève en zigzags au-dessus de la rive droite. A chaque contour on découvre de plus beaux points de vue sur la vallée du Graisivaudan. Quand on a gravi ce premier escarpement, on se trouve dans une grande vallée aux pentes fortement inclinées, parsemée de bois et de cultures variées, dominée par un cirque immense de montagnes dentelées qui relie Chanrousse à Belledonne. Le premier plan est charmant. Sur un promontoire de rochers, à la base duquel le torrent creuse incessamment son lit encaissé, apparaissent au milieu d'un bouquet d'arbres les ruines d'un vieux château. Mais nous étions trop pressés d'arriver au village que nous voyions à une petite distance pour aller explorer le manoir de Revel.

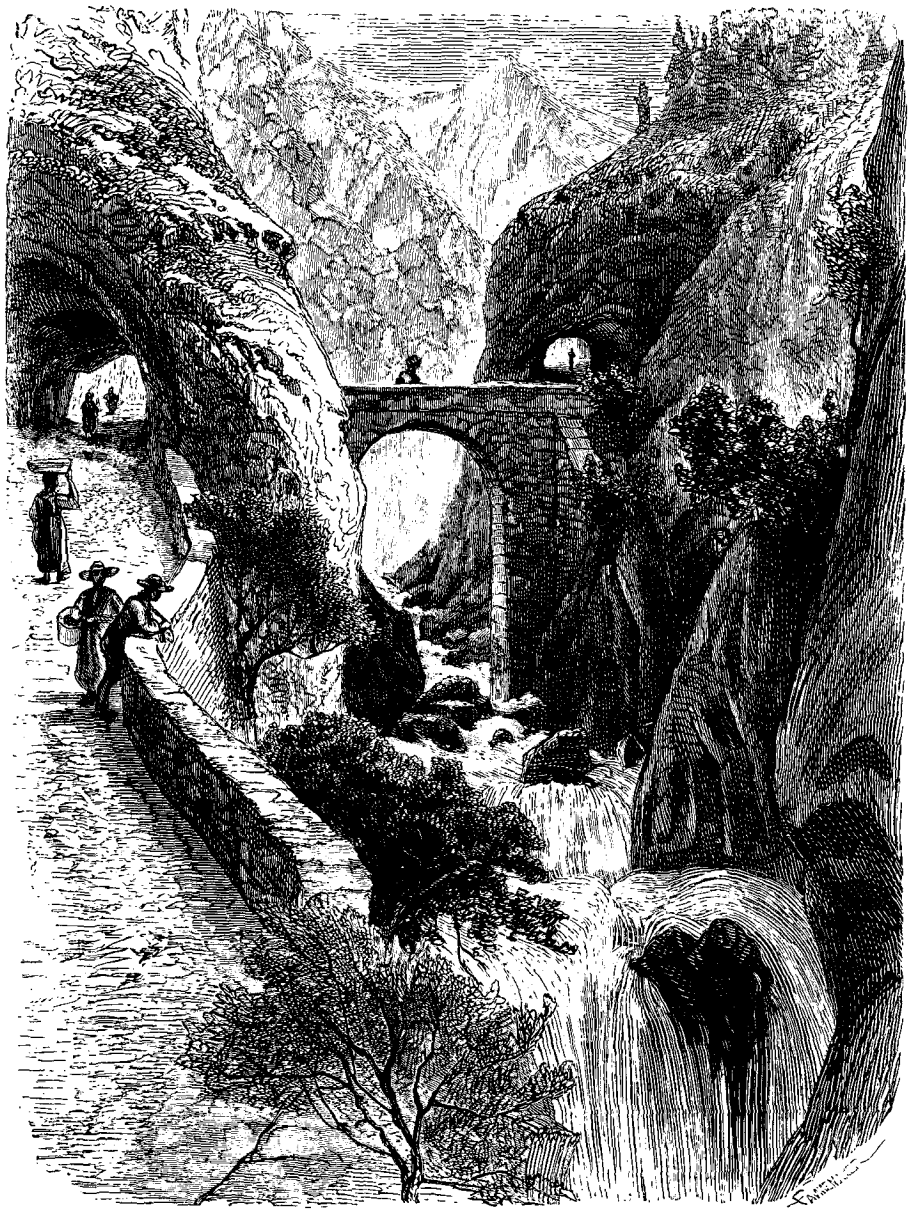
Le guide qui nous avait été indiqué, M. Marquet, était heureusement chez lui, lorsque nous nous présentâmes à son débit de tabac. Je le trouvai, au premier abord, intelligent, complaisant et grand amateur de courses alpestres. Il paraissait aimer avec passion *ses* montagnes ; plusieurs fois déjà il était monté au sommet du Belledonne. Le temps, complétement au beau, ne devait nous inspirer aucune inquiétude pour le lendemain. En conséquence, nos petites conventions furent bientôt réglées, à notre satisfaction commune. Nous partirions à trois heures du matin, afin d'arriver à la cime avant dix heures. Restait cependant une question importante à résoudre : où pourrions-nous trouver à dîner, un gîte pour la nuit et des provisions pour notre expédition.

Le village de Revel, situé à quinze kilomètres seulement de Grenoble et peuplé de plus de neuf cents habitants, ne possède aucune auberge. Quand on veut y coucher, il faut demander l'hospitalité au boulanger, M. Belot,


CARTE
du
DAUPHINÉ
PARTIE OCCIDENTALE
(Isère et Drôme)
Kilomètres
VIENNE
LA TOUR du Pin
le Pont de Beauvoisin
St Jean de Bournay
Virieu
St Geoire
les Echelles
Rossillon
Beaurepaire
la Côte St André
le Cte Lemps
Rives
Voiron
la Grande Chartreuse
St Etienne
Tullins
St Vallier
Roybon
le Grand-Serre
Vinay
Sassenage
GRENOBLE
Bonnne
MARCELLIN
LES QUATRE MONTAGNES
St Donat
TOURNON
Romans
Bourg du Péage
Pont en Royans
Villard de Lans
Vizille
Les Moucherolle
St Peray
VALENCE
Chabeuil
Montmeyran
Clelles
Mens
La Voulte
Loriol
Crest
DIE
Châtillon
Luc en Diois
MONTÉLIMART
Bourdeaux
Dieu le fit
Veynes
Serres
NYONS
Orpierre
Laragne
le Buis
Dressée par A Vuillemin
Gravé par Erhard R Bonaparte 42

qui l'accorde avec un empressement et une amabilité dont on doit lui garder une reconnaissance éternelle, mais qui malheureusement manque de tout ce qui lui serait nécessaire pour équilibrer le résultat avec sa bonne volonté. La maison de M. Belot mérite une courte description. Le rez-de-chaussée consistait en une pièce, tout à la fois ou tour à tour boutique, cuisine, salle à manger, cabaret et four. Au fond, un escalier de bois, noirci par la fumée comme les murs et le plafond, donnait accès à une grande salle d'un aspect non moins sombre, mal éclairée d'ailleurs par une fenêtre dont les vitres étaient en partie brisées. De longs bancs de bois et des tables de bois, qui portaient les traces trop évidentes de très-nombreuses libations, en formaient tout le mobilier. Une chambre, ouvrant sur cette salle, servait de logement à toute la famille composée alors du père, de la mère et de deux enfants.

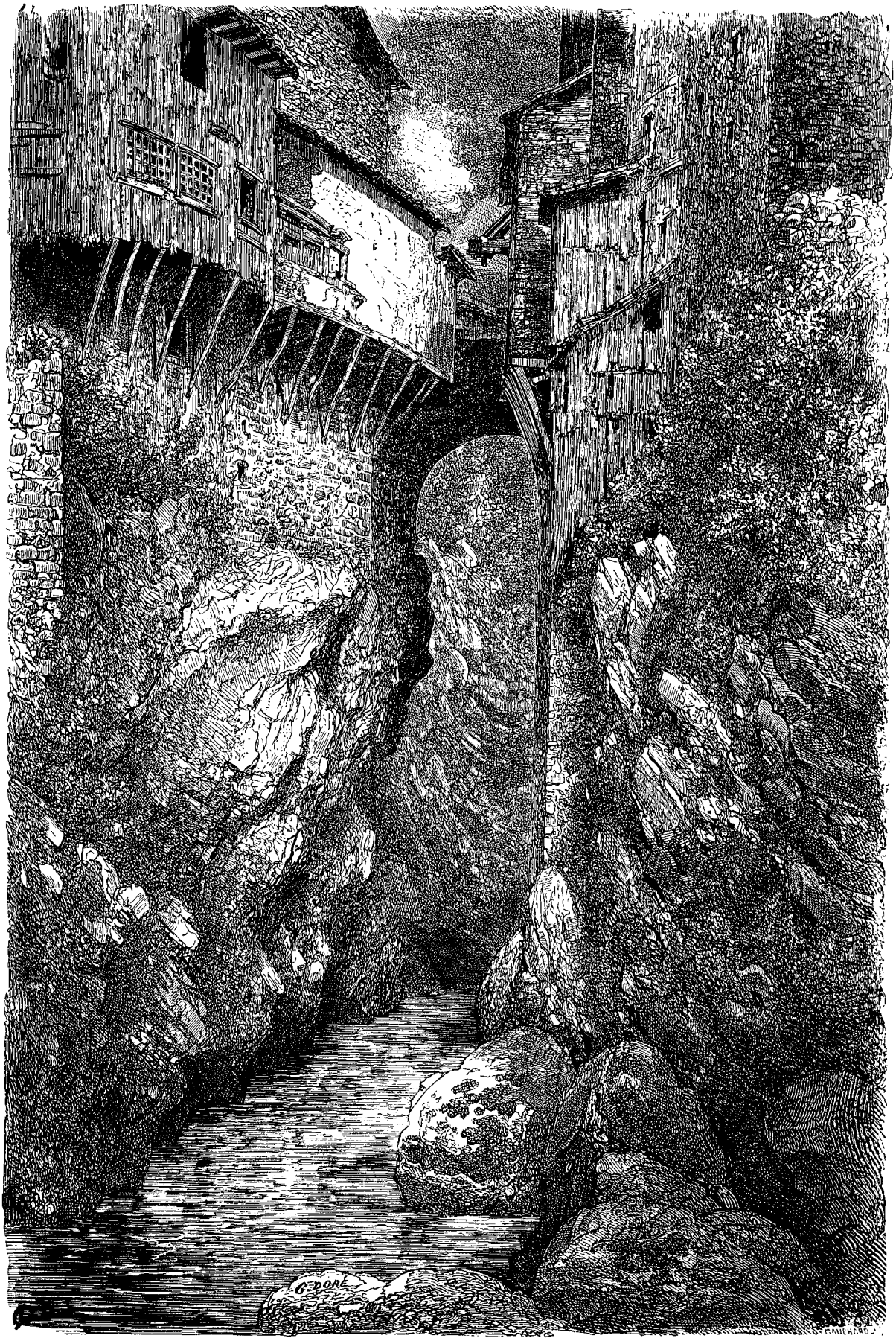
Mme Belot était une petite femme active, intelligente



Les Grands Goulets. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

et complaisante jusqu'au dévouement. Soit qu'elle se fût privée des deux paillasses sur lesquelles elle couchait, soit qu'elle en eût emprunté d'autres à quelque voisine, en moins d'une demi-heure elle nous eut installé à chacun un lit aux extrémités supérieures des deux tables, et mis un double couvert au milieu de l'une d'elles. En attendant le dîner, qu'elle nous promettait toutefois le plus tôt possible, nous descendîmes dans la rue pour respirer à notre aise l'air extérieur, car l'atmosphère de cette pièce avait été tellement viciée, pendant je ne sais combien d'années, par une si grande variété d'odeurs et d'émanations fétides, et se renouvelait en outre si difficilement, qu'on s'y sentait prêt à suffoquer. Mais le rez-de-chaussée nous présenta un spectacle qui devait nous y retenir assez longtemps.

C'était le samedi, jour important pour le boulanger et




Pont-en-Royans. — Dessin de Doré d'après une photographie de Baldus.

la population de Revel. Ce jour-là, en effet, M. Belot cuit son pain et celui de ses pratiques. Or, les paysannes les plus riches du village profitent de cette circonstance pour faire cuire, les unes, un morceau de viande, les autres, des légumes, toutes des *pognes*. La pogne (le paysan prononce généralement *pougne*, cependant la prononciation varie selon les villages) est en automne le régal favori des Dauphinois ou plutôt des Dauphinoises, car le sexe masculin préfère à tout le jeu de boules. Je comprends cette passion, mais je ne la partage pas. Malgré les divers efforts que j'ai faits pour l'adorer, la pogne m'est restée à peu près indifférente. C'est une sorte de galette dont les bords sont assez relevés pour pouvoir contenir une bouillie jaunâtre, fabriquée avec un peu de lait, un peu de sucre, et beaucoup de potiron. L'ensemble manque de goût; cependant, à part sa fadeur, il n'a rien de particulièrement désagréable.

Sept ou huit villageoises, l'aristocratie financière du village, étaient groupées devant la gueule du four de M. Belot. Le boulanger, pour le moment l'arbitre de leur destinée, semblait comprendre la hauteur de la mission qu'il était appelé à remplir. Le monde entier avait cessé d'exister pour elles; elles n'avaient plus qu'une seule pensée : leur pogne serait-elle cuite à point, de manière à satisfaire tout à la fois les yeux, l'odorat et le goût. En vérité, leur physionomie révélait une si poignante inquiétude et un mélange si expressif d'espérance et de crainte, qu'elles se transfiguraient à mes propres yeux. Ce n'étaient plus de grosses, laides et malpropres paysannes avides d'un gâteau préféré, je voyais en elles de véritables artistes tremblant pour la réalisation de leur rêve favori, pour la réussite d'une œuvre dont dépendait leur fortune ou leur réputation. M. Belot s'élevait presque au sublime quand il ôtait à demi la plaque qui fermait la gueule du four afin de s'assurer si son expérience ne le trompait point. Sa pose, ses gestes, ses regards semblaient leur dire : C'est pour calmer votre impatience que je consens à jeter un coup d'œil furtif sur vos pognes, car je suis certain du succès de l'opération. Malgré son sang-froid et son assurance, elles se dressaient toutes sur la pointe des pieds pour tâcher d'apercevoir au fond du four entr'ouvert l'état inquiétant ou consolant de la pâte qu'elles avaient pétrie avec tant d'amour.

L'heure si vivement attendue arriva enfin. Tous les yeux se fixèrent sur le même point; les poitrines étaient haletantes; l'anxiété atteignait son paroxysme. M. Belot, complétement maître de lui, enleva la cendre brûlante qui fermait hermétiquement la porte mobile du four, retira cette porte qu'il déposa à terre, et, saisissant avec vivacité sa meilleure pelle, il la plongea d'un air triomphant jusqu'au fond de l'antre brûlant. L'habile boulanger de Revel avait eu raison de dédaigner les appréhensions de ses pratiques. Jamais pogne mieux réussie n'avait réjoui leurs yeux charmés. Évidemment il tenait à se distinguer devant les étrangers auxquels il avait accordé l'hospitalité. Un cri d'enthousiasme et de joie s'échappa de toutes les bouches, et nous mêlâmes d'instinct nos applaudissements à ceux de la foule, sûrs que, cette fois du moins, on pouvait se fier à son approbation.

Cette fournée, à jamais mémorable dans l'histoire de Revel, ne pouvait évidemment pas se passer d'une célébration solennelle. A la demande de son mari, Mme Belot apporta sur la table une bouteille de liqueur et douze petits verres. Il nous fallut trinquer avec les paysannes à la santé du boulanger, qui buvait à la nôtre, en nous remerciant de nos éloges, dont il paraissait vraiment heureux et fier. Ce tableau villageois avait, dans sa vulgarité, un caractère primitif que le souvenir a revêtu d'une certaine poésie.

Cependant les paysannes emportèrent leurs pognes, et nous remontâmes dans notre galetas. Le dîner fut excellent, grâce à un énorme gigot cuit à point, dont nous devions emporter le lendemain les restes dans notre expédition, et à une grosse pogne qui nous parut un peu fade. La nuit, au contraire, devait être terrible. La salle où nous étions couchés sur deux tables ressemblait à une arche de Noé : non-seulement elle servait d'asile à la volaille de la maison, mais un grand nombre d'animaux nuisibles, quoique domestiques, y venaient prendre leurs ébats. Il y avait des souris, il y avait des rats, il y avait des araignées, des papillons de nuit, peut-être des chauves-souris, à coup sûr des myriades de ces jolis, mais exécrables, petits insectes que Töpffer a surnommés kangurous. A peine notre chandelle fut-elle éteinte que le sabbat commença. Les rats se distinguèrent par leurs évolutions fantastiques, auxquelles je m'efforçais vainement de donner un sens. Ils couraient à droite, ils couraient à gauche comme des insensés, ils dansaient sur les bancs et sur les tables, ils grimpaient le long des murs, ils se promenaient, je crois, au plafond. Pour comble de malheur, deux ivrognes s'étaient attablés dans la boutique, et, comme tous les ivrognes, se répétaient incessamment les mêmes banalités sans se comprendre; plus ils buvaient, plus ils criaient, moins ils s'entendaient. Mme Belot n'osa pas les mettre à la porte avant que l'horloge du village eût sonné minuit, puis la pauvre femme, qui devait se lever avec le jour, lava et rangea un peu trop bruyamment sa vaisselle, et elle monta enfin, vers une heure du matin, dans la petite chambre séparée de notre salle par une mince cloison, que faisaient vibrer les ronflements de son mari. Ses deux enfants, affligés pour le moment de la coqueluche, pleuraient ou criaient en fausset; elle dut les apaiser et les endormir. Enfin je l'entendis tomber épuisée sur je ne sais quel grabat. Bien que les rats et les souris, un moment troublés par son passage, se fussent empressés de réparer le temps perdu, vaincu par la fatigue, à demi-asphyxié d'ailleurs, je fermai les yeux et m'assoupis dans cet état de veille qui n'est ni la vie ni la mort, où l'on conserve le sentiment de l'existence, mais où l'on perd la force de manifester sa volonté. Tous les bruits se confondirent en une vague rumeur qui devint une note monotone. Je regardais, sans la voir, la fenêtre par laquelle glissait un faible rayon lumineux, je devins même insensible aux caresses sans cesse répétées des kangurous, et, quand un rat, plus

hardi que ses compagnons, se permit de venir chanter je ne sais quelle romance tout près de mon oreille, je voulus en vain le prier poliment de s'éloigner....

Je ne dormais pas cependant, car, dès que le pas de Marquet retentit dans la rue, je l'entendis. Dix minutes après, nous étions, mon compagnon et moi, aux deux côtés de notre guide. La lune s'était couchée, si mes souvenirs ne me trompent pas, et, bien que le ciel fût sans nuages, l'obscurité était profonde, surtout au sortir du village, le chemin que nous suivions serpentant sous de grands arbres. Nous marchions déjà depuis assez longtemps lorsque quatre heures sonnèrent à l'horloge de Revel. Bientôt l'aurore aux doigts de rose — jamais elle n'avait mieux mérité cette qualification — nous apparut à l'horizon, et peu à peu tous les objets dont nous étions entourés sortirent des ténèbres pour s'éclairer de cette lumière vague et terne qui précède le véritable jour.

Nous gravissions des pentes douces couvertes de cultures variées. Chaque champ est entouré d'une haie et souvent séparé du champ voisin par une ligne de grands arbres. De distance en distance, en nous retournant, nous apercevions, à travers les brumes du matin, qui en cette saison s'élèvent de tous les bas-fonds, la grande vallée où l'Isère, libre encore de toutes digues, déroulait ses longs et gracieux rubans d'argent.... Cependant, à mesure que nous nous élevions, les cultures devenaient plus rares et plus maigres. Nous entrâmes dans une forêt composée en grande partie de sapins, puis les arbres eux-mêmes disparurent peu à peu, et deux heures environ après notre départ de Revel, nous atteignîmes la région des pâturages.

L'arête gazonnée sur laquelle monte le sentier s'appelle les *prés Raymond* (un chemin partant de Lancey vient y aboutir par la Combe qui porte le nom de ce dernier village). On y découvre déjà, quand on se retourne, une vue admirable, mais il faut savoir se ménager le plaisir de la surprise. En face de nous, en continuant à monter, nous remarquions alors deux montagnes dépourvues de végétation, souvent labourées par la foudre, et paraissant tour à tour grises, jaunes, rouges, noires, selon qu'elles étaient éclairées ou dans l'ombre. On les désigne sous les noms de la *Petite* et de la *Grande Lance*. A gauche s'enfonce une gorge étroite, pittoresque, noire de sapins, la *Grande Combe*. Bientôt nous dépassâmes les derniers arbres rabougris qui végètent à cette hauteur, et à la région des pâturages succéda la région des roches où la vie végétale et animale continue toutefois à se manifester. Les plantes y sont nombreuses, fortes et belles; de charmants oiseaux, moins farouches que ceux qui habitent les vallées ou les plaines, y chantent en sautillant de bloc en bloc; des papillons y voltigent de fleur en fleur avec une sécurité vraiment superbe. L'homme seul y est rare, mais on s'en console aisément; on en rencontre cependant de distance en distance : ici, un berger provençal qui veille de loin et de haut sur les moutons confiés à sa garde; là, un chasseur de chamois tout occupé à contempler les pointes les plus ardues pour y découvrir le gibier qu'il n'atteindra que dans quatre ou cinq heures; ailleurs, un robuste et brave montagnard, à l'œil vif, au teint basané, au jarret de fer, qui cherche des pierres précieuses ou des herbes médicinales, car la montagne, si pauvre qu'elle paraisse, a ses richesses. Ces déserts de pierres sont possédés par des propriétaires qui en retirent des loyers assez considérables. Au mois d'août 1860, je gravissais, avec un berger provençal, les sentiers ardus et rocheux qui conduisent aux Sept-Laux. Quand nous arrivâmes au premier des lacs, j'aperçus des moutons parqués dans une petite presqu'île. Au signal qu'il donna, les bergers, chargés sous ses ordres de la garde des troupeaux, laissèrent libre l'isthme étroit qu'ils occupaient avec leurs chiens. Les moutons, impatients de liberté, avides surtout de nourriture, se précipitèrent aussitôt sur les rochers où croissaient quelques touffes d'herbes, et se dispersèrent dans toutes les directions. On les comptait au passage pour constater leur nombre, car plus d'un par semaine tombe dans un précipice, où il se tue. De quelque côté que se portassent mes regards, je ne voyais que des pierres, de l'eau, de la neige et des glaces éternelles. Pourtant ce désert nourrissait pendant trois mois de l'été deux mille moutons de la Crau, et il était affermé par bail authentique deux mille cinq cents francs par an, pour une période de six années.

Cependant Marquet s'était baissé, et, ramassant une pierre, il la lança sur un tas déjà considérable d'autres pierres qui s'élevait au fond d'un petit ravin entièrement aride et nu. A la gravité de son maintien, à la solennité de son geste, je compris qu'il venait d'accomplir une sorte d'acte religieux.

« Que faites-vous? lui demandai-je.

— Prenez cette pierre, me répondit-il, en m'en offrant une autre qu'il venait de ramasser, et jetez-la sur ce tas où je viens d'en jeter une; c'est la *pierre du Mercier*. »

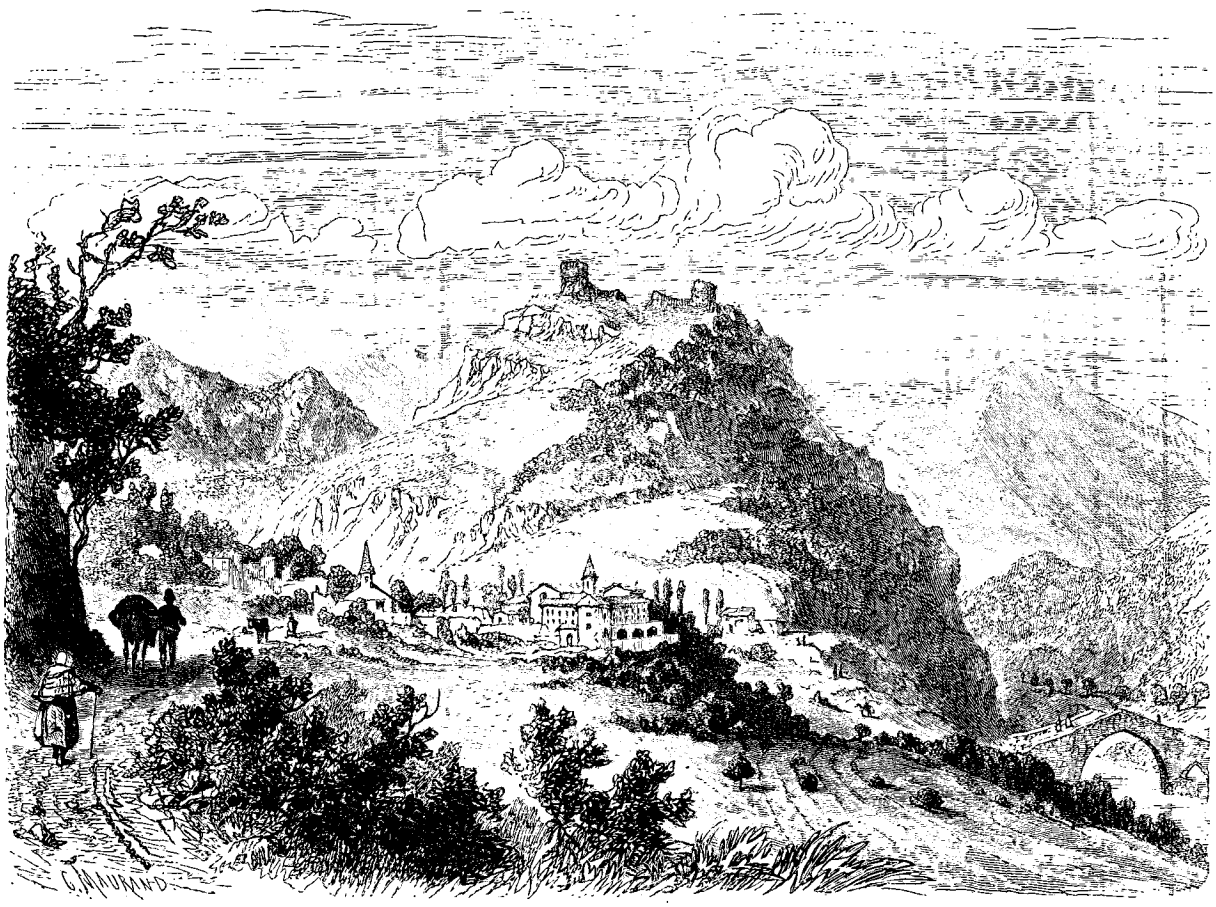
Plus d'une fois dans les Alpes de la Suisse, de la Savoie ou du Tyrol, j'avais été sollicité par mes guides de rendre ainsi les derniers devoirs à quelque victime de la fureur des éléments ou de la perversité des hommes. Cette pratique, aussi touchante dans l'intention qu'absurde dans la forme, ne m'étonna donc pas; je m'empressai de m'y soumettre, et, quand ma pierre se fut arrêtée sur le tas ainsi formé par tous les voyageurs qui avaient avant moi traversé ce passage, je demandai à Marquet quel était le mercier mort au fond de ce ravin solitaire, et comment il avait péri.

« Nul ne le sait, me répondit-il; chacun raconte à ce sujet une histoire différente. Selon les uns, il a été assassiné par des voleurs qui s'emparèrent du petit pécule qu'il rapportait de ses voyages. A en croire les autres, il est mort dans une tourmente de neige. »

Au delà de la pierre du Mercier, le désert devient de plus en plus sauvage. Continuant à monter, on traverse le torrent qui descend du pic de Belledonne, et bientôt, trois heures après avoir quitté Revel, on atteint le *lac du Crozet*, situé à une hauteur de dix-neuf cent trente-six mètres. Pour ceux qui ne connaissent pas les Alpes de la Suisse, l'aspect de ce lac est saisissant. Ses eaux, qui changent de couleur plusieurs fois par jour ou même par

heure, selon l'état du ciel, sont généralement d'un vert noir. Il est encaissé entre des rochers aux teintes sombres que dominent : à gauche en montant, la Grande Lance; à droite, le Colon, dont le sommet a deux mille trois cent quatre-vingt-treize mètres; en face, les rochers de la Praz, qui ressemblent à d'énormes tours. Aucun arbre ne croît dans ce bassin désolé, où l'on trouve souvent de la neige au milieu de l'été. Toutefois les botanistes récoltent des plantes rares entre les blocs de pierre que les avalanches, les pluies et la foudre ont fait rouler des sommités ou des pentes voisines. Au moment où nous longeâmes la rive droite du lac, longue d'environ quatre cents mètres, aucune brise n'agitait la surface de l'eau, calme et sombre comme celle de la mer Morte; mais, quand la tourmente descend de la montagne, elle y soulève des vagues énormes qui si brisent avec une fureur inutile contre leurs digues infranchissables. Heureusement, il ne nous fut pas permis d'assister à ce grand et imposant spectacle, car le beau temps nous était nécessaire pour jouir du splendide panorama que nous promettait le sommet de Belledonne.

A l'extrémité supérieure du lac du Crozet, le sentier que nous avions suivi cesse d'être praticable aux chevaux; il disparaît même entièrement. On passe où l'on veut, c'est-à-dire où l'on peut, en remontant la gorge sauvage au fond de laquelle les eaux des lacs Domeynon



Sainte-Croix et les ruines du Château de Quint. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

se frayent un passage à travers les rochers jusqu'au lac du Crozet. Après trente minutes de marche environ, on découvre sur la droite un vallon élevé (les pâturages de la Praz), souvent visité par les botanistes, qui sont certains d'y trouver un grand nombre de plantes rares. Mais, quand on veut faire l'ascension de Belledonne, il ne faut pas se laisser séduire par les gazons et les fleurs de ces prairies alpestres. On doit, inclinant sur la gauche, s'élever, de rochers en rochers, au haut de la pente escarpée d'où le torrent se précipite en formant une cascade. Cette chute mérite, à un double titre, d'attirer l'attention. Quand il a plu abondamment sur la montagne ou quand le soleil a fait fondre les neiges, elle offre vraiment un bel aspect; en outre ses eaux se divisent : une partie va se jeter dans l'Isère par la Combe de Lancey; l'autre arrose au contraire la vallée de Domène, après avoir formé cette magnifique cascade de l'Oursières que ne manquent pas d'aller admirer tous les baigneurs d'Uriage.

L'escarpement gravi, on se trouve dans un vallon supérieur haut de deux mille deux cent cinquante-trois mètres, et dont le fond est occupé par deux petits lacs, le *Petit* et le *Grand Domeynon*. Ces lacs sont souvent gelés, même au milieu de l'été. Des plaques de neige plus ou moins épaisses s'étendent çà et là sur leurs bords, et entre les blocs de roches noirâtres que portent les pentes supérieures. Au nord la *Grande Lance* dérobe aux Gre-

DIE ET LA VALLÉE DE LA ROUMEYER, VUE PRISE DES HAUTEURS DE SAINT-JUSTIN. — Dessin de Français d'après M. A. Muston.

noblois la vue de Belledonne; au sud se dresse la *Grande Voudène*, qui atteint deux mille sept cent quatre-vingt-neuf mètres; au nord-est se montrent, au-dessus d'une muraille presque à pic, couverte de neige et de glace, les trois pics de *Belledonne*, dont le plus élevé, haut de deux mille neuf cent quatre-vingt-un mètres, est à sept cent vingt-huit mètres au-dessus du grand lac Domeynon. Dès lors on se plaît à contempler cette pointe, longtemps cachée, qu'il faut atteindre; à peine si le sifflement d'une marmotte ou l'apparition soudaine d'un chamois (on en rencontre souvent dans ces parages) parviennent à détourner l'attention : c'est là qu'est le terme de tous les efforts, la récompense de toutes les fatigues, la réalisation de toutes les espérances. Quelques pas encore et nous admirerons le panorama que nous sommes venus chercher si haut, car aucune vapeur ne trouble la sérénité du ciel.

Mais ces derniers pas sont plus nombreux qu'on ne le croirait d'abord; ils sont plus pénibles, surtout si l'on suit le chemin que je me suis tracé. Dès que nous eûmes atteint l'extrémité supérieure du vallon de Domeynon, je demandai à Marquet quelle direction il se proposait de prendre. Il me montra de la main les montagnes qui s'élevaient à notre droite et qui paraissaient en effet d'un abord relativement facile.

« Combien de temps nous faudra-t-il, lui dis-je alors, pour arriver au sommet de Belledonne en faisant ce long détour que vous m'indiquez?

— Une heure et demie, me répondit-il.

— C'est bien long. Pourquoi ne monterions-nous pas en suivant la ligne droite?

— La pente est trop roide. »

Il s'agissait en effet de gravir une pente de quarante-cinq degrés environ, recouverte d'une couche épaisse de cette neige grenue et durcie qui n'est plus de la neige à proprement parler, mais qui n'est pas encore de la glace et qu'on appelle dans les Alpes le nevé.

« Essayons.

— Je n'oserais pas y conduire des voyageurs. Ce serait une trop grande responsabilité.

— Si les voyageurs vous y conduisent, les suivrez-vous?

— Peut-être. »

J'avais exploré assez de glaciers dans les Alpes de la Suisse, de la Savoie et du Tyrol pour savoir que je ne courais aucun danger en tentant de gravir cette pente de neige un peu trop roide. Puisque ce n'était pas un glacier, il n'y avait aucune crevasse à redouter. D'ailleurs, avec une pareille inclinaison, les crevasses, étant toujours visibles, sont faciles à éviter. Le seul risque auquel on s'exposait était une chute. Or on peut tomber partout si l'on manque de prudence ou de solidité. Mon parti fut bientôt pris. J'en avertis mon compagnon qui n'hésita pas à me suivre. En me voyant si résolu, Marquet hocha la tête et s'assit sur un bloc de rocher.

Le nevé se trouvait dans d'excellentes conditions; il n'était ni trop dur ni trop ramolli. En y enfonçant quatre ou cinq fois de suite avec vigueur l'extrémité de mon gros soulier ferré, je formais facilement un degré qui offrait toute la solidité désirable. Mon compagnon n'avait qu'à monter cet escalier improvisé que je traçais parfois en zigzag pour diminuer la roideur de la pente. Nous nous élevions rapidement, et déjà nous avions atteint la moitié environ de la rampe, lorsque Marquet se décida à profiter de mon chemin. Il fut bientôt auprès de nous, c'est-à-dire derrière nous. Nous arrivâmes ainsi à la file, non sans fatigue mais sans accident, sur un vaste plateau de nevé en pente douce, d'où une demi-heure nous suffit pour nous élever jusqu'à celui des pics de Belledonne que couronne une croix de bois. Le grand pic, haut de quelques mètres seulement au-dessus du point où nous étions parvenus, est si escarpé qu'aucun être humain n'a pu le gravir.

Quelques nuages avaient malheureusement, pendant la dernière partie de notre ascension, monté du fond des vallées sur un certain nombre de sommités qu'ils nous cachaient. Toutefois le panorama que nous découvrions encore répondait entièrement à nos espérances. J'en connais peu de plus grand, de plus varié, de plus beau. Un pareil tableau ne saurait ni se peindre ni se décrire. Je ne ferai donc pas ici une tentative inutile. J'indiquerai seulement en quelques lignes les points les plus importants ou les plus éloignés qu'embrassaient nos regards.

Au-dessous de nous, dans la direction du nord-ouest, s'enfonçait un véritable glacier, aux pentes escarpées, sillonné de crevasses, et descendant jusqu'à un petit lac — *le lac blanc* — dont les eaux arrosent le sauvage et pittoresque vallon de Mury; puis, au-dessus de la grande vallée du Graisivaudan se redressait avec un élan superbe le curieux massif auquel la Grande Chartreuse a donné son nom. Nous en reconnaissions aisément tous les pics principaux; le Casque de Néron, la Pinéa, Chamechaude, le Grand Som, la Dent de Crolles, le Granier. Entre ces deux dernières montagnes, apparaissait le lac du Bourget, dominé à gauche par la chaîne du Mont-du-Chat, à droite par la Dent de Nivolet et le massif des Beauges. Des brumes nous dérobaient la vue du Jura, de la vallée du Rhône et de Lyon. Mais, à la droite des Beauges le Mont-Blanc, qui nous montrait sa plus haute cime et les Aiguilles Verte et du Dru, cachait dans les nuages ses autres Aiguilles. Les montagnes de la Suisse, du Piémont et de la Savoie comprises entre le Mont-Blanc et les Grandes Rousses étaient trop enveloppées de nuages pour que nous pussions bien distinguer leurs profils, et parvenir à les reconnaître. M. Antonin Macé, qui a été plus heureux que nous [1], croit avoir vu le Mont-Rose et le Saint-Gothard, le Grand Saint-Bernard, le Mont-Iseran, le Petit Saint-Bernard, le Mont-Thabor et le Mont-Cenis. Je serais désolé de le contredire, car il fait autorité. Cependant il m'est difficile d'admettre que, du sommet de Belledonne, on aperçoive le massif du Saint-Gothard. A l'est, au contraire, le ciel était encore libre de nuages. Nous dominions la vallée de l'Eau-d'Olle au fond de laquelle se tapissaient

1. *Le pic de Belledonne.* Grenoble, Maisonville. 1858.

quelques hameaux, et la vallée de l'Oisans; mais, ce que j'admirais surtout, parce que ce grand et magnifique spectacle était complétement inattendu, c'étaient les glaciers des Grandes Rousses qui nous faisaient face quand nous nous retournions du côté de l'est ou du sud-est. Leur étendue m'étonnait; rarement, même en Suisse, j'avais eu sous les yeux une masse aussi imposante de glaciers. Plus au sud, le massif du Pelvoux, non moins richement couvert de neiges et de glaces éternelles, attirait et retenait également notre attention. Enfin, en continuant à nous tourner du sud à l'ouest, nous cherchions et nous parvenions à distinguer, au milieu d'un monde de montagnes inconnues, Taillefer, le Mont-Aurousse, l'Obiou, le Mont-Aiguille à la forme si caractéristique (voir la gravure de la page 380), le Grand Veymont, la Moucherolle, le massif de Saint-Nizier, les chaînes de l'Ardèche, du Vivarais, du Forez....

Oui, l'homme est trop petit, ce spectacle l'écrase;
Il sent, dans les transports de sa première extase,
Sa raison s'égarer.
En vain il veut parler, sa voix tremblante expire;
Ébloui, haletant, il regarde, il admire,
Et se prend à pleurer.

## II

### Le Dauphiné.

L'ascension de Belledonne est donc, comme le récit qui précède essaye de le prouver, l'une des courses les plus intéressantes que les touristes puissent entreprendre dans toute la chaîne des Alpes. Sans aucun danger, facile même, elle montre les hautes montagnes sous tous leurs aspects, depuis la région des vignes jusqu'à celle des neiges éternelles, avec leurs climats de la Provence et de la Sibérie, leurs cultures aussi variées que leurs climats, leurs forêts d'essences diverses, leurs pâturages d'été, leurs rochers sillonnés par la foudre, leurs torrents impétueux, leurs lacs suspendus au-dessus des abîmes, leurs solitudes glacées. C'est là un tableau complet, d'autant plus admirable qu'un très-petit nombre de pics offrent un panorama aussi étendu et aussi beau. Cependant l'ascension de Belledonne était bien rarement faite à l'époque où je résolus de la tenter; aucun ouvrage publié, soit à Paris, soit dans le Dauphiné, ne la recommandait ou ne l'indiquait, et les voyageurs qui allaient de Grenoble à Chambéry, ignoraient même, en traversant la vallée du Graisivaudan, le nom de cette remarquable montagne; ils couraient où court toujours la foule, qui n'aime pas les aventures nouvelles, aux pics de la Savoie ou de la Suisse, dont la réputation était déjà plus qu'européenne. Depuis 1853, il est vrai, grâce surtout à MM. Maisonville, l'intelligent éditeur de la *Revue des Alpes*, et Antonin Macé, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Grenoble[1], Belledonne, enfin mieux connue, est plus souvent visitée; mais sa renommée n'a guère dépassé les limites de la province dont elle sera toujours l'une des principales merveilles. Le Righi, ou telle autre montagne de la Suisse, est au contraire aussi célèbre sur les bords du Mississipi, de l'Amazone, du Gange ou du Volga, que sur les rives de la Tamise ou de la Seine.

Je visitais un jour l'établissement thermal de la Motte sous la conduite d'un vieux médecin qui se montrait fort peu satisfait des impressions que trahissaient ma physionomie et mon langage. Son mécontentement était tel qu'il était prêt à dépasser les bornes de la politesse.

« Mais enfin, monsieur, me criait-il aux oreilles d'un ton aigre et ironique dont le sens caché ne m'échappait pas, comment voulez-vous juger notre vallée en vous bornant à la traverser? Il faudrait pour la connaître y passer au moins huit jours.... Ce pays-ci, monsieur, ajouta-t-il (en donnant à sa voix un accent qui signifiait, je le compris fort bien : Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils), ce pays-ci est bien plus beau que la Suisse.

— Connaissez-vous la Suisse? lui répondis-je avec le plus grand calme.

— Non, monsieur, mais.... »

Il allait continuer, je l'interrompis.

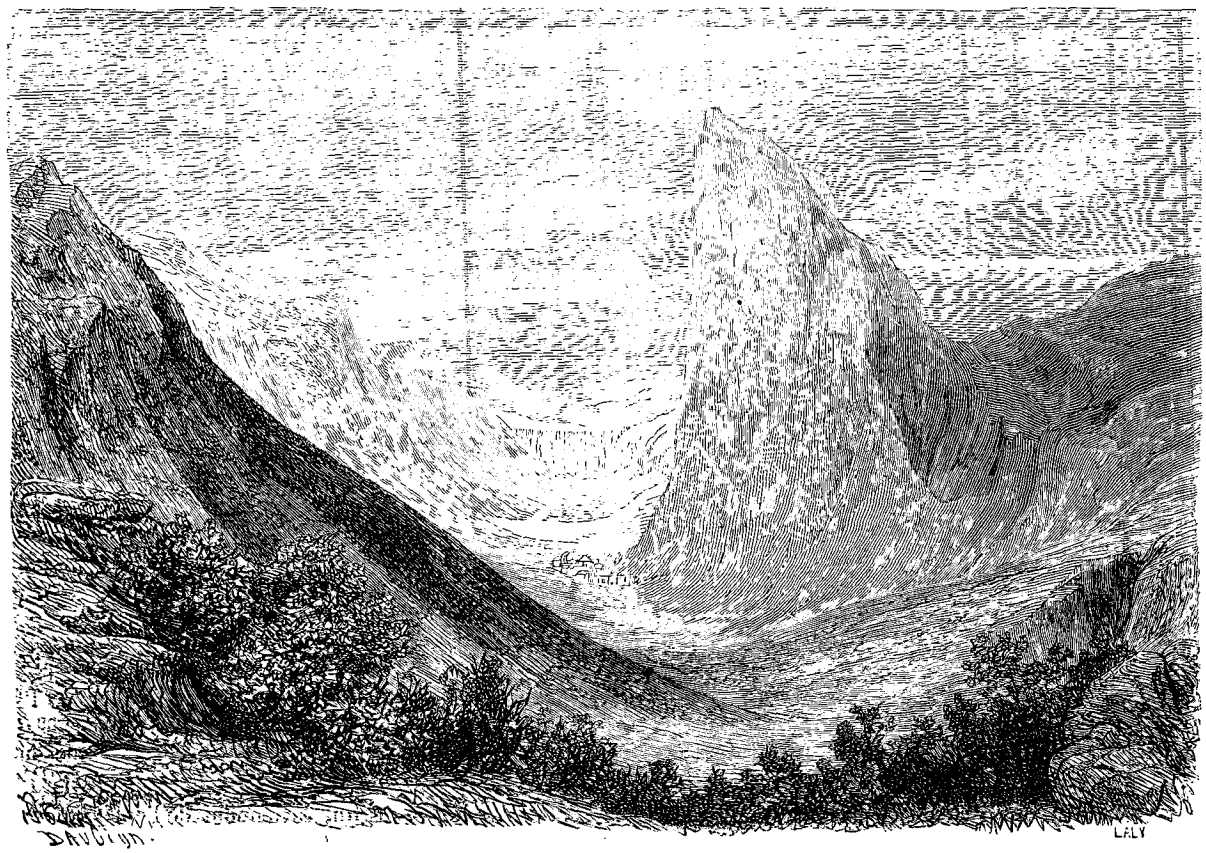
« Il n'y a pas de mais, toute discussion serait inutile entre nous. J'ai fait, moi, de nombreux voyages en Suisse et j'ai sur vous l'immense avantage de juger par comparaison. La Suisse, croyez-moi, est plus belle que votre beau pays. »

Il n'en crut rien; mais, le saluant le plus poliment que je pus, je l'abandonnai à ses folles illusions.

Non, le Dauphiné n'est pas aussi beau que la Suisse, car aucune région du globe ne peut rivaliser avec ce petit coin de terre où la nature semble avoir pris plaisir à réunir toutes ses plus surprenantes beautés, mais le Dauphiné est la plus belle partie de la France; il l'emporte de beaucoup sur le Jura et sur les Pyrénées, il l'emporte même sur l'Auvergne et le Velay qui ont cependant un caractère plus accentué, plus original, plus saisissant. Il possède une grande vallée et des gorges que la Suisse elle-même pourrait lui envier; quelques-uns de ses glaciers étonnent par leur magnificence et par leur étendue les touristes qui reviennent de l'Oberland bernois ou de Chamonix. Si les versants de ses montagnes sont parfois trop arides, trop dépouillés, les forêts qu'ils ont heureusement conservées peuvent encore montrer des arbres merveilleux de force, d'élévation, de couleur; il donne naissance à de grandes rivières dont les affluents forment dans leurs vallées d'admirables cascades; ses eaux minérales guérissent ou soulagent un nombre considérable de maladies; le poisson et le gibier y abondent; son sol recèle des mines qui enrichiront un jour une population plus industrieuse et plus éclairée; ses principales sommités présentent à ceux qui les gravissent d'immenses et splendides panoramas; son ciel a parfois déjà les teintes chaudes de latitudes plus méridionales; enfin sa plus haute cime, voisine du Pelvoux, le point culminant de la France entière, atteint quatre mille cent mètres au-dessus du niveau de la mer.

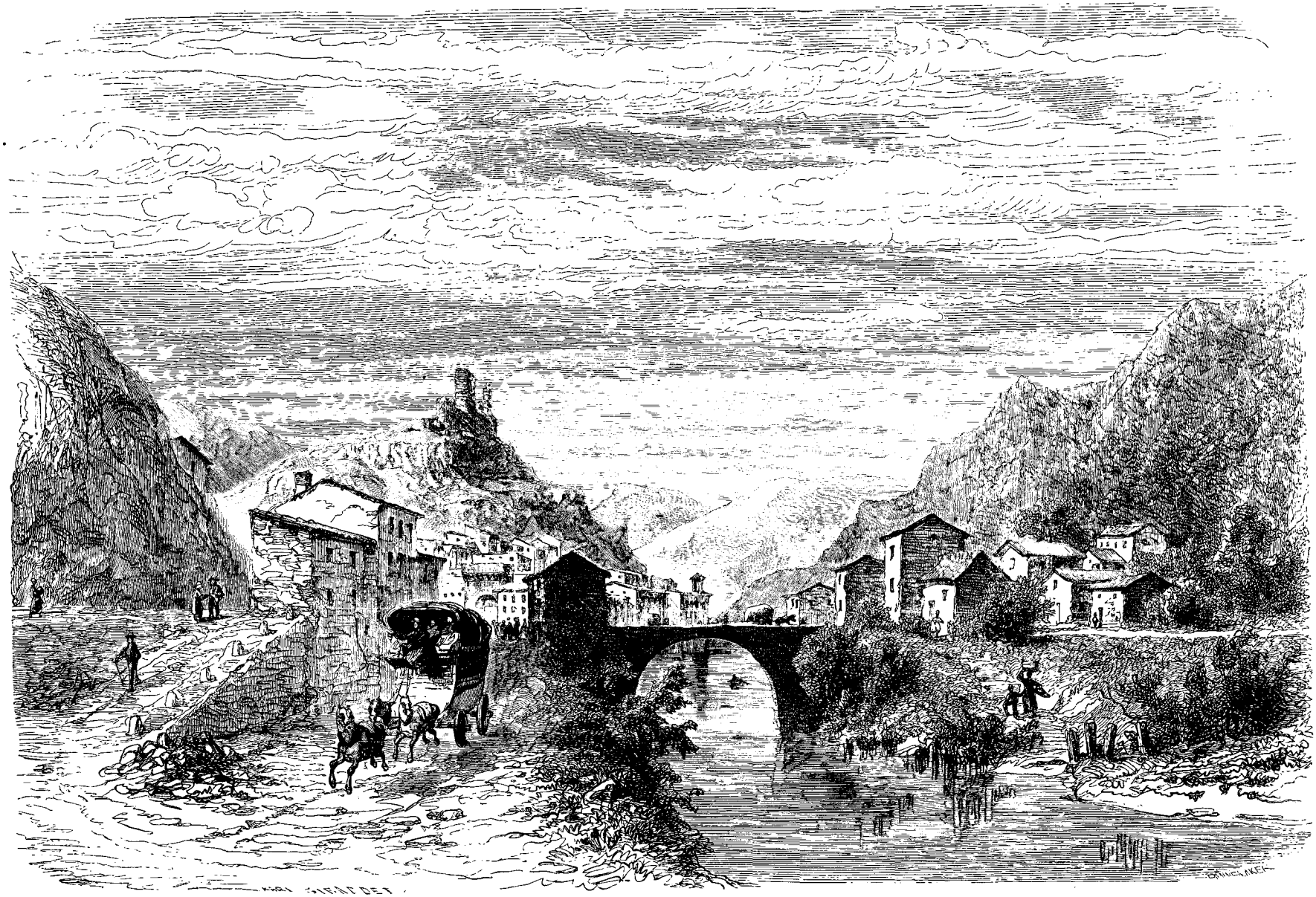
1. *Excursion dans les environs de Grenoble : le pic de Belledonne.* Grenoble, 1858. 1 vol. in-18 de 100 pages. 1 fr. 25 c.

Si cette grande et belle province de l'ancienne France, presque rivale de la Suisse et de la Savoie, supérieure à tous égards aux Pyrénées, est beaucoup moins connue et surtout plus rarement visitée, c'est, il faut le dire, la faute de ses habitants. Non-seulement les Dauphinois n'avaient jamais rien su faire, ni livres, ni chemins, pas même des auberges, pour attirer et retenir les étrangers dans leur pays (c'est à peine s'ils ont le sentiment de sa beauté), mais ils ne font même rien pour s'y plaire eux-mêmes. La plupart des familles nobles et riches y habitent des masures à demi ruinées, dont les prétendus parcs ressemblent à des vergers de fermes mal entretenus. Cet abandon, dans lequel on laisse les maisons décorées du nom de châteaux, frappent au premier aspect les observateurs les plus superficiels. Où la propreté la plus vulgaire manque complétement, il serait insensé de chercher le confortable. Les cours, les corridors, les escaliers de la moitié au moins des maisons de Grenoble étaient encore en 1860 des dépôts publics d'immondices. Cet état de choses qui indigne les étrangers, la population ne le voit pas, ne le sent pas; elle s'y est accoutumée. Les habitants des villes, à plus forte raison les paysans, n'ont guère plus de soin de leur personne que de leurs demeures. Il y a sans doute des exceptions, et de nombreuses, mais ces trop justes reproches s'adressent à l'immense majorité. Entrez-vous dans une auberge? vous avez peine, si affamé que vous soyez, à vaincre la répugnance que vous inspirent l'aspect et l'odeur de la



Le Mont-Aiguille vu de Clelles. — Dessin de Daubigny d'après M. A. Muston.

salle où l'on vous introduit. Avant la découverte de la poudre insecticide, dont l'inventeur est un Dauphinois, et dont l'usage n'est pas encore assez répandu, tous les lits étaient de véritables ménageries. Montez-vous dans une voiture? les coussins sont déchirés, les vitres cassées, les portières brisées; heureux surtout si vous n'avez pas pris une place de coupé, car trois rustres, puants et grossiers, viennent s'asseoir devant les ouvertures par lesquelles vous espériez admirer le paysage, et, non contents de vous priver d'air et de lumière, vous envoient au visage.... la fumée de leur mauvais tabac. L'incurie des administrations est encore plus inconcevable que l'apathie des habitants; je n'en citerai qu'un exemple; il suffira. A six kilomètres de Grenoble, se trouve, sur la rive gauche de l'Isère, un village qui doi sa réputation aux fromages qu'il ne fabrique pas, et aux curiosités naturelles qu'il a le bonheur de posséder sur son territoire. C'est Sassenage. Ces curiosités vraiment belles, — des *Cuves*, c'est-à-dire des grottes d'où sort un torrent, des cascades et de beaux points de vue, — y attirent chaque année un grand nombre de Dauphinois et d'étrangers, qui enrichissent, ou du moins qui aident à vivre par leurs dépenses, une partie de la population. Eh bien! le croirait-on? la commune de Sassenage n'a jamais eu l'idée de faire quoi que ce soit dans son intérêt pour faciliter aux visiteurs l'accès des Cuves. Le sentier de la rive droite du Furon est d'une roideur désespérante; celui de la rive gauche devient tellement imprati-



Pontaix. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

cable que les chèvres hésiteraient à y passer. D'ailleurs, aucun pont ne réunit les deux rives du Furon et du torrent qui sort des Cuves. Des enfants vous apportent, il est vrai, des planches qu'ils jettent devant vous sur les cours d'eau, mais ces planches sont étroites, mal consolidées, humides, glissantes; il est presque dangereux de s'y aventurer. La belle cascade du Furon reste invisible pour ceux qui ne risquent pas leur vie sur le sentier de la rive gauche. Personne à Sassenage n'a eu l'esprit et la prévoyance de couper les branches des arbustes qui la dérobent aux regards. Nulle part, en Europe, on ne trouverait, en vérité, des populations et des administrations plus insouciantes. J'ai raconté, peut-être un peu trop longuement, mon ascension de Belledonne, mais les détails dans lesquels je suis entré avaient pour but de montrer combien il est pénible, impossible même de voyager actuellement encore dans le Dauphiné. En effet, on y manque de livres, de moyens de transport, de guides, d'auberges, de mulets, de provisions, de propreté, en un mot, de tout ce que l'on trouve surabondamment en Suisse, et même dans certaines parties de la Savoie et des Pyrénées.

Les livres ne tarderont pas à venir. Ils sont déjà venus, grâce aux chemins de fer. Les publications à l'usage des voyageurs, si rares autrefois, abondent déjà aujourd'hui. La *Revue des Alpes*, fondée par M. Maisonville, imprimeur libraire, l'*Écho du Dauphiné et du Vivarais*, publié par M. Merle, et qui se décidera bientôt à s'occuper des deux belles provinces dont il a pris les noms pour se faire un titre, les excellents itinéraires de M. Antonin Macé [1], les guides aux Sept-Laux et à la Grande Chartreuse de M. Jules Taulier, les travaux géologiques de M. Lory, les remarquables monographies de MM. Aristide Albert et Roussillon sur l'Oisans, ont déjà appelé l'attention publique sur les principales curiosités du Dauphiné. Les belles photographies de M. Baldus, de Paris, et de MM. Muzet et Bajat, de Grenoble, ont produit des résultats aussi heureux pour les contrées qu'elles reproduisent que pour leurs habiles et consciencieux éditeurs. Enfin, en attendant la publication de l'*Itinéraire du Dauphiné et des Alpes maritimes*, pour lequel je me suis assuré la collaboration de MM. Élisée Reclus et A. Muston, j'ai obtenu de MM. le directeur et les éditeurs du *Tour du Monde* trois livraisons de cette belle et intéressante publication afin de faire connaître à leurs nombreux abonnés ou souscripteurs les régions les plus rarement explorées ou les moins souvent décrites des départements de l'Isère et de la Drôme.

Toutefois la publicité ne suffira pas pour attirer dans ce beau pays les armées de touristes qui partent chaque année de toutes les capitales du monde civilisé et vont envahir la Savoie, la Suisse, les Pyrénées. Il faut absolument que la population se décide à tenter quelques efforts d'amabilité, de politesse et surtout de propreté en faveur des étrangers. Les dépenses matérielles resteront peut-être improductives pendant une assez longue période, mais peu à peu, les pertes seront couvertes et les bénéfices augmenteront chaque année. Toute la question est là. Les voyageurs s'empresseront d'accourir dans le Dauphiné dès qu'ils seront certains d'y trouver ce qu'ils vont chercher ailleurs : bon souper et bon gîte. Si j'avais eu l'honneur d'être directeur de la compagnie des chemins de fer du Dauphiné, j'aurais immédiatement convoqué tous mes actionnaires et je leur aurais tenu à peu près ce langage: « Messieurs, autorisez-moi à construire à vos frais vingt hôtels modestes, confortables, propres, aux prix modérés, dans vingt localités désignées par une commission spéciale, puis, les constructions achevées, les cuisiniers à leurs fourneaux, les sommeliers à leur poste, — sans habit noir et sans cravate blanche, — j'annoncerai au monde entier cette grande nouvelle par toutes les voies de la publicité, et je vous promets que vos recettes ne tarderont pas à s'augmenter dans une proportion qui vous étonnera. » Et si, au lieu d'être directeur, j'avais eu la chance d'être simplement actionnaire, j'aurais battu des mains à une semblable proposition et voté avec enthousiasme des remercîments au directeur qui aurait eu l'heureuse idée de me la soumettre.

Aujourd'hui rien n'est encore fait, sauf, je le répète, quelques bons livres de MM. Antonin Macé, Lory, Taulier, A. Albert, Roussillon, etc. Les auberges manquent presque partout; les guides sont rares, les voitures publiques impossibles, les chemins souvent impraticables, les habitants peu empressés. Qu'importent cependant toutes ces petites misères de la vie humaine aux touristes qui aiment la grande et belle nature des Alpes, si leur âge et leur santé leur permettent de braver tous les ennuis, de surmonter toutes les difficultés: qu'ils aillent donc visiter le Dauphiné; ils y seront amplement récompensés de leurs privations et de leurs fatigues; ils auront en outre la satisfaction d'y faire de véritables découvertes. Certaines régions de notre belle France n'ont encore été explorées par aucun voyageur, décrites dans aucun livre. Le massif de la Grande Chartreuse lui-même, si rapproché de Grenoble, n'est fréquenté que sur deux ou trois points. Les massifs du Villard-de-Lans, de Belledonne, des Grandes Rousses, du Pelvoux, du Devoluy, et tant d'autres dont l'énumération serait trop longue, attendent encore leur de Saussure. Je n'ai pas la prétention d'indiquer ici aux voyageurs futurs toutes les vallées, toutes les montagnes, tous les passages du Dauphiné qui me semblent vraiment dignes d'une exploration; je veux seulement, pour piquer leur curiosité, dans leur intérêt, leur montrer, avec l'aide du crayon de M. A. Muston et de nos plus habiles artistes, Français, Karl Girardet, Daubigny, etc., quelques-unes de ses curiosités naturelles les plus pittoresques et les moins connues.

## III

### Les Goulets.

Du sommet de Belledonne transportons-nous à Pont-en-Royans, à l'entrée des Goulets. La course est un peu

1. *Le Pic de Belledonne, les Montagnes de Saint-Nizier, le Dauphiné et la Maurienne, les Chemins de fer du Dauphiné.* In-18. Chez M. Maisonville.

longue, mais rien de plus charmant, rien de plus beau même que le pays que l'on parcourt de Grenoble à Pont-en-Royans. Ce pays en effet est la vallée du Graisivaudan. Le chemin de fer vous conduit d'abord à Moirans, où vous prenez une diligence qui, en quelques heures, vous mène à Saint-Marcelin en suivant, sans la côtoyer toutefois, la rive droite de l'Isère. On peut du reste prendre aussi la route de la rive gauche, non moins pittoresque, non moins intéressante. C'est un enchantement continuel, une succession ininterrompue de paysages toujours divers, le paradis des artistes dauphinois. Plus on descend la vallée de l'Isère, plus la nature change d'aspect et de couleur; il semble que l'on ait franchi les Alpes et que l'on soit déjà parvenu sur le versant italien; on se rapproche sensiblement du Midi. Les montagnes se sont abaissées, il est vrai, mais toutes les teintes de la terre et du ciel sont plus vives, les contrastes entre les rochers et la verdure plus saisissants; si la végétation n'a pas plus de force, elle a évidemment plus d'éclat. Paysagiste, je préférerais le Royannais à la vallée du Graisivaudan. En quelque lieu que l'on se place, on a sous les yeux un tableau trop complet et trop parfait pour qu'on ait besoin d'y modifier un ton ou une ligne.

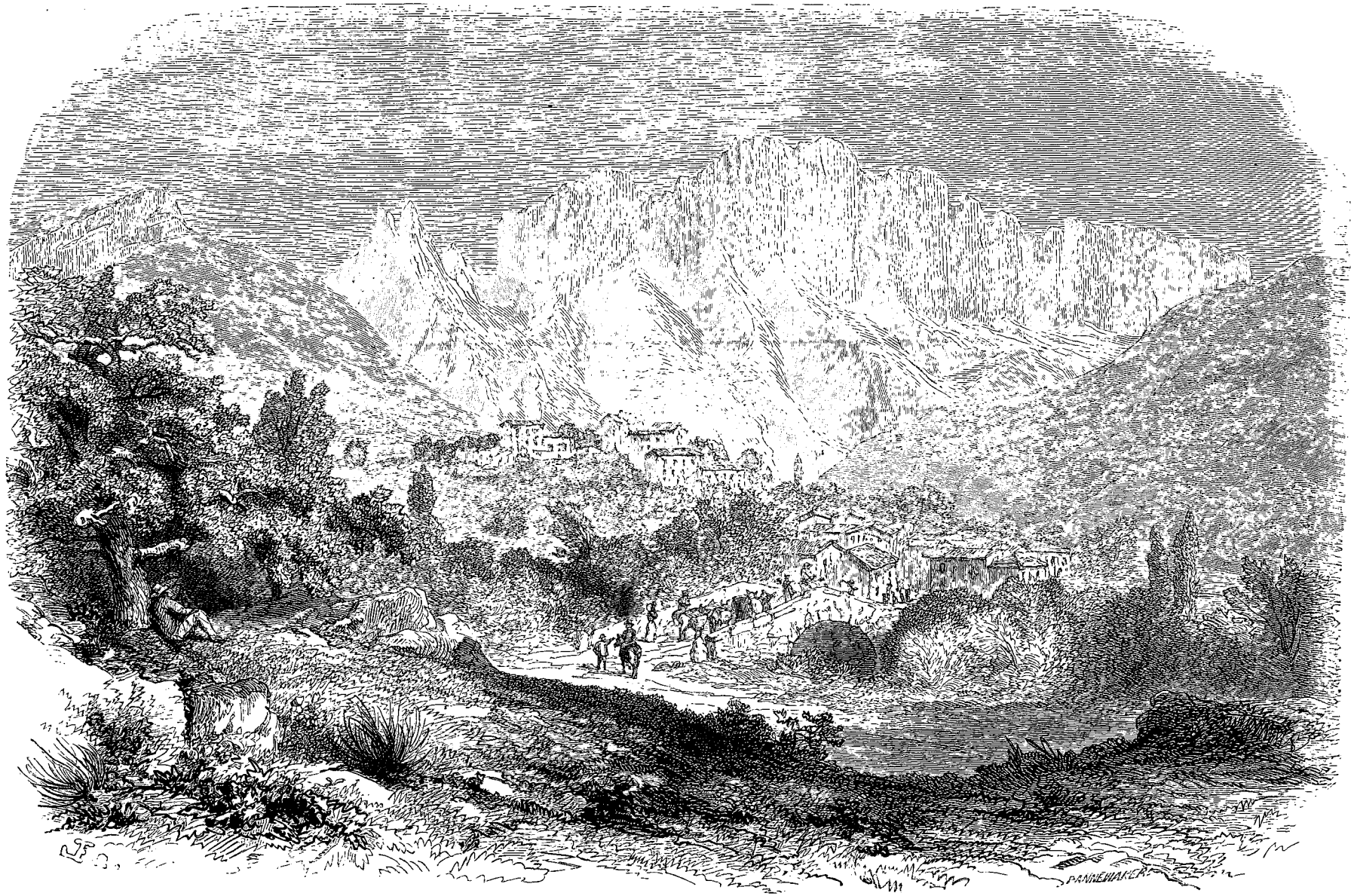
Pont-en-Royans est un chef-lieu de canton de mille quatre-vingt-douze habitants, situé à trois cents mètres au-dessus de la mer, sur un torrent appelé la Bourne qui descend du Villard-de-Lans par la vallée de la Choranche. Quand je dis *sur*, c'est pour parler la langue des géographes; cette expression, qui doit se traduire par « au bord de, » manque ici complétement de vérité. Jetez, en effet, les yeux sur le dessin de M. Doré qui reproduit une belle photographie de Baldus (page 373), et vous conviendrez sans peine que *au-dessus* donnerait une idée plus juste de la position extraordinaire qu'occupe l'ancienne capitale du Royannais. La plupart de ses maisons, soutenues par des échafaudages aussi pittoresques que les constructions, dominent, à une grande élévation, les belles eaux de la Bourne dont les excellentes truites servent trop souvent de régal aux aigles pêcheurs domiciliés dans les rochers voisins. Autrefois l'unique rue de Pont-en-Royans était bordée d'un côté par les habitations ainsi suspendues au-dessus de l'abîme, et de l'autre par le rocher. Peu à peu on a enlevé une partie du rocher, et des maisons se sont bâties sur l'emplacement ainsi conquis à l'aide du pic et de la poudre; d'autres, plus pressées ou plus hardies, ont grimpé sur les terrasses supérieures, s'étageant en amphithéâtre partout où il y avait une place assez large pour les supporter. Bref, il serait difficile de trouver, non-seulement dans le Dauphiné, mais dans toute la France, un lieu plus incommode à habiter. Pourquoi l'a-t-on donc choisi ? me demanderez-vous. La solution de ce problème n'est, hélas! que trop facile à trouver: c'est que l'espèce humaine a autant de vices que de vertus. Elle s'est installée, fortifiée dans ce défilé pour se défendre plus facilement contre des attaques injustes ou méritées. Les anciens souverains du Royannais étaient probablement, comme tant d'autres, des brigands de grand chemin qui de temps en temps s'élançaient de leur repaire, aujourd'hui ruiné et presque aussi inaccessible que les aires des aigles, leurs voisins, leurs maîtres ou leurs émules, pour aller piller dans les plaines du Rhône les voyageurs obligés de traverser leur territoire. Au dix-huitième siècle, quand la royauté eut interdit toute déprédation à la noblesse féodale, l'industrie drapière, libre de se développer sans crainte, prit un grand développement à Pont-en-Royans. Toutes les fabriques qui ont fait jadis la prospérité et la gloire de ce bourg ont cessé d'exister; les habitants que n'occupe pas la culture des terres tissent de la soie ou tournent des boules et d'autres objets de bois. La civilisation moderne a pénétré toutefois dans cette gorge sauvage et pittoresque; une partie de la rue est garnie de trottoirs; bientôt même on plantera sur les promenades publiques, à l'instar de Paris, des arbres tout venus, emmaillottés, avec des cuvettes, et qui, après avoir végété deux années, rendront leur dernière séve dans les derniers mois de la troisième année, toujours comme à Paris.

La Bourne, qui passe sous le pont auquel l'ancienne capitale du Royannais a dû la première partie de son nom, descend d'une vallée étroite, rocheuse, pittoresque, bien digne d'une exploration complète; toutefois nous n'y jetterons qu'un coup d'œil en passant; notre but c'est la vallée de la Vernaison, surtout la partie de cette vallée qui se trouve comprise entre les Grands et les Petits Goulets.

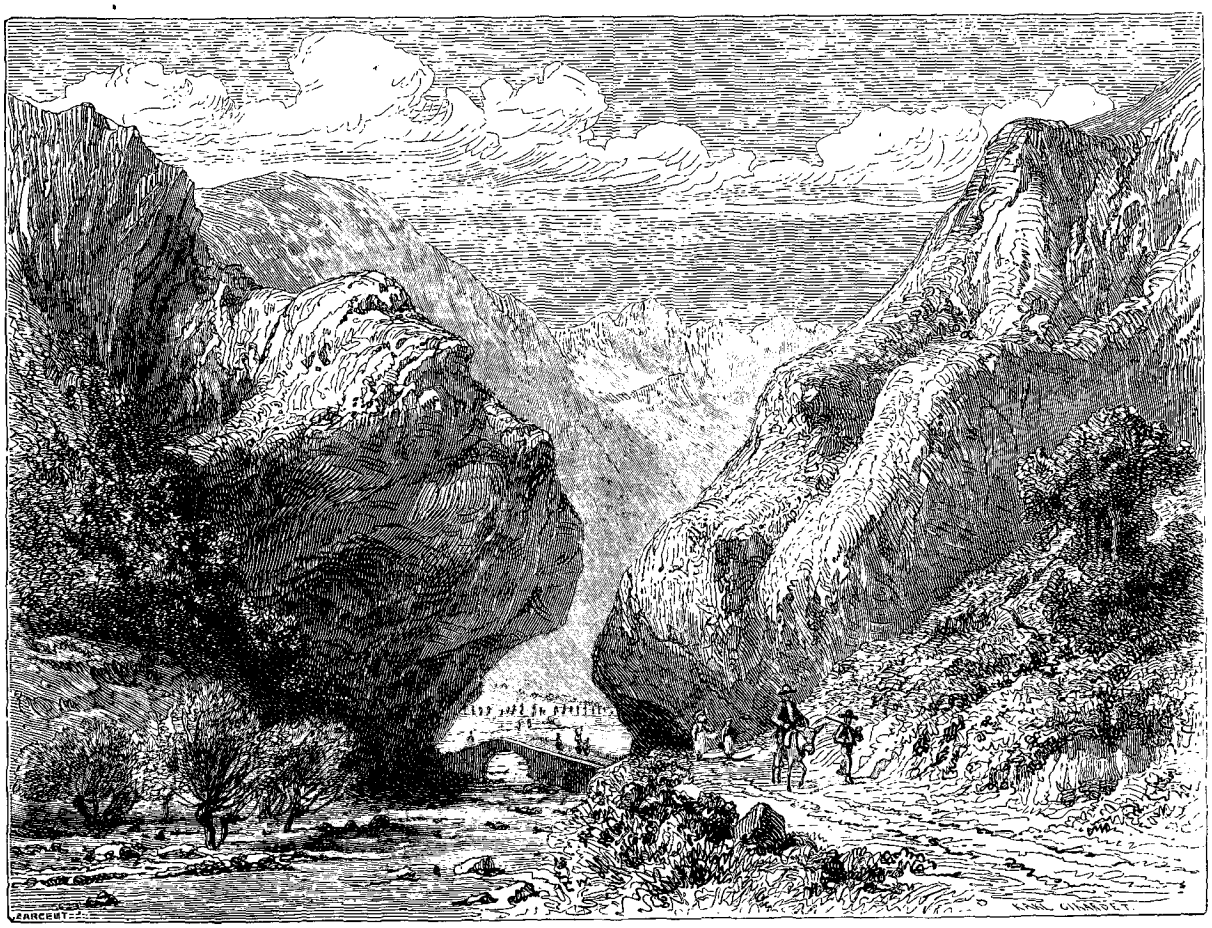
La Vernaison prend sa source au sud-est du village du Rousset près du col, haut de huit cent quatre-vingt-onze mètres, auquel ce village a donné son nom, coule du sud au nord, arrose une vallée supérieure longue de seize kilomètres environ, large à peine d'un kilomètre, reçoit au-dessous du village de Tourtres les eaux d'un petit affluent descendu par Saint-Martin de Saint-Julien, et, inclinant au sud-ouest, pénètre dans une montagne calcaire par une fissure étroite et profonde qu'elle a eu la patience de creuser, et où, jusqu'à ces dernières années, elle s'était promis de passer toujours seule. Ce défilé franchi, elle bondit capricieusement dans une petite vallée appelée la vallée des Échevis, et fermée à son extrémité inférieure comme à son extrémité supérieure. Elle a triomphé de ce nouvel obstacle en employant le procédé qui lui avait déjà si bien réussi; elle l'a *scié*, qu'on me permette cette expression. A peu de distance de ce second défilé, elle se jette dans la Bourne, au-dessus de Pont-en-Royans. Ces deux passages curieux, dont l'entrée était jadis interdite à l'homme, s'appellent les *Grands* et les *Petits Goulets* (de goulots). Les deux vallées supérieures de la Vernaison, ainsi que les montagnes qui les dominent, forment la région désignée par les géographes sous le nom de *Vercors*.

Adolphe JOANNE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Roumeyer et le mont Glandaz. — Dessin de Français d'après M. A. Muston.



Entrée de la vallée de Roumeyer. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

# EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ,

PAR M. ADOLPHE JOANNE[1].

1850-1860

Le Vercors et le Royannais, distants de dix ou douze kilomètres à peine, ne pouvaient communiquer ensemble que par les montagnes qui les séparaient. Il fallait, parvenu à l'entrée des Grands ou des Petits-Goulets, escalader la montagne de l'Allier, s'élever jusqu'à plus de mille deux cents mètres et redescendre. Le sentier était escarpé, difficile, dangereux même, surtout du côté de Pont-en-Royans, au-dessous du col de Chatelus. On avait dû tailler çà et là des degrés dans les rochers, tant la pente était roide. Chaque année, malgré cette précaution, des mulets tombaient avec leur chargement dans les précipices. L'hiver, les communications devenaient souvent impossibles. Elles étaient en toute saison si lentes, si pénibles, si coûteuses, que le Vercors se dépeuplait; les habitants ne pouvant tirer parti, faute de voies de communication, des richesses naturelles de leur territoire qui se trouvait enfermé de tous côtés entre des montagnes trop difficiles à franchir.

Dès l'année 1829, des ingénieurs avaient conçu le hardi projet d'ouvrir une route de voitures dans ces deux massifs de rochers à travers lesquels la Vernaison avait su se creuser patiemment un passage, dont elle s'était, avec un égoïsme bien digne d'un châtiment exemplaire, réservé la jouissance exclusive. Ces projets, plusieurs fois abandonnés et repris, furent enfin approuvés par l'administration départementale. L'adjudication des travaux eut lieu le 9 septembre 1843, et, en 1851, la Vernaison, justement humiliée, vaincue, punie, vit enfin passer avec elle et au-dessus d'elle, non-seulement des piétons et des mulets, mais des voitures, dans ces deux défilés où elle se riait si orgueilleusement depuis tant de siècles des fatigues et des dépenses qu'occasionnait à la population du

1. Suite. — Voy. page 369.

Vercors et des Échevis le voyage de Pont-en-Royans. Cette route serait à elle seule une des merveilles du Dauphiné, quand bien même les gorges qu'elle traverse ne mériteraient pas une égale admiration.

Le pont de Pont-en-Royans franchi, on gravit une rue étroite, pittoresque, à l'extrémité supérieure de laquelle on découvre, en se retournant, l'ancienne capitale du Royannais dominée par les ruines de son vieux château. La route redescend alors dans une petite vallée que la Vernaison ravage trop souvent, comme pour donner une dernière preuve de sa force avant de mêler ses eaux à celles de la Bourne. Cette vallée traversée, on en remonte la rive gauche à travers d'agréables vergers, et bientôt on aperçoit en face de soi, au-dessous d'un vaste cirque de montagnes chenues, l'ouverture ou plutôt la sortie des Petits-Goulets qu'on ne tarde pas à atteindre. Le torrent s'élance, en formant une petite cascade, d'une fente étroite entre deux parois de roches calcaires presque perpendiculaires, dont quelques maigres bouquets d'arbustes, venus on ne sait comment sur la pierre, font ressortir les teintes grisâtres. Pour faire passer des voitures dans ce défilé où l'homme n'avait jamais mis le pied, les ingénieurs ont dû employer le pic et la mine, et percer la montagne. Cinq tunnels, longs de soixante-dix mètres, soixante-quinze mètres, vingt-cinq mètres, soixante-quinze mètres et quarante-cinq mètres environ, s'y succèdent à des distances inégales. Dans les intervalles la route est en certains endroits protégée contre les éboulements des parois supérieures par le rocher qui surplombe, taillé en forme de berceau. De ces galeries, on voit, à cent cinquante mètres au-dessous de soi, la Vernaison dont les eaux rapides et écumeuses continuent à creuser leur lit profondément encaissé. Sur la rive opposée se dresse une montagne calcaire, non moins curieuse par ses formes que par sa couleur, et dans laquelle s'ouvre une sorte de grotte naturelle d'une configuration singulière. Au delà du quatrième tunnel on est sorti de la gorge des Petits-Goulets pour entrer dans cette vallée d'Échevis qui, avant le percement de la route actuelle, ne pouvait communiquer que par les montagnes avec les vallées voisines. Ce n'est pas un paradis terrestre assurément; elle est même un peu trop nue; mais, au débouché de ce défilé rocheux, et toujours un peu sombre bien qu'il soit assez large, on revoit déjà avec plaisir le ciel et la verdure. Les premières pentes de la vallée sont couvertes de champs et de vignes, parsemées de mûriers, de châtaigniers et de noyers. On y désirerait plus de gazon et plus d'arbres. Au-dessus des terrains cultivés s'étendent de vastes forêts dominées par des rochers à pic, que couronnent çà et là des bouquets de sapins. L'ensemble est gracieux mais un peu froid.

Après être descendue par une pente douce au bord de la Vernaison, la route traverse ce torrent sur un pont de pierre d'une seule arche, puis monte aux Grands-Goulets le long et au-dessus de la rive droite. La longueur de cette rampe est de cinq mille cinq cents mètres; sa pente moyenne de cinq centimètres par mètre. A quinze minutes du pont se trouvent le presbytère et l'église, entourés de quelques maisons. Les autres habitations de la commune, assez éloignées l'une de l'autre, se cachent sous les arbres à fruits qui les protégent pendant l'été des rayons trop ardents du soleil. Les figues y mûrissent en plein vent et la vigne exposée au midi y produit un vin estimé. En gravissant cette longue rampe, presque toujours tracée en zigzag, on découvre sous tous ses aspects la vallée d'Échevis, dont le calme profond, et l'isolement complet, maintenant plus apparent que réel, font rêver une longue retraite dans ses solitudes les plus boisées avec un petit nombre d'amis préférés.

Quand on a atteint le dernier lacet, à une hauteur de six cents mètres environ au-dessus de la mer, de trois cents mètres au-dessus de la sortie des Petits-Goulets, on commence seulement à apercevoir l'entrée des Grands-Goulets, car la vallée, dans sa partie supérieure, incline légèrement à l'est. Le paysage prend alors un caractère plus grand et plus alpestre. Toute culture a disparu. D'immenses parois de rochers, ici grises, là jaunâtres, dominent la route d'où l'on découvre comme d'une terrasse la Vernaison qui se brise en écume à une grande profondeur contre les blocs de pierre qui interceptent son cours. Sur la rive gauche, de beaux massifs de pierre, aux formes et aux accidents bizarres, se dressent presque à pic au-dessus de bois escarpés. Avant de pénétrer dans la gorge mystérieuse dont on ne voit encore que l'ouverture, il faut traverser un premier tunnel de soixante mètres environ de longueur. Ce souterrain est précédé et suivi de remarquables travaux d'art. Sur ce point, en effet, le rocher surplombait tellement que toute base manquait aux ingénieurs; ils durent donc creuser dans cette paroi, — plus éloignée à son extrémité inférieure qu'à son extrémité supérieure de la paroi qui lui fait face, — des trous profonds destinés à recevoir les barres de fer qui supportent le tablier de la route, espèce de pont latéral ainsi suspendu sur l'abîme. Tout en admirant l'œuvre de la nature, on ne peut s'empêcher de songer avec émotion à l'audace et à l'adresse qu'ont déployées dans ce curieux passage les ouvriers mineurs pour accomplir la tâche difficile et périlleuse dont ils s'étaient chargés. On les descendait du haut de la montagne au fond, ou plutôt au milieu, du précipice, avec des cordes auxquelles étaient attachés deux bâtons en croix qui leur servaient de siége. Sur ce frêle support, ils flottaient en l'air comme des moucherons suspendus à un fil, et se balançaient au-dessus du torrent, essayant d'atteindre, dans un de leurs élans, sous l'espèce de grotte que formait le rocher, une aspérité assez saillante pour qu'ils pussent s'y cramponner. Après avoir ainsi conquis, au risque de leur vie, une base solide d'opérations, ils y plantaient un crochet de fer auquel ils s'amarraient, et commençaient aussitôt à creuser des trous de mines. « Les mineurs qui préparaient ainsi les chantiers avaient acquis une telle habitude de ce genre de travail, a dit un des ingénieurs, que, vers la fin de l'entreprise, ils ne prenaient même plus la peine, quand ils avaient mis le feu à une mèche, de faire remonter la corde à laquelle

ils étaient attachés; ils se contentaient de frapper le rocher du pied avec assez de force pour aller presque toucher la paroi opposée, et, pendant cette émouvante excursion dans le vide, la mine avait le temps de produire son effet; à leur retour, tout danger avait disparu. Une fois, cependant, une pierre coupa, comme l'eût fait un couteau, la corde de l'un de ces imprudents travailleurs qui tomba dans l'abîme, d'où ses camarades ne retirèrent quelques heures après qu'un cadavre défiguré. »

A partir de ce point, les travaux d'art se multiplient tellement, que leur simple énumération deviendrait fastidieuse. Ce ne sont plus que tunnels, galeries, encorbellements, pour me servir de l'expression technique. La gorge se rétrécit. De distance en distance on aperçoit au fond de l'abîme, à cent cinquante mètres au-dessous de soi, dans une sinistre obscurité, l'écume blanche de la Vernaison qui continue sans repos son œuvre de percement; d'autres fois on entend mugir le laborieux torrent sans le voir, tant les ténèbres où il se cache sont profondes. Des deux côtés de la route, entre les tunnels, se dressent, à une grande hauteur, de magnifiques rochers aux superbes teintes d'un gris bleuâtre, complétement dépourvus de végétation, et dont les échos répètent incessamment les plaintes lamentables des eaux. Ici, une petite cascade tombe en se jouant capricieusement dans le gouffre qui dérobe ses derniers ébats aux regards du voyageur attristé de sa fin précoce; là, des tapis de mousse et des bouquets d'arbustes voilent avec un art charmant la nudité trop crue de la pierre; ailleurs, dans un détour, on embrasse d'un coup d'œil la gorge que l'on a déjà parcourue et celle où l'on va s'engager. Le passage le plus saisissant est celui que représente notre dessin (voir la page 372). On s'est rapproché du torrent qui se calme ou plutôt qui n'est pas encore devenu furieux; mais les deux parois se resserrant encore plus, on pourrait craindre qu'elles ne finissent par se toucher. Il a fallu faire passer la route de la rive droite sur la rive gauche. Au delà du pont, les tunnels, devenus plus nombreux, se succèdent à de plus courts intervalles. Même dans le milieu du jour, quand le ciel est sans nuages, une faible lumière se glisse à peine à travers les branches des arbustes qui sont parvenus à croître sur les escarpements des rochers que l'homme a su percer aussi pour s'ouvrir un passage. Si le soleil a disparu derrière un épais rideau de vapeurs, une nuit presque complète règne au fond de cette solitude où la voix gémissante du torrent couvre tous les autres bruits de la terre. On ne peut se défendre d'une émotion indéfinissable.... Malgré les beautés merveilleuses de ce paysage, peut-être unique, on se sent presque fatigué d'admirer; on éprouve le besoin de respirer un air plus libre, de revoir le soleil, des arbres, de la verdure, des êtres animés; on se trouve heureux enfin quand, au sortir d'un dernier souterrain, on débouche dans une vallée supérieure brillamment éclairée, dont les versants boisés sont éloignés l'un de l'autre de plus d'un kilomètre, et dont les terres cultivées témoignent de la présence de l'homme.... A deux cents mètres plus loin, en se retournant, on aperçoit à peine dans la montagne l'ouverture des Grands-Goulets, à demi cachée par des guirlandes de broussailles....

## IV

### Les gorges d'Omblèze.

Des Grands-Goulets, on peut aller à Die par la Chapelle-en-Vercors, le col de Rousset et Chamaloc; mais la route de voitures n'est pas encore terminée, car on doit percer un tunnel de quatre cents mètres dans la montagne de Rousset. Si intéressante d'ailleurs que soit cette route, il me faut suivre mon habile dessinateur, M. A. Muston, par un autre chemin plus curieux pour les artistes. Cette fois nous partirons, non de Pont-en-Royans, mais de Saint-Jean-en-Royans, chef-lieu de canton de deux mille sept cent trente et un habitants, qui n'est éloigné de Pont que de deux heures à pied, et qui appartient déjà au département de la Drôme.

*Saint-Jean-en-Royans* n'a de remarquable que sa situation sur la Lyonne, les trois arbres de liberté — des peupliers — qui ombragent l'abondante fontaine de sa place principale, et ses magnifiques noyers dont les produits s'exportent à l'étranger, surtout dans le nord de l'Europe.

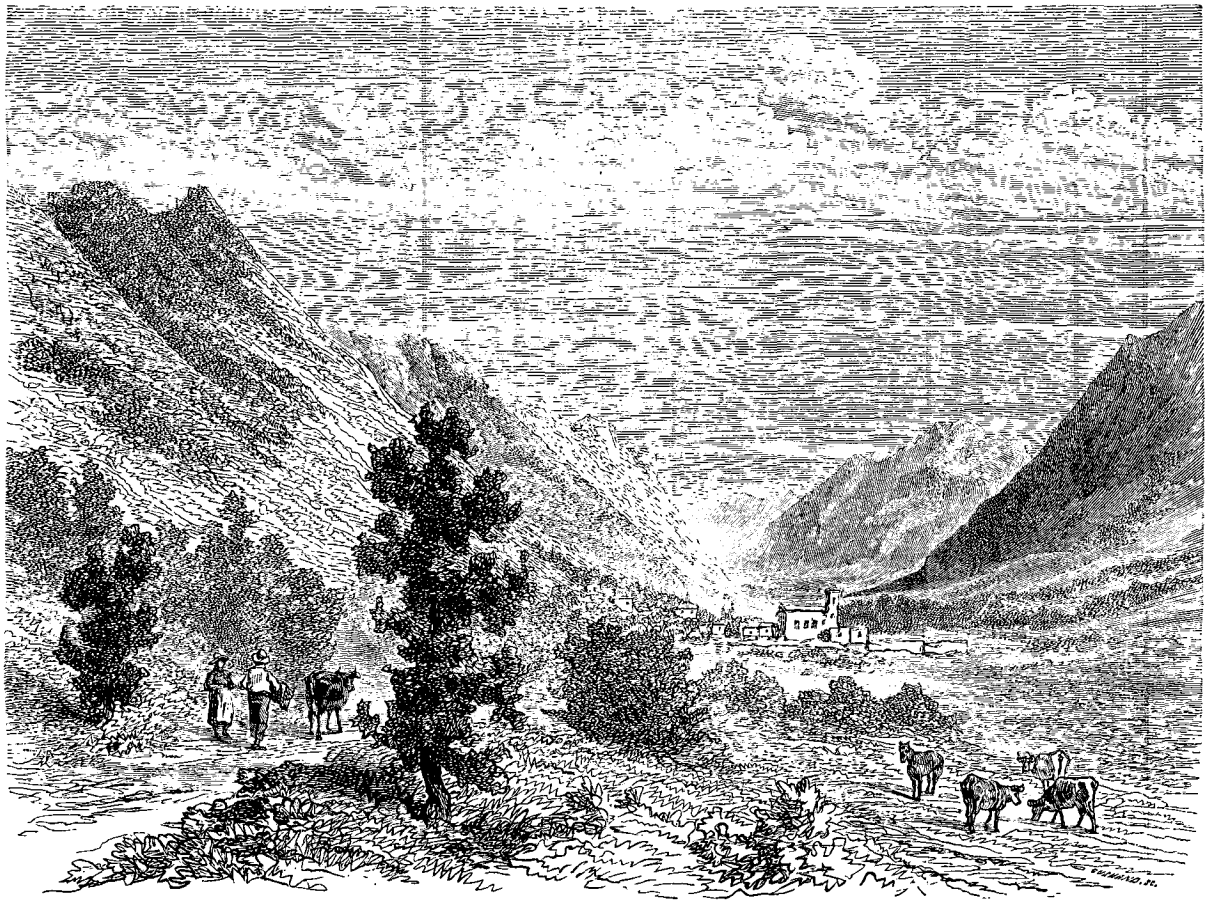
A une heure environ de Saint-Jean, quand on a dépassé Oriol et Saint-Martin-le-Colonel, la vallée de la Lyonne, moins riante et plus resserrée entre des montagnes plus hautes, devient plus pittoresque et plus sauvage. Bientôt elle se bifurque. Du sud descend la Lyonne de Bouvante : notre route remonte, en se dirigeant au sud-ouest, la Lyonne de Léoncel, qui roule ses belles eaux dans une longue gorge droite, presque partout stérile et nue. Jadis d'admirables forêts couvraient entièrement ces pentes aujourd'hui dépouillées de végétation; mais ils sont depuis longtemps tombés sous la hache du bûcheron, tous les arbres qui, abattus et transportés dans la plaine, pouvaient produire le plus faible bénéfice. L'exploitation de ceux qui restent debout sur des hauteurs d'un accès difficile serait trop coûteuse, aussi les respecte-t-on encore.

Cette gorge un peu triste aboutit à un vallon également nu, mais tapissé en partie de belles prairies, au milieu desquelles s'épanouit à l'aise le petit village de *Léoncel*, peuplé seulement de quatre cent quarante-cinq habitants (voy. la gravure, p. 388). Une abbaye de l'ordre de Cîteaux avait été fondée au douzième siècle dans ce vallon alors entièrement boisé. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines, assez belles toutefois pour avoir mérité d'être classées parmi les monuments historiques de la France. Les derniers débris de l'église, entretenus avec soin, servent de succursale. Un autre village, situé sur notre route, à deux kilomètres de Léoncel, témoigne encore par son nom de l'importance qu'eut cette antique abbaye : il s'appelle la *Vacherie*. Les moines avaient en effet établi sur ce point une grande ferme dont le nom seul a subsisté.

A cent mètres environ de la Vacherie, on voit se déve-

lopper sur la droite une route de voitures qui décrit de longs lacets. C'est la route de Chabeuil par Peyrus. Bien que nous allions à Die, c'est-à-dire dans une direction opposée, nous descendrons pendant quelques instants cette route pour contempler l'admirable vue que l'on découvre du haut des pentes abruptes qui dominent la grotte ou balme du Pialoux (voy. p. 389).

Des rochers aux formes étranges, tapissés de plantes rares, ombragés çà et là de pins sylvestres ou de pins maritimes, composent le premier plan du tableau; sur le second, des collines de sable et de gravier, entièrement nues, ondulent comme les vagues d'une mer furieuse. Au delà de cette ligne jaunâtre, la Véoure déroule ses rubans argentés à travers une plaine accidentée et couverte d'une luxuriante végétation, où tous les tons du vert, habilement fondus, forment un harmonieux ensemble. A l'extrémité de cette mer de verdure, le Rhône, à demi perdu dans les vapeurs de l'horizon, apparaît çà et là au pied de la chaîne des montagnes du Forez et de l'Ardèche, que l'on découvre depuis les vignobles de Saint-Péray jusqu'aux cimes du Mezenc et du Gerbier-de-Joncs. Parmi les innombrables maisons blanches qui surgissent comme des îlots du sein des flots d'arbres, on distingue surtout les groupes plus importants qui portent les noms de Romans, Chabeuil et Valence.



La vallée de Léoncel. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

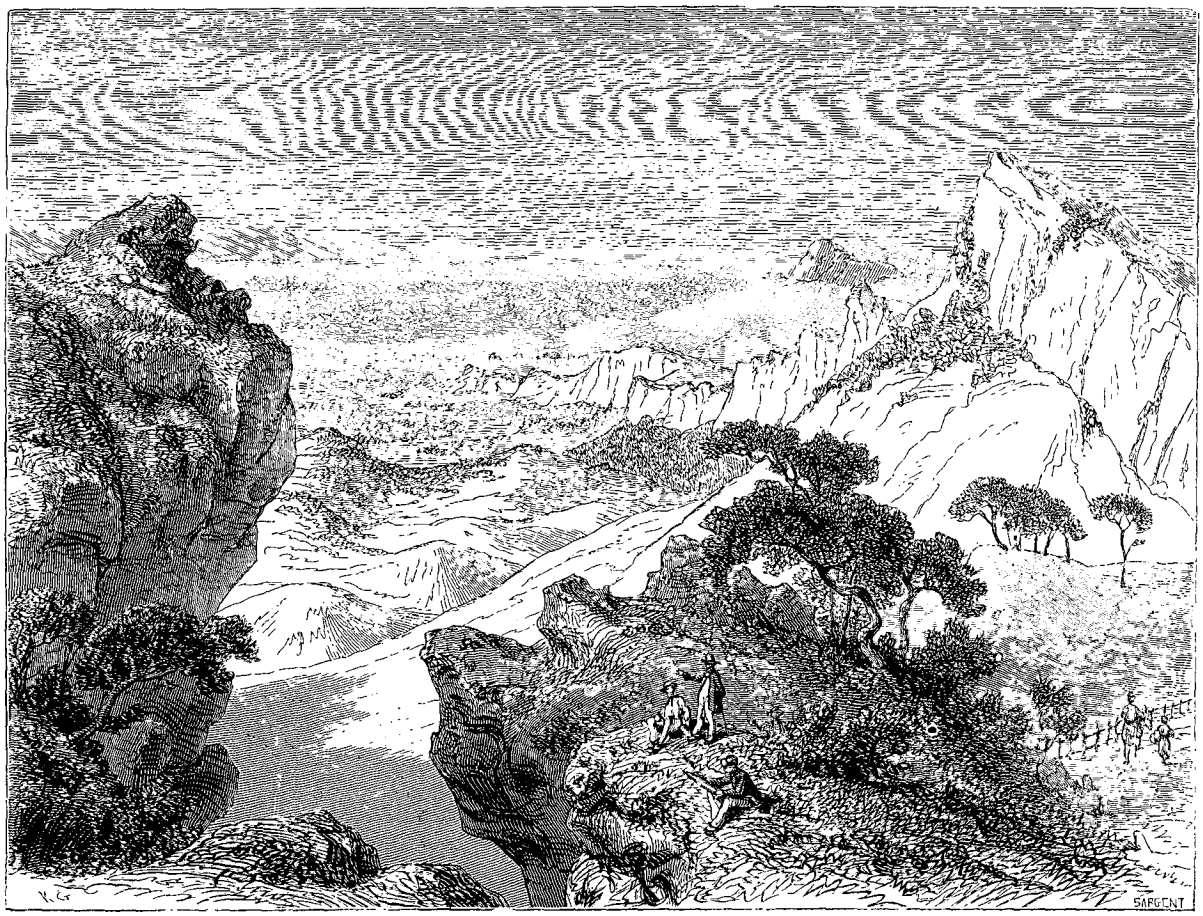
Remontons maintenant à la Vacherie pour gagner, par un chemin qui n'est pas encore praticable aux voitures, le vallon des Pêcheurs, d'où nous irons explorer les gorges d'Omblèze. D'abord le vallon est trop cultivé ou trop aride; mais bientôt le sentier, pittoresquement taillé en escalier dans les corniches ébréchées des rochers, descend le long du ruisseau qui, transformé en torrent impétueux, bondit en écume de gradin en gradin, jusqu'à ce qu'il forme une jolie cascade, la « Grande pissoire, » plus importante mais moins gracieuse que la « Petite pissoire. » Ces cascades ne sont pas visibles tous les jours, je dois en avertir les touristes; même quand les eaux sont abondantes, elles disparaissent complétement, car elles servent à l'irrigation des prairies supérieures. Il serait donc inutile de les chercher sur ma recommandation; on ne les trouverait pas aux heures où elles sont condamnées, pour remplir leur fonction fécondante, à se montrer plus utiles qu'agréables. Lorsqu'elles ont la liberté de se faire admirer, elles se jettent dans la Gervanne, qui arrose les célèbres *gorges d'Omblèze*.

Ces gorges, où nous sommes parvenus, ont environ quatre kilomètres de longueur; mais on passerait, sans en regretter une seule minute, une journée entière à les parcourir. Elles sont, en effet, tellement variées de formes et d'aspects qu'à chaque pas que l'on y fait elles offrent un paysage nouveau. Leur largeur moyenne est de cent

vingt et cent cinquante mètres; et parfois le torrent y dispute à la route l'espace dont il a besoin. Ces jeux, ces caprices de la nature, sont aussi charmants qu'extraordinaires. Ce qui donne aux parois de cette gorge un aspect tout particulier, ce sont les gracieux bouquets de verdure qui les décorent; de toutes les fentes, de toutes les corniches, pendent de vigoureux arbustes ou des fleurs odorantes. Le cri du pluvier domine par moments les murmures des eaux et les bruissements du feuillage. Tous les sens sont ravis à la fois. Comme le moine de la légende dont le sommeil dura mille ans, on oublierait aisément les heures dans cette gorge solitaire, à contempler les tableaux qui s'y déroulent incessamment aux regards, à respirer les senteurs embaumées des plantes, à écouter les chants des oiseaux.

Le charme cesse toutefois si l'on continue trop longtemps sa promenade; la gorge s'élargissant prend une direction droite, les rochers qui s'abaissent perdent leurs formes pittoresques, la culture reparaît. Dans le fond de ce bassin vulgaire se dresse la *montagne d Ambel* aux pentes rapides, aux flancs déchirés, à la base de laquelle se tapit le village d'*Omblèze* qui a donné son nom à la vallée. Mais, si au lieu de continuer à remonter le ruisseau, nous le descendons, d'autres curiosités nous attendent.

Peu de temps, en effet, après être sortie des gorges d'Omblèze, la Gervanne, parvenue sur le bord d'un escar-




La vallée de la Veoure et la plaine du Rhône vues des hauteurs de la Vacherie. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

pement de quarante mètres de hauteur environ, s'élance d'un bond dans l'abîme où ses eaux, tout à l'heure si calmes sous un épais berceau de saules, se brisent en écume avec le bruit de la foudre. Cette belle cascade se nomme la *Druïse*. Quelle description pourrait valoir la gravure qu'en ont faite, d'après un dessin de M. A. Muston, MM. Français et Lavieille (voir page 393)?

Au-dessous de la Druïse, la vallée de la Gervanne, plus large, devient par conséquent moins intéressante; mais, en revanche, deux curieuses montagnes en forment les deux versants : l'une, celle de la rive gauche, domine le village d'*Ansage* qui lui a pris son nom; l'autre, celle de la rive droite, s'appelle le *Velan* et porte sur ses flancs herbeux et boisés le village de *Plan-de-Baix*. Ces deux montagnes se distinguent de toutes celles que nous avons vues jusqu'ici par les crêtes abruptes, les arêtes vives des grands et beaux rochers arides de leur sommet; quand le soleil les dore de ses plus chauds rayons, leur couleur éclatante fait un contraste saisissant avec les teintes, plus foncées et plus pâles tout à la fois, des tapis de gazon ou des bois qui s'étendent en pente douce de leur base jusqu'au fond de la vallée.

Le Velan ne doit pas seulement nous attirer par lui-même de son côté, bien qu'il ne soit pas sur notre route. Au-dessus et au-dessous de Plan-de-Baix, nous avons, comme en témoigne la gravure de la page 394, deux

excursions à faire : l'une au château de Montrond, l'autre aux sources du Ruïdoux. Le château de *Montrond*, dont l'histoire m'est restée inconnue, malgré mes recherches, n'est plus qu'une ruine entourée de vieux arbres. On y arrive par un plateau d'un accès facile, d'un aspect riant, mais, des fenêtres de la façade opposée à celle de la porte d'entrée, on domine les rochers abrupts et sauvages au pied desquels coule la Gervanne. Le *Ruïdoux* est un ruisseau qui sort d'une grotte à la base d'un escarpement aride, et qui coule dans une gorge profonde que côtoie la route de Beaufort. Ce chef-lieu de canton (voir la gravure de la page 392) est trop éloigné de Plan-de-Baix pour que nous allions le visiter. D'ailleurs, la route n'est pas seulement longue, elle manque d'intérêt; et Beaufort, qui n'a conservé que des débris insignifiants de son ancien château fort et de ses vieilles fortifications, n'aurait rien à nous montrer que sa belle situation au-dessus de l'étroite vallée de la Gervanne. Retournons donc à la Druïse et franchissons la Gervanne, près des moulins, pour monter, par une pente assez roide et rocailleuse, au hameau d'Ansage, puis, au delà d'un petit plateau, sur la *montagne de Birchos*, que la carte du Dépôt de la guerre appelle les Berches.

Après avoir dépassé plusieurs petits vallons gazonnés, on contourne l'extrémité supérieure d'un bassin plus considérable et plus profond, la vallée d'Eyglui ou du Cheylard, et, laissant cette vallée à sa droite, on monte par des terrains rocailleux jusqu'à un petit col d'où l'on aperçoit tout à coup sous ses pieds une autre vallée, celle dans laquelle nous allons descendre par le hameau des Petites-Vachères. Cette vallée, c'est la *vallée de Quint*. La Suze, qui l'arrose et qui se jette dans la Drôme à Sainte-Croix, prend sa source au *Pas de l'Infernay* dont le signal atteint dix-sept cent trois mètres. L'attention est surtout attirée par les montagnes, très-extraordinaires de formes et de couleurs, au-dessus desquelles se dressent dans le lointain le mont Glandaz et le grand pic de Saint-Géniz. « C'est, en effet, selon l'expression pittoresque de M. A. Muston, qui les a aussi bien décrites que dessinées, une véritable bataille de montagnes, saisie dans son tumulte et immobilisée dans son mouvement le plus impétueux. » (Voir la gravure de la page 377.)

A l'entrée de la vallée de Quint où nous nous dirigeons, s'élève une colline isolée qui semble la barrer, et dont la Suze est obligée de contourner la base avant de pouvoir se jeter dans la Drôme. Cette colline, qui porte le village de Sainte-Croix, a joué un rôle important dans l'histoire militaire du Diois. Le château fort en ruines que l'on aperçoit à son sommet (voir la gravure de la page 376) avait été bâti par les Romains pour protéger leurs communications sur la route de Vienne à Milan, qui traversait le mont Genèvre, et mettre en même temps Die, la capitale des Voconces (dea Vocontia), à l'abri d'une attaque des peuplades voisines. Il appartint longtemps aux empereurs d'Occident. En 1215, l'empereur Frédéric II le donna aux évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux; mais, vers la fin du treizième siècle, la maison de Poitiers le possédait. Pendant les guerres de religion, les catholiques et les protestants l'occupèrent tour à tour. Ces derniers le gardèrent jusqu'à la prise de la Rochelle. Richelieu, les en ayant expulsés, le fit démolir. Sa forte position témoigne seule maintenant de son importance passée, car les ruines ne se composent que de quelques fragments de murailles. Le vaste bâtiment qui attire les regards au milieu du village de Sainte-Croix n'est point un château moderne, construit dans une situation plus facilement abordable après la destruction de la vieille forteresse romaine et féodale; c'est un couvent d'Antonins, supprimé avant la Révolution, et dont les biens avaient été donnés à l'ordre de Malte. Des belles terrasses de ce monastère, transformé en ferme, on découvre une jolie vue sur la vallée de la Drôme, qui décrit une courbe elliptique de Sainte-Croix jusqu'à Pontaix.

Pour aller visiter *Pontaix* (voir la gravure page 380), situé à deux kilomètres en aval de Sainte-Croix, il nous faudrait descendre la vallée de la Drôme en suivant la rive gauche de la rivière. Nous allons au contraire la remonter jusqu'à Die. D'ailleurs Pontaix est aussi mal bâti et aussi malpropre que pittoresquement situé.

Le petit bassin qui commandait la forteresse de Sainte-Croix aboutit, en amont de l'embouchure de la Suze, à un défilé au sortir duquel on découvre devant soi le vaste et beau bassin de Die (voir la gravure de la page 377). Nous revoyons de plus près et mieux dégagées quelques-unes des montagnes que nous avons déjà remarquées au col des Vachères. Le mont Glandaz se distingue entre toutes ces montagnes par son étendue, sa forme et sa couleur. On chercherait en vain dans toute la chaîne des Alpes une masse de rochers aussi étrangement singulière. Elle ressemble en effet à une immense forteresse flanquée de tours et de bastions. A la gauche de ces hautes parois verticales qui dominent le Val Croissant, caché derrière un chaînon de collines, se dressent les deux pointes de la Dent de Die, au pied de laquelle passe la route du Monétier de Clermont; le Grand-Weymont se montre quand le temps est clair au-dessus du pic de Chamaloc. Enfin, au delà du plateau supérieur du Vercors, le pic de Saint-Genix, dont le signal atteint quatorze cent soixante-six mètres, domine la vallée de Quint.

## V

Die. — La vallée de Roumeyer. — La forêt de Saou.

*Die* est, à certains égards, une ville heureuse entre toutes les villes : elle occupe une agréable situation, sous un climat tempéré, dans une vallée aussi riante que fertile ; elle contemple à son aise de belles montagnes assez éloignées de son territoire pour qu'elle n'ait jamais à souffrir de leur ombre ; une rivière suffisamment abondante l'arrose ; ses vignes produisent un petit vin blanc, une *clairette* justement célèbre, qui, au charme piquant du champagne mousseux, unit un caractère plus inoffensif. Elle possède un assez grand nombre d'antiquités pour se distraire à perpétuité par l'étude de ces respectables débris du passé, quand elle sera rassasiée de tous les bien-

faits dont la nature s'est plu à la combler ; et cependant cette cité, trop favorisée du ciel, n'a jamais joui d'un bonheur complet. Au lieu de se laisser vivre au jour le jour, en admirant les délicieux et beaux paysages qui les entouraient de toutes parts, en dégustant, dans un doux *far niente*, sous leurs fraîches tonnelles, l'excellent vin qu'ils avaient l'inappréciable chance de pouvoir récolter sans trop de fatigue, en se livrant même, si l'envie les en eût pris, à des discussions historiques et archéologiques, ses habitants n'ont jamais laissé échapper une occasion de se quereller, de se battre, de s'égorger; que dis-je ? dès qu'elle leur manquait, ils s'empressaient de la faire naître. L'homme est trop souvent inquiet, maladroit, pour ne pas dire sot, envieux, entêté, vindicatif, dominateur. L'histoire de Die servira-t-elle de leçon à d'autres villes? J'en doute ; mais, pour justifier mes reproches, je vais essayer de la raconter le plus brièvement que je pourrai.

Ce n'est pas l'étymologie du nom de la ville qui a divisé la population en deux ou plusieurs camps rivaux. Cette étymologie, malgré les savants, paraît à peu près certaine. Die vient de *dia*, c'est-à-dire de *dea*, en français déesse. Sous les Romains, pour ne pas remonter plus haut, cette ville était consacrée à Cybèle, la déesse ou la bonne déesse, à laquelle elle rendait un culte particulier. Les Voconces ou Vocontiens, — on appelait ainsi les habitants de la vallée de la Drôme et d'autres vallées voisines, — avaient alors la passion des *tauroboles*, sacrifices des taureaux. C'était une distraction assez sauvage, comme vous allez en juger. Il fallait être singulièrement Voconce pour se complaire à de pareils divertissements. Ne désirant nullement me faire un mauvais parti dans la *Dea Vocontiorum*, j'emprunte les renseignements suivants à Millin, et je déclare solennellement que je lui en laisse toute la responsabilité:

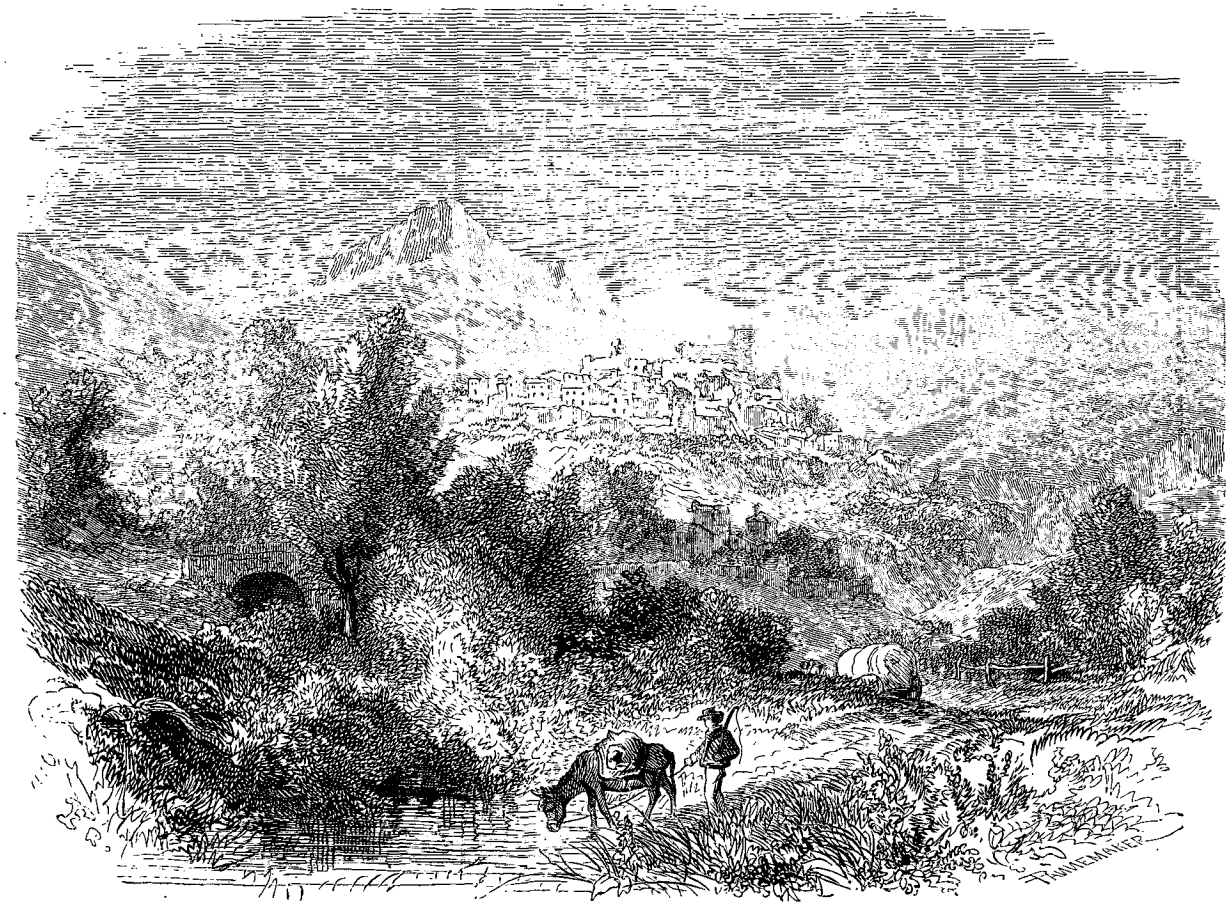
« On creusait une grande fosse où descendait le prêtre qui devait faire l'expiation ; il avait une robe de soie, une couronne sur la tête et des bandelettes. Le plancher de la fosse était percé de plusieurs trous. Le sang de la victime arrosait le prêtre qui devait se retourner pour le recevoir partout ; alors chacun se prosternait devant lui, comme s'il représentait la divinité. Ses habits ensanglantés étaient conservés avec un respect religieux. Le taurobole était donc une expiation, un baptême de sang : on le renouvelait tous les vingt ans. Les femmes recevaient cette régénération comme les hommes. »

Aujourd'hui encore, on trouve à Die cinq autels tauroboliques bien conservés ; d'autres, dont les inscriptions sont parvenues jusqu'à nous, ont été détruits; mais ces inscriptions et les autels qui restent suffisent pour témoigner de la sottise et de la brutalité de ses anciens habitants. Du reste, les tauroboles ne sont pas les seules antiquités de Die. « Il est peu de villes, dit le savant auteur de la *Statistique de la Drôme*, M. Delacroix, où l'on remarque un aussi grand nombre de monuments anciens, d'inscriptions, de colonnes et de bas-reliefs. Beaucoup de ces fragments sont employés dans des bancs et des chambranles de portes et fenêtres. La porte de Saint-Pierre, par laquelle on arrive à Die, en venant de Saillans, est un reste de construction romaine. On y voyait autrefois une inscription portant que Sextus Vencius Juventianus, prêtre augustat, agrégé au corps des citoyens et élevé à la dignité de sénateur de Lyon, etc., avait obtenu des Vocontiens les honneurs d'une statue, à cause de sa grande libéralité pour les spectacles et les jeux publics. A gauche, hors de la même porte, est un lieu vulgairement appelé *palat :* on croit que c'est l'emplacement de l'ancien palais. Un peu plus loin, et tout près des remparts, on remarque des restes de murailles en forme d'hémicycle, qui font conjecturer que ce sont les ruines d'un théâtre. A quelque distance de là, on reconnaît les vestiges des aqueducs qui amenaient à Die les eaux de la vallée de Roumeyer et du Val Croissant. La porte Saint-Marcel, avec ses deux tours, est un arc de triomphe auquel furent ajoutées, dans le moyen âge, des constructions qui contrastent avec ce qui reste de cet ancien édifice.... Les belles colonnes de granit qui forment le péristyle de l'église cathédrale et celles qui supportent les voûtes supérieures des divers étages du clocher ont évidemment appartenu à des monuments antiques.... De tous côtés, on a découvert des bas-reliefs, des mosaïques, des inscriptions.... »

Die, s'étant convertie au christianisme dès le troisième siècle, renonça sans doute à ses pratiques païennes, mais elle s'était trop habituée aux sacrifices des taureaux pour se priver du plaisir de verser ou de voir couler le sang. A défaut de taureaux, elle immola des hommes. Ses évêques et ses comtes s'en disputant incessamment la possession, elle prit parti tantôt pour les évêques, tantôt pour les comtes, afin de satisfaire à discrétion ses appétits de bête fauve. Aussi grand fut son mécontentement lorsque, en 1201, l'intervention du dauphin du Viennois, Guignes André, vint mettre un terme à une lutte civile qui durait depuis des siècles. Sous le prétexte assez spécieux, je l'avoue, de revendiquer les droits naturels ou les priviléges dont l'avaient dépouillée ses seigneurs ecclésiastiques, la population se souleva, et, ce qui est beaucoup moins excusable, se permit, sans doute pour s'entretenir la main, de massacrer son évêque, Humbert, devant l'une des portes de la cathédrale, appelée depuis cette époque la *porte rouge*. Ce sacrifice d'un prélat, substitué, malgré le progrès général de l'humanité, à celui d'un taureau, eut lieu le 3 novembre 1222. Il devait être et il fut inutile. Humbert mort, Amédée lui succéda, et le comte de Valentinois, investi du fief des anciens comtes, lui déclara la guerre. Toutes ces querelles impatientèrent à la fin le pape Grégoire X, qui, pour en finir, employa un moyen moins violent, mais plus sûr que celui dont s'était servi jadis la populace : au lieu de supprimer l'évêque (Amédée venait de mourir), il supprima l'évêché qu'il réunit à celui de Valence (1275). Le remède fut, hélas ! pire que le mal. Les chanoines et les habitants, ligués ensemble, s'insurgèrent aussitôt contre le titulaire des deux évêchés, et le contraignirent à confirmer leurs priviléges. Les chanoines avaient leur petite armée de mercenaires qui

se battaient contre leurs adversaires, quels qu'ils fussent; quand ils se sentaient assez riches pour augmenter le nombre de leurs soldats, ils essayaient à leur tour de se rendre indépendants et d'asservir les bourgeois. C'était un tohu-bohu souvent impossible à comprendre. Cependant, après s'être tour à tour administré de sévères leçons, le chapitre et le peuple firent définitivement cause commune, et, n'étant pas assez forts pour triompher seuls de leur évêque, se donnèrent d'abord au pape, puis, cet appui leur ayant manqué lorsque le pape dut quitter Avignon, au dauphin, roi de France, Charles VI. Ainsi, dès les premières années du quinzième siècle (1404), le Diois fut réuni au Dauphiné.

Les querelles politiques apaisées, Die resta quelque temps tranquille; mais les passions religieuses ne tardèrent pas à lui procurer les émotions fortes dont elle s'était montrée si avide pendant tant de siècles. Les catholiques et les protestants s'en emparèrent à tour de rôle, et y commirent d'odieux excès. Toutefois, la population plus éclairée commençait à se lasser de tous ces plaisirs sanglants. Quand l'édit de Nantes lui rendit la paix et lui garantit la liberté de conscience, elle employa toutes ses facultés à son développement physique, intellectuel et moral. Elle s'accrut en s'enrichissant par l'industrie et le commerce, et en s'efforçant d'augmenter le petit trésor de ses connaissances. Ses fabriques étaient



Beaufort. — Dessin de Français d'après M. A. Muston.

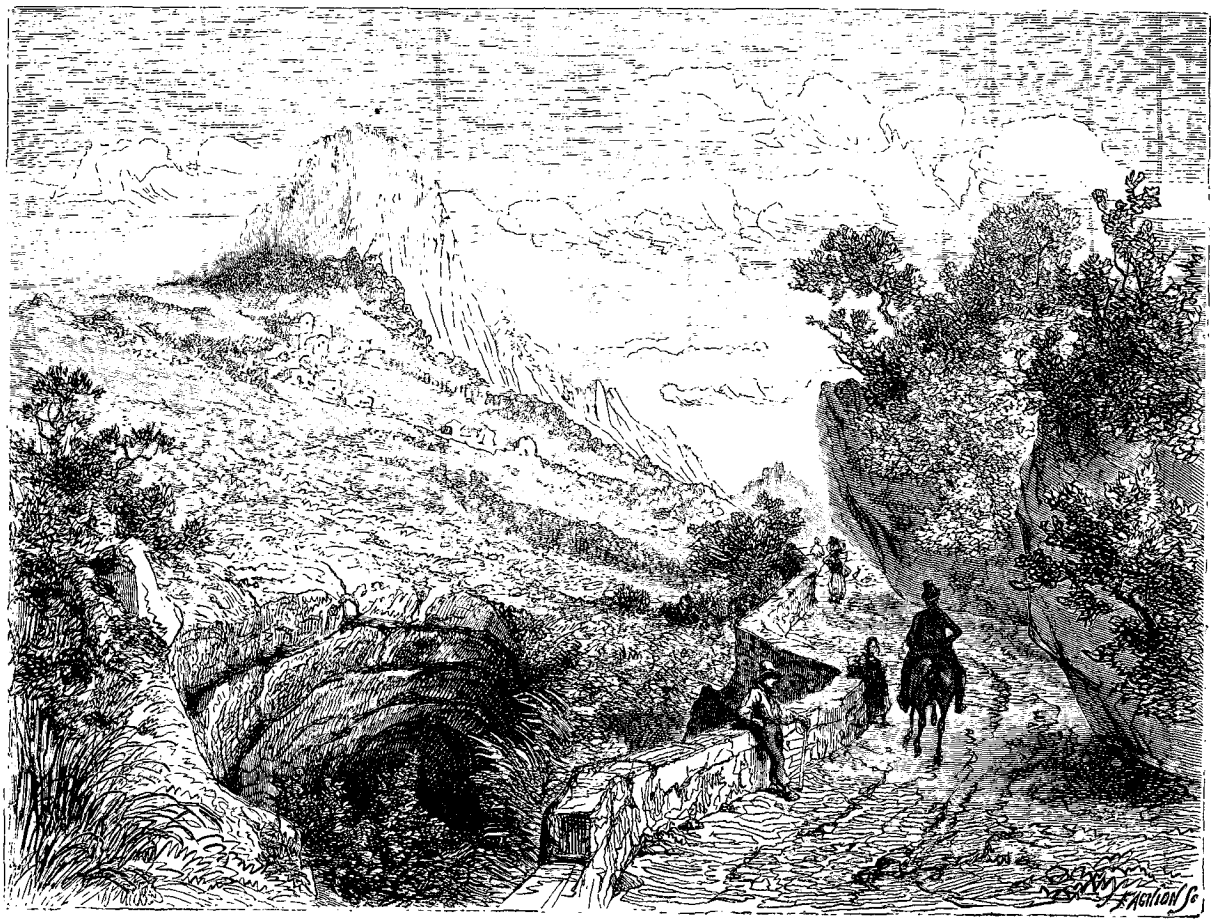
renommées au loin; on enseignait même les langues orientales dans son académie protestante. Malheureusement la révocation de l'édit de Nantes vint l'arrêter dans son essor. La moitié de ses habitants émigrèrent, et c'étaient, comme partout, les plus intelligents, les plus instruits, les plus industrieux. Elle ne s'est jamais relevée de ce coup fatal. Bien que Louis XIV lui eût rendu un évêché séparé que la Révolution a supprimé, aujourd'hui elle ne compte que trois mille neuf cent douze habitants. Elle est plus commerçante qu'industrielle, et on lui reproche de falsifier trop souvent, par amour du lucre, cette *clairette* qui lui a valu jadis une certaine réputation. Malgré ces petites tricheries sur la nature et la qualité des produits qu'elle livre à la consommation, elle s'est évidemment améliorée; elle donne complétement raison aux défenseurs de la doctrine incontestable du progrès.

Die a conservé une partie de ses anciennes murailles, flanquées de tours, mais son église cathédrale, saccagée par les protestants, a été reconstruite au dix-septième siècle, telle qu'elle est aujourd'hui; aussi offre-t-elle peu d'intérêt. Les antiquaires y sont généralement plus heureux que les archéologues, car ils y trouvent un grand nombre de fragments de colonnes, de pierres sculptées, de mosaïques, et ils peuvent en outre s'y procurer la satisfaction de déchiffrer, de copier, de traduire, de commenter cinquante-six inscriptions, sans compter celles qui sont encore enfouies dans les murailles ou sous le sol actuel, et qu'ils pourraient parvenir à déterrer s'ils les cherchaient

Cascade de la Druïse. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

bien. Parmi les touristes affligés de douleurs rhumatismales, plus d'un se félicitera d'être venu à Die et d'y avoir passé quelques jours, soit dans l'établissement du docteur Chevandier, soit dans celui du docteur Benoît, au Martouret. Les bains de vapeur résineuse, inventés par les paysans des environs et perfectionnés par ces habiles praticiens, ont, en effet, pour résultat presque infaillible de soulager et même de guérir les diverses variétés de ces maladies, aussi cruelles qu'inconnues, que la médecine désigne sous le nom général de rhumatisme.

Les environs de Die sont agréables à visiter. L'une des vallées les plus intéressantes est celle de *Roumeyer*, qui s'ouvre au nord et à peu de distance de la ville. L'entrée en est étrangement pittoresque (voir la gravure de la page 385). Si les rochers qui la forment s'avançaient encore un peu l'un vers l'autre, ils se toucheraient dans leur partie supérieure, en laissant au-dessous de ce pont naturel un passage suffisant pour la rivière et la route. Ce curieux défilé franchi, on voit s'étendre devant soi une jolie vallée, riche en prairies, bordée de collines boisées, que dominent les crêtes bizarres, majestueuses et nues du mont Glandaz (voir la gravure de la page 333). Si, après avoir traversé le village, on continue à suivre le ruisseau en le remontant, on ne tarde pas à atteindre la source ou plutôt les sources de ce cours d'eau. Au pied d'un grand rocher de poudingues, dont une verdure va-



Le Velan et le Plan-de-Baix vus des sources du Ruïdoux. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

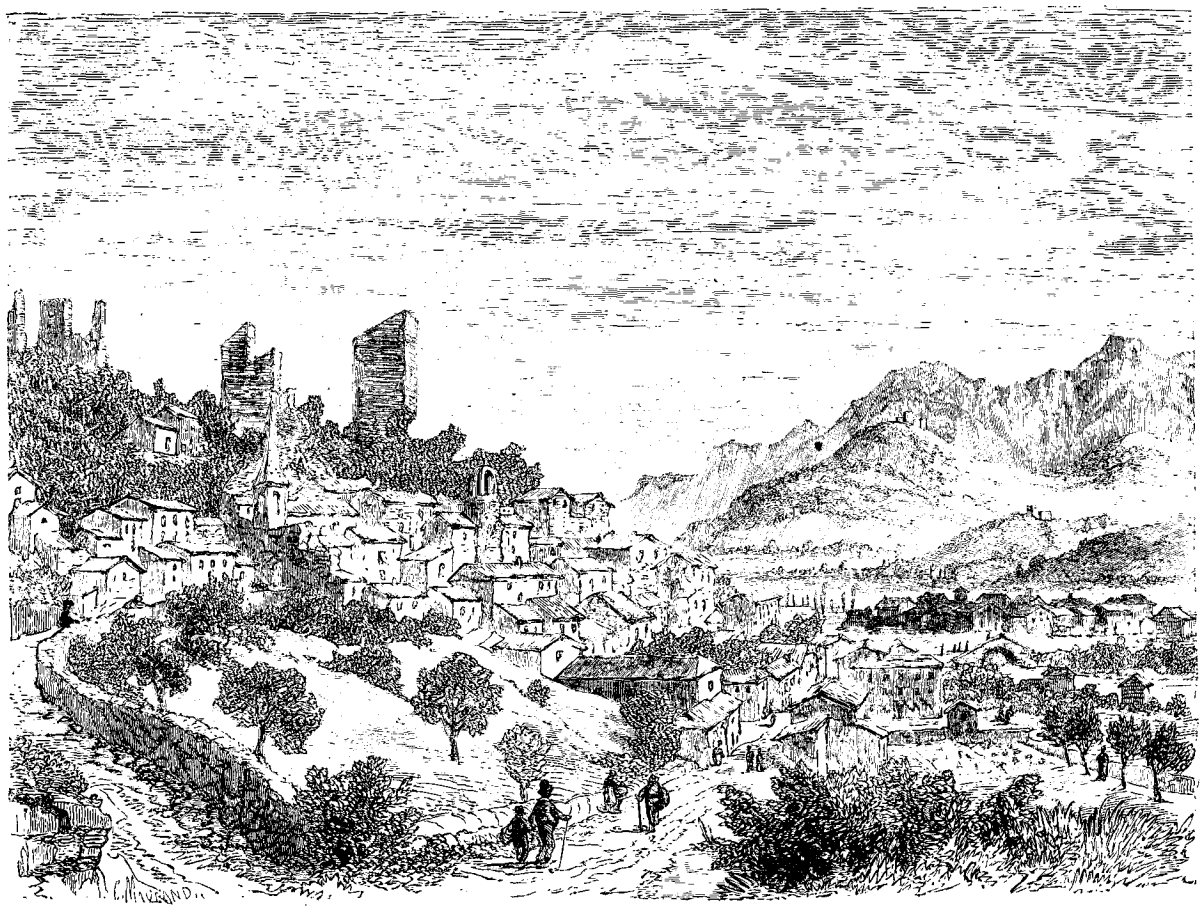
riée décore toutes les fentes, jaillissent, entre les pierres, la mousse et le gazon, quatre sources limpides qui ne tarissent jamais....

Descend-on au contraire la vallée de la Drôme de Die à Valence, on traverse, avant d'atteindre la petite ville de Crest, le bourg d'*Aouste* (on prononce Oste), ancienne colonie romaine, connue jadis sous le nom d'*Augusta*. Les habitants de ce bourg, dont le nombre dépassera bientôt deux mille, ont assez d'esprit pour vivre en bonne intelligence, bien que la moitié de la population professe la religion catholique et l'autre moitié la religion protestante. Une route nouvelle, encore inachevée, et qui partira d'Aouste, doit relier dans une dizaine d'années la vallée de la Drôme à celle de l'Aygues par la forêt de Saou et Bourdeaux. Cette route s'appelle la route du *Pas de Lauzun*. Elle doit ce nom à un défilé assez semblable à ceux que nous avons déjà admirés dans les Goulets, dans les gorges d'Omblèze et à l'entrée de la vallée de Roumeyer. Le passage est étroit : les rochers semblent vouloir se rejoindre au-dessus de la route, taillée au ciseau en encorbellement ou en corniche. Le ruisseau fait une jolie chute au fond de la gorge. Ce chemin, attribué à tort ou à raison aux Romains, n'a jamais été honoré, que je sache, de la visite de ce favori de Louis XIV qui épousa en secret la petite-fille de Henri IV. S'il porte ce nom fameux, c'est qu'on exploite dans le

voisinage une carrière de grandes pierres plates que les paysans appellent des *lauzes*.

A peine a-t-on dépassé le seuil de cette singulière porte naturelle, que l'on entre dans une petite vallée étroite mais verdoyante, où le ruisseau qui l'arrose, et qui descend des hauteurs de Roche-Colombe, paraît se plaire à folâtrer. On serait volontiers tenté de l'imiter. De jeunes bois taillis couvrent les deux versants qu'ombrageaient jadis des forêts séculaires. Le calme est profond, l'air embaumé : le thym, la lavande, le serpolet abondent sur les rochers où un charmant oiseau, le grimpereau des murailles, aime à faire son nid. Que de lieux obscurs et solitaires ravissent ainsi le voyageur qui voudrait s'y fixer pour longtemps, quelquefois même pour toujours, s'il lui était permis d'y vivre entouré de ceux qu'il aime, mais qui passe, comme le torrent ou le nuage, sans pouvoir s'arrêter au gré de son caprice, emportant avec ses souvenirs la triste certitude de ne jamais les revoir! Heureusement pour lui les tableaux nouveaux que la nature lui offre incessamment adoucissent l'amertume de ses regrets en lui inspirant d'autres désirs non moins vifs et aussi vite oubliés!

Lorsqu'on est parvenu au sommet de la colline que gravit la route, on traverse un petit plateau cultivé, au delà duquel on voit s'ouvrir devant soi le bassin extraordinaire qui porte le nom de *forêt de Saou* (on prononce



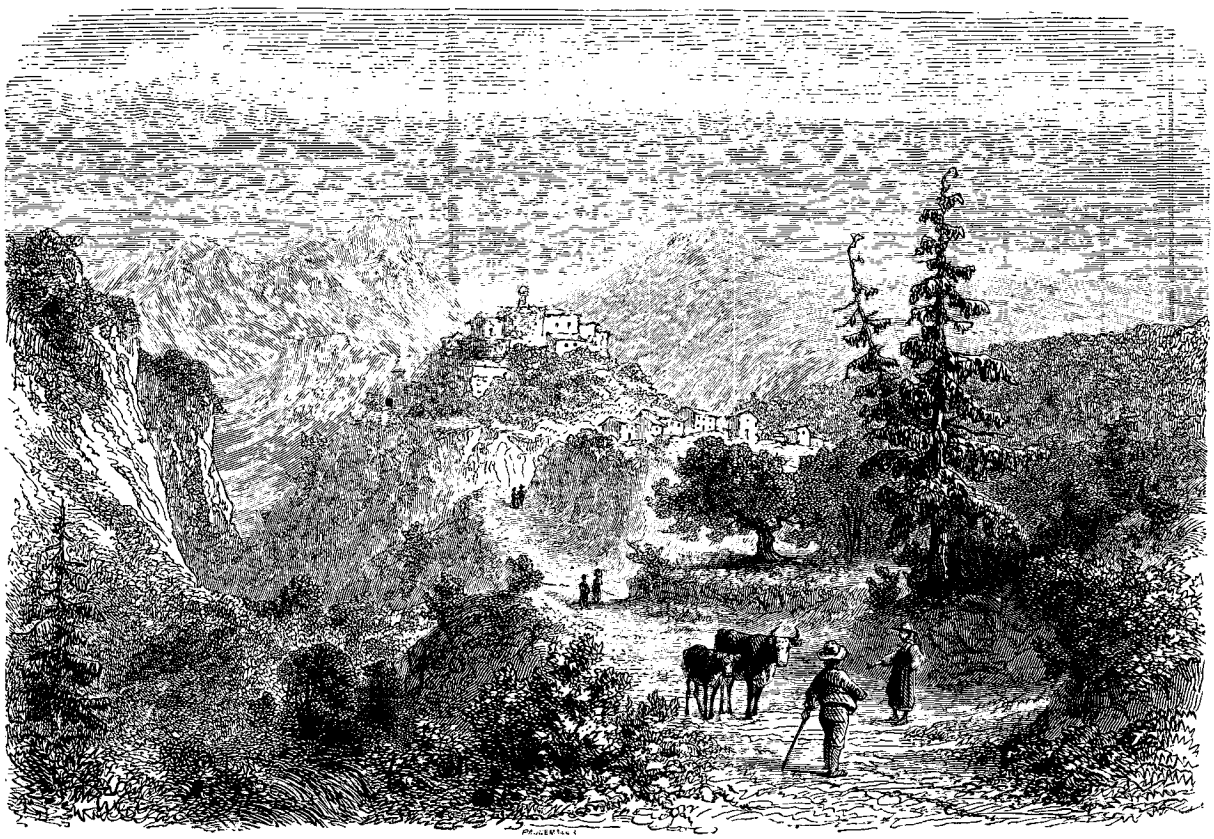
Bourdeaux. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

Sou). Ce bassin présente en effet, sur une longueur de douze à treize kilomètres, et une largeur moyenne de cinq à six (j'emprunte ces chiffres à M. Delacroix), la forme d'un immense vaisseau; à l'extérieur, des rochers à pic en forment la carène; à l'intérieur, il offre des pentes inclinées, autrefois couvertes d'arbres magnifiques qui lui ont fait donner le nom de forêt. Cette colossale corbeille contient aujourd'hui des habitations, des terres labourables, des prés, d'abondants pâturages et quelques bouquets de bois en décorent l'extrémité exposée au nord ou les hauteurs. Une mine de charbon y a été exploitée sans succès. On n'y pénètre que par deux grands portails naturels qui s'ouvrent, l'un, au nord, du côté d'Aouste, l'autre, au sud, vers le village de Saou; ces deux portails pourraient se fermer comme les portes d'une ville. Les eaux qui y tombent ou qui y jaillissent y forment le ruisseau de Vèbre, qui en sort par le portail du défilé méridional. De tous les rochers dont elle est entourée, le plus haut, le plus abrupt, le plus déchiré est celui qu'on appelle *Roche-Courbe* ou des *Trois-Becs*. De ce rocher on découvre un vaste et curieux panorama.

La forêt de Saou, la plus belle forêt de la Drôme, appartenait autrefois à une abbaye, dont il ne reste actuellement que des ruines insignifiantes. Elle est aujourd'hui possédée presque entièrement par M. Crémieux, avocat au barreau de Paris (voir la gravure de la page 397).

A l'époque où les moines l'habitaient, ils y jouissaient de la société des lynx et des aigles qui y prospéraient également. Le dernier lynx a été tué en 1820, mais les aigles y sont encore nombreux. Ces oiseaux de proie y déploient une habileté qui dénote une certaine intelligence. Comme ils ne se sentent pas assez forts pour enlever des moutons vivants, ils se précipitent sur ceux qui paissent au bord d'un rocher, les frappent à coups d'ailes, les effrayent de leurs cris et les font tomber dans les précipices où ils peuvent dépecer en paix leurs cadavres sanglants. Quant aux renards, qui sont moins faciles à surprendre et à épouvanter, ils les saisissent avec leurs serres, les emportent à une grande hauteur, et les laissent tomber sur le rocher le plus escarpé et le plus aigu de la forêt. Si leur victime ne meurt pas de la première chute, ils recommencent l'opération et la continuent ainsi jusqu'à ce qu'elle réussisse, car ils ont grand'peur de la morsure des renards blessés.

Dès qu'on a atteint à peu près le milieu de cet étrange bassin, on voit s'entr'ouvrir à droite les rochers qui le forment, sur l'un des points où ils sont le plus élevés. La route s'engage avec le ruisseau dans cette profonde fissure appelée le *Pas de Saou*. En en sortant on se trouve dans une petite vallée, couverte de prairies où ne croît aucun arbre, où nulle habitation ne s'est construite, tant les vents qui s'y engouffrent dans les jours de tempête y soufflent avec violence. Ce désert a environ deux kilomètres de longueur. A son extrémité inférieure se montre



Poët-Cellard. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

le petit village de Saou, qui avec les hameaux voisins compte environ mille habitants. Un piton isolé le domine. Un château du seizième siècle, flanqué de tourelles, a été, comme l'abbaye, transformé en ferme....

Au delà de Saou, je pourrais aller visiter le Pas de Lestang, le vieux château de *Poët-Cellar*, *Bordeaux*, dont notre dessinateur, M. A. Muston, l'auteur de l'*Histoire des Vaudois*, est l'un des ministres protestants (voir la gravure de la page 395); enfin la *Gorge de Trente-Pas* (voir la gravure de la page 400), etc. Mais il me faut retourner à Grenoble pour monter à la Grande Chartreuse.

Durant ce petit voyage à travers le département de la Drôme, je ne me suis occupé que de la nature; jamais je n'ai parlé des habitants. La raison de mon silence est bien simple : il n'y a rien à en dire. Les paysans drômois ressemblent aux paysans de tous nos départements, beaucoup trop nombreux, dont la population a perdu son originalité primitive. Ils n'ont aucun caractère physique qui leur soit propre; leurs qualités ou leurs défauts, leurs vertus ou leurs vices ne se distinguent plus par aucun trait saillant; leur costume est aussi vulgaire de forme et de couleurs que leur habitation. Enfin s'ils emploient encore entre eux un patois imagé et sonore :

Véci lou djoli mé di mai
Qui lous galans plantan lou mai,
N-en plantaré iun à ma mïo,
Saro plus iaut qui sa tiolino,

ils parlent le français avec les étrangers, et ils le comprennent tous. On ne court même plus la chance d'éprouver, en visitant leur curieux pays, des impressions de voyage semblables à celle que racontait Racine à son ami la Fontaine en 1661, dans son voyage de Paris à Uzès.

« J'avais, dit-il, commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi, qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit.... »

## VI

Le col de la Cochette.

Une nuit du mois dernier, à mon retour de Grenoble, je fis un rêve singulier. Un Génie venait de me donner un talisman qui me permettait de ressusciter un mort pendant vingt-quatre heures. Mon choix avait été bientôt fait. J'étais allé, sans perdre une minute, réveiller le grand saint Bruno au fond de sa tombe, et je l'avais prié de m'accompagner incognito à la Grande-Chartreuse. Je me promettais une joie enfantine de jouir de ses surprises; tout ce qu'il verrait, tout ce qu'il entendrait, seulement le long du chemin, lui causerait, me disais-je,

La forêt de Saou. — Dessin de Sabatier d'après M. A. Muston.

un tel étonnement qu'il refuserait d'en croire ses yeux et ses oreilles. Nous eûmes ensemble la conversation suivante, dès que nous approchâmes de Fourvoirie :

SAINT BRUNO. Dites-moi, je vous prie, mon cher guide, quel est ce grand bâtiment qui s'élève sur la droite de notre route?

MOI. C'est un entrepôt de liqueur.

SAINT BRUNO. Où donc est la fabrique?

MOI. A la Grande-Chartreuse.

SAINT BRUNO. Vous voulez plaisanter.

MOI. Nullement, mon révérend père. Les Chartreux, vos descendants, fabriquent actuellement des liqueurs, et de fort bonnes, je vous assure. La recette est leur propriété. J'ignore à quelle époque et par qui ces liqueurs, dont la réputation, très-justement méritée, est répandue dans le monde entier, ont été inventées; mais je sais qu'il entre dans leur composition de petits œillets rouges, de la mélisse, de l'absinthe, et aussi de jeunes bourgeons de sapin. Il y en a de trois espèces : la *verte*, la *jaune* et la *blanche*. La verte est la plus forte, la blanche la plus faible; généralement on préfère la jaune. La consommation s'accroît chaque année, et les Chartreux retirent maintenant de cette fabrication des bénéfices considérables.

SAINT BRUNO. Cela n'est pas possible....

MOI. Permettez-moi de vous interrompre. Tout est

possible à notre époque. Ne jugez pas les Chartreux de 1860 avec vos idées, vos sentiments et vos habitudes du onzième siècle. Les temps sont bien changés. D'ailleurs cette industrie était devenue, depuis la Révolution, une nécessité pour le couvent, car les moines furent alors dépouillés de toutes leurs propriétés. Ils ne possèdent plus aujourd'hui que de vastes bâtiments d'un entretien fort coûteux et d'un rapport complétement nul. Pour subvenir à toutes leurs dépenses, et plus encore pour secourir les malheureux qui ne sollicitent jamais en vain leur pitié, ils ont dû se créer des ressources : ils se sont faits liquoristes. Qui pourrait les en blâmer? Ne croyez pas d'ailleurs qu'ils s'occupent eux-mêmes de la fabrication, de la vente et de l'expédition de leurs liqueurs. Ce sont des domestiques salariés qui sous la direction d'un frère, s'acquittent de tous ces soins matériels.

SAINT BRUNO. Tout ce que vous m'apprenez me semble trop extraordinaire. Mais, où va cette voiture remplie de jeunes gens et de jeunes femmes et qui paraît suivre le même chemin que nous?

MOI. A la Chartreuse.

SAINT BRUNO. A la Chartreuse!

MOI. Cela vous étonne. Écoutez-moi. Le désert n'est plus le désert. De votre temps, le Guiers passait seul dans cette gorge étroite qu'il avait creusée entre ces deux murailles de rochers. Un jour les Chartreux se lassèrent de suivre les mauvais chemins que vous aviez découverts en cherchant la solitude où vous vous étiez établi pour la vie. Nombreux d'ailleurs, il leur fallait absolument, à moins de se laisser mourir de faim, s'ouvrir des voies de communication plus faciles avec le reste du monde. Au commencement du seizième siècle, le trente-troisième général de l'ordre, dom Le Roux, se décida à profiter de l'exemple que lui avait donné le torrent; il fit tailler, à l'aide de la pioche et de la mine, dans l'un des rochers qui se dressaient à pic au-dessus du Guiers, un chemin praticable aux bêtes de somme; mais il eut le soin de se réserver l'usage exclusif de ce chemin. Le désert était tout à la fois ouvert et fermé à la volonté des Chartreux. Une double porte fortifiée, gardée par un portier fidèle, en interdisait l'entrée aux indiscrets et aux malfaiteurs. Si ce premier passage avait été forcé, il y en avait un autre d'un accès encore plus difficile et mieux défendu — la porte de l'Œillette — qui mettait, de ce côté du moins, le couvent à l'abri de toute attaque ennemie ou de toute invasion curieuse. D'ailleurs, ce chemin était rude, escarpé, souvent impraticable par le mauvais temps et depuis longtemps ouvert à tout venant. Il y a quelques années, l'État, devenu en 1789 propriétaire de la majeure partie des forêts qui couvrent encore les montagnes voisines de la Grande-Chartreuse, l'État, dis-je, résolut de rendre ce mauvais chemin praticable aux voitures. Un de mes bons amis, un homme de talent et de cœur, alors inspecteur des forêts, aujourd'hui bénédictin à Solesmes, M. Eugène Viaud, fut chargé de cette tâche difficile dont il s'acquitta avec autant d'habileté que de goût, avant d'embrasser la vie monastique. Cette voie nouvelle, encore plus pittoresque que l'ancienne, ne devait dans le principe servir qu'au transport des bois exploités. Mais à peine fut-elle ouverte que des voitures publiques et privées s'y aventurèrent; aujourd'hui des espèces d'omnibus font un service régulier entre Saint-Laurent-du-Pont et la Grande-Chartreuse. C'est une promenade dangereuse, parce que la route, trop roide encore à certains tournants, n'est pas bordée de garde-fous. De temps en temps une voiture roule dans l'abîme avec le cheval, le cocher et les voyageurs. N'importe, le lendemain la procession recommence de plus belle; on est curieux de voir, outre le désert et le couvent, l'endroit où l'*événement* a eu lieu. Chaque jour, pendant la belle saison, des centaines de personnes des deux sexes montent à la Grande-Chartreuse à pied, à mulet ou en voiture. Les uns en redescendent le même jour, les autres y passent la nuit.

SAINT BRUNO. Où donc, monsieur?

MOI. Dans le couvent, mon révérend père. Vos descendants se sont toujours distingués par leur hospitalité. En tout temps ils ont bien accueilli les fidèles ou les simples curieux qui venaient leur rendre visite. Depuis que le *tourisme* (excusez-moi, c'est un mot moderne que vous ne devez pas comprendre) est devenu à la mode, le nombre de leurs hôtes s'est accru dans une telle proportion que souvent ils sont fort embarrassés pour les loger. Une nuit de cette année, ils ont pu donner des lits à deux cent cinquante individus. L'entrée du couvent reste interdite aux femmes; elles dînent et couchent dans un bâtiment séparé habité par des religieuses. L'inconvénient grave de cette situation, c'est la nécessité où se voient aujourd'hui les Chartreux de recevoir indistinctement toutes les personnes qui se présentent à la porte du monastère. Or, parmi leurs innombrables visiteurs, se trouvent des individus indignes d'un tel honneur et qui en abusent! En outre, quand les Chartreux, privés désormais de toutes leurs propriétés productives, ont, pour ne pas déroger à leurs nobles habitudes, résolu d'accorder l'hospitalité à tous les étrangers, quelles que fussent leur nationalité, leur condition, leur religion, leur profession, leur moralité, ils ont dû forcément leur demander au départ une certaine rétribution. Cette rétribution est assurément toujours trop faible, mais les voyageurs mal élevés qui la payent sans réflexion, ceux surtout qui n'auraient jamais dû entrer dans ce saint lieu, s'imaginent trop souvent être par cela seul autorisés à faire entendre, comme dans une auberge, des réclamations exagérées ou des plaintes ridicules....

SAINT BRUNO. Aucun étranger ne devrait pénétrer dans le couvent, ni le jour ni la nuit.

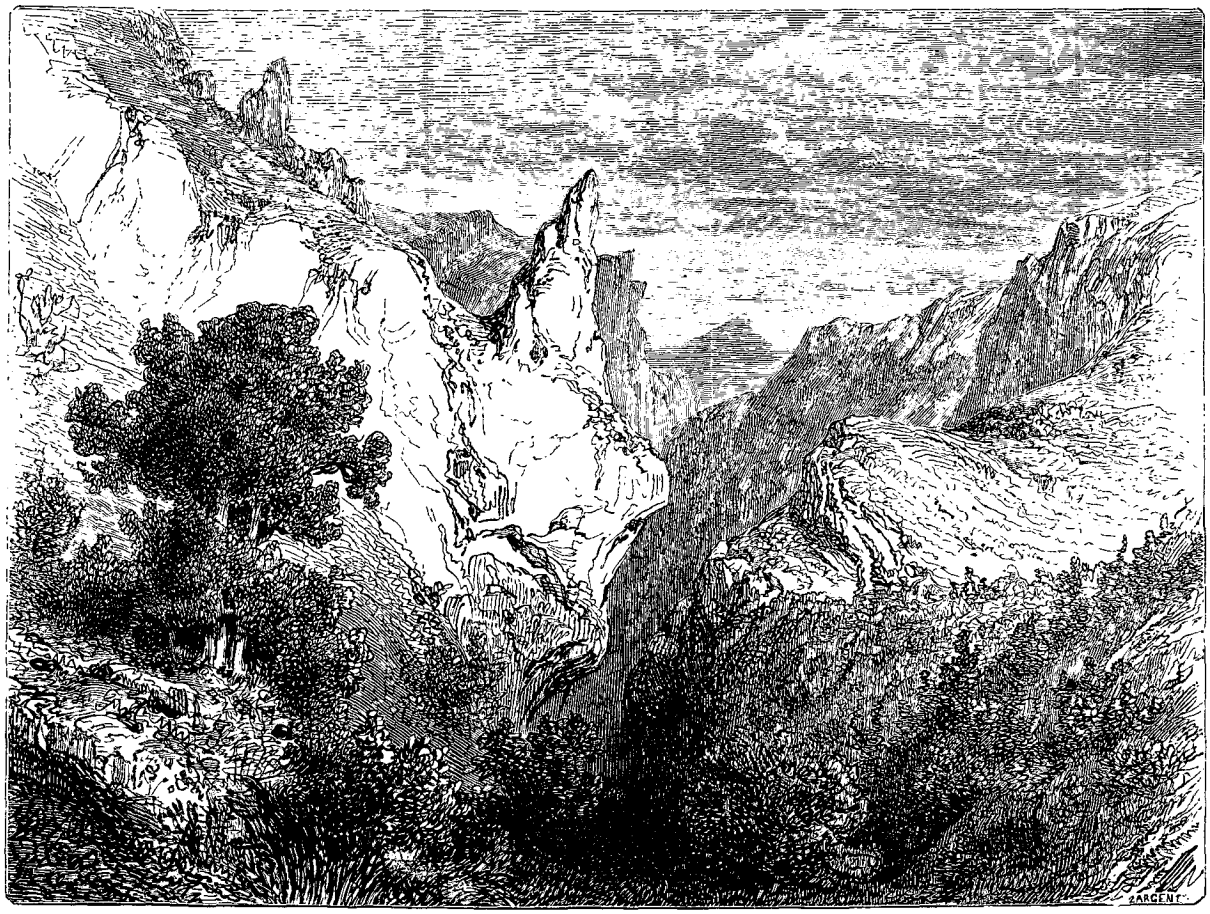
MOI. Y pensez-vous, mon révérend père? Vous seriez actuellement à la tête de l'ordre que vous ne pourriez mettre ce principe en pratique. Vous refuseriez de recevoir, je le veux bien, les simples touristes qui viendraient seulement admirer les sévères beautés de la solitude où jadis vous avez dit au monde un adieu éternel; mais repousseriez-vous les fidèles dont les âmes souffrantes ou troublées auraient besoin de vos consola

tions et de vos conseils pour reprendre confiance en la bonté du Tout-Puissant et se raffermir dans la voie du devoir? Évidemment non. Comment choisir, d'après leur apparence extérieure, à moins d'être doué d'une intuition divine, entre tous ceux qui se présenteraient sous un prétexte ou sous un autre? Laisseriez-vous mourir de fatigue, de froid, de soif et de faim, sous les murs du monastère, le voyageur que la tempête, si fréquente dans vos montagnes, aurait surpris au milieu des forêts voisines, et qui, après avoir longtemps erré à travers les sapins, arriverait mouillé jusqu'aux os, épuisé d'émotions et d'efforts, mourant d'inanition, à l'asile où l'aurait guidé une lumière libératrice?... Je comprends et je respecte votre silence. Si vous n'osez pas me répondre, c'est que dans ces diverses circonstances, vous ouvririez votre demeure et votre cœur à tous ceux qui solliciteraient de votre bonté, de votre dévouement, un secours physique et moral. Écoutez le court récit que je vais vous faire et vous reconnaîtrez avec moi que vos successeurs sont vraiment dignes de vous.

Il y a quelques années, la cohue de badauds que l'on rencontrait déjà sur cette route, alors ouverte seulement aux piétons et aux bêtes de somme, avait fini par m'impatienter. Cette foule vulgaire, qui ne sait ni regarder ni comprendre la nature, ou qui n'a aucun sentiment religieux, et qui monte à la Grande-Chartreuse comme elle irait au parc d'Asnières, uniquement parce que c'est la mode d'y monter, me donnait des crispations de nerfs dont je souffrais trop pour pouvoir admirer les magnifiques tableaux que formaient, sous mes yeux ravis, les arbres, les rochers, la route et le torrent. Je résolus de chercher, pour mon pèlerinage annuel, un chemin moins fréquenté, fût-il moins beau. Un de mes bons amis du Dauphiné, le docteur E..., m'offrit de me conduire par les cols de la Charmette et de la Cochette. « Nous étions sûrs, me dit-il, de jouir, dans une solitude complète, des innombrables beautés de ce passage; car ce chemin, presque inconnu, est peu fréquenté, et le col escarpé de la Cochette ne peut être escaladé que par des piétons exercés aux courses de montagnes; les mulets ne sauraient y passer. » Je m'empressai d'accepter. Nous partîmes donc, accompagnés de sa femme et de ses deux filles. Malheureusement le docteur, qui est la personnification du dévouement, avait cru devoir sacrifier une partie de sa matinée à une pauvre femme malade. Il était neuf heures quand nous quittâmes le village de Saint-Robert, situé sur la route de Lyon, à six kilomètres de Grenoble, pour monter à Proveysieux. Plus malheureusement encore, nous rencontrâmes le curé de ce dernier village, et, malgré les protestations du docteur, qui avait déjà fait plusieurs fois cette belle course, il persuada à Mme E.... que trois heures devaient nous suffire pour aller à la Grande-Chartreuse; or, il nous en fallait au moins encore sept. On se reposa trop souvent pour jouir des paysages charmants et variés que nous offrit le chemin : là, un ruisseau qui bondissait de roche en roche, sous des arbres touffus, ou qui serpentait mélancoliquement à travers une jolie prairie; ici, des grottes nombreuses, percées dans les flancs arides d'une montagne chenue; derrière nous, au delà de la longue et gracieuse vallée de Proveysieux, entre le casque de Néron et Rochepleine, tout un monde de cimes lointaines; plus loin, au-dessous du col de la Charmette, un hardi promontoire de rochers tout couvert de sapins séculaires, comme l'abîme imposant qu'il domine; plus loin encore, un petit vallon solitaire, dont les herbes et les fleurs s'élevaient jusqu'à la ceinture. La montée du col de la Cochette fut un peu pénible. On se reposa; puis il fallut gravir une aiguille voisine pour découvrir un splendide point de vue. Au sortir des forêts, où le sentier est fort roide, on rencontre une si ravissante prairie qu'on est toujours tenté de faire une courte halte sur ses épais tapis de gazon. D'ailleurs n'est-il pas nécessaire d'achever ses provisions? A quoi bon se fatiguer plus longtemps à les porter? N'aperçoit-on pas les clochers du monastère? Le jour commence à baisser! Qu'importe? le couvent est en vue! pourquoi se presser? Nous ne hâtâmes donc point le pas, et, quand nous atteignîmes les prairies de Vallombrée, la nuit y était aussi arrivée. Nous avions à traverser, pour descendre au Guiers, une épaisse forêt de sapins. A peine nous fûmes-nous engagés sous cette voûte sombre que le sentier nous manqua. Nous nous jetâmes sur la gauche, afin de ne pas prendre à droite un chemin qui devait nous conduire à la porte du désert. Le lit alors desséché d'un torrent nous parut être le sentier que nous cherchions. Nous le descendîmes, mais nous ne tardâmes pas à reconnaître notre erreur; car nous étions obligés de nous laisser glisser de bloc en bloc, et nous entendions déjà, à l'extrémité inférieure de ce couloir escarpé formé par les eaux, le Guiers se briser avec un fracas étourdissant contre les rochers qu'il roule depuis des siècles. L'obscurité était profonde; le froid devenait très-vif. Notre inquiétude croissait de minute en minute. Que faire? Continuer à descendre, c'était se vouer à une mort presque certaine; remonter jusqu'à la prairie, il n'y fallait pas songer. Nous eûmes un moment l'idée de bivaquer, mais nous n'avions ni vivres pour ranimer nos forces épuisées, ni vêtements pour nous garantir de l'humidité glaciale de la nuit, et nous étions déjà affamés et tout mouillés de sueur. Une simple halte eût été surtout pour les deux jeunes filles un véritable danger.

En vain j'appelai du secours de toutes mes forces; en vain je fis retentir tous les échos de la forêt d'un cri prolongé bien connu des montagnards. Le torrent qui menaçait de nous engloutir répondit seul à mon appel. Je tentai un dernier effort; abandonnant un moment mes compagnons, je me lançai résolûment à travers les ténèbres dans la direction où j'espérais retrouver le sentier perdu. Cette fois j'eus le bonheur de réussir, et bientôt nous fûmes tous cinq réunis dans la bonne voie. Mais le plus difficile restait encore à faire. Il fallait dans cette forêt même franchir le Guiers sur un vieux pont de pierre, construit en dos d'âne à une assez grande élévation au-dessus du torrent, et fort insuffisamment garni de parapets. Or, ce pont nous ne pouvions pas le trouver. Toutes

les allumettes dont nous étions porteurs avaient été inutilement brûlées. Nous sondions le terrain à droite et à gauche pour ne pas nous précipiter dans les Guiers, et nos bâtons ferrés s'enfonçaient d'un côté dans le vide. Nous ignorions alors que le pont fût en biais. Jamais, je crois, voyageurs attardés n'ont été égarés, dans une obscurité plus profonde. Enfin à une nouvelle tentative mon bâton alla chercher si bas un point d'appui qu'il n'en rencontra plus. Je tombai avec lui dans l'abîme. Mes amis me crurent perdu. Par bonheur un bloc de rocher m'arrêta; mais, comme je ne voyais pas le danger que je courais (j'en frémis plus tard quand je vins au grand jour explorer ce terrible passage), je n'eus aucune frayeur, et, en me relevant, j'aperçus l'arche du pont qui se dressait à sept ou huit mètres au-dessus de ma tête. Le torrent franchi, nous étions sauvés. Toutefois il y avait encore un long trajet à parcourir avant d'atteindre le couvent. Les émotions que nous avions éprouvées, plus pour les autres que pour nous-mêmes, avaient doublé notre fatigue. Onze heures sonnaient quand nous frappâmes à la porte du monastère. Nous avions, tous cinq, grand besoin d'un bon souper, d'un grand feu, de quelques verres de liqueur et d'un lit.... et pourtant le temps était beau. Si vous nous aviez entendus, mon révérend père, ne seriez-vous pas



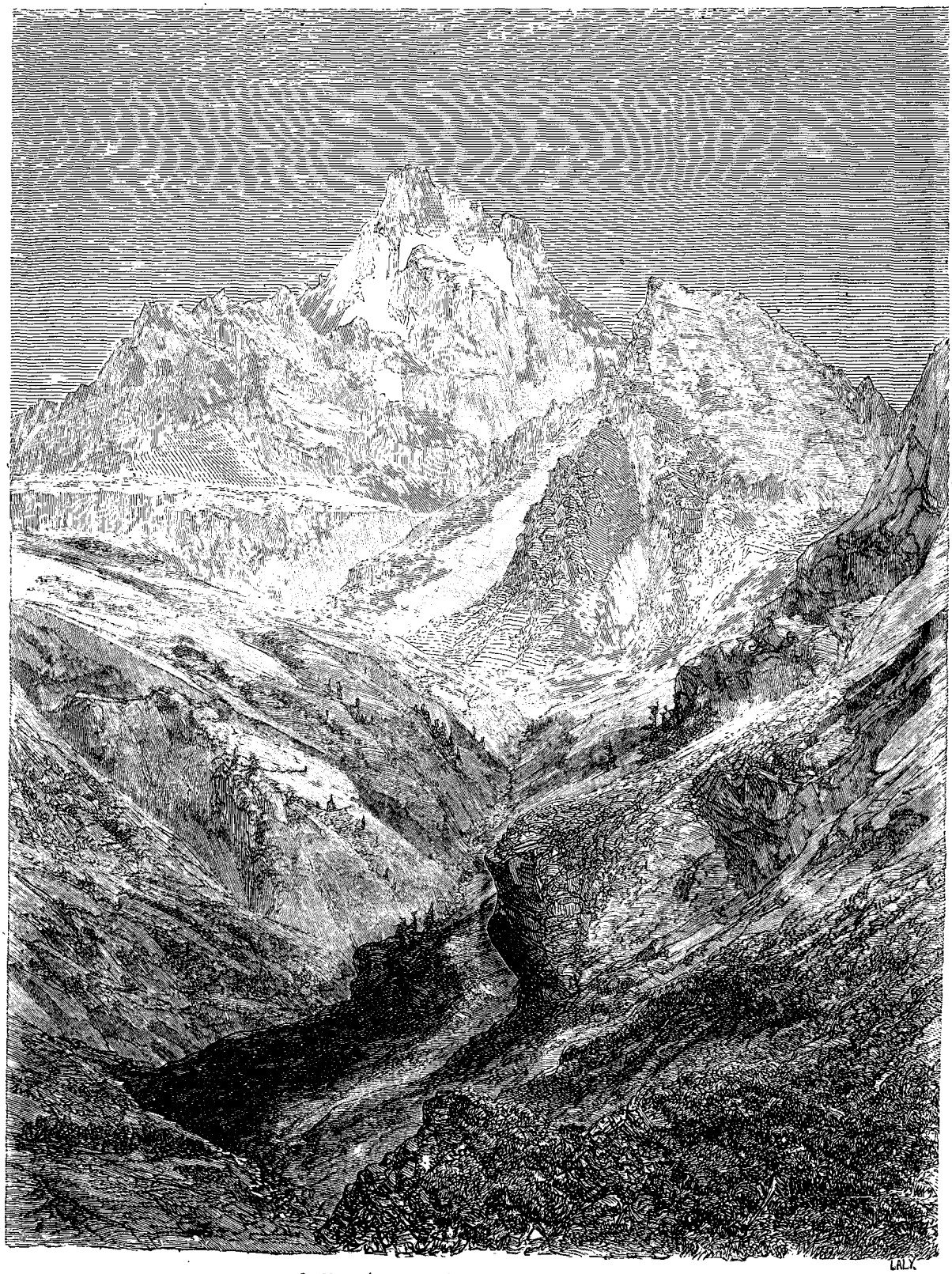
La gorge de Trente-Pas. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

venu nous ouvrir, et, si vous étiez venu nous ouvrir, auriez-vous refusé de nous recevoir malgré le règlement qui fixe à huit heures, je crois, la fermeture définitive des portes? Non certainement. On nous entendit, on nous ouvrit, on s'empressa de nous offrir tout ce dont nous avions besoin, et nous en conserverons une reconnaissance éternelle. Cependant, je l'avoue entre nous, chaque fois que j'entre dans la salle des voyageurs, que je vois l'excellent frère Gérasime vendre des caisses de liqueurs, faire faire l'*addition* des voyageurs qui fument leur cigare en soldant leur compte, à côté d'une affiche jaune indiquant le service des omnibus de Saint-Laurent-du-Pont à la Grande-Chartreuse et la marche des trains du chemin de fer de Paris-Lyon à la Méditerranée, j'éprouve quelques-unes des émotions qui ne manqueront pas de vous troubler lorsque nous arriverons tout à l'heure au couvent....

. . . . . .

Notre conversation dura encore longtemps, mais il faut que je cède la place à mon collaborateur et ami, M. Élisée Reclus, qui va conduire mes lecteurs dans d'autres régions du Dauphiné, qu'il connaît et qu'il décrira mieux que moi.

Adolphe JOANNE.



Le Mont Viso. — Dessin de Sabatier d'après nature.

# EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ,

PAR M. ÉLISÉE RECLUS [1].

1850-1860.

## I

La Grave. — L'Aiguille du Midi. — Le Clapier de Saint-Christophe. — Le pont du Diable. — La Bérarde. — Le col de la Tempe.

Dans les deux numéros précédents du *Tour du monde*, M. Adolphe Joanne a décrit quelques-uns des sites les plus pittoresques du Dauphiné : le pic de Belledonne, le Graisivaudan, le Royannais, le Vercors. Il faudrait écrire des volumes pour les faire connaître comme ils le méritent, ainsi que tant d'autres parties de cette belle province : le Champsaur, le Val-Godemar, le Val-Queyras et cette étonnante chaîne de montagnes à laquelle les formes étranges et hérissées de ses pics, ses obélisques, ses pyramides et ses aiguilles, les blocs amoncelés dans ses vallons, les ravages de ses torrents ont fait donner le nom de Dévoluy (*devolutum*), synonyme d'écroulement. Ce groupe de montagnes, ancienne et formidable citadelle des Sarrasins, se termine de tous les côtés par des roches abruptes dont les deux Buech, le Drac et l'un de ses affluents rongent les bases; le Mont-Aurouze, grand pic qui se dresse à son extrémité méridionale, est entouré de talus de pierres et de débris étincelants au soleil comme des contre-forts de marbre blanc; tous les sommets qui partent de ce colosse à l'apparence volcanique semblent des entassements de montagnes en désordre; on ne voit de toutes parts que des ruines et des avalanches de rochers avec lesquelles la charmante vallée de Saint-Étienne, située au centre du groupe, comme au fond d'un cratère, et les vastes forêts de la Chartreuse de Durbon, produisent un délicieux contraste. Mais quel que soit l'intérêt offert par cette chaîne étrange du Dévoluy, elle le cède sous tous les rapports au massif du Pelvoux ou de l'Oisans, le plus remarquable de la France avant l'annexion de la Savoie.

Ce massif de terrains granitiques situé dans les deux départements de l'Isère et des Hautes-Alpes, est de forme presque circulaire. Du côté du nord, il présente un front de montagnes à pic séparées des Grandes-Rousses et de la chaîne méridionale de la Savoie par la dépression du Lautaret et l'étroite combe de Malaval; au sud, il dresse comme un promontoire la montagne escarpée de Chaillol-le-Vieil dominant la haute vallée du Drac; à l'est et à l'ouest, il est limité par une série de cols gazonnés et de sommets calcaires; de profondes vallées, que parcourent de furieux torrents, la Guisane, la Gironde, le Fournel, le Vénéon, la Séveraisse, entaillent ce massif et présentent les seules voies qui donnent accès aux hautes sommités pendant les plus beaux jours de la belle saison; encore ces vallées aboutissent-elles sans exception à quelque muraille croulante et souvent inabordable du glacier qui remplit uniformément les cirques et recouvre les sommets, vaste étendue blanche que percent çà et là de noires aiguilles mouchetées de neige. Le soulèvement du Pelvoux, d'une hauteur moyenne de deux mille cinq cents à quatre mille mètres, n'a guère que quarante kilomètres de long sur trente kilomètres de large; cependant, il offre dans ce petit espace un vrai dédale de neiges, de glaces, de moraines, de fissures étroites, de rochers et de pics : on pourrait cheminer pendant des années dans ce labyrinthe de montagnes sans le parcourir en entier.

Ce massif si remarquable par ses beautés naturelles et ses phénomènes grandioses est encore à peu près inconnu, si ce n'est aux botanistes et aux géologues. Un grand nombre de rocs et de glaciers n'ont encore été visités que par les chamois et les chasseurs; plusieurs pics élevés attendent encore leur nom; tel col, qui fait communiquer les vallées les plus importantes des deux versants, n'a encore été franchi que par une trentaine de personnes, et la Vallouise, charmante vallée ouverte au pied même de la montagne qui a donné son nom au massif entier, ne reçoit peut-être pas dix voyageurs par an. Sans aucun doute, les habitants des villes voisines, Grenoble, Gap, Briançon, connaissent bien mieux *de visu* ou par ouï-dire les beautés de la Suisse et de la Savoie que celles des montagnes qui bornent leur horizon. Heureusement qu'un Écossais, M. Forbes, a visité les hautes vallées du Pelvoux et raconté son voyage à ses compatriotes [1]. Espérons qu'une pacifique invasion d'Anglais nous apprendra que cette région de notre patrie n'est pas moins belle que bien des pays étrangers fourmillant chaque année de touristes innombrables. Il est temps que les Français apprennent à connaître la France.

Le panorama le plus grandiose offert par le massif du Pelvoux est sans contredit celui que l'on contemple du haut de l'arête méridionale de la Maurienne; de ce côté la citadelle de montagnes se présente dans toute sa largeur comme une muraille à pic, depuis les glaciers de Monetier et l'hospice de la Madeleine jusqu'aux pâturages du Mont-de-Lans : on n'en est séparé que par une

1. Suite et fin. — Voy. pages 369 et 385.

1. *Norway and its glaciers visited in* 1851; *followed by a Journal of excursions in the High Alps of Dauphiné, Berne and Savoy*, by James D. Forbes. Edinburgh, Adam and Charles Black. 1853.

combe noire semblable à une fissure et que l'on croirait à peine éloignée d'un jet de pierre. Un jour, accompagné de quelques amis, j'eus le bonheur de voir ce beau panorama du haut du col de l'Infernet, situé en face même des plus hauts sommets de l'Oisans. Derrière nous ce n'était qu'une mer de brouillards et de pluie roulant ses flots gris sur les plateaux, les vallées et les montagnes; à nos pieds, une lumière éblouissante éclairait de rares champs de neige écroulés dans un cirque, dorait une colline herbeuse qui jaillit du fond de l'abîme comme un cône volcanique, et lançait même quelques rayons incertains dans le gouffre noir de la combe de Malaval; au delà, les brouillards cachaient le ciel jusque près du zénith et reposaient encore sur toutes les cimes du Pelvoux : on ne voyait que des champs de glace aux reflets de plomb, semblables à des pans de nuages, et les bases noirâtres des montagnes où croissent à grand'peine quelques sapins rabougris. Mais, par degrés, le vaste rideau de vapeurs remonta; çà et là de larges trouées s'ouvrirent dans sa surface amincie; le vent le déchira lambeau par lambeau et en éparpilla les débris dans l'air bleu où ils disparurent lentement; puis les nuages s'amoindrissant toujours et rampant en longues traînées sur les arêtes vives des contre-forts, battirent en retraite devant l'implacable soleil, s'enroulèrent autour des hautes cimes, ou bien s'étendirent comme de l'argent mat sur le métal éblouissant des névés. Toutes les glaces se montraient dans leur splendeur : au centre brillaient les trois glaciers de la Grave, blanches cataractes aux vagues soulevées par de longues arêtes et des rochers aigus; çà et là, sur les escarpements, on voyait les tranches bleuâtres de la glace d'où se détachent parfois des pans énormes, cristaux de cinquante mètres qui tombent d'un jet du sommet des rocs, roulent avec un bruit tonnant plus fort que celui de l'artillerie, et s'écrasent au milieu des pâturages en longues coulées d'une blancheur éclatante. Au delà des dômes arrondis qui limitent les champs de glace apparaissaient au loin quelques cimes du Pelvoux, tandis qu'au-dessus des neiges, des roches et des cimes, trônait éternelle et splendide la pyramide de l'Aiguille du Midi, ceinte d'un léger brouillard qui lui faisait une auréole lumineuse et fondait ainsi ses lignes superbes avec l'azur trop cru du ciel.

Les voyageurs qui désirent se rendre directement de la Grave dans la vallée du Vénéon, ouverte au centre même du massif du Pelvoux, peuvent, s'ils ont le pied montagnard, gravir les escarpements que couronne l'Aiguille du Midi, et traverser le vaste glacier du Lac, semblable à un amphithéâtre romain aux gradins concentriques. Du haut d'un dôme de glace, qui s'arrondit à trois mille six cent soixante-treize mètres au-dessus du niveau de la mer, ils verront d'un regard tout le massif des monts d'Oisans, vaste champ de neige troué de pics et dominé par la Barre des Escrins, point culminant des Alpes dauphinoises; en se retournant vers le nord, ils verront aussi, par delà les deux chaînes de Maurienne, le Mont-Blanc qui se dresse avec ses aiguilles et ses glaciers comme une île escarpée au milieu d'une mer de vapeurs. Le spectacle de ces deux géants des Alpes est vraiment grandiose; mais les dangers de l'excursion ne doivent pas être bravés de gaieté de cœur, et le touriste prudent se gardera de tenter les crevasses du glacier du Lac, les ardoisières de Saint-Christophe, les moraines de la Selle et les défilés du Diable, qui mènent dans la vallée du Vénéon. Il vaut mieux, comme les montagnards eux-mêmes, suivre la grande route qui passe au fond de la combe de Malaval, le long du cours de la Romanche, gravir la colline escarpée du Mont-de-Lans, et redescendre au charmant village de Vénosc par l'alpe du Mont-de-Lans, pâturage dont le célèbre Linné connaissait déjà les plantes rares; c'est à la beauté de ce pâturage que les habitants de Vénosc doivent indirectement leur prospérité. Souvent visités par des botanistes, ils sont devenus botanistes eux-mêmes, et chaque année, dans leurs émigrations périodiques, ils vont exercer le commerce des plantes alpines dans toutes les parties de la France, en Italie, en Angleterre, et même jusqu'en Russie et en Amérique; de retour dans leurs montagnes, ils apportent avec eux l'aisance ou même la fortune.

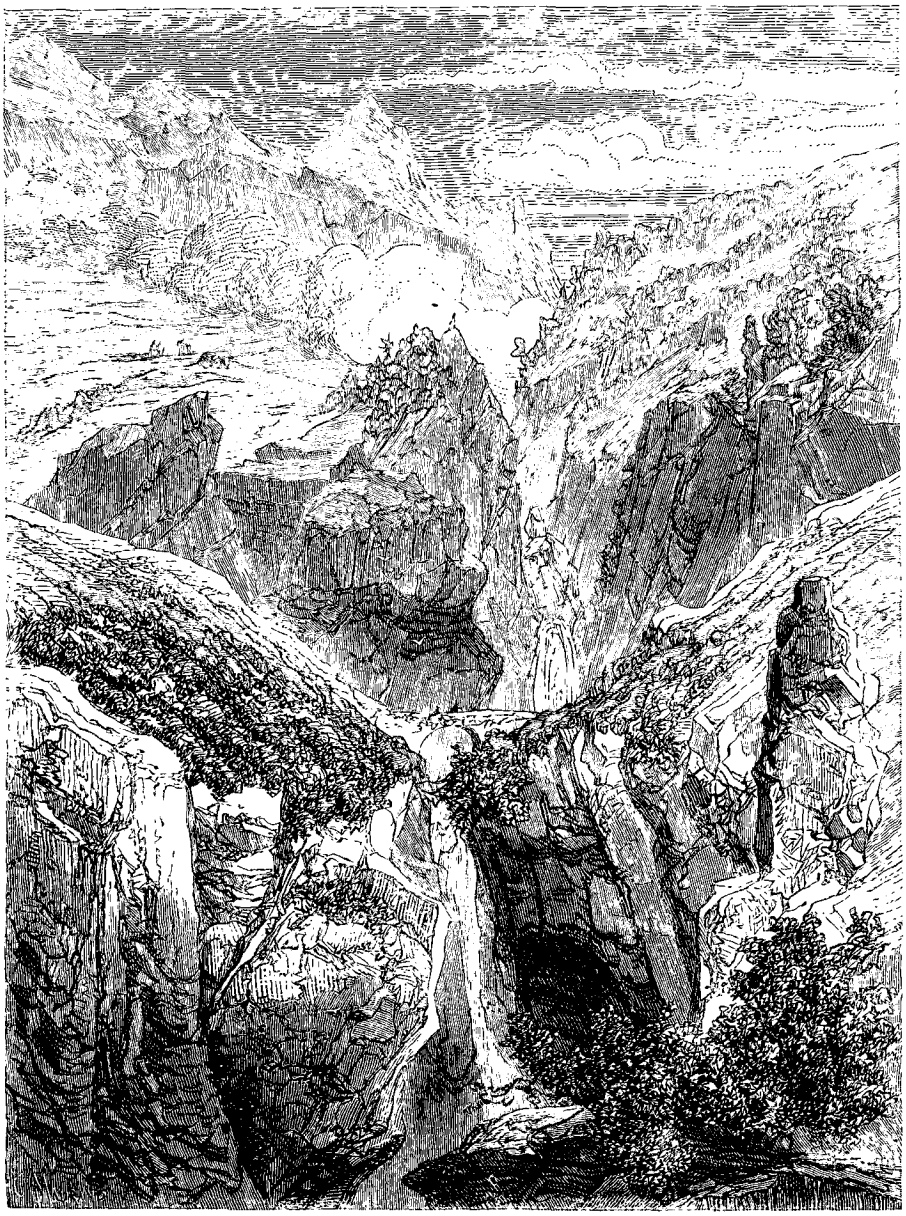
Vénosc éparpille ses maisons blanches et roses sur des croupes mollement arrondies, qui s'abaissent d'étage en étage jusqu'aux bords du Vénéon. L'ensemble de la vallée offre un charmant tableau : les habitations sont à demi cachées sous le branchage des grands noyers; le Vénéon, aux eaux d'un bleu pâle comme les glaciers qui les ont produites, bondit de pierre en pierre entre deux berges fleuries; le ruisseau de la Muzelle descend en cascade d'un charmant vallon de prairies et plonge dans une forêt de sapins : au loin on aperçoit des neiges et le cirque de pâturages au fond duquel se cache le lac de Lauvitel. Mais à peine a-t-on marché pendant quelques minutes en remontant le cours du Vénéon que le paysage change tout à coup de caractère : on vient d'entrer dans le *clapier* de Saint-Christophe. Toute trace de végétation a disparu; on ne voit plus que blocs entassés en désordre, semblables à des tours, à des pans de murailles, aux ruines d'une Babel gigantesque; les sommets des montagnes disparaissent eux-mêmes derrière l'accumulation de ces débris énormes; on entend mugir le Vénéon à une grande profondeur sous l'amas des rochers écroulés; çà et là brille à travers une ouverture étroite l'écume blanchissante du torrent. Les blocs semblent se tenir debout en vertu d'un équilibre impossible; on se croirait au milieu du chaos d'une nature insurgée contre ses propres lois et l'on tremble presque en suivant l'humble sentier qui serpente à la base des rochers, se glisse dans leurs interstices, s'attache à leurs anfractuosités, et passe sous leurs voûtes hardies.

Pour saisir d'un coup d'œil l'ensemble du chaos et se faire une idée du gigantesque écroulement, le voyageur qui peut disposer de quelques heures de loisir fera bien de gravir à la suite des chèvres les escarpements du Diable qui dresse en face ses assises d'ardoise rayées de noir et de gris. En s'aidant des pieds et des mains pour monter les degrés inégaux du roc, puis en suivant les *passerelles* vertigineuses suspendues au flanc de la

montagne, et en pénétrant dans les couloirs étroits d'où s'écroulent au printemps des avalanches de neiges et de pierres, on finit par atteindre une terrasse de pâturages d'où la vue s'étend librement sur la vallée du Vénéon. A plus de mille mètres de profondeur, immédiatement au-dessous du rebord de la terrasse, apparaît le torrent bleuâtre serpentant au milieu d'un champ de pierres, alluvions de l'ancien lac que retenait l'effroyable digue du clapier. En face l'immense écroulement se montre dans toute sa hauteur. Ce n'est rien moins qu'une moitié de montagne formant, avec ses fragments de toutes les dimensions, un demi-cône de débris aussi élevé que le

Vésuve, et barrant complétement la vallée de son énorme talus. Sur la face du mont resté debout, on voit en partie l'escarre blanche de laquelle s'est détaché ce chaos formidable de pierres. Un léger brouillard de vapeurs et les couches d'air vaguement azurées jettent un voile transparent sur les rochers épars de la base; à droite et à gauche du clapier, des ruisseaux descendus des neiges supérieures bondissent dans la vallée du Vénéon et secouent au vent leurs ondoyantes cascades : on n'aurait soi-même qu'à faire un pas pour tomber de chute en chute dans l'abîme effrayant, si profond qu'il semble appartenir à un autre monde.

Cette étroite vallée, plus nue et plus sombre en certains endroits que la combe de Malaval, ne mérite pas d'être célèbre uniquement à cause de son clapier. Quelques minutes avant d'arriver au village de Saint-Christophe, on franchit un ressaut de rochers et l'on atteint un petit pont d'une arche bordé de garde-fous peints en rouge : c'est le pont du Diable. Il n'est guère de vallée des Pyrénées et des Alpes qui ne se vante d'avoir un pont construit par l'architecte des enfers, mais ces travaux méritent rarement le nom que les montagnards leur ont orgueilleusement donné. Le pont de Saint-Christophe, lui-même, n'offre rien de bien diabolique; en revanche, la gorge d'où sort le torrent du Diable, et plus bas, l'abîme où il se perd, offrent un spectacle vraiment infernal. En amont, du côté des glaciers de la Selle, l'eau jaillit d'une étroite fissure entre deux rochers perpendi-



Le pont du Diable, près du village de Saint-Christophe. — Dessin de Sabatier d'après nature.

culaires striés de couches noires comme des bancs de houille. Blanc d'écume, le ruisseau descend en cascades qui se séparent, se rejoignent, s'entre-croisent, se séparent de nouveau, puis se réunissent en une seule masse pour tomber sur des blocs éboulés, qui les font rejaillir en fusées de perles sur des buissons ondoyants penchés au-dessus de la chute. Un moment calmée, l'eau du torrent s'étale en tournoyant, puis, glissant au-dessous du pont par un étroit canal, s'abîme une seconde fois dans un gouffre : on voit encore une masse d'écume blanchissant à peine au fond de l'obscurité; plus bas, on entrevoit les spirales d'un tourbillon, puis la fissure se referme, le torrent reste caché par les lèvres de l'abîme et les branchages des frênes qui croissent dans les fentes des rocs; la terre semble avoir englouti son fils mugissant. Les églantiers en fleurs, des touffes de fo-

gères et de scolopendres se font jour à travers les pierres descellées du pont et recourbent leur feuillage sur l'eau tournoyante; de vertes capillaires, toujours humides de rosée, tapissent çà et là les parois du gouffre. Un bruit étourdissant résonne sans cesse dans la gorge et se répercute de roche en roche.

Le petit hameau de la Bérarde est situé à l'extrémité de la vallée du Vénéon dans un site qu'on pouvait à bon droit, il y a encore une vingtaine d'années, appeler le Bout du Monde. A cette époque, aucun montagnard, pas même un chasseur de chamois, n'avait depuis longtemps franchi les glaciers qui remplissent les gorges environnantes, et les quelques habitants de la Bérarde, agglomérés dans leurs petites cabanes à demi enterrées dans le sol, ne communiquaient avec le reste du monde que par la vallée de Saint-Christophe. Maintenant il n'en est plus ainsi, grâce au courage et à l'adresse des deux chasseurs Roudier père et fils. Ils ont découvert au milieu des glaces trois cols de plus de dix mille pieds de hauteur qui permettent de passer de la vallée de la Bérarde soit dans celle de la Romanche, soit dans la Vallouise, soit dans le Val-Godemar. Ils ont déjà guidé par ces passages difficiles plus de cinquante touristes : il va sans dire que c'est à des Anglais que revient l'honneur d'avoir inauguré la traversée des Alpes du Pelvoux : en 1841, MM. Forbes et Heath, ont pénétré de la vallée de la Bérarde dans le Val-Godemar par le col de Saïs, quelques jours après que ce passage eût été frayé par Roudier père. Depuis cette époque, il ne s'écoule guère d'année sans qu'un ou plusieurs touristes français, anglais ou même américains viennent réclamer les services des intrépides chasseurs de la Bérarde; mais la plupart se contentent d'aller visiter la base des hauts glaciers et redoutent avec raison la traversée des cols.

En compagnie d'un ami qui désirait passer avec moi dans la Vallouise, je quittai la Bérarde par une froide matinée de juillet, une heure environ avant le lever du soleil. Le brouillard recouvrait uniformément toutes les montagnes de son voile gris et nous permettait à peine de voir à quelques pas devant nous les pierres éparses dans les pâturages; la voix même du torrent était assourdie par les couches de vapeurs; mais le guide, que rassuraient divers signes météorologiques à nous inconnus, nous promettait une belle journée et nous le suivîmes avec confiance. En effet, dès que nous eûmes commencé à gravir les roches arides ou parsemées de genévriers rabougris qui hérissent les flancs de la montagne de la Tempe, le dôme de brouillard qui recouvrait la vallée s'amincit peu à peu et prit la teinte jaunâtre de l'air éclairé par les premiers rayons du soleil. Enfin, arrivés sur une pente de neige, nous émergeons de la couche la plus élevée des vapeurs et nous voyons se dérouler autour de nous tout l'amphithéâtre des glaciers, le Chardon, le Baverjat, la Pilatte, la Combe-Faviel, la Tempe, le Vallon, les uns encore ensevelis dans l'ombre, les autres réfléchissant timidement la lumière discrète du matin. L'arche d'où jaillit le Vénéon apparaît comme une petite cavité noire à la base des glaces de la Pilatte; quelques nuages remontent lentement vers le col de Saïs; en bas, sur la mer de vapeurs qui tourbillonne comme la fumée d'un grand incendie, nos ombres se dessinent vaguement environnées d'un double arc-en-ciel qui se déplace à chacun de nos pas; l'ombre de la montagne elle-même, avec toutes les aiguilles de sa crête, repose sur les ondes mouvantes des brouillards. La magnificence du spectacle augmente à mesure que nous montons : le soleil fait resplendir d'un éclat plus intense la blancheur immaculée des cirques; les vapeurs se cachent dans les ravins et disparaissent comme une armée en déroute; par delà les crevasses et le champ de neige qui nous séparent encore de l'arête du col, nous voyons grandir incessamment les pics les plus élevés du Pelvoux, l'Ailefroide, les deux Olan, la Barre des Escrins ou pointe des Arcines. Enfin, nous atteignons le col, haut de trois mille sept cent cinquante-six mètres au-dessus du niveau de la mer, et nous contemplons à nos pieds un cirque de glaces large de deux à trois kilomètres, sillonné dans toute sa longueur de fentes étroites et de moraines parallèles semblables aux stries des fucus au milieu de l'Océan. Une paix merveilleuse règne sur l'immense horizon de montagnes et de neiges : aucun bruit des vallées ne s'élève jusqu'à ces hauteurs, la voix du torrent lui-même a cessé de retentir. Parfois une masse de neige s'écroule d'une terrasse de rochers et s'abat dans le cirque, accompagnée d'un nuage de poussière et suivie d'un long roulement d'échos, comme celui de la foudre. Rien ne rappelle la vie animale dans ce désert, si ce n'est la trace d'un chamois ou quelque papillon gris voltigeant au hasard. Sur la surface du champ de neige ridée par le vent comme les rivages de la mer sont ridés par les flots, les pierres éparses sont bordées de cristaux de glace que le brouillard vient de déposer; çà et là des touffes d'herbes dont chaque feuille est recouverte d'une gaîne de givre, des pensées, de petites gentianes, des myosotis, des œillets roses aux racines enfoncées dans un coussin de mousse verte, jaillissent à travers la couche de neige : souvent ces plantes sont couvertes de quelques flocons fraîchement tombés; on dirait que la neige est veinée de sang. Quelle charmante élégie un poëte de l'école mélancolique pourrait faire sur ces pensées et ces myosotis, les dernières fleurs qui accompagnent l'homme dans les régions de l'éternel hiver!

Le glacier qui s'étendait à nos pieds, offre le seu chemin par lequel on pénètre de la vallée de la Bérarde dans la Vallouise : il est connu sous le nom du glacier Noir. Il reçoit presque toutes les neiges du Mont-Pelvoux et de la Barre des Escrins, aussi bien que les rochers écroulés des flancs presque perpendiculaires de ces montagnes; au sortir de son vaste cirque, il comprime ses glaces et ses moraines dans un défilé large d'un demi-kilomètre au plus, et vient, à la base septentrionale du Pelvoux, s'unir en partie à l'extrémité inférieure du glacier Blanc, également étranglée entre deux parois de rochers verticaux. A l'endroit où ils s'effleurent par leurs moraines latérales, ces deux glaciers of-

frent un contraste absolu, et peut-être que nulle part dans les Alpes, on ne pourrait mieux étudier tous les phénomènes que présentent ces étranges fleuves de glace sur lesquels les savants discutent depuis si longtemps sans pouvoir s'entendre. Vu de la plaine de débris qui s'ouvre entre les deux moraines et que parcourt le ruisseau du Banc, le glacier Noir est tellement chargé de détritus de toute espèce qu'il semble une immense coulée de boue, pareille à celle que vomissent les volcans de Java : on ne reconnaît la nature de sa masse que par les crevasses béantes dans lesquelles s'engouffrent incessamment avec un bruit sourd des blocs de pierre et des traînées de cailloux. A la base du glacier s'appuie une effroyable moraine de plusieurs centaines de mètres de haut, composée de fragments de roches arrachés à toutes les montagnes avoisinantes; des ruisseaux boueux s'échappent de cet amas de blocs et se traînent lentement à travers les débris de la plaine. De l'autre côté, le glacier Blanc, presque entièrement libre de rochers, se termine par de gigantesques degrés et appuie sur le sol des contre-forts verticaux qui le font ressembler à une patte de lion. Ses assises sont d'un blanc pur, çà et là rayé de rouge et de jaune d'or; de son arche médiane admirablement cintrée s'échappe l'affluent principal du Banc, aux eaux d'un blanc laiteux comme celles du Vénéon. En face du confluent des deux glaciers, le Mont-Pelvoux se dresse comme une flèche gothique, hérissée de clochetons et portant dans ses anfractuosités des champs de glace très-courts, mais très-épais, ressemblant à des marches massives de marbre blanc. A sa base, croissent quelques mélèzes rabougris.

Les crevasses de ces divers glaciers sont assez dangereuses et il s'écoule peu d'années qui ne comptent leur moisson de victimes. Quelques jours avant notre passage une petite fille de dix ans qui gardait ses brebis dans un maigre pâturage situé sur le bord d'un glacier, avait glissé sur une pente de mousse et disparu dans une crevasse : on n'avait pu découvrir son corps mutilé qu'après deux jours de recherche. Un mois auparavant, un autre accident, qui heureusement ne se termina pas d'une manière fatale, avait eu lieu près du même endroit. Un pâtre, arrêté sur la surface du glacier, sondait avec son bâton une couche de neige qui recouvrait l'ouverture d'une crevasse. Soudain la neige s'affaisse et l'entraîne ; avant qu'il ait songé à se jeter en travers de la fente, il se trouve à vingt-cinq mètres de profondeur entre deux murailles de glace bleue et sur un sol jonché de pierres. Sa position était tout à fait désespérée : à sa place, aucun autre n'eût songé à sortir de cette fissure étroite qui laissait à peine un rayon de lumière descendre jusqu'à lui. Les cris étaient inutiles ; car personne ne l'avait accompagné sur le glacier ; autour de lui, il ne touchait que la glace dure, de ses pieds il ne frappait que le roc de granit ; il se sentait gelé par le souffle aigre et froid qui glissait dans la crevasse ; ses vêtements mouillés se glaçaient sur son corps. N'importe : au lieu d'attendre avec frayeur cette mort qui devait lui sembler inévitable, il se met hardiment à l'ouvrage ; avec la petite hache qui termine son bâton, il taille à intervalles égaux, dans les deux parois de la crevasse, des trous profonds qui lui servent d'échelons pour remonter peu à peu ; il arrive ainsi jusqu'à une dizaine de mètres au-dessous de la surface du glacier ; mais à cet endroit, une des parois surplombe tellement qu'il ne peut y tailler de marches, et qu'il est obligé de s'arrêter dans son ascension. Son courage ne l'abandonne pas : il creuse dans une des parois une espèce de niche, et vis-à-vis, deux entailles rapprochées; ensuite il redescend et va chercher au fond de la crevasse trois pierres, une assez large qu'il pose dans la niche, deux autres plus petites qu'il place dans les marches de la paroi opposée ; puis il s'assied sur la grosse pierre, afin d'éviter à son corps le contact de la glace humide, pose ses pieds sur les petites pierres de la paroi opposée, et ne cesse de *battre la semelle* pour maintenir la chaleur vitale. Il resta ainsi plus de vingt-quatre heures suspendu à mi-hauteur de la crevasse ; le lendemain matin, les bergers envoyés à sa recherche entendirent ses cris et le retirèrent encore vivant hors de la fente du glacier. Ce héros, qui déploya tant de courage et de présence d'esprit, est un crétin à l'œil terne, à la parole embarrassée, au long goître pendant; à sa place, tout homme de sens se serait abandonné au désespoir, ou bien aurait croisé ses bras en invoquant la mort; mais le pauvre d'esprit ne sut pas comprendre son horrible situation et c'est pour cela qu'il réussit à sauver sa vie.

## II

La Vallouise. — Le plateau de Puy-Prés. — Le Pertuis-Rostan. — Le village des Claux. — Le Mont-Pelvoux. — La Balme-Chapelu. — Mœurs des habitants.

La Vallouise, jadis appelée Valpute, est une vallée tortueuse, longue d'environ vingt kilomètres, depuis les moraines du glacier Noir et l'arche du glacier Blanc jusqu'à son confluent avec la vallée de la Durance. Elle offre incontestablement les paysages les plus charmants des Alpes dauphinoises : il faudrait même aller jusqu'en Piémont pour trouver des sites aussi gracieux, des forêts aussi vastes, des plateaux plus riants et mieux cultivés. C'est à la rencontre des terrains géologiques qui composent cette partie des Alpes que la Vallouise doit la richesse de sa végétation et la diversité de ses aspects. Les gorges supérieures appartiennent encore au Pelvoux et traversent les formations primitives : là, ce ne sont que glaces, rochers écroulés, murailles de rochers à pic, cascades mugissantes ; au point de contact des terrains primitifs et des grès à anthracite, des bouquets de sapins sont épars sur les pentes et sur le bord des torrents; puis vient la formation du lias avec ses massifs de trembles, de hêtres, de mélèzes, ses larges croupes herbeuses, ses buissons fleuris, ses eaux ruisselantes et ses plateaux boisés, dominés par d'âpres crêtes calcaires semblables aux ruines de gigantesques murailles.

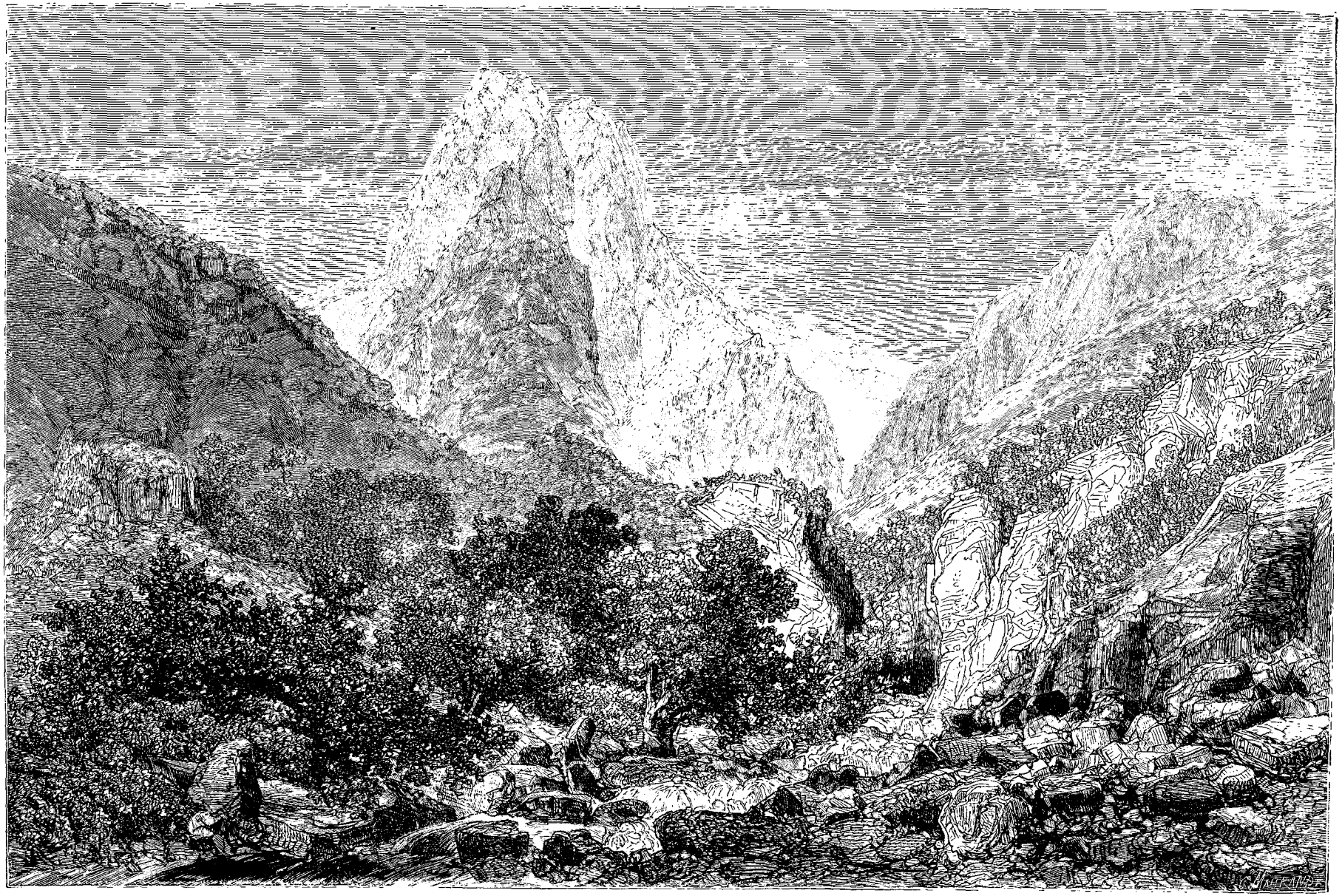
Le chef-lieu de la vallée, décoré par les habitants du nom de Ville-Vallouise, ou plus brièvement de Ville, ne mérite guère son nom ambitieux : c'est un misérable

village, aux ruelles tortueuses, aux chalets enfumés qui semblent porter la trace de récents incendies. En outre, les maisons situées sur le bord du torrent ont été en partie détruites par l'inondation de 1856 : depuis cette époque, on n'a rien fait pour réparer le désastre; les chambres et les greniers délabrés sont encore ouverts à tous les vents, et ces pauvres débris de constructions ruinées sont à la merci de la première crue. Les habitants de Ville-Vallouise n'oseraient guère s'enorgueillir de leur patrie s'ils n'avaient les fresques de l'église représentant saint Christophe et l'enfant Jésus. Cette ignoble peinture, qui occupe presque toute la hauteur du clocher, leur semble une merveilleuse œuvre d'art; ils l'admirent consciencieusement et montrent avec satisfaction aux étrangers les longues jambes rouges du géant, son pourpoint bleu, sa face paterne et débonnaire. « Que

Le lac de l'Échauda. — Dessin de Sabatier d'après nature.

dites-vous de notre saint Christophe? me demandait un Vallouisais. A-t-on d'aussi belles peintures à Paris? »

Si le village lui-même n'est remarquable que par le délabrement et la saleté de ses constructions, en revanche sa position est vraiment belle. Il est situé au confluent de deux vallées, au pied d'un promontoire crénelé de rochers et portant sur son plateau presque uni de vastes pâturages semés de chalets et de bois. D'un côté le Gir, qui reçoit toutes les eaux du Pelvoux et de l'Échauda; de l'autre côté, l'Onde alimentée par les neiges de l'Alp-Martin, de Bonvoisin, du Célard, environnent le village et se réunissent pour former la Gironde, torrent presque aussi fort que la Durance dans laquelle il va se jeter à un kilomètre au nord de l'Argentière. Des talus de sable et de pierres rouges, tombés des cimes du Sablier et du Montbrison, cachent en partie les



Le Pelvoux. — Dessin de Sabatier d'après nature.

pentes qui dominent la rive septentrionale du Gir; par un heureux contraste, les vastes forêts de la Ville recouvrent les montagnes de la vallée de l'Onde; mais quel que soit le charme dont ces forêts revêtent le paysage, elles le cèdent en beauté au plateau riant de Puy-Prés qui s'étend au sud-est de Ville-Vallouise sur une longueur de cinq kilomètres et une largeur de près de trois kilomètres. Ce plateau est la gloire de la Vallouise : des prés, arrosés par de petits ruisseaux gazouilleurs qui ne débordent jamais, occupent les vallons en forme de conques qui frangent le plateau; des bouquets d'aunes et de frênes croissant au bord des ruisseaux égayent les premières pentes et laissent entrevoir çà et là les villages et les hameaux éparpillés à mi-côte; plus haut, viennent les champs d'orge et d'avoine à l'abri dans une large dépression qui occupe presque tout le sommet du plateau; plus haut encore, ce sont des bois de mélèzes d'abord clairsemés, puis réunis en une vaste forêt qui tapisse tout le versant; enfin deux escarpements calcaires jaillissent de la verdure, séparés par le col boisé de la Pousterle. De ce col, on jouit d'une vue vraiment ravissante sur la forêt de mélèzes et les cultures du plateau : au delà du promontoire de Ville-Vallouise se dresse le Mont-Pelvoux sur un entassement de montagnes neigeuses; à leurs bases se contournent la vallée du Gir, et, plus loin, celle d'Ailefroide jusqu'aux glaciers Blanc et de l'Encula, dont la surface semble hérissée de vagues comme une mer agitée par l'orage.

La Vallouise forme un monde à part, et rien ne serait plus facile que d'en faire une véritable forteresse de montagnes. Inaccessible pour ainsi dire du côté de la barrière de glaciers qui la sépare à l'ouest de la Bérarde et du Val-Godemar, elle ne pourrait être envahie au nord que par le col de l'Échauda et le sentier scabreux de Presles, au sud par le col de la Pousterle et les passages souvent encombrés de neige de l'Alp-Martin et de la Cavale. A l'est, le promontoire qui se prolonge entre la Vallouise et la Durance était jadis fortifié au moyen de retranchements et de tours, aujourd'hui en ruines.

Quel fut le constructeur de cette muraille bâtie entre la Durance et la Gironde, à plus d'un kilomètre en amont du confluent? C'est là une question souvent débattue, mais non résolue par les archéologues du Dauphiné. Peu nous importe d'ailleurs, car en cet endroit même un fait géologique des plus intéressants jette singulièrement dans l'ombre tous les travaux attribués aux archevêques d'Embrun, aux seigneurs de Briançon ou même aux émirs sarrasins. Immédiatement en amont de la muraille ruinée qui défendait l'entrée de la Vallouise, la Durance coule entre deux parois de rochers complétement à pic, taillés sans aucun doute par l'action incessante des eaux lors du soulèvement de cette partie des Alpes. A une cinquantaine de mètres au-dessus du lit actuel de la rivière, ces parois se terminent soudain, et des deux côtés s'étend une surface relativement unie, mais assez étroite, semblable à la marche d'un degré gigantesque; chacun de ces plateaux qui surplombe le lit de la Durance, est à son tour dominé par une paroi très-abrupte qui escarpe le flanc de la montagne. L'ancien chemin de Briançon passait sur le plateau oriental, et peut-être que çà et là ses lacets avaient été taillés dans le roc : il n'en fallait pas davantage aux savants du Dauphiné pour leur faire supposer que la gorge elle-même avait été ouverte de main d'homme; d'après les uns, les rochers qui obstruaient le passage auraient été dissous par le vinaigre d'Annibal, d'après les autres, ce percement grandiose serait l'œuvre de Cottius, d'après d'autres encore, le chef sarrasin Rostan aurait fendu la montagne pour faire passer dans la vallée de Briançon ses bandes envahissantes : de là viendrait à la gorge son nom de Pertuis-Rostan. Cependant il suffit de regarder pour comprendre que les deux plateaux des versants opposés sont le reste d'un ancien lit de la Durance, lit que le torrent a *scié* lui-même par le milieu dans toute sa longueur, afin d'y creuser l'espèce de *cañon*[1] dans lequel ses eaux coulent aujourd'hui.

Si l'on monte sur l'un des mamelons pierreux qui séparent le confluent de la Durance et de la Gironde, on verra parfaitement que ce dernier torrent a lui-même changé d'allure depuis les âges géologiques. De nos jours, il coule directement de la Vallouise vers la Durance jusqu'à cinq cents mètres environ de Pertuis-Rostan; là, il se recourbe tout à coup vers le sud, et, passant dans une gorge étroite, court parallèlement à la Durance pendant plus d'un kilomètre. Autrefois ses eaux se déversaient directement dans le torrent principal par la dépression du col de la Bathie, situé à côté de Pertuis-Rostan et à peu près à la même hauteur, en amont de l'ancien mur qui fermait la Vallouise. Ainsi le soulèvement des Alpes a forcé les deux torrents à se frayer un nouveau lit : la Durance l'a excavé dans la gorge où elle passait déjà, tandis que la Gironde, changeant de cours et abandonnant la dépression de la Bathie, obliquait à droite et se frayait une issue à travers le flanc de la montagne de Pousterle.

Mais parmi les voyageurs qui suivent la grande route de Briançon à Gap serpentant sur le flanc de la montagne de la Bessée, il en est peu qui remarquent la gorge de Pertuis-Rostan et le col de la Bathie; la vue est invinciblement attirée vers le Pelvoux, qui dresse à l'horizon ses deux cornes de rochers séparés par un long couloir de glaces : c'est le roi de la Vallouise, et les rares touristes qui pénètrent dans cette vallée ne peuvent se dispenser d'aller visiter au moins la base du géant.

Si l'on veut tenter l'ascension de cette montagne, ou seulement parcourir les vallées qui s'ouvrent alentour, il faut choisir pour quartier général le village des Claux, situé à cinq kilomètres en amont de Ville-Vallouise, au confluent des deux torrents d'Ailefroide et de l'Échauda, dont les eaux réunies forment le Gir. Les Claux, en patois *Claou*, c'est-à-dire *Clef*, sont en effet la clef des vallées supérieures, car les chalets de ce village sont bâtis au point de contact des terrains granitiques et des formations calcaires; là, le sol presque uni de la vallée est

1. Voir la 23e livraison du *Tour du monde*.

dominé de tous côtés par des ressauts élevés, d'où les torrents descendent en rapides et en cascades; les voyageurs qui redoutent la fatigue des ascensions sont dans une véritable impasse. Les constructions de ce village sont encore plus misérables que celles de Ville-Vallouise; mais, en revanche, le paysage est peut-être plus beau dans son cadre resserré : les diverses essences d'arbres s'y mêlent en groupes plus pittoresques et les eaux y ruissellent en plus grande abondance; au milieu des prairies ombragées gazouillent de toutes parts les canaux d'irrigation, empruntant leur eau transparente à l'Échauda ou leur onde laiteuse au torrent d'Ailefroide. C'est le versant méridional surtout qui fait la beauté de ce coin de la Vallouise : il est recouvert, jusqu'à la hauteur de deux cents mètres, de frênes et de trembles, à travers lesquels on voit briller les innombrables cascatelles de la Pisse jaillissant en nappes, bondissant en chutes successives ou glissant discrètement sous le feuillage. A quelques mètres au-dessus de la plus haute cascade, là où commence à se faire sentir l'âpre souffle des glaciers, l'herbe courte remplace tout à coup les grands arbres; la limite entre la végétation et l'aridité est marquée par une ligne inflexible, droite comme si elle eût été tirée au cordeau. L'eau qui alimente toutes ces cascades provient en grande partie du petit lac de l'Échauda, bassin ovale qui engouffre dans son sein les blocs tombés des roches surplombantes, et laisse flotter à sa surface les glaçons translucides, petits *icebergs* détachés de la base du glacier de Séguret-Foran.

Vu du bassin des Claux, le Mont-Pelvoux apparaît dans toute sa majesté. Sa double pyramide appuyée sur des contre-forts également pyramidaux, ses glaciers étroits qui semblent taillés à pic, ses terrasses herbeuses environnées de précipices, les neiges saupoudrant ses rochers abrupts, son isolement surtout, lui donnent un caractère grandiose; par son énorme masse, il cache complétement la Barre des Escrins et les autres cimes qui lui sont égales ou supérieures en élévation; il semble le monarque incontesté de la chaîne; aussi a-t-il donné son nom au massif entier. Sa forme offre une certaine analogie avec celle du Viso, autre monarque, régnant sur toute la chaîne des Alpes méridionales, depuis la dépression du Mont-Genèvre jusqu'au col de Tende. Le Bric du Mont-Viso, encore plus auguste que le Pelvoux, se termine aussi par deux cimes distinctes; autour de lui tous les sommets s'abaissent et lui font une ceinture de neiges et de glaces; mais il a de plus que le Pelvoux le privilége de n'avoir jamais été visité. Il est vierge de pas humains et restera probablement inviolé jusqu'à ce que l'aéronaute puisse diriger son ballon et débarquer du haut du ciel sur toutes les cimes inaccessibles aujourd'hui.

D'après le témoignage des guides et des rares touristes qui ont foulé la cime du Pelvoux, cette montagne est très-facile à gravir pendant deux ou trois semaines de l'été, alors que les pentes supérieures sont presque dégagées de neiges; à cette époque de l'année, les bergers provençaux, suivis de leurs brebis, montent souvent dans les cirques ouverts à quelques centaines de mètres du sommet. Lorsque les neiges d'hiver ont été peu abondantes, les glaciers sont d'un accès difficile parce que les crevasses non remplies par les névés restent béantes dans toute leur largeur; les montagnes, en revanche, sont facilement accessibles, parce que le rocher reste à nu et qu'il ne se forme pas de couloirs d'avalanches. Le contraire a lieu lorsque l'hiver a répandu sur toutes les montagnes des couches épaisses de neige : alors les glaciers offrent moins de dangers, et les pics deviennent inabordables. Les mêmes circonstances qui m'avaient permis de traverser le col de la Tempe m'empêchèrent d'escalader le Pelvoux, et je dus me contenter d'errer dans les vallées qui entourent la base de cette montagne.

Au sortir des Claux, on gravit une assise de rochers que le torrent traverse par une profonde coupure, et l'on se trouve sur une terrasse herbeuse, vrai paysage de Calame transporté de la Suisse en Dauphiné. Des rocs éboulés reposent çà et là au milieu des prairies; des sapins se groupent en massifs pittoresques et laissent entrevoir les neiges et les monts à travers leur large branchage; des troncs tombés de vieillesse, mais retenus dans leur chute par une saillie du roc, se tiennent en équilibre au-dessus du gouffre au fond duquel mugit le torrent d'Ailefroide. Au delà d'une ancienne levée de moraines, aujourd'hui revêtue de mousse et ombragée par un rideau de mélèzes, on entre dans le bassin triangulaire de Planche-Vallière, étalant ses maigres champs d'orge et ses prairies marécageuses au pied même des escarpements en étages du Pelvoux. Là sont épars les chalets misérables d'Ailefroide, situés au confluent du Banc ou ruisseau de Saint-Pierre, issu du glacier Blanc, et du torrent de Celce-Nière, Capescure ou Soleillan, provenant du vaste glacier du Célé. C'est la gorge de ce dernier torrent qu'il faut suivre quand on veut tenter l'ascension du Pelvoux. On peut également pénétrer par les glaciers de cette gorge dans le Val-Godemar, et l'examen de la carte nous fait supposer qu'on pourrait aussi choisir cette voie pour se rendre dans la vallée de la Bérarde; la distance serait un peu plus longue que par le col de la Tempe, mais le col qu'on aurait à franchir est moins élevé de près de huit cents mètres.

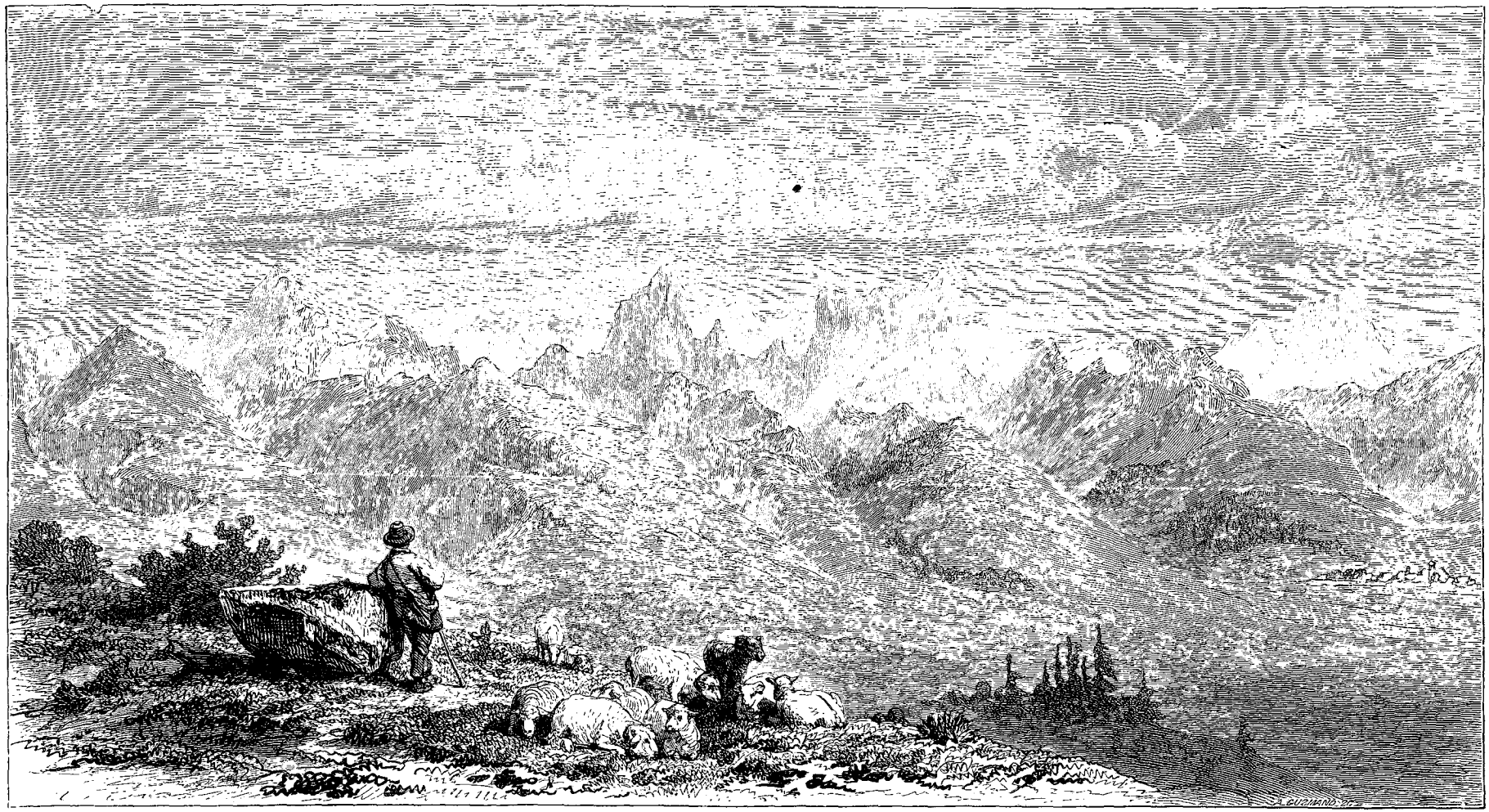
Après avoir marché pendant deux heures dans la gorge de Capescure jusqu'à la base du glacier du Célé, le voyageur qui se dirige vers le Pelvoux gravit à droite une pente escarpée aboutissant à une terrasse où se trouve le gîte des bergers de Provence, formé par la cavité d'un grand rocher tombé du haut de la montagne : c'est là que le touriste et son guide passent la nuit, étendus à côté d'un grand feu de racines et de branches sèches. Le lendemain matin, on atteint, comme on peut, le sommet d'un éboulis de pierres, puis on escalade, en s'aidant des mains, les saillies d'une espèce d'escalier de roches où coulent d'innombrables ruisseaux descendus des neiges du sommet, où bondissent aussi des blocs de granit détachés du flanc de la montagne. L'astronome M. Puiseux, qui a fait en 1848 l'ascension du Pelvoux, venait de s'installer pour le déjeuner sur l'un de ces gradins, lorsque

tout à coup un bloc d'un mètre cube environ vint tomber comme une bombe à côté de lui, lançant dans toutes les directions une mitraille d'éclats; heureusement que ni lui ni son guide ne furent atteints, et le repas, commencé sous de si fâcheux auspices, ne fut pas autrement troublé. Arrivé au sommet de l'escarpement, on se trouve sur un vaste plateau de neige d'un parcours facile, au milieu duquel s'élèvent les deux plus hautes sommités du Pelvoux. De ces deux cimes, également accessibles, on jouit d'une vue magnifique On voit s'ouvrir à ses pieds la verdoyante Vallouise, et, plus loin, l'aride vallée de la Durance; à l'ouest, la Barre des Escrins lève sa tête noire au-dessus des glaciers de l'Encula, de la Tempe et du Vallon; au delà de ce premier cercle de glaces et de neiges, toutes les Alpes du Dauphiné forment à l'horizon des cercles concentriques de pics et de dômes; au nord, le mont Blanc écrase toutes les autres cimes de sa masse énorme; à l'est, le mont Viso se fait remarquer par sa double pyramide élancée. M. Durand, le premier touriste qui ait escaladé le mont Pelvoux, croit avoir aussi aperçu la Méditerranée; mais M. Puiseux n'a pu la distinguer, et les guides des Claux disent n'avoir jamais vu du côté du sud d'autre mer que celle des brouillards ou des brumes reposant sur les plaines de Provence.

Depuis 1828, année de la première ascension, jusqu'à nos jours, le mont Pelvoux n'a encore été gravi que par

Le mont Aurouze, vu du col de Barbey-Loubet. — Dessin de Français d'après M. A. Muston.

ces touristes français; presque tous les Anglais qui ont pénétré dans la Vallouise, avaient pour unique but de faire un pèlerinage à la Balme-Chapelu, grotte située au pied du mont, dans la combe de Capensure. Cette excavation, dont la voûte de granit, en partie effondrée, peut encore abriter deux cents personnes, a longtemps servi de forteresse aux Vaudois persécutés. Inaccessible de toutes parts, si ce n'est du côté du torrent dont la sépare une pente escarpée, elle offrait une retraite sûre, et des tas de pierres que l'on voit près de l'entrée prouvent que les Vaudois étaient disposés à se défendre. Les pauvres gens réfugiés dans cette grotte consentaient à vivre comme des ours dans la région des orages; éloignés de leur patrie, privés de tout commerce avec leurs semblables, ils n'avaient d'autres ressources que les maigres récoltes épargnées par le terrible hiver de la Combe; mais au moins pouvaient-ils lire en paix leur Bible et prier leur Dieu dans leur propre langue, sans crainte d'être décapités ou écorchés vifs. Mais en une fatale nuit d'orage, ils furent tout à coup surpris par une force considérable de soldats. Un petit nombre d'entre eux seulement put échapper au massacre et s'enfuir à travers les glaciers, dans le Val-Godemar, et de là dans la vallée de Freyssinières. Les montagnards de la Vallouise se racontent encore l'un à l'autre l'histoire de ces malheureux étrangers, peu à peu transformée en légende; mais ils



Mont Ferrand. Mont Charnier Mont Chamouset. Mont Aurouze.

LES MONTAGNES DU DÉVELUY. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

ne comprennent point le mobile qui les poussait; d'après eux, les Vaudois n'auraient jamais osé braver les terreurs d'un hiver passé au milieu des glaces, des brouillards et des tempêtes, s'ils n'avaient pratiqué de noirs maléfices et connu l'art de transformer les pierres en lingots d'or. En l'an de grâce 1859, il s'est encore trouvé des gens assez superstitieux pour creuser à l'heure de minuit le sol de la Balme, dans l'espoir d'y découvrir des trésors cachés. Quelques années auparavant, un prêtre accompagné de deux sacristains avait réussi à détacher de la voûte enchantée une pierre, qui, grâce à des incantations magiques, devait se transformer en un bloc d'argent; mais, le lendemain matin, la pierre remonta, dit-on, par une impulsion soudaine et se replaça d'elle-même dans la voûte de la grotte. Heureux celui qui saura découvrir les trésors cachés sous la pierre par les Vaudois fugitifs, de leur vivant noirs magiciens et suppôts du démon !

On le voit : les habitants de la Vallouise ne peuvent se vanter d'avoir l'esprit dégagé des antiques superstitions, et la plupart d'entre eux mériteraient de vivre en plein moyen âge. Il n'est pas un récit de miracle qui ne trouve crédit chez eux, tout prodige est accepté comme vrai sans examen. Un jour qu'un de mes amis, un peu ironique de sa nature, racontait à une société de Vallouisais les merveilles les plus étranges, les aventures les plus miraculeuses de la mythologie indoue, il s'aperçut avec stupeur qu'on acceptait tous ses récits sans arrière-pensée; les exploits divins de Krichna et de Kali trouvaient dans ces âmes simples une croyance absolue. Séparés du reste du monde par un cercle de glaces et de rochers, initiés depuis quelques années seulement à la jouissance d'un chemin carrossable, les habitants de la Vallouise sont restés à peu près en dehors de tout progrès. Ils sont incontestablement bons, doux et naïfs, mais on ne leur ferait aucun tort si on les comparait à tel peuple barbare du nouveau monde ou de la mer du Sud.

Pour apprendre à connaître les mœurs des indigènes de la Vallouise, qu'on entre dans une de leurs cabanes, et l'on verra que les huttes des Esquimaux[1] ne sont guère inférieures aux habitations de nos compatriotes des Alpes. Je ne parle pas ici seulement de ces gîtes improvisés entre deux rochers surplombants, et dont les murailles sont construites au hasard en pierres de toute provenance, ardoise, granit, marbre ou porphyre; les plus superbes constructions, celles qui de loin offrent le plus de ressemblance avec les chalets suisses, et dont le toit bruni recouvre un vaste grenier à gerbes, sont en réalité des bouges inhabitables pour tout homme doué du moindre instinct de propreté. En entrant par la porte basse qui est la seule ouverture du taudis, on ne peut d'abord rien distinguer dans l'obscurité générale, mais, en revanche, l'odorat est désagréablement affecté. Lorsque enfin les yeux se sont habitués à ces demi-ténèbres, on ne peut reconnaître les objets, tant ils sont confondus en désordre et recouverts uniformément d'une épaisse couche de suie. Aux noires poutres du plafond sont suspendus des barattes, des marmites, des paniers, des branches jadis vertes de sapin bénit, de fétides articles de vêtement, sale défroque transmise de génération en génération; des débris de toute espèce sont épars sur le sol presque visqueux; une table, un lit, un pétrin, et deux ou trois siéges en bois qu'à leur couleur on ne saurait distinguer du sol ou du foyer, occupent plus de la moitié de la chambre; une âcre fumée se mêle à l'air déjà si corrompu. Près du feu gît une boîte de sapin noirci, hermétiquement fermée par des pièces de toile ou de laine jadis vertes; cette boîte, d'où s'échappent des gémissements lamentables, ressemble à un cercueil, c'est le berceau d'un nouveau-né. Si le pauvre être a eu le malheur de venir au monde vers le commencement de l'hiver, il est condamné à vivre pendant huit mois de la fétide atmosphère qu'il a respirée au jour de sa naissance; pendant cette première période de sa vie, de beaucoup la plus importante en résultats pour sa santé future, ses poumons ne s'empliront pas une seule fois de l'air pur qui descend des montagnes; dans leur sollicitude, ses parents lui ont créé une atmosphère artificielle de la plus funeste insalubrité. Qu'on s'étonne ensuite de la mortalité des enfants dans les Alpes dauphinoises, qu'on s'étonne de compter parmi les survivants un si grand nombre de crétins !

Dans quelques villages, ces êtres dégradés forment le tiers ou la moitié de la population. Abondamment pourvus d'un goître majestueux qui ne fait que s'allonger et grossir avec l'âge, ils atteignent dès leur enfance le plus complet développement possible de leur intelligence, semblables sous ce rapport aux orangs-outangs qui n'ont plus rien à acquérir dès qu'ils sont arrivés à l'âge de trois ans. A cinq ans les petits crétins ont déjà l'air placide et mûr qu'ils doivent garder toute leur vie; leurs membres sont ramassés et trapus comme ceux des hommes faits; ils remplissent leurs fonctions de bergers ou de manœuvres aussi bien qu'ils le feront dans la force de l'âge, et comme des adultes, ils portent culottes, habit à queue et large chapeau noir. Ils ont même avant l'âge un certain gros bon sens, et s'ils appartiennent à une famille de notables, rien n'empêche qu'on ne les choisisse pour en faire les sacristains et les marguilliers de la paroisse : une seule chose leur manque, la force d'impulsion nécessaire pour devenir des hommes. Leurs yeux, aussi brillants qu'ils soient, se ternissent peu à peu, leur bouche commence à baver, leurs jambes hésitent et se traînent. Épais, lourds, hideux, ils ne demandent qu'à satisfaire leur faim, et la vue d'une écuelle de lait, d'un morceau de pain les satisfait complétement. Pour comprendre leur misérable état, est-il besoin d'analyser savamment l'eau qu'ils boivent et de doser l'air qu'ils absorbent? Il suffit de pénétrer dans les tanières impures où ils ont passé leur enfance.

La nourriture des montagnards du Pelvoux ne vaut guère mieux que leur logement; elle est simple, puisqu'elle se compose presque uniquement de pain, de laitage et de racines; mais le pain qui forme la base de l'alimentation est toujours de mauvaise qualité. Un usage

1. Voir la 2e livraison du *Tour du monde*.

antique et solennel veut que chaque famille ait sa provision de pain pour une année entière; ainsi l'on montre aux envieux que la farine ne manque pas. Le pauvre seul mange parfois du pain frais, parce qu'il n'a pas une récolte suffisante pour cuire en une fois la provision de toute l'année; mais il a honte de sa pauvreté, et quand il s'agit de mettre de nouveau la main à la pâte, il se cache afin d'échapper aux regards des voisins. Le pain de la Vallouise, fait de seigle et de froment, ou bien de seigle et d'avoine, a toujours goût de poussière ou de moisi. Il va sans dire que pour couper ce pain il faut recourir à des moyens héroïques. Sur la table est placé un gros billot de chêne auquel est attaché un coutelas tranchant; on introduit le pain sous l'instrument, et en appuyant de tout le poids de son corps sur le manche qui termine le coutelas, on parvient à détacher un morceau du bloc de pain soumis à la pression. Pour ramollir ce morceau, dur comme un éclat de marbre, il faut le faire tremper pendant quelques minutes; les pauvres se contentent d'eau pure, les riches se servent de vin blanc pour cette opération.

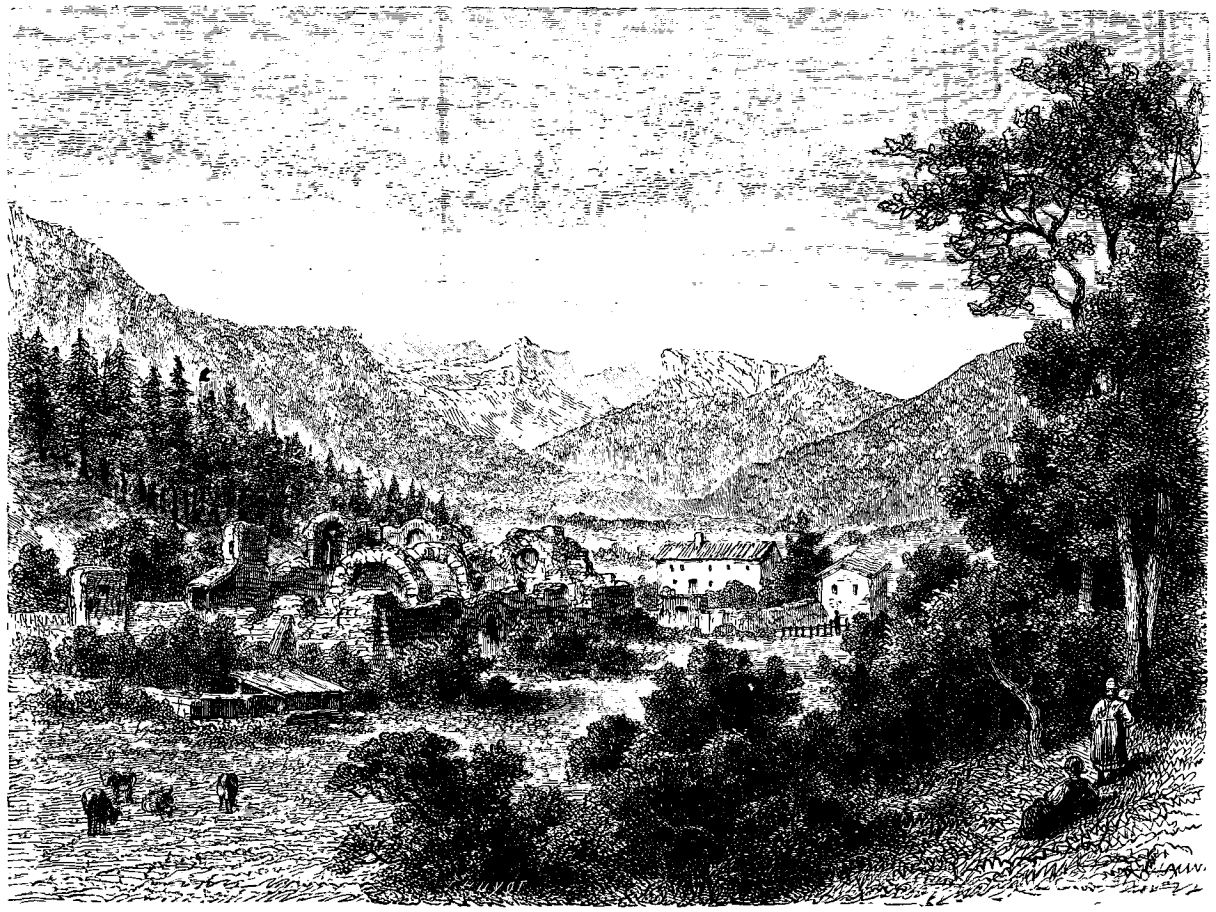
Semblables sous ce rapport à toutes les peuplades isolées, les gens de la Vallouise n'ont point d'habitudes commerciales; ils tâchent de vivre comme si le reste du genre humain n'existait pas, et chacun d'eux tâche de produire dans ses champs et dans son chalet tout ce qu'il croit être nécessaire à ses besoins ou à son agrément. Il se contente de vendre sur les marchés de Briançon et de la Bessée les denrées qu'il lui est absolument impossible de consommer lui-même, et jamais il n'achète qu'à la dernière extrémité les objets les plus indispensables. Il est son propre journalier, son charpentier, son maçon, son boulanger, son tailleur, son cordonnier; même lorsqu'il est obligé d'accepter l'intermédiaire du fabricant, il se croit tenu de fournir la matière première. Quand il a besoin d'un vêtement de drap, il tond ses brebis, en fait carder et filer la laine dans sa maison, la porte au fabricant qui la transforme en drap, puis au teinturier qui la teint en gros bleu, et enfin rapporte le drap à sa femme qui taille la culotte ou l'habit sur un patron laissé par la grand'mère. De même, les chemises du Vallouisais doivent être faites du chanvre qui croît autour de son chalet; en outre, le nombre des *sétérées* de chanvre qu'il cultive doit augmenter avec sa fortune. Un œil exercé peut toujours reconnaître à l'étendue des chènevières situées dans une propriété, combien le maître a de chemises dans son armoire. Il est bon d'ajouter que la plupart de ces chemises ne sont autre chose qu'un symbole de richesse et restent inviolées sur les planches de sapin jusqu'au jour où l'heureux possesseur les transmet solennellement à son fils ou à son gendre.

Ayant ainsi l'ambition de tout produire par eux-mêmes, leur foin, leurs céréales, leurs chanvres, leurs laines, leurs fromages, leur vin, les habitants de la Vallouise sont obligés d'avoir des parcelles de terrain à plusieurs lieues de distance, les unes à l'origine, les autres à l'issue de la vallée, car les produits divers qu'ils demandent ne peuvent être obtenus qu'à différentes altitudes. Les habitants des Claux, non contents d'avoir autour de leurs chalets des champs de céréales, des prairies, des chènevières, quelques arbres fruitiers, ont aussi des chalets d'été à l'Ailefroide, à la Sapenière, à l'Échauda, dans tous les pâturages communaux où ils peuvent envoyer leurs moutons ou leur gros bétail; d'un hameau, ils tirent leur seigle, leurs choux et leurs navets; près d'un autre hameau, situé à deux ou trois lieues plus loin, ils traient leurs vaches, font leur beurre et leurs fromages. Quant aux vignobles, ils sont situés à seize kilomètres des Claux, près de l'issue de la vallée, à la base d'un rocher exposé au soleil du midi; mais leur altitude dépassant mille mètres, ils ne peuvent produire qu'un abominable verjus dont les propriétaires sont pourtant singulièrement fiers. Au milieu du vignoble se trouve la cave où l'on emmagasine les deux ou trois barriques de liquide récolté, et lorsque le vin manque chez les habitants des Claux, ils sont obligés de seller leur monture et d'employer toute une journée de travail pour aller remplir deux outres goudronnées. En revenant, ils ne manquent pas d'inviter tous les amis qu'ils rencontrent sur la route, la procession grossit à mesure qu'ils se rapprochent du village; à peine arrivés, tous s'attablent pour fêter le bon vin; une grande partie de l'outre entamée se vide en l'honneur de l'amphitryon, et celui-ci passe le reste de la journée à cuver sa liqueur. Tel est l'un des moindres inconvénients du système que pratique l'indigène de la Vallouise en produisant sur sa propriété tous les objets nécessaires à sa consommation. Protectionniste fidèle aux saines traditions de l'économie politique, il mange son blé, boit son vin, s'habille de sa laine et de son chanvre, bâtit son chalet avec son propre bois, sculpte lui-même le berceau de son enfant et rabote le cercueil de son père; il ne paye aucun tribut aux habitants des autres vallées; mais il mange du pain moisi, boit du vinaigre, s'habille de vêtements mal faits, se construit des cabanes insalubres, fait de ses enfants autant de petits crétins, et de plus il perd son temps qu'il pourrait employer d'une manière utile.

Lorsque vient l'hiver, l'interminable hiver, lorsqu'une épaisse neige remplit la vallée et que les branches d'arbres portent chacune leur poids de glace, ceux qui n'abandonnent pas le pays se réfugient, pour échapper au froid, dans les écuries creusées au-dessous des maisons: les exhalaisons du fumier entassé depuis plusieurs mois, la respiration des chevaux et des mulets, l'absence de courant d'air, l'épaisseur des murailles, même la couche de neige qui obstrue toutes les issues, maintiennent une température confortable dans ces souterrains nauséabonds. On y transporte les instruments culinaires, les rouets, les fuseaux, les branches bénites, l'antique pendule qui mesure les heures de son tictac monotone. Une rigole pavée emporte les eaux ménagères et le purin des animaux dans le tas de fumier qui occupe l'extrémité opposée à celle où siégent les dieux lares de la famille. Toutes les dispositions sont prises dans le but de rendre supportable le séjour des écuries. Le temps se passe assez agréablement pour les femmes qui ont toujours à

vaquer aux soins du ménage, soigner les enfants, les vieillards et les malades, à filer la laine et le chanvre; quant aux hommes, ils n'ont qu'à se jeter sur la paille à côté des animaux, et sauf les heures pendant lesquelles ils soignent leurs bêtes, ils emploient leur temps à dormir d'un long sommeil semblable à celui des marmottes; parfois, dans leurs moments d'insomnie, ils tricotent des bas et vont tenir compagnie aux dames.

C'est là un genre de vie inacceptable pour des hommes habitués au grand air, à la liberté du chasseur ou du pâtre; aussi la plupart d'entre eux quittent la prison dans laquelle l'hiver renferme leur famille, et suivant l'exemple que leur donnent les troupeaux de Provence, quittent leurs âpres montagnes pour aller séjourner jusqu'au printemps dans les régions plus fortunées du Midi. Vrais nomades, ils habitent pendant la saison des chaleurs les fraîches vallées des Alpes, puis au commencement de l'automne descendent dans les vallées inférieures et enfin, lors de la chute des neiges, vont jouir du doux climat des plages maritimes. Il serait à désirer qu'en hiver les hommes n'eussent pas seuls le privilége d'émigrer dans les plaines tempérées de la Provence. Pendant



Ruines de la Chartreuse de Durbon. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

la saison des neiges, le climat des Alpes devient celui du Spitzberg; alors les femmes et les enfants, confinés sous terre dans les écuries infectes, n'osent plus sortir de peur de respirer l'air glacé du dehors. Le jour ne viendra-t-il pas où ils pourront émigrer en masse vers les chaudes plaines du Midi, laissant les villages en garde à quelques chasseurs? Le bien-être des montagnards, leur santé l'exigent impérieusement, et si l'on désire l'extinction graduelle du crétinisme, on ne peut recourir à un moyen plus naturel et plus efficace. Autant les montagnes sont belles quand les vallées qui en ceignent la base leur font une ceinture de feuillage, autant elles sont effrayantes à voir lorsqu'elles reposent sur un monde de frimas. Alors un silence terrible repose sur la vaste étendue des vallées et des montagnes uniformément blanches; le ciel gris se confond avec l'horizon dentelé des cimes; souvent les neiges tourbillonnent fouettées par la tourmente, et les avalanches s'écroulent en grondant du haut des rochers. Au milieu de cette nature inhospitalière, l'homme, blotti dans un souterrain, se sent à peine le droit d'exister.

Élisée RECLUS

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

# GRAVURES.


| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Chapelle de Sainte-Rosalie (près Palerme) | Rouargue | 1 |
| Types et costumes siciliens | Rouargue | 4 |
| Ruines a Girgenti (Agrigente) | Rouargue | 5 |
| Vue de Syracuse | Rouargue | 8 |
| Taormine et l'Etna | Rouargue | 9 |
| La Marine a Messine | Rouargue | 12 |
| Rocher de Scylla | Rouargue | 13 |
| Stromboli | Rouargue | 16 |
| Pigeonnier près d'Ispahan | Jules Laurens | 17 |
| Pont d'Allah-Verdi-Khan sur le Zend-è-Roud, a Ispahan | Jules Laurens | 21 |
| Collége de la Mère du roi, a Ispahan | Jules Laurens | 24 |
| Une peinture indienne dans le palais des Quarante-Colonnes, a Ispahan. | Jules Laurens | 25 |
| Entrée de Kaschan | Jules Laurens | 28 |
| Une caravane persane au repos | Jules Laurens | 29 |
| Types persans | Jules Laurens | 32 |
| Faubourg de Téhéran | Jules Laurens | 33 |
| La porte de Schah-Abdoulazim | Jules Laurens | 36 |
| Dans une cour, a Téhéran | Jules Laurens | 37 |
| Types et portraits persans | Jules Laurens | 40 |
| Groupe de Persans | Jules Laurens | 41 |
| Dans l'Enderoun (appartement intérieur — Costumes d'intérieur et de sortie). | Jules Laurens | 44 |
| Choix d'armes, d'instruments et objets divers persans | Jules Laurens | 45 |
| Le Démavend | Jules Laurens | 48 |
| Vue de l'île Saint-Thomas | de Bérard | 49 |
| Saint-Pierre, a la Martinique | de Bérard | 52 |
| Cataracte de Weinachts (Guyane anglaise) | de Bérard | 53 |
| Une sucrerie a la Guadeloupe | de Bérard | 56 |
| La Pointe-a-Pître, a la Guadeloupe | de Bérard | 57 |
| Le port d'Espagne, a la Trinidad | de Bérard | 60 |
| La baie de Panama | de Bérard | 61 |
| Vue des Bermudes | de Bérard | 64 |
| Costumes norvégiens d'Hitterdal | Pelcoq | 65 |
| La vallée de Bolkesjo | Doré | 68 |
| Costumes du Télémark | Pelcoq | 69 |
| La vallée de Vestfjordal | Doré | 72 |
| Intérieur d'auberge a Bolkesjö | Lancelot | 73 |
| Eglise d'Hitterdal | Wormser | 75 |
| Le Rjukandfoss | Doré | 76 |
| Un chalet a Bamble | Lancelot | 77 |

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Vue du lac Bandak | Doré | 80 |
| Le lac Flatdal | Doré | 81 |
| Fjord de Gudvangen | Doré | 84 |
| Église de Bakke | Doré | 85 |
| Route de Stalheim | Doré | 88 |
| Le Vöringfoss | Doré | 89 |
| Vallée de l'Heimdal | Doré | 92 |
| Femme du Sogn | Pelcoq | 93 |
| Une noce en Norvége | Pelcoq | 96 |
| Le marché aux grains (Suez) | Karl Girardet | 97 |
| Port de Suez | Karl Girardet | 100 |
| Cimetière européen a Suez | Karl Girardet | 100 |
| Qosséir | Karl Girardet | 101 |
| Djeddah | Karl Girardet | 101 |
| Port de Souakin | Karl Girardet | 101 |
| Mosquée de Salonique | Karl Girardet | 104 |
| Femmes albanaises, près d'un arabas, a Vasilika | Villevieille | 105 |
| Un juif de Salonique | Bida | 108 |
| Une juive de Salonique | Bida | 109 |
| Sceau du monastère de Kariès | | 111 |
| Vue générale de mont Athos | Villevieille | 112 |
| Le conseil des Épistates au mont Athos | Boulanger | 113 |
| Saint Georges (fresque de Panselinos dans le Catholicon de Kariès) | Pelcoq | 116 |
| Monastère d'Iveron | Karl Girardet | 117 |
| L'higoumène d'Iveron | Pelcoq | 120 |
| La Phiale ou le Baptistère du couvent de Lavra | Lancelot | 121 |
| Croix sculptée en bois dans le trésor de Kariès | Thérond | 124 |
| Coffret dans le trésor de Kariès | Thérond | 125 |
| Peinture de la trapeza de Lavra : les trois patriarches | Thérond | 128 |
| La confession | Bida | 129 |
| Bas-relief du couvent de Vatopédi | A. Proust | 130 |
| Albanais, soldat de la garde des Epistates | Villevieille | 132 |
| Vue du couvent d'Esphigmenou | Karl Girardet | 133 |
| Intérieur de la cour principale du couvent slave de Kiliandari | Lancelot | 136 |
| La récolte des noisettes au mont Athos | Villevieille | 137 |
| L'île Chatam, dans l'archipel Galapagos | E. de Bérard | 140 |
| Baie de la Poste, dans l'île Floriana (archipel Galapagos) | E. de Bérard | 140 |
| L'île Charles, dans l'archipel Galapagos | E. de Bérard | 141 |
| Aiguade de l'île Charles (archipel Galapagos) | E. de Bérard | 144 |
| Oiseaux et reptile (archipel Galapagos) | Rouyer | 145 |
| Côtes de l'île Albermale, dans l'archipel Galapagos | E. de Bérard | 148 |
| Oeno, dans l'archipel Pomotou (îles à coraux) | E. de Bérard | 149 |
| Village de Vanou, dans l'île de Vanikoro (îles à coraux) | E. de Bérard | 149 |
| Baie de Manevai, dans l'île de Vanikoro (îles à coraux) | E. de Bérard | 152 |
| Récifs et piton de l'île de Borabora (îles à coraux) | E. de Bérard | 153 |
| Rade et pic de l'île de Borabora (îles à coraux) | E de Bérard | 156 |
| Ile de Whitsunday, dans l'archipel Pomotou (îles à coraux) | E. de Bérard | 157 |
| Brun-Rollet | Fath | 160 |
| Traîneau yakoute | Victor Adam | 161 |
| Une sorcière tongouse | Victor Adam | 164 |
| Port d'Okhotsk | Victor Adam | 165 |
| Bazar de Nertchinsk | Victor Adam | 168 |
| Colonie ou village yakoute | Victor Adam | 169 |
| Voyageur russe en Sibérie | Victor Adam | 172 |
| Argali (mouton sauvage) | Victor Adam | 173 |
| Campement de Tongouses | Victor Adam | 176 |
| Chamans yakoutes | Victor Adam | 177 |
| Femme yakoute | Victor Adam | 180 |

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Poteaux des frontières du pays des Yakoutes et de la Chine | Victor Adam . . | 181 |
| Types indigènes (Australie du Sud) | G. Fath. . . . . | 184 |
| Sépultures australiennes dans les bois | Lancelot . . . . | 185 |
| Sépulture australienne au désert | Doré. . . . . | 189 |
| Restes d'un voyageur retrouvés par ses compagnons dans les déserts du lac Torrens | Doré. . . . . | 192 |
| Oasis d'Éderi (Fezzan) | Rouargue . . . . | 193 |
| Mourzouk (capitale du Fezzan) | Rouargue . . . . | 196 |
| Gorge d'Agueri | Lancelot . . . . | 197 |
| Vallée d'Auderaz | Rouargue . . . . | 200 |
| Vue d'Agadez | Lancelot . . . . | 201 |
| Vue de Kano (entrepôt du Soudan central) | Lancelot . . . . | 204 |
| Dendal ou boulevard de Kouka (capitale du Bornou) | Lancelot . . . . | 205 |
| Vue du lac Tchad | Rouargue . . . . | 208 |
| Village marghi | Rouargue . . . . | 209 |
| Halte dans une forêt du Marghi | Rouargue . . . . | 212 |
| Village mosgou | Rouargue . . . . | 213 |
| Chef mosgovien | Rouargue . . . . | 216 |
| Intérieur d'une habitation mosgovienne | Rouargue . . . . | 217 |
| Chef kanembou | Rouargue . . . . | 220 |
| Entrée du sultan de Baghirmi dans Maséna (sa capitale) | Rouargue . . . . | 221 |
| Une razzia a Barea (Mosgou) | Rouargue . . . . | 224 |
| Vue du marché de Sokoto | Hadamard. . . . | 225 |
| Bac sur le Niger, a Say | Rouargue . . . . | 228 |
| Vue des monts Homboris | Lancelot . . . . | 229 |
| Village sonray | Lancelot . . . . | 232 |
| Vue de Kabra (port de Tembouctou) | Rouargue . . . . | 233 |
| Camp touareg | Lancelot . . . . | 236 |
| Arrivée a Tembouctou | Lancelot . . . . | 237 |
| Vue générale de Tembouctou | Lancelot . . . . | 240 |
| Portrait en pied du baron de Wogan en costume de voyage | J. Pelcoq . . . . | 241 |
| Grass-Valley | J. Pelcoq . . . . | 244 |
| Un claim ou atelier de mineur | J. Pelcoq . . . . | 245 |
| Forêt de *Taxodium giganteum* ou pins géants | Lancelot . . . . | 248 |
| Un cañon ou passage de la Sierra-Wah | Lancelot . . . . | 249 |
| La case du jugement | J. Pelcoq . . . . | 252 |
| Le poteau de la guerre | J. Pelcoq . . . . | 253 |
| Types d'Indiennes du Rio-Colorado | J. Pelcoq . . . . | 256 |
| Grande pagode de Rangoun | Français. . . . . | 257 |
| Bateau a voile sur l'Irawady | Cliché anglais . | 258 |
| Canot de parade | Cliché anglais . | 259 |
| Bateau de commerce | Cliché anglais . | 259 |
| Birmans dans une forêt | J. Pelcoq . . . . | 261 |
| Pattshaing ou tambour-harmonica | Cliché anglais . | 262 |
| Pattshaing a baguettes | Cliché anglais . | 262 |
| Harpe birmane | Cliché anglais . | 263 |
| Harmonica birman | Cliché anglais . | 263 |
| Pagode a Pagán | Cliché anglais . | 264 |
| Représentation théâtrale dans le royaume d'Ava | Hadamard. . . . | 265 |
| Dagobah ou pagode en forme de cloche | Cliché anglais . | 266 |
| Intérieur d'une pagode | Cliché anglais . | 267 |
| Maison de l'ambassade a Amarapoura | Cliché anglais . | 268 |
| Vallée des puits de bitume | Karl Girardet. | 269 |
| Types de grands seigneurs et hauts fonctionnaires birmans | Morin. . . . . | 272 |
| Le palais du roi et l'éléphant blanc | Navlet . . . . . | 273 |
| Sculptures comiques dans le monastère royal a Amarapoura | Lancelot . . . . | 276 |
| Vue du Maha-Toolut-Boungyo (monastère royal à Amarapoura) | Lancelot . . . . | 277 |
| Détails intérieurs du Maha-comiye-peima a Amarapoura | Navlet . . . . . | 281 |

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Une porte a Amarapoura | Cliché anglais | 284 |
| Canon birman | Cliché anglais | 284 |
| Danse des éléphants | Cliché anglais | 284 |
| Canal d'irrigation dans le royaume d'Ava | Cliché anglais | 285 |
| Jeunes dames birmanes | Morin | 288 |
| Le temple du Dragon | Lancelot | 289 |
| Rives de l'Irawady (près des mines de rubis) | Cliché anglais | 292 |
| Petite pagode a Mengoun | Cliché anglais | 292 |
| Grand temple de Mengoun (depuis le tremblement de terre de 1839) | Karl Girardet | 293 |
| Vallée de l'Irawady au confluent du Myit-Nge | Paul Huet | 297 |
| Temple ruiné a Pagán | Lancelot | 300 |
| Salces ou volcans de boue a Membo | Cliché anglais | 301 |
| Cônes volcaniques dans la plaine de Membo | Cliché anglais | 301 |
| Paysans birmans en voyage | Cliché anglais | 302 |
| Statue gigantesque de Bouddha a Amarapoura | Lancelot | 304 |
| Zanzibar vue de la mer | E. de Bérard. | 305 |
| Portrait de feu l'iman de Zanzibar | E. de Bérard. | 308 |
| Pont de la ville de Zanzibar | E. de Bérard. | 309 |
| Un village de la Mrima | Lavieille | 312 |
| Jihoué la Mkoa ou la roche ronde | Cliché anglais | 313 |
| La fontaine qui bout (source thermale dans le Khoutou) | Cliché anglais | 313 |
| Sycomore africain | Cliché anglais | 314 |
| L'Ougogo | Cliché anglais | 315 |
| Burton et ses compagnons en marche | Lavieille | 316 |
| Chaîne côtière de l'Afrique occidentale | Lavieille | 317 |
| Passe dans l'Ousagara | Lavieille | 320 |
| Paysage dans l'Ounyamouézi | Lavieille | 321 |
| Noirs de l'Ousumboua | G. Boulanger. | 324 |
| Huttes a Mséné | Lavieille | 325 |
| Nègres porteurs | G. Boulanger. | 328 |
| Noir de l'Ouganda | G. Boulanger. | 329 |
| Habitation de Snay ben Amir a Kazeh | Lavieille | 332 |
| Jeunes dames a Kazeh | G. Boulanger. | 333 |
| Coiffures des indigènes de l'Ounyanyembé | Cliché anglais | 334 |
| Coiffures des indigènes de l'Oujiji | Cliché anglais | 335 |
| Maison des étrangers a Kaouélé | Lavieille | 336 |
| Navigation sur le lac Tanganyika | Lavieille | 337 |
| Le capitaine Burton sur le lac Tanganyika | Lavieille | 339 |
| Habitation au bord du lac Tanganyika | Lavieille | 340 |
| Le bassin du Mararo | Lavieille | 341 |
| Instruments et ustensiles des Ouajiji | Cliché anglais | 342 |
| Riverains du Tanganyika (côté ouest) | Cliché anglais | 343 |
| Riverains du Tanganyika (côté sud) | Cliché anglais | 343 |
| Le bassin du Kisanga | Lavieille | 344 |
| Végétation de l'Ougogi | Lavieille | 345 |
| Passe de l'Ouzagara | Cliché anglais | 346 |
| Rocher de l'Éléphant près du cap Gardafui | Cliché anglais | 347 |
| Dernier établissement égyptien dans le Fazogl | Lancelot | 348 |
| Contrée des Shelouks sur le Saubat | Lancelot | 349 |
| Bélénia (village bari sur le fleuve Blanc) | Lancelot | 352 |
| Habitants de la Havane | Potin | 353 |
| Coolies chinois a Cuba | Pelcoq. | 356 |
| Vue générale de la Havane (capitale de Cuba) | Lancelot | 357 |
| Avenue de palmiers devant une habitation de Cuba | E. de Bérard. | 360 |
| Cathédrale de la Havane | Navlet. | 361 |
| La volante (voiture de la Havane) | Victor Adam | 363 |
| Vue de Matanzas | Lancelot | 364 |
| Paysage dans l'île de Cuba : Loma (coteau) de Candela | Paul Huet | 365 |

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Paysage dans l'île de Cuba (Loma de la Givora) | Paul Huet . . . | 368 |
| Grenoble et les Alpes dauphinoises | Karl Girardet. | 369 |
| Les Grands Goulets | Karl Girardet. | 372 |
| Pont-en-Royans | Doré. | 373 |
| Sainte-Croix et les ruines du château de Quint | Karl Girardet. | 376 |
| Die et la vallée de Roumeyer (vue prise des hauteurs de Saint-Justin) | Français. | 377 |
| Le Mont-Aiguille (vu de Clelles) | Daubigny | 380 |
| Pontaix | Karl Girardet. | 381 |
| Roumeyer et le mont Glandaz | Français | 384 |
| Entrée de la vallée de Roumeyer | Karl Girardet. | 385 |
| La vallée de Léoncel | Karl Girardet. | 388 |
| La vallée de la Véoure et de la plaine du Rhône (vue prise des hauteurs de la Vacherie) | Karl Girardet. | 389 |
| Beaufort | Français. | 392 |
| La forêt de Saou | Sabatier. | 394 |
| Poët-Cellard | Karl Girardet. | 395 |
| Bourdeaux | Karl Girardet. | 396 |
| Le Velan et Plan-de-Baix (vue des sources du Ruïdoux) | Karl Girardet. | 397 |
| Cascade de la Druïse | Karl Girardet. | 398 |
| La gorge de Trente-Pas | Karl Girardet. | 400 |
| Le mont Viso | Sabatier. | 401 |
| Le pont du Diable | Sabatier. | 405 |
| Le lac de l'Échauda | Sabatier. | 408 |
| Le Pelvoux | Sabatier. | 409 |
| Le mont Aurouze | Français. | 412 |
| Les montagnes du Devoluy | Karl Girardet. | 413 |
| Ruines de la Chartreuse de Durbon | Karl Girardet. | 416 |

# CARTES ET PLANS.


CARTE DE LA SICILE, par M. A. Vuillemin . . . . . 3
CARTE DE LA PERSE, par M. A. Vuillemin . . . . . 19
CARTE DES GRANDES ET PETITES ANTILLES, par M. A. Vuillemin. . . . . 51
CARTE DU HAUT TÉLÉMARK (Norvége méridionale), d'après M. Paul Riant . . . . . 67
CARTE DE LA PRESQU'ÎLE DE BERGEN, d'après M. Paul Riant . . . . . 83
CARTE DE LA CHALCIDIQUE, par M. A. Vuillemin. . . . . 115
PARTIE DU GOUVERNEMENT D'YAKOUTSK, par Piadischeff. . . . . 167
CARTE DE L'AUSTRALIE, par M. A. Vuillemin. . . . . 187
CARTE DES VOYAGES DU DOCTEUR HENRI BARTH EN AFRIQUE (partie orientale) d'après M. de Lanoye. . 195
VOYAGE DU DOCTEUR BARTH (Itinéraire de Sokoto à Tembouctou), par M. A. Vuillemin . . . . . 234
CARTE DU COURS INFÉRIEUR DE L'IRAWADY COMPRENANT LES POSSESSIONS BRITANNIQUES ET LA PARTIE SUD DU ROYAUME D'AVA, d'après le capitaine H. Yule . . . . . 260
PLAN D'AMARAPOURA ET DE SA BANLIEUE, d'après les relevés du major Grant Allan. . . . . 280
CARTE DU COURS SUPÉRIEUR DE L'IRAWADY ET PARTIE NORD DU ROYAUME D'AVA, d'après le cap. Yule . 296
CARTE DU VOYAGE DE BURTON ET SPEKE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE (Itinéraire de Zanzibar à Kazeh) . . . . . 307
CARTE DU VOYAGE DE BURTON ET SPEKE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE (2e partie) . . 338
CARTE DE L'ÎLE DE CUBA, par M. A. Vuillemin . . . . . 355
CARTE DU DAUPHINÉ (partie occidentale : Isère et Drôme), par M. A. Vuillemin. . . . . 371
CARTE DU DAUPHINÉ (partie orientale : Isère et Hautes-Alpes), par M. A. Vuillemin . . . . . 404

# TABLE DES MATIÈRES.


UN MOIS EN SICILE (1843. — Inédit), par M. FÉLIX BOURQUELOT.

Arrivée en Sicile. — Palerme et ses habitants. — Les monuments de Palerme. — La cathédrale de Monreale. — De Palerme à Trapani. — Partenico. — Alcamo. — Calatafimi. — Ruines de Ségeste. — Trapani. — La sépulture du couvent des capucins. — Le mont Éryx. — De Trapani à Girgenti. — La Lettica. — Castelvetrano. — Ruines de Sélinonte. — Sciacca. — Girgenti (Agrigente). — De Girgenti à Castrogiovanni. — Caltanizzetta. — Castrogiovanni. — Le lac Pergusa et l'enlèvement de Proserpine. — De Castrogiovanni à Syracuse. — Calatagirone. — Vezzini. — Syracuse. — De Syracuse à Catane. — Lentini. — Catane. — Ascension de l'Etna. — Taormine. — Messine. — Retour à Naples . . . . . 1

VOYAGE EN PERSE, fragments par M. le comte A. DE GOBINEAU (1855-1858), dessins inédits de M. JULES LAURENS.

Arrivée à Ispahan. — Le gouverneur. — Aspect de la ville. — Le Tchéhar-Bâgh. — Le collége de la Mère du roi. — La mosquée du roi. — Les quarante colonnes. — Présentations. — Le pont du Zend-è-Roub. — Un dîner à Ispahan. — La danse et la comédie. — Les habitants d'Ispahan. — D'Ispahan à Kaschan. — Kaschan. — Ses fabriques. — Son imprimerie lithographique. — Ses scorpions. — Une légende. — Les bazars. — Le collége. — De Kaschan à la plaine de Téhéran. — Koum. — Feux d'artifice. — Le pont du Barbier. — Le désert de Khavèr. — Houzé-Sultan. — La plaine de Téhéran. — Téhéran. — Notre entrée dans la ville. — Notre habitation. . . . . 16

Une audience du roi de Perse. — Nouvelles constructions à Téhéran. — Température. — Longévité. — Les nomades. — Deux pèlerins. — Le culte du feu. — La police. — Les ponts. — Le laisser aller administratif. — Les amusements d'un bazar persan. — Les fiançailles. — Le divorce. — La journée d'une Persane. — La journée d'un Persan. — Les visites. — Formules de politesses. — La peinture et la calligraphie persanes. — Les chansons royales. — Les conteurs d'histoires. — Les spectacles : drames historiques. — Épilogue. — Le Démavend. — L'enfant qui cherche un trésor. . . . . 34

VOYAGES AUX INDES OCCIDENTALES, par M. ANTHONY TROLLOPE (1858-1859); dessins inédits de M. A. DE BÉRARD.

L'île Saint-Thomas. — La Jamaïque : Kingston ; Spanish-Town ; les *réserves ;* la végétation. — Les planteurs et les nègres. — Plaintes d'une Ariane noire. — La toilette des négresses. — Avenir des mulâtres. — Les petites Antilles. — La Martinique. — La Guadeloupe. — Grenada. — La Guyane anglaise. — Une sucrerie. — Barbados. — La Trinidad. — La Nouvelle-Grenade. — Sainte-Marthe. — Carthagène. — Le chemin de fer de Panama. — Costa Rica : San José ; le Mont-Blanco. — Le Serapiqui. — Greytown . . . . . 49

VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES, par M. PAUL RIANT. (Le Télémark et l'évêché de Bergen.) (1858. — Inédit.)

LE TÉLÉMARK. — Christiania. — Départ pour le Télémark. — Mode de voyager. — Paysage. — La vallée et la ville de Drammen. — De Drammen à Kongsberg. — Le cheval norvégien. — Kongsberg et ses gisements métallifères. — Les montagnes du Télémark. — Leurs habitants. — Hospitalité des *gaards* et des *sæters*. — Une sorcière. — Les lacs Tinn et Mjös. — Le Westfjord. — La chute du Rjukan. — Légende de la belle Marie. — Dal. — Le livre des étrangers. L'église d'Hitterdal. — L'ivresse en Norvége. — Le châtelain aubergiste. — Les lacs Sillegjord et Bandak. — Le ravin des Corbeaux. . . . . 65

— *Le Saint-Olaf* et ses pareils. — Navigation intérieure. — Retour à Christiania par Skien. . . . . 82

L'ÉVÊCHÉ DE BERGEN. — La presqu'île de Bergen. — Lærdal. — Le Sognefjord. — Vosse-Vangen. — Le Vöringfoss. — Le Hardangerfjord. — De Vikoër à Sammanger et à Bergen . . . . . 85

VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN DANS L'AFRIQUE ORIENTALE (1860. — Texte et dessins inédits.) — Lettre au Directeur du *Tour du monde* (Khartoum, 10 mai 1860).

D'ALEXANDRIE A SOUAKIN. — L'Égypte. — Le désert. — Le simoun. — Suez. — Un danger. — Le mirage. — Tor. — Qosséir. — Djambo. — Djeddah . . . . . 97

VOYAGE AU MONT ATHOS, par M. A. PROUST (1858. — Inédit.)

Salonique. — Juifs, Grecs et Bulgares. — Les mosquées. — L'Albanais Rabottas. — Préparatifs de départ. — Vasilika. — Galatz. — Nedgesalar. — L'Athos. — Saint-Nicolas. — Le P. Gédéon. — Le couvent russe. — La messe chez les Grecs. — Kariès et la république de l'Athos. — Le voïvode turc. — Le peintre Anthimès et le pappas Manuel. — M. de Sévastiannoff . . . . . 103

Ermites indépendants. — Le monastère de Koutloumousis. — Les bibliothèques. — La peinture. — Manuel Panselinos et les peintres modernes. — Le monastère d'Iveron. — Les carêmes. — Peintres et peintures. — Stavronikitas. — Miracles. — Un Vroukolakas. — Les bibliothèques. — Les mulets. — Philotheos. — Les moines et la guerre de l'Indépendance. — Karacallos. — L'union des deux Églises. — Les pénitences et les fautes . . . . . 114

La légende d'Arcadius. — Le pappas de Smyrne. — Esphigmenou. — Théodose le Jeune. — L'ex-patriarche Anthymos et l'Église grecque. — L'isthme de l'Athos et Xerxès. — Les monastères bulgares : Kiliandari et Zographos. — La légende du peintre. — Beauté du paysage. — Castamoniti. — Une femme au mont Athos. — Dokiarios. — La secte des Palamites. — Saint-Xénophon. — La pêche aux éponges. — Retour à Kariès. — Xiropotamos, le couvent du Fleuve Sec. — Départ de Daphné. — Marino le chanteur . . . . . 130

VOYAGE D'UN NATURALISTE (CHARLES DARWIN). — L'archipel Galapagos et les attoles ou îles de coraux. — (1838).

L'ARCHIPEL GALAPAGOS. — Groupe volcanique. — Innombrables cratères. — Aspect bizarre de la végétation. — L'île Chatam. — Colonie de l'île Charles. — L'île James. — Lac salé dans un cratère. — Histoire naturelle de ce groupe d'îles. — Mammifères; souris indigène. — Ornithologie; familiarité des oiseaux; terreur de l'homme; instinct acquis. — Reptiles; tortues de terre; leurs habitudes . . . . . 139

Encore les tortues de terre; lézard aquatique se nourrissant de plantes marines; lézard terrestre herbivore, se creusant un terrier. — Importance des reptiles dans cet archipel où ils remplacent les mammifères. — Différences entre les espèces qui habitent les diverses îles. — Aspect général américain. . . . . 146

LES ATTOLES OU ÎLES DE CORAUX. — Ile Keeling. — Aspect merveilleux. — Flore exiguë. — Voyage des graines. — Oiseaux. — Insectes. — Sources à flux et reflux. — Chasse aux tortues. — Champs de coraux morts. — Pierres transportées par les racines des arbres. — Grand crabe. — Corail piquant. — Poissons se nourrissant de coraux. — Formation des attoles. — Profondeur à laquelle le corail peut vivre. — Vastes espaces parsemés d'îles de corail. — Abaissement de leurs fondations. — Barrières. — Franges de récifs. — Changement des franges en barrières et des barrières en attoles . . . . . 151

BIOGRAPHIE. — Brun-Rollet . . . . . 159

VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES (Russie asiatique), par OUVAROVSKI (1830-1839).

Djigansk. — Mes premiers souvenirs. — Brigandages. — Le paysage de Djigansk. — Les habitants. — La pêche. — Si les poissons morts sont bons à manger. — La sorcière Agrippine. — Mon premier voyage. — Killæm et ses environs. — Malheurs. — Les Yakoutes. — La chasse et la pêche. — Yakoutsk. — Mon premier emploi. — J'avance. — Dernières recommandations de ma mère. — Irkoutsk. — Voyage. — Oudskoï. — Mes bagages. — Campement. — Le froid. — La rivière Outchour. — L'Aldan. — Voyage dans la neige et dans la glace. — L'Ægnæ. — Un Tongouse qui pleure son chien. — Obstacles et fatigues. — Les guides. — Ascension du Dougdjour. — Stratagème pour prendre un oiseau. — La ville d'Oudskoï. — La pêche à l'embouchure du fleuve Ut. — Navigation pénible. — Boroukan. — Une halte dans la neige. — Les rennes. — Le mont Byraya. — Retour à Oudskoï et à Yakoutsk. . . . . 161

Viliouisk. — Sel tricolore. — Bois pétrifié. — Le Sountar. — Nouveau voyage. — Description du pays des Yakoutes. — Climat. — Population. — Caractères. — Aptitudes. — Les femmes yakoutes. . . . . 177

DE SYDNEY A ADÉLAÏDE (Australie du Sud), notes extraites d'une correspondance particulière (1860).

Les Alpes australiennes. — Le bassin du Murray. — Ce qui reste des anciens maîtres du sol. — Navigation sur le Murray. — Frontières de l'Australie du Sud. — Le lac Alexandrina. — Le Kanguroo rouge. — La colonie de l'Australie du Sud. — Adélaïde. — Culture et mines . . . . . 182

VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE, journal du docteur BARTH (1849-1855).

Henry Barth. — But de l'expédition de Richardson. — Départ. — Le Fezzan. — Mourzouk. — Le désert. — Le palais des démons. — Barth s'égare; torture et agonie. — Oasis. — Les Touaregs. — Dunes. — Afaleselez. — Bubales et moufflons. — Ouragan. — Frontières de l'Asben. — Extorsions. — Déluge à une latitude où il ne doit pas pleuvoir. — La Suisse du désert. — Sombre vallée de Taghist. — Riante vallée d'Auderas. — Agadez. — Sa décadence. — Entrevue de Barth et du sultan. — Pouvoir despotique. — Coup d'œil sur les mœurs. — Habitat de la girafe. — Le Soudan; le Damergou. — Architecture. — Katchéna; Barth est prisonnier. — Pénurie d'argent. — Kano. — Son aspect, son industrie, sa population. — De Kano à Kouka. — Mort de Richardson. — Arrivée à Kouka. — Difficultés croissantes. — L'énergie du

voyageur en triomphe. — Ses visiteurs. — Un vieux courtisan. — Le vizir et ses quatre cents femmes. — Description de la ville, son marché, ses habitants. — Le Dendal. — Excursion. — Angornou. — Le lac Tchad. 193

Départ. — Aspect désolé du pays. — Les Chouas. — Mabani. — Le mont Délabéda. — Forgeron en plein vent. — Dévastation. — Orage. — Baobab. — Le Mendif. — Les Marghis. — L'Adamaoua. — Mboutoudi. — Proposition de mariage. — Installation de vive force chez le fils du gouverneur de Soulleri. — Le Bénoué. — Yola. — Mauvais accueil. — Renvoi subit. — Les Ouélad-Sliman. — Situation politique du Bornou. — La ville de Yo. — Ngégimi ou Ingégimi. — Chute dans un bourbier. — Territoire ennemi. — Razzia. — Nouvelle expédition. — Troisième départ de Kouka. — Le chef de la police. — Aspect de l'armée. — Dikoua. — Marche de l'armée. — Le Mosgou. — Adishen et son escorte. — Beauté du pays. — Chasse à l'homme. — Erreur des Européens sur le centre de l'Afrique. — Incendies. — Baga. — Partage du butin. — Entrée dans le Baghirmi. — Refus de passage. — Traversée du Chari. — A travers champs. — Défense d'aller plus loin. — Hospitalité de Bou-Bakr-Sadik. — Barth est arrêté. — On lui met les fers aux pieds. — Délivré par Sadik. — Maséna. — Un savant. — Les femmes de Baghirmi. — Combat avec des fourmis. — Cortége du sultan. — Dépêches de Londres . . . . . 209

De Katchéna au Niger. — Le district de Mouniyo. — Lacs remarquables. — Aspect curieux de Zinder. — Route périlleuse. — Activité des fourmis. — Le Ghaladina de Sokoto. — Marche forcée de trente heures. — L'émir Aliyou. — Vourno. — Situation du pays. — Cortége nuptial. — Sokoto. — Caprice d'une boîte à musique. — Gando. — Khalilou. — Un chevalier d'industrie. — Exactions. — Pluie. — Désolation et fécondité. — Zogirma. — La vallée de Foga. — Le Niger. — La ville de Say. — Région mystérieuse. — Orage. — Passage de la Sirba. — Fin du rhamadan à Sebba. — Bijoux en cuivre. — De l'eau partout. — Barth déguisé en schérif. — Horreur des chiens. — Montagnes du Hombori. — Protection des Touaregs. — Bambara. — Prières pour la pluie. — Sur l'eau. — Kabara. — Visites importunes. — Dangereux passage. — Tinboctoue, Tomboctou ou Tembouctou. — El Bakay. — Menaces. — Le camp du cheik. — Irritation croissante. — Sus au chrétien ! — Les Foullanes veulent assiéger la ville. — Départ. — Un preux chez les Touaregs. — Zone rocheuse. — Lenteurs désespérantes. — Gogo. — Gando. — Kano. — Retour . . . . . 226

VOYAGES ET AVENTURES DU BARON DE WOGAN EN CALIFORNIE (1850-1852. — Inédit).

Arrivée à San-Francisco. — Description de cette ville. — Départ pour les placers. — Le claim. — Première déception. — La solitude. — Mineur et chasseur. — Départ pour l'intérieur. — L'ours gris. — Reconnaissance des sauvages. — Captivité. — Jugement. — Le poteau de la guerre. — L'Anglais chef de tribu. — Délivrance. . . . . 245

VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA (empire des Birmans), par le capitaine HENRI YULE, du corps du génie bengalais (1855).

Départ de Rangoun. — Frontières anglaises et birmanes. — Aspect du fleuve et de ses bords. — La ville de Magwé. — Musique, concert et drames birmans. — Sources de naphte ; leur exploitation. — Un monastère et ses habitants. — La ville de Pagán. — Myeen-Kyan. — Amarapoura. — Paysage. — Arrivée à Amarapoura . . . . . 258

Amarapoura ; ses palais, ses temples. — L'éléphant blanc. — Population de la ville. — Recensement suspect. — Audience du roi. — Présents offerts et reçus. — Le prince héritier présomptif et la princesse royale. — Incident diplomatique. — Religion bouddhique. — Visites aux grands fonctionnaires. — Les dames birmanes. 273

Comment on dompte les éléphants en Birmanie. — Excursions autour d'Amarapoura. — Géologie de la vallée de l'Irawady. — Les poissons familiers. — Le serpent hamadryade. — Les Shans et autres peuples indigènes du royaume d'Ava. — Les femmes chez les Birmans et chez les Karens. — Fêtes birmanes. — Audience de congé. — Refus de signer un traité. — Lettre royale. — Départ d'Amarapoura et retour à Rangoun. — Coup d'œil rétrospectif sur la Birmanie . . . . . 280

VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE, par le capitaine BURTON (1857-1859).

But de l'expédition. — Le capitaine Burton. — Zanzibar. — Aspect de la côte. — Un village. — Les Béloutchis. — Ouamrima. — Fertilité du sol. — Dégoût inspiré par le pantalon. — Vallée de la mort. — Supplice de M. Maizan. — Hallucination de l'assassin. — Horreur du paysage. — Humidité. — Zoungoméro. — Effets de la traite. — Personnel de la caravane. — Métis arabes, Hindous, jeunes gens mis en gage par leurs familles. — Anes de selle et de bât. — Chaîne de l'Ousagara. — Transformation du climat. — Nouvelles plaines insalubres. — Contraste. — Ruine d'un village. — Fourmis noires. — Troisième rampe de l'Ousagara. — La Passe terrible. — L'Ougogo. — L'Ougogi. — Épines. — Le Zihoua. — Caravanes. — Curiosité des indigènes. — Faune. — Un despote. — La plaine embrasée. — Coup d'œil sur la vallée d'Ougogo. — Aridité. — Kraals. — Absence de combustible. — Géologie. — Climat. — Printemps. — Indigènes. — District de Toula. — Le chef Maoula. — Forêt dangereuse. . . . . 305

Arrivée à Kazeh. — Accueil hospitalier. — Snay ben Amir. — Établissements des Arabes. — Leur manière de vivre. — Le Tembé. — Chemins de l'Afrique orientale. — Caravanes. — Porteurs. — Une journée de marche. — Costume du guide. — Le Mganga. — Coiffures. — Halte. — Danse. — Séjour à Kazeh. — Avidité des Béloutchis. — Saison pluvieuse. — Yombo. — Coucher du soleil. — Jolies fumeuses. — Le Mséné. — Orgies. — Kajjanjéri. — Maladie. — Passage du Malagarazi. — Tradition. — Beauté de la Terre de la Lune. — Soirée de printemps. — Orage. — Faune. — Cynocéphales, chiens sauvages, oiseaux d'eau. —

Ouakimbou. — Ouanyamouézi. — Toilette. — Naissances. — Éducation. — Funérailles. — Mobilier. — Lieu public. — Gouvernement. — Ordalie. — Région insalubre et féconde. — Aspect du Tanganyika. — Ravissements. — Kaouélé. . . . . 321

Tatouage. — Cosmétiques. — Manière originale de priser. — Caractère des Ouajiji ; leur cérémonial. — Autres riverains du lac. — Ouatata, vie nomade, conquêtes, manière de se battre, hospitalité. — Installation à Kaouélé. — Visite de Kannéna. — Tribulations. — Maladies. — Sur le lac. — Bourgades de pêcheurs. — Ouafanya. — Le chef Kanoni. — Côte inhospitalière. — L'île d'Oubouari. — Anthropophages. — Accueil flatteur des Ouavira. — Pas d'issue au Tanganyika. — Tempête. — Retour. . . . . 337

FRAGMENT D'UN VOYAGE AU SAUBAT (affluent du Nil Blanc), par M. ANDREA DEBONO (1855) . . . . . 348

VOYAGE A L'ÎLE DE CUBA, par M. RICHARD DANA (1859).

Départ de New-York. — Une nuit en mer. — Première vue de Cuba. — Le Morro. — Aspect de la Havane. — Les rues. — La volante. — La place d'Armes. — La promenade d'Isabelle II. — L'hôtel Le Grand. — Bains dans les rochers. — Coolies chinois. — Quartier pauvre à la Havane. — La promenade de Tacon. — Les surnoms à la Havane. — Matanzas. — La Plaza. — Limossar. — L'intérieur de l'île. — La végétation. — Les champs de canne à sucre. — Une plantation. — Le café. — La vie dans une plantation de sucre. — Le Cumbre. — Le passage. — Retour à la Havane. — La population de Cuba. — Les noirs libres. — Les mystères de l'esclavage. — Les productions naturelles. — Le climat . . . . . 353

EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ, par M. ADOLPHE JOANNE (1850-1860).

Le pic de Belledon. — Le Dauphiné. — Les Goulets . . . . . 369

Les gorges d'Omblèze. — Die. — La vallée de Roumeyer. — La forêt de Saou. — Le col de la Cochette . . . 385

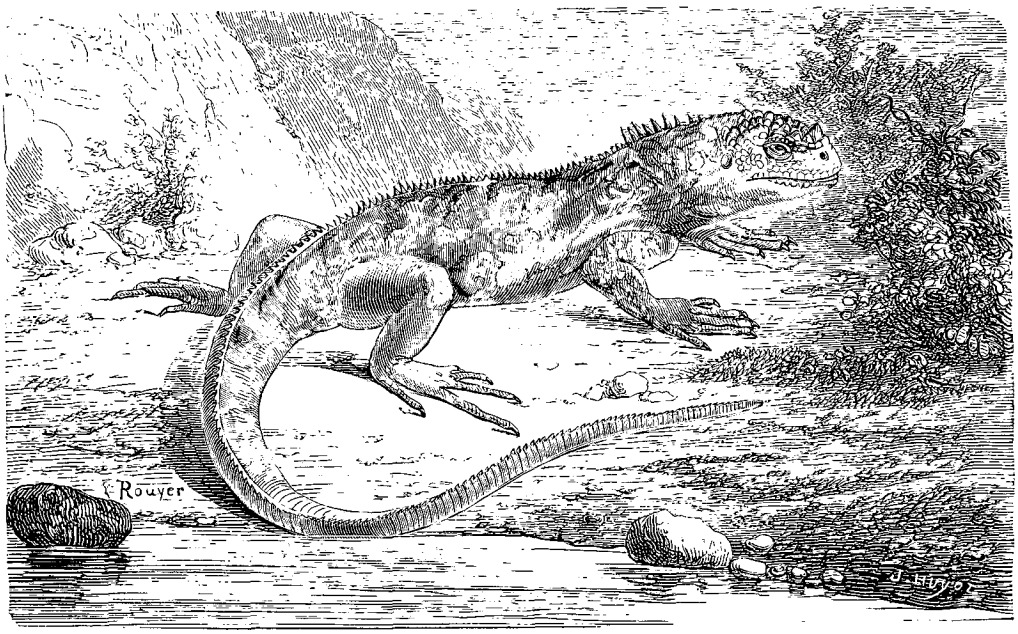
EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ, par M. ÉLISÉE RECLUS (1850-1860).

La Grave. — L'Aiguille du midi. — Le clapier de Saint-Christophe. — Le pont du Diable. — La Bérarde. — Le col de la Tempe. — La Vallouise. — Le Pertuis-Rostan. — Le village des Claux. — Le mont Pelvoux. — La Balme-Chapelu. — Mœurs des habitants. . . . . 402

LISTE DES GRAVURES . . . . . 417

LISTE DES CARTES. . . . . 422

ERRATA. . . . . 427




*Amblyrhinchus cristatus*, iguane des îles Galapagos.

# ERRATA.

I. Sous le titre *Voyage d'un naturaliste*, pages 139 et 146, on a imprimé : (1858. — INÉDIT). — Cette date et cette qualification ne peuvent s'appliquer qu'à la traduction.

La note qui commence la page 139 donne la date du voyage (1838) et avertit les lecteurs que le texte a été publié en anglais.

II. Dans un certain nombre d'exemplaires, le voyage du capitaine Burton *aux grands lacs de l'Afrique orientale*, Ire partie, 46e livraison, le mot ORIENTALE se trouve remplacé par celui d'OCCIDENTALE

III. On a omis, sous les titres de *Juif* et *Juive de Salonique*, dessins de Bida, pages 108 et 109, la mention suivante : d'après M. A. Proust.

IV. On a également omis de donner, à la page 146, la description des oiseaux et du reptile de l'archipel des Galapagos représentés sur la page 145. Nous réparons cette omission :

1° *Tanagra Darwinii*, variété du genre des *Tanagras* très-nombreux en Amérique. Ces oiseaux ne diffèrent de nos moineaux, dont ils ont à peu près les habitudes, que par la brillante diversité des couleurs et par les échancrures de la mandibule supérieure de leur bec.

2° *Cactornis assimilis :* Darwin le nomme *Tisseim des Galapagos*, où l'on peut le voir souvent grimper autour des fleurs du grand cactus. Il appartient particulièrement à l'île Saint-Charles. Des treize espèces du genre *pinson*, que le naturaliste trouva dans cet archipel, chacune semble affectée à une île en particulier.

3° *Pyrocephalus nanus*, très-joli petit oiseau du sous-genre *muscicapa*, gobe-mouches, tyrans ou moucherolles. Le mâle de cette variété a une tête de feu. Il hante à la fois les bois humides des plus hautes parties des îles *Galapagos* et les districts arides et rocailleux.

4° *Sylvicola aureola.* Ce charmant oiseau, d'un jaune d'or, appartient aux îles Galapagos.

5° Le *Leiocephalus grayii* est l'une des nombreuses nouveautés rapportées par les navigateurs du *Beagle*. Dans le pays on le nomme *holotropis*, et moins curieux peut-être que l'*amblyrhinchus*, il est cependant remarquable en ce que c'est un des plus beaux sauriens, sinon le plus beau saurien qui existe.

Le saurien *amblyrhinchus cristatus*, que nous reproduisons ici, est décrit dans le texte, page 147.